

Sherlock Holmes — L'intégrale



Sommaire

Une étude en rouge

Chapitre I – M. Sherlock Holmes

Chapitre II – La science de la déduction

Chapitre III – Le mystère de Lauriston Gardens

Chapitre IV – Ce que John Rance avait à dire

Chapitre V – Notre annonce nous amène une visiteuse

Chapitre VI – Tobias Gregson montre son savoir-faire

Chapitre VII – La lumière luit dans les ténèbres

Chapitre VIII – La grande plaine salée

Chapitre IX – La fleur de l'Utah

Chapitre X – John Ferrier s'entretient avec le prophète

Chapitre XI – La fuite

Chapitre XII – Les Anges Vengeurs

Chapitre XIII – Suite des Mémoires du docteur John Watson

Chapitre XIV – Conclusion

Le signe des quatre

Chapitre I – La déduction est une science

Chapitre II – Présentation de l'affaire

Chapitre III – En quête d'une solution

Chapitre IV – Le récit de l'homme chauve

Chapitre V – La tragédie de Pondichéry Lodge
Chapitre VI – Sherlock Holmes fait une démonstration
Chapitre VII – L'épisode du tonneau
Chapitre VIII – Les francs-tireurs de Baker Street
Chapitre IX – La chaîne se rompt
Chapitre X – La fin de l'insulaire
Chapitre XI – Le grand trésor d'Agra
Chapitre XII – L'étrange histoire de Jonathan Small

Le chien des Baskerville

Chapitre I – Monsieur Sherlock Holmes
Chapitre II – La malédiction des Baskerville
Chapitre III – Le problème
Chapitre IV – Sir Henry Baskerville
Chapitre V – Trois fils se cassent
Chapitre VI – Le manoir de Baskerville
Chapitre VII – les Stapleton de Merripit
Chapitre VIII – Premier rapport du docteur Watson
Chapitre IX – Lumière sur la lande
Chapitre X – Extrait de l'agenda du docteur Watson
Chapitre XI – L'homme sur le pic
Chapitre XII – La mort sur la lande
Chapitre XIII – Le filet se resserre
Chapitre XIV – Le chien des Baskerville
Chapitre XV – Rétrospective

La vallée de la peur

I. La Tragédie de Birlstone

II. Les éclaireurs

Epilogue

Les aventures de Sherlock Holmes

Un scandale en bohème

La Ligue des Rouquins

Une affaire d'identité

Le mystère de la vallée de Boscombe

Les cinq pépins d'orange

L'homme à la lèvre tordue

L'escarboucle bleue

La bande mouchetée

Le pouce de l'ingénieur

Le gentilhomme célibataire

Les hêtres d'or

Les mémoires de Sherlock Holmes

Flamme d'Argent

La boîte en carton

La figure jaune

L'employé de l'agent de change

Le « Gloria-Scott »

Le rituel des Musgrave

Les propriétaires de Reigate

Un estropié

Le malade à demeure

Le malade à demeure
L'interprète Grec
Le traité naval
Le problème final

Cet eBook est publié sans DRM. Si vous disposez de plusieurs supports personnels de lecture, vous pouvez donc transvaser l'ouvrage d'un support à un autre. Ce faisant, vous vous engagez à ne pas le diffuser à un tiers et à respecter les normes légales de propriété intellectuelle.

Si vous aimez cet eBook, n'hésitez pas à en parler sur vos réseaux sociaux.

Pour tout contact ou remarque : editions.eslaria@gmail.com

Une étude en rouge

Chapitre I – M. Sherlock Holmes

En 1878, reçu médecin à l'Université de Londres, je me rendis à Netley pour suivre les cours prescrits aux chirurgiens de l'armée ; et là, je complétais mes études. On me désigna ensuite, comme aide-major, pour le 5^e régiment de fusiliers de Northumberland en garnison aux Indes.



Avant que j'eusse pu le rejoindre, la seconde guerre d'Afghanistan avait éclaté. En débarquant à Bombay, j'appris que mon corps d'armée s'était engagé dans les défilés ; il avait même poussé très avant en territoire ennemi. A l'exemple de plusieurs autres officiers dans mon cas, je partis à sa poursuite aussitôt ; et je parvins sans encombre à Kandahar, où il stationnait. J'entrai immédiatement en fonctions.

Si la campagne procura des décorations et de l'avancement à certains, à moi elle n'apporta que déboires et malheurs. On me détacha de ma brigade pour m'adjoindre au régiment de Berkshire ; ainsi je participai à la fatale bataille de Maiwand. Une balle m'atteignit à l'épaule ; elle me fracassa l'os et frôla l'artère sous-clavière. Je n'échappai aux sanguinaires Ghazis que par le

dévouement et le courage de mon ordonnance Murray : il me jeta en travers d'un cheval de bât et put me ramener dans nos lignes.

Épuisé par les souffrances et les privations. Je fus dirigé, avec un convoi de nombreux blessés, sur l'hôpital de Peshawar. Bientôt, j'entrai en convalescence ; je me promenais déjà dans les salles, et même j'allais me chauffer au soleil sous la véranda, quand la fièvre entérique me terrassa : c'est le fléau de nos colonies indiennes. Des mois durant, on désespéra de moi. Enfin je revins à la vie. Mais j'étais si faible, tellement amaigri, qu'une commission médicale décida mon rapatriement immédiat. Je m'embarquai sur le transport *Oronte* et, un mois plus tard, je posai le pied sur la jetée de Portsmouth. Ma santé était irrémédiablement perdue. Toutefois, un gouvernement paternel m'octroya neuf mois pour l'améliorer.

Je n'avais en Angleterre ni parents ni amis : j'étais aussi libre que l'air – autant, du moins, qu'on peut l'être avec un revenu quotidien de neuf shillings et six pence ! Naturellement, je me dirigeai vers Londres, ce grand cloaque où se déversent irrésistiblement tous les flâneurs et tous les paresseux de l'Empire. Pendant quelque temps, je menai dans un hôtel privé du Strand une existence sans but et sans confort ; je dépensais très libéralement. A la fin, ma situation pécuniaire m'alarma. Je me vis en face de l'alternative suivante : ou me retirer quelque part à la campagne, ou changer du tout au tout mon train de vie. C'est à ce dernier parti que je m'arrêtai ; et, pour commencer, je résolus de quitter l'hôtel pour m'établir dans un endroit moins fashionable et moins coûteux.

Le jour où j'avais mûri cette grande décision, j'étais allé prendre un verre au *Criterion Bar* ; quelqu'un me toucha l'épaule. Je reconnus l'ex-infirmier Stamford, que j'avais eu sous mes ordres à Barts. Pour un homme réduit à la solitude, c'était vraiment une chose agréable que l'apparition d'un visage familier. Auparavant Stamford n'avait jamais été un réel ami, mais, ce jour-là, je l'accueillis avec chaleur, et lui, parallèlement, parut enchanté de la rencontre. Dans l'exubérance de ma joie, je l'invitai à déjeuner au *Holborn* ; nous partîmes ensemble en fiacre.



« A quoi avez-vous donc passé le temps, Watson ? me demanda-t-il sans dissimuler son étonnement, tandis que nous roulions avec un bruit de ferraille à travers les rues encombrées de Londres. Vous êtes aussi mince qu'une latte et aussi brun qu'une noix ! »

Je lui racontai brièvement mes aventures.

« Pauvre diable ! fit-il avec compassion, après avoir écouté mon récit. Qu'est-ce que vous vous proposez de faire maintenant ?

– Chercher un appartement, répondis-je. Peut-on se loger confortablement à bon marché ?

– Voilà qui est étrange, dit mon compagnon. Vous êtes le second aujourd'hui à me poser cette question.

– Qui était le premier ?

– Un type qui travaille à l'hôpital, au laboratoire de chimie. Ce matin, il se plaignait de ne pas pouvoir trouver avec qui partager un bel appartement qu'il a déniché : il est trop cher pour lui seul.

– Par Jupiter ! m'écriai-je. S'il cherche un colocataire, je suis son homme. La solitude me pèse, à la fin ! »

Le jeune Stamford me regarda d'un air assez bizarre par-dessus son verre de vin.

« Si vous connaissiez Sherlock Holmes, dit-il, vous n'aimeriez peut-être pas l'avoir pour compagnon.

– Pourquoi ? Vous avez quelque chose à dire contre lui ?

– Oh ! non. Seulement, il a des idées spéciales... Il s'est entiché de certaines sciences... Autant que j'en puisse juger, c'est un assez bon type.

– Il étudie la médecine, je suppose.

– Non. Je n'ai aucune idée de ce qu'il fabrique. Je le crois ferré à glace sur le chapitre de l'anatomie, et c'est un chimiste de premier ordre ; mais je ne pense pas qu'il ait jamais réellement suivi des cours de médecine. Il a fait des études décousues et excentriques ; en revanche, il a amassé un tas de connaissances rares qui étonneraient les professeurs !

– Qu'est-ce qui l'amène au laboratoire ? Vous ne lui avez jamais posé la question ?

– Non, il n'est pas facile de lui arracher une confidence... Quoique, à ses heures, il soit assez expansif.

– J’aimerais faire sa connaissance, dis-je. Tant mieux s’il a des habitudes studieuses et tranquilles : je pourrai partager avec lui l’appartement. Dans mon cas, le bruit et la surexcitation sont contre-indiqués : j’en ai eu ma bonne part en Afghanistan ! Où pourrais-je trouver votre ami ?

– Il est sûrement au laboratoire, répondit mon compagnon, tantôt il fuit ce lieu pendant des semaines, tantôt il y travaille du matin au soir. Si vous voulez, nous irons le voir après déjeuner.

– Volontiers », répondis-je.

La conversation roula ensuite sur d’autres sujets.

Du *Holborn*, nous nous rendîmes à l’hôpital. Chemin faisant. Stamford me fournit encore quelques renseignements.

« Si vous ne vous accordez pas avec lui, il ne faudra pas m’en vouloir, dit-il. Tout ce que je sais à son sujet, c’est ce que des rencontres fortuites au laboratoire ont pu m’apprendre. Mais puisque vous m’avez proposé l’arrangement, vous n’aurez pas à m’en tenir responsable.

– Si nous ne nous convenons pas, nous nous séparerons, voilà tout ! Pour vouloir dégager comme ça votre responsabilité, Stamford, ajoutai-je en le regardant fixement, vous devez avoir une raison. Laquelle ? L’humeur du type ? Est-elle si terrible ? Parlez franchement.

– Il n’est pas facile d’exprimer l’inexprimable ! répondit-il en riant. Holmes est un peu trop scientifique pour moi, – cela frise l’insensibilité ! Il administrerait à un ami une petite pincée de l’alcaloïde le plus récent, non pas, bien entendu, par malveillance, mais simplement par esprit scientifique, pour connaître exactement les effets du poison ! Soyons juste ; il en absorberait lui-même, toujours dans l’intérêt de la science ! Voilà sa marotte : une science exacte, précise.



– Il y en a de pires, non ?

– Oui, mais la sienne lui fait parfois pousser les choses un peu loin... quand, par exemple, il bat dans les salles de dissection, les cadavres à coups de canne, vous avouerez qu'elle se manifeste d'une manière pour le moins bizarre !

– Il bat les cadavres ?

– Oui, pour vérifier si on peut leur faire des bleus ! Je l'ai vu, de mes yeux vu.

– Et vous dites après cela qu'il n'étudie pas la médecine ?

– Dieu sait quel est l'objet de ses recherches ! Nous voici arrivés, jugez l'homme par vous-même. »

Comme il parlait, nous enfilâmes un passage étroit et nous pénétrâmes par une petite porte latérale dans une aile du grand hôpital. Là, j'étais sur mon terrain : pas besoin de guide pour monter le morne escalier de pierre et franchir le long corridor offrant sa perspective de murs blanchis à la chaux et de portes peintes en marron foncé. A l'extrémité du corridor un couloir bas et voûté conduisait au laboratoire de chimie.

C'était une pièce haute de plafond, encombrée d'innombrables bouteilles. Ça et là se dressaient des tables larges et peu élevées, toutes hérissées de cornues, d'éprouvettes et de petites lampes Bunsen à flamme bleue vacillante. La seule personne qui s'y trouvait, courbée sur une table éloignée, paraissait absorbée par son travail. En entendant le bruit de nos pas, l'homme jeta un regard autour de lui. Il se releva d'un bond en poussant une exclamation de joie :

« Je l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé ! cria-t-il à mon compagnon en accourant, une éprouvette à la main. J'ai trouvé un réactif qui ne peut être précipité que par l'hémoglobine ! »

Sa physionomie n'aurait pas exprimé plus de ravissement s'il avait découvert une mine d'or.

« Docteur Watson, M. Sherlock Holmes, dit Stamford en nous présentant l'un à l'autre.

– Comment allez-vous ? » dit-il cordialement

Il me serra la main avec une vigueur dont je ne l'aurais pas cru capable.

« Vous avez été en Afghanistan, à ce que je vois !

– Comment diable le savez-vous ? demandai-je avec étonnement.

– Ah ça !... »

Il rit en lui-même.

« La question du jour, reprit-il, c'est l'hémoglobine ! Vous comprenez sans doute l'importance de ma découverte ?

– Au point de vue chimique, oui, répondis-je, mais au point de vue pratique...

– Mais, cher monsieur, c'est la découverte médico-légale la plus utile qu'on ait faite depuis des années ! Ne voyez-vous pas qu'elle nous permettra de déceler infailliblement les taches de sang ? Venez par ici ! »

Dans son ardeur, il me prit par la manche et m'entraîna vers sa table de travail.

« Prenons un peu de sang frais, dit-il. (Il planta dans son doigt un long poinçon et recueillit au moyen d'une pipette le sang de la piqûre.) Maintenant j'ajoute cette petite quantité de sang à un litre d'eau. Le mélange qui en résulte, a, comme vous voyez, l'apparence de l'eau pure. La proportion du sang ne doit pas être de plus d'un millionième. Je ne doute pas cependant d'obtenir la réaction caractéristique. »

Tout en parlant, il jeta quelques cristaux blancs ; puis il versa quelques gouttes d'un liquide incolore. Aussitôt le composé prit une teinte d'acajou sombre ; en même temps, une poussière brunâtre se déposa.



« Ah ! ah ! s'exclama-t-il en battant des mains, heureux comme un enfant avec un nouveau jouet. Que pensez-vous de cela ?

– Cela me semble une expérience délicate, répondis-je.

– Magnifique ! Magnifique ! L'ancienne expérience par le gäïacol était grossière et peu sûre. De même, l'examen au microscope des globules du sang : il ne sert à rien si les taches de sang sont

vieilles de quelques heures. Or, que le sang soit vieux ou non, mon procédé s'applique. Si on l'avait inventé plus tôt, des centaines d'hommes actuellement en liberté de par le monde auraient depuis longtemps subi le châtement de leurs crimes.

– En effet ! murmurai-je.

– Toutes les causes criminelles roulent là-dessus. Mettons que l'on soupçonne un homme d'un crime commis il y a plusieurs mois ; on examine son linge et ses vêtements et on y décèle des taches brunâtres. Mais voilà : est-ce qu'il s'agit de sang, de boue, de rouille ou de fruits ? Cette question a embarrassé plus d'un expert, et pour cause. Avec le procédé Sherlock Holmes, plus de problème ! »

Au cours de cette tirade, ses yeux avaient jeté des étincelles ; il termina, la main sur le cœur, et s'inclina comme pour répondre aux applaudissements d'une foule imaginaire.

« Mes félicitations ! dis-je étonné de son enthousiasme.

– Prenez le procès de von Bischoff à Francfort, l'année dernière, reprit-il. A coup sûr, il aurait été pendu si l'on avait connu ce réactif. Il y a eu aussi Mason de Bradford, et le fameux Muller, et Lefèvre de Montpellier et Samson de La Nouvelle-Orléans. Je pourrais citer vingt cas où mon test aurait été probant.

– Vous êtes les annales ambulantes du crime ! lança Stamford en éclatant de rire. Vous devriez fonder un journal : Les Nouvelles policières du Passé !

– Cela serait d'une lecture très profitable », dit Sherlock Holmes en collant un petit morceau de taffetas gommé sur la piqûre de son doigt.

Se tournant vers moi, avec un sourire, il ajouta :

« Il faut que je prenne des précautions, car je tripote pas mal de poisons ! »

Il exhiba sa main ; elle était mouchetée de petits morceaux de taffetas et brûlée un peu partout par des acides puissants.

« Nous sommes venus pour affaires », dit Stamford.

Il s'assit sur un tabouret et il en poussa un autre vers moi.

« Mon ami, ici présent, cherche un logis. Comme vous n'avez pas encore trouvé de personne avec qui partager l'appartement, j'ai cru bon de vous mettre en rapport. »

Sherlock Holmes parut enchanté.

« J'ai l'œil sur un appartement dans Baker Street, dit-il. Cela ferait très bien notre affaire. L'odeur du tabac fort ne vous incommoderait pas, j'espère ?

– Je fume moi-même le « ship », répondis-je.

– Un bon point pour vous. Je suis toujours entouré de produits chimiques ; et, à l’occasion, je fais des expériences. Cela non plus ne vous gêne pas ?

– Pas du tout.

– Voyons : quels sont mes autres défauts ? Ah ! oui, de temps à autre, j’ai le cafard ; je reste plusieurs jours de suite sans ouvrir la bouche. Il ne faudra pas croire alors que je vous boude. Cela passera si vous me laissez tranquille. A votre tour, maintenant. Qu’est-ce que vous avez à avouer ? Il vaut mieux que deux types qui envisagent de vivre en commun connaissent d’avance le pire l’un de l’autre ! »

L’idée d’être à mon tour sur la sellette m’amusa.

« J’ai un petit bouledogue, dis-je. Je suis anti-bruit parce que mes nerfs sont ébranlés. Je me lève à des heures impossibles et je suis très paresseux. En bonne santé, j’ai bien d’autres vices ; mais, pour le moment, ceux que je viens d’énumérer sont les principaux.

– Faites-vous entrer le violon dans la catégorie des bruits fâcheux ? demanda-t-il avec anxiété.

– Cela dépend de l’exécutant, répondis-je. Un morceau bien exécuté est un régal divin, mais, s’il l’est mal !...

– Allons, ça ira ! s’écria-t-il en riant de bon cœur. C’est une affaire faite – si, bien entendu, l’appartement vous plaît.

– Quand le visiterons-nous ?

–



– Venez me prendre demain midi. Nous irons tout régler ensemble.

– C’est entendu, dis-je, en lui serrant la main. A midi précis. »

Stamford et moi, nous le laissâmes au milieu de ses produits chimiques et nous marchâmes vers mon hôtel. Je m’arrêtai soudain, et, tourné vers lui :

« A propos, demandai-je, à quoi diable a-t-il vu que je revenais de l’Afghanistan ? »

Mon compagnon eut un sourire énigmatique.

« Voilà justement sa petite originalité, dit-il. Il a un don de divination extraordinaire. Plusieurs ont cherché sans succès à se l’expliquer.

– Oh ! un mystère ? A la bonne heure ! dis-je en me frottant les mains. C’est très piquant. Je vous sais gré de nous avoir mis en rapport. L’étude de l’homme est, comme vous le savez, le propre de l’homme.

– Alors, étudiez-le ! dit Stamford en prenant congé de moi. Mais vous trouverez le problème épineux !... Je parie qu’il en apprendra plus sur vous que vous n’en apprendrez sur lui. Au plaisir, Watson !

– Au plaisir ! » répondis-je.

Je déambulai vers mon hôtel, fort intrigué par ma nouvelle relation.



Chapitre II – La science de la déduction

Nous nous sommes retrouvés le lendemain comme il avait été convenu et nous avons inspecté l'appartement au 221, Baker Street, dont il avait parlé lors de notre rencontre. Le logis se composait de deux confortables chambres à coucher et d'un seul studio, grand, bien aéré, gaiement meublé et éclairé par deux larges fenêtres. L'appartement nous parut si agréable et le prix, à deux, nous sembla si modéré que le marché fut conclu sur-le-champ et que nous en prîmes possession immédiatement. Le soir même je déménageais de l'hôtel tout ce que je possédais et le lendemain matin Sherlock Holmes me suivait avec plusieurs malles et valises. Un jour ou deux, nous nous sommes occupés à débiller et à arranger nos affaires du mieux possible. Cela fait, nous nous sommes installés tout doucement et nous nous sommes accoutumés à notre nouveau milieu.

Holmes n'était certes pas un homme avec qui il était difficile de vivre. Il avait des manières paisibles et des habitudes régulières. Il était rare qu'il fût encore debout après dix heures du soir et invariablement, il avait déjeuné et était déjà sorti avant que je ne me lève, le matin. Parfois il passait toute la journée au laboratoire de chimie, d'autres fois, c'était dans les salles de dissection, et de temps à autre en de longues promenades qui semblaient le mener dans les quartiers les plus sordides de la ville. Rien ne pouvait dépasser son énergie quand une crise de travail le prenait ; mais à l'occasion une forme de léthargie s'emparait de lui et, pendant plusieurs jours de suite, il restait couché sur le canapé du studio, prononçant à peine un mot, bougeant à peine un muscle du matin jusqu'au soir. En ces circonstances j'ai remarqué dans ses yeux une expression si vide, si rêveuse que j'aurais pu le soupçonner de s'adonner à l'usage de quelque narcotique, si la sobriété et la rectitude de toute sa vie n'eussent interdit une telle supposition.

À mesure que les semaines s'écoulaient, l'intérêt et la curiosité avec lesquels je me demandais quel but il poursuivait devinrent peu à peu plus grands et plus profonds. Sa personne même et son aspect étaient tels qu'ils ne pouvaient pas ne pas attirer l'attention de l'observateur le plus fortuit. Il mesurait un peu plus d'un mètre quatre-vingts, mais il était si maigre qu'il paraissait bien plus grand. Ses yeux étaient aigus et perçants, excepté pendant ces intervalles de torpeur auxquels j'ai fait allusion, et son mince nez aquilin donnait à toute son expression un air de vivacité et de décision. Son menton proéminent et carré indiquait l'homme résolu. Ses mains étaient constamment tachées d'encre et de produits chimiques et pourtant il avait une délicatesse extraordinaire du toucher, ainsi que j'avais eu fréquemment l'occasion de le constater en le regardant manipuler ses fragiles instruments.

Il se peut que le lecteur me considère comme incorrigiblement indiscret quand j'avoue à quel point cet homme excitait ma curiosité et combien de fois j'ai tenté de percer le silence qu'il observait à l'égard de tout ce qui le concernait. Avant de me juger, pourtant, qu'on se rappelle à quel point ma vie était alors sans objet et combien peu de choses étaient capables de retenir mon attention. Ma santé m'empêchait de m'aventurer au-dehors à moins que le temps ne fût exceptionnellement beau ; je n'avais aucun ami qui vînt me rendre visite et rompre la monotonie de mon existence quotidienne. Dans ces conditions j'accueillais avec empressement le petit mystère qui entourait mon compagnon et je passais une grande partie de mon temps à m'efforcer de le résoudre.

Il n'étudiait pas la médecine. Lui-même, en réponse à une question, m'avait confirmé l'opinion de Stamford à ce sujet. Il semblait n'avoir suivi aucune série de cours qui fussent de nature à lui valoir un diplôme dans une science quelconque ou à lui ouvrir l'accès des milieux scientifiques. Et pourtant son zèle pour certaines études était remarquable, et, dans certaines limites, ses connaissances étaient si extraordinairement vastes et minutieuses que ses observations m'ont bel et bien étonné. À coup sûr, nul homme ne voudrait travailler avec tant d'acharnement pour acquérir des informations si précises, s'il n'avait en vue un but bien défini. Les gens qui s'instruisent à bâtons rompus se font rarement remarquer par l'exactitude de leur savoir. Personne ne s'encombre l'esprit de petites choses sans avoir à cela de bonnes raisons.

Son ignorance était aussi remarquable que sa science. De la littérature contemporaine, de la philosophie, de la politique, il paraissait ne savoir presque rien. Un jour que je citais Carlyle, il me demanda de la façon la plus candide qui ça pouvait être et ce qu'il avait fait. Ma surprise fut à son comble, pourtant, quand je découvris qu'il ignorait la théorie de Copernic et la composition du système solaire. Qu'un être humain civilisé, au dix-neuvième siècle, ne sût pas que la terre tournait autour du soleil me parut être une chose si extraordinaire que je pouvais à peine le croire.



– Vous paraissez étonné, me dit-il, en soupirant de ma stupéfaction. Mais, maintenant que je le sais, je ferai de mon mieux pour l’oublier.

– Pour l’oublier !

– Voyez-vous, je considère que le cerveau de l’homme est, à l’origine, comme une petite mansarde vide et que vous devez y entasser tels meubles qu’il vous plaît. Un sot y entasse tous les fatras de toutes sortes qu’il rencontre, de sorte que le savoir qui pourrait lui être utile se trouve écrasé ou, en mettant les choses au mieux, mêlé à un tas d’autres choses, si bien qu’il est difficile de mettre la main dessus. L’ouvrier adroit, au contraire, prend grand soin de ce qu’il met dans la mansarde, dans son cerveau. Il n’y veut voir que les outils qui peuvent l’aider dans son travail, mais il en possède un grand assortiment et tous sont rangés dans un ordre parfait. C’est une erreur de croire que cette petite chambre a des murs élastiques et qu’elle peut s’étendre indéfiniment. Soyez-en sûr il vient un moment où, pour chaque nouvelle connaissance que nous acquérons, nous oublions quelque chose que nous savons. Il est donc de la plus haute importance de ne pas acquérir des notions inutiles qui chassent les faits utiles.

– Mais le système solaire ! protestai-je.

– En quoi diable m’importe-t-il ? et sa voix était impatiente. Vous dites que nous tournons autour du soleil ; si nous tournions autour de la lune ça ne ferait pas deux liards de différence pour moi ou pour mon travail !

J’étais sur le point de lui demander ce que ce travail pouvait être, mais quelque chose dans sa manière me montra que la question ne serait pas bien accueillie. Je réfléchis toutefois à notre courte conversation, et m’efforçai d’en tirer mes déductions. Il m’avait dit qu’il ne voulait pas acquérir des connaissances qui soient sans rapport avec son travail. Par conséquent, toute la science qu’il possédait était susceptible de lui servir. J’énumérai, en pensée, les domaines divers

dans lesquels il m'avait laissé voir qu'il était bien informé. Je pris même un crayon et les notai sur le papier. Quand j'eus terminé mon bilan, je ne pus m'empêcher d'en sourire. Le voici :

Sherlock Holmes – Ses limites

1. Connaissances en Littérature : Néant.
2. Connaissances en Philosophie : Néant.
3. Connaissances en Astronomie : Néant.
4. Connaissances en Politique : Faibles.
5. Connaissances en Botanique : Médiocres, connaît bien la belladone, l'opium et les poisons en général. Ignore tout du jardinage.
6. Connaissances en Géologie : Pratiques, mais limitées. Dit au premier coup d'œil les différentes espèces de sol ; après certaines promenades a montré des taches sur son pantalon et m'a dit, en raison de leur couleur et de leur consistance, de quelle partie de Londres elles provenaient.
7. Connaissances en Chimie : Très fort.
8. Connaissances en Anatomie : Précis, mais sans système.
9. Connaissances en Littérature passionnelle : Immenses. Il semble connaître tous les détails de toutes les horreurs commises pendant ce siècle.
10. Joue bien du violon.
11. Est un maître à la canne, à la boxe et à l'épée.
12. Bonne connaissance pratique de la loi anglaise.



Quand j'en fus arrivé là de ma liste, de désespoir je la jetai au feu.

« Si je ne puis trouver ce que cet homme a en vue en faisant aller de front toutes ces qualités et si je suis incapable de découvrir une profession qui les requiert toutes, me dis-je, autant y renoncer tout de suite. »

Je vois que j'ai fait allusion plus haut à ses talents de violoniste. Son don sous ce rapport était très grand, mais aussi excentrique que tous les autres. Qu'il pût s'attaquer à des partitions difficiles, je le savais, parce que, à ma prière il m'avait joué quelques *Lieder* de Mendelssohn et de mes autres compositeurs favoris ; cependant il ne consentait que rarement à jouer des morceaux connus.

Le soir, renversé dans son fauteuil, il fermait les yeux et, comme en pensant à autre chose, grattait son violon qu'il avait posé sur ses genoux. Parfois les cordes étaient sonores et mélancoliques, parfois fantasques et joyeuses. De toute évidence, elles reflétaient les pensées qui l'occupaient, mais quant à savoir si la musique l'aidait à penser ou si le jeu était simplement le résultat d'un caprice ou d'une fantaisie, c'est plus que je ne saurais dire. J'aurais pu protester contre ces solos exaspérants, si cela ne s'était ordinairement terminé par une succession rapide de mes airs favoris qui constituait en quelque sorte une légère compensation pour l'épreuve à laquelle ma patience était soumise.

Pendant la première semaine nous n'eûmes pas de visiteurs et je commençais à croire que mon compagnon avait aussi peu d'amis que moi-même. Bientôt, toutefois, je m'aperçus qu'il avait beaucoup de connaissances, et cela dans les classes les plus diverses de la société. Ce fut d'abord un petit bon homme blême, à figure de rat et aux yeux sombres qui me fut présenté comme M. Lestrade et qui vint trois ou quatre fois dans la même semaine. Un matin, ce fut une jeune fille qui vint. Habillée à la dernière mode, elle s'attarda une heure, si ce n'est plus. L'après-midi du même jour amena un visiteur assez pauvrement vêtu ; il était grisonnant et ressemblait à un colporteur juif ; il me parut fort excité et il fut suivi de très près par une femme déjà avancée en âge et tout à fait négligée. En une autre occasion, un monsieur à cheveux blancs eut avec lui une entrevue ; un autre jour vint un porteur de gare, dans son uniforme de velours. Quand l'un de ces indéfinissables visiteurs se présentait, Holmes me priait de le laisser disposer du studio et je me retirais dans ma chambre. Il ne manquait jamais de s'excuser de me déranger ainsi :

– Il faut, disait-il, que cette pièce me serve de cabinet d'affaires ! Ces gens sont mes clients.

C'était une nouvelle occasion de lui demander de but en blanc de quelles affaires il s'agissait, mais mes scrupules m'empêchaient de forcer un homme à se confier à moi.



Je m'imaginai alors qu'il avait de graves raisons de ne pas y faire allusion. Toutefois il dissipa bientôt cette idée en abordant lui-même ce sujet. C'était, j'ai de bonnes raisons de m'en souvenir, le 4 mars. Ce jour-là je m'étais levé un peu plus tôt que d'habitude et j'avais constaté que Sherlock Holmes n'avait pas encore achevé son petit déjeuner. Notre hôtesse était tellement habituée à mes heures tardives qu'elle n'avait pas mis mon couvert ou préparé mon café. Avec une vivacité irréfléchie, j'agitai la sonnette et, assez sèchement, lui déclarai que j'étais prêt. Là-dessus, je pris sur la table une revue et essayai de lire pour passer le temps pendant que mon compagnon mangeait en silence ses rôties. Le titre d'un des articles de la revue avait été marqué d'un coup de crayon ; naturellement je me mis à le parcourir.

Sous un titre plutôt prétentieux « Le Livre de la Vie », il essayait de montrer tout ce qu'un observateur pouvait apprendre d'un examen minutieux et systématique de tout ce qui se présentait à lui. Le tout me parut un remarquable mélange de finesse et d'absurdité. Le raisonnement était serré, mais les déductions me paraissaient tirées par les cheveux et exagérées. L'auteur prétendait pénétrer les pensées les plus intimes d'un homme par une expression momentanée de sa figure, par le mouvement d'un muscle, par un regard fugitif. Pour une personne rompue à observer et à analyser, l'erreur devenait chose impossible. Ses conclusions étaient aussi infaillibles qu'autant de propositions d'Euclide. Ses résultats apparaissaient si étourdissants aux non-initiés, que, tant qu'ils ne connaissaient pas la méthode pour les obtenir, ils pouvaient soupçonner leur auteur d'être sorcier.

« En partant d'une goutte d'eau, disait l'auteur, un logicien pourrait déduire la possibilité d'un océan Atlantique ou d'un Niagara, sans avoir vu l'un ou l'autre, sans même en avoir jamais entendu parler. Ainsi toute la vie est une vaste chaîne dont la nature nous devient connue chaque fois qu'on nous en montre un seul anneau. Comme tous les autres arts, la Science de la Déduction et de l'Analyse est un art que l'on ne peut acquérir que par une longue et patiente étude, et la vie n'est pas assez longue pour permettre à un homme, quel qu'il soit, d'atteindre à la plus haute perfection possible en cet art. Avant de s'appliquer aux aspects moraux et mentaux de ce sujet qui sont ceux qui présentent les plus grandes difficultés, le chercheur fera bien de

commencer par résoudre des problèmes plus élémentaires. Quand il rencontre un homme, qu'il apprenne, rien qu'en le regardant, à connaître l'histoire de cet homme, la profession, son métier. Tout puéril que cet exercice puisse paraître, il aiguise les facultés d'observation et il vous apprend où l'on doit regarder et ce que l'on doit chercher. Les ongles d'un homme, les manches de son vêtement, les genoux de son pantalon, les callosités de son index et de son pouce, ses manchettes, son attitude, toutes ces choses révèlent nettement le métier d'un individu. Il est presque inconcevable que, si tous ces éléments sont réunis, ils ne suffisent pas pour éclairer le chercheur expérimenté. »

– Quel impossible fatras ! criai-je, en rejetant la revue sur la table. Je n'ai de ma vie lu de telles sornettes.

– Qu'est-ce que c'est ? dit Sherlock Holmes.

– Eh bien ! cet article ! Je vois que vous l'avez lu, puisque vous l'avez marqué. Je ne nie point qu'il soit bien écrit. Mais il m'irrite tout de même. Il est évident que c'est là une théorie bâtie par un oisif qui, dans son fauteuil, de son cabinet de travail, déroule gentiment tous ces petits paradoxes. J'aimerais le coincer dans un wagon de seconde classe du métro pour lui demander de me dire les métiers de tous les voyageurs. J'engagerais avec lui un pari à mille contre un.

– Vous perdriez votre argent. Quant à l'article, j'en suis l'auteur.

– Vous ?

– Oui. L'observation et la déduction, j'ai un faible pour ces deux choses-là. Les théories que j'ai formulées là et qui vous semblent si chimériques sont, en réalité, extrêmement pratiques, si pratiques que j'en dépends pour mon pain et mon sel.

– En quoi ? dis-je, involontairement.

– Eh bien ! j'ai un métier qui m'est propre. Je suppose que je suis son seul adepte au monde. Je suis détective consultant, si vous pouvez comprendre ce que c'est. Ici, à Londres, nous avons des quantités de détectives officiels, des quantités de détectives privés. Quand ces gens-là se trouvent en défaut, ils viennent à moi et je m'arrange pour les remettre sur la bonne piste. Ils m'exposent les faits, les témoignages et je peux, en général, grâce à ma connaissance de l'histoire criminelle, leur indiquer la bonne voie. Il y a une forte ressemblance de famille entre tous les méfaits, et si on possède sur le bout des doigts les détails d'un millier de crimes, il est bien extraordinaire que l'on ne puisse débrouiller le mille et unième. Lestrade est un détective bien connu. Dernièrement il s'est fourvoyé à propos d'une histoire de faux, et c'est ce qui l'a amené ici.

– Et les autres ?

– Ils me viennent pour la plupart d'agences de recherches privées. Ce sont des gens qui se trouvent dans l'embarras pour une chose ou une autre et qui ont besoin d'être renseignés, d'y voir plus clair. J'écoute leur histoire, ils écoutent mes conseils et j'empoche mes honoraires.

– Mais vous ne prétendez pas que, sans quitter votre chambre, vous pouvez résoudre ces difficultés à quoi d'autres n'ont pu rien comprendre, alors qu'eux ont tout vu ?

– Exactement. J'ai sous ce rapport une sorte d'intuition. De temps en temps il se présente un cas plus compliqué. Alors il faut que je me démène un peu et que je voie les choses de mes propres yeux. Vous comprenez, j'ai énormément de connaissances spéciales que j'applique au problème et qui me facilitent étonnamment les choses. Les règles de déduction exposées dans l'article qui vient de provoquer votre mépris me sont d'une valeur inestimable dans la pratique. L'observation, chez moi, est une seconde nature. Vous avez paru surpris quand, à notre première rencontre, je vous ai dit que vous reveniez de l'Afghanistan.

– On vous l'avait dit, sans doute.

– Pas du tout. Je savais que vous reveniez de l'Afghanistan. Par suite d'une longue habitude, toute une série de pensées m'a si rapidement traversé l'esprit que je suis arrivé à cette conclusion sans avoir eu conscience des étapes intermédiaires. Ces étapes existent pourtant. Mon raisonnement coordonné, le voici. Ce gentleman est du type médecin, mais il a l'air d'un militaire. Sûrement c'est un major. Il revient des tropiques, car son visage est très brun, mais ce n'est pas la couleur naturelle de sa peau, puisque ses poignets sont blancs. Il a enduré des privations, il a été malade : son visage l'indique clairement. Il a été blessé au bras, à en juger par la raideur peu naturelle de celui-ci. Dans quelle partie des tropiques un major de l'armée anglaise peut-il avoir subi tant de privations et avoir été blessé au bras ? Évidemment en Afghanistan. Tout cet enchaînement de pensées n'a pas pris une seconde et je vous ai fait cette remarque que vous veniez de l'Afghanistan, dont vous avez été étonné.



– Expliqué ainsi, c'est assez simple, dis-je en souriant. Vous me rappelez le Dupin de Poe. Je ne supposais pas qu'un type de ce genre existait en dehors des romans.

Sherlock Holmes se leva et alluma sa pipe.

– Sans doute croyez-vous me faire un compliment en me comparant à Dupin. Or, à mon avis, Dupin était un être très inférieur. Cette façon qu'il avait de deviner les pensées de ses amis après un quart d'heure de silence était très prétentieuse et superficielle. Il avait, sans doute, un certain génie de l'analyse, mais il n'était nullement un phénomène comme Poe semblait l'imaginer.

– Avez-vous lu les ouvrages de Gaboriau ? Lecoq approche-t-il de votre idée d'un détective ?

Sherlock Holmes eut un mouvement ironique.

– Lecoq, dit-il d'un ton irrité, Lecoq était un gaffeur. Il n'avait qu'une chose en sa faveur : son énergie. Ce livre m'a positivement rendu malade. Il s'agissait d'identifier un prisonnier inconnu. Je l'aurais fait, moi, en vingt-quatre heures. Lecoq y a mis un mois ou presque. Cet ouvrage pourrait constituer à l'usage des détectives un livre élémentaire destiné à leur apprendre ce qu'il faut éviter.

Je ressentais quelque indignation de voir ainsi maltraiter deux personnages que j'avais admirés. Je m'avançai jusqu'à la fenêtre et restai là à regarder la rue affairée, en pensant : «Ce garçon-là est peut-être très fort, mais il est certainement très fat.»

Il n'y a pas de crimes et il n'y a pas de criminels de nos jours, dit-il d'un ton de regret. À quoi cela sert-il d'avoir un cerveau dans notre profession ? Je sais bien que j'ai en moi ce qu'il faut pour que mon nom devienne célèbre. Il n'y a aucun homme, il n'y en a jamais eu qui ait apporté une telle somme d'étude et de talent naturel à la déduction du crime. Et quel en est le résultat ? Il n'y a pas de crimes à découvrir ; tout au plus quelque maladroite crapulerie ayant des motifs si transparents que même un agent de Scotland Yard y voit clair tout de suite.

Sa manière prétentieuse continuait de m'ennuyer ; je crus qu'il valait mieux changer le sujet de la conversation.

– Je me demande ce que cherche ce type là-bas, demandai-je, désignant un grand individu habillé simplement qui suivait l'autre côté de la rue, en examinant anxieusement les numéros.

Il tenait à la main une grande enveloppe bleue et, de toute évidence, portait un message.

– Vous parlez de ce sergent d'infanterie de marine ? dit Sherlock Holmes.

« Prétention et vantardise ! pensai-je à part moi. Il sait bien que je ne peux vérifier ce qu'il prétend deviner. »

Cette pensée m'avait à peine passé par la tête que l'homme que nous regardions, apercevant le numéro de notre maison, traversa la rue en courant. Nous entendîmes frapper bruyamment à la porte d'entrée, puis une grosse voix, et enfin des pas lourds qui montaient l'escalier.

– Pour M. Sherlock Holmes, dit-il en entrant dans notre studio et en tendant la lettre à mon ami.

Une occasion se présentait de rabattre un peu la vanité de Holmes qui ne la prévoyait guère tout à l'heure, quand il se livrait à ses conjectures hasardeuses.

– Puis-je vous demander, mon brave, dis-je doucement, quel est votre métier ?

– Commissionnaire, monsieur, dit-il d'une voix brusque. Mon uniforme est en réparation.

– Et qu'est-ce que vous faisiez avant ?

Ce disant, je regardais malicieusement mon compagnon.

– Sergent, monsieur, dans l'infanterie de marine. Pas de réponse, monsieur ? Parfait.

Il fit claquer ses talons l'un contre l'autre, leva la main pour nous saluer et disparut.



[Chapitre III – Le mystère de Lauriston Gardens](#)

Cette preuve toute fraîche que les théories de mon compagnon étaient applicables m'ébranla. Du même coup, crût mon respect pour sa puissance d'analyse. Toutefois, je me demandais encore si tout cela n'avait pas été préparé pour m'éblouir ; mais quel intérêt aurait eu Sherlock Holmes à m'en imposer de la sorte ? Je le regardai ; il avait fini de lire la lettre et ses yeux avaient pris une expression vague, terne, qui marquait chez lui la préoccupation.

« Comment diable avez-vous pu deviner cela ? demandai-je.

– Deviner quoi ? fit-il sans aménité.

– Eh bien, qu'il était un sergent de marine en retraite ?

– Je n'ai pas de temps à perdre en bagatelles ! répondit-il avec brusquerie avant d'ajouter dans un sourire : excusez ma rudesse ! Vous avez rompu le fil de mes pensées. Mais c'est peut-être aussi bien. Ainsi donc vous ne voyiez pas que cet homme était un sergent de marine ?

– Non, certainement pas !

– Décidément, l'explication de ma méthode me coûte plus que son application ! Si l'on vous demandait de prouver que deux et deux font quatre, vous seriez peut-être embarrassé ; et cependant, vous êtes sûr qu'il en est ainsi. Malgré la largeur de la rue, j'avais pu voir une grosse ancre bleue tatouée sur le dos de la main du gaillard. Cela sentait la mer. Il avait la démarche militaire et les favoris réglementaires ; c'était, à n'en pas douter, un marin. Il avait un certain air de commandement et d'importance. Rappelez-vous son port de tête et le balancement de sa

canne ! En outre, son visage annonçait un homme d'âge moyen, sérieux, respectable. Tous ces détails m'ont amené à penser qu'il était sergent.

– C'est merveilleux ! m'écriai-je.

– Peuh ! L'enfance de l'art ! dit Holmes, mais d'un air qui me parut trahir sa satisfaction devant ma surprise et mon admiration manifestes. Tout à l'heure, j'ai dit qu'il n'y avait plus de criminels. J'avais tort, à ce qu'il paraît. Voyez plutôt. »

Il me lança la lettre apportée par le commissionnaire.

« C'est épouvantable ! m'écriai-je après avoir parcouru quelques lignes.

– Voilà qui semble, en effet sortir de l'ordinaire, dit-il avec sang-froid. Auriez-vous l'obligeance de me la relire à haute voix ?

Voici la lettre :

« Cher Monsieur Sherlock Holmes,

« Il y a eu une triste affaire au numéro trois de Lauriston Gardens, qui aboutit à Brixton Road. Vers deux heures du matin, notre agent de service vit une lumière dans la maison ; ce fait éveilla ses soupçons, car il s'agit d'une maison inhabitée. Il trouva la porte ouverte et, dans la pièce de devant, qui est sans meuble, il découvrit la dépouille mortelle d'un individu bien mis, ayant dans sa poche des cartes au nom d'Enoch J. Drebbler, Cleveland, Ohio, U.S.A. Il n'y a pas eu de vol et il n'y a pas non plus d'indice qui nous révèle la façon dont cet homme a trouvé la mort. On a relevé des traces de sang dans la pièce, mais le cadavre ne porte aucune blessure. Nous ne nous expliquons pas sa présence dans cette maison vide ; en fait, cette affaire est un casse-tête ! Si vous pouvez venir sur les lieux avant midi, vous m'y trouverez. En attendant votre réponse, j'ai laissé tout comme c'était. Si vous ne pouvez pas venir, je vous communiquerai de plus amples détails. Vous m'obligeriez beaucoup en me réservant la faveur de me dire votre opinion.

« Agréez, cher Monsieur, etc.
Tobias Gregson. »

« Gregson est le meilleur limier de Scotland Yard, dit mon ami. Lui et Lestrade sont le dessus du panier, ce qui ne veut pas dire qu'ils valent grand-chose ! Rapides et énergiques, ils sont en revanche routiniers de façon scandaleuse. Par-dessus le marché, ils travaillent à couteaux tirés : jaloux l'un de l'autre comme des vedettes ! L'affaire ne manquera pas de piquant si on les lance tous deux sur la piste ! »

Sa tranquillité me renversait. Je m'écriai :

« Vous n'avez pas un moment à perdre ! Faut-il aller vous chercher un fiacre ?

– Je ne sais pas encore si j'irai là-bas. Il n'y a pas plus paresseux que moi, du moins quand la flemme me prend ; d'autres fois, je suis assez allant...

– Mais c’est la chance de votre vie, Holmes !

– Bah ! En supposant que je tire la chose au clair, vous pouvez être sûr que Gregson, Lestrade et consorts s’en attribueront tout le mérite. C’est l’inconvénient de ne pas être un personnage officiel.

– Gregson mendie votre aide...

– En effet, il reconnaît que je lui suis supérieur ; il me l’avoue bien dans le tête-à-tête, mais il s’arracherait la langue plutôt que d’en convenir en présence d’un tiers ! Allons quand même voir. Je ferai ma petite enquête personnelle. Si je n’y trouve pas mon compte, du moins je m’amuserai aux dépens de mes collègues... En route ! »

Chez lui succéda soudain à sa flemme un accès d’activité ; il sauta sur son pardessus, puis :

« Prenez votre chapeau, dit-il.

– Vous voulez bien de moi ?

– Oui, si vous n’avez rien de mieux à faire ! »

L’instant d’après, nous roulions ensemble à une allure vertigineuse vers Brixton Road.

La matinée était brumeuse, nuageuse. Le voile brun foncé qui enveloppait le toit des maisons semblait le reflet des rues pleines de boue. Mon compagnon était en verve. Il discourait sur les violons de Crémone, sur les mérites relatifs du stradivarius et de l’amati. Quant à moi, je restais silencieux, déprimé par le temps maussade comme par la lugubre affaire où nous nous engageons.

A la fin, j’interrompis Holmes au beau milieu de sa dissertation.

« Vous ne semblez pas penser beaucoup à l’affaire.

– Faute de données, répondit-il. Chercher une explication avant de connaître tous les faits est une erreur capitale. Le jugement s’en trouve faussé.

– Vous aurez bientôt vos données, dis-je. Car nous arrivons à Brixton Road. Voici la maison, si je ne me trompe.

– En effet... Conducteur, arrêtez-nous ! »

Nous en avions encore pour une centaine de mètres, mais il insista pour descendre tout de suite. Nous fîmes à pied le reste du chemin.

Le numéro 3 de Lauriston Gardens offrait un aspect sinistre et menaçant. C'était une des quatre maisons qui se dressaient en retrait à quelque distance de la rue ; deux d'entre elles étaient habitées, les deux autres étaient vides. La dernière avait trois rangées de fenêtres sans rideaux, mélancoliques, nues, désolées ; ici et là, sur les vitres sales, s'étalait un écriteau : « A louer ». Un petit jardin parsemé de touffes de plantes malingres séparait chaque maison de la rue ; il était traversé par une allée étroite de couleur jaunâtre, mélange d'argile et de gravier. La pluie tombée pendant la nuit avait tout détrempé. Le jardin était bordé par un mur de briques, haut d'un mètre et muni d'une balustrade en bois. A ce mur était adossé un robuste agent de police entouré d'un petit groupe de badauds qui allongeaient le cou et écarquillaient les yeux dans le vain espoir de surprendre quelque chose de l'enquête menée à l'intérieur.

Je m'étais imaginé que Sherlock Holmes s'engouffrerait dans la maison pour se plonger aussitôt en plein mystère.

Au contraire, il prit un air insouciant qui, en la circonstance, frisait l'affectation ; nonchalamment, il arpena le trottoir, effleurant du regard le sol, le ciel, les maisons d'en face, la balustrade. Puis il descendit l'allée ou plutôt la bordure d'herbe qui longeait l'allée, les yeux rivés au gazon. Il s'arrêta à deux reprises. Une fois, je l'entendis pousser un cri de joie. Le sol humide et argileux avait conservé les empreintes de plusieurs pas. Mais, comme les policiers, dans leurs allées et venues, l'avaient foulé tant et plus, je ne pouvais m'expliquer que mon compagnon pût encore en espérer quelque révélation. Toutefois, je savais que là où, moi, je n'apercevais rien, lui distinguait une foule de choses : il m'avait déjà donné une preuve extraordinaire de l'acuité de son regard.

A la porte d'entrée, un homme de haute taille nous accueillit ; il avait un visage blafard et des cheveux couleur de lin ; il tenait à la main un calepin. Il se précipita et serra avec reconnaissance la main de mon compagnon.

« C'est vraiment chic à vous d'être venu ! dit-il. J'ai laissé tout intact.

– A part le jardin, répondit mon ami en désignant l'allée. Un troupeau de bisons n'aurait pas fait plus de dégâts ! J'espère que vous avez pris la précaution d'examiner le terrain avant d'autoriser vos hommes à le piétiner...

– C'est que j'ai eu beaucoup de choses à faire là-dedans, répondit évasivement le détective. Mon collègue M. Lestrade est sur les lieux. J'avais pensé qu'il s'en chargerait. »

Holmes me jeta un coup d'œil, puis relevant les sourcils :

« Quand deux hommes tels que vous et Lestrade sont sur le même terrain, dit-il ironiquement, que reste-t-il à faire à un troisième ? »

Gregson se frotta les mains content de lui-même.

« J'estime que nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, répondit-il. Mais c'est un cas étrange et je connais votre goût pour ce genre d'affaires.

– Vous n’êtes pas venu en fiacre ? demanda Sherlock Holmes.

– Non.

– Et Lestrade ?

– Non plus...

– Alors, allons voir la chambre. »

Sur cette conclusion inattendue, il pénétra à grands pas dans la maison, suivi de Gregson étonné.

Un petit corridor au plancher nu et poussiéreux conduisait à la cuisine et à l’office. A gauche et à droite, il y avait deux portes : l’une était apparemment fermée depuis plusieurs semaines ; l’autre donnait sur la salle à manger, la pièce même où s’était accompli le crime. Holmes y pénétra et je le suivis, non sans appréhension.

C’était une grande chambre carrée que l’absence de tout meuble agrandissait encore. Un papier vulgaire tendait les murs, souillé de taches d’humidité : par place il pendait en longues déchirures qui laissaient à découvert le plâtre jaune. En face de la porte était une cheminée prétentieuse. A un bout de la tablette en faux marbre blanc, on avait planté une bougie rouge. L’unique fenêtre, très sale, filtrait une lueur trouble et incertaine qui faisait apparaître gris foncé toutes les choses, du reste ensevelies sous une épaisse couche de poussière.

Ces détails, je les observai un peu plus tard. Mon attention fut d’abord captée par la forme humaine sinistrement immobile qui gisait sur le parquet ; grands ouverts, les yeux vides regardaient avec fixité le plafond déteint. C’était le cadavre d’un homme d’environ quarante-trois, quarante-quatre ans, de taille moyenne, large d’épaules, avec des cheveux noirs et crépus et une barbe de trois jours. Il portait un habit et un gilet de drap épais et un pantalon clair. Son col et ses manchettes étaient d’une blancheur immaculée. Un chapeau haut de forme, bien broissé et lustré, était posé sur le parquet, à côté de lui. Ses mains étaient crispées et ses bras étendus, tandis que ses membres inférieurs étaient entrecroisés. L’agonie avait dû être douloureuse ! Son visage rigide conservait une expression d’horreur ; je crus y lire de la haine aussi. Une grimace méchante, un front bas, un nez épaté, une mâchoire avancée donnaient à la victime une apparence simiesque. Sa posture insolite, recroquevillée, accusait encore davantage cette ressemblance. Il m’a été donné de voir la mort sous bien des aspects, mais elle ne m’est jamais apparue plus effroyable que dans cette maison macabre qui donnait sur l’une des artères principales de la banlieue de Londres.

Lestrade, mince de taille, la mine chafouine, se tenait près de la porte. Il nous salua.

« Cette affaire fera sensation ! dit-il. Elle passe tout ce que j’ai vu, et pourtant je ne suis plus un nouveau-né !

– Toujours pas d’indice ? s’enquit Gregson.

– Toujours pas ! » répondit Lestrade en écho.

Sherlock Holmes s’approcha du corps. Il s’agenouilla et l’examina attentivement.

« Vous êtes sûrs qu’il n’a pas été blessé ? demanda-t-il en montrant du doigt alentour des caillots et des éclaboussures de sang.

– Absolument ! s’exclamèrent ensemble les deux détectives.

– Il faut donc que ce sang appartienne à un autre individu, au meurtrier, si meurtre il y a. Cela me rappelle les circonstances qui ont accompagné la mort de van Jansen, à Utrecht, en 1834. Vous souvenez-vous de cette affaire, Gregson ?

– Non, je ne m’en souviens pas.

– Eh bien, informez-vous, vous ne perdrez pas votre temps. Il n’y a rien de nouveau sous le soleil. Tout ce qui est, a déjà été. »

Tandis que Sherlock Holmes parlait, ses doigts agiles voltigeaient ici, là, partout ; ils palpaient, pressaient, déboutonnaient, fouillaient. Entre-temps, ses yeux avaient l’air lointain que j’avais déjà remarqué. L’examen fut fait avec une minutie qu’on n’aurait pas soupçonnée, tant il avait été rapide. Pour finir, il flaira les lèvres du mort, puis jeta un coup d’œil sur les semelles de ses chaussures vernies.

« On ne l’a pas changé de place ? demanda-t-il.

– On l’a remué seulement pour l’examiner.

– Vous pouvez le porter à la morgue, dit Sherlock Holmes. Il ne peut plus rien m’apprendre. »

Gregson avait à sa disposition une civière et quatre hommes. Ceux-ci arrivèrent à son appel ; ils soulevèrent le cadavre et l’emportèrent. Au moment où on l’enlevait, une bague tomba avec un son clair et roula sur le parquet. Lestrade s’en saisit et l’examina, l’air perplexe.

« Il y a une femme ici ! s’exclama-t-il. C’est l’alliance d’une femme ! »

Pour nous faire voir l’objet, tout en parlant, il l’avait posé sur la paume de sa main. Nous fîmes cercle autour de lui, tout yeux. Ce petit anneau en or avait, à n’en pas douter, orné jadis le doigt d’une mariée.

« Ceci complique les choses, dit Gregson. Elles étaient pourtant assez compliquées comme ça !



– N'en sont-elles pas plutôt simplifiées ? dit Holmes. Rien ne sert de rester les yeux fixés sur la bague. Qu'est-ce que vous avez trouvé dans les poches de la victime ?

– Tout est là, répondit Gregson, pointant du doigt des objets en tas sur la dernière marche de l'escalier. Une montre en or, numéro 97163, par Barraud, de Londres. Une chaîne giletère en or très lourde et très solide. Une bague d'or avec une devise maçonnique. Une épingle d'or à tête de bouledogue, avec des yeux en rubis. Un porte-cartes en cuir de Russie, contenant des cartes d'Enoch J. Drebber, de Cleveland, auxquelles correspondent les initiales E. J. D. du linge. Pas de bourse, mais de l'argent : sept livres treize shillings. Il y a encore une édition de poche du *Décameron* portant sur la feuille de garde le nom de Joseph Stangerson ; et enfin deux lettres : l'une est adressée à E. J. Drebber et l'autre, à ce Joseph Stangerson.

– A quelle adresse ?

– American Exchange, Strand, poste restante. Les deux lettres proviennent de la Compagnie de navigation à vapeur Guion et il est question du départ de leurs bateaux de Liverpool. Il est clair que ce malheureux se disposait à repartir pour New York.

– Avez-vous fait des recherches au sujet de ce Stangerson ?

– Immédiatement, dit Gregson. J'ai envoyé des avis à tous les journaux, et un de mes hommes est allé à l'American Exchange. Il n'est pas encore revenu.

– Avez-vous câblé à Cleveland ?

– Ce matin même.

– Comment avez-vous rédigé votre demande ?

– Nous avons tout simplement exposé les circonstances et dit que nous accueillerions avec reconnaissance tout renseignement pouvant nous être utile.

– Vous n’avez pas insisté sur un renseignement capital ?

– Stangerson ? J’ai demandé qui il est.

– C’est tout ? N’y a-t-il pas un fait sur lequel repose tout l’affaire ? Ne câblerez-vous pas de nouveau ?

– J’ai dit tout ce que j’avais à dire », répondit Gregson, prenant un air offensé.

Sherlock Holmes rit sous cape. Il s’apprêtait à faire une observation quand Lestrade – il était rentré dans la chambre tandis que nous en causions dans le vestibule – réapparut sur la scène en se frottant les mains avec suffisance.

« Monsieur Gregson, dit-il, je viens de découvrir une chose de la plus grande importance. Elle serait passée inaperçue si je n’avais pas examiné soigneusement les murs. »

Les yeux du petit homme jetaient des étincelles. Il contenait à peine sa joie de damer le pion à un collègue.

« Venez ! fit-il en retournant avec empressement dans la chambre dont l’atmosphère semblait purifiée depuis l’enlèvement du cadavre. Bon. Maintenant, restez-là... »

Il frotta une allumette contre sa semelle et l’éleva vers le mur.

« Regardez ! s’écria-t-il triomphalement.

J’avais remarqué que le papier s’était décollé par endroits. Dans ce coin de la chambre, un grand morceau décollé laissait à découvert un carré de plâtre jaune. En travers de cet espace nu, on avait griffonné en lettres de sang ce seul mot : RACHE.

« Qu’est-ce que vous pensez de ça, s’écria le détective. Nous ne l’avions pas vu parce que c’était dans le coin le plus sombre. Personne n’a pensé à regarder par là. L’assassin a écrit avec son propre sang. Voyez cette traînée qui a dégouliné le long du mur ! En tout cas, toute hypothèse de suicide se trouve écartée désormais. Et pourquoi avoir choisi ce coin ? Je vais vous le dire. Vous voyez cette bougie, sur la cheminée ? Elle était allumée : ce coin qui est maintenant dans la partie la plus obscure se trouvait alors dans la plus éclairée.

– Et quel sens prêtez-vous à votre trouvaille ? demanda Gregson d’un ton dédaigneux.

– Quel sens ? Eh bien, on allait écrire Rachel, mais on a été dérangé. Retenez ce que je vous dis : quand on aura éclairci cette affaire, on saura qu’une femme prénommée Rachel était dans le coup... Riez, riez, monsieur Sherlock Holmes ! Vous pouvez être brillant et astucieux ; mais, à la fin, on s’apercevra que le vieux limier est encore le meilleur !

– Je vous demande bien pardon ! dit mon compagnon qui avait irrité le petit homme en pouffant de rire. Sans conteste, le mérite de cette découverte vous revient comme vous le dites. Tout prouve que l'inscription a été faite par l'autre acteur du crime. Je n'ai pas encore eu le temps d'examiner cette chambre ; mais, si vous m'y autorisez, je vais le faire à présent. »

Tout en parlant, il sortit brusquement de sa poche un mètre en ruban et une grosse loupe ronde. Muni de ces deux instruments, il trotta sans bruit dans la pièce ; il s'arrêtait, il repartait ; de temps à autre, il s'agenouillait et, même une fois, il se coucha à plat ventre. Il semblait avoir oublié notre présence ; il monologuait sans cesse à mi-voix ; c'était un feu roulant ininterrompu d'exclamations, de murmures, de sifflements, et de petits cris d'encouragement et d'espoir. Il me rappelait invinciblement un chien courant de bonne race et bien dressé, qui s'élançait à droite puis à gauche à travers le hallier, et qui, dans son énervement, ne s'arrête de geindre que lorsqu'il retrouve la trace. Pendant plus de vingt minutes, Holmes poursuivit ses recherches ; il mesurait avec le plus grand soin l'espace qui séparait deux marques invisibles pour moi, et, de temps à autre, tout aussi mystérieusement, il appliquait son mètre contre le mur. A un endroit du parquet, il mit, avec précaution, un peu de poussière en tas, puis la recueillit dans une enveloppe. Finalement, avec la plus grande minutie, il étudia à la loupe chaque lettre du mot inscrit sur le mur. Cela fait, il parut satisfait ; il remit dans sa poche le mètre et la loupe.

« On a dit que le génie n'est qu'une longue patience, dit-il en souriant. Ce n'est pas très exact, mais cela s'applique assez bien au métier de détective. »

Gregson et Lestrade avaient observé les manœuvres de l'amateur avec beaucoup de curiosité et un peu de mépris. Ils ne se rendaient évidemment pas compte d'un fait qui m'apparaissait enfin : les plus petites actions de Sherlock Holmes tendaient toutes vers un but défini et pratique.

« Quel est votre avis ? demandèrent ensemble les deux hommes.

– Si j'étais censé vous venir en aide, messieurs, je vous volerais le crédit que vous devez tirer de cette affaire. N'importe qui serait mal venu d'intervenir dans une enquête que vous avez si bien menée jusqu'à présent... »

Ses paroles sentaient le sarcasme d'une lieue.

« Si vous voulez me tenir au courant de vos recherches, ajouta-t-il, je serai heureux de vous apporter toute l'aide possible. Entre-temps, j'aimerais parler à l'agent qui a trouvé le corps. Pouvez-vous me donner son nom et son adresse ? »

Lestrade consulta son calepin.

« John Rance, dit-il. Il n'est pas de service en ce moment. Vous le trouverez au 46, Audley Court, Kensington Park Gate. »

Holmes nota l'adresse.

« Venez, docteur ! dit-il. Nous allons voir John Rance. »

Puis, se tournant vers les deux détectives :

« Je vais vous dire quelque chose qui pourra vous être utile. Il y a eu assassinat. Le meurtrier est un homme. Il a plus d'un mètre quatre-vingts ; il est dans la force de l'âge ; pour sa taille, il a de petits pieds ; il porte des brodequins à talons carrés ; et il fume des cigares de Trichinopoli. Il est venu ici, avec sa victime, dans un fiacre, tiré par un cheval qui avait trois vieux fers et un neuf à la patte antérieure droite. Selon toute probabilité, le meurtrier a un visage haut en couleur ; et les ongles de sa main droite sont remarquablement longs. Je ne vous donne que ces quelques indications, mais elles pourront vous être utiles. »

Lestrade et Gregson s'entre-regardèrent avec un sourire incrédule.

« Si cet homme a été assassiné, comment l'a-t-il été ? demanda le premier.

– Empoisonné », dit Sherlock Holmes d'un ton péremptoire, avant de s'éloigner.

Arrivé à la porte, il se retourna :

« Autre chose. Sachez, Lestrade, que "*Rache*" est un mot allemand qui signifie vengeance. Ne perdez donc pas votre temps à chercher une Mlle Rachel. »

Après cette flèche du Parthe, il sortit, laissant ses deux rivaux bouche bée.

Chapitre IV – Ce que John Rance avait à dire

Il était une heure quand nous quittâmes Lauriston Gardens. Je suivis Sherlock Holmes au bureau de poste le plus près. Il expédia une longue dépêche. Puis il héla un fiacre et donna au conducteur l'adresse de John Rance.

« Rien de tel que les renseignements de première main, dit-il. Mon opinion est déjà faite, mais il est prudent de chercher à tout connaître.

– Vous m'ahurissez, Holmes ! dis-je. Certainement, vous n'êtes pas aussi sûr que vous le prétendez de tous les détails que vous leur avez fournis.

– Pas d'erreur possible ! répondit-il. La première chose que j'aie remarquée en arrivant là-bas, c'est que les roues d'une voiture avaient creusé deux ornières près de la bordure du trottoir ; or, jusqu'à la nuit dernière, nous n'avions pas eu de pluie depuis une semaine ; par conséquent, les roues qui ont laissé une empreinte si profonde ont dû y passer la nuit dernière. Il y avait aussi la marque des sabots : le dessin de l'un d'eux était net ; le fer était donc neuf. Puisque le fiacre était là quand il pleuvait, et que, d'après Gregson, on ne l'a pas revu dans la matinée, il faut donc qu'il ait amené de nuit ces deux individus.

– Cela est simple, dis-je, mais la taille du meurtrier ?

– La taille d'un homme, neuf fois sur dix, se déduit de la longueur de ses enjambées. C'est un calcul assez facile, mais je ne veux pas vous ennuyer avec des chiffres. Les pas du meurtrier se voyaient dehors dans la boue, et, à l'intérieur, sur la poussière. Et j'ai eu un moyen de vérifier mon calcul. Quand un homme écrit sur un mur, il le fait d'instinct au niveau de ses yeux. Or, l'inscription était à un peu plus d'un mètre quatre-vingts du sol. Peuh ! un jeu d'enfant !

– Et son âge ? demandai-je.

– Eh bien, un homme ne peut pas être tout à fait vieux s'il enjambe facilement un mètre trente. C'était la largeur d'une flaque d'eau dans le jardin. Les chaussures vernies l'avaient contournées et les talons carrés l'avaient sautée. Il n'y a rien de mystérieux là-dedans. J'applique tout simplement aux choses de la vie quelques unes des règles d'observation et de déduction que j'ai préconisées dans mon article. Quelque chose vous intrigue encore ?

– Oui, les ongles, le Trichinopoli, amorçai-je.

– L'inscription sur le mur a été tracée par un index trempé dans du sang. J'ai pu observer à l'aide de ma loupe que le plâtre avait été légèrement égratigné autour des lettres, ce que n'aurait pas fait un ongle court. J'ai ramassé un peu de cendre éparpillée sur le plancher. Elle était sombre et feuilletée, comme ne peut en faire qu'un Trichinopoli. Je me suis livré à une étude spéciale sur la cendre des cigares ; j'ai même écrit une monographie sur le sujet ! Je me flatte de pouvoir

reconnaître, d'un coup d'œil, la cendre de n'importe quelle marque connue de cigares ou de tabac. C'est justement dans ces détails qu'un détective compétent se distingue d'un Gregson ou d'un Lestrade.

– Et la figure haute en couleur ? demandai-je.

– Oh ! ça, c'est beaucoup plus hardi ! Mais je suis quand même sûr d'avoir raison. Ne me demandez pas d'explication pour le moment. »

Je passai la main sur mon front.

« J'ai le vertige. Plus on pense à cette affaire, plus elle devient mystérieuse. Pourquoi ces deux hommes, s'ils étaient deux, sont-ils venus dans une maison vide ? Qu'est devenu le cocher qui les a amenés ? Comment l'un a-t-il pu forcer l'autre à prendre du poison ? D'où provenait le poison ? Quel était le mobile du crime, puisque ce n'est pas le vol ? Comment une bague de femme est-elle arrivée là ? Et pourquoi avoir écrit le mot « *Rache* », avant de décamper ? J'avoue que je n'arrive pas à concilier ces faits. »

Mon compagnon eut un sourire approbateur.

« Vous avez résumé avec clarté et concision toutes les difficultés, dit-il. Il y a encore bien des points obscurs. Cependant, sur les principaux faits, j'ai mon idée. Quant à la découverte du pauvre Lestrade, c'était tout simplement une feinte ; en suggérant par là les sociétés secrètes, on a voulu lancer la police sur une fausse piste. L'inscription n'a pas été tracée par un Allemand. La lettre A, si vous avez remarqué, était écrite en gothique. Or, un allemand écrit toujours ses A en caractère latin. Nous pouvons donc affirmer à coup sûr que l'inscription a été faite, non par un Allemand, mais par un imitateur trop appliqué. C'était simplement une ruse pour engager l'enquête sur une mauvaise voie... Je ne m'étendrai pas davantage sur cette affaire, docteur ! Vous savez qu'un magicien perd son prestige en expliquant ses tours. Si je vous révélais toute ma méthode, vous penseriez qu'après tout, je suis un type très ordinaire.

– Je ne penserai jamais une chose semblable, répondis-je. Jamais personne ne saurait mieux que vous ériger en science exacte la recherche des criminels.

Mon compagnon rougit de plaisir. Autant de mes paroles que de l'enthousiasme avec lequel je les avais prononcées. J'avais déjà remarqué qu'il était aussi sensible à un compliment sur son art qu'une jeune fille peut l'être à une flatterie touchant sa beauté.

« Je vous dirai encore une chose, fit-il. L'homme aux chaussures vernies et l'homme aux talons carrés sont arrivés dans le même fiacre. Ils ont franchi ensemble l'allée, sans doute bras dessus, bras dessous. Une fois dans la chambre de devant, ils l'ont arpentée ; plus précisément, les talons carrés allaient et venaient, tandis que les chaussures vernies se tenaient tranquilles. J'ai lu tout cela dans la poussière. La longueur de plus en plus grande des enjambées indiquait aussi une surexcitation croissante. Je suppose que l'homme aux talons carrés parlait tout le temps, et qu'il s'est monté jusqu'à une rage folle. C'est alors que le drame a eu lieu. Je vous ai dit tout ce que je sais de science certaine. Le reste est hypothèses et conjectures. Nous avons un bon point de

départ. Il faudra faire vite. Je veux aller au concert de Hallé, cet après-midi, pour entendre Norman Neruda. »

Notre fiacre avait filé à travers une longue suite de rues enfumées et de ruelles misérables. Dans la plus enfumée et la plus misérable, soudain il s'arrêta.

« Voilà Audley Court ! annonça le cocher en indiquant une étroite faille dans l'alignement des maisons de brique terne. Je vous attendrai ici. »

Audley Court n'était pas un lieu attrayant. Un passage exigü nous conduisit à un quadrilatère bordé de maisons sordides. Nous avançâmes avec précaution parmi des groupes d'enfants sales et à travers des rangées de linge déteint, jusqu'au numéro 46. La porte était ornée d'une petite plaque de cuivre sur laquelle était gravé le nom de Rance. On nous dit que l'agent était au lit et on nous fit entrer, pour l'attendre, dans un petit salon sur le devant.

Il apparut bientôt, l'air un peu fâché d'avoir été dérangé dans son sommeil.

« J'ai fait mon rapport au poste », grommela-t-il.

Holmes tira de sa poche un demi-souverain et, d'un air pensif, il le fit sauter dans sa main.

« Nous aimerions que vous nous en parliez.

– A votre disposition, monsieur, répondit l'agent, les yeux fixés sur le petit disque en or.

– Racontez-nous donc à votre manière ce qui s'est passé. »

Rance s'installa sur le canapé de crin et joignit les sourcils ; il paraissait bien résolu à ne rien passer sous silence.

« Je vais tout vous conter à partir du commencement. Je suis de service de dix heures du soir à six heures du matin. A onze heures, il y a eu de la bagarre au *Cerf blanc* ; mais, à part ça, tout était tranquille dans mon secteur. A une heure, il se mit à pleuvoir. J'ai rencontré Harry Murcher, celui qui a la ronde de Holland Grove. On a causé un peu ensemble, au coin de la rue Henrietta. Puis, à deux heures, peut-être un petit peu plus tard, je suis allé voir si tout était dans l'ordre du côté de Brixton Road. Il faisait joliment mauvais, je ne voyais pas un chat. J'ai vu passer un fiacre ou deux, je dois dire. Chemin faisant, je pensais, entre nous soit dit, qu'un gin chaud ferait bien mon affaire, quand tout à coup j'ai vu briller une lumière à la fenêtre de la maison. Pourtant c'était une des deux maisons inhabitées de Lauriston Gardens. Le tout dernier qu'a vécu là-dedans est mort de la fièvre typhoïde, rapport que le propriétaire n'a pas voulu faire assainir les fosses. Alors vous pensez si ça m'épatait de voir la fenêtre éclairée ! Tout de suite, j'ai pensé qu'il se passait quelque chose là. Arrivé à la porte...

– Vous vous êtes arrêté, puis vous avez regagné la grille du jardin, interrompit mon compagnon. Pourquoi ? »

Rance fit un sursaut violent et ouvrit de grands yeux.

« Eh bien, c'est la vérité, monsieur, fit-il. Mais comment vous savez ça ? Dieu seul le sait. Voyez-vous, quand je suis arrivé devant la porte, tout était si tranquille et si désert que je me suis dit que ce serait tout aussi bien si j'avais quelqu'un avec moi... Je ne crains rien de ce côté-ci de la tombe, mais j'ai pensé que c'était peut-être le type qu'est mort de la typhoïde qui revenait examiner les fosses ! Cette idée-là m'a collé la trouille. Alors j'ai rebroussé chemin pour voir si je ne verrais pas la lanterne de Murcher. Mais, de lui ni de personne, pas de trace...

– Il n'y avait personne dans la rue ?

– Pas âme qui vive, monsieur ! Pas même un chien. J'ai pris sur moi et je suis retourné à la maison. J'ai poussé la porte. Tout était silencieux là-dedans. Alors je suis entré dans la chambre où il y avait de la lumière. Une bougie brûlait sur la cheminée, une bougie de cire rouge. Et à la lueur de cette bougie, qu'est-ce que j'aperçois !...

– Cela, je le sais. Vous avez fait plusieurs fois le tour de la chambre et vous vous êtes agenouillé près du corps ; puis vous êtes allé au fond du corridor et vous avez essayé d'ouvrir la porte de la cuisine ; ensuite... »

Rance se releva d'un bond, tout ensemble effrayé et soupçonneux.

« Où étiez-vous caché pour voir tout ça ? s'écria-t-il. Vous m'avez tout l'air d'en savoir trop, vous. »

Holmes se mit à rire. Il lui jeta sa carte par-dessus la table.

« Ne me faites pas arrêter sous inculpation de meurtre, dit-il. Je suis un chien de chasse, je ne suis pas le loup ! M. Gregson et M. Lestrade répondent de moi. Mais continuez. Qu'est-ce que vous avez fait ensuite ? »

Rance se rassit. Il ne paraissait pas trop rassuré.

« J'ai regagné la grille et j'ai sifflé. Murcher est arrivé avec deux autres.

– La rue était toujours déserte ?

– Pour ainsi dire.

– Comment cela ?

Un large sourire épanouit le visage de l'agent.

« J'ai déjà vu bien des types soûls, dit-il, mais des pafs comme ce gaillard-là, ma foi, non, jamais ! Quand je suis sorti, il était à la grille ; appuyé contre les barreaux, il chantait à s'époumoner. Il ne pouvait pas se tenir debout ; nous aider, encore moins !

– Quelle sorte d’homme était-ce ? »

John Rance parut ennuyé de revenir sur ce sujet à côté de la question.

« Un homme soûl comme il n’est pas permis d’être, répondit-il. Il se serait retrouvé en taule si nous n’avions pas été si occupés !

– Mais son visage, ses vêtements, ne les avez-vous pas remarqués ? interrompit Holmes avec impatience.

– Pour sûr que je les ai remarqués, parce que j’ai soutenu le type avec Murcher ! C’était un grand gaillard qu’avait la face toute rouge. Un cache-nez lui enveloppait la moitié de la figure...

– Suffit ! s’écria Holmes. Qu’avez-vous fait de lui ?

– On avait assez à faire sans nous en charger, dit l’agent en se cabrant sous le reproche. Je parierais qu’il a fini par rentrer chez lui.

– Comment était-il vêtu ?

– Il avait un pardessus brun.

– Et un fouet à la main ?

– Un fouet ?... Non.

– Il l’avait sans doute laissé, murmura mon compagnon. Ensuite, vous n’avez pas par hasard vu et entendu un fiacre ?

– Non.

– Prenez ce demi-souverain, dit Holmes en se levant. Je crains fort, John Rance, que vous n’ayez jamais d’avancement dans la police. Votre tête ne devrait pas vous servir seulement d’ornement. Vous auriez pu gagner les galons de sergent, la nuit dernière. L’homme que vous avez tenu entre vos mains est celui que nous recherchons ; c’est lui qui tient la clef du mystère. Inutile de discuter ; c’est ainsi. Partons, docteur ! »

Nous laissâmes notre informateur incrédule, mais évidemment mal à l’aise.

« L’imbécile ! dit Holmes avec amertume, pendant que le fiacre nous ramenait chez nous. Dire qu’il a eu une pareille chance et qu’il n’en a pas profité !

– Je ne vois pas encore clair, dis-je. Le signalement de l’ivrogne concorde bien avec l’idée que vous vous faisiez du meurtrier. Mais pourquoi serait-il retourné sur les lieux de son crime ? Ce n’est pas l’habitude des criminels.

– La bague, mon ami, la bague ! Voilà ce qu’il revenait chercher. S’il n’y a pas d’autre moyen de l’attraper, nous pourrions toujours appâter notre hameçon avec la bague. Je tiens mon homme, docteur ! Je parierais deux contre un que je le tiens ! Il faut que je vous remercie. Sans vous, je ne me serais peut-être pas dérangé et j’aurais manqué la plus belle étude de ma vie. Une étude en rouge, n’est-ce pas ? Pourquoi n’utiliserions-nous pas un peu l’argot d’atelier ? Le fil rouge du meurtre se mêle à l’écheveau incolore de la vie. Notre affaire est de le débrouiller, de l’isoler et de l’exposer dans toutes ses parties. Et maintenant, à table ! Et ensuite, Norman Neruda ! Ses attaques et son coup d’archet sont magnifiques. Quelle est donc la petite chose de Chopin qu’elle joue si admirablement ? Tra la la lira lira la. »

Le limier amateur s’affala sur la banquette et se mit à chanter comme une alouette, tandis que je méditais sur la complexité de l’esprit humain.

Chapitre V – Notre annonce nous amène une visiteuse

Cet après-midi là, j'étais à plat : les fatigues de la matinée avaient été excessives pour ma santé débile. Quand Holmes fut parti, je m'allongeai sur le canapé. J'essayai de dormir quelques heures, mais je n'y parvins pas. Tous ces événements m'avaient surexcité. Les fantaisies et les conjectures les plus folles l'emplissaient. Chaque fois que je fermais les yeux, je revoyais le visage simiesque et tourmenté du cadavre. Il m'avait fait une impression des plus sinistres. J'éprouvais presque de la reconnaissance envers celui qui l'avait expédié ! Si jamais face humaine exprima le vice dans toute sa malice, ce fut bien celle d'Enoch J. Drebber de Cleveland !... Ce qui ne m'empêchait pas d'admettre qu'il fallait bien que justice se fît. La dépravation de la victime ne constitue pas une excuse aux yeux de la loi.

L'homme, suivant l'hypothèse de mon compagnon, avait été empoisonné ; mais plus j'y réfléchissais, plus elle m'apparaissait invraisemblable. Pourtant, je le savais, elle reposait sur une observation : Holmes avait flairé les lèvres du cadavre... Et puis, quelle pouvait être la cause de la mort, sinon le poison ? Il n'y avait pas trace de blessure ni de strangulation. Mais d'autre part, ce sang qui avait éclaboussé le parquet de qui provenait-il ? Il n'y avait pas d'indice de lutte ; et, la victime, pour blesser son agresseur, ne disposait d'aucune arme. Tant que ces questions demeureraient sans réponse, nous aurions peine à nous endormir, Holmes et moi ! Son air tranquille m'avait donné à penser qu'il avait trouvé une explication cadrant avec tout. Mais laquelle ? Je n'arrivais pas à la deviner.

Son absence se prolongea. Le concert n'avait sûrement pas pu le retenir si longtemps. Quand il rentra, le dîner était servi.

« C'était magnifique ! dit-il en prenant place à table. Vous vous rappelez ce que Darwin dit de la musique ? Il prétend que, chez les hommes, la faculté de la produire et de l'apprécier a précédé de beaucoup la parole. C'est peut-être pour cela que l'influence qu'elle exerce sur nous est si profonde. Les premiers siècles de la préhistoire ont laissé dans nos âmes de vagues souvenirs.

– Voilà une idée bien vaste ! dis-je.

– Nos idées doivent être aussi vaste que la nature pour pouvoir en rendre compte, répondit-il. Mais qu'est-ce que vous avez ? Vous ne semblez pas être dans votre assiette. Cette histoire de Lauriston Gardens vous a bouleversé ?

– Oui, je l'avoue ! dis-je. Mes expériences dans l'Afghanistan auraient dû m'endurcir davantage. J'ai vu mes propres camarades taillés en pièces sans perdre mon sang-froid.

– Je comprends cela. Il y a dans cette affaire un mystère qui met l'imagination en branle. L'horreur ne va pas sans l'imagination. Avez-vous lu les journaux du soir ?

– Non.

– Ils rendent assez bien compte de l’affaire. Mais tous omettent de parler de la bague. C’est tant mieux.

– Comment cela ?

– Jetez un coup d’œil sur cet avis, répondit-il. Je l’ai envoyé à tous les journaux, ce matin. »

Il me passa le journal par-dessus la table et je regardai à la place indiquée. C’était la première annonce dans la colonne « Objets trouvés ». Elle était conçue en ces termes : « Ce matin, à Brixton Road, on a trouvé une alliance en or uni, sur la chaussée entre la taverne du *Cerf Blanc* et Holland Grove. S’adresser au docteur Watson, 221 b, Baker Street, entre huit et neuf heures du soir. »

« Je m’excuse de m’être servi de votre nom, dit-il. Si j’avais donné le mien, quelques-uns de ces lourdauds l’auraient reconnu et ils auraient voulu se mêler de mes affaires.

– Vous avez bien fait ! répondis-je. Mais je n’ai pas d’alliance : pour peu que quelqu’un vienne...

– Pardon ! vous en avez une, fit-il en me remettant une bague. Celle-ci fera très bien l’affaire. C’est presque un fac-similé.

– Et qui cet avis nous amènera-t-il ?

– Parbleu, l’homme au vêtement brun, notre ami aux joues rubicondes et aux talons carrés ! S’il ne se présente pas en personne, il enverra un complice.

– Cette démarche ne lui semblera-t-elle pas trop compromettante ?

– A mon avis, pas. Si mes suppositions sont justes, et j’ai tout lieu de le croire, cet homme risquera tout pour récupérer la bague. Pour moi, il l’a perdue en se penchant sur le cadavre de Drebber. Sur le coup, il ne s’en est pas aperçu. C’est après avoir quitté la maison qu’il a constaté sa disparition. Alors, il est revenu sur ses pas, en toute hâte ! Mais, par sa propre faute, parce qu’il avait laissé la bougie allumée, la police était déjà sur les lieux. Il simula l’ivresse pour écarter les soupçons qu’aurait pu faire naître son apparition à la grille. Maintenant, mettez-vous à la place de cet homme. Après réflexion, il doit s’être dit qu’il a peut-être perdu la bague dehors, sur la route. Alors que faire ? Parcourir avec empressement les journaux du soir pour voir si la bague se trouve au nombre des objets trouvés. Naturellement, mon avis lui saute aux yeux. Il exulte. Pourquoi soupçonnerait-il un piège ? Il ne peut imaginer que le docteur Watson établisse un rapport entre la bague et le meurtre. Il viendra. Il vient. Vous le verrez dans une heure.

– Et alors ? demandai-je.

– Je peux me charger de lui tout seul. Avez-vous des armes ?

– Mon vieux revolver d’ordonnance avec quelques cartouches.

– Vous feriez bien de le nettoyer et de le charger. Il se débatta avec l’énergie du désespoir. Je compte le prendre par surprise, mais il vaut mieux nous prémunir contre tout. »

J’allai dans ma chambre et je fis ce qu’il m’avait conseillé. Quand je revins avec mon pistolet, on avait enlevé le couvert. Holmes grattait son violon.

« Cela se corse ! dit-il, tout en continuant à se livrer à son occupation favorite. Je reçois à l’instant une réponse d’Amérique. Je ne me suis pas trompé.

– C’est-à-dire ? demandai-je avec curiosité.

– Si mon violon avait des cordes neuves, il n’en vaudrait que mieux, dit-il. Mettez votre pistolet dans votre poche. Quand le type sera là, parlez-lui d’un ton naturel. Je me charge du reste. Ne l’effrayez pas en le regardant avec trop d’insistance.

– Il est maintenant vingt heures, dis-je en consultant ma montre.

– Oui, quelques minutes encore. Entrouvrez la porte. C’est bien comme ça. Maintenant mettez la clef à l’intérieur. Merci. Voilà un curieux vieil ouvrage que j’ai trouvé hier chez un bouquiniste, *De Jure inter Gentes*, publié en latin à Liège, dans les Pays-Bas, en 1642. La tête de Charles Ier était encore solide sur ses épaules quand le papier de ce petit volume à dos brun fut tranché !...

– Quel est le nom de l’imprimeur ?

– Un Philippe de Croy quelconque. Sur la feuille de garde se trouvent ces mots d’une encre jaunie : « Ex libris Gulielmi Whyte. » Je me demande ce qu’était ce William Whyte. Quelque imposant homme de loi du XVII^e siècle, je suppose. Son écriture a la tournure du droit !... Je crois que voici notre homme. »

Au même instant retentit un bref coup de sonnette. Doucement Sherlock Holmes se leva et rapprocha sa chaise de la porte. Les pas de la servante résonnèrent dans le vestibule. D’un bruit sec, elle fit sauter le loquet.

« C’est ici qu’habite le docteur Watson ? » demanda une voix distincte, mais un peu éraillée.

La réponse ne parvint pas à nos oreilles. La servante referma la porte. Quelqu’un se mit à monter l’escalier, d’un pas incertain et traînant qui surprit mon compagnon, puis avança avec lenteur dans le corridor et frappa doucement.

« Entrez ! » criai-je.

Au lieu de l’homme robuste et violent que nous attendions, nous vîmes entrer, traînant la jambe, une très vieille femme au visage tout ridé. Elle fit une révérence, puis se mit à fouiller dans sa

poche ; elle avait des doigts nerveux, fébriles ; éblouis par l'éclat soudain de la lumière, ses yeux larmoyants, tournés vers nous, clignotaient.

Je regardai mon compagnon et manquai d'éclater de rire : il avait l'air si désappointé !

La vieille finit par trouver un journal du soir et, montrant du doigt notre annonce :

« C'est ça qui m'a amenée ici, mes bons messieurs ! dit-elle avec une seconde révérence. La bague en or... Brixton Road... elle appartient à ma fille Sarah, qu'était mariée seulement depuis un an à son mari qu'est garçon de cabine à bord d'un bateau de l'Union ; et qu'est-ce qui dira si il vient et la trouve sans sa bague, je n'ose pas y penser, lui qu'est déjà brutal dans ses meilleurs moments, mais quand il a bu !... Si vous voulez savoir, Sarah est allée au cirque, la nuit dernière, en compagnie de...

– Cette bague est-elle la sienne ? demandai-je.

– Dieu soit loué ! s'écria la vieille. C'est Sarah qui va être contente, cette nuit ! C'est bien là sa bague.

– Et quelle est votre adresse ? demandai-je en prenant un crayon.

– 13, rue Duncan, Houndsditch. Un fichu bout d'ici !

– Il n'y a pas de cirque entre Brixton Road et Houndsditch », fit sèchement Sherlock Holmes.

La vieille femme tourna vers lui ses petits yeux bordés de rouge.

« C'est mon adresse que le monsieur m'a demandée, dit-elle. Sarah, elle, vit en garni au N° 3, Mayfield Place, Peckham.

– Et votre nom est ?...

– Mon nom est Sawyer et le nom de ma fille est Dennis, et Tom Dennis est son mari – un bon gars, au fond, et intelligent avec ça. Tant qu'y est en mer, pas de garçon de cabine plus considéré ; mais, dame, à terre, ce qu'avec les femmes et ce qu'avec les débits de boisson...

– Emportez la bague, madame Sawyer, interrompis-je sur un signe de mon compagnon. Il est clair qu'elle appartient à votre fille ; et je suis heureux de pouvoir la restituer à sa légitime propriétaire. »

Tout en marmottant des bénédictions et des protestations de reconnaissance, la vieille taupe empocha la bague et elle descendit l'escalier en traînant le pied. Sitôt qu'elle fut partie, Sherlock Holmes se précipita dans sa chambre. L'instant d'après, il en sortait emmitouflé dans un ulster et un cache-nez.

« Je vais la filer, dit-il vivement. Ce doit être une complice. Elle me conduira chez l'assassin. Attendez-moi. »

La porte d'entrée venait à peine de se refermer sur la visiteuse que Holmes dégringola l'escalier. De la fenêtre, je le vis suivre de près la vieille femme clopinant de l'autre côté de la rue. Ou toute sa théorie est fautive, pensai-je, ou il va être conduit au cœur du mystère. Il m'avait prié bien inutilement de l'attendre : je sentais qu'il me serait impossible de dormir avant de connaître le résultat de sa démarche.

Il était environ neuf heures quand il sortit. J'ignorais à quelle heure il rentrerait. Je m'installai stoïquement, avec ma pipe et la *Vie de Bohême* de Murger. Je tirais des bouffées et je sautais des pages. Dix heures sonnèrent. J'entendis le trottement de la bonne qui allait se coucher. Onze heures. Le pas plus majestueux de la logeuse la conduisit à la même destination. Vers minuit, le bruit sec d'une clef m'avertit du retour de mon ami. Dès la porte, je vis à son air qu'il revenait bredouille. L'amusement et le dépit semblaient se disputer sa figure. Mais finalement Sherlock Holmes partit d'un franc éclat de rire.

« Je ne voudrais pas pour tout l'or du monde que Scotland Yard apprît mon histoire ! s'écria-t-il en tombant sur une chaise. Ses hommes m'en rebattraient à jamais les oreilles pour se venger de tous mes sarcasmes ! Je peux me permettre de rire, parce que je sais que, tôt ou tard, je prendrai ma revanche.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je.

– Je vais vous faire rire à mes dépens, mais peu importe ! La vieille a traîné la jambe un bout de chemin, puis elle a fait semblant d'avoir mal à un pied. Elle s'est arrêtée et elle a hélé un fiacre qui se trouvait à passer. Je me suis arrangé pour être à portée de sa voix. Mais c'était une précaution tout à fait inutile : elle a crié son adresse de manière à être entendu de l'autre côté de la rue. « Conduisez-moi au numéro 13 de la rue Duncan, Houndsditch ! » Cela prenait tournure de vérité. Quand je l'ai eu vue bien installée à l'intérieur, je me suis perché à l'arrière. C'est un art dans lequel tout détective devrait exceller. Puis nous avons roulé sans arrêt jusqu'à la maison en question. Avant d'arriver devant la porte, j'ai sauté et j'ai fait à pied le reste du chemin, nonchalamment. Le fiacre s'est arrêté. Le cocher est descendu. Il a ouvert la portière et il a attendu. Quand je me rapprochai de lui, il fouillait avec furie sa voiture vide en dévidant tout un chapelet de blasphèmes. De la voyageuse, plus signe ni trace ! Je crains qu'il ne touche pas de sitôt le prix de sa course. Au numéro 13, nous avons appris que la maison appartient à un honnête colleur de papiers peints, qui s'appelle Keswick, et qui n'a jamais entendu parler ni de Sawyer ni de Dennis.

– Vous ne voulez pas dire, m'écriai-je au comble de l'étonnement, que cette faible vieillarde soit sortie à votre insu du fiacre en marche ?

– Le diable soit de la vieille femme ! dit Sherlock Holmes. C'est nous qui nous sommes laissés bernier comme des vieilles femmes ! C'était sûrement un homme jeune et actif, et, de plus, un excellent comédien. Le déguisement était impayable. Il s'en est servi pour me semer. Ceci prouve que l'homme que nous recherchons n'est pas si isolé que je me l'imaginai. Il a des amis

prêts à s'exposer pour lui... Docteur, vous avez l'air vanné ! Allez vous coucher, si vous m'en croyez. »

J'obéis de bonne grâce à cette injonction : je me sentais à bout de forces. Holmes resta assis devant le feu qui couvait sous la cendre. Il médita longuement sur le problème qu'il avait à cœur de résoudre.

Fort avant dans la nuit, j'entendis en effet les gémissements mélancoliques de son violon.

Chapitre VI – Tobias Gregson montre son savoir-faire

Les journaux du lendemain ne parlaient que du « mystère de Brixton ». Tous en donnaient un compte rendu détaillé ; certains y consacraient même leur article de tête. Ils contenaient quelques renseignements nouveaux. J'ai gardé dans mes archives plusieurs coupures se rapportant à cette affaire. En voici un résumé.

D'après le *Daily Telegraph*, les annales du crime fournissaient peu d'exemples de tragédies accomplies dans des circonstances plus mystérieuses. Le nom allemand de la victime, l'absence de tout mobile, la sinistre inscription sur le mur, tout dénonçait la main de réfugiés politiques et de révolutionnaires. Les socialistes comptaient aux États-Unis de nombreux adeptes. C'était ceux-ci qui, de toute évidence, avaient expédié Drebbler pour une infraction quelconque à leurs lois non écrites. Après une brève allusion à la Wehmgericht, aux Carbonari, à la marquise de Brinvilliers, aux assassinats de la Grande Route de Ratcliff, l'article s'achevait sur une remontrance au gouvernement : il préconisait une surveillance plus étroite des étrangers en Angleterre.

Les commentaires du *Standard* roulaient sur le fait que de tels outrages à la morale publique avaient généralement lieu sous un gouvernement libéral. Ils étaient un effet de l'ébranlement des convictions dans les masses populaires et de l'affaiblissement subséquent de toute autorité. La victime était un américain qui séjournait à Londres depuis quelques semaines. Il avait pris pension chez Mme Charpentier à Torquay Terrace, Camberwell. Il avait pour compagnon de voyage son secrétaire particulier, M. Joseph Stangerson. Tous deux avaient pris congé de leur hôtesse le mardi 4 courant et ils étaient partis pour la gare d'Euston avec l'intention déclarée de prendre l'express de Liverpool. On les avait vus ensuite sur le quai. De ce moment jusqu'à la découverte du cadavre de M. Drebbler, dans une maison inhabitée sur la route de Brixton, à plusieurs kilomètres d'Euston, on ne savait pas ce qu'ils avaient fait. Qui avait amené Drebbler dans cette maison ? De quelle manière y avait-il trouvé la mort ? Mystère ! On ignorait encore tout des allées et venues de Stangerson. On était heureux d'apprendre que MM. Lestrade et Gregson, tous deux de Scotland Yard, instruisaient conjointement cette affaire. Le crédit dont jouissaient ces deux officiers de police en faisait augurer l'éclaircissement à brève échéance.

Pour le *Daily News*, le caractère politique du crime ne faisait point de doute. Le despotisme, la haine du libéralisme qui inspiraient les gouvernements du continent avaient eu pour effet d'attirer chez nous un grand nombre d'hommes qui auraient été d'excellents citoyens sans le souvenir amer des persécutions qu'ils avaient subies. Toute infraction au code d'honneur qui régissait ces hommes était punie de mort. Il ne fallait rien négliger pour trouver le secrétaire, Stangerson, et pour connaître certaines particularités des habitudes de Drebbler. On avait fait un grand pas en découvrant l'adresse de la maison où il avait pris pension. Le résultat en était entièrement dû à la finesse et à la ténacité de M. Gregson de Scotland Yard.

Sherlock Holmes et moi, nous lûmes ces articles en prenant notre petit déjeuner. Sherlock Holmes s'en amusa beaucoup.

« Qu'est-ce que je vous avais dit ? De toute façon, Lestrade et Gregson triompheront !

– Cela dépendra de la tournure des événements.

– Mais non, pas du tout ! Si l'homme est pincé, ce sera *grâce* à leurs efforts ; s'il échappe, ce sera en *dépit* de leurs efforts : c'est face, je gagne, et pile, tu perds. Quoi qu'ils fassent, ils auront des admirateurs. Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

– Que se passe-t-il ? » m'écriai-je.

Tout à coup le trépignement de pas nombreux dans le vestibule puis dans l'escalier s'était fait entendre, mêlé à de très sonores expressions de dégoût de notre logeuse.

« C'est la section de la police secrète de Baker Street », dit gravement mon compagnon.

Au même instant firent irruption dans notre pièce une demi-douzaine de gamins des rues ; les plus sales et les plus déguenillés que j'eusse jamais vus.

« Garde à vous ! » cria Holmes d'une voix de stentor.

Aussitôt les six petits drôles se mirent en rang comme autant de statuettes minables.

« A l'avenir, dit mon compagnon, Wiggins seul me présentera votre rapport. Vous l'attendrez dans la rue. Vous l'avez découvert, Wiggins ?

– Non, monsieur, pas encore, dit un des enfants.

– Je ne m'attendais pas à ce que vous réussissiez du premier coup. Poursuivez vos recherches. Voici votre salaire... »

Il remit à chacun d'eux un shilling.

« Maintenant filez ! Faites-moi un meilleur rapport, la prochaine fois ! »

Il fit un signe. Ils dévalèrent l'escalier, comme des souris. L'instant d'après, dans la rue, ils perçaient l'air de leurs cris.

« Il y a davantage à obtenir d'un de ces petits mendiants que d'une douzaine de détectives, dit Holmes. La seule vue d'une personne à l'air officiel scelle les lèvres des gens. Ces gosses vont partout, ils entendent tout. Et puis ils sont finauds. Tout ce qui leur manque, c'est l'organisation.

– Est-ce que vous vous servez d'eux pour le crime de Brixton ? demandai-je.

– Oui. Je veux m’assurer de quelque chose. C’est simplement une affaire de temps. Holà ! nous allons entendre parler de vengeance ! Voici Gregson qui descend la rue, le visage radieux. Il vient sûrement nous voir. Oui, il s’arrête... Il sonne ! »

La sonnette fut tirée violemment et, en quelques secondes, le détective blond avait monté quatre à quatre l’escalier et fait irruption dans notre salon.

« Mon cher, s’écria-t-il en tordant la main molle de Holmes, félicitez-moi ! J’ai rendu l’affaire aussi claire que le jour ! »

Je crus voir passer une ombre d’anxiété sur le visage expressif de mon compagnon.

« Seriez-vous sur la bonne piste ? demanda-t-il.

– La bonne piste ! Nous avons arrêté le meurtrier.

– Et quel est son nom ?

– Arthur Charpentier, sous-lieutenant dans la marine de l’État », articula pompeusement Gregson.



Il gonflait sa poitrine et frottait ses mains grassouillettes.

Sherlock Holmes poussa un soupir de soulagement. Le sourire reparut sur ses lèvres.

« Asseyez-vous et prenez un cigare, dit-il. Nous sommes impatients de savoir comment vous vous y êtes pris. Du whisky avec de l'eau ? »

– Volontiers, reprit le détective. Les terribles efforts que j'ai fournis ces deux derniers jours m'ont complètement épuisé. Pas tant l'effort physique cependant que l'effort d'imagination. Vous savez ce que c'est, monsieur Sherlock Holmes ? Vous aussi, vous travaillez avec votre tête !

– Vous me faites beaucoup d'honneur, dit gravement Sherlock Holmes. Expliquez-nous comment vous êtes parvenu à cet heureux résultat. »

Le détective s'installa dans le fauteuil et tira quelques bouffées de son cigare ; puis soudain, au paroxysme de la gaieté, il se frappa la cuisse.

« Le plus drôle, s'écria-t-il, c'est que cet imbécile de Lestrade, qui se croit si malin, s'est complètement fourvoyé. Il recherche partout le secrétaire Stangerson qui n'a pas plus trempé dans le crime qu'un bébé qui va naître. Je suis sûr qu'il l'a trouvé, à l'heure qu'il est ! »

Cette idée fit tant rire Gregson qu'il s'étouffa.

« Comment avez-vous trouvé la clef du mystère ?

– Je vais tout vous dire. Bien entendu, docteur Watson, ceci doit rester entre nous. D'abord, il s'agissait de connaître les antécédents de l'Américain. D'autres auraient attendu qu'on réponde à leurs annonces dans les journaux ou bien encore que des complices apportent d'eux-mêmes des renseignements ! Ce n'est pas comme ça que travaille Tobias Gregson. Vous souvenez-vous du chapeau placé près de la victime ?

– Oui, dit Holmes. Il portait le nom et l'adresse du chapelier : John Underwood et fils, 129, Camberwell Road. »

Gregson perdit contenance.

« Vous l'aviez remarqué ? dit-il, le visage allongé. Vous êtes allé à Camberwell Road ?

– Non.

– Ah ! fit Gregson en se redressant. Il ne faut jamais négliger une chance, si petite qu'elle soit !

– Rien n'est petit pour un grand esprit, dit sentencieusement Holmes.

– Eh bien, moi, je suis allé voir Underwood ! Je lui ai demandé s'il avait vendu un chapeau de tel tour de tête et de telle forme... Il a ouvert son livre et il a trouvé tout de suite, il avait envoyé le chapeau à un M. Drebber, demeurant à la pension Charpentier, Torquay Terrace. Voilà comment je me suis procuré l'adresse.

– Malin, très malin ! murmura Sherlock Holmes.

– Ensuite, j'ai interrogé Mme Charpentier, continua le détective. Je l'ai trouvée très pâle, angoissée. Sa fille était présente (une fort jolie fille !), ses yeux étaient rouges et ses lèvres tremblaient quand je lui parlais. Cela n'a pas échappé à mon attention : il y avait quelque anguille sous roche. Vous connaissez cette impression, monsieur Sherlock Holmes : quand on tombe sur la bonne piste, on éprouve un petit pincement, là...

« Avez-vous entendu parler de la mort mystérieuse de votre ex-pensionnaire, Enoch Drebber, de Cleveland ? » ai-je demandé.

« La mère fit signe que oui. Elle semblait avoir peine à parler. Et la fille a fondu en larmes. Alors, là, je les ai vraiment soupçonnées de savoir quelque chose.

« A quelle heure M. Drebber a-t-il quitté votre maison pour se rendre à la gare ?

« – A huit heures, a-t-elle répondu avec effort. Son secrétaire, M. Stangerson, avait indiqué deux trains, l'un à neuf heures quinze et l'autre à onze heures. M. Drebber avait choisi le premier.

« – C’est la dernière fois que vous l’avez vu ? »

« Le visage de la femme a changé terriblement. Elle est devenue livide. Elle a été quelques secondes avant de pouvoir dire seulement oui, et encore l’a-t-elle fait d’un ton voilé, pas naturel.

« Alors, il y a eu un moment de silence. Puis la jeune fille s’est jetée à l’eau :

« Il ne peut rien sortir de bon d’un mensonge, maman, dit-elle d’une voix claire et assurée. Soyons franches avec ce monsieur. Nous avons revu M. Drebber.

« – Que Dieu te pardonne ! s’est écriée Mme Charpentier en levant les bras au ciel et en se renversant sur sa chaise. Tu as tué ton frère.

« – Arthur m’approuverait, répondit la jeune fille, d’un ton ferme.

« – Vous feriez mieux de me dire tout maintenant, leur ai-je conseillé. Un demi-aveu est pire qu’une dénégation. D’ailleurs, vous ne savez pas à quel point nous sommes renseignés.

« – C’est toi qui l’auras voulu, Alice ! » s’écria la mère.

« Puis, se tournant vers moi :

« Je vais tout vous dire, monsieur. Vous voyez, je suis troublée. N’allez pas vous imaginer, cependant, que j’ai peur de voir mon fils impliqué dans cette horrible affaire. Non, il est parfaitement innocent ! Si je crains quelque chose, c’est qu’il ne soit compromis à vos yeux et à ceux des autres. Mais c’est impossible, certainement ! Son caractère élevé, sa profession, ses antécédents, tout empêcherait cela.

« – Avouez-moi tout, c’est ce que vous avez de mieux à faire, lui ai-je répondu. Cela ne nuira pas à votre fils s’il est innocent, je vous le garantis. »

« Alors, sur la prière de sa mère, la jeune fille s’est retirée.

« Mon intention, monsieur, a-t-elle continué, était de ne rien vous dire. Mais, puisque ma fille a commencé à parler, je n’ai plus le choix. Maintenant que je suis décidée, je n’omettrai aucun fait.

« – C’est ce qu’il y a de plus sage, ai-je dit.

« – M. Drebber est resté chez nous à peu près trois semaines. Il avait voyagé auparavant sur le continent avec M. Stangerson, son secrétaire. Le dernier endroit où ils avaient séjourné, c’était Copenhague ; j’avais remarqué que chacune de leurs malles en portait l’étiquette. Stangerson était un homme calme, réservé ; mais son patron, je regrette de le dire, était tout le contraire. Des habitudes grossières, des manières brutales. La nuit même de son arrivée, il s’est enivré. En fait, chaque jour, à partir de midi, il était ivre. Il se permettait avec les bonnes des libertés et des familiarités dégoûtantes. Le pire de tout, c’est qu’il n’a pas respecté non plus ma fille Alice. Il lui

a tenu des propos qu'elle est heureusement trop innocente pour comprendre. Une fois, il l'a prise dans ses bras et il l'a embrassée. Alors son propre secrétaire lui a reproché sa conduite malhonnête.

« – Mais pourquoi avez-vous supporté tout cela ? ai-je demandé. Vous pouvez renvoyer vos pensionnaires quand bon vous semble, j'imagine. »

« Mme Charpentier rougit.

« J'aurais dû lui donner son congé dès le premier jour ! soupira-t-elle. Mais c'était une tentation cruelle. Chacun d'eux payait une livre par jour, soit quatorze livres par semaine ; et c'est la morte saison. Je suis veuve ; mon fils, dans la marine, m'a coûté cher.

« J'hésitais à perdre cet argent. J'ai patienté. Mais l'insulte faite à ma fille, c'en était trop ! Je lui ai enfin donné son congé. Voilà pourquoi il est parti.

« – Et alors ?

« Quel soulagement ç'a été pour moi quand je l'ai vu s'en aller ! Mon fils est en ce moment en permission. Je ne lui ai rien dit de tout cela, parce qu'il est emporté, et qu'il adore sa sœur. Quand j'ai refermé la porte sur ces Américains, ça m'a ôté un poids de dessus la poitrine !... Hélas ! moins d'une heure après, ce Drebbler était de retour ! Plus ivre que jamais. Il a pénétré de force dans le salon où je me trouvais avec Alice et il a dit en bredouillant qu'il avait manqué le train, à ce que, du moins, j'ai pu comprendre. Puis il s'est retourné vers ma fille et, à mon nez, il lui a proposé de s'enfuir avec lui ! « Vous avez le droit, disait-il. Vous êtes majeure. J'ai de l'argent en quantité, plus qu'il ne m'en faut. Ne tenez pas compte de la vieille. Venez tout de suite. Vous serez comme une princesse. » La pauvre petite était terrifiée. Elle a reculé, mais lui, l'a saisie au poignet et il l'a traînée vers la porte. Alors j'ai crié. Arthur est arrivé. Ce qui s'est passé ensuite, je ne peux pas vous le dire. Je n'osais pas regarder, tellement j'avais peur. Ç'a été des jurons, puis des coups !... A la fin, quand j'ai relevé la tête, j'ai vu Arthur qui riait devant la porte, sa canne à la main. « Je ne pense pas que ce joli monsieur revienne nous embêter, a-t-il dit. Je vais le suivre un peu pour m'en assurer. » Il a mis son chapeau et il est sorti. C'est le lendemain que nous avons appris la mort mystérieuse de M. Drebbler. »

« Sa déposition avait été coupée de soupirs et de sanglots. A certains moments, elle parlait si bas que j'avais peine à l'entendre. J'ai pu cependant prendre des notes sténographiques de tout ce qu'elle m'a dit, afin qu'il n'y eût pas d'erreur possible.

– C'est très excitant, fit Sherlock Holmes en bâillant. Comment tout cela a-t-il fini ?

– Quand Mme Charpentier a eu terminé, reprit le détective, j'ai vu que tout reposait sur un point. Je l'ai regardée fixement, d'une manière qui m'a toujours semblé faire beaucoup d'effet sur les femmes ; et je lui ai demandé à quelle heure son fils était rentré.

« Je ne sais pas, répondit-elle.

« – Vous ne savez vraiment pas ?

« – Non. Arthur a sa clef et...

« – Étiez-vous couchée quand il est rentré ?

« – Oui.

« – A quelle heure vous êtes-vous couchée ?

« – Vers vingt-trois heures.

« – Par conséquent, votre fils a été absent pendant deux heures au moins ?

« – Oui.

« – Peut-être pendant quatre ou cinq heures ?

« – Oui.

« – Que faisait-il pendant ce temps-là ?

« – Je ne sais pas. »

« Elle était devenue pâle jusqu'aux lèvres.

« Ce qu'il me restait à faire était tout simple. J'ai découvert où se planquait le lieutenant Charpentier ; j'ai pris deux agents et je l'ai arrêté. Quand je lui ai touché l'épaule, et que je l'ai engagé à nous suivre sans résistance, il m'a répondu avec un front d'airain : « Je suppose qu'on me soupçonne d'avoir trempé dans le meurtre de ce vaurien de Drebbler ! » Comme nous ne lui en avons pas dit un mot, cette allusion était des plus suspectes.

– En effet ! dit Holmes.

– Il avait encore la lourde canne avec laquelle, d'après sa mère, il avait suivi Drebbler. Un solide gourdin de chêne.

– Et quelle est votre théorie ?

– La voici : le lieutenant a suivi Drebbler jusqu'à Brixton Road. Là, nouvelle altercation ; Drebbler reçoit un coup, peut-être au creux de l'estomac, qui ne laisse pas de trace... Il tombe raide mort. Grâce à la pluie, pas de témoin. Charpentier traîne le cadavre dans la maison vide. Mais la bougie, le sang, l'inscription sur le mur et la bague ? me direz-vous. C'est, à mon avis, une mise en scène destinée à tromper la justice.

– Très bien ! dit Holmes d'un ton encourageant. Vraiment, Gregson, vous êtes en progrès. Nous ferons quelque'un de vous.

– Ma foi, répondit le détective en se rengorgeant, j'ai mené rondement l'affaire ! Le jeune homme a avoué de lui-même avoir suivi Drebber quelque temps. Mais il a prétendu ensuite que, s'étant senti filé, ce dernier avait pris un fiacre pour le semer. En revenant chez lui, Charpentier aurait rencontré un vieux camarade de bordée et il aurait fait avec lui une longue marche. Où habite ce vieux camarade ? Il ne le sait pas lui-même ! Mon explication est cohérente dans toutes ses parties. Ce qui m'amuse, c'est de savoir Lestrade lancé sur une fausse piste. Il perd son temps. Hé ! le voici en chair et en os ! »

C'était bien Lestrade, mais sans l'air désinvolte et pimpant qui lui était habituel. Son visage était bouleversé ; sa tenue, négligée. Il venait évidemment consulter Sherlock Holmes : en apercevant son collègue, il parut très contrarié. Planté au milieu de la salle, il tourna et retourna son chapeau entre ses doigts tremblants. A la fin, il se décida à parler.

« C'est, dit-il, l'affaire la plus extraordinaire, la plus incompréhensible.

– Ah ! vous trouvez, monsieur Lestrade ! cria Gregson, triomphant. Je savais bien que vous aboutiriez à cette conclusion. Avez-vous réussi à découvrir le secrétaire, M. Joseph Stangerson ?

– M. Joseph Stangerson, dit Lestrade d'un ton grave, a été assassiné vers six heures du matin à l'*Holiday's Private Hotel*. »

Chapitre VII – La lumière luit dans les ténèbres

La nouvelle nous frappa de stupeur. En se relevant d'un bond, Gregson répandit le reste de son whisky. Je regardai en silence Sherlock Holmes. Il pinçait les lèvres et fronçait les sourcils.

« Stangerson aussi ! murmura-t-il. Ça se complique.

– C'était déjà bien assez compliqué comme ça ! grommela Lestrade en approchant une chaise. On dirait que je suis tombé dans une espèce de conseil de guerre.

– Êtes-vous... êtes-vous tout à fait sûr de cette nouvelle ? balbutia Gregson.

– Je sors à l'instant de sa chambre d'hôtel, dit Lestrade. J'ai été le premier à découvrir ce nouveau meurtre.

– Gregson vient de nous faire part de son opinion sur l'affaire, dit Holmes. A votre tour, monsieur Lestrade, dites-nous ce que vous avez vu et ce que vous avez fait, si, toutefois, vous n'y voyez pas d'objection.

– Je n'en vois aucune, répondit Lestrade en s'asseyant. Je vous avouerai franchement que j'ai cru que Stangerson était pour quelque chose dans la mort de Drebber. (Ce fait nouveau m'a montré que je m'étais trompé.) Pénétré de cette idée, je me suis mis à la recherche du secrétaire. Le 3 au soir, vers huit heures et demie, on l'avait vu à la gare d'Euston, en compagnie de Drebber. Or, le cadavre de ce dernier avait été découvert à Brixton Road à deux heures du matin. Il s'agissait donc de savoir ce que Stangerson avait fait dans l'intervalle et depuis lors. J'ai télégraphié son signalement à Liverpool avec avis de surveiller les bateaux américains. Puis, je me suis mis à perquisitionner dans tous les hôtels et meublés du voisinage d'Euston. Voici quel était mon raisonnement. Si Drebber et son compagnon s'étaient séparés, ce dernier avait dû se loger pour la nuit dans le voisinage, le lendemain matin, afin de flâner aux abords de la gare.

– Ils s'étaient sans doute donnés rendez-vous quelque part, dit Holmes.

– C'est ce que la suite a montré. J'ai passé toute la soirée d'hier à chercher. J'ai continué de très bonne heure, ce matin. A huit heures, je suis entré à l'*Holiday's Private Hotel*, dans Little George Street. Je demande si un M. Stangerson loge actuellement à l'hôtel.

« Vous êtes sans doute le monsieur qu'il attend, répondit-on. Il vous attend depuis deux jours.

« – Où pourrais-je le trouver ?

« – Il dort là-haut. Il a demandé qu'on le réveille à neuf heures.

« – Je monte tout de suite », ai-je dit.

« Dans mon idée, mon apparition soudaine, devait lui faire lâcher une parole. Le garçon d'étage s'est offert à me conduire. C'était au second. Il y avait un petit couloir à traverser. Le garçon m'avait indiqué la porte et il s'apprêtait à redescendre ; le cri que j'ai poussé l'a fait revenir sur ses pas. Ce que je venais d'apercevoir m'avait bouleversé, malgré mes vingt ans d'expérience. Un filet de sang avait coulé sous la porte ; il avait serpenté à travers le couloir et il avait formé une petite mare le long de la plinthe. En voyant cela, le garçon a manqué tomber dans les pommes ! La porte était fermée en dedans. Nous l'avons enfoncée à coups d'épaule. La fenêtre de la chambre était ouverte et, près de la fenêtre, tout recroquevillé, gisait le corps d'un homme en chemise de nuit. Il était bel et bien mort, et il l'était depuis assez longtemps : ses membres étaient rigides et glacés. Nous l'avons retourné. Le garçon l'a reconnu tout de suite. C'était bien le monsieur qui avait loué la chambre sous le nom de Joseph Stangerson. Sa mort avait été causée par une entaille profonde au côté gauche. Le cœur a dû être atteint. J'arrive à la partie la plus étrange de l'affaire. Devinez ce que j'ai trouvé au-dessus du cadavre. »

Je frémis d'horreur, avant même que Sherlock Holmes répondît.

« Le mot « *Rache* » en lettres de sang.

– Exactement », dit Lestrade d'une voix blanche.

Il y eut un moment de silence.

L'assassin inconnu rendait ses crimes encore plus horribles en les accomplissant avec autant de méthode que de mystère. Mon système nerveux, qui avait tenu bon sur le champ de bataille, commença à flancher.

« On a vu l'assassin, reprit Lestrade. Un garçon laitier, qui se rendait à son travail, est passé par la ruelle entre l'écurie et le derrière de l'hôtel. Il a remarqué qu'une échelle, ordinairement couchée là, avait été dressée contre une des fenêtres du second, qui était grande ouverte. Après avoir dépassé l'hôtel, il s'est retourné et il a vu un homme descendre l'échelle. Il la descendait tout naturellement, sans précipitation, si bien qu'il l'a pris pour un menuisier ou un charpentier. « Il est de bonne heure à l'œuvre, celui-là ! » a-t-il pensé sans y attacher plus d'importance. D'après lui, l'homme est grand, il a un visage rougeaud et il porte un long vêtement brun foncé. Il doit être resté quelque temps dans la chambre à la suite de son crime : nous avons trouvé de l'eau teintée de sang dans une cuvette où il s'est lavé les mains, et des taches de sang sur les draps : il y a essuyé son couteau ! »

Le signalement de l'assassin correspondait de point en point à la description qu'avait faite de lui Sherlock Holmes au moyen de quelques observations éparses. Je lui jetai un coup d'œil. Il n'y avait sur son visage aucune trace de fierté.

« Vous n'avez rien trouvé dans la chambre qui puisse nous renseigner sur le meurtrier ? demanda-t-il.

– Rien. Stangerson avait dans sa poche le portefeuille de Drebbler. Cela semble assez naturel, puisque c'est lui qui réglait les dépenses. Il y avait à peu de chose près quatre-vingts livres ; on

n'a rien pris. Le mobile de ces crimes extraordinaires est tout ce qu'on voudra, mais pas le vol. Il n'y avait ni papiers ni notes dans les poches du mort, à part un simple télégramme daté de Cleveland et remontant à un mois environ. Il contenait ce court message : « J. H. est en Europe. » Sans signature.

– Rien d'autre ? demanda Holmes.

– Le reste n'avait pas d'importance. Le roman que Stangerson avait lu pour s'endormir était abandonné sur le lit et sa pipe était posée sur une chaise, près du chevet. Il y avait un verre d'eau sur la table et, sur le rebord de la fenêtre, une petite boîte avec deux pilules. »

Sherlock Holmes bondit en poussant un cri de joie :

« Le dernier chaînon ! Je tiens tous les fils ! »

Les deux détectives le regardèrent sans comprendre.

« J'ai démêlé l'écheveau, dit mon compagnon avec assurance. Bien entendu, quelques détails me manquent encore ; mais je connais tous les principaux faits, depuis le moment où Drebbler a quitté Stangerson jusqu'à celui où l'on a découvert le corps de ce dernier ; si j'avais vu tout de mes propres yeux, je n'en serais pas plus sûr ! Et je vous le prouve. Vous avez là les pilules ?

– Les voici, dit Lestrade en montrant une petite boîte blanche. Je les ai emportées avec le portefeuille et le télégramme pour les déposer en sûreté au commissariat. Si je les ai prises, je dois dire, c'est par le plus grand des hasards : je n'y attache aucune importance.

– Donnez ! ordonna Holmes. A votre avis, docteur, me demanda-t-il, est-ce que ce sont là des pilules ordinaires ?

Tel n'était certainement pas le cas. Ces pilules étaient gris perle, petites, rondes, presque transparentes à la lumière.

« D'après leur légèreté et leur quasi-transparence, dis-je, ces pilules doivent être solubles dans l'eau.

– Exact, fit Holmes. Maintenant, voudriez-vous aller chercher ce pauvre petit fox qui est malade depuis si longtemps : hier, la logeuse vous a demandé de mettre fin à ses maux. »

Je descendis et revins avec le fox dans mes bras. Sa respiration haletante et ses yeux vitreux laissaient présager sa fin prochaine. D'ailleurs, son museau blanchi dénotait qu'il avait déjà outrepassé les limites ordinaires de la vie d'un chien. Je le plaçai au creux d'un coussin sur le tapis.

« Je coupe en deux une de ces pilules », dit Holmes. Il prit son canif et fit ce qu'il avait dit. « Je remets une moitié dans la boîte en vue d'expériences ultérieures. L'autre moitié, je la jette dans

ce verre à vin contenant une cuillerée d'eau. Constatez que notre ami le docteur avait raison : cela se dissout rapidement.

– Cette expérience peut être fort intéressante, dit Lestrade du ton d'une personne qui se croit bernée. Mais je ne vois pas quel rapport cela peut avoir avec la mort de M. Joseph Stangerson.

– Patience, mon ami, patience ! Vous verrez en temps et lieu qu'il s'agit d'un rapport essentiel. J'ajoute un peu de lait pour rendre le mélange potable. Le chien va laper le tout sans répugnance. »

Il versa le contenu du verre dans une soucoupe et il la plaça devant le chien qui lécha tout jusqu'à la dernière goutte. L'assurance de Sherlock Holmes nous en avait imposé. Nous étions en silence, les yeux fixés sur l'animal, à attendre quelque effet surprenant. Il ne se produisit rien de tel. Le chien continuait à haleter, ni mieux ni plus mal.

Holmes en se rasseyant avait tiré sa montre ; et, à mesure que les minutes s'écoulaient, sa mine s'allongea, il se mordillait les lèvres, il tambourinait des doigts sur la table ; il montrait tous les signes de l'anxiété. Son émotion intense me faisait mal. Ravis de l'échec qu'essuyait mon compagnon, les deux détectives sourirent.

« Il ne peut pas s'agir d'une coïncidence ! » s'écria-t-il à la fin en se levant.

Il se prit à arpenter la salle d'un pas déchaîné.

« Il est impossible que ce soit une simple coïncidence. Ces pilules, j'en avais soupçonné l'emploi dans l'affaire Drebber ; on les découvre après la mort de Stangerson. Et voilà qu'elles sont anodines ! Comment cela se fait-il ? Pourtant mon raisonnement est juste. Alors ? Mais ce chien qui ne se porte pas plus mal... Ah ! j'y suis ! J'y suis ! »

Avec un cri de joie, il se précipita vers la boîte ; il partagea en deux l'autre pilule ; il en fit fondre une moitié ; il ajouta du lait ; il présenta de nouveau la soucoupe au fox. A peine la malheureuse bête y avait-elle trempé sa langue, qu'elle frissonna de tous ses membres et tomba sur le coussin, raide et inanimée, comme frappée par la foudre.

Sherlock Holmes poussa un long soupir et essuya la sueur de son front.

« J'aurais dû être plus confiant ! dit-il. Lorsqu'un fait semble contredire une longue suite de déductions, c'est qu'on l'interprète mal. Une des deux pilules contenait un poison violent, tandis que l'autre était inoffensive. J'aurais dû le savoir avant même de voir la boîte. »

Cette dernière déclaration me sembla si extravagante que je me demandai s'il avait tout son bon sens. Pourtant j'avais là, sous les yeux, le chien mort : le bien-fondé de son hypothèse ne faisait aucun doute. Peu à peu, les brouillards de mon esprit se dissipèrent ; la vérité m'apparut confusément.

« Tout cela vous semble étrange, continua Holmes, parce que vous n'avez pas saisi l'importance du seul indice véritable qui s'est présenté à vous dès le début. J'ai eu la chance de mettre le doigt dessus. Depuis lors, tout ce qui est arrivé n'a fait que confirmer ma première supposition ; tout, en fait, en a découlé logiquement. Les choses qui vous ont semblé des complications embarrassantes m'ont éclairé et ont confirmé mes conclusions. L'extraordinaire est une chose, le mystère en est une autre. Le crime le plus banal est souvent le plus mystérieux : il ne présente aucun caractère dont on puisse tirer des déductions. Si, au lieu de découvrir le corps de la victime dans les circonstances sensationnelles qui ont révélé l'affaire, on l'avait trouvé tout simplement étendu sur la chaussée, l'enquête aurait été beaucoup plus difficile. Tous ces détails extraordinaires, loin de compliquer les choses, les ont, au contraire, simplifiées. »

M. Gregson, qui avait écouté avec impatience, fut incapable de se contenir plus longtemps.

« Voyons, monsieur Sherlock Holmes, dit-il, nous sommes tous disposés à reconnaître votre perspicacité et l'originalité de votre méthode de travail. Mais, à présent, nous désirons autre chose que de la théorie et du prêche. Il s'agit de capturer un assassin. J'en étais venu à une conclusion qui s'est révélée fautive. Le jeune Charpentier n'a pas pu prendre part au second crime. Lestrade a couru après Stangerson ; il se trompait lui aussi. Avec toutes les allusions que vous avez lancées par-ci, par-là, vous nous avez donné l'impression d'en savoir plus que nous. Dites-nous donc clairement ce que vous savez ! Pouvez-vous nous révéler le nom du coupable ?

– Je ne peux que donner raison à Gregson, dit Lestrade. Nous avons chacun de notre côté essayé d'éclaircir l'affaire et nous avons échoué tous les deux. Depuis mon arrivée ici, vous nous avez laissé entendre à plusieurs reprises que vous saviez parfaitement à quoi vous en tenir. J'espère que vous ne nous ferez pas languir plus longtemps.

– Tout délai apporté à l'arrestation de l'assassin pourrait lui laisser le temps de commettre un nouveau crime ! » ajoutai-je.

Pressé par nous trois, Holmes parut hésiter. Il n'en continua pas moins à marcher de long en large, la tête basse et les sourcils froncés. Tout à coup, il s'arrêta et nous regarda bien en face.

« Il ne commettra plus de crime ! dit-il. Là-dessus, vous pouvez être tranquilles. Vous m'avez demandé si je connaissais le nom de l'assassin ? Oui, je le connais ! Mais quelle importance ? Ce qui compte, c'est de le capturer. Or, j'ai bon espoir d'y arriver par mes propres moyens. Encore faudra-t-il du doigté !... L'homme est rusé, désespéré. De plus, et cela je le sais par expérience personnelle, il a un complice qui est aussi habile que lui. Tant qu'il ne se sait pas découvert, il y a des chances de lui mettre la main au collet ; mais, au moindre soupçon il changera de nom et disparaîtra parmi les quatre millions d'habitants de Londres. Sans vouloir vous froisser ni l'un ni l'autre, je dois dire qu'à mon avis, la police n'est pas de taille à lutter contre ces deux hommes-là. C'est pourquoi je n'ai pas fait appel à votre aide... Bien entendu, si, à mon tour, j'échoue, je serai blâmé d'avoir agi seul... Bah ! je joue gagnant ! Dès maintenant je vous promets ceci : quand je pourrai me mettre en rapport avec vous sans nuire à mes plans, je le ferai. »

Apparemment, cette promesse, précédée de l'allusion méprisante à la police, ne satisfit guère Gregson ni Lestrade. Le premier avait rougi jusqu'à la racine de ses cheveux couleur de lin,

tandis que les yeux en boutons de chaussure de l'autre avaient brillé de curiosité, puis de rancune.

Ils n'eurent pas le temps de répliquer. On frappa.

Le porte-parole des gavroches, Wiggins, montra sa frimousse.

« Pardon, monsieur ! dit-il en relevant sa mèche de cheveux. Le fiacre est en bas.

– Parfait, mon garçon ! dit Holmes, avec satisfaction... Pourquoi n'adoptez-vous pas ce modèle à Scotland Yard ? ajouta-t-il en sortant d'un tiroir une paire de menottes en acier. Voyez comme le ressort fonctionne bien. Elles se referment en un rien de temps.

– Nos vieilles menottes suffiront, dit Lestrade, si nous attrapons jamais l'assassin.

– Fort bien, fort bien ! fit Holmes en souriant. Au fait, le cocher pourrait m'aider à transporter mes bagages ? Demandez-lui de monter, Wiggins ! »

Je fus surpris d'apprendre que mon compagnon partait en voyage : il ne m'en avait rien dit. Il y avait une petite valise dans la pièce ; Holmes alla la chercher et se mit à la sangler ; sur ces entrefaites, le cocher entra.

Sans le regarder, Holmes lui dit en s'agenouillant :

« Aidez-moi donc à attacher cette courroie, cocher ! »

L'homme s'avança, l'air hargneux, un peu méfiant ; il se pencha et tendit les mains. Coup sec, bruit métallique. Holmes se releva.

« Messieurs ! cria-t-il les yeux brillants. Je vous présente M. Jefferson Hope, l'assassin d'Enoch Drebber et de M. Joseph Stangerson. »

Tout s'était passé en un tournemain, si rapidement que je n'avais pas eu le temps d'en prendre conscience ! J'ai gardé un souvenir vif de cet instant : l'air triomphant de Holmes et le timbre de sa voix ; le visage abasourdi, féroce du cocher lorsqu'il regarda les menottes qui brillaient à ses poignets : elles les avaient encerclés comme par magie. Durant quelques secondes nous fûmes comme des statues. Puis, avec un rugissement de colère, le cocher s'arracha à l'étreinte de Holmes et se rua par la fenêtre. Le bois et le verre volèrent en éclats ; mais, avant qu'il eût passé au travers, Gregson, Lestrade et Holmes sautèrent sur lui comme autant de chiens de chasse. Ils le ramenèrent de force. Une lutte terrible s'engagea. Il nous repoussa maintes et maintes fois tant il était fort. Il semblait avoir l'énergie convulsive d'un épileptique. Le verre avait affreusement tailladé son visage, mais il avait beau perdre du sang, il n'en résistait pas moins ! Lestrade réussit à empoigner la cravate ; il l'étrangla presque. Le cocher comprit enfin l'inutilité de ses efforts. Nous ne respirâmes cependant qu'après lui avoir lié les pieds et les mains.

« Sa voiture est en bas, dit Sherlock Holmes. Elle nous servira pour le conduire à Scotland Yard... Et maintenant, messieurs, continua-t-il avec un sourire aimable, nous voilà arrivés à la fin de ce petit mystère. Posez-moi toutes les questions que vous voudrez, j'y répondrai très volontiers ! »

Chapitre VIII – La grande plaine salée

Au nord-ouest des États-Unis, de la Sierra Nevada, du Nebraska et du fleuve Yellowstone au nord, jusqu'au Colorado au sud, s'étend un désert aride qui a, pendant de longues années, barré la route à la civilisation. Dans cette région désolée et silencieuse, la nature s'est plu à réunir de hautes montagnes aux pics neigeux avec des vallées sombres et mélancoliques, des rivières rapides qui s'engouffrent dans les cañons déchiquetés avec d'immenses plaines blanches en hiver, grises en été d'une poussière d'alcali salin. Mais tous ces paysages offrent au regard le même aspect dénudé, inhospitalier et misérable.

Personne n'habite là. De temps à autre, une bande de Pawnies ou de Pieds Noirs en quête de nouveaux terrains de chasse traverse les plaines ; mais elles sont si terrifiantes que les plus braves d'entre eux sont heureux de les perdre de vue et de se retrouver dans leurs prairies. Le coyote se faufile parmi les broussailles ; le busard rôde dans l'air, qu'il bat mollement de ses ailes ; et, dans les ravins, à pas lents, le lourdaud grizzli cherche la maigre pitance que lui fournissent les rochers. Tels sont les seuls habitants de ce lieu sauvage.

Le panorama qu'on peut contempler de la pente septentrionale de la Sierra Blanco est, du monde entier, le plus morne. A perte de vue s'étale une vaste plaine toute recouverte de plaques de sel et parsemée de massifs de chapparral nain. Et, dans tout cet espace, il n'y a aucun signe de vie : nul oiseau dans le ciel bleu acier, nul mouvement sur le sol terne. Il y règne un silence absolu. Pas un bruit. Du silence, rien que du silence ! Silence total, écrasant...

Il a été dit que là rien de vivant n'apparaissait, c'est à peu près exact. Du haut de la sierra Blanco, on voit une piste qui serpente dans le désert et se perd dans le lointain. Des roues y ont creusé des ornières et de nombreux aventuriers y ont laissé l'empreinte de leurs pas. Ici et là, tranchant sur le fond sombre du dépôt de sel, des objets blancs brillent au soleil ; ce sont des ossements : les uns de grande dimension et grossièrement taillés, les autres plus petits et plus délicats. Les premiers ont appartenu à des bœufs ; les seconds, à des hommes. Sur une étendue de deux mille kilomètres, on peut retracer le chemin d'une caravane macabre au moyen de vestiges éparpillés des voyageurs tombés en route.

Tel est le spectacle que, le 4 mai 1847, contemplait un homme solitaire. Son apparition aurait pu le faire passer pour le génie ou le démon de la région. Il aurait été difficile de dire s'il était plus près de soixante ans que de quarante. Il avait l'air hagard et le visage décharné ; sa peau parcheminée était comme collée à ses pommettes saillantes ; ses longs cheveux bruns et sa barbe étaient striés de fils blancs ; ses yeux enfoncés dans leur orbite brillaient d'un feu étrange ; et la main qui serrait son fusil était d'une maigreur squelettique. Il s'arc-boutait sur son arme, mais sa haute taille et la charpente de ses os, dénotaient une constitution robuste et nerveuse. Seul son visage hâve et ses vêtements flottants lui donnaient un air de décrépitude.

Péniblement, il avait descendu le ravin et gravi ce monticule, dans le vain espoir de trouver de l'eau. Il voyait maintenant la grande plaine salée se dérouler jusqu'aux montagnes, à l'horizon,

sans un arbre ou une plante qui pût indiquer quelque humidité. L'étendue du paysage ne permettait aucun espoir. Il regarda au nord, à l'est et à l'ouest, avec des yeux farouches, scrutateurs ; alors il comprit que son voyage touchait à sa fin : il allait mourir sur ce roc sans végétation. « Pourquoi pas ici plutôt que sur un lit de plume dans une vingtaine d'années ? », murmura-t-il en s'asseyant à l'ombre d'une grosse pierre.

Avant de s'asseoir, il avait déposé sur le sol son fusil devenu inutile et un gros paquet enveloppé dans un châle gris qu'il avait porté en bandoulière. Ce fardeau était apparemment trop lourd pour lui, car, en le posant, il le laissa retomber un peu vite. Aussitôt une plainte s'en exhala. Il en sortit un petit visage apeuré aux yeux bruns très brillants et deux petits poings potelés.

« Tu m'as fait mal ! dit une voix d'enfant sur un ton de reproche.

– C'est vrai ? répondit l'homme avec regret. Je n'ai pas fait exprès. »

Tout en parlant, il déroula le châle gris qui enveloppait une jolie petite fille d'environ cinq ans. Les souliers coquets, l'élégante robe rose, le tablier de toile indiquaient des soins maternels attentifs. L'enfant était pâle et fatiguée, mais ses bras et ses jambes fermes montraient qu'elle avait moins souffert que son compagnon.

« Ça va mieux ? demanda l'homme avec appréhension, en la voyant se frotter derrière la tête, sous ses boucles dorées.

– Embrasse mon bobo pour le guérir ! dit-elle en lui indiquant avec gravité la place meurtrie. Maman faisait toujours comme ça... Où est maman ?

– Maman est partie. Je pense que tu la reverras bientôt.

– Partie ? dit la petite fille. Elle ne m'a pas dit au revoir, c'est curieux. Elle me disait toujours au revoir quand elle allait chez tante pour prendre le thé. Ça fait trois jours qu'elle n'est plus là. Dis, comme tout est sec ! Je peux avoir un peu d'eau et quelque chose à manger ?

– Non, chérie, je n'ai plus rien. Prends patience. Appuie ta tête contre moi, comme ça tu te sentiras plus vaillante. Il n'est pas facile de parler avec des lèvres comme du cuir, mais il faut que je te dise ce qu'il en est... Qu'est-ce que tu ramasses ?

– Les jolies choses ! s'écria la fillette, enthousiasmée par deux étincelants fragments de mica. Quand nous retournerons à la maison, je les donnerai à mon frère Bob.

– Tu verras bientôt de plus jolies choses ! dit l'homme avec conviction. Attends un peu. Mais j'allais te dire... Tu te souviens quand nous avons quitté le fleuve ?

– Oh ! oui.

– Eh bien, tu comprends, nous comptions en atteindre un autre. Mais on s’est trompé. A cause de la boussole, ou de la carte, ou d’autre chose ; il n’y aura plus de fleuve... Il ne nous restait plus d’eau, sauf une goutte pour toi, et...

– Tu n’as pas pu te laver, interrompit sa compagne en regardant le visage barbouillé.

– Non, ni me laver ni boire. M. Bender, il a été le premier à partir, puis l’Indien Pete, puis Mme McGregor, puis ensuite Jonny Hones, et enfin, ma chérie, ta mère...

– Alors maman aussi est morte ! » s’écria la petite fille.

Elle cacha son visage dans son tablier et elle éclata en sanglots.

« Oui... Tout le monde est mort, excepté toi et moi. Alors j’ai pensé que nous trouverions peut-être de l’eau par ici. Je t’ai prise sur mon épaule et je me suis mis en marche. Mais notre situation ne semble pas s’être améliorée... Il nous reste une bien faible chance...

– Veux-tu dire que nous aussi, nous allons mourir ? demanda l’enfant en relevant son visage inondé de larmes.

– Ça m’en a tout l’air.

– Fallait le dire tout de suite ! s’écria-t-elle avec un joyeux sourire. Tu m’as fait une peur ! Mais, puisque nous allons mourir, nous allons retrouver maman.

– Tu la retrouveras !

– Toi aussi. Je vais lui dire comme tu as été bon. Je parie que maman nous attend à la porte du Ciel avec une grosse cruche pleine d’eau et un tas de galettes de sarrasin toutes chaudes et rôties des deux côtés comme nous les aimons, Bob et moi. Ce sera long encore ?

– Je ne sais pas... Pas trop. »

Les yeux de l’homme étaient fixés à l’horizon nord. Sous la voûte bleue du ciel avaient apparu trois petites taches. D’instant en instant, elles grossissaient. Bientôt il put distinguer trois gros oiseaux bruns. Ils décrivirent des cercles au-dessus de leur tête, puis ils se posèrent sur la corniche au-dessus d’eux. C’étaient des busards. La présence de ces vautours de l’ouest présageait la mort.

« Des poules ! » s’écria la fillette avec joie en montrant du doigt les oiseaux de mauvais augure.

Elle frappa dans ses mains pour les faire s’envoler.

« Dis, c’est le Bon Dieu qui a fait ce pays ?

– Bien sûr ! répondit son compagnon, surpris par cette question.

– Il a fait l’Illinois et il a fait le Missouri, mais cette partie-ci, ce doit être un autre qui l’a faite : ce n’est pas si bien que le reste. On a oublié l’eau et les arbres.

– Si tu faisais ta prière ? proposa timidement l’homme.

– Ce n’est pas encore la nuit, répondit-elle.

– Ça fait rien. Ce n’est pas tout à fait dans les règles, mais il ne t’en voudra pas pour ça, tu peux être sûre. Répète les prières que tu avais coutume de dire chaque soir dans le chariot quand nous étions dans les plaines.

– Pourquoi tu ne fais pas aussi tes prières ? demanda l’enfant, l’air étonné.

– Je les ai oubliées, répondit-il. Je ne les ai pas dites depuis le temps que je n’étais pas plus haut que la moitié de ce fusil. Mais il n’est jamais trop tard. Récite tes prières tout haut, je les redirai après toi.

– Alors tu vas te mettre à genoux, dit-elle en étendant le châle sur le sol. Croise tes doigts comme ceci. On se sent meilleur, les mains jointes. »

Cette scène n’avait nul besoin d’avoir eu des busards comme témoins pour être extraordinaire. Les deux errants, la petite enfant babillant et le rude aventurier, étaient agenouillés côte à côte sur le châle étroit. La frimousse joufflue et le visage anguleux étaient tournés vers le ciel sans nuages pour implorer l’Être terrible avec lequel ils se trouvaient face à face. Deux voix, l’une faible et claire, l’autre grave et rauque, s’unissaient pour demander la grâce et le pardon divins. La prière finie, ils reprurent leur place à l’abri de la grosse pierre. La petite fille blottie contre la large poitrine de son protecteur, s’assoupit. Il veilla sur le sommeil pendant quelque temps. A la fin la nature reprit ses droits : il ne s’était accordé ni repos ni sommeil depuis trois jours et trois nuits ; ses paupières descendirent lentement sur ses yeux fatigués et la tête s’inclina de plus en plus sur sa poitrine ; la barbe grisonnante se mêla aux cheveux dorés ; il s’endormit à son tour, du même sommeil que sa petite compagne, profond et sans rêves.

S’il était resté éveillé une demi-heure de plus, il aurait vu un spectacle inattendu. Au loin, tout à l’extrémité de la plaine salée, à peine distinct du brouillard, un nuage de poussière s’éleva et grandit peu à peu. Seul un grand nombre d’être en mouvement pouvait en soulever un semblable. Il aurait pu s’agir d’un de ces énormes troupeaux de bisons qui broutent les prairies. Mais le lieu était par trop aride pour qu’il en pût être question. Quand le tourbillon de poussière se rapprocha du rocher solitaire où dormaient nos deux voyageurs égarés, il laissa entrevoir des chariots couverts de toile et des cavaliers armés. C’était une grande caravane en route vers l’ouest. Et quelle caravane ! Elle se déployait du pied des montagnes jusque par-delà l’horizon. A travers l’immense plaine avançaient en désordre des chariots et des charrettes, des cavaliers et des piétons, d’innombrables femmes qui chancelaient sous leurs fardeaux et des enfants qui trottaient entre les chariots ou qui regardaient furtivement de dessous les bâches. Ce n’était évidemment pas des émigrants ordinaires ! Bien plutôt un peuple nomade contraint par la force des choses à se chercher une nouvelle patrie. L’air résonnait de bruits de pas, de grondements

sourds, de hennissements et de grincements de roues. Tout ce tintamarre ne réussit pas à réveiller nos deux dormeurs.

En tête de la colonne chevauchaient une vingtaine d'hommes au visage dur et sévère, vêtus de gros drap et armés de fusils. Parvenus au bas du monticule, ils s'arrêtèrent pour tenir conseil.

« Les sources se trouvent à droite, mes frères, dit l'un d'eux, un homme grisonnant aux lèvres fermes, au visage imberbe.

– Prenons la droite de la Sierra Blanco pour atteindre le Rio Grande, dit un autre.

– Ne craignez pas que l'eau vous manque ! cria un troisième. Celui qui a pu la faire jaillir du rocher n'abandonnera pas son peuple élu.

– Amen ! Amen ! » répondit toute la troupe.

Ils allaient se remettre en route, quand l'un des plus jeunes à la vue perçante poussa un cri ; il désigna le monticule. Au sommet flottait quelque chose de rose qui ressortait sur un fond de pierre grise. Ils piquèrent des deux tout en armant leurs fusils ; d'autres cavaliers se joignirent à eux. Le nom de « Peaux Rouges » volait de bouche en bouche.

« Il ne peut pas y avoir d'Indiens ici, dit l'homme âgé qui semblait être le chef. Nous avons dépassé les Pawnies et nous ne rencontrerons pas d'autres tribus avant les grandes montagnes.

– Je vais voir, frère Stangerson ? demanda quelqu'un de la bande.

– J'irai aussi ! J'irai aussi ! s'écrièrent une douzaine de voix.

– Descendez de cheval ; nous vous attendrons ! » répondit l'homme âgé.

Le temps de le dire, et les jeunes gens avaient sauté à terre, attaché leurs chevaux, et ils s'étaient mis à gravir la pente escarpée. Ils avançaient rapidement et sans bruit, avec la confiance et la dextérité d'éclaireurs exercés. D'en bas on les vit sauter de roche en roche, puis leurs silhouettes se découpèrent sous le ciel. Le jeune homme qui avait donné l'alarme marchait en tête. Les autres le virent lever les bras en l'air en signe de surprise et, quand ils le rattrapèrent, ils éprouvèrent la même sensation devant le tableau qui s'offrait à leurs yeux.

Sur le petit plateau qui couronnait la colline se dressait une pierre énorme au pied de laquelle gisait un homme de haute taille, à la barbe longue, aux traits durs, d'une excessive maigreur. Son air calme et sa respiration régulière montraient qu'il dormait profondément. Un petit enfant reposait tout contre lui. Ses bras ronds et blancs entouraient le cou musclé. Sa tête blonde s'appuyait sur le veston de velours. Ses lèvres roses entrouvertes laissaient voir des dents blanches comme la neige et un sourire enjoué se jouait sur ses traits puérils. Ses petites jambes dodues, ses chaussettes blanches et ses souliers propres aux boucles brillantes contrastaient étrangement avec les longs membres desséchés de son compagnon. Sur la corniche du rocher qui

surplombait ce couple étrange, se tenaient trois busards solennels qui, à la vue des nouveaux venus, jetèrent un cri rauque et s'envolèrent de mauvaise grâce.

Le cri des oiseaux réveilla les deux dormeurs. Ils regardèrent autour d'eux avec stupéfaction. L'homme se leva en chancelant pour contempler la plaine, qu'il avait vue si déserte avant de s'endormir et qui était maintenant traversée par l'énorme défilé de gens et de bêtes. Il eut une expression d'incrédulité et il passa sa main osseuse sur ses yeux. « C'est ce qu'on appelle le délire, je pense », murmura-t-il. La petite se serrait contre lui, tenant un pan de son veston ; elle ne disait rien, mais elle regardait autour d'elle avec cet air émerveillé et questionneur des enfants.

Ils ne doutèrent bientôt plus de la réalité de leur vision. L'un des sauveteurs saisit la petite fille et la hissa sur son épaule ; deux autres soutinrent son compagnon décharné jusqu'aux chariots.

« Je me nomme John Ferrier, expliqua-t-il. Moi et cette petite, nous sommes les seuls survivants d'un groupe de vingt et une personnes ; tous les autres sont morts de soif et de faim, là-bas, dans le Sud.

– Est-elle à vous ? demanda quelqu'un

– Maintenant, oui ! s'écria Ferrier avec défi. Elle m'appartient, parce que je l'ai sauvée. Personne ne pourra me la prendre ! A partir d'aujourd'hui, elle s'appelle Lucy Ferrier. Mais qui êtes-vous ? s'enquit-il en regardant avec curiosité ses sauveteurs robustes et brunis par le soleil. Vous êtes en nombre !

– A peu près dix mille, dit l'un des jeunes. Nous sommes les enfants persécutés de Dieu, les élus de l'ange Mérona.

– Je n'ai jamais entendu parler de lui, dit Ferrier. Mais il a une belle quantité d'élus !

– Ne plaisantez pas avec les choses sacrées ! répliqua l'autre en fronçant les sourcils. Nous sommes de ceux qui croient aux écritures saintes gravées en lettres égyptiennes sur des plaques d'or martelé qui ont été remises au très saint Joseph Smith, à Palmyre. Nous venons de Mauvoo, dans l'État de l'Illinois, où nous avons édifié notre temple. Nous cherchons un refuge, loin des hommes violents et impies ; et, s'il le faut, nous irons jusqu'au fond du désert.

– J'y suis », dit Ferrier.

Le nom de Mauvoo lui avait rafraîchi la mémoire.

« Vous êtes les Mormons.

– Nous sommes les Mormons, répondirent en chœur ses compagnons.

– Et où allez-vous ?

– Nous l’ignorons. La main de Dieu nous guide en la personne de son prophète. Il faut que vous vous présentiez devant lui. Il décidera de votre sort. »

Ils avaient atteint le pied de la colline. Une troupe de pèlerins les entoura : des femmes au visage pâle, à l’air soumis ; des enfants vigoureux, rieurs ; des hommes au regard inquiet mais sérieux. De surprise ou de pitié, ils s’exclamèrent à l’envi en considérant les deux étrangers, l’un si misérable et l’autre si jeune. Leur escorte s’arrêta devant un chariot d’un faste voyant. Il était attelé de six chevaux, alors que les autres n’en avaient que deux, quatre au plus. A ôté du conducteur était assis un homme qui ne paraissait pas avoir plus de trente ans ; mais sa tête massive, son air résolu étaient ceux d’un chef. Il lisait un livre à couverture brune, qu’il mit de côté à l’approche de la foule. Il écouta le récit qui lui fut fait, puis il se tourna vers les deux rescapés.

« Si nous vous prenons avec nous, dit-il avec gravité, ce ne peut être qu’en tant que nouveaux adeptes de nos croyances. Nous ne voulons pas de loups dans notre bercail. Si vous deviez être parmi nous comme le ver dans le fruit, il vaudrait mieux laisser blanchir vos os dans le désert. Acceptez-vous nos conditions ?

– M’est avis que je vous suivrai à n’importe quelle condition ! » dit Ferrier avec une telle énergie que les graves anciens ne purent réprimer un sourire. Le chef resta impassible.

« Emmenez-le, frère Stangerson, dit-il. Donnez-lui à boire et à manger, occupez-vous de l’enfant. Vous aurez la tâche de lui apprendre notre sainte croyance. Nous avons assez tardé. En route ! A Sion ! A Sion !

– A Sion ! En avant ! » crièrent les Mormons.

Ces mots passèrent de bouche en bouche et se perdirent au loin dans un murmure confus. Il y eut des claquements de fouets et des grincements de roues. La caravane s’ébranla. De nouveau elle ondula dans le désert. Le frère Stangerson conduisit les rescapés à son chariot. Un repas les y attendait.

« Restez ici et reposez-vous ! dit-il. Dans quelques jours, vous serez remis de vos fatigues. En attendant, rappelez-vous que notre religion est désormais la vôtre. Brigham Young l’a dit, et il a parlé avec la voix de Joseph Smith, qui est celle de Dieu. »

Chapitre IX – La fleur de l’Utah

Ce n’est pas le lieu de rappeler les épreuves et les privations que subirent les fugitifs mormons avant de parvenir à leur port de salut. Depuis les rives du Mississippi jusqu’au versant occidental des montagnes Rocheuses, ils avaient lutté avec une constance presque sans pareille dans l’histoire. Leur ténacité anglo-saxonne avait surmonté tous les obstacles que la nature avait suscités sur leur chemin : l’Indien, la bête féroce, la faim, la soif, la fatigue et la maladie. Cependant leurs longues pérégrinations et les terreurs qu’ils durent vaincre avaient ébranlé le courage des plus vaillants. Tous s’agenouillèrent pour rendre grâce, du fond du cœur, quand ils virent à leurs pieds la grande vallée de l’Utah ensoleillée, et qu’ils apprirent de la bouche de leur chef que c’était la terre promise : tout cet espace vierge leur appartiendrait à jamais.

Young se montra vite un administrateur avisé autant qu’un chef résolu. On dessina le plan de la cité future. On partagea les fermes des environs proportionnellement à l’importance de chaque individu. On rendit le commerçant à son négoce, et l’artisan à son métier. Des rues et des places apparurent comme par magie dans l’enceinte réservée à la ville et, à la campagne, on draina, on planta des haies, on déboisa, on sema ; l’été suivant la terre fut entièrement dorée par les blés. Cette colonie étrange connut une prospérité générale. Le temple, érigé au milieu de la ville, s’agrandit sans cesse. Ce sanctuaire élevé à Celui qui avait guidé les Mormons et qui les avait préservés de tant de dangers, résonnait, du matin au soir, du bruit des marteaux et du grincement des scies.

John Ferrier et la petite fille qu’il avait adoptée suivirent les Mormons jusqu’au bout. La petite Lucy voyagea assez agréablement dans le chariot de Stangerson l’ancien, en compagnie des trois épouses du Mormon et de son fils, garçon volontaire et hardi, âgé de douze ans. La souplesse de l’enfance lui permit de se remettre du choc causé par la mort de sa mère et Lucy devint le chouchou des bonnes femmes. La vie en roulotte la conquit. De son côté, Ferrier se révéla, une fois rétabli, un guide précieux et un chasseur infatigable.

Il gagna rapidement l’estime de ses nouveaux compagnons. Aussi, au terme du voyage convint-on à l’unanimité de lui attribuer un lot de terrain égal à celui de chacun des autres, à l’exception des quatre principaux anciens : Young, Stangerson, Kimball et Drebber.

John Ferrier bâtit sur son terrain une solide maison de bois qui devint, avec les années, par agrandissements successifs, une villa spacieuse. C’était un homme pratique : âpre au gain et habile de ses dix doigts. Lové à une santé de fer, il consacra toutes ses journées à amender et à cultiver ses terres. Sa ferme et ses biens prospérèrent. Au bout de trois ans, il était déjà mieux parti que ses voisins ; trois ans plus tard, c’était un homme aisé ; trois autres années encore et il était devenu riche. Enfin, douze ans après son établissement, il n’y avait pas, dans tout Salt Lake City, six hommes aussi fortunés que lui. De la grande mer intérieure aux lointaines montagnes de Wahsa, aucun nom n’était plus avantageusement connu que celui de John Ferrier.

Il ne froissait pas la susceptibilité de ses coreligionnaires que sur un point. Rien n'avait pu le persuader de prendre plusieurs femmes à la manière des Mormons. Sur ce chapitre-là, il était inflexible ; mais il ne s'expliquait pas. Certains l'accusaient de tiédeur à l'égard de sa nouvelle foi ; d'autres encore parlaient de sa fidélité au souvenir de son premier amour : une jeune fille aux cheveux blonds morte de langueur sur les bords de l'Atlantique. Quelle qu'en fût la raison, Ferrier restait strictement célibataire. Pour le reste, il se conformait aux préceptes de la jeune colonie et passait pour un homme droit et orthodoxe.

Lucy Ferrier grandit près de son père adoptif et l'aida dans toutes ses entreprises. L'air vif des montagnes et l'odeur balsamique des pins suppléèrent aux soins d'une mère ou d'une nourrice. Chaque année la formait plus grande et plus vigoureuse ; ses joues devenaient roses, sa démarche élastique. Le bouton se changeait en fleur. L'année où John Ferrier compta au nombre des richissimes fermiers, elle était la plus jolie Américaine qu'on pût trouver sur tout le versant du Pacifique.

Ce ne fut pas le père qui découvrit le premier que l'enfant s'était faite femme. Il en est souvent ainsi. Cette transformation mystérieuse s'opère avec trop de subtilité pour qu'on puisse lui attribuer une date précise. La jeune fille elle-même ne s'en rend mieux compte, jusqu'à ce que le son d'une voix, ou le contact d'une main fassent tressaillir son cœur ; alors, avec fierté mêlée de crainte, elle découvre en elle une nature neuve, plus vaste que l'ancienne. Généralement, on se souvient de ce jour-là ainsi que du petit incident qui a annoncé l'aube d'une vie nouvelle. Dans le cas de Lucy Ferrier, l'incident fut assez sérieux et influa non seulement sur sa destinée, mais sur celle de beaucoup d'autres.

Par une chaude matinée de juin, les Saints des Derniers Jours s'affairaient comme les abeilles dont ils avaient pris la ruche pour emblème. Le bourdonnement du travail humain emplissait les champs et les rues. Sur les routes poudreuses, de longues files de mules lourdement chargées, des troupeaux de moutons et de bœufs venant de lointains pâturages, et des convois d'immigrants qui avaient l'air aussi harassés que leurs chevaux se dirigeaient vers l'Ouest : la fièvre de l'or avait éclaté en Californie, et pour s'y rendre il fallait passer par la ville des élus. A travers la foule bariolée des gens et des bêtes, Lucy se fraya un chemin au galop, avec l'adresse d'une amazone accomplie. Son beau visage était empourpré par l'exercice et ses cheveux noisette flottaient au vent. Elle ne pensait qu'à bien s'acquitter à la ville d'une commission que lui avait donnée son père : elle s'y rendait comme toujours, à fond de train, avec l'intrépidité du jeune âge. Les aventuriers salis par la poussière des routes et même les impassibles Indiens chargés de pelleteries l'admiraient au passage.

Parvenue aux abords de Salt Lake City, elle trouva la route bloquée par un grand troupeau de bêtes à cornes que ramenaient des plaines une demi-douzaine de bouviers à la mine farouche. Dans son impatience, Lucy tenta de franchir cet obstacle : elle poussa son cheval dans ce qui lui avait paru une trouée. Mais, à peine s'y était-elle engagée que les bêtes se rejoignirent derrière elle. Elle était prise dans une masse mouvante de bœufs aux yeux féroces et aux longues cornes. Familiarisée avec le bétail, Lucy ne perdit pas son sang-froid. Elle profitait d'intervalles momentanés pour s'avancer. Par malchance, ou à dessein, un bœuf encorna le flanc du mustang qui se cabra, caracola et rua. La situation était critique. Chaque mouvement du cheval le mettait en contact avec les cornes et l'excitait davantage. Tout l'effort de Lucy était de se maintenir en

selle, de peur d'être horriblement piétinée. Sa tête commençait à tourner, et elle relâchait sa prise sur les rênes. Le nuage de poussière et la transpiration des bêtes la faisaient suffoquer. Elle était à bout. Sur le point de s'évanouir, elle entendit une voix toute proche, et une main brunie, puissante, saisit par la gourmette le cheval emballé et tira rapidement Lucy du troupeau.

« J'espère que vous n'êtes pas blessée, mademoiselle ! » interrogea respectueusement son sauveur.

Elle leva les yeux sur son visage hâlé aux traits durs et sourit avec espièglerie.

« J'ai eu la frousse ! dit-elle naïvement. Qui aurait pensé que Poncho serait effarouché par des vaches ?

– Dieu merci, vous êtes restée en selle ! » fit-il.

C'était un grand jeune homme à l'air sauvage. Il montait un robuste cheval rouan. Il portait l'habit d'un chasseur avec un fusil en bandoulière.

« Je suppose que vous êtes la fille de John Ferrier. Je vous ai vue sortir de chez lui. Quand vous le reverrez, demandez-lui s'il se souvient de la famille Jefferson Hope, de Saint Louis. S'il est bien le Ferrier que nous avons connu, lui et mon père étaient très liés.

– Ne feriez-vous pas aussi bien de venir le lui demander vous-même ? » dit-elle.

Cette suggestion sembla plaire au jeune homme. Ses yeux noirs étincelèrent.

« Soit ! Mais je viens de passer trois mois dans les montagnes. Je ne suis pas en tenue de visite. Il faudra me prendre comme je suis.

– Papa vous doit des remerciements, et moi aussi, répondit-elle. Il m'aime beaucoup. Si ces vaches m'avaient écrasée, il ne s'en serait jamais consolé.

– Ni moi !

– Ni vous ?... Je ne vois pas pourquoi. Vous n'êtes même pas un de nos amis. »

Le visage du jeune chasseur se rembrunit. Lucy éclata de rire.

« Je ne voulais pas dire cela, dit-elle. Maintenant, bien entendu, vous êtes notre ami. Il faut venir nous voir. Je continue mon chemin, sans quoi papa ne me confierait plus jamais ses affaires ! A bientôt.

– A bientôt », répondit-il.

Il souleva son large sombrero et il se pencha sur la petite main de Lucy.

Elle fit faire demi-tour à son cheval, lui donna un coup de cravache et partit comme un trait sur la route au milieu d'un nuage de poussière.

Taciturne et triste, Jefferson Hope rejoignit ses compagnons. Ils avaient prospecté dans les montagnes du Nevada et ils revenaient à Salt Lake City avec l'espoir d'y réunir assez de fonds pour exploiter des filons d'argent. Il s'était, comme eux, passionné pour cette affaire. Mais ses idées prenaient maintenant un autre cours. La vue de cette jeune fille, fraîche et saine comme la brise de la sierra, avait bouleversé son cœur indompté. Quand il la vit disparaître, il se rendit compte de la tempête qui s'était levée en lui. Désormais les affaires d'argent ne pourraient pas lutter avec son amour. Car il ne s'agissait pas d'un caprice de jeune homme ; c'était bien de l'amour : l'amour impétueux, violent d'un homme volontaire, dominateur. Il avait toujours été heureux dans ses entreprises : aussi se jura-t-il d'obtenir la main de Lucy.

Il rendit visite à John Ferrier le soir-même. Il revint ensuite plusieurs fois. Bientôt il fut un habitué. Au cours des douze dernières années, John, isolé dans la vallée, et absorbé par son travail, avait eu peu d'occasions d'apprendre les nouvelles de l'extérieur. Jefferson lui en apportait : il intéressait Lucy comme son père. Il avait été pionnier en Californie, et il connaissait plus d'une histoire de fortunes faites et défaites dans ces jours tantôt terribles, tantôt sereins. Il avait été aussi guide, trappeur, prospecteur, éleveur. Partout où pouvaient se trouver des aventures excitantes, il y avait couru. Le vieux fermier le prit en affection. Il faisait volontiers son éloge. Alors Lucy se taisait, mais ses joues rougissaient et ses yeux qui brillaient montraient clairement que son cœur ne lui appartenait plus. Ces signes passaient peut-être inaperçus de son brave père, mais ils n'échappaient pas au principal intéressé.

Un soir d'été, il arriva au triple galop. Lucy, qui se trouvait à la porte, marcha au devant de lui. Il jeta la bride sur la clôture et s'engagea dans l'allée.

« Je pars, Lucy, dit-il en lui prenant les deux mains et en la regardant avec tendresse. Je ne vous demande pas de m'accompagner cette fois-ci. Mais quand je serai de retour, consentirez-vous à devenir ma femme ?

– Quand reviendrez-vous ? » s'enquit-elle.

Elle rougissait et elle riait tout ensemble.

« Je reviendrai vous chercher dans deux mois. Dans l'intervalle, tout ce qui nous séparera, c'est la distance.

– Et papa ? demanda-t-elle.

– Il me donne son consentement si mon affaire de mines réussit. Je n'ai pas de crainte à ce sujet.

– Si vous avez tout arrangé avec papa, je n'ai plus rien à dire ! murmura-t-elle, la joue contre la large poitrine du jeune homme.

– Dieu soit loué ! » fit-il d'une voix étranglée.

Il se pencha et l'embrassa.

« Alors c'est convenu ?... Si je m'attarde, je ne pourrai plus m'en aller. Les camarades m'attendent au cañon. Adieu, ma chérie, adieu. Dans deux mois !... »

Il s'arracha de ses bras, sauta sur son cheval et piqua des deux, sans détourner la tête. Lucy le suivit des yeux jusqu'au moment où il disparut, puis elle quitta la grille pour rentrer chez elle. Elle était la plus heureuse fille de l'Utah !

Chapitre X – John Ferrier s’entretient avec le prophète

Trois semaines s’étaient écoulées depuis que Jefferson Hope et ses compagnons avaient quitté Salt Lake City. Le cœur de John Ferrier supportait mal la pensée que le jeune homme reviendrait : car il perdrait alors sa fille adoptive. Cependant le visage radieux de Lucy lui fit accepter cette éventualité mieux que n’aurait pu le faire toute autre considération. Cet homme entêté s’était d’ailleurs promis de ne jamais marier sa fille à un Mormon : une seule union ne lui semblait pas un mariage, mais une honte et un déshonneur. Sur ce point, il était inébranlable, quelle que fût son opinion sur le reste de la doctrine mormone. Il ne s’en ouvrait à personne : à cette époque, il ne faisait pas bon émettre une idée non orthodoxe dans le Pays des Saints ! A telle enseigne que même les plus saints osaient à peine chuchoter tout bas ce qu’ils pensaient sur la religion : une parole tombée de leurs lèvres pouvait attirer sur eux un prompt châtement si elle était interprétée à contresens. Les victimes de la persécution étaient, à leur tour, devenues des persécuteurs de la pire espèce. Ni l’Inquisition espagnole, ni la Wehmergericht allemande, ni les sociétés secrètes d’Italie ne mirent en marche machine plus redoutable que celle qui assombrit jadis l’État de l’Utah.



Ce qui rendait plus terrible cette organisation, c’était son invisibilité et le mystère qui l’entourait. Elle semblait omnisciente et omnipotente ; et cependant, on ne pouvait ni la voir ni l’entendre. L’homme qui résistait à l’Église disparaissait sans laisser de trace. En vain sa femme et ses enfants l’attendaient : il ne revenait pas dire comment ses juges secrets l’avaient traité. Lâchait-on un mot, commettait-on une imprudence ? on était anéanti. Et les colons ne connaissaient pas la nature de cette puissance terrible dont ils sentaient constamment la menace suspendue sur leur tête ! Leur vie n’était que crainte et tremblement. Même isolés au fond du désert, ils n’osaient murmurer les doutes qui les accablaient.

Au début, ce pouvoir ne s'exerça que sur les récalcitrants qui, après avoir embrassé la foi des Mormons, tentèrent ensuite de la réformer ou de l'abandonner. Mais bientôt il étendit le champ de son activité. La polygamie menaça de devenir lettre morte : on manquait de femmes. D'étranges rumeurs commencèrent à circuler ; il y était question d'immigrants assassinés et de camps pillés en des régions où l'on n'avait jamais vu d'Indiens. Dans les harems des anciens, on voyait de nouvelles femmes, éplorées et languissantes ; elles portaient sur leur visage le reflet d'une atrocité inoubliable. Des voyageurs surpris par la nuit dans les montagnes avaient vu se glisser dans l'ombre des bandes d'hommes armés et masqués. Ces racontars se précisèrent, se confirmèrent. A la fin un nom résuma tout : les Anges Vengeurs. C'est encore un nom sinistre et de mauvais augure dans les ranches solitaires de l'Ouest.

La peur que cette organisation inspirait aux hommes s'accrut au lieu de diminuer quand ils la connurent mieux. On ne savait rien de ses membres. Les noms de ceux qui, sous prétexte de religion, se livraient à des actes de violence, étaient soigneusement tenus secrets. L'ami auquel vous communiquiez vos soupçons sur le Prophète et sa mission pouvait être de ceux qui viendraient la nuit vous infliger, par le feu, un terrible châtement. Chacun se méfiait de son voisin. Chacun taisait ce qu'il avait le plus à cœur.

Un beau matin, comme John Ferrier s'appêtait à partir pour ses champs de blé, il entendit ouvrir la grille. Il regarda par la fenêtre et vit dans l'allée un homme trapu, d'âge moyen, les cheveux d'un blond roux. Son sang ne fit qu'un tour : le visiteur inattendu n'était autre que le grand Brigham Young en personne. Tremblant de tous ses membres – cette apparition ne présageait rien de bon -, il courut à la porte pour accueillir le chef des Mormons. Celui-ci reçut froidement les salutations de son hôte et il le suivit dans le salon sans quitter son air sévère.

« Frère Ferrier, dit-il en approchant une chaise et en le regardant en dessous, les adeptes de la vraie foi vous ont traité comme un frère. Nous vous avons recueilli quand vous étiez sur le point de mourir de faim dans le désert. Nous avons partagé notre nourriture avec vous. Nous vous avons conduit sain et sauf à cette Vallée choisie. Nous vous avons donné une bonne part de terre et nous vous avons permis de faire fortune sous notre protection. Ai-je dit vrai ?

– Tout à fait ! répondit John Ferrier.

– Nous vous avons demandé en retour une seule chose : embrasser la vraie foi et y conformer votre vie. Vous nous avez promis de le faire, mais, si la rumeur publique ne m'abuse, vous avez manqué à votre parole.

– Mais en quoi ? demanda Ferrier en levant les bras en signe de protestation. N'ai-je pas donné à la caisse commune ? Est-ce que je n'ai pas assisté régulièrement aux offices ? Est-ce que je n'ai pas...

– Où sont vos épouses ? demanda Young en regardant autour de lui. Faites-les venir, que je les salue.

– Je ne me suis pas marié, je l'avoue, répondit Ferrier. Les femmes étaient rares. Et il y avait beaucoup de partis plus avantageux. Du reste, je n'étais pas seul. Ma fille avait soin de moi.

– C’est de cette fille que je voudrais vous parler, dit le chef des Mormons. En grandissant, elle est devenue la fleur de l’Utah. Plusieurs de nos anciens la regardent d’un bon œil. »

John étouffa une plainte.

« A son sujet, continua Young, on raconte des histoires auxquelles je ne veux ajouter foi. On dit qu’elle est promise à un Gentil. Ce ne peut être là qu’un comméragage. Quel est le treizième article du code du saint Joseph Smith ? « Que chaque fille de la vraie foi épouse un des élus, car, si elle épouse un Gentil, elle commet un péché grave. » Vous qui faites profession de notre sainte croyance, vous ne laisseriez pas votre fille agir à l’encontre. »

John Ferrier ne répondit pas. Il jouait nerveusement avec sa cravache.

« Sur ce seul point, nous allons éprouver toute votre foi. Il en a été décidé ainsi par le Conseil sacré des Quatre. La fille est jeune : nous ne voudrions pas la voir épouser un grison ; nous ne voudrions pas non plus lui enlever le droit de choisir. Nous autres, les anciens, nous avons de nombreuses génisses (Dans un de ses sermons, Heber C. Kimbal fait allusion à cent femmes avec ce terme d'affection.) mais il faut aussi pourvoir nos enfants. Stangerson et Drebber ont chacun un fils. L’un ou l’autre accueillerait avec joie votre fille chez lui. Qu’elle choisisse entre les deux. Ils sont jeunes, ils sont riches, et ils pratiquent la vraie religion. Qu’en dites-vous ? »

Ferrier se recueillit en fronçant le sourcil.

« Donnez-nous du temps, dit-il enfin. Ma fille est très jeune : à peine est-elle d’âge à se marier.

– Un mois ! tonna Young en se levant. D’ici là, elle aura fait son choix. »

Sur le seuil de la porte, il se retourna, le visage empourpré et les yeux brillants.

« Pour vous et pour elle, s’écria-t-il, il vaudrait mieux être des squelettes blanchis dans la Sierra Blanco, que de dresser vos faibles volontés contre les ordres des Quatre Saints ! »

Avec un geste de menace, il s’éloigna en écrasant de son pas lourd le gravier de l’allée.

Assis, le coude sur le genou, Ferrier se demandait de quelle manière il rapporterait cet entretien à Lucy. Une main se posa doucement sur la sienne. Il releva la tête. Sa fille était debout près de lui. Un seul regard lui apprit qu’elle avait tout entendu : elle était blême.

« Je n’ai pas pu ne pas entendre, dit-elle. (Sa voix résonnait dans toute la maison.) Oh ! papa, que faire ?

– Ne te tourmente pas ! » répondit-il. Il l’attira à lui et il caressa les beaux cheveux de sa grosse main rugueuse. « Ça va s’arranger d’une manière ou d’une autre. Tu l’aimes toujours, ton promis, n’est-ce pas ? »

Elle eut un sanglot et pressa la main de son père.

« Bien sûr que oui ! Je serais fâché du contraire. C'est un beau gars et puis c'est un chrétien. Il l'est beaucoup plus que les gens d'ici malgré leurs prières et leurs sermons. Un groupe de voyageurs part demain pour le Nevada ; je vais m'arranger pour envoyer un message à Hope : comme ça, il saura dans quel pétrin nous sommes. De ses mines à ici, il ne fera qu'un saut ! Plus vite que le télégraphe ! »

Lucy sourit à travers ses larmes.

« Quand il sera là, dit-elle, nous chercherons ensemble le meilleur parti à prendre. Mais c'est pour toi que je crains, papa. On raconte de si affreuses histoires sur ceux qui désobéissent au Prophète ! Il leur arrive toujours quelque chose de terrible.

– Mais nous n'avons pas encore désobéi ! répondit-il. C'est après qu'il faudra veiller au grain. Nous avons un mois entier devant nous. Réflexion faite, je pense que le mieux à faire est de quitter l'Utah.

– Quitter l'Utah !

– C'est le mieux.

– Et la ferme ?

– Nous réaliserons le plus d'argent possible et nous abandonnerons le reste. A vrai dire, Lucy, ce n'est pas la première fois que j'y songe. Je renâcle à ramper devant un simple mortel, comme je le vois faire aux gens d'ici devant leur maudit Prophète. Cela n'est pas de mon goût. Je suis un citoyen de la libre Amérique, moi ! Pour changer, je suis trop vieux. Si on vient rôder par ici, on pourrait bien recevoir une volée de chevrotines !

– Mais ils ne nous laisseront pas partir, objecta sa fille.

– Quand Jefferson sera là, nous nous arrangerons ensemble. En attendant, ma petite chérie, cesse de pleurer. Il ne faut pas que tu aies les yeux gonflés ; sinon, quand il te reverra, il va tomber dessus ! Il n'y a rien à craindre. Il n'y a pas du tout de danger ! »

Ces paroles rassurantes furent dites sur le ton qui convenait. N'empêche que, ce soir-là, Lucy observa que son père, contre son habitude, vérifia la fermeture des portes, et nettoya, puis chargea le vieux fusil de chasse qui s'était rouillé au mur de sa chambre.

Chapitre XI – La fuite

Le lendemain matin, à Salt Lake City, John Ferrier trouva une personne de sa connaissance qui partait pour les montagnes du Nevada ; il lui confia son message à Jefferson Hope ; le danger qui les menaçait, lui et sa fille, et la nécessité de son retour auprès d'eux. Cela fait, il retourna chez lui, l'esprit plus tranquille et le cœur plus léger.

En approchant de sa ferme, il s'étonna de voir deux chevaux attachés à la grille. Et davantage encore de trouver son salon occupé par deux jeunes gens. L'un d'eux, renversé dans le rocking-chair et les pieds sur le poêle, avait un visage allongé et pâle ; l'autre, planté devant la fenêtre, les mains dans les poches, avait une grosse face bouffie aux traits communs, un cou de taureau ; il sifflait un air populaire. Tous deux firent un petit salut de la tête en voyant entrer Ferrier. Celui qui était affalé sur le rocking-chair amorça la conversation.

« Vous ne nous connaissez peut-être pas, dit-il. Voilà le fils de Drebber l'Ancien ; moi, je suis Joseph Stangerson. Nous avons voyagé avec vous dans le désert quand le Seigneur a étendu sa main et vous a réuni à son troupeau.

– Comme il fera de toutes les nations quand bon lui semblera, ajouta l'autre d'une voix nasillarde. Il moud lentement, mais il moud très fin. »

John Ferrier salua froidement. Il avait deviné à qui il avait affaire.

« Nous sommes venus, reprit Stangerson, sur le conseil de nos pères, vous demander la main de votre fille pour celui de nous deux que, vous et votre fille, vous choisirez. Je n'ai que quatre femmes ; frère Drebber, lui, en a sept ; j'ai donc de meilleurs titres.

– Non, non, frère Stangerson ! s'écria l'autre. La question n'est pas là. Il ne s'agit pas de savoir combien de femmes nous avons, mais combien de femmes nous pouvons entretenir. Mon père m'a cédé ses mines ; je suis le plus riche.

– Mais j'ai plus d'avenir, repartit Stangerson. Quand le Seigneur m'enlèvera mon père, j'hériterai la tannerie et sa fabrique de cuir. Et puis, je suis l'aîné ; j'occupe un rang supérieur dans l'Église.

– A la jeune fille de décider, répliqua Drebber, souriant à son image reflétée par la glace. Nous nous en remettons à elle. »

Pendant cet échange, John Ferrier, debout sur le seuil, bouillait de colère : il avait envie de tomber à coups de cravache sur le dos des deux intrus.

« Écoutez, dit-il enfin en avançant à grands pas vers eux. Quand ma fille vous convoquera, vous pourrez venir ; mais d'ici là, je ne veux pas revoir vos deux têtes ! »

Les deux jeunes Mormons tombèrent des nues. Rien n'était, à leurs yeux, plus honorable pour le père et la jeune fille que leur compétition.

« Vous pouvez sortir d'ici de deux manières, continua Ferrier en élevant la voix. Voici la porte et voici la fenêtre. Choisissez ! »

Son visage bruni avait pris une expression féroce. Ses mains osseuses firent un geste menaçant. Les deux jeunes gens se levèrent d'un bond et battirent promptement en retraite. Le vieux fermier les suivit jusqu'à la porte.

« Quand vous vous serez mis d'accord, vous me le ferez savoir ! dit-il ironiquement.

– Il vous en cuira ! s'exclama Stangerson, blême de rage. Vous avez bravé le Prophète et le Conseil des quatre. Vous vous en repentirez jusqu'à la fin de votre vie !

– La main du Seigneur s'appesantira sur vous ! hurla le jeune Drebber. Il se lèvera et vous frappera.

– Eh bien, moi, je n'attendrai pas ! » rugit Ferrier en colère. Il montait quatre à quatre chercher son fusil ; Lucy le retint. Il se dégagea, mais le galop des chevaux l'avertit qu'ils étaient déjà hors d'atteinte.

« Hypocrites ! Gredins ! lança-t-il en essuyant la sueur de son front. J'aimerais mieux te savoir couchée dans la tombe, ma fille, que dans le lit de l'un d'eux !

– Moi aussi je le préférerais ! répondit-elle avec énergie. Mais Jefferson ne tardera pas à arriver.

– Tant mieux ! Car je me demande ce qu'ils nous réservent ! »

Le père et la fille avaient bien besoin de l'aide d'un allié avisé ! Une pareille leçon d'atteinte à l'autorité des anciens ne s'était encore jamais vue dans toute l'histoire de la colonie. Or, si la sanction des fautes mineures était si rigoureuse, quel serait le châtement d'une telle rébellion ? Ferrier savait que sa fortune ne le mettrait pas à couvert : on en avait fait disparaître d'aussi riches et d'aussi notables, et l'Église s'était appropriée leurs biens. Il avait beau être courageux, il tremblait devant le danger indéfinissable qui le menaçait. Braver un danger connu n'était rien, mais cette incertitude ébranlait ses nerfs. Il feignait l'insouciance pour dissimuler ses craintes à Lucy. Mais avec la perspicacité de l'amour filial, Lucy devinait facilement son inquiétude.

Il prévoyait un message, ou une remontrance quelconque de la part de Young. Il ne se trompait pas, bien que le message lui parvînt d'une manière inattendue. Quand il se leva le matin suivant, il trouva, à sa grande surprise, un feuillet épinglé au couvre-lit à la place de sa poitrine. On y avait écrit en caractères gras tout de travers :

« Tu as 29 jours pour t'amender, et ensuite... »

Les points de suspension étaient plus effrayants que la plus effrayante des menaces. John Ferrier se creusa la tête pour savoir comment cet avertissement était venu. Les domestiques couchaient dans une dépendance ; il avait vérifié la fermeture des portes et des fenêtres. Il froissa le papier et n'en dit mot à sa fille. Mais l'incident lui avait glacé le cœur. Les vingt-neuf jours, c'était évidemment ce qui restait du mois de réflexion que Young lui avait octroyé. Que pouvaient la force ou le courage contre un ennemi jouissant d'un pouvoir aussi mystérieux ? La main qui avait fiché l'épingle aurait tout aussi bien pu le frapper au cœur : le meurtrier serait demeuré inconnu.

Il fut encore tout troublé le lendemain. Il s'apprêtait à prendre son petit déjeuner en compagnie de Lucy, quand celle-ci poussa un cri de surprise et leva le doigt. Au milieu du plafond était griffonné comme au charbon le nombre 28. Lucy n'en comprenait pas la signification et son père ne la lui expliqua pas. Cette nuit-là, armé de son fusil, il monta la garde. Il ne vit ni n'entendit rien. Pourtant, au matin suivant, il trouva le nombre 27 en gros chiffres peints sur l'extérieur de sa porte !

Chaque matin, il trouva ainsi affiché le nombre de jours qui lui restaient sur le mois de grâce ; ses ennemis invisibles l'inscrivaient à différents endroits bien en vue, tantôt sur un mur, tantôt sur le parquet, d'autres fois sur de petits placards accrochés à la grille du jardin ou à un barreau de la clôture. Malgré sa vigilance, Ferrier ne pouvait découvrir comment ces avertissements quotidiens lui parvenaient. Rien qu'à les voir, une crainte quasi-superstitieuse le bouleversait. Il devint hagard, agité. Ses yeux avaient le regard angoissé d'un animal traqué. Il gardait un espoir : le jeune chasseur du Nevada.

Le nombre fatal était tombé de 20 à 15, puis de 15 à 10, sans que Jefferson eût donné de ses nouvelles. Les nombres allèrent diminuant, un par un : toujours pas de nouvelles ! Chaque fois que le vieux fermier entendait passer un cavalier sur la route ou crier un conducteur après son attelage, il se précipitait à la grille : en vain ! Quand il vit le nombre tomber de 5 à 4, puis à 3, le courage et l'espérance désertèrent son cœur. Sans aide, et connaissant mal les montagnes qui entouraient la colonie, comment s'évaderaient-ils ? Les routes étaient surveillées d'une manière stricte ; personne ne pouvait les utiliser sans une permission du Conseil. Il avait beau chercher, il ne voyait aucun moyen de détourner le coup suspendu sur sa tête. Jamais, cependant, sa résolution ne faiblit : les Mormons n'auraient pas sa fille ; il mourrait plutôt !

Un soir, il était seul et réfléchissait. Le matin même, on avait inscrit le chiffre 2 sur un mur. Ce serait ensuite le dernier jour du délai accordé. Qu'adviendrait-il ? Son imagination était pleine de visions vagues et terribles. Et sa fille, que ferait-on d'elle quand il ne serait plus là ? Comment échapper au filet qui les enveloppait ? Comment échapper au filet qui les enveloppait ? Il laissa tomber sa tête sur la table et éclata en sanglots.

Soudain il se redressa. Il avait entendu un léger grattement : faible, mais distinct dans le silence de la nuit. Ce bruit était venu de l'extérieur. Ferrier se glissa dans le vestibule et tendit l'oreille. Il y eut une brève pause, puis le bruit faible, insinuant, recommença. De toute évidence, quelqu'un frappait doucement à la porte. S'agissait-il d'un assassin venant à minuit exécuter la sentence du tribunal secret ? Ou bien d'un agent marquant le chiffre du dernier jour ? Bah, une

prompte mort vaudrait encore mieux que cette attente qui lui figerait le sang ! Il prit son élan, tira le verrou et ouvrit toute grande la porte.

Dehors, tout était calme et silencieux. La nuit était brillante d'étoiles. Le fermier ne vit personne dans le petit jardin fermé par la clôture et la grille, ni sur la route. Il poussa un soupir de soulagement. Il regarda encore à droite, à gauche, enfin à ses pieds. Quelle ne fut pas sa surprise : un homme était allongé sur le sol, la face contre terre !

Sidéré, Ferrier dû s'appuyer contre le mur et porter la main à sa gorge pour ne pas crier. Sa première pensée fut que l'homme était blessé, peut-être mourant. Mais il le vit ramper sur le sol et entrer dans le vestibule aussi rapidement et silencieusement qu'un serpent. Une fois dans la maison, l'homme se dressa vivement sur ses pieds pour fermer la porte ; il se retourna : le visage farouche de Jefferson Hope apparut au fermier.

« Bonté divine ! balbutia John Ferrier. Que vous m'avez fait peur ! Pourquoi diable êtes vous entré comme ça ?

– Donnez-moi à manger, dit l'autre d'une voix éraillée. J'ai été quarante-huit heures sans boire ni manger. »

Il se jeta sur le pain et la viande froide qui restaient du repas de son hôte.

« Comment va Lucy ? demanda-t-il, sa faim apaisée.

– Bien, répondit Ferrier. Mais elle ne se doute pas du danger que nous courons.

– Tant mieux ! La maison est gardée de tous côtés. Voilà pourquoi je suis venu en rampant. Ils sont peut-être malins, mais pas assez pour pincer un chasseur des montagnes de la Nevada. »

John Ferrier se sentait un autre homme. Il saisit la main calleuse de l'ami dévoué et la serra avec force.

« Je suis fier de vous ! dit-il. Il n'y en a pas beaucoup qui seraient venus partager notre danger et nos peines.

– Vous l'avez dit ! répondit le jeune chasseur. J'ai du respect pour vous, mais, si vous aviez été seul dans cette affaire, j'y aurais regardé à deux fois ! C'est pour Lucy que je suis venu. Avant qu'il lui arrive le moindre mal, la famille Hope comptera un membre de moins !

– Qu'allons-nous faire ?

– C'est demain le dernier jour. Si vous n'agissez pas cette nuit, vous êtes perdu. Deux chevaux et une mule nous attendent au cañon de l'Aigle. Combien d'argent avez-vous ?

– Deux mille dollars en or et cinq mille en billets.

– Cela suffit. J'en ai autant. Il faut nous rendre à Carson City par les montagnes. Faites lever Lucy. C'est une chance que les domestiques ne couchent pas dans la maison. »

Pendant l'absence de Ferrier, Jefferson Hope fit un petit paquet de tout ce qu'il put trouver de comestible et il emplît d'eau une jarre de grès : il s'avait par expérience que, dans les montagnes, les sources sont rares. A peine avait-il terminé ces préparatifs, que le fermier revint avec Lucy tout habillée et prête à partir. Les épanchements entre les amoureux furent tendres, mais brefs : il n'y avait pas une minute à perdre.

« Partons tout de suite ! dit Jefferson Hope, de la voix basse mais résolue d'un homme qui a mesuré la grandeur du péril mais qui s'est armé de courage pour l'affronter. Le devant et le derrière de la maison sont surveillés ; mais, en faisant bien attention, nous devrions pouvoir nous enfuir par une fenêtre sur le côté et de là à travers champs. Une fois sur la route, nous ne serons plus qu'à trois kilomètres du ravin où nos montures attendent. A l'aube, nous devrions être en pleine montagne.

– Et si on nous arrête ? » dit Ferrier.

Hope frappa la crosse du revolver qui gonflait sa tunique.

« S'ils sont trop nombreux, dit-il avec un sourire sinistre, nous en emmènerons deux ou trois avec nous ! »

Ils avaient éteint les lumières. De la fenêtre, Ferrier contempla pour la dernière fois ses champs. Il s'était longtemps préparé à en faire le sacrifice. L'honneur et le bonheur de sa fille lui importaient beaucoup plus que sa fortune. Tout respirait une paix profonde : les arbres au bruissement léger et les grands champs de blé silencieux. Le moyen de croire que des meurtriers s'y tenaient tapis à l'affût ? Cependant, le visage blême et l'expression figée du jeune chasseur en disaient long sur ce qu'il avait pu observer en s'approchant de la maison.

Ferrier porterait le sac d'or et de billets ; Jefferson Hope, les maigres provisions, et Lucy, un petit paquet : ses choses les plus chères. Ils ouvrirent la fenêtre, lentement, doucement ; quand un nuage rendit l'obscurité plus complète, ils se glissèrent dans le jardin, l'un après l'autre ; tout recroquevillés et retenant leur souffle, d'un pas hésitant ils atteignirent la haie. Ils la longèrent jusqu'à une trouée qui s'ouvrait sur un champ de maïs. Là, le jeune homme saisit le bras de ses compagnons et les fit rentrer dans l'ombre, où ils restèrent muets et tremblants.

Ayant heureusement vécu dans la prairie, Jefferson Hope avait l'oreille très fine. Lui et ses amis venaient de se tapir, quand, à quelques mètres d'eux, se fit entendre le triste ululement d'un hibou, auquel répondit immédiatement un autre un peu plus loin. Au même instant, une ombre déboucha de la trouée et répéta le même signal plaintif. Un deuxième homme surgit.

« Demain à minuit ! ordonna le premier. Quand l'engoulevent aura crié trois fois.

– Entendu ! dit l'autre. Je préviens frère Drebber ?

– Transmets-lui l'ordre. Lui le transmettra aux autres. Neuf à sept ?

– Sept à cinq ! » répondit l'autre.

Les deux ombres se séparèrent. Les dernières paroles échangées étaient sans doute des mots de passe. Le bruit des pas se perdit au loin.

Jefferson se releva d'un bond. Il aida ses compagnons à passer par la trouée et il les mena à travers champs en courant de toutes ses forces.

« Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! les exhortait-il de temps en temps d'une voix entrecoupée. Nous franchissons le cordon de sentinelles. Tout dépend de notre rapidité. Dépêchez-vous ! » Il soutint et porta presque la jeune fille hors d'haleine.

Une fois sur la route, ils foncèrent à grandes enjambées. Ils n'aperçurent qu'un seul homme ; encore celui-ci ne les reconnut-il pas : ils avaient eu le temps de se cacher dans un champ. Un peu avant la ville, ils prirent un sentier caillouteux qui conduisait aux montagnes. Au-dessus d'eux se dressaient deux pics sombres et dentelés. Le défilé qui les traversait, c'était le cañon de l'Aigle où attendaient les chevaux et la mule. Avec un instinct infallible, Jefferson Hope se dirigea parmi de grosses pierres, puis le long du lit d'un torrent desséché, vers un endroit retiré derrière des rochers. C'était là qu'il avait attaché les bêtes. La jeune fille s'assit sur la mule et son père qui avait le sac à argent, enfourcha l'un des chevaux. Jefferson Hope ouvrit la marche dans le col escarpé et dangereux.

Chemin effroyable pour quiconque n'était pas habitué aux pires sautes d'humeur de Dame Nature ! D'un côté s'élevait sur plus de trois cents mètres le flanc abrupt, noir, morne et menaçant d'une montagne ; des colonnes de basalte saillant sur la surface rugueuse ressemblaient aux côtes d'un monstre pétrifié. De l'autre côté, un obstacle infranchissable : un indescriptible chaos de pierres et de débris. Au milieu, le col faisait le lacet ; de place en place, il se resserrait : il fallait aller en file indienne ; enfin, c'était un chemin tout à fait impraticable sinon pour des cavaliers expérimentés. Néanmoins, malgré toutes les difficultés, les fugitifs se reprenaient à espérer : chaque pas augmentait la distance qui les séparait des despotes qu'ils fuyaient !

Cependant, ils n'étaient pas encore sortis du territoire des Saints ; ils en eurent bientôt la preuve. A l'endroit le plus sauvage et le plus désolé du col, la jeune fille poussa un cri de surprise en désignant le sommet du roc qui les dominait : la silhouette d'une sentinelle solitaire se découpait sur le ciel. Le garde fit retentir le ravin silencieux de la sommation militaire :

« Qui vive ?

– Des voyageurs en route pour le Nevada », répondit Jefferson Hope en saisissant le fusil qui pendait à sa selle.

Le garde empoigna son fusil : la réponse lui semblait louche, sans doute.

« Avec la permission de qui ? demanda-t-il.

– Des Quatre Saints », répondit Ferrier.

Sa connaissance des Mormons lui avait appris que c'était la meilleure autorité qu'il pût invoquer.

« Neuf à sept ! cria le garde.

– Sept à cinq ! répondit aussitôt Jefferson qui se rappela le mot de passe entendu dans le jardin.

– Passez, et que le Seigneur soit avec vous ! dit la voix d'en haut.

En se retournant, ils virent la sentinelle appuyée sur son fusil. Ils avaient franchi le dernier poste du peuple élu : la liberté devant eux !

Chapitre XII – Les Anges Vengeurs

Ils passèrent la nuit à franchir une succession d'inextricables défilés et de sentiers tortueux jonchés de pierres. Ils s'égarèrent plusieurs fois, mais, grâce à l'expérience de Hope, ils retrouvèrent leur chemin. Au lever du jour, un spectacle aussi merveilleux que sauvage, s'offrit à leurs yeux. De toutes parts, des pics altiers couverts de neige les enserraient ; chacun d'eux regardait, comme par-dessus l'épaule d'un autre, l'horizon lointain. Les mélèzes et les pins qui poussaient à leurs flancs presque verticaux semblaient suspendus au-dessus du col : il aurait suffi du moindre souffle de vent pour les y précipiter ! Il ne s'agissait d'ailleurs pas d'une pure illusion : l'aride vallée était encombrée d'arbres et de grosses pierres qui y avaient roulé. Une fois, sur leur passage, une énorme roche dégringola avec un bruit de tonnerre qui réveilla les échos dans les gorges silencieuses, et fit partir au galop les chevaux harassés.

Le soleil se leva lentement à l'orient ; les pics s'allumèrent, l'un après l'autre, comme les lanternes d'une fête ; à la fin, ils resplendirent tous. Ce magnifique panorama réchauffa le cœur des trois fugitifs et leur donna une nouvelle énergie. A un torrent fougueux qui dévalait d'un ravin, ils firent une halte ; et, tandis que leurs chevaux s'y abreuvaient, ils prirent un repas hâtif. Lucy et son père auraient volontiers prolongé cette pause, mais Jefferson Hope ne l'entendit pas ainsi. « En ce moment, dit-il, nos ennemis sont à nos trousses. Tout dépend encore de notre rapidité. Une fois hors de leur atteinte à Carson, nous pourrions nous reposer le reste de notre vie. »

Ils poursuivirent leur route. Entre eux et leurs ennemis, d'après le calcul qu'ils firent ce soir-là, ils avaient mis une quarantaine de kilomètres. A la base d'un rocher en surplomb abrité du vent glacial qui soufflait, serrés l'un contre l'autre, ils purent goûter quelques heures de sommeil. Avant l'aube, toutefois, ils s'étaient remis en marche. Jefferson Hope commençait à croire qu'ils avaient enfin échappé à la terrible société qu'ils avaient défiée. Quelle erreur ! La main de fer allait bientôt se refermer sur eux et les broyer.

Vers le milieu du second jour, les provisions manquèrent. Le chasseur ne s'en inquiéta guère : les montagnes étaient giboyeuses et lui-même avait souvent vécu de chasse. Sous un enfoncement, il fit un feu de branches sèches autour duquel ils se réchauffèrent ; l'air était vif à dix-huit cents mètres d'altitude ! Il attacha les chevaux, fit ses adieux à Lucy, puis, le fusil sur l'épaule, il partit en quête de gibier. Ayant tourné la tête, il vit le vieil homme et la jeune fille penchés au-dessus du brasier ; les chevaux et la mule se tenaient immobiles à l'arrière-plan.

D'un ravin à l'autre, il marcha quelques trois kilomètres sans rien trouver. Cependant, d'après des traces sur l'écorce des arbres et quelques autres indices, de nombreux ours devaient se trouver dans le voisinage. Après trois heures de recherches, étant bredouille, il songea à rebrousser chemin. Alors, il regarda en l'air et tressaillit de joie : à cent mètres au-dessus de lui, au bord d'une corniche, se tenait une espèce de mouton aux cornes gigantesques : à proprement parler, un mouton des montagnes Rocheuses. La bête gardait sans doute un troupeau qu'il ne voyait pas. Par bonheur, elle lui tournait le dos ; elle n'avait pas flairé sa présence. Il se coucha à

plat ventre, il appuya son fusil sur une pierre et il visa longuement avant de presser la détente. L'anima fit un bond ; il chancela un instant au bord u précipice, puis il tomba au fond de la vallée.

Il n'avait pas la force d'emporter le mouton ; il se contenta de couper une hanche et une partie du flanc. Il chargea ce trophée sur son épaule et revint sur ses pas en toute hâte : la nuit était proche. Il se rendit bientôt compte de la difficulté du retour. Dans son ardeur, il s'était beaucoup éloigné des ravins qu'il connaissait. La vallée où il se trouvait se divisait et se subdivisait en plusieurs gorges indistinctes. Il s'engagea dans l'une d'elles ; un kilomètre plus loin, il découvrit un torrent qu'il n'avait jamais vu auparavant : il avait fait fausse route. Il retourna en arrière ; il essaya une autre gorge ; même insuccès. La nuit tomba tout d'un coup. Il faisait presque noir quand il retrouva son chemin. Même alors, c'était encore une affaire que de ne pas s'en écarter : dans ce défilé encaissé, l'obscurité était profonde et la lune n'avait pas fait son apparition. Fourbu à la suite de ses efforts et pliant sous son fardeau, il avançait en trébuchant ! Pour s'encourager, il se disait que chaque pas le rapprochait de Lucy, et qu'il apportait de quoi la nourrir jusqu'à la fin du voyage.

Il était parvenu à l'entrée du défilé où il les avait laissés. Malgré l'obscurité, il reconnaissait les escarpements qui le bordaient. Ils devaient, pensait-il, l'attendre anxieusement : son absence avait duré presque cinq heures. Pour leur annoncer son retour, il mit ses mains en porte-voix et fit répéter à l'écho un sonore cri d'appel. Il fit une pause et prêta l'oreille. Pas de réponse, rien que son propre cri qui, maintes et maintes fois, lui revint du fond des mornes ravins solitaires. Il cria de nouveau, encore plus fort. Ses amis, qu'il avait quittés tout à l'heure, demeurèrent silencieux. Une crainte vague, indéfinissable s'empara de lui. Il se prit à courir comme un fou. Dans sa panique, il laissa tomber la précieuse nourriture.

Après le dernier détour, il aperçut l'endroit où il avait allumé un feu. Il couvrait encore sous un tas de cendres ; de toute évidence, on ne l'avait pas entretenu depuis son départ. Un silence effrayant régnait toujours partout à la ronde. Craignant le pire, il se précipita en avant. Il n'y avait, près des braises, aucun être vivant : le vieillard, la jeune fille, les bêtes, tout avait disparu. Hope devina tout de suite que, pendant son absence, une catastrophe était intervenue, une catastrophe qui s'était abattue sans laisser aucune trace.

Étourdi par ce coup du sort, il eut le vertige ; il dut s'appuyer sur son fusil pour ne pas tomber. Mais c'était par définition un homme d'action : il surmonta vite ce moment de défaillance. Il saisit un morceau de bois à demi consumé, il souffla dessus et s'en servit ensuite comme d'une torche pour examiner le petit camp. Alors il vit sur le sol les traces de nombreux chevaux. Une troupe de cavaliers avait surpris les fugitifs et, d'après la direction des empreintes, elle avait ensuite regagné Salt Lake City. Avaient-ils emmené le père et la fille ? Jefferson Hope en était presque persuadé lorsque ses regards tombèrent sur un objet qui le fit sursauter : un tas de terre rougeâtre, peu élevé, à quelques pas du camp. Ce ne pouvait être qu'une tombe nouvellement creusée. On y avait planté un bâton et on y avait fixé un morceau de papier. L'inscription était brève, mais précise :

JOHN FERRIER

Ancien habitant de Salt Lake City.

Mort le 4 août 1860

Le robuste vieil homme, qu'il avait quitté quelques heures auparavant, était donc bien mort ! Et c'était là toute son épitaphe... Fébrilement, il chercha une autre tombe ; mais il ne trouva rien. Lucy était donc condamnée à faire partie du harem d'un fils d'ancien ! Quand le jeune homme eut compris qu'il ne pouvait plus rien empêcher, il regretta de n'avoir pas été tué comme le vieux fermier.

Désespéré, il tomba dans une sorte de léthargie ; mais, de nouveau, son esprit actif l'en tira. S'il était impuissant à secourir Lucy, du moins pourrait-il la venger : il y consacrerait sa vie ! Jefferson Hope était vindicatif autant que patient et persévérant, c'est-à-dire terriblement vindicatif ! Peut-être tenait-il ces qualités et ce défaut des Indiens avec lesquels il avait vécu... Il regarda le tas de cendres et il comprit que seule une vengeance complète, parfaite, adoucissait son chagrin. « Désormais, se jura-t-il, toute ma force de volonté, toute mon énergie y seront consacrées ! » Blême, menaçant, il revint sur ses pas jusqu'à l'endroit où il avait laissé tomber la viande ; il en fit cuire assez pour s'alimenter quelques jours : puis, tout fatigué qu'il était, il se lança sur la piste des Anges vengeurs.

Pendant cinq jours, épuisé, les pieds blessés, il se traîna par les défilés qu'il avait déjà traversés à cheval. La nuit, il se jetait parmi les pierres pour quelques heures de sommeil ; mais avant l'aube il avait repris sa marche. Le sixième jour, il atteignit le cañon de l'Aigle. De là-haut, il contempla le repaire des Saints. Il s'appuya sur son fusil et menaça du poing la ville silencieuse. Des rues pavées et quelques autres signes de festivités attirèrent son attention. Il était en train de se demander ce que cela signifiait quand le bruit des sabots d'un cheval se fit entendre. Un cavalier se dirigeait de son côté. Hope le reconnut. C'était un Mormon nommé Cowper, à qui il avait rendu quelques services. Peut-être savait-il ce qu'il était advenu de Lucy ? Hope l'arrêta.

« Je suis Jefferson Hope, dit-il. Vous vous souvenez de moi ? »

Le Mormon le regarda avec stupéfaction : comment retrouver dans ce vagabond au visage livide, à l'œil hagard, le jeune et pimpant cavalier de naguère ? A la fin, toutefois, Cowper le reconnut. Sa surprise se mua en consternation.

« Vous êtes fou de venir ici ! cria-t-il. Et si l'on me voit avec vous, je suis un homme mort. Un mandat d'amener a été lancé contre vous. Les Quatre Saints vous accusent d'avoir aidé les Ferrier à prendre la fuite.

– Je me fiche d'eux et de leur mandat ! répondit Hope avec vivacité. Vous devez savoir ce qui se passe, Cowper. Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, je vous conjure de répondre à quelques questions. Nous avons toujours été bons amis. Pour l'amour de Dieu ne me refusez pas cela !

– Eh bien, qu'est-ce que vous voulez savoir ? demanda le Mormon, très mal à son aise. Soyez bref : les rochers entendent, les arbres voient !

– Qu'est devenue Lucy Ferrier ?

– On lui a fait épouser hier le jeune Drebber. »

Cette nouvelle sembla porter un coup mortel à son interlocuteur.

« Du courage, mon gars ! Du courage ! reprit Cowper, troublé.

– Ne faites pas attention ! » dit Hope d’une voix éteinte.

Il était pâle comme un linge. Il se laissa tomber sur une pierre.

« Vous dites qu’elle est mariée ?

– Oui, depuis hier. C’était pour la noce, les drapeaux. Il y a eu pas mal de tiraillements entre le jeune Stangerson et le jeune Drebber : ils voulaient tous les deux avoir la fille. Tous les deux avaient pris part à la chasse aux Ferrier. C’était le jeune Stangerson qui a abattu le père ; cela lui donnait un avantage très net sur l’autre... pourtant, quand on a discuté la chose au Conseil, c’est au jeune Drebber que le Prophète a donné la préférence parce que son parti y est le plus fort. Mais il n’en profitera pas beaucoup ! Hier, la mort se peignait sur le visage de sa nouvelle femme. Ce n’est plus une femme, c’est un spectre... Maintenant, sauvez-vous !

– Oui, je m’en vais ! » répondit Jefferson Hope qui s’était relevé.

Son visage, d’une pâleur de marbre, avait pris une expression féroce. L’éclat de ses yeux avait quelque chose de sinistre.

« Où allez-vous ?

– Vous en faites pas ! » dit-il.

Et le fusil sur l’épaule, à grandes enjambées, il se rua dans l’étroit sentier qui menait en plein cœur de la montagne pour aller vivre parmi les bêtes sauvages. Non, il n’y en aurait pas de plus féroce, de plus dangereux que lui !

La prédiction de Cowper ne tarda point à se réaliser. Soit à cause de la mort affreuse de son père, soit par suite de l’abominable mariage auquel on l’avait contrainte, la pauvre Lucy languit pendant un mois, puis mourut. Son mari, qui l’avait épousée pour avoir les biens de Ferrier, témoigna très peu de chagrin en la perdant ; en revanche, comme c’est l’usage chez les Mormons, les autres femmes de Drebber la pleurèrent et elles passèrent auprès de son corps la nuit précédant l’enterrement. Au matin, elles étaient encore groupées autour du cercueil, quand elles furent frappées d’un étonnement et d’une frayeur indicibles : la porte s’ouvrit brusquement, un homme en guenilles, sauvage d’aspect, au visage basané, pénétra dans la chambre mortuaire sans jeter un regard ni adresser une parole aux femmes agenouillées, il s’approcha du corps immobile et blanc où l’âme pure de Lucy Ferrier avait résidé ; il se pencha et baisa le front glacé ; puis il s’empara de la main de la morte et en arracha l’alliance en rugissant : « On ne l’entertera pas avec ! » Avant que les veilleuses n’eussent eu le temps de donner l’alarme, il

s'était éclipsé. L'incident leur sembla si étrange, il avait été si soudain, qu'elles auraient pu se croire dupes d'une illusion, sans un fait indéniable : la disparition de l'anneau nuptial.

Jefferson Hope s'attarda plusieurs mois dans les montagnes ; il menait une vie sauvage tout en nourrissant un ardent désir de vengeance. En ville, les histoires se multipliaient sur l'être mystérieux qui rôdait aux abords de la cité et qui hantait les défilés solitaires de la montagne. Un jour, une balle tirée par la fenêtre s'aplatit sur le mur, à quelques centimètres de Stangerson. Une autre fois, Drebber passait le long d'un escarpement, et une grosse pierre tomba près de lui : il n'avait échappé à une mort affreuse qu'en se jetant par terre. Les deux jeunes Mormons n'hésitèrent pas à mettre un nom sur l'auteur de ces attentats. Pour le capturer ou le tuer, ils organisèrent plusieurs expéditions dans les montagnes ; sans succès. Ils n'osaient plus se montrer seuls ni sortir après la tombée de la nuit ; ils firent garder leurs maisons. Au bout d'un certain temps, leur vigilance se relâcha : leur ennemi n'avait plus donné signe de vie. Ils se prirent à espérer qu'il avait perdu de sa férocité.

Au contraire son appétit de vengeance, loin de diminuer, s'était exaspéré. Il dominait son esprit au point que tout autre sentiment en était banni. Mais Jefferson Hope était par-dessus tout un homme pratique. Bientôt, il se rendit compte que sa constitution, si robuste qu'elle fût, ne résisterait pas aux rigueurs des saisons et au manque de nourriture saine : peu à peu, il perdait ses forces. Comment pourrait-il se venger s'il mourait comme un chien au milieu des montagnes ? Or, c'était ce qui l'attendait pour peu qu'il s'obstinât à mener cette existence. Ferait-il donc le jeu de ses ennemis ? Il retourna dans le Nevada pour rétablir sa santé et amasser un peu d'argent : ensuite il pourrait se consacrer tout entier à son projet.

Il avait compté revenir au bout d'une année ; mais un enchaînement de circonstances imprévues le retint cinq ans dans la région des mines. Ce temps écoulé n'avait pas estompé le souvenir des torts qu'on lui avait faits, et il souhaitait autant se venger que lors de cette nuit inoubliable qu'il avait passée près de la tombe de John Ferrier. Il regagna Salt Lake City, sous un déguisement et un nom d'emprunt. Peu lui importait sa vie. L'essentiel était qu'il se fit justice. En arrivant chez le Peuple Élu, il apprit de mauvaises nouvelles : un schisme avait éclaté quelques mois auparavant. Plusieurs des plus jeunes membres de l'Église s'étaient rebellés contre l'autorité des anciens et un certain nombre de mécontents avaient quitté l'Utah pour se faire Gentils. Drebber et Stangerson étaient parmi ceux-là. Personne ne savait où ils se trouvaient. D'après la rumeur publique, Drebber s'était arrangé pour convertir en argent une grande partie de ses propriétés ; il était parti bien nanti ; au contraire, Stangerson, qui l'accompagnait, était relativement pauvre. Là se bornaient les renseignements que Jefferson Hope recueillit.

En face de ces difficultés, un autre aurait abandonné la partie ; mais Jefferson Hope ne renonça pas. Avec ses petites économies, grossies de ce qu'il gagnait en route, il voyagea de ville en ville à la recherche de ses ennemis. Des années passèrent. Ses cheveux noirs commencèrent à grisonner. Mais, tel un véritable limier, il cherchait toujours ; sa vengeance était devenue son unique raison de vivre. A la fin sa persévérance fut récompensée. Un jour, à Cleveland, il aperçut par une fenêtre les deux hommes qu'il recherchait. Il rentra dans son misérable logis pour méditer un plan. Mais Drebber l'avait reconnu sous ses haillons, et il avait surpris son regard meurtrier. Accompagné de Stangerson qui était devenu son secrétaire particulier, il courut chez le juge de paix à qui il exposa le danger de mort que leur faisaient courir la haine et la jalousie

d'un ancien rival. Le soir même, Jefferson Hope fut arrêté. Faute de répondant, il fut détenu quelques semaines. Il ne sortit de prison que pour trouver vide la maison de Drebbler. Lui et son secrétaire étaient partis pour l'Europe.

Ce nouvel échec ne fit que stimuler son zèle. L'argent manquait ; il retravailla et il économisa sou par sou en vue de son prochain voyage. Quand il eut amassé assez, il s'embarqua à son tour. Puis la chasse recommença, de capitale en capitale ; mais ses ennemis lui échappaient toujours. Pour régler ses dépenses, il accepta toutes sortes de besognes serviles ; cela lui faisait perdre du temps. Quand il arriva à Saint-Pétersbourg, Drebbler et Stangerson avaient quitté cette ville pour Paris : parvenu à Paris, il apprit qu'ils venaient de se mettre en route vers Copenhague ; là encore, il fut en retard : ils se dirigeaient sur Londres. C'est à Londres qu'il réussit enfin à les acculer. Pour la suite, il n'est que de citer le propre récit du vieux chasseur, consigné dans le journal intime du docteur Watson, auquel nous sommes déjà redevables de beaucoup.

Chapitre XIII – Suite des Mémoires du docteur John Watson

Il ne fallait voir aucune animosité à notre égard dans la résistance acharnée que notre prisonnier nous opposa. Convaincu de son impuissance, il nous sourit d'un air affable ; il souhaitait n'avoir blessé personne dans la bagarre.

« Je suppose que vous allez me conduire au poste, dit-il à Sherlock Holmes. Ma voiture est à la porte. Si vous voulez me détacher les jambes, je vous y mènerai, car je ne suis pas si léger qu'il y a vingt ans. »

Gregson et Lestrade se regardèrent, méfiants : cette proposition n'était pas de leur goût. Mais Holmes écouta le prisonnier et dénoua la serviette qui attachait ses chevilles. L'homme se releva, étendit ses jambes : il pouvait marcher. Je le regardai : jamais je n'avais vu un individu aussi solidement bâti. Son visage basané indiquait une énergie et une résolution aussi remarquables que sa force.

« Si la place de chef de police devenait libre, dit-il en regardant Sherlock Holmes avec une véritable admiration, elle ne vous irait pas mal ! La manière dont vous m'avez dépisté vaut toutes les recommandations.

– Accompagnez-nous donc ! fit Holmes aux deux détectives.

– Je sais conduire, dit Lestrade.

– Très bien. Vous, Gregson, venez avec nous à l'intérieur du fiacre. Vous aussi, docteur ; vous vous êtes intéressé à cette affaire ; suivez-la jusqu'au bout »

J'acceptai volontiers, et nous descendîmes tous ensemble. Notre prisonnier ne tenta nullement de s'échapper. Calme, il entra dans son fiacre où nous le suivîmes. Lestrade monta sur le siège, fouetta le cheval, et nous conduisit vite à destination. On nous fit pénétrer dans une petite salle. Un inspecteur nota le nom du prisonnier et ceux des hommes qu'il était accusé d'avoir tués. Cet officier au teint blême, à l'air flegmatique, remplit ses fonctions machinalement.

« Le prisonnier comparaitra devant ses juges dans le courant de la semaine, dit-il. Monsieur Hope, avez-vous une déclaration à faire ? Mais je dois vous prévenir que nous noterons vos paroles, et qu'elles pourront être utilisées contre vous.

– J'ai beaucoup à dire, répliqua Jefferson Hope. Messieurs, je vais tout vous raconter !

– Ne feriez-vous pas mieux de garder cela pour le tribunal ? dit l'inspecteur.

– Il se peut qu'il n'y ait pas de procès, dit Hope. Ne sourcillez pas. Je ne songe pas au suicide. »

Il tourna vers moi ses yeux noirs et farouches.

« Vous êtes médecin, je crois ?

– Oui, répondis-je.

– Alors, posez votre main là », dit-il en souriant.

Il leva vers sa poitrine ses poignets liés par les menottes.

Je m'exécutai. Je constatai un extraordinaire battement de cœur. Sa poitrine tremblait et frémissait comme la cloison d'une frêle construction secouée par une puissante machine en marche. En l'auscultant dans le silence, j'entendis siffler et bourdonner sourdement.

« Eh bien, dis-je, vous avez un anévrisme de l'aorte.

– Oui, c'est ce qu'on m'a dit, répondit-il placidement. J'ai été voir un docteur la semaine dernière. Et il m'a dit que ça éclaterait sous peu. Ça empire depuis des années. J'ai attrapé cela dans les montagnes de Salt Lake où j'ai souffert du froid et de la faim. Mais ma tâche est accomplie : je suis prêt à partir. Tout de même, je voudrais bien m'expliquer avant. Je ne veux pas qu'on se souvienne de moi comme d'un vulgaire assassin. »

L'inspecteur et les deux détectives devaient-ils le laisser raconter son histoire ? Ils en discutèrent non sans vivacité.

« Docteur, me demanda enfin l'inspecteur, croyez-vous qu'il y ait un danger imminent ?

– J'en suis sûr !

– Alors, notre devoir est clair ; dans l'intérêt de la justice, il nous faut recueillir sa déposition. Vous pouvez parler, monsieur ; mais je vous préviens encore une fois que nous enregistrons vos paroles.

– Avec votre permission, dit Hope, je m'assieds. Cet anévrisme me fatigue beaucoup, et la lutte de tout à l'heure ne m'a pas arrangé ! J'ai un pied dans la tombe. Et je n'ai aucune raison de mentir ! Tout ce que je vais vous dire est scrupuleusement vrai. L'usage que vous ferez de mes paroles, ça m'est égal. »

Jefferson Hope se renversa sur sa chaise et commença son récit. Il parla d'une manière calme et méthodique, comme s'il se fût agi de choses assez ordinaires. Je peux garantir l'exactitude du compte rendu qui suit ; je l'ai confronté avec les notes de Lestrade qui avait tout pris en sténo.

« Peu vous importe pourquoi je haïssais ces hommes. Je vous dirai seulement qu'ils étaient coupables du meurtre de deux personnes, le père et la fille, et qu'ils l'ont payé de leur vie. C'était un crime trop vieux pour que j'en appelle à un tribunal quelconque. Mais, comme je savais qu'ils

étaient coupables, je décidai que je serai, à moi tout seul, le juge, le jury et le bourreau. Si vous avez du cœur au ventre, vous auriez agi comme moi.

« La jeune fille était ma fiancée il y a vingt ans. On la maria de force à Drebbler ; elle en mourut, le cœur brisé. Je fis glisser l'alliance du doigt de la morte, et je me jurai de la mettre sous les yeux de son bourreau au moment de sa mort. Elle lui rappellerait son crime et il saurait pourquoi je le punissais. Je portais l'alliance toujours sur moi. J'ai cherché ce misérable et son complice à travers les deux continents. Enfin, j'ai pu les joindre. Ils avaient cru que je me fatiguerais, mais ils se sont trompés. Si je meurs demain, ce qui est probable, je mourrai content : ma tâche est faite et bien faite. Ils sont morts tous les deux de ma main. Il ne me reste plus rien à espérer, ni à désirer.

« Ils étaient riches et j'étais pauvre : il m'était difficile de les suivre. Quand j'arrivai à Londres, je n'avais plus le sou. Je me mis en quête d'un emploi. Conduire un cheval ou une voiture est pour moi une chose aussi naturelle que de marcher. J'allai donc chez un loueur qui m'employa. Chaque semaine, je devais remettre tant à mon patron. Le surplus était pour moi. C'était peu, mais je m'arrangeais pour joindre les deux bouts. Le plus difficile, c'était de m'orienter. Quel embrouillamini, Londres ! J'avais un plan sous la main cependant ; quand je sus bien situer les gares et les principaux hôtels, cela commença à marcher. Je mis un certain temps à trouver le domicile de mes deux gentlemen. Je cherchai, cherchai... Ils étaient logés dans une pension à Camberwell, sur l'autre rive. Là, ils étaient à ma merci. J'avais une barbe : ils ne pouvaient pas me reconnaître. Je voulais les pister jusqu'au moment favorable. J'étais bien décidé à ne pas les laisser s'envoler ! Oh ! ils ont été bien près de le faire ! Pourtant, j'étais continuellement sur leurs talons. Parfois, je les suivais à pied ; d'autres fois, avec mon fiacre. Cette manière était la meilleure : alors ils ne pouvaient pas me semer. Ce n'était que tôt le matin et tard le soir que je pouvais gagner quelque chose. Je commençais à être en dette à l'égard du patron, mais ça m'était égal. La seule chose qui comptait était que je mette la main sur mes bonshommes. J'avais affaire à des gens rusés. Ils avaient sans doute peur d'être suivis, car ils allaient toujours ensemble ; et, la nuit tombée, ils ne sortaient plus. Je les suivis avec mon fiacre quinze jours durant, et jamais je ne vis l'un sans l'autre. La moitié du temps Drebbler était ivre, mais Stangerson veillait. J'avais beau les guetter, jamais l'ombre d'une chance ne se présenta. Je ne me décourageai pas. Quelque chose me disait que l'heure de la vengeance approchait. Ma seule crainte était que ce truc dans ma poitrine n'éclate un peu trop tôt, et que je n'aie pas le temps d'agir.

« Enfin, un soir que j'allais et venais sur Torquay Terrace – leur rue – je vis un cab s'arrêter à leur porte. On le chargea de bagages ; puis Drebbler et Stangerson montèrent et la voiture démarra. Je fouettai mon cheval et je les suivis de loin. Peut-être allaient-ils quitter Londres ? J'étais inquiet. Ils descendirent à la gare d'Euston. Je confiai mon cheval à un gamin et je les suivis sur le quai. Ils se renseignèrent sur l'heure des trains pour Liverpool. Un train venait justement de partir. Il n'y en aurait pas d'autre avant quelques heures. Stangerson parut très fâché de ce retard et Drebbler content. J'étais si près d'eux, parmi la foule, que je pouvais entendre ce qu'ils disaient. Drebbler avait une petite besogne à terminer ; il demanda à Stangerson de l'attendre : il ne serait pas long. Son compagnon lui rappela qu'ils étaient convenus de ne jamais se séparer. « Il s'agit d'une affaire délicate, dit Drebbler, je dois être seul pour la traiter. » La réponse de l'autre m'échappa. Mais Drebbler se mit à jurer ; entre autres, il rappela à son compagnon qu'il n'était que son employé. Il n'avait pas d'ordre à recevoir de lui,

n'est-ce pas ? Le secrétaire le laissa partir. Il se contenta de demander qu'il le rejoigne à l'*Holiday's Private Hotel*, au cas où il manquerait le dernier train. Drebber répondit qu'il serait à la gare avant onze heures, et il partit.

« Enfin, mon jour était arrivé ! Mes ennemis étaient en mon pouvoir. A deux, ils pouvaient se protéger, mais, en se séparant, ils se livraient eux-mêmes. Pourtant, j'évitai toute précipitation. Mon plan était déjà arrêté. On ne savoure pas sa vengeance si la victime n'a pas le temps de reconnaître son juge ni de savoir par qui elle est frappée et pourquoi. Je m'étais arrangé pour bien faire comprendre au criminel qu'il expiait son péché.

« Le hasard me servit : quelques jours auparavant, un monsieur qui venait de visiter des appartements dans Brixton Road avait laissé tomber dans ma voiture la clef d'une de ces maisons. Le même soir, on me réclama cette clef. Mais j'avais eu le temps d'en relever l'empreinte et d'en faire exécuter une semblable. Ainsi, je possédais un endroit où agir librement, sans crainte d'être dérangé. Le problème était d'y amener Drebber.

« Sur son chemin, Drebber s'arrêta dans deux tavernes ; dans la dernière, il resta plus d'une demi-heure. Quand il en sortit, il titubait ; il était à moitié noir. Un fiacre passait. Il lui fit signe. Je le suivis de près : le nez de mon cheval à un mètre du sapin. Nous traversâmes le pont Waterloo et nombre de rues ; puis nous nous trouvâmes, à ma grande surprise, devant la pension de Drebber. Je ne pouvais pas m'imaginer pourquoi il retournait sur ses pas. Je stoppai ma voiture à environ cent mètres de là. Il entra dans la maison ; sa voiture partit... S'il vous plaît, donnez-moi un verre d'eau. J'ai la gorge sèche. »

Je lui tendis un verre qu'il vida d'un trait.

« Ça va mieux, dit-il.

« Donc, j'attendis. Un quart d'heure s'écoula. Soudain, un bruit de lutte : on se battait dans la maison. Peu après la porte s'ouvrit brusquement et deux hommes apparurent : Drebber et un jeune que je n'avais jamais vu. Le type tenait Drebber au collet ; parvenu aux marches, il lui donna une bourrade et un coup de pied qui l'envoyèrent rouler sur la chaussée.

« Chien ! s'écria-t-il en brandissant sa canne, je vais t'apprendre à insulter une honnête fille ! » Il était furieux. Je pensais même qu'il allait s'acharner sur Drebber avec son gourdin. Mais le misérable s'échappa ; il chancelait, mais il courait aussi vite qu'il le pouvait. Au coin de la rue, il bondit dans ma voiture. « Conduisez moi à l'*Holiday's Private Hotel* », dit-il.

« De le savoir enfermé dans mon fiacre, mon cœur se mit à battre avec une telle violence que je craignis que mon anévrisme ne me joue un mauvais tour. Je partis très lentement ; je me demandais ce qu'il y avait de mieux à faire. J'aurais pu le conduire dans les champs, et là, dans un chemin désert, avoir avec lui un dernier entretien. J'allais prendre ce parti, mais il résolut tout seul le problème. Son envie de boire l'avait repris. Il me fit arrêter devant un cabaret. Il me dit : « Attendez-moi » et il entra. Il resta là jusqu'à la fermeture. Il en sortit ivre mort : il était à moi !

« N'allez pas croire que je voulais le tuer de sang-froid. En agissant ainsi, j'aurais fait bêtement justice. Je ne pouvais pas m'y résoudre. Je m'étais décidé depuis longtemps à lui laisser une chance. Au cours de ma vie errante, j'avais fait bien des métiers en Amérique ! Pendant quelque temps, j'avais été concierge et balayeur au laboratoire du New York College. Un jour, le professeur faisait un cours sur les poisons ; il montra aux étudiants un alcaloïde – c'est son mot-ça sert à empoisonner les flèches en Amérique du Sud ; son effet est violent. Il en faut moins que rien pour provoquer une mort immédiate. Je remarquai bien la fiole ; une fois seul, j'en soutirai un tout petit peu. J'étais un préparateur assez adroit ; avec cet alcaloïde, je fabriquai deux petites pilules solubles dans l'eau. Je mis chaque pilule dans une boîte et j'y ajoutai une autre pilule semblable, mais inoffensive. A ce moment, je décidai que, dès que j'en aurai la possibilité, j'offrirais une pilule à chacun de mes ennemis. Moi, j'avalerai l'autre. Ce serait aussi meurtrier et plus silencieux que de tirer dans un mouchoir. A partir de ce jour, je portais toujours sur moi les deux petites boîtes. J'allais donc m'en servir.

« Il était près d'une heure du matin. Un vent violent soufflait, la pluie tombait à torrents. Mais malgré la tristesse alentour, je ressentais un tel bonheur que je me retenais avec peine de crier ma joie. Messieurs, si pendant plus de vingt ans vous avez poursuivi un but, et si, tout à coup, vous voyez que vos désirs sont sur le point de se réaliser, vous comprendrez mes sentiments. J'allumai un cigare pour me calmer : mes mains tremblaient, mes tempes battaient. Chemin faisant, je voyais dans l'obscurité aussi distinctement que je vous vois ici le vieux John Ferrier et ma douce Lucy qui me souriaient. Ils m'accompagnèrent durant tout le trajet, l'un à droite, l'autre à gauche de mon cheval jusqu'à notre arrivée à la maison de Brixton Road. Là, il n'y avait pas un chat ; on n'entendait pas d'autre bruit que le clapotement de la pluie. Par la portière, je vis Drebber tassé sur lui-même, dormant à poings fermés. Je le secouai par le bras.

« Il faut sortir de là !

« – Voilà, voilà ! » répondit-il.

« Sans doute se croyait-il arrivé à l'hôtel, car il descendit sans rien dire et me suivit dans le jardin. Je dus le soutenir, car il perdait l'équilibre. La porte franchie, je le fis entrer dans la chambre de devant. Je puis vous jurer que, pendant tout ce temps, je voyais le père et la fille nous montrer le chemin.

« Il fait noir comme dans un four ! dit-il en tâtonnant.

« – Nous allons y voir », répondis-je. Je grattai une allumette ; j'enflammai une bougie que j'avais apportée. Maintenant, Enoch Drebber, me reconnaissez-vous ? » criai-je.

« Je m'étais tourné vers lui et j'avais approché la bougie de mon visage. Ses troubles yeux d'ivrogne me regardèrent, s'emplirent d'horreur, et ses traits se crispèrent. Il m'avait reconnu ! Il se rejeta en arrière, pâle comme un mort ; je vis des gouttes de sueur sur son front ; ses dents claquaient. Appuyé contre la porte, j'éclatai de rire. J'avais toujours pensé que la vengeance me serait douce, mais je n'avais jamais espéré ressentir une telle joie.

« Chien ! m'écriai-je. Je t'ai suivi depuis Salt Lake City jusqu'à Saint-Pétersbourg et tu m'as toujours échappé. Mais enfin, te voici arrivé au terme de tes voyages : il faut que l'un de nous meure avant l'aube !

« A ces mots, il recula encore, et je vis à son air qu'il me croyait fou. En fait, je l'étais. Mes artères me battaient aux tempes comme des marteaux. J'aurais eu une attaque si je n'avais abondamment saigné du nez.

« Te rappelles-tu Lucy Ferrier ? hurlai-je en fermant la porte et en agitant la clef sous son nez. L'expiation s'est fait attendre, mais elle arrive ! » Je vis ses lèvres trembler. Il m'aurait supplié de l'épargner s'il ne s'était pas rendu compte qu'il ne pourrait pas me fléchir.

« Oseriez-vous m'assassiner ? bégaya-t-il.

« – T'assassiner ! On n'assassine pas un chien enragé ! As-tu pris en pitié ma fiancée quand tu l'as arrachée à son père pour l'entraîner dans ton harem infâme ?

« – Ce n'est pas moi qui ai tué son père, hurla-t-il.

« – Mais c'est toi qui as brisé le cœur de Lucy ! »

« Je criai plus fort que lui, puis je lui tendis la petite boîte de pilules.

« Que le Dieu tout-puissant soit notre juge ! Choisis et avale. Une de ces pilules contient un poison mortel, l'autre est inoffensive. Je prendrai celle que tu laisseras. Nous allons voir s'il y a une justice en ce monde ou si nous sommes seulement menés par le hasard. »

« Il s'agenouilla avec des hurlements sauvages ; il me suppliait de l'épargner. Je tirai mon couteau, je le lui mis sur la gorge pour le faire avaler la pilule. Je pris l'autre pilule et nous restâmes face à face quelques instants. Qui de nous deux mourrait ? Je n'oublierai jamais son expression lorsque l'empoisonnement s'annonça. J'éclatai de rire et lui montrai l'alliance de Lucy. Mais l'effet de l'alcaloïde fut foudroyant. Un spasme douloureux tordit ses traits, il étendit les bras, tituba, puis, avec un cri rauque, il s'effondra. Du pied, je le retournai et je mis la main sur sa poitrine : aucun battement. Il était mort !

« Pendant tout ce temps, mon nez avait saigné ; je ne m'en étais pas occupé. Je ne sais pas l'idée qui me prit d'écrire avec mon sang sur le mur ! Je me sentais joyeux, le cœur léger, et j'imaginai de jouer ce bon tour à la police. Je me souvenais qu'à New York, on avait trouvé le mot « *Rache* » écrit sur le corps d'un allemand assassiné. Et les journaux de l'époque avaient accusé les sociétés secrètes. Ce qui avait intrigué les New-Yorkais, pensais-je, intriguerait autant les Londoniens ! Alors, je trempai mon doigt dans mon sang et j'écrivis le mot sur le mur bien en vue. Je regagnai mon fiacre. Il n'y avait personne. Le temps était toujours abominable. J'avais déjà fait un bout de chemin, quand je m'aperçus que je n'avais plus l'alliance de Lucy. Cette découverte me fut un coup terrible, je n'avais d'elle que ce souvenir. J'avais dû la perdre en me penchant sur le cadavre. Je fis demi-tour, et, après avoir laissé ma voiture dans une rue

transversale, je courus à la maison, car je voulais retrouver l'anneau coûte que coûte. Je tombai pile sur un agent qui sortait de là ; il me fallut jouer l'ivresse pour ne pas être soupçonné.

« C'est ainsi que mourut Enoch Drebber. Pour venger la mort de John Ferrier, il ne me restait plus qu'à en faire autant à Stangerson. Je savais qu'il résidait à l'*Holiday's Private Hotel* ; toute la journée, je flânai autour. Mais l'homme resta caché. Sans doute, n'ayant pas vu revenir Drebber à la gare, se méfiait-il. Ce Stangerson était malin et toujours sur le qui-vive. Mais il se trompait absolument s'il espérait m'échapper en restant à l'hôtel. Je repérai bientôt la fenêtre de sa chambre. Le lendemain, au petit jour, à l'aide d'une échelle qui se trouvait là, j'y grimpai. Je réveillai Stangerson.

« Ta dernière heure est venue, lui dis-je. Tu vas payer pour le crime que tu as commis autrefois. » Je lui racontai la fin de Drebber et je lui offris les pilules. Au lieu d'accepter cette planche de salut, il se précipita hors de son lit et me sauta à la gorge. En état de légitime défense, je lui portai un coup de couteau en plein cœur. N'importe comment, il devait mourir. Sa main était criminelle ; la Providence lui aurait fait choisir le poison.

« Je n'ai plus grand-chose à dire... Heureusement, parce que je suis à bout ! Pour retourner en Amérique, il me fallait un peu d'argent. J'ai continué mon métier de cocher. Tout à l'heure, j'étais dans la cour, un gamin tout déguenillé est venu me dire qu'un monsieur habitant au numéro 221 b, de Baker Street réclamait une voiture. Sans rien soupçonner, je m'y suis rendu. Pas le temps de dire ouf ! Ce jeune homme m'avait déjà passé les menottes... Voilà toute mon histoire, messieurs ! Vous pouvez me prendre pour un meurtrier ; moi, je soutiens que je suis, tout comme vous, un justicier. »

Nous avons écouté en silence ce récit bouleversant. Les détectives officiels, tout blasés qu'ils fussent, avaient suivi avec un intérêt visible la confession de Jefferson Hope. Un silence tomba, troublé seulement par le crayon de Lestrade qui prenait ses dernières notes en sténo.

« Quelque chose encore, dit à la fin Sherlock Holmes. Qui était votre complice, cet homme qui est venu réclamer la bague après l'annonce passée dans les journaux ? »

Avec un clin d'œil, le prisonnier répliqua :

« Je peux révéler mes secrets, mais je ne voudrais pas causer d'ennui à d'autres. J'ai lu votre annonce ; j'étais perplexe. S'agissait-il d'un piège ou bien aviez-vous véritablement trouvé l'alliance ? Mon ami eut l'obligeance d'aller voir. Avouez qu'il a rempli sa mission avec adresse ?

– Tout à fait de votre avis ! reconnut franchement Holmes.

– A présent, messieurs, déclara solennellement l'inspecteur, il faut se conformer au règlement. Jeudi prochain, le prisonnier comparaitra devant les juges. Votre présence sera requise. D'ici là, je suis responsable de cet homme. »

Il sonna. Sur son ordre, deux gardiens emmenèrent Jefferson Hope. Holmes et moi quittâmes le poste. Un fiacre nous ramena à Baker Street.

Chapitre XIV – Conclusion

Nous avons tous été assignés à comparaître devant les juges, le jeudi suivant ; mais, quand ce jour arriva, ils n'avaient plus besoin de notre témoignage : un juge supérieur avait pris l'affaire en main. Jefferson Hope avait été appelé devant un tribunal où justice lui aura été pleinement rendue. Son anévrisme se rompit dans la nuit qui succéda à son arrestation ; on le trouva étendu sur le pavé de sa cellule ; son visage conservait un calme sourire, comme si, au moment de sa mort, il avait pu constater que sa vie n'avait pas été inutile, et que sa tâche avait été accomplie.

« Gregson et Lestrade vont être fous de rage, avec cette mort ! me dit Holmes, le lendemain matin. Quelle publicité ils perdent là !

– Il me semble pourtant que, dans cette affaire, ils n'ont pas fait grand-chose ! répondis-je.

– Ce que vous faites n'a pas d'importance aux yeux du public, répartit mon compagnon avec amertume. Ce qui compte, c'est ce que vous lui faites croire !... Tant pis d'ailleurs ! reprit-il sur un ton de meilleure humeur, après un moment de silence. Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer cette enquête. Le cas était des plus intéressants. Tout simple qu'il était, il présentait beaucoup de points instructifs.

– Simple ? m'écriai-je.

– Comment le qualifier autrement ? demanda Sherlock Holmes en souriant. Il était essentiellement simple ; et la preuve, c'est qu'un très petit nombre de déductions faciles m'a permis de prendre le criminel en moins de trois jours.

– C'est vrai !

– Je vous ai déjà expliqué qu'un fait hors de l'ordinaire est plutôt un indice qu'un embarras. Pour résoudre un problème de cette nature, le principal est de savoir raisonner à rebours. C'est un art très utile, qui est peu pratiqué. On le néglige parce que la vie de tous les jours fait appel plus souvent au raisonnement ordinaire. Pour cinquante personnes capables d'un raisonnement synthétique, à peine en est-il une qui sache faire un raisonnement analytique.

– Je ne vous suis pas trop bien, avouai-je.

– J'aurais été surpris du contraire... Voyons, si je peux m'expliquer plus clairement. Je suppose que vous racontiez une série d'événements à un groupe de personnes, et que vous leur demandiez de vous en dire la suite ; elles les repasseront dans leur esprit et la plupart d'entre elles trouveront ce qui en découle. Maintenant, le contraire : vous leur donnez d'abord la fin d'une autre série d'événements ; combien pourront en inférer la série ? Fort peu. C'est cette dernière opération que j'appelle le raisonnement analytique ou le raisonnement à rebours.

– J’ai compris, dis-je.

– Or, dans cette affaire, ce qui était donné, c’était le résultat ; il s’agissait d’en inférer le reste. Voici quel a été mon raisonnement. Commençons par le commencement. J’approchai de la maison, comme vous savez à pied, et l’esprit parfaitement libre de tout préjugé. D’abord, naturellement, j’examinai la route. Comme je vous l’ai déjà dit, je découvris la trace d’un fiacre qui avait dû passer la nuit là – l’enquête vérifia ce fait, du reste. Je m’assurai que c’était bel et bien un fiacre et non une voiture de maître par l’étroit écartement des roues : le fiacre londonien est, en général, moins large que le coupé d’un gentleman.

« Je tenais une première donnée. Ensuite, je marchai lentement dans l’allée du jardin. Le sol argileux semblait fait exprès pour retenir les empreintes. Où vous ne voyiez sans doute que de la boue piétinée comme à plaisir, mes yeux exercés interprétaient les moindres marques. Il n’existe pas, dans la science du détective, une branche aussi négligée que l’examen des vestiges. Par bonheur j’ai tant pratiqué cet art qu’il est devenu chez moi une seconde nature. Je remarquai les empreintes profondes des agents de police, mais je distinguai encore celles de deux hommes qui avaient traversé le jardin avant eux. Il était évident qu’ils y avaient passé les premiers : de place en place, leurs pas avaient été effacés par les pas des autres. Ainsi j’établis un second fait d’après lequel les visiteurs nocturnes étaient au nombre de deux, l’un d’une haute stature – calculée sur la longueur des enjambées – et l’autre, vêtu d’une manière fashionable, à en juger par l’empreinte élégante de son soulier.

« Cette dernière déduction se confirma quand j’entrai dans la maison. L’homme coquettement chaussé gisait devant moi. Par conséquent, c’était l’autre, je veux dire le grand, qui avait commis le meurtre, si meurtre il y avait. Le cadavre ne présentait aucun signe de blessure ; en revanche, son expression tourmentée laissait croire qu’il avait vu la mort s’approcher : celle d’un homme emporté par une crise cardiaque ou par tout autre cause naturelle ne traduit jamais une semblable agitation. Je flairai les lèvres. Il s’en exhalait une odeur aigrelette ; j’en inférai qu’il avait été empoisonné de force. Qu’il l’eût été de force se devinai d’après son visage à la fois haineux et terrifié. C’est par la méthode d’exclusion que j’étais arrivé à ce résultat ; en effet, aucune autre hypothèse ne s’ajustait aux faits. D’ailleurs, ne vous imaginez pas que l’idée de faire prendre du poison de force soit bien nouvelle : elle se retrouve dans les annales du crime. Tout toxicologue se rappellera les cas de Dolsky, à Odessa, et de Leturier, à Montpellier.

« Quel était le motif ? voilà le hic ! Ce ne pouvait pas être le vol : on n’avait rien pris. La question se posait donc ainsi : était-ce la politique ou une femme ? Cette dernière supposition m’apparut de prime abord comme étant la bonne. Sitôt sa besogne accomplie, l’assassin politique file. Au contraire, l’assassin que je cherchais avait pris son temps ; de plus, il avait négligé toute précaution ; témoin les nombreuses traces laissées dans la pièce par lui. La politique étant hors de cause, cette vengeance méthodique avait dû être provoquée par une offense personnelle. L’inscription sur le mur, cet attrape-nigaud, ne réussit qu’à me confirmer dans mon idée, et ensuite la découverte de l’alliance me donna raison. Sans aucun doute, le meurtrier s’en était servi pour rappeler à sa victime une femme absente, sinon morte. A ce moment-là, je posai une question à Gregson ; dans son télégramme à Cleveland, avait-il demandé si Drebber avait eu des histoires dans le passé ? Il me répondit que non, vous vous souvenez.

« L'examen minutieux de la pièce confirma mon hypothèse sur la stature du meurtrier ; en outre, il me fournit des détails sur les cendres de son cigare et la longueur de ses ongles. Étant donné l'absence de toute trace de lutte, j'en étais arrivé à la conclusion que le sang répandu sur le parquet avait coulé du nez du meurtrier dans son énervement. La traînée de sang suivait la trace de ses pas. C'est en général, chez les tempéraments sanguins qu'une violente colère provoque un tel accident. Je hasardai que le criminel était un type robuste avec un visage haut en couleur. Je ne me trompais pas, comme on l'a vu par la suite.

« Une fois dehors, je me dépêchai de faire ce que Gregson avait négligé : je télégraphiai au chef de la police de Cleveland pour savoir dans quelles circonstances Enoch Drebber s'était marié. La réponse fut concluante.

« J'appris que Drebber avait déjà invoqué la protection de la loi contre un ancien rival, Jefferson Hope, actuellement en Europe. Là, je tenais la clef du mystère ; il ne me restait plus qu'à prendre le meurtrier.

« C'était le conducteur du fiacre qui était entré dans la maison avec Drebber ; j'en avais la certitude. Les marques sur la route montraient que le cheval avait erré à droite et à gauche ; il avait donc été livré à lui-même. Pendant ce temps, où se trouvait le cocher, sinon dans cette maison ? Or, un homme sensé n'aurait pas commis délibérément son crime en présence d'un tiers ! Enfin, pour qui veut pister quelqu'un à Londres, le métier de cocher est tout indiqué ! Ma conclusion : Jefferson Hope était un cocher de la capitale.

« En admettant qu'il fût cocher, il ne changerait sans doute pas de métier, du moins pour l'instant, afin de ne pas attirer l'attention sur lui. Vraisemblablement, il continuerait à exercer quelque temps encore. Mais prendrait-il un faux nom ? C'était bien improbable : personne à Londres ne le connaissait. J'organisai une bande de gamins en corps de détectives et, systématiquement, je les envoyai chez tous les loueurs de voitures, jusqu'au moment où ils me dénichèrent mon homme. Leur réussite et le parti que j'en tirai aussitôt sont encore présents à votre mémoire. Quant au meurtre de Stangerson, je ne l'avais pas prévu. En tout cas, il n'y avait pas moyen de l'empêcher. Alors j'entrai en possession des pilules que j'avais devinées. Voilà. Tout n'est qu'un enchaînement de déductions.

– C'est merveilleux ! m'écriai-je. Il faut que vos mérites soient reconnus. Publiez un compte rendu de cette affaire. Si vous ne le faites pas, moi, je le ferai !

– A votre idée, docteur ! répondit-il. Tenez ! » continua-t-il en me tendant un journal.

C'était *l'Écho* du jour, et le paragraphe qu'il me signalait avait trait à l'affaire :

Le public a été frustré d'un régal sensationnel par la mort subite du dénommé Hope, l'assassin présumé de MM. Enoch Drebber et Joseph Stangerson. Par suite de ce dénouement, on ignorera sans doute toujours les détails de cette affaire. Cependant, nous savons de bonne source que le crime a été la conclusion d'une vieille et romantique inimitié, où l'amour et le mormonisme ont joué un rôle. Les deux victimes ont fait partie, dans leur jeune âge, des Saints des Derniers Jours, et Hope, le détenu qui vient de mourir, venait lui-même de Salt Lake City. A tout le moins, cette

affaire aura servi à mettre en lumière de la façon la plus frappante la valeur de notre police, et elle fera comprendre à tous les étrangers que, désormais, ils feront bien de vider leurs querelles dans leurs pays respectifs plutôt que sur le sol britannique. C'est le secret de Polichinelle que le mérite de cette prompte arrestation revient entièrement aux célèbres détectives de Scotland Yard, MM. Lestrade et Gregson. L'individu a, paraît-il, été appréhendé dans l'appartement d'un certain M. Sherlock Holmes qui a lui-même fait preuve de quelque talent comme détective amateur et qui, avec de tels maîtres, peut espérer rivaliser un jour avec leur compétence. On s'attend à ce qu'une décoration soit attribuée aux deux agents en juste reconnaissance de leurs services.



– Ne vous l'avais-je pas dit ? s'écria Sherlock Holmes en riant aux éclats. Voilà tout le résultat de notre Étude en rouge : nous avons décroché pour ces messieurs une décoration !

– Peu importe ! répondis-je. Tout est consigné dans mes notes, et le public jugera. Pour l'instant, contentez-vous de la bonne conscience que vous donne votre réussite, tel le pauvre romain :

Qu'importe leur sifflet quand, enchanté, je contemple
Le spectacle, chez moi, des trésors de mon coffre !

FIN

[Le signe des quatre](#)

[Chapitre I – La déduction est une science](#)

Sherlock Holmes prit la bouteille au coin de la cheminée puis sortit la seringue hypodermique de son étui de cuir. Ses longs doigts pâles et nerveux préparèrent l'aiguille avant de relever la manche gauche de sa chemise. Un instant son regard pensif s'arrêta sur le réseau veineux de l'avant-bras criblé d'innombrables traces de piqûres. Puis il y enfonça l'aiguille avec précision, injecta le liquide, et se cala dans le fauteuil de velours en poussant un long soupir de satisfaction.

Depuis plusieurs mois j'assistais à cette séance qui se renouvelait trois fois par jour, mais je ne m'y habituais toujours pas. Au contraire, ce spectacle m'irritait chaque jour davantage, et la nuit ma conscience me reprochait de n'avoir pas eu le courage de protester. Combien de fois ne

m'étais-je pas juré de délivrer mon âme et de dire ce que j'avais à dire ! Mais l'attitude nonchalante et réservée de mon compagnon faisait de lui le dernier homme avec lequel on pût se permettre une certaine indiscretion. Je connaissais ses dons exceptionnels et ses qualités peu communes qui m'en imposaient : à le contrarier, je me serais senti timide et maladroit.

Pourtant, cet après-midi-là, je ne pus me contenir. Était-ce la bouteille du Beaune que nous avions bue à déjeuner ? Était-ce sa manière provocante qui accentua mon exaspération ? En tout cas, il me fallut parler.

« Aujourd'hui, lui demandai-je, morphine ou cocaïne ? »

Ses yeux quittèrent languissamment le vieux livre imprimé en caractères gothiques qu'il tenait ouvert.

« Cocaïne, dit-il, une solution à sept pour cent. Vous plairait-il de l'essayer ?

– Non, certainement pas ! répondis-je avec brusquerie. Je ne suis pas encore remis de la campagne d'Afghanistan. Je ne peux pas me permettre de dilapider mes forces. »

Ma véhémence le fit sourire.

« Peut-être avez-vous raison, Watson, dit-il. Peut-être cette drogue a-t-elle une influence néfaste sur mon corps. Mais je la trouve si stimulante pour la clarification de mon esprit, que les effets secondaires me paraissent d'une importance négligeable.

– Mais considérez la chose dans son ensemble ! m'écriai-je avec chaleur. Votre cerveau peut, en effet, connaître une acuité extraordinaire ; mais à quel prix ! C'est un processus pathologique et morbide qui provoque un renouvellement accéléré des tissus, qui peut donc entraîner un affaiblissement permanent. Vous connaissez aussi la noire dépression qui s'ensuit : le jeu en vaut-il la chandelle ? Pourquoi risquer de perdre pour un simple plaisir passer les grands dons qui sont en vous. Souvenez-vous que ce n'est pas seulement l'ami qui parle en ce moment, mais le médecin en partie responsable de votre santé. »

Il ne parut pas offensé. Au contraire, il rassembla les extrémités de ses dix doigts et posa ses coudes sur les bras de son fauteuil comme quelqu'un s'appêtant à savourer une conversation.

« Mon esprit refuse la stagnation, répondit-il ; donnez-moi des problèmes, du travail ! Donnez-moi le cryptogramme le plus abstrait ou l'analyse la plus complexe, et me voilà dans l'atmosphère qui me convient. Alors je puis me passer de stimulants artificiels. Mais je déteste trop la morne routine et l'existence ! Il me faut une exaltation mentale : c'est d'ailleurs pourquoi j'ai choisi cette singulière profession ; ou plutôt, pourquoi je l'ai créée, puisque je suis le seul au monde de mon espèce.

– Le seul détective privé ? dis-je, levant les sourcils.

– Le seul détective privé que l'on vienne consulter, précisa-t-il. En ce qui concerne la détection, la recherche, c'est moi la suprême Cour d'appel. Lorsque Gregson ou Lestrade, ou Athelney Jones donnent leur langue au chat – ce qui devient une habitude chez eux, soit dit en passant – c'est moi qu'ils viennent trouver. J'examine les données en tant qu'expert et j'exprime l'opinion d'un spécialiste. En pareils cas, je ne demande aucune reconnaissance officielle de mon rôle. Mon nom n'apparaît pas dans les journaux. Le travail en lui-même, le plaisir de trouver un champ de manœuvres pour mes dons personnels sont ma plus haute récompense. Vous avez d'ailleurs eu l'occasion de me voir à l'œuvre dans l'affaire de Jefferson Hope.

– En effet. Et jamais rien ne m'a tant frappé. À tel point que j'en ai fait un petit livre, sous le titre quelque peu fantastique de *Une Étude en rouge*. »

Il hocha tristement la tête.

« Je l'ai parcouru, dit-il. Je ne peux honnêtement vous en féliciter. La *détection* est, ou devrait être, une science exacte ; elle devrait donc être constamment traitée avec froideur et sans émotion. Vous avez essayé de la teinter de romantisme, ce qui produit le même effet que si vous introduisiez une histoire d'amour ou un enlèvement dans la cinquième proposition d'Euclide.

– Mais l'élément romantique existait objectivement ! m'écriai-je. Je ne pouvais accommoder les faits à ma guise.

– En pareil cas, certains faits doivent être supprimés ou, tout au moins, rapportés avec un sens équitable des proportions. La seule chose qui méritait d'être mentionnée dans cette affaire, était le curieux raisonnement analytique remontant des effets aux causes, grâce à quoi je suis parvenu à la démêler. »

J'étais agacé, irrité par cette critique ; n'avais-je pas travaillé spécialement pour lui plaire ? Son orgueil semblait regretter que chaque ligne de mon petit livre n'eût pas été consacrée uniquement à ses faits et gestes... Plus qu'une fois, durant les années passées avec lui à Baker Street, j'avais observé qu'une légère vanité perçait sous l'attitude tranquille et didactique de mon compagnon. Je ne répliquai rien, et m'occupai de ma jambe blessée. Une balle Jezail l'avait traversée quelque temps auparavant, et bien que je ne fusse pas empêché de marcher, je souffrais à chaque changement du temps.

« Ma clientèle s'est récemment étendue aux pays du continent, reprit Holmes en bourrant sa vieille pipe de bruyère. La semaine dernière François le Villard est venu me consulter. C'est un homme d'une certaine notoriété dans la Police Judiciaire française. Il possède la fine intuition du Celte, mais il lui manque les connaissances étendues qui lui permettraient d'atteindre les sommets de son art. L'affaire concernait un testament et soulevait quelques points intéressants. J'ai pu le renvoyer à deux cas similaires, l'un à Riga en 1857, l'autre à Saint-Louis en 1871 ; cela lui a permis de trouver la solution exacte. Voici la lettre reçue ce matin me remerciant pour l'aide apportée. »

Il me tendait, en parlant, une feuille froissée d'aspect étrange. Je la parcourus ; il s'y trouvait une profusion de superlatifs, de magnifique, de coup de maître, de tour de force, qui attestaient l'ardente admiration du Français.

« Il écrit comme un élève à son maître, dis-je.

– Oh ! l'aide que je lui ai apportée ne méritait pas un tel éloge ! dit Sherlock Holmes d'un ton badin. Il est lui-même très doué ; il possède deux des trois qualités nécessaires au parfait détective : le pouvoir d'observer et celui de déduire. Il ne lui manque que le savoir et cela peut venir avec le temps. Il est en train de traduire en français mes minces essais.

– Vos essais ?

– Oh ! vous ne saviez pas ? s'écria-t-il en riant. Oui, je suis coupable d'avoir écrit plusieurs traités, tous sur des questions techniques, d'ailleurs. Celui-ci, par exemple, « Sur la discrimination entre les différents tabacs ». Cent quarante variétés de cigares, cigarettes, et tabacs y sont énumérées ; des reproductions en couleurs illustrent les différents aspects des cendres. C'est une question qui revient continuellement dans les procès criminels. Des cendres peuvent constituer un indice d'une importance capitale. Si vous pouvez dire, par exemple, que tel meurtre a été commis par un homme fumant un cigare de l'Inde, cela restreint évidemment votre champ de recherches. Pour l'œil exercé, la différence est aussi vaste entre la cendre noire d'un « Trichinopoly » et le blanc duvet du tabac « Bird's Eye », qu'entre un chou et une pomme de terre.

– Vous êtes en effet remarquablement doué pour les petits détails !

– J'apprécie leur importance. Tenez, voici mon essai sur la détection des traces de pas, avec quelques remarques concernant l'utilisation du plâtre de Paris pour préserver les empreintes... Un curieux petit ouvrage, celui-là aussi ! Il traite de l'influence des métiers sur la forme des mains, avec gravures à l'appui, représentant des mains de couvreurs, de marins, de bûcherons, de typographes, de tisserands, et de tailleurs de diamants. C'est d'un grand intérêt pratique pour le détective scientifique surtout pour découvrir les antécédents d'un criminel et dans les cas de corps non identifiés. Mais je vous ennuie avec mes balivernes !

– Point du tout ! répondis-je sincèrement. Cela m'intéresse beaucoup ; surtout depuis que j'ai eu l'occasion de vous voir mettre vos balivernes en application. Mais vous parliez, il y a un instant, d'observation et de déduction. Il me semble que l'un implique forcément l'autre, au moins en partie.

– Bah, à peine ! dit-il en s'adossant confortablement dans son fauteuil, tandis que de sa pipe s'élevaient d'épaisses volutes bleues. Ainsi, l'observation m'indique que vous vous êtes rendu à la poste de Wigmore Street ce matin ; mais c'est par déduction que je sais que vous avez envoyé un télégramme.

– Exact ! m'écriai-je. Correct sur les deux points ! Mais j'avoue ne pas voir comment vous y êtes parvenu. Je me suis décidé soudainement et je n'en ai parlé à quiconque.

– C’est la simplicité même ! remarqua-t-il en riant doucement de ma surprise. Si absurdement simple qu’une explication paraît superflue. Pourtant, cet exemple peut servir à définir les limites de l’observation et de la déduction. Ainsi, j’observe des traces de boue rougeâtre à votre chaussure. Or, juste en face de la poste de Wigmore Street, la chaussée vient d’être défaits ; de la terre s’y trouve répandue de telle sorte qu’il est difficile de ne pas marcher dedans pour entrer dans le bureau. Enfin, cette terre est de cette singulière teinte rougeâtre qui, autant que je sache, ne se trouve nulle part ailleurs dans le voisinage. Tout ceci est observation. Le reste est déduction.

– Comment, alors, avez-vous déduit le télégramme ?

– Voyons, je savais pertinemment que vous n’aviez pas écrit de lettre puisque toute la matinée je suis resté assis en face de vous. Je puis voir également sur votre bureau un lot de timbres et un épais paquet de cartes postales. Pourquoi seriez-vous donc allé à la poste, sinon pour envoyer un télégramme ? Éliminez tous les autres mobiles, celui qui reste doit être le bon.

– C’est le cas cette fois-ci, répondis-je après un moment de réflexion. La chose est, comme vous dites, extrêmement simple... Me prendriez-vous cependant pour un impertinent si je soumettais vos théories à un examen plus sévère ?

– Au contraire, répondit-il. Cela m’empêchera de prendre une deuxième dose de cocaïne. Je serais enchanté de me pencher sur un problème que vous me soumettriez.

– Je vous ai entendu dire qu’il est difficile de se servir quotidiennement d’un objet sans que la personnalité de son possesseur y laisse des indices qu’un observateur exercé puisse lire. Or, j’ai acquis depuis peu une montre de poche. Auriez-vous la bonté de me donner votre opinion quant aux habitudes ou à la personnalité de son ancien propriétaire ? »

Je lui tendis la montre non sans malice : l’examen, je le savais, allait se révéler impossible, et le caquet de mon compagnon s’en trouverait rabattu. Il soupesa l’objet, scruta attentivement le cadran, ouvrit le boîtier et examina le mouvement d’abord à l’œil nu, puis avec une loupe. J’eus du mal à retenir un sourire devant son visage déconfit lorsqu’il referma la montre et me la rendit.

« Il n’y a que peu d’indices, remarqua-t-il. La montre ayant été récemment nettoyée, je suis privé des traces les plus évocatrices.

– C’est exact ! répondis-je. Elle a été nettoyée avant de m’être remise. »

En moi-même, j’accusai mon compagnon de présenter une excuse boiteuse pour couvrir sa défaite. Quels indices pensait-il tirer d’une montre non nettoyée ?

« Bien que peu satisfaisante, mon enquête n’a pas été entièrement négative, observa-t-il, en fixant le plafond d’un regard terne et lointain. Si je ne me trompe, cette montre appartenait à votre frère aîné qui l’hérita de votre père.

– Ce sont sans doute les initiales H. W. gravées au dos du boîtier qui vous suggèrent cette explication ?

– Parfaitement. Le W. indique votre nom de famille. La montre date de près de cinquante ans ; les initiales sont aussi vieilles que la montre qui fut donc fabriquée pour la génération précédente. Les bijoux sont généralement donnés au fils aîné, lequel porte généralement de nom de son père. Or, votre père, si je me souviens bien, est décédé depuis plusieurs années. Il s’ensuit que la montre était entre les mains de votre frère aîné.

– Jusqu’ici, c’est vrai ! dis-je. Avez-vous trouvé autre chose ?

– C’était un homme négligent et désordonné ; oui, fort négligent. Il avait de bons atouts au départ, mais il les gaspilla. Il vécut dans une pauvreté coupée de courtes périodes de prospérité ; et il est mort après s’être adonné à la boisson. Voilà tout ce que j’ai pu trouver. »

L’amertume déborda de mon cœur. Je bondis de mon fauteuil et arpentai furieusement la pièce malgré ma jambe blessée.

« C’est indigne de vous, Holmes ! m’écriai-je. Je ne vous aurais jamais cru capable d’une telle bassesse ! Vous vous êtes renseigné sur la vie de mon malheureux frère : et vous essayez de me faire croire que vous avez déduit ces renseignements par je ne sais quel moyen de fantaisie.

« Ne vous attendez pas à ce que je croie que vous avez lu tout ceci dans une vieille montre ! C’est un procédé peu charitable qui, pour tout dire, frôle le charlatanisme.

– Mon cher docteur, je vous prie d’accepter mes excuses, dit-il gentiment. Voyant l’affaire comme un problème abstrait, j’ai oublié combien cela vous touchait de près et pouvait vous être pénible. Je vous assure, Watson, que j’ignorais tout de votre frère et jusqu’à son existence avant d’examiner cette montre.

– Alors, comment, au nom du Ciel, ces choses-là vous furent-elles révélées ? Tout est vrai, jusqu’au plus petit détail.

– Ah ! c’est de la chance ! Je ne pouvais dire que ce qui me paraissait le plus probable. Je ne m’attendais pas à être si exact.

– Ce n’était pas, simplement, un exercice de devinettes ?

– Non, non ; jamais je ne devine. C’est une habitude détestable, qui détruit la faculté de raisonner. Ce qui vous semble étrange l’est seulement parce que vous ne suivez pas mon raisonnement et n’observez pas les petits faits desquels on peut tirer de grandes déductions. Par exemple, j’ai commencé par dire que votre frère était négligent. Observez donc la partie inférieure du boîtier et vous remarquerez qu’il est non seulement légèrement cabossé en deux endroits, mais également couvert d’éraflures ; celles-ci ont été faites par d’autres objets : des clefs ou des pièces de monnaie qu’il mettait dans la même poche. Ce n’est sûrement pas un tour de force que de déduire la négligence chez un homme qui traite d’une manière aussi cavalière

une montre de cinquante guinées. Ce n'est pas non plus un raisonnement génial qui me fait dire qu'un héritage comportant un objet d'une telle valeur a dû être substantiel. »

Je hochai la tête pour montrer que je le suivais.

« D'autre part, les prêteurs sur gages ont l'habitude en Angleterre de graver sur la montre, avec la pointe d'une épingle, le numéro du reçu délivré lors de la mise en gage de l'objet. C'est plus pratique qu'une étiquette qui risque d'être perdue ou transportée sur un autre article. Or, il n'y a pas moins de quatre numéros de cette sorte à l'intérieur du boîtier ; ma loupe les montre distinctement. D'où une première déduction : votre frère était souvent dans la gêne. Deuxième déduction : il connaissait des périodes de prospérité faute desquelles il n'aurait pu retirer sa montre. Enfin, je vous demande de regarder dans le couvercle intérieur l'orifice où s'introduit la clef du remontoir. Un homme sobre ne l'aurait pas rayé ainsi ! En revanche, toutes les montres des alcooliques portent les marques de mains pas trop sûres d'elles-mêmes pour remonter le mécanisme. Que reste-t-il donc de mystérieux dans mes explications ?

– Tout est clair comme le jour, répondis-je. Je regrette d'avoir été injuste à votre égard. J'aurais dû témoigner d'une plus grande foi en vos capacités. Puis-je vous demander si vous avez une affaire sur le chantier en ce moment ?

– Non. D'où la cocaïne. Je ne puis vivre sans faire travailler mon cerveau. Y a-t-il une autre activité valable dans la vie ? Approchez-vous de la fenêtre, ici. Le monde a-t-il jamais été aussi lugubre, médiocre et ennuyeux ? Regardez ce brouillard jaunâtre qui s'étale le long de la rue et qui s'écrase inutilement contre ces mornes maisons ! Quoi de plus cafardeux et de plus prosaïque ? Dites-moi donc, docteur, à quoi peuvent servir des facultés qui restent sans utilisation ? Le crime est banal, la vie est banale, et seules les qualités banales trouvent à s'exercer ici-bas. »

J'ouvris la bouche pour répondre à cette tirade, lorsqu'on frappa à la porte ; notre logeuse entra, apportant une carte sur le plateau de cuivre.

« C'est une jeune femme qui désire vous voir, dit-elle à mon compagnon.

- Mlle Mary Morstan, lut-il. Hum ! Je n'ai aucun souvenir de ce nom. Voulez-vous introduire cette personne, madame Hudson ? Ne partez pas, docteur ; je préférerais que vous assistiez à l'entrevue. »

Chapitre II – Présentation de l'affaire

Mademoiselle Morstan pénétra dans la pièce d'un pas décidé. C'était une jeune femme blonde, petite et délicate. Sa mise simple et modeste, bien que d'un goût parfait, suggérait des moyens limités. La robe, sans ornements ni bijoux, était d'un beige sombre tirant sur le gris. Elle était coiffée d'un petit turban, de la même couleur blanche sur le côté. Sa beauté ne consistait pas dans la régularité des traits, ni dans l'éclat du teint ; elle résidait plutôt dans une expression ouverte et douce, dans deux grands yeux bleus sensibles et profonds. Mon expérience des femmes, qui s'étend à plusieurs pays des trois continents, ne m'avait jamais montré un visage exprimant mieux le raffinement du cœur.

Elle prit place sur le siège que Sherlock Holmes lui avança. Je remarquai aussitôt le tremblement de sa bouche et la crispation de ses mains ; tous les signes d'une agitation intérieure intense étaient réunis.

« Je viens à vous, monsieur Holmes, dit-elle, parce que vous avez aidé Mme Cecil Forrester pour qui je travaille, à démêler une petite complication domestique. Elle a été très impressionnée par votre talent et votre obligeance.

– Mme Cecil Forrester ? répéta-t-il pensivement. Oui, je crois lui avoir rendu un petit service. C'était pourtant, si je m'en souviens bien, une affaire très simple.

– Ce n'est pas son avis. Mais en tout cas, vous n'en direz pas autant de mon histoire. Je puis difficilement en imaginer une plus étrange, plus complètement inexplicable. »

Holmes se frotta les mains. Ses yeux brillèrent. Il pencha en avant dans son fauteuil son profil d'oiseau de proie, et ses traits fortement dessinés exprimèrent soudain une extraordinaire concentration.

« Exposez votre cas », dit-il.

Il avait pris le ton d'un homme d'affaires. Ma position était embarrassante et je me levai :

« Vous m'excuserez, j'en suis sûr ! »

À ma grande surprise, la jeune femme me retint d'un geste de sa main gantée :

« Si votre ami avait l'amabilité de rester, dit-elle, il pourrait me rendre un grand service. »

Je n'eus plus qu'à me rasseoir.

« Voici brièvement les faits, continua-t-elle. Mon père était officier aux Indes ; il m'envoya en Angleterre quand je n'étais encore qu'une enfant. Ma mère était morte et je n'avais aucun parent ici. Je fus donc placée dans une pension, d'ailleurs excellente, à Édimbourg, et j'y demurai

jusqu'à dix-sept ans. En 1878, mon père, alors capitaine de son régiment, obtint un congé de douze mois et revint ici. Il m'adressa un télégramme de Londres annonçant qu'il était bien arrivé et qu'il m'attendait immédiatement à l'hôtel Langham. Son message était plein de tendresse. En arrivant à Londres, je me rendis à Langham ; je fus informée que le capitaine Morstan était bien descendu ici, mais qu'il était sorti la veille au soir et qu'il n'était pas encore revenu. J'attendis tout le jour, en vain. À la nuit, sur les conseils du directeur de l'hôtel, j'informai la police. Le lendemain matin, une annonce à ce sujet paraissait dans tous les journaux. Nos recherches furent sans résultat ; et depuis ce jour je n'eus plus aucune nouvelle de mon malheureux père. Il revenait en Angleterre le cœur riche d'espoir pour trouver un peu de paix et de réconfort, et au lieu de cela... »

Elle porta la main à la gorge, et un sanglot étrangla sa phrase.

« La date ? demanda Holmes, en ouvrant son carnet.

– Il disparut le 3 décembre 1878, voici presque dix ans.

– Ses bagages ?

– Étaient restés à l'hôtel. Mais ils ne contenaient aucun indice ; des vêtements, des livres, et un grand nombre de curiosités des îles Andaman. Il avait été officier de la garnison en charge des criminels relégués là-bas.

– Avait-il quelque ami en ville ?

– Un seul, que je sache : le major Sholto, du même régiment, le 34^e d'infanterie de Bombay. Le major avait pris sa retraite un peu auparavant et il vivait à Upper Norwood. Nous l'avons joint, bien entendu ; mais il ignorait même que son ami était en Angleterre.

– Singulière affaire ! remarqua Holmes.

– Je ne vous ai pas encore raconté la partie la plus déroutante. Il y a six ans, le 4 mai 1882, pour être exacte, une annonce parut dans le *Times*, demandant l'adresse de Mlle Mary Morstan et déclarant qu'elle aurait avantage à se faire connaître. Il n'y avait ni nom, ni adresse. Je venais d'entrer, alors, comme gouvernante dans la famille de Mme Cecil Forrester. Sur les conseils de cette dame, je fis publier mon adresse dans les annonces. Le même jour, je recevais par la poste un petit écrin en carton contenant une très grosse perle du plus bel orient ; rien d'autre. Depuis ce jour, j'ai reçu chaque année à la même date, un colis contenant une perle semblable, et sans aucune indication de l'expéditeur. J'ai consulté un expert : ces perles sont d'une espèce rare, et d'une valeur considérable. Jugez vous-même si elles sont belles ! »

Elle ouvrit une boîte plate, et nous présenta six perles : les plus pures que j'aie jamais vues.

« Votre récit est très intéressant, dit Sherlock Holmes. Y a-t-il eu autre chose ?

– Oui. Pas plus tard qu’aujourd’hui. C’est pourquoi je suis venue à vous. J’ai reçu une lettre ce matin. La voici.

– Merci, dit Holmes. L’enveloppe aussi, s’il vous plaît. Estampille de la poste : Londres, secteur Sud-Ouest. Date : 7 juillet. Hum ! La marque d’un pouce dans le coin ; probablement celui du facteur. Enveloppe à six pence le paquet. Papier à lettres luxueux. Pas d’adresse. « *Soyez ce soir à sept heures au Lyceum Theater, près du troisième pilier en sortant à partir de la gauche. Si vous n’avez pas confiance convoquez deux amis. Vous êtes victime d’une injustice qui sera réparée. N’amenez pas la police. Si vous le faisiez, tout échouerait. Votre ami inconnu.* » « Eh bien, voilà un très joli petit mystère ! Qu’avez-vous l’intention de faire, mademoiselle Morstan ?

– C’est exactement la question que je voulais vous poser.

– Dans ce cas, nous irons certainement au rendez-vous ; vous, moi, et... oui, bien entendu, le docteur Watson. Votre correspondant permet deux amis ; le docteur est exactement l’homme qu’il faut. Nous avons déjà travaillé ensemble.

– Mais voudra-t-il venir ? demanda-t-elle d’une voix pressante.

– Je serai fier et heureux, dis-je avec ferveur, si je puis vous être de quelque utilité.

– Vous êtes très aimables tous les deux ! répondit-elle. Je mène une vie retirée, et je n’ai pas d’amis à qui je puisse faire appel. Je pense que nous aurons le temps si je reviens ici à six heures ?

– Pas plus tard, dit Holmes. Une autre question, si vous permettez. L’écriture sur cette enveloppe est-elle la même que celle que vous avez vue sur les boîtes contenant les perles ?

– Je les ai ici, répondit-elle, en montrant une demi-douzaine de morceaux de papier.

– Vous êtes une cliente exemplaire ; vous savez intuitivement ce qui est important. Voyons, maintenant. »

Étalant les papiers sur la table, il les compara d’un regard vif et pénétrant.

« L’écriture est déguisée, sauf sur la lettre, mais l’auteur est certainement une seule et même personne, dit-il. Regardez comment l’e grec réapparaît à la moindre inattention ; et la courbure particulière de l’s final ! Je ne voudrais surtout pas vous donner de faux espoirs, mademoiselle Morstan, mais y a-t-il une ressemblance quelconque entre cette écriture et celle de votre père ?

– Aucune. Elles sont très différentes.

– Je m’attendais à cette réponse. Eh bien, à ce soir six heures, donc ! Permettez-moi de garder ces papiers. Il n’est que trois heures et demie et je peux en avoir besoin avant votre retour. Au revoir !

– Au revoir », répondit la jeune femme.

Reprenant sa boîte de perles, elle gratifia chacun de nous d'un charmant sourire et se retira rapidement.

Je la regardai par la fenêtre marcher dans la rue d'un pas vif, jusqu'à ce que le turban gris et la plume blanche se fondissent dans la foule.

« Quelle séduisante jeune femme ! » m'écriai-je en me retournant vers mon compagnon.

Il avait rallumé sa pipe et s'était renfoncé dans son fauteuil, les yeux fermés.

« Vraiment ? dit-il languissamment. Je n'avais pas remarqué.

– Vous êtes un véritable automate ! dis-je. Une machine à raisonner. Je vous trouve parfois radicalement inhumain. »

Il sourit pour répliquer :

« Il est essentiel que je ne me laisse pas influencer par des qualités personnelles. Un client n'est pour moi que l'élément d'un problème. L'émotivité contrarie le raisonnement clair et le jugement sain. La femme la plus séduisante que j'aie connue, fut pendue parce qu'elle avait empoisonné trois petits enfants afin de toucher l'assurance vie contractée sur leurs têtes. D'autre part, l'homme le plus antipathique de mes relations est un philanthrope qui a dépensé près de 250 000 livres pour les pauvres.

– Dans ce cas particulier, cependant...

– Je ne fais jamais d'exception. L'expression INFIRME la règle. Avez-vous jamais eu l'occasion d'étudier le caractère de quelqu'un à travers son écriture ? Que pensez-vous de celle-ci ?

– Elle est lisible et régulière, répondis-je. Celle d'un homme habitué aux affaires, et doué d'une certaine force de caractère. »

Holmes secoua la tête.

« Regardez les lettres à bouche : elles se différencient à peine du reste. Ce d pourrait être un a, et ce l un e. Les hommes de caractère différencient toujours les lettres à bouche, aussi mal qu'ils écrivent. Les k vacillent un peu, et les majuscules dénotent une certaine vanité... Bien ! Maintenant, je vais sortir ; j'ai besoin de quelques renseignements. Laissez-moi vous recommander ce livre, Watson ; il est remarquable. C'est *Le Martyre de l'Homme*, de Winwood Reade. Je serai de retour dans une heure. »

Je pris le volume et m'installai près de la fenêtre, mais mes pensées s'éloignèrent bientôt des audacieuses spéculations de l'écrivain. Je revoyais la jeune femme, son sourire ; j'entendais à

nouveau sa voix flexible et mélodieuse racontant l'étrange mystère qui planait sur sa vie. Si elle avait dix-sept ans au moment de la disparition de son père, elle en avait vingt-sept maintenant : le bel âge ! La jeunesse, encore éclatante, et dépouillée de son égoïsme, tempérée par l'expérience... Ainsi rêvais-je, assis dans mon fauteuil, jusqu'à ce que des pensées dangereuses me vinsent à l'esprit : alors, je me précipitai à mon bureau et me jetai à corps perdu dans le dernier traité de pathologie. Que me croyais-je donc, moi, simple chirurgien militaire affligé d'une jambe faible et d'un compte en banque encore plus faible, pour me laisser aller à de telles idées ? Cette jeune femme n'était que l'un des éléments, des facteurs du problème. Si mon avenir était sombre, mieux valait le regarder en face, comme un homme, plutôt que de le camoufler sous les fantaisies irréelles de l'imagination.

Chapitre III – En quête d’une solution

Holmes ne revint qu’à cinq heures et demie. Alerté et souriant, il paraissait d’excellente humeur (état d’esprit qui alternait, chez lui, avec des accès de dépression profonde).

« Il n’y a pas grand mystère dans cette affaire ! dit-il en prenant la tasse de thé que je venais de lui verser. Les faits ne semblent admettre qu’une seule explication.

– Quoi ! Vous avez déjà trouvé la solution ?

– Ma foi, ce serait aller trop loin ! J’ai découvert un fait significatif, c’est tout ; mais il est très significatif. Il manque encore les détails. Je viens de trouver en effet, en consultant les archives du *Times*, que le major Sholto, de Upper Norwood, ancien officier du 34^e régiment d’infanterie, est mort le 28 avril 1882.

– Je suis peut-être très obtus, Holmes, mais je ne vois rien de significatif en cela.

– Non ? Vous me surprenez ! Eh bien, veuillez considérer les faits que voici : Le capitaine Morstan disparaît. La seule personne qu’il connaissait à Londres est le major Sholto. Or, celui-ci affirme ignorer la présence du capitaine en Angleterre. Quatre ans plus tard, Sholto meurt. *Dans la semaine qui suit sa mort*, la fille du capitaine Morstan reçoit un présent d’une grande valeur, lequel se répète chaque année. La lettre d’aujourd’hui la décrit comme victime d’une injustice. Or, cette jeune femme a-t-elle subi d’autres préjudices que la disparition de son père ? Et pourquoi les cadeaux commencent-ils immédiatement après la mort de Sholto, sinon parce que son héritier, sachant quelque chose, veut réparer un tort ? À moins que vous n’ayez une autre théorie qui cadre avec tous ces faits !...

– Tout de même, n’est-ce pas une étrange façon de compenser la disparition d’un père ? Et quelle curieuse manière de procéder ! Pourquoi, d’autre part, écrire cette lettre aujourd’hui, plutôt qu’il y a six ans ? Enfin, il est question de réparer une injustice. Comment ? En lui rendant son père ? On ne peut admettre qu’il soit encore vivant. Or, cette jeune femme n’est victime d’aucune autre injustice.

– Il y a des difficultés ! Mais notre expédition de ce soir les aplanira toutes. Ah ! voici un fiacre ; Mlle Morstan est à l’intérieur. Êtes-vous prêt ? Alors, descendons, car il est six heures passées. »

Je pris mon chapeau et ma plus grosse canne. J’observai que Holmes prenait son revolver dans le tiroir et le glissait dans sa poche. Il pensait donc que notre soirée pourrait se compliquer.

Mlle Morstan était enveloppée d’un manteau sombre ; son visage fin était pâle, mais calme. Il aurait fallu qu’elle fût plus qu’une femme pour ne pas éprouver un malaise devant l’étrange expédition dans laquelle nous nous embarquions. Cependant elle était très maîtresse d’elle-même, à en juger par les claires réponses qu’elle fit aux questions que Holmes lui posa.

« Dans ses lettres, papa parlait beaucoup du major Sholto, dit-elle. Ils devaient être amis intimes. Ils s'étaient sans doute trouvés très souvent ensemble puisqu'ils commandaient les troupes des îles Andaman. Pendant que j'y pense, un étrange document a été trouvé dans le bureau de papa. Personne n'a pu le comprendre. Je ne pense pas qu'il soit de la moindre importance, mais peut-être aimeriez-vous en prendre connaissance. Le voici. »

Holmes déplia soigneusement la feuille de papier et la lissa sur son genou. Puis il l'examina à l'aide de sa loupe.

« Le papier a été fabriqué aux Indes, remarqua-t-il. Il fut, à un moment, épinglé à une planche. Le schéma dessiné semble être le plan d'une partie d'un grand bâtiment pourvu de nombreuses entrées, couloirs et corridors. Une petite croix a été tracée à l'encre rouge ; au-dessus d'elle, il y a : *3, 37 à partir de la gauche* » écrit au crayon. Dans le coin gauche, un curieux hiéroglyphe ressemblant à quatre croix alignées à se toucher. À côté, en lettres malhabiles et grossières, il est écrit : *“Le Signe des Quatre. Jonathan Small, Mahomet Singh, Abdullah Khan, Dost Akbar.”*

« Non, j'avoue ne pas voir comment ce document pourrait se rattacher à notre affaire. Mais il est certainement important ; il a été soigneusement rangé dans un portefeuille, car le verso est aussi propre que le recto.

– Je l'ai en effet trouvé dans son portefeuille.

– Gardez-le précieusement, mademoiselle Morstan ; il pourrait nous servir. Je commence à me demander si cette affaire n'est pas plus profonde et subtile que je ne l'avais d'abord supposé. Il me faut reconsidérer mes idées. »

Il se rencogna dans le siège de la voiture. À son front plissé et à son regard absent, je devinai qu'il réfléchissait intensément. Mlle Morstan et moi conversâmes à mi-voix sur notre présente expédition et ses résultats possibles, mais Holmes se cantonna dans une réserve impénétrable jusqu'à la fin du voyage.

Nous étions en septembre ; la soirée s'annonçait aussi lugubre que le jour. Un brouillard dense et humide imprégnait la grande ville. Des nuages couleur de boue se traînaient misérablement au-dessus des rues bourbeuses. Le long du Strand, les lampadaires n'étaient plus que des points de lumière diffuse et détremée, jetant une faible lueur circulaire sur le pavé gluant. Les lumières jaunes des vitrines éclairaient par places l'atmosphère moite. Il y avait, me semblait-il, quelque chose de fantastique et d'étrange dans cette procession sans fin de visages surgissant un instant pour disparaître ensuite : visages tristes ou heureux, hagards ou satisfaits. Glissant de la morne obscurité à la lumière pour retomber bientôt dans les ténèbres, ils symbolisaient l'humanité entière. Je ne suis pas généralement impressionnable, mais cette ambiance et les bizarreries de notre entreprise s'allièrent pour me déprimer. L'attitude de Mlle Morstan reflétait la mienne. Holmes, lui, pouvait s'élever au-dessus d'influences semblables. Il tenait son carnet ouvert sur son genou et, s'éclairant de sa lampe de poche, il inscrivait de temps à autre des phrases et des chiffres.

Au Lyceum Theater, la foule se pressait devant les entrées latérales. Le long de la façade, défilait une ligne ininterrompue de fiacres et de voitures particulières qui déchargeaient leur cargaison d'hommes et de femmes en tenue de soirée. À peine étions-nous parvenus au troisième pilier, lieu de notre rendez-vous, qu'un petit homme brun et vif, vêtu en cocher nous accostait.

« Êtes-vous les personnes qui accompagnent Mlle Morstan ? demanda-t-il.

– Je suis mademoiselle Morstan, et ces deux messieurs sont mes amis », dit-elle.

Il leva vers nous un regard étonnamment scrutateur.

« Vous m'excuserez, mademoiselle, dit-il d'un ton plutôt rogue, mais il faut que vous me donniez votre parole d'honneur qu'aucun de ces messieurs n'est un policier.

– Je vous en donne ma parole », répondit-elle.

Il émit un sifflement aigu ; un gamin amena une voiture dont il ouvrit la porte. L'homme qui nous avait abordés monta sur le banc du conducteur tandis que nous prenions place à l'intérieur. À peine étions-nous installés que le cocher fouetta ses chevaux et nous entraîna dans les rues brumeuses à une allure folle.

Notre situation était curieuse : nous nous rendions dans un endroit inconnu pour des raisons inconnues. Cependant cette invitation était, ou bien une mystification complète, hypothèse difficile à soutenir, ou bien la preuve que des événements importants se préparaient. Mlle Morstan paraissait plus résolue et plus décidée que jamais. J'entrepris de la distraire par le récit de certaines de mes aventures en Afghanistan. Mais, à dire vrai, j'étais moi-même si curieux de notre destination, que mes histoires s'embrouillèrent quelque peu. Aujourd'hui encore elle affirme que je lui ai raconté une émouvante anecdote, selon laquelle la gueule d'un fusil ayant surgi à l'intérieur de ma tente au milieu de la nuit, j'aurais empoigné un fusil de chasse et tiré en cette direction. En tout cas, notre itinéraire m'intéressait plus que ces vieilles histoires. J'avais suivi au début la direction dans laquelle nous allions ; mais, bientôt, le brouillard, la vitesse, et ma connaissance limitée de Londres me fit perdre le fil. Je ne sus plus rien, sinon que nous faisons un long trajet. Mais Sherlock Holmes suivait notre route. Il murmurait le nom des quartiers et des rues tortueuses que notre voiture dévalait à grand bruit.

« Rochester Row, dit-il. Maintenant, Vincent Square. Nous arrivons sur la route du pont de Vauxhall. Apparemment, nous nous dirigeons du côté du Surrey. Oui, c'est ce que je pensais. Nous sommes sur le pont, à présent. Vous pouvez apercevoir les reflets du fleuve. »

Nous pûmes distinguer, en effet, une partie de la Tamise dans laquelle les lampadaires miroitaient faiblement. Mais déjà notre véhicule s'engageait de l'autre côté dans un labyrinthe de rues.

« Wandsworth Road, dit mon compagnon. Priory Road. Larkhall Lane. Stockwell Place. Robert Street. Coldharbour Lane. Notre enquête ne semble pas nous mener vers un quartier bien élégant... »

Il est vrai que l'aspect des rues n'était pas encourageant. La monotonie des maisons de briques n'était coupée, çà et là, que par les cafés situés aux croisements. Puis apparurent des villas à deux étages, chacune possédant son jardin miniature. Et ce fut à nouveau l'interminable alignement de bâtiments neufs et criards qui ressemblaient à des tentacules monstrueux que la ville géante aurait lancés dans la campagne environnante. Notre voiture stoppa enfin à la troisième maison d'une rue nouvellement percée. Les autres immeubles paraissaient inhabités. Celui devant lequel nous nous étions arrêtés était aussi sombre que les autres, mais une faible lueur brillait à la fenêtre de la cuisine. Dès que l'on frappa, la porte fut ouverte par un serviteur hindou nanti d'un turban jaune et d'amples vêtements blancs serrés à la taille par une ceinture également jaune. Il y avait quelque chose d'incongru dans cette apparition orientale qui s'encadrait dans la porte d'une banale maison de banlieue.

« Le sahib vous attend ! » dit-il.

Au même moment, une voix pointue et criarde s'éleva de l'intérieur.

« Faites-les entrer, khitmutgar ! cria-t-elle. Introduis-les ici tout de suite ! »

Chapitre IV – Le récit de l'homme chauve

Nous suivîmes l'Hindou le long d'un couloir sordide, mal éclairé et encore plus mal meublé ; au bout il ouvrit une porte sur la droite. L'éclat d'une lampe jaune nous accueillit. Au milieu de cette clarté soudaine se tenait un petit homme au crâne immense, nu, étincelant : une couronne de cheveux roux autour de la tête évoquait irrésistiblement le sommet d'une montagne surgissant d'entre une forêt de sapins. L'homme, debout, tordait nerveusement ses mains. Les traits de son visage s'altéraient sans cesse et l'expression de sa physionomie passait du sourire à la maussaderie sans qu'on sût pourquoi. En outre, il était affligé d'une lèvre inférieure pendante qui laissait voir une rangée de dents jaunes et mal plantées ; il tentait de les dissimuler en promenant constamment sa main sur la partie inférieure de son visage. Il paraissait jeune, malgré sa calvitie : de fait, il venait d'avoir trente ans.

« Je suis votre serviteur, mademoiselle Morstan ! répétait-il de sa voix pointue. Votre serviteur, messieurs ! Je vous prie d'entrer dans mon petit sanctuaire. Il n'est pas grand, mademoiselle, mais je l'ai aménagé selon mon goût : une oasis de beauté dans le criant désert du Sud de Londres. »

Nous fûmes tous abasourdis par l'aspect de la pièce dans laquelle il nous conviait. Elle paraissait aussi déplacée dans cette triste maison qu'un diamant de l'eau la plus pure sur une monture de cuivre. Les murs étaient ornés de tapisseries et de rideaux d'un coloris et d'un travail incomparables ; ici et là, on les avait écartés pour mieux faire ressortir un vase oriental ou quelque peinture richement encadrée. Le tapis ambre et noir était si doux, si épais, que le pied s'y enfonçait avec plaisir comme dans un lit de mousse. Deux grandes peaux de tigre ajoutaient à l'impression de splendeur orientale. Un gros narghileh, posé sur un plateau, ne déparait pas l'ensemble. Suspendu au milieu de la pièce par un fil d'or presque invisible, un brûle-parfum en forme de colombe répandait une odeur subtile et pénétrante.

Le petit homme se présenta en sautillant :

« M. Thaddeus Sholto ; tel est mon nom. Vous êtes Mlle Morstan, bien entendu ? Et ces messieurs... ?

– Voici M. Sherlock Holmes et le docteur Watson.

– Un médecin, eh ? s'écria-t-il, très excité. Avez-vous votre stéthoscope ? Pourrais-je vous demander... ? Auriez-vous l'obligeance... ? J'ai des doutes sérieux quant au bon fonctionnement de ma valvule mitrale, et si ce n'était trop abuser... ? Je crois pouvoir compter sur l'aorte, mais j'aimerais beaucoup avoir votre opinion sur la mitrale. »

J'auscultai son cœur comme il me le demandait, mais je ne trouvai rien d'anormal, sauf qu'il souffrait d'une peur incontrôlable : il tremblait d'ailleurs de la tête aux pieds.

« Tout semble normal, dis-je. Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter.

– Vous voudrez bien excuser mon anxiété, mademoiselle Morstan, remarqua-t-il légèrement. Je suis de santé fragile, et depuis longtemps cette valvule me préoccupait. Je suis enchanté d'apprendre que c'était à tort. Si votre père, mademoiselle, n'avait fatigué son cœur à l'excès, il pourrait être encore vivant aujourd'hui. »

J'aurais voulu le gifler. J'étais indigné par cette façon grossière et nonchalante de parler d'un sujet aussi pénible. Mlle Morstan s'assit ; une pâleur extrême l'envahit ; ses lèvres devinrent blanches.

« Au fond de moi, je savais qu'il était mort ! murmura-t-elle.

– Je peux vous donner tous les détails, dit-il. Mieux, je puis vous faire justice. Et je le ferai, quoi qu'en dise mon frère Bartholomew. Je suis très heureux de la présence de vos amis ici. Non seulement parce qu'ils calment votre appréhension, mais aussi parce qu'ils seront témoins de ce que je vais dire et faire. Nous quatre pouvons affronter mon frère Bartholomew. Mais n'y mêlons pas des étrangers ; ni police, ni d'autres fonctionnaires ! S'il n'y a pas d'intervention intempestive, nous parviendrons à tout arranger d'une manière satisfaisante. Rien n'ennuierait plus mon frère Bartholomew que de la publicité autour de cette affaire. »

Il s'assit sur un pouf et ses yeux bleus, fables et larmoyants, nous interrogèrent.

« En ce qui me concerne, ce que vous direz n'ira pas plus loin », fit Holmes.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

« Voilà qui est bien ! dit l'homme. Très bien ! Puis-je vous offrir un verre de chianti, mademoiselle Morstan ? Ou de tokay ? Je n'ai pas d'autre vin. Ouvrirai-je une bouteille ? Non ? J'espère alors que la fumée ne vous incommode pas ? Le tabac d'Orient dégage une odeur balsamique. Je suis un peu nerveux, voyez-vous, et le narghileh est pour moi un calmant souverain. »

Il approcha une bougie et bientôt la fumée passa en bulles joyeuses à travers l'eau de rose. Assis en demi-cercle, tête en avant, le menton reposant sur les mains, nous regardions tous trois le petit homme à l'immense crâne luisant, qui nous faisait face en tirant sur sa pipe d'un air mal assuré.

« Après avoir décidé d'entrer en relation directe avec vous, dit-il, j'ai hésité à vous donner mon adresse. Je craignais que, ne tenant pas compte de ma demande, vous n'amenez avec vous des gens déplaisants. Je me suis donc permis de vous donner un rendez-vous de telle manière que Williams puisse d'abord vous voir. J'ai complètement confiance en cet homme. Je lui avais d'ailleurs recommandé de ne pas vous amener au cas où vous lui sembleriez suspects. Vous me pardonnerez ces précautions, mais je mène une vie quelque peu retirée. De plus, rien n'est plus répugnant à ma sensibilité – que je pourrais qualifier de raffinée – qu'un policier. J'ai une tendance naturelle à éviter toute forme de matérialisme grossier ; et c'est rarement que j'entre en contact avec la vulgarité de la foule. Je vis, comme vous pouvez le constater, dans une ambiance élégante. Je pourrais m'appeler un protecteur des Arts. C'est ma faiblesse. Ce paysage est un

Corot authentique. Un expert pourrait peut-être formuler quelque réserve en ce qui concerne ce Salvator Rosa ; mais ce Bouguereau, en revanche, n'offre pas matière à discussion. J'ai un penchant marqué pour la récente École française, je l'avoue.

– Vous m'excuserez, monsieur Sholto, dit Mlle Morstan, mais je suis ici, sur votre demande, pour entendre quelque chose que vous désirez me dire. Il est déjà très tard, et j'aimerais que l'entrevue soit aussi courte que possible.

– Même si tout va bien, ce sera long ! répondit-il. Il nous faudra certainement aller à Norwood pour voir mon frère Bartholomew. Nous essaierons tous de lui faire entendre raison. Il est très en colère contre moi parce que j'ai fait ce qui me semblait juste. Nous nous sommes presque querellés la nuit dernière. Vous ne pouvez imaginer comme il est terrible lorsqu'il est en colère.

– S'il nous faut aller à Norwood, nous ferions peut-être aussi bien de partir tout de suite ? » hasardai-je.

Il rit au point d'en faire rougir ses oreilles.

« Ce n'est pas possible ! s'écria-t-il. Je ne sais comment il réagirait si je vous amenais d'une façon aussi impromptue. Non, je dois d'abord expliquer nos positions respectives. Et tout d'abord, il y a plusieurs points que j'ignore moi-même dans cette histoire. Je puis seulement vous exposer les faits tels qu'ils me sont connus.

« Le major John Sholto, qui appartenait à l'armée des Indes, était mon père, comme vous l'avez peut-être deviné. Il prit sa retraite il y a environ onze ans et vint s'installer à Pondichery Lodge, situé dans Upper Norwood. Il avait fait fortune aux Indes ; il en ramena une somme d'argent considérable, une grande collection d'objets rares et précieux, et enfin quelques serviteurs indigènes. Il s'acheta alors une maison et vécut d'une manière luxueuse. Mon frère jumeau Bartholomew et moi étions ses seuls enfants.

« Je me souviens fort bien de la stupéfaction que causa la disparition du capitaine Morstan. Nous lûmes les détails dans les journaux et, sachant qu'il avait été un ami de notre père, nous discutâmes librement le cas en sa présence. D'ailleurs, il prenait part aux spéculations que nous fîmes pour expliquer le mystère. Jamais, l'un ou l'autre, nous n'avons soupçonné qu'il en gardait le secret caché en son cœur. Pourtant, il connaissait, et lui seul au monde, le destin d'Arthur Morstan.

« Ce que nous savions, c'est qu'un mystère, un danger positif, pesait sur notre père. Il avait grand-peur de sortir seul, et il avait engagé comme portiers deux anciens professionnels de la boxe. Williams, qui vous a conduit ce soir, était l'un d'eux. Il fut en son temps champion d'Angleterre des poids légers. Notre père ne voulait pas nous confier le motif de ses craintes, mais il avait une aversion profonde pour les hommes à jambe de bois. À tel point qu'un jour il n'hésita pas à tirer une balle de revolver contre l'un d'eux, qui n'était qu'un inoffensif commis voyageur en quête de commandes. Il nous fallut payer une grosse somme pour étouffer l'affaire. Mon frère et moi avions fini par penser qu'il s'agissait d'une simple lubie. Mais les événements qui suivirent nous firent changer d'avis.

« Au début de 1882, mon père reçut une lettre en provenance des Indes. Il faillit s'évanouir devant son petit déjeuner en la lisant, et de ce jour il dépérit. Nous n'avons jamais découvert le contenu de cette lettre, mais je pus voir, au moment où il en prenait connaissance, qu'elle ne comportait que quelques phrases griffonnées. Depuis des années mon père souffrait d'une dilatation du foie ; son état empira rapidement. Vers la fin avril, nous fûmes informés qu'il était perdu et qu'il désirait nous entretenir une dernière fois.

« Quand nous entrâmes dans sa chambre, il était assis, soutenu par de nombreux oreillers, et il respirait péniblement. Il nous demanda de fermer la porte à clef et de venir chacun d'un côté du lit. Étreignant nos mains, il nous fit un étrange récit. L'émotion autant que la douleur l'interrompaient. Je vais essayer de vous le dire en ses propres termes :

« En ce dernier instant, dit-il, une seule chose me tourmente l'esprit : la manière dont j'ai traité l'orpheline de ce malheureux Morstan. La maudite avarice qui fut mon péché capital a privé cette enfant d'un trésor dont la moitié au moins lui revenait. Et pourtant, je ne l'ai pas utilisé moi-même, tant l'avarice est aveugle et stupide. Le simple fait de posséder m'était si cher que je répugnais à partager, si peu que ce fût. Voyez-vous ce chapelet de perles à côté de ma bouteille de quinine ? Je n'ai pu me résoudre à m'en séparer ! Et pourtant, je l'ai sorti avec le ferme dessein de le lui envoyer. Vous, mes enfants, vous lui donnerez une part équitable du trésor d'Agra. Mais ne lui envoyez rien, pas même le chapelet, avant ma mort. Après tout, bien des hommes plus malades que moi se sont rétablis !

« Je vais vous dire comment Morstan est mort, poursuivit-il. Depuis longtemps il souffrait du cœur, mais il ne l'avait dit à personne. Moi seul étais au courant. Aux Indes, par un concours de circonstances extraordinaires, lui et moi étions entrés en possession d'un trésor considérable. Je le transportai en Angleterre et dès le soir de son arrivée, Morstan vint me réclamer sa part. Il avait marché depuis la gare, et ce fut mon fidèle Lal Chowder, mort depuis, qui l'introduisit. Nous discutâmes de la répartition du trésor, et une violente querelle éclata. Au comble de la fureur, Morstan s'était levé, mais il porta soudain la main au côté ; son visage changea de couleur ; il tomba en arrière ; dans la chute sa tête heurta l'angle du coffre au trésor. Quand je me penchai sur lui, je constatai avec horreur qu'il était mort.

Un long moment je restai immobile dans mon fauteuil, le cerveau vidé, sans savoir quoi faire. Ma première pensée fut, bien sûr, de courir chercher de l'aide. Mais n'avais-je pas toutes les chances d'être accusé de meurtre ? Sa mort était survenue au cours d'une querelle ; et il y avait cette entaille à la tête qu'il s'était faite en tombant : autant de lourdes présomptions contre moi. De plus, une enquête officielle dévoilerait à propos du trésor certains faits que je ne tenais nullement à divulguer. Morstan m'avait dit que personne au monde ne savait qu'il s'était rendu chez moi ; il ne me paraissait pas nécessaire que quiconque l'apprît jamais.

« J'étais en train de remuer tout cela dans ma tête quand, levant les yeux, je vis Lal Chowder dans l'encadrement de la porte. Il entra sans bruit, et ferma à clef derrière lui.

« Ne craignez rien, sahib ! dit-il. Personne n'a besoin de savoir que vous l'avez tué. Allons le cacher au loin. Qui pourrait savoir ?

« – Je ne l’ai pas tué ! »

« Lal Chowder secoua la tête et sourit.

« J’ai entendu, sahib ! dit-il. J’ai entendu la dispute, et j’ai entendu le coup. Mais mes lèvres sont scellées. Tous dorment dans la maison. Emmenons-le au loin. »

« Ces paroles arrachèrent ma décision. Si le plus fidèle de mes serviteurs ne pouvait croire en mon innocence, comment convainrais-je les douze lourdauds d’un jury ? Lal Chowder et moi nous fîmes disparaître le corps cette même nuit. Et quelques jours plus tard, les journaux londoniens s’interrogeaient sur la disparition mystérieuse du capitaine Morstan. Vous comprenez, par mon récit, que sa mort ne saurait m’être imputée. Ma faute réside en ceci : j’ai caché non seulement le corps, mais aussi le trésor dont une part revenait de droit à Morstan ou à ses descendants. Je désire donc que vous fassiez une restitution. Venez tout près. Le trésor est caché dans... »

« À cet instant, l’horreur le défigura : ses yeux s’affolèrent et sa mâchoire tomba.

« Chassez-le ! Au nom du Christ, chassez-le ! » cria-t-il d’une voix que je n’oublierai jamais.

« Nous avons regardé vers la fenêtre sur laquelle son regard s’était fixé. Un visage surgi des ténèbres nous observait. C’était une tête chevelue et barbue dont le regard cruel, sauvage, exprimait une haine ardente. Nous nous précipitâmes vers la fenêtre, mais l’homme avait disparu. Quand nous revînmes vers notre père, son menton s’était affaissé, et son pouls avait cessé de battre.

« Nous fouillâmes le jardin cette nuit-là, mais sans trouver d’autre trace que l’empreinte d’un pied unique dans le lit de fleurs. Sans cette marque, peut-être aurions-nous cru que seule notre imagination avait fait surgir ce visage féroce. Nous eûmes cependant une autre preuve, encore plus flagrante, que des ennemis nous entouraient : le lendemain matin, on trouva ouverte la fenêtre de la chambre de notre père ; placards et tiroirs avaient été fouillés ; et sur la poitrine du mort était fixé un morceau de papier avec ces mots griffonnés : *le Signe des Quatre*. Nous n’avons jamais appris ce que signifiait cette expression, ni qui en était l’auteur. À première vue rien n’avait été dérobé, et pourtant tout avait été mis sens dessus dessous. Mon frère et moi avons fait un rapprochement normal entre ce mystérieux incident et la peur dont notre père souffrit durant sa vie. Mais le mystère pour nous reste entier. »

Le petit homme s’arrêta pour rallumer son narghileh et il fuma quelques instants en silence. Nous étions tous assis, immobiles, sous le coup de ce récit extraordinaire. Durant les brefs instants où la mort de son père avait été décrite, Mlle Morstan était devenue livide et j’avais craint qu’elle ne s’évanouît. Elle s’était cependant reprise après avoir bu un verre d’eau que je lui avais discrètement versé d’une carafe vénitienne à ma portée. Sherlock Holmes s’était renfoncé dans son siège dans une attitude absente, les yeux à peine ouverts. Je ne pus m’empêcher de penser en le regardant, que le matin même, il s’était plaint de la banalité de l’existence ! Là en tout cas, il tenait un problème qui allait mettre sa sagacité à l’épreuve... Le regard de M. Thaddeus Sholto

allait de l'un à l'autre ; manifestement fier de l'effet produit par son histoire, il en reprit le fil, s'interrompant parfois pour tirer une bouffée.

« Mon frère et moi étions fort intéressés, comme vous pouvez l'imaginer, par ce trésor dont notre père avait parlé. Pendant des semaines et des mois nous avons fouillé et retourné chaque parcelle du jardin sans pourtant trouver la cachette. La pensée que le secret était sur ses lèvres quand il mourut nous rendait fous de dépit. Nous pouvions préjuger de la splendeur de ce trésor d'après le chapelet de perles qui en faisait partie. Nous eûmes d'ailleurs une discussion à ce sujet, mon frère et moi. Les perles étaient évidemment d'une grande valeur et Bartholomew ne voulait pas s'en séparer. Il avait hérité, soit dit entre nous, le penchant de mon père vers l'avarice. Il pensait aussi que le chapelet exciterait la curiosité et pourrait nous attirer des ennuis. Tout ce que je pus obtenir de lui fut que je trouverais l'adresse de mlle Morstan et que je lui enverrais une perle à intervalles réguliers, afin qu'elle ne se trouve jamais dans le dénuement.

– C'était très charitable de votre part, dit la jeune femme spontanément. Je vous en suis très reconnaissante ! »

Le petit homme agita sa main.

« Point du tout ! dit-il. Nous étions votre dépositaire. Telle était du moins mon opinion ; mais j'avoue que mon frère Bartholomew ne m'a jamais suivi jusque-là. Nous jouissions nous-même d'une belle aisance. Je ne désirais pas plus. D'ailleurs, il eût été du plus mauvais goût de se montrer aussi ladre envers une jeune femme. *Le mauvais goût mène au crime*, comme disent les Français non sans élégance... Bref, notre désaccord s'accentua au point que je trouvai préférable de m'installer chez moi. J'ai donc quitté Pondichery Lodge, emmenant avec moi Williams et le vieux khitmutgar. Mais hier j'ai appris une nouvelle de grande importance : le trésor a été découvert. J'ai aussitôt écrit à Mlle Morstan et il ne nous reste plus qu'à nous rendre à Norwood pour réclamer notre part. J'ai déjà exposé mon point de vue à mon frère la nuit dernière. Notre visite n'est sans doute pas souhaitée, mais elle est attendue. »

M. Thaddeus Sholto se tut, mais ne cessa pas pour autant de s'agiter sur son pouf de luxe. Nous restions tous silencieux pour mieux réfléchir aux nouveaux développements de cette mystérieuse affaire : Holmes fut le premier à se lever.

« Vous avez fort bien agi, monsieur, du commencement à la fin ! dit-il. Nous serons peut-être à même de vous prouver modestement notre reconnaissance en éclaircissant ce qui vous est encore obscur. Mais il est tard, comme l'a remarqué Mlle Morstan, et nous ferions bien de ne pas perdre de temps. »

Notre hôte enroula soigneusement le tuyau de son narghileh, puis sortit de derrière un rideau un long et lourd manteau pourvu d'un col et de parements d'astrakan. Il le boutonna soigneusement malgré la douceur oppressante de la nuit, et il ajusta sur sa tête une casquette en peau de lapin dont les pans se rabattaient sur les oreilles.

« Ma santé est quelque peu fragile, remarqua-t-il, tout en nous conduisant dans le couloir. Je suis donc obligé de prendre de grandes précautions. »

La voiture nous attendait. Notre voyage était apparemment prévu, car le conducteur partit aussitôt à vive allure. Thaddeus Sholto ne cessa pas de parler d'une voix de tête qui dominait le bruit des roues sur le pavé.

« Bartholomew est un homme plein d'idées, commença-t-il. Comment pensez-vous qu'il découvrit le trésor ? Il était arrivé à la conclusion qu'il se trouvait quelque part dans la maison. Il se mit donc à calculer les dimensions exactes de celle-ci, puis à les reporter et les vérifier ; de cette manière pas un seul centimètre de la construction ne pouvait échapper à ses investigations. Il s'aperçut, entre autres choses, que la hauteur du bâtiment était de 25 mètres, mais qu'en additionnant la hauteur des pièces superposées, il ne trouvait que 23, 70 mètres, même en tenant largement compte de l'espace entre le plafond et le plancher. Il manquait donc 1, 30 mètre ; ce mètre 30 ne pouvait être situé qu'au sommet du bâtiment. Mon frère fit alors un trou dans le plafond de la plus haute pièce et découvrit une petite mansarde ; étant complètement emmurée, elle était restée inconnue de tous. Le coffre au trésor était là, au milieu, reposant sur deux poutres. Il le fit descendre par le trou et prit connaissance du contenu, dont il estime la valeur à cinq cent mille livres sterling, au moins. »

À l'énoncé de cette somme gigantesque, nous nous regardâmes les yeux écarquillés. Si nous parvenions à assurer ses droits, Mlle Morstan, gouvernante dans le besoin, deviendrait la plus riche héritière d'Angleterre ! Un ami loyal ne pouvait évidemment que se réjouir d'une telle nouvelle. Cependant, je dois avouer, pour ma honte, que mon égoïsme fut le plus fort et que mon cœur devint de plomb. Je balbutiai quelques mots de félicitations puis, affaissé sur mon siège, la tête baissée, je m'abîmai dans ma déception, sans écouter le bavardage de Thaddeus Sholto. C'était un hypocondriaque authentique. Je l'entendais vaguement qui dévidait un chapelet interminable de symptômes et qui implorait des renseignements sur la composition et l'action thérapeutique d'innombrables remèdes de charlatan ; il en avait dans la poche quelques spécimens soigneusement rangés dans un étui en cuir. J'espère qu'il ne se souvient d'aucune des réponses que je lui ai faites cette nuit-là ! Holmes assure qu'il m'a entendu le mettre en garde contre le danger de prendre plus de deux gouttes d'huile de ricin. J'aurais même, par contre, recommandé la strychnine en dose massive, comme sédatif ! Quoi qu'il en eût été, je fus certainement soulagé quand la voiture s'arrêta après une dernière secousse. Le cocher sauta de son siège pour nous ouvrir la porte.

« Voici Pondichery Lodge, mademoiselle Morstan », dit Thaddeus Sholto en lui tendant la main pour descendre.

Chapitre V – La tragédie de Pondichéry Lodge

Il était près de onze heures. Nous avons laissé derrière nous la brume humide de la grande ville, et la nuit était assez belle. Un vent tiède charriant des nuages lourds et lents soufflait de l'ouest à travers le ciel. Une demi-lune faisait des apparitions intermittentes. La clarté naturelle suffisait pour voir à quelle distance, mais Thaddeus Sholto s'empara d'une des lanternes de la voiture.



Pondichéry Lodge possédait un vaste jardin ; un très haut mur de pierres hérissé de tessons de bouteilles l'isolait complètement. Une porte étroite renforcée de barres de fer constituait le seul moyen d'accès. Notre guide frappa suivant un certain code.

« Qui est là ? cria une voix peu avenante.

– C'est moi, McMurdo. Depuis le temps, vous connaissez certainement ma façon de frapper, voyons ! »

Il y eut en réponse un bruit inarticulé, puis le cliquetis d'un trousseau de clés. La porte tourna lourdement sur ses gonds ; un petit homme à la carrure forte se montra dans l'embrasement, nous regardant d'un œil soupçonneux qui clignotait à la lumière de notre lanterne.

« C'est bien vous, monsieur Thaddeus ? Mais qui sont ces personnes ? Je n'ai pas d'ordre à leur sujet.

– Non ? Vous m'étonnez, McMurdo ! J'ai prévenu mon frère hier soir que je viendrais avec mes amis.

– Il n'est pas sorti de sa chambre aujourd'hui, monsieur Thaddeus, et je n'ai pas reçu d'instructions spéciales. Vous savez très bien que les ordres sont stricts. Je peux vous laisser entrer, mais vos amis resteront dehors. »

Devant cet obstacle inattendu, Thaddeus Sholto nous regarda d'un air perplexe.

« Vous faites preuve de mauvaise volonté ! dit-il enfin au portier. Il devrait vous suffire que je réponde d'eux. Parmi nous il se trouve une jeune dame ; elle ne peut pas attendre sur la route à une heure pareille !

– Je regrette beaucoup, monsieur Thaddeus ! dit l'homme d'une voix inexorable. Ces personnes peuvent être vos amis sans être pour autant ceux du patron. Je suis payé, et bien payé, pour exécuter certains ordres : il n'y a pas à sortir de là. Je ne les connais pas vos amis, moi !

– Oh, si ! Vous en connaissez un, McMurdo ! s'écria Sherlock Holmes d'une voix avenante. Je ne pense pas que vous ayez pu m'oublier. Ne vous rappelez-vous pas le boxeur amateur qui combattit contre vous pendant trois rounds ? C'était il y a quatre ans, chez Alison, lors de la nuit organisée à votre bénéfice.

– Vous ne voulez pas dire M. Sherlock Holmes ? s'écria l'ancien boxeur. Mais si ! Au nom du Ciel, comment ne vous ai-je pas reconnu ? Au lieu de rester là tranquillement, vous auriez dû me donner ce satané crochet du menton. Pour sûr qu'alors je vous aurais reconnu tout de suite. Ah ! vous avez bien gaspillé vos dons, vous, alors ! Vous auriez pu aller loin si vous aviez voulu consacrer au noble art...

– Vous voyez, Watson, que si tout venait à me manquer, il me resterait encore une dernière profession scientifique, dit Holmes en riant. Je suis sûr que maintenant cet ami ne nous laissera pas exposés aux rigueurs de la nuit.

– Entrez, monsieur ! répondit-il. Entrez donc, vous et vos amis... Je suis désolé, monsieur Thaddeus, mais vous savez combien les ordres sont sévères ! Il fallait que je sois bien sûr de vos amis avant de les laisser entrer. »

À l'intérieur de l'enceinte, un chemin semé de gravier serpentait à travers un terrain vague jusqu'à une énorme maison à l'architecture banale, plongée dans une obscurité totale sauf en un coin où le clair de lune se reflétait dans une lucarne. Ce grand bâtiment sombre et silencieux dégageait une atmosphère oppressante. Même Thaddeus semblait mal à l'aise, et la lanterne au bout de son bras avait des soubresauts singuliers.

« Je ne comprends pas ce qui se passe, dit-il. Il doit y avoir un malentendu. J'avais pourtant dit clairement à Bartholomew que nous viendrions ce soir. Pourquoi n'y a-t-il pas de lumière à sa fenêtre ? Je me demande ce que cela veut dire.

– Fait-il toujours garder l'entrée avec autant de vigilance ? s'enquit Holmes.

– Oui, il a conservé les habitudes de mon père. C'était le fils préféré, vous savez, et je me demande parfois s'il ne lui en a pas dit plus long qu'à moi. La fenêtre de Bartholomew est éclairée par la lune à présent ; je ne crois pas qu'il y ait de la lumière à l'intérieur.

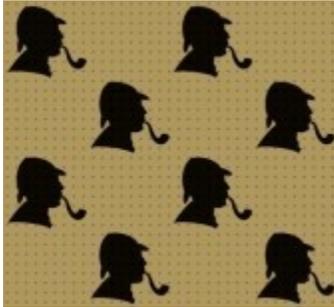
– Non, dit Holmes. Mais j’aperçois une faible clarté à la petite fenêtre du côté de la porte.

– Ah ! c’est la chambre de la femme de charge. La vieille Mme Berstone va pouvoir nous dire ce que tout cela signifie.

« Cependant, vous ne verrez peut-être pas d’objection à m’attendre ici une minute ou deux ? Si elle n’est pas avertie de notre venue et qu’elle nous voie arriver tous, elle prendra peut-être peur. Mais chut ! Qu’est-ce que cela ? »

Il éleva la lanterne ; sa main tremblait tellement que le cercle de lumière dansait tout autour de nous. Mlle Morstan saisit mon poignet ; nous restâmes tous immobiles, le cœur battant, tendant l’oreille. De la grande maison noire jaillit la plus pitoyable, la plus triste des voix ; elle résonnait lamentablement dans la nuit silencieuse ; c’était le sanglot d’une femme épouvantée.

« Mme Berstone ! expliqua Sholto. Elle est la seule femme dans la maison. Attendez ici. Je reviens. »



Il se hâta vers la porte et frappa suivant son code. Nous pûmes voir une grande femme âgée ouvrir et s’ébrouer d’aise en le voyant.

« Oh ! monsieur Thaddeus ! Je suis si heureuse de vous voir ! Oui, je suis vraiment bien contente que vous soyez ici, monsieur. »

La porte se referma sur eux ; les manifestations de soulagement firent place à un monologue assourdi.

Notre guide nous avait laissé la lanterne. Holmes la balança lentement au bout de son bras, scrutant attentivement la maison et les tas de gravats disséminés sur le terrain. Mlle Morstan et moi restions immobiles l’un près de l’autre la main dans la main. L’amour est décidément d’une subtilité merveilleuse ! Ainsi nous, qui ne nous étions jamais vus avant ce jour, nous qui n’avions jamais échangé de regard ou de paroles d’affection, nous obéissions à la même impulsion : nos mains se cherchaient. Je m’en suis émerveillé depuis lors, mais ce soir-là, il me paraissait tout naturel de me rapprocher d’elle ; et de son côté, elle m’a confié plus tard qu’elle avait trouvé normal de se tourner vers moi pour obtenir protection et réconfort. Nous étions donc comme deux enfants ; nous nous tenions par la main, et malgré les ténèbres mystérieuses qui nous entouraient de toutes parts, nous connaissions la paix.

« Quel lieu étrange ! soupira-t-elle.

– On dirait que toutes les taupes de l'Angleterre ont été rassemblées ici, dis-je. J'ai vu quelque chose de similaire sur le flanc d'une colline, près de Ballarat, après une époque de prospection fébrile.

– Et pour les mêmes raisons, intervint Holmes. Ce sont les traces de la fouille au trésor. Il ne faut pas oublier qu'ils l'ont cherché pendant six ans ; rien d'étonnant à ce que l'endroit ressemble à un carreau de mine. »

À ce moment, la porte d'entrée s'ouvrit violemment, et Thaddeus Sholto courut vers nous, les bras levés, les yeux emplis de terreur.

« Il doit être arrivé quelque chose à Bartholomew ! cria-t-il. J'ai peur ! Mes nerfs n'y résisteront pas. »

Il hoquetait de peur, en effet. Encadré par le grand col d'astrakan, son visage aux traits mous avait l'expression suppliante et désespérée d'un enfant terrifié.

« Entrons dans la maison, dit Holmes avec calme et fermeté.

– Oui, s'il vous plaît, dit Thaddeus Sholto. Je ne sais plus ce qu'il faut faire. »

Nous le suivîmes tous dans la chambre de la femme de charge, située sur la gauche dans le couloir. La vieille femme arpentait la pièce en se rongant les ongles. La vue de Mlle Morstan parut cependant l'apaiser.

« Dieu bénisse votre doux visage ! s'écria-t-elle d'une voix hystérique. Cela fait du bien de vous voir. J'ai connu tant de tourments aujourd'hui ! »

La jeune femme prit sa main émaciée et usée par l'ouvrage en murmurant quelques mots de réconfort. Sa bienveillance affectueuse ramena quelque couleur sur les joues exsangues de la femme de charge.

« Monsieur s'est enfermé et ne veut pas me répondre, expliqua-t-elle. J'ai attendu toute la journée qu'il m'appelle. Je sais qu'il aime rester seul, mais j'ai fini par me demander s'il n'y avait pas quelque chose. Alors je suis montée, il y a environ une heure, et j'ai regardé par le trou de la serrure. Il faut que vous y alliez, monsieur Thaddeus. Il faut que vous y alliez, et que vous voyiez vous-même. Depuis dix ans j'ai connu M. Bartholomew Sholto dans la peine et dans la joie, mais jamais je ne l'ai vu avec un tel visage. »

Sherlock Holmes prit la lampe et s'aventura le premier, car Thaddeus Sholto, claquant des dents, semblait pétrifié. Je dus l'aider à monter l'escalier : ses jambes se dérobaient sous lui. Par deux fois durant notre ascension, Holmes sortit sa loupe pour examiner attentivement quelques marques là où je ne voyais que de simples traces de boue sur les fibres de cocotier qui servaient de tapis dans l'escalier. Il gravissait lentement chaque marche, plaçant la lampe contre ceci ou

contre cela, et explorant autour de lui avec un regard fureteur. Mlle Morstan était restée derrière nous auprès de la femme de charge.

Le troisième étage aboutissait à un assez long couloir ; sur le mur de droite se trouvait une grande tapisserie des Indes ; trois portes s'alignaient sur la gauche. Nous suivions immédiatement Holmes qui avançait de la même manière lente, méthodique. Nos ombres s'étiraient derrière nous. La troisième porte était celle qui nous intéressait. Holmes y frappa sans obtenir de réponse, puis, tournant la poignée tenta de l'ouvrir de force. En approchant la lampe, nous vîmes qu'elle était solidement verrouillée de l'intérieur. La clef engagée dans la serrure et tournée dans le pêne laissait toutefois un espace partiellement libre. Sherlock Holmes s'accroupit, y plaqua un œil, mais se releva aussitôt, le souffle coup.

« Il y a quelque chose de démoniaque là-dedans, dit-il d'une voix que je n'avais jamais entendue aussi émue. Que pensez-vous que cela signifie, Watson ? »

Je m'accroupis à mon tour devant la serrure, mais je reculai d'horreur. La lune éclairait la pièce d'un rayon pâle et froid ; alors je vis, me regardant droit dans les yeux, et se détachant sur les ténèbres, un visage qui paraissait flotter dans l'air ; c'était la reproduction de Thaddeus : même crâne haut et luisant, même teint blafard... Mais les traits s'étaient crispés cependant sur un horrible sourire ; ce rictus figé était plus effrayant sous cette clarté lunaire que n'importe quelle grimace. C'était tellement le portrait de notre petit ami que je me retournai pour m'assurer qu'il était bien avec nous. Alors, je me souvins de l'avoir entendu dire que son frère et lui étaient jumeaux.

« Ceci est terrible ! murmurai-je. Que faut-il faire, Holmes ? »

– Il faut que la porte cède ! »

Il s'élança, pesant de tout son poids sur la serrure. La porte crissa, grinça, mais résista. Ensemble, cette fois, nous nous jetâmes à l'assaut. Avec un brusque craquement la porte s'ouvrit et nous fûmes projetés dans la chambre de Bartholomew Sholto.

On aurait dit un laboratoire : une double rangée de flacons bouclés s'alignait contre le mur en face de la porte ; la table était jonchée de becs Bunsen, d'éprouvettes et de cornues. Dans les angles il y avait des bonbonnes d'acide cerclées d'osier ; l'une d'elle devait être cassée ; de toute façon elle fuyait, car un liquide sombre s'en était écoulé qui avait imprégné l'air d'une odeur de goudron particulièrement forte. Dans un coin de la pièce, au milieu d'un tas de gravats, un escabeau montait vers une ouverture du plafond, assez large pour qu'un homme puisse y passer. Au bas de l'escabeau une longue corde gisait en tas.

Près de la table se tenait Bartholomew Sholto, tassé sur un fauteuil, la tête inclinée sur l'épaule gauche et souriant de ce même sourire indéchiffrable. Le corps était raide et froid. La mort remontait à plusieurs heures. Il me sembla que les contorsions singulières du visage se retrouvaient sur les membres pour conférer au cadavre une apparence fantastique. Sur la table, à portée de sa main, je vis un instrument bizarre : une sorte de manche en bois brun, auquel était

grossièrement ficelée une masse de pierre. Mais à côté, il y avait une feuille de papier déchirée sur laquelle quelques mots étaient griffonnés. Holmes y jeta un coup d'œil, puis me la tendit.

« Vous voyez ! » dit-il en levant les sourcils d'un air significatif.

J'approchai la lanterne et je tressaillis d'horreur en lisant : *Le Signe des Quatre*.

« Au nom du Ciel ! Qu'est-ce que tout cela signifie donc ? demandai-je.

– Un assassinat, répondit-il en se penchant sur l'homme mort... Ah ! je m'y attendais ! Regardez ici... »

Son doigt désignait une sorte de longue épine noire fichée dans la peau, juste au-dessus de l'oreille.

« Cela ressemble à une épine, dis-je.

– C'en est une. Vous pouvez la retirer. Mais faites attention ; elle est empoisonnée !

Je la saisis entre le pouce et l'index. Elle se détacha très facilement, en ne laissant presque pas de trace. Seule, une petite gouttelette de sang indiquait l'endroit de la piqûre.

« Ce mystère me paraît insoluble ! dis-je. Au lieu de s'éclaircir, il s'embrouille de plus en plus.

– Au contraire ! répondit Holmes. L'affaire se simplifie à mesure. Il ne manque que quelques détails pour la compléter. »

Depuis que nous avons forcé la porte, nous avons presque oublié Thaddeus. Il se tenait sur le seuil, il tordait ses mains, il gémissait : c'était une vivante image de la terreur. Mais soudain, un cri de rage lui échappa :

« Le trésor n'est plus là ! dit-il. Ils ont volé le trésor ! Voilà l'ouverture par laquelle nous l'avions descendu. Je le sais ; je l'ai aidé. Je suis la dernière personne qui l'ait vu ! Il était dans sa chambre et je l'ai entendu verrouiller la porte derrière moi.

– Quelle heure était-il, alors ?

– Il était dix heures. Et maintenant, il est mort. Et la police va venir. Et je serai soupçonné, suspecté, accusé... Oh ! oui, j'en suis sûr ! Mais vous, messieurs, vous ne pensez pas que j'aurais pu... ? Vous ne pensez pas que c'est moi, n'est-ce pas ? Je ne vous aurais pas amenés ici, voyons ! Oh ! Ciel. Oh ! Ciel. J'en deviendrai fou, je le sais. »

Il agitait les bras, il trépignait ; une sorte de panique frénétique le possédait tout entier.

« Vous n'avez aucune raison d'avoir peur, monsieur Sholto ! dit Holmes gentiment, en posant sa main sur son épaule. Suivez mes conseils. Faites-vous conduire au poste de police. Racontez le meurtre et proposez votre aide. Nous attendrons ici votre retour. »

Le petit homme acquiesça d'un air à moitié hébété, et nous l'entendîmes descendre l'escalier d'un pas trébuchant.

Chapitre VI – Sherlock Holmes fait une démonstration

« Maintenant, Watson, nous voici avec une demi-heure devant nous, dit Holmes en se frottant les mains. Il s'agit d'en profiter. Mon dossier est, comme je vous l'ai dit, presque complet. Mais ne péchons pas par excès de confiance ! Aussi simple que semble l'affaire à présent, elle peut avoir des ramifications souterraines.

– Simple ? m'écriai-je.

– Certainement ! dit-il avec l'air d'un professeur d'hôpital s'expliquant devant ses internes. Asseyez-vous dans ce coin-là pour que l'empreinte de vos pas ne complique pas les choses. Bien. Au travail, maintenant ! Tout d'abord, comment ces gens sont-ils venus ? La porte n'a pas été ouverte depuis la nuit dernière. Et la fenêtre ? »

Il l'éclaira avec la lanterne tout en faisant des observations qui, bien qu'articulées à haute voix, s'adressaient plutôt à lui-même qu'à moi.

« La fenêtre est fermée de l'intérieur. Le châssis est solide. Pas de gonds sur le côté. Ouvrons... aucune gouttière dans le voisinage. Le toit est tout à fait inaccessible d'ici... Et pourtant, un homme est monté par la fenêtre ; car il est tombé un peu de pluie la nuit dernière, et voici l'empreinte d'un pied boueux sur le rebord. Là, se trouve une marque terreuse de forme circulaire ; la voici encore sur le plancher, et à nouveau près de la table. Regardez ici, Watson ! C'est vraiment une très jolie démonstration. »

Je me penchai sur l'empreinte bien nette d'une sorte de disque.

« Cela ne vient pas d'un pied, dis-je.

– C'est beaucoup plus précis et précieux que cela. C'est la marque d'un pilon de bois. Regardez sur le rebord ; voilà une lourde botte au talon large et ferré ; à côté, se trouve la marque de l'autre pied, mais circulaire cette fois.

– C'est l'homme à la jambe de bois.

– Exact. Mais il y eut quelqu'un d'autre ; un allié très capable et très efficace. Voyons, pourriez-vous escalader cette façade, docteur ? »

Je regardai par la fenêtre ouverte. La lune éclairait encore cette face de la maison. Le sol était à plus de vingt mètres. Et même en écarquillant les yeux, je ne pus distinguer le moindre point d'appui ni la moindre faille dans le mur de briques. Je secouai la tête en déclarant :

« C'est impossible !

– Impossible tout seul, oui. Mais si vous aviez un ami à cette fenêtre, et si cet ami vous faisait descendre cette corde solide que je vois dans le coin, après l’avoir attachée à ce grand crochet dans le mur ? Je crois alors que, si vous étiez tant soit peu en forme, vous parviendriez à vous hisser jusqu’ici, jambe de bois comprise. Et vous repartiriez, bien entendu, de la même manière. Après quoi votre allié remonterait la corde, la détacherait du crochet, fermerait la fenêtre, la verrouillerait de l’intérieur, et enfin s’en irait par où il est venu... J’ajouterai un détail secondaire, poursuivit-il en tripotant la corde. Notre ami à la jambe de bois, bien que bon grimpeur, n’est pourtant pas un matelot. Il n’a pas les mains calleuses. Ma loupe montre plus d’une trace de sang, surtout vers la fin. J’en déduis qu’il s’est laissé glisser à une vitesse telle que ses mains en furent écorchées.

– Tout cela est très bien, dis-je. Mais cette histoire est plus incompréhensible que jamais. Quel est donc cet allié mystérieux ? Comment a-t-il pu pénétrer dans cette pièce ?

– Ah ! oui, l’allié ? répéta Holmes, d’un air songeur. Il apporte des éléments intéressants cet allié. Grâce à lui, l’affaire sort de l’ordinaire. Je crois bien que cet allié introduit du neuf dans les annales criminelles de ce pays. Des cas similaires se présentent cependant à l’esprit, notamment en Inde et, si ma mémoire est bonne, en Sénégal.

– Mais comment est-il venu ? insistai-je. La porte était verrouillée, la fenêtre est inaccessible. Serait-ce par la cheminée ?

– La grille est trop petite, répondit-il. J’y avais déjà pensé...

– Alors, qui ? par où ?

– Vous ne voulez donc pas appliquer mes principes ?... Combien de fois vous ai-je dit que, une fois éliminées toutes les impossibilités, l’hypothèse restante, *aussi improbable qu’elle soit*, doit être la bonne ! Nous savons qu’il n’est venu ni par la porte, ni par la fenêtre, ni par la cheminée. Nous avons aussi qu’il n’était pas dissimulé dans la pièce, puisque celle-ci n’offre aucune cachette. D’où, alors, peut-il être venu ?

– Par un trou dans le toit ? m’écriai-je.

– Bien sûr ! Il faut que ce soit par-là. Si vous aviez l’amabilité de me tenir cette lampe, nous pousserions nos recherches jusqu’à ce grenier secret où le trésor a été découvert. »

Il gravit l’escabeau et, après avoir pris appui de ses mains sur deux poutres, il se hissa dans le grenier. Là, s’aplatissant sur le ventre, il me débarrassa de la lampe pour que je puisse le suivre.

La pièce avait à peu près 3, 50 mètres de long sur 2 mètres de large. Le plancher était formé par des poutres, et il fallait sauter de l’une à l’autre, car il n’y avait entre elles que des lattes minces. Le toit remontant en angle était évidemment la partie intérieure du vrai toit de la maison. La pièce était absolument vide. La poussière des ans reposait en couche épaisse sur le sol.

« Et nous y voilà ! dit Sherlock Holmes, en mettant sa main sur le mur en pente. C'est une tabatière qui donne sur le toit. Je puis la pousser ; le toit apparaît descendant en pente douce. Voici donc le chemin par lequel le Numéro Un est entré. Voyons si nous pouvons trouver d'autres marques qui l'identifieraient. »

Il approcha la lampe du plancher et, pour la seconde fois cette nuit-là, je vis son visage prendre une expression de surprise choquée. Suivant son regard, je sentis ma peau se hérissier sous mes vêtements. Car le plancher était couvert d'empreintes de pieds nus ; elles étaient claires, parfaitement délimitées, mais leur taille ne dépassait pas la moitié de l'empreinte d'un pied normal.

« Holmes ! murmurai-je. Un enfant aurait donc fait cette chose horrible ? »

Il avait tout de suite retrouvé sa maîtrise de soi.

« J'ai été surpris sur le moment ! dit-il. Pourtant il n'y a rien là que de très naturel. Ma mémoire a eu une défaillance, car j'aurais pu le prévoir. Nous n'avons plus rien à découvrir ici. Redescendons.

– Quelle est donc votre théorie concernant ces empreintes ? interrogeai-je lorsque nous fûmes revenus dans la pièce du bas.

– Mon cher Watson, analysez donc un peu vous-même ! dit-il avec un soupçon d'impatience dans la voix. Vous connaissez mes méthodes. Mettez-les en application. Il sera intéressant de comparer nos résultats.

– Je ne puis concevoir quoi que ce soit qui s'accorde avec les faits, répondis-je.

– Tout vous paraîtra bientôt très clair, jeta-t-il avec désinvolture. Je pense qu'il n'y a plus rien d'important ici, mais je vais m'en assurer. »

Il nettoya sa loupe, sortit son mètre, et se mit à parcourir la pièce à quatre pattes ; il mesurait, comparait, examinait, son long nez fin frôlant le parquet ; ses yeux enfoncés dans les orbites brillaient d'un éclat nacré. Ses mouvements étaient rapides, silencieux et furtifs ; ceux d'un limier cherchant une piste. Et je ne pus m'empêcher de penser qu'il eût fait un bien dangereux criminel s'il avait tourné sa sagacité et son énergie contre la loi, au lieu de les exercer pour sa défense. Il n'arrêtait pas de murmurer inintelligiblement en travaillant. Finalement, il explosa en un grand cri d'allégresse.

« Nous avons le hasard avec nous ! s'écria-t-il. Nous ne devrions plus avoir d'ennui, maintenant. Notre Numéro Un a eu la malchance de marcher dans la créosote. On peut apercevoir le contour de son petit pied ici, à côté de ce puant gâchis. La bonbonne est cassée, comprenez-vous ? Et son contenu s'est répandu.

– Et alors ? demandai-je.

– Et bien, nous le tenons, c'est tout ! Je connais un chien qui suivrait une odeur aussi tenace au bout du monde. Nous le tenons : c'est aussi mathématique qu'une règle de trois... Mais, qu'est-ce que j'entends ? Les représentants accrédités de la loi, assurément ! »

D'en bas montaient des voix bruyantes : des pas lourds résonnèrent ; la porte d'entrée se referma avec fracas.

« Avant qu'ils arrivent, posez votre main sur le bras de ce pauvre garçon, dit Holmes. Maintenant là, sur sa jambe. Que sentez-vous ?

– Les muscles sont aussi durs que du bois, répondis-je.

– Tout à fait. Ils sont dans un état d'extrême contraction qui dépasse de beaucoup l'ordinaire *Rigor Mortis*. Ajoutez à cela la distorsion du visage, ce sourire d'Hippocrate, ou *Risus Sardonicus*, comme l'appelaient les anciens. Quelle conclusion, docteur ?

– Mort provoquée par un alcaloïde végétal très puissant, répondis-je sans hésiter. Une substance comme la strychnine qui provoquerait le tétanos.

– C'est aussi l'idée qui m'est venue, aussitôt que j'ai vu l'hypertension des muscles faciaux. En entrant dans la chambre, j'ai cherché tout de suite le moyen par lequel le poison avait pénétré dans le corps. J'ai découvert une épine qui avait été ou piquée, ou projetée, dans le cuir chevelu, mais en tout cas, sans grande force ! Vous observerez que, si l'homme était assis droit dans son fauteuil, la partie atteinte faisait face au trou dans le plafond. Maintenant, examinez cette épine. »

Je m'en emparai avec précaution, et la regardai à la lumière de la lanterne. Elle était longue, noire, pointue ; son extrémité paraissait vernissée, comme si une substance gommeuse y avait séché ; la pointe émoussée avait été taillée et arrondie au couteau.

« Est-ce une épine qu'on trouve en Angleterre ? demanda-t-il.

– Non, certainement pas !

Eh bien, avec toutes ces données, vous devriez pouvoir faire quelques inférences correctes. Mais voici les officiels. Les forces auxiliaires peuvent donc sonner la retraite. »

Comme il parlait, les pas se firent entendre bruyamment dans le couloir, et un homme trapu, sanguin, corpulent, vêtu d'un costume gris, pénétra lourdement dans la pièce. Il avait le visage gras ; des paupières bouffies, les yeux très petits et clignotants filtraient un regard perçant. Immédiatement derrière lui, apparurent un inspecteur en uniforme et Thaddeus Sholto qui paraissait toujours aussi ému.

« Bon Dieu, en voilà une affaire ! s'écria le gros homme d'une voix rauque et voilée. Une belle histoire, oui ! Mais qui sont ces gens ? Ma parole, cette maison est aussi encombrée qu'un terrier.

– Je crois que vous pouvez me reconnaître, monsieur Athelney Jones, dit Holmes tranquillement.

– Ah ! mais oui. Bien sûr ! fit-il d'une voix essoufflée. Monsieur Sherlock Holmes, le théoricien. Vous reconnaître ? Je n'oublierai jamais la petite conférence que vous nous avez faite à tous sur les causes, inférences, effets, dans l'affaire du joyau de Bishopgate. C'est vrai que vous nous avez mis sur la bonne piste ; mais vous admettez bien, maintenant, que c'était plus par hasard que par l'effet d'une découverte véritable.

– Il suffisait d'un raisonnement très simple.

– Oh ! allons, allons. Il ne faut jamais avoir honte d'admettre la vérité. Mais ceci ? Sale affaire ! Sale affaire, hein ! Des faits précis, n'est-ce pas ? pas de place pour les théories. Quelle chance j'ai eue de me trouver à Norwood pour une autre affaire ! J'étais au commissariat quand la nouvelle est arrivée. D'après vous, de quoi l'homme est-il mort ?

– Oh ! c'est une affaire qui ne laisse aucune place pour les théories, dit Holmes sèchement.

– Non, non. Mais enfin, on ne peut nier que vous touchez juste, quelquefois. Mon Dieu ! la porte était verrouillée, m'a-t-on dit. Un demi-million de bijoux disparus. Comment était la fenêtre ?

– Fermée de l'intérieur ; mais il y a des traces de pas sur le rebord.

– Bien, bien. Mais si elle était fermée, les pas n'ont rien à voir dans l'histoire. C'est une question de bon sens. L'homme est peut-être mort d'une attaque ; seulement les bijoux manquant. Ah ! J'ai une idée. J'ai parfois de ces éclairs. Laissez-moi, inspecteur ; vous aussi, monsieur Sholto. Votre ami peut rester, Holmes. Dites-moi ce que vous pensez de ceci : Sholto a avoué, de lui-même, qu'il était hier soir avec son frère. Ce dernier meurt d'une attaque, et Sholto part avec le trésor. Qu'en dites-vous ?

– Après quoi, le mort, craignant sans doute de s'enrhumer, s'est levé pour verrouiller la porte.

– Hum ! Il y a une faille. Voyons, usons un peu de bon sens. Ce Thaddeus Sholto était avec son frère ; et il y eut une querelle. Cela, nous le savons. Le frère est mort, et les bijoux sont disparus. Nous savons aussi cela. Nul n'a vu le frère depuis le départ de Thaddeus. Le lit n'est pas défait ; la victime ne s'est donc pas couchée. D'autre part, Thaddeus est, de toute évidence, dans un état d'esprit agité. Il est... voyons, disons : peu sympathique. Vous voyez que je suis en train de tisser ma toile. Le filet se resserre autour de lui.

– Vous n'êtes pas encore tout à fait en possession des faits, dit Holmes. Cet éclat de bois que j'ai toutes les raisons de croire empoisonné, était fiché dans le cuir chevelu ; la marque s'y trouve encore. Cette carte, et l'inscription que vous pouvez y voir, étaient sur la table à côté de ce curieux instrument formé d'un manche et d'une masse en pierre. Comment tout ceci s'applique-t-il à votre théorie ?

– Chaque détail s'en trouve confirmé au contraire ! répliqua le gros détective pompeusement. La maison est pleine de curiosités des Indes. Thaddeus a pu apporter cet instrument qui, utilisé à des fins meurtrières cet éclat de bois, si celui-ci s'avère empoisonné. La carte est un truc, une

fausse piste, probablement. La seule question est : comment est-il parti ? Ah ! évidemment ! Il y a un trou dans le plafond. »

Il bondit sur l'escabeau, avec une vitesse surprenante pour un homme aussi corpulent et il se fraya un chemin à travers l'ouverture. Puis, nous l'entendîmes annoncer triomphalement qu'il avait trouvé la tabatière.

« Il peut découvrir quelque chose, remarqua Holmes, en haussant les épaules. Il a parfois des lueurs d'intelligence. Il n'y a pas de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit !

– Vous voyez ! dit Jones en redescendant les marches de l'escabeau. Les faits valent mieux que les théories après tout. Mon opinion sur l'affaire se confirme. Il y a une tabatière qui est même entrouverte.

– C'est moi qui l'ai ouverte.

– Tiens ! Vous l'aviez donc remarquée ? dit-il en baissant sa voix d'un ton. Quoi qu'il en soit, cela nous montre comment notre monsieur est sorti de la pièce. Inspecteur !

– Oui, monsieur, dit une voix dans le couloir.

– Demandez à M. Sholto de venir. Monsieur Sholto, mon devoir me commande de vous informer que tout ce que vous direz pourra se retourner contre vous. Au nom de la reine, je vous arrête, comme étant impliqué dans le meurtre de votre frère.

– Eh bien voilà ! Est-ce que je ne vous l'avais pas dit ? s'écria à notre adresse le pauvre homme en levant les bras.

– Ne vous inquiétez pas, monsieur Sholto ! dit Holmes. Je vous promets d'apporter la preuve de votre innocence.

– Ne faites pas trop de promesses, monsieur le théoricien ! coupa le détective officiel d'un ton cassant. Ne promettez pas trop ! Vous pourriez éprouver plus de difficultés que vous ne le pensez à tenir vos engagements.

– Non seulement je le laverai de tout soupçon, monsieur Jones, mais je vais, dès à présent, vous faire un cadeau : le nom et la description de l'une des deux personnes qui pénétrèrent ici la nuit dernière. J'ai toutes raisons de croire qu'il s'appelle Jonathan Small. C'est un homme peu instruit, petit, agile et qui a perdu sa jambe droite ; il porte un pilon de bois dont le côté intérieur est usé. Sa botte gauche possède une semelle épaisse et carrée avec un fer au talon. C'est un ancien condamné d'âge moyen, à la peau très brunie. Ces quelques indications vous aideront peut-être. J'ajouterai encore que la paume de ses mains est ensanglantée. Quant à l'autre homme...

– Ah ! l'autre homme ? » demanda Jones en ricanant.

Il était néanmoins visible que les manières précises de Holmes l'avaient impressionné.

« C'est un être plutôt curieux ! dit mon ami, en tournant les talons. J'espère pouvoir vous les présenter tous deux d'ici très peu de temps. J'ai un mot à vous dire, Watson. »

Il me conduisit vers l'escalier pour me chuchoter.

« Cet événement imprévu nous a plutôt fait perdre de vue la raison première de notre voyage.

– J'étais en train d'y penser, répondis-je. Il n'est pas bon que Mlle Morstan reste dans cette maison de malheur.

– Non. Vous allez la raccompagner. Elle vit chez Mme Cecil Forrester, dans le Lower Camberwell ; ce n'est donc pas très loin. Je vous attendrai ici si vous voulez revenir. Mais peut-être serez-vous trop fatigué ?

– Absolument pas. Je serais incapable de me reposer avant d'en savoir davantage sur cette affaire fantastique. Je connais déjà la vie sous un certain nombre de ses aspects, et non des plus tendres ! Mais je vous jure que cette succession rapide de coups de théâtre m'a brisé les nerfs ! Tout de même, j'aimerais bien aller avec vous jusqu'au bout, puisque je suis déjà si loin...

– Votre présence m'aidera beaucoup ! répondit-il. Nous allons laisser ce Jones se satisfaire de toutes les vessies qu'il voudra prendre pour des lanternes, et travailler seuls. J'aimerais que vous alliez au n° 3, Pinchin Lane, à Lambeth, près du bord de l'eau, lorsque vous aurez reconduit Mlle Morstan. La troisième maison sur la droite est celle d'un empailleur d'oiseau. Il s'appelle Sherman. Vous verrez à la fenêtre une belette tenant un lapin. Donnez mon meilleur souvenir à ce vieux Sherman et dites-lui que j'ai besoin de Toby tout de suite. Vous le ramènerez avec vous dans la voiture.

– Un chien, j'imagine ?

– Oui, un curieux bâtard doué d'un odorat étonnant. Je préférerais l'aide de Toby à celle de tout Scotland Yard.

– Bon. Je vous ramènerai Toby... Il est une heure du matin. Je devrais être de retour avant trois heures si je peux changer de cheval.

– Et moi, dit Holmes, je vais voir ce qu'il y a à tirer de mme Berstone et du serviteur hindou. Ce dernier dort dans la mansarde à côté, m'a dit M. Thaddeus. Puis j'étudierai les méthodes de Jones, le grand détective, en écoutant ses sarcasmes peu subtils. « Wir sind gewohnt dass die Menschen verhöhnen was sie nicht verstehen.¹ » Goethe est décidément toujours plein de sève. »

Chapitre VII – L'épisode du tonneau

La police avait amené une voiture ; je la pris pour ramener Mlle Morstan chez elle.

Selon la manière angélique des femmes, elle avait tout supporté aussi longtemps qu'il lui avait fallu reconforter quelqu'un de plus faible qu'elle. Je l'avais trouvée placide et souriante aux côtés de la femme de charge qui n'était pas revenue de ses frayeurs. Mais dans la voiture, elle défaillit et fondit en larmes, tant les aventures de cette nuit l'avaient ébranlée. Elle m'a dit depuis qu'elle m'avait trouvé froid et distant pendant ce voyage... Quel combat, pourtant, se livrait dans mon cœur ! Et quels efforts dus-je faire pour me contenir ! Mon amour et mon amitié s'élançaient vers elle, tout comme dans le jardin ma main avait cherché la sienne. Des années d'une vie conventionnelle ne m'auraient pas mieux révélé sa nature douce et courageuse que ces quelques heures étranges. Cependant, les mots affectueux ne passaient pas ma bouche ; deux pensées la scellaient. D'abord, elle était faible, sans défense, avec l'esprit désarmé : serait-il correct d'imposer à un tel moment mon amour ? Par ailleurs, elle était riche ! Si les recherches de Holmes aboutissaient, elle deviendrait une héritière enviée ; était-il juste, était-il honorable, qu'un chirurgien en demi-solde tirât un tel avantage d'une intimité dont le hasard était seul responsable ? Ne pourrait-elle me prendre alors pour un vulgaire aventurier ? Qu'une telle idée pût lui traverser l'esprit m'était intolérable. Entre nous se dressait le trésor d'Agra, obstacle insurmontable.

Il était près de deux heures quand nous arrivâmes chez Mme Forrester. Les domestiques avaient depuis longtemps quitté leur service, mais le message reçu par Mlle Morstan avait tant intrigué Mme Forrester, qu'elle avait veillé. Elle nous ouvrit la porte elle-même. C'était une femme gracieuse, d'un certain âge ; elle accueillit la jeune fille d'une voix maternelle et passa tendrement son bras autour de sa taille. Je pris plaisir à constater qu'elle n'était pas une simple gouvernante salariée, mais une amie estimée. Je fus présenté, et aussitôt Mme Forrester me pria d'entrer et de lui raconter nos aventures. Mais je lui expliquai l'importance de ma mission et promis avec sincérité de venir les instruire des progrès que nous pourrions faire. Tandis que la voiture s'éloignait, je me retournai vers elles. Il me semble encore voir leur petit groupe sous le porche, les deux gracieuses silhouettes enlacées, la porte entrouverte, la lumière de l'entrée brillant à travers la vitre de couleurs, le baromètre et la rampe d'escalier luisante. Cette image, même fugitive, d'un tranquille intérieur anglais était un entracte reposant dans cette sombre affaire.

Plus j'y réfléchissais d'ailleurs, plus elle me paraissait compliquée. Je repassai en revue les événements dans leur ordre chronologique. Pour ce qui était du problème original, il était maintenant clair. La mort du capitaine Morstan, l'envoi des perles, l'annonce dans le journal, la lettre, autant de détails débrouillés. Mais nous n'en avons pas moins été conduits vers un mystère encore plus profond et beaucoup plus tragique. Ce trésor des Indes, la curieuse carte trouvée dans les bagages du capitaine, l'apparition au moment de la mort du major Sholto, la redécouverte du trésor, et celle-ci immédiatement suivie du meurtre de son auteur, les circonstances fort singulières entourant le crime, les marques de pas, l'arme inusitée, les mots sur

la feuille de papier qui correspondaient avec la carte du capitaine, il y avait de quoi donner sa langue au chat pour tout homme moins doué que Sherlock Holmes.

Pinchin Lane était un alignement de douteuses maisons de brique à deux étages, dans le bas quartier de Lambeth. Il me fallut frapper assez longtemps au n° 3 pour obtenir un résultat. La lueur d'une bougie filtra enfin derrière le volet et un visage regarda par la fenêtre supérieure.

« Allons, du vent, poivrot ! gronda une voix. Si tu n'arrêtes pas ton tapage, je lâche mes quarante-trois chiens à tes trousses !

– C'est exactement ce que je suis venu chercher. Si vous vouliez en laisser sortir un...

– Va te faire voir ailleurs ! répondit la voix. J'ai là un bon morceau de fonte. Du diable si je ne te l'envoie pas sur la tête.

– Mais il me faut un chien ! criai-je.

– Pas de discussion ! hurla M. Sherman. Du balai, maintenant ! Je compte jusqu'à trois et je balance ma fonte...

– M. Sherlock Holmes... » Commençai-je.

Le nom eut un effet magique. La fenêtre se referma instantanément, la porte fut déverrouillée et ouverte dans la minute qui suivit. Monsieur Sherman était un long vieillard efflanqué aux épaules tombantes, au cou noueux ; il portait des lunettes teintées de bleu.

« Les amis de M. Sherlock Holmes sont toujours les bienvenus ! prononça-t-il. Entrez donc, monsieur ! Ne vous approchez pas du blaireau : il mord. Ah ! méchante, méchante ! Tu voudrais attraper le monsieur, hein ? »

Cette dernière phrase s'adressait à une hermine passant sa tête avide et ses yeux rouges à travers les barreaux de sa cage.

« Ne vous occupez pas de celui-là ! continua-t-il. C'est seulement un lézard. Il n'a pas de crocs ; je le laisse en liberté, car il chasse les scarabées. Il ne faut pas m'en vouloir si je ne vous ai pas trop bien reçu tout à l'heure : je suis un peu la tête de turc des gamins, et ils viennent souvent m'embêter. Que désire M. Sherlock Holmes ?

– Un de vos chiens.

– Toby, je parie ?

– Oui, c'est bien Toby.

– Il habite au n° 7, ici à gauche. »

Élevant sa bougie, il avança lentement parmi la curieuse faune animale qu'il avait rassemblée autour de lui. À la lueur incertaine et dansante de la flamme, je vis, sortant de chaque fente ou recoin, des yeux vifs qui nous regardaient. Même les poutres au-dessus de nos têtes étaient parées de volailles d'allure solennelle qui, dérangées dans leur sommeil, changeaient paresseusement de position d'une patte sur l'autre.

Toby était vraiment laid ! Il avait les oreilles pendantes, le poil long, et il marchait avec un dandinement très disgracieux ; moitié épagneul, moitié berger, il avait le poil blanc et roux. Il accepta, avec quelque hésitation, le morceau de sucre que le vieux naturaliste m'avait remis ; puis, ayant ainsi conclu un pacte, il me suivit jusqu'à la voiture et ne fit pas de difficulté pour m'accompagner. L'horloge du Palais sonnait trois heures lorsque je me retrouvai à nouveau à Pondichery Lodge. J'appris que l'ancien champion de boxe McMurdo avait été arrêté pour complicité, et que M. Sholto et lui avaient été conduits au commissariat. Deux agents gardaient l'étroite entrée, mais ils me laissèrent passer avec le chien lorsque je mentionnai le nom du détective.

Holmes se tenait devant le porche, fumant sa pipe, les mains dans ses poches.

« Ah ! vous l'avez amené ? dit-il. En voilà un bon chien ! Athelney Jones est parti. Il y a eu un formidable déploiement d'activité depuis votre départ. Il a mis en arrestation non seulement notre ami Thaddeus, mais le portier, la femme de charge et le serviteur hindou. Nous avons le champ libre, à part l'agent là-haut. Laissez le chien ici et remontons. »

J'attachai Toby à la table dans l'entrée et le suivis. La pièce était telle que nous l'avions laissée, sauf qu'un drap avait été jeté sur la victime. Un brigadier de police à l'air fatigué s'était adossé dans un coin.

« Prêtez-moi votre lanterne, brigadier, dit mon compagnon. Maintenant, attachez-la avec ce bout de ficelle autour de mon cou, afin qu'elle pende devant moi. Merci. Il me reste à enlever chaussures et chaussettes. Vous les porterez en bas. Watson. Je m'en vais faire un peu d'escalade. Trempez donc mon mouchoir dans la créosote. C'est parfait. Maintenant, montez un instant avec moi dans le grenier. »

Nous nous hissâmes à travers l'ouverture. Holmes approcha à nouveau la lumière des empreintes de pas dans la poussière.

« Je voudrais que vous examiniez attentivement ces marques, dit-il. Voyez-vous quelque chose qui vaut la peine d'être remarqué ?

– Elles appartiennent à un enfant ou à une petite femme, dis-je.

– Mais en dehors de leur taille ? N'y a-t-il rien d'autre ?

– Elles ressemblent à n'importe quelle autre empreinte de pas.

– Absolument pas ! Regardez ici ! Voici l’empreinte d’un pied droit. À présent, j’imprime mon pied dans la poussière, à côté, quelle est la différence essentielle ?

– Vos doigts sont tous resserrés. L’autre empreinte montre chacun des doigts de pied distinctement séparé des autres.

– Exactement. Voilà l’important. Souvenez-vous-en. Maintenant, ayez l’amabilité d’aller près de cette fenêtre et d’en sentir le rebord. Je reste ici, car ce mouchoir dans ma main pourrait brouiller la piste. »

Je fis ce qu’il me demandait, et je perçus immédiatement une forte odeur de goudron.

« C’est donc là où il a mis son pied en sortant. Si vous pouvez sentir sa trace, je pense que Toby n’aura pas de difficultés. Descendez, maintenant ; lâchez le chien et venez voir l’acrobate. »

Le temps d’arriver dans le jardin, Sherlock Holmes était parvenu sur le toit, et je pouvais le suivre, comme un énorme ver luisant, rampant très lentement le long de la crête. Je le perdis de vue derrière un groupe de cheminées, mais il réapparut bientôt, pour s’évanouir à nouveau de l’autre côté. Je fis le tour de la maison et le retrouvai assis tout au bord, à l’angle du toit.

« Est-ce vous, Watson ? cria-t-il.

– Oui.

– Voilà l’endroit. Quelle est cette masse noire, juste en bas ?

– Un tonneau d’eau.

– Avec un couvercle dessus ?

– Oui.

– Pas de trace d’une échelle ?

– Non.

– Quel diable d’homme ! C’est un chemin à se rompre vingt fois le cou. Mais je dois pouvoir descendre par où il est monté. La gouttière semble solide. En tout cas, allons-y ? »

Il y eut un frottement de pieds, et la lanterne commença de descendre régulièrement sur le côté du mur. Puis, d’un saut léger, il parvint sur la barrique, et de là atterrit.

« C’était une piste facile, dit-il en remettant ses bas et ses chaussures. Les tuiles étaient déplacées tout au long de sa course. Dans sa hâte, il a laissé tomber ceci, qui confirme mon diagnostic... comme vous dites, vous autres médecins. »

L'objet qu'il me présentait avait l'aspect d'un petit portefeuille ou cartouchiere fait d'une sorte de jonc coloré, tressé, et décoré de quelques pierres de couleur. Par la taille et la forme, il rappelait un étui à cigarettes. À l'intérieur, il y avait une demi-douzaine d'épines en bois sombre dont l'une des extrémités était pointue, l'autre arrondie. Elles étaient identiques à celle qui avait frappé Bartholomew Sholto.

« Ce sont des armes infernales ! dit-il. Faites attention de ne pas vous piquer. Je suis très content de les avoir en ma possession, car c'est probablement toute sa réserve. Il y a moins à craindre que l'un de nous en reçoive une prochainement dans la peau. Pour ma part, je préférerais encore recevoir une balle explosive. Êtes-vous d'attaque pour une randonnée de dix kilomètres, Watson ?

– Certainement, répondis-je.

– Votre jambe ira-t-elle jusqu'au bout ?

– Oh ! oui.

– Ah ! vous voilà, mon chien ? Brave vieux Toby ! Flaire, Toby ; renifle-le ! »

Il mit sous le nez du chien le mouchoir imbibé de créosote. Toby se tint immobile, les pattes écartées, la tête inclinée sur le côté d'une façon tout à fait comique, comme un connaisseur reniflant le « bouquet » d'un cru fameux. Puis Holmes jeta le mouchoir au loin, attacha une corde solide au collier de la bête, et l'amena à côté du tonneau. Le chien poussa immédiatement une série de glapissements aigus et, le nez au sol, la queue en l'air, prit la piste à une allure si endiablée que, même freiné par sa laisse, il nous obligea de marcher aussi vite que possible.

À l'est, le ciel s'étant éclairci peu à peu, et la lumière froide et grise de l'aube nous permettait de voir à quelque distance. L'énorme maison carrée se dressait derrière nous, avec ses hautes fenêtres vides et ses grandes façades nues. Notre route conduisit tout droit à travers un terrain bouleversé de tranchées et de trous qu'il nous fallut franchir. Avec ses monticules de terre éparpillés, et ses arbustes malingres, toute cette propriété avait un aspect de mauvais augure qui s'accordait bien avec la tragédie qui s'était abattue sur elle.

Atteignant le mur d'enceinte, Toby se mit à le longer, gémissant impatiemment dans l'ombre ; il s'arrêta finalement dans un angle que masquait un jeune hêtre. À l'intersection des murs, plusieurs briques avaient été descellées ; les marches ainsi faites avaient dû être fréquemment utilisées à en juger par leur aspect usé et poli. Holmes grimpa sur le faîte puis, prenant le chien que je lui tendais, il le laissa retomber de l'autre côté.

« Voilà la main de l'homme à la jambe de bois, remarqua-t-il, tandis que je le rejoignais au faîte du mur. Voyez-vous les légères traces de sang sur ce plâtre blanc ? Quelle chance qu'il n'y ait pas eu de fortes averses depuis hier ! L'odeur restera sur la route en dépit de leurs vingt-huit heures d'avance. »

J'avoue que, personnellement, j'avais des doutes. Sur cette route de Londres, la circulation avait dû être intense dans l'intervalle. Cependant, mon scepticisme fut vite balayé. Sans jamais hésiter ni faire d'écart, Toby trotta à sa manière dégingandée : l'odeur entêtante de la créosote devait dominer toutes les autres.

« N'allez pas imaginer, dit Holmes que mon succès dépend du pur hasard qui a voulu que l'un de ces individus posât le pied dans la créosote. J'en sais assez maintenant pour retrouver leurs traces de plusieurs façons. Celle-ci est la plus facile, et j'aurais tort de la négliger puisque la chance l'a mise entre nos mains. Toutefois, elle prive l'affaire d'un savant petit problème intellectuel qu'elle promettait tout à l'heure de me poser. J'avoue que sans cette indication vraiment trop évidente, il y aurait eu du mérite à percer l'énigme !

– Mais là où il y a du mérite, et à revendre, c'est dans la manière dont vous conduisez cette affaire ! dis-je. Je vous assure que je suis encore plus émerveillé que lors du meurtre de Jefferson Hope. Cette affaire me semble encore plus profonde et inexplicable. Comment, par exemple, avez-vous pu décrire avec une telle assurance l'homme à la jambe de bois ?

– Peuh ! c'est la simplicité même, mon cher ami ! Je ne cherche pas à faire du théâtre, moi ! Tout est patent, tout est dans les faits. Deux officiers qui commandent un pénitencier apprennent un secret important à propos d'un trésor caché. Une carte est tracée à leur intention par un Anglais du nom de Jonathan Small. Souvenez-vous que nous avons vu ce nom sur le plan qui se trouvait dans les affaires du capitaine Morstan. Jonathan Small l'a signée en son nom et au nom de ses associés : « Le Signe des Quatre », telle était la désignation quelque peu dramatique qu'il avait choisie. À l'aide de ce plan, les officiers – ou peut-être l'un d'eux seulement – s'emparent du trésor et le ramènent en Angleterre, mais sans remplir, supposons-le, certaines obligations en échange desquelles le plan leur avait été remis. Et maintenant, pourquoi Jonathan Small ne s'est-il pas emparé lui-même du trésor ? La réponse est évidente. Le plan est daté d'une époque où Morstan se trouvait en contact avec des forçats. Jonathan Small n'a pas pris le trésor parce que ni lui ni ses associés, tous forçats, ne pouvaient se rendre à la cachette pour le récupérer.

– Mais c'est une simple hypothèse !

– C'est la seule qui jusqu'ici cadre avec les faits. C'est donc plus qu'une hypothèse. Voyons si elle continue de cadrer avec la suite. Pendant quelques années, le major Sholto vit dans la paix et le bonheur que lui apporte la possession du trésor. Puis il reçoit une lettre des Indes qui lui cause une grande frayeur. Que pouvait-elle contenir ? Elle disait que les hommes qu'il avait trahis avaient été relâchés ?

« Ou qu'ils s'étaient évadés ! Et cette éventualité est la plus probable, car il connaissait la durée de leur peine, et si celle-ci était arrivée à terme, il n'en aurait pas été surpris. Que fait-il au contraire ? Il cherche à se protéger. Il craint par-dessus tout un homme à la jambe de bois : un homme blanc, notez-le, puisque il va jusqu'à tirer par erreur sur un commis voyageur anglais !... Bien. Sur le plan, il n'y a qu'un nom ; les autres sont hindous ou mahométans. C'est pourquoi nous pouvons affirmer avec confiance que l'homme à la jambe de bois et Jonathan Small sont la même personne. Le raisonnement vous paraît-il avoir quelque défaut ?

– Non : il est clair et précis.

– Bon. Maintenant, mettons-nous à la place de Jonathan Small. Voyons les choses de son point de vue. Il vient en Angleterre avec eux buts : reprendre ce qu’il considère comme son bien, et se venger de l’homme qui l’a trahi. Il découvre où s’est établi Sholto et il est fort possible qu’il ait lié connaissance avec quelqu’un dans la maison. Il y a par exemple ce Lal Rao, le maître d’hôtel. Mme Berstone m’en a fait une description qui n’est guère élogieuse. Cependant, Small ne peut découvrir où le trésor est caché, car personne ne le sait : personne sauf le major et un fidèle serviteur mort depuis. Small apprend soudain que Sholto est sur son lit de mort. Pris de panique à l’idée que le secret du trésor pourrait être enseveli avec lui, il échappe à la surveillance des serviteurs et parvient jusqu’à la fenêtre derrière laquelle le major agonise ; seule la présence des deux fils l’empêche d’entrer. Sa haine contre le mort le rend fou ; il pénètre dans la chambre pendant la nuit et il fouille les papiers secrets dans l’espoir de découvrir quelque document ayant trait au trésor. Finalement, il laisse un souvenir de sa visite au moyen des mots inscrits sur la carte. Il avait sans doute prévu que, s’il lui advenait de tuer le major, il laisserait ce genre de marque pour indiquer qu’il ne s’agissait pas d’un meurtre banal, mais d’un acte de justice, du moins du point de vue des quatre associés. Des idées aussi étranges et baroques sont assez communes dans les annales du crime ; elles offrent généralement d’utiles indications quant à la personnalité du criminel. Me suivez-vous bien ?

– Très bien.

– Maintenant, que pouvait faire Jonathan Small ? Rien d’autre que d’observer discrètement les efforts entrepris pour trouver le trésor. Peut-être quitta-t-il l’Angleterre pour n’y revenir que de temps en temps. Mais survient la découverte du grenier ; il en est immédiatement informé. À nouveau, nous constatons la présence d’un allié dans la place. Jonathan est incapable, avec sa jambe de bois, d’atteindre la chambre si haut perchée de Bartholomew. Alors, il emmène un complice assez mystérieux qui escalade bien mais trempe son pied nu dans la créosote ! D’où Toby, et pour un officier en demi-solde avec un tendon d’Achille endommagé, une claudication sur dix kilomètres.

– Mais c’est le complice, et non Jonathan qui a commis le crime !

– C’est exact. Et Jonathan en fut plutôt furieux, si j’en juge par la façon dont il arpenta la pièce quand il y fut parvenu. Il n’avait ni haine ni rancune contre Bartholomew Sholto ; il aurait préféré simplement le bâillonner et le ligoter. Il ne tenait pas du tout, cet homme, à se mettre la corde au cou ! Mais il n’avait pu empêcher les instincts sauvages de son complice de se donner libre cours ; le poison avait fait son œuvre. Jonathan laissa donc sa signature, fit descendre le trésor jusqu’au sol et prit le même chemin. Tel a été l’enchaînement des événements pour autant que j’aie pu les déchiffrer. Quant à son allure personnelle, il doit être évidemment d’un certain âge et fort bruni puisqu’il a purgé sa peine dans un four tel que les Andaman. Sa taille, je l’ai aisément calculée d’après la longueur de ses enjambées ; et nous savons qu’il portait la barbe. Son système pileux fut la seule chose qui impressionna Thaddeus Sholto quand il le vit à la fenêtre. À part cela...

– Le complice ?

– Eh bien, il n’y a pas grand mystère à cela ! Mais bientôt vous saurez tout... Comme l’air du matin est doux ! Regardez ce petit nuage : il flotte comme une plume rose détachée de quelque gigantesque flamant. Maintenant, le bord rouge du disque solaire se hisse au-dessus de la couche de nuages qui surplombe Londres. Ce soleil brille pour un bon nombre de gens, mais aucun, je parie, n’accomplit une mission plus étrange que la nôtre ! Comme nous nous sentons petits, avec nos ambitions aussi mesquines que nos efforts, en présence des grandes forces élémentaires de la nature ! Êtes-vous bien avancé dans votre Jean-Paul ?

– Assez. Je suis revenu à lui à travers Carlyle.

– C’est remonter le ruisseau jusqu’à la source. Il fait une remarque curieuse mais profonde : à savoir que la première preuve de la grandeur de l’homme réside dans la perception de sa propre petitesse. Cela implique, voyez-vous, un pouvoir de comparaison et d’appréciation qui sont, en eux-mêmes, une preuve de noblesse. Richter donne beaucoup à penser ! Vous n’avez pas de revolver, n’est-ce pas ?

– J’ai ma canne.

– Il est possible que nous ayons besoin de quelque chose de ce genre si nous parvenons à leur tanière. Je vous abandonnerai Jonathan, mais si l’autre devient méchant, je l’abats raide ! »

Tout en parlant, il avait pris son revolver. Il y introduisit deux balles puis le remit dans la poche droite de sa veste.

Durant ce temps, Toby nous avait guidés le long de routes bordées de villages et menant vers Londres. Mais nous arrivions maintenant dans de véritables rues où dockers et ouvriers se rendaient à leur travail ; des femmes d’aspect négligé ouvraient leurs volets et balayaient les marches d’entrée. Des bistrots commençaient déjà à sortir des hommes à l’allure rude qui s’essuyaient la barbe d’un coup de manche après la lampée matinale. Des chiens minables, qui flânaient, nous observaient avec étonnement ; mais notre Toby, ne regardant ni à droite, ni à gauche, allait de l’avant, le nez au sol, traduisant parfois par un gémissement une nouvelle odeur fraîche.

Nous avons traversé Streatham, Brixton, Camberwell, et nous étions maintenant dans Kennington Lane ; nous avons donc été déportés par des rues transversales à l’est de l’Oval. Les hommes que nous pourchassions semblaient avoir suivi une route en zigzag, probablement avec l’intention d’éviter d’être repérés. Pas une fois ils n’avaient pris une rue importante si une petite rue parallèle se présentait. Au début de Kennington Lane, ils avaient biaisé vers la gauche à travers Bond Street et Miles Street. Toby s’arrêta à l’endroit où cette dernière rue tourne dans Knight’s Place. Puis il se mit à courir en avant, en arrière, avec une de ses oreilles dressée et l’autre traînante : exactement l’image de l’indécision canine ! Enfin, il se mit à trotter en rond, levant la tête vers nous de temps en temps, comme pour demander que l’on veuille bien comprendre son embarras.

« Qu'est-ce qu'il a, ce chien, nom d'une pipe ? grogna Holmes. Ils n'ont sûrement pas pris de voiture, et ils ne se sont pas envolés en ballon, tout de même.

– Peut-être se sont-ils arrêtés ici un moment ? suggérai-je.

– Ah ! tout va bien : le voilà qui repart ! » dit mon compagnon avec soulagement.

Toby était en effet à nouveau sur la piste. Il avait encore fait un autre tour en reniflant, puis s'était décidé tout d'un coup. Il s'élançait à présent avec une énergie et une détermination qu'il n'avait pas encore déployées. L'odeur apparaissait beaucoup plus fraîche qu'auparavant, car il n'avait même pas besoin de renifler le sol. Il tirait frénétiquement sur sa laisse et tentait de courir. Je pus voir au regard brillant de Holmes qu'il pensait arriver à la fin de notre voyage.

Notre route nous conduisait maintenant vers Nine Elms. Nous arrivâmes au grand chantier par l'entrée latérale, où les scieurs étaient déjà au travail. Tirant sans relâche, Toby courut à travers sciure et copeaux, fonça dans un chemin, fila entre deux piles de bois et, poussant enfin un glapissement de triomphe, il sauta sur un gros tonneau encore posé sur le wagonnet qui l'avait amené. La langue pendante, les yeux clignotants, Toby trônait sur le couvercle, nous regardant l'un après l'autre, visiblement en quête d'une approbation. Les douves et les roues du wagonnet étaient enduites d'un liquide noir, et l'air ambiant était saturé de l'odeur de créosote.

Sherlock Holmes et moi nous nous regardâmes d'un air déconcerté, pour, tout à coup, éclater d'un fou rire irrépressible.

Chapitre VIII – Les francs-tireurs de Baker Street

« Et maintenant, demandai-je, Toby s'est trompé ? »

– Il a fait ce qu'on lui demandait, dit Holmes en le faisant descendre du tonneau et en le tirant hors du chantier. Si vous voulez bien réfléchir à la quantité de créosote qui est charriée dans Londres en un jour, il n'y a rien d'étonnant à ce que notre piste ait été coupée. On l'emploie beaucoup maintenant, surtout pour l'apprêt du bois. Le pauvre Toby n'est pas à blâmer.

– Je suppose qu'il nous faut revenir à la première piste.

– Oui. Heureusement, le chemin n'est pas long ! Ce qui a désorienté le chien au coin de Knight's Place c'est évidemment le fait que deux pistes se croisaient et s'éloignaient dans la direction opposée. Nous avons pris la mauvaise. Il ne nous reste qu'à suivre l'autre. »

Cela n'offrit pas de difficultés. Revenu à l'endroit où il avait commis son erreur, Toby effectua un large cercle, puis bondit dans une nouvelle direction.

« Il faudra veiller à ce qu'il ne nous mène pas à l'endroit d'où vient le tonneau de créosote ! observai-je.

– Oui, j'y ai pensé. Mais remarquez qu'il reste sur le trottoir alors que le tonneau était véhiculé sur la chaussée. Non, Watson, nous sommes sur la bonne piste, à présent ! »

Elle se dirigeait du côté du fleuve, passait à travers Belmont Place et Prince's Street. À la fin de Bond Street, elle descendit tout droit jusqu'au bord de l'eau où se trouvait une petite jetée de bois. Toby nous conduisit jusqu'à son extrémité, et se tint là, gémissant face à l'eau sombre.

« Nous n'avons pas de chance, dit Holmes. Ils ont pris un bateau.

Plusieurs barques et légers esquifs se balançaient sur l'eau au bord de la jetée. Nous guidâmes Toby vers chacun d'entre eux, mais ses reniflements vigoureux ne donnèrent aucun résultat.

Non loin du quai rudimentaire, se trouvait une petite maison de brique ; à la deuxième fenêtre était pendue une pancarte en bois. « Mordecai Smith » était imprimé en grosses lettres ; en dessous « Bateaux à louer à l'heure ou à la journée ». Une deuxième pancarte au-dessus de la porte nous informa que la maison possédait également une chaloupe à vapeur. Je remarquai en effet un gros tas de coke près de la jetée. Holmes inspecta les environs avec un regard désabusé.

« Mauvais, mauvais ! fit-il. Ces individus sont plus malins que je ne le pensais. Ils semblent avoir couvert leurs traces. J'ai peur qu'ils n'aient obéi à un plan soigneusement concerté d'avance. »

Il s'approchait de la maison, lorsque la porte s'ouvrit ; un petit gamin frisé, d'environ six ans, sortit en courant, suivi d'une vigoureuse femme au visage coloré, tenant une grande éponge.

« Jack, reviens ici te faire laver ! cria-t-elle. Reviens ici, petit diable ! Si ton père revient à la maison et te trouve dans cet état, il nous en fera entendre de belles... »

– Quel beau petit garçon ! s'écria Holmes pour établir des positions stratégiques. A-t-on idée d'avoir des joues aussi roses ! Dis-moi, Jack, y a-t-il quelque chose que tu aimerais avoir ? »

Le marmot réfléchit un moment.

« J'aimerais bien avoir un shilling ! répondit-il.

– Rien d'autre que tu aimerais mieux ?

– Je préférerais deux shillings, répondit le jeune prodige après un instant de réflexion.

– Eh bien, les voilà ! Attrape ! C'est du vif-argent que vous avez là, madame Smith.

– Dieu vous protège, monsieur ! Il est même plus que cela ! Il me donne bien du mal, parfois ; surtout quand mon homme s'en va pendant plusieurs jours.

– Il est donc parti ? dit Holmes, d'une voix déçue. J'en suis désolé, car je voulais lui parler.

– Il est parti depuis hier matin, mon bon monsieur, et pour dire vrai, je commence à m'inquiéter. Mais si c'est au sujet d'un bateau, monsieur, peut-être pourrais-je vous aider ?

– Je voudrais louer sa chaloupe à vapeur.

– Ah ! mon pauvre monsieur, c'est justement dans la chaloupe qu'il est parti. C'est bien ce qui m'étonne, car elle a tout juste assez de charbon pour aller à Woolwich et revenir. S'il était parti dans la péniche, je n'y penserais même pas : son travail l'entraîne souvent jusqu'à Gravesend, et quand il y a de quoi faire là-bas, il lui arrive de rester. Mais à quoi peut servir une chaloupe à vapeur sans charbon ?

– Il a pu en acheter à l'un des quais, en descendant le fleuve.

– Peut-être bien, monsieur ; mais ce n'est pas son habitude. Combien de fois l'ai-je entendu pester contre les prix qu'ils demandent pour quelques sacs. D'ailleurs, je n'aime pas cet homme à la jambe de bois avec son parler étranger : il a une sale tête ! Pourquoi vient-il toujours rôder par ici ?

– Un homme à la jambe de bois ? demanda Holmes d'une voix innocemment étonnée.

– Oui, monsieur, un type au visage tout brun qu'il en ressemble à un singe ! Il est venu plus d'une fois voir mon homme. C'est lui qui l'a réveillé, l'avant-dernière nuit. Ce qu'il y a de plus

fort, c'est que mon homme savait qu'il viendrait, car il avait chargé la chaudière de la chaloupe. Je vous parlerai sans détours, monsieur : je me fais du souci !

– Mais enfin, ma chère madame Smith, vous vous effrayez sans raison ! dit Holmes en haussant les épaules. D'abord, comment vous est-il possible de dire que c'est bien l'homme à la jambe de bois qui est venu la nuit ? Je ne comprends pas comment vous pouvez être aussi affirmative.

– C'est sa voix, monsieur. Je connais sa voix ; elle est comme qui dirait rauque et voilée. Il a frappé à la fenêtre : ça devait être vers les trois heures du matin : « Debout là-dedans », qu'il a dit « il est temps d'aller relever la garde ». Mon homme a réveillé Jim – c'est le fils aîné – et les voilà partis, sans même me dire un mot. J'ai entendu le pilon de bois résonner sur les pierres.

– Et cet homme à la jambe de bois, il était seul ?

– Je ne pourrais dire pour sûr, monsieur ! Je n'ai entendu personne d'autre.

– Je regrette beaucoup, madame Smith. Je voulais une chaloupe à vapeur, et j'avais entendu dire beaucoup de bien de la... Voyons, comment s'appelle-t-elle déjà ?

– L'*Aurore*, monsieur.

– Ah ! N'est-ce pas cette vieille chaloupe verte, bordée d'une ligne jaune et très large d'assiette ?

– Non pas du tout ! C'est l'un des bateaux les plus allongés qu'il y ait sur le fleuve. Et elle vient d'être repeinte à neuf toute en noir avec deux bandes rouges.

– Merci. J'espère que vous aurez bientôt des nouvelles de monsieur Smith. Je vais descendre le fleuve et si je vois l'*Aurore*, je dirai au patron que vous êtes inquiète. Une cheminée noire, disiez-vous ?

– Non, monsieur. Noire avec une bande blanche.

– Ah ! bien entendu ! Ce sont les côtés qui sont noirs. Au revoir, madame Smith. Voici un batelier et sa barque, Watson. Demandons à traverser le fleuve.

« L'important avec les gens de cette espèce, continua Holmes comme nous prenions place près du gouvernail de l'embarcation, c'est de ne jamais leur donner l'occasion de supposer que ce qu'ils vous racontent présente pour vous de l'importance. Autrement, ils se ferment instantanément comme une huître ! Mais si, par contre, vous feignez de les écouter, pour ainsi dire, contre votre gré, vous avez des chances d'apprendre ce que vous désirez savoir.

– En tout cas, nous savons ce qu'il nous reste à faire, dis-je.

– Et quel serait votre plan ?

– Louer une chaloupe et descendre la rivière sur les traces de l'*Aurore*.

– Mais, mon cher ami, ce serait une tâche colossale ! L'embarcation a pu accoster à n'importe quelle jetée des deux rives entre ici et Greenwich. Passé le pont, les points d'accostage forment un labyrinthe de plusieurs kilomètres. Il vous faudrait, je ne sais combien de jours, pour tout explorer seul.

– Faisons appel à la police, alors.

– Non. Je me mettrai sans doute en rapport avec Athelney Jones, mais au dernier moment seulement. Ce n'est pas un méchant homme, et je ne voudrais rien faire qui puisse lui nuire professionnellement. Mais travailler seul m'amuse beaucoup plus : surtout maintenant que nous sommes si avancés !

– Peut-être pourrions-nous alors mettre une annonce demandant des renseignements aux gardiens des quais ?

– De mal en pis ! Nos hommes sauraient alors que nous les talonnons, et ils quitteraient immédiatement le pays. Certes, ils partiront de toute façon, mais tant qu'ils se sentiront en parfaite sécurité, ils ne se presseront pas. L'énergie déployée par Jones, le détective, nous sera utile à ce sujet ! Les quotidiens vont certainement présenter son point de vue, et nos fuyards croiront que la police est sur une fausse piste.

– Qu'allons-nous donc faire ? demandai-je comme nous touchions terre près de la prison de Millbank.

– Nous allons prendre ce fiacre, rentrer à la maison, nous faire servir un petit déjeuner, et nous coucher une heure. Il est fort probable que nous soyons sur pied toute la nuit prochaine. Arrêtez-vous au premier bureau de poste sur votre chemin, conducteur ! Toby peut encore nous être utile : nous allons le garder. »

La voiture s'arrêta devant la poste de Great Peter Street, et Holmes descendit envoyer un télégramme.

« À qui croyez-vous que j'aie télégraphié ? me demanda-t-il à son retour.

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Vous souvenez-vous de la police spéciale de Baker Street ? J'avais fait un appel à eux dans l'affaire Jefferson Hope.

–



– Oui, eh bien ?

– C'est exactement le problème type où leur aide peut nous être très précieuse. S'ils échouent, j'ai d'autres moyens. Mais je vais d'abord essayer celui-là. Mon télégramme s'adressait à notre petit lieutenant, le dénommé Wiggins. Je pense que lui et sa bande viendront nous rendre visite avant que nous ayons terminé notre petit déjeuner. »

Il devait être entre huit et neuf heures, maintenant, et les événements de la nuit commençaient à peser lourd. J'étais courbatu et las ; mon esprit s'embrouillait. Je n'avais pas, pour me soutenir, l'enthousiasme professionnel de mon compagnon, et il m'était impossible d'ailleurs de considérer abstraitement l'affaire comme un simple problème intellectuel. En ce qui concernait Bartholomew j'avais entendu dire peu de bien sur lui, et ses meurtriers ne m'inspiraient pas une trop violente aversion. Mais pour le trésor c'était une autre histoire ! Il appartenait de droit, en tout ou en partie, à Mlle Morstan. Tant qu'il resterait une chance de le recouvrer, je serais prêt à y consacrer ma vie ! Pourtant notre réussite placerait probablement la jeune fille hors de ma portée pour toujours. Mais mon amour aurait été bien égoïste et mesquin s'il s'était laissé influencer par une telle pensée ! Holmes pouvait travailler à la capture des criminels : j'avais, quant à moi, une raison dix fois plus forte de recouvrer le trésor.

Un bain à Baker Street, suivi d'un complet changement de linge, me rafraîchit magnifiquement. Lorsque je descendis de ma chambre, je trouvai le petit déjeuner servi, et Holmes en train de verser le café.

« On parle du meurtre, dit-il en désignant un journal ouvert. Un journaliste doué d'ubiquité et l'énergique Jones ont arrangé l'affaire entre eux. Mais vous devez en avoir assez de cette histoire ! Mangez d'abord vos œufs au jambon. »

Je m'emparai du journal et lus le court article qui s'intitulait :

Une mystérieuse affaire à Upper Norwood

« Hier soir, vers minuit », était-il écrit dans le *Standard*, « M. Bartholomew Sholto, de Pondichery Lodge, Upper Norwood, a été trouvé mort dans sa chambre. Les circonstances démontraient un acte criminel. »

« Pour autant que nous le sachions, aucune trace de violence ne fut relevée sur la victime. Mais une précieuse collection héritée de son père, avait disparu. Le crime fut découvert par M. Sherlock Holmes et le docteur Watson, qui s'étaient rendus dans la maison en compagnie de M. Thaddeus Sholto, frère du décédé. Une chance singulière a voulu que M. Athelney Jones, le détective bien connu de Scotland Yard, se trouvât justement au commissariat de police de Norwood. Il fut ainsi sur les lieux moins d'une demi-heure après que l'alerte eut été donnée. Son expérience et son talent se tournèrent aussitôt vers la recherche des criminels. L'heureuse conséquence en fut l'arrestation du frère de la victime, Thaddeus Sholto, de la femme de charge, Mrs Berstone, du maître d'hôtel hindou, un dénommé Lal Rao, et du portier McMurdo. Il est en effet certain que le, ou les voleurs connaissaient bien la maison. Les connaissances techniques réputées de M. Jones s'alliant à ses dons non moins célèbres d'observation, lui ont permis de prouver irréfutablement que les bandits n'avaient pu pénétrer ni par la porte, ni par la fenêtre ; grim pant sur le toit du bâtiment, ils se sont introduits par une tabatière dans une pièce s'ouvrant sur la chambre où fut trouvé le corps. L'hypothèse d'un simple cambriolage par des étrangers se trouve ainsi définitivement écartée. L'action prompte et énergique des représentants de la loi montre qu'en de telles circonstances il y a grand avantage à ce que l'enquête soit menée par un seul esprit, vigoureux et maître de ses moyens. Nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'un tel résultat offre un argument de poids à ceux qui désireraient voir une décentralisation de nos forces de détectives ; ceux-ci se trouveraient alors en contact plus étroit et plus effectif avec les affaires sur lesquelles ils doivent enquêter. »

« N'est-ce pas superbe ? dit Holmes en souriant au-dessus de sa tasse de café. Qu'en pensez-vous ?

– Je pense que nous avons nous-mêmes frôlé l'arrestation.

– C'est mon avis. Je n'oserais répondre de notre liberté s'il est repris tout à coup par une autre crise d'énergie ! »

À cet instant précis un coup de sonnette prolongé résonna dans toute la maison. Nous entendîmes Mme Hudson, notre logeuse, pousser des lamentations et de véhémentes imprécations.

« Bonté divine ! m'écriai-je en me soulevant de mon siège. Je crois, Holmes, qu'ils viennent vraiment nous arrêter.

– Non, ce n'est pas aussi terrible que cela ! Je reconnais ma police auxiliaire, les francs-tireurs de Baker Street. »

De fait, des cris aigus et une galopade de pieds nus retentirent dans l'escalier. Et une douzaine de petits voyous, sales et déguenillés, firent irruption dans la pièce. Je reconnais que malgré l'invasion bruyante, ils firent preuve de discipline. Ils se mirent immédiatement en rang, et leurs

frimousses éveillées nous firent face. Après quoi l'un d'entre eux s'avança avec une supériorité nonchalante, fort drôle chez ce jeune garçon aussi peu engageant qu'un épouvantail.

« Bien reçu votre message, monsieur ! dit-il. Je vous les amène au complet. Cela fait trois shillings et six pence de frais de transports.

– Les voilà, dit Holmes en sortant de la monnaie. À l'avenir, ils vous feront leur rapport, et vous me les transmettez. Il ne faut plus que la maison soit envahie. Cependant, j'aime autant que vous entendiez tous, mes instructions. Je veux découvrir où se trouve une chaloupe à vapeur s'appelant l'*Aurore*. Le nom du patron est Mordecai Smith. Le bateau a dû descendre le fleuve et s'arrêter quelque part. Il est noir, bordé de deux lignes rouges ; sa cheminée, noire également, a une bande blanche. Il faut que l'un de vous se poste à l'embarcadère de Mordecai Smith, en face de Millbank, pour voir si le bateau revient. Les autres doivent se partager les deux rives et chacun explorer soigneusement sa portion. Prévenez-moi dès que vous aurez des nouvelles. Est-ce que tout est compris ?

– Oui, mon colonel ! dit Wiggins.

– Ce sera le même tarif que d'habitude, plus une guinée à celui qui trouvera le bateau. Voici un jour d'avance. Et maintenant, au travail ! »

Il remit un shilling à chacun, puis les gamins dévalèrent l'escalier. Un instant plus tard, je les aperçus filant dans la rue.

« Si la chaloupe est au-dessus de l'eau, ils la trouveront ! dit Holmes en se levant de table.

Il alluma sa pipe.

« Ils peuvent aller partout, tout voir, et tout entendre. Je compte qu'ils la découvriront avant ce soir. En attendant, nous ne pouvons rien faire. Il faut, pour reprendre la piste, retrouver l'*Aurore* ou M. Mordecai Smith.

– Je suis sûr que Toby va se régaler de nos restes. Allez-vous vous coucher, Holmes ?

– Non, je ne suis pas fatigué. J'ai une curieuse constitution. Je ne me souviens pas d'avoir jamais été fatigué par le travail. En revanche, l'oisiveté m'épuise complètement. Je m'en vais fumer et réfléchir à cette étrange affaire que nous amena une cliente charmante. Si jamais tâche fut facile, la nôtre doit l'être. Les hommes à la jambe de bois ne sont pas légion. Quant à l'autre je pense qu'il est absolument unique en son genre.

– Encore cet autre homme !

– Je ne tiens pas spécialement à jouer au mystérieux, Watson ! Cependant, vous devez bien vous être fait votre petite opinion, non ? Considérez les données : des petits pieds nus, dont les doigts ne furent jamais comprimés par des chaussures ; une massue en pierre ; une grande agilité ; des fléchettes empoisonnées...

– Un sauvage ! m'exclamai-je. Peut-être l'un de ces Hindous avec lesquels Jonathan Small était associé ?

– C'est fort douteux ! dit-il. J'ai envisagé cette explication quand j'ai vu les armes étranges. Mais les empreintes singulières des pieds m'ont fait reconsidérer la question. Certains habitants des Indes sont en effet petits ; mais aucun n'aurait pu laisser de telles marques. L'Hindou a des pieds longs et minces. Le mahométan n'a que le pouce nettement séparé des autres doigts, car il porte des sandales avec une lanière qui passe entre le pouce et les orteils. De plus ces fléchettes ne peuvent se lancer que d'une seule manière : avec une sarbacane. D'où, alors, peut venir notre sauvage ?

– De l'Amérique du Sud ? » hasardai-je.

Il leva les bras vers l'étagère, et en tira un gros volume.

« Voici le premier tome d'une encyclopédie en cours de publication. On peut la considérer comme la plus moderne. Qu'est-ce que je lis ? « Les îles Andaman sont situées à cinq cent soixante-dix kilomètres au nord de Sumatra, dans la baie du Bengale. » Hum ! Hum ! Qu'est-ce que tout ceci ? Voyons : climat humide, récifs de corail, requins, Port Blair, pénitencier, l'île Rutland, plantations de cotonniers... Ah ! nous y voici ! « les indigènes des îles Andaman pourraient prétendre au titre de la race la plus petite sur la terre bien que certains anthropologues le réservent aux Bushmen d'Afrique, aux Diggers d'Amérique, et aux habitants de la Terre de Feu. Leur taille moyenne ne dépasse pas un mètre trente, mais de nombreux adultes normalement constitués sont beaucoup plus petits. Cette race est farouche et intraitable. Cependant, lorsqu'on parvient à gagner l'amitié de l'un d'eux, il est capable du plus grand dévouement. » Souvenez-vous de cela Watson. Maintenant, écoutez la suite. « Ils sont d'une apparence hideuse. La tête est volumineuse et déformée ; les yeux sont petits ; les traits sont déformés ; les pieds et les mains d'une petitesse remarquable. Ils sont si farouches et si intraitables que les autorités britanniques ont échoué dans tous leurs efforts pour gagner leur confiance. Ils ont toujours été la terreur des naufragés qu'ils massacrent à l'aide de leurs massues de pierre, ou de leurs flèches empoisonnées. Ces tueries se terminent invariablement par un festin cannibale. » Voilà un peuple amical et paisible, Watson ! Si notre sauvage avait été laissé libre d'agir à sa guise, cette affaire aurait pu prendre une tournure encore plus macabre. J'imagine, pourtant, que même à présent Jonathan Small paierait cher pour ne l'avoir pas utilisé.

– Mais comment s'est-il procuré un pareil complice ?

– Ah ! je ne saurais vous en dire davantage ! Cependant, nous avons déjà déterminé que Small avait séjourné aux Andaman ; il n'y a donc rien de très étonnant à ce qu'il ait pour compagnon un indigène. Nous apprendrons tout cela en temps voulu, je n'en doute pas ! Allons, étendez-vous là sur le canapé, et voyons si je puis vous endormir. »

Il prit son violon, et il commença de jouer tandis que je m'allongeais. C'était un air rêveur et mélodieux ; de sa propre composition certainement, car il savait improviser avec beaucoup de talent. Je me souviens vaguement de ses bras maigres, de son visage attentif, et du va-et-vient de

l'archet. Puis il me sembla que je m'éloignais paisiblement, flottant sur une douce mer de sons, pour ensuite atteindre le royaume des rêves où le joli visage de Mary Morstan se penchait vers moi.

Chapitre IX – La chaîne se rompt

L'après-midi était fort avancé quand je me réveillai, reposé ; Sherlock Holmes était toujours assis, exactement comme je l'avais laissé, sauf qu'il avait mis son violon de côté, et qu'il était plongé dans un livre. Au mouvement que je fis, il me regarda, et je constatai que son visage était sombre et ennuyé.

– Vous avez dormi profondément, dit-il. J'ai eu peur que notre conversation ne vous éveillât.

– Je n'ai rien entendu. Avez-vous donc des nouvelles fraîches ?

– Je n'ai rien appris, malheureusement. J'avoue que je suis surpris et déçu. Je m'attendais à quelque chose de bien défini, à cette heure-ci. Wiggins vient de me faire son rapport. Il dit qu'on n'a pu trouver aucune trace de la chaloupe. C'est un contretemps ennuyeux, car chaque heure est importante.

– Puis-je faire quelque chose ? Je suis tout à fait reposé présent, et tout prêt pour une autre sortie nocturne.

– Non, nous ne pouvons rien faire. Nous ne pouvons qu'attendre. Si nous y allons, un message peut venir en notre absence, et provoquer un retard. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, mais je dois rester de garde.

– Alors, j'irai jusqu'à Camberwell rendre visite à madame Forrester. Elle m'en a prié hier.

– À madame Cecil Forrester ? interrogea-t-il avec un sourire malicieux dans les yeux.

– Eh bien ! À mademoiselle Morstan aussi, bien sûr. Elles étaient anxieuses de savoir ce qui arriverait.

– Ne leur en dites pas trop. On ne saurait faire entièrement confiance aux femmes, pas même aux meilleures d'entre elles.

Je ne m'arrêtai pas à discuter cette appréciation affligeante.

– Je reviendrai dans une heure ou deux.

– Ça va ! Bonne chance ! Mais, dites-moi, puisque vous passez de l'autre côté du fleuve, vous pouvez aussi bien reconduire Toby car, à mon avis, il n'est pas probable que nous en ayons encore besoin.

Je pris donc le chien, et je le laissai chez le vieux naturaliste de Pinchin Lane, en même temps qu'un demi-souverain. À Camberwell, je trouvai mademoiselle Morstan un peu fatiguée par ses aventures de la nuit, mais très anxieuse d'entendre les nouvelles. Madame Forrester aussi était

pleine de curiosité. Je leur racontai tout ce que nous avons fait, en omettant toutefois les parties les plus terribles de la tragédie. Ainsi, après avoir parlé de la mort de monsieur Sholto, je ne dis rien de la manière exacte dont il avait été tué. En dépit de toutes mes omissions, pourtant, mon compte rendu comportait assez d'éléments pour les faire frémir.

– C'est une histoire romanesque ! s'écria madame Forrester, une dame qu'on a lésée, un trésor d'un demi-million de livres, un cannibale noir et un bandit à jambe de bois. Ces derniers remplacent le conventionnel dragon et le méchant baron.

– Et les deux chevaliers errants viennent à mon secours, ajouta mademoiselle Morstan en me jetant un regard plein de feu.

– Eh bien, Mary, votre fortune dépend maintenant de l'issue de ces recherches. Il me semble que vous n'en soyez pas surexcitée. Imaginez ce que ça doit être d'être si riche, et d'avoir le monde à ses pieds !

De remarquer qu'à cette perspective mademoiselle Morstan ne manifestait aucun enthousiasme fit courir dans mes veines un petit frisson de joie. Au contraire, elle agita la tête fièrement, comme si elle ne prenait que peu d'intérêt à tout cela.

– C'est pour monsieur Thaddée Sholto, dit-elle, que je suis inquiète. Rien d'autre n'a d'importance, mais je crois que d'un bout à l'autre sa conduite a été tout à fait bienveillante et très honorable. C'est notre devoir de le laver de cette terrible accusation sans fondement.

Le soir était venu quand je quittai Camberwell, et il faisait tout à fait nuit quand je rentrai à la maison. Le livre et la pipe de mon compagnon étaient près de sa chaise, mais lui-même avait disparu. Je regardai çà et là dans l'espoir de trouver un billet, mais il n'y en avait pas.

– Je suppose que monsieur Sherlock Holmes est sorti ? dis-je à madame Hudson quand elle monta pour abaisser les stores.

– Non, monsieur. Il est allé dans sa chambre. Savez vous, monsieur (elle baissait la voix et ce n'était plus qu'un murmure impressionnant) que j'ai peur pour sa santé ?

– Comment cela, madame Hudson ?

– Eh ! Il est si étrange, monsieur. Après que vous êtes parti, il a arpenté la pièce au point que j'étais fatiguée de l'entendre aller et venir. Puis, je l'ai entendu qui parlait tout seul, qui marmonnait, et chaque fois qu'on sonnait il venait sur le palier et criait :

« Qu'est-ce que c'est, madame Hudson ? »

« Après il a claqué sa porte, mais je peux l'entendre aller et venir dans sa chambre, comme tout à l'heure. Je me suis risquée à lui toucher deux mots d'une potion calmante, mais il s'est retourné sur moi avec un air tel que je ne sais pas comment je suis sortie de la chambre.

– Je ne pense pas, madame Hudson, que vous ayez aucune raison d’être inquiète. Je l’ai déjà vu comme cela. Il a quelque chose qui le tracasse et qui l’agite.

Je tentais d’en parler à la légère à la digne madame Hudson. Je me sentis moi-même un peu inquiet quand, toute la longue nuit, j’entendis encore le bruit de ses pas, et que je devinai à quel point son esprit ardent s’irritait de cette inaction involontaire.

À l’heure du déjeuner, il avait l’air usé, hagard, avec une petite rougeur de fièvre aux joues.

– Vous vous éreintez, mon vieux, lui dis-je. Je vous ai entendu marcher toute la nuit.

– Non, je ne pouvais pas dormir. Ce problème infernal me dévore. C’est trop fort d’être coincé par un obstacle aussi insignifiant, quand tout le reste a été débrouillé ! Je connais les hommes, la chaloupe, tout ce qui est important, et pour tant je n’ai pas de nouvelles. J’ai mis d’autres agences à l’œuvre, et j’ai employé tous les moyens dont je dispose.

La rivière a été entièrement fouillée, des deux côtés, mais on n’a rien obtenu et madame Smith n’a pas entendu parler de son mari. J’en arriverai bientôt à la conclusion qu’ils ont camouflé la chaloupe. Mais il y a des objections à cela.

– Ou que madame Smith nous a mis sur une fausse piste.

– Non. Je crois qu’on peut écarter cette supposition. J’ai pris des renseignements, il y a bien une chaloupe avec ces caractéristiques.

– Aurait-elle remonté la rivière ?

– J’ai considéré aussi cette possibilité, et il y a un groupe de chercheurs qui ira jusqu’à Richmond. Si rien de nouveau ne me parvient aujourd’hui, je partirai moi-même demain et je rechercherai les hommes plutôt que le bateau. Mais, à coup sûr, nous saurons quelque chose.

Nous n’apprîmes rien, pourtant. Pas un mot ne vint, soit de Wiggins, soit des autres agences. Il y avait, dans la plupart des journaux, des articles sur la tragédie de Norwood. Ils paraissaient tous être plutôt hostiles au malheureux Thaddée Sholto. Dans aucun, on ne trouvait de nouveaux détails, si ce n’est qu’une enquête judiciaire devait avoir lieu le lendemain. J’allai jusqu’à Camberwell dans la soirée pour informer ces dames de notre insuccès et, à mon retour, je trouvai Sherlock Holmes déprimé et assez morose. Il voulut à peine répondre à mes questions, et toute la soirée il s’occupait d’une analyse chimique délicate, qui impliquait le chauffage de nombreuses cornues et la distillation de vapeurs, ce qui finit par répandre dans la pièce une odeur qui m’en chassa bel et bien. Jusqu’au petit matin, je pus entendre distinctement le tintement de ses éprouvettes, qui m’annonçait qu’il était toujours occupé à ses expériences malodorantes.

– Je descends à la rivière, Watson, me dit-il. J’ai bien tourné et retourné ça dans ma tête, et je ne vois qu’un moyen d’en sortir. Ça vaut la peine d’essayer, en tout cas.

– Je peux sans doute aller avec vous ?

– Non, vous pouvez m’être beaucoup plus utile si vous voulez bien rester ici pour me représenter. Je m’en vais contrecœur, car il y a de grandes chances pour qu’un message arrive dans la journée, quoique Wiggins fût déjà assez découragé hier soir. Je vous prie d’ouvrir toutes les lettres, tous les télégrammes, et d’agir suivant votre propre jugement si quelque nouvelle vous parvient. Puis-je compter sur vous ?

– Très certainement.

– J’ai peur que vous ne puissiez me télégraphier, car je peux difficilement vous dire où j’ai des chances d’être. Si je suis en veine pourtant, peut-être ne serai-je pas parti trop longtemps. D’une façon ou d’une autre, j’aurai des nouvelles avant de rentrer.

À l’heure du déjeuner, je n’avais rien appris le concernant. En ouvrant le *Standard*, cependant, je trouvai un prolongement à l’affaire.

« En ce qui concerne la tragédie d’Upper Norwood, nous avons des raisons de croire que cette affaire promet d’être plus compliquée et plus mystérieuse qu’on ne le supposait d’abord. De nouveaux témoignages ont montré qu’il est tout à fait impossible que monsieur Thaddée Sholto ait pu y être impliqué d’une façon quelconque. Lui et la gouvernante, madame Bernstone, ont été tous deux remis en liberté hier soir. On croit toutefois que la police est sur la piste des vrais coupables, piste suivie par monsieur Athelney Jones, de Scotland Yard, avec toute l’énergie et la sagacité qu’on lui connaît. On doit s’attendre, à tout moment, à d’autres arrestations. »

– C’est assez satisfaisant jusqu’ici, pensai-je. L’ami Sholto s’en tire, en tout cas. Je me demande ce que peut être la nouvelle piste, bien que cela semble une formule stéréotypée toutes les fois que la police a fait une gaffe.

Je jetais le journal sur la table quand mon regard tomba sur une annonce dans la « Petite Correspondance » :

« PERDU : Attendu que Mordecai Smith, batelier, et son fils Jim ont quitté le quai de Smith vers trois heures du matin mardi dernier dans la chaloupe à vapeur l’*Aurore*, noire avec deux bandes rouges, cheminée noire à bande blanche, on paiera la somme de cinq livres à quiconque pourra donner des renseignements à madame Smith, au quai de Smith, ou à 221 Baker Street, concernant les déplacements dudit Mordecai Smith et l’endroit où se trouve la chaloupe *Aurore*. »

C’était là clairement ce qui se rapportait au travail de Sherlock. L’adresse de Baker Street le prouvait assez. Cela me parut plutôt ingénieux, car les fugitifs pouvaient lire cette annonce sans y voir autre chose que l’anxiété d’une femme pour son mari disparu.

Ce fut une longue journée. Chaque fois que l’on frappait à la porte de la maison, chaque fois que j’entendais monter l’escalier, je m’imaginais que c’était ou bien Holmes qui rentrait ou une réponse à son annonce. Je tentais de lire, mais mes pensées vagabondes s’échappaient vers notre étrange enquête, vers ces deux canailles mal assorties que nous poursuivions. Y avait-il, me

demandais-je, quelque faille radicale dans le raisonnement de mon compagnon ? Ne souffrait-il pas de quelque énorme erreur, par sa propre faute ? N'était-il pas possible que son esprit subtil et spéculatif eût bâti cette théorie fantastique sur de fausses prémisses ? Je ne l'avais jamais vu avoir tort, et pourtant le logicien le plus pénétrant peut parfois se tromper. Il était vraisemblable, pensais-je, qu'il tombât dans l'erreur par un raffinement exagéré de sa logique, préférant une explication subtile et bizarre, alors qu'une autre plus simple, plus terre à terre s'offrait à lui. D'autre part j'avais vu moi-même l'évidence des preuves et observé sa méthode déductive. Quand je me rappelais la longue chaîne de circonstances curieuses, plusieurs d'entre elles, banales en elles-mêmes, mais tendant toutes dans la même direction, je ne pouvais me dissimuler à moi-même que si l'explication de Holmes était erronée, la vraie solution devait être également étonnante, voire extraordinaire.

À trois heures de l'après-midi, la sonnette retentit bruyamment. J'entendis dans le vestibule une voix autoritaire et, à ma grande surprise, je découvris monsieur Athelney Jones qui se présenta à moi. Il ne ressemblait guère, pourtant, au professeur de sens commun, brusque et supérieur, qui avait pris en charge l'affaire d'Upper Norwood. Il arborait un air abattu, montrait une affabilité inhabituelle, et l'on eût dit qu'il s'excusait.

– Bonjour, monsieur ; monsieur Sherlock Holmes est sorti, je crois.

– Oui, et je ne suis pas sûr de l'heure à laquelle il reviendra. Mais peut-être désirez-vous l'attendre ? Prenez cette chaise et goûtez un de ces cigares.

– Je vous remercie. J'ai le temps.

Il s'essuyait le visage avec un grand mouchoir de poche.

– Un whisky ?

– Merci, juste un demi-verre. Il fait très chaud pour la saison, et pas mal de choses m'ont ennuyé et fatigué. Vous connaissez ma théorie concernant l'affaire de Norwood ?

– Je me souviens que vous en avez exposé une.

– J'ai dû la réviser. J'avais étroitement resserré mon filet autour de monsieur Sholto, et ne voilà-t-il pas qu'il passe par un trou au beau milieu. Depuis le moment où il a quitté son frère, il y a des gens qui l'ont vu à plusieurs reprises. Ce n'est donc pas lui qui a pu monter sur le toit et passer par la trappe. C'est une affaire très obscure, et mon renom professionnel est en jeu. Je serais très heureux d'être un peu aidé.

– Nous avons tous besoin d'aide, parfois.

– Votre ami, monsieur Sherlock Holmes, est un homme étonnant, continua-t-il d'un ton bas et confidentiel. C'est un homme qu'on ne peut battre. J'ai vu cet homme, jeune encore, étudier bien des affaires, mais je n'en connais pas une sur laquelle il n'ait pu jeter quelque lumière. Il est peu conformiste dans ses méthodes, un peu prompt à sauter sur des théories mais, somme toute, je

crois qu'il aurait fait un officier de police plein d'avenir, et je ne me cache pas pour le dire. J'ai reçu ce matin un télégramme de lui, qui me donne à comprendre qu'il tient une piste dans l'affaire Sholto. Le voici.

Il tira le télégramme de sa poche et me le passa. Il était daté de Poplar à midi, et disait :

« Allez tout de suite à Baker Street. Si je ne suis pas encore rentré, attendez-moi. Je suis sur les talons de la bande Sholto. Vous pourrez venir avec nous ce soir, si cela vous plaît, pour assister au dénouement. »

– Voilà qui promet ; il a évidemment retrouvé la piste, dis-je.

– Ah ! Il a donc été en défaut lui aussi ! s'écria Jones, manifestement satisfait. Même les meilleurs d'entre nous se perdent quelquefois. Naturellement, ça peut être encore une fausse alerte. Mais c'est mon devoir en tant qu'officier de police de ne laisser échapper aucune chance. Mais quelqu'un vient. C'est peut-être lui.

On entendait un pas lourd dans l'escalier, une respiration bruyante, sifflante, celle d'un individu qui avait bien de la peine à souffler. Une fois ou deux, il s'arrêta comme si la montée était trop dure pour lui mais, à la fin, il arriva à notre porte et entra. Son aspect correspondait aux bruits que nous avions entendus. C'était un homme âgé, vêtu comme un matelot d'une vieille jaquette boutonnée jusqu'au cou. Le dos était voûté, les genoux vacillants, la respiration était pénible et asthmatique. Tandis qu'il s'appuyait sur un gros gourdin en chêne, ses épaules se levaient dans l'effort qu'il faisait pour aspirer l'air dans ses poumons. Il avait un gros cache-nez de couleur autour du cou, et je ne voyais guère de son visage qu'une paire d'yeux noirs et vifs qu'ombrageaient des sourcils blancs et touffus. Il portait aussi de longs favoris gris. Dans l'ensemble, il me donnait l'impression d'un respectable maître marinier, écrasé par les ans et la pauvreté.

– Qu'est-ce que c'est, mon brave ?

Il jeta un regard circulaire dans la chambre, à la façon méthodique des vieillards.

– Monsieur Sherlock Holmes est-il ici ?

– Non, mais je le remplace. Vous pouvez me confier tout message que vous auriez pour lui.

– C'était à lui-même que je voulais le dire.

– Mais je vous répète que je le remplace. Était-ce à propos du bateau de Mordecai Smith ?

– Oui ; j'sais bien où il est, et j'sais où sont les hommes qu'il cherche. Et j'sais où est le trésor, j'sais tout.

– Alors dites-le-moi, et je lui transmettrai.

– C’est à lui que j’voulais le dire, répéta-t-il, obstiné.

– Alors, il vous faut l’attendre !

– Non, je ne vais pas perdre une journée pour faire plaisir à quelqu’un. Si monsieur Holmes n’est pas ici, alors il devra trouver ça tout seul. Et puis, je n’aime pas votre air à tous les deux, et je ne veux pas dire un mot.

Et, traînant les pieds, il se dirigea vers la porte, mais Jones se plaça en face de lui.

– Attendez un peu, mon ami. Vous avez des renseignements importants, et vous ne vous en irez pas. Nous vous garderons, bon gré mal gré, jusqu’à ce que notre ami revienne.

Le vieillard s’avança rapidement vers la porte, mais quand Jones y appuya son large dos, il reconnut l’inutilité de toute résistance.

– Jolie façon de traiter les gens ! cria-t-il en tapant son bâton sur le plancher. Je viens ici pour voir un gentleman et vous deux que je n’ai jamais vus de ma vie, vous m’saisissez et vous m’traitez comme ça !

– Vous ne vous en porterez pas plus mal, dis-je. Nous vous paierons votre journée perdue. Asseyez-vous là, sur le canapé. Vous n’aurez pas à attendre longtemps.

L’air grognon, il revint et s’assit, la tête reposant sur ses mains. Jones et moi nous reprîmes nos cigares et notre conversation. Soudain, la voix d’Holmes éclata :

– Tout de même, vous pourriez bien m’offrir un cigare ! Nous sursautâmes sur nos chaises. Holmes était assis près de nous, avec un air de doux amusement.

– Holmes ! m’écriai-je. Vous ici ! Mais où est le vieillard ?

– Le voici, dit-il, tenant en main un tas de cheveux blancs. Tout y est : perruque, favoris, sourcils... Je pensais que mon déguisement n’était pas mauvais, mais je doutais qu’il supporte brillamment cette épreuve.

– Ah ! Coquin ! s’écria Jones, enchanté. Vous auriez fait un acteur, et un rare !... Vous avez bien la toux rauque des vieux de l’asile et ces jambes flageolantes qui vous portaient valent bien dix livres par semaine. Tout de même, je croyais bien reconnaître l’éclat de vos yeux. Vous ne nous avez pas lâchés si facilement que ça, hein ?

– J’ai travaillé toute la journée sous ce déguisement. Il y a, vous le savez, beaucoup de gens dans le milieu des criminels qui commencent à me connaître, surtout depuis que notre ami, ici présent, s’est mis à publier quelques-unes de mes affaires. Aussi, je ne peux partir sur le sentier de la guerre que sous quelque simple accoutrement comme celui-ci. Vous avez eu mon télégramme ?

– Oui, c’est ce qui m’a amené ici.

- Et comment votre affaire a-t-elle marché ?
- Il n'en est rien sorti. J'ai dû relâcher deux de mes prisonniers. Il n'y a aucune preuve contre les deux autres.
- Ne vous en faites pas. Nous vous en donnerons deux autres à leur place, mais vous devrez suivre mes instructions. Je vous cède volontiers tout l'honneur officiel du succès, mais vous devrez agir suivant mes directives. Est-ce convenu ?
- Absolument, si vous voulez m'aider à prendre les coupables.
- Eh bien, il faudra donc tout d'abord qu'un bateau de la police, rapide, une chaloupe à vapeur, se trouve aux escaliers de Westminster, à sept heures, ce soir.
- C'est facile à arranger. Il y en a toujours une par là, mais je pourrais traverser la rue et téléphoner, pour en être sûr.
- Puis, il me faudra deux hommes vigoureux, en cas de résistance.
- Il y en aura deux ou trois dans le bateau. Quoi d'autre ?
- Quand nous capturerons les hommes, j'aurai le trésor. Je crois que ce serait un plaisir pour mon ami ici présent d'apporter cette boîte à la jeune dame à qui revient légalement la moitié du contenu ; afin qu'elle soit la première à l'ouvrir. Hein, Watson ?
- Ce serait pour moi un grand plaisir.
- C'est une façon de procéder assez irrégulière, dit Jones en branlant la tête. Toutefois, comme rien n'est régulier dans cette affaire, je suppose que nous devons fermer les yeux. Le trésor, plus tard, sera remis aux autorités jusqu'à la conclusion de l'enquête officielle.
- Certainement. Un autre point : j'aimerais fort avoir quelques détails sur cette affaire de la bouche même de Jonathan Small. Vous savez que je tiens à connaître à fond les détails de mes enquêtes. Y aurait-il une objection à ce que j'aie avec lui une entrevue non officielle, soit ici, dans mon appartement, soit n'importe où, pourvu qu'il soit surveillé de façon efficace ?
- Vous êtes maître de la situation. Je n'ai pas eu de preuves encore de l'existence de ce Jonathan Small. Toutefois, si vous le prenez, je ne vois pas comment je pourrais vous refuser une entrevue avec lui.
- C'est donc entendu ?
- Parfaitement. Quelque chose d'autre encore ?

– Seulement ceci : j’insiste pour que vous dîniez avec nous. Ce sera prêt dans une demi-heure. J’ai des huîtres et une paire de grouses, avec un bon petit choix de vins blancs. Watson, vous n’avez encore jamais reconnu mes mérites de maître de maison.

Chapitre X – La fin de l'insulaire

Ce fut un joyeux dîner. Holmes, quand il le voulait, était un très brillant causeur ; ce soir-là, il le voulut. Il semblait être dans un état d'exaltation nerveuse et il se montra étincelant. Passant rapidement d'un sujet à l'autre, « Mystères » du Moyen Age, violons de Stradivarius, bouddhisme à Ceylan, navires de guerre de l'avenir, poterie médiévale, il traitait chacun d'eux comme s'il en eût fait une étude approfondie. Sa belle humeur contrastait avec la sombre dépression des deux derniers jours. Athelney Jones s'avéra d'un commerce agréable pendant ces heures de détente, et c'est en bon vivant qu'il prit part au repas. Quant à moi, j'étais soulagé à la pensée que nous approchions de la fin de l'affaire, et je me laissai aller à la joie communicative de Holmes. Nul d'entre nous ne parla durant le repas du drame qui nous avait réunis.

Lorsque la table fut desservie, Holmes jeta un coup d'œil sur sa montre et remplit trois verres de porto.

« Une tournée pour le succès de notre petite expédition ! ordonna-t-il... Et maintenant, il est grand temps de partir. Avez-vous un pistolet, Watson ?

– J'ai mon vieux revolver d'ordonnance dans mon bureau.

– Vous feriez mieux de le prendre. Il faut tout prévoir. J'aperçois la voiture à notre porte. Je l'avais demandée pour six heures et demie.

C'est un peu après sept heures que nous atteignîmes l'embarcadère de Westminster. Holmes examina d'un œil critique la chaloupe qui nous attendait.

« Y a-t-il quelque chose qui révèle son appartenance à la police ?

– Oui, cette lumière verte sur le côté.

– Alors, il faudrait l'enlever. »

Ce petit changement effectué, nous prîmes place dans le bateau et on lâcha les amarres. Jones, Holmes et moi, étions installés à la poupe. Il y avait un homme à la barre, un autre aux machines, et deux solides inspecteurs à l'avant.

« Où allons-nous ? demanda Jones.

– Vers la Tour. Dites-leur de s'arrêter en face des chantiers Jacobson. »

Notre bateau était de toute évidence très rapide. Nous dépassâmes de longs trains de péniches chargées, aussi vite que si celles-ci étaient amarrées. Holmes eut un sourire de satisfaction en nous voyant rattraper une autre chaloupe et la laisser loin derrière nous.

« Nous devrions pouvoir rattraper n'importe qui sur ce fleuve ! dit-il.

– C'est peut-être beaucoup dire. Mais il n'y a pas beaucoup de chaloupes qui puissent nous distancer.

– Il nous faudra intercepter l'*Aurore* qui a la réputation de filer comme une mouette. Je vais vous expliquer comment j'ai retrouvé le bateau, Watson. Vous souvenez-vous comme j'étais ennuyé d'être arrêté par une si petite difficulté ?

– Oui.

– Eh bien, je me suis complètement délassé l'esprit en me plongeant dans une analyse chimique. Un de nos plus grands hommes d'État a dit que le meilleur repos était un changement de travail. Et c'est exact ! Lorsque je suis parvenu à dissoudre l'hydrocarbone sur lequel je travaillais, je revins au problème Sholto, et passai à nouveau en revue toute la question. Mes garçons avaient fouillé sans résultat la rivière tant en amont qu'en aval. La chaloupe ne se trouvait à aucun embarcadère et n'était point retournée à son port d'attache. Il était improbable qu'elle eût été sabordée pour effacer toute trace. Je gardais cependant cette hypothèse à l'esprit en cas de besoin. Je savais que ce Small était un homme assez rusé, mais je ne le croyais pas capable de finesse. Je réfléchissais ensuite au fait qu'il devait se trouver à Londres depuis quelque temps ; nous en avons la preuve dans l'étroite surveillance qu'il exerçait sur Pondichery Lodge. Il lui était, en ce cas, très difficile de partir sur-le-champ ; il avait besoin d'un peu de temps, ne serait-ce que d'une journée, pour régler ses affaires. C'était tout du moins dans le domaine des probabilités.

– Cela me semble assez arbitraire ! dis-je. N'était-il pas plus probable qu'il eût tout arrangé avant d'entreprendre son coup ?

– Non, ce n'est pas mon avis. Sa tanière constituait une retraite trop précieuse pour qu'il eût songé à l'abandonner avant d'être sûr de pouvoir s'en passer. Et puis il y a un autre aspect de la question : Jonathan a dû penser que le singulier aspect de son complice, difficilement dissimulable de quelque manière qu'on l'habille, pourrait exciter la curiosité et peut-être même provoquer dans quelques esprits un rapprochement avec la tragédie de Norwood. Il est bien assez intelligent pour y avoir pensé. Ils étaient sortis nuitamment de chez eux, et Small devait tenir à être de retour avant le jour. Or, il était trois heures passées lorsqu'ils parvinrent au bateau ; une heure plus tard, il ferait jour, les gens commenceraient à circuler... J'en ai conclu, par voie de conséquence, qu'ils n'étaient pas allés très loin. Ils ont grassement payé Smith pour qu'il tienne sa langue et garde la chaloupe prête pour l'évasion finale ; et ils se sont hâtés avec le trésor vers leur logis. Deux ou trois jours plus tard, après avoir étudié de quelle manière les journaux présentaient l'affaire, et ayant ainsi vérifié si les soupçons s'orientaient de leur côté, ils s'en iraient en chaloupe, sous couvert de la nuit, vers quelque navire mouillé à Gravesend ou Downs ; ils avaient déjà certainement pris leur billet pour l'Amérique ou les Colonies.

– Mais la chaloupe ? Ils ne pouvaient la prendre chez eux !

– D'accord ! Je décidai donc que la chaloupe ne devait pas être loin, bien qu'elle fût invisible. Je me suis mis alors à la place de Small et j'ai considéré le problème sous son angle, à lui. Il se rendait probablement compte du danger qu'il y aurait à renvoyer la chaloupe à son port d'attache où à la garder dans un embarcadère si la police venait à découvrir ses traces. Comment, alors, dissimuler le bateau et en même temps le maintenir à sa portée, prêt à être utilisé ? Comment ferais-je moi-même à sa place et dans des circonstances analogues ? Je cherchai et je ne trouvai qu'un seul moyen : Confier la chaloupe à un chantier de construction ou de réparations, avec ordre d'effectuer une légère modification. L'embarcation se trouverait ainsi sous quelque hangar, et donc parfaitement cachée. Et pourtant, elle pourrait être en quelques heures de nouveau à ma disposition.

– Voilà qui semble assez simple.

– Ce sont précisément les choses très simples qui ont le plus de chances de passer inaperçues. Je décidai donc de mettre cette idée à l'épreuve. Vêtu de ces inoffensifs vêtements de marin, je m'en fus aussitôt enquêter dans tous les chantiers en aval du fleuve. Résultat nul dans quinze d'entre eux. Mais au seizième, celui de Jacobson, j'appris que l'*Aurore* leur avait été confiée deux jours auparavant par un homme à la jambe de bois qui se plaignait du gouvernail. « Il n'avait absolument rien, ce gouvernail ! me dit le contremaître. Tiens, la voilà, c'te chaloupe ; celle avec les filets rouges. »

« À ce moment, qui apparut ? Mordecai Smith, le patron disparu. Il était complètement soûl. Je ne l'aurais évidemment pas reconnu, s'il n'avait crié à tue-tête son nom et celui de son bateau. « Il me la faut pour huit heures précises, entendez-vous ? J'ai deux messieurs qui n'attendent pas. »

« Ils avaient dû le payer généreusement. Il débordait d'argent et distribua libéralement des shillings aux ouvriers. Je le pris en filature pendant quelque temps, mais il disparut dans un bistrot. Je revins alors au chantier et, rencontrant sur ma route un de mes éclaireurs, je le postai en sentinelle près de la chaloupe. Je lui dis de se tenir tout au bord de l'eau et d'agiter son mouchoir lorsqu'il les verrait partir. Placés comme nous le serons, il serait bien étrange que nous ne capturions pas tout notre monde et le trésor.

– Que ces hommes soient, ou non, les bons, vous avez tout préparé très soigneusement, dit Jones. Mais si j'avais pris l'affaire en main, j'aurais établi un cordon de police autour du chantier de Jacobson et arrêté mes types dès leur venue.

– C'est-à-dire jamais. Car Small est assez astucieux. Il enverra un éclaireur et à la moindre alerte, il se tapira pendant une semaine.

– Mais vous auriez pu continuer à filer Mordecai Smith et découvrir leur retraite, objectai-je.

– Dans ce cas, j'aurais perdu ma journée. Je crois qu'il n'y a pas plus d'une chance sur cent pour que Smith connaisse leur retraite. Pourquoi irait-il poser des questions, aussi longtemps qu'il est bien payé et qu'il peut boire ? Ils lui font parvenir leurs instructions. Non, j'ai réfléchi à toutes les manières d'agir et celle-ci est la meilleure. »

Pendant cette conversation, nous avons franchi la longue série de ponts qui traversent la Tamise. Comme nous passions au cœur de la ville, les derniers rayons du soleil doraient la croix située au sommet de l'église Saint-Paul. Le crépuscule s'étendit avant notre arrivée à la Tour.

« Voici le chantier Jacobson, dit Holmes, en désignant un enchevêtrement de mâts et de cordages du côté de Surrey. Remontons et redescendons le fleuve à vitesse réduite. Croisons sous couvert de ce train de péniches. »

Il sortit une paire de jumelles de sa poche et examina quelques temps la rive opposée.

« J'aperçois ma sentinelle à son poste, continua-t-il. Mais elle ne tient pas de mouchoir.

– Et si nous descendions un peu le fleuve et les attendions là ? » proposa Jones avec empressement.

Nous étions tous impatients, maintenant ; même les policiers et les mécaniciens qui n'avaient pourtant qu'une très vague idée de ce qui nous attendait.

« Nous n'avons pas le droit de prendre le moindre risque, répondit Holmes. Il y a dix chances contre une pour qu'ils descendent le fleuve, évidemment, mais nous n'avons aucune certitude. D'où nous sommes, nous pouvons surveiller l'entrée des chantiers, alors qu'eux peuvent à peine nous distinguer. La nuit sera claire et nous aurons toute la lumière désirable. Il nous faut rester ici. Voyez-vous les gens, là-bas, grouiller sous les lampadaires ?

– Ils sortent du chantier. La journée est finie.

– Ils ont l'air bien dégoûtants ! Et dire que chacun d'eux recèle en lui une petite étincelle d'immoralité ! À les voir, on ne les supposerait pas : il n'y a pas de probabilité *a priori*. L'homme est une étrange énigme !

– Quelqu'un dit de l'homme qu'il est une âme cachée dans un animal, lui dis-je.

– Winwood Read est intéressant sur ce sujet, dit Holmes. Il remarque que, tandis que l'individu pris isolément est un puzzle insoluble, il devient, au sein d'une masse, une certitude mathématique. Par exemple, vous ne pouvez jamais prédire ce que fera tel ou tel, mais vous pouvez prévoir comment se comportera un groupe. Les individus varient, mais la moyenne reste constante. Ainsi parle le statisticien. Mais est-ce que je ne vois pas un mouchoir ? Voilà : il y a là-bas quelque chose de blanc qui bouge.

– Oui, c'est votre sentinelle ! criai-je. Je la vois distinctement.

– Et voici l'*Aurore* ! s'exclama Holmes. Elle file comme le diable ! En avant toute, mécanicien ! Dirigez-vous vers cette chaloupe avec la lumière jaune. Nom d'un chien ! Je ne me pardonnerais jamais qu'elle fût plus rapide que nous. »

Elle s'était faufilee à travers l'entrée des chantiers, en passant derrière deux ou trois petites embarcations. Elle avait ainsi atteint sa pleine vitesse, ou presque, avant qu'on l'eût aperçue. À toute vapeur, elle descendait maintenant le fleuve en longeant d'assez près la rive. Jones la regarda et secoua la tête.

« Elle va très vite ! dit-il. Je doute que nous la rattrapions.

– Il *faut* la rattraper ! cria Holmes. Bourrez les chaudières, mécaniciens ! Faites-leur donner tout ce qu'elles peuvent ! Il faut qu'on les ait, au risque de brûler le bateau ! »

Nous commençons d'accélérer l'allure, à notre tour. Les chaudières rugissaient, les puissantes machines sifflaient et vibraient comme un grand cœur métallique. La proue acérée coupait les eaux en rejetant de chaque côté deux vagues mugissantes. À chaque pulsation des machines, la chaloupe bondissait en frémissant comme une chose vivante. À l'avant, notre grande lanterne jaune projetait un long rayon de lumière vacillante. Une tache sombre sur l'eau indiquait la position de l'*Aurore* ; le bouillonnement de l'écume blanche derrière elle était révélatrice de son allure forcenée. Nous fonçâmes plus vite. Nous dépassions les péniches, les remorqueurs, les navires marchands, nous nous glissions derrière celui-ci, nous contournions celui-là. Des voix surgies de l'ombre nous interpellaient. Mais l'*Aurore* filait toujours et toujours nous la poursuivions.

« Allons, les hommes ! Enfournez, enfournez ! » cria Holmes, regardant dans la chambre des machines en bas ; les chaudières rougeoyantes se réfléchissaient sur son visage impatient. « Donnez toute la vapeur. »

– Je crois que nous la rattrapons un peu, dit Jones, dont le regard ne quittait pas l'*Aurore*.

– J'en suis sûr ! dis-je. Nous l'aurons rejointe d'ici quelques minutes. »

Juste à ce moment, un remorqueur tirant trois péniches se mit entre nous, comme si un malin génie l'eût placé là, tout exprès ! Nous n'évitâmes la collision qu'en poussant à fond le gouvernail. Le temps de contourner le convoi et de remettre le cap sur les fugitifs, l'*Aurore* avait regagné deux cents mètres. Elle restait bien en vue, cependant ! La lumière incertaine et trouble du crépuscule cédait la place à une nuit claire et étoilée. Les chaudières donnaient à plein ; l'énorme force qui nous propulsait faisait vibrer et grincer notre coque légère.

Nous avons forcé à travers le Pool, dépassé les entrepôts West India, descendu le long de Deptford Reach, et remonté à nouveau après avoir contourné l'île des Chiens. Jones prit l'*Aurore* dans le faisceau de son phare ; nous pûmes alors voir distinctement les silhouettes sur le pont. Un homme était assis à la poupe, tenant entre ses jambes un objet noir sur lequel il se penchait. À côté de lui, reposait une masse sombre qui ressemblait à un terre-neuve. Le fils Smith tenait la barre, tandis que son père, dont la silhouette au torse nu se profilait contre le rougeoiement du brasier, enfournait de grandes pelletées de charbon à une cadence infernale. Peut-être avaient-ils eu des doutes au début quant à nos intentions ; mais à nous voir imiter chacun de leurs tournants, chacun de leurs zigzags, ils ne pouvaient plus en conserver. À Greenwich, nous nous trouvions à environ cent mètres derrière elle. À Blackwall, nous n'étions pas à plus de quatre-vingts

mètres. J'ai, au cours de ma carrière mouvementée, chassé de nombreuses créatures en de nombreux pays, mais jamais le sport ne m'a causé l'excitation sauvage de cette folle chasse à l'homme au milieu de la Tamise. Régulièrement, mètre par mètre, nous nous rapprochions. Dans le silence de la nuit, nous pouvions entendre le halètement et le martèlement des machines. L'homme sur le pont était toujours accroupi ; il bougeait ses bras comme s'il était occupé à quelque besogne ; de temps en temps, il mesurait du regard la distance qui nous séparait encore et qui diminuait implacablement. Jones les héla, et leur cria de stopper. Nous n'étions plus qu'à quatre longueurs. Les deux chaloupes filaient toujours à une vitesse prodigieuse. Devant nous, le fleuve s'étalait librement, avec Barking Level sur un côté et les marais désolés de Plumstead de l'autre. À notre appel, l'homme sur le pont sauta sur ses pieds et nous montra les deux poings, tout en jurant d'une voix rauque. Il était d'une bonne taille et puissamment bâti. Comme il nous faisait face, debout, les jambes légèrement écartées pour se maintenir en équilibre, je pus voir que depuis la cuisse sa jambe droite n'était qu'un pilon de bois. Au son de ses cris rageurs, la masse sombre à côté de lui se mit à bouger. Il s'en dégacha un petit homme noir, le plus petit que j'aie jamais vu : il avait la tête difforme et une énorme masse de cheveux ébouriffés. Holmes avait déjà sorti son revolver à la vue de cette créature monstrueuse, et je l'imitai. Le sauvage était enveloppé dans une sorte de cape sombre ou de couverture, qui ne laissait à découvert que le visage ; mais ce visage aurait suffi à empêcher un homme de dormir. Ses traits étaient profondément marqués par la cruauté et la bestialité. Ses petits yeux luisaient et brûlaient d'une sombre lumière ; ses lèvres épaisses se tordaient en un rictus abominable ; ses dents grinçaient et claquaient à notre intention avec une fureur presque animale.

« Faites feu s'il lève la main ! » dit Holmes doucement.

Nous étions à moins d'une longueur maintenant, et près d'atteindre notre proie. Je revois encore les deux hommes tels qu'ils se tenaient alors, à la lumière de notre lanterne : l'homme blanc, les jambes écartées, hurlant insultes et jurons ; et ce gnome avec sa face hideuse, et ses fortes dents jaunes qui faisaient mine de nous happer.

C'était une chance que nous pussions le voir aussi distinctement ! Car sous nos yeux il sortit de dessous sa couverture un court morceau de bois rond, ressemblant à une règle d'écolier, et le porta à ses lèvres. Nos revolvers claquèrent en même temps. Il tournoya, jeta les bras en l'air, et bomba de côté, dans le courant, avec une sorte de toux étranglée. J'aperçus un instant ses yeux menaçants parmi le blanc remous des eaux. Mais au même moment, l'homme à la jambe de bois se jeta sur le gouvernail, et le braqua à fond ; la chaloupe pivota et fila droit sur la rive sud, tandis que nous la dépassions, frôlant sa poupe à moins d'un mètre. Un instant plus tard, nous avions modifié notre course, mais déjà ils avaient presque atteint le rivage. C'était un endroit sauvage et désolé. La lune brillait sur cette grande étendue marécageuse, pleine de mares stagnantes et de végétation croupissante. Avec un heurt sourd, la chaloupe s'échoua sur la rive boueuse, proue en l'air, poupe dans l'eau. Le fugitif sauta du bateau, mais son pilon s'enfonça aussitôt dans le sol spongieux. Il se débattit, se tordit de mille manières ; en vain ! Il ne pouvait ni avancer ni reculer d'un pas. Hurlant de rage impuissante, il frappait frénétiquement la boue de son autre jambe. Mais ses efforts ne faisaient qu'enfoncer plus profondément le pilon. Lorsque notre chaloupe vint atterrir tout près de lui, il était si fermement ancré dans la vase que nous fûmes obligés de passer une corde autour de sa poitrine afin de le tirer et de le ramener à nous, comme un poisson. Les deux Smith, père et fils, étaient assis renfrognés, dans leur chaloupe,

mais ils montèrent très docilement à notre bord lorsque Jones le leur commanda. Puis il fallut tirer l'*Aurore*, que nous prîmes en remorque. Un solide coffre de fer, de fabrication indienne, se tenait sur le pont. C'était évidemment celui qui avait contenu le trésor si funeste de Sholto. Il était d'un poids considérable et nous le transportâmes avec précaution dans notre propre cabine. La serrure était dépourvue de clef.

Remontant lentement la rivière, nous dirigeâmes notre projecteur tout alentour, mais sans voir la trace du petit monstre. Quelque part au fond de la Tamise, dans le limon, reposent les os de cet étrange touriste.

« Regardez donc ici ! dit Holmes en désignant l'écoutille boisée. C'est tout juste si nous avons été assez rapides avec nos revolvers ! »

Là, en effet, juste derrière l'endroit où nous nous étions tenus, était fichée l'une de ces fléchettes meurtrières que nous connaissions si bien. Elle avait dû passer entre nous à l'instant où nous avions fait feu. Holmes, suivant sa manière tranquille, sourit et se contenta de hausser les épaules. Mais quant à moi, j'avoue que j'eus le cœur retourné à la pensée de l'horrible mort qui nous avait frôlés cette nuit de si près.

Chapitre XI – Le grand trésor d’Agra

Notre prisonnier s’assit dans la cabine en face du coffre en fer pour la possession duquel il avait tant attendu et lutté. Il avait le regard hardi, le teint hâlé. Sa figure était parcourue par un réseau de rides ; ses traits burinés, couleur acajou, indiquaient une dure vie de plein air. Son menton barbu agressif témoignait qu’il n’était pas un homme à se laisser facilement détourner de son but. Il devait avoir cinquante ans ; ses cheveux noirs bouclés étaient abondamment parsemés de fils gris. Détendu, son visage n’était pas déplaisant ; mais d’épais sourcils et la saillie du menton lui donnaient dans la fureur une expression terrible. Menottes aux mains, tête inclinée sur la poitrine, il était assis, et ses yeux vifs clignotaient vers le coffre, cause de tous ses méfaits. Dans son maintien rigide et contrôlé, je crus discerner plus de tristesse que de colère. Il leva les yeux vers moi, une fois ; il y avait comme une étincelle d’humour dans son regard.

« Eh bien, je regrette que cette affaire en soit venue là, Jonathan Small ! dit Holmes en allumant un cigare.

– Et moi donc, monsieur ! répondit-il. Je ne crois pas que je parviendrai à me disculper du meurtre. Et pourtant je peux vous jurer sur la Bible que je n’ai jamais levé la main sur M. Sholto. C’est Tonga, ce chien d’enfer, qui lui a décoché une de ses damnées fléchettes. Je n’y ai absolument pas participé, monsieur ! J’étais aussi désolé que s’il avait été quelqu’un de ma famille. J’ai battu le petit diable avec le bout de la corde ; mais la chose était faite ; je ne pouvais plus y remédier.

– Tenez, prenez un cigare ! dit Holmes. Et vous feriez mieux d’avalier une gorgée de whisky, car vous êtes trempé. Mais, dites-moi, comment espérez-vous qu’un homme aussi petit et faible que ce noir puisse s’emparer de M. Sholto et le maintenir pendant que vous grimpez avec la corde.

– Vous semblez en savoir autant que si vous aviez été là, monsieur. La vérité, c’est que j’espérais trouver la chambre vide. Je connaissais assez bien les habitudes de la maison, et M. Sholto descendait généralement dîner à cette heure-là. Je ne veux rien cacher dans cette affaire. Ma meilleure défense est encore de dire la simple vérité. Si ç’avait été le vieux major, c’est le cœur léger que je l’aurais envoyé de l’autre côté. Je l’aurais égorgé avec désinvolture : la même, tenez, que celle avec laquelle je fume ce cigare ! Quelle poisse ! Dire que je vais être condamné à cause du jeune Sholto !... Je n’avais vraiment aucun motif de me quereller avec lui !

– M. Athelney Jones, de Scotland Yard, est responsable de vous. Il va vous conduire chez moi. Je vous demanderai un récit véridique de l’histoire. Si vous êtes absolument franc, si vous ne dissimulez rien, j’espère pouvoir vous venir en aide. Je pense qu’il me sera possible de prouver que le poison agit d’une manière si foudroyante que l’homme était mort avant même que vous ayez atteint la chambre.

– Pour cela, il l’était, monsieur ! Jamais de mon existence, je n’ai reçu un tel choc que quand je l’ai vu, la tête sur son épaule, me regardant en ricanant pendant que j’entrais par la fenêtre. Cela m’a bien secoué, monsieur ! J’aurais à moitié tué Tonga s’il ne s’était enfui. C’est pour ça qu’il a

laissé sa massue et quelques-unes de ses fléchettes, d'après ce qu'il m'a dit. Je suis sûr que cela vous a mis sur nos traces, hein ? Quoique je ne voie pas comment vous êtes parvenus à nous suivre jusqu'au bout. Je ne vous en porte pas rancune, vous savez ! Mais il est tout de même étrange que me voilà ici, alors que j'ai un droit légitime à posséder un demi-million de livres... J'ai passé la première moitié de ma vie à construire une digue dans les Andaman ; j'ai une bonne chance de passer la dernière à creuser des tranchées à Dartmoor ! Funeste jour que celui où j'ai vu Achmet le marchand et le trésor d'Agra ! Ce trésor, monsieur, a toujours été une malédiction pour ses détenteurs. Le marchand a été assassiné, le major Sholto a vécu dans la peur et la honte. Quant à moi, ce trésor ne m'a rapporté que toute une vie d'esclavage. »

À ce moment, Athelney Jones passa sa tête ronde :

« Mais c'est une vraie réunion de famille ! lança-t-il. Je crois, Holmes, que je vais goûter un peu de votre whisky. Eh bien, je pense que nous sommes en droit de nous féliciter mutuellement. Il est dommage que nous n'ayons pas pris l'autre vivant ; mais nous n'avions pas le choix ! En tout cas, Holmes, vous avouerez que nous les avons eus de justesse. Il a fallu donner toute la vapeur.

– Tout est bien qui finit bien, dit Holmes. Mais j'ignorais en effet que l'*Aurore* était si rapide.

– Smith dit que sa chaloupe est l'une des plus rapides sur le fleuve, et que s'il avait eu un autre homme aux machines pour l'aider, nous ne l'aurions jamais rattrapé. Il jure ne rien savoir du meurtre de Norwood.

– C'est vrai ! s'écria notre prisonnier. Je ne lui en ai pas soufflé mot. J'ai porté mon choix sur sa chaloupe parce que j'avais entendu dire qu'elle filait comme le vent. Mais c'est tout. Je l'ai bien payé, et je lui avais promis une belle récompense s'il nous amenait à l'*Esmeralda*, à Gravesend, en instance de départ pour le Brésil.

– Eh bien, s'il n'a fait rien de répréhensible, nous veillerons à ce qu'il ne lui arrive pas de mal ! Nous sommes assez rapides lorsqu'il s'agit d'attraper des types, mais nous le sommes moins pour condamner. »

Il était divertissant de voir Jones se donner déjà des airs importants, maintenant que la capture était faite. J'aperçus un léger sourire sur le visage de Sherlock Holmes, à qui ce changement d'attitude n'avait pas échappé.

« Nous allons arriver au pont de Vauxhall, dit Jones. Docteur Watson, je vais vous mettre à terre avec le coffre au trésor. Je n'ai pas besoin de vous dire que, ce faisant, j'endosse une très grave responsabilité : ce n'est absolument pas dans les règles ! Mais la chose était convenue ; je ne me dédis pas. Mon devoir m'oblige cependant à vous faire accompagner par un inspecteur, à cause de la grande valeur de ce coffre. Vous irez en voiture, sans doute ?

– Oui, je me ferai conduire.

– Il est vraiment dommage qu'il n'y ait pas de clef, afin que l'on puisse procéder à un inventaire préliminaire. Vous serez obligé de forcer la serrure. Dites-moi, Small, où est la clef ?

– Au fond de la rivière.

– Hum ! Il était vraiment inutile de nous infliger cette contrariété supplémentaire : vous nous avez donné assez de mal ! En tout cas, docteur, je n’ai pas besoin de vous recommander la plus grande prudence. Ramenez-nous le coffre à Baker Street. Nous vous y attendrons avant de nous rendre au dépôt. »

Ils me débarquèrent à Vauxhall, moi et le lourd coffre de fer, plus un inspecteur costaud et sympathique. Une voiture nous conduisit chez Mme Cecil Forrester en moins d’un quart d’heure. La femme de chambre parut surprise d’une visite si tardive ; elle expliqua que Mme Forrester était sorti pour la soirée et rentrerait probablement très tard. Mais Mlle Morstan était dans le salon ; je me fis introduire au salon avec mon coffre ; l’inspecteur accepta de demeurer dans la voiture.

Elle était assise près de la fenêtre ouverte, habillée d’une robe blanche diaphane que relevait une touche éclatante au cou et à la taille. Adoucie par l’abat-jour, la lumière de la lampe éclairait harmonieusement son visage délicat et donnait un éclat métallique aux bouches de son opulente chevelure. Appuyée au dossier de son fauteuil en rotin, un de ses bras pendant sur le côté, elle avait une pose triste et pensive. Pourtant, en m’entendant entrer, elle sauta sur ses pieds, et ses joues pâles s’enfièvreèrent de surprise et de plaisir.

« J’avais bien entendu une voiture s’arrêter devant la porte, fit-elle. J’ai pensé que Mme Forrester revenait bien tôt, mais je n’aurais jamais cru que ce pût être vous. Quelles nouvelles m’apportez-vous ?

– Mieux que des nouvelles ! » dis-je.

Et je déposai le coffre sur la table.

Mon cœur était lourd, et cependant je m’efforçai à la jovialité.

« Je vous apporte quelque chose qui vaut plus cher que toutes les nouvelles du monde. Je vous apporte une fortune. »

Elle jeta un coup d’œil sur la cassette.

« Ainsi donc, voilà le trésor ? » demanda-t-elle.

Sa voix exprimait un détachement ineffable.

« Oui, c’est le grand trésor d’Agra. Une moitié revient à Thaddeus Sholto, et l’autre vous appartient. Vous aurez chacun quelque deux cent mille livres. Vous représentez-vous ce que c’est ? Il y aura peu de jeunes filles en Angleterre qui seront plus riches que vous. N’est-ce pas merveilleux ? »

Sans doute avais-je un peu exagéré mes manifestations d'enthousiasme, et le ton de mes compliments n'était pas entièrement convaincant. Je la vis hausser légèrement le sourcil et me regarder curieusement.

« Si je l'ai, dit-elle, c'est bien grâce à vous ? »

– Non pas ! répondis-je. Pas à moi, mais à mon ami Sherlock Holmes. Avec la meilleure volonté du monde, je n'aurais jamais pu démêler cet écheveau. D'ailleurs, nous avons bien failli perdre ce trésor en fin de compte...

– Asseyez-vous, docteur Watson. Je vous en prie, racontez-moi tout. »

Je lui narrai brièvement les événements tels qu'ils s'étaient déroulés depuis que je l'avais vue. La nouvelle méthode de recherches qu'avait employée Holmes, la découverte de l'*Aurore*, la venue d'Athelney Jones, nos préparatifs, et la course folle sur la Tamise. Yeux brillants, lèvres frémissantes, elle écouta le récit de nos aventures. Lorsque je parlai de la fléchette qui nous avait manqué de si peu, elle devint pâle, comme si elle allait s'évanouir.

« Ce n'est rien ! murmura-t-elle, tandis que je lui tendais un verre d'eau. Rien qu'un léger malaise : ç'a été pour moi un choc quand j'ai compris que j'avais exposé mes amis à un aussi horrible péril.

– Ce n'est plus que du passé, répondis-je. Laissons de côté ces tristes détails. Parlons de quelque chose de plus gai : le trésor est là. Que pourrait-il y avoir de plus gai ? J'ai obtenu l'autorisation de l'amener avec moi, pensant qu'il pourrait vous plaire d'être la première à le voir.

– Cela m'intéresserait beaucoup ! » dit-elle.



Sa voix marquait peu d'empressement. Mais sans doute pensa-t-elle qu'il serait peu aimable de paraître indifférente devant un trophée qui avait été si difficile à conquérir.

« Quel beau coffre ! fit-elle, en l'examinant. Je suppose qu'il a été confectionné aux Indes ?

– Oui, à Bénarès.

– Et si lourd ! s'exclama-t-elle en essayant de le soulever. Le coffre à lui seul doit avoir de la valeur. Où est la clef ?

– Small l'a jetée dans la Tamise, répondis-je. Il va falloir emprunter l'un des tisonniers de Mme Forrester.

Il y avait sur le devant du coffre, un large et solide fermoir qui représentait un Bouddha assis. Je parvins à introduire par-dessous l'extrémité du tisonnier, et j'exerçai une action de levier. La serrure céda avec un claquement bruyant. D'une main tremblante, je soulevai le couvercle. Nous restâmes tous deux pétrifiés : le coffre était vide !

Rien d'étonnant à ce qu'il fût si lourd. Le fer forgé, épais de près de deux centimètres, l'enveloppait complètement : il était soigneusement fait, massif, et robuste ; le coffre avait été certainement fabriqué dans le but de contenir des objets de grand prix. Mais à l'intérieur, pas le moindre fragment, pas le plus petit débris de métal ou de pierre précieuse. Le coffre était absolument et complètement vide.

« Le trésor est perdu », dit Mlle Morstan avec un grand calme.

Lorsque j'entendis ces mots et que je compris leur plein sens, il me sembla qu'une grande ombre s'éloignait de mon âme. J'ignorais à quel point ce trésor d'Agra avait pesé sur moi : je ne m'en rendis compte qu'au moment où je le vis enfin écarté. C'était égoïste, sans aucun doute ! C'était déloyal, méchant, de ma part ! Mais je ne pensais plus qu'à une seule chose : le mur d'or avait disparu entre nous.

« Merci, mon Dieu ! » m'écriai-je du plus profond de mon cœur.

Elle eut un sourire furtif et me regarda d'un air interrogateur :

« Pourquoi dites-vous cela ?

– Parce qu'à nouveau vous voici à ma portée, dis-je, en posant ma main sur la sienne. Parce que, Mary, je vous aime : aussi sincèrement que jamais homme aima une femme. Parce que ce trésor avec toute votre richesse me scellait les lèvres. Maintenant qu'il a disparu, je puis vous dire combien je vous aime. Voilà pourquoi, j'ai dit : « Merci, mon Dieu. »

– Alors dans ce cas, moi aussi, je dis : « Merci, mon Dieu », murmura-t-elle.

Quelqu'un avait sans doute perdu un trésor cette nuit-là ; mais moi, je venais d'en conquérir un.

Chapitre XII – L'étrange histoire de Jonathan Small

C'était sûrement un trésor de patience que devait posséder l'inspecteur qui m'attendait dans la voiture, car je m'attardai longtemps près de la jeune fille. Mais le visage du policier s'assombrit lorsque je lui montrai le coffre vide.

« Zut ! Voilà la récompense disparue ! fit-il d'un ton maussade. Pas d'argent, pas de prime. Le travail de cette nuit aurait bien rapporté dix shillings chacun à Sam Brown et à moi, si le trésor avait été retrouvé.

– M. Thaddeus Sholto est riche ! dis-je. Il veillera à ce que vous soyez récompensés, même sans trésor. »

Mais l'inspecteur secoua la tête d'un air abattu.

« C'est du mauvais travail ! répéta-t-il. Et M. Athelney pensera la même chose. »

Il ne se trompait pas. Le détective pâlit lorsque, parvenu à Baker Street, je lui montrai le coffre vide. Tous trois, Holmes, le prisonnier et lui, venaient d'arriver ; ils avaient modifié leurs plans et décidé de se présenter à un commissariat sur leur chemin. Mon ami était vautré dans le fauteuil avec sa nonchalance coutumière, tandis que Small se tenait droit sur sa chaise. Comme j'exhibai le coffre vide, il s'adossa confortablement pour éclater de rire.

« Voilà encore un de vos méfaits, Small ! fit Athelney Jones furieux.

– Oui ! je l'ai planqué dans un endroit d'où vous ne pourrez jamais le sortir ! cria-t-il. Ce trésor m'appartient ; puisque je ne pouvais en jouir, j'ai pris bougrement soin à ce que personne ne le récupère... Je vous dis que pas un être humain au monde n'y a droit en dehors de trois bagnards en train de pourrir aux Andaman, et de moi-même. Je ne peux pas en jouir, et eux non plus. J'ai toujours agi pour eux autant que pour moi ! Le Signe des quatre a toujours existé entre nous. C'est pourquoi je suis sûr qu'ils m'approuveraient d'avoir jeté le trésor dans la Tamise plutôt que de le voir tomber entre les mains d'un parent de Sholto ou de Morstan. Ce n'est tout de même pas pour les rendre riches qu'Achmet est mort ! Vous trouverez le trésor là où se trouvent déjà la clef et le petit Tonga. Lorsque j'ai compris que votre chaloupe nous rattraperait sans faute, j'ai lancé les bijoux dans la flotte. Résignez-vous, il n'y aura pas de roupies pour vous !

– Vous essayez de nous tromper, Small ! dit Athelney Jones sévèrement. Si vous aviez voulu jeter le trésor dans la Tamise, il vous aurait été plus facile d'y jeter tout le coffre.

– Plus facile pour moi de le jeter, mais plus facile pour vous de le repêcher, hein ? rétorqua-t-il avec un regard rusé. L'homme qui était assez droit pour m'attraper l'aurait été suffisamment encore pour retirer du fond du fleuve un coffre en fer. Ce sera plus difficile maintenant, car ils sont éparpillés sur plus de huit kilomètres. Dame, j'ai eu le cœur brisé en les jetant ! J'étais à

moitié fou lorsque j'ai vu que vous alliez nous rejoindre. Mais il ne servait à rien de se lamenter. Dans ma vie, j'ai connu des hauts et des bas, et j'ai appris à ne pas pleurer devant les pots cassés.

– Vous avez fait là une chose très grave, Small ! dit le détective. Si vous aviez aidé la justice au lieu de la contrarier ainsi, vous en auriez bénéficié au cours de votre jugement !

– La justice ! gronda l'ancien bagnard. Une belle justice, oui ! À qui appartient ce butin, si ce n'est pas à nous ? Quelle justice est-ce donc qui demande que je l'abandonne à des gens qui n'y ont aucun droit ? Moi, je l'avais gagné ! Vingt longues années dans ces marécages dévastés par la fièvre, au travail tout le jour sous les palétuviers, enchaîné toute la nuit dans des baraques repoussantes de saleté, harcelé par les moustiques, secoué par les fièvres, malmené par tous ces gardes noirs trop heureux de s'en prendre aux Blancs : voilà ! Voilà comment j'ai conquis le trésor d'Agra. Et vous venez me parler de justice parce que je ne peux supporter l'idée d'avoir tant souffert à seule fin qu'un autre en profite ? Mais j'aimerais mieux être pendu dix fois ou avoir dans la peau une des fléchettes de Tonga, plutôt que de vivre dans une cellule en sachant qu'un autre homme prend ses aises dans un palais grâce à une fortune qui m'appartient ! »

Small s'était départi de son impassibilité. Laissant libre cours à ses sentiments, débitant son discours en un torrent de mots bousculés, il avait des yeux flamboyants ; ses mains s'agitaient avec passion et les menottes s'entrechoquaient bruyamment. À voir cette fureur déchaînée, je compris que la terreur qui avait saisi le major Sholto à l'annonce de son évasion était fort bien fondée.

« Vous oubliez que nous ne savons rien de tout cela, dit Holmes tranquillement. Nous n'avons pas entendu votre histoire et ne pouvons juger si le bon droit était originellement de votre côté.

– Monsieur, vous m'avez traité avec humanité. Pourtant, c'est à vous que je suis redevable de ces bracelets... Allez, je ne vous en veux pas ! C'est la règle du jeu... Je n'ai aucune raison de vous taire mon histoire si vous désirez la connaître. Ce que je vais vous dire est la vérité du Bon Dieu, je vous l'affirme. Oui, merci, posez le verre à côté de moi ; j'aurai peut-être la gorge sèche.

« Je suis né près de Pershore, dans le Worcestershire. Si vous allez y voir, vous trouverez un tas de Small par là-bas. J'ai souvent eu l'idée d'aller faire un tour dans la région ; mais, comme à la vérité je n'ai jamais été un motif d'orgueil pour ma famille, je me demande si l'on aurait été très heureux de me revoir ! Ce sont tous des petits fermiers bien établis, allant à l'église, bien connus, bien respectés dans les environs. Moi, en revanche, j'ai toujours été un peu tête-brûlée. Enfin, vers l'âge de dix-huit ans, je ne leur ai plus causé d'ennuis. Mêlé à une violente bagarre au sujet d'une fille, je ne pus m'en sortir qu'en m'engageant dans le Troisième des Buffs, qui était sur le point de partir pour les Indes.

« Cependant, je n'étais pas destiné à demeurer longtemps militaire. J'avais juste fini d'apprendre le pas de l'oie et le maniement de mon mousqueton, lorsque je fus assez fou pour prendre un bain dans le Gange. Heureusement pour moi, John Holder, le sergent de la Compagnie, était dans l'eau au même moment, et c'était l'un des meilleurs nageurs de l'armée. J'étais à mi-chemin de l'autre rive lorsqu'un crocodile m'attrapa la jambe droite qu'il sectionna au-dessus du genou aussi proprement qu'un chirurgien. Je me suis évanoui sous le choc, avec l'hémorragie, et

j'aurais coulé, si Holder ne m'avait rattrapé et ramené au rivage. Je suis resté cinq mois à l'hôpital. Lorsque enfin j'en suis sorti, boitant avec ce pilon de bois attaché à mon moignon, je me suis trouvé réformé et inapte à toute occupation active.

« Comme vous voyez, la malchance déjà ne m'épargnait pas. Je n'étais plus qu'un infirme inutile, et je n'avais pourtant pas encore vingt ans. Cependant mon infortune me valut bientôt un bienfait. Un type, Abel White, qui était venu pour des plantations d'indigo, cherchait un contremaître pour surveiller les indigènes et les faire travailler. C'était un ami de notre colonel, lequel s'intéressait à moi depuis mon accident. Abrégeons une longue histoire : le colonel appuya chaleureusement ma candidature, et, comme le travail se faisait la plupart du temps à cheval, mon infirmité n'entraînait pas en ligne de compte ; mon moignon était en effet assez long pour me permettre de rester bien en selle. Mon travail consistait à parcourir la plantation à cheval, à surveiller les hommes au travail, et à signaler les fainéants. Le salaire était convenable, mon logement confortable ; dans l'ensemble, je n'aurais pas été mécontent de passer le reste de ma vie dans la plantation d'indigo. M. Abel White était un homme de cœur. Il venait souvent me rendre visite et fumer une pipe avec moi, car là-bas, les Blancs sont plus amicaux les uns envers les autres qu'on ne le sera jamais chez nous.

« Mais il était dit que je n'aurais jamais longtemps la chance pour moi. Soudain, sans signe précurseur, la grande révolte éclata. Le mois précédent, l'Inde était aussi tranquille et paisible en apparence que le Surrey ou le Kent. Trente jours plus tard, le pays était un véritable enfer livré à deux cent mille diables noirs. Évidemment, vous connaissez la question, messieurs ; mieux que moi, probablement, car la lecture n'est pas mon fort ! Je sais seulement ce que j'ai vu de mes propres yeux. Notre plantation était située à Muttra, au bord des provinces du Nord-Ouest. Nuit après nuit, le ciel s'embrasait à la lueur des bungalows en flammes. Jour après jour, de petites caravanes d'Européens passaient à travers notre propriété avec femmes et enfants, en route pour Agra où se trouvaient les troupes les plus proches. Abel White était un homme têtue. Il s'était mis dans la tête que les proportions de la révolte avaient été exagérées, et que celle-ci s'éteindrait aussi soudainement qu'elle s'était déclenchée. Assis dans sa véranda, il sirotait tranquillement son whisky, fumait ses cigares, tandis que le pays flambait autour de lui. Dawson et moi, nous sommes restés avec lui bien sûr ! Dawson et sa femme s'occupaient de l'économat et tenaient les livres. Et puis, un beau jour, vint la catastrophe. J'avais été inspecter une plantation assez lointaine ; en revenant lentement dans la soirée, mes yeux tombèrent sur une sorte de paquet qui gisait au fond d'un fossé. Je m'approchai pour voir ce que c'était. Je devins glacé jusqu'aux os en reconnaissant la femme de Dawson, complètement lacérée, et à moitié dévorée par les chacals et les chiens sauvages. Un peu plus loin sur la route, je trouvai Dawson lui-même, étalé le visage dans la poussière, un revolver vide dans la main. Devant lui il y avait quatre corps de cipayes les uns sur les autres. Je tirai sur mes brides, ne sachant plus de quel côté me diriger, lorsque je vis une épaisse fumée s'élever du bungalow d'Abel White ; les flammes commençaient même à passer à travers le toit. Je sus alors que je ne pouvais plus être d'aucune aide à mon patron, et que je perdrais ma vie à me mêler de l'histoire. D'où je me tenais, je pouvais voir des centaines de ces démons noirs portant encore leur manteau rouge sur le dos qui dansaient et hurlaient autour de la maison en flammes. Quelques-uns me montrèrent du doigt et deux balles sifflèrent à mes oreilles. Je partis à travers les rizières et tard dans la nuit j'arrivai en sécurité à l'intérieur d'Agra.

« Sécurité toute relative d'ailleurs ! Le pays entier s'agitait comme un essaim d'abeilles. Chaque fois qu'ils pouvaient se rassembler, les Anglais se contentaient de tenir le terrain sous le feu de leurs armes. Partout ailleurs, c'étaient des fugitifs sans défense. Le combat était inégal : des millions contre des centaines ! Le plus cruel de l'affaire était que ces hommes contre qui nous luttons : fantassins, cavaliers, artilleurs, faisaient tous partie des troupes spécialement sélectionnées, entraînées et équipées par nos soins, et qui maintenant utilisaient nos propres armes et jusqu'à nos propres sonneries de clairon. À Agra se trouvait le Troisième fusiliers du Bengale, quelques sikhs, deux sections de cavalerie, et une batterie d'artillerie. Un corps de volontaires composé de marchands et d'employés avait été constitué : je m'y fis admettre, moi et ma jambe de bois. Nous effectuâmes une sortie pour rencontrer les rebelles à Shahgunge, au début de juillet et nous les repoussâmes pour un temps, mais la poudre vint à manquer et il nous fallut nous replier dans la ville.

« Les pires nouvelles nous arrivaient de tous les côtés. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant, car si vous regardez sur une carte, vous verrez que nous étions au cœur de l'insurrection. Lucknow est situé à un peu plus de cent soixante kilomètres à l'est et Cawnpore à environ la même distance au sud. Aux quatre points cardinaux, ce n'étaient que tortures, meurtres et brigandages.

« Agra est une grande ville bondée de fanatiques et de farouches adorateurs de toutes croyances. Parmi les ruelles étroites et tortueuses notre poignée d'hommes était inefficace. Le commandant décida donc de nous faire traverser la rivière et de prendre position dans le vieux fort d'Agra. Je ne sais si l'un de vous, messieurs, a jamais lu ou entendu quelque chose se rapportant à cette vieille citadelle. C'est un endroit très étrange, le plus étrange que j'aie connu ; et pourtant, j'ai été dans bien des coins bizarres ! Tout d'abord, ses dimensions sont gigantesques : plusieurs hectares. Il y a une partie moderne dans laquelle se réfugièrent garnison, femmes, enfants, provisions et tout le reste, sans pourtant épuiser toute la place. Mais ce coin-là n'est encore rien à côté de la dimension des vieilles parties du fort. Personne n'y va : elles sont abandonnées aux scorpions et aux mille-pattes. C'est plein de grands halls déserts, de passages tortueux, et d'un long labyrinthe de couloirs serpentant dans toutes les directions. On s'y perdait si facilement qu'il était rare que quelqu'un s'y aventurât. De temps en temps, pourtant, un groupe muni de torches partait en exploration.

« Le fleuve coule devant le vieux fort et le protège. Mais sur l'arrière et les côtés, il y avait de nombreuses portes, aussi bien dans la vieille citadelle que dans la nouvelle ; il fallait toutes les garder bien entendu ! Nous manquions d'hommes. Il y en avait à peine assez pour surveiller les angles des remparts et servir les pièces d'artillerie. Il était donc impossible d'organiser une garde conséquente à chacune des innombrables poternes. Un détachement de réserve fut organisé au milieu du fort, et chaque porte fut placée sous la garde d'un homme blanc et de deux ou trois indigènes. Je fus chargé de la surveillance, une partie de la nuit, d'une petite poterne isolée au sud-ouest. Deux soldats sikhs furent placés sous mon commandement ; ma consigne était de faire feu de mon mousqueton en cas de danger. La garde centrale viendrait aussitôt à mon aide. Mais comme le détachement était à plus de deux cents pas, distance coupée de corridors et de passages sinueux, je doutais fort qu'il puisse arriver à temps pour me secourir en cas d'une véritable attaque.

« Eh bien, j'étais assez fier d'être chargé de cette petite responsabilité ! Dame, j'étais une toute nouvelle recrue et infirme par-dessus le marché. Pendant deux nuits, j'ai monté la garde avec mes Punjaubes : deux grands gaillards au regard farouche ! Mahomet Singh et Abdullah Khan, ainsi se nommaient-ils, étaient deux vétérans de la guerre et ils s'étaient battus contre nous à Chilian Wallah. Ils parlaient assez bien l'anglais mais je ne pouvais en tirer grand-chose. Ils préféraient se tenir à l'écart et jacasser entre eux toute la nuit dans leur étrange dialecte sikh. Quant à moi, je me tenais au-dessus du portail, regardant le large serpent du fleuve s'étalant en contrebas, ainsi que les lumières clignotantes de la grande ville. Le roulement des tambours et des tam-tams, les cris et les hurlements des rebelles ivres d'opium et de vacarme, se chargeaient de nous rappeler la nuit durant, le danger qui nous guettait de l'autre côté du fleuve. Toutes les deux heures, un officier faisait la ronde pour s'assurer que tout allait bien.

« Pour ma troisième nuit de garde, le temps était sombre : il tombait une pluie fine et pénétrante ; c'était pénible ! J'essayai à maintes reprises d'engager la conversation avec les sikhs, mais sans grand succès. À deux heures du matin, la ronde passa, dissipant un moment la fatigue de la nuit. Désespérant de faire parler mes deux hommes, je sortis ma pipe et posai mon mousqueton à côté de moi pour gratter une allumette. En un instant, les deux sikhs furent sur moi. L'un s'empara de mon arme et la pointa sur moi, l'autre brandit un grand couteau près de ma gorge, jurant entre ses dents qu'il m'égorgerait si je faisais un pas.

« Ma première pensée fut qu'ils étaient d'accord avec les rebelles, et que c'était le commencement d'un assaut. Si notre porte passait entre les mains des cipayes, le fort tombait ; quant aux femmes et aux enfants, ils seraient traités comme à Cawnpore. Peut-être allez-vous penser, messieurs, que je veux me donner un beau rôle. Je vous jure pourtant que, pensant à ce que serait un tel massacre, j'ouvris la bouche, bien que sentant la pointe du couteau sur la gorge, avec la ferme intention de crier, ne serait-ce qu'une fois pour alerter la garde centrale. L'homme qui me tenait sembla lire mes pensées. Au moment où je prenais mon souffle, il murmura : « Pas un bruit ! Rien à craindre pour le fort. Il n'y a pas de chiens de rebelles de ce côté » Sa voix sonnait sincère. Je savais que si j'élevais la voix, j'étais un homme mort. Je pouvais le voir dans les yeux bruns de l'homme. J'attendis donc en silence pour savoir ce qu'ils me voulaient.

« Écoute-moi, sahib, dit Abdullah Khan, le plus grand et le plus féroce des deux. Maintenant, tu vas choisir : ou avec nous, ou la mort. La chose est trop importante pour nous ; nous n'hésiterons devant rien ! Ou bien tu es avec nous, cœur et âme, et tu le jures sur la croix des chrétiens ; ou bien, nous jetterons ton corps dans le fossé et nous rejoindrons nos frères dans l'armée rebelle. Il n'y a pas d'autre alternative. Que décides-tu ? La vie ou la mort ! Nous ne pouvons pas te donner plus de trois minutes, car il faut que tout soit fini avant la prochaine ronde.

« – Comment puis-je décider ! dis-je. Vous ne m'avez pas dit ce que vous voulez de moi. Mais si la sécurité de la forteresse est en jeu, alors vous pouvez m'égorger tout de suite ! Je préférerais cela.

« – On n'a absolument rien contre la citadelle ! répondit Khan. Nous te demandons d'œuvrer avec nous pour la même chose qui amène ici tes compatriotes. Nous te demandons d'être riche. Si tu acceptes d'être avec nous ce soir, nous te jurons sur la lame du poignard et par les trois

vœux qu'aucun sikh n'a jamais transgressés, que tu auras une part équitable du butin : il te reviendra un quart du trésor. Nous ne pouvons mieux te dire.

« – De quel trésor s'agit-il donc ? demandai-je. J'ai envie, autant que vous deux, d'être riche. Montre-moi ce qu'il faut faire.

« – Alors tu vas jurer sur les ossements de ton père, sur l'honneur de ta mère, sur la croix de ta foi, de ne parler contre nous ou de lever la main sur nous ni maintenant ni plus tard.

« – Je le jurerai à la condition que le fort ne soit pas en danger.

« – alors mon camarade et moi te jurerons que tu auras un quart du trésor, lequel sera divisé également entre nous quatre.

« – Mais nous ne sommes que trois ! dis-je.

« – Non, il y a la part de Dost Akbar. J'ai le temps de t'expliquer ce dont il s'agit en l'attendant. Tiens-toi à la poterne, Mahomet Singh et fais le guet. Je vais tout te raconter, sahib, parce que je sais que les Européens tiennent leurs serments et que je puis avoir confiance en toi. Si tu avais été un de ces vils Hindous et quand bien même tu aurais prêté serment sur tous les faux dieux de leurs temples, mon couteau serait entré dans ta gorge, et ton corps précipité dans le fleuve. Mais le sikh connaît l'Anglais et l'Anglais comprend le sikh. Écoute donc ce que je vais te dire.

« – Il existe dans les provinces du Nord, un rajah qui possède de grandes richesses bien que ses terres soient peu étendues. Il en doit la plus grande partie à son père, mais il en a accumulé lui-même, car il est avare et il préfère entasser son or plutôt que de le dépenser. Quand commença la rébellion, il s'arrangea pour rester en bons termes avec le lion et le tigre ; avec les cipayes et les Anglais. Bientôt, pourtant, il lui sembla que les hommes blancs allaient être chassés. De l'Inde entière ne parvenaient des nouvelles que de leurs défaites et de leurs morts. Mais c'était un homme prudent, et il s'arrangea de telle sorte que, quel que fût le cours des événements, il ne perde pas plus de la moitié de son trésor. Il garda l'or et l'argent dans les caves de son palais. Mais il mit dans un coffre de fer ses pierres les plus précieuses et ses plus belles perles ; il les confia à un serviteur fidèle qui devait se présenter ici comme un marchand et garder la cassette en attendant que la paix soit rétablie. De cette manière, si les rebelles triomphaient il lui resterait son or. Mais si les Anglais reprenaient le pouvoir, ses bijoux lui resteraient. Après avoir ainsi divisé son magot, il se rangea du côté des cipayes qui étaient en force aux frontières de sa province. Remarque bien, sahib, qu'en faisant ainsi, ses biens revenaient de droit à ceux qui sont restés fidèles.

« – Ce prétendu marchand qui a voyagé sous le nom de Achmet est maintenant dans la ville d'Agra ; il désire pénétrer dans la forteresse. Il voyage en compagnie de mon frère de lait, Dost Akbar, qui connaît son secret. Celui-ci lui a promis de le conduire cette nuit à une des poternes latérales du fort ; il a choisi la nôtre. Ils se présenteront donc d'une minute à l'autre. L'endroit est désert, et personne n'est au courant de sa venue. Le monde n'entendra plus jamais parler du marchand Achmet ; mais le grand trésor du rajah sera partagé entre nous. Qu'en dis-tu, sahib ? »

« Dans le Worcestershire, la vie d'un homme semble sacrée. Mais on ne raisonne plus sous le même angle lorsque le feu et le sang vous cernent de tous côtés et que la mort vous guette à chaque pas. Que le marchand vive ou soit assassiné m'importait aussi peu que le destin d'un insecte. En revanche, l'idée du trésor me conquiert. J'imaginai déjà tout ce que je pourrais faire en rentrant au pays ; la famille regarderait avec étonnement ce vaurien qui rentrait des Indes avec les poches pleines d'or. Ma décision fut vite prise. Mais Abdullah Khan, pendant que j'hésitais, tenta de me convaincre.

« Réfléchis, sahib, que si cet homme est pris par le commandant, il sera pendu ou fusillé et ses bijoux seront confisqués par le gouvernement. Personne n'en sera plus riche d'une roupie ! Mais si nous le capturons, nous confisquerons par nous-mêmes le trésor. Les bijoux seront aussi bien dans nos mains que dans les coffres du gouvernement. Il y en a assez pour faire de chacun de nous un homme riche et puissant. Personne ne connaît l'affaire ; nous sommes coupés du reste du monde. Quels risques courons-nous ? Allons, sahib, dis-moi maintenant si tu es avec nous, ou si nous devons te compter comme un ennemi.

« – Je suis avec vous cœur et âme ! dis-je.

« – Voilà qui est bien ! répondit-il en me tendant mon mousqueton. Tu vois que nous avons confiance en toi. Je sais que ton serment, pas plus que le nôtre, ne peut être délié. Il ne nous reste plus qu'à attendre la venue de mon frère et du marchand.

« – Ton frère sait donc ce que tu vas faire ? demandai-je.

« – C'est lui qui a conçu ce plan. Allons à la porte partager le guet avec Mahomet Singh. »

« La pluie tombait toujours sans interruption ; la mousson commençait ; des nuages lourds et sombres dérivèrent à travers le ciel. Il était difficile de voir à plus d'un jet de pierre. Un fossé s'étendait devant la porte que nous gardions, mais il était presque asséché par endroits et on pouvait le franchir facilement. Je trouvai bizarre d'être là, à côté de ces deux sauvages Punjaubees, attendant un homme qui courait à la mort.

« J'aperçus soudain, de l'autre côté du fossé, la lueur d'une lanterne voilée. Elle disparut parmi les monticules, puis redevint visible ; elle se rapprocha de nous.

« Les voici ! m'exclamai-je.

« – Tu lanceras le qui-vive, sahib, comme à l'ordinaire, chuchota Abdullah. Ne lui donnons aucune cause d'inquiétude ! Envoie-nous à leur rencontre ; nous nous occuperons de lui pendant que tu resteras ici à monter la garde. Tiens-toi prêt à dévoiler la lanterne, afin que nous soyons sûrs que c'est bien l'homme. »

« La lumière s'avavançait en vacillant, s'arrêtant parfois puis revenant à nouveau. Je pus enfin distinguer deux silhouettes de l'autre côté du fossé. Je les laissai dégringoler la rive abrupte, patauger à travers la mare, et remonter à demi l'autre versant, avant de lancer le qui-vive.

« Qui va là ? dis-je d'une voix étouffée.

« – Des amis ! » répondit quelqu'un.

« Je découvris la lanterne, jetant sur eux un filet de lumière. Le premier était un sikh gigantesque dont la barbe noire descendait presque jusqu'à la taille. Ailleurs que dans les cirques, je n'ai jamais vu d'hommes aussi grand. Son compagnon était petit, rond et gras, porteur d'un grand turban jaune sur la tête, et à la main il portait un paquet enveloppé d'un châle. Il tremblait de peur ; ses mains frémissaient comme s'il avait la fièvre et sa tête n'arrêtait pas de tourner de tous côtés ses petits yeux vifs aux aguets, à la manière d'une souris s'aventurant hors de son trou. J'eus froid dans le dos à la pensée de tuer cet innocent, mais la pensée du trésor me redonna un cœur de marbre. Lorsqu'il s'aperçut que j'étais européen, il poussa une petite exclamation de joie et se mit à courir vers moi.

« Ta protection, sahib ! haleta-t-il. Ta protection pour le malheureux marchand Achmet. J'ai voyagé à travers Rajpootana afin de me mettre sous la protection du fort d'Agra. J'ai été volé et battu et trompé parce que j'étais l'ami des Anglais. Bénie soit cette nuit qui amène à nouveau la sécurité pour moi et mes pauvres biens.

« – Qu'y a-t-il dans ce paquet ? demandai-je.

« – Une boîte en fer, répondit-il. Elle ne contient qu'une ou deux affaires de famille ; des choses insignifiantes qui n'ont de valeur pour personne, mais que je serais désolé de perdre. Cependant, je ne suis pas un mendiant et je te récompenserai, jeune sahib et ton gouverneur aussi, s'il me donne l'abri que je demande. »

« Je n'étais plus assez sûr de moi pour lui parler encore. Plus je regardais ce visage bouffi et apeuré, plus il me semblait difficile de le tuer ainsi de sang-froid. Il fallait en finir au plus vite.

« Amenez-le à la garde principale, dis-je »

« Les deux sikhs l'encadrèrent, tandis que le géant suivait derrière. Ils s'engagèrent ainsi dans le sombre passage. Jamais homme ne fut plus étroitement enserré par la mort. Je demurai sur les remparts avec la lanterne.

« Je pouvais entendre la cadence des pas résonner le long du corridor désert. Soudain, ce fut le silence ; puis, des voix, le bruit confus d'une bagarre, des coups assourdis. Un instant plus tard, j'entendis à ma grande horreur des pas précipités se dirigeant dans ma direction et la respiration bruyante d'un homme en train de courir. Je dirigeai ma lanterne en bas vers le long passage rectiligne ; et je vis le gros homme, courant comme le vent, le visage ensanglanté ; le grand sikh à la barbe noire le talonnait, bondissant comme un tigre et la lame d'un couteau brillait dans sa main. Je n'ai jamais vu un homme courir aussi vite que ce petit marchand : il distançait le sikh ! Je me rendis compte que s'il passait et parvenait à l'air libre, il pourrait encore se sauver. Mon cœur compatit pour lui mais, à nouveau, la pensée du trésor m'endurcit de cynisme. Je lançai mon fusil entre ses jambes quand il fila devant moi et il boula sur lui-même comme un lapin atteint d'une décharge. Avant qu'il ait pu se relever, le sikh était sur lui et lui plongeait par deux

fois le couteau dans le dos. L'homme ne bougea pas, ne poussa pas un seul gémissement ; il demeura là où il était tombé. J'ai pensé depuis qu'il s'était peut-être rompu le cou dans sa chute. Vous voyez, messieurs, que je tiens ma promesse. Je vous raconte l'affaire exactement comme elle s'est passée, que ce soit ou non en ma faveur. »

Il se tut et tendit ses mains attachées vers le verre de whisky que Holmes lui avait préparé. J'avoue que personnellement, cet homme m'inspirait la plus grande horreur ; non seulement à cause de ce meurtre accompli de sang-froid auquel il avait été mêlé, mais plus encore par la manière nonchalante et dégagée avec laquelle il nous en avait fait la narration. Quel que fût le châtement qui l'attendait, je ne pourrais jamais ressentir pour lui la moindre sympathie ! Assis, les coudes sur les genoux, Sherlock Holmes et Jones paraissaient profondément intéressés par l'histoire ; mais la même répulsion était peinte sur leurs visages. Small le remarqua peut-être, car c'est avec un certain défi dans la voix qu'il reprit :

« Bien sûr, bien sûr, tout cela est fort blâmable ! Mais je voudrais tout de même savoir combien de gens, à ma place, auraient refusé une part du butin en sachant que pour toute récompense de leur vertu, ils seraient égorgés ! D'ailleurs depuis qu'il avait pénétré dans la forteresse, c'était ma vie ou la sienne. S'il s'en était sorti, toute l'affaire aurait été mise en lumière. Je serais passé devant le tribunal militaire et probablement fusillé, car en ces temps troublés, les gens n'étaient pas très indulgents.

– Continuez votre histoire, coupa Holmes.

– Eh bien, nous transportâmes le corps, Abdullah, Akbar et moi. Et bon poids qu'il faisait, malgré sa petite taille ! Mahomet Singh fut laissé en garde de la porte. Les sikhs avaient déjà préparé un endroit. C'était à quelque distance, à travers un tortueux passage donnant sur un grand hall vide dont les murs de brique s'effondraient par endroits. Le sol de terre battue s'était affaissé là pour former une tombe naturelle. Nous y laissâmes Achmet le marchand ; nous le recouvrîmes des briques descellées. Puis nous retournâmes au trésor.

« Il était resté à l'endroit où l'homme avait été attaqué en premier lieu. Le coffre, c'est celui qui se trouve sur votre table. Une clef pendait, attachée par une corde en soie à cette poignée forgée sur le dessus. Nous l'ouvrîmes et la lumière de la lanterne se refléta sur une collection de bijoux comme j'en avais rêvé ou lu l'histoire quand j'étais un petit garçon à Pershore. Leur éclat nous aveuglait. Après nous être rassasié les yeux de ce spectacle, nous sortîmes tout du coffre pour établir la liste de son contenu. Il y avait là cent quarante-trois diamants de la plus belle eau ; l'un d'eux, appelé, je crois, « Le Grand Mongol » est considéré comme la seconde plus grosse pierre du monde. Il y avait également quatre-vingt-dix-sept émeraudes et cent soixante-dix rubis, mais dont certains étaient de petite taille. Nous dénombrâmes en outre deux cent dix saphirs, soixante et une agates, et une grande quantité de béryls, onyx, turquoises et autres pierres. Je me suis documenté sur les gemmes, mais à cette époque j'ignorais la plupart de ces noms. Enfin il y avait près de trois cents perles, toutes très belles ; douze d'entre elles étaient serties sur une petite couronne d'or. Je ne sais comment ces douze-là furent retirées du coffre ; mais je ne les ai pas retrouvées.

« Après avoir compté nos trésors, nous les replaçâmes dans le coffre que nous apportâmes à la poterne afin de les montrer à Mahomet Singh. Là, fut renouvelé le serment solennel de garder le secret et de ne jamais nous trahir. Il fut convenu que le butin serait planqué dans un endroit sûr jusqu'à ce que la paix soit revenue dans le pays ; après quoi nous le partagerions également entre nous. Il était inutile d'effectuer ce partage maintenant, car si jamais des gemmes d'une telle valeur étaient trouvées sur nous, cela paraîtrait suspect ; d'autre part, nous ne disposions pas de logements personnels, ni d'aucun endroit où nous puissions les cacher. Le coffre fut donc transporté dans le hall où reposait le corps d'Achmet ; un trou fut ménagé dans le mur le mieux conservé et le trésor y fut placé et recouvert par des briques. Après avoir soigneusement repéré l'emplacement, je dessinai le lendemain quatre plans, un pour chacun d'entre nous et mis au bas Le Signe des Quatre ; nous nous étions en effet promis que chacun agirait toujours pour le compte de tous, afin que l'égalité soit préservée. Voilà un serment que je n'ai jamais rompu, je puis le jurer la main sur le cœur.

« Il est inutile, messieurs, de vous raconter ce qu'il advint de la rébellion. Après que Wilson se fut emparé de Delhi et que Sir Colin eut dégagé Lucknow, la révolte eut les reins brisés. Des renforts ne cessaient d'affluer. Une colonne volante sous les ordres du colonel Greathed parvint jusqu'à Agra, et en chassa les rebelles. La paix semblait lentement s'étendre sur le pays. Nous espérions tous les quatre que le moment était proche où nous pourrions partir en toute sécurité avec notre part du butin. Mais en un instant, nos espoirs s'effondrèrent. Nous fûmes arrêtés pour le meurtre d'Achmet.

« Voici comment cela se produisit. Le rajah avait remis les bijoux entre les mains d'Achmet, parce qu'il savait que celui-ci était un homme dévoué. Mais en Orient, les gens sont très méfiants. Que fit alors le rajah ? Il prit un deuxième serviteur encore plus digne de confiance et le chargea d'espionner Achmet, de le suivre comme une ombre et de ne jamais le perdre de vue. Il le suivit donc cette nuit-là, et le vit passer la poterne du fort. Pensant évidemment qu'il y avait trouvé refuge, il se fit admettre le jour suivant, mais ne parvint pas à retrouver la trace d'Achmet. Cela lui sembla si étrange qu'il en parla à un sergent qui fit parvenir l'histoire jusqu'aux oreilles du commandant. Une recherche approfondie fut rapidement organisée et le corps fut découvert. Ainsi, au moment même où nous croyions tout danger écarté, nous fûmes tous quatre saisis et jugés pour meurtre ; trois d'entre nous, parce que nous avons été de garde cette nuit-là et le quatrième parce que l'on savait qu'il avait été en compagnie de la victime. Il ne fut pas question des bijoux durant tout le procès. Le rajah avait été déposé et exilé et personne ne portait d'intérêt particulier à cette question. Les trois sikhs furent condamnés à la détention perpétuelle et moi à la peine de mort ; ma sentence fut ensuite commuée en détention perpétuelle.

« Nous nous trouvions ainsi dans une situation plutôt bizarre ! Nous étions là, tous quatre, enchaînés par la cheville et presque sans espérance alors que nous connaissions un secret qui, si nous avions pu l'utiliser, nous aurait permis de mener une existence de seigneur. Il y avait de quoi se ronger le cœur d'être à la merci des coups de pied et des coups de poing de n'importe quel garde imbécile, de boire de l'eau et de ne manger que du riz, alors qu'une fortune fabuleuse attendait simplement qu'on veuille bien la prendre. Cela aurait pu me rendre fou. Mais j'ai toujours été plutôt obstiné. J'ai tenu bon, attendant des jours meilleurs.

« Ceux-ci semblèrent enfin se dessiner. Je fus transféré d'Agra à Madras et de là à l'île Blair dans les Andaman. Ce camp comptait très peu de bagnards blancs et, comme je m'étais toujours bien conduit, j'eus bientôt droit à une sorte de régime privilégié. Il me fut donné une hutte à Hope Town, village situé au flanc du mont Harriet, et on m'y laissa relativement tranquille. C'est un endroit morne, dévasté par les fièvres et cerné de toutes parts par la jungle infestée de sauvages toujours prêts à décocher un de leurs dards empoisonnés lorsque l'occasion d'une cible blanche se présente. Il y avait des tranchées à creuser, des remblais à construire, des plantations à aménager et des dizaines d'autres choses à faire. Nous trimions donc tout le jour, mais le soir on nous laissait un peu de temps libre. Entre autres fonctions, j'étais chargé de distribuer les médicaments ; j'acquis ainsi quelques connaissances médicales. J'étais sans cesse à l'affût d'une possibilité d'évasion. Mais la plus proche terre était à des centaines de kilomètres de notre île, et le vent souffle rarement par là. L'entreprise s'avérait donc très difficile.

« Le médecin, docteur Somerton, était un jeune homme sportif et bon enfant. Les autres jeunes officiers se réunissaient souvent chez lui dans la soirée pour une partie de cartes. L'infirmerie où je préparais mes drogues était située à côté de leur pièce sur laquelle donnait un petit guichet. Souvent, lorsque je me sentais seul, j'éteignais la lumière de l'infirmerie et me postais près du guichet d'où je pouvais les entendre et les voir jouer. Il y avait le major Sholto, le capitaine Morstan et le lieutenant Bromley Brown, tous trois commandants des troupes indigènes. Le médecin était là, naturellement, ainsi que deux ou trois administrateurs du pénitencier ; ces derniers, joueurs habiles, endurcis, faisaient des parties adroites et sans risque. Cela donnait des réunions bien agréables.

« Une chose me frappa très vite : les civils gagnaient toujours aux dépens des militaires. Remarquez que je ne dis pas qu'il y avait tricherie, mais le fait est là. Ces fonctionnaires de la prison n'avaient fait que jouer aux cartes depuis leur nomination aux Andaman et chacun connaissait parfaitement la façon de jouer des autres. Les militaires jouaient juste pour passer le temps et jetaient leurs cartes n'importe comment. Nuit après nuit, les officiers sortaient de table un peu plus pauvres et plus ils perdaient, plus ils s'acharnaient au jeu. Le major Sholto était le plus atteint. Au début, il jouait de l'argent liquide mais bientôt, il s'endetta lourdement et signa des reconnaissances de dettes. Il gagnait parfois quelques mains, histoire de reprendre courage, puis la chance se retournait à nouveau contre lui : pire qu'avant. Il errait tout le jour, sombre comme un orage ; et il se mit à boire plus qu'il n'aurait dû.

« Une nuit, il perdit encore davantage qu'à l'ordinaire. J'étais assis dans ma hutte lorsque le capitaine Morstan et lui, regagnant leur demeure, passèrent à proximité. C'étaient des amis de cœur, ces deux-là ! On les voyait toujours ensemble. Le major se lamentait sur ses pertes.

« C'est la fin, Morstan ! soupira-t-il en passant devant ma hutte. Il va falloir que je démissionne. Je suis un homme ruiné.

« – Allons, ne dites pas de bêtises, mon vieux ! dit l'autre en lui tapant sur l'épaule. J'ai aussi de la déveine, moi-même, mais... »

« C'est tout ce que je pus entendre ; cela me donna à réfléchir. Deux jours plus tard, le major se promenait sur le bord de la plage ; je tentai ma chance.

« Je désire avoir votre avis, major, dis-je.

« – Oui ! Eh bien, à quel sujet ? demanda-t-il en retirant son cigare de la bouche.

« – Je voudrais vous demander, monsieur, à quelles autorités devrait être remis un trésor caché ? Je sais où se trouve plus d'un demi-million. Comme je ne puis l'utiliser moi-même, je pense que la meilleure chose à faire est sans doute de le remettre aux autorités. Ce geste me vaudrait peut-être une réduction de peine ?

« – Un demi-million, Small ? balbutia-t-il tout en m'observant avec attention pour voir si je parlais sérieusement.

« – Au moins cela, monsieur ; en perles et pierres précieuses. Il est à la portée de n'importe qui. Le plus curieux est que le vrai propriétaire ayant été proscrit, il n'a plus aucun titre sur ce trésor, qui appartient ainsi au premier venu.

« – Au gouvernement, Small ! bégaya-t-il. Au gouvernement. »

« Mais il le dit d'une manière si peu convaincue que je sus avoir gagné la partie.

« Vous pensez, monsieur, que je devrais donc donner tous les renseignements au gouverneur général ? dis-je tranquillement.

« – Ah ! mais il ne faut pas agir avec précipitation ; vous pourriez le regretter. Racontez-moi tout, Small. Quels sont les faits ? »

« Je lui racontai toute l'histoire, changeant toutefois quelques détails afin qu'il ne puisse identifier les endroits. Lorsque j'eus fini, il resta immobile, perdu dans ses pensées. Je pouvais voir par ses lèvres crispées qu'un combat se déroulait en lui.

« C'est une affaire très importante, Small, dit-il enfin. N'en parlez à personne. Je vous reverrai bientôt. »

« Quarante-huit heures plus tard, le capitaine Morstan et lui vinrent, lanterne à la main, me voir dans ma hutte au plus profond de la nuit.

« Je voudrais que le capitaine entende l'histoire de votre propre bouche, Small », dit-il.

« Cela sonne juste, eh ? dit-il. Cela vaut la peine d'essayer, non ?

« Le capitaine Morstan opina de la tête.

« Écoutez-moi, Small, dit le major. Nous en avons parlé, mon ami et moi, et nous avons conclu qu'un tel secret ne concernait vraiment pas le gouvernement. Il me semble que cela vous regarde seul, et que vous avez le droit d'en disposer comme il vous plaît. La question qui se pose est

maintenant celle-ci : quelles sont vos conditions ? Nous pourrions peut-être les accepter, ou tout au moins en discuter pour voir si l'on peut parvenir à un arrangement. »

« Il s'efforçait de parler d'une manière froide et détachée, mais ses yeux brillaient de convoitise et d'excitation.

« À ce sujet, messieurs, un homme dans ma situation ne peut demander qu'une seule chose, répondis-je, m'efforçant moi aussi au calme, mais tout aussi excité que lui. Je vous demanderai de m'aider à gagner ma liberté et celle de mes trois compagnons. Nous vous donnerions alors un cinquième du trésor à vous partager.

« – Hum ! dit-il. Un cinquième ! Cela n'est pas très tentant.

« – Cela représente tout de même cinquante mille livres chacun ! dis-je.

« – Mais comment pouvons-nous vous donner la liberté ? Vous savez très bien que vous demandez l'impossible.

« – Pas du tout, répondis-je. J'ai réfléchi à la question jusque dans les moindres détails. Le seul obstacle à notre évasion est l'impossibilité d'obtenir un bateau capable d'un tel voyage et des provisions en quantité suffisante. Or, il y a à Calcutta ou Madras nombre de petits yachts ou yoles qui nous conviendraient parfaitement. Il vous suffira d'en amener un. Nous monterons à bord pendant la nuit ; et vous n'auriez rien d'autre à faire qu'à nous laisser en un point quelconque de la côte indienne.

« – S'il n'y avait que l'un de vous... murmura-t-il.

« – Ce sera tous les quatre ou personne ! nous l'avons juré. Nous devons toujours agir ensemble tous les quatre.

« – Vous voyez, Morstan, dit-il, Small tient ses promesses. Il reste fidèle à ses amis. Je pense que nous pouvons avoir entièrement confiance en lui.

« – C'est une sale affaire ! répondit l'autre. Mais comme vous dites, l'argent nous dédommagera largement de notre carrière.

« – Eh bien, Small, dit le major, nous devons, je pense, essayer de remplir vos conditions. Mais, bien entendu, il nous faut d'abord être certains de la véracité de votre histoire. Dites-moi où est caché le coffre ; j'obtiendrai une permission et je prendrai le navire de ravitaillement pour aller voir sur place.

« – Pas si vite ! protestai-je, car je devenais plus audacieux à mesure qu'il s'échauffait. Je dois obtenir le consentement de mes trois camarades. Je vous le dis ; c'est nous quatre ou personne.

« – C'est ridicule ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que ces trois Noirs ont à faire avec notre convention ?

« – Noirs ou bleus, dis-je, ils sont avec moi, et nous faisons tout ensemble. »

« Eh bien, l'affaire se termina par une deuxième entrevue à laquelle participaient Mahomet Singh, Abdullah Khan et Dost Akbar. Nous discutâmes à nouveau la question et les détails furent enfin arrangés. Nous donnerions à chacun des deux officiers un plan de la partie du fort d'Agra qui nous intéressait, en indiquant le mur et l'emplacement du trésor. Le major Sholto se rendrait aux Indes pour vérifier notre histoire. S'il trouvait le coffre, il devait le laisser en place et envoyer un petit yacht approvisionné pour un voyage. L'embarcation mouillerait à quelque distance de l'île Rutland à laquelle il nous faudrait parvenir. Après quoi, le major reviendrait prendre ses fonctions. Le capitaine Morstan demanderait à son tour une permission pour nous rencontrer à Agra. Le partage final du trésor aurait alors lieu là-bas. L'officier prendrait sa part et celle de Sholto. Les plus solennels serments que l'esprit peut concevoir et la bouche proférer scellèrent notre accord. Muni de papier et d'encre, je travaillai toute la nuit. Au matin, les deux plans étaient faits et paraphés du Signe des Quatre, c'est-à-dire, Abdullah, Akbar, Mahomet et moi.

« Je dois vous lasser avec ma longue histoire, messieurs. Je sais que mon ami, M. Jones, est impatient de me mettre en cellule ; aussi je serai aussi bref que possible. L'infâme Sholto partit pour l'Inde, mais ne revint jamais. Le capitaine Morstan, peu de temps après son départ, me montra son nom sur une liste de passagers en route pour l'Angleterre. Son oncle était mort, lui laissant une fortune ; il avait quitté l'armée. Et pourtant, voilà comment il s'abaissa à traiter cinq hommes ! Morstan partit pour Agra quelque temps plus tard et découvrir, comme nous le pensions, que le trésor n'était plus là. Le gremlin l'avait volé sans remplir les conditions en échange desquelles nous lui avions livré le secret. Depuis ce jour, j'ai vécu seulement pour me venger. J'y pensais le jour et j'en rêvais la nuit. Cela devint chez moi une obsession dévorante. Plus rien ne m'importait ; ni les lois, ni la pendaison. M'évader, retrouver Sholto, glisser ma main autour de son cou, je n'avais que cette pensée en tête. Le trésor d'Agra, en comparaison de la haine meurtrière que je vouais à Sholto, perdait à mes yeux de son importance.

« Eh bien, je me suis fixé pas mal de buts dans ma vie, et je les ai toujours atteints ! Mais de longues, longues années passèrent avant que l'occasion puisse se présenter. Je vous ai dit que j'avais un peu appris à soigner. Un jour que le docteur Somerton était couché avec les fièvres, un groupe de prisonniers ramassa dans les bois un petit insulaire andaman et me l'amena. Gravement malade, il s'était rendu en un endroit isolé pour mourir. Bien qu'il fût aussi venimeux qu'un jeune serpent, je le pris en main et parvins à le guérir. Deux mois après il parvenait à marcher mais, s'étant attaché à moi, il repartit sans plaisir dans les bois et revint sans cesse rôder autour de ma hutte. J'appris un peu son dialecte, ce qui ne fit qu'accroître son affection.

« Tonga, c'est ainsi qu'il s'appelait, possédait un grand canoë qu'il utilisait à merveille. Lorsque je fus convaincu que ce petit homme m'était tout dévoué et qu'il était prêt à faire n'importe quoi pour me servir, j'entrevis une possibilité d'évasion. Je lui en parlai. Il lui faudrait amener son bateau la nuit près d'un débarcadère désaffecté qui n'était jamais gardé et emporter plusieurs outres d'eau, le plus possible de yams, noix de coco et patates douces.

« Il était fidèle et sincère, ce petit Tonga ! Jamais homme n'eut compagnon plus dévoué. Il amena son embarcation au quai la nuit indiquée. Mais le hasard voulut qu'un garde se trouvât là ;

c'était un vil Pathan qui n'avait cessé de m'insulter et de me nuire. J'avais fait le vœu de me venger et maintenant la chance s'offrait à moi. C'était comme si le destin l'avait expressément placé sur mon chemin afin que je puisse payer ma dette avant de quitter l'île. Il se tenait sur le remblai, me tournant le dos, sa carabine en bandoulière. Je cherchai autour de moi un roc avec lequel lui casser la tête, mais je n'en vis aucun.

« Une étrange pensée me traversa alors l'esprit. Je m'assis sans bruit dans l'obscurité et défis ma jambe de bois. En trois grands sauts, je fus sur lui. Il mit sa carabine à l'épaule, mais je le frappai de plein fouet et lui défonçai le crâne. Le pilon est fendu à l'endroit où j'ai tapé, vous pouvez voir. Nous nous écroulâmes tous les deux, car je ne pus garder mon équilibre. Mais quand je me relevai, lui resta étendu. Je me dirigeai vers le bateau ; une heure plus tard nous étions déjà loin en mer. Tonga avait emmené tout ce qu'il possédait sur terre, ses armes et ses dieux. Il avait entre autres, une longue lance en bambou et quelques nattes en fibre de cocotier, avec lesquelles je confectionnai une sorte de voile. Dix jours durant, nous naviguâmes au hasard, espérant que la chance nous sourirait. Le onzième, un cargo nous récupéra. Il transportait des pèlerins malais de Singapour à Jiddah. C'était une foule étrange ! Tonga et moi parvînmes bientôt à nous mêler à eux. Ils avaient en commun une précieuse qualité : ils ne posaient pas de questions et nous laissaient tranquilles.

« Mais s'il fallait vous raconter toutes les aventures par lesquelles nous sommes passés, mon petit copain et moi, vous demanderiez grâce, car il me faudrait vous garder ici jusqu'au matin. Nous voyageâmes un peu partout dans le monde. Il surgissait toujours quelque chose pour nous empêcher d'arriver à Londres. Mais jamais durant ce temps, je ne perdais de vue mon but. Je rêvais de Sholto la nuit. Pourtant, enfin, nous nous trouvâmes un jour en Angleterre ; il y a de cela trois ou quatre ans. Il ne fut pas très difficile de découvrir où il vivait et je me mis en quête de savoir s'il avait vendu le trésor ou s'il le possédait encore. Je me liai avec quelqu'un qui pouvait m'aider. Je ne donne pas de noms, car je ne tiens pas à mettre qui que ce soit dans le bain. J'appris bientôt que Sholto avait encore les bijoux. Je tentai de bien des façons de parvenir jusqu'à lui ; mais il était rusé, méfiant, et il y avait toujours deux anciens boxeurs, en plus de ses fils et de son khitmutgar, pour le garder.

« Puis un jour, j'appris qu'il se mourait. Je me précipitai dans le jardin, furieux qu'il échappe ainsi à mes griffes. Regardant par la fenêtre, je le vis, étendu sur son lit, ses deux fils de chaque côté. Je serais entré et j'aurais tenté le tout pour le tout contre eux trois, mais je vis sa mâchoire tomber et je sus qu'il venait de mourir. Je pénétrai dans sa chambre pendant la nuit pour fouiller ses papiers dans l'espoir d'y trouver une indication concernant le trésor. Il n'y avait pas un mot là-dessus ! Je m'en retournai amer et furieux comme vous pouvez le penser. Mais avant de partir, je pensai que mes amis sikhs seraient contents de savoir que j'avais laissé une preuve de notre haine. J'inscrivis donc le Signe des quatre, comme il était marqué sur les plans, et l'accrochai sur sa poitrine. Ainsi, au moins Sholto ne serait pas enseveli sans être marqué par les hommes qu'il avait volés et trahis.

« Pour gagner notre vie à cette époque, nous parcourions les foires et autres endroits où j'exhibais le pauvre Tonga, le Noir cannibale. Il mangeait de la viande crue et exécutait ses danses guerrières. Nous parvenions ainsi à toujours remplir de petite monnaie mon chapeau en une journée de travail. J'avais régulièrement des nouvelles de Pondichery Lodge. Quelques

années passèrent sans rien d'important ; on cherchait toujours le trésor. Enfin vint le jour attendu si longtemps. Le coffre venait d'être trouvé dans un faux grenier, au-dessus du laboratoire de M. Bartholomew Sholto. J'accourus immédiatement et inspectai les lieux. Mais je ne voyais pas comment, avec ma jambe de bois, je pourrais me hisser jusque-là. La tabatière sur le toit me donna la solution. Il m'apparut que la chose serait facile avec l'aide de Tonga. Calculant tout en fonction de l'heure du dîner de Bartholomew Sholto, j'amenai mon petit copain et lui enroulai une longue corde autour de la taille. Il pouvait grimper comme un chat et il parvint rapidement sur le toit. La malchance voulut que Bartholomew Sholto fût encore dans sa chambre ; cela lui coûta la vie. Tonga crut qu'en le tuant, il faisait quelque chose de très bien ; en effet, lorsque je parvins dans la pièce, il se promenait fier comme un paon. Il fut tout étonné lorsque je me précipitai sur lui, corde en main et que je le maudis en le traitant de petit démon sanguinaire. Je m'emparai du coffre au trésor, le fis descendre par la fenêtre et suivis le même chemin après avoir laissé sur la table Le Signe des Quatre pour montrer que les bijoux étaient enfin revenus à ceux qui y avaient droit. Puis Tonga ramena la corde à l'intérieur, ferma la fenêtre et reprit le chemin par lequel il était venu.

« Je ne vois rien d'autre à vous dire. J'avais entendu un marin vanter la vitesse de la chaloupe de Smith, l'*Aurore*. Je pensai qu'elle serait bien pratique pour notre évasion. Je m'arrangeai avec le vieux Smith qui devait recevoir une grosse somme s'il nous amenait en sûreté jusqu'à notre navire. Il se doutait évidemment qu'il y avait quelque chose de louche, mais sans rien savoir de précis. Tout ceci est la vérité, messieurs. Et si je vous fais ce récit, ce n'est pas pour vous distraire ; je n'ai pas à être complaisant après ce que vous m'avez fait. Je pense seulement que la meilleure défense que je puisse adopter est la vérité absolue et sans réticence. Il faut que tout le monde sache combien le major Sholto m'a abusé et que je suis innocent de la mort de son fils.

– Voilà une histoire remarquable ! dit Sherlock Holmes. Et dont les péripéties concordent parfaitement. Je n'ai absolument rien appris de neuf dans la dernière partie de votre récit, sinon que vous aviez apporté vous-même la corde ; cela je l'ignorais. Incidemment, j'avais espéré que Tonga avait perdu tous ses dards, mais il nous en a décoché un sur le bateau.

– Il les avait tous perdu, monsieur. Mais il lui restait celui qui se trouvait alors dans sa sarbacane.

– Ah ! oui, bien sûr ! dit Holmes. Je n'avais pas songé à cela.

– Avez-vous d'autres questions à me poser ? demanda affablement le prisonnier.

– Je ne pense pas, merci ! répondit mon compagnon.

– Eh bien, Holmes ! dit Athelney Jones. Vous êtes un homme à qui on aime faire plaisir et nous avons tous que vous êtes un fin connaisseur du crime. Mais le devoir est le devoir et j'ai transgressé bien des règles pour faire ce que vous et votre ami m'avez demandé. Je me sentirai soulagé lorsque notre narrateur sera en sûreté derrière les verrous. La voiture attend toujours et il y a deux inspecteurs en bas. Je vous suis très obligé pour l'aide que vous m'avez apportée tous les deux. Bien entendu, votre présence sera requise lors du procès. Je vous souhaite le bonsoir.

– Bonsoir, messieurs ! dit Small.

– Vous d’abord, Small ! lança Jones prudemment comme ils quittaient la pièce. Je ne veux pas vous laisser la chance d’utiliser à nouveau votre jambe de bois comme vous l’avez fait avec cet homme aux îles Andaman.

– Eh bien, voilà notre petit drame parvenu à sa conclusion, remarquai-je après un instant de silence. Mais je crains, Holmes, que ceci soit notre dernière affaire : Mlle Morstan m’a fait l’honneur de m’accepter comme son futur mari. »

Il poussa un grognement des plus lugubres.

« J’en avais peur ! dit-il. Je ne peux vraiment pas vous féliciter. »

Je fus un peu peiné.

« Avez-vous quelque raison de trouver mon choix mauvais ? demandai-je.

– Absolument pas : c’est une des plus charmantes jeunes femmes que j’aie jamais rencontrées ! Je pense qu’elle aurait pu être très utile dans le genre de travail que nous faisons. Elle a certainement des dispositions ; témoin la façon dont elle a conservé ce plan d’Agra entre tous les autres papiers de son père. Mais l’amour est tout d’émotion. Et l’émotivité s’oppose toujours à cette froide et véridique raison que je place au-dessus de tout. Personnellement, je ne me marierai jamais de peur que mes jugements n’en soient faussés.

– J’espère pourtant que ma raison surmontera cette épreuve, dis-je en riant. Mais vous avez l’air fatigué, Holmes !

– La réaction ! Je vais être comme une épave toute une semaine.

– Il est étrange, dis-je, que ce que j’appellerais paresse chez un autre homme, alterne chez vous avec ces accès de vigueur et d’énergie, débordantes.

– Oui, répondit-il. Il y a en moi un oisif parfait et un gaillard plein d’allant. Je pense souvent à ces vers du vieux Goethe : *Schade dass die Natur nur einen Mensch aus dir schuf. Den zum würdigen Mann war und um Schelmen der Stoff.* (« Il est dommage que la nature n’ait fait de toi qu’un seul homme. Toi qui avais l’étoffe d’un saint et d’un brigand. » N. D. T.)

– Mais pendant que j’y pense, Watson, à propos de cette affaire de Norwood, vous voyez qu’ils avaient un complice dans la maison. Ce ne peut être que Lal Rao, le maître d’hôtel. Ainsi, Jones pourra se vanter d’avoir capturé tout seul un poisson dans son grand coup de filet.

– Le partage semble plutôt injuste ! C’est vous qui avez fait tout le travail dans cette affaire. À moi, il échoit une épouse ; à Jones, les honneurs. Que vous reste-t-il donc, s’il vous plaît ?

– À moi ? répéta Sherlock Holmes. Mais il me reste la cocaïne, docteur !

Et il allongea sa longue main blanche pour se servir.

Le chien des Baskerville

Chapitre I – Monsieur Sherlock Holmes

M. SHERLOCK HOLMES se levait habituellement fort tard, sauf lorsqu'il ne dormait pas de la nuit, ce qui lui arrivait parfois. Ce matin là, pendant qu'il était assis devant son petit déjeuner, je ramassais la canne que notre visiteur avait oubliée, la veille au soir. C'était un beau morceau de bois, solide, terminé en pommeau. Juste au-dessous de ce pommeau, une bague d'argent qui n'avait pas moins de deux centimètres de haut portait cette inscription datant de 1884 : « À James Mortimer, M.R.C.S.², ses amis du C.C.H. ». Une belle canne ; canne idéale pour un médecin à l'ancienne mode : digne, rassurante...

« Eh bien, Watson, que vous suggère cette canne ? »

Holmes me tournait le dos, et je n'avais rien fait qui pût le renseigner sur mon occupation du moment.

« Comment savez-vous que je l'examine ? Vous devez avoir des yeux derrière la tête !

– Non, mais j'ai en face de moi une cafetière en argent bien astiquée. Dites, Watson, que pensez-vous de la canne de notre visiteur ? Nous avons eu de la malchance de le manquer, nous ignorons le but de sa démarche : ce petit prend donc de l'importance. Allons, Watson, reconstituez l'homme d'après la canne ! Je vous écoute. »

Je me mis en devoir de me conformer de mon mieux aux méthodes de mon ami.

« Selon moi, dis-je, ce docteur Mortimer est un médecin d'un certain âge, à mœurs patriarcales, aisé, apprécié, comme en témoigne le geste de ceux qui lui ont offert cette canne.

– Bon ! Excellent !

– Je pense qu'il y a de fortes chances pour que le docteur Mortimer soit un médecin de campagne qui visite à pied la plupart de ses malades.

– Pourquoi, s'il vous plaît ?

– Parce que cette canne, qui à l’origine était très élégante, se trouve aujourd’hui dans un tel état que j’ai du mal à me la représenter entre les mains d’un médecin de ville. Le gros embout de fer est complètement usé ; il me paraît donc évident que son propriétaire est un grand marcheur.

– Très juste !

– D’autre part, je lis : « ses amis du C.C.H. ». Je parierais qu’il s’agit d’une société locale de chasse³ dont il a soigné les membres et qui lui a offert un petit cadeau pour le remercier.

– En vérité, Watson, vous vous surpassez ! s’exclama Holmes en repoussant sa chaise et en allumant une cigarette. Je suis obligé de dire que dans tous les récits que vous avez bien voulu consacrer à mes modestes exploits, vous avez constamment sous-estimé vos propres capacités. Vous n’êtes peut-être pas une lumière par vous-même, mais vous êtes un conducteur de lumière. Certaines personnes dépourvues de génie personnel sont quelquefois douées du pouvoir de le stimuler. Mon cher ami, je vous dois beaucoup ! »

Jamais il ne m’en avait tant dit ! Je conviens que ce langage me causa un vif plaisir. Souvent en effet j’avais éprouvé une sorte d’amertume devant l’indifférence qu’il manifestait à l’égard de mon admiration et de mes efforts pour vulgariser ses méthodes. Par ailleurs je n’étais pas peu fier de me dire que je possédais suffisamment à fond son système pour l’appliquer d’une manière qui avait mérité son approbation. Il me prit la canne des mains et l’observa quelques instants à l’œil nu. Tout à coup, intéressé par un détail, il posa sa cigarette, s’empara d’une loupe, et se rapprocha de la fenêtre.

« Curieux, mais élémentaire ! fit-il en revenant s’asseoir sur le canapé qu’il affectionnait. Voyez-vous, Watson, sur cette canne je remarque un ou deux indices : assez pour nous fournir le point de départ de plusieurs déductions.

– Une petite chose m’aurait-elle échappée ? demandai-je avec quelque suffisance. J’espère n’avoir rien négligé d’important ?

– J’ai peur, mon cher Watson, que la plupart de vos conclusions ne soient erronées. Quand je disais que vous me stimuliez, j’entendais par là, pour être tout à fait franc, qu’en relevant vos erreurs j’étais fréquemment guidé vers la vérité. Non pas que vous vous soyez trompé du tout au tout dans ce cas précis. Il s’agit certainement d’un médecin de campagne. Et d’un grand marcheur.

– Donc j’avais raison.

– Jusque-là, oui.

– Mais il n’y a rien d’autre...

– Si, si, mon cher Watson ! Il y a autre chose. D’autres choses. J’inclinerais volontiers à penser, par exemple, qu’un cadeau fait à un médecin provient plutôt d’un hôpital que d’une société de

chasse ; quand les initiales « C.C. » sont placées devant le « H » de Hospital, les mots « Charing-Cross » me viennent naturellement en tête.

– C'est une hypothèse.

– Je n'ai probablement pas tort. Si nous prenons cette hypothèse pour base, nous allons procéder à une reconstitution très différente de notre visiteur inconnu.

– Eh bien, en supposant que « C.C.H. » signifie « Charing-Cross Hospital », que voulez-vous que nous déduisions de plus ?

– Je ne voyais pas ? Puisque vous connaissez mes méthodes, appliquez-les !

– Je ne vois rien à déduire, sinon que cet homme a exercé en ville avant de devenir médecin de campagne.

– Il me semble que nous pouvons nous hasarder davantage. Considérez les faits sous ce nouvel angle. En quelle occasion un tel cadeau a-t-il pu être fait ? Quand des amis se sont-ils réunis pour offrir ce témoignage d'estime ? De toute évidence à l'époque où le docteur Mortimer a quitté le service hospitalier pour ouvrir un cabinet. Nous savons qu'il y a eu cadeau. Nous croyons qu'il y a eu départ d'un hôpital londonien pour une installation à la campagne. Est-il téméraire de déduire que le cadeau lui a été offert à l'occasion de son départ ?

– Certainement pas.

– Mais convenez aussi avec moi, Watson, qu'il ne peut s'agir de l'un des « patrons » de l'hôpital : un patron en effet est un homme bien établi avec une clientèle à Londres, et il n'abandonnerait pas ces avantages pour un poste de médecin de campagne. Si donc notre visiteur travaillait dans un hôpital sans être patron, nous avons affaire à un interne en médecine ou en chirurgie à peine plus âgé qu'un étudiant. Il a quitté ses fonctions voici cinq ans : la date est gravée sur la canne. Si bien que votre médecin d'un certain âge, grave et patriarcal, disparaît en fumée, mon cher Watson, pour faire place à un homme d'une trentaine d'années, aimable, sans ambition, distrait, qui possède un chien favori dont j'affirme qu'il est plus gros qu'un fox-terrier et plus petit qu'un dogue. »

J'éclatais d'un rire incrédule pendant que Holmes se renfonçait dans le canapé et soufflait vers le plafond quelques anneaux bleus.

« En ce qui concerne votre dernière déduction, dis-je, je suis incapable de la vérifier. Mais il m'est facile de rechercher quelques détails sur l'âge et la carrière professionnelle de notre visiteur. »

J'attrapai mon annuaire médical et le feuilletai. il existait plusieurs Mortimer, mais un seul correspondait à notre inconnu. Je lus à haute voix les lignes qui lui étaient consacrées.

« Mortimer, James, M.R.C.S. 1882, Grimpen, Dartmoor, Devon. Interne en chirurgie de 1882 à 1884, au Charing-Cross Hospital. Lauréat du prix Jackson de pathologie comparée avec une thèse intitulée : *La maladie est-elle une réversion ?* Membre correspondant de la Société suédoise de pathologie. Auteur de *Quelques Caprices de l'Atavisme* (Lancet, 1883), de *Progressons-nous ?* (Journal de Psychologie, mars 1883). Médecin sanitaire des paroisses de Grimpen, Thorsley, et High Barrow ».

– Pas question de société de chasse, Watson ! observa Holmes avec un sourire malicieux. Uniquement d'un médecin de campagne, comme vous l'aviez très astucieusement deviné. Je crois que mes déductions sont à peu près confirmées. Quant aux qualificatifs, j'ai dit, si je me souviens bien, aimable, sans ambition, distrait. Par expérience je sais qu'en ce monde seul un homme aimable peut recevoir des présents, que seul un médecin sans ambition peut renoncer à faire carrière à Londres pour exercer à la campagne, et que seul un visiteur distrait peut laisser sa canne et non sa carte de visite après vous avoir attendu une heure.

– Et le chien ?

– Le chien a été dressé à tenir cette canne derrière son maître. Comme la canne est lourde, le chien la serre fortement par le milieu, et les traces de ses dents sont visibles. La mâchoire du chien, telle qu'on peut se la représenter d'après les espaces entre ces marques, est à mon avis trop large pour un dogue. Ce serait donc... oui, c'est bien un épagneul à poils bouclés. »

Tout en parlant, il s'était levé pour arpenter la pièce et s'était arrêté derrière la fenêtre. Sa voix avait exprimé une conviction si forte que je le regardai avec surprise.

« Mon cher ami, comment pouvez-vous parler avec tant d'assurance ?

– Pour la bonne raison que je vois le chien devant notre porte et que son propriétaire vient de sonner. Ne vous éloignez pas, Watson, je vous prie ! C'est l'un de vos confrères, et votre présence peut m'être utile. À présent voici le moment dramatique du destin. Watson : vous entendez un pas dans l'escalier, et vous ne savez pas s'il monte pour un bien ou pour un mal. Qu'a donc le docteur James Mortimer, homme de science à demander à Sherlock Holmes, spécialiste du crime ? Entrez ! »

L'aspect de notre visiteur m'étonna d'autant plus que je m'attendais au type classique du médecin de campagne. Or, il était de haute taille et très mince ; son nez qui avait la forme d'un bec s'allongeait entre deux yeux gris perçants, rapprochés, clairs, qui brillaient derrière des lunettes cerclées d'or. Il portait des vêtements corrects, mais guère soignés : sa redingote était défraîchie, son pantalon effiloché. En dépit de sa jeunesse, il était voûté ; il marchait en penchant en avant un visage bienveillant. Quand il entra, et qu'il aperçut sa canne dans les mains de Holmes, il poussa un cri de joie.

« Je suis si content ! Je me demandais si je l'avais oubliée ici ou à l'agence maritime. Pour rien au monde je ne voudrais la perdre.

– Un cadeau, à ce que je vois ? dit Holmes.

– Oui.

– Du Charing-Cross Hospital ?

– De quelques amis que j’avais là, à l’occasion de mon mariage.

– Mon Dieu, mon Dieu, comme c’est bête ! » soupira Holmes en secouant la tête.

Ahuri, le docteur Mortimer le contempla à travers ses lunettes.

« Pourquoi est-ce bête ?

– Oh ! vous avez simplement bouleversé nos petites déductions ! Vous avez bien dit : mariage ?

– Oui, monsieur. Je me suis marié, et j’ai quitté l’hôpital. Il fallait que je m’établisse à mon compte.

– Allons, allons, nous ne nous étions pas tellement trompés ! dit Holmes. Et maintenant, docteur James Mortimer...

– Dites plutôt monsieur Mortimer ! Je ne suis qu’un humble M.R.C.S.

– Mais naturellement un esprit précis.

– Un touche-à-tout de la science, monsieur Holmes. Un ramasseur de coquillages sur la grève du grand océan de l’inconnu. Je présume que c’est à monsieur Sherlock Holmes que je m’adresse présentement, et non...

– En effet. Voici mon ami le docteur Watson.

– Heureux de faire votre connaissance, monsieur. Votre nom ne m’est pas inconnu : il est associé à celui de votre ami. Vous m’intéressez grandement, monsieur Holmes, je n’espérais pas rencontrer un crâne pareil, une dolichocéphalie aussi prononcée, ni un tel développement supra-orbitaire. Verriez-vous un inconvénient à ce que je promène mon doigt le long de vos bosses pariétales ? Un moulage de votre crâne, monsieur, à défaut de l’original, enrichirait n’importe quel musée d’anthropologie. Je n’ai rien d’un flagorneur, mais je vous confesse que votre crâne me fait très envie ! »

Sherlock Holmes, d’un geste, invita notre étrange visiteur à s’asseoir.

« Je m’aperçois, monsieur, que vous exercez votre profession avec enthousiasme, lui dit-il. Cela m’arrive également. D’après votre index, je devine que vous roulez vous-même vos cigarettes. Ne vous gênez pas si vous désirez fumer. »

Le docteur Mortimer tira de sa poche du tabac et une feuille de papier à cigarettes ; il mania les deux avec une dextérité extraordinaire. Il possédait de longs doigts frémissants, aussi agiles et alertes que des antennes d'insecte.

Holmes se tut, mais de rapides petits coups d'œil m'indiquèrent que le docteur Mortimer l'intéressait vivement. Il se décida enfin à rompre le silence.

« J'imagine, monsieur, que ce n'est pas uniquement dans le but d'examiner mon crâne que vous m'avez fait l'honneur de venir chez moi hier soir et à nouveau aujourd'hui ?

– Non, monsieur, non ! Bien que je sois heureux d'en avoir eu l'occasion... Je suis venu chez vous, monsieur Holmes, parce que je sais que je n'ai rien d'un homme pratique et que je me trouve tout à coup aux prises avec un problème grave, peu banal. Vous connaissant comme le deuxième plus grand expert européen...

– Vraiment, monsieur ? susurra Holmes non sans une certaine âpreté. Puis-je vous demander qui a l'honneur d'être le premier ?

– À un esprit féru de précision scientifique, l'œuvre de M. Bertillon apparaît sans rivale.

– Alors ne feriez-vous pas mieux de le consulter ?

– J'ai dit, monsieur, « à un esprit féru de précision scientifique ». Mais chacun reconnaît que vous êtes incomparable en tant qu'homme pratique. J'espère, monsieur, que par inadvertance je n'ai pas...

– À peine, monsieur ! interrompit Holmes. Je crois. Docteur Mortimer, que vous feriez bien de vous borner à me confier la nature exacte du problème pour la solution duquel vous sollicitez mon concours. »

« J'ai dans ma poche un document..., commença le docteur Mortimer.

– Je l'ai remarqué quand vous êtes entré, dit Holmes.

– C'est un manuscrit ancien.

– Qui date du début du XVIIIe siècle, s'il ne s'agit pas d'un faux.

– Comment pouvez-vous le dater ainsi, monsieur ?

– Pendant que vous parliez, vous en avez présenté quelques centimètres à ma curiosité. Il faudrait être un bien piètre expert pour ne pas situer un document à dix années près environ. Peut-être avez-vous lu la petite monographie que j'ai écrite sur ce sujet ? Je le situe vers 1730.

– La date exacte est 1742, dit le docteur Mortimer en le tirant de sa poche intérieure. Ce papier de famille m'a été confié par Sir Charles Baskerville, dont le décès subit et tragique, il y a trois mois, a suscité beaucoup d'émotion dans le Devonshire. Je peux dire que j'étais son ami autant que son médecin. Sir Charles Baskerville avait l'esprit solide, monsieur ; sagace et pratique ; il n'était pas plus rêveur que moi. Néanmoins il attachait une grande valeur à ce document, et il s'attendait au genre de mort qui justement l'abattit. »

Holmes tendit la main pour prendre le manuscrit qu'il étala sur ses genoux.

« Vous remarquerez, Watson, l'alternance de l's long et de l's. C'est ce détail qui m'a permis de le localiser dans le temps. »

Par-dessus son épaule je considérai le papier jauni à l'écriture décolorée. L'en-tête portait « Baskerville Hall », et au-dessous, en gros chiffres griffonnés : « 1742 »

« On dirait une déposition, ou une relation ?

– En effet. C'est la relation d'une certaine légende qui a cours dans la famille des Baskerville.

– Mais je suppose que c'est sur quelque chose de plus moderne et de plus pratique que vous désirez me consulter ?

– Tout à fait moderne. Il s'agit d'une affaire pratique, urgente, qui doit être réglée dans les vingt-quatre heures. Mais le document est bref et il est étroitement lié à l'affaire. Avec votre permission je vais vous le lire. »

Holmes s'adossa à sa chaise, ressembla les extrémités de ses doigts et ferma les yeux d'un air résigné.

Le docteur Mortimer approcha le document de la lumière, et d'une voix aiguë, crépitante, entreprit la lecture du curieux récit que voici :

« Sur l'origine du chien des Baskerville, plusieurs versions ont circulé. Toutefois, comme je descends en ligne directe de Hugo Baskerville, et comme je tiens l'histoire de mon père, de même que celui-ci la tenait du sien, je l'ai couché par écrit, en croyant fermement que les choses se sont passées comme elles m'ont été rapportées. Et je voudrais, mes enfants, que vous pénétre le sentiment que la même Justice qui punit le péché peut aussi le pardonner par grâce, et que tout châtement, même le plus lourd, peut être levé par la prière et le repentir. Je souhaite que cette histoire vous enseigne au moins (non pas pour que vous ayez à redouter les conséquences du passé, mais pour que vous soyez prudents dans l'avenir) que les passions mauvaises dont notre famille a tant souffert ne doivent plus se donner libre cours et faire notre malheur.

« Apprenez donc qu'au temps de la Grande Révolte (dont l'histoire écrite par le distingué Lord Clarendon mérite toute votre attention) le propriétaire de ce manoir de Baskerville s'appelait Hugo ; indiscutablement c'était un profanateur, un impie, un être à demi sauvage. Certes, ses voisins auraient pu l'excuser jusque-là, étant donné que le pays n'a jamais été une terre de saints ; mais il était possédé d'une certaine humeur impudique et cruelle qui était la fable de tout l'Ouest. Il advint que ce Hugo s'éprit d'amour (si l'on peut baptiser une passion aussi noire d'un nom aussi pur) pour la fille d'un petit propriétaire rural des environs. Mais la demoiselle l'évitait avec soin tant la fâcheuse réputation de son soupirant l'épouvantait. Un jour de la Saint-Michel pourtant, ce Hugo, avec l'assistance de cinq ou six mauvais compagnons de débauche, l'enleva de la ferme pendant une absence de son père et de ses frères. Il la conduisirent au manoir et l'enfermèrent dans une chambre du haut, après quoi ils se mirent à table pour boire et festoyer comme chaque soir. Bien entendu, la pauvre fille ne pouvait manquer d'avoir les sangs retournés par les chants et les jurons abominables qui parvenaient d'en bas à ses oreilles ; il paraît que le langage dont usait Hugo Baskerville, quand il était gris, aurait mérité de foudroyer son auteur. Mais dans sa peur elle osa ce devant quoi auraient hésité des hommes braves et lestes : en s'aidant du lierre qui recouvrait (et recouvre encore) le mur sud, elle dégringola le long des gouttières et courut à travers la lande dans la direction de la ferme de son père, que trois lieues séparaient du Manoir des Baskerville.

« Un peu plus tard Hugo quitta ses invités avec l'intention de porter à sa prisonnière des aliments et du vin, et probablement d'autres choses bien pires. Il trouva la cage vide et l'oiseau envolé. Alors, ce fut comme si un démon s'était emparé de lui. Il descendit l'escalier, quatre à quatre, se rua dans la salle à manger, sauta debout sur la table en balayant du pied flacons et tranchoirs, et jura devant ses amis qu'il ferait cette nuit même cadeau de son corps et de son âme aux Puissances du Mal s'il pouvait rattraper la jeune fille. Tandis que ses convives regardaient stupéfaits l'expression de cette fureur, l'un d'eux plus méchant que les autres, ou peut-être davantage, proposa de lancer les chiens sur la trace de la fugitive. Aussitôt Hugo sortit, ordonna à ses valets de seller sa jument et de déchaîner la meute ; il fit sentir aux molosses un mouchoir de la jeune fille, les mit sur la voie, et dans un concert d'aboiements sauvages la chasse s'engagea sur la lande éclairée par la lune.

« Pendant un moment, les autres convives demeurèrent bouche bée. Mais bientôt leur intelligence se dégourdit assez pour qu'ils comprissent ce qui allait se passer. Dans un brouhaha général, les uns réclamèrent leurs pistolets, d'autres leurs chevaux, certains de nouveaux flacons de vin. Un peu de bon sens ayant filtré dans leurs folles cervelles, treize d'entre eux sautèrent à cheval et se lancèrent à la poursuite de Hugo et de la meute. La lune brillait au-dessus de leurs têtes ; ils foncèrent bride abattue sur la route que la jeune fille avait dû prendre pour regagner sa maison.

« Quelques kilomètres plus loin, ils rencontrèrent un berger, et ils lui demandèrent à grands cris s'il avait vu la meute. Le berger tremblait tellement de peur qu'il pouvait à peine parler ; il finit par bégayer qu'il avait bien aperçu l'infortunée suivie des molosses.

« – Mais j'ai vu bien pire ajouta-t-il. Hugo Baskerville m'a dépassé sur sa jument noire, et derrière lui, courait en silence un chien qui était sûrement un chien de l'enfer... Que Dieu me préserve de l'avoir jamais sur mes talons ! »

« Les cavaliers ivres maudirent le berger et poursuivirent leur randonnée. Bientôt cependant un froid mortel les saisit ; ils entendirent un galop, et la jument noire, couverte d'écume blanche, passa près d'eux : sa bride traînait sur le sol et la selle était inoccupée. Alors les convives de Hugo, apeurés, se serrèrent les uns contre les autres ; ils continuèrent néanmoins à avancer, bien que chacun d'entre eux, s'il s'était trouvé seul, eût tourné avec joie la tête de son cheval dans la direction opposée. Au bout de quelques temps ils rejoignirent la meute. Les molosses, pourtant célèbres par la pureté de leur race et par leur courage, geignaient en groupe au bord d'une profonde déclivité de terrain, d'un goyal comme nous disons ; quelques-uns s'en écartaient furtivement ; d'autres, le poil hérissé et l'œil fixe, regardaient vers le bas de la vallée étroite qui s'ouvrait devant eux.

« Tous les cavaliers s'arrêtèrent : dégrisés, comme vous l'imaginez ! La majorité se refusait à aller plus loin, mais trois amis de Hugo, les plus hardis ou les moins dégrisés peut-être, s'enfoncèrent dans le goyal. Il aboutit bientôt à une large cuvette où se dressaient deux grosses pierres que l'on peut encore voir et qui ont été jadis érigées par des populations disparues. La lune éclairait cette clairière : au centre gisait la malheureuse jeune fille, là où elle était tombée, morte d'épouvante et de fatigue. Mais ce n'est pas son cadavre, non plus que le corps de Hugo Baskerville, qui fit pâlir les trois cavaliers : debout sur ses quatre pattes par-dessus Hugo, et les crocs enfoncés dans sa gorge, se tenait une bête immonde, une grosse bête noire, bâtie comme un chien, mais bien plus grande que n'importe quel chien qu'aient jamais vu des yeux d'homme. Et tandis qu'ils demeuraient là, frappés de stupeur, la bête déchira la gorge de Hugo Baskerville avant de tourner vers eux sa mâchoire tombante et ses yeux étincelants : alors, éperdus de terreur, ils firent demi-tour à leurs montures et s'enfuirent en hurlant à travers la lande. On assure que l'un d'eux mourut cette nuit-là, et que les deux autres ne se remirent jamais de leur émotion.

« Voilà l'histoire, mes enfants, de l'origine du chien dont on dit qu'il a été depuis lors le sinistre tourmenteur de notre famille. Si je l'ai écrite, c'est parce que ce qui est su en toute netteté cause moins d'effroi que ce qui n'est que sous-entendu, ou mal expliqué. Nul ne saurait nier que beaucoup de membres de notre famille ont été frappés de morts subites, sanglantes, mystérieuses. Cependant nous pouvons nous réfugier dans l'infinie bonté de la Providence, qui ne punira

certainement pas l'innocent au-delà de cette troisième ou quatrième génération qui est menacée dans les Saintes Écritures. À cette Providence je vous recommande donc, mes enfants, et je vous conseille par surcroît de ne pas vous aventurer dans la lande pendant ces heures d'obscurité où s'exaltent les Puissances du Mal.

« (Ceci, de Hugo Baskerville à ses fils Rodger et John, en les priant de n'en rien dire à leur sœur Élisabeth.) »

Quand le docteur Mortimer eut terminé la lecture de ce singulier document, il releva ses lunettes sur son front et dévisagea M. Sherlock Holmes, lequel étouffa un bâillement et jeta sa cigarette dans la cheminée.

« Eh bien ? demanda mon ami.

– Avez-vous trouvé cela intéressant ?

– Intéressant pour un amateur de contes de bonne femme. »

Le docteur Mortimer tira alors de sa poche un journal.

« Maintenant, monsieur Holmes, nous allons vous offrir quelque chose d'un peu plus récent. Voici le *Devon County Chronicle* du 14 juin de cette année. Il contient un bref résumé des faits relatifs à la mort de Sir Charles Baskerville, mort qui eut lieu quelques jours plus tôt. »

Mon ami se pencha légèrement en avant, et son visage n'exprima plus qu'attention intense. Notre visiteur replaça ses lunettes devant ses yeux et commença sa lecture :

« La récente mort subite de Sir Charles Baskerville, dont le nom avait été mis en avant pour représenter le parti libéral du Mid-Devon au cours des prochaines élections, a attristé tout le comté. Bien que Sir Charles n'eût résidé à Baskerville Hall qu'un temps relativement court, son amabilité et sa générosité lui avait gagné l'affection et le respect de tous ceux qui l'avaient approché. À cette époque de nouveaux riches, il est réconfortant de pouvoir citer le cas d'un rejeton d'une ancienne famille du comté tombée dans le malheur, qui a pu faire fortune par lui-même et s'en servir pour restaurer une grandeur déchu. Sir Charles, comme chacun le sait, avait gagné beaucoup d'argent dans des spéculations en Afrique du Sud. Plus avisé que ces joueurs qui s'acharnent jusqu'à ce que la roue tourne en leur défaveur, il avait réalisé ses bénéfices et les avait ramenés en Angleterre. Il ne s'était installé dans Baskerville Hall que depuis deux ans, mais il ne faisait nul mystère des grands projets qu'il nourrissait, projets dont sa mort a interrompu l'exécution. Comme il n'avait pas d'enfants, son désir maintes fois exprimé était que toute la région pût de son vivant profiter de sa chance ; beaucoup auront des motifs personnels pour pleurer sa fin prématurée. Ses dons généreux à des œuvres de charité ont été fréquemment mentionnés dans ces colonnes.

« On ne saurait dire que l'enquête ait entièrement éclairci les circonstances dans lesquelles Sir Charles a trouvé la mort. Mais on a fait assez, du moins, pour démentir les bruits nés d'une superstition locale. Il n'y a plus de raison d'accuser une malveillance quelconque, ni de supposer

que le décès pourrait être dû à des causes non naturelles. Sir Charles était veuf, et un peu excentrique. En dépit de sa fortune considérable il avait des goûts personnels fort simples ; pour le servir à Baskerville Hall, il disposait en tout et pour tout d'un ménage du nom de Barrymore, le mari faisant fonction de maître d'hôtel et la femme de bonne. Leur témoignage, que corrobore celui de plusieurs amis, donne à penser que la santé de Sir Charles s'était depuis quelques temps dérangée, et qu'il souffrait en particulier de troubles cardiaques, lesquels se manifestaient par des pâleurs subites, des essoufflements et des crises aiguës de dépression nerveuse. Le docteur James Mortimer, ami et médecin du défunt, a témoigné dans le même sens.

« Les faits sont simples. Sir Charles Baskerville avait l'habitude de se promener chaque soir avant de se coucher dans la célèbre allée des ifs de Baskerville Hall. Le témoignage des Barrymore le confirme. Le 4 juin, Sir Charles avait annoncé son intention de se rendre à Londres le lendemain, et il avait ordonné à Barrymore de préparer ses bagages. Le soir il sortit comme de coutume ; au cours de sa promenade il fumait généralement un cigare. Il ne rentra pas. À minuit Barrymore vit que la porte du manoir était encore ouverte ; il s'inquiéta, alluma une lanterne et partit en quête de son maître. La journée avait été pluvieuse : les pas de Sir Charles avaient laissé des empreintes visibles dans l'allée. À mi-chemin une porte ouvre directement sur la lande. Quelques indications révélèrent que Sir Charles avait stationné devant cette porte. Puis il avait continué à descendre l'allée, et c'est à l'extrémité de celle-ci que son corps fut découvert. Un fait n'a pas été élucidé : Barrymore a rapporté, en effet, que les empreintes des pas de son maître avaient changé d'aspect à partir du moment où il avait dépassé la porte de la lande : on aurait dit qu'il s'était mis à marcher sur la pointe des pieds. Un certain Murphy, bohémien et maquignon, se trouvait alors sur la lande non loin de là, mais selon ses propres aveux il était passablement ivre. Il affirme avoir entendu des cris, mais il ajoute qu'il a été incapable de déterminer d'où ils venaient. Aucun signe de violence n'a été relevé sur la personne de Sir Charles. La déposition du médecin insiste sur l'incroyable déformation du visage (si grande que le docteur Mortimer se refusa d'abord à croire que c'était son malade et ami qui gisait sous ses yeux). Mais des manifestations de ce genre ne sont pas rares dans les cas de dyspnée et de mort par crise cardiaque. Cette explication se trouva confirmée par l'autopsie qui démontra une vieille maladie organique. Le jury rendit un verdict conforme à l'examen médical. Verdict utile et bienfaisant, car il est de la plus haute importance que l'héritier de Sir Charles s'établisse dans le Hall pour poursuivre la belle tâche si tristement interrompue. Si les conclusions prosaïques de l'enquête judiciaire n'avaient pas mis un point final aux romans qui se sont chuchotés à propos de l'affaire, peut-être aurait-il été difficile de trouver un locataire pour Baskerville Hall. Nous croyons savoir que le plus proche parent de Sir Charles est, s'il se trouve toujours en vie, son neveu M. Henry Baskerville, fils du frère cadet de Sir Charles. La dernière fois que ce jeune homme a donné de ses nouvelles, il était en Amérique ; des recherches ont été entreprises pour l'informer de sa bonne fortune. »

Le docteur Mortimer replia son journal et le remit dans sa poche.

« Tels sont, monsieur Holmes, les faits publics en rapport avec la mort de Sir Charles Baskerville.

– Je dois vous remercier, dit Sherlock Holmes, d'avoir attiré mon attention sur une affaire qui présente à coup sûr quelques traits intéressants. J'avais remarqué à l'époque je ne sais plus quel

article de journal, mais j'étais excessivement occupé par cette petite histoire des camées du Vatican, et dans mon désir d'obliger le pape j'avais perdu le contact avec plusieurs affaires anglaises dignes d'intérêt. Cet article, dites-vous, contient tous les faits publics ?

– Oui.

– Alors mettez-moi au courant des faits privés. »

Il se rejeta en arrière, rassembla encore une fois les extrémités de ses doigts, et prit un air de justicier impassible.

« Je vais vous dire, répondit le docteur Mortimer qui commençait à manifester une forte émotion, ce que je n'ai confié à personne. En me taisant lors de l'enquête, je n'ai obéi qu'à un seul mobile : un homme de science répugne à donner de la consistance à une superstition populaire. Par ailleurs je pensais, comme le journal, que Baskerville Hall demeurerait inoccupé si une grave accusation ajoutait à sa réputation déjà sinistre. Voilà pourquoi j'ai cru bien faire en disant moins que je ne savais : rien de bon ne pouvait résulter de mon entière franchise. Mais à vous je vais tout livrer.

« La lande est peu habitée ; ceux qui vivent dans cette région sont donc exposés à se voir souvent. J'ai vu très souvent Sir Charles Baskerville. En dehors de M. Frankland de Lafter Hall, et de M. Stapleton le naturaliste, on ne trouve personne de cultivé dans un rayon de plusieurs kilomètres. Sir Charles était peu communicatif, mais sa maladie nous a rapprochés et l'intérêt que nous vouions l'un comme l'autre au domaine scientifique nous a maintenus en contact. D'Afrique du Sud, il avait rapporté de nombreuses informations, et nous avons passé plusieurs soirées charmantes à discuter de l'anatomie comparée du Hottentot et du Boschiman.

« Depuis quelques mois je m'étais parfaitement rendu compte que le système nerveux de Sir Charles était sur le point de craquer. Il avait tellement pris à cœur cette légende dont je viens de vous donner lecture que, bien qu'il aimât se promener sur son domaine, rien ne l'aurait décidé à sortir de nuit sur la lande. Pour aussi incroyable qu'elle vous ait semblé, monsieur Holmes, Sir Charles était convaincu qu'une malédiction s'attachait à sa famille : certes les détails qu'il m'a fournis sur ses ancêtres n'avaient rien d'encourageant. L'idée d'une présence fantomatique le hantait ; plus d'une fois il m'a demandé si au cours de mes visites médicales nocturnes, je n'avais jamais rencontré une bête étrange ou si je n'avais pas entendu l'aboiement d'un chien. Je me rappelle fort bien que cette dernière question le passionnait et que, lorsqu'il me la posait, sa voix frémissait d'émotion.

« Je me souviens aussi d'être monté chez lui quelques trois semaines avant l'évènement. Il se trouvait devant la porte du manoir. J'étais descendu de mon cabriolet et je me tenais à côté de lui, quand je vis ses yeux s'immobiliser par-dessus mon épaule et regarder au loin avec une expression d'horreur affreuse. Je me retournais : j'eus juste le temps d'apercevoir quelque chose que je pris pour une grosse vache noire qui traversait l'allée. Il était si bouleversé qu'il m'obligea à aller jusqu'à cet endroit où j'avais vu la bête ; je regardai de tous côtés ; elle avait disparu. Cet incident produisit sur son esprit une impression désastreuse. Je demurai avec Sir Charles toute la soirée ; c'est alors que, afin de m'expliquer son trouble, il me confia le récit que je vous ai lu

tout à l'heure. Je mentionne cet épisode parce qu'il revêt une certaine importance étant donné la tragédie qui s'ensuivit, mais sur le moment j'étais persuadé que rien ne justifiait une si forte émotion.

« C'était sur mon conseil que Sir Charles devait se rendre à Londres. Je savais qu'il avait le cœur malade ; l'anxiété constante dans laquelle il se débattait, tout aussi chimérique qu'en pût être la cause, n'en compromettait pas moins gravement sa santé. Je pensais qu'après quelques mois passés dans les distractions de la capitale il me reviendrait transformé. M. Stapleton, un ami commun qu'inquiétait également la santé de Sir Charles, appuya mon avis. À la dernière minute survint le drame.

« La nuit où mourut Sir Charles, le maître d'hôtel Barrymore qui découvrit le cadavre me fit prévenir par le valet Perkins : je n'étais pas encore couché ; aussi j'arrivai à Baskerville Hall moins d'une heure après. J'ai vérifié et contrôlé tous les faits produits à l'enquête. J'ai suivi les pas dans l'allée des ifs. J'ai vu l'endroit, près de la porte de la lande, où il semble s'être arrêté. J'ai constaté le changement intervenu ensuite dans la forme des empreintes. J'ai noté qu'il n'y avait pas d'autres traces de pas, à l'exception de celles de Barrymore, sur le gravier tendre. Finalement j'ai examiné avec grand soin le corps que personne n'avait touché avant mon arrivée. Sir Charles gisait sur le ventre, bras en croix, les doigts enfoncés dans le sol ; ses traits étaient révoltés, à tel point que j'ai hésité à l'identifier. De toute évidence il n'avait pas subi de violences et il ne portait aucune blessure physique. Mais à l'enquête Barrymore fit une déposition inexacte. Il déclara qu'autour du cadavre il n'y avait aucune trace sur le sol. Il n'en avait remarqué aucune. Moi j'en ai vu : à une courte distance, mais fraîches et nettes.

– Des traces de pas ?

– Des traces de pas.

– D'un homme ou d'une femme ? »

Le docteur Mortimer nous dévisagea d'un regard étrange avant de répondre dans un chuchotement :

« Monsieur Holmes, les empreintes étaient celles d'un chien gigantesque ! »

J'avoue qu'à ces mots je ne pus réprimer un frisson. La voix du médecin avait tremblé ; sa confiance l'avait profondément remué. Très excité, Holmes se pencha en avant ; son regard brillait d'une lueur dure, aiguë, que je lui connaissais bien.

« Vous avez vu cela ?

– Aussi nettement que je vous vois.

– Et vous n'avez rien dit ?

– À quoi bon ?

– Comment se fait-il que personne d'autre ne l'ait vu ?

– Les empreintes se trouvaient à une vingtaine de mètres du corps ; personne ne s'en est soucié. Si je n'avais pas connu la légende, je ne m'en serais pas soucié davantage.

– Y a-t-il beaucoup de chiens de berger sur la lande ?

– Bien sûr ! Mais ce n'était pas un chien de berger.

– Vous dites qu'il était gros ?

– Énorme !

– Mais il ne s'est pas approché du corps ?

– Non.

– Quelle sorte de nuit était-ce ?

– Humide et froide.

– Il ne pleuvait pas ?

– Non.

– À quoi ressemble l'allée ?

– Elle s'étend entre deux rangées de vieux ifs taillés en haie ; quatre mètres de haut ; impénétrables. L'allée par elle-même a deux mètres cinquante de large environ.

- Il n’y a rien entre les haies et l’allée ?
- Si : une bordure de gazon de chaque côté, près de deux mètres de large.
- J’ai cru comprendre qu’en un endroit la haie d’ifs est coupée par une porte ?
- Oui. Une porte à claire-voie qui ouvre sur la lande.
- Pas d’autre porte ?
- Aucune.
- Si bien que pour pénétrer dans l’allée des ifs, n’importe qui doit la descendre en venant de la maison ou passer par la porte à claire-voie ?
- À l’autre extrémité il existe une sortie par un pavillon.
- Sir Charles l’avait-il atteint ?
- Non. Il s’en fallait d’une cinquantaine de mètres.
- À présent dites-moi, docteur Mortimer, et ceci est important : les empreintes que vous avez vues se trouvaient sur l’allée et non sur le gazon ?
- Aucune empreinte n’était visible sur le gazon.
- Se trouvaient-elles du même côté de l’allée que la porte à claire-voie sur la lande ?
- Oui. Elles étaient sur le bord de l’allée, du même côté que la porte à claire-voie.
- Vous m’intéressez énormément. Un autre détail : la porte à claire-voie était-elle fermée ?
- Fermée au cadenas.
- Sa hauteur ?
- Un mètre vingt-cinq environ.
- Donc franchissable par n’importe qui ?
- Oui.
- Et quelles traces avez-vous relevées auprès de la porte à claire-voie ?
- Aucune en particulier.

– Grands dieux ! Personne ne l’a examinée ?

– Si. Moi.

– Et vous n’avez rien décelé ?

– Tout était très confus. Sir Charles s’est évidemment arrêté là pendant cinq ou dix minutes.

– Comment le savez-vous ?

– Parce que la cendre de son cigare est tombée deux fois.

– Excellent ! Voici enfin, Watson, un confrère selon notre cœur. Mais les traces ?

– Sur cette petite surface de gravier il a laissé ses propres empreintes. Je n’en ai pas relevé d’autres. »

Sherlock Holmes, impatienté, infligea une lourde claque à son genou.

« Si seulement j’avais été là ! s’écria-t-il. C’est incontestablement une affaire d’un intérêt extraordinaire : une affaire qui offrait d’immenses possibilités à l’expert scientifique. Cette allée de gravier sur laquelle j’aurais lu tant de choses est depuis longtemps maculée par la pluie ou retournée par les chaussures à clous des paysans curieux... Oh ! docteur Mortimer, docteur Mortimer, quand je pense que vous ne m’avez pas fait signe plus tôt ! Vous aurez à en répondre !

– Je ne pouvais pas vous mêler à l’affaire, monsieur Holmes, sans faire connaître au monde tous ces faits, et je vous ai donné les raisons de mon silence. En outre...

– Pourquoi hésitez-vous ?

– Dans un certain domaine le détective le plus astucieux et le plus expérimenté se trouve désarmé.

– Vous voulez dire qu’il s’agit d’une chose surnaturelle ?

– Je n’ai pas dit positivement cela.

– Non, mais vous le pensez !

– Depuis le drame, monsieur Holmes, on m’a rapporté plusieurs faits qu’il est difficile de concilier avec l’ordre établi de la nature.

– Par exemple ?

– Je sais qu’avant ce terrible événement plusieurs personnes ont vu sur la lande une bête dont le signalement correspond au démon de Baskerville, et qui ne ressemble à aucun animal catalogué

par la science. Toutes assurent qu'il s'agit d'une bête énorme, quasi phosphorescente, fantomatique, horrible. J'ai soumis ces témoins à une sorte d'interrogatoire contradictoire : l'un est un paysan têtue, l'autre un maréchal-ferrant, un troisième un fermier ; tous les trois ont été formels : ils m'ont raconté la même histoire d'apparition et le signalement de cet animal correspond point pour point à celui du chien diabolique. La terreur règne dans le district, et il ne se trouverait pas beaucoup d'audacieux pour traverser la lande à la nuit.

– Et vous, homme de science expérimenté, vous croyez qu'il s'agit d'un phénomène surnaturel ?

– Je ne sais pas quoi croire. »

Holmes haussa les épaules.

« Jusqu'ici j'ai limité mes enquêtes à ce monde, dit-il. D'une manière modeste j'ai combattu le mal ; mais m'attaquer au diable en personne pourrait être une tâche trop ambitieuse. Vous admettez toutefois que l'empreinte est une chose matérielle ?

– Le chien, à l'origine, a été assez matériel lui aussi pour arracher la gorge d'un homme, et cependant c'était une bête sortie de l'enfer.

– Je vois que vous vous rangez parmi les partisans d'une intervention surnaturelle. Dites-moi, docteur Mortimer : si vous partagez ce point de vue, pourquoi êtes-vous venu me consulter ? Simultanément vous me dites qu'il est inutile d'enquêter sur la mort de Sir Charles, et que vous désirez que je m'en occupe.

– Je ne vous ai pas dit que je désirais que vous vous en occupassiez.

– Alors comment puis-je vous aider ?

– En me donnant votre avis sur ce que je dois faire avec Sir Henry Baskerville, qui arrive à la gare de Waterloo...

Le docteur Mortimer regarda sa montre.

– ...Dans une heure et quart exactement.

– Il est l'héritier ?

– Oui. Après la mort de Sir Charles nous nous sommes enquis de ce jeune gentleman et nous avons découvert qu'il avait fait de l'agriculture au Canada. D'après les renseignements qui nous sont parvenus, c'est un garçon très bien à tous égards. Maintenant je ne parle plus comme médecin, mais comme exécuteur du testament de Sir Charles.

– Il n'y a pas d'autres prétendants ?

– Non. Le seul autre parent dont nous avons pu retrouver trace était Rodger Baskerville, le plus jeune des trois frères dont le pauvre Sir Charles était l'aîné. Le second frère, qui mourut jeune, est le père de cet Henry. Le troisième, Rodger, était le mouton noir de la famille. Il descendait de la vieille lignée des Baskerville dominateurs. Il était le portrait, m'a-t-on dit, de Hugo à la triste mémoire. Il lui fut impossible de demeurer en Angleterre : il y était trop fâcheusement connu. Il s'est enfui vers l'Amérique Centrale où il est mort de la fièvre jaune en 1876. Henry est le dernier des Baskerville. Dans une heure cinq minutes je l'accueillerai à la gare de Waterloo. J'ai reçu un câble m'informant qu'il arrivait ce matin à Southampton. Monsieur Holmes, quel conseil me donnez-vous ?

– Pourquoi n'irait-il pas dans le domaine de ses ancêtres ?

– Qu'il y allât serait naturel, n'est-ce pas ? Et pourtant, veuillez considérer que tous les Baskerville qui l'ont habité ont été victimes d'un mauvais destin. Je suis sûr que si Sir Charles avait pu me parler avant son décès, il m'aurait mis en garde pour que le dernier représentant d'une vieille famille et l'héritier d'une grande fortune ne vienne pas vivre dans cet endroit mortel... Et pourtant il est indéniable que la prospérité de toute cette misérable région dépend de sa présence ! Tout le bon travail qui a été ébauché par Sir Charles aura été accompli en pure perte si le manoir reste inhabité. Je crains de me laisser abuser par mes intérêts personnels : voilà pourquoi je vous soumetts l'affaire et vous demande conseil. »

Holmes réfléchit un moment.

« Mise en clair, l'affaire se résume à ceci, dit-il.

À votre avis un agent du diable rend Dartmoor invivable pour un Baskerville. C'est bien cela ?

– J'irai du moins jusqu'à dire qu'il y a de fortes présomptions pour qu'il en soit ainsi.

– Très juste. Mais si votre théorie du surnaturel est exacte, le jeune héritier pourrait succomber aussi à Londres que dans le Devonshire. Je ne conçois guère un démon doté d'une puissance simplement locale comme le sacristain d'une paroisse.

– Vous traitez le problème, monsieur Holmes, avec plus de légèreté que vous n'en mettriez si vous étiez en contact personnel avec ces sortes de choses. Selon vous, donc, le jeune Baskerville sera aussi en sécurité dans le Devonshire que dans Londres. Il arrive dans cinquante minutes. Que me conseillez-vous ?

– Je conseille, monsieur, que vous preniez un fiacre, que vous emmeniez votre épagneul qui est en train de gratter à ma porte, et que vous vous rendiez à la gare de Waterloo pour y rencontrer Sir Henry Baskerville.

– Et puis ?

– Et puis que vous ne lui disiez rien du tout avant que j'aie pris une décision touchant l'affaire.

– Combien de temps vous faudra-t-il pour vous décider ?

– Vingt-quatre heures. Je vous serais fort obligé, docteur Mortimer, si demain à dix heures vous aviez la bonté de revenir ici. Et pour mes plans d’avenir ma tâche serait grandement simplifiée si vous étiez accompagné de Sir Henry Baskerville.

– C’est entendu, monsieur Holmes. »

Il griffonna l’heure du rendez-vous sur sa manchette avant de se diriger vers la porte avec l’allure distraite, dégingandée qui lui était habituelle. Holmes l’arrêta au bord de l’escalier.

« Une dernière question, docteur Mortimer. Vous dites qu’avant la mort de Sir Charles Baskerville, plusieurs personnes ont vu cette apparition sur la lande ?

– Trois personnes l’ont vue.

– Et depuis la mort de Sir Charles... ?

– À ma connaissance, non.

– Merci. Au revoir. »

Holmes revint s’asseoir ; sa physionomie placide reflétait la satisfaction intérieure qu’il éprouvait toujours quand un problème digne d’intérêt s’offrait à ses méditations.

« Vous sortez, Watson ?

– À moins que je puisse vous aider.

– Non, mon cher ami. C’est à l’heure de l’action que j’ai besoin de votre concours. Mais cette affaire-ci est sensationnelle, réellement unique par certains traits ! Quand vous passerez devant Bradley’s soyez assez bon pour me faire porter une livre de son plus fort tabac coupé fin. Merci. Si cela ne vous dérange pas trop, j’aimerais mieux que vous ne rentriez pas avant ce soir. Je serai très heureux d’échanger alors avec vous des impressions sur la passionnante énigme qui nous a été soumise ce matin. »

Je savais que la solitude et la retraite étaient indispensables à mon ami pendant les heures d’intense concentration mentale où il pesait chaque parcelle de témoignage et de déposition, édifiait des théories contradictoires, les opposait les unes aux autres, isolait l’essentiel de l’accessoire. Je résolus donc de passer la journée à mon club et ce n’est qu’à neuf heures du soir que je me retrouvai assis dans le salon de Baker Street.

Lorsque j’ouvris notre porte, ma première impression fut qu’un incendie s’était déclaré en mon absence : la pièce était pleine d’une fumée opaque qui brouillait la lueur de la lampe. Mais mon inquiétude se dissipa vite : il ne s’agissait que de fumée de tabac, qui me fit tousser. À travers ce brouillard gris j’aperçus confusément Holmes en robe de chambre, recroquevillé sur un fauteuil

et serrant entre ses dents sa pipe en terre noire. Autour de lui étaient disposés plusieurs rouleaux de papier.

– Vous vous êtes enrhumé, Watson ?

– Pas du tout. C'est cette atmosphère viciée...

– En effet, l'air est un peu épais.

– Épais ! Il n'est pas supportable, oui !

– Ouvrez la fenêtre alors ! Vous avez passé toute la journée à votre club, je vois...

– Mon cher Holmes !

– Est-ce vrai ?

– Oui, mais comment... ?

– Il se mit à rire devant mon étonnement.

– Sur toute votre personne, Watson, est répandue une délicieuse candeur ; c'est un plaisir que d'exercer sur elle le peu de pouvoir que je possède. Un gentleman sort par une journée pluvieuse dans une cité boueuse. Il rentre le soir sans une tache, le chapeau toujours lustré et les souliers brillants. Il est donc resté toute la journée dans le même endroit. Or, il s'agit d'un homme qui n'a pas d'amis intimes. Où se serait-il rendu, sinon... ? Voyons, c'est évident !

– Assez évident, soit !

– Le monde est plein de choses évidentes que personne ne remarque jamais. Où pensez-vous que je sois allé ?

– Vous n'avez pas bougé.

– Au contraire ! Je suis allé dans le Devonshire.

– En esprit ?

– Exactement. Mon corps est resté dans ce fauteuil et il a, je le regrette, consommé en mon absence le contenu de deux cafetières ainsi qu'une incroyable quantité de tabac. Après votre départ j'ai envoyé chercher chez Stanford's une carte d'état-major de cette partie de la lande, et mon esprit s'y est promené toute la journée. Je me flatte de ne m'y être pas perdu.

– Une carte à grande échelle, je suppose ?

– Très grande...

- Il en déroula une section et l'étala sur son genou.
- Voici la région qui nous intéresse particulièrement. Baskerville Hall est au milieu.
- Un bois l'entoure ?
- En effet. J'imagine que l'allée des ifs, bien qu'elle ne soit pas indiquée sous ce nom, doit s'étendre le long de cette ligne, avec la lande, comme vous le voyez, sur sa droite. Cette petite localité est le hameau de Grimpen où notre ami le docteur Mortimer a établi son quartier général. Dans un rayon de huit kilomètres, il n'y a, regardez bien, que quelques rares maisons isolées. Voici Lafter Hall, qui nous a été mentionné tout à l'heure. Cette maison-là est peut-être la demeure du naturaliste... Stapleton, si je me souviens bien. Voici deux fermes dans la lande. High Tor et Foulmire. Puis à vingt kilomètres de là la grande prison des forçats. Entre ces îlots et tout autour s'étend la lande désolée, sinistre, inhabitée. Ceci, donc, est le décor où s'est déroulé un drame et où un deuxième sera peut-être évité grâce à nous.
- L'endroit doit être sauvage.
- Oui. Si le diable désirait se mêler aux affaires humaines...
- Tiens ! Vous penchez maintenant pour une explication surnaturelle ?
- Les agents du diable peuvent être de chair et de sang, non ? Deux questions primordiales sont à débattre. La première : y -a-t-il vraiment eu crime ? La deuxième : de quel crime s'agit-il et comment a-t-il été commis ? Certes, si l'hypothèse du docteur Mortimer est exacte et si nous avons affaire à des forces débordant les lois ordinaires de la nature, notre enquête devient inutile. Mais il nous faut épuiser toutes les autres hypothèses avant de retomber sur celle-là. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons refermer la fenêtre. Je suis sans doute bizarre, mais je trouve qu'une atmosphère concentrée aide à la concentration de l'esprit. Remarquez que je ne vais pas jusqu'à m'enfermer dans une boîte pour penser ; ce serait pourtant la conséquence logique de ma théorie... Avez-vous réfléchi à l'affaire ?
- Oui. J'y ai réfléchi une bonne partie de la journée.
- Et qu'en dites-vous ?
- Elle est surprenante.
- Certes elle n'est pas banale. Certains détails la classent hors série. Ainsi le changement de forme des empreintes. Quel est votre avis, Watson ?
- Mortimer a déclaré que Sir Charles avait descendu sur la pointe des pieds cette partie de l'allée.
- Il n'a fait que répéter ce qu'un idiot quelconque a dit au cours de l'enquête. Pourquoi un homme marcherait-il sur la pointe des pieds en descendant cette allée ?

– Quoi, alors ?

– Il courait, Watson ! Il courait désespérément, il courait pour sauver sa vie... Il a couru jusqu'à en faire éclater son cœur et à tomber raide mort.

– Il fuyait devant quoi ?

– Voilà le problème. Divers indices nous donnent à penser que Sir Charles était fou de terreur avant même d'avoir commencé à courir.

– D'où tenez-vous cela ?

– Je suis en train de supposer que la cause de sa terreur lui est apparue sur la lande. Dans ce cas, probable, seul un homme ayant perdu la tête aura couru en s'éloignant de sa maison, et non en cherchant à rentrer chez lui. Si le témoignage du bohémien peut être tenu pour valable, il a couru en appelant à l'aide justement dans la direction où il avait le moins de chances de trouver du secours. Ceci encore : qui attendait-il cette nuit-là, et pourquoi attendait-il ce visiteur dans l'allée des ifs plutôt que dans sa maison ?

– Vous croyez qu'il attendait quelqu'un ?

– Sir Charles était assez âgé et peu valide. Nous pouvons admettre qu'il aimait se promener le soir, mais le sol était détrempé et la nuit peu clémente. Est-il normal qu'il soit resté là debout cinq ou dix minutes, comme l'a déduit de la cendre du cigare le docteur Mortimer, lequel a montré là plus de sens pratique que je ne l'aurais espéré ?

– Mais il sortait chaque soir.

– Je crois peu vraisemblable qu'il ait attendu chaque soir à la porte de la lande. Au contraire, il évitait la lande. Or, cette nuit-là il a attendu. Et c'était la nuit qui précédait son départ pour Londres. L'affaire prend forme, Watson. Elle devient cohérente. Puis-je vous demander de me tendre mon violon ? Nous ne parlerons plus de cette tragédie avant que nous ayons eu l'avantage de recevoir demain matin le docteur Mortimer et Sir Henry Baskerville.

Notre table, après le petit déjeuner, fut vite desservie ; Holmes attendait en robe de chambre ses interlocuteurs. Nos clients furent exacts : l'horloge venait de sonner dix heures quand le docteur Mortimer fut introduit, suivi du jeune baronet. Celui-ci avait une trentaine d'années ; il était petit, vif, très trapu ; il avait les yeux bruns, de noirs sourcils épais et un visage éveillé ; combatif. Il était vêtu d'un costume de tweed de couleur rouille. Il était hâlé comme quelqu'un qui a passé au grand air le plus clair de son temps. Mais le regard tranquille et le maintien assuré révélaient le jeune homme de bonne race.

« Je vous présente sir Henry Baskerville, annonça le docteur Mortimer.

– C'est moi, fit notre nouveau visiteur. Et ce qui est étrange, Monsieur Sherlock Holmes, c'est que si mon ami ne m'avait pas proposé d'aller vous voir ce matin, je serais venu de mon propre chef. Je crois savoir que vous élucidez volontiers des petites énigmes, et je me suis trouvé ce matin en face d'un certain puzzle qui mérite plus de réflexion que je ne me sens capable de lui en accorder.

– Ayez l'obligeance de vous asseoir, Sir Henry. Dois-je comprendre que depuis votre arrivée à Londres vous avez été le héros d'une aventure digne d'intérêt ?

– Rien d'important, monsieur Holmes. Rien qu'une plaisanterie, vraisemblablement. Il s'agit d'une lettre, si vous pouvez appeler cela une lettre, qui m'est parvenue ce matin. »

Il déposa une enveloppe sur la table ; nous nous penchâmes dessus. C'était une enveloppe ordinaire, grisâtre. L'adresse « Sir Henry Baskerville, Northumberland Hôtel » était écrite en lettres grossières. Le tampon de la poste indiquait Charing-Cross, et la date celle de la veille au soir.

« Qui savait que vous descendiez au Northumberland Hôtel interrogea Holmes en regardant attentivement notre visiteur.

– Personne ne pouvait le savoir. Nous ne l'avons décidé qu'après notre entrevue, le docteur Mortimer et moi.

– Mais le docteur Mortimer, sans doute, y était déjà descendu ?

– Non, répondit le docteur. J'avais accepté l'hospitalité d'un ami. Rien ne laissait prévoir que nous logerions dans cet hôtel.

– Hum ! Quelqu'un me paraît fort intéressé à vos faits et gestes... »

De l'enveloppe, il tira une demi-feuille de papier ministre pliée en quatre. Il l'étala sur la table. En son milieu, une seule phrase, constituée par des mots imprimés collés sur le papier. Cette

phrase était la suivante : « Si vous tenez à votre vie et à votre raison, éloignez-vous de la lande. »
Le mot « lande » était écrit à l'encre.

« Maintenant, questionna sir Henry Baskerville, peut-être me direz-vous, monsieur Holmes, ce que signifie cela, et qui s'intéresse tant à mes affaires ?

– Qu'en pensez-vous, docteur Mortimer ? Vous conviendrez qu'il n'y a rien de surnaturel là-dedans, n'est-ce pas ?

– Non, monsieur. Mais cette lettre pourrait fort bien provenir d'une personne pensant que l'affaire sort du cadre naturel des choses.

– Quelle affaire ? intervint Sir Henry non sans brusquerie. Il me semble, messieurs, que vous connaissez mes affaires personnelles beaucoup mieux que moi !

– Avant que vous ne sortiez d'ici, dit Sherlock Holmes, vous saurez tout ce que nous savons, Sir Henry. Je vous le promets. Pour l'instant, avec votre permission, nous nous en tiendrons au présent, à ce document très intéressant qui a dû être composé et posté hier soir. Avez-vous le *Times* d'hier, Watson ?

– Il est là, dans ce coin.

– Puis-je vous demander de me le passer... La page intérieure, s'il vous plaît, celle des éditoriaux... »

Il y jeta un coup d'œil rapide ; son regard fit le tour des colonnes.

« ... Article très important sur le libre-échange. Permettez-moi de vous en citer un extrait :
« Vous pouvez vous laisser bercer par le rêve que votre propre commerce ou votre propre industrie sera favorisé par un tarif protectionniste, mais votre raison vous certifie qu'une telle législation éloigne le pays de ce que vous tenez pour de la richesse, diminue la valeur de nos importations, et abaisse les conditions générales de vie dans cette île. » Qu'en pensez-vous, Watson ? s'écria Holmes en se frottant les mains, Ne croyez-vous pas que cette opinion est pertinente ?

Le docteur Mortimer regarda Holmes avec un intérêt exclusivement professionnel, et sir Henry Baskerville tourna vers moi deux yeux noirs ahuris.

« Je ne connais pas grand chose aux tarifs douaniers, dit-il. Mais il me semble qu'en ce qui concerne cette lettre, nous sommes assez loin de la piste.

– Au contraire, je pense que nous sommes sur la bonne piste, Sir Henry. Watson est mieux que vous au fait de mes méthodes, mais je me demande s'il a bien compris la signification de cette phrase.

– Non. J'avoue que je ne vois aucun rapport.

– Et cependant, mon cher Watson, le rapport est tel que l'un est tiré de l'autre. « Vous », « tenez », « vie », « raison », « éloignez », « votre », « et »... Ne voyez-vous pas d'où ces mots ont été tirés ?

– Nom d'un tonnerre ! s'exclama Sir Henry. Vous avez raison ! C'est merveilleux !

– Si le moindre doute persiste dans votre esprit, veuillez considérer le fait que « vous tenez » et « votre raison » sont découpés les deux fois d'un seul tenant.

– Ma foi... c'est vrai !

– Réellement, monsieur Holmes, ceci dépasse tout ce que j'aurais pu imaginer, fit le docteur Mortimer en contemplant mon ami avec stupéfaction. Je pouvais comprendre qu'on me dise que les mots ont été découpés dans un journal ; mais que vous ayez cité lequel et que vous ayez indiqué l'article précis, voilà l'une des choses les plus remarquables que j'aie jamais vue. Comment y êtes-vous arrivé ?

– Je présume, docteur, que vous pourriez distinguer le crâne d'un nègre de celui d'un esquimau ?

– Évidemment !

– Mais comment y arriveriez-vous ?

– Parce que c'est ma spécialité. Les différences sautent aux yeux. La crête supra-orbitaire, l'angle facial, le dessin du maxillaire, le...

– Mais ma spécialité à moi est cela, et les différences sautent également aux yeux. Je vois autant de différence entre les caractères bourgeois d'un article du *Times* et l'impression déplorable d'un journal du soir que vous en percevez entre votre esquimau et votre nègre. La connaissance des caractères d'imprimerie est indispensable à tout expert en criminologie. Pourtant je confesse que dans ma jeunesse il m'est arrivé de confondre le *Leeds Mercury* avec le *Western Morning News*. Mais un éditorial du *Times* est tout à fait identifiable, et ces mots ne pouvaient pas avoir été pris ailleurs. La lettre ayant été postée hier, il était probable que nous les retrouverions dans le journal d'hier.

– Si je vous suis bien, monsieur Holmes, dit sir Henry Baskerville, quelqu'un a découpé ce message avec des ciseaux.

– Des ciseaux à ongles. Vous pouvez voir que les ciseaux possédaient une lame très courte, puisque le découpeur s'y est pris à deux fois pour « vous tenez ».

– Effectivement. Quelqu'un donc a découpé le message avec des ciseaux à lame courte, en a collé les morceaux avec de la colle...

– De la gomme fondue.

– Avec de la gomme fondue sur le papier à lettres. Mais je voudrais bien savoir pourquoi le mot « lande » a été écrit à la main.

– Parce que le découpeur ne l’a pas trouvé imprimé. Les autres mots étaient courants ; ils pouvaient donc être repris dans n’importe quel journal ; mais « lande » est moins commun.

– C’est évidemment une explication. Avez-vous tiré autre chose de ce message, monsieur Holmes ?

– Deux ou trois bricoles ; et pourtant on a veillé soigneusement à ne laisser aucun indice. L’adresse est rédigée en lettres mal formées, mais le *Times* se trouve rarement entre les mains d’un analphabète. Nous pouvons donc déduire que ce message a été composé par un individu instruit qui voulait passer pour un homme du peuple : et le fait qu’il a voulu déguiser sa propre écriture suggère que cette écriture pouvait vous être connue, ou vous devenir connue. D’autre part, vous observerez que les mots ne sont pas collés en ligne droite : certains sont placés plus haut que les autres. « Vie », par exemple, est carrément déséquilibré par rapport au reste. Négligence ? Hâte et énervement ? Je pencherais plutôt pour la précipitation, car l’affaire était d’importance et il est peu vraisemblable que l’auteur d’une telle lettre ait cédé à la négligence. S’il était pressé, une question intéressante se pose : pourquoi était-il pressé, puisque toute lettre postée avant la première levée de ce matin aurait été remise à Sir Henry avant qu’il eût quitté son hôtel ? L’auteur du message craignait-il d’être interrompu ? Et par qui ?

– Nous pénétrons maintenant dans le royaume des devinettes, dit le docteur Mortimer.

– Dites plutôt : sur le terrain où nous pesons les hypothèses afin de retenir les plus vraisemblables. C’est l’emploi scientifique de l’imagination : toujours disposer d’une base matérielle à partir de quoi spéculer. Ceci posé, vous parlerez encore de devinette, mais je tiens pour à peu près certain que l’adresse a été écrite dans un hôtel.

– Pourquoi ?

– Si vous l’examinez sérieusement, vous verrez que la plume et l’encre n’étaient guère familières à l’auteur. La plume a crachoté deux fois au cours d’un seul mot, et l’encre s’est épuisée trois fois pour une adresse aussi brève : il y avait donc peu d’encre dans l’encrier. Vous connaissez les porte-plumes et les encriers des hôtels : les plumes y sont souvent mauvaises et il n’y a jamais beaucoup d’encre dans les encriers. Oui, je me risque à dire que si nous pouvions inspecter les corbeilles à papier des hôtels des environs de Charing-Cross jusqu’à ce que nous trouvions le numéro mutilé du *Times*, nous pourrions désigner la personne qui vous a envoyé ce message singulier. Oh ! oh ! Que veut dire cela ? »

Il était penché sur le papier ministre où les mots avaient été collés ; il l’approcha à quelques centimètres de ses yeux.

« Hé bien ?

– Rien, dit-il en le reposant. C’est une demi-feuille de papier blanc, sans même un filigrane. Je crois que nous avons extrait tout ce que nous pouvons de cette lettre bizarre. À présent, Sir Henry, vous est-il arrivé autre chose d’intéressant depuis votre arrivée à Londres ?

– Ma foi non, monsieur Holmes. Je ne crois pas.

– Vous n’avez pas remarqué que vous étiez suivi ou surveillé ?

– Je débarque en plein roman noir ! soupira notre visiteur. Pourquoi, s’il vous plaît, quelqu’un m’aurait-il suivi ou surveillé ?

– Nous allons y venir. Vous ne voyez rien d’autre à nous raconter avant que nous vous exposions l’affaire ?

– Eh bien ! cela dépend de ce que vous jugez digne d’être raconté.

– Je crois que tout ce qui sort de la routine de l’existence mérite d’être mentionné.

Sir Henry sourit.

– Je connais peu les habitudes anglaises, car j’ai vécu presque entièrement aux États-Unis et au Canada. Mais j’espère que la perte d’un soulier ne fait pas partie de la routine d’une existence anglaise.

– Vous avez perdu l’un de vos souliers ?

– Mon cher monsieur ! protesta le docteur Mortimer, Mais vous l’avez tout simplement égaré. Vous le retrouverez à l’hôtel. À quoi bon ennuyer M. Holmes avec des bagatelles semblables ?

– Ne m’a-t-il pas demandé de lui dire tout ce qui sortait de la routine ?

– Certainement, répondit Holmes. Tout y compris les incidents les plus apparemment puérils. Vous dites que vous avez perdu l’un de vos souliers ?

– Perdu, ou égaré. J’en avais mis une paire devant ma porte la nuit dernière ; ce matin, je n’en ai retrouvé qu’un ; je n’ai rien pu tirer du cireur. Le pis est que je venais d’acheter ces souliers dans le Strand, et que je ne les avais jamais chaussés.

– Si vous ne les aviez jamais chaussés, pourquoi vouliez-vous les faire cirer ?

– C’était des souliers marron, qui n’avaient jamais été vernis. Voilà pourquoi je les avais mis à ma porte.

– Donc, en arrivant à Londres hier, vous êtes sorti tout de suite pour acheter une paire de chaussures ?

– J’ai fait diverses emplettes. Le docteur Mortimer m’accompagnait. Comprenez que, si je dois devenir châtelain là-bas, il faut que je m’habille : or j’avais plutôt négligé ma garde-robe en Amérique. Entre autres choses, j’avais acheté ces souliers marron (ils m’ont coûté six dollars), et l’un m’a été volé avant que je les aie chaussés.

– Il me semble que c’est un objet bien peu digne d’un vol ! dit Sherlock Holmes. Je partage l’avis du docteur Mortimer : vous retrouverez bientôt ce soulier manquant.

– Et maintenant, messieurs, déclara le baronet avec un air décidé, je pense avoir suffisamment bavardé sur le peu de choses que je connais. Il est temps que vous teniez votre promesse et que vous me mettiez au courant de ce que, vous, vous savez.

– Votre requête est, on ne peut plus raisonnable, répondit Holmes. Docteur Mortimer, je crois que vous ne pouvez rien faire de mieux que de répéter l’histoire telle que vous nous l’avez contée. »

Notre scientifique ami tira de sa poche ses papiers, et exposa l’affaire comme il l’avait fait vingt-quatre heures plus tôt. Sir Henry Baskerville l’écouta avec la plus vive attention, poussant de temps à autre une exclamation de surprise.

« Eh bien ! voilà un héritage qui ne s’annonce pas tout simple ! fit-il quand le long récit fut terminé. Bien sûr, j’avais entendu parler du chien depuis ma nursery. C’est une histoire de famille ; mais je ne l’avais jamais prise au sérieux. En ce qui concerne la mort de mon oncle... tout cela bouillonne dans ma tête, et je ne vois pas encore clair. Vous ne semblez pas savoir encore si c’est une affaire pour la police ou pour le clergé.

– Exactement.

– Et maintenant, cette histoire de lettre à mon hôtel... Je suppose qu’elle s’insère dans l’ensemble.

– Elle paraît indiquer, dit le docteur Mortimer, que quelqu’un en sait plus que nous sur ce qui se passe dans la lande.

– Et aussi, ajouta Holmes, que quelqu’un n’est pas mal disposé envers vous, puisque vous voilà averti d’un danger.

– À moins qu’on ne cherche à m’évincer, qu’on ne souhaite me voir quitter les lieux.

– C’est également possible. Je vous suis fort obligé, docteur Mortimer, de m’avoir soumis un problème qui m’offre plusieurs hypothèses intéressantes. Mais le point pratique que nous avons à régler, Sir Henry, est celui-ci : est-il ou non souhaitable que vous alliez à Baskerville Hall ?

– Pourquoi n’irais-je pas ?

– Parce qu’un danger paraît exister.

– Entendez-vous danger provenant de ce monstre légendaire ou danger provenant d'êtres humains ?

– C'est ce qu'il nous faut découvrir.

– N'importe : ma réponse sera la même. Il n'existe pas de démon de l'enfer, monsieur Holmes, ni d'homme sur terre qui puisse m'empêcher de vivre dans la demeure de ma propre famille. Vous pouvez considérer cela comme mon dernier mot... »

Ses sourcils noirs se froncèrent et son visage se colora. Visiblement, le feu du tempérament des Baskerville n'était pas éteint dans leur dernier représentant.

« ... En attendant, poursuivit-il, j'ai à peine eu le temps de réfléchir à tout ce que vous m'avez dit. C'est beaucoup demander à un homme que d'apprendre et de décider coup sur coup. Je voudrais disposer d'une heure de tranquillité. Monsieur Holmes, il est maintenant onze heures trente et je vais rentrer directement à mon hôtel. Accepteriez-vous de venir, vous et votre ami le docteur Watson, déjeuner avec nous ? Je pourrai mieux vous préciser mes réactions.

– Êtes-vous d'accord, Watson ?

– Tout à fait.

– Alors comptez sur nous. Voulez-vous que je commande un fiacre ?

– Je préférerais marcher à pied, car cette affaire m'a un peu étourdi.

– Je vous accompagnerai avec plaisir, dit le docteur Mortimer.

– Alors rendez-vous à deux heures. Au revoir ! »

Nous entendîmes les pas de nos visiteurs descendre l'escalier, puis la porte d'en bas se refermer. En un instant Holmes se métamorphosa : le rêveur. fit place à l'homme d'action.

« Vite, Watson ! Votre chapeau, et chaussez-vous ! Il n'y a pas une minute à perdre ! »

Il se précipita dans sa chambre pour troquer sa robe de chambre contre une redingote. Nous descendîmes quatre à quatre l'escalier. Dans la rue, le docteur Mortimer et Baskerville nous devançaient de deux cents mètres à peu près dans la direction d'Oxford Street.

« Faut-il que je coure et que je les rattrape ?

– Pour rien au monde, mon cher Watson ! Je me contenterai avec joie de votre société, si vous acceptez la mienne. Nos amis ont raison : c'est une matinée idéale pour la marche. »

Il accéléra l'allure pour réduire la distance qui nous séparait. Puis, quand nous nous trouvâmes à une centaine de mètres derrière eux, nous prîmes par Oxford Street et Regent Street. Nos amis s'arrêtèrent devant une devanture ; Holmes les imita. Un moment plus tard, il poussa un petit cri de satisfaction ; suivant la direction de son regard aigu, je repérai un fiacre, à l'intérieur duquel un homme était assis : le fiacre s'était arrêté de l'autre côté de la rue ; mais à présent il se remettait lentement en marche.

« Voici notre homme, Watson ! Venez ! Il faut qu'au moins nous connaissions sa tête... »

J'aperçus une barbe noire, hirsute et deux yeux perçants qui nous dévisageaient à travers la vitre latérale du fiacre. Immédiatement, le toit se referma, le cocher reçut un ordre, et le cheval s'emballa pour descendre Regent Street au grand galop. Désespérément, Holmes chercha un fiacre libre, mais il n'y en avait aucun dans les environs. Alors, courant en plein milieu de la rue, il se lança à la poursuite du barbu ; mais son handicap était trop grand ; le fiacre disparut.

« Ah ! ça, s'écria Holmes, furieux, émergeant essoufflé et pâle de rage. A-t-on déjà vu pareille malchance, et aussi pareil défaut d'organisation ? Watson, Watson, si vous êtes honnête, vous relaterez aussi cet incident, et vous l'inscrirez dans la colonne « passif » de mon bilan.

– Qui était l'homme ?

– Je n'en ai aucune idée.

– Un espion ?

– D'après ce que nous avons appris, il est évident que Baskerville a été suivi de très près depuis qu'il est arrivé à Londres. Autrement comment aurait-on pu savoir si vite qu'il avait choisi de descendre au Northumberland Hôtel ? Du moment qu'on l'avait suivi le premier jour, j'étais sûr qu'on le suivrait le jour suivant. Peut-être vous rappelez-vous que pendant que le docteur Mortimer nous lisait son récit je suis allé à deux reprises regarder par la fenêtre.

– Oui, je m'en souviens.

– Je voulais savoir si un badaud ne flânait pas devant notre Porte. Je n'ai vu personne. Nous avons affaire à un habile homme, Watson. Cette histoire va très profond ; je ne sais pas encore tout à fait si nous sommes sur la piste d'un ange gardien ou d'un criminel, mais il s'agit d'un être animé d'une volonté tenace. Quand nos amis sont partis, j'ai voulu les suivre aussitôt dans l'espoir de déceler leur surveillant invisible. Mais celui-ci a été assez malin pour ne pas se fier à ses propres jambes : il s'était caché dans un fiacre, afin de pouvoir les suivre ou les dépasser sans être remarqué. Méthode qui présentait aussi un autre avantage : s'ils avaient pris un fiacre, il aurait pu poursuivre sa filature. Méthode tout de même qui n'est pas sans inconvénient.

– Elle le met à la discrétion du cocher.

– Exactement.

– Quel dommage que nous n’ayons pas relevé le numéro !

– Mon cher Watson, j’ai beau être maladroit, vous n’imaginez tout de même pas que j’ai négligé le numéro ! 2704, voilà son numéro. Mais, pour l’instant, il ne nous est guère utile !

– Je ne vois pas ce que vous auriez pu faire de plus.

– Quand j’ai repéré le fiacre, j’aurais dû faire aussitôt demi-tour et marcher dans la direction opposée. Alors j’aurais eu tout loisir de prendre un autre fiacre, ou, mieux encore, je me serais rendu au Northumberland Hotel et j’aurais attendu là. Une fois que notre inconnu aurait suivi Baskerville jusqu’à son hôtel, nous aurions pu alors jouer son jeu à ses dépens, et nous aurions su où il allait ensuite. En fait, par notre ardeur imprudente qui a été surclassée par la rapidité et l’énergie de notre adversaire, nous nous sommes démasqués et nous avons perdu notre homme. »

Tout en discutant, nous avons lentement déambulé dans Regent Street ; le docteur Mortimer et son compagnon étaient depuis longtemps hors de vue.

« Nous n’avons aucune raison de les suivre, dit Holmes. L’ombre s’est enfuie et ne reviendra pas. Il nous reste à compter les autres atouts que nous avons en main, et à les jouer avec décision. Pourriez-vous reconnaître cette tête sous la foi du serment ?

– Sous la foi du serment ? Juste la barbe.

– Moi aussi. J’en déduis que, selon toute probabilité, cette barbe était postiche. Un homme habile, pour une mission aussi délicate, ne porte de barbe que pour dissimuler ses traits. Entrons ici, Watson ! »

Il entra dans un bureau de messageries, dont le directeur l’accueillit chaleureusement.

« Ah ! Wilson, je vois que vous n’avez pas oublié la petite affaire où j’ai eu la chance de pouvoir vous aider ?

– Oh ! non, monsieur, je ne l’ai pas oubliée ! Vous avez sauvé ma réputation, et peut-être ma tête.

– Vous exagérez, mon bon ami ! Il me semble, Wilson, que vous avez parmi vos jeunes commissionnaires un gosse qui s’appelle Cartwright, et qui n’a pas manqué d’adresse pendant l’enquête.

– En effet, monsieur ; il travaille encore ici.

– Pouvez-vous me l’amener ? Merci ! Et vous m’obligeriez en me donnant la monnaie de ce billet de cinq livres.

Un garçonnet de quatorze ans, au visage éveillé, intelligent, arriva bientôt. Il se mit au garde-à-vous devant le célèbre détective.

– Donnez-moi le répertoire des hôtels, commanda Holmes. Merci. À présent, Cartwright, voici les noms de vingt-trois hôtels, tous dans les environs immédiats de Charing Cross. Vous voyez ?

– Oui, monsieur.

– Vous les visiterez à tour de rôle.

– Oui, monsieur.

– Dans chacun, vous commencerez par donner un shilling au portier. Voici vingt-trois shillings.

– Oui, monsieur.

– Vous lui direz que vous voulez voir les papiers mis hier au rebut. Vous direz qu'un télégramme important a été jeté par erreur, et que vous avez ordre de le rechercher. Comprenez-vous ?

– Oui, monsieur.

– Mais ce n'est pas un télégramme que vous rechercherez. C'est une page intérieure du *Times*, découpée avec des ciseaux. Voici un numéro du *Times*. C'est cette page-ci. Vous pourrez la reconnaître facilement, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Chaque fois, le portier appellera un chasseur, à qui vous remettrez également un shilling. Voici vingt-trois shillings. Il est parfaitement possible que sur les vingt-trois hôtels, il s'en trouve vingt où les rebuts de la veille aient été brûlés ou détruits. Dans les trois autres cas on vous montrera un tas de vieux papiers ; vous y chercherez cette page du *Times*. Vos chances pour la retrouver sont minimales. Voici dix shillings supplémentaires en cas de besoin. Faites-moi un rapport télégraphique à Baker Street avant ce soir. Et maintenant, Watson, nous avons à rechercher non moins télégraphiquement l'identité du cocher 2704. Après quoi les galeries de peinture de Bond Street nous distrairont jusqu'à l'heure de notre rendez-vous. »

Sherlock Holmes possédait au plus haut degré la faculté très remarquable de se libérer l'esprit à volonté. Pendant deux heures, il sembla avoir oublié l'étrange affaire à laquelle nous nous trouvions mêlés ; et il eut l'air de ne s'intéresser qu'aux maîtres de la peinture flamande moderne. Quand nous quittâmes la galerie de tableaux, il ne parla que d'art en professant des théories passablement frustes, jusqu'à ce que nous arrivions au Northumberland Hotel.

« Sir Henry Baskerville est en haut et vous attend, nous dit l'employé de la réception. Il m'a prié de vous faire monter immédiatement.

– Verriez-vous un inconvénient à ce que je jette un coup d'œil sur votre registre ? demanda Holmes.

– Pas le moindre. »

Le registre révélait que deux noms avaient été inscrits après celui de Sir Henry. L'un était Theophilus Johnson, avec sa famille, de Newcastle ; l'autre Mme Oldmore et sa femme de chambre, de High Lodge, Alton.

« Il s'agit sûrement du Johnson que nous connaissons, dit Holmes à l'employé. Un juriste, n'est-ce pas, qui, a des cheveux blancs et qui boitille ?

– Non, monsieur. Ce M. Johnson est un propriétaire de mines de charbon, très alerte, pas plus âgé que vous.

– Vous êtes certain que vous ne vous trompez pas au sujet de sa profession ?

– Non, monsieur. Il est notre client depuis de nombreuses années et nous le connaissons bien.

– Alors n'en parlons plus. Mme Oldmore... il me semble que ce nom me dit quelque chose. Excusez ma curiosité, mais vous savez qu'en rendant visite à un ami, on tombe souvent sur un autre ami.

– C'est une dame infirme, monsieur. Son mari a été maire de Gloucester. Elle descend toujours chez nous quand elle vient à Londres.

– Merci. Je ne pense pas la connaître... Par ces questions, Watson, nous avons marqué un point important : nous savons que les gens qui s'intéressent si vivement à notre ami ne sont pas descendus à son hôtel. Ce qui signifie que, comme nous nous en sommes aperçus, ils le surveillent de près, mais aussi qu'ils sont très attentifs à ce que lui ne les voie pas. C'est un élément qui donne à penser.

– À penser quoi ?

– À penser que... Oh ! oh ! Mon cher ami, que diable se passe-t-il ? »

Comme nous arrivions en haut de l'escalier, nous nous étions heurtés à sir Henry Baskerville en personne. Il avait le visage empourpré de fureur, et il tenait à la main un vieux soulier poussiéreux. Il était si en colère qu'il pouvait à peine articuler ; quand il retrouva l'usage de la parole, ce fut pour employer un langage beaucoup plus américain que celui dont il avait usé le matin.

« J'ai l'impression qu'on me prend ici pour un pigeon ! cria-t-il. Si l'on me cherche, on me trouvera. Nom d'un tonnerre, si ce type ne peut pas retrouver le soulier qu'il m'a kidnappé, ça fera du bruit ! Je ne déteste pas la plaisanterie, Monsieur Holmes, mais cette fois-ci on va un peu fort !

– Vous chercher encore votre soulier ?

– Oui, monsieur. Et je le trouverai !

– Vous m'aviez bien dit que c'était un soulier neuf marron ?

– C'était en effet un soulier neuf marron, monsieur. Et c'est un vieux soulier noir qu'on me vole maintenant !

– Comment ! Vous ne voulez pas dire ?...

– Si, si ! c'est exactement ce que je veux dire. J'avais en tout et pour tout trois paires de chaussures : la neuve marron, la vieille noire, et la vernie que j'ai aux pieds. La nuit dernière on m'a volé un soulier marron, et aujourd'hui on m'a piqué une chaussure noire. Alors, vous l'avez retrouvée ? Parlez, au moins ! Ne roulez pas les yeux en billes de loto ! »

Un valet de chambre allemand, fort ému, venait d'apparaître.

« Non, monsieur. J'ai cherché dans tout l'hôtel, mais je n'ai rien trouvé.

– Écoutez-moi : ou bien ce soulier me sera rendu avant ce soir, ou bien je me rends chez le directeur pour lui annoncer que je quitte immédiatement cet hôtel.

– On le retrouvera, monsieur... Je vous jure que, si vous avez un peu de patience, on le retrouvera !

– Je l'espère ! Car ce sera le dernier objet que je perdrai dans cette caverne de voleurs... Monsieur Holmes, pardonnez-moi de vous agacer avec de semblables bagatelles...

– Je pense qu'elles valent la peine qu'on s'en occupe.

– Comment ! Vous voilà tout grave...

– Avez-vous une explication à m’offrir ?

– Moi ? Mais je n’essaie même pas d’expliquer ! C’est la chose la plus folle, la plus étrange qui, je crois, m’est arrivée.

– La plus étrange, soit ! dit Holmes en réfléchissant.

– Qu’en pensez-vous ?

– Ma foi, je ne prétends pas m’être déjà fait une opinion. Votre affaire est très compliquée, très complexe, Sir Henry. Quand je relie toutes ces incidences à la mort de votre oncle, je me demande si parmi les cinq cents affaires capitales dont j’ai eu à m’occuper, il s’en est trouvé une avec des ramifications d’une aussi grande profondeur. Heureusement, nous tenons quelques fils ; l’un ou l’autre nous conduira bien à la vérité : il se peut que nous perdions du temps en suivant une mauvaise piste, mais tôt ou tard nous tomberons sur la bonne. »

Nous déjeunâmes fort agréablement, sans faire beaucoup d’allusions à l’affaire qui nous avait réunis. Holmes attendit que nous ayons pris place dans le petit salon attenant à la chambre de Sir Henry pour lui demander quelles étaient ses intentions.

« Je vais me rendre à Baskerville Hall.

– Quand ?

– À la fin de la semaine. À tout prendre, répondit Holmes, je crois que votre décision est sage. J’ai toutes mes raisons de croire que vous êtes surveillé à Londres ; parmi les millions d’habitants de cette grande ville, il est difficile de découvrir qui sont ces gens et ce qu’ils veulent. S’ils projettent de noirs desseins, ils peuvent vous faire du mal, et nous serions impuissants à l’empêcher. Vous ne saviez pas, docteur Mortimer, que vous avez été suivis ce matin sitôt sortis de chez moi ? »

Le docteur Mortimer sursauta.

« Suivis ? Et par qui ?

– Hélas, je ne saurais vous le dire. Au nombre de vos amis ou connaissances dans Dartmoor, voyez-vous un homme avec une grande barbe noire ?

– N... non ! Attendez ! Si. Barrymore, le maître d’hôtel de Sir Charles, porte une grande barbe noire.

– Ah ! Où est Barrymore ?

– Il garde le manoir.

- Je voudrais bien vérifier s’il est là-bas, ou s’il ne se trouve pas par hasard à Londres.
- Comment le savoir ?
- Donnez-moi une formule de télégramme. Tout est-il prêt pour Sir Henry ? Adresse : M. Barrymore, Baskerville Hall. Quel est le bureau de poste le plus proche ? Grimpen. Très bien. Nous filons envoyer un deuxième télégramme au chef du bureau de poste de Grimpen : « Télégramme pour M. Barrymore, à remettre en main propre. Si absent, prière de renvoyer le télégramme à Sir Henry Baskerville, Northumberland Hotel. » Avant ce soir, nous devrions être fixés, et savoir si Barrymore est fidèle à son poste dans le Devonshire.
- D’accord ! dit Baskerville. À propos, docteur Mortimer, qui est ce Barrymore ?
- Le fils du vieux concierge décédé. Depuis quatre générations, les Barrymore sont les gardiens du manoir. Pour autant que je sache, lui et sa femme forment un couple tout à fait respectable.
- En tout cas, observa Baskerville, tant que personne ne loge au manoir, ces gens jouissent d’une demeure agréable et n’ont rien à faire.
- C’est vrai !
- Est-ce que ce Barrymore a été avantagé dans le testament de Sir Charles ? s’enquit Holmes.
- Lui et sa femme ont reçu chacun cinq cents livres.
- Ah ! Savaient-ils qu’ils recevraient cette somme ?
- Oui. Sir Charles aimait beaucoup parler de ses dispositions testamentaires.
- Voilà qui est très intéressant !
- J’espère, dit le docteur Mortimer, que vous ne soupçonnerez pas tous ceux qui ont reçu un legs de Sir Charles, car il m’a laissé mille livres.
- Vraiment ! Et quels ont été les autres bénéficiaires ?
- Des sommes insignifiantes ont été versées à divers individus et à des œuvres de charité. Tout le reste revient à Sir Henry.
- À combien se monte le reste ?
- À sept cent quarante mille livres. »

Holmes haussa les sourcils.

« Je ne me doutais nullement qu’il s’agissait d’une somme aussi élevée ! fit-il.

– Sir Charles avait la réputation d’être riche, mais nous n’avons pu évaluer sa richesse que lorsque nous avons examiné ses valeurs. La valeur totale de ses biens approchait du million.

– Seigneur ! Voilà un enjeu digne d’inciter quelqu’un à jouer une partie désespérée. Encore une question, docteur Mortimer ! En supposant qu’il arrive un accident à notre jeune ami (pardonnez-moi cette hypothèse déplaisante), qui hériterait de la fortune ?

– Puisque Rodger Baskerville, le frère cadet de Sir Charles, est mort célibataire, les biens reviendraient aux Desmond, cousins éloignés. James Desmond est un clergyman âgé du Westmorland,

– Merci. Ces détails m’intéressent vivement. Avez-vous déjà vu M. James Desmond ?

– Oui, il est venu une fois chez Sir Charles. C’est un homme vénérable qui mène une vie de saint. Je me rappelle qu’il a refusé à Sir Charles de s’installer à Baskerville bien qu’il en eut été instamment prié.

– Et cet homme à goûts modestes serait l’héritier de la fortune de Sir Charles ?

– Il serait l’héritier du domaine, qui serait ainsi substitué à son profit. Il hériterait aussi de l’argent, sauf si l’argent était légué à quelqu’un d’autre par son actuel détenteur, qui peut, naturellement, en disposer à son gré.

– Avez-vous fait votre testament, Sir Henry ?

– Non, monsieur Holmes. Je n’en ai pas eu le temps, puisque c’est seulement hier que j’ai été mis au courant des événements. Néanmoins, je pense que l’argent devrait accompagner le titre et le domaine, comme le pensait mon pauvre oncle. Comment le propriétaire pourrait-il restaurer Baskerville dans sa splendeur s’il est privé d’argent ? La maison, la terre, l’argent, tout va ensemble.

– Très juste ? Hé bien ! Sir Henry, j’approuve tout à fait votre désir de descendre dans le Devonshire. À cette réserve près que vous ne devez pas y aller seul.

– Le docteur Mortimer rentre avec moi.

– Mais le docteur Mortimer a ses malades, et il habite à plusieurs kilomètres du manoir. Avec toute la meilleure volonté du monde, il serait impuissant à vous aider. Non, Sir Henry, il faut que vous preniez avec vous un homme de confiance qui resterait constamment auprès de vous.

– Pouvez-vous m’accompagner, monsieur Holmes ?

– Si une crise aiguë se déclarait, je m’efforcerais d’être personnellement présent. Mais vous comprenez bien qu’avec ma clientèle considérable et les appels quotidiens qui me viennent de toutes les parties du monde, il m’est impossible de quitter Londres pour une période

indéterminée. Actuellement, un maître chanteur s'attaque à l'un des noms les plus respectés d'Angleterre, et moi seul suis capable de prévenir un scandale désastreux. Il m'est donc interdit de me rendre là-bas.

– Qui me recommanderiez-vous, dans ce cas ? »

Holmes posa sa main sur mon bras.

« Si mon ami voulait accepter, je ne connais pas de plus sûr compagnon dans une passe difficile. Personne plus que moi ne peut témoigner pour lui. »

La proposition m'avait pris complètement au dépourvu ; mais avant que j'aie eu le temps de répondre, Baskerville m'avait pris la main et la secouait chaleureusement.

« Hé bien ! ce serait vraiment très gentil de votre part, docteur Watson ! me dit-il. Vous voyez ce qu'il en est ; vous en savez autant que moi. Si vous descendez à Baskerville, et si vous m'aidez, je ne l'oublierai jamais. »

J'étais toujours séduit par la perspective d'une aventure ; les paroles de Holmes m'encouragèrent, de même que la vivacité avec laquelle le baronet m'agréait comme compagnon.

« J'irai avec plaisir, dis-je. Je ne vois pas comment je pourrais mieux employer mon temps.

– Et vous me tiendrez très soigneusement au courant, ajouta Holmes. Quand surviendra une crise, ce à quoi il faut vous attendre, je vous dirai comment agir. Je suppose que tout pourrait être prêt pour samedi soir ?

– Cette date convient-elle au docteur Watson ?

– Tout à fait.

– Donc samedi prochain, sauf contrordre, nous nous retrouverons au train de dix heures trente à la gare de Paddington. »

Nous nous étions levés pour prendre congé quand Baskerville poussa un cri de joie : il plongea dans l'un des coins de la pièce et retira d'un placard entrouvert un soulier marron neuf.

« Mon soulier ! s'exclama-t-il.

– Puissent toutes les autres difficultés s'aplanir aussi aisément ! murmura Sherlock Holmes.

– Mais c'est très curieux ! observa le docteur Mortimer. Avant déjeuner, j'avais fouillé cette pièce de fond en comble.

– Moi aussi, dit Baskerville. Mètre carré après mètre carré.

– Le soulier n’était certainement pas là. »

Le valet de chambre a dû le ranger pendant que nous déjeunions. »

Le valet de chambre allemand fut questionné, mais il affirma n’être au courant de rien, et le problème demeura entier. Une autre énigme s’ajoutait donc à cette série ininterrompue de petits mystères apparemment sans signification. Mise à part la sinistre histoire de la mort de Sir Charles, nous trouvions en face d’une suite d’incidents inexplicables survenus dans les dernières quarante-huit heures : la réception de la lettre constituée par des mots imprimés, l’espion barbu dans le fiacre, la perte de la chaussure neuve, la perte du vieux soulier noir, le retour de la chaussure neuve... Pendant que nous roulions vers Baker Street, Holmes demeura silencieux ; ses sourcils froncés, son regard aigu m’indiquaient que comme moi il essayait de construire un cadre où insérer logiquement tous ces épisodes. Tout l’après-midi et le soir il resta assis à méditer et à fumer.

Juste avant de dîner, on nous apporta deux télégrammes ; le premier était ainsi conçu :

« Viens d’apprendre que Barrymore est au manoir. – Baskerville. »

L’autre disait :

« Ai visité vingt-trois hôtels comme convenu. Regrette n’avoir pas trouvé trace de feuille déchirée du *Times*. Cartwright. »

« Deux de mes fils viennent de se casser, Watson. Mais rien n’est plus stimulant qu’une affaire où tout contrecarre l’enquêteur. Il nous faut chercher une autre piste.

– Nous avons encore le cocher qui conduisait le mouchard.

– Oui. J’ai télégraphié pour avoir son adresse. Je ne serais pas autrement surpris si ce coup de sonnette m’annonçait la réponse que j’attends.

Il nous annonçait mieux : un individu aux traits rudes apparut sur le seuil ; c’était le cocher lui-même.

« J’ai reçu un message de la direction qu’un gentleman à cette adresse avait quelque chose à demander au 2704, dit-il. Voilà sept ans que je conduis, et personne n’a jamais réclamé. Je suis venu droit chez vous pour vous demander en face ce que vous avez contre moi.

– Je n’ai rien contre vous, mon brave ! répondit Holmes. Au contraire, je tiens à votre disposition un demi-souverain si vous me donnez les renseignements dont j’ai besoin.

– Qu’est-ce que vous voulez savoir, monsieur ? demanda le cocher avec son plus large sourire.

– D’abord votre nom et votre adresse, pour le cas où j’aurais à vous revoir.

– John Clayton, 3, Turpey Street, dans le Borough. Mon fiacre est en station à Shipley’s Yard, près de la gare de Waterloo. »

Sherlock Holmes nota ces renseignements.

« Maintenant, Clayton, parlez-moi du client qui est venu devant cette maison à dix heures ce matin et qui, après, a suivi deux gentlemen dans Regent Street. »

Le cocher eut l’air surpris et vaguement embarrassé.

« Ma foi, je ne vois pas pourquoi je vous le raconterais, car vous semblez en savoir autant que moi, dit-il. La vérité est que ce gentleman m’a dit qu’il était détective, et que je ne devais parler de lui à personne.

– Mon ami, il s’agit d’une affaire très grave. Vous vous trouveriez vite dans une situation désagréable si vous tentiez de me cacher quelque chose. Ce client vous a donc déclaré qu’il était détective ?

– Oui, c’est ce qu’il m’a déclaré.

– Quand vous l’a-t-il déclaré ?

– Quand il est monté dans ma voiture.

– Ne vous a-t-il rien dit de plus ?

– Il m’a dit son nom. »

Holmes me lança un regard de triomphe.

« Ah ! Il vous a dit comment il s’appelait, eh ? C’était bien imprudent ! Et comment s’appelait-il ?

– Il s’appelait, nous dit le cocher, M. Sherlock Holmes. »

Jamais je n’avais vu mon ami pareillement abasourdi. Pendant une minute, il demeura immobile, pétrifié. Puis il éclata de rire.

« Touché, Watson ! Indiscutablement touché ! dit-il. Je sens un fleuret aussi rapide et aussi souple que le mien. Il m’a touché très joliment cette fois-ci. Donc il s’appelait Sherlock Holmes ?

– Oui, monsieur, c’était le nom du gentleman.

– Bravo ! Dites-moi où vous l’avez pris en charge, et tout ce qui s’est passé.

– Il m’a hélé vers neuf heures et demie dans Trafalgar Square. Il m’a dit qu’il était détective, et il m’a offert deux guinées pour que je fasse exactement ce qu’il voudrait toute la journée sans poser de questions. J’ai été bien content d’accepter ! D’abord nous sommes allés devant le Northumberland Hotel, et nous avons attendu la sortie de deux messieurs qui ont pris un fiacre à la station. Nous les avons suivis jusqu’à un endroit près d’ici.

– Jusqu’à cette porte, dit Holmes.

– Ça, je n’en suis pas absolument sûr ; mais mon client pourrait vous le dire, lui. Nous nous sommes arrêtés dans la rue et nous avons attendu une heure et demie. Puis les deux gentlemen sont ressortis, nous ont dépassés à pied, et nous les avons suivis dans Baker Street...

– Je sais, dit Holmes.

– ... jusqu’à ce que nous arrivions aux trois quarts de Regent Street. Là mon client a refermé le toit, m’a crié de foncer à la gare de Waterloo. J’ai fouetté la jument, et nous sommes arrivés en dix minutes. Il m’a payé mes deux guinées, comme convenu, et il s’est précipité dans la gare. Juste comme il me quittait, il s’est retourné et m’a lancé : « Peut-être serez-vous content de savoir que vous avez conduit M. Sherlock Holmes ? » Voilà comment j’ai su son nom.

– Je comprends. Et vous ne l’avez plus revu ?

– Pas après qu’il fut entré dans la gare.

– Et comment décririez-vous M. Sherlock Holmes ? »

Le cocher se gratta la tête.

« Ben, c’est que le gentleman n’est pas facile à décrire ! Je dirais qu’il avait une quarantaine d’années, qu’il était de taille moyenne, une dizaine de centimètres de moins que vous, monsieur. Il était habillé comme quelqu’un de bien, il avait une barbe noire, terminée en carré, et une figure pâle. Je ne sais pas si je pourrais trouver autre chose à dire.

– La couleur de ses yeux ?

– Je n’en sais rien.

– C’est tout ?

– Oui, monsieur. Tout.

– Bon. Voici votre demi-souverain. Un autre vous attend si vous pouvez me rapporter d’autres renseignements. Bonne nuit !

– Bonne nuit, monsieur ! Et merci ! »

John Clayton partit en gloussant de joie ; Holmes se tourna vers moi ; il haussa les épaules et sourit lugubrement.

« Voilà cassé net notre troisième fil, dit-il. Nous en sommes revenus à notre point de départ. Rusé coquin ! Il connaissait notre adresse, il savait que sir Henry Baskerville avait consulté, il m'avait repéré dans Regent Street, il avait deviné que je noterais le numéro de son fiacre et que je mettrais la main sur le cocher, et il m'a fait tenir ce message impertinent. Je vous le dis, Watson, cette fois nous avons un adversaire digne de croiser notre fer. J'ai été mis échec et mat à Londres. Je vous souhaite meilleure chance dans le Devonshire. Mais je ne suis pas rassuré.

– À quel propos ?

– Pas rassuré de vous envoyer là-bas. C'est une sale affaire, Watson, une sale affaire, une affaire périlleuse ; plus je la considère et moins elle me plaît. Oui, mon cher ami, vous pouvez rire, mais je vous donne ma parole que je serai très heureux de vous voir de retour sain et sauf à Baker Street. »

Sir HENRY BASKERVILLE et le docteur Mortimer furent prêts au jour dit, et nous partîmes comme prévu pour le Devonshire. M. Sherlock Holmes m'avait conduit à la gare et m'avait donné ses dernières instructions et ses suprêmes conseils.

« Je ne veux pas vous embrouiller l'esprit en vous suggérant une théorie ou quelques soupçons, Watson, m'avait-il expliqué. Je désire simplement que vous me rendiez compte des faits le plus complètement possible, et que vous me laissiez le soin d'en déduire une théorie.

– Quel genre de faits ?

– Tous ceux qui vous paraîtront avoir un rapport, même indirect, avec l'affaire ; spécialement les relations entre le jeune Baskerville et ses voisins, ou n'importe quel détail neuf sur la mort de Sir Charles. Ces derniers jours je me suis livré à diverses petites enquêtes ; mais leurs résultats ont été, je le crains, négatifs. Une seule chose semble certaine : ce M. James Desmond, le plus proche héritier, est un gentleman âgé d'un tempérament fort doux ; la persécution n'émane donc pas de lui. Je crois vraiment que nous pouvons l'éliminer de nos calculs. Reste l'entourage de Sir Henry Baskerville sur la lande.

– Ne vaudrait-il pas mieux, pour commencer, se débarrasser de ces Barrymore ?

– Surtout pas ! Il n'y aurait pas de faute plus grave. S'ils sont innocents, ce serait commettre une injustice cruelle ; s'ils sont coupables, ce serait renoncer à établir cette culpabilité. Non, non ! gardons-les sur notre liste de suspects. En outre, il y a un valet au manoir, si je me souviens bien. Il y a deux fermiers sur la lande. Il y a notre ami le docteur Mortimer, que je crois parfaitement honnête, et il y a sa femme, dont nous ne savons rien. Il y a ce naturaliste Stapleton, et il y a sa sœur, dont on dit qu'elle est une jeune dame pleine d'attraits. Il y a M. Frankland, de Lafter Hall, qui est aussi un élément inconnu, et il y a encore deux ou trois autres voisins. Tels sont les gens que vous devez étudier spécialement.

– Je ferais de mon mieux.

– Vous êtes armé, je suppose ?

– Oui. J'ai pensé que c'était plus sage.

– Bien sûr ! Gardez votre revolver à portée jour et nuit, et ne négligez aucune précaution. »

Nos amis avaient retenu un compartiment de première classe, et ils nous attendaient sur le quai.

« Non, nous n'avons aucune nouvelle, nous répondit le docteur Mortimer. Je ne peux vous certifier qu'une chose, c'est que nous n'avons pas été suivis pendant ces deux jours. Nous ne sommes jamais sortis sans faire attention, et un suiveur n'aurait pu passer inaperçu.

– J’imagine que vous êtes demeurés constamment ensemble ?

– Sauf hier après-midi. Quand je viens dans la capitale, je consacre habituellement une journée aux récréations ; je suis donc allé au Muséum de la faculté de médecine.

– Et moi j’ai regardé la foule dans le Park, dit Baskerville. Mais nous n’avons eu aucun ennui.

– C’était toutefois imprudent ! constata Holmes en secouant la tête d’un air sérieux. Je vous prie, Sir Henry, de ne pas vous promener seul. Si vous le faites il vous arrivera de graves désagréments. Avez-vous récupéré votre autre soulier ?

– Non, monsieur, celui-là est parti pour toujours.

– Vraiment ? Intéressant ! Eh bien, messieurs, au revoir ! fit-il, car le train s’ébranlait. Gardez en mémoire, Sir Henry, l’une des phrases de cette étrange légende que le docteur Mortimer nous a lu : évitez la lande pendant ces heures d’obscurité où s’exaltent les Puissances du Mal. »

Alors que le train roulait, je regardai encore le quai : la grande silhouette austère de Holmes se tenait immobile, tournée dans notre direction.

Le voyage fut bref et agréable. Je fis plus ample connaissance avec mes deux compagnons et je jouai avec l’épagneul du docteur Mortimer pour me distraire. En peu de temps, le sol était devenu rougeâtre, la brique s’était transformée en granit, des vaches rouges paissaient dans des champs clôturés où l’herbe bien verte et une végétation plus luxuriante annonçaient une humidité plus grande. Le jeune Baskerville regardait avidement par la fenêtre du compartiment, et il poussa de véritables cris de joie quand il reconnut le décor familial du Devon.

« Je me suis beaucoup promené de par le monde depuis que j’ai quitté ces lieux, me dit-il. Mais jamais je n’ai vu d’endroit comparable à ceci.

– Je ne connais pas un habitant du Devonshire qui ne mette son pays natal au-dessus de tout, répondis-je.

– Cela dépend de la race autant que du pays, observa le docteur Mortimer. Regardez notre ami : un simple coup d’œil vous révèle la tête arrondie du Celte, à l’intérieur de laquelle bouillonnent deux qualités du Celte : l’enthousiasme et la faculté de s’attacher. La tête du pauvre Sir Charles était d’un type très rare, avec des caractéristiques mi-gaéliques, mi-iverniennes. Mais vous étiez fort jeune quand vous avez vu pour la dernière fois Baskerville Hall, n’est-ce pas ?

– Quand mon père est mort j’avais une dizaine d’années, et je n’avais jamais vu le Hall, car il habitait une villa sur la côte du Sud. De là je partis directement pour l’Amérique. Tout est aussi neuf pour moi que pour le Dr Watson, et j’attends avec impatience de voir la lande.

– C’est vrai ? fit le docteur Mortimer. Alors votre désir va être promptement exaucé, car voici les premiers contreforts de la lande. »

Au-delà des quadrilatères verts des champs et de la basse courbure d'une forêt, se dressait à distance une colline grise, mélancolique, dont le sommet était étrangement déchiqueté ; vu de si loin, sa forme se dessinait mal ; elle ressemblait au décor fantastique d'un rêve. Baskerville demeura assis sans mot dire, le regard immobilisé sur cette colline, et je devinais à son expression tout ce que représentait pour lui cette première vision d'un endroit sauvage sur lequel les hommes de son sang avaient longtemps régné et laissé des traces profondes. Assis dans le coin d'un prosaïque compartiment de chemin de fer avec son costume de tweed et son accent américain, il me donnait néanmoins, quand je scrutais son visage brun et sensible, l'impression qu'il était bien l'héritier de cette longue lignée de seigneurs à sang vif, farouche, dominateur. Dans les sourcils épais, les narines frémissantes, les grands yeux noisette, il y avait de la fierté, du courage, de la force. Si la lande devait être l'objet d'investigations difficiles et dangereuses, Sir Henry était du moins un camarade en l'honneur de qui on pouvait prendre un risque en étant sûr qu'il le partagerait crânement.

Le train s'arrêta à une petite gare, et nous descendîmes. Dehors, derrière la barrière blanche et basse, un break attelé attendait. Notre arrivée prit l'allure d'un grand événement : le chef de gare et les porteurs se disputèrent nos bagages. La campagne était paisible et douce. Mais je m'étonnai de voir près de la porte deux militaires appuyés sur leurs fusils qui nous dévisagèrent attentivement quand nous passâmes devant eux. Le cocher, petit bonhomme tout tordu au visage rude, salua Sir Henry Baskerville ; quand les bagages furent chargés le break démarra et nous nous engageâmes sur une route large et blanche.

De chaque côté s'étendaient des pâturages en pente : de vieilles maisons à pignons surgissaient parmi des feuillages serrés ; mais derrière cette campagne accueillante et éclairée par le soleil, courait toujours, sombre comme le ciel du soir, la longue incurvation de la lande sauvage, que coupaient seulement des collines désolées aux arêtes vives.

Le break tourna dans une route secondaire et nous grimpâmes alors, par des chemins creusés d'ornières et défoncés par des siècles de roues, vers un plateau bordé de mousse, de fougères, de ronces. Sans cesser de monter, nous franchîmes un pont étroit de pierre et nous longeâmes un petit torrent bruyant qui écumait et mugissait en descendant des rochers gris. La route et le torrent serpentaient à travers une vallée où abondaient chênes rabougris et sapins. À chaque tournant Baskerville laissait échapper une exclamation de plaisir : il dévorait des yeux le paysage et nous accablait de questions. Tout lui semblait magnifique. Par contre je ne pouvais me défendre contre la mélancolie du décor qui reflétait si bien le déclin de l'année. Les chemins étaient tapissés de feuilles jaunes qui voletaient mollement à notre passage. Le fracas des roues s'amortissait sur des tas de végétation pourrissante, tristes cadeaux de bienvenue, me sembla-t-il, de la nature à l'héritier des Baskerville !

« Hello ! s'écria le docteur Mortimer. Que veut dire ceci ? »

En face de nous un éperon de la lande faisait saillie ; tout en haut, rigide et net comme une statue équestre, un soldat à cheval se dressait, le fusil couché en joue sur son avant-bras, il surveillait la route que nous venions d'emprunter.

« Que veut dire ceci, Perkins ? » répéta le docteur Mortimer.

Notre cocher se tourna à demi sur le siège.

« Un forçat s'est évadé de Princetown, monsieur. Son évasion remonte à trois jours ; les gardes surveillent toutes les routes et toutes les gares, mais ils ne l'ont pas encore aperçu. Les fermiers des environs n'aiment pas ça, monsieur, comme de juste !

– Mais je croyais que tout renseignement était récompensé par une somme de cinq livres ?

– Oui, monsieur ; mais la chance de gagner cinq livres compte peu à côté de celle d'avoir la gorge tranchée. C'est qu'il ne s'agit pas d'un forçat ordinaire. Cet homme-là est capable de tout.

– Qui est-ce donc ?

– Selden, l'assassin de Notting Hill. »

Je me souvenais bien de l'affaire ; Holmes s'y était intéressé en raison de la particulière férocité du criminel et de son incroyable bestialité. Sa commutation de peine (condamné à mort, il avait vu son châtement ramené aux travaux forcés à perpétuité) était due au fait qu'il ne paraissait pas jouir de toutes ses facultés mentales. Notre voiture avait atteint le haut de la côte : devant nous s'étendait la lande, parsemée de pics coniques et de monts-joie en dentelles. Un vent froid balayait le plateau et nous fit frissonner. Quelque part au sein de cette désolation, le forçat évadé était tapi, caché dans un trou comme une bête sauvage, sans doute ivre de haine contre l'humanité qui l'avait rejeté au ban de la société. Image qui complétait parfaitement ce paysage dénudé, immense, glacial, sous un ciel qui s'assombrissait.

Nous avons quitté les plaines fertiles ; elles étaient maintenant derrière et au-dessous de nous. Nous leur adressâmes un dernier regard : les rayons obliques du soleil bas tissaient des fils d'or et de pourpre sur le sol rouge et sur les bois touffus. Notre route à présent surplombait des pentes escarpées rousses et verdâtres, sur lesquelles des rocs gigantesques se tenaient en équilibre. De loin en loin nous passions devant une petite maison aux murs et au toit de pierre ; aucune plante grimpante n'en adoucissait l'aspect farouche. Une cuvette s'arrondit devant nous ; à ses flancs s'accrochaient des chênes tordus et des sapins qui avaient été courbés par la fureur des tempêtes. Deux hautes tours étroites dépassaient les arbres. Le cocher avec un geste de son fouet nous les nomma :

« Baskerville Hall. »

Le propriétaire du domaine se souleva pour mieux voir : ses yeux brillaient, ses joues avaient pris de la couleur. Quelques minutes plus tard nous atteignîmes la grille du pavillon : enchevêtrement de nervures de fer forgé soutenu à droite et à gauche par des piliers rongés par les intempéries, marquetés de mousse, surmontés par les têtes d'ours des Baskerville. Le pavillon tout en granit noir et en chevrons nus était en ruine ; mais face à lui se dressait une bâtisse neuve, à demi terminée ; c'était la première réalisation due à l'or sud-africain de Sir Charles.

Une fois franchie la grille nous nous engageâmes dans l'avenue ; le bruit des roues s'étouffa une fois encore dans les feuilles mortes ; les branches chargées des vieux arbres formaient une voûte sombre au-dessus de nos têtes. Baskerville frémit en considérant la longue allée obscure au bout de laquelle, comme un fantôme, surgit le manoir.

« C'était ici ?... interrogea-t-il à voix basse.

– Non. L'allée des ifs se trouve de l'autre côté. »

Le jeune héritier promena autour de lui un regard morose.

« Rien d'étonnant si mon oncle a eu l'impression, dans un endroit pareil, que des ennuis allaient fondre sur lui ! murmura-t-il. Il y a de quoi user les nerfs de n'importe qui. Avant six mois j'aurai ici une double rangée de lampadaires électriques, et devant la porte du manoir j'installerai une lampe de mille bougies. »

L'avenue aboutissait à une large pelouse de gazon, tout près de la maison. Dans la lumière du crépuscule je distinguai au centre un lourd bâtiment avec un porche en saillie. Toute la façade était couverte de lierre ; les seuls espaces nus étaient réservés à une fenêtre ou à un blason qui déchiraient ici et là ce suaire sombre. Du bâtiment central s'élevaient les tours jumelles : elles étaient anciennes, crénelées, percées de nombreuses meurtrières. À droite et à gauche il y avait deux ailes plus modernes en granit noir. De vagues lueurs filtraient derrière les lourdes fenêtres à meneaux. Une colonne de fumée noire s'échappait des cheminées qui se projetaient hors d'un toit abrupt à angles aigus.

« Bienvenue, Sir Henry ! Soyez le bienvenu à Baskerville Hall ! »

Un homme de haute taille avait surgi de l'ombre du porche pour ouvrir la portière du break. Dans la lumière jaune de l'entrée se profila une silhouette de femme. Elle sortit pour aider l'homme à descendre nos bagages.

« Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je rentre directement chez moi, Sir Henry ? demanda le docteur Mortimer. Ma femme m'attend.

– Vous resterez bien dîner avec nous ?

– Non. Il faut que je regagne Grimpen. Sans doute ai-je des malades à visiter. Je resterais volontiers pour vous montrer toute la maison, mais Barrymore sera un meilleur guide que moi. Bonsoir, et n'hésitez pas à m'envoyer chercher si je peux vous rendre service. »

Le bruit des roues décrut dans l'avenue pendant que Sir Henry et moi pénétrions dans le manoir ; derrière nous la porte se referma lourdement. Nous nous trouvâmes dans une belle maison : vaste, haute de plafonds, avec des solives de chêne noircies par l'âge. Dans la grande cheminée d'autrefois, derrière de hauts chenets de fer, brûlait et pétillait un grand feu de bûches. Sir Henry et moi nous tendîmes nos mains pour les réchauffer, car notre longue promenade en voiture les avait engourdies. Puis nous regardâmes autour de nous : les vitraux hauts et étroits, les lambris

de chêne, les têtes de cerfs, les armoiries sur les murs, tout cela se détachait d'une manière confuse sous la lumière tamisée de la lampe du milieu.

« Je me la représentais bien ainsi ! dit Sir Henry. N'est-ce pas l'image exacte d'une vieille demeure familiale ? Quand je pense que ce sont les mêmes murs entre lesquels mes ancêtres ont vécu depuis cinq cents ans ! J'en suis presque pétrifié de solennité... »

Son visage s'éclaira d'un enthousiasme enfantin. À la place où il se tenait, il était en pleine lumière ; mais des ombres allongées rampaient le long des murs et dessinaient une sorte de dais au-dessus de lui. Barrymore avait déposé nos bagages dans nos chambres et il était venu nous rejoindre : toute son attitude traduisait le bon serviteur. Il avait de la prestance : il était grand, bien bâti, sa physionomie était pâle et distinguée ; il portait une barbe noire, taillée en carré.

« Désirez-vous que le dîner soit servi tout de suite, monsieur ?

– Est-il prêt ?

– Il sera prêt dans quelques instants, monsieur. Vous trouverez de l'eau chaude dans vos chambres. Ma femme et moi seront heureux, Sir Henry, de demeurer avec vous jusqu'à ce que vous ayez pris vos dispositions, mais vous comprendrez qu'étant donné les nouvelles circonstances cette maison exigera un personnel considérable.

– Quelles nouvelles circonstances ?

– Je voulais dire seulement que Sir Charles, monsieur, menait une existence très retirée, et que nous pouvions suffire à son service. Vous voudrez sans doute vivre dans une moins grande solitude ; vous devrez donc transformer le train de maison.

– Dois-je comprendre que votre femme et vous souhaiteriez me quitter ?

– Uniquement quand cela ne vous dérangera pas, monsieur.

– Mais votre famille a été chez nous depuis plusieurs générations, n'est-ce pas ? Je serais désolé de commencer mon existence ici en rompant un ancien lien de famille. »

Je crus discerner une certaine émotion sur le visage pâle du maître d'hôtel.

« J'éprouve le même sentiment, monsieur, et ma femme aussi. Mais pour vous dire toute la vérité, monsieur, nous étions tous deux très attachés à Sir Charles, et sa mort nous a bouleversés : cette maison nous est devenue tout à fait pénible. Je crains que nous ne nous sentions jamais plus à l'aise dans Baskerville Hall.

– Mais quelles sont vos intentions ?

– Je pense, monsieur, que nous pourrions nous installer à notre compte dans un commerce quelconque. La générosité de Sir Charles nous en a procuré les moyens. Mais pour l’instant, monsieur, je ferais mieux de vous conduire à vos chambres.»

Une galerie carrée à balustrade courait le long du vieux vestibule ; un double escalier y donnait accès. De ce palier central deux couloirs fort longs s’étendaient sur toute la longueur du manoir ; les chambres donnaient toutes sur ces couloirs. La mienne se trouvait dans la même aile que celle de Baskerville, et presque attenante. Elles nous semblèrent beaucoup plus modernes que la partie centrale du bâtiment : du papier clair recouvrait les murs ; de nombreuses bougies m’aidèrent à chasser la sinistre impression que notre arrivée avait ancrée dans mon esprit.

Mais la salle à manger qui donnait sur le vestibule était peuplée de ténèbres et d’ombres. Imaginez une pièce rectangulaire, avec une marche pour séparer l’estrade où mangeait la famille de la partie inférieure réservée aux serviteurs. À une extrémité un balcon pour musiciens la surplombait. Des poutres noircies décoraient un plafond que la fumée n’avait guère épargné. Avec des dizaines de torches flamboyantes, la couleur et la gaieté d’un banquet de jadis, l’atmosphère aurait été transformée ; mais pour l’heure, entre deux gentlemen vêtus de noir et assis dans le petit cercle de lumière projetée par une lampe à abat-jour, il y avait de quoi être déprimé et ne pas avoir envie de bavarder. Toute une rangée d’ancêtres, dans une bizarre variété de costumes, depuis le chevalier élisabéthain jusqu’au dandy de la Régence, plongeaient leurs regards fixes sur nous et nous impressionnaient par leur présence silencieuse. Nous n’échangeâmes que peu de mots et, pour ma part, je ne fus pas mécontent lorsque le repas eut pris fin et que nous nous fûmes retirés dans une salle de billard plus récente pour fumer une cigarette.

« Ma parole, ce n’est pas un endroit bien gai ! me dit Sir Henry. Je suppose que l’on peut s’y accoutumer, mais maintenant je me sens un peu hors de l’ambiance. Je ne m’étonne plus que mon oncle soit devenu un peu nerveux en vivant seul dans une pareille maison ! Cependant, si cela vous convient, nous irons nous reposer de bonne heure ce soir, et demain matin peut-être l’atmosphère nous semblera-t-elle moins sinistre. »

J’écartais mes rideaux avant de me mettre au lit et je regardai par la fenêtre. Elle s’ouvrait sur la pelouse en gazon qui s’étendait devant la façade du manoir. Au-delà de la pelouse, deux taillis gémissaient et se balançaient au vent qui se levait.

Une demi-lune apparaissait entre les nuages qui se hâtaient. Dans sa lumière froide je vis derrière les taillis une bordure de rochers qui délimitait la mélancolie de la lande. Je refermai les rideaux ; cette impression dernière ne m’incita plus qu’à fermer l’œil et à dormir.

Pourtant ce n’était pas tout à fait la dernière impression de la journée. J’étais las, mais je n’avais pas sommeil. Je me tournai et me retournai dans mes draps, à la recherche d’un repos qui se déroba. Au loin une horloge carillonnait tous les quarts d’heure. Ce bruit mis à part, un silence mortel régnait dans le manoir. Et puis tout à coup, du plus profond de la nuit, j’entendis un son clair, net, sur lequel il n’y avait pas moyen de se tromper. C’était des sanglots de femme : les petits cris étouffés, étranglés d’une femme en proie à une panique incontrôlable. Je me mis sur mon séant, et j’écoutai. Le bruit ne pouvait provenir que de la maison. Pendant une demi-heure

je tendis l'oreille, tous sens en alerte, mais je n'entendis plus rien que les carillons de l'horloge et le frémissement du lierre sur le mur.

La beauté fraîche du lendemain matin nous aida à effacer de notre mémoire l'impression grise et lugubre de notre premier contact avec Baskerville Hall. Tandis que sir Henry et moi étions assis devant notre petit déjeuner, le soleil déversait ses flots lumineux à travers les hautes fenêtres à meneaux, parsemait de taches colorées les armoiries des murs. Sous ses rayons dorés, les panneaux de chêne revêtaient l'éclat du bronze. Il était difficile de réaliser mentalement que cette pièce était celle qui nous avait tellement désenchantés la veille au soir.

« Je crois que ce n'est pas la maison qui est à blâmer, mais nous ! dit le baronet. Nous étions fatigués par le voyage, gelés par cette promenade en voiture : voilà pourquoi cette demeure nous avait paru maussade. À présent que nous sommes reposés, elle est toute en gaieté.

– Et pourtant l'imagination n'est pas seule en cause, répondis-je. Par exemple, n'auriez-vous pas entendu quelqu'un, une femme probablement, sangloter pendant la nuit ?

– C'est curieux ! Quand j'étais déjà à moitié endormi, j'ai entendu quelque chose qui ressemblait à cela. J'ai guetté un moment, puis plus rien ; alors j'ai conclu que c'était un cauchemar.

– Moi je l'ai entendu distinctement ; et je suis sûr qu'il s'agissait bel et bien d'une femme qui sanglotait.

– Nous allons tout de suite demander... »

Il sonna et interrogea Barrymore. Il me sembla que le visage blême du maître d'hôtel se fit plus blanc quand il entendit les questions que lui posait son maître.

« Il n'y a que deux femmes dans la maison, Sir Henry ! répondit-il. L'une est la laveuse de vaisselle, qui couche dans l'autre aile. L'autre est ma femme, et je peux vous jurer qu'elle n'a pas pleuré. »

Et pourtant il mentait. Après déjeuner, le hasard fit que je rencontrai Mme Barrymore dans le couloir ; le soleil éclaira son visage. C'était une grosse femme sans expression, aux traits épais, la bouche serrée. Mais ses yeux étaient rouges et ils me regardèrent entre des paupières boursoufflées. C'était donc elle qui avait pleuré pendant la nuit. Et si elle avait pleuré, son mari devait le savoir. Cependant il avait choisi le risque évident d'être démenti et il avait nié que ce fût sa femme. Pourquoi ? Et pourquoi avait-elle sangloté d'une façon aussi dramatique ? Déjà autour de ce bel homme pâle à la barbe noire flottait une atmosphère de mystère et de ténèbres. C'était lui qui le premier avait découvert le corps de Sir Charles, et nous n'avions que son témoignage pour toutes les circonstances qui avaient précédé et entouré la mort du vieillard. Était-il possible que ce Barrymore fût l'espion que nous avons aperçu en fiacre dans Regent Street ? La barbe pouvait être la même. Le cocher avait dépeint un homme relativement moins grand, mais il avait pu se tromper. Comment éclaircir décevement ce point ? La première chose à faire était d'aller voir le chef du bureau de poste de Grimpen, et de vérifier si le télégramme test

avait été bien remis à Barrymore en personne. Quelle que fût la réponse, j'aurais au moins un fait à rapporter à Sherlock Holmes.

Sir Henry ayant de nombreux papiers à examiner après le petit déjeuner, j'avais donc le loisir de procéder à mon enquête. Ce fut une promenade plaisante de sept kilomètres en bordure de la lande. Elle me mena finalement à un petit hameau gris ; deux maisons plus importantes que les autres étaient l'auberge et la demeure du docteur Mortimer. Le chef du bureau de poste, qui tenait l'épicerie du village, se souvenait fort bien du télégramme.

« En effet, monsieur, me dit-il. Le télégramme a été remis à M. Barrymore comme vous m'en aviez prié.

– Qui le lui a remis ?

– Mon fils. James, tu as remis le télégramme à M. Barrymore la semaine dernière, n'est-ce pas ?

– Oui, papa. Je le lui ai remis.

– En main propre ? demandai-je.

– Voilà ! il était dans le grenier, je n'ai donc pas pu le lui remettre en main propre, mais je l'ai donné à Mme Barrymore, et elle m'a promis d'aller le lui porter immédiatement.

– As-tu vu M. Barrymore ?

– Non. Je vous dis qu'il était dans le grenier.

– Si tu ne l'as pas vu, comment sais-tu qu'il était dans le grenier ?

– Ben, sûrement que sa femme savait où il était, répondit le petit facteur. Est-ce qu'il n'a pas reçu le télégramme ? S'il y a faute c'est à M. Barrymore de se plaindre. »

Il me parut inutile de poursuivre l'enquête, mais il était clair que Holmes avait beau faire, nous ne détenions pas la preuve que Barrymore était ailleurs qu'à Londres ce jour-là. Supposons qu'il s'y soit trouvé... Supposons que le même homme ait été le dernier à voir Sir Charles vivant et le premier à filer le nouvel héritier dès son arrivée en Angleterre... Et alors ? Était-il un agent ? Avait-il un plan strictement personnel ? Quel intérêt pouvait-il avoir à persécuter la famille des Baskerville ? Je réfléchis à l'étrange mise en garde découpée dans un éditorial du *Times*. Était-ce son œuvre, ou l'œuvre de quelqu'un qui cherchait à contrecarrer ses desseins ? Le seul motif concevable était celui qui avait été suggéré par Sir Henry : si les Baskerville pouvaient être dégoûtés du manoir, les Barrymore jouiraient d'une demeure confortable. Mais une telle explication était loin de rendre compte de tout le réseau subtil qui étirait ses mailles autour du jeune baronet. Holmes lui-même avait déclaré qu'au long de ses enquêtes sensationnelles il n'avait jamais rencontré de cas plus complexe. Pendant que je rentrais sur la route grise, déserte, je priai pour que mon ami fût bientôt libéré des travaux londoniens et pût me décharger de responsabilités aussi lourdes.

Le cours de mes pensées se trouva interrompu par un bruit de pas qui couraient derrière moi ; une voix me héla par mon nom. Je me retournai, pensant que c'était le docteur Mortimer ; mais non : c'était un inconnu qui se hâtait. Il pouvait avoir entre trente et quarante ans ; il était petit, mince, blond, tout rasé ; il avait la bouche en cœur et une mâchoire tombante ; il était vêtu de gris et était coiffé d'un chapeau de paille. Il portait en bandoulière une boîte métallique pour échantillons botaniques et il tenait à la main un filet vert à papillons.

« Vous me pardonnerez, j'en suis sûr, mon audace, docteur Watson, me dit-il quand, tout essoufflé, il m'eut rejoint. Ici sur la lande nous sommes des gens tout à fait simples, et nous n'attendons pas les présentations officielles. Vous avez peut-être entendu mon dans la bouche de notre ami commun Mortimer. Je m'appelle Stapleton, de Merripit.

– Votre filet et votre boîte me l'auraient appris, répondis-je. Je savais en effet que M. Stapleton était naturaliste. Mais comment m'avez-vous reconnu ?

– J'étais chez Mortimer, et il vous a désigné à ma curiosité par la fenêtre de son cabinet quand vous êtes passé. Comme votre route est la mienne, j'ai pensé à vous rattraper et à me présenter moi-même. J'espère que Sir Henry a bien supporté son voyage ?

– Il se porte très bien merci.

– Nous redoutions tous un peu qu'après la triste mort de Sir Charles le nouveau baronnet ne refusât de vivre ici. C'est demander beaucoup à un homme riche de s'enterrer dans un endroit pareil, mais je n'ai pas besoin de vous dire que le fait est d'importance pour la région. J'espère que Sir Henry n'éprouve pas de frayeurs superstitieuses relativement à l'affaire ?

– Je ne crois pas qu'il y soit sujet.

– Naturellement, vous connaissez la légende de ce chien monstrueux qui s'acharne sur la famille ?

– Elle m'a été contée.

– C'est extraordinaire comme les paysans d'ici sont crédules ! Il y en a qui jureraient sur leur tête avoir vu une bête de ce genre sur la lande... »

Il souriait tout en parlant, mais il me sembla lire dans son regard qu'il prenait le problème plus au sérieux.

« ... L'histoire avait vivement frappé l'imagination de Sir Charles, et je suis certain qu'elle est responsable de sa fin tragique.

– Mais comment ?

– Ses nerfs étaient tellement tendus que l'apparition de n'importe quel chien aurait pu avoir un effet fatal sur son cœur malade. Je me demande s'il a réellement vu un chien cette nuit-là dans l'allée des ifs. Je craignais un accident, car j'aimais beaucoup ce vieil homme, et je savais qu'il avait le cœur touché.

– Comment le saviez-vous ?

– Mon ami Mortimer me l'avait dit.

– Vous pensez, par conséquent, qu'un chien a poursuivi Sir Charles, et qu'il est mort de peur ?

– Avez-vous une meilleure explication à fournir ?

– Je n'ai encore formulé aucune conclusion.

– Et Sherlock Holmes ? »

Pendant un instant je demeurai sans souffle, mais le visage placide et les yeux paisibles de mon compagnon me convainquirent que la question ne cachait pas un piège.

« ... Nous aurions grand tort de nier que nous vous connaissons, docteur Watson ! Les exploits de votre détective sont parvenus jusqu'à nous, et vous êtes inséparables. Quand Mortimer m'a révélé votre nom, j'ai tout de suite fait le rapprochement. Puisque vous êtes ici, M. Sherlock Holmes s'intéresse donc à l'affaire ; voilà pourquoi je suis curieux, légitimement curieux, de connaître son point de vue.

– Je crains de ne pouvoir répondre à votre question.

– Puis-je vous demander s'il nous fera l'honneur d'une visite personnelle ?

– Il ne peut pas quitter Londres pour le moment. D'autres affaires le retiennent en ville.

– Quel dommage ! Il pourrait projeter un peu de lumière sur ce qui nous semble si obscur. Mais en ce qui concerne vos propres recherches, pour le cas où je pourrais vous rendre le moindre service, j'espère que vous n'hésitez pas à faire appel à moi. Si j'avais une idée de la nature de vos soupçons, ou de la manière dont vous entendez enquêter, je pourrais peut-être vous aider ou vous conseiller.

– Je vous assure que je suis simplement ici pour tenir compagnie à mon ami Sir Henry, et que je n'ai besoin d'aucune assistance.

– Parfait ! dit Stapleton. Vous avez raison d'être prudent et discret. Je suis confus d'avoir commis une intrusion absolument injustifiable, et je vous promets de ne plus vous reparler de l'affaire. »

Nous étions arrivés à un endroit où un étroit chemin gazonné débouchait sur la route après avoir serpenté à travers la lande. Une colline abrupte, parsemée de rochers, se dressait sur la droite : autrefois elle avait été creusée par une carrière de granit. La face qui était devant nous formait une sorte de falaise noire, avec des fougères et des ronces nichées dans ses crevasses. À quelque distance s'élevait un panache de fumée grise.

« Une petite marche le long de ce chemin nous mènerait à Merripit, m'expliqua Stapleton. Voudriez-vous m'accorder une heure de votre temps afin que j'aie le plaisir de vous présenter à ma sœur ? »

Ma première réaction fut que je devrais me trouver auprès de Sir Henry. Mais je me remémorai le tas de papiers et de factures qui encombraient son bureau : je ne lui serais d'aucun secours pour leur dépouillement. Et Holmes m'avait expressément recommandé d'étudier les voisins. J'acceptai donc l'invitation de Stapleton et nous nous engageâmes dans le sentier.

« C'est un lieu merveilleux, notre lande, me dit-il en promenant son regard sur les ondulations de terrain. On ne se lasse jamais de la lande. Vous n'avez pas idée des secrets merveilleux qu'elle recèle. Elle est si vaste, si nue, si mystérieuse !

– Vous la connaissez bien ?

– Je ne suis installé que depuis deux ans. Autant dire que les gens d'ici m'appellent un nouveau venu. Nous sommes arrivés peu après Sir Charles. Mais mes goûts m'ont conduit à explorer toute la région, et je crois que peu d'hommes la connaissent mieux que moi.

– Est-elle si difficile à connaître ?

– Très. Vous voyez, par exemple, cette grande plaine vers le nord, avec ces étranges collines qui y ont poussé. N'y remarquez- vous rien de particulier ?

– Ce serait un endroit rêvé pour faire du cheval.

– Bien sûr, c'est la première idée ! Idée qui a coûté la vie à beaucoup. Distinguez-vous ces taches vertes, brillantes, éparpillées ?

– Oui. Le sol est plus fertile là qu'ailleurs. »

Stapleton se mit à rire.

« Je vous présente le grand borbier de Grimpen, me dit-il. Un faux pas, et c'est la mort pour un homme ou pour un animal. Hier encore, j'ai vu l'un des poneys de la lande errer par-là ; il n'en est jamais sorti. J'ai vu sa tête qui longtemps a émergé au-dessus d'un trou de vase, mais le marais l'a finalement aspiré. Même pendant la saison sèche, il est dangereux de traverser le borbier ; à plus forte raison après les pluies d'automne ! Et cependant, moi, je peux m'y promener et en revenir vivant. Tenez, voilà un autre de ces malheureux poneys ! »

Quelque chose de brun se balançait en déséquilibre parmi les joncs verts. Puis un long cou qui se tordait dans l'agonie sauta en l'air et un hurlement effroyable retentit à travers la lande. Je frémis d'horreur, mais les nerfs de mon compagnon me parurent plus solides que les miens.

« Fini ! me dit-il. Le borbier l'a englouti ! Deux en deux jours, et peut-être beaucoup plus, car les poneys ont pris l'habitude de se rendre là pendant la saison sèche, et ils ne se rendent compte de la différence que lorsque le borbier les avale. C'est un sale endroit, le grand borbier de Grimpen !

– Et, vous dites que vous pouvez le traverser ?

– Oui. Il y a deux ou trois petits chemins qu'un homme très agile peut emprunter. Je les ai découverts.

– Mais pourquoi allez-vous dans un endroit aussi horrible ?

– Voyez-vous les collines là-bas ? Ce sont de vraies îles isolées de tous côtés par ce borbier infranchissable qui les a cernées au cours des siècles. Elles possèdent des plantes et des papillons rares toute la question est d'avoir assez d'astuce pour les atteindre.

– J'essaierai ma chance un jour.. »

Il me regarda ahuri.

« Pour l'amour de Dieu, ôtez-vous cette idée de l'esprit ! s'écria-t-il. Votre sang retomberait sur ma tête. Je vous certifie que vous n'auriez pas la moindre chance d'en revenir vivant. Ce n'est que par des repères compliqués que je m'en sors moi-même.

– Oh ! oh ! m'écriai-je. Qu'est cela ? »

Un long gémissement bas, indiciblement triste, s'éleva de la lande. Il emplit tout l'air. Et pourtant il me fut impossible de préciser d'où il venait. D'abord murmure lugubre, il s'enfla en un profond meuglement puis retomba en plainte mélancolique, à vibrations sinistres. Stapleton me regarda d'un air bizarre.

« Un endroit étrange, cette lande ! me dit-il.

– Mais qu'était-ce ?

– Les paysans disent que c'est le chien des Baskerville qui réclame sa proie. Je l'avais déjà entendu une ou deux fois, mais jamais aussi distinctement. »

Je contemplai, avec le froid de la peur dans le cœur, cette immense plaine tachetée par des bouquets d'ajoncs. Rien ne bougeait, sauf deux corbeaux qui croassaient derrière nous, perchés sur un roc.

« Vous êtes un homme cultivé, dis-je. Vous ne croyez pas à de telles stupidités ! Quelle serait, d'après vous, la cause d'un bruit aussi insolite ?

– Parfois les cerfs provoquent des sons curieux : une précipitation ou un tassement de boue, ou une eau qu'ils font sourdre, ou je ne sais quoi...

– Non. C'était une voix vivante.

– Peut-être, après tout. Avez-vous déjà entendu le cri d'un butor ?

– Non.

– C'est à présent un oiseau très rare en Angleterre : pratiquement disparu. Mais sur la lande tout est possible. Oui, je ne serais pas autrement surpris d'apprendre que nous venons d'entendre le cri du dernier des butors.

– C'est le bruit le plus étrange, le plus singulier que j'aie jamais entendu.

– Dans l'ensemble, le pays est plutôt inquiétant. Regardez là-bas le flanc de cette colline. Que pensez-vous de ces cailloux ? »

Toute la pente était couverte de pierres grises disposées en une vingtaine de cercles réguliers.

« Des enclos à moutons, je suppose ?

– Non. Ce sont les maisons de nos dignes ancêtres. L'homme préhistorique vivait en colonies sur la lande, et comme depuis lors personne ne l'a habitée, nous trouvons ses petites installations telles qu'il les a laissées. Ce sont ses wigwams sans toit. On peut même voir son foyer et sa couche si l'on a la curiosité d'y pénétrer.

– Mais c'est une vraie ville. Quand a-t-elle été habitée ?

– Par l'homme néolithique. Pas de date.

– Que faisait-il ?

– Il faisait paître ses troupeaux sur les pentes que vous voyez, et il apprenait à creuser pour trouver du fer, quand le glaive de bronze a commencé à affirmer sa supériorité sur la hache de pierre. Regardez la grande tranchée dans le flanc de l'autre colline. C'est l'une de ses traces. Oui, vous trouverez des tas de choses passionnantes sur la lande, docteur Watson ! Oh ! excusez-moi un instant : voilà sûrement un cyclopidé... »

Une mouche ou un petit papillon avait voleté à travers notre sentier, et Stapleton se rua à la poursuite avec autant de rapidité que d'énergie. À mon vif déplaisir, la bestiole volait droit vers le grand boubier, ce qui ne ralentit pas l'ardeur de ma nouvelle connaissance ; il bondissait derrière elle de touffe en touffe, en agitant son filet vert. Avec son costume gris et sa course en

zigzag, tout en sauts, il ressemblait à un gros papillon. Je m'étais arrêté pour assister à sa chasse ; j'admiraient certes son agilité extraordinaire, mais je craignais qu'il ne fit le faux pas dont il avait parlé, quand j'entendis un bruit de pas ; je me détournai ; une femme déboucha sur le chemin. Elle venait de Merripit, mais la déclivité de la lande l'avait dissimulée jusqu'à ce qu'elle arrivât presque à ma hauteur.

C'était sans aucun doute Mlle Stapleton. On m'avait parlé de sa beauté, et il ne devait pas y avoir beaucoup de beautés sur la lande. Or elle était très belle, cette femme qui s'approchait ! Le frère et la sœur ne se ressemblaient guère : Stapleton était banalement neutre avec ses cheveux blonds et ses yeux gris ; par contre je n'avais jamais vu brune plus éclatante que sa sœur. Elle était grande et mince, racée. Sa figure était fine, et si régulière de traits qu'elle aurait pu passer pour inexpressive sans la bouche sensible et les yeux d'un noir ardent. Ce visage parfait au-dessus d'une robe élégante constituait une bien étrange apparition sur ce sentier de la lande ! Quand je me retournai, elle observait son frère, puis s'avança vers moi d'un pas vif. Je m'étais découvert et allais lui fournir quelques explications, quand les mots qu'elle prononça me firent changer d'avis.

« Allez-vous en ! me dit-elle. Rentrez directement à Londres, tout de suite ! »

Je ne pus que la regarder, abasourdi. Ses yeux s'enflammèrent et elle tapa du pied avec impatience.

« Pourquoi rentrerais-je ? demandai-je.

– Je ne peux pas vous expliquer... »

Sa voix était grave, passionnée, avec un léger zézaiement.

« ... Mais pour l'amour de Dieu faites ce que je vous dis ! Allez-vous-en, et ne remettez jamais le pied sur la lande !

– Mais je viens d'arriver !

– Voyons, voyons ! s'écria-t-elle. Ne comprenez-vous pas quand on vous avertit pour votre bien ? Rentrez à Londres ! Partez ce soir ! Quittez à tout prix cet endroit ! Silence, voici mon frère qui revient. Pas un mot de ce que je vous ai dit ! Vous ne voudriez pas me cueillir cette orchidée là-bas au milieu des prèles ? Nous avons sur la lande des orchidées à profusion ; mais, naturellement, vous êtes arrivé bien tard pour contempler toutes les beautés de ce pays. »

Stapleton avait renoncé à sa chasse, et il revenait vers nous suant et soufflant.

« Hello, Beryl ! » fit-il.

J'eus l'impression que le ton n'était pas très cordial.

« Hé bien ! Jack, vous avez chaud !

– Oui, je pourchassais un cyclopidé. Un cyclopidé peu connu, qu'on trouve rarement à la fin de l'automne. Je regrette fort de l'avoir manqué !... »

Il parlait négligemment, mais ses petits yeux clairs allaient sans cesse de la jeune fille à moi.

« ... Vous vous êtes présentés tout seuls, à ce que je vois.

– Oui. Je disais à Sir Henry qu'il était arrivé bien tard pour admirer les véritables beautés de la lande.

– Mais... à qui pensez-vous avoir parlé ?

– J'imagine que c'est à sir Henry Baskerville.

– Non, répondis-je. Je suis un modeste bourgeois, mais son ami. Je suis le docteur Watson. »

Le rouge de la confusion passa sur son visage expressif.

« Dans notre conversation, il y a eu un quiproquo, dit-elle.

– Conversation qui n'a pas duré longtemps, observa son frère qui avait toujours les mêmes yeux interrogateurs.

– J'ai parlé comme si le docteur Watson habitait la région et n'était pas un touriste de passage. Sans doute cela lui importe-t-il peu d'être en avance ou en retard pour les orchidées. Mais vous viendrez bien, n'est-ce pas, jusqu'à Merripit ? »

Nous y arrivâmes bientôt : c'était une morne maison de la lande. autrefois ferme d'un herbager, qui avait été ravalée et aménagée en habitation moderne. Un verger l'entourait, mais les arbres, comme d'habitude sur la lande, étaient rabougris et noueux ; le site incitait à la mélancolie. Nous fûmes accueillis par un vieux domestique ratatiné, vêtu d'un manteau couleur rouille, qui semblait être le gardien de la maison. L'intérieur était composé de grandes pièces, meublées avec un goût dans lequel il me sembla retrouver quelque chose de mon hôtesse. Pendant que par la fenêtre je contemplais la lande interminable tachetée de granit, je me demandai tout naturellement ce qui avait poussé cet homme cultivé et cette jolie femme à s'enterrer dans un lieu aussi triste.

« Nous avons choisi une étrange retraite, n'est-ce pas ? lança-t-il comme s'il avait percé mes pensées. Et cependant nous nous arrangeons pour être presque heureux ; demandez à Beryl.

– Tout à fait heureux, répondit-elle sans conviction.

– J'avais un collègue, me dit Stapleton, Dans le Nord. Pour un homme de mon tempérament, le travail y était mécanique, peu intéressant. Par contre, le privilège de vivre avec des jeunes, de façonner leurs esprits et d'y imprimer une petite part de mon caractère et de mes idées

personnelles m'était très cher. Le destin nous fut contraire. Une grave épidémie décima le collège ; trois élèves moururent. L'établissement ne se releva jamais de ce coup du sort, et j'y perdis une grosse partie de mes capitaux. Mais voyez-vous, si je n'avais pas rompu avec cette charmante fréquentation des enfants, je pourrais me réjouir de mes mésaventures, car étant donné mon penchant pour la botanique et la zoologie, je trouve là un champ illimité, et ma sœur est aussi fervente de la nature que je le suis. Tout cela, docteur Watson, je vous le dis pêle-mêle parce que j'ai vu l'expression de votre visage pendant que vous regardiez la lande par notre fenêtre.

– J'ai évidemment pensé que cet endroit pouvait être un petit peu morne... moins pour vous, peut-être, que pour votre sœur ?

– Non, rien n'est morne pour moi, trancha-t-elle.

– Nous avons des livres, nous avons nos travaux, et nous avons des voisins intéressants. Dans sa spécialité, le docteur Mortimer est tout à fait remarquable. Le pauvre Sir Charles était également un compagnon très agréable. Nous le connaissions bien ; il nous manque plus que je ne saurais le dire. Pensez-vous que ce serait indiscret de ma part si je me rendais cet après-midi au manoir pour faire la connaissance de Sir Henry ?

– Je suis sûr qu'il serait ravi.

– Alors consentiriez-vous à lui faire part de mon intention ? À notre humble manière, nous pouvons lui faciliter les choses tant qu'il ne sera pas habitué à sa nouvelle ambiance. Voulez-vous monter, docteur Watson, et examiner ma collection de lépidoptères ? Je crois que c'est la plus complète du sud-ouest de l'Angleterre. Le temps que vous la regardiez, et le déjeuner sera prêt. »

Mais j'avais hâte de rejoindre mon poste. D'ailleurs la mélancolie de la lande, la mort du malheureux poney, le cri lugubre qui avait été associé à la sinistre légende des Baskerville, tout cela m'avait pénétré de tristesse. Et puis, pour couronner ces impressions plus ou moins vagues, il y avait eu l'avertissement précis et clair de Mlle Stapleton. Avertissement qui m'avait été communiqué avec une telle gravité que je ne pouvais pas douter qu'un mobile impérieux l'eût dicté. Je résistai à toutes les invites et je partis aussitôt vers le manoir, reprenant le même sentier que j'avais suivi avec Stapleton.

Un raccourci devait néanmoins exister, car avant d'atteindre la route j'aperçus avec étonnement Mlle Stapleton assise sur un rocher bordant le sentier. Elle avait la figure merveilleusement colorée par la course qu'elle venait de faire, et elle porta la main à son côté.

« J'ai couru jusqu'ici pour vous rattraper, docteur Watson. Je n'ai même pas pris le temps de mettre un chapeau. Il ne faut pas que je m'attarde, sinon mon frère me chercherait. Je voulais vous dire combien je suis désolée de l'erreur stupide que j'ai commise en vous confondant avec Sir Henry. Je vous prie d'oublier les mots que j'ai prononcés, qui ne s'appliquent nullement à vous.

– Mais je ne peux pas les oublier, mademoiselle ! Je suis l’ami de Sir Henry, et son bien-être est en étroit rapport avec le mien. Dites-moi pourquoi vous exigiez avec tant d’ardeur que Sir Henry retourne à Londres.

– Caprice de femme, docteur Watson. Quand vous me connaîtrez mieux, vous comprendrez que je ne peux pas toujours donner les raisons de ce que je dis ou fais.

– Non. Je me rappelle l’émotion dans votre voix. Je me rappelle le regard de vos yeux. Je vous en prie, soyez sincère, mademoiselle ! Car depuis que je suis arrivé ici, je me sens environné d’ombres. La vie est devenue comme ce grand borborygme de Grimpen, avec des petites taches vertes de tous côtés dans lesquelles on peut sombrer sans que personne ne puisse retrouver votre trace. Dites-moi donc ce que vous vouliez me faire comprendre, et je vous promets de transmettre votre avertissement à Sir Henry. »

Une indécision flotta un moment sur sa figure, mais durcirent.

« Vous y attachez trop d’importance, me dit-elle. Mon frère et moi avons été bouleversés par la mort de Sir Charles. Nous le connaissions très intimement car sa promenade favorite le menait par la lande jusqu’à notre maison. Il était grandement impressionné par la malédiction qui pesait sur sa famille, et, quand le drame s’est produit, j’ai conclu que sa peur n’était pas sans fondement. J’étais donc consternée qu’un autre membre de la famille vînt s’établir ici, et j’ai cru bon de l’avertir du danger qu’il encourrait. Voilà tout ce que j’avais l’intention de dire.

– Mais quel danger ?

– Vous connaissez l’histoire du chien ?

– Je ne crois pas à de telles absurdités.

– Moi, j’y crois. Si vous avez la moindre influence sur Sir Henry, éloignez-le d’un endroit qui a toujours été fatal à sa famille. Le monde est vaste. Pourquoi voudrait-il habiter un lieu dangereux ?

– Parce que c’est effectivement un lieu dangereux. Sir Henry a le caractère ainsi fait. Je crains que, si vous ne lui donnez plus d’indications plus précises, il ne refuse de s’éloigner.

– Je ne saurais rien dire de précis, car je ne sais rien de précis.

– Je voudrais vous poser une question supplémentaire, Mademoiselle. Si vous ne vouliez rien sous-entendre quand vous m’avez parlé la première fois, pourquoi ne vouliez-vous pas que votre frère surprenne vos paroles ? Il n’y a rien en elles qui puisse soulever, de sa part ou de la part de n’importe qui, la moindre objection.

– Mon frère souhaite de tout son cœur que le manoir soit habité, car il pense que ce serait un bien pour les pauvres gens de la lande. Il serait donc très mécontent s’il apprenait que j’ai tenu des

propos de nature à décourager Sir Henry. Mais enfin j'ai fait mon devoir ; je n'en dirai pas davantage. Il faut que je rentre, sinon mon frère comprendrait que je vous ai vu. Au revoir ! »

En quelques secondes, elle avait disparu derrière les rochers épars, et, l'âme pleine de peurs indéfinissables, je repris le chemin du Manoir des Baskerville.

Pour mieux retracer le cours des événements, je vais recopier mes propres lettres à M. Sherlock Holmes ; elles sont sur ma table. À l'exception d'une page, qui manque, je les transcris telles que je les ai rédigées ; elles montreront les détours de mes sentiments et de mes soupçons avec plus de précision que ne pourrait le faire ma mémoire.

Baskerville Hall, 13 octobre

Mon cher Holmes,

Mes lettres précédentes, ainsi que mes télégrammes, vous ont tenu au courant de tout ce qui s'est passé dans ce coin isolé du monde. Plus l'on reste ici, plus l'esprit de la lande insinue dans l'âme le sentiment de son infini et exerce son sinistre pouvoir d'envoûtement. Quand on se promène pour pénétrer jusqu'à son cœur, on perd toute trace de l'Angleterre moderne, mais on trouve partout des habitations et des ouvrages datant de la préhistoire. Où que l'on aille, ce ne sont que maisons de ces peuples oubliés dont les temples sont, croit-on, les énormes monolithes que l'on voit. Quand on contemple leurs tombeaux, ou les cabanes en pierre grise qui s'accrochent au flanc des collines, on se sent tellement loin de son époque que si un homme chevelu, vêtu de peaux de bêtes, se glissait hors de sa porte basse et ajustait une flèche à son arc, sa présence paraîtrait encore plus naturelle que la mienne. Ce qui m'étonne est que ces représentants de la préhistoire ont vécu en grandes colonies sur un sol qui n'a jamais dû être fertile. Je ne suis pas un spécialiste de l'antiquité, mais j'imagine volontiers qu'il s'agissait d'une race peu guerrière, que des vainqueurs ont contrainte à accepter ce que personne d'autre ne voulait occuper.

Ces considérations sont toutefois étrangères à la mission que vous m'avez confiée, et je doute qu'elles intéressent votre esprit rigoureusement pratique. Je me rappelle encore la parfaite indifférence que vous avez manifestée relativement à la question de savoir si le soleil tournait autour de la terre, ou la terre autour du soleil. Je reviens donc aux faits concernant Sir Henry Baskerville.

Si vous n'avez pas eu de rapport ces jours derniers, c'est parce que jusqu'à aujourd'hui il ne s'est rien produit qui méritât une relation. Puis un incident très surprenant est intervenu, que je vous narrerai en son temps. Mais auparavant il faut que je vous énumère les autres données de la situation.

L'une d'elles, sur laquelle je ne m'étais guère étendu, est la présence sur la lande du forçat évadé. Il y a maintenant de bonnes raisons pour croire qu'il est allé se faire pendre ailleurs, ce qui apporte une satisfaction évidente aux habitants isolés de la région. Une quinzaine s'est écoulée depuis son évasion : pas une fois il n'a été vu et il n'a jamais fait parler de lui. Il est inconcevable qu'il ait tenu la lande tout ce temps-là. Bien sûr il a toutes facilités pour se cacher : n'importe quelle cabane en pierre peut lui servir de refuge. Mais il n'a rien à manger, à

moins qu'il ne capture et n'abatte des moutons sur la lande. Nous pensons plutôt qu'il est parti, et les fermiers des environs dorment plus tranquilles.

Dans cette maison, nous sommes quatre hommes valides et robustes : aussi n'avions-nous rien à craindre ; mais j'avoue que j'ai été mal à l'aise chaque fois que je pensais aux Stapleton. Ils habitent à plusieurs kilomètres de tout secours. Il y a là une femme de chambre, un vieux domestique, la sœur et le frère, celui-ci n'ayant rien d'un athlète. Ils seraient sans défense devant un gaillard prêt à tout, comme ce bandit de Notting Hill, si seulement il prenait la peine d'entrer. Sir Henry s'inquiète également de leur situation ; nous avons suggéré que Perkins le valet allât coucher chez eux, mais Stapleton n'a rien voulu entendre.

Le fait est que notre ami le baronnet commence à manifester un intérêt considérable pour notre jolie voisine. Sentiment qui n'a rien de surprenant, car dans ces lieux déserts le temps pèse lourd à un homme aussi actif ; par ailleurs elle est d'une beauté fascinante. Dans son charme il y a quelque chose de tropical, d'exotique, qui contraste singulièrement avec la froideur et l'insensibilité de son frère. Celui-ci pourtant donne parfois l'impression que certains feux couvent en lui. Il exerce certainement une forte influence sur sa sœur, car j'ai remarqué qu'elle le regardait constamment quand elle parlait comme si elle quêtait son approbation. J'espère qu'il est gentil avec elle. Dans son regard il y a une lueur sèche, et ses lèvres minces se contractent parfois : ce qui indiquerait un tempérament positif, peut-être dur. Vous le jugeriez digne d'une étude particulière.

Il s'est présenté à Baskerville dès le premier jour, et le lendemain matin il nous a conduits à l'endroit où l'on croit qu'a pris naissance la légende du méchant Hugo. Ce fut une excursion de plusieurs kilomètres à travers la lande vers un cadre si lugubre que sa tristesse a peut-être suggéré l'histoire. Une courte vallée bordée de rocs déchiquetés aboutit à une clairière herbeuse. Au centre se dressent deux grandes pierres, usées et terminées en pointe ; on dirait les crocs énormes d'une bête monstrueuse. Chaque détail correspond à la scène légendaire. Sir Henry demanda plusieurs fois à Stapleton s'il croyait vraiment à l'intervention du surnaturel dans les affaires humaines. Il parlait sur un ton léger, mais il était très sérieux. Stapleton lui répondit évasivement ; certes il ne voulait pas exprimer toute son opinion par respect pour les sentiments du baronnet. Il nous cita d'autres exemples de familles qui avaient eu à souffrir d'une mauvaise influence, et il nous laissa sur l'impression qu'il partageait la croyance populaire sur l'affaire.

Sur le chemin du retour, nous nous arrêtâmes pour déjeuner à Merripit ; Sir Henry fit donc la connaissance de Mlle Stapleton. Du premier moment où il l'aperçut, il sembla charmé, et je me tromperais grandement si cette attraction n'était pas payée de retour. En rentrant au manoir il ne tarit pas d'éloges à son sujet ; depuis lors il ne s'est pas passé un jour sans que nous ayons vu le frère et la sœur. Ils dînent ici ce soir, et il est déjà question que ce repas nous soit rendu la semaine prochaine. On imagine aisément ce qu'une telle alliance apporterait à Stapleton ; néanmoins j'ai noté plus d'une fois sur son visage des signes de désapprobation quand Sir Henry extériorisait l'intérêt qu'il portait à sa sœur. Sans doute Stapleton lui est-il beaucoup attaché et, privé de sa compagnie, mènerait-il une existence bien solitaire ; mais ce serait le comble de l'égoïsme s'il l'empêchait de faire un mariage brillant. Pourtant je suis certain qu'il ne désire pas que leur sentiment éclore en amour : ainsi il veille à ne pas les laisser en tête-à-

tête. À propos, les instructions que vous m'avez données et qui me commandent d'empêcher Sir Henry de sortir seul deviendront bien délicates si une amourette s'ajoute aux autres obstacles : je perdrais beaucoup de mon influence si je suivais vos ordres à la lettre.

Le surlendemain (jeudi pour être exact) le docteur Mortimer déjeuna avec nous. Il avait pratiqué des fouilles dans une carrière à Long Down, et il en avait ramené un crâne préhistorique ; il était ivre de joie. Ah ! ces savants à marottes !... Les Stapleton survinrent ensuite ; le bon docteur nous conduisit dans l'allée des ifs à la requête de Sir Henry qui voulait savoir exactement comment s'étaient déroulés les événements de la nuit fatale. C'est une longue avenue fort triste, qui s'allonge entre deux hauts murs de haie bien taillée avec une étroite bande de gazon de chaque côté. Elle aboutit à un vieux pavillon croulant. À mi-chemin une porte à claire-voie donne sur la lande : celle devant laquelle Sir Charles a secoué la cendre de son cigare. Cette porte en bois blanc est munie d'un cadenas. Derrière elle s'étend la lande à perte de vue. Je me suis rappelé votre thèse et j'ai essayé de me représenter tout ce qui était arrivé. Pendant que le vieil homme se tenait là, il vit quelque chose qui surgissait de la lande, quelque chose qui l'épouvanta au point qu'il en perdit la tête, et qu'il courut jusqu'à ce qu'il tombât foudroyé par l'horreur et l'épuisement. J'étais dans ce long tunnel sombre qu'il avait choisi pour fuir. Mais fuir quoi ? Un chien de berger de la lande ? Ou un chien-fantôme noir, silencieux, monstrueux ? Un être humain était-il intervenu ? Le pâle et attentif Barrymore en savait-il plus qu'il ne se souciait d'en dire ? Toujours est-il que l'ombre du crime se profile toujours derrière ce décor.

J'ai vu un autre voisin depuis ma dernière lettre : M. Frankland, de Lafter Hall, qui habite à sept kilomètres au sud du manoir. C'est un homme âgé, au visage rouge et aux cheveux blancs, irascible. Il n'a qu'une passion : la loi. Il a dépensé une fortune dans des procès. Il plaide pour le simple plaisir de la chicane, et il est également disposé à soutenir l'un ou l'autre aspect d'un litige ; il trouve que sa distraction lui coûte cher ; qui s'en étonnerait ? Parfois il clôt une jouissance du passage et il met la paroisse au défi de la lui faire rouvrir. Ou bien il brise de ses propres mains une barrière qui ne lui appartient pas, assure qu'un chemin existait là de temps immémorial, et interdit, au propriétaire de le poursuivre s'il se promène dans son domaine. Il connaît à fond le vieux droit seigneurial et communal ; il lui arrive d'appliquer sa science tantôt en faveur des villageois tantôt contre eux ; il est alors périodiquement porté en triomphe dans la grand-rue du village ou brûlé en effigie sur la place publique, selon la version qu'il a choisie. On dit qu'il a sept procès sur les bras en ce moment, ce qui engloutira sans doute les débris de sa fortune, donc le désarmera et le réduira à l'impuissance pour l'avenir. La loi mise à part, il paraît aimable, avenant, et je ne vous parle pas de lui parce que vous avez insisté pour que je vous envoie le portrait de tous ceux qui nous entourent. Il a pour l'instant des occupations curieuses ; en effet il est astronome amateur et il possède un excellent télescope : aussi se tient-il tout le jour sur le toit de sa maison, et il explore la lande avec sa lunette dans l'espoir de retrouver trace du forçat évadé. S'il ne consacrait son énergie qu'à cet examen, tout irait bien ; mais le bruit court qu'il a l'intention de poursuivre le docteur Mortimer qui aurait procédé à l'ouverture d'un tombeau sans le consentement du plus proche parent afin de découvrir son fameux crâne néolithique dans la carrière de Long Down. Il nous aide à rompre la monotonie de notre séjour, et il met une touche de comique là où elle s'avère fort nécessaire.

Et maintenant, vous ayant mis à la page en ce qui concerne le forçat évadé, les Stapleton, le docteur Mortimer, et Frankland de Lafter Hall, je terminerai sur le plus important : je veux

insister en effet sur les Barrymore, et particulièrement sur les faits surprenants de la nuit dernière.

Ceci d'abord à propos du télégramme test que vous aviez envoyé de Londres afin d'avoir la preuve que Barrymore était réellement ici. Je vous ai déjà expliqué que le témoignage du chef de bureau de poste montrait que le test s'était avéré sans valeur et que nous n'avions de preuve ni dans un sens ni dans un autre. Mais j'ai mis Sir Henry au courant, et lui, tout de suite, à sa manière directe, a convoqué Barrymore et lui a demandé si le télégramme lui avait été remis en main propre. Barrymore assura que oui.

« Le petit facteur vous l'a vraiment délivré en main propre ? » insista Sir Henry.

Barrymore parut surpris. Il réfléchit quelques instants.

« Non, répondit-il. J'étais dans la chambre de débarras à ce moment-là ; et ma femme me l'a apporté.

– Avez-vous répondu vous-même ?

– Non. J'ai dit à ma femme qu'il fallait répondre, et elle est redescendue pour l'écrire. »

Dans la soirée il revint sur le sujet.

« Je n'ai pas tout à fait compris le sens de vos questions de ce matin, Sir Henry, dit-il. J'espère qu'elles ne signifient pas que j'ai démerité de votre confiance ? »

Sir Henry dut lui certifier qu'il n'en était rien, et il l'apaisa en lui donnant une partie de sa garde-robe d'Amérique, celle de Londres étant arrivée.

Mme Barrymore m'intéresse. C'est une personne solide, épaisse, bornée, immensément respectable, et qui penche vers le puritanisme. Il est difficile d'imaginer un être moins émotif. Pourtant je vous ai raconté que, au cours de ma première nuit ici, je l'avais entendue sangloter amèrement ; depuis lors j'ai observé plus d'une fois des traces de larmes sur son visage. Un chagrin profond la tenaille. Parfois je me demande si elle ne se sent pas coupable d'une faute qui l'obsède, parfois aussi je soupçonne Barrymore d'être un tyran domestique. J'ai toujours senti que le caractère de cet homme comportait de la singularité et du mystère. L'aventure de cette nuit a fortement aggravé mes soupçons.

L'affaire en elle-même paraît mince. Vous savez que je n'ai pas le sommeil lourd ; depuis que dans cette maison je me tiens sur mes gardes il est plus léger que jamais. La nuit dernière, vers deux heures du matin, je fus réveillé par un bruit de pas légers dans le couloir. Je me levai, ouvris ma porte, inspectai les alentours. Une grande ombre noire avançait dans le couloir, projetée par un homme qui marchait doucement et qui tenait à la main une bougie. Il n'était vêtu que d'une chemise et d'un pantalon ; il avait les pieds nus. D'après sa taille c'était Barrymore. Il marchait très lentement, avec beaucoup de précautions ; dans tout son aspect il y avait quelque chose d'indiciblement coupable et furtif.

Je vous ai indiqué que le couloir est interrompu par la galerie qui court le long du vestibule, mais qu'il se prolonge de l'autre côté. J'ai attendu qu'il ait avancé, puis je l'ai suivi. Quand je suis arrivé à la galerie, il avait atteint l'extrémité de l'autre couloir et j'ai pu voir, par lueur qui filtrait d'une porte ouverte, qu'il était entré dans l'une des chambres. Comme toutes ces chambres sont vides de meubles et inoccupées, son expédition me sembla inexplicable. La lueur brillait paisiblement, comme s'il se tenait immobile. Je me faufilai dans le couloir, sans bruit, et je regardai par l'entrebâillement de la porte.

Barrymore était collé le nez à la fenêtre, en maintenant la bougie contre la vitre. Je le voyais de trois quarts ; sa figure était contractée ; il scrutait la nuit sur la lande. Pendant quelques minutes il fouilla l'obscurité avec un regard intense. Puis il poussa un grognement et, d'un geste impatient, il souffla la bougie. Aussitôt je réintégrai ma chambre ; des pas furtifs ne tardèrent pas à m'indiquer que Barrymore repassait devant ma porte. Bien après, alors que j'étais retombé dans un sommeil léger, j'entendis une clef tourner quelque part dans une serrure, mais je ne saurais dire où exactement. La signification de tout cela m'échappe, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'une affaire secrète se trame dans ce sinistre manoir, et que tôt ou tard nous aurons à en sonder le fond. Je ne vous agacerai pas avec les théories que ma tête élabore, puisque vous m'avez prié de me borner aux faits. Ce matin, j'ai eu une longue conversation avec Sir Henry, et nous avons envisagé un plan de campagne fondé sur nos observations de la nuit dernière. Je ne vous en parle pas à présent, mais il devrait me fournir l'occasion d'un prochain rapport bien intéressant.

Second rapport du docteur Watson

Baskerville Hall, 15 octobre

Mon Cher Holmes,

Si je ne vous ai pas communiqué beaucoup de nouvelles pendant les premiers jours de ma mission, reconnaissez que je m'emploie à rattraper le temps perdu : les événements fondent sur nous, rapides et serrés. Dans mon premier rapport je terminais en vous racontant l'épisode de Barrymore à la fenêtre, et j'ai en main à présent de quoi vous surprendre grandement. Les choses ont pris un cours que je ne pouvais pas prévoir. Dans les dernières quarante-huit heures elles se sont à la fois clarifiées et compliquées. Mais je vais vous dire ; après quoi vous jugerez.

Au matin qui succéda à mon aventure nocturne, avant de descendre pour le petit déjeuner, je passai par le couloir et j'examinai la chambre où j'avais vu entrer Barrymore. La fenêtre ouest par laquelle il avait fouillé les ténèbres avec tant d'attention possède, je l'ai remarqué, une particularité qui la distingue de toutes les autres fenêtres du manoir : c'est de derrière ses carreaux que l'on a la meilleure vue sur la lande. Entre deux arbres une éclaircie permet, à partir de cet observatoire, de percer loin à travers la lande, tandis que de toutes les autres fenêtres on la distingue mal. Il s'ensuit donc que Barrymore, puisqu'il est allé à cette fenêtre, devait chercher quelque chose ou quelqu'un sur la lande. La nuit étant fort sombre, je me demande comment il aurait pu distinguer quoi ou qui que ce fût. Je songeai à une intrigue amoureuse. Ce qui aurait expliqué son pas furtif ainsi que le chagrin de sa femme. Par ailleurs Barrymore est un bel homme, tout à fait capable de capter le cœur d'une fille de la campagne. Ma théorie se défendait donc assez bien. L'ouverture d'une porte (je l'avais entendue après que je fus rentré dans ma chambre) pouvait signifier qu'il était sorti pour un rendez-vous clandestin. Voilà quels furent mes raisonnements du matin, ainsi que l'orientation de mes soupçons, dont j'appris par la suite combien ils étaient mal fondés.

Mais quelle que pût être la véritable explication des faits et gestes de Barrymore, je me sentis incapable d'assumer seul la responsabilité du secret que j'avais surpris. Après le petit déjeuner, je me rendis dans le bureau du baronnet et je le mis au courant. Il parut moins étonné que je ne m'y attendais.

« Je savais que Barrymore se promenait de nuit, me dit-il, et j'avais l'intention de lui en toucher un mot. Deux ou trois fois j'ai entendu son pas dans le couloir, ses allées et venues, à peu près à l'heure que vous m'indiquez.

– Peut-être alors se rend-il toutes les nuits à cette fenêtre particulière ? hasardai-je.

– Peut-être. S'il en est ainsi, nous devrions pouvoir le suivre et savoir ce qu'il recherche. Je me demande ce que ferait votre ami Holmes s'il était ici.

– Je crois qu’il ferait exactement ce que vous suggérez, lui répondis-je. Il suivrait Barrymore et il verrait ce qu’il fait.

– Alors nous le surveillerons ensemble.

– Mais il nous entendra !

– Il est un peu dur d’oreille ; en tout cas nous devons courir ce risque. Nous nous installerons ce soir dans ma chambre et nous attendrons qu’il passe devant ma porte. »

Sir Henry se frotta les mains avec contentement ; cette aventure lui apparaissait comme une distraction.

Il faut que je vous dise que le baronnet s’est mis en rapport avec l’architecte qui a travaillé aux plans de Sir Charles, ainsi qu’avec un entrepreneur de Londres, nous pouvons donc nous attendre à de grands changements prochains. De Plymouth sont venus des décorateurs et des antiquaires. Notre ami a évidemment de vastes projets, et il n’entend épargner ni peine ni dépenses pour restaurer la grandeur de sa famille. Quand il aura modernisé et meublé le manoir, il ne lui manquera plus qu’une épouse. Entre nous, certains signes révèlent que cette lacune sera comblée si certaine demoiselle y consent, car j’ai rarement vu un homme plus amoureux que le baronnet avec sa ravissante voisine, Mlle Stapleton. Hélas ! le cours du véritable amour ne coula pas aussi uniquement qu’on pourrait l’espérer ! Aujourd’hui par exemple, une ride tout à fait imprévue a provoqué chez notre ami autant de perplexité que de souci.

Après l’entretien qui m’avait permis de parler de Barrymore, Sir Henry se coiffa d’un chapeau et se prépara à sortir. Je l’imitai.

« Comment ! M’accompagneriez-vous, Watson ? me demanda-t-il en me dévisageant curieusement.

– Cela dépend : allez-vous sur la lande ?

– Oui.

– Alors, vous connaissez mes instructions. Je suis désolé de faire figure d’intrus, mais vous avez entendu Holmes insister, avec quel sérieux, pour que vous ne vous promeniez pas seul sur la lande. »

Sir Henry posa une main sur mon épaule et me sourit gentiment.

« Mon cher ami, me dit-il, Holmes avec toute sa sagesse n’a pas prévu différentes choses qui se sont produites depuis mon arrivée. Vous me comprenez ? Je suis sûr que vous êtes le dernier homme au monde à vouloir faire figure de gêneur. Je dois sortir seul ! »

Dans une situation aussi fausse, ne sachant pas quoi dire ni faire, je ne m'étais pas encore décidé que le baronnet avait pris sa canne et qu'il était parti.

Mais à la réflexion, ma conscience me reprocha amèrement de l'avoir laissé sortir seul. Je me représentai les sentiments qui m'animent si je devais vous avouer qu'un malheur était arrivé parce que j'avais négligé vos instructions. Je vous l'assure : cette pensée me fit rougir. Peut-être pouvais-je le rattraper : je me hâtai vers Merripit.

Lorsque j'atteignis l'endroit où débouche le sentier de la lande je n'avais pas encore aperçu Sir Henry. Craignant de m'être fourvoyé, je gravis une colline qui dominait le paysage. De là je le vis tout de suite. Il se trouvait sur le sentier de la lande, à quatre cents mètres du croisement, avec une femme à côté de lui : c'était sûrement Mlle Stapleton. Déjà ils s'étaient donc entendus pour avoir un rendez-vous ? Plongés dans une conversation sérieuse ils marchaient lentement, et je la vis faire de petits mouvements vifs de la main comme si elle se passionnait pour ce qu'elle disait, tandis qu'il l'écoutait attentivement ; une fois ou deux elle secoua la tête pour marquer son désaccord. Je restai parmi les rochers à les épier, en me demandant ce que je devais faire. Les suivre et intervenir dans leur entretien privé serait commettre une grave indéclicatesse, et pourtant mon devoir était clair : je ne devais jamais perdre de vue le baronnet. Se comporter en espion à l'égard d'un ami était haïssable. Mais je ne voyais rien de mieux à faire que le surveiller de ma colline et par la suite de soulager ma conscience en lui confessant mon indiscretion. Il est vrai que si un danger soudain l'avait menacé j'aurais été trop loin pour l'écarter de lui, mais je vous assure que vous auriez convenu avec moi que ma position était très délicate et que je ne pouvais agir autrement.

Notre ami Sir Henry et la demoiselle s'étaient arrêtés sur le sentier, profondément absorbés par leur conversation. Tout à coup je m'aperçus que je n'étais pas leur seul témoin. Une tache verte flottant dans l'air attira mon regard ; un autre coup d'œil m'apprit qu'elle se déplaçait au bout d'une canne portée par un promeneur. C'était Stapleton et son filet à papillons. Il était beaucoup plus près des amoureux que moi-même, et il avait l'air de foncer sur eux. Au même instant Sir Henry attira Mlle Stapleton, enlaça sa taille, mais j'eus l'impression qu'elle faisait effort afin de se libérer, qu'elle se détournait de lui. Il inclina son visage au-dessus du sien, et elle leva une main comme pour protester. À la seconde suivante je les vis s'écarter précipitamment l'un de l'autre. Stapleton en était la cause. Il courait vers eux comme un forcené, avec son absurde filet qui se balançait derrière son dos. Il gesticulait et dans sa fureur il se dandinait devant les amoureux. Je ne pouvais pas entendre ses paroles, mais il m'apparut qu'il était en train d'injurier Sir Henry, lequel présentait ses explications ; mais comme l'autre refusait de les entendre, le ton monta. La demoiselle était figée dans un silence hautain. Finalement Stapleton tourna le dos au baronnet et adressa à sa sœur une invitation péremptoire ; Mlle Stapleton lança un regard indécis à Sir Henry, puis elle se retira en compagnie de son frère. Les gestes hargneux du naturaliste indiquaient clairement que la jeune fille n'était pas exclue des objets de sa colère. Le baronnet demeura une minute immobile, puis il refit en sens inverse le chemin qu'il avait parcouru, tête basse, vivante image du désespoir.

Ce que tout cela signifiait, je ne pouvais l'imaginer, mais j'avais honte d'avoir assisté à une scène si intime sans que mon ami le sût. Je descendis la colline en courant et me trouvai nez à

nez avec le baronnet. Il était rouge de fureur, il avait le front tout plissé, il ressemblait à un homme qui ne sait plus à quel saint se vouer.

« Hello, Watson ! D'où tombez-vous ? me demanda-t-il. Vous n'allez pas me dire que vous m'avez suivi malgré ma prière ? »

Je lui expliquai les circonstances : comment il m'avait paru impossible de demeurer derrière lui, comment je l'avais suivi, comment j'avais été le témoin de ce qui s'était passé. Il me jeta d'abord un regard courroucé, mais ma sincérité désarma sa colère, et il se mit à rire sans joie.

« Qui aurait cru que ce sentier n'était pas bien choisi pour un rendez-vous ! dit-il. Nom d'un tonnerre ! toute la région semble avoir voulu assister à mes fiançailles ! Où aviez-vous loué un fauteuil d'orchestre ?

– J'étais sur la colline.

– Au promenoir, alors ? Mais son frère se retrouvait aux premières loges. L'avez-vous vu venir sur nous ?

– Oui.

– Avez-vous jamais pensé qu'il était fou ? Je veux dire : son frère.

– Non.

– Moi non plus. Je l'avais toujours pris jusqu'à aujourd'hui pour un être sain d'esprit. Mais vous pouvez m'en croire : il y en a un de nous deux qui devrait être mis dans une camisole de force ! Que lui a-t-il pris ? Vous avez vécu près de moi depuis plusieurs semaines, Watson. Soyez franc : voyez-vous quelque chose qui m'empêcherait d'être un bon mari à l'égard d'une femme que j'aimerais ?

– Ma foi non !

– Il n'a rien objecté à ma situation matérielle ; ce serait plutôt moi qui aurais à objecter quelque chose à la sienne. Qu'a-t-il contre moi ? Je ne me rappelle pas avoir jamais fait du mal à un homme ou à une femme. Et pourtant il ne me juge pas digne de toucher seulement le bout de ses doigts.

– Vous l'a-t-il dit expressément ?

– Cela, et davantage. Je vous le dis, Watson, je ne la connais que depuis quelques semaines, mais depuis le premier jour j'ai deviné qu'elle était faite pour moi, et qu'elle... eh bien, qu'elle était heureuse quand elle se trouvait avec moi, j'en jurerais ! Dans les yeux d'une femme il y a une lumière qui en dit plus long que des mots. Mais il ne nous a jamais laissés seuls, ensemble ; aujourd'hui j'ai eu pour la première fois la chance de pouvoir lui parler tête à tête. Elle était contente de me voir ; seulement ce n'était pas pour parler d'amour qu'elle était venue : elle ne

m'aurait même jamais permis d'en parler si elle avait pu m'arrêter. Elle ne cessait de me répéter que la lande était dangereuse, et qu'elle ne serait heureuse que lorsque je m'en serais éloigné. Je lui répondis que depuis que je l'avais vue, je n'étais nullement pressé de partir, et que si elle voulait réellement que je m'éloigne, le seul moyen de me faire céder était qu'elle parte avec moi. Je lui offris le mariage, mais avant qu'elle eût pu me répondre son frère fondit sur nous, avec un vrai visage de fou furieux : il était blanc de rage, ses yeux lançaient des flammes... Que faisais-je avec la demoiselle ? Comment osais-je lui offrir des hommages qu'elle trouvait odieux ? Pensais-je que parce que j'étais baronnet je pourrais faire ce que je voulais ? S'il n'avait pas été son frère, j'aurais mieux su lui répliquer. Bref je lui dis que les sentiments que je portais à sa sœur n'avaient rien de honteux, et que j'espérais qu'elle me ferait l'honneur de devenir ma femme. Cette déclaration ne semblant pas l'apaiser, moi aussi je perdis mon sang-froid et je m'adressai à lui sur un ton plus vif que, peut-être, il aurait convenu en présence de sa sœur. Pour finir, il l'a amenée, ainsi que vous l'avez vu, et me voici complètement désemparé. Dites-moi ce que tout cela signifie, Watson, et je vous devrai plus que je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous. »

Je tâtai de deux ou trois explications, mais en vérité j'étais aussi déconcerté que le baronnet. Le titre de notre ami, sa fortune, son âge, son caractère, son aspect physique parlaient éloquemment en sa faveur ; en dehors du sombre destin attaché à sa famille, je ne voyais rien qui jouât contre lui. Il était ahurissant que ses avances eussent été rejetées aussi brusquement sans même que la demoiselle eût été consultée, et que celle-ci eût accepté cette situation sans protester. Toutefois notre perplexité se trouva apaisée l'après-midi même par une visite de Stapleton au manoir : il venait s'excuser de son emportement du matin et, après une longue conversation tête à tête avec Sir Henry dans le bureau de celui-ci, la brouille fût dissipée ; si complètement que vendredi prochain nous devons dîner à Merripit.

« Je n'affirmerai pas néanmoins qu'il est parfaitement équilibré, me dit Sir Henry. Je ne puis oublier ses yeux de fou de ce matin. Mais je dois reconnaître que personne ne se serait mieux excusé que lui.

– Comment explique-t-il sa conduite ?

– Il dit que sa sœur est l'essentiel de sa vie. C'est assez normal ; je suis heureux qu'il l'apprécie autant. Ils ont toujours vécu ensemble et il a mené une existence solitaire qu'elle seule égayait ; la perspective de la perdre ne pouvait donc que lui sembler terrible. Il m'assura qu'il n'avait pas compris que j'étais devenu amoureux d'elle ; quand il le vit de ses propres yeux et quand il comprit qu'il pourrait être privé de sa sœur, il en éprouva un tel choc qu'il perdit momentanément le contrôle de ses paroles et de ses actes. Il regretta vivement ce qui s'était passé, et il reconnut l'erreur égoïste qu'il avait commise en imaginant qu'il pourrait garder toute sa vie auprès de lui une femme aussi belle. Si sa sœur devait le quitter, ajouta-t-il, il préférerait à tout prendre que ce fût pour un voisin comme moi-même. Mais en toute éventualité, ce serait un coup, et un peu de temps lui serait nécessaire pour qu'il pût s'y préparer. Il renoncerait à toute opposition si je consentais à lui promettre de laisser les choses en état pendant trois mois, c'est-à-dire de me borner à cultiver l'amitié de sa sœur sans revendiquer son amour. J'ai promis ; voilà où nous en sommes. »

L'un de nos petits mystères se trouve donc éclairci. C'est quelque chose d'avoir repris dans ce marais où nous pataugeons ! Nous savons maintenant pourquoi Stapleton considérait d'un si mauvais œil le courtisan de sa sœur (même lorsque ce courtisan avait tous les mérites de Sir Henry). Aussi vais-je passer à un autre mystère, celui des sanglots nocturnes, du visage chagrin de Mme Barrymore et de la promenade secrète du maître d'hôtel à la fenêtre ouest. Félicitez-moi, mon cher Holmes, et dites-moi que je vous déçois pas, que vous ne regrettez pas la confiance que vous m'avez témoignée quand vous m'avez envoyé en mission. Il a suffi d'une nuit de travail pour l'éclaircir.

J'ai dit « une nuit de travail », mais, en vérité, il en a fallu deux, car la première n'a rien donné. Je m'étais assis dans la chambre de Sir Henry mais, à trois heures du matin, nous n'avions entendu que le carillon de l'horloge du palier ; notre veillée s'embruma de mélancolie et nous finîmes par nous endormir dans nos fauteuils. Heureusement nous ne nous décourageâmes point et nous résolûmes de récidiver la nuit suivante. Le lendemain soir donc, nous baissâmes la lampe et nous nous installâmes sans faire de bruit, fumant cigarette sur cigarette. La lenteur du temps nous sembla invraisemblable et cependant notre patience était entretenue par la curiosité qui anime le chasseur lorsqu'il veille auprès du piège qu'il a tendu. Une heure. Deux heures. Nous allions renoncer quand simultanément nous nous redressâmes sur nos sièges. Dans le couloir nous avons entendu le craquement d'un pas.

Très furtivement quelqu'un passa devant la porte et s'en fut plus loin ; le bruit des pas s'étouffa progressivement. Alors le baronnet ouvrit doucement sa porte, et nous nous élançâmes à la poursuite du promeneur. Déjà notre homme avait fait le tour de la galerie, et le couloir était plongé dans l'obscurité. Sur la pointe des pieds, nous avançâmes jusqu'à l'autre aile. Nous eûmes juste le temps d'apercevoir la grande silhouette barbue pénétrer dans une chambre, la même que l'avant-veille ; la lumière de sa bougie projeta par la porte un rayon jaune vers lequel nous nous dirigeâmes avec précaution, tâtant du pied chaque plinthe avant d'y poser notre poids. Nous avons songé à nous déchausser chez Sir Henry ; néanmoins les vieux bois du plancher gémissaient et craquaient sous nos pas. Il nous semblait impossible qu'il ne nous entendît point approcher. Par chance Barrymore est dur d'oreille, et il était trop absorbé par ce qu'il faisait. Quand nous atteignîmes la porte et regardâmes à l'intérieur, nous le vîmes à la fenêtre, bougie à la main ; sa figure blême était collée au carreau, exactement dans la position où je l'avais vu la première fois.

Nous n'avions pas préparé de plan précis, mais le baronnet n'est pas homme à biaiser. Il entra dans la chambre ; Barrymore fit un bond pour s'écarter de la fenêtre ; un sifflement s'échappa de sa poitrine ; livide, tremblant, il resta immobile devant nous. Ses yeux noirs qui, dans le visage blanc, paraissaient encore plus noirs, allaient de Sir Henry à moi en exprimant autant d'horreur que de surprise.

« Que faites-vous ici, Barrymore ?

– Rien, monsieur... »

Son agitation était telle qu'il pouvait à peine parler ; les ombres sautaient sur les murs tant la bougie vacillait dans sa main.

« ... C'était la fenêtre, monsieur. Je fais une ronde la nuit, monsieur, pour m'assurer qu'elles sont bien fermées.

– Au deuxième étage ?

– Oui, monsieur, toutes les fenêtres.

– Allons, Barrymore ! s'écria Sir Henry avec fermeté. Nous avons décidé de savoir la vérité sur votre compte, aussi vous vous éviterez de sérieux ennuis en nous la disant le plus tôt possible. Allons ! Plus de mensonges ! Que faisiez-vous à cette fenêtre ? »

Le maître d'hôtel nous regarda avec désespoir ; il se tordit les mains comme s'il avait atteint le dernier degré du doute et de la misère.

« Je ne faisais pas de mal, monsieur. Je tenais une bougie près de la fenêtre.

– Et pourquoi teniez-vous une bougie près de la fenêtre ?

– Ne me le demandez pas, Sir Henry ! Ne me le demandez pas !... Je vous donne ma parole, monsieur, que ce n'est pas mon secret et que je ne peux pas vous le dire. S'il ne concernait que moi, je vous le livrerais tout de suite ! »

Une idée soudaine me traversa l'esprit, et je pris la bougie des mains du maître d'hôtel.

« Il a dû la tenir en l'air en guise de signal, dis-je. Voyons s'il y aura une réponse. »

Je la levai comme il l'avait fait, et scrutai la nuit obscure. Je pouvais discerner vaguement le massif noir des arbres et l'étendue plus claire de la lande, mais mal car la lune était cachée par des nuages. Soudain je poussai un cri de joie : un minuscule point de lumière jaune venait de percer la voile opaque, et brillait fixement au centre du carré noir encadré par la fenêtre.

« La voilà ! m'exclamai-je.

– Non, non, monsieur ! Ce n'est rien... Rien du tout ! bégaya le maître d'hôtel. Je vous assure monsieur...

– Déplacez votre bougie le long de la fenêtre, Watson ! cria le baronnet. Voyez, l'autre bouge aussi ! À présent, coquin, bandit, nierez-vous qu'il s'agit d'un signal ? Allons, parlez ! Qui est votre associé là-bas, et quel complot tramez-vous ? »

Barrymore prit brusquement un air de défi.

« C'est mon affaire, et pas la vôtre. Je ne vous dirai rien !

– Alors vous perdrez votre emploi. Je vous chasse. Tout de suite.

– Très bien, monsieur. S'il le faut, je partirai.

– Je vous chasse. Nom d'un tonnerre ! vous devriez avoir honte ! Votre famille a vécu avec la mienne pendant plus de cent ans sous ce toit, et vous voici complotant contre moi !

– Non, monsieur ! Pas contre vous ! »

C'était une femme qui venait de parler. Mme Barrymore, encore plus pâle et plus épouvantée que son mari, était apparue sur le seuil. Sa grosse silhouette revêtue d'une chemise et d'un châle aurait été comique si ses traits n'avaient exprimé une forte émotion.

« Nous partons, Eliza. Tout est fini. Vous pouvez faire nos bagages, dit le maître d'hôtel.

– Oh ! John, John, vous aurais-je entraîné jusque-là ? C'est moi la responsable, Sir Henry ! Moi seule... Il n'a agi que pour me faire plaisir et parce que je lui avais demandé.

– Parlez, alors ! Que signifie cela ?

– Mon malheureux frère meurt de faim sur la lande. Nous ne pouvons pas le laisser périr devant notre porte. La lumière est un signal pour lui indiquer que des provisions sont préparées pour lui ; et sa lumière là-bas nous indique l'endroit où lui déposer.

– Donc votre frère serait...

– Le forçat évadé, monsieur. Selden, le criminel.

– C'est la vérité, monsieur ! proclama Barrymore. Je vous ai déclaré que ce n'était pas mon secret et que je ne pouvais rien vous dire. Mais maintenant vous êtes au courant ; vous voyez que si un complot était effectivement tramé, vous n'y étiez nullement visé. »

Telle était donc l'explication des furtives expéditions nocturnes et de la lumière à la fenêtre ? Sir Henry et moi nous contemplâmes, stupéfaits, Mme Barrymore. Était-il possible qu'une personne aussi respectable fût du même sang que l'un des plus notoires criminels du pays ?

« Oui, monsieur, mon nom de jeune fille est Selden, et il est mon plus jeune frère. Nous l'avons trop gâté quand il était enfant, nous lui donnions tout ce qui lui faisait plaisir, et il a cru que le monde était créé pour qu'il pût en disposer à son gré. En grandissant, il s'est lié avec de mauvais camarades et le diable est entré en lui : il a brisé le cœur de ma mère et traîné notre nom dans la boue. De crime en crime, il a sombré toujours plus bas ; seule la miséricorde de Dieu l'a arraché à l'échafaud. Mais pour moi, monsieur, il était toujours le petit garçon aux cheveux bouclés que j'avais dorloté et avec qui j'avais joué. Voilà pourquoi il s'est évadé, monsieur. Il savait que j'étais dans la région et que nous ne refuserions pas de l'aider. Quand il s'est traîné ici une nuit, las et affamé, avec les gardes sur ses talons, que pouvions-nous faire ? Nous l'avons accueilli, nourri, réconforté. Puis vous êtes rentré, monsieur, et mon frère a pensé qu'il serait plus en sécurité sur la lande jusqu'à ce que les clameurs s'apaisent. Il s'y cache.

Mais toutes les deux nuits nous nous assurons qu'il y est toujours en disposant une lumière contre la fenêtre ; s'il y répond, mon mari va lui porter un peu de pain et de viande. Tous les jours nous espérons qu'il sera parti ; mais tant qu'il erre par là, nous ne pouvons pas l'abandonner. Voilà toute la vérité ; aussi vrai que je suis une honnête chrétienne ; s'il y a quelqu'un à blâmer dans cette affaire, ce n'est pas mon mari, c'est moi pour l'amour de qui il a agi comme il l'a fait. »

Cette femme avait parlé avec une telle conviction qu'elle nous persuada qu'elle venait de dire la vérité.

« Est-ce vrai, Barrymore ?

– Oui, Sir Henry. Il n'y a pas un mot de faux.

– Eh bien, je ne saurais vous blâmer d'avoir aidé votre femme. Oubliez ce que je vous ai dit. Rentrez chez vous, tous les deux, et nous reparlerons de l'affaire dans la matinée. »

Quand ils furent sortis, nous regardâmes à nouveau par la fenêtre. Sir Henry l'avait ouverte, et le vent glacé de la nuit nous fouettait le visage. Au loin brillait encore le petit point de lumière jaune.

« Je m'étonne qu'il ose se signaler ainsi, murmura Sir Henry.

– La lumière est peut-être placée de telle façon qu'elle n'est visible que d'ici.

– Très vraisemblablement. À combien estimez-vous la distance ?

– Quinze cents ou deux mille mètres.

– À peine.

– Oui.

– Ce ne doit pas être loin si Barrymore lui apporte de la nourriture. Et il attend, ce bandit, à côté de la lumière. Nom d'un tonnerre, Watson, je vais le capturer ! »

J'avais eu la même idée. Ce n'était pas comme si les Barrymore nous avaient mis dans leur secret. Nous le leur avons extorqué. L'homme était un danger pour la communauté, un coquin qui ne méritait ni pitié ni excuse. Nous ne ferions que notre devoir en saisissant cette chance de le ramener en un lieu où il ne pourrait plus nuire. Étant donné sa nature brutale et violente, d'autres seraient en péril si nous n'agissions pas. N'importe quelle nuit, par exemple, nos voisins les Stapleton pourraient être attaqués par lui. Peut-être cette idée avait-elle déterminé Sir Henry.

« Je viens moi aussi ! dis-je.

– *Alors prenez votre revolver et chaussez-vous. Plus tôt nous partirons, mieux cela vaudra, car cet individu peut éteindre ses lumières et disparaître. »*

Cinq minutes plus tard, nous étions en route. Nous courûmes à travers les massifs. Le vent d'automne exhalait sa tristesse que rythmait le bruissement des feuilles mortes. L'air était lourd d'humidité et de pourrissement. Par intermittence la lune surgissait des nuages, mais ceux-ci accouraient de tous côtés et, juste au moment où nous pénétrions sur la lande, une pluie fine se mit à tomber. La lumière brillait toujours face à nous.

« *Êtes-vous armé ? demandai-je à Sir Henry.*

– *J'ai un stick de chasse.*

– *Il faut que nous tombions dessus par surprise, car c'est un individu prêt à tout. Nous l'attaquerons par derrière pour l'avoir à notre merci avant qu'il puisse résister.*

– *Dites, Watson, que dirait Holmes ? Nous en sommes à cette heure d'obscurité où s'exaltent les Puissances du Mal... »*

Comme pour répondre à sa phrase, de la sinistre nuit de la lande s'éleva soudain ce cri étrange que j'avais entendu aux abords du grand bournier de Grimpen. Le vent le porta à travers le silence nocturne : ce fut d'abord un murmure long, grave ; puis un hurlement qui prit de l'ampleur avant de retomber dans le gémissement maussade où il s'éteignit. À nouveau il retentit, et tout l'air résonna de ses pulsations : strident, sauvage, menaçant. Le baronnet saisit ma manche ; son visage livide se détacha de la pénombre.

« *Grands dieux, Watson, qu'est cela ?*

– *Je ne sais pas. C'est un bruit qu'on entend que sur la lande. Je l'ai déjà entendu une fois. »*

Un silence absolu, oppressant lui succéda. Nous étions immobilisés, l'oreille aux aguets. Rien n'apparut.

« *Watson, me chuchota le baronnet, c'était l'aboïement d'un chien. »*

Mon sang se glaça dans mes veines : le tremblement de sa voix traduisait l'horreur subite qui l'avait envahi.

« *Comment appellent-ils ce cri ? me demanda-t-il.*

– *Qui ?*

– *Les gens de la campagne.*

– *Oh ! ce sont des ignorants ! Que vous importe le nom qu'ils lui donnent..*

– Dites-le-moi, Watson. Comment l'appellent-ils ? »

J'hésitai, mais comment éluder la question ?

« Ils disent que c'est le cri du chien des Baskerville ! »

Il poussa un grognement lugubre.

« C'était effectivement un chien ! Mais il a poussé son cri à une grande distance.

– Il est difficile de préciser d'où il venait.

– Il s'enflait et diminuait avec le vent. N'est-ce pas par là le grand borbier de Grimpen ?

– Si.

– Eh bien, il venait de là. Allons, Watson, n'êtes-vous pas persuadé que c'était le cri d'un chien ? Je ne suis pas un enfant ! Vous n'avez pas à avoir peur de me dire la vérité.

– Stapleton était avec moi quand je l'ai entendu. Il m'a expliqué que c'était peut-être le cri d'un oiseau, d'un butor.

– Non, c'était un chien. Mon Dieu, y aurait-il du vrai dans toutes ces histoires ? Est-il possible que je sois exposé à un danger réel à cause de.. ? Vous ne le croyez pas, vous, Watson ?

– Non.

– Et cependant, quelle différence que de rire à Londres de cette histoire, et de se tenir là, dans la nuit de cette lande, en entendant un cri pareil ! Et mon oncle ! Il y avait l'empreinte du chien à côté de l'endroit où il gisait. Tout cadre, évidemment ! Je ne crois pas que je sois un lâche, Watson, mais ce cri a gelé mon sang. Touchez ma main ! »

Elle était aussi froide qu'un bloc de marbre.

« Demain vous serez remis.

– Je ne crois pas que je pourrai oublier ce cri. Que me conseillez-vous maintenant ?

– Faire demi-tour ?

– Nom d'un tonnerre, non ! Nous sommes sortis pour attraper cet homme, nous l'attraperons ! Nous pourchassons le forçat mais un chien de l'enfer, comme c'est probable, nous pourchasse. Allons ! Nous irons jusqu'au bout, même si tous les monstres de Satan sont lâchés sur la lande. »

Nous avançâmes en trébuchant dans l'obscurité, le contour confus des collines déchiquetées nous encerclait, mais la lueur jaune brillait toujours devant nous. Rien n'est plus trompeur

qu'une lumière dans une nuit noire : tantôt elle nous semblait au bout de l'horizon, tantôt nous aurions juré qu'elle n'était plus qu'à quelques mètres. Finalement nous comprîmes d'où elle provenait : nous étions tout proches. Dans une crevasse entre les rochers une bougie coulait son suif ; elle était protégée par les pierres contre le vent, et elle ne pouvait être vue que de Baskerville Hall. Un roc de granit protégea notre approche : nous nous accroupîmes derrière. C'était extraordinaire de voir cette bougie perdue en plein milieu de la lande, brûlant sans aucun signe de vie tout autour. Rien que cette flamme jaune, droite, et de chaque côté l'éclat du roc...

« Que faire ? chuchota Sir Henry.

– Attendre ici. Il doit être près de cette bougie. Voyons si nous pouvons l'apercevoir. »

J'avais à peine fini de parler qu'il apparut. Pardessus les rochers, et de la crevasse où était fichée la bougie, une vilaine figure jaune se détacha : une figure bestiale, abominable, qui reflétait les passions les plus viles. Barbouillé de boue, barbe hirsute, échevelé, il aurait pu passer pour l'un de ces sauvages qui habitaient dans les petits villages en pierre. Dans ses yeux petits, rusés, se reflétait la lueur de la bougie. Il regarda farouchement à droite et à gauche, et fouilla la nuit comme un animal sauvage qui aurait flairé des chasseurs.

Ses soupçons avaient été éveillés. Peut-être Barrymore manifestait-il habituellement sa présence par un signal convenu que nous n'avions pas fait ; peut-être avait-il d'autres motifs pour croire au danger ; en tout cas la peur se lisait sur son visage terrifiant. À tout moment il pouvait éteindre la bougie et fuir dans la nuit. Je bondis donc en avant, et Sir Henry m'imita. Au même instant le forçat, nous cria une malédiction et nous lança un morceau de roc qui se brisa sur la grosse pierre qui nous avait servi de parapet. J'aperçus nettement sa silhouette trapue, courtaude, vigoureuse, quand il s'élança pour fuir. Par un heureux hasard la lune troua les nuages. Nous escaladâmes la colline ; sur le versant opposé notre homme dévalait à toute allure, sautait de rocher en rocher avec l'agilité d'une chèvre. J'aurais pu l'estropier en déchargeant mon revolver, mais je ne l'avais emporté que pour me défendre en cas d'agression : pas pour tirer sur un homme désarmé qui s'enfuyait.

Nous étions tous deux de bons coureurs en bonne forme, mais nous découvrîmes rapidement que nous n'avions aucune chance de le rattraper. Nous le suivîmes des yeux pendant un long moment, jusqu'à ce qu'il ne fût qu'une toute petite tache se déplaçant parmi les pierres sur le flanc d'une colline éloignée. Nous courûmes, courûmes jusqu'à tomber à bout de souffle, mais l'espace entre nous s'accroissait sans cesse. Finalement nous nous abattîmes haletants sur deux rochers ; il disparut bientôt dans le lointain.

À ce moment se produisit un incident tout à fait imprévu, invraisemblable. Nous venions de nous lever pour rentrer au manoir. La lune était basse sur notre droite ; le sommet tourmenté d'un pic de granit se profilait contre le bord inférieur de son disque d'argent. Là, sculpté comme une statue d'ébène sur ce fond brillant, se dessina un homme au haut du pic. Ne croyez pas à un mirage, Holmes ! Je vous assure que de ma vie je n'ai rien vu d'aussi net. Pour autant que j'en pouvais juger à cette distance, l'homme était grand, mince, se tenait jambes écartées, bras croisés, tête baissée comme s'il méditait sur cet immense désert de tourbe et de granit qui

s'étendait derrière lui. Il aurait pu être le noir esprit de ce lieu sinistre. Ce n'était pas le forçat. Selden se trouvait loin de l'endroit où se dressait l'inconnu qui, de surcroît, était beaucoup plus grand. Je poussai un cri de surprise et le désignai au baronnet ; mais pendant l'instant où je me détournai pour attraper le bras de Sir Henry l'homme avait disparu. Le sommet aigu du pic coupait encore le bord de la lune ; toutefois la silhouette immobile et silencieuse n'y était plus.

Je voulais marcher dans cette direction et fouiller le pic, mais c'était loin. Les nerfs du baronnet avaient été trop secoués par l'aboiement qui l'avait replongé dans le sombre passé de sa famille : de nouvelles aventures ne lui disaient rien. Il n'avait pas vu mon inconnu solitaire sur le pic, et il ne partageait pas mon excitation.

« Un garde, sans doute ! me dit-il. Depuis que le forçat s'est évadé, la lande fourmille de gardes. »

Peut-être son interprétation est-elle la bonne, mais j'aurais aimé en avoir la preuve. Aujourd'hui nous communiquerons à Princetown la direction où se cache l'évadé, mais c'est dommage que nous n'ayons pas pu triompher complètement en ramenant Selden prisonnier. Telles sont les aventures de cette nuit, mon cher Holmes, et vous reconnaîtrez, j'espère, que mon rapport est digne de vous. Il contient certes beaucoup de renseignements tout à fait négligeables, mais je persiste à penser que j'ai raison de vous informer de tout en vous laissant le soin de choisir les éléments qui vous aideront à parvenir à vos conclusions. Certainement nous progressons. En ce qui concerne les Barrymore, nous avons découvert le mobile de leurs actes, et la situation s'est éclaircie. Mais la lande avec ses mystères et ses étranges habitants demeure indéchiffrable. Peut-être dans mon prochain rapport pourrais-je vous apporter à son sujet un peu de lumière. Le mieux serait que vous veniez ici.

Chapitre X – Extrait de l’agenda du docteur Watson

Jusqu’ici j’ai pu reproduire les rapports que j’ai expédiés durant ces premiers jours à Sherlock Holmes. Maintenant je suis arrivé à un point de mon récit où je me vois contraint d’abandonner cette méthode et de me fier une fois de plus à mes souvenirs que confirme l’agenda que je tenais à l’époque. Quelques extraits de celui-ci me permettront de décrire des scènes dont chaque détail reste fixé dans ma mémoire. Je commence donc par la matinée qui suivit notre vaine chasse au forçat et nos aventures peu banales sur la lande.

16 octobre.

Jour triste avec brouillard et crachin. Le manoir est cerné par des nuages qui roulent bas, qui se soulèvent de temps à autre pour nous montrer les courbes mornes de la lande, les minces veines d’argent sur les flancs des collines, et les rochers lointains qui luisent quand la lumière frappe leurs faces humides. La mélancolie est à l’intérieur comme à l’extérieur. Le baronnet, après l’excitation de la nuit, a les nerfs à plat. Moi-même je sens un poids sur mon cœur et je redoute un danger imminent, d’autant plus terrible qu’indéfinissable.

N’ai-je pas de solides raisons pour craindre le pire ? Considérons la longue succession d’incidents qui tous soulignent la sinistre influence qui nous entoure. Il y a la mort du dernier occupant du manoir, mort qui s’accorde si exactement avec la légende familiale. Il y a les rapports répétés des paysans touchant l’apparition d’une bête monstrueuse sur la lande. N’ai-je pas moi-même entendu de mes propres oreilles par deux fois un bruit qui ressemblait à l’abolement d’un chien ? Il est incroyable, impossible que les lois ordinaires de la nature soient violées. Un chien fantôme ne laisse pas d’empreintes matérielles, ne remplit pas l’air de son cri. Stapleton peut admettre une telle superstition, et Mortimer aussi ; mais si je n’ai qu’une qualité, c’est le bon sens, et rien ne me fera croire à des énormités pareilles. Y croire serait descendre au niveau de ces pauvres paysans qui ne se contentent pas d’un simple chien du diable, mais qui éprouvent le besoin de le dépeindre avec les feux de l’enfer jaillissant de sa gueule et de ses yeux. Holmes n’accorderait aucun crédit à ces fables. Or, je suis son représentant. Mais les faits étant les faits, j’ai par deux fois entendu ce cri sur la lande. Si j’admets qu’un grand chien erre réellement sur la lande, cette hypothèse explique presque tout. Mais où pourrait se dissimuler une bête pareille ? Où va-t-elle chercher sa nourriture ? D’où vient-elle ? Comment se fait-il que personne ne l’ait vue de jour ?

L’explication naturelle s’entoure d’autant de difficultés que l’autre. Et en dehors du chien, subsistent cet espion dans Londres, l’homme dans le fiacre, et la lettre qui mettait Sir Henry en garde contre la lande. Voilà au moins du réel ! Mais il peut s’agir d’un protecteur ou cet ennemi ? Est-il resté dans Londres ? Nous a-t-il suivis ici ? Se peut-il que ce soit lui... oui, que ce soit l’inconnu que j’ai vu sur le pic ?

Il est vrai que je n’ai fait que l’entrevoir ; pourtant je suis prêt à jurer, par exemple, qu’il n’est pas un habitant des environs ; je les connais. Il était beaucoup plus grand que Stapleton, beaucoup plus mince que Frankland. Il ressemblait plutôt à Barrymore, que nous avons laissé

derrière nous, et dont je suis certain qu'il n'a pu nous suivre. Un inconnu donc nous surveille ici, de même qu'un inconnu nous a suivis dans Londres. Nous ne l'avons jamais semé. Si je pouvais lui mettre la main au collet, nous serions peut-être au bout de nos difficultés. C'est à ce but que je dois maintenant consacrer toutes mes énergies.

Mon premier mouvement fut de m'en ouvrir à Sir Henry. Le deuxième, et le plus sage, fut de jouer mon jeu sans avertir quiconque. Le baronnet est taciturne, distrait. Ses nerfs ont été sérieusement secoués par ce cri sur la lande. Je ne dirai rien qui puisse ajouter à son malaise, mais je prendrai les mesures compatibles avec mes projets.

Un petit incident se produisit ce matin après le déjeuner. Barrymore sollicita un entretien avec Sir Henry, et ils s'enfermèrent quelques instants dans le bureau. Assis dans la salle de billard j'entendis par intermittence les voix monter de ton, et je pus deviner le sujet de la discussion. Finalement le baronnet ouvrit sa porte et m'appela.

« Barrymore considère qu'il a un reproche à nous adresser, me dit-il. Il pense que ça été déloyal de pourchasser son beau-frère, alors que, de son plein gré, il nous avait mis dans le secret. »

Le maître d'hôtel, très pâle mais maître de lui, se tenait devant nous.

« J'ai peut-être, monsieur, parlé avec trop de chaleur, dit-il. Dans ce cas je vous prie de bien vouloir m'excuser. J'ai été fort surpris de vous entendre rentrer ce matin et d'apprendre que vous aviez donné la chasse à Selden. Le pauvre type a suffisamment d'ennemis sans que je lui en mette d'autres sur son chemin.

– Si vous nous l'aviez dit de votre plein gré, ç'aurait été différent, répliqua le baronnet. Vous nous avez parlé, ou plutôt votre femme nous a parlé, parce que vous y avez été contraints et que vous n'aviez plus la possibilité de vous taire.

– Je ne croyais pas que vous tireriez avantage de cette situation, Sir Henry... Non vraiment, je ne le pensais pas !

– Selden est un danger public. Il y a des maisons isolées sur la lande, et il ferait n'importe quoi. Il suffit de voir sa tête pour en être sûr. Pensez à la maison de M. Stapleton : elle n'a que lui pour la défendre. Avant qu'il soit remis sous les verrous, personne ne sera en sécurité.

– Il ne cambriolera plus, monsieur. Je vous en donne ma parole solennelle. Et il ne s'attaquera à personne dans la région. Je vous assure, Sir Henry, que dans quelques jours les arrangements nécessaires seront terminés pour qu'il s'embarque vers l'Amérique du Sud. Pour l'amour de Dieu, monsieur, je vous supplie de ne pas avertir la police qu'il est toujours sur la lande ! Ils ont abandonné la poursuite, il peut se cacher jusqu'à ce qu'un bateau puisse le prendre. Vous ne pourriez pas le dénoncer sans me causer de graves ennuis à moi et à ma femme. Je vous demande instamment, monsieur, de ne pas informer la police.

– Quel est votre avis, Watson ? »

Je haussai les épaules en répondant :

« S'il quitte vraiment le pays, ce sera un soulagement pour le contribuable anglais !

– Mais avant son départ ne commettra-t-il pas un crime ?

– Il ne ferait rien d'aussi fou, monsieur. Nous lui avons fourni tout ce dont il avait besoin. Commettre un crime serait dévoiler sa cachette.

– C'est vrai ! fit Sir Henry. Eh bien, Barrymore..

– Dieu vous bénisse, monsieur, et merci du fond de mon cœur ! S'il avait été repris, ma pauvre femme en serait morte !

– Je crois, Watson, que nous sommes en train d'aider et de protéger le péché ? Mais, après avoir entendu Barrymore, je ne me sens pas capable de livrer cet homme. Très bien, Barrymore, vous pouvez vous retirer. »

Le maître d'hôtel bafouilla encore quelques mots de gratitude ; il allait sortir, puis il revint vers nous.

« Vous avez été si bon pour nous, monsieur, que j'aimerais vous payer de retour. Je sais quelque chose, Sir Henry ; peut-être aurais-je dû le dire plus tôt, mais je ne l'ai découvert que longtemps après l'enquête. Je n'en ai soufflé mot à âme qui vive. C'est à propos de la mort de ce pauvre Sir Charles. »

Le baronnet et moi bondîmes d'un même élan.

« Vous savez comment il est mort ?

– Non, monsieur, cela je ne le sais pas.

– Que savez-vous alors ?

– Je sais pourquoi il était à cette heure-là devant la porte à claire-voie. C'était pour rencontrer une femme.

– Une femme ! Lui ?

– Oui, monsieur.

– Le nom de cette femme ?

– Je ne peux pas vous le dire, monsieur ; je ne connais que ses initiales. Ses initiales étaient « L.L. »

– Comment savez-vous cela, Barrymore ?

– Voilà, Sir Henry : votre oncle avait reçu ce matin-là une lettre. D’habitude il recevait le courrier important d’un homme public dont le bon cœur était célèbre : tous ceux qui avaient des ennuis se tournaient vers lui. Mais ce matin-là, par hasard, il ne reçut qu’une lettre : voilà pourquoi je la remarquai plus particulièrement. Elle avait été postée à Coombe Tracey, et l’écriture sur l’enveloppe était celle d’une femme.

– Ensuite ?

– Ensuite, monsieur, je n’y ai plus pensé, et je l’aurais complètement oubliée sans ma femme. Il y a quelques semaines, elle était en train de nettoyer le bureau de Sir Charles (qui ne l’avait jamais été depuis sa mort) quand elle découvrit les cendres d’une lettre brûlée derrière la grille. La plus grande partie de cette lettre était en poussière, mais un petit bout, la fin d’une page, se tenait d’un bloc ; bien que ce fût du gris sur fond noir, l’écriture était lisible. Nous eûmes l’impression que c’était un post-scriptum à la fin d’une lettre, et il était écrit : « Je vous en prie, si vous êtes un gentleman, brûlez cette lettre et soyez à dix heures devant la porte. » En dessous figurait les initiales « L.L. »

– Vous avez ce bout de papier ?

– Non, monsieur, dès que nous l’avons déplacé, il est retombé en poussière.

– Sir Charles avait-il reçu d’autres lettres de cette écriture ?

– Ma foi, monsieur, je ne faisais pas spécialement attention à ses lettres. Je n’aurais pas remarqué celle-là si elle avait été accompagnée d’autres lettres.

– Et vous n’avez aucune idée sur l’identité de « L.L. » ?

– Non, monsieur. Pas plus que vous. Mais je pense que si nous pouvions rattraper cette dame, nous en saurions davantage sur la mort de Sir Charles.

– Je ne peux pas comprendre, Barrymore, comment vous avez dissimulé cette information importante.

– Eh bien, monsieur, c’est qu’elle nous est arrivée immédiatement après nos propres ennuis. D’autre part, monsieur, nous étions tous deux très attachés à Sir Charles, comme c’était naturel après ce qu’il a fait pour nous. Agiter cette histoire ne pouvait plus aider notre malheureux maître, et il est bon d’agir prudemment quand une dame est en cause. Même le meilleur d’entre nous...

– Vous pensiez que cela pouvait ternir sa réputation ?

– Je ne pensais pas que du bon pouvait en sortir. Mais vous avez été si généreux envers nous que je me sentrais déloyal si je ne vous disais pas tout ce que je sais sur l’affaire.

– Très bien, Barrymore. Laissez-nous maintenant. »

Sir Henry se tourna vers moi.

« Que pensez-vous, Watson, de cette nouvelle lueur ?

– Elle me paraît obscurcir davantage notre nuit noire.

– C’est mon avis. Mais si nous pouvions retrouver L.L., tout serait éclairci. Nous savons qu’il existe une femme qui connaît les faits. Il s’agit de la retrouver. Comment ?

– Mettons d’abord Holmes au courant sans tarder. Nous lui donnerons ainsi l’indice qui lui manquait. Ou je me trompe beaucoup ou cette nouvelle va le conduire ici. »

Je montai immédiatement dans ma chambre et rédigeai mon rapport sur cette conversation. Il était évident que Holmes était diablement occupé ces temps-ci, car je ne recevais de Baker Street que des lettres brèves et rares qui ne daignaient pas commenter les informations que je lui envoyais et ne faisaient pratiquement aucune allusion à ma mission. Sans doute son affaire de chantage absorbait toutes ses facultés. Tout de même ce nouvel élément ne pouvait manquer de retenir son attention et de renouveler son intérêt. J’aimerais bien qu’il fût là !

17 octobre.

Aujourd’hui la pluie n’a pas cessé de tomber, de gicler sur le lierre, de s’égoutter des ifs. Je pensais à ce forçat réfugié sur la lande lugubre, froide, hostile. Pauvre diable ! Quels qu’aient été ses crimes, il souffre pour les racheter. Et puis j’ai pensé à cet autre : la tête barbue dans le fiacre, la silhouette contre la lune. Était-il aussi sous le déluge, ce guetteur quasi invisible, cet homme de la nuit ? Le soir je mis mon imperméable et je m’aventurai loin sur la lande détrempée. Quantité de pensées sombres m’assaillirent. La pluie me fouettait le visage, le vent sifflait à mes oreilles. Que Dieu aide ceux qui errent dans le grand borbier à présent, car même le sol ferme devient un borbier ! Je retrouvais le pic noir sur lequel j’avais vu le guetteur solitaire, je l’escaladai et de son sommet tourmenté je contemplai la mélancolie du paysage. Les averses battaient obliquement les flancs roux des dunes ; des nuages lourds, bas, ardoisés, étiraient leurs écharpes mornes autour des versants des collines. Dans un creux sur la gauche, à demi-cachées par la brume, les deux tours jumelles de Baskerville Hall se hissaient par-dessus les arbres. C’étaient les signes de présence humaine que je pouvais distinguer en dehors de ces cabanes préhistoriques accrochées en rangs serrés aux montagnettes. Nulle part je ne trouvai trace du solitaire que j’avais vu là deux nuits plus tôt.

En rentrant, je fus rattrapé par le docteur Mortimer dont la charrette anglaise revenait de la ferme de Foulmire. Il nous avait constamment témoigné beaucoup d’égards : il laissait à peine s’écouler un jour sans se rendre au manoir pour prendre de nos nouvelles. Il insista pour me faire monter à côté de lui et m’avancer sur la route du retour. Je le trouvai tout éploré par la disparition de son petit épagneul, qui s’était aventuré dans la lande et n’était jamais revenu. J’essayai de le

consoler de mon mieux, mais je pensais au poney du bournier de Grimpen, et je n'espérais guère qu'il revît un jour son petit chien.

« À propos, Mortimer, lui dis-je, je suppose que vous connaissez tout le monde par ici ?

– Oui, je crois.

– Pouvez-vous alors me donner le nom d'une femme dont les initiales sont « L.L. » ? »

Il réfléchit quelques instants.

« Non, me répondit-il enfin. Il y a quelques bohémiens et des ouvriers agricoles dont je ne sais à peu près rien, mais parmi les fermiers ou les bourgeois je ne vois personne qui possède ces initiales. Attendez un peu, toutefois !... Il y a, oui, Laura Lyons... Ses initiales sont bien « L.L. » Mais elle habite Coombe Tracey.

– Qui est-ce ?

– La fille de Frankland.

– Comment du vieux Frankland le maboul ?

– Oui, elle a épousé un artiste du nom de Lyons qui était venu peindre sur la lande. Il se révéla un triste sire et il l'abandonna. La faute, à ce que l'on dit, ne lui incombe peut-être pas exclusivement. Son père refusa de s'occuper d'elle, parce qu'elle s'était mariée sans son consentement et peut-être pour quelques raisons supplémentaires. Ainsi, entre deux pêcheurs, le vieux et le jeune, la fille n'a guère été heureuse.

– Comment vit-elle ?

– Je crois que le vieux Frankland lui verse une rente ; mais peu élevée, car ses propres affaires vont assez mal.. Quoi qu'elle eût mérité, on ne pouvait pas la laisser aller vers des solutions de désespoir. Son histoire s'est répandue, et plusieurs personnes des environs ont fait quelque chose pour l'aider à gagner honnêtement sa vie. Stapleton s'en est mêlé. Sir Charles aussi. Moi également. Assez pour en faire une dactylo. »

Il voulait connaître le motif de ma curiosité, mais je m'ingéniai pour satisfaire la sienne sans trop lui en dire. Demain matin j'irai à Coombe Tracey ; et si je peux voir Mme Laura Lyons, de réputation douteuse, un grand pas sera fait pour l'élucidation de l'une de nos énigmes. Je suis certainement en train d'acquérir la prudence du serpent, car lorsque Mortimer me pressa un peu trop, je lui demandai à quelle catégorie appartenait le crâne de Frankland, et la craniologie occupa la fin de notre promenade en voiture. Ce n'est pas pour rien que j'ai vécu cinq années avec Sherlock Holmes.

J'ai encore un autre incident à rapporter pour en terminer avec ce jour de tempête et de cafard. Il a trait à une conversation que je viens d'avoir avec Barrymore, et qui m'a procuré un atout que je jouerai à mon heure.

Mortimer était resté à dîner ; après le repas il fit un écarté avec le baronnet. Le maître d'hôtel me servit le café dans la bibliothèque et je saisis l'opportunité de l'interroger.

« Eh bien, lui dis-je en exorde, votre célèbre parent est-il parti, ou se trouve-t-il encore tapi dans un coin de la lande ?

– Je ne sais pas, monsieur. Je prie le Ciel qu'il soit parti car il ne nous a apporté que des ennuis. Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis la dernière fois où je lui ai déposé des vivres, ce qui remonte à trois jours.

– L'avez-vous vu cette nuit-là ?

– Non, monsieur. Mais quand je suis revenu le lendemain, les vivres avaient disparu.

– Donc il était encore là ?

– Sans doute, monsieur, à moins que ce ne soit l'autre qui ne les ait pris. »

Ma tasse de café s'arrêta à mi-chemin de mes lèvres. Je dévisageai Barrymore.

« Vous savez qu'il y a un autre homme ?

– Oui, monsieur. Il y a un autre homme sur la lande.

– L'avez-vous vu ?

– Non, monsieur.

– Alors comment connaissez-vous sa présence ?

– Selden m'a parlé de lui, monsieur, il y a une semaine environ. Cet homme se cache lui aussi, mais d'après ce que j'ai compris ce n'est pas un forçat. Je n'aime pas cela, docteur Watson... Oui, je vous le dis tout net : je n'aime pas cela ! »

Il parlait avec une passion soudaine.

« Allons, écoutez-moi Barrymore ! Dans cette affaire je n'ai en vue que les intérêts de votre maître. Si je suis venu ici, c'est uniquement pour l'aider. Dites-moi en toute franchise ce que vous n'aimez pas. »

Barrymore hésita un instant, comme s'il regrettait de s'être laissé aller, ou comme s'il trouvait difficile de traduire par des mots son sentiment profond.

« Tous ces manèges ! s'écria-t-il enfin en brandissant sa main vers la fenêtre toute éclaboussée de pluie. Il y a quelque part un jeu déloyal, qui se joue, et beaucoup de scélératesse dans l'air, j'en jurerais ! Croyez-moi, monsieur : je serais bien content de voir Sir Henry repartir pour Londres !

– Mais qu'est-ce qui vous inquiète ?

– Songez à la mort de Sir Charles ! Pas très naturelle, en dépit des conclusions de l'enquête. Songez aux bruits qu'on entend sur la lande à la nuit ! Je ne connais pas un homme qui la traverserait, une fois le soleil couché, même s'il était payé pour le faire. Songez à cet étranger qui se cache là-bas, qui guette et qui guette ! Que guette-t-il ? Que signifie tout cet ensemble ? Certainement pas grand-chose de bon pour n'importe quel Baskerville. Voilà pourquoi je serai rudement content le jour où les nouveaux serviteurs de Sir Henry s'installeront au manoir !.

– Mais à propos de cet étranger, repris-je, ne pouvez-vous rien me préciser ? Qu'a dit Selden ? A-t-il découvert l'endroit où il se cache et ce qu'il manigance ?

– Il l'a vu une ou deux fois ; mais il n'est pas bavard, vous savez. D'abord il a cru que c'était un policier, mais il s'est bientôt rendu compte qu'il opérait pour son compte. Il lui a fait l'impression d'une sorte de bourgeois, mais il n'a pas pu deviner ce qu'il faisait.

– Et où a-t-il dit qu'il vivait ?

– Parmi les vieilles maisons sur le flanc de la colline ; les vieilles cabanes de pierre autrefois habitées. Mais comment se nourrit-il ?

– Selden a découvert qu'un jeune garçon est à son service et lui apporte tout ce dont il a besoin. Je crois qu'il se rend à Coombe Tracey pour ses achats.

– Très bien, Barrymore. Nous reparlerons de tout cela une autre fois. »

Quand le maître d'hôtel m'eût quitté, je me levai et me dirigeai vers la fenêtre noire ; à travers la vitre brouillée je contemplai les nuages qui déferlaient, la silhouette oscillante des arbres secoués par le vent. Vue de l'intérieur d'une maison, la nuit était sinistre : que devait-elle être sur la lande ? Quelle dose de haine ne fallait-il pas pour amener un homme à se tapir dans un lieu pareil ! Et quels pouvaient être les desseins ténébreux qui l'exposaient à de si dures épreuves ! Oui, c'est là, dans cette cabane sur la lande, que devrait se situer le centre du problème. Je jurai qu'un autre jour ne s'écoulerait pas sans que j'eusse fait l'impossible pour résoudre sur place le mystère qui m'intriguait.

L’extrait de mon agenda personnel qui compose le chapitre précédent a mené mon récit jusqu’au 18 octobre, date à laquelle les événements commencèrent à se précipiter vers leur terrible conclusion. Les épisodes des jours suivants sont à jamais gravés dans ma mémoire, et je peux les raconter sans faire appel aux notes que je pris à l’époque. Je pars donc du lendemain du jour où j’avais recueilli deux éléments d’importance : le premier étant que Mme Laura Lyons de Coombe Tracey avait écrit à sir Charles Baskerville et lui avait donné rendez-vous à l’heure et au lieu même où il avait trouvé la mort ; le deuxième étant que l’inconnu du pic se cachait parmi les cabanes de pierres de la colline. Ces deux faits étant en ma possession, je sentais que mon intelligence ou mon courage seraient bien déficients si je ne parvenais pas à dissiper quelques-unes des ombres qui m’entouraient.

Je n’eus pas la possibilité de répéter au baronet ce que j’avais appris sur Mme Lyons la veille au soir, car le docteur Mortimer prolongea sa partie de cartes jusqu’à une heure avancée. Au petit déjeuner toutefois je l’informai de ma découverte et lui demandai s’il désirait m’accompagner jusqu’à Coombe Tracey. Il me répondit d’abord par l’affirmative, puis il réfléchit que si j’y allais seul, les résultats seraient peut-être meilleurs. Plus notre visite revêtirait un caractère officiel, moins nous obtiendrons sans doute de renseignements. Je quittai donc Sir Henry, non sans remords de conscience, et me mis en route pour ma nouvelle enquête.

Quand j’arrivai à Coombe Tracey, je dis à Perkins de mettre les chevaux à l’écurie, et je m’inquiétai de savoir où logeait Madame Laura Lyons ; sa maison était centrale et bien située. Une domestique m’introduisit sans cérémonie, et quand j’entrai dans le petit salon, une dame qui était assise devant une machine à écrire se leva d’un bond avec un agréable sourire de bienvenue. Le sourire s’évanouit pourtant quand elle vit un inconnu ; elle se rassit et me pria de lui expliquer l’objet de ma visite.

La première impression provoquée par Mme Lyons était celle d’une grande beauté. Ses yeux et ses cheveux étaient de la même couleur châtain ; ses joues, bien que marquetées de taches de rousseur, avaient un exquis éclat de brune... Oui, d’abord, on l’admirait. Mais un examen plus approfondi laissait place à la critique : il y avait sur son visage quelque chose qui ne cadrerait pas avec sa beauté parfaite ; une sorte de vulgarité dans l’expression, une certaine dureté du regard, un relâchement de la bouche... Mais ces détails bien sûr ne s’imposaient pas tout de suite à l’esprit. Sur le moment je fus simplement conscient qu’une très jolie femme m’interrogeait sur le motif de ma visite. Et jusque-là, je n’avais pas tout à fait apprécié la difficulté de ma mission.

« J’ai le plaisir, dis-je, de connaître votre père. »

C’était un exorde assez maladroit, et elle me le fit sentir.

« Tout est rompu entre mon père et moi, dit-elle. Je ne lui dois rien, et ses amis ne sont pas les miens. Si je n’avais pas rencontré des cœurs généreux comme feu sir Charles Baskerville, par exemple, j’aurais pu mourir de faim sans que mon père s’en fût soucié.

– C’est à propos de feu sir Charles Baskerville que je suis venu vous voir. »

Les taches de rousseur ressortirent sur ses joues.

« Que puis-je vous dire le concernant ? me demanda-t-elle, et ses doigts jouaient nerveusement avec les touches de sa machine à écrire.

– Vous le connaissiez, n’est-ce pas ?

– Je vous ai déjà dit que je dois beaucoup à son bon cœur. Si je suis à même de me débrouiller seule, c’est surtout grâce à l’intérêt qu’il portait à ma difficile situation.

– Correspondiez-vous, avec lui ? »

Elle me jeta un regard méchant.

« Pourquoi toutes ces questions ? interrogea-t-elle d’un ton brusque.

– Pour éviter un scandale public, il vaut mieux que je vous les pose ici, plutôt que de voir l’affaire se développer hors de notre contrôle. »

Elle se tut. Elle était très pâle. Finalement elle releva la tête dans un geste de témérité et de défi.

« Bien. Je répondrai. Quelles sont vos questions ?

– Correspondiez-vous avec Sir Charles ?

– Je lui ai écrit une fois ou deux pour le remercier de sa délicatesse et de sa générosité.

– Vous rappelez-vous les dates de ces lettres ?

– Non.

– L’avez-vous rencontré ?

– Oui. Une fois ou deux, quand il venait à Coombe Tracey. C’était un homme très discret ; il préférait faire le bien en cachette.

– Mais si vous l’avez vu et lui avez écrit si rarement, comment en savait-il assez sur vos affaires pour vous aider ? »

Elle franchit l’obstacle avec une décision rapide.

« Ils étaient plusieurs à connaître ma triste histoire et à m'aider. L'un était M. Stapleton, voisin et ami intime de Sir Charles. Il a très bon cœur. C'est par son intermédiaire que Sir Charles a été mis au courant. »

Je savais déjà que sir Charles Baskerville s'était servi à plusieurs reprises de Stapleton comme trésorier ; la déclaration de la jolie dame pouvait donc être exacte.

« Avez-vous jamais écrit à Sir Charles une lettre lui demandant un rendez-vous ? »

Mme Lyons rougit de colère.

« En vérité, monsieur, cette question est plutôt extraordinaire !

– Je regrette, madame ; mais je dois vous la poser.

– Alors je réponds : non. Certainement non !

– Même pas le jour précisément où mourut Sir Charles ? »

Le rouge disparut de ses joues, qu'envahit une pâleur mortelle. Ses lèvres sèches ne purent articuler le « non » que je lus plus que je ne l'entendis.

« Sûrement votre mémoire a une défaillance, repris-je. Je pourrais citer un passage de votre lettre : « Je vous en prie, si vous êtes un gentleman, brûlez cette lettre et soyez à dix heures devant votre porte. »

Je crus qu'elle s'était évanouie, mais au prix d'un effort immense elle se redressa.

« Sir Charles n'était-il donc pas un gentleman ? haleta-t-elle.

– Vous êtes injuste à l'égard de Sir Charles. Il a bel et bien brûlé cette lettre. Mais il arrive qu'une lettre demeure lisible même après avoir été brûlée. Vous reconnaissez maintenant que vous l'avez écrite ?

– Oui, je l'ai écrite ! s'écria-t-elle en soulageant son âme dans un torrent de paroles. Je l'ai écrite, parfaitement ! Pourquoi le nierai-je ? Je n'ai pas à en rougir. Je voulais qu'il m'aide. Je croyais que si j'avais un rendez-vous avec lui je pourrais obtenir l'aide dont j'avais besoin..

– Mais pourquoi un rendez-vous à une heure pareille ?

– Parce que je venais d'apprendre qu'il partait pour Londres le lendemain et qu'il serait peut-être absent plusieurs mois. Voilà pourquoi je ne pouvais pas me rendre plus tôt au manoir.

– Mais pourquoi un rendez-vous dans le jardin et pas dans la maison ?

– Croyez-vous qu'une femme puisse se rendre seule à cette heure tardive dans la maison d'un célibataire ?

– Eh bien ! que s'est-il passé quand vous êtes arrivée près de la porte ?

– Je n'y suis pas allée.

– Madame Lyons !

– Non ! Je vous le jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré. Je n'y suis pas allée. Quelque chose m'a empêchée d'y aller.

– Quoi donc ?

– C'est une affaire privée. Je ne peux pas vous en dire plus.

– Vous reconnaissez donc que vous aviez un rendez-vous avec Sir Charles, à l'heure et à l'endroit où il est mort, mais vous niez être allée à ce rendez-vous ?

– C'est la vérité. »

À nouveau je l'interrogeai et multipliai les questions, mais elle s'en tint à ce qu'elle m'avait juré.

« Madame Lyons, lui dis-je en me levant, vous prenez une lourde responsabilité et vous vous mettez dans une très mauvaise situation en ne disant pas clairement tout ce que vous savez. Si je dois recourir à l'assistance de la police, vous mesurerez l'étendue de votre erreur. Si vous êtes innocente, pourquoi avez-vous commencé par me déclarer que vous n'aviez pas écrit à Sir Charles ce jour-là ?

– Parce que je craignais qu'on n'en tirât une conclusion erronée et que je ne fusse mêlée à un scandale.

– Et pourquoi insistiez-vous tant pour que Sir Charles brûlât votre lettre ?

– Si vous aviez lu la lettre, vous ne me poseriez pas cette question.

– Je n'ai pas dit que j'avais lu toute la lettre.

– Vous m'en avez cité un passage.

– J'ai cité le post-scriptum. Comme je vous l'ai dit, la lettre avait été brûlée et tout n'était pas lisible. Je vous redemande encore une fois pour quelle raison vous insistiez pour que Sir Charles brûle cette lettre qu'il reçut le jour de sa mort ?

– Il s'agissait d'une affaire très personnelle.

– Alors comprenez que vous devriez songer à éviter une enquête publique !

– Bien. Je vous le dirai. Vous avez appris mon malheureux mariage ; vous savez donc que j’ai de multiples raisons de le regretter.

– Oui.

– Ma vie n’a été qu’une incessante persécution de la part d’un mari que je déteste. Il a la loi pour lui ; jour après jour je me heurte à cette éventualité : il peut me forcer à vivre avec lui. Lorsque j’ai écrit à Sir Charles, j’avais appris que je pourrais recouvrer mon indépendance, si j’avais de l’argent pour supporter certains frais. Cela signifiait pour moi des tas de choses : tranquillité d’esprit, bonheur, dignité, tout. Je connaissais la générosité de Sir Charles, et j’ai pensé que, s’il entendait mon histoire de ma propre bouche, il m’aiderait.

– Alors comment se fait-il que vous ne soyez pas allée au rendez-vous que vous aviez sollicité ?

– Parce qu’entre-temps j’avais reçu de l’aide d’une autre source.

– Pourquoi n’avez-vous pas récrit à Sir Charles pour vous excuser ?

– Je l’aurai fait si je n’avais lu la nouvelle de sa mort dans le journal du lendemain. »

L’histoire de cette femme formait un tout cohérent ; mes questions ne purent découvrir une faille. La seule vérification possible consistait à savoir si vraiment elle avait intenté une procédure de divorce contre son mari à l’époque du drame.

Il était peu vraisemblable qu’elle eût menti en affirmant qu’elle n’était pas allée à Baskerville Hall : il lui aurait fallu une voiture pour s’y rendre, et elle n’aurait pas pu rentrer à Coombe Tracey avant minuit. Une telle promenade n’aurait pu demeurer ignorée. Il était donc probable qu’elle disait la vérité ou, du moins, une partie de la vérité. Je partis, découragé et déconcerté. Une fois de plus je m’étais heurté à ce mur qui semblait boucher tous les chemins par lesquels j’essayais de parvenir à la lumière. Et pourtant plus je pensais à cette figure de femme, plus je sentais que tout ne m’avait pas été dit. Pourquoi avait-elle failli s’évanouir ? Pourquoi s’était-elle refusée à toutes concessions jusqu’à ce qu’elles fussent arrachées les unes après les autres ? Pourquoi s’était-elle si peu manifestée à l’époque de la tragédie ? À coup sûr son comportement pouvait s’expliquer de façon moins innocente. Mais pour l’instant je ne pouvais rien découvrir de plus dans cette direction : force m’était donc de me tourner vers l’autre élément, qu’il me fallait dénicher autour des cabanes de pierres sur la lande.

Direction bien vague elle aussi. Je m’en rendis compte sur le chemin du retour : toutes les collines conservaient des vestiges d’anciennes demeures datant de la préhistoire. La seule indication de Barrymore avait été que l’inconnu vivait dans l’une de ces cabanes abandonnées ; or, plusieurs centaines s’éparpillaient sur toute la lande. Mais heureusement, une première expérience pouvait me guider, puisque j’avais vu l’homme lui-même au haut du pic noir. Ce sommet serait le centre de mes recherches. De là j’explorerais chaque cabane jusqu’à ce que j’aie trouvé la bonne. Si l’homme était dedans, j’apprendrais de sa propre bouche, au besoin sous la

menace de mon revolver, qui il était et pourquoi il nous filait depuis si longtemps. Il avait pu nous échapper dans la foule de Regent Street, mais il lui serait plus difficile de s'éclipser sur la lande déserte. Enfin, si je trouvais la cabane habitée sans son locataire, je resterais dedans, le temps qu'il faudrait, jusqu'à son retour. Il avait fait la nique à Holmes dans Londres. Ce serait pour moi un véritable triomphe si je réussissais là où mon maître avait échoué.

Dans cette enquête, la chance s'était constamment prononcée contre nous ; elle vint enfin à mon aide sous les traits de M. Frankland, qui se tenait debout devant la grille de son jardin, toujours rougeaud, toujours décoré de favoris blanchis. Son jardin longeait en effet la route que Perkins avait prise.

« Bonjour, docteur Watson ! s'exclama-t-il joyeusement. Il faut absolument que vous permettiez à vos chevaux de se reposer, et que vous rentriez pour prendre un verre de vin et me congratuler. »

Mes sentiments à son égard étaient plutôt mitigés après ce que j'avais appris de la manière dont il avait traité sa fille, mais je ne désirais qu'une chose : renvoyer Perkins et le break au manoir. L'occasion était trop bonne pour la laisser échapper. Je descendis et priai Perkins d'avertir Sir Henry que je rentrerais à pied pour le dîner. Puis, je suivis Frankland dans sa salle à manger.

« C'est pour moi un grand jour, monsieur ! s'écria-t-il avec un petit rire de gorge. L'un de ces jours qu'on marque d'un trait rouge sur son calendrier. J'ai remporté deux victoires. J'entends montrer aux gens d'ici que la loi est la loi, et que quelqu'un ne craint pas de l'invoquer. J'ai établi un droit de passage à travers le centre du parc du vieux Middleton, en plein dedans, à moins de cent mètres de sa propre porte. Que pensez-vous de cela ? Nous allons apprendre à ces magnats qu'ils n'ont pas le droit de piétiner les droits des bourgeois, le diable les emporte ! Et j'ai fermé le bois où les gens de Femworthy avaient l'habitude d'aller pique-niquer. Ces voyous semblent croire que les droits des propriétaires n'existent pas, et qu'ils peuvent se répandre n'importe où avec leurs journaux et leurs bouteilles. Les deux affaires ont été jugées, docteur Watson, tranchées toutes deux en ma faveur. Je n'ai jamais vécu un jour pareil depuis que j'ai fait mettre sir John Morland en contravention parce qu'il chassait dans sa propre garenne.

– Comment, au nom du Ciel, y êtes-vous parvenu ?

– Consultez les registres, monsieur. Cela vaut la peine de les lire. Frankland contre Morland ; j'ai dépensé deux cents livres, mais je l'ai eu.

– En avez-vous tiré un avantage ?

– Aucun, monsieur, aucun ! Je suis fier de dire que je n'avais pas le moindre intérêt dans l'affaire. J'agis entièrement sous l'inspiration du droit public. Je suis sûr, par exemple, que les voyous de Femworthy me brûleront en effigie ce soir. La dernière fois qu'ils le firent, je déclarai à la police qu'on devrait interdire ces exhibitions déplacées. La police du comté, monsieur, est déplorable : elle ne m'a pas accordé la protection à laquelle j'ai droit. L'affaire Frankland contre la reine attirera l'attention du public. J'ai dit à la police qu'elle regretterait son manque d'égards, et déjà je tiens parole.

– Comment cela ? »

Le vieil homme prit un air fin.

« Parce que je pourrais dire aux policiers ce qu'ils meurent d'envie de savoir ; mais pour rien au monde je n'aiderais cette racaille. »

J'étais en train de chercher une excuse pour prendre congé, mais j'eus soudain envie d'entendre la suite de ce bavardage. Je connaissais trop la nature contrariante du vieux pêcheur pour oublier qu'un signe d'intérêt trop marqué arrêterait ses confidences : aussi je m'efforçai à l'indifférence.

– Une affaire de braconnage ? fis-je.

– Ah ! ah ! mon garçon, une affaire beaucoup plus importante ! Tenez, le forçat sur la lande... »

Je sursautai.

« Vous ne prétendez pas connaître sa cachette ?

– Je ne connais peut-être pas exactement sa cachette, mais je suis sûr que je pourrais aider la police à lui mettre le grappin dessus. N'avez-vous jamais pensé que le meilleur moyen de l'attraper, consistait à découvrir où il se procurait des vivres, et à le pister, à partir de là ? »

Il paraissait se rapprocher très désagréablement de la vérité.

« Sans doute, répondis-je. Mais comment savez-vous qu'il est quelque part sur la lande ?

– Je le sais parce que j'ai vu de mes propres yeux le messenger qui lui apporte de la nourriture. »

J'eus pitié de Barrymore. C'était grave de tomber au pouvoir de ce vieux touche-à-tout ! Mais la phrase suivante me soulagea.

« Vous serez bien étonné si je vous dis que c'est un enfant qui lui apporte ses provisions. Je le vois passer chaque jour, grâce à mon télescope sur le toit. Il suit le même sentier, à la même heure ; et auprès de qui se rendrait-il sinon du forçat ? »

La chance me souriait ! Mais je me gardai bien de manifester le moindre intérêt. Un enfant ! Barrymore m'avait dit que notre inconnu était ravitaillé par un jeune garçon. C'était donc cette piste, et non celle du forçat, que surveillait Frankland. Si je pouvais être mis dans le secret du télescope, une chasse pénible et longue me serait épargnée. L'incrédulité et l'indifférence demeuraient mes atouts majeurs.

« Cet enfant doit plutôt être le fils d'un fermier des environs qui apporte à son père le repas de midi ; vous ne croyez pas ? » La moindre contradiction faisait exploser le vieil autocrate. Il me jeta un regard venimeux et ses favoris se hérissèrent comme le poil d'un chat en colère.

« Vraiment, monsieur ? me dit-il en me montrant la lande. Voyez-vous le pic noir là-bas ? Bon. Voyez-vous la petite colline coiffée d'un roncier derrière le pic ? C'est l'endroit le plus pierreux de la lande. Est-ce là qu'un berger ferait paître son troupeau ? Votre supposition, monsieur, est idiote ! »

Je me bornai à répondre que j'avais parlé sans connaître les faits. Cette apparente soumission plut au vieux bonhomme, qui se laissa aller à d'autres confidences...

« Vous pouvez être sûr, monsieur, que mon opinion repose sur des bases solides. J'ai vu et revu l'enfant avec son paquet. Chaque jour, parfois à deux reprises dans la journée, j'ai été capable... Mais attendez donc, docteur Watson ! Mes yeux me trompent-ils, ou bien quelque chose ne se déplace-t-il point sur le flanc de la colline ? »

La distance était de plusieurs kilomètres, mais distinctement je pus voir un petit point noir contre le gris et le vert.

« Venez, monsieur ! cria Frankland en se précipitant dans l'escalier. Vous verrez de vos propres yeux et vous jugerez par vous-même ! »

Le télescope, formidable instrument monté sur un trépied, dressait sa lunette sur le toit plat de la maison. Frankland colla son œil contre le viseur et poussa un petit cri de plaisir.

« Vite, docteur Watson, vite ! Avant qu'il soit de l'autre côté de la colline... »

C'était lui, sans aucun doute : un jeune garçon, avec un petit ballot sur l'épaule, gravissait lentement la colline. Quand il eut atteint la crête, sa silhouette se détacha sur le froid ciel bleu. Il regarda autour de lui, comme quelqu'un qui aurait eu peur d'être suivi. Puis il disparut de l'autre côté de la colline.

« Alors, ai-je raison ?

– Il est certain que voilà un jeune garçon qui paraît effectuer une mission secrète.

– Et la nature de cette mission, même un policier du comté pourrait la deviner. Mais la police ne saura rien par moi, et je vous commande le secret à vous aussi, docteur Watson. Pas un mot à quiconque ! Me comprenez-vous ?

– Comme vous voudrez.

– La police m'a traité d'une façon honteuse ! Honteuse... Quand les faits sortiront dans l'affaire Frankland contre la reine, je vous prie de croire que le pays sera secoué par une violente indignation. Pour rien au monde je n'aiderais la police. Car elle ne souhaiterait qu'une chose, c'est que ce soit moi, et non mon effigie, qui soit brûlé en place publique par ces voyous. Comment ! Vous partez ? Allons, vous allez m'aider à vider la bouteille pour fêter ce grand événement ! »

Mais je résistai à son invitation et le dissuadai de me raccompagner. Je pris la route et m'y maintins tant qu'il pouvait me suivre du regard ; puis je coupai par la lande et me hâtai vers la colline pierreuse où l'enfant avait disparu. Tout m'était à présent favorable, je me sentais le vent en poupe, et je jurai que ce ne serait ni par manque de persévérance ni d'énergie que je gâcherais la chance que m'offrait la fortune.

Quand j'atteignis le sommet de la colline, le soleil était déjà bas ; les longues pentes, au-dessous de moi, se montraient d'un côté d'un vert doré et toutes grises de l'autre. Une brume longeait l'horizon d'où surgissaient les contours fantastiques de Belliver et de Vixen Tor. Toute la vaste étendue était muette et immobile. Un grand oiseau, une mouette ou un courlis, planait très haut dans le ciel bleu. Lui et moi semblions être les deux uniques êtres vivants entre la voûte céleste et le désert de la terre. Le décor dénudé, le sentiment de solitude, le mystère de l'urgence de ma mission, tout cela se conjugua pour me faire frissonner. Le jeune garçon était invisible. Mais au-dessous de moi, dont un creux entre les collines, se dessinait un cercle de vieilles cabanes de pierres ; au centre j'en vis une qui était pourvue d'une sorte de toit qui pouvait protéger quelqu'un contre les intempéries. Mon cœur battit plus fort. Là devait s'abriter l'inconnu. Enfin, son secret était à portée de ma main !

Quand j'approchai de la cabane, d'un pas aussi circonspect que celui de Stapleton quand il s'apprêtait à abattre son filet sur un papillon, je me rendis compte que l'endroit avait été récemment habité. Un vague chemin parmi les rocs conduisait à l'ouverture surbaissée qui servait de porte. Tout à l'intérieur était silencieux. Peut-être l'inconnu dormait-il ; peut-être faisait-il une ronde sur la lande. Mes nerfs se tendirent sous l'excitation de l'aventure. Je jetai ma cigarette, je refermai une main sur la crosse de mon revolver, je marchai doucement jusqu'à la porte. Je jetais un coup d'œil. Personne.

Mais j'étais sur la bonne piste. L'inconnu vivait assurément ici. Quelques couvertures roulées dans un imperméable étaient sur la même dalle de pierre où avait jadis sommeillé *l'homme néolithique*. Dans une grille grossière, des cendres étaient à côté du foyer où il y avait quelques ustensiles de cuisine à demi plein d'eau. Des boîtes de conserve vides révélaient que l'endroit était habité depuis quelque temps ; d'ailleurs, lorsque mes yeux se furent accoutumés à la pénombre, je vis un gobelet et bouteille à demi vidée qui étaient rangés dans un coin. Au milieu de la cabane, une pierre plate servait de table ; sur cette table, était posé un petit paquet de toile : celui, sans doute, que j'avais vu par le télescope juché sur l'épaule du jeune garçon. Il contenait une miche de pain, une boîte de langue fumée, et deux boîtes de pêches au sirop. Au moment où je le reposais après en avoir examiné le contenu, mon cœur tressauta dans ma poitrine : je n'avais pas vu un morceau de papier disposé au-dessous ; il portait quelque chose d'écrit. Je le levai à la lumière et lus, griffonné au crayon :

« Le docteur Watson est allé à Coombe Tracey. »

Pendant une minute je demeurai là avec le papier à la main, cherchant à deviner le sens de ce bref message. C'était donc moi, et non Sir Henry, qui était pisté par cet inconnu ? Il ne m'avait pas suivi lui-même, mais il m'avait fait suivre par l'un de ses acolytes dont j'avais le rapport sous les yeux. Peut-être n'avais-je pas fait un seul pas sur la lande qui n'eût été observé et

rapporté. Je me trouvais toujours en face de cette force mystérieuse, de ce réseau tendu autour de nous avec autant d'habileté que d'efficacité et qui nous retenait si délicatement que l'on se rendait à peine compte qu'on était dessous.

S'il y avait un rapport, d'autres avaient sûrement précédé celui-là. Je fis le tour de la cabane pour en retrouver trace. Mais en vain. J'échouai également à découvrir quelque chose qui pût me préciser les desseins ou l'origine de l'habitant de cet endroit singulier. Il devait avoir des goûts de Spartiate et se soucier bien peu des agréments de l'existence ! Quand je réfléchis aux lourdes pluies et quand je regardai vers le toit béant, je compris à quel point devait être puissant, invincible, le mobile qui l'obligeait à vivre dans une demeure aussi inhospitalière. Était-il notre ennemi, ou notre ange gardien ? Je me promis de ne pas quitter la cabane avant d'avoir levé mes doutes.

Dehors le soleil s'inclinait vers l'horizon ; l'ouest s'embrasait de pourpre et d'or qui se réfléchissaient dans les mares du grand borbier de Grimpen. Je voyais les deux tours de Baskerville Hall et le lointain brouillard de fumée qui m'indiquait l'emplacement du village de Grimpen. Entre les deux, derrière la colline, vivaient les Stapleton. Tout respirait la douceur et la tranquillité. Cependant j'étais loin de partager la paix de la nature : je frémisais en pensant au genre d'entretien que j'allais avoir ; chaque minute en rapprochait l'échéance. Terriblement énervé, mais décidé à tenir jusqu'au bout, je m'assis dans le coin le plus sombre de la cabane et j'attendais avec une patience morose l'arrivée de son locataire.

Je l'entendis enfin. Au loin retentit le bruit sec d'une chaussure heurtant une pierre, puis une autre pierre crissa, et encore une autre ; le pas se rapprochait. Je me recroquevillai dans mon angle, j'armai mon revolver, et je résolus de ne pas me découvrir avant d'avoir vu l'inconnu. Je n'entendis plus rien. Il s'était arrêté. Puis les pas résonnèrent à nouveau, devinrent de plus en plus nets ; une ombre tomba en travers de l'ouverture de la cabane.

« C'est une magnifique soirée, mon cher Watson, dit une voix familière. Je crois vraiment que vous serez plus à l'aise dehors que dedans. »

Pendant quelques secondes je demeurai sans voix, privé de souffle, incapable d'en croire mes oreilles. Puis, je récupérai mes sens et la parole, tandis qu'un énorme poids de responsabilité se déchargeait de mon âme. Cette voix froide, incisive, ironique, ne pouvait appartenir qu'à un seul homme au monde.

« Holmes ! m'écriai-je. Holmes !

– Sortez donc, me dit-il. Et, s'il vous plaît, faites attention à votre revolver ! »

Je me faufilai sous le linteau vétuste ; il était assis dehors sur une pierre, et ses yeux gris dansaient de plaisir amusé devant mon ahurissement. Il avait maigri, il était las ; cependant il avait gardé l'œil clair et le geste alerte ; son visage aigu était bronzé par le soleil, sa peau avait souffert du vent. Avec son costume de tweed et sa casquette de drap, il ressemblait à un touriste, et il s'était débrouillé, en vertu de cette propreté féline qui était l'une de ses caractéristiques, pour avoir le menton aussi bien rasé et du linge aussi net que s'il se trouvait à Baker Street.

« Jamais une rencontre ne m'a rendu plus heureux ! balbutiai-je en lui serrant la main.

– Ni plus surpris, eh ?

– Je l'avoue !

– La surprise n'est pas que de votre côté, je vous assure ! Je ne me doutais nullement que vous aviez découvert mon refuge d'occasion, encore moins que vous vous trouviez à l'intérieur, avant d'être arrivé à vingt pas d'ici.

– L'empreinte de mes souliers, j'imagine ?

– Non, Watson. Figurez-vous que je ne me crois pas capable de reconnaître vos empreintes entre toutes les empreintes au monde. Mais si vous désirez vraiment me faire illusion, changez alors de marque de cigarettes ; car quand je vois un mégot avec l'inscription Bradley, Oxford Street, je sais que mon ami Watson est dans les environs. Vous pouvez examiner votre mégot : vous l'avez jeté à côté du sentier. Vous vous en êtes débarrassé, sans doute, au moment suprême de vous lancer à l'assaut contre la cabane vide ?

– Exactement.

– C'est ce que je me suis dit. Et, connaissant votre admirable ténacité, j'ai deviné que vous étiez assis en embuscade, une arme dans chaque main, attendant le retour du locataire. Vous me preniez donc pour le criminel ?

– Je ne savais pas qui vous étiez, mais j'étais résolu à vous identifier coûte que coûte.

– Bravo, Watson ! Et comment m’avez-vous localisé ? Peut-être m’avez-vous aperçu, le soir de la chasse au convict, quand j’ai été assez imprudent pour permettre à la lune de se lever derrière moi ?

– Oui, je vous ai aperçu.

– Et vous avez depuis fouillé toutes les cabanes avant de parvenir à celle-ci ?

– Non. Votre jeune garçon a été repéré, c’est ce qui m’a permis de déterminer votre secteur.

– Le vieux gentleman au télescope, je parie ! Je n’y comprenais rien quand j’ai vu la première fois la lumière se réfléchir sur les verres... »

Il se leva et alla scruter l’intérieur de la cabane.

« Ah ! je vois que Cartwright m’a apporté quelques provisions ! Que me dit-il ? Tiens, vous êtes allé à Coombe Tracey, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Pour voir Mme Laura Lyons ?

– Exactement.

– Très bien ! Nos recherches ont évidemment suivi des directions parallèles ; quand nous aurons collationné nos résultats, nous aurons sûrement une vue claire de l’affaire.

– Ah ! Holmes, je suis heureux du fond de mon cœur que vous soyez ici ! Car vraiment ma responsabilité et le mystère devenaient trop lourds pour mes nerfs. Mais par quel miracle êtes-vous venu sur la lande et qu’avez-vous fait ? Je pensais que vous étiez à Baker Street en train de travailler sur l’affaire du chantage ?

– C’est ce que je désirais vous faire croire.

– Ainsi vous vous servez de moi, et pourtant vous ne vous fiez pas à moi ! m’écriai-je avec amertume. Je pense que je mériterais mieux de vous, Holmes.

– Mon cher ami, vous avez été pour moi un auxiliaire inappréciable dans cette affaire comme dans beaucoup d’autres, et je vous prie de me pardonner si j’ai paru vous jouer un tour. En vérité c’était dans votre intérêt que j’ai agi ainsi, et c’était parce que je ne sous-estimais pas le danger que vous couriez que je suis venu me rendre compte personnellement. Si je vous avais rejoint, vous et Sir Henry, ma présence aurait averti nos très formidables adversaires de se tenir sur leurs gardes. J’ai donc pu me débrouiller comme je ne l’aurais sûrement pas fait, si j’avais logé au manoir. Je reste dans l’affaire un facteur inconnu, prêt à intervenir de tout mon poids au moment opportun.

– Mais pourquoi ne pas m’avoir prévenu ?

– Si vous aviez été prévenu, cela n’aurait rien facilité et j’aurais pu être reconnu. Vous auriez voulu me dire quelque chose, ou par gentillesse vous auriez désiré m’apporter un peu de confort supplémentaire, et un risque inutile aurait été couru. J’ai emmené Cartwright, dont vous vous souvenez : le petit bonhomme de l’Express Office. Il a pourvu à mes besoins les plus simples : une miche de pain et un col propre. Que peut souhaiter de plus un mortel ? Il m’a donné de surcroît une paire d’yeux supplémentaires sur une paire de jambes très agiles : ce qui m’a été incomparablement utile.

– Mes rapports ont donc été rédigés en pure perte ! »

Ma voix trembla quand je me rappelai les peines, et la fierté, que j’avais prises pour les écrire.

Holmes tira de sa poche un rouleau de papiers.

« Les voici, mon cher ami, et très soigneusement épluchés, je vous assure ! J’avais pris d’excellentes dispositions et ils n’ont été retardés que d’un jour. Je dois vous complimenter très sincèrement pour le zèle et l’intelligence dont vous avez témoigné à propos d’une affaire extraordinairement difficile. »

La chaleur des louanges de Holmes m’apaisa immédiatement. Je sentis qu’il avait eu raison d’agir comme il l’avait fait, et qu’il valait beaucoup mieux que sa présence fût restée ignorée sur la lande.

« Ah ! je préfère ceci ! me dit-il en observant la détente de mes traits. Et maintenant dites-moi le résultat de votre visite à Mme Laura Lyons.. Il m’était facile de deviner que c’était en son honneur que vous étiez allé à Coombe Tracey, car elle est la seule personne de l’endroit capable de nous dépanner dans l’affaire. »

Et il ajouta :

« En fait, si vous n’étiez pas allé aujourd’hui, il est vraisemblable que j’y serais allé demain. »

Le soleil s’était couché et le crépuscule descendait sur la lande. L’air s’était rafraîchi ; aussi nous retirâmes-nous dans la cabane pour avoir chaud. Là, assis dans la pénombre, je racontai à Holmes mon entretien avec Mme Lyons. Il était si intéressé que je dus lui répéter deux fois.

« Voilà qui est de la plus haute importance ! fit-il quand j’eus achevé. Voilà qui comble une lacune. Vous savez peut-être qu’une grande intimité existe entre cette dame et Stapleton ?

– Non.

– Aucun doute là-dessus. Ils se rencontrent, s’écrivent... Bref, ils s’entendent à merveille. Ce qui nous met entre les mains une arme puissante. Si seulement je pouvais détacher sa femme.

– Sa femme ?

– Je vous fournis à présent quelques renseignements en retour de ceux que vous m’avez communiqués. La femme qui passe ici pour Mlle Stapleton est en réalité Mme Stapleton, son épouse.

– Grands Dieux, Holmes ! Êtes-vous sûr de ce que vous dites ? Comment aurait-il pu permettre à Sir Henry de lui faire la cour ?

– La cour de Sir Henry ne pouvait nuire à personne sauf à Sir Henry. Stapleton a veillé tout particulièrement à ce que Sir Henry ne fasse pas sa cour à cette dame et à ce qu’ils ne tombent point amoureux l’un de l’autre, comme vous l’avez vous-même observé. Je vous répète que cette dame est sa femme et non sa sœur.

– Mais pourquoi cette tromperie calculée ?

– Parce qu’il prévoyait qu’elle pourrait lui être beaucoup plus utile sous les apparences d’une femme libre. »

Tous mes instincts refrénés, mes soupçons vagues se précisèrent soudain pour se centrer sur le naturaliste. En cet homme impassible, terne, coiffé de son chapeau de paille et maniant son filet à papillons, je commençai à voir quelqu’un de terrible : une créature douée d’une ruse et d’une patience infinies, le sourire aux lèvres et le meurtre dans le cœur.

« C’est donc lui qui est notre ennemi ?... lui qui nous a filés dans Londres ?

– Voilà comment je lis la devinette.

– Et l’avertissement ? Il aurait émané d’elle ?

– Exactement. »

Une scélérateuse monstrueuse, mi-visible mi-indistincte, se profila dans la nuit qui m’avait si longtemps inquiété.

« Mais êtes-vous sûr de cela, Holmes ? Comment savez-vous que sa sœur... est sa femme ?

– Parce qu’il s’est oublié jusqu’à vous conter un passage de son autobiographie la première fois qu’il vous a rencontré. Je dois dire qu’il l’a amèrement regretté depuis. Il fut autrefois professeur dans un collège du nord de l’Angleterre. Or, rien n’est plus facile que de retrouver la trace d’un professeur. Il y a des agences spécialisées dans la pédagogie, grâce auxquelles on peut retrouver tout homme qui a été professeur. Une courte enquête m’a révélé qu’un collège du Nord avait été mené à la ruine dans des conditions atroces, et que son directeur, dont le nom n’était pas Stapleton, avait disparu en compagnie de sa femme. Les signalements concordaient. Quand j’ai appris que le directeur en question était un entomologiste fervent, je n’ai plus eu aucun doute. »

Ma nuit commençait à s'éclaircir ; des ombres subsistaient cependant.

« Si cette femme est réellement son épouse, que vient faire Mme Laura Lyons ?

– C'est l'un des points sur lesquels votre enquête a projeté un peu de lumière. Votre entretien avec la dame résout pour moi quantité de problèmes. Je ne savais rien d'un divorce projeté entre elle et son mari. Dans ce cas, elle a cru que Stapleton était célibataire et elle comptait devenir sa femme.

– Et quand elle sera détrompée ?...

– Alors, Watson, nous trouverons peut-être la dame disposée à nous servir. Notre première tâche est de la voir, demain, tous les deux. Ne pensez-vous pas, Watson, que vous négligez quelque peu vos devoirs ? Vous devriez être à Baskerville Hall ! »

Les derniers rayons rouges s'étaient affadis à l'ouest et la nuit s'installait sur la lande. Des étoiles pâles luisaient dans le ciel violet.

« Une dernière question, Holmes ! dis-je en me levant. Point n'est besoin de secret entre nous. Que signifie toute l'affaire ? Qui poursuit-il ? »

Holmes baissa la voix pour me répondre.

« C'est une affaire de meurtre, Watson : de meurtre raffiné, exécuté de sang-froid, délibéré. Ne me demandez pas de détails. Mes filets sont près de se refermer sur lui, comme les siens menacent de près Sir Henry. Grâce à vous il est déjà presque à ma merci. Un seul danger peut encore nous menacer : qu'il frappe avant que nous soyons prêts, nous, à frapper. Dans vingt-quatre heures, deux jours peut-être, j'aurai mon dossier complet. Mais jusque-là remplissez votre office avec autant de vigilance qu'une mère en mettrait pour garder son petit enfant. Votre mission d'aujourd'hui se trouve justifiée ; cependant j'aurais préféré que vous ne l'eussiez quitté d'une semelle... Attention ! »

Un hurlement terrible... Un cri prolongé d'horreur et d'angoisse déchira le silence de la lande, glaça mon sang.

« Oh ! mon Dieu ! balbutiai-je. Qu'est-ce ? Qui est-ce ? »

Holmes avait bondi. Je vis sa silhouette sombre et athlétique devant la porte de la cabane ; épaules basses, tête projetée en avant pour fouiller l'obscurité.

« Silence ! » chuchota-t-il.

Le cri, étant donné sa violence, avait puissamment retenti, mais il était parti de loin sur la plaine ombreuse. Soudain il éclata dans nos oreilles, plus proche, plus pressant.

« Où est-ce ? » chuchota Holmes.

Le frémissement de sa voix me révéla que lui, l'homme de fer, était bouleversé jusqu'au tréfonds de l'âme.

« Où est-ce, Watson ?

– Par là, je pense ! »

Dans le noir j'indiquai une direction.

« Non, c'est par ici ! »

De nouveau le cri d'agonie transperça le calme de la nuit : plus fort encore et tout près. Mais un autre bruit se mêla à celui-là : un grondement murmuré, musical et pourtant menaçant, dont la note montait et retombait comme le sourd murmure perpétuel de la mer.

« Le chien ! s'écria Holmes. Venez, Watson ! Courons ! Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! »

Il s'était élancé sur la lande de toute la vitesse de ses jambes ; je le suivis sur ses talons. Mais quelque part sur le terrain raviné, juste en face de nous, jaillit un dernier hurlement de terreur, suivi d'un lourd bruit mat. Nous nous arrê tâmes pour écouter. Plus aucun bruit ne troublait le silence de la nuit sans vent.

Je vis Holmes porter la main à son front comme un homme ivre. Il tapa du pied.

« Nous sommes battus, Watson. Il est trop tard.

– Non, sûrement pas !

– Fou que j'étais de retenir ma main ! Et vous, Watson, voyez la conséquence de votre abandon de poste ! Mais par le Ciel, si le pire est arrivé, nous le vengerons ! »

Nous courûmes dans la nuit, sans rien voir, butant contre des pierres, traversant des buissons d'ajoncs, soufflant en escaladant des côtes, fonçant dans la direction d'où avait retenti les cris de terreur. Sur chaque élévation de terrain, Holmes regardait autour de lui, mais l'ombre sur la lande était épaisse ; rien ne bougeait sur sa surface hostile.

« Voyez-vous quelque chose ?

– Rien.

– Chut ! Écoutez ! »

Un gémissement plaintif s'éleva sur notre gauche. De ce côté une crête de rochers se terminait par un escarpement abrupt qui surplombait une pente jalonnée de pierres. Et sur cette pente était

étalé un objet noir, imprécis. Nous nous en approchâmes et ce contour vague se précisa : un homme était étendu face contre terre, le visage rabattu formait un angle atroce, les épaules étaient arrondies et le corps tassé sur lui-même comme pour un saut périlleux. Cette attitude était si grotesque que j'eus du mal à comprendre que le gémissement avait été l'envol d'une âme. Quand nous nous penchâmes sur le corps, il n'exhala pas une plainte, il ne bougea pas. Holmes posa une main sur lui et la retira en poussant une exclamation d'horreur. Il frotta une allumette ; à sa lueur nous vîmes que ses doigts étaient poissés de sang et qu'une mare sinistre s'élargissait à partir du crâne écrasé. Mais elle nous révéla quelque chose de plus : le cadavre était celui de Sir Henry Baskerville !

Comment aurions-nous pu oublier la teinte un peu spéciale, rouille, du costume de tweed qu'il portait le jour où il se rendit à Baker Street ? Nous le reconnûmes au moment où l'allumette s'éteignit sous le vent comme l'espoir dans nos cœurs. Holmes gronda. Dans la nuit je distinguai qu'il était livide.

« La brute ! Oh ! la brute ! m'exclamai-je en me tordant les mains. Oh ! Holmes, jamais je ne me pardonnerai de l'avoir abandonné à son destin !

– Je suis plus à blâmer que vous, Watson. Afin d'avoir un dossier complet et bien établi, j'ai sacrifié la vie de mon client. C'est le coup le plus dur de toute ma carrière. Mais comment pouvais-je savoir... ? Comment aurais-je pu prévoir qu'il se risquerait seul sur la lande malgré mes avertissements ?

– Dire que nous avons entendu ses cris... quels cris, Seigneur !... Et que nous avons été incapables de le sauver ! Où est cette brute de chien qui l'a fait mourir ? Il doit être tapi derrière quelque rocher... Et Stapleton, où est-il ? Il répondra de cette mort !

– Oh ! oui ! J'y veillerai ! L'oncle et le neveu ont été assassinés : l'un épouvanté jusqu'à en mourir par la vue de cet animal sauvage, l'autre trouvant la mort pour essayer de lui échapper. Il nous reste à prouver la relation entre l'homme et le chien. Mais en dehors de ce que nous avons entendu, nous ne pouvons même pas jurer de l'existence de la bête, puisque Sir Henry est mort, évidemment, d'une chute ! Tout de même, Stapleton a beau être astucieux, il sera à ma merci avant qu'un autre jour se soit écoulé ! »

Nous nous tenions de chaque côté du cadavre, complètement bouleversés par la soudaineté de ce désastre irrévocable qui était la piteuse conclusion de tous nos efforts. La lune se leva : nous grimpâmes alors sur l'escarpement d'où était tombé notre pauvre ami ; de sa crête nous inspectâmes la lande mi-argent mi-plomb. Au loin, à plusieurs kilomètres de là, dans la direction de Grimpen, brillait une petite lumière jaune immobile : elle ne pouvait provenir que de l'habitation isolée des Stapleton. Je brandis mon poing et le maudis.

« Pourquoi ne pas aller le capturer tout de suite ?

– Notre dossier n'est pas complet. Le gaillard est avisé, rusé au dernier degré. Ce qui compte, ce n'est pas ce que nous savons, mais ce que nous pouvons prouver. Si nous faisons le moindre faux pas, il peut nous échapper.

– Alors, que faire ?

– Nous aurons demain une journée chargée. Ce soir nous ne pouvons que nous acquitter de nos derniers devoirs envers notre pauvre ami. »

Nous redescendîmes ensemble de l'escarpement et nous revînmes auprès du cadavre. L'affreux spectacle de ces membres brisés me fit mal ; des larmes me vinrent aux yeux.

« Il faut que nous allions chercher du secours, Holmes ! Nous ne pouvons pas le transporter ainsi jusqu'au manoir. Grands Dieux, êtes-vous devenu fou ? »

Il avait poussé une exclamation en se penchant au-dessus du corps ; et à présent il dansait, riait, me serrant les mains à les briser. Était-ce là mon ami si maître de lui, si austère ? La colère l'avait rendu fou, sûrement !

« Une barbe ! L'homme a une barbe !

– Ce n'est pas le baronnet ! C'est... Eh bien, c'est mon voisin, le forçat ! »

Fébrilement nous retournâmes le cadavre : une barbe hirsute pointa vers la lune claire et froide. Aucun doute ! Ce front sourcilleux, ces yeux d'animal sauvage, ce faciès bestial... c'était bien la tête que j'avais vue éclairée par la lueur de la bougie entre les rochers : la tête de Selden, le criminel évadé.

Alors tout devint clair dans mon esprit. Je me rappelais que le baronnet m'avait dit qu'il avait donné à Barrymore sa vieille garde-robe. Barrymore en avait fait cadeau à Selden pour qu'il pût fuir. Les chaussures, la chemise, le chapeau appartenaient à Sir Henry. Certes le drame demeurait terrible, mais du moins cet homme avait mérité la mort selon les lois de son pays. J'expliquais le tout à Holmes. Mon cœur débordait de gratitude et de joie.

« Dans ce cas, c'est à cause des vêtements qu'il est mort, me répondit-il. Il est évident que le chien a été mis sur la piste par un objet quelconque appartenant à Sir Henry : la chaussure qui lui a été volée à l'hôtel, selon toute probabilité. Il y a pourtant un dernier mystère : comment, dans la nuit, Selden a-t-il su que le chien était lancé à ses trousses ?

– Il l'a entendu.

– Le fait d'entendre un chien sur la lande n'aurait pas poussé un homme endurci comme ce forçat au paroxysme de la terreur. Songez qu'en appelant ainsi au secours, il risquait d'être repris. D'après ses cris il a dû courir longtemps après avoir su que le chien était sur sa trace. Mais comment l'a-t-il su ?

– Un plus grand mystère existe selon moi, Holmes : pourquoi ce chien, en supposant que toutes nos hypothèses soient fondées...

– Je ne suppose pas, Watson !

– Bon. Pourquoi, donc, ce chien a-t-il été lâché cette nuit ? Je présume qu’il n’est pas constamment en liberté sur la lande. Stapleton ne l’aurait pas lâché s’il n’avait pas eu motif de croire que Sir Henry allait venir ici.

– Des deux mystères, le mien est le plus formidable ; car je pense que d’ici très peu de temps le vôtre nous sera expliqué, tandis que le mien demeurera éternellement un mystère. La question qui se pose maintenant est celle-ci : qu’allons-nous faire du cadavre de ce malheureux ? Nous ne pouvons pas l’abandonner en pâture aux renards et aux corbeaux !

– Nous pourrions le transporter dans l’une des cabanes jusqu’à ce que nous ayons alerté la police.

– Parfaitement. Nous serons capables de le porter jusque-là. Oh ! oh ! Watson, qui est-ce ? Voici notre homme en personne, merveilleux d’audace ! Pas un mot qui puisse lui indiquer nos soupçons... Pas un mot, Watson, sinon tous nos plans sont anéantis ! »

Un homme avançait en effet vers nous, j’aperçus la lueur rouge de son cigare. La lune l’éclairait : c’était bien l’allure sémillante et désinvolte du naturaliste. Il s’arrêta net quand il nous vit, puis reprit sa marche.

« Comment, docteur Watson, c’est vous ? Vous êtes bien le dernier que je serais attendu à rencontrer sur la lande à cette heure de la nuit. Mais mon Dieu, qu’est cela ? Quelqu’un a-t-il été blessé ? Oh ! ne me dites pas... ne me dites pas que c’est notre ami Sir Henry ! »

Il s’était précipité sur le cadavre. Je l’entendis aspirer brusquement de l’air ; le cigare lui tomba des doigts.

« Qui... Qui est-ce ? balbutia-t-il.

– C’est Selden, le forçat qui s’était évadé de Princetown. »

Stapleton tourna vers nous un visage hagard : mais dans un effort de tout son être, il surmonta sa stupéfaction et sa déception. Son regard pénétrant alla de Holmes à moi.

« Mon Dieu ! Quelle affaire ! Comment est-il mort ?

– Il semble qu’il se soit rompu le cou en tombant de cet escarpement. Mon ami et moi étions en train de nous promener sur la lande quand nous l’avons entendu crier.

– J’ai entendu un cri, moi aussi. C’est ce qui m’a poussé dehors. J’étais inquiet au sujet de Sir Henry.

– Pourquoi de Sir Henry en particulier ? ne puis-je m’empêcher de lui demander.

– Parce que je l’avais invité à venir à Merripit. Comme il tardait, j’étais étonné ; et, tout naturellement, j’ai commencé à m’alarmer sérieusement quand j’ai entendu des cris sur la lande. À propos... »

Son regard perçant alla de nouveau se poser alternativement sur Holmes et sur moi.

« ... Avez-vous entendu autre chose que les cris ?

– Non, répondit Holmes. Pas moi. Et vous ?

– Non.

– Alors, que voulez-vous dire ?

– Oh ! vous connaissez les histoires que racontent les paysans d’ici à propos d’un chien fantôme. Il paraît qu’on peut l’entendre la nuit sur la lande. Je me demandais si ce soir on l’avait entendu.

– Je n’ai rien entendu de semblable, dis-je.

– Et quelle est votre thèse sur la mort de ce pauvre diable ?

– Sans aucun doute, la peur, le froid lui ont fait perdre la raison. Il a dû courir dans la lande comme un fou et le hasard a voulu qu’il tombe ici et s’y rompe les os.

– C’est une thèse très raisonnable, répondit Stapleton en lâchant un soupir que j’interprétais comme un soulagement. Qu’en dites-vous, monsieur Sherlock Holmes ? »

Mon ami s’inclina courtoisement.

« Vous avez l’identification facile, dit-il.

– Nous vous attendions depuis l’arrivée du docteur Watson. Vous êtes tombé juste sur une tragédie.

– Oui. Je crois fermement que la thèse de mon ami rend compte des faits. J’emporterai demain vers Londres un souvenir plutôt désagréable.

– Oh ! vous partez demain ?

– C’est mon intention.

– J’espère que votre séjour a permis de résoudre ces énigmes qui nous avaient un peu intrigués ? »

Holmes haussa les épaules.

« On ne peut pas toujours gagner, ni obtenir le succès qu'on espère, fit-il. Un enquêteur a besoin de faits, mais pas de bruits et de légendes. Cette affaire m'a déçu. »

Mon ami parlait avec une négligence apparemment sincère. Stapleton le considéra fixement encore un moment. Puis il se tourna vers moi.

« Je vous proposerais bien de transporter ce pauvre diable jusqu'à ma maison, mais ce spectacle épouvanterait tellement ma sœur que j'hésite. Je crois que si nous recouvrons le cadavre il ne risquerait rien avant le matin. »

Ainsi fut fait. Refusant les offres hospitalières de Stapleton, nous nous mîmes en route, Holmes et moi, vers le manoir de Baskerville, et nous laissâmes le naturaliste rentrer seul. Quand nous nous retournâmes, nous aperçûmes sa silhouette se déplacer lentement sur la lande ; derrière lui, était figé sur la pente argentée le petit tas qui montrait l'endroit où Selden avait trouvé une mort si horrible.

« Enfin nous en sommes venus au corps à corps ! murmura Holmes. Quels nerfs il a, cet homme ! Avez-vous vu comme il a dominé la réaction qui aurait dû le paralyser, quand il s'est rendu compte que ce n'était pas la victime qu'il visait qui était tombée dans son guet-apens ? Je vous l'ai dit à Londres, Watson, et je vous le redis maintenant : jamais nous n'avons rencontré un adversaire plus digne de croiser notre fer.

– Je regrette qu'il vous ait vu.

– Je le regrettais aussi au début. Mais il n'y avait plus moyen de l'empêcher.

– Quel effet aura sur ses plans, d'après vous, la nouvelle que vous êtes ici ?

– Peut-être l'incitera-t-elle à être prudent, à moins qu'elle le pousse à des décisions désespérées dans l'immédiat. Comme la plupart des criminels intelligents, peut-être sera-t-il trop confiant dans ses moyens et pensera-t-il qu'il nous a complètement roulés.

– Pourquoi ne l'arrêterions-nous pas sur-le-champ ?

– Mon cher Watson, vous avez l'action dans le sang. Votre instinct vous commande d'être énergique tout de suite. Mais en supposant, pour l'amour de la discussion, que nous l'ayons arrêté cette nuit, en serions-nous pour cela dans une meilleure position ? Nous ne pourrions rien prouver contre lui. C'est bien là son astuce infernale ! S'il agissait par l'intermédiaire d'un être humain, nous pourrions avoir une preuve, mais si nous exhibions ce gros chien à la lumière du jour, cela ne nous aiderait nullement à enrouler une corde autour du cou de son maître.

– Nous avons tout de même un dossier !

– Pas l'ombre d'un ! Uniquement des déductions et des hypothèses. Le tribunal se moquerait de nous si nous nous présentions avec une telle histoire sans preuves.

– Il y a la mort de Sir Charles.

– Trouvé mort sans aucune trace de violence. Vous et moi savons qu’il est mort d’épouvante, et nous savons aussi ce qui l’a épouvané ; mais comment transmettre cette certitude à douze jurés bornés ? Quelles traces de la présence d’un chien ? Où sont les marques de ses crocs ? Bien sûr nous savons qu’un chien ne mord pas un cadavre, et que Sir Charles était mort avant même que l’animal l’eût rattrapé. Mais il nous faut le prouver, et nous ne sommes pas en situation de pouvoir le faire.

– Comment ! Et ce soir ?

– Nous ne sommes guère plus avancés. À nouveau il n’y a aucun rapport direct entre le chien et la mort de Selden. Nous n’avons jamais vu le chien. Nous l’avons entendu. Mais nous ne pouvons pas prouver qu’il était sur la piste du forçat. Il y a aussi une absence de motifs... Non, mon cher ami, nous devons nous faire à l’idée que nous ne disposons d’aucun dossier pour l’instant, et que l’affaire vaut néanmoins la peine que nous l’établissions le plus tôt possible.

– Et comment pensez-vous l’établir ?

– J’espère grandement en Mme Laura Lyons : quand elle saura exactement la situation conjugale de Stapleton, elle nous aidera sans doute. Et j’ai mon propre plan. Nous agirons demain. J’espère qu’avant la fin du jour le succès sera couronné nos efforts. »

Je ne pus rien lui tirer d’autre ; perdu dans ses pensées il marcha sans mot dire jusqu’aux grilles de Baskerville Hall.

« Vous rentrez avec moi ?

– Oui. Je ne vois aucune raison de dissimuler plus longtemps ma présence. Mais un dernier mot, Watson. Ne parlez pas du chien à Sir Henry. Contons-lui la mort de Selden en nous inspirant de l’affabulation de Stapleton. Il sera en meilleur équilibre nerveux pour affronter l’épreuve qu’il devra subir demain, puisqu’il est invité, si je me souviens bien de votre rapport, à dîner chez des gens.

– Je suis invité aussi.

– Alors vous vous ferez excuser : il ira seul. Cela ne souffrira pas de difficultés. Et maintenant, si nous arrivons trop tard pour le dîner, j’espère qu’un souper nous attend. »

Sir Henry témoigna plus de joie que de surprise en voyant Sherlock Holmes, car depuis quelques jours il pensait que les récents incidents le décideraient à quitter Londres pour venir ici. Il haussa néanmoins les sourcils quand il aperçut que mon ami n'avait pas de bagages et ne lui fournissait aucune explication sur leur absence. Quand nous fûmes seuls avec lui, nous satisfîmes sa curiosité jusqu'à la limite dont nous étions convenus. Mais je dus d'abord accomplir la pénible mission d'apporter la nouvelle de la mort de Selden à Barrymore et à sa femme. Le maître d'hôtel en éprouva peut-être du soulagement, mais Mme Barrymore sanglota dans son tablier. Pour le monde entier il était un homme de violence, mi-démon, mi-animal ; pour elle, il était resté le petit garçon de sa propre enfance, l'enfant qu'elle avait tenu par la main. Bien mauvais, l'homme qu'une femme ne pleurerait point !

« Depuis que Watson s'en est allé ce matin, j'ai broyé du noir toute la journée sans sortir de chez moi, nous dit le baronnet. J'espère que vous serez content puisque j'ai tenu ma promesse. Si je n'avais pas juré de ne pas me promener seul, j'aurais pu profiter d'une excellente soirée, car j'avais reçu un message de Stapleton me conviant à monter jusque chez lui.

– Je ne doute pas que votre soirée n'eût été fort agréable, répondit sèchement Holmes. À propos, vous rendez-vous compte que nous nous sommes lamentés sur votre cadavre ? Nous avons cru que vous vous étiez rompu le cou. »

Sir Henry ouvrit de grands yeux.

« Comment cela ?

– Le pauvre diable portait un costume à vous. Je crains que votre domestique, qui le lui a remis, n'ait des problèmes avec la police.

– C'est peu probable. Je crois me rappeler qu'il ne portait aucune marque.

– Il a de la chance ! En fait, tous vous avez de la chance, car vous avez choisi le mauvais côté de la loi en cette affaire. Je ne suis pas sûr qu'en ma qualité de détective consciencieux, mon premier devoir ne soit pas d'arrêter toute la maisonnée. Les rapports de Watson sont des documents suffisants pour vous incriminer.

– Mais au sujet de l'affaire, reprit le baronnet, avez-vous débrouillé quelque peu cet écheveau ? Je ne crois pas que Watson et moi soyons plus avancés depuis notre arrivée.

– Je crois que je serai bientôt en état de tout vous éclaircir. L'affaire est excessivement complexe et difficile. Il reste plusieurs points sur lesquels nous avons encore besoin d'être éclairés, mais tout de même nous touchons au but.

– Nous avons eu une aventure, comme Watson a dû vous le faire savoir. Nous avons entendu le chien sur la lande ; je puis donc jurer qu’il ne s’agit pas là d’une superstition pure et simple. Quand j’étais en Amérique j’ai eu à m’occuper de chiens et je sais quand j’entends un aboyer ! Si vous pouvez museler celui-là et l’enchaîner, je suis prêt à jurer que vous êtes le plus grand détective de tous les temps.

– Je crois que je le musellerai et que je l’enchaînerai si vous me promettez votre concours.

– Tout ce que vous me direz de faire, je le ferai.

– Très bien. Et je vous demanderai aussi d’agir aveuglément sans me poser de questions.

– Si vous voulez.

– Dans ce cas, je pense que les chances que nous avons de résoudre ce petit problème sont de notre côté. Je ne doute pas... »

Il s’arrêta subitement et regarda dans l’air au-dessus de ma tête. La lampe éclairait son visage : on y lisait une telle intensité qu’on aurait pu le prendre pour le buste classique d’une statue de la Vigilance.

« Qu’y a-t-il ? »

Je vis quand il abaissa son regard qu’il maîtrisait une forte émotion intérieure. Ses traits étaient encore rigides, mais ses yeux brillaient d’une joie amusée.

« Pardonnez l’admiration d’un connaisseur, dit-il en désignant la rangée de portraits qui garnissaient le mur opposé. Watson n’admet pas que je m’y connaisse en art, mais c’est la jalousie pure, parce que nos opinions diffèrent. Vous avez vraiment une très belle collection de portraits !

– Je suis heureux de vous l’entendre dire, dit Sir Henry en regardant mon ami avec étonnement. Je ne prétends pas m’y connaître beaucoup, et je serais meilleur juge en chevaux ou en taureaux qu’en tableaux. Je ne savais pas que vous trouviez du temps pour vous intéresser à la peinture.

– Je sais ce qui est bon quand je le vois, et je le vois maintenant. Voilà, j’en jurerais, un Kneller : cette dame en soie bleue là-bas ; et ce gros gentleman à perruque est un Reynolds. Ce sont des portraits de famille, je suppose ?

– Tous.

– Connaissez-vous leurs noms ?

– Barrymore me les a appris ; je crois que je sais ma leçon sur le bout des doigts.

– Qui est le gentleman avec le télescope ?

– Le vice-amiral Baskerville, qui a servi sous Rodney dans les Indes occidentales. L’homme avec le manteau bleu et le rouleau de papier est Sir William Baskerville, qui a été président des commissions de la Chambre des Communes sous Pitt.

– Et ce cavalier en face de moi ? Celui qui a un costume de velours noir et de la dentelle ?

– Ah ! vous avez le droit de faire sa connaissance ! C’est lui l’origine de tous nos malheurs, c’est le méchant Hugo, qui a engendré le chien des Baskerville. Nous ne sommes pas près de l’oublier. »

Je regardai le portrait avec intérêt et étonnement.

« C’est curieux ! murmura Holmes. On le prendrait pour un personnage assez tranquille et de manières douces, si un démon n’allumait pas son regard. Je me l’étais imaginé plus robuste, plus ruffian...

– L’authenticité ne fait aucun doute : le nom et la date, 1647, figurent derrière la toile. »

Holmes se tut, mais l’image du vieux bandit sembla le fasciner ; pendant notre souper il ne la quitta pas des yeux. Ce n’est que plus tard, une fois Sir Henry retiré dans sa chambre, que je fus capable de suivre le fil de ses pensées. Il me ramena dans la salle à manger et tenant à la main une bougie, qu’il éleva jusqu’au portrait suspendu au mur.

« Voyez-vous quelque chose ? » me demanda-t-il.

Je regardai le chapeau empanaché, les boucles en accroche-cœur, le col de dentelle blanche, et le visage sévère, aquilin, qu’ils encadraient. Ce n’était pas un visage brutal, mais il était contracté, dur, ferme, et il avait une bouche bien serrée aux lèvres minces, deux yeux froids, intolérants...

« Ressemble-t-il à un visage que vous connaissiez ?

– Dans la mâchoire il y a quelque chose de Sir Henry.

– Oui, peut-être. Mais attendez un instant ! »

Il se hissa sur une chaise et, tenant la lumière dans sa main gauche, il plia son bras droit par-dessus le grand chapeau et autour des boucles de cheveux.

« Mon Dieu ! » m’exclamai-je stupéfait.

Le visage de Stapleton avait émergé de la toile.

« Ah ! vous le voyez à présent ! Mes yeux ont été exercés à examiner les visages et non leurs accompagnements. La première qualité d’un enquêteur criminel est de pouvoir percevoir un déguisement.

– C’est merveilleux ! On dirait son portrait.

– Oui, c’est un exemple intéressant d’un retour en arrière, à la fois physique et moral. L’étude des portraits de famille suffirait à convertir n’importe qui à la doctrine de la réincarnation. Stapleton est un Baskerville, voilà l’évidence !

– Avec des intentions sur la succession ?

– Mais oui ! Ce portrait nous procure l’un de nos anneaux manquants. Nous l’avons, Watson, nous le possédons, et j’ose jurer qu’avant demain soir il volettera dans notre filet comme l’un de ses propres papillons. Une épingle, un bouchon, un carton, et nous l’ajouterons à la collection de Baker Street ! »

Il éclata d’un rire qui lui était peu fréquent, tandis qu’il se détournait du portrait. Je ne l’ai pas souvent entendu rire : chaque fois ce rire présageait un malheur pour un adversaire.

Je me levai de bonne heure, mais Holmes m’avait devancé : je le vis qui remontait l’avenue pendant que je m’habillais.

« Oui, nous devrions avoir une journée bien remplie ! me dit-il en se frottant les mains dans la joie de l’action. Les filets sont tous tendus, la pêche va commencer. Avant la fin du jour nous saurons si nous avons attrapé notre gros brochet à mâchoire tombante, ou s’il a glissé entre nos mailles.

– Seriez-vous déjà allé sur la lande ?

– J’ai adressé de Grimpen un message à Princetown pour l’informer de la mort de Selden. Je crois pouvoir affirmer que personne ici ne sera ennuyé pour cette affaire. Et j’ai aussi communiqué avec mon fidèle Cartwright, qui serait certainement resté cloué à la porte de ma cabane comme un chien sur le tombeau de son maître si je ne l’avais rassuré sur ma santé.

– Qu’allons-nous faire ?

– D’abord voir Sir Henry. Ah ! le voici !

– Bonjour, Holmes ! dit le baronnet. Vous ressemblez à un général qui prépare le plan d’une bataille avec son chef d’état-major.

– C’est exactement la situation. Watson était en train de me demander des ordres.

– Moi aussi.

– Parfait ! Vous avez promis, je crois, de dîner ce soir avec vos amis Stapleton.

– J’espère que vous vous joindrez à nous. Ce sont des gens très hospitaliers, et je suis sûr qu’ils seraient très heureux de vous voir.

– Je crains que Watson et moi soyons obligés de nous rendre à Londres.

– À Londres ?

– Oui. Je pense que nous serons plus utiles là-bas dans la conjoncture présente. »

Le nez du baronnet s’allongea.

« J’espérais que vous me tiendriez compagnie pendant toute cette affaire. Le manoir et la lande ne sont pas des endroits bien agréables pour un homme seul.

– Mon cher ami, vous devez me faire implicitement confiance et agir exactement comme je vais vous le dire. Vous assurerez vos amis que nous aurions été heureux de nous rendre chez eux avec vous, mais qu’une affaire urgente nous a obligés à rentrer à Londres, et nous espérons être très bientôt de retour dans le Devonshire. Vous rappellerez-vous la teneur de ce message ?

– Puisque vous le jugez nécessaire, oui.

– Je n’ai pas le choix, croyez-moi ! »

Je devinai à lire sur les traits du baronnet qu’il était profondément blessé par ce qu’il considérait comme une désertion.

« Quand désirez-vous partir ? s’enquit-il froidement.

– Immédiatement après le petit déjeuner. Nous irons en voiture à Coombe Tracey, mais Watson laisse ici ses affaires en gage qu’il vous reviendra. Watson, vous enverrez un mot à Stapleton pour lui dire que vous regrettez de lui faire faux bond.

– J’ai bien envie de partir avec vous, fit le baronnet. Pourquoi resterais-je ici tout seul ?

– Parce que c’est votre devoir. Parce que vous m’avez donné votre parole que vous feriez ce que je vous dis, et je vous dis de rester.

– Très bien. Je resterai.

– Encore une directive : je voudrais que vous vous fassiez conduire en voiture à Merripit. Mais vous renverrez votre break, et vous ferez part de votre intention de rentrer à pied.

– À pied à travers la lande ?

– Oui.

- Mais c’est justement contre cette promenade que vous m’avez mis en garde !
- Cette fois-ci vous pourrez la faire en toute sécurité. Si je n’avais pas confiance dans vos nerfs et dans votre courage, je ne l’exigerais pas ; mais il est essentiel que vous le fassiez.
- Je la ferai.
- Et si vous tenez à votre vie, ne traversez la lande qu’en suivant le sentier qui conduit à Grimpen ; c’est d’ailleurs votre itinéraire normal.
- J’agirai comme vous me le demandez.
- Très bien. Je serais heureux de partir dès que possible afin d’être à Londres dans l’après-midi. »

Ce programme me surprit ; certes je me rappelais que Holmes avait annoncé la nuit précédente à Stapleton qu’il regagnerait Londres le lendemain. Je n’avais pas songé toutefois qu’il désirait me faire partir, et je ne parvenais pas à comprendre comment nous pourrions être tous deux absents à un moment aussi critique. Mais je ne pouvais rien objecter. Je n’avais qu’à obéir aveuglément. Aussi nous fîmes nos adieux à notre ami désolé ; deux heures plus tard nous étions à la gare de Coombe Tracey. Nous renvoyâmes Perkins au manoir. Sur le quai attendait un jeune garçon.

« Y a-t-il des ordres pour moi, monsieur ?

- Vous prendrez ce train pour Londres Cartwright. Au moment où vous arriverez, vous enverrez un télégramme à Sir Henry, signé de moi, pour lui dire que s’il retrouve le carnet que j’ai perdu, il me l’envoie en recommandé à Baker Street.
- Bien, monsieur.
- Et demandez au chef de gare s’il y a un message pour moi. »

Le jeune garçon revint avec un télégramme que Holmes me tendit. Il était conçu comme suit :

« Télégramme reçu. Arrive avec mandat en blanc à cinq heures quarante. – Lestrade. »

« J’ai la réponse à ma dépêche de ce matin. Il est l’un des meilleurs professionnels de la police, à mon avis, et nous pouvons avoir besoin de son aide. Maintenant, Watson, je pense que nous ne saurions mieux employer notre temps qu’en allant rendre visite à votre amie Mme Laura Lyons. »

Son plan de campagne commençait à se dessiner dans ma tête. Il se servait du baronnet pour persuader les Stapleton que nous étions réellement partis, alors que nous serions de retour à l’instant où notre présence serait indispensable. Ce télégramme de Londres, si Sir Henry en faisait état auprès des Stapleton, écarterait tout soupçon. Déjà il me semblait voir le filet se refermer sur notre brochet à la mâchoire tombante.

Mme Laura Lyons était dans son bureau ; Sherlock Holmes entra dans le vif du sujet avec une franchise directe qui la stupéfia.

« J'enquête actuellement sur les circonstances qui ont entouré la mort de Sir Charles Baskerville, dit-il. Mon ami le docteur Watson m'a informé de ce que vous lui aviez dit, et aussi de ce que vous aviez tu à propos de cette affaire.

– Qu'ai-je donc tu ? demanda-t-elle avec un air hautain.

– Vous avez avoué que vous aviez prié Sir Charles Baskerville de se trouver devant la porte à dix heures. Nous savons que ce furent le lieu et l'heure de sa mort. Vous avez nié qu'il existait un rapport entre ces deux événements.

– Il n'y a pas de rapport.

– Dans ce cas la coïncidence est vraiment extraordinaire. Mais je crois que nous allons parvenir à établir le rapport. Je désire être tout à fait franc avec vous, madame Lyons. Nous considérons cette affaire comme un assassinat qui, s'il était prouvé, mettrait en cause non seulement votre ami M. Stapleton, mais aussi sa femme. »

La dame sauta sur son fauteuil.

« Sa femme ? répéta-t-elle. Sa femme ! Il est célibataire. »

Sherlock Holmes haussa les épaules.

« Prouvez-le moi ! Et si vous m'en apportez la preuve... »

L'éclat féroce de son regard nous en apprit plus que ses paroles.

« Je suis tout prêt à vous en apporter la preuve, dit Holmes en tirant de sa poche plusieurs papiers. Voici une photographie du couple, prise il y a quatre ans. La légende porte « Monsieur et Madame Vandeleur. » Mais vous n'aurez nulle difficulté à le reconnaître et elle aussi, si vous la connaissez de vue. Voici trois descriptions manuscrites, rédigées par des témoins de bonne foi, concernant M. et Mme Vandeleur, qui à l'époque s'occupaient du collège privé de St Oliver. Lisez-les, et voyez si vous pouvez douter encore de l'identité. »

Elle y jeta un coup d'œil, puis nous regarda avec le visage rigide, tragique, d'une femme désespérée.

« Monsieur Holmes, dit-elle, cet homme m'a offert le mariage à condition que je puisse divorcer. Il m'a menti, le scélérat, d'une manière inconcevable ! Il ne m'a jamais dit un mot de vrai. Et pourquoi ? Pourquoi ? J'imaginai que c'était par amour pour moi. Mais je vois à présent que je n'ai jamais été pour lui autre chose qu'un instrument entre ses mains. Pourquoi demeurerai-je loyale envers lui alors qu'il ne l'a jamais été envers moi ? Pourquoi essaierai-je de le protéger

contre les effets de ses propres vices ? Demandez-moi ce que vous voudrez ; je ne vous dissimulerai rien. Je vous jure que, quand j'ai écrit la lettre, je ne voulais aucun mal au vieux gentleman qui avait été mon ami le meilleur.

– Je vous crois tout à fait, madame ! répondit Holmes. Le rappel de ces événements doit vous être pénible ; peut-être préférez-vous que je vous en fasse le récit ; vous me reprendrez si je commets une erreur. L'envoi de cette lettre vous a été suggéré, n'est-ce pas, par Stapleton ?

– C'est lui qui me l'a dictée.

– Je suppose qu'il a donné comme raison que vous recevriez une aide de Sir Charles pour les frais d'une instance de divorce.

– Oui.

– Ensuite, après que vous eûtes envoyé la lettre, il vous a dissuadée d'aller au rendez-vous ?

– Il m'a dit que tout compte fait sa dignité personnelle serait froissée si quelqu'un d'autre me procurait de l'argent pour mon divorce, et que malgré sa pauvreté il consacrerait jusqu'à son dernier penny à lever les obstacles qui nous séparaient.

– Il m'a l'air d'avoir un caractère très logique. Ensuite, vous n'avez plus rien su avant de lire dans le journal la nouvelle de la mort de Sir Charles ?

– Plus rien.

– Et il vous a fait promettre de ne rien dire au sujet de votre rendez-vous avec Sir Charles ?

– En effet. Il m'a dit que cette mort était très mystérieuse, et que je serais certainement soupçonnée si le rendez-vous était connu. Il m'a terrorisée et m'a fait promettre de me taire.

– Bien sûr ! Mais vous aviez bien quelques soupçons ! »

Elle hésita et baissa les yeux.

« Je le connaissais, dit-elle. Mais s'il avait été loyal envers moi j'aurais toujours été loyale envers lui.

– Je pense qu'à tout prendre vous vous en êtes bien tirée, dit Sherlock Holmes. Vous le teniez, il le savait, et cependant vous êtes toujours en vie. Depuis quelques mois vous marchez au bord d'un précipice. Nous devons maintenant prendre congé de vous, Mme Lyons ; il est probable que d'ici peu vous aurez de nos nouvelles. »

Tandis que nous attendions l'arrivée de l'express de Londres, Holmes me dit :

« Notre dossier s'épaissit, Watson, et nos difficultés, les unes après les autres, s'évanouissent. Je serai bientôt en mesure de retracer d'un seul jet tous les éléments du crime le plus extraordinaire des temps modernes. Les étudiants en criminologie se rappelleront des épisodes analogues en 1866 à Grodno en Petite-Russie, et bien entendu les crimes d'Anderson en Caroline du Nord ; mais cette affaire comporte quelques traits qui lui appartiennent en propre. Même maintenant notre dossier contre ce vilain personnage n'est pas complet. Mais je serais bien surpris s'il y manquait quelque chose avant que nous nous mettions au lit ce soir. »

L'express de Londres entra en gare et un homme de petite taille, sec, nerveux comme un bouledogue, sauta sur le quai. Nous échangeâmes une solide poignée de main, et à en juger par la manière respectueuse dont Lestrade regardait mon ami, je compris qu'il en avait appris long depuis le jour où ils avaient commencé à travailler ensemble. Je me rappelais le dédain avec lequel cet homme pratique accueillait alors les théories du logicien.

« Du bon travail en vue ? demanda-t-il.

– La plus grosse affaire de ces dernières années, répondit Holmes. Nous avons deux heures devant nous avant de songer à nous mettre en route. Je pense que nous pourrions employer ce délai à manger quelque chose ; après quoi, Lestrade, nous chasserons de vos bronches le brouillard londonien en vous faisant respirer la pureté de l'air nocturne de Dartmoor. Vous n'étiez jamais venu ici ? Ah ! Eh bien, je crois que vous n'oublierez pas votre première visite dans ce délicieux pays ! »

L'un des défauts de Sherlock Holmes (en admettant qu'on puisse appeler cela un défaut) était qu'il répugnait excessivement à communiquer tout son plan avant l'heure d'exécution. Cette répugnance s'expliquait en partie par son tempérament dominateur : il aimait surprendre son entourage. En partie aussi par sa prudence professionnelle qui lui recommandait de ne rien hasarder. Le résultat, toutefois, était épuisant pour ses agents ou ses auxiliaires. J'en avais déjà souffert à maintes reprises, mais jamais comme pendant cette longue randonnée dans l'obscurité. Nous touchions au but ; du moins nous allions produire notre suprême effort ; et pourtant Holmes n'avait pas encore précisé son plan d'action. Mes nerfs étaient hypertendus quand le vent froid, de vastes espaces sombres et nus de chaque côté de la route étroite m'avertirent que nous étions sur la lande. Chaque tour de roues, chaque foulée de nos chevaux nous rapprochaient de la conclusion de notre aventure.

Notre liberté de propos était gênée par la présence du cocher de louage ; aussi fûmes-nous contraints de nous cantonner dans les banalités alors que nous étions envahis par l'énervement de l'attente. Je fus soulagé lorsque, ayant dépassé la maison de Frankland, je compris que nous approchions du manoir. Nous ne nous arrêtâmes pas devant la grille, mais à une petite distance. Le cocher reçut, avec de l'argent, l'ordre de rentrer à Coombe Tracey, et nous nous mîmes en route vers Merripit.

« Êtes-vous armé, Lestrade ? »

Le petit détective sourit.

« Tant que je porte un pantalon, j'ai une poche-revolver, et tant que j'ai une poche-revolver je mets quelque chose dedans.

– Bien ! Mon ami et moi nous sommes également parés pour les cas d'urgence.

– Vous êtes diablement bouche cousue sur cette affaire, monsieur Holmes. À quoi allons-nous jouer ?

– À attendre.

– Ma parole, le lieu n'est pas gai ! murmura le détective en frissonnant. En face de nous j'aperçois les lumières d'une maison.

– C'est Merripit, but de notre promenade. Je dois vous demander de marcher sur la pointe des pieds et de vous en tenir au chuchotement. »

Nous avançâmes avec précaution sur le chemin comme si nous nous rendions à la maison, mais Holmes stoppa à deux cents mètres d'elle.

« Nous serons très bien ici, dit-il. Ces rocs sur la droite constituent un admirable écran de protection.

– Allons-nous faire le guet ?

– Oui. Nous allons tendre ici notre petite embuscade. Installez-vous dans ce creux, Lestrade. Vous, Watson, vous avez pénétré dans la maison, n'est-ce pas ? Pouvez-vous me dire la disposition des pièces ? Quelles sont ces fenêtres grillagées au bout de la maison ?

– Les fenêtres de la cuisine, je pense.

– Et celle-ci, plus loin, qui est si bien éclairée ?

– La salle à manger, certainement.

– Les stores ne sont pas baissés. C'est vous qui connaissez le mieux le terrain. Faufilez-vous jusque-là et voyez ce qu'ils sont en train de faire. Mais pour l'amour du Ciel, qu'ils ne sachent pas qu'ils sont sous surveillance ! »

Je descendis le sentier sur la pointe des pieds, et je me baissai derrière le petit mur qui clôturait le verger rabougri. Je rampai dans son ombre pour atteindre un endroit d'où je pouvais observer par la fenêtre sans rideaux.

Dans la pièce il n'y avait que deux personnes : Sir Henry et Stapleton. Ils étaient assis de profil face à face autour de la table ronde. Ils fumaient le cigare ; du café et du vin se trouvaient devant eux. Stapleton parlait avec animation ; mais le baronnet paraissait pâle et distrait. Peut-être la perspective d'une marche solitaire sur la lande de sinistre réputation, pesait-elle lourdement sur son esprit.

Pendant que je les regardais, Stapleton se leva et quitta la pièce ; Sir Henry remplit son verre et s'adossa en tirant sur son cigare. J'entendis une porte s'ouvrir et des chaussures qui écrasaient le gravier. Les pas longèrent le mur derrière lequel j'étais accroupi. Je me relevai doucement et je vis le naturaliste s'arrêter à la porte d'un appentis situé dans le coin du verger. Une clef tourna dans la serrure ; il entra, et de l'intérieur me parvint un curieux bruit de bousculade. Il ne resta dedans qu'une minute ou deux, puis j'entendis la clef tourner la clef une autre fois ; il longea à nouveau mon mur et rentra dans la maison. Je le vis rejoindre son invité, après quoi j'allai à quatre pattes retrouver mes compagnons qui m'attendaient.

« Vous dites, Watson, que la dame n'est pas là ? insista Holmes quand j'eus terminé mon rapport.

– Elle n'y est pas.

– Où peut-elle être donc, puisqu'il n'y a pas d'autre lumière que dans la cuisine ?

– Je me le demande. »

Au-dessus du grand brouillard de Grimpen s'étalait un brouillard blanc, épais. Il dérivait lentement dans notre direction, et il formait déjà un mur, bas, certes, mais épais et de contours nets. La lune l'éclairait ; il ressemblait à un grand iceberg miroitant : les sommets des pics lointains en émergeaient comme des rocs de glace. Holmes le contempla un moment et, avec impatience, murmura :

« Il se déplace vers nous, Watson.

– Est-ce grave ?

– Oui, très grave : c'est la seule chose qui puisse déranger mes plans. Il ne peut pas tarder maintenant ! Il est déjà dix heures. Notre réussite et même sa vie dépendent du moment où il sortira : si le brouillard recouvre alors le chemin... »

Au-dessus de nous, la nuit était claire. Les étoiles brillaient de leur éclat glacé ; une demi-lune baignait les lieux de sa lumière douce et incertaine. Devant nous se dressait la masse sombre de la maison avec son toit en dents de scie et ses cheminées qui se détachaient sur le ciel lamé d'argent. De larges raies dorées s'échappaient des fenêtres du rez-de-chaussée pour s'étendre en travers du verger et de la lande. L'une d'elles s'effaça brusquement. Les domestiques avaient quitté la cuisine. Seule restait allumée la lampe de la salle à manger où deux hommes, l'hôte assassin et l'invité naïf, continuaient à bavarder en tirant sur leurs cigares.

Régulièrement l'étendue cotonneuse blanche qui recouvrait une moitié de la lande se rapprochait. Déjà ses premiers tortillons se contorsionnaient en passant devant le carré jaune de la fenêtre éclairée. L'autre mur du verger était devenu invisible ; les arbres s'embaient d'une vapeur blanche. Pendant que nous guettions les progrès du brouillard, celui-ci commença à envelopper les angles de la maison et à rouler ses moutonnements ensemble pour former un banc très dense, au-dessus duquel l'étage supérieur et le toit flottaient comme un navire étrange sur une mer ombreuse. Holmes posa une main frémissante sur le roc devant nous et tapa du pied.

« S'il n'est pas sorti dans un quart d'heure nous ne pourrions même plus voir nos mains...

– Nous devrions peut-être reculer pour nous placer sur un terrain plus élevé ?

– Oui, je crois que cela vaudra mieux. »

Nous nous postâmes à sept ou huit cents mètres de la maison ; mais cette mer blanche, épaisse, aux rebords argentés par la lune, continuait à avancer inexorablement.

« Nous sommes allés trop loin, dit Holmes. Nous ne devons pas risquer qu'il soit rattrapé avant d'avoir pu nous rejoindre. À tout prix il faut que nous nous cramponnions là où nous sommes... »

Il tomba sur les genoux et colla une oreille contre le sol.

« ... Dieu merci, je crois que je l'entends qui arrive ! »

Un bruit de pas vifs troua le silence de la lande. Accroupis parmi les pierres, nous scrutâmes intensément le banc de brouillard devant nous. Les pas se rapprochèrent et du brouillard émergea l'homme que nous attendions. Quand il se retrouva dans la nuit claire, illuminée d'étoiles, il regarda autour de lui. Puis il nous dépassa rapidement et s'engagea sur la longue côte derrière nous. Pendant qu'il marchait, il jetait fréquemment des regards par-dessus son épaule, comme un homme inquiet.

« Attention ! cria Holmes qui arma son revolver. Attention ! Le voilà ! »

De quelque part au cœur de ce brouillard rampant résonna un petit bruit continu de pas précipités, nerveux. Le nuage se trouvait à une cinquantaine de mètres de l'endroit où nous étions retranchés ; tous les trois nous le fixions désespérément, nous demandant quelle horreur allait en surgir. J'étais au coude à coude avec Holmes, et je lui jetai un coup d'œil : son visage était livide, mais exultant ; ses yeux luisaient comme ceux d'un loup, mais, tout à coup, ils immobilisèrent leur regard, s'arrondirent et ses lèvres s'écartèrent de stupéfaction. Au même moment Lestrade poussa un cri de terreur et s'écroula la face contre terre. Je sautai sur mes pieds ; ma main étreignit mon revolver mais ne se leva pas ; j'étais paralysé par la forme sauvage, monstrueuse qui bondissait vers nous. C'était un chien, un chien énorme, noir comme du charbon, mais un chien comme jamais n'en avaient vu des yeux de mortel. Du feu s'échappait de sa gueule ouverte ; ses yeux jetaient de la braise ; son museau, ses pattes s'enveloppaient de traînées de flammes. Jamais aucun rêve délirant d'un cerveau dérangé ne créa vision plus sauvage, plus fantastique, plus infernale que cette bête qui dévalait du brouillard.

À longues foulées, cet énorme chien noir bondissait, le nez sur la piste des pas de notre ami. Nous étions si pétrifiés que nous lui permîmes de nous dépasser avant d'avoir récupéré la maîtrise de nos nerfs. Puis Holmes et moi fîmes feu en même temps ; la bête poussa un hurlement épouvantable : elle avait été touchée au moins par une de nos balles. Elle ne s'arrêta pas pour si peu ; au contraire elle précipita son galop. Au loin sur le chemin nous aperçûmes Sir Henry qui s'était retourné : il était blême sous le clair de lune ; il leva les mains, horrifié, regardant désespérément l'abominable créature qui fonçait sur lui.

Mais le cri de douleur qu'avait poussé le chien avait dissipé nos frayeurs. S'il était vulnérable, c'était donc une bête mortelle ; et puisque nous l'avions blessé, nous pouvions la tuer. Jamais personne ne courut plus vite que Holmes cette nuit-là ! On me reconnaît volontiers une certaine agilité pédestre, mais il me surclassa aussi facilement que je surclassai le policier professionnel. Devant nous, pendant que nous courions comme des fous, nous entendions les appels de Sir Henry et le mugissement de la bête, grave et profond. J'arrivai juste à temps pour voir le chien féroce sauter sur sa victime, la jeter à terre et lui prendre la gorge entre ses crocs. Mais presque aussitôt, Holmes avait vidé son chargeur dans le flanc de la bête. Avec un dernier hurlement d'agonie et un spasme qui le fit rebondir sur le sol, le chien roula sur le dos, ses quatre pattes battant l'air furieusement ; il retomba enfin sur le côté. Je me baissai, haletant, et pressai le canon de mon revolver contre sa gueule horrible, luisante ; mais je n'eus pas besoin d'appuyer sur la détente : le chien géant était mort.

Sir Henry gisait inanimé là où il était tombé. Nous lui arrachâmes son col, et Holmes poussa un soupir de gratitude en constatant qu'il ne portait aucune trace de blessure et que nous l'avions sauvé. Déjà les paupières de notre ami se soulevaient ; il fit un léger effort pour se remuer. Lestrade insinua le goulot de son flacon de cognac entre les dents du baronnet ; deux yeux épouvantés nous contemplèrent.

« Mon Dieu ! murmura-t-il. Qu'était-ce ? Au nom du Ciel, qu'était cette bête ?

– Elle est morte, en tout cas ! répondit Holmes. Nous avons abattu, une fois pour toutes, le fantôme de la famille. »

Rien que par la taille et la puissance, c'était une bête terrible : ni un pur molosse ni un pur dogue ; sans doute un mélange des deux : décharné, sauvage, aussi fort qu'une petite lionne. Même à présent, dans l'immobilité de la mort, les puissantes mâchoires semblaient exhiler une flamme bleuâtre, et les yeux cruels, petits, profondément enfoncés étaient cerclés de feu. Je posai ma main sur le museau luisant ; quand je la retirai, mes doigts brûlaient et brillaient dans la nuit.

« Du phosphore ! m'écriai-je.

– Et préparé avec une astuce magnifique ! dit à son tour Holmes en reniflant le cadavre de l'animal. Il ne dégageait aucune odeur qui aurait pu gêner son odorat. Nous vous devons de sérieuses excuses, Sir Henry, pour vous avoir exposé à cette épouvante. J'avais bien prévu un chien, mais pas une bête pareille. Et le brouillard ne nous a guère laissé de temps pour l'accueillir.

– Vous m'avez sauvé la vie.

– Après l'avoir mise en danger. Vous sentez-vous assez fort pour vous tenir debout ?

– Donnez-moi une autre gorgée de ce brandy, et je serai prêt à n'importe quoi. Là ! Maintenant, si vous vouliez m'aider à me relever. Qu'allez-vous faire ?

– D'abord vous laisser ici. Vous n'êtes pas suffisamment en forme pour d'autres aventures. Si vous voulez attendre, l'un de nous vous ramènera tout à l'heure au manoir. »

Il essaya de se mettre debout ; mais il était mortellement pâle et il tremblait de tous ses membres. Nous l'aidâmes à s'installer sur une pierre ; il s'y assit en frissonnant, et enfouit sa tête dans ses mains.

« Il faut que nous vous laissions maintenant, lui dit Holmes. Nous avons à terminer notre ouvrage et chaque minute compte. Nous possédons notre dossier, il ne nous manque que l'homme. »

Quand nous eûmes repris le sentier qui nous menait vers Merripit, il nous murmura :

« Il y a une chance sur mille pour que nous le trouvions chez lui. Ces coups de feu ont dû lui apprendre qu'il avait perdu la partie.

– Nous étions à une certaine distance ; le brouillard peut les avoir amortis.

– Il suivait le chien pour le rappeler, vous pouvez en être certain ! Non, il s'est enfui. Mais nous fouillerons la maison pour nous en assurer. »

La porte du devant était ouverte ; nous nous ruâmes à l'intérieur et passâmes de pièce en pièce à l'ahurissement d'un vieux domestique que nous faillîmes renverser dans le couloir. La seule lampe allumée était dans la salle à manger ; Holmes s'en empara et toute la maison fut fouillée. Aucune trace de l'homme que nous pourchassions ! À l'étage supérieur, cependant, une chambre était fermée à clef.

« Il y a quelqu'un à l'intérieur ! cria Lestrade. J'entends bouger. Ouvrez cette porte ! »

De dedans nous parvint en effet un faible gémissement et un bruissement étrange. Holmes donna un grand coup de pied juste au-dessus de la serrure, et la porte s'ouvrit. Revolver au poing, nous nous élançâmes tous trois.

Mais au lieu de nous trouver en face du scélérat que nous espérions avoir acculé, nous découvrîmes quelque chose de si imprévu et de si étrange que nous fûmes cloués sur place.

La chambre avait été transformée en petit musée ; le long des murs s'alignaient des vitrines pleines de cette collection de papillons et d'insectes, que le criminel avait constituée pour se distraire. Au milieu de la pièce se dressait une poutre verticale, sans doute placée là autrefois pour soutenir le plafond mangé aux vers. À ce poteau une forme humaine était attachée, ligotée, entourée de bandelettes comme une momie, enveloppée de draps si serrés qu'il était impossible de distinguer s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Une serviette enroulée autour de la gorge était fixée derrière le poteau. Une autre recouvrait la partie inférieure du visage ; au-dessus deux yeux noirs (des yeux pleins de douleur, de honte, et d'interrogation anxieuse) nous regardaient. En moins d'une minute nous avons ôté le bâillon, dénoué les liens, et Mme Stapleton s'effondra à nos pieds. Quand sa jolie tête retomba sur sa poitrine, je vis le sillon rouge d'un coup de cravache, en travers de son cou.

« La brute ! s'écria Holmes. Vite, Lestrade, votre cognac ! Asseyons-la sur la chaise. Elle s'est évanouie à la suite des mauvais traitements, elle est épuisée ! »

Elle rouvrit les yeux.

« Est-il sain et sauf ? demanda-t-elle. En a-t-il réchappé ?

– Il ne peut nous échapper, madame.

– Non, non ! Je ne parle pas de mon mari. Sir Henry ? Est-il sain et sauf ?

– Oui.

– Et le chien ?

– Il est mort. »

Elle poussa un long soupir de satisfaction.

« Merci mon Dieu ! Oh ! cet immonde personnage ! Voyez comme il m’a traitée !... »

Elle dénuda ses bras, et nous constatâmes avec horreur qu’ils étaient tous meurtris par des coups.

« ... Mais cela n’est rien. Rien ! C’est mon esprit, mon âme, qu’il a torturé, avili. J’aurais pu tout endurer, les mauvais traitements, la solitude, une vie de déception, tout, si au moins j’avais pu me raccrocher à l’espoir qu’il m’aimait toujours ; mais à présent je sais que là encore j’ai été sa dupe et son instrument ! »

Elle éclata en sanglots.

« Vous ne lui voulez guère de bien, madame ! dit Holmes. Dites-nous donc où nous le trouverons. Si jamais vous l’avez aidé dans le mal, aidez-nous à présent et vous réparerez vos fautes.

– Il n’a pu fuir que dans un seul endroit, répondit-elle. Sur une île au cœur du grand borbier, il y a une mine d’étain. C’est là qu’il gardait son chien ; il l’avait aménagée en refuge. Voilà où il a dû se cacher. »

Le brouillard collait aux vitres comme du coton blanc. Holmes leva la lampe contre la fenêtre.

« Voyez, fit-il. Personne ne pourrait ce soir s’orienter dans le grand borbier de Grimpen ! »

Elle rit et battit des mains. Ses yeux et ses dents brillaient d’une joie féroce.

« Il peut y avoir pénétré, mais il ne retrouvera jamais son chemin pour en sortir, s’écria-t-elle. Comment voir les baguettes ce soir ? Nous les avons plantées ensemble, lui et moi, pour marquer le chemin à travers le borbier. Oh ! si seulement j’avais pu les arracher aujourd’hui ! Vous l’auriez eu à votre merci. »

Il était évident que toute poursuite serait vaine tant que le brouillard ne se serait pas levé. Aussi nous laissâmes à Lestrade la garde de la maison, tandis que nous conduisîmes le baronnet à Baskerville Hall. Il n’était plus temps de lui cacher l’histoire des Stapleton, mais il encaissa courageusement le coup quand il apprit la vérité sur la femme qu’il avait aimée. Le choc de sa nuit d’aventures avait toutefois ébranlé ses nerfs ; avant le matin une forte fièvre se déclara et il eut le délire ; le docteur Mortimer s’occupa de lui. Tous deux devaient faire ensemble le tour du monde avant que Sir Henry redevînt l’homme courageux, viril qu’il avait été lorsqu’il ne s’était point trouvé à la tête de ce domaine de mauvais augure.

*

Et maintenant j'en viens rapidement à la conclusion de ce récit singulier. J'ai essayé de faire partager au lecteur ces peurs indéfinissables et ces soupçons imprécis qui empoisonnèrent si longtemps notre existence et qui eurent une fin tragique. Au matin qui suivit la mort du chien des Baskerville, le brouillard s'était levé. Mme Stapleton nous conduisit à l'endroit où ils avaient jalonné de repères un chemin à travers le bourbier. Nous devinâmes l'horrible vie qu'avait menée cette femme quand nous vîmes la passion joyeuse avec laquelle elle nous mettait sur les traces de son mari. Nous la laissâmes debout sur la mince presque île de tourbe ferme qui aboutissait au bourbier immense. À partir de là les baguettes plantées à intervalles plus ou moins réguliers indiquaient le sentier qui serpentait sur des touffes de roseaux au milieu de fosses à l'écume verte et de marécages traîtres devant lesquels tout étranger aurait reculé. Une odeur de décomposition et de pourrissement flottait dans l'air ; des miasmes de gaz lourds nous balayaient le visage ; plus d'une fois un faux pas nous précipita dans le bourbier jusqu'à la taille. Sur des dizaines de mètres cette substance mouvante dessinait sous nos pieds de molles ondulations. Elle nous collait aux chevilles ; quand nous enfoncions, c'était comme si une main criminelle nous saisissait pour nous plonger dans ses profondeurs immondes, tant était subite et tenace l'étreinte qui nous attirait. Une seule fois nous aperçûmes des traces : quelqu'un s'était engagé avant nous sur ce chemin semé de périls. Au milieu d'une touffe d'herbes, un objet sombre apparut. Pour s'en emparer Holmes s'enfonça jusqu'aux aisselles : si nous n'avions pas été là pour le retirer, il ne serait jamais parvenu à reprendre pied. Il agita en l'air un vieux soulier marqué à l'intérieur : « Meyers, Toronto. »

« Cela valait un bain de boue, nous dit-il. C'est le soulier manquant de notre ami Sir Henry.

– Dont Stapleton s'est débarrassé dans sa fuite.

– Exactement. Il l'avait gardé à la main après s'en être servi pour mettre le chien sur la piste. Il s'est enfui quand il a compris qu'il avait perdu la partie, mais il le tenait encore. Et à cet endroit de sa fuite il s'en est débarrassé. Nous savons qu'au moins il est arrivé jusqu'ici sain et sauf. »

Mais nous ne devons pas en savoir davantage ; et ce ne fut pas faute d'éléments de conjectures. Nous n'avions aucune chance de retrouver des traces de pas dans le bourbier, car la boue les recouvrait aussitôt ; mais quand nous atteignîmes enfin un sol plus ferme de l'autre côté du marécage nous les cherchâmes, et nous n'en découvrîmes aucune. Si la terre ne nous mentit point, Stapleton ne parvint jamais à cette île-refuge vers laquelle il s'était précipité à travers le brouillard. Quelque part au sein du grand bourbier de Grimpen, au fond de cet immense marais qui l'a aspiré, cet homme au cœur insensible et cruel est enterré pour l'éternité.

Nous avons trouvé de nombreux vestiges de ses séjours dans l'île ou il avait caché son féroce complice. Une grosse roue motrice et un puits à demi comblé nous confirmèrent que c'était bien une mine abandonnée. À côté s'étaient les vestiges croulants de ce qui avait été les maisons des mineurs chassés sans nul doute par les relents fétides du marais environnant. Dans une maison un anneau scellé à un mur et une chaîne, avec une grande quantité d'os broyés, nous révélèrent la

niche du chien. Un squelette avec des touffes de poil brun qui y adhéraient encore gisait parmi les débris.

« Un chien ! fit Holmes. C'était, ma foi, un épagneul à poils bouclés. Le pauvre Mortimer ne reverra plus jamais son favori... Eh bien, je crois que cet endroit ne renferme pas un secret que nous n'avons déjà percé. Stapleton pouvait cacher son chien, mais il ne pouvait le faire taire : d'où ces aboiements qui, même en plein jour, n'étaient pas agréables à entendre. En cas de besoin il pouvait installer son animal dans un appentis à Merripit ; mais c'était un risque, et il ne l'a couru que le dernier jour, quand il considérait qu'il était arrivé au terme de ses efforts. Cette colle dans la boîte en fer-blanc est sans doute le mélange lumineux dont il ornait son chien. Idée qui lui a été suggérée, naturellement, par l'histoire du chien diabolique des Baskerville, et par le désir d'épouvanter Sir Charles jusqu'à l'en faire mourir. Ne nous étonnons donc pas qu'un pauvre diable de forçat ait couru et hurlé, comme le fit même notre ami, et comme nous-mêmes aurions pu le faire aussi bien, quand il vit une telle bête bondir sur sa piste dans l'obscurité de la lande. C'était un plan audacieux, car sans parler de la possibilité de faire mourir la victime désignée, quel paysan se serait aventuré à enquêter de trop près sur un animal aussi monstrueux après l'avoir aperçu, ce qui est arrivé à plusieurs, sur la lande ? Je vous l'avais dit à Londres, Watson, et je le répète encore maintenant : jamais nous n'avons abattu d'homme plus dangereux que celui qui a sombré quelque part là-dedans. »

Il allongea son bras interminable vers l'immense étendue parsemée de taches vertes qu'entouraient les pentes rousses de la lande.

Fin novembre, Holmes et moi étions assis de chaque côté d'un bon feu dans notre petit salon de Baker Street ; dehors la nuit était rude, brumeuse. Depuis la dramatique conclusion de notre séjour dans le Devonshire, Holmes avait eu à s'occuper de deux problèmes de la plus haute importance : d'abord il avait dénoncé l'abominable comportement du colonel Upwood à propos du fameux scandale de cartes au Nonpareil Club ; ensuite, il avait défendu la malheureuse Mme Montpensier sur qui pesait l'accusation d'avoir tué sa belle-fille Mlle Carrère qui, on s'en souvient, fut retrouvée six mois plus tard mariée et établie à New York. Mon ami était ravi du succès qui avait couronné toute une série d'affaires difficiles et importantes : j'en profitai pour l'amener à discuter avec moi de quelques détails relatifs au mystère des Baskerville. J'avais patiemment attendu l'occasion, car je savais qu'il détestait chevaucher deux problèmes à la fois et que son esprit clair et logique refusait de se laisser distraire des travaux du présent pour se reporter sur les souvenirs du passé. Toutefois Sir Henry et le docteur Mortimer étant passés par Londres avant d'entreprendre le long voyage qui avait été conseillé au baronnet pour la restauration de son équilibre nerveux, il était bien normal qu'après leur départ je soulevasse le problème.

« Tout le cours des événements, me dit Holmes, du point de vue de l'homme qui s'était baptisé Stapleton, a été d'une droite simplicité ; tandis qu'à nous, qui n'avions au début aucun moyen de connaître ses motifs et devons nous contenter des faits, il est apparu d'une complexité extraordinaire. J'ai eu le privilège de m'entretenir par deux fois avec Mme Stapleton, et tout a été si parfaitement éclairci que je ne crois pas qu'il subsiste l'ombre d'un secret. Vous trouverez quelques notes sur l'affaire à la lettre B de mes dossiers.

– Mais vous allez bien me donner de mémoire un résumé des événements ?

– Si vous voulez ; mais je ne garantis pas la complète exactitude de tous les faits. Une intense concentration mentale a le pouvoir étrange d'anéantir le passé. L'avocat qui connaît son dossier sur le bout du doigt et qui est capable de discuter un détail avec un expert, s'aperçoit que quelques bagatelles au tribunal suffisent pour lui vider la tête. Quant à moi chaque affaire nouvelle balaie la précédente, et Mlle Carrère a brouillé mes souvenirs de Baskerville Hall. Demain un autre petit problème peut m'être soumis, qui me dépossédera à son tour de la jolie Française et de l'infâme Upwood. En ce qui concerne l'affaire du chien, pourtant, je vais retracer le cours des événements en les serrant d'aussi près que je le peux ; vous m'avertirez si j'oublie quelque chose.

« Mes renseignements attestent de toute évidence que le portrait de famille n'a pas menti, et que ce Stapleton était vraiment un Baskerville. C'était un fils de Rodger Baskerville, frère cadet de Sir Charles, qui s'enfuit vers l'Amérique du Sud avec une effroyable réputation, et dont on a dit qu'il était mort célibataire. En fait il se maria et eut un seul enfant, cet individu, dont le vrai nom était celui de son père. Il épousa à son tour Beryl Garcia, l'une des reines de beauté de Costa Rica et, après avoir détourné une somme considérable qui appartenait à l'État, il se fit appeler Vandeleur et fila en Angleterre où il fonda un collège dans l'est du Yorkshire. Pourquoi

s'orienta-t-il vers la pédagogie ? Parce qu'au cours de son voyage vers l'Angleterre il fit la connaissance d'un directeur d'études poitrinaire, et qu'il voulut se servir de sa compétence pour réussir. Mais Fraser (le directeur d'études) mourut, et le collègue qui avait bien démarré sombra dans une infâme renommée. Les Vandeleur trouvèrent alors prudent de troquer ce surnom contre un autre et ils se firent appeler Stapleton. Il transporta dans le sud de l'Angleterre les restes de la fortune, ses plans d'avenir et son goût prononcé pour l'entomologie. J'ai appris au British Museum qu'il était une autorité reconnue en la matière et que le nom de Vandeleur est encore attribué à certain insecte qu'il fut le premier à découvrir lorsqu'il se trouvait dans le Yorkshire.

« Nous en arrivons maintenant à la partie de son existence qui nous intéresse particulièrement. Stapleton avait recueilli des informations, comme de juste, et il avait découvert que deux vies seulement s'interposaient entre lui et des biens considérables. Quand il atterrit dans le Devonshire, je crois que ses projets étaient encore inconsistants ; mais qu'il fût décidé au pire, cela me paraît évident puisqu'il présenta dès l'abord sa femme comme sa sœur. L'idée de se servir d'elle comme d'un appât était certainement dans sa tête, mais peut-être ne savait-il pas quel plan manigancer. Il voulait entrer en possession des biens, et il était résolu à utiliser n'importe qui et à braver n'importe quel risque pour parvenir à ses fins. Son premier acte fut de s'installer aussi près que possible de la demeure de ses ancêtres ; le deuxième de cultiver l'amitié de Sir Charles Baskerville et de ses voisins.

« Le baronnet lui raconta l'histoire du chien des Baskerville ; ainsi fraya-t-il la voie qui allait le mener à la mort. Stapleton, car je continuerai à l'appeler de ce nom, savait que le cœur du vieil homme était affaibli et qu'un choc le tuerait. Il tenait ce renseignement du docteur Mortimer. Il savait également que Sir Charles était superstitieux et qu'il avait pris très au sérieux cette sinistre légende. Son esprit ingénieux lui suggéra aussitôt le moyen grâce auquel le baronnet pourrait disparaître sans que le crime fût imputé au véritable assassin.

« Ayant conçu l'idée, il entreprit l'exécution avec une astuce considérable. Un aventurier banal se serait contenté d'agir avec un chien féroce. Le trait de génie consista à user de moyens artificiels pour conférer à l'animal une apparence diabolique. Il acheta le chien chez Ross and Mangles, les marchands de Fulham Road à Londres : ce chien était le plus gros et le plus féroce qu'ils possédassent. Il le ramena par la ligne du Devonshire du nord, et il fit un grand détour par la lande afin que personne ne le vît avec sa bête. Déjà au cours de ses chasses aux papillons il avait appris à pénétrer dans le borbier de Grimpen et il connaissait une cachette pouvant servir de niche à son chien monstrueux. Il l'attacha là et il attendit sa chance.

« Mais elle tardait à venir. Impossible d'attirer de nuit le vieux gentleman hors de son domaine. Plusieurs fois Stapleton fit le guet avec son chien, mais sans résultat. C'est au cours de ces affûts inutiles qu'il fut aperçu ou plutôt son allié, par des paysans et que la légende d'un chien-démon reçut une confirmation nouvelle. Il avait espéré que sa femme consentirait à abuser Sir Charles, mais elle refusa net. Elle ne voulut pas provoquer chez le vieux gentleman un attachement sentimental qui le mît à la merci de son ennemi. Les menaces et même (je regrette d'avoir à le dire) les coups ne modifièrent en rien la résolution de Mme Stapleton. Elle demeura inébranlable, et pendant quelque temps Stapleton se trouva dans une impasse.

« Il trouva le moyen d'en sortir grâce au hasard qui fit de lui le ministre des bonnes œuvres de Sir Charles, notamment envers cette malheureuse femme qui s'appelle Mme Laura Lyons. En se présentant comme célibataire il acquit suffisamment d'influence sur elle pour la persuader que si elle obtenait le divorce il l'épouserait. Ses plans durent se précipiter dès qu'il apprit que Sir Charles allait quitter le manoir sur le conseil du docteur Mortimer, qu'il approuva hautement. Il lui fallait agir tout de suite, sinon sa victime lui échapperait. Il pressa donc Mme Lyons d'écrire cette lettre dans laquelle elle suppliait le vieil homme de lui accorder un entretien la veille au soir de son départ pour Londres. Par un argument spécieux il l'empêcha d'y aller elle-même ; enfin il tenait l'occasion tant attendue !

« Le soir il rentra en voiture de Coombe Tracey assez tôt pour aller chercher son chien, le barbouiller de ce phosphore infernal, et le conduire auprès de la porte à claire-voie où il avait tout lieu de supposer que le baronnet irait se poster. Le chien, excité par son maître, sauta par-dessus la barrière et poursuivit le malheureux Sir Charles qui descendit l'allée des ifs en appelant au secours. Dans ce tunnel obscur, le spectacle dut être affreux de cette énorme bête noire, environnée de flammes bondissant à la poursuite de sa proie. Au bout de l'allée il tomba mort de terreur et de faiblesse cardiaque. Le chien avait couru sur la bordure gazonnée tandis que le baronnet s'enfuyait sur le gravier ; voilà pourquoi on ne releva que des traces de pas d'homme. En le voyant étendu immobile, le chien s'approcha sans doute, le renifla, et s'écarta du cadavre : d'où les empreintes observées par le docteur Mortimer. Stapleton rappela son chien et il le ramena en toute hâte dans son repaire du grand bournier de Grimpen : un mystère se posa alors qui embarrassa les autorités judiciaires, alarma les environs, et fut finalement soumis à notre perspicacité.

« Voilà comment mourut Sir Charles Baskerville. Vous mesurez la ruse infernale qui présida à cet assassinat : il était réellement impossible d'établir un dossier contre le véritable meurtrier. Son seul et unique complice ne pourrait jamais le trahir, et la nature grotesque, inconcevable de l'expédient employé contribuait à le rendre plus efficace. Les deux femmes impliquées dans l'affaire, Mme Stapleton et Mme Laura Lyons, ne manquèrent pas de soupçonner Stapleton. Mme Stapleton savait qu'il nourrissait des desseins criminels contre le vieil homme et elle connaissait aussi l'existence du chien. Mme Lyons ne la connaissait pas, mais elle avait été impressionnée par cette mort survenue à l'heure d'un rendez-vous annulé dont lui seul était au courant. Comme toutefois elles étaient toutes deux sous son emprise, il n'avait rien à craindre de leur part. La première moitié de sa tâche était achevée avec plein succès ; le plus difficile restait à faire.

« Il est possible que Stapleton ait ignoré l'existence d'un héritier au Canada. De toute façon il l'apprit bientôt par l'intermédiaire de son ami le docteur Mortimer qui l'informa de tous les détails concernant l'arrivée d'Henry Baskerville. La première idée de Stapleton fut que ce jeune étranger débarquant du Canada pourrait bien avoir un accident à Londres avant de descendre dans le Devonshire. Il se méfiait de sa femme depuis qu'elle avait refusé de prendre le vieil homme au piège ; mais il n'osait pas la laisser seule : il craignait de perdre de son influence. Voilà la raison pour laquelle il l'emmena à Londres. Ils descendirent, je l'ai appris, au Mexborough Private Hotel, dans Craven Street, qui figurait sur la liste que j'avais remise à Cartwright pour la recherche d'une preuve. Il enferma sa femme dans sa chambre tandis que, sous le déguisement d'une fausse barbe, il suivit le docteur Mortimer jusqu'à Baker Street, puis

jusqu'à la gare, et enfin au Northumberland Hotel. Sa femme avait de vagues lueurs sur ses projets ; mais elle avait tellement peur de son mari (peur justifiée par toutes sortes de mauvais traitements) qu'elle n'osa pas écrire une lettre d'avertissement à l'homme qu'elle savait en danger. Si la lettre tombait entre les mains de Stapleton, il la tuerait. Alors, ainsi que nous le savons, elle adopta le moyen de découper des mots dans un journal, et de transformer son écriture sur l'enveloppe qui contenait le message. Celui-ci parvint au baronnet, qui pour la première fois se trouva mis en garde contre un péril dont il ne se doutait pas.

« L'essentiel était pour Stapleton de se procurer un objet vestimentaire de Sir Henry pour le cas où il aurait à se servir du chien : cet objet lui permettrait de le lancer sur la trace du propriétaire. Avec la promptitude et l'audace qui le caractérisent, il s'en occupa immédiatement : sans aucun doute le cireur ou une femme de chambre de l'hôtel furent soudoyés par lui. Le hasard voulut que le premier soulier fût absolument neuf et par conséquent impropre à ses desseins. Il se débrouilla donc pour en obtenir un deuxième. Incident significatif, qui me convainc que nous avons affaire à un vrai chien, car il était impossible d'expliquer autrement cette obstination à se procurer un vieux soulier et cette indifférence à l'égard du soulier neuf. Plus un détail apparaît outré plus il mérite de retenir l'attention ! Le détail qui semble compliquer un cas devient, pour peu qu'il soit considéré et manié scientifiquement, celui qui permet au contraire de l'élucider le plus complètement.

« Ensuite nous avons eu le lendemain matin la visite de nos amis toujours suivis de Stapleton dans son fiacre. Étant donné qu'il savait notre adresse et qu'il me connaissait physiquement de vue, étant donné aussi son comportement général, je crois que la carrière criminelle de Stapleton ne se limite pas à cette affaire Baskerville. Il est intéressant de relever, par exemple, que depuis trois ans quatre cambriolages très importants ont eu lieu dans l'Ouest et que leur auteur n'a jamais été arrêté. Le dernier, à Folkstone Court, au mois de mai, m'avait intéressé par la manière dont le cambrioleur masqué et opérant seul avait froidement abattu d'un coup de revolver le groom qui l'avait surpris. Je suis presque sûr que Stapleton pourvoyait ainsi au renflouement de ses ressources qui s'épuisaient et que depuis des années il était à toute extrémité.

« Nous eûmes un exemple de sa vivacité ce matin-là quand il nous échappa avec tant de brio, et aussi de son audace en me renvoyant mon propre nom par l'intermédiaire du cocher du fiacre. À partir de ce moment il comprit que j'avais pris l'affaire en main à Londres et qu'il n'aurait aucune chance de parvenir à ses fins dans la capitale. Il rentra à Grimpen et attendit l'arrivée du baronnet.

– Un instant ! interrompis-je. Vous avez sans nul doute retracé correctement la suite des événements, mais un point demeure inexpliqué : qu'est devenu le chien pendant que son maître était à Londres ?

– J'y ai réfléchi, et c'est évidemment un point important. Stapleton a eu un homme de confiance ; mais il est peu probable qu'il lui ait dévoilé tous ses plans : autrement, il serait tombé au pouvoir d'un complice. À Merripit il y avait un vieux domestique du nom d'Anthony. Il était au service des Stapleton depuis de nombreuses années, déjà au temps du collègue : il savait donc que ses maîtres étaient mari et femme. Ce bonhomme a subitement disparu. Or, Anthony n'est pas un nom commun en Angleterre, tandis qu'Antonio est répandu dans toute l'Espagne et les

pays hispano-américains. Cet Anthony, comme Mme Stapleton, parlait correctement l'anglais, mais avec un bizarre zézaïement. J'ai vu de mes yeux ce vieux domestique traverser le grand borbier de Grimpen par le sentier qu'avait marqué Stapleton. Il est donc probable qu'en son absence son maître l'avait chargé de s'occuper du chien, mais qu'Anthony ne se doutait pas de l'emploi qui était réservé à cette bête.

« Les Stapleton se rendirent donc dans le Devonshire, où Sir Henry et vous les rejoignirent peu après. Un mot maintenant sur ce que je fis à l'époque. Vous vous rappelez peut-être que lorsque j'examinai le papier qui portait la phrase découpée dans le journal je cherchai attentivement le filigrane. En le levant à quelques centimètres de mes yeux, je sentis la faible odeur d'un parfum qui s'appelle « jasmin blanc ». Il existe soixante-quinze parfums, et il est indispensable à tout expert criminel de savoir les distinguer les uns des autres ; plus d'une fois j'ai eu entre les mains des affaires dont le succès a dépendu de la connaissance que j'en avais. Le parfum suggérait donc une présence féminine, et déjà je commençai à soupçonner les Stapleton. Ainsi avant de me rendre dans l'Ouest, j'avais acquis la certitude de l'existence du chien et j'avais deviné le criminel.

« Mon jeu consistait donc à surveiller Stapleton. Mais il était évident que je ne pourrais le faire si je vous accompagnais, car il se tiendrait résolument sur ses gardes. Je vous ai donc menti délibérément à tous, même à vous, et je suis parti secrètement pendant que tout le monde me supposait à Londres. Mes fatigues et mon inconfort n'ont pas été aussi grands que vous l'avez imaginé ; d'ailleurs de telles bagatelles ne doivent jamais entrer en ligne de compte quand il s'agit de traquer un criminel. Je suis demeuré la majeure partie de mon temps à Coombe Tracey et je n'ai utilisé la cabane que lorsqu'il me fallait être sur le théâtre des opérations. Cartwright était venu avec moi et, déguisé en petit campagnard, il m'a rendu les plus éminents services. Je me fiaï à lui pour ma nourriture et mon linge. Pendant que je surveillais Stapleton, Cartwright vous surveillait : je tenais en main toutes les ficelles.

« Je vous ai déjà dit que vos rapports me parvenaient sans retard, repostés de Baker Street pour Coombe Tracey. Ils me furent très utiles, notamment celui qui m'apprit quelque chose de la biographie de Stapleton. Je pus grâce à lui identifier l'homme et la femme, et déterminer mon plan d'action. L'affaire s'était compliquée de l'évasion du forçat et de ses relations avec les Barrymore. Vous avez éclairci ce point avec une grande efficacité ; notez que j'en étais arrivé à cette conclusion par mes propres réflexions.

« Lorsque vous m'avez découvert sur la lande, j'étais en possession de toute l'affaire, mais je n'avais pas un dossier à produire devant un tribunal. Même pour la tentative de Stapleton cette nuit-là contre Sir Henry, qui se termina par la mort du pauvre forçat, ne nous aidait guère à prouver que notre homme était un assassin. Il n'y avait pas autre chose à faire que de le prendre sur le fait ; pour cela il fallait laisser Sir Henry tout seul et apparemment sans protection ; c'était le seul moyen de l'appâter. Nous l'avons tenté ; au prix d'un choc brutal pour notre client, nous avons réussi à compléter notre dossier et à détruire Stapleton. Le fait que Sir Henry se soit trouvé exposé constitue, je le reconnais, une faute dans ma méthode, mais nous n'avions pas prévu (et comment l'aurions-nous pu !) le spectacle terrible et paralysant que cette bête nous offrit, de même que nous n'avions pas prévu le brouillard qui lui permit de se dissimuler et de ne fondre sur nous qu'à la dernière seconde. Nous avons atteint notre objectif moyennant quelques dégâts

dont le caractère provisoire nous a été affirmé à la fois par le spécialiste et par le docteur Mortimer. Un long voyage va permettre à notre ami de se remettre de son ébranlement nerveux, et aussi de sa blessure sentimentale. Son amour était profond et sincère ; ce qu'il regrette le plus dans cette sombre affaire c'est qu'il ait été dupé par la dame de ses pensées.

« Il ne me reste plus qu'à indiquer le rôle qu'elle a joué. Sans aucun doute Stapleton a exercé sur elle une influence dictée soit par l'amour soit par la peur, soit plus vraisemblablement par les deux puisque ces sentiments ne sont pas incompatibles. Influence qui en tout cas s'avéra absolument effective : sous son emprise elle consentit à passer pour sa sœur ; mais son pouvoir s'arrêta lorsqu'il entreprit d'en faire la complice active d'un crime. Elle voulait avertir Sir Henry sans mettre en cause son mari, et elle le fit à maintes reprises. Stapleton lui-même était capable d'être jaloux : quand il vit le baronnet faire la cour à sa femme, alors même que cette cour entrait dans ses plans, il ne put pas s'empêcher d'intervenir dans un éclat de passion qui révélait son âme farouche habituellement dissimulée par une étonnante maîtrise de soi. Tout de même, en encourageant cette intimité, il poussait Sir Henry à fréquenter Merripit ; ce qui lui fournirait tôt ou tard l'occasion qu'il souhaitait. Au jour décisif, elle se tourna contre lui. Elle avait appris quelque chose sur la mort du forçat, et elle savait que le chien avait été mené dans l'appentis avant le dîner auquel Sir Henry était invité. Elle accusa son mari d'avoir prémédité un crime. Une scène furieuse s'ensuivit, au cours de laquelle il lui dit pour la première fois qu'elle avait une rivale. Sa fidélité vira instantanément à la haine, et il comprit qu'elle le trahirait. Il la ligota afin qu'elle n'eût aucune chance de prévenir Sir Henry, et il espérait sans doute, une fois que tout le pays aurait mis la mort du baronnet au compte de la malédiction qui pesait sur la famille, la placer devant le fait accompli, la reprendre en main, et la réduire au silence. En cela je crois qu'il avait fait un faux calcul et que, si nous n'avions pas été là, son destin n'en aurait pas moins été scellé. Une femme qui a du sang espagnol dans les veines n'absout pas facilement une offense aussi grave. Et à présent, mon cher Watson, sans me référer à mes notes, je suis incapable de vous fournir d'autres détails. Je ne pense pas avoir laissé inexplicé un point essentiel.

– Mais il n'espérait pas épouvanter jusqu'à la mort Sir Henry comme son vieil oncle, avec son maudit chien ?

– L'animal était d'un naturel féroce, et affamé. Si son apparition ne devait pas épouvanter Sir Henry jusqu'à le faire mourir de peur, du moins elle aurait paralysé la résistance qu'il aurait pu offrir.

– Certes ! Il subsiste encore une difficulté. Si Stapleton était intervenu dans la succession, comment aurait-il pu expliquer que, lui étant l'héritier, il avait choisi d'habiter incognito si près de la propriété ? Comment aurait-il pu revendiquer l'héritage sans provoquer des soupçons et une enquête ?

– C'est un obstacle considérable, et je crains que vous ne m'en demandiez trop. Le passé et le présent sont mes terrains d'enquêtes, mais je peux difficilement répondre à une question touchant à l'avenir. Mme Stapleton a entendu son mari évoquer cette question à plusieurs reprises. Il y avait trois solutions possibles. Il pouvait revendiquer d'Amérique du Sud ses biens, établir son identité devant les autorités locales anglaises et ainsi obtenir la jouissance de sa fortune sans reparaître en Angleterre. Il pouvait ainsi adopter un déguisement approprié pour le peu de temps

qu'il aurait dû séjourner à Londres. Ou, enfin, il pouvait remettre à un complice les preuves et les papiers, le faire passer pour l'héritier et se faire verser une rente plus ou moins élevée par l'ayant droit officiellement reconnu. D'après ce que nous savons de lui, nous pouvons être sûrs qu'il aurait trouvé un moyen de vaincre ce suprême obstacle ! Et maintenant, mon cher Watson, nous avons durement travaillé ces derniers temps ; pour une fois, je pense que nous pourrions nous offrir une petite distraction. Je dispose d'une loge pour Les Huguenots. Avez-vous entendu De Reszkes ? Si cela ne vous ennue pas, soyez prêt dans une demi-heure, et nous pourrions nous arrêter en chemin chez Marcini pour un dîner léger. »

La vallée de la peur

I. La Tragédie de Birlstone

Chapitre I – L'avertissement

– J'incline à penser... commençai-je.

– Et moi donc ! coupa brutalement Sherlock Holmes.

J'ai beau me compter parmi les mortels les plus indulgents de la terre, le sens ironique de cette interruption me fut désagréable.

– Réellement, Holmes, déclarai-je sévèrement, vous êtes parfois un peu agaçant !

Il était bien trop absorbé par ses propres réflexions pour honorer mon reproche d'une réplique. Il n'avait pas touché à son petit déjeuner. Appuyé d'une main sur la table, il contemplait la feuille de papier qu'il venait de retirer de son enveloppe. Ensuite il prit l'enveloppe, l'exposa à la lumière et se mit à en étudier très attentivement l'extérieur et la patte.

– C'est l'écriture de Porlock, dit-il songeur. Je suis à peu près sûr que c'est l'écriture de Porlock bien que je ne l'aie pas vue plus de deux fois. L'e grec, avec l'enjolivure en haut, est caractéristique. Mais si Porlock m'envoie un message, celui-ci doit être extrêmement important.

Ma contrariété céda devant la curiosité.

– Qui est donc ce Porlock ? lui demandai-je.

– Porlock, Watson, est un pseudonyme, un simple symbole d'identification. Derrière ce nom de plume se dissimule un être fuyant et roublard. Dans une lettre précédente, il m'a carrément informé qu'il ne s'appelait pas Porlock, et il m'a mis au défi de le démasquer. Porlock m'intéresse beaucoup. Non pour sa personnalité, mais pour le grand homme avec qui il se trouve en contact. Transposez, Watson : c'est le poisson pilote qui mène au requin, le chacal qui précède le lion. Un minus associé à un géant. Et ce géant, Watson, n'est pas seulement formidable, mais sinistre. Sinistre au plus haut point. Voilà pourquoi je m'occupe de lui. Vous m'avez entendu parler du professeur Moriarty ?

– Le célèbre criminel scientifique, qui est aussi connu des chevaliers d'industrie...

– Vous allez me faire rougir, Watson ! murmura Holmes d'un ton désapprobateur.

– J'allais dire : « Qu'il est inconnu du grand public. »

– Touché ! Nettement touché ! s'écria Holmes. Vous développez en ce moment une certaine veine d'humeur finaude, Watson, contre laquelle il faut que j'apprenne à me garder. Mais en traitant Moriarty de criminel, vous le diffamez aux yeux de la loi ; et voilà le miraculeux ! Le plus grand intrigant de tous les temps, l'organisateur de tout le mal qui se trame et s'accomplit, l'esprit qui contrôle les bas-fonds de la société (un esprit qui aurait pu façonner à son gré la destinée des nations), tel est l'homme. Mais il plane si haut au-dessus des soupçons, voire de la critique, il déploie tant de talents dans ses manigances et il sait si bien s'effacer que, pour les mots que vous avez dits, il pourrait vous traîner devant le tribunal et en sortir avec votre pension en guise de dommages-intérêts. N'est-il pas l'auteur renommé de *La Dynamique d'un Astéroïde*, livre qui atteint aux cimes de la pure mathématique et dont on assure qu'il échappe à toute réfutation ? Un médecin mal embouché et un professeur calomnié, voilà comment la justice vous départagerait. C'est un génie, Watson ! Mais si des malfaiteurs moins importants m'en laissent le temps, notre heure sonnera bientôt.

– Puissé-je être là ! m'exclamai-je avec ferveur. Mais vous me parliez de ce Porlock.

– Ah ! oui. Ce soi-disant Porlock est un maillon dans la chaîne, non loin de l'attache centrale. Maillon qui, entre nous, n'est pas très solide. Jusqu'à présent, Porlock me paraît être la seule défectuosité de la chaîne.

– Mais la résistance de la chaîne est fonction de son maillon le plus faible !

– Exactement, mon cher Watson. D'où l'importance considérable que j'attache à Porlock. Poussé par des aspirations rudimentaires vers le bien, encouragé par le stimulant judicieux d'un billet de dix livres que je lui envoie de temps en temps par des moyens détournés, il m'a deux ou trois fois fourni un renseignement valable, de cette valeur qui permet d'anticiper et d'empêcher le crime au

lieu de le venger. Je suis sûr que si nous avions son code, nous découvririons que son message est de cette nature-là.

Holmes étala le papier sur son assiette. Je me levai et, passant ma tête par-dessus son épaule, examinai la curieuse inscription que voici :

543 C2 13 127 36 31 4 17 21 41

DOUGLAS 109 203 5 37 BIRLSTONE

26 BIRLSTONE 9 47 17 1

– Qu'en pensez-vous, Holmes ?

– C'est évidemment un moyen pour me faire parvenir un renseignement.

– Mais à quoi bon un message chiffré si vous n'avez pas le code

– Dans ce cas précis, le message ne me sert à rien du tout.

– Pourquoi dites-vous « dans ce cas précis » ?

– Parce qu'il y a beaucoup de messages chiffrés que je pourrais lire aussi facilement que je lis dans les annonces personnelles. Ce genre de devinettes amuse l'intelligence sans la fatiguer. Mais ici ... je me trouve en face de quelque chose de différent. Il s'agit clairement d'une référence à des mots d'une page d'un certain livre. Tant que je ne saurai pas quel est ce livre et quelle est cette page, je ne pourrai rien en tirer.

– Mais pourquoi « Douglas » et « Birlstone » ?

– De toute évidence, parce que ces mots ne se trouvaient pas dans la page en question.

– Alors pourquoi n'a-t-il pas précisé le titre du livre ?

– Votre perspicacité naturelle, mon cher Watson, ainsi que cette astuce innée qui fait les délices de vos amis, vous interdirait sûrement d'inclure le code et le message dans la même enveloppe : si votre pli se trompait de destinataire, vous seriez perdu. Selon la méthode de Porlock, il faudrait que le message et le code se trompent tous deux de destinataire, ce qui serait une coïncidence surprenante. Le deuxième courrier ne va pas tarder : je serais bien surpris s'il ne nous apportait pas une lettre d'explication ou, plus vraisemblablement, le volume auquel se réfèrent ces chiffres.

Les prévisions de Holmes se révélèrent exactes : quelques minutes plus tard, Billy, le chasseur, vint nous présenter la lettre que nous attendions.

– La même écriture ! observa Holmes en décachetant l'enveloppe. Et cette fois signée ! ajouta-t-il d'une voix triomphante en dépliant la feuille de papier. Allons, nous avançons, Watson !...

Mais quand il lut les lignes qu'elle contenait, son front se plissa.

– ... Mon Dieu, voilà qui est très décevant ! Je crains, Watson, que tous nos espoirs ne soient déçus. Pourvu que Porlock ne s'en tire pas trop mal...

Il me lut la lettre à haute voix.

« *Cher Monsieur Holmes,*

Je ne me risque pas davantage dans cette affaire. Elle est trop dangereuse. Il me soupçonne. Je devine qu'il me soupçonne. Il est venu me voir tout à fait à l'improviste, alors que j'avais déjà écrit cette enveloppe avec l'intention de vous faire parvenir la clé du chiffre. J'ai pu la dissimuler. S'il l'avait vue, ça aurait bardé ! Mais j'ai lu dans ses yeux qu'il me soupçonnait. Je vous prie de brûler le message chiffré, qui maintenant ne peut plus vous être d'aucune utilité.

Fred Porlock. »

Holmes s'assit. Pendant quelques instants il, tortilla la lettre entre ses doigts. Les sourcils froncés, il regardait le feu.

– ... Après tout, dit-il enfin, c'est peut-être sa conscience coupable qui l'a affolé. Se sachant un traître, il s'est imaginé avoir lu l'accusation dans les yeux de l'autre.

– L'autre étant, je suppose, le professeur Moriarty ?

– Pas moins. Quand un membre de cette bande dit « il », on sait de qui il est question. Il n'y a qu'un seul « il » pour eux tous.

– Mais que peut-il faire ?

– Hum ! c'est une grosse question. Quand on possède l'un des premiers cerveaux de l'Europe et toutes les puissances des ténèbres à sa dévotion, les possibilités sont infinies. En tout cas, l'ami Porlock a une peur bleue. Voulez-vous comparer l'écriture du billet avec celle de l'enveloppe qui a été rédigée, nous dit-il, avant cette visite de mauvais augure ? L'adresse a été écrite d'une main ferme. Le billet est presque illisible.

– Pourquoi l'a-t-il écrit ? Il n'avait qu'à tout laisser tomber.

– Il a eu peur que son silence subit ne m'incite à me livrer à une petite enquête et qu'elle ne lui attire des ennuis.

– Vous avez raison. Naturellement...

J'avais pris le message chiffré pour l'examiner avec soin.

– ... Il est vexant de penser qu'un secret important figure sur ce bout de papier et qu'aucune puissance humaine n'est capable de l'élucider.

Sherlock Holmes repoussa le plateau de son petit déjeuner auquel il n'avait toujours pas touché, et il alluma la pipe puante qui accompagnait d'ordinaire ses plus profondes réflexions.

– Cela m'étonnerait ! fit-il en s'adossant dans son fauteuil et en levant les yeux au plafond. Peut-être certains détails ont-ils échappé à votre esprit machiavélique ? Considérons le problème sous l'angle de la raison pure. Cet homme se réfère à un livre. Voilà notre point de départ.

– Plutôt vague !

– Voyons en tout cas si nous ne pouvons pas le préciser. Depuis que je me concentre, le problème me paraît moins insoluble. Quelles indications possédons-nous relativement à ce livre ?

– Aucune.

– Allons, allons, Watson, vous êtes trop pessimiste ! Le message chiffré commence par 534, n'est-ce pas ? Admettons comme hypothèse de base que 534 soit la page d'un livre. Notre livre devient déjà un gros livre, ce qui est autant de gagné. Quelles autres indications possédons-nous quant à la nature de ce gros livre ? Le symbole suivant est C2. Que pensez-vous de C2, Watson ?

– Chapitre deuxième, sans doute.

– J'en doute, Watson. Vous conviendrez que la page étant indiquée, le numéro du chapitre n'a aucune importance. De plus, si la page 534 appartient au deuxième chapitre, la longueur du premier défierait toute imagination !

– Pas chapitre ! Colonne ! m'écriai-je.

– Bravo, Watson ! Vous faites des étincelles ce matin. Si ce n'est pas colonne, ma déception sera grande ! Vous voyez : nous pouvons déjà nous représenter un gros livre, imprimé sur deux

colonnes qui sont chacune d'une longueur considérable puisque l'un des mots porte dans notre document le numéro 203. Avons-nous atteint les limites de ce que la raison peut nous offrir ?

– J'en ai peur.

– Vous êtes injuste envers vous-même ! Pressez un peu plus votre cervelle, mon cher Watson. Une nouvelle onde va s'émettre ... Si le volume de référence n'était pas d'un usage courant, il me l'aurait adressé. Or je lis qu'il avait l'intention, avant que ses projets eussent été chamboulés par « lui », de m'envoyer la clé du chiffre dans cette enveloppe. Il le dit noir sur blanc. Ce qui semblerait indiquer qu'il s'agit d'un livre que je dois pouvoir me procurer sans difficulté. D'un livre qu'il possède, et dont il pense que je le possède aussi. Donc, Watson, c'est un livre très courant.

– Ce que vous avancez est certainement plausible.

– Notre champ de recherches se limite par conséquent à un gros livre, imprimé sur deux colonnes et d'un usage courant.

– La Bible ! m'écriai-je victorieusement.

– Bien, Watson, bien ! Mais pas très, très bien, si j'ose dire. La Bible ne me paraît pas devoir être le livre de chevet de l'un des complices de Moriarty. En outre, il y a tant d'éditions de la Bible que mon correspondant ne serait pas sûr que nos deux exemplaires aient la même pagination. Non, il s'agit d'un livre standardisé. Porlock est certain que sa page 534 correspond exactement à ma page 534.

– Ce qui réduit le champ !

– En effet ! Là réside notre salut. Notre enquête s'oriente vers les livres standardisés que tout le monde possède chez soi.

– L'indicateur des chemins de fer !

– Explication, Watson, qui soulève des difficultés. Le vocabulaire de l'indicateur des chemins de fer est sec et concis. Les mots qui y figurent se prêteraient difficilement à la confection d'un message courant. Nous éliminons l'indicateur ! Le dictionnaire est, je crois, récusable pour la même raison. Que nous reste-t-il donc ?

– Un almanach.

– Excellent, Watson ! Je serais bien étonné si vous n'aviez pas tapé dans le mille. Un almanach ! Examinons le Whitaker's Almanac. Il est d'usage courant. Il a le nombre de pages requis. Il est

imprimé sur deux colonnes. Quoique limité dans le vocabulaire du début, il devient, si je me souviens bien, très éloquent sur la fin ...

Il s'empara du livre qui était sur son bureau.

– ... Voici la page 534, colonne 2. Je vois un grand morceau de littérature sur le commerce et les ressources des Indes anglaises. Inscrivez les mots, Watson. Le numéro 13 est « Mahratte ». Hum ! Ce début ne me dit rien qui vaille. Le numéro 127 est « gouvernement », ce qui au moins est sensé, mais n'a rien à voir avec nous et le professeur Moriarty. Maintenant, essayons encore. Que fait le Gouvernement mahratte ? Hélas ! Le mot suivant est « soie de porc ». Fini, mon bon Watson ! Nous avons perdu !...

Il avait pris le ton de la plaisanterie, mais une certaine déformation de ses sourcils broussailleux révélait son amertume et son irritation. Découragé, je m'assis auprès du feu. Le silence prolongé qui suivit fut brusquement interrompu par une exclamation de Holmes. Il se précipita vers l'armoire, d'où il exhuma un deuxième gros volume à couverture jaune.

– ... Nous voilà punis, Watson, pour être trop à la page ! s'écria t-il. Nous nous tenons en avance sur notre époque : il faut en payer le prix. Comme nous sommes le 7 janvier, nous avons tout, naturellement compulsé le nouvel almanach. Mais il est plus que probable que Porlock a pris son message dans celui de l'année dernière ; et il nous l'aurait d'ailleurs précisé s'il avait écrit sa lettre d'explications. Voyons ce que nous réserve la page 534. Numéro 13 : « Un. » Ah ! voilà qui est plus prometteur ! Le numéro 127 est « danger »...

Les yeux de Holmes brillaient de surexcitation ; ses doigts fins et nerveux se crispaient pendant qu'il comptait les mots.

– ... Ah ! Capital, Watson ! « Un danger ... » Écrivez, Watson ! Écrivez : « Un... danger... imminent... menace... très... vraisemblablement... le... nommé... » Ici, nous avons « Douglas ». « Riche... provincial... demeurant... à... Birlstone... House... Birlstone... Certitude... danger... pressant. » Là, Watson ! Que pensez-vous de la raison pure ? Si l'épicier vendait quelque chose qui ressemblât à une couronne de lauriers, j'enverrais Billy me l'acheter.

Je relus l'étrange message que j'avais griffonné sur une feuille de papier pendant que Holmes le déchiffrait.

– Quelle façon compliquée de s'exprimer ! soupirai-je.

– Au contraire, dit Holmes, Porlock a opéré d'une manière remarquable ! Si vous cherchez sur une seule colonne les mots destinés à exprimer votre pensée, il vous sera bien difficile de les trouver à peu près tous : vous serez obligé de laisser la bride à l'initiative de votre correspondant. Ici, au contraire, la teneur est parfaitement claire. Une diablerie se trame contre un certain Douglas, qui est sans doute un riche propriétaire de province. Porlock est sûr (il a mis

« certitude » parce qu'il n'a pas trouvé « sûr » dans sa colonne) que le danger est pressant. Voilà notre résultat, et nous nous sommes livrés à un véritable petit chef-d'œuvre d'analyse.

Holmes arborait la joie impersonnelle du véritable artiste devant sa meilleure réussite. Il l'éprouvait toujours, même quand il se lamentait sur la médiocrité du travail qui lui était imposé. Il avait encore le sourire aux lèvres quand Billy ouvrit la porte pour introduire l'inspecteur MacDonald de Scotland Yard.

Cela se passait dans les années quatre-vingt-dix : à cette époque, Alec MacDonald n'avait pas acquis la réputation nationale dont il peut se glorifier aujourd'hui. Il n'était qu'un jeune détective officiel plein d'allant qui s'était déjà distingué dans plusieurs affaires. Sa grande charpente osseuse en disait long sur sa force physique exceptionnelle, son crâne développé, ses yeux brillants et profondément enfoncés dans leurs orbites attestaient aussi l'intelligence aiguë qui pétillait derrière ses sourcils touffus. C'était un garçon taciturne, précis, d'un naturel austère. À deux reprises, Holmes l'avait aidé à réussir en n'acceptant comme récompense que le plaisir intellectuel d'avoir résolu un petit problème, ce qui expliquait le respect et l'affection que vouait l'Écossais à son collègue amateur ; il consultait Holmes chaque fois qu'il se trouvait en difficulté. La médiocrité n'admet rien de supérieur à elle-même, mais le talent reconnaît instantanément le génie. MacDonald disposait d'un talent professionnel suffisant pour n'éprouver aucune humiliation à quêter l'assistance d'un détective dont les dons et l'expérience étaient incomparables. Holmes n'avait pas l'amitié facile, mais le grand Écossais lui plaisait.

– Vous êtes un oiseau matinal, monsieur Mac ! lui dit-il. Je vous souhaite bonne chance pour vos vermissieux. Mais je crains que votre visite à pareille heure n'indique un mauvais coup quelque part.

– Si vous aviez dit : « J'espère », au lieu de : « Je crains », vous auriez sans doute été plus proche de la vérité, n'est-ce pas, monsieur Holmes ? répondit l'inspecteur avec le sourire d'un psychologue. Non, je ne tiens pas à fumer. Merci. Il faut que je me remette bientôt en route, car les premières heures d'une affaire sont, vous le savez bien, les plus profitables. Mais... mais...

L'inspecteur s'arrêta tout à coup. Il avait vu le papier sur lequel j'avais transcrit le message énigmatique. Et il le contemplait stupéfait.

– Douglas ! balbutia-t-il. Birlstone ! Que veut dire cela, monsieur Holmes ? C'est de la pure sorcellerie ! Au nom de tous les miracles, d'où, tenez-vous ces noms ?

– C'est un message en code que le docteur Watson et moi avons eu l'occasion de déchiffrer. Mais qu'est-ce qui vous trouble, à propos de ces noms ?

L'inspecteur nous dévisagea successivement avec ahurissement.

– Simplement ceci, monsieur Holmes, répondit-il. Un M. Douglas, de Birlstone Manor House, a été affreusement assassiné ce matin.

Chapitre II – M. Sherlock Holmes discourt

C'était pour ce genre d'instant dramatique que mon ami existait. Il serait excessif de dire qu'une information aussi extraordinaire le bouleversa ou même l'émut. Absolument dépourvu de cruauté, il s'était néanmoins endurci à force de vivre dans le sensationnel. Mais si ses émotions étaient émoussées, son intelligence n'en avait pas moins conservé son agilité exceptionnelle. Sur son visage, je ne lus rien de l'horreur qui me secouait : j'y découvris plutôt l'expression calme et intéressée du chimiste qui voit, d'une solution saturée à l'excès, les cristaux tomber en place.

– Remarquable ! fit-il. Remarquable !

– Vous ne paraissez pas surpris.

– Intéressé ? Oui, monsieur Mac ! Surpris ? Pas beaucoup. Pourquoi serais-je surpris ? Je reçois une communication anonyme provenant d'un quartier que je connais et m'avertissant qu'un danger menace une certaine personne. Dans l'heure qui suit, j'apprends que ce danger s'est matérialisé et que la personne est morte. Je suis donc intéressé, comme vous le voyez, mais je ne suis pas surpris.

En quelques mots, il expliqua à l'inspecteur les faits concernant la lettre et le code. MacDonald s'assit, cala son menton sur ses mains, et ses yeux ne furent plus que deux fentes jaunes.

– Je me préparais à descendre ce matin à Birlstone, dit-il. J'étais passé ici pour vous demander si vous aimeriez m'accompagner. Mais après ce que vous m'avez dit, je me demande si nous ne ferions pas un meilleur travail dans Londres même.

– Je ne le pense pas, fit Holmes.

– Voyons, monsieur Holmes ! s'écria l'inspecteur. Demain ou après-demain, les journaux seront pleins du mystère de Birlstone ; mais où est le mystère puisque dans Londres il se trouve quelqu'un qui a prédit le crime avant qu'il soit commis ? Mettons la main au collet de ce prophète et le reste suivra.

– Sans doute, monsieur Mac. Mais comment envisagez-vous de mettre la main au collet du soi-disant Porlock ?

MacDonald retourna la lettre que Holmes lui avait remise.

– Postée à Camberwell. Ce qui ne nous avance pas beaucoup. Le nom, m'avez-vous déclaré, est usurpé. Évidemment, notre base de départ est mince ! Ne m'avez-vous pas dit que vous lui aviez envoyé de l'argent ?

– Deux fois.

– Par quel moyen ?

– Des billets de banque déposés au bureau de poste de Camberwell.

– Ne vous êtes-vous jamais soucié de voir la tête de celui qui venait les toucher ?

– Non.

L'inspecteur parut vaguement étonné et choqué.

– Pourquoi non ?

– Parce que je tiens toujours parole. Lorsqu'il m'écrivit la première fois, j'avais promis que je n'essaierais pas de le pister.

– Vous pensez qu'il y a quelqu'un derrière lui ?

– Je ne le pense pas ; je sais.

– Ce professeur dont vous m'avez parlé

– Exactement.

L'inspecteur MacDonald sourit, et il me lança un clin d'œil.

– Je ne vous cacherai pas, monsieur Holmes, qu'au Yard nous estimons que vous exagérez un tant soit peu à propos de ce professeur. J'ai procédé moi-même à quelques enquêtes sur son compte tout indique qu'il s'agit d'un homme très respectable, savant et plein de talents.

– Je suis heureux que vous ayez mentionné ses talents.

– Mon cher, on ne peut que s'incliner ! Après vous avoir entendu exprimer votre point de vue, je me suis arrangé pour le voir. J'ai eu avec lui un petit entretien sur les éclipses (du diable si je me rappelle comment la conversation en arriva là), mais avec une lanterne et un globe il m'a tout expliqué en une minute. Il m'a prêté un livre dont j'avoue volontiers qu'il était trop calé pour moi, bien que j'aie reçu une bonne instruction à Aberdeen. Il aurait fait un grand ministre avec son visage glabre, ses cheveux gris et son langage un peu solennel. Quand il m'a pris par l'épaule au moment où nous nous sommes séparés, on aurait dit un père bénissant son fils partant pour le monde froid et cruel.

Holmes émit un petit rire et se frotta les mains.

– Merveilleux ! fit-il. Dites-moi, ami MacDonald, cet entretien agréable et touchant avait lieu, je suppose, dans le bureau du professeur ?

– En effet.

– Une belle pièce, n'est-ce pas ?

– Très belle. Oui, très jolie ma foi, monsieur Holmes.

– Vous étiez assis en face de sa table ?

– Oui.

– Le soleil dans vos yeux, et son visage à lui dans l'ombre ?

– C'était le soir ; mais je me rappelle que la lampe était tournée de mon côté.

– Naturellement. Avez-vous observé un tableau au-dessus de la tête du professeur ?

– Je ne néglige pas grand-chose, monsieur Holmes. Je tiens peut-être cette habitude de vos leçons... Oui, j'ai vu le tableau : une jeune femme avec la tête sur les mains et qui vous regarde de biais.

– Le tableau est un Greuze...

L'inspecteur s'efforça de sembler intéressé.

– Jean-Baptiste Greuze, reprit Holmes enjoignant les extrémités de ses doigts et en s'adossant sur sa chaise, est un peintre français dont la carrière se situe entre 1750 et 1800. La critique moderne a dans son ensemble ratifié le jugement flatteur formé sur lui, par ses contemporains.

Les yeux de l'inspecteur se relâchèrent.

– Ne ferions-nous pas mieux... commença-t-il.

– Tout ce que je vous dis, interrompit Holmes, a un rapport vital et direct avec ce que vous avez appelé le mystère de Birlstone. En fait, nous sommes au centre du mystère.

MacDonald ébaucha un sourire sans chaleur et me lança un regard de détresse.

– Vous pensez un tout petit peu trop vite pour moi, monsieur Holmes. Vous sautez un ou deux pas et je ne peux combler mon handicap. Comment diable y a-t-il une relation entre ce peintre du siècle précédent et l'affaire de Birlstone ?

– Un détective doit tout connaître, observa Holmes. Le fait banal qu'en 1865 un tableau de Greuze intitulé *La Jeune Fille à l'agneau* n'est pas allé chercher moins de quatre mille livres à la vente Portalis peut faire démarrer tout un train de réflexions dans votre matière grise.

Fut-ce le démarrage ? L'inspecteur se gratta la tête.

– ... Puis-je vous rappeler, poursuivit Holmes, que le traitement du professeur Moriarty est facilement vérifiable puisqu'il figure sur les barèmes. Il est de sept cents livres par an.

– Alors, comment a-t-il pu acheter ?...

– Voilà. Comment a-t-il pu ?

– Hé ! c'est passionnant ! fit l'inspecteur, dont le train roulait à présent à vive allure. J'adore vous entendre bavarder, monsieur Holmes. C'est merveilleux.

Holmes sourit. Il aimait bien l'admiration naïve.

– Que s'est-il passé à Birlstone ? s'enquit-il.

– Nous avons le temps, dit l'inspecteur en regardant sa montre. Un fiacre m'attend à la porte, et il faut vingt minutes pour arriver à Victoria. Mais au sujet de ce tableau ... je croyais que vous m'aviez affirmé, monsieur Holmes, n'avoir jamais rencontré le professeur Moriarty ?

– Je ne l'ai jamais rencontré.

– Alors, comment connaissez-vous son appartement ?

– Ah ! c'est une autre affaire ! Je suis allé trois fois chez lui. Deux fois je l'ai attendu sous des prétextes divers et je suis parti avant son retour... Une fois... Allons, j'ai quelque scrupule à me confesser à un détective officiel ! Bref, c'est cette fois-là que j'ai pris la liberté de parcourir ses papiers, avec un résultat tout à fait imprévu.

– Vous avez trouvé quelque chose de compromettant ?

– Absolument rien. Voilà ce qui m'a déconcerté. Mais vous voyez l'importance du détail du tableau. Il implique que le professeur est très riche. Comment a-t-il acquis sa fortune ? Il n'est pas marié. Son frère cadet est chef de gare dans l'Ouest. Sa chaire lui rapporte sept cents livres par an. Et il possède un Greuze.

– Alors ?

– Alors la déduction me paraît simple.

– Vous inférez qu'il a de gros revenus et qu'il se les procure d'une manière illégale ?

– Exactement. Cette opinion, bien sûr, ne se base pas que sur le Greuze. Je dispose de douzaines de fils ténus qui me conduisent tous plus ou moins vers le centre de la toile où se tapit cette bête venimeuse et immobile. J'ai mentionné le Greuze uniquement parce qu'il situait l'affaire dans les limites de votre champ visuel.

– Eh bien ! monsieur Holmes, je conviens que ce que vous dites est intéressant. C'est plus qu'intéressant : tout simplement captivant. Mais si vous le pouvez, creusons donc encore un peu. Est-ce par des escroqueries, de la fausse monnaie, des cambriolages qu'il se fait de l'argent ?

– Avez-vous jamais lu quelque chose sur Jonathan Wild ?

– Ce nom me dit quelque chose. Ne serait-ce pas un personnage de roman ? Je ne fais pas collection de romans policiers, vous savez ! Les détectives accomplissent toujours des merveilles mais ils ne vous expliquent jamais comment ils réussissent.

– Jonathan Wild n'était pas un détective, ni un héros de roman. C'était un maître criminel. Il vivait au siècle dernier, vers 1750.

– Alors il ne me servirait à rien. Je suis un homme pratique.

– Monsieur Mac, la chose la plus pratique que vous pourriez faire dans votre vie serait de vous enfermer pendant trois mois et de lire douze heures par jour les annales du crime. Tout se répète, même le professeur Moriarty. Jonathan Wild était la force secrète des criminels de Londres, à qui il avait vendu son cerveau et ses dons d'organisateur moyennant une commission de 15 %. La vieille roue tourne ; le même rayon reparaît. Tout a déjà été fait, tout sera encore fait. Je vous raconterai deux ou trois choses sur Moriarty qui vous amuseront peut-être.

– Je suis toutes oreilles.

– Il se trouve que je sais qui est le premier maillon dans sa chaîne. Une chaîne avec ce Napoléon du mal à une extrémité et à l'autre une centaine de boxeurs ruinés, de pickpockets, de maîtres chanteurs, de tricheurs ; entre les deux extrémités, toutes les variétés du crime. Son chef d'état-

major est le colonel Sebastian Moran, aussi haut placé socialement, aussi bien gardé et aussi intouchable aux yeux de la loi. Combien le paie-t-il, à votre avis ?

– J'aimerais le savoir.

– Six mille livres par an C'est ce qui s'appelle payer le cerveau, selon un principe cher aux Américains. J'ai appris par hasard ce détail. Le colonel Moran gagne plus que le premier ministre. Voilà qui vous donne une idée des gains de Moriarty et de l'échelle sur laquelle il travaille. Un autre point. Je me suis occupé de pister récemment quelques chèques de Moriarty : uniquement des chèques innocents, ceux avec lesquels il paie son train de maison. Ils étaient tirés sur six banques différentes. Ce détail ne vous impressionne-t-il point ?

– Il est curieux, sans aucun doute. Mais qu'en déduisez-vous ?

– Qu'il ne désire pas qu'on bavarde sur sa fortune. Nul ne doit savoir ce qu'il possède. Je suis à peu près certain qu'il a une vingtaine de comptes en banque, et que le gros de sa fortune est à l'étranger, soit au Crédit Lyonnais, soit à la Deutsche Bank. Si vous avez quelques mois à perdre, je vous recommande l'étude du professeur Moriarty.

L'inspecteur MacDonald sombra dans une méditation d'où le tira bientôt son intelligence écossaise pratique.

– Pour l'instant, il peut continuer ! fit-il. Vous nous avez entraînés diablement loin avec vos anecdotes, monsieur Holmes. Ce que je retiens surtout, c'est votre conviction qu'il existe un rapport entre le professeur et le crime. Et le fait que vous avez reçu un avertissement de ce Porlock. Ne pourrions-nous aller pratiquement plus loin ?

– Nous pouvons nous former une idée quant aux mobiles du crime. Vous nous avez dit que ce crime était inexplicable, ou du moins inexpliqué jusqu'à présent. Si nous supposons qu'il a pour origine celle que nous soupçonnons, deux mobiles différents sont à envisager. Tout d'abord, sachez que Moriarty régente son monde avec une verge de fer. Il impose une discipline terrible. Son code pénal ne comporte qu'un châtiment : la mort. Nous pouvons donc supposer que la victime, Douglas (ce Douglas dont le destin immanent était connu de l'un des subordonnés de l'archi-criminel), avait trahi le chef. Son châtiment a suivi, et la publicité faite autour de sa mort insufflera une peur salutaire à toute la bande.

– C'est une suggestion, monsieur Holmes.

– L'autre est que le crime a été monté par Moriarty à titre d'affaire courante. Y a-t-il eu vol ?

– Je ne l'ai pas entendu dire.

– S'il y avait eu vol, cela irait à l'encontre de ma première hypothèse et serait en faveur de la seconde. Moriarty peut avoir été poussé à ce crime par une promesse de partage de butin, ou il peut avoir été payé pour l'organiser. Les deux éventualités sont possibles. Mais en tout cas, et même en admettant qu'il y ait une troisième explication, c'est à Birlstone que nous devons chercher la solution. Je connais trop bien notre homme pour penser qu'il ait laissé ici quelque chose pouvant nous conduire sur sa trace.

– Allons donc à Birlstone ! s'écria MacDonald en sautant de sa chaise. Ma parole ! Il est plus tard que je ne le croyais. Je puis vous accorder, messieurs, cinq minutes pour vos préparatifs, mais pas une seconde de plus.

– C'est amplement suffisant pour nous deux, déclara Holmes en troquant sa robe de chambre contre son veston. Pendant le voyage, monsieur Mac, je vous prierai d'avoir la bonté de me dire tout ce que vous savez.

Ce « tout » se révéla peu de choses ; assez pourtant pour éveiller l'intérêt de l'expert. En écoutant les détails menus mais remarquables que lui communiqua MacDonald, il se frotta les mains et ses joues prirent un peu de couleur. Nous venions de vivre quelques semaines particulièrement stériles. Nous nous trouvions enfin devant un mystère digne de ses qualités exceptionnelles. Dans l'inaction, Holmes sentait son cerveau se rouiller. Par contre ses yeux brillaient et tout son visage s'éclairait d'une flamme intérieure quand le travail l'appelait. Penché en avant dans le fiacre, il prêta une oreille attentive au résumé que lui fit MacDonald du problème qui l'attendait dans le Sussex. L'inspecteur ne tenait ses renseignements, comme il nous l'expliqua, que d'un compte rendu hâtif venu par le premier train du matin. Le fonctionnaire local de la police, White Mason, était l'un de ses amis personnels : voilà pourquoi il avait été prévenu beaucoup plus rapidement que ne l'est généralement Scotland Yard quand des provinciaux réclament son concours.

« Cher inspecteur MacDonald, était-il écrit sur la lettre qu'il nous lut, une réquisition officielle destinée à vos services se trouve dans une enveloppe à part. Ceci est pour vous seul. Télégraphiez-moi l'heure du train que vous prendrez ce matin pour Birlstone, et j'irai à votre rencontre ou je vous ferai accueillir si je suis trop occupé. Il s'agit d'un problème qui va nous donner du fil à retordre. Ne perdez pas une minute pour venir. Si vous pouvez vous faire accompagner de M. Holmes, n'hésitez pas, car il trouvera une affaire selon ses goûts. On croirait que tout a été monté pour un effet de théâtre s'il n'y avait un cadavre au milieu de la scène. Ma parole, c'est bien compliqué ! »

– Votre ami me semble assez caustique, observa Holmes.

– En effet, monsieur, White Mason est plein d'allant.

– Bon. Avez-vous quelque chose d'autre ?

– Non. Il nous communiquera tous les détails dès notre arrivée.

– Alors, comment avez-vous su que M. Douglas avait été affreusement assassiné ?

– C'était dans le rapport officiel. Sauf le mot « affreusement » qui ne fait pas partie du vocabulaire officiel. Le rapport citait le nom de John Douglas, et mentionnait qu'il avait été tué par une balle de fusil de chasse en pleine tête. Il indiquait également l'heure de l'alerte ; un peu avant minuit la nuit dernière. Il ajoutait qu'il s'agissait indubitablement d'un assassinat, mais qu'aucune arrestation n'avait été opérée, et que l'affaire présentait quelques aspects troublants et extraordinaires. Voilà tout ce que nous possédons pour l'instant, monsieur Holmes.

– Hé bien ! avec votre permission, monsieur Mac, nous en resterons là ! La tentation de former des théories prématurées sur des informations insuffisantes est la maladie de notre profession. Pour le moment, je ne vois que deux certitudes : un grand cerveau à Londres et un cadavre dans le Sussex. Il nous reste à découvrir la chaîne qui les relie.

Chapitre III – La Tragédie de Birlstone

Et maintenant, je demande la permission de me retirer quelque temps de la scène pour décrire les événements tels qu'ils se déroulèrent avant notre arrivée, à la lumière des renseignements que nous recueillîmes sur place. Ainsi le lecteur pourra-t-il se faire une idée des personnages du drame et du cadre dans lequel ils évoluèrent.

Le village de Birlstone est une petite et très ancienne agglomération de maisonnettes à moitié en bois, sur la lisière nord du comté du Sussex. Pendant plusieurs siècles, il n'avait pas changé d'aspect ; mais ces dernières années, son pittoresque attira des résidents aisés dont les villas surgirent d'entre les bois environnants. Ces bois, dit-on dans le pays, seraient la bordure extrême de la grande forêt du Weald qui va s'amincissant jusqu'au pied des dunes crayeuses de la côte. Un certain nombre de petits magasins se sont ouverts pour subvenir aux besoins d'une population sans cesse croissante : il se pourrait donc que Birlstone devînt un jour une ville moderne. C'est en tout cas le chef-lieu d'une vaste région, puisque Tunbridge Wells, le centre le plus proche, se trouve à une vingtaine de kilomètres à l'est, dans le Kent.

À huit cents mètres de l'agglomération, l'ancien manoir de Birlstone se dresse dans un vieux parc réputé pour ses grands hêtres. Une partie de ce vénérable bâtiment remonte au temps de la première croisade, quand Hugo de Capus édifia une place forte au centre du domaine qui lui avait été accordé par le roi Rouge. Un incendie la détruisit en 1543 ; quelques-unes de ses pierres d'angle noircies par la fumée furent utilisées lorsque, au temps des Jacques, une maison de campagne en brique s'éleva sur les ruines du château féodal. Le manoir, avec ses nombreux pignons et ses petites fenêtres à carreaux en losange, ressemble encore beaucoup à ce qu'en avait fait son architecte au début du XVII^e siècle. Des deux douves qui avaient autrefois protégé les anciens propriétaires, celle de l'extérieur avait été asséchée et confinée au rôle moins stratégique de jardin potager, mais celle de l'intérieur avait subsisté : elle avait bien douze mètres de large tout autour de la maison, mais sa profondeur n'excédait pas un mètre. Un petit cours d'eau l'alimentait et poursuivait au-delà son vagabondage, si bien que cette nappe liquide, pourtant bourbeuse, n'était jamais malsaine comme l'eau d'un fossé. Les fenêtres du rez-de-chaussée s'ouvraient à une trentaine de centimètres au-dessus de sa surface. L'unique accès au manoir était un pont-levis, dont les chaînes et le treuil avaient longtemps été rouillés et démolis. Les châtelains actuels avaient pris cependant la décision caractéristique de le faire réparer : il était levé chaque soir, baissé chaque matin. Cette restauration d'une coutume féodale faisait du manoir, la nuit, une île : métamorphose qui eut un rapport très direct avec le mystère qui passionna l'opinion anglaise.

La maison n'avait pas été habitée depuis quelques années et elle menaçait ruine quand les Douglas en prirent possession. Cette famille se limitait à deux personnes : John Douglas et sa femme. Douglas était un homme remarquable, tant par le caractère que par la personnalité. Il pouvait être âgé de cinquante ans. Il avait une forte mâchoire, des traits rudes, une moustache poivre et sel, des yeux gris particulièrement vifs, une charpente robuste et un air viril. Il était bon et enjoué avec tout le monde, plutôt désinvolte de manières, et il donnait l'impression qu'il avait

jusque-là vécu dans des couches sociales nettement inférieures à la société du comté. Accueilli avec une curiosité nuancée de réserve par ses voisins plus cultivés, il s'était néanmoins forgé une grande popularité parmi les villageois : il souscrivait généreusement à toutes les manifestations locales, il s'occupait des concerts et, comme il était doué d'une excellente voix de ténor, il était toujours disposé à rendre service avec une bonne chanson. Il semblait avoir beaucoup d'argent ; on disait qu'il l'avait gagné dans les mines d'or de Californie ; en tout cas, il suffisait de l'entendre parler pour être sûr qu'il avait passé une partie de sa vie en Amérique. La bonne impression produite par ses largesses et ses mœurs démocratiques s'accrut encore lorsqu'il affirma sa parfaite indifférence au danger. Bien qu'il fût un détestable cavalier, il s'engageait à chaque concours hippique et son entêtement lui valut quelques chutes stupéfiantes. Quand le presbytère prit feu, il se distingua aussi par l'intrépidité qu'il déploya en rentrant dans le bâtiment pour sauver le mobilier alors que les pompiers locaux y avaient renoncé. Voilà comment, en cinq ans, John Douglas du manoir s'était taillé une grande réputation à Birlstone.

Sa femme était également appréciée par ses amies et connaissances ; il faut dire que ses relations étaient assez peu nombreuses, car la mode anglaise réprouvait les visites faites sans présentation en règle à des étrangers installés dans le pays. Mais leur petit nombre suffisait largement à une maîtresse de maison qui était naturellement réservée et qui consacrait beaucoup de temps, selon toute apparence, à son mari et à ses devoirs de châtelaine. On savait que cette dame anglaise de la bonne société avait fait à Londres la connaissance de M. Douglas, veuf à l'époque. Elle était très belle, grande, brune, mince, de vingt ans plus jeune que son mari ; cette différence d'âge ne paraissait troubler en rien leur entente. Leurs proches remarquèrent, toutefois, qu'entre eux la confiance n'était peut-être pas totale, car l'épouse se montrait toujours fort discrète sur le passé de son mari, comme si elle ne le connaissait qu'imparfaitement. Quelques observateurs notèrent également que Mme Douglas était parfois nerveuse et visiblement mal à l'aise chaque fois que son mari rentrait plus tard que prévu. Dans une campagne paisible où tous les cancans sont les bienvenus, ce point faible de la châtelaine avait fait l'objet de divers commentaires, qui rebondirent avec emphase quand les événements lui accordèrent une signification très spéciale.

Il y avait encore quelqu'un qui vivait au manoir, d'une manière intermittente il est vrai, mais dont la présence à l'époque de la tragédie suscita de nombreuses controverses dans le public. C'était Cecil James Barker, de Hales Lodge, Hampstead. La grande silhouette dégingandée de Cecil Barker était familière à tout le village de Birlstone, car il venait fréquemment au manoir, où il était toujours choyé. On disait qu'il était le seul témoin du passé inconnu de M. Douglas que celui-ci eût admis dans sa nouvelle résidence. Barker était incontestablement Anglais, mais son langage prouvait qu'il avait d'abord connu Douglas en Amérique et qu'il avait vécu là-bas avec lui sur un pied d'intimité. Il semblait jouir d'une fortune considérable et il passait pour célibataire. Il était un peu plus jeune que Douglas : quarante-cinq ans au maximum ; il était grand, il se tenait droit, il avait le torse large, il ne portait ni barbe, ni favoris, ni moustache, il était épais et fort comme un boxeur professionnel, il avait des sourcils noirs et surtout une paire d'yeux noirs dominateurs qui pouvaient, même sans l'aide de ses poings, lui permettre de fendre une foule hostile. Il ne montait pas à cheval. Il ne chassait pas. Il passait ses journées à se promener autour du vieux village, la pipe à la bouche. À moins qu'il ne partageât une voiture avec son hôte, ou en son absence avec son hôtesse, pour parcourir la campagne. « Un gentleman insouciant et généreux », déclara Ames, le maître d'hôtel, qui ajouta : « Mais, ma parole, je n'aurais pas voulu le contredire ! » Il était cordial avec Douglas ; pas moins avec sa femme. Leur amitié sembla

irriter plus d'une fois le mari ; en tout cas, les domestiques le prétendirent. Tel était le troisième personnage présent sur les lieux le jour de la catastrophe. Pour ce qui est des autres habitants du manoir, nous mentionnerons simplement l'alerte, respectable et digne Ames, ainsi que Mme Allen, fraîche et rondelette, qui secondait la maîtresse de maison dans certaines de ses tâches. Les six autres domestiques n'ont rien à voir dans les événements de la nuit du 6 janvier.

C'est à minuit moins le quart que l'alarme fut donnée au petit commissariat local, où le sergent Wilson, de la police du Sussex, était de service. M. Cecil Barker, surexcité, avait tapé de toutes ses forces à la porte et tiré furieusement sur la sonnette. Au manoir s'était déroulée une terrible tragédie : M. John Douglas avait été assassiné. Telle fut la substance de son message. Aussitôt après l'avoir transmis, il avait regagné en hâte le manoir. Le sergent de police était arrivé sur la scène du crime un peu après minuit : il avait alerté entre-temps les autorités du comté.

Le sergent avait trouvé le pont-levis baissé, les fenêtres éclairées, et toute la maison dans un état indescriptible de confusion et d'affolement. Les domestiques livides se serraient les uns contre les autres dans le vestibule, tandis que le maître d'hôtel, épouvanté, se tordait les mains sur le seuil. Seul Cecil Barker semblait maître de lui et de ses émotions. Dans le vestibule, il avait ouvert la porte la plus proche de l'entrée, et il avait invité le sergent à le suivre. Au même moment était arrivé le docteur Wood, médecin du village, homme vif et sérieux. Tous trois pénétrèrent ensemble dans la pièce du drame. Le maître d'hôtel les suivit et referma soigneusement la porte derrière lui afin que les bonnes ne vissent point l'affligeant spectacle.

La victime gisait sur le dos, membres étendus, au centre de son bureau. Il n'était vêtu que d'une robe de chambre rose qui recouvrait ses vêtements de nuit. Il avait aux pieds des pantoufles. Le médecin s'agenouilla auprès de lui et s'éclaira avec la lampe posée sur la table. Un seul regard lui suffit pour déclarer que ses soins seraient inutiles. John Douglas avait été horriblement abîmé. Une arme bizarre était placée en diagonale sur sa poitrine : c'était un fusil de chasse dont le canon avait été scié à trente centimètres de la double gâchette. De toute évidence, le coup avait été tiré à bout portant. John Douglas avait reçu la décharge en pleine figure ; il avait la tête fracassée. Les deux gâchettes avaient été reliées par du fil de fer, afin de rendre la décharge simultanée plus destructrice.

Le policier se sentit débordé par la responsabilité énorme qui lui incombait si soudainement.

– Ne touchons à rien avant l'arrivée de mes supérieurs ! déclara-t-il d'une voix blanche en considérant, horrifié, la face affreusement mutilée de la victime.

– Rien n'a été touché jusqu'ici, affirma Cecil Barker. J'en répons. Tout est dans l'état où je l'ai découvert moi-même.

– À quelle heure était-ce ?

Le sergent avait tiré son carnet.

– Juste à onze heures et demie. Je n'avais pas encore commencé à me déshabiller, et j'étais assis devant le feu dans ma chambre quand j'ai entendu la détonation. Elle n'était pas très forte. Elle semblait étouffée. Je me suis précipité en bas. Je suppose qu'il ne m'a pas fallu plus de trente secondes avant d'arriver ici.

– La porte était-elle ouverte ?

– Oui. Le pauvre Douglas était étendu tel que vous le voyez. La bougie de sa chambre brûlait sur la table. C'est moi qui ai allumé la lampe un peu plus tard.

– Avez-vous vu quelqu'un ?

– Non. J'ai entendu Mme Douglas descendre l'escalier derrière moi et je suis ressorti pour lui épargner cette triste image de son mari. Mme Allen, sa femme de chambre, était accourue ; elle l'a emmenée. Ames est arrivé ; alors nous sommes rentrés ensemble dans le bureau.

– Mais je croyais que le pont-levis était levé toutes les nuits ?

– Il l'était ; c'est moi qui l'ai baissé pour aller vous prévenir.

– Alors, comment un meurtrier aurait-il pu s'enfuir ? Le problème se pose autrement : M. Douglas a dû se suicider.

– Nous y avons pensé. Mais regardez ...

Barker écarta le rideau et montra la haute fenêtre aux carreaux en losange : elle était grande ouverte.

– ... Et regardez encore ceci !...

Il approcha la lampe de l'appui de la fenêtre et découvrit une tache de sang qui ressemblait à l'empreinte d'une semelle

– ... Quelqu'un est passé par là, c'est évident.

– Vous voulez dire que quelqu'un se serait enfui en franchissant la douve ?

– Exactement.

– Mais si vous êtes arrivé ici moins d'une demi-minute après le crime, il devait être dans l'eau à ce moment-là.

– Certainement. Ah ! comme je regrette de ne m'être pas précipité à la fenêtre ! Mais le rideau lui faisait écran, vous voyez, et je n'en ai pas eu l'idée. Puis j'ai entendu le pas de Mme Douglas. Je ne pouvais pas la laisser entrer ici. Ça aurait été trop horrible.

– Horrible, en effet ! murmura le médecin. Je n'ai jamais vu une bouillie pareille depuis le déraillement de Birlstone.

– Mais dites donc ! observa le sergent de police, dont le bon sens bucolique, un peu lent, s'attardait sur la fenêtre ouverte. C'est très joli, votre histoire d'un homme qui se serait échappé en traversant la douve ! Mais comment aurait-il pu pénétrer dans le manoir puisque le pont était levé ?

– Ah ! voilà toute la question ! dit Barker.

– À quelle heure l'a-t-on levé ?

– Il était près de six heures, répondit Ames.

– J'ai entendu dire, insista le sergent, qu'on le relevait généralement au coucher du soleil. Ce qui, en cette saison, est plus près de quatre heures et demie que de six heures.

– Mme Douglas avait reçu pour le thé, expliqua Ames. Je ne pouvais pas toucher au pont avant que ses invités fussent partis. C'est moi qui l'ai relevé.

– Alors nous en arrivons à ceci, dit le sergent. Si des gens sont venus de l'extérieur, en admettant qu'il en soit venu, ils ont dû entrer par le pont avant six heures et se cacher ensuite, puisque M. Douglas est venu dans cette pièce après onze heures.

– C'est exact. Tous les soirs, M. Douglas faisait le tour du manoir avant de se coucher, afin de vérifier si toutes les lampes étaient éteintes. C'est sa ronde qui l'a conduit ici. L'homme l'attendait et l'a tué à bout portant. Puis il s'est enfui par la fenêtre en abandonnant son fusil. Voilà comment je conçois les choses ; aucune autre explication ne cadre avec les faits.

Le sergent se pencha pour ramasser un bout de carton qui se trouvait à côté du cadavre et sur lequel les initiales V.V., suivies du nombre 341 étaient grossièrement écrites.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en le levant en l'air.

Barker le regarda avec curiosité.

– Je ne l'avais pas remarqué, dit-il. Le meurtrier doit l'avoir laissé tomber dans sa fuite.

– V.V. 341. Je n'y comprends rien...

Le sergent tournait et retournait le carton entre ses gros doigts.

– ... V.V. ! Les initiales de quelqu'un peut-être ? Qu'avez-vous là, docteur Wood ?

Le médecin avait ramassé un marteau de bonne taille sur la carquette devant la cheminée. Un marteau solide. Cecil Barker désigna une boîte de clous à tête de cuivre sur la cheminée.

– M. Douglas avait modifié l'emplacement des tableaux dans la journée d'hier, expliqua-t-il ; Je l'ai vu debout sur cette chaise et fixant ce grand tableau au-dessus. Voilà l'explication de la présence de ce marteau.

– Nous ferions mieux de le replacer sur la carquette, dit le sergent en se grattant la tête d'un air perplexe. Il faudra les meilleures têtes du Yard pour aller jusqu'au fin fond de l'affaire...

Il prit la lampe et fit lentement le tour du bureau.

– ... Oh ! oh ! fit-il en écartant le rideau de la fenêtre. À quelle heure ce rideau a-t-il été tiré ?

– Quand on allume les lampes, répondit le maître d'hôtel. Un peu après quatre heures.

– Quelqu'un s'est caché ici, c'est sûr ...

Il baissa la lampe ; dans le coin, des traces de souliers boueux étaient très visibles.

– ... Je suis obligé d'admettre que cette découverte confirme votre théorie, monsieur Barker. On dirait que l'homme a pénétré dans le manoir après quatre heures, une fois les rideaux tirés, et avant six heures, quand le pont a été relevé. Il s'est glissé ici, parce que c'était la première pièce qu'il a trouvée, et il s'est caché derrière ce rideau. Tout cela me paraît assez clair. Il est vraisemblable que son idée était de cambrioler la maison ; mais M. Douglas est tombé sur lui à l'improviste ; alors il l'a tué et il s'est enfui.

– C'est à peu près mon avis, dit Barker. Mais ne croyez-vous pas que nous perdons un temps précieux ? Ne pourrions-nous partir en expédition pour fouiller les environs avant que le meurtrier nous échappe ?

Le sergent réfléchit un moment.

– Il n'y a pas de train avant six heures du matin ; il ne peut donc pas s'enfuir par chemin de fer. S'il prend la route avec son pantalon tout trempé, il ne passera pas inaperçu. De toute façon, je ne

peux quitter les lieux avant d'avoir été relevé. Et je pense aussi que personne ne doit sortir d'ici avant que les faits aient été éclaircis.

Le médecin s'était emparé de la lampe pour examiner à nouveau le cadavre.

– Quelle est cette marque ? demanda-t-il. Se pourrait-il qu'elle eût un rapport avec le crime ?

Le bras droit du mort était dénudé jusqu'au coude. À mi-hauteur de l'avant-bras, le dessin brun d'un triangle dans un cercle se détachait sur la peau.

– Ce n'est pas un tatouage, déclara le médecin. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Cet homme a jadis été marqué au fer chaud, comme on marque du bétail. Que signifie cela ?

– Je ne prétends pas le savoir, dit Cecil Barker, mais j'ai vu cette marque sur Douglas quantité de fois depuis dix ans.

– Moi aussi je l'ai vue, dit le maître d'hôtel. Bien souvent, quand mon maître relevait ses manches, je l'avais remarquée. Et je me demandais ce qu'elle voulait dire.

– Donc elle n'a pas de rapport avec le crime, conclut le sergent. Mais tout de même elle n'est pas ordinaire. Dans cette affaire rien n'est banal. Eh bien ! que se passe-t-il maintenant ?

Le maître d'hôtel avait poussé une exclamation de surprise, et il montrait la main tendue du mort.

– On lui a pris son alliance ! balbutia-t-il.

– Quoi ?

– Mais oui ! Mon maître portait toujours son alliance d'or au petit doigt de la main gauche, au-dessous de cette bague avec la pépite, tandis qu'il portait au troisième doigt la bague avec le serpent tordu. Voilà la pépite, voilà le serpent, mais l'alliance a disparu.

– Il a raison, dit Barker.

– Vous venez bien de déclarer, répéta le sergent, que l'alliance était au-dessous de l'autre bague ?

– Toujours au-dessous !

– Alors le meurtrier, ou qui vous voudrez, a d'abord retiré cette bague à pépite, puis l'alliance, et ensuite il aurait replacé la bague à pépite ?

– C'est ainsi.

Le digne policier du comté hocha la tête.

– Plus tôt nous mettrons Londres au courant, mieux cela vaudra, conclut-il. White Mason est un type remarquable : aucune affaire ne l'a jamais embarrassé ici ! Il ne va pas tarder maintenant. Mais je suis bien certain que, pour une fois, il demandera du renfort à Londres. En ce qui me concerne, j'avoue sans honte que celle-là est un peu trop compliquée pour mon goût.

Chapitre IV – Obscurité

À trois heures du matin, le chef détective du Sussex, répondant à l'appel urgent du sergent Wilson de Birlstone, arriva de son quartier général dans une légère charrette anglaise. Par le train de cinq heures quarante, il avait fait partir son message pour Scotland Yard, et il se trouvait à midi à la gare de Birlstone pour nous accueillir. M. White Mason avait un air tranquille et confortable, un visage rougeaud et rasé, un corps bâti en force ; il portait un ample costume de tweed et des guêtres ; il ressemblait à un petit fermier, à un garde-chasse en retraite, bref, à toute autre chose qu'à un échantillon très honorable de la police criminelle provinciale.

– Une affaire qui va nous donner beaucoup de fil à retordre, monsieur MacDonald ! ne cessait-il de répéter. Nous allons voir s'abattre ici tout un essaim de journalistes quand la presse s'apercevra que c'est un vrai mystère. J'espère que nous aurons fait du bon travail avant qu'ils fourrent leur nez dans notre enquête et brouillent toutes les pistes. Il y a des détails qui ne vous déplairont pas, monsieur Holmes. Et à vous non plus, docteur Watson, car les toubibs auront leur mot à dire. Votre appartement est retenu aux Armes-de-Westville. C'est le seul hôtel de l'endroit, mais on m'a assuré qu'il était propre et décent. Le porteur va s'occuper de vos bagages. Par ici, messieurs, s'il vous plaît !

Il était charmant et dynamique, ce détective du Sussex ! En dix minutes nous avions trouvé nos chambres. Dix minutes plus tard nous étions assis dans le petit salon de l'auberge et informés des faits tels que le lecteur les a lus dans le chapitre précédent. MacDonald prenait des notes. Holmes avait l'air du botaniste surpris et respectueux qui contemple une fleur rare.

– Remarquable ! s'exclama-t-il quand l'histoire lui fut contée. Tout à fait remarquable ! Je ne me rappelle guère d'affaire ayant présenté un aspect aussi singulier !

– Je pensais bien qu'elle vous enchanterait, monsieur Holmes ! dit White Mason ravi. Nous ne sommes pas en retard sur notre époque, dans le Sussex. Je vous ai exposé la situation telle que je l'ai apprise du sergent Wilson entre trois et quatre heures du matin. Ma parole, ma vieille jument a bien trotté ! Mais je n'avais pas besoin de tant me presser, puisque, dans l'immédiat, je ne pouvais rien faire. Le sergent Wilson était en possession de tous les faits. Je les ai vérifiés. J'y ai réfléchi, et j'ai légèrement complété leur collection.

– Vous avez du neuf ? interrogea avidement Holmes.

– Voilà. D'abord j'ai examiné le marteau. Le docteur Wood m'y a aidé. Nous n'avons relevé dessus aucune trace de violence. J'espérais que, si M. Douglas s'était défendu avec le marteau, nous aurions pu relever un indice quelconque. Mais le marteau ne présentait aucune tache.

– Cela ne prouve rien du tout, fit remarquer l'inspecteur MacDonald. De nombreux crimes commis à coups de marteau n'ont laissé aucune trace sur le marteau.

– C'est exact. Mais s'il y avait eu des taches, elles nous auraient aidés. Le fait est qu'il n'y en avait pas. Puis j'ai examiné le fusil. Il avait été chargé de chevrotines. D'autre part, ainsi que l'avait remarqué le sergent Wilson, les deux gâchettes avaient été attachées ensemble, de telle sorte qu'en appuyant sur la gâchette postérieure les deux canons se déchargeaient simultanément. L'inventeur de ce procédé était certainement bien résolu à ne pas rater son homme. Le fusil scié n'avait pas plus de soixante-cinq centimètres de long ; il était donc facilement transportable sous un manteau. Le nom complet du fabricant n'y figurait pas, mais les lettres « PEN » étaient gravées sur la cannelure entre les deux canons ; le reste du nom avait été scié.

– Un P majuscule, avec une enjolivure au-dessus, et un E et un N plus petits ? s'enquit Holmes.

– En effet.

– Pennsylvania Small Arm Company, firme américaine bien connue, dit Holmes.

White Mason eut pour mon ami le regard que lance le petit médecin de campagne au spécialiste de Harley Street qui d'un mot résout le problème qui l'embarrassait.

– Voilà un grand pas de fait, monsieur Holmes. Vous avez sûrement raison. Merveilleux ! Merveilleux ! Gardez-vous dans votre mémoire les noms de tous les fabricants d'armes du monde entier ?...

Holmes écarta le sujet d'un geste de la main.

– ... Sans aucun doute, c'est un fusil de chasse américain, reprit White Mason. J'ai lu quelque part qu'un fusil de chasse scié était une arme utilisée dans certaines régions de l'Amérique. Il y a donc de fortes présomptions pour que l'individu qui s'est introduit dans le manoir et qui a tué le maître de maison soit un Américain.

MacDonald hocha la tête.

– Mon cher, vous allez trop vite ! dit-il. Je n'ai pas encore eu la preuve qu'un étranger s'était effectivement introduit dans le manoir.

– La fenêtre ouverte, le sang sur l'appui de la fenêtre, le carton bizarre, des traces de souliers dans le coin, le fusil...

– Rien là-dedans qui n'ait pu être arrangé d'avance. M. Douglas était Américain, ou du moins il avait longtemps vécu en Amérique. M. Barker également. Vous n'avez pas forcément besoin d'introduire un Américain de l'extérieur pour trouver une explication à ces détails américains.

– Ames, le maître d'hôtel...

– Est-il digne de confiance ?

– Il est resté dix ans en place chez sir Charles Chandos : aussi solide qu'un roc. Il est chez les Douglas depuis leur installation au manoir, c'est-à-dire depuis cinq ans. Il n'a jamais vu un fusil pareil dans la maison.

– Ce fusil n'était pas destiné à être exhibé. C'est la raison pour laquelle les canons avaient été sciés. Il aurait tenu dans n'importe quelle boîte. Comment Ames peut-il jurer qu'il n'y avait pas dans la maison un fusil de ce genre ?

– En tout cas, il ne l'a jamais vu.

MacDonald secoua sa tête obstinée.

– Je ne suis pas encore convaincu de la présence d'un étranger, dit-il. Je vous prie de réfléchir à ce qui découle de la supposition que ce fusil aurait été apporté par quelqu'un de l'extérieur et que l'individu en question aurait agi comme vous nous l'avez dit. Voyons, c'est inconcevable ! C'est un défi au bon sens ! J'en appelle à vous, monsieur Holmes, en jugeant par ce que nous venons d'apprendre.

– Eh bien ! procédez à votre déposition, monsieur Mac ! fit Holmes de sa voix la plus « juge d'instruction ».

– Le meurtrier n'est pas un vulgaire cambrioleur, en supposant qu'il s'agisse d'un individu venu de l'extérieur. L'histoire des bagues et le carton semblent indiquer un meurtre prémédité pour je ne sais quelle raison privée. Très bien ! Voici donc un homme qui se glisse dans une maison avec l'intention délibérée de commettre un crime. Il sait, bien entendu, qu'il se heurtera à une difficulté pour s'échapper puisque le manoir est entouré d'eau. Quelle arme choisira-t-il donc ? Vous me répondrez, naturellement : une arme silencieuse ; ce faisant, il pourrait espérer, une fois son crime accompli, se glisser rapidement par la fenêtre, barboter dans la douve, puis s'enfuir tranquillement. Cela, je l'admettrais. Mais ce qui est incompréhensible, c'est qu'il ait choisi l'arme la plus bruyante qui soit au monde, sachant parfaitement que la détonation provoquera instantanément l'irruption de tous les habitants de la maison sur les lieux et que, selon toute vraisemblance, il sera découvert avant d'avoir pu franchir la douve. Cette thèse est-elle plausible, monsieur Holmes ?

– Évidemment, vous exposez l'affaire d'une manière péremptoire ! répliqua mon ami en réfléchissant. Mais tout requiert une justification. Puis je vous demander, monsieur White Mason, si vous avez examiné tout de suite l'autre côté de la douve pour tenter de déceler une trace de l'homme sortant de l'eau ?

– Il n'y avait aucune trace, monsieur Holmes. Mais le rebord étant en pierre, il aurait été difficile d'y relever quelque chose.

– Aucune trace, aucune empreinte, rien ?

– Absolument rien !

– Ah ! Voyez-vous une objection, monsieur White Mason, à ce que nous nous rendions immédiatement sur les lieux ? Peut-être y subsiste-t-il un petit détail suggestif ?

– J'allais vous le proposer, monsieur Holmes. Mais je pensais qu'il valait mieux vous mettre au courant avant d'aller là-bas. Je suppose que, si quelque chose vous frappait...

White Mason dévisagea l'amateur d'un air dubitatif.

– J'ai déjà travaillé avec M. Sherlock Holmes, dit l'inspecteur MacDonald. Il joue le jeu.

– Je joue ma conception personnelle du jeu en tout cas, ajouta Holmes en souriant. Je m'intéresse à une affaire pour aider les fins de la justice et le travail de la police. Si je me tiens à l'écart de la police officielle, c'est d'abord parce qu'elle me tient à l'écart. Je n'ai nul désir de marquer des points à ses dépens. Cela dit, monsieur White Mason, je revendique le droit de travailler selon mes méthodes personnelles et de vous communiquer en mon temps mes résultats... une fois complets, plutôt que par étapes.

– Nous sommes très honorés par votre présence, dit White Mason, et nous vous montrerons tout. Venez, docteur Watson ! Nous espérons avoir tous, le moment venu, une place dans votre œuvre.

Nous descendîmes la rue paisible du village, que bordait une double rangée d'ormes étêtés. En bas, deux vieux piliers de pierre moussus et tachés supportaient quelque chose qui avait autrefois été le lion rampant des Capus de Birstone. Nous nous engageâmes dans une allée qui serpentait au milieu de pelouses et de chênes comme on n'en voit plus que dans l'Angleterre rurale. Après un dernier virage aigu, nous aperçûmes la vieille maison basse en briques défraîchies qu'entouraient des ifs coupés à l'ancienne mode, le pont-levis en bois, et la belle et large douve qui brillait comme du mercure sous le froid soleil de l'hiver. Le manoir avait trois siècles : siècles de naissances et de retours au foyer, de danses villageoises et de rendez-vous de chasse. Après tant d'années paisibles, pourquoi ses murs vénérables avaient-ils abrité un tel drame ?

– Voilà la fenêtre, annonça White Mason. Celle qui est tout de suite à droite du pont-levis. Elle est restée ouverte exactement comme elle l'était cette nuit.

– Elle me paraît bien étroite pour permettre le passage d'un homme.

– Le meurtrier n'était certes pas obèse. Nous n'avons pas eu besoin de vos déductions, monsieur Holmes, pour nous en rendre compte. Mais vous ou moi, nous pourrions néanmoins fort bien passer par cette fenêtre...

Holmes s'approcha de la douve et examina la pierre du rebord ainsi que le gazon.

– ... J'ai bien regardé, monsieur Holmes ! insista White Mason. Il n'y a rien. Aucun signe que quelqu'un soit sorti de l'eau. Mais pourquoi aurait-il forcément laissé une trace de son passage ?

– Bien sûr ! Pourquoi aurait-il forcément laissé une trace de son passage ? Est-ce que l'eau est toujours bourbeuse ?

– Généralement elle est de cette couleur. Le courant apporte de la terre argileuse.

– Quelle est sa profondeur ?

– À peu près soixante centimètres sur les côtés et un mètre au milieu.

– Nous pouvons donc écarter résolument l'hypothèse que l'homme se serait noyé en traversant la douve ?

– Un enfant ne pourrait pas s'y noyer.

Nous franchîmes le pont-levis, et un personnage falot, noueux, desséché nous ouvrit la porte : c'était Ames. Le pauvre diable était livide et tremblait encore. Le sergent de police du village, grand gaillard mélancolique, montait la garde dans la salle du crime. Le médecin était parti.

– Rien de neuf, sergent Wilson ? demanda White Mason.

– Rien, monsieur.

– Alors vous pouvez rentrer chez vous. Vous avez eu assez de travail. Si nous avons besoin de vous, nous vous ferons prévenir. Le maître d'hôtel ferait aussi bien d'attendre dehors. Dites-lui de prévenir M. Cecil Barker, Mme Douglas et la femme de chambre que nous aurons peut-être bientôt un mot à leur dire. Maintenant, messieurs, je crois préférable que je vous communique mon point de vue ; ensuite vous formerez le vôtre...

Il m'impressionnait, ce policier de province ! Il maîtrisait bien les faits, et il possédait un bon sens froid, clair, qui le ferait sans doute progresser dans sa profession. Holmes l'écouta avec une grande attention sans manifester le moindre signe d'impatience (c'était, de sa part, exceptionnel !).

– ... Est-ce un suicide ? Est-ce un meurtre ? Voilà, n'est-ce pas, messieurs, notre première question. S'il s'agit d'un suicide, alors nous devons croire que cet homme a commencé par retirer son alliance et la cacher ; puis qu'il est descendu ici en robe de chambre, qu'il a piétiné avec des souliers boueux dans un coin derrière le rideau afin de donner l'idée que quelqu'un l'avait attendu, qu'il a ouvert la fenêtre, qu'il a mis du sang...

– Nous pouvons écarter cette hypothèse, interrompit MacDonald.

– C'est mon avis. Un suicide est hors de question. Donc un meurtre a été commis. Nous avons à déterminer si son auteur appartient ou n'appartient pas à la maisonnée.

– Nous écoutons votre argumentation.

– Dans les deux cas, nous nous heurtons à des difficultés considérables. Et pourtant il n'y a pas de troisième hypothèse. C'est l'une ou l'autre. Supposons en premier lieu que le meurtrier ou les meurtriers soient gens du manoir. Ils ont abattu Douglas à une heure où tout était tranquille, mais où cependant personne ne dormait encore. Par ailleurs ils ont commis leur crime avec l'arme la plus étrange et la plus bruyante qui se puisse trouver, de façon que tout le monde sût ce qui était arrivé. Une arme qui auparavant n'avait jamais été vue dans la maison... Cela ne paraît pas un point de départ très vraisemblable, qu'en pensez-vous ?

– Non, en effet.

– Tous les témoignages concordent sur le fait suivant : une fois l'alarme donnée, il ne s'est pas écoulé plus d'une minute avant que toute la maisonnée soit sur les lieux : pas seulement M. Cecil Barker, qui affirme être arrivé le premier, mais Ames et tous les autres. Me direz-vous que pendant ce laps de temps le coupable s'est débrouillé pour faire des traces de pas dans le coin, ouvrir la fenêtre, tacher de sang l'appui, retirer l'alliance du cadavre, etc. ? C'est impossible !

– Vous posez le problème très clairement, approuva Holmes. J'incline à partager votre opinion.

– Alors nous sommes contraints de revenir à la théorie selon laquelle le crime a été commis par quelqu'un de l'extérieur. De grosses difficultés nous guettent encore ; mais il ne s'agit plus d'impossibilités. Le meurtrier est entré dans la maison entre quatre heures trente et six heures, c'est-à-dire entre le crépuscule et le moment où le pont-levis a été relevé. Il y avait des invités, la porte était ouverte, rien ne pouvait l'arrêter. Peut-être était-ce un vulgaire cambrioleur. Peut-être avait-il une rancune personnelle contre M. Douglas. Puisque M. Douglas a passé une grande partie de son existence en Amérique, et puisque ce fusil de chasse semble être d'origine américaine, l'hypothèse de la rancune personnelle est la plus vraisemblable. Il s'est glissé dans cette pièce parce qu'elle était la plus proche de l'entrée, et il s'est caché derrière le rideau. Il y est resté jusqu'à onze heures passées. À cette heure-là, M. Douglas a pénétré dans son bureau. L'entretien a dû être fort court, en admettant qu'il y en ait eu un, car Mme Douglas a déclaré que son mari ne l'avait pas quittée depuis plus de quelques minutes quand elle entendit le coup de feu.

– La bougie le confirme, dit Holmes.

– D'accord. La bougie, qui était neuve, n'a brûlé que sur un centimètre et demi. Il avait dû la poser sur la table avant d'être attaqué ; sinon elle serait tombée quand il s'est écroulé. Cela montre qu'il n'a pas été attaqué dès son entrée dans la pièce. Quand M. Barker est arrivé, la lampe était éteinte et la bougie allumée.

– Tout cela est clair.

– Nous pouvons donc maintenant reconstituer le drame sur ces données. M. Douglas entre dans la pièce. Il pose la bougie. Un homme surgit d'entre les rideaux. Il est armé de ce fusil. Il réclame l'alliance. Dieu sait pourquoi, mais les choses ont dû se passer ainsi. M. Douglas la lui remet. Alors soit de sang-froid, soit au cours d'une lutte (Douglas a pu saisir le marteau qui a été trouvé sur la carpe), l'inconnu tue Douglas de cette manière effroyable. Il laisse tomber son fusil et aussi, sans doute, cet étrange carton « V.V. 341 » ; puis il s'échappe par la fenêtre et la douve au moment où Cecil Barker découvre le crime. Qu'en pensez-vous, monsieur Holmes ?

– Très intéressant, mais pas tout à fait convaincant.

– Mon cher, ce serait d'une invraisemblable stupidité, voyons ! s'écria MacDonald. Quelqu'un a tué cet homme. Quel que soit l'assassin, je pourrais vous démontrer qu'il s'y serait pris autrement. Pourquoi a-t-il couru le risque de voir sa retraite coupée ? Pourquoi se serait-il servi d'un fusil de chasse alors que seule une arme silencieuse lui permettait de s'échapper ? Allons, monsieur Holmes, c'est à vous de nous tendre le fil conducteur, puisque vous venez de dire que la théorie de M. White Mason n'était pas convaincante !

Holmes avait écouté cette controverse avec un intérêt passionné. Il n'en avait pas perdu un mot. Ses yeux perçants allaient de droite à gauche et de gauche à droite. Son front se plissait sous l'effort de la réflexion.

– J'aimerais quelques faits supplémentaires avant de m'aventurer à formuler une théorie, monsieur Mac, dit-il en s'agenouillant à côté du cadavre. Oh ! Oh ! Ces blessures sont vraiment épouvantables. Pouvons-nous faire entrer le maître d'hôtel quelques instants ?... Ames, je crois que vous avez vu souvent ce dessin tout à fait anormal, un triangle à l'intérieur d'un cercle, marqué au fer chaud sur l'avant-bras de M. Douglas ?

– Souvent, oui, monsieur.

– Vous n'avez jamais entendu une réflexion de nature à expliquer ce que cette marque signifiait ?

– Non, monsieur.

– Elle a dû être très douloureuse quand elle a été faite. C'est incontestablement une brûlure. Maintenant je vois, Ames, un petit morceau de taffetas sur le menton de M. Douglas. L'aviez-vous remarqué ?

– Oui, monsieur. Il s'était coupé en se rasant hier matin.

– Se coupait-il quelquefois en se rasant ?

– Presque jamais, monsieur.

– Intéressant ! fit Holmes. Bien sûr, il peut s'agir d'une simple coïncidence. À moins que cette coupure n'indique qu'il appréhendait un danger. Aviez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel dans son comportement d'hier, Ames ?

– J'ai eu l'impression qu'il était un peu agité et nerveux, monsieur.

– Ah ! cette agression n'a peut-être pas été totalement inattendue. Nous paraissions avoir un peu progressé, n'est-ce pas ? Désirez-vous procéder vous-même à l'interrogatoire, monsieur Mac ?

– Non, monsieur Holmes. Je l'abandonne à de meilleures mains.

– Eh bien ! alors, passons à ce carton. « V.V. 341. » C'est un carton de mauvaise qualité. Y en a-t-il de semblables dans la maison ?

– Je ne crois pas, monsieur.

Holmes alla vers le bureau et versa sur le buvard quelques gouttes d'encre de chacun des encriers.

– L'inscription n'a pas été tracée ici, dit-il. Elle a été rédigée à l'encre noire ; les autres sont rougeâtres. Et rédigée également avec une plume à gros bec, alors qu'ici les plumes sont à bec fin. Non, elle a été écrite ailleurs. Attribuez-vous une signification quelconque à l'inscription, Ames ?

– Non, monsieur, aucune.

– Qu'en pensez-vous, monsieur Mac ?

– Elle me fait penser à une société secrète. La même que celle de la marque sur l'avant-bras.

– C'est aussi mon idée, dit White Mason.

– Nous pouvons l'adopter en tant qu'hypothèse de départ ; nous verrons bien si elle fait disparaître nos difficultés. Un membre d'une société secrète pénètre dans le manoir, attend M. Douglas, lui fracasse la tête en tirant à bout portant, puis s'échappe par la douve après avoir laissé auprès de la victime un carton qui, publié par les journaux, avertira les autres membres de la société que la vengeance a été accomplie. Tout cela tient. Mais pourquoi ce fusil, de préférence à toute autre arme ?

– Exactement.

– Et pourquoi l'alliance a-t-elle disparu ?

– D'accord.

– Et pourquoi n'a-t-on arrêté personne ? Il est quatorze heures maintenant. Je suppose que depuis l'aube toute la police cherche dans un rayon de soixante kilomètres un inconnu trempé et crotté ?

– Vous ne vous trompez pas, monsieur Holmes.

– S'il ne dispose pas d'un terrier tout proche, et s'il n'a pas pu changer de vêtements, la police peut difficilement le manquer. Et pourtant elle l'a manqué jusqu'ici...

Holmes se dirigea vers la fenêtre et examina à la loupe la tache de sang sur l'appui.

– ... C'est bien l'empreinte d'un pied. Elle est anormalement large. On dirait celle d'un pied plat. Autre bizarrerie : pour autant qu'on puisse découvrir une trace de pas par terre dans ce coin taché de boue, le pied semble être plus normalement constitué. Il est vrai que tout est bien indistinct. Que vois-je sous la petite table ?

– Les haltères de M. Douglas, répondit Ames.

– Les haltères ? Il n'y en a qu'un. Où est l'autre ?

– Je ne sais pas, monsieur Holmes. Il n'y en avait peut-être qu'un. Je n'ai pas regardé là-dessous depuis des mois.

– Un haltère... commença Holmes gravement.

Mais ses observations furent interrompues par un petit coup à la porte. Un homme de grande taille, bronzé, rasé, au visage intelligent, pénétra dans la pièce et nous regarda. Je n'eus aucun mal à deviner que c'était Cecil Barker. Ses yeux impérieux firent le tour des têtes présentes comme pour nous interroger.

– Je regrette d'interrompre votre conférence, dit-il, mais je voulais vous apprendre la dernière nouvelle.

– Une arrestation ?

– Malheureusement non. Mais on a trouvé la bicyclette. Le criminel l'avait abandonnée. Venez. Elle est à moins de cent mètres de la porte.

Quelques valets et badauds groupés dans l'avenue contemplaient une bicyclette qu'on venait de retirer d'un massif où elle avait été dissimulée. C'était une Rudge-Whitworth usagée ; elle était couverte d'éclaboussures comme si elle avait fait un long parcours. Le sac de selle renfermait une clé anglaise et un flacon d'huile, mais il ne livra aucune indication quant au propriétaire.

– La tâche de la police serait bien simplifiée, soupira l'inspecteur, si ces machines étaient numérotées et enregistrées. Bah ! Ne médisons pas de ce que nous avons trouvé. Si nous ne pouvons découvrir où court son propriétaire, du moins finirons-nous par savoir d'où il est venu. Mais au nom de tous les miracles, pourquoi ce type-là a-t-il laissé derrière lui sa bicyclette ? Et comment a-t-il pu prendre du champ en partant à pied ? Nous ne semblons pas détenir la moindre lueur dans cette affaire, monsieur Holmes !

– Vous croyez ? répondit mon ami. Je me le demandais, justement !

Chapitre V– Les personnages du drame

– Avez-vous vu tout ce que vous désiriez voir dans le bureau ? demanda White Mason quand nous sortîmes, de la pièce fatale.

– Pour l'instant, oui, répondit l'inspecteur.

Holmes se borna à un signe de tête affirmatif.

– Peut-être voudriez-vous entendre maintenant les témoignages de quelques-uns des habitants du manoir ? Nous utiliserons la salle à manger, Ames. Veuillez entrer le premier et nous dire tout ce que vous savez.

Le récit du maître d'hôtel fut aussi simple que clair, et il produisit une impression convaincante de sincérité. Il avait été engagé cinq ans plus tôt quand M. Douglas était arrivé à Birlstone. M. Douglas était un homme riche et comme il faut, qui avait fait fortune en Amérique. Il s'était montré un patron bon et généreux : pas tout à fait le genre de patron auquel Ames était habitué, mais on ne peut pas tout avoir, n'est-ce pas ? Il n'avait jamais remarqué chez M. Douglas des symptômes de frayeur : au contraire, M. Douglas était l'homme le plus intrépide qu'il eût jamais connu. Il avait donné l'ordre que le pont fût relevé chaque soir afin de renouer avec une ancienne coutume de la vieille demeure, et il aimait observer les habitudes d'autrefois. M. Douglas se rendait rarement à Londres et ne quittait pas souvent le village ; pourtant, la veille du crime, il était allé faire des emplettes à Tunbridge Wells. Lui, Ames, avait noté le lendemain une certaine nervosité dans l'attitude de M. Douglas : de l'impatience, de l'irritation ; ce qui était tout à fait exceptionnel. Ames n'était pas encore couché à l'heure du crime ; il était demeuré à l'office au fond du manoir pour serrer l'argenterie ; c'était là qu'il avait entendu un violent coup de sonnette. Il n'avait pas entendu la détonation, mais comment aurait-il pu l'entendre puisque l'office et les cuisines étaient séparées du bureau par plusieurs portes fermées et un long couloir ? La violence du coup de sonnette avait fait sortir de chez elle la femme de chambre, et tous deux s'étaient dirigés ensemble vers les pièces du devant. Quand ils étaient arrivés au bas de l'escalier, Mme Douglas le descendait. Non, elle ne se hâtait pas. Il n'avait pas eu l'impression qu'elle était particulièrement agitée. Juste au moment où elle parvenait à la dernière marche, M. Barker s'était précipité hors du bureau. Il avait arrêté Mme Douglas et l'avait priée de remonter.

– Pour l'amour de Dieu, rentrez dans votre chambre ! avait-il crié. Le pauvre Jack est mort. Vous ne pouvez rien faire. Au nom du Ciel, retirez-vous !

Il avait dû insister auprès de Mme Douglas pour qu'elle consentît à regagner sa chambre. Elle n'avait pas crié. Elle n'avait pas mené grand tapage, Mme Allen, la femme de chambre, l'avait aidée à remonter et était restée auprès d'elle. Ames et M. Barker étaient entrés alors dans le bureau et ils n'avaient touché à rien avant l'arrivée de la police. La bougie n'était pas allumée à ce moment-là, mais la lampe l'était. Ils avaient regardé par la fenêtre, mais la nuit était très obscure et ils n'avaient rien vu ni entendu. Ils s'étaient alors précipités dans le vestibule, où Ames avait

tourné le treuil qui abaissait le pont-levis. M. Barker était parti à toutes jambes pour alerter la police.

Tel fut en substance le témoignage du maître d'hôtel.

La déposition de Mme Allen, la femme de chambre, corrobora complètement ce récit. Sa chambre était légèrement plus proche du devant de la maison que l'office où travaillait Ames. Elle se préparait à se mettre au lit quand elle avait entendu le violent coup de sonnette. Elle était un peu dure d'oreille : peut-être était-ce la raison pour laquelle elle n'avait pas entendu la détonation ; de toute façon, le bureau était loin. Elle se rappelait avoir entendu un bruit qu'elle avait pris pour une porte qui claquait : mais c'était beaucoup plus tôt, au moins une demi-heure avant le coup de sonnette. Quand M. Ames avait couru vers les pièces du devant, elle l'avait accompagné. Elle avait vu M. Barker, très pâle, très surexcité, sortir du bureau. Il s'était précipité au-devant de Mme Douglas qui descendait l'escalier. Il l'avait suppliée de remonter et elle lui avait répondu quelque chose, que Mme Allen n'avait pas compris.

– Emmenez-la ! Restez auprès d'elle ! lui avait ordonné M. Barker.

Elle l'avait donc fait remonter dans sa chambre et elle avait essayé de la calmer. Mme Douglas, très nerveuse, tremblait de tous ses membres ; mais elle n'avait pas cherché à redescendre. Elle était demeurée assise en robe de chambre auprès du feu, la tête dans les mains. Mme Allen ne l'avait pas quittée de la nuit. Quant aux autres domestiques, ils étaient tous couchés, et ils ne furent alertés que très peu de temps avant l'arrivée de la police. Ils dormaient à d'autre extrémité de la maison : il leur aurait été impossible d'entendre quoi que ce fût. Et voilà pour la femme de chambre qui ne put rien ajouter en réponse aux questions posées, sinon des lamentations et des exclamations de stupéfaction.

M. Cecil Barker lui succéda. En ce qui concernait les événements de la nuit, il avait très peu de choses à ajouter à ce qu'il avait déjà dit au sergent Wilson. Personnellement, il était persuadé que le meurtrier s'était enfui par la fenêtre. Selon lui, la tache de sang ne permettait pas d'en douter. D'ailleurs, comme le pont était relevé, il n'avait pas d'autre moyen de s'échapper. Il ne pouvait pas s'expliquer comment l'assassin avait pu disparaître, ou pourquoi il n'avait pas pris sa bicyclette, en admettant que ce fût la sienne. Il ne s'était certainement pas noyé dans la douve puisqu'elle n'avait nulle part plus d'un mètre de profondeur.

Il professait sur le meurtre une opinion très précise. Douglas était peu communicatif ; il ne parlait jamais de certains chapitres de sa vie. Il avait émigré en Amérique, venant d'Irlande, alors qu'il était jeune homme. Il avait réussi, et Barker avait fait sa connaissance en Californie ; ils s'étaient associés dans une concession minière qui avait été un grand succès et qui était située dans un endroit appelé Benito Canyon. Brusquement, Douglas avait vendu sa part et était parti pour l'Angleterre. À l'époque, il était veuf. Parker avait réalisé son argent un peu plus tard et il était venu vivre à Londres. Voilà comment ils avaient renoué leurs relations d'amitié. Douglas lui avait donné l'impression qu'un danger planait au-dessus de sa tête, et Barker avait toujours pensé que son brusque départ de Californie et aussi son installation dans cet endroit paisible de l'Angleterre étaient en rapport avec ce danger. Il s'était imaginé qu'une société secrète,

organisation implacable, s'acharnait sur les traces de Douglas et n'aurait de cesse qu'elle l'eût supprimé. Quelques remarques de son ami avaient fait germer cette idée dans sa tête, bien que Douglas ne lui eût jamais dit quelle était cette société ni comment il s'en était fait une ennemie. Il supposait que l'inscription sur le carton se référait à cette société secrète.

– Combien de temps êtes-vous resté avec Douglas en Californie ? demanda l'inspecteur MacDonald.

– Cinq ans environ.

– Il était célibataire ?

– Veuf.

– Savez-vous d'où venait sa première femme ?

– Non. Je me rappelle l'avoir entendu dire qu'elle était d'origine suédoise, et j'ai vu son portrait. C'était une très belle femme. Elle mourut de la typhoïde au cours de l'année qui précéda notre rencontre.

– Vous ne situez pas son passé dans une région définie de l'Amérique ?

– Il m'a parlé de Chicago. Il connaissait bien cette ville, et il y avait travaillé. Il m'a également parlé des districts miniers de charbon et de fer. Il avait beaucoup voyagé.

– S'occupait-il de politique ? Cette société secrète avait-elle un but politique ?

– Non. La politique ne l'a jamais intéressé.

– Vous ne pensez pas qu'il pouvait s'agir d'une société criminelle ?

– Absolument pas ! Je n'ai jamais connu d'homme plus droit, plus net.

– Sur sa vie en Californie, pouvez-vous nous donner des détails particuliers ?

– Il préférait rester dans notre concession dans les montagnes. Il ne se rendait dans les endroits habités que lorsqu'il y était obligé. Voilà pourquoi j'avais pensé que quelqu'un le poursuivait. Quand il est parti si soudainement pour l'Europe, j'en ai eu en quelque sorte la confirmation. Je crois qu'il avait dû recevoir un avertissement. Moins d'une semaine après son départ, une demi-douzaine d'hommes se sont présentés : ils le recherchaient.

– Quel genre d'hommes ?

– Eh bien ! des gens qui n'avaient pas l'air commode ! Ils sont montés à la concession et voulaient savoir où il était. Je leur ai répondu qu'il était parti pour l'Europe et que j'ignorais sa destination exacte. Ils ne lui voulaient pas du bien : c'était facile à voir !

– Ils étaient Américains ? Californiens ?

– Californiens, je n'en sais rien. Mais Américains sûrement. Ce n'étaient pas des mineurs. Je ne sais pas qui ils étaient, mais j'ai été rudement content quand ils m'ont montré leur dos.

– Cela remonte à six ans ?

– Presque sept.

– Et vous aviez passé cinq ans ensemble en Californie. Cette affaire de société secrète remonterait donc à onze ans au moins ?

– En effet.

– Il faut qu'il s'agisse d'une haine bien tenace pour s'obstiner si longtemps. D'une haine qui ne doit pas avoir des mobiles insignifiants.

– Je pense qu'elle a assombri toute sa vie. Elle était sans cesse présente à son esprit.

– Mais, si un homme est menacé d'un danger, et s'il sait lequel, ne pensez-vous pas que normalement il se tourne vers la police pour être protégé ?

– Peut-être s'agissait-il d'un danger contre lequel la police ne pouvait rien ? Il y a une chose qu'il faut que vous sachiez. Il ne sortait jamais sans armes. Il avait toujours son revolver dans sa poche. Par malchance il était hier soir en robe de chambre et il avait laissé son revolver dans sa chambre. Quand le pont était relevé, il se croyait sans doute en sécurité.

– J'aimerais un peu plus de précision dans les dates, dit Mac Donald. Il y a six bonnes années que Douglas a quitté la Californie. Vous l'avez imité l'année suivante, n'est-ce pas ?

– En effet.

– Et il est marié depuis cinq ans. Vous êtes donc rentré en Angleterre à l'époque de son mariage ?

– Un mois avant. J'étais son témoin.

– Connaissez-vous Mme Douglas avant son mariage ?

– Non. J'avais quitté l'Angleterre depuis dix ans.

– Mais vous l'avez beaucoup vue depuis ?

Barker regarda le détective avec une grande fermeté.

– Je l'ai vu, lui, beaucoup depuis son mariage, répondit-il. Si je l'ai vue, elle, c'est parce qu'on ne peut pas séjourner chez un homme sans connaître sa femme. Si vous imaginez qu'il y a je ne sais quel lien ...

– Je n'imagine rien, monsieur Barker. Je suis tenu de rechercher tout ce qui peut se rapporter à l'affaire. Mais je ne veux offenser personne.

– Il y a des recherches blessantes, répliqua sèchement Barker.

– Nous ne voulons que des faits. Il est de votre intérêt et de l'intérêt de tous qu'ils soient clairement établis. Est-ce que M. Douglas approuvait totalement votre amitié avec sa femme ?

Barker pâlit, et il serra convulsivement ses mains puissantes.

– Vous n'avez pas le droit de me poser des questions pareilles ! s'écria-t-il. En quoi celle-ci concerne-t-elle l'affaire sur laquelle vous enquêtez ?

– Je dois répéter la question.

– Eh bien ! moi je refuse de répondre !

– Vous pouvez refuser de répondre, mais vous devez vous rendre compte que ce refus constitue en lui-même une réponse. Car vous ne refuseriez pas de répondre si vous n'aviez pas quelque chose à cacher.

Barker demeura immobile un moment, avec son visage tendu et ses gros sourcils noirs froncés. Puis il se détendit et nous regarda en souriant.

– Après tout, je vois, messieurs, que vous faites uniquement votre devoir, et que je n'ai pas à m'y opposer. Je vous prierais seulement de ne pas tourmenter là-dessus Mme Douglas, car elle a suffisamment de chagrin en ce moment. Je peux vous dire que le pauvre Douglas était affligé d'un défaut, d'un seul défaut d'ailleurs : la jalousie. Il m'aimait beaucoup. Je n'ai jamais eu de meilleur ami. Et il était très attaché à sa femme. Il était content quand je venais ici ; il me réclamait quand je ne venais pas. Si cependant sa femme et moi parlions ensemble ou si une sorte de sympathie se manifestait entre nous, une vague de jalousie le submergeait et il s'emportait jusqu'à me dire des choses effroyables. Plus d'une fois j'ai juré que je ne remettrais

plus les pieds ici. Mais quand je le boudais, il m'écrivait des lettres si repentantes, si gentilles, que je ne pouvais plus lui en vouloir. Vous pouvez m'en croire, messieurs, et ce sera mon dernier mot ; nul n'a eu femme plus aimante, plus fidèle qu'elle, et non plus, j'ai le droit de le dire, ami plus loyal que moi !

Il s'était exprimé avec force et une visible intensité de sentiments. Mais l'inspecteur MacDonald ne put pas s'empêcher de revenir sur le sujet.

– Vous savez, dit-il, que l'alliance de la victime a été retirée de son doigt ?

– Vraisemblablement.

– Que voulez-vous dire par « vraisemblablement » ? Vous savez bien que c'est un fait.

Barker sembla embarrassé.

– Quand j'ai dit « vraisemblablement », je voulais dire qu'il était concevable que lui-même eût retiré son alliance.

– Le simple fait que l'alliance ait disparu, quel que soit celui qui l'a retirée, suggérerait à n'importe qui un rapport quelconque entre son mariage et le drame, n'est-ce pas ?

Barker haussa ses larges épaules.

– Je ne me hasarderai pas à dire ce qu'il suggère, répondit-il, mais si vous entendez insinuer par-là qu'il compromet l'honneur de cette dame... (ses yeux étincelèrent, et il eut besoin de toute son énergie pour maîtriser son émotion) ... eh bien ! vous faites fausse route, voilà tout !

– Je ne crois pas que j'aie pour l'instant autre chose à vous demander, dit froidement MacDonald.

– Un petit détail ! intervint Sherlock Holmes. Quand vous êtes entré dans le bureau, il n'y avait qu'une bougie allumée sur la table, n'est-ce pas ?

– Oui.

– C'est à la lueur de cette bougie que vous avez vu qu'un terrible événement s'était produit ?

– En effet.

– Vous avez aussitôt sonné pour donner l'alarme ?

– Oui.

– Et on est arrivé au bout de très peu de temps ?

– Moins d'une minute après, je pense.

– Et cependant, quand les gens sont arrivés, ils ont trouvé la bougie éteinte et la lampe allumée. N'est-ce pas étonnant ?

À nouveau Barker manifesta quelque embarras.

– Je ne vois pas ce qu'il y a d'étonnant, monsieur Holmes, répondit-il après un silence. La bougie éclairait mal. Ma première pensée fut une meilleure lumière. La lampe était sur la table : je l'ai allumée.

Et vous avez éteint la bougie ?

– Oui.

Holmes ne posa pas d'autre question, et Barker, sur un dernier regard très ferme à chacun de nous (un regard de défi, me sembla-t-il), quitta la pièce.

L'inspecteur MacDonald avait fait parvenir un billet à Mme Douglas pour l'avertir qu'il la verrait dans sa chambre, mais elle avait répondu qu'elle descendrait dans la salle à manger. Elle entra à son tour. C'était une grande et belle femme de trente ans, réservée et remarquablement maîtresse de ses nerfs, très différente de la silhouette tragique et effondrée à laquelle je m'attendais. Certes elle avait le visage pâli et tiré d'une personne qui a subi un gros choc ; mais elle était calme, et sa main délicate, qui reposait sur le bord de la table, ne tremblait pas plus que la mienne. Ses yeux tristes nous dévisagèrent l'un après l'autre avec une expression curieusement interrogative. Puis ce regard inquisiteur fit place tout à coup à une question brusque :

– Avez-vous enfin découvert quelque chose ?

Fut-ce un effet de mon imagination ? Il me sembla que la peur, plutôt que l'espoir, avait inspiré le ton.

– Nous avons pris toutes les mesures nécessaires, Mme Douglas, répondit l'inspecteur. Vous pouvez être sûre que rien ne sera négligé.

– N'épargnez pas l'argent, dit-elle d'une voix éteinte. Je désire que le maximum soit fait.

– Peut-être pourrez-vous projeter un peu de lumière sur l'affaire ?

- Je crains que non, mais je suis à votre disposition.
- Nous avons entendu M. Cecil Barker nous dire que vous ne vous êtes pas rendue dans le bureau où le drame venait de se dérouler.
- Non. Il m'a fait remonter l'escalier. Il m'a priée de regagner ma chambre.
- C'est cela. Vous aviez entendu la détonation et vous êtes descendue aussitôt ?
- J'ai passé ma robe de chambre et je suis descendue.
- Combien de temps s'est écoulé entre le moment où vous avez entendu la détonation et celui où vous avez été arrêtée au bas de l'escalier par M. Barker ?
- Deux minutes, peut-être. Il est difficile de calculer le temps dans des moments pareils. Il m'a suppliée de ne pas entrer. Il m'a assuré que je ne pouvais plus rien faire. Puis Mme Allen, la femme de chambre, m'a fait remonter l'escalier. Tout cela s'est passé comme dans un rêve épouvantable.
- Pouvez-vous nous donner une idée du temps qui s'est écoulé entre le moment où votre mari est descendu et celui où vous avez entendu la détonation ?
- Non. Il venait de son cabinet de toilette, et je ne l'ai pas entendu descendre. Il faisait le tour de la maison tous les soirs, car il avait peur d'un incendie. C'est la seule peur que je lui aie connue.
- Voilà justement le point où je voulais arriver, madame Douglas. Vous avez connu votre mari en Angleterre, n'est-ce pas ?
- Oui. Nous nous étions mariés il y a cinq ans.
- L'avez-vous jamais entendu parler de quelque chose qui aurait eu lieu en Amérique et qui aurait pu entraîner la menace d'un danger ?

Mme Douglas réfléchit sérieusement avant de répondre.

- Oui, dit-elle enfin. J'ai toujours eu l'intuition qu'un danger le menaçait. Il refusait d'en discuter avec moi. Ce n'était pas par manque de confiance. Entre nous l'amour était aussi total que la confiance. Mais il tenait essentiellement à m'épargner toute appréhension. Il pensait que, si j'étais au courant, je m'inquiéteraais : voilà la raison de son silence.
- Comment le saviez-vous, dans ce cas ?

La figure de Mme Douglas s'éclaira d'un sourire.

– Un mari peut-il conserver toute sa vie un secret qu'une femme aimante ne pourrait pas soupçonner ? Je connaissais l'existence de ce secret par divers indices. Je le connaissais parce qu'il refusait de me parler de certains épisodes de sa vie en Amérique. Je le connaissais par différentes précautions qu'il prenait. Je le connaissais par des mots qui lui échappaient. Je le connaissais par la manière dont il regardait des étrangers qui survenaient à l'improviste. J'étais parfaitement sûre qu'il avait quelques ennemis puissants, qu'il croyait sur sa piste et contre lesquels il se tenait toujours sur ses gardes. J'en étais si sûre que depuis des années j'avais très peur quand il rentrait plus tard que prévu.

– Puis-je vous demander, madame, interrogea Holmes, quels furent les mots qui éveillèrent votre attention ?

– « La vallée de la peur », répondit Mme Douglas. C'est une expression qu'il avait employée quand je l'avais questionné : « Je suis allé dans la vallée de la peur. Je n'en suis pas encore sorti. » Quand je le voyais plus grave que de coutume, je lui demandais : « Ne sortirons-nous jamais de cette vallée de la peur ? » Et il me répondait : « Parfois je pense que nous n'en sortirons jamais. »

– Naturellement vous lui avez demandé ce qu'il voulait dire par ces mots : la vallée de la peur ?

– Oui. Mais alors il s'assombrissait et secouait la tête. « Il est déjà assez mauvais que l'un de nous se soit trouvé sous son ombre, me répliquait-il. Plaise à Dieu qu'elle ne s'étende jamais sur vous ! » C'était une véritable vallée où il avait vécu et où un événement terrible le concernant s'était produit. De cela je suis certaine, mais je ne peux pas vous en dire davantage.

– Et il n'a jamais cité de noms ?

– Si. Il y a trois ans, il a eu un accident de chasse et la fièvre l'a fait délirer. Je me rappelle un nom qui sortait continuellement de sa bouche. Un nom qu'il prononçait avec colère et aussi, m'a-t-il semblé, avec horreur. Ce nom était McGinty. Le chef de corps McGinty. Quand il s'est rétabli, je lui ai demandé qui était ce chef de corps McGinty, et de quel corps il était le chef. « Il ne l'a jamais été du mien, Dieu merci ! » m'a-t-il répondu en riant. Mais un lien existe entre le chef de corps McGinty et la vallée de la peur.

– Un autre détail maintenant, dit l'inspecteur MacDonald. Vous avez rencontré M. Douglas dans une pension de famille de Londres, n'est-ce pas, et vous vous êtes fiancés dans la capitale. Ce mariage comportait-il un élément secret ou mystérieux ? Un élément romanesque ?

– Du romanesque ? Il y en a eu. Il y a toujours du romanesque. Il n'y a rien eu de mystérieux.

– Avait-il un rival ?

– Non. J'étais entièrement libre.

– Vous avez appris, naturellement, l'enlèvement de son alliance. Ce fait vous suggère-t-il un indice quelconque ? En supposant que l'un de ses anciens adversaires l'ait pisté jusqu'ici et ait commis le crime, à quel motif aurait-il obéi en lui retirant son alliance ?

Pendant un instant, j'aurais juré avoir vu l'ombre d'un sourire flotter autour des lèvres de Mme Douglas.

– Je n'en sais rigoureusement rien, répondit-elle. C'est tout à fait extraordinaire.

– Eh bien ! nous ne vous retiendrons pas plus longtemps ; et nous regrettons vivement de vous avoir infligé cet ennui à un moment pareil ! dit l'inspecteur. Sans doute reste-t-il encore différents points à examiner, mais nous pourrions toujours faire appel à vous le cas échéant.

Elle se leva, et je surpris encore une fois le regard interrogateur qu'elle porta sur notre groupe. « Quelle impression vous a fait ma déposition ? » Elle aurait pu aussi bien le demander à haute voix. Puis elle quitta la salle à manger.

– Une belle femme ! Une très belle femme ! murmura pensivement MacDonald dès la porte refermée. Ce Barker a longtemps vécu ici. C'est un homme qui plaît aux femmes. Il a admis que Douglas était jaloux ; peut-être sa jalousie n'était-elle pas dépourvue de fondement. Et puis il y a cette alliance. Nous ne pouvons pas négliger cela. L'homme qui arrache à un cadavre son alliance ... Qu'en pensez-vous, monsieur Holmes ?

Mon ami était assis, la tête reposant sur ses mains, perdu dans ses pensées. Il se leva et sonna.

– Ames, dit-il quand entra le maître d'hôtel, où est maintenant M. Cecil Barker ?

– Je vais voir, monsieur.

Il revint quelques instants plus tard pour annoncer que M. Barker était dans le jardin.

– Pouvez-vous vous rappeler, Ames, comment était chaussé M. Barker la nuit dernière quand vous l'avez retrouvé dans le bureau ?

– Oui, monsieur Holmes. Il avait des pantoufles. Je lui ai apporté des souliers quand il est sorti pour aller prévenir la police.

– Où sont ces pantoufles maintenant ?

– Elles sont encore sous la chaise du vestibule.

– Très bien, Ames. Il est, vous comprenez, très important pour nous de pouvoir distinguer entre les traces qu'a pu laisser M. Barker et celles de quelqu'un de l'extérieur.

– Oui, monsieur. Je puis vous dire que j'avais remarqué qu'elles étaient tachées de sang ; mais les miennes aussi.

– C'est bien normal, étant donné l'état du bureau ! Très bien, Ames. Nous sonnerons si nous avons besoin de vous.

Quelques minutes plus tard, nous étions de retour dans le bureau. Holmes avait ramassé les pantoufles dans le vestibule. Comme Ames l'avait déclaré, elles étaient rouges de sang.

– Bizarre ! murmura Holmes en se tenant devant la fenêtre pour les examiner attentivement. Très bizarre en vérité !

Il se baissa avec un geste souple de félin et plaça la pantoufle sur la tache de sang de l'appui. Elle correspondait exactement. Il sourit en regardant ses collègues.

L'inspecteur fut bouleversé, surexcité.

– Mon cher, s'écria-t-il, il n'y a aucun doute. Barker a placé lui-même une empreinte sur la fenêtre. Elle est nettement plus large qu'une empreinte ordinaire. Je me rappelle que vous avez dit que c'était un pied plat ; voilà l'explication. Mais quel jeu joue-t-il, Monsieur Holmes ? Quel jeu joue-t-il ?

– Hé ! oui. Quel jeu joue-t-il ? répéta mon ami en réfléchissant.

White Mason émit un petit rire et se frotta les mains avec une satisfaction toute professionnelle.

– Je vous avais prévenus ! s'écria-t-il. Du fil à retordre ! Et un drôle de fil, celui-là !

Chapitre VI – Une lueur naissante

Les trois détectives ayant à vérifier de nombreux points de détail, je décidai de rentrer seul dans nos appartements du village. Mais auparavant je voulus faire le tour du jardin qui flanquait le manoir. Entouré par des ifs vénérables, il contenait une belle pelouse au centre de laquelle était placé un antique cadran solaire ; son aspect reposant avait de quoi détendre mes nerfs. Dans cette ambiance profondément paisible, il devenait possible d'oublier (ou de s'en souvenir seulement comme d'un cauchemar fantastique) ce sombre bureau et le cadavre étendu, souillé de sang, sur le plancher. Et pourtant, pendant que j'essayais d'y rafraîchir mon âme, un incident imprévu reporta mes pensées vers la tragédie et m'impressionna fâcheusement.

J'ai dit que des massifs d'ifs cernaient le jardin. Du côté le plus éloigné du manoir ils s'épaississaient pour former une haie continue. Derrière cette haie, dissimulé aux regards des promeneurs venant du manoir, il y avait un banc de pierre. M'en approchant, je perçus le bruit d'une phrase prononcée par la voix grave d'un homme et, en réponse, un petit rire aigu féminin. Un moment plus tard j'avais contourné la haie, et je vis Mme Douglas et Barker. La physionomie de Mme Douglas me stupéfia. Dans la salle à manger, elle s'était montrée grave et réservée. À présent, tout simulacre de chagrin avait disparu. Ses yeux pétillaient de la joie de vivre, et son visage frémissait encore du plaisir amusé qu'avait provoqué la phrase de son compagnon. Lui était assis, penché en avant, les mains jointes et les coudes sur les genoux ; un sourire éclairait son fier visage viril. Dès qu'ils me virent, mais un peu tard, ils reprirent un air solennel. Ils se chuchotèrent quelques mots brefs ; puis Barker se leva et se dirigea vers moi.

– Excusez-moi, monsieur, dit-il. N'est-ce pas au docteur Watson que j'ai l'honneur de parler ?...

Je saluai avec une froideur qui dût devoir lui montrer, je pense, l'impression que j'avais ressentie.

– ... Nous pensions que c'était vous, dont l'amitié avec M. Sherlock Holmes est notoire. Auriez-vous l'obligeance de venir par ici ? Mme Douglas désirerait vous dire deux mots.

Je le suivis en fronçant le sourcil. J'avais encore en mémoire l'image du mort défiguré sur le plancher. Or, à quelques heures de la tragédie, sa femme et son meilleur ami riaient ensemble derrière un buisson dans le jardin qui lui avait appartenu. Je saluai Mme Douglas avec réserve. J'avais sympathisé avec le chagrin qu'elle avait manifesté dans la salle à manger. À présent j'affrontais son visage implorant d'un œil inexpressif.

– Je crains que vous ne me considériez comme une femme sans cœur ? me dit-elle.

Je haussai les épaules.

– Ce n'est pas mon affaire.

- Peut-être me rendrez-vous justice un jour. Si vous compreniez seulement ...
- Il n'est pas nécessaire que le docteur Watson comprenne, interrompit Barker. Comme il l'a dit lui-même, ce n'est vraiment pas son affaire.
- Exactement, dis-je. Et voilà pourquoi je vais vous demander permission de reprendre ma promenade.
- Un instant, docteur Watson ! s'écria Mme Douglas. Il y a une question à laquelle vous pouvez répondre avec plus d'autorité que n'importe qui au monde, et j'attends beaucoup de cette réponse-là. Vous connaissez M. Holmes et ses relations avec la police mieux que quiconque. En supposant qu'une affaire soit portée confidentiellement à sa connaissance, est-il absolument indispensable qu'il la communique aux détectives officiels ?
- Oui, voilà la question ! approuva Barker avec une sorte de passion. Travaille-t-il pour lui seul, ou est-il complètement associé avec eux ?
- Je ne sais vraiment pas si je suis qualifié pour en discuter.
- Je vous en prie ! Je vous assure, docteur Watson, que vous nous aiderez, que vous m'aiderez grandement si vous nous renseignez sur ce point !

Il y avait dans la voix de Mme Douglas un tel accent de sincérité que sur le moment j'oubliai toute sa légèreté et que je ne songai plus qu'à lui faire plaisir.

- M. Holmes est un enquêteur indépendant, lui dis-je. Il est son propre maître et il agira selon son propre jugement. D'autre part, il ne peut que se montrer loyal envers les détectives officiels qui travaillent sur la même affaire, et il ne leur dissimulerait rien qui serait de nature à les aider à traduire un criminel devant la justice. Cela posé, je ne saurais vous en dire plus, et je vous renverrais à M. Holmes en personne si vous désiriez plus ample information.

Sur ces mots, je soulevai mon chapeau et je repris mon chemin en les laissant assis derrière la haie. Quand j'arrivai au bout des ifs, je me retournai : ils continuaient à discuter entre eux ; comme ils me suivaient du regard, ma déclaration faisait certainement l'objet de leur entretien.

- Je ne souhaite nullement leurs confidences, me répondit Holmes quand je lui fis part de ma conversation.

Il avait passé tout l'après-midi au manoir avec ses deux collègues, et il était rentré vers cinq heures avec un appétit dévorant pour le thé que j'avais commandé.

- Pas de confidences, Watson ! me répéta-t-il. Elles seraient bien encombrantes si l'on venait à une arrestation pour entente délictueuse et meurtre.

– Vous croyez que nous nous acheminons vers cela ?

Il était d'humeur charmante, débonnaire.

– Mon cher Watson, quand j'aurai exterminé ce quatrième œuf, je serai disposé à vous décrire toute la situation. Je ne dis pas que nous avons résolu l'énigme, loin de là ! Mais quand nous aurons retrouvé l'haltère manquant ...

– L'haltère !

– Mon Dieu, Watson, est-il possible que vous n'ayez pas deviné que toute l'affaire tourne autour de cet haltère absent ? Allons, allons ! Ne prenez pas une mine de chien battu, car entre nous je ne crois pas que l'inspecteur MacDonald ou l'excellent spécialiste local ait évalué à sa juste valeur l'importance exceptionnelle de ce détail. Un haltère, Watson ! Un seul haltère ! Considérez un athlète avec un seul haltère. Représentez-vous le développement unilatéral, le risque évident d'une déviation de la colonne vertébrale ! C'est choquant, Watson : choquant, voyons !

Il avait la bouche pleine d'une tartine et ses yeux étincelaient de malice. Son appétit était un gage de succès, car je me rappelais certains jours et certaines nuits où il ne songeait ni à manger ni à boire parce que son esprit butait sur un problème. Finalement, il alluma sa pipe et, installé au coin du feu de notre vieille auberge de campagne, il se mit à parler lentement et d'une façon un peu décousue, plutôt comme quelqu'un qui pense à haute voix que comme un détective faisant une déposition bien mûrie.

– Un mensonge, Watson. Un gros mensonge. Un mensonge énorme, flagrant, absolu. Voilà ce qui nous attendait dès l'abord. Voilà notre point de départ. Toute l'histoire de Barker est un mensonge. Mais l'histoire de Barker est corroborée par Mme Douglas. Donc elle ment aussi. Tous deux mentent dans une entente délictueuse. Aussi nous trouvons-nous maintenant en face du problème simple que voici : pourquoi mentent-ils, et quelle est la vérité qu'ils essaient avec tant de soin de nous cacher ? Tentons, Watson, vous et moi, de percer ce rideau de mensonges et de reconstituer la vérité.

» Comment sais-je qu'ils mentent ? Parce qu'ils ont édifié un échafaudage qui tout bonnement ne tient pas. Réfléchissez ! Selon l'histoire qui nous a été contée, l'assassin a disposé de moins d'une minute après le crime pour prendre l'alliance, qui était sous une autre bague, pour replacer l'autre bague (chose qu'il n'aurait jamais faite) et pour déposer ce carton singulier auprès de sa victime. Je dis que c'est impossible ! Vous pouvez ergoter et dire par exemple (mais je respecte trop, Watson, votre jugement, pour supposer que vous le ferez) que l'alliance a pu être retirée avant la mort de Douglas. Mais le fait que la bougie n'a pas brûlé longtemps montre que l'entretien a dû être bref. En outre, un homme comme Douglas, dont nous avons entendu vanter le courage intrépide, aurait-il retiré son alliance à la première injonction du meurtrier ? Et même pouvons-nous imaginer qu'il s'en serait séparé devant le pire des risques ? Non, Watson, l'assassin est resté

seul avec le cadavre quelque temps après avoir allumé la lampe. J'en suis sûr. Mais le coup de feu a été apparemment la cause de la mort. Donc le coup de feu a dû être tiré un peu plus tôt qu'on ne nous l'a déclaré. Et dans une affaire pareille, il ne saurait s'agir d'une erreur involontaire ! Nous nous trouvons par conséquent en présence d'une véritable entente délictueuse de la part des deux personnes qui ont entendu la détonation : Barker et la femme Douglas. Quand pour comble je suis en mesure d'établir que la tache de sang sur l'appui de la fenêtre a été délibérément disposée là par Barker afin d'induire la police en erreur, vous admettez que l'affaire prend des proportions inquiétantes pour lui.

» Maintenant nous allons tenter de préciser l'heure réelle à laquelle le crime a été commis. Jusqu'à dix heures et demie, les domestiques ont circulé dans le manoir ; donc il n'a pas eu lieu avant dix heures et demie. À onze heures moins le quart, ils étaient tous rentrés chez eux, sauf Ames, qui était à l'office. Après votre départ cet après-midi, je me suis livré à quelques expériences, et j'ai constaté qu'aucun des bruits que faisait MacDonald dans le bureau ne parvenait à l'office quand toutes les portes étaient fermées. Il en est différemment, toutefois, de la pièce où loge la femme de chambre. Elle n'est pas loin du corridor ; de chez elle, j'ai pu vaguement entendre un bruit de voix quand on parlait très fort. Le son d'une détonation est jusqu'à un certain point étouffé quand le coup est tiré à bout portant, et ç'a été incontestablement le cas ; elle n'a sans doute pas été bien bruyante ; tout de même, dans le silence de la nuit, elle aurait dû être perçue dans la chambre de Mme Allen. Elle nous a dit qu'elle était un peu dure d'oreille ; n'empêche qu'elle a déposé avoir entendu une porte claquer une demi-heure avant l'alarme. Une demi-heure avant l'alarme, cela fait onze heures moins le quart. Je suis à peu près certain que ce qu'elle a entendu était la détonation, et que c'est à cette heure-là qu'il faut situer le crime. S'il en est ainsi, nous avons à présent à déterminer ce qu'ont fait M. Barker et Mme Douglas, en admettant qu'ils ne soient pas les véritables meurtriers, entre onze heures moins le quart, lorsque le bruit de la détonation les a fait descendre et onze heures et quart, lorsqu'ils ont sonné pour appeler les domestiques. Que faisaient-ils ? Pourquoi n'ont-ils pas aussitôt donné l'alarme ? Telle est la question qui se pose à nous. Quand nous y aurons répondu, nous aurons réalisé un grand pas pour résoudre le problème.

– Quant à moi, dis-je, je suis convaincu qu'il existe une complicité entre ces deux personnes. Il faut qu'elle n'ait vraiment pas de cœur pour rire quelques heures après la mort de son mari !

– En effet. Elle ne se conduit guère comme une bonne épouse, et pendant sa déposition elle paraissait bien froide. Je ne suis pas un admirateur forcené du sexe faible, comme vous le savez, Watson, mais si j'en juge par mon expérience de la vie, peu de femmes éprouvant le moindre sentiment à l'égard de leur mari auraient accepté qu'une simple parole les éloignât du cadavre dudit mari. Si je me marie un jour, Watson, j'espère inspirer à ma femme un sentiment qui lui interdira de se laisser emmener par la femme de chambre quand mon cadavre sera à quelques mètres. Là, la mise en scène a été mauvaise, car le plus nul des enquêteurs serait frappé par l'absence des habituelles lamentations féminines. À défaut d'autre chose, cet incident m'aurait suggéré une entente délictueuse préalablement conclue.

– Vous pensez donc, en définitive, que Barker et Mme Douglas sont coupables du meurtre ?

– Il y a dans vos questions, Watson, une consternante absence de nuances ! soupira Holmes en me menaçant de sa pipe. Elles m'arrivent comme autant de boulets de canon. Si vous voulez dire que Mme Douglas et Barker connaissent la vérité sur le crime et s'entendent pour la cacher, alors je puis vous répondre avec certitude : oui. Mais votre conclusion, beaucoup plus terrible, ne me paraît pas tout à fait aussi démontrée. Examinons un instant les difficultés que nous avons à surmonter en chemin.

» Supposons que ce couple ; soit uni par les liens d'un amour coupable, que Barker et Mme Douglas aient décidé de se débarrasser de l'homme qui est leur suprême obstacle. C'est une supposition audacieuse, car une enquête discrète auprès des domestiques et des gens du pays ne permet absolument pas de l'établir. Au contraire, tout semble indiquer que les Douglas étaient très unis.

– De cela je suis sûr, que non, dis-je en me rappelant le beau visage souriant que j'avais vu dans le jardin.

– Au moins ils donnaient cette impression. Supposons par conséquent que le couple coupable était extraordinairement astucieux, suffisamment pour tromper tout le monde et pour conspirer la mort du mari. Il se trouve que celui-ci, sur la tête duquel planait un certain danger...

– Hypothèse qui nous a été suggérée par eux seuls !

Holmes réfléchit.

– Je vois, Watson. Vous êtes en train de bâtir une théorie selon laquelle tout ce qu'ils disent est faux depuis le commencement. Selon vous, il n'y a jamais eu de menace latente ni de société secrète, ni de vallée de la peur, ni de chef de corps M. Je-ne-sais-qui. Considérons ce que nous apportent vos dénégations. Ils inventent cette théorie pour expliquer le crime. Puis ils ont l'idée de laisser une bicyclette dans le parc afin de prouver l'existence d'un étranger. La tache sur l'appui de la fenêtre participe de la même idée. De même, le carton sur le cadavre, qui aurait pu être préparé au manoir. Tout cela cadre avec votre hypothèse, Watson. Mais maintenant nous tombons sur le mauvais angle, sur des bouts de faits qui ne cadrent plus. Pourquoi un fusil scié ? Et pourquoi un fusil américain ? Comment auraient-ils pu avoir la certitude que le coup de feu ne serait entendu de personne ? C'est pur hasard, en effet, que Mme Allen ne soit pas sortie de sa chambre à cause de cette porte qui aurait claqué. Pourquoi votre couple coupable aurait-il agi de la sorte, Watson ?

– J'avoue que je ne peux pas l'expliquer.

– Et puis, si une femme et son amant s'entendent pour tuer le mari, vont-ils afficher leur crime en retirant son alliance après sa mort ? Est-ce une éventualité probable, Watson ?

– Non.

– Et encore ceci : si vous aviez eu l'idée de laisser une bicyclette dissimulée à l'extérieur, ne l'auriez-vous pas écartée en réfléchissant que le détective le plus obtus dirait tout naturellement qu'il s'agit d'une feinte, puisque la bicyclette était la première chose dont le fugitif avait besoin pour réussir sa fuite ?

– Je ne conçois pas d'explications.

– Et cependant aucune combinaison d'événements n'échappe à l'explication humaine. Une sorte d'exercice mental, sans aucune garantie de vérité, m'indique une ligne possible qui correspond aux faits. C'est, je le confesse, un travail de pure imagination ; mais combien de fois l'imagination ne s'est-elle pas révélée mère de la vérité ?

» Supposons qu'il existait un secret coupable, un secret réellement honteux, dans la vie de ce Douglas. Cela aboutit à son assassinat par quelqu'un de l'extérieur, je suppose un vengeur. Ce vengeur, pour un certain motif que j'avoue être encore impuissant à préciser, a subtilisé l'alliance du mort. La vendetta pourrait raisonnablement remonter au premier mariage de Douglas, ce qui justifierait le vol de l'alliance. Avant que ce vengeur ait pu fuir, Barker et Mme Douglas sont entrés dans le bureau. L'assassin a pu les convaincre que son arrestation entraînerait la publication d'un scandale abominable. Ils se sont ralliés à cette idée et ont préféré le laisser fuir. Dans ce but, ils ont probablement abaissé le pont-levis, ce qu'ils pouvaient faire sans bruit, et ils l'ont relevé ensuite. L'assassin a donc pu s'échapper et, pour une raison que j'ignore, il a pensé qu'il valait mieux partir à pied qu'à bicyclette. Il a donc laissé son vélo là où celui-ci ne risquait pas d'être découvert avant qu'il ait pris du champ. Jusque-là nous sommes dans les limites du possible, non ?

– C'est possible, sans doute ! répondis-je sans conviction.

– Nous devons nous rappeler, Watson, que ce qui s'est passé sort à coup sûr du banal. Reprenons mon hypothèse. Le couple, pas forcément un couple coupable, réalise après le départ du criminel qu'il s'est placé dans une situation délicate : car comment prouver qu'ils n'ont pas tué ou qu'ils n'étaient pas de connivence avec le criminel ? Rapidement, et assez maladroitement, ils ont arrêté leurs décisions. Barker a placé l'empreinte de sa pantoufle tachée de sang sur l'appui de la fenêtre pour suggérer le mode d'évasion du meurtrier. De toute évidence eux seuls avaient entendu la détonation : ils ont donc donné l'alarme, mais une bonne demi-heure après l'événement.

– Et comment vous proposez-vous de prouver tout cela ?

– D'abord, s'il s'agit d'un étranger, je ne désespère pas qu'il soit arrêté. Ce qui serait la meilleure des preuves. Mais sinon... Eh bien ! les ressources de la science sont loin d'être épuisées ! Je pense qu'une soirée seul dans ce bureau m'aiderait beaucoup.

– Une soirée là-bas tout seul !

– J'ai l'intention d'y aller tantôt. J'ai tout arrangé avec l'estimable Ames. Je m'assoierai dans cette pièce dont l'atmosphère, m'inspirera peut-être. Je crois dans le genius loci. Vous souriez, ami Watson ? Eh bien ! nous verrons, À propos, vous avez bien votre gros parapluie ici, n'est-ce pas ?

– Il est là.

– Je vais donc vous l'emprunter, si vous le permettez.

– Certainement. Mais... Quelle mauvaise arme ! Si un danger se présente...

– Aucun danger sérieux, mon cher Watson. Autrement je solliciterais votre concours. Mais je prendrai, le parapluie. Pour l'instant, je n'attends plus que le retour de nos collègues de Tunbridge Wells, où ils cherchent à identifier le propriétaire de la bicyclette.

La nuit était tombée quand l'inspecteur MacDonald et White Mason rentrèrent de leur expédition. Ils exultaient. Ils avaient fait avancer l'enquête d'un grand pas.

– Mon cher, vous savez que je doutais fort de l'intrusion de quelqu'un de l'extérieur, dit MacDonald. Mais ces doutes tombent. Nous avons identifié la bicyclette, et nous tenons le signalement de notre homme.

– J'ai l'impression que nous touchons au commencement de la fin, dit Holmes. Je vous félicite tous deux de tout mon cœur.

– Voilà. Je suis parti du fait que M. Douglas avait paru contrarié la veille du crime, à son retour de Tunbridge Wells. C'était donc à Tunbridge Wells qu'il avait eu la révélation d'un danger quelconque. Par conséquent, si quelqu'un était venu ici à bicyclette, il était vraisemblablement parti de Tunbridge Wells. Nous avons emmené la bicyclette et nous l'avons montrée dans les hôtels. Tout de suite le directeur de l'Aigle-Commercial l'a identifiée comme appartenant à un soi-disant Hargrave, qui avait loué une chambre depuis deux jours. Ce Hargrave n'avait pour tout bagage que sa bicyclette et une petite valise. Il s'était fait inscrire comme venant de Londres, sans préciser davantage son adresse. La valise est une valise de Londres ; son contenu est anglais ; mais l'homme lui-même était incontestablement un Américain.

– Hé ! hé ! fit joyeusement Holmes. Vous avez fait du très bon travail pendant que je demeurais assis à échafauder des théories avec mon ami Watson. Voilà ce que c'est que d'être pratique, monsieur Mac !

– Hé ! oui, vous l'avez dit ! répondit l'inspecteur avec une satisfaction évidente.

– Mais cette découverte peut cadrer avec votre théorie, dis-je à Holmes.

– Oui ou non. Mais écoutons la fin. Dites-moi, monsieur Mac, n’avez-vous rien trouvé qui permettrait d'identifier cet homme ?

– Si peu de choses que de toute évidence il prenait grand soin à conserver l'incognito. Ni papiers, ni lettres, ni marques sur les vêtements. Sur sa table, il y avait une carte de la région. Il a quitté son hôtel hier matin après le petit déjeuner, il a enfourché sa bicyclette, et on n'a plus entendu parler de lui.

– Voilà justement ce qui me tracasse, monsieur Holmes ! intervint White Mason. Puisque ce type ne voulait pas attirer l'attention, il aurait dû revenir et rester à l'hôtel comme un touriste inoffensif. Il n'est pas sans savoir que le directeur de l'hôtel va signaler sa disparition à la police et que celle-ci établira un rapprochement entre sa disparition et le crime.

– Sans doute. Jusqu'ici en tout cas il n'a qu'à se louer de son astuce puisqu'il n'a pas été arrêté. Mais son signalement, le possédez-vous ?

MacDonald se reporta à son carnet...

– Nous l'avons tel qu'il nous a été donné. On ne paraît pas avoir observé particulièrement notre homme, mais enfin le portier, l'employé de la réception et la femme de chambre sont d'accord sur les points suivants : il ne mesure pas loin d'un mètre quatre-vingts, il est âgé de cinquante-cinq ans environ, il a des cheveux légèrement grisonnants, il porte une moustache non moins grisonnante, il a le nez busqué et un visage que tous m'ont dépeint comme farouche et peu engageant.

– Ma foi, à l'exception de ce dernier trait, on jurerait une description de Douglas lui-même ! dit Holmes. Il a un peu plus de cinquante ans, des cheveux poivre et sel, une moustache grisonnante, et il est approximativement de la même taille. Avez-vous quelque chose d'autre ?

– Il était habillé d'un gros costume gris, d'un pardessus jaune et court, et il était coiffé d'un chapeau mou.

– Rien sur le fusil ?

– Un fusil de soixante-cinq centimètres de long pouvait parfaitement tenir dans sa valise et être dissimulé sous le pardessus.

– Et- comment situez-vous ces informations dans le cadre général de l'affaire ?

– Eh bien ! monsieur Holmes, répondit MacDonald, quand nous aurons notre homme (et croyez-moi, son signalement a été transmis par télégramme dans les cinq minutes qui ont suivi), nous serons mieux placés pour en discuter. Mais dans l'état actuel des choses, nous savons qu'un Américain prétendant s'appeler Hargrave est arrivé avant-hier à Tunbridge. Wells avec une

bicyclette et une valise. Dans : celle-ci il y avait un fusil de chasse scié. Il est donc venu dans l'intention délibérée de commettre un crime. Hier matin, il s'est rendu à bicyclette à Birlstone, et il avait dissimulé son fusil sous son pardessus. Personne ne l'a vu arriver ici, du moins à notre connaissance ; mais il n'avait pas besoin de traverser le village pour atteindre la grille du parc, et nombreux sont les cyclistes qui empruntent la route. Je présume qu'il a caché aussitôt son vélo au milieu des lauriers, là où il a été découvert, et qu'il s'y est sans doute blotti lui-même tout en surveillant la maison et en attendant que sorte M. Douglas. Le fusil de chasse est une arme dont l'usage apparaît anormal à l'intérieur d'une maison ; mais le meurtrier avait l'intention de s'en servir dehors ; là, le fusil de chasse présentait deux avantages évidents : d'abord il tue son homme à coup sûr ; ensuite le bruit de la détonation aurait été si banal dans une campagne anglaise giboyeuse que personne n'y aurait prêté attention.

– C'est très clair ! dit Holmes.

– Mais M. Douglas ne sortit pas. Que pouvait faire dès lors le meurtrier ? Il abandonna sa bicyclette et s'approcha du manoir entre chien et loup. Il trouva le pont abaissé et les environs déserts. Il courut son risque, en ayant sans doute préparé une excuse pour le cas où il rencontrerait quelqu'un. Il ne rencontra personne. Il se glissa dans la pièce la plus proche et se cacha derrière le rideau. De là, il put voir le pont-levis se relever, et il comprit qu'il lui faudrait traverser la douve pour s'échapper. Il attendit jusqu'à onze heures et quart : à cette heure, M. Douglas, faisant sa ronde habituelle, pénétra dans le bureau. Il le tua et s'enfuit. Il savait que sa bicyclette pourrait être reconnue par les gens de l'hôtel ; voilà pourquoi il l'abandonna et se rendit par un autre moyen de locomotion à Londres ou dans toute autre cachette. Qu'en pensez-vous, monsieur Holmes ?

– Eh bien ! monsieur Mac, c'est très bien, très clair pour l'instant. Moi, je crois que le crime a été commis une demi-heure plus tôt qu'on ne nous l'a dit ; que Mme Douglas et M. Barker s'entendent tous les deux pour cacher quelque chose ; qu'ils ont aidé le meurtrier à s'enfuir, ou du moins qu'ils sont entrés dans le bureau avant qu'il se soit enfui ; qu'ils ont fabriqué l'indice permettant de croire qu'il s'est sauvé par la fenêtre ; que selon toute vraisemblance ils l'ont laissé partir en abaissant le pont-levis. Voilà comment je lis la première moitié.

Les deux détectives hochèrent la tête.

– Si votre version est exacte, monsieur Holmes, dit l'inspecteur MacDonald, nous ne faisons que changer de mystère.

– Et par certains côtés nous heurter à un mystère plus indéchiffrable encore, ajouta White Mason. Mme Douglas n'est jamais allée en Amérique. Quelle relation possible aurait-elle avec un assassin américain – relation assez forte pour l'inciter à le protéger ?

– J'admets toutes les difficultés qui se présentent, dit Holmes. Je me propose de procéder ce soir à une petite enquête de mon cru, et il n'est pas impossible qu'elle contribue à la cause commune.

– Pouvez-vous nous aider, monsieur Holmes ?

– Non, non ! L'obscurité et le parapluie du docteur Watson. Mes besoins sont modestes. Et Ames, le fidèle Ames, me fera bien une petite concession. Toutes mes pensées convergent invariablement sur le même problème de base : pourquoi un athlète développe-t-il ses muscles avec un instrument aussi anormal qu'un seul et unique haltère ?

Il était tard lorsque Holmes rentra de son excursion solitaire. Nous couchions dans une chambre à deux lits : c'était le maximum qu'avait pu faire pour nous une petite auberge de campagne. J'étais déjà endormi quand il arriva.

– Alors, Holmes, murmurai-je, avez-vous découvert quelque chose ?

Il se tenait près de moi sans parler, une bougie à la main. Il se pencha pour me chuchoter à l'oreille :

– Dites, Watson, vous n'avez pas peur de dormir dans la même chambre qu'un fou, un âne bête, un individu au cerveau ramolli, un idiot qui a perdu la raison ?

– Pas le moins du monde, répondis-je tout étonné.

– Eh bien ! c'est heureux ! soupira-t-il.

Et sans un mot de plus, il se coula entre les draps.

Chapitre VII – La solution

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, nous nous rendîmes auprès de l'inspecteur MacDonald et de M. White Mason ; ils étaient réunis dans la salle du commissariat de police local. Sur la table derrière laquelle ils étaient assis, des lettres et des télégrammes soigneusement classés s'empilaient.

– Toujours sur la trace du cycliste insaisissable ? leur demanda gaiement Holmes. Quelles sont les dernières nouvelles de ce coquin ?

MacDonald désigna d'un geste maussade son tas de correspondance.

– Il est simultanément signalé à Leicester, Nottingham, Southampton, Derby, East Ham, Richmond, et dans quatorze autres lieux. Dans trois endroits, East Ham, Leicester et Liverpool, il est arrêté. Le pays semble regorger de fugitifs à pardessus jaune.

– Mes pauvres amis ! s'exclama Holmes d'une voix empreinte de la plus cordiale sympathie. Mais écoutez-moi, monsieur Mac, et vous, monsieur White Mason ! Je voudrais vous donner un avis très sérieux. Quand je me suis intéressé à l'affaire, j'ai déclaré, vous vous en souvenez certainement, que je ne vous présenterais pas de théories à moitié prouvées, mais que je travaillerais en franc-tireur tant que je ne serais pas sûr de l'exactitude de mes hypothèses. Voilà la raison qui m'empêche de vous confier dès maintenant tout, ce que j'ai dans la tête. Par ailleurs, j'ai dit que je jouerais loyalement le jeu avec vous : or je ne crois pas qu'il soit loyal de ma part de vous laisser gaspiller votre énergie sur des tâches inutiles et sans profit. Je suis donc venu vous voir ce matin pour vous donner mon avis. Cet avis se résume en trois mots : abandonnez l'affaire.

MacDonald et White Mason regardèrent avec ahurissement leur célèbre collègue.

– Vous la considérez comme désespérée ? s'écria l'inspecteur.

– Je considère que l'affaire, telle que vous la menez, est désespérée. Mais je ne considère pas qu'il faille désespérer d'atteindre la vérité.

– Pourtant, ce cycliste ! Il n'est pas une invention, tout de même ! Nous avons son signalement, sa valise, sa bicyclette. Il doit bien se trouver quelque part ! Pourquoi ne mettrions-nous pas la main dessus ?

– Si, si ! Sans aucun doute il se trouve quelque part, et sans aucun doute nous le trouverons, mais je ne voudrais pas que vous perdiez votre temps du côté de Liverpool ou de East Ham. Je suis certain que nous parviendrons au but dans un rayon beaucoup plus restreint.

– Vous nous cachez quelque chose. Ce n'est pas chic de votre part ! protesta l'inspecteur, visiblement contrarié.

– Vous connaissez mes méthodes, monsieur Mac. Ce que je sais, je vous le cacherai le moins de temps possible. Je désire seulement vérifier les détails ; cette vérification sera bientôt faite ; après quoi je vous tirerai ma révérence et rentrerai à Londres, non sans vous avoir communiqué tous mes résultats. Je me sens trop votre débiteur pour agir autrement, car j'ai beau fouiller dans ma mémoire, je ne me rappelle pas une étude plus singulière et plus intéressante.

– Tout cela me dépasse, monsieur Holmes. Nous vous avons vu hier soir, à notre retour de Tunbridge Wells, et vous étiez d'accord, en gros, sur nos résultats. Que s'est-il donc passé entre-temps qui a transformé radicalement votre point de vue ?

– Eh bien ! puisque vous me le demandez, j'ai passé quelques heures hier soir au manoir.

– Et alors ?

– Ah ! Pour le moment, il m'est impossible de sortir des généralités. À propos, j'ai lu un document bref, mais clair et passionnant, sur le manoir ; je l'avais acheté pour la modique somme d'un penny chez le buraliste local...

Holmes tira de la poche de sa veste une petite feuille de papier ornée d'une gravure rudimentaire représentant l'ancien château féodal.

– ... Ce genre de document ajoute énormément au piquant d'une enquête, mon cher monsieur Mac, quand on éprouve de l'attrait pour l'atmosphère historique du lieu. Ne vous impatientez pas ! Je vous assure qu'un texte, même dépouillé comme celui-ci, procure à l'esprit une bonne représentation du passé. Permettez-moi de vous en lire un extrait : « Érigé dans la cinquième année du règne de Jacques II, construit sur l'emplacement d'un château beaucoup plus ancien, le manoir de Birlstone offre l'une des plus belles images intactes d'une résidence à douves de l'époque des Jacques... »

– Vous vous moquez de nous, monsieur Holmes !

– Tut, tut, monsieur Mac ! Voilà la première fois, depuis que je vous connais, que je vous vois manifester de la mauvaise humeur. Bon. Je ne poursuivrai pas ma lecture puisqu'elle semble vous ennuyer. Mais si j'ajoute néanmoins que ce document fait état de la prise du manoir par un colonel du Parlement en 1644, du fait que le roi Charles s'y est caché quelques jours pendant la guerre civile, et que George II y a séjourné, vous conviendrez qu'il y a place pour diverses associations d'idées.

– Je n'en doute pas, monsieur Holmes, mais ce n'est pas notre affaire.

– Tiens, tiens ! Vous croyez ? La largeur de vues, mon cher monsieur Mac, est l'une des qualités essentielles de notre profession. L'effet réciproque des idées et l'usage oblique de la culture présentent fréquemment un intérêt extraordinaire. Vous pardonneriez ces observations à un homme qui, bien que vulgaire amateur en science criminelle, est plus âgé et peut-être plus expérimenté que vous.

– Je suis le premier à en convenir, répondit le détective spontanément. Vous parvenez au but, je l'admets, mais vous avez une manière un peu enveloppée d'y arriver.

– Bien ! Je laisserai tomber l'histoire du passé, et j'en viendrai aux faits du présent. Je me suis rendu, comme je vous l'ai déjà dit, hier soir au manoir. Je n'ai vu ni M. Barker, ni Mme Douglas. Je ne voyais pas la nécessité de les déranger, mais j'ai été heureux d'apprendre que la châtelaine ne dépérissait pas à vue d'œil et qu'elle avait fort bien dîné. Ma visite avait spécialement pour objet ce bon M. Ames, avec qui j'ai échangé quelques amabilités qui se sont terminées par son autorisation, dont il ne parlera à personne, à demeurer seul quelque temps dans le bureau du crime.

– Comment ! À côté de ... m'écriai-je.

– Non. Tout est maintenant remis en ordre. Vous en avez accordé la permission, monsieur Mac, d'après ce qui m'a été dit. La pièce se trouvait donc dans son état normal, et j'y ai passé des moments instructifs.

– Comment cela ?

– Eh bien ! je ne vous ferai pas mystère d'une chose aussi simple : je cherchais l'haltère manquant. Dans mon appréciation des faits, l'haltère disparu pesait très lourd. J'ai fini par le retrouver.

– Où ?

– Ah ! Là nous touchons au domaine de ce qui n'est pas vérifié. Laissez-moi poursuivre encore un tout petit peu mes investigations, et je vous promets que vous saurez ensuite tout ce que je sais.

– Nous sommes bien obligés d'en passer par où vous voulez, grogna l'inspecteur. Mais de là à admettre que nous devons abandonner l'affaire... Enfin, au nom du Ciel, pourquoi abandonner l'affaire ?

– Pour la simple raison, mon cher monsieur Mac, que vous n'avez pas la moindre idée du but de votre enquête.

– Nous enquêtons sur le meurtre de M. John Douglas du manoir de Birlstone.

– Eh bien ! oui ! Voilà sur quoi vous enquêtez. Mais ne prenez pas la peine de rechercher le mystérieux touriste à bicyclette. Je vous affirme que cette recherche ne vous mènera à rien.

– Alors, que nous suggérez-vous ?

– Je vous dirai exactement quoi faire, si vous le faites.

– Ma foi, je reconnais que vous avez toujours eu raison en dépit de toutes vos bizarreries. Je ferai ce que vous me conseillerez.

– Et vous, monsieur White Mason ?

Le détective local faisait une drôle de tête. M. Holmes et ses méthodes, c'était du nouveau à Birlstone.

– Eh bien ! puisque l'inspecteur s'en contente, je m'en contenterai moi aussi, répondit-il piteusement.

– Bravo ! fit Holmes. Je vais donc vous recommander à tous deux une excellente petite promenade à la campagne. On m'a dit que le panorama sur le Weald, de la crête de Birlstone, était tout à fait remarquable. Sans aucun doute, nous pourrions déjeuner dans une hôtellerie convenable, bien que mon ignorance du pays m'interdise d'en citer une. Ce soir, fatigués mais contents...

– Mon cher, vous dépassez les limites de la plaisanterie ! s'exclama MacDonald, qui, furieux, se leva de sa chaise.

– Bon ! Passez donc la journée comme vous l'entendrez, dit Holmes en lui administrant de petites tapes sur l'épaule. Faites ce qui vous plaira et allez où vous voudrez, mais retrouvez-moi ici sans faute avant ce soir. Sans faute, monsieur Mac !

– C'est de la folie pure !

– Je voulais vous donner un excellent conseil. Mais je n'insiste plus, du moment que vous serez ici à l'heure où j'aurai besoin de vous. Maintenant, avant que je vous quitte, je désire que vous écriviez un mot à M. Barker.

– Oui ?

– Je vous le dicterai, si vous préférez. Prêt ?

« Cher Monsieur,

J'ai pensé qu'il est de notre devoir de vider la douve, dans l'espoir que nous pourrions trouver... »

– Impossible ! protesta l'inspecteur. J'ai procédé à des recherches, pour savoir si c'était faisable : on ne peut pas assécher la douve.

– Tut, tut, mon cher monsieur ! Écrivez, je vous prie, ce que je vous demande d'écrire.

– Bien. Continuez.

« ... dans l'espoir que nous pourrions trouver un élément nouveau en rapport avec l'enquête. J'ai pris mes dispositions : les ouvriers se mettront au travail demain matin de bonne heure pour détourner le cours d'eau... »

– Je vous répète que c'est impossible !

« ... pour détourner le cours d'eau. J'ai jugé préférable de vous en avertir au préalable. »

– À présent, signez. Faites remettre ce message en main propre vers quatre heures. C'est l'heure à laquelle nous nous retrouverons ici. En attendant, amusons-nous les uns et les autres comme il nous plaira, car je vous certifie que l'enquête en est arrivée au point mort.

Le soir tombait quand nous nous rencontrâmes à nouveau. Holmes était très sérieux ; moi, j'étais curieux et les détectives visiblement sceptiques.

– Eh bien ! messieurs, commença-t-il gravement, je vous prie maintenant de bien vouloir vérifier en ma compagnie tout ce que je vais vous soumettre. Vous jugerez par vous-même si les observations que j'ai faites justifient les conclusions auxquelles je suis parvenu. La soirée est fraîche, et j'ignore combien de temps durera notre expédition ; aussi vous recommanderai-je de mettre vos vêtements les plus chauds. Il est de la première importance que nous soyons à notre poste avant qu'il fasse complètement nuit ; avec votre permission, nous allons partir tout de suite.

Nous longeâmes la lisière extérieure du parc du manoir et nous arrivâmes devant une ouverture de la clôture. Nous nous glissâmes par ce trou ; Holmes nous mena derrière un massif situé presque en face de la porte principale et du pont qui n'avait pas été relevé. Holmes s'accroupit derrière les lauriers ; nous l'imitâmes.

– Alors, qu'allons-nous faire ? interrogea MacDonald d'une voix bourrue.

– Armer nos âmes de patience et faire le moins de bruit possible, répondit Holmes.

– Mais enfin, pourquoi sommes-nous ici ? Vraiment, je pense que vous auriez dû vous montrer plus franc !

Holmes se mit à rire.

– Watson, dit-il, revient toujours sur un thème qui lui est cher : il déclare que dans la vie réelle je suis un dramaturge. Il y a en moi une certaine veine artistique qui me réclame avec insistance sur la scène. Notre profession, monsieur Mac, serait bien terne, bien sordide, si nous ne procédions pas de temps en temps à une savante mise en scène pour glorifier nos résultats. L'inculpation brutale, la main au collet, que peut-on faire d'un pareil dénouement ? Mais la subtile déduction, le piège malin, l'habile prévision des événements à venir, le triomphe vengeur des théories les plus hardies, tout cela n'est-il pas la fierté et la justification du travail de notre vie ? À présent, vous frémissez sous l'enchantement de la situation, vous vibrez de l'anticipation du chasseur. Seriez-vous dans cet état si j'avais été aussi précis qu'un horaire de chemin de fer ? Je vous demande seulement un peu de patience, monsieur Mac, et tout s'éclairera.

– Eh bien ! j'espère que la fierté, et la justification, et le reste nous seront accordés avant que nous soyons morts de froid ! murmura le détective londonien avec une résignation comique.

Nous eûmes tous de bonnes raisons pour nous associer à ce vœu, car notre faction traîna fastidieusement en longueur. Lentement les ombres s'obscurcirent au-dessus de la façade sombre et allongée de la vieille maison. Une brume glacée venue de la douve nous gelait jusqu'aux os et nous faisait claquer des dents. Une seule lampe était allumée au-dessus de la porte ; un globe lumineux brillait dans la pièce du crime. Ailleurs c'était la nuit noire.

– Combien de temps cela va-t-il durer ? demanda tout à coup l'inspecteur. Et qu'est-ce que nous attendons ici ?

– Je ne sais pas plus que vous quelle sera la durée de notre attente, répondit Holmes sèchement. Si les criminels réglèrent toujours leurs déplacements comme des rames de métro, cela nous arrangerait tous. Quant à ce que nous... Hé bien ! voici ce que nous attendions !

Tandis qu'il parlait, la lumière du bureau se trouva occultée par quelqu'un qui passait et repassait devant elle. Les lauriers où nous étions tapis étaient juste en face de la fenêtre et à guère plus d'une quarantaine de mètres. Bientôt la fenêtre s'ouvrit en grinçant et nous aperçûmes un profil masculin scrutant les ténèbres. Pendant quelques minutes, les yeux de l'homme fouillèrent la nuit d'une manière furtive, comme s'il voulait être sûr de ne pas être vu. Puis il se pencha en avant et, dans le silence absolu, nous entendîmes le léger clapotis d'une eau agitée. J'eus l'impression qu'il plongeait dans la douve un objet qu'il tenait à la main. Finalement il leva quelque chose, avec le mouvement du pêcheur qui a ferré un poisson : quelque chose de gros et de rond qui masqua la lumière en passant par la fenêtre ouverte.

– Maintenant ! cria Holmes. Allons-y !

Nous bondîmes, titubant derrière lui tant nos membres étaient engourdis. Holmes, avec l'une de ces explosions d'énergie nerveuse qui pouvait faire de lui en certaines occasions l'homme le plus agile ou le plus fort que j'aie jamais connu, traversa à toutes jambes le pont-levis et sonna violemment. De l'autre côté de la porte, des verrous tournèrent ; Ames, stupéfait, apparut sur le seuil. Holmes l'écarta sans un mot et, suivi de nous trois, se rua dans la pièce où se trouvait l'homme dont nous avions guetté les gestes.

La lampe à pétrole sur la table représentait le globe lumineux que nous avions vu de l'extérieur. Elle était pour l'instant dans la main de Cecil Barker, qui la dirigea vers nous quand nous entrâmes. Elle éclaira son visage résolu, énergique, ses yeux menaçants.

– Que signifie cela ? s'écria-t-il. Que cherchez-vous donc ?

Holmes jeta un rapide regard autour de lui, puis se précipita vers un paquet détrempe et ficelé qui avait été jeté sous le bureau.

– Voilà ce que nous cherchions, monsieur Barker. Ce paquet, lesté d'un haltère, que vous venez de retirer du fond de la douve.

Barker regarda Holmes avec stupéfaction.

– Comment diable connaissez-vous l'existence de cet haltère ? demanda-t-il.

– Simplement parce que je l'avais placé là.

– Vous l'aviez placé là ? Vous ?

– Peut-être aurais-je dû dire : replacé là, rectifia Holmes. Vous vous rappelez, inspecteur MacDonald, que j'avais été frappé de l'absence d'un haltère. Je vous en avais parlé, mais sous la pression d'autres événements, vous n'aviez guère eu le temps de lui accorder la considération qui vous aurait permis d'en tirer quelques déductions. Quand l'eau est toute proche et qu'un poids manque, il n'est pas téméraire de supposer que quelque chose a été immergé. L'idée valait du moins la peine d'être vérifiée. Avec le concours d'Ames, qui m'a introduit dans la pièce, et le bec de la poignée du parapluie du docteur Watson, j'ai pu la nuit dernière relever ce paquet et l'examiner. Il était toutefois capital de pouvoir prouver qui l'avait placé là. Nous y sommes parvenus grâce à votre annonce de l'assèchement de la douve pour demain ; elle obligeait en effet l'homme qui avait dissimulé ce paquet à le retirer dès que l'obscurité lui semblerait propice. Nous sommes là quatre témoins qui citeront le nom de celui qui a profité de l'occasion. Je pense donc, monsieur Barker, que vous allez devoir vous expliquer...

Sherlock Holmes posa le paquet encore dégouttant d'eau sur la table à côté de la lampe et défit la ficelle qui l'entourait. Il commença par extraire un haltère, qu'il envoya rejoindre son frère jumeau dans le coin. Puis il tira une paire de souliers.

– ... Des souliers américains, comme vous le voyez ! fit-il en désignant les bouts carrés.

Il plaça ensuite sur la table un long couteau dans sa gaine. Enfin il démêla un ballot de vêtements qui comprenait un assortiment de linge, des chaussettes, un costume de tweed gris, et un pardessus court et jaune.

– ... Les vêtements sont ordinaires, déclara Holmes. Seul le par-dessus est assez suggestif...

Il l'étala tendrement devant la lumière ; ses longs doigts minces coururent sur l'étoffe.

– ... Ici, comme vous le constaterez, la poche intérieure se prolonge dans la doublure de telle sorte qu'elle peut amplement abriter un fusil scié. L'étiquette du tailleur est sur le col : « Neale, tailleur, Vermissa, USA. » J'ai passé l'après-midi dans la bibliothèque du directeur de l'école, et j'ai parfait ma culture en apprenant que Vermissa est une petite ville prospère située dans l'une des plus célèbres vallées de fer et de charbon des États-Unis. Si je me souviens bien, monsieur Barker, vous avez établi un rapport entre les districts miniers et la première femme de M. Douglas ; il ne serait sans doute pas trop audacieux de déduire que le V.V. sur le carton trouvé auprès du mort signifie vallée de Vermissa, et que cette même vallée, qui envoie si loin des messagers de mort, est bien la vallée de la peur dont nous avons entendu parler. Tout cela est suffisamment clair. Et maintenant, monsieur Barker, à votre tour !

Le spectacle qu'offrit le visage de Cecil Barker pendant l'exposé du grand détective ne fut pas banal. La colère, la stupéfaction, la consternation et l'embarras s'y exprimèrent tour à tour. Finalement, il se réfugia dans l'ironie amère.

– Vous connaissez tellement de choses, monsieur Holmes, que vous feriez peut-être mieux de nous en dire davantage, ricana-t-il.

– Je pourrais sans doute vous en dire davantage, monsieur Barker, mais il serait plus gracieux de votre part de prendre le relais.

– Oh ! vous croyez ? Eh bien ! tout ce que je puis dire est que s'il existe un secret ici, il n'est pas mon secret, et que je ne suis pas homme à le trahir !

– Si vous le prenez ainsi, monsieur Barker, dit tranquillement l'inspecteur, nous serons dans l'obligation de vous garder à vue jusqu'à ce que nous recevions un mandat d'arrêt.

– Vous pouvez agir comme bon vous semblera ! répondit Barker sur un ton de défi.

La confrontation semblait terminée, car il suffisait de regarder cette tête de granit pour comprendre qu'aucune menace ne l'amènerait à parler contre sa volonté. Mais une voix de femme remit tout en question. Mme Douglas, qui avait écouté derrière la porte entrouverte, pénétra dans le bureau :

– Vous avez assez fait pour nous, Cecil ! dit-elle. Quoi qu'il advienne dans l'avenir, vous avez assez fait !

– Assez et plus qu'assez ! approuva gravement Sherlock Holmes. J'ai beaucoup de sympathie pour vous, madame, et je vous adjure fortement de vous fier à notre juridiction et de mettre spontanément la police au courant de tout. Il se peut que je sois moi-même fautif pour n'avoir pas profité de la démarche que vous avez faite auprès de mon ami le docteur Watson. Mais à ce moment-là, j'avais toutes raisons de croire que vous étiez directement impliquée dans le crime. Maintenant, je sais que non. Tout de même, beaucoup de choses demeurent encore inexplicables. Je vous incite vivement à obtenir de M. Barker qu'il nous raconte toute son histoire.

Aux derniers mots de Holmes, Mme Douglas poussa un cri de surprise. Les détectives et moi-même y fîmes probablement écho quand nous aperçûmes un homme qui semblait être sorti tout vivant du mur et qui s'avançait vers nous en émergeant progressivement de l'obscurité d'où il était apparu. Mme Douglas se retourna et se jeta à son cou. Barker lui serra affectueusement la main qu'il lui tendait.

– C'est mieux ainsi, mon chéri ! répétait sa femme. Je suis sûre que cela vaut mieux !

– Vraiment oui, monsieur Douglas, opina Sherlock Holmes. J'en suis certain, moi aussi.

Douglas clignait des yeux comme quelqu'un qui serait brusquement passé des ténèbres à la lumière. Il avait une tête remarquable : des yeux gris hardis, une moustache dure grisonnante, un menton carré et proéminent, une bouche sensible. Il nous dévisagea successivement, puis, à mon vif étonnement, il se dirigea vers moi et me tendit une liasse de papiers.

– Je vous connais, me dit-il d'une voix qui n'était ni tout à fait anglaise ni tout à fait américaine, mais qui était douce et agréable. Vous êtes l'historien de l'équipe. Eh bien ! docteur Watson, vous n'avez jamais eu une telle histoire entre les mains : je parierais mon dernier dollar là-dessus. Racontez-la dans votre style, mais ce sont des faits et vous ne manquerez pas de public. J'ai été cloîtré pendant deux jours et j'ai consacré mes heures de lumière, en admettant que j'aie eu de la lumière dans ce trou à rats, à exposer toute affaire. Elle sera bien accueillie par vous et par vos lecteurs. C'est d'histoire de la vallée de la peur.

– Voilà pour le passé, monsieur Douglas, intervint paisiblement Sherlock Holmes. Mais nous désirons maintenant entendre l'histoire du présent.

– Vous allez l'avoir, monsieur, répondit Douglas. Puis-je fumer en parlant ? Merci, monsieur Holmes. Vous êtes vous-même un fumeur, et vous devinez ce que c'est que de rester assis

pendant deux jours avec du tabac dans sa poche sans oser fumer, de peur que l'odeur de la fumée ne vous trahisse...

Il était appuyé contre la cheminée et tirait sur le cigare que Holmes lui avait offert.

– ... J'ai entendu parler de vous, monsieur Holmes. Je ne pensais pas que je ferais un jour votre connaissance. Mais quand vous aurez lu tout cela (il désigna les papiers qu'il m'avait remis), vous direz que je vous ai appris quelque chose de neuf.

L'inspecteur MacDonald ne le quittait pas des yeux.

– Eh bien ! voilà qui passe ma compréhension ! s'écria-t-il enfin. Si vous êtes M. John Douglas, du manoir de Birlstone, sur la mort de qui nous enquêtons depuis deux jours, d'où venez-vous maintenant ? Vous avez surgi comme un diable d'une boîte !

– Ah ! monsieur Mac ! dit Holmes en agitant un index chargé de reproches. Vous n'avez pas voulu lire cette excellente compilation locale qui décrivait la manière dont le roi Charles s'était caché. À cette époque, les gens ne se cachaient que dans des cachettes à toute épreuve. Une cachette utilisée au XVII^e siècle pouvait fort bien resservir de nos jours. J'étais sûr que nous trouverions M. Douglas sous son toit !

– Et depuis combien de temps nous avez-vous joué la comédie, monsieur Holmes ? demanda l'inspecteur en colère. Combien de temps nous avez-vous laissés poursuivre une enquête que vous saviez absurde ?

– Pas beaucoup, mon cher monsieur Mac ! Je n'ai arrêté qu'hier soir mon point de vue sur l'affaire. Comme il ne pouvait pas être prouvé avant ce soir, je vous ai invités, vous et votre collègue, à prendre un jour de vacances. S'il vous plaît, que pouvais-je faire de mieux ? Quand j'ai trouvé le ballot d'habits dans la douve, j'ai tout de suite pensé que le cadavre que nous avons trouvé ne pouvait pas être celui de M. John Douglas, mais bien plutôt celui du cycliste de Tunbridge Wells. Il n'y avait pas d'autre conclusion possible. J'avais donc à déterminer l'endroit où se cachait M. John Douglas avec, selon toutes probabilités, l'aide de sa femme et de son ami. Il devait se trouver dans un endroit capable d'abriter un fugitif, et attendre là le moment où il pourrait disparaître du pays.

– Vous aviez bien raisonné, déclara M. Douglas. Je croyais pouvoir esquiver votre loi anglaise, car je n'étais pas sûr de ne pas avoir de démêlés avec elle ; d'autre part, je tenais là une chance de me débarrasser une fois pour toutes des chiens lancés à mes trousses. Remarquez bien que du début jusqu'à la fin je n'ai rien fait dont je doive rougir, rien que je ne recommencerais si c'était à refaire. Vous jugerez par vous-mêmes en écoutant mon histoire. Inutile de m'avertir, inspecteur ! Je suis prêt à dire toute la vérité.

» Je ne commencerai pas par le commencement, qui est là...

Il montra les papiers que je n'avais pas lâchés.

– ... Vous y découvrirez une histoire peu banale, je vous le jure ! Je résume : il existe quelques hommes qui ont de bonnes raisons pour me haïr, et qui donneraient leur dernier dollar pour avoir ma peau. Tant que je serai vivant, tant qu'ils seront vivants, il n'y aura dans ce monde aucune sécurité pour moi. Ils m'ont pisté de Chicago en Californie ; puis ils m'ont obligé à quitter l'Amérique. Mais quand je me suis marié et que je me suis installé dans ce petit coin tranquille, je croyais que mes dernières années seraient sans histoire. Je n'ai jamais expliqué à ma femme ce qu'il en était. Pourquoi l'aurais je mêlée à cela ? Elle n'aurait plus eu dès lors un instant de repos, constamment elle aurait vécu dans la terreur. Je suppose qu'elle a deviné quelque chose, car il m'est arrivé de laisser échapper une parole de temps à autre ; mais jusqu'à hier, après que vous, messieurs, l'aviez interrogée, elle ne savait rien du fond de l'histoire. Elle vous a dit tout ce qu'elle connaissait. Et Barker également. La nuit où s'est produit le drame, nous n'avions guère le temps de nous expliquer. Elle sait tout maintenant, et j'aurais été plus avisé de le lui dire plus tôt. Mais c'était difficile, ma chérie...

Il emprisonna sa main quelques secondes entre les siennes.

– Et j'ai agi pour le mieux.

» Eh bien ! messieurs, la veille de ces événements, j'étais allé à Tunbridge Wells, et j'avais aperçu quelqu'un dans la rue. Je ne l'avais aperçu que le temps d'un éclair, mais j'ai l'œil vif, et j'étais sûr de ne m'être pas trompé. C'était mon pire ennemi : celui qui m'avait pourchassé pendant toutes ces années, comme un loup affamé pourchasse un caribou. J'ai compris que des tracasseries m'attendaient. Je suis rentré chez moi et j'ai pris mes dispositions. Je pensais que je m'en tirerais très bien tout seul. Il fut un temps où ma chance était proverbiale aux États-Unis. Je ne doutais pas qu'il en serait de même encore une fois.

» Je me suis tenu sur mes gardes tout le lendemain et je ne suis pas sorti une seule fois dans le parc. Cela valait mieux, car il aurait pu décharger sur moi son fusil de chasse sans que j'eusse pu l'en empêcher. Une fois le pont relevé (j'étais toujours plus tranquille quand le pont était levé le soir), je n'ai plus voulu penser à l'affaire. Je n'avais pas envisagé une seconde qu'il pénétrerait dans le manoir et qu'il m'y attendrait. Mais quand j'ai fait ma ronde en robe de chambre comme j'en avais l'habitude, je n'ai pas plus tôt posé le pied dans mon bureau que j'ai flairé un danger. Je crois que lorsqu'un homme a mené une vie dangereuse, il possède une sorte de sixième sens qui agite le drapeau rouge. J'ai vu le signal, et pourtant je ne saurais pas vous dire comment. Tout de suite j'ai aperçu un soulier qui dépassait sous le rideau de la fenêtre. Dans la seconde qui a suivi, j'ai vu l'homme en entier.

» Je n'avais pour m'éclairer que la bougie que je tenais à la main, mais une bonne lumière provenant de la lampe du vestibule passait par la porte ouverte. J'ai posé la bougie et j'ai bondi pour m'emparer du marteau que j'avais laissé sur la cheminée. Au même moment il a sauté sur moi. J'ai vu briller la lame d'un couteau et je l'ai frappé d'un revers de marteau. Je l'ai atteint sûrement quelque part, car le couteau est tombé sur le plancher. Leste comme un daim, il a fait le tour de la table et il a tiré son fusil, qu'il avait dissimulé sous son pardessus. J'ai entendu qu'il

l'armait, mais avant qu'il ait pu tirer, j'ai empoigné le fusil. Je le tenais par le canon, et nous avons durement lutté pour savoir qui s'en rendrait maître. Cette bagarre a duré une ou deux minutes. Nous savions que celui qui le lâcherait était un homme mort. Il ne l'a jamais lâché, mais il l'a tenu crosse en bas une seconde de trop. C'est peut-être moi qui ai appuyé sur la gâchette. C'est peut-être lui en se débattant. C'est peut-être nous deux en même temps. Toujours est-il qu'il a reçu la double décharge dans la figure, et je suis resté là, stupide, à contempler ce qui restait de Ted Baldwin. Je l'avais reconnu à Tunbridge Wells. Je l'avais bien reconnu aussi quand il avait bondi sur moi. Mais sa propre mère ne l'aurait pas reconnu si elle l'avait vu après le coup de feu. J'ai pourtant l'habitude de spectacles pas trop ragoûtants, mais j'ai failli me trouver mal.

» J'étais cramponné au rebord de la table quand Barker est accouru. J'ai entendu aussi ma femme qui arrivait ; je me suis précipité à la porte et je l'ai arrêtée. Ce n'était pas quelque chose à montrer à une femme. Je lui ai promis que je la reverrais bientôt. J'ai dit deux mots à Barker ; il avait tout compris au premier coup d'œil ; et nous avons attendu les gens du manoir. Mais personne n'est venu. Alors nous avons compris que personne n'avait entendu la détonation, et que ce qui était arrivé n'était connu que de nous.

» C'est à ce moment-là que j'ai eu une idée. Je l'ai trouvée formidable ! La manche de Baldwin s'était relevée et la marque de la loge s'étalait sur son bras. Regardez !...

Douglas releva sa propre veste et sa manche de chemise pour nous montrer un triangle brun à l'intérieur d'un cercle, semblable à celui que nous avons vu sur le cadavre.

– ... C'est quand je l'ai vu que j'ai échafaudé mon plan. Il avait la même taille, les mêmes cheveux, la même silhouette que moi. Pour la figure, personne ne ferait de différence, pauvre diable ! Je suis remonté dans ma chambre pour aller chercher un costume ; un quart d'heure plus tard, Barker et moi lui avons passé ma robe de chambre, et nous l'avons disposé comme vous l'avez trouvé. Nous avons fait un paquet de toutes ses hardes, et je l'ai lesté avec le seul poids que j'avais sous la main avant de le jeter par la fenêtre. Le carton qu'il avait eu l'intention de déposer sur mon cadavre, nous l'avons installé auprès du sien. Nous avons mis mes bagues à ses doigts, mais quand est venu le tour de mon alliance...

Il tendit sa main musclée.

– ... J'avais atteint mes limites. Je ne l'ai pas retirée depuis le jour de mon mariage et il m'aurait fallu une lime pour l'ôter. Je ne crois pas, d'ailleurs, que je me serais décidé à m'en séparer ; mais en admettant que je l'eusse voulu, j'en aurais été incapable. Nous avons donc laissé au hasard le soin de régler ce détail. Par contre je me suis débarrassé d'un bout de taffetas que j'avais sur le menton et je l'ai posé au même endroit sur ce qui restait de la tête de mon ennemi. Là, monsieur Holmes, vous avez commis une négligence, tout malin que vous êtes : car si par hasard vous aviez soulevé le taffetas, vous auriez découvert qu'il n'y avait pas de coupure au-dessous.

» Voilà quelle était la situation. Si je pouvais me cacher quelque temps, puis partir pour un endroit où ma femme me rejoindrait, nous aurions enfin la chance de vivre en paix le reste de nos

jours. Ces démons ne me laisseraient pas tranquille tant qu'ils me sauraient vivant, mais s'ils lisaient dans les journaux que Baldwin avait abattu son homme, mes ennuis se trouveraient terminés. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour tout expliquer à Barker et à ma femme ; ils en ont compris suffisamment pour m'aider. Je connaissais cette cachette ; Ames aussi ; mais il n'a jamais eu l'idée d'établir un rapport entre elle et l'affaire. Je me suis enfermé dedans, et j'ai laissé à Barker le soin de faire le reste.

» Je suppose que vous pouvez deviner ce qu'il a fait. Il a ouvert la fenêtre et a marqué l'empreinte sur l'appui afin de suggérer le mode de fuite utilisé par l'assassin. C'était sans doute un peu gros ; mais le pont était levé : il n'y avait pas d'autre issue. Quand tout a été prêt, il a tiré de toutes ses forces sur le cordon de sonnette. Vous savez la suite. Maintenant, messieurs, vous pouvez agir comme vous voudrez, mais je vous ai dit la vérité, toute la vérité : que Dieu m'aide à présent ! J'ai quelque chose à vous demander : quelle est ma situation par rapport à la loi anglaise ?

Il y eut un silence, que rompit Sherlock Holmes.

– La loi anglaise est, à tout prendre, une loi juste. Elle se montrera équitable envers vous. Mais je voudrais que vous me disiez comment cet homme a su que vous habitiez ici, et comment pénétrer chez vous, puis s'y cacher.

– Je n'en ai pas la moindre idée.

Holmes était très pâle, très grave.

– L'histoire n'est pas terminée, je le crains ! murmura-t-il. Vous risquez d'affronter encore des dangers pires que la loi anglaise, ou même que vos ennemis d'Amérique. Je vois de gros ennuis devant vous, monsieur Douglas. Suivez mon conseil : tenez-vous sur vos gardes !

Et maintenant, patients lecteurs, je vais vous inviter à m'accompagner quelque temps, loin du manoir de Birlstone, loin aussi de l'an de grâce où nous accomplîmes ce voyage fertile en événements. Je vous convie à voyager dans le passé, à revenir de vingt ans en arrière, à traverser quelques milliers de kilomètres vers l'ouest, afin que je vous raconte une histoire singulière et terrible. Si singulière, si terrible que vous aurez peut-être du mal à croire qu'elle s'est déroulée comme je vais vous la présenter. Ne pensez pas que je commence une histoire avant que l'autre soit finie. En poursuivant votre lecture, vous vous apercevrez qu'il n'en est rien. Et quand je vous aurai narré par le détail ces épisodes lointains dans le temps et l'espace, nous nous retrouverons encore une fois dans cet appartement de Baker Street où le dernier chapitre s'écrira, comme lors de tant d'autres aventures extraordinaires.

[II. Les éclaireurs](#)

[Chapitre I – L'homme](#)

4 février 1875. L'hiver avait été rude. La neige s'entassait dans les gorges des monts de Gilmerton. Le chasse-neige avait toutefois déblayé la voie ferrée, et le train du soir qui reliait les nombreux centres miniers de charbon et de fer ahanait en grim pant lentement la côte qui partait de Stagville dans la plaine pour Vermissa, la principale agglomération située au débouché de la vallée de Vermissa. À partir de là, la voie ferrée redescendait vers le croisement de Barton et la région exclusivement agricole de Merton. Elle était la voie unique, mais à chaque embranchement (et ils étaient nombreux) de longues files de wagonnets chargés de charbon ou de minerai de fer attestaient la richesse cachée qui avait attiré une population rude et provoqué une activité considérable dans ce coin le plus sinistre des États-Unis d'Amérique.

Car il était sinistre. Le premier pionnier qui s'y était aventuré aurait eu du mal à imaginer que les plus belles prairies et les pâturages les plus gras ne vaudraient rien à côté de cette région de rochers noirs et de forêts de broussailles. Dominant les bois sombres et presque tous impénétrables qui les entouraient, de hautes cimes dénudées (neige blanche et roc déchiqueté) isolaient entre elles une longue vallée tortueuse et éventée. C'était cette vallée que remontait le petit train poussif.

On venait d'allumer les lampes à pétrole dans le premier wagon de voyageurs où étaient assises vingt ou trente personnes. La plupart étaient des ouvriers qui rentraient de leur travail du fond de la vallée. Une douzaine au moins, à en juger par leurs figures barbouillées et la lanterne de sécurité qu'ils portaient, étaient des mineurs : ils fumaient et bavardaient à voix basse non sans lancer de fréquents coups d'œil à deux policiers en uniforme qui se tenaient à l'autre bout du wagon. Plusieurs ouvrières et deux ou trois voyageurs qui devaient être des commerçants locaux complétaient le lot. Mais il y avait aussi, seul dans un coin, un jeune homme. C'est lui qui nous intéresse. Examinons-le bien : il en vaut la peine.

Il a le teint frais ; il est de taille moyenne ; il ne doit pas être loin de sa trentième année. Il a de grands yeux gris pleins de sagacité et de drôlerie, qui pétillent de curiosité derrière des lunettes quand ils regardent les gens qui l'entourent. Visiblement, c'est un garçon sociable et simple, qui ne souhaite que d'être l'ami de tout le monde. Au premier abord, on pourrait le prendre pour un homme d'habitudes grégaires et d'un naturel communicatif : un homme à l'esprit vif et toujours prêt à sourire. Mais en l'étudiant de plus près, on constaterait une certaine solidité de la mâchoire et autour des lèvres un pli sévère, laissant deviner que cet agréable jeune Irlandais aux cheveux bruns serait capable de s'imposer en bien ou en mal dans n'importe quel milieu où il serait introduit.

Ayant tenté à deux ou trois reprises d'engager la conversation avec le mineur le plus proche de lui et n'ayant obtenu en guise de réponse que quelques mots bourrus, notre voyageur se résigna au silence et il regarda d'un air maussade par la vitre le paysage qui disparaissait dans l'ombre. La vue n'était pas particulièrement réjouissante. À travers l'obscurité croissante se succédaient les lueurs rouges des fours accrochés aux flancs des montagnes. De grands crassiers et des tas de scories se profilaient de chaque côté, ainsi que de hauts puits de mines. Des agglomérations de petites maisons en bois, aux fenêtres desquelles commençaient d'apparaître des lampes, étaient disséminées ici et là le long de la voie. Les haltes étaient fréquentes ; à chaque arrêt descendaient des travailleurs au teint basané. Les vallées du district de Vermissa n'étaient pas une résidence

pour oisifs ou intellectuels. Partout s'étaient les symboles austères d'une rude bataille pour la vie, du rude travail à faire et des rudes ouvriers qui l'accomplissaient.

Le jeune voyageur contemplait ce pays lugubre avec intérêt et répulsion ; son expression montrait qu'un pareil décor était nouveau pour lui. Par moments il tirait de sa poche une lettre volumineuse à laquelle il se référait, et il écrivait sur les marges quelques notes griffonnées à la hâte. En une occasion il sortit de derrière sa ceinture un objet qu'on ne se serait pas attendu à trouver dans la possession d'un homme aux manières si douces : c'était un gros revolver de la marine. Lorsqu'il le tourna de biais vers la lampe, un reflet indiqua qu'il était chargé. Il l'enfouit rapidement dans sa poche, mais un ouvrier qui était assis sur la banquette voisine l'avait vu.

– Oh ! oh ! camarade ! dit-il. Tu me parais fin prêt !

Le jeune homme sourit. Il parut légèrement embarrassé.

– Oui, dit-il. Dans l'endroit d'où je viens, on en a besoin quelquefois.

– Et d'où viens-tu donc ?

– De Chicago.

– Tu n'es jamais venu par ici ?

– Non.

– Tu t'apercevas peut-être qu'il te sera utile, dit l'ouvrier.

– Ah ! vraiment ?

Le jeune homme prit un air intéressé.

– Tu n'as jamais entendu parler de ce qui se passait par ici ?

– Non, jamais.

– Moi qui croyais qu'on ne parlait que de ça dans le pays ! Tu ne tarderas pas à le savoir. Pourquoi es-tu venu dans la vallée ?

– Parce qu'on m'a dit qu'il y avait toujours du travail pour un homme de bonne volonté.

– Es-tu syndiqué ?

– Bien sûr !

– Alors tu trouveras du travail, je pense. As-tu des amis ?

– Pas encore, mais j'ai le moyen de m'en faire.

– Comment cela ?

– Je suis membre de l'Ordre ancien des hommes libres. Il y a une loge dans chaque ville, et là où il y a une loge je trouve des amis.

Cette déclaration produisit un effet singulier sur son auditeur. Il regarda leurs compagnons de voyage d'un œil soupçonneux. Les mineurs continuaient à bavarder entre eux. Les policiers somnolaient. Il s'approcha du jeune homme, s'assit tout près de lui et lui tendit la main.

– Serrez-la-moi, dit-il.

Ils échangèrent une certaine poignée de main.

– Ça va. Vous m'avez dit la vérité. Mais je préférais en être sûr...

Il leva sa main droite à hauteur de l'œil droit. Le voyageur leva aussitôt sa main gauche à hauteur de l'œil gauche.

– Les nuits obscures sont déplaisantes, dit l'ouvrier.

– Oui, pour les étrangers qui ont à voyager, répondit l'autre.

– En voilà assez. Je suis le frère Scanlan, loge 341, vallée de Vermissa. Heureux de vous voir dans la région.

– Merci. Je suis le frère John McMurdo, loge 29, Chicago. Chef de corps : J.-H. Scott. J'ai de la chance d'avoir rencontré un frère si tôt.

– Oh ! nous sommes nombreux par ici ! Nulle part l'ordre n'est plus florissant que dans la vallée de Vermissa. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'un syndiqué aussi plein d'allant que vous n'ait pas trouvé du travail à Chicago.

– J'ai trouvé tout le travail que je souhaitais, répondit McMurdo.

– Alors, pourquoi êtes-vous parti ?

McMurdo désigna en souriant les deux policiers.

– Je suppose que ces gaillards ne seraient pas fâchés de l'apprendre, dit-il.

Scanlan grogna avec sympathie.

– Des ennuis ? chuchota-t-il.

– Graves.

– Bon pour la prison ?

– Et le reste.

– Pas un meurtre ?

– Il est un peu tôt pour parler de ça, répondit McMurdo avec l'air d'un homme qui s'aperçoit qu'il en a dit plus qu'il ne l'aurait voulu. J'ai mes raisons pour avoir quitté Chicago. Que cela vous suffise ! Pour qui vous prenez-vous, pour m'interroger de la sorte ?

Ses yeux gris derrière ses lunettes s'enflammèrent de colère.

– N'en parlons plus, camarade. Je ne voulais pas vous offenser. Les copains ne penseront pas de mal de vous, quoi que vous ayez fait. Où allez-vous maintenant ?

– À Vermissa.

– C'est le troisième arrêt. Où logerez-vous ?

McMurdo sortit une enveloppe et l'approcha de la lampe qui fumait.

– Voici l'adresse : Jacob Shafter, Sheridan Street. C'est une pension de famille qui m'a été recommandée par quelqu'un de Chicago.

– Je ne connais pas. Mais Vermissa n'est pas dans mon secteur. J'habite à Hobson's Patch. C'est la prochaine station. Mais, dites, je vais vous donner un petit conseil avant que nous nous séparions. Si vous avez des ennuis à Vermissa, allez tout droit à la maison syndicale et voyez le patron McGinty. C'est lui le chef de corps de la loge de Vermissa. Il ne se passe rien par ici sans son assentiment. Au revoir, camarade. Peut-être nous rencontrerons-nous en loge un de ces soirs. Mais rappelez-vous mes paroles : si vous avez des ennuis, allez voir McGinty.

Scanlan descendit, et McMurdo resta seul avec ses pensées. La nuit était tombée, et les flammes des nombreux fourneaux grondaient et léchaient les ténèbres. Dans ce décor blafard, des silhouettes sombres se courbaient, se tordaient, tiraient, virevoltaient avec des mouvements d'automates, au rythme d'un éternel rugissement métallique.

– J'ai l'impression que l'enfer doit vaguement ressembler à cela, dit une voix.

McMurdo se retourna : l'un des policiers avait pris place à côté de lui et contemplait ce spectacle sinistre.

– Oui, acquiesça l'autre policier. S'il y a en enfer de pires diables que certains d'ici dont je pourrais citer les noms, j'en serais bien étonné. Je suppose que vous êtes nouveau venu dans les parages, jeune homme ?

– Et quoi alors, dans ce cas ? répondit McMurdo d'un ton hargneux.

– Tout simplement cela : que je vous conseillerais de faire attention au choix de vos amis. Si j'étais vous, je ne commencerais pas par Mike Scanlan ou sa bande.

– Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien vous faire, mes amis ? gronda McMurdo d'une voix qui fit tourner toutes les têtes dans le compartiment. Vous ai-je demandé votre avis, ou me prenez-vous pour un bébé qui n'est pas assez grand pour marcher tout seul ? Vous parlerez quand on vous le demandera et, par le Seigneur, vous aurez à attendre longtemps avec moi !

Il avait lancé son visage en avant et il souriait de toutes ses dents aux policiers, comme un bouledogue prêt à bondir.

Les deux policiers étaient de braves types, un peu lourds ; ils furent stupéfaits de la violence extraordinaire avec laquelle leurs avances amicales venaient d'être repoussées.

– Ne le prenez pas mal, étranger ! dit l'un d'eux. C'était un avertissement pour votre bien. Nous vous l'avons donné en voyant que vous ne connaissiez pas le coin.

– Je ne connais pas le coin, mais je connais bien les gens de votre espèce ! cria McMurdo en proie à une rage froide. Je sais que vous êtes les mêmes partout, et que vous donnez des conseils à ceux qui ne vous en demandent pas.

– Il se pourrait que nous vous connaissions davantage d'ici peu, dit un policier. Vous m'avez l'air d'un drôle de pistolet, à première vue.

– Oui, renchérit l'autre. Je parie que nous ne tarderons pas à nous revoir !

– Vous ne me faites pas peur. Ne vous imaginez surtout pas que je vous crains ! répondit-il McMurdo. Je m'appelle John McMurdo, sachez-le. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez chez Jacob Shafter, dans Sheridan Street, à Vermissa. Je ne me cache pas, hein ? De jour ou de nuit, je suis prêt à vous regarder en face. Tâchez de ne pas l'oublier !

Un murmure de sympathie et d'admiration s'éleva du groupe des mineurs devant les manières indomptables du nouveau venu. Les policiers haussèrent les épaules et se remirent à bavarder entre eux. Quelques minutes plus tard, le train entra dans une gare mal éclairée ; nombreux furent ceux qui descendirent, car Vermissa était de loin la plus grosse agglomération sur la ligne. McMurdo prit son sac. Il allait s'enfoncer dans l'obscurité quand l'un des mineurs l'accosta :

– Sapristi, camarade, vous savez comment parler aux flics ! dit-il d'une voix pleine de respect. C'était merveilleux de vous entendre. Je vais porter votre sac et vous montrer la route. Pour rentrer chez moi, je passe devant la maison de Shafter.

Il y eut un chœur de « bonsoir ! » quand ils croisèrent les autres mineurs sur le quai. Avant même d'avoir mis le pied dans Vermissa, McMurdo y était devenu un personnage.

L'aspect de la campagne était lugubre, mais dans un sens la ville était encore plus déprimante. Au fond de cette longue vallée, il y avait du moins une certaine grandeur sinistre qui s'exprimait par d'énormes feux et des nuages de fumée ; d'autre part, la force et l'industrie de l'homme avaient façonné des monuments dignes d'elles dans les montagnes déformées par ses monstrueuses excavations. La ville, par contre, affichait une saleté et une laideur uniformes. La circulation avait transformé la rue principale en une horrible bouillie de neige boueuse. Les petites rues étaient étroites et défoncées. Les nombreux lampadaires ne servaient qu'à révéler une longue enfilade de maisons en bois, chacune avec une véranda en façade, toutes mal entretenues. Quand ils approchèrent du centre, des magasins illuminés projetèrent une lumière plus vive ; tout un groupe d'habitations n'étaient que cafés et maisons de jeu où les mineurs dépensaient des salaires généreux, mais péniblement gagnés.

– Voilà la maison syndicale, annonça le guide en désignant un cabaret qui se haussait presque à la dignité d'un hôtel. Jack McGinty est le patron, là-dedans.

– Quelle sorte d'homme est-ce ? demanda McMurdo.

– Comment ! Vous n'avez jamais entendu parler du patron ?

– Comment aurais-je pu entendre parler de lui, puisque vous savez que je suis un étranger ?

– Ma foi, je croyais qu'il était connu à travers tout le pays ! Il a eu son nom dans les journaux assez souvent pour ça !

– Pourquoi a-t-il eu son nom dans les journaux ?

– Eh bien !...

Le mineur baissa la voix.

– ... Pour des affaires.

– Quelles affaires ?

– Grands dieux, l'ami, vous êtes un drôle de bonhomme, si je puis dire sans vous offenser ! Il n'y a qu'un seul genre d'affaires dont vous entendrez parler par ici : les affaires des Éclaireurs.

– Ah ! il me semble avoir lu quelque chose à Chicago sur les Éclaireurs ! Une bande d'assassins, n'est-ce pas ?

– Taisez-vous, sur votre vie ! s'écria le mineur affolé en regardant avec effroi son compagnon. Mon ami, vous ne ferez pas de vieux os dans les parages si vous parlez comme ça en pleine rue ! J'en connais qui ont été liquidés pour moins.

– Moi, je ne connais rien sur eux. C'est seulement ce que j'ai lu.

– Je ne dirai pas que vous avez lu le contraire de la vérité...

L'homme regardait constamment autour de lui tout en parlant ; il scrutait la nuit et les ombres comme s'il redoutait un danger précis.

– ... Si tuer est commettre un assassinat, alors Dieu sait qu'il y a eu des assassinats à revendre ! Mais surtout ne vous avisez pas d'y associer tout haut le nom de McGinty, étranger ! Car tout murmure lui revient, et il n'est pas homme à tolérer qu'on chuchote de pareilles choses sur son compte. Voilà la maison que vous cherchiez : celle qui se tient un peu en arrière de la rue. Vous découvrirez vite que le vieux Jacob Shafter est le plus honnête des habitants de la ville.

– Je vous remercie, dit McMurdo en serrant la main de sa nouvelle connaissance.

Il empoigna son sac, monta d'un pas lourd le chemin qui conduisait à la maison, et frappa à la porte qui s'ouvrit aussitôt sur quelqu'un qui ne ressemblait nullement à la personne qu'il s'attendait voir.

C'était une femme, jeune et exceptionnellement jolie. Elle avait le type suédois ; elle était blonde avec de beaux cheveux dorés qui contrastaient de façon piquante avec deux yeux noirs magnifiques ; elle regarda l'inconnu avec surprise, et son embarras plaisant engendra une vague de couleur sur son visage. Encadrée comme elle l'était par la lumière du vestibule, elle parut à McMurdo le plus beau tableau qu'il eût jamais vu, et d'autant plus attrayante que les environs

étaient sordides. Une fraîche violette s'épanouissant sur un crassier ne l'aurait pas davantage étonné. Il la contemplait dans une telle extase qu'il ne dit pas un mot et que ce fut elle qui rompit le silence.

– Je croyais que c'était mon père, dit-elle avec un très léger accent suédois. Êtes-vous venu pour le voir ? Il est dans la ville. Il va rentrer d'une minute à l'autre.

McMurdo continua à l'admirer jusqu'à ce qu'elle baissât les yeux devant le regard indiscret de l'inconnu.

– Non, mademoiselle, répondit-il enfin. Je ne suis nullement pressé de le voir. Mais votre maison m'avait été recommandée pour y prendre pension. Je pensais bien qu'elle me conviendrait. Maintenant j'en suis sûr.

– Vous êtes prompt à vous décider ! dit-elle en souriant.

– Il faudrait être aveugle pour hésiter, répondit l'autre.

Ce compliment la fit rire.

– Entrez donc, monsieur. Je suis Mlle Ettie Shafter, la fille de M. Shafter. Ma mère est morte, et c'est moi qui m'occupe de la pension. Vous pourrez vous asseoir auprès du poêle dans la pièce du devant en attendant mon père. Ah ! le voici justement ! Vous n'aurez qu'à vous arranger avec lui.

Un homme âgé au pas pesant entra en effet dans la maison. En peu de phrases, McMurdo lui expliqua le motif de sa visite. Un dénommé Murphy lui avait donné l'adresse à Chicago. Murphy la tenait lui-même de quelqu'un d'autre. Le vieux Shafter fut rapidement d'accord : l'étranger ne discuta pas ses conditions, et paraissait avoir de l'argent. Pour douze dollars par semaine, payés d'avance, il aurait la pension et le gîte. Voilà comment McMurdo, qui avait avoué avoir fui la justice, s'installa sous le toit des Shafter ; première étape dans une sombre succession d'événements dont le dernier devait se dérouler dans un lointain pays.

Chapitre II – Le chef de corps

McMurdo était un homme qui ne pouvait pas passer inaperçu. Partout où il se trouvait, ses voisins remarquaient vite sa présence. Au bout d'une semaine, il était devenu le personnage le plus important de la Pension Shafter. Celle-ci hébergeait une douzaine de locataires, honnêtes contremaîtres ou simples employés de commerce, d'un calibre tout différent de celui du jeune Irlandais. Quand le soir ils étaient tous réunis, c'était lui qui avait toujours le mot pour rire, la conversation la plus vive, la meilleure chanson. Il était naturellement gai compagnon ; son magnétisme personnel répandait la bonne humeur autour de lui. Et cependant il se révélait de temps à autre, comme dans le compartiment de chemin de fer, capable de colères terribles, soudaines, qui lui attiraient le respect et même la crainte de ceux qui les affrontaient. À l'égard de loi et de ses représentants, il affichait un mépris total qui réjouissait ou inquiétait les pensionnaires.

Dès son arrivée, il voua ouvertement de l'admiration à la jeune fille de la maison, et il ne chercha pas à dissimuler qu'elle avait conquis son cœur à partir du moment où sa beauté et sa grâce lui étaient apparues. Il n'avait rien d'un courtisan timide. Lui ayant déclaré le deuxième jour qu'il l'aimait, il ne cessa de lui répéter le même refrain sans se soucier le moins du monde de ce qu'elle pouvait dire pour le décourager.

– Quelqu'un d'autre ? s'écriait-il. Au diable le quelqu'un d'autre ! Qu'il s'occupe de ses affaires ! Vais-je perdre la chance de ma vie et tous les désirs de mon cœur à cause de quelqu'un d'autre ? Vous pouvez continuer à me dire non, Ettie. Un jour viendra où vous me direz oui, et je suis assez jeune pour attendre.

C'était un amoureux dangereux, avec sa façon irlandaise et ses gentilles manières enjôleuses. Et puis, il était aurolé du charme que diffusent l'aventure et le mystère (charme qui suscite l'intérêt, et bientôt l'amour d'une femme). Il pouvait parler des douces vallées du Monaghan d'où il venait, de la belle île lointaine, des basses montagnes et des champs verts qui semblaient d'autant plus merveilleux que l'imagination les comparait avec ce lieu de crasse et de neige. D'autre part, il connaissait bien la vie dans les villages du Nord ; à Detroit, dans les campements de coupeurs de bois du Michigan, à Buffalo, et finalement à Chicago, où il avait travaillé dans une scierie. Le romanesque surgissait ensuite, avec le sentiment que d'étranges choses lui étaient arrivées dans cette grande ville, si étranges, si secrètes qu'il ne s'en expliquerait jamais. Il évoquait d'un air songeur et triste un brusque départ, une rupture de liens anciens, une fuite dans un monde mystérieux avec cette vallée lugubre pour aboutissement. Ettie écoutait ; ses yeux noirs brillaient de pitié et de sympathie (deux qualités qui parfois se fondent rapidement pour faire de l'amour).

McMurdo avait obtenu un emploi provisoire de comptable, car il avait de l'instruction. Ce travail l'occupait presque toute la journée, et il n'avait pas encore trouvé l'occasion de se présenter à la loge de l'Ordre ancien des hommes libres. Cette omission lui fut rappelée cependant par Mike Scanlan, le frère qu'il avait rencontré dans le train, et qui vint un soir à la Pension Shafter.

Scanlan était un petit bout d'homme nerveux, aux yeux sombres et au profil coupant. Il parut content de le revoir. Après quelques gorgées de whisky, il aborda l'objet de sa visite.

– Dites, McMurdo, je me rappelais votre adresse ; c'est ce qui m'a encouragé à passer ici. Comment se fait-il que vous ne vous soyez pas encore présenté au chef de corps ?

– Tout simplement parce qu'il fallait que je cherche un emploi. J'ai été occupé.

– Débrouillez-vous pour trouver le temps d'aller voir McGinty. Bon Dieu, il faut que vous soyez fou pour n'être pas passé à la maison syndicale le lendemain matin du jour où vous êtes arrivé ! Si vous faites des bêtises avec lui... D'ailleurs, vous ne devez pas faire de bêtises avec lui ! Entendez-vous ? C'est tout !

McMurdo parut surpris.

– Je suis depuis plus de deux ans un membre de la loge, Scanlan. Mais on ne m'avait jamais dit que ce genre d'obligation était si urgent.

– Peut-être pas à Chicago !

– Ici, c'est la même société, voyons

– La même ?...

Scanlan le regarda fixement. Il y avait dans ses yeux une lueur sinistre.

– Pas la même ?

– Nous en reparlerons dans un mois. J'ai appris que vous aviez eu des mots avec les policiers, l'autre jour, dans le train.

– Comment le savez-vous ?

– Oh ! ça circule ! Les choses par ici circulent beaucoup pour le bien ou pour le mal.

– Eh bien ! oui ! J'ai dit à ces flics ce que je pensais d'eux.

– Seigneur ! Vous serez un homme selon le cœur de McGinty

– Pourquoi ? Il déteste la police, lui aussi ?

Scanlan éclata de rire.

– Allez le voir, mon garçon ! dit-il en se levant. Ce ne sera pas la police, mais vous qu'il détestera, si vous le boudez plus longtemps. Suivez l'avis d'un ami : allez-y tout de suite !

Le hasard voulut que ce soir-là McMurdo eût une conversation d'un autre genre, mais plus pressante encore, qui le poussa dans la même direction. Peut-être affichait-il davantage ses attentions à l'égard d'Ettie ; peut-être avaient-elles fini par impressionner l'esprit lent du brave Suédois. Toujours est-il que le logeur invita le jeune homme à passer dans sa chambre et qu'il entra sans circonlocutions dans le vif du sujet.

– J'ai l'impression, dit-il, que vous êtes en train de faire la cour à mon Ettie. Est-ce exact, ou bien est-ce que je me trompe ?

– C'est exact, répondit McMurdo.

– Hé bien ! je vais vous dire que vous perdez votre temps. Quelqu'un vous a devancé.

– Elle me l'a dit.

– Vous pouvez être sûr qu'elle ne vous a pas menti ! Mais vous a-t-elle dit qui c'était ?

– Non. Je le lui ai demandé. Mais elle n'a pas voulu me le dire.

– Tiens, tiens ! Peut-être qu'elle ne voulait pas vous effrayer.

– M'effrayer !

McMurdo, à ce mot, prit feu.

– Hé ! oui, l'ami ! Vous n'auriez pas à rougir d'avoir peur de lui. C'est Teddy Baldwin.

– Et qui diable est ce Baldwin ?

– L'un des patrons des Éclaireurs.

– Les Éclaireurs ! J'en ai déjà entendu parler. J'ai entendu prononcer le nom ici ou là, mais toujours à voix basse. De quoi avez-vous donc peur, tous, tant que vous êtes ? Qui sont les Éclaireurs ?

Instinctivement, le logeur baissa le ton.

– Les Éclaireurs, dit-il, ce sont les membres de l'Ordre ancien des hommes libres.

Le jeune homme sursauta.

– Moi aussi, je suis un membre de l'ordre !

– Vous ? Jamais je ne vous aurais accepté chez moi si je l'avais su ! Quand bien même vous m'auriez payé cent dollars par semaine.

– Mais qu'est-ce qui vous choque dans l'ordre ? Il est pour l'entraide et la bonne camaraderie. Lisez le règlement !

– Peut-être ailleurs. Pas ici !

– Qu'est-il ici, donc ?

– Une secte d'assassins, tout simplement !

McMurdo répliqua par un rire incrédule.

– Comment pouvez-vous me le prouver ? demanda-t-il.

– Le prouver ? Mais cinquante meurtres sont là pour le prouver ! Tenez, il y a eu Milman, Van Shorst, la famille Nicholson et le vieux M. Hyam, et le petit Billy James, et tous les autres... Le prouver ! Mais dans la vallée il n'existe pas un homme ou une femme qui l'ignore !

– Écoutez ! dit sérieusement McMurdo. Je veux que vous retiriez ce que vous avez dit, ou alors que vous me l'expliquiez. Avant que je quitte cette chambre, vous ferez l'un ou l'autre. Mettez-vous à ma place. Me voici, moi, étranger dans la ville. J'appartiens à une société dont je suis prêt à garantir l'honorabilité. Vous la trouverez partout dans les États-Unis, et partout honorable. Au moment où je compte me présenter ici à sa loge, voilà que vous me dites qu'elle est la même chose qu'une secte d'assassins qui s'appellent les Éclaireurs. Je pense que vous me devez ou des excuses ou une explication, monsieur Shafter.

– Je ne peux que vous répéter ce que tout le monde dit. Les patrons de l'une sont les patrons de l'autre. Si vous faites du tort à l'une, c'est l'autre qui vous frappe. Nous en avons eu la preuve trop souvent !

– Des histoires ! dit McMurdo. Je veux de vraies preuves !

– Si vous restez quelque temps à Vermissa, vous aurez vos preuves. Mais j'oubliais que vous faisiez partie de leur bande : bientôt vous ne vaudrez pas plus cher que les autres ! En attendant, vous chercherez ailleurs une pension, monsieur. Je ne peux pas vous garder chez moi. N'est-ce pas déjà assez désagréable que l'un d'eux vienne courtiser mon Ettie et que je n'ose pas le

flanquer à la porte ? Et il faudrait que j'en aie un autre comme pensionnaire ? Je vous le dis, vous ne dormirez pas ici demain soir !

Ainsi, McMurdo se trouva condamné à un double bannissement, loin de sa chambre confortable et de la jeune fille qu'il aimait. Il alla trouver Ettie dans le petit salon, et il lui confia ses ennuis.

– Votre père vient de me donner congé, soupira-t-il. Je m'en ficherais bien s'il ne s'agissait que de ma chambre ; mais pour tout dire, Ettie, bien qu'il n'y ait qu'une semaine que je vous connaisse, vous êtes pour moi le souffle de la vie, et je ne pourrais vivre sans vous.

– Oh ! taisez-vous, monsieur McMurdo ! Ne parlez pas ainsi ! dit la jeune fille. Je vous ai prévenu, n'est-ce pas, que vous étiez arrivé trop tard ? Quelqu'un vous a devancé, et si je ne lui ai pas promis de l'épouser tout de suite, du moins je ne peux me promettre à personne d'autre.

– Supposez que j'aie été le premier, Ettie ; aurais-je eu une chance ?

La jeune fille enfouit son visage entre ses mains.

– Je jure devant Dieu que j'aurais voulu que vous me parliez le premier ! sanglota-t-elle.

McMurdo tomba aussitôt à ses genoux.

– Pour l'amour de Dieu, Ettie, ne vous laissez pas faire ! s'écria-t-il. Ruineriez-vous votre vie et la mienne pour la bagatelle de cette promesse ? Suivez votre cœur, je vous en conjure ! C'est un guide meilleur que la promesse que vous avez donnée avant de savoir le sens des mots que vous prononciez !...

Il avait saisi les mains blanches d'Ettie.

– ... Dites que vous serez à moi et que nous ferons notre vie ensemble !

– Pas ici ?

– Si, ici !

– Non, non, Jack !...

Il l'enlaça. Elle ne se défendit pas.

– ... Ici, ce serait impossible. Mais... ne pourriez-vous pas partir avec moi ?

Pendant quelques instants, une lutte intérieure bouleversa les traits de McMurdo, puis son visage se durcit dans une résolution farouche.

– Non, ce sera ici ! dit-il. Je vous défendrai contre le monde entier, Ettie, ici où nous sommes !

– Pourquoi ne partirions-nous pas ensemble ?

– Non, Ettie, je ne peux pas partir.

– Pourquoi ?

– Je n'oserais plus jamais marcher la tête haute si j'avais le sentiment que j'avais été chassé d'ici. En outre, de quoi aurions-nous peur ? Ne sommes-nous pas des citoyens libres dans un pays libre ? Si vous m'aimez et si moi je vous aime, qui oserait s'interposer ?

– Vous ne savez pas, Jack ! Vous êtes ici depuis trop peu de temps. Vous ne connaissez pas ce Baldwin. Vous ne connaissez pas Mc Ginty et ses Éclaireurs.

– Non, je ne les connais pas, mais ils ne me font pas peur, et je ne crois pas en leur puissance ! s'écria McMurdo. J'ai vécu parmi des hommes rudes, ma chérie, et cela s'est toujours terminé de la même manière : ce n'était pas moi qui les craignais, mais eux qui me redoutaient. Toujours, Ettie ! C'est fou, voyons ! Si ces hommes, comme me l'a affirmé votre père, ont commis crime sur crime dans la vallée, et si tout le monde est au courant, comment se fait-il qu'ils n'aient pas été traduits en justice ? Répondez à cela, Ettie !

– Parce que personne n'ose témoigner contre eux : celui qui le ferait mourrait dans le mois. Et aussi parce qu'ils ont toujours des hommes prêts à jurer que l'accusé se trouvait à mille lieues de la scène du crime. Mais sûrement, Jack, vous avez lu les journaux ! On m'avait dit que toute la presse des États-Unis en parlait.

– J'avais bien lu différents articles, c'est vrai, mais j'avais cru que c'était du roman. Peut-être ces Éclaireurs ont-ils une raison valable pour agir ainsi ? Peut-être leur a-t-on nui et n'ont-ils pas d'autre moyen de se défendre ?

– Oh ! Jack, je ne veux pas vous entendre parler ainsi ! C'est comme cela qu'il parle... l'autre !

– Baldwin ? Ah ! il parle comme cela, n'est-ce pas ?

– Et c'est pourquoi je le déteste tant. Oh ! Jack, maintenant, je peux vous dire la vérité ! Je le déteste de tout mon cœur, mais j'ai peur de lui. J'ai peur de lui pour moi-même, et par-dessus tout, j'ai peur de lui pour mon père. Je sais qu'une catastrophe s'abattra sur nous si j'osais dire tout haut ce que je ressens. Voilà pourquoi je l'ajourne avec des demi-promesses. Mais si vous

partiez avec moi, Jack, nous pourrions emmener mon père et vivre pour toujours loin du pouvoir de ces méchants.

À nouveau la physionomie de McMurdo trahit le combat qui se livrait en lui ; à nouveau une résolution inébranlable conclut son débat intérieur.

– Il ne vous arrivera aucun mal, Ettie, ni à vous, ni à votre père. Pour ce qui est des méchants, je me demande si vous ne me découvrirez pas aussi mauvais que le pire d'entre eux avant que nous soyons mariés !

– Non, non, Jack ! Je vous fais confiance... pour toujours ! McMurdo eut un rire amer.

– Seigneur ! Comme vous me connaissez peu ! Votre âme innocente, ma chérie, n'a même pas pu deviner ce qui se passait dans la mienne. Mais, holà ! qui est ce visiteur ?

La porte s'était ouverte brusquement, et un jeune homme était entré avec l'air avantageux de celui qui se sent chez lui. Il était beau, élégant ; il avait à peu près le même âge et la même taille que McMurdo. Sous son chapeau de feutre noir à larges bords, qu'il n'avait pas pris la peine d'enlever, il observait avec des yeux farouches le couple qui était assis auprès du poêle ; son nez busqué, son profil d'aigle n'adoucissaient pas l'expression de son regard.

D'un bond, Ettie s'était mise debout ; elle était plus que confuse : affolée.

– Je suis heureuse de vous voir, monsieur Baldwin ; dit-elle. Vous arrivez plus tôt que je ne l'espérais. Asseyez-vous.

Baldwin, mains aux hanches, fixait McMurdo.

– Qui est celui-ci ? demanda-t-il brusquement.

– Un de mes amis, monsieur Baldwin. Un nouveau pensionnaire. Monsieur McMurdo, puis-je vous présenter à M. Baldwin ?

Les deux jeunes gens échangèrent un signe de tête bourru.

– Mlle Ettie vous a peut-être mis au courant de nos relations ? dit Baldwin.

– Je n'ai pas compris qu'une relation quelconque existait entre vous.

– Ah ! oui ? Hé bien ! vous allez le comprendre, et vite ! Vous pouvez m'en croire : cette jeune personne est à moi, et vous trouverez la soirée très agréable pour une promenade.

– Merci. Je ne suis pas d'humeur à me promener.

– Tiens, tiens !...

Les yeux de M. Baldwin s'embrasèrent de fureur.

– ... Vous seriez plutôt d'humeur à vous battre, peut-être, monsieur le pensionnaire ?

– Vous l'avez deviné ! cria McMurdo en sautant sur ses pieds. vous n'avez jamais dit une parole plus juste.

– Oh ! pour l'amour de Dieu, Jack ! s'écria la pauvre Ettie bouleversée. Oh ! Jack, Jack, il va vous faire du mal !

– Oh ! on l'appelle déjà Jack, paraît-il ? dit Baldwin. En seriez-vous si tôt arrivés là ?

– Oh ! Ted, soyez raisonnable ! Soyez bon ! Pour l'amour de moi, Ted, si jamais vous m'avez aimée, soyez généreux et pardonnez-lui !

– Je pense, Ettie, dit tranquillement McMurdo, que si vous nous laissiez entre nous, nous pourrions régler convenablement cette affaire. À moins que, monsieur Baldwin, vous ne préféreriez faire un tour avec moi dans la rue. La soirée est belle, vous l'avez dit, et il y a un terrain approprié derrière le bloc voisin.

– Je vous revaudrai cela sans avoir besoin de me salir les mains, répondit son rival. Vous regretterez d'avoir posé le pied dans cette maison avant même que je me sois débarrassé de vous.

– Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! s'écria McMurdo.

– Je choisirai mon heure. Vous pouvez m'en laisser le soin. Regardez...

– Il releva sa manche et montra sur son avant-bras un signe particulier qui semblait avoir été imprimé au fer chaud. C'était un triangle dans un cercle.

– Savez-vous ce que cela signifie ?

– Je n'en sais rien et je m'en moque !

– Eh bien ! vous l'apprendrez ! Je vous jure que vous l'apprendrez. Et d'ici peu ! Mlle Ettie pourra vous renseigner. Quant à vous, Ettie, vous me reviendrez à genoux. Entendez-vous, ma fille ? À genoux ! Et ensuite je vous dirai quel sera votre châtement. Vous avez semé... Par le Seigneur, je veillerai à ce que vous récoltiez !

Il leur jeta un dernier regard furieux. Puis il pivota sur ses talons et claqua la porte derrière lui.

Pendant un instant, McMurdo et la jeune fille demeurèrent immobiles et silencieux. Puis elle se jeta contre lui et l'entoura de ses bras.

– Oh ! Jack, comme vous avez été courageux ! Mais cela ne sert à rien : il vous faut fuir ! Ce soir, Jack ! Cette nuit ! C'est votre seule chance. Il vous tuera. Je l'ai lu dans ses yeux horribles. Quelle chance auriez-vous contre une douzaine d'hommes, avec le chef McGinty et tout le pouvoir de la loge derrière eux ?

McMurdo se dégagea, l'embrassa et la poussa doucement vers une chaise.

– Là, ma chérie, là ! Ne vous faites pas de mauvais sang pour moi. Je suis aussi un Homme libre. Je l'ai dit à votre père. Je ne vaudrais peut-être pas mieux que les autres ; ne me prenez pas pour un saint. Ne me détestez-vous pas, moi aussi, maintenant que je vous ai tout dit ?

– Vous détester, Jack ! Tant que je vivrai, je ne pourrai pas vous détester. On m'a dit qu'ailleurs, il n'y avait aucun mal à être un Homme libre. Pourquoi donc vous blâmerais-je ? Mais puisque vous êtes un Homme libre, Jack, pourquoi ne pas vous rendre à la loge et gagner l'amitié de McGinty ? Oh ! dépêchez-vous, Jack ! Parlez-lui le premier ; sinon la meute se déchaînera contre vous.

– J'avais la même idée, dit McMurdo. J'y vais tout de suite pour tout arranger. Vous pourrez dire à votre père que je coucherai ici ce soir et que demain j'aurai trouvé une autre chambre.

Le bar du cabaret de McGinty regorgeait de la foule des habitués qui groupait les bas-fonds de la ville. L'homme était populaire ; ses façons joviales lui servaient de masque. Cependant la peur qu'il inspirait non seulement à Vermissa, mais sur les cinquante kilomètres de la vallée et sur l'autre versant des montagnes, aurait suffi à remplir son bar : personne en effet ne pouvait s'offrir le luxe de négliger sa bienveillance.

En plus de ces pouvoirs occultes que de l'avis unanime il exerçait sans la moindre pitié, McGinty était un personnage public il avait été élu conseiller municipal et commissaire pour les routes par les votes des bandits et des brutes qui en échange espéraient recevoir des faveurs. Les impôts et les contributions étaient énormes, les travaux publics notoirement délaissés, les comptes rendus devant des auditeurs corrompus ; le bon citoyen se voyait contraint de se soumettre au chantage public et à se taire, de crainte qu'il ne lui arrivât pis. Voilà pourquoi, d'année en année, les épingles de cravate en diamants du patron McGinty devinrent de plus en plus voyantes, ses chaînes d'or augmentèrent de poids, et son cabaret prit de l'extension au point qu'il menaçait d'absorber tout un côté de la place du Marché.

McMurdo poussa la porte du cabaret et se fraya son chemin parmi la cohue, dans une atmosphère souillée de fumée de tabac et de relents d'alcool. La salle était très éclairée ; d'immenses glaces

dorées sur chaque mur réfléchissaient et multipliaient cette débauche de lumières. Il y avait plusieurs serveurs qui, en manches de chemise, confectionnaient mélanges sur mélanges pour les clients qui assiégeaient le large comptoir. Tout au bout, le buste reposant sur le bar, un cigare formant avec le coin de la bouche un angle aigu, se tenait un homme grand fort, à lourde charpente, qui ne pouvait être que le célèbre McGinty en personne. Il avait une crinière noire qui lui retombait sur le col, une barbe qui lui mangeait les joues, le teint bistré d'un Italien, des yeux fixes et noirs qui, louchant légèrement, étaient effrayants à affronter. Tout le reste (un corps bien proportionné, des traits fins, des manières franches) convenait parfaitement à la jovialité et au bon garçonisme qu'il affectait. Voici, aurait dit un visiteur non prévenu, un brave et honnête gaillard qui ne doit pas manquer de cœur en dépit de la grossièreté accidentelle de son langage. Mais lorsque ses yeux fixes, noirs, profonds, implacables, se braquaient sur son interlocuteur, celui-ci commençait à frissonner, à sentir qu'il se trouvait en face d'un véritable génie du mal que rendaient mille fois plus dangereux la force, le courage et la ruse qui l'habitaient.

Après avoir bien observé son homme, McMurdo joua des coudes avec son insouciance coutumière et il écarta le petit groupe de courtisans qui, rassemblés autour du patron, riaient aux éclats de ses moindres plaisanteries. Les yeux hardis du jeune étranger fixèrent avec impavidité les yeux noirs qui le dévisageaient d'un regard pénétrant.

– Dites donc, jeune homme, votre tête ne me rappelle rien !

– Je suis nouveau ici, monsieur McGinty.

– Pas assez nouveau, tout de même, pour ne pas appeler par son titre un homme comme il faut ?

– C'est le conseiller McGinty, jeune homme ! expliqua quelqu'un du groupe.

– Désolé, conseiller ! Je ne connais pas encore les habitudes de l'endroit. Mais on m'avait conseillé de vous voir.

– Hé bien ! vous me voyez. Vous me voyez tout entier. Que pensez-vous de moi ?

– C'est bien tôt pour le dire ! Mais si votre cœur est aussi large que votre corps, et votre âme aussi belle que votre figure, je m'en contenterai ! répondit McMurdo.

– Sapristi, en voilà un qui a une langue irlandaise dans la bouche ! s'écria le tenancier en se demandant s'il devait plaisanter avec cet audacieux visiteur ou se cantonner dans la dignité. Ainsi vous consentez à vous déclarer satisfait de mon physique ?

– Sûr !

– Et on vous avait dit de passer me voir ?

– Oui.

– Qui ?

– Le frère Scanlan, de la loge 341, de Vermissa. Je bois à votre santé, conseiller, et à notre meilleure connaissance.

Il porta à ses lèvres un verre qui lui avait été servi, et il leva le petit doigt en buvant.

McGinty, qui le surveillait attentivement, arqua ses gros sourcils noirs.

– Oh ! c'est comme ça ? fit-il. Il faudra que j'examine votre cas d'un peu plus près, monsieur... ?

– McMurdo.

– D'un peu plus près, monsieur McMurdo, car ici on ne croit pas les gens sur parole. Passez un instant derrière le bar.

Il y avait là une petite salle avec des tonneaux alignés contre les murs. McGinty referma soigneusement la porte puis s'assit sur un tonneau. Tout en mordant son cigare, il examinait son compagnon de ses yeux inquiétants. Deux minutes s'écoulèrent ainsi.

McMurdo supporta cette inspection avec bonne humeur ; il avait une main dans la poche de sa veste ; l'autre tortillait sa moustache brune. Tout à coup, McGinty se pencha et exhiba un gros revolver qui avait l'air méchant.

– Regardez cela, mon bonhomme ! dit-il. Si je pensais que vous vouliez nous jouer un tour, voilà qui vous expédierait sans délai dans l'autre monde.

– C'est bien curieusement accueillir un frère étranger, répondit McMurdo non sans dignité, quand on est le chef de corps d'une loge d'Hommes libres.

– Voilà justement ce que vous allez me prouver, dit McGinty. Et si vous ne me le prouvez pas, que Dieu vous aide ! Où avez-vous été initié ?

– Loge 29, Chicago.

– Quand ?

– Le 24 juin 1872.

– Chef de corps ?

– James-H. Scott.

– Qui était le responsable de votre district ?

– Bartholomew Wilson.

– Hum ! Vous ne vous en tirez pas mal jusqu'ici. Que faites-vous à Vermissa ?

– Je travaille, comme vous, mais dans un emploi moins rémunérateur.

– Vous avez la réplique facile.

– Oui, j'ai toujours eu la langue prompte.

– Et dans l'action, êtes-vous prompt ?

– J'en avais la réputation, parmi ceux qui me connaissaient bien.

– Eh bien ! nous vous mettrons peut-être à l'épreuve plus tôt que vous le pensez. Avez-vous entendu parler de notre loge ?

– On m'a dit qu'il fallait être un homme pour faire un frère.

– C'est vrai, monsieur McMurdo. Pourquoi avez-vous quitté Chicago ?

– Que je sois pendu si je vous le dis !

McGinty écarquilla les yeux. Il n'avait pas l'habitude d'entendre de telles réponses ; celle-là l'amusa.

– Pourquoi ne voulez-vous pas me le dire ?

– Parce qu'un frère n'a pas le droit de mentir à un autre frère.

– Donc la vérité n'est pas assez bonne pour être dite ?

– Prenez-le ainsi si vous voulez.

– Écoutez, jeune homme. Vous ne pouvez pas espérer que moi, chef de corps, j'introduise dans la loge quelqu'un dont je ne connaîtrais pas le passé.

McMurdo parut embarrassé. Puis il tira de sa poche intérieure une vieille coupure de journal.

– Vous ne moucharderez pas ? demanda-t-il.

– Je vais vous casser la figure si vous me parlez sur ce ton ! s'emporta McGinty.

– Vous avez raison, conseiller ! murmura humblement McMurdo. Je vous fais mes excuses. J'ai parlé sans réfléchir. Je sais qu'entre vos mains je suis en sécurité. Regardez cette coupure de presse.

McGinty parcourut des yeux le compte rendu du meurtre d'un certain Jonas Pinto, au bar du Lac, dans la rue du Marché à Chicago, pendant la nuit du le, janvier 1874.

– Un boulot que vous avez fait ?... interrogea-t-il en rendant le journal.

McMurdo répondit par un signe de tête affirmatif.

– Pourquoi l'avez-vous descendu ?

– J'aidais l'oncle Sam à faire des dollars. Peut-être les miens n'étaient-ils pas d'un or aussi pur que les siens, mais ils avaient l'air aussi bons, et ils coûtaient moins cher à fabriquer. Ce Pinto m'aidait à mettre les dollars en circulation. Un jour, il a raconté qu'il me dénoncerait. Il l'a peut-être fait. Je n'ai pas attendu d'en avoir la preuve. Je l'ai descendu, et je suis parti pour le pays du charbon.

– Pourquoi le pays du charbon ?

– Parce que j'avais lu dans les journaux qu'on n'était pas trop difficile par-là.

McGinty se mit à rire.

– Vous avez d'abord été un faux-monnayeur, puis un tueur, et vous êtes venu ici parce que vous pensiez qu'on vous accueillerait bien ?

– C'est à peu près cela, répondit McMurdo.

– Eh bien ! vous irez loin ! Dites, pouvez-vous encore fabriquer des dollars ?

McMurdo en tira une demi-douzaine de sa poche.

– Ceux-ci ne sont jamais passés à la frappe de Washington, dit-il.

– Sans blague ?...

McGinty les plaça devant la lumière ; il les tenait dans son énorme main, aussi poilue que la patte d'un gorille.

– ... Je ne vois pas de différence ! Sapristi, mais dites donc : vous serez un frère puissamment utile ! Nous pouvons accepter chez nous deux ou trois mauvais garçons, ami McMurdo, car il y a des occasions où nous sommes obligés de nous défendre. Nous serions bientôt le dos au mur si nous ne faisons pas reculer ceux qui nous poussent contre.

– Ma foi, je crois que je tiendrai ma place dans la défense.

– Vous me semblez avoir les nerfs solides. Vous n'avez pas sourcillé quand j'ai braqué ce pistolet sur vous.

– Ce n'était pas moi qui étais en danger.

– Qui donc ?

– Vous, conseiller !...

McMurdo tira un pistolet chargé de la poche latérale de sa veste.

– ... Je vous visais tout le temps. M'est avis que mon coup aurait été aussi rapide que le vôtre.

McGinty devint rouge de colère, puis il éclata de rire.

– Nom d'un chien ! fit-il. Dites donc, nous n'avons pas beaucoup de terreurs dans votre genre qui débarquent à Vermissa ! J'ai l'impression qu'un jour la loge sera fière de vous. Qu'est-ce que c'est ? Je ne peux donc pas parler cinq minutes en tête à tête avec un gentleman sans que vous nous dérangiez ?

Le serveur baissa la tête.

– Je regrette, conseiller. Mais c'est M. Ted Baldwin. Il veut vous voir tout de suite.

Ce message était inutile, car la figure résolue, cruelle du visiteur passa par-dessus l'épaule du serveur. Il l'écarta et referma la porte.

– Ainsi, dit-il en lançant un regard furieux à McMurdo, vous êtes arrivé ici le premier, hein ? J'ai deux mots à vous dire, conseiller, au sujet de cet individu.

– Alors, dites-les tout de suite, et devant moi ! s'écria McMurdo.

– Je les dirai à mon heure, et à ma façon.

– Tut, tut ! intervint McGinty en se levant de son tonneau. Jamais de la vie ! Nous avons ici un nouveau frère, Baldwin, et nous ne devons pas l'accueillir de cette manière. Tendez-lui la main, mon vieux, et faites la paix.

– Jamais ! cria Baldwin.

– Je lui ai offert de se battre avec moi s'il croyait que je lui avais fait du tort, dit McMurdo. Je le rencontrerai à poings nus ou, si cela ne lui convient pas, avec l'arme qui lui plaira. Maintenant je vous laisse le soin, conseiller, de nous départager comme un chef de corps doit le faire.

– Qu'y a-t-il donc entre vous ?

– Une jeune demoiselle. Elle est libre de son choix, je pense !

– L'est-elle ? s'écria Baldwin.

– Puisqu'il s'agit de deux frères de la loge, elle est libre, déclara le chef.

– Oh ! telle est votre loi, peut-être ?

– Oui, telle est ma loi, Ted Baldwin ! répondit McGinty en le regardant méchamment. Est-ce vous qui vous y opposeriez ?

– Vous rejetteriez quelqu'un qui depuis cinq ans se tient à vos côtés, en faveur d'un homme que vous n'avez jamais vu de votre vie ? Vous n'êtes pas chef de corps pour l'éternité, Jack McGinty, et, pardieu, au prochain vote...

Le conseiller bondit comme un tigre. Il referma ses mains autour du cou de l'autre et le renversa par-dessus l'un des tonneaux. Fou de rage, il l'aurait égorgé si McMurdo n'était intervenu.

– Du calme, conseiller ! Pour l'amour du Ciel, lâchez-le ! cria-t-il.

Il le tira en arrière.

McGinty desserra son étreinte. Baldwin, dompté et secoué, cherchant à reprendre son souffle, tremblant de tous ses membres, était la vivante image de l'homme qui revient des frontières de la mort. Il s'assit sur le tonneau d'où il avait été basculé.

– Il y a longtemps que vous méritiez cela, Ted Baldwin. Maintenant vous l'avez eu ! cria McGinty. Vous imagineriez-vous que, si je n'étais pas réélu chef de corps, vous prendriez ma place ? La loge en décidera. Mais tant que je serai le chef, personne n'élèvera la voix contre moi ou mes décisions.

– Je n'ai rien contre vous, bégaya Baldwin en se frictionnant la gorge.

– Eh bien ! alors, s'exclama l'autre en retombant d'un coup dans sa grosse jovialité, nous sommes tous bons amis, et voilà une affaire réglée !

Il prit dans un casier une bouteille de champagne et en fit sauter le bouchon.

– Écoutez, dit-il en remplissant trois flûtes, buvons le vide-querelles de la loge. Après ce toast, vous le savez, aucune dispute n'est plus possible. Maintenant donc, la main gauche sur ma pomme d'Adam, je vous dis, Baldwin : quelle est l'offense, monsieur ?

– Les nuages sont lourds, répondit Baldwin.

– Mais ils se dissiperont pour ne plus jamais revenir.

– Et cela, je le jure !

Ils vidèrent leur verre, et la même cérémonie se répéta entre Baldwin et McMurdo.

– Là ! s'écria McGinty en se frottant les mains. La dispute est terminée. Si elle reprend, vous tomberez sous la férule de la loge, et à Vermissa elle sévit avec rudesse, comme ne l'ignore pas le frère Baldwin, et comme vous vous en apercevrez bientôt, frère McMurdo, si vous cherchez des histoires.

– Parole, je n'y tiens pas ! répondit McMurdo en tendant la main à Baldwin. Je suis prompt à me quereller, mais aussi prompt à pardonner. On me dit que c'est mon sang chaud d'Irlandais. Mais pour moi c'est réglé, et sans rancune !

Baldwin fut obligé de serrer la main qui lui était offerte, car les yeux du patron ne le quittaient pas. Mais son air maussade montrait que les paroles de McMurdo ne l'avaient guère converti.

McGinty les prit tous les deux par les épaules.

– Tut ! Ah ! ces femmes ! Ces femmes ! soupira-t-il. Dire que le même jupon oppose l'un à l'autre deux de mes garçons ! C'est un mauvais coup du diable. Après tout, cette question échappe à la compétence d'un chef de corps : que le Seigneur en soit loué ! Nous en avons assez sur les bras, sans les femmes. Frère McMurdo, vous serez affilié à la loge 341. Nous avons nos

habitudes, et des méthodes qui ne sont pas celles de Chicago. Nous nous réunissons de samedi soir. Si vous venez, vous serez pour toujours un affranchi dans la vallée de Vermissa.

Chapitre III – La loge 341 à Vermissa

Dès le lendemain de cette soirée fertile en événements passionnants, McMurdo quitta la Pension Shafter et alla s'installer chez la veuve MacNamara, à la lisière de la ville. Scanlan, dont il avait fait connaissance dans le train, eut peu après l'occasion de séjourner à Vermissa, et tous deux habitèrent ensemble. Ils étaient les seuls pensionnaires d'une vieille Irlandaise accommodante et discrète ; ils bénéficièrent donc d'une grande liberté pour parler et agir, et cette liberté était indispensable à des hommes qui avaient des secrets en commun. Shafter avait consenti à laisser McMurdo prendre ses repas chez lui quand il le désirait ; ses relations avec Ettie n'étaient donc nullement interrompues. Au contraire, au fur et à mesure que les semaines passaient, elles devenaient plus étroites et plus intimes.

Dans sa nouvelle chambre, McMurdo se sentit suffisamment en sécurité pour sortir ses moules à frapper des pièces de monnaie ; sous le sceau de la discrétion, plusieurs frères de la loge furent autorisés à venir chez lui et à repartir les poches pleines de fausse monnaie : les pièces étaient si adroitement imitées qu'elles passèrent toujours sans difficulté. Pourquoi, puisqu'il possédait ce talent merveilleux, McMurdo condescendait-il à travailler ailleurs ? Ses compagnons s'en étonnaient ; mais il répondait à tous ceux qui lui posaient la question que s'il vivait sans moyens normaux d'existence, la police ne tarderait pas à enquêter sur son compte.

Un policier, d'ailleurs, s'intéressa bientôt à lui. Mais l'épisode qui le révéla fit à l'aventurier plus de bien que de mal. Après sa première visite au cabaret de McGinty, il y passa de nombreuses soirées afin de mieux connaître les « garçons », ainsi que s'appelaient gentiment les membres de la bande qui répandait la terreur dans la région. Sa fougue naturelle, son langage intrépide le rendirent populaire auprès d'eux ; et la rapidité alliée à la technique avec laquelle il régla le compte de son adversaire dans une bagarre qui avait éclaté au cabaret lui attira le respect unanime. Peu après, un autre incident le hissa plus haut encore dans leur estime.

Un soir où il y avait beaucoup de monde, un homme entra : il portait l'uniforme bleu et la casquette à visière de la police du charbon et du fer. C'était une unité spéciale qui avait été levée par les dirigeants des chemins de fer et des houillères pour seconder les efforts de la police civile ordinaire, laquelle se trouvait parfaitement impuissante en face du banditisme organisé qui contrôlait la région. Quand il pénétra dans le bar, un silence général s'établit ; il fut la cible de tous les regards ; mais, aux États-Unis, les relations entre policiers et criminels ne sont pas comme ailleurs. McGinty, qui se tenait derrière le comptoir, ne témoigna d'aucune surprise quand l'inspecteur s'installa au milieu des habitués.

– Un whisky sec, car la nuit est fraîche ! commanda l'officier de police. Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés, conseiller ?

– C'est vous, le nouveau capitaine ? interrogea McGinty.

– C'est moi. Nous faisons appel à vous, conseiller, ainsi qu'aux autres citoyens éminents, pour nous aider à maintenir la loi et l'ordre dans cette ville. Je m'appelle Marvin. Le capitaine Marvin, du charbon et du fer.

– Nous nous débrouillerions mieux sans vous, capitaine Marvin ! répondit froidement McGinty. Car nous avons notre propre police communale, et nous n'avons pas besoin de produits d'importation. Vous n'êtes que l'instrument appointé du capital, payé par les capitalistes pour matraquer ou abattre vos concitoyens plus pauvres.

– Bah ! Nous ne discuterons pas là-dessus ! dit en souriant l'officier de police. Nous accomplissons notre devoir comme nous l'entendons, mais tout le monde peut ne pas être du même avis...

Il avait vidé son verre, et il allait sortir quand son regard tomba sur McMurdo qui ricanait à côté de lui.

– ... Hello ! s'écria-t-il en le toisant de haut en bas. Voici une vieille connaissance !

McMurdo s'écarta.

– Je n'ai jamais été votre ami ni l'ami d'un flic quelconque ! dit-il.

– Une connaissance n'est pas forcément un ami, fit le capitaine Marvin en souriant de toutes ses dents. Vous êtes Jack McMurdo, de Chicago, et vous ne pouvez pas le nier.

McMurdo haussa les épaules.

– Je ne le nie pas, dit-il. Croyez-vous que j'aie honte de mon nom ?

– Vous n'auriez pas tort d'en rougir, cependant !

– Voulez-vous me dire tout de suite ce que vous entendez par-là ? rugit McMurdo, qui serra les poings.

– Non, Jack. Inutile de jouer au matamore avec moi ! J'étais fonctionnaire à Chicago avant d'atterrir ici, et quand je vois un malfaiteur de Chicago, je le reconnais encore.

McMurdo parut décomposé.

– Vous n'êtes tout de même pas le Marvin de l'administration centrale de Chicago ! s'exclama-t-il.

– Je suis toujours le même vieux Teddy Marvin à votre service. Nous n'avons pas encore oublié la façon dont a été tué Jonas Pinto.

– Je ne l'ai pas tué.

– Vraiment ? C'est curieux ! Sa mort vous a bien arrangé néanmoins, car vous étiez près de passer à la casserole avec son témoignage ! Enfin, ne parlons plus du passé car je vous le dis entre nous et je vais peut-être plus loin que je ne le devrais professionnellement parlant, l'affaire n'était pas absolument claire à votre sujet. Demain vous pourriez rentrer à Chicago ; vous ne seriez pas inquieté.

– Je me trouve très bien où je suis.

– Ma foi, je vous ai donné le tuyau : vous auriez pu avoir un mot de remerciement !

– En supposant que vous vouliez me faire plaisir, je vous remercie, répondit McMurdo sans enthousiasme.

– Tant que je vous verrai sur le bon chemin, je me tairai, dit le capitaine. Mais si vous faites encore une fois l'idiot, ce sera une autre histoire ! Bonsoir. Bonsoir, conseiller !

Il quitta le cabaret, mais il avait créé un héros local. Le bruit s'étant répandu que McMurdo avait fait des siennes à Chicago. Quand on l'avait interrogé, il avait éludé la question avec le sourire de quelqu'un qui ne souhaitait pas qu'on en fit grand cas. Mais la chose venait de se trouver officiellement confirmée. Les habitués l'entourèrent et lui serrèrent affectueusement la main. Désormais, il eut une place de choix dans la communauté. Il était capable de boire sec sans le laisser paraître ; mais ce soir-là, si son camarade Scanlan ne s'était pas trouvé chez McGinty pour le faire rentrer, le nouveau héros aurait sûrement terminé sa nuit sous le comptoir.

Un certain samedi soir, McMurdo fut présenté à la loge. Comme il avait été initié à Chicago, il croyait qu'il n'y aurait pas de cérémonie pour son admission. Mais Vermissa s'enorgueillissait de rites spéciaux, et tout postulant devait s'y soumettre. La réunion eut lieu dans une grande salle réservée à cet effet dans la maison syndicale. Une soixantaine de membres étaient présents : ils ne représentaient qu'une faible partie de l'organisation, car plusieurs autres loges fonctionnaient dans la vallée ainsi que sur l'autre versant des montagnes ; elles échangeaient leurs adhérents entre elles quand une affaire sérieuse était montée, si bien qu'un crime pouvait être commis par des étrangers à la localité. Ils n'étaient pas moins de cinq cents affiliés dans tout le district du charbon.

Les assistants étaient réunis autour d'une longue table ; la salle était dépourvue de tout ornement. Sur un côté, une autre table était dressée ; elle était chargée de bouteilles et de verres ; déjà quelques frères louchaient dans sa direction. McGinty s'assit au haut bout de la grande table ; il était coiffé d'une toque plate de velours noir, et une sorte d'étole pourpre recouvrait ses épaules : il avait l'air d'un prêtre officiant pour une messe noire. Les plus hauts dignitaires de la loge

l'entouraient, et parmi eux Ted Baldwin ; chacun arborait une écharpe ou une médaille qui symbolisait sa fonction et son titre. Pour la plupart, c'étaient des hommes d'âge mûr ; mais le reste de l'assistance se composait de jeunes gens qui avaient entre dix-huit et vingt-cinq ans et qui servaient d'exécutants à leurs aînés. Sur les visages de la plupart de ceux-ci, on devinait une âme féroce et indomptable ; mais quand on regardait les jeunes, on avait peine à croire que ces garçons ardents et sincères constituaient vraiment une bande dangereuse de criminels. Hélas ! Leurs esprits avaient succombé à une perversité morale si complète qu'ils mettaient un horrible amour-propre à être « efficaces », et qu'ils vouaient le plus profond respect à celui qui avait la réputation de réussir « un coup sans bavures ». Radicalement corrompus, ils estimaient qu'il y avait de la chevalerie et du courage à se porter volontaires pour régler le compte de quelqu'un qui ne leur avait jamais nui et que, neuf fois sur dix, ils n'avaient jamais vu. Une fois le crime consommé, ils se querellaient pour savoir lequel avait asséné le coup fatal, et ils s'amusaient à décrire les supplications et les spasmes de l'agonie de leur victime. Au début, ils avaient observé le secret sur leurs agissements, mais à l'époque où se situe ce récit, ils ne se gênaient plus pour en parler, car les échecs répétés de la loi leur avaient prouvé deux choses : d'abord que personne n'oserait témoigner contre eux, ensuite qu'ils disposaient d'un nombre illimité de faux témoins auxquels ils pouvaient faire appel, ainsi que d'un trésor bien garni où ils n'avaient qu'à puiser pour se faire défendre par les plus éminents avocats des États-Unis. Au cours de dix longues années, aucun d'entre eux n'avait subi la moindre condamnation ; le seul danger qui menaçait les Éclaireurs résidait dans la victime elle-même qui, bien que débordée par le nombre et l'effet de surprise, risquait de laisser un souvenir (ce qui se produisait quelquefois) à ses agresseurs.

McMurdo avait été averti qu'une sorte de cérémonie l'attendait, mais personne n'avait voulu lui dire en quoi elle consisterait. Il fut introduit dans une salle isolée par deux frères solennels. À travers la cloison en planches perçait le brouhaha de voix nombreuses dans la grande salle. Une ou deux fois il entendit son nom. On discutait donc de sa candidature. Puis un homme de garde entra dans la pièce où il se tenait, avec une écharpe verte et or en travers du buste.

– Le chef de corps commande qu'il soit attaché, qu'il ait les yeux bandés, et qu'il soit présenté, dit-il.

À eux trois, ils lui retirèrent sa veste, relevèrent la manche de chemise de son bras droit et serrèrent une corde au-dessus de ses coudes. Puis ils posèrent sur sa tête une casquette noire de tissu épais et l'enfoncèrent pour qu'elle recouvrît la partie supérieure de son visage et qu'il ne pût rien voir. Ainsi accoutré, il fut conduit dans la salle de réunion.

Sous cette espèce de cagoule, il avait l'impression qu'il faisait nuit noire, et il respirait mal. Il entendit les chuchotements des assistants ; puis la voix de McGinty parvint étouffée à ses oreilles.

– John McMurdo, dit la voix, êtes-vous déjà membre de l'Ordre ancien des hommes libres ?

Il inclina affirmativement la tête.

– Votre loge est bien la loge 29 à Chicago ?

Il inclina à nouveau la tête.

– Les nuits obscures sont déplaisantes, dit la voix.

– Oui, pour les étrangers qui ont à voyager, répondit-il.

– Les nuages sont lourds.

– Oui, un orage approche.

– Les frères sont-ils satisfaits ?... demanda le chef de corps.

Il y eut un murmure général d'assentiment.

– ... Nous savons, frère, par votre signe et par votre contresigne, que vous êtes réellement l'un des nôtres, dit McGinty. Nous voulons cependant que vous sachiez que, dans ce district et dans d'autres districts environnants, nous avons certains rites et aussi certaines obligations qui exigent de la bravoure. Êtes-vous prêt à les subir ?

– Oui.

– Êtes-vous courageux ?

– Oui.

– Faites un pas en avant pour le prouver.

À ces mots, il sentit deux pointes dures devant ses yeux ; deux pointes qui les pressaient de telle manière qu'il avait l'impression que s'il avançait, il aurait les yeux crevés. Néanmoins il avança résolument d'un pas ; la pression disparut. Il entendit un discret concert de louanges.

– Il est courageux, dit la voix. Pouvez-vous supporter la souffrance ?

– Aussi bien que n'importe qui, répondit-il.

– Mettez-le à l'épreuve.

Il eut besoin de toutes ses forces pour s'empêcher de hurler, car une douleur terrible lui avait transpercé l'avant-bras. Il faillit s'évanouir tant le choc avait été brutal ; mais il se mordit les lèvres et serra les poings pour dissimuler sa souffrance.

– Je peux supporter davantage encore, dit-il.

Cette fois les applaudissements éclatèrent. Jamais la loge n'avait vu néophyte plus résolu. On lui flanqua de grandes claques sur le dos et on lui retira sa cagoule. Il demeura debout, clignant des yeux et souriant, pendant que les frères le complimentaient.

– Un dernier mot, frère McMurdo, dit McGinty. Vous avez déjà prêté le serment du secret et de la fidélité. Vous n'ignorez pas qu'un parjure entraînerait instantanément votre mort ?

– Je le sais.

– Et vous acceptez la loi du chef de corps dans n'importe quelles circonstances ?

– Oui.

– Alors, au nom de la loge 341, de Vermissa, je vous convie à ses privilèges et à ses rites. Vous pouvez nous servir à boire, frère Scanlan : vous viderons un verre en l'honneur de notre digne frère.

On rapporta à McMurdo sa veste ; mais avant de la remettre, il examina son bras droit, encore affligé de la même douleur cuisante. Sur la chair de l'avant-bras se dessinait un cercle bien tracé, avec un triangle à l'intérieur, tel que le fer chaud l'avait imprimé. Ses voisins relevèrent leurs manches et lui montrèrent l'insigne de la loge.

– Nous aussi nous l'avons reçu, dit l'un d'eux ; mais pas avec autant de vaillance.

– Bah ! ce n'est pas terrible ! répondit-il.

Mais la douleur continuait à le brûler.

Quand, verre en main, fut fêtée la cérémonie d'initiation, la loge aborda l'examen des affaires courantes. McMurdo, qui ne connaissait que les débats prosaïques de Chicago écouta de toutes ses oreilles (et avec plus de surprise qu'il n'en témoigna ouvertement) ce qui suivit.

– La première affaire inscrite à l'ordre du jour, déclara McGinty, est une lettre émanant du maître de division Windle, de Merton, loge 249. La voici :

« *Cher Monsieur,*

Il y a un petit travail à effectuer sur Andrew Rae, de Rae & Sturmash, propriétaire des mines voisines. Vous vous rappellerez que votre loge nous doit une compensation, puisqu'elle a

bénéficié du concours de deux de nos frères dans l'affaire du policier l'automne dernier. Si vous nous envoyez deux volontaires, ils seront pris en charge par le trésorier Higgins de notre loge, dont vous connaissez l'adresse. Il leur indiquera comment agir, où et quand.

Fraternellement vôtre, J. W. Windle.

« Windle ne nous a jamais refusé le prêt d'un ou deux hommes quand nous en avons eu besoin ; nous n'allons pas lui refuser aujourd'hui un service...

Mc Ginty s'interrompit. Ses yeux firent le tour de la salle.

– ... Qui se propose pour ce petit travail ?

Plusieurs jeunes garçons levèrent une main. Le chef de corps leur dédia un sourire approbateur.

– Vous irez, Tiger Cormac. Si vous vous débrouillez aussi bien que la dernière fois, tout se passera normalement. Vous aussi, Wilson.

– Je n'ai pas de revolver, déclara le volontaire, qui n'avait pas encore quinze ans.

– C'est votre première expédition, n'est-ce pas ? Eh bien ! Il faut commencer par le baptême du feu ! Le départ sera bon. Quant au revolver, vous en trouverez un sur place : tranquillisez-vous. Si vous vous présentez là-bas lundi prochain, il sera assez tôt. Vous serez chaleureusement fêtés à votre retour.

– Et la prime, cette fois ? demanda Cormac.

C'était un jeune homme brun, trapu, qui avait l'air d'une brute, et dont la férocité lui avait valu le surnom de « Tiger ».

– Peu importe la prime. Vous marchez pour l'honneur. Quand le coup sera fait, peut-être trouvera-t-on quelques vieux dollars au fond de la caisse.

– Qu'a fait le type en question ? s'enquit le jeune Wilson.

– À coup sûr ce n'est pas votre affaire de demander ce qu'il a fait. Il a été jugé là-bas. Cela nous regarde pas. Tout ce que nous devons faire, c'est de régler l'affaire à leur place, comme ils le feraient pour nous. À propos, deux frères de la loge de Merton viendront ici la semaine prochaine pour un petit travail dans notre coin.

– Lesquels ? demanda quelqu'un.

– Ma foi, il est plus sage de ne pas poser de pareilles questions. Si vous ne savez rien, vous ne pouvez jurer de rien, et tout ennui se trouve évité. Mais ce sont des hommes qui font du beau sport quand on le leur demande.

– Il sera grand temps ! s'écria Ted Baldwin. Les gens se relâchent par ici. Rien que la semaine dernière, trois de nos hommes ont été congédiés par le contremaître Blaker. Nous sommes en dette avec lui depuis longtemps ; il faudra que nous la lui remboursions intégralement.

– Rembourser comment ? chuchota McMurdo à l'oreille de son voisin.

– Par une cartouche de fusil de chasse ! cria l'interpellé en éclatant d'un rire gras. Que pensez-vous de nos méthodes, frère ?

McMurdo semblait s'être déjà assimilé l'esprit de l'association criminelle dont il faisait maintenant partie.

– Je ne les déteste pas, dit-il. Le coin est bon pour un gaillard qui n'a pas froid aux yeux.

Ses voisins l'applaudirent.

– Que se passe-t-il ? cria le chef de corps à l'autre bout de la table.

– C'est notre nouveau frère, monsieur, qui trouve nos méthodes à son goût.

McMurdo se leva aussitôt.

– Je voulais dire, vénérable maître, que si vous avez besoin d'un homme, je considérerai comme un honneur d'être désigné pour aider la loge.

De vifs applaudissements saluèrent cette déclaration. On sentit qu'un nouveau soleil poussait sa frange au-dessus de l'horizon. Quelques aînés trouvèrent cependant qu'il allait un peu trop vite.

– Je propose, intervint le secrétaire Harraway, vieille barbe grise assis à côté du président, que le frère McMurdo attende que le bon plaisir de la loge soit de l'employer.

– Bien sûr ! C'est ce que je voulais dire. Je suis entièrement à votre disposition, répondit McMurdo.

– Votre heure sonnera, frère ! dit le président. Nous avons remarqué que vous êtes un homme de bonne volonté, et nous croyons que vous ferez de l'excellent travail dans la région. Ce soir, vous participerez à une petite affaire si le cœur vous en dit.

– J'attendrai quelque chose qui vaille la peine.

– Vous pourrez nous aider ce soir, en tout état de cause ; et vous comprendrez mieux ce que nous défendons dans cette communauté. Je m'expliquerai plus tard. Pour le moment, j'ai quelques points à préciser devant l'assemblée. En premier lieu, je demanderai au trésorier de nous communiquer la balance des comptes. Il faut payer une pension à la veuve de Jim Carnaway. Il a été abattu en travaillant pour la loge et il nous appartient de faire en sorte qu'elle n'y perde rien.

– Jim a été tué le mois dernier au cours d'une tentative pour descendre Chester Wilcox, de Marley Creek, expliqua à McMurdo l'un de ses voisins.

– La caisse est actuellement florissante, indiqua le trésorier avec son livre de banque devant lui. Les firmes ont été généreuses ces derniers temps. Max Linder & Co ont payé cinq cents dollars pour que nous les laissions tranquilles. Les frères Walker nous ont fait parvenir cent dollars, mais j'ai pris sur moi de les leur renvoyer et d'en réclamer cinq cents. Si je n'ai pas de leurs nouvelles mercredi prochain, leur treuil risque d'avoir un accident ; l'an dernier, nous avons été obligés de brûler leur concasseur pour qu'ils deviennent raisonnables. Par ailleurs la West Section Coaling Company a payé sa contribution annuelle. Nous disposons de fonds suffisants pour faire face à n'importe quelle obligation.

– Et l'affaire Archie Swindon ? interrogea un frère.

– Il a tout vendu et quitté le district. Le vieux démon a laissé une lettre pour nous, dans laquelle il déclare qu'il préférerait balayer les rues de New York plutôt que d'être un gros propriétaire de mines contrôlé par une bande de maîtres chanteurs. Saprستي, il a bien fait de lever l'ancre avant que sa lettre nous parvienne ! Je gage qu'il n'osera plus jamais reparaître dans la vallée.

Un homme d'un certain âge, dont le visage glabre respirait la bonté, se leva au bout de la table qui faisait face à celui du président.

– Monsieur le trésorier, demanda-t-il, puis-je vous prier de nous faire savoir qui a acheté le terrain de cet homme que nous avons fait fuir du district.

– Oui, frère Morris. Il a été acheté par la Compagnie des chemins de fer de Merton.

– Et qui a acheté les mines de Todman et de Lee qui ont été mises en vente l'an dernier pour la même raison ?

– La même compagnie, frère Morris.

– Et qui a racheté les forges de Manson et de Shuman, de Van Deher et d'Atwood, qui ont été abandonnées récemment ?

– Elles ont toutes été rachetées par la West Gilmerton General Mining Company.

– Je ne vois pas, frère Morris, intervint le président, pourquoi le nom des acheteurs serait susceptible de nous intéresser puisqu'ils ne peuvent pas transporter les forges hors du district.

– Avec tout le respect que je vous dois, vénérable maître, je pense au contraire que nous sommes fortement intéressés par cette question. Voilà dix bonnes années que le même procédé se renouvelle : nous chassons progressivement tous les petits entrepreneurs. Quel en est le résultat ? Nous trouvons à leur place de grandes sociétés comme les chemins de fer ou la General Company, qui ont leurs directeurs à New York ou à Philadelphie et qui ne se soucient nullement de nos menaces. Nous pouvons liquider les petits patrons locaux, mais des gros surviennent à leur place. Et nous nous exposons à de graves dangers. Les petits patrons ne pouvaient pas nous faire de mal : ils ne possédaient pour nous nuire ni argent ni influence. Tant que nous ne les pressurions pas trop, ils demeuraient sous notre pouvoir. Mais si ces grosses sociétés s'aperçoivent que nous nous interposons entre elles et leurs gains, elles n'épargneront ni efforts ni dépenses pour nous pourchasser et nous traduire devant la justice...

Ces mots de mauvais augure suscitèrent un grand silence. Les visages s'assombrirent. Des regards sinistres s'échangèrent. Ils avaient été tellement puissants, si peu défiés, qu'ils en étaient arrivés à oublier qu'un revirement de la fortune était toujours possible. L'idée froidement exprimée par le frère Morris fit passer un frisson sur les épidermes les plus coriaces.

– ... Mon avis est donc, poursuivit l'orateur, que nous pesions moins lourdement sur les petits patrons. Le jour où ils auront tous été contraints de partir, le pouvoir de notre société sera brisé.

Toute vérité n'est pas bonne à dire. Quand le frère Morris se rassit, des cris de colère saluèrent sa conclusion. McGinty se leva. Il avait le front mauvais.

– Frère Morris, commença-t-il, vous avez toujours été un prophète de malheur. Tant que les membres de la loge se serreront les coudes, aucun pouvoir aux États-Unis ne parviendra à entamer le nôtre. Voyons, n'avons-nous pas été maintes fois traduits devant les tribunaux ? Je pense que les grosses sociétés trouveront plus simple de payer que de nous combattre, et qu'elles feront comme les petites sociétés. Et maintenant, frères – (McGinty retira sa toque de velours noir et son écharpe), cette loge a terminé ses travaux pour ce soir. Il ne reste plus à régler qu'une petite affaire dont nous reparlerons avant de nous séparer. Le temps est venu de nous rafraîchir et de faire un peu de musique, fraternellement.

La nature humaine est vraiment bizarre. Ces familiers du meurtre avaient fait disparaître bien des pères de famille à l'égard desquels ils ne professaient aucune haine particulière, sans accorder la moindre compassion à la veuve ni aux orphelins ; et cependant une musique tendre et pathétique était capable de leur arracher des larmes. McMurdo avait une belle voix de ténor. Eût-il échoué jusque là, à conquérir la sympathie de la loge, elle lui aurait été acquise immédiatement après qu'il eut chanté : « Je suis assis sur l'échalier, Mary » et « Sur les rives du grand fleuve ». Dès la première soirée, la nouvelle recrue était devenue l'un des frères les plus populaires, que chacun

devinait promis à de hautes fonctions. Mais d'autres qualités étaient requises chez les Hommes libres ; il s'en rendit compte avant la fin de la soirée. La bouteille de whisky avait passé plusieurs fois de mains en mains ; les garçons étaient rouges, mûrs pour n'importe quoi ; le chef de corps reprit la parole.

– Mes enfants, dit-il, il y a dans cette ville un homme qui a besoin d'une leçon, et il vous appartient de la lui administrer. Il s'agit de James Stanger, du Herald. Vous avez vu qu'il a recommencé à ouvrir contre nous sa grande gueule ?...

Un murmure d'assentiment lui répondit, entrecoupé çà et là de quelques jurons en sourdine. McGinty tira de son gilet un bout de journal.

– ... « La loi et l'ordre... » Voilà le titre. « La terreur règne dans le district du charbon et du fer. Douze années se sont écoulées depuis les premiers assassinats qui ont prouvé l'existence d'une organisation criminelle dans notre région. Depuis ce jour, les crimes n'ont pas cessé. Maintenant, ils ont atteint une ampleur qui fait de nous l'opprobre du monde civilisé. Est-ce pour en arriver là que notre grand pays accueille en son sein les étrangers qui fuient le despotisme tout-puissant en Europe ? Ces réfugiés, ces bannis deviendront-ils des tyrans ? Imposeront-ils leur loi aux hommes qui leur ont accordé le refuge dont ils avaient tant besoin ? Un état de terreur et d'anarchie s'établira-t-il à l'ombre des plis sacrés du drapeau de la liberté ? Les responsables sont connus. L'organisation travaille à découvert, publiquement. Combien de temps devons-nous le supporter ? Vivrons-nous donc... » J'ai lu assez de cette prose ! s'écria le président en jetant le journal sous la table. Voilà ce qu'il dit de nous. La question que je vous pose est celle-ci : que lui dirons-nous, à lui ?

– À mort ! crièrent une douzaine de voix féroces.

– Je proteste ! dit le frère Morris (celui dont le visage respirait la bonté). Je vous dis, frères, que notre main s'abat trop lourdement dans cette vallée, et que le jour est proche où tous les citoyens s'uniront pour nous écraser. James Stanger est un vieillard. Il est respecté dans la ville et dans le district. Son journal soutient les valeurs solides de la vallée. Si vous descendez cet homme, tout l'État s'agitera jusqu'à ce que nous soyons anéantis.

– Et comment nous anéantiraient-ils, monsieur le dégonflé ? s'écria McGinty. Par la police ? Allons donc ! La moitié de la police est à notre solde et l'autre moitié a peur de nous. Par les tribunaux et le juge ? Ils ont déjà essayé, et qu'en est-il advenu ?

– Il y a un juge Lynch qui pourrait rendre son verdict ! répliqua le frère Morris.

Une exclamation de colère générale accueillit cette éventualité.

– Je n'aurais qu'à lever mon doigt, dit McGinty, et je pourrais faire venir dans cette ville deux cents hommes qui la nettoieraient d'un bout à l'autre !...

Puis tout à coup, il haussa le ton et pencha en avant son front qui se rida d'une façon effroyable.

– ... Écoutez, frère Morris ! Je vous tiens à l'œil, et cela depuis quelque temps. Vous n'avez personnellement aucun courage, et vous essayez de détruire le courage des autres. Ce sera un jour fâcheux pour vous, frère Morris, quand votre nom figurera sur notre ordre du jour. Je commence à penser que je devrais l'inscrire sans tarder.

Morris était devenu mortellement pâle. Quand il retomba sur sa chaise, l'assistance aurait pu croire que ses genoux s'étaient dérobés sous lui. D'une main tremblante, il porta son verre à ses lèvres et il le vida avant de répondre.

– Je vous présente mes excuses, vénérable maître, à vous et à tous mes frères de cette loge si j'en ai dit plus que je n'aurais dû. Je suis un membre fidèle et loyal (tous, vous le savez !) et c'est la peur d'un événement irréparable qui me fait parler avec cette anxiété. Mais j'ai une plus grande confiance en votre jugement que dans le mien, vénérable maître, et je vous promets que je ne vous offenserai plus.

Le froncement de sourcil du chef de corps s'atténua devant l'humilité du frère.

– Très bien, frère Morris. C'est moi qui serais désolé d'avoir à vous infliger une leçon. Mais tant que j'occuperai le poste que vous tous m'avez confié, nous formerons une loge unie en paroles et en actes. Et maintenant, les garçons...

Il lança un coup d'œil circulaire à l'assistance.

– ... Je vous préviens que si Stanger recevait tout ce qu'il mérite, nous aurions plus d'ennuis que nous n'en souhaitons. Ces journalistes se tiennent tous ; tous les journaux des États-Unis réclameraient de la police et des troupes. Mais je pense que vous pouvez lui donner un avertissement sévère. Voulez-vous vous en occuper, frère Baldwin ?

– Certainement ! répondit le jeune homme avec enthousiasme.

– Combien d'hommes vous faut-il ?

– Une demi-douzaine, plus deux pour garder la porte. Vous viendrez, Gower ; et vous, Mansel ; vous, Scanlan, et les deux Willaby.

– J'avais promis à notre nouveau frère qu'il participerait à l'expédition, dit le président.

Ted Baldwin regarda McMurdo avec des yeux qui montrèrent qu'il n'avait rien oublié ni pardonné.

– Eh bien ! qu'il vienne donc ! dit-il d'une voix acide. Nous sommes assez. Plus tôt le travail sera fait, mieux cela vaudra.

L'assistance se sépara sur des cris, des glapissements et des refrains de chansons d'ivrognes. Le bar était encore encombré de bambocheurs ; beaucoup de frères s'y arrêtaient. La petite équipe de service sortit et se divisa afin de ne pas attirer l'attention. Il faisait très froid ; Une demi-lune brillait dans un ciel glacé et constellé. Les garçons se rassemblèrent dans une cour qui faisait face à un grand bâtiment. Les mots Vermissa Herald étaient gravés en lettres dorées entre des fenêtres brillamment éclairées. À l'intérieur, les presses d'imprimerie ronronnaient.

– Ici, vous ! dit Baldwin à McMurdo. Vous resterez en bas devant la porte et vous veillerez à ce que la route soit libre et dégagée pour notre sortie. Les autres, accompagnez-moi ! Ne craignez rien, les garçons, car nous avons une douzaine de témoins qui certifieront que nous nous trouvons en ce moment au bar de la maison syndicale.

Il était presque minuit. La rue était déserte. Le groupe traversa la chaussée et, après avoir poussé la porte des bureaux du journal, Baldwin et ses hommes se ruèrent dans l'escalier qui leur faisait face. McMurdo et un autre étaient restés en bas : ils entendirent au premier étage un cri, un appel au secours, des bruits de pas et un fracas de chaises. Un instant plus tard, un homme aux cheveux gris se précipita sur le palier. Avant de pouvoir aller plus loin, il fut empoigné et ses lunettes tombèrent aux pieds de McMurdo. Le bruit sourd d'une chute fut suivi d'un gémissement. Il demeura étendu la face contre terre. Une demi-douzaine de bâtons s'abattirent sur son dos. Il se tortillait, ses longs membres minces tremblaient sous les coups. Ses agresseurs s'arrêtèrent enfin ; seul Baldwin, avec un sourire de dément, s'acharna sur la tête de la victime, qui essayait de se protéger avec ses mains. Des taches de sang apparurent parmi ses cheveux blancs. Baldwin, penché au-dessus du vieillard, ajustait un dernier coup qui l'aurait sans doute achevé, quand McMurdo grimpa l'escalier et l'écarta.

– Vous allez le tuer ! dit-il. Assez !

Baldwin le considéra avec stupéfaction.

– Allez-vous-en au diable ! cria-t-il. Qu'est-ce qui vous prend, vous qui êtes nouveau à la loge ? Reculez !

Il leva son gourdin. Mais McMurdo avait déjà sorti son revolver.

– Reculez vous-même ! cria-t-il. Si vous portez la main sur moi, je vous brûle la cervelle. Quant à la loge, le chef de corps n'a-t-il pas commandé que Stanger ne soit pas mis à mort ? Or vous, que faites-vous sinon le tuer ?

– C'est vrai, ce qu'il dit ! approuva l'un des garçons.

– Vous feriez bien de vous dépêcher ! cria l'homme de faction au rez-de-chaussée. Les fenêtres s'allument ; vous allez avoir toute la ville à vos trousses.

De fait, on entendait des cris au-dehors, et un petit groupe de typographes et linotypistes se rassemblait dans le couloir pour passer à la contre-attaque. Laissant le corps inanimé du rédacteur en chef en haut des marches, les criminels descendirent quatre à quatre et s'enfuirent dans la rue. Quand ils eurent atteint la maison syndicale, quelques-uns se mêlèrent à la foule des clients pour chuchoter à l'oreille de McGinty que le travail avait été fait. D'autres, dont McMurdo, s'égaillèrent dans de petites rues pour rentrer chez eux.

Chapitre IV – La vallée de la peur

Quand McMurdo s'éveilla le lendemain, il se rappela immédiatement qu'il avait été initié à la loge : la quantité d'alcool qu'il avait bu lui avait donné la migraine, et son bras, à l'endroit où il avait été marqué au fer chaud, était brûlant et enflé. Comme il avait ses revenus personnels, il ne travaillait qu'irrégulièrement ; ce matin-là, il prit fort tard son petit déjeuner et ne bougea pas de chez lui. Il écrivit une longue lettre à un ami. Puis il parcourut le Herald. Dans une « dernière heure », il lut : « Agression contre les bureaux du Herald. Le rédacteur en chef grièvement blessé ». Suivait un bref compte rendu des faits qu'il connaissait mieux que quiconque. L'article se terminait ainsi :

« L'affaire est maintenant commise aux soins de la police. Mais on peut à peine espérer que ses efforts soient couronnés d'un plus grand succès que par le passé. Certains agresseurs ont été reconnus ; une condamnation devrait intervenir. À l'origine de cet attentat, faut-il le préciser, on retrouve cette société infâme qui tient la ville en esclavage depuis si longtemps, et contre laquelle le Herald a pris nettement position. Les nombreux amis de M. Stanger se réjouiront d'apprendre que, bien qu'il ait été frappé avec une sauvagerie cruelle et qu'il porte de nombreuses blessures à la tête, sa vie n'est pas en danger immédiat. »

Au-dessous de l'article, un entrefilet annonçait qu'une garde fournie par la police du charbon et du fer, armée de winchesters, assurerait désormais la défense des bureaux.

McMurdo avait rejeté le journal et il était en train d'allumer une pipe d'une main mal assurée quand on frappa à sa porte ; la logeuse lui apportait un billet qu'un jeune garçon venait de lui remettre pour son pensionnaire. Non signé, il était conçu en ces termes :

Je voudrais vous parler, mais je préférerais que ce soit hors de chez vous. Vous me trouverez à côté du mât du drapeau au haut de Miller Hill. Si vous venez maintenant, je vous dirai quelque chose d'important pour vous et pour moi.

McMurdo lut et relut ce billet avec la plus vive surprise, car il ne pouvait deviner ce qu'il signifiait ni qui en était l'auteur. S'il avait été rédigé par une main de femme, il aurait pu supposer que c'était le commencement de l'une de ces aventures dont il avait été friand. Mais c'était une écriture masculine, et même l'écriture d'un homme instruit. Il hésita puis décida qu'il éclaircirait l'affaire.

Miller Hill est un jardin public mal tenu en plein centre de la ville. En été, les promeneurs y sont nombreux, mais en hiver il est peu fréquenté. D'en haut, on a une bonne vue non seulement sur toute la ville, mais sur la vallée. McMurdo gravit l'allée qui conduisait au restaurant désert en cette saison. À côté du restaurant il y avait un mât, et au pied du mât un homme au chapeau rabattu sur les yeux et au col de manteau relevé. Quand il se tourna vers lui, McMurdo le

reconnut : c'était le frère Morris, qui la veille au soir avait encouru les foudres du chef de corps. Ils échangèrent entre eux le salut de la loge.

– Je désirais vous dire deux mots, monsieur McMurdo, commença le vieil homme sur un ton hésitant qui montrait qu'il se mouvait sur un terrain délicat. Je vous remercie d'être venu.

– Pourquoi n'avez-vous pas signé votre billet ?

– Il faut être prudent, monsieur. On ne sait jamais, par les temps qui courent, les conséquences de la moindre des choses. On ne sait jamais non plus à qui se fier.

– On peut tout de même se fier aux frères de la loge ?

– Non, non ! Pas toujours ! cria Morris avec véhémence. Quoi que nous disions, quoi que nous pensions même, tout revient à ce McGinty.

– Écoutez-moi bien ! déclara McMurdo avec fermeté. Ce n'est qu'hier soir, vous le savez bien, que j'ai juré fidélité à notre chef de corps. Me demanderiez-vous aujourd'hui de me parjurer ?

– Si c'est ainsi que vous prenez les choses, murmura tristement Morris, je vous répondrai seulement que je suis désolé de vous avoir dérangé. Les choses en sont arrivées à une bien mauvaise passe si deux Hommes libres ne peuvent pas se communiquer l'un à l'autre leurs pensées.

McMurdo, qui avait surveillé attentivement son interlocuteur, se détendit un peu.

– Bien entendu, je ne parlais que pour moi, dit-il. Je suis un nouveau, vous ne l'ignorez pas, et je ne sais rien. Ce n'est pas à moi d'ouvrir la bouche, monsieur Morris, mais si vous croyez utile de me dire quelque chose, je suis venu ici pour vous écouter.

– Et pour le rapporter à McGinty, ajouta amèrement Morris.

– En vérité, vous êtes injuste envers moi ! s'écria McMurdo. Je serai loyal à l'égard de la loge, je vous l'ai dit carrément ; mais je serais un pauvre type si j'allais répéter à quelqu'un d'autre ce que vous me diriez en confidence. Vos paroles resteront entre nous, ce qui ne m'empêche pas de vous avertir que vous n'avez à attendre de moi ni aide ni sympathie.

– Depuis longtemps, j'ai renoncé à l'une et à l'autre ! dit Morris. Il se peut qu'en vous parlant franchement je remette ma vie entre vos mains, mais, tout mauvais que vous êtes, et hier soir j'ai eu l'impression que vous preniez modèle sur les pires de la bande, vous êtes un nouveau et votre conscience n'est certainement pas aussi endurcie que les leurs. Voilà pourquoi je voulais vous parler.

– Qu'avez-vous à me dire ?

– Si vous me dénoncez, que la malédiction soit sur vous !

– Je vous ai dit que je ne vous dénoncerais pas.

– Je voulais vous demander si, lorsque vous vous êtes affilié à la Société des hommes libres de Chicago et que vous avez prononcé des vœux de charité et de fidélité, vous avez jamais pensé que cela vous conduirait au crime.

– En admettant que ce soit au crime... répondit McMurdo.

– En admettant !... s'écria Morris dont la voix vibra de passion. Vous ne connaissez pas grand-chose à la vie si vous pouvez trouver un autre nom. N'était-ce pas un crime hier soir que de frapper un homme, assez âgé pour être votre père, jusqu'à ce que le sang s'étale sur ses cheveux blancs ? Si ce n'était pas un crime, qu'était-ce donc alors ?

– Certains diraient que c'est la guerre, dit McMurdo. La guerre entre deux classes, totale, inexpiable ; la guerre où chaque camp frappe le plus fort possible.

– Eh bien ! pensiez-vous à une guerre pareille quand vous avez sollicité votre admission à la Société des hommes libres de Chicago ?

– Non. Je conviens que non.

– Moi non plus, quand je me suis affilié à Philadelphie. C'était tout bonnement une société de secours mutuels, un lieu de rencontre entre camarades. Puis j'ai entendu parler de cet endroit. Maudite soit l'heure où le nom m'est entré dans l'oreille ! Je suis venu ici pour améliorer ma situation. Mon Dieu, améliorer ma situation ! Ma femme et mes trois enfants m'ont accompagné. J'ai fait démarrer un magasin de tissus place du Marché, et j'ai prospéré. On a appris que j'étais un Homme libre ; j'ai été obligé d'adhérer à la loge locale comme vous hier soir. J'ai cette marque de honte sur mon avant-bras, et quelque chose de pire marqué au fer chaud dans le cœur. J'ai découvert que j'étais sous les ordres d'un affreux scélérat et que je me trouvais pris dans un réseau de criminels. Que pouvais-je faire ? Tout ce que je disais pour tenter de remédier à cet état de faits était considéré comme une trahison ; vous l'avez vu hier soir. Je ne peux pas m'enfuir : tout ce que je possède au monde est dans mon magasin. Si je quitte la société, ma démission sera le signal de mon assassinat et de Dieu sait quoi pour ma femme et mes enfants. Oh ! mon cher, c'est affreux, horrible !

Il enfouit son visage entre ses mains et son corps fut secoué de sanglots convulsifs.

McMurdo haussa les épaules.

– Vous étiez trop mou pour ce truc-là, dit-il. Pas du tout la sorte d'homme qui convenait !

– J'avais une conscience et une religion. Ils ont fait de moi un criminel comme eux. J'ai été désigné pour une affaire. Si j'avais cané, je savais ce qui m'attendait. Je suis peut-être un poltron. C'est peut-être la pensée de ma pauvre petite femme et de mes enfants qui m'a rendu lâche. Quoi qu'il en soit, j'y suis allé. Je crois que je ne l'oublierai jamais. C'était une maison isolée, à trente kilomètres d'ici, de l'autre côté de la montagne. On m'avait posté à la porte, comme vous hier soir. Ils ne me faisaient pas confiance pour autre chose. Ils sont entrés. Quand ils sont ressortis, ils avaient les mains rouges de sang jusqu'aux poignets. Nous sommes partis, mais derrière nous un enfant hurlait : c'était un garçonnet de cinq ans qui venait d'assister au massacre de son père. Je me suis presque évanoui d'horreur ; mais il fallait que je garde le sourire, car je savais bien que sinon ce serait de ma maison qu'ils sortiraient la prochaine fois avec les mains rouges, et que ce serait mon petit Fred qui hurlerait de terreur. Mais j'étais devenu un criminel ; j'avais tenu un rôle dans un assassinat, j'étais perdu dans ce monde et perdu aussi pour le monde à venir. Je suis bon catholique ; le prêtre que je suis allé trouver n'a pas voulu m'entendre quand je lui ai dit que j'étais un Éclaireur, et je suis excommunié de ma religion. Voilà où j'en suis. Or je vous vois descendre la même pente, et je vous demande comment cela finira. Êtes-vous prêt à devenir un meurtrier de sang-froid, comme les autres, ou pouvons-nous faire quelque chose pour arrêter cela ?

– Que voudriez-vous faire ? dit brusquement McMurdo. Vous ne voudriez pas moucharder ?

– Dieu m'en garde ! s'écria Morris. Cette pensée seule me coûterait la vie.

– C'est bien, dit McMurdo. Je crois que vous êtes un faible, et que vous prenez les choses trop à cœur.

– Trop à cœur ! Attendez d'être un peu plus vieux dans le pays ! Regardez la vallée. Voyez le nuage de cent cheminées qui la recouvre. Je vous dis que le nuage du crime pèse cent fois plus lourd, cent fois plus épais au-dessus des habitants. C'est la vallée de la peur. La vallée de la mort. La terreur oppresse tous les cœurs depuis le crépuscule jusqu'à l'aube. Attendez, jeune homme : vous verrez vous-même !

– Eh bien ! je vous ferais savoir ce que je penserai quand j'en aurai vu davantage ! répondit McMurdo avec insouciance. Ce qui saute aux yeux, c'est que vous n'êtes pas fait pour vivre ici, et que plus tôt vous liquiderez votre affaire, même en ne retirant qu'un dollar de votre stock, mieux cela vaudra pour vous. Ce que vous m'avez dit restera entre nous, mais, sapristi, si je pensais que vous étiez un indicateur...

– Non ! cria Morris.

– Alors restons-en là. Je me souviendrai de notre conversation, et un jour peut-être je m'y référerai. Je crois que vous m'avez parlé dans une bonne intention. Maintenant, je vais rentrer chez moi.

– Encore un mot avant que vous partiez, dit Morris. Il se peut que nous ayons été vus ensemble. Il se peut qu'on veuille savoir de quoi nous avons parlé.

– Ah ! c'est juste !

– Je vous ai offert une place d'employé dans mon magasin.

– Et je l'ai refusée. Voilà l'affaire que nous avons débattue ensemble. Eh bien ! à un autre jour, frère Morris ! Et je vous souhaite meilleure chance pour l'avenir.

– Dans l'après-midi, alors que McMurdo méditait en fumant à côté du poêle du petit salon, la porte s'ouvrit et dans son encadrement apparut la gigantesque silhouette de McGinty. Il fit le signe de la loge et s'assit en face du jeune homme ; il le regarda fixement ; ce regard lui fut retourné avec une intensité égale.

– Je ne viens pas en visiteur, frère McMurdo, dit-il enfin. J'ai déjà beaucoup à faire avec les gens qui me rendent visite. Mais j'ai pensé que je pourrais faire une mise au point chez vous.

– Je suis fier de vous accueillir, conseiller ! répondit chaleureusement McMurdo, qui sortit du buffet sa bouteille de whisky. C'est un honneur auquel je ne m'attendais pas.

– Comment va le bras ? interrogea le chef de corps.

McMurdo fit la grimace.

– Je serais incapable de l'oublier, répondit-il. Mais je pense que la chose en vaut la peine.

– Oui, approuva l'autre. La chose en vaut la peine pour les fidèles, pour ceux qui apportent leur concours à la loge. De quoi parliez-vous donc ce matin avec le frère Morris en haut de Miller Hill ?

La question avait été si soudainement posée qu'il se révéla préférable que la réponse eût été préparée d'avance. McMurdo éclata d'un gros rire.

– Morris ne savait pas que je pouvais gagner ma vie ici chez moi. Il ne le saura jamais, car je trouve qu'il a un peu trop de scrupules pour mon goût. Mais c'est un brave vieux bonhomme. Il s'imaginait que je n'avais pas de travail, et il avait pensé bien faire en m'offrant une place d'employé dans son magasin de tissus.

– Oh ! c'était cela ?

– Oui.

– Et vous avez refusé ?

– Évidemment ! Je gagnerais dix fois plus dans ma chambre avec quatre heures de travail.

– C'est vrai. Mais à votre place, je ne verrais pas trop souvent le frère Morris.

– Pourquoi ?

– Simplement parce que je vous dis de ne pas le faire. Pour la plupart des gens de la région, cette explication suffit.

– Peut-être pour la plupart des gens de la région, mais pas pour moi, répondit crânement McMurdo. Si vous êtes connaisseur en hommes, vous devez le savoir.

Le géant le dévisagea, et sa patte poilue se referma autour du verre comme s'il avait envie de le lancer à la tête de McMurdo.

Puis il se mit à rire.

– Vous êtes vraiment un type peu ordinaire ! dit-il. Vous voulez des raisons ? Eh bien ! je vais vous en donner. Est-ce que Morris ne vous a rien dit contre la loge ?

– Rien.

– Ni contre moi ?

– Non.

– Alors c'est parce qu'il n'a pas osé se fier à vous. Mais au fond de son cœur, il n'est pas loyal. Nous le connaissons bien ; nous le surveillons ; et nous attendons le moment de l'admonester comme il le mérite. Je pense que ce moment n'est pas très éloigné. Il n'y a pas de place dans notre bergerie pour des brebis galeuses. Si vous vous liez avec un homme déloyal, nous pourrions penser que vous êtes déloyal, vous aussi. Vous voyez ?

– Il n'y a aucune chance pour que je me lie avec lui, car il ne me plaît pas, répondit McMurdo. Mais pour ce qui est d'être déloyal, si le mot avait été prononcé par un autre, il ne serait pas dit deux fois.

– Bien. En voilà assez, dit McGinty en vidant son verre. J'étais venu pour vous donner un avis. Vous l'avez entendu.

– Je voudrais bien savoir, fit McMurdo, comment vous avez pu apprendre que j'avais causé avec Morris.

McGinty sourit.

– C'est mon affaire de savoir ce qui se passe dans la ville, dit-il. N'oubliez jamais que je finis par tout savoir. Bon. Il est maintenant l'heure, et...

Mais un incident imprévu se produisit au moment où il se levait pour s'en aller. La porte s'ouvrit toute grande, sous une poussée brutale, et trois têtes décidées, coiffées des casquettes à visière de la police, les dévisagèrent sans aménité. McMurdo se leva d'un bond. Il allait empoigner son revolver quand il vit deux winchesters braqués sur lui ; il baissa le bras. Un homme en uniforme s'avança dans la pièce : il avait au poing un revolver à six coups. C'était le capitaine Marvin, qui venait de Chicago et qui appartenait maintenant à la police du charbon et du fer. Il hocha la tête et adressa un petit sourire à McMurdo.

– Je pensais bien que vous vous attireriez des ennuis, monsieur l'aigrefin McMurdo, de Chicago, dit-il. Vous ne pouviez pas vous tenir tranquille, n'est-ce pas ? Prenez votre chapeau, et suivez-nous.

– Je crois que cette plaisanterie vous coûtera cher, capitaine Marvin ! intervint McGinty. Qui vous croyez-vous donc, je vous prie, pour pénétrer ainsi dans une maison et inquiéter des hommes honnêtes qui respectent la loi ?

– Vous êtes en dehors de cette affaire, conseiller McGinty, dit le capitaine Marvin. Nous n'avons rien contre vous, seulement contre ce McMurdo. Vous devez nous aider, et non pas nous gêner dans l'accomplissement de notre devoir.

– C'est l'un de mes amis, et je me porte garant de sa conduite, dit le chef de corps.

– D'après tout ce que l'on dit, monsieur McGinty, vous pourriez bien avoir à répondre de votre propre conduite l'un de ces jours ! répliqua l'officier de police. Ce McMurdo était un malfaiteur avant d'arriver ici ; il l'est demeuré. Couchez-le en joue, sergent, pendant que je le désarme.

– Voilà mon pistolet, dit froidement McMurdo. Mais si vous et moi étions seuls face à face, capitaine Marvin, vous ne viendriez peut-être pas si facilement à bout de moi.

– Où est votre mandat ? demanda McGinty. Nom d'une pipe ! On se croirait en Russie et non à Vermissa, en voyant des policiers agir de la sorte. Je vous jure que vous en entendrez parler !

– Agissez selon votre conception du devoir, conseiller. Nous, nous obéissons à la nôtre.

– De quoi suis-je accusé ? interrogea McMurdo.

– D'être mêlé à l'agression contre le vieux Stanger aux bureaux du Herald. Ce n'a pas été de votre faute si vous êtes inculpé d'agression et non de meurtre.

– Eh bien ! si c'est tout ce que vous avez à lui reprocher, s'écria McGinty en riant, vous vous épargnez bien des ennuis en laissant tomber. Cet homme était hier soir dans mon cabaret ; il jouait au poker ; il est resté jusqu'à minuit chez moi ; je pourrai amener une douzaine de témoins pour vous le prouver.

– C'est votre affaire. Vous l'établirez devant le tribunal demain. En attendant, venez, McMurdo. Et tenez-vous tranquille si vous ne voulez pas recevoir un coup de crosse sur la tête. Tenez-vous au large, monsieur McGinty. Je vous préviens que je ne tolère aucune résistance quand je suis de service.

Le capitaine avait l'air si résolu que McMurdo et son chef de corps durent s'incliner. McGinty se débrouilla pour échanger quelques mots avec le prisonnier avant qu'ils soient séparés.

– Et votre... ?

Il leva un pouce pour indiquer la machine à frapper les dollars.

– En sûreté, murmura McMurdo, qui avait aménagé une cachette sous le plancher.

– Je vous dis à bientôt, déclara le chef de corps. Je vais de ce pas voir Reilly, l'avocat, et je m'occupe de la défense. Croyez-moi sur parole : ils ne vous garderont pas.

– Je n'en mettrais pas ma tête à couper, répliqua Marvin. Surveillez votre prisonnier, vous deux, et abattez-le s'il essaie de vous jouer un tour pendant que je vais fouiller sa chambre.

Apparemment, l'officier de police ne découvrit pas la machine. Quand il redescendit, il escorta McMurdo au commissariat de police. L'obscurité était tombée ; un vent aigre soufflait ; les rues étaient presque désertes, mais quelques badauds suivirent le groupe et, enhardis par les ténèbres, lancèrent quelques imprécations au prisonnier.

– Lynchez ce maudit Éclaireur ! Lynchez-le !

Ils assistèrent avec de gros rires et de bonnes plaisanteries à son entrée au commissariat. Après un interrogatoire de pure forme, il fut conduit dans la cellule commune. Il y retrouva Baldwin et trois autres criminels de la veille ; ils avaient tous été arrêtés dans l'après-midi, et ils attendaient leur procès, qui devait avoir lieu le lendemain matin.

Mais même à l'intérieur de cette forteresse de la loi, le bras long des Hommes libres pouvait se déployer. Dans la soirée, un geôlier leur apporta de la paille pour qu'ils dorment mieux ; de la paille, ils tirèrent deux bouteilles de whisky, quelques verres, et un jeu de cartes. Ils passèrent une nuit joyeuse, sans éprouver la moindre inquiétude à l'égard de la cérémonie du lendemain.

Ils avaient bien raison ! Le magistrat se trouva dans l'incapacité, devant les témoignages produits, de prononcer le verdict qui aurait porté l'affaire devant une juridiction supérieure. D'une part les ouvriers de l'imprimerie furent obligés de convenir que l'éclairage était mauvais, qu'ils étaient eux-mêmes très troublés, et qu'il leur était difficile de se prononcer absolument sur l'identité des agresseurs ; certes, ils croyaient bien que les accusés faisaient partie du groupe d'assaillants ; mais de là à le jurer... Au cours de l'interrogatoire contradictoire qui fut dirigé par l'éminent avocat engagé par McGinty, ils se montrèrent encore plus hésitants. Le blessé avait déjà déposé qu'il avait été surpris par la soudaineté de l'attaque et qu'il ne pouvait rien certifier en dehors du fait que le premier qui l'avait frappé portait une moustache. Il ajouta qu'il ne pouvait s'agir que d'Éclaireurs, puisqu'il n'avait pas d'autres ennemis dans la ville et qu'ils l'avaient menacé depuis longtemps pour ses éditoriaux qui les mettaient en cause. D'un autre côté, il fut clairement démontré par le témoignage formel de six citoyens, au nombre desquels le célèbre conseiller municipal McGinty, que les accusés avaient joué aux cartes à la maison syndicale jusqu'à une heure bien postérieure à celle de l'attentat. Inutile de dire qu'ils furent relaxés, avec les excuses du tribunal pour les dérangements qu'ils avaient subis à la suite de la légèreté du capitaine Marvin et de la police.

Le verdict fut salué par de vifs applaudissements dans une enceinte où McMurdo reconnut nombre de visages familiers. Des frères de la loge souriaient et battaient des mains. Mais d'autres spectateurs demeurèrent impassibles et figés quand les accusés sortirent libres du tribunal. L'un d'entre eux, un petit bonhomme à barbiche noire, exprima leurs sentiments en s'écriant :

– Maudits assassins ! Nous aurons pourtant votre peau un jour

Chapitre V – L'heure la plus sombre

S'il avait fallu quelque chose pour ajouter à la popularité de Jack McMurdo parmi ses compagnons, son arrestation et son acquittement y auraient pourvu. Dans les annales de la société, c'était un record qu'un nouvel adhérent eût accompli la nuit même de son affiliation un acte qui l'avait conduit devant le tribunal. Déjà il avait la réputation d'un joyeux luron, d'un agréable convive, et d'un caractère qui ne laissait jamais passer une insulte (eût-elle été prononcée par le tout-puissant chef de corps). Mais cette fois ses camarades acquirent la certitude que dans leur groupe il était le seul à concevoir rapidement un dessein sanguinaire et à l'exécuter aussitôt. « Il sera irremplaçable pour les coups durs », se disaient les aînés les uns aux autres. McGinty ne manquait pas d'instruments pour exécuter ses volontés, mais il reconnut de bonne grâce que McMurdo était le plus capable. Il avait l'impression qu'il tenait en laisse un limier féroce. Certes, les roquets ne lui manquaient pas pour les petites affaires, mais il entrevoyait le jour où il lâcherait son chien de race sur une proie qui en vaudrait la peine. Quelques membres de la loge, dont Ted Baldwin, se hérissaient devant la rapide ascension du nouveau venu et le haïssaient, tout en se gardant de broncher devant lui, car il était aussi prêt à se battre qu'à rire.

Mais s'il gagnait la sympathie de ses camarades, il y avait un endroit, qui lui importait pourtant beaucoup plus, où il avait perdu tout crédit. Le père d'Ettie Shafter ne voulait plus lui adresser la parole, et il ne le laissait même plus pénétrer sous son toit. Ettie était trop profondément amoureuse pour renoncer à lui ; cependant son bon sens lui représentait les conséquences d'un mariage avec un homme qui passait pour un criminel. Un matin, après une nuit sans sommeil, elle résolut d'aller le voir, peut-être pour la dernière fois, et de tenter un gros effort pour le tirer hors de ces mauvaises influences qui l'aspiraient vers le bas. Elle se rendit donc chez lui, comme il l'en avait plusieurs fois suppliée, et elle entra dans la pièce dont il avait fait son petit salon. Il était assis devant la table. Il lui tournait le dos. Il avait une lettre devant lui. L'idée d'une espièglerie lui vint : elle n'avait que dix-neuf ans. Il ne l'avait pas entendue quand elle avait ouvert la porte. Elle s'avança sur la pointe des pieds, et elle posa doucement ses mains sur les épaules de McMurdo.

Si elle avait espéré le surprendre, elle réussit pleinement ; mais ce fut à son tour d'être surprise. D'un bond de tigre, il sauta sur elle et la saisit à la gorge avec sa main droite ; de l'autre main il fit une boulette du papier qui était devant lui. Puis il la regarda. Alors la stupéfaction et la joie remplacèrent la férocité qui avait déformé ses traits. Férocité devant laquelle elle avait reculé, horrifiée, jusqu'au mur.

– C'est vous ! fit-il en s'essuyant le front. Quand je pense que vous venez me voir, cœur de mon cœur, et que je ne trouve rien de mieux que de vouloir vous étrangler ! Venez, chérie...

Il lui tendit ses bras.

– Je vais vous dédommager maintenant.

Mais elle était encore sous le coup de la découverte qu'elle avait faite sur le visage de McMurdo : elle y avait lu une peur coupable. Tous ses instincts féminins l'avertirent qu'il ne s'agissait pas de la simple peur d'un homme surpris. Non, c'était bien de la culpabilité. De la culpabilité et de la peur.

– Qu'est-ce qui vous a pris, Jack ? s'écria-t-elle. Pourquoi avez-vous eu si peur de moi ? Oh ! Jack, si vous aviez la conscience tranquille, vous ne m'auriez pas regardée ainsi !

– Dame ! J'étais en train de réfléchir à des tas d'autres choses ; quand vous vous êtes approchée si légèrement sur vos pieds de fée....

– Non, Jack. C'était plus que cela...

Un soupçon lui traversa l'esprit.

– ... Laissez-moi voir cette lettre que vous étiez en train d'écrire.

– Ah ! Ettie, je ne le peux pas !

Ses soupçons se transformèrent en certitude.

– C'était à une autre femme ! s'écria-t-elle. J'en suis sûre. Sinon, pourquoi ne me la montreriez-vous pas ? Était-ce à votre femme que vous écriviez ? Comment pourrais-je savoir que vous n'êtes pas déjà marié, vous, un étranger que personne ne connaît ?

– Je ne suis pas marié, Ettie. Regardez-moi : je vous le jure ! Vous êtes pour moi la seule femme sur la terre. Par la croix du Christ, je le jure !

Il avait pâli ; la passion grave qu'il mit dans sa réponse la convainquit qu'il ne mentait pas.

– Alors, pourquoi ne voulez-vous pas me montrer cette lettre ?

– Je vais vous le dire, ma chérie. J'ai fait le serment de ne pas la montrer, et de même que je ne voudrais pas être parjure envers vous ; je ne voudrais pas trahir une parole donnée à d'autres. C'est une affaire de la loge ; une affaire secrète, même pour vous, Et si j'ai eu peur quand une main s'est posée sur moi, comprenez que j'avais peur que ce fût celle d'un policier ?...

Elle sentit qu'il disait la vérité. Il la prit dans ses bras ; ses baisers balayèrent frayeurs et doutes.

– ... Asseyez-vous près de moi. C'est un trône bizarre pour une pareille reine, mais c'est le meilleur que puisse vous offrir votre pauvre amant. Un jour il fera mieux pour vous, je pense. Vous voilà rassurée maintenant ?

– Comment pourrais-je l'être, Jack, quand je sais que vous faites partie d'une bande de criminels, quand je m'attends chaque jour à vous voir assis dans le box des accusés ? McMurdo l'Éclaireur, voilà comment l'un de nos pensionnaires vous a appelé hier. Je l'ai ressenti comme un coup de poignard.

– Croyez-moi, ma chérie, je ne suis pas aussi mauvais que vous le pensez. Nous ne sommes que de pauvres gens qui essayons à notre manière de faire respecter nos droits.

Ettie passa son bras autour du cou de son amant

– Abandonnez cela, Jack ! Pour l'amour de moi, pour l'amour de Dieu, laissez tomber ! Je suis venue ici pour vous en supplier. Oh ! Jack, je vous le demande à genoux ! Je m'agenouille devant vous, et je vous adjure d'abandonner

Il la releva et il l'apaisa entre ses bras.

– Voyons, ma chérie, réfléchissez à ce que vous me demandez ! Comment pourrais-je laisser tomber puisque ce serait me parjurer et abandonner mes camarades ? Si vous saviez tout ce qui se passe, jamais vous ne me le proposeriez. De plus, même si je le voulais, comment pourrais-je le faire ? Vous ne supposez pas que la loge permettrait à l'un de ses adhérents de se retirer avec tous ses secrets ?

– J'y ai réfléchi, Jack. J'ai tout prévu. Père a un peu d'argent de côté. Il est fatigué de cet endroit, où notre existence est assombrie par la terreur. Il est prêt à partir. Nous pourrions nous enfuir ensemble à Philadelphie ou à New York. Là, nous serions en sécurité.

McMurdo se mit à rire.

– La loge a le bras long. Croyez-vous qu'elle ne pourrait pas l'étendre d'ici jusqu'à Philadelphie ou New York ?

– Eh bien ! dans ce cas, allons dans l'Ouest, ou en Angleterre, ou en Suède. N'importe où, pourvu que nous sortions de cette vallée de la peur.

McMurdo pensa au vieux frère Morris.

– Voilà la deuxième fois que j'entends ce nom, dit-il. L'ombre ne semble pourtant pas peser trop lourdement sur certains habitants de cette vallée.

– Elle obscurcit chaque instant de notre existence. Vous imaginez-vous que Ted Baldwin nous a pardonné ? Si ce n'était qu'il vous craint, il nous aurait déjà anéantis. Il me suffit de voir ses yeux noirs de bête affamée quand par hasard il me rencontre !

– Ah ! ah ! Je lui apprendrai de meilleures manières si je l'y prends. Mais écoutez-moi bien, petite fille : je ne peux pas partir d'ici. Je ne peux pas. Enregistrez cela une fois pour toutes. Mais si vous me laissez choisir ma propre voie, j'essaierai de trouver le moyen d'en sortir honorablement.

– Il n'y a pas d'honneur dans une affaire pareille !

– Mon Dieu, cela dépend du point de vue auquel on se place ! Mais si vous me donnez six mois, je m'arrangerai pour partir d'ici sans avoir honte de regarder les autres en face.

– Six mois ! s'exclama la jeune fille dans une explosion de joie. C'est une promesse ?

– Écoutez : ce sera peut-être sept ou huit. Mais avant un an au maximum, nous aurons quitté la vallée.

– Ettie ne put rien obtenir de plus précis ; mais enfin c'était déjà quelque chose : une sorte de phare lointain qui éclairait les ténèbres de l'avenir immédiat. Elle rentra chez son père, plus allègre qu'elle ne l'avait jamais été depuis que Jack McMurdo avait fait irruption dans sa vie.

Il aurait pu penser qu'en tant que membre de la société, tous les agissements de celle-ci lui seraient connus ; mais il ne tarda pas à découvrir que l'organisation était beaucoup plus étendue et plus complexe que la simple loge. McGinty lui-même ignorait beaucoup de choses, car il y avait un dignitaire appelé le délégué du district, habitant à Hobson's Patch, au bas de la voie ferrée, qui avait tout pouvoir sur plusieurs loges qu'il régenterait d'une façon imprévue et arbitraire. McMurdo ne le vit qu'une fois : il avait l'air d'un petit rat timide à poils gris ; il avait une démarche furtive et un regard oblique chargé de malignité. Il s'appelait Evans Pott ; devant lui, le grand patron de Vermissa ressentait un peu de la répulsion et de la peur que Robespierre devait inspirer à Danton.

Un jour Scanlan, qui était le camarade de pension de McMurdo, reçut un billet de McGinty accompagnant une lettre d'Evans Pott. Le « grand patron » informait McGinty qu'il lui adressait deux hommes, Lawler et Andrews, munis d'instructions pour agir dans les environs ; il lui disait aussi qu'il était préférable pour la cause de ne pas divulguer de détails quant au but de cette mission : il demandait au chef de corps de veiller à ce que ces deux exécutants fussent logés et bien traités jusqu'à l'heure de l'action. McGinty avait ajouté pour Scanlan que personne ne pouvait loger clandestinement à la maison syndicale et qu'il serait obligé à Scanlan et McMurdo d'accueillir chez la veuve MacNamara ces deux nouveaux pensionnaires.

Ils arrivèrent le soir même, chacun muni d'un sac. Lawler avait un certain âge ; il avait le visage austère ; il était taciturne et réservé ; il était habillé d'une vieille redingote noire qui, avec son

chapeau mou et sa barbe grisonnante hirsute, lui donnait l'air d'un prédicateur itinérant. Son compagnon, Andrews, n'était pas beaucoup plus qu'un enfant : il avait le visage ouvert et gai, et il ressemblait à un écolier en vacances. Tous deux ne buvaient que de l'eau, et ils se conduisirent en tous points comme des membres exemplaires de la société, à cela près qu'ils étaient l'un comme l'autre assassins patentés. Lawler avait accompli quatorze missions de meurtre, et Andrews trois.

McMurdo découvrit qu'ils ne demandaient pas mieux que de raconter leurs exploits passés ; ils le firent avec cette sorte de fierté timide qu'arborent les hommes qui ont rendu de bons et loyaux services à la communauté. Mais ils se montrèrent réticents pour parler de l'affaire en cours.

– On nous a choisis parce que ni moi ni le petit ne buvons d'alcool, expliqua Lawler. On sait que nous n'en dirons jamais plus qu'il ne faut. Vous ne devez pas le prendre en mauvaise part, mais c'est aux ordres du délégué du district que nous obéissons.

– Bien sûr ! répondit Scanlan.

– Si vous y tenez, nous pourrions vous raconter l'histoire de la mort de Charlie Williams, ou de Simon Bird. Mais jusqu'à ce que notre travail soit fait, nous n'en parlerons pas.

– Il y a dans les environs une bonne demi-douzaine de types à qui je dirais volontiers deux mots ! déclara McMurdo en jurant. Je suppose que ce n'est pas Jack Knox qui est votre cible ? J'irais au bout du monde pour le voir recevoir ce qu'il mérite.

– Non. Ce n'est pas lui. Pas encore lui.

– Ou Hermann Strauss ?

– Lui non plus.

– Ma foi, si vous ne voulez rien dire, nous ne pouvons pas vous forcer à parler. Mais ça me démange !

Lawler sourit et secoua la tête. Il ne se laissait pas tirer les vers du nez.

En dépit de la réticence de leurs hôtes, Scanlan et McMurdo étaient bien décidés à assister à ce qu'ils appelaient « la bonne blague ». Quand un matin très tôt McMurdo les entendit descendre l'escalier à pas feutrés, il réveilla Scanlan et tous deux s'habillèrent rapidement. Quand ils furent prêts, ils trouvèrent la porte ouverte et leurs compagnons disparus. L'aube ne pointait pas encore, mais à la lueur des lampadaires ils les aperçurent dans la rue à quelque distance devant eux. Ils les suivirent prudemment. La neige étouffait le bruit de leurs pas.

La pension de famille était située près de la lisière de la ville ; bientôt ils arrivèrent à un carrefour en pleine campagne. Trois hommes attendaient ; Lawler et Andrews s'entretenirent quelques instants avec eux, puis tous se mirent en route. Il s'agissait donc d'un travail important qui nécessitait du monde. À cet endroit, plusieurs chemins conduisaient à diverses mines. Les étrangers prirent celui qui menait au Crow Hill, grosse affaire aux mains énergiques et intrépides d'un directeur de la Nouvelle-Angleterre, Josiah Dunn, qui y avait maintenu l'ordre et la discipline malgré la terreur qui régnait dans la vallée.

Le jour se levait maintenant ; une file d'ouvriers, isolés ou en groupe, se hâtait sur ce chemin noirci.

McMurdo et Scanlan se mêlèrent à eux, sans perdre de vue les hommes qu'ils suivaient. Une brume épaisse les entourait ; un sifflet à vapeur déchira l'air : c'était le signal donné dix minutes avant la descente des cages et le début de la journée de travail.

Quand ils atteignirent l'espace à découvert devant le puits de mine, une centaine de mineurs attendaient en battant la semelle et en soufflant dans leurs doigts ; le froid était en effet très vif. Les étrangers formaient un petit groupe dans l'ombre du bâtiment des machines. Scanlan et McMurdo grimpèrent sur un tas de scories, d'où ils pouvaient voir toute la scène. Ils reconnurent l'ingénieur de ma mine, un grand Écossais barbu du nom de Menzies, qui sortait du bâtiment et qui lança un coup de sifflet pour la descente des cages. Au même moment, un grand jeune homme dégingandé au visage, sérieux s'approcha de la fosse. Il aperçut le groupe immobile et silencieux qui se tenait près du bâtiment. Les hommes avaient rabattu leurs chapeaux et relevé leurs cols pour se dissimuler le visage. Pendant quelques instants, le pressentiment de la mort dut glacer le cœur du directeur. Mais il l'écarta et ne songea plus qu'à accomplir son devoir à l'égard d'intrus suspects.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il en se dirigeant vers eux. Pourquoi traînez-vous par ici ?

Il n'y eut aucune réponse ; simplement le petit Andrews fit un pas en avant et lui logea une balle dans l'estomac. Les cent mineurs qui attendaient ne bougèrent pas plus que s'ils avaient été frappés de paralysie. Le directeur de la mine appuya ses deux mains contre la plaie et se plia en deux. Il tenta de s'éloigner en titubant, mais un autre assassin fit feu, et il tomba sur le côté, grattant le sol de ses pieds et de ses mains. Menzies l'Écossais poussa un hurlement de rage et se rua avec une clé à molette sur les agresseurs, mais il reçut deux balles dans la tête et il s'écroula raide mort à leurs pieds. La foule des mineurs fut alors secouée d'une sorte de houle et elle émit un faible cri de colère et de pitié ; des ouvriers s'élancèrent vers les assassins. Mais deux revolvers à six coups se déchargèrent au-dessus de leurs têtes ; ils s'arrêtèrent net, puis reculèrent, et commencèrent à s'égailler ; certains même coururent jusque chez eux. Quand les plus braves se furent rassemblés et qu'ils se précipitèrent vers le bâtiment, les étrangers avaient disparu dans la brume matinale. Il n'y avait pas un seul témoin qui pût prêter serment pour identifier les hommes qui, devant cent spectateurs, avaient commis ce double crime.

Scanlan et McMurdo regagnèrent leur pension. Scanlan était assez déprimé, car c'était le premier meurtre qu'il avait vu se dérouler sous ses yeux, et il trouvait « la bonne blague » moins drôle

qu'il l'avait espéré. Les cris horribles de la veuve du directeur les poursuivirent tandis qu'ils se hâtaient vers la ville. McMurdo était songeur et silencieux, mais la faiblesse de son compagnon n'éveilla en lui aucun écho.

– Quoi ! C'est comme une guerre, répétait-il. Ce n'est qu'une guerre entre eux et nous, et nous rendons les coups du mieux que nous le pouvons.

Il y eut une grande fête à la loge ce soir-là. Non seulement pour célébrer l'assassinat du directeur et de l'ingénieur de la mine de Crow Hill, assassinat qui rangerait cette entreprise parmi celles qui se soumettaient aux chantages et à la terreur. Mais aussi pour un succès acquis au loin et qui était dû à la loge elle-même. Il apparut en effet que lorsque le délégué du district avait envoyé cinq hommes à Vermissa, il avait demandé en échange que trois hommes de Vermissa fussent secrètement choisis pour faire disparaître William Hales, de Stake Royal, l'un des propriétaires de mines les plus connus et les plus populaires du district de Gilmerton, un homme qui croyait ne pas avoir un seul ennemi tant il était un employeur modèle. Ayant toutefois la manie du rendement dans le travail, il avait congédié certains ivrognes ou fainéants qui étaient membres de la toute-puissante organisation. Des cercueils expédiés à son adresse n'avaient pas modifié son caractère ; voilà pourquoi, dans un pays de liberté et de civilisation, il s'était trouvé condamné à mort.

L'exécution venait d'avoir lieu. Ted Baldwin se pavanait sur le siège d'honneur à la droite du chef de corps : il avait commandé les tueurs. Sa figure congestionnée, ses yeux vitreux et injectés de sang révélaient une nuit blanche et de nombreuses libations. Lui et ses deux complices avaient passé vingt-quatre heures au milieu des montagnes. Ils étaient crottés et sales. Mais peu de héros, au retour d'une aventure désespérée, reçurent un accueil aussi chaleureux de la part de leurs camarades. Ils durent raconter cent fois leur histoire, que ponctuèrent des cris de joie et des éclats de rire. Ils avaient guetté leur victime pendant qu'il rentrait chez lui le soir ; ils avaient pris leur faction en haut d'une colline abrupte, à un endroit où son cheval marcherait forcément au pas ; il était tellement emmitouflé pour se protéger du froid qu'il n'avait pas pu mettre la main sur son revolver. Ils l'avaient tiré à bas de son cheval et ils avaient déchargé leurs armes sur lui.

Dans un meurtre, l'élément dramatique fait rarement défaut, et ils avaient montré aux Éclaireurs de Gilmerton que ceux de Vermissa n'avaient pas froid aux yeux. Il y avait eu un contretemps : un homme et sa femme étaient arrivés à cheval tandis qu'ils déchargeaient leurs revolvers dans le corps voué au silence éternel. Ils avaient envisagé de les tuer eux aussi, mais c'étaient des gens inoffensifs qui n'avaient rien à voir avec les mines ; ils avaient été instamment priés de poursuivre leur route et de tenir leur langue, s'ils ne voulaient pas qu'il leur arrivât pis. Le cadavre rouge de sang avait été abandonné dans la neige en guise d'avertissement dédié à tous les patrons au cœur dur, et les trois nobles vengeurs avaient pris le chemin du retour.

Ç'avait été un grand jour pour les Éclaireurs. L'ombre s'était encore appesantie sur la vallée. Mais de même que le général avisé choisit le moment de la victoire pour redoubler d'efforts afin que l'ennemi n'ait pas le temps de se reformer après la défaite, de même McGinty avait conçu une nouvelle offensive contre ses adversaires. Cette nuit-là, alors que la société à demi ivre se

séparait, il toucha le coude de McMurdo et le mena dans le petit salon où ils avaient eu leur première conversation.

– Écoutez-moi, mon garçon, lui dit-il. J'ai un travail enfin digne de vous. Vous aurez à en prendre toute la responsabilité.

– Je suis fier de votre choix, répondit McMurdo.

– Vous pourrez prendre deux hommes avec vous : Manders et Reilly. Ils ont été prévenus. Nous ne serons jamais tranquilles dans ce district tant que le cas de Chester Wilcox ne sera pas réglé. Vous aurez droit aux bénédictions de toutes les loges du district minier si vous réussissez à le descendre.

– Je ferai de mon mieux. Qui est-il ? Et où le trouverai-je ?

McGinty tira du coin de sa bouche son éternel cigare à moitié mâché, à moitié fumé, avant de déchirer de son carnet une page où était dessiné un plan rudimentaire.

– C'est le principal contremaître de la Compagnie Iron Dyke. Citoyen sévère et vieux sergent de la guerre. Nous avons déjà essayé deux fois de l'abattre, mais la chance ne nous a pas été favorable, et Jim Carnaway y est resté. À présent, c'est à vous de prendre votre risque. Voici la maison, isolée au carrefour de Iron Dyke, comme vous le voyez sur ma carte ; il n'y a pas d'autre habitation en vue. Il ne faut pas y aller de jour. Il est armé. Il tire vite et juste sans se préoccuper de sommations. Mais la nuit... Bref, il habite là, avec sa femme, trois enfants et une domestique. Vous n'avez pas le choix. C'est tout ou rien. Si vous pouviez mettre un sac d'explosifs devant sa porte avec une mèche...

– Qu'a fait cet homme ?

– Je vous ai dit qu'il avait tué Jim Carnaway !

– Pourquoi l'a-t-il tué ?

– Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? Carnaway se trouvait dans les parages un soir, et il l'a tué. Cela suffit pour moi et pour vous. Pour le reste, débrouillez-vous !

– Il y a les deux femmes et les trois enfants. Faudra-t-il aussi les faire monter au ciel ?

– Évidemment ! Sinon, comment l'avoir, lui ?

– C'est dommage pour eux, s'ils n'ont rien fait de mal !

– En voilà un langage ! Vous vous dégonflez ?

– Du calme, conseiller ! Qu'ai-je dit ou fait qui vous suggère que je refuserais d'obéir à un ordre émanant du chef de corps de ma loge ? Bonne ou mauvaise, la décision vient de vous.

– Alors vous l'exécuterez ?

– Bien sûr !

– Quand ?

– Eh bien ! accordez-moi une nuit ou deux, afin que je repère la maison et que je dresse mon plan. Et puis...

– Très bien, déclara McGinty en lui serrant la main. Je m'en remets à vous. Ce sera un grand jour, celui où vous nous rapporterez la nouvelle. Ce dernier coup les mettra tous à genoux devant nous.

McMurdo réfléchit à la mission qui venait de lui être confiée inopinément. La maison isolée qu'habitait Chester Wilcox était située à une douzaine de kilomètres dans une vallée adjacente. La nuit même il partit seul pour préparer sa tentative. Il faisait grand jour quand il revint de sa reconnaissance. Le lendemain, il s'entretint avec ses deux subordonnés, Manders et Reilly, jeunes garçons sans pitié, qui se montrèrent aussi enchantés que s'il s'agissait de chasser le sanglier. Le surlendemain, ils se réunirent hors de la ville ; ils étaient armés tous les trois ; l'un d'eux portait un sac bourré de poudre utilisée dans les carrières. Il était deux heures du matin quand ils arrivèrent devant la maison. Il faisait grand vent ; les nuages glissaient rapidement sous une lune qui en était à son troisième quartier. Ils avaient été prévenus d'avoir à se méfier des chiens de garde ; aussi avancèrent-ils prudemment, revolver au poing. Mais il n'y eut d'autre bruit que le gémissement du vent et le bruissement des branches. McMurdo colla l'oreille contre la porte ; personne ne bougeait à l'intérieur. Alors il cala le sac de poudre, le troua avec son couteau et y attacha la mèche. Quand il l'eut allumée, lui et ses deux camarades s'enfuirent à toutes jambes ; ils étaient parvenus à une certaine distance et ils venaient de se coucher dans un fossé, quand l'explosion retentit : un sourd grondement précéda l'effondrement de la maison ; leur travail était accompli. Jamais succès plus complet n'avait été enregistré dans les annales de la société. Hélas ! la minutie des préparatifs, la finesse de la conception et la hardiesse dans l'exécution se révélèrent inutiles : se doutant qu'il était promis à l'anéantissement, Chester Wilcox avait déménagé la veille et il avait emmené sa famille dans un lieu plus sûr et moins connu, que gardait la police. L'explosion n'avait soufflé qu'une maison vide, et le vieux sergent continuait d'inculquer la discipline aux mineurs de Iron Dyke.

– Laissez-le-moi, dit McMurdo. Je m'en charge. Je jure que je l'aurai, même si je dois attendre mon heure pendant une année !

Une motion de remerciements et de confiance fut votée par la loge à l'unanimité, et l'affaire fut mise en sommeil. Quand, quelques semaines plus tard, les journaux annoncèrent que Wilcox avait affronté des coups de feu dans une embuscade, tout le monde comprit que McMurdo tenait à achever le travail commencé.

Telles étaient les méthodes de la Société des hommes libres, tels étaient les actes des Éclaireurs. Ainsi gouvernaient-ils par la peur ce grand district si riche. Pourquoi ces pages seraient-elles souillées par d'autres crimes ? N'en ai-je pas assez dit pour situer ces hommes et leurs procédés ? Leurs agissements font partie de l'histoire ; ils sont consignés dans des dossiers. On y apprendra, par exemple, comment ont été tués les policiers Hunt et Evans parce qu'ils avaient osé arrêter deux membres de la société : ce double assassinat fut préparé dans la loge de Vermissa et perpétré de sang-froid. On lira également le récit des derniers instants de Mme Larbey, assassinée pendant qu'elle soignait son mari, lequel venait d'être battu à mort sur les ordres de McGinty. Le meurtre du vieux Jenkins, les mutilations de James Murdoch, la disparition de la famille Staphouse, la tuerie des Stendal se succédèrent au cours de cet hiver terrible. L'ombre s'obscurcissait sur la vallée de la peur. Le printemps surgit enfin, avec son cortège de ruisselets en cascade et d'arbres en fleurs. Il y avait de l'espoir pour toute la nature maintenue de longs mois sous la rude poigne de l'hiver ; mais nulle part ne se levait la moindre espérance pour les hommes et les femmes assujettis à la terreur. Au-dessus de leurs têtes, jamais les nuages ne s'étaient amoncélés si noirs et si menaçants qu'au début de l'été 1875.

Chapitre VI – Danger

C'était l'apogée du règne de la terreur. McMurdo, qui avait déjà été nommé diacre intérieur et qui avait toutes chances de succéder un jour à McGinty comme chef de corps, s'était tellement rendu indispensable aux réunions de ses camarades que rien ne s'organisait sans son concours et son avis. Mais plus sa popularité gagnait chez les Hommes libres, plus significatifs étaient les regards qu'il affrontait dans les rues de Vermissa. En dépit de leurs frayeurs, les habitants s'efforçaient maintenant de se liguier contre leurs oppresseurs. La loge avait appris que des réunions secrètes se tenaient dans les bureaux du Herald, et que des armes à feu avaient été distribuées aux tenants de la loi. Mais McGinty et ses hommes ne prêtaient qu'une oreille distraite à de telles rumeurs. Ils étaient nombreux, résolus, bien armés. Leurs adversaires étaient dispersés et sans influence ; tous leurs efforts se solderaient, comme par le passé, par des parolotes sans effet. C'était du moins l'avis de McGinty, de McMurdo et de tous les esprits forts.

Un samedi soir de mai (la loge se réunissait toujours le samedi soir), McMurdo allait sortir de chez lui pour assister à l'assemblée, quand Morris, le faible de l'ordre, survint. Il avait le front soucieux, les yeux hagards.

– Puis-je vous parler en toute liberté, monsieur McMurdo ? demanda-t-il.

– Bien sûr !

– Je n'oublie pas que je vous ai vidé mon cœur l'autre jour, et que vous n'en avez rien dit, même au chef de corps qui était venu vous interroger sur notre entretien.

– Puisque vous vous étiez confié à moi, que pouvais-je faire d'autre ? D'ailleurs mon silence ne signifiait nullement une approbation.

– Je le sais. Mais vous êtes le seul à qui je puisse m'adresser en toute sécurité. J'ai un secret ici...

Il posa une main sur sa poitrine.

– ... Un secret qui me ronge le cœur. J'aurais voulu qu'il tombe entre les mains de n'importe qui, mais pas entre les miennes. Si je le révèle, un meurtre s'ensuivra, j'en suis certain. Si je ne le révèle pas, il peut sonner notre glas à tous. Que Dieu m'aide ! Je n'en peux plus.

McMurdo regarda attentivement son interlocuteur. Morris tremblait de tous ses membres. Il lui versa du whisky dans un verre et lui tendit.

– Voilà le remède pour des gens comme vous, dit-il. Maintenant dites-moi ce qui vous chiffonne.

Morris vida son verre ; la couleur revint sur ses joues.

– Je peux vous le dire d'une phrase : il y a un détective sur notre piste.

McMurdo le considéra avec stupéfaction.

– Mais voyons, mon vieux, vous êtes cinglé ! s'écria-t-il. Vermissa n'est-il pas bourré de policiers et de détectives ; or, quel mal ont-ils jamais fait ?

– Non, non ! Il ne s'agit pas d'un homme du district. Comme vous l'avez dit, nous les connaissons et ils ne peuvent pas faire grand-chose. Mais avez-vous entendu parler des hommes de Pinkerton ?

– Ce nom-là me dit quelque chose.

– Eh bien ! vous pouvez m'en croire : une fois sur votre piste, ils ne vous lâchent pas ! Ce n'est pas une entreprise du gouvernement, ce ne sont pas des fonctionnaires. C'est une organisation qui veut des résultats et qui fait tout pour les obtenir. Si un homme de Pinkerton est sur notre affaire, nous serons tous anéantis.

– Il faut le supprimer !

– Ah ! voilà la première idée qui vous vient ! Il en sera de même à la loge. N'avais-je pas raison de vous dire que cela finirait par un meurtre ?

– Bien entendu, cela finira par un meurtre ! N'est-ce pas une conclusion banale par ici ?

– Sans doute. Mais ce n'est pas à moi de désigner l'homme à abattre. Je n'aurais jamais la conscience tranquille. Et cependant ce sont nos propres têtes qui sont en jeu. Au nom du Ciel, que dois-je faire ?

Il arpentait la pièce, en proie à la plus grande indécision.

Mais ses paroles avaient profondément ému McMurdo. Il suffisait de le voir pour comprendre qu'il partageait l'opinion de Morris quant au danger et à la nécessité d'y parer. Il empoigna l'épaule de son compagnon et le secoua violemment.

– Écoutez-moi bien ! lui cria-t-il. Vous n'obtiendrez rien en vous lamentant comme une vieille femme. Des faits d'abord ! Qui est ce type ? Où est-il ? Comment avez-vous appris son existence ? Pourquoi êtes-vous venu me trouver ?

– Je suis venu vous trouver parce que vous êtes le seul homme capable de me donner un conseil. Je vous ai dit qu'avant de m'établir ici, j'avais un magasin dans l'Est. J'y ai laissé de bons amis ; l'un d'eux est au service postal du télégraphe. J'ai reçu hier une lettre de lui. C'est ce passage, depuis le haut de la page. Vous pouvez le lire.

Et voici ce que lut McMurdo :

Comment se comportent les Éclaireurs dans votre région ? Nous lisons dans les journaux beaucoup de choses sur leur compte. De vous à moi, je m'attends à avoir de vos nouvelles d'ici peu. Cinq grosses corporations et deux compagnies de chemin de fer ont pris la chose en main et s'en occupent sérieusement. Elles veulent aboutir. Vous pouvez parier sans crainte qu'elles y parviendront. Pinkerton dirige les opérations sur leur ordre, et il a envoyé sur place son meilleur agent, Birdy Edwards. On s'attend à ce que l'abcès soit crevé d'un moment à l'autre.

– Maintenant lisez le post-scriptum.

Bien sûr, ces indications sont ce que j'ai appris dans mon travail ; aussi n'en faites état devant personne. Ils utilisent un code bizarre que vous pourriez travailler pendant des jours sans rien y comprendre.

McMurdo demeura silencieux quelques instants sans lâcher la lettre. La brume venait de se dissiper : un gouffre béant s'ouvrait devant lui

– Quelqu'un d'autre est-il au courant ? demanda-t-il.

– Je n'en ai parlé à personne.

– Mais cet homme, votre ami, ne connaît-il personne à qui il aurait écrit la même chose ?

– Je pense qu'il doit connaître deux ou trois habitants d'ici.

– Affiliés à la loge ?

– Vraisemblablement.

– Je vous le demandais parce qu'il aurait pu leur donner un signalement de ce Birdy Edwards. Nous serions alors en état de le démasquer.

– C'est possible. Mais je ne pense pas qu'il le connaisse. Il n'a fait que me transmettre des informations qu'il a recueillies dans son travail. Comment connaîtrait-il personnellement ce lieutenant de Pinkerton ?

McMurdo fit un bond.

– Sapristi ! s'écria-t-il. Je le tiens ! Quel imbécile j'ai été de ne le deviner plus tôt ! Seigneur, nous avons de la chance ! Nous lui réglerons son compte avant qu'il puisse nous nuire. Dites, Morris, me laissez-vous le soin de m'en occuper ?

– Bien sûr ! Du moment que vous m'en déchargez !...

– Je m'en occuperai. Vous pouvez être tranquille, et me laisser faire. Votre nom ne sera même pas cité. Je prendrai tout sur moi comme si la lettre m'avait été adressée. Cela vous suffit-il ?

– Je ne demande rien de plus.

– Alors restons-en là, et pas un mot à qui que ce soit ! Pour l'instant, je descends à la loge, et nous fournirons bientôt au vieux Pinkerton une occasion de se lamenter.

– Vous ne tuerez pas le détective ?

– Moins vous en saurez, ami Morris, plus vous aurez la conscience tranquille et mieux vous dormirez. Ne me posez pas de questions. Je tiens désormais l'affaire en main.

Morris hocha tristement la tête.

– J'ai l'impression que j'ai son sang sur les mains, gémit-il.

– La légitime défense n'est pas un assassinat, répondit McMurdo avec un sourire sinistre. C'est lui ou nous. Je suppose que cet homme nous anéantirait tous si nous le laissions trop longtemps dans la vallée. Eh bien ! frère Morris, vous serez sûrement élu chef de corps, car vous avez sauvé la loge !

Mais ses actes indiquèrent clairement qu'il prenait cette menace plus au sérieux que ses paroles ne l'auraient fait croire. Peut-être était-ce sa conscience coupable ; peut-être la réputation de l'organisation de Pinkerton ; peut-être la nouvelle que de grosses et puissantes sociétés s'étaient attelées à la tâche de détruire les Éclaireurs. Toujours est-il qu'il agit comme quelqu'un se préparant au pire. Avant de quitter sa pension, il détruisit tous les papiers qui pouvaient l'incriminer. Cela fait, il poussa un long soupir de satisfaction, car il lui semblait qu'à présent il se trouvait en sécurité. Tout de même il devait craindre encore quelque danger, car il s'arrêta devant la pension du vieux Shafter. L'entrée de la maison lui était interdite, mais quand il frappa à la fenêtre, Ettie sortit. Toute espièglerie irlandaise avait disparu de la physionomie de son amant. Sur la gravité de son visage, elle lut l'approche d'un danger.

– Il est arrivé quelque chose ! s'écria-t-elle. Oh ! Jack, vous êtes en danger !

– Le danger n'est pas encore terrible, ma chérie. Mais nous ferions peut-être bien de partir avant qu'il devienne pire.

– Partir !

– Je vous ai promis un jour que je partirais. Je pense que l'heure est venue. J'ai eu des nouvelles ce soir, de mauvaises nouvelles, et je vois des ennuis qui menacent.

– La police ?

– Un Pinkerton. Mais naturellement vous ne savez pas ce que c'est, petite fille. Sachez que je suis engagé trop profondément dans cette affaire et que je veux m'en sortir sans délai. Vous m'avez dit que vous m'accompagneriez si je partais.

– Oh ! Jack, ce serait votre salut !

– Dans certains cas, je suis un honnête homme, Ettie. Je ne toucherais pas à un seul de vos cheveux fins pour tout ce que le monde pourrait m'offrir, et je ne vous descendrais pas d'un pouce de ce trône doré où je vous vois déjà au-dessus des nuages. Me faites-vous confiance ?...

Sans un mot elle mit sa main dans la sienne.

– ... Bien. Alors, écoutez ce que je vais vous dire et agissez exactement comme je vais vous l'ordonner, car nous n'avons pas le choix des moyens. Les événements vont se précipiter dans cette vallée. Je le sens, j'en suis sûr. Il se peut que beaucoup d'entre nous aient à se débrouiller. Dont moi, de toute façon. Si je pars, de jour ou de nuit, vous devez partir avec moi !

– Je vous suivrai, Jack.

– Non : vous partirez avec moi. Si cette vallée m'est interdite et si je ne peux jamais revenir, comment pourrai-je vous laisser derrière moi ? Je me cacherais peut-être de la police, sans pouvoir vous faire parvenir un message. C'est avec moi que vous devez partir : en même temps que moi. Je connais une brave femme dans l'endroit d'où je viens ; c'est chez elle que je vous laisserai jusqu'à ce que nous soyons mariés. Viendrez-vous ?

– Oui, Jack. Je viendrai.

– Que Dieu vous bénisse pour votre foi en moi ! Si j'en abusais, je serais un démon de l'enfer. Maintenant, attention, Ettie ! Sur un mot, un mot seulement, vous abandonnez tout, vous irez directement à la gare, et vous resterez à la salle d'attente jusqu'à ce que j'arrive.

– De jour ou de nuit, je partirai sur un mot de vous, Jack.

L'esprit plus tranquille puisque ses préparatifs de fuite étaient en bonne voie, McMurdo se rendit à la loge. L'assemblée était déjà ouverte, et il lui fallut multiplier les signes et les contresignes pour franchir la garde à la porte. Il fut accueilli à l'intérieur par des murmures de satisfaction et de bienvenue. La grande salle était bondée ; à travers la fumée du tabac, il aperçut la crinière noire du chef de corps, la figure cruelle et inamicale de Baldwin, le profil de faucon de Harraway le secrétaire, ainsi qu'une douzaine de dignitaires de la loge. Il se réjouit à la pensée que tous délibéreraient sur la nouvelle qu'il apportait.

– Nous sommes heureux de vous voir, frère ! dit le président. Nous traitons là une affaire pour laquelle il nous faut un Salomon.

– Il s'agit de Lander et Egan, lui expliqua son voisin quand il s'assit. Tous deux réclament la prime d'argent offerte par la loge pour le meurtre de Crabbe à Stylestown. Qui dira qui a tiré là une bonne balle ?

McMurdo se leva et étendit le bras. L'expression inhabituelle de son visage captiva l'intérêt de l'assistance. Le silence s'établit comme par miracle.

– Vénérable maître, déclara-t-il d'une voix solennelle, je demande l'urgence.

– Le frère McMurdo demande l'urgence, répéta McGinty. C'est un droit qui, selon nos règlements, s'exerce par priorité. À présent, frère, nous vous écoutons.

McMurdo tira la lettre de sa poche.

– Vénérable maître et frères, dit-il, je suis aujourd'hui porteur de mauvaises nouvelles ; mais il vaut mieux que vous en preniez connaissance et que vous en discutiez avant que tombe sur nous un coup imprévu qui nous détruirait tous. J'ai reçu un renseignement que je vous communique aussitôt : les plus puissantes et les plus riches sociétés de cet État se sont associées pour nous détruire ; en ce moment même, un détective de Pinkerton, un certain Birdy Edwards, travaille dans la vallée à recueillir les témoignages capables de passer une corde au cou de beaucoup d'entre nous et d'envoyer tous ceux qui sont ici dans une cellule de bagne. Telle est la situation à propos de laquelle j'ai demandé une discussion d'urgence.

Un silence mortel accueillit cette déclaration. Le président le rompit néanmoins le premier.

– Quelle preuve nous en apportez-vous, frère McMurdo ? demanda-t-il.

– Elle est dans cette lettre qui est venue entre mes mains... répondit McMurdo.

Il lut à haute voix le passage important.

– ... C'est pour moi une question d'honneur : je ne peux pas vous donner de plus amples informations sur cette lettre, ni la faire circuler parmi vous. Mais je vous assure qu'elle ne contient rien d'autre qui affecte les intérêts de la loge. Je vous expose l'affaire comme elle m'a été communiquée.

– Permettez-moi de dire, monsieur le président, intervint un frère âgé, que j'ai entendu parler de Birdy Edwards, et qu'il a la réputation d'être le meilleur lieutenant de Pinkerton.

– Quelqu'un le connaît-il de vue ? demanda McGinty.

– Oui, répondit McMurdo. Moi.

Un murmure d'étonnement courut dans la salle.

– Je crois que nous le tenons dans le creux de notre main, reprit McMurdo avec un sourire de triomphe. Si nous agissons vite et avec perspicacité, nous pourrions nous en sortir. Si j'ai votre confiance et votre appui, nous n'avons pas grand-chose à redouter.

– Que pourrions-nous avoir à redouter ? Que connaît-il de nos affaires ?

– Vous pourriez parler ainsi si tout le monde était aussi intègre que vous, conseiller. Mais cet homme dispose des millions de capitalistes. Pensez-vous qu'il n'existe pas un frère assez faible, dans l'une de nos loges, qui accepte de se laisser acheter ? Le détective finira bien par connaître nos secrets ; peut-être les connaît-il déjà. Il n'y a qu'un remède à cela.

– Il ne faut pas qu'il quitte la vallée ! articula lentement Baldwin.

McMurdo approuva.

– Bravo, frère Baldwin ! répondit-il. Vous et moi, nous avons été séparés par quelques différends, mais ce soir vous avez bien parlé.

– Où est-il donc ? Comment le reconnaître ?

– Vénérable maître, déclara avec sérieux McMurdo, je voudrais vous faire sentir que c'est un sujet trop vital pour que nous en discutons en pleine loge. Dieu me garde de laisser planer le moindre doute sur n'importe qui ici, mais si un bavardage parvenait aux oreilles de cet homme, nous n'aurions plus aucune chance de le tenir à notre merci. Je voudrais prier la loge d'élire un comité de confiance, monsieur le président. Vous-même, si je puis me permettre une suggestion, le frère Baldwin, et cinq autres frères. Alors je pourrai parler librement de ce que je sais et des mesures que je conseillerais de prendre.

La proposition fut immédiatement adoptée, et le comité désigné. En dehors de McGinty et de Baldwin, Harraway, le secrétaire au profil de faucon, Carter le trésorier, Tiger Cormac, et les frères Willaby, tueurs prêts à tout, furent désignés.

La petite fête hebdomadaire de la loge se termina de bonne heure et dans la mélancolie, car une menace préoccupait tous les esprits, et nombreux étaient ceux qui voyaient pour la première fois le nuage de la loi vengeresse apparaître dans le ciel serein sous lequel ils avaient vécu si longtemps. Les horreurs qu'ils avaient obligées aux autres étaient si bien entrées dans leurs mœurs que la Perspective d'un châtement leur semblait incroyable. Ils se séparèrent tôt et laissèrent leurs chefs tenir conseil.

– Allez, McMurdo ! commanda McGinty quand ils furent seuls.

Les sept membres du comité étaient de glace sur leurs fauteuils.

– J'ai dit tout à l'heure que je connaissais Birdy Edwards, expliqua McMurdo. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'est pas ici sous son nom. Il est brave, je crois, mais il n'est pas fou. Il a pris le nom de Steve Wilson, et il habite à Hobson's Patch.

– Comment le savez-vous ?

– Parce que je lui ai parlé par hasard. Je pensais peu à Pinkerton à l'époque, et je ne me serais jamais rappelé son existence si je n'avais pas reçu cette lettre. Mais à présent, je suis sûr que c'est notre homme. Je l'ai rencontré dans le train quand je suis descendu mercredi dernier pour l'affaire difficile que vous connaissez. Il m'a dit qu'il était journaliste. Je l'ai cru. Il voulait tout savoir sur les Éclaireurs et sur ce qu'il appelait leurs crimes. Il était là pour le New York Press. Il m'a posé toutes sortes de questions soi-disant pour avoir quelque chose à envoyer à son journal. Vous pensez bien que je ne lui ai rien lâché. « Je paierais, et je paierais cher pour avoir des détails qui plairaient à mon directeur », m'a-t-il dit. Je lui ai raconté ce que j'ai pensé qui lui conviendrait le mieux, et il m'a remis un billet de vingt dollars pour mes renseignements. « Il y en aura dix fois autant pour vous, a-t-il ajouté, si vous pouvez me procurer tout ce dont j'ai besoin. »

– Que lui aviez-vous donc raconté ?

– Tout ce qui m'est passé par la tête.

– Comment savez-vous qu'il n'était pas journaliste ?

– Je vais vous le dire. Il est descendu à Hobson's Patch. Moi aussi. Par hasard je suis entré au bureau de poste comme il en sortait.

» – Dites donc, m'a dit l'opérateur du télégraphe, j'ai l'impression que j'aurais dû lui faire payer double tarif pour ça !

» – Je pense comme vous, lui ai-je répondu.

» Il avait rempli la formule d'une prose qui aurait bien pu être du chinois. L'opérateur m'a confié qu'il écrivait une grande feuille tous les jours, aussi incompréhensible. Je lui ai expliqué que sans doute c'étaient des informations pour son journal, et qu'il redoutait d'être copié par d'autres. Je le croyais bien ce jour-là, mais maintenant je pense différemment.

– Je crois que vous avez raison, dit McGinty. Mais, à votre avis, que devons-nous faire ?

– Pourquoi ne pas descendre là-bas et lui régler son compte ? demanda quelqu'un.

– Le plus tôt serait le mieux.

– Je partirais sur-le-champ si je savais où le trouver, répondit McMurdo. Il habite Hobson's Patch, mais je ne sais pas dans quelle maison. J'ai un plan tout prêt, néanmoins, si vous voulez bien m'écouter.

– Lequel ?

– Je vais me rendre demain matin à Hobson's Patch. Je le découvrirai grâce à l'opérateur du télégraphe. Je suppose qu'il pourra me le situer. Bien. Je lui dirai que je suis moi-même un Homme libre. Je lui offrirai les secrets de la loge contre un bon prix. Vous pouvez être sûr qu'il tombera dans le panneau. Je lui dirai que les documents sont chez moi, mais qu'il commettrait une folie en venant en plein midi. Il trouvera ça normal. Je lui donnerai rendez-vous à dix heures du soir, pour qu'il prenne connaissance des papiers. Cela l'attirera, comme de juste.

– Et alors ?

– Arrangez la suite comme vous l'entendrez. La pension de la veuve MacNamara est une maison isolée. Ma logeuse est sûre et dure d'oreille. Elle n'a pour pensionnaires que Scanlan et moi. Si j'ai sa promesse qu'il viendra, et je vous en avertirai, je voudrais que tous les sept vous soyez chez moi à neuf heures. Nous le prendrons au piège. Si jamais il s'en sort vivant... eh bien ! il pourra parler de la chance de Birdy Edwards pour le restant de ses jours !

– Ou je me trompe fort, ou il y aura un poste vacant chez Pinkerton, conclut McGinty. D'accord sur tout, McMurdo. À neuf heures demain soir nous serons chez vous. Il ne vous restera qu'à refermer la porte derrière lui, et à nous abandonner le reste.

Chapitre VII – Le panneau de Birdy Edwards

Comme McMurdo l'avait dit, la maison dans laquelle il habitait était très isolée, donc parfaitement utilisable pour le crime projeté. Elle était située à l'extrême lisière de la ville, et bien en arrière de la route. Dans tout autre cas, les conspirateurs auraient simplement convoqué leur homme, comme ils l'avaient déjà fait bien des fois, et ils auraient vidé leurs revolvers sur lui. Mais cette occasion-là n'était pas comme les autres : il leur fallait apprendre ce qu'il s'avait, comment il l'avait su, et ce qu'il avait transmis à ses employeurs. S'il avait déjà fait son travail, ils pourraient au moins se venger sur le dénonciateur. Mais ils espéraient que le détective n'avait rien appris de réellement important puisqu'il s'était donné la peine de transcrire les renseignements fumeux que McMurdo affirmait lui avoir communiqués. Ils voulaient néanmoins tout entendre de sa propre bouche. Oh ! une fois entre leurs mains, il parlait ! Ils n'en étaient pas à leur premier témoin récalcitrant.

McMurdo se rendit comme convenu à Hobson's Patch. La Police sembla s'intéresser particulièrement à lui ce matin-là, et le capitaine Marvin, celui qui avait proclamé leurs vieilles relations à Chicago, lui adressa la parole pendant qu'il attendait le train à la gare. McMurdo se détourna et refusa de lui répondre. Il rentra dans l'après-midi. Aussitôt il alla trouver McGinty à la maison syndicale.

– Il viendra ! annonça-t-il.

– Bravo ! applaudit le chef de corps.

Le géant était en bras de chemise ; en travers de son gilet étincelaient de nombreuses chaînes et breloques ; un diamant lançait ses feux derrière sa barbe hirsute. L'alcool et la politique avaient fait de lui un homme riche, puissant. La perspective de la prison ou de l'échafaud, qu'il avait entrevue la veille au soir, lui paraissait d'autant plus terrible.

– Croyez-vous qu'il en sache beaucoup ? demanda-t-il. McMurdo hocha lugubrement la tête.

– Il est ici depuis six semaines au moins. Je suppose qu'il n'est pas venu dans la vallée pour jouir du panorama. S'il a travaillé parmi nous tout ce temps-là, avec l'argent de ses employeurs, il a dû obtenir des résultats et les transmettre.

– Il n'y a pas un faiblard dans la loge ! s'écria McGinty. Tous loyaux comme de l'acier ! Et cependant, par le Seigneur, que vaut ce Morris ? Qu'en pensez-vous ? Si quelqu'un nous a mouchardés, ce ne peut être que lui. J'ai envie de lui envoyer deux garçons avant ce soir, pour lui infliger une correction et tirer de lui ce qu'ils pourront.

– Ma foi, il n'y aurait pas grand mal à cela ! répondit McMurdo. Je ne vous cache pas que j'ai un faible pour Morris et que cela m'ennuierait s'il lui arrivait quelque chose. Il m'a parlé deux ou

trois fois des affaires de la loge ; bien qu'il ne les voie pas du même œil que vous et moi, il ne m'a pas donné l'impression d'un mouchard. Mais après tout, ce n'est pas à moi de m'interposer entre vous deux.

– Je lui réglerai son compte ! déclara McGinty. Je le surveille depuis plus d'un an.

– Vous savez ce que vous avez à faire, dit McMurdo. Mais attendez plutôt demain, car il ne faut pas que nous attirions l'attention sur nous avant que l'affaire Pinkerton soit menée à son terme. Nous ne pouvons pas nous payer le luxe de mettre la police en état d'alerte aujourd'hui.

– Vous avez raison ! Et nous apprendrons de Birdy Edwards en personne de qui il tient ses renseignements, même si nous devons pour cela lui arracher le cœur. A-t-il paru flairer un piège ?

McMurdo se mit à rire.

– Je crois que je l'ai pris par son point faible, répondit-il. Pour avoir un bon dossier, il ramperait jusqu'à New York. J'ai pris son argent...

McMurdo tira de sa poche une liasse de dollars.

– ... Il m'en remettra autant quand il aura vu mes documents.

– Quels documents ?

– Je n'ai pas de documents, bien sûr ! Mais je lui ai mis l'eau à la bouche à propos de constitutions, de livres de règlements, de bulletins d'adhésion. Il est persuadé qu'avant de partir d'ici, il aura touché le fond de l'affaire.

– Là, il n'a pas tort ! murmura McGinty d'une voix menaçante. Ne vous a-t-il pas demandé pourquoi vous ne lui aviez pas apporté les documents ?

– Comme si j'allais transporter un bagage pareil, moi si suspect, à qui le capitaine Marvin a voulu parler ce matin encore à la gare !

– Oui, on me l'a raconté, dit McGinty. J'ai peur que ce ne soit vous qui ayez en fin de compte à supporter tout le poids de l'affaire. Quand nous lui aurons réglé son compte, nous pourrons le faire disparaître dans un vieux puits, mais nous ne pourrons pas supprimer le double fait que cet homme habitait Hobson's Patch et que vous y êtes allé aujourd'hui.

McMurdo haussa les épaules.

– Si nous opérons adroitement, le meurtre ne sera jamais prouvé, dit-il. Personne ne pourra le voir se rendre chez moi une fois la nuit tombée, et je gage que personne ne le verra sortir. Maintenant, conseiller, écoutez-moi. Je vais vous révéler mon plan, et vous mettrez les autres dans le secret. Vous serez tous là à l'heure dite. Très bien. Il arrivera à dix heures. Il doit taper trois fois ; c'est moi qui lui ouvrirai la porte. Je passe derrière lui et je la referme. Nous tenons notre homme.

– Oui, c'est simple comme bonjour.

– Mais la suite mérite réflexion. Voilà un homme qui appartient à une organisation sérieuse. Il sera armé. Je crois l'avoir bien entortillé ; n'empêche qu'il se tiendra sans doute sur ses gardes. Supposez que je l'introduise tout droit dans une pièce où sept hommes l'attendent, alors qu'il me croit seul. Il y aura un échange de balles, avec des risques pour quelques-uns.

– Exact.

– Et le bruit peut attirer tous les flics de la ville.

– Il me semble que vous avez raison.

– Voici donc comment je vois les choses. Vous serez tous dans la grande pièce, celle où nous avons eu ensemble un petit entretien. Je lui ouvrirai la porte d'entrée, je l'introduirai dans le salon à côté de la porte, et je le laisserai là pendant que j'irai chercher mes documents. Je reviendrai le trouver avec quelques faux papiers. Pendant qu'il les lira, je lui sauterai dessus et je l'immobiliserai. Vous m'entendrez appeler, et vous accourez. Le plus vite possible, s'il vous plaît, car il est aussi fort que moi, et je peux écoper plus que je ne le souhaite ! Mais je garantis que je pourrai tenir jusqu'à votre arrivée.

– C'est un bon plan, dit McGinty. La loge sera votre débitrice. J'ai l'impression que lorsque je quitterai mon fauteuil présidentiel, mon successeur sera tout désigné.

– Évidemment, conseiller, je ne suis plus tout à fait un bleu ! répondit McMurdo, dont le visage montrait ce qu'il pensait du compliment décerné par le grand homme.

Quand il rentra chez lui, il fit ses préparatifs pour la sinistre soirée en perspective. En premier lieu, il nettoya, graissa et chargea son Smith and Wesson. Puis il inspecta la pièce où le piège devait être tendu au détective : elle était vaste, avec une longue table au milieu et un gros poêle dans le fond. Des deux côtés, il y avait des fenêtres sans volets, pourvues seulement de légers rideaux. McMurdo les examina avec attention. Sans doute trouva-t-il que cette pièce était bien exposée pour une affaire si secrète. Mais la distance à laquelle se trouvait la route réduisait les risques. Finalement il mit au courant Scanlan, qui logeait avec lui. Scanlan, bien qu'Éclaireur, était un petit bonhomme inoffensif, trop lâche pour se dresser contre l'avis de ses camarades, mais qui était horrifié par les actes sanguinaires dont il avait été parfois le témoin. McMurdo lui exposa en peu de mots ce qui était prévu.

– Et si j'étais à votre place, Mike Scanlan, ajouta-t-il, j'irais coucher ailleurs cette nuit. Il y aura du sang dans la pension avant demain matin.

– Le fait est, Mac, répondit Scanlan, que ce n'est pas la volonté qui me manque ; mais les nerfs. Quand j'ai vu le directeur Dunn abattu l'autre jour, devant le puits de mine, ç'a été plus que je ne peux supporter. Je ne suis pas fait pour ce genre de travail, moi, comme vous ou McGinty. Si la loge ne me juge pas mal, je suivrai votre conseil, et je vous laisserai ce soir entre vous.

Les assassins arrivèrent en temps voulu. Extérieurement, ils avaient l'air de citoyens respectables, bien vêtus et propres ; mais un connaisseur en physionomies aurait laissé peu de chances à Birdy Edwards devant ces bouches crispées et ces yeux impitoyables. Dans cette pièce, il n'y avait pas un homme dont les mains n'eussent trempé une douzaine de fois dans le sang. Ils étaient aussi endurcis au meurtre qu'un boucher devant un mouton. En tête, naturellement, venait le formidable McGinty. Harraway, le secrétaire, était un homme maigre aux membres nerveux et au long cou flasque : incorruptible lorsqu'il s'agissait des finances de l'ordre, il n'avait plus aucune notion de justice ni d'honnêteté quand un autre était en cause. Le trésorier Carter avait un certain âge ; il avait l'air morose et il était jaune comme un parchemin ; il s'était révélé un organisateur capable : presque tous les attentats avaient été figolés par son cerveau précis. Les deux Willaby étaient des hommes d'action, jeunes, grands, souples. Leur compagnon Tiger Cormac était redouté pour la férocité de son tempérament, même par ses camarades.

Leur hôte avait placé du whisky sur la table, et ils s'étaient empressés de se réchauffer en vue du travail qui les attendait. Baldwin et Cormac étaient arrivés déjà à moitié ivres ; l'alcool alluma leur cruauté naturelle. Cormac posa un instant ses mains sur le poêle qui avait été allumé.

– Comme température, ça ira ! fit-il.

– Oui, approuva Baldwin qui avait compris le sens de sa réflexion. S'il est ligoté à ce poêle, il nous crachera toute la vérité.

– Ne craignez rien : nous lui tirerons les vers du nez ! dit McMurdo.

Il avait des nerfs d'acier, cet homme ! Bien que toute l'affaire reposât sur lui, il était aussi froid, aussi calme que d'habitude. Les autres le remarquèrent.

– Vous vous débrouillerez seul avec lui, dit le chef de corps. Il ignorera notre présence tant que votre main ne l'aura pas saisi à la gorge. C'est dommage que ces fenêtres n'aient pas de volets !

McMurdo alla de l'une à l'autre et tira sur les rideaux pour les serrer davantage.

– Comme cela, personne ne pourra nous espionner. L'heure approche.

– Peut-être ne viendra-t-il pas. Peut-être aura-t-il flairé le danger, dit le secrétaire.

– Il viendra, je vous en réponds ! déclara McMurdo. Il a autant envie de venir ici que vous avez envie de le voir. Écoutez !

Ils se figèrent comme des personnages de cire, quelques-uns avec le verre arrêté à mi-hauteur des lèvres. Trois grands coups avaient retenti à la porte.

– Silence !

McMurdo leva une main pour recommander la prudence. Un même regard de triomphe brilla dans les yeux des sept hommes ; ils posèrent leurs mains sur leurs armes.

– Pas un bruit maintenant ! chuchota McMurdo, qui sortit et ferma soigneusement la porte derrière lui.

L'oreille tendue, les assassins attendirent. Ils écoutèrent le pas de leur camarade dans le couloir. Puis ils l'entendirent ouvrir la porte extérieure. Il y eut quelques mots échangés : des mots d'accueil. Puis ils perçurent un pas hésitant à l'intérieur de la maison et une voix qu'ils ne connaissaient pas. Un instant plus tard, la porte claqua et une clé tourna dans la serrure. Leur proie était prise au piège. Tiger Cormac éclata d'un rire abominable ; McGinty lui ferma la bouche d'un revers de sa grosse patte.

– Tenez-vous tranquille, espèce d'idiot ! murmura-t-il. Vous allez être la cause de notre échec.

Dans la chambre voisine, le murmure d'une conversation bourdonnait. Il sembla interminable. Puis la porte s'ouvrit, et McMurdo apparut, un doigt sur les lèvres.

Il alla vers un bout de la table et regarda les visages silencieux qui l'entouraient. Un changement subtil s'était opéré en lui. Son attitude était celle d'un homme qui va accomplir une grande tâche. Il avait une figure de granit. Ses yeux brillaient de passion derrière ses lunettes. Il s'était visiblement métamorphosé en conducteur d'hommes. Ils le contemplèrent avidement, mais il ne dit rien. Toujours du même singulier regard, il dévisageait ses compagnons.

– Eh bien ! s'écria enfin McGinty. Est-il ici ? Est-ce que Birdy Edwards est ici ?

– Oui, répondit lentement McMurdo. Birdy Edwards est ici. C'est moi, Birdy Edwards !

Dix secondes s'écoulèrent. Dix secondes pendant lesquelles on aurait cru que la pièce était vide, tant le silence était profond. La bouilloire sur le poêle émit un sifflement aigu, strident. Sept figures livides, toutes fixées dans la direction de l'homme qui les dominait, demeuraient glacées de terreur. Dans un fracas de verre brisé, des canons de fusil luirent à chaque fenêtre ; les rideaux furent arrachés de leurs tringles. Alors McGinty poussa le rugissement d'un ours blessé et

plongea vers la porte entrouverte. Il se heurta au revolver et aux yeux bleus du capitaine Marvin derrière la mire. Le chef de corps recula et retomba sur sa chaise.

– Vous serez mieux là, conseiller ! approuva celui qu'ils avaient connu sous le nom de McMurdo. Et vous, Baldwin, si vous ne lâchez pas votre revolver, vous ne ferez pas connaissance avec le bourreau. Lâchez-le ! Sinon, par le Dieu qui m'a créé... Là, cela ira. Il y a quarante hommes armés autour de cette maison ; calculez les chances qui vous restent. Retirez-leur leurs revolvers, Marvin.

Sous la menace de ces fusils, aucune résistance n'était possible. Les assassins furent désarmés. Maussades, craintifs, ahuris, ils étaient toujours assis autour de la table.

– Je voudrais vous dire un mot avant que nous nous séparions, déclara l'homme qui leur avait tendu le piège. Je pense que nous ne nous verrons plus avant que je prenne place à la barre devant le tribunal. Je vais donc vous livrer des sujets de méditation qui vous occuperont jusque-là. Vous avez compris qui j'étais. J'abats mes cartes. Je suis Birdy Edwards de l'organisation Pinkerton. J'ai été désigné pour anéantir votre bande. J'ai dû jouer un jeu dur et dangereux. Pas une âme, pas une âme, même pas mes plus proches ou mes plus chers, personne ne savait que je le jouais. Personne, à l'exception du capitaine Marvin et de mes supérieurs. Mais la dernière levée est faite ce soir, Dieu merci, et c'est moi qui ai gagné !...

Les sept visages figés, livides, le regardaient. Dans leurs yeux brûlait la flamme d'une haine inexpiable. Il lut la menace.

– ... Vous croyez peut-être que la partie n'est pas terminée ? Eh bien ! je joue ma chance qu'elle l'est. De toute façon elle est finie pour vous sept, et cette nuit même soixante de vos acolytes coucheront en prison. Je vous déclare ceci : quand j'ai été mis sur l'affaire, je ne croyais absolument pas en l'existence d'une société comme la vôtre. Je croyais qu'il s'agissait d'un bla-bla de journalistes, et que j'en administrerais la preuve. On m'avait dit que j'aurais affaire avec les Hommes libres ; je suis donc allé à Chicago et je suis devenu un Homme libre. Là, j'ai été vraiment persuadé que c'était des histoires de journaux, car dans l'ordre je n'ai rien trouvé de mal, mais au contraire beaucoup de bonnes choses. Comme je devais aller jusqu'au bout de mon enquête, je suis descendu dans les vallées du charbon. Quand je suis arrivé ici, j'ai compris que je m'étais trompé et que la réalité dépassait tous les romans. Alors je suis resté pour étudier la chose de plus près. Je n'ai jamais tué un homme à Chicago. Je n'ai jamais fabriqué de faux dollars. Ceux que je vous ai remis étaient des dollars comme les autres, mais je n'ai jamais plus joyeusement dépensé de l'argent. Je savais comment, entrer dans vos bonnes grâces ; voilà pourquoi j'ai prétendu être pourchassé par la loi.

» J'ai donc été initié à votre loge infernale, et j'ai pris part à vos conseils. Peut-être dira-t-on que j'ai été aussi mauvais que vous. Qu'on dise ce qu'on veut, du moment que je vous tiens ! Mais quelle est la vérité ? La nuit où j'ai été initié, vous avez attaqué le vieux Stanger. Je ne pouvais pas l'avertir ; je n'en avais plus le temps ; mais j'ai retenu votre main, Baldwin, quand vous alliez le tuer. Si je vous ai suggéré certaines affaires, afin de garder ma place parmi vous, c'étaient des affaires que je pouvais empêcher d'aboutir. Je n'ai pas pu sauver Dunn et Menzies, car je n'en

savais pas assez, mais je veillerai à ce que leurs assassins soient pendus. J'ai averti Chester Wilcox pour qu'il puisse s'échapper, lui, sa femme et ses enfants, avant que je fasse sauter sa maison. Il y a eu beaucoup de crimes que je n'ai pas pu prévenir. Mais si vous réfléchissez, si vous pensez au nombre de fois où votre homme est rentré chez lui par une autre route, ou bien se cachait dans la ville quand vous étiez à ses trousses, ou encore restait chez lui quand vous croyiez qu'il allait sortir, vous mesurerez l'étendue de mon travail.

– Maudit traître ! siffla McGinty entre ses dents.

– Ma foi, McGinty, vous pouvez m'appeler du nom qu'il vous plaira ! Vous et vos pareils vous avez été dans la vallée les ennemis de Dieu et de l'humanité. Il fallait un homme pour s'interposer entre vous et les pauvres diables que vous teniez sous votre férule. Il n'y avait qu'un seul moyen de réussir : celui que j'ai choisi. Vous me traitez de « traître », mais je parie que plusieurs milliers de personnes m'appelleront un « libérateur », qui est descendu aux enfers pour les sauver. J'y ai passé trois mois. Je ne voudrais pas revivre trois mois semblables, même pour tout le trésor de Washington ! Il fallait que je reste jusqu'à ce que je possède tout, chaque homme, chaque secret, là, dans le creux de cette main. J'aurais attendu encore un peu si je n'avais appris que mon secret allait être percé. Une lettre est arrivée dans la ville : j'étais donc obligé d'agir, et d'agir promptement. Je n'ai rien d'autre à vous dire, sinon que je mourrai plus tranquille en songeant au travail que j'ai accompli dans cette vallée. Maintenant, Marvin, je ne vous retiens plus. Mettez-les sous clé. Le reste suivra.

Il n'y a plus grand-chose à conter. Scanlan avait reçu un pli cacheté à déposer à l'adresse de Mlle Ettie Shafter : mission qu'il avait acceptée avec un clin d'œil et un sourire de connivence. Aux premières heures du matin, une jolie jeune fille et un homme très emmitouflé montèrent dans un train spécial qui avait été mis à leur disposition par la compagnie des chemins de fer, et ils quittèrent à toute vapeur cette terre de danger. Ce fut la dernière fois qu'Ettie et son amant foulèrent le sol de la vallée de la peur. Dix jours plus tard, ils se mariaient à Chicago ; le vieux Shafter servit de témoin à cette union.

Le procès des Éclaireurs eut lieu loin de l'endroit où leurs camarades auraient pu terroriser les gardiens de la loi. Ils se défendirent en vain. En vain l'argent de la loge (cet argent extorqué par le chantage) coula comme de l'eau pour tenter de les sauver. La déposition claire, lucide, objective de celui qui connaissait tous les détails de leur existence, de leur organisation et de leurs crimes parut irréfutable, et les astuces de la défense ne purent effacer l'impression qu'elle produisit. Enfin, après tant d'années, les Éclaireurs étaient brisés, dispersés ! Pour toujours le nuage se dissipait au-dessus de la vallée. McGinty mourut sur l'échafaud ; quand sonna l'heure de l'exécution, il rampa en geignant. Huit de ses principaux lieutenants partagèrent son sort. Cinquante furent condamnés à des peines diverses d'emprisonnement. Le succès de Birdy Edwards était total.

Et pourtant, ainsi qu'il l'avait pressenti, la partie était loin d'être terminée. Il y eut une autre donne à jouer, puis une autre, et encore une autre. Ted Baldwin, par exemple, échappa à l'échafaud ; les Willaby également, ainsi que plusieurs autres redoutables chenapans de la bande. Pendant dix ans ils demeurèrent incarcérés ; puis ils retrouvèrent la liberté. Ce jour-là, Edwards, qui

connaissait son monde, sut qu'il en avait fini avec la vie paisible qu'il menait. Sur tout ce qu'ils considéraient de plus sacré, ils avaient juré que son sang vengerait leurs camarades. Ils s'acharnèrent à tenir leur serment. Il dut quitter Chicago, après deux attentats qui furent si près de réussir qu'à coup sûr le troisième aurait été le bon. Il partit de Chicago sous un nom d'emprunt pour la Californie ; là la lumière sortit quelque temps de sa vie quand Ettie Edwards mourut. Une fois il faillit être tué. Travaillant dans un canyon sous le nom de Douglas avec un associé qui s'appelait Barker, il amassa une fortune. Un avertissement lui parvint : les chiens assoiffés de sang avaient de nouveau pisté sa trace. Alors il s'embarqua, juste à temps, pour l'Angleterre. Nous retrouvons ainsi le même John Douglas qui se maria avec une femme également digne et qui vécut cinq années en gentilhomme campagnard dans le Sussex, jusqu'à ces événements étranges que nous avons relatés.

Epilogue

La police correctionnelle avait conclu son enquête. Le cas de John Douglas fut soumis aux assises. Il fut acquitté pour avoir agi en légitime défense. Holmes écrivit à sa femme :

À tout prix, faites-le quitter l'Angleterre. Il existe ici des organisations plus puissantes que celles auxquelles il a échappé. Il n'y a pas de sécurité possible en Angleterre pour votre mari.

Deux mois s'étaient écoulés. L'affaire était plus ou moins sortie de nos préoccupations. Un matin, un billet énigmatique fut glissé dans notre boîte aux lettres.

Mon pauvre Monsieur Holmes ! Oh là là !

Tel était le texte de cette singulière épître anonyme. J'éclatai de rire. Holmes devint grave.

– Une diablerie, Watson ! me dit-il.

Et il s'assit, le front soucieux.

Tard dans la soirée, Mme Hudson, notre propriétaire, nous communiqua un message : un gentleman désirait voir Holmes pour une affaire d'une extrême importance. Le visiteur fut aussitôt introduit : c'était M. Cecil Barker, notre ami du manoir aux douves. Il avait les traits tirés, les yeux hagards.

– J'apporte de mauvaises nouvelles. Une nouvelle terrible, monsieur Holmes !

– C'est bien ce que je craignais, dit Holmes.

– Vous avez reçu un câble, n'est-ce pas ?

– J'ai reçu un billet de quelqu'un qui a reçu, lui, un câble.

– C'est le pauvre Douglas. On m'assure qu'il s'appelle Edwards, mais pour moi il restera toujours Jack Douglas du canyon de Benito. Je vous avais dit qu'ils étaient partis ensemble pour l'Afrique du Sud à bord du Palmyra il y a trois semaines.

– En effet.

– Le bateau a mouillé au Cap hier soir. J'ai reçu ce matin de Mme Douglas le câble suivant :

« Jack perdu par-dessus bord au cours d'une tempête au large de Ste-Hélène. Personne ne sait comment l'accident s'est produit

Ivy Douglas. »

– Ah ! c'est arrivé comme ça ? fit Holmes en réfléchissant Eh bien ! la mise en scène a été parfaite !

– Vous voulez dire que vous ne croyez pas à la version de l'accident ?

– Absolument pas.

– Il a été assassiné ?

– Certainement !

– Je le pense aussi. Ces Éclaireurs de l'enfer, cette bande vindicative de criminels...

– Non, non, mon cher monsieur ! dit Holmes. Il y a ici une main de maître. Il ne s'agit plus d'un fusil de chasse scié, ni de revolvers à six coups. Vous pouvez reconnaître un vrai maître à son coup de pinceau : je peux désigner un Moriarty quand j'en vois un. Ce crime ne provient pas d'Amérique, mais de Londres.

– Pour quel motif ?

– Parce qu'il est perpétré par un homme qui ne peut pas se permettre d'échouer : un homme dont la situation réellement unique dépend du fait que tout ce qu'il entreprend doit réussir. Un grand cerveau et une organisation colossale se sont occupés de la disparition d'un seul homme. C'est, si vous voulez, écraser une noix avec un marteau-pilon : dépense d'énergie extravagante, mais la noix est tout de même écrasée.

– Comment cet homme a-t-il eu quelque chose à voir dans cette affaire ?

– Je peux seulement dire que la première information qui nous soit parvenue provenait de l'un de ses lieutenants. Ces Américains ont été bien avisés. Ayant projeté un coup en Angleterre, ils se sont associé un grand expert criminel, comme tout criminel étranger l'aurait fait. À partir de ce moment, le destin de leur homme était scellé. D'abord Moriarty s'est contenté de mettre sa machinerie en branle pour découvrir leur cible. Puis il a indiqué comment l'affaire pouvait être menée à bien. Finalement, quand il a appris que l'assassin envoyé d'Amérique avait échoué, il l'a prise en main pour lui donner une touche magistrale suprême. Vous m'avez entendu avertir Douglas au manoir de Birlstone. Je lui disais que les dangers à venir seraient plus grands que les dangers du passé. Avais-je tort ?

Barker se frappa le front de son poing fermé, dans un accès de colère impuissante.

– Me direz-vous que nous sommes contraints d'accepter cela ? Êtes-vous sûr que personne ne se haussera au niveau de ce roi des démons ?

– Non, je n'en suis pas sûr ! répondit Holmes, dont les yeux semblaient déchiffrer un avenir lointain. Je ne dis point qu'il ne peut pas être battu. Mais vous devez me laisser du temps... Oui, vous devez me laisser du temps !

Nous demeurâmes silencieux pendant quelques minutes. Le regard prophétique cherchait encore à percer le voile.

Un scandale en bohème

I

Pour Sherlock Holmes, elle est toujours *la femme*. Il la juge tellement supérieure à tout son sexe, qu'il ne l'appelle presque jamais par son nom ; elle est et elle restera *la femme*.

Aurait-il donc éprouvé à l'égard d'Irène Adler un sentiment voisin de l'amour ? Absolument pas ! Son esprit lucide, froid, admirablement équilibré répugnait à toute émotion en général et à celle de l'amour en particulier. Je tiens Sherlock Holmes pour la machine à observer et à raisonner la plus parfaite qui ait existé sur la planète ; amoureux, il n'aurait plus été le même. Lorsqu'il parlait des choses du cœur, c'était toujours pour les assaisonner d'une pointe de raillerie ou d'un petit rire ironique. Certes, en tant qu'observateur, il les appréciait : n'est-ce pas par le cœur que s'éclairent les mobiles et les actes des créatures humaines ? Mais en tant que logicien professionnel, il les répudiait : dans un tempérament aussi délicat, aussi subtil que le sien, l'irruption d'une passion aurait introduit un élément de désordre dont aurait pu pâtir la rectitude de ses déductions. Il s'épargnait donc les émotions fortes, et il mettait autant de soin à s'en tenir à l'écart qu'à éviter, par exemple de fêler l'une de ses loupes ou de semer des grains de poussière dans un instrument de précision. Telle était sa nature. Et pourtant une femme l'impressionna : la femme, Irène Adler, qui laissa néanmoins un souvenir douteux et discuté.

Ces derniers temps, je n'avais pas beaucoup vu Holmes. Mon mariage avait séparé le cours de nos vies. Toute mon attention se trouvait absorbée par mon bonheur personnel, si complet, ainsi que par les mille petits soucis qui fondent sur l'homme qui se crée un vrai foyer. De son côté, Holmes s'était isolé dans notre meublé de Baker Street ; son goût pour la bohème s'accommodait mal de toute forme de société ; enseveli sous de vieux livres, il alternait la cocaïne et l'ambition : il ne sortait de la torpeur de la drogue que pour se livrer à la fougueuse énergie de son tempérament. Il était toujours très attiré par la criminologie, aussi occupait-il ses dons exceptionnels à dépister quelque malfaiteur et à élucider des énigmes que la police officielle désespérait de débrouiller. Divers échos de son activité m'étaient parvenus par intervalles : notamment son voyage à Odessa où il avait été appelé pour le meurtre des Trepoff, la solution qu'il apporta au drame ténébreux qui se déroula entre les frères Atkinson de Trincomalee, enfin la mission qu'il réussit fort discrètement pour la famille royale de Hollande. En dehors de ces manifestations de vitalité, dont j'avais simplement connaissance par la presse quotidienne, j'ignorais presque tout de mon ancien camarade et ami.

Un soir – c'était le 20 mars 1888 – j'avais visité un malade et je rentrais chez moi (car je m'étais remis à la médecine civile) lorsque mon chemin me fit passer par Baker Street. Devant cette porte dont je n'avais pas perdu le souvenir et qui sera toujours associée dans mon esprit au prélude de mon mariage comme aux sombres circonstances de *l'Étude en Rouge*, je fus empoigné par le désir de revoir Holmes et de savoir à quoi il employait ses facultés

extraordinaires. Ses fenêtres étaient éclairées ; levant les yeux, je distingue même sa haute silhouette mince qui par deux fois se profila derrière le rideau. Il arpentait la pièce d'un pas rapide, impatient ; sa tête était inclinée sur sa poitrine, ses mains croisées derrière son dos. Je connaissais suffisamment son humeur et ses habitudes pour deviner qu'il avait repris son travail. Délivré des rêves de la drogue, il avait dû se lancer avec ardeur sur une nouvelle affaire. Je sonnai, et je fus conduit à l'appartement que j'avais jadis partagé avec lui. Il ne me prodigua pas d'effusions. Les effusions n'étaient pas son fort. Mais il fut content, je crois, de me voir. A peine me dit-il un mot. Toutefois son regard bienveillant m'indiqua un fauteuil ; il me tendit un étui à cigares ; son doigt me désigna une cave à liqueurs et une bouteille d'eau gazeuse dans un coin. Puis il se tint debout devant le feu et me contempla de haut en bas, de cette manière pénétrante qui n'appartenait qu'à lui.

« Le mariage vous réussit ! observa-t-il. Ma parole, Watson, vous avez pris sept livres et demie depuis que je vous ai vu.

– Sept, répondis-je.

– Vraiment ? J'aurais cru un peu plus. Juste un tout petit peu plus, j'imagine, Watson. Et vous avez recommencé à faire de la clientèle, à ce que je vois. Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez l'intention de reprendre le collier !

– Alors, comment le savez-vous ?

– Je le vois ; je le déduis. Comment sais-je que récemment vous vous êtes fait tremper, et que vous êtes nanti d'une bonne maladroite et peu soigneuse ?

– Mon cher Holmes, dis-je, ceci est trop fort ! Si vous aviez vécu quelques siècles plus tôt, vous auriez certainement été brûlé vif. Hé bien ! oui, il est exact que jeudi j'ai marché dans la campagne et que je suis rentré chez moi en piteux état ; mais comme j'ai changé de vêtement, je me demande comment vous avez pu le voir, et le déduire. Quant à Mary-Jane, elle est incorrigible ! ma femme lui a donné ses huit jours ; mais là encore, je ne conçois pas comment vous l'avez deviné. »

Il rit sous cape et frotta l'une contre l'autre ses longues mains nerveuses.

« C'est d'une simplicité enfantine, dit-il. Mes yeux me disent que sur le côté intérieur de votre soulier gauche, juste à l'endroit qu'éclaire la lumière du feu, le cuir est marqué de six égratignures presque parallèles ; de toute évidence, celles-ci ont été faites par quelqu'un qui a sans précaution gratté autour des bords de la semelle pour en détacher une croûte de boue. D'où, voyez-vous, ma double déduction que vous êtes sorti par mauvais temps et que, pour nettoyer vos chaussures, vous ne disposez que d'un spécimen très médiocre de la domesticité londonienne. En ce qui concerne la reprise de votre activité professionnelle, si un gentleman qui entre ici, introduit avec lui des relents d'iodoforme, arbore sur son index droit la trace noire du nitrate d'argent, et porte un chapeau haut de forme pourvu d'une bosse indiquant l'endroit où il

dissimule son stéthoscope, je serais en vérité bien stupide pour ne pas l'identifier comme un membre actif du corps médical. »

Je ne pus m'empêcher de rire devant l'aisance avec laquelle il m'expliquait la marche de ses déductions.

« Quand je vous entends me donner vos raisons, lui dis-je, les choses m'apparaissent toujours si ridiculement simples qu'il me semble que je pourrais en faire autant ; et cependant chaque fois que vous me fournissez un nouvel exemple de votre manière de raisonner, je reste pantois jusqu'à ce que vous m'exposiez votre méthode. Mes yeux ne sont-ils pas aussi bons que les vôtres ?

– Mais si ! répondit-il en allumant une cigarette et en se jetant dans un fauteuil. Seulement vous voyez, et vous n'observez pas. La distinction est claire. Tenez, vous avez fréquemment vu les marches qui conduisent à cet appartement, n'est-ce pas ?

– Fréquemment.

– Combien de fois ?

– Je ne sais pas : des centaines de fois.

– Bon. Combien y en a-t-il ?

– Combien de marches ? Je ne sais pas.

– Exactement ! Vous n'avez pas observé. Et cependant vous avez vu. Toute la question est là. Moi, je sais qu'il y a dix-sept marches, parce que, à la fois, j'ai vu et observé. A propos, puisque vous vous intéressez à ces petits problèmes et que vous avez été assez bon pour relater l'une ou l'autre de mes modestes expériences, peut-être vous intéresserez-vous à ceci... – Il me tendit une feuille de papier à lettres, épaisse et rose, qui se trouvait ouverte sur la table. – Je l'ai reçue au dernier courrier, reprit-il. Lisez à haute voix. » La lettre n'était pas datée, et elle ne portait ni signature ni adresse de l'expéditeur :

« On vous rendra visite ce soir à huit heures moins le quart. Il s'agit d'un gentleman qui désire vous consulter sur une affaire de la plus haute importance. Les récents services que vous avez rendus à l'une des cours d'Europe ont témoigné que vous êtes un homme à qui on peut se fier en sécurité pour des choses capitales. Les renseignements sur vous, nous sont, de différentes sources, venus. Soyez chez vous à cette heure-là, et ne vous formalisez pas si votre visiteur est masqué. »

« Voilà qui est mystérieux au possible ! dis-je. A votre avis, qu'est-ce que ça signifie ?

– Je n’ai encore aucune donnée. Et bâtir une théorie avant d’avoir des données est une erreur monumentale : insensiblement on se met à torturer les faits pour qu’ils collent avec la théorie, alors que ce sont les théories qui doivent coller avec les faits. Mais de la lettre elle-même, que déduisez-vous ? J’examine attentivement l’écriture, et le papier.

– Son auteur est sans doute assez fortuné, remarquai-je en m’efforçant d’imiter la méthode de mon camarade. Un tel papier coûte au moins une demi-couronne le paquet : il est particulièrement solide, fort.

– Particulièrement : vous avez dit le mot. Ce n’est pas un papier fabriqué en Angleterre. Regardez-le en transparence. »

J’obéis, et je vis un grand E avec un petit g, un P, et un grand G avec un petit t, en filigrane dans le papier.

« Qu’est-ce que vous en pensez ? demanda Holmes.

– Le nom du fabricant, probablement ; ou plutôt son monogramme.

– Pas du tout. Le G avec le petit t signifie Gesellschaft, qui est la traduction allemande de « Compagnie ». C’est l’abréviation courante, qui correspond à notre « Cie ». P, bien sûr, veut dire « Papier ». Maintenant voici Eg. Ouvrons notre Informateur continental... »

Il s’empara d’un lourd volume marron.

« Eglow, Eglonitz... Nous y sommes : Egria, située dans une région de langue allemande, en Bohême, pas loin de Carlsbad. “Célèbre parce que Wallenstein y trouva la mort, et pour ses nombreuses verreries et papeteries.” Ah, ah ! mon cher, qu’en dites vous ? Ses yeux étincelaient ; il souffla un gros nuage de fumée bleue et triomphale.

– Le papier a donc été fabriqué en Bohême, dis-je.

– En effet. Et l’auteur de la lettre est un Allemand. Avez-vous remarqué la construction particulière de la phrase : “Les renseignements sur vous nous sont de différentes sources venus.” ? Ni un Français, ni un Russe ne l’aurait écrite ainsi. Il n’y a qu’un Allemand pour être aussi discourtois avec ses verbes. Il reste toutefois à découvrir ce que me veut cet Allemand qui m’écrit sur papier de Bohême et préfère porter un masque plutôt que me laisser voir son visage. D’ailleurs le voici qui arrive, sauf erreur, pour lever tous nos doutes. »

Tandis qu’il parlait, j’entendis des sabots de chevaux, puis un grincement de roues contre la bordure du trottoir, enfin un vif coup de sonnette. Holmes sifflota.

« D'après le bruit, deux chevaux !... Oui, confirma-t-il après avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre un joli petit landau, conduit par une paire de merveilles qui valent cent cinquante guinées la pièce. Dans cette affaire, Watson, il y a de l'argent à gagner, à défaut d'autre chose !

– Je crois que je ferais mieux de m'en aller, Holmes.

– Pas le moins du monde, docteur. Restez à votre place. Sans mon historiographe, je suis un homme perdu. Et puis, l'affaire promet ! Ce serait dommage de la manquer.

– Mais votre client...

– Ne vous tracassez pas. Je puis avoir besoin de vous, et lui aussi. Le voici. Asseyez-vous dans ce fauteuil, docteur, et soyez attentif. » Un homme entra. Il ne devait pas mesurer moins de deux mètres, et il était pourvu d'un torse et de membres herculéens. Il était richement vêtu : d'une opulence qui, en Angleterre, passait presque pour du mauvais goût. De lourdes bandes d'astrakan barraient les manches et les revers de son veston croisé ; le manteau bleu foncé qu'il avait jeté sur ses épaules était doublé d'une soie couleur de feu et retenu au cou par une aigle-marine flamboyante. Des demi-bottes qui montaient jusqu'au mollet et dont le haut était garni d'une épaisse fourrure brune complétaient l'impression d'un faste barbare. Il tenait un chapeau à larges bords, et la partie supérieure de son visage était recouverte d'un masque noir qui descendait jusqu'aux pommettes ; il avait dû l'ajuster devant la porte, car sa main était encore levée lorsqu'il entra. Le bas du visage révélait un homme énergique, volontaire : la lèvre épaisse et tombante ainsi qu'un long menton droit suggéraient un caractère résolu pouvant aller à l'extrême de l'obstination.

« Vous avez lu ma lettre ? demanda-t-il d'une voix dure, profonde, fortement timbrée d'un accent allemand. Je vous disais que je viendrais... »

Il nous regardait l'un après l'autre ; évidemment il ne savait pas auquel s'adresser.

« Asseyez-vous, je vous prie, dit Holmes. Voici mon ami et confrère, le docteur Watson, qui est parfois assez complaisant pour m'aider. A qui ai-je l'honneur de parler ?

– Considérez que vous parlez au comte von Kramm, gentilhomme de Bohême. Dois-je comprendre que ce gentleman qui est votre ami est homme d'honneur et de discrétion, et que je puis lui confier des choses de la plus haute importance ? Sinon, je préférerais m'entretenir avec vous seul. »

Je me levai pour partir, mais Holmes me saisit par le poignet et me repoussa dans le fauteuil.

« Ce sera tous les deux, ou personne ! déclara-t-il. Devant ce gentleman, vous pouvez dire tout ce que vous me diriez à moi seul. »

Le comte haussa ses larges épaules.

« Alors je commence, dit-il, par vous demander le secret le plus absolu pendant deux années ; passé ce délai, l'affaire n'aura plus d'importance. Pour l'instant, je n'exagère pas en affirmant qu'elle risque d'influer sur le cours de l'histoire européenne.

– Vous avez ma parole, dit Holmes.

– Et la mienne.

– Pardonnez-moi ce masque, poursuivit notre étrange visiteur. L'auguste personne qui m'emploie désire que son collaborateur vous demeure inconnu, et je vous avouerai tout de suite que le titre sous lequel je me suis présenté n'est pas exactement le mien.

– Je m'en doutais ! fit sèchement Holmes.

– Les circonstances sont extrêmement délicates. Il ne faut reculer devant aucune précaution pour étouffer tout germe de ce qui pourrait devenir un immense scandale et compromettre gravement l'une des familles régnantes de l'Europe. Pour parler clair, l'affaire concerne la grande maison d'Ormstein, d'où sont issus les rois héréditaires de Bohême.

– Je le savais aussi, murmura Holmes en s'installant dans un fauteuil et en fermant les yeux. »

Notre visiteur contempla avec un visible étonnement la silhouette dégingandée, nonchalante de l'homme qui lui avait été sans nul doute dépeint comme le logicien le plus incisif et le policier le plus dynamique de l'Europe. Holmes rouvrit les yeux avec lenteur pour devisager non sans impatience son client :

« Si Votre Majesté daignait condescendre à exposer le cas où elle se trouve, observa-t-il, je serais plus à même de la conseiller. »

L'homme bondit hors de son fauteuil pour marcher de long en large, sous l'effet d'une agitation qu'il était incapable de contrôler. Puis, avec un geste désespéré, il arracha le masque qu'il portait et le jeta à terre.

« Vous avez raison, s'écria-t-il. Je suis le roi. Pourquoi m'efforcerais-je de vous le cacher ?

– Pourquoi, en effet ? dit Holmes presque à voix basse. Votre Majesté n'avait pas encore prononcé une parole que je savais que j'avais en face de moi Wilhelm Gottsreich Sigismond von Ormstein, grand-duc de Cassel-Falstein, et roi héréditaire de Bohême.

– Mais vous pouvez comprendre, reprit notre visiteur étranger qui s'était rassis tout en passant sa main sur son front haut et blanc, vous pouvez comprendre que je ne suis pas habitué à régler ce

genre d'affaires par moi-même. Et pourtant il s'agit d'une chose si délicate que je ne pouvais la confier à un collaborateur quelconque sans tomber sous sa coupe. Je suis venu incognito de Prague dans le but de vous consulter.

– Alors, je vous en prie, consultez ! dit Holmes en refermant les yeux.

– En bref, voici les faits : il y a environ cinq années, au cours d'une longue visite à Varsovie, j'ai fait la connaissance d'une aventurière célèbre, Irène Adler. Son nom vous dit sûrement quelque chose.

– S'il vous plaît, docteur, voudriez-vous regarder sa fiche ? murmura Holmes sans ouvrir les yeux. »

Depuis plusieurs années, il avait adopté une méthode de classement pour collationner toutes les informations concernant les gens et les choses, si bien qu'il était difficile de parler devant lui d'une personne ou d'un fait sans qu'il ne pût fournir aussitôt un renseignement. Dans ce cas précis, je trouvai la biographie d'Irène Adler intercalée entre celle d'un rabbin juif et celle d'un chef d'état-major qui avait écrit une monographie sur les poissons des grandes profondeurs sous-marines.

« Voyons, dit Holmes. Hum ! Née dans le New Jersey en 1858. Contralto... Hum ! La Scala... Hum ! Prima donna à l'Opéra impérial de Varsovie... Oui ! Abandonne la scène... Ah ! Habite à Londres... Tout à fait cela. A ce que je vois, Votre Majesté s'est laissé prendre aux filets de cette jeune personne, lui a écrit quelques lettres compromettantes, et serait aujourd'hui désireuse qu'elles lui fussent restituées.

– Exactement. Mais comment...

– Y a-t-il eu un mariage secret ?

– Non.

– Pas de papiers, ni de certificats légaux ?

– Aucun.

– Dans ce cas je ne comprends plus votre Majesté. Si cette jeune personne essayait de se servir de vos lettres pour vous faire chanter ou pour tout autre but, comment pourrait-elle prouver qu'elles sont authentiques ?

– Mon écriture...

– Peuh, peuh ! Des faux !

- Mon papier à lettres personnel...
- Un vol !
- Mon propre sceau...
- Elle l’aura imité !
- Ma photographie...
- Elle l’a achetée !
- Mais nous avons été photographiés ensemble !
- Oh ! la la ! Voilà qui est très mauvais. Votre Majesté a manqué de distinction.
- Elle m’avait rendu fou : j’avais perdu la tête !
- Vous vous êtes sérieusement compromis.
- A l’époque, je n’étais que prince héritier. J’étais jeune. Aujourd’hui je n’ai que trente ans.
- Il faut récupérer la photographie.
- Nous avons essayé, nous n’avons pas réussi.
- Votre Majesté paiera. Il faut racheter.
- Elle ne la vendra pas.
- La dérober, alors.
- Cinq tentatives ont été effectuées. Deux fois des cambrioleurs à ma solde ont fouillé sa maison de fond en comble. Une fois nous avons tendu une véritable embuscade. Aucun résultat.
- Pas de trace de la photographie ?
- Pas la moindre. »

Holmes éclata de rire :

« Voilà un très joli petit problème ! dit-il.

– Mais qui est très grave pour moi, répliqua le roi sur un ton de reproche.

– Très grave, c'est vrai. Et que se propose-t-elle de faire avec cette photographie ?

– Ruiner ma vie.

– Mais comment ?

– Je suis sur le point de me marier.

– Je l'ai entendu dire.

– Avec Clotilde Lothman de Saxe-Meningen, la seconde fille du roi de Scandinavie. Vous connaissez peut-être la rigidité des principes de cette famille : la princesse elle-même est la délicatesse personnifiée. Si l'ombre d'un doute plane sur ma conduite, tout sera rompu.

– Et Irène Adler ?

– ...Menace de leur faire parvenir la photographie. Et elle le fera. Je suis sûr qu'elle le fera ! Vous ne la connaissez pas : elle a une âme d'acier. Elle combine le visage de la plus ravissante des femmes avec le caractère du plus déterminé des hommes. Plutôt que de me voir marié avec une autre, elle irait aux pires extrémités : aux pires !

– Êtes-vous certain qu'elle ne l'a pas encore envoyée ?

– Certain.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle a déclaré qu'elle l'enverrait le jour où les fiançailles seraient publiées. Or elles seront rendues publiques lundi prochain.

– Oh ! mais nous avons encore trois jours devant nous ! laissa tomber Holmes en étouffant un bâillement. Heureusement, car j'ai pour l'heure une ou deux affaires importantes à régler. Votre Majesté ne quitte pas Londres ?

– Non. Vous me trouverez au Langham, sous le nom de comte von Kramm.

– Alors je vous enverrai un mot pour vous tenir au courant de la marche de l'affaire.

– Je vous en prie. Je suis terriblement inquiet.

– Et, quant à l'argent ?

– Je vous laisse carte blanche.

– Absolument ?

– Je donnerais l'une des provinces de mon royaume en échange de cette photographie.

– Et pour les frais immédiats ? »

Le roi chercha sous son manteau une lourde bourse en peau de chamois et la déposa sur la table.

« Elle contient trois cents livres sterling en or, et sept cents en billets, dit-il. »

Holmes rédigea un reçu sur une feuille de son carnet, et le lui tendit.

« Et l'adresse de la demoiselle ? demanda-t-il.

– Briony Lodge, Serpentine Avenue, Saint John's Wood. Holmes la nota, avant d'interroger :

– Une autre question : la photographie est format album ?

– Oui.

– Bien. Bonne nuit, Majesté. J'ai confiance. Nous aurons bientôt d'excellentes nouvelles à vous communiquer... Et à vous aussi, bonne nuit, Watson ! ajouta-t-il, lorsque les roues du landau royal s'ébranlèrent pour descendre la rue. Si vous avez la gentillesse de passer ici demain après-midi à trois heures, je serai heureux de bavarder un peu avec vous. »

I

A trois heures précises j'étais à Baker Street, mais Holmes n'était pas encore de retour. La logeuse m'indiqua qu'il était sorti un peu après huit heures du matin. Je m'assis au coin du feu, avec l'intention de l'attendre aussi longtemps qu'il le faudrait. Déjà cette histoire me passionnait : elle ne se présentait pas sous l'aspect lugubre des deux crimes que j'ai déjà relatés : toutefois sa nature même ainsi que la situation élevée de son héros lui conféraient un intérêt spécial. Par ailleurs, la manière qu'avait mon ami de maîtriser une situation et le spectacle de sa logique incisive, aiguë, me procuraient un vif plaisir : j'aimais étudier son système de travail et suivre de près les méthodes (subtiles autant que hardies) grâce aux quelles il désembrouillait les écheveaux les plus inextricables. J'étais si accoutumé à ses succès que l'hypothèse d'un échec ne m'effleurait même pas.

Il était près de quatre heures quand la porte s'ouvrit pour laisser pénétrer une sorte de valet d'écurie qui semblait pris de boisson : rougeaud, hirsute, il étalait de gros favoris, et ses vêtements étaient minables. L'étonnant talent de mon ami pour se déguiser m'était connu, mais je dus le regarder à trois reprises avant d'être sûr que c'était bien lui. Il m'adressa un signe de tête et disparut dans sa chambre, d'où il ressortit cinq minutes plus tard, habillé comme à son ordinaire d'un respectable costume de tweed. Il plongea les mains dans ses poches, allongea les jambes devant le feu, et partit d'un joyeux rire qui dura plusieurs minutes.

« Hé bien ! ça alors ! s'écria-t-il. »

Il suffoquait ; il se reprit à rire, et il rit de si bon cœur qu'il dut s'étendre, à court de souffle, sur son canapé.

« Que se passe-t-il ?

– C'est trop drôle ! Je parie que vous ne devinerez jamais comment j'ai employé ma matinée ni ce que j'ai fini par faire.

– Je ne sais pas... Je suppose que vous avez surveillé les habitudes et peut-être la maison de Mlle Irène Adler.

– C'est vrai ! Mais la suite n'a pas été banale. Je vais tout vous raconter. Ce matin, j'ai quitté la maison un peu après huit heures, déguisé en valet d'écurie cherchant de l'embauche. Car entre les hommes de chevaux il existe une merveilleuse sympathie, presque une franc-maçonnerie : si vous êtes l'un des leurs, vous saurez en un tournemain tout ce que vous désirez savoir. J'ai trouvé de bonne heure Briony Lodge. Cette villa est un bijou : situé juste sur la route avec un jardin derrière ; deux étages ; une énorme serrure à la porte ; un grand salon à droite, bien meublé, avec de longues fenêtres descendant presque jusqu'au plancher et pourvues de ces absurdes fermetures anglaises qu'un enfant pourrait ouvrir. Derrière, rien de remarquable, sinon une fenêtre du couloir qui peut être atteinte du toit de la remise. J'ai fait le tour de la maison, je

l'ai examinée sous tous les angles, sans pouvoir noter autre chose d'intéressant. J'ai ensuite descendu la rue en flânant et j'ai découvert, comme je m'y attendais, une écurie dans un chemin qui longe l'un des murs du jardin. J'ai donné un coup de main aux valets qui bouchonnaient les chevaux : en échange, j'ai reçu une pièce de monnaie, un verre de whisky, un peu de gros tabac pour bourrer deux pipes, et tous les renseignements dont j'avais besoin sur Mlle Adler, sans compter ceux que j'ai obtenus sur une demi-douzaine de gens du voisinage et dont je me moque éperdument mais il fallait bien que j'écoute aussi leurs biographies, n'est-ce pas ?

– Quoi, au sujet d'Irène Adler ? demandai-je

– Oh ! elle a fait tourner toutes les têtes des hommes de là-bas ! C'est la plus exquise des créatures de cette terre : elle vit paisiblement, chante à des concerts, sort en voiture chaque jour à cinq heures, pour rentrer dîner à sept heures précises, rarement à d'autres heures, sauf lorsqu'elle chante. Ne reçoit qu'un visiteur masculin, mais le reçoit souvent. Un beau brun, bien fait, élégant ; il ne vient jamais moins d'une fois par jour, et plutôt deux. C'est un M. Godfrey Norton, membre du barreau. Voyez l'avantage qu'il y a d'avoir des cochers dans sa confidence ! Tous ceux-là le connaissaient pour l'avoir ramené chacun une douzaine de fois de Serpentine Avenue. Quand ils eurent vidé leur sac, je fis les cent pas du côté de la villa tout en élaborant mon plan de campagne.

« Ce Godfrey Norton était assurément un personnage d'importance dans notre affaire : un homme de loi ! Cela s'annonçait mal. Quelle était la nature de ses relations avec Irène Adler, et pourquoi la visitait-il si souvent ? Était-elle sa cliente, son amie, ou sa maîtresse ? En tant que cliente, elle lui avait sans doute confié la photographie pour qu'il la garde. En tant que maîtresse, c'était moins vraisemblable. De la réponse à cette question dépendait mon plan : continuerais-je à travailler à Briony Lodge ? Ou m'occuperais-je plutôt de l'appartement que ce monsieur possédait dans le quartier des avocats ?... Je crains de vous ennuyer avec ces détails, mais il faut bien que je vous expose toutes mes petites difficultés si vous voulez vous faire une idée exacte de la situation.

– Je vous écoute attentivement.

– J'étais en train de peser le pour et le contre dans ma tête quand un fiacre s'arrêta devant Briony Lodge ; un gentleman en sortit- c'était un très bel homme, brun, avec un nez droit, des moustaches... De toute évidence, l'homme dont on m'avait parlé. Il semblait très pressé, cria au cocher de l'attendre, et s'engouffra à l'intérieur dès que la bonne lui eut ouvert la porte : visiblement il agissait comme chez lui...

« Il y avait une demi-heure qu'il était arrivé ; j'avais pu l'apercevoir, par les fenêtres du salon, marchant dans la pièce à grandes enjambées ; il parlait avec animation et il agitait ses bras. Elle, je ne l'avais pas vue. Soudain il ressortit ; il paraissait encore plus nerveux qu'à son arrivée. En montant dans son fiacre, il tira une montre en or de son gousset :

« – Filez comme le vent ! cria-t-il. D’abord chez Gross et Hankey à Regent Street, puis à l’église Sainte-Monique dans Edgware Road. Une demi-guinée pour boire si vous faites la course en vingt minutes !

« Les voilà partis. Je me demande ce que je dois faire, si je ne ferais pas mieux de les suivre, quand débouche du chemin un coquet petit landau ; le cocher a son vêtement à demi boutonné, sa cravate sous l’oreille ; les attaches du harnais sortent des boucles ; le landau n’est même pas arrêté qu’elle jaillit du vestibule pour sauter dedans. Je ne l’ai vue que le temps d’un éclair, mais je peux vous affirmer que c’est une fort jolie femme, et qu’un homme serait capable de se faire tuer pour ce visage-là

« – A l’église Sainte-Monique, John ! crie-t-elle. Et un demi souverain si vous y arrivez en vingt minutes !

« C’est trop beau pour que je rate l’occasion. J’hésite : vais je courir pour rattraper le landau et monter dedans, ou me cacher derrière. Au même moment, voici un fiacre. Le cocher regarde à deux fois le client déguenillé qui lui fait signe, mais je ne lui laisse pas le temps de réfléchir, je saute :

« – A l’église Sainte-Monique ! lui dis je. Et un demi-souverain pour vous si vous y êtes en moins de vingt minutes !

« Il était midi moins vingt-cinq ; naturellement, ce qui se manigançait était clair comme le jour.

« Mon cocher fonça. Je ne crois pas que j’aie jamais été conduit aussi vite, mais les autres avaient pris de l’avance. Quand j’arrive, le fiacre et le landau sont arrêtés devant la porte, leurs chevaux fument. Moi, je paie mon homme et me précipite dans l’église. Pas une âme à l’intérieur, sauf mes deux poursuivis et un prêtre en surplus qui semblent discuter ferme. Tous trois se tiennent debout devant l’autel. Je prends par un bas-côté, et je flâne comme un oisif qui visite une église. Tout à coup, à ma grande surprise, mes trois personnages se tournent vers moi, et Godfrey Norton court à ma rencontre.

« – Dieu merci ! s’écrie-t-il. Vous ferez l’affaire. Venez ! Venez ! »

« – Pour quoi faire ?

« – Venez, mon vieux ! Il ne nous reste plus que trois minutes pour que ce soit légal.

« Me voilà à moitié entraîné vers l’autel et, avant que je sache où j’en suis, je m’entends bredouiller des réponses qui me sont chuchotées à l’oreille ; en fait, j’apporte ma garantie au sujet de choses dont je suis très ignorant et je sers de témoin pour un mariage entre Irène Adler, demoiselle, et Godfrey Norton, célibataire. La cérémonie se déroule en quelques instants ; après quoi je me fais congratuler d’un côté par le conjoint, de l’autre par la conjointe tandis que le prêtre, en face, rayonne en me regardant. Je crois que c’est la situation la plus absurde dans

laquelle je me sois jamais trouvé ; lorsque je me la suis rappelée tout à l'heure, je n'ai pu m'empêcher de rire à gorge déployée. Sans doute y avait-il un quelconque vice de forme dans la licence de mariage, le prêtre devait absolument refuser de consacrer l'union sans un témoin, et mon apparition a probablement épargné au fiancé de courir les rues en quête d'un homme valable. La fiancée m'a fait cadeau d'un souverain, que j'entends porter à ma chaîne de montre en souvenir de cet heureux événement.

– L'affaire a pris une tournure tout à fait imprévue, dis je. Mais ensuite ?

– Hé bien ! J'ai trouvé mes plans plutôt compromis. Tout donnait l'impression que le couple allait s'envoler immédiatement ; des mesures aussi énergiques que promptes s'imposaient donc. Cependant, à la porte de l'église, ils partirent chacun de leur côté : lui vers son quartier, elle pour sa villa.

« – Je sortirai à cinq heures comme d'habitude pour aller dans le parc, lui dit-elle en le quittant.

« Je n'entendis rien de plus. Ils se séparèrent, et moi, je m'en vais prendre des dispositions personnelles.

– Lesquelles ?

– D'abord quelques tranches de bœuf froid et un verre de bière répondit-il en sonnant. J'étais trop occupé pour songer à me nourrir, et ce soir, je serai encore plus occupé, selon toute vraisemblance. A propos, docteur, j'aurais besoin de vos services.

– Vous m'en voyez réjoui.

– Cela ne vous gênerait pas de violer la loi ?

– Pas le moins du monde.

– Ni de risquer d'être arrêté ?

– Non, si la cause est bonne.

– Oh ! la cause est excellente !

– Alors je suis votre homme.

– J'étais sûr que je pourrais compter sur vous.

– Mais qu'est-ce que vous voulez au juste ?

– Quand Mme Turner aura apporté le plateau, je vous expliquerai. Maintenant, ajouta-t-il en se jetant sur la simple collation que sa propriétaire lui avait fait monter, je vais être obligé de parler la bouche pleine car je ne dispose pas de beaucoup de temps. Il est près de cinq heures. Dans deux heures nous devons nous trouver sur les lieux de l'action. Mlle Irène, ou plutôt Madame, revient de sa promenade à sept heures. Il faut que nous soyons à Briony Lodge pour la rencontrer.

– Et après, quoi ?

– Laissez le reste à mon initiative. J'ai déjà préparé ce qui doit arriver. Le seul point sur lequel je dois insister, c'est que vous n'interviendrez à aucun moment, quoi qu'il se passe.

– Je resterai neutre ?

– Vous ne ferez rien, absolument rien. Il y aura probablement pour moi quelques désagréments légers à encourir. Ne vous en mêlez point. Tout se terminera par mon transport dans la villa. Quatre ou cinq minutes plus tard, la fenêtre du salon sera ouverte. Vous devrez vous tenir tout près de cette fenêtre ouverte.

– Oui.

– Vous devrez me surveiller, car je serai visible.

– Oui.

– Et quand je lèverai ma main... comme ceci... vous lancerez dans la pièce, ce que je vous remettrai pour le lancer et, en même temps, vous crierez au feu. Vous suivez bien ?

– Très bien.

– Il n'y a rien là de formidable, dit-il en prenant dans sa poche un long rouleau en forme de cigare. C'est une banale fusée fumigène ; à chaque extrémité elle est garnie d'une capsule automatiquement inflammable. Votre mission se réduit à ce que je vous ai dit. Quand vous crierez au feu, des tas de gens crieront à leur tour au feu. Vous pourrez alors vous promener jusqu'au bout de la rue où je vous rejoindrai dix minutes plus tard. J'espère que je me suis fait comprendre ?

– J'ai à ne pas intervenir, à m'approcher de la fenêtre, à guetter votre signal, à lancer à l'intérieur cet objet, puis à crier au feu, et à vous attendre au coin de la rue.

– Exactement.

– Vous pouvez donc vous reposer sur moi.

– Parfait ! Il est presque temps que je me prépare pour le nouveau rôle que je vais jouer. »

Il disparut dans sa chambre, et réapparut au bout de quelques minutes sous l'aspect d'un clergyman non conformiste, aussi aimable que simplet. Son grand chapeau noir, son ample pantalon, sa cravate blanche, son sourire sympathique et tout son air de curiosité bienveillante étaient dignes d'un plus grand comédien. Holmes avait pas seulement changé de costume : son expression, son allure, son âme même semblaient se modifier à chaque nouveau le. Le théâtre a perdu un merveilleux acteur, de même que la science a perdu un logicien de premier ordre, quand il s'est spécialisé dans les affaires criminelles.

Nous quittâmes Baker Street à six heures et quart pour nous trouver à sept heures moins dix dans Serpentine Avenue. La nuit tombait déjà. Les lampes venaient d'être allumées quand nous passâmes devant Briony Lodge. La maison ressemblait tout à fait à celle que m'avait décrite Holmes, mais les alentours n'étaient pas aussi déserts que je me l'étais imaginé : ils étaient pleins au contraire d'une animation qu'on n'aurait pas espérée dans la petite rue d'un quartier tranquille. A un angle, il y avait un groupe de pauvres hères qui fumaient et riaient ; non loin, un rémouleur avec sa roue, puis deux gardes en flirt avec une nourrice ; enfin, plusieurs jeunes gens bien vêtus, cigare aux lèvres, flânaient sur la route.

« Voyez ! observa Holmes tandis que nous faisons les cent pas le long de la façade de la villa. Ce mariage simplifie plutôt les choses : la photographie devient maintenant une arme à double tranchant. Il y a de fortes chances pour qu'elle ne tienne pas plus à ce que M. Godfrey Norton la voie, que notre client ne tient à ce qu'elle tombe sous les yeux de sa princesse. Mais où la découvrirons-nous ?

– Oui. Où ?

– Il est probable qu'elle ne la transporte pas avec elle, puisqu'il s'agit d'une photographie format album, trop grande par conséquent pour qu'une dame la dissimule aisément dans ses vêtements. Elle sait que le roi est capable de lui tendre une embuscade et de la faire fouiller, puisqu'il l'a déjà osé. Nous pouvons donc tenir pour certain qu'elle ne la porte pas sur elle.

– Où, alors ?

– Elle a pu la mettre en sécurité chez son banquier ou chez son homme de loi. Cette double possibilité existe, mais je ne crois ni à l'une ni à l'autre. Les femmes sont naturellement cachottières, et elles aiment pratiquer elles-mêmes leur manie. Pourquoi l'aurait-elle remise à quelqu'un ? Autant elle peut se fier à bon droit à sa propre vigilance, autant elle a de motifs de se méfier des influences, politiques ou autres, qui risqueraient de s'exercer sur un homme d'affaires. Par ailleurs, rappelez-vous qu'elle a décidé de s'en servir sous peu : la photographie doit donc se trouver à portée de sa main, chez elle.

- Mais elle a été cambriolée deux fois !
- Bah ! Les cambrioleurs sont passés à côté...
- Mais comment chercherez-vous ?
- Je ne chercherai pas.
- Alors ?...
- Je me débrouillerai pour qu'elle me la montre.
- Elle refusera !
- Elle ne pourra pas faire autrement... Mais j'entends le roulement de la voiture ; c'est son landau. A présent, suivez mes instructions à la lettre. »

Tandis qu'il parlait, les lanternes latérales de la voiture amorcèrent le virage dans l'avenue ; c'était un très joli petit landau ! Il roula jusqu'à la porte de Briony Lodge ; au moment où il s'arrêtait, l'un des flâneurs du coin se précipita pour ouvrir la portière dans l'espoir de recevoir une pièce de monnaie ; mais il fut écarté d'un coup de coude par un autre qui avait couru dans la même intention. Une violente dispute s'engagea alors ; les deux gardes prirent parti pour l'un des vagabonds, et le rémouleur soutint l'autre de la voix et du geste. Des coups furent échangés, et en un instant la dame qui avait sauté à bas de la voiture se trouva au centre d'une mêlée confuse d'hommes qui se battaient à grands coups de poing et de gourdin. Holmes, pour protéger la dame, se jeta parmi les combattants ; mais juste comme il parvenait à sa hauteur, il poussa un cri et s'écroula sur le sol, le visage en sang. Lorsqu'il tomba, les gardes s'enfuirent dans une direction, et les vagabonds dans la direction opposée ; les gens mieux vêtus, qui avaient assisté à la bagarre sans s'y mêler, se décidèrent alors à porter secours à la dame ainsi qu'au blessé. Irène Adler, comme je l'appelle encore, avait bondi sur les marches ; mais elle demeura sur le perron pour regarder ; son merveilleux visage profilait beaucoup de douceurs sous l'éclairage de l'entrée.

« Est-ce que ce pauvre homme est gravement blessé ? s'enquit-elle.

- Il est mort ! crièrent plusieurs voix.
- Non, non, il vit encore ! hurla quelqu'un. Mais il mourra sûrement avant d'arriver à l'hôpital.
- Voilà un type courageux ! dit une femme. Ils auraient pris à la dame sa bourse et sa montre s'il n'était pas intervenu. C'était une bande, oui ! et une rude bande ! Ah ! il se ranime maintenant...
- On ne peut pas le laisser dans la rue. Peut-on le transporter chez vous, madame ?

– Naturellement ! Portez-le dans le salon ; il y a un lit de repos confortable. Par ici, s'il vous plaît ! »

Lentement, avec une grande solennité, il fut transporté à l'intérieur de Briony Lodge et déposé dans la pièce principale : de mon poste près de la fenêtre, j'observai les allées et venues. Les lampes avaient été allumées, mais les stores n'avaient pas été tirés, si bien que Je pouvais apercevoir Holmes étendu sur le lit. J'ignore s'il était à cet instant, lui, bourrelé de remords, mais je sais bien que moi, pour ma part, je ne m'étais jamais senti aussi honteux que quand je vis quelle splendide créature était la femme contre laquelle nous conspirions, et quand j'assistai aux soins pleins de grâce et de bonté qu'elle prodiguait au blessé. Pourtant ç'aurait été une trahison (et la plus noire) à l'égard de Holmes si je m'étais départi du rôle qu'il m'avait assigné. J'endurcis donc mon cœur et empoignai ma fusée fumigène. « Après tout, me dis-je, nous ne lui faisons aucun mal, et nous sommes en train de l'empêcher de nuire à autrui. »

Holmes s'était mis sur son séant, et je le vis s'agiter comme un homme qui manque d'air. Une bonne courut ouvrir la fenêtre. Au même moment il leva la main : c'était le signal. Je jetai ma fusée dans la pièce et criai :

« Au feu ! »

Le mot avait à peine jailli de ma gorge que toute la foule des badauds qui stationnaient devant la maison, reprit mon cri en chœur :

« Au feu ! »

Des nuages d'une fumée épaisse moutonnaient dans le salon avant de s'échapper par la fenêtre ouverte. J'aperçus des silhouettes qui couraient dans tous les sens ; puis j'entendis la voix de Holmes affirmer que c'était une fausse alerte. Alors je me glissai parmi la foule et je marchai jusqu'au coin de la rue. Au bout d'une dizaine de minutes, j'eus la joie de sentir le bras de mon ami sous le mien et de quitter ce mauvais théâtre. Il marchait rapidement et en silence ; ce fut seulement lorsque nous empruntâmes l'une des paisibles petites rues qui descendent vers Edgware Road qu'il se décida à parler.

« Vous avez très bien travaillé, docteur ! me dit-il. Rien n'aurait mieux marché.

– Vous avez la photographie ?

– Je sais où elle est.

– Et comment l'avez-vous appris ?

– Elle me l'a montrée, comme je vous l'avais annoncé.

– Je n’y comprends goutte, Holmes.

– Je n’ai pas l’intention de jouer avec vous au mystérieux, répondit-il en riant. L’affaire fut tout à fait simple. Vous, bien sûr, vous avez deviné que tous les gens de la rue étaient mes complices : je les avais loués pour la soirée.

– Je l’avais deviné... à peu près.

– Quand se déclencha la bagarre, j’avais de la peinture rouge humide dans la paume de ma main. Je me suis précipité, je suis tombé, j’ai appliqué ma main contre mon visage, et je suis devenu le pitieux spectacle que vous avez eu sous les yeux. C’est une vieille farce.

– Ça aussi, je l’avais soupçonné !

– Ils m’ont donc transporté chez elle ; comment aurait-elle pu refuser de me laisser entrer ? Que pouvait-elle objecter ? J’ai été conduit dans son salon, qui était la pièce, selon moi, suspecte. C’était ou le salon ou sa chambre, et j’étais résolu à m’en assurer. Alors j’ai été couché sur un lit, j’ai réclamé un peu d’air, on a dû ouvrir la fenêtre, et vous avez eu votre chance.

– Comment cela vous a-t-il aidé ?

– C’était très important ! Quand une femme croit que le feu est à sa maison, son instinct lui commande de courir vers l’objet auquel elle attache la plus grande valeur pour le sauver des flammes. Il s’agit là d’une impulsion tout à fait incontrôlable, et je m’en suis servi plus d’une fois : tenez, dans l’affaire du Château d’Arnsworth, et aussi dans le scandale de la substitution de Darlington. Une mère se précipite vers son enfant ; une demoiselle vers son coffret à bijoux. Quant à notre dame d’aujourd’hui, j’étais bien certain qu’elle ne possédait chez elle rien de plus précieux que ce dont nous étions en quête. L’alerte fut admirablement donnée. La fumée et les cris auraient brisé des nerfs d’acier ! Elle a magnifiquement réagi. La photographie se trouve dans un renfoncement du mur derrière un panneau à glissières juste au-dessus de la sonnette. Elle y fut en un instant et je pus apercevoir l’objet au moment où elle l’avait à demi sorti. Quand je criai que c’était une fausse alerte, elle le replaça, ses yeux tombèrent sur la fusée, elle courut au dehors, et je ne la revis plus. Je me mis debout, et après force excuses, sortis de la maison. J’ai bien songé à m’emparer tout de suite de la photographie, mais le cocher est entré ; il me surveillait de près : je crus plus sage de ne pas me risquer : un peu trop de précipitation aurait tout compromis !

– Et maintenant ? demandai-je.

– Pratiquement notre enquête est terminée. J’irai demain lui rendre visite avec le roi et vous-même, si vous daignez nous accompagner. On nous conduira dans le salon pour attendre la maîtresse de maison ; mais il est probable que quand elle viendra elle ne trouvera plus ni nous ni la photographie. Sa Majesté sera sans doute satisfaite de la récupérer de ses propres mains.

– Et quand lui rendrons-nous visite ?

– A huit heures du matin. Elle ne sera pas encore levée, ni apprêtée, si bien que nous aurons le champ libre. Par ailleurs il nous faut être rapides, car ce mariage peut modifier radicalement ses habitudes et son genre de vie. Je vais télégraphier au roi. »

Nous étions dans Baker Street, arrêtés devant la porte. Holmes cherchait sa clé dans ses poches lorsqu'un passant lui lança :

« Bonne nuit, monsieur Sherlock Holmes ! »

Il y avait plusieurs personnes sur le trottoir ; ce salut semble venir néanmoins d'un jeune homme svelte qui avait passé très vite.

« Je connais cette voix, dit Holmes en regardant la rue faiblement éclairée. Mais je me demande à qui diable elle appartient ! »

III

Je dormis à Baker Street cette nuit-là ; nous étions en train de prendre notre café et nos toasts quand le roi de Bohême pénétra dans le bureau.

« C'est vrai ? Vous l'avez eue ? cria-t-il en empoignant Holmes par les deux épaules et en le dévisageant intensément.

– Pas encore.

– Mais vous avez bon espoir ?

– J'ai espoir.

– Alors, allons-y. Je ne tiens plus en place.

– Il nous faut un fiacre.

– Non ; mon landau attend en bas.

– Cela simplifie les choses. »

Nous descendîmes et, une fois de plus, nous reprîmes la route de Briony Lodge.

« Irène Adler est mariée, annonça Holmes.

– Mariée ? Depuis quand ?

– Depuis hier.

– Mais à qui ?

– A un homme de loi qui s'appelle Norton.

– Elle ne l'aime pas. J'en suis sûr !

– J'espère qu'elle l'aime.

– Pourquoi l'espérez-vous ?

– Parce que cela éviterait à Votre Majesté de redouter tout ennui pour l’avenir. Si cette dame aime son mari, c’est qu’elle n’aime pas Votre Majesté. Si elle n’aime pas Votre Majesté, il n’y a aucune raison pour qu’elle se mette en travers des plans de Votre Majesté.

– Vous avez raison. Et cependant... Ah ! je regrette qu’elle n’ait pas été de mon rang ! Quelle reine elle aurait fait ! »

Il tomba dans une rêverie maussade qui dura jusqu’à Serpentine Avenue.

La porte de Briony Lodge était ouverte, et une femme âgée se tenait sur les marches. Elle nous regarda descendre du landau avec un œil sardonique.

« Monsieur Sherlock Holmes, je pense ? interrogea-t-elle.

– Je suis effectivement M. Holmes, répondit mon camarade en la considérant avec un étonnement qui n’était pas joué.

– Ma maîtresse m’a dit que vous viendriez probablement ce matin. Elle est partie, avec son mari, au train de cinq heures quinze à Charing Cross, pour le continent.

– Quoi ! s’écria Sherlock Holmes en reculant. Voulez-vous dire qu’elle a quitté l’Angleterre ? »

Son visage était décomposé, blanc de déception et de surprise. Elle ne reviendra jamais !

« Et les papiers ? gronda le roi. Tout est perdu !

– Nous allons voir... »

Il bouscula la servante et se rua dans le salon ; le roi et moi nous nous précipitâmes à sa suite. Les meubles étaient dispersés à droite et à gauche, les étagères vides, les tiroirs ouverts : il était visible que la dame avait fait ses malles en toute hâte avant de s’enfuir. Holmes courut vers la sonnette, fit glisser un petit panneau, plongea sa main dans le creux mis à découvert, retira une photographie et une lettre. La photographie était celle d’Irène Adler elle-même en robe du soir. La lettre portait la suscription suivante : « *A Sherlock Holmes, qui passera prendre.* » Mon ami déchira l’enveloppe ; tous les trois nous nous penchâmes sur la lettre ; elle était datée de la veille à minuit, et elle était rédigée en ces termes :

Mon cher Monsieur Sherlock Holmes

Vous avez réellement bien joué ! Vous m’avez complètement surprise. Je n’avais rien soupçonné, même après l’alerte au feu. Ce n’est qu’ensuite, lorsque j’ai réfléchi que je m’étais trahie moi-même, que j’ai commencé à m’inquiéter. J’étais prévenue contre lui depuis plusieurs mois. On m’avait informée que si le roi utilisait un policier, ce serait certainement à vous qu’il ferait

appel. Et on m'avait donné votre adresse. Pourtant, avec votre astuce, vous m'avez amenée à vous révéler ce que vous désiriez savoir. Lorsque des soupçons me sont venus, j'ai été prise de remords : penser du mal d'un clergyman aussi âgé, aussi respectable, aussi galant !

Mais, vous le savez, j'ai été entraînée, moi aussi, à jouer la comédie ; et le costume masculin m'est familier : j'ai même souvent profité de la liberté d'allure qu'il autorise. Aussi ai-je demandé à John, le cocher, de vous surveiller ; et moi, je suis montée dans ma garde-robe, j'ai enfilé mon vêtement de sortie, comme je l'appelle, et je suis descendue au moment précis où vous vous glissiez dehors. Hé bien ! je vous ai suivi jusqu'à votre porte, et j'ai ainsi acquis la certitude que ma personne intéressait vivement le célèbre M. Sherlock Holmes. Alors, avec quelque imprudence, je vous ai souhaité une bonne nuit, et j'ai couru conférer avec mon mari. Nous sommes tombés d'accord sur ceci : la fuite était notre seule ressource pour nous défaire d'un adversaire aussi formidable. C'est pourquoi vous trouverez le nid vide lorsque vous viendrez demain. Quant à la photographie, que votre client cesse de s'en inquiéter ! J'aime et je suis aimée. J'ai rencontré un homme meilleur que lui. Le roi pourra agir comme bon lui semblera sans avoir rien à redouter d'une femme qu'il a cruellement offensée. Je ne la garde par-devers moi que pour ma sauvegarde personnelle, pour conserver une arme qui me protégera toujours contre les ennuis qu'il pourrait chercher à me causer dans l'avenir. Je laisse ici une photographie qu'il lui plaira peut-être d'emporter. Et je demeure, cher Monsieur Sherlock Holmes, très sincèrement vôtre !

Irène Norton, née Adler.

« Quelle femme ! Oh ! quelle femme ! s'écria le roi de Bohême quand nous eûmes achevé la lecture de cette épître. Ne vous avais-je pas dit qu'elle était aussi prompte que résolue ? N'aurait-elle pas été une reine admirable ? Quel malheur qu'elle ne soit pas de mon rang !

– D'après ce que j'ai vu de la dame, elle ne semble pas en vérité du même niveau que Votre Majesté ! répondit froidement Holmes. Je regrette de n'avoir pas été capable de mener cette affaire à une meilleure conclusion.

– Au contraire, cher monsieur ! cria le roi. Ce dénouement m'enchanté : je sais qu'elle tient toujours ses promesses ! La photographie est à présent aussi en sécurité que si elle avait été jetée au feu.

– Je suis heureux d'entendre Votre Majesté parler ainsi.

– J'ai contracté une dette immense envers vous ! Je vous en prie ; dites-moi de quelle manière je puis vous récompenser. Cette bague... »

Il fit glisser de son doigt une émeraude et la posa sur la paume ouverte de sa main.

« Votre Majesté possède quelque chose que j'évalue à plus cher, dit Holmes.

– Dites-moi quoi : c'est à vous.

– Cette photographie ! »

Le roi le contempla avec ahurissement.

« La photographie d'Irène ? Bien sûr, si vous y tenez !

– Je remercie Votre Majesté. Maintenant, l'affaire est terminée J'ai l'honneur de souhaiter à Votre Majesté une bonne matinée. »

Il s'inclina et se détourna sans remarquer la main que lui tendait le roi. Bras dessus, bras dessous, nous regagnâmes Baker Street.

Et voici pourquoi un grand scandale menaçait le royaume de Bohême, et comment les plans de M. Sherlock Holmes furent déjoués par une femme. Il avait l'habitude d'ironiser sur la rouerie féminine ; depuis ce jour il évite de le faire. Et quand il parle d'Irène Adler, ou quand il fait allusion à sa photographie, c'est toujours sous le titre très honorable de *la femme*.

La Ligue des Rouquins

Un jour de l'automne dernier, je m'étais rendu chez mon ami Sherlock Holmes. Je l'avais trouvé en conversation sérieuse avec un gentleman d'un certain âge, de forte corpulence, rubicond, et pourvu d'une chevelure d'un rouge flamboyant. Je m'excusai de mon intrusion et j'allais me retirer, lorsque Holmes me tira avec vivacité dans la pièce et referma la porte derrière moi.

« Vous ne pouviez pas choisir un moment plus propice pour venir me voir, mon cher Watson ! dit-il avec une grande cordialité.

– Je craignais de vous déranger en affaires.

– Je suis en affaires. Très en affaires.

– Alors je vous attendrai à côté...

– Pas du tout... Ce gentleman, monsieur Wilson, a été mon associé et il m'a aidé à résoudre beaucoup de problèmes. Sans aucun doute il me sera d'une incontestable utilité pour celui que vous me soumettez. »

Le gentleman corpulent se souleva de son fauteuil et me gratifia d'un bref salut ; une interrogation rapide brilla dans ses petits yeux cernés de graisse.

« Essayez mon canapé, fit Holmes en se laissant retomber dans son fauteuil. (Il rassembla les extrémités de ses dix doigts comme il le faisait fréquemment lorsqu'il avait l'humeur enquêteuse.) Je sais, mon cher Watson, que vous partagez la passion que je porte à ce qui est bizarre et nous entraîne au-delà des conventions ou de la routine quotidienne. Je n'en veux pour preuve que votre enthousiasme à tenir la chronique de mes petites aventures... en les embellissant parfois, ne vous en déplaît !

– Les affaires où vous avez été mêlé m'ont beaucoup intéressé, c'est vrai !

– Vous rappelez-vous ce que je remarquais l'autre jour ? C'était juste avant de nous plonger dans le très simple problème de Mlle Mary Sutherland... Je disais que la vie elle-même, bien plus audacieuse que n'importe quelle imagination, nous pourvoit de combinaisons extraordinaires et de faits très étranges. Il faut toujours revenir à la vie !

– Proposition, que je me suis permis de contester...

– Vous l'avez discutée, docteur ; mais vous devrez néanmoins vous ranger à mon point de vue ! Sinon j'entasserai les preuves sous votre nez jusqu'à ce que votre raison vacille et que vous vous

rendiez à mes arguments... Cela dit, M. Jabez Wilson ici présent a été assez bon pour passer chez moi : il a commencé un récit qui promet d'être l'un des plus sensationnels que j'aie entendus ces derniers temps. Ne m'avez-vous pas entendu dire que les choses les plus étranges et pour ainsi dire uniques étaient très souvent mêlées non à de grands crimes, mais à de petits crimes ? Et, quelquefois, là où le doute était possible si aucun crime n'avait été positivement commis ? Jusqu'ici je suis incapable de préciser si l'affaire en question annonce, ou non, un crime ; pourtant les circonstances sont certainement exceptionnelles. Peut-être M. Wilson aura-t-il la grande obligeance de recommencer son récit ?... Je ne vous le demande pas uniquement parce que mon ami le docteur Watson n'a pas entendu le début : mais la nature particulière de cette histoire me fait désirer avoir de votre bouche un maximum de détails. En règle générale, lorsque m'est donnée une légère indication sur le cours des événements, je puis me guider ensuite par moi-même : des milliers de cas semblables me reviennent en mémoire. Mais je suis forcé de convenir en toute franchise qu'aujourd'hui je me trouve devant un cas très à part. »

Le client corpulent bomba le torse avec une fierté visible, avant de tirer de la poche intérieure de son pardessus un journal sale et chiffonné. Tandis qu'il cherchait au bas de la colonne des petites annonces, sa tête s'était inclinée en avant, et je pus le regarder attentivement : tentant d'opérer selon la manière de mon compagnon, je m'efforçai de réunir quelques remarques sur le personnage d'après sa mise et son allure.

Mon inspection ne me procura pas beaucoup de renseignements. Notre visiteur présentait tous les signes extérieurs d'un commerçant britannique moyen : il était obèse, il pontifiait, il avait l'esprit lent. Il portait un pantalon à carreaux qui aurait fait les délices d'un berger (gris et terriblement ample), une redingote noire pas trop propre et déboutonnée sur le devant, un gilet d'un brun douteux traversé d'une lourde chaîne cuivrée, et un carré de métal troué qui trimballait comme un pendentif. De plus, un haut-de-forme effiloché et un manteau jadis marron présentement pourvu d'un col de velours gisaient sur une chaise. En résumé, à le regarder comme je le fis, cet homme n'avait rien de remarquable, si ce n'étaient sa chevelure extra rouge et l'expression de chagrin et de mécontentement qui se lisait sur ses traits.

L'œil vif de Sherlock Holmes me surprit dans mon inspection, et il secoua la tête en souriant lorsqu'il remarqua mon regard chargé de questions.

« En dehors des faits évidents que M. Wilson a quelque temps pratiqué le travail manuel, qu'il prise, qu'il est franc-maçon, qu'il est allé en Chine, et qu'il a beaucoup écrit ces derniers temps, je ne puis déduire rien d'autre ! dit Holmes. »

M. Jabez Wilson sursauta dans son fauteuil ; il garda le doigt sur son journal, mais il devisagea mon camarade avec ahurissement.

« Comment diable savez-vous tout cela, monsieur Holmes ?

– Comment savez-vous, par exemple, que j'ai pratiqué le travail manuel ? C'est vrai comme l'Évangile ! J'ai débuté dans la vie comme charpentier à bord d'un bateau.

– Vos mains me l’ont dit, cher monsieur. Votre main droite est presque deux fois plus large que la gauche. Vous avez travaillé avec elle, et ses muscles ont pris de l’extension.

– Bon. Mais que je prise ? Et que je suis franc-maçon ?

– Je ne ferai pas injure à votre intelligence en vous disant comment je l’ai vu ; d’autant plus que, en contradiction avec le règlement de votre ordre, vous portez en guise d’épingle de cravate un arc et un compas.

– Ah ! bien sûr ! Je l’avais oublié. Mais pour ce qui est d’écrire ?

– Que peut indiquer d’autre cette manchette droite si lustrée ? Et cette tache claire près du coude gauche, à l’endroit où vous posez votre bras sur votre bureau ?

– Soit. Mais la Chine ?

– Légèrement au-dessus de votre poignet droit, il y a un tatouage : le tatouage d’un poisson, qui n’a pu être fait qu’en Chine. J’ai un peu étudié les tatouages, et j’ai même apporté ma contribution à la littérature qui s’est occupée d’eux. Cette façon de teindre en rose délicat les écailles d’un poisson ne se retrouve qu’en Chine. Quand, de surcroît, je remarque une pièce de monnaie chinoise pendue à votre chaîne de montre, le doute ne m’est plus permis. »

M. Jabez Wilson eut un rire gras :

« Hé bien ! c’est formidable ! Au début, j’ai cru que vous étiez un as, mais je m’aperçois que ça n’était pas si malin, au fond !

– Je commence à me demander, Watson, dit Holmes, si je n’ai pas commis une grave erreur en m’expliquant. *Omne ignotum pro magnifico*, vous savez ? et ma petite réputation sombrera si je me laisse aller à ma candeur naturelle... Vous ne pouvez pas trouver l’annonce, monsieur Wilson ?

– Si, je l’ai à présent, répondit-il, avec son gros doigt rougeaud posé au milieu de la colonne. La voici. C’est l’origine de tout. Lisez-la vous-même, monsieur. »

Je pris le journal et je lus :

« *A la Ligue des Rouquins. En considération du legs de feu Ezechiah Hopkins, de Lebanon, Penn., USA, une nouvelle vacance est ouverte qui permettrait à un membre de la Ligue de gagner un salaire de quatre livres par semaine pour un emploi purement nominal. Tous les rouquins sains de corps et d’esprit, âgés de plus de vingt et un ans, peuvent faire acte de*

candidature. Se présenter personnellement lundi, à onze heures, à M. Duncan Ross, aux bureaux de la Ligue, 7, Pope's Court, Fleet Street. »

« Qu'est-ce que ceci peut bien signifier ? » articulai je après avoir relu cette annonce extraordinaire.

Holmes gloussa, et il se tortilla dans son fauteuil : c'était chez lui un signe d'enjouement.

« Nous voici hors des sentiers battus, n'est-ce pas ? Maintenant monsieur Wilson, venons-en aux faits. Racontez-nous tout : sur vous-même, sur votre famille et sur les conséquences qu'entraîna cette annonce sur votre existence. Docteur, notez d'abord le nom du journal et la date.

– Morning Chronicle du 11 août 1890. Il y a donc deux mois de cela.

– Parfait ! A vous, monsieur Wilson.

– Hé bien ! les choses sont exactement celles que je viens de vous dire, monsieur Holmes ! dit Jabez Wilson en s'épongeant le front. Je possède une petite affaire de prêts sur gages à Coburg Square, près de la City. Ce n'est pas une grosse affaire : ces dernières années, elle m'a tout juste rapporté de quoi vivre. J'avais pris avec moi deux commis ; mais à présent un seul me suffit. Et je voudrais avoir une affaire qui marche pour le payer convenablement, car il travaille à mi-traitement comme débutant.

– Comment s'appelle cet obligeant jeune homme ? s'enquit Holmes.

– Vincent Spaulding, et il n'est plus tellement jeune. Difficile de préciser son âge !... Je ne pourrais pas souhaiter un meilleur collaborateur, monsieur Holmes. Et je sais très bien qu'il est capable de faire mieux, et de gagner le double de ce que je lui donne. Mais après tout, s'il s'en contente, pourquoi lui mettrais-je d'autres idées dans la tête ?

– C'est vrai : pourquoi ? Vous avez la chance d'avoir un employé qui accepte d'être payé au-dessous du tarif ; à notre époque il n'y a pas beaucoup d'employeurs qui pourraient en dire autant. Mais est-ce que votre commis est tout aussi remarquable dans son genre, que l'annonce de tout à l'heure ?

– Oh ! il a ses défauts, bien sûr ! dit M. Wilson. Par exemple, je n'ai jamais vu un pareil fanatique de la photographie. Il disparaît soudain avec un appareil, alors qu'il devrait plutôt chercher à enrichir son esprit, puis il revient, et c'est pour foncer dans la cave, tel un lièvre dans son terrier, où il développe ses photos. Voilà son principal défaut ; mais dans l'ensemble il travaille bien. Je ne lui connais aucun vice.

– Il est encore avec vous, je présume ?

– Oui, monsieur. Lui, plus une gamine de quatorze ans qui nettoie et fait un peu de cuisine. C’est tout ce qu’il y a chez moi, car je suis veuf et je n’ai jamais eu d’enfants. Nous vivons tous trois monsieur, très paisiblement ; et au moins, à défaut d’autre richesse, nous avons un toit et payons comptant.

« Nos ennuis ont commencé avec cette annonce. Spaulding est arrivé au bureau, il y a juste huit semaines aujourd’hui, avec le journal, et il m’a dit :

“Je voudrais bien être un rouquin, monsieur Wilson !

– Un rouquin ? et pourquoi ? lui ai je demandé.

– Parce qu’il y a un poste vacant à la Ligue des rouquins et que le type qui sera désigné gagnera une petite fortune. J’ai l’impression qu’il y a plus de postes vacants que de candidats, et que les administrateurs ne savent pas quoi faire de l’argent du legs. Si seulement mes cheveux consentaient à changer de couleur, ça serait une belle planque pour moi !

– Quoi ? quoi ? qu’est-ce que tu veux dire ?... demandai je. Parce que, monsieur Holmes, je suis très casanier, moi ; et comme les affaires viennent à mon bureau sans que j’aie besoin d’aller au devant elles, la fin de la semaine arrive souvent avant que j’aie mis un pied dehors. De cette façon je ne me tiens pas très au courant de ce qui se passe à l’extérieur, mais je suis toujours content d’avoir des nouvelles.

– Jamais entendu parler de la Ligue des Rouquins ? interroge Spaulding en écarquillant les yeux.

– Jamais !

– Eh bien ! ça m’épate ! En tout cas, vous pourriez obtenir l’un des postes vacants.

– Et qu’est-ce que ça me rapporterait ?

– Oh ! pas loin de deux cents livres par an ! Et le travail est facile : il n’empêche personne de s’occuper en même temps d’autre chose.”

« Bon. Vous devinez que je dresse l’oreille ; d’autant plus que depuis quelques années les affaires sont très calmes. Deux cents livres de plus ? cela m’arrangerait bien !

“Vide ton sac ! dis je à mon commis.

– Voilà... (il me montre le journal et l’annonce). Vous voyez bien qu’à la Ligue, il y a un poste vacant ; ils donnent même l’adresse où se présenter. Pourtant que je me souviens, la Ligue des rouquins a été fondée par un millionnaire américain, du nom d’Ezechiah Hopkins. C’était un type qui avait des manies : il avait des cheveux roux et il aimait bien tous les rouquins ; quand il

mourut, on découvrit qu'il avait laissé son immense fortune à des curateurs qui avaient pour instruction de fournir des emplois de tout repos aux rouquins. D'après ce que j'ai entendu dire, on gagne beaucoup d'argent pour ne presque rien faire.

– Mais, dis-je, des tas et des tas de rouquins vont se présenter ?

– Pas tant que vous pourriez le croire. D'ailleurs c'est un job qui est pratiquement réservé aux Londoniens. L'Américain a démarré de Londres quand il était jeune, et il a voulu témoigner sa reconnaissance à cette bonne vieille ville. De plus, on m'a raconté qu'il était inutile de se présenter si l'on avait des cheveux d'un roux trop clair ou trop foncé ; il faut avoir des cheveux vraiment rouges : rouges flamboyants, ardents, brûlants ! Après tout, monsieur Wilson, qu'est-ce que vous risquez à vous présenter ? Vous n'avez qu'à y aller : toute la question est de savoir si vous estimez que quelques centaines de livres valent le dérangement d'une promenade."

« C'est un fait, messieurs, dont vous pouvez vous rendre compte : j'ai des cheveux d'une couleur voyante, mais pure. Il m'a donc semblé que, dans une compétition entre rouquins, j'avais autant de chances que n'importe qui. Vincent Spaulding paraissait si au courant que je me dis qu'il pourrait m'être utile : alors je lui commandai de fermer le bureau pour la journée et de venir avec moi. Un jour de congé n'a jamais fait peur à un commis : nous partîmes donc tous les deux pour l'adresse indiquée par le journal. Je ne reverrai certainement jamais un spectacle pareil, monsieur Holmes ! Venus du nord, du sud, de l'est, de l'ouest, tous les hommes qui avaient une vague teinte de roux dans leurs cheveux s'étaient précipités vers la City. Fleet Street était bondé de rouquins, Pope's Court ressemblait à un chargement d'oranges. Je n'aurais pas cru qu'une simple petite annonce déplacerait tant de gens ! Toutes les nuances étaient représentées : jaune paille, citron, orange, brique, setter irlandais, argile, foie malade... Mais Spaulding avait raison : il n'y en avait pas beaucoup à posséder une chevelure réellement rouge et flamboyante. Lorsque je vis toute cette cohue, j'aurais volontiers renoncé ; mais Spaulding ne voulut rien entendre. Comment se débrouilla-t-il pour me pousser, me tirer, me faire fendre la foule et m'amener jusqu'aux marches qui conduisaient au bureau, je ne saurais le dire ! Dans l'escalier, le flot des gens qui montaient pleins d'espérance côtoyait le flot de ceux qui redescendaient blackboulés ; bientôt nous pénétrâmes dans le bureau.

– C'est une aventure passionnante ! déclara Holmes tandis que son client s'interrompait pour rafraîchir sa mémoire à l'aide d'une bonne prise de tabac. Je vous en prie, continuez votre récit. Vous ne pouvez pas savoir à quel point vous m'intéressez !

– Dans le bureau, reprit Jabez Wilson, le mobilier se composait de deux chaises de bois et d'une table en sapin ; derrière cette table était assis un petit homme ; il était encore plus rouquin que moi. A chaque candidat qui défilait devant lui, il adressait quelques paroles, mais il s'arrangeait toujours pour trouver un défaut éliminatoire. Obtenir un emploi ne paraissait pas du tout à la portée de n'importe qui, à cette ligue ! Pourtant, quand vint notre tour, le petit homme me fit un accueil plus chaleureux qu'aux autres. Il referma la porte derrière nous ; nous eûmes ainsi la possibilité de discuter en privé.

« "M. Jabez Wilson ambitionne, déclara mon commis, d'obtenir le poste vacant à la Ligue.

– Ambition qui me semble très légitime ! répondit l’autre. Il possède à première vue les qualités requises, et même je ne me rappelle pas avoir vu quelque chose d’aussi beau !”

« Il recula d’un pas, pencha la tête de côté, et contempla mes cheveux avec une sorte de tendresse. Je commençai à ne plus savoir où me mettre. Tout à coup il plongea littéralement en avant, me secoua la main et, avec une chaleur extraordinaire, me félicita de mon succès.

« “La moindre hésitation serait une injustice, dit-il. Vous voudrez bien m’excuser, cependant, si je prends cette précaution...”

« Il s’était emparé de ma tignasse, et il la tirait si vigoureusement à deux mains que je ne pus réprimer un hurlement de douleur.

« “Il y a de l’eau dans vos yeux, dit-il en me relâchant. Tout est donc comme il faut que cela soit. Que voulez-vous ! la prudence est nécessaire : deux fois nous avons été abusés par des perruques, et une fois par une teinture... Je pourrais vous raconter des histoires sur la poix de cordonnier qui vous dégoûteraient de la nature humaine !”

« Il se pencha par la fenêtre pour annoncer, du plus haut de savoir, que la place était prise. Un sourd murmure de désappointement parcourut la foule qui s’égailla dans toutes les directions. Quelques secondes plus tard, il ne restait plus, dans Pope’s Court, en fait de rouquins, que moi-même et mon directeur.

« “Je m’appelle Duncan Ross. Je suis moi-même l’un des bénéficiaires du fonds qu’a laissé notre noble bienfaiteur. Êtes-vous marié, monsieur Wilson ? Avez-vous des enfants ?”

« Je répondis que je n’avais ni femme, ni enfant. La satisfaction disparut de son visage.

« “Mon Dieu ! soupira-t-il. Voilà qui est très grave ! Je suis désolé d’apprendre que vous n’avez ni femme ni enfants. Le fonds est destiné, bien entendu, non seulement à maintenir la race des rouquins, mais aussi à aider à sa propagation et à son extension. C’est un grand malheur que vous soyez célibataire !”

« Ma figure s’allongea, monsieur Holmes ; je crus que j’allais perdre cette place. Après avoir médité quelques instants, il me dit que néanmoins je demeurais agréé.

« “S’il s’agissait d’un autre, déclara-t-il, je serais inflexible. Mais nous devons nous montrer indulgents à l’égard d’un homme qui a de tels cheveux. Quand serez-vous à même de prendre votre poste ?

– Hé bien ! c’est un petit peu délicat, car j’ai déjà une occupation.

– Oh ! ne vous tracassez pas à ce sujet, monsieur Wilson ! dit Vincent Spaulding. Je veillerai sur votre affaire à votre place.

– Quelles seraient mes heures de travail ? demandai-je.

– De dix heures à deux heures.”

« Vous savez, monsieur Holmes : les affaires d’un prêteur sur gages se traitent surtout le soir, spécialement le jeudi et le vendredi, qui précèdent le jour de la paie. C’est pourquoi cela me convenait tout à fait de gagner un peu d’argent le matin ! De plus, mon commis était un brave garçon, sur qui je pouvais compter.

« “D’accord pour les heures, dis je. Et pour l’argent ?

– Vous toucherez quatre livres par semaine.

– Pour quel travail ?

– Le travail est purement nominal.

– Qu’est-ce que vous entendez par *purement nominal* ?

– Hé bien ! vous devrez être présent au bureau pendant vos heures. Si vous sortez, le contrat sera automatiquement rompu sans recours. Le testament est formel là-dessus. Pour peu que vous bougiez du bureau entre dix heures et deux heures, vous ne vous conformeriez pas à cette condition.

– Il ne s’agit que de quatre heures par jour. Je ne devrais donc même pas songer à sortir.

– Aucune excuse ne sera acceptée, précisa M. Duncan Ross : ni une maladie, ni votre affaire personnelle, ni rien ! Vous devrez rester ici, faute de quoi vous perdrez votre emploi.

– Et le travail ?

– Il consiste à recopier l’Encyclopédie britannique. Le premier volume est là. A vous de vous procurer votre encre, votre plume et votre papier. Nous vous fournissons cette table et une chaise. Serez-vous prêt demain ?

– Certainement.

– Alors, au revoir, monsieur Jabez Wilson ; et encore une fois acceptez tous mes compliments pour la situation importante que vous avez conquise !”

« Il s'inclina en me congédiant. Me voilà rentrant chez moi, accompagné de mon commis : je ne savais plus très bien ce que je faisais ou disais, tant j'étais heureux !

« Toute la journée, j'ai tourné et retourné l'affaire dans ma tête. Le soir, le cafard m'a pris. A force de réfléchir, je m'étais en effet persuadé que cette combinaison ne pouvait être qu'une mystification ou une supercherie d'envergure, mais je ne distinguais pas dans quel but. Il me semblait incroyable que quelqu'un pût laisser de semblables dispositions testamentaires, et impensable que des gens paient si cher un travail aussi simple que de recopier l'Encyclopédie britannique. Vincent Spaulding fit l'impossible pour me reconforter ; mais dans mon lit, je pris la décision de renoncer. Le lendemain matin, toutefois, je me dis que ce serait trop bête de ne pas voir d'un peu plus près de quoi il retournait. J'achetai donc une petite bouteille d'encre, une plume d'oie, quelques feuilles de papier écolier, puis, je partis pour Pope's Court.

« Hé bien ! je dois dire qu'à mon grand étonnement tout se passa le plus correctement du monde. La table était dressée pour me recevoir ; M. Duncan Ross se trouvait là pour contrôler que je me mettais au travail. Il me fit commencer par la lettre *A*, et me laissa à ma besogne. Pourtant il revint me voir plusieurs fois pour le cas où j'aurais eu besoin de lui. A deux heures, il me souhaita une bonne journée, me félicita pour le travail que j'avais abattu, et quand je sortis, il referma à clé la porte du bureau.

« Ce manège se répéta tous les jours, monsieur Holmes. Chaque samedi, mon directeur m'apportait quatre souverains d'or pour mon travail de la semaine. Le matin, j'étais là à dix heures et je partais l'après-midi à deux heures. M. Duncan Ross espaça peu à peu ses visites : d'abord il ne vint plus qu'une fois le matin ; au bout d'un certain temps il n'apparut plus du tout. Naturellement je n'osais pas quitter la pièce un seul instant : je ne savais jamais à quel moment il arriverait ; l'emploi n'était pas compliqué, il me convenait à merveille : je ne voulais pas risquer de le perdre.

« Huit semaines s'écoulèrent ainsi. J'avais écrit des tas de choses sur *Abbé*, *Archer*, *Armure*, *Architecture*, *Attique*, et je comptais être mis bientôt sur la lettre *B*. Je dépensai pas mal d'argent pour mon papier écolier, et j'avais presque bourré une étagère de mes grimoires, lorsque soudain tout cassa.

– Cassa ?

– Oui, monsieur ! Et pas plus tard que ce matin. Je suis allé à mon travail comme d'habitude à dix heures, mais la porte était fermée, cadénassée : sur le panneau était fiché un petit carré de carton. Le voici : lisez vous-même ! »

Il nous tendit un morceau de carton blanc, de la taille d'une feuille de bloc-notes. Je lus :

« *La Ligue des Rouquins est dissoute.*

9 octobre 1890. »

Sherlock Holmes et moi considérâmes successivement ce bref faire-part et le visage lugubre de Jabez Wilson, jusqu'à ce que l'aspect comique de l'affaire vînt supplanter tous les autres : alors nous éclatâmes d'un rire qui n'en finissait plus.

« Je regrette : je ne vois pas ce qu'il y a de si drôle ! s'écria notre client, que notre hilarité fit rougir jusqu'à la racine de ses cheveux flamboyants. Si vous ne pouvez rien d'autre pour moi que rire, j'irai m'adresser ailleurs.

– Non, non ! cria Holmes en le repoussant dans le fauteuil d'où il avait commencé à s'extraire. Pour rien au monde je ne voudrais manquer cette affaire : elle est... rafraîchissante ! Mais elle comporte, pardonnez-moi de m'exprimer ainsi, des éléments plutôt amusants. Veuillez nous dire maintenant ce que vous avez fait lors que vous avez trouvé ce carton sur la porte.

– J'avais reçu un coup de massue, monsieur. Je ne savais pas à quel saint me vouer. Je fis le tour des bureaux voisins, mais tout le monde ignorait la nouvelle. En fin de compte, je me rendis chez le propriétaire : c'est un comptable qui habite au rez-de-chaussée ; je lui ai demandé s'il pouvait me dire ce qui était arrivé à la Ligue des rouquins. Il me répondit qu'il n'avait jamais entendu parler d'une semblable association. Alors je lui demandai qui était M. Duncan Ross. Il m'affirma que c'était la première fois que ce nom était prononcé devant lui.

« “Voyons, lui dis je : le gentleman du N°14 !

– Ah ! le rouquin ?

– Oui.

– Oh ! fit-il, il s'appelle William Morris. C'est un conseiller juridique : il se servait de cette pièce pour un usage provisoire ; Je la lui avais louée jusqu'à ce que ses nouveaux locaux fussent prêts. Il a déménagé hier.

– Où pourrais je le trouver ?

– Oh ! à son nouveau bureau. J'ai son adresse quelque part... Oui, 17, King Edward Street, près de Saint-Paul.

– Je courus, monsieur Holmes ! Mais quand j'arrivai à cette adresse, je découvris une fabrique de rotules artificielles, et personne ne connaissait ni M. William Morris, ni M. Duncan Ross.”

– Et ensuite, qu'avez-vous fait ? demanda Holmes.

– Je suis rentré chez moi à Saxe-Coburg Square pour prendre l’avis de mon commis. Mais il se contenta de me répéter que, si j’attendais, j’aurais des nouvelles par la poste. Alors ça ne m’a pas plu, monsieur Holmes ! Je ne tiens pas à perdre un emploi pareil sans me défendre... Comme j’avais entendu dire que vous étiez assez bon pour conseiller des pauvres gens qui avaient besoin d’un avis, je me suis rendu droit chez vous.

– Vous avez bien fait ! dit Holmes. Votre affaire est exceptionnelle, et je serai heureux de m’en occuper. D’après votre récit, je crois possible que les suites soient plus graves qu’on ne le croirait à première vue.

– Plus graves ! s’exclama M. Jabez Wilson. Quoi ! j’ai perdu cette semaine quatre livres sterling...

– En ce qui vous concerne personnellement, observa Holmes, je ne vois pas quel grief vous pourriez formuler contre cette ligue extraordinaire. Bien au contraire ! Ne vous êtes-vous pas enrichi de quelque trente livres ? Et je ne parle pas des connaissances que vous avez acquises gratuitement sur tous les sujets dont l’initiale était un A. Ces gens de la Ligue ne vous ont lésé en rien.

– Non, monsieur. Mais je tiens à apprendre la vérité sur leur compte, qui ils sont, et pourquoi il m’ont joué cette farce, car c’en est une ! Ils se sont bien amusés pour trente-deux livres !

– Nous nous efforcerons donc d’éclaircir à votre intention ces problèmes, monsieur Wilson. D’abord, une ou deux questions, s’il vous plaît. Ce commis, qui vous a soumis le texte de l’annonce depuis combien de temps l’employiez-vous ?

– Un mois, à peu près, à l’époque.

– Comment l’avez-vous embauché ?

– A la suite d’une petite annonce.

– Fut-il le seul à se présenter ?

– Non, il y avait une douzaine de candidats.

– Pourquoi l’avez-vous choisi ?

– Parce qu’il avait l’air débrouillard, et qu’il consentait à entrer comme débutant.

– En fait, à demi-salaire ?

– Oui.

– Comment est-il fait, ce Vincent Spaulding ?

– Il est petit, fortement charpenté, très vif, chauve, bien qu'il n'ait pas trente ans. Sur le front il a une tache blanche : une brûlure d'acide. »

Holmes se souleva de son fauteuil ; une excitation considérable s'était emparée de lui.

« Je n'en pensais pas moins ! dit-il. N'avez-vous pas observé que ses lobes sont percés comme par des boucles d'oreilles ?

– Si, monsieur. Il m'a dit qu'une sorcière les lui avait trouées quand il était petit.

– Hum ! fit Holmes en retombant dans ses pensées. Et il est encore à votre service ?

– Oh ! oui, monsieur ! Je viens de le quitter.

– Et pendant votre absence, il a bien géré votre affaire ?

– Rien à dire là-dessus, monsieur. D'ailleurs il n'y a jamais grand-chose à faire le matin.

– Cela suffit, monsieur Wilson. Je serai heureux de vous faire connaître mon opinion d'ici un jour ou deux. Nous sommes aujourd'hui samedi. J'espère que la conclusion interviendra lundi. »

Quand notre visiteur eut prit congé, Holmes m'interrogea :

« Hé bien ! Watson, qu'est-ce que vous pensez de tout cela ?

– Je n'en pense rien, répondis je franchement. C'est une affaire fort mystérieuse.

– En règle générale, dit Holmes, plus une chose est bizarre, moins elle comporte finalement de mystères. Ce sont les crimes banals, sans traits originaux, qui sont vraiment embarrassants : de même qu'un visage banal est difficile à identifier. Mais il faut que je règle rapidement cela.

– Qu'allez-vous faire ?

– Fumer, répondit-il. C'est le problème idéal pour trois pipes, et je vous demande de ne pas me distraire pendant cinquante minutes. »

Il se roula en boule sur son fauteuil, avec ses genoux minces ramenés sous son nez aquilin puis il demeura assis ainsi, les yeux fermés ; sa pipe en terre noire proéminait comme le bec d'un oiseau

étrange. Je finis par conclure qu'il s'était endormi, et j'allais moi aussi faire un petit somme quand il bondit hors de son siège : à en juger par sa mine, il avait pris une décision. Il posa sa pipe sur la cheminée.

« Il y a un beau concert cet après-midi à Saint-James's Hall, dit-il. Qu'en pensez-vous, Watson ? Vos malades pourront-ils se passer de vos services quelques heures ?

– Je suis libre aujourd'hui. Ma clientèle n'est jamais très absorbante.

– Dans ce cas, prenez votre chapeau et partons. D'abord pour un petit tour dans la City ; nous mangerons quelque chose en route. Il y a beaucoup de musique allemande au programme, et elle est davantage à mon goût que la musique française ou italienne : elle est introspective, et j'ai grand besoin de m'introspecter. Venez ! »

Nous prîmes le métro jusqu'à Aldergate. Une courte marche nous mena à Saxe-Coburg Square, l'une des scènes où s'était déroulée l'histoire peu banale que nous avons entendue. C'était une petite place de rien du tout, suant la misère sans l'avouer tout à fait ; quatre rangées crasseuses de maisons de briques à deux étages contemplaient une pelouse minuscule entourée d'une grille : un sentier herbeux et quelques massifs de lauriers fanés y défendaient leur existence contre une atmosphère enfumée et ingrate. Trois boules dorées et un écriteau marron avec Jabez Wilson écrit en lettres blanches, à l'angle d'une maison, révélèrent le lieu où notre client rouquin tenait boutique. Sherlock Holmes s'arrêta devant la façade. Il pencha la tête de côté et la contempla ; entre ses paupières plissées, ses yeux brillaient. Lentement, il remonta la rue puis la redescendit sans cesser de regarder les maisons, comme s'il voulait en percer les murs. Finalement, il retourna vers la boutique du prêteur sur gages ; il cogna vigoureusement deux ou trois fois le trottoir avec sa canne, avant d'aller à la porte et d'y frapper. Presque instantanément, on ouvrit : un jeune garçon imberbe, à l'aspect fort éveillé, le pria d'entrer.

« Merci, dit Holmes. Je voudrais seulement que vous m'indiquiez, s'il vous plaît, le chemin pour regagner le Strand d'ici.

– La troisième à droite, et la quatrième à gauche, répondit aussitôt le commis en refermant la porte. »

« Il a l'esprit vif, ce type ! observa Holmes quand nous nous fûmes éloignés. Selon moi, il est, au royaume de l'habileté, le quatrième homme dans Londres ; quant à l'audace, il pourrait même prétendre à la troisième place. J'ai déjà eu affaire à lui autrefois.

– De toute évidence, dis je, le commis de M. Wilson tient un rôle important dans cette mystérieuse affaire de la Ligue des rouquins. Je parierais que vous n'avez demandé votre chemin que pour le voir.

– Pas lui

– Qui alors ?

– Les genoux de son pantalon.

– Ah !... Et qu'y avez-vous vu ?

– Ce que je m'attendais à voir.

– Pourquoi avez-vous cogné le trottoir avec votre canne ?

– Mon cher docteur, c'est l'heure d'observer, non de parler. Nous sommes des espions en pays ennemi. Nous avons appris quelque chose sur Saxe-Coburg Square. Explorons maintenant les ruelles qui se trouvent derrière. »

La rue où nous nous retrouvâmes lorsque nous eûmes contourné l'angle de ce Saxe-Coburg Square contrastait autant avec lui que les deux faces d'un tableau. C'était l'une des artères principales où se déversait le trafic de la City vers le nord et l'ouest. La chaussée était obstruée par l'énorme flot commercial qui s'écoulait en un double courant : l'un allant vers la City, l'autre venant de la City. Nous avions du mal à réaliser que d'aussi beaux magasins et d'aussi imposants bureaux s'adossaient à ce square minable et crasseux que nous venions de quitter.

« Laissez-moi bien regarder, dit Holmes qui s'était arrêté au coin pour observer. Je voudrais tout simplement me rappeler l'ordre des maisons ici. Il y a Mortimer's, le bureau de tabac, la boutique du marchand de journaux, la succursale Coburg de la Banque de la City et de la Banlieue, le restaurant végétarien, et le dépôt de voitures McFarlane. Ceci nous mène droit vers l'autre bloc. Voilà, docteur : le travail est fini, c'est l'heure de nous distraire ! Un sandwich et une tasse de café, puis en route vers le pays du violon où tout est douceur, délicatesse, harmonie : là, il n'y aura pas de rouquins pour nous assommer de devinettes. »

Mon ami était un mélomane enthousiaste ; il exécutait passablement, et il composait des œuvres qui n'étaient pas dépourvues de mérite. Tout l'après-midi, il resta assis sur son fauteuil d'orchestre ; visiblement, il jouissait du bonheur le plus parfait ; ses longs doigts minces battaient de temps en temps la mesure ; un sourire s'étalait sur son visage ; ses yeux exprimaient de la langueur et toute la poésie du rêve... Qu'ils étaient donc différents des yeux de Holmes le limier, de Holmes l'implacable, l'astucieux, de Holmes le champion des policiers ! Son singulier caractère lui permettait cette dualité. J'ai souvent pensé que sa minutie et sa pénétration représentaient une sorte de réaction de défense contre l'humeur qui le portait vers la poésie et la contemplation. L'équilibre de sa nature le faisait passer d'une langueur extrême à l'énergie la plus dévorante. Je savais bien qu'il n'était jamais si réellement formidable que certains soirs où il venait de passer des heures dans son fauteuil parmi les improvisations ou ses éditions en gothique. Alors l'appétit de la chasse s'emparait de lui, et sa logique se haussait au niveau de l'intuition : si bien que les gens qui n'étaient pas familiarisés avec ses méthodes le regardaient de travers, avec méfiance, comme un homme différent du commun des mortels.

Quand je le vis ce soir-là s'envelopper de musique à Saint-James's Hall, je sentis que de multiples désagréments se préparaient pour ceux qu'il s'était donné pour mission de pourchasser.

« Vous désirez sans doute rentrer chez vous, docteur ? me demanda-t-il après le concert.

– Oui, ce serait aussi bien.

– De mon côté, j'ai devant moi plusieurs heures de travail. L'affaire de Coburg Square est grave.

– Grave ?

– Un crime considérable se mijote. J'ai toutes raisons de croire que nous pourrons le prévenir. Mais c'est aujourd'hui samedi, et cela complique les choses. J'aurais besoin de votre concours ce soir

– A quelle heure ?

– Dix heures ; ce sera assez tôt.

– Je serai à Baker Street à dix heures.

– Très bien... Ah ! dites-moi, docteur : il se peut qu'un petit danger nous menace ; alors, s'il vous plaît, mettez donc votre revolver d'officier dans votre poche. »

Il me fit signe de la main, vira sur ses talons, et disparut dans la foule. Je ne crois pas avoir un esprit plus obtus que la moyenne, mais j'ai toujours été oppressé par le sentiment de ma propre stupidité au cours de mon commerce avec Sherlock Holmes. Dans ce cas-ci j'avais entendu ce qu'il avait entendu, j'avais vu ce qu'il avait vu ; et cependant !... Il ressortait de ses propos qu'il discernait non seulement ce qui s'était passé, mais encore ce qui pouvait survenir, alors que, de mon point de vue, l'affaire se présentait sous un aspect confus et grotesque. Tandis que je roulais vers ma maison de Kensington, je me remémorai le tout, depuis l'extraordinaire récit du copieur roux de l'Encyclopédie britannique jusqu'à notre visite à Saxe-Coburg Square, sans oublier la petite phrase de mauvais augure qu'il m'avait lancée en partant. Qu'est-ce que c'était que cette expédition nocturne ? Pourquoi devrais je y participer armé ? Où irions-nous ? Et que ferions-nous ? Holmes m'avait indiqué que le commis du prêteur sur gages était un as : un homme capable de jouer un jeu subtil et dur. J'essayai de démêler cet écheveau mais j'y renonçai bientôt : après tout, la nuit m'apporterait l'explication que je cherchais !

A neuf heures et quart, je sortis de chez moi et, par le parc et Oxford Street, je me dirigeai vers Baker Street. Devant la porte, deux fiacres étaient rangés. Passant dans le couloir, j'entendis au dessus un bruit de voix : de fait, quand j'entrai dans la pièce qui servait de bureau à Holmes, celui-ci était en conversation animée avec deux hommes. J'en reconnus un aussitôt : c'était Peter

Jones, officier de police criminelle. L'autre était long et mince ; il avait le visage triste, un chapeau neuf et une redingote terriblement respectable.

« Ah ! nous sommes au complet ! s'exclama Holmes en prenant son lourd stick de chasse, Watson, je crois que vous connaissez M. Jones, de Scotland Yard ? Permettez-moi de vous présenter M. Merryweather, qui va nous accompagner dans nos aventures nocturnes.

– Vous voyez, docteur, dit Jones avec l'air important qui ne le quittait jamais, encore une fois nous voici partant pour une chasse à deux. Notre ami est merveilleux pour donner le départ. Il n'a besoin que d'un vieux chien pour l'aider à dépister le gibier.

– J'espère, murmura lugubrement M. Merryweather, que nous trouverons en fin de compte autre chose qu'un canard sauvage.

– Vous pouvez avoir pleine et entière confiance en M. Holmes ! dit fièrement l'officier de police. Il a ses petites méthodes qui sont, s'il me permet de l'avouer, un tout petit peu trop théoriques et bizarres. mais c'est un détective-né. Il n'est pas exagéré de dire qu'une fois ou deux, notamment dans cette affaire de meurtre à Brixton Road ou dans le trésor d'Agra, il a vu plus clair que la police officielle.

– Oh ! si vous êtes de cet avis, monsieur Jones, tout est parfait ! s'écria l'étranger avec déférence. Pourtant, je vous confesse que mon bridge me manque. C'est depuis vingt-sept ans la première fois que je ne joue pas ma partie le samedi soir.

– Je crois que vous ne tarderez pas à vous apercevoir, dit Holmes, que vous n'avez jamais joué aussi gros jeu ; la partie de ce soir sera donc passionnante ! Pour vous, monsieur Merryweather, il s'agit de quelque trente mille livres. Pour vous Jones, il s'agit de l'homme que vous voulez tant prendre sur le fait.

– John Clay, assassin, voleur, faussaire, faux-monnaieur. C'est un homme jeune, monsieur Merryweather, et cependant il est à la tête de sa profession. Il n'y a pas un criminel dans Londres à qui je passerais les menottes avec plus de plaisir. Un type remarquable, ce John Clay ! Son grand-père était un duc royal ; lui-même a fait ses études à Eton et à Oxford. Il a le cerveau aussi agile que ses doigts ; à chaque instant, nous repérons sa trace, mais quant à trouver l'homme ! Un jour, il fracturera un coffre en Écosse, et le lendemain il quètera dans les Cornouailles pour la construction d'un orphelinat. Il y a des années que je le piste, et je ne suis jamais parvenu à l'apercevoir !

– J'espère que j'aurai la joie de vous le présenter cette nuit. J'ai eu moi aussi affaire une ou deux fois à M. John Clay, et je vous concède que c'est un as. Mais il est plus de dix heures : il faut partir. Prenez tous deux le premier fiacre ; Watson et moi suivrons dans le second. »

Tout au long de notre route, Sherlock Holmes ne se montra guère enclin à la conversation : du fond du fiacre, il fredonnait les airs qu'il avait entendus l'après-midi. Nous nous engageâmes

dans un interminable labyrinthe de ruelles éclairées au gaz, jusqu'à ce que nous nous retrouvions dans Farrington Street.

« Nous approchons ! constata mon ami. Ce Merryweather est un directeur de banque et cette affaire l'intéresse personnellement. J'ai pensé qu'il ne serait pas mauvais d'avoir Jones avec nous aussi. Ce n'est pas un mauvais bougre, quoique professionnellement je le considère comme un imbécile. Mais il a une qualité positive : il est aussi courageux qu'un bouledogue, et aussi tenace qu'un homard s'il pose ses pinces sur quelqu'un. Nous voici arrivés : ils nous attendent. »

Nous avons atteint la même grande artère populeuse où nous avons déambulé le matin. Nous quittâmes nos fiacres et, guidés par M. Merryweather, nous nous engouffrâmes dans un passage étroit. Il nous ouvrit une porte latérale. Au bout d'un couloir, il y avait une porte en fer massif. Celle-ci aussi fut ouverte ; elle débouchait sur un escalier de pierre en colimaçon qui se terminait sur une nouvelle porte formidable. M. Merryweather s'arrêta pour allumer une lanterne, et il nous mena vers un passage sombre, qui puait la terre mouillée. Encore une porte, la troisième, et nous aboutîmes à une grande cave voûtée où étaient empilées tout autour des caisses et des boîtes de grande taille.

« Par le haut, vous n'êtes pas trop vulnérable ! remarqua Holmes en levant la lanterne et en regardant autour de lui.

– Ni par le bas ! dit M. Merryweather en frappant de son stick les dalles du sol... Mon Dieu ! s'écria-t-il, elles sonnent creux...

– Je dois réellement vous prier de vous tenir un peu plus tranquille, dit Holmes avec sévérité. Vous venez de compromettre le succès de notre expédition. Pourrais-je vous demander d'être assez bon pour vous asseoir sur l'une de ces caisses et de ne vous mêler de rien ? » Le solennel M. Merryweather se percha sur une caisse, avec un air de dignité offensée. Holmes s'agenouilla sur le sol : à l'aide de la lanterne et d'une loupe, il examina les interstices entre les dalles. Quelques secondes lui suffirent ; il se remit debout et rangea la loupe dans sa poche.

« Nous avons une bonne heure devant nous, déclara-t-il. En effet, ils ne prendront aucun risque avant que le prêteur sur gages soit couché. Seulement, ils ne perdront plus une minute, car plus tôt ils auront fini leur travail, plus ils auront de temps pour se mettre à l'abri. Nous nous trouvons actuellement, docteur, et vous l'avez certainement deviné, dans la cave d'une succursale, pour la City, de l'une des principales banques de Londres. M. Merryweather est le président du conseil d'administration, et il vous expliquera les raisons pour lesquelles les criminels les plus audacieux de la capitale n'auraient pas tort de s'intéresser à présent à cette cave.

– C'est notre or français, chuchota le président. Et nous avons été avertis à plusieurs reprises qu'un coup était en préparation.

– Votre or français ?

– Oui. Il y a quelques mois, nous avons eu occasion de consolider nos ressources ; à cet effet, nous avons emprunté trente mille napoléons à la Banque de France. Mais, dans la City, on a appris que nous n'avons jamais eu besoin de cet argent frais, et qu'il était dans notre cave. La caisse sur laquelle je suis assis contient deux mille napoléons enveloppés de papier de plomb. Notre réserve métallique est beaucoup plus forte en ce moment que celle qui est généralement affectée à une simple succursale, et la direction redoute quelque chose...

– Craintes tout à fait justifiées ! ponctua Holmes. Maintenant, il serait temps d'arranger nos petits plans. Je m'attends à ce que l'affaire soit mûre dans une heure. D'ici là, monsieur Merryweather, faites tomber le volet de votre lanterne.

– Alors nous resterons... dans le noir ?

– J'en ai peur ! J'avais emporté un jeu de cartes, monsieur Merryweather, et je pensais que, puisque nous serions quatre, vous auriez pu faire quand même votre partie de bridge. Mais l'ennemi a poussé si loin ses préparatifs que toute lumière nous est interdite. Première chose à faire : choisir nos places. Nos adversaires sont gens audacieux ; nous aurons l'avantage de la surprise, c'est entendu ; mais si nous ne prenons pas le maximum de précautions, gare à nous ! Je me tiendrai derrière cette caisse. Vous autres, dissimulez-vous derrière celles-là. Quand je projetterai de la lumière sur eux, cernez-les en vitesse. Et s'ils tirent, Watson, n'ayez aucun scrupule, abattez-les comme des chiens ! »

Je posai mon revolver, armé, sur la caisse en bois derrière laquelle je m'accroupis. Holmes abaissa le volet de la lanterne. Nous fûmes plongés dans l'obscurité ; et cette obscurité me parut effroyablement opaque. L'odeur du métal chauffé demeura pour nous convaincre que la lumière n'était pas éteinte et qu'elle jaillirait au moment propice. Mes nerfs, exaspérés par cet affût particulier, me rendaient plus sensible à l'atmosphère glacée et humide de la cave.

« Ils n'ont qu'une retraite possible, chuchota Holmes. La maison de Saxe-Coburg Square. Je pense que vous avez fait ce que je vous avais demandé, Jones ?

– Un inspecteur et deux agents font le guet devant la porte.

– Par conséquent, tous les trous sont bouchés. Il ne nous reste plus qu'à nous taire et à attendre. » Comme le temps nous sembla long ! En confrontant nos souvenirs, ensuite, nous découvrîmes qu'il ne s'était écoulé qu'une heure et quart avant l'action ; nous aurions juré que la nuit entière avait passé et que l'aube blanchissait déjà le ciel au-dessus de nos têtes. J'avais les membres raides et endoloris, car j'avais peur de faire du bruit en changeant de position. Quant à mes nerfs, ils étaient tellement tendus que je percevais la respiration de mes trois compagnons : je distinguais même celle de Jones, plus lourde, de celle du président du conseil d'administration de la banque, qui ressemblait à une poussée régulière de soupirs. De ma place, je pouvais observer les dalles par-dessus la caisse. Soudain, mes yeux aperçurent le trait d'une lumière.

D'abord ce ne fut qu'une étincelle rougeâtre sur le sol dallé. Puis elle s'allongea jusqu'à devenir une ligne jaune. Et alors, sans le moindre bruit, une fente se produisit et une main apparut : blanche, presque féminine, cette main se posa au centre de la petite surface éclairée ; elle tâtonna à l'entour. Pendant une minute ou deux, la main, avec ses doigts crispés, émergea du sol. Puis elle se retira aussi subitement qu'elle était apparue. Tout redevint noir, à l'exception de cette unique lueur rougeâtre qui marquait une fente entre deux dalles.

La disparition de la main, cependant, ne fut que momentanée. Dans un bruit de déchirement, d'arrachement, l'une des grosses dalles blanches se souleva sur un côté : un trou carré, béant, se creusa et une lanterne l'éclaira. Par-dessus le rebord, un visage enfantin, imberbe, surgit. Il inspecta les caisses du regard. De chaque côté de l'ouverture ainsi pratiquée dans le sol, une main s'agrippa. Les épaules émergèrent, puis la taille. Un genou prit appui sur le rebord. L'homme se mit debout à côté du trou. Presque au même instant se dressa derrière lui un complice : aussi agile et petit que lui, avec un visage blême et une tignasse d'un rouge flamboyant.

« Tout va bien, murmura-t-il. Tu as les ciseaux, les sacs ?... Oh ! bon Dieu ! Saute, Archie, saute ! Je m'en débrouillerai tout seul. »

Sherlock Holmes avait bondi et empoigné l'homme. L'autre plongea par le trou et je perçus le bruit d'une étoffe qui se déchirait car Jones l'avait happé par son vêtement. La lumière fit luire le canon d'un revolver, mais Holmes frappa le poignet d'un coup de stick, et l'arme tomba sur le sol.

« Inutile, John Clay ! articula Holmes avec calme. Vous n'avez plus aucune chance.

– J'ai compris, répondit le bandit avec le plus grand sang-froid. J'espère que mon copain s'en est tiré, bien que vous ayez eu les pans de sa veste...

– Il y a trois hommes qui l'attendent à la porte, dit Holmes.

– Oh ! vraiment ? Vous me paraissez n'avoir rien oublié. Puis-je vous féliciter ?

– Moi aussi, je vous félicite ! dit Holmes. Votre idée des rouquins était très originale... et efficace !

– Vous retrouverez bientôt votre copain, dit Jones. Il descend dans les trous plus vite que moi. Tendez-moi les poignets, afin que j'attache les menottes.

– Je vous prie de ne pas me toucher avec vos mains crasseuses ! observa notre prisonnier tandis que les cercles d'acier se refermaient autour de ses poignets. Vous ignorez peut-être que j'ai du sang royal dans les veines ? Ayez la bonté, quand vous vous adresserez à moi, de m'appeler "Monsieur" et de me dire "s'il vous plaît".

– D'accord ! répondit Jones, ahuri mais ricanant. Hé bien ! voulez-vous, s'il vous plaît, Monsieur, monter par l'escalier ? Nous trouverons en haut un carrosse qui transportera Votre Altesse au poste de police.

– Voilà qui est mieux, dit John Clay avec sérénité. »

Il s'inclina devant nous trois et sortit paisiblement sous la garde du policier.

« Réellement, monsieur Holmes, dit M. Merryweather pendant que nous remontions de la cave, je ne sais comment la banque pourra vous remercier et s'acquitter envers vous. Sans aucun doute, vous avez découvert et déjoué une tentative de cambriolage comme je n'en avais encore jamais vu dans une banque !

– J'avais un petit compte à régler avec M. John Clay, sourit Holmes. Dans cette affaire, mes frais ont été minimes : j'espère néanmoins que la banque me les remboursera. En dehors de cela, je suis largement récompensé parce que j'ai vécu une expérience pour ainsi dire unique, et que la Ligue des rouquins m'a été révélée ! Elle était très remarquable !

– Voyez-vous, Watson, m'expliqua-t-il dans les premières heures de la matinée, alors que nous étions assis à Baker Street devant un bon verre de whisky, une chose me sauta aux yeux tout d'abord : cette histoire assez incroyable d'une annonce publiée par la soi-disant Ligue des rouquins, et de la copie de l'encyclopédie britannique, ne pouvait avoir d'autre but que de retenir chaque jour hors de chez lui notre prêteur sur gages. Le moyen utilisé n'était pas banal ; en fait, il était difficile d'en trouver de meilleur ! C'est indubitablement la couleur des cheveux de son complice qui inspira l'esprit subtil de Clay. Quatre livres par semaine constituaient un appât sérieux ; mais qu'était-ce, pour eux, que quatre livres puisqu'ils en espéraient des milliers ? Ils insérèrent l'annonce : l'un des coquins loua provisoirement le bureau, l'autre poussa le prêteur sur gages à se présenter, et tous deux profitaient chaque matin de son absence. A partir du moment où j'ai su que le commis avait accepté de travailler à mi-salaire, j'ai compris qu'il avait un sérieux motif pour accepter l'emploi.

– Mais comment avez-vous découvert de quel motif il s'agissait ?

– S'il y avait eu des femmes dans la maison, j'aurais songé à une machination plus vulgaire. Mais il ne pouvait en être question. D'autre part, le bureau de notre prêteur sur gages rendait peu. Enfin, rien chez lui ne justifiait une préparation aussi minutieuse longue et coûteuse. Il fallait donc chercher dehors. Mais chercher quoi ? Je réfléchis à la passion du commis pour la photographie, et à son truc de disparaître dans la cave. La cave ! C'était là qu'aboutissaient les fils de l'énigme que m'avait apportée M. Jabez Wilson. Je posai alors quelques questions sur ce commis mystérieux, et je me rendis compte que j'avais affaire à l'un des criminels de Londres les plus audacieux et les plus astucieux. Il était en train de manigancer quelque chose dans la cave : quelque chose qui lui prenait plusieurs heures par jour depuis des mois. Encore une fois, quoi ? Je ne pouvais qu'envisager un tunnel, destiné à le conduire vers un autre immeuble.

« J'en étais arrivé là quand nous nous rendîmes sur les lieux. Je vous ai étonné quand j'ai cogné le sol avec mon stick ; mais je me demandais si la cave était située sur le devant ou sur l'arrière de la maison. Au son, je sus qu'elle n'était pas sur le devant. Ce fut alors que je sonnai ; j'espérais bien que le commis se dérangerait pour ouvrir. Nous avons eu quelques escarmouches, mais nous ne nous étions jamais vus. Je regardai à peine son visage : c'était ses genoux qui m'intéressaient. Vous avez pu remarquer vous-même combien à cet endroit le pantalon était usé, chiffonné, et taché : de tels genoux étaient révélateurs du genre de travail auquel il se livrait pendant des heures. Le seul point mystérieux qui restait à élucider était le pourquoi de ce tunnel. En me promenant dans le coin, je constatai que la Banque de la City et de la Banlieue attenait à la maison de Jabez Wilson. Quand vous rentrâtes chez vous après le concert, j'alertai Scotland Yard et le président du conseil d'administration de la banque ; et la conclusion fut ce que vous avez vu.

– Et comment avez-vous pu prévoir qu'ils feraient dès le soir leur tentative ?

– A partir du moment où le bureau de la Ligue était fermé, il était certain qu'ils ne se souciaient plus que Jabez Wilson fût absent de chez lui. Par ailleurs, il était capital de leur point de vue qu'ils se dépêchassent, car le tunnel pouvait être découvert, ou l'or changé de place. Le samedi leur convenait bien, car ils avaient deux jours pour disparaître. C'est pour toutes ces raisons que je les attendais pour hier soir.

– Votre logique est merveilleuse ! m'écriai je avec une admiration non feinte. La chaîne est longue, et cependant chaque anneau se tient.

– La logique me sauve de l'ennui, répondit-il en bâillant. Hélas ! je le sens qui me cerne encore ! ... Ma vie est un long effort pour m'évader des banalités de l'existence. Ces petits problèmes m'y aident.

– Et de plus, vous êtes un bienfaiteur de la société, ajoutai je.

Il haussa les épaules : « Peut-être, après tout, cela sert-il à quelque chose ! "*L'homme n'est rien ; c'est l'œuvre qui est tout*" », comme Flaubert l'écrivait à George Sand. »

Une affaire d'identité

Nous étions assis au coin du feu dans son logement de Baker Street, et Sherlock Holmes me dit :

« La vie, mon cher, est infiniment plus étrange que tout ce que l'esprit humain pourrait inventer ! Il y a certaines choses que nous n'oserions pas concevoir, et qui sont pourtant de simples banalités de l'existence. Je suppose que nous soyons capables de nous envoler tous les deux par cette fenêtre : nous planerions au-dessus de Londres et nous soulèverions doucement les toits, nous risquerions un œil sur les choses bizarres qui se passent, sur les coïncidences invraisemblables, les projets, les malentendus, sur les merveilleux enchaînements des événements qui se sont succédé à travers les générations pour aboutir à des résultats imprévus à l'origine ; n'importe quel roman, avec ses développements conventionnels et son dénouement normal, nous paraîtrait par comparaison étriqué et intéressant.

– Je n'en suis pas encore tout à fait convaincu, répondis-je. Les intrigues et toutes les affaires que nous lisons sur du papier imprimé sont généralement assez plates. Prenez les rapports de police : le réalisme y est poussé jusqu'à l'extrême ; ils n'en sont pour cela ni passionnants ni riches en effets d'art...

– Pour produire un effet artistique, remarqua Holmes, la sélection et la discrétion sont indispensables. C'est ce qui manque dans un rapport de police, où la platitude du style de l'auteur ressort davantage que les détails, lesquels constituent cependant le fond de toute l'affaire. Je crois que la banalité est très anormale. »

Je secouai la tête en souriant :

« Je comprends très bien pourquoi vous professez cette opinion. Vous occupez la situation d'un conseiller officieux, vous aidez tous ceux qui, à travers trois continents, se débattent au sein d'énigmes indéchiffrables. Vous vous trouvez donc en contact avec l'étrange, le bizarre... Mais prenons le journal de ce matin : livrons-nous à une expérience pratique. Voyez ce titre : "La cruauté d'un mari envers sa femme". Il y a une demi-colonne de texte ; mais je n'ai pas besoin de la lire pour savoir que le sujet traité m'est parfaitement familier : je devine déjà la maîtresse, l'alcool, les disputes, les coups, le bruit, une logeuse au bon cœur et la sœur de charité... Les écrivains les plus réalistes ne pourraient rien imaginer de plus réel.

– Vous avez choisi malheureusement un mauvais argument pour étayer votre thèse ! dit Holmes en prenant le journal pour y jeter un coup d'œil. Il s'agit de l'affaire du divorce des Dundas : or, par hasard, on m'a demandé d'éclaircir quelques points en connexion avec ce petit drame. Hé bien ! le mari militait dans la Ligue antialcoolique ; il n'avait pas de maîtresse ; le seul côté blâmable de sa conduite était la détestable habitude qu'il avait prise de lancer, à la fin de chaque repas, son dentier à la tête de sa femme. Quel romancier moyen aurait imaginé cela ?... Un peu de tabac, docteur, pour vous aider à reconnaître que je viens de marquer un point contre vous ! »

Il me tendit une tabatière de vieil or ; au centre du couvercle s'étalait une grosse améthyste. Cette splendeur contrastait tellement avec la simplicité de ses goûts que je ne pus m'empêcher de m'en étonner.

« Ah ! me dit-il. J'oubliais que je ne vous avais pas vu depuis plusieurs semaines : c'est un petit souvenir que m'a envoyé le roi de Bohême pour me remercier des services que je lui ai rendus à propos d'Irène Adler.

– Et cette bague ? demandai-je en désignant un brillant magnifique qui scintillait à son doigt.

– Elle m'a été donnée par la famille régnante de Hollande ; mais l'affaire qui m'a valu cette récompense était délicate, très délicate... Je ne pourrais la raconter, même à vous qui avez eu la gentillesse de relater pour la chronique quelques-uns de mes petits problèmes.

– En avez-vous un sur le chantier, en ce moment ? demandai-je avec curiosité.

– Une douzaine, mais sans intérêt. Ils sont importants, vous comprenez ? mais nullement intéressants. Savez-vous ce que j'ai découvert ? Hé bien ! que c'est généralement dans les affaires peu importantes que l'observation peut le mieux se déployer, ainsi que cette vivacité dans l'analyse des causes et des effets qui donne à une enquête tout son piment. Les plus grands crimes sont les plus simples, car plus grand est le crime et mieux le mobile apparaît : c'est la règle. Parmi ces dix ou douze affaires sur le chantier, comme vous dites, en dehors d'une, assez embrouillée, qui m'a été soumise de Marseille, je ne vois rien qui présente de l'intérêt. Cependant il est possible que d'ici quelques minutes j'aie mieux à vous offrir, car, ou je me trompe fort, ou voici une cliente. »

Il s'était levé de son fauteuil et était allé se poster derrière le store pour plonger son regard dans la rue morne et incolore. Penché par dessus son épaule, j'aperçus sur le trottoir d'en face une forte femme qui s'était arrêtée. Un lourd boa pendait à son cou. Elle était coiffée d'un chapeau à larges bords, piqué d'une grande plume rouge, qu'elle portait sur l'oreille, selon la mode qu'avait coquettement lancée la duchesse de Devonshire. A l'abri de ce dais imposant, elle risquait des coups d'œil hésitants, énervés, vers nos fenêtres. Son corps oscillait d'avant en arrière et d'arrière en avant. Ses doigts tripotaient les boutons de ses gants. Tout à coup, comme si elle se jetait à l'eau, elle traversa la rue en courant, et un coup de sonnette retentit.

« J'ai déjà vu ce genre de symptômes, dit Holmes en lançant sa cigarette dans la cheminée. Oscillations sur le trottoir, cela signifie toujours affaire du cœur. Elle aimerait être conseillée, mais elle se demande si cette affaire n'est pas trop délicate pour être communiquée à quelqu'un. Et même à ce point, nous pouvons opérer encore une discrimination : quand une femme a été gravement bafouée par un homme, elle n'oscille plus, le symptôme habituel est un cordon de sonnette cassé. Pour ce cas-ci, nous pouvons supposer qu'il s'agit d'une affaire d'amour, mais que la dame est moins en colère qu'embarrassée ou affligée.

On frappa à la porte, et le groom annonça Mlle Mary Sutherland. La visiteuse surgit derrière la petite silhouette noire, comme un navire marchand aux voiles gonflées derrière un minuscule bateau pilote. Sherlock Holmes l'accueillit avec l'aisance et la courtoisie qu'il savait pousser jusqu'au raffinement. Il referma la porte sur elle, lui indiqua un fauteuil, et la regarda de cette façon minutieuse et pourtant abstraite qui n'appartenait qu'à lui.

« Ne trouvez-vous pas, dit-il, qu'avec votre myopie, c'est un petit peu pénible de taper tellement à la machine ?

– Oui, au début ; mais maintenant je tape sans regarder les touches. »

Elle avait répondu sans réaliser la portée exacte des paroles de Sherlock Holmes. Mais à peine avait-elle fermé la bouche qu'elle sursauta : ses yeux se posèrent avec effroi et ahurissement sur son ami.

« On vous a parlé de moi, monsieur Holmes ! Autrement comment auriez-vous su cela ?

– Aucune importance ! dit Holmes en riant. C'est mon métier de connaître des tas de choses. Peut-être me suis-je entraîné à voir ce que d'autres ne voient pas... Sinon, d'ailleurs, pourquoi seriez vous venue me consulter ?

– Je suis venue vous voir, monsieur, parce que Mme Etherge m'a parlé de vous. Vous vous rappelez ? Vous avez si facilement retrouvé son mari alors que tout le monde, police comprise, le donnait pour mort !... Oh ! monsieur Holmes, je voudrais que vous fassiez autant pour moi ! Je ne suis pas riche, mais je jouis en propre de cent livres par an, et je gagne un supplément en tapant à la machine. Je donnerais tout pour savoir ce qu'est devenu M. Hosmer Angel.

– Pourquoi êtes-vous partie avec une pareille précipitation ? » demanda Sherlock Holmes.

Il avait rassemblé les extrémités de ses dix doigts, et il contemplait le plafond. L'étonnement bouleversa encore une fois les traits quelconques de Mlle Mary Sutherland.

« Oui, dit-elle. Effectivement, je me suis précipitée hors de chez moi parce que j'étais furieuse de voir M. Windibank, mon père, prendre la chose aussi facilement. Il ne voulait pas avertir la police, il ne voulait pas aller vous voir ! Alors moi, finalement, comme il ne faisait rien, et qu'il se bornait à m'affirmer qu'il n'y avait pas de mal, je me suis mise en colère, j'ai filé droit chez vous.

– Votre père ? observa Holmes. Votre beau-père, sans doute, puisque vous ne portez pas le même nom.

– Oui, mon beau-père. Je l'appelle père, bien que cela sonne bizarrement ; il n'a que cinq ans et deux mois de plus que moi.

– Et votre mère vit toujours ?

– Oh ! oui. Maman vit toujours, et elle se porte bien. Ça ne m'a pas fait plaisir, monsieur Holmes, quand elle s'est remariée si tôt après la mort de papa : surtout qu'il s'agissait d'un homme qui avait quinze ans de moins qu'elle. Papa était plombier à Tottenham Court Road ; il a laissé derrière lui une affaire en ordre. Maman l'a continuée avec son contremaître, M. Hardy. Mais il a suffi que M. Windibank survienne pour qu'elle vende son affaire ; il lui était très supérieur : c'est un courtier en vins ! Ils en ont tiré quatre mille sept cents livres pour la clientèle et pour le fonds : si papa avait vécu, il en aurait tiré bien davantage, lui ! »

Je m'attendais à ce que Sherlock Holmes témoignât de l'impatience devant un récit aussi décousu, mais je le vis au contraire qui concentrait son attention au maximum.

« Votre petit revenu, demanda-t-il, vient-il de l'affaire ?

– Oh ! non, monsieur. Il n'a rien à voir avec elle. C'est un héritage de mon oncle Ned, d'Auckland. Des valeurs de Nouvelle Zélande, qui me rapportent 4, 5 %. Le total faisait deux mille cinq cents livres, mais je touche juste l'intérêt.

– Cette histoire me passionne, dit Holmes. Voyons ! Cent livres, bon an mal an, vous parviennent ; de plus vous gagnez un peu d'argent, il vous arrive donc de faire des petits voyages et de vous offrir quelques fantaisies. Il me semble qu'une jeune fille seule peut très bien s'en tirer avec un revenu voisinant soixante livres.

– Je pourrais me débrouiller encore avec beaucoup moins, monsieur Holmes ! Mais aussi longtemps que je vivrai à la maison, je ne veux pas être à charge : aussi c'est eux qui encaissent. Bien sûr, cette convention n'est valable que tant que je resterai à la maison. Tous les trimestres, M. Windibank touche mes intérêts, les rapporte à maman. Moi, je me suffis avec ce que je gagne en tapant à la machine à écrire : à deux pence la page. Et je tape souvent de quinze à vingt pages par jour.

– Vous m'avez très bien décrit votre situation, dit Holmes. Mais vous pouvez parler devant le docteur Watson, qui est mon ami, aussi librement qu'à moi-même. S'il vous plaît, abordons, à présent, le chapitre de vos relations avec M. Hosmer Angel. »

Mlle Mary Sutherland rosit légèrement ; ses doigts s'agitèrent sur le bord de son chemisier ; tout de même elle commença :

« Je l'ai rencontré la première fois au bal des employés du gaz. Ils avaient l'habitude d'envoyer des places à papa de son vivant ; ils se souvinrent de nous après sa mort, et ils les adressèrent à maman. M. Windibank ne tenait pas à ce que nous y allions. D'ailleurs il ne tenait pas à ce que nous allions nulle part. Si j'avais voulu, par exemple, sortir avec mes camarades de l'école du dimanche, il serait devenu fou ! Mais cette fois j'étais décidée à aller au bal, et j'irais ! De quel

droit m'en empêcherait-il ? Il prétendait que ce bal n'était pas fréquenté par des gens pour nous ; or, tous les amis de papa y étaient. Il me dit aussi que je n'avais rien à me mettre, alors que j'avais ma robe de panne rouge que je n'avais pas encore étrennée. A la fin, comme je ne voulais pas changer d'avis, il partit pour la France en voyage d'affaires pour sa firme ; mais maman et moi, nous nous fîmes accompagner de M. Hardy, l'ancien contremaître de papa, et nous allâmes au bal : ce fut là que je rencontrai M. Hosmer Angel.

– Je pense, dit Holmes, que lorsque M. Windibank rentra de France, il fut très fâché d'apprendre que vous étiez allée au bal.

– Oh ! il se montra très gentil ! Il rit, je m'en souviens, et il haussa les épaules. Il dit même que c'était bien inutile d'empêcher une femme de faire ce qui lui plaisait, car elle se débrouillait toujours.

– Bon. Donc, à ce bal des employés du gaz, vous avez rencontré un gentleman du nom de Hosmer Angel ?

– Oui, monsieur. Je l'ai rencontré ce soir-là ; le lendemain il vint nous rendre visite pour savoir si nous étions bien rentrées ; après quoi nous l'avons revu... C'est-à-dire, monsieur Holmes, je l'ai revu deux fois et nous nous sommes promenés ensemble. Mais ensuite mon père est rentré, et M. Hosmer Angel ne pouvait plus revenir à la maison.

– Non ?

– Parce que, vous comprenez, mon père n'aimait pas beaucoup ces choses-là. S'il avait pu, il n'aurait jamais reçu de visiteurs. Il disait qu'une femme devait se contenter du cercle de famille. Mais, comme je l'ai dit souvent à maman, une femme voudrait bien commencer à le créer, son propre cercle ! Et moi, je n'avais pas encore commencé le mien.

– Et ce M. Hosmer Angel n'a-t-il pas cherché à vous revoir ?

– Voilà : mon père devait repartir pour la France pendant une semaine. Hosmer m'écrivit qu'il serait plus raisonnable de ne pas nous voir avant son départ. Mais nous correspondions ; il m'écrivait chaque jour. C'était moi qui prenais les lettres le matin dans la boîte ; aussi, mon père n'en savait rien.

– A cette époque, étiez-vous fiancée à ce gentleman ?

– Oh ! oui, monsieur Holmes ! Nous nous étions fiancés dès notre première promenade. Hosmer... M. Angel... était caissier dans un bureau de Leadenhall Street... et...

– Quel bureau ?

– Voilà le pire, monsieur Holmes : je ne le sais pas.

– Où habitait-il alors ?

– Il dormait là où il travaillait.

– Et vous ne savez pas son adresse ?

– Non. Sauf que c'était Leadenhall Street.

– Où adressiez-vous vos lettres ?

– Au bureau de poste de Leadenhall Street, poste restante, il disait que si je lui écrivais au bureau, tous les autres employés se moqueraient de lui, Alors je lui ai proposé de les taper à la machine, comme il faisait pour les siennes. Mais il n'a pas voulu : il disait que quand je les écrivais moi-même, elles semblaient bien venir de moi, mais que si je les tapais à la machine, il aurait l'impression que la machine à écrire se serait interposée entre nous deux. Ceci pour vous montrer, monsieur Holmes, combien il m'aimait, et à quelles petites choses il songeait.

– Très suggestif ! opina Sherlock Holmes. J'ai toujours pris pour un axiome que les petites choses avaient une importance capitale. Vous ne pourriez pas vous rappeler encore d'autres petites choses sur M. Hosmer Angel ?

– C'était un garçon très timide, monsieur Holmes. Ainsi, il préférait sortir avec moi le soir plutôt qu'en plein jour : il disait qu'il détestait faire des envieux. Il avait du tact, et des bonnes manières. Jusqu'à sa voix qui était douce. Il avait eu des angines et les glandes engorgées dans son enfance, paraît-il, et ça lui avait laissé une gorge affaiblie : il parlait un peu en chuchotant, en hésitant... Et toujours bien mis, très propre, et simplement... Il n'avait pas une bonne vue, lui non plus ; il portait des lunettes teintées pour se protéger les yeux.

– Bien. Et qu'arriva-t-il lorsque votre beau-père, M. Windibank, rentra de France ?

– M. Hosmer Angel était revenu à la maison, et il m'avait proposé de nous marier avant le retour de mon père. Il était terriblement pressé, et il me fit promettre, les mains posées sur la Bible, que quoi qu'il arrive, je lui serais toujours fidèle. Maman déclara qu'il avait raison de me faire promettre, et que c'était une belle marque d'amour. Maman était pour lui depuis le début ; elle en était même plus amoureuse que moi. Puis, quand ils envisagèrent notre mariage dans la semaine, je demandai comment mon père prendrait la chose. Ils me répondirent tous deux que je n'avais pas à m'inquiéter du père, que je lui annonçais mon mariage ensuite, et maman me dit qu'elle s'en arrangerait avec lui. Cela, monsieur Holmes, ne me plaisait pas beaucoup. Il semblait bizarre que j'eusse à lui demander l'autorisation puisqu'il était à peine plus âgé que moi. Mais je voulais agir au grand jour. Alors je lui écrivis à Bordeaux, où la société avait ses bureaux français ; mais la lettre me fut retournée le matin même de mon mariage.

– Il ne la reçut donc pas ?

– Non, monsieur. Il était reparti pour l'Angleterre juste avant l'arrivée de ma lettre à Bordeaux.

– Ah ! voilà qui n'est pas de chance ! Votre mariage était donc prévu pour le vendredi. A l'église ?

– Oui, monsieur, mais sans cérémonie. Il devait avoir lieu à Saint-Sauveur, près de King's Cross, et nous aurions eu ensuite un lunch à l'Hôtel Saint-Panrace. Hosmer vint nous chercher en cab ; mais comme j'étais avec maman, il nous fit monter et sauta lui-même dans un fiacre à quatre roues qui semblait être le seul fiacre de la rue. Nous arrivâmes à l'église les premières ; quand le fiacre à quatre roues apparut, nous nous attendions à le voir descendre, mais personne ne bougeait, le cocher regarda à l'intérieur de la voiture : Hosmer n'y était plus ! Le cocher dit qu'il n'y comprenait rien, qu'il l'avait pourtant vu monter de ses propres yeux... Ceci se passait vendredi dernier, monsieur Holmes, et je n'ai eu depuis aucune nouvelle ; le mystère de sa disparition reste entier !

– Il me semble que vous avez été bien honteusement traitée ! dit Holmes.

– Oh ! non, monsieur ! Il était trop bon et trop honnête pour me laisser ainsi. Comment ! Toute la matinée il n'avait pas cessé de me répéter que, quoi qu'il puisse arriver, je devais lui rester fidèle ; que même si un événement imprévu nous séparait, je devais me souvenir toujours que nous étions engagés l'un à l'autre et que tôt ou tard il réclamerait ce gage... C'est peut-être une curieuse conversation pour un matin de noces ; mais les circonstances lui ont donné tout son sens !

– En effet, tout son sens ! Votre opinion est donc qu'il a été victime d'une catastrophe imprévue ?

– Oui, monsieur. Je crois qu'il prévoyait un danger ; sinon il ne m'aurait pas tenu ces propos. Et je pense que ce qu'il prévoyait s'est produit.

– Mais vous n'avez aucune idée de ce qu'il prévoyait ?

– Aucune.

– Encore une question. Comment votre mère prit-elle la chose ?

– Elle était furieuse. Elle me dit qu'il ne fallait plus que je m'avise de lui reparler de Hosmer.

– Et votre père ? L'avez-vous mis au courant ?

– Oui. Il pensa, comme moi, que quelque chose s’était produit et il m’affirma que j’aurais sous peu des nouvelles de Hosmer. Ainsi qu’il me l’a dit : « Quel intérêt aurait un homme à te mener à la porte de l’église, puis à t’abandonner ? » D’autre part, s’il m’avait emprunté de l’argent, ou si nous nous étions mariés et si j’avais mis mon argent sur son compte, c’aurait pu être une raison. Mais Hosmer et moi n’avons jamais parlé d’argent... Pourtant, monsieur, qu’est-ce qui a pu se passer ? Pourquoi ne m’a-t-il pas écrit ? Je deviens folle quand j’y pense ! Et je ne peux plus fermer l’œil.

– Je vais prendre cette affaire en main, dit Holmes en se mettant debout. Et je ne doute pas que nous n’obtenions un résultat décisif. Ne faites plus travailler votre cerveau : je me charge de tout. Mais d’abord, tâchez d’effacer M. Hosmer Angel de votre mémoire, aussi complètement qu’il s’est effacé de votre vie.

– Alors... Vous croyez que je ne le reverrai plus ?

– Je crains que non.

– Mais qu’est-ce qui a pu lui arriver ?

– Je répondrai à cette question. J’aimerais avoir une description exacte de lui, et une des lettres qu’il vous a adressées.

– J’ai fait insérer une annonce sur lui dans le Chronicle de samedi dernier, dit-elle. Voici la coupure, et quatre lettres de lui.

– Merci. Votre adresse ?

– 31, Lyon Place, Camberwell.

– Vous n’avez jamais eu l’adresse de M. Angel, m’avez-vous dit. Où travaille votre père ?

– Il voyage pour Westhouse & Marbank, les grands importateurs de vins de Fenchurch Street.

– Merci. Votre déclaration a été très claire. Laissez vos lettres et la coupure ici, et rappelez-vous le conseil que je vous ai donné. Tout ceci doit être comme un livre scellé que vous n’ouvrirez plus jamais : il ne faut pas que votre vie en soit affectée.

– Je vous remercie, monsieur Holmes. Mais c’est impossible : je dois avoir confiance en Hosmer. Quand il reviendra, il me trouvera prête pour lui. »

En dépit du chapeau absurde et du visage un peu niais, il y avait quelque chose de noble, dans cette fidélité de notre visiteuse, qui forçait le respect. Elle posa sur la table son petit tas de papiers et s’en alla, après nous avoir promis qu’elle reviendrait à la première convocation.

Sherlock Holmes resta assis quelques instants silencieux ; il avait de nouveau rassemblé les extrémités de ses dix doigts ; ses longues jambes s'étiraient devant lui, il regardait fixement le plafond. Puis il retira de son râtelier la bonne vieille pipe qui était un peu sa conseillère. Il l'alluma, s'enfonça dans son fauteuil, envoya en l'air de larges ronds de fumée bleue... Son visage s'assombrit sous une sorte de langueur.

« Très intéressante à étudier, cette jeune fille ! dit-il. Je l'ai trouvée plus intéressante que son petit problème qui est, soit dit en passant, assez banal. Vous trouverez un cas analogue si vous consultez mon répertoire à Andover en 1877, et un autre, presque le même, à La Hague l'an dernier. Pour aussi usée que soit l'idée, toutefois il y a eu aujourd'hui un ou deux détails assez nouveaux pour moi. Mais la jeune fille elle-même m'a appris bien davantage.

– On dirait que vous avez lu sur elle des tas de choses qui sont demeurées pour moi tout à fait invisibles, hasardai-je.

– Pas invisibles : mais vous ne les avez pas remarquées, Watson. Vous ne savez pas regarder, c'est ce qui vous fait manquer l'essentiel. Je désespère de vous faire comprendre un jour l'importance des manches, ou ce que peut suggérer un ongle de pouce, voire un lacet de soulier. Qu'avez-vous déduit de l'allure de cette femme ? Décrivez-la moi, d'abord.

– Voyons : elle avait un chapeau à larges bords, couleur gris ardoise, avec une plume rouge brique. Sa jaquette était noire, avec des perles noires, cousues dessus, et bordée d'une parure noire comme du jais. Elle avait une robe brune, plus foncée que couleur café, avec une petite peluche pourpre au cou et aux manches. Ses gants étaient gris, usés à l'index droit. Je n'ai pas observé ses souliers. Elle porte des petites boucles d'oreilles en or. Elle est d'apparence aisée, quoique vulgaire, confortable. »

Sherlock Holmes battit des mains, et gloussa ironiquement.

« Ma parole, Watson, vous êtes en gros progrès ! En vérité vous n'avez pas oublié grand-chose : sauf un détail d'importance, mais je vous félicite pour votre méthode, et vous avez l'œil juste pour la couleur. Ne vous fiez jamais à une impression générale, cher ami, mais concentrez-vous sur les détails. Mon premier regard, s'il s'agit d'une femme, est pour ses manches. S'il s'agit d'un homme, pour les genoux du pantalon. Vous l'avez remarqué, cette femme avait de la peluche sur ses manches, et la peluche est un élément très utile, car elle conserve des traces. Ainsi la double ligne, un peu au-dessus du poignet, à l'endroit où la dactylo appuie contre la table. La machine à coudre, à la main, laisse une marque semblable, mais seulement sur le bras gauche et du côté le plus éloigné du pouce. Ensuite j'ai examiné son visage et j'ai constaté la trace d'un pince-nez ; j'ai aventuré une remarque sur sa myopie et sur la machine à écrire ; elle en a été fort étonnée.

– Moi aussi.

– Pourtant cette remarque allait de soi. J’ai ensuite été surpris, et intéressé, en faisant descendre mon regard vers les souliers : c’étaient d’étranges souliers ! Je ne dis pas qu’ils appartenaient à deux paires différentes ; mais l’un avait un bout rapporté à peine nettoyé, et l’autre propre. De ces souliers, qui étaient d’ailleurs des bottines, l’un était boutonné seulement par les deux boutons inférieurs, et l’autre aux premier, troisième et cinquième boutons. Hé bien ! Watson, quand on voit une jeune dame, par ailleurs vêtue avec soin, sortir de chez elle dans un pareil désordre de chaussures, il n’est pas malin de penser qu’elle est partie en grande hâte.

– Et quoi encore ? demandai-je, vivement intéressé une fois de plus par la logique incisive de mon camarade.

– J’ai remarqué, en passant, qu’elle avait écrit une lettre ou une note avant de sortir, mais alors qu’elle était habillée. Vous avez observé que son gant droit était usé à l’index, mais vous n’avez pas vu qu’à la fois le gant et le doigt étaient légèrement tachés d’encre violette. Elle était pressée, et elle a enfoncé trop loin sa plume dans l’encrier. Cela ne doit pas remonter à plus tard que ce matin ; autrement la trace n’aurait pas été si nette. Tout ceci est bien amusant ! Un peu élémentaire, sans doute... Mais il faut que je me mette au travail, Watson. Auriez-vous l’obligeance de me lire le texte de l’annonce qui donne la description de M. Hosmer Angel ? »

J’approchai la petite coupure de la lampe, et je lus :

« Titre “*On recherche...*” Voici le texte : “*Un gentleman, nommé Hosmer Angel a disparu depuis le 14 au matin. Taille à peu près 1,70 m : bien bâti, teint jaune, cheveux noirs, début de calvitie au sommet, favoris noirs et moustache. Lunettes teintées. Léger défaut de prononciation. La dernière fois qu’il fut aperçu, portait une redingote noire, bordée de soie, un gilet noir, une chaîne de montre en or, des pantalons gris de tweed écossais, des guêtres brunes sur des souliers à côtés élastiques. A été employé dans un bureau de Leadenhall Street. Toute personne qui pourra contribuer, etc.*”

– Cela suffit, dit Holmes. Passons aux lettres... Elles sont d’une banalité ennuyeuse, et ne nous apprennent rien sur M. Angel, sauf qu’en une occasion il cite Balzac. Cependant, voici un détail important qui vous frappera sans doute.

– Elles sont tapées à la machine à écrire...

– Certes ; mais la signature également est tapée à la machine à écrire. Voyez ce net petit “Hosmer Angel”, au bas. Il y a bien la date, mais pas l’adresse, sauf Leadenhall Street, ce qui est assez vague. Ce détail de la signature est très suggestif ; je devrais dire : concluant !

– En quoi ?

– Mon cher ami, est-il possible que vous ne discerniez point son importance ?

– Je ne saurais vous dire que je discerne quelque chose, sauf, peut-être, que ce monsieur voulait se réserver la possibilité de renier sa signature pour le cas où serait engagée une action judiciaire pour rupture de contrat.

– Non, ce n'est pas cela. Tout de même, je vais écrire deux lettres qui devraient résoudre le problème. L'une à une firme de la City, l'autre au beau-père de la jeune demoiselle, pour lui demander de nous rencontrer demain soir à six heures. C'est beaucoup mieux d'avoir affaire à des hommes ! Et maintenant, docteur, nous ne pouvons rien faire avant d'avoir reçu réponse à ces deux lettres ; d'ici là, rangeons ce petit problème dans un tiroir que nous fermerons à clé. »

J'avais eu tellement de bonnes raisons de me fier à la subtilité du raisonnement de mon ami ainsi qu'à l'énergie de son activité que je sentis qu'il ne devait pas manquer de bases solides pour traiter avec cette sorte de désinvolture le singulier mystère qui lui avait été soumis. Je ne l'avais vu se tromper qu'une fois, dans l'affaire du roi de Bohême et de la photographie d'Irène Adler. Et si je me reportais aux péripéties du *Signe des Quatre*, ou de l'*Etude en Rouge*, je me disais qu'il n'existait pas au monde une énigme qu'il ne fut capable de déchiffrer.

Je le laissai donc en tête à tête avec sa pipe noire. J'avais la conviction que, lorsque je reviendrais le lendemain soir, je le trouverais tenant dans sa main les divers fils qui lui permettraient de découvrir le fiancé de Mlle Mary Sutherland.

Toute mon attention fut d'ailleurs requise par un cas médical d'une extrême gravité, et je passai presque toute la journée au chevet du malade. Je ne pus me libérer que quelques minutes avant six heures, mais je sautai dans un fiacre et me fis conduire à Baker Street. Je ne voulais pas manquer d'assister au dénouement de l'affaire. Sherlock Holmes était seul ; il dormait à moitié, pelotonné au fond de son fauteuil. Une formidable armée de bouteilles et d'éprouvettes, parmi des relents d'acide chlorhydrique, m'apprit qu'il avait consacré sa journée à ses chères expériences chimiques.

« Hé bien ! vous avez trouvé ? demandai-je en entrant.

– Oui. C'était le bisulfate de baryte.

– Non, non : la clé de l'énigme ?

– Ah ! l'énigme ? Je pensais au sel sur lequel j'ai travaillé. Mais il n'y a jamais eu d'énigme, mon cher ! Bien que quelques détails m'aient intéressé, comme je vous le disais hier. Ce qui m'ennuie, c'est qu'aucune loi, je le crains, ne doit s'appliquer au coquin.

– Qui est-ce donc ? Et pourquoi a-t-il abandonné Mlle Sutherland ? Ma phrase n'était pas terminée, et Holmes ouvrait déjà la bouche pour me répondre, que nous entendîmes un bruit de pas dans le couloir ; quelqu'un frappa à la porte.

– Voilà le beau-père de la demoiselle, M. James Windibank, annonça Holmes. Il m'avait répondu qu'il serait là à six heures. Entrez ! »

Le visiteur était un homme robuste, de taille moyenne. Il paraissait trente ans. Sur son visage jaunâtre, ni moustache, ni barbe, ni favoris. Il avait l'allure douceuse, insinuante. Ses yeux gris étaient magnifiques de vivacité et de pénétration. Il nous décocha à chacun un regard interrogateur, posa son chapeau sur le buffet, s'inclina légèrement et se laissa glisser sur la chaise la plus proche.

« Bonsoir, monsieur James Windibank, dit Holmes. Je suppose que cette lettre tapée à la machine, qui confirme notre rendez-vous pour six heures, est bien de vous ?

– Oui, monsieur. Je suis un peu en retard, mais je ne suis pas mon maître, n'est-ce pas ? Vous me voyez désolé que Mlle Sutherland vous ait ennuyé avec cette petite affaire ; il me semble en effet préférable de ne pas étaler son linge sale en public. C'est tout à fait contre ma volonté qu'elle est venue ; mais elle a un naturel impulsif, émotif, comme vous avez pu le remarquer, et il est difficile de la raisonner quand elle a pris une décision. Bien sûr, je suis moins gêné que ce soit à vous qu'elle se soit adressée, puisque vous n'avez rien à voir avec la police officielle, mais je ne trouve pas agréable que l'on fasse tant de bruit autour d'un malheur de famille. Enfin, il s'agit là de frais inutiles : car comment pourriez-vous retrouver cet Hosmer Angel ?

– Au contraire, dit paisiblement Holmes. J'ai toute raison de croire que je réussirai à découvrir M. Hosmer Angel. »

M. Windibank sursauta et laissa tomber ses gants.

« Je suis ravi de cette nouvelle ! dit-il.

– C'est étonnant, fit Holmes, comme les machines à écrire possèdent leur individualité propre ! presque autant que l'écriture humaine. A moins qu'elles ne soient tout à fait neuves, elles n'écrivent jamais de la même façon. Certaines lettres sont plus usées que d'autres, il y en a qui ne s'usent que d'un côté... Tenez, dans votre lettre, monsieur Windibank, sur tous les *e* on relève une petite tache ; de même les *t* ont un léger défaut à leur barre. J'ai compté quatorze autres caractéristiques ; ces deux-là sautent aux yeux.

– C'est sur cette machine qu'au bureau nous faisons toute notre correspondance ; indubitablement elle n'est plus en très bon état. »

Tout en répondant, notre visiteur pesa sur Holmes de toute l'acuité de son regard.

« Et maintenant je vais vous montrer, monsieur Windibank, une étude réellement très intéressante, poursuivit Holmes. Je compte écrire bientôt une brève monographie sur la machine à écrire et son utilisation par les criminels. C'est un sujet auquel j'ai accordé quelques méditations. J'ai ici quatre lettres qui m'ont été présentées comme émanant du disparu. Elles sont

toutes tapées à la machine. Chacune présente les petites taches sur les *e* et des barres en mauvais état sur les *t*. Si vous consentez à prendre ma loupe, je vous montrerai les quatorze autres caractéristiques aux quelles je faisais allusion tout à l'heure. »

M. Windibank sauta de sa chaise et empoigna son couvre-chef.

« Je n'ai pas de temps à perdre pour une conversation aussi fantaisiste, monsieur Holmes ! dit-il. S'il est en votre pouvoir de rattraper l'homme, rattrapez-le : quand ce sera fait, vous me préviendrez.

– Certainement ! fit Holmes en se levant et en fermant la porte à double tour. Apprenez donc que je l'ai rattrapé...

– Comment ! Où ? cria M. Windibank tout pâle et regardant autour de lui comme un rat pris au piège.

– Oh ! cela ne fait rien... Rien du tout ! dit Holmes non sans suavité. Il n'y a plus moyen de vous en tirer, monsieur Windibank. Tout était trop transparent, et vous m'avez fait un mauvais compliment quand vous avez avancé qu'il me serait impossible de résoudre un problème aussi simple. Allons ! Asseyez-vous, et parlons ! »

Notre visiteur s'effondra dans un fauteuil. Il était blême et de la sueur perlait sur son front.

« La... La justice ne peut rien contre moi ! bégaya-t-il.

– J'en ai peur. Mais entre nous, Windibank, le tour que vous avez joué est abominablement mesquin, cruel, et égoïste... Je vais retracer le cours des événements, et vous me corrigerez, si je me trompe. L'homme était blotti dans son fauteuil, avec la tête rentrée dans la poitrine. Littéralement aplati ! Holmes cala ses pieds contre le coin de la cheminée et, s'appuyant en arrière avec les deux mains dans les poches, commença à parler. J'avais l'impression qu'il se parlait à lui-même, plutôt qu'à nous.

– L'homme a épousé pour de l'argent une femme beaucoup plus âgée que lui, dit-il. Et il a joui de l'argent de la fille qui vivait avec eux. Cela faisait une somme considérable pour des gens dans leur situation ; s'ils la perdaient, la différence serait d'importance ; un effort méritait donc d'être tenté. La fille possédait un tempérament naturellement bon et aimable ; mais elle était sensible et elle avait, à sa manière, le cœur chaud. De toute évidence, en tenant compte de son attrait personnel et de sa petite fortune, il fallait s'attendre à ce qu'elle ne demeurât point longtemps célibataire. Or son mariage représentait, aux yeux de son beau-père, la perte de cent livres par an. Que fit ledit beau-père pour l'empêcher de se marier ? Il commença, c'est la règle, par lui interdire de sortir et d'aller avec des garçons de son âge. Il ne tarda pas à découvrir que cette interdiction ne serait pas éternellement valable : elle se rebella, fit valoir ses droits, et finalement annonça son intention de se rendre à un certain bal. Quelle idée germa alors dans l'esprit fertile du beau-père ? Oh ! il est plus logique de la porter au crédit de sa tête que de son

cœur ! Avec la complicité et l'aide de sa femme, il se déguisa : il masqua ses yeux vifs derrière des lunettes teintées, il se para de favoris postiches ; il mua cette voix claire en un chuchotement doucereux, et, profitant de la myopie de sa belle-fille, il apparut sous les traits de M. Hosmer Angel : ainsi éloignait-il les amoureux en jouant lui-même l'amoureux passionné.

– Au début, il ne s'agissait que d'une farce ! gémit notre visiteur. Nous n'avions jamais pensé qu'elle s'enflammerait aussi facilement.

– Peut-être. Quoi qu'il en soit, la jeune fille s'est enflammée comme elle croyait son beau-père en France, l'idée d'une supercherie n'effleura jamais son esprit. Elle était flattée par les attentions du gentleman, et cette sorte de vanité qu'elle en tirait était encore renforcée par l'admiration hautement laudative de la mère.

« M. Hosmer Angel dut alors se déclarer : l'affaire pouvait aller aussi loin qu'il le souhaitait. Il y eut des rencontres, des fiançailles : si bien que toute la capacité affective et amoureuse de la jeune fille se trouvait concentrée sur ce faux objet de tendresse. La tromperie ne pouvait cependant pas se prolonger indéfiniment. Que restait-il à faire ? Rien d'autre que de brusquer la conclusion de l'affaire d'une manière si dramatique que la jeune fille en demeurerait profondément impressionnée : assez du moins pour écarter à l'avenir tous les soupirants possibles. D'où ce serment de fidélité sur la Bible ; d'où, également, ces allusions à une éventualité quelconque le matin même des noces. James Windibank tenait à ce que Mlle Mary Sutherland fût si amoureuse de Hosmer Angel, et si incertaine quant à son sort, que pendant les dix prochaines années elle n'écût point d'autre homme. Il la mena jusqu'à la porte de l'église ; là, comme il ne pouvait aller plus loin, il s'évanouit... C'est un vieux truc de se glisser hors d'un fiacre par la porte opposée à celle par laquelle on est entré ! Me suis-je trompé sur le cours de l'enchaînement des circonstances, monsieur Windibank ? »

Notre visiteur avait repris un peu d'assurance pendant le monologue de Holmes. Il se leva : son pâle visage ricanait.

« Vous ne vous êtes peut-être pas trompé, monsieur Holmes, dit-il. Mais puisque vous êtes si malin, vous devriez savoir que si quelqu'un est en contravention avec la loi à présent, c'est vous, et non moi. Depuis le début, je n'ai rien commis qui intéresse la justice. Mais vous, aussi longtemps que vous tiendrez cette porte fermée à clé, vous tombez sous le coup d'une plainte pour violence et séquestration arbitraires.

– Comme vous dites, vous n'êtes pas en contravention avec la loi, dit Holmes en ouvrant la porte toute grande. Et cependant vous méritez la punition la plus cruelle : si la jeune fille avait un frère ou un ami, vous seriez châtié à coups de fouet !... »

Comme le ricanement de l'homme s'accroissait, Sherlock Holmes rougit de colère.

« Cela ne fait pas partie des services que je rends à mes clients, mais voici un joli stick de chasse, et vous allez en goûter... »

Il saisit son stick, mais avant qu'il eût eu le temps de l'empoigner, il entendit une dégringolade dans l'escalier : la lourde porte de l'entrée claqua ; de la fenêtre, nous aperçûmes M. James Windibank qui dévalait la rue à toutes jambes.

« C'est un coquin à sang-froid ! » proclama Holmes.

Il éclata de rire et se jeta dans son fauteuil.

« Ce type, déclara-t-il, ira loin : de crime en crime, jusqu'à ce qu'il finisse à la potence ! C'est pourquoi cette affaire n'était pas tout à fait dénuée d'intérêt.

– Tout de même, dis-je, je n'ai pas suivi parfaitement la marche de vos déductions.

– Allons ! Depuis le début il était clair que ce M. Hosmer Angel avait une bonne raison pour se comporter aussi bizarrement. Clair également que le seul qui eût profité des événements était le beau-père. Or jamais les deux hommes ne se sont trouvés ensemble. Il y en avait un qui apparaissait quand l'autre disparaissait : c'était déjà une indication ! Et puis les lunettes teintées, la voix particulière : deux maquillages, comme les favoris... Mes soupçons furent confirmés par la signature tapée à la machine ; il s'agissait de cacher une écriture, trop familière pour que la jeune fille ne la reconnût point à quelque signe. Tous ces détails isolés, rassemblés et combinés à d'autres moins évidents, me conduisaient dans une seule et même direction.

– Et comment les avez-vous vérifiés ?

– Ayant détecté mon homme, rien n'était plus facile que de réunir des preuves. Je connaissais la société pour qui il travaillait. Je possédais son portrait, paru dans un journal. Je commençai par éliminer tout ce qui pouvait être le produit d'un déguisement : les favoris, les lunettes, la voix. Je l'envoyai à la société, en demandant qu'elle ait l'obligeance de m'avertir si ce signalement correspondait à l'un de ses représentants. Déjà j'avais relevé les particularités de la machine à écrire, et j'écrivis à mon bonhomme une lettre, adressée à sa société, le priant de passer me voir. Comme je m'y attendais, il me répondit par une lettre tapée à la machine à écrire, et cette lettre présentait les défauts caractéristiques que j'avais relevés sur les autres. Le même courrier m'apporta une lettre de Westhouse & Marbank, de Fenchurch Street, qui me confirmait que la description que j'avais faite répondait trait pour trait à celle de leur représentant, M. James Windibank. Voilà tout !

– Et Mlle Sutherland ?

– Si je lui dis la vérité, elle ne me croira pas. Vous rappelez-vous le vieux proverbe persan ? “Il risque gros, celui qui arrache à une tigresse son petit ! Mais celui qui ôte à une femme ses illusions risque davantage.” Dans Hâfiz, il y a autant de sagesse que dans Horace, et une connaissance des humains aussi profonde ! »

Le mystère de la vallée de Boscombe

Nous étions en train de déjeuner un matin, ma femme et moi, quand la bonne apporta une dépêche. Émanant de Sherlock, elle était ainsi libellée :

« Avez-vous des jours disponibles ? On vient de me télégraphier de l'ouest de l'Angleterre au sujet de la tragédie de la vallée de Boscombe. Serais content si pouviez venir avec moi. Climat et site parfaits. Pars de Paddington par train 11 h 15. »

– Qu'en dites-vous, chéri ? dit ma femme en me regardant. Irez-vous ?

– Je ne sais pas trop. J'ai une liste de visites assez longue à présent.

– Oh ! Amstruther ferait votre travail. Vous avez l'air un peu pâle depuis quelque temps. Je pense que le changement vous sera bénéfique ; et puis, vous portez toujours tellement d'intérêt aux enquêtes de M. Holmes !

– Quand on songe à ce que j'ai gagné dans l'une de ces enquêtes, je serais un ingrat s'il en était autrement ; mais si je dois y aller, il faut que je fasse ma valise tout de suite car je n'ai qu'une demi-heure.

Mon expérience de la vie des camps en Afghanistan avait tout au moins eu pour résultat de faire de moi un voyageur prompt à se préparer. Je n'avais besoin que de quelques objets très simples, de sorte qu'avant l'heure fixée je roulais en fiacre avec ma valise vers la gare de Paddington. Sherlock Holmes faisait les cent pas sur le quai. Sa grande et maigre silhouette semblait encore plus grande et plus maigre en raison du long manteau de voyage, et de la casquette en drap qui lui serrait la tête.

– C'est vraiment très aimable de votre part de venir Watson, dit-il. Cela me fait une telle différence d'avoir avec moi quelqu'un sur qui je puis compter absolument. L'aide qu'on trouve sur place est toujours ou insignifiante, ou réticente. Si vous voulez bien garder les deux places de coin, je vais prendre les billets.

Mis à part l'immense brassée de journaux qu'Holmes emporta avec lui, nous eûmes tout le compartiment pour nous seuls. Jusqu'à ce que nous ayons dépassé Reading, il tourna, retourna et lut les quotidiens, ne s'interrompant que pour prendre des notes et pour réfléchir. Puis, d'un geste soudain, il fit du tout un énorme ballot qu'il jeta dans le filet.

– Avez-vous entendu parler de cette affaire ? demanda-t-il.

– Pas un seul mot, je n'ai pas vu les journaux ces jours-ci.

– La presse londonienne n'en a pas eu des comptes rendus bien complets. Je viens de parcourir toutes les dernières éditions afin d'en bien posséder tous les détails. Il semble, à ce que je vois, que ce soit une de ces affaires toutes simples, qui sont si difficiles.

– Ce que vous dites paraît un peu paradoxal.

– Mais c'est profondément vrai. La singularité constitue presque invariablement une piste. Plus un crime est dénué de caractère distinctif, plus il est ordinaire, et plus il est difficile d'en trouver les auteurs. Dans le cas présent, cependant, on a très sérieusement mis en cause le fils de la victime.

– Il s'agit donc d'un assassinat ?

– Eh bien ! on le suppose. Je ne considérerai aucun point comme acquis, tant que je n'aurai pas eu l'occasion de l'étudier moi-même. Je vais vous expliquer succinctement où en sont les choses, autant que j'aie pu le comprendre.

« La vallée de Boscombe est un coin provincial qui se trouve non loin de Ross, dans le comté du Herefordshire. Le plus grand propriétaire terrien de cette région est un certain M. John Turner, qui a gagné son argent en Australie et qui est revenu au pays, il y a quelques années. Une des fermes qu'il possédait, celle d'Hatherley, était louée à M. Charles Mac Carthy, lui aussi un ancien d'Australie. Les deux hommes s'étaient connus aux colonies, rien d'extraordinaire à ce fait sinon qu'en revenant se fixer en Angleterre ils avaient cherché à demeurer aussi près que possible l'un de l'autre. Selon toute apparence, Turner était le plus riche des deux ; Mac Carthy devint donc son locataire, mais pourtant, ils vivaient, semble-t-il, sur un pied de parfaite égalité, car ils étaient souvent ensemble. Mac Carthy avait un fils, un gars de dix-huit ans, et Turner une fille unique du même âge ; tous deux étaient veufs. Ils paraissent avoir évité la société des familles anglaises du voisinage et avoir mené une existence très retirée, bien que les deux Mac Carthy, amateurs de sport, fréquentassent souvent les hippodromes de la région. Les Mac Carthy avaient deux domestiques, un homme et une servante. Les Turner avaient une domesticité plus importante, une demi-douzaine de visiteurs au moins. C'est là tout ce que j'ai pu recueillir concernant les familles. Voyons maintenant les faits.

« Le 3 juin – c'est-à-dire lundi dernier – Mac Carthy quitta sa maison d'Hatherley vers trois heures de l'après-midi et s'en alla, à pied, vers l'étang de Boscombe qui est un petit lac formé par le débordement du fleuve qui coule dans la vallée de Boscombe. Le matin, il était allé à Ross avec son domestique et il avait dit à celui-ci qu'il était obligé de se presser, car il avait à trois heures un rendez-vous important. De ce rendez-vous il n'est point revenu vivant.

« De la ferme d'Hatherley à l'étang de Boscombe, il y a un quart de mile et deux personnes l'ont vu lorsqu'il traversait la propriété. L'une était une vieille femme dont on ne dit pas le nom, l'autre était William Cronder, garde-chasse au service de M. Turner. Ces deux témoins déclarent que Mac Carthy était seul. Le garde-chasse ajoute que quelques minutes après avoir vu passer

M. Mac Carthy, il a vu son fils, M. James Mac Carthy, qui, un fusil sous le bras, suivait la même direction. À ce qu'il croit, le père était encore bel et bien en vue à ce moment- là et le fils le suivait. Il n'y pensa plus avant qu'il n'apprît, le soir, la tragédie qui s'était déroulée.

« Les deux Mac Carthy ont encore été aperçus après le moment où William Cronder, le garde-chasse, les a perdus de vue. L'étang de Boscombe est entouré de bois épais, avec tout juste une bordure d'herbe et de roseaux sur sa rive. Une fille de quatorze ans, Patience Moran, la fille du gardien du domaine de la vallée de Boscombe, se trouvait en train de cueillir des fleurs dans un de ces bois. Elle déclare que, pendant qu'elle était là, elle a vu, à l'orée du bois et tout près du lac, M. Mac Carthy et son fils qui semblaient se quereller violemment. Elle a entendu le vieux Mac Carthy employer un langage très vif en s'adressant à son fils et elle a vu celui-ci lever la main comme pour frapper son père. Leur violence lui fit tellement peur qu'elle prit la fuite et, quand elle est arrivée chez elle, elle a dit à sa mère qu'elle avait laissé les deux Mac Carthy en train de se disputer près de l'étang de Boscombe et qu'elle craignait fort qu'ils ne fussent sur le point d'en venir aux mains. À peine avait-elle prononcé ces mots que le jeune Mac Carthy arrivait en courant au pavillon et annonçait qu'il avait trouvé son père mort dans le bois. Il venait demander de l'aide au gardien. Il était bien surexcité, il n'avait ni son fusil, ni son chapeau et on remarqua que sa main droite et sa manche étaient tachées de sang. En le suivant, on trouva le cadavre de son père étendu sur le gazon, près de l'étang. Les blessures étaient telles qu'elles pouvaient très bien avoir été faites par la crosse du fusil du fils, que l'on trouva dans l'herbe à quelques pas du corps. Étant donné ces circonstances, le jeune homme fut immédiatement arrêté et, l'enquête de mardi ayant abouti à un verdict de meurtre, on l'a en conséquence conduit à Ross, devant les magistrats, qui vont envoyer l'affaire aux prochaines assises. Voilà les faits essentiels, tels qu'ils ressortent de l'enquête du coroner et de l'exposé fait au tribunal.

– On pourrait difficilement imaginer un crime plus abominable, remarquai-je, et si jamais les preuves indirectes fournies par les circonstances ont désigné un coupable, c'est bien en ce cas.

– Les preuves indirectes tirées des circonstances sont très sujettes à caution, répondit Holmes, pensif. Elles peuvent avoir l'air d'indiquer nettement une chose, et puis, si l'on change un peu de point de vue, il arrive qu'on constate qu'elles indiquent, de façon non moins nette, quelque chose de tout à fait différent. Il faut avouer pourtant, que le cas du jeune homme semble excessivement grave et qu'il est certes bien possible qu'il soit coupable. Il y a pourtant plusieurs personnes dans le voisinage, et parmi elles Mlle Turner, la fille du propriétaire voisin, qui croient à son innocence et qui ont engagé Lestrade – vous vous le rappelez, il fut mêlé à *L'Étude en rouge* – pour mener une enquête qui lui soit favorable. Lestrade, assez embarrassé, s'en est remis à moi et voilà pourquoi deux messieurs entre deux âges volent dans la direction de l'ouest à cinquante milles à l'heure, au lieu de digérer tranquillement leur déjeuner chez eux.

– J'ai bien peur, dis-je, qu'avec des faits si évidents vous ne récoltiez guère de gloire dans cette affaire.

– Il n'y a rien de plus trompeur qu'un fait évident, répondit-il en riant. En outre, il se peut que nous découvriions par hasard d'autres faits qui, peut-être, n'ont nullement été évidents pour M. Lestrade. Vous me connaissez trop bien pour aller croire que je me vante lorsque je dis que je

confirmerai sa théorie, ou la détruirai par des moyens qu'il est, pour sa part, absolument incapable d'employer, voire de comprendre. Pour prendre à portée de ma main le premier exemple venu, il m'apparaît clairement que, dans votre chambre à coucher, la fenêtre est du côté droit ; pourtant je me demande si M. Lestrade aurait remarqué une chose aussi évidente que celle-là.

– Comment diable ?...

– Mon cher ami, je vous connais bien. Je sais l'élégance militaire qui vous caractérise. Vous vous rasez tous les matins et, en cette saison, vous vous rasez à la lumière du jour mais, puisque votre barbe est de moins en moins parfaitement rasée à mesure que l'on examine le côté gauche – tant et si bien qu'elle est positivement négligée quand on tourne l'angle de la mâchoire – il est de toute évidence que ce côté est, chez vous, moins bien éclairé que l'autre ! Je ne saurais en effet supposer qu'un homme doué de vos habitudes, lorsqu'il se contemple sous un éclairage uniforme, se contente d'un résultat pareil. Je ne vous cite cela que comme un exemple banal d'observation et de déduction, mais c'est ce en quoi consiste mon métier et il est très possible qu'il me soit utile au cours de l'enquête qui nous attend. Il reste encore un ou deux points de moindre importance qui ressortent des recherches antérieures et qui méritent quelque attention.

– Quels sont-ils ?

– Il paraît que l'arrestation n'a pas eu lieu tout de suite, mais après le retour à la ferme d'Hatherley. Lorsque l'inspecteur de police informa le jeune homme qu'il était prisonnier, il remarqua qu'il n'était pas surpris de l'apprendre, et qu'il n'avait que ce qu'il méritait. Cette observation eut naturellement pour effet de chasser toute espèce de doute de l'esprit des jurés.

– C'était un aveu ! m'écriai-je.

– Non, car tout de suite après, il a protesté de son innocence.

– En conclusion de tant d'infamies, cette remarque devenait tout au moins très suspecte.

– Au contraire, c'est la plus brillante éclaircie que je voie jusqu'à présent dans les nuages. Si innocent qu'il soit, il ne peut pas être sot au point de ne pas voir que les circonstances l'accablent lourdement. S'il avait eu l'air surpris de son arrestation, ou s'il avait feint de s'en indigner, j'aurais regardé le fait comme grandement suspect, parce qu'une surprise ou une colère de ce genre, étant donné les circonstances, ne serait pas naturelle et pourrait apparaître comme la meilleure politique, adoptée après réflexion. Sa franche acceptation de la situation révèle, ou qu'il est innocent, ou qu'il possède une grande maîtrise de lui-même et une grande fermeté. Quant à sa remarque qu'il n'avait que ce qu'il méritait, elle n'était pas non plus extraordinaire, si vous considérez qu'il venait de se trouver auprès du cadavre de son père alors qu'il est hors de doute que, ce même jour, il avait oublié son devoir filial jusqu'à échanger des paroles violentes et même, suivant la fille dont le témoignage a une si grande importance, jusqu'à sembler sur le

point de le frapper. Le reproche qu'il s'en faisait et le repentir dont témoigne sa remarque me paraissent dénoter un esprit sain plutôt qu'un individu coupable.

Je hochai la tête et je remarquai :

– On a pendu bien des hommes sur des témoignages beaucoup moins catégoriques.

– C'est bien vrai. Et bien des hommes ont été pendus à tort.

– Quel est le récit que le jeune homme fait des événements ?

– Il n'est pas, je le crains, fort encourageant pour ses parti sans, bien qu'il y ait un ou deux points intéressants. Vous les trouverez ici, où vous pouvez les lire vous-même.

Il tira du ballot un numéro du journal local et, après en avoir tourné une page, me montra du doigt le paragraphe dans lequel le malheureux jeune homme donnait sa propre version des événements. Je m'installai dans le coin du compartiment et le lus très soigneusement. En voici le texte :

« M. James Mac Carthy, fils unique du défunt, fut alors appelé et témoigna de façon suivante :

J'avais quitté la maison depuis trois jours et j'étais à Bristol. Je venais de rentrer dans la matinée de lundi dernier, le 3. Mon père était absent de la maison au moment de mon arrivée et la bonne m'informa qu'il était allé en voiture à Ross, avec John Cobb, le groom. Peu après mon retour, j'entendis les roues de la carriole dans la cour et, en regardant par la fenêtre, je le vis descendre et sortir rapidement de la cour, mais je ne vis point dans quelle direction il s'en allait. J'ai alors pris mon fusil et je suis parti faire un tour dans la direction de l'étang de Boscombe, avec l'intention de visiter la garenne qui est de l'autre côté. En chemin, j'ai vu William Croder, le garde-chasse, ainsi qu'il l'a déclaré dans sa déposition, mais il s'est trompé en pensant que je suivais mon père. J'ignorais complètement que mon père était devant moi. Quand je me suis trouvé à une centaine de mètres environ de l'étang, j'ai entendu le cri "Hé ! Ho !". C'était un signal dont nous nous servions ordinairement, mon père et moi. Je me suis donc pressé et je l'ai rejoint près de l'étang. Il a paru fort surpris de me voir et, assez rudement, il m'a demandé ce que je faisais là. Une conversation s'ensuivit, qui nous amena à un échange de mots très vifs et presque aux coups, car mon père était d'un caractère violent. Voyant que, dans sa colère, il ne se maîtrisait plus, je l'ai quitté et j'ai repris le chemin de la ferme d'Hatherley. Je n'avais toutefois pas fait plus de cent cinquante mètres quand j'entendis derrière moi un cri affreux qui me fit revenir sur mes pas en courant. J'ai trouvé mon père expirant sur le sol, la tête terriblement meurtrie. J'ai laissé tomber mon fusil et j'ai pris mon père dans mes bras, mais il est mort presque immédiatement. Je me suis agenouillé auprès de lui quelques minutes et je me suis rendu au pavillon de M. Turner, la maison la plus proche, pour y demander du secours. Je n'ai vu personne près de mon père quand je suis revenu et je n'ai aucune idée de la façon dont il a pu être blessé. Les gens ne l'aimaient pas beaucoup, parce qu'il était froid et cassant, mais, autant que je sache, il n'avait pas d'ennemis actifs. Je ne sais rien d'autre de l'affaire.

Le Coroner. – Votre père ne vous a rien dit avant de mourir ?

Le Témoin. – Il a marmonné quelques mots, mais je n'ai pu saisir qu'une allusion à un rat.

Le Coroner. – Qu'avez-vous compris par là ?

Le Témoin. – Ça n'avait pour moi aucun sens. J'ai cru qu'il délirait.

Le Coroner. – Quel était le motif de cette dernière querelle entre votre père et vous ?

Le Témoin. – Je préférerais ne pas répondre.

Le Coroner. – C'est malheureusement mon devoir que de vous presser de répondre.

Le Témoin. – Il m'est absolument impossible de vous le dire. Je peux vous affirmer que cela n'avait rien à voir avec la tragédie qui a suivi.

Le Coroner. – La Cour en décidera. Je n'ai pas à vous faire observer que votre refus de répondre nuira considérablement à votre cause dans les poursuites qui pourront avoir lieu.

Le Témoin. – Je dois pourtant refuser.

Le Coroner. – Je comprends que le cri de "Hé ! Ho !" était un signal ordinaire entre vous et votre père ?

Le Témoin. – En effet.

Le Coroner. – Comment se fait-il alors qu'il ait proféré ce cri avant de vous voir et avant même de savoir que vous étiez revenu de Bristol ?

Le Témoin, fortement démonté. – Je ne sais pas.

Un Juré. – Vous n'avez rien vu qui ait éveillé vos soupçons quand vous êtes revenu sur vos pas, lorsque vous avez entendu le cri et que vous avez trouvé votre père mortellement blessé ?

Le Témoin. – Rien de précis.

Le Coroner. – Que voulez-vous dire par là ?

Le Témoin. – J'étais si troublé et surexcité quand je me suis précipité dans la clairière que je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à mon père. Pourtant, j'ai eu la vague impression que, tandis que je courais droit devant moi, il y avait quelque chose qui gisait sur le sol, à ma gauche. Ça m'a paru être quelque chose de gris, un vêtement quelconque ou un plaid, peut-être. Quand je me suis relevé d'auprès de mon père, je me suis retourné et je l'ai cherché. Il n'y était plus.

Le Coroner. – Voulez-vous dire que cela avait disparu avant que vous n'alliez chercher du secours ?

Le Témoin. – Oui, cela avait disparu.

Le Coroner. – Vous ne sauriez dire ce que c'était ?

Le Témoin. – Non, mais j'avais bien l'impression qu'il y avait quelque chose là.

Le Coroner. – À quelle distance du corps ?

Le Témoin. – A une douzaine de mètres, à peu près.

Le Coroner. – Et à quelle distance de l'orée du bois ?

Le Témoin. – À peu près autant.

Le Coroner. – Alors, si on l'a enlevé, ce fut pendant que vous étiez à une douzaine de mètres ?

Le Témoin. – Oui, mais le dos tourné à l'objet.

Ainsi se termina l'interrogatoire du témoin. »

– Je vois, dis-je en jetant un rapide coup d'œil au reste de la colonne du journal, que le coroner a plutôt été dur pour le jeune Mac Carthy. Il insiste, et non sans raison, sur la contradiction impliquée par le fait que son père lui a signalé sa présence avant qu'il ne l'ait vu, puis sur son refus de donner des détails sur sa conversation avec son père, et enfin sur la singularité des paroles du mourant. Tout cela, comme le remarque le coroner, constitue de lourdes charges contre le fils.

Holmes rit doucement et s'étendit sur le siège garni de coussins.

– Vous et le coroner, vous vous donnez bien du mal pour mettre en évidence les points mêmes qui militent le plus fortement en faveur du jeune homme. Ne voyez-vous pas que vous lui faites tour à tour l'honneur d'avoir trop d'imagination ou trop peu ? Trop peu, s'il n'a pas été capable d'inventer un motif de querelle qui lui aurait gagné la sympathie du jury ; trop, s'il a tiré de son

propre fonds quelque chose d'aussi outré que l'allusion d'un mourant à un rat et l'incident de cette étoffe qui a disparu. Non, j'aborderai cette affaire en considérant que ce que dit ce jeune homme est vrai et nous verrons bien où nous conduira cette hypothèse. Mais j'ai là mon Pétrarque de poche, je ne dirai plus un mot à propos de cette enquête tant que nous ne serons pas sur les lieux. Nous déjeunons à Swindon, et je vois que nous y serons dans vingt minutes.

Il était environ quatre heures quand, enfin, après avoir traversé la splendide vallée de la Stroude et passé au-dessus de la Severn étincelante et large, nous avons atteint la jolie petite ville de Ross. Un homme maigre, avec une figure de furet et l'air chafouin, nous attendait sur le quai. Malgré son long cache-poussière clair et les guêtres de cuir qu'il portait en hommage au milieu rustique, je n'eus aucune peine à reconnaître Lestrade de Scotland Yard. Il nous mena en voiture aux Armes d'Hereford, où il avait déjà retenu une chambre pour nous.

– J'ai commandé une voiture, dit-il pendant que nous dégustions une tasse de thé. Connaissant votre tempérament actif, je sais que vous ne serez heureux qu'une fois sur les lieux du crime.

– C'est très gentil et très flatteur de votre part, répondit Holmes, mais nous n'irons pas et c'est uniquement une question de pression atmosphérique.

Lestrade eut l'air fort étonné.

– Je ne vous suis pas tout à fait, dit-il.

– Que dit le thermomètre ? Trois degrés au-dessous de zéro, à ce que je vois. Pas de vent, pas un nuage au ciel. J'ai un plein étui de cigarettes qui ne demandent qu'à être fumées et ce canapé est bien supérieur aux horreurs qu'on trouve d'ordinaire dans les auberges de campagne. Je ne pense pas que je me serve de la voiture ce soir.

Lestrade sourit, indulgent.

– Vous avez sans doute déjà tiré vos conclusions d'après les journaux, dit-il. La chose crève les yeux, et plus on l'approfondit, plus ça devient clair. Cependant, vous ne sauriez opposer un refus à une dame, surtout à une dame aussi décidée. Elle a entendu parler de vous et veut à toute force votre opinion, bien que je lui aie dit et redit qu'il n'y avait rien que vous puissiez faire que je n'eusse déjà fait. Mais... ma parole, voici sa voiture à la porte !

À peine avait-il achevé que se précipitait dans la pièce l'une des plus charmantes jeunes femmes que j'eusse jamais vue de ma vie. Ses yeux violets étincelaient et, en voyant ses lèvres entrouvertes et la teinte rose de ses joues, on devinait que sa réserve naturelle s'évanouissait devant le souci qui l'accaparait.

– Oh ! monsieur Holmes ! s'écria-t-elle, très agitée, nous regardant l'un après l'autre, puis avec la promptitude de l'intuition féminine, arrêtant définitivement ses yeux sur mon compagnon. Je suis si contente que vous soyez venu ! Je suis descendue jusqu'ici pour vous le dire. Je sais que

James n'est pas coupable. Je le sais et je veux que vous commenciez votre travail en le sachant, vous aussi. Ne vous laissez jamais aller à en douter. Nous nous connaissons depuis que nous sommes enfants, je connais ses défauts comme personne au monde ne les connaît, mais il a trop bon cœur pour faire du mal à une mouche. Une telle accusation est absurde quand on le connaît réellement.

– J'espère que nous pourrons prouver son innocence, mademoiselle, dit Sherlock. Vous pouvez être sûre que je ferai tout mon possible.

– Vous avez lu les dépositions. Vous êtes arrivé à une conclusion ? Vous n'y voyez pas une lacune, une fissure quelconque ? Ne pensez-vous pas, vous-même, qu'il est innocent ?

– Je crois que c'est très probable.

– Ah ! Vous l'entendez ? s'écria-t-elle en rejetant vivement la tête en arrière et en regardant Lestrade d'un air de défi. Vous entendez ? *Lui* me donne de l'espoir.

Lestrade haussa les épaules.

– J'ai peur, dit-il, que mon collègue n'ait été un peu prompt à former ses conclusions.

– Mais il a raison. Oh ! je sais qu'il a raison. James n'est pas coupable. Et quant à sa dispute avec son père, je suis sûre que s'il n'a pas voulu en parler au coroner c'est qu'elle me concernait.

– De quelle façon ? demanda Holmes.

– Ce n'est pas le moment de cacher quoi que ce soit. James et son père ont souvent été en désaccord à mon sujet. M. Mac Carthy désirait fort que nous nous mariions. James et moi, nous sommes toujours aimés comme frère et sœur, mais, naturellement, il est jeune et connaît encore peu la vie., et... et... eh bien !... il ne voulait pas encore en entendre parler. Alors il y avait des disputes et celle-ci, j'en suis sûre, était du nombre.

– Et votre père ? demanda Holmes. Était-il favorable à cette union ?

– Non, lui aussi y était opposé. À part M. Mac Carthy, personne n'en était partisan.

Comme Holmes dirigeait sur elle un de ses regards perçants et perspicaces, une vive rougeur passa sur le visage jeune et frais de Mlle Turner.

– Merci pour vos renseignements, dit Holmes. Pourrais-je voir votre père, demain ?

– J'ai peur que le docteur ne le permette pas.

– Le docteur ?

– Oui, vous ne saviez pas ? Mon pauvre père n'a jamais été bien valide ces dernières années, mais cette affaire l'a complètement abattu. Il s'est alité et le Dr Willowe dit que ce n'est plus qu'une épave, que son système nerveux est ébranlé. De ceux qui ont connu mon père autrefois à Victoria, M. Mac Carthy était le seul survivant.

– Ah ! À Victoria ! C'est important, ça.

– Oui, aux mines.

– Précisément, aux mines d'or où, si j'ai bien compris, M. Turner a fait sa fortune.

– Oui, exactement.

– Je vous remercie, mademoiselle Turner. Vous m'avez apporté une aide très sérieuse.

– Vous me direz si vous avez des nouvelles demain ? Sans doute irez-vous à la prison voir James. Oh ! Si vous y allez, monsieur Holmes, dites-lui que je sais qu'il est innocent.

– Je le lui dirai certainement, mademoiselle.

– Il faut que je m'en aille maintenant, car papa est très malade et je lui manque beaucoup, quand je le quitte. Au revoir, et Dieu vous aide dans votre tâche !

Elle sortit de la pièce aussi vivement qu'elle y était entrée et nous entendîmes dans la rue le fracas des roues de sa voiture.

– J'ai honte de vous, Holmes, dit Lestrade avec dignité après quelques minutes de silence. Pourquoi faire naître des espérances que vous serez obligé de décevoir ? Je ne pêche pas par excès de tendresse, mais j'appelle cela de la cruauté.

– Je pense voir un moyen d'innocenter James Mac Carthy, répondit Holmes. Avez-vous un permis pour le voir en prison ?

– Oui, mais seulement pour vous et moi.

– Alors, je reviens sur ma résolution de ne pas sortir. Nous avons encore le temps de prendre un train pour Hereford et de le voir ce soir ?

– Largement.

– Allons-y donc. J’ai peur, Watson, que vous ne trouviez le temps long, mais je ne serai absent qu’une ou deux heures.

Je descendis jusqu’à la gare avec eux et errai dans les rues de la petite ville pour revenir enfin à l’hôtel où, allongé sur un canapé, je tentai de m’intéresser à un roman. La mesquine intrigue était bien mince, toutefois, comparée au profond mystère dans lequel nous avançons à tâtons ; je constatai bientôt que mon attention quittait si constamment la fiction pour revenir à la réalité, qu’au bout du compte je lançai le roman à travers la pièce et m’absorbai tout entier dans la considération des événements du jour... À supposer que le récit de ce malheureux jeune homme fût absolument vrai, quel événement infernal, quelle calamité absolument imprévue et extraordinaire, avait donc pu survenir entre le moment où il avait quitté son père et l’instant où, ramené sur ses pas par les cris, il était revenu dans la clairière en courant ? Quelque chose de terrible avait eu lieu. Mais quoi ? La nature des blessures n’était-elle pas susceptible de révéler un détail quelconque à un médecin comme moi ? Sonnant un domestique, je lui demandai les hebdomadaires locaux qui donnaient le compte rendu *in extenso* de l’enquête. Dans son rapport, le chirurgien précisait que le tiers postérieur de l’os pariétal gauche et la moitié de l’os occipital avaient été brisés par un coup très lourd asséné avec une arme contondante. Je marquai l’endroit sur ma propre tête. Évidemment, un coup de ce genre ne pouvait être porté que par derrière. Jusqu’à un certain point, cette observation était favorable à l’accusé, puisque, au moment de leur querelle, ils étaient face à face. Toutefois, cela ne prouvait pas grand-chose, car le père avait pu se retourner avant que le coup ne tombât. Cela valait pourtant la peine d’y attirer l’attention d’Holmes. Il y avait aussi cette allusion singulière du mourant à un rat. Qu’est-ce que cela signifiait ? Ce ne pouvait être du délire. Une personne qui meurt d’un coup soudain ne délire généralement pas. Non, vraisemblablement, le vieillard tentait d’expliquer comment on l’avait tué. Mais qu’est-ce que cela pouvait vouloir dire ? Je me torturai l’esprit en quête d’une explication possible. Et encore cet incident de l’étoffe grise qu’avait vue le jeune Mac Carthy. Si la chose était vraie, l’assassin avait dû laisser tomber un vêtement quelconque, son pardessus sans doute, dans sa fuite, et il avait eu la témérité de revenir sur ses pas et de le reprendre pendant que le fils était agenouillé, le dos tourné, à une douzaine de pas de là. Quel enchevêtrement de mystères et d’improbabilités que tout cela ! L’opinion de Lestrade ne me surprenait pas, et pourtant j’avais tellement foi dans l’intuition de Holmes que je me refusais à abandonner tout espoir, et ce d’autant moins que chaque élément nouveau semblait renforcer mon ami dans sa conviction que le jeune Mac Carthy était innocent.

Il était tard quand Sherlock Holmes revint, seul, car Lestrade avait pris ses quartiers en ville.

– Le thermomètre n’a guère varié, remarqua-t-il en prenant un siège. Ce qu’il faut, c’est qu’il ne pleuve pas avant que nous allions sur le terrain. D’autre part comme il convient d’être très frais et très en forme pour une besogne aussi délicate que celle-là, je ne tenais pas à l’entreprendre alors que j’étais fatigué par un long voyage. J’ai vu le jeune Mac Carthy.

– Et qu’en avez-vous appris ?

– Rien.

– Il n’a pu vous donner aucun éclaircissement ?

– Absolument aucun. J’étais porté à croire tout d’abord qu’il savait qui avait fait le coup et qu’il couvrait l’assassin, homme ou femme, mais je suis maintenant convaincu qu’il est plus perplexe que n’importe qui. Le gaillard n’a pas l’esprit très prompt, bien qu’il soit beau garçon et, je crois, parfaitement droit.

– Je ne saurais en tout cas admirer son goût, observai-je, si c’est vraiment un fait qu’il ne veut pas d’un mariage avec une jeune personne aussi charmante que Mlle Turner.

– Ah ! Il y a là une histoire bien pénible. Le pauvre diable, il l’aime à la folie, il en perd la tête ; mais il y a à peu près deux ans, quand il n’était encore qu’un gamin, et avant qu’il ne connût bien Mlle Turner jeune fille, car elle a passé cinq ans en pension je ne sais où, est-ce que cet idiot n’est pas allé tomber entre les griffes de la serveuse d’un bar de Bristol qu’il a épousée clandestinement ! Personne n’en sait rien ; mais vous pouvez imaginer à quel point ce devait être affolant pour lui d’être tancé parce qu’il ne faisait point ce pour quoi il eût volontiers donné sa vie, tout en sachant que c’était absolument impossible. C’est bel et bien l’affolement en question qui lui faisait jeter les bras en l’air quand son père, lors de leur dernière rencontre, cherchait à le persuader de demander la main de Mlle Turner. D’un autre côté, il ne possédait aucun moyen de subvenir à ses propres besoins et son père qui, de l’avis unanime, était très dur, l’aurait jeté complètement par-dessus bord, s’il avait su la vérité... C’était avec la serveuse de bar, sa femme, qu’il venait de passer les trois jours précédant le crime et son père ignorait où il était. Notez bien ce point. Il a une grande importance. À quelque chose malheur est bon ! La serveuse, ayant appris par les journaux qu’il a des ennuis sérieux et qu’il risque d’être sans doute pendu, a pour sa part complètement renoncé à lui. Elle lui a écrit pour l’informer qu’elle a déjà un mari aux chantiers des Bermudes et qu’il n’existe, en réalité, aucun lien légal entre eux. Je crois que cette nouvelle a consolé le jeune Mac Carthy de tout ce qu’il a souffert.

– Mais s’il est innocent, qui a commis le crime ?

– Ah ! Qui ? Je voudrais attirer votre attention tout particulièrement sur deux points. Le premier, c’est que la victime avait un rendez-vous avec quelqu’un à l’étang et que ce quelqu’un ne pouvait être son fils, puisque le fils était absent et que le père ne savait pas quand il reviendrait. Le second point, c’est qu’on a entendu le défunt crier « Hé ! Ho ! » avant qu’il sût que son fils était revenu. Ça, ce sont les points cruciaux dont dépend toute l’enquête. Et maintenant, si vous le voulez bien, parlons littérature et laissons de côté pour demain les points sans importance.

La pluie, comme Holmes l’avait prévu, ne tomba pas, et le matin éclatant brilla dans un ciel sans nuages. À neuf heures, Lestrade vint nous chercher avec la voiture et nous nous mîmes en route pour la ferme d’Hatherley et l’étang de Boscombe.

– Il y a de graves nouvelles ce matin, dit Lestrade. On dit que M. Turner est si malade qu’on désespère.

– Un homme d’âge mûr, sans doute ? dit Holmes.

– Dans les soixante, mais sa constitution a été ébranlée par sa vie à l’étranger et depuis quelque temps sa santé décline. Cette affaire a eu sur lui un très mauvais effet. C’était un vieil ami de Mac Carthy et, il faut l’ajouter, son grand bienfaiteur, car j’ai appris qu’il lui abandonnait la ferme d’Hatherley sans réclamer aucune redevance.

– Vraiment ! Voilà qui est intéressant, dit Holmes.

– Oui. Il l’a aidé de cent autres façons. Tout le monde par ici parle de sa bonté pour lui.

– Réellement ! Et cela ne vous paraît pas un peu singulier que ce Mac Carthy, qui semble avoir eu si peu de biens personnels et tellement d’obligations envers Turner, songeât encore, malgré cela, à marier son fils à la fille de Turner ? Le fait qu’elle est vraisemblablement l’héritière du domaine ne l’empêchait pas d’en parler avec une certitude écrasante, comme s’il n’y avait qu’à faire la proposition et que tout le reste eût suivi ! C’est d’autant plus étrange que nous savons que Turner lui-même ne voulait pas de ce mariage. La fille nous l’a dit. Vous n’en déduisez rien ?

– Nous voici arrivés aux déductions et aux inductions, dit Lestrade en clignant de l’œil de mon côté. Je trouve, Holmes, qu’on a assez de mal à se débrouiller avec les faits, sans prendre notre vol avec les théories et l’imagination.

– Vous avez raison, approuva Holmes posément, vous trouvez qu’on a de la peine à débrouiller les faits ?

– En tout cas, j’en ai saisi un que vous paraissez trouver difficile à retenir, répliqua Lestrade en s’échauffant un peu.

– Et lequel ?

– Que Mac Carthy père est mort de la main de Mac Carthy fils, et que toutes les théories qui vont à l’encontre de ce fait sont de pures lubies, des rêvasseries au clair de lune.

– Le clair de lune est une chose plus brillante que le brouillard, dit Holmes en riant. Mais, si je ne me trompe, voici à gauche la ferme d’Hatherley ?

– Oui, c’est cela.

C’était un vaste bâtiment d’aspect cossu, avec ses deux étages, son toit d’ardoises et ses murs gris semés de grandes taches de mousse. Les stores baissés et les cheminées qui ne fumaient pas lui donnaient toutefois un air de tristesse, comme si le poids de cette tragédie pesait encore sur lui. Nous nous présentâmes à la porte. Puis, à la requête de Holmes, la servante nous montra les

chaussures que portait son maître au moment de sa mort, et aussi une paire de souliers qui appartenait au fils, bien que ce ne fût pas celle qu'il portait alors. Après les avoir mesurés très soigneusement en sept ou huit points différents, Holmes se fit conduire dans la cour, et de là nous suivîmes tous le sentier sinueux qui menait à l'étang de Boscombe.

Quand il était lancé sur une piste comme celle-ci, Sherlock Holmes était transformé. Ceux qui n'ont connu que le raisonneur, le logicien tranquille de Baker Street, n'auraient jamais pu le reconnaître. Son visage tantôt s'enflammait, tantôt s'assombrissait. Son front se plissait de deux rides dures et profondes au-dessous desquelles ses yeux brillaient avec l'éclat de l'acier. Il penchait la tête, ses épaules se courbaient, ses lèvres se pinçaient et les muscles de son cou puissant saillaient comme des cordes. Ses narines semblaient dilatées par cette passion purement animale qu'est la chasse, et son esprit se concentrait si intégralement sur le but poursuivi que toute question ou remarque qu'on pouvait lui adresser frappait son oreille sans qu'il y prêtât attention, ou sans provoquer autre chose qu'un grognement d'impatience. Rapide et silencieux, il suivit le chemin qui traverse les prairies puis, par les bois, va jusqu'à l'étang de Boscombe. Le sol était humide et marécageux, comme l'est toute cette région, et il y avait de nombreuses traces de pas, tant sur le sentier que dans l'herbe courte qui le bordait de chaque côté. Tantôt Holmes se portait vivement en avant, tantôt il s'arrêtait net ; et une fois, il fit tout un petit détour et entra dans la prairie. Lestrade et moi marchions derrière lui, le détective avec un air d'indifférence et de mépris, alors que, moi, je ne quittais pas des yeux mon ami, car j'avais la conviction que chacun de ses gestes avait un but bien défini.

L'étang de Boscombe est une petite nappe d'eau entourée de roseaux de quelque cinquante mètres de large, qui se trouve au point où les terres de la ferme de Hatherley bordent le parc particulier du riche M. Turner. Au-dessus des bois qui le longaient sur l'autre rive, nous pouvions voir les tourelles élancées qui indiquaient l'emplacement de la demeure de l'opulent propriétaire. Le long de l'étang, vers Hatherley, les bois étaient très épais, mais une étroite bande de terre détremmée, large de cinq ou six mètres, courait entre la rangée d'arbres et les roseaux du bord. Lestrade nous montra l'endroit précis où l'on avait trouvé le corps et, en fait, la terre était si humide que je pouvais voir nettement les traces qu'avait laissées le corps de l'homme abattu. Holmes, ainsi qu'en témoignaient l'ardeur de son visage et l'intensité de son regard, lisait encore bien d'autres choses dans cette herbe foulée. Il courait et virait comme un chien qui flaire une piste. Soudain, il s'en prit à mon compagnon :

– Pourquoi êtes-vous allé dans l'étang ?

– Je l'ai fouillé avec un râteau, pensant qu'il pourrait s'y trouver une arme ou un indice quelconque. Mais comment diable ?...

– Assez, assez ! je n'ai pas le temps ! On le trouve partout, votre pied gauche légèrement tourné en dedans ! Une taupe même le verrait, et il se perd parmi les roseaux. Oh ! que la chose eût été simple, si je m'étais trouvé ici avant qu'ils ne viennent, comme un troupeau de buffles, patauger de tous côtés ! C'est ici que le gardien est venu avec les siens, près du corps : ils ont recouvert toutes les empreintes de pas à trois mètres à la ronde. Mais voici trois parcours distincts des mêmes empreintes.

Il tira une loupe de sa poche, et s'allongea sur son imperméable pour mieux voir, sans cesser de parler, pour lui-même plutôt que pour nous.

– Voici les pas du jeune Mac Carthy. En deux occasions il marchait et une fois il courait, car les semelles sont profondément imprimées et les talons à peine visibles. Cela confirme son récit. Il a couru quand il a vu son père à terre. Et voici les pieds de son père alors qu'il allait et venait de-ci, de-là. Mais qu'est-ce que ceci ? C'est la crosse du fusil, alors que le fils restait là, à écouter. Et ça ? Ah ! ah ! Qu'avons-nous là ? Des bouts de souliers ! Des bouts de souliers ! Et carrés encore ! Des souliers tout à fait extraordinaires ! Ils vont, ils viennent, ils reviennent. Oui, bien sûr, pour le manteau. Et maintenant, d'où venaient-ils ?

Il se mit à courir à droite et à gauche, tantôt perdant, tantôt retrouvant la piste, jusqu'au moment où nous fûmes à quelque distance de l'orée du bois et au pied d'un grand hêtre, le plus gros des arbres du voisinage. Holmes se dirigea vers l'autre côté du tronc et, une fois encore, s'aplatit avec un petit cri de satisfaction. Longtemps il resta là à retourner les feuilles et les brindilles sèches, à ramasser, pour le glisser dans une enveloppe, ce qui me parut être de la poussière. Il examina à la loupe non seulement le sol, mais même l'écorce de l'arbre, aussi haut qu'il pouvait atteindre. Une pierre rugueuse gisait dans la mousse ; il l'examina aussi soigneusement et la garda. Après quoi, en suivant un petit sentier à travers bois, il aboutit à la grand- route, où toutes les traces se perdaient.

– Ça a été une visite du plus vif intérêt, remarqua-t-il en revenant à son état normal. Je suppose que cette maison grise, à gauche, est celle du gardien. Je crois que je vais y aller dire deux mots à Moran et peut-être écrire un petit billet. Cela fait, nous pourrions repartir déjeuner. Vous pouvez regagner la voiture, je vous rejoins tout de suite.

Il s'écoula à peu près dix minutes avant que nous ne remontions en voiture et que nous ne retournions à Ross ; Holmes tenait toujours la pierre qu'il avait ramassée dans le bois.

– Ceci peut vous intéresser, Lestrade, dit-il, en la lui tendant. C'est avec cela que le crime a été commis.

– Je n'y vois aucune trace.

– Il n'y en a pas.

– Alors, comment le savez-vous ?

– L'herbe poussait sous cette pierre. Elle n'était là que depuis quelques jours. Il n'y avait aucune trace indiquant qu'on l'eût enlevée d'un endroit quelconque. Elle correspond bien aux blessures. Il n'y a pas trace d'une autre arme.

– Et le meurtrier ?

– C'est un homme grand, un gaucher, qui boite du pied droit ; il porte des souliers de chasse à semelles épaisses et un manteau gris ; il fume des cigares indiens et il a en poche un fume-cigare et un canif émoussé. Il y a encore quelques autres indices, mais ceux-là peuvent suffire à orienter nos recherches.

Lestrade se mit à rire :

– Je demeure sceptique, hélas ! Les théories, c'est très joli, mais nous avons affaire à un jury d'Anglais qui ont la tête dure.

– Nous verrons, répondit Holmes avec calme. Travaillez selon votre méthode à vous, je travaillerai selon la mienne. Je serai très occupé cet après-midi et sans doute retournerai-je à Londres par le train du soir.

– Et vous laisserez votre enquête inachevée ?

– Non, achevée.

– Mais le mystère ?

– Éclairci.

– Qui donc est le criminel ?

– Le monsieur que j'ai décrit.

– Mais qui est-ce ?

– Ce ne sera sûrement pas difficile de le trouver. La région n'est pas tellement peuplée.

Lestrade haussa les épaules :

– Je suis un homme pratique, et je ne puis vraiment pas courir le pays à la recherche d'un gaucher qui boite. Je serais la risée de Scotland Yard.

– Fort bien, dit Holmes tranquillement. Je vous aurai donné votre chance. Vous voici chez vous. Au revoir. Je vous laisserai un mot avant de m'en aller.

Après avoir abandonné Lestrade à son domicile, nous nous rendîmes à l'hôtel, où le déjeuner était prêt. Holmes restait silencieux. Il semblait perdu dans ses pensées et son visage était

empreint d'une expression pénible, celle de quelqu'un qui se trouve dans une situation angoissante.

– Watson, dit-il, quand la table fut débarrassée, asseyez-vous là, sur cette chaise, et laissez-moi un instant vous prêcher un sermon. Je ne sais pas trop quoi faire et je voudrais votre avis. Allumez un cigare et laissez-moi développer ma pensée.

– Je vous en prie, faites...

– Eh bien ! Donc, en considérant cette affaire, il y a deux points dans le récit du jeune Mac Carthy qui nous ont tous les deux frappés sur-le-champ, bien qu'ils nous aient impressionnés, moi en sa faveur, et vous contre lui. L'un, c'était le fait que son père, suivant ce qu'il a dit, avait crié « Hé ! Ho ! » avant de le voir. L'autre, c'était cette singulière allusion du mourant à un rat. Il a marmonné plusieurs mots, vous le savez, mais ce fut là tout ce que l'oreille du fils put saisir. Or c'est de ce double point que nos recherches doivent partir et nous commencerons en supposant que ce que dit le jeune homme est absolument vrai.

– Qu'est-ce que ce « Hé ! Ho ! » alors ?

– De toute évidence il ne pouvait être à l'intention du fils. Le fils, pour ce que l'autre en savait, était à Bristol. Ce fut tout à fait par hasard qu'il se trouva à portée pour l'entendre. Le « Hé ! Ho ! » devait attirer l'attention de quelqu'un, n'importe qui, avec qui il avait rendez-vous. Mais « Hé ! Ho ! » est distinctement un cri australien et un cri qui est employé entre Australiens. Il a donc une forte présomption pour que la personne que Mac Carthy s'attendait à rencontrer à l'étang de Boscombe fût quelqu'un qui avait été en Australie.

– Et le rat ?

Sherlock Holmes tira de sa poche un papier plié et l'aplatit sur la table.

– Ceci, dit-il, est une carte de la colonie de Victoria. Je l'ai demandée hier soir à Bristol par dépêche.

Il posa la main sur une partie de la carte et demanda :

– Que lisez-vous ici ?

Je lus : Rat.

– Et maintenant ?

Il leva sa main.

– *Ballarat.*

– Exactement. C'est là le mot que l'homme a prononcé et dont le fils n'a saisi que la dernière syllabe. Il essayait de prononcer le nom de son assassin, un tel, de Ballarat.

– C'est merveilleux ! m'écriai-je.

– C'est évident. Et maintenant, vous le voyez, j'ai rétréci considérablement mon champ d'investigations. La possession d'un vêtement gris constitue, si l'on suppose exact le récit du fils, une troisième certitude. Nous sommes donc à présent sortis du vague absolu pour arriver à l'idée bien définie d'un Australien venu de Ballarat et qui porte un manteau gris.

– Certainement.

– Et d'un Australien qui était chez lui dans ce coin, car on ne peut s'approcher de l'étang que par la ferme ou par la grande propriété où ne pouvaient guère errer des étrangers.

– Exactement.

– Là-dessus se place notre expédition d'aujourd'hui. Par l'examen du terrain, j'ai obtenu sur la personne de l'assassin les détails insignifiants que j'ai donnés à cet imbécile de Lestrade.

– Mais comment les avez-vous obtenus ?

– Vous connaissez ma méthode. Elle est fondée sur l'observation des détails sans grande importance.

– Sa taille, je sais que vous pouvez en juger approximativement d'après la longueur de ses enjambées. Ses chaussures aussi, vous pouvez les connaître par leurs empreintes.

– Oui, c'étaient des chaussures particulières.

– Mais sa claudication ?

– L'empreinte de son pied droit était toujours moins marquée que la gauche. Il pesait moins dessus. Pourquoi ? Parce qu'il boitait.

– Mais comment savez-vous qu'il était gaucher ?

– Vous avez été vous-même frappé de la nature de la blessure, telle que le chirurgien l'a décrite lors de l'enquête. Le coup a été porté par-derrrière et a pourtant atteint le côté gauche. Or, comment cela se pourrait-il s'il n'avait pas été donné par un gaucher ? Le meurtrier est resté

derrière le hêtre pendant l'entrevue du père et du fils. Il y a même fumé. J'ai trouvé la cendre d'un cigare et mes connaissances spéciales en fait de cendres de tabac m'ont permis de dire que c'était un cigare indien. Je me suis, comme vous le savez, quelque peu intéressé à ces choses-là et j'ai écrit une petite monographie sur les cendres de cent quarante variétés de tabac pour la pipe, le cigare et les cigarettes. Après avoir trouvé la cendre, j'ai cherché aux alentours et découvert le mégot, dans la mousse où il l'avait jeté. C'était un cigare indien d'une variété qu'on roule à Rotterdam.

– Et le fume-cigare ?

– J'ai pu voir que le bout du cigare n'avait pas été dans la bouche. L'assassin se servait donc d'un fume-cigare. Le bout en avait été coupé, et non mordu, mais la coupure n'était pas nette, d'où j'ai déduit un canif émoussé.

– Holmes, vous avez tissé autour de cet homme un filet d'où il ne saurait s'échapper et vous avez sauvé la vie d'un innocent aussi sûrement que si vous aviez tranché la corde qui le pendait. Je vois où convergent tous ces points. Le coupable, c'est...

– M. John Turner ! annonça le garçon d'hôtel en ouvrant la porte de notre studio et en introduisant un visiteur.

L'homme qui entra avait une allure étrange, dont on était frappé dès l'abord. Sa démarche lente et claudicante, ses épaules voûtées lui donnaient un air de décrépitude, et pourtant ses traits profondément accentués et rugueux, autant que sa formidable stature, montraient qu'il était doué d'une force physique et morale extraordinaire. Sa barbe touffue, ses cheveux grisonnants, ses sourcils saillants et drus lui conféraient un air de dignité et de puissance, mais son visage était d'une blancheur de cendre, et ses lèvres et les coins de sa bouche se nuançaient d'une légère teinte bleue. Au premier coup d'œil, il m'apparut clairement que cet homme était la proie d'une maladie mortelle.

– Je vous en prie, dit Holmes doucement, asseyez-vous sur le canapé. Vous avez reçu mon billet ?

– Oui, le gardien me l'a apporté. Vous disiez que vous vouliez me voir ici afin d'éviter tout scandale.

– J'ai pensé qu'on jaserait si j'allais au manoir.

– Et pourquoi désiriez-vous me voir ?

Il regardait mon compagnon avec du désespoir dans ses yeux fatigués, comme si déjà la réponse lui était connue.

– Oui, dit Holmes, répondant au regard plutôt qu’aux paroles. C’est ainsi. Je n’ignore rien de ce qui concerne Mac Carthy.

Le vieillard laissa tomber son visage dans ses mains.

– Que le ciel me vienne en aide ! s’écria-t-il. Mais je n’aurais pas permis que le jeune homme en souffrît. Je vous donne ma parole que j’aurais parlé si, aux assises, le procès avait tourné contre lui.

– Je suis content de vous l’entendre dire, fit Holmes avec gravité.

– J’aurais parlé dès à présent, n’eût été ma fille. Cela lui briserait le cœur – cela lui brisera le cœur d’apprendre que je suis arrêté.

– Il se peut qu’on n’en vienne pas là, dit Holmes.

– Quoi !

– Je ne suis pas un agent officiel. Je sais que c’est votre fille qui a demandé que je vienne ici et j’agis dans son intérêt. Toutefois, il nous faut tirer de là le jeune Mac Carthy.

– Je suis mourant, dit le vieux Turner. Depuis des années je souffre de diabète. Mon médecin dit qu’on peut se demander si je vivrai encore un mois. Pourtant, j’aimerais mieux mourir sous mon propre toit qu’en prison...

Holmes se leva et alla s’asseoir à la table, la plume en main et du papier devant lui.

– Dites-moi simplement la vérité, dit-il. Je noterai les faits. Vous signerez et Watson, que voici, en sera témoin. Alors je pourrai, à la toute dernière extrémité, produire votre confession pour sauver le jeune Mac Carthy. Je vous promets de ne m’en servir que si cela devient absolument nécessaire.

– C’est bien, dit le vieillard. On ne sait pas si je vivrai jusqu’aux assises, cela a donc peu d’importance. Mais je voudrais épargner un pareil choc à Alice. Maintenant, je vais tout vous exposer clairement. Ça a été long à se produire, mais ça ne me prendra guère de temps pour vous le dire.

« Vous ne le connaissiez pas, le mort, Mac Carthy. C’était le diable incarné. Je vous l’affirme. Dieu vous garde de tomber jamais dans les griffes d’un pareil individu. Pendant vingt ans j’ai été sa proie et il a ruiné ma vie. Je vous dirai tout d’abord comment il se trouva que je fus à sa merci.

« C’était entre 1860 et 1864. J’étais alors jeune, aventureux et plein d’ardeur prêt à me mettre à n’importe quoi. Je me suis trouvé parmi de mauvais compagnons et je me suis mis à boire.

Comme je n'avais pas de chance, aux mines, avec ma concession, j'ai pris le maquis et je suis devenu ce que, par ici, on appellerait un voleur de grands chemins. Nous étions six et nous menions une vie libre et sauvage ; de temps en temps nous attaquions un établissement, ou nous arrêtions les chariots sur la route des placers. Jack le Noir, de Ballarat, tel était le nom sous lequel on me connaissait, et dans la colonie on se souvient encore de notre groupe, qu'on appelle la bande de Ballarat.

« Un jour, un convoi d'or descendait de Ballarat à Melbourne. Nous avons dressé une embuscade et nous l'avons attaqué. Il y avait six soldats et nous étions six ; ce fut donc une lutte serrée, mais à la première décharge nous en avons désarçonné quatre. Trois de nos gars, cependant, furent tués avant que nous ne nous emparions du butin. Je posai mon pistolet sur la tempe du conducteur du chariot ; c'était cet homme, ce Mac Carthy. Que je regrette, grand Dieu, de ne pas l'avoir tué alors ! mais je l'ai épargné ; pourtant, je voyais bien que ses petits yeux méchants se fixaient sur mon visage, comme pour s'en rappeler tous les traits. Nous sommes partis avec l'or, nous sommes devenus riches et nous sommes revenus plus tard en Angleterre, sans qu'on nous ait jamais soupçonnés. Je me suis donc séparé de mes anciens camarades, résolu à me fixer et à mener une vie tranquille. J'ai acheté cette propriété, qui se trouvait en vente, et je me suis efforcé de faire un peu de bien avec mon argent, pour réparer la façon dont je l'avais gagné. Je me suis marié et, bien que ma femme soit morte jeune, elle m'a laissé ma chère petite Alice. Même alors qu'elle n'était qu'un bébé, sa toute petite main semblait me conduire sur la voie du bien, comme rien jusqu'alors ne l'avait jamais fait. En un mot, j'avais changé de vie et je faisais de mon mieux pour racheter le passé. Tout allait bien, quand un jour Mac Carthy me prit dans ses filets.

« J'étais allé à Londres pour placer des fonds et je le rencontrai dans Regent Street ; c'est à peine s'il avait un veston sur le dos et des souliers aux pieds.

« – Nous voici, Jack ! dit-il en me touchant le bras. Nous serons pour toi comme une famille. Nous sommes deux, moi et mon fils, et tu as les moyens de nous entretenir. Si tu ne veux pas... l'Angleterre est un beau pays où l'on respecte la loi et où il y a toujours un agent de police à portée de voix.

« Ils sont donc venus dans l'Ouest ; il n'y avait pas moyen de m'en débarrasser et, depuis ce temps-là, ils ont vécu, sans rien payer, sur la meilleure de mes terres. Pour moi, il n'y avait plus de paix, plus d'oubli. Partout où j'allais, sa face rusée et grimaçante était là, à côté de moi. À mesure qu'Alice grandissait, cela empirait, car il s'aperçut bientôt que je craignais moins la police que de voir ma fille connaître mon passé. Quoi qu'il me demandât, il fallait le lui donner, et quoi que ce fût, je le lui abandonnais sans aucune question : terre, argent, maison, jusqu'au jour où il me demanda quelque chose que je ne pouvais pas donner.

« Il me demanda Alice.

« Son fils, voyez-vous, avait grandi, et ma fille aussi, et comme on savait ma santé fragile, il lui semblait assez indiqué que son rejeton entrât en possession de mes biens. Mais, cette fois, j'ai tenu bon. Je ne voulais pas que sa maudite engeance fût mêlée à la mienne, non que le garçon me déplût, mais le sang du père était en lui, et c'était assez. Je suis resté ferme. Mac Carthy a proféré

des menaces. Je l'ai mis au défi. Nous devions nous rencontrer à l'étang, à mi-chemin de nos deux maisons, pour en discuter.

« Quand j'y suis allé, je l'ai trouvé qui parlait à son fils ; j'ai donc fumé un cigare derrière un arbre en attendant qu'il fût seul. Mais pendant que j'écoutais ce qu'il disait, tout ce qu'il y avait de noir et d'amer en moi semblait revenir à la surface. Il pressait son fils d'épouser ma fille avec aussi peu d'égards pour ses sentiments que si ç'eût été une garce des rues. Cela m'exaspéra de penser que moi-même et ce que j'avais de plus cher, nous étions à la merci d'un tel être. Ne pouvais-je donc briser ce lien ? J'étais déjà désespéré, mourant. J'avais encore l'esprit assez clair, les membres assez forts, et mon sort, je le savais, était réglé. Mais ma mémoire, mais ma fille ! L'une et l'autre seraient sauvées, si seulement je parvenais à réduire au silence cette langue infâme. Je l'ai fait, monsieur Holmes. Je le ferais encore. Si fortement que j'aie péché, j'ai mené une vie de martyr pour racheter mes fautes. Mais que ma fille dût se trouver prise dans ces mêmes filets qui m'emprisonnaient, c'était plus que je n'en pouvais endurer. Je l'ai abattu sans plus de scrupules que s'il avait été une bête immonde et venimeuse. Son cri a fait revenir son fils, mais j'avais rejoint le couvert du bois ; je fus pourtant obligé de retourner chercher le manteau que j'avais laissé tomber dans ma fuite. Tel est, messieurs, le récit véridique de tout ce qui s'est passé.

– C'est bien, dit Holmes, pendant que le vieillard signait la déclaration que mon ami avait écrite. Ce n'est pas à moi de vous juger, je souhaite seulement que nous ne soyons jamais placés dans une pareille position.

– Je le souhaite aussi, monsieur. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

– En raison de votre santé, rien. Vous savez que vous aurez bientôt à répondre de vos actes devant un tribunal plus haut que les assises. Je garderai votre confession et, si le jeune Mac Carthy est condamné, je serai forcé de m'en servir. Sinon, nul œil humain ne la verra jamais et votre secret, que vous soyez vivant ou mort, ne risquera rien entre nos mains.

– Adieu donc, dit le vieillard d'un ton solennel. Quand viendra pour vous l'heure de la mort, les moments en seront moins pénibles si vous pensez à la paix que vous aurez procurée à la mienne.

Et d'un pas incertain et chancelant, tout son corps de géant frémissant, il sortit de la pièce.

– Dieu nous vienne en aide ! dit Holmes après un long silence. Pourquoi le Destin joue-t-il de tels tours à de pauvres êtres impuissants ? Je n'entends jamais parler d'une affaire comme celle-ci sans penser aux mots de Baxter, et sans dire : « Ce coupable-là, sans la grâce de Dieu, ce pourrait être moi. »

James Mac Carthy fut acquitté aux assises, grâce aux nombreuses et puissantes objections que Sherlock Holmes avait rédigées et soumises à son défenseur. Le vieux Turner vécut encore sept mois, après notre entrevue, mais il est mort maintenant, et tout laisse à prévoir que le fils et la

filles pourront vivre heureux ensemble, dans l'ignorance du sombre nuage qui pèse sur leur passé.

Les cinq pépins d'orange

Quand je jette un coup d'œil sur les notes et les résumés qui ont trait aux enquêtes menées par Sherlock Holmes entre les années 82 et 90, j'en retrouve tellement dont les caractéristiques sont à la fois étranges et intéressantes qu'il n'est pas facile de savoir lesquelles choisir et lesquelles omettre. Quelques-unes, pourtant, ont déjà bénéficié d'une certaine publicité grâce aux journaux et d'autres n'ont pas fourni à mon ami l'occasion de déployer ces dons exceptionnels qu'il possédait à un si haut degré et que les présents écrits visent à mettre en lumière. Quelques-unes, aussi, ont mis en défaut l'habileté de son analyse et seraient, en tant que récit, des exposés sans conclusion. D'autres, enfin, n'ayant été élucidées qu'en partie, leur explication se trouve établie par conjecture et hypothèses plutôt qu'au moyen de cette preuve logique absolue à quoi Holmes attachait tant de prix. Parmi ces dernières, il en est une pourtant qui fut si remarquable en ses détails, si étonnante en ses résultats, que je cède à la tentation de la relater, bien que certaines des énigmes qu'elle pose n'aient jamais été résolues et, selon toute probabilité, ne le seront jamais entièrement.

L'année 87 nous a procuré une longue série d'enquêtes d'intérêt variable dont je conserve les résumés. Dans la nomenclature de cette année-là, je trouve une relation de l'entreprise de la Chambre Paradol, un exposé concernant la Société des Mendiants amateurs, un cercle dont les locaux somptueux se trouvaient dans le sous-sol voûté d'un grand magasin d'ameublement, des précisions sur la perte de la barque anglaise *Sophie Anderson*, sur les singulières aventures de Grace Patersons aux îles d'Uffa et enfin sur l'affaire des poisons de Camberwell. Au cours de cette enquête, Sherlock Holmes, on ne l'a pas oublié, parvint, en remontant la montre du défunt, à prouver qu'elle avait été remontée deux heures auparavant, et que, par conséquent, la victime s'était couchée à un moment quelconque de ces deux heures-là – déduction qui fut de la plus grande importance dans la solution de l'affaire. Il se peut qu'un jour je retrace toutes ces enquêtes, mais aucune ne présente des traits aussi singuliers que l'étrange suite d'incidents que j'ai l'intention de narrer.

C'était dans les derniers jours de septembre et les vents d'équinoxe avaient commencé de souffler avec une rare violence. Toute la journée la bourrasque avait sifflé et la pluie avait battu les vitres, de telle sorte que, même en plein cœur de cet immense Londres, œuvre des hommes, nous étions temporairement contraints de détourner nos esprits de la routine de la vie, pour les hausser jusqu'à admettre l'existence de ces grandes forces élémentaires qui, tels des fauves indomptés dans une cage, rugissent contre l'humanité à travers les barreaux de sa civilisation. A mesure que la soirée s'avavançait, la tempête se déchaînait de plus en plus, le vent pleurait en sanglotant dans la cheminée comme un enfant. Sherlock Holmes, pas très en train, était assis d'un côté de l'âtre, à feuilleter son répertoire criminel, tandis que, de l'autre côté, j'étais plongé dans un des beaux récits maritimes de Clark Russel, de telle sorte que les hurlements de la tempête au-dehors semblaient faire corps avec mon texte, et que la pluie cinglante paraissait se prolonger et se fondre dans le glapissement des vagues de la mer. Ma femme était en visite chez sa tante et, pour quelques jours, j'étais revenu habiter à Baker Street.

– Eh mais ! dis-je en regardant mon compagnon, il n’y a pas de doute, c’est la sonnette ! Qui donc pourrait venir ce soir ? Un de vos amis, peut-être ?

– En dehors de vous, je n’en ai point, répondit-il, je n’encourage pas les visiteurs.

– Un client, alors ?

– Si c’est un client, l’affaire est sérieuse. Sans cela, on ne sortirait pas par un tel temps et à une telle heure. Mais c’est vraisemblablement une des commères de notre logeuse, j’imagine.

Sherlock Holmes se trompait cependant, car nous entendîmes des pas dans le corridor et on frappa à notre porte. Sherlock étendit son long bras pour détourner de lui-même le faisceau lumineux de la lampe et le diriger sur la chaise libre où le nouveau venu s’assierait.

– Entrez ! dit-il.

L’homme qui entra était jeune, vingt-deux ans peut-être ; très soigné et mis avec élégance, ses manières dénotaient une certaine recherche et une certaine délicatesse. Tout comme le parapluie ruisselant qu’il tenait à la main, son imperméable luisant disait le temps abominable par lequel il était venu. Dans la lumière éblouissante de la lampe, il regardait anxieusement autour de lui, et je pus voir que son visage était pâle et ses yeux lourds, comme ceux d’un homme qu’étreint une immense anxiété.

– Je vous dois des excuses, dit-il, tout en levant son lorgnon d’or vers ses yeux. J’espère que ça ne vous dérange pas, mais j’ai bien peur d’avoir apporté dans cette pièce confortable quelques traces de la tempête et de la pluie.

– Donnez-moi votre manteau et votre parapluie, dit Holmes. Ils seront fort bien là sur le crochet et vous les retrouverez secs tout à l’heure. Vous venez du sud-ouest de Londres à ce que je vois.

– Oui, de Horsham.

– Ce mélange d’argile et de chaux que j’aperçois sur le bout de vos chaussures est tout à fait caractéristique.

– Je suis venu chercher un conseil.

– C’est chose facile à obtenir.

– Et de l’aide.

– Ce n’est pas toujours aussi facile.

– J’ai entendu parler de vous, monsieur Holmes. J’en ai entendu parler par le commandant Prendergast que vous avez sauvé dans le scandale du Tankerville Club.

– Ah ! c’est vrai. On l’avait à tort accusé de tricher aux cartes.

– Il dit que vous êtes capable de résoudre n’importe quel problème.

– C’est trop dire.

– Que vous n’êtes jamais battu.

– J’ai été battu quatre fois – trois fois par des hommes et une fois par une femme.

– Mais qu’est-ce que cela, comparé au nombre de vos succès…

– C’est vrai que d’une façon générale, j’ai réussi.

– Vous pouvez donc réussir pour moi.

– Je vous en prie, approchez votre chaise du feu et veuillez me donner quelques détails au sujet de votre affaire.

– Ce n’est pas une affaire ordinaire.

– Aucune de celles qu’on m’amène ne l’est. Je suis la suprême cour d’appel.

– Et pourtant je me demande, monsieur, si dans toute votre carrière, vous avez jamais eu l’occasion d’entendre le récit d’une suite d’événements aussi mystérieux et inexplicables que ceux qui se sont produits dans ma famille.

– Vous me passionnez, dit Holmes. Je vous en prie, donnez-moi depuis le début les faits essentiels et pour les détails je pourrai ensuite vous questionner sur les points qui me sembleront les plus importants.

Le jeune homme approcha sa chaise du feu et allongea vers la flamme ses semelles détrempées.

– Je m’appelle, dit-il, John Openshaw, mais ma personne n’a, si tant est que j’y comprenne quoi que ce soit, rien à voir avec cette terrible affaire. Il s’agit d’une chose héréditaire ; aussi, afin de vous donner une idée des faits, faut-il que je remonte tout au début.

« Il faut que vous sachiez que mon grand-père avait deux fils – mon oncle, Elias, et mon père, Joseph. Mon père avait à Coventry une petite usine qu’il agrandit à l’époque de l’invention de la bicyclette. Il détenait le brevet du pneu increvable Openshaw, et son affaire prospéra si bien qu’il put la vendre et se retirer avec une belle aisance.

« Mon oncle Élias émigra en Amérique dans sa jeunesse et devint planteur en Floride où, à ce qu’on apprit, il avait très bien réussi. Au moment de la guerre de Sécession, il combattit dans l’armée de Jackson, puis plus tard sous les ordres de Hood et conquit ses galons de colonel. Quand Lee eut déposé les armes, mon oncle retourna à sa plantation où il resta trois ou quatre ans encore. Vers 1869 ou 1870, il revint en Europe et prit un petit domaine dans le Sussex, près de Horsham. Il avait fait fortune aux États-Unis, mais il quitta ce pays en raison de son aversion pour les nègres et par dégoût de la politique républicaine qui leur accordait la liberté. C’était un homme singulier et farouche qui s’emportait facilement. Quand il était en colère, il avait l’injure facile et devenait grossier. Avec cela, il aimait la solitude. Pendant toutes les années qu’il a vécues à Horsham je ne crois pas qu’il ait jamais mis le pied en ville. Il avait un jardin, deux ou trois champs autour de sa maison, et c’est là qu’il prenait de l’exercice. Très souvent pourtant, et pendant des semaines de suite, il ne sortait pas de sa chambre. Il buvait pas mal d’eau-de-vie, il fumait énormément et, n’ayant pas besoin d’amis et pas même de son frère, il ne voulait voir personne.

« Il faisait une exception pour moi ; en fait, il me prit en affection, car lorsqu’il me vit pour la première fois, j’étais un gamin d’une douzaine d’années. Cela devait se passer en 1878, alors qu’il était en Angleterre depuis huit ou neuf ans. Il demanda à mon père de me laisser venir habiter chez lui et, à sa manière, il fut très bon avec moi. Quand il n’avait pas bu, il aimait jouer avec moi au trictrac et aux dames, et il me confiait le soin de le représenter auprès des domestiques et des commerçants, de telle sorte qu’aux environs de ma seizième année, j’étais tout à fait le maître de la maison. J’avais toutes les clés et je pouvais aller où je voulais et faire ce qu’il me plaisait, à condition de ne pas le déranger dans sa retraite. Il y avait, pourtant, une singulière exception, qui portait sur une seule chambre, une chambre de débarras, en haut, dans les mansardes, qu’il gardait constamment fermée à clé, où il ne tolérait pas qu’on entrât, ni moi ni personne. Curieux, comme tout enfant, j’ai un jour regardé par le trou de la serrure, mais je n’ai rien pu voir d’autre que le ramassis de vieilles malles et de ballots qu’on peut s’attendre à trouver dans une pièce de ce genre.

« Un matin, au petit déjeuner – c’était en mars 1883 – une lettre affranchie d’un timbre étranger se trouva devant l’assiette du colonel. Avec lui ce n’était pas chose courante que de recevoir des lettres, car il payait comptant toutes ses factures et n’avait aucun ami.

« – Des Indes ! dit-il en la prenant. Le cachet de Pondichéry ! Qu’est-ce que ça peut bien être ?

« Il l’ouvrit aussitôt et il en tomba cinq petits pépins d’orange desséchés qui sonnèrent sur son assiette. J’allais en rire, mais le rire se figea sur mes lèvres en voyant son visage. Sa lèvre pendait, ses yeux s’exorbitaient, sa peau avait la pâleur du mastic et il regardait fixement l’enveloppe qu’il tenait toujours dans sa main tremblante.

« – K.K.K., s'écria-t-il, puis : Seigneur ! mes péchés sont retombés sur moi !

« – Qu'est-ce donc, mon oncle ? m'écriai-je.

« – La mort, dit-il, et, se levant de table, il se retira dans sa chambre.

« Je restai seul tout frémissant d'horreur.

« Je ramassai l'enveloppe et je vis, griffonnée à l'encre rouge sur le dedans du rabat, juste au-dessus de la gomme, la lettre K trois fois répétée. À part les cinq pépins desséchés, il n'y avait rien d'autre à l'intérieur. Quel motif pouvait avoir la terreur qui s'était emparée de mon oncle ? ... Je quittai la table et, en montant l'escalier, je le rencontrai qui redescendait. Il tenait d'une main une vieille clé rouillée, qui devait être celle de la mansarde, et, de l'autre une petite boîte en cuivre qui ressemblait à un petit coffret à argent.

« – Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, je les tiendrai bien encore en échec ! dit-il avec un juron. Dis à Marie qu'aujourd'hui je veux du feu dans ma chambre et envoie chercher Fordham, le notaire de Horsham.

« Je fis ce qu'il me commandait et quand le notaire fut arrivé, on me fit dire de monter dans la chambre de mon oncle. Un feu ardent brûlait et la grille était pleine d'une masse de cendres noires et duveteuses, comme si l'on avait brûlé du papier. La boîte en cuivre était à côté, ouverte et vide. En y jetant un coup d'œil, j'eus un haut-le-corps, car j'aperçus, inscrit en caractères d'imprimerie sur le couvercle, le triple K que j'avais vu, le matin, sur l'enveloppe.

« Je veux, John, dit mon oncle, que tu sois témoin de mon testament. Je laisse ma propriété, avec tous ses avantages et ses désavantages, à mon frère, ton père, après qui, sans doute, elle te reviendra. Si tu peux en jouir en paix, tant mieux ! Si tu trouves que c'est impossible, suis mon conseil, mon garçon, et abandonne-la à ton plus terrible ennemi. Je suis désolé de te léguer ainsi une arme à deux tranchants, mais je ne saurais dire quelle tournure les choses vont prendre. Aie la bonté de signer ce papier-là à l'endroit où M. Fordham te l'indique.

« Je signai le papier comme on m'y invitait et le notaire l'emporta. Ce singulier incident fit sur moi, comme vous pouvez l'imaginer, l'impression la plus profonde et j'y songeai longuement, je le tournai et retournai dans mon esprit, sans pouvoir rien y comprendre. Pourtant, je n'arrivais pas à me débarrasser du vague sentiment de terreur qu'il me laissait ; mais l'impression devenait moins vive à mesure que les semaines passaient et que rien ne venait troubler le train-train ordinaire de notre existence. Toutefois, mon oncle changeait à vue d'œil. Il buvait plus que jamais et il était encore moins enclin à voir qui que ce fût. Il passait la plus grande partie de son temps dans sa chambre, la porte fermée à clé de l'intérieur, mais parfois il en sortait et, en proie à une sorte de furieuse ivresse, il s'élançait hors de la maison et, courant par tout le jardin, un revolver à la main, criait que nul ne lui faisait peur et que personne, homme ou diable, ne le tiendrait enfermé comme un mouton dans un parc. Quand pourtant ces accès étaient passés, il rentrait avec fracas et fermait la porte à clé, la barricadait derrière lui en homme qui n'ose

regarder en face la terreur qui bouleverse le tréfonds de son âme. Dans ces moments-là, j'ai vu son visage, même par temps froid, luisant et moite comme s'il sortait d'une cuvette d'eau chaude.

« Eh bien ! pour en arriver à la fin, monsieur Holmes, et pour ne pas abuser de votre patience, une nuit arriva où il fit une de ces folles sorties et n'en revint point. Nous l'avons trouvé, quand nous nous sommes mis à sa recherche, tombé, la face en avant, dans une petite mare couverte d'écume verte qui se trouvait au bout du jardin. Il n'y avait aucune trace de violence et l'eau n'avait que deux pieds de profondeur, de sorte que le jury tenant compte de son excentricité bien connue, rendit un verdict de suicide. Mais moi, qui savais comment il se cabrait à la pensée même de la mort, j'ai eu beaucoup de mal à me persuader qu'il s'était dérangé pour aller au-devant d'elle. L'affaire passa, toutefois, et mon père entra en possession du domaine et de quelque quatorze mille livres qui se trouvaient en banque au compte de mon oncle.

– Un instant, intervint Holmes. Votre récit est, je le vois déjà, l'un des plus intéressants que j'aie jamais écoutés. Donnez-moi la date à laquelle votre oncle a reçu la lettre et celle de son suicide supposé.

– La lettre est arrivée le 10 mars 1883. Sa mort survint sept semaines plus tard, dans la nuit du 2 mai.

– Merci ! Je vous en prie, continuez.

– Quand mon père prit la propriété de Horsham, il fit, à ma demande, un examen minutieux de la mansarde qui avait toujours été fermée à clé. Nous y avons trouvé la boîte en cuivre, bien que son contenu eût été détruit. À l'intérieur du couvercle se trouvait une étiquette en papier qui portait les trois initiales répétées K.K.K. et au-dessous « Lettres, mémorandums, reçus et un registre ». Ces mots, nous le supposons, indiquaient la nature des papiers que le colonel Openshaw avait détruits. Quant au reste, il n'y avait rien de bien important dans la pièce, sauf, éparpillés çà et là, de nombreux journaux et des carnets qui se rapportaient à la vie de mon oncle en Amérique. Quelques-uns dataient de la guerre de Sécession et montraient qu'il avait bien fait son devoir et s'était acquis la renommée d'un brave soldat. D'autres dataient de la refonte des États du Sud et concernaient, pour la plupart, la politique, car il avait évidemment pris nettement position contre les politiciens d'antichambre que l'on avait envoyés du Nord.

« Ce fut donc au commencement de 1884 que mon père vint demeurer à Horsham et tout alla aussi bien que possible jusqu'à janvier 1885. Quatre jours après le Nouvel An, comme nous étions à table pour le petit déjeuner, j'entendis mon père pousser un vif cri de surprise. Il était là, avec dans une main une enveloppe qu'il venait d'ouvrir et dans la paume ouverte de l'autre cinq pépins d'orange desséchés. Il s'était toujours moqué de ce qu'il appelait mon histoire sans queue ni tête à propos du colonel, mais il paraissait très perplexe et très effrayé maintenant que la même chose lui arrivait.

« – Eh ! quoi ! Diable ! Qu'est-ce que cela veut dire, John ? balbutia-t-il.

« Mon cœur soudain devint lourd comme du plomb.

« – C'est K.K.K., dis-je.

« Il regarda l'intérieur de l'enveloppe.

« – C'est bien cela ! s'écria-t-il. Voilà les lettres ! Mais qu'y a-t-il d'écrit au-dessus ?

« Je lus en regardant par-dessus son épaule. Il y avait : « *Mettez les papiers sur le cadran solaire* ».

« – Quels papiers ? Quel cadran solaire ? demanda-t-il.

« – Le cadran solaire du jardin. Il n'y en a pas d'autre, dis-je. Mais les papiers doivent être ceux qui ont été détruits.

« – Bah ! dit-il, faisant un effort pour retrouver du courage, nous sommes dans un pays civilisé, ici, et des niaiseries de ce genre ne sont pas de mise. D'où cela vient-il ?

« – De Dundee, répondis-je en regardant le cachet de la poste.

« – C'est une farce absurde, dit-il. En quoi les cadrans solaires et les papiers me concernent-ils ? Je ne veux tenir aucun compte de pareilles sottises.

« – J'en parlerais à la police, à ta place, dis-je.

« Il se moqua de moi pour ma peine. Pas de ça !

« – Alors, permets-moi de le faire.

« – Non, je te le défends. Je ne veux pas qu'on fasse des histoires pour une pareille baliverne.

« Il était inutile de discuter, car il était très entêté. Je m'en allai, le cœur lourd de pressentiments.

Le troisième jour après l'arrivée de cette lettre, mon père quitta la maison pour aller rendre visite à un de ses vieux amis, le commandant Forebody qui commandait un des forts de Portdown Hill. J'étais content de le voir s'en aller, car il me semblait qu'il s'écartait du danger en s'éloignant de notre maison. Je me trompais. Le second jour de son absence, je reçus un télégramme du commandant qui me suppliait de venir sur-le-champ : mon père était tombé dans une des profondes carrières de craie, qui sont si nombreuses dans le voisinage, et il gisait sans connaissance, le crâne fracassé. Je me hâtai de courir à son chevet, mais il mourut sans avoir

repris connaissance. Il revenait, paraît-il, de Farham, au crépuscule, et comme le pays lui était inconnu et que la carrière n'était pas clôturée, le jury n'hésita pas à rapporter un verdict de « mort accidentelle ». Bien que j'aie soigneusement examiné les circonstances dans lesquelles il mourut, je n'ai rien pu trouver qui suggérât l'idée d'un assassinat. Il n'y avait aucune trace de violence, aucune trace de pas, rien n'avait été volé, et on n'avait signalé la présence d'aucun inconnu sur les routes. Et pourtant, je n'ai pas besoin de vous dire que j'étais loin d'avoir l'esprit tranquille et que j'étais à peu près certain qu'il avait été victime d'une infâme machination.

« Ce fut en janvier 1885 que mon pauvre père mourut ; deux ans et huit mois se sont écoulés depuis. Pendant tout ce temps, j'ai coulé à Horsham des jours heureux et j'avais commencé à espérer que cette malédiction s'était éloignée de la famille et qu'elle avait pris fin avec la précédente génération. Je m'étais trop pressé, toutefois, à éprouver ce soulagement : hier matin, le coup s'est abattu sur moi sous la même forme qu'il s'est abattu sur mon père.

Le jeune homme tira de son gilet une enveloppe chiffonnée et la renversant au-dessus de la table, il la secoua et en fit tomber cinq pépins d'orange desséchés.

– Voici l'enveloppe, reprit-il. Le cachet de la poste est de Londres – secteur Est. À l'intérieur on retrouve les mêmes mots que sur le dernier message reçu par mon père : « K.K.K. », puis : « *Mettez les papiers sur le cadran solaire.* »

– Qu'avez-vous fait ? demanda Holmes.

– Rien.

– Rien !

– À vrai dire, expliqua-t-il, en enfonçant son visage dans ses mains blanches, je me suis senti impuissant. J'ai ressenti l'impression que doivent éprouver les malheureux lapins quand le serpent s'avance vers eux en zigzaguant. Il me semble que je suis la proie d'un fléau inexorable et irrésistible, dont nulle prévoyance, nulle précaution ne saurait me protéger.

– Ta-ra-ta-ta ! s'écria Sherlock Holmes. Il faut agir, mon brave, ou vous êtes perdu. Du cran ! Rien d'autre ne peut vous sauver. Ce n'est pas le moment de désespérer.

– J'ai vu la police.

– Ah !

– Mais ils ont écouté mon histoire en souriant. Je suis convaincu que l'inspecteur est d'avis que les lettres sont de bonnes farces et que la mort des miens fut réellement accidentelle, ainsi que l'ont déclaré les jurys, et qu'elle n'avait rien à voir avec les avertissements.

Holmes agita ses poings en l'air.

– Incroyable imbécillité ! s'écria-t-il.

– Ils m'ont cependant donné un agent pour habiter si je veux la maison avec moi.

– Est-il venu avec vous ce soir ?

– Non, il a ordre de rester dans la maison.

De nouveau, Holmes, furieux, éleva les poings.

– Pourquoi êtes-vous venu à moi ? dit-il. Et surtout pourquoi n'êtes-vous pas venu tout de suite ?

– Je ne savais pas. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai parlé à Prendergast de mes ennuis et qu'il m'a conseillé de m'adresser à vous.

– Il y a deux jours pleins que vous avez reçu la lettre. Nous aurions déjà agi. Vous n'avez pas d'autres renseignements que ceux que vous nous avez fournis, je suppose, aucun détail qui pourrait nous aider ?

– Il y a une chose, dit John Openshaw, une seule chose.

Il fouilla dans la poche de son habit et en tira un morceau de papier bleuâtre et décoloré qu'il étala sur la table.

– Je me souviens, dit-il, que le jour où mon oncle a brûlé ses papiers, j'ai remarqué que les petits bouts de marges non brûlés qui se trouvaient dans les cendres avaient tous cette couleur particulière. J'ai trouvé cette unique feuille sur le plancher de sa chambre et tout me porte à croire que c'est peut-être un des papiers qui, ayant volé loin des autres, avait, de la sorte, échappé à la destruction. Sauf qu'il y est question de « pépins », je ne pense pas qu'il puisse nous être d'une grande utilité. Je crois, pour ma part, que c'est une page d'un journal intime. Incontestablement, l'écriture est celle de mon oncle.

Holmes approcha la lampe et tous les deux nous nous penchâmes sur la feuille de papier dont le bord déchiré prouvait qu'on l'avait, en effet, arrachée à un carnet. Cette feuille portait en tête : « Mars 1869 », et en dessous se trouvaient les indications suivantes :

4. *Hudson est venu. Même vieille discussion.*

7. *Envoyé les pépins à Mac Cauley, Taramore et Swain, de St Augustin.*

9. *Mac Cauley disparu.*

10. *John Swain disparu.*

12. *Visité Taramore. Tout bien.*

– Merci, dit Holmes en pliant le papier et en le rendant à notre visiteur. Et maintenant il ne faut plus, sous aucun pré texte, perdre un seul instant. Nous ne pouvons même pas prendre le temps de discuter ce que vous m’avez dit. Il faut rentrer chez vous tout de suite et agir.

– Mais que dois-je faire ?

– Il n’y a qu’une seule chose à faire, et à faire tout de suite. Il faut mettre ce papier que vous venez de nous montrer dans la boîte en cuivre que vous nous avez décrite. Il faudra aussi y joindre un mot disant que tous les autres papiers ont été brûlés par votre oncle et que c’est là le seul qui reste. Il faudra l’affirmer en des termes tels qu’ils soient convaincants. Cela fait, il faudra, sans délai, mettre la boîte sur le cadran solaire, comme on vous le demande. Est-ce compris ?

– Parfaitement.

– Ne pensez pas à la vengeance, ou à quoi que ce soit de ce genre, pour l’instant. La vengeance, nous l’obtiendrons, je crois, par la loi, mais il faut que nous tissions notre toile, tandis que la leur est déjà tissée. Le premier point, c’est d’écarter le danger pressant qui vous menace. Après on verra à élucider le mystère et à punir les coupables.

– Je vous remercie, dit le jeune homme, en se levant et en remettant son pardessus. Vous m’avez rendu la vie en même temps que l’espoir. Je ne manquerai pas d’agir comme vous me le conseillez.

– Ne perdez pas un moment, et, surtout, prenez garde à vous, en attendant, car je ne pense pas qu’il y ait le moindre doute que vous ne soyez sous la menace d’un danger réel imminent. Comment rentrez-vous ?

– Par le train de Waterloo.

– Il n’est pas encore neuf heures. Il y aura encore foule dans les rues. J’espère donc que vous serez en sûreté, et pourtant vous ne sauriez être trop sur vos gardes.

– Je suis armé.

– C’est bien. Demain je me mettrai au travail sur votre affaire.

– Je vous verrai donc à Horsham ?

– Non, votre secret se cache à Londres. C’est là que je le chercherai.

– Alors, je reviendrai vous voir dans un jour ou deux, pour vous donner des nouvelles de la boîte et des papiers. Je ne ferai rien sans vous demander conseil.

Nous échangeâmes une poignée de main, et il s'en fut. Au-dehors, le vent hurlait toujours et la pluie battait les fenêtres. On eût dit que cette étrange et sauvage histoire nous avait été amenée par les éléments déchaînés, que la tempête l'avait charriée vers nous comme un paquet d'algues qu'elle venait maintenant de remporter.

Sherlock Holmes demeura quelque temps assis sans mot dire, la tête penchée en avant, les yeux fixant le feu qui flamboyait, rutilant. Ensuite, il alluma sa pipe et, se renversant dans son fauteuil, considéra les cercles de fumée bleue qui, en se pourchassant, montaient vers le plafond.

– Je crois, Watson, remarqua-t-il enfin, que de toutes les affaires que nous avons eues, aucune n'a jamais été plus fantastique que celle-ci.

– Sauf, peut-être, le Signe des Quatre.

– Oui, sauf peut-être celle-là. Et pourtant ce John Openshaw me semble environné de dangers plus grands encore que ceux que couraient les Sholto.

– Mais êtes-vous arrivé à une idée définie de la nature de ces dangers ?

– Il ne saurait y avoir de doute à cet égard.

– Et quels sont-ils ? Qui est ce K.K.K. et pourquoi poursuit-il cette malheureuse famille ?

Sherlock Holmes ferma les yeux et plaça ses coudes sur le bras de son fauteuil, tout en réunissant les extrémités de ses doigts.

– Le logicien idéal, remarqua-t-il, quand une fois on lui a exposé un fait sous toutes ses faces, en déduirait non seulement toute la chaîne des événements qui ont abouti à ce fait, mais aussi tous les résultats qui s'ensuivraient. De même que Cuvier pouvait décrire exactement un animal tout entier en examinant un seul os, de même l'observateur qui a parfaitement saisi un seul maillon dans une série d'incidents devrait pouvoir exposer avec précision tous les autres incidents, tant antérieurs que postérieurs. Nous n'avons pas encore bien saisi les résultats auxquels la raison seule est capable d'atteindre. On peut résoudre dans le cabinet des problèmes qui ont mis en défaut tous ceux qui en ont cherché la solution à l'aide de leurs sens. Pourtant, pour porter l'art à son summum, il est nécessaire que le logicien soit capable d'utiliser tous les faits qui sont venus à sa connaissance, et cela implique en soi, comme vous le verrez aisément, une complète maîtrise de toutes les sciences, ce qui, même en ces jours de liberté de l'enseignement et d'encyclopédie, est un avantage assez rare. Il n'est toutefois pas impossible qu'un homme possède la totalité des connaissances qui peuvent lui être utiles dans ses travaux et c'est, quant à moi, ce à quoi je me suis efforcé d'atteindre. Si je me souviens bien, dans une certaine circonstance, aux premiers temps de notre amitié, vous aviez défini mes limites de façon assez précise.

– Oui, répondis-je en riant. C’était un singulier document. La philosophie, l’astronomie et la politique étaient notées d’un zéro, je me le rappelle. La botanique, médiocre ; la géologie, très sérieuse en ce qui concerne les taches de boue de n’importe quelle région située dans un périmètre de cinquante miles autour de Londres ; la chimie, excentrique ; l’anatomie, sans méthode ; la littérature passionnelle et les annales du crime, uniques. Je vous appréciais encore comme violoniste, boxeur, épéiste, homme de loi, et aussi pour votre auto-intoxication par la cocaïne et le tabac. C’étaient là, je crois, les principaux points de mon analyse.

La dernière remarque fit rire mon ami.

– Eh bien ! dit-il, je répète aujourd’hui, comme je le disais alors, qu’on doit garder sa petite mansarde intellectuelle garnie de tout ce qui doit vraisemblablement servir et que le reste peut être relégué dans les débarras de la bibliothèque, où on peut les trouver quand on en a besoin. Or, dans un cas comme celui que l’on nous a soumis ce soir, nous avons certainement besoin de toutes nos ressources ! Ayez donc la bonté de me passer la lettre K de l’*Encyclopédie américaine*, qui se trouve sur le rayon à côté de vous. Merci. Maintenant, considérons la situation et voyons ce qu’on en peut déduire. Tout d’abord, nous pouvons, comme point de départ, présumer non sans de bonnes raisons, que le colonel Openshaw avait des motifs très sérieux de quitter l’Amérique. À son âge, les hommes ne changent pas toutes leurs habitudes et n’échangent point volontiers le charmant climat de la Floride pour la vie solitaire d’une cité provinciale d’Angleterre. Son grand amour de la solitude dans notre pays fait naître l’idée qu’il avait peur de quelqu’un ou de quelque chose ; nous pouvons donc supposer, et ce sera l’hypothèse d’où nous partirons, que ce fut la peur de quelqu’un ou de quelque chose qui le chassa d’Amérique. Quant à la nature de ce qu’il craignait, nous ne pouvons la déduire qu’en considérant les lettres terribles que lui-même et ses successeurs ont reçues. Avez-vous remarqué les cachets postaux de ces lettres ?

– La première venait de Pondichéry la seconde de Dundee, et la troisième de Londres.

– De Londres, secteur Est. Qu’en déduisez-vous ?

– Ce sont tous les trois des ports. J’en déduis que celui qui les a écrites était à bord d’un vaisseau.

– Excellent, Watson. Nous avons déjà un indice. On ne saurait mettre en doute qu’il y a des chances – de très fortes chances – que l’expéditeur fût à bord d’un vaisseau. Et maintenant, considérons un autre point. Dans le cas de Pondichéry sept semaines se sont écoulées entre la menace et son accomplissement ; dans le cas de Dundee, il n’y a eu que trois ou quatre jours. Cela ne vous suggère-t-il rien ?

– La distance est plus grande pour le voyageur.

– Mais la lettre aussi a un plus grand parcours pour arriver.

– Alors, je ne vois pas.

– Il y a au moins une présomption que le vaisseau dans lequel se trouve l'homme – ou les hommes – est un voilier. Il semble qu'ils aient toujours envoyé leur singulier avertissement ou avis avant de se mettre eux-mêmes en route pour leur mission. Vous voyez avec quelle rapidité l'action a suivi l'avis quand celui-ci est venu de Dundee. S'ils étaient venus de Pondichéry dans un steamer, ils seraient arrivés presque aussi vite que leur lettre. Mais, en fait, sept semaines se sont écoulées, ce qui représentait la différence entre le courrier postal qui a apporté la lettre et le vaisseau à voiles qui en a amené l'expéditeur.

– C'est possible.

– Mieux que cela. C'est probable. Et maintenant, vous voyez l'urgence fatale de ce nouveau cas, et pourquoi j'ai insisté auprès du jeune Openshaw pour qu'il prenne garde. Le coup a toujours été frappé à l'expiration du temps qu'il faut aux expéditeurs pour parcourir la distance. Mais, cette fois-ci, la lettre vient de Londres et par conséquent nous ne pouvons compter sur un délai.

– Grand Dieu ! m'écriai-je, que peut signifier cette persécution impitoyable ?

– Les papiers qu'Openshaw a emportés sont évidemment d'une importance capitale pour la personne ou les personnes qui sont à bord du voilier. Il apparaît très clairement, je crois, qu'il doit y avoir plus d'un individu. Un homme seul n'aurait pu perpétrer ces deux crimes de façon à tromper le jury d'un coroner. Il faut pour cela qu'ils soient plusieurs et que ce soient des hommes résolus et qui ne manquent pas d'initiative. Leurs papiers, il les leur faut, quel qu'en soit le détenteur. Et cela vous montre que K.K.K. cesse d'être les initiales d'un individu et devient le sigle d'une société.

– Mais de quelle société ?

– Vous n'avez jamais entendu parler du Ku Klux Klan ?

Et Sherlock, se penchant en avant, baissait la voix.

– Jamais.

Holmes tourna les pages du livre sur ses genoux.

– Voici ! dit-il bientôt. « Ku Klux Klan. Nom dérivé d'une ressemblance imaginaire avec le bruit produit par un fusil qu'on arme. Cette terrible société secrète fut formée par quelques anciens soldats confédérés dans les États du Sud après la guerre civile et elle forma bien vite des branches locales dans différentes parties du pays, particulièrement dans le Tennessee, la Louisiane, les Carolines, la Géorgie et la Floride. Elle employait sa puissance à des fins politiques, principalement à terroriser les électeurs nègres et à assassiner ou à chasser du pays

ceux qui étaient opposés à ses desseins. Ses attentats étaient d'ordinaire précédés d'un avertissement à l'homme désigné, avertissement donné d'une façon fantasque mais généralement aisée à reconnaître, quelques feuilles de chêne dans certains endroits, dans d'autres des semences de melon ou des pépins d'orange. Quand elle recevait ces avertissements, la victime pouvait ou bien renoncer ouvertement à ses opinions ou à sa façon de vivre, ou bien s'enfuir du pays.

« Si, par bravade, elle s'entêtait, la mort la surprenait infailliblement, en général d'une façon étrange et imprévue. L'organisation de la société était si parfaite, ses méthodes si efficaces, qu'on ne cite guère de personnes qui aient réussi à la braver impunément ou de circonstances qui aient permis de déterminer avec certitude les auteurs d'un attentat.

Pendant quelques années, cette organisation prospéra, en dépit des efforts du gouvernement des États-Unis et des milieux les mieux intentionnés dans la communauté du Sud. Cependant, en l'année 1869, le mouvement s'éteignit assez brusquement, bien que, depuis lors, il y ait eu encore des sursauts spasmodiques. »

« Vous remarquerez, dit Holmes en posant le volume, que cette soudaine éclipse de la société coïncide avec le moment où Openshaw est parti d'Amérique avec leurs papiers. Il se peut fort bien qu'il y ait là un rapport de cause à effet. Rien d'étonnant donc, que lui et les siens aient eu à leurs trousses quelques-uns de ces implacables caractères. Vous pouvez comprendre que ce registre et ce journal aient pu mettre en cause quelques personnalités de tout premier plan des États du Sud et qu'il puisse y en avoir pas mal qui ne dormiront pas tranquilles tant qu'on n'aura pas recouvré ces papiers.

– Alors, la page que nous avons vue...

– Est telle qu'on pouvait l'attendre. Si je me souviens bien, elle portait : « Envoyé les pépins à A. B. et C. » C'est-à-dire l'avertissement de la société leur a été adressé. Puis viennent les notes, indiquant que A. et B. ont ou disparu, ou quitté le pays, et enfin que C. a reçu une visite dont, j'en ai bien peur, le résultat a dû lui être funeste. Vous voyez, je pense, docteur, que nous pourrions projeter quelque lumière dans cet antre obscur et je crois que la seule chance qu'ait le jeune Openshaw, en attendant, c'est de faire ce que je lui ai dit. Il n'y a pas autre chose à dire, pas autre chose à faire ce soir. Donnez-moi donc mon violon et pendant une demi-heure, tâchons d'oublier cette misérable époque et les agissements plus misérables encore des hommes, nos frères.

Le temps s'était éclairci le matin et le soleil brillait d'un éclat adouci à travers le voile imprécis qui restait tendu au-dessus de la grande ville. Sherlock Holmes était déjà en train de déjeuner quand je suis descendu.

– Vous m'excuserez, dit-il, de ne pas vous avoir attendu. J'ai devant moi, je le prévois, une journée copieusement occupée à étudier le cas du jeune Openshaw.

– Quelle marche allez-vous suivre ?

– Cela dépendra beaucoup des résultats de mes premières recherches. Il se peut qu'en fin de compte je sois obligé d'aller à Horsham.

– Vous n'irez pas en premier lieu ?

– Non, je commencerai par la Cité. Sonnez, la servante vous apportera votre café.

En attendant, je pris sur la table le journal non déplié encore et j'y jetai un coup d'œil. Mon regard s'arrêta sur un titre qui me fit passer un frisson dans le cœur.

– Holmes, m'écriai-je, vous arrivez trop tard !

– Ah ! dit-il, en posant sa tasse. J'en avais peur. Comment ça s'est-il passé ?

Sa voix était calme, mais je n'en voyais pas moins qu'il était profondément ému.

– Mes yeux sont tombés sur le nom d'Openshaw et sur le titre : « Une tragédie près du pont de Waterloo. » En voici le récit : « Entre neuf et dix heures du soir, l'agent de police Cook, de la Division H, de service près du pont de Waterloo, entendit crier "Au secours", puis le bruit d'un corps qui tombait à l'eau. La nuit, extrêmement noire, et le temps orageux rendaient tout sauvetage impossible, malgré la bonne volonté de plusieurs passants. L'alarme, toutefois, fut donnée et avec la coopération de la police fluviale, le corps fut trouvé un peu plus tard. C'était celui d'un jeune homme dont le nom, si l'on en croit une enveloppe qu'on trouva dans sa poche, serait John Openshaw, et qui habiterait près de Horsham. On suppose qu'il se hâtait afin d'attraper le dernier train qui part de la gare de Waterloo et que dans sa précipitation et dans l'obscurité il s'est trompé de chemin et s'est engagé sur l'un des petits débarcadères fluviaux, d'où il est tombé. Le corps ne portait aucune trace de violence et il ne fait pas de doute que le défunt a été la victime d'un malencontreux accident qui, espérons-le, attirera l'attention des autorités sur l'état fâcheux des débarcadères tout au long de la Tamise. »

Nous restâmes assis pendant quelques minutes sans proférer une parole. Holmes était plus abattu et plus ému que je ne l'avais jamais vu.

– C'est un rude coup pour mon orgueil, Watson, dit-il enfin. C'est là un sentiment bien mesquin, sans doute, mais c'est un rude coup pour mon orgueil ! J'en fais désormais une affaire personnelle et si Dieu me garde la santé, je mettrai la main sur cette bande. Penser qu'il est venu vers moi pour que je l'aide et que je l'ai envoyé à la mort !

Il bondit de sa chaise et, incapable de dominer son agitation, il se mit à parcourir la pièce à grands pas. Ses joues ternes s'empourpraient, en même temps que ses longues mains maigres se serraient et se desserraient nerveusement.

– Ces démons doivent être terriblement retors, s'écria-t-il enfin. Comment ont-ils pu l'attirer là-bas. Le quai n'est pas sur le chemin qui mène directement à la gare. Le pont, sans doute, était encore trop fréquenté, même par le temps qu'il faisait, pour leur projet. Eh bien ! Watson, nous verrons qui gagnera la partie en fin de compte. Je sors.

– Vous allez à la police ?

– Non. Je serai ma propre police. Quand j'aurai tissé la toile, je leur laisserai peut-être capturer les mouches, mais pas avant...

Toute la journée je fus occupé par ma profession et ce ne fut que tard dans la soirée que je revins à Baker Street. Sherlock Holmes n'était pas encore rentré. Il était presque dix heures, quand il revint, l'air pâle et épuisé. Il se dirigea vers le buffet et, arrachant un morceau de pain à la miche, il le dévora, puis le fit suivre d'une grande gorgée d'eau.

– Vous avez faim, constatai-je.

– Je meurs de faim. Je n'y pensais plus. Je n'ai rien pris depuis le petit déjeuner.

– Rien ?

– Pas une bouchée. Je n'ai pas eu le temps d'y penser.

– Et avez-vous réussi ?

– Fort bien.

– Vous avez une piste ?

– Je les tiens dans le creux de ma main. Le jeune Openshaw ne restera pas longtemps sans être vengé ! Watson, nous allons poser sur eux-mêmes leur diabolique marque de fabrique. C'est une bonne idée !

Il prit une orange dans le buffet, l'ouvrit et en fit jaillir les pépins sur la table. Il en prit cinq qu'il jeta dans une enveloppe. A l'intérieur du rabat il écrivit : « S. H. pour J. C. » Il la cacheta et l'adressa au « Capitaine James Calhoun. Trois-mâts *Lone Star*. Savannah. Georgie. »

– Cette lettre l'attendra à son arrivée au port, dit-il en riant doucement. Elle lui vaudra sans doute une nuit blanche. Il constatera que ce message lui annonce son destin avec autant de certitude que ce fut avant lui le cas pour Openshaw.

– Et qui est ce capitaine Calhoun ?

– Le chef de la bande. J’aurai les autres, mais lui d’abord.

– Comment l’avez-vous donc découvert ?

Il prit dans sa poche une grande feuille de papier couverte de dates et de notes.

– J’ai passé toute la journée, dit-il, à suivre sur les registres de Lloyd et sur des collections de journaux tous les voyages postérieurs des navires qui ont fait escale à Pondichéry en janvier et en février 83. On en donnait, comme y ayant stationné au cours de ces deux mois, trente-six d’un bon tonnage. De ces trente-six, le *Lone Star* attira tout de suite mon attention, parce que, bien qu’on l’annonçât comme venant de Londres, son nom est celui que l’on donne à une province des États-Unis.

– Le Texas, je crois.

– Je ne sais plus au juste, laquelle, mais je savais que le vaisseau devait être d’origine américaine.

– Et alors ?

– J’ai examiné le mouvement du port de Dundee et quand j’ai trouvé que le trois-mâts *Lone Star* était là en janvier 83, mes soupçons se sont changés en certitude. Je me suis alors informé des vaisseaux qui étaient à présent à l’ancre dans le port de Londres

– Et alors ?

– Le *Lone Star* est arrivé ici la semaine dernière. Je suis allé au Dock Albert et j’ai appris que ce trois-mâts avait descendu la rivière, de bonne heure ce matin, avec la marée. J’ai télégraphié à Gravesend d’où l’on m’a répondu qu’il venait de passer et, comme le vent souffle d’est, je ne doute pas qu’il ne soit maintenant au-delà des Goodwins et non loin de l’île de Wight.

– Qu’allez-vous faire, alors ?

– Oh ! je les tiens. Lui et les deux seconds sont, d’après ce que je sais, les seuls Américains à bord. Les autres sont des Finlandais et des Allemands. Je sais aussi que tous trois se sont absentés du navire hier soir. Je le tiens de l’arrimeur qui a embarqué leur cargaison. Au moment où leur bateau touchera Savannah, le courrier aura porté cette lettre et mon câblogramme aura informé la police de Savannah qu’on a grand besoin de ces messieurs ici pour y répondre d’une inculpation d’assassinat.

Mais les plans les mieux dressés des hommes comportent toujours une part d’incertitude. Les assassins de John Openshaw ne devaient jamais recevoir les pépins d’orange qui leur auraient

montré que quelqu'un d'aussi retors et résolu qu'eux-mêmes, était sur leur piste. Les vents de l'équinoxe soufflèrent très longuement et très violemment, cette année-là. Longtemps, nous attendîmes des nouvelles du Lone Star ; elles ne nous parvinrent jamais. A la fin, pourtant, nous avons appris que quelque part, bien loin dans l'Atlantique, on avait aperçu, ballotté au creux d'une grande vague, l'étambot fracassé d'un bateau ; les lettres « L. S. » y étaient sculptées, et c'est là tout ce que nous saurons jamais du sort du *Lone Star*.

L'homme à la lèvre tordue

Isa Whitney, frère de feu Elias Whitney, docteur en théologie, principal du collège de théologie Saint-Georges, s'adonnait fort à l'opium. Cette habitude prit possession de lui, à ce que l'on m'a dit, à la suite d'une sottise fantaisie, alors qu'il était au collège. Il avait lu la description que fait De Quincey de ses sensations et de ses rêves de fumeur d'opium et il avait imprégné son tabac de laudanum pour essayer d'obtenir les mêmes effets. Il trouva, comme tant d'autres, qu'il est plus facile de contracter cette habitude que de s'en défaire, et pendant de longues années il continua d'être esclave de la drogue, en même temps qu'il était, pour ses amis et pour les siens, l'objet d'un mélange de pitié et d'horreur. Même à présent, il me semble le voir encore, épave et ruine d'un noble caractère, tout recroquevillé dans son fauteuil, avec sa face jaune et pâteuse, ses paupières tombantes et ses pupilles réduites comme des pointes d'épingle.

Un soir, c'était en juin 1889, quelqu'un sonna à ma porte, à cette heure où l'on commence à bâiller et à regarder l'horloge. Je me redressai sur ma chaise et ma femme posa sur ses genoux son travail à l'aiguille, avec une grimace de déception.

– Un malade ! dit-elle. Tu vas être obligé de sortir !

Je ronchonnai, car je venais de rentrer après une dure journée.

Nous entendîmes la porte s'ouvrir, puis quelques mots précipités et enfin des pas rapides sur le linoléum. Notre porte s'ouvrit brusquement et une dame, vêtue de sombre et avec un voile noir, entra dans la pièce.

– Vous m'excuserez de venir si tard, commença-t-elle.

Et soudain, perdant toute maîtrise d'elle-même, elle courut vers ma femme, lui jeta les bras autour du cou et se mit à sangloter sur son épaule :

– Oh ! j'ai tant de peine ! s'écria-t-elle. J'ai tant besoin qu'on m'aide un peu !

– En quoi ? dit ma femme et, relevant le voile : C'est Kate Whitney. Comme vous m'avez fait peur ! Je n'avais, à votre entrée, pas idée de qui vous étiez.

– Je ne savais que faire ; et alors, je suis venue tout droit vers vous. C'était toujours comme cela. Les gens en peine venaient vers ma femme comme les oiseaux vers un phare.

– C'est très gentil d'être venue. Maintenant vous allez prendre un peu de vin et d'eau, vous asseoir confortablement et nous raconter tout ça, à moins que vous n'aimiez mieux que j'envoie James se coucher.

– Oh ! non, non ! J’ai aussi besoin de l’avis et de l’aide du docteur. C’est à propos d’Isa. Il n’est pas rentré depuis deux jours et j’ai si peur pour lui !

Ce n’était pas la première fois qu’elle nous avait parlé des ennuis que lui causait son mari, à moi comme médecin, à ma femme comme à une vieille amie et camarade de classe. Nous la calmâmes et la réconfortâmes avec les meilleures paroles que nous pûmes trouver. Savait-elle où était son mari ? Nous était-il possible de le lui ramener ?

Cela semblait possible. Elle avait des renseignements très affirmatifs. Depuis quelque temps, quand la crise le prenait, son mari se rendait dans un bouge, une fumerie d’opium, tout à fait à l’est de la Cité. Jusqu’ici, ses débauches s’étaient bornées à une seule journée et il était toujours rentré le soir, chancelant et épuisé. Mais cette fois la crise avait duré quarante-huit heures et, sans doute, il était là-bas, prostré parmi la lie des docks, en train d’aspirer le poison ou de dormir pour en dissiper les effets. C’était là qu’on le trouverait, elle en était sûre, à La Barre d’or, dans Upper Swandam Lane. Mais que faire ? Comment une femme jeune et timide comme elle pouvait-elle s’introduire dans un tel endroit pour arracher son mari à ce monde de gens sans aveu ?

Telle était la situation et, naturellement, il n’y avait qu’une issue : ne pourrais-je pas l’accompagner là-bas ? Puis, en y réfléchissant, pourquoi même viendrait-elle ? J’étais le médecin consultant d’Isa Whitney et, en cette qualité, j’avais sur lui quelque influence. Je pourrais m’en tirer, moi, si j’étais seul. Je fis la promesse formelle que je le renverrais chez lui en fiacre d’ici deux heures au plus, s’il était bien à l’adresse qu’elle m’avait donnée. Dix minutes plus tard, ayant quitté mon fauteuil et mon confortable studio, je roulais à toute vitesse en fiacre vers l’est de la ville, chargé, à ce qu’il me semble, d’une étrange mission, encore que l’avenir seul pût me montrer à quel point elle allait être étrange.

Mais il ne se présenta guère de difficultés dans la première étape de mon aventure. Upper Swandam Lane est une ignoble ruelle tapie derrière les quais élevés qui longent le côté nord de la rivière, à l’est du pont de Londres. Entre un magasin de confection et un assommoir dont on approche par un perron qui conduit à un passage noir comme la bouche d’un four, j’ai trouvé le bouge que je cherchais. Donnant à mon cocher l’ordre de m’attendre, j’ai descendu les marches creusées au centre par le piétinement incessant des ivrognes et, à la lumière vacillante d’une lampe à huile placée au-dessus de la porte, j’ai trouvé le loquet et je me suis avancé dans une longue pièce basse, toute remplie de la fumée brune, épaisse et lourde de l’opium, avec de chaque côté des cabines en bois formant terrasse, comme le poste d’équipage sur un vaisseau d’émigrants.

A travers l’obscurité, on distinguait vaguement des corps gisant dans des poses étranges et fantastiques, des épaules voûtées, des genoux repliés, des têtes rejetées en arrière, des mentons qui se dressaient vers le plafond et çà et là un œil sombre, vitreux qui se retournait vers le nouveau venu. De ces ombres noires scintillaient de petits cercles de lumière rouge, tantôt brillants, tantôt pâlisants, suivant que le poison brûlait avec plus ou moins de force dans les fourneaux des pipes métalliques. La plupart de ces têtes restaient sans rien dire ; quelques-uns marmottaient pour eux-mêmes et d’autres s’entretenaient d’une voix basse, étrange et

monocorde, émettant par saccades des propos qui soudain se perdaient dans le silence ; chacun, en fait, mâchonnait ses propres pensées et ne faisait guère attention aux paroles de son voisin. Tout au bout se trouvait un petit brasier de charbon de bois, à côté duquel était assis, sur un trépied de bois, un vieillard grand et mince, dont la mâchoire reposait sur ses poings et les coudes sur ses genoux. Fixement, il regardait le feu.

A mon entrée, un domestique malais au teint jaunâtre s'était précipité vers moi, avec une pipe et la drogue nécessaire, tout en me désignant d'un geste une cabine vide.

– Merci ! dis-je, je ne viens pas pour rester. Il y a ici un de mes amis, M. Isa Whitney, et je désire lui parler.

Je perçus un mouvement, j'entendis une exclamation à ma droite et, en tendant les yeux dans l'obscurité, je vis Whitney pâle, hagard, échevelé, qui me regardait fixement.

– Mon Dieu ! c'est Watson, dit-il.

Il était dans un lamentable état de réaction ; tous ses nerfs tremblaient.

– Dites, Watson, quelle heure est-il ?

– Bientôt onze heures.

– De quel jour ?

– Vendredi 10 juin.

– Dieu du ciel ! Je croyais que nous étions mercredi. Mais nous sommes mercredi. Pourquoi voulez-vous me faire peur comme ça ?

Il laissa tomber son visage sur ses bras et se mit à sangloter d'une façon aiguë.

– Je vous dis que c'est aujourd'hui vendredi. Votre femme vous attend depuis deux jours. Vous devriez avoir honte.

– J'en ai honte aussi. Mais vous vous trompez, Watson, car il n'y a que quelques heures que je suis ici ; trois pipes, quatre pipes... Je ne sais plus combien. Mais je rentrerai avec vous, Watson. Je ne voudrais pas faire peur à Kate – pauvre petite Kate. Donnez-moi la main ! Avez-vous un fiacre ?

– Oui, j'en ai un qui attend.

– Alors je le prendrai, mais je dois sans doute quelque chose. Demandez ce que je dois, Watson. Je ne suis pas en train du tout. Je ne peux rien faire.

Je m’avançai dans l’étroit passage qui courait entre les deux rangées de dormeurs, et, tout en retenant mon souffle pour me préserver des ignobles vapeurs de la drogue, je cherchai de ci, de là, le tenancier. Comme je passais près de l’homme grand et mince qui était assis près du brasier, je me sentis soudain tiré par le pan de mon habit et une voix murmura tout bas :

– Passez votre chemin, puis retournez-vous et regardez-moi.

Les mots frappèrent tout à fait distinctement mon oreille. Je baissai les yeux. Ces paroles ne pouvaient venir que de l’individu qui était à côté de moi, et pourtant il était toujours assis, aussi absorbé que jamais, très mince, très ridé, courbé par la vieillesse, et une pipe à opium se balançait entre ses genoux, comme tombée de ses doigts par pure lassitude. J’avançai de deux pas et me retournai. Il me fallut toute ma maîtrise de moi-même pour ne pas pousser un cri d’étonnement. L’homme avait pivoté de telle sorte que personne d’autre que moi ne pouvait le voir. Ses vêtements s’étaient remplis, ses rides avaient disparu, les yeux ternes avaient retrouvé leur éclat et c’était Sherlock Holmes qui, assis là, près du feu, riait doucement de ma surprise. Il me fit signe de m’approcher de lui et, en même temps, tandis qu’il tournait à demi son visage vers les autres, il redevenait l’être sénile et décrépît de tout à l’heure.

– Holmes ! murmurai-je, que diable faites-vous dans ce bouge ?

– Aussi bas que possible, répondit-il, j’ai d’excellentes oreilles. Si vous aviez la bonté de vous débarrasser de votre imbécile d’ami, je serais enchanté de causer un peu avec vous.

– J’ai un fiacre à la porte.

– Alors, je vous en prie, renvoyez-le avec ce fiacre. Vous pouvez l’y mettre en toute sécurité, car il me semble trop flasque pour faire des bêtises. Je vous recommande aussi d’envoyer un mot par le cocher à votre femme pour lui dire que vous avez lié votre sort au mien. Si vous voulez bien m’attendre dehors, je vous rejoindrai dans cinq minutes.

Il était difficile de répondre par un refus à n’importe quelle demande de Holmes, car elles étaient toujours très expressément formulées avec un air de profonde autorité. Je sentais d’ailleurs qu’une fois Whitney enfermé dans le fiacre, ma mission était pratiquement remplie ; et quant au reste, je ne pouvais rien souhaiter de mieux que de me trouver associé avec mon ami pour une de ces singulières aventures qui étaient la condition normale de son existence. En quelques minutes, j’avais écrit mon billet, payé les dépenses de Whitney, j’avais conduit celui-ci au fiacre et je l’avais vu emmener dans l’obscurité. Quelques instants après, un être décrépît sortait de la fumerie d’opium et je m’en allais dans la rue avec Sherlock Holmes. Dans les deux premières rues, il marcha le dos voûté en traînant la jambe d’un pas incertain. Puis, après un rapide regard aux alentours, il se redressa et partit soudain d’un cordial éclat de rire.

– Je suppose, Watson, que vous vous imaginez qu’outre mes injections de cocaïne, je me suis mis à fumer l’opium et que cela s’ajoute à toutes ces autres petites faiblesses à propos desquelles vous m’avez favorisé de vos vues professionnelles.

– J’ai certes été surpris de vous trouver là.

– Pas plus que moi de vous y trouver.

– Je venais chercher un ami.

– Et moi chercher un ennemi.

– Un ennemi ?

– Oui, un de mes ennemis naturels, ou, dirais-je mieux, de mes proies naturelles. En bref, Watson, je suis au beau milieu d’une enquête très remarquable et j’ai espéré trouver une piste dans les divagations incohérentes de ces abrutis, comme je l’ai fait auparavant. Si l’on m’avait reconnu dans ce bouge, ma vie n’aurait pas valu qu’on l’achetât pour une heure, car je me suis servi de ce bouge dans le passé pour mes propres fins et cette canaille de Lascar, qui en est le tenancier, a juré de se venger de moi. Il existe, sur le derrière du bâtiment, près du coin du quai de Saint-Paul, une trappe qui pourrait raconter d’étranges histoires sur tout ce à quoi elle a livré passage par des nuits sans lune.

– Quoi ! vous ne parlez pas de cadavres ?

– Si donc, des corps, Watson. Nous serions riches, Watson, Si nous avions autant de milliers de livres qu’on a mis à mort de pauvres diables dans ce bouge. C’est le plus abject piège à assassinats sur tout le cours de la rivière et je crains fort que Neville Saint-Clair n’y soit entré pour n’en jamais sortir. Mais notre voiture doit être ici...

Il mit ses deux index entre ses dents et siffla d’une façon aiguë, signal auquel, dans le lointain, on répondit par un sifflement pareil et qui fut bientôt suivi d’un bruit de roues et du trot des sabots d’un cheval.

– Et maintenant, Watson, dit Holmes, tandis qu’une charrette s’avançait rapidement dans l’obscurité en projetant, par ses lanternes latérales, deux tunnels de lumière jaune, vous venez avec moi, hein ?

– Si je peux vous être utile.

– Un ami loyal est toujours utile. Et un chroniqueur plus encore. Ma chambre aux *Cèdres* a deux lits.

– *Les Cèdres ?*

– Oui, c'est la maison de M. Saint-Clair. J'y demeure pendant que je mène mon enquête.

– Où est-ce donc ?

– Près de Lee, dans le Kent. Nous avons une course de sept milles devant nous.

– Mais je suis toujours dans l'obscurité.

– Exact, mais vous allez tout savoir. Sautez là. Ça va, Jean, nous n'aurons pas besoin de vous. Prenez cette demi-couronne. Venez me chercher demain vers onze heures. Laissez aller ; au revoir.

Il toucha le cheval avec son fouet et nous partîmes au grand galop, à travers une interminable succession de rues sombres et désertes qui s'élargirent graduellement. Nous nous trouvâmes bientôt emmenés comme le vent sur un large pont garni de parapets ; la rivière boueuse coulait paresseusement au-dessous. Plus loin s'étendait un autre désert de briques et de mortier ; le silence n'en était rompu que par le pas lourd et régulier de l'agent de police ou par les chants et les cris de fêtards attardés. Un nuage déchiqueté flottait lentement dans le ciel et une étoile ou deux scintillaient çà et là, entre les déchirures des nuages. Holmes conduisait en silence, la tête inclinée sur la poitrine, de l'air d'un homme perdu dans ses pensées ; cependant, assis auprès de lui, j'étais curieux de savoir ce que pouvait bien être cette nouvelle enquête qui semblait si fort lui occuper l'esprit.

Nous avons couvert plusieurs milles et nous allions parvenir aux abords de la ceinture de villas de la banlieue quand il se secoua, haussa les épaules et alluma sa pipe avec toute l'apparence d'un homme qui s'est rendu compte qu'il a agi pour le mieux.

– Vous avez une grande faculté de silence, Watson, dit-il. Cela fait de vous un compagnon inappréciable ; ma parole, c'est une grande chose d'avoir quelqu'un à qui ne pas parler, car mes pensées ne sont pas toujours des plus plaisantes. J'étais en train de me demander ce que je dirais à cette chère petite femme, tout à l'heure, quand elle viendrait à notre rencontre à la porte.

– Vous oubliez que je ne suis au courant de rien.

– J'aurai juste le temps de vous donner les faits de l'affaire avant d'arriver à Lee. Tout semble absurdement simple et pourtant, malgré tout, je ne peux rien trouver qui me permette le moindre progrès. Il y a une quantité de fils, sans doute, mais je suis incapable d'en saisir le bout. Maintenant je vais vous exposer le cas avec netteté et concision, Watson, et peut-être percevrez-vous une étincelle là où tout est obscur pour moi.

– Allez-y donc.

– Il y a quelques années – pour être précis, en mai 1884 – vint à Lee un monsieur du nom de Neville Saint-Clair qui paraissait avoir beaucoup d'argent. Il prit une grande villa, en fit très joliment arranger les jardins et, d'une façon générale, y vécut sur un grand pied. Peu à peu, il se fit des amis dans le voisinage et, en 1887, il épousa la fille d'un brasseur de la ville ; il a eu d'elle, à ce jour, deux enfants. Il n'avait pas d'occupation permanente, mais, détenant des intérêts dans plusieurs sociétés, il allait à Londres, en général le matin, pour rentrer chaque soir par le train qui part de la gare de Cannon Street à cinq heures quatorze. M. Saint-Clair a maintenant trente-sept ans, c'est un homme aux habitudes sobres, bon mari, père très affectueux, et très estimé de tous ceux qui le connaissent. Je peux ajouter que ses dettes, à l'heure présente, s'élèvent, autant que nous avons pu nous en rendre compte, à quatre-vingt-huit livres et dix shillings, alors qu'il a à son compte deux cent vingt livres, à la Banque de la Ville et des Comtés. Il n'y a donc aucune raison de penser que ce sont des ennuis d'argent qui l'ont tracassé.

« Lundi dernier M. Neville Saint-Clair est parti pour Londres un peu plus tôt que d'ordinaire et, avant de partir, il avait fait la remarque qu'il avait à faire deux commissions importantes et qu'il rapporterait à son petit garçon, en rentrant, une boîte de cubes. Or, par le plus grand des hasards, sa femme, ce même lundi, très peu de temps après son départ, reçut un télégramme l'informant qu'un petit paquet, d'une très grande valeur, qu'elle avait attendu, était à sa disposition dans les bureaux de la Compagnie de Navigation d'Aberdeen. Or, Si vous connaissez bien votre Londres, vous savez que le siège de cette Compagnie se trouve dans Fresne Street, une rue qui bifurque d'Upper Swandam Lane où vous m'avez trouvé ce soir. Mme Saint-Clair déjeuna, partit pour la Cité, fit quelques achats et se dirigea vers le siège de la Compagnie ; elle retira son paquet et à quatre heures trente-cinq exactement elle se trouvait en train de remonter Swandam Lane pour retourner à la gare. M'avez-vous bien suivi jusqu'ici ?

– C'est très clair.

– Si vous vous rappelez, il faisait très chaud lundi dernier. Mme Saint-Clair marchait lentement, regardait à droite et à gauche dans l'espoir de voir un fiacre, car elle n'aimait guère le voisinage où elle se trouvait. Tandis qu'elle allait ainsi dans Swandam Lane, elle entendit tout à coup une exclamation ou un cri perçant et son sang se glaça à la vue de son mari qui la regardait et, à ce qu'il lui sembla, lui faisait des signes d'une fenêtre du second étage. La fenêtre était ouverte et elle vit distinctement son visage, qu'elle décrit comme terriblement bouleversé. Il agitait ses mains frénétiquement dans sa direction à elle, puis il disparut de la fenêtre, Si rapidement qu'il semblait avoir été attiré à l'intérieur par une force irrésistible. Une chose singulière qui tira l'œil de cette femme observatrice, ce fut que, bien que son mari fût vêtu de sombre, comme le matin en partant, il n'avait ni col, ni cravate.

« Convaincue qu'il lui était arrivé quelque chose, elle dégringola les marches – car la maison n'était autre que cette fumerie d'opium où vous m'avez trouvé. Elle traversa en courant la pièce du devant, et tenta de grimper l'escalier qui menait au premier étage. Au pied de l'escalier, toutefois, elle rencontra cette canaille de Lascar dont je vous ai parlé. Il l'écarta et, aidé d'un Danois qui lui sert d'employé, la rejeta dans la rue. En proie aux craintes et aux doutes les plus affolants, elle courut en toute hâte dans la ruelle et, par un heureux hasard, elle rencontra dans

Fresne Street quelques agents de police qui, avec un brigadier, partaient faire leur ronde. Le brigadier et deux hommes revinrent avec elle et, malgré la résistance obstinée du propriétaire, ils se dirigèrent vers la pièce où M. Saint-Clair avait été aperçu en dernier lieu. Là, aucune trace de lui. En fait, dans tout l'étage on ne put trouver personne, à part un misérable estropié, hideux d'aspect, qui, paraît-il, logeait là. Et celui-ci et Lascar jurèrent avec force que, de toute l'après-midi, il n'y avait eu personne d'autre dans la pièce du devant. Leurs dénégations étaient si fermes que le brigadier en fut ahuri et en était presque arrivé à croire que Mme Saint-Clair s'était trompée quand, en poussant un cri, elle s'élança vers une petite boîte en bois blanc posée sur la table et en souleva brusquement le couvercle. Il en tomba une cascade de cubes d'enfant. C'était le jouet qu'il avait promis de ramener à la maison.

« Cette découverte et la confusion de l'estropié firent que le brigadier se rendit compte que l'affaire était sérieuse. On examina soigneusement les pièces et tous les résultats concluaient à un crime abominable. La première pièce, simplement meublée, communiquait avec une petite chambre à coucher qui donnait sur le derrière d'un des quais. Entre le quai et la fenêtre de la chambre à coucher, se trouve une bande de terrain étroite qui, séchée à marée basse, est recouverte à marée haute de plus d'un mètre trente d'eau. La fenêtre de la chambre à coucher, assez large, s'ouvrait du bas. En l'examinant, on découvrit des traces de sang sur le seuil de la fenêtre et on voyait des gouttes de sang çà et là sur le plancher de la chambre à coucher. Jetés derrière un rideau de la première pièce, on trouva tous les vêtements de M. Neville Saint-Clair, exception faite de son costume. Ses chaussures, ses chaussettes, son chapeau, sa montre – tout était là. D'ailleurs, aucune trace de violence sur tous ces vêtements et nulle autre trace de M. Neville Saint-Clair. Selon toute apparence, il a dû sortir par la fenêtre, car on n'a pu découvrir d'autre sortie, et les taches de sang sur le seuil font mal augurer d'une éventuelle fuite à la nage, car la marée était à son plus haut au moment de la tragédie.

« Et maintenant, que je vous parle des canailles qui semblaient directement impliquées dans l'affaire. On connaissait Lascar par ses antécédents lamentables, mais comme on savait par le récit de Mme Saint-Clair qu'il se trouvait au pied de l'escalier quelques secondes après l'apparition de son mari à la fenêtre, il était difficile de le considérer comme autre chose que complice du crime. Sa défense fut qu'il ignorait absolument tout et il déclara énergiquement tout ignorer des faits et gestes de Hugh Boone, son locataire, et ne pouvoir en aucune façon expliquer la présence des vêtements du disparu.

« Suffit pour Lascar, le tenancier. Parlons maintenant du sinistre estropié qui occupe le second étage de la fumerie et qui fut certainement le dernier à voir Neville Saint-Clair. Son nom est Hugh Boone et sa face hideuse est familière à tous ceux qui fréquentent la Cité. C'est un mendiant professionnel, bien que, pour éluder les ordonnances de la police, il prétende exercer un petit commerce d'allumettes-bougies. A quelque distance, en descendant Threadneedle Street, du côté gauche, le mur fait un petit angle, comme vous avez pu le remarquer. C'est là que cet individu vient s'asseoir tous les jours, les jambes croisées, sa toute petite provision d'allumettes sur ses genoux. Comme c'est un spectacle pitoyable, une petite pluie d'aumônes tombe dans la casquette de cuir grasseuse qu'il pose sur le trottoir à côté de lui. J'ai plus d'une fois observé le bonhomme – sans penser jamais que j'aurais à faire sa connaissance par nécessité professionnelle – et j'ai toujours été surpris de la moisson qu'il récoltait en peu de temps. Son aspect, voyez-vous, est si remarquable, que personne ne peut passer près de lui sans y prêter

attention. Une touffe de cheveux jaunes, un visage pâle défiguré par une horrible cicatrice qui, en se contractant, a retourné le bord externe de sa lèvre supérieure, un menton de bouledogue, une paire d'yeux très perçants et noirs qui offrent un contraste singulier avec la couleur de ses cheveux, tout cela le distingue de la foule ordinaire des mendiants ; comme on distingue aussi son esprit, car il a toujours une réplique toute prête à n'importe quelle plaisanterie que les passants peuvent lui lancer. Tel est l'homme qui, nous venons de l'apprendre, est le locataire de la fumerie et qui a été le dernier à voir le père de famille honorable que nous cherchons.

– Mais un estropié ! dis-je. Qu'aurait-il pu faire tout seul contre un homme dans la force de l'âge ?

– C'est un estropié en ce sens qu'il boite, mais sous tous les autres rapports, il semble très fort et en bonne forme. Sûrement, Watson, votre expérience médicale vous dirait que la faiblesse d'un membre est souvent compensée par une force exceptionnelle des autres.

– Je vous en prie, continuez votre récit.

– Mme Neville Saint-Clair s'était évanouie à la vue des taches de sang sur la fenêtre et la police l'accompagna jusque chez elle en fiacre, puisque sa présence ne pouvait en aucune façon être utile à l'enquête. Le brigadier Barton, chargé de l'affaire, a examiné très soigneusement les lieux, mais sans rien trouver qui jetât quelque lumière sur l'affaire. On avait pourtant commis une faute en n'arrêtant pas Boone sur-le-champ, car cela lui laissa quelques minutes pendant lesquelles il put communiquer avec son ami Lascar ; toutefois cette faute fut vite réparée, et il fut appréhendé et fouillé sans qu'on trouvât rien qui permît de l'incriminer. Il y avait, c'est vrai, quelques traces de sang sur la manche droite de sa chemise, mais il fit voir que son annulaire avait une coupure près de l'ongle, et il expliqua que le sang venait de là et ajouta qu'il s'était approché de la fenêtre peu auparavant et que, sans doute, les taches de sang que l'on avait relevées provenaient de la même source. Il proclama avec force qu'il n'avait jamais vu M. Neville Saint-Clair et jura que la présence des vêtements de celui-ci dans sa chambre était un mystère pour lui, tout autant que pour la police. Quant à l'affirmation de Mme Saint-Clair qu'elle avait bel et bien vu son mari à la fenêtre, il prétendit qu'elle devait ou bien être folle ou bien avoir rêvé. On l'emmena au poste de police en dépit de ses bruyantes protestations, pendant que le brigadier demeurait sur les lieux dans l'espoir que la marée descendante fournirait peut-être quelque nouvel indice.

« Ce fut ce qui se produisit, mais on ne trouva guère sur la rive boueuse ce qu'on avait craint d'y trouver. Ce fut le vêtement de Neville Saint-Clair et non Neville Saint-Clair lui-même qu'on trouva là, gisant à découvert, quand la marée se fut retirée. Et qu'imaginez-vous qu'il y avait dans les poches ?

– Je ne saurais le dire.

– Non, je ne crois pas que vous le devinerez. Toutes les poches étaient bourrées de gros et de petits sous – quatre cent vingt et un gros sous et deux cent soixante-dix petits sous. Rien d'étonnant que l'habit n'eût pas été emporté par la marée. Mais un corps humain, c'est une autre

affaire. Il existe, entre le quai et la maison, un remous impétueux. Il parut assez vraisemblable que l'habit ainsi lesté fût resté là, alors que le corps dépouillé avait été aspiré par le remous et entraîné dans le fleuve.

– Mais vous me dites que l'on avait trouvé tous les autres vêtements dans la chambre. Le corps aurait-il été vêtu de son seul costume ?

– Non, Monsieur ; mais on pourrait expliquer les faits de manière assez spécieuse. Supposez que le dénommé Boone ait jeté Neville Saint-Clair par la fenêtre et qu'il n'y ait pas eu un seul témoin pour le voir. Que fera-t-il, alors ? Naturellement l'idée lui vient tout de suite qu'il faut se débarrasser des vêtements dénonciateurs. Alors il saisit le costume et, au moment de le jeter, il s'avise qu'il va flotter et ne coulera pas au fond. Il n'a que peu de temps devant lui, car il a entendu la bagarre en bas quand la femme a tenté de monter de force ; peut-être aussi a-t-il su par son complice Lascar que la police accourt dans la rue. Il n'y a pas un moment à perdre. Il se précipite vers un magot caché où se trouve accumulé le produit de sa mendicité et il fourre toutes les pièces sur lesquelles il peut mettre les mains dans les poches du costume, pour être sûr qu'il coulera. Il le lance au-dehors et il en aurait fait autant des autres vêtements s'il n'avait entendu en bas des pas précipités, mais il n'a eu que le temps de fermer la fenêtre quand la police a fait son apparition.

– Tout cela semble plausible.

– Eh bien ! faute de mieux, ce sera l'hypothèse sur laquelle nous travaillerons. Boone, je vous l'ai dit, a été arrêté et emmené au poste, mais on n'a pas pu prouver qu'on ait jamais eu auparavant quoi que ce soit à lui reprocher. Depuis des années on le connaissait comme un mendiant de profession, mais sa vie semblait avoir toujours été tranquille et inoffensive. Voilà où en sont les choses à l'heure présente et toutes les questions qu'il s'agit de résoudre ; ce que Saint-Clair faisait dans le bouge, ce qui lui est arrivé quand il était là, et quel rôle a joué Boone dans sa disparition, toutes ces questions sont aussi loin que jamais d'être résolues. J'avoue que je ne peux, dans ma carrière, me rappeler aucun cas qui, au premier abord, semblât si simple et qui cependant présentât tant de difficultés !

Pendant que Sherlock Holmes avait relaté cette singulière suite d'événements, nous avons traversé à toute vitesse la banlieue de la grande ville ; nous avons laissé derrière nous les dernières maisons disséminées çà et là et nous roulions bruyamment le long d'une route campagnarde bordée d'une haie de chaque côté. Sur la fin du récit, cependant, nous traversions deux villages aux maisons éparses et dont quelques lumières éclairaient encore les fenêtres. « Nous sommes maintenant à la lisière de Lee, dit mon compagnon, et dans notre brève course nous avons touché trois comtés anglais partant du Middlesex nous avons traversé un coin du Surrey et nous finissons dans le Kent. Voyez-vous cette lumière parmi les arbres ? C'est la villa Les Cèdres, et auprès de cette lumière est assise une femme dont les oreilles anxieuses ont déjà, je n'en doute point, perçu le bruit des sabots de notre cheval.

– Mais pourquoi ne menez-vous pas l'affaire de Baker Street ?

– Parce qu’il y a de nombreuses recherches qu’il faut faire ici. Mme Saint-Clair a eu l’amabilité de mettre deux pièces à ma disposition, et vous pouvez être assuré qu’elle ne saurait faire qu’un accueil cordial à mon ami et collègue. Cela me coûte fort de la rencontrer, Watson, alors que je n’apporte encore aucune nouvelle de son mari. Nous y voici. Holà ! là ! Holà ! Nous nous étions arrêtés en face d’une grande villa, située au centre de la propriété. Un petit valet d’écurie accourut à la tête du cheval, et, ayant sauté de la voiture, je remontai, derrière Holmes, la petite allée de gravier qui serpentait jusqu’à la maison. Comme nous en approchions, la porte s’ouvrit brusquement et une petite femme blonde parut dans l’entrée. Elle était vêtue d’une sorte de mousseline de soie légère, avec un soupçon de peluche rose au cou et aux poignets. Sa silhouette se détachait contre le flot de la lumière une main sur la porte, l’autre à moitié levée dans son empressement, le buste légèrement incliné, la tête et le visage tendus vers nous, les yeux anxieux, les lèvres entrouvertes, tout son être semblait nous interroger.

– Eh bien ? s’écria-t-elle. Eh bien ?

Puis, en voyant que nous étions deux, elle poussa un cri d’espérance, mais celui-ci se changea en un gémissement quand elle vit mon compagnon hocher la tête et hausser les épaules

– Pas de bonnes nouvelles ?

– Aucune.

– Pas de mauvaises non plus ?

– Non.

– Dieu merci pour cela. Mais entrez, vous devez être fatigué, car la journée a été longue, pour vous.

– Monsieur est mon ami, le Dr Watson. Il m’a été d’une aide vitale dans plusieurs affaires et un heureux hasard m’a permis de l’amener avec moi et de l’associer à cette enquête.

– Je suis enchantée de vous voir, dit-elle en me serrant chaleureusement la main. Vous pardonneriez, j’en suis sûre, tout ce qui peut être défectueux dans notre organisation, quand vous réfléchirez au coup qui nous a frappés si brusquement.

– Chère Madame, dis-je, je suis un vieux soldat et même s’il n’en était pas ainsi, je peux très bien voir que vous n’avez pas besoin de vous excuser. Si je puis vous être utile soit à vous, soit à mon ami, j’en serai, en vérité très heureux.

– Maintenant, Monsieur Sherlock Holmes, dit la dame pendant que nous entrions dans une salle à manger bien éclairée, sur la table de laquelle on avait préparé un souper froid, j’aimerais

beaucoup vous poser une ou deux questions très précises auxquelles je vous prierai de faire une réponse également très précise.

– Certainement, Madame.

– Ne vous occupez pas de ce que je ressens. Je ne suis pas hystérique et je ne m'évanouis point. Je désire simplement vous entendre exprimer votre opinion, mais votre opinion sincère.

– Sur quoi, Madame ?

– Tout au fond de votre cœur, croyez-vous que Neville soit vivant ?

La question parut embarrasser Sherlock Holmes.

– Franchement donc !

Debout sur le tapis du foyer, elle répéta les deux mots, en regardant fixement Sherlock, renversée en arrière dans une bergère.

– Franchement donc, Madame, je ne le crois pas.

– Vous pensez qu'il est mort ?

– Je le pense.

– Assassiné ?

– Je ne dis pas cela. Peut-être.

– Et quel jour est-il mort ?

– Lundi.

– Alors peut-être, Monsieur Holmes, aurez-vous la bonté de m'expliquer comment il se fait que j'aie, aujourd'hui, reçu cette lettre de lui ?

Sherlock Holmes bondit de son fauteuil comme s'il avait été galvanisé.

– Quoi ? rugit-il.

– Oui, aujourd'hui.

Elle était debout et, souriante, tenait en l'air un petit carré de papier.

– Puis-je la voir ?

– Certainement.

Il lui prit le message avec fébrilité et, l'aplatissant sur la table, il en approcha la lampe et l'examina très attentivement. J'avais quitté ma chaise et je regardais par-dessus son épaule. L'enveloppe était très grossière, elle portait le cachet de la poste de Gravesend, avec la date même du jour ou plutôt de la veille, car il était déjà bien plus de minuit.

– Écriture bien lourde ! murmura Holmes. Sûrement ce n'est pas là l'écriture de votre mari, Madame.

– Non, mais le contenu est de son écriture.

– Je vois aussi que celui, quel qu'il soit, qui a écrit l'enveloppe a dû aller s'informer de l'adresse.

– Comment pouvez-vous dire cela ?

– Le nom, vous le voyez, est écrit d'une encre parfaitement noire qui a séché toute seule. Le reste est d'une couleur grisâtre qui indique que l'on a employé un papier buvard. Si l'enveloppe avait été écrite tout d'un coup, puis passée au buvard, il n'y aurait point des mots d'un ton plus foncé. Cet homme a écrit le nom et puis il y a eu un arrêt, une pause avant d'écrire l'adresse, ce qui peut seulement signifier que l'adresse ne lui était pas familière. C'est une chose insignifiante, bien sûr, mais rien n'est plus important que les choses insignifiantes. Voyons la lettre, maintenant. Ah ! On a joint quelque chose à la lettre.

– Oui, il y avait un anneau : son cachet.

– Et vous êtes sûre que c'est l'écriture de votre mari ?

– Oui une de ses écritures.

– Une ?

– Son écriture quand il est pressé. Elle diffère beaucoup de son écriture ordinaire pourtant je la reconnais bien.

Holmes lut :

« Chérie n'aie pas peur. Tout ira bien. Il y a une grosse erreur, il faudra peut-être un certain temps pour la rectifier. Attends avec patience. NEVILLE. »

– Écrite au crayon sur la feuille de garde d'un livre in-octavo, sans filigrane ; a été mise à la poste aujourd'hui à Gravesend par quelqu'un qui avait le pouce sale. Ah ! et la gomme de la fermeture a été léchée (ou je me trompe beaucoup) par une personne qui avait chiqué. Et vous n'avez, Madame, aucun doute que ce soit bien l'écriture de votre mari ?

S

– Pas le moindre doute. C'est Neville qui a écrit ces mots-là.

– Et ils ont été mis à la poste de Gravesend aujourd'hui. Eh bien, Madame Saint-Clair, les nuages s'éclaircissent, bien que je ne me risquerais pas à dire que le danger soit passé !

– Mais il doit être vivant, Monsieur Holmes.

– A moins que ce ne soit là un faux très habile pour nous lancer sur une fausse piste. La bague, après tout, ne prouve rien. On peut la lui avoir prise.

– Non, non ! c'est bien, absolument bien, son écriture.

– D'accord ! Pourtant ce billet a pu être écrit lundi et mis à la poste aujourd'hui seulement.

– C'est possible.

– S'il en est ainsi, bien des choses ont pu survenir depuis.

– Oh ! il ne faut pas me décourager, Monsieur Holmes. Je sais qu'il ne court aucun danger. Il y a entre nous tant d'affinités que s'il lui arrivait malheur je le saurais, je le sentirais. Le jour même où je l'ai vu pour la dernière fois, il s'est coupé. Il était dans la chambre à coucher et moi, de la salle à manger où j'étais, je me suis sur-le-champ précipitée au premier, car j'étais certaine que quelque chose venait de lui arriver. Croyez-vous que j'aurais été sensible à une telle bagatelle et que, malgré cela, j'ignorerais sa mort ?

– J'ai vu trop de choses pour ne pas savoir que les impressions d'une femme peuvent être de plus de poids que les conclusions analytiques d'un logicien. Et vous avez certainement, en cette lettre, une preuve importante pour corroborer votre façon de voir. Mais Si votre mari est vivant et s'il peut écrire, pourquoi resterait-il loin de vous ?

– Je ne saurais l'imaginer. C'est inconcevable.

– Et lundi, avant de vous quitter, il n'a fait aucune remarque ?

- Non.
- Et vous avez été surprise de le voir dans Swandam Lane ?
- Très surprise.
- La fenêtre était-elle ouverte ?
- Oui.
- Alors il aurait pu vous appeler ?
- C'est vrai.
- Et, d'après ce que je sais, il a seulement poussé un cri inarticulé ?
- Oui.
- C'était, pensiez-vous, un appel au secours.
- Oui, il a agité les mains.
- Mais ce pouvait être un cri de surprise. L'étonnement en vous voyant de façon inattendue a pu lui faire jeter les bras en l'air.
- C'est possible.
- Et vous avez pensé qu'on le tirait en arrière.
- Il a disparu si brusquement.
- Il a pu faire un bond en arrière. Vous n'avez vu personne d'autre dans la pièce ?
- Non, mais cet homme horrible a avoué qu'il y était, et Lascar était au pied de l'escalier.
- Exactement. Votre mari, autant que vous avez pu voir, portait ses vêtements ordinaires ?
- A l'exception de son col ou de sa cravate. J'ai vu nettement sa gorge nue.
- Avait-il jamais parlé de Swandam Lane ?

– Jamais.

– Vous avait-il jamais laissé percevoir à certains signes, qu’il avait fumé de l’opium ?

– Jamais.

– Merci, Madame Saint-Clair ; ce sont là les points principaux sur lesquels je désirais être absolument renseigné. Nous allons maintenant souper légèrement et nous nous retirerons, car nous aurons peut-être demain une journée très occupée.

On avait mis à notre disposition une grande et confortable chambre à deux lits et je fus rapidement entre mes draps, car je me sentais fatigué après cette nuit d’aventures. Sherlock Holmes, cependant, était un homme qui, quand il avait en tête un problème à résoudre, passait des jours et même une semaine sans repos, à tourner et retourner son problème, à réarranger les faits, à les considérer sous tous les points de vue, jusqu’à ce qu’il en eût complètement pris la mesure ou qu’il se fût convaincu que ses données étaient insuffisantes. Pour moi, il fut bientôt évident qu’il se préparait en vue d’une veillée qui durerait toute la nuit. Il enleva son habit et son gilet, endossa une ample robe de chambre bleue, puis erra dans la pièce pour rassembler les oreillers du lit, et les coussins du canapé et ceux des fauteuils. Il en construisit une sorte de divan oriental sur lequel il se percha, les jambes croisées, avec, devant lui, un paquet de tabac ordinaire et une boîte d’allumettes. Dans la vague lumière de la lampe, je le voyais là, assis, une vieille pipe de bruyère entre les dents, les yeux perdus attachés à un coin du plafond, la fumée bleue montant au-dessus de lui et la lumière mettant en relief ses traits aquilins. Tel il était, silencieux et immobile, quand je m’endormis, tel je le retrouvai quand un cri subit m’éveilla. Le soleil d’été brillait dans notre chambre. Sherlock Holmes avait toujours sa pipe entre les dents, la fumée montait toujours en volutes et la chambre était pleine d’un intense brouillard de tabac ; il ne restait d’ailleurs plus rien du paquet de tabac que j’avais vu la veille.

– Réveillé, Watson ? demanda-t-il.

– Oui.

– Dispos pour une course matinale ?

– Certainement.

– Alors, habillez-vous.

– Personne ne bouge encore, mais je sais où couche le garçon d’écurie et nous aurons bientôt la voiture.

Ce disant, il riait sous cape, ses yeux pétillaient et il avait l’air d’un homme totalement différent du sombre penseur de la veille.

Tout en m'habillant, j'ai regardé ma montre. Il n'y avait rien de surprenant que personne ne bougeât. Il était quatre heures vingt-cinq. J'avais à peine fini que Holmes revenait et m'annonçait que le garçon était en train d'atteler.

– Je vais mettre à l'épreuve une de mes théories, dit-il en enfilant ses chaussures. Je crois, Watson, que vous êtes en ce moment en présence d'un des plus parfaits imbéciles de l'Europe. Je mérite un coup de pied qui m'enverrait à tous les diables ; mais je crois que je tiens maintenant la clé de l'affaire.

– Et où est-elle ? demandai-je en souriant.

– Dans la salle de bains. Vraiment, je ne plaisante pas, continua-t-il devant mon air d'incrédulité. J'en viens et je l'ai prise, et je l'ai là, dans mon sac de voyage. Venez, mon cher, et nous verrons si elle va dans la serrure.

Nous sommes descendus aussi doucement que possible et nous sommes sortis dans l'éclatant soleil du matin. Le cheval et la carriole étaient sur la route, avec, à la tête de la bête, le garçon d'écurie à moitié habillé. Nous avons sauté en voiture et à toute vitesse nous avons pris le chemin de Londres. Quelques charrettes seulement, chargées de légumes pour la capitale, s'avançaient sur la route, mais les villas qui la bordent de chaque côté étaient silencieuses et mortes comme celles d'une ville de rêve.

– Sous certains rapports, dit Holmes, en touchant du fouet le cheval pour lui faire prendre le galop, j'avoue que j'ai été aussi aveugle qu'une taupe, mais quand il s'agit d'apprendre la sagesse, mieux vaut tard que jamais.

En ville les tout premiers levés, encore à demi endormis, commençaient tout juste à mettre le nez à la fenêtre, que nous roulions déjà le long des rues du côté du Surrey. Suivant la route du pont de Waterloo, nous avons traversé la rivière et, tournant brusquement à droite par Wellington Street, nous nous sommes trouvés dans Bow Street. Sherlock Holmes était bien connu au commissariat central et les deux agents à la porte le saluèrent. L'un d'eux tint la bride du cheval pendant que l'autre nous faisait entrer.

– Qui est de service ? demanda Holmes.

– L'inspecteur Bradstreet, Monsieur.

– Ah ! Bradstreet, comment allez-vous ?

– Un fonctionnaire grand et corpulent s'était avancé dans le couloir dallé. Il avait sur la tête un calot pointu et était vêtu d'un habit à brandebourgs.

– Je voudrais vous dire deux mots, Bradstreet.

– Certainement, Monsieur Holmes. Entrez dans ma pièce, ici.

C'était une petite pièce qui avait des airs de bureau avec un énorme registre sur la table et un téléphone à demi encastré dans le mur. L'inspecteur s'assit à son pupitre.

– Et que puis-je pour vous, Monsieur Holmes ?

– C'est à propos de ce mendiant Boone, celui qui est impliqué dans la disparition de M. Neville Saint-Clair, de Lee.

– Oui, on l'a amené ici hier et on le garde à notre disposition pour plus ample informé.

– C'est ce qu'on m'a dit. Vous l'avez ici ?

– En cellule.

– Est-il calme ?

– Oh ! il ne donne aucun embarras. Il est seulement d'une saleté !

– Sale ?

– Oui, c'est tout ce que nous pouvons faire que de le faire se laver les mains, et son visage est aussi noir que celui d'un ramoneur. Ah ! une fois son affaire réglée, on lui fera prendre quelque chose comme bain, je vous le promets et je crois que si vous le voyiez, vous seriez d'accord avec moi pour dire qu'il en a besoin.

– Je voudrais bien le voir.

– Vraiment ? C'est facile. Venez par ici. Vous pouvez laisser votre sac.

– Non, je crois que je vais le prendre.

– Très bien. Venez par ici, s'il vous plaît.

Il nous guida le long d'un couloir, ouvrit une porte barricadée, descendit un escalier tournant et nous amena dans un corridor blanchi à la chaux avec une rangée de portes de chaque côté.

– La troisième à droite, c'est la sienne ! dit l'inspecteur. C'est ici !

Il fit sans bruit glisser un panneau dans la partie supérieure de la porte et regarda à l'intérieur.

– Il dort, dit-il. Vous pouvez très bien le voir.

Nous regardâmes tous les deux par le grillage. Le prisonnier était couché, le visage tourné vers nous, il dormait d'un sommeil très profond ; il respirait lentement, et avec bruit. C'était un homme de taille moyenne. Pauvrement habillé comme il convenait à sa profession, il portait une chemise de couleur qui sortait par une déchirure de son vêtement en guenilles. Il était, comme le policier nous l'avait dit, extrêmement sale ; toutefois la saleté qui couvrait son visage ne pouvait cacher sa laideur repoussante. Une large couture, résultant d'une vieille cicatrice, courait de l'œil au menton et, par sa contraction, avait retourné une partie de la lèvre supérieure de telle sorte que trois dents qui restaient perpétuellement visibles lui donnaient un air hargneux. Une tignasse de cheveux d'un rouge vif descendait sur ses yeux et sur son front.

– C'est une beauté, hein ? dit l'inspecteur.

– Il a certainement besoin qu'on le lave, observa Holmes. Je m'en doutais et j'ai pris la liberté d'en apporter avec moi les moyens.

Tout en parlant, il ouvrit son sac de voyage et en sortit, à mon grand étonnement, une très grosse éponge de bain.

– Hi ! Hi ! vous êtes un rigolo ! dit l'inspecteur en riant à demi.

– Maintenant, Si vous voulez bien avoir la grande amabilité d'ouvrir cette porte tout doucement, nous lui ferons bientôt prendre une figure beaucoup plus respectable.

– Pourquoi pas, je n'y vois pas d'objection. Il ne fait pas honneur aux cellules de Bow Street, hein ?

Il glissa sa clé dans la serrure et, sans bruit, nous pénétrâmes dans la cellule. Le dormeur se retourna à demi et tout de suite se remit à dormir profondément. Holmes se pencha sur la cruche à eau, y mouilla son éponge, puis, à deux reprises, en frotta avec vigueur le visage du prisonnier de haut en bas et de droite à gauche.

– Permettez-moi de vous présenter, cria-t-il, M. Neville Saint-Clair, de Lee, dans le comté de Kent !

Jamais de ma vie je n'ai vu pareil spectacle. Le visage de l'homme pela sous l'éponge comme l'écorce d'un arbre. Disparurent également l'horrible cicatrice qui couturait ce visage et la lèvre retournée qui lui donnait son hideux ricanement. Une légère secousse détacha les cheveux roux emmêlés et, assis devant nous, dans son lit, il ne resta plus qu'un homme pâle, au visage morose

et à l'air distingué, qui se frottait les yeux et regardait autour de lui, abasourdi et encore endormi. Puis, se rendant tout à coup compte qu'il était démasqué, il poussa un cri perçant et se rejeta sur le lit, le visage contre l'oreiller.

– Bon Dieu s'écria l'inspecteur, en effet, c'est bien le disparu. Je le reconnais par sa photo.

Le prisonnier se retourna, avec l'air insouciant d'un homme qui s'abandonne à son destin.

– D'accord, dit-il, mais, je vous en prie, de quoi m'accuse-t-on ?

– D'avoir fait disparaître M. Neville Saint... Oh ! au fait, on ne peut pas vous accuser de ça, à moins qu'on ne vous poursuive pour tentative de suicide, dit l'inspecteur avec une grimace. Eh bien, il y a vingt-sept ans que je suis dans la police, mais ça, en vérité, ça décroche la timbale !

– Si je suis M. Neville Saint-Clair, il est évident alors qu'il n'y a pas eu de crime et que, par conséquent, on me détient illégalement.

– Il n'y a pas eu de crime, dit Holmes, mais une grosse erreur a été commise. Vous auriez mieux fait d'avoir confiance en votre femme.

– Ce n'était pas pour ma femme, c'était à cause des enfants... grommela le prisonnier. Seigneur ! Je ne voulais pas qu'ils eussent honte de leur père. Mon Dieu ! être ainsi démasqué ! Que faire ?

Sherlock Holmes s'assit à côté de lui sur la couchette et avec bonté lui tapa sur l'épaule.

– Si vous laissez un tribunal débrouiller la chose, dit-il, vous ne pourrez, bien entendu, éviter la publicité. D'autre part, si vous persuadez la police qu'il n'y a pas lieu d'intenter une action contre vous, il n'y a pas, que je sache, la moindre raison pour que les détails soient communiqués aux journaux. L'inspecteur Bradstreet, j'en suis sûr, prendrait note de tout ce que vous pourriez nous dire et le soumettrait aux autorités compétentes. En ce cas, votre affaire n'irait jamais devant un tribunal.

– Dieu vous bénisse ! s'écria le prisonnier avec véhémence. J'aurais enduré la prison, et davantage, la pendaison même, plutôt que de laisser mon misérable secret devenir une tare familiale aux yeux de mes enfants.

« Vous serez les premiers à connaître mon histoire. Mon père était maître d'école à Chesterfield où j'ai reçu une excellente éducation. J'ai voyagé dans ma jeunesse, j'ai fait du théâtre et finalement je suis devenu reporter dans un journal du soir de Londres. Un jour, mon rédacteur en chef désira avoir une série d'articles sur la mendicité dans la capitale, et je m'offris pour les faire. Ce fut le point de départ de toutes mes aventures. Ce n'était qu'en essayant de mendier en amateur que je pouvais entrer en possession des faits sur lesquels je bâtissais mes articles. Au temps que j'étais acteur, j'avais naturellement appris tous les secrets de l'art de se grimer, et mon

habileté m'avait rendu célèbre dans la profession. Je me peignis donc le visage et pour me rendre aussi pitoyable que possible, je me fis une belle cicatrice tout en immobilisant un des côtés de ma lèvre, retroussée au moyen d'une petite bande de taffetas couleur de chair. Et puis, avec une perruque rousse et des vêtements de circonstance, je me suis installé dans le coin le plus fréquenté de la Cité, avec l'air de vendre des allumettes, mais en fait, en demandant la charité. Pendant sept heures j'exerçai mon métier et quand je rentrais le soir chez moi, je découvris, à ma grande surprise, que je n'avais pas reçu moins de vingt-six shillings et quatre pence.

« J'écrivis mes articles et je ne pensais plus guère à cette aventure quand, un peu plus tard, après avoir endossé une traite pour un ami, je reçus une assignation d'avoir à payer trente-cinq livres. Je ne savais que faire ni où me procurer l'argent, quand une idée me vint. J'ai demandé un délai de quinze jours à mon créancier et un congé à mon journal et j'ai passé ce temps à mendier dans la Cité, déguisé comme vous savez. En dix jours j'avais l'argent et la dette était payée.

« Vous pouvez imaginer qu'il était dur de se remettre à un travail fatigant pour deux livres par semaine quand je savais que je pouvais gagner autant en une seule journée rien qu'en me barbouillant la face avec un peu de couleur, et en demeurant tranquillement assis à côté de ma casquette posée par terre. Il y eut un long débat entre mon orgueil et l'argent, mais les livres l'emportèrent en fin de compte. Je renonçai au reportage et, jour après jour, dans le coin que j'avais choisi d'emblée, je m'assis, inspirant la pitié par mon lugubre visage et remplissant mes poches de sous. Un seul homme connaissait mon secret. C'était le tenancier du bouge où je logeais dans Swandam Lane. Je pouvais chaque matin en sortir sous l'aspect d'un mendiant crasseux et, le soir, m'y transformer en un monsieur bien habillé. Cet individu – un certain Lascar – je le payais si largement pour sa chambre, que je savais que mon secret ne risquait rien en sa possession.

« J'ai bientôt constaté que je mettais de côté des sommes considérables. Je ne prétends pas que n'importe quel mendiant des rues de Londres peut gagner sept cents livres par an – et c'est là moins que je ne me faisais en moyenne – mais j'avais des avantages exceptionnels, grâce à ma science du maquillage et aussi grâce à une facilité de repartie qui devint plus grande par l'habitude et qui fit de moi un type bien connu de la Cité. Toute la journée une pluie de sous, agrémentée de piécettes d'argent, tombait sur moi et c'était une bien mauvaise journée que celle où je ne recueillis pas mes deux livres.

« A mesure que je devenais plus riche, je devenais plus ambitieux ; je pris une maison à la campagne et un beau jour je me suis marié sans que personne soupçonnât mon véritable métier. Ma chère femme savait que j'étais occupé dans la Cité ; elle ne savait guère à quoi.

« Lundi dernier, j'avais fini ma journée et je m'habillais dans ma chambre au-dessus de la fumerie d'opium quand je regardai par la fenêtre et je vis, avec horreur et surprise, que ma femme était là, dans la rue, les yeux en plein fixés sur moi. J'ai poussé un cri de surprise, j'ai levé les bras pour cacher mon visage et, me précipitant vers mon confident, vers Lascar, je l'ai supplié d'empêcher qu'il ne fût de monter dans ma chambre. J'ai entendu en bas la voix de ma femme, mais je savais qu'elle ne pourrait pas monter. Rapidement j'ai enlevé mes vêtements, j'ai endossé ceux du mendiant, j'ai mis mes fards et ma perruque. Même les yeux d'une épouse ne

pouvaient pas percer un déguisement aussi complet. Mais il me vint alors à la pensée qu'on pourrait fouiller la pièce et que mes vêtements risquaient de me trahir. J'ai vivement ouvert la fenêtre – mouvement violent qui fit se rouvrir une petite coupure que je m'étais faite dans notre chambre à coucher ce matin-là. Là-dessus, j'ai saisi mon habit qui était alourdi par les sous que je venais d'y mettre, en les déversant du sac de cuir dans lequel je fourrais mes gains. Je l'ai lancé par la fenêtre et il a disparu dans la Tamise. Les autres vêtements auraient suivi, mais à ce moment-là les agents grimpaient l'escalier quatre à quatre et, quelques minutes plus tard, je constatai – ce qui me fit plutôt plaisir, je l'avoue – qu'au lieu d'identifier en moi M. Neville Saint-Clair, on m'arrêtait comme son assassin.

« Je ne crois pas qu'il y ait autre chose à vous expliquer. J'étais bien résolu à garder mon déguisement aussi longtemps que possible, ce qui explique ma répugnance à me laver. Sachant que ma femme serait en proie à une terrible anxiété, j'ai enlevé ma bague et je l'ai confiée à Lascar à un moment où aucun agent ne me surveillait. J'ai griffonné en même temps quelques mots pour lui dire qu'il n'y avait aucune raison d'avoir peur.

– Ce billet ne lui est parvenu qu'hier, dit Holmes.

– Grand Dieu ! Quelle semaine elle a dû passer !

– La police surveillait Lascar, dit l'inspecteur Bradstreet, et je comprends sans peine qu'il ait trouvé quelque difficulté à expédier cette lettre sans qu'on le voie. Peut-être l'a-t-il passée à un de ses clients, à un marin qui l'aura complètement oubliée pendant quelques jours.

– C'est bien cela, dit Holmes, approuvant d'un signe de tête. Je n'en doute point. Mais vous n'avez donc jamais été poursuivi pour mendicité ?

– Que si ! maintes fois ; mais qu'était-ce qu'une amende pour moi ?

– Il va pourtant falloir que ça cesse, dit Bradstreet. Pour que la police consente à faire le silence sur cette affaire, il faudra qu'il n'y ait plus de Hugh Boone.

– Je l'ai juré par le serment le plus solennel que puisse faire un homme.

– En ce cas, je crois que ça n'ira probablement pas plus loin. Mais Si on vous y reprend, alors tout se saura. Pour sûr, Monsieur Holmes, que nous vous sommes fort obligés d'avoir éclairci cette affaire. Je voudrais bien savoir comment vous obtenez ces résultats-là !

– J'ai obtenu celui-ci, dit mon ami, en restant assis sur cinq coussins et en brûlant un paquet de tabac. Je crois, Watson, que si nous rentrons à Baker Street en voiture, nous y serons juste à temps pour le déjeuner.

L'escarboucle bleue

C'était le surlendemain de Noël. Je m'étais rendu chez mon ami Sherlock Holmes, afin de lui présenter les vœux d'usage en cette période de l'année. Je le trouvai en robe de chambre pourpre, allongé sur son divan, son râtelier à pipes à portée de la main. Sur le parquet, un tas de journaux, dépliés et froissés, indiquait qu'il avait dépouillé avec soin la presse du matin. On avait approché du divan une chaise, au dossier de laquelle était accroché un chapeau melon, graisseux et minable, bosselé par endroits et qui n'était plus neuf depuis bien longtemps. Une loupe et une pince, posées sur le siège, donnaient à penser que le triste objet n'avait été placé là qu'aux fins d'examen.

– Vous êtes occupé, dis-je. Je vous dérange ?

– Nullement, Watson ! Je suis au contraire ravi d'avoir un ami avec qui discuter mes conclusions. L'affaire n'a pas la moindre importance, mais ce vieux couvre-chef soulève quelques menus problèmes qui ne sont point dépourvus d'intérêt et qui pourraient être assez instructifs.

Je m'assis dans le fauteuil de Holmes et me réchauffai les mains devant le feu qui pétillait dans la cheminée. Il gelait sévèrement et les vitres étaient couvertes d'épaisses fleurs de givre.

– J'imagine, déclarai-je, que, malgré son innocente apparence, ce chapeau joue un rôle dans quelque tragique histoire, qu'il est l'indice qui vous permettra d'élucider quelque mystérieuse affaire et de provoquer le châtement d'un odieux criminel.

– Il n'est nullement question de ça ! répondit Holmes en riant. Il ne s'agit pas d'un crime, mais d'un de ces petits incidents amusants qui arrivent nécessairement quand quatre mil lions d'individus se coudoient dans un espace de quelques miles carrés. Étant donné la multiplicité et la diversité des activités d'une telle foule, on peut s'attendre à rencontrer toutes les combinaisons d'événements possibles et bien des petits problèmes, intéressants parce que bizarres, mais qui ne relèvent pas pour autant de la criminologie. Nous en avons déjà fait l'expérience.

– C'est si vrai, fis-je observer, que, des six affaires qui font l'objet de mes dernières notes, trois au moins ne comportaient aucun crime, au sens légal du mot.

– Très juste Vous faites allusion à la récupération des papiers d'Irène Adler, à la curieuse affaire de Miss Mary Sutherland et à l'aventure de l'homme à la lèvre tordue. Je suis convaincu que la petite énigme qui m'intéresse en ce moment ressortit à la même catégorie. Vous connaissez Peterson, le commissionnaire ?

– Oui.

– C'est à lui qu'appartient ce trophée.

– C'est son chapeau ?

– Non, non ! Il l'a trouvé. Son propriétaire est inconnu. Je vous demanderai d'examiner ce chapeau, en le considérant, non pas comme un galurin qui n'en peut plus, mais comme un problème intellectuel. Auparavant, toutefois, je veux vous dire comment il est venu ici. Il est arrivé chez moi le matin de Noël, en compagnie d'une belle oie bien grasse, qui, je n'en doute pas, est à l'heure qu'il est en train de rôtir sur le feu de Peterson. Les faits, les voici. Le matin de Noël, vers quatre heures, Peterson – qui, comme vous le savez, est un garçon parfaitement honnête – rentrait chez lui après une petite bombe quand, dans Tottenham Court Road, à la lumière des réverbères, il aperçut, marchant devant lui et zigzaguant un peu, un homme assez grand qui portait une oie sur l'épaule. Au coin de Goodge Street, une querelle éclata entre cet inconnu et une poignée de voyous, dont l'un lui fit sauter son chapeau. L'homme leva sa canne pour se défendre et, lui faisant décrire un moulinet au-dessus de sa tête, fracassa la glace du magasin qui se trouvait derrière lui. Peterson se mit à courir pour porter secours au bonhomme, mais celui-ci, stupéfait d'avoir fait voler une vitrine en éclats et peut-être inquiet de voir arriver sur lui un type en uniforme, laissait tomber son oie, tournait les talons et s'évanouissait dans le labyrinthe des petites rues voisines. Les voyous ayant, eux aussi, pris la fuite à son apparition, Peterson restait maître du champ de bataille. Il ramassa le butin, lequel se composait de ce chapeau qui défie les qualificatifs et d'une oie à qui il n'y avait absolument rien à reprocher.

– Naturellement, il les a restitués, l'un et l'autre, à leur légitime propriétaire ?

– C'est là, mon cher ami, que gît le problème ! Il y avait bien, attachée à la patte gauche de l'oie, une étiquette en carton portant l'inscription : « Pour Mme Henry Baker », on trouve aussi sur la coiffe du chapeau les initiales « H. B. », mais, comme il y a dans notre bonne ville quelques milliers de Baker et quelques centaines de Henry Baker, il est difficile de trouver le bon pour lui rendre son bien.

– Finalement, quel parti Peterson a-t-il pris ?

– Sachant que la moindre petite énigme m'intéresse, il m'a, le jour de Noël, apporté ses trouvailles. Nous avons gardé l'oie jusqu'à ce matin. Aujourd'hui, malgré le gel, certains signes indiquaient qu'elle « demandait » à être mangée sans délai. Peterson l'a donc emportée vers ce qui est l'inéluctable destin des oies de Noël. Quant au chapeau, je l'ai gardé.

– Son propriétaire n'a pas mis deux lignes dans le journal pour le réclamer ?

– Non.

– De sorte que vous n'avez rien qui puisse vous renseigner sur son identité ?

– Rien. Mais nous avons le droit de faire quelques petites déductions...

– En partant de quoi ? Du chapeau ?

– Exactement.

– Vous plaisantez ! Qu'est-ce que ce vieux melon pourrait vous apprendre ?

– Voici ma loupe, Watson ! Vous connaissez ma méthode. Regardez et dites-moi ce que ce chapeau vous révèle sur la personnalité de son propriétaire.

Je pris l'objet sans enthousiasme et l'examinai longuement. C'était un melon noir très ordinaire, qui avait été porté – et pendant très longtemps – par un homme dont la tête ronde n'offrait aucune particularité de conformation. La garniture intérieure, en soie, rouge à l'origine, avait à peu près perdu toute couleur. On ne relevait sur la coiffe aucun nom de fabricant. Il n'y avait que ces initiales « H. B. » dont Holmes m'avait parlé. Le cordonnet manquait, qui aurait dû être fixé à un petit œillet percé dans le feutre du bord. Pour le reste, c'était un chapeau fatigué, tout bosselé, effroyablement poussiéreux, avec çà et là des taches et des parties décolorées qu'on paraissait avoir essayé de dissimuler en les barbouillant d'encre.

– Je ne vois rien, dis-je, restituant l'objet à mon ami.

– Permettez, Watson ! Vous voyez tout ! Seulement, vous n'osez pas raisonner sur ce que vous voyez. Vous demeurez d'une timidité excessive dans vos conclusions.

– Alors, puis-je vous demander ce que sont vos propres déductions ?

Holmes prit le chapeau en main et le considéra de ce regard perçant qui était chez lui très caractéristique.

– Il est peut-être, dit-il, moins riche en enseignements qu'il aurait pu l'être, mais on peut cependant de son examen tirer certaines conclusions qui sont incontestables et d'autres qui représentent à tout le moins de fortes probabilités. Que le propriétaire de ce chapeau soit un intellectuel, c'est évident, bien entendu, comme aussi qu'il ait été, il y a trois ans, dans une assez belle situation de fortune, encore qu'il ait depuis connu des jours difficiles. Il était prévoyant, mais il l'est aujourd'hui bien moins qu'autrefois, ce qui semble indiquer un affaissement de sa moralité, observation, qui, rapprochée de celle que nous avons faite sur le déclin de sa fortune, nous donne à penser qu'il subit quelque influence pernicieuse, celle de la boisson vraisemblablement. Ce vice expliquerait également le fait, patent celui-là, que sa femme a cessé de l'aimer.

– Mon cher Holmes !

Ignorant ma protestation, Holmes poursuivait :

– Il a pourtant conservé un certain respect de soi-même. C’est un homme qui mène une vie sédentaire, sort peu et se trouve en assez mauvaise condition physique. J’ajoute qu’il est entre deux âges, que ses cheveux grisonnent, qu’il est allé chez le coiffeur ces jours-ci et qu’il se sert d’une brillantine au citron. Tels sont les faits les plus incontestables que ce chapeau nous révèle. J’oubliais ! Il est peu probable que notre homme ait le gaz chez lui.

– J’imagine, Holmes, que vous plaisantez !

– Pas le moins du monde ! Vous n’allez pas me dire que, connaissant maintenant mes conclusions, vous ne voyez pas comment je les ai obtenues ?

– Je suis idiot, je n’en doute pas, mais je dois vous avouer, Holmes, que je suis incapable de vous suivre ! Par exemple, de quoi déduisez-vous que cet homme est un intellectuel ?

Pour toute réponse, Holmes mit le chapeau sur sa tête : la coiffure lui couvrit le front tout entier et vint s’arrêter sur l’arête de son nez.

– Simple question de volume, dit-il. Un homme qui a un crâne de cette dimension doit avoir quelque chose à l’intérieur.

– Et le déclin de sa fortune ?

– Ce chapeau est vieux de trois ans. C’est à ce moment-là qu’on a fait ces bords plats, relevés à l’extérieur. Il est de toute première qualité. Regardez le ruban et la garniture intérieure. Si le personnage pouvait se payer un chapeau de prix il y a trois ans, et s’il n’en a pas acheté un autre depuis, c’est évidemment que ses affaires n’ont pas été brillantes !

– Je vous accorde que c’est, en effet, très probable. Mais la prévoyance et l’affaissement de moralité ?

Sherlock Holmes se mit à rire.

– La prévoyance, tenez, elle est là !

Il posait le doigt sur le petit œillet métallique fixé dans le bord du chapeau.

– Cet œillet, expliqua-t-il, le chapelier ne le pose que sur la demande du client. Si notre homme en a voulu un, c’est qu’il est dans une certaine mesure prévoyant, puisqu’il a songé aux jours de grand vent et pris ses précautions en conséquence. Mais nous constatons qu’il a cassé le cordonnnet et ne s’est pas donné la peine de le faire remplacer. D’où nous concluons qu’il est maintenant moins prévoyant qu’autrefois, signe certain d’un caractère plus faible aujourd’hui

qu'hier. Par contre, il a essayé de dissimuler des taches en les recouvrant d'encre, ce qui nous prouve qu'il a conservé un certain amour-propre.

– Votre raisonnement est certes plausible.

– Quant au reste, l'âge, les cheveux grisonnants, récemment coupés, l'emploi de la brillantine au citron, tout cela ressort d'un examen attentif de l'intérieur du chapeau, dans sa partie inférieure. La loupe révèle une quantité de bouts de cheveux minuscules, manifestement coupés par les ciseaux du coiffeur. Ils sont gras et l'odeur de la brillantine au citron est très perceptible. Cette poussière, vous le remarquerez, n'est pas la poussière grise et dure qu'on ramasse dans la rue, mais la poussière brune et floconneuse qui flotte dans les appartements. D'où nous pouvons conclure que ce chapeau restait la plupart du temps accroché à une patère. Les marques d'humidité qu'on distingue sur la coiffe prouvent que celui qui le portait transpirait abondamment, ce qui donne à croire qu'il n'était pas en excellente condition physique.

– Mais vous avez aussi parlé de sa femme, allant jusqu'à dire qu'elle ne l'aimait plus !

– Ce chapeau n'a pas été brossé depuis des semaines. Quand votre femme, mon cher Watson, vous laissera sortir avec une coiffure sur laquelle je verrai s'accumuler la poussière de huit jours, je craindrai fort que vous n'ayez, vous aussi, perdu l'affection de votre épouse.

– Mais cet homme était peut-être célibataire ?

– Vous oubliez, Watson, qu'il rapportait une oie à la maison pour l'offrir à sa femme ! Rappelez-vous l'étiquette accrochée à la patte du volatile !

– Vous avez réponse à tout. Pourtant, comment diable pouvez-vous avancer que le gaz n'est pas installé chez lui ?

– Une tache de bougie peut être accidentelle. Deux, passe encore ! Mais, quand je n'en compte pas moins de cinq, je pense qu'il y a de fortes chances pour que le propriétaire du chapeau sur lequel je les relève se serve fréquemment d'une bougie... et je l'imagine, montant l'escalier, son bougeoir d'une main et son chapeau de l'autre. Autant que je sache, le gaz ne fait pas de taches de bougie ! Vous êtes content, maintenant ?

– Mon Dieu, répondis-je en riant, tout cela est fort ingénieux, mais, étant donné qu'il n'y a pas eu crime, ainsi que vous le faisiez vous-même remarquer tout à l'heure, et qu'il ne s'agit, en somme, que d'une oie perdue, j'ai bien peur que vous ne vous soyez donné beaucoup de peine pour rien !

Sherlock Holmes ouvrait la bouche pour répondre quand la porte s'ouvrit brusquement, livrant passage à Peterson, qui se rua dans la pièce, les joues écarlates et l'air complètement ahuri.

– L’oie, monsieur Holmes ! L’oie !

– Eh bien, quoi, l’oie ? Elle est revenue à la vie et s’est envolée par la fenêtre de la cuisine ?

Holmes avait tourné la tête à demi pour mieux voir le visage congestionné du commissionnaire.

– Regardez, monsieur, ce que ma femme lui a trouvé dans le ventre !

La main ouverte, il nous montrait une pierre bleue, guère plus grosse qu’une fève, mais d’un éclat si pur et si intense qu’on la voyait scintiller au creux sombre de sa paume. Sherlock Holmes émit un petit sifflement.

– Fichtre, Peterson ! C’est ce qui s’appelle découvrir un trésor ! Je suppose que vous savez ce que vous avez là ?

– Un diamant, dame ! Une pierre précieuse ! Ça vous coupe le verre comme si c’était du mastic !

– C’est plus qu’une pierre précieuse, Peterson ! C’est *la* pierre précieuse !

– Tout de même pas l’escarboucle bleue de la comtesse de Morcar ? demandai-je.

– Précisément, si ! Je finis par savoir à quoi elle ressemble, ayant lu chaque jour, ces temps derniers, la description qu’en donne l’avis publié dans le *Times*. C’est une pierre unique, d’une valeur difficile à estimer, mais vingt fois supérieure, très certainement, aux mille livres de récompense promises.

– Mille livres ! Grands dieux !

Peterson se laissa tomber sur une chaise. Il nous dévisageait avec des yeux écarquillés.

– C’est effectivement le montant de la récompense, reprit Holmes. J’ai tout lieu de croire, d’ailleurs, que, pour des raisons de sentiment, la comtesse abandonnerait volontiers la moitié de sa fortune pour retrouver sa pierre.

– Si je me souviens bien, dis-je, c’est au *Cosmopolitan Hotel* qu’elle l’a perdue ?

– C’est exact. Précisons : le 22 décembre. Il y a donc cinq jours. John Horner, un plombier, a été accusé de l’avoir volée dans la boîte à bijoux de la comtesse. Les présomptions contre lui ont paru si fortes que l’affaire a été renvoyée devant la cour d’assises. Il me semble bien que j’ai ça là-dedans...

Holmes, fourrageant dans ses journaux, jetait un coup d'œil sur la date de ceux qui lui tombaient sous la main. Il finit par en retenir un, qu'il déplia, cherchant un article, dont il nous donna lecture à haute voix :

Le Vol du Cosmopolitan Hotel

« John Horner ; 26 ans, plombier ; a comparu aujourd'hui. Il était accusé d'avoir ; le 22 décembre dernier, volé, dans le coffret à bijoux de la comtesse de Morcar ; la pierre célèbre connue sous le nom d'Escarboucle bleue ». Dans sa déposition, James Ryder, chef du personnel de l'hôtel, déclara qu 'il avait lui-même, le jour du vol, conduit Horner à l'appartement de la comtesse, où il devait exécuter une petite réparation à la grille de la cheminée. Ryder demeura un certain temps avec Horner ; mais fut par la suite obligé de s'éloigner, du fait de ses occupations professionnelles. A son retour ; il constata que Horner avait disparu, qu 'un secrétaire avait été forcé et qu'un petit coffret – dans lequel, on devait l'apprendre ultérieurement, la comtesse rangeait ses bijoux – avait été vidé de son contenu. Ryder donna l'alarme immédiatement et Horner fut arrêté dans la soirée. La pierre n 'était pas en sa possession et une perquisition prouva qu 'elle ne se trouvait pas non plus à son domicile.

« Catherine Cusack, femme de chambre de la comtesse, fut entendue ensuite. Elle déclara être accourue à l'appel de Ryder et avoir trouvé les choses telles que les avait décrites le précédent témoin. L'inspecteur Bradstreet, de la Division B, déposa le dernier ; disant que Horner avait essayé de s'opposer par la violence à son arrestation et protesté de son innocence avec énergie.

« Le prisonnier ayant déjà subi une condamnation pourvoi, le juge a estimé que l'affaire ne pouvait être jugée sommairement et ordonné son renvoi devant la cour d'assises. Horner, qui avait manifesté une vive agitation durant les débats, s'est évanoui lors de la lecture du verdict et a dû être emporté, encore inanimé, hors de la salle d'audience. »

– Parfait, dit Holmes, posant le journal. Pour le juge de première instance, l'affaire est terminée. Pour nous, le problème consiste à établir quels sont les événements qui se placent entre l'instant où la pierre est sortie du coffret et celui où elle est entrée à l'intérieur de l'oie. Vous voyez, mon cher Watson, que nos petites déductions prennent brusquement une certaine importance. Voici l'escarboucle bleue. Elle provient du ventre d'une oie, laquelle appartenait à un certain M. Henry Baker, le propriétaire de ce vieux chapeau avec lequel je vous ai importuné. Il faut que nous nous mettions sérieusement à chercher ce monsieur, afin de découvrir le rôle exact qu'il a joué dans toute cette histoire. Nous aurons recours, pour commencer, au procédé le plus simple, qui est de publier un avis de quelques lignes dans les journaux du soir. Si nous ne réussissons pas comme ça, nous aviserons.

– Cet avis, comment allez-vous le rédiger ?

– Donnez-moi un crayon et un morceau de papier ! Merci... Voyons un peu ! « Trouvés, au coin de Goodge Street, une oie et un chapeau melon noir. M. Henry Baker les récupérera en se présentant ce soir, à six heures et demie, au 221 B, Baker Street. » C'est simple et c'est clair.

– Très clair. Mais, ces lignes, les verra-t-il ?

– Aucun doute là-dessus. Il doit surveiller les journaux, étant donné qu’il est pauvre et que cette perte doit l’ennuyer. Après avoir eu la malchance de casser la glace d’une devanture, il a pris peur quand il a vu arriver Peterson et n’a songé qu’à fuir. Mais, depuis, il a dû regretter amèrement d’avoir suivi son premier mouvement, qui lui coûte son oie. C’est à dessein que je mets son nom dans l’avis : s’il ne le voyait pas, les gens qui le connaissent le lui signaleront. Tenez, Peterson, portez ça à une agence de publicité et faites-le publier dans les feuilles du soir.

– Lesquelles, monsieur ?

– Eh bien toutes ! Le *Globe*, le *Star*, le *Pall Mall*, le *Saint James’ Gazette*, l’*Evening News*, l’*Evening Standard*, l’*Echo*, et les autres, toutes celles auxquelles vous penserez.

– Bien, monsieur. Pour la pierre ?

– La pierre ? Je vais la garder. Merci... À propos, Peterson, en revenant, achetez-moi donc une oie ! Il faut que nous en ayons une à remettre à ce monsieur pour remplacer celle que votre famille se prépare à dévorer...

Le commissionnaire parti, Holmes prit la pierre entre deux doigts et l’examina à la lumière.

– Joli caillou, dit-il. Regardez-moi ces feux ! On comprend qu’il ait provoqué des crimes. Il en va de même de toutes les belles pierres : elles sont l’appât favori du diable. On peut dire que toutes les facettes d’un diamant ancien, pourvu qu’il soit de grande valeur, correspondent à quelque drame. Cette pierre n’a pas vingt ans. Elle a été trouvée sur les rives de l’Amoy, un fleuve du sud de la Chine, et ce qui la rend remarquable, c’est qu’elle a toutes les caractéristiques de l’escarboucle, à ceci près que sa teinte est bleue, au lieu d’être d’un rouge de rubis. Malgré sa jeunesse, elle a une histoire sinistre : deux assassinats, un suicide, un attentat au vitriol et plusieurs vols, voilà ce que représentent déjà ces quarante grains de charbon cristallisé. À voir un objet si éblouissant, croirait-on qu’il n’a jamais été créé que pour expédier les gens en prison ou à l’échafaud ? Je vais toujours le mettre dans mon coffre et envoyer un mot à la comtesse pour lui dire qu’il est en ma possession.

– Croyez-vous à l’innocence de Horner ?

– Pas la moindre idée !

– Et pensez-vous que l’autre, ce Baker, soit pour quelque chose dans le vol ?

– Il est infiniment probable, je pense, que cet Henry Baker ne sait rien et qu’il ne se doutait guère que l’oie qu’il avait sous le bras valait beaucoup plus que si elle avait été en or massif. Nous serons fixés là-dessus, par une petite épreuve très simple, si notre annonce donne un résultat.

– Jusque-là vous ne pouvez rien faire ?

– Rien.

– Dans ces conditions, je vais reprendre ma tournée et rendre visite à mes malades. Je m’arrangerai pour être ici à six heures et demie, car je suis curieux de connaître la solution de ce problème, qui me semble terriblement embrouillé.

– Je serais ravi de vous voir. Le dîner est à sept heures et Mme Hudson cuisine, je crois, un coq de bruyère. Compte tenu des récents événements, je ferais peut-être bien de la prier de s’assurer de ce qu’il a dans le ventre !

Une de mes visites s’étant prolongée plus que je ne pensais, il était un peu plus de six heures et demie quand je me retrouvai dans Baker Street. Comme j’approchais de la maison, je vis, éclairé par la lumière qui tombait de la fenêtre en éventail placée au-dessus de la porte, un homme de haute taille, qui portait une toque écossaise et qui attendait, son pardessus boutonné jusqu’au menton. La porte s’ouvrit comme j’arrivais et nous entrâmes ensemble dans le bureau de mon ami.

– Monsieur Henry Baker, je présume ? dit Sherlock Holmes, quittant son fauteuil et saluant son visiteur avec cet air aimable qu’il lui était si facile de prendre. Asseyez-vous près du feu, monsieur Baker, je vous en prie ! La soirée est froide et je remarque que votre circulation sanguine s’accommode mieux de l’été que de l’hiver. Bonsoir, Watson ! Vous arrivez juste. Ce chapeau vous appartient, monsieur Baker ?

– Sans aucun doute, monsieur !

L’homme était solidement bâti, avec des épaules rondes et un cou puissant. Il avait le visage large et intelligent. Sa barbe, taillée en pointe, grisonnait. Une touche de rouge sur le nez et les pommettes ainsi qu’un léger tremblement des mains semblaient justifier les hypothèses de Holmes quant à ses habitudes. Il avait gardé relevé le col de son pardessus élimé et ses maigres poignets sortaient des manches. Il ne portait pas de manchettes et rien ne prouvait qu’il eût une chemise. Il parlait d’une voix basse et saccadée, choisissait ses mots avec soin et donnait l’impression d’un homme instruit, et même cultivé, que le sort avait passablement maltraité.

– Ce chapeau et cette oie, dit Holmes, nous les avons conservés pendant quelques jours, parce que nous pensions qu’une petite annonce finirait par nous donner votre adresse. Je me demande pourquoi vous n’avez pas fait paraître quelques lignes dans les journaux.

Le visiteur rit d’un air embarrassé.

– Je vois maintenant bien moins de shillings que je n’en ai vu autrefois, expliqua-t-il. Comme j’étais convaincu que les voyous qui m’avaient attaqué avaient emporté et le chapeau et l’oie, je me suis dit qu’il était inutile de gâcher de l’argent dans l’espoir de les récupérer.

– C’est bien naturel ! A propos de l’oie, je dois vous dire que nous nous sommes vus dans l’obligation de la manger.

– De la manger !

L’homme avait sursauté, presque à quitter son fauteuil.

– Oui, reprit Holmes. Si nous ne l’avions fait, elle n’aurait été d’aucune utilité à personne. Mais je veux croire que l’oie que vous voyez sur cette table remplacera la vôtre avantageusement : elle est à peu près du même poids... et elle est fraîche !

Baker poussa un soupir de satisfaction.

– Évidemment !

– Bien entendu, poursuivit Holmes, nous avons toujours les plumes, les pattes et le gésier, et si vous les voulez...

L’homme éclata d’un rire sincère.

– Je pourrais les conserver en souvenir de cette aventure, s’écria-t-il, mais, pour le surplus, ces *disjecta membra* ne me serviraient de rien. Avec votre permission, je préfère m’en tenir au substitut que vous voulez bien me proposer, lequel me semble fort sympathique.

Sherlock Holmes me jeta un regard lourd de sens et eut un imperceptible haussement des épaules.

– Dans ce cas, monsieur, dit-il, voici votre chapeau et voici votre oie ! À propos de l’autre, celle que nous avons mangée, serait-il indiscret de vous demander où vous vous l’étiez procurée ? Je suis assez amateur de volaille et j’avoue avoir rarement rencontré une oie aussi grassement à point.

– Il n’y a aucune indiscretion, répondit Baker, qui s’était levé et qui, son oie sous le bras, s’apprêtait à se retirer. Nous sommes quelques camarades qui fréquentons l’*Alpha Inn*, un petit café qui est tout près du British Museum, où nous travaillons. Cette année, le patron, un certain Windigate, un brave homme, avait créé ce qu’il appelait un « club de Noël » : chacun de nous payait quelques *pence* par semaine, et à Noël, se voyait offrir une oie par Windigate. J’ai versé ma cotisation avec régularité, le cafetier a tenu parole... et vous connaissez la suite. Je vous suis,

monsieur, très reconnaissant de ce que vous avez fait, d'autant plus qu'une toque écossaise ne convient ni à mon âge, ni à mon allure.

Ayant dit, notre visiteur s'inclina cérémonieusement devant nous et se retira avec une dignité fort comique.

– Terminé, en ce qui concerne M. Henry Baker ! dit Holmes, une fois la porte refermée. Il est incontestable que le bonhomme n'est au courant de rien. Vous avez faim, Watson ?

– Pas tellement !

– Alors, nous transformerons notre dîner en souper et nous suivrons la piste tandis qu'elle est chaude.

– Tout à fait d'accord !

Nous passâmes nos pardessus et, la gorge protégée par des foulards, nous nous mîmes en route. La nuit était froide. Les étoiles brillaient dans un ciel sans nuages et une buée sortait de la bouche des passants. Nos pas sonnait haut sur le trottoir, nous traversâmes le quartier des médecins, suivant Wimpole Street, Harley Street, puis Wigmore Street, pour gagner Oxford Street. Un quart d'heure plus tard, nous étions dans Bloomsbury et pénétrions dans l'*Alpha Inn*, un petit café faisant le coin d'une des rues qui descendent vers Holborn. Holmes s'approcha du bar et, avisant un homme à figure rougeaude et à tablier blanc, qui ne pouvait être que le patron, lui commanda deux verres de bière.

– Votre bière doit être excellente, ajouta-t-il, si elle est aussi bonne que vos oies !

– Mes oies ?

Le cafetier paraissait fort surpris.

– Oui. Nous parlions d'elles, il n'y a pas une demi-heure, avec M. Henry Baker, qui était membre de votre « club de Noël ».

– Ah ! je comprends. Seulement, voilà, monsieur, ce ne sont pas du tout mes oies !

– Vraiment ? Alors, d'où viennent-elles ?

– J'en avais acheté deux douzaines à un marchand de Covent Garden.

– Ah, oui ! J'en connais quelques-uns. Qui était-ce ?

– Un certain Breckinridge.

– Je ne le connais pas. À votre santé, patron, et à la prospérité de la maison !

Peu après, nous nous retrouvions dans la rue.

– Et maintenant, reprit Holmes, boutonnant son pardessus, allons voir M. Breckinridge ! N'oubliez pas, Watson, que si, à l'une des extrémités de la chaîne, nous avons cette oie qui n'évoque que des festins familiaux, à l'autre bout nous avons un homme qui récoltera certainement sept ans de travaux forcés, si nous ne démontrons pas qu'il est innocent. Il se peut que notre enquête confirme sa culpabilité, mais, dans un cas comme dans l'autre, nous tenons, par l'effet du hasard, une piste qui a échappé à la police. Il faut la suivre. Donc, direction plein sud !

Nous traversâmes Holborn pour nous engager, après avoir descendu Endell Street, dans le dédale des allées du marché de Covent Garden. Nous découvrîmes le nom de Breckinridge au fronton d'une vaste boutique. Le patron, un homme au profil chevalin, avec des favoris fort coquettement troussés, aidait un de ses commis à mettre les volets. Holmes s'approcha.

– Bonsoir ! dit-il. Il ne fait pas chaud.

Le commerçant répondit d'un signe de tête et posa sur mon ami un regard interrogateur. Holmes montra de la main les tables de marbre vides de marchandises.

– Vous n'avez plus d'oies, à ce que je vois !

– Il y en aura cinq cents demain matin.

– Ça ne m'arrange pas !

– Il m'en reste une, là-bas. Vous ne la voyez pas ?

– J'oubliais de vous dire que je viens vers vous avec une recommandation.

– Ah ! De qui ?

– Du patron de l'*Alpha*.

– Ah, oui ?... Je lui en ai vendu deux douzaines.

– Et des belles ! D'où venaient-elles ?

A ma grande surprise, la question provoqua chez le marchand une véritable explosion de colère. Il se campa devant Holmes, les poings sur les hanches et la tête levée dans une attitude de défi.

– Ah ! ça, dit-il, où voulez-vous en venir ? Dites-le franchement et tout de suite !

– C'est tout simple ! répondit Holmes. J'aimerais savoir qui vous a vendu les oies que vous avez procurées au patron de l'*Alpha*.

– Eh bien, je ne vous le dirai pas. Ça vous gêne ?

– Pas le moins du monde, car la chose n'a pas grande importance. Ce qui m'étonne, c'est que vous montiez sur vos grands chevaux pour si peu !

– Que je monte sur mes grands chevaux ! Je voudrais bien voir ce que vous feriez, si on vous embêtait comme on m'embête avec cette histoire-là ! Lorsque j'achète de la belle marchandise et que je la paie avec mon bel argent, je pourrais croire que c'est terminé ! Eh bien, pas du tout ! C'est des questions à n'en plus finir ! « Ces oies, qu'est-ce qu'elles sont devenues ? » – « A qui les avez-vous vendues ? » – « Combien en demanderiez-vous ? » – etc. ! Parole ! Quand on voit le potin fait autour de ces bestioles, on croirait qu'il n'y a pas d'autres oies au monde !

– Je n'ai rien à voir avec les gens qui ont pu vous poser ces questions, répondit Holmes sur un ton de parfaite insouciance. Puisque vous ne voulez pas nous renseigner, nous annulerons le pari et on n'en parlera plus ! Malgré ça, je sais ce que je dis et je suis toujours prêt à parier ce qu'on voudra que l'oie que j'ai mangée ne peut pas avoir été engraisnée ailleurs qu'à la campagne !

– Dans ce cas-là, répliqua le marchand, vous avez perdu ! Elle était de Londres.

– Impossible !

– Je vous dis que si.

– Je ne vous crois pas.

– Est-ce que vous vous figurez, par hasard, que vous connaissez la volaille mieux que moi, qui la manipule depuis le temps où je portais des culottes courtes ? Je vous répète que toutes les oies que j'ai livrées à l'*Alpha* avaient été engraisnées à Londres.

– Vous ne me ferez jamais croire ça !

– Voulez-vous parier ?

– C’est comme si je vous prenais de l’argent dans la poche, étant donné que je suis sûr d’avoir raison, mais je veux bien vous parier un souverain, histoire de vous apprendre à être moins têtue !

Le marchand ricana et interpella son commis :

– Bill, apporte-moi mes livres !

Une demi-minute plus tard, M. Breckinridge allait se placer dans la lumière de la lampe pendue au plafond de la boutique. Il tenait ses livres à la main : un petit carnet, mince et graisseux, et un grand registre au dos fatigué.

– Et maintenant, dit-il, à nous deux, Monsieur la Certitude ! Je crois bien qu’il me reste encore une oie de plus que je ne pensais. Vous voyez ce carnet ?

– Oui.

– C’est là-dessus que je note le nom de mes fournisseurs. Sur cette page, vous avez les noms de tous ceux qui habitent hors de Londres, avec, à la suite de chacun, un chiffre qui renvoie à la page du registre où se trouve leur compte. Sur cette autre page, voici, à l’encre rouge, la liste complète de mes fournisseurs de Londres. Voulez-vous lire vous-même le nom porté sur la troisième ligne ?

Holmes obéit.

– Mme Oakshott, 117 Brixton Road, 249.

– Bon ! Voulez-vous prendre le registre et l’ouvrir à la page 249 ?... Voulez-vous lire ?

– Mme Oakshott, volailles, 117 Brixton Road.

– Donnez-moi l’avant-dernière ligne du compte !

– 22 décembre. Vingt-quatre oies à sept shillings six *pence*.

– Parfait ! La suivante ?

– Vendues à M. Windigate, de l’*Alpha*, à douze shillings pièce.

– Et alors ? Qu’est-ce que vous dites de ça ?

Sherlock Holmes avait l’air consterné, il tira un souverain de son gousset, le jeta sur une table, avec la mine de quelqu’un qui est trop écœuré pour ajouter quoi que ce soit, et se retira sans un

mot. Nous fîmes quelques pas, puis, sous un réverbère, il s'arrêta, riant de ce rire silencieux que je n'ai jamais connu qu'à lui.

– Quand vous rencontrez un type qui porte de tels favoris et qui a un journal de courses dans la poche, me dit-il, il y a toujours moyen de faire un pari avec lui ! J'aurais offert cent livres à ce bonhomme, il ne m'aurait pas donné des renseignements aussi complets que ceux qu'il m'a fournis spontanément, uniquement parce qu'il croyait me prendre de l'argent à la faveur d'un pari. J'ai l'impression, Watson, que notre enquête touche à sa fin. Toute la question est de savoir si nous rendons visite à Mme Oakshott ce soir ou si nous attendons demain matin. D'après ce que nous a dit ce bourru personnage, il est évident que nous ne sommes pas les seuls à nous intéresser à cette affaire et je devrais...

Il s'interrompit, des éclats de voix frappant nos oreilles qui paraissaient provenir de la boutique même que nous venions de quitter. Nous nous retournâmes. Un petit homme, dont le visage faisait songer à un rat, affrontait Breckinridge qui, debout dans l'encadrement de sa porte, secouait son poing sous le nez de son visiteur, tout en l'envoyant au diable.

– J'en ai assez de vous et de vos oies ! hurlait-il. Si vous continuez à m'embêter avec vos boniments, je lâcherai mon chien à vos trousses ! Amenez-moi Mme Oakshott et je lui répondrai ! Mais, vous, en quoi tout cela vous regarde-t-il ? Est-ce que je vous ai acheté des oies ?

– Non ! Seulement, il y en avait tout de même une qui était à moi !

– Réclamez-la à Mme Oakshott !

– C'est elle qui m'a dit de venir vous trouver !

– Allez trouver le roi de Prusse, si ça vous amuse, mais, ici, vous vous trompez de porte ! J'en ai par-dessus la tête, de cette histoire-là ! Fichez-moi le camp !

Il avança d'un pas, menaçant. Le petit homme disparut dans l'obscurité.

– Voilà qui nous épargne sans doute une visite à Brixton Road ! dit Holmes, revenant sur ses pas. Il y a peut-être quelque chose à tirer de ce petit bonhomme !

Nous le rattrapâmes sans trop de difficulté. Il fit un véritable bond quand Holmes lui frappa sur l'épaule. Tournant vers mon ami un visage d'où toute couleur avait brusquement disparu, il demanda, d'une voix blanche, qui il était et ce qu'il voulait. Holmes s'expliqua avec douceur.

– Je m'en excuse, dit-il, mais je n'ai pu faire autrement que d'entendre, sans le vouloir, la petite discussion que vous venez d'avoir avec le marchand d'oies et je crois que je pourrais vous être utile.

– Vous ? Mais qui êtes-vous ? Et qu'est-ce que vous savez de cette histoire-là ?

– Je m'appelle Sherlock Holmes et c'est mon métier de savoir ce que les autres ne savent pas.

– Mais, cette affaire-là, vous en ignorez tout !

– Permettez ! Je la connais à fond, au contraire. Vous essayez de savoir ce que sont devenues des oies qui furent vendues par Mme Oakshott, de Brixton Road, à un commerçant du nom de Breckinridge, lequel les a revendues à M. Windigate, de l'*Alpha Inn*, qui les a lui-même réparties entre ses clients, parmi lesquels se trouve un certain M. Henry Baker.

– Monsieur, s'écria le petit homme, vous êtes évidemment la personne que je souhaitais le plus rencontrer !

Il tremblait. Il ajouta :

– Il m'est impossible de vous dire quelle importance cette affaire représente pour moi !

Sherlock Holmes héla un fiacre qui passait.

– Dans ce cas, dit-il, nous poursuivrons mieux cet entretien dans une pièce bien close que dans les courants d'air de ce marché. Cependant, avant d'aller plus loin, puis-je vous demander à qui j'ai le plaisir d'être agréable ?

L'homme hésita un instant. Guettant Holmes, du coin de l'œil, il répondit :

– Je m'appelle John Robinson.

– Non, dit Holmes de son ton le plus aimable. C'est votre nom véritable que je vous demande. Il est toujours gênant de traiter avec quelqu'un qui se présente à vous sous un pseudonyme.

L'autre rougit.

– Alors, je m'appelle James Ryder.

– C'est ce que je pensais. Vous êtes le chef du personnel au *Cosmopolitan Hotel*. C'est bien ça ? Montez en voiture, je vous prie ! Je serai bientôt en mesure de vous dire tout ce que vous désirez savoir.

Le petit homme nous regardait, hésitant, visiblement partagé entre la crainte et l'espérance, comme quelqu'un qui ne sait pas très bien s'il est près du triomphe ou au bord de la catastrophe.

Il se décida enfin à monter dans le fiacre. Une demi-heure plus tard, nous nous retrouvions à Baker Street, dans le bureau de Sherlock Holmes. Pas un mot n'avait été prononcé durant le trajet. Mais la respiration pénible de notre compagnon et l'agitation de ses mains, dont les doigts étaient en perpétuel mouvement, trahissaient sa nervosité.

– Nous voici chez nous ! dit Holmes avec bonne humeur en pénétrant dans la pièce. On a plaisir à voir du feu par un temps pareil ! Vous avez l'air gelé, monsieur Ryder ? Prenez ce fauteuil, voulez-vous ? Je vais enfiler mes pantoufles et nous nous occuperons de cette affaire qui vous intéresse. Voilà ! Maintenant, je suis à vous. Vous voulez savoir ce que sont devenues ces oies ?

– Oui, monsieur.

– Ou plutôt, j'imagine, *cette* oie ! Je ne crois pas me tromper si je dis que l'oie en question était toute blanche, avec une barre transversale noire à la queue. C'est bien ça ?

– Oui, monsieur. Vous savez où elle est ?

Ryder était si ému que sa voix s'étranglait.

– Je l'ai eue ici.

– Ici ?

– Oui. C'était une oie remarquable... et je ne m'étonne pas de l'intérêt que vous lui portez. Après sa mort, elle a pondu un œuf... le plus beau petit œuf bleu qu'on ait jamais vu. Il est ici, dans mon musée...

Notre visiteur s'était levé en chancelant. Accroché d'une main au manteau de la cheminée, il regardait Holmes qui ouvrait son coffre-fort pour en extraire l'escarboucle bleue. Mon ami, la tenant entre le pouce et l'index, la fit voir à Ryder. La pierre étincelait. Ryder, le visage contracté, n'osait ni réclamer l'objet ni dire qu'il ne l'avait jamais vu.

– La partie est jouée, Ryder ! dit Holmes d'un ton calme. Cramponnez-vous, mon garçon, sinon vous allez tomber dans le foyer ! Watson, aidez-le donc à se rasseoir ! Il n'a pas assez de cran pour commettre des crapuleries et s'en tirer sans dommage. Donnez-lui une gorgée de cognac... Il reprend figure humaine, mais c'est une chiffre tout de même !

Ryder, qui avait failli s'écrouler sur le plancher, s'était un peu ressaisi. L'alcool lui avait mis un peu de couleur aux joues. Il levait vers son accusateur un regard craintif.

– J'ai en main à peu près tous les maillons de la chaîne, reprit Holmes, et toutes les preuves dont je pourrais avoir besoin. Vous n'avez donc pas grand-chose à me raconter. Cependant, pour qu'il

n'y ait pas de « trous » dans mon histoire, ce peu que vous pourriez me dire, j'aimerais l'entendre. Naturellement, cette escarboucle bleue, on vous avait parlé d'elle ?

Ryder balbutia une réponse.

– Oui... Catherine Cusack...

– Compris ! La femme de chambre de la comtesse. L'idée qu'il vous était possible d'acquérir d'un seul coup une véritable fortune a été pour vous une tentation trop forte, comme elle l'a déjà été pour bien d'autres. Seulement, vous n'avez pas été très scrupuleux sur le choix des moyens et j'ai l'impression, Ryder, qu'il y a en vous l'étoffe d'une jolie crapule ! Vous saviez que ce Horner, le plombier, avait été impliqué autrefois dans une vilaine affaire et que les soupçons s'arrêteraient volontiers sur lui. Vous n'avez pas hésité. Avec Catherine Cusack, votre complice, vous vous êtes arrangé pour qu'il y eût une petite réparation à faire dans l'appartement de la comtesse et vous avez veillé personnellement à ce qu'elle fût confiée à Horner, et non à un autre. Après son départ, vous avez forcé le coffret à bijoux, donné l'alarme et fait arrêter le pauvre type qui ne se doutait de rien. Après quoi...

Ryder, brusquement, se jeta à genoux. Les mains jointes, geignant et pleurnichant, il suppliait mon ami de l'épargner.

– Pour l'amour de Dieu, ayez pitié de moi ! J'ai un vieux père et une vieille maman ! Ils ne survivront pas à ça ! C'est la première fois que je suis malhonnête et je ne recommencerai jamais ! Je vous le jure sur la Bible ! Ne me traînez pas devant les tribunaux, je vous en conjure !

Holmes restait très calme.

– Regagnez votre fauteuil ! ordonna-t-il d'un ton sec. C'est très joli de demander aux gens d'avoir pitié, mais il semble qu'il vous a été assez égal d'envoyer ce pauvre Horner devant les juges pour un méfait dont il ignorait tout !

– Je m'en irai, monsieur Holmes, je quitterai le pays ! A ce moment-là, ce n'est plus lui qu'on accusera !

– Hum ! Nous verrons ça. En attendant, parlez-nous un peu du second acte ! Cette pierre, comment est-elle entrée dans l'oie ? Et, cette oie, comment est-elle arrivée sur le marché ? Dites-nous la vérité, c'est la seule chance de vous en sortir !

Ryder passa sa langue sur ses lèvres sèches.

– Monsieur Holmes, dit-il enfin, je vais vous raconter les choses exactement comme elles se sont passées. Quand Horner a été arrêté, je me suis dit que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de me débarrasser de la pierre sans plus attendre, étant donné qu'il n'était pas prouvé du tout que la

police n'aurait pas l'idée de me fouiller et de perquisitionner dans ma chambre. Il n'y avait pas de cachette sûre dans l'hôtel. Je suis donc sorti, comme si j'avais à faire dehors, et je me suis rendu chez ma sœur. Elle est mariée à un certain Oakshott, avec qui elle exploite, dans Brixton Road, un commerce de volaille. Durant tout le trajet, j'ai eu l'impression que chaque passant que je rencontrais était un agent de police ou un détective et, bien qu'il fit très froid, j'étais en nage quand j'arrivai chez ma sœur. Elle me trouva si pâle qu'elle me demanda si je n'étais pas souffrant. Je lui répondis que j'étais seulement bouleversé par un vol de bijoux qui avait été commis à l'hôtel et je passai dans la cour de derrière pour y fumer une pipe et réfléchir à la situation.

« Je me souvins d'un de mes vieux amis, qui s'appelait Maudsley et qui avait mal tourné. Il venait de sortir de Pentonville, après un long séjour en prison. Un jour, nous avions eu ensemble une longue conversation sur les procédés utilisés par les voleurs pour se débarrasser de leur butin. J'en savais assez long sur son compte pour être sûr qu'il ne me trahirait pas. Je venais de décider d'aller le voir à Kilburn, où il habite, et de me confier à lui, certain qu'il m'indiquerait le meilleur moyen de tirer de l'argent de la pierre que j'avais dans la poche, quand je songeai à cette peur qui me tenaillait depuis que j'étais sorti de l'hôtel. Le premier flic venu pouvait m'interpeller, me fouiller... et trouver l'escarboucle dans mon gousset ! Je pensais à tout ça, adossé au mur, tout en regardant les oies qui se dandinaient dans la cour. Et, soudain, une idée me traversa l'esprit, une idée dont j'étais sûr qu'elle me permettrait de tenir en échec tous les détectives du monde, et le plus fort d'entre eux !

« Ma sœur m'avait dit, quelques semaines plus tôt, que je pourrais choisir dans ses oies celle dont j'aimerais qu'elle me fit cadeau à Noël. Elle a toujours été de parole et il me suffisait donc de choisir mon oie tout de suite et de lui faire avaler ma pierre. Après ça, je pourrais m'en aller tranquillement à Kilburn, ma bête sous le bras. Il y avait dans la cour une petite remise, derrière laquelle je fis passer une des oies, une volaille bien grasse, toute blanche, avec la queue barrée de noir. Je l'attrapai et, l'obligeant à ouvrir le bec, je lui fis entrer la pierre dans le gésier. L'opération ne fut pas facile et cette maudite oie se débattit tellement qu'elle finit par m'échapper, s'envolant avec de grands cris, qui attirèrent ma sœur, laquelle me demanda ce qui se passait.

« – Tu m'as dit, lui répondis-je, que tu me donnerais une oie pour Noël. J'étais en train de chercher la plus grasse !

« Elle haussa les épaules.

« – Ton oie est choisie depuis longtemps ! C'est la grosse, toute blanche, que tu vois là-bas. Il y en a vingt-six en tout. Une pour toi, une pour nous, et vingt-quatre pour la vente !

« – Tu es très gentille, Maggie, répliquai-je, mais, si ça ne te fait rien, j'aimerais mieux avoir celle que je tenais il y a un instant.

« Elle protesta.

« – L'autre pèse au moins trois livres de plus et nous l'avons engraisnée spécialement pour toi !

« Naturellement, je m'entêtai.

« – Ça ne fait rien ! Je préfère l'autre et, si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais l'emporter tout de suite.

« Ma sœur ne savait plus que répliquer.

« – Très bien ! dit-elle. Laquelle est-ce ?

« Je la lui montrai.

« – La blanche, avec un trait noir sur la queue !

« – Parfait ! Tu n'as qu'à la tuer et à l'emporter !

« C'est ce que je fis, monsieur Holmes. Mon oie sous le bras, je m'en allai à Kilburn. Je racontai mon histoire au copain en question, qui était de ceux qu'elle ne pouvait indigner, et elle le fit bien rire. Après quoi, nous prîmes un couteau et nous ouvrîmes la bestiole. La pierre n'était pas à l'intérieur ! Je crus que j'allais m'évanouir. Il était évident que je m'étais trompé... et l'erreur avait quelque chose de tragique. Je retournai chez ma sœur en courant : il n'y avait plus une oie chez elle !

« – Où sont-elles ? m'écriai-je.

« – Vendues ! me répondit-elle.

« – À qui ?

« – À Breckinridge, de Covent Garden.

« – Mais il y en avait donc deux qui avaient une barre noire sur la queue ? demandai-je.

« – Oui. Nous n'avons jamais pu les distinguer l'une de l'autre.

« À ce moment-là, je compris tout ! Mais il était trop tard. Je courus chez ce Breckinridge. Toutes ses oies étaient déjà vendues et impossible de savoir à qui ! Vous avez pu voir vous-même comment il répond aux questions qu'on lui pose ! J'ai insisté, je n'ai rien pu obtenir de lui. Ma sœur, elle, a cru que je devenais fou... et je me demande parfois si elle n'avait pas raison. Je suis un voleur et je me suis déshonoré pour rien ! Mon Dieu ! mon Dieu ! »

La tête dans ses mains, l'homme pleurait.

Il y eut un long silence, troublé seulement par ses sanglots et par le martèlement rythmé des doigts de Holmes, pianotant sur le bord de la table. Au bout d'un instant, mon ami se leva et alla ouvrir la porte.

– Allez-vous-en ! dit-il.

Ryder sursauta.

– Oh ! Monsieur, merci ! Dieu vous bénisse !

– On ne vous demande rien. Filez !

Ryder ne se le fit pas dire deux fois. Il se précipita vers la sortie, dégringola l'escalier quatre à quatre et j'entendis la porte de la rue claquer derrière lui. Holmes se rassit dans son fauteuil et, tout en bourrant une pipe en terre, tira en quelques mots la conclusion de l'aventure.

– Après tout, Watson, me dit-il, je ne suis pas chargé par la police de suppléer à ses déficiences. Si Horner risquait quelque chose, le problème se présenterait différemment, mais, étant donné que Ryder n'osera jamais se présenter à la barre, l'affaire tournera court, c'est évident. Sans doute, on peut estimer que je ne fais pas mon devoir. Seulement, j'ai peut-être sauvé une âme. Ce type ne se risquera plus à être malhonnête, alors que, si nous l'envoyons en prison, il deviendra un gibier de potence. Enfin, nous sommes en cette époque de l'année où il convient de pardonner. Le hasard nous a saisis d'un petit problème à la fois curieux et amusant, nous l'avons résolu et la solution suffit à nous payer de nos peines. Si vous voulez bien, docteur, appuyer sur la sonnette, nous commencerons avant qu'il ne soit longtemps une autre enquête, où un coq de bruyère jouera cette fois un rôle de première importance...

La bande mouchetée

En jetant un regard sur mes notes des soixante-dix et quelques affaires dans lesquelles j'ai, pendant les huit dernières années, étudié les méthodes de mon ami Sherlock Holmes, j'en trouve beaucoup qui sont tragiques, quelques-unes comiques et un grand nombre tout simplement étranges, mais il n'y en a aucune qui soit banale ; car travaillant, comme il le faisait, plutôt par amour de son art, que par esprit de lucre, il refusait de s'associer à toute recherche qui ne présentait pas une certaine tendance l'extraordinaire et même au fantastique. Parmi toutes ces affaires si diverses, toutefois, je ne me souviens pas qu'aucune ait présenté des traits plus singuliers que celle à laquelle on a associé la famille bien connue des Roylott de Stoke Moran, dans le Sussex. Les événements dont il s'agit se sont déroulés dans les premiers temps de mon association avec Holmes lorsque, célibataires, nous occupions ensemble notre appartement de Baker Street. J'aurais pu, sans doute, en faire déjà le récit, mais je m'étais alors engagé au secret, et je n'ai été délié de ma promesse que le mois dernier par la mort prématurée de la dame à qui je l'avais faite. Peut-être même vaut-il mieux que ces faits soient révélés maintenant ; j'ai en effet quelques raisons de croire que toutes sortes de bruit ont couru un peu partout concernant la mort du docteur Grimesby Roylott, tendant à rendre cette affaire encore plus terrible que la vérité.

Ce fut au début d'avril 1883 que je m'éveillai un matin pour trouver Sherlock Holmes, déjà tout habillé, debout près de mon lit. D'ordinaire il se levait tard et, comme la pendule sur ma cheminée me montrait qu'il n'était que sept heures et quart, je posai sur lui un regard incertain, un peu surpris et peut-être un peu fâché, car j'étais moi-même très régulier dans mes habitudes.

– Tout à fait désolé de vous réveiller, Watson, dit-il, mais c'est le lot de tous, ce matin. Mme Hudson a été réveillée, j'en ai subi le contrecoup, elle m'a réveillé et maintenant à votre tour.

– Qu'est-ce que c'est donc ? Un incendie ?

– Non. Une cliente. Il paraît qu'une jeune dame vient d'arriver dans un état de grande agitation et elle insiste pour me voir. Elle attend en ce moment dans le studio. Or quand de jeunes dames errent par la capitale à cette heure matinale et font sortir de leur lit les gens endormis, je présume qu'elles ont quelque chose de très pressant à leur communiquer. Si cela se trouvait être une affaire intéressante, vous aimeriez, j'en suis sûr, la prendre à son début. Que ce soit ou non le cas, j'ai pensé vous appeler et vous en fournir la possibilité.

– Mon cher ami, pour rien au monde je ne voudrais rater cela.

Je n'avais pas de plaisir plus vif que de suivre Holmes dans ses recherches professionnelles et d'admirer ces déductions rapides, promptes comme des intuitions et pourtant toujours fondées sur la logique, grâce auxquelles il débrouillait les problèmes qu'on lui soumettait. J'endossai rapidement mes vêtements et, quelques minutes après, j'étais prêt à l'accompagner dans le studio. Une dame vêtue de noir, portant une épaisse voilette, était assise près de la fenêtre. Elle se leva à notre entrée.

– Bonjour, madame, dit Holmes d'un ton allègre. Mon nom est Sherlock Holmes. Monsieur est mon ami intime et mon associé, le docteur Watson ; devant lui, vous pouvez parler aussi librement que devant moi-même. Ah ! je suis content de voir que Mme Hudson a eu le bon sens d'allumer le feu. Je vous en prie, approchez-vous-en ; je vais demander pour vous une tasse de café bien chaud car je remarque que vous grelottez.

– Ce n'est pas le froid qui me fait grelotter, monsieur Holmes, c'est la terreur.

Ce disant, elle leva sa voilette et nous pûmes voir qu'elle était, en effet, dans un pitoyable état d'agitation ; son visage était tiré et gris, avec des yeux effrayés, toujours en mouvement, comme ceux d'un animal traqué. Ses traits et sa figure étaient ceux d'une femme de trente ans, mais ses cheveux étaient prématurément striés de gris et son expression était lasse et hagarde. Sherlock Holmes la dévisagea d'un de ses regards rapides auxquels rien n'échappait.

– Il ne faut pas avoir peur, dit-il d'une voix douce, en se penchant en avant et en lui tapotant l'avant-bras... Nous arrangerons bientôt tout cela, je n'en doute pas ; vous êtes venue par le train, ce matin, à ce que je vois.

– Vous me connaissez donc ?

– Non, mais je remarque qu'il vous reste la moitié d'un billet d'aller-retour dans la paume de votre gant gauche. Vous avez dû partir de bonne heure et avant d'arriver à la gare, il vous a fallu faire une assez longue course en charrette anglaise.

La dame tressaillit vivement et ouvrit de grands yeux en regardant mon compagnon.

– Il n'y a là aucun mystère, madame, dit celui-ci avec un sourire. Le bras gauche de votre jaquette est éclaboussé de taches de boue en sept endroits au moins. Les marques en sont toutes fraîches. Il n'y a pas d'autre véhicule, pour lancer ainsi de la boue, et cela uniquement à la personne qui est assise à la gauche du conducteur.

– Quelles que soient vos raisons, c'est tout à fait exact. Je suis partie de chez moi avant six heures, je suis arrivée à Leatherhead à six heures vingt, et je suis venue à la gare de Waterloo par le premier train... Monsieur je ne peux pas endurer cette tension d'esprit plus longtemps, je deviendrai folle si ça continue. Je n'ai personne vers qui me tourner – personne, sauf un ami, qui m'aime, et lui, le pauvre, ne peut guère me venir en aide. J'ai entendu parler de vous, monsieur Holmes, par Mme Farmtoch, que vous avez secourue au temps où elle en avait tant besoin. C'est d'elle que je tiens votre adresse. Oh ! monsieur, ne croyez-vous pas que vous pourriez m'aider aussi, ou, du moins, jeter un rayon de lumière dans les ténèbres épaisses qui m'entourent ? Je ne saurais, à présent, vous récompenser de vos services, mais dans un mois ou deux je serai mariée avec la libre disposition de mes propres revenus et alors, du moins, vous ne me trouverez pas ingrate.

Holmes se dirigea vers son bureau et, l'ayant ouvert, en tira un petit répertoire de ses enquêtes qu'il consulta.

– Farmtoch, dit-il. Ah ! oui, je me rappelle le cas. Il s'agissait d'un diadème en opale. Je crois que c'était avant que vous ne fussiez là, Watson. Je ne puis que vous dire, madame, que je serai heureux de consacrer à votre cas les mêmes soins qu'à celui de votre amie. Pour ce qui est de la rétribution, ma profession est sa propre récompense, mais vous aurez tout loisir de payer les dépenses que je pourrais engager, quand cela vous conviendra le mieux. Et maintenant je vous prierai de vouloir bien nous exposer tout ce qui pourra nous aider à nous former une opinion sur votre affaire.

– Hélas ! reprit-elle, l'horreur de ma situation vient précisément de ce que mes craintes sont si vagues et de ce que mes soupçons se fondent sur des petits faits qui pourraient sembler si insignifiants que la seule personne au monde à qui j'ai le droit de demander aide et assistance, considère tout ce que je lui en dis comme des idées de femme nerveuse. Je le vois bien, tant à ses paroles, qui voudraient être consolantes, qu'à ses regards, qu'il détourne. Mais j'ai entendu dire, monsieur Holmes, que vous pouvez sonder au plus profond des multiples méchancetés du cœur humain. Vous pourrez par vos conseils guider ma marche parmi les dangers qui m'entourent.

– Je suis tout attention, Madame.

– Mon nom est Hélène Stoner, et je demeure avec mon beau-père qui est le dernier survivant d'une des plus vieilles familles saxonnes de l'Angleterre, les Royslott de Stoke Moran, dans la marche occidentale du Surrey.

Holmes fit un signe de la tête.

– Le nom m'est familier, dit-il.

– La famille fut en un certain temps parmi les plus riches de l'Angleterre ; et le domaine s'étendait jusque de l'autre côté des marches du Berkshire, au nord, et du Hampshire, à l'ouest. Au siècle dernier, pourtant, quatre héritiers se montrèrent, l'un après l'autre, débauchés et prodigues, puis la ruine de la famille fut consommée par un joueur, au temps de la Régence. Il ne reste plus rien, que quelques arpents de terre et la maison qui, vieille de deux cents ans, est elle-même grevée de lourdes hypothèques. Le dernier propriétaire y traîna toute son existence la vie horrible d'un aristocrate pauvre ; mais son fils unique, mon beau-père, voyant qu'il fallait s'adapter aux conditions nouvelles, obtint d'un ami une avance de fonds qui lui permit de prendre un diplôme de médecin. Il s'en alla à Calcutta où, grâce à son habileté professionnelle et à sa force de caractère, il se fit une grosse clientèle. Dans un accès de colère, toutefois, provoquée par quelques vols dans la maison, il rossa si bien son sommelier indigène que le domestique en mourut et que le maître n'échappa que tout juste à la peine de mort. Même ainsi, il demeura longtemps en prison et revint ensuite en Angleterre fort chagrin et déçu.

« Pendant qu'il était aux Indes, le docteur Roylott épousa ma mère, Mme Stoner, la jeune veuve du major général Stoner, de l'artillerie du Bengale. Ma sœur Julia et moi, nous étions jumelles et n'avions que deux ans quand ma mère se remaria. Elle possédait une assez belle fortune, au moins mille livres de revenus, et elle fit un testament par lequel elle la légua tout entière au docteur Roylott pour aussi longtemps que nous résiderions avec lui, en spécifiant pourtant qu'une certaine somme serait allouée chaque année à l'une et à l'autre de nous au cas où elle se marierait. Peu de temps après notre retour en Angleterre, notre mère mourut – elle fut tuée, il y a huit ans, dans un accident de chemin de fer, près de Crewe. Le docteur Roylott renonça alors à ses efforts pour se créer une clientèle à Londres et il nous emmena vivre avec lui dans la demeure de ses ancêtres à Stoke Moran. L'argent que notre mère avait laissé suffisait à nos besoins et il ne semblait y avoir aucun obstacle à notre bonheur.

« Mais un changement terrible se produisit alors chez notre beau-père. Au lieu de se faire des amis parmi les voisins et de rendre visite à ces gens qui s'étaient tout d'abord réjouis de voir un Roylott de Stoke Moran revenir occuper la vieille demeure familiale, il s'enferma dans cette maison et n'en sortit que rarement pour se laisser aller à de féroces querelles avec ceux qu'il rencontrait. Une violence de caractère, voisine de la folie, a toujours été héréditaire dans la famille et, dans le cas de mon beau-père, je crois qu'elle a été accrue encore par son long séjour sous les tropiques. Une suite de honteuses bagarres survint, dont deux se terminèrent devant les tribunaux, tant et si bien qu'à la fin il devint la terreur du village et que les gens s'enfuyaient à son approche, car notre beau-père est à la fois d'une force considérable et totalement incapable de se maîtriser quand il est en colère.

« La semaine dernière il a jeté dans un cours d'eau, par-dessus le parapet, le forgeron du village et ce n'est qu'en donnant tout l'argent que j'ai pu ramasser qu'il m'a été possible d'éviter un nouveau scandale. Il n'avait absolument pas d'amis, à part les bohémiens, et il permettait à ces vagabonds de camper sur les quelques arpents de terrain couvert de genêts qui constituent le domaine familial ; en retour, il acceptait l'hospitalité de leurs tentes et, parfois, il s'en allait à l'aventure avec eux pendant des semaines d'affilée. Il a une passion pour les animaux que lui envoie des Indes un correspondant et il a, en ce moment, un guépard et un babouin qui errent en liberté sur ses terres et que les villageois redoutent autant que leur maître.

« Vous pouvez imaginer par ce que je vous dis que ma pauvre sœur et moi n'avions pas grand plaisir dans l'existence. Aucune servante ne voulait rester chez nous et pendant longtemps c'est nous qui avons fait tout le travail de la maison. Elle n'avait que trente ans quand elle est morte, mais déjà ses cheveux avaient commencé à blanchir, comme font les miens.

– Votre sœur est morte, donc ?

– Elle est morte, il y a deux ans, et c'est de sa mort que je désire vous parler. Vous pouvez comprendre que, menant la vie que j'ai décrite, il était peu vraisemblable que nous voyions quelqu'un de notre âge et de notre position. Nous avions, cependant, une tante, une sœur non mariée de notre mère, Mlle Honoria Westphail, et on nous permettait de temps en temps de lui rendre de courtes visites à sa maison, près de Harrow. Julia y est allée pour Noël, il y a deux ans, et elle y rencontra un commandant de l'infanterie de marine en demi-solde, à qui elle se fiança.

Mon beau-père fut informé de ces fiançailles quand elle revint et ne fit aucune objection au mariage ; mais, moins d'une quinzaine avant le jour fixé pour la noce, survint le terrible événement qui m'a privée de ma seule compagne.

Sherlock Holmes était resté renversé dans son fauteuil, les yeux clos et la tête enfoncée dans un coussin, mais il entrouvrit alors les paupières et regarda sa visiteuse.

– Veuillez me préciser les dates, dit-il.

– C'est chose facile, car tous les événements de cette terrible époque sont gravés dans ma mémoire en lettres de feu. Le manoir est, comme je l'ai déjà dit, très vieux et une seule aile en est habitée à présent. Les chambres à coucher, dans cette aile, sont au rez-de-chaussée : le studio se trouve dans la partie centrale du bâtiment. De ces chambres, la première est celle du docteur Roylott, la seconde celle de ma sœur et la troisième la mienne. Il n'y a pas de communication entre elles, mais elles ouvrent toutes sur le même corridor. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

– Très bien.

– Les fenêtres de ces chambres donnent sur la pelouse. Cette fatale nuit-là, le docteur Roylott était rentré dans sa chambre de bonne heure, mais nous savions qu'il ne s'était pas couché, car ma sœur était incommodée par l'odeur forte du tabac indien qu'il fume d'ordinaire. Quittant sa chambre, elle vint dans la mienne où elle demeura quelque temps à bavarder de son prochain mariage. A onze heures, elle se leva de sa chaise pour me quitter, mais elle s'arrêta à la porte et, se retournant, elle me dit :

« – À propos, Hélène, as-tu entendu quelqu'un siffler au milieu de la nuit ?

« – Jamais, dis-je.

« – Je suppose que tu ne saurais, quant à toi, siffler en dormant ?

« – Assurément non. Mais pourquoi ?

« – Parce que, toutes ces dernières nuits, vers trois heures du matin, j'ai entendu siffler, doucement mais nettement. J'ai le sommeil léger et ça m'a réveillée. Je ne peux dire d'où cela venait – peut-être de la chambre voisine, peut-être de la pelouse. Je me suis simplement dit que je te demanderais si tu l'avais entendu.

« – Non, je n'ai rien entendu. Ça doit être ces maudits bohémiens qui sont dans la plantation.

« – Probablement. Et pourtant, si c'était sur la pelouse, je m'étonne que tu ne l'aies pas entendu aussi.

« – Ah ! c'est que j'ai le sommeil plus lourd que toi.

« – Bon ! ça n'a pas grande importance, en tout cas.

« Elle m'a souri, elle a fermé ma porte et quelques instants après j'ai entendu sa clé tourner dans la serrure.

– Vraiment ! dit Holmes. Était-ce votre habitude de vous enfermer à clé la nuit ?

– Toujours.

– Et pourquoi ?

– Je crois avoir mentionné que le docteur gardait un guépard et un babouin. Nous ne nous sentions en sûreté qu'avec nos portes fermées à clé.

– Très juste. Je vous en prie, continuez votre exposé des faits.

– Cette nuit-là, je n'arrivais pas à dormir. Le vague sentiment d'un malheur imminent pesait sur moi. Ma sœur et moi, vous vous le rappelez, nous étions jumelles, et vous savez quels liens subtils unissent deux âmes qui ont été si étroitement associées. C'était une nuit sauvage. Le vent hurlait au-dehors, la pluie battait et claquait contre les fenêtres. Soudain, dans le vacarme de la tempête éclata le cri perçant et sauvage d'une femme terrifiée. Je sus que c'était la voix de ma sœur ; je sautai de mon lit, m'enveloppai d'un châle et me précipitai dans le corridor. Comme j'ouvrais ma porte, il me sembla entendre un sifflement bas, analogue à celui que ma sœur m'avait décrit, puis, quelques minutes plus tard, un bruit tel qu'on eût dit qu'une masse de métal venait de tomber. Pendant que je courais dans le corridor, la porte de ma sœur s'ouvrit et tourna lentement sur ses gonds. Je la regardais fixement, frappée d'horreur, ne sachant ce qui allait en sortir. A la lumière de la lampe du couloir, je vis ma sœur paraître dans l'ouverture, le visage blanc de terreur, les mains à tâtons cherchant du secours, tout son corps vacillant à droite, à gauche, comme celui d'un ivrogne. Je courus à elle, je la serrai dans mes bras, mais, à ce moment, ses genoux parurent céder et elle tomba sur le sol. Elle se tordait comme quelqu'un qui souffre terriblement et ses membres étaient affreusement convulsés. Je pensai tout d'abord qu'elle ne m'avait pas reconnue, mais, comme je me penchais au-dessus d'elle, elle cria soudain d'une voix que je n'oublierai jamais :

« Ô mon Dieu ! Hélène ! C'était la bande ! La bande mouchetée ! » Il y avait autre chose qu'elle aurait voulu dire et de son doigt elle battait l'air dans la direction de la chambre du docteur, mais une nouvelle convulsion la saisit, étouffant ses paroles. Je me précipitai, appelant bien haut mon beau-père et il vint à ma rencontre, sortant en toute hâte de sa chambre. Il était en pyjama. Quand il arriva auprès de ma sœur, elle avait perdu conscience et, bien qu'il lui versât de l'eau-de-vie dans la gorge et qu'il envoyât tout de suite chercher le médecin du village, tous ses efforts

demeurèrent inutiles, car elle s'affaiblit lentement et mourut sans avoir repris connaissance. Telle fut la terrible fin de ma sœur bien-aimée.

– Un instant, dit Holmes. Êtes-vous certaine d'avoir entendu ce sifflement et ce bruit métallique ? Pourriez-vous le jurer ?

– C'est ce que m'a demandé le coroner à l'enquête. J'ai la vive impression que je l'ai entendu et, cependant, dans le tumulte de la tempête et les craquements d'une vieille maison, il se pourrait que je me fusse trompée.

– Votre sœur était-elle habillée ?

– Non, elle était en toilette de nuit. Elle avait dans la main droite un bout d'allumette carbonisé et dans la gauche une boîte d'allumettes.

– Ce qui prouve qu'elle a frotté une allumette pour regarder autour d'elle quand l'alarme s'est produite. C'est important. Et à quelles conclusions le coroner est-il arrivé ?

– Il a mené l'enquête avec grand soin, car la conduite du docteur Roylott était depuis longtemps bien connue dans le comté ; toutefois il n'a pas réussi à trouver au décès une cause satisfaisante. Mon témoignage démontrait que la porte avait été fermée de l'intérieur et les fenêtres étaient bloquées par des volets anciens munis de grosses barres de fer dont on vérifiait la fermeture chaque soir. On sonda soigneusement les murs, on les trouva partout très solides, le plancher fut examiné avec le même résultat. La cheminée est large, mais elle est barrée par quatre gros crampons. Il est donc certain que ma sœur était toute seule quand elle mourut. En outre, elle ne portait sur elle aucune marque de violence.

– A-t-on parlé de poison ?

– Les docteurs l'ont examinée à cet effet, mais sans succès.

– De quoi, alors, pensez-vous que cette malheureuse est morte ?

– Ma conviction, c'est qu'elle est purement morte d'une frayeur et d'un choc nerveux, dont je ne parviens pas à imaginer l'origine.

– Y avait-il des bohémiens à ce moment-là sur le domaine ?

– Ah ! il y en a presque toujours.

– Et qu'avez-vous conclu de cette allusion à une bande – une bande mouchetée ?

– J’ai quelquefois pensé que ce n’étaient là que des propos sans suite dus au délire ; quelquefois aussi que cela pouvait se rapporter à une bande de gens, peut-être même à ces bohémiens qui se trouvaient sur les terres du manoir. Je me demande si les mouchoirs à pois que tant d’entre eux portent sur la tête n’ont pas pu suggérer l’étrange adjectif que ma sœur employa.

Holmes hocha la tête comme un homme qui est loin d’être satisfait :

– Ce sont là des choses bien ténébreuses, dit-il, mais, je vous en prie, continuez votre récit.

– Deux années ont passé depuis lors et ma vie, jusque tout récemment, a été plus solitaire que jamais. Il y a un mois, cependant, un ami cher que je connais depuis de longues années, m’a fait l’honneur de me demander ma main. Son nom est Armitage – Percy Armitage – le fils cadet de M. Armitage, de Crane Water, près de Reading. Mon beau-père n’a fait aucune opposition au mariage et nous devons nous marier dans le courant du printemps. Il y a deux jours, on a commencé des réparations dans l’aile ouest du bâtiment ; on a percé le mur de ma chambre à coucher, de sorte que j’ai dû déménager et occuper la chambre où ma sœur est morte, et coucher dans le lit même où elle a couché. Imaginez donc quel frisson d’horreur j’ai éprouvé quand, la nuit dernière, alors que j’étais éveillée et en train de penser à son terrible sort, j’ai tout à coup entendu, dans le silence de la nuit, ce sifflement bas qui avait été l’annonceur de sa mort à elle. J’ai sauté de mon lit, j’ai allumé la lampe, mais il n’y avait dans la pièce rien d’anormal qu’on pût voir. J’étais néanmoins trop bouleversée pour me recoucher. Je me suis donc habillée et, dès qu’il a fait jour, j’ai quitté la maison sans bruit, j’ai loué, en face, une charrette à l’auberge de la Couronne, je me suis fait conduire à Leatherhead d’où je suis venue ce matin dans l’unique but de vous voir et de solliciter vos conseils.

– Vous avez agi avec sagesse, mais m’avez-vous bien tout

– Oui, tout.

– Non, mademoiselle Stoner, non : vous couvrez votre beau-père.

– Comment ? Que voulez-vous dire ?

En guise de réponse, Holmes repoussa la frange de dentelle noire qui entourait la main posée sur le genou de notre visiteuse. Cinq petites taches livides, les marques de quatre doigts et d’un pouce, étaient imprimées sur le poignet blanc.

– Vous avez été traitée avec cruauté, dit Holmes.

La dame rougit profondément et recouvrit son poignet meurtri.

– C’est un homme très dur, dit-elle, et qui peut-être ne connaît guère sa force.

Il y eut un silence pendant lequel Holmes, appuyant son menton sur sa main, regarda fixement le feu pétillant. Enfin il dit :

– C'est là une affaire très sérieuse, il y a mille détails que je voudrais connaître avant de décider de quelle façon nous devons agir. Pourtant, nous n'avons pas une minute à perdre. Si nous allions à Stoke Moran aujourd'hui, nous serait-il possible de voir ces chambres à l'insu de votre beau-père ?

– Il se trouve qu'il a parlé de venir en ville aujourd'hui pour une affaire très importante. Il est donc probable qu'il sera absent toute la journée et que rien ne vous dérangera. Nous avons une femme de charge à présent, mais comme elle est vieille et bête, je pourrai aisément l'écarter.

– Excellent. Vous voulez bien être de l'excursion, Watson ?

– A tout prix.

– Nous viendrons donc tous les deux. Qu'allez-vous faire vous-même ?

– J'ai une ou deux petites courses que je voudrais faire, à présent que je suis en ville. Mais je rentrerai par le train de midi, de façon à être là quand vous viendrez.

– Et vous pouvez compter sur nous au début de l'après-midi. J'ai moi-même quelques petites choses dont je dois m'occuper. Vous ne voulez pas rester pour le petit déjeuner ?

– Non, il faut que je m'en aille. Mon cœur est allégé déjà, maintenant que je vous ai confié mes ennuis. J'attends avec impatience de vous revoir cet après-midi.

Elle tira sur son visage sa lourde voilette et doucement sortit de la pièce.

– Watson, que pensez-vous de tout cela ? demanda Holmes en se renversant dans son fauteuil.

– Ce me semble être une affaire bien obscure et bien sinistre.

– Oui, assez obscure et assez sinistre.

– Cependant, si cette dame a raison quand elle dit que le plancher et les murs sont intacts et qu'on ne peut passer par la porte, la fenêtre ou la cheminée, sa sœur devait donc, à n'en pas douter, être seule quand elle est morte de si mystérieuse façon.

– Que faites-vous alors de ces sifflements nocturnes et des paroles si étranges de la mourante ?

– Je n'y comprends rien.

– Quand vous rapprochez de ces sifflements nocturnes la présence d’une bande de bohémiens qui vivent sur un pied d’intimité avec ce vieux docteur, le fait que nous avons toutes les raisons de croire que ledit docteur a intérêt à empêcher le mariage de sa belle-fille, l’allusion de la mourante à une bande et, enfin, le fait que Mlle Hélène Stoner a entendu un bruit de métal, qui peut avoir été causé en retombant en place par une des barres de fer barricadant les volets, j’ai tout lieu de penser que le mystère peut être éclairci en partant de ces données.

– Mais qu’est-ce que les bohémiens faisaient là ?

– Je ne peux rien imaginer.

– Je vois de nombreuses objections à une telle théorie...

– Et moi aussi. C’est précisément pour cette raison que nous allons à Stoke Moran aujourd’hui. Je veux voir si les objections sont insurmontables ou si on peut en triompher. Mais que diable se passe-t-il ?

Cette exclamation de mon compagnon avait été provoquée par le fait que l’on avait tout à coup ouvert bruyamment notre porte et qu’un homme énorme s’encadrait dans l’ouverture. Son costume était un mélange singulier qui l’apparentait à la fois au médecin et au fermier. Il avait un chapeau haut de forme noir, une longue redingote, une paire de hautes guêtres et un stick de chasse qu’il balançait. Il était si grand que son chapeau effleura bel et bien le haut du chambranle et que sa carrure semblait en toucher les deux montants. Sa large figure, marquée de mille rides, que le soleil avait brûlée et jaunie, et où se lisaient tous les mauvais penchants, se tourna d’abord vers l’un, puis vers l’autre de nous ; avec ses yeux profondément enfoncés dans l’orbite et tout injectés de bile, avec son nez busqué, mince et décharné, l’homme ressemblait assez à un vieil oiseau de proie plein de férocité.

– Lequel de vous est Holmes ? demanda cette apparition.

– C’est mon nom, monsieur, mais cette connaissance vous confère sur moi un avantage, monsieur, dit Holmes, tranquillement.

– Je suis le docteur Grimesby, de Stoke Moran.

– Vraiment, docteur, dit Holmes d’un ton débonnaire. Je vous en prie, prenez un siège.

– Je n’en ferai rien. Ma belle-fille est venue ici. Je l’ai suivie. Que vous a-t-elle raconté ?

– Il fait un peu froid pour la saison, dit Holmes.

– Que vous a-t-elle raconté ? s’écria le vieux, furieux.

– Toutefois, j’ai entendu dire que les crocus promettent, continua mon compagnon, imperturbable.

– Ah ! vous éludez la question, s’écria notre visiteur, qui fit un pas en avant, en agitant son bâton. Je vous connais, canaille, j’ai déjà entendu parler de vous ; vous êtes Holmes, le touche-à-tout.

Mon ami sourit.

– Holmes l’officieux !

Le sourire d’Holmes s’accentua.

– Holmes ! l’homme à tout faire de Scotland Yard.

Holmes, cette fois, riait de bon cœur, bien qu’avec retenue.

– Votre conversation est tout à fait intéressante, dit-il. Quand vous sortirez, fermez la porte, car il y a, décidément, un courant d’air.

– Je ne sortirai que quand j’aurai dit ce que j’ai à dire. Ne vous mêlez pas de mes affaires. Je sais que Mlle Stoner est venue ici, je l’ai suivie. Je suis un homme qu’il est dangereux de rencontrer ! Voyez plutôt !

Il avança d’un pas, saisit le tisonnier et il le courba de ses énormes mains brunes.

– Tâchez de ne pas tomber entre mes griffes, grogna-t-il, et, lançant le tisonnier dans l’âtre, il sortit de la pièce à grandes enjambées.

– Voilà qui m’a tout l’air d’un très aimable personnage, dit Holmes en riant. Je ne suis pas tout à fait aussi massif que lui, mais s’il était resté, je lui aurais montré que mes griffes ne sont guère plus faibles que les siennes.

Tout en parlant, il ramassa le tisonnier d’acier et, d’un effort brusque, le redressa.

– Dire qu’il a eu l’insolence de me confondre avec la police officielle ! Cet incident, toutefois, confère une certaine saveur à notre investigation. J’espère seulement que notre petite amie n’aura pas à souffrir de l’imprudence qu’elle a commise en permettant à cette brute de la suivre. Maintenant, Watson, nous allons commander notre petit déjeuner ; après quoi je me rendrai dans les bureaux compétents, en quête de quelques données susceptibles de nous aider dans cette affaire.

Il était presque une heure quand Sherlock Holmes revint de son excursion. Il avait en main une feuille de papier bleu, toute griffonnée de notes et de chiffres.

– J’ai vu, dit-il, le testament de la défunte épouse de notre homme. Pour en déterminer l’exacte portée, j’ai dû calculer la valeur actuelle des placements dont il s’agit. Le revenu total, qui, au moment de la mort de sa femme, n’était guère inférieur à mille cent livres, ne se monte plus guère au-dessus de sept cent cinquante livres, par suite de la baisse des valeurs agricoles. En cas de mariage, chacune des filles peut réclamer deux cent cinquante livres. Il est donc évident que si les deux filles s’étaient mariées, ce joli monsieur n’aurait plus conservé que sa pitance ; et que, déjà, même le mariage d’une seule rognerait sérieusement ses ressources. Le travail de cette matinée n’a pas été perdu, puisqu’il m’a prouvé que le docteur a de très solides raisons de faire obstacle à tout arrangement de ce genre. Et maintenant, Watson, la chose est trop sérieuse pour que nous flânions, surtout depuis que le vieux sait que nous nous intéressons à ses affaires ; si donc vous êtes prêt, nous hélons un fiacre et nous nous ferons conduire à la gare de Waterloo. Je vous serais fort obligé de glisser un revolver dans votre poche. Un Eley N° 2 est un excellent argument avec les gentlemen qui sont de force à faire des nœuds avec des tisonniers d’acier. Ça et une brosse à dents, voilà, je crois, tout ce dont nous avons besoin.

A la gare, nous fûmes assez heureux pour attraper un train pour Leatherhead ; là nous louâmes une carriole à l’auberge de la gare et, pendant quatre ou cinq miles, nous roulâmes le long des jolis chemins du Surrey. C’était un jour idéal, avec un ciel éclatant parsemé de quelques nuages floconneux. Les arbres et les haies en bordure de la route montraient tout juste leurs premières pousses vertes et l’air était saturé de l’agréable odeur de la terre humide. Il y avait, pour moi du moins, un étrange contraste entre la douce promesse du printemps et la sinistre entreprise dans laquelle nous étions engagés. Perdu dans les plus profondes pensées, mon compagnon était assis sur le devant de la carriole, les bras croisés, son chapeau tiré sur les yeux et le menton enfoncé sur sa poitrine. Tout à coup, pourtant, il tressaillit, me frappa sur l’épaule et du doigt, dirigeant mon attention au-delà des prairies :

– Regardez là-bas ! dit-il.

Un parc abondamment boisé s’étendait sur une pente douce que couronnait au sommet un bosquet épais. D’entre les branches s’élançaient les pignons gris et la haute toiture d’un très vieux manoir.

– Stoke Moran ? questionna-t-il.

– Oui, monsieur ; c’est la maison du docteur Grimesby Roylott, fit observer le cocher.

– On est en train d’y bâtir quelque chose ; c’est là que nous allons.

– Le village est là, dit le cocher, indiquant un groupe de toits à quelque distance sur la gauche, mais si c'est à cette maison-là que vous allez, ça sera plus court pour vous de franchir cette barrière et puis de prendre le sentier à travers champs. C'est là-bas où la dame se promène.

– Et la dame, je suppose que c'est Mlle Stoner, remarqua Holmes en s'abritant les yeux. Oui, je crois que ce que vous suggérez vaut mieux.

Nous descendîmes, réglâmes notre course et la carriole reprit bruyamment le chemin de Leatherhead.

– J'ai pensé, me dit Holmes, pendant que nous passions la barrière, que ce serait tout aussi bien que ce bonhomme croie que nous sommes des architectes venus ici pour une affaire bien définie. Ça peut l'empêcher de bavarder. Bonjour, mademoiselle Stoner Vous le voyez : nous vous avons tenu parole.

Notre cliente de la matinée s'était précipitée à notre rencontre et tout son visage exprimait la joie.

– Je vous ai attendus avec anxiété, s'écria-t-elle, en échangeant une cordiale poignée de main. Tout a marché de façon splendide ; le docteur Roylott est allé en ville et il n'est pas probable qu'il revienne avant ce soir.

– Nous avons eu le plaisir de faire la connaissance du docteur, dit Holmes, et, en quelques mots, il décrivit ce qui s'était passé.

Mlle Stoner devint pâle jusqu'aux lèvres en l'écoutant.

– Grand Dieu ! s'écria-t-elle, il m'a donc suivie.

– C'est ce qu'il semble.

– Il est si rusé qu'avec lui je ne sais jamais quand je suis vraiment hors d'atteinte. Que va-t-il dire quand il reviendra ?

– Il lui faudra se garder lui-même, car il se peut qu'il comprenne qu'il y a sur sa piste quelqu'un de plus rusé que lui. Il faudra, cette nuit, vous enfermer à clé pour vous protéger contre lui. S'il se montre violent, nous vous emmènerons chez votre tante, à Harrow. Maintenant il faut employer notre temps le mieux possible. Veuillez donc nous mener sur-le-champ aux chambres qu'il s'agit d'examiner.

Le bâtiment, en pierre grise tachetée de mousse, avait un corps central plus élevé que les deux ailes circulaires projetées de chaque côté comme les pinces d'un crabe. L'une de ces ailes, avec ses fenêtres brisées, bouchées au moyen de panneaux de bois, et son toit à demi défoncé, était l'image même de la ruine. La partie centrale n'était guère en meilleur état, mais le corps de

droite était comparativement moderne ; les stores aux fenêtres, les panaches de fumée bleue qui s'échappaient des cheminées révélèrent que c'était là que résidait la famille. On avait dressé des échafaudages à l'extrémité du mur, dont la maçonnerie avait été défoncée, mais rien n'indiquait qu'il y eût des ouvriers au travail au moment de notre visite. Holmes fit lentement les cent pas, marchant de long en large sur la pelouse mal entretenue, puis il examina avec une profonde attention l'extérieur des fenêtres.

– Cette fenêtre-ci, si je saisis bien, est celle de la chambre où vous couchiez et la suivante, celle du milieu, est celle de la chambre de votre sœur et la suivante, proche du bâtiment central, est celle du docteur Roylott ?

– C'est bien cela, mais je couche maintenant dans celle du milieu.

– Pendant les réparations, d'après ce que j'ai compris. A propos, il ne semble guère qu'il y ait eu nécessité urgente de réparer l'extrémité du mur.

– Il n'y en avait point. Je crois que c'était seulement un prétexte pour me faire quitter ma chambre.

– Ah ! voilà qui donne à réfléchir. Maintenant, de l'autre côté de cette aile étroite court le corridor sur lequel ouvrent ces trois chambres. Il y a des fenêtres dans ce corridor, naturellement ?

– Oui, mais elles sont très petites et trop étroites pour qu'on puisse s'introduire par-là.

– Comme vous vous enfermiez toutes deux, la nuit, on ne pouvait, par ce côté-là, s'approcher de vos chambres. Auriez-vous l'obligeance, à présent, d'aller dans votre chambre barricader les volets ?

Mlle Stoner obéit et Holmes, après avoir avec soin examiné le dedans par la fenêtre ouverte, tenta du dehors et de toutes les façons d'ouvrir le volet de force, mais sans succès. Il n'y avait pas une fente à travers laquelle on pût passer une lame de couteau pour soulever la barre. Alors, à la loupe il examina les gonds, mais ils étaient de fer solide et fermement encastrés dans la maçonnerie massive.

– Hum ! dit-il en se grattant le menton, quelque peu perplexe, ma théorie présente assurément quelques difficultés. Nul ne saurait passer par ces volets ainsi fermés. Eh bien ! nous verrons si l'intérieur jette quelque lumière sur cette affaire.

Une petite porte latérale nous mena dans le corridor blanchi à la chaux sur lequel ouvraient les trois chambres. Holmes refusant d'examiner la troisième chambre, nous allâmes tout de suite vers la seconde, celle dans laquelle Mlle Stoner couchait maintenant et où sa sœur était morte. C'était une petite chambre très simple, au plafond bas, avec une grande cheminée béante comme il y en a dans les vieilles maisons campagnardes. Il y avait dans un coin une commode brune,

dans un autre un lit étroit à courtepointe blanche, et une table de toilette à droite de la fenêtre. Ces objets constituaient, avec deux petites chaises en osier, tout le mobilier de la pièce, si l'on en excepte un petit carré de tapis au milieu. Bruns et vermoulus, les panneaux et les boiseries de chêne autour de la chambre étaient si vieux, si décolorés, qu'ils pouvaient bien dater de la construction primitive du bâtiment. Holmes poussa une des chaises dans un coin et s'assit en silence, pendant que ses yeux faisaient tout le tour de la pièce et, courant du haut en bas, enregistraient tous les détails.

– Où cette sonnette sonne-t-elle ? demanda-t-il enfin, en montrant un gros cordon qui pendait à côté du lit et dont le gland reposait exactement sur l'oreiller.

– Elle aboutit à la chambre de la femme de charge.

– Elle a l'air plus neuve que le reste.

– Oui, elle a été posée il n'y a que quelques années.

– C'est votre sœur qui l'avait demandée, je suppose ?

– Non, je n'ai jamais entendu dire qu'elle s'en était servie. Nous avons toujours eu l'habitude d'aller chercher nous-mêmes tout ce qu'il nous fallait.

– Vraiment ! Il ne semblait pas nécessaire de placer là un si beau cordon de sonnette. Vous voudrez bien m'excuser quelques minutes, pendant lesquelles ma curiosité va se porter sur le plancher.

Il se jeta alors à plat ventre, sa loupe à la main, et rapidement se traîna, rampant tantôt en avant, tantôt en arrière, pour inspecter minutieusement les fentes entre les lames du parquet. Il en fit autant ensuite pour les boiseries qui couvraient les murs. Finalement il se dirigea vers le lit et passa quelque temps à le regarder fixement ; son œil courut ensuite du haut en bas du mur. Puis il prit en main le cordon de sonnette et le tira brusquement.

– Eh ! dit-il, c'est une fausse sonnette !

– Elle ne sonne pas ?

– Non, le cordon n'est même pas relié à un fil de fer. Voilà qui est très intéressant : vous pouvez voir à présent qu'elle est fixée à un crochet juste au-dessus de l'endroit où se trouve l'ouverture de la prise d'air

– Que c'est absurde ! Je ne l'ai jamais remarqué auparavant.

– Très étrange ! observa Holmes en tirant sur le cordon. Il y a dans cette chambre un ou deux points très singuliers. Par exemple, il faut que l’architecte soit un imbécile pour ouvrir une prise d’air qui donne dans une autre pièce, alors que, sans plus de peine, il aurait pu la faire communiquer avec l’air du dehors !

– Cela aussi est tout à fait moderne, dit la jeune femme.

– Cela date de la même époque que le cordon de sonnette, remarqua Holmes.

– Oui, on a fait plusieurs petits changements à ce moment-là.

– Il semble que ce furent des changements d’un caractère très intéressant – des cordons de sonnette qui ne sonnent pas et des prises d’air qui n’aèrent point. Avec votre permission, mademoiselle Stoner, nous porterons maintenant nos recherches dans l’autre chambre.

La chambre du docteur Roylott, bien que plus spacieuse que celle de sa belle-fille, était aussi simplement meublée. Un lit de camp, un petit rayon en bois garni de livres, la plupart d’un caractère technique, un fauteuil à côté du lit, une chaise ordinaire en bois contre le mur, une table ronde et un grand coffre en fer étaient les principaux objets qui s’offraient à nos yeux. Holmes, lentement, fit le tour de la pièce et examina chaque chose avec le plus vif intérêt.

– Qu’y a-t-il là-dedans ? demanda-t-il en frappant sur le coffre.

– Les papiers d’affaires de mon beau-père.

– Oh ! vous en avez donc vu l’intérieur ?

– Une fois seulement, il y a quelques années. Je me souviens qu’il était plein de papiers.

– Il n’y a pas un chat dedans, par exemple ?

– Non. Quelle étrange idée !

– Eh bien, regardez ceci !

Il prit une petite soucoupe de lait qui se trouvait sur le haut du coffre.

– Non, nous n’avons pas de chance. Mais il y a un guépard et un babouin.

– Ah ! oui, naturellement. Eh bien, un guépard, c’est ni plus ni moins qu’un gros chat, or une soucoupe de lait comme celle-ci ne suffirait guère, je pense, à contenter un chat. Il y a encore un point que je désirerais tirer au clair.

Il s'accroupit devant la chaise en bois et en examina le siège avec la plus grande attention.

– Merci. Voilà qui est bien réglé, dit-il en se levant et en remettant sa loupe dans sa poche. Holà ! voici quelque chose d'intéressant !

L'objet qui avait attiré son attention était un petit fouet à chien pendu à un des coins du lit ; il était, toutefois, roulé et noué de façon à former une boucle.

– Que dites-vous de cela, Watson ?

– C'est un fouet assez ordinaire, mais je ne vois pas pourquoi on y a fait ce nœud.

– Le fait est que c'est moins ordinaire, cela, hein ? Ah ! le monde est bien méchant et quand un homme intelligent tourne son esprit vers le crime, c'est la pire chose qui soit. Je crois, mademoiselle Stoner, que j'en ai assez vu maintenant et, avec votre permission, nous irons nous promener sur la pelouse.

Je n'avais jamais vu le visage de mon ami aussi farouche ni son front aussi sombre qu'au moment où nous nous sommes éloignés du lieu de nos recherches. Nous avions à plusieurs reprises remonté et redescendu la pelouse et ni Mlle Stoner ni moi-même n'osions ni ne voulions interrompre le cours de ses pensées, quand il s'éveilla de sa rêverie.

– Il est tout à fait essentiel, mademoiselle Stoner, dit-il, que vous suiviez absolument mes conseils en tout point.

– Je les suivrai, très certainement.

– La chose est trop sérieuse pour hésiter en quoi que ce soit. Votre vie peut dépendre de votre obéissance.

– Je vous assure que je suis toute entre vos mains.

– Et d'abord il faut que mon ami et moi, nous passions la nuit dans votre chambre.

Mlle Stoner et moi nous le regardâmes, étonnés...

– Oui, c'est nécessaire. Laissez-moi m'expliquer. Je crois que c'est l'auberge du village, de l'autre côté, là-bas ?

– Oui, c'est la Couronne.

– Très bien ! Vos fenêtres doivent être visibles de là-bas ?

– Certainement.

– Il faudra vous enfermer dans votre chambre en prétextant un mal de tête quand votre beau-père reviendra. Puis, quand vous l’entendrez entrer dans sa chambre pour la nuit, vous ouvrirez les volets de votre fenêtre, vous soulèverez la barre et vous mettrez votre lampe là ; ce sera un signal pour nous ; et alors, avec les objets dont vous pouvez avoir besoin, vous vous retirerez dans la chambre que vous occupiez avant. Je ne doute pas qu’en dépit des réparations, vous ne puissiez vous y installer pour une nuit.

– Oh ! certes, bien facilement.

– Pour le reste, vous n’avez qu’à nous laisser faire...

– Mais que ferez-vous ?

– Nous passerons la nuit dans votre chambre et nous chercherons la cause de ce bruit qui vous a dérangée.

– Je crois, monsieur Holmes, que vous avez déjà votre idée bien arrêtée, dit Mlle Stoner en posant sa main sur le bras de mon camarade.

– Peut-être bien.

– Mais, par pitié, dites-moi ce qui causa la mort de ma sœur.

– Avant de parier, je voudrais avoir des preuves plus évidentes.

– Vous pouvez, du moins, me dire si je ne me trompe pas et si elle est effectivement morte d’une frayeur subite.

– Non, je ne le crois pas. Je crois qu’il doit y avoir eu une cause plus tangible. Et maintenant, mademoiselle Stoner, il faut que nous vous quittions, car si le docteur Roylott, en rentrant, nous voyait, notre voyage serait inutile. Au revoir et soyez courageuse, car si vous faites ce que je vous ai dit, vous pouvez être sûre que nous écarterons les dangers qui vous menacent.

Sherlock Holmes et moi, nous n’eûmes aucune difficulté à louer deux chambres à l’auberge de la Couronne. Ces pièces se trouvaient à l’étage supérieur et, de notre fenêtre, nous découvrions nettement la grande porte de l’avenue et l’aile habitée du manoir de Stoke Moran.

A la tombée de la nuit, nous vîmes le docteur Grimesby Roylott passer en voiture ; son énorme carrure se détachait nettement à côté de la mince silhouette du garçon d'écurie qui conduisait. Celui-ci éprouva quelque difficulté à ouvrir les lourdes portes et nous entendîmes le rugissement enroué de la voix du docteur, en même temps que nous le voyions agiter un poing menaçant. La voiture entra et, quelques minutes après, nous vîmes, provenant d'une des pièces où l'on avait allumé une lampe, une lumière soudaine jaillir parmi les arbres.

– Savez-vous bien, Watson, dit Holmes, tandis que nous étions assis tous deux dans l'obscurité qui commençait, que j'éprouve quelques scrupules à vous emmener ce soir. Il y a nettement un élément de danger.

– Puis-je vous être utile ?

– Votre présence peut être inappréciable.

– Alors, c'est réglé, je viendrai...

– C'est très gentil de votre part.

– Vous parlez de danger. Vous avez, évidemment, vu dans ces chambres plus de choses que je n'en ai aperçu.

– Non, mais j'imagine que j'en ai tiré plus de déductions que vous. Vous avez, je pense, vu tout ce que j'ai vu.

– Je n'ai rien vu de remarquable, sauf ce cordon de sonnette et j'avoue que trouver sa raison d'être passe mon imagination.

– Vous avez aussi vu la prise d'air ?

– Oui, mais je ne pense pas que ce soit une chose extraordinaire que d'avoir une petite ouverture entre deux chambres. Celle-ci est si minuscule qu'un rat y pourrait à peine passer.

– Je savais avant de venir à Stoke Moran que nous trouverions une prise d'air.

– Mon cher Holmes !

– Oui, je le savais. Vous vous rappelez que, dans son récit, elle nous a dit que sa sœur pouvait sentir le cigare de Roylott. Or cela, tout naturellement, suggère tout de suite qu'il doit exister une communication entre les deux pièces. Ce ne pouvait être qu'une petite ouverture, autrement on en aurait tenu compte lors de l'enquête du coroner. J'ai donc diagnostiqué une prise d'air.

– Mais quel mal peut-il y avoir à cela ?

– Eh bien, il y a, au moins, une curieuse coïncidence de dates. On établit une prise d'air, on installe un cordon et une dame qui couche dans le lit, meurt. Cela ne vous frappe pas ?

– Jusqu'ici, je ne peux encore voir aucun rapport.

– N'avez-vous rien observé de très particulier à propos de ce

– Non.

– Il a été fixé au plancher par des fiches de fer. Avez-vous jamais vu un lit assujetti comme cela ?

– Je ne saurais prétendre que j'en ai vu.

– La dame ne pouvait bouger son lit. Il fallait qu'il demeure toujours dans la même position par rapport à la prise d'air et à la 'corde – car nous pouvons l'appeler ainsi, puisqu'il est clair qu'il n'a jamais été question d'un cordon de sonnette.

– Holmes, m'écriai-je, il me semble voir vaguement à quoi vous faites allusion. Nous arrivons juste à temps pour prévenir un crime horrible et raffiné.

– Assez raffiné et assez horrible, oui. Quand un médecin fait le mal, il est le premier des criminels. Il a le nerf et il a la science. Cela s'est déjà vu. Mais les coups que frappe cet homme sont plus subtils et profonds que tous ceux de ses confrères devenus criminels avant lui. Toutefois, Watson, je crois que nous pourrions frapper plus profondément encore. Mais nous aurons bien assez d'horreurs d'ici que la nuit ne soit terminée. De grâce, fumons une pipe tranquillement et, pendant quelques heures, tournons nos pensées vers des choses plus réjouissantes.

Vers neuf heures, la lumière parmi les arbres s'éteignit et tout devint noir dans la direction du manoir. Deux heures s'écoulèrent encore, lentement, puis tout à coup, exactement au premier coup de onze heures, une lumière brillante s'alluma juste en face de nous.

– Cette fois, c'est notre signal, dit Holmes en se levant vivement, il vient de la fenêtre du milieu.

Il échangea, en passant, quelques paroles avec l'aubergiste, pour lui expliquer que nous allions rendre une visite tardive à quelqu'un que nous connaissions et que nous y passerions peut-être la nuit. Un instant après nous étions sur la route obscure ; un vent froid nous soufflait au visage et une lumière, scintillant en face de nous dans les ténèbres, nous guidait vers notre sombre mission.

Nous n'eûmes guère de difficulté pour entrer dans le domaine, car des brèches que personne n'avait songé à réparer s'ouvraient dans le vieux mur du parc. En nous avançant parmi les arbres, nous avons atteint et traversé la pelouse et nous allions passer par la fenêtre quand, d'un bosquet de laurier, surgit quelque chose qui ressemblait à un enfant hideux et difforme ; l'étrange créature se jeta sur l'herbe en se tordant les membres, puis soudain, traversant la pelouse en courant, se perdit dans l'obscurité.

– Grand Dieu ! murmurai-je, vous avez vu ?

Holmes fut sur le moment aussi étonné que moi. Dans sa surprise, sa main se referma sur mon poignet, comme un étau, puis il se mit à rire en sourdine et approcha ses lèvres de mon oreille.

– Charmant séjour ! murmura-t-il, c'est le babouin.

J'avais oublié les étranges animaux favoris du docteur. Il y avait aussi un guépard. Du coup, j'avoue que je me suis senti l'esprit plus à l'aise quand, après avoir suivi l'exemple de Holmes en ôtant mes souliers, je me trouvais dans la chambre à coucher. Sans aucun bruit, mon compagnon ferma les volets, remplaça la lampe sur la table et jeta un regard autour de la pièce. Tout était tel que nous l'avions vu dans la journée. Alors, s'étant glissé jusqu'à moi, la main en cornet, il me murmura de nouveau à l'oreille, si bas que je pouvais tout juste distinguer les mots :

– Le moindre bruit serait fatal à nos projets.

De la tête je fis signe que j'avais entendu.

– Il faut que nous restions assis sans lumière. Il la verrait par le trou d'aération.

J'acquiesçai de nouveau.

– Ne vous endormez pas. Votre vie même en dépend. Gardez votre revolver tout prêt, pour le cas où nous en aurions besoin. Je demeurerai assis à côté du lit et vous sur cette chaise-là.

Je pris mon revolver et le plaçai sur le coin de la table.

Holmes avait apporté une canne longue et mince qu'il plaça sur le lit à côté de lui. Près de la canne, il posa une boîte d'allumettes et un bout de bougie, puis il tourna la mèche de la lampe et nous fûmes dans l'obscurité.

Comment oublierai-je jamais cette veillée terrible ? Je ne pouvais entendre aucun bruit, pas même le souffle d'une respiration et pourtant je savais que mon compagnon était assis, les yeux grands ouverts, à quelques pieds de moi, dans un état de tension nerveuse identique au mien. Les volets ne laissaient pas percer le moindre rayon de lumière et nous attendions dans une obscurité absolue. Du dehors venait parfois le cri d'un oiseau nocturne et, une fois, sous notre fenêtre

même, un gémissement prolongé comme celui d'un chat vint nous dire que le guépard était bien en liberté. Très loin, nous pouvions entendre les coups graves de l'horloge de la paroisse qui retentissaient tous les quarts d'heure. Comme ils semblaient longs ces quarts d'heure ! Minuit sonna, puis une heure, puis deux, puis trois, et nous étions toujours assis, là, à attendre en silence ce qui pourrait arriver.

Soudain une lueur momentanée apparut dans la direction de la bouche d'air ; elle s'évanouit tout de suite, mais une forte odeur d'huile qui brûlait et de métal chauffé lui succéda. On venait d'allumer une lanterne sourde dans la chambre voisine. Je perçus le bruit d'un mouvement très doux, puis tout fut de nouveau silencieux, bien que l'odeur se fit plus forte. Pendant une demi-heure je restai assis, l'oreille tendue. Alors, tout à coup, un autre bruit se fit entendre – un bruit calme, très doux, comme celui d'un jet de vapeur s'échappant sans discontinuer d'une bouilloire. Au moment où nous l'entendions, Holmes sauta du lit, frotta une allumette et, de sa canne, cingla avec fureur le cordon de sonnette.

– Vous le voyez, Watson ? hurla-t-il. Vous le voyez ?

Mais je ne voyais rien. Au moment où Holmes gratta son allumette, j'entendis un sifflement bas et clair, toutefois la lumière éclatant soudain devant mes yeux fatigués fit qu'il me demeurait impossible de dire sur quoi mon ami frappait aussi sauvagement. Je pus voir pourtant que son visage, rempli d'horreur et de dégoût, était d'une pâleur de mort.

Il avait cessé de frapper et il regardait fixement la bouche d'air quand, soudain, éclata dans le silence de la nuit le cri le plus horrible que j'aie jamais entendu. Il s'enfla, toujours de plus en plus fort, en un rauque rugissement où la douleur, la peur et la colère s'unissaient pour en faire un cri perçant et terrible. Il paraît que jusque là-bas, dans le village, et même jusqu'au lointain presbytère, ce cri réveilla les dormeurs dans leur lit. Il nous glaça le cœur et je demeurai là, à regarder Holmes du même regard exorbité dont lui-même me regarda, jusqu'à ce que mourussent enfin dans le silence les échos de ce cri qui l'avait troublé.

– Qu'est-ce que cela signifie ? haletai-je.

– Cela signifie que tout est fini, répondit Holmes, et peut-être, après tout, en est-il mieux ainsi. Prenez votre revolver et nous entrerons dans la chambre du docteur Roylott.

Le visage grave, il alluma la lampe et sortit dans le corridor. Deux fois il frappa à la porte du docteur Roylott sans obtenir de réponse. Alors il tourna la poignée et entra. Je le suivais, sur ses talons, mon revolver armé à la main.

Ce fut un singulier spectacle qui s'offrit à nos yeux. Sur la table se trouvait une lanterne sourde dont le volet était à moitié levé ; elle jetait un vif rayon de lumière sur le coffre en fer dont la porte était entrouverte. A côté de cette table, sur la chaise en bois était assis le docteur Grimesby Roylott, vêtu d'une robe de chambre grise qui laissait voir ses chevilles nues et ses pieds glissés dans des babouches rouges. Sur ses genoux reposait le petit fouet à la longue lanière que nous

avons remarqué dans la journée. Son menton était levé et ses yeux rigides considéraient le coin du plafond avec un regard d'une fixité terrible. Autour du front, on lui voyait une étrange bande jaune aux taches brunâtres, et qui semblait lui enserrer étroitement la tête. A notre entrée, il ne dit pas un mot et ne fit pas un geste.

– La bande ! La bande mouchetée ! murmura Holmes.

Je fis un pas en avant. Un instant après, l'étrange coiffure se mit à remuer et des cheveux de l'homme surgit la tête plate en forme de losange, puis le cou gonflé d'un odieux serpent.

– C'est un serpent des marais ! s'écria Holmes, le plus terrible des serpents de l'Inde. Il est mort moins de dix secondes après avoir été mordu. La violence, en vérité, retombe bien sur ceux qui la provoquent et celui qui complote tombe dans la fosse qu'il creuse pour autrui. Rejetons cette bête dans son antre ; après quoi nous pourrions alors conduire Mlle Stoner en lieu sûr, puis informer la police de ce qui s'est passé.

Tout en parlant, il prit vivement le fouet sur les genoux du mort et, jetant le nœud coulant autour du cou du reptile, il l'arracha de son horrible perchoir et, en le portant à bout de bras, le lança dans le coffre qu'il referma sur lui.

Tels sont les faits qui amenèrent la mort du docteur Grimesby Roylott, de Stoke Moran. Il n'est pas nécessaire d'allonger un récit qui n'est déjà que trop long, pour dire comment nous avons annoncé la triste nouvelle à la jeune fille terrifiée ; comment, par le train du matin, nous sommes allés la confier aux soins de sa bonne tante à Harrow et comment enfin la lente procédure de l'enquête officielle aboutit à la conclusion que le docteur était mort, victime de son imprudence, en jouant avec un de ses dangereux animaux favoris. Le peu qu'il me reste à rapporter me fut dit par Sherlock Holmes le lendemain, pendant notre voyage de retour.

– J'étais d'abord arrivé, dit-il, à une conclusion tout à fait erronée ; cela montre, mon cher Watson, comment il est dangereux de raisonner sur des données insuffisantes. La présence des bohémiens et l'emploi du mot « bande » dont la jeune fille s'était servie sans doute pour expliquer l'horrible apparition qu'elle n'avait fait qu'entrevoir à la lueur de son allumette m'avaient mis sur une piste entièrement fautive. Je ne peux que revendiquer le mérite d'avoir immédiatement reconsidéré ma position quand il me parut évident que, quelque soit le danger qui menaçât un occupant de la chambre, ce danger ne pouvait venir ni par la porte ni par la fenêtre. Mon attention fut attirée tout de suite, comme je vous l'ai dit déjà, sur la bouche d'air et le cordon de sonnette qui descendait sur le lit. La découverte que ce n'était qu'un trompe-l'œil et que le lit était assujéti au plancher me fit sur-le-champ soupçonner que cette corde était là pour servir de pont à quelque chose qui passait par le trou et descendait vers le lit. L'idée d'un serpent se présenta tout de suite et quand j'associai cette idée au fait – connu de nous – que le docteur faisait venir de nombreux animaux des Indes, j'ai senti que j'étais probablement sur la bonne voie. L'idée de se servir d'une sorte de poison que ne pourrait déceler aucune analyse clinique était bien celle qui viendrait à un homme intelligent et cruel, accoutumé aux choses de l'Orient. La rapidité avec laquelle ce poison agirait serait aussi, à son point de vue, un avantage. Il faudrait un coroner aux yeux bien perspicaces pour aller découvrir les deux petites piqûres sombres qui

révéleraient l'endroit où les crochets empoisonnés auraient accompli leur œuvre. C'est alors que j'ai pensé au sifflet. Naturellement il lui fallait rappeler le serpent avant que la lumière du jour ne le révélât à la victime. Il l'avait accoutumé, probablement en se servant du lait que nous avons vu, à revenir vers lui quand il l'appelait. Quand il le passait par la bouche d'air à l'heure qu'il jugeait la plus favorable, il avait la certitude que l'animal ramperait le long de la corde et descendrait sur le lit. Il pouvait mordre ou ne pas mordre la jeune fille, peut-être pourrait-elle y échapper toutes les nuits pendant toute une semaine, mais tôt ou tard elle serait fatalement la victime du serpent.

« J'en étais arrivé à ces conclusions avant même d'être entré dans la chambre du docteur. Une inspection de sa chaise me montra qu'il avait l'habitude de monter dessus, ce qui, naturellement, était nécessaire pour atteindre la bouche d'air. La vue du coffre, la soucoupe de lait et la boucle du fouet à chien suffirent pour chasser enfin toute espèce de doute que je pouvais encore avoir. Le bruit métallique entendu par Mlle Stoner était, manifestement, dû au fait que le beau-père fermait en toute hâte la porte du coffre sur son dangereux locataire. Ayant ainsi bien arrêté mes idées, vous savez les mesures que j'ai prises pour les vérifier. J'ai entendu siffler le serpent, tout comme, je n'en doute pas, vous l'avez vous-même entendu ; j'ai tout de suite allumé et je l'ai attaqué.

– Avec ce résultat, que vous l'avez refoulé par la bouche d'air.

– Et ce résultat aussi qu'il s'est, de l'autre côté, retourné contre son maître. Quelques-uns de mes coups de canne ont porté et ils ont réveillé si bien sa nature de serpent qu'il s'est jeté sur la première personne qu'il a rencontrée. Il n'y a pas de doute que je ne sois ainsi indirectement responsable de la mort du docteur Grimesby Roylott ; mais je crois pouvoir affirmer, selon toute vraisemblance, qu'elle ne pèsera pas bien lourd sur ma conscience.

Le pouce de l'ingénieur

Parmi tous les problèmes dont mon ami M. Sherlock Holmes entreprit de découvrir la solution au cours des années où nous vécûmes côte à côte, il n'en est que deux seulement sur lesquels je fus le premier à attirer son attention : celui du pouce de M. Hatherley et celui de la folie du colonel Warbuton. Le second de ces deux cas était sans doute mieux fait pour donner libre carrière à ses étonnantes facultés d'observation, mais le premier avait un caractère si étrange et si dramatique qu'il mérite peut-être plus que l'autre d'être rapporté, même s'il ne doit pas mettre aussi ostensiblement en valeur les méthodes de déduction qui permettaient à Holmes d'arriver à d'aussi remarquables résultats.

L'histoire a, je crois, été contée à plusieurs reprises dans les journaux ; mais, comme toujours, elle est beaucoup moins saisissante à lire dans un résumé succinct de reporter que lorsque l'on voit se dérouler lentement sous ses yeux les faits et se dissiper peu à peu le mystère au fur et à mesure que l'on avance vers la découverte de la vérité. Pour ma part, elle me causa sur le moment une impression très vive, et les deux années qui se sont écoulées depuis, en ont à peine diminué l'effet.

C'est au cours de l'été 1889, peu de temps après mon mariage, que se produisirent les événements dont je me propose de faire le récit. J'avais repris une clientèle civile et laissé Holmes tout seul dans notre logement de Baker Street, mais j'allais fréquemment le voir et je réussissais même parfois à lui faire abandonner ses habitudes de bohème au point de le décider à nous rendre visite. Ma clientèle se développait maintenant d'une façon régulière et, comme j'habitais dans les parages presque immédiats de la gare de Paddington, je comptais quelques clients parmi les employés de Great Western. L'un d'entre eux, rétabli grâce à mes soins après une longue et douloureuse maladie, m'avait gardé une si profonde reconnaissance qu'il chantait mes louanges à qui voulait l'entendre et m'envoyait tous les malades qu'il pouvait décider à venir me voir.

Un matin, un peu avant sept heures, je fus réveillé par la servante, qui frappa à ma porte pour m'annoncer que deux hommes de la gare de Paddington m'attendaient dans mon cabinet de consultation. Sachant par expérience qu'il s'agissait souvent, en pareil cas, de blessures graves, je m'habillai à la hâte et descendis sans perdre un instant. Mais j'étais à peine parvenu au bas de l'escalier que je vis mon vieil ami le chef de train sortir du cabinet en refermant avec soin la porte derrière lui.

– Je l'ai mis là-dedans, m'expliqua-t-il à mi-voix en pointant derrière lui avec son pouce par-dessus son épaule ; il n'y a rien à craindre.

– De quoi s'agit-il donc ? lui demandai-je un peu étonné, car, à ses allures, on aurait été tenté de croire qu'il venait d'enfermer dans le cabinet je ne sais quel animal étrange.

– C’est un nouveau client, me confia-t-il toujours à voix basse. J’ai mieux aimé vous l’amener moi-même. Comme ça, il n’y a pas de danger qu’il vous échappe, et je suis plus tranquille. Mais maintenant, docteur, il faut que je me sauve ; je suis comme vous, j’ai mon travail qui m’attend.

Et, sur ces mots, mon fidèle racoleur s’éclipsa sans même me laisser le temps de le remercier.

En pénétrant dans mon cabinet, j’y trouvai un homme assis auprès de ma table. Il était modestement vêtu d’un complet de tweed couleur bruyère et avait posé sur mes livres sa casquette en drap. L’une de ses mains était entortillée d’un mouchoir taché de sang. Il était jeune – pas plus de vingt-cinq ans, je crois – et avait une physionomie très énergique ; mais je remarquai qu’il était excessivement pâle, et il me fit l’effet d’être en proie à une agitation qu’il avait toutes les peines du monde à surmonter.

– Je m’excuse, docteur, de vous déranger à une heure aussi matinale, me dit-il, mais j’ai été victime, cette nuit, d’un très grave accident, et à mon arrivée à Paddington, ce matin, j’ai fait la rencontre d’un très brave homme qui, en apprenant que j’étais à la recherche d’un médecin, a eu la complaisance de me conduire chez vous. J’avais remis ma carte à votre domestique, mais je m’aperçois qu’elle l’a laissée sur ce guéridon.

Je pris la carte et y jetai un coup d’œil : « M. Victor Hatherley, ingénieur en hydraulique, 16 bis, Victoria Street (3^e étage). » Tels étaient le nom, la profession et l’adresse de mon matinal visiteur.

– Je regrette de vous avoir fait attendre, lui dis-je en m’asseyant dans mon fauteuil. Vous venez, d’après ce que je vois, de voyager toute la nuit, ce qui n’a rien de bien divertissant, n’est-il pas vrai ?

– Oh ! je vous réponds que je n’ai pas eu le temps de m’ennuyer, s’écria-t-il en partant subitement d’un éclat de rire nerveux qui le secoua tout entier et qui, en ma qualité de médecin, m’inspira aussitôt d’assez vives inquiétudes.

– Hé là ! hé là ! calmez-vous, mon ami, calmez-vous ! lui dis-je en versant de l’eau dans un verre et en le faisant boire.

Mais ce fut peine perdue. Il était en proie à une crise insurmontable comme en ont même les hommes les mieux trempés lorsque survient la détente qui succède à une vive émotion.

Au bout d’un certain temps pourtant, il se calma de lui-même.

– Je viens de me rendre ridicule, balbutia-t-il, tout pantelant et cramoyé de honte.

– Mais non, mais non. Tenez, buvez ceci, lui dis-je en versant un peu de cognac dans son verre et en le lui tendant de nouveau.

– Ça va mieux ! déclara-t-il enfin. Et maintenant, docteur, voulez-vous, s’il vous plaît, me soigner mon pouce, ou plutôt la place où était mon pouce ?

Et, déroulant le mouchoir qui lui enveloppait la main, il la tendit vers moi. Malgré l’endurcissement que m’avait fait acquérir l’habitude de voir des blessures, je ne pus réprimer un tressaillement. A côté des quatre doigts allongés, là où aurait dû être le pouce, il n’y avait plus qu’une surface rouge et spongieuse d’un horrible aspect. Le pouce avait été totalement arraché ou écrasé.

– Grand Dieu ! m’écriai-je. Mais vous devez atrocement souffrir ! Vous avez perdu beaucoup de sang ?

– Oui, beaucoup. Sur le moment, j’ai tourné de l’œil, et je crois même que j’ai dû rester longtemps sans connaissance. Quand je suis enfin revenu à moi, je me suis aperçu que je saignais encore ; alors je me suis enveloppé la main dans mon mouchoir, je l’ai noué autour de mon poignet et j’ai serré en faisant un tourniquet avec un bout de bois.

– Bravo ! Vous feriez un excellent chirurgien.

– Dame, vous comprenez, ça se rattache un peu à l’hydraulique, et c’est de ma compétence.

– Cette blessure – dis-je après avoir examiné la plaie – a sans doute été produite par un instrument très lourd et très tranchant.

– Oui, quelque chose qui ressemblait à un tranchet.

– Un accident, probablement ?

– Pas du tout.

– Comment ? Vous avez été attaqué ?

– Oui, sauvagement !

– Quelle horreur !

Je lavai la plaie, la nettoyai, la pansai, puis procédai à un enveloppement complet avec des bandes antiseptiques. Il avait tout enduré sans sourciller, mais je l’avais vu se mordre plusieurs fois les lèvres pour ne pas crier.

– Comment vous sentez-vous ? lui demandai-je quand ce fut fini.

– Très bien ! Grâce à votre cognac et à vos bons soins, je suis déjà tout à fait retapé. Auparavant, je me sentais très faible, mais aussi j'étais passé par une épreuve pas ordinaire.

– Vous feriez mieux de laisser de côté toute cette histoire ; cela vous impressionne inutilement.

– Oh, non ! plus à présent. D'ailleurs, il va bien falloir que je mette la police au courant de la chose. Mais, entre nous, s'il n'y avait pas ma blessure pour montrer que je ne suis pas un menteur, je suis sûr que personne ne voudrait me croire. L'aventure qui m'est arrivée est si extraordinaire et j'ai si peu de preuves à fournir..., et puis, même si l'on consent à me croire, les indications que je suis à même de fournir sont tellement vagues que l'on aura sans doute bien du mal à découvrir le coupable.

– Oh ! s'il s'agit d'une énigme à déchiffrer, m'écriai-je, je vous conseille vivement, au lieu de vous adresser à la police, d'aller plutôt trouver mon ami, M. Sherlock Holmes. Il s'en tire beaucoup mieux, soyez-en persuadé.

– Oui, j'ai déjà entendu parler de lui, me répondit mon interlocuteur, et, s'il accepte de s'occuper de l'affaire, j'en serai enchanté, mais il faudra quand même que j'aie à faire une déposition à la police. Vous pourriez me donner un mot d'introduction pour lui ?

– Je ferai mieux. Je vous conduirai moi-même le voir.

– Je ne sais comment vous remercier.

– Prenons un cab et allons-y tout de suite. Nous arriverons juste à temps pour déjeuner avec lui. Vous sentez-vous la force de faire cela ?

– Oh, oui ! Du reste, je ne serai pas tranquille tant que je n'aurai pas raconté tout ce qui m'est arrivé.

– Alors, j'envoie ma domestique chercher la voiture, et je suis à vous dans un instant.

Je remontai vivement au premier afin d'expliquer en quelques mots à ma femme de quoi il s'agissait, et, cinq minutes après, je partais, en compagnie de mon blessé, dans la direction de Baker Street.

Ainsi que je l'avais prévu, nous trouvâmes Sherlock Holmes, en robe de chambre, qui flânait dans la salle à manger tout en lisant les annonces du *Times* et en fumant sa première pipe du matin, bourrée selon la coutume avec tous les résidus et déchets de tabac de la veille qu'il avait soin de recueillir et de mettre à sécher à cette intention sur le coin de sa cheminée. Il nous reçut avec la flegmatique amabilité qui le caractérisait, commanda des grillades et des œufs en supplément et mangea de bon appétit avec nous.

Le repas terminé, il installa mon jeune compagnon sur le canapé, lui glissa un oreiller sous la tête et mit un verre d'eau mélangée de cognac à portée de sa main.

– Il est facile de se rendre compte que l'aventure qui vous est arrivée n'est pas banale, monsieur Hatherley, dit-il. Allongez-vous commodément et faites comme chez vous. Vous allez nous raconter ce que vous pourrez, mais il faudra vous arrêter de temps en temps et boire un peu de grog afin de vous soutenir.

– Je vous remercie, monsieur, dit le blessé, mais je me sens déjà beaucoup mieux depuis que le docteur m'a fait ce pansement, et je crois que le bon déjeuner que vous venez de nous offrir a achevé de me remettre d'aplomb. Aussi vais-je commencer tout de suite, si vous le voulez bien, afin d'abuser le moins possible de votre temps.

Holmes s'assit dans son grand fauteuil en fermant les yeux avec cette expression pleine de lassitude qui dissimulait si bien sa nature vive et ardente ; je pris place en face de lui et nous écoutâmes en silence l'étrange récit du jeune blessé.

– Sachez d'abord, commença-t-il, que je suis orphelin et célibataire, et que j'habite seul à Londres dans un logement meublé. La profession que j'exerce est celle d'hydraulicien, et j'ai acquis une expérience considérable au cours des sept années d'apprentissage que j'ai passées chez Venner et Matheson, la maison bien connue de Greenwich. Il y a deux ans, ayant terminé cet apprentissage et me trouvant d'autre part à la tête d'une petite fortune que mon pauvre père m'avait laissée en mourant, je décidai de m'installer à mon compte et louai, à cette intention, un bureau dans Victoria Street.

« Je crois que les débuts en affaires sont pénibles pour tout le monde quand on est seul et sans appui ; mais les miens le furent encore plus qu'ils ne le sont couramment. En deux ans, je récoltai en tout et pour tout trois consultations et une petite commande, et, au bout de ce temps, mes bénéfiques nets étaient de vingt-sept livres dix shillings. Chaque jour, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, j'attendais vainement dans mon petit bureau, et, à force de ne voir venir personne, j'en arrivai à me décourager complètement et à me dire que jamais je ne trouverais de clients.

« Hier pourtant, alors que, de guerre lasse, j'allais me décider à m'en aller, mon employé vint m'annoncer que quelqu'un demandait à me voir et me remit une carte portant le nom du "colonel Lysander Stark". Un instant après, le colonel entra sur ses talons. C'était un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mais excessivement maigre. Je ne crois pas avoir jamais vu de ma vie maigreur pareille : une figure en lame de couteau où tout faisait saillie à la fois, le nez, le menton et les pommettes, sur lesquelles la peau était si tendue qu'on eût dit qu'elle allait éclater. Cette maigreur anormale semblait néanmoins être due à son tempérament et non à une cause malade quelconque, car il avait l'œil vif, le pas alerte et l'allure dégagée. Il était mis simplement, mais avec beaucoup de correction et semblait approcher de la quarantaine.

« – C'est bien à monsieur Hatherley que j'ai l'honneur de parler ? me dit-il avec un accent un peu germanique. Vous m'avez été recommandé, monsieur Hatherley, non seulement comme un homme doué de grandes qualités professionnelles, mais encore comme quelqu'un de discret et en qui l'on pouvait avoir toute confiance.

« Je m'inclinai, flatté comme tout débutant l'eût été à ma place.

« – Peut-on savoir qui vous a fait un si bel éloge de moi ? lui demandai-je.

« – Il est peut-être préférable que je ne vous le dise pas tout de suite. J'ai appris également, par la même source, que vous étiez à la fois orphelin et célibataire et que vous viviez seul à Londres.

« – C'est parfaitement exact, répondis-je, mais je ne vois vraiment pas quel rapport cela peut avoir avec mes capacités professionnelles. N'est-ce donc point pour affaires que vous venez me voir ?

« – Si fait, si fait, mais vous allez voir que tout cela a son importance malgré tout. Je désire traiter une affaire avec vous, oui, mais une affaire pour laquelle le secret le plus absolu, vous m'entendez bien ? *le plus absolu*, est indispensable. Or, il est tout naturel, n'est-ce pas, de compter sur plus de discrétion de la part d'un homme qui vit seul que de la part d'un homme qui vit au sein de sa famille.

« – Du moment que je vous aurai promis de ne rien dire, répliquai-je, vous pouvez être certain à l'avance que je ne dirai rien.

« Il n'avait pas cessé un seul instant de m'observer pendant que je parlais, et je ne me souviens pas d'avoir jamais été dévisagé avec autant de méfiance.

« – Alors, vous me le promettez ? questionna-t-il enfin.

« – Je vous le promets.

« – Silence absolu et complet, avant, pendant et après ? Aucune allusion verbale ni écrite à cette affaire ?

« – Ne vous en ai-je pas déjà donné ma parole ?

« – Très bien.

« Il bondit soudain sur pied, traversa mon bureau comme un éclair et ouvrit brusquement la porte. Il n'y avait personne dans le couloir.

– C’est parfait, déclara-t-il en reprenant sa place. Je sais que les employés sont parfois curieux de connaître les affaires de leur patron. Nous allons maintenant pouvoir causer en toute tranquillité.

Il approcha sa chaise tout contre la mienne et se remit à me dévisager d’un œil inquisiteur et pensif.

Les allures bizarres de cet homme étique commençaient à m’inspirer un sentiment de répulsion voisin de la peur, et même la crainte de perdre un client ne put m’empêcher de manifester mon impatience.

« – Monsieur, lui dis-je, je n’ai pas de temps à perdre ; veuillez m’expliquer de quoi il s’agit.

« – Si l’on vous offrait cinquante livres pour une nuit de travail, reprit-il, accepteriez-vous ?

« – Volontiers.

« – J’ai dit une nuit de travail, mais il serait plus exact de dire une heure. J’ai simplement besoin de votre avis sur une presse hydraulique dont le fonctionnement est défectueux. Si vous voulez bien nous faire voir ce qui est dérangé dans le mécanisme, nous nous chargerons nous-mêmes ensuite de la remettre en ordre de marche. Que pensez-vous de ma proposition ?

« – Je pense qu’elle est fort généreuse en comparaison du travail que vous me demandez.

« – C’est aussi mon avis. Mais il faudra que vous veniez ce soir même par le dernier train.

« – Où cela ?

« – A Eyford, dans le Berkshire. C’est un petit pays, sur la limite de l’Oxfordshire, à moins de sept milles de Reading. Il y a un train partant de la gare de Paddington qui vous y mettra vers onze heures quinze.

« – Entendu.

« – Je viendrai vous chercher à la gare en voiture.

« – C’est loin du pays, alors ?

« – Oui, notre petite propriété est assez retirée. Il y a sept bons milles de la gare d’Eyford.

« – En ce cas, nous n’y serons guère avant minuit, et il faudra que je passe la nuit chez vous, car je n’aurai plus de train pour me ramener.

« – Qu'à cela ne tienne, on trouvera toujours bien moyen de vous loger.

« – C'est très ennuyeux. Ne pourrais-je pas venir à une heure plus commode ?

« – Non, nous avons jugé préférable que vous veniez ainsi, et c'est justement pour vous dédommager de ce dérangement que nous vous offrons, à vous qui débutez et qui n'êtes pas connu, une rétribution aussi élevée que celle que pourrait exiger un expert accompli. Néanmoins, si vous préférez renoncer à l'affaire, vous n'avez qu'à le dire : il est encore temps.

« La pensée des cinquante guinées, qui pourraient m'être si utiles, me décida.

« – Nullement, répondis-je, je suis tout disposé à faire ce que vous me demandez. Toutefois, je vous serai reconnaissant de m'expliquer un peu plus clairement en quoi consistera ma tâche.

« – Il est très naturel que l'appel que nous avons fait à votre discrétion vous ait intrigué ; mais soyez tranquille, mon intention n'est pas de rien exiger de vous sans vous avoir exposé au préalable ce qui vous sera demandé. Vous êtes bien certain que nul ne peut nous entendre ?

« – Très certain.

« – Alors, voici : vous n'ignorez sans doute pas que la terre à foulon est un produit de valeur, et que l'on n'en peut trouver qu'à un ou deux endroits en Angleterre ?

« – Je l'ai entendu dire.

« – Eh bien ! dernièrement, j'ai acheté une terre... une toute petite terre, à une dizaine de milles de Reading, et j'ai eu le bonheur de découvrir qu'il existait, dans un de mes champs, un gisement de terre à foulon. Mais, après examen, je me suis aperçu que ce gisement était, somme toute, assez restreint et ne constituait en réalité qu'une veine reliant deux autres gisements beaucoup plus considérables situés l'un à droite et l'autre à gauche, mais, hélas ! sur les terres de mes voisins. Ces braves gens n'avaient aucune idée que leur terrain renfermait quelque chose de tout aussi précieux qu'une mine d'or, et j'avais naturellement intérêt à le leur acheter avant qu'ils s'en fussent aperçus. Malheureusement, je ne disposais pas de capitaux suffisants pour enlever l'affaire. Alors je confiai la chose à des amis qui me proposèrent de s'associer avec moi afin d'exploiter en secret mon petit gisement, ce qui nous permettrait de gagner assez d'argent pour acheter les champs voisins. Ce projet fut mis à exécution, et, pour faciliter notre travail, nous avons installé une presse hydraulique. Or, comme je vous l'expliquais tout à l'heure, le mécanisme de cette presse s'est dérangé, et nous voudrions avoir votre avis à ce sujet. Mais vous comprenez qu'il est indispensable que l'on ignore ce que nous faisons, car la présence d'un ingénieur, si elle était connue dans le pays, ne manquerait pas d'éveiller l'attention et, par la suite, de compromettre la réalisation de nos projets. Voilà pourquoi je vous ai fait promettre de ne rien dire à personne que vous iriez à Eyford cette nuit. J'espère que, cette fois, vous avez bien compris ?

« – Parfaitement, répondis-je. La seule chose que je ne m'explique pas très bien, c'est à quoi peut vous servir une presse hydraulique pour extraire de la terre à foulon qui, d'après ce que j'ai entendu dire, s'extrait de la même façon que du gravier d'une carrière.

« – Ah ! me répondit-il d'un ton détaché, c'est que nous avons notre procédé à nous. Nous comprimons la terre en briquettes de façon à pouvoir la transporter sans que l'on se rende compte de ce que c'est. Mais ce n'est là qu'un simple détail. Maintenant, monsieur Hatherley, ajouta-t-il en se levant, je crois avoir été assez loyal envers vous pour que vous me témoigniez autant de confiance que je vous en accorde moi-même. Donc, je compte sur vous. Vous serez à Eyford à onze heures quinze.

« – J'y serai.

« – Et pas un mot à personne, n'est-ce pas ?

« Il me scruta du regard une dernière fois et, après m'avoir donné une poignée de main froide et moite, sortit de mon bureau d'un pas pressé.

« Vous imaginerez sans peine à quel étonnement je fus en proie lorsque, de nouveau seul et en mesure de raisonner plus posément, je me pris à réfléchir à la proposition qui venait de m'être faite avec tant de brusquerie et tant d'imprévu. D'un sens, j'étais évidemment très content, car les honoraires que l'on m'offrait étaient dix fois plus élevés que ceux que j'aurais moi-même demandés si l'on m'avait invité à fixer mon prix ; en outre, cette première expertise pourrait m'en valoir d'autres. Mais, d'un autre côté, la physionomie et les allures de mon client m'avaient laissé une désagréable impression, et son histoire de terre à foulon ne me paraissait pas suffisante pour justifier la nécessité d'un voyage en pleine nuit et d'une discrétion absolue. Néanmoins, repoussant toutes les inquiétudes qui m'étaient venues à l'esprit, je dînai de bon appétit, me fis conduire à Paddington et me mis en route en me conformant scrupuleusement à la recommandation qui m'avait été adressée de ne souffler mot à personne de mon voyage.

« A Reading, il me fallut changer non seulement de train, mais aussi de réseau. Je réussis toutefois à prendre le dernier train pour Eyford et débarquai dans la petite gare mal éclairée un peu après onze heures. J'étais le seul voyageur à descendre à cette station et ne trouvai, sur le quai désert, qu'un homme d'équipe somnolent et nanti d'une lanterne. Mais, à la sortie, j'aperçus mon client du matin qui m'attendait dans l'ombre sur l'autre côté de la route. Sans mot dire, il me prit par le bras et me poussa vers une voiture dont la portière était ouverte. Dès que nous fûmes montés tous les deux, il releva les glaces de chaque côté et frappa contre la paroi. Notre cheval partit à fond de train...

– Il n'y avait qu'un seul cheval ? interrompit Holmes.

– Oui, un seul.

– Avez-vous remarqué de quelle couleur il était ?

– Oui, je l’avais vu à la lueur des lanternes pendant que nous, montions. C’était un alezan.

– Était-il frais ou semblait-il fatigué ?

– Oh ! très frais, et il avait le poil fort brillant.

– Je vous remercie. Excusez-moi de vous avoir interrompu et veuillez continuer votre si captivant récit.

– Nous partîmes donc, ainsi que je vous le disais, et roulâmes pendant au moins une heure. Le colonel Lysander Stark m’avait dit qu’il n’y avait que sept milles ; mais, à en juger par la vitesse où nous allions et par le temps que dura le trajet, je croirais plutôt qu’il y en avait pas loin de douze. Il continuait toujours à ne pas dire un mot, et chaque fois que mes yeux se portaient sur lui, je remarquais qu’il m’épiait avec la plus vive attention. Sans doute les chemins ne sont-ils pas fameux dans cette région, car nous étions sans cesse cahotés et souvent même projetés de droite ou de gauche. J’essayai de regarder par les portières afin de voir par où nous passions, mais les glaces étaient en verre dépoli, et c’est tout juste si l’on pouvait distinguer quelque vague clarté lorsque nous passions devant une lumière. De temps à autre, je tentais d’amorcer la conversation afin de rompre la monotonie du voyage, mais le colonel ne me répondait que par monosyllabes, et nous ne tardâmes pas à retomber dans le même silence qu’auparavant. Enfin les cahots de la route firent place à un roulement plus moelleux sur une allée de gravier et, un moment après, la voiture s’arrêta. Le colonel Lysander sauta à terre et, aussitôt que je fus descendu à mon tour, m’entraîna vivement sous un porche béant en face de nous. Nous venions à peine de quitter la voiture que nous étions déjà dans le vestibule, et il me fut absolument impossible d’entrevoir, ne fût-ce qu’un instant, la façade de la maison. Dès que j’en eus franchi le seuil, la porte se referma lourdement derrière nous, et j’entendis confusément le crissement des roues de la voiture qui s’éloignait.

« Il faisait noir comme dans un four à l’intérieur de la maison, et le colonel se mit à chercher à tâtons des allumettes en bougonnant entre ses dents. Soudain, une porte s’ouvrit au fond du vestibule, et un long rayon de lumière jaunâtre se trouva projeté dans notre direction. Puis le vestibule s’éclaira davantage, et nous vîmes apparaître une femme qui tenait une lampe à bout de bras au-dessus de sa tête et se penchait en avant pour nous regarder. Je me rendis compte qu’elle était jolie, et les reflets soyeux que prenait sa robe sous la lumière me laissèrent supposer qu’elle portait une toilette de prix. Elle prononça quelques mots en langue étrangère sur un ton interrogatif, et la réponse monosyllabique que lui adressa d’un air bourru le colonel parut lui causer un tel saisissement qu’elle faillit en lâcher sa lampe. Alors le colonel s’approcha d’elle, lui chuchota quelque chose à l’oreille, puis, la repoussant dans la pièce d’où elle venait de sortir, revint vers moi en tenant lui-même la lampe dans sa main.

« – Voulez-vous avoir l’obligeance de m’attendre ici quelques minutes ? dit-il, ouvrant une autre porte et me faisant entrer dans une pièce modestement meublée, au centre de laquelle il y avait une table ronde jonchée de livres allemands. Je reviens dans un instant, ajouta-t-il en posant la lampe sur un harmonium placé auprès de la porte et en s’éloignant dans l’ombre.

« Je jetai un coup d'œil sur les livres éparpillés sur la table, et, bien que ne sachant pas l'allemand, je vis que deux d'entre eux étaient des traités scientifiques et les autres des volumes de poésie. Ensuite, j'allai jusqu'à la fenêtre, espérant avoir ainsi un aperçu du paysage, mais je m'aperçus qu'elle était masquée par d'épais volets de chêne assujettis à l'aide d'une solide barre de fer. Il régnait à l'intérieur de cette habitation un silence extraordinaire que troublait seul le tic-tac d'une vieille horloge quelque part dans le vestibule. Une vague sensation de malaise commençait à s'emparer de moi. Qui étaient ces Allemands et que faisaient-ils donc pour habiter ainsi dans cette étrange demeure écartée ? Et, en fin de compte, où étais-je ? Je savais bien que je devais me trouver à une dizaine de milles d'Eyford, mais c'est tout. Était-ce au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest ? Je n'en avais pas la moindre idée. Au reste, Reading et d'autres grandes villes se trouvaient dans le même rayon ; donc, l'endroit où j'étais ne devait pas être, somme toute, si écarté ; et cependant, à en juger par le calme absolu qui nous environnait, nous devions être incontestablement en pleine campagne. Je me mis à marcher de long en large à travers la pièce en fredonnant un air pour me donner du courage. Décidément, je commençais à estimer que mes cinquante guinées seraient de l'argent bien gagné.

« Tout à coup, au milieu du silence absolu, et sans qu'aucun bruit de pas à l'extérieur l'eût laissé présager, la porte de la pièce dans laquelle j'attendais s'ouvrit lentement. La femme apparut sur le seuil, se détachant sur le fond sombre du vestibule qui était derrière elle et fortement éclairée par-devant par la lumière jaune de la lampe posée sur l'harmonium. Son beau visage était bouleversé par une telle expression de frayeur que j'en fus moi-même tout saisi. Elle leva un doigt tremblant pour me faire signe de me taire, et, tout en se retournant pour jeter des coups d'œil apeurés derrière elle, me jeta quelques mots en mauvais anglais.

« – A votre place, je partirais, me dit-elle en faisant, me sembla-t-il, de grands efforts pour rester calme. A votre place, je partirais. Je ne resterais pas ici. Il n'est pas bon pour vous de rester ici.

« – Mais, madame, objectai-je, je n'ai pas encore fait ce que je suis chargé de faire. Je n'ai pas encore examiné la machine.

« – Il est inutile que vous attendiez, reprit-elle. Vous pouvez franchir la porte ; personne ne vous en empêchera.

« Puis, voyant que je secouais la tête en souriant, elle abandonna subitement toute contrainte et fit un pas vers moi en se tordant les mains.

« – Pour l'amour du ciel ! murmura-t-elle, allez-vous-en, allez-vous-en d'ici avant qu'il ne soit trop tard !

« Mais je dois vous dire que je suis têtu de mon caractère et me désiste d'autant moins volontiers quand je vois se dresser un obstacle devant moi. Je pensai à mes cinquante guinées perdues, au fastidieux voyage que j'aurais fait pour rien, à la désagréable nuit qui me serait réservée sans doute. Ne serais-je donc venu là que pour m'entendre dire cela ? Allais-je donc me sauver

comme un voleur avant d'avoir exécuté le travail qui m'était confié et sans empocher l'argent qui m'était dû ? Et qui me prouvait que je n'avais pas tout bonnement affaire à une malheureuse atteinte de la folie de la persécution ?

« Bien que plus sérieusement ébranlé par son attitude que je ne voulais me l'avouer à moi-même, je lui opposai donc un refus énergique en lui exprimant ma ferme volonté de rester.

« Elle allait déjà se remettre à me supplier de partir quand on entendit une porte claquer à l'étage au-dessus et des pas descendre l'escalier. Elle prêta l'oreille un moment, leva les bras d'un geste désespéré et disparut aussi brusquement et aussi silencieusement qu'elle était venue.

« Un instant après, je vis entrer le colonel Lysander Stark, accompagné d'un homme gros, à barbe frisée et à double menton, qu'il me présenta sous le nom de M. Ferguson.

« – C'est mon secrétaire et gérant, ajouta le colonel. Dites-moi, j'avais l'impression d'avoir fermé cette porte tout à l'heure en sortant. Je crains que vous n'ayez été incommodé par le courant d'air.

« – Au contraire, répliquai-je, c'est moi qui l'ai ouverte parce que je trouvais qu'on manquait d'air.

« Il me décocha un nouveau coup d'œil soupçonneux.

« – Eh bien ! si nous nous occupions un peu de cette affaire ? insinua-t-il. Venez avec nous. M. Ferguson et moi, nous allons vous montrer la machine.

« – Il vaut sans doute mieux que je prenne mon chapeau, n'est-ce pas ?

« – Oh ! ce n'est pas la peine ; elle est dans la maison.

« – Comment ? C'est dans la maison que vous extrayez cette terre à foulon ?

« – Non, non, mais c'est là que nous la compressons. Du reste, ne vous inquiétez pas de cela. Tout ce que l'on vous demande, c'est d'examiner la machine afin de nous dire ce qu'il faut faire pour la remettre en état.

« Nous montâmes l'escalier tous les trois ensemble, le colonel en tête avec la lampe, et le gros géant et moi derrière. C'était un véritable labyrinthe que cette vieille maison avec tous ses corridors, ses couloirs, ses escaliers étroits et tournants, et ses petites portes basses, aux seuils creusés par plusieurs générations. Sorti du rez-de-chaussée, on ne voyait plus ni tapis, ni meubles d'aucune sorte, et partout le plâtre se détachait des murs, laissant apparaître des plaques d'humidité verdâtres et malsaines. J'essayais de prendre un air aussi dégagé que possible ; mais, tout en n'ayant pas voulu tenir compte des avertissements qui m'avaient été donnés, je les

gardais toujours présents à la mémoire et tenais constamment à l'œil mes deux compagnons. Ferguson me faisait l'effet d'un homme taciturne et morose, mais les quelques mots que je lui entendis prononcer me montrèrent que c'était en tout cas un compatriote.

« Le colonel Lysander Stark s'arrêta enfin devant une porte basse, qu'il ouvrit à l'aide d'une clé. Cette porte donnait accès à une petite pièce carrée tellement exiguë qu'il semblait impossible qu'elle pût nous contenir tous les trois. Ferguson resta dehors, et le colonel m'y fit entrer avec lui.

« – Nous sommes à présent, m'expliqua-t-il, à l'intérieur même de la presse hydraulique, et ce ne serait vraiment pas drôle pour nous si quelqu'un s'avisait de la faire fonctionner. Le plafond de cette petite casemate est en réalité le dessous du piston qui est refoulé jusqu'à ce plancher métallique avec une force de plusieurs tonnes. Il y a extérieurement de petites colonnes latérales renfermant de l'eau, qui reçoivent la force et la transmettent en la multipliant selon un principe que je n'ai pas besoin de vous expliquer, puisque c'est votre partie. A vrai dire, la machine fonctionne encore assez bien, seulement son mouvement s'est ralenti, et elle a perdu de sa force. Voulez-vous avoir l'obligeance de l'examiner et de nous dire ce qu'il faudrait faire ?

« Je lui pris la lampe des mains et vérifiai soigneusement toutes les parties du mécanisme. C'était en vérité une machine très puissante et capable d'exercer une pression énorme. Mais, quand je ressortis et que j'appuyai sur les leviers de commande, je me rendis compte, au bruit anormal qui se produisait, qu'une légère fuite laissait refluer l'eau dans un des cylindres latéraux. En y regardant mieux, je m'aperçus alors que le caoutchouc qui garnissait la tête de l'une des tiges s'était raplati et n'appliquait plus le long du cylindre dans lequel elle fonctionnait. C'était là, à n'en point douter, la cause de la déperdition de force, ainsi que je le fis constater à mes deux compagnons. Ils m'écoutèrent avec une vive attention et me demandèrent quel serait le moyen le plus pratique de remédier à cet état de choses. Après leur avoir fourni les indications qu'ils réclamaient, je retournai dans la petite casemate constituant l'intérieur de la machine et l'observai minutieusement afin de satisfaire ma curiosité d'homme de métier. Il était facile de se rendre compte, du premier coup d'œil, que cette histoire de terre à foulon ne tenait pas debout, car il était absolument inadmissible que l'on employât une aussi puissante machine pour exécuter un travail aussi simple. Les parois de la casemate étaient en bois, mais ce qui lui tenait lieu de plancher ressemblait à un vaste creuset de fer, et, en me baissant pour le voir de plus près, je m'aperçus qu'il était entièrement revêtu d'une espèce de croûte métallique. Intrigué, je m'étais déjà mis à gratter avec mon ongle pour voir ce que c'était, lorsque j'entendis proférer une exclamation en allemand derrière moi, et, m'étant retourné, m'aperçus que le squelettique colonel avait les yeux fixés sur moi.

« – Que faites-vous là ? me demanda-t-il.

« J'étais furieux de voir qu'il m'avait berné en me racontant cette fable invraisemblable.

« – J'admire votre terre à foulon, lui répondis-je, mais, si vous voulez savoir le fond de ma pensée, je crois que je pourrais vous donner de plus utiles conseils au sujet de votre machine si vous me disiez à quoi elle sert réellement.

« Je n'avais pas achevé ma phrase que je compris avoir commis une stupide imprudence. La figure du colonel s'était brusquement durcie et des éclairs menaçants flambèrent dans ses yeux gris.

« – Très bien, me dit-il, vous allez apprendre tout ce que vous désirez savoir.

« Et, se rejetant brusquement en arrière, il claqua sur moi la petite porte et donna un tour de clé. Je me relevai d'un bond et cherchai à tourner le bouton, mais il n'y avait rien à faire, et j'eus beau frapper sur la porte à coups de poing et à coups de pied, rien n'y fit, elle était inébranlable.

« – Holà ! hurlai-je. Holà ! colonel ! Ouvrez-moi !

« Tout à coup, dans le profond silence qui m'entourait, j'entendis deux bruits qui me glacèrent d'horreur : celui du levier de commande que l'on repoussait et celui de l'eau filtrant par la fuite du cylindre. Le misérable venait de mettre la machine en marche.

« La lampe se trouvait encore par terre à côté de moi, où je l'avais posée pour examiner le creuset. A la lueur qu'elle projetait, je vis le noir plafond descendre lentement sur moi, d'un mouvement lent et saccadé, mais avec une force qui, je ne le savais que trop bien, allait, dans quelques instants, me broyer et me réduire à l'état de bouillie informe. Je me ruai comme un fou contre la porte en hurlant, je me déchirai les ongles contre la serrure, je suppliai désespérément le colonel de me délivrer, mais l'impitoyable grondement du mécanisme étouffait mes appels. Déjà, le plafond n'était plus qu'à un ou deux pieds au-dessus de ma tête, et, en levant la main, je pouvais en sentir la surface dure et rugueuse...

« Alors tout à coup une pensée me vint comme un éclair : la mort qui allait me frapper serait plus ou moins atroce selon la position dans laquelle je serais placé à l'instant fatal. Si je me couchais à plat ventre, le poids se porterait d'abord sur ma colonne vertébrale, et je frémis à l'idée de l'effroyable rupture qui s'ensuivrait ! Peut-être, dans la position inverse, la mort serait-elle moins épouvantable après tout, mais aurais-je le courage de rester étendu sur le dos et de regarder descendre sur moi cette masse inexorable et noire ? Déjà il ne m'était plus possible de me tenir debout... quand soudain mes yeux se portèrent sur quelque chose qui me rendit une lueur d'espoir.

« J'ai dit que, si le plafond et le plancher étaient de fer, les parois, par contre, étaient de bois. En jetant rapidement un dernier regard autour de moi, j'aperçus, dans l'interstice qui séparait deux planches, un mince filet de lumière jaune qui allait en s'élargissant de plus en plus au fur et à mesure qu'un petit panneau s'ouvrait. Sur le premier moment, je crus rêver : serait-il donc possible qu'il y eût là une porte par laquelle je pourrais échapper à la mort ? Mais, l'instant d'après, je m'étais élancé à travers l'ouverture, et je tombais à demi évanoui de l'autre côté.

« Le panneau s'était immédiatement refermé derrière moi ; quelques moments plus tard, le bruit de la lampe qui s'écrasait, puis celui des deux plaques de métal qui entraient en contact,

m'avertissaient que, si le salut ne m'avait été miraculeusement apporté à la dernière minute, j'aurais déjà cessé de vivre.

« Je fus rappelé à moi par une vive étreinte autour de mon poignet, et je m'aperçus que j'étais allongé sur le dallage d'un étroit corridor, dans lequel une femme, penchée sur moi, cherchait à m'attirer de la main gauche en s'éclairant à l'aide d'une bougie qu'elle tenait de la main droite. C'était celle qui avait déjà si généreusement tenté de me sauver une première fois, et dont j'avais eu la stupidité de ne pas écouter les conseils.

« – Venez ! venez ! me criait-elle d'une voix haletante. Ils vont venir d'un instant à l'autre, et ils s'apercevront que vous leur avez échappé. Oh ! ne perdez pas un temps si précieux, venez, je vous en supplie, venez !

« Cette fois, je vous prie de croire que je me rendis sans difficulté à ses instances, et, m'étant remis tant bien que mal sur pied, je la suivis en courant le long du corridor, puis dans l'escalier tournant auquel il aboutissait. Cet escalier nous amena dans un large couloir et, à la minute même où nous y parvenions, nous entendîmes un bruit de pas précipités accompagnés de cris poussés par deux voix qui se répondaient réciproquement, l'une partant de l'étage où nous étions et l'autre de l'étage au-dessous. La femme s'arrêta, regarda d'un air égaré autour d'elle comme si elle ne savait quel parti prendre, puis finit par ouvrir une porte, qui était celle d'une chambre à coucher à travers la fenêtre de laquelle filtraient de brillants rayons de lune.

« – Voici l'unique chance de salut qui vous reste, me dit ma bienfaitrice. C'est haut, mais vous pourrez peut-être quand même sauter.

« Au même instant, une lumière apparut brusquement à l'autre extrémité du couloir, et je vis accourir vers moi la haute et maigre silhouette du colonel Lysander Stark tenant d'une main une lanterne et de l'autre une arme qui ressemblait à un couperet de boucher. Je traversai la chambre d'un bond, ouvris la fenêtre et me penchai au-dehors. Quel calme et quelle paix sur ce jardin baigné de lune ! Et la distance qui m'en séparait ne devait guère dépasser trente pieds. Je montai sur le rebord de la fenêtre, mais j'hésitais à sauter avant de savoir ce qui allait se passer entre ma bienfaitrice et le scélérat qui me poursuivait. S'il devait la brutaliser, ma foi tant pis ! J'étais prêt à tout risquer pour la protéger à mon tour. Cette pensée avait à peine eu le temps de me traverser l'esprit que le colonel était arrivé à la porte et cherchait à repousser la femme pour s'élancer dans la chambre ; mais elle lui noua aussitôt ses deux bras autour du corps en essayant de le retenir.

« – Fritz ! Fritz ! s'écria-t-elle en anglais, rappelez-vous ce que vous m'avez promis la dernière fois ! Vous m'avez juré de ne jamais plus recommencer. Il ne dira rien ! Oh ! non, il ne dira rien !

« – Vous êtes folle, Élise ! vociféra-t-il en se débattant pour lui faire lâcher prise. Vous voulez nous perdre. Il en a trop vu. Laissez-moi passer, vous dis-je !

« Il la rejeta de côté et, courant à la fenêtre, chercha à me frapper sauvagement avec son couperet. Je m'étais laissé glisser le long de la muraille et n'étais plus suspendu que par les mains au rebord de la croisée lorsqu'il me porta ce coup terrible. Je ressentis une douleur sourde, mes doigts s'ouvrirent et je tombai en bas dans le jardin.

« La chute avait été brutale, mais, par bonheur, je ne m'étais brisé aucun membre. Aussi m'empressai-je de me relever et me mis-je à courir à toutes jambes à travers les massifs, car je me rendais nettement compte que je n'étais pas encore, à beaucoup près, hors de danger. Mais, tandis que je courais ainsi, un violent étourdissement s'empara de moi et je me sentis défaillir. Mes yeux se portèrent vers ma main, dans laquelle je ressentais de douloureux élancements, et c'est alors que, pour la première fois, je m'aperçus que j'avais le pouce tranché et que je perdais le sang en abondance. J'essayai de l'étancher en nouant mon mouchoir sur la blessure, mais tout à coup mes oreilles se mirent à bourdonner, et je tombai sans connaissance au milieu des rosiers.

« Combien de temps restai-je évanoui de la sorte, je ne saurais vous le dire. Fort longtemps, sans doute, car lorsque je rouvris enfin les yeux, je m'aperçus que la lune était couchée et que le jour commençait à poindre. Mes vêtements étaient tout humides de rosée et ma manche trempée de sang. La douleur cuisante que me causait ma blessure me remémora, en l'espace d'une seconde, dans tous ses détails, mon aventure de la nuit, et je me remis vivement sur pied en songeant que je n'étais peut-être pas encore à l'abri des poursuites de mes ennemis.

« Mais, en regardant autour de moi, je fus profondément étonné de constater qu'il n'y avait plus là ni maison, ni jardin. J'étais au coin d'une haie, sur le bord de la grand- route, et je vis un peu plus loin un long bâtiment qui n'était autre, ainsi que je pus m'en rendre compte quand je m'en fus approché, que la station d'Eyford où j'étais descendu du train la veille au soir. Sans mon affreuse blessure à la main, j'aurais pu croire que tous les horribles souvenirs qui hantaient mon esprit ne provenaient que d'un mauvais rêve.

« Encore tout étourdi, j'entrai dans la gare et m'informai de l'heure des trains. On me répondit qu'il y en avait un pour Reading dans moins d'une heure. Je retrouvai là le même homme d'équipe que j'y avais vu la veille et lui demandai s'il avait entendu parler du colonel Lysander Stark. Il me répondit que ce nom lui était inconnu. Je lui demandai ensuite s'il avait remarqué la voiture qui était venue me chercher la veille. Il me certifia que non. Alors je m'informai d'un poste de police. Il m'expliqua que le plus proche était à trois milles.

« C'était trop loin. Malade et affaibli comme je l'étais, je me sentais incapable d'entreprendre une pareille marche. Je me résignai donc à attendre d'être revenu à Londres pour porter plainte. Il était un peu plus de six heures lorsque j'arrivai à Paddington. Mon premier soin fut naturellement d'aller me faire panser, et c'est alors que le docteur me proposa aimablement de me conduire ici. Main tenant que je vous ai conté toute mon aventure, dites-moi ce que je dois faire : je m'en rapporterai entièrement à vous.

Nous restâmes tous deux un long moment silencieux après avoir écouté cet extraordinaire récit. Puis Sherlock Holmes prit sur un rayon l'un de ces gros recueils dans lesquels il cataloguait ses coupures de journaux.

– Voici, dit-il, une annonce qui ne manquera pas de vous intéresser. Elle a paru dans tous les journaux il y a environ un an. Ecoutez bien : « Disparu, le 9 courant, M. Jeremiah Hayling, ingénieur en hydraulique. Était sorti de chez lui à dix heures du soir et n’a pas reparu depuis. Il était vêtu, etc. » Hein ? Ce devait être en cette dernière occasion que le colonel avait eu besoin de faire vérifier sa machine.

– Grand Dieu ! s’exclama mon client. Mais alors cela expliquerait ce que cette femme m’a dit.

– Sans aucun doute. Il est bien évident que ce colonel est un individu flegmatique et résolu qui ne reculerait devant aucun crime pour empêcher qu’on ne découvre ses machinations. Il est un peu comme ces pirates d’autrefois qui, lorsqu’ils capturaient un navire, en faisaient égorger tout l’équipage depuis le premier homme jusqu’au dernier. Eh bien ! j’estime que, si nous voulons tenter quelque chose, il n’y a pas de temps à perdre. Si donc vous vous sentez en état de le faire, je crois que le mieux que nous ayons à faire sera d’aller tout de suite à Scotland Yard. Ensuite nous nous dirigerons vers Eyford.

Trois heures plus tard, nous étions tous dans le train qui, de Reading, devait nous conduire dans ce petit village du Berkshire. Il y avait là Sherlock Holmes, l’ingénieur en hydraulique, l’inspecteur Bradstreet, un agent en bourgeois et moi. Bradstreet avait étalé à côté de lui sur la banquette une carte d’état-major de la région et, à l’aide d’un compas, y avait tracé un cercle ayant Eyford pour centre.

– Voilà, dit-il. Ce cercle représente un rayon de dix milles. Par conséquent, l’endroit que nous cherchons devrait se trouver quelque part sur cette ligne. C’est bien dix milles que vous avez dit, monsieur, n’est-ce pas ?

– Approximativement, puisque le trajet en voiture a demandé une bonne heure.

– Et vous supposez qu’on vous a fait refaire tout ce trajet en sens inverse pendant que vous étiez évanoui ?

– C’est plus que probable. J’ai du reste vaguement souvenir d’avoir été enlevé à bras et transporté quelque part.

– Ce que je ne peux pas comprendre, dis-je, c’est qu’ils vous aient épargné lorsqu’ils vous ont trouvé sans connaissance dans le jardin. Il faudrait donc admettre que le misérable s’est laissé attendrir par les supplications de cette femme.

– J’en doute très fort, car jamais je n’ai vu à personne figure aussi dure qu’à lui.

– Bah ! nous aurons tôt fait d'éclaircir tout cela, répliqua Bradstreet. Pour l'instant, ce que je voudrais bien savoir, c'est sur quel point de mon cercle se trouvent les individus que nous cherchons.

– Je crois, dit Holmes imperturbable, que je pourrais facilement mettre le doigt dessus.

– Pas possible ? s'écria l'inspecteur. Mais alors, votre opinion est déjà faite ? Eh bien ! nous allons voir un peu qui tombera d'accord avec vous. Moi, j'opine pour le sud, parce que la population m'y paraît plus clairsemée.

– Moi, pour l'est, déclara mon client.

– Moi, pour l'ouest, rétorqua l'agent en bourgeois. Il y a de ce côté-là pas mal de hameaux perdus.

– Et moi, pour le nord, affirmai-je, car c'est une région peu accidentée, et notre ami nous a dit que la voiture n'avait pas monté de côtes.

– Eh bien ! s'écria en riant l'inspecteur, voilà ce qui s'appelle une diversité d'opinions. Nous nous sommes partagé les quatre points cardinaux. Alors à qui accordez-vous votre voix, monsieur Holmes ?

– Vous avez tous tort.

– *Tous ?* Mais comment ? Ce n'est pas possible !

– Si, c'est possible. Voici l'endroit que je désigne, moi, dit mon ami en posant son doigt au centre du cercle. C'est là que nous les trouverons.

– Mais le trajet de douze milles que j'ai effectué, dit Hatherley interloqué.

– Rien de plus simple. Six à l'aller et six au retour. Vous avez déclaré vous-même que, lorsque vous étiez monté, le cheval était frais et avait le poil luisant. Comment aurait-il pu être en si parfait état s'il venait de parcourir douze milles sur de mauvaises routes ?

– Après tout, c'est peut-être bien le truc qu'ils ont employé en effet, repartit pensivement Bradstreet. On voit bien à quel genre d'individus nous avons affaire.

– Assurément, opina Holmes. Ce sont de faux monnayeurs qui travaillent en grand, et leur machine leur sert à former l'alliage qu'ils substituent à l'argent.

– Il y a un certain temps déjà que nous connaissions l’existence de cette bande, poursuivit l’inspecteur. Elle a mis en circulation des milliers de pièces d’une demi-couronne. Nous avons même relevé ses traces jusqu’à Reading, mais il nous a été impossible de pousser plus loin, car, à partir de là, toutes les pistes étaient brouillées et si adroitement que ce ne pouvait être que par des gens de métier. Cette fois, grâce à cet heureux hasard, je crois que nous les tenons.

Mais en cela l’inspecteur se trompait, car les criminels en question n’étaient pas destinés à tomber entre les mains de la justice. Au moment où notre train atteignait la station d’Eyford, nous vîmes, non loin de là, une gigantesque colonne de fumée qui s’élevait au-dessus d’un bouquet d’arbres et s’étalait ensuite en un immense panache sur toute la campagne environnante.

– Il y a un incendie dans le pays ? s’informa Bradstreet tandis que notre train repartait.

– Oui, monsieur, lui répondit le chef de gare.

– Quand s’est-il déclaré ?

– Il paraît que ça brûlait déjà cette nuit, monsieur, mais le feu s’est propagé depuis, et on dit qu’il gagne maintenant toute la maison.

– A qui appartient-elle, cette maison ?

– Au Dr Becher, monsieur.

– Dites-moi, intervint l’ingénieur, le Dr Becher n’est-il pas un Allemand, très maigre, avec une figure en lame de couteau ?

Le chef de gare eut un gros rire.

– Oh ! non, monsieur, le Dr Becher est anglais, et il n’existe personne de plus ventru que lui dans le pays. Mais il a chez lui quelqu’un (un malade en traitement, d’après ce que j’ai compris) qui est étranger et à qui quelques bons biftecks ne feraient sûrement pas de tort !

Nous laissâmes là le chef de gare et partîmes incontinent dans la direction de l’incendie. Après avoir gravi une légère côte, nous aperçûmes en face de nous une importante construction aux murs blanchis à la chaux, d’où s’échappaient des flammes par toutes les fenêtres et dans le jardin de laquelle trois pompes en pleine action s’efforçaient vainement de combattre le sinistre.

– C’est là ! s’écria tout à coup Hatherley en proie à la plus vive surexcitation. Voici l’allée de gravier et voilà les rosiers au milieu desquels je suis tombé. Tenez, c’est par cette fenêtre du second que j’ai sauté.

– Eh bien ! en tout cas, répliqua Holmes, vous pouvez dire que vous êtes bien vengé. Je comprends maintenant ce qui s’est passé : votre lampe, en s’écrasant dans la presse, a mis le feu aux parois en bois de la casemate, et ils étaient sans doute si occupés à vous chercher qu’ils ne s’en seront pas aperçus à temps. Maintenant, ouvrez l’œil, et tâchez de voir si vous ne remarquez pas, parmi la foule des curieux, vos chers amis d’hier soir ; mais j’en doute, car je crois plutôt qu’ils sont déjà loin.

Et, de fait, les craintes de Holmes se réalisèrent, car jamais plus depuis l’on n’entendit parler de la jolie femme, ni du sinistre Allemand, ni du taciturne Anglais. De bon matin, ce jour-là, un paysan avait rencontré une voiture, dans laquelle étaient entassées plusieurs personnes et plusieurs caisses volumineuses, qui s’éloignait rapidement dans la direction de Reading. Mais que devinrent-ils ensuite ? Personne ne le sut jamais, et Sherlock Holmes lui-même, en dépit de son ingéniosité, fut contraint de s’avouer battu.

Les pompiers avaient été fort surpris par l’étrangeté de l’aménagement intérieur de la maison, mais ils le furent encore bien davantage en découvrant, sur le rebord d’une des fenêtres du deuxième étage, un pouce humain récemment tranché. Vers le soir, pourtant, ils furent récompensés de leurs efforts et parvinrent à se rendre maîtres du feu ; mais, sur ces entrefaites, le toit s’était effondré et les dégâts étaient si considérables qu’il ne restait plus que d’informes vestiges de la machine qui avait si bien failli coûter la vie à notre ami l’ingénieur, c’est-à-dire quelques cylindres crevés et quelques tuyaux tordus. On retrouva de grandes quantités de nickel et d’étain emmagasinées dans une dépendance de la maison, mais il n’y avait aucune pièce de monnaie nulle part, ce qui tendrait à expliquer à quoi avaient servi les volumineuses caisses auxquelles il a été fait allusion.

Jamais nous n’aurions connu le mot de l’énigme en ce qui concerne la façon dont l’ingénieur avait été transporté du jardin jusqu’à l’endroit où il avait repris ses sens si l’humidité du terrain ne nous l’avait révélé. Les empreintes que nous y relevâmes prouvaient clairement en effet que deux personnes avaient coopéré à son enlèvement : l’une aux pieds singulièrement menus, l’autre aux pieds excessivement grands. Sans doute le taciturne Anglais, plus pusillanime ou moins criminel que son compagnon, avait-il aidé à mettre hors de danger le blessé évanoui.

– Eh bien ! conclut d’un air sombre l’ingénieur tandis que nous nous installions dans le train qui allait nous ramener à Londres, voilà une aventure qui ne m’aura pas été précisément profitable ! J’y ai laissé mon pouce, j’y ai abandonné l’espoir de gagner cinquante guinées qui m’auraient rendu un précieux service, et, en somme, j’aurais mieux fait de me tenir tranquille, car j’avais plus à y perdre qu’à y gagner.

– Pardon, protesta Holmes en cherchant à le faire rire, vous y avez, du moins, acquis quelque expérience, et, en somme, ce n’est pas à dédaigner, car, dorénavant, il vous suffira de relater votre aventure pour passer immédiatement pour un conteur émérite.

Le gentilhomme célibataire

Le mariage de lord Saint-Simon et son curieux dénouement ont depuis longtemps cessé d'intéresser les cercles aristocratiques au milieu desquels évolue celui qui fut le héros de cette malheureuse aventure. De récents scandales agrémentés de plus piquants détails en ont fait oublier le souvenir, et nul ne s'intéresse plus aujourd'hui à ce drame vieux de quatre ans. Néanmoins, comme j'ai tout lieu de croire que le gros public n'en a jamais eu qu'un aperçu très sommaire et comme, d'autre part, mon ami Sherlock Holmes contribua largement, en l'occurrence, à trouver le mot de l'énigme, j'estime que ces mémoires seraient incomplets si je n'y faisais point figurer le récit de ce singulier épisode.

Un après-midi, au retour d'une promenade – cela se passait quelques semaines avant mon propre mariage et à l'époque où je partageais encore le logement de Holmes dans Baker Street –, mon ami trouva sur la table une lettre qui l'attendait. J'étais moi-même resté enfermé toute la journée ce jour-là, car le temps s'était mis subitement à la pluie, et la balle de Jezail que la campagne d'Afghanistan m'avait laissée en souvenir me faisait beaucoup souffrir. Assis dans un fauteuil et les jambes allongées sur un autre, je m'étais entouré d'une montagne de journaux, puis, lors que j'avais été bien repu de nouvelles et de faits divers, j'avais rejeté toutes ces feuilles de côté et m'étais pris à contempler distraitement cette lettre à cachet armorié en me demandant de quel illustre correspondant, elle pouvait provenir.

– Vous avez là une épître qui semble fort aristocratique, mon cher, dis-je à Holmes quand il rentra. C'est beaucoup plus flatteur que votre courrier de ce matin, qui, si j'ai bonne mémoire, émanait d'un marchand de poisson et d'un officier de douane.

– Oui, il est de fait que ma correspondance a le charme de la variété, me répondit-il en souriant ; mais les plus humbles missives sont généralement les plus intéressantes, tandis que celle-ci me fait plutôt l'effet d'une de ces détestables invitations mondaines qui ne vous laissent le choix qu'entre l'ennui et le mensonge.

Il décacheta l'enveloppe et parcourut la lettre.

– Tiens, mais cela pourrait devenir intéressant quand même.

– Rien de mondain, alors ?

– Non, c'est une communication essentiellement professionnelle.

– Et d'un client qui appartient à la noblesse.

– Oui, à la plus haute noblesse d'Angleterre.

– Toutes mes félicitations, mon cher.

– Je vous assure sans fausse modestie aucune, Watson, que la situation de mon client m'intéresse beaucoup moins que l'affaire qu'il me soumet. Mais il est fort possible que, dans le cas actuel, l'affaire et le client sortent autant de l'ordinaire l'un que l'autre. Vous avez lu beaucoup de journaux ces temps derniers, n'est-ce pas ?

– Vous pouvez en juger par vous-même, répondis-je d'un air attristé en lui désignant tous ceux qui étaient empilés dans un coin. Je n'avais pas autre chose à faire.

– Tant mieux, vous allez peut-être pouvoir me documenter. Moi, je ne lis jamais que les comptes rendus judiciaires et les petites annonces. Très instructives, en général, les petites annonces, vous savez. Mais, puisque vous êtes si bien au courant de ce qui se passe actuellement, vous devez certainement avoir lu l'histoire de lord Saint-Simon et de son mariage ?

– Oh, oui ! avec le plus vif intérêt.

– A la bonne heure. Eh bien ! la lettre que voici est justement de lord Saint-Simon. Je vais vous la lire, et je vous demanderai, en échange, de tâcher de retrouver, parmi ces journaux, tout ce qui a trait à cette question. Voici ce qu'il me dit :

«CHER MONSIEUR SHERLOCK HOLMES,

« Lord Backwater m'assure que je puis avoir une égale confiance en votre jugement et en votre discrétion. J'ai donc pris la décision de vous rendre visite afin de vous demander votre avis touchant le très pénible événement qui s'est produit lors de la célébration de mon mariage. L'affaire est déjà entre les mains de M. Lestrade, de Scotland Yard, mais il m'a certifié que votre collaboration n'entraverait en rien ses recherches et ne pourrait même que les faciliter. Je serai chez vous à quatre heures de l'après-midi, et j'ose espérer qu'au cas où vous auriez pris un autre engagement vous voudrez bien vous rendre libre, l'affaire dont il s'agit étant de la plus haute importance.

« Agréez, etc.

« ROBERT SAINT-SIMON »

– La lettre porte l'adresse de Grosvenor Mansions ; elle a été écrite avec une plume d'oie, et le noble lord a eu la malchance de se mettre de l'encre sur la partie extérieure du petit doigt de la main droite, ajouta Holmes en repliant son épître.

– Il dit quatre heures. Il en est trois maintenant. Il sera donc ici dans une heure.

– Alors, faisons vite. Vous allez avoir tout juste le temps de me fournir un aperçu de la situation. Passez en revue les journaux que vous avez là et classez dans l'ordre tous les articles que vous retrouverez. Moi, pendant ce temps- là, je vais voir un peu qui est notre client.

Il s'empara d'un volume rouge, rangé avec d'autres annuaires à côté de la cheminée.

– Nous y sommes ! s'écria-t-il en s'asseyant et en étalant le livre sur ses genoux. « Robert Walshingham de Vere Saint-Simon, second fils du duc de Balmoral... » Hum !... « Armoiries : d'azur aux trois en chef et à la face de sable. Né en 1846. » Il a donc quarante et un ans, ce qui est un âge mûr pour se marier. « A été sous-secrétaire aux colonies dans l'un des derniers ministères. Le duc, son père, avait été lui-même secrétaire aux Affaires étrangères. La famille descend en ligne directe des Plantagenêts et des Tudors par les femmes. » Bah ! Tout cela ne nous apprend pas grand-chose d'utile. Je crois que je ferai mieux d'avoir recours à vous, Watson, pour m'enseigner ce que j'ai surtout besoin de savoir.

– J'ai d'autant moins de mal à retrouver ce que je cherche, répondis-je, que cette histoire est toute récente et m'a beaucoup frappé. Si je ne vous en ai pas parlé, c'est uniquement parce que je vous savais occupé d'une autre affaire : et, comme vous n'aimez pas qu'on vous dérange à ce moment-là...

– Oh ! vous voulez parler du petit problème de la voiture de déménagement de Grosvenor Square ? Mais il est complètement éclairci maintenant... Du reste, il était facile de tout deviner dès le début. Voyons, passez-moi ces journaux.

– Voici le premier entrefilet que j'ai retrouvé à ce sujet. Il a paru, comme vous le voyez, dans la colonne des mondanités du *Morning Post* et remonte à plusieurs semaines : « On annonce les fiançailles et le très prochain mariage de lord Robert Saint-Simon, second fils du duc de Balmoral, avec Mlle Hatty Doran, fille unique de M. Aloysius Doran, de San Francisco, Californie, États-Unis. » C'est tout.

– C'est bref et précis, fit remarquer Holmes en allongeant ses longues jambes maigres devant le feu.

– Il a paru ensuite, dans un journal mondain de la même semaine, un article donnant plus de détails. Ah ! tenez, le voici : « Il deviendra bientôt nécessaire d'appliquer le protectionnisme au marché matrimonial, car les principes de libre-échange actuellement en vigueur semblent devenir très préjudiciables à nos produits nationaux. De plus en plus, les futures maîtresses de maison de nos grandes familles anglaises se recrutent parmi nos belles cousines d'outre-Atlantique. Une importante victoire vient encore de s'ajouter, la semaine passée, à la liste déjà longue de celles qu'avaient précédemment remportées ces charmantes envahisseuses. Lord Saint-Simon lui-même, qui avait réussi pendant vingt ans à échapper aux embûches du mariage, annonce officiellement aujourd'hui ses fiançailles avec Mlle Hatty Doran, la séduisante fille d'un millionnaire californien. Mlle Doran, dont la gracieuse silhouette et la remarquable beauté avaient été très remarquées aux réceptions de Westbury House, est fille unique, et chacun répète

à l'envi que sa dot dépassera cent mille livres, sans parler de magnifiques espérances. Comme il est de notoriété publique que le duc de Balmoral a été contraint, au cours de ces dernières années, de vendre sa galerie de tableaux et comme lord Saint-Simon ne possède aucun domaine en propre que celui, d'ailleurs très insignifiant, de Birchwood, il est bien évident que l'héritière californienne ne sera pas la seule à se réjouir de cette union qui lui permettra, comme à beaucoup d'autres, de troquer son nom républicain contre un titre envié de noblesse anglaise. »

– C'est tout ? questionna Holmes en bâillant.

– Oh ! mais non, loin de là. Il y a ensuite, dans le *Morning Post* également, un autre article annonçant que le mariage aura lieu dans la plus stricte intimité, qu'il sera célébré à l'église Saint-George, dans Hanover Square, que, seuls, une douzaine d'amis seront invités et qu'à l'issue de la cérémonie, le cortège se rendra dans la maison qu'a louée, toute meublée, à Lancaster Gate, M. Aloysius Doran. Deux jours plus tard, c'est-à-dire mercredi dernier, on annonçait en quelques lignes que le mariage avait eu lieu et que les nouveaux époux passeraient leur lune de miel chez lord Backwater, auprès de Petersfield. Voilà, en résumé, toutes les informations qui furent publiées avant la disparition de la mariée.

– Avant quoi ? demanda Holmes en sursautant.

– Avant la disparition de la mariée.

– Quand a-t-elle donc disparu ?

– Pendant le lunch.

– Pas possible ? Mais alors c'est plus intéressant que je ne croyais. C'est tout à fait dramatique, en somme ?

– Oui, moi aussi, j'ai trouvé que ce n'était pas banal.

– On voit souvent des mariées qui disparaissent avant la cérémonie, et quelquefois pendant leur voyage de noces ; mais brusquement, comme cela, en sortant de l'église, je ne crois pas en avoir jamais vu d'exemple. Donnez-moi de plus amples détails, je vous prie.

– Je vous avertis qu'ils sont très incomplets.

– Nous pourrions peut-être suppléer plus tard à ceux qui manquent.

– Le peu qu'il y en a actuellement se trouve exposé dans un article publié par un journal du matin d'hier que je vais vous lire. Il est intitulé : *Un mariage mondain troublé par un singulier incident*.

« “La famille de lord Robert Saint-Simon vient d’être plongée dans la consternation par les étranges et pénibles incidents qui se sont produits au retour de l’église. La cérémonie, ainsi que l’avaient brièvement rapporté les journaux hier, avait eu lieu la veille ; mais il nous a fallu attendre aujourd’hui pour obtenir confirmation des bruits que l’on faisait courir avec tant d’insistance. Malgré les efforts tentés par les amis de la famille pour étouffer l’affaire, le public s’en est si vite emparé qu’il n’y aurait plus désormais intérêt pour personne à vouloir dissimuler ce qui défraie actuellement toutes les conversations.

« “La cérémonie, célébrée à l’église Saint-George, dans Hanover Square, avait été extrêmement discrète. Seuls y assistaient le père de la mariée, M. Aloysius Doran, la duchesse de Balmoral, lord Backwater, lord Eustace et lady Clara Saint-Simon, frère et sœur cadets du marié, et lady Alicia Whittington. Tout le monde se rendit ensuite chez M. Aloysius Doran, où un lunch avait été préparé. A ce moment, un premier incident fâcheux fut provoqué par l’arrivée d’une femme qui essaya de s’introduire de force dans la maison à la suite des invités en prétendant qu’elle avait des droits sur lord Saint-Simon. Une scène fort pénible s’ensuivit, et ce n’est qu’après bien des efforts que les domestiques parvinrent à la mettre à la porte. Peu après, la mariée, qui, pendant ce temps, s’était mise à table avec tout le monde, fut prise tout à coup d’un violent malaise et se retira dans sa chambre. Comme son absence se prolongeait et donnait lieu à certains commentaires assez désobligeants, son père monta voir ce qui se passait, mais une femme de chambre lui apprit que sa fille n’avait fait qu’entrer et sortir, juste le temps de prendre un chapeau et un manteau, et qu’elle était immédiatement redescendue. Un valet de pied déclara, en outre, qu’il avait vu une dame ainsi vêtue sortir de la maison, mais n’avait pas supposé un seul instant que ce fût lady Saint-Simon, puisqu’il la croyait, à ce moment, dans la salle à manger avec les autres convives. Dès qu’il eut appris la disparition de sa fille, M. Aloysius Doran, accompagné de son gendre, se mit en rapport avec la police, et tout permet de supposer que, grâce aux diligentes recherches actuellement entreprises, cette singulière affaire sera bientôt éclaircie ; mais, à l’heure où nous mettons sous presse, aucune trace de la disparue n’a encore pu être retrouvée. On commence à se demander si l’infortunée jeune femme n’aurait pas été attirée dans quelque guet-apens, et le bruit court que l’on aurait procédé à l’arrestation de la femme qui avait cherché à s’introduire dans la maison et que l’on soupçonne d’avoir voulu assouvir une vengeance, par jalousie ou pour tout autre motif.”

– Et c’est tout ?

– Il y a encore un petit entrefilet dans un journal de ce matin, assez suggestif, celui-là.

– Que dit-il ?

– Il confirme l’arrestation de la personne en question, laquelle serait une ancienne danseuse de l’*Allegro*, nom de Flora Miller, et aurait entretenu des relations avec lord Saint-Simon pendant quelques années. A part cela, pas d’autres détails. Vous êtes désormais en possession de tous les éléments de l’affaire... tels qu’ils ont, du moins, été jusqu’à présent exposés par la presse.

– Et d’une affaire qui promet d’être extrêmement intéressante, mon cher. J’aurais été navré de la manquer. Mais on sonne, Watson, et comme il est un peu plus de quatre heures, il y a tout lieu de

croire que c'est notre illustre client. Ne cherchez pas à vous esquiver, Watson, je préfère de beaucoup avoir un témoin auprès de moi, ne serait-ce que pour contrôler mes propres souvenirs.

– Lord Robert Saint-Simon, annonça notre groom en ouvrant la porte.

Notre visiteur avait un air sympathique et raffiné, le teint pâle, le nez fortement accusé, la bouche un peu moqueuse, peut-être, et le regard ferme et calme de ces favoris du sort auxquels il a toujours suffi de commander pour être obéis sur l'heure. Quoique très vif d'allure, son dos un peu voûté et sa façon de plier les genoux en marchant le faisaient paraître plus âgé qu'il ne l'était en réalité. Lorsqu'il retira son chapeau au bord recourbé, nous nous aperçûmes en outre qu'il grisonnait sur les tempes et qu'il était atteint d'un commencement de calvitie. Quant à sa tenue, on pouvait dire qu'elle était d'un soigné qui frisait l'exagération : faux col exagérément haut, redingote noire, gilet blanc, gants jaunes, bottines vernies et guêtres claires. Il s'avança lentement vers nous, en tournant la tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et en jouant de la main droite avec le cordon de son pince-nez à monture d'or.

– Bonjour, lord Saint-Simon, dit Holmes en se levant pour le saluer. Asseyez-vous donc, je vous prie, et permettez-moi de vous présenter mon collègue et ami, le Dr Watson. Approchez-vous du feu, et causons un peu de l'affaire qui vous amène.

– Une affaire extrêmement pénible pour moi, vous le concevez sans peine, monsieur Holmes. Je suis littéralement outré. Vous avez sans nul doute eu l'occasion de vous occuper déjà de questions aussi délicates que celle dont je veux vous entretenir, mais les personnes en cause n'appartenaient probablement pas à une classe aussi élevée que la mienne.

– Pardon, milord, plus élevée, au contraire.

– Plaît-il ?

– Je dis plus élevée, car mon dernier client, dans cette catégorie d'affaires, était un souverain.

– Pas possible ? Vraiment, je n'aurais jamais cru... Et de quel souverain s'agissait-il ?

– Du roi de Scandinavie.

– Comment ? Sa femme, à lui aussi, avait disparu ?

– Excusez-moi de ne pas répondre à votre question, milord, répondit Holmes en s'inclinant avec déférence, mais je me dois, vous devez le comprendre, d'être aussi discret envers mes autres clients que j'ai promis de l'être pour vous.

– Évidemment, évidemment, vous avez pleinement raison, et je vous fais mes excuses. En ce qui me concerne, je suis prêt à vous fournir toutes les indications que vous jugerez nécessaires pour établir votre hypothèse.

– Je vous remercie, milord. Je suis déjà au courant des informations parues dans la presse, mais, en dehors de cela, je ne sais rien. Tout ce qui a été publié est bien exact, n'est-ce pas, à commencer par la disparition de la mariée, telle qu'elle est relatée dans cet article ?

Lord Saint-Simon prit le journal et parcourut l'article.

– Oui, c'est, en somme, assez exact.

– Malgré tout, je dois vous prévenir que j'aurai besoin de quelques indications complémentaires pour me former une opinion, et, si vous le permettez, je vais d'abord vous poser quelques questions.

– Je vous en prie.

– A quelle époque avez-vous fait la connaissance de Mlle Hatty Doran ?

– Il y a un an, à San Francisco.

– Vous voyagez aux États-Unis ?

– Oui.

– Vous êtes-vous fiancé avec elle ?

– Non.

– Néanmoins, vous aviez avec elle des relations assez étroites ?

– Je prenais plaisir en sa compagnie, et elle n'était pas sans s'en rendre compte.

– Son père est riche ?

– On dit que c'est l'homme le plus riche de la côte du Pacifique.

– Où donc a-t-il fait fortune ?

– Dans les mines. Il y a quelques années encore, il n'avait pas le sou. Mais, après cela, il a découvert un filon aurifère qu'il a exploité et s'est enrichi en un rien de temps.

– Maintenant, quelle impression avez-vous personnellement sur le caractère de la jeune femme... de votre femme ?

Le gentilhomme joua un peu plus fébrilement avec son pince-nez et regarda fixement le feu.

– Voyez-vous, monsieur Holmes, dit-il, ma femme avait plus de vingt ans lorsque son père a fait fortune, et, pendant tout le temps qu'il exploitait cette mine, elle avait toujours été habituée à aller et venir librement dans le camp et à courir à sa guise à travers les montagnes et les bois, de sorte qu'elle n'a jamais eu de professeur pour la diriger et a poussé plutôt comme une fleur sauvage. C'est, en somme, ce que l'on est convenu d'appeler « un garçon manqué », une jeune fille très libre d'allure, qui n'a aucun souci des convenances et qui n'en fait jamais qu'à sa tête. Elle est excessivement impulsive et impétueuse et, quand elle a décidé quelque chose, poursuit son but jusqu'au bout sans se préoccuper de ce qui en résultera. Par contre, je ne lui aurais certes pas donné le nom que j'ai l'honneur de porter – il toussota en se rengorgeant – si je n'avais pas jugé qu'elle était, au fond, animée de très nobles sentiments. Je la crois même capable des plus héroïques sacrifices, et je suis persuadé que jamais elle n'accomplirait aucune action capable d'entacher son honneur.

– Vous avez une photographie d'elle ?

– Je vous ai apporté ceci.

Il ouvrit un médaillon et nous montra le portrait d'une femme ravissante. Ce n'était pas une photographie, mais une miniature sur ivoire, et l'artiste qui l'avait exécutée avait su rendre d'une façon merveilleuse les cheveux noirs et soyeux, les grands yeux sombres et la bouche exquise du modèle. Holmes l'examina longuement et avec la plus vive attention, puis referma le médaillon et le rendit à lord Saint-Simon.

– Donc, la jeune fille est venue à Londres et vous avez renoué connaissance ?

– Oui, son père l'avait amenée ici pour la dernière saison londonienne. Je la rencontrai plusieurs fois, nous nous fiançâmes, et je viens, comme vous le savez, de l'épouser.

– Elle vous apportait, si je ne me trompe, une dot considérable.

– Une belle dot, mais pas plus considérable que celle qu'on apporte habituellement dans ma famille.

– Et cette dot vous reste, bien entendu, puisque le mariage est maintenant un fait accompli ?

– Je vous l'avoue franchement, je n'ai encore tenté aucune démarche pour m'en informer.

- Évidemment non. Aviez-vous eu l'occasion de voir Mlle Doran la veille du mariage ?
- Oui.
- Était-elle gaie ?
- Jamais elle ne l'avait paru autant. Elle ne parlait que de ses projets d'avenir.
- Vraiment ? Voilà qui est fort intéressant. Et le matin du mariage ?
- Elle était aussi pleine d'entrain que possible... du moins jusqu'à l'issue de la cérémonie.
- Et vous avez observé qu'un changement s'opérait chez elle à ce moment-là ?
- Eh bien ! pour dire toute la vérité, c'est à ce moment-là seulement que je me suis avisé pour la première fois qu'elle devait avoir le caractère un peu vif. Mais l'incident est trop insignifiant pour mériter d'être rapporté et ne peut avoir aucun rapport avec ce qui se passa ensuite.
- ConteZ-nous le quand même, je vous prie.
- Oh ! c'est enfantin. Tandis que nous nous dirigions vers la sacristie, son bouquet lui échappa des mains. Nous passions, à ce moment, devant le premier banc de la nef, et le bouquet tomba à l'intérieur de ce banc. Le cortège s'arrêta un instant, mais le monsieur qui occupait le banc s'était tout de suite précipité pour ramasser le bouquet et le rendre à ma femme, et les fleurs ne paraissaient pas le moins du monde endommagées. Malgré cela, lorsque je fis allusion à la chose, elle me répondit fort brusquement, et dans la voiture, pendant le trajet de l'église à la maison, elle manifesta une agitation ridicule à propos de ce banal accident.
- Vraiment ?... Mais vous parliez tout à l'heure de quelqu'un qui se trouvait dans le banc. Il n'y avait donc pas que les invités qui assistaient à la cérémonie ?
- Non. Que voulez-vous ? Quand les portes de l'église sont ouvertes, on ne peut pas empêcher le public d'entrer.
- Le monsieur en question n'était pas un ami de votre femme ?
- Non, non. J'ai employé le mot monsieur par politesse, mais c'était en réalité un individu fort quelconque. J'ai, du reste, à peine fait attention à lui. Mais ne croyez-vous pas que nous sommes en train de nous écarter beaucoup du sujet ?
- Lady Saint-Simon était donc de bien moins bonne humeur en revenant qu'en partant. Que fit-elle en rentrant chez son père ?

- Je l’ai vue causer avec sa femme de chambre.
- Et comment est-elle, sa femme de chambre ?
- Elle s’appelle Alice. C’est une Américaine que ma femme a ramenée de Californie.
- Votre femme en faisait sa confidente ?
- Un peu trop. Je trouvais même que ma femme lui laissait prendre trop de libertés. Il est vrai qu’en Amérique on n’envisage pas les choses de la même façon que chez nous.
- Pendant combien de temps votre femme s’est-elle entretenue avec cette servante ?
- Oh ! pendant quelques minutes peut-être, je ne sais pas au juste, car j’avais bien autre chose en tête à ce moment.
- Vous n’avez rien entendu de ce qu’elles disaient ?
- Lady Saint-Simon a parlé de « rafler un *claim* », car je dois vous dire qu’elle employait souvent l’argot des mineurs. Mais j’ignore à quoi elle faisait allusion.
- L’argot américain est parfois très expressif. Et que fit votre femme quand elle eut fini de causer avec sa femme de chambre ?
- Elle entra dans la salle à manger.
- A votre bras ?
- Non, seule. Je vous l’ai dit : elle est très indépendante et ne se conforme aux usages que quand cela lui plaît. Puis, au bout de dix minutes à peu près que nous étions assis, elle se leva brusquement, murmura quelques mots d’excuse et sortit. Elle ne devait plus revenir.
- Pardon, mais, d’après la déposition de la femme de chambre, elle serait montée dans sa chambre, aurait mis un chapeau et passé un long manteau pour dissimuler sa toilette de mariée et aurait immédiatement quitté la maison.
- C’est exact. On la vit ensuite se promener dans Hyde Park, en compagnie de Flora Miller, une femme qui est actuellement en prison et qui avait provoqué une scène le matin même chez M. Doran.

– Ah ! oui, à propos, je voudrais bien avoir quelques renseignements en ce qui concerne cette personne et les relations que vous avez eues avec elle.

Lord Saint-Simon haussa les épaules et parut un peu surpris.

– Nous avons eu pendant des années des relations intimes ensemble... Je dirai même très intimes. Elle dansait à l'*Allegro*. Je crois pouvoir affirmer que je me suis montré assez généreux avec elle pour qu'elle n'ait pas à se plaindre de moi. Seulement, vous savez comment sont les femmes, monsieur Holmes. Flora était délicieuse, mais elle avait le tort d'être très coléreuse et de ne pas vouloir me lâcher. Quand elle sut que j'allais me marier, elle m'écrivit des lettres de menace terribles, et pour vous dire la vérité, si j'insistai pour que le mariage fût célébré de façon discrète, c'est parce que je redoutais un scandale à l'église. Elle arriva chez M. Doran à l'instant précis où nous venions de rentrer et voulut pénétrer de force dans la maison, en proférant des injures et même des menaces contre ma femme ; mais, ayant prévu ce qui pourrait se produire, j'avais donné l'ordre aux domestiques de la mettre dehors si elle se présentait. Elle ne se calma que lorsqu'elle se rendit compte que tout ce tapage ne servirait à rien.

– Votre femme a-t-elle assisté à la scène ?

– Dieu merci, non.

– Et vous dites qu'on l'a vue, plus tard, se promener en compagnie de cette femme ?

– Oui. Et c'est là ce que M. Lestrade, de Scotland Yard, considère comme le plus grave. Il suppose que Flora se sera arrangée pour attirer ma femme au moyen d'un subterfuge quelconque et qu'elle l'aura fait tomber ensuite dans quelque infâme guet-apens.

– Mon Dieu, la chose n'est pas impossible.

– Alors, c'est votre avis également ?

– Je n'ai pas dit pour cela qu'elle était probable. Mais, vous-même, vous n'estimez pas que c'est ce qui a pu arriver ?

– Je crois Flora incapable de faire du mal à une mouche.

– Malgré tout, la jalousie transforme singulièrement les caractères. Enfin, selon vous, que s'est-il passé ?

– Mon Dieu, monsieur Holmes, ce serait plutôt à vous de me l'apprendre, maintenant que vous êtes au courant de toute l'affaire ; je suis venu ici non pour répondre à cette question, mais pour vous la poser. Néanmoins, puisque vous désirez connaître mon opinion, je vais vous la dire : à mon sens, l'émotion provoquée par ce mariage et l'exaltation de se voir subitement transportée

au sommet de l'échelle sociale ont dû provoquer chez ma femme une réaction nerveuse qui lui aurait complètement tourné la tête.

– En somme, vous estimez que lady Saint-Simon ne serait plus en possession de ses facultés ?

– Que voulez-vous ? Quand je constate que non seulement elle me repousse, mais qu'elle repousse une situation à laquelle tant d'autres ont aspiré en vain... je ne vois pas comment expliquer cela autrement.

– Oui, il est de fait que c'est encore une hypothèse qui peut s'admettre, répondit Holmes en souriant. Voyons, je crois être maintenant en possession de tous les éléments dont j'ai besoin. Ah ! dites-moi, lord Saint-Simon, pendant le lunch, étiez-vous assis face aux fenêtres donnant sur la rue ?

– Oui, nous pouvions même voir l'autre côté de la chaussée, et le parc qui s'étend au-delà.

– Très bien, je vous remercie. Alors je crois inutile de vous retenir plus longtemps. Je vous écrirai d'ici peu.

– Si vous êtes assez heureux pour résoudre le problème, dit notre client en se levant.

– C'est déjà fait.

– Hein ? Que dites-vous ?

– Je dis qu'il est déjà résolu.

– Mais alors, où est ma femme ?

– Quant à cela, c'est un détail secondaire, que je serai bientôt en mesure de vous fournir.

Lord Saint-Simon secoua la tête.

– J'ai grand-peur que ce ne soit en dehors de votre compétence et de la mienne ! déclara-t-il.

Et il nous quitta sur ces mots après nous avoir salués d'une pompeuse révérence à l'ancienne mode.

– Je suis très flatté de me voir mis par lord Saint-Simon au même niveau que lui, me dit Sherlock Holmes en riant. Allons, je crois que j'ai bien mérité un whisky-soda et un cigare après tout cet interrogatoire... parfaitement accessoire d'ailleurs, puisque je savais déjà à quoi m'en tenir quand notre client est entré ici.

– Vous plaisantez, mon cher Holmes !

– J’ai vu plusieurs cas similaires, mais jamais, comme je vous l’expliquais encore tout à l’heure, je n’en ai rencontré un seul qui se soit produit aussi promptement que celui-ci. Tout son interrogatoire n’avait d’autre but que de changer mes conjectures en certitudes. Les petits détails en apparence insignifiants sont parfois ceux qui vous apportent les preuves les plus convaincantes. Rappelez-vous l’exemple de Thoreau : la truite découverte dans le lait.

– Cependant, j’ai tout entendu comme vous.

– Oui, mais vous ne pouvez pas vous baser comme moi sur les cas antérieurs, qui me sont d’un secours si précieux. Ainsi, cette affaire a eu son pendant à Aberdeen, il y a quelques années, et, l’année qui a suivi la guerre franco-allemande, il s’est passé à Munich quelque chose de très analogue. C’est précisément l’un de ces cas... Ah ! tiens, voici Lestrade ! Bonjour, Lestrade ! Comment allez-vous ? Tenez, prenez donc un verre sur le buffet, et ici, dans cette boîte, vous allez trouver les cigares.

Le détective officiel était vêtu d’une vareuse et d’une cravate de marin qui lui donnaient tout à fait l’aspect d’un vieux loup de mer, et tenait à la main un sac en toile noire :

Après nous avoir sèchement salués, il s’assit et alluma le cigare qu’on venait de lui offrir.

– Qu’est-ce qu’il y a donc ? lui demanda Holmes en le regardant d’un air malicieux. Vous n’avez pas l’air content.

– Et je ne le suis pas non plus. Le diable soit de cette histoire du mariage de lord Saint-Simon ! C’est à n’y rien comprendre.

– Vraiment ! Vous me surprenez.

– A-t-on jamais vu affaire aussi embrouillée ? Chaque fois que je crois tenir une piste, crac ! elle me file entre les doigts. Et pourtant j’y suis attelé depuis ce matin.

– Et vous êtes tout trempé ! s’écria Holmes en posant la main sur la manche de sa vareuse.

– Oui, je viens de draguer la Serpentine.

– Et pour quoi faire, grand Dieu ?

– Pour chercher le corps de lady Saint-Simon.

Sherlock Holmes se renversa en arrière et partit d'un grand éclat de rire.

– Pendant que vous y étiez, vous auriez dû draguer aussi le bassin de Trafalgar Square.

– Pourquoi ? Que voulez-vous dire ?

– Parce que vous aviez autant de chance de retrouver le corps de lady Saint-Simon dans l'un que dans l'autre.

Lestrade lança un regard courroucé à mon compagnon.

– Vous savez donc la vérité, vous ? grommela-t-il.

– Mon Dieu, je viens seulement d'entendre raconter cette aventure, mais mon opinion est déjà faite.

– Ah ! Alors, vous pensez vraiment que la Serpentine n'y a joué aucun rôle ?

– A mon avis, c'est fort peu probable.

– En ce cas, voudriez-vous avoir l'obligeance de m'expliquer comment il se fait que nous ayons découvert ceci ?

Ce disant, il ouvrit son sac noir et en fit tomber sur le parquet une robe de mariée en soie, une paire de souliers de satin blanc, une couronne de fleurs d'oranger et un voile, le tout encore ruisselant d'eau.

– Là ! conclut-il en déposant sur tous ces objets empilés une alliance toute neuve. Maintenant, débrouillez-vous comme vous pourrez, monsieur Holmes.

– Ah ? fit mon ami occupé à chasser en l'air des anneaux de fumée bleue. Ainsi vous avez repêché cela au fond de la Serpentine ?

– Non, c'est un des gardiens du parc qui a découvert tous ces objets flottant sur le bord ; mais, comme il a été établi, depuis, qu'ils appartenaient effectivement à lady Saint-Simon, j'en ai tout naturellement conclu que son corps devait se trouver quelque part par là aussi.

– D'après ce merveilleux raisonnement, on devrait également retrouver le corps de tous les gens qu'on rencontre dans leur armoire à glace. Et dites-moi à quelle conclusion pensez-vous aboutir en définitive ?

– Je comptais établir la preuve que Flora Miller devait être impliquée dans la disparition de lady Saint-Simon.

– J’ai peur que vous n’ayez bien du mal à y parvenir, mon ami.

– Ah ! vraiment ? s’exclama Lestrade avec amertume. Eh bien ! je commence à croire que vos belles déductions et vos beaux raisonnements ne servent pas à grand-chose, mon cher Holmes, car vous venez de commettre deux superbes gaffes coup sur coup. Cette robe, ne vous en déplaît, indique parfaitement Flora Miller.

– Comment cela ?

– Dans la robe il y a une poche ; dans la poche, il y a un porte-cartes, et dans le porte-cartes, il y a un billet. Et ce billet, le voici. (Il l’étala sur la table devant lui.) Écoutez-moi cela. « Quand vous me verrez tout sera prêt. F. H. M. » Or, dès le premier moment, j’ai eu l’idée que Flora Miller avait attiré lady Saint-Simon hors de chez elle et que, secondée sans doute par des complices, elle l’avait fait tomber ensuite dans quelque guet-apens. Ce billet, signé de ses initiales, n’est autre que celui qu’elle lui aura glissé dans la main lorsqu’elle est venue à la porte afin de la décider à venir la rejoindre.

– Bravo, Lestrade ! s’écria Holmes en riant. Vous êtes positivement admirable. Montrez-moi cela.

Il prit le papier d’un geste indifférent ; mais, à peine y eut-il porté les yeux qu’il sursauta et, après l’avoir attentivement examiné, laissa échapper un cri de satisfaction.

– Mais oui, dit-il, mais oui, c’est important.

– Ah ! Ah ! vous en convenez, cette fois ?

– C’est très important. Je vous félicite chaudement.

Lestrade se leva d’un air triomphant et se pencha par-dessus l’épaule de son ami.

– Mais... mais vous ne le regardez pas du côté qu’il faut ! s’exclama-t-il.

– Au contraire, c’est de ce côté-ci qu’il faut le regarder.

– De ce côté-ci ? Vous êtes fou ! Tenez, retournez-le ; vous voyez bien que c’est par là que sont tracés ces mots au crayon.

– Mais, par ici, je vois quelque chose qui me fait l’effet d’un fragment de note d’hôtel et qui m’intéresse diantrement.

– Qu’est-ce que cela dit ? Je l’ai déjà vu, protesta Lestrade. « 4 octobre : chambre, 8 shillings ; petit déjeuner, 2 shillings six pence ; cocktail, 1 shilling ; déjeuner, 2 shillings six pence ; verre de sherry, 8 pence. » Et après ? Vous voyez quelque chose là-dedans, vous ?

– Évidemment non ; mais cela n’empêche pas que ce soit très important. Quant à ces lignes écrites au crayon, elles ont leur importance aussi... du moins en ce qui concerne les initiales. Aussi, je vous réitère mes félicitations, mon cher Lestrade.

– J’ai perdu assez de temps déjà, dit Lestrade en se levant. Pour ma part, j’estime que, si l’on veut aboutir à quelque chose, il faut se donner du mal ; ce n’est pas en échafaudant des hypothèses au coin de son feu qu’on y parvient. Au revoir, monsieur Holmes, nous verrons qui de nous deux réussira le premier à découvrir la clé de l’énigme.

Et, rassemblant tous les objets mouillés qu’il nous avait montrés, il les remit dans son sac et se dirigea vers la porte

– Écoutez, Lestrade, je vais vous donner un tuyau, dit nonchalamment Holmes avant que son rival eût disparu. Si vous voulez la clé de l’énigme, la voici : lady Saint-Simon n’est qu’un mythe. Il n’y a pas de lady Saint-Simon, et il n’y en a jamais eu.

Lestrade jeta un regard de pitié à mon compagnon. Puis, se retournant vers moi, il se frappa le front trois fois, hocha gravement la tête et sortit d’un air affairé.

A peine la porte s’était-elle refermée sur lui que Holmes se leva et enfila son pardessus.

– Ce brave Lestrade n’a pas tout à fait tort en disant qu’il ne faut pas rester toujours au coin de son feu, déclara-t-il. Aussi, Watson, je crois que je vais vous laisser pendant quelque temps à vos journaux.

Il était cinq heures passées quand Sherlock Holmes me quitta, mais je n’eus pas le temps de m’ennuyer, car, moins d’une heure après, je reçus la visite d’un garçon pâtissier portant une grande caisse plate qu’il se mit aussitôt à déballer en se faisant aider par un jeune mitron qu’il avait amené avec lui, et, en l’espace de quelques instants, je vis se dresser sur notre humble table d’acajou un petit souper froid digne du plus fin gourmet. Il y avait là deux couples de coqs de bruyère, un faisan, un pâté de foie gras et plusieurs vénérables et poudreuses bouteilles. Les apprêts du savoureux festin terminés, mes deux visiteurs s’éclipsèrent mystérieusement comme des djinns des *Mille et Une Nuits* sans me fournir d’explications, sauf pour me dire que la note était réglée d’avance et qu’on leur avait simplement donné l’ordre de livrer la commande à cette adresse.

Juste avant neuf heures, Sherlock Holmes rentra précipitamment. Il avait l'air très grave, mais ses yeux brillaient d'un éclat qui me laissa présumer qu'il avait vérifié l'exactitude de ses conclusions.

– Ah ! alors, on a préparé le souper, me dit-il en se frottant les mains.

– Oui, mais vous attendez des invités sans doute. On a mis cinq couverts.

– Oui, je crois qu'il va nous arriver d'autres convives, reprit-il. Je m'étonne même que lord Saint-Simon ne soit pas déjà là. Ah ! Il me semble que j'entends justement son pas dans l'escalier.

C'était en effet notre client de la matinée. Il entra d'un air très agité en jouant plus nerveusement que jamais avec son pince-nez, et ses traits aristocratiques me parurent profondément altérés.

– Alors, vous avez reçu mon message ? lui demanda Holmes.

– Oui, et j'avoue qu'il m'a jeté dans la plus vive stupéfaction. Vous êtes certain de ce que vous avancez ?

– Tout ce qu'il y a de plus certain.

Lord Saint-Simon se laissa tomber dans un fauteuil et se passa la main sur le front.

– Que dira le duc, murmura-t-il, quand il apprendra qu'un membre de la famille a subi une telle humiliation ?

– C'est un simple accident. Je n'y vois pas la moindre humiliation.

– Ah ! c'est que vous envisagez les choses d'un tout autre point de vue.

– Il ne m'apparaît pas que l'on puisse blâmer personne. Je n'ai pas l'impression que cette dame aurait pu agir différemment. Il est seulement regrettable qu'elle ait agi avec une telle brusquerie ; mais, n'ayant pas de mère, elle n'avait personne pour la conseiller dans ce moment critique.

– Mais c'est un affront, monsieur, un affront public ! protesta lord Saint-Simon en frappant nerveusement avec ses doigts sur la table.

– Il faut être indulgent pour cette pauvre fille. Songez dans quelle situation invraisemblable elle se trouvait.

– Non, ce qu'elle a fait là est positivement impardonnable. Je suis outré qu'on ait pu abuser de moi de la sorte.

– Je crois que j'entends sonner, dit Holmes.

– Oui, il y a quelqu'un sur le palier. Puisque vous refusez de vous laisser fléchir par moi, lord Saint-Simon, voici quelqu'un qui saura peut-être mieux plaider pour elle.

Il ouvrit la porte et fit entrer un homme et une femme.

– Lord Saint-Simon, reprit-il, permettez-moi de vous présenter M. et Mme Francis Hay Moulton. Vous avez déjà eu, je crois, l'occasion de vous rencontrer avec madame.

En voyant entrer les deux nouveaux venus, notre client s'était dressé d'un bond, et, très droit, les yeux baissés et la main enfoncée dans son gilet, avait pris une attitude à la fois digne et outragée. La femme s'était rapidement avancée vers lui, la main tendue, mais il s'entêtait à ne pas vouloir relever les yeux. C'était d'ailleurs la meilleure méthode qu'il pouvait adopter pour ne pas se laisser émouvoir, car elle avait une physionomie si implorante qu'il eût été vraiment difficile de lui résister.

– Vous êtes fâché, Robert ? lui dit-elle. Au fait, vous avez parfaitement lieu de l'être.

– Pas d'excuses, je vous en prie, dit lord Saint-Simon avec amertume.

– Oh ! je sais que j'ai très mal agi envers vous, et que j'aurais dû vous fournir une explication avant de m'en aller. Mais que voulez-vous, j'étais toute sens dessus dessous, et, depuis que j'avais revu Frank ici, je ne savais plus ce que je faisais, ni ce que je disais. La seule chose qui me surprend, c'est de ne pas m'être évanouie sur le coup devant l'autel.

– Madame Moulton, désirez-vous que nous nous retirions, mon ami et moi ? Cela vous permettra de parler plus librement.

– Si vous voulez mon avis, intervint l'inconnu, je trouve que l'on a déjà fait que trop de mystère autour de tout cela. Pour ma part, je ne désire qu'une chose, c'est que la vérité soit proclamée en Europe et en Amérique.

Celui qui venait de parler était un petit homme sec et hâlé, à la figure éveillée et aux manières pleines de vivacité.

– Eh bien ! alors, je vais vous raconter tout ce qu'il en est, dit la jeune femme. Frank et moi, on s'était rencontrés en 81, dans les montagnes Rocheuses, au camp de McGuire, où p'pa exploitait un claim, et Frank et moi, on s'étaient fiancés. Mais voilà qu'un jour p'pa tombe sur un riche filon et ramasse le gros sac ; tandis que ce pauvre Frank, lui, avait un claim qui ne valait pas un

clou et dont il ne pouvait tirer rien de rien. Bref, tant plus que p'pa devenait riche, tant plus que Frank, lui, devenait pauvre, si bien qu'à la fin p'pa ne voulut plus entendre parler de notre mariage et m'emmena à San Francisco. Seulement, Frank, qui ne voulait pas me lâcher, n'a rien trouvé de mieux que de nous suivre, ce qui fait qu'on a continué à se voir sans que p'pa en sache rien. Vous comprenez : il en serait devenu fou, p'pa, s'il avait su ça, alors valait mieux rien lui dire. Frank me disait comme ça qu'il allait retourner travailler afin de se faire un gros sac lui aussi et qu'il reviendrait me chercher que le jour où il aurait amassé autant que p'pa. Alors, moi, je lui ai promis de l'attendre aussi longtemps qu'il faudrait et de ne pas me marier avec un autre tant qu'il serait vivant. "Alors, dans ce cas-là, me dit Frank, pourquoi pas se marier tout de suite ? Je n'exigerai rien de toi jusqu'au jour où je reviendrai pour de bon, mais au moins, comme ça, je me sentirai plus tranquille." On a discuté de ça pendant longtemps tous les deux, et puis il a fini par s'arranger avec un pasteur qui nous a mariés en cachette, et Frank est parti pour tâcher de faire fortune pendant que, moi, je restais auprès de p'pa.

« La première fois que Frank me donna de ses nouvelles, il était dans le Montana ; après, il est allé prospecter dans l'Arizona, puis il m'a écrit de New Mexico. A la suite de ça, j'ai vu un jour, dans le journal, un long article où il était question d'un camp de mineurs attaqué par les Indiens Apaches, et où l'on citait le nom de mon Frank parmi les tués. J'en perdis connaissance sur le coup, et j'en fus malade pendant des mois. P'pa crut que j'étais poitrinaire et me fit voir à plus de la moitié des médecins de San Francisco. Un an s'écoula, et même davantage, sans que je reçoive aucune nouvelle : il n'y avait donc plus de doutes à avoir : Frank était bel et bien mort. Là-dessus, lord Saint-Simon vint à San Francisco, puis on partit pour Londres, et le mariage fut décidé. P'pa, lui, était bien content, mais, moi, j'sentais bien que jamais aucun homme n'occuperait dans mon cœur la place que j'avais réservée à mon pauvre Frank.

« Malgré ça, si j'étais devenue la femme de lord Saint-Simon, je me serais bien conduite vis-à-vis de lui. On ne commande pas à son cœur, mais on commande à sa manière d'agir, et, quand il me conduisit à l'autel, j'étais bien décidée à être pour lui une compagne aussi parfaite que possible. Mais je vous laisse à penser ce qui se passa en moi lorsqu'en avançant vers les grilles de l'autel j'aperçus, en me retournant, Frank, debout, au premier banc, qui me regardait. Sur le premier moment, j'ai cru que c'était son fantôme ; mais, en regardant une deuxième fois, je m'aperçus qu'il était toujours là et que ses yeux me fixaient comme s'il avait cherché à lire sur mon visage si j'étais contente ou contrariée de le revoir. Je ne sais pas comment je ne suis pas tombée raide sur le coup. Je me rappelle seulement que tout s'est mis à tourner autour de moi et que je n'entendais plus les paroles du pasteur que comme si ç'avait été une abeille qui me bourdonnait aux oreilles. Que faire ? Arrêter le service et provoquer une scène dans l'église ? Je me retournai encore une fois vers Frank, et il faut croire qu'il comprit quelle était ma pensée, car il se mit aussitôt un doigt sur les lèvres pour me faire signe de me tenir tranquille. Puis je le vis qui griffonnait quelque chose sur un bout de papier, et je me doutais qu'il m'écrivait un mot. Lorsqu'on passa devant lui pour se diriger vers la sacristie, je laissai tomber mon bouquet dans son banc, et il me glissa le billet dans la main en me rendant les fleurs. Il n'y avait qu'une ligne pour me demander de le rejoindre quand il me ferait signe. Naturellement je n'avais aucun doute que, maintenant, mon premier devoir était d'aller chez lui, et je décidai de faire point pour point ce qu'il me dirait.

« En rentrant à la maison, je racontai ce qui s'était passé à ma femme de chambre, qui l'avait connu en Californie et qui avait toujours été en bons termes avec lui. Je lui donnai ordre de ne rien dire, mais de faire un paquet de certaines choses que je voulais emporter et de me préparer un manteau. Je sais bien que j'aurais dû donner une explication à lord Saint-Simon, mais ça m'impressionnait d'être obligée de lui dire ça en présence de sa mère et devant tous ces gens huppés. Alors, je pris le parti de filer sans rien dire, quitte à lui expliquer tout plus tard. Il n'y avait pas dix minutes qu'on était à table quand j'aperçus Frank par la fenêtre sur le trottoir en face. Il me fit signe de venir, puis s'avança dans le parc. Alors, sans perdre un instant, je m'échappai de la salle à manger, j'allai mettre mes affaires et je courus le rejoindre. En sortant, je fus abordée par une femme qui se mit à me raconter je ne sais trop quelle histoire sur lord Saint-Simon, et le peu que j'en entendis me fit comprendre que, lui aussi, avait dû avoir, avant notre mariage, une petite aventure dont il ne m'avait rien dit. Mais je saisis le premier prétexte venu pour me débarrasser de cette femme, et, quelques instants après, je réussis à rattraper Frank. Nous prîmes un cab tous les deux, et nous nous fîmes conduire à l'appartement qu'il avait loué dans Gordon Square, et ce fut mon vrai mariage après tant d'années d'attente ! Frank avait été fait prisonnier par les Indiens, puis il s'était évadé et avait gagné San Francisco, et là, ayant appris que je le tenais pour mort et que j'étais partie pour l'Angleterre, il s'était immédiatement embarqué à son tour, mais n'était parvenu à me retrouver que le jour même de mon second mariage.

– Je l'ai vu annoncé dans un journal, expliqua l'Américain. Le nom et l'église étaient bien indiqués, mais on ne donnait pas l'adresse de la mariée.

– Ensuite, on discuta tous les deux de ce qu'il vaudrait mieux faire. Frank trouvait qu'il était préférable de s'expliquer franchement, mais, moi, toute cette histoire me faisait tellement honte que j'aurais voulu disparaître une fois pour toutes sans revoir personne et en me contentant, tout au plus, de passer un mot à p'pa, juste pour lui faire savoir que j'étais toujours de ce monde. Ça me donnait le frisson de penser à tous ces lords et à toutes ces ladies assis autour de cette table et attendant mon retour. Alors, pour qu'on ne retrouve pas de traces de moi, Frank prit ma toilette et mes affaires de mariée et en fit un paquet qu'il s'en alla jeter à un endroit où personne ne pourrait les retrouver. Il est plus que probable que nous serions partis demain pour Paris ; seulement ce bon M. Holmes, qui avait réussi à nous dénicher je ne sais vraiment pas comment, nous a rendu visite et m'a démontré très nettement et très gentiment que j'avais tort et que Frank avait raison, et que nous compliquerions inutilement les choses en continuant à nous cacher. Il nous proposa également de nous fournir l'occasion de parler à lord Saint-Simon tout seul, et il fit si bien que nous nous mîmes séance tenante en route pour aller chez lui. Maintenant, Robert, vous savez toute la vérité ; je vous demande encore une fois pardon si je vous ai causé de la peine, et j'espère que vous ne garderez pas trop mauvaise opinion de moi.

Lord Saint-Simon, sans atténuer en rien la raideur de son attitude, avait écouté ce long récit en fronçant le sourcil et en pinçant les lèvres.

– Excusez-moi, répliqua-t-il, mais je n'ai pas pour habitude de discuter ainsi publiquement mes affaires intimes.

– Alors, vous ne voulez pas me pardonner ? Vous ne voulez pas me serrer la main avant que je m’en aille ?

– Oh ! volontiers, si cela peut vous faire plaisir.

Il avança la main et serra froidement celle qu’elle lui tendait.

– J’avais espéré, insinua Holmes, que vous nous feriez l’amitié de souper avec nous.

– Cette fois, c’est un peu trop demander, répliqua lord Saint-Simon. Je me résigne à accepter l’inévitable, mais on ne peut tout de même pas exiger que je m’en réjouisse. Donc, si vous le permettez, je vais maintenant me retirer en vous souhaitant à tous une bonne soirée.

Il nous adressa collectivement une large révérence et se retira avec beaucoup de dignité.

– J’espère que vous deux, au moins, me ferez l’honneur d’être des nôtres, reprit Sherlock Holmes. C’est toujours un vif plaisir pour moi de rencontrer un Américain, monsieur Moulton, car je suis de ceux qui ne peuvent se résoudre à croire que la folie d’un monarque et la sottise d’un ministre de jadis pourront jamais empêcher nos enfants d’être citoyens du même vaste monde avec un seul drapeau assemblant, à la fois, l’Union Jack et la bannière étoilée.

– Voilà un cas que je considère comme très intéressant, me dit Sherlock Holmes après que nos invités eurent pris congé de nous, car il sert à démontrer clairement combien simple est parfois l’explication d’une affaire qui, à première vue, paraissait inexplicable. Quoi de plus naturel et de plus vraisemblable, en effet, que l’exposé des faits que nous a fourni cette jeune femme ? Et quoi de plus compliqué et de plus inadmissible, par contre, que la théorie que s’était formée Lestrade ?

– Mais la vôtre était bonne, alors ?

– Dès le début, deux faits m’avaient paru très évidents, à savoir : d’une part, que Mlle Hatty Doran avait consenti, de plein gré, à épouser lord Saint-Simon et, d’autre part, qu’elle en avait eu regret aussitôt la cérémonie terminée. Or, un tel revirement n’avait pu s’opérer chez elle que si quelque chose d’imprévu était survenu dans le courant de la matinée. De quoi s’agissait-il ? Elle n’avait pu parler à personne pendant le temps qu’elle s’était absentée de chez elle, puisqu’elle était restée constamment aux côtés de celui qui allait être son mari. Alors avait-elle simplement vu quelqu’un ? Si oui, ce ne pouvait être que quelqu’un venant d’Amérique, car elle était depuis trop peu de temps en Angleterre pour qu’un homme y eût déjà exercé tant d’influence sur elle qu’elle eût été si profondément impressionnée rien qu’en le voyant. Vous voyez donc que, grâce à ce procédé d’élimination, nous avons déjà abouti à cette supposition qu’elle avait vu un Américain. Restait maintenant à découvrir qui était cet Américain, et pourquoi il avait tant d’ascendant sur elle. Ce pouvait être ou quelqu’un qui la courtisait, ou quelqu’un qu’elle avait déjà épousé. Je savais que toute sa jeunesse s’était écoulée dans un milieu sauvage et assez anormal. Voilà où j’en étais parvenu lorsque lord Saint-Simon nous conta ce qui venait de lui

arriver. Quand il nous parla de l'homme qu'il avait vu dans le premier banc de l'église, du changement d'attitude de sa femme, du bouquet tombé (subterfuge si souvent employé par les femmes pour s'emparer secrètement d'un billet), de la conversation qu'elle avait eue avec la femme de chambre dont elle faisait sa confidente, et enfin de ce terme très significatif dont elle s'était servi : « rafler un claim », ce qui, en jargon de mineurs, signifie s'emparer d'une concession primitivement accordée à un tiers, le mystère commença à s'éclaircir sensiblement pour moi. Désormais, plus de doute possible : elle était partie avec un homme, et cet homme était soit un amant, soit quelqu'un qu'elle avait épousé antérieurement, ce qui me sembla plus probable.

– Mais comment diable vous y êtes-vous pris pour les retrouver ?

– J'aurais peut-être eu assez de difficulté à y parvenir si je ne m'étais aperçu que notre ami Lestrade avait entre les mains des indications dont lui-même ne soupçonnait pas la valeur. Naturellement, les initiales étaient de la plus haute importance, mais il y avait en outre un détail très intéressant à relever, c'est que, moins d'une semaine auparavant, l'homme en question avait réglé sa note dans l'un des plus grands hôtels de Londres.

– Et qui vous a dit qu'il s'agissait d'un grand hôtel ?

– Je l'ai vu tout de suite aux prix énumérés sur la note. Quand on voit compter une chambre huit shillings et un verre de sherry huit pence, il est bien évident qu'il s'agit d'un établissement de premier ordre. Il n'y en a pas beaucoup à Londres où les tarifs soient aussi élevés. J'entrepris donc de les visiter l'un après l'autre. Dans le second, qui se trouvait dans Northumberland Avenue, je constatai, en consultant les registres, qu'un certain Francis H. Moulton, citoyen américain, l'avait quitté la veille même et, en vérifiant son compte, que ce compte concordait exactement avec les chiffres portés sur la note. Comme j'appris, en outre, qu'il avait donné ordre de faire suivre sa correspondance 226, Gordon Square, je me rendis aussitôt à cette adresse, où j'eus la chance de rencontrer les amoureux chez eux. J'entrepris aussitôt de leur donner quelques sages conseils et réussis à leur démontrer qu'ils auraient plus d'intérêt, sous tous les rapports, à faire connaître, à tout le monde en général et à lord Saint-Simon en particulier, la véritable situation dans laquelle ils se trouvaient. Ensuite, je les invitai à me rejoindre ici, et, comme vous avez pu le voir, j'ai décidé également lord Saint-Simon à venir au rendez-vous.

– Mais le résultat n'a guère été brillant, lui fis-je remarquer. Son attitude n'a certes pas été des plus aimables.

– Ah ! Watson, me répondit Holmes en souriant, peut-être ne seriez-vous pas très aimable non plus si, après avoir réussi, avec bien du mal, à conquérir une femme et à l'épouser, vous voyiez subitement s'envoler cette femme et la fortune qu'elle devait vous apporter. Je crois que nous devons témoigner beaucoup d'indulgence à lord Saint-Simon et remercier le ciel de n'avoir pas à supporter nous-mêmes une pareille épreuve. Approchez votre fauteuil et passez-moi mon violon, car, pour l'instant, le seul problème qu'il nous reste à résoudre consiste à décider comment nous nous y prendrons pour tromper l'ennui de ces mornes soirées d'automne.

Le diadème de béryls

– Holmes, dis-je un matin que, debout dans notre bow-window, je regardais en bas dans la rue. Voici un fou qui passe. C'est pitoyable, quand on y songe, que sa famille le laisse déambuler seul ainsi.

Mon ami quitta nonchalamment son fauteuil et, les mains enfoncées dans les poches de sa robe de chambre, s'approcha pour regarder par-dessus mon épaule.

On était au mois de février, il faisait un temps clair et froid, et la neige, tombée en abondance la veille, recouvrait encore le sol d'une couche ouatée qui scintillait sous le soleil d'hiver. Au milieu de la chaussée, elle avait été réduite à l'état de boue brunâtre par le passage des voitures, mais, sur les côtés et sur les tas où on l'avait rejetée au bord des trottoirs, elle était demeurée aussi blanche que si elle était toute récente. Le bitume avait été nettoyé et gratté, mais la surface n'en demeurait pas moins glissante, de sorte que les passants étaient plus rares que de coutume, à tel point même qu'il ne venait absolument personne du côté de la station du chemin de fer métropolitain, à part cet homme dont les manières excentriques avaient attiré mon attention.

Il pouvait avoir une cinquantaine d'années. Il était grand, fort et d'aspect imposant avec une grosse figure aux traits accusés et à l'expression autoritaire. Vêtu avec une sévérité qui n'excluait pas l'élégance, il portait une redingote noire, un chapeau de soie aux reflets étincelants, des guêtres brunes impeccables et un pantalon gris perle d'une coupe parfaite. Cependant son allure contrastait singulièrement avec la dignité de sa physionomie et de sa mise, car il courait très vite, en faisant par moments de petits bonds, comme quelqu'un qui n'est pas habitué à un pareil effort. Et, tout en courant, il levait et abaissait les mains avec des gestes saccadés, secouait sa tête en tous sens et se contorsionnait le visage d'une façon extraordinaire.

– Que diable peut-il bien avoir ? murmurai-je. Il a l'air de regarder les numéros des maisons.

– Je crois que c'est ici qu'il vient, dit Holmes en se frottant les mains.

– Ici ?

– Oui, j'ai idée qu'il vient me consulter. Il y a des symptômes sur lesquels on ne se trompe pas. Tenez ! Que vous disais-je ?

De fait, l'homme, tout en soufflant comme un phoque, se précipita au même moment vers notre porte et se mit à carillonner de telle façon que tous les échos de la maison furent réveillés.

Quelques instants après, il faisait irruption dans la pièce où nous étions, toujours soufflant, toujours gesticulant, mais avec une telle expression de souffrance et de désespoir que nos sourires firent aussitôt place à la stupéfaction et à la pitié. Pendant un bon moment, il demeura incapable d'articuler un seul mot, se balançant de droite et de gauche et s'arrachant les cheveux

comme un homme qui a complètement perdu la tête. Puis, se remettant d'un bond sur pied, il se cogna le front contre le mur avec une telle force que nous nous élançâmes vers lui pour le retenir et le ramener vers le centre de la pièce.

Sherlock Holmes le poussa dans un fauteuil et, s'asseyant à côté de lui, se mit à lui tapoter les mains et à lui parler de ce ton affable et apaisant dont il savait si bien se servir.

– Vous êtes venu me trouver pour me conter votre histoire, n'est-ce pas ? lui dit-il. Mais, en ce moment, vous êtes fatigué d'avoir trop couru. Alors, prenez votre temps, reposez-vous un peu ; vous m'expliquerez ensuite de quoi il s'agit et, si je puis vous sortir d'embarras, comptez sur moi.

L'homme continua de haleter pendant une ou deux minutes encore, cherchant visiblement à maîtriser la violente émotion à laquelle il était en proie. Puis il s'essuya le front avec son mouchoir, serra les lèvres et se tourna vers nous.

– Vous me prenez sans doute pour un fou, n'est-ce pas ? dit-il.

– Je pense plutôt qu'il a dû vous arriver un grand malheur, répliqua Holmes.

– Ah ! vous pouvez le dire !... Un malheur si soudain et si terrible qu'il y a de quoi en perdre la raison. Le déshonneur, je l'aurais subi s'il l'avait fallu, bien que j'aie toujours marché jusqu'ici la tête haute. Un chagrin intime, je m'y serais également résigné ; n'en avons-nous pas tous notre part ici-bas ? Mais les deux réunis et sous une forme aussi effroyable, c'est trop ! Le courage me manque. Et puis, il n'y a pas que moi en cause. Si l'on ne trouve pas moyen de remédier à cette horrible affaire, les plus hauts personnages d'Angleterre eux-mêmes auront à en pâtir.

– Je vous en prie, monsieur, remettez-vous, reprit Holmes, et expliquez-moi clairement qui vous êtes et ce qui vous est arrivé.

– Mon nom ne vous est probablement pas inconnu, reprit notre visiteur. Je suis Alexander Holder, de la Banque Holder et Stevenson, dans Threadneedle Street.

Ce nom nous était, en effet, très familier, puisque c'était celui du principal associé de l'une des plus importantes banques privées de la Cité de Londres. Que s'était-il donc passé pour que l'un des premiers citoyens de Londres se trouvât en aussi mauvaise passe ? Nous attendions, tout palpitants de curiosité. Enfin, faisant un nouvel effort, notre visiteur parvint à se reprendre suffisamment pour être en état de commencer son récit.

– Je me rends compte qu'il n'y a pas de temps à perdre, nous dit-il, et je suis tout de suite parti à votre recherche lorsque l'inspecteur de police m'a conseillé de solliciter votre concours. Je suis venu à Baker Street par le chemin de fer souterrain, et j'ai fait le reste du chemin au pas de course, car les cabs ne vont pas vite par ce temps de neige. Voilà pourquoi vous m'avez vu arriver si essoufflé, car je n'ai pas l'habitude de prendre beaucoup d'exercice. Mais je commence

à me sentir mieux à présent, et je vais m'efforcer de vous exposer les faits aussi brièvement et en même temps aussi clairement que possible.

« Vous n'ignorez certainement pas que l'une des premières conditions de réussite pour un établissement de crédit est de trouver des placements rémunérateurs pour les fonds dont il dispose et de chercher à augmenter le plus possible ses relations et le nombre de ses déposants. L'un des placements les plus lucratifs réside dans les prêts d'argent contre garanties absolument sûres. Nous avons effectué beaucoup d'opérations de cet ordre au cours de ces dernières années, et nombreuses sont les familles appartenant à l'aristocratie auxquelles nous avons avancé de grosses sommes contre les garanties offertes par leurs galeries de tableaux, leurs bibliothèques ou leur orfèvrerie.

« Hier matin, alors que j'étais dans mon bureau à la banque, un de nos employés me remit une carte de visite. Je bondis en lisant le nom, car c'était celui... Mais peut-être vaut-il mieux que je ne vous le répète pas, même à vous, et je me contenterai de vous dire que c'était un nom universellement connu, un des noms les plus illustres d'Angleterre. J'en fus tellement interloqué que, lorsque mon visiteur se présenta, je trouvai à peine les mots qu'il fallait pour lui exprimer à quel point j'étais flatté d'un tel honneur ; mais il m'interrompit tout de suite pour m'exposer immédiatement le but de sa démarche avec l'empressement que l'on met à se débarrasser d'une tâche désagréable.

« – Monsieur Holder, commença-t-il, j'ai entendu dire que vous consentiez des avances d'argent.

« – Notre maison les consent lorsque les garanties sont bonnes, répondis-je.

– J'ai besoin de cinquante mille livres, reprit-il, et il me les faut séance tenante. Naturellement je pourrais m'adresser à n'importe lequel de mes amis, qui me prêterait cette somme dix fois pour une, mais je préfère m'adresser à une banque et traiter l'affaire moi-même. Quand on occupe une situation comme la mienne, il va de soi que l'on ne tient pas à avoir d'obligations envers personne.

« – Et pour combien de temps désireriez-vous faire cet emprunt ? m'informai-je.

– J'ai une très forte somme à toucher lundi prochain, et, à ce moment, je serai très certainement en mesure de vous rembourser ce que vous jugerez bon de me demander. Mais ce qui est absolument indispensable, c'est que je dispose tout de suite de la somme que je vous ai indiquée.

« – Je me ferais un plaisir de la prélever immédiatement sur mes fonds personnels pour ne pas vous faire attendre, répondis-je, mais cette somme dépasse de beaucoup mes disponibilités. D'autre part, si je vous consens cette avance au nom de notre établissement, je me verrai dans l'obligation, par égard pour mon associé, de prendre, même vis-à-vis de vous, toutes les garanties d'usage.

« – Je préfère de beaucoup qu’il en soit ainsi, dit-il en mettant sur ses genoux un grand écrin carré en maroquin noir qu’il avait déposé à côté de sa chaise en entrant. Vous avez sans nul doute entendu parler du diadème de béryls ?

« – L’un des plus précieux bijoux de la Couronne ? hasardai-je.

« – Précisément.

« Il ouvrit l’écrin, et je vis apparaître, étalé sur un fond de velours fin couleur chair, l’incomparable joyau dont il venait de me parler.

« – Il y a trente-neuf énormes béryls, poursuivit-il, et le prix de la monture en or est incalculable. En l’estimant au plus juste, ce diadème représente le double de la somme que je vous demande, et je suis prêt à vous le laisser entre les mains à titre de garantie.

« Je restai un moment hésitant, regardant alternativement mon illustre visiteur et le précieux écrin qu’il m’avait mis entre les mains.

« – Vous doutez de sa valeur ? questionna-t-il.

« – Pas le moins du monde. Je me demandais seulement...

« – Si j’avais le droit d’en disposer ainsi ? Rassurez-vous, jamais je n’aurais songé un seul instant à le faire si je n’avais eu la certitude absolue de pouvoir vous le reprendre dans quatre jours. Si je vous le laisse momentanément ainsi, c’est uniquement pour la forme. Trouvez-vous que ce soit un gage suffisant ?

« – Amplement suffisant.

« – Rappelez-vous, monsieur Holder, que je vous donne là une très grande preuve de confiance, basée exclusivement sur l’éloge que l’on m’a fait de vous. Je vous recommande non seulement d’être discret afin que cette histoire ne parvienne aux oreilles de personne, mais encore et surtout de veiller avec le plus grand soin sur ce diadème, car il va sans dire que cela provoquerait un gros scandale s’il était endommagé d’une façon quelconque. Le plus léger accident serait presque aussi grave que sa perte totale, car, comme il n’existe pas au monde de béryls comparables à ceux-ci, il serait impossible de les remplacer. Mais j’ai entière confiance en vous, et je viendrai vous le réclamer moi-même lundi matin.

« Voyant que mon client avait hâte de s’en aller, je ne lui demandai pas d’autres explications, et, appelant mon caissier, je lui donnai ordre de verser cinquante mille livres. Mais, une fois seul, avec le précieux écrin sur la table devant moi, je ne pus me défendre d’une certaine angoisse en réfléchissant à l’énorme responsabilité que je venais d’assumer. Il était bien évident que, ce joyau faisant partie des biens nationaux, un épouvantable scandale se produirait s’il lui arrivait

malheur. Je regrettais déjà sincèrement d'avoir consenti à m'en charger. Mais, comme il était désormais trop tard pour me raviser, je me contentai de l'enfermer dans mon coffre-fort particulier et me remis au travail.

« Quand vint le soir, je me dis qu'il serait imprudent de laisser derrière moi dans mon bureau un objet aussi précieux. Nombre de banquiers ont été cambriolés déjà, et ce qui était arrivé à d'autres pouvait tout aussi bien m'arriver à moi. Dans quelle situation terrible ne me trouverais-je pas en pareil cas ? Je décidai donc que, pendant ces quelques jours, j'emporterais toujours l'écrin à l'aller et au retour afin de ne pas le perdre de vue un instant, et, dès ce soir-là, je pris un cab afin de le ramener chez moi, à Streatham. Ce n'est qu'après avoir enfermé l'écrin à clé, au premier étage, dans le bureau de mon cabinet de toilette, que je commençai à respirer plus librement.

« Et maintenant, un mot sur ma maison, monsieur Holmes, car je tiens à ce que vous vous fassiez une idée très nette de la situation. Mon garçon d'écurie et mon groom couchent au-dehors et sont, par conséquent, hors de cause. J'ai trois servantes qui sont chez moi depuis des années et dont l'honnêteté est au-dessus de tout soupçon. Une autre, Lucy Parr, la seconde femme de chambre, n'est à mon service que depuis quelques mois. Mais elle s'est présentée avec des certificats excellents et m'a donné jusqu'ici entière satisfaction. C'est une fort jolie fille, qui a beaucoup d'admirateurs, et l'on en voit assez souvent, aux alentours, qui la guettent sur son passage. C'est la seule chose qu'on puisse lui reprocher, mais nous n'en sommes pas moins convaincus qu'elle est très sérieuse.

« Voilà pour les domestiques. Quant à ma famille, elle est si peu nombreuse qu'il ne me faudra pas longtemps pour vous la décrire. Je suis veuf et n'ai qu'un seul fils, Arthur, qui ne m'a apporté que des désillusions, monsieur Holmes, les plus pénibles désillusions. Mais c'est peut-être un peu ma faute. On m'a toujours dit que je le gâtai trop, et c'est fort possible. Quand j'ai eu le malheur de perdre ma femme, qui m'était si chère, j'ai naturellement reporté sur lui toute mon affection. Je ne pouvais supporter de le voir soucieux un seul instant, et je ne lui ai jamais rien refusé. Peut-être aurait-il mieux valu, pour lui comme pour moi, que je fusse plus sévère, mais je croyais bien faire en agissant ainsi.

« Comme tous les pères, je n'avais qu'un désir : celui de lui voir prendre la suite de mes affaires ; malheureusement, il n'avait aucun goût pour cela. Il était trop capricieux, trop fantasque, et, pour dire la vérité, je n'aurais pas osé lui confier les sommes importantes journalièrement déposées à la banque. Tout jeune encore, il était devenu membre d'un cercle aristocratique où, grâce à ses charmantes manières, il ne tarda pas à devenir l'ami intime de beaucoup de gens très riches et habitués à jeter l'argent par les fenêtres. Entraîné par leur mauvais exemple, il essuya de si lourdes pertes au jeu et aux courses qu'il en fut maintes fois réduit à venir me supplier de lui faire des avances sur l'argent de poche que je lui accordais, afin d'acquitter ses dettes d'honneur. Il essaya bien, à plusieurs reprises, il est vrai, de fuir la pernicieuse compagnie dans laquelle il s'était fourvoyé, mais son ami, sir George Burnwell, avait un tel ascendant sur lui qu'il y revenait toujours.

« Et vraiment, je ne suis pas surpris qu'un homme tel que sir George Burnwell ait exercé une si profonde influence sur lui, car il l'a fréquemment amené chez moi, et j'avoue que je le trouvais moi-même excessivement sympathique. Il est plus âgé qu'Arthur et possède infiniment d'expérience ; c'est un homme qui a été partout, qui a tout vu et qui possède en outre les avantages d'être un brillant causeur et un très beau garçon. Malgré cela, quand je pense à lui de sang-froid, quand je ne subis plus le charme captivant de sa présence, j'ai la conviction que ses propos cyniques et l'expression que j'ai parfois surprise dans ses yeux le désignent comme un homme dont il faut beaucoup se méfier. C'est mon opinion, et celle également de ma petite Mary, qui possède une clairvoyance féminine très développée.

« Il ne me reste plus désormais que son portrait à elle à vous faire. Ce n'est que ma nièce, mais il y a cinq ans, lorsque, par suite de la mort de mon frère, elle se trouva subitement seule et sans appui, je l'adoptai et j'ai toujours veillé sur elle depuis comme si elle était ma fille. C'est mon rayon de soleil ; elle est aussi douce et aussi affectueuse que jolie ; c'est une excellente ménagère, une maîtresse de maison incomparable, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi charmante, aussi tranquille et aussi charitable qu'une femme peut l'être. Elle est devenue mon bras droit, et je ne pourrais plus me passer d'elle. Il n'y a qu'une seule chose pour laquelle elle m'a résisté. A deux reprises, mon fils, qui est très épris d'elle, lui a demandé sa main, et, les deux fois, elle la lui a refusée. Je crois que, si quelqu'un avait dû le ramener dans le droit chemin, c'est bien elle, et ce mariage aurait pu faire de lui un autre homme ; mais désormais, hélas ! il est trop tard... il n'y faut plus songer !

« Maintenant que vous connaissez tous ceux qui habitent sous mon toit, monsieur Holmes, je vais reprendre la suite de ma lamentable histoire.

« Ce soir-là, pendant que nous prenions le café au salon, après le dîner, je contai à Arthur et à Mary ce qui m'était arrivé et leur décrivis le précieux trésor que j'avais rapporté en m'abstenant seulement de leur dire le nom de mon client. Je suis certain que Lucy Parr, qui nous avait servi le café, s'était retirée à ce moment-là, mais je ne pourrais jurer qu'elle avait refermé la porte en s'en allant. Mary et Arthur, qui m'avaient écouté avec beaucoup d'intérêt, demandèrent à voir le fameux diadème, mais je jugeai préférable de n'y point toucher.

« – Où l'avez-vous mis ? me demanda Arthur.

« – Dans mon bureau.

« – Eh bien ! espérons que la maison ne sera pas cambriolée cette nuit, répliqua-t-il.

« – Mon bureau est fermé à clé, repris-je.

« – Bah ! n'importe quelle vieille clé suffirait à l'ouvrir. Je me rappelle fort bien, étant gamin, l'avoir ouvert avec celle de l'armoire du cabinet de débarras.

« Comme il avait l'habitude de dire toutes les bêtises qui lui passaient par la tête, je n'attachai aucune importance à cette réflexion. Pourtant, il me rejoignit, ce soir-là, dans ma chambre avec une mine très grave.

« – Écoutez, père, me dit-il en baissant les yeux, pourriez-vous me donner deux cents livres ?

« – Non, ripostai-je d'un ton sec. Je n'ai été que trop généreux avec vous jusqu'ici.

« – Vous avez été très bon, je le reconnais, me dit-il ; mais il me faut absolument cet argent, sinon je ne pourrai jamais plus me montrer au cercle.

« – Eh bien ! j'en serai fort aise ! m'écriai-je.

« – Peut-être, mais vous ne voudriez tout de même pas me le voir quitter déshonoré. Pour moi, je ne pourrais supporter une telle honte. Il me faut cet argent coûte que coûte, et, si vous me le refusez, je m'y prendrai d'une autre façon.

« J'étais furieux, car c'était la troisième fois dans le mois qu'il me réclamait ainsi de l'argent.

« – Vous n'aurez pas un sou de moi, m'écriai-je, exaspéré.

« Alors il s'inclina et sortit sans un mot.

« Lorsqu'il fut parti, j'ouvris mon bureau et, m'étant assuré que mon trésor était en sûreté, le remis soigneusement sous clé ; puis, je me mis à faire le tour de la maison afin de m'assurer si tout était bien fermé, tâche que je confiais habituellement à Mary, mais que je crus bon d'accomplir moi-même ce jour-là. Lorsque je redescendis l'escalier, Mary elle-même était à l'une des fenêtres du vestibule et, en me voyant approcher, la ferma et en assujettit le loquet.

« – Dites-moi, papa, me demanda-t-elle d'un air un peu troublé, me sembla-t-il, avez-vous donné à Lucy la permission de sortir ce soir ?

« – Certainement non.

« – Eh bien ! je viens de la voir rentrer par la porte de derrière. Elle n'était sans doute allée que jusqu'à la petite grille pour voir quelqu'un, mais je n'approuve quand même pas cela, et il faudra y mettre bon ordre.

« – Faites-lui-en l'observation demain matin, à moins que vous ne préfériez que je m'en charge. Vous êtes certaine que c'est bien fermé partout ?

« – Absolument certaine, papa.

« Je l’embrassai, regagnai ma chambre et m’endormis peu après.

« Je m’efforce, monsieur Holmes, de vous rapporter tout ce qui peut avoir quelque rapport avec l’affaire dont je vous parle. Néanmoins, s’il y a quelque chose qui ne vous semble pas clair, vous n’avez qu’à me poser des questions.

– Au contraire, je trouve que vous êtes parfaitement explicite.

– Je suis maintenant arrivé à un point de mon récit où je désirerais l’être davantage. Même en temps ordinaire, j’ai toujours le sommeil peu profond, mais cette nuit-là, en raison sans doute des inquiétudes auxquelles j’étais en proie, je dormais encore plus légèrement que jamais. Vers deux heures du matin, je fus réveillé par un bruit provenant de l’intérieur de la maison. Ce bruit avait cessé avant que je fusse complètement réveillé, mais j’avais gardé l’impression que c’était une fenêtre qui venait de se refermer doucement. J’écoutai de toutes mes oreilles. Tout à coup, à ma profonde horreur, j’entendis très distinctement des pas étouffés dans la pièce à côté. Tout palpitant d’angoisse, je me glissai hors de mon lit et guettaï par la porte entrouverte ce qui se passait dans mon cabinet de toilette.

« – Arthur ! criai-je. Misérable ! Voleur ! Comment osez-vous toucher à ce diadème ?

« Le gaz était à demi baissé, tel que je l’avais laissé en me couchant, et mon malheureux fils, simplement vêtu de sa chemise et de son pantalon, était debout près de la lumière, tenant le diadème entre ses mains. Il semblait employer toutes ses forces à le tordre ou à le briser. Au cri que je poussai, il lâcha le joyau et devint pâle comme un mort. Je saisis le diadème et l’examinai. Il manquait une des extrémités ainsi que trois des bértyls.

« – Misérable ! répétai-je, fou de rage. Vous l’avez brisé ! Vous m’avez déshonoré pour toujours ! Où sont les pierres que vous avez volées ?

« – Volées ! se récria-t-il.

« – Oui, volées ! hurlai-je en le secouant par l’épaule.

« – Il n’en manque aucune. Il ne peut en manquer aucune, me répondit-il.

« – Il en manque trois. Et vous savez où elles sont. Seriez-vous donc aussi menteur que voleur, par hasard ? Je vous ai vu, de mes yeux vu, essayer d’en arracher encore une autre.

« – Assez d’insultes, protesta-t-il, je n’en supporterai pas davantage. Puisque c’est ainsi que vous me traitez, n’attendez pas un mot de plus de moi. Je m’en irai de chez vous aujourd’hui même, et, à l’avenir, je me débrouillerai seul.

« – Si vous vous en allez de chez moi, ce sera aux mains de la police ! m'exclamai-je au comble de la fureur. J'entends que cette affaire soit éclaircie complètement.

« – Ne comptez pas sur moi pour vous fournir aucune explication, me riposta-t-il avec un emportement dont je ne l'aurais pas cru capable. Si vous appelez la police, vous pourrez vous adresser à elle pour découvrir ce que vous voulez savoir.

« Le bruit de notre discussion avait réveillé tout le monde. Mary fut la première à faire irruption dans ma chambre et, en voyant le diadème et l'attitude d'Arthur, elle devina aussitôt ce qui s'était passé. Un cri s'échappa de sa gorge, et elle tomba inanimée sur le parquet. J'envoyai la femme de chambre chercher la police et demandai qu'on procédât à une enquête. Lorsque l'inspecteur, accompagné d'un constable, pénétra dans la maison, Arthur, qui, l'air sombre et les bras croisés, était demeuré immobile à la même place, me demanda si j'avais l'intention de déposer une plainte contre lui. Je lui répondis qu'il ne pouvait plus être question de liquider cette affaire entre nous et que, comme le diadème brisé faisait parti des biens nationaux, j'étais fermement décidé à laisser en tout et pour tout la justice suivre son cours.

« – Vous n'allez du moins pas, dit-il, me faire arrêter tout de suite. Il y aurait tout intérêt, et pour vous, et pour moi, à ce que l'on m'autorisât à sortir cinq minutes.

« – Afin de vous donner le temps de fuir ou de cacher ce que vous avez volé, m'écriai-je.

« Puis, envisageant dans toute son horreur la situation dans laquelle j'allais me trouver placé, je le suppliai de se souvenir que mon honneur personnel n'était pas seul en cause, mais encore celui de quelqu'un bien plus haut placé que moi, et qu'enfin cette histoire risquait de faire éclater un scandale qui révolutionnerait tout le pays. En m'avouant ce qu'il avait fait des trois pierres manquantes, il pourrait, au contraire, éviter tout cela.

« – Pourquoi ne pas dire franchement la vérité ? insistai-je. Vous avez été pris sur le fait, et que vous avouiez ou non, vous n'en serez pas moins coupable. Efforcez-vous plutôt de réparer votre faute dans la mesure du possible en m'expliquant où se trouvent les béryls, et je vous promets de tout pardonner.

« – Gardez votre pardon pour ceux qui l'implorent, me répliqua-t-il en se détournant avec un rire sarcastique.

« Je compris qu'il était trop buté pour se laisser ébranler par quoi que ce soit de ce que je pourrais lui dire. Dans ces conditions, il ne me restait plus qu'un seul parti à prendre. J'appelai l'inspecteur et déposai une plainte contre mon fils. On l'arrêta immédiatement, on le fouilla, on perquisitionna dans sa chambre et dans toute la maison ; mais il fut impossible de retrouver les pierres nulle part, et ni prières, ni menaces ne purent décider mon misérable fils à parler. On l'a incarcéré ce matin, et, après avoir rempli toutes les formalités exigées par la police, je suis immédiatement accouru vous voir, comptant sur votre habileté si vantée pour débrouiller cette énigme. La police déclare n'y rien comprendre. Si vous voulez bien entreprendre une enquête à

vosre tour, je vous donne carte blanche pour les frais qui en pourront résulter. J'ai déjà d'ailleurs offert une récompense de mille livres afin d'encourager les recherches. Mon Dieu, que vais-je devenir ! En une seule nuit, j'ai perdu mon honneur, mon fils et le trésor que l'on m'avait confié. Je vais sûrement en tomber tout à fait fou !

Il se prit la tête à deux mains et se mit à se balancer de droite et de gauche, en geignant doucement comme un enfant accablé de chagrin.

Sherlock Holmes, les sourcils froncés, les yeux fixés sur le feu, resta un long moment silencieux.

– Recevez-vous beaucoup ? demanda-t-il enfin.

– Personne, sauf mon associé et sa famille, et parfois un ami d'Arthur. Sir George Burnwell est venu plusieurs fois ces temps derniers. C'est tout, je crois.

– Allez-vous beaucoup dans le monde ?

– Arthur, oui. Mais Mary et moi restons toujours à la maison, car nous n'aimons guère à sortir, ni l'un, ni l'autre.

– C'est rare chez une jeune fille.

– Elle est d'un naturel plutôt calme. Et puis, elle est moins jeune que vous ne semblez le croire. Elle a vingt-quatre ans.

– D'après ce que vous me dites, cette affaire l'a fort bouleversée aussi.

– Terriblement ! Elle en paraît même encore plus affectée que moi.

– Vous êtes aussi convaincus l'un que l'autre de la culpabilité de votre fils ?

– Comment ne le serions-nous pas, alors que je l'ai vu, de mes yeux vu, avec le diadème dans les mains ?

– Je n'estime pas que ce soit là une preuve absolument irréfutable. Le reste du diadème était-il endommagé ?

– Oui, il était tordu.

– Ne pensez-vous pas, en ce cas, qu'il ait plutôt été en train de chercher à le redresser ?

– Je vous remercie d’essayer d’atténuer ainsi sa part de responsabilité et la mienne. Mais vous n’y parviendrez pas. D’abord, quelle raison avait-il d’être là ? Et, s’il était animé de si bonnes intentions, pourquoi ne l’a-t-il pas dit tout de suite ?

– En effet, mais, par contre, s’il était coupable, pourquoi n’a-t-il pas tenté de se disculper par un mensonge ? A mon avis, son silence peut être interprété aussi bien dans un sens que dans l’autre. Il y a plusieurs particularités singulières dans cette affaire. Que pense la police du bruit qui vous a réveillé ?

– Elle présume que ce devrait être celui que fit Arthur en refermant la porte.

– Allons donc ! Est-ce qu’un homme qui vient pour voler fait claquer les portes au risque de réveiller toute la maison ? Et la disparition des pierres, comment l’explique-t-on ?

– On continue à sonder les parquets et à tout mettre sens dessus dessous dans l’espoir de les retrouver.

– A-t-on pensé à regarder en dehors de la maison ?

– Oh, oui ! Et avec quel zèle ! On a déjà retourné tout le jardin.

– Voyons, cher monsieur, reprit Holmes, ne comprenez-vous donc pas que cette affaire est beaucoup plus abstruse que la police et vous n’étiez, à première vue, tentés de le croire ? Le cas vous a paru, à vous, fort simple ; à moi, il me semble fort complexe. Réfléchissez un peu à ce qu’implique votre hypothèse. D’après vous, votre fils se relève la nuit, s’en va, non sans courir les plus grands risques, jusqu’à votre cabinet de toilette, ouvre votre bureau, en retire le diadème, en brise un morceau rien qu’avec ses mains, s’en va cacher trois des trente-neuf pierres avec tant d’habileté que personne ne pourra ensuite les retrouver, puis rapporte les trente-six autres dans ce même cabinet de toilette où il est si fortement exposé à être découvert. Alors, franchement, cela vous paraît vraisemblable ?

– Mais quelle autre hypothèse voulez-vous envisager ! s’écria le banquier avec un geste désespéré. Si ses intentions n’avaient pas été malhonnêtes, est-ce qu’il ne s’expliquerait pas ?

– C’est à nous de le découvrir, répondit Holmes. Aussi, monsieur Holder, si vous le voulez bien, nous allons maintenant nous rendre ensemble à Streham, où nous nous emploierons pendant une heure à vérifier minutieusement certains détails.

Mon compagnon mit beaucoup d’insistance à m’entraîner avec eux dans l’expédition qu’ils allaient entreprendre, ce que j’acceptai d’ailleurs avec empressement, car j’avais été à la fois très ému et très intrigué par le récit que nous venions d’entendre. J’avoue qu’en ce qui me concerne la culpabilité du fils du banquier me paraissait aussi évidente qu’elle l’était pour son malheureux père ; néanmoins j’avais une telle foi dans les jugements de Sherlock Holmes qu’il me semblait

que l'on pouvait conserver encore quelque espoir tant qu'il se refuserait à accepter la théorie jusqu'à présent admise.

Il n'ouvrit pour ainsi dire pas la bouche durant tout le trajet qu'il nous fallut parcourir pour gagner la banlieue sud et resta continuellement absorbé dans ses méditations, le menton incliné sur la poitrine et le chapeau rabattu sur les yeux. Notre client semblait avoir repris un peu de couleur en écoutant raisonner mon ami, et il alla même jusqu'à engager avec moi une conversation à bâtons rompus au sujet de ses affaires.

Un court voyage en chemin de fer et une marche plus courte encore nous amenèrent à Fairbank, la modeste résidence du grand financier.

Fairbank était une maison quadrangulaire d'assez vastes dimensions construite en pierre blanche et un peu en retrait de la route. Une allée carrossable à double évolution encerclant une pelouse couverte de neige la reliait aux deux grandes grilles donnant accès à la propriété. Sur le côté droit, une petite barrière en bois, qui servait d'entrée de service, permettait, en suivant un étroit sentier bordé de haies soigneusement taillées, de gagner la porte de la cuisine. Sur le côté gauche, courait un petit chemin conduisant aux écuries, qui, lui, n'était pas englobé dans la propriété, car, bien que rarement utilisé, il était ouvert à tout le monde.

Holmes nous quitta devant la porte d'entrée et fit lentement le tour de la maison en commençant par la façade pour continuer ensuite par le sentier réservé aux fournisseurs et par le jardin de derrière et revenir enfin par le chemin des écuries. Son absence se prolongea même si longtemps que M. Holder et moi finîmes par entrer dans la salle à manger afin d'attendre son retour au coin du feu.

Alors que nous étions silencieusement assis de la sorte en face l'un de l'autre, la porte s'ouvrit, et une jeune fille entra. Elle était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mince et élancée, et avait des cheveux et des yeux de couleur sombre, qui, en raison de son extrême pâleur, paraissaient encore plus sombres qu'ils ne l'étaient en réalité. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu chez aucune femme pâleur aussi accusée que la sienne. Ses lèvres aussi étaient complètement exsangues, mais elle avait en revanche les yeux tout rougis à force d'avoir pleuré. En la voyant pénétrer silencieusement ainsi dans la pièce, j'eus l'impression que son chagrin était encore plus profond que celui du banquier, et c'était d'autant plus frappant qu'on la devinait très énergique et capable, par conséquent, de se dominer mieux qu'un autre.

Sans se préoccuper de ma présence, elle alla droit à son oncle et, d'un geste très féminin, lui caressa légèrement les cheveux.

– Vous avez demandé que l'on remette Arthur en liberté, dites, mon oncle ? demanda-t-elle.

– Non, non, mon enfant, il faut que cette affaire soit complètement éclaircie.

– Mais je suis tellement sûre qu’il est innocent. Vous savez combien nous sommes intuitives, nous autres femmes. Je suis convaincue qu’il n’a pas fait de mal, et que vous regretterez un jour d’avoir été si dur envers lui.

– Pourquoi refuse-t-il de parler, alors, s’il est innocent ?

– Qui sait ? Peut-être parce qu’il est exaspéré de voir que vous le soupçonnez ainsi.

– Comment ne le soupçonnerais-je pas dès lors que je l’ai surpris moi-même le diadème entre les mains ?

– Oh ! il ne l’avait pris que pour le regarder. Je vous en prie, rapportez-vous-en à moi : je vous donne ma parole qu’il est innocent. Laissez tomber l’affaire et qu’il n’en soit plus question. C’est si épouvantable de penser que notre cher Arthur est en prison !

– Non, jamais je ne laisserai tomber l’affaire tant que les pierres n’auront pas été retrouvées..., jamais, Mary ! Votre affection pour Arthur vous empêche de penser aux horribles conséquences qui en résulteront pour moi. Aussi, loin d’étouffer l’affaire, j’ai amené de Londres quelqu’un qui m’aidera à pousser les recherches encore plus loin.

– C’est monsieur ? questionna-t-elle en se retournant pour me regarder.

– Non, son ami. Il nous a priés de le laisser seul. Il est en ce moment du côté du chemin des écuries.

– Le chemin des écuries ? répéta-t-elle en levant ses noirs sourcils. Qu’espère-t-il donc découvrir par là ?... Ah ! le voici sans doute ?... J’espère, monsieur, que vous réussirez à prouver, comme j’en ai pour ma part l’intime conviction, que mon cousin Arthur est innocent du crime dont on l’accuse.

– Je partage entièrement votre avis, mademoiselle, et je compte bien arriver à rétablir la vérité, répondit Holmes en revenant sur ses pas pour essayer sur le paillason ses chaussures pleines de neige. C’est, je présume, à mademoiselle Mary Holder que j’ai l’honneur de parler ?... Vous permettez, mademoiselle, que je vous pose une ou deux questions ?

– Mais bien volontiers, monsieur, si cela peut vous aider dans vos recherches.

– Vous n’avez rien entendu cette nuit, pour votre part ?

– Rien, jusqu’au moment où mon oncle a commencé d’élever la voix. Dès que je l’entendis, je m’empressai de descendre.

– C’est vous qui aviez fermé la maison hier soir. Etes-vous bien sûre d’avoir rabattu le loquet de toutes les fenêtres ?

– Oui, monsieur.

– Et étaient-elles toutes, ce matin, telles que vous les aviez laissées hier soir ?

– Oui, monsieur.

– L’une de vos femmes de chambre a un amoureux, n’est-ce pas ? et si je ne me trompe, vous avez averti votre oncle qu’elle était allée le voir ?

– Oui, c’est elle qui a servi le café dans le salon, et il est possible qu’elle ait entendu ce que disait mon oncle au sujet du diadème.

– Ah, bon ! Et cela vous amène à supposer qu’elle aurait été en aviser son amoureux et que tous deux auraient combiné le vol ensemble ?

– A quoi bon se perdre ainsi en vagues conjectures ? s’écria le banquier avec impatience. Puisque je vous répète que j’ai surpris Arthur avec le diadème dans ses mains.

– Attendez un peu, monsieur Holder. Nous reparlerons de cela plus tard. Revenons à cette fille, mademoiselle. Vous l’avez vue rentrer par la porte de la cuisine, probablement ?

– Oui, en allant m’assurer que les verrous étaient bien poussés, je l’ai vue qui rentrait furtivement. J’ai même aperçu l’homme dans l’ombre.

– Vous le connaissez de vue ?

– Oh ! oui, c’est le fruitier qui nous livre nos légumes. Il s’appelle Francis Prosper.

– Il se tenait, poursuivit Holmes, à gauche de la porte... c’est-à-dire à quelques pas plus haut sur le sentier ?

– C’est cela.

– Et il a une jambe de bois ?

Une lueur d’inquiétude passa dans les yeux expressifs de la jeune fille.

– Ma parole, vous êtes un véritable sorcier ! s’écria-t-elle. Comment pouvez-vous savoir cela ?

Elle avait posé cette question en souriant, mais le masque grave et maigre de Sherlock Holmes était demeuré immuable.

– Je désirerais maintenant monter au premier, dit-il. Mais, auparavant, il faut que je retourne donner un coup d’œil à l’extérieur de la maison. J’ai besoin d’inspecter les fenêtres du rez-de-chaussée.

Il se mit aussitôt à les passer rapidement en revue l’une après l’autre, mais ne s’arrêta à proprement parler que devant celle du vestibule, qui était assez grande et devant laquelle passait le chemin des écuries. En dernier lieu, il l’ouvrit et en examina attentivement le rebord à l’aide de sa loupe.

– Maintenant, nous allons pouvoir monter, annonça-t-il finalement.

Le cabinet de toilette du banquier était une petite pièce, fort simplement meublée et recouverte d’un tapis gris, dans laquelle on remarquait un bureau et un grand miroir.

Holmes alla d’abord au bureau et en étudia avec soin la serrure.

– De quelle clé s’est-on servi pour l’ouvrir ? s’informa-t-il.

– De celle dont mon fils lui-même a parlé..., la clé de l’armoire du cabinet de débarras.

– Vous l’avez là ?

– C’est celle qui est ici sur la toilette.

Sherlock Holmes s’en saisit et ouvrit le bureau.

– Une serrure silencieuse, constata-t-il. Je ne m’étonne pas qu’on ne vous ait pas réveillé en la faisant fonctionner. C’est sans doute cet écrin qui renferme le diadème ? Regardons-le.

Il ouvrit l’écrin, en sortit le joyau et le posa sur la table. C’était une pièce magnifique, et les trente-six pierres étaient absolument incomparables. A l’une des extrémités, la monture était brisée net : c’est de là qu’avait été arrachée la partie supportant les trois pierres disparues.

– Tenez, monsieur Holder, dit Holmes, voici le coin qui faisait pendant à celui que l’on a soustrait. Puis-je vous demander de le casser ?

Le banquier recula d’horreur.

– Jamais je n’oserais faire cela, se récria-t-il.

– Alors, c’est moi qui le ferai, dit Holmes en tirant brusquement de toutes ses forces sur le diadème, sans toutefois réussir à le rompre.

« Je sens qu’il cède un peu, ajouta-t-il ; mais, bien que je possède une force exceptionnelle dans les doigts, je crois qu’il me faudrait un certain temps pour en venir à bout. Un homme ordinaire n’y parviendrait certainement pas. Enfin, en admettant que j’y réussisse, qu’arriverait-il, selon vous, monsieur Holder ? Cela ferait un bruit sec, comme un coup de revolver, soyez-en certain. Et vous prétendez dire que tout cela s’est passé à quelques pas de votre lit sans que vous ayez rien entendu ?

– Je ne sais que penser. C’est à n’y rien comprendre.

– Peut-être cela deviendra-t-il plus compréhensible avant peu. Qu’en pensez-vous, mademoiselle ?

– J’avoue que je suis toujours aussi embarrassée que mon oncle.

– Votre fils, monsieur Holder, ne portait ni chaussures, ni pantoufles lorsque vous l’avez vu ?

– Non, rien que son pantalon et sa chemise.

– Je vous remercie. Nous pouvons nous vanter d’avoir eu une chance extraordinaire au cours de cette enquête, et ce sera bien notre faute si nous ne découvrons pas le mot de l’énigme. Avec votre permission, monsieur Holder, je vais à présent poursuivre mes recherches à l’extérieur.

Il sortit seul, conformément au désir qu’il avait exprimé, car, ainsi qu’il nous l’expliqua, de nouvelles empreintes de pas ne feraient que compliquer sa tâche. Au bout d’une longue heure de travail, il rentra enfin, les pieds pleins de neige et la physionomie aussi impénétrable que jamais.

– Je crois que, cette fois, j’ai vu tout ce qu’il y avait à voir, monsieur Holder, déclara-t-il. Il ne me reste plus qu’à rentrer chez moi.

– Mais les pierres, monsieur Holmes, où sont-elles ?

– Je ne puis vous le dire.

Le banquier se tordit les mains.

– Jamais je ne les reverrai maintenant ! gémit-il. Et mon fils ? Vous avez de l’espoir ?

– Mon opinion ne s’est aucunement modifiée.

– Alors, pour l’amour du ciel, que s’est-il tramé chez moi cette nuit ?

– Si vous voulez bien me rendre visite demain matin entre neuf et dix, je ferai mon possible pour vous fournir les éclaircissements que vous désirez. Mais il est bien entendu, n’est-ce pas ? que vous me donnez carte blanche du moment que je rentre en possession des pierres et que vous vous engagez à me défrayer de tous les frais que cela aura pu entraîner ?

– Je donnerais ma fortune entière pour les retrouver.

– Très bien. J’étudierai la question d’ici là. Au revoir. Il se peut que je sois obligé de revenir ici avant ce soir.

Je me rendais très bien compte que mon compagnon avait d’ores et déjà son opinion, mais je n’avais toujours pas la moindre idée de ce qu’elle pouvait être. En regagnant Londres avec lui, j’essayai plusieurs fois de le sonder sur la question, mais il faisait toujours dévier la conversation aussitôt, de sorte qu’à la fin je dus y renoncer. Il n’était pas encore trois heures quand nous rentrâmes. Holmes passa aussitôt dans sa chambre et en ressortit peu après sous les apparences d’un vulgaire vagabond. Avec son col relevé, son paletot crasseux et râpé, sa cravate rouge et ses chaussures éculées, il en avait le type accompli.

– Je crois que cela pourra aller, dit-il après s’être regardé dans la glace qui surmontait la cheminée. J’aurais bien voulu vous emmener avec moi, Watson, mais je crois qu’il est préférable que j’y aille seul. Peut-être suis-je sur la bonne piste, peut-être vais-je faire un fiasco complet ; en tout cas, je ne tarderai pas à le savoir. J’espère être de retour dans quelques heures.

Il alla au buffet, se coupa une tranche de bœuf qu’il glissa entre deux morceaux de pain et, muni de ce frugal repas, partit immédiatement en expédition.

J’achevais tout juste de prendre mon thé lorsqu’il rentra, de fort bonne humeur, cela se voyait, en balançant au bout de ses doigts une vieille bottine à élastiques qu’il jeta dans un coin.

– Je suis seulement venu vous dire un petit bonjour en passant, me dit-il en se versant une tasse de thé ; je repars tout de suite.

– Où cela ?

– Oh ! à l’autre bout du West End. Je ne rentrerai peut-être pas de bonne heure. Si je tardais trop, ne m’attendez pas.

– Ça marche ?

– Comme ci, comme ça. Je n’ai pas à me plaindre. Depuis que je vous ai quitté, je suis retourné à Streatham, mais je ne suis pas entré dans la maison. C’est un charmant petit problème, et j’aurais été navré de ne pas l’avoir étudié. Mais assez babillé comme cela ; il est temps que j’aie me dépouiller de cette innommable défroque pour reprendre ma tenue correcte habituelle.

Je voyais très bien, rien qu’à sa façon d’être, qu’il était beaucoup plus satisfait qu’il ne voulait le laisser paraître. Ses yeux pétillaient, et ses joues ordinairement blêmes s’étaient même un peu colorées. Il passa rapidement dans sa chambre et, quelques minutes après, la porte du vestibule, claquée bruyamment, m’annonça qu’il s’était à nouveau mis en route pour une de ces parties de chasse qui lui procuraient tant de plaisir.

Je l’attendis jusqu’à minuit, mais, voyant qu’il ne revenait pas, je me décidai à aller me coucher. Son retard n’était pas pour me surprendre d’ailleurs, car, lorsqu’il se lançait sur la piste d’un criminel, il n’était pas rare qu’il s’absentât pendant plusieurs jours et plusieurs nuits de suite. A quelle heure rentra-t-il ? Je l’ignore ; toujours est-il que, le lendemain matin, quand je descendis prendre mon petit déjeuner, je le trouvai déjà à table, une tasse de café d’une main et son journal de l’autre, avec un air aussi frais et dispos que s’il avait passé toute la nuit dans son lit.

– Vous m’excuserez d’avoir commencé sans vous, Watson, me dit-il ; mais vous vous rappelez que notre client doit venir d’assez bonne heure ce matin.

– C’est vrai, il est déjà neuf heures passées, répondis-je. Tenez, c’est peut-être bien lui. Il m’a semblé entendre sonner.

De fait, c’était notre ami le financier. Je fus stupéfait de voir le changement qui s’était opéré en lui, car sa figure, hier encore si large et si pleine, était maintenant toute défaits et toute creuse, et l’on eût dit que ses cheveux avaient encore blanchi. Il fit son entrée d’un air las et abattu, encore plus pénible à voir que son exaltation de la veille, et se laissa tomber lourdement dans un fauteuil que j’avais poussé vers lui.

– Je ne sais pas ce que j’ai pu faire pour être si cruellement éprouvé, soupira-t-il. Il y a deux jours encore, j’étais en plein bonheur et en pleine prospérité, sans aucun souci au monde. A présent, me voici, à mon âge, condamné au déshonneur et à la solitude. Tous les malheurs s’abattent sur moi en même temps. Ma nièce Mary m’a abandonné.

– Elle vous a abandonné ?

– Oui. On a trouvé ce matin son lit intact, sa chambre vide et ce billet à mon nom sur la table du vestibule. Je lui avais dit hier soir, avec chagrin mais sans colère, que, si elle avait épousé mon fils, tout cela ne serait pas arrivé. J’ai peut-être eu tort de lui faire cette réflexion, car c’est à cela qu’elle fait allusion dans le billet qu’elle m’a laissé en partant :

« MON ONCLE CHÉRI,

Je me rends compte que j'ai été la cause du malheur qui vous accable et que, si j'avais agi différemment, ce malheur ne vous aurait peut-être pas été infligé. Sans cesse obsédée par cette pensée, je sens que je ne pourrai plus vivre heureuse sous votre toit, et mieux vaut que je vous quitte pour toujours. Ne vous tourmentez pas au sujet de mon avenir, il est assuré, et surtout ne me cherchez pas, car ce serait vous donner un mal inutile et ne m'aiderait en rien, au contraire. Vivante ou morte, je continuerai toujours à vous aimer tendrement.

Mary »

« Qu'a-t-elle voulu dire en m'écrivant cela, monsieur Holmes ? Faut-il en conclure qu'elle songerait à se suicider ?

– Non, non, pas le moins du monde. Tout compte fait, c'est peut-être ce qui pouvait arriver de mieux. J'espère, monsieur Holder, que vous serez bientôt au bout de vos peines.

– Le ciel vous entende, monsieur Holmes ! Mais, pour me dire cela, il faut que vous ayez appris quelque chose. Oui, vous avez sûrement découvert du nouveau. Où sont les pierres ?

– Trouveriez-vous excessif de les payer mille livres pièce ?

– J'en donnerais dix de bon cœur.

– Ce serait inutile. Trois mille livres pour les trois suffiront amplement. Mais il y a aussi une petite récompense, n'est-ce pas ? Vous avez votre carnet de chèques sur vous ?... Bon, voici une plume. Inscrivez quatre mille livres en bloc.

Tout ahuri, le banquier signa le chèque demandé. Holmes alla à son bureau, y prit dans un tiroir un petit morceau d'or triangulaire sur lequel étaient enchâssés trois béryls et le jeta sur la table.

Avec un cri de joie, notre client s'en saisit.

– Vous les avez ! balbutia-t-il. Je suis sauvé !... Sauvé !

Il manifestait sa joie avec autant d'expansion qu'il avait manifesté auparavant sa douleur et pressait frénétiquement contre sa poitrine les pierres retrouvées.

– Mais vous avez une autre dette à acquitter, monsieur Holder, reprit d'une voix plus dure Sherlock Holmes.

– Une autre dette ? répéta le banquier. Fixez votre prix ; je vais vous régler cela tout de suite.

– Non, il ne s’agit pas de moi. Ce que vous devez, ce sont de très humbles excuses à votre fils, ce noble garçon, qui s’est conduit en cette pénible circonstance comme je serais fier de voir mon fils le faire si j’avais le bonheur d’en avoir un.

– Ce n’est donc pas Arthur qui avait pris les pierres ?

– Je vous l’ai déjà dit et je vous le répète aujourd’hui : non, ce n’est pas lui.

– Vous en êtes sûr ? Alors, courons vite le retrouver pour lui annoncer tout de suite que nous avons découvert la vérité.

– Il le sait déjà. Après avoir tout tiré au clair, j’ai eu un entretien avec lui, et, comme il me refusait de me rien dire, c’est moi qui ai parlé pour lui montrer que je savais tout. Alors il a bien été forcé de m’avouer que j’avais raison et m’a mis au courant de quelques détails qui m’échappaient encore. Mais, quand il saura que vous connaissez la vérité, peut-être se décidera-t-il à sortir de sa réserve.

– Alors, pour l’amour du ciel, donnez-moi la clé de cette extraordinaire énigme !

– Très volontiers, et je vous montrerai en même temps comment je m’y suis pris pour la découvrir. Mais laissez-moi d’abord vous expliquer ce qui sera pour moi le plus pénible à dire et pour vous le plus pénible à entendre. Une intrigue s’est nouée entre sir George Burnwell et votre nièce Mary, et ils viennent de s’enfuir ensemble.

– Ma Mary ? Impossible !

– C’est malheureusement plus que possible, c’est certain. Ni vous ni votre fils ne connaissiez la véritable personnalité de cet homme lorsque vous l’avez admis dans votre intimité. C’est l’un des plus dangereux individus d’Angleterre, un joueur ruiné, un coquin capable des pires canailleries, un homme sans cœur et sans conscience. Votre nièce n’avait jamais eu affaire à des gens de cette espèce. Lorsqu’il lui a juré qu’il l’aimait, comme il l’avait fait à cent autres avant elle, elle se figurait être la seule à lui avoir jamais inspiré un tel sentiment. Le diable seul pourrait dire de quels mots il s’est servi pour la subjuguier, mais toujours est-il qu’elle finit par n’être plus qu’un jouet entre ses mains et qu’elle avait, presque chaque soir, des rendez-vous avec lui.

– Je ne peux pas, je ne veux pas croire une chose semblable ! s’écria le banquier, dont la figure était devenue livide.

– Eh bien ! je vais vous raconter ce qui s’est passé dans votre maison l’autre nuit. Votre nièce, lorsqu’elle crut que vous étiez retiré dans votre chambre, descendit furtivement au rez-de-chaussée et parla à son amoureux à la fenêtre qui donne sur le chemin des écuries. Il demeura auprès d’elle fort longtemps, comme le prouvaient les empreintes de ses pas qui avaient complètement traversé la neige. Elle lui parla du diadème, ce qui excita sa cupidité de gremlin, et il la plia à sa volonté. Je suis persuadé qu’elle vous aimait de tout son cœur, mais il est des

femmes chez qui l'amour l'emporte sur toutes les autres affections, et j'ai idée qu'elle doit être de celles-là. A peine avait-elle eu le temps d'écouter les indications qu'il lui donnait qu'elle vous vit descendre l'escalier. Alors elle s'empressa de refermer la fenêtre et vous parla de l'escapade de la femme de chambre avec son amoureux à jambe de bois, ce qui d'ailleurs était parfaitement réel.

« Votre fils Arthur monta se coucher peu après la conversation qu'il avait eue avec vous, mais il dormit mal en raison de l'inquiétude que lui donnaient ses dettes de jeu. Vers le milieu de la nuit, ayant entendu un pas léger passer devant la porte de sa chambre, il se leva, regarda dans le couloir et eut la surprise de voir sa cousine le traverser sur la pointe des pieds et disparaître ensuite dans votre cabinet de toilette. Pétrifié de stupéfaction, il enfila à la hâte son pantalon et attendit dans l'obscurité, curieux de savoir ce qui allait se passer. Au bout de quelques instants, votre nièce ressortit, et, à la lueur de la lampe qui éclairait le couloir, votre fils s'aperçut qu'elle tenait le précieux diadème entre ses mains. Il la laissa descendre l'escalier et, tout frémissant d'horreur, courut sans bruit se cacher derrière la tenture qui est près de votre porte, à une place d'où il pouvait observer ce qui se passait dans le vestibule en bas. Il vit alors sa cousine ouvrir silencieusement la fenêtre, tendre le diadème au-dehors à quelqu'un que l'obscurité rendait invisible, puis refermer la fenêtre et regagner rapidement sa chambre en passant tout près de l'endroit où il se tenait caché derrière la tenture.

« Tant qu'elle était là, il ne pouvait intervenir sans compromettre irrémédiablement cette jeune fille qu'il aimait. Mais, dès qu'elle fut disparue, il comprit quel désastre ce serait pour vous et l'importance qu'il y avait à le réparer. Alors, pieds nus, tel qu'il était, il se précipita en bas de l'escalier, sauta dans la neige et partit en courant à travers le chemin des écuries, où il entrevoyait une silhouette sombre devant lui sous le clair de lune. Sir George Burnwell essaya de l'esquiver, mais Arthur le rattrapa, et une lutte s'engagea entre eux, votre fils tirant le diadème d'un côté pendant que son adversaire tirait de l'autre. Au cours de la bagarre, votre fils frappa sir George d'un coup de poing qui lui fit une blessure au-dessus de l'œil. Puis quelque chose se rompit net, et votre fils, emportant le diadème, rentra en courant, referma la fenêtre et remonta dans votre cabinet de toilette. C'est au moment où il venait de constater que le diadème avait été tordu dans la lutte et où il s'efforçait de le redresser que vous l'avez surpris.

– Est-ce possible ? balbutia le banquier.

– Et vous l'avez exaspéré en l'outrageant odieusement à l'instant même où vous auriez dû, au contraire, le remercier chaleureusement. Du reste, il n'aurait pu vous expliquer la vérité qu'en dénonçant cette jeune fille qui, pourtant, ne méritait pas d'égards, et chevaleresque jusqu'au bout, il préféra se taire plutôt que de la trahir.

– Voilà donc pourquoi elle a poussé ce cri et a perdu connaissance, s'écria M. Holder. O mon Dieu, faut-il que j'aie été assez aveugle et stupide ! Et Arthur qui m'avait demandé de lui permettre de sortir cinq minutes ! Le brave garçon voulait retourner voir si le morceau qui manquait n'était pas resté à l'endroit où il s'était battu.

« Comme je l'ai mal jugé !

– A mon arrivée à la maison, poursuivit Holmes, mon premier soin fut d'en faire soigneusement le tour afin de m'assurer s'il n'y avait pas sur la neige des empreintes susceptibles de me mettre sur la voie. Je savais qu'il n'avait pas neigé à nouveau depuis la veille au soir et que, comme il avait gelé très fort pendant la nuit, les empreintes, s'il en existait, seraient demeurées intactes. Je commençai par longer le sentier des fournisseurs, mais je m'aperçus que tout y avait été piétiné et qu'il serait impossible de rien reconnaître. Un peu plus loin, par contre, au-delà de la porte de la cuisine, je constatai qu'une femme était restée debout à la même place, en conversation avec un homme dont l'une des empreintes, petite et ronde, montrait qu'il avait une jambe de bois. Je pus même me rendre compte qu'ils avaient été dérangés, attendu que la femme était revenue en courant vers la porte, ainsi que le prouvaient ses traces, profondes à la pointe et légères au talon, tandis que l'homme à la jambe de bois, après avoir attendu encore un peu, avait fini par s'en aller. Je pensai tout de suite qu'il s'agissait peut-être de la servante et de son amoureux, dont vous m'aviez parlé, et, renseignements pris, je vis que je ne m'étais pas trompé. En faisant le tour du jardin, je ne relevai pas autre chose que des empreintes sans but déterminé que je présumai avoir été produites par les policiers ; mais, une fois dans le chemin des écuries, j'y découvris, écrite devant moi sur la neige, une histoire très longue et très complexe.

« Il y avait là deux doubles lignes d'empreintes : les premières produites par un homme chaussé ; les secondes, je le constatai avec joie, appartenant à un homme ayant marché nu-pieds. D'après le récit que vous m'aviez fait, j'acquis immédiatement la conviction que ce dernier était votre fils. Le premier avait marché en venant et en repartant, mais l'autre avait couru rapidement et, comme l'empreinte de son pied nu recouvrait par endroits celui de l'homme chaussé, il était évident qu'il avait dû passer après lui. Je les suivis, et je vis qu'elles aboutissaient à la fenêtre du vestibule, où l'homme chaussé avait foulé toute la neige à force d'attendre. Ensuite, je repris cette piste en sens inverse jusqu'à l'emplacement où elle se terminait, à une centaine de mètres de là, dans le chemin des écuries. Je vis le demi-tour décrit par l'homme chaussé lorsqu'il était revenu sur ses pas, l'emplacement où la neige était toute piétinée comme si une lutte y avait eu lieu, et finalement quelques gouttes de sang qui me confirmèrent dans cette supposition. L'homme chaussé avait ensuite couru le long du chemin, et je retrouvai plus loin quelques nouvelles traces de sang qui me prouvèrent que c'était lui qui avait été blessé ; mais, quand j'arrivai à la grand-route, je vis qu'on l'avait déblayée et qu'il ne subsistait par conséquent plus aucune trace de ce côté.

« En revanche, lorsque, en pénétrant dans la maison, j'examinai, comme il vous en souvient, à la loupe, le rebord de la boiserie de la fenêtre du vestibule, je pus tout de suite me rendre compte que quelqu'un l'avait franchie, car on distinguait nettement les contours d'un pied humide qui s'y était posé en rentrant.

« Je commençai alors à pouvoir me former une opinion sur ce qui avait dû se passer. Un homme avait attendu devant la fenêtre et quelqu'un lui avait apporté les pierres ; votre fils avait été témoin de la scène, s'était élancé à la poursuite du voleur, avait lutté avec lui, chacun tirant de son côté sur le diadème et provoquant ainsi une rupture que ni l'un ni l'autre n'aurait pu effectuer à lui tout seul. Finalement, il était revenu à la maison, en possession du joyau reconquis dont il avait cependant laissé une portion aux mains de son adversaire. Jusque-là, tout était

parfaitement clair. Ce qu'il s'agissait maintenant de découvrir, c'est qui était le voleur et qui lui avait livré le diadème.

« En vertu d'une maxime dont j'ai depuis longtemps vérifié la justesse, lorsque l'on a écarté d'un problème tous les éléments impossibles, ce qui reste, si invraisemblable que cela puisse paraître, est forcément la vérité. Étant donné que ce n'était pas vous qui aviez livré le diadème, ce ne pouvait être que votre nièce ou l'une des servantes. Mais, si c'était une servante, quelle raison aurait eu votre fils de se laisser accuser à sa place ? Aucune, n'est-ce pas ? Tandis que, du fait qu'il aimait sa cousine, il était tout naturel qu'il n'eût pas voulu la trahir, surtout puisqu'il s'agissait d'un secret dont la révélation l'aurait déshonorée. Me rappelant que vous l'aviez vue à la fenêtre et qu'elle s'était plus tard évanouie lorsqu'elle avait aperçu le diadème, je passai immédiatement du domaine de la simple conjecture à celui de la certitude absolue.

« Ceci posé, quel pouvait être son complice ? Quelqu'un qu'elle aimait, incontestablement, car quel autre aurait pu lui faire oublier l'affection et la reconnaissance qu'elle devait avoir pour vous ? Je savais que vous sortiez peu, et que votre cercle d'amis était fort restreint. Mais, parmi ces derniers, figurait sir George Burnwell, et j'avais déjà entendu parler de lui comme d'un vil suborneur. Il y avait donc tout lieu de penser que l'homme chaussé n'était autre que lui et que, par conséquent, c'était lui qui avait en sa possession les trois pierres disparues. Même se sachant découvert par Arthur, il pouvait se considérer à l'abri des poursuites, car votre fils, en le dénonçant, aurait voué au déshonneur sa propre famille.

« Votre seul bon sens suffira à vous faire deviner quelles mesures je pris ensuite. Sous les apparences d'un vagabond, je me rendis à la maison de sir George, m'arrangeai pour lier connaissance avec son valet de chambre, appris de cette façon que son maître avait été blessé la nuit précédente, et finalement, moyennant six shillings, acquis la preuve dont j'avais besoin en achetant une de ses vieilles paires de chaussures que je rapportai à Streatham et qui, ainsi que je l'avais prévu, s'adaptaient exactement aux empreintes.

– J'ai vu en effet un vagabond mal vêtu hier dans le chemin, dit M. Holder.

– Précisément. C'était moi. Alors, sûr désormais de mon fait, je rentrai chez moi me changer. Mais le rôle qu'il allait me falloir jouer ensuite était d'une délicatesse extrême, car, pour éviter tout scandale, il était nécessaire d'éviter l'intervention de la police, et je savais qu'un gredin aussi avisé que celui auquel nous avions affaire nous tiendrait par-là complètement paralysés. J'allai donc le voir moi-même. Bien entendu, il commença par tout nier, puis, quand il s'aperçut que j'étais capable de lui raconter en détail tout ce qui s'était passé, il essaya de faire le bravache et s'arma d'un casse-tête qu'il avait décroché au mur. Mais je connaissais mon homme, et je lui braquai mon revolver à la tête sans lui laisser le temps de frapper. Alors, il commença à se montrer un peu plus raisonnable. Je lui expliquai que nous étions prêts à lui verser une indemnité en échange des pierres qu'il détenait : un millier de livres pour chaque. Cela lui arracha pour la première fois des paroles de regret.

« – Le diable m'emporte ! s'écria-t-il. Je les ai lâchées toutes les trois pour six cents livres.

« J'eus tôt fait de lui faire dire l'adresse du receleur auquel il les avait cédées, en lui promettant qu'aucune plainte ne serait déposée contre lui. Je m'y rendis aussitôt et, après bien des marchandages, je parvins à me faire rendre les pierres à raison de mille livres pièce. Ce résultat obtenu, je passai prévenir votre fils que tout était arrangé et, de là, rentrai me coucher vers deux heures du matin, après ce qui peut s'appeler une bonne journée de travail.

– Une journée qui a épargné à l'Angleterre un gros scandale politique, ajouta le banquier en se levant. Monsieur Holmes, je ne sais vraiment pas comment vous exprimer ma reconnaissance, mais vous verrez cependant que vous n'avez pas eu affaire à un ingrat. Votre habileté surpasse véritablement tout ce que l'on m'en avait dit. Et maintenant, il faut que je coure retrouver mon cher fils, afin de lui demander pardon de tout le mal que je lui ai fait. Quant à ce que vous me dites de ma Mary, j'en ai le cœur littéralement brisé. Sans doute ne pourrez-vous pas, en dépit de toute votre habileté, me dire où elle est maintenant ?

– Je crois pouvoir vous affirmer, sans crainte de me tromper, répliqua Holmes, qu'elle est là où se trouve sir George Burnwell. Et il est non moins certain que, si grande qu'ait pu être sa faute, le châtement qui l'attend sera bien plus grand encore.

Les hêtres d'or

– Quand on aime l'art pour l'art, dit Sherlock Holmes en rejetant le numéro du *Daily Telegraph* dont il venait de parcourir les annonces, c'est souvent dans ses plus modestes et ses plus humbles manifestations qu'il vous procure les joies les plus vives. Je suis heureux de constater, Watson, que vous avez admirablement compris cette vérité jusqu'à présent, car, depuis que vous avez si aimablement entrepris de relater nos aventures (en les embellissant parfois, je suis forcé de le reconnaître), vous avez toujours choisi, de préférence, non pas les nombreuses causes célèbres et procès retentissants auxquels j'avais été mêlé, mais plutôt des épisodes qui, tout en étant moins saisissants peut-être, avaient donné plus libre carrière aux facultés de déduction et de synthèse logique qui me sont propres.

– Et pourtant, répondis-je, Dieu sait si l'on m'a reproché d'avoir visé au sensationnel !

– Peut-être, reprit-il en saisissant avec les pincettes un morceau de charbon ardent pour allumer la longue pipe en merisier qu'il substituait ordinairement à sa pipe en terre quand il était plus porté à discuter qu'à réfléchir, peut-être avez-vous eu tort de chercher à mettre de la couleur et de la vie dans vos récits au lieu de vous borner à consigner ces minutieux raisonnements de cause à effet qui, seuls, méritent de retenir l'attention.

– Je crois cependant vous avoir amplement rendu justice sous ce rapport, rétorquai-je avec une certaine froideur, vexé par cette présomption un peu outrecuidante qui, j'avais pu le constater maintes fois, constituait l'un des traits les plus saillants du caractère de mon ami.

– Non, ce n'est ni de la morgue, ni de l'orgueil, répliqua-t-il, répondant selon son habitude à ma pensée plutôt qu'à mes paroles, si je demande qu'il soit rendu entière justice à mon art, c'est parce que je considère que mon art est une chose absolument impersonnelle... une chose qui me dépasse. Les crimes sont fréquents, la logique est rare. Donc, c'est sur la logique qu'il faut insister, et non sur les crimes. Vous n'avez fait qu'une série de contes avec ce qui aurait dû être une suite de conférences.

C'était par une froide matinée, au début du printemps, et notre petit déjeuner terminé, nous nous étions assis, l'un en face de l'autre, devant un bon feu dans notre logement de Baker Street. Un brouillard épais flottait entre les rangées de maisons aux façades sombres, et les fenêtres d'en face avaient l'air, au milieu de ces lourdes vapeurs jaunâtres, de halos confus et informes. Notre gaz était allumé et, comme la table n'avait pas été desservie, répandait sur la nappe blanche une clarté qui faisait miroiter l'argenterie et la porcelaine. Sherlock Holmes, silencieux jusque-là, n'avait fait que parcourir les colonnes d'annonces de tous les journaux et, finalement, n'y ayant sans doute pas trouvé ce qu'il y cherchait, avait entrepris, pour soulager sa mauvaise humeur, de me sermonner sur mes erreurs littéraires.

– Malgré cela, reprit-il après une pause durant laquelle il avait tiré de grosses bouffées de sa pipe en contemplant le feu, on n'est guère en droit de vous accuser d'avoir visé au sensationnel, car,

parmi les affaires auxquelles vous avez bien voulu vous intéresser, il y en a bon nombre qui n'offrent aucun rapport avec le crime au sens légal du mot. Le petit service que je me suis efforcé de rendre au roi de Bohême, la singulière aventure de Mlle Mary Sutherland, le problème relatif à l'homme à la lèvre tordue, le cas du gentilhomme célibataire, rien de tout cela ne tombe sous le coup de la loi. Mais, à force de vouloir éviter le sensationnel, je crains que vous ne soyez au contraire tombé presque dans la banalité.

– Sous le rapport de la conclusion peut-être, répondis-je, mais l'exposé de votre méthode avait du moins le mérite d'être intéressant et nouveau.

– Bah ! mon cher ami, en quoi voulez-vous que le public, le gros public qui n'observe rien et ne pourrait même pas reconnaître un tisserand à ses dents ou un typographe à son pouce gauche, s'intéresse aux subtilités de l'analyse et de la déduction ? Mais, franchement, si vous tombez dans le banal, je ne puis vous en blâmer, car le temps des grandes affaires est passé. L'homme, ou tout au moins l'homme criminel, n'a plus aucune initiative ni aucune originalité. Quant à mon métier, il semble maintenant rabaissé au niveau d'une agence pour retrouver les crayons perdus et donner des conseils aux demoiselles qui sortent de pension. Mais voici qui bat tous les records. Avec la lettre que j'ai reçue ce matin, je me fais l'effet de tomber dans le trente-sixième dessous. Lisez plutôt !

Il me jeta une lettre froissée. Elle venait de Montague Place, portait la date de la veille au soir et était ainsi conçue :

« CHER MONSIEUR HOLMES,

Je désirerais vivement vous consulter pour savoir si je dois ou non accepter la situation de gouvernante qui vient de m'être offerte. J'irai vous voir demain à dix heures et demie si cela ne vous dérange pas.

Agréez, etc.

VIOLET HUNTER »

– Vous connaissez cette personne ? demandai-je.

– Pas le moins du monde.

– Il est dix heures et demie en ce moment.

– Oui, et je parie que c'est elle qui vient de sonner.

– Ce sera peut-être plus intéressant que vous ne le pensez. Vous vous souvenez de l'histoire de l'escarboucle bleue ? Au début, cela n'avait l'air de rien, et, pour finir, cela vous a conduit à une très captivante enquête. Qui sait s'il n'en sera pas de même aujourd'hui ?

– Espérons-le ! Mais nos doutes seront bientôt dissipés, car, si je ne me trompe, voici la personne en question.

Au même instant, la porte s'ouvrit, livrant passage à une jeune fille. Elle portait une toilette très simple, mais très correcte ; son visage éveillé et souriant était couvert de taches de son qui le faisaient ressembler à un œuf de pluvier, et elle avait les allures décidées d'une femme habituée à se débrouiller toute seule.

– Vous m'excuserez de venir vous importuner ainsi, dit-elle à mon ami qui s'était levé pour la recevoir ; mais il m'arrive une étrange aventure, et, comme je suis orpheline et ne possède aucun parent à qui demander conseil, j'ai pensé que vous seriez peut-être assez bon pour me guider et me dire ce que je dois faire.

– Asseyez-vous, je vous en prie, mademoiselle. Si je puis vous rendre service, ce sera avec plaisir, croyez-le.

Je vis tout de suite que Holmes était favorablement impressionné par la façon de se présenter de sa nouvelle cliente. Il fixa un moment sur elle son regard scrutateur, puis, fermant à demi ses paupières et appliquant les unes contre les autres les extrémités de ses doigts, il se disposa à écouter le récit qu'elle allait lui faire.

– J'occupe depuis cinq ans, commença-t-elle, la place de gouvernante dans la famille du colonel Spence Munro, mais, il y a deux mois, il fut envoyé à Halifax, dans la Nouvelle-Écosse, et, lorsqu'il partit en Amérique, il emmena ses enfants avec lui, de sorte que je me trouvai du jour au lendemain sans situation. Je fis paraître des annonces dans les journaux et répondis à toutes celles qui me tombèrent sous les yeux, mais sans aucun succès, hélas ! Si bien que les quelques économies que je possédais finirent par se trouver presque complètement épuisées et que je commençai à me demander avec angoisse ce que j'allais devenir.

« Il y a dans le West End une agence du nom de Westaway, qui s'occupe de placer les gouvernantes, et je m'y présentais régulièrement, au moins une fois par semaine, afin de savoir s'il y avait une place disponible. Westaway est le nom du fondateur de l'agence, mais c'est une certaine Mlle Stoper qui la gère actuellement. Les dames en quête d'un emploi attendent dans une antichambre et sont ensuite introduites, l'une après l'autre, dans le petit bureau où se tient Mlle Stoper, laquelle consulte ses registres et leur dit s'il y a ou non quelque chose qui peut leur convenir.

« La semaine dernière, lorsque je passai à l'agence, on me fit entrer dans le petit bureau comme d'habitude, mais je m'aperçus avec surprise que Mlle Stoper n'était pas seule. A côté d'elle était assis un homme d'une corpulence prodigieuse, dont le visage épanoui s'agrémentait d'un triple menton et qui regardait d'un œil insistant, à travers ses lunettes, toutes les dames qui entraient. Dès qu'il me vit, il fit un bond sur sa chaise et se retournant brusquement vers Mlle Stoper :

« – Voici mon affaire ! Je ne pourrais demander mieux. Admirable ! Admirable !

« Il paraissait enthousiasmé et se frottait les mains avec joie.

« Il respirait tellement le bien-être que l'on avait véritablement plaisir à le voir.

« – Vous cherchez une situation, mademoiselle ? me demanda-t-il.

« – Oui, monsieur.

« – Comme gouvernante ?

« – Oui, monsieur.

« – Et quels appointements demandez-vous ?

« – J'avais quatre livres par mois dans ma dernière place, chez le colonel Spence Munro.

« – Allons donc ! C'est de l'exploitation, cela ! de l'exploitation pure ! s'exclama-t-il en levant ses mains grasses d'un geste indigné. Comment a-t-on osé offrir cette somme dérisoire à une personne aussi charmante et aussi accomplie ?

« – Mes compétences, monsieur, sont peut-être très inférieures à ce que vous supposez, répondis-je. Un peu de français, un peu d'allemand, la musique, le dessin...

« – Bah ! interrompit-il. Tout cela n'a rien à voir avec la question. Ce qu'il importe avant tout de savoir, c'est si vous possédez ou non les allures et le maintien d'une femme du monde. Voilà la seule chose qui compte à mes yeux. Si vous ne possédez pas cela, vous êtes inapte à faire l'éducation d'un enfant appelé peut-être à jouer plus tard un rôle considérable dans l'histoire de son pays. Mais si, au contraire, vous possédez cela, comment un homme qui se respecte a-t-il pu vous donner moins de cent livres. Pour ma part, mademoiselle, c'est ce que je vous propose par an, pour débiter.

« Je vous laisse à penser, monsieur Holmes, si, dans la situation embarrassée où je me trouvais, cette offre me parut invraisemblable. Mais, ayant sans doute remarqué avec quel air d'incrédulité je le regardais, le gros monsieur tira son portefeuille de sa poche et me tendit un billet de banque.

« – C'est également mon habitude, ajouta-t-il en m'adressant un sourire si affable que ses yeux devinrent pareils à deux minces traits lumineux perdus au milieu des bourrelets de graisse de sa figure, c'est également mon habitude de verser d'avance la moitié de leurs appointements aux gouvernantes afin qu'elles aient sous la main l'argent nécessaire pour renouveler leur garde-robe et pour effectuer le voyage.

« Jamais je n'avais rencontré de ma vie un homme aussi plein d'amabilité et de prévenances. Comme j'avais déjà contracté certaines petites dettes, cette avance arrivait juste à point pour me tirer d'affaire ; néanmoins, il y avait dans tout cela quelque chose de si extraordinaire que je n'osais m'engager ainsi à la légère sans savoir où j'allais.

« – Serait-il indiscret de vous demander où vous habitez, monsieur ? questionnai-je.

« – Dans le Hampshire, mademoiselle, une charmante propriété qui s'appelle *Les Hêtres d'Or* et qui est située à cinq milles au-delà de Winchester. Le pays est ravissant, et cette vieille demeure, vous le verrez, est littéralement délicieuse.

« – Et mes fonctions, monsieur ? Voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer en quoi elles consisteraient ?

« – Vous n'aurez à vous occuper que d'un seul enfant... un cher petit diabolin de six ans. Oh ! si vous pouviez le voir tuer les cancrelats avec son chausson ! Paf ! Paf ! Paf ! Il vous en tue trois avant que vous ayez seulement eu le temps de vous en apercevoir.

« Il s'était renversé en arrière sur sa chaise et riait si fort que, de nouveau, on ne lui voyait plus les yeux.

« Je fus un peu étonnée d'apprendre à quels jeux singuliers s'amusait cet enfant ; mais, en voyant le père rire de si bon cœur, je pensais que ce ne devait être qu'une plaisanterie.

« – De sorte que mes seules fonctions, repris-je, se borneront à m'occuper de ce petit enfant.

« – Ah ! non ! pas vos seules fonctions, pas vos seules fonctions, ma chère demoiselle ! s'écria-t-il. Il faudra aussi, et je suis sûr que vous avez assez de bon sens pour le comprendre, que vous accomplissiez les quelques petites choses que vous demandera ma femme, mais, rassurez-vous, on n'exigera jamais de vous aucune tâche servile. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pense ?

« – Je suis toute disposée à me rendre utile.

« – A la bonne heure. Ainsi, tenez, un exemple. Nous sommes un peu maniaques, voyez-vous, un peu maniaques, oui... mais nous avons bon cœur tout de même. Eh bien ! si l'on vous demandait de porter une robe à notre convenance et qui vous serait fournie par nous, vous n'auriez pas d'objection à satisfaire notre petite fantaisie, hein ?

« – Non, répondis-je, profondément surprise malgré tout.

« – Et si l'on vous demandait de vous asseoir ici, ou là, vous n'en seriez pas contrariée, non plus, n'est-ce pas ?

« – Oh ! non !

« – Ou encore de vous faire couper les cheveux avant de venir chez nous ?

« Je pouvais à peine en croire mes oreilles. Comme il vous est facile de vous en rendre compte, monsieur Holmes, je possède des cheveux assez abondants et d'une nuance châtain peu commune, devant laquelle on s'est toujours extasié. Je ne pouvais me faire à la pensée de les sacrifier ainsi.

« – Quant à cela, je crains que ce ne soit impossible, répliquai-je.

« Il m'épiait attentivement avec ses petits yeux, et, lorsqu'il vit que je refusais, sa physionomie s'assombrit d'un seul coup.

« – C'est que, voyez-vous, c'est tout à fait indispensable, insista-t-il. Il s'agit là d'un caprice de ma femme, et les caprices d'une femme, mademoiselle, doivent être satisfaits. Alors, vous ne voulez absolument pas vous faire couper les cheveux ?

« – Non, monsieur, réellement, je ne peux pas, répliquai-je avec fermeté.

« – Ah ! très bien ; alors il n'y a plus rien de fait. C'est dommage, car, sous les autres rapports, vous me plaisiez beaucoup. Mais, puisqu'il en est ainsi, mademoiselle Stoper, veuillez, je vous prie, me présenter les autres personnes qui pourraient convenir pour cette place.

« Pendant tout le temps qu'avait duré cet entretien, la directrice était restée plongée dans ses papiers sans nous adresser une seule fois la parole ; mais, au coup d'œil qu'elle me lança lorsqu'elle releva la tête, je compris que je venais de lui faire perdre une forte commission en n'acceptant pas.

« – Désirez-vous que votre nom soit maintenu sur les livres ? me demanda-t-elle.

« – S'il vous plaît, mademoiselle Stoper.

« – Ma foi, cela me paraît bien inutile, puisque vous repoussez de cette façon les propositions les plus avantageuses, me dit-elle d'une voix rêche. Vous n'imaginez pas, je pense, qu'après cela nous continuerons à nous démener pour vous procurer une situation. Vous pouvez vous retirer, mademoiselle Hunter.

« Alors, monsieur Holmes, lorsque, rentrée chez moi, je me retrouvai en face de mon buffet vide et des deux ou trois factures qu'on avait apportées durant mon absence, je fus subitement amenée à me demander si, je ne venais pas de commettre une bien grosse sottise. Évidemment, ces gens-là étaient on ne peut plus fantasques, et il fallait en passer par toutes les excentricités qu'il leur plaisait de vous imposer ; mais, en revanche, ils se montraient prêts à vous dédommager royalement, car bien peu de gouvernantes anglaises peuvent se vanter de gagner cent livres par an. Et puis, en somme, à quoi me serviraient-ils, mes cheveux ? Nombre de femmes sont avantagées lorsqu'elles les portent courts, et qui sait si je ne serais pas comme elles ? Dès le lendemain, je commençai à me dire que j'avais eu tort d'agir comme je l'avais fait, et, le surlendemain, j'en étais définitivement convaincue. Surmontant mon orgueil, j'avais presque fini par me décider à retourner à l'agence pour demander si la place était toujours vacante, lorsque je reçus, du monsieur lui-même, cette lettre que je vous ai apportée et que je vais vous lire :

*“Les Hêtres d'Or
près Winchester.*

“MADEMOISELLE,

“Mademoiselle Stoper a eu l’amabilité de me communiquer votre adresse, et je vous écris d’ici afin de vous demander si vous n’êtes pas revenue sur votre décision. Ma femme souhaiterait vivement vous voir entrer chez nous, car le portrait que je lui ai tracé de vous lui a causé une très favorable impression. Nous sommes disposés à vous accorder trente livres par trimestre, soit cent vingt livres par an pour vous dédommager des désagréments que pourraient vous occasionner nos fantaisies, qui, après tout, ne sont pas si terribles. Ma femme a une prédilection pour le bleu électrique, et il lui serait agréable de vous voir porter une robe de cette nuance le matin dans la maison. Il est inutile, toutefois, que vous dépensiez votre argent pour l’acheter, car nous en possédons une (celle de ma fille Alice, actuellement à Philadelphie), qui, je crois, vous irait très bien. Maintenant, quant à la question de vous asseoir ici ou là et de vous distraire de la façon qui vous serait indiquée, cela ne pourrait vous déranger en aucune façon. En ce qui concerne vos cheveux, c’est évidemment très regrettable, d’autant plus que je n’ai pas été sans en remarquer la beauté au cours de notre bref entretien, mais je me vois malheureusement contraint de maintenir ce que je vous ai dit à ce sujet. Il ne me reste donc plus qu’à espérer que vous vous trouverez suffisamment dédommée de ce sacrifice par les appointements plus élevés que je vous offre. La tâche que vous aurez à remplir vis-à-vis de l’enfant est très légère. Allons, tâchez de vous décider, et j’irai au-devant de vous avec le dog-cart à Winchester, pourvu que vous me fassiez savoir par quel train vous arriverez.

“Agréez, etc.

“JEPHRO RUCASTLE”

« Voilà la lettre que je viens de recevoir, monsieur Holmes, et, cette fois, je suis bien décidée à accepter ; mais, avant de prendre un engagement définitif, j’ai pensé qu’il serait quand même préférable de vous demander votre appréciation.

– Que voulez-vous que je vous dise, mademoiselle ? répondit Holmes en souriant, puisque votre résolution est prise, il me semble qu’il n’y a plus lieu désormais de discuter la question.

– Mais enfin, vous n’estimez pas que je devrais refuser ?

– Mon Dieu, mademoiselle, je vous avoue franchement que ce n’est pas la situation que je choisirais pour ma sœur, si j’en avais une.

– Alors, selon vous, qu’est-ce que tout cela signifie, monsieur Holmes ?

– Ah ! je serais fort en peine de vous le dire. Je ne sais rien. Quelle est votre idée à vous ?

– Eh bien ! je ne vois qu’une seule hypothèse possible. M. Rucastle m’a donné l’impression d’être un très brave homme et d’avoir très bon cœur. Mais peut-être sa femme a-t-elle perdu la raison et peut-être, d’une part, ne veut-il en rien dire de peur qu’on ne la fasse interner, et d’autre part, se soumet-il à tous ses caprices pour éviter les crises qui pourraient se produire si on lui résistait.

– C’est, en effet, une explication plausible... étant donné les faits ; c’est même, je crois, la plus probable. Mais, de toute façon, il ne me semble pas que ce soit un milieu très recommandé pour une jeune fille.

– Je ne dis pas, monsieur Holmes, seulement dans la situation où je me trouve...

– Oui, évidemment, les appointements qu’on vous offre sont beaux... trop beaux même. C’est justement ce qui m’inquiète. Pourquoi ces gens-là vous proposeraient-ils cent vingt livres par an, alors que, pour le tiers du prix, ils pourraient avoir une gouvernante de tout premier ordre ? Il y a certainement quelque chose de pas clair là-dessous.

– J’ai pensé que, du moment que vous seriez au courant, il vous serait plus facile, par la suite, de me venir en aide, le cas échéant. Je me sentirais tellement plus forte si je savais pouvoir compter sur vous.

– Oh ! soyez tranquille, vous pourrez compter sur moi. Voici des mois que je n’avais pas rencontré de problème aussi intéressant que celui que vous venez de m’exposer. Il y a, dans cette histoire, quelque chose qui sort tout à fait de l’ordinaire. Si jamais vous vous trouviez embarrassée ou menacée d’un danger quelconque...

– Un danger ? Quel danger prévoyez-vous donc ?

Holmes hocha gravement la tête.

– Ce ne serait plus un danger si nous étions à même de le préciser, répliqua-t-il. Mais, à n’importe quelle heure du jour et de la nuit, passez-moi une dépêche, et j’accours aussitôt.

– C’est tout ce qu’il me faut.

Elle se leva vivement, tout à fait rassurée à présent.

– Je vais pouvoir m’embarquer sans crainte pour le Hampshire désormais. J’écris à M. Rucastle en sortant de chez vous, je fais ce soir même le sacrifice de mes cheveux, et demain je pars pour Winchester.

Et, après avoir adressé quelques mots de remerciement à Sherlock Holmes, elle nous souhaita le bonsoir à tous deux et sortit d’un air affairé.

– En tout cas, conclus-je en l’écoutant redescendre l’escalier d’un pas ferme et rapide, elle donne l’impression de fort bien savoir se tirer d’affaire toute seule.

– Tant mieux, me répondit Holmes gravement, car je serais bien surpris si nous n’entendions pas reparler d’elle avant peu.

La prédiction de mon ami ne tarda guère à se réaliser.

Une quinzaine passa, durant laquelle je me surpris fréquemment à repenser à cette jeune fille en me demandant vers quelle étrange aventure elle avait bien pu s'élancer. Les appointements exagérés qu'on lui offrait, les conditions étranges qu'on lui imposait, la tâche quasi insignifiante qu'on lui promettait, tout laissait à prévoir qu'elle aurait à faire face à une situation anormale. Mais s'agissait-il d'une simple fantaisie ou d'un guet-apens ? Cet homme était-il un philanthrope ou un criminel ? J'aurais été totalement incapable de le dire. Quant à Holmes, je le voyais pendant des demi-heures entières le sourcil froncé et la mine préoccupée ; mais, quand je tentais une allusion à cette histoire, il avait un geste évasif de la main et me répondait d'un ton impatienté :

– Des faits ! Il me faut des faits à l'appui ! On ne peut fabriquer de briques quand on n'a pas de terre à sa disposition.

Mais il en venait toujours à répéter ce qu'il avait dit en premier lieu : que, s'il avait eu une sœur, il ne lui aurait jamais permis d'accepter une situation comme celle-là.

Un soir, assez tard, alors que je me disposais à aller me coucher et que Holmes, comme cela lui arrivait fréquemment, venait de m'annoncer qu'il passerait la nuit entière en recherches au milieu de ses cornues et de ses éprouvettes, on lui remit un télégramme. Il décacheta l'enveloppe orangée, jeta un coup d'œil sur le texte de la dépêche, puis me la jeta.

– Cherchez les heures des trains dans l'indicateur, me dit-il en reprenant son expérience chimique interrompue.

C'était un appel laconique et pressant.

« Venez demain midi hôtel *Cygne-Noir*, à Winchester. Venez sans faute ! Ne sais plus que faire.

HUNTER »

– Voulez-vous venir avec moi ? me demanda Holmes en relevant la tête.

– Très volontiers.

– Alors, regardez l'horaire.

– Il y a un train à neuf heures et demie, répondis-je après avoir feuilleté l'indicateur. Il arrive à Winchester à onze heures trente.

– C'est parfait. Allons, il vaut peut-être mieux que je remette à un autre jour mon analyse des acétones, car nous aurons sans doute besoin d'être frais et dispos demain matin.

Le lendemain à onze heures, nous avions déjà parcouru une bonne partie de la distance qui nous séparait de l'ancienne capitale de l'Angleterre. Depuis notre départ de Londres, Holmes était constamment resté plongé dans la lecture des journaux du matin, mais, après que nous eûmes franchi la limite du Hampshire, il les rejeta sur la banquette et se mit à contempler le paysage. Il

faisait une idéale journée de printemps, et le ciel, d'un bleu très pâle, était moucheté de petits nuages blancs floconneux que le vent chassait de l'ouest à l'est. Le soleil était radieux et, malgré cela, l'air était empreint d'une fraîcheur qui vous fouettait le sang. Partout à travers la campagne, jusqu'aux collines basses entourant Aldershot, des toitures de ferme, tantôt rouges, tantôt grises, émergeaient du vert tendre des feuillages naissants.

– Est-ce assez frais et délicieux ! m'écriai-je avec tout l'enthousiasme d'un homme échappé aux brouillards de Baker Street.

Mais Holmes secoua gravement la tête.

– Savez-vous bien, Watson, me dit-il, que c'est un des travers des esprits comme le mien de ne jamais envisager les choses que du point de vue qui me préoccupe ? Quand vous regardez ces habitations éparpillées, vous êtes frappé par leur côté pittoresque. Quand je les regarde, moi, la seule chose que j'éprouve est le sentiment de leur isolement et de la facilité avec laquelle les crimes peuvent s'y commettre en toute impunité.

– Grand Dieu ! m'exclamai-je. En quoi ces vieilles demeures peuvent-elles vous faire penser à des crimes ?

– Elles m'inspirent toujours une sorte d'horreur indéfinissable. Voyez-vous, Watson, j'ai la conviction (conviction basée sur mon expérience personnelle) que les plus sinistres et les plus abjectes ruelles de Londres ne possèdent pas à leur actif une aussi effroyable collection de crimes que toutes ces belles et riantes campagnes.

– Mais c'est abominable ce que vous me dites là !

– Et la raison est bien évidente. La pression qu'exerce l'opinion publique réalise ce que les lois ne peuvent accomplir. Il n'est pas de cul-de-sac si infâme et si reculé où les cris d'un enfant martyr ou les coups frappés par un ivrogne n'éveillent la pitié et l'indignation des voisins, et là toutes les ressources dont dispose la justice sont tellement à portée de la main qu'il suffit d'une seule plainte pour provoquer son intervention et amener immédiatement le coupable sur le banc des accusés. Mais considérez au contraire ces maisons isolées au milieu de leurs champs et habitées en majeure partie par de pauvres gens qui n'ont autant dire jamais entendu parler du code, et songez un peu aux cruautés infernales, aux atrocités cachées qui peuvent s'y donner libre cours, d'un bout de l'année à l'autre, à l'insu de tout le monde. Si la jeune fille qui nous appelle à son secours était allée habiter Winchester, je n'aurais jamais eu aucune crainte à son égard. C'est parce qu'elle se trouve à cinq milles dans la campagne que je ne me sens pas tranquille. Et cependant, il est évident qu'elle n'est pas personnellement menacée.

– Non. Du moment qu'elle peut venir à Winchester au-devant de nous, c'est qu'elle sort comme elle veut.

– Justement. Cela prouve qu'elle est libre.

– Alors, que se passe-t-il ? Vous en faites-vous une idée ?

– J’ai imaginé sept explications distinctes qui, toutes, justifient les faits que nous connaissons jusqu’à présent. Mais, pour savoir laquelle est la bonne, il est nécessaire que nous soyons en possession des renseignements que nous allons sans doute recueillir à notre arrivée, et cela ne saurait tarder maintenant, car j’aperçois déjà les tours de la cathédrale.

Le *Cygne-Noir* est un hôtel réputé situé dans la Grande Rue, à proximité de la gare ; nous y trouvâmes Mlle Hunter qui nous attendait. Elle avait retenu une salle particulière et commandé un déjeuner à notre intention.

– Comme je suis heureuse que vous soyez venus ! nous dit-elle avec joie. C’est si aimable de votre part à tous les deux ! J’étais absolument désespérée, et j’ai grand besoin de vos conseils.

– Que vous est-il arrivé, mademoiselle ?

– Je vais vous raconter cela, et aussi brièvement que possible, car j’ai promis à M. Rucastle d’être rentrée avant trois heures. Il m’a donné la permission d’aller en ville ce matin, mais il était bien loin de se douter de ce qui m’y amenait.

– Commençons par le commencement, je vous prie !

Holmes allongea ses longues jambes maigres devant le feu et se recueillit pour écouter.

– Avant tout, je dois vous dire que je n’ai été maltraitée en aucune façon par M. et Mme Rucastle. C’est une justice à leur rendre. Seulement, je n’arrive pas à les comprendre, et ils m’inquiètent.

– Qu’est-ce que vous n’arrivez pas à comprendre ?

– Les motifs qui les poussent à agir comme ils font. Mais procédons par ordre. A mon arrivée, M. Rucastle est venu au-devant de moi, ici, à Winchester, et m’a conduit avec son dog-cart aux *Hêtres d’Or*. Ainsi qu’il me l’avait dit, la propriété se trouve dans un site admirable, mais l’habitation n’a rien d’esthétique : c’est une grande maison carrée, jadis blanchie à la chaux, mais que les intempéries et l’humidité ont beaucoup dégradée. Elle est entourée sur trois côtés par des bois, et sur le quatrième il y a un grand champ en pente qui s’étend jusqu’à la grande route de Southampton, à cent mètres en contrebas. Ce champ fait partie de la propriété, mais les bois, eux, sont rattachés au domaine de lord Southerton. Enfin, il y a, juste en face de l’entrée, un bouquet de hêtres dorés : c’est lui qui a donné son nom à la maison.

« M. Rucastle, toujours aussi aimable que la première fois, me ramena donc chez lui et me présenta le soir même à sa femme et à son enfant. L’hypothèse qui nous avait paru si vraisemblable, lorsque j’étais allée vous voir, monsieur Holmes, était complètement erronée. Mme Rucastle n’est pas folle du tout. C’est une femme taciturne et pâle, qui est beaucoup plus jeune que son mari ; je ne pense pas qu’elle ait encore atteint la trentaine, tandis que lui doit avoir quarante-cinq ans bien sonnés. D’après leur conversation, j’ai cru comprendre qu’ils étaient mariés depuis sept ans environ, que M. Rucastle était veuf lorsqu’il l’avait épousée et que le seul

enfant qu'il avait eu de sa première femme était cette fille dont il m'avait parlé pour me dire qu'elle était maintenant à Philadelphie. Il m'a confié en particulier qu'elle s'était exilée par aversion pour sa belle-mère, car, comme elle avait elle-même une vingtaine d'années au moins, sa situation aurait été par trop gênante pour elle s'il lui avait fallu vivre aux côtés de la très jeune femme de M. Rucastle.

« Mme Rucastle me fit l'effet d'être aussi incolore au moral qu'au physique, et l'impression qu'elle me produisit ne fut ni bonne ni mauvaise. C'est une femme sans personnalité aucune. Il est facile de se rendre compte qu'elle aime tendrement son mari et son petit garçon. Ses yeux gris clair vont sans cesse de l'un à l'autre pour découvrir, et même prévenir quand elle le peut, leurs moindres désirs. Lui aussi, malgré ses allures brusques et tapageuses, semble lui être très dévoué ; en somme, cela semble faire un très heureux ménage. Et cependant l'on sent que cette femme a un chagrin secret. On la voit fréquemment absorbée, avec un visage plein de tristesse, et je l'ai plusieurs fois surprise en train de pleurer. Je me suis demandé, par moments, si ce ne serait pas le caractère de son fils qui la tourmenterait ainsi, car je n'ai jamais rencontré enfant plus gâté, ni doué de plus mauvais instincts. Il est petit pour son âge, mais possède une tête énorme et disproportionnée. Sa vie se passe en alternatives de colères et de bouderies ; son plus grand plaisir est de torturer les êtres plus faibles que lui, et il faut voir quelle habileté il déploie pour s'emparer des souris, des petits oiseaux et des insectes. Mais je préfère m'abstenir de vous parler de lui, monsieur Holmes ; il n'a d'ailleurs que peu de rapport avec ce que j'ai à vous dire.

– Tous les détails m'intéressent, répondit mon ami, si minime que soit l'importance que vous y attachiez.

– J'essaierai de n'en omettre aucun. Le seul désagrément que j'ai éprouvé d'abord, dans cette maison, fut la mauvaise tenue des domestiques. Il n'y en a que deux : le mari et la femme. Toller (c'est le nom de l'homme) est une sorte de rustre aux allures bizarres, aux favoris et aux cheveux grisonnants, qui empeste la boisson. Je l'ai déjà vu à deux reprises complètement ivre depuis que je suis ici, et pourtant M. Rucastle n'a pas l'air de s'en apercevoir. Sa femme est grande et forte gaillarde aussi taciturne que Mme Rucastle, mais beaucoup moins aimable. Bref, cela forme un couple on ne peut plus déplaisant. Heureusement pour moi, je passe la plus grande partie de mon temps dans la nursery ou dans ma chambre, et ces deux pièces contiguës se trouvent dans une partie reculée de la maison.

« Les deux journées qui succédèrent à mon arrivée aux *Hêtres d'Or* furent très calmes ; le troisième jour, Mme Rucastle, qui était descendue juste après le petit déjeuner, s'approcha de son mari et lui murmura quelques mots à l'oreille.

« – Ah ! oui, fit-il en se retournant vers moi ; nous vous sommes très reconnaissants, mademoiselle Hunter, d'avoir satisfait notre caprice en vous faisant couper les cheveux. Je vous assure que cela ne dépare pas le moins du monde votre physionomie. Nous allons voir, à présent, comment vous sied le bleu électrique. Vous trouverez la robe dont je vous ai parlé sur le pied de votre lit, et vous nous feriez grand plaisir, à ma femme et à moi, en la passant tout de suite.

« La toilette en question était d'une nuance tout à fait spéciale. Elle avait été taillée dans un fort beau tissu (une sorte de laine), mais était quelque peu usagée. A voir la façon dont elle

m'allait, on aurait pu croire qu'elle avait été coupée exprès pour moi. M. et Mme Rucastle, en me voyant apparaître ainsi vêtue, manifestèrent leur joie avec des transports qui me parurent tout à fait exagérés. Ils m'attendaient au salon, une vaste pièce, éclairée de trois hautes portes-fenêtres, qui occupent toute la largeur de la façade. On avait eu soin de placer un fauteuil devant la fenêtre du milieu, le dos tourné à la lumière et, après que l'on m'eut invitée à m'y asseoir, M. Rucastle, se promenant de long en large à travers le salon, se mit à me raconter, l'une après l'autre, les histoires les plus drôles que j'aie jamais entendues. Vous ne sauriez imaginer à quel point il était comique, et je riais à en être malade. Mme Rucastle, par contre, qui ne possède évidemment pas le sens de la plaisanterie, ne souriait même pas et restait immobile, les mains sur les genoux, avec un visage triste et inquiet. Au bout d'une heure environ, M. Rucastle fit brusquement remarquer qu'il était temps de se mettre au travail et me dit que je pouvais changer de robe et aller rejoindre le petit Edward dans la nursery.

« Deux jours après, la même scène se répéta, dans un ordre absolument identique. Comme la première fois, on m'envoya endosser la toilette bleue ; comme la première fois, on me fit asseoir devant la fenêtre, et, comme la première fois, je m'amusai follement en écoutant les bouffonnes anecdotes dont M. Rucastle possédait un répertoire inépuisable et qu'il racontait avec un art consommé. Ensuite, il me mit entre les mains un roman à couverture jaune, et, après avoir tourné mon fauteuil un peu de côté afin que mon ombre ne tombât point sur les pages, il me pria de lui faire la lecture à haute voix. Je lus ainsi pendant une dizaine de minutes en commençant au cœur d'un chapitre, puis, tout à coup, au beau milieu d'une phrase, il m'interrompit et me commanda d'aller passer une autre robe.

« Vous devez facilement imaginer, monsieur Holmes, à quel point cette bizarre cérémonie m'intriguait. J'avais remarqué que l'on faisait toujours très attention à ce que j'eusse le dos tourné à la fenêtre, de sorte que je fus dévorée du désir de savoir ce qui se passait derrière moi. Au premier abord, cela me parut impossible, mais j'eus tôt fait de trouver un subterfuge. Mon miroir à main s'étant cassé, j'eus l'ingénieuse inspiration d'en dissimuler un morceau dans les plis de mon mouchoir. La fois suivante, tandis que je riais à gorge déployée, je portai mon mouchoir à mes yeux comme pour essuyer mes larmes et réussis ainsi, sans trop de peine, à apercevoir tout ce qui se trouvait derrière moi. J'avoue que je fus déçue. Il n'y avait absolument rien.

« Du moins, ce fut ma première impression. Mais, en y regardant mieux, je m'aperçus qu'il y avait, sur la route de Southampton, un homme, un petit homme barbu, vêtu d'un costume gris, qui avait les yeux tournés vers moi. Cette route est un chemin de grande communication, et l'on y voit fréquemment passer du monde. Mais l'homme en question ne se contentait pas de passer, il s'était arrêté, était venu s'accouder à la clôture et regardait fixement dans la direction de la maison. En abaissant mon mouchoir, je m'aperçus que Mme Rucastle m'observait attentivement. Elle ne formula aucune réflexion, mais je compris très nettement qu'elle avait deviné mon manège et vu ce qu'il y avait derrière moi.

« – Jephro, dit-elle en se levant aussitôt, il y a là sur la route un impertinent qui ne cesse de regarder Mlle Hunter.

« – Ce n'est pas un de vos amis, mademoiselle Hunter ? me demanda M. Rucastle.

« – Non ; je ne connais personne dans le pays.

« – En vérité, c'est trop d'audace ! Retournez-vous et faites-lui signe de s'éloigner.

« – Il vaudrait peut-être mieux feindre de n'avoir pas remarqué sa présence.

« – Non, non, sans quoi il reviendrait toujours rôder par ici. Retournez-vous, je vous prie, et faites-lui signe comme cela.

« Je fis ce que l'on me demanda, et Mme Rucastle se dépêcha de baisser le store. Cela s'est passé la semaine dernière, et depuis l'on ne m'a plus fait rasseoir dans la fenêtre, ni mettre la robe bleue, et je n'ai pas revu une seule fois l'homme sur la route.

Continuez, dit Holmes, votre récit promet d'être fort intéressant.

– Il vous paraîtra bien décousu, j'en ai peur, et peut-être estimez-vous qu'il y a très peu de rapport entre les divers incidents dont j'ai à vous entretenir. Le jour même de mon arrivée aux *Hêtres d'Or* M. Rucastle me conduisit à une petite dépendance qui se trouve auprès de la cuisine. Comme nous en approchions, j'entendis des tintements de chaîne et des frôlements qui me donnèrent à penser qu'un gros animal y était enfermé.

« – Regardez là-dedans, me dit M. Rucastle en me montrant un interstice entre les planches. N'est-ce pas qu'il est beau ?

« Je regardai, et j'aperçus deux yeux luisants comme des braises, et une forme ramassée dans l'ombre.

« – N'ayez pas peur, murmura mon hôte en riant du bond que j'avais fait en arrière. C'est seulement Carlo, mon mâtin. Je dis "mon", mais en réalité le vieux Toller est le seul qui puisse s'en faire obéir. On ne lui donne à manger qu'une fois par jour, et encore assez parcimonieusement ; aussi il est toujours prêt à dévorer tout le monde. Toller le lâche tous les soirs, et malheur à l'intrus qui ferait connaissance avec ses crocs. Pour l'amour du ciel, ne vous risquez jamais à sortir de la maison la nuit, car il en irait de votre vie.

« La recommandation n'était pas superflue, comme je pus en juger par moi-même deux jours après. En regardant à ma fenêtre vers deux heures du matin, je vis qu'il faisait un clair de lune si magnifique que la pelouse était tout argentée et que l'on y voyait presque comme en plein jour. Or, tandis que je m'attardais ainsi dans la contemplation de cette scène si poétique et si calme, je m'avisai soudain que quelque chose remuait parmi l'ombre des hêtres d'or. Un instant après, je me rendis compte, en le voyant sortir de l'ombre, que c'était un énorme molosse aussi gros qu'un jeune veau, un molosse à la gueule béante, fauve de poil et noir de museau, et tellement efflanqué que toutes ses côtes se découpaient en relief sous sa peau. Il traversa lentement la pelouse et disparut à nouveau dans l'ombre à l'autre bout. La vue de ce gardien terrible et muet me fit plus frissonner que n'aurait pu le faire, je crois, aucun cambrioleur.

« Il faut maintenant que je vous compte la très singulière aventure qui m'est arrivée. Comme vous le savez, je m'étais fait couper les cheveux avant mon départ de Londres, et j'en avais fait une grande tresse que j'avais mise dans le fond de ma malle. Un soir, après avoir couché l'enfant, je m'étais amusée à passer en revue l'ameublement de ma chambre et à remettre toutes mes affaires en ordre. Il y avait dans un coin une vieille commode dont les deux tiroirs du haut étaient entrouverts et vides, et celui du bas fermé à clé. Je rangeai d'abord mon linge dans les deux premiers, mais, comme il me restait encore beaucoup d'autres choses à mettre en place, je fus très contrariée de voir que je ne pouvais disposer du troisième tiroir. Pensant qu'on l'avait peut-être fermé simplement par mégarde, je pris mon trousseau de clés pour essayer de l'ouvrir et y réussis fort heureusement du premier coup. Il ne contenait qu'un seul objet, mais jamais vous ne devineriez lequel. C'était ma tresse de cheveux.

« Je la pris entre mes mains et l'examinai. C'était bien la mienne, effectivement : même épaisseur aussi. Et pourtant non ; en y réfléchissant, c'était impossible. Comment mes propres cheveux auraient-ils pu être enfermés ainsi dans ce tiroir ? Toute tremblante d'émotion, je me mis à défaire ma malle, et, quand je l'eus vidée entièrement et arrivai au fond, j'y retrouvai ma tresse telle que je l'y avais déposée. Je les plaçai alors l'une à côté de l'autre ; eh bien ! vous me croirez si vous voulez, elles étaient absolument identiques. Vous ne trouvez pas cela extraordinaire ? Pour ma part, j'eus beau me creuser la cervelle, il me fut impossible d'y comprendre goutte. Finalement, je remis les cheveux inconnus où je les avais pris, et, comprenant que je m'étais mise dans un mauvais cas en ouvrant ce tiroir que les Rucastle avaient jugé bon de fermer, je décidai de ne souffler mot à personne de ma découverte.

« Ainsi que vous avez pu le constater déjà, monsieur Holmes, je suis d'une nature à beaucoup observer, de sorte qu'il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant que j'eusse établi dans ma tête un plan assez exact de la maison. Mais il y avait une partie que je ne connaissais pas et qui, sans doute, n'était pas habitée. C'est la porte placée juste en face de celle du ménage Toller qui devait y donner accès, mais elle était invariablement fermée à clé. Un jour, toutefois, en montant l'escalier, je rencontrai M. Rucastle qui en sortait, son trousseau de clés à la main, et avec, sur sa figure, une expression très différente de celle que j'avais l'habitude de voir à cet homme si jovial. Il avait les joues en feu, le front tout plissé et les veines gonflées sur les tempes comme s'il venait de se mettre dans une colère rouge. Il referma la porte et passa rapidement près de moi sans m'adresser un seul mot et sans me regarder.

« Ma curiosité en fut piquée au vif, et, lorsque je sortis pour promener l'enfant, je me dirigeai vers le côté d'où l'on pouvait voir les fenêtres de cette partie de la maison. Il y en avait quatre sur la même rangée : trois qui étaient simplement sales et la quatrième dont les volets étaient fermés. Évidemment, personne n'habitait là. Tandis que j'allais et venais en relevant de temps en temps la tête pour les regarder, M. Rucastle, la mine aussi aimable et aussi réjouie que de coutume, sortit de la maison et s'avança vers moi.

« – Ah ! me dit-il, ne croyez pas à une impolitesse de ma part si je suis passé tout à l'heure près de vous sans seulement vous dire un mot, chère mademoiselle Hunter, mais j'avais de si graves préoccupations en tête.

« Je lui donnai l'assurance que je n'étais nullement formalisée.

« – A propos, ajoutai-je, il me semble que vous avez là plusieurs pièces inoccupées ; il y en a une dont les volets sont fermés.

« Cette réflexion parut le surprendre et même lui causer une certaine émotion.

« – J'adore la photographie, me confia-t-il, et c'est là que j'ai installé ma chambre noire. Mais, mon Dieu ! que vous êtes donc observatrice ! Qui se serait jamais figuré cela ?

« Il parlait sur le ton de la plaisanterie, mais, à sa façon de me regarder, je voyais bien qu'il ne plaisantait pas. L'expression de son regard était méfiante, contrariée, mais elle n'était à coup sûr pas rieuse.

« Vous pensez bien, monsieur Holmes, qu'aussitôt que j'eus compris que l'on cherchait à me cacher la véritable destination de ces pièces fermées, je n'eus plus de cesse que je ne les eusse explorées moi-même, non par simple curiosité, bien que j'en aie ma bonne part comme toutes les femmes, mais plutôt parce que j'avais le sentiment que c'était mon devoir... parce que j'avais l'impression que, si je les explorais, il en résulterait quelque chose de bon. On parle toujours de l'intuition féminine, peut-être bien était-ce cette intuition qui me poussait à cela. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'étais tourmentée par l'irrésistible envie de franchir cette porte défendue et me promettais bien de le faire dès que l'occasion s'en présenterait.

« Elle ne se présenta qu'hier seulement. Je savais déjà qu'indépendamment de M. Rucastle, Toller et sa femme pénétraient l'un et l'autre dans ces pièces inoccupées, et, une fois, j'avais même vu l'homme entrer par là avec un sac noir sur son épaule. Ces temps derniers, il a bu terriblement, et hier il était complètement ivre, si bien qu'en montant je trouvai la clé sur la porte ; c'était évidemment lui qui avait oublié de la retirer. D'autre part, comme M. et Mme Rucastle étaient à ce moment en bas, ainsi que l'enfant, l'occasion qui s'offrait pour moi, était on ne peut mieux choisie. Je fis tourner sans bruit la clé dans la serrure, je poussai la porte et j'entrai.

« Je me trouvai dans un petit couloir au plancher nu et aux murs non tapissés, qui, à son extrémité, tournait à angle droit. Après avoir contourné ce coin, je vis trois portes sur le même plan, dont la première et la dernière étaient ouvertes. Toutes deux donnaient accès à une chambre vide, poussiéreuse et triste, l'une ayant deux fenêtres et l'autre une seulement, aux carreaux tellement sales que c'est à peine si la lumière du soir y pouvait pénétrer. La porte du milieu était fermée, et l'on y avait placé en travers une barre de lit de fer fixée à un bout par un cadenas à un gros anneau scellé dans le mur et attachée à l'autre par une grosse corde. La porte elle-même était par surcroît fermée à clé, et cette clé n'était pas sur la serrure. Cette porte si bien barricadée était évidemment celle de la chambre aux volets, mais la lumière qui filtrait en dessous me fit cependant voir qu'elle n'était pas plongée dans l'obscurité. Sans doute était-elle éclairée par quelque vitrage dans le plafond, invisible de l'extérieur. Tandis que j'étais là, dans le couloir, à regarder cette porte inquiétante en me demandant quel secret elle pouvait bien cacher, j'entendis soudain dans la chambre un bruit de pas et vis une ombre aller et venir, obscurcissant par instants le filet de lumière sous la porte. A cette vue, monsieur Holmes, une terreur folle s'empara de moi, et, sous le coup de l'émotion, je m'enfuis en courant éperdument comme si j'étais

poursuivie par une main effrayante qui cherchait à me saisir par ma jupe. J'enfilai le couloir, je franchis la porte et je tombai dans les bras de M. Rucastle, qui attendait là.

« – Ah ! ah ! fit-il en souriant, c'était donc vous ? Je m'en étais douté quand j'ai vu la porte ouverte.

« – Oh ! quelle peur j'ai eue ! balbutiai-je toute haletante.

– Ma chère demoiselle !... ma chère demoiselle ! – et vous ne sauriez imaginer combien sa voix était douce et rassurante –, qu'est-ce donc qui vous a fait si peur, ma chère demoiselle ?

« Mais il montrait vraiment par trop de sollicitude. Je compris qu'il avait dépassé la note, et cela me mit aussitôt en défiance vis-à-vis de lui.

– J'ai eu la sottise de vouloir jeter un coup d'œil sur ces pièces inoccupées, répondis-je. Mais on y éprouve une si étrange sensation d'isolement que j'ai été prise de panique et me suis sauvée. C'est effarant, le silence qui règne là-dedans !

« – Et c'est pour tout cela que vous vous êtes épouvantée à ce point ? dit-il en me regardant jusqu'au fond des yeux.

« – Pourquoi croyez-vous donc que c'était ? lui demandai-je.

« – A votre idée, pour quelle raison cette porte est-elle fermée ?

« – Comment voulez-vous que je sache ?

« – Eh bien ! c'est pour empêcher ceux qui n'ont rien à y faire d'entrer là-dedans. Vous avez compris ?

« Il continuait à sourire avec son amabilité habituelle.

« – Je vous assure bien que, si j'avais su...

« – Eh bien ! maintenant, vous savez, n'est-ce pas ? Et si jamais vous remettez les pieds ici – instantanément son sourire se mua en un ricanement de colère qui donna à sa physionomie un aspect diabolique –, je vous ferai dévorer par le mâtin.

« J'étais tellement terrorisée que je ne me rappelle même plus ce que je fis. Je pense que je courus me réfugier dans ma chambre. La seule chose dont je garde le souvenir, c'est de m'être retrouvée plus tard allongée sur mon lit tremblant de tous mes membres. Alors je repensai à vous, monsieur Holmes. Je ne pouvais plus continuer à vivre dans de telles conditions sans vous demander conseil. Tout me faisait peur : la maison, l'homme, la femme, les domestiques et jusqu'à l'enfant lui-même. Tout était devenu pour moi un sujet d'horreur. Mais je sentais par contre que, si vous veniez, je serais aussitôt rassurée. Évidemment, j'aurais pu m'échapper, mais la curiosité qui me possédait était devenue aussi puissante que ma frayeur. Ma résolution fut vite

prise. Je vous passerais une dépêche. Je mis mon chapeau et mon manteau et m'en fus au bureau de poste, qui n'est qu'à cinq cents mètres à peine de la maison et d'où je ressortis déjà beaucoup moins inquiète. Mais une crainte horrible s'empara de moi en revenant : n'aurait-on pas lâché le chien durant mon absence ? Heureusement, je repensai que Toller était ivre mort ce soir-là et que, comme personne en dehors de lui n'aurait osé le déchaîner, il n'y avait pas de danger à redouter de ce côté ! Effectivement, je pus entrer sans encombre ; mais j'étais tellement transportée de joie à l'idée que j'allais vous revoir qu'il me fut impossible de dormir de la nuit. On ne fit aucune difficulté pour me donner la permission d'aller à Winchester ce matin ; seulement je devrai être de retour avant trois heures, car M. et Mme Rucastle s'en vont chez des amis et, comme ils seront absents toute la soirée, il faut que je m'occupe de l'enfant. Cette fois, je vous ai tout raconté, monsieur Holmes, et je serais bien heureuse si vous pouviez me dire ce que tout cela signifie et surtout ce que je dois faire. »

Nous avons, Holmes et moi, écouté cette extraordinaire histoire avec la plus profonde stupeur. Quand la jeune fille se tut, mon ami se leva et, les mains enfoncées dans ses poches, la figure soucieuse et grave, se mit à marcher de long en large à travers la salle.

– Toller est-il toujours en état d'ivresse ? demanda-t-il enfin.

– Oui. J'ai entendu sa femme déclarer à Mme Rucastle qu'elle ne pouvait rien tirer de lui.

– C'est bien. Et vous dites que les Rucastle sortent ce soir ?

– Oui.

– Y a-t-il une cave qui se ferme avec un cadenas solide ?

– Oui, il y a le cellier.

– J'ai l'impression que vous avez agi en tout cela avec beaucoup de courage et de bon sens, mademoiselle Hunter. Vous sentez-vous capable de tenter encore un dernier effort ? Je ne vous le demanderais pas si je ne vous tenais pour une femme tout à fait exceptionnelle.

– J'essaierai. Que faut-il faire ?

– Nous serons, mon ami et moi, aux *Hêtres d'Or* à sept heures. A ce moment-là, les Rucastle seront partis, et Toller, espérons-le, hors de combat. La seule personne, dès lors, qui pourrait donner l'alarme serait la femme Toller. Si vous pouviez l'expédier au cellier sous un prétexte quelconque et l'y enfermer sous clé, cela nous faciliterait énormément la tâche.

– Je m'en charge.

– Bravo ! Comme cela, nous pourrions approfondir complètement la question. Il n'y a, cela va de soi, qu'une seule hypothèse possible. On vous a amenée ici pour personnifier quelqu'un, et ce quelqu'un est séquestré dans cette chambre. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Maintenant, si vous voulez savoir qui est la prisonnière, je vous dirai que c'est très vraisemblablement la fille de

M. Rucastle (Mlle Alice, si j'ai bonne mémoire), que l'on disait partie en Amérique. On vous a choisie très certainement parce que vous lui ressembliez comme taille, comme tournure et comme couleur de cheveux. Il est probable que l'on avait dû lui couper les siens au cours d'une maladie (vous les avez d'ailleurs découverts par un hasard assez curieux) et, naturellement, il fallait sacrifier les vôtres aussi. L'homme aux aguets sur la route était indubitablement un ami à elle (peut-être son fiancé) et, comme vous portiez la robe de la jeune fille et que vous lui ressembliez, il fut forcément amené à croire, en vous voyant rire à chaque fois que vous apparaissiez et aussi à la façon dont vous lui faisiez signe de s'éloigner, que Mlle Rucastle était parfaitement heureuse et ne voulait plus se laisser courtiser par lui. La nuit, on lâcha le chien afin d'empêcher toute tentative de ce jeune homme pour communiquer avec elle. Jusque-là, tout est assez clair. La seule chose, en somme, qui reste à approfondir, c'est le caractère de l'enfant.

– Allons donc ! Quel rapport cela pourrait-il avoir avec tout cela ? m'exclamai-je.

– Mon cher Watson, en tant que médecin, vous savez comme moi que, lorsque l'on veut être renseigné sur les dispositions des enfants, le moyen le plus sûr est d'étudier les parents. Eh bien ! ne comprenez-vous pas que la méthode inverse peut donner les mêmes résultats ? Pour ma part, il m'est maintes fois arrivé de pénétrer d'abord le caractère des parents en étudiant les enfants. Or, cet enfant a des instincts anormalement cruels, il fait souffrir pour la satisfaction de faire souffrir, et que ces instincts lui viennent, comme je pencherais à le croire, du jovial auteur de ses jours, ou bien de sa mère, cela ne laisse présager rien de bon pour la malheureuse jeune fille qui est en leur pouvoir.

– Je suis sûre que vous avez raison, monsieur Holmes ! s'écria notre cliente. Il me revient une foule de détails qui me prouvent que vous avez deviné juste. Oh ! je vous en prie, ne perdons pas de temps pour venir en aide à cette pauvre créature !

– Il va falloir de la circonspection, car nous avons affaire à un homme très retors. Jusqu'à sept heures, rien à tenter ; mais, à partir de ce moment-là, nous serons auprès de vous, et vous verrez que le mystère sera vite éclairci.

Fidèles à notre promesse, nous arrivâmes aux *Hêtres d'Or* à sept heures tapantes, après avoir laissé dans une auberge du voisinage la carriole qui nous avait amenés. Le bouquet d'arbres dont le feuillage sombre miroitait comme du cuivre poli sous les reflets du couchant aurait suffi à nous désigner la maison, même si Mlle Hunter, toute souriante, ne nous avait attendus sur le seuil de la porte.

– Avez-vous réussi ? lui demanda Holmes.

Il n'avait pas achevé sa question que des coups sourds retentirent du côté du sous-sol.

– C'est Mme Toller, qui est dans le cellier, expliqua Mlle Hunter. Son mari dort à poings fermés sur le paillason de la cuisine. Voici ses clés ; ce sont les mêmes que celles de M. Rucastle.

– Tous mes compliments, mademoiselle ! s'écria Holmes avec enthousiasme. Maintenant, montrez-nous le chemin ; nous en aurons bientôt fini avec cette sombre histoire.

Après avoir monté l'escalier, ouvert la porte et suivi un étroit couloir, nous nous trouvâmes devant la barricade dont nous avait parlé la jeune gouvernante. Holmes trancha la corde, déplaça la barre transversale, puis essaya, mais sans succès, plusieurs clés dans la serrure. Aucun bruit ne provenait de l'intérieur, et ce silence fit s'assombrir la figure de mon ami.

– J'espère que nous n'arrivons pas trop tard, dit-il. Voyez-vous, mademoiselle, je crois qu'il sera préférable que nous entrions là-dedans sans vous. Allons, Watson, un bon coup d'épaule : c'est bien le diable si nous n'avons pas raison de cette porte.

Elle était branlante et vermoulue et céda en effet tout de suite à nos efforts réunis. Nous nous élançâmes simultanément dans la chambre. Elle était vide, et nous ne vîmes qu'un grabat, une petite table et un panier de linge. Le vitrage supérieur était ouvert, la prisonnière avait disparu.

– C'est encore un tour de sa façon, dit Holmes ; le misérable a deviné les intentions de Mlle Hunter et transporté sa victime autre part.

– Mais comment ?

– En passant par le vitrage. Nous allons savoir dans un instant comment il s'y est pris.

Il se hissa à la force des poignets sur le toit.

– Ah ! je l'avais bien dit ! s'écria-t-il. J'aperçois l'extrémité d'une longue échelle appuyée contre la gouttière. C'est ce chemin-là qu'il a pris.

– Mais c'est impossible, protesta Mlle Hunter ; l'échelle n'était pas là quand les Rucastle sont partis.

– Eh bien ! c'est qu'il est revenu plus tard. Je vous répète que c'est un homme aussi habile que dangereux. Mais j'entends un pas dans l'escalier : ce doit être encore lui. Je crois, Watson, que vous feriez bien de sortir votre revolver.

Il avait à peine prononcé ces mots que je vis apparaître dans l'encadrement de la porte de la chambre un homme très grand et très fort qui avait un solide gourdin à la main.

Mlle Hunter, dès qu'elle le vit, se rejeta en arrière en poussant un cri d'effroi ; mais Sherlock Holmes, qui s'était immédiatement laissé retomber dans la chambre, avait déjà fait face à l'individu.

– Misérable ! lui cria-t-il, où est votre fille ?

Le gros homme jeta un regard autour de lui, puis leva les yeux vers le vitrage.

– C’est plutôt à moi de vous le demander, hurla-t-il, voleurs ! Espions et voleurs que vous êtes ! Mais, pour le coup, je vous tiens ! Vous êtes à ma merci ! Vous allez voir ce qui va vous tomber !

Et, faisant volte-face, il redégringola l’escalier quatre à quatre.

– Il est parti chercher le chien ! balbutia Mlle Hunter.

– Ne vous inquiétez pas, répondis-je, j’ai mon revolver.

– Mieux vaut fermer la porte d’entrée, s’écria Holmes.

Nous redescendîmes tous précipitamment au rez-de-chaussée, mais nous étions à peine dans le vestibule que de furieux abois se firent entendre, suivis d’un cri d’angoisse, puis de grognements horribles à entendre. Un homme âgé, à la figure cramoisie et aux jambes flageolantes, sortit en titubant d’une porte latérale.

– Ciel ! bredouilla-t-il. On a déchaîné le chien, et il n’a pas mangé depuis deux jours. Vite ! Vite ! Sans quoi il sera trop tard !

En un clin d’œil, Holmes et moi fîmes dehors et nous élançâmes au pas de course, suivis tant bien que mal par Toller. A peine eûmes-nous contourné l’angle de la maison que nous vîmes devant nous l’énorme bête dressée au-dessus de Rucastle, dont elle labourait la gorge à pleins crocs et qui se débattait vainement en hurlant de douleur. Je m’élançai en avant et, d’un coup de revolver, fit sauter la cervelle du molosse, qui s’abattit en serrant encore, dans sa mâchoire crispée, les replis épais du cou de son maître. Nous eûmes bien du mal à dégager Rucastle, qui respirait encore, mais dont les plaies étaient effroyables. Quand nous l’eûmes transporté à l’intérieur de la maison et déposé sur le canapé du salon, Holmes envoya le vieux serviteur dégrisé avertir sa femme, et je m’employai de mon mieux à panser le blessé.

Quelques instants après, et tandis que nous étions encore tous ainsi penchés sur lui, une femme très grande et très maigre entra dans la pièce.

– Mme Toller ! s’écria la jeune gouvernante.

– Oui, mademoiselle. M. Rucastle m’a délivrée quand il est revenu avant de monter vous trouver. Ah ! mademoiselle, c’est bien dommage que vous ne m’ayez rien dit de ce que vous aviez l’intention de faire : je vous aurais prévenue tout de suite que ce n’était pas la peine de vous donner tant de mal.

– Ah ! ah ! fit Holmes en la dévisageant. Mme Toller en sait plus long que nous tous, d’après ce que je vois.

– Oui, monsieur, c’est vrai, et je suis toute prête à vous dire ce que je sais.

– Alors, je vous en prie, asseyez-vous là, et expliquez-nous cela, car il y a plusieurs points que j'avoue n'avoir pas saisis encore.

– Vous allez tout savoir dans une minute, répondit la femme, et vous le sauriez déjà si j'avais pu sortir du cellier plus tôt. Si on fait une enquête par la suite, vous voudrez bien vous souvenir que je me suis tout de suite rangée avec vous et que j'étais l'amie de Mlle Alice également.

« Elle n'a jamais eu la vie bien heureuse, Mlle Alice, à dater du jour où son père s'est remarié. On la laissait toujours de côté, et elle n'avait jamais le droit de dire un mot : mais on ne lui a vraiment fait de méchancetés qu'à partir du moment où elle a fait, chez une amie, la connaissance de M. Fowler. Autant que j'ai pu comprendre, Mlle Alice avait droit à une part de l'héritage de sa mère, mais elle était si douce et si patiente qu'elle n'avait jamais réclamé son dû et avait laissé M. Rucastle disposer de tout comme il l'entendait. Et il savait bien, lui, qu'elle ne lui demanderait jamais un sou, mais, quand il a vu qu'elle songeait à se marier, il s'est dit que, naturellement, son mari la protégerait et ferait valoir ses droits, et qu'il était temps de prendre ses précautions pour que pareille chose n'arrive pas. Alors il a voulu faire signer à Mlle Alice un papier d'après lequel, aussi bien si elle se mariait que si elle ne se mariait pas, elle lui abandonnait toute sa part. Et, comme elle refusait, il s'est mis à la tourmenter de telle façon qu'elle en a attrapé une fièvre cérébrale et qu'elle est restée pendant six semaines entre la vie et la mort. Finalement, elle a repris le dessus, mais ce n'était plus que l'ombre d'elle-même, et il a fallu lui couper tous ses beaux cheveux. Pourtant, tout ça n'avait rien changé aux sentiments de M. Fowler ; il n'y avait pas de danger qu'il l'abandonne, il était bien trop loyal pour ça.

– Ah ! cette fois, dit Holmes, je commence à voir exactement ce qu'il en est, et je crois même pouvoir à présent deviner ce que vous ne nous avez pas révélé encore. A la suite de cela, M. Rucastle, n'est-ce pas, eut recours à la séquestration ?

– Oui, monsieur.

–... Et il fit venir de Londres Mlle Hunter dans le but de vaincre les insistances trop gênantes de M. Fowler ?

– C'est cela même, monsieur.

– Néanmoins, M. Fowler étant doué, comme tout bon marin, d'une ténacité inlassable, il entreprit le siège de la maison et, vous ayant rencontrée, réussit, grâce à certains arguments pécuniaires ou autres, à vous convaincre que vous aviez tout intérêt à devenir son alliée.

– M. Fowler est très bon et très généreux, répondit Mme Toller sans s'émouvoir.

– Et il s'arrangea ainsi pour que votre cher époux eût à boire autant qu'il voudrait et pour qu'une échelle fût toute prête au moment où sortirait votre maître.

– Vous avez expliqué tout ça, monsieur, juste comme ça s'est passé.

– Je vous dois assurément des excuses, madame Toller, reprit Holmes, car il est indéniable que vous avez éclairci tout ce qui était resté pour nous obscur. Mais voici le médecin du pays accompagné de Mme Rucastle ; aussi, j'estime que le mieux que nous ayons à faire, Watson, sera de reconduire Mlle Hunter à Winchester, car je crois que notre *locus standi* est désormais assez discutable.

Ainsi fut dissipé le mystère qui planait sur la sinistre maison des *Hêtres d'Or*. M. Rucastle survécut, mais resta toujours d'une débilité extrême et ne parvint à se maintenir tant bien que mal que grâce aux soins dévoués que lui prodigua sa femme. Ils ont conservé à leur service leurs deux vieux domestiques, qui, probablement, en savent trop long sur les antécédents de Rucastle pour qu'il se risque à les congédier. Mlle Alice, grâce à une dispense spéciale, fut unie à Southampton, dès le lendemain de sa fuite, à M. Fowler, qui fut peu après nommé fonctionnaire du gouvernement dans une administration de l'île Maurice. Quant à Mlle Violet Hunter, mon ami Sherlock Holmes, contrairement à ce que j'avais prévu, se désintéressa d'elle complètement dès que l'énigme dans laquelle elle avait joué un rôle si prééminent fut solutionnée. Mais cela ne l'empêche pas d'être maintenant à la tête d'une institution particulière de Walsail, dont l'organisation est, paraît-il, fort appréciée.

Flamme d'Argent

« J'ai bien peur, Watson, d'être obligé de partir, me dit Sherlock Holmes, un matin, au moment où nous prenions place pour notre petit déjeuner.

– Partir ? Pour où ?

– Pour Dartmoor – a King's Pyland. »

Je ne fus pas surpris. En fait, mon seul étonnement, c'était qu'il ne fût pas déjà mêlé à cette affaire extraordinaire qui constituait d'un bout à l'autre de l'Angleterre l'unique sujet de conversation du moment. Pendant toute une journée, mon compagnon s'était promené dans la pièce, le menton sur sa poitrine, les sourcils froncés, bourrant et rebourrant sa pipe du plus fort tabac noir, absolument sourd à toutes mes questions ou remarques. Notre marchand de journaux lui avait envoyé les dernières éditions de tous les journaux, mais il n'y avait qu'à peine jeté un coup d'œil, avant de les rejeter dans un coin. Pourtant, en dépit de son silence, je savais bien à quoi il réfléchissait. Il n'y avait alors qu'une énigme de notoriété publique qui fût susceptible de mettre en éveil sa puissance d'analyse, et c'était la singulière disparition du favori de la Coupe du Wessex et le tragique assassinat de son entraîneur. Aussi, quand il m'annonça soudain qu'il avait l'intention de se rendre sur la scène du drame, n'était-ce que ce que j'avais attendu et espéré.

« Je serais très heureux de vous accompagner, Si je ne vous dérangeais pas, dis-je.

– Mon cher Watson, ce serait me faire une grande faveur que de venir. Et je crois que vous ne perdrez pas votre temps, car il y a, dans cette affaire, quelques points qui promettent d'en faire quelque chose d'unique. Nous avons, je crois, juste le temps d'attraper notre train à Paddington et je vous expliquerai les faits plus longuement pendant le voyage. Vous me rendrez service en prenant vos excellentes jumelles de campagne. »

Et ainsi il advint qu'une heure plus tard environ, je me trouvai dans le coin d'un compartiment de première classe, qui filait rapidement sur Exeter, cependant que Sherlock Holmes, son visage anguleux et vif encadré par sa casquette de voyage, parcourait rapidement le paquet de journaux qu'il avait achetés à Paddington. Reading était déjà bien loin derrière nous lorsqu'il jeta le dernier sous la banquette et me tendit son étui à cigares.

« Nous marchons bien, dit-il en regardant par la fenêtre et en jetant un coup d'œil sur sa montre. Notre vitesse est à présent de cinquante-trois milles et demi à l'heure.

– Je n’ai pas observé les bornes, répondis-je.

– Ni moi non plus ; mais les poteaux télégraphiques, sur cette ligne, sont espacés de soixante yards et le calcul est simple. Je suppose que vous avez déjà jeté un coup d’œil sur cette affaire de l’assassinat de John Straker et de la disparition de Silver Blaze ?

– J’ai vu ce que Le Télégraphe et La Chronique en ont à dire.

– C’est une de ces affaires où l’art du logicien devrait s’employer à élucider les détails plutôt qu’à recueillir de nouveaux témoignages. La tragédie a été si extraordinaire, si complète et d’une telle importance personnelle pour tant de gens que nous souffrons d’une pléthore de suppositions, de conjectures et d’hypothèses. La difficulté est de débarrasser la structure du fait – du fait absolu, indéniable – des embellissements qu’y ont apportés les théoriciens et les reporters. Alors, une fois notre position prise sur cette base solide, à nous de voir quelles déductions, on peut tirer et quels sont les points particuliers sur lesquels gravite tout le mystère. Mardi soir j’ai reçu un télégramme du colonel Ross, qui, principal intéressé de l’affaire, me demande ma collaboration.

– Mardi soir ! m’écriai-je, et nous sommes jeudi matin. Pourquoi n’êtes-vous pas parti hier ?

– Parce que j’ai fait une bévue, mon cher Watson, ce qui se produit plus souvent que ne le penserait quiconque ne me connaît qu’à travers vos Mémoires. Le fait est que je ne pouvais croire qu’il fût possible que le cheval le plus remarquable de l’Angleterre pût rester longtemps caché, surtout dans une région où les habitants sont aussi éparpillés qu’au nord de Dartmoor. D’heure en heure, hier, je m’attendais à apprendre qu’on l’avait retrouvé et que son voleur était l’assassin de John Straker. Quand, toutefois, un autre matin se fut levé et quand je constatai que, à part l’arrestation du jeune Fitzroy Simpson, rien n’avait été fait, j’ai senti que, pour moi, l’heure était venue d’agir. A certains égards, toutefois, je sens que la journée d’hier n’a pas été perdue.

– Vous vous êtes donc formé une théorie.

– Du moins je possède bien à fond les faits essentiels de l’affaire. Je vais vous les énumérer, car rien n’éclaire une affaire autant que le récit qu’on en fait à une autre personne, et je ne saurais guère compter sur votre collaboration, si je ne vous montre point la position d’où nous partons. »

Je me renversai sur les coussins, tout en tirant sur mon cigare, cependant que Holmes, penché en avant, et marquant de son long index maigre les différents points sur la paume de sa main gauche, me donnait un aperçu des faits qui avaient provoqué notre voyage.

« Silver Blaze, dit-il, est un descendant d’Isonomy et il possède un palmarès aussi brillant que celui de son illustre ancêtre. Il est maintenant dans sa cinquième année et il a successivement rapporté au colonel Ross, son heureux possesseur, tous les prix des grandes courses. Jusqu’au

moment de la catastrophe, il était le grand favori dans la Coupe du Wessex, la cote étant à trois contre un. Toutefois, tout en ayant toujours été le grand favori du public des courses, il ne l'a encore jamais déçu ; aussi, en dépit de cette cote peu avantageuse, d'énormes sommes ont été placées sur lui. Il est donc évident que beaucoup de gens avaient le plus grand intérêt à empêcher Silver Blaze d'être là mardi prochain quand le drapeau s'abaissera pour le départ.

« Bien entendu, on s'en rendait compte à King's Pyland où s'entraîne l'écurie du colonel. On prenait toutes les précautions pour protéger le favori. L'entraîneur, John Straker, est un jockey retiré qui, avant de faire trop lourd sur la bascule, a couru sous les couleurs du colonel Ross. Il a été au service du colonel pendant cinq ans comme jockey et pendant sept ans comme entraîneur, et s'est toujours montré un serviteur diligent et honnête. Il avait sous ses ordres trois lads, car l'établissement, ne contenant que quatre chevaux en tout, était assez restreint. Un de ces lads veillait chaque nuit dans l'écurie, tandis que les autres couchaient dans le grenier. Tous les trois jouissaient d'une excellente réputation. John Straker, qui était marié, demeurait dans une petite villa à environ deux cents mètres des écuries. Il n'avait pas d'enfants et n'employait qu'une seule servante bien qu'il fût assez à son aise. La campagne aux alentours est très solitaire mais, à environ un demi-mille au nord, se trouve un petit groupe de villas qui ont été bâties par un entrepreneur de Tavistock à l'intention des malades ou d'autres personnes qui désirent profiter de l'air pur de Dartmoor. Tavistock même est à deux milles à l'ouest, tandis qu'à travers la lande, à environ deux milles également, se trouvent les écuries de Capleton, qui appartiennent à lord Backwater, et qui sont dirigées par Silas Brown. Dans toutes les autres directions, la lande est un désert absolu, habité seulement par quelques bohémiens vagabonds. Telle se présentait la situation générale lundi soir quand la catastrophe s'est produite.

« Ce soir-là, on avait fait prendre aux chevaux leur exercice habituel, on les avait fait boire et les écuries avaient fermé à neuf heures. Deux des garçons d'écurie se rendirent chez l'entraîneur où ils soupèrent, pendant que le troisième, Ned Hunter, restait de garde. Quelques minutes après neuf heures, la servante, Edith Baxter, lui portait aux écuries son souper, un plat de mouton au curry. Elle n'emportait pas de boisson, parce qu'il y a un robinet dans les écuries et qu'il est de règle que le garçon de service ne doit boire que de l'eau. Elle avait pris une lanterne, car il faisait tout à fait noir, et le sentier traversait la lande déserte.

« Edith Baxter était arrivée à moins de trente mètres des écuries quand un homme sortit de l'obscurité et lui cria de s'arrêter lorsqu'il s'avança dans le cercle de lumière jaune de sa lanterne, elle vit que le personnage qui portait un complet de tweed gris, des guêtres et une casquette en drap, avait l'aspect d'un monsieur. Il tenait un lourd bâton à la main. Elle fut fort impressionnée, toutefois, par l'extrême pâleur de son visage et par la nervosité de ses manières. Elle pense qu'il avait une trentaine d'années, plutôt plus que moins.

“Pouvez-vous me dire où je suis ? demanda-t-il. J'étais presque résigné à coucher sur la lande quand j'ai aperçu la lumière de votre lanterne.

– Vous êtes tout près des écuries d'entraînement de King's Pyland, dit-elle.

– Ah ! vraiment ! Ça c’est une chance ! s’écria-t-il. Si je ne me trompe, un garçon d’écurie y couche seul toutes les nuits. C’est peut-être bien son souper que vous lui portez ? Je suis sûr que vous n’allez pas être orgueilleuse pour gagner le prix d’une toilette neuve, hein ? (Il tira de sa poche de gilet un morceau de papier blanc plié.) Arrangez-vous pour que ce garçon ait ça ce soir et vous aurez la plus jolie robe qu’on puisse se payer.”

« Le sérieux de l’homme fit peur à la servante ; elle l’évita et courut à la fenêtre par laquelle elle avait l’habitude de passer ses repas au garçon d’écurie. A peine avait-elle commencé de lui raconter ce qui venait d’arriver que l’inconnu la rejoignit encore.

“Bonsoir ! J’aurais deux mots à vous dire, dit-il, en regardant par la fenêtre. (La fille a affirmé sous serment que, pendant qu’il parlait, elle a remarqué que le petit papier dépassait de sa main fermée.)

– Qu’est-ce qui vous amène ? demanda le garçon d’écurie.

– Une affaire qui peut vous mettre quelque chose dans la poche, dit l’autre. Vous avez deux chevaux engagés dans la Coupe du Wessex – Silver Blaze et Bayard. Donnez-moi le bon tuyau et vous n’y perdrez pas. Est-ce la vérité qu’à l’entraînement, Bayard pouvait rendre tout ce qu’il voulait à l’autre et que c’est sur lui que l’écurie a mis son argent ?

– Ah ! vous êtes encore un de ces satanés rôdeurs ! Je vais vous faire voir comme nous les traitons, à King’s Pyland.”

« Le lad fit un bond et se précipita à travers l’écurie pour lâcher le chien. La fille s’enfuit vers la maison, mais, tout en courant, elle se retourna et vit que l’inconnu se penchait par la fenêtre. Un instant après, pourtant, quand Hunter s’élança dehors avec le chien, l’étranger était parti et, bien que le garçon ait fait tout le tour des bâtiments, il ne réussit pas à en trouver trace.

– Un instant ! demandai-je. Le garçon d’écurie, en sortant avec le chien, a-t-il laissé la porte ouverte derrière lui ?

– Excellent ! Watson, excellent ! murmura mon compagnon. L’importance de ce point m’a tellement frappé que j’ai envoyé un télégramme spécial à Dartmoor hier pour l’éclaircir. Oui, le garçon a fermé la porte à clé avant de s’éloigner. Et je suis en mesure d’ajouter que la fenêtre n’est pas assez large pour qu’un homme y passe.

« Hunter attendit le retour de ses deux camarades d’écurie, puis il envoya un message à l’entraîneur pour lui rendre compte de ce qui s’était passé. Straker s’en émut, bien qu’il n’ait pas semblé avoir compris la véritable portée de l’incident. Celui-ci lui laissa pourtant une vague inquiétude et Mme Straker, s’éveillant à une heure du matin, s’aperçut qu’il s’habillait. En réponse à ses questions, il lui dit qu’il ne pouvait dormir tant il était inquiet pour les chevaux et qu’il avait l’intention de descendre aux écuries afin de s’assurer que tout allait bien. Elle le pria

de rester chez lui, car on pouvait entendre la pluie qui battait les fenêtres, mais, en dépit de ses prières, il enfila son grand mackintosh et quitta la maison.

« Mme Straker, en se réveillant à sept heures du matin, constata que son mari n'était pas encore de retour. A la hâte, elle s'habilla, appela la servante et s'en alla aux écuries. La porte en était ouverte ; à l'intérieur, affaissé sur une chaise, Hunter était plongé dans un état de complète stupeur ; le box du favori était vide et il n'y avait nulle trace de son entraîneur.

« Rapidement on réveilla les deux garçons qui couchaient dans le grenier à foin au-dessus de la remise aux harnais. Ils n'avaient rien entendu pendant la nuit, car tous deux sont de solides dormeurs. De toute évidence, Hunter était sous l'influence d'une drogue puissante et, faute de pouvoir tirer de lui rien de sensé, on le laissa dormir, cependant que les deux lads et les deux femmes couraient à la recherche des disparus. Ils gardaient encore l'espoir que l'entraîneur, pour une raison quelconque, avait sorti le cheval afin de lui faire prendre un peu d'exercice matinal : mais, arrivés en haut d'un monticule proche de la maison et d'où toute la lande voisine était visible, non seulement ils ne purent découvrir la moindre trace du favori, mais ils aperçurent quelque chose qui les avertit qu'ils se trouvaient en présence d'une tragédie.

« A environ un quart de mille des écuries, le pardessus de John Straker, accroché à un buisson de genêts, flottait au vent. Tout près de là, la lande formait une dépression en forme de coupe, et au fond de celle-ci, on trouva le corps du malheureux entraîneur. Outre que sa tête avait été brisée par un coup sauvage, porté au moyen d'une arme pesante, il avait à la cuisse une blessure constituée par une coupure longue et nette, évidemment faite par un instrument bien aiguisé. Il était clair, pourtant, que Straker s'était défendu avec vigueur contre ses assaillants car il tenait dans sa main droite un petit couteau recouvert jusqu'au manche, de sang coagulé, tandis que, de la gauche, il serrait une cravate de soie rouge et noire que la servante reconnut pour celle que portait, la veille, l'inconnu qui était venu aux écuries.

« Hunter, quand il fut remis de sa stupeur, ne fut pas moins catégorique à l'égard du possesseur de la cravate. Il était également certain que ce même inconnu avait, tout en se tenant à la fenêtre, jeté quelque drogue dans son mouton en sauce et privé ainsi les écuries de leur veilleur.

« Quant au cheval disparu, de multiples indices dans la boue qui se trouvait au fond du creux fatal, témoignaient qu'il avait été là, au moment de la lutte. Mais depuis ce matin-là, il a disparu ; et, bien qu'on ait offert une forte récompense et que tous les bohémiens de Dartmoor soient sur le qui-vive, on n'en a aucune nouvelle. Enfin l'analyse a montré que les restes du souper de Hunter contiennent une quantité appréciable d'opium en poudre, alors que les gens de la maison, qui ont mangé de ce même plat ce soir-là, n'en ont ressenti aucun mauvais effet.

« Tels sont, dépouillés de toute supposition et exposés aussi sèchement que possible, les faits essentiels de l'affaire. Et maintenant je vais récapituler ce que la police a fait.

« L'inspecteur Grégory, à qui l'affaire a été confiée, est un officier de police tout à fait compétent. S'il était seulement doué de quelque imagination, il pourrait arriver très haut dans sa

profession. Dès son arrivée, il a promptement trouvé et arrêté l'homme sur qui, naturellement, pesaient les soupçons. Il n'eut guère de difficultés pour le trouver, car on le connaissait bien dans le voisinage. Son nom est, paraît-il, Fitzroy Simpson. C'est un homme de naissance et d'éducation excellentes, qui a gaspillé une fortune sur les champs de courses et qui vit à présent dans les clubs sportifs de Londres, en bookmaker élégant et discret. L'examen de ses livres montre que les paris qu'il a pris contre le favori s'élèvent à la somme de cinq mille livres.

« Quand on l'a arrêté, il a spontanément déclaré qu'il était venu à Dartmoor dans l'espoir de recueillir quelques renseignements sur les chevaux de King's Pyland et aussi sur Desborough, le second favori, confié aux soins de Silas Brown, dans les écuries de Capleton. Il n'a pas tenté de nier qu'il avait, la veille, agi ainsi qu'on l'a dit, mais il a déclaré qu'il n'avait nul mauvais dessein sinistre et qu'il voulait simplement obtenir des renseignements de première main. Quand on lui présenta sa cravate, il devint très pâle et fut absolument incapable d'expliquer comment elle se trouvait dans la main de la victime. Ses vêtements mouillés révélaient qu'il s'était trouvé dehors pendant la tempête de la nuit précédente et son bâton, une « permission de minuit » chargée de plomb, était bien l'arme qui aurait pu, à coups répétés, infliger les terribles blessures auxquelles l'entraîneur avait succombé.

« En revanche, il ne portait aucune blessure, alors que le couteau de Straker montrait que l'un au moins de ses assaillants doit en porter la marque sur son corps. Et voilà, Watson, toute l'histoire en quelques mots, et si vous pouvez me donner quelque lumière, je vous en serai très obligé. »

J'avais écouté avec le plus grand intérêt l'exposé que Holmes, avec sa clarté caractéristique, m'avait fait. Bien que la plupart des faits me fussent familiers, je n'avais pas suffisamment apprécié l'importance relative non plus que leur rapport entre eux.

« N'est-il pas possible, suggérai-je, que la blessure par incision que porte Straker ait été causée par son propre couteau dans l'agitation convulsive qui suit tout coup sérieux au cerveau ?

– C'est plus que possible ; c'est probable. Dans ce cas un des points principaux en faveur de l'accusé disparaît.

– Et pourtant, même maintenant, je n'arrive pas à comprendre quelle peut être la théorie de la police.

– J'ai peur que, quelle que soit la théorie que nous adoptions, on n'y trouve de sérieuses objections, répliqua mon compagnon. La police s'imagine, je crois, que ce Fitzroy Simpson, après avoir drogué le lad et s'être, d'une façon ou d'une autre, procuré une double clé, a ouvert la porte de l'écurie, a sorti le cheval avec, apparemment, l'intention de l'emmener tout à fait. On ne retrouve pas sa bride ; c'est donc que Simpson a dû la lui passer. Alors, ayant laissé la porte ouverte derrière lui, il conduisait le cheval à travers la lande quand il a été rencontré ou rattrapé par l'entraîneur. Naturellement une lutte s'ensuivit, Simpson, avec son bâton plombé, a fracassé la cervelle de l'entraîneur, sans recevoir lui-même aucune blessure du couteau dont Straker se servit pour se défendre. Après quoi, ou bien le voleur a conduit le cheval vers quelque cachette

inconnue, ou bien la bête a pu s'enfuir pendant la bataille et erre à présent sur la lande. Telle est la façon dont la police voit l'affaire, et tout improbable que soit cette explication, les autres sont encore moins plausibles. Toutefois je verrai vite ce qu'il en est, une fois que je serai sur les lieux et d'ici là, je ne vois vraiment pas comment nous pouvons aller plus loin. »

Il faisait sombre quand nous atteignîmes la petite ville de Tavistock qui se trouve, comme la bosse d'un bouclier, au milieu de l'immense cercle de Dartmoor. Deux messieurs nous attendaient à la station l'un, un grand homme blond, à chevelure et barbe léonines, aux yeux bleu clair curieusement aigus ; l'autre, un petit personnage très alerte, net et prompt, en redingote et en guêtres, portait des petits favoris soignés et un monocle. Celui-ci était le colonel Ross, le sportsman bien connu, l'autre l'inspecteur Grégory, un homme qui était en train de se faire rapidement un nom dans la police anglaise.

« Je suis enchanté que vous soyez venu, Monsieur Holmes, dit le colonel. L'inspecteur que voici a fait tout ce qu'il était possible de suggérer ; mais je désire ne négliger aucun moyen pour venger le pauvre Straker et recouvrer mon cheval.

– L'affaire a-t-elle évolué ? demanda Holmes.

– Nous n'avons hélas fait que très peu de progrès, dit l'inspecteur. Nous avons dehors une voiture découverte et comme, sans doute, vous désirez voir l'endroit avant que la lumière ne nous fasse défaut, nous pourrions parler en route. »

Un instant après, nous étions tous assis dans un confortable landau qui roulait bruyamment à travers l'antique et curieuse ville de Dartmoor. L'inspecteur Grégory était plein de son affaire et déversait tout un flot de remarques, tandis que Holmes, de temps à autre, posait une question ou lançait une exclamation. Le colonel était renversé sur son siège, les bras croisés et son chapeau abaissé sur ses yeux : quant à moi, j'écoutais avec intérêt le dialogue des deux détectives. Grégory formulait sa théorie qui était presque exactement ce que Holmes m'avait énoncé dans le train.

« Le filet se resserre assez étroitement autour de Fitzroy Simpson, remarqua-t-il, et pour ma part, je crois que c'est notre homme. En même temps je reconnais que les preuves sont purement indirectes et que de nouveaux faits peuvent tout bouleverser.

– Et le couteau de Straker ?

– Nous en sommes tout à fait venus à la conclusion qu'il s'est blessé lui-même dans sa chute.

– Mon ami le Dr Watson me l'a suggéré également en route. S'il en était ainsi, cela chargerait ce Simpson.

– Incontestablement. Il n'a pas de couteau et ne porte aucune trace de blessure, les charges contre lui sont certainement très lourdes. Il avait un très grand intérêt à la disparition du favori : on le

soupçonne d'avoir empoisonné le garçon d'écurie ; il s'est trouvé dehors dans la tempête, c'est indubitable ; il était armé d'un pesant gourdin et l'on a trouvé sa cravate dans la main du mort. Je crois vraiment que nous en avons assez pour aller devant un jury. »

Holmes hocha la tête.

« Un habile défenseur mettrait tout cela en pièces, dit-il. Pourquoi sortir le cheval de l'écurie ? S'il avait l'intention de lui faire du mal, pourquoi ne pouvait-il le lui faire là ? A-t-on trouvé une fausse clé en sa possession ? Quel pharmacien lui a vendu la poudre d'opium ? Et surtout où pouvait-il, lui, un étranger dans ce pays, cacher un cheval, et un cheval comme celui-là ? Quelle explication donne-t-il du papier qu'il voulait faire remettre par la servante au garçon d'écurie ?

– Il dit que c'était un billet de dix livres. On en a trouvé un dans son porte-monnaie ; mais vos autres objections ne sont pas aussi formidables qu'elles le paraissent. Il n'est pas un étranger dans ce pays. Deux fois, il a logé à Tavistock, pendant l'été. L'opium, il l'a sans doute apporté de Londres. La clé, qui servit à son dessein, il l'a jetée quelque part ; et il se peut que le cheval soit au fond d'une des carrières ou des mines abandonnées de la lande.

– Et la cravate, qu'en dit-il ?

– Il reconnaît que c'est la sienne et déclare l'avoir perdue. Mais un élément nouveau intervient dans l'affaire, élément qui peut expliquer qu'il ait emmené le cheval de l'écurie. »

Holmes dressa l'oreille.

« Nous avons trouvé des traces qui montrent qu'une troupe de bohémiens a campé lundi soir à moins d'un mille de l'endroit où l'assassinat a été commis. Mardi, ils étaient partis. Or, en supposant qu'il y avait entente entre Simpson et ces bohémiens, peut-être leur menait-il le cheval quand il fut rejoint et ne se peut-il pas qu'ils aient le cheval à présent ?

– Certainement, c'est possible.

– On explore la lande pour y retrouver ces bohémiens. J'ai aussi visité toutes les écuries, tous les hangars de Tavistock et cela dans un rayon de dix milles.

– J'ai cru comprendre qu'il y avait une autre écurie à proximité ?

– Oui, et c'est là un facteur que nous ne devons certainement pas négliger. Puisque Desborough, leur cheval, venait au second rang de la cote, ils avaient intérêt à la disparition du favori. On sait que Silas Brown, l'entraîneur, a engagé de gros paris sur le résultat et n'était pas un ami du pauvre Straker. Nous avons, toutefois, inspecté les écuries et il n'y a rien qui soit de nature à le mêler à l'affaire.

– Et rien non plus pour associer ce Simpson aux intérêts de l'écurie Capleton ?

– Rien du tout. »

Holmes se renversa dans la voiture et la conversation cessa. Quelques minutes plus tard, notre cocher arrêta la voiture devant une coquette petite villa en brique rouge avec des gouttières en saillie. A quelque distance de là, derrière un vaste enclos, s'étendait un long hangar couvert de tuiles grises. Dans toutes les autres directions, les vallonnements de la lande, bronzée par les fougères fanées, s'étendaient jusqu'à la ligne d'horizon, que brisaient seuls les clochers de Tavistock et, loin vers l'ouest, un groupe de maisons qui indiquait les écuries de Capleton.

D'un bond nous fûmes tous hors de la voiture, à l'exception de Holmes qui, les yeux fixés sur le ciel en face de lui, entièrement absorbé dans ses pensées, était resté adossé à la banquette. Ce fut seulement quand je lui touche le bras qu'avec un violent sursaut il se ressaisit et sortit de la voiture.

« Excusez-moi, dit-il en se tournant vers le colonel Ross qui l'avait regardé avec quelque surprise. Je rêvais tout éveillé. »

Il y avait dans ses yeux une lueur et dans ses manières une animation contenue qui me persuadèrent, habitué comme je l'étais à ses façons d'être, qu'il tenait une piste, bien qu'il me fût impossible d'imaginer où il l'avait trouvée.

« Peut-être préféreriez-vous vous rendre tout de suite sur le lieu du crime, Monsieur Holmes ? dit Grégory.

– Je pense que je préférerais demeurer ici un peu et étudier un ou deux points de détail. Je suppose qu'on a ramené Straker ici ?

– Oui, il est en haut. L'enquête du coroner est pour demain.

– Il a été quelques années à votre service, mon colonel ?

– J'ai toujours trouvé en lui un serviteur excellent.

– Je suppose, inspecteur, que vous avez fait l'inventaire de ce qu'il avait dans ses poches au moment de sa mort ?

– J'ai les objets eux-mêmes dans le studio, Si vous tenez à les voir.

– J'en serais heureux. »

Nous sommes tous entrés dans la salle du devant et nous avons pris place autour de la table ronde, tandis que l'inspecteur, ouvrant une boîte carrée en zinc, plaçait devant nous un petit tas de choses. Il y avait une boîte d'allumettes-bougies, un bout de bougie de deux pouces de long, une pipe en racine de bruyère, une blague en peau de phoque contenant une demi-once de tabac Cavendish à longues fibres, une montre en argent avec une chaîne en or, cinq souverains en or, un porte-crayon en aluminium, quelques papiers, un couteau à manche d'ivoire dont la lame, très délicate, ne se repliait pas et portait la marque de Weiss et Cie, à Londres.

« Voici un couteau très particulier, dit Holmes, en le prenant et en l'examinant avec une grande attention. Je suppose, puisque j'y vois des taches de sang, que c'est celui qu'on a trouvé dans la main du défunt. Watson, ce couteau est sûrement de votre compétence ?

– C'est ce que nous appelons un couteau à cataracte.

– Je le pensais. Une lame très délicate et faite par un travail très délicat. Étrange objet à emporter par un homme qui se met en route pour une expédition mouvementée, surtout si l'on tient compte qu'on ne peut le fermer dans la poche.

– La pointe en était protégée par un cylindre de liège que nous avons trouvé près du corps, dit l'inspecteur. La femme de Straker déclare qu'il y avait quelques jours que ce couteau se trouvait sur la table de toilette et qu'il l'a pris en quittant la chambre. C'était une bien pauvre arme, mais c'est peut-être encore la meilleure qu'il ait eue sous la main à ce moment-là.

– C'est possible. Et ces papiers ?

– Trois d'entre eux sont des factures acquittées de marchands de fourrage. Un autre est une lettre du colonel Ross, lui donnant des instructions. Celui-ci est la facture d'une couturière, facture d'un montant de trente-sept livres pour marchandises fournies par Mme Lesurier, de Bond Street, à William Darbyshire. Mme Straker nous dit que ce Darbyshire est un ami de son mari qui se fait parfois adresser ses lettres ici.

– Mme Darbyshire avait des goûts plutôt dispendieux, remarqua Holmes en parcourant des yeux la facture. Vingt-deux guinées, c'est un peu beaucoup pour une seule robe. Toutefois, il ne semble pas qu'il y ait autre chose à apprendre et nous pouvons nous rendre à l'endroit du crime. »

Comme nous sortions du studio, une femme qui avait attendu dans le corridor fit un pas en avant et posa sa main sur le bras de l'inspecteur. Son visage hagard et fiévreux gardait l'empreinte d'une récente frayeur.

« Les tenez-vous ? Les avez-vous découverts ? dit-elle, haletante.

– Non, Madame Straker ; mais M. Holmes que voici est venu de Londres pour nous aider et nous ferons tout le possible.

– Sûrement, je vous ai rencontrée à Plymouth à une garden-party, il y a peu de temps, Madame Straker ? dit Holmes.

– Non, Monsieur, vous vous trompez, répondit la dame.

– Mon Dieu ! Eh bien ! je l’aurais juré. Vous portiez une toilette de soie gorge-de-pigeon avec garniture de plumes d’autruche.

– Je n’ai jamais eu une robe de ce genre.

– Voilà qui règle la chose, dit Holmes et, tout en s’excusant, il rejoignit l’inspecteur dehors. »

Une brève course à travers la lande nous amena au creux dans lequel on avait trouvé le corps. On voyait au bord le buisson de genêts aux épines duquel on avait suspendu le pardessus.

« Il n’y avait pas de vent cette nuit-là, je crois, dit Holmes.

– Non, mais il pleuvait fort.

– Dans ce cas, ce n’est pas le vent qui a porté le pardessus sur les genêts ; on l’y a placé.

– Oui, il était posé en travers du buisson.

– Vous m’intéressez fort. Je vois que le sol a été pas mal piétiné. Sans doute beaucoup de gens sont-ils venus ici depuis lundi soir ?

– On a placé là, à côté, un morceau de natte et nous nous sommes tous assis dessus.

– Excellent.

– J’ai là, dans ce sac, les souliers que portait Straker, aussi une des chaussures de Fitzroy Simpson et un vieux fer de Silver Blaze.

– Mon cher inspecteur, vous vous surpassez. Holmes prit le sac et, descendant dans le creux, il poussa la natte dans une position plus centrale. Alors, s’allongeant à plat ventre et appuyant le menton sur ses mains, il se mit en devoir d’étudier avec soin la boue piétinée qu’il avait devant lui.

– Tiens ! s’écria-t-il soudain. Qu’est-ce que cela ? C’était une allumette-bougie, brûlée à moitié et si recouverte de boue qu’elle avait l’air, de prime abord, d’un petit éclat de bois.

- Je ne saurais imaginer comment j’ai pu ne pas la remarquer, dit l’inspecteur d’un air contrarié.
- On ne pouvait pas la voir, enterrée dans la boue, je ne l’ai vue que parce que je la cherchais.
- Quoi ! vous vous attendiez à la trouver là ?
- Je pensais que ce n’était pas invraisemblable. »

Il sortit les chaussures du sac et compara les empreintes de l’une et de l’autre avec les traces sur le sol. Puis, il remonta sur le bord du creux et rampa parmi les fougères et les buissons.

« J’ai peur qu’il n’y ait plus de traces, dit l’inspecteur. J’ai soigneusement examiné le terrain sur cent mètres dans toutes les directions.

– Vraiment ! dit Holmes en se relevant. Je n’aurai pas l’impertinence de le refaire après vous ; mais j’aimerais faire un petit tour sur la lande avant qu’il ne fasse noir, pour connaître mon terrain demain, et je crois bien que je vais mettre ce fer dans ma poche, comme porte-bonheur. »

Le colonel Ross, qui avait montré quelques marques d’impatience devant la façon de travailler, tranquille et méthodique, de mon compagnon, jeta un coup d’œil à sa montre.

« Je voudrais que vous reveniez avec moi, inspecteur, dit-il. Il y a plusieurs points sur lesquels j’ai besoin de votre avis, et en particulier celui de savoir si nous ne devons pas au public de faire supprimer le nom de notre cheval de la liste des concurrents de la Coupe.

– Certes non ! s’écria Holmes avec décision. Je laisserais le nom y figurer. »

Le colonel s’inclina.

« Je suis très content d’avoir votre opinion, Monsieur, dit-il. Quand votre promenade sera terminée, vous nous trouverez au logis du pauvre Straker et nous pourrons rentrer ensemble en voiture à Tavistock. »

Il s’en retourna avec l’inspecteur pendant que Holmes et moi nous parcourions lentement la lande. Le soleil commençait à s’enfoncer derrière les écuries de Capleton et la longue plaine fuyante en face de nous se teintait d’un or qui prenait un riche ton vermeil là où les ronces et les fougères fanées étaient touchées par la lumière du soir. Mais les splendeurs du paysage étaient toutes perdues pour mon compagnon qui s’abîmait dans la plus profonde méditation.

« Voici ce qu’il en est, Watson, dit-il enfin. Nous pouvons laisser de côté pour le moment la question de savoir qui a tué John Straker et nous borner à découvrir ce qu’est devenu le cheval. Or, en supposant qu’il se soit échappé pendant ou après la bataille, où aurait-il pu aller ? Le cheval est une bête très grégaire. Laissé à lui-même, son instinct aurait été ou bien de revenir à

King's Pyland ou d'aller à Capleton. Pourquoi errerait-il en sauvage sur la lande ? Assurément, on l'aurait vu maintenant. Et pourquoi les bohémiens l'enlèveraient-ils ? Ces gens-là disparaissent toujours quand ils entendent parler de quelque chose d'ennuyeux, car ils ne veulent pas être tourmentés par la police. Ils ne sauraient espérer vendre un cheval comme celui-là. Ils courraient un grand risque et ne gagneraient rien à le voler. Sûrement tout cela est évident.

– Où est-il alors ?

– J'ai déjà dit qu'il a dû aller à King's Pyland, ou à Capleton. Il n'est pas à King's Pyland, donc il est à Capleton. Prenons ce fait comme hypothèse plausible et voyons où cela nous mène. Cette partie-ci de la lande, comme l'a observé l'inspecteur, est très dure et sèche, mais elle va en s'inclinant vers Capleton et d'ici vous pouvez voir qu'il y a là-bas un creux assez long qui devait être fort humide lundi soir. Si notre supposition est exacte, le cheval a dû le traverser et c'est là qu'il nous faut chercher ses traces. »

Tout en causant, nous avons marché rapidement et quelques minutes plus tard nous arrivions au creux en question. A la prière de Holmes je suivis le côté droit du sentier et lui le gauche, mais je n'avais pas fait cinquante pas que je l'entendis pousser un cri et que je le vis agiter la main dans ma direction. La trace d'un cheval se trouvait nettement esquissée sur la terre molle qu'il avait devant lui et le fer qu'il avait sorti de sa poche s'adaptait exactement à l'empreinte.

« Voyez ce que vaut l'imagination, dit-il, c'est la seule qualité qui fait défaut à Grégory. Nous avons imaginé ce qui avait pu arriver, nous avons agi suivant ce que nous supposions et nous constatons que nous avons vu juste. Continuons. »

Nous avons traversé le fond marécageux, puis un quart de mille de terrain herbeux, sec et dur. Ensuite le sol s'inclina de nouveau et nous avons retrouvé les traces, que nous avons perdues pendant un demi-mille avant de les retrouver encore tout près de Capleton. Ce fut Holmes qui les vit le premier et, debout, il me les désignait avec un air de triomphe. On voyait cette fois les empreintes d'un homme à côté de celles de l'animal.

« Le cheval était seul tout à l'heure ! m'écriai-je.

– Exactement. Il était seul auparavant. Holà ! Qu'est-ce que cela ? »

La double piste tournait brusquement et prenait la direction de King's Pyland. Holmes siffla et tous deux nous la suivîmes. Ses yeux fixaient la piste, mais il m'arriva par hasard de regarder un peu de l'autre côté et je vis, à ma grande surprise, que ces mêmes empreintes revenaient encore dans la direction opposée.

« Un point pour vous, Watson, dit Holmes quand je les lui montrai. Vous nous avez épargné une longue marche qui nous aurait ramenés sur nos propres pas. Suivons la piste de retour. »

Nous n'eûmes pas à aller bien loin. Elle s'arrêtait au pavé d'asphalte qui menait aux portes des écuries de Capleton. Quand nous en approchâmes, un lad en sortit en courant.

« Nous n'avons pas besoin de flâneurs par ici ! cria-t-il.

– Je ne voulais que vous poser une question, dit Holmes, glissant le pouce et l'index dans la poche de son gilet. Serait-il trop tôt pour voir votre patron, M. Silas Brown, si je me présentais demain matin à cinq heures ?

– Dieu vous bénisse ! Monsieur, Si quelqu'un est là, ce sera lui, car il est toujours le premier debout. Mais le voici, Monsieur ; il va répondre lui-même à vos questions. Non, Monsieur, non ; je perdrais ma place s'il me voyait toucher votre argent. Après, si vous voulez. »

Comme Sherlock Holmes rentra la demi-couronne qu'il avait sortie de son gousset, un homme d'âge mûr sortit, l'air farouche, par la grande porte et s'avança à grands pas, en agitant une lourde canne.

« Qu'est-ce que cela, Dawson ? cria-t-il. Pas de bavardage. Va à ton travail ! Et vous, que diable cherchez-vous ici ?

– Dix minutes de conversation avec vous, mon cher Monsieur, dit Holmes de sa voix la plus suave.

– Je n'ai pas le temps de bavarder avec tous les flâneurs. Nous ne voulons pas d'étrangers ici. Allez-vous-en, ou vous pourriez trouver bientôt un chien à vos trousses. »

Holmes se pencha un peu et murmura quelque chose à l'oreille de l'entraîneur qui tressaillit et rougit jusqu'aux tempes.

« C'est un mensonge ! cria-t-il, un mensonge infernal !

– Très bien ! En discuterons-nous ici, en public, ou bien en causerons-nous dans votre bureau ?

– Oh ! entrez, Si vous y tenez. »

Holmes sourit.

« Je ne vous ferai attendre que quelques minutes, Watson, dit-il. Maintenant, Monsieur Brown, je suis tout à votre disposition. »

Il s'écoula vingt grandes minutes et les rouges du couchant étaient devenus gris avant que Holmes et l'entraîneur ne réapparussent. Je n'ai jamais vu un changement pareil à celui qui

s'était opéré en Silas Brown durant ce court temps. Son visage était pâle comme la cendre, des gouttes de sueur brillaient sur son front et ses mains tremblaient à tel point que la lourde canne s'agitait comme une feuille au vent. Sa superbe de matamore avait disparu, elle aussi, et il marchait à côté de mon compagnon comme un chien rampe auprès de son maître.

« On suivra vos instructions. On fera ce que vous avez dit, déclara-t-il.

– Qu'il n'y ait pas d'erreur, dit Holmes en se retournant pour le dévisager. »

L'autre sourcillait comme s'il lisait la menace dans les yeux de Holmes.

« Oh ! non, il n'y aura pas d'erreur. Il sera là. Faut-il faire d'abord le changement, ou non ? »

Holmes réfléchit un instant, puis il éclata de rire.

« Non, dit-il, je vous écrirai à ce sujet. Pas de blague ou bien...

– Oh ! vous pouvez avoir confiance en moi, vous pouvez avoir confiance en moi.

– Vous devez vous en occuper ce jour-là comme s'il était à vous.

– Vous pouvez compter sur moi.

– Entendu, je vous crois. C'est bien ; vous recevrez mes instructions demain. »

Il tourna sur ses talons, sans prêter aucune attention à la main que l'autre lui tendait, et nous reprîmes le chemin de King's Pyland.

« J'ai rarement rencontré un amalgame plus parfait du matamore, du lâche et du capon, que ne l'est ce maître Silas Brown, observa Holmes comme nous cheminions.

– Il a donc le cheval ?

– Il a essayé de le nier en tempêtant, mais je lui ai décrit si exactement tout ce qu'il avait fait ce matin-là qu'il est convaincu que je l'ai surveillé. Vous avez naturellement remarqué le bout particulièrement carré qu'avaient les souliers dans les empreintes et aussi que ses chaussures y correspondaient exactement. Je lui ai décrit comment étant, suivant sa coutume, le premier debout, il avait aperçu un cheval inconnu qui errait sur la lande ; comment il était allé vers lui ; quel avait été son étonnement en constatant, à la tache blanche qu'il a sur le front et à laquelle Silver Blaze doit son nom, que le hasard mettait en son pouvoir le seul cheval capable de battre celui sur lequel il avait misé. Je lui ai alors décrit comment son premier mouvement avait été de le ramener à King's Pyland et comment son mauvais génie lui avait ensuite montré qu'il pouvait

cache ce cheval jusqu'à ce que la course fût courue ; sur quoi il l'avait ramené et caché à Capleton. Quand je lui ai eu donné tous ces détails, il s'est incliné et n'a plus pensé qu'à sauver sa peau.

– Mais on avait fouillé ses écuries.

– Oh ! un vieux maquilleur de chevaux comme lui a toutes sortes de ruses.

– Mais n'avez-vous pas peur de laisser le cheval à sa merci maintenant, puisqu'il a tout intérêt à lui nuire ?

– Mon cher ami, il le gardera comme la prunelle de ses yeux. Il sait que son seul espoir de grâce, c'est d'amener le cheval sain et sauf.

– Le colonel Ross ne m'a pas fait l'impression d'un homme qui, suivant toute vraisemblance, montrerait beaucoup de pitié dans n'importe quelle affaire.

– La décision n'est pas entre les mains du colonel Ross. Je suis mes méthodes à moi et je ne dis que ce que je veux bien dire, peu ou prou : c'est l'avantage de n'avoir rien d'officiel. Je ne sais si vous l'avez remarqué, Watson, mais l'attitude du colonel à mon égard a été tant soit peu cavalière. Je suis enclin maintenant à m'amuser un peu à ses dépens. Ne soufflez pas mot du cheval.

– Certainement ; j'attendrai votre permission.

– Et, naturellement, ceci n'est qu'une chose de très peu d'importance, comparée à l'autre question : qui a tué John Straker ?

– Et c'est à cela que vous voulez vous consacrer ?

– Nullement. Nous retournons tous les deux à Londres par le train de nuit. »

Les mots de mon ami me frappèrent de stupeur. Il n'y avait que quelques heures que nous étions à Dartmoor et qu'il renonçât à une enquête qui avait commencé de si brillante façon me semblait tout à fait incompréhensible. Je ne pus tirer de lui un autre mot avant notre retour chez l'entraîneur. Le colonel et l'inspecteur nous attendaient dans le salon.

« Mon ami et moi, dit Holmes, regagnons Londres par l'express de minuit. Nous avons eu une charmante petite bouffée de votre délicieux air de Dartmoor. »

L'inspecteur écarquilla les yeux ; les lèvres du colonel se plissèrent en un sourire moqueur.

« Alors, vous désespérez d'arrêter l'assassin du pauvre John Straker, dit-il. »

Holmes haussa les épaules.

« Il y a certes de grandes difficultés sur notre route, dit-il. J'ai tout lieu d'espérer, pourtant, que votre cheval prendra le départ mardi, et je vous demande de vouloir bien tenir votre jockey tout prêt. Pourrais-je vous demander une photo de M. J. Straker ? »

L'inspecteur en sortit une de sa poche et la lui passa.

« Mon cher Grégory, vous allez au-devant de tous mes désirs. Si je pouvais vous demander de m'attendre ici un instant, j'ai une question que je voudrais poser à la servante.

– Je dois vous dire que je suis plutôt déçu par notre conseiller londonien, dit brusquement le colonel Ross, pendant que mon ami quittait la salle. Je ne vois pas que nous soyons plus avancés qu'à son arrivée.

– Du moins, avez-vous son assurance que votre cheval courra... dis-je.

– Oui, j'ai son assurance, dit le colonel en haussant les épaules. J'aimerais mieux avoir le cheval. »

J'allais répondre quelque chose pour défendre Holmes quand il rentra dans la pièce.

« Et maintenant, Messieurs, dit-il, je suis tout prêt pour Tavistock. »

Comme nous montions en voiture, un des garçons d'écurie nous tenait la porte ouverte. Une idée subite sembla se présenter à Holmes, car il se pencha en avant et, touchant le bras du garçon :

« Vous avez des moutons dans l'enclos, dit-il, qui s'en occupe ?

– C'est moi, Monsieur.

– Avez-vous remarqué quelque chose d'étrange chez eux depuis peu ?

– Oh, Monsieur, pas grand-chose de sérieux, mais il y en a trois qui se sont mis à boiter. »

Je pus m'apercevoir que Holmes était enchanté, car il riait tout bas et se frottait les mains.

« Un trait qui porte loin, Watson, très loin ! dit-il en me pinçant le bras. Gregory, permettez-moi d'attirer votre attention sur cette singulière épidémie chez les moutons. Allez, cocher ! »

Le colonel Ross avait toujours cette expression qui trahissait la piètre opinion qu'il s'était formée des capacités de mon ami, mais je voyais au visage de l'inspecteur que son attention avait été vivement aiguillonnée.

« Vous croyez que cela a quelque importance ? demanda-t-il.

– Une très grande importance.

– Y a-t-il quelque autre point sur lequel vous désiriez attirer mon attention ?

– Sur l'incident curieux du chien pendant cette nuit-là.

– Le chien n'a rien fait cette nuit-là !

– C'est justement là ce qu'il y a de curieux. »

Quatre jours plus tard, Holmes et moi avons repris de nouveau le train à destination de Winchester pour assister à la course de la Coupe du Wessex. Le colonel Ross nous retrouva, sur rendez-vous, devant la gare et, dans son drag, nous mena au champ de courses, hors de la ville. Son visage était grave, ses manières froides au possible.

« Pas de nouvelles de mon cheval, dit-il.

– Je suppose que vous le reconnaîtrez quand vous le verrez ? demanda Holmes. »

Le colonel se montra fort en colère.

« Il y a vingt ans que je suis les courses et on ne m'a jamais encore posé semblable question. Un enfant reconnaîtrait Silver Blaze, avec son front blanc et sa jambe gauche tachetée.

– Où en est le betting ?

– Eh bien ! c'est là ce qu'il y a de curieux. On aurait pu l'avoir à quinze contre un hier, mais la cote a baissé, baissé de plus en plus, au point qu'on peut à peine obtenir trois contre un à présent.

– Hum ! fit Holmes. Il y a quelqu'un qui sait quelque chose, c'est clair ! »

Comme la voiture s'approchait de l'enclos voisin de la grande tribune, je regardai au tableau la liste des engagés. La voici :

Wessex Cup

Pour les chevaux de quatre et cinq ans

1000 souverains au premier

Second 300 livres. Troisième 200 livres.

Nouveau parcours (2 600 mètres).

1. *Le Nègre, à M. Heath Newton (casquette rouge, casaque cannelle).*
2. *Pugiliste, au colonel Wardlaw (casquette rose, casaque bleu et noir).*
3. *Desborough, à lord Backwater (casquette et manches jaunes).*
4. *Silver Blaze, au colonel Ross (casquette noire, jaquette rouge).*
5. *Iris, au duc de Balmoral (casquette jaune et noir).*
6. *Rasper, à lord Singleford (casquette pourpre, manches noires).*

« Nous avons retiré notre second cheval et placé tous nos espoirs en votre parole, dit le colonel. Quoi ! Qu'est-ce que cela ? A combien Silver Blaze ? »

– A cinq contre quatre, Silver Blaze ! rugissait un bookmaker tout près de nous. A cinq contre quatre, Silver Blaze. A quinze contre cinq, Desborough Et à cinq contre quatre, le champ !

– Les numéros sont affichés, m'écriais-je. Il y en a six !

– Tous les six sont là ! Alors mon cheval court, s'exclama le colonel, très surexcité. Mais je ne le vois pas. Mes couleurs n'ont point passé.

– Cinq chevaux seulement sont passés. Celui-ci doit être lui. »

Comme je parlais, un puissant cheval bai sortait vivement de l'enclos du pesage et passait près de nous au galop, portant sur son dos le blanc et rouge bien connu du colonel.

« Ce n'est pas mon cheval, s'écria le propriétaire. Cette bête n'a pas un poil blanc sur le corps. Qu'est-ce que vous avez donc fait, Monsieur Holmes ? »

– Eh bien ! Eh bien ! voyons comme il s'en tire, dit mon ami imperturbable. (Pendant quelques minutes, il regarda avec mes jumelles de campagne.) Merveilleux ! Un départ excellent ! s'écria-t-il soudain. Les voici, ils atteignent le virage ! »

De notre drag nous avons une vue splendide des chevaux qui abordaient la ligne droite. Les six étaient si près les uns des autres qu'un seul tapis aurait pu les couvrir, mais à mi-chemin la casaque jaune de l'écurie de Capleton apparut en tête. Toutefois, avant qu'ils ne fussent à notre hauteur, l'élan fougueux de Desborough tombait et le cheval du colonel, déboulant à toute

vitesse, passa le poteau avec six bonnes longueurs sur son rival, cependant qu'Iris, au duc de Balmoral, arrivait mauvaise troisième.

« La course me revient tout de même, dit le colonel, haletant et passant la main sur ses yeux. J'avoue que je n'y vois goutte. Ne croyez-vous pas, Monsieur Holmes, que vous avez fait durer votre mystère assez longtemps ?

– Certainement, colonel, vous allez tout savoir. Allons tous ensemble voir le cheval, là-bas. Le voici, continua-t-il quand nous fûmes entrés dans l'enclos du pesage où seuls ont accès les propriétaires et leurs amis. Vous n'avez qu'à lui laver la figure et la jambe à l'esprit de vin et vous constaterez que c'est bien le Silver Blaze de toujours.

– Vous me coupez le souffle !

– Je l'ai trouvé entre les mains d'un maquilleur et j'ai pris la liberté de le faire courir dans l'état où on l'a envoyé.

– Mon cher Monsieur, vous avez fait merveille. Le cheval a l'air en très bon état. Il n'a jamais, de sa vie, été en meilleure condition. Je vous dois mille excuses pour avoir douté de vos capacités. Vous m'avez rendu un grand service en retrouvant mon cheval. Vous m'en rendriez un plus grand encore Si vous pouviez mettre la main sur l'assassin de John Straker.

– C'est fait, dit doucement Holmes. »

Le colonel et moi nous l'avons alors regardé avec étonnement.

« Vous avez l'assassin ! Où est-il donc ?

– Il est ici.

– Ici ! Où ?

– En ma compagnie, en cet instant même. »

Le colonel devint rouge de colère.

« Je reconnais, Monsieur Holmes, dit-il, que je vous ai des obligations, mais je dois regarder ce que vous venez de dire ou comme une plaisanterie de mauvais goût ou comme une insulte. »

Sherlock se mit à rire.

« Je vous assure, colonel, que je ne vous ai nullement associé avec le crime. Le véritable assassin est là, immédiatement derrière vous ! »

Il fit un pas et posa la main sur le cou luisant du pur-sang.

« Le cheval ! s'écria le colonel en même temps que moi-même.

– Oui, le cheval. Et cela atténuera sa faute si je vous dis qu'il l'a fait en se défendant et que John Straker était un homme tout à fait indigne de votre confiance. Mais voici la cloche et comme j'ai l'intention de gagner quelque argent sur la prochaine course, je remettrai une plus longue explication à un moment plus favorable. »

Nous avions à nous seuls le coin d'un wagon Pullman, tandis que nous regagnions Londres à toute allure ce soir-là, et j'imagine que le voyage parut aussi court au colonel Ross qu'à moi, le temps que nous écoutâmes notre compagnon narrer les événements qui s'étaient déroulés dans les écuries de Dartmoor le soir fatal et nous exposer les moyens qui lui avaient permis de les élucider.

« J'avoue, dit-il, que toutes les théories que j'avais conçues d'après les récits des journaux étaient entièrement erronées. Et cependant, il y avait dedans certaines indications, mais elles étaient masquées par d'autres détails qui cachaient leur importance véritable. Je suis parti pour le Devonshire avec la conviction que Fitzroy Simpson était le vrai coupable, tout en voyant, naturellement, que les charges contre lui étaient loin d'être complètes.

« Ce fut dans la voiture, juste au moment où nous arrivions à la maison de l'entraîneur que l'importance énorme du mouton au curry me frappa. Vous vous rappelez sans doute la façon dont je suis resté à ma place, alors que vous étiez tous descendus. Je me demandais comment j'avais pu négliger une piste aussi évidente.

– J'avoue, dit le colonel, que même à présent je ne peux voir en quoi cela vous aide.

– C'était le premier maillon dans la chaîne de mon raisonnement. L'opium en poudre n'est pas sans saveur. Celle-ci n'est pas désagréable, mais on la sent. Mêlé à un mets ordinaire, celui qui en mange le découvrirait sûrement et, sans doute, cesserait de manger. Le curry était exactement l'agent capable de déguiser cette saveur. On ne le remarque plus. J'élimine donc Simpson de l'affaire et notre attention se concentre alors sur Straker et sa femme, les deux seules personnes qui avaient pu faire choix du mouton au curry pour le dîner de ce soir-là. La sauce au curry fut ajoutée après que le plat avait été mis de côté pour le garçon d'écurie, car les autres ont mangé le même dîner sans éprouver aucun malaise. Oui donc avait pu s'approcher du plat sans que la bonne le vît ?

« Avant de résoudre cette question, j'avais déjà compris l'importance du silence du chien, car une déduction juste en suggère invariablement d'autres. L'incident Simpson m'avait appris qu'on gardait un chien dans les écuries et cependant, bien que quelqu'un fût entré et eût sorti un

cheval, le chien n'avait pas aboyé assez fort pour réveiller les deux garçons d'écurie dans le grenier. Ce visiteur de minuit était donc évidemment quelqu'un que le chien connaissait bien.

« J'étais déjà convaincu ou presque que John Straker était venu aux écuries au beau milieu de la nuit et qu'il avait sorti Silver Blaze. Mais dans quel but ? Dans un but malhonnête, bien entendu ; sans cela, pourquoi aurait-il drogué le garçon d'écurie ? Pourtant j'étais fort en peine d'en dire la raison. On a déjà vu des cas où des entraîneurs ont réalisé de grosses sommes en utilisant des intermédiaires pour parier contre leurs propres chevaux qu'ils empêchaient frauduleusement de gagner. Quelquefois c'est un jockey qui retient son cheval, quelquefois c'est un autre moyen plus sûr et plus madré. Qu'était-ce en la circonstance ? J'espérais que le contenu des poches de Straker m'aiderait à arriver à une conclusion.

« Et il m'y aida. Vous n'avez pu oublier cet étrange couteau qu'on trouva dans la main du défunt, un couteau qu'assurément nul homme sensé n'aurait choisi comme arme. C'était, comme le Dr Watson nous l'a dit, un de ces scalpels que l'on emploie pour les opérations les plus délicates de la chirurgie. Et l'on devait s'en servir, cette nuit-là, pour une opération délicate. Avec votre grande expérience de ce qui tient aux courses, vous devez savoir, colonel, qu'il est possible de faire aux jarrets d'un cheval une légère incision sous-cutanée qui ne laisse absolument aucune trace. L'animal ainsi traité serait affecté d'une légère boiterie que l'on attribuerait à un excès d'entraînement ou à un léger accès de rhumatisme, mais jamais à une manœuvre malhonnête.

– Le coquin ! la canaille ! s'écria le colonel.

– Ceci nous explique pour quelles raisons John Straker voulut emmener le cheval sur la lande. Une bête aussi ardente eût certainement réveillé les plus solides dormeurs quand elle eût senti la piqûre du couteau. Il fallait nécessairement que la chose s'effectue en plein air.

– Ce que j'ai été aveugle ! s'écria le colonel. Naturellement, c'était pour cela qu'il lui fallait une bougie et qu'il a frotté une allumette.

– Sans aucun doute. Mais en examinant ses affaires, j'ai été assez heureux pour découvrir non seulement la méthode du crime, mais aussi ses motifs. En votre qualité d'homme du monde, colonel, vous savez que les hommes ne portent pas les factures d'autrui dans leurs poches. Nous avons, pour la plupart, assez à faire pour acquitter les nôtres. J'ai donc tout de suite conclu que Straker menait une double vie et qu'il avait un second domicile. La nature de cette facture prouvait qu'il y avait dans l'affaire une dame, et une dame aux goûts dispendieux. Si généreux que vous soyez pour ceux qui sont à votre service, on s'attend difficilement qu'ils puissent payer à leurs épouses des toilettes de ville de vingt-deux guinées. Sans qu'elle en sache rien, j'ai questionné Mme Straker au sujet de la robe en question et, m'étant assuré qu'elle ne lui était jamais parvenue, j'ai pris note de l'adresse de la couturière et deviné qu'en lui rendant visite avec la photographie de Straker, j'en aurais vite terminé avec le mythique Darbyshire.

« A partir de ce moment-là, tout était clair. Straker avait emmené le cheval dans un creux où sa lumière resterait invisible. Simpson, dans son équipée, avait perdu sa cravate ; Straker l'avait ramassée avec l'idée, peut-être, de s'en servir pour bander la jambe du cheval. Une fois dans le creux, il s'était placé derrière le cheval et il avait gratté une allumette, mais la bête, effrayée par la soudaine lumière, et avec l'instinct étrange des animaux qui sentent qu'on médite quelque méfait, la bête avait rué et le fer avait frappé Straker en plein front. Malgré la pluie, il avait déjà ôté son pardessus pour accomplir ce travail délicat et c'est ainsi qu'en tombant son couteau lui a incisé la cuisse. Est-ce que je me fais bien comprendre ? »

– Merveilleux ! dit le colonel, c'est merveilleux ! On croirait que vous y étiez !

– Mon dernier trait fut d'une portée plus lointaine. L'idée me vint qu'un homme aussi madré que Straker n'entreprendrait pas, sans une certaine expérience préalable, cette délicate besogne qui consiste à inciser les tendons. Sur quoi s'exercerait-il ? Mes yeux tombèrent sur les moutons et j'ai posé une question qui, plutôt à ma grande surprise, me prouva que cette supposition était correcte.

– Vous nous avez fait voir tout cela fort clairement, Monsieur Holmes.

– Quand je suis retourné à Londres, j'ai rendu visite à la couturière qui, tout de suite, a reconnu Straker comme un excellent client du nom de Darbyshire, dont la femme, très élégante, avait un penchant très marqué pour les toilettes coûteuses. Je ne doute nullement que cette femme l'ait fait s'endetter jusque par-dessus la tête et ne l'ait ainsi amené à cette misérable machination.

– Vous avez expliqué tout, sauf une seule chose, dit le colonel. Où était le cheval ?

– Ah ! il s'est échappé et un de vos voisins en a pris soin. De ce côté-là, il nous faut, je crois, proclamer une amnistie. Allons, voici l'embranchement de Clapham, si je ne m'abuse. Nous arriverons à Victoria dans moins de dix minutes. Si vous voulez bien fumer un cigare dans notre appartement, colonel, je serai heureux de vous fournir tous autres détails susceptibles de vous intéresser.

La boîte en carton

En choisissant quelques affaires typiques qui illustrent les remarquables qualités mentales de mon ami Sherlock Holmes, j'ai autant que possible accordé la préséance à celles qui, moins sensationnelles peut-être, offraient à ses talents le meilleur champ de manœuvres. Il est toutefois malheureusement impossible de séparer tout à fait le sensationnel du criminel, et le chroniqueur se débat dans un dilemme : ou sacrifier des détails essentiels et donner ainsi du problème une présentation inexacte, ou bien se servir de la matière que le hasard, et non un choix, lui fournit. Après cette courte préface je me tourne vers mes notes pour en extraire une chaîne d'événements étranges et particulièrement terribles.

C'était une journée d'août ; il régnait une chaleur torride. Baker Street ressemblait à une fournaise ; la réverbération du soleil sur les briques jaunes de la maison d'en face était pénible pour l'œil ; on avait de la peine à croire que c'était les mêmes murs qui surgissaient si lugubrement des brouillards de l'hiver. Nos stores étaient à demi tirés. Holmes était roulé en boule sur le canapé : il lisait et relisait une lettre que lui avait apportée le courrier du matin. Quant à moi, mon temps de service aux Indes m'avait entraîné à mieux supporter la chaleur que le froid, et une température de 33° ne m'éprouvait nullement. Mais le journal du matin n'avait aucune nouvelle intéressante. Le Parlement était en vacances. Tout le monde avait déserté la capitale. Je languissais après les clairières de la Nouvelle-Forêt ou les galets de Southsea. Un compte en banque réduit à zéro m'avait obligé à retarder mes vacances. Mon compagnon n'éprouvait pas le moindre attrait pour la campagne ni pour la mer : il affectionnait de vivre au centre de cinq millions d'habitants, d'étirer ses fils parmi eux, de vibrer au premier bruit déclenché par un crime mystérieux. L'amour de la nature ne faisait certes pas partie de ses dons innombrables.

Comme Holmes me semblait trop absorbé pour bavarder avec moi, j'avais rejeté mon journal et, m'adossant sur ma chaise, j'étais tombé dans une profonde rêverie. Soudain la voix de Sherlock Holmes s'immisça dans mes pensées.

« Vous avez raison. Watson ! me dit-il. C'est une manière tout à fait absurde de régler un conflit.

– N'est-ce pas ? Tout à fait absurde ! » m'exclamai-je.

Et subitement, je me rendis compte qu'il avait fait écho à ma pensée la plus profonde. Je me redressai et le regardai avec ahurissement.

« Qu'est-ce à dire, Holmes ? m'écriai-je. Voilà qui dépasse l'imagination. »

Il se mit à rire de bon cœur.

« Rappelez-vous qu'il y a quelque temps, lorsque je vous ai lu le passage de l'un des contes de Pœ où un logicien serré suit les pensées non formulées de son compagnon, vous avez été enclin à prendre cela pour un vulgaire tour de force de l'auteur. J'ai alors observé que cette habitude m'était courante, et vous avez exprimé une certaine incrédulité.

– Oh non !

– Peut-être pas avec votre langue, mon cher ami, mais à coup sûr avec vos sourcils. Aussi quand je vous ai vu jeter votre journal et mettre vos pensées en route, j'ai été très heureux de saisir l'occasion de lire à travers elles et, éventuellement, de les interrompre, ne fût-ce que pour vous prouver que je pouvais entrer en rapport avec elles. »

Je ne me contentai pas de si peu.

« Dans l'exemple que vous m'avez lu, lui répondis-je, le logicien tirait ses conclusions des gestes de l'homme qu'il observait. Si je me souviens bien, son sujet trébuchait sur un tas de pierres, levait le nez vers les toiles, etc. Mais moi je suis resté tranquillement assis sur ma chaise : quels indices aurais-je pu vous offrir ?

– Vous êtes injuste envers vous-même. La physionomie a été donnée à l'homme pour lui permettre d'exprimer ses émotions ; la vôtre remplit fidèlement son office.

– Voulez-vous me faire croire que vous avez lu dans mes pensées par le truchement de ma physionomie ?

– De votre physionomie, oui. Et spécialement de vos yeux. Peut-être ne vous rappelez-vous pas comment a débuté votre rêverie ?

– Ma foi non !

– Alors je vais vous le dire. Après avoir jeté votre journal, geste qui a attiré mon attention, vous êtes demeuré assis pendant une demi-minute avec une expression vide. Puis vos yeux se sont portés vers le portrait nouvellement encadré du général Gordon, et j'ai vu d'après l'altération de vos traits qu'un train de pensées avait démarré. Mais il n'est pas allé bien loin. Votre regard s'est dirigé presque aussitôt vers le portrait non encadré de Henry Ward Beecher qui est placé au-dessus de vos livres. Puis vous avez contemplé les murs. La signification de tout cela était évidente : vous étiez en train de penser que si le portrait était encadré il remplirait juste cet espace nu et ferait un heureux vis-à-vis au portrait de Gordon.

– Vous m'avez admirablement suivi ! m'exclamai-je.

– Jusque là je ne risquai guère de me tromper. Mais ensuite vos yeux se sont reportés sur Beecher, et vous l'avez regardé attentivement, comme si vous essayiez de lire son caractère

d'après ce portrait. Puis vous avez cessé de froncer le sourcil, tout en continuant de regarder dans la même direction, et votre visage est devenu pensif. Vous évoquiez les épisodes de la carrière de Beecher. Je savais bien que vous ne le pourriez pas sans songer à la mission qu'il entreprit pour le compte des Nordistes au temps de la guerre civile, car je me rappelle vous avoir entendu clamer votre indignation contre l'accueil qui lui réservèrent les éléments les plus turbulents de notre population. Indignation si passionnée que j'étais sûr que vous n'auriez pas pensé à Beecher sans réfléchir à cet épisode. Quand, un moment plus tard, j'ai vu vos yeux s'éloigner du tableau, j'ai senti que votre esprit s'était plongé dans la guerre civile ; lorsque j'ai observé vos lèvres serrées, vos yeux étincelants, vos mains crispées, j'étais certain que vous pensiez au courage manifesté par les deux camps au cours de cette lutte désespérée. Et puis, à nouveau, votre physionomie s'est attristée ; vous avez hoché la tête. Vous méditez alors sur les horreurs, les deuils, le gaspillage des vies humaines. Vous avez porté la main sur votre vieille blessure, et un sourire a flotté sur vos lèvres : j'en ai déduit que l'absurdité de l'application de cette méthode aux problèmes internationaux ne vous avait pas échappé. A ce moment j'ai déclaré partager votre opinion sur cette absurdité, et j'ai été ravi de constater l'exactitude de mes déductions.

– Parfaite exactitude ! dis-je. Et maintenant que vous m'avez tout expliqué, j'avoue que j'en suis encore confondu.

– C'était très superficiel, mon cher Watson, je vous assure ! Je ne me serais pas permis une telle intrusion si l'autre jour vous n'aviez manifesté votre incrédulité. Mais je suis aux prises avec un petit problème dont la solution peut se révéler plus difficile que ce modeste essai de lecture de pensées. Avez-vous remarqué dans le journal un entrefilet se rapportant au contenu peu banal d'un paquet qui a été adressé par la poste à Mlle Cushing, de Cross Street, à Croydon ?

– Non, je n'ai rien vu.

– Ah ! Il a dû vous échapper. Tendez-moi le journal, je vous prie. Voici : sous la colonne financière. Seriez-vous assez bon pour le lire à haute voix ? »

Je repris le journal qu'il m'avait renvoyé, et je lus l'entrefilet en question. Il était intitulé « Paquet macabre ».

« Mademoiselle Susan Cushing, habitant Cross Street, à Croydon, a été victime d'une plaisanterie révoltante, à moins qu'il ne faille attacher à l'incident une signification plus sinistre. A deux heures hier après-midi, le facteur lui délivra un petit paquet enveloppé de papier brun. Une boîte en carton se trouvait à l'intérieur : elle était pleine de gros sel. Mlle Cushing, en la vidant, découvrit avec horreur deux oreilles humaines, apparemment coupées depuis peu. La boîte enveloppée dans le papier avait été postée de Belfast la veille au matin. L'expéditeur est inconnu. L'affaire est d'autant plus mystérieuse que Mlle Cushing, qui a cinquante ans, a mené une existence fort retirée et possède si peu de relations ou de correspondants que c'est un événement quand elle reçoit une lettre par la poste. Cependant il y a quelques années, lorsqu'elle habitait à Penge, elle avait loué des chambres de sa maison à trois jeunes étudiants en médecine, dont elle dut se débarrasser en raison de leurs habitudes bruyantes et irrégulières. La police estime que ce geste outrageant a pu être commis par l'un des trois jeunes gens qui lui aurait

gardé rancune et qui comptait l'épouvanter par ces dépouilles d'une salle de dissection. Cette thèse s'appuie sur le fait qu'un étudiant était originaire du nord de l'Irlande et même, selon les dires de Mlle Cushing, de Belfast. En attendant, une enquête est ouverte ; elle a été confiée à M. Lestrade, qui est l'un de nos meilleurs détectives. »

– Assez pour le *Daily Chronicle* ! fit Holmes quand j'eus achevé ma lecture. Passons à notre ami Lestrade. Ce matin j'ai reçu un mot de lui. Voici ce qu'il écrit :

« Je pense que cette affaire est tout à fait dans votre ligne. Nous avons le ferme espoir d'élucider le mystère, mais nous éprouvons une certaine difficulté à trouver une base sur laquelle démarrer. Bien sûr nous avons télégraphié au bureau de poste de Belfast, mais ce jour-là beaucoup de paquets ont été manipulés et personne ne se souvient de celui-ci en particulier, ni de son expéditeur. La boîte est une boîte d'une demi-livre de tabac doux, et elle ne nous a rien livré d'intéressant. La thèse de l'étudiant en médecine m'apparaît encore comme la plus vraisemblable, mais si vous aviez quelques heures à perdre, je serais très heureux de vous rencontrer. Je serai, soit chez Mlle Cushing, soit au commissariat, toute la journée. »

« Qu'en dites-vous, Watson ? Vous sentez-vous capable de braver la chaleur et de descendre à Croydon avec moi pour courir le risque d'enrichir vos annales ?

– Je ne demandais justement que d'avoir quelque chose à faire.

– Eh bien, voilà le *quelque chose*. Sonnez pour commander un fiacre. Je troque ma robe de chambre contre un veston, je garnis mon étui à cigares, et je suis prêt. »

Pendant que nous étions dans le train, un orage éclata, et la chaleur nous parut moins oppressante à Croydon que dans la capitale. Holmes avait envoyé un télégramme à Lestrade qui nous attendait à la gare : le représentant de Scotland Yard était toujours aussi sec, nerveux, sémillant, semblable à une fouine. Au bout de cinq minutes de marche, nous arrivions à Cross Street où habitait Mlle Cushing.

C'était une très longue rue bordée par des maisons de briques à deux étages, coquettes et propres ; les perrons étaient d'un blanc impeccable ; des commères en tablier jacassaient sur le pas des portes. Deux cents mètres plus loin, Lestrade s'arrêta et frappa : une jeune bonne lui ouvrit. Mlle Cushing était assise dans la pièce du devant où nous fûmes introduits. Elle avait le visage placide, de grands yeux doux, des cheveux grisonnants qui dessinaient une boucle sur chaque tempe. Une têtère était posée sur ces genoux ; sur un tabouret à côté de sa chaise un panier débordait de soies de couleur.

« Elles sont dans l'appentis, ces horreurs ! dit-elle à Lestrade quand nous entrâmes. Je voudrais bien que vous m'en débarrassiez.

– Je n'y manquerai pas, mademoiselle Cushing. Je les gardais ici jusqu'à ce que mon ami, M. Holmes, les vît en votre présence.

– En ma présence ! Pourquoi ?

– Pour le cas où il désirerait vous poser quelques questions.

– A quoi bon me poser des questions alors que je vous dis et que je vous répète que je ne sais rien à leur sujet.

– Bien sûr, mademoiselle ! intervint Holmes d'une voix lénifiante. Je comprends parfaitement que vous ayez été plus qu'ennuyée par toute cette affaire.

– Vous pouvez le dire, monsieur ! Je suis une femme tranquille et je mène une existence retirée. C'est quelque chose de tout à fait nouveau pour moi que de voir mon nom dans les journaux et de recevoir la visite de la police. Je ne veux pas que vous les apportiez ici, monsieur Lestrade. Si vous voulez les regarder, allez dans l'appentis. »

L'appentis était situé dans le jardinet derrière la maison. Lestrade y pénétra et en sortit une boîte jaune en carton, un morceau de papier marron et de la ficelle. Au bout de l'allée il y avait un banc sur lequel nous allâmes nous asseoir pendant que Holmes examinait, les uns après les autres, les objets que Lestrade lui avait remis.

« La ficelle est d'un intérêt extraordinaire, observa-il en l'élevant à la lumière et en la flairant comme un chien de chasse. Que pensez-vous de cette ficelle, Lestrade ?

– Elle a été goudronnée.

– Précisément. C'est un morceau de ficelle goudronnée. Vous avez aussi remarqué, sans doute, que Mlle Cushing l'a coupée avec des ciseaux, comme en témoigne le double effilochage de chaque côté. Cela est important.

– Je ne vois pas cette importance... commença Lestrade.

– L'importance réside dans le fait que le nœud est intact, et que ce nœud est assez particulier.

– Il est très adroitement confectionné. J'ai déjà rédigé une note à ce sujet, répondit Lestrade avec suffisance.

– Ne parlons plus de la ficelle, alors ! fit Holmes en souriant. Venons-en au papier qui enveloppait la boîte. Du papier brun, avec une odeur distincte de café. Comment, vous ne l'aviez pas sentie ? Je crois que c'est incontestable. L'adresse est écrite un peu à la débâcle : "Mademoiselle S. Cushing, Cross Street, Croydon." Rédigée avec une plume à pointe large, probablement une J, et avec de l'encre de qualité très inférieure. Le mot Croydon a d'abord été écrit avec un *i*, puis l'*i* a été corrigé en *y*. Le paquet a donc été adressé par un homme (l'écriture

est indiscutablement masculine) d'une instruction limitée et peu familiarisé avec la ville de Croydon. Bon. La boîte est une boîte jaune d'une demi-livre de tabac doux ; elle ne présente rien d'intéressant sauf deux traces nettes d'un pouce sous l'angle gauche ; elle est remplie de gros sel, d'une qualité habituellement utilisée pour la conservation des peaux et des cuirs grossiers. Et, couchées dans le sel, voici les étranges pièces annexes de notre dossier... »

Tout en parlant il prit les deux oreilles, posa une planche sur ces genoux, et procéda à leur examen minutieux. Lestrade et moi l'encadrions et nous regardions alternativement ces horribles dépouilles et le visage méditatif, tendu de notre compagnon. Finalement il les reposa dans le sel et demeura silencieux quelque temps.

« Vous avez remarqué, bien entendu, demanda-t-il, que ces oreilles n'appartiennent pas à la même personne ?

– Oui, je l'ai vu. Mais il s'agit d'une mauvaise plaisanterie d'étudiants dans une salle de dissection, peu important deux oreilles dépareillées ou une paire.

– En effet. Mais il ne s'agit pas d'une mauvaise plaisanterie.

– Vous en êtes sûr ?

– De fortes présomptions s'y opposent. Dans les salles de dissection les cadavres reçoivent une injection de liquide antiseptique. Ces oreilles n'en portent pas trace. D'autre part, elles sont fraîches. Elles ont été arrachées avec un instrument émoussé ; or les étudiants travaillent avec de bons instruments. Par ailleurs un esprit tant soit peu médical aurait songé à du phénol ou de l'alcool rectifié, mais sûrement pas à du gros sel. Je répète qu'il ne s'agit pas d'une farce, mais d'un crime grave. »

Un petit frisson me parcourut l'échine en entendant les mots de mon compagnon et en regardant le sérieux qui avait durci ses traits. Ce préliminaire brutal semblait présager un drame horrible et inexplicable encore à l'arrière-plan. Lestrade, toutefois, secoua la tête comme quelqu'un qui n'est qu'à demi convaincu.

« Je ne nie pas que la thèse de la farce se heurte à plusieurs objections, dit-il. Mais il y en a de bien plus fortes contre la vôtre. Nous savons que cette femme a mené une existence très discrète et très respectable à Penge comme ici depuis vingt ans. Elle ne s'est presque jamais absentée de chez elle plus d'une journée. Pourquoi dès lors un criminel lui enverrait-il les preuves de son crime ? A moins qu'elle ne soit une actrice consommée, elle ne comprend pas mieux l'affaire que nous-mêmes.

– Tel est le problème que nous avons à résoudre, répondit Holmes. Pour ma part je m'y attellerai en présumant que mon raisonnement est correct et qu'un double assassinat a été commis. L'une de ces oreilles est une oreille de femme : petite, délicate, percée par un anneau. Ces deux personnes sont sans doute mortes, sinon nous aurions entendu parler d'elles. Nous sommes

vendredi. Le paquet a été posté jeudi matin. Le drame a donc eu lieu mercredi, ou mardi, ou plus tôt. Si ces deux personnes ont été assassinées, qui d'autre que leur meurtrier aurait adressé à Mlle Cushing la preuve de son crime ? Nous pouvons déduire que l'expéditeur du paquet est l'homme que nous recherchons. Mais il devait avoir une bonne raison pour l'adresser à Mlle Cushing ! Quelle raison ? Sans doute pour l'avertir que le crime avait été commis ; ou peut-être pour la faire souffrir. Mais dans ce cas elle sait qui il est. Le sait-elle ? J'en doute. Si elle le sait, pourquoi aurait-elle alerté la police ? Elle aurait enterré les oreilles, et personne n'en aurait rien su. Voilà ce qu'elle aurait fait si elle avait désiré protéger le criminel. Mais si elle ne désirait pas le protéger, alors elle nous aurait livré son nom. C'est un bel écheveau à débrouiller. »

Il avait parlé de sa voix aiguë et rapide en regardant dans la vague ; soudain il sauta sur ces pieds et se tourna vers la maison.

« J'ai quelques questions à poser à Mlle Cushing, dit-il.

– Dans ce cas je vais vous laisser ici, déclara Lestrade, car j'ai une autre petite affaire en cours. Je crois n'avoir plus rien à tirer de Mlle Cushing. Retrouvez-moi au commissariat.

– Nous y passerons en nous rendant à la gare », répondit Holmes.

Nous nous retrouvâmes bientôt dans la pièce du devant où la vieille demoiselle travaillait paisiblement à sa têtère. Elle la reposa sur ces genoux quand nous entrâmes et nous regarda de ses yeux bleus perçants, bien francs.

« Je suis persuadée, monsieur, nous dit-elle, que c'est une erreur, et que ce paquet ne devait absolument pas m'être adressé. Je l'ai dit et répété à ce gentleman de Scotland Yard mais il n'a fait qu'en rire. Pour autant que je sache, je ne compte aucun ennemi sur cette terre ; pourquoi donc me jouerait-on une pareille plaisanterie ?

– Je partage tout à fait cette opinion, mademoiselle Cushing, répondit Holmes en prenant un siège à côté d'elle. Je crois qu'il est plus probable... »

Il s'arrêta ; je le vis non sans surprise considérer avec une intensité singulière le profil de Mlle Cushing. Un éclair d'étonnement et de satisfaction passa sur son visage ; mais lorsqu'elle leva les yeux pour découvrir la cause de son silence, il était redevenu impassible. Je me mis alors à étudier les cheveux plats et grisonnants de notre hôtesse, son petit bonnet propre, ses boucles d'oreille, sa physionomie placide, sans voir ce qui avait pu provoquer l'émotion de mon compagnon.

« Il y a deux ou trois petites questions...

– Oh ! je suis lasse des questions ! s'écria avec impatience Mlle Cushing.

– Vous avez deux sœurs, je crois ?

– Comment le savez-vous ?

– Au moment où je suis entré dans la pièce j’ai remarqué que vous aviez sur la cheminée la photographie d’un groupe de trois dames : l’une est incontestablement vous-mêmes, et les deux autres vous ressemblent tellement qu’elles ne peuvent qu’appartenir à votre famille.

– Vous avez tout à fait raison. Ce sont mes sœurs Sarah et Mary.

– Et voici près de moi un autre portrait, pris à Liverpool, de votre plus jeune sœur en compagnie d’un homme qui, à en juger par son uniforme, est un steward. A cette époque elle n’était pas mariée.

– Vous avez le don d’observation très développé !

– C’est mon métier.

– Eh bien, vous avez entièrement raison ! Mais elle épousa M. Browner quelques jours plus tard. Il était sur la ligne de l’Amérique du Sud quand cette photo fut prise, mais il était si amoureux de sa femme qu’il ne pouvait pas se résoudre à la quitter si longtemps ; aussi s’engagea-t-il dans des navires qui font le trafic entre Liverpool et Londres.

– Ah ! Le Conqueror, peut-être ?

– Non, le May Day, aux dernières nouvelles. Jim vint me voir ici une fois. C’était avant qu’il se remît à boire. Mais ensuite, il buvait toujours quand il était à terre, et le moindre petit verre le rendait fou furieux. Ah ! ce fut un triste jour quand il se remit à boire ! D’abord il me laissa tomber, puis il se querella avec Sarah, et maintenant que Mary ne m’écrit plus, nous ne savons pas comment ils vont. »

Il était évident que Mlle Cushing avait abordé là un sujet qui lui tenait au cœur. Comme la plupart des gens qui mènent une vie retirée, elle s’était montrée timide au début, mais elle devint vite extrêmement communicative. Elle nous donna beaucoup de détails sur son beau-frère le steward, puis reprit le thème de ses précédents locataires, les étudiants en médecine, nous énuméra leurs défauts, leurs noms et les hôpitaux où ils travaillaient. Holmes écoutait tout avec beaucoup d’attention, et l’interrompait parfois pour lui poser une question.

« A propos de votre deuxième sœur Sarah, dit-il, je me demande pourquoi, puisque vous êtes célibataires toutes les deux, vous n’habitez pas ensemble.

– Ah ! on voit bien que vous ne connaissez pas le caractère de Sarah ! Quand je suis venue à Croydon, j’ai essayé ; il y a deux mois nous avons dû nous séparer. Je ne veux rien dire contre ma sœur, mais elle se mêle toujours de tout et elle est difficile à satisfaire, Sarah !

– Vous dites qu’elle s’est disputée avec votre famille de Liverpool ?

– Oui, et pourtant ils furent quelques temps les meilleurs amis du monde. Elle était allée à Liverpool pour habiter avec eux. Et à présent elle n’a pas de mots assez durs pour Jim Browser. Quand elle était ici, elle ne parlait de rien d’autre que de son ivrognerie et de ses mauvaises manières. Je pense qu’il n’a pas dû supporter ses ingérences dans son ménage, et que leur brouille a commencé comme ça.

– Merci, mademoiselle Cushing, dit Holmes en se levant et en s’inclinant. Votre sœur Sarah habite, m’avez-vous dit, dans le New Street, à Wallington ? Au revoir. Je suis tout à fait désolé que vous ayez été troublée par une affaire qui ne vous concerne nullement. »

Un fiacre passait quand nous sortîmes. Holmes le héla.

« Wallington est loin d’ici ? demanda-t-il.

– Quinze cents mètres, monsieur.

– Très bien. Grimpez, Watson. Il faut que nous battions le fer pendant qu’il est chaud. L’affaire a beau être simple, il reste encore quelques détails à préciser. Quand vous passerez devant un bureau de poste, cocher, vous vous arrêterez. »

Holmes expédia une courte dépêche et, quand le fiacre se remit en route, il s’adossa dans le fond de la voiture avec son chapeau rabattu sur les yeux pour se protéger du soleil. Notre cocher s’arrêta devant une maison qui ressemblait assez à celle que nous venions de quitter. Mon compagnon lui commanda de nous attendre, et au moment où il posait sa main sur le heurtoir la porte s’ouvrit et un grave gentleman vêtu de noir, coiffé d’un chapeau très lustré, apparut sur le perron.

« Mlle Cushing est-elle ici ? s’enquit Holmes.

– Mlle Sarah Cushing est très gravement malade, répondit-il. Depuis hier elle souffre d’un dérangement cérébral extrêmement sérieux. En ma qualité de médecin, je ne saurais prendre la responsabilité d’autoriser une visite. Je vous prie de revenir dans dix jours. »

Il enfila ses gants, referma la porte et descendit la rue.

« Eh bien, si nous ne pouvons pas, nous ne pouvons pas ! fit Holmes avec entrain.

– Peut-être n’aurait-elle pas pu, ou voulu vous en dire beaucoup ?

– Je ne voulais pas qu’elle me dise grand-chose. Je voulais simplement la regarder. Tout compte fait, je pense que j’ai amassé tout ce dont j’avais besoin. Conduisez-nous à un restaurant convenable, cocher. Nous allons déjeuner, après quoi nous irons retrouver l’ami Lestrade au commissariat de police. »

Nous déjeunâmes fort agréablement tous les deux. Holmes ne parla pas d’autre chose que de violons, et il me conta avec beaucoup de verve comment il avait acheté son Stradivarius personnel qui valait au moins cinq cents guinées chez un brocanteur juif de Tootenham Court pour cinquante-cinq shillings. Ce qui le lança sur Paganini, et pendant une heure il multiplia les anecdotes sur cet homme extraordinaire. L’après-midi était fort avancé et l’ardeur du soleil légèrement tombée quand nous arrivâmes au commissariat. Lestrade nous attendait devant la porte.

« Un télégramme pour vous, monsieur Holmes ! annonça-t-il.

– Ah ! C’est la réponse... »

Il l’ouvrit, y jeta un coup d’œil et l’enfouit dans sa poche.

« ... Tout va bien ! fit-il.

– Avez vous découvert quelque chose ?

– J’ai tout découvert !

– Quoi ? Vous plaisantez ? »

Lestrade le considérait avec stupéfaction.

« Je n’ai jamais été plus sérieux. Un crime ignoble a été commis, et je crois que j’en possède maintenant tous les détails.

– Et le criminel ? »

Holmes griffonna quelques mots au dos d’une de ses cartes de visite et la tendit à Lestrade.

« Voilà le nom, dit-il. Vous ne pourrez pas effectuer l’arrestation avant demain soir au plus tôt. Je préférerais que vous ne mentionniez pas mon nom dans cette affaire, car je tiens à ne le voir associé qu’à des problèmes dont la solution présente des difficultés. Venez, Watson ! »

Nous repartîmes ensemble vers la gare, tandis que Lestrade contemplait d'un air épanoui la carte que Holmes lui avait remise.

« L'affaire, me dit Sherlock Holmes tandis que nous bavardions ce soir-là en fumant un cigare dans notre meublé de Baker Street, est l'une de celles où, comme pour les enquêtes que vous avez intitulées *Étude en rouge* ou *Le Signe des Quatre*, nous avons été contraints de raisonner en remontant des effets aux causes. J'ai écrit à Lestrade pour le prier de nous fournir les détails qui nous manquent encore et qu'il ne pourra se procurer qu'après avoir capturé le meurtrier. Cette capture ne fait pas de doute car, bien qu'il ait la cervelle vide, il est plus tenace qu'un bouledogue à partir du moment où il a compris ce qu'il doit faire ; c'est d'ailleurs cette ténacité qui l'a fait monter en grade à Scotland Yard.

– Votre dossier n'est donc pas complet ?

– Presque complet pour l'essentiel. Nous savons qui est l'auteur de cette révoltante affaire, mais l'identité de l'une des victimes nous manque. Naturellement vous avez déjà formulé vos propres conclusions ?

– Je suppose que ce Jim Browner, steward sur un navire de la ligne de Liverpool, est l'individu que vous soupçonnez ?

– Oh ! c'est plus qu'un soupçon.

– Et cependant je ne vois rien de mieux que quelques vagues indications...

– Au contraire, rien ne saurait être plus clair ! Retraçons les principales étapes. Nous avons abordé l'affaire, vous vous en souvenez, avec un esprit totalement vierge, ce qui est toujours un avantage. Nous n'avions pas échafaudé de théories. Nous étions là simplement pour observer et tirer des déductions de nos observations. Qu'avons-nous vu pour commencer ? Une demoiselle très tranquille et fort respectable, qu'on ne pouvait absolument pas accuser de nous cacher quelque chose, et puis une photographie qui m'a révélé qu'elle avait deux sœurs plus jeunes. Instantanément, j'ai pensé que la boîte avait pu être adressée à l'une ou à l'autre. J'ai mis cette idée de côté, en me disant que nous pourrions la vérifier ou l'infirmier à loisir. Puis nous nous sommes rendus dans le jardin, et nous avons examiné le contenu de la petite boîte jaune.

« La ficelle était du genre de celles dont se servent les voiliers à bord d'un navire ; tout de suite notre enquête s'est parfumée d'un souffle d'air marin. Quand j'ai remarqué que le nœud était confectionné à la manière des marins, que le paquet avait été posté d'un port, et que l'oreille masculine était percée par un anneau (ce qui est plus fréquent chez les marins que chez les terriens) j'ai acquis la certitude que tous les acteurs du drame appartenaient à la classe sociale des gens de la mer.

« Quand j'ai examiné l'adresse du paquet, j'ai constaté qu'elle portait le nom de Mlle S. Cushing. La sœur aînée s'appelait, bien sûr, Mlle Cushing et, bien que l'initiale du prénom fût un

S., cet « S. » pouvait concerner aussi bien l'une de ses sœurs. Dans ce cas-là, il fallait reprendre toute l'affaire sur de nouvelles bases. Je me suis donc rendu dans la maison pour éclaircir ce point. J'allais affirmer à Mlle Cushing que j'étais convaincu qu'une erreur avait été commise, quand je me suis brusquement, vous vous le rappelez, interrompu. Le fait est que je venais de voir quelque chose qui m'a rempli d'étonnement et qui, du même coup, a limité singulièrement le champ de nos investigations.

« En qualité de médecin, vous savez, Watson, qu'il n'y a pas d'organe du corps humain qui présente plus de personnalité qu'une oreille. Toutes les oreilles diffèrent les unes des autres ; il n'y en a pas deux semblables. Dans le numéro de l'an dernier de l'Anthropological Journal, vous trouverez deux brèves monographies de ma plume sur ce sujet. J'avais donc examiné les oreilles dans la boîte avec les yeux d'un expert, et j'avais soigneusement noté leurs particularités anatomiques. Imaginez ma surprise quand, regardant Mlle Cushing, je m'aperçu que son oreille correspondait exactement à l'oreille féminine que je venais d'examiner. Il ne pouvait pas s'agir d'une simple coïncidence : la même minceur de l'hélix, la même incurvation du lobe supérieur, la même circonvolution du cartilage interne... Pour l'essentiel c'était la même oreille.

« Bien entendu, je discernai immédiatement l'importance énorme de cette observation. Il m'apparut évident que la victime était une parente du même sang, et probablement une très proche parente. J'ai donc mis Mlle Cushing sur le chapitre de sa famille, et vous vous rappelez tous les détails qu'elle nous a fournis.

« Tout d'abord sa sœur s'appelait Sarah et elles avaient vécu ensemble jusqu'à ces tout derniers temps : c'était là l'explication de la méprise, comme de l'adresse du paquet. Puis nous avons appris l'existence de ce steward, marié à la troisième sœur, et nous avons su qu'il avait été autrefois en si bons termes avec Mlle Sarah, qu'elle avait quitté Liverpool pour vivre auprès des Browner, mais qu'ensuite une dispute les avait séparés. Cette dispute avait mis depuis quelques mois un terme à toutes les relations, si bien que pour le cas où Browner aurait voulu expédier un paquet à Mlle Sarah, il l'aurait envoyé à son ancienne adresse.

« L'affaire sortait donc merveilleusement des brumes. Nous connaissions l'existence de ce steward, impulsif, à passions violentes (n'avait-il pas renoncé à un emploi qui devait être plus lucratif afin de se rapprocher de sa femme ?), sujet enfin à des accès occasionnels d'ivrognerie. Nous avons toutes raisons de croire que sa femme avait été assassinée, et qu'un homme probablement un marin, avait été assassiné en même temps. La jalousie paraissait être le mobile évident du crime. Et pourquoi envoyer les preuves de son acte à Mlle Sarah Cushing ? Sans doute parce que, durant son séjour à Liverpool, elle avait dû être mêlée aux événements qui aboutirent au drame... Vous remarquerez que cette ligne de navigation fait escale à Belfast, Dublin et Waterford ; en supposant que Browner eût commis son crime juste avant de s'embarquer sur son vapeur le May Day, Belfast était le premier endroit d'où il pouvait expédier son sinistre paquet.

« A cette étape une deuxième solution était évidemment possible : bien que je l'eusse jugée improbable, encore me fallait-il en avoir le cœur net avant d'aller plus loin. Un amoureux éconduit aurait pu avoir tué M. et Mme Browner, et l'oreille masculine aurait alors appartenu au

mari. De sérieuses objections s'élevaient contre cette hypothèse, mais elle était, après tout, possible. J'ai donc envoyé une dépêche à mon ami Agar, de la police de Liverpool, et lui ai demandé de me dire si Mme Browner était chez elle, et si Browner avait embarqué sur le May Day. Puis nous sommes allés à Wallington rendre visite à Mlle Sarah.

« J'étais surtout curieux de voir si cette oreille de famille était aussi bien reproduite sur elle. D'autre part, elle pouvait nous fournir d'importants renseignements, mais je n'y comptais guère. Elle avait dû entendre parler de l'affaire dès la veille, puisque tout Croydon la savait, et que seule elle était à même de comprendre la signification du paquet. Si elle avait voulu aider la justice, elle se serait déjà mise en communication avec la police. Néanmoins il était de notre devoir d'aller la voir ; nous nous sommes rendus chez elle. Nous avons appris que la nouvelle de l'arrivée du paquet (car sa maladie date de ce moment-là) avait déclenché une fièvre cérébrale. Il était plus clair que jamais qu'elle en comprenait toute la signification, mais qu'avant un certain laps de temps elle ne nous serait d'aucun secours.

« Nous n'avions pas besoin, heureusement, de son témoignage. La réponse à mon télégramme nous attendait au commissariat de police. Rien n'aurait pu être plus concluant. Depuis plus de trois jours la maison de Mme Browner était fermée, et les voisins pensaient qu'elle était allée dans le sud voir ses sœurs. Le bureau maritime certifiait que Browner s'était embarqué à bord du May Day, dont l'arrivée dans la Tamise est prévue pour demain soir. Quand il arrivera il sera cueilli par notre ami Lestrade peu malin mais décidé. Je ne doute pas que nous n'obtenions alors tous les détails qui nous manquent. »

Sherlock Holmes ne fut pas déçu. Le surlendemain il reçut une grande enveloppe qui contenait une courte lettre du détective et un document dactylographié de plusieurs pages.

« Lestrade l'a fort bien cueilli, dit Holmes. Peut-être voudriez-vous savoir ce qu'il me dit ?

“Mon cher Monsieur Holmes,

Comme suite au plan que nous avons élaboré pour la confirmation de nos théories...”

« Le « nous » n'est pas mal, hé, Watson ?...

“Je me suis rendu à l'Albert Dock hier soir à six heures et je suis monté à bord du vapeur May Day, appartenant à la compagnie Packet de Londres-Dublin-Liverpool. Après enquête j'ai découvert qu'il y avait parmi l'équipage un steward du nom de James Browner, qui s'était comporté pendant le voyage d'une façon si extraordinaire que le commandant s'était vu contraint de le relever de son poste. Je suis descendu dans sa cabine, et je l'ai trouvé assis sur un coffre, la tête dans les mains et se balançant d'arrière en avant. C'est un grand gaillard costaud, sans barbe, très bronzé (un type dans le genre d'Albridge, qui nous aida dans l'affaire de la blanchisserie fantôme). Il bondit quand il entendit ce que j'avais à lui dire. J'avais déjà porté mon sifflet à la bouche pour appeler deux agents de la police fluviale qui se trouvaient dans le coin, mais il s'effondra et me tendit tranquillement les poignets pour que je lui passe les

menottes. Nous l'avons mis en cellule au commissariat et nous avons emmené son sac pour le cas où il contiendrait quelque chose d'intéressant ; à l'exception d'un grand couteau tranchant comme en ont beaucoup de marins, nous n'avons rien trouvé de notable. Nous n'avons cependant pas besoin de preuves supplémentaires car, une fois traduit devant l'inspecteur de service au commissariat, il demanda à faire une déposition qui fut prise en sténo et dactylographiée en trois exemplaires. Vous en trouverez un dans le pli. L'affaire s'avère, comme je l'avais toujours pensé, d'une simplicité enfantine, mais je vous suis très obligé de l'aide que vous m'avez apportée.

Avec mes meilleurs sentiments,

votre G. Lestrade”

« ... Hum ! reprit Holmes. L'affaire était vraiment d'une simplicité enfantine, mais je crois qu'il ne l'avait pas trouvée aussi simple lorsqu'il nous a demandé un coup de main. N'importe : voyons ce que dit Jim Browner. Voici sa déposition, telle qu'elle a été enregistrée devant l'inspecteur Montgomery du commissariat de police de Shadwell ; elle a l'avantage d'être prise sur le vif. »

« Si j'ai quelque chose à dire ? Oui, j'ai beaucoup à dire. Je vais tout vous avouer. Vous pouvez me pendre, ou me laisser en vie : je m'en soucie comme d'une guigne. Je vous dis que je n'ai pas fermé l'œil depuis que je l'ai fait, et je crois que je ne dormirai plus jamais. Parfois c'est la tête à lui, le plus souvent c'est la tête à elle. Lui, sombre et renfrogné ; elle, avec une sorte d'étonnement dans le regard. Oui, l'agnelle blanche, elle a dû être bien étonnée quand elle a lu un arrêt de mort sur un visage qui ne l'avait jusqu'ici jamais regardée qu'avec amour !

« Mais tout ça, c'est la faute de Sarah. Puisse la malédiction d'un homme brisé lui faire pourrir le sang dans les veines ! Ce n'est pas que je veuille m'innocenter. Je sais que je m'étais remis à boire, comme la bête sauvage que j'étais. Mais elle m'aurait pardonné ; elle serait restée liée à moi comme une corde à une poulie si cette femme n'avait pas forcé notre porte. Car Sarah Cushing m'aimait (c'est là la racine de l'affaire). Elle m'aima jusqu'à ce que tout son amour se transformât en haine quand elle se rendit compte que je préférerais la trace des pas de ma femme dans la boue plutôt qu'elle avec tout son corps et toute son âme.

« Elles étaient trois sœurs. L'aînée était une brave femme, la deuxième un démon, la troisième un ange. Sarah avait trente-trois ans, et Mary vingt-neuf quand je me suis marié. Nous étions parfaitement heureux quand nous vivions tous les deux, et dans tout Liverpool il n'y avait pas de meilleure femme que ma Mary. Et puis, nous avons invité Sarah à passer une semaine chez nous ; la semaine est devenue un mois ; et finalement elle s'est installée.

« A cette époque je ne buvais que de l'eau ; nous mettions régulièrement un peu d'argent de côté, et l'avenir était aussi clair qu'un dollar neuf. Mon Dieu, qui aurait pensé que cela se terminerait ainsi ! Qui l'aurait jamais imaginé ?

« Généralement je passais les week-ends à la maison ; parfois si le bateau était retardé par un chargement, je restais toute une semaine ; j'eus de cette façon l'occasion de voir de plus près ma belle-sœur Sarah. C'était une belle femme, grande, brune, vive, farouche, avec un fier port de tête et une lueur dans les yeux comme l'étincelle d'un silex. Mais quand la petite Mary était là je ne songeais guère à elle : je le jure avec autant de force que je crois à la miséricorde de Dieu !

« J'avais remarqué quelquefois qu'elle aimait être seule avec moi, ou qu'elle me demandait de la sortir, mais je n'avais jamais pensé à autre chose. Un soir mes yeux s'ouvrirent. J'étais rentré du bateau et ma femme était sortie ; Sarah se trouvait seule à la maison. "Où est Mary ?" j'ai demandé. "Oh ! elle est sortie pour régler quelques achats." J'étais impatient, et je ne pouvais pas tenir en place. "Vous ne pouvez donc pas être heureux cinq minutes sans Mary, Jim ? me dit-elle. Ce n'est pas très gentil pour moi que vous ne vous contentiez pas de ma compagnie pour si peu de temps. – Très bien, ma fille !" je lui dis en lui tendant gentiment une main ; aussitôt elle s'empara de ma main et la prit entre les siennes ; elles étaient brûlantes comme si elle avait de la fièvre. Alors je la regardai et dans ses yeux je lus tout. Il n'y avait pas besoin de parler, ni l'un ni l'autre. Je fronçai le sourcil et dégageai ma main. Elle se tint debout à côté de moi, sans rien dire, puis posa sa main sur mon épaule. "Du calme, vieux Jim !" me dit-elle. Et sur un rire moqueur, elle quitta la pièce en courant.

« Eh bien, depuis ce jour, Sarah me voua une haine féroce. Et je jure que c'est une femme qui peut haïr ! J'ai été stupide de tolérer qu'elle continue à vivre avec nous. Oui, un imbécile ! Mais je n'ai rien dit à Mary, pour ne pas lui faire de la peine. Les choses ont continué comme par le passé, mais au bout d'un certain temps j'ai noté que Mary changeait. Toujours elle avait été confiante, naïve ; voilà qu'elle devenait bizarre, soupçonneuse : elle voulait savoir où j'avais été, ce que j'avais fait, qui m'écrivait, ce que j'avais dans mes poches, et mille autres bêtises. De jour en jour elle se faisait plus irritable, plus étrange ; nous nous disputions sans raison pour des riens. Je n'y comprenais goutte. Sarah m'évitait maintenant, mais elle et Mary étaient inséparables. Je me rends compte à présent qu'elle complotait contre moi et qu'elle envenimait le caractère de ma femme, mais j'étais tellement aveugle que je ne le supposais même pas. Puis, je me suis remis à boire : cela, je crois que je ne l'aurais pas fait si Mary était restée la même. Du coup elle trouva un motif de reproche, et entre nous le fossé se creusa de plus en plus. Survint alors cet Alec Fairbairn. Les choses se noircirent mille fois plus.

« C'était pour voir Sarah qu'il commença à nous faire visite : mais il vint bientôt pour nous tous, car c'était un homme séduisant et il se faisait des amis partout où il allait : beau garçon, fanfaron, tiré à quatre épingles, frisé, il avait vu la moitié de monde et il savait parler de ce qu'il avait vu. Il était agréable, je ne le nie pas, et pour un marin il était extraordinairement poli, ce qui me donnait à penser qu'autrefois il avait dû se tenir sur la poupe et non sur la plage avant ; Pendant un bon mois il vint chez moi à sa fantaisie ; jamais je ne pensai qu'un mal quelconque pourrait naître de ses manières douces et insinuantes. Un jour tout de même un incident me le rendit suspect ; à partir de ce moment-là, je perdus mon repos pour toujours.

« Un très petit incident. J'étais arrivé à l'improviste dans le salon et, quand j'ouvris la porte, j'aperçus sur le visage de ma femme un éclat de joie. Mais quand elle vit que c'était moi, cet éclat s'évanouit et elle se détourna toute déçue. C'en fut assez pour moi. Il n'y avait personne

d'autre qu'Alec Fairbairn dont le pas pouvait être confondu avec le mien. Si je l'avais remarqué à cet instant-là, je l'aurais tué, car j'ai toujours agi comme un fou quand je me mettais en colère. Mary vit dans mon regard la lueur du diable et elle courut vers moi en posant sa main sur ma manche. "Non, Jim ! Non !" me dit-elle. "Où est Sarah ?" j'ai demandé. "Dans la cuisine. – Sarah ! j'ai dit quand je suis rentré dans la cuisine, ce Fairbairn ne remettre jamais les pieds chez moi !" Elle m'a regardé : "Et pourquoi ?" J'ai répondu : "Parce que c'est mon ordre. – Oh ! elle a dit, si mes amis ne sont pas dignes de cette maison, alors je ne suis pas digne d'elle non plus. – Vous ferez ce que vous voudrez, j'ai dit, mais si ce Fairbairn se montre encore une fois ici, je vous enverrai l'une de ses oreilles en guise de souvenir." Elle a été épouvantée par l'expression de mon visage, je crois, car elle ne m'a rien répondu, et le soir même elle quittait ma maison.

« Ma foi, je ne sais pas si c'était pure diablerie de la part de cette drôlesse, ou si elle croyait pouvoir me tourner contre ma femme en encourageant celle-ci à se mal conduire. Toujours est-il qu'elle alla s'établir à deux rues de chez moi pour louer des chambres à des marins. Fairbairn y descendait régulièrement, et Mary s'y rendait pour prendre le thé avec sa sœur et lui. Combien de fois y est-elle allée, je l'ignore ; mais je l'ai suivie une fois, et quand je suis entré, Fairbairn s'est enfui en sautant le mur du jardin comme le lâche qu'il était. Je jurai à ma femme que je la tuerais si je la retrouvais avec lui, et je la ramenai à la maison : elle tremblait, sanglotait ; elle était aussi blanche qu'une feuille de papier. Il n'y eut plus d'amour entre nous. Je pouvais me rendre compte qu'elle me détestait ; quand cette idée me poussait à boire, elle me méprisait et me haïssait encore plus.

« Sur ces entrefaites Sarah comprit qu'elle ne pouvait gagner sa vie à Liverpool, et elle partit pour Croydon afin d'habiter, je crois, avec sa sœur. A la maison les choses continuèrent d'aller leur train. Et puis ce fut cette dernière semaine, et toute la misère et l'anéantissement de tout.

« Voici comment. Nous avons embarqué à bord du May Day pour un voyage circulaire d'une semaine ; mais une barrique se désamarra et démolit l'une de nos tôles, si bien que nous dûmes regagner le port pour douze heures. Je descendis à terre et rentrai à la maison : j'espérais que peut-être ma femme serait heureuse de me voir si tôt de retour. Quand je tournai dans ma rue, un fiacre me croisa et je la vis à l'intérieur, assise à côté de Fairbairn, tous deux riant aux éclats et bavardant : ils étaient loin de penser à moi qui les observais du trottoir.

« Je vous le dis, et je vous en donne ma parole, à partir de cet instant, je ne fus plus mon maître : la suite se présente comme un rêve confus quand j'y repense. J'avais beaucoup bu ces derniers temps, et les deux choses ensemble me montèrent au cerveau. Maintenant il y a quelque chose qui bat dans ma tête, comme un marteau de charpentier, mais ce matin-là il me semblait avoir dans les oreilles le bruit de tout le Niagara.

« Alors j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai poursuivi le fiacre. J'avais à la main un lourd gourdin de chêne, et je vous dis que d'abord j'ai vu rouge ; mais tout en courant, je réfléchissais et j'ai ralenti un peu afin de les voir sans être vu. Ils s'arrêtèrent à la gare. Autour des guichets, il y avait beaucoup de monde ; je pus donc m'approcher sans attirer leur attention. Ils prirent des billets pour New Brighton. Moi aussi. Je montai dans le troisième compartiment derrière eux. A New Brighton ils se promenèrent le long du boulevard de la plage ; je les suivais à cent mètres.

Enfin je les vis louer un bateau, monter dedans : il faisait très chaud, sans doute cherchaient-ils un peu de fraîcheur sur l'eau.

« C'était juste comme s'ils m'étaient donnés dans la main. Il y avait un peu de brume : on ne pouvait pas voir à plus de quelques centaines de mètres. Je louai un bateau moi aussi, et je tirai sur les avirons. Je distinguais le sillage de leur embarcation, mais ils avançaient presque aussi vite que moi et ils étaient à peu près à quinze cents mètres du rivage quand je parvins à leur hauteur. La brume nous enveloppait comme dans un rideau, et nous étions tous les trois seuls en plein milieu. Mon Dieu, oublierai-je jamais leurs visages quand ils reconnurent l'homme qui montait la barque tout près d'eux ? Elle se mit à hurler. Lui jura comme un forcené, et essaya de me porter un coup d'aviron car il avait dû lire le meurtre dans mon regard. Je l'évitai et lui assenai un coup de gourdin qui lui écrasa la tête comme un œuf. Je l'aurais peut-être épargnée, elle, en dépit de toute ma folie, mais elle glissa ses bras autour de lui, criant et l'appelant "Alec". Je frappai un deuxième coup, elle s'écroula à côté. J'étais comme une bête sauvage ayant bu du sang. Si Sarah s'était trouvée là, par le Seigneur elle les aurait rejoints ! Je tirai mon couteau et ... Là, j'en ai dit assez ! J'éprouvai une sorte de joie féroce quand je pensai à la tête de Sarah quand elle verrait les conséquences de ses intrigues. Puis j'attachai les deux corps au bateau, je creusai une planche et je restai là jusqu'à ce qu'ils eussent sombré. Je savais bien que le loueur des bateaux penserait qu'ils s'étaient perdus dans la brume et qu'ils avaient dérivé en pleine mer. Je me nettoyai, revins à terre, et rembarquai à bord de mon navire sans qu'âme au monde ait soupçonné ce qui s'était passé. Cette nuit-là je préparai le paquet pour Sarah Cushing ; le lendemain je l'expédiai de Belfast.

« Voilà. J'ai dit toute la vérité. Vous pouvez me pendre. Vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez. Mais vous ne pourrez pas me punir comme déjà, j'ai été puni. Je ne peux pas fermer les yeux sans voir ces deux visages me regarder : me regarder comme ils l'ont fait quand mon bateau a troué la brume. Je les ai tués vite : eux me tuent lentement. Encore une autre nuit, et je serais mort ou fou avant le matin. Vous ne me laisserez pas seul dans une cellule, monsieur ? De grâce ne le faites pas ! Au jour de votre agonie, puissiez-vous être traité comme vous me traiterez aujourd'hui. »

« Quelle est la signification de tout cela, Watson ? me demanda Holmes d'un ton solennel en reposant le document. A quelle fin tend ce cercle de misère, de violence et de peur ? Il doit bien tendre à une certaine fin, sinon notre univers serait gouverné par le hasard, ce qui est impensable. Mais quelle fin ? Voilà le grand problème qui est posé depuis le commencement des temps, et la raison humaine est toujours aussi éloignée d'y répondre. »

La figure jaune

Les dons exceptionnels de mon compagnon m'ont permis d'être l'auditeur, et parfois l'acteur, de drames étranges. En publiant ces croquis tirés de dossiers innombrables, j'insiste tout naturellement davantage sur les succès de Holmes que sur ses échecs. Ne croyez pas que je le fasse dans l'intérêt de sa réputation : c'était en effet dans les cas où toutes ses ressources paraissaient épuisées qu'il déployait une énergie et une vivacité d'esprit absolument admirables. La raison est ailleurs : là où il échouait personne d'autre, généralement, ne réussissait ; du coup l'affaire s'enterrait avant d'avoir reçu une conclusion. Il arriva tout de même que Holmes se trompa et que la vérité fut néanmoins tirée du puits. Je possède des notes sur une demi-douzaine de cas de ce genre : l'affaire de la deuxième tache et celle que je vais raconter sont les deux qui présentent un maximum d'intérêt.

Sherlock Holmes prenait rarement de l'exercice par amour de l'exercice. Peu d'hommes, à ma connaissance, étaient capables d'un plus grand effort musculaire et, sans contestation possible, il comptait parmi les meilleurs boxeurs à son poids. Mais il considérait l'effort physique sans objet comme un gaspillage d'énergie. S'il se remuait, cela faisait partie de son activité professionnelle. Il était alors infatigable. Son régime alimentaire péchait plutôt par un excès de frugalité que par une trop grande richesse. Ses habitudes fort simples frôlaient l'austérité. En dehors de la cocaïne dont il usait par intermittences, je ne lui connaissais pas de vice. D'ailleurs lorsqu'il se tournait vers la drogue, c'était pour protester à sa manière contre la monotonie de l'existence, sous le prétexte que les affaires étaient rares et les journaux sans intérêt.

Cette année-là, le printemps s'annonçait précoce. Holmes rompit un après-midi avec ses habitudes pour faire une promenade dans Hyde Park en ma compagnie : les premières touches de vert égayaient les ormes, les poisseuses barbes des noisettes commençaient à jaillir de leurs quintuples feuilles. Pendant deux heures nous marchâmes pour le plaisir de marcher. Le plus souvent sans échanger une phrase, comme il sied à deux hommes qui se connaissent intimement. Quand nous nous retrouvâmes dans Baker Street il était près de cinq heures.

Notre groom nous arrêta sur le seuil de la maison.

« Pardon, monsieur ! Un monsieur vous a demandé, monsieur. »

Holmes m'accabla d'un regard lourd de reproches.

« Voilà bien les promenades ! s'écria-t-il. Ce monsieur est reparti ? »

– Oui, monsieur.

– Vous ne lui aviez pas dit d'entrer ?

– Si, monsieur. Il est entré.

– Combien de temps a-t-il attendu ?

– Une demi-heure, monsieur. C’était un monsieur bien agité, monsieur ! Il marchait, il n’a pas arrêté de tout le temps qu’il est resté ici. J’attendais à la porte, monsieur, et je l’entendais. A la fin il est sorti dans le couloir et il a crié : “Est-ce que cet homme ne va jamais rentrer ?” Tel que je vous le dis, monsieur ! J’ai répondu : “Vous n’avez qu’à attendre un petit peu encore.” Il m’a dit : “Alors, je vais attendre au grand air, car je me sens comme si j’étouffais. Je vais revenir bientôt !” Là-dessus il est sorti. Rien de ce que je lui ai dit n’a pu le retenir.

– Bon ! Vous avez fait pour le mieux, dit Holmes tandis que nous pénétrions dans notre salon. C’est tout de même assommant, Watson ! J’avais vraiment besoin d’une affaire pour me distraire, et d’après l’impatience de ce client, j’en aurais eu une importante, sans doute... Halloa ! Sur la table ce n’est pas votre pipe. Il doit avoir oublié la sienne. Une belle pipe en vieille bruyère avec un bon tuyau terminé par ce que le marchand de tabac appelle de l’ambre. Je me demande combien il y a à Londres de vrais tuyaux de pipe en ambre. On m’a affirmé que lorsqu’il y avait une mouche dedans c’était un signe d’authenticité. Voici une industrie : mettre des fausses mouches dans du faux ambre ! Eh bien, il faut que notre visiteur ait été très troublé pour oublier une pipe à laquelle il attache un grand prix !

– Comment savez-vous qu’il y attache un grand prix ?

– Voyons : cette pipe coûte à l’achat sept shillings et six pence. Or, elle a été deux fois réparée : une fois dans le tuyau en bois, une autre fois dans l’ambre. Ces deux réparations ont été faites, comme vous le remarquez, avec des bagues d’argent qui ont dû coûter plus que la pipe. L’homme qui préfère raccommoder sa pipe plutôt que d’en acheter une neuve pour le même prix, y attache en principe une grande valeur.

– Rien d’autre ? » interrogeai-je.

Holmes tournait et retournait la pipe dans sa main et il la contemplait pensivement, à sa manière.

Il la leva en l’air et la tapota de son long index maigre comme aurait fait un professeur dissertant sur un os.

« Les pipes sont parfois d’un intérêt extraordinaire, dit-il. Je ne connais rien qui ait plus de personnalité sauf, peut-être, une montre ou des lacets de chaussures. Ici toutefois les indications ne sont ni très nettes ni très importantes. Le propriétaire de cette pipe est évidemment un gaucher solidement bâti qui possède des dents excellentes, mais qui est assez peu soigné et qui ne se trouve pas contraint de pratiquer la vertu d’économie. »

Mon ami me livra tous ces renseignements avec une nonchalance affectée, car je le vis me regarder du coin de l’œil pour savoir si j’avais suivi son raisonnement.

« Vous pensez qu'un homme qui fume une pipe de sept shillings doit vivre dans l'aisance ? dis-je.

– Voici du tabac de Grosvenor à huit pence les 30 grammes, me répondit Holmes en faisant tomber quelques miettes sur la paume de sa main. Comme il pourrait acheter du très bon tabac pour un prix moitié moindre, il n'a pas besoin d'être économe.

– Et les autres points ?

– Il a pris l'habitude d'allumer sa pipe à des lampes ou à des flammes de gaz. Regardez : là, sur un côté, elle est toute carbonisée. Une allumette ne ferait pas ces dégâts : personne ne tient une allumette à côté de sa pipe. Mais personne non plus ne peut allumer une pipe à une lampe sans brûler le fourneau. Et le fourneau est brûlé du côté droit. J'en déduis donc que ce fumeur est un gaucher. Approchez votre pipe près de la lampe : comme vous êtes droitier, tout naturellement c'est le côté gauche que vous exposez à la flamme. Vous pourriez de temps à autre exposer le côté droit, mais vous ne le feriez pas habituellement. Or, cette pipe n'est brûlée que du côté droit. Par ailleurs l'ambre a été mordu, abîmé. Ce qui suppose un fumeur musclé énergique, et pourvu d'une excellente dentition. Mais si je ne me trompe pas, le voilà dans l'escalier : nous allons avoir à étudier quelque chose de plus intéressant que sa pipe. »

Un instant plus tard, la porte s'ouvrit, et un homme jeune, de grande taille, pénétra dans notre salon. Il était vêtu avec une simplicité de bon goût : costume gris foncé, chapeau de feutre marron. Je lui aurais à peine donné trente ans ; en réalité il en avait un peu plus.

« Je vous prie de m'excuser, commença-t-il vaguement confus. Je crois que j'aurais dû frapper. Oui, bien sûr, j'aurais dû frapper à la porte ! Le fait est que je suis un peu bouleversé. Alors mettez cet oubli sur le compte de mes ennuis. »

Il passa la main sur son front comme quelqu'un à demi hébété, avant de tomber sur une chaise.

« Je vois que vous n'avez pas dormi depuis deux ou trois jours, fit Holmes avec une gentillesse spontanée. Le manque de sommeil met les nerfs d'un homme à l'épreuve plus que le travail, et même plus que le plaisir. Puis-je savoir comment je pourrais vous aider ?

– Je voulais votre avis, monsieur. Je ne sais pas quoi faire, et c'est toute ma vie qui s'effondre.

– Vous désirez me consulter en tant que détective ?

– Pas cela seulement. Je veux l'opinion d'un homme de bon jugement, d'un homme du monde aussi. Je veux savoir ce que je devrais faire. J'espère que vous serez capable de me le dire. »

Il s'exprimait par petites phrases qui étaient autant d'explosions. J'eus l'impression que parler lui était très pénible et que sa volonté luttait pour dominer son penchant au mutisme.

« Il s'agit d'une chose très délicate, nous expliqua-t-il. On n'aime pas parler de ses affaires domestiques aux étrangers. Cela me semble terrible de discuter de la conduite de ma femme avec deux hommes que je n'ai jamais vus auparavant. C'est horrible d'avoir à le faire. Mais je n'en peux plus. Il me faut un conseil.

– Mon cher monsieur Grant Munro », commença Holmes.

Notre visiteur bondit de sa chaise.

« Comment ! s'écria-t-il. Vous connaissez mon nom ?

– Lorsque vous tenez à préserver votre incognito, répondit Holmes en souriant, permettez-moi de vous conseiller de ne plus porter votre nom gravé sur la coiffe de votre chapeau, ou alors tournez la calotte vers la personne à qui vous vous adressez... J'allais vous dire que mon ami et moi nous avons entendu dans cette pièce beaucoup de secrets troublants et que nous avons eu la chance d'apporter la paix à quantité d'âmes en peine. J'espère que nous en ferons autant pour vous. Puis-je vous demander, car il se peut que le temps soit précieux, de me communiquer sans attendre davantage les éléments de votre affaire ? »

Notre visiteur se passa une main sur le front comme s'il éprouvait une sensation très douloureuse. Tous ses gestes, tous les jeux de sa physionomie révélaient un homme réservé, peu communicatif, avec une pointe d'orgueil, vraiment mieux disposé à cacher ses blessures qu'à les étaler. Puis tout à coup, avec le geste farouche de quelqu'un qui rejette par-dessus bord toute pudeur et toute discrétion, il commença :

« Voici les faits, monsieur Holmes. Je suis marié depuis trois ans. Pendant ces trois ans ma femme et moi nous nous sommes aimés l'un l'autre et nous avons vécu dans le bonheur comme, je vous assure, peu d'époux l'ont fait. Nous avons toujours été d'accord en pensées, en paroles, en actes. Et maintenant, depuis lundi dernier, une barrière s'est subitement élevée entre nous ; et je découvre que dans sa vie et dans ses préoccupations il y a quelque chose que je connais aussi peu que si elle était une passante de la rue. Nous sommes devenus des étrangers, et je voudrais savoir pourquoi.

« Cela dit, et avant d'aller plus loin, mettez-vous bien dans la tête, monsieur Holmes, qu'Effie m'aime. Aucun malentendu à ce sujet, n'est-ce pas ? Elle m'aime avec tout son cœur et toute son âme. Et jamais elle ne m'a aimé davantage, je le sens, je le sais. Il n'y a pas à discuter là-dessus. Un homme peut dire assez facilement quand une femme l'aime. Mais voilà : il y a ce secret entre nous, et nous ne pourrons jamais redevenir les mêmes avant qu'il soit éclairci.

– Ayez l'obligeance de me mettre au courant des faits, monsieur Munro ! interrompit Holmes avec une légère impatience.

– Je vais vous dire ce que je sais de la vie d’Effie. Elle était veuve quand je l’ai rencontrée pour la première fois. Et pourtant elle était jeune : vingt-cinq ans seulement. Elle s’appelait alors Mme Hebron. Elle était allée en Amérique quand elle était enfant et elle avait vécu dans la ville d’Atlanta. Ce fut là qu’elle épousa ce Hebron, avocat pourvu d’une bonne clientèle. Ils eurent un enfant, mais une épidémie de fièvre jaune se déclara dans la ville, et le mari et l’enfant furent emportés par le mal. J’ai vu le certificat de décès. Dégoûtée de l’Amérique elle revint habiter chez une vieille tante à Pinner, dans le Middlesex... Je puis dire que son mari lui avait laissé une aisance confortable, et qu’elle avait un capital d’environ 4500 livres qu’il avait si bien fait fructifier, qu’il lui rapportait en moyenne du 7%. Elle était à Pinner depuis six mois quand je la rencontrai : ce fut le coup de foudre réciproque, et nous nous mariâmes quelques semaines plus tard.

« Je suis moi-même marchand de houblon ; comme j’ai un revenu annuel de sept ou huit cents livres, nous nous trouvâmes dans une situation financière prospère, et nous louâmes à Norbury une jolie villa pour 80 livres par an. Bien que ce soit près de Londres, nous sommes presque en pleine campagne. Un peu plus haut, il y a une auberge et deux maisons, ainsi qu’une autre villa juste à l’extrémité du champ qui nous fait face. En dehors de cela, pas d’autres habitations jusqu’à ce que l’on arrive près de la gare. Mes affaires m’amènent à la City dans certaines périodes de l’année, mais en été j’ai moins de travail : aussi, dans notre maison de campagne ma femme et moi coulions des jours parfaits. Je vous le répète : jamais une ombre ne s’est glissée entre nous jusqu’au début de cette maudite histoire.

« Ah ! que je vous précise un détail ! Quand nous nous sommes mariés, ma femme m’a cédé tous ses biens. C’était plutôt contre mes idées, car si mes affaires avaient mal marché nous aurions été dans de beaux draps ! Mais elle y tenait, et ce fut fait. Eh bien, voici à peu près six semaines, elle vint me dire :

« – Jack, lorsque je t’ai donné mon argent, tu m’as bien déclaré que lorsque je voudrais une certaine somme je n’aurais qu’à te la demander ?

« – Bien sûr ! lui répondit-je. Il est toujours à toi.

« – Alors, dit -elle, je voudrais cent livres.

« Je fus un peu surpris : je m’étais imaginé qu’elle avait tout simplement envie de s’acheter une nouvelle robe ou quelque chose comme ça.

« – Et pour quoi faire ? demandai-je.

« – Oh ! fit-elle avec son enjouement habituel. Tu m’as dit que tu serais mon banquier. Les banquiers ne posent jamais de questions, tu sais !

« – Si réellement tu veux cet argent, tu l’auras.

« – Oh oui ! Je le veux réellement.

« – Et bien tu ne peux pas me dire pour quoi faire ?

« – Un jour, peut-être, mais pas tout de suite, Jack !

« Je dus donc me contenter de cette dérobade. C'était pourtant la première fois qu'il y avait un secret entre nous. Je lui remis un chèque, et je n'y pensai plus. Peut-être cet incident n'a-t-il rien à voir avec la suite, mais j'ai préféré le mentionner.

« Je vous ai dit qu'il y avait une autre villa non loin de la nôtre. Un champ nous en sépare. Mais pour y accéder, il faut prendre la route, puis tourner dans un petit chemin. Juste après, derrière la villa, s'étend un agréable petit bois de pins d'Écosse. J'avais pris l'habitude d'aller me promener par là, car les arbres sont toujours de bons voisins. Depuis huit mois que nous nous étions installé à Norbury, nous n'avions vu personne dans la villa. Elle était vide, inoccupée, et c'était dommage car elle avait un porche ancien tout couvert de chèvrefeuille, deux étages... Plus d'une fois je m'arrêtais devant pour la contempler, et je me disais qu'elle ferait une ravissante petite ferme.

« Bon. Lundi soir je descendais à pied par là, quand je croisai un fourgon vide qui remontait le petit chemin. Sur la pelouse à côté du porche étaient déballées toutes sortes de choses, des tapis, etc. C'était clair : la villa enfin avait été louée. Je la longuai, la dépassai, puis m'arrêtai, comme tout flâneur aurait pu le faire, pour la regarder, et je me demandai quelle sorte de gens venaient habiter si près de chez nous. Et tandis que je regardais, je pris soudain conscience qu'une figure m'observait par l'une des fenêtres du haut.

« Je ne sais pas ce qu'il y avait sur cette figure, monsieur Holmes, mais j'en ai eu la chair de poule. J'étais à quelque distance et je ne pouvais pas bien distinguer ses traits ; pourtant elle donnait l'impression de quelque chose d'anormal, d'inhumain. Du moins fut-ce ce que je ressentis. J'avançai rapidement pour voir de plus près qui m'observait ainsi. Mais lorsque j'approchai, la figure disparut soudain : si vite qu'elle paraissait avoir été arrachée de la fenêtre et rejetée dans la pièce obscure. Je demeurai là cinq minutes à réfléchir, à essayer d'analyser mes impressions. Je ne pouvais affirmer si c'était une figure d'homme ou de femme. Sa couleur m'avait frappé plus que tout. Imaginez une figure d'un jaune livide mat, avec quelque chose de figé et de rigide, affreusement monstrueuse. J'étais si troublé que je résolus d'en savoir davantage sur les nouveaux habitants de la villa. J'allai frapper à la porte. On m'ouvrit immédiatement. Je me trouvai face à face avec une grande femme décharnée au visage rébarbatif.

« – Qu'est-ce que vous voulez ? me demanda-t-elle.

« Elle avait l'accent du Nord.

« – Je suis votre voisin, répondit-je en désignant ma maison. Je vois que vous venez seulement d’emménager. Et je pensai que si je pouvais vous être d’une aide quelconque...

« – Oui ? Eh bien, quand on aura besoin de vous, on ira vous chercher !

« Sur quoi elle me claqua la porte au nez. Mécontent de cette grossière rebuffade, je fis demi-tour et revins chez moi. Toute la soirée, bien que je me fusse efforcé de penser à autre chose, j’étais obsédé par l’apparition à la fenêtre de la figure jaune et les manières hargneuses de la locataire. Je décidai de ne pas parler de l’apparition à ma femme : elle est en effet d’un tempérament nerveux, exalté ; et je ne jugeais pas utile de lui faire partager une impression aussi désagréable. Avant de m’endormir, je lui dis toutefois que la villa était maintenant occupée ; elle ne me répondit rien.

« D’habitude, j’ai un sommeil de plomb. Dans ma famille il est de tradition de plaisanter sur mes facultés de dormeur : en principe rien ne saurait me réveiller la nuit. Mais ce soir-là, soit par suite de l’incident qui m’avait agacé, soit pour toute autre raison, je dormis beaucoup moins lourdement. Et, un peu comme dans un rêve, je me rendis compte confusément que ma femme s’était levée, habillée, qu’elle mettait un manteau et un chapeau. J’ouvrais la bouche pour lui signifier ma surprise et pour lui adresser une remontrance touchant une toilette aussi prématurée quand mes yeux à demi ouverts remontèrent jusqu’à son visage qu’éclairait la flamme d’une bougie. La stupéfaction scella mes lèvres. Elle m’apparut telle que je ne l’avais jamais vue auparavant, telle que je ne l’aurais jamais crue capable de devenir. Elle était mortellement pâle. Elle avait le souffle rapide. Elle haletait presque. Elle jetait des coups d’œil furtifs dans la direction du lit tout en enfilant son manteau pour s’assurer que je dormais toujours et qu’elle ne m’avait pas réveillé. Mon immobilité et ma respiration régulière l’ayant rassurée, elle s’échappa sans bruit de notre chambre. Un moment plus tard j’entendis un grincement aigu qui ne pouvait provenir que des gonds de la porte d’entrée. Je me dressai sur mon séant et me pinçai vigoureusement pour savoir si je rêvais ou non. Je regardai ma montre : il était trois heures. Que diable pouvait faire ma femme sur une route de campagne à trois heures du matin ?

« Il y avait bien vingt minutes que je tournais et retournais tout cela dans ma tête pour trouver une explication plausible (et plus je réfléchissais, plus je me heurtais à de l’extraordinaire, à de l’inexplicable) quand j’entendis la porte d’entrée se refermer doucement, et ses pas monter l’escalier.

« – Où donc es-tu allée, Effie ? lui demandai-je quand elle rentra dans notre chambre.

« Elle tressaillit violemment et elle poussa une sorte de cri étouffé quand elle m’entendit ; ce cri et ce sursaut me troublèrent plus que tout le reste car ils traduisaient indiscutablement un sentiment de culpabilité. Ma femme avait toujours été d’un naturel franc et ouvert. Il y avait de quoi frémir à la voir pénétrer comme une voleuse dans sa propre chambre, et crier, et chanceler lorsque son mari lui adressait la parole.

« – Tu es réveillé, Jack ? s'exclama-t-elle dans un petit rire nerveux. Moi qui croyais que rien ne pouvait t'éveiller !...

« – Où es-tu allée ? répétais-je avec une sévérité accrue.

« – Ton étonnement ne me surprend pas, tu sais ! me dit-elle.

« Tandis qu'elle déboutonnait son manteau, je voyais ses doigts qui tremblaient.

« – Ma foi ! reprit-elle. Je ne me rappelle pas avoir jamais fait une chose pareille. Le fait est que je me sentais comme si j'étouffais, et que j'avais besoin de respirer au grand air. Je crois réellement que je me serais évanouie si je n'étais pas sortie. Je suis restée devant la porte quelques minutes, et maintenant ça va tout à fait bien.

« Pendant qu'elle me débitait son histoire, elle ne me regarda pas une fois dans les yeux, et sa voix n'avait pas du tout ses intonations habituelles. Je fus convaincu qu'elle me mentait. Je ne répondis pas. Je me retournai face au mur, le cœur brisé, l'esprit débordant de doutes et de soupçons empoisonnés. Que me cachait ma femme ? Où était-elle allée pendant cette expédition bizarre ? Je sentis que je ne connaîtrais plus de paix avant de savoir. Et cependant je me retins de le lui redemander puisqu'elle m'avait menti une fois. Tout le reste de la nuit je m'agitai en quête d'une théorie qui conciliât la vérité et notre bonheur ; j'en n'en trouvai point de vraisemblable.

« Ce jour-là j'aurais dû me rendre la City, mais j'avais l'esprit trop perturbé pour m'intéresser à mes affaires. Ma femme semblait aussi bouleversée que moi-même ; d'après les rapides regards interrogatifs qu'elle me lançait, je vis qu'elle avait compris que je ne la croyais pas, et qu'elle ne savait vraiment plus quoi faire. Pendant le petit déjeuner nous n'échangeâmes pas deux phrases. Immédiatement après je sortis pour marcher et repasser dans ma tête toute l'affaire à l'air frais du matin.

« J'allai jusqu'au Crystal Palace, passai une heure dans le parc, et je fus de retour à Norbury vers une heure de l'après-midi. Mon chemin me mena près de la villa de l'apparition. Je m'arrêtai un instant pour regarder les fenêtres, dans l'espoir de pouvoir mieux étudier la figure invraisemblable que j'avais observée la veille. Jugez de ma stupéfaction, monsieur Holmes, quand la porte s'ouvrit et que ma femme sortit !

« A sa vue, je fus frappé de stupeur. Mais mon émotion ne fut rien à côté de celle qui chavira ses traits quand nos regards se croisèrent. Un instant je crus qu'elle allait rentrer en courant dans la maison. Mais elle se rendit compte que toute feinte serait inutile. Alors elle s'avança vers moi. Elle avait un visage blême et des yeux épouvantés qui démentaient le sourire que ses lèvres arborèrent.

« – Oh Jack ! fit-elle. Je suis allée voir si je ne pouvais pas aider nos nouveaux voisins. Pourquoi me regardes-tu comme ça, Jack ? Tu n'es pas fâché contre moi, dis ?

« – Donc, répondit-je, voilà où tu es allée cette nuit ?

« – Que veux-tu dire ?

« – C'est ici que tu es allée. J'en suis sûr ! Quels sont les gens à qui tu vas rendre visite à pareille heure ?

« – Je n'y étais pas allée déjà, Jack.

« – Comment peux-tu articuler ce que tu sais être un mensonge ? Ta voix n'est plus la même. Moi jamais je ne t'ai caché quoi que ce soit ! Je vais entrer, je saurai bien ce qu'il en est !

« – Non, Jack, pour l'amour de Dieu ! s'écria-t-elle. Je te jure qu'un jour tu sauras tout, mais si tu vas dans cette villa, tu ne provoqueras que du malheur...

« Comme j'essayais de l'écarter, elle s'accrocha à moi dans une supplication frénétique.

« – Aie confiance en moi, Jack ! cria-t-elle. Fie-toi à moi pour cette fois seulement. Tu n'auras jamais à le regretter ! Tu sais bien que je ne te cacherais jamais rien sauf par amour pour toi ! Notre existence entière se joue là-dessus. Si tu rentres avec moi chez nous, tout sera bien. Si tu entres de force dans cette villa, tout sera fini entre nous !

« Dans son attitude il y avait une telle gravité, un tel désespoir que je m'arrêtai devant la porte, ne sachant plus que faire.

« – Je te croirai à une condition, et à une seule condition ! lui dis-je enfin. C'est qu'à partir de maintenant il n'y ait plus de mystère. Tu as le droit de garder un secret qui t'appartient, mais il faut que tu me promettes que tu ne feras plus de visites nocturnes et que tu ne me cacheras plus rien désormais.

« – J'étais sûre que tu aurais confiance en moi ! s'écria-t-elle en poussant un grand soupir de soulagement. Ce sera comme tu le veux. Retournons, oh ! retournons chez nous !

« Elle me tirait par la manche, nous nous éloignâmes de la villa. Tout de même je me retournai pour regarder et voilà que je revis la figure jaune, livide, à la fenêtre d'en haut. Quel lien pouvait-il exister entre ma femme et cette créature, ou avec la mégère hargneuse que j'avais vue la veille ? C'était une énigme peu ordinaire. Mais je savais que tant que je ne l'aurais pas résolue, je ne pourrais jamais retrouver la tranquillité d'esprit.

« Les deux jours qui suivirent cette scène, je demeurai chez moi, et ma femme parut exécuter loyalement l'engagement qu'elle avait pris car, à ma connaissance du moins, elle ne sortit pas de la maison. Le troisième jour cependant, j'eus la preuve évidente que sa promesse solennelle ne

suffisait pas à la soustraire à cette influence mystérieuse qui l'éloignait de son mari et de son devoir.

« J'étais allé en ville ce jour-là, mais je revins par le train de deux heures quarante au lieu de prendre, comme à l'accoutumée, le train de trois heures trente-six. Quand j'entraï chez moi, la bonne accourut dans le vestibule avec un air effaré.

« – Où est votre maîtresse ? demandai-je.

« – Je crois qu'elle est sortie pour se promener, répondit-elle.

« Immédiatement le soupçon se réinstalla dans mon esprit. Je me précipitai en haut pour avoir la confirmation qu'elle n'était pas dans la maison. Je ne sais pas pourquoi, je regardai dehors par l'une des fenêtres de l'étage, et je vis la domestique à laquelle je venais de parler courir à travers le champ en direction de la villa. Alors, bien sûr, je compris ce que cela signifiait. Ma femme était allée là-bas, et elle avait prié la bonne de la chercher si je rentrais plus tôt. Vibrant de colère, je me ruai à mon tour dans le champ. J'étais décidé à en terminer avec ce mystère. J'aperçus ma femme et la bonne qui se hâtaient par le petit chemin, mais je ne m'arrêtai pas pour leur parler. Dans la villa se dissimulai ce secret qui assombrissait ma vie. Je me jurai que, quoi qu'il advînt, ce secret serait percé au jour. Quand j'arrivai, je ne frappai même pas. Je tournai le loquet et me précipitai dans le corridor.

« Au rez-de-chaussée, tout était calme et tranquille. Dans la cuisine une bouilloire chantait sur le feu. Un gros chat noir était couché en rond dans un panier. Il n'y avait aucune trace de la mégère. Je courus dans l'autre pièce ; elle était vide. Je gravis quatre à quatre l'escalier, mais seulement pour trouver tout en haut deux autres pièces inoccupées. Il n'y avait personne dans toute la maison. Le mobilier et les tableaux étaient d'un goût résolument vulgaire, sauf dans la chambre à la fenêtre de laquelle j'avais vu l'apparition. C'était une pièce confortable, élégante, et tous mes soupçons s'embrasèrent quand je vis sur la cheminée une photographie en pied de ma femme ; cette photographie, je l'avais prise moi-même trois mois plus tôt.

« Je restai assez longtemps pour être certain que la maison était absolument vide. Puis je la quittai avec sur le cœur un poids épouvantable. Quand je rentraï chez moi, ma femme sortit dans le vestibule, mais j'étais trop peiné, trop en colère aussi pour lui parler. Je ne m'arrêtai pas et je me dirigeai vers mon bureau. Elle me suivit et entra avant que j'eusse pu refermer la porte.

« – Je regrette de ne pas avoir respecté ma parole, Jack ! me dit-elle. Mais si tu savais tout, je suis sûre que tu me pardonnerais.

« – Alors, dis-moi tout !

« – Je ne peux pas, Jack ! Je ne peux pas !

« – Jusqu'à ce que tu me dises qui a habité cette villa et à qui tu as remis ta photographie, il n'y aura jamais de confiance possible entre nous ! »

« Je la repoussai et sortis. Cela se passait bien, monsieur Holmes, et je ne l'ai pas revue depuis, et je ne sais rien de plus. C'est le premier nuage qui assombrit notre union. Il a fait irruption si brusquement que je ne sais pas comment agir pour le mieux. Ce matin j'ai pensé que vous étiez tout à fait l'homme qui pouvait me conseiller : aussi ai-je couru vers vous ; je me place sans restriction aucune entre vos mains. S'il y a quelques points que je n'ai pas su rendre clairs, questionnez-moi. Mais par-dessus tout, dites-moi vite ce que je dois faire, car ce malheur est trop lourd pour moi. »

Holmes et moi, nous avons écouté avec le plus vif intérêt cette extraordinaire déclaration qui nous avait été faite sur le mode saccadé, haché, d'un homme en proie à une émotion extrême. Mon compagnon demeura silencieux quelques instants ; il avait le menton appuyé sur une main ; il pensait.

« Dites-moi, murmura-t-il enfin, pourriez-vous me jurer que la figure que vous avez vue à la fenêtre était une figure d'homme ?

– Les deux fois où je l'ai vue, j'étais à quelque distance ; il m'est impossible de le préciser.

– Et toutefois cette figure vous a frappé d'une façon déplaisante.

– Elle semblait d'une couleur anormale, et ses traits avaient une fixité bizarre. Quand je me suis approché, elle a disparu dans une secousse...

– Il y a combien de temps que votre femme vous a demandé cent livres ?

– Presque deux mois.

– Avez-vous déjà vu une photographie de son premier mari ?

– Non. Très peu de temps après sa mort, un grand incendie éclata à Atlanta ; tous ses papiers furent détruits.

– Et pourtant elle avait un certificat de décès. Vous me dites que vous l'avez vu ?

– Oui. C'était un duplicata qu'elle s'était fait établir après l'incendie.

– Avez-vous jamais rencontré quelqu'un qui l'eût connue en Amérique ?

– Non.

– A-t-elle déjà parlé d’une envie qu’elle aurait de revisiter l’Amérique ?

– Non.

– Reçoit-elle des lettres d’Amérique ?

– Pas à ma connaissance.

– Merci. J’aimerais bien réfléchir un peu à cette affaire. Si la villa est en permanence inoccupée, nous aurons évidemment quelques complications à vaincre. Si au contraire, comme je le crois, les locataires ont été avertis de votre arrivée et sont partis avant votre entrée dans la maison, alors ils doivent être maintenant de retour, et la solution du problème est sans doute à notre portée... Permettez-moi de vous donner un conseil. Retournez à Norbury et examinez encore une fois les fenêtres. Si vous avez quelque raison de supposer qu’elle est habitée, ne forcez pas la porte : mais envoyez-nous un télégramme. Une heure après l’avoir reçu, nous vous aurons rejoint et en très peu de temps nous aurons vidé l’affaire jusqu’au fond.

– Et si la maison est encore vide ?

– En ce cas je viendrai demain et nous parlerons de tout cela. Bonsoir. Surtout, surtout ! ... ne vous rongez pas le cœur avant de savoir que réellement vous avez une bonne raison pour cela... »

Quand mon compagnon revint après avoir reconduit M. Grant Munron, il me dit :

« ... Je crains que l’affaire ne soit pas très jolie, Watson ! Qu’en pensez-vous ?

– Elle rend un vilain son, répondis-je.

– Oui. Il y a du chantage là-dedans, ou je me trompe beaucoup !

– Et qui serait le maître chanteur ?

– Eh bien, sans doute cette créature qui habite la seule chambre confortable de l’endroit, et qui a sur la cheminée la photographie de la dame. Ma parole, Watson, c’est très attirant, cette apparition de cette figure livide à la fenêtre ! Pour rien au monde je n’aurais voulu manquer cette affaire.

– Vous avez une théorie ?

– Oui. Une théorie provisoire. Mais je serais bien surpris si elle ne s'avérait pas exacte. Le premier mari de cette femme est dans la villa.

– Pourquoi croyez-vous cela ?

– Comment expliquer autrement son angoisse frénétique lorsque son deuxième mari voulait entrer ? Les faits, tels que je les reconstitue, doivent ressembler à ceci : cette femme s'est mariée en Amérique. Son mari a révélé un jour quelques particularités haïssables, ou, dirons-nous, il a contracté une maladie maudite et est devenu un lépreux ou un idiot. Elle s'est enfuie, a réintégré l'Angleterre, changé de nom et redémarré dans la vie, toute neuve... du moins elle le croyait ! Elle était mariée depuis trois ans ; elle pensait que sa situation était sûre ; elle avait dû montrer à son mari le certificat de décès d'un homme dont elle avait falsifié le nom. Et puis voilà que son domicile est découvert par son premier mari, ou, nous pouvons le supposer, par une femme que les scrupules n'embarrassent pas et qui s'est liée à l'invalides. Ils écrivent à Mme Grant Munro et la menacent de venir et de la démasquer. Elle demande à son mari cent livres et s'efforce d'acheter leur silence. En dépit des cents livres ils arrivent. Et quand le mari lui annonce par hasard que des nouveaux venus occupent la villa voisine, elle sait déjà que ce sont ses persécuteurs. Elle attend que son mari soit endormi, puis elle se précipite pour essayer de les convaincre de la laisser en paix. Comme elle n'obtient pas gain de cause, elle y retourne le lendemain matin, et son mari la surprend au moment où elle en sort. Elle lui promet de ne plus y aller, mais deux jours plus tard l'espoir de se débarrasser de ces terribles voisins est trop fort pour elle, et elle se livre à une nouvelle tentative en apportant une photographie qui lui a sans doute été demandée. En plein milieu de la discussion, la bonne accourt pour annoncer le retour de son maître. Sur quoi la femme, sachant qu'il se rendrait tout droit à la villa, fait sortir ses interlocuteurs par la porte de derrière, et les conduit sans doute à ce bois de pins qui nous a été indiqué comme tout proche. Ainsi il trouve la maison déserte. Je serais bien surpris, cependant, si elle était aussi tranquille quand il rentrera ce soir. Que pensez-vous de ma théorie ?

– Ce sont des hypothèses, sans plus !

– Des hypothèses qui au moins collent avec les faits. Quand de nouveaux faits seront apportés à notre connaissance et que ma théorie en collera plus, alors il sera assez tôt pour la reconsidérer. Pour l'instant nous n'avons rien à faire d'autre que d'attendre un message de notre ami de Norbury. »

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. Il arriva juste quand nous finissions notre thé. « La villa est toujours habitée. Ai vu la figure à la fenêtre. Je serai au train de sept heures. Ne prendrai aucune décision avant votre arrivée. » Tel était le message de M. Grant Munro.

Il nous guettait sur le quai à notre descente de wagon. Les lampes de la gare nous permirent de constater qu'il était très pâle et qu'il frémissait d'une agitation difficilement contenue.

« Ils sont encore là, monsieur Holmes ! murmura-t-il en posant une main sur la manche de mon ami. J'ai vu des lumières dans la villa quand je suis descendu. Nous allons régler tout maintenant, une fois pour toutes !

– Quel est votre plan ? demanda Holmes tandis que nous nous engagions dans la sombre route bordée d'arbres.

– Je vais pénétrer dans la maison par n'importe quel moyen : de force sans doute. Je verrai par moi-même qui habite là. Je voudrais que tous les deux vous me serviez de témoins.

– Vous y êtes absolument déterminé, en dépit de l'avertissement de votre femme ? Rappelez-vous : elle vous a dit qu'il valait mieux que vous ne sondiez pas ce mystère...

– Oui, je suis absolument déterminé.

– Ma foi, je pense que vous avez raison. N'importe quelle certitude est préférable au doute torturant. Nous ferions mieux de monter tout de suite. Certes, légalement nous nous mettons dans un mauvais cas, mais la cause en vaut la peine. »

La nuit était très sombre et une petite pluie commença à tomber quand nous quittâmes la grande route pour tourner dans un petit chemin creux aux ornières profondes. M. Grant Munro marchait très vite ; en trébuchant nous le suivions du mieux que nous le pouvions.

« Voilà les lumières de ma maison, murmura-t-il en désignant une lueur parmi les arbres. Et voici la villa que je vais forcer. »

Après un coude du petit chemin, la villa se dressa tout près de nous. Une raie jaune qui tombait sur le premier plan obscur montrait que la porte n'était pas complètement fermée. A l'étage supérieur une fenêtre était largement éclairée. Pendant que nous regardions, une tache noire se déplaça derrière le store.

« C'est la mégère ! s'écria Grant Munro. Vous voyez bien qu'il y a quelqu'un ici ! Suivez-moi, et nous aurons bientôt le fin mot de tout ! »

Nous nous approchâmes de la porte, mais tout à coup une femme sortit de l'ombre et se plaça dans le rayon doré de la lampe. Comme elle était à contre-jour je ne pouvais pas voir son visage, mais elle étendait ses bras dans une attitude de supplication.

« Pour l'amour de Dieu, Jack, non ! cria-t-elle. J'avais le pressentiment que tu viendrais ce soir. N'entre pas, mon chéri ! Fais-moi confiance : je te jure que tu n'auras jamais à le regretter.

– Trop longtemps je t'ai fait confiance, Effie ! Laisse-moi passer. Il faut que je passe. Mes amis et moi nous allons éclaircir cette affaire et la régler une fois pour toutes. »

Il la poussa de côté, nous le suivîmes. Il ouvrit la porte. Une femme d'un certain âge accourut, voulut lui barrer le passage, mais il la bouscula, et nous grimpâmes l'escalier. Grant Munro se précipita dans la pièce éclairée du haut. Nous entrâmes sur ses talons.

C'était une chambre confortable, bien meublée, avec deux bougies qui brûlaient sur la table, et deux autres sur la cheminée. Dans un coin, penchée au-dessus d'un pupitre, il y avait ce qui ressemblait à une petite fille. Elle nous tournait le dos quand nous entrâmes, mais nous constatâmes qu'elle portait une robe rouge et de longs gants blancs. Quand brusquement elle nous fit face, je ne pus réprimer un cri de surprise et d'horreur. Sa figure était d'une affreuse teinte livide, avec des traits parfaitement dépourvus de toute expression. Une seconde plus tard le mystère fut expliqué. Holmes, en riant, passa une main derrière l'oreille de l'enfant, un masque tomba de sa figure, et nous nous trouvâmes en face d'une petite Nègresse noire comme du charbon qui riait de toutes ses dents blanches devant notre stupéfaction. En sympathie avec sa joie, je me mis à rire aussi, mais Grant Munro, une main sur la gorge, cria :

« Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

– Je vais te l'expliquer !... »

Mme Grant Munro entra dans la chambre. Elle avait un fier visage, tragiquement beau.

« ... Tu m'as obligée, alors que je ne le voulais pas, à tout dire. A présent il faudra que toi et moi nous nous accommodions de la vérité. Mon mari est mort à Atlanta. Mon enfant a survécu.

– Ton enfant ! »

Elle tira de son corsage un médaillon en argent.

« Tu n'as jamais vu ce médaillon ouvert ?

– Je croyais qu'il ne s'ouvrait pas. »

Elle toucha un ressort, la face du dessus se leva. Alors apparut le portrait d'un homme, d'une beauté et d'une intelligence frappantes, mais qui portait sur ses traits les signes formels d'une ascendance africaine.

« C'est John Hebron, d'Atlanta ! fit la femme de Grant Munro. Et il n'y a jamais eu plus noble cœur sur la terre. J'avais rompu avec ma race pour l'épouser. Tant que nous avons vécu ensemble, je ne l'ai pas une fois regretté. Notre malheur a été que notre unique enfant ait tiré davantage de lui que de moi. Cela arrive souvent dans de telles unions, et ma petite Lucie est beaucoup plus noire que son père. Mais, noire ou blanche, n'importe ! Elle est ma petite fille chérie, elle sera l'enfant gâtée de sa mère ! »

La fillette, à ces mots, s'élança pour aller se pelotonner dans les jupes de Mme Grant Munro, qui reprit :

« ... Je ne l'ai laissée en Amérique que parce que sa santé était fragile, et parce que tout changement lui aurait fait du mal. Je l'ai confiée aux soins d'une fidèle écossaise qui avait été notre servante. Pas un instant je n'ai songé à la renier ! Mais quand j'ai appris à t'aimer, j'ai eu peur de te parler de cet enfant. Que Dieu me pardonne ! Je craignais de te perdre. Je n'avais pas le courage de tout te dire. Devant choisir entre vous deux, dans ma faiblesse de femme je me suis détournée de ma petite fille. Pendant trois ans je t'ai caché son existence, mais la nourrice me donnait de ses nouvelles et je savais ainsi qu'elle était complètement rétablie. Finalement, il me vint un désir insurmontable de revoir l'enfant. Je luttai, me débattis : en vain. J'avais beau supputer tous les dangers, je résolus de l'avoir près de moi, ne fût-ce que pour quelques semaines. J'envoyais cent livres à la nourrice et je lui fis parvenir toutes les indications quant à cette villa. De la sorte elle pouvait être notre voisine, sans qu'il y eût apparemment le moindre lien entre nous. Je poussai mes précautions jusqu'à lui commander de garder l'enfant à la maison pendant le jour, et de la munir d'un masque et de gants pour que les flâneurs susceptibles de la voir à la fenêtre ne bavardent point au sujet d'une enfant noire dans le pays. Peut-être aurais-je été mieux inspirée de prendre moins de précautions, mais j'étais folle de peur que tu n'apprisses la vérité.

« C'est toi qui m'as dit le premier que la villa était occupée. J'aurais sans doute dû attendre le matin, mais je ne pouvais pas dormir tant cette nouvelle m'avait énervée. Aussi me glissai-je dehors, persuadée que tu dormais. Seulement tu m'avais vue sortir, et ce fut là le début de mes chagrins. Le lendemain mon secret était à ta discrétion, mais noblement tu te contins pour ne pas poursuivre ton avantage. Trois jours plus tard, toutefois, la nourrice et l'enfant eurent juste le temps de fuir par la porte de derrière tandis que tu entrais par la porte de devant. Et maintenant... Maintenant ce soir tu sais tout... Et je te le demande, Jack : que va-t-il advenir de mon enfant et de moi ? »

Elle se tordit les mains en attendant une réponse.

Il ne s'écoula pas moins de deux minutes avant que Grant Munro ne rompit le silence. Mais quand il formula sa réponse, elle était du genre de celles dont j'aime à me souvenir. Il prit la petite fille, la leva à bout de bras, l'embrassa, et puis, tout en continuant à la porter, il tendit à sa femme son autre main et se dirigea vers la porte :

« Nous pourrions en discuter chez nous beaucoup plus confortablement, dit-il. Je ne suis pas un homme parfait, Effie, mais je crois que je suis meilleur que tu ne l'avais cru. »

Holmes et moi, nous les suivîmes dans le petit chemin creux. Mon ami me tira par la manche :

« Je pense que nous serons plus utiles à Londres qu'à Norbury... »

Il ne me souffla plus mot de l'affaire avant que, tard dans la nuit, au moment où il allait pénétrer dans sa chambre, il ne se tournât pour me dire :

« Watson, si jamais vous avez l'impression que je me fie un peu trop à mes facultés, ou que j'accorde à une affaire moins d'intérêt qu'elle ne le mérite alors ayez la bonté de me chuchoter à l'oreille : "Norbury !" Je vous en serai toujours infiniment reconnaissant. »

L'employé de l'agent de change

Peu de temps après mon mariage, j'avais acheté une clientèle dans le quartier de Paddington. Le vieux M. Farquhar, qui me l'avait cédée, avait été autrefois un excellent praticien de médecine générale ; mais son âge, compliqué d'un mal qui ressemblait à la danse de Saint-Guy, avait éloigné les patients de son cabinet. Rien d'anormal, n'est-ce pas, à ce que le public parte du principe que l'homme qui fait profession de soigner autrui doit être lui-même en bonne santé ? Beaucoup de gens se méfient du médecin dont les remèdes sont inefficaces pour son propre cas. Au fur et à mesure que déclinait mon prédécesseur, sa clientèle tombait. Quand je pris sa succession, elle était descendue de mille deux cents consultations annuelles à trois cents. Toutefois j'étais jeune, plein d'énergie, et j'avais confiance : quelques années, j'en étais sûr, me suffiraient pour remonter la pente.

Au cours des trois mois qui suivirent mon installation, je ne bougeai de chez moi que pour visiter mes malades ; je vis donc rarement mon ami Sherlock Holmes, qui ne se déplaçait presque jamais en dehors de ses affaires, puisque de mon côté j'étais trop occupé pour me rendre dans Baker Street. Aussi fus-je surpris, certain matin de juin, lorsque, assis en train de lire la Gazette médicale anglaise après mon petit déjeuner, j'entendis la sonnette bientôt suivie de la voix aiguë, presque stridente, de mon vieux camarade.

– Ah ! mon cher Watson ! s'écria-t-il en pénétrant dans le salon. Je suis ravi de vous voir. J'espère que Mme Watson est tout à fait remise des petites émotions que nous avons connues lors de notre aventure du « signe des quatre » ?

– Merci, tous deux nous allons très bien ! répondis-je en lui serrant chaleureusement la main.

– Et j'espère aussi, reprit-il en s'asseyant dans le rocking-chair, que les soucis de l'exercice de la médecine n'ont pas entièrement détruit l'intérêt que vous portiez à nos petits problèmes de logique ?

– Au contraire ! répondis-je. Hier soir encore je me suis plongé dans mes vieilles notes pour classer quelques-uns de nos résultats. Considéreriez-vous votre collection comme terminée, achevée, complète ?

– Pas du tout ! Je ne souhaiterais rien de mieux que de l'enrichir d'expériences nouvelles.

– Aujourd'hui par exemple ?

– Oui. Aujourd'hui si cela vous plaît.

– Et aussi loin qu'à Birmingham ?

– Certainement, si vous le désirez.

– Et la clientèle ?

– J’assure celle de mon voisin quand il s’en va. Il est toujours prêt à acquitter ses dettes.

– Ah !’ voilà qui est parfait ! s’exclama Holmes en se laissant aller dans son fauteuil et en me regardant attentivement à l’abri de ses paupières à demi closes. Je m’aperçois que ces derniers temps votre santé n’a pas été brillante. Les rhumes de l’été sont toujours assez fatigants.

– J’ai dû rester à la chambre trois jours la semaine dernière à cause d’un coup de froid. Mais je croyais que je n’en arborais aucune trace.

– En effet. Vous paraissez remarquablement en forme.

– Comment alors avez-vous su que j’avais été souffrant ?

– Vous connaissez mes méthodes, cher ami !

– Vous l’avez déduit ?

– Exactement.

– Et de quoi ?

– De vos pantoufles.

Je considérai les pantoufles vernies neuves que je portais.

– Comment diable ?...

Holmes répondit à ma question avant que j’eusse eu le temps de la formuler.

– Vos pantoufles sont neuves, dit-il. Il ne peut pas y avoir plus de quelques semaines que vous les avez. Or les semelles que vous présentez en ce moment à ma vue sont légèrement roussies. Un instant j’ai pensé que vous aviez pu les mouiller, puis les roussir en les séchant. Mais près de la cambure je vois un petit disque rouge de papier avec les hiéroglyphes du marchand. L’humidité l’aurait naturellement décollé. Vous vous êtes donc assis les pieds au feu, ce qu’un homme en parfaite santé n’aurait pas fait, même par un mois de juin aussi pluvieux que celui dont nous sommes gratifiés.

Les raisonnements de Holmes avaient ceci de particulier : une fois l'explication fournie, la chose était la simplicité même. Il lut ce sentiment sur mon visage. Son sourire se nuança d'amertume.

– J'ai l'impression que je me déprécie quand j'explique, dit-il. Des résultats sans cause sont beaucoup plus impressionnants. Êtes-vous prêt à partir pour Birmingham ?

– Bien sûr ! De quelle affaire s'agit-il ?

– Je vous la raconterai dans le train. Mon client est dehors dans une voiture. Pouvez-vous venir tout de suite ?

– Une minute, et je suis à vous.

Je griffonnai un billet pour mon voisin, montai quatre à quatre afin d'avertir ma femme, et rejoignis Holmes sur le pas de ma porte.

– Votre voisin est un médecin ? me demanda-t-il en me désignant la plaque de cuivre.

– Oui. Il a acheté une clientèle comme moi.

– Une clientèle établie depuis longtemps ?

– Comme la mienne. Toutes deux existaient depuis que les maisons ont été construites.

– Ah ! dans ce cas vous vous êtes assuré de la meilleure des deux.

– Je pense que oui. Mais comment le savez-vous ?

– Par les marches, mon cher. Les vôtres sont trois fois plus usées que les siennes. Mais voici, dans cette voiture, mon client M. Hall Pycroft. Permettez-moi de vous présenter à lui. Fouettez votre cheval, cocher ! Car nous avons juste le temps d'arriver à la gare pour prendre le train.

L'homme en face de qui je m'assis était jeune, bien bâti, avec un teint clair, un visage ouvert et honnête, et une petite moustache blonde frisée. Il portait un haut-de-forme fort brillant, un costume noir sombre et élégant, bref, ce qu'il fallait pour lui donner l'apparence de ce qu'il était : un jeune familier de la City appartenant à cette classe que l'on a baptisée Cockneys mais qui a fourni l'élite de nos régiments de volontaires, de nos sportifs et de nos athlètes. Sa figure ronde, rougeaude, respirait naturellement la bonne humeur, mais les coins de sa bouche s'étaient affaissés sous l'effet d'une détresse qui ne me parut pas exempte de comique. Il me fallut attendre cependant que nous fussions installés dans notre compartiment de première classe et que notre train eût démarré dans la direction de Birmingham pour apprendre la nature de l'ennui qui l'avait conduit chez Sherlock Holmes.

– Nous avons soixante-dix minutes devant nous, annonça Holmes. Je vous demande, monsieur Hall Pycroft, de bien vouloir faire part à mon ami de votre très intéressante aventure, exactement comme vous m'en avez fait part à moi-même, avec même quelques détails supplémentaires si possible. Cela me sera utile d'entendre à nouveau la succession des faits. Il s'agit d'un cas, Watson, peut-être parfaitement creux, mais qui du moins présente ces caractéristiques sortant de l'ordinaire qui vous sont aussi chères qu'à moi. Maintenant, monsieur Pycroft, je ne vous interromprai plus.

Notre jeune compagnon me regarda avec une lueur de malice dans les yeux.

– Le pire dans cette histoire, dit-il, c'est que j'ai l'air du plus fieffé des idiots. Évidemment, rien n'est encore catastrophique, et, d'ailleurs, je ne vois pas comment j'aurais pu agir autrement. Mais si j'ai perdu ma place sans compensation, alors je paierai cher pour le doux crétin que j'aurai été ! Je ne suis pas très fort pour raconter les histoires, docteur Watson, mais il faut me prendre comme je suis.

« Je travaillais chez Coxon and Woodhouse, à Draper's Garden, mais au début du printemps ils eurent un coup dur avec l'emprunt vénézuélien, comme vous vous rappelez sans doute, et ce fut une méchante faillite. J'étais resté chez eux cinq ans ; le vieux Coxon me délivra un fameux certificat quand survint le krach. Mais nous, les employés, au nombre de vingt-sept, nous fûmes tous sur le pavé. Je frappai à plusieurs portes, mais il y avait beaucoup d'autres types dans mon cas et j'essayai partout un fiasco complet. Chez Coxon, on me payait trois livres par semaine ; j'en avais économisé environ soixante-dix ; mais je commençais à en voir la fin. J'étais quasiment à sec. C'était tout juste si je pouvais acheter des timbres pour écrire aux petites annonces et des enveloppes pour y coller mes timbres. J'avais troué mes semelles à force de monter les escaliers des bureaux. Toujours rien en vue.

« Finalement, je sus qu'il y avait une place libre chez Mawson and William's, le grand agent de change de Lombard Street. Les histoires de Bourse, ça n'est peut-être pas votre rayon, mais je peux vous garantir que Mawson and William's compte parmi les maisons très prospères de Londres. A l'annonce qui avait paru, il fallait répondre par lettre. J'envoyai mon certificat et mon curriculum vitae, mais sans grand espoir. Par retour du courrier, je reçus une réponse m'informant que si je me présentais le lundi suivant, je pourrais immédiatement entrer en fonctions, à condition que mon aspect extérieur fût satisfaisant. Personne ne sait comment ces choses-là se décident. Il y en a qui affirment que le directeur se contente de plonger sa main dans le tas et de prendre le premier nom qui sort. En tout cas, le mien était sorti ; rien ne pouvait me faire davantage plaisir ! Pour appointements de début, on me proposait une livre de plus par semaine que chez Coxon, avec des fonctions à peu près analogues.

« Et maintenant j'en viens à la partie bizarre de mon histoire. Je logeais en garni sur la route de Hampstead : 17, Potter's Terrace. Bon. Le soir même du jour où j'avais reçu ma promesse d'emploi, je fumais un cigare le cœur en paix, lorsque la propriétaire monta dans ma chambre avec une carte de visite sur laquelle je lus : Arthur Pinner, agent financier. Je n'avais jamais entendu parler de ce Pinner, et je me demandai bien ce qu'il pouvait me vouloir, mais naturellement je le fis monter. Le voilà qui entre : taille moyenne, cheveux bruns, yeux noirs,

barbe noire, avec un je ne sais quoi d'un peu juif dans le nez. Il a des manières vives, il parle bref, comme un monsieur qui connaît la valeur du temps.

« – Monsieur Hall Pycroft, je crois ?

« – Oui, monsieur.

« Je lui avance une chaise.

« – Vous étiez récemment chez Coxon and Woodhouse ?

« – Oui, monsieur.

« – Et engagé maintenant par Mawson ?

« – Exact.

« – Bon, fait-il. Voilà : j'ai entendu quelques histoires peu banales sur vos capacités financières. Vous vous rappelez Parker, le directeur de Coxon ? Il était intarissable à votre sujet.

« Evidemment, j'étais bien aise de l'entendre. Au bureau j'avais toujours bien travaillé, mais je n'aurais jamais cru que dans la City on parlait autant de moi.

« – Vous avez une bonne mémoire ? me demande-t-il.

« – Assez ! dis-je modestement.

« – Êtes-vous demeuré en contact avec la Bourse pendant que vous n'avez pas travaillé ?

« – Oui. Tous les matins je lis la cote des valeurs.

« – Voilà qui dénote une réelle application ! s'écrie-t-il. Voilà comment on s'enrichit ! Vous ne m'en voudrez pas si je vous mets à l'épreuve, n'est-ce pas ? A combien aujourd'hui les Ayrshires ?

« – 105, contre 105 1 / 4.

« – Et le consolidé de Nouvelle-Zélande ?

« – 104.

« – Et les Broken Hills anglais ?

« – 7 contre 7 et 6.

« – Merveilleux ! s'exclame-t-il en levant les bras. Exactement ce que j'aurais répondu. Mon garçon, mon garçon, vous êtes bien calé pour prendre une place d'employé chez Mawson !

« Cette explosion m'étonne, comme vous pouvez le penser. Ma foi, dis-je à M. Pinner, d'autres gens ne m'apprécient pas autant que vous. J'ai dû me bagarrer dur avant de trouver ce job et je suis rudement content de l'avoir obtenu.

« – Peuh ! mon cher ! Vous devriez voler plus haut, voyons ! Vous n'êtes pas dans votre vraie sphère. Moi, ce que je vous offre est peu de chose par rapport à vos capacités, mais par rapport à ce que vous offre Mawson, c'est le jour à côté de la nuit. Dites-moi ; quand vous présentez-vous chez Mawson ?

« – Lundi.

« – Ah ! ah ! Je parierai bien une petite somme que vous n'irez chez Mawson.

« – Pas chez Mawson ?

« – Non, monsieur ! Lundi vous serez directeur commercial de la société de quincaillerie Franco-Midland, Sarl., qui groupe cent trente-quatre succursales dans les villes et villages de France, sans compter celles de Bruxelles et San Remo.

« J'en ai le souffle coupé. Je murmure :

« – Mais je n'en ai jamais entendu parler !

« – Rien d'étonnant. Tout cela a été tenu très secret. Le capital a été entièrement souscrit par des particuliers : c'est une trop jeune affaire pour y admettre le public. Mon frère, Harry Pinner, est l'animateur et l'administrateur délégué. Il savait que j'étais dans le bain, et il m'a demandé de lui trouver un brave type pas cher... c'est-à-dire un homme jeune, actif, plein de mordant, d'énergie. Parker m'a parlé de vous, voilà pourquoi je suis ici ce soir. Nous ne pouvons vous offrir qu'un salaire de misère : cinq cents pour débiter...

« Je hurle :

« – Cinq cents livres par an ?

« – Seulement pour commencer. Mais vous aurez une commission de 1 % sur toutes les affaires enlevées par vos agents, et vous pouvez me croire : cette commission doublera votre salaire !

« – Mais je ne connais rien à la quincaillerie !

« – Tut ! mon garçon, vous vous y connaissez en chiffres !

« J'ai des bourdonnements dans la tête. Je voudrais bien rester calme et tranquille sur ma chaise, mais c'est difficile. Soudain un petit frisson de doute me chatouille.

« – Il faut que je sois franc avec vous, lui dis-je. Mawson ne m'offrait que deux cents livres, mais Mawson est une affaire sérieuse, sûre. En réalité, je sais si peu de chose sur votre société que...

« – Ah ! parfait ! Bravo ! s'écrie-t-il dans une sorte d'extase. Vous êtes exactement l'homme qu'il nous faut ! On ne vous la fait pas, à vous, et vous avez bien raison ! Tenez, voici un billet de cent livres. Si vous pensez que nous pouvons nous entendre, vous n'avez qu'à le glisser dans votre poche : ce sera une avance sur votre salaire.

« – C'est fort généreux de votre part, dis-je. Quand dois-je débiter dans mon nouvel emploi ?

« -Soyez à Birmingham demain à une heure. J'ai dans ma poche une lettre que vous remettrez à mon frère. Vous le trouverez au 126 B, Corporation Street, où sont situés les bureaux provisoires de la société. Naturellement, c'est lui qui vous confirmera votre engagement, mais entre nous l'affaire est conclue.

« – Vraiment, je ne sais comment vous exprimer ma gratitude, monsieur Pinner, lui dis-je.

« – Mais pas du tout, mon garçon ! Vous n'avez que ce que vous méritez. Il y a une ou deux choses, de simples formalités, que je voudrais régler avec vous. Avez-vous une feuille de papier ici ? Bon. Écrivez : « Je soussigné déclare accepter les fonctions de directeur commercial à la société de quincaillerie Franco-Midland, contre des appointements minima de cinq cents livres. »

« Je fais ce qu'il demande, et il met le papier dans sa poche.

« – Encore un autre détail, reprend-il. Qu'avez-vous l'intention de faire avec Mawson ?

« Dans ma joie, j'avais complètement oublié Mawson.

« – Je vais écrire une lettre de démission.

« – Voilà précisément ce que je ne veux pas. Figurez-vous que je me suis disputé à propos de vous avec le directeur de Mawson. J'étais monté lui parler de vous, et il a été très désagréable.

Insultant même ! Il m'a accusé de vouloir vous embobeler pour vous faire quitter sa firme. A la fin, j'ai presque perdu mon sang-froid et je lui ai lancé :

« – Si vous voulez de bons employés, il faut les payer un bon prix.

« Il m'a répondu :

« – Il préférerait avoir notre petit salaire plutôt que le vôtre !°

« Et moi j'ai répondu :

« – Je vous parie cinq livres que lorsqu'il aura écouté mes offres, vous n'entendrez plus jamais parler de lui.

« Il m'a dit :

« – Tenu ! Nous l'avons ramassé dans le ruisseau, il ne nous lâchera pas de sitôt !

« Voilà ses propres paroles.

« – L'impudent coquin ! Jamais je ne l'ai vu de ma vie ! D'ailleurs pourquoi m'occuperais-je de lui ? Si vous préférez que je ne lui écrive pas, certainement je ne lui écrirai pas !

« – Bien ! Voilà qui est promis, me dit-il en se levant de sa chaise. Hé bien ! je suis ravi d'avoir déniché pour mon frère quelqu'un d'aussi intelligent. Voici votre avance de cent livres, et voici la lettre. Prenez note de l'adresse, 126 B, Corporation Street, et souvenez-vous de l'heure de votre rendez-vous : demain à une heure. Bonne nuit. Je vous souhaite de gagner tout l'argent que vous méritez !

« Voilà tout ce qui s'est passé entre nous, si mes souvenirs sont exacts. Vous imaginez, docteur Watson, comme j'étais content une chance aussi peu ordinaire ! Je passai la moitié de la nuit à remuer tout ça dans ma tête, et le lendemain je partis pour Birmingham par un train qui me laissait suffisamment de temps pour arriver à l'heure. Je déposai mes affaires dans un hôtel de New Street, et je me rendis à l'adresse indiquée.

« J'étais en avance d'un quart d'heure, mais je me dis que ça n'avait pas d'importance. Le 126 B était un couloir entre deux grandes boutiques, qui menait à un escalier de pierre en colimaçon sur lequel ouvraient de nombreux appartements, loués en guise de bureaux à des sociétés ou à des membres de professions libérales. Les noms des locataires étaient badigeonnés sur un tableau, mais je ne vis pas le nom de la S. à r. l. Franco-Midland de quincaillerie. Je demeurai interdit, j'en avais le cœur gros comme une montagne, je me demandais si toute cette affaire était une mystification... Et puis un homme survint et m'adressa la parole. Il ressemblait beaucoup au

type que j'avais vu la veille au soir : il avait la même voix, la même silhouette, mais il était imberbe et ses cheveux étaient plus clairs.

« – Seriez-vous M. Hall Pycroft ? me demande-t-il.

« – Oui.

« – Ah ! je vous attendais, mais vous êtes un peu en avance. J'ai reçu ce matin une lettre de mon frère : il me chante vos louanges.

« – J'étais en train de chercher vos bureaux.

« – Nous n'avons pas encore notre nom inscrit ici, car ce n'est que la semaine dernière que nous avons pu nous procurer ces locaux provisoires. Venez avec moi, nous allons parler de l'affaire.

« Je le suis jusqu'en haut d'un escalier, sous les ardoises. Là deux petites pièces vides et poussiéreuses, sans tapis et sans rideaux, dans lesquelles il me pousse. Moi j'avais pensé à un grand bureau avec des tables étincelantes, des employés rangés derrière comme j'y étais habitué ! Alors je regarde plutôt interloqué deux chaises branlantes et une petite table qui, avec un registre et une corbeille à papier, composaient tout l'ameublement.

« – Ne vous découragez pas, monsieur Pycroft, s'écrie ma nouvelle connaissance en voyant la tête que je faisais. Rome ne s'est pas construit en un jour ; nous avons beaucoup d'argent derrière nous, quoique nous ne fassions pas énormément d'épate dans nos bureaux. Allons, asseyez-vous et donnez-moi votre lettre.

« Je la lui donne. Il la lit très soigneusement.

« – Vous semblez avoir produit une très forte impression sur mon frère Arthur, dit-il en reposant la lettre. Or je le connais bien il a le jugement sain. Certes il ne jure que par Londres et moi par Birmingham : toutefois, en cette occasion, je suivrai son avis. Veuillez vous considérer comme définitivement engagé.

« – Qu'aurai-je à faire ?

« – Vous aménagerez bientôt notre grand dépôt de Paris qui va déverser un flot de faïences et de poteries anglaises dans les magasins de nos cent trente quatre agents en France. L'achat sera totalement effectué dans la semaine. D'ici là vous resterez à Birmingham et vous vous rendrez utile.

« – En quoi faisant ?

« Pour toute réponse, voilà qu'il prend dans un tiroir un gros livre rouge.

« – Ceci est le Bottin, me dit-il. Le Bottin est la liste des habitants de Paris ; leur profession est inscrite après le nom. Je voudrais que vous emportiez ce livre chez vous et que vous releviez les noms de tous les quincailliers avec leurs adresses. Cela me servirait beaucoup d’avoir cette liste.

« – Sûrement il en existe déjà dans des annuaires, non ?

« – On ne peut pas se fier à elles. Leur système est différent du nôtre. Mettez-vous là-dessus et venez m’apporter vos listes lundi prochain à midi. Au revoir, monsieur Pycroft. Si vous continuez à montrer du zèle et de l’intelligence, vous trouverez que la société est un bon patron.

« Je rentre à l’hôtel, avec sous le bras, le gros livre rouge et, dans le cœur, des sentiments fort contradictoires. D’un côté je suis définitivement engagé et j’ai cent livres en poche. De l’autre aspect des bureaux, l’absence du nom sur le tableau et d’autres détails qui auraient frappé un homme d’affaires m’ont fâcheusement impressionné sur la situation de mes employeurs. Mais après tout, j’ai mon argent. Advienne que pourra ! Je m’attelle donc à ma tâche. Tout le dimanche, je demeure penché au-dessus du Bottin, et lundi je n’en suis arrivé qu’à la lettre H. Je retourne chez mon patron. Je le trouve dans la même pièce vide. Il me dit de continuer jusqu’au bout, et de revenir mercredi. Mercredi je n’ai pas encore terminé. Je travaille d’arrache-pied jusqu’à vendredi, c’est-à-dire hier. Alors j’apporte mon travail à M. Harry Pinner.

« – Je vous remercie beaucoup, me dit-il. Je crains d’avoir sous-estimé les difficultés de cette tâche. Vous avez fait là un travail qui me sera d’un secours matériel considérable.

« – Et qui m’a pris du temps !

« – Maintenant, reprend-il, je vais vous demander de me dresser la liste des maisons d’ameublement, car elles vendent toutes de la quincaillerie.

« – Très bien.

« – Venez demain soir à sept heures pour me dire où vous en serez. Ne vous surmenez pas. Deux heures de music-hall dans la soirée ne vous feront pas de mal après vos travaux.

« Le voilà qui se met à rire tout en me parlant, et je m’aperçois non sans sursauter que sa deuxième dent du côté gauche a un très vilain plombage en or.

Sherlock Holmes se frotta les mains avec ravissement, tandis moi je contemplais avec ahurissement notre client.

– Oui, oui ! Vous avez bien raison de paraître sidéré, docteur Watson ! me dit-il. Mais pourtant c’est ainsi. Quand j’avais causé avec l’autre type à Londres il avait ri à l’idée que je n’irais pas chez Mawson. Et j’avais remarqué que sa dent était plombée, très exactement comme celle que

j'ai vue hier. Vous comprenez : le reflet de l'or, dans les deux cas, fixa mon attention. Quand je réfléchis que la voix et la silhouette étaient les mêmes, et que les seules caractéristiques qui différaient pouvaient provenir d'un coup de rasoir ou d'une perruque, je me dis que c'était certainement un seul et même homme. Bien sûr, on comprend que deux frères se ressemblent, mais pas au point d'avoir la même dent plombée de la même façon... Il me congédia et je me retrouvai dans la rue, ne sachant pas trop si je marchais sur la tête ou sur les talons. Je revins à mon hôtel, me plongeai la tête dans l'eau froide et essayai de penser.

« Pourquoi m'avait-il envoyé de Londres à Birmingham ? Pourquoi était-il arrivé à Birmingham avant moi ? Pourquoi s'était-il écrit une lettre à lui-même ? C'était trop de problèmes pour ma tête ; je n'y comprenais rien. Et soudain l'idée me traversa que ce qui était pour moi noir comme la nuit pouvait être clair comme le jour pour M. Sherlock Holmes. J'ai eu juste le temps de prendre le train de nuit, de le voir ce matin et de vous ramener tous deux à Birmingham.

Lorsque l'employé de l'agent de change eut terminé le récit de sa surprenante aventure, il y eut un instant de silence. Puis Sherlock Holmes m'adressa un clin d'œil et s'adossa aux coussins avec la figure à la fois satisfaite et critique d'un connaisseur qui vient de s'humecter le palais avec un grand cru de l'année.

– Pas mal, Watson, n'est-ce pas ? Il y a dans cette affaire certains détails qui me plaisent. Je pense que vous conviendrez avec moi qu'un entretien avec M. Harry Pinner, au siège provisoire de la Franco-Midland, ne manquerait pas de piquant pour nous deux ?

– Mais comment pourrons-nous ?... demandai-je.

– Oh ! rien de plus facile ! s'exclama joyeusement Hall Pycroft. Vous êtes deux de mes amis qui cherchez un emploi. Quoi de plus normal que je vous présente à l'administrateur délégué ?

– Bien sûr ! D'accord ! fit Holmes. Je voudrais voir de près ce personnage et tenter de percer son petit jeu. Quelles qualités, mon ami, possédez-vous donc pour que vos services soient si hautement évalués ? Ou serait-il possible que...

Il se mit à se ronger les ongles et à regarder obstinément par la portière. Nous n'obtinmes pas plus de deux ou trois paroles de lui avant notre arrivée dans New Street.

A sept heures, ce soir-là, nous déambulions tous les trois dans Corporation Street vers les bureaux de la société.

– Ce n'est pas la peine d'arriver en avance, nous expliqua notre client. Il ne vient là que pour me voir apparemment, car les lieux sont inoccupés jusqu'à l'heure fixée pour notre rendez-vous.

– Voilà qui est suggestif ! observa Holmes.

– Je vous l’avais bien dit ! s’exclama subitement l’employé de banque. Le voici qui marche devant nous.

Il nous désigna un homme plutôt petit, blond, bien habillé, qui se hâtait sur l’autre trottoir. Tandis que nous le surveillions, il regarda du côté d’un gamin qui hurlait les titres de la dernière édition du journal du soir, s’élança au milieu des voitures et des autobus pour en acheter un. Puis, le journal dans une main, il disparut par une porte.

– C’est là ! s’écria Hall Pycroft. Il monte aux bureaux de la société. Venez avec moi. Je vais tout régler le plus facilement du monde.

Nous grimpâmes cinq étages à sa suite ; notre client frappa à une porte entrouverte.

– Entrez !

Nous nous trouvâmes alors dans la pièce nue et vide qui nous avait été décrite. Devant la table unique était assis l’homme que nous avions aperçu dans la rue ; le journal du soir était étalé sous ses yeux. Quand il leva la tête, il me sembla que je n’avais jamais vu de visage portant autant de signes d’accablement, et de quelque chose au-delà de l’accablement... d’une horreur telle que peu de gens en éprouvent au cours de leur existence ! Son front était luisant de sueur, ses joues avaient la couleur blanchâtre d’un ventre de poisson, dans ses yeux brillait un sauvage regard fixe. Il regarda son employé comme s’il ne le reconnaissait plus, et je constatai d’après l’étonnement qu’exprimait la figure de notre guide que cette contenance n’était pas du tout celle à laquelle il l’avait habitué.

– Vous paraissez souffrant, monsieur Pinner ! s’exclama-t-il.

– Oui, je ne me sens pas très bien ! répondit l’autre en faisant des efforts évidents pour se ressaisir.

Il passa sa langue sur ses lèvres avant de demander :

– ...Quels sont ces messieurs que vous avez amenés avec vous ?

– L’un est M. Harris, de Bermondey, et l’autre M. Price, de cette ville, annonça notre employé avec aisance. Ce sont deux amis à moi, des hommes d’expérience, mais ils sont chômeurs depuis quelque temps, et ils espéraient que peut-être vous pourriez utiliser, leurs capacités dans la société.

– Bien possible ! Bien possible ! fit M. Pinner avec un sourire affreux à voir. Oui, nous pourrons sans doute faire quelque chose pour vous. Quelle est votre spécialité, monsieur Harris ?

– Je suis comptable, répondit Holmes.

– Ah ? Nous aurons justement besoin d’un teneur de livres. Et vous, monsieur Price ?

– Employé de bureau, répondis-je.

– J’ai tout lieu d’espérer que la société pourra vous engager. Je vous le ferai savoir dès que nous serons entrés dans la voie des décisions. Et maintenant, je vous prie de me laisser. Pour l’amour de Dieu, laissez-moi seul !

Ces derniers mots avaient jailli de sa bouche comme si la contrainte qu’il avait visiblement exercée sur lui-même avait brusquement volé en éclats. Holmes et moi échangeâmes un regard, et Hall Pycroft fit un pas vers la table.

– Vous oubliez, monsieur Pinner, que vous m’avez donné rendez-vous ici pour que je reçoive vos instructions, dit-il.

– Certainement, monsieur Pycroft, certainement ! répondit l’autre d’une voix plus calme. Vous pouvez attendre un moment, et il n’y a pas de raisons pour que vos amis n’attendent pas avec vous. Je serai tout à fait à votre disposition dans trois minutes, si tant est que je puisse abuser de votre patience jusque-là.

Il se leva avec un air très courtois, s’inclina en passant devant nous, ouvrit une porte située à l’autre bout du bureau et la referma derrière lui.

– Qu’est-ce que cela veut dire ? chuchota Holmes. Va-t-il nous filer entre les doigts ?

– Impossible ! répondit Pycroft.

– Pourquoi ?

– Cette porte donne sur une pièce intérieure.

– Sans issue ?

– Sans autre issue que la porte.

– Est-elle meublée ?

– Hier elle était vide.

– Alors que peut-il y faire ? Quelque chose m'échappe dans cette affaire. Si jamais un homme a été aux trois quarts fou de terreur, c'est bien Pinner. Qu'est-ce qui a bien pu lui donner la tremblote ?

– Il a pensé que nous étions des policiers, dis-je.

–C'est sûr ! fit Pycroft.

Holmes secoua la tête.

– Il n'est pas devenu blême. Il était blême quand nous sommes entrés. Il est possible que...

Sa phrase fut interrompue par un toc-toc assez fort qui venait de la porte intérieure.

– Pourquoi diable frappe-t-il à sa propre porte ? cria l'employé.

A nouveau et beaucoup plus fort retentit le toc-toc-toc. Cette porte fermée commençait à nous énerver. Je me tournai vers Holmes et je vis sa figure se figer tandis qu'il se penchait en avant avec une excitation intense. Puis soudain nous entendîmes une sorte de gargouillement et un vif tambourinage sur du bois. Holmes bondit comme un forcené à travers la pièce et poussa sur la porte. Elle était assujettie de l'intérieur. Ensemble nous pesâmes dessus de toute notre force, de tout notre poids. Une charnière sauta, puis une autre ; enfin la porte céda. Nous nous élançâmes par-dessus les débris.

La pièce était vide.

Notre embarras ne dura qu'une seconde. Dans un angle, l'angle le plus proche du bureau où nous avions attendu, il y avait une deuxième porte. Holmes sauta, l'ouvrit. Par terre gisaient une veste et un gilet. A un crochet fixé derrière la porte était pendu, avec ses propres bretelles autour du cou, l'administrateur délégué de la société de quincaillerie Franco-Midland. Il avait les genoux remontés, la tête qui faisait un angle atroce avec le reste du corps ; le battement de ses talons contre la porte avait été le bruit qui avait interrompu notre conversation. En un instant je l'avais attrapé par la taille, soulevé, tandis que Holmes et Pycroft dénouaient les bandes élastiques qui avaient presque disparu entre les plis blanchâtres de la peau. Puis nous le transportâmes dans l'autre pièce. Il resta là étendu ; sa figure avait le teint plombé de l'ardoise ; à chaque souffle ses lèvres rouges se gonflaient et se dégonflaient. Une véritable ruine, à côté de ce qu'il était quelques minutes plus tôt !

– Qu'est-ce que vous en pensez, Watson ? me demanda Holmes.

Je me penchai pour procéder à un bref examen. Le pouls était faible et irrégulier. Mais sa respiration se faisait moins saccadée et ses paupières frémissaient assez pour laisser voir un peu du blanc de l'œil.

– Il était moins cinq ! Mais à présent il vivra. Tenez, ouvrez la fenêtre s’il vous plaît, et apportez-moi la carafe d’eau...

Je lui déboutonnai le col, j’aspergeai sa figure, et je fis exécuter à ses bras tous les mouvements classiques destinés à ranimer les asphyxiés, jusqu’à ce qu’il émit un souffle long et normal.

– ...Ce n’est plus qu’une question de temps, dis-je en me détournant de lui.

Holmes se tenait près de la table, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon et le menton baissé contre la poitrine.

– Je suppose que nous devrions maintenant appeler la police, dit-il. Pourtant j’avoue que je préférerais remettre aux policiers une affaire complètement élucidée.

– Tout ça, c’est énigme et Cie ! s’écria Pycroft en se grattant la tête. Pourquoi voulaient-ils me faire monter et me garder ici, et puis ?...

– Peuh ! fit Holmes avec impatience. Tout est devenu assez clair. Sauf ce dernier geste subit.

– Vous comprenez donc le reste ?

– Le reste est l’évidence même. Qu’est-ce que vous dites, Watson ?

Je haussai les épaules.

– Moi je n’y comprends rien !

– Oh ! voyons, si vous considérez les premiers éléments, ils ne mènent qu’à une seule conclusion !

– Quelle est votre théorie, alors ?

– Toute l’affaire repose sur deux points. Le premier, c’est la déclaration qu’on fait écrire à Pycroft et par laquelle celui-ci entre au service de cette absurde société. Vous ne voyez pas son importance ?

– Je crains que non.

– Allons ! Pourquoi en avaient-ils besoin ? Pas pour la bonne règle, car ces sortes d’arrangements sont habituellement verbaux ; en quel honneur y aurait-il eu une exception ? Ne

voyez-vous pas, mon jeune ami, qu'ils étaient très désireux d'obtenir un spécimen de votre écriture et que c'était pour eux le seul moyen de l'avoir ?

– Mais pourquoi ?

– D'accord ! Pourquoi ? Quand nous aurons répondu à ce pourquoi, nous aurons progressé vers la solution de notre petit problème. Quelqu'un voulait apprendre à imiter votre écriture, et il lui fallait auparavant s'en procurer un exemplaire. Et maintenant, si nous passons au deuxième point, nous découvrons que chacun éclaire l'autre. Le deuxième point est celui-ci : Pinner vous demande de ne pas démissionner de votre emploi : Pinner veut laisser croire au directeur de Mawson qu'un M. Hall Pycroft, qu'il n'a jamais vu, prendra son service lundi matin.

– Mon Dieu ! s'exclama notre client. Quelle linotte j'ai été !

– A présent, mesurez-vous l'importance de votre déclaration manuscrite ? Supposez que quelqu'un prenne votre place, et que ce quelqu'un ait une écriture très différente de celle par laquelle vous avez posé votre candidature, la supercherie aurait été éventée. Mais entre-temps, le coquin a appris à vous imiter ; sa situation était donc bien assurée, car je présume que personne dans les bureaux ne vous avait jamais vu ?

– Personne ! gémit Pycroft.

– Parfait ! Naturellement, il était du plus haut intérêt de vous empêcher de trop réfléchir là-dessus, comme de vous éviter tout contact vous permettant d'apprendre que vous aviez un double qui travaillait chez Mawson. Voilà pourquoi ils vous ont donné une jolie avance sur vos appointements, et expédié dans les Midlands, où il vous accablèrent de travail pour que vous ne puissiez pas vous rendre à Londres et compromettre leur petite combinaison. Tout cela est assez simple.

– Mais pourquoi cet homme ferait-il semblant d'être son propre frère ?

– Mais c'est également fort clair ! Dans ce complot, ils sont évidemment deux. L'autre est en train de se faire passer pour vous au bureau. Celui-ci a joué le rôle de vous engager, et puis il a trouvé qu'il ne pourrait pas vous dénicher un patron sans mettre une troisième personne dans le secret. Ce à quoi il ne tenait pas du tout. Il a donc modifié son aspect extérieur du mieux qu'il a pu, et il a attribué cette ressemblance que vous deviez évidemment remarquer à un air de famille. Mais par chance il y a eu le plombage en or. Sinon vous n'auriez sans doute rien soupçonné !

Hall Pycroft dressa en l'air ses mains jointes.

– Seigneur ! s'écria-t-il. Mais pendant que je jouais l'imbécile ici, que fabriquait l'autre Hall Pycroft chez Mawson ? Que devons-nous faire, monsieur Holmes ? Dites-moi quoi faire !

– Il faut télégraphier chez Mawson.

– Le samedi, ils ferment à midi.

– N’importe. Il peut y avoir un concierge ou un gardien...

– Ah ! oui ! Ils emploient un gardien en permanence à cause des valeurs qu’ils détiennent dans leurs coffres. Je me rappelle en avoir entendu parler dans la City.

– Très bien. Nous allons télégraphier au gardien pour savoir si tout se passe bien, et si un employé à votre nom travaille dans l’établissement. Cela est assez clair. Par contre, ce qui l’est moins, c’est pourquoi l’un des coquins, du seul fait qu’il nous voit, quitte cette pièce et va aussitôt se pendre à côté.

– Le journal ! grinça une voix derrière nous.

Le coquin en question, tout blanc, s’était mis sur son séant ; on aurait dit un spectre ; la raison commençait à réapparaître dans ses yeux ; il frictionnait nerveusement le large sillon rouge creusé autour de son cou.

– Le journal ! Bien sûr ! s’écria Holmes au paroxysme de l’excitation. Idiot que je suis ! J’étais tellement axé sur notre visite que pas un instant je n’ai pensé au journal. Naturellement c’est dans le journal que nous trouverons la clé de l’énigme !

Il l’étala sur la table, et un cri de triomphe s’échappa de ses lèvres.

– Regardez, Watson ! C’est un journal de Londres. L’une des premières éditions de l’Evening Standard. Voici ce qui nous manquait. Regardez les titres : « Un crime dans la City. On assassine chez Mawson and William’s. Un gigantesque coup monté. Capture du criminel. » Allez, Watson, nous sommes tous également anxieux de savoir : alors, s’il vous plaît, lisez l’article à haute voix.

D’après son emplacement dans le journal, il s’agissait de l’affaire la plus importante de la capitale.

« Une formidable tentative de brigandage, qui se solde par la mort d’un homme et la capture du criminel, a eu lieu cet après-midi dans la City. Depuis quelque temps, Mawson and William’s, les agents de change bien connus, assumaient la garde de valeurs dont le total dépassait un million de livres sterling. Le directeur était si conscient de la responsabilité qui lui incombait en raison des grands intérêts en jeu des coffres-forts du dernier modèle avaient été mis en service, et qu’un surveillant armé montait la garde nuit et jour dans le bâtiment. Il est établi que la semaine dernière un nouvel employé du nom de Hall Pycroft fut engagé par la société. Ce Pycroft, en définitive, n’était autre que Beddington, le célèbre faussaire et cambrioleur qui, en compagnie de son frère, venait de purger un emprisonnement de cinq ans. Par des moyens qui n’ont pas encore

été précisés, il parvint à obtenir sous un faux nom une situation dans l'établissement ; il l'utilisa à prendre les empreintes de diverses serrures et à connaître l'emplacement de la chambre forte et des coffres.

« Chez Mawson, les employés quittent leur travail le samedi à midi. Le sergent Tuson, de la police de la City, fut donc plutôt surpris de voir quelqu'un muni d'un sac de voyage descendre les marches à une heure vingt. Ses soupçons s'éveillèrent. Le sergent suivit son homme. Avec l'aide de l'agent Pollock, il réussit, en dépit d'une résistance désespérée, à l'arrêter. Immédiatement, il apparut qu'un vol audacieux et considérable avait été commis. Près de cent mille livres de bons des Chemins de fer américains, plus une grosse quantité d'autres titres, furent inventoriés dans le sac. L'examen des lieux amena la découverte du corps du malheureux gardien, plié en deux et enfoncé dans le plus grand des coffres où il n'aurait pas été trouvé avant lundi si le sergent Tuson n'avait pas manifesté autant de zèle que de courage. Le crâne de la victime avait été fracassé par un coup de tisonnier assené par-derrière. Sans aucun doute, Beddington avait pu entrer en simulant d'avoir oublié quelque chose ; il avait tué le gardien, dévalisé le gros coffre, mis le cadavre à la place des valeurs, et il se disposait à partir avec son butin. Son frère, qui est habituellement son associé, n'apparaît pourtant pas dans cette affaire, du moins d'après ce qu'on en peut dire aujourd'hui. Mais la police enquête afin de savoir où il se tient actuellement. »

– Hé bien ! nous pouvons épargner à la police quelques difficultés de ce côté-là ! fit Holmes en lorgnant vers le corps recroquevillé près de la fenêtre. La nature humaine est un étrange composé, Watson ! Voyez comme un bandit doublé d'un assassin peut susciter assez d'affection pour que son frère tente de se suicider quand il apprend que la corde l'attend. Mais nous n'avons pas le choix : le docteur et moi monterons la garde, monsieur Pycroft, pendant que vous pousserez la complaisance jusqu'à aller prévenir la police.

Le « Gloria-Scott »

– J'ai ici quelques papiers, me dit mon ami Sherlock Holmes un soir d'hiver où nous étions assis de chaque côté de la cheminée, qui selon moi mériteraient que vous y jetiez un coup d'œil. Il s'agit des documents qui se rapportent à l'affaire extraordinaire du *Gloria-Scott* : par exemple le message qui a foudroyé d'horreur le juge de paix Trevor quand il l'a lu.

D'un tiroir, il avait exhumé une petite boîte décolorée ; après en avoir défait le ruban, il me tendit un court billet griffonné sur une demi-feuille de papier ardoisé. En voici le texte :

« Plus de difficultés : rien comme gibier à Londres pour faire la concurrence. Hudson ton représentant a très bien vendu les faisans, la faisane et la mèche de fouet. Ta perdrix rouge seule a la chance de pouvoir quitter cette semaine l'élevage d'Angleterre. »

Quand je relevai les yeux après avoir lu ce message énigmatique, j'e vis Holmes glousser de joie.

– Vous me paraissez un peu désorienté ! me dit-il.

– Je comprends mal qu'un pareil message ait pu foudroyer d'horreur son destinataire : il me semble, au contraire...

– Mais oui : au contraire !... Et pourtant le fait est que son destinataire, un beau vieillard robuste, s'est écroulé après qu'il en eut pris connaissance comme s'il avait reçu à bout portant un coup de fusil.

– Vous éveillez ma curiosité ! Mais d'abord pourquoi m'avez-vous dit que cette affaire méritait de ma part un intérêt particulier ?

– Parce qu'elle a été ma première affaire. J'avais souvent essayé d'obtenir de mon compagnon qu'il me révèle les motifs qui l'avaient aiguillé vers les enquêtes criminelles, mais je n'avais jamais réussi jusque-là, à le saisir dans une humeur communicative. Or ce soir je le vis étaler sur ses genoux les documents auxquels il avait fait allusion. Il alluma sa pipe et pendant quelques instants demeura silencieux dans son fauteuil à remuer des souvenirs.

« Vous ne m'avez jamais entendu parler de Victor Trevor ? me demanda-t-il. Il fut le seul ami que je me fis pendant mes deux années d'école. Je ne me rappelle pas, Watson, avoir jamais été un individu très sociable : je préférais m'enfermer dans ma chambre afin de mettre au point mes petites méthodes personnelles de raisonnement : si bien que je ne me mêlais guère aux garçons de mon âge. En dehors de l'escrime et de la boxe, le sport ne me tentait pas. Je consacrais donc mon attention à des sujets fort différents de ceux qui passionnaient mes camarades. Le résultat

fut qu'entre eux et moi il n'y avait aucun point de contact. Trevor était le seul avec lequel je me liai ; encore fallut-il pour cela qu'un matin, alors que je me rendais à un service religieux, son bull-terrier se prît d'une passion soudaine pour ma cheville.

Cette manière prosaïque de faire connaissance s'avéra efficace. Je fus immobilisé pour dix jours, et Trevor venait prendre de mes nouvelles. D'abord il ne resta à bavarder qu'une minute. Mais bientôt ses visites se prolongèrent, et nous devînmes vite amis. C'était un garçon vigoureux, sanguin, plein d'esprit et d'énergie, à beaucoup d'égards mon contraste. Cependant nous nous découvrîmes quelques points communs, et notre amitié se scella du jour où j'appris qu'il était aussi dépourvu d'amis que moi. Finalement il m'invita chez son père à Dommthrope, dans le Norfolk, et j'acceptai son hospitalité pour un mois de grandes vacances.

Le vieux Trevor était incontestablement un homme riche et considéré : juge de paix et propriétaire terrien. Dommthrope est un petit hameau juste au nord de Laugmere, dans la région des lacs et des marécages. La demeure était de type ancien, très longue, avec des solives de chêne et des murs de briques ; une belle avenue bordée de tilleuls y menait. On chassait dans les fougères d'excellents canards sauvages ; il y avait du poisson remarquable ; la bibliothèque était limitée mais elle ne contenait que de bons ouvrages : héritée, d'après ce que je compris, d'un précédent occupant ; la cuisine était convenable. Bref, il aurait fallu être bien difficile pour ne pas passer là un mois enchanteur.

Le vieux Trevor était veuf, et mon ami était son fils unique. Il avait eu une fille, je crois, mais elle était morte de la diphtérie au cours d'un séjour à Birmingham. Le père m'intéressa énormément. Il n'était pas très cultivé. Seulement il était doué d'une force primitive considérable, à la fois physique et mentale. Il avait peu lu, mais il avait beaucoup voyagé, et loin. Il avait vu le monde, et il se souvenait de tout ce qu'il avait appris, C'était un grand gaillard à forte et épaisse carrure, à tignasse poivre et sel, avec un visage hâlé et des yeux bleus perçants qui lui donnaient parfois un air féroce. Pourtant il avait dans le pays la réputation d'être bon et charitable. Au tribunal, il était renommé pour son indulgence.

Un soir, peu de temps après mon arrivée, nous étions assis après dîner devant un verre de porto, et le jeune Trevor se mit à parler de mes habitudes d'observation et de déduction dont j'avais déjà fait un système, sans en avoir deviné pour autant l'importance qu'il allait prendre dans ma vie. Naturellement, le vieillard crut que son fils exagérait en racontant deux ou trois exploits banals que j'avais accomplis.

– Allons, monsieur Holmes ! me dit-il en riant gaiement. Essayez de déduire quelque chose sur mon compte : je suis un excellent sujet.

– Je crains de ne pas pouvoir vous en dire long, répondis-je. Néanmoins je pense que vous avez circulé ces derniers temps en redoutant une agression personnelle.

Le rire s'éteignit sur ses lèvres, et il me considéra avec un vif étonnement.

– Ma foi, voilà qui est exact ! dit-il. Tu sais, Victor, quand nous avons mis un terme aux activités de cette bande de braconniers, ils ont juré d'avoir notre peau. Et sir Edward Hoby a récemment été attaqué. Depuis, je n'ai pas cessé de me tenir sur mes gardes ; mais je me demande bien comment vous pouvez le savoir.

– Vous avez une très jolie canne, dis-je. D'après l'inscription, j'ai remarqué que vous ne la possédiez que depuis un an. Mais vous vous êtes donné du mal pour en creuser la pomme et pour y verser du plomb fondu, si bien que vous disposez d'une arme formidable. J'en ai déduit que vous n'auriez pas pris de telles précautions si vous n'aviez pas redouté un danger quelconque.

– Et quoi encore ? me demanda-t-il en souriant.

– Dans votre jeunesse vous avez fait de la boxe.

– Exact, cela aussi. Comment l'avez-vous deviné ? Est-ce que mon nez n'est pas tout à fait droit ?

– Il ne s'agit pas de votre nez, mais de vos oreilles. Elles ont l'allongement et l'épaisseur qui ne se retrouvent que chez les boxeurs.

– Rien d'autre ?

– Les callosités de vos mains m'apprennent que vous avez beaucoup retourné la terre.

– Tout mon argent vient d'un champ aurifère.

– Vous êtes allé en Nouvelle-Zélande.

– Exact encore.

– Vous avez séjourné au Japon.

– Parfaitement vrai.

– Et vous avez été très intimement associé avec quelqu'un dont les initiales étaient J.A. et qu'ensuite vous avez cherché à oublier complètement.

M. Trevor se leva avec peine, me fixa de ses grands yeux bleus dont l'expression devint sauvage, farouche, et piqua du nez parmi les coquilles de noix qui jonchaient la nappe : évanoui raide.

Vous pouvez imaginer, mon cher Watson, comme nous avons été bouleversés, son fils et moi. Son attaque ne fut pas cependant de longue durée ; dès que nous eûmes déboutonné son col et aspergé d'eau fraîche son visage, il hoqueta deux ou trois fois et se remit sur son séant.

– Ah ! mes enfants ! nous dit-il en s'efforçant de sourire. J'espère que je ne vous ai pas effrayés, au moins ? Costaud comme je suis, j'ai pourtant une faiblesse du côté du cœur et il ne m'en faut pas beaucoup pour me flanquer par terre. Je ne sais pas comment vous vous débrouillez, monsieur Holmes, mais j'ai l'impression que tous les détectives officiels ou officieux sont à côté de vous des enfants. C'est là votre carrière, monsieur ! Et vous pouvez en croire un homme qui a roulé sa bosse dans les cinq parties du monde !

Voilà le conseil, joint à une estimation exagérée de mes capacités, qui me mit pour la première fois, Watson, si vous me faites l'honneur de me croire, en face de ce sentiment, tout nouveau pour moi : à savoir que je pourrais gagner ma vie grâce à ce qui n'avait été pour moi qu'un simple passe-temps. Sur le moment, d'ailleurs, je fus trop préoccupé par le soudain malaise de mon hôte pour penser à autre chose.

– J'espère ne vous avoir rien dit qui vous ait fait du mal ? murmurai-je.

– Hé bien ! vous avez touché à coup sûr une corde sensible ! Puis-je vous demander comment vous savez cela, et ce que vous savez exactement ?

Il s'adressait maintenant à moi sur un ton badin, mais au fond de son regard une sorte de terreur restait tapie.

– C'est la simplicité même ! répondis-je. Quand vous avez relevé votre manche pour tirer tout à l'heure le poisson hors de l'eau, j'ai vu les initiales J.A. tatouées au pli du coude. Les lettres sont encore visibles, mais étant donné leur demi-effacement et la couleur de votre peau tout autour, il est évident que vous avez tenté de les faire disparaître. Évident, par conséquent, que ces initiales vous ont été autrefois très chères et qu'ensuite vous avez souhaité les oublier.

– Quels yeux ! s'écria-t-il non sans pousser un soupir de soulagement. C'est tout à fait ce que vous avez dit. Mais n'en parlons plus. De tous les revenants, les spectres de nos amours sont les pires. Passons dans la salle de billard et fumons paisiblement un cigare.

A dater de ce jour et en dépit de toute sa cordialité, il y eut constamment dans le comportement de M. Trevor envers moi une pointe de soupçon. Son fils le remarqua. « Vous avez donné une telle peur au vieux, me dit-il, qu'il ne sera plus jamais sûr de ce que vous savez et de ce que vous ignorez. » Il n'avait pas l'intention de me le montrer, j'en suis certain, mais cette impression était si fort entrée en lui qu'elle se manifestait en toute occasion. Finalement, me rendant compte que ma présence le tourmentait, je brusquai la fin de mon séjour. Toutefois, la veille de mon départ, il se produisit un incident dont l'importance se révéla par la suite.

Nous étions assis sur la pelouse dans des fauteuils de jardin, prenant le soleil et admirant le panorama des lacs, quand la bonne vint annoncer qu'à la porte quelqu'un désirait voir M. Trevor.

– Qui ? s'enquit notre hôte.

– Il n'a pas voulu me dire son nom.

– Que me veut-il alors ?

– Il m'a seulement dit que vous le connaissiez, et qu'il voulait vous parler juste un moment.

– Faites-le venir ici.

Nous vîmes apparaître un petit bonhomme à la mine chafouine, à l'allure obséquieuse, à la démarche traînante. Il portait une veste déboutonnée, tachée de goudron à la manche, une chemise à carreaux noirs et rouges, des pantalons de treillis, de grosses chaussures éculées. Il avait la figure maigre, brunie, rusée, ornée d'un perpétuel sourire qui découvrait une rangée irrégulière de dents jaunes. Ses mains ratatinées étaient à demi fermées, comme les marins ont l'habitude. Pendant qu'il traversait pesamment la pelouse, j'entendis M. Trevor comprimer un petit cri de gorge : il se leva précipitamment et courut dans la maison. Il fut de retour presque aussitôt ; quand il passa près de moi, je sentis une forte odeur de cognac.

– Alors, mon vieux ! fit-il. Que puis-je faire pour votre service ?

Le marin resta debout à le regarder avec des yeux plissés. Le même sourire écartait toujours ses lèvres molles.

– Vous ne me connaissez pas ? demanda-t-il enfin.

– Ah ? çà, mon Dieu ! Mais c'est Hudson ! s'écria M. Trevor avec une intonation de surprise.

– C'est Hudson, monsieur, répondit le marin. Hé ? oui, cela fait bien trente et quelques années que je ne vous ai vu. Et vous voilà dans votre maison, tandis que moi j'en suis encore à ramasser ma croûte dans les poubelles.

– Allons ! Allons ! mon vieux ! Tu t'apercevras que je n'ai pas oublié les anciens ! déclara M. Trevor, qui s'avança vers le marin, lui dit quelque chose à voix basse et reprit plus fort : Va à la cuisine. On te donnera à manger et à boire. Je te trouverai certainement une situation.

– Merci, monsieur. Je viens de passer deux ans sur un cargo de huit nœuds, et je voudrais bien me reposer un peu. Je pensais que je pourrais m'arranger, soit avec M. Beddoes, soit avec vous.

– Ah ! s'exclama M. Trevor, tu sais l'adresse de M. Beddoes ?

– Pardonnez-moi, monsieur, mais je sais où sont tous mes vieux amis ! répondit le marin en accentuant son sourire sinistre.

Il suivit alors la bonne à la cuisine. M. Trevor marmonna quelques mots pour nous dire qu'il avait été camarade de bord avec cet homme au cours de son voyage vers les terres aurifères. Puis il nous laissa et rentra. Une heure plus tard, quand nous regagnâmes la maison, nous le trouvâmes étendu ivre mort sur le sofa de la salle à manger. Cet incident me laissa une vilaine impression, et je ne fus pas fâché le lendemain de quitter Dommthrope : je sentais que ma présence serait pour mon ami une source de gêne.

Tous ces événements eurent lieu pendant le premier mois des grandes vacances. Je revins m'enfermer dans ma chambre de Londres, où je procédai, durant sept semaines, à diverses expériences de chimie organique. Un jour d'automne cependant, alors que les vacances touchaient à leur fin, je reçus un télégramme de mon ami me suppliant de revenir à Dommthrope parce qu'il avait grand besoin de conseils et d'appui. Je laissai tout tomber et je repris la route du nord.

Il m'attendait à la gare avec la charrette anglaise. Du premier regard, je compris qu'il venait de passer deux mois fort pénibles. Il avait maigri, il semblait rongé par le chagrin, il avait perdu la gaieté de bon aloi qui l'animait.

– Le vieux est en train de mourir ! me dit-il dès l'abord.

– Pas possible ! m'écriai-je. Mourir de quoi ?

– D'apoplexie. Un choc nerveux. Tout aujourd'hui il a été à deux doigts de la mort. Je ne sais pas si nous le retrouverons en vie.

À cette nouvelle inattendue, j'étais, comme vous le devinez, Watson, absolument bouleversé.

– Et la cause ? demandai-je.

– Ah ! voilà le point ! Montez, nous parlerons en route. Vous vous rappelez le type qui est arrivé la veille de votre départ ?

– Très bien.

– Savez-vous qui nous avons introduit ce jour-là dans notre maison. ?

– Je n'en ai aucune idée.

– Le diable, Holmes !

Je le dévisageai avec stupéfaction.

– Si, Holmes. C’était le diable en personne. Depuis son arrivée, nous n’avons : pas eu une heure de tranquillité. Pas une ! Depuis ce soir-là, le vieux n'a jamais plus relevé la tête. Et maintenant sa vie ne tient plus qu'à un souffle, il a le cœur démoli : tout ça à cause de ce maudit Hudson.

– Quel pouvoir détenait-il donc ?

– Ah ! je donnerais gros pour le savoir ! Mon pauvre père, si bon, si généreux, si gentil ! Comment a-t-il pu tomber dans les griffes de ce bandit ? Mais je suis content que vous soyez venu, Holmes. Je fonde de grands espoirs sur votre jugement et sur votre discrétion. Je suis sûr que vous me conseillerez au mieux.

Nous volions sur la route lisse et blanche ; devant nous s’étendait tout le pays des lacs et des marécages qui miroitaient sous la lumière rouge du soleil couchant. Parmi un bouquet d'arbres sur notre gauche, j'aperçus déjà les hautes cheminées et le mât pavoisé qui indiquaient la demeure de M. Trevor.

– Mon Père a fait d'Hudson, un jardinier, m'expliqua mon ami. Et puis, comme le jardinage ne lui plaisait plus, il l'a nommé maître d'hôtel ; la maison paraissait être à lui, il s'y promenait et agissait à sa guise. Les bonnes se plainquirent de son intempérance et de ses grossièretés. Papa les augmenta pour les faire taire. Hudson prenait le bateau et le meilleur fusil de mon Père pour s'offrir des petites parties de chasse. Et toujours ce visage insolent, ricanant, sournois, que j'aurais boxé vingt fois s'il avait été celui d'un homme de mon âge ! Je vous le jure, Holmes, tout ce temps-là je me suis dominé terriblement. Et maintenant je me demande si je n'aurais pas mieux fait de me contraindre un peu moins !... Bref, les choses tournèrent de mal en pis : cet animal de Hudson devint de plus en plus importun, il se mêlait toujours davantage de choses de qui ne le regardaient pas, jusqu'au jour où en ma présence il répliqua insolemment à mon père. Je le pris par les épaules et le chassai de la pièce où nous nous tenions. Il fila tout blême, avec des yeux venimeux qui exprimaient plus de menaces que n'importe quel discours. Je ne sais pas ce qui se passa ensuite entre mon pauvre vieux et lui, mais papa vint me trouver le lendemain pour me demander de bien vouloir faire des excuses à Hudson. Comme vous le pensez, je refusais net et je ne cachai pas à mon père ma surprise qu'il tolérât une pareille canaille qui prenait de si grandes libertés avec lui et avec les bonnes.

« Ah ! mon enfant ! me répondit-il. C'est très facile de parler quand on ne sait pas dans quelle position je me trouve. Mais tu le sauras, Victor. Je veillerai à ce que tu sois au courant, advienne que pourra ! Tu ne penseras jamais du mal de ton vieux papa, dis, mon fils ? »

Il était très ému. Il s'enferma dans son bureau toute la journée. Par la fenêtre je l'aperçus : il était occupé à écrire. Ce soir-là se produisit ce qui me parut être une bonne détente : Hudson nous annonça qu'il allait nous quitter, Il nous informa de sa détermination après le dîner ; il avait la voix épaisse d'un homme à moitié ivre : « J'en ai assez du Norfolk, nous dit-il. Je vais descendre voir M. Beddoes, dans le Hampshire. Il sera, sans mentir, aussi content de me voir que vous l'avez été. »

Avec une douceur qui me fit bouillir, mon père lui demanda : «Tu ne pars pas fâché, Hudson, je l'espère ?»

Le type jeta dans ma direction un regard maussade : « Je n'ai pas eu mes excuses !»

Alors mon père se tourna vers moi : « Victor, tu reconnais que tu t'es conduit avec rudesse envers ce brave type, n'est-ce pas ? »

Je me bornai à répondre.

« Au contraire ! Je crois que tous les deux nous avons été formidablement patients envers lui. »

Il gronda : «Ah ! oui, vous trouvez ? Vous trouvez ? Très bien, mon petit ami, on en reparlera »

Il se glissa hors de la pièce et une demi-heure après il avait quitté la maison. Mon père était dans un état nerveux pitoyable. Mais ce fut juste au moment où il recouvrait un peu de confiance que tomba le dernier coup.

– Et de quelle manière ? demandai-je avidement.

– Le plus extraordinairement du monde. Hier une lettre pour mon père arriva à la maison. Elle portait le cachet de la poste de Fording-bridge. Papa la lut, se prit la tête dans les mains, et il mit à courir en rond dans le salon comme quelqu'un qui est subitement devenu fou. Quand je parvins à le coucher sur le canapé, sa bouche et ses paupières étaient crispées d'un côté, et je vis qu'il avait une attaque. Le docteur Fordham accourut immédiatement. Nous le mîmes au lit. Mais la paralysie s'est étendue, il n'a pas repris, connaissance, et je crois que nous ne le retrouverons pas vivant.

– Vous m'épouvantez, Trevor ! m'exclamai-je. Mais quoi donc, dans cette lettre, aurait pu provoquer une telle catastrophe ?

– Rien. Et voilà l'inexplicable. Le message était absurde, banal. Ah ! mon Dieu ! C'est ce que je craignais...

Pendant qu'il parlait, nous avons contourné le virage de l'avenue des tilleuls ; dans la lumière faiblissante du soir, nous vîmes que tous les stores de la maison avaient été baissés. Nous nous précipitâmes vers la porte. Mon ami avait la figure dévorée par le chagrin. Un homme vêtu de noir franchissait le seuil ; il s'arrêta quand il nous aperçut.

– Quand cela est-il arrivé, docteur ? interrogea Trevor.

– Presque immédiatement après votre départ.

– Avait-il repris connaissance ?

– Juste un instant avant la fin.

– A-t-il dit quelque chose pour moi ?

– Ceci seulement : « Les papiers sont dans le tiroir du fond du meuble japonais. »

Mon ami monta, accompagné du docteur, vers la chambre mortuaire. Moi je restai dans le bureau, méditant sur toute l'affaire, et me sentant plus affligé que je ne l'avais jamais été. Quel était le passé de ce Trevor ? Il avait été boxeur, il avait voyagé, il était devenu chercheur d'or. Et comment était-il tombé au pouvoir de ce marin au visage repoussant ? Pourquoi également, s'était-il évanoui pour une allusion aux initiales à demi effacées sur son bras ? Et pourquoi était-il mort de frayeur au reçu d'une lettre de Fording-bridge ? Puis je me rappelai que Fording-bridge était situé dans le Hampshire, et que ce M. Beddoes, chez qui s'était rendu le marin probablement dans l'intention de le faire chanter, m'avait été indiqué comme résidant dans le Hampshire. La lettre pouvait donc venir soit de Hudson le marin annonçant qu'il avait trahi le secret coupable qui semblait exister, soit de Beddoes avertissant un vieil associé qu'une trahison de cet ordre était imminente. Jusque-là, c'était assez clair.

Mais dans ce cas, comment se faisait-il que le message fût banal, absurde, pour reprendre les mots mêmes du fils ? Il avait dû l'avoir mal lu, mal compris. Ou alors ce message aurait été rédigé dans l'un de ces codes ingénieux qui permettent d'écrire une chose qui en signifie une autre. Il me fallait avoir cette lettre entre les mains. Si elle avait un sens caché, je saurais bien le deviner. Pendant une heure je demeurai assis réfléchissant dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'une bonne en larmes apportât une lampe ; et, tout de suite derrière elle, mon ami Trevor, pâle mais maître de lui, muni des papiers qui sont, maintenant sur mes genoux. Il s'assit en face de moi ; approcha la lampe du bord de la table et me tendit un court billet griffonné, comme vous le voyez, sur une simple feuille de papier gris ; et je lus : « *Plus de difficultés : rien comme gibier à Londres pour faire la concurrence. Hudson ton représentant a très bien vendu les faisans, la faisane et la mèche de fouet. Ta perdrix rouge seule a la chance de pouvoir quitter cette semaine l'élevage d'Angleterre.* »

Je peux bien vous dire que je fus frappé du même étonnement que vous aujourd'hui, quand je lus ce message pour la première fois. Puis je le relus, très attentivement. Évidemment, comme je l'avais supposé, un deuxième sens devait être dissimulé dans cette étrange combinaison de mots. Ou bien y avait-il une signification convenue antérieurement dans des mots comme « *mèche de fouet* » ou « *perdrix rouge* » ? D'un code arbitraire, il m'aurait été impossible de déduire quoi que ce fût ! Or j'étais prêt à jurer que là était le nœud de l'affaire. La présence du nom « Hudson » semblait indiquer que l'objet du message était celui auquel j'avais pensé et que son auteur était Beddoes plutôt que le marin. J'essayai de le lire à rebours, mais les derniers mots : « *l'élevage d'Angleterre...* » me découragèrent. Puis-je tentai des mots alternés, mais ni les « *Plus difficultés* » comme « *à pour...* » ni les « *de quitter semaine Angleterre* » faire ne m'éclairèrent le moins du monde. Enfin, tout à coup, la clé m'apparut. Je vis que le premier de chaque groupe de

trois mots était seul à retenir, ce qui donnait une suite de phrases qui avaient poussé au désespoir le vieux Trevor.

L'avertissement était bref, net. Je le traduisis pour mon camarade : « *Plus rien à faire. Hudson a vendu la mèche. Ta seule chance : quitter l'Angleterre.* »

Victor Trevor enfouit son visage dans ses mains frémissantes.

– Je suppose que ce doit être exact, me dit-il. Mais c'est pire que la mort, car cela signifie aussi le déshonneur. Tout de même, que signifient les mots *ton représentant et perdrix rouge* ?

– Rien pour le message, mais peut-être en saurions-nous davantage si nous découvriions l'expéditeur. Vous voyez : il a commencé par écrire : Plus... rien... à... faire, etc. Ensuite, pour se conformer au code, il a bouché les espaces par deux mots à la suite. Naturellement il s'est servi des premiers mots qui lui venaient à l'idée. Et s'il y en a tant qui se rapportent au gibier, vous pouvez être sûr que cet expéditeur est ou un fanatique de la chasse ou un passionné de l'élevage. Qu'est-ce que vous savez sur ce Beddoes ?

– Maintenant que vous m'y faites penser, dit-il, je me souviens que chaque automne mon pauvre père était invité à chasser sur sa réserve.

– Alors c'est incontestablement de lui que vient le billet ! Reste à savoir la nature du secret que le marin Hudson semble avoir tenu en suspens au-dessus de la tête de ces deux hommes riches et respectables.

– Hélas ! Holmes ! s'écria-t-il, j'ai bien peur qu'il ne s'agisse d'un secret de péché ou de honte ! Pour vous je n'en ai pas. Voici la déclaration qui a été rédigée par mon père quand il a su que le danger était imminent. Je l'ai trouvée dans le meuble japonais, comme me l'avait annoncé le docteur. Prenez-la et lisez-la moi. Je n'ai ni la force ni le courage de le faire moi-même.

Et voici les papiers, mon cher Watson, qu'il me remit. Je vais vous les lire à vous, comme je les lui ai lus, à lui, cette nuit-là dans le vieux bureau. Sur l'extérieur il est écrit : « Détails sur le voyage du *Gloria-Scott*, depuis son départ de Falmouth le 8 octobre 1855 jusqu'à sa destruction à 15° 20' de latitude nord et 25° 14' de longitude ouest le 6 novembre. » Cette déclaration est rédigée sous forme de lettre. En voici le texte :

« Mon bien cher fils,

Maintenant que le déshonneur qui approche commence à assombrir les dernières années de ma vie, je puis écrire en toute vérité et probité que ce n'est pas la crainte de la loi, ni la perte de ma situation dans le comté, ni ma chute sous les yeux de tous ceux qui m'ont connu qui me fend le cœur : c'est l'idée que tu auras à rougir de moi, toi qui m'aimes et qui n'as jamais eu de motif pour ne point me respecter.

Mais si le coup que pour toujours je redoute s'abat sur moi, alors je désire que tu lises ceci, afin que ce soit de moi que tu apprennes jusqu'où j'ai été à blâmer. Si tout au contraire se passe bien (que le Dieu tout-puissant entende ma prière !) et si par hasard ce papier n'est pas détruit et tombe entre tes mains, je te conjure par tout ce que tu considères de plus sacré, par la mémoire de ta chère mère et par l'amour qui nous a toujours unis, d'arrêter là ta lecture, de le jeter au feu et de ne plus lui accorder la moindre pensée. Si, donc, tu poursuis cette lecture, c'est que j'aurai été préalablement démasqué et mené hors de ma maison ; ou, ce qui est plus probable étant donné ma maladie de cœur, que je serai mort avec mon secret scellé à jamais sur ma langue. Dans l'un ou l'autre cas, je n'aurais rien à te cacher. Prends par conséquent chacun de mes mots pour la vérité nue. Je le jure !

Cher enfant, je ne m'appelle pas Trevor. Lorsque j'étais beaucoup plus jeune je m'appelais James Armitage. Tu comprends à présent le choc que j'éprouvai il y a quelques semaines lorsque ton ami d'école me parla d'une manière qui pouvait me laisser supposer qu'il avait percé mon secret. Sous le nom d'Armitage, j'entrai dans une banque de Londres. Sous le nom d'Armitage, je fus déclaré coupable d'avoir contrevenu aux lois de mon pays, et je fus condamné à la relégation perpétuelle. Ne pense pas trop de mal de moi, mon petit enfant. J'avais à payer une dette d'honneur, comme on dit, et pour m'en acquitter j'ai utilisé de l'argent qui ne m'appartenait pas : j'étais certain que je pourrais le restituer avant qu'on s'aperçût qu'il manquait. Une terrible malchance s'acharna sur moi. L'argent sur lequel j'avais compté ne me fut pas donné, et un examen prématuré des comptes fit apparaître le déficit. L'affaire aurait pu s'arranger dans la clémence, mais les lois étaient appliquées plus sévèrement il y a trente ans que maintenant, et le jour de mon trente-troisième anniversaire je me trouvai enchaîné comme criminel avec trente-sept autres forçats dans l'entrepont du bateau *Gloria-Scott*, en partance pour l'Australie.

C'était en 1855. La guerre de Crimée battait son plein. Les vieux bateaux de forçats avaient beaucoup servi comme transports de troupes en mer Noire. Le gouvernement fut donc obligé d'utiliser des navires plus petits et moins adéquats pour reléguer ses bagnards. Le *Gloria-Scott* avait fait le commerce du thé avec la Chine, mais de nouveaux voiliers l'avaient supplanté : il était trop vieux, lourdement arqué avec de larges baux. Il jaugeait cinq cents tonnes. En sus de trente-huit gibiers de potence, il transportait un équipage de trente-six hommes, dix-huit soldats, un capitaine, trois lieutenants, un médecin, un aumônier et quatre gardiens. En somme, il avait une cargaison de cent âmes quand nous quittâmes Falmouth.

Les cloisons entre les cellules des forçats n'étaient pas en chêne solide comme dans les transports pénitentiaires : elles s'avèrent minces et fragiles. Mon voisin vers l'arrière se trouvait être un gaillard que j'avais particulièrement remarqué au moment de l'embarquement. Il était jeune ; son visage clair ne portait ni barbe ni favoris ; il avait un long nez effilé, des mâchoires en casse-noix, un port de tête insouciant, et il se balançait en marchant. Par-dessus tout, il était d'une taille qui l'empêchait de passer inaperçu. Je ne crois pas qu'il y en eût un parmi nous qui lui arrivât plus haut que l'épaule. A coup sûr il ne mesurait pas moins de deux mètres ! C'était bizarre de voir au milieu de tant de figures maussades et lasses une tête qui respirait la décision et l'énergie. Quand je l'aperçus, ce fut comme un brasier dans une tempête de neige. Je fus donc satisfait de l'avoir comme voisin, et plus heureux encore quand, dans le silence mortel de la nuit, j'entendis

un chuchotement contre mon oreille : il s'était débrouillé pour tailler une ouverture dans la planche qui nous séparait.

– Salut, camarade ! dit-il. Comment t'appelles-tu ? Pourquoi es-tu ici ?

Je lui répondis et lui demandai en échange qui il était.

– Je suis Jack Pendergast, me dit-il. Et, ma foi, tu apprendras à respecter mon nom !

Je me rappelais avoir entendu parler de son affaire, car peu de temps avant mon arrestation elle avait provoqué une énorme sensation dans tout le pays. C'était un homme de bonne famille et de grandes capacités, mais il était incurablement atteint d'habitudes déplorables et, par un ingénieux système d'escroquerie, il avait dépouillé quelques-uns des plus riches commerçants de Londres.

– Ah ! ah ! Tu te souviens de moi ? me demanda-t-il fièrement.

– Très bien !

– Alors peut-être te rappelles-tu un détail curieux dans mon affaire ?

– Lequel ?

– J'avais près d'un quart de million, n'est-ce pas ?

– C'est ce que l'on a dit.

– Mais on n'a rien récupéré, eh ?

– Non.

– Hé bien ! où t'imagines-tu que se trouve le fric ?

– Je n'en ai aucune idée, répondis-je.

– Juste entre mon index et mon pouce ! s'écria-t-il. Par Dieu, je possède plus de livres à mon nom que tu as de cheveux sur ta tête. Et si tu as de l'argent, mon fils, et si tu sais comment le manier et le dépenser, tu peux faire n'importe quoi ! Alors crois-tu vraisemblable qu'un type qui pourrait faire n'importe quoi, va traîner ses guêtres dans la cale puante d'un vieux cercueil plein de rats et de poux comme ce caboteur de la côte chinoise ? Non, monsieur ! Un type pareil veille sur lui-même et sur ses copains. Cramponne-toi à lui, et, sur la Bible, tu n'auras pas à t'en plaindre.

C'était sa façon de parler. D'abord je crus que de telles paroles ne signifiaient rien. Mais au bout d'un moment, quand il m'eut éprouvé et fait promettre le silence avec toute la solennité possible, il me donna à entendre qu'il y avait réellement un complot en train pour que nous nous assurions le commandement du bateau. Une douzaine de prisonniers l'avaient tramé avant de monter à bord. Pendergast en était le chef ; son argent en était le puissant moteur.

– J'avais un associé, me dit-il. Un brave type comme il y en a peu, aussi fidèle qu'un cercle à un tonneau. Et plein aux as. Un richard ! Où crois-tu qu'il se trouve en ce moment ? Hé bien ! c'est l'aumônier du bateau. L'aumônier, pas moins ! Il est monté à bord avec un habit noir et des papiers en règle. Il a assez d'argent dans sa valise pour acheter le bateau depuis la quille jusqu'à la pomme du mât. L'équipage lui est dévoué corps et âme. Il pouvait acheter les matelots à tant la douzaine au comptant et il les a payés avant qu'ils signent leur engagement. Il a deux des gardiens, plus Mercer, le second. Il aurait acheté le capitaine lui-même s'il avait cru que ça en valait la peine !

– Que devons-nous faire, alors ? demandai-je.

– Qu'est-ce que tu crois ? Nous allons donner à quelques-uns de ces soldats une tunique plus rouge que celle dont leur tailleur les a gratifiés.

– Mais ils sont armés !

– Et nous le serons aussi, mon garçon ! Il y a une paire de pistolets pour chacun de nous. Si nous ne pouvons pas prendre ce bateau, avec tout l'équipage pour nous, alors il faudra nous renvoyer à la communale. Cette nuit tu parleras à ton copain de l'autre côté et tu verras si on peut avoir confiance en lui.

Je n'y manquai point. Il se trouva que mon autre voisin était un homme jeune dont la situation ressemblait à la mienne : il avait été condamné pour faux. Il s'appelait Evans, mais plus tard il changea de nom comme moi, et il est à présent un citoyen riche et heureux de l'Angleterre du Sud. Tout de suite il se déclara prêt à se joindre à la conspiration, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen de salut. Nous n'avions pas encore quitté la Manche qu'il n'y avait plus que deux prisonniers tenus dans l'ignorance. L'un avait l'esprit faible et nous n'osions pas nous confier à lui ; l'autre était atteint de jaunisse et ne pouvait nous être d'aucun secours.

Dès le départ, rien en vérité ne pouvait nous empêcher de prendre possession du bateau. L'équipage se composait de coquins spécialement enrôlés pour cette aventure. Le faux aumônier passait dans nos cellules pour nous exhorter, – il portait un sac noir soi-disant rempli de brochures de piété, – il venait si souvent qu'à la fin du troisième jour nous avions tous, soigneusement serrés au pied de notre lit, une lime, une paire de pistolets, une livre de poudre et vingt pièces d'or. Deux des gardiens étaient aux ordres de Pendergast ; le second lieutenant était son bras droit. Nous n'avions contre nous que le capitaine, deux seconds, deux gardiens, le lieutenant Martin et ses dix-huit soldats, plus le médecin. Pourtant nous avons décidé de ne

négliger aucune précaution et de procéder à l'attaque par surprise, de nuit. Mais elle eut lieu plus tôt que prévu, et voici pourquoi :

Un soir, à peu près trois semaines après notre départ, le médecin du bord était descendu pour voir l'un des prisonniers qui était malade. Passant sa main au bas de la couchette, il sentit la forme des pistolets. Sil n'avait rien dit, toute l'affaire aurait été éventée. Mais c'était un petit bonhomme nerveux : il poussa un cri de surprise et il devint si pâle que son patient devina sur l'heure ce qu'il avait découvert. Il le saisit, le bâillonna avant qu'il pût donner l'alarme, et le ficela sous sa couchette. Le médecin avait ouvert la porte qui conduisait au pont. Tous, d'un même élan, nous la franchîmes. Les deux sentinelles furent abattues, ainsi que le caporal qui était accouru pour voir ce qui se passait. A l'entrée des cabines, il y avait deux autres soldats : leurs fusils ne devaient pas être chargés, car ils ne firent pas feu sur nous, et ils furent tués tandis qu'ils essayaient de mettre la baïonnette au canon. Nous nous précipitâmes dans la cabine du capitaine ; mais au moment où nous poussions sa porte, une déflagration retentit de l'intérieur : nous le trouvâmes la tête couchée sur la carte de l'Atlantique qui était épinglée sur sa table ; l'aumônier se tenait à côté de lui, avec à la main un pistolet encore fumant. Les deux lieutenants furent arrêtés par l'équipage. Tout paraissait bel et bien réglé.

La cabine de luxe était attenante à celle du capitaine ; nous y pénétrâmes en masse et nous nous affalâmes sur les banquettes en parlant tous ensemble ; nous étions au bord de la folie, dans le sentiment de notre liberté retrouvée. Tout autour il y avait des coffres, et Wilson, le faux aumônier, en fractura un pour en extraire une douzaine de bouteilles de xérès doré. Aussitôt nous leur cassâmes le goulot et remplîmes nos gobelets. Au moment où nous les levions pour trinquer, voilà que sans avertissement ni sommations une salve de fusils nous déchira les oreilles, – la cabine s'emplit d'une fumée telle que nous ne pouvions pas voir de l'autre côté de la table. Quand elle se dissipa, je me retrouvai dans un véritable abattoir. Wilson et huit forçats se tortillaient par terre, pêle-mêle. Le sang et le xérès coulaient et se confondaient sur la table encore aujourd'hui j'ai des nausées en y pensant. Nous étions paralysés par ce spectacle, et je crois que nous nous serions rendus si Pendergast n'avait pas été là. Il mugit comme un taureau et se rua à la porte avec tous les survivants derrière lui. Face à nous, sur la poupe, il y avait le lieutenant et dix de ses hommes. Les châssis vitrés au-dessus de la table de la cabine avaient été légèrement ouverts, et ils nous avaient tiré dessus par l'entrebâillement. Avant qu'ils eussent eu le temps de recharger les fusils, nous fûmes sur eux. Ils résistèrent avec acharnement, mais nous avions l'avantage du nombre ; en cinq minutes tout fut consommé. Mon Dieu ! Y eut-il jamais semblable boucherie à bord d'un navire ? Pendergast se démenait comme un démon ; il ramassait les soldats, à croire qu'ils étaient des enfants, et les balançait par-dessus bord morts ou vifs. Un sergent horriblement blessé eut le courage de nager longtemps, jusqu'à ce que l'un de nous, pris de pitié, lui fit sauter la cervelle d'un coup bien ajusté. Quand le combat prit fin, il ne restait de nos ennemis que les deux gardiens, les deux lieutenants et le médecin.

Ce fut à leur sujet que se produisit la grande querelle. Beaucoup d'entre nous étaient fort contents d'avoir reconquis leur liberté, cela leur suffisait, ils ne tenaient pas à avoir un meurtre sur la conscience. Rien de commun en effet entre jeter par-dessus bord des soldats armés d'un fusil et assister à un massacre exécuté de sang-froid. Nous fûmes huit, trois marins et cinq forçats, à déclarer que nous ne le voulions pas. Mais il n'y eut rien à faire pour ébranler Pendergast, et ceux qui partageaient son avis. Il nous affirma que notre unique chance de sécurité consistait à achever

le nettoyage et qu'il ne laisserait pas en vie une langue capable de témoigner contre nous. Il s'en fallut de peu que nous partagions le sort des prisonniers, mais finalement il nous dit que nous pouvions prendre un canot et partir. Nous sautâmes sur cette offre, tant nous étions écœurés de cette volonté sanguinaire, et nous comprenions bien qu'il n'était pas en notre pouvoir d'y mettre un terme. On nous donna à chacun des frusques de marin, un baril d'eau, une caisse de bœuf salé et une caisse de biscuits, plus une boussole. Pendergast nous mena devant la carte, nous expliqua que nous étions des marins naufragés dont le bateau avait sombré par 15° de latitude nord et 25° de longitude ouest. Puis il coupa l'amarre de l'embarcation et nous laissa filer.

Et maintenant j'en arrive, mon cher fils, à la partie la plus surprenante de mon récit. Les marins avaient halé bas la vergue de misaine pendant la révolte. Quand nous nous éloignâmes ils la remirent d'équerre. Comme il soufflait un léger vent du nord-est, le bateau commença à prendre de la distance. Notre canot escaladait tant bien que mal les longues vagues douces. Evans et moi, qui étions les plus instruits du groupe, nous avons pris place à l'arrière pour décider de notre destination. C'était un joli problème, car le Cap Vert était situé à plus de sept cent cinquante kilomètres sur notre nord, et la côte africaine à un millier de kilomètres sur notre est. En définitive, comme le vent venait plutôt du nord, nous pensâmes que la Sierra Leone était la meilleure solution, et nous mîmes le cap dans cette direction. L'autre bateau naviguait à ce moment presque coque noyée sur notre tribord arrière. Soudain, alors que nous regardions de son côté, nous vîmes une gerbe de fumée noire épaisse en jaillir, qui s'épanouit sur l'horizon comme un arbre gigantesque. Quelques secondes plus tard, un coup de tonnerre éclata. Lorsque la fumée fut chassée par le vent, nous ne vîmes plus trace du *Gloria-Scott*. Immédiatement nous virâmes de cap et rimes force de rames vers l'endroit où une brume noirâtre, flottant encore au-dessus de l'eau, indiquait la scène du sinistre.

Il nous fallut une bonne heure pour l'atteindre. D'abord nous crûmes que nous étions arrivés trop tard. Les débris d'un canot, une grande quantité de caisses et d'espars montaient et redescendaient au gré des vagues. N'ayant décelé aucun signe de vie, nous avons fait demi-tour, mais nous entendîmes appeler au secours : à une certaine distance, sur un morceau de bois, un homme gisait étendu. Nous le halâmes sur notre canot : c'était un jeune matelot qui s'appelait Hudson : il était tellement brûlé et épuisé que nous dûmes attendre le lendemain matin pour apprendre de sa bouche ce qui s'était passé.

Après notre départ, Pendergast et sa bande s'étaient mis en devoir d'exécuter les cinq prisonniers survivants. Les deux gardiens avaient été abattus et jetés par-dessus bord. Puis ç'avait été le tour du troisième lieutenant. Pendergast était alors descendu dans l'entrepont et de ses propres mains il avait tranché la gorge du malheureux médecin. Il ne restait plus que le lieutenant en premier, qui était hardi et énergique. Quand il vit que le forçat s'avançait vers lui avec un couteau ensanglanté à la main, il se dégagea de ses liens, qu'il avait préalablement desserrés, et il sauta du pont dans la cale arrière.

Une douzaine de forçats armés de pistolets descendirent pour le rattraper. Ils le trouvèrent assis près d'un baril de poudre ouvert, une boîte d'allumettes dans la main. Ce baril était l'un des cent que transportait le bateau, Il jura qu'il ferait tout sauter s'il était molesté. Quelques minutes plus tard, ce fut l'explosion. Hudson pensait qu'elle avait été causée par un coup de pistolet mal dirigé

plutôt que par l'allumette du lieutenant. Mais quelle qu'en fût la cause, le *Gloria-Scott* était anéanti, ainsi que la canaille qui en avait pris le commandement.

Telle est, mon cher enfant, l'histoire résumée en peu de mots de la terrible affaire dans laquelle je me suis trouvé engagé. Le lendemain, nous fûmes repérés par le brick *Hotspur* qui se dirigeait vers l'Australie, et son capitaine nous crut sans difficulté quand nous lui affirmâmes que nous étions les survivants d'un bateau de voyageurs qui avait fait naufrage. Le *Gloria-Scott* fut déclaré par l'Amirauté perdu en mer. Jamais son véritable destin n'a été révélé. Après un excellent voyage, le *Hotspur* nous débarqua à Sydney, où Evans et moi prîmes de faux noms. Nous nous dirigeâmes vers les terres aurifères ; là, parmi la foule cosmopolite qui était rassemblée, nous abandonnâmes pour toujours notre première identité.

Je n'ai pas besoin de relater la suite. Nous avons fait fortune, nous avons voyagé, et nous sommes revenus en Angleterre comme des coloniaux enrichis pour y acheter des terres. Pendant plus de vingt ans nous avons mené une existence paisible et utile, en espérant que notre passé était à jamais enterré. Imagine donc ce que j'ai pu éprouver quand dans le marin qui survint. Je reconnus instantanément l'homme que nous avions sauvé du naufrage ! Je ne sais comment il avait retrouvé nos traces, mais il était décidé à profiter de notre peur. Tu comprends maintenant pourquoi je m'efforçais de maintenir la paix entre vous. Et, dans une certaine mesure, tu sympathiseras avec la terreur qui m'habite, depuis qu'il a quitté la maison avec des menaces sur la langue pour se rendre auprès de son autre victime. »

Au-dessous est écrit, d'une main si tremblante qu'on peut à peine lire : « Beddoes m'avertit en code que H. a tout dit. Doux Seigneur, ayez pitié de nos âmes ! »

Voilà le récit que j'ai lu cette nuit-là au jeune Trevor, et je crois, Watson, qu'étant donné les circonstances, c'était un récit plutôt dramatique. Mon brave ami eut le cœur brisé. Il alla en Extrême-Orient s'occuper de plantations de thé, où il réussit bien. Quant au marin et à Beddoes, je n'ai jamais eu de nouvelles de l'un ou de l'autre à partir du jour où a été écrite cette lettre. Tous deux ont disparu complètement. Or la police n'avait reçu aucune dénonciation : si bien que Beddoes a pris une menace pour l'exécution de la menace. La police croit que Hudson et Beddoes se sont mis d'accord pour partir ensemble. Pour ma part, je pense que la vérité est exactement l'inverse. Il est probable que Beddoes, poussé au désespoir et se croyant déjà trahi, s'est vengé sur Hudson et a quitté le pays en emportant autant d'argent qu'il le pouvait. Tels sont les faits de l'affaire, docteur, et s'ils peuvent être utiles à votre collection, je les mets bien volontiers à votre disposition.

Le rituel des Musgrave

Une anomalie qui m'a souvent frappé dans le caractère de mon ami Sherlock Holmes, c'était que, bien que dans ses façons de penser il fût le plus clair et le plus méthodique des hommes, et bien qu'il affectât dans sa mise une certaine recherche d'élégance discrète, il n'en était pas moins, dans ses habitudes personnelles, un des hommes les plus désordonnés qui aient jamais poussé à l'exaspération le camarade qui partageait sa demeure. Non pas que je sois, moi-même, le moins du monde, tatillon sous ce rapport. La campagne d'Afghanistan, avec ses rudes travaux, ses dures secousses, venant s'ajouter à une tendance naturelle chez moi pour la vie de bohème, m'a rendu un peu plus négligent qu'il ne sied à un médecin. Mais il y a une limite et, quand je découvre un homme qui garde ses cigarettes dans le seau à charbon, son tabac dans une pantoufle persane, et les lettres à répondre fichées à l'aide d'un grand couteau au beau milieu de la tablette en bois de la cheminée, alors, je commence à arborer des airs vertueux. J'ai toujours estimé, quant à moi, que la pratique du pistolet devait être strictement un exercice de plein air et, lorsque Holmes, dans un de ses accès de bizarrerie, prenait place dans un fauteuil, avec son revolver et une centaine de cartouches, et qu'il se mettait à décorer le mur d'en face d'un semis de balles qui dessinaient les initiales patriotiques V.R.⁴, j'ai chaque fois éprouvé l'impression très nette que ni l'atmosphère ni l'aspect de notre living n'y gagnaient.

Nos pièces étaient toujours pleines de produits chimiques et de reliques de criminels qui avaient une singulière façon de s'aventurer dans des lieux invraisemblables, de se montrer dans le beurrer ou dans des endroits encore moins indiqués. Mais mon grand supplice, c'étaient ses papiers. Il avait horreur de détruire des documents, et surtout ceux qui se rapportaient à ses enquêtes passées ; malgré cela, il ne trouvait guère qu'une ou deux fois par an l'énergie qu'il fallait pour les étiqueter et les ranger, car, comme j'ai eu l'occasion de le dire en je ne sais quel endroit de ces Mémoires décousus, les crises d'énergie et d'ardeur qui s'emparaient de lui lorsqu'il accomplissait les remarquables exploits auxquels est associé son nom étaient suivies de périodes léthargiques pendant lesquelles il demeurait inactif, entre son violon et ses livres, bougeant à peine, sauf pour aller du canapé à la table. Ainsi, de mois en mois, les papiers s'accumulaient, jusqu'à ce que tous les coins de la pièce fussent encombrés de paquets de manuscrits qu'il ne fallait à aucun prix brûler et que seul leur propriétaire pouvait ranger. Un soir d'hiver, comme nous étions assis près du feu, je me risquai à lui suggérer que, puisqu'il avait fini de coller des coupures dans son registre ordinaire, il pourrait employer les deux heures suivantes à rendre notre pièce un peu plus habitable. Il ne pouvait contester la justesse de ma demande, aussi s'en fut-il, le visage déconfit, à sa chambre à coucher d'où il revint bientôt, tirant derrière lui une grande malle en zinc. Il la plaça au milieu de la pièce et, s'accroupissant en face, sur un tabouret, il en leva le couvercle. Je pus voir qu'elle était déjà au tiers pleine de papiers réunis en liasses de toutes sortes avec du ruban rouge.

– Il y a là, Watson, dit-il en me regardant avec des yeux malicieux, pas mal d'enquêtes. Je pense que si vous saviez tout ce que j'ai dans cette boîte, vous me demanderiez d'en exhumer quelques-unes au lieu d'en enfouir de nouvelles.

– Ce sont les souvenirs de vos premiers travaux ? J’ai, en effet, souvent souhaité de posséder des notes sur ces affaires.

– Oui, mon cher. Toutes ces enquêtes remontent au temps où mon biographe n’était pas encore venu chanter ma gloire. (Il soulevait les liasses l’une après l’autre, d’une façon en quelque sorte tendre et caressante.) Ce ne sont pas toutes des succès, mais il y a là quelques jolis petits problèmes. Voici les souvenirs des assassins de Tarleton, l’affaire de Vanberry, le marchand de vin, les aventures de la vieille Russe, et la singulière affaire de la béquille en aluminium, ainsi qu’un récit détaillé du pied-bot Ricoletti et de son horrible femme. Et voici... ah ! cela, c’est réellement un objet de choix !

Il plongea le bras au fond de la caisse et en retira une petite boîte en bois munie d’un couvercle à glissière, comme en ont celles où on range les jouets d’enfant. Il en sortit un morceau de papier chiffonné, une vieille clé en laiton, une cheville de bois à laquelle était attachée une pelote de corde et trois vieux disques de métal rouillé.

– Eh bien, mon garçon, que dites-vous de ce lot-là ? demanda-t-il en souriant de l’expression de mon visage.

– C’est une curieuse collection.

– Très curieuse, et l’histoire qui s’y rattache vous frappera comme plus curieuse encore.

– Ces reliques ont une histoire, alors ?

– À tel point qu’elles sont bel et bien de l’Histoire.

– Que voulez-vous dire par là ?

Sherlock Holmes les prit une à une et les posa sur le bord de la table. Puis il se rassit dans son fauteuil et les considéra, une lueur de satisfaction dans les yeux.

– C’est là, dit-il, tout ce qu’il me reste pour me rappeler l’épisode du Rituel des Musgrave.

Je l’avais, à plusieurs reprises, entendu mentionner cette affaire, bien que je n’eusse jamais pu en recueillir les détails.

– Je serais si content si vous vouliez m’en faire le récit...

– Et laisser ce fouillis tel quel ? s’écria-t-il malicieusement. Votre amour de l’ordre n’en souffrira pas tellement, somme toute, Watson, et moi je serais content que vous ajoutiez cette affaire à vos Mémoires, car elle comporte certains points qui la rendent absolument unique dans les annales

criminelles de ce pays et, je crois, de tous les pays. Une collection de menus exploits serait assurément incomplète si elle ne contenait point le récit de cette singulière enquête.

Vous vous rappelez peut-être comment l'affaire du Gloria Scott et ma conversation avec le malheureux dont je vous ai raconté le sort dirigèrent pour la première fois mon attention vers la profession que j'allais exercer ma vie durant. Vous me connaissez, maintenant que mon nom s'est répandu partout, maintenant que le public et la police officielle admettent que je suis l'ultime instance à laquelle on fait appel dans les affaires douteuses. Même quand vous avez fait ma connaissance, au temps de l'affaire que vous avez perpétuée dans L'Étude en rouge, je m'étais déjà créé une clientèle considérable, bien que pas très lucrative. Vous ne pouvez guère vous rendre compte des difficultés que j'ai d'abord éprouvées et du temps qu'il m'a fallu avant de réussir à atteindre le premier rang.

Quand je suis venu à Londres, à mes débuts, j'avais un appartement dans Montague Street, juste au coin en partant du British Museum, et là, j'attendais, occupant mes trop nombreuses heures de loisir à l'étude de toutes les branches de la science susceptibles de m'être profitables. De temps en temps, des affaires s'offraient à moi, grâce surtout à l'entremise de quelques anciens camarades d'études, car, dans les dernières années de mon séjour à l'université, on avait pas mal parlé de moi et de mes méthodes. La troisième de ces affaires fut le Rituel des Musgrave et c'est à l'intérêt qu'éveilla ce singulier enchaînement d'événements et aussi aux résultats auxquels il aboutit, que je fais remonter les premières étapes sérieuses de ma réussite actuelle.

Reginald Musgrave avait été au même collège que moi et je le connaissais quelque peu. En règle générale il n'était pas très populaire parmi les étudiants, quoiqu'il m'ait toujours semblé que ce que l'on considérait chez lui comme de l'orgueil n'était, en réalité, qu'un effort pour couvrir un extrême manque naturel de confiance en soi. D'aspect, c'était un homme d'un type suprêmement aristocratique, mince, avec un long nez, de grands yeux, une allure indolente et pourtant courtoise. C'était, en effet, le rejeton d'une des plus vieilles familles du royaume, bien que sa branche fût une branche cadette qui s'était séparée des Musgrave du Nord à une certaine époque du XVIème siècle pour s'établir dans l'ouest du Sussex, où le manoir de Hurlstone constitue peut-être le plus vieux bâtiment habité du comté. Quelque chose du lieu de sa naissance semblait adhérer à l'homme, et je n'ai jamais regardé son visage pâle et ardent, ou bien considéré son port de tête, sans les associer aux voûtes grises, aux fenêtres à meneaux et à toutes ces vénérables reliques d'un château féodal. De temps en temps, nous nous laissions aller à bavarder et je peux me rappeler que, plus d'une fois, il exprima un vif intérêt pour mes méthodes d'observation et de déduction.

Il y avait quatre ans que je ne l'avais vu, quand, un matin, il entra dans mon logis de Montague Street. Il n'avait guère changé ; il était habillé comme un jeune homme à la mode – ce fut toujours un peu un dandy – et il gardait ces mêmes manières tranquilles et douces qui l'avaient jadis caractérisé.

– Qu'êtes-vous donc devenu, Musgrave ? lui demandai-je après une cordiale poignée de main.

– Sans doute avez-vous appris la mort de mon père, dit-il. Il a été emporté il y a deux ans environ. Depuis lors, j'ai, naturellement, dû administrer le domaine de Hurlstone, et comme je suis député de ma circonscription en même temps, ma vie a été assez occupée ; mais j'ai appris, Holmes, que vous employiez à des fins pratiques ces dons avec lesquels vous nous étonniez.

– Oui, dis-je, je me suis mis à vivre de mon intelligence.

– Je suis enchanté de l'apprendre, car vos conseils aujourd'hui me seraient infiniment précieux. Il s'est passé chez nous, à Hurlstone, d'étranges événements sur lesquels la police a été absolument incapable de jeter une lumière quelconque. C'est vraiment la plus extraordinaire et la plus inexplicable affaire.

Vous imaginez, Watson, avec quel empressement je l'écoutais, car c'était l'occasion même que j'avais si ardemment désirée pendant tous ces longs mois d'inaction, qui semblait se trouver à ma portée. Tout au fond de mon cœur, je me croyais capable de réussir là où d'autres échouaient et j'avais cette fois la possibilité de me mettre à l'épreuve.

– Je vous en prie, donnez-moi les détails ! m'écriai-je.

Reginald Musgrave s'assit en face de moi et alluma une cigarette que j'avais poussée vers lui.

– Il faut que vous sachiez, dit-il, que, bien que célibataire, je dois entretenir à Hurlstone tout un personnel domestique, car les bâtiments sont vieux et mal distribués et il faut s'en occuper pas mal. J'ai aussi des chasses gardées et, pendant la belle saison, j'ai d'ordinaire beaucoup d'invités, de sorte que cela n'irait plus si on manquait de personnel. Il y a donc, en tout, huit bonnes, le cuisinier, le sommelier, deux valets de pied et un garçon. Le jardin et les écuries ont, naturellement, leur personnel à eux.

« De ces domestiques, celui qui a été le plus longtemps à notre service était le sommelier Brunton. Quand il a été d'abord engagé par mon père ; c'était un maître d'école sans situation mais, homme de caractère et plein d'énergie, il devint vite inappréciable dans la maison. C'était aussi un bel homme, bien planté, au front magnifique et, bien qu'il ait été avec nous pendant vingt ans, il ne peut aujourd'hui en avoir plus de quarante. Avec ses avantages personnels, ses dons extraordinaires – car il sait plusieurs langues et joue presque de tous les instruments de musique –, c'est étonnant qu'il se soit si longtemps contenté d'une situation pareille, mais je suppose qu'il se trouvait confortablement installé et qu'il n'avait pas l'énergie de changer. Le sommelier de Hurlstone est un souvenir qu'emportent tous ceux qui nous rendent visite.

« Mais ce paragon a un défaut. C'est un peu un don Juan, et vous pouvez imaginer que, pour un homme comme lui, le rôle n'est pas très difficile à jouer, dans ce coin tranquille de campagne. Quand il était marié, tout allait bien, mais depuis qu'il est veuf, les ennuis qu'il nous a faits n'ont pas cessé. Il y a quelques mois, nous espérions qu'il allait de nouveau se fixer, car il se fiança à Rachel Howells, notre seconde femme de chambre, mais il l'a jetée par-dessus bord depuis et s'est mis à courtiser Jane Trigellis, la fille du premier garde-chasse. Rachel, qui est une très

bonne fille, mais celte et, par conséquent, d'un caractère emporté, a eu un sérieux commencement de fièvre cérébrale et circule maintenant – ou plutôt circulait hier encore – dans la maison comme l'ombre aux yeux noirs de ce qu'elle était naguère. Ce fut là notre premier drame à Hurlstone ; mais il s'en est produit un autre qui l'a chassé de nos pensées et qui fut précédé de la disgrâce et du congédiement du sommelier Brunton.

« Voici comment cela s'est passé. Je vous ai dit que l'homme était intelligent, et c'est cette intelligence même qui a causé sa perte, car elle semble l'avoir conduit à se montrer d'une insatiable curiosité à l'égard des choses qui ne le concernaient nullement. Je n'imaginai pas où cela le mènerait, jusqu'au moment où un accident très simple m'a ouvert les yeux.

« Je vous ai dit que la maison est assez mal distribuée. Une nuit de la semaine dernière – celle de jeudi pour être plus précis –, je constatai que je ne pouvais dormir, pour avoir, après dîner, sottement pris une tasse de café noir très fort. Jusqu'à deux heures du matin j'ai lutté contre cette insomnie, puis j'ai compris que c'était tout à fait inutile ; je me suis donc levé, et j'ai allumé la bougie, dans l'intention de continuer la lecture d'un roman. Comme j'avais laissé le livre dans la salle de billard, j'ai passé ma robe de chambre et je suis allé le chercher.

« Pour parvenir à la salle de billard, je devais descendre un escalier, puis traverser l'amorce du couloir qui menait à la bibliothèque et à la salle d'armes. Imaginez ma surprise quand, en regardant le couloir devant moi, j'aperçus une lueur qui provenait de la porte ouverte de la bibliothèque. J'avais moi-même éteint la lampe et fermé la porte avant d'aller me coucher. Naturellement je pensai tout d'abord à des cambrioleurs. Les murs des couloirs, à Hurlstone, sont abondamment ornés de trophées et d'armes anciennes. Saisissant une hache d'armes et laissant là ma bougie, je me suis avancé doucement sur la pointe des pieds et, par la porte ouverte, j'ai regardé à l'intérieur de la bibliothèque.

« Brunton, le sommelier, était là, assis dans un fauteuil, avec, sur son genou, un petit morceau de papier qui ressemblait à une carte, le front appuyé dans sa main, il réfléchissait profondément. Je demeurai muet d'étonnement à l'observer d'où j'étais, dans l'ombre. Une petite bougie, au bord de la table, répandait une faible lumière, mais elle suffisait pour me montrer qu'il était complètement habillé. Soudain, pendant que je regardais, il se leva de son siège et, se dirigeant vers un bureau, sur le côté, il l'ouvrit et en tira un des tiroirs. Il y prit un papier et, revenant s'asseoir, le posa à plat près de la bougie, au bord de la table, et se mit à l'étudier avec une minutieuse attention. Mon indignation à la vue de ce tranquille examen de nos papiers de famille m'emporta si fort que je fis un pas en avant. Brunton, en levant les yeux, me vit dans l'encadrement de la porte. D'un bond il fut debout, son visage devint livide de crainte, et il fourra à l'intérieur de son vêtement le papier, qui ressemblait à une carte, qu'il était en train d'étudier.

« – Quoi ! dis-je, c'est ainsi que vous nous remerciez de la confiance que nous avons mise en vous ? Vous quitterez mon service demain.

« Il s'inclina, de l'air d'un homme qui est complètement écrasé et s'esquiva sans dire un mot. La bougie était toujours sur la table et à sa lumière je jetai un coup d'œil pour voir quel était le papier qu'il avait pris dans le bureau. À ma grande surprise, je vis que ce n'était pas une chose

importante, mais simplement une copie des questions et des réponses de cette vieille règle singulière qu'on appelle le Rituel des Musgrave. C'est une sorte de cérémonie particulière à notre famille, que, depuis des siècles, tous les Musgrave, en atteignant leur majorité, ont accomplie – quelque chose qui n'a qu'un intérêt personnel et qui, s'il présente, comme nos blasons et nos écus, une vague importance aux yeux de l'archéologue, n'a, en soi, aucune utilité pratique, quelle qu'elle soit.

– Nous reviendrons à ce papier tout à l'heure, dis-je.

– Si vous pensez que c'est vraiment nécessaire... répondit-il, en hésitant un peu. Pour continuer mon exposé, cependant, j'ai refermé le bureau, en me servant pour cela de la clé que Brunton avait laissée, et j'avais fait demi-tour pour m'en aller quand je fus surpris de voir que le sommelier était revenu et se tenait devant moi.

« – Monsieur Musgrave, monsieur, s'écria-t-il d'une voix que l'émotion étranglait, je ne puis supporter ma disgrâce, monsieur ; toute ma vie, ma fierté m'a placé au-dessus de ma situation et la disgrâce me tuerait ; vous aurez mon sang sur la conscience, monsieur – sur votre conscience, c'est un fait –, si vous m'acculez au désespoir. Si vous ne pouvez me garder après ce qui s'est passé, pour l'amour de Dieu, alors, laissez-moi vous donner congé et m'en aller dans un mois, de mon propre gré. Cela je pourrais le supporter, monsieur Musgrave, mais non d'être chassé au vu de tous les gens que je connais si bien.

« – Vous ne méritez pas tant d'égards, Brunton, répondis-je. Votre conduite a été trop infâme : cependant, comme il y a longtemps que vous êtes dans la famille, je ne désire pas vous infliger un affront public. Disparaissez dans une semaine et donnez de votre départ la raison que vous voudrez.

« – Rien qu'une semaine, monsieur ! s'écria-t-il d'une voix désespérée. Une quinzaine, dites : au moins, une quinzaine.

« – Une semaine ; et vous pouvez estimer que je vous ai traité avec indulgence.

« Il s'en alla sans bruit, la tête tombant sur la poitrine, comme un homme accablé, tandis que j'éteignais la lumière et regagnais ma chambre.

« Pendant les deux jours qui suivirent cet incident, Brunton se montra fort zélé à remplir ses devoirs. Je ne fis aucune allusion à ce qui s'était passé et j'attendis avec quelque curiosité de voir comment il couvrirait sa disgrâce. Au matin du troisième jour, pourtant, il ne vint pas, comme c'était son habitude, après le petit déjeuner, prendre mes instructions pour la journée. Comme je quittais la salle à manger, je rencontrai par hasard Rachel Howells, la bonne. Je vous ai dit qu'elle n'était que tout récemment remise de maladie et elle avait l'air si lamentablement pâle et blême que je la grondai parce qu'elle travaillait.

« – Vous devriez être au lit, dis-je. Vous reviendrez travailler quand vous serez plus forte.

« Elle me regarda avec une expression si étrange que je commençai de la soupçonner d'avoir le cerveau dérangé.

« – Je suis assez forte, monsieur Musgrave, répondit-elle.

« – Nous verrons ce que dira le docteur ! Il faut en tout cas que vous cessiez de travailler, à présent, et, quand vous descendrez, voulez-vous dire à Brunton que je désire le voir ?

« – Le sommelier est parti, dit-elle.

« – Parti ! Parti où ?

« – Il est parti. Personne ne l'a vu. Il n'est pas dans sa chambre. Oh, oui, il est parti – il est parti.

« Elle recula et tomba contre le mur, en poussant des cris et en riant, et je restai là, horrifié par cette crise hystérique, puis, je me précipitai vers la cloche pour appeler à l'aide. Pendant qu'on emmenait dans sa chambre la fille toujours criant et sanglotant, je m'informai de Brunton. Il n'y avait pas de doute : il avait disparu. Il n'avait pas dormi dans son lit, personne ne l'avait vu depuis qu'il s'était rendu dans sa chambre la veille, et pourtant il était difficile de voir comment il avait pu quitter la maison, puisqu'on avait, au matin, trouvé les portes et les fenêtres fermées à clé. Ses habits, sa montre et même son argent étaient chez lui – mais le complet noir qu'il portait d'ordinaire n'était pas là. Ses pantoufles aussi avaient disparu, mais il avait laissé ses souliers. Où donc Brunton avait-il pu aller pendant la nuit et qu'était-il devenu à présent ?

« Naturellement, nous avons fouillé la maison de la cave au grenier, mais il n'y avait aucune trace de l'homme. La maison est, je vous l'ai dit, un labyrinthe, surtout l'aile primitive qui, pratiquement, est maintenant inhabitée, mais nous avons tout retourné, dans chaque chambre, chaque mansarde, sans découvrir la moindre trace du disparu. Il me semblait incroyable qu'il ait pu s'en aller en laissant là tout ce qui lui appartenait, et pourtant où pouvait-il être ? J'ai fait venir la police locale, mais sans succès. Il avait plu la nuit précédente, et nous avons examiné la pelouse et les allées tout autour de la maison, mais en vain. Les choses en étaient là quand un nouvel incident détourna complètement notre attention de ce premier mystère.

« Pendant deux jours, Rachel Howells avait été si malade, en proie tantôt au délire, tantôt à l'hystérie, qu'une infirmière s'occupait d'elle et la veillait. La troisième nuit qui suivit la disparition de Brunton, l'infirmière, jugeant sa malade placidement endormie, se laissa aller à sommeiller dans son fauteuil ; quand elle se réveilla, aux premières heures du matin, elle trouva le lit vide, la fenêtre ouverte et plus trace de la malade. Tout de suite on m'éveilla et, avec les deux valets de pied, je partis sans retard à la recherche de la disparue. Il n'était pas difficile de dire quelle direction elle avait prise, car, en partant de dessous sa fenêtre, nous pouvions aisément suivre la trace de ses pas à travers la pelouse jusqu'au bord de l'étang, où elles disparaissaient, tout près du chemin de gravier qui mène hors de la propriété. L'étang, à cet

endroit, a huit pieds de profondeur, et vous imaginez ce que nous avons éprouvé quand nous avons vu que la piste de la pauvre démente s'arrêtait au bord même.

« Tout de suite, naturellement, les barges furent là et on se mit au travail pour chercher le corps de la fille, mais nous n'avons pu en trouver trace ; par contre, nous avons ramené à la surface une chose des plus inattendues. C'était un sac de toile qui contenait, avec une masse de vieux métal rouillé et décoloré, plusieurs galets ou morceaux de verre de couleur sombre. Cette étrange trouvaille fut tout ce que nous avons pu extraire de l'étang et, bien que nous ayons fait hier toutes les recherches et enquêtes possibles, nous ne savons rien ni du sort de Rachel Howells, ni de celui de Richard Brunton. La police du comté y perd son latin, et je suis venu vers vous, parce que je vous considère comme mon ultime ressource.

Vous pouvez supposer, Watson, avec quelle attention j'ai écouté cette extraordinaire suite d'événements et comme je m'efforçais de les ajuster ensemble et d'imaginer un fil quelconque auquel on pourrait les rattacher tous.

Le sommelier était parti. La fille était partie. La fille avait aimé le sommelier, mais avait eu ensuite des raisons de le haïr. Elle avait de ce sang gallois, fougueux et passionné ! Elle avait été terriblement surexcitée aussitôt que l'homme avait disparu. Elle avait jeté dans l'étang un sac qui contenait des choses bizarres. Autant de facteurs qu'il fallait prendre en considération, et cependant aucun n'allait au fond de l'affaire. Il s'agissait de savoir quel était le point de départ de cet enchaînement d'événements, là se trouvait l'extrémité de cette filière embrouillée.

– Il faut, Musgrave, dis-je, que je voie le papier qui, aux yeux de votre sommelier, valait assez la peine d'être consulté pour qu'il encoure le risque de perdre sa place.

– C'est une chose assez absurde que notre Rituel, répondit-il, mais il a, du moins, pour le sauver et l'excuser, la grâce de l'antiquité. J'ai là une copie des questions et des réponses, si vous voulez prendre la peine d'y jeter un coup d'œil...

Il me passa ce papier, celui que j'ai là, Watson, et voici l'étrange catéchisme auquel chaque Musgrave devait se soumettre quand il arrivait à l'âge d'homme. Je vous lis questions et réponses, telles qu'elles viennent :

– *À qui appartenait-elle ?*

– *À celui qui est parti.*

– *Qui doit l'avoir ?*

– *Celui qui viendra.*

– *Quel était le mois ?*

– *Le sixième en partant du premier.*

– *Où était le soleil ?*

– *Au-dessus du chêne.*

– *Où était l'ombre ?*

– *Sous l'orme.*

– *Comment y avancer ?*

– *Au nord par dix et par dix, à l'est par cinq et par cinq, au sud par deux et par deux, à l'ouest par un et par un et ainsi dessous.*

– *Que donnerons-nous en échange ?*

– *Tout ce qui est nôtre.*

– *Pourquoi devons-nous le donner ?*

– *À cause de la confiance.*

– L'original n'est pas daté, mais il a l'orthographe du milieu du XVIème siècle, me signala Musgrave. J'ai peur toutefois qu'il ne puisse guère vous aider à résoudre ce mystère.

– Du moins, dis-je, nous fournit-il un autre mystère, et celui-ci est même plus intéressant que le premier. Et il peut se faire que la solution de l'un se trouve être la solution de l'autre. Vous m'excuserez, Musgrave, si je dis que votre sommelier me semble avoir été un homme très fort et avoir eu l'esprit plus clair et plus pénétrant que dix générations de ses maîtres.

– J'ai peine à vous suivre, répondit Musgrave. Ce papier me semble, à moi, n'avoir aucune importance pratique.

– Et, à moi, il me semble immensément pratique et j'imagine que Brunton en avait la même opinion. Sans doute l'avait-il déjà vu avant cette nuit où vous l'avez surpris.

– C'est bien possible. Nous ne prenions pas la peine de le cacher.

– Il désirait simplement, en cette dernière occasion, se rafraîchir la mémoire. Il avait, si je comprends bien, une espèce de carte qu’il comparait avec le manuscrit et qu’il a mise dans sa poche quand vous avez paru ?

– C’est bien cela. Mais en quoi pouvait l’intéresser cette vieille coutume de famille, et que signifie ce rabâchage ?

– Je ne pense pas que nous éprouverons de grandes difficultés à l’établir, dis-je. Avec votre permission nous prendrons le premier train pour le Sussex et nous examinerons la question un peu plus à fond sur les lieux.

Ce même après-midi nous retrouva tous les deux à Hurlstone. Peut-être avez-vous vu des images ou lu des descriptions de cette fameuse résidence, aussi n’en parlerai-je que pour vous dire que la construction a la forme d’un L dont la ligne montante serait la partie la plus moderne et la base, la portion originale sur laquelle l’autre s’est greffée. Au-dessous de la porte basse, au lourd linteau, au centre de cette partie antique, est gravée la date 1607, mais les connaisseurs conviennent tous que les poutres et la maçonnerie sont en réalité bien plus vieilles que cela. Les murs, d’une épaisseur énorme, et les fenêtres, toutes petites, ont, au siècle dernier, chassé la famille dans l’aile nouvelle et l’ancienne étant désormais utilisée comme réserve et comme cave, quand toutefois on s’en servait. Un parc splendide avec de beaux vieux arbres, entourait la maison, et l’étang dont avait parlé mon client s’étendait tout près de l’avenue, à deux cents mètres environ du bâtiment. J’étais déjà bien convaincu, Watson, qu’il ne s’agissait pas de trois mystères distincts, mais d’un seul et que si je pouvais déchiffrer sans erreur le Rituel, j’aurais en main le fil qui me guiderait vers la vérité, aussi bien en ce qui concernait le sommelier Brunton que pour Howells, la bonne. C’est à cela que j’ai appliqué toute mon énergie. Pourquoi ce domestique était-il si anxieux de bien posséder cette ancienne formule ? Évidemment parce qu’il y voyait quelque chose qui avait échappé à toutes ces générations de grands propriétaires et dont il escomptait quelque avantage personnel. Qu’était-ce donc et en quoi cela avait-il influencé son destin ? Pour moi, il était évident, à la lecture du Rituel, que les mesures devaient se rapporter à un certain endroit auquel le reste du document faisait allusion et que si nous parvenions à trouver cet endroit, nous serions sur la bonne voie pour apprendre quel était le secret que les vieux Musgrave avaient cru nécessaire de garder de façon si curieuse. Deux points de repère nous étaient fournis au départ : un chêne et un orme. Pour le chêne, cela ne pouvait faire de question. Juste en face de la maison, sur le côté gauche de l’avenue, se dressait un chêne patriarche, un des plus magnifiques arbres que j’eusse jamais vus.

– Cet arbre était-il là, m’enquis-je comme nous passions à côté, lorsque votre Rituel a été écrit ?

– Selon toute probabilité, il était là au temps de la conquête normande. Il mesure sept mètres de tour.

Un de mes points était ainsi bien assuré.

– Avez-vous de vieux ormes ?

– Il y en avait un très vieux là-bas, mais il a été frappé par la foudre il y a dix ans, et on en a enlevé la souche.

– On peut voir où il était ?

– Oh ! oui.

– Il n’y en a pas d’autres ?

– Pas de vieux, mais il y a quantité de hêtres.

– J’aimerais voir où se dressait l’orme.

Nous étions venus en dog-cart et mon client me conduisit tout de suite, sans même entrer dans la maison, à l’excavation, dans la pelouse, où l’orme s’était dressé. C’était presque à mi-chemin entre le chêne et la maison. Mon enquête semblait progresser.

– Je suppose qu’il n’est pas possible de savoir quelle était sa hauteur ? demandai-je.

– Je peux vous la donner tout de suite : un peu moins de vingt mètres.

– Comment se fait-il que vous sachiez cela ? ai-je demandé, surpris.

– Quand mon vieux précepteur me donnait à faire un exercice de trigonométrie, cela s’appliquait toujours à des hauteurs à déterminer. Dans ma jeunesse, j’ai calculé la hauteur de tous les arbres et de tous les bâtiments de la propriété.

C’était un coup de veine inattendu. Mes données arrivaient plus vite que je n’aurais pu raisonnablement l’espérer.

– Dites-moi, votre sommelier vous a-t-il jamais posé pareille question ?

Reginald Musgrave me regarda, étonné.

– Maintenant que vous me le rappelez, répondit-il, Brunton m’a effectivement demandé la hauteur de cet arbre, il y a quelques mois, à propos d’une petite discussion avec le valet d’écurie.

C’était une excellente nouvelle, Watson, car elle me prouvait que j’étais sur la bonne voie. J’ai regardé le soleil ; il était encore assez bas dans le ciel et j’ai calculé qu’en moins d’une heure il serait juste au-dessus des branches les plus élevées du vieux chêne. Une des conditions stipulées dans le Rituel serait alors remplie. Et l’ombre de l’orme devait vouloir dire la partie la plus

extrême de l'ombre, sans quoi on aurait pris le tronc comme point de repère. Il fallait donc trouver l'endroit où l'extrémité de l'ombre tomberait quand le soleil s'écarterait du chêne.

– Cela a dû être difficile, Holmes, l'orme n'étant plus là.

– Eh bien ! je savais du moins que si Brunton était capable de le trouver, je le pouvais aussi. En outre, il n'y avait vraiment pas de difficulté. Je suis allé avec Musgrave dans son bureau et là j'ai taillé moi-même cette cheville à laquelle j'ai attaché cette longue ficelle en y faisant un nœud tous les mètres. J'ai pris ensuite deux morceaux de canne à pêche qui mesuraient tout juste deux mètres, et je suis retourné avec mon client à l'ancien emplacement de l'orme. Le soleil effleurait tout juste le sommet du chêne. J'ai dressé la canne à pêche, j'ai marqué la direction de l'ombre et je l'ai mesurée. Elle avait trois mètres de long.

Bien entendu le calcul était simple. Si une canne à pêche de deux mètres projetait une ombre de trois mètres, un arbre de vingt mètres en projeterait une de trente, et la direction dans les deux cas serait la même, bien entendu. J'ai mesuré la distance voulue, ce qui m'amena presque au mur de la maison, endroit où j'ai planté une fiche. Vous pouvez imaginer ma joie, Watson, quand, à moins de deux pouces de ma fiche, je découvris, dans le sol, un trou conique. J'étais sûr que c'était la marque qu'avait faite Brunton en prenant ses mesures et que j'étais sur sa piste.

Depuis ce point de départ, je me mis à avancer, après avoir d'abord vérifié les points cardinaux à l'aide de la boussole de poche. Dix pas m'amènèrent sur une ligne parallèle au mur de la maison et de nouveau j'ai marqué cet endroit avec une cheville. Puis j'ai, avec grand soin, fait cinq pas à l'est et deux au sud, ce qui me conduisit au seuil même de la vieille porte. Deux autres pas à l'ouest impliquaient alors que je devais marcher vers le corridor dallé et que là était l'endroit qu'indiquait le Rituel.

Je n'ai jamais ressenti un tel frisson de déception, Watson. Un moment, il me sembla qu'il devait y avoir une erreur radicale dans mes calculs. Le soleil couchant éclairait en plein le sol du corridor et je pouvais voir que son pavage de pierres grises, usées par les pas, était solidement assemblé par du ciment et n'avait certainement pas été bougé depuis de longues années. Brunton n'avait pas travaillé par là. J'ai frappé sur le sol, mais partout il rendait le même son et il n'y avait nul signe de fissure ou de crevasse. Par bonheur, Musgrave, qui avait commencé à saisir le sens de mes actes et qui ne se passionnait pas moins que moi, sortit son manuscrit pour vérifier mes calculs.

– Et « en dessous » ? s'écria-t-il. Vous avez oublié le « et en dessous » !

J'avais pensé que cela voulait dire que nous devions creuser, mais alors, naturellement, je vis tout de suite que j'avais tort.

– Il y a donc une cave sous ces dalles ? m'écriai-je.

– Oui, et aussi vieille que la maison. En descendant ici, par cette porte.

Nous descendîmes les degrés en colimaçon d'un escalier de pierre, et mon compagnon, frottant une allumette, alluma une grosse lanterne qui se trouvait sur un tonneau, dans un coin. Tout de suite il fut évident que nous étions enfin parvenus au bon endroit et que nous n'étions pas les seuls à le visiter depuis peu.

On s'en était servi pour y emmagasiner du bois, mais les bûches, de toute évidence jetées auparavant en désordre partout sur le sol, avaient été empilées de chaque côté de façon à laisser un espace libre au milieu. Dans cet espace se trouvait une large et lourde dalle, munie au centre d'un anneau de fer rouillé, auquel un épais cache-nez à rayures était attaché.

– Par Dieu ! s'exclama mon client, c'est le cache-nez de berger de Brunton ! Je le lui ai vu et je pourrais en jurer. Qu'est-ce que cette canaille est venue faire ici ?

À ma demande, on fit venir deux agents de la police du comté pour qu'ils fussent présents et je me suis alors efforcé de soulever la pierre en tirant sur le cache-nez. Je ne pus que la bouger légèrement et ce ne fut qu'avec l'aide d'un des agents que je réussis enfin à la pousser sur un des côtés. Un grand trou noir s'ouvrit, béant, dans lequel nous regardâmes tous, pendant que Musgrave, à genoux sur le bord, y descendait sa lanterne.

Une cavité carrée, profonde de deux bons mètres environ, et d'un peu plus d'un mètre de côté, s'ouvrait devant nous. Il s'y trouvait une boîte en bois plate et cerclée de laiton, dont le couvercle à charnières était relevé ; dans la serrure était engagée cette curieuse clé ancienne. L'extérieur était couvert d'une épaisse couche de poussière ; l'humidité et les vers avaient rongé le bois, de sorte qu'une foule de champignons poussaient au-dedans. Plusieurs disques de métal – sans doute de vieilles pièces de monnaie – comme ceux que j'ai là traînaient au fond de la boîte, mais elle ne contenait rien d'autre.

À ce moment-là, toutefois, nous n'avons guère pensé à cette vieille boîte, car nos yeux étaient rivés sur une chose qu'on voyait accroupie tout à côté. C'était, tassé sur ses cuisses, le corps d'un homme, vêtu d'un complet noir, la tête affaissée sur le bord de la boîte, qu'il enserrait de ses deux bras. Cette position avait fait monter à son visage tout le sang, qui ne circulait plus, et nul n'aurait pu reconnaître ces traits, déformés et cramoisis ; toutefois la taille de l'homme, son costume, ses cheveux suffirent pour montrer à mon client, quand nous eûmes redressé le corps, que c'était bien le sommelier disparu. Il était mort depuis quelques jours, mais il n'y avait sur sa personne ni blessure, ni meurtrissure qui révélât comment était survenue cette fin terrible. Quand nous avons eu emporté son corps hors de la cave, nous nous sommes retrouvés en face d'un problème presque aussi formidable que celui par lequel nous avions commencé.

J'avoue que jusque-là, Watson, j'avais été quelque peu déçu dans mes recherches. J'avais compté résoudre le mystère une fois que j'aurais trouvé l'endroit auquel le Rituel faisait allusion, mais maintenant, j'y étais et je demeurais apparemment aussi éloigné que jamais de connaître ce secret que la famille avait caché avec tant de laborieuses précautions. Il est vrai que j'avais fait la lumière sur le sort de Brunton, mais il me fallait à présent découvrir comment le destin l'avait

surpris et quel rôle avait joué, en cette affaire, la bonne qui avait disparu. Je me suis assis sur un tonnelet dans un coin et j'ai avec soin passé en revue toute l'affaire.

Vous connaissez mes méthodes en ces cas-là, Watson ; je me mets à la place de l'homme et, après avoir estimé son intelligence, j'essaie d'imaginer comment j'aurais moi-même pro-cédé dans les mêmes circonstances. Dans ce cas, la chose était simplifiée par l'intelligence de Brunton, qui était de premier ordre ; point n'était besoin, donc, de tenir compte de « l'équation personnelle », comme l'ont appelée les astronomes. Il savait qu'il y avait quelque chose de précieux caché quelque part. Il avait localisé l'endroit. Il avait constaté que la pierre qui couvrait cet endroit était trop lourde pour qu'un homme la soulevât sans aide. Qu'allait-il faire alors ? Il ne pouvait aller, même s'il avait eu quelqu'un à qui il pût se fier, chercher de l'aide à l'extérieur, débarricader les portes et courir un grand risque d'être découvert. Mieux valait, si possible, trouver l'aide voulue dans la maison. Mais qui pouvait-il solliciter ? Cette fille lui avait été très attachée. Si mal qu'il l'ait traitée, un homme a toujours beaucoup de peine à se rendre compte qu'il a pu perdre définitivement l'amour d'une femme. Il tenterait, grâce à quelques attentions, de faire la paix avec la bonne, puis l'engagerait à devenir sa complice. Une nuit, ils iraient ensemble à la cave et leurs forces réunies suffiraient pour soulever la pierre. Jusque-là je pouvais suivre leur action comme si je les avais effectivement vus.

Mais pour deux personnes, dont l'une était une femme, ce devait être un bien lourd travail, que l'enlèvement de cette pierre. Un vigoureux policeman du Sussex et moi, nous n'avions pas trouvé la besogne facile. Alors qu'auraient-ils donc fait pour se faciliter la tâche ? Je me suis levé et j'ai examiné avec soin les bûches éparses sur le sol. Presque tout de suite, je suis tombé sur ce que je souhaitais. Un morceau de bois de presque un mètre de long portait à une de ses extrémités une entaille très nette, tandis que plusieurs autres étaient aplatis sur les côtés, comme s'ils avaient été comprimés par quelque chose de très lourd. Évidemment, une fois la pierre un peu soulevée, ils avaient glissé des billots de bois dans la fente jusqu'au moment où, l'ouverture étant enfin assez large pour s'y introduire, ils l'avaient maintenue ouverte à l'aide d'une bûche placée dans sa longueur et qui pouvait s'être entaillée à son extrémité du bas, puisque tout le poids de la pierre levée la pressait contre le bord de l'autre dalle. Jusque-là j'étais encore en terrain ferme.

Et maintenant, comment allais-je procéder pour reconstruire ce drame nocturne ? Évidemment une seule personne pouvait descendre dans le trou, et cette personne c'était Brunton. La fille avait dû attendre sur le bord. Brunton avait alors ouvert la boîte, lui avait passé ce qu'elle contenait – je le présume, puisqu'on n'a rien trouvé –, et alors... alors, qu'était-il arrivé ?

Quel feu de vengeance mal éteint se ranima-t-il tout à coup, flamba-t-il dans l'âme celte de cette passionnée, quand elle vit en son pouvoir l'homme qui lui avait nui – et peut-être bien plus que nous le soupçonnions ? Était-ce par hasard que le bois avait glissé et que la pierre avait enfermé Brunton dans ce qui était devenu son tombeau ? La seule culpabilité de la fille avait-elle été de garder le silence sur le sort de l'homme ? Ou, d'un coup brusque, avait-elle fait sauter le support de bois et laissé brutalement retomber la pierre en place ? Quoi qu'il en fût, il me semblait voir la silhouette de la femme étreignant toujours sa trouvaille et regrimpant à toute vitesse l'escalier sinueux, tandis que ses oreilles retentissaient peut-être des appels assourdis et du bruit des mains

qui tambourinaient frénétiquement sur la dalle de pierre qui étouffait, jusqu'à le tuer, l'amant infidèle. C'était là le secret du visage blafard de cette fille, le secret de ses nerfs ébranlés, de son accès de rire hystérique du lendemain matin.

Mais qu'y avait-il eu, dans la boîte et qu'en avait-elle fait ?

Naturellement, ce devaient être les vieux morceaux de métal et les cailloux que mon client avait retirés de l'étang. Elle les y avait jetés aussitôt qu'elle l'avait pu, pour faire disparaître la dernière trace de son crime.

Pendant vingt minutes, j'étais demeuré assis, réfléchissant à toute l'affaire. Musgrave était toujours debout, très pâle et, en balançant sa lanterne, il regardait dans le trou.

– Ce sont des pièces de Charles I, dit-il, en me tendant celles qui étaient restées dans la boîte. Vous voyez que nous avons raison quand nous avons établi la date du Rituel.

– Peut-être trouverons-nous autre chose de Charles I^{er} ! m'exclamai-je, comme, tout à coup, le sens probable des deux premières questions du Rituel s'imposait à ma pensée. Faites-moi voir le contenu du sac que vous avez retiré du lac.

Nous sommes donc remontés à son bureau et il a placé les débris devant moi. En les regardant, j'ai pu comprendre qu'il les considérait comme de peu d'importance, car le métal était presque noir et les pierres, ternes et sombres. Toutefois j'en ai frotté une sur ma manche et, au creux sombre de ma main, elle s'est mise à briller comme une étincelle. Le gros morceau de métal avait l'apparence d'un double cercle, mais plié et tordu, il avait été déformé.

– Vous ne devez pas oublier, dis-je, que le parti royaliste a résisté en Angleterre, même après la mort du roi, et que, quand à la fin ils se sont enfuis, ils ont probablement laissé enterrés derrière eux beaucoup de leurs biens les plus précieux, avec l'intention de venir les rechercher en des jours plus paisibles.

– Mon ancêtre, Sir Ralph Musgrave, fut un cavalier éminent et le bras droit du roi Charles I^{er} lors de son exil et de sa vie errante, dit mon ami.

– Vraiment ! Eh bien, je crois que ce fait doit nous fournir le dernier maillon qui manquait à notre chaîne. Je vous félicite d'entrer en possession, bien que de façon tragique, d'une relique qui a en elle-même une grande valeur, mais qui a plus d'importance encore comme curiosité historique.

– Qu'est-ce donc ? balbutia Musgrave, étonné.

– Ceci n'est rien de moins que l'ancienne couronne des rois d'Angleterre.

– La couronne ?

– Exactement. Considérez ce que dit le Rituel. Quelles sont les formules ? « À qui appartenait-elle ? – À celui qui est parti. » Cela se passait après l'exécution de Charles. Puis : « Qui doit l'avoir ? – Celui qui viendra. » Celui-là, c'était Charles II, dont on prévoyait déjà la venue. Je crois qu'on ne saurait mettre en doute que ce diadème bosselé et informe a jadis couronné la tête des rois Stuart.

– Et comment est-il venu dans l'étang ?

– Ah ! il nous faudra quelque temps pour répondre à cette question.

Là-dessus je lui retraçai la longue chaîne de suppositions et de preuves que j'avais imaginée. La nuit était tombée et la lune brillait au ciel avant que j'eusse achevé mon récit.

– Et comment se fait-il que Charles n'ait point repris sa couronne à son retour ? demanda Musgrave en remettant la relique dans son sac de toile.

– Là, vous mettez le doigt sur le seul point que, sans doute, nous ne serons jamais capables d'élucider. Il est probable que le Musgrave détenteur du secret mourut dans l'intervalle et que, par négligence, il laissa ce Rituel à son descendant sans lui en expliquer le sens. À partir de ce moment-là, on se l'est transmis de père en fils, jusqu'au jour où il tomba enfin entre les mains d'un homme qui en déchiffra le secret, mais perdit la vie dans l'aventure.

Et c'est là, Watson, l'histoire du Rituel des Musgrave. Ils ont la couronne, là-bas, à Hurlstone, bien qu'ils aient eu quelques ennuis avec la loi et une forte somme à payer pour obtenir la permission de la garder. Je suis sûr que si vous veniez de ma part, ils seraient heureux de vous la montrer. Quant à la femme on n'en a jamais entendu parler ; il est probable qu'elle a quitté l'Angleterre et que, emportant le souvenir de son crime, elle s'en est allée en quelque pays par-delà les mers.

Les propriétaires de Reigate

Au printemps de 1887, la santé de mon ami, M. Sherlock Holmes, s'était trouvée ébranlée par un surmenage excessif. L'affaire de la Compagnie de Hollande et Sumatra et les projets fantastiques du baron Maupertuis sont encore trop présents à la mémoire du public et trop intimement liés à de délicats problèmes politique et de finance pour trouver place dans cette galerie de croquis. Ils furent pourtant l'origine indirecte d'une démonstration par mon ami de l'excellence d'une arme nouvelle qu'il n'avait pas encore utilisée dans sa guerre aux criminels.

Si je me réfère à mes notes, je constate que le 14 avril je reçus un télégramme de Lyon m'avisant que Holmes, malade, était alité à l'Hôtel Dulong. Dans les vingt-quatre heures, j'étais à son chevet ; à mon grand soulagement je ne découvris rien de grave dans les symptômes de son mal. Sa constitution de fer, cependant, n'avait pas résisté à la tension d'une enquête qui s'était prolongée pendant deux mois ; au cours de cette période, il n'avait jamais travaillé moins de quinze heures par jour ; il lui était même arrivé m'affirma-t-il, de ne pas se reposer une heure pendant cinq jours d'affilée. Le succès éclatant qui couronna ses efforts, ne le mit pas à l'abri d'une réaction, et tandis que l'Europe retentissait du bruit fait autour de son nom, que sa chambre était jonchée de télégrammes de félicitations dans lesquels on s'enfonçait jusqu'à la cheville, je le trouvai en proie à la plus noire des dépressions. Il savait qu'il avait réussi là où les polices de trois pays avaient échoué, et qu'il avait déjoué toutes les manœuvres du plus habile filou d'Europe : cela ne suffisait pas à le tirer de sa prostration nerveuse.

Trois jours plus tard, nous étions de retour à Baker Street. Mais il était évident que mon ami tirerait le plus grand profit d'un changement d'air, et j'avoue que la perspective de passer une semaine à la campagne n'était pas personnellement pour me déplaire. Mon vieux camarade le colonel Hayter, que j'avais soigné en Afghanistan, s'était rendu acquéreur d'une maison près de Reigate, dans le Surrey, et il m'avait souvent invité à passer quelques jours chez lui. La dernière fois que je l'avais vu, il m'avait formellement déclaré que, si mon ami voulait m'accompagner, il serait heureux de le recevoir avec moi. Il me fallut user d'un peu de diplomatie, mais quand Holmes apprit que notre hôte était célibataire et qu'il jouirait de la plus entière liberté, il se laissa persuader. Une semaine après notre retour de Lyon, nous nous trouvions donc sous le toit du colonel. Hayter était un bon vieux soldat qui avait beaucoup voyagé, et, comme je l'avais prévu, il se découvrit avec Holmes de nombreux traits communs.

Au soir de notre arrivée, nous étions réunis après dîner dans la salle d'armes ; Holmes s'allongea sur le canapé, tandis que Hayter et moi examinions sa collection d'armes à feu.

– A propos, dit le colonel, je vais emporter là-haut un de ces revolvers pour le cas où nous aurions une alerte.

– Une alerte ? m'écriai-je.

– Oui, nous avons eu récemment une petite alerte. Le vieil Acton, qui est l'un de nos gros bonnets du comté, a été cambriolé lundi dernier. Il n'y a pas eu beaucoup de dégâts, mais les voleurs n'ont pas encore été arrêtés.

– Pas de piste ? interrogea Holmes en lançant un coup d'œil au colonel.

– Pas jusqu'ici. Mais c'est une affaire insignifiante, un petit fait divers de campagne, tout à fait indigne, monsieur Holmes, de retenir votre attention après cette grosse affaire internationale !

Holmes écarta de la main le compliment, mais son sourire montra qu'il y avait été sensible.

– Pas de détails caractéristiques ?

– Ma foi non. Les voleurs ont mis à sac la bibliothèque et ils n'ont guère été récompensés de leur travail. Toute la pièce a été mise sens dessus dessous, les tiroirs ouverts, les papiers dispersés, pour le butin que voici : un volume dépareillé de l'Homère de Pope, deux chandeliers en doublé, un petit baromètre en chêne, et une pelote de ficelle.

– Quel curieux assortiment ! murmurai-je.

– Oh ! les cambrioleurs ont évidemment mis la main sur ce qu'ils pouvaient emporter !

Sur son canapé, Holmes émit un grognement.

– La police locale devrait tirer quelque chose de cela ! fit-il. Voyons, il est clair que...

Mais je levai un doigt menaçant :

– Vous êtes ici pour vous reposer, mon cher ! Au nom du Ciel, vous ne jetez pas sur un nouveau problème quand vos nerfs sont en loques.

Holmes haussa les épaules, lança du côté du colonel un regard empreint de résignation comique, et la conversation dévia vers des sujets moins dangereux.

Le destin voulut, cependant, que ma vigilance professionnelle eût été dépensée en pure perte, car le lendemain matin le problème nous assaillit de telle manière qu'il ne nous fut pas possible de l'ignorer, et notre séjour à la campagne prit une tournure tout à fait imprévue. Nous étions en train de prendre notre petit déjeuner quand le maître d'hôtel du colonel fit dans la salle à manger une entrée bruyante, très incompatible avec sa réserve habituelle.

– Vous savez la nouvelle, monsieur ?... Chez les Cunningham, monsieur !

Le colonel s'immobilisa avec sa tasse de café entre la table et sa bouche.

– Un cambriolage ?

– Un meurtre !

Le colonel siffla entre ses dents.

– Nom d'un chien ! s'écria-t-il. Qui a été tué ? Le juge de paix ou son fils ?

– Ni l'un ni l'autre, monsieur. C'est William, le cocher. D'un coup en plein cœur, monsieur. Mort sans dire un mot.

– Qui l'a tué ?

– Le cambrioleur, monsieur. Il a disparu. Il venait de fracturer la fenêtre de l'office quand William est arrivé. William a perdu la vie en défendant le bien de son maître.

– Quelle heure était-il ?

– Cette nuit, monsieur. Vers minuit.

– Bien. Nous irons faire un tour par là tout à l'heure, dit le colonel avec un grand sang-froid.

Il attendit que le maître d'hôtel fût sorti pour ajouter :

– Sale histoire ! C'est un personnage très influent par ici, ce vieux Cunningham ; de plus, un brave homme. Il sera fort affligé, car le cocher était à son service depuis de nombreuses années et c'était un excellent serviteur. Nous nous trouvons devant les mêmes brigands qui ont cambriolé la maison d'Acton.

– Et qui ont volé cette collection si particulière ? demanda pensivement Holmes.

– Exactement.

– Hum ! Peut-être la chose est-elle d'une simplicité enfantine. Tout de même, à première vue, elle apparaît plutôt bizarre, n'est-ce pas ? Normalement, une bande de cambrioleurs opérant dans une région ne pratique point deux fois dans la même ville à quelques jours d'intervalle : elle a intérêt à transporter plus loin le théâtre de ses exploits ! Quand vous avez parlé hier soir de prendre des précautions, j'ai pensé que Reigate était sans doute la dernière paroisse de l'Angleterre qui intéresserait le ou les voleurs. Décidément, j'ai encore beaucoup à apprendre !

– S’il s’agit d’un professionnel local, dit le colonel, les maisons d’Acton et de Cunningham sont évidemment celles qu’il aurait choisies : elles sont de beaucoup les plus grandes du pays.

– Et les plus riches ?

– Elles devraient l’être. Mais leurs propriétaires sont tous deux engagés depuis des années dans un procès qui les ruine à mon avis. Le vieil Acton revendique la moitié du domaine de Cunningham ; des deux côtés, les hommes de loi se font payer cher...

– Si c’est un coquin des environs, il ne devrait pas y avoir de grandes difficultés à lui mettre la main au collet ! fit Holmes en réprimant un bâillement. Ne vous inquiétez pas, Watson ! Je n’ai nulle envie de m’en mêler.

– L’inspecteur Forrester, monsieur ! annonça le maître d’hôtel en ouvrant la porte.

Le représentant de la police officielle, jeune, présentant bien, l’œil vif, pénétra dans la pièce.

– Bonjour, colonel. J’espère que je ne vous dérange pas trop ? Mais nous avons appris que M. Holmes, de Baker Street, se trouvait ici...

Le colonel désigna mon ami. L’inspecteur s’inclina.

– ... Nous avons pensé, monsieur Holmes, que peut-être vous voudriez bien faire quelques pas avec moi.

– Le sort est contre vous, Watson ! s’écria Holmes en riant. Nous étions en train de discuter de l’affaire quand vous êtes entré, inspecteur. Consentirez-vous à nous donner quelques détails ? Quand je le vis s’adosser contre la chaise dans l’une de ses attitudes favorites, je compris que le cas était désespéré.

– Nous n’avions aucun indice dans l’affaire Acton. Mais ici nous avons de quoi marcher, et sans aucun doute, dans les deux affaires, il s’agit de la même bande. L’homme a été vu.

–Ah !

– Oui, monsieur. Mais il a détalé comme un daim après avoir tiré le coup de feu qui a tué net le pauvre William. M. Cunningham l’a vu de la fenêtre de sa chambre, et M. Alec Cunningham l’a vu de la porte de service. Il était minuit moins le quart quand l’alerte a été donnée. M. Cunningham venait de se mettre au lit, et M. Alec, en robe de chambre, fumait une pipe. Tous deux ont entendu William le cocher appeler au secours, et M. Alec est descendu quatre à quatre pour voir ce qui se passait. La porte de service était ouverte ; quand il arriva au bas des marches, il vit deux hommes qui se battaient dehors. L’un des deux hommes tira un coup de feu ; l’autre tomba ; le meurtrier se rua dans le jardin et escalada la haie. M. Cunningham, de la fenêtre de sa

chambre, aperçut le bandit quand il atteignit la route, mais il le perdit de vue presque immédiatement. M. Alec s'arrêta pour regarder s'il pouvait porter secours au mourant, si bien que le meurtrier put s'échapper. En dehors du fait qu'il était de taille moyenne et vêtu d'étoffe sombre, nous n'avons pas d'autre indication particulière, mais nous nous livrons à une enquête serrée, et s'il est étranger au pays nous le trouverons bientôt !

– Que faisait là ce William ? A-t-il dit quelque chose avant de mourir ?

– Pas un mot. Il habite avec sa mère la loge du concierge ; c'était un serviteur très dévoué ; aussi pensons-nous qu'il s'était dirigé vers la maison pour voir si tout était normal. Vous comprenez, l'affaire Acton avait alerté tout le pays. Le cambrioleur venait de forcer la porte de service (la serrure a été effectivement forcée) quand William lui est tombé dessus.

– Est-ce que William a dit quelque chose à sa mère avant de sortir ?

– Elle est très vieille et sourde. Impossible d'obtenir d'elle le moindre renseignement ! Le choc de la mort de son fils l'a assommée, mais je crois qu'elle n'a jamais été très vive d'esprit. Cependant il y a un élément extrêmement important. Regardez !

Il tira de son carnet de notes un petit morceau de papier déchiré, et il l'étala sur son genou.

– Ce bout de papier a été trouvé entre le pouce et l'index de la victime. Il semble que ce soit le fragment angulaire d'une feuille plus grande. Vous remarquerez que l'heure qui y est indiquée est exactement l'heure à laquelle le pauvre diable est mort. Vous voyez que son meurtrier a pu lui arracher le reste du feuillet, à moins que William n'ait arraché ce fragment à son assassin. A lire ces quatre bouts de ligne, on dirait qu'il y a eu rendez-vous : « à onze heures trois quarts... apprenez... beaucoup... utile. » Holmes s'empara du papier.

– En supposant qu'il s'agisse d'un rendez-vous, poursuivit l'inspecteur, on peut admettre que ce William Kirwan, en dépit de sa réputation d'honnêteté, ait été de mèche avec le voleur. Il a pu le rencontrer là, ou il a pu l'aider à forcer la porte, et ensuite ils ont bien pu se quereller.

– Ce papier présente un intérêt extraordinaire ! murmura Holmes en l'examinant avec une intense concentration d'esprit. Nous nous trouvons dans des eaux beaucoup plus profondes que je ne l'aurais cru !

Il se plongea la tête dans les mains tandis que l'inspecteur souriait complaisamment devant l'effet que produisait son affaire sur le célèbre spécialiste de Londres.

– Votre dernière remarque, dit bientôt Holmes, relative à la possibilité d'une entente entre le cambrioleur et le cocher, et concluant que nous ayons là un billet de rendez-vous entre eux, est ingénieuse. Je ne dis pas que l'hypothèse soit improbable, mais ce papier nous ouvre...

A nouveau, il enfouit son visage entre ses mains et il demeura quelques minutes enfermé dans ses pensées. Quand il releva la tête, je fus surpris de voir ses joues aussi colorées, ses yeux aussi brillants qu'avant sa maladie. Il sauta sur ses pieds avec toute sa vieille énergie.

– Je vous dirai quoi ! reprit-il. J'aimerais examiner tranquillement les détails de l'affaire. Il y a quelque chose qui me fascine. Si vous m'y autorisez, colonel, je vais vous laisser avec mon ami Watson, et je vais faire un tour avec l'inspecteur pour vérifier quelques-unes de mes petites idées fantaisistes. Je serai de retour dans une demi-heure.

Une heure et demie s'écoula avant que l'inspecteur ne revînt. Il était seul.

– M. Holmes est en train de faire les cent pas dans le champ, expliqua-t-il. Il désire que tous les quatre nous nous rendions ensemble à la maison.

– Chez M. Cunningham ?

– Oui, monsieur.

– Pour quoi faire ?

L'inspecteur haussa les épaules.

– Je l'ignore totalement, monsieur. Entre nous, je crois que M. Holmes n'est pas tout à fait rétabli de sa maladie. Il s'est conduit d'une façon bizarre, et il est très excité.

– Je ne crois pas que vous ayez besoin de vous inquiéter, dis-je. D'habitude, il y a toujours de la méthode dans sa folie.

– Certains pourraient dire qu'il y a de la folie dans sa méthode, marmonna l'inspecteur. Mais il est tout feu tout flamme pour partir, colonel ! Si vous êtes prêt, nous ferions mieux d'y aller. Nous retrouvâmes Holmes dehors. Il arpentait le champ. Il avait le menton enfoncé dans sa poitrine, les mains enfouies dans les poches de son pantalon.

– L'affaire prend de l'intérêt, dit-il. Watson, votre promenade à la campagne sera une réussite remarquable. J'ai passé une matinée charmante.

– Vous vous êtes déjà rendu sur les lieux du crime ? demanda le colonel.

– Oui. L'inspecteur et moi avons effectué une petite reconnaissance.

– Couronnée de succès ?

– Ma foi, nous avons vu différentes choses très intéressantes. Tout en marchant, je vous dirai ce que nous avons fait. D’abord nous avons vu le cadavre de ce malheureux. Il est certainement mort d’une balle de revolver, comme on vous l’a dit.

– Vous en doutiez ?

– Oh ! il est toujours préférable de tout vérifier. Notre examen n’a pas été inutile. Nous avons eu ensuite une petite conversation avec M. Cunningham et son fils, qui nous ont montré l’endroit exact où le meurtrier était passé dans sa fuite à travers la haie. Ç’a été passionnant !

– Naturellement.

– Puis nous avons vu la mère du pauvre diable. Elle n’a pu nous donner aucun renseignement, tant elle est vieille et faible.

– Et le résultat de vos investigations est que…

– Une conviction : ce crime n’est pas banal. Peut-être la visite que nous allons faire apportera-t-elle un élément qui la rendra moins obscure. Je crois que nous sommes bien d’accord, inspecteur, sur l’importance extrême à attacher au fragment de papier trouvé dans la main de la victime et sur lequel était écrite l’heure précise de sa mort ?

– Il devrait nous donner une indication, monsieur Holmes.

– Il nous donne une indication. La personne qui a écrit ce billet est celle qui a tiré William de son lit à cette heure-là. Mais où est le reste de cette feuille de papier ?

– J’ai examiné le sol très soigneusement dans l’espoir de retrouver l’autre morceau, murmura l’inspecteur.

– Le papier a été arraché de la main du mort. Pourquoi quelqu’un tenait-il tant à l’avoir ? Parce que le papier l’incriminait. Qu’en a-t-il fait ? Il l’aura sans doute mis dans sa poche, sans remarquer qu’un coin manquait et était demeuré dans la main du mort. Si nous pouvions récupérer le reste de ce feuillet, nous avancerions à grands pas vers la solution du problème.

– Oui. Mais comment arriver à la poche du criminel avant d’avoir attrapé le criminel ?

– Oh ! cela vaut la peine d’y penser ! Il y a un autre point évident. Le billet a été envoyé à William. L’homme qui l’a écrit ne le lui a pas remis, sinon il aurait communiqué son message verbalement et non par écrit. Qui donc a transmis le billet ? Ou bien serait-il arrivé par la poste ?

– Je me suis livré à une enquête là-dessus, répondit l’inspecteur. William a reçu hier une lettre par le courrier de l’après-midi. Il a détruit l’enveloppe.

– Excellent ! s'écria Holmes en tapant dans le dos de l'inspecteur. Vous avez vu le facteur. C'est un plaisir de travailler avec vous ! Bon. Voici la loge. Si vous voulez bien me suivre, colonel, je vous ferai les honneurs de la scène du crime.

Nous dépassâmes la petite villa où avait vécu le cocher assassiné, et nous montâmes par une allée bordée de chênes vers une belle vieille maison construite au temps de la reine Anne : la date de Malplaquet était inscrite sur le fronton de la porte. Holmes et l'inspecteur nous firent faire le tour de la demeure jusqu'à ce que nous arrivions à une porte latérale ; quelques mètres carrés de jardin la séparaient de la haie qui longeait la route. Un policier se tenait de faction à la porte de service.

– Ouvrez la porte, je vous prie ! dit Holmes. Maintenant, vous voyez cet escalier : c'est de ces marches que le jeune M. Cunningham aperçut les deux hommes qui luttaient à l'endroit où nous sommes. Le vieux M. Cunningham se tenait à cette fenêtre, la deuxième sur la gauche, et il a vu le meurtrier s'enfuir juste à gauche de ce buisson. Le fils l'a vu aussi. Ils sont tous deux formels à propos du buisson. Puis M. Alec a couru s'agenouiller à côté du cocher blessé. Le sol est très dur, comme vous pouvez le constater, il n'y a pas d'empreintes pour nous guider.

Tandis qu'il parlait, deux hommes descendirent l'allée du jardin après avoir contourné la maison. L'un était âgé il avait une tête puissante, des traits burinés, des paupières lourdes. L'autre était un jeune homme vif, dont l'expression souriante, gouailleuse, contrastait étrangement avec la nature de l'affaire qui nous avait amenés dans sa maison.

– Encore là-dessus, alors ? fit-il en s'adressant à Holmes. Je croyais que vous autres, gens de Londres, étiez imbattables. Vous n'avez pas l'air d'avancer bien vite !

– Ah ! il faut nous accorder un peu de temps ! répondit Holmes d'une voix enjouée.

– Vous en aurez besoin ! déclara le jeune Alec Cunningham. Dites, je n'ai pas l'impression que nous possédions le moindre indice.

– Un seul, répondit l'inspecteur. Nous pensons que si seulement nous pouvions trouver... Mon Dieu ! monsieur Holmes, que se passe-t-il ?

Le visage de mon pauvre ami avait pris un aspect épouvantable. Ses yeux s'étaient révulsés, ses traits se tordirent sous l'effet de la souffrance ; en poussant un gémissement étouffé, il s'écroula par terre. Effrayés par la soudaineté et la violence de cette crise, nous le transportâmes dans la cuisine sur un large fauteuil où pendant quelques minutes il respira lourdement. Finalement, après s'être excusé de sa faiblesse, il se remit debout.

– Watson vous dira que je relève d'une maladie pénible, expliqua-t-il. Je suis encore sujet à ces soudaines crises nerveuses.

- Voulez-vous que je vous fasse reconduire dans mon cabriolet ? proposa le vieux Cunningham.
- Hé bien ! puisque je suis ici, il y a un point à propos duquel je voudrais être fixé absolument. Nous pouvons le vérifier très facilement.
- De quoi s’agit-il ?
- Voilà : je me demande si l’arrivée de ce pauvre William a eu lieu avant ou après l’entrée du cambrioleur dans la maison. Vous semblez tenir pour certain que, bien que la porte eût été forcée, le voleur n’a jamais pénétré à l’intérieur.
- Cela me paraît évident, répondit gravement M. Cunningham. Voyons, mon fils Alec n’était pas encore au lit : il aurait certainement entendu du bruit.
- Où était-il assis ?
- Dans mon cabinet de toilette, en train de fumer.
- Quelle fenêtre ?
- La dernière à gauche, à côté de celle de mon père.
- Vos lampes, chez vous et chez votre père, étaient allumées ?
- Sans aucun doute.
- Il y a décidément quelques points singuliers dans cette affaire ! fit Holmes en souriant. N’est-il pas extraordinaire qu’un cambrioleur (et un cambrioleur non dépourvu d’expérience) entre de force dans une maison alors que deux lumières lui indiquent que deux membres de la famille sont encore debout ?
- Il devait avoir un fameux sang-froid !
- N’est-ce pas, si l’affaire n’était pas bizarre, nous nous serions abstenus de faire appel à vous ? dit M. Alec. Mais pour en revenir à votre idée que le cambrioleur a dévalisé la maison avant d’être surpris par William, je la trouve absurde. N’aurions-nous pas trouvé les lieux en désordre et remarqué qu’il manquait divers objets ?
- Cela dépend de la nature de ces objets, répondit Holmes. Rappelons-nous que nous avons à faire à un cambrioleur d’un type un peu spécial, et qui semble travailler d’une manière particulière. Considérez, par exemple, l’étrange assortiment qu’il a emporté de la maison d’Acton. Qu’est-ce qu’il y avait ? Une pelote de ficelle, un pèse-lettre, et je ne sais quoi !

– Nous nous en remettons entièrement à vous, monsieur Holmes ! dit le vieux Cunningham. Tout ce que vous suggérez, vous ou l’inspecteur, sera certainement fait.

– En premier lieu, j’aimerais que vous offriez une récompense, vous-même, car la police mettra du temps à fixer la somme, et il convient d’agir au plus vite. J’ai préparé une formule : voudriez-vous la signer ? Cinquante livres suffiront, je pense.

– J’en donnerais volontiers cinq cents ! dit le juge de paix en prenant la feuille de papier et le crayon que Holmes lui tendait. Mais ceci ne m’apparaît pas tout à fait correct, ajouta-t-il en parcourant le papier.

– Je l’ai écrit assez vite...

– Voyez ! Vous commencez ainsi : « Attendu que, vers minuit trois quarts, une tentative... etc. » Or il était minuit moins le quart, onze heures trois quarts si vous préférez.

Cette erreur me contraria, car je savais comme Holmes était susceptible, sensible à toute défaillance de sa part. Il était célèbre pour la précision quant aux faits. Décidément sa maladie l’avait secoué ! Ce simple petit incident me montrait éloquemment à quel point une convalescence prolongée lui serait salutaire. Pendant quelques instants il demeura embarrassé. L’inspecteur leva le sourcil. Alec Cunningham éclata de rire. Le vieux monsieur corrigea l’erreur et rendit le papier à Holmes.

– Faites-le imprimer le plus tôt possible, dit-il. Je crois que votre idée est excellente.

Holmes rangea soigneusement le papier dans son portefeuille.

– Et maintenant, dit-il, ce serait une bonne chose si nous visitions ensemble toute la maison afin de nous assurer que ce cambrioleur un tant soit peu excentrique n’a rien emporté.

Auparavant, Holmes examina la porte qui avait été forcée. Il était évident qu’un couteau robuste ou une cisaille avait été enfoncé, et que la serrure avait été repoussée. Les traces sur le bois étaient encore visibles.

– Vous ne mettez pas de barres, par conséquent ? demanda Holmes.

– Nous ne l’avons jamais jugé nécessaire.

– Vous n’avez pas de chien ?

– Si. Mais il est attaché de l’autre côté de la maison.

– Quand les domestiques se retirent-ils ?

– Vers dix heures.

– D’habitude William était couché à cette heure-là ?

– Oui.

– Il est curieux que cette nuit précisément il ait été debout. A présent, monsieur Cunningham, je serais très heureux si vous vouliez bien nous faire visiter votre maison.

Un couloir dallé, où débouchaient les cuisines, menait par un escalier en bois directement au premier étage de la maison. Sur le palier aboutissait un deuxième escalier plus décoratif qui venait du vestibule de devant ; on y voyait les portes du salon ainsi que de plusieurs chambres dont celles de M. Cunningham et de son fils. Holmes avançait lentement, observant toute l’architecture de la maison. D’après l’expression de son visage, je compris qu’il était sur une piste chaude ; mais je n’imaginai guère la direction où l’engageaient ses déductions.

– Mon bon monsieur ! s’écria non sans impatience M. Cunningham, ceci n’est sûrement pas nécessaire. Ma chambre est là, au bout des marches, et celle de mon fils est la suivante. Je laisse à votre bon sens le soin de dire si le voleur a pu monter sans que nous l’ayons entendu.

– Vous devriez faire demi-tour et chercher une autre piste, je crois ! fit le jeune Cunningham avec un sourire malicieux.

– Je vous demanderai pourtant de tolérer encore un instant mon caprice. J’aimerais, par exemple, voir jusqu’où s’étend le champ visuel à partir des fenêtres. Ceci est la chambre de votre fils ? demanda Holmes en poussant la porte. Et voici le cabinet de toilette où il était assis en train de fumer quand l’alarme fut donnée. Sur quoi donne la fenêtre ?

Il traversa la chambre, ouvrit une porte, et jeta un coup d’œil dans la pièce attenante.

– J’espère que vous êtes satisfait maintenant ? interrogea avec humeur M. Cunningham.

– Merci. Je pense que j’ai vu tout ce que je désirais voir.

– Si c’est absolument nécessaire, nous pouvons entrer dans ma chambre.

– Si cela ne vous dérange pas trop...

Le juge de paix haussa les épaules et il nous conduisit dans sa propre chambre, fort confortablement meublée. Pendant que nous la traversions en direction de la fenêtre, Holmes ralentit pour se mettre à ma hauteur en queue du groupe. Au pied du lit il y avait une petite table carrée, qui supportait une carafe d'eau et un panier d'oranges. En passant à côté d'elle, Holmes, à ma grande stupéfaction, se pencha et la renversa. La carafe se brisa en mille morceaux, et les fruits roulèrent dans toutes les directions.

– C'est malin, Watson ! s'exclama-t-il froidement. Vous avez bien arrangé le tapis !

Tout confus, je me baissai et commençai à ramasser les fruits. Certes, j'avais deviné que pour un motif quelconque mon compagnon désirait que j'assumasse la responsabilité de cette maladresse. Les autres firent avec moi la chasse aux oranges et nous remîmes la table d'aplomb.

– Tiens ! s'écria l'inspecteur. Où est-il passé ?

Holmes avait disparu.

– Attendez-moi ici ! fit le jeune Cunningham. Ce type, à mon avis, n'est pas dans son assiette. Venez avec moi, papa.

Ils se précipitèrent hors de la chambre. Nous demeurâmes tous trois, le colonel, l'inspecteur et moi, à nous regarder stupéfaits.

– Ma foi, je commence à croire que M. Alec a raison ! murmura l'inspecteur. C'est peut-être une conséquence de sa maladie, mais tout de même...

Il s'arrêta court : un cri, presque un hurlement, retentit :

– Au secours ! A l'assassin !

Comme un fou je me précipitai sur le palier, car j'avais reconnu la voix de mon ami. Les cris s'étaient transformés en gémissements rauques, inarticulés. Ils provenaient de la pièce que nous avions visitée en premier. Je me ruai à l'intérieur, puis dans le cabinet de toilette. Les deux Cunningham étaient penchés au-dessus du corps prostré de Sherlock Holmes ; le fils lui serrait la gorge à deux mains ; le père lui tordait un poignet. En un éclair nous les eûmes arrachés à leur proie. Holmes se remit sur ses pieds, très pâle ; visiblement épuisé, il chancelait.

– Arrêtez ces hommes, inspecteur ! haleta-t-il.

– Sur quelle accusation ?

– Celle d'avoir assassiné leur cocher, William Kirwan !

L'inspecteur le considéra avec ahurissement :

– Allons, allons, monsieur Holmes ! fit-il. Je suis sûr que réellement vous ne voulez pas dire que...

– Non ? Mais regardez-les, voyons ! cria Holmes.

Jamais figures humaines ne confessèrent plus clairement l'aveu d'une culpabilité. Le vieux Cunningham semblait pétrifié : son visage buriné était empreint d'une dureté mauvaise. Le fils avait perdu toute sa jactance, toute sa gouaille ; dans ses yeux noirs luisait la férocité d'une dangereuse bête sauvage qui déformait ses traits. L'inspecteur ne dit rien, mais il alla vers la porte et sortit son sifflet. Deux de ses agents arrivèrent aussitôt.

– Je n'ai pas le choix, monsieur Cunningham ! fit-il. J'espère que tout ceci se terminera par l'éclatante démonstration de votre innocence. Mais vous pouvez voir que... Ah ! vous voudriez ?

– Lâchez-moi ça !

Il lança sa main en avant, et un revolver, que le jeune homme venait d'armer, tomba sur le plancher.

– Gardez cette pièce ! dit Holmes qui mit le pied dessus. Elle sera utile au procès. Mais voici ce dont nous avons surtout besoin !

Il leva en l'air un petit bout de papier chiffonné.

– Le reste du feuillet ? s'écria l'inspecteur.

– Exactement.

– Et où était-il ?

– Là où j'étais sûr qu'il se trouvait. Je vais tout vous expliquer. Je pense, colonel, que vous et Watson pourriez rentrer maintenant ; je vous rejoindrai dans une heure au plus tard. L'inspecteur et moi devons avoir un petit entretien avec les prisonniers. Vous me reverrez certainement pour le déjeuner.

Sherlock Holmes tint parole : vers une heure, il pénétra dans le fumoir du colonel. Il était accompagné d'un vieux monsieur qu'il présenta comme le M. Acton dont la maison avait été le théâtre du premier cambriolage.

– Je désirais que M. Acton fût présent pour écouter ma démonstration, dit Holmes, car tout naturellement les détails ne lui sont pas indifférents. Je crains, mon cher colonel, que vous ne regrettiez amèrement l’heure où vous avez accueilli l’oiseau des tempêtes que je suis !

– Au contraire ! répondit chaleureusement le colonel. Je considère comme un grand privilège d’avoir été le témoin de vos méthodes de travail. J’avoue qu’elles dépassent tout à fait mon attente, et que je suis parfaitement incapable de comprendre comment vous êtes parvenu à ce résultat. Je n’ai pas encore vu le vestige d’un indice !

– J’ai peur que mes explications ne vous déçoivent, car j’ai toujours eu pour habitude de ne rien cacher de mes méthodes à ceux qui, comme mon ami Watson ou tout autre, s’y intéressent intelligemment. Mais tout d’abord, comme je suis encore sous le choc des coups que j’ai reçus dans le cabinet de toilette, je crois, colonel, qu’une rasade de votre cognac me fera grand bien. Mes forces ont été soumises à une dure épreuve.

– Je croyais que vous étiez débarrassé de ces crises nerveuses...

Sherlock Holmes rit de bon cœur.

– Nous en parlerons tout à l’heure, dit-il. Je vais vous faire un récit chronologique de l’affaire, pour vous montrer les divers éléments qui m’ont guidé. Si quelque chose ne vous paraît pas tout à fait clair, ayez l’amabilité de m’interrompre.

« Dans l’art du détective, il est excessivement important de distinguer entre les faits qui ne sont que des incidents et les faits essentiels. Sinon l’attention et l’énergie se dissiperaient au lieu de se concentrer. Pour cette affaire, depuis le début je n’ai pas eu le moindre doute : la clé de l’énigme devait être cherchée dans le bout de papier que la victime avait en main.

« Avant d’aller plus loin, je voudrais vous faire remarquer que si le récit d’Alec Cunningham avait été correct, et si l’agresseur, après avoir tué William Kirwan, s’était immédiatement enfui, il n’aurait pas pu arracher et déchirer le papier que tenait le mort. Si ce n’était pas lui, c’était donc Alec Cunningham en personne, car avant que le vieux Cunningham fût descendu, plusieurs domestiques seraient accourus. C’est un détail simple, mais l’inspecteur l’a négligé parce qu’il est parti de l’hypothèse où ces gros bonnets du pays n’avaient rien à voir dans l’affaire. Or moi, je me fais une règle de n’avoir aucun préjugé et de suivre docilement la voie que m’ouvrent les faits. C’est pourquoi tout au début de mon enquête je me suis un petit peu méfié du rôle qu’avait joué M. Alec Cunningham.

« Alors j’ai étudié de près le bout de papier que l’inspecteur nous avait montré. Tout de suite, je fus persuadé que c’était un document fort intéressant. Le voici. N’observez-vous rien de très suggestif ?

– L’écriture est bien irrégulière, dit le colonel.

– Mon cher monsieur, s'écria Holmes, il ne peut pas y avoir le plus léger doute : il a été écrit par deux personnes, chacune traçant un mot. Quand j'aurai attiré votre attention sur la barre accentuée dans les mots « trois » et « utile », et sur la fine barre du t dans le mot « quarts », vous en serez convaincu. Une très brève analyse vous permettrait d'affirmer que les mots « apprendrez » et « beaucoup » sont écrits d'une main ferme tandis que le mot « quarts » est tracé d'une main moins sûre, plus débile.

– Mais c'est clair comme le jour ! s'écria le colonel. Pourquoi diable se mettre à deux pour écrire une lettre ?

– Voilà : c'était une vilaine affaire ! L'un des deux, celui qui se méfiait de l'autre, était résolu à ce que chacun eût une part égale à ce qui arriverait. Mais des deux, celui qui écrivit « trois » et « utile » était certainement l'instigateur du coup.

– Comment êtes-vous parvenu à cette conclusion ?

– Nous pourrions le déduire simplement par la comparaison du caractère des deux écritures. Mais nous possédons des motifs plus valables que ce qui ne serait en somme qu'une supposition. Examinez soigneusement ce bout de papier ; vous constaterez que l'homme à la main ferme a écrit ses mots le premier en laissant des blancs pour que l'autre les remplisse. Ces blancs n'ont pas toujours été assez longs. L'homme à la main plus faible a eu du mal, par exemple, à intercaler son « heures » entre « onze » et « trois », mots qui indubitablement avaient été tracés avant. Je dis donc que l'homme qui a écrit ses mots le premier est assurément l'homme qui a machiné l'affaire.

– Excellent ! s'écria M. Acton.

– Mais très superficiel ! ajouta Holmes. Venons-en à présent à un élément d'importance. Vous ignorez peut-être que le calcul de l'âge d'après l'écriture est presque devenu une science exacte. Normalement, on peut, presque à coup sûr, dire l'âge d'un homme à dix ans près. Je répète : normalement. Car il y a des cas de maladie ou de déficience physique où se trouvent reproduits des signes de sénilité, même lorsque le sujet est jeune. Mais dans notre affaire, en examinant l'écriture ferme et décidée de l'un et l'écriture plus hésitante de l'autre (lisible certes, mais dont les t ont presque perdu leur barre), nous pouvions affirmer que l'un était jeune et l'autre d'un âge avancé quoique encore vert.

– Excellent ! s'écria à nouveau M. Acton.

– Un autre point, toutefois, est d'un intérêt plus subtil, et supérieur. Entre ces deux écritures, il existe des analogies. Elles émanent donc de deux êtres du même sang. Cela apparaît nettement dans l'e grec qui leur est commun. Mais d'autres ressemblances moins affirmées indiquent la même chose. Je suis absolument sûr qu'il existe une particularité familiale dans ces deux spécimens d'écriture. Je ne vous livre, naturellement, que les principaux résultats de mon examen. J'ai fait vingt-trois autres déductions qui intéresseraient surtout des experts spécialisés.

Toutes tendaient à me confirmer dans l'impression que les Cunningham, père et fils, étaient les auteurs de cette lettre.

« Étant arrivé jusque-là, il me restait, bien sûr, à examiner les détails du crime et à voir comment ils pouvaient nous aider. Je me rendis à la maison avec l'inspecteur, et je vis tout ce que j'avais à voir. La blessure sur le cadavre avait été provoquée, je l'ai déterminé avec une certitude absolue, par un coup de revolver tiré à un peu plus de quatre mètres. Il n'y avait pas sur les vêtements de traces de noircissement causé par la poudre. Alec Cunningham avait donc menti quand il avait déclaré que les deux hommes étaient aux prises quand le coup avait été tiré. D'autre part, le père et le fils étaient d'accord sur l'endroit où l'homme se serait enfui par la route. Or à cet endroit il y a un fossé qui était plein de boue, mais où manquaient les empreintes que j'aurais dû trouver s'ils avaient dit la vérité. Jamais un inconnu n'était intervenu dans l'affaire.

« J'avais encore à découvrir le mobile du crime singulier. Dans ce but, je m'astreignis d'abord à déceler la raison pour laquelle un cambriolage avait été commis chez M. Acton. D'après ce que le colonel nous avait dit, je compris qu'un procès vous mettait aux prises, monsieur Acton, avec les Cunningham. Tout de suite j'eus l'idée qu'ils avaient forcé votre bibliothèque avec l'intention d'emporter un document qui aurait été d'importance pour la suite des débats judiciaires.

– C'est exact, répondit M. Acton. Leurs intentions étaient nettes. J'ai des droits bien établis sur la moitié de leur domaine actuel ; s'ils avaient pu trouver un certain papier qui, par chance, est dans le coffre de mon avoué, ma position aurait été fort affaiblie.

– Nous y voilà ! fit Holmes en souriant. C'était une tentative dangereuse, trop hardie, où je retrouve l'influence du jeune Alec. N'ayant rien découvert, ils ont essayé d'éloigner les soupçons en agissant comme de vulgaires cambrioleurs ; c'est pourquoi ils ont pris ce qui leur est tombé sous la main. Tout cela est assez clair, mais tout à l'heure était encore assez obscur. Ce que je voulais surtout, c'était récupérer la partie manquante du billet. J'étais persuadé qu'Alec l'avait arrachée de la main de la victime et presque certain qu'il l'avait fourrée dans la poche de sa robe de chambre. Où l'aurait-il mise ailleurs ? Toute la question était de savoir si elle s'y trouvait encore. Cet objectif méritait un effort. Voilà pourquoi nous sommes tous allés dans la maison.

« Les Cunningham nous rejoignirent dehors, près de la porte de la cuisine. Il ne fallait absolument pas leur rappeler l'existence de ce papier ; sinon ils le détruiraient aussitôt. L'inspecteur était sur le point d'y faire allusion en leur expliquant l'intérêt que nous lui attachions. Un hasard bienveillant voulut alors que je subisse une sorte de syncope et que le sujet de la conversation s'en trouvât modifié.

– Grands dieux ! s'exclama le colonel en riant. Est-ce à dire que nous avons gaspillé notre sympathie, et que votre syncope était une comédie ?

– Formidablement bien jouée, du strict point de vue professionnel ! m'écriai-je en contemplant avec admiration cet homme dont l'astuce m'étonnait toujours.

– Il y a des comédies utiles, répondit Holmes. Quand je me relevai, je tenais toute prête une ruse dont je ne suis pas mécontent pour amener le vieux Cunningham à écrire le mot « quarts » : je voulais absolument le comparer avec le mot « quarts » écrit sur le papier.

– Oh ! quel âne j’ai été ! soupirai-je.

– J’ai bien vu votre commisération à propos de ma faiblesse d’esprit ! fit Holmes en riant. J’étais désolé de vous faire ce petit chagrin inspiré par la sympathie que vous me portez... Nous sommes montés ensemble. Je suis entré dans la chambre. J’ai vu la robe de chambre suspendue derrière la porte. J’ai renversé une table pour détourner quelques instants leur attention, et je me suis défilé pour inspecter les poches. A peine avais-je déniché le papier qui se trouvait, comme je m’y attendais, dans l’une d’elles, que les deux Cunningham se jetèrent sur moi. Je crois véritablement qu’ils m’auraient bel et bien tué si vous n’étiez pas venus à mon secours avec autant de rapidité que d’efficacité. En ce moment encore je sens sur ma gorge les doigts du jeune homme ! Le père me tordit le poignet pour me faire lâcher le papier. Ils avaient compris que j’avais percé leur secret. Passant du sentiment de la plus parfaite sécurité à celui du désespoir, ils agirent en désespérés.

« J’ai eu un petit entretien avec le vieux Cunningham, ensuite, pour me faire préciser le mobile du crime. Il se montra assez raisonnable, alors que son fils, parfait démon, aurait fait sauter la cervelle de tout le monde s’il avait pu remettre la main sur le revolver. Mais quand Cunningham vit que les charges qui pesaient sur lui étaient écrasantes, il entra dans la voie des aveux. Il semble que William ait secrètement suivi ses deux maîtres pendant la nuit où ils se livrèrent à leur expédition chez M. Acton ; comme il les tenait en son pouvoir, il essaya en les menaçant de les faire chanter. Mais M. Alec n’était guère homme à supporter ce jeu. De sa part ce fut un trait de génie de distinguer dans l’épouvante que les cambrioleurs avaient semée dans le pays, l’occasion de se débarrasser de l’homme qu’il redoutait. William fut attiré dans un guet-apens et exécuté. S’ils avaient seulement récupéré tout le billet qui lui assignait un rendez-vous, et s’ils n’avaient pas négligé quelques petits détails, il est fort possible qu’ils n’eussent jamais été soupçonnés.

– Et ce fameux billet ? demandai-je.

Sherlock Holmes le plaça devant nous en rapprochant les deux morceaux. Voici ce que nous lûmes :

« Si vous voulez vous trouver à onze heures trois quarts à la porte de service, vous apprendrez quelque chose qui vous étonnera beaucoup et qui vous sera utile, à vous ainsi qu’à Annie Morrison. Mais n’en parlez à personne. »

– C’est bien ce que je supposais, dit Holmes. Bien sûr, nous ne connaissons pas encore les relations qui ont pu exister entre Alec Cunningham, William Kirwan et Annie Morrison. A ne considérer que le résultat, le piège avait été adroitement tendu. Je suis sûr que vous serez ravis par les signes d’hérédité que révèlent les p et les q. L’absence des points sur les i dans les mots

écrits par le vieux Cunningham est non moins caractéristique. Watson, je crois que nos petites vacances à la campagne m'ont admirablement réussi. Je rentrerai à Baker Street en pleine forme dès demain !

Un estropié

Un soir d'été, quelques mois après mon mariage, j'étais assis auprès de l'âtre, et je fumais une dernière pipe en somnolant sur un roman, car ma journée de travail avait été épuisante. Ma femme était montée dans notre chambre et le bruit qu'on avait fait en fermant la porte quelque temps auparavant avait notifié que les domestiques, eux aussi, s'étaient retirés. Je m'étais levé de mon fauteuil et je secouais les cendres de ma pipe quand, soudain, j'entendis retentir la sonnette.

Je regardai l'horloge ; il était minuit moins le quart. A une heure aussi tardive, ça ne pouvait être une visite. Un malade, évidemment, et peut-être une séance de toute la nuit. Avec une grimace, j'allai dans le vestibule et j'ouvris la porte. A ma grande surprise, je vis Sherlock Holmes sur le seuil.

– Ah ! Watson, dit-il, j'avais l'espoir de ne pas arriver trop tard pour vous trouver.

– Mon cher, je vous en prie. Entrez.

– Vous avez l'air surpris et ce n'est pas étonnant. Soulagé aussi, j'imagine ! Hum ! Vous fumez toujours le mélange d'Arcadie de vos jours de célibat, donc ! Il n'y a pas à s'y méprendre, avec cette cendre pelucheuse sur votre paletot. Il est facile de dire que vous avez été accoutumé à porter l'uniforme, Watson ; vous ne passerez jamais pour un pur civil tant que vous aurez l'habitude de mettre votre mouchoir dans votre manche. Pouvez-vous me donner asile ce soir ?

– Avec plaisir.

– Vous m'avez dit que vous aviez une chambre pour une personne seule et je vois que vous n'avez aucun visiteur pour le moment : votre porte-chapeaux le proclame.

– Je serai enchanté si vous voulez rester.

– Merci ! Je vais donc occuper une de ces patères. Je regrette de constater que vous avez affaire à domicile avec l'ouvrier britannique. C'est toujours signe de dégâts. Ce n'est pas l'eau, j'espère ?

– Non, le gaz.

– Ah ! il a laissé deux marques de clous de souliers sur votre linoléum, là où tombe la lumière. Non, merci, j'ai pris un léger souper à Waterloo, mais c'est avec plaisir que je fumerai une pipe avec vous.

Je lui tendis ma blague et il s'assit en face de moi et, pendant quelque temps, fuma en silence. Je savais bien que seule une affaire importante l'avait amené chez moi à pareille heure, aussi j'attendis sans impatience qu'il en vînt au fait.

– Je vois que votre profession vous occupe pas mal en ce moment, dit-il en me regardant avec attention.

– Oui, ma journée a été très occupée, répondis-je. Mais, cela va vous sembler peut-être bien sot, ajoutai-je, je ne vois pas de quoi vous l'avez déduit.

Holmes rit tout bas.

– J'ai l'avantage, Watson, de connaître vos habitudes. Quand votre tournée est restreinte, vous allez à pied, et quand elle est longue, vous prenez un fiacre. Comme je vois que vos chaussures, bien que portées toute la journée, ne sont pas sales du tout, je ne saurais douter que vous êtes à présent assez occupé pour que cela justifie l'usage d'un fiacre.

– Excellent ! m'écriai-je.

– Élémentaire, dit-il. C'est un de ces exemples dans lesquels le logicien peut produire un effet qui paraît remarquable à son voisin parce que l'autre n'a pas saisi le petit détail qui sert de base à la déduction. On peut en dire autant, mon cher, de l'effet produit par quelques-uns de vos petits récits, effet tout factice, puisqu'il résulte de ce que vous gardez par-devers vous quelques-uns des éléments du problème, dont vous ne faites pas part au lecteur. Or, je suis, à présent, dans la même position que ces lecteurs ; je tiens en ma main plusieurs fils d'une des affaires les plus étranges qui aient jamais intrigué le cerveau d'un homme, et pourtant il me manque un, peut-être deux, des fils qu'il me faut pour compléter ma théorie. Mais je les aurai, Watson, je les aurai !

Ses yeux étincelaient, et une légère rougeur monta à ses joues maigres. Un instant le voile qui cache sa nature ardente et intense se souleva, mais ce ne fut qu'un instant. Quand de nouveau je regardai son visage, il avait repris cette impassibilité de Peau-Rouge qui fait que tant de gens le considèrent comme une machine plutôt que comme un homme.

– Ce problème offre des caractères intéressants. Je dirais même des caractères exceptionnellement intéressants. J'y ai déjà jeté un coup d'œil et je suis arrivé, je pense, en vue de ma solution. Si vous pouviez m'accompagner dans ma dernière démarche, vous pourriez me rendre un très grand service.

– J'en serais enchanté.

– Pourriez-vous venir jusqu'à Aldershot demain ?

– Je ne doute pas que Jackson ne se charge de mes malades.

– Très bien. J'ai l'intention de partir à 11 h 10 de Waterloo.

– Ça me donnera le temps nécessaire.

– Alors, si vous n'avez pas trop sommeil, je vais vous esquisser ce qui m'est arrivé et ce qu'il reste à faire.

– J'avais sommeil avant votre arrivée. Je suis bien éveillé maintenant.

– Je résumerai l'histoire autant qu'on peut le faire sans omettre rien d'essentiel. Il est même probable que vous avez pu en lire un récit quelconque. Il s'agit de l'assassinat présumé du colonel Barclay, du Royal Mellows, à Aldershot ; c'est le sujet de mon enquête.

– Je n'en ai pas entendu parler.

– Cela n'a pas encore fait grande sensation, sauf dans la région. Les faits ne datent que de deux jours. En bref les voici : le Royal Mellows est, vous le savez, un des plus fameux régiments irlandais de l'armée britannique. Il a fait des merveilles tant à la guerre de Crimée qu'au moment de la rébellion et il s'est, depuis lors, distingué dans toutes les occasions possibles. Jusqu'à lundi soir il était commandé par James Barclay, un brave vétéran qui a commencé comme simple soldat, a été promu officier pour sa bravoure lors de la rébellion, puis a vécu assez longtemps pour finir à la tête du régiment dans lequel il a jadis porté le fusil.

« Le colonel Barclay s'était marié lorsqu'il était sergent, et sa femme, de son nom de jeune fille Nancy Devoy, était la fille d'un ex-sergent qui fut garde du drapeau dans le même régiment. Il y eut donc, comme on le peut imaginer, quelque friction dans la société quand le jeune couple (car ils étaient encore jeunes) fit son entrée dans son milieu nouveau. Ils semblent, pourtant, s'être adaptés rapidement, et Mme Barclay, d'après ce que j'ai appris, a toujours été aussi bien vue des dames du régiment que l'était son mari des officiers. J'ajoute que c'était une femme d'une très grande beauté et que, même aujourd'hui, après plus de trente ans de mariage, sa beauté demeure remarquable.

« La vie familiale du colonel Barclay semble toujours avoir été heureuse. Le commandant Murphy, à qui je dois la plupart de ces renseignements, m'assure qu'il n'a jamais entendu parler d'un désaccord dans le ménage. Dans l'ensemble, il croit que la dévotion de Barclay pour sa femme était plus grande que celle de l'épouse pour le mari. S'il la quittait une journée, il était si inquiet que cela en faisait mal. Elle, de son côté, toute dévouée et fidèle qu'elle fût, se montrait moins ostensiblement affectueuse ; néanmoins on les considérait, dans le régiment, comme le modèle même d'un couple entre deux âges. Il n'y avait absolument rien dans leurs rapports qui fût de nature à préparer le public à la tragédie qui allait survenir.

« Le colonel Barclay paraît, pour sa part, avoir eu dans son caractère quelques traits singuliers. C'était d'ordinaire un vieux soldat, audacieux et jovial, mais en certaines occasions il semblait

faire preuve d'une nature violente et vindicative. Il n'apparaît pas, toutefois, que sa femme ait eu à souffrir de ce côté de son caractère.

« Un autre fait qui a frappé le commandant Murphy et trois des cinq autres officiers avec qui je me suis entretenu, c'était une espèce de dépression qui s'emparait parfois du colonel. Pour employer les mots du commandant, alors même qu'il venait de prendre sa part de tous les plaisirs et de tous les bavardages de la table du mess, le sourire s'évanouissait de ses lèvres comme si une main invisible l'en avait chassé. Des jours de suite, quand il tombait dans cette humeur, il restait en proie à la plus profonde mélancolie. C'était là, outre une légère teinte de superstition, les seuls traits anormaux de son caractère que les officiers, ses collègues, eussent remarqués. Le dernier trait se traduisait surtout par une aversion à demeurer seul, en particulier dans l'obscurité... Ce trait, puéril chez un homme remarquablement brave, avait souvent fait naître des commentaires et des suppositions.

« Le premier bataillon du Royal Mellows (qui est l'ancien 117^e) est, depuis quelques années, caserné à Aldershot. Les officiers mariés ne demeurent pas dans la caserne et le colonel a, de tout temps, occupé une villa qu'on appelle "Lachine", à environ un demi-mille du Camp Nord. La maison est entourée d'un jardin, mais vers l'ouest elle n'est guère à plus de trente mètres de la grand-route. Un cocher et deux bonnes constituent tout le personnel domestique. Ceux-ci, avec leur maîtresse et leur maître, étaient les seuls habitants de la villa, car les Barclay n'avaient pas d'enfants et ne recevaient guère de visiteurs à demeure.

« J'arrive maintenant aux événements qui se sont déroulés à "Lachine", lundi soir, entre 9 et 10...

« Mme Barclay était, paraît-il, membre de l'Église catholique romaine ; comme telle, elle s'était fort intéressée à la création de l'Association de Saint-Georges qui, sous les auspices de la chapelle de Watt Street, a pour but de procurer aux pauvres de vieux vêtements. Ce soir-là, à 8 heures, avait lieu une réunion de l'association et Mme Barclay avait dîné rapidement afin d'y assister. Quand elle quitta la maison, le cocher l'entendit faire à son mari quelques remarques insignifiantes et lui donner l'assurance qu'elle serait bientôt de retour. Elle est alors passée prendre Mlle Morrisson, une jeune fille qui habite la villa voisine, et toutes deux se sont rendues ensemble à leur réunion. Celle-ci a duré quarante minutes et à 9 h 15 Mme Barclay est rentrée chez elle, après avoir quitté Mlle Morrisson à sa porte, en passant.

« Il y a à "Lachine" une pièce, que l'on appelle le petit salon, qui fait face à la grand-route, et qui, par une grande porte vitrée à deux battants, donne sur la pelouse. Cette dernière a trente mètres de largeur et n'est séparée de la route que par un mur bas, surmonté d'une grille en fer. Ce fut dans cette pièce que Mme Barclay entra à son retour. Les jalousies n'en étaient pas baissées, car on se servait rarement de cette pièce le soir, mais Mme Barclay alluma elle-même la lampe, puis sonna et demanda à la bonne, Jeanne Stewart, de lui apporter une tasse de thé, ce qui était tout à fait contraire à ses habitudes. Le colonel était demeuré dans la salle à manger, mais en entendant que sa femme était revenue, il la rejoignit au petit salon. Le cocher l'y a vu entrer après avoir traversé le vestibule. On ne l'a jamais plus revu en vie.

« Le thé commandé fut apporté au bout d'une dizaine de minutes, mais la bonne, en approchant de la porte, fut surprise d'entendre les voix de son maître et de sa maîtresse qui se disputaient furieusement. Elle frappa sans recevoir de réponse, elle tourna même la poignée, mais ce ne fut que pour constater que la porte était fermée à l'intérieur. Naturellement, elle descendit en courant informer la cuisinière, et toutes les deux montèrent avec le cocher dans le vestibule pour écouter la dispute qui faisait toujours rage. Tous sont d'accord qu'on n'entendait que deux voix, celles de Barclay et de sa femme. Barclay s'exprimait d'une voix étouffée mais saccadée, de sorte que ceux qui écoutaient n'en percevaient rien. En revanche, les répliques de la dame étaient très âpres et, quand elle élevait la voix, on pouvait l'entendre nettement. "Lâche ! répéta-t-elle à maintes reprises. Que peut-on faire à présent ? Rendez-moi ma vie. Je ne veux jamais plus fût-ce respirer le même air que vous ! Vous êtes un lâche ! un lâche !" Ce sont là des bribes de leur conversation, qui se termina soudain par un cri perçant que poussa l'homme puis, après un grand fracas, par un autre cri perçant que poussa la femme. Convaincu qu'une tragédie venait de se dérouler, le cocher se jeta sur la porte et tenta de l'ouvrir de force, tandis que, à l'intérieur, les cris continuaient. Le cocher ne réussit pourtant pas à entrer et les bonnes étaient trop éperdues de peur pour lui être d'aucun secours. Une pensée soudaine lui vint, toutefois ; il franchit en courant la porte du vestibule et se dirigea vers la pelouse sur laquelle ouvrait la haute porte vitrée. Un des deux battants s'en trouvait ouvert, fait, paraît-il, tout à fait extraordinaire en été ; notre homme entra donc dans la pièce sans difficulté. Sa patronne, qui avait cessé de crier, était étendue sans connaissance sur un canapé, tandis que, avec ses pieds, posés sur le bras d'un fauteuil et la tête sur le plancher du garde-feu, l'infortuné soldat gisait, raide mort, dans une mare de son propre sang.

« Naturellement, la première pensée du cocher, en voyant qu'il ne pouvait rien faire pour son maître, fut d'ouvrir la porte. Mais là une difficulté inattendue et bizarre se présenta. La clé n'était pas à l'intérieur sur la serrure, et il ne put la trouver nulle part dans la pièce. Il sortit donc par la fenêtre et revint quand il se fut procuré l'aide d'un agent de police et d'un médecin. La dame, toujours sans connaissance et sur qui pesaient les plus graves soupçons, fut transportée dans sa chambre. On plaça le corps du colonel sur le divan et on se livra à un examen soigneux du théâtre de la tragédie.

« On trouva que la blessure qui avait tué l'infortuné soldat était une entaille irrégulière, et longue de deux pouces, pratiquée à la nuque, de toute évidence par un instrument qu'il n'était pas difficile d'identifier, car sur le plancher, tout près du corps, gisait un étrange bâton en bois dur sculpté, muni d'une poignée en os. Le colonel possédait une collection d'armes diverses rapportées des différents pays où il s'était battu, et la police suppose que ce bâton comptait parmi ses trophées. Les domestiques nient l'avoir jamais vu avant, mais parmi toutes les curiosités de la maison il se peut qu'on ne l'ait pas remarqué. La police n'a fait dans la pièce aucune autre découverte de quelque importance, mis à part le fait inexplicable que, ni sur la personne de Mme Barclay, ni sur celle de la victime, ni nulle part ailleurs, on n'a pu trouver la clé disparue. Un serrurier d'Aldershot a, par la suite, ouvert la porte.

« Telle se présentait la situation, Watson, quand, mardi matin, à la requête du commandant Murphy, je suis allé à Aldershot aider la police dans ses efforts. Vous reconnaîtrez, je crois, que le problème offrait déjà pas mal d'intérêt, mais mes observations firent que je me rendis vite compte qu'il était, en vérité, bien plus extraordinaire qu'il ne le paraissait d'abord.

« Avant d'examiner la pièce, j'ai interrogé les domestiques, mais je n'ai réussi qu'à en tirer les faits que j'ai déjà exposés. Jeanne Stewart, la femme de chambre, se souvint toutefois d'un détail intéressant. Vous vous rappelez qu'en entendant le bruit de la querelle, elle était descendue et qu'elle était revenue avec les autres. Elle dit que, quand elle était seule, la première fois, les voix de ses patrons étaient si basses qu'elle pouvait à peine les entendre et que c'est à leur ton, plus qu'à leurs paroles, qu'elle a jugé qu'ils s'étaient pris de querelle. En insistant, cependant, elle se souvint qu'elle avait entendu le mot "David", prononcé deux fois par la dame. Ce point est de la plus haute importance, car il nous aiguille vers la cause de la soudaine querelle : le nom du colonel, vous ne l'avez pas oublié, est James.

« Il y avait, dans cette affaire, une chose qui avait fait la plus profonde impression tant sur les domestiques que sur la police. C'était l'affreuse contraction du visage du colonel. Il était figé, suivant leur propre récit, dans l'expression la plus terrible de crainte et d'horreur que visage humain pût prendre. Plusieurs personnes s'évanouirent rien qu'à sa vue, tant l'effet en était hideux. Il était par conséquent certain que le défunt avait vu venir son sort et qu'il en avait éprouvé une immense horreur. Naturellement, cela cadrait avec la théorie de la police, si le colonel avait pu voir sa femme essayer de l'assassiner. Le fait que la blessure se trouvât à la nuque n'était pas non plus un obstacle décisif à cette théorie, car il avait fort bien pu se détourner pour éviter le coup. Impossible, d'ailleurs, de tirer aucun renseignement de la dame qui, pour le moment, en proie à une crise aiguë de fièvre cérébrale, déraisonnait.

« Par la police, j'ai appris que Mlle Morrisson, qui, ce soir-là, vous vous le rappelez, était sortie en compagnie de Mme Barclay, assurait ignorer complètement ce qui avait, au retour, provoqué la mauvaise humeur de son amie.

« Après avoir recueilli ces faits, Watson, j'ai fumé plusieurs pipes en y songeant et en m'efforçant de séparer ceux qui étaient essentiels de ceux qui se trouvaient purement accidentels. On ne pouvait mettre en doute que le point le plus caractéristique, et le plus riche en suggestions était, en l'occurrence, la disparition de la clé de la porte. Une fouille minutieuse n'avait pas réussi à la faire retrouver dans la pièce. Donc, on l'avait prise. Mais ni le colonel ni sa femme n'avaient pu la prendre. Voilà qui était tout à fait clair. Une tierce personne avait donc dû entrer et cette tierce personne n'avait pu entrer que par la fenêtre. Il me sembla qu'un examen sérieux de la pièce et de la pelouse révélerait peut-être des traces de ce mystérieux personnage. Vous connaissez mes méthodes, Watson. Il n'y en a pas une que je n'aie employée dans mes recherches. Et je finis par découvrir des traces, mais bien différentes de celles que j'avais escomptées. Il y avait eu un homme dans la pièce et, venant de la route, il avait traversé la pelouse. J'ai pu dénicher cinq empreintes très nettes de ses pas ; l'une sur la route même, au point où il a grimpé sur le mur, deux sur la pelouse et deux, très faibles, sur des planches couvertes de terre près de la fenêtre où il est entré. Sans doute avait-il traversé la pelouse en courant, car les pointes des pieds étaient bien plus profondément marquées que les talons. Mais ce ne fut pas l'homme qui me surprit, ce fut son compagnon.

– Son compagnon !

Holmes tira de sa poche une grande feuille de papier de soie et là déplia soigneusement sur son genou.

– Que dites-vous de ça ? demanda-t-il.

Le papier portait les calques des empreintes de pattes d'un petit animal. Il y en avait cinq, très nettes, avec la marque de longues griffes et l'ensemble d'une empreinte était à peu près de la dimension d'une cuillère à café.

– C'est un chien, dis-je.

– Vous avez déjà vu un chien grimper à un rideau ? J'ai trouvé des traces fort nettes qui prouvaient que cet animal l'a fait.

– Un singe, alors ?

– Mais ce n'est pas l'empreinte d'un singe.

– Qu'est-ce que ça peut donc être ?

– Ni chien, ni chat, ni singe ; ce n'est pas un animal qui nous soit familier. J'ai essayé de le reconstruire d'après les mesures. Voici quatre empreintes prélevées à un endroit où la bête est restée immobile. Vous voyez qu'il n'y a pas moins de quarante centimètres entre la patte de devant et la patte de derrière. Ajoutez à cela la longueur du cou et de la tête et vous avez un animal d'au moins soixante centimètres de long – probablement davantage, s'il a une queue. Mais remarquez, à présent, cette autre mesure. L'animal s'est déplacé et nous avons la longueur de ses pas : dans chaque cas, ceux-ci ont tout au plus huit centimètres de long. Et cela nous indique, vous le voyez, un long corps juché sur de très courtes pattes. L'animal n'a pas eu la prévenance de laisser des poils derrière lui, mais sa forme générale doit être celle que j'ai dite. En outre, il est capable de grimper à un rideau et carnivore.

– De quoi déduisez-vous cela ?

– De ce qu'il a grimpé au rideau. Il y avait une cage à serin pendue à la fenêtre et son but semble avoir été d'arriver jusqu'à l'oiseau.

– Mais quelle bête était-ce donc ?

– Ah ! si je pouvais lui donner un nom, cela nous mènerait loin sur la voie de la solution de notre affaire. Tout compte fait, c'était sans doute un animal de la famille de la belette ou de l'hermine – et pourtant il est plus fort qu'aucune de celles que j'ai vues.

– Mais quelle part a-t-il au crime ?

– Cela aussi reste obscur ; tout de même nous avons appris pas mal de choses, vous voyez. Nous savons qu'un homme est resté sur la route, debout, à regarder les Barclay se disputer – les jalousies étaient levées et la pièce éclairée. Nous savons aussi que cet homme a traversé la pelouse en courant, qu'il est entré dans la salle avec un animal inconnu et que, ou bien il a frappé le colonel, ou bien, ce qui est également possible, le colonel est tombé de pure frayeur en le voyant et s'est fendu la tête sur l'extrémité du garde-feu. Enfin, nous avons le fait curieux que l'intrus a emporté la clé de la porte, en s'en allant.

– Vos découvertes semblent laisser l'affaire plus obscure qu'elle ne l'était au début, dis-je.

– Très juste. Elles ont indiscutablement montré que cette affaire était bien plus compliquée qu'on ne l'a d'abord supposé. Je l'ai reconsidérée et j'en suis arrivé à la conclusion qu'il faut l'aborder d'un autre point de vue. Mais, vraiment, Watson, je vous tiens debout et il me serait tout aussi possible de vous dire tout cela demain en nous rendant à Aldershot.

– Merci. Vous êtes allé trop loin pour en rester là.

– Donc, il était absolument certain que, quand Mme Barclay est partie de chez elle à 7 h 30, elle était en bons termes avec son mari. Elle n'a jamais fait, je crois vous l'avoir dit, étalage de son affection, mais le cocher l'a entendue bavarder amicalement avec le colonel... Or, il était non moins certain qu'immédiatement après son retour elle était allée dans la pièce où elle avait le moins de chances de voir son mari, qu'elle avait aussitôt demandé du thé, comme le fait une femme agitée, et enfin qu'elle avait éclaté en reproches violents quand son mari était venu la rejoindre. Entre 7 h 30 et 9 heures, donc, il s'était passé quelque chose qui avait complètement changé ses sentiments envers son mari. Or, Mlle Morrisson ne l'avait pas quittée de toute cette heure et demie. Il était donc absolument certain que, malgré ses dénégations, elle devait savoir quelque chose de l'affaire.

« Ma première supposition fut que, peut-être, il y avait eu, entre cette jeune femme et le vieil officier, certaines relations dont elle avait fait l'aveu à son épouse. Cela expliquerait le retour irrité de celle-ci chez elle et aussi l'affirmation de celle-là qu'il n'était rien arrivé. Et ce n'était pas non plus en désaccord avec la plupart des paroles qu'on avait surprises. Seulement il y avait cette allusion à David, et aussi l'affection bien connue du colonel pour sa femme ; deux choses qui allaient fort à l'encontre de cette idée, sans parler de l'intrusion de l'autre homme qui, naturellement, pouvait être sans aucun rapport avec ce qui s'était produit. Il n'était pas facile de se diriger mais, tout bien pesé, j'étais porté à écarter l'idée qu'il s'était passé quelque chose entre le colonel et Mlle Morrisson, et j'étais plus convaincu que jamais que cette jeune personne pouvait me mettre sur la voie des raisons qui avaient poussé Mme Barclay à prendre soudain son mari en horreur. Je résolus donc de lui rendre visite, de lui expliquer que j'étais tout à fait certain qu'elle connaissait tous les faits et de lui donner l'assurance que son amie, Mme Barclay, pourrait bien s'asseoir au banc des accusés avec une inculpation d'assassinat si l'affaire n'était pas tirée au clair.

« Mlle Morrisson est un petit brin de femme rêveuse, avec des yeux timides et des cheveux blonds, mais je ne l'ai nullement trouvée dénuée de finesse et de bon sens. Quand j'ai eu parlé, elle est restée quelque temps à réfléchir, puis, se tournant vers moi d'un air alerte et bien décidé, elle s'est lancée dans un récit remarquable que je vais résumer à votre intention.

« – J'ai promis à mon amie de ne rien dire de cette affaire, et une promesse est une promesse, dit-elle. Mais si je peux vraiment lui venir en aide, la pauvre, quand on porte contre elle une accusation aussi grave, et quand la maladie lui ferme la bouche, je crois que cela me délie de ma promesse. Je vais donc vous dire exactement tout ce qui lui est arrivé lundi soir.

« “Nous revenions de la mission de Watt Street vers 8 h 45. Notre chemin nous faisait traverser Hudson Street, qui est une voie très tranquille. Il n'y a dans cette rue qu'un réverbère du côté gauche et, comme nous en approchions, j'ai vu un homme qui venait vers nous. Il avait le dos très courbé et portait quelque chose qui ressemblait à une boîte suspendue à une de ses épaule par une courroie. Il paraissait tout à fait difforme, car sa tête s'inclinait très bas en avant et il marchait les genoux pliés. Nous passions à côté de lui quand il leva le visage pour nous regarder dans le cercle de lumière que projetait le réverbère et, ce faisant, il s'arrêta et s'écria d'une voix terrible : “Grand Dieu ! c'est Nancy.” Mme Barclay devint d'une pâleur mortelle et elle serait tombée si cet être d'aspect terrifiant ne l'avait retenue. J'allais appeler la police, mais, à ma grande surprise, elle répondit tout à fait poliment à cet individu.

« – Je vous croyais mort depuis trente ans, Henry, dit-elle d'une voix tremblante.

« – Et c'est vrai, dit-il, et il y avait quelque chose d'effrayant dans le ton dont il prononçait ces paroles. Son visage était sombre, épouvantable et il avait dans les yeux une flamme qui me revient dans mes rêves ; ses cheveux et ses favoris étaient semés de gris et sa figure était toute gercée, craquelée comme une pomme flétrie.

« – Faites quelques pas, ma chère, me dit Mme Barclay, je voudrais échanger quelques mots avec cet homme. Il n'y a rien à craindre.

« Elle s'efforçait de parler d'un ton dégagé, mais elle était toujours mortellement pâle et elle pouvait à peine énoncer ses mots, tant ses lèvres tremblaient.

« Je fis ce qu'elle me demandait et ils causèrent pendant quelques minutes. Elle me rejoignit ensuite, ses yeux étincelaient, quant au malheureux estropié, je le vis, debout près du réverbère, qui agitait dans l'air ses poings crispés, comme s'il était fou de rage. Elle ne prononça pas un mot avant que nous ne fussions à ma porte. Alors elle me prit la main et me pria de ne souffler mot à quiconque de ce qui venait d'arriver. “C'est quelqu'un que j'ai connu, il y a longtemps, et qui a eu des revers dans la vie”, m'expliqua-t-elle. Quand j'eus promis de ne rien dire, elle m'embrassa, et je ne l'ai plus revue depuis. Je vous ai maintenant rapporté toute la vérité, et si je l'ai cachée à la police, c'est que je ne me rendais pas compte alors du danger où se trouvait mon amie. Je sais qu'il ne peut être qu'à son avantage que tout soit connu.

– Telle fut sa déclaration, Watson, et pour moi, comme vous pouvez l’imaginer, elle fut comme une lumière dans la nuit. Tout ce qui auparavant était sans lien aucun commença tout de suite à prendre sa vraie place et j’eus comme un vague pressentiment de toute la suite des événements. Ma première démarche, évidemment, consistait maintenant à trouver l’homme qui avait produit sur Mme Barclay une si remarquable impression. S’il était encore à Aldershot, ce ne devait pas être une tâche difficile. Il n’y a pas un bien grand nombre de civils à Aldershot et un estropié avait sûrement dû attirer l’attention. J’ai passé une journée à le chercher, et le soir – ce soir même, Watson – je me suis presque heurté à lui. L’homme s’appelle Henry Wood et il loge dans la rue même où ces dames l’ont rencontré. Il n’y a que cinq jours qu’il est là. En me faisant passer pour un agent du contrôle, j’ai fait une causerie très intéressante avec sa logeuse. C’est, par profession, un prestidigitateur et un saltimbanque, il visite les cantines, à la nuit tombée, et y donne un petit divertissement. Il porte avec lui dans une boîte une bête dont la logeuse semble avoir grand-peur, car elle n’a jamais vu un animal pareil. A ce qu’elle dit, il s’en sert pour certains de ses tours. Voilà ce que la femme a pu me dire, et aussi qu’on se demandait comment cet homme était en vie, tant il est difforme, et enfin qu’il parlait parfois une langue étrange, que les deux dernières nuits elle l’avait entendu gémir et pleurer dans la chambre où il couche. Quant à l’argent tout allait bien, mais dans le dépôt qu’il lui a confié, il lui avait donné une pièce qui avait l’air d’un mauvais florin. Elle me l’a montrée, Watson : c’était une roupie indienne.

« Et maintenant, mon cher ami, vous voyez exactement où nous en sommes et pourquoi j’ai besoin de vous. Il est évident que lorsque ces dames l’eurent quitté, cet homme les a suivies d’un peu loin, que, par la fenêtre, il a vu le mari et la femme se quereller, qu’il s’est rué dans la pièce et que la bête qu’il portait dans la boîte s’est échappée. Tout cela est tout à fait certain. Mais il est la seule personne au monde qui puisse nous dire exactement ce qui s’est passé dans cette pièce.

– Et vous voulez le lui demander ?

– Très certainement, mais en présence d’un témoin.

– Et le témoin, ce sera moi ?

– Si vous le voulez bien. S’il peut éclaircir l’affaire, fort bien. S’il refuse, nous n’aurons pas d’autre ressource que de solliciter un mandat d’arrêt.

– Mais comment savez-vous qu’il sera là quand nous retournerons là-bas ?

– Soyez tranquille : j’ai pris mes précautions. J’ai un de mes petits bonshommes de Baker Street qui monte la garde et le surveille, et qui se collera à lui comme un glouteron, partout où il pourra aller. Nous le trouverons demain dans Hudson Street, Watson ; et en attendant, je serais un criminel moi-même si je vous empêchais plus longtemps d’aller vous coucher.

Il était midi lorsque nous nous sommes trouvés sur le lieu de la tragédie et, guidés par mon compagnon, nous nous sommes sans retard dirigés vers Hudson Street. En dépit de la façon dont il excelle à cacher ses émotions, je pouvais facilement voir que Holmes était dans un état de

surexcitation qu'il maîtrisait, cependant que je frémissais moi-même de ce plaisir mi-sportif, mi-intellectuel, que j'éprouvais invariablement quand je me trouvais associé à ses recherches.

– Voici la rue, dit-il en prenant une petite voie bordée de simples maisons en brique à deux étages. Ah ! voici Simpson qui vient au rapport.

– Tout va bien, monsieur Holmes ; il est là-haut, s'écria un petit gamin des rues, en accourant à nous.

– C'est bien, Simpson ! dit Holmes en posant la main sur sa tête. Venez, Watson. Voici la maison.

Il fit passer sa carte avec un mot qui disait qu'il était venu pour une affaire importante ; un instant après, nous étions en face de l'homme que nous venions voir. Bien que le temps fût chaud, il était penché sur le feu et la petite chambre ressemblait à un four. L'homme était assis, tout tordu et recroquevillé sur sa chaise, de telle façon qu'il produisait une indéfinissable impression de difformité ; toutefois, la figure qu'il tourna vers nous, bien que fatiguée et basanée, avait dû être autrefois d'une exceptionnelle beauté. Ses yeux, striés d'un jaune bilieux, nous considéraient d'un air soupçonneux et, sans parler, sans se lever, d'un simple signe, il nous montra deux chaises.

– Vous êtes bien monsieur Henry Wood, anciennement résidant aux Indes, dit Holmes avec affabilité. Je suis venu au sujet de cette petite affaire qu'est la mort du colonel Barclay.

– Qu'est-ce que vous voulez que j'en sache ?

– C'est ce dont je voulais m'assurer. Vous savez, je suppose, que si la chose n'est pas tirée au clair, Mme Barclay, qui est une de vos vieilles amies, sera très probablement poursuivie pour assassinat.

L'homme tressaillit violemment.

– Je ne sais qui vous êtes, s'écria-t-il, ni comment vous avez appris ce que vous savez, mais voulez-vous me jurer que ce que vous me dites est bien la vérité.

– Ma foi ! on attend seulement qu'elle reprenne ses sens pour l'arrêter.

– Mon Dieu ! Êtes-vous de la police vous-même ?

– Non.

– Alors, en quoi cette affaire vous regarde-t-elle ?

– C’est l’affaire de tout le monde de veiller à ce que justice soit faite.

– Vous pouvez me croire sur parole : elle est innocente.

– Alors vous êtes coupable ?

– Non, je ne le suis pas non plus.

– Qui donc a tué le colonel James Barclay ?

– C’est un destin équitable qui l’a tué. Mais, comprenez-moi bien : je lui aurais fait sauter la cervelle, comme j’avais à cœur de le faire, qu’il n’aurait eu, de ma part, que ce qu’il méritait. Si le remords ne l’avait pas terrassé, il est bien probable que j’aurais eu son sang sur la conscience. Vous voulez que je vous raconte l’histoire ? Eh bien ! je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas, car je n’ai aucune raison d’en rougir.

« Voici comment ça s’est passé, monsieur. Vous me voyez aujourd’hui avec mon dos comme un chameau et mes côtes tout de travers ; mais il a eu un temps où le caporal Henry Wood était l’homme le plus élégant du 117^e d’infanterie. Nous étions alors aux Indes, cantonnés dans un endroit que nous appelions Bhurtee. Barclay, qui est mort l’autre jour, était sergent dans la même compagnie que moi, et la belle du régiment – mieux que cela, la plus belle fille qui ait jamais aspiré l’air du bon Dieu entre ses lèvres –, c’était Nancy Devoy, la fille du sergent de la garde au drapeau. Il y avait deux hommes qui l’aimaient, mais elle n’en aimait qu’un seul ; et vous sourirez quand, considérant ce pauvre être recroquevillé devant le feu, vous m’entendrez dire qu’elle m’aimait pour ma fière allure.

« Eh bien ! quoique son cœur fût à moi, le père avait décidé qu’elle épouserait Barclay. J’étais étourdi, insouciant, tandis que lui, il avait de l’éducation et se trouvait désigné pour être promu officier. Mais la fille me restait fidèle et il semblait bien qu’elle serait à moi lorsque la mutinerie éclata et tout l’enfer se déchaîna dans la région.

« Nous avons été enfermés dans Bhurtee, tout le régiment avec une demi-batterie d’artillerie, une compagnie de Sikhs et quantité de civils et de femmes. Dix mille rebelles qui nous encerclaient et ils étaient aussi enragés qu’une meute de fox-terriers autour d’une cage à rats. Vers la seconde semaine, l’eau manqua et la question se posa de savoir si nous pourrions communiquer avec la colonne du général Neill, qui s’avançait, quelque part dans la région. C’était notre seul espoir car, avec toutes les femmes et les enfants, nous ne pouvions escompter sortir les armes à la main. Je me suis alors proposé comme volontaire pour aller informer le général Neill du danger où nous étions. Mon offre fut acceptée et je m’en entretins avec le sergent Barclay, qui était censé connaître le pays mieux que n’importe qui. Il me dessina le chemin par où je pourrais traverser les lignes rebelles. A 10 heures, ce même soir, je me mis en route. Il y avait mille existences à sauver, mais je ne pensais qu’à une seule quand je me suis laissé tomber de l’autre côté du mur, cette nuit-là.

« Mon chemin suivait un cours d'eau desséché qui, nous l'avions espéré, me cacherait à la vue des sentinelles ennemies, mais au moment où je me glissais doucement à un détour, j'ai marché tout droit sur six d'entre elles qui, tapies dans l'obscurité, m'attendaient. En un clin d'œil je reçus un coup terrible qui m'étourdit, et on me ligota les mains et les pieds. Mais le véritable coup me frappa au cœur et non à la tête, car lorsque je revins à moi et que j'écoutai tout ce que je pouvais saisir de leur conversation, j'en entendis assez pour comprendre que mon camarade, celui-là même qui m'avait tracé la route à suivre, m'avait, avec la complicité d'un domestique indigène, trahi et livré aux mains des ennemis.

« Il n'est pas nécessaire que j'insiste sur cette partie de mon histoire. Vous savez à présent ce dont James Barclay était capable. Bhurtee fut délivré par Neill le lendemain, mais les rebelles m'emmenèrent avec eux dans leur retraite et de longues années s'écoulèrent pour moi sans revoir un visage blanc. J'ai été torturé, j'ai essayé de m'échapper, on m'a repris et on m'a torturé de nouveau. Vous voyez vous-même l'état dans lequel on m'a laissé. Un groupe de rebelles qui s'enfuirent au Népal m'emmenèrent avec eux et, plus tard, on me conduisit du côté de Darjeeburg. Là-haut, les gens des collines massacrèrent les rebelles qui me détenaient et je devins leur esclave pendant quelque temps, jusqu'au jour où je m'évadai, mais au lieu d'aller vers le Sud, j'ai dû monter vers le Nord, car je me suis en fin de compte trouvé chez les Afghans. Là, j'ai erré pendant de longues années et je suis enfin revenu au Punjab où j'ai vécu parmi les indigènes grâce aux tours de prestidigitation que j'avais appris. A quoi cela m'aurait-il servi, pauvre estropié que j'étais, de revenir en Angleterre et de m'y faire reconnaître par mes anciens camarades ? Même mon désir de vengeance ne pouvait m'y résoudre. Je préférais laisser Nancy et mes frères d'armes de jadis penser qu'Henry Wood était mort, le dos toujours bien droit, plutôt que de me montrer tel que j'étais vivant, étayé d'un bâton comme un chimpanzé. On n'a jamais douté de ma mort et je voulais qu'on n'en doute pas. J'ai appris que Barclay avait épousé Nancy, qu'il était rapidement monté en grade dans le régiment, mais même cela ne m'a pas fait parler.

« Seulement, en vieillissant, on se prend à regretter la patrie. Pendant des années j'ai rêvé des champs verts et brillants, des haies de l'Angleterre. A la fin j'ai résolu de les revoir avant de mourir. J'ai économisé assez d'argent pour faire la traversée et puis, je suis venu ici, où il y a des soldats, car je connais leurs habitudes et je sais les amuser pour gagner ma pitance.

– Votre récit est fort intéressant, dit Sherlock Holmes. J'étais déjà au courant de votre rencontre avec Mme Barclay et je sais comment vous vous êtes reconnus. Vous l'avez ensuite suivie, je crois, jusque chez elle et, par la fenêtre, vous avez assisté à la querelle qu'elle a eue avec son mari et au cours de laquelle, sans doute, elle lui a jeté à la face la façon dont il s'était conduit envers vous. Vos sentiments ont pris le dessus, vous avez traversé la pelouse en courant et vous avez fait irruption dans la salle.

– C'est vrai, monsieur, et à ma vue il a changé à tel point que je n'avais jamais vu avant un homme avec cet air-là, puis il est tombé, la tête sur le garde-feu. Mais il était mort avant de tomber. Je lisais la mort sur son visage, aussi clairement que je lis ce texte au-dessus de la cheminée. Ma seule vue a été pour lui comme une balle au travers de son cœur coupable.

– Et ensuite ?

– Ensuite, Nancy s’est évanouie et j’ai pris dans sa main la clé de la porte, dans l’intention d’ouvrir et d’appeler au secours. Mais au moment de le faire, il m’a semblé qu’il valait mieux ne pas m’en occuper et partir, car les choses pourraient mal tourner pour moi et, de toute façon, mon secret serait connu si j’étais pris. Dans ma hâte j’ai fourré la clé dans ma poche et j’ai laissé tomber mon bâton, en cherchant à rattraper Teddy qui était grimpé au rideau. Quand je l’ai eu rentré dans sa boîte, d’où il s’était échappé, j’ai filé aussi vite que possible.

– Qui est Teddy ? demanda Holmes.

L’homme se pencha dans le coin sur une espèce de cage dont il souleva le couvercle. Aussitôt en sortit vivement un animal d’un beau rouge brun, fin et souple, avec les pattes d’une belette, un long nez effilé et deux yeux qui étaient les plus beaux yeux rouges que j’aie jamais vus dans la tête d’une bête.

– Une mangouste ! m’écriai-je.

– Oui, il y en a qui l’appellent comme cela et d’autres un ichneumon, dit l’homme. « Attrape serpent », voilà comment, moi, je l’appelle, car Teddy est d’une vivacité étonnante pour saisir les cobras. J’en ai un là, dépourvu de ses crochets à venin, et Teddy l’attrape chaque soir pour amuser les gars des cantines. Rien d’autre, monsieur ?

– Il se peut que nous demandions à vous revoir, au cas où Mme Barclay se trouverait sérieusement en difficulté.

– En ce cas, bien sûr, je viendrais.

– Mais sans cela, il n’y a aucune raison d’évoquer ce scandale qui accable un mort ; si viles qu’aient été les actions de celui-ci, vous avez, du moins, la satisfaction de savoir que, pendant trente ans de sa vie, sa conscience lui a amèrement reproché son infamie. Ah ! voici le commandant Murphy qui passe sur le trottoir d’en face. Au revoir, Wood. Je veux savoir s’il s’est produit quelque chose depuis hier.

Nous rejoignîmes le commandant avant qu’il n’eût atteint le coin de la rue.

– Ah ! Holmes, dit-il, je suppose que vous savez que tout ce bruit qu’on a fait n’a, en fin de compte, abouti à rien ?

– Comment cela ?

– L’enquête vient de se terminer. Le témoignage du médecin a démontré de façon concluante que la mort est due à l’apoplexie. Vous le voyez, c’était, somme toute, une affaire bien simple.

– Oh remarquablement superficielle, dit Holmes en souriant. Allons, Watson, je ne pense pas qu'on ait encore besoin de nous à Aldershot.

– Il reste une chose, dis-je, tout en descendant vers la gare. Si le nom du mari était James et celui de l'autre, Henry, pourquoi a-t-on parlé de David ?

– Ce seul mot, mon cher Watson, aurait dû me révéler toute l'histoire, si j'avais été le logicien idéal que vous aimez tant à dépeindre. C'était, de toute évidence, un mot de reproche.

– De reproche ?

– Oui, David pécha un peu de temps en temps, vous le savez et, en une certaine occasion, il s'écarta du droit chemin de la même façon que le sergent Barclay. Vous n'avez pas oublié la petite affaire d'Une et de Bethsabée ? Mes connaissances bibliques sont un peu rouillées, j'en ai peur, mais vous trouverez cette histoire dans le premier ou le second livre de Samuel.

Le malade à demeure

En jetant un regard sur la série un peu décousue des Mémoires dont je me suis efforcé d'illustrer quelques-unes des particularités intellectuelles de mon ami Sherlock Holmes, j'ai été frappé par la difficulté que j'ai éprouvée pour choisir les exemples qui répondent en tout point à mon objet. En effet, dans bien des affaires où Holmes a accompli quelques tours de force de raisonnement analytique et où il a démontré la valeur de ses singulières méthodes d'investigation, les faits eux-mêmes étaient souvent si insignifiants ou si banals que je ne m'estimais pas en droit de les mettre sous les yeux du public. D'autre part, il est fréquemment arrivé qu'il s'est intéressé à quelque enquête où les faits ont revêtu un caractère tout à fait remarquable et dramatique, mais où la part qu'il a prise à en déterminer les causes a été moins prédominante que son biographe ne le souhaiterait. La petite affaire que j'ai racontée sous le titre d'*Une étude en rouge*, et plus tard cette autre associée à la perte du Gloria Scott peuvent servir d'exemple des dangers qui menacent toujours son historien. Il se peut que dans l'affaire que je vais maintenant relater son rôle ne fût pas suffisamment marqué ; et pourtant toute la suite des circonstances est si remarquable que je ne puis me résoudre à l'omettre de cette série de Mémoires.

Cette journée d'octobre avait été lourde et pluvieuse. « Temps malsain, Watson, me dit mon ami ; mais le soir a rapporté la brise avec lui. Que dites-vous d'une excursion à travers Londres ? ... »

J'étais las de notre petit studio et j'acceptai avec plaisir. Pendant trois heures nous avons erré ensemble, considérant le kaléidoscope toujours changeant de la vie qui afflue et reflue dans Fleet Street et le Strand. La conversation caractéristique de Holmes avec son observation pénétrante du détail et sa subtile puissance de déduction ne cessèrent de m'amuser et de me charmer.

Il était 10 heures quand nous sommes rentrés à Baker Street. Un coupé attendait à notre porte.

– Hum ! Une voiture de docteur ; médecine générale, à ce que je vois, dit Holmes. N'exerce pas depuis longtemps, mais a eu pas mal à faire. Venu pour nous consulter, je suppose. Une chance que nous soyons rentrés.

J'étais assez familier avec les méthodes de Holmes pour pouvoir suivre son raisonnement et voir que la nature et l'état des divers instruments médicaux qui se trouvaient dans la corbeille en osier suspendue près de la lampe à l'intérieur du coupé lui avaient fourni les données de sa rapide déduction. La lumière à notre fenêtre, là-haut, montrait que cette tardive visite nous était, en effet, bien destinée. Assez curieux de savoir ce qui pouvait nous amener un confrère à pareille heure, j'ai suivi Holmes dans notre sanctuaire.

Un homme pâle, dont le visage mince et allongé s'encadrait de favoris blonds, se leva d'une chaise près du feu quand nous entrâmes. Il ne pouvait avoir plus de trente ou trente-quatre ans, mais son air hagard et son teint maladif révélaient une existence qui, en minant ses forces, lui

avait enlevé sa jeunesse. Sa manière d'être était nerveuse et timide comme celle d'un mondain trop sensible, et la main blanche et mince qu'il posa sur la cheminée en se levant était celle d'un artiste plutôt que d'un chirurgien. Ses vêtements étaient discrets et sombres : une redingote noire, pantalon foncé et un soupçon de rouge dans la cravate.

– Bonsoir, docteur, dit Holmes d'une voix allègre. Je suis heureux de voir que vous n'avez attendu que quelques minutes à peine.

– Vous avez donc parlé à mon cocher ?

– Non, c'est la bougie sur ce buffet qui m'a renseigné. Je vous en prie, reprenez votre siège et dites-moi en quoi je puis vous être utile.

– Je suis le docteur Percy Trevelyan et je demeure au 403 de Brook Street.

– N'êtes-vous pas l'auteur d'une monographie sur les lésions nerveuses obscures ? demandai-je.

Ses joues pâles rougirent de plaisir lorsqu'il apprit que je connaissais son œuvre.

– J'entends si rarement parler de cet ouvrage que je le croyais bien mort, dit-il. Ce que mes éditeurs me disent de sa vente me décourage tout à fait. Vous êtes vous-même médecin, je suppose ?

– Chirurgien militaire en retraite.

– J'ai toujours eu un faible pour les maladies nerveuses. Je voudrais en faire tout à fait ma spécialité, mais, naturellement, il faut d'abord prendre ce qu'on peut avoir. Toutefois tout cela est à côté de la question, monsieur Sherlock Holmes, et j'apprécie fort bien à quel point votre temps est précieux. Le fait est qu'une série d'événements très singuliers se sont déroulés récemment chez moi, dans Brook Street ; c'en est arrivé ce soir à un tel degré que j'ai senti qu'il m'était absolument impossible d'attendre une heure de plus avant de vous demander votre avis et votre aide.

Sherlock Holmes s'assit et alluma sa pipe.

– Vous êtes bienvenu pour l'un et pour l'autre, dit-il ; je vous en prie, faites-moi le récit détaillé des circonstances qui vous ont inquiété.

– Il y en a une ou deux qui sont si triviales, vraiment, que j'ai presque honte de les mentionner. Mais la chose est tellement inexplicable et le tour récent que cela a pris est si compliqué que je vous exposerai tout pour que vous jugiez ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas.

« Je suis obligé, pour commencer, de dire quelque chose de ma carrière d'étudiant. Je suis sorti de l'université de Londres, vous le savez, et je suis sûr que vous ne me croirez pas en quête de louanges déplacées si je dis que mes professeurs considéraient ma carrière d'étudiant comme vraiment pleine de promesses. Mes études terminées, j'ai continué de me consacrer à des recherches ; tout en n'occupant qu'une position secondaire à King's College Hospital, je fus assez heureux pour susciter un intérêt considérable par mes recherches sur la pathologie de la catalepsie et pour remporter finalement le prix et la médaille Bruce Pinkerton avec cette monographie sur les lésions nerveuses à laquelle votre ami a fait allusion tout à l'heure. Je n'exagérerais pas si je disais qu'à ce moment-là l'impression générale était qu'une carrière remarquable s'ouvrait devant moi.

« Mais la grosse pierre d'achoppement pour moi, c'était le manque de capitaux. Comme vous le comprendrez facilement, un spécialiste qui a de hautes visées est contraint de débiter dans l'une quelconque de cette douzaine de rues du quartier de Cavendish Square, qui toutes impliquent des loyers énormes et de grands frais d'installation. En plus de ces dépenses préliminaires, il faut qu'il soit préparé à subvenir à ses besoins pendant quelques années et à louer une voiture et un cheval présentables. Tout cela était au-delà de mes moyens et je pouvais tout au plus espérer qu'en économisant il me serait possible, en une dizaine d'années, de mettre assez d'argent de côté pour m'établir. Tout à coup, cependant, un incident inattendu m'ouvrit une perspective toute nouvelle.

« Ce fut la visite d'un certain M. Blessington qui m'était complètement inconnu. Il entra dans mon cabinet un matin et, tout de suite, se lança à fond dans son sujet.

« – Vous êtes bien, dit-il, Percy Trevelyan qui a eu une carrière si distinguée et a obtenu un grand prix il n'y a pas longtemps ?

« Je m'inclinai.

« – Répondez-moi franchement, continua-t-il, vous verrez que c'est votre intérêt. Vous avez toute l'habileté qui fait qu'un homme réussit, mais possédez-vous le doigté ?

« Je ne pus m'empêcher de sourire de la brusquerie de cette question.

« – J'espère, dis-je, en avoir ma part.

« – Pas de mauvaises habitudes ? Pas de penchant pour la boisson, hein ?

« – Mais, monsieur !... m'écriai-je.

« – Bon, bon ! ça va très bien ! mais il fallait que je le demande. Avec toutes ces qualités, pourquoi n'avez-vous pas une grande clientèle ?

« J'ai haussé les épaules.

« – Allons Allons ! dit-il de sa manière agitée. C'est de la vieille histoire. Plus de cervelle dans la tête que d'argent dans la poche, hein ? Que diriez-vous si je vous lançais dans Brook Street ?

« Je le regardai stupéfait.

« – Ah ! je le ferais pour moi et non pour vous, s'écria-t-il. Je veux être tout à fait franc avec vous et, si ça vous convient, ça me conviendra à merveille. J'ai quelques milliers de livres à placer, voyez-vous, et je crois bien que je les placerai sur vous à fonds perdu.

« – Mais pourquoi ? ai-je balbutié.

« – Eh bien ! c'est une spéculation comme une autre, et plus sûre que bien d'autres.

« – Que faut-il donc que je fasse ?

« – Je vais vous le dire. Je prendrai la maison, je la meublerai, je paierai le personnel et je me chargerai de tout. Tout ce que vous aurez à faire, ce sera de rester assis sur votre chaise dans votre cabinet de consultation. Je vous donnerai l'argent de poche et le nécessaire. Par contre, vous me passerez les trois quarts de vos gains et vous garderez l'autre quart pour vous.

« Voilà, monsieur Holmes, l'étrange proposition avec laquelle cet homme Blessington m'aborda. Je ne vous ennuierais pas en vous racontant comment nous avons négocié et fait affaire. Cela finit ainsi : à l'Assomption suivante, j'ai emménagé dans la maison et j'ai ouvert mon cabinet à très peu de chose près dans les conditions qu'il avait suggérées. Lui-même est venu dans la maison comme malade à demeure. Son cœur était faible, semble-t-il, et il avait besoin d'une surveillance médicale constante. Il aménagea les deux meilleures pièces du premier en studio et en chambre à coucher pour son usage personnel. Homme aux habitudes singulières, il évitait la société et sortait très peu. Sa vie était irrégulière, mais sous un seul rapport il était la régularité même. Chaque soir, à la même heure, il venait dans mon cabinet de consultation, examinait les livres, déposait sur le bureau cinq shillings et trois pences pour chaque guinée que j'avais gagnée et emportait le reste dans son coffre-fort, dans sa chambre.

« Je peux dire en toute confiance qu'il n'a jamais eu l'occasion de regretter sa spéculation. Dès le début ce fut un succès. Quelques cas intéressants et la réputation que j'avais acquise à l'hôpital me mirent rapidement en vedette et, depuis un an ou deux, j'ai fait de lui un homme riche.

« En voilà assez, monsieur Holmes, sur mon passé et mes relations avec M. Blessington. Il ne me reste à présent qu'à vous dire ce qui est survenu pour m'amener ici ce soir.

« Il y a quelques semaines, M. Blessington descendit chez moi, dans un état, me semble-t-il, de très grande agitation. Il me parla d'un cambriolage qui, disait-il, avait été commis dans le West

End. Il me parut, je m'en souviens, tout à fait inutilement surexcité à ce sujet et annonça qu'il ne se passerait pas un jour avant que nous ne fassions poser des verrous plus forts aux portes et aux fenêtres. Toute une semaine, il demeura dans un singulier état d'agitation ; il regardait sans cesse par la fenêtre et avait renoncé à la petite promenade qui, d'ordinaire, préludait à son dîner. Son attitude me suggéra qu'il avait une peur mortelle de quelque chose ou de quelqu'un, mais quand je lui posai une question, il se montra si désagréable que je fus forcé de laisser tomber le sujet. Peu à peu, avec le temps, ses craintes semblèrent se dissiper et il avait repris ses anciennes habitudes quand un nouvel événement le réduisit au pitoyable état de dépression dans lequel il se trouve à présent. Ce qui est arrivé est ceci. Il y a deux jours j'ai reçu la lettre que je vais vous lire. Elle ne porte ni adresse ni date :

« “Un noble Russe, qui séjourne présentement en Angleterre, serait heureux de profiter de l'aide professionnelle du Percy Trevelyan. Il est depuis quelques années sujet à des crises de catalepsie et on sait que le Dr Trevelyan fait autorité en la matière. Il se propose de lui rendre visite demain vers 6 h 15, si le Dr Trevelyan peut sans inconvénient se trouver chez lui.”

« Cette lettre m'a profondément intéressé, parce que la principale difficulté dans l'étude de la catalepsie, c'est la rareté de la maladie. Vous croirez donc sans peine que j'étais dans mon cabinet de consultation quand, à l'heure fixée, mon jeune domestique introduisit le malade.

« C'était un homme d'âge mûr, mince, d'allure modeste et banale – nullement l'idée qu'on se fait d'un noble Russe. Je fus bien plus frappé par l'aspect de son compagnon. Celui-ci était un homme jeune, grand, d'une beauté remarquable, avec une figure sombre, pleine de feu, les membres et la poitrine d'un hercule. Il avait, pour entrer, passé sa main sous le bras de l'autre et il l'aida à s'asseoir avec une tendresse qu'on n'aurait guère attendue d'un homme de son aspect.

« – Vous m'excuserez d'entrer, docteur, dit-il en anglais avec un léger zézaiement, monsieur est mon père et sa santé est pour moi de la plus haute importance.

« Je fus touché par cette anxiété filiale.

« – Peut-être désireriez-vous rester pendant la consultation ? dis-je.

« – Non, pour rien au monde, fit-il avec un geste d'horreur. Cela m'est plus pénible que je ne saurais le dire. Si je devais voir mon père dans une de ces terribles crises, je suis convaincu que je n'y survivrais pas. Mon propre système nerveux est d'une sensibilité exceptionnelle. Avec votre permission, je resterai dans la salle d'attente, pendant que vous étudierez le cas de mon père.

« A cela, bien entendu, j'ai consenti, et le jeune homme s'est retiré.

« Le malade et moi nous sommes alors plongés dans la discussion de son cas et j'ai pris quantité de notes. Il n'était pas d'une intelligence remarquable et me faisait souvent des réponses embrouillées que j'attribuais à sa connaissance restreinte de notre langue. Soudain, pendant que

j'étais assis, en train d'écrire, il cessa tout à fait de répondre à mes questions et, quand je me tournai vers lui, je fus saisi de voir qu'assis, droit et raide sur sa chaise, il me regardait avec un visage d'une rigidité parfaitement inexpressive. Il était une fois de plus la proie de sa mystérieuse maladie.

« Ce que j'ai d'abord éprouvé, je viens de le dire, ce fut de la pitié et de l'horreur. En second lieu, ce fut, j'en ai peur, une satisfaction professionnelle. J'ai noté les pulsations et la température de mon malade, j'ai éprouvé la rigidité de ses muscles, examiné ses réflexes. Il n'y avait, dans l'ensemble, rien de sensiblement anormal et toutes les observations concordaient avec mes expériences passées. J'avais, dans des cas semblables, obtenu de bons résultats par l'inhalation de nitrite d'annyle et ce me semblait une admirable occasion d'en éprouver une fois encore les vertus. Le flacon se trouvait en bas, dans mon laboratoire ; laissant donc mon malade assis sur sa chaise, je courus le chercher. J'ai un peu tardé à le trouver – mettons cinq minutes – puis je suis revenu. Jugez de mon étonnement en constatant que la pièce était vide et le malade disparu.

« Naturellement, la première chose que je fis fut de courir dans la salle d'attente. Le fils aussi était parti. La porte du vestibule avait été tirée, mais non fermée. Le garçon qui introduit les clients est nouveau et nullement prompt. Il attend en bas et monte pour faire sortir tes malades, quand je sonne de mon cabinet. Il n'avait rien entendu et l'affaire demeura tout à fait mystérieuse. M. Blessington est rentré peu après mais je ne lui en ai pas soufflé mot, car, à dire vrai, j'en suis venu depuis quelque temps à communiquer avec lui aussi peu que possible.

« Eh bien ! Je pensais certes ne jamais revoir le Russe et son fils, aussi vous pouvez imaginer mon étonnement quand, ce soir, exactement à la même heure, ils sont entrés dans mon cabinet, juste comme ils l'avaient fait auparavant.

« – Je sens que je vous dois mille excuses pour mon brusque départ d'hier, docteur, dit mon malade.

« – J'avoue que j'en ai été très surpris, dis-je.

« – Le fait est que lorsque je me remets de ces attaques, mon esprit est un peu brouillé en ce qui concerne tout ce qui a précédé. Je me suis éveillé dans une pièce inconnue (à ce qu'il m'a semblé) et en une sorte de transe éblouie, je suis sorti dans la rue pendant que vous étiez parti.

« – Et moi, dit le fils, en voyant mon père franchir le seuil de la salle d'attente, j'ai cru, tout naturellement, que la consultation était terminée. Ce ne fut qu'une fois rentré à la maison, que j'ai commencé de me rendre compte du véritable état de choses.

« – Fort bien, dis-je en riant ; il n'y a pas de mal, si ce n'est que vous m'avez terriblement intrigué ; si donc vous voulez bien passer dans la salle d'attente, je serai heureux de reprendre la consultation qui s'est terminée si brusquement.

« Pendant une demi-heure à peu près, j'ai discuté de ses symptômes avec le vieux monsieur, puis après lui avoir fait une ordonnance, je l'ai vu s'en aller au bras de son fils.

« Je vous ai dit que M. Blessington choisissait en général cette heure de la journée pour prendre un peu d'exercice. Il rentra peu après et monta chez lui. Un instant plus tard, je l'entendis dégringoler l'escalier et il entra dans mon cabinet comme un homme que la panique a rendu fou.

« – Qui est allé dans ma chambre ? cria-t-il.

« – Personne, dis-je.

« – C'est un mensonge ! hurla-t-il. Venez voir.

« Je ne fis pas attention à la grossièreté de ses propos, car la peur semblait lui faire perdre à moitié la tête. Je suis monté avec lui, et il m'a montré plusieurs empreintes de pied sur le tapis de couleur claire.

« – Vous n'allez pas me dire que ce sont là les traces de mes pas ? cria-t-il.

« Beaucoup plus grandes, certes, que celles qu'il aurait pu laisser, elles étaient évidemment toutes fraîches. Il a beaucoup plu cet après-midi, comme vous le savez, et mes deux malades furent les seuls à me rendre visite. Il s'ensuivait donc que, pendant que je m'occupais de l'autre, l'homme de la salle d'attente était, pour une raison ignorée, monté à la chambre de mon malade à demeure. On n'avait touché à rien, on n'avait rien pris, mais les traces des pas prouvaient que cette visite d'un intrus était un fait indéniable.

« M. Blessington m'a paru plus surexcité à propos de cette affaire que je ne l'aurais cru possible, quoique, naturellement, c'en était assez pour troubler la tranquillité d'esprit de n'importe qui. Il s'est assis dans un fauteuil et s'est bel et bien mis à pleurer, et j'ai eu beaucoup de peine à le faire parler raisonnablement. Ce fut lui qui suggéra qu'il fallait que je vienne vous trouver et, naturellement, j'ai vu tout de suite la justesse de son idée, car, bien qu'il m'ait l'air d'en exagérer beaucoup l'importance, l'incident est certainement très singulier. Si seulement vous vouliez bien venir avec moi dans mon coupé, vous sauriez, du moins, calmer mon hôte, bien que je ne puisse guère espérer qu'il vous sera possible d'expliquer cet étrange événement. »

Sherlock Holmes avait écouté ce long récit avec une attention qui témoignait du vif intérêt qu'il éveillait en lui. Son visage était aussi impassible que jamais, mais ses paupières s'étaient abaissées plus lourdement sur ses yeux et la fumée montait de sa pipe en cercles plus épais, comme pour ponctuer plus fortement chaque épisode curieux du récit du docteur. Comme notre visiteur concluait, Sherlock se leva aussitôt sans mot dire ; il me passa mon chapeau, prit le sien sur la table et suivit le Dr Trevelyan à la porte. En moins d'un quart d'heure, celui-ci nous déposait devant sa demeure dans Brook Street. C'était l'une de ces maisons à façade plate et sombre que l'on associe à l'idée d'un médecin du West End. Un jeune domestique nous fit entrer et, tout de suite, nous prîmes un grand escalier recouvert d'un superbe tapis.

Mais soudain nous fûmes arrêtés net par une interruption singulière. La lumière du haut s'éteignit brusquement et, de l'obscurité, une voix sifflante et tremblante partit.

– J'ai un revolver ! criait-elle, et je vous donne ma parole que je fais feu si vous approchez.

– Vraiment, cela passe toutes les bornes, monsieur Blessington, s'exclama le Dr Trevelyan.

– Ah ! c'est donc vous, docteur ? dit la voix avec un grand soupir de soulagement. Mais il y a d'autres gens ; pour qui se donnent-ils ?

Nous eûmes conscience que, de l'obscurité, on nous examinait longuement.

– Oui ! oui ! ça va bien ! dit-on enfin. Vous pouvez monter, et je regrette que mes préoccupations vous aient ennuyés.

Ce disant, il refit la lumière dans l'escalier et nous vîmes devant nous un homme à l'air étrange dont l'aspect aussi bien que la voix trahissaient la tension nerveuse. Il était très gras, mais apparemment il avait, à un certain moment, été beaucoup plus gras encore, de sorte que sa peau pendait autour de son visage en poches flottantes comme les bajoues d'un lévrier. Son teint était maladif et ses cheveux, peu fournis et roux, semblaient se hérissier tant son émotion était grande. Il tenait à la main un revolver qu'il fourra dans sa poche quand nous nous avançâmes.

– Bonsoir, monsieur Holmes, dit-il, je vous assure que je vous suis fort obligé d'être venu ici. Personne n'a jamais eu plus besoin de vos conseils que moi. Je suppose que le Dr Trevelyan vous a parlé de cette injustifiable intrusion dans ma chambre ?

– Parfaitement, monsieur Blessington. Qui sont ces deux hommes et pourquoi désirent-ils vous molester ?

– Là ! là ! dit le malade nerveusement, c'est difficile de vous dire cela, naturellement. Vous ne pouvez guère compter que je vais vous répondre, monsieur Holmes.

– Voulez-vous dire que vous n'en savez rien ?

– Venez par ici, s'il vous plaît. Ayez simplement la bonté d'avancer par ici.

Il nous mena dans sa chambre à coucher, qui était grande et confortablement meublée.

– Vous voyez ça ? dit-il, nous montrant du doigt une grande boîte noire au pied de son lit. Je n'ai jamais été très riche, monsieur Holmes, je n'ai jamais fait qu'un seul placement d'argent dans ma vie, le Dr Trevelyan vous le dirait. Je n'ai jamais voulu me fier à un banquier. Entre nous, le peu que je possède est dans cette boîte, alors vous pouvez comprendre ce que cela signifie pour moi quand des gens inconnus forcent l'entrée de mon appartement.

Holmes le regarda de son air interrogateur et hocha la tête.

– Il n’y a pas possibilité pour moi de vous donner un conseil si vous essayez de me tromper, dit-il.

– Mais je vous ai tout dit.

Holmes tourna les talons avec un geste de dégoût.

– Bonne nuit, docteur, dit-il.

– Et pas un conseil pour moi ! s’écria Blessington, la voix brisée.

– Mon conseil pour vous, monsieur, c’est de dire la vérité.

Une minute plus tard, nous étions dans la rue en train de rentrer chez nous. Nous avons traversé Oxford Street et nous étions à mi-chemin de Harley Street, que je n’avais pas encore tiré un mot à mon compagnon ; à la fin il parla :

– Désolé de vous avoir emmené dans cette course stupide, dit-il. Pourtant, dans le fond, c’est une affaire intéressante.

– Je n’y peux rien démêler, ai-je confessé.

– Eh bien ! il est tout à fait évident qu’il y a deux individus – peut-être davantage, mais deux au moins – qui, pour une raison quelconque, sont résolus à joindre ce Blessington et qu’à la seconde occasion le jeune homme est entré chez lui pendant que son complice, par un stratagème ingénieux, empêchait le docteur d’intervenir.

– Et la catalepsie ?

– Une frauduleuse imitation, bien que je n’oserais point insinuer pareille chose devant notre spécialiste. C’est une maladie qu’on peut facilement imiter. Moi-même, je l’ai fait.

– Et alors ?

– Par le plus grand hasard, Blessington était sorti les deux fois. S’ils ont choisi une heure aussi peu ordinaire pour une consultation, c’était, évidemment, afin d’être sûrs qu’il n’y aurait pas d’autre malade dans la salle d’attente. Il s’est trouvé, pourtant, que cette heure a coïncidé avec la promenade hygiénique de Blessington, ce qui paraît indiquer qu’ils n’étaient pas très au courant de ses habitudes journalières. Naturellement, s’ils n’avaient voulu que le voler, ils auraient au

moins essayé de trouver quelque chose. En outre, je lis dans les yeux d'un homme, quand c'est pour sa peau qu'il craint. Il est inconcevable que ce bonhomme ait pu, sans le savoir, se faire deux ennemis aussi vindicatifs que ceux-ci semblent l'être. Je suis donc à peu près certain qu'il sait parfaitement qui sont ces hommes et que, pour des raisons à lui, il ne le dit pas. Il se peut que demain le trouve d'humeur plus communicative.

– N'y a-t-il pas une alternative, ai-je suggéré, improbable et grotesque, sans doute, mais possible quand même, après tout ? Toute l'histoire de ce Russe avec sa catalepsie, et de son fils, ne pourrait-elle être une machination du Dr Trevelyan qui chercherait, pour ses propres fins, à pénétrer dans l'appartement de Blessington.

Sous la lumière du gaz, je vis que Holmes souriait d'un air amusé en m'entendant me lancer ainsi.

– Mon cher ami, ce fut là une des premières solutions qui s'offrirent à moi, mais je me suis vite trouvé en mesure de corroborer le récit du docteur. Le jeune homme a laissé sur le tapis de l'escalier des empreintes qui rendaient superflu pour moi de demander à voir celles qu'il avait faites dans la chambre. En outre, quand je vous aurai dit qu'il portait des souliers à bouts carrés et non à bouts pointus, comme ceux de Blessington, et que lesdits souliers sont d'un pouce un tiers plus longs que ceux du docteur, vous reconnaîtrez qu'il ne saurait y avoir de doute quant à sa personne. Mais nous pouvons dormir là-dessus maintenant, car je serais bien surpris s'il ne nous vient pas quelque chose de nouveau de Brook Street demain matin.

La prophétie de Sherlock Holmes s'accomplit bientôt et de dramatique façon. A 7 h 30, le lendemain matin, dans la première et vague lumière du jour, je le trouvai debout, en robe de chambre, près de mon lit.

– Il y a un coupé qui nous attend, Watson, dit-il.

– Qu'y a-t-il donc ?

– L'affaire de Brook Street.

– Des nouvelles fraîches ?

– Tragiques, mais ambiguës, dit-il en levant la jalousie. Regardez ceci – une feuille arrachée d'un carnet avec : Pour l'amour de Dieu, venez tout de suite. P. T. griffonné au crayon. Notre ami le docteur était dans un grand embarras quand il a écrit cela. Venez, mon cher, car c'est là un appel urgent.

Au bout d'un quart d'heure nous nous retrouvions chez le médecin. Il descendit en courant à notre rencontre, son visage était empreint d'horreur.

– Oh ! quelle affaire ! s'écria-t-il en portant les mains à ses tempes.

– Qu'y a-t-il donc ?

– Blessington s'est suicidé !

Holmes siffla.

– Oui, il s'est pendu pendant la nuit !

Nous étions entrés, et le docteur nous avait précédés dans ce qui était évidemment sa salle d'attente.

– C'est à peine si je sais ce que je fais, dit-il. La police est déjà là-haut. Ça m'a donné une secousse terrible.

– Quand l'avez-vous découvert ?

– Tous les matins, de bonne heure, on lui porte une tasse de thé. Quand la bonne est entrée, vers 7 heures, le malheureux était là, pendu au milieu de la chambre. Il avait accroché sa corde au crochet auquel pendait autrefois une lourde lampe et il avait pris son élan en montant sur la boîte même qu'il nous a montrée hier.

Holmes, pendant un moment, demeura profondément absorbé.

– Avec votre permission, dit-il enfin, j'aimerais aller là-haut pour étudier un peu cette affaire.

Nous sommes montés tous les deux, avec le docteur derrière nous. Un terrible spectacle s'offrit à nos yeux dès que nous eûmes franchi la porte de la chambre à coucher. J'ai parlé de l'impression de chairs flasques que donnait ce Blessington. Mais pendu à ce crochet, cette impression s'exagérait et s'intensifiait encore, à tel point qu'il n'avait que bien juste l'aspect d'un être humain. Le cou s'allongeait comme celui d'un poulet plumé, ce qui, par contraste, faisait paraître le reste du corps plus obèse et plus étrange. Il n'était vêtu que de sa longue chemise de nuit, au bas de laquelle ses chevilles enflées et ses pieds vulgaires pointaient fortement vers l'avant. Auprès du cadavre, un inspecteur de police, d'allure élégante, prenait des notes dans un carnet.

– Ah ! monsieur Holmes, dit-il quand mon ami entra. Je suis enchanté de vous voir.

– Bonjour, Launer. Vous ne me considérez pas comme un intrus, j'en suis sûr. Savez-vous quelque chose des événements qui ont amené cette affaire ?

– Oui, j'en connais quelques-uns.

– Vous êtes-vous formé une opinion ?

– Autant que je peux voir, c'est la peur qui a fait perdre la tête au bonhomme. Il s'est bien couché, vous le voyez. Voici, dans le lit, la place bien marquée de son corps. C'est vers 5 heures du matin, vous le savez, que les suicides sont les plus courants ! C'est vers cette heure-là qu'il s'est pendu. Il me semble que ç'a été de sa part une chose mûrement réfléchie.

– Je dirais, en effet, qu'il y a trois heures qu'il est mort, si j'en juge par la rigidité des muscles, dis-je.

– Rien remarqué de particulier dans la chambre ? demanda Holmes.

– Trouvé un tournevis et quelques vis sur le lavabo. Semble aussi avoir beaucoup fumé pendant la nuit. Voilà quatre bouts de cigares que j'ai ramassés dans l'âtre.

– Hum ! fit Holmes. Avez-vous son fume-cigare ?

– Non. Rien de ce genre.

– Son étui à cigares, alors ?

– Oui, il était dans la poche de son costume.

Holmes l'ouvrit et flaira l'unique cigare qu'il contenait.

– Oh ! ça, c'est un havane ; or, les autres sont de cette espèce particulière que les Hollandais importent de leurs colonies des Indes orientales. Ils sont, d'ordinaire, entourés de paille, comme vous le savez, et plus minces par rapport à leur longueur que ceux de n'importe quelle autre marque.

Il prit les quatre mégots et les examina avec sa loupe de poche.

– Deux ont été fumés avec un fume-cigare et deux sans. On en a coupé deux avec un couteau qui n'était pas très aiguisé, et d'excellentes dents ont mordu les bouts des deux autres. Ce n'est pas un suicide, monsieur Launer. C'est un assassinat, très habilement arrangé, et commis de sang-froid...

– Impossible ! s'écria l'inspecteur.

– Et pourquoi ?

- Pourquoi assassinerait-on un homme de façon si incommode, en le pendant ?
- C'est là ce qu'il nous faut découvrir.
- Comment ont-ils pu entrer ?
- Par la porte de devant.
- Elle était, ce matin, fermée au moyen d'une barre.
- Elle a été fermée après leur entrée.
- Comment le savez-vous ?
- J'ai vu leurs traces. Si vous m'excusez un moment, je serai en mesure de vous donner de plus amples renseignements à ce sujet.

Holmes retourna à la porte et, faisant jouer la serrure, il l'examina à sa façon méthodique. Il prit ensuite la clé qui était à l'intérieur et l'inspecta aussi. Successivement il examina le lit, le tapis, les chaises, le manteau de la cheminée, le cadavre et la corde et, enfin, se déclara satisfait ; avec mon aide et celle de l'inspecteur, il coupa la corde et dépendit le malheureux, qu'avec sollicitude il recouvrit d'un drap.

- D'où vient donc cette corde ? demanda-t-il.
- On l'a prélevée là-dessus, dit le Dr Trevelyan, en en tirant de dessous le lit un gros rouleau... Il avait une peur morbide et nerveuse du feu et il gardait toujours cela à sa portée, de façon à pouvoir s'échapper par la fenêtre au cas où l'escalier brûlerait.
- Cela leur a épargné la peine d'en apporter, dit Holmes, songeur. Oui, les faits véritables sont très clairs et je serais surpris si je ne pouvais, cet après-midi, vous fournir aussi les raisons. Je vais prendre cette photographie de Blessington qui est sur la cheminée ; elle pourra m'aider dans mes recherches.
- Mais vous ne nous avez rien dit ! s'exclama le docteur.
- Oh ! il ne saurait y avoir de doute sur l'enchaînement des événements. Il y en avait trois dans l'affaire : le jeune homme, le vieux, et un troisième sur l'identité duquel je n'ai aucun indice. Les deux premiers, j'ai à peine besoin de le mentionner, sont ceux-là mêmes qui se sont fait passer pour un comte russe et son fils ; nous sommes donc à même d'en donner un signalement complet. Ils ont été introduits par un complice à l'intérieur de la maison. Si j'ai un conseil à vous donner, inspecteur, ce serait d'arrêter ce jeune domestique qui, si j'ai bien compris, n'est entré que tout récemment à votre service, docteur ?

– Le petit vaurien, on ne peut le retrouver, dit le Dr Trevelyan ; la bonne et la cuisinière viennent de le chercher partout.

Holmes haussa les épaules.

– Il a joué dans ce drame un rôle qui est loin d'être sans importance, dit-il. Les trois hommes, après avoir monté l'escalier sur la pointe des pieds, le vieux d'abord, le jeune homme ensuite et l'inconnu à l'arrière...

– Mon cher Holmes ! me récriai-je.

– Oh ! cela ne saurait faire de doute, les empreintes supposées des pieds sont formelles. A cet égard j'étais documenté dès hier soir. Ils sont donc montés à la chambre de M. Blessington dont ils ont trouvé la porte fermée à clé. A l'aide d'un fil de fer, pourtant, ils ont repoussé le pêne. Même sans la lampe, vous verrez, par les égratignures sur la gâche, l'endroit où la pression a été exercée.

« Quand ils sont entrés dans la pièce, la première chose qu'ils firent fut, sans doute, de bâillonner M. Blessington. Peut-être dormait-il, peut-être la terreur l'a-t-elle paralysé au point qu'il fut incapable de crier. Ces murs sont épais et on peut concevoir que son cri, s'il a eu le temps d'en pousser un seul, ne fut pas entendu.

« Pour moi, il est évident qu'après s'être assurés de sa personne, ils ont tenu une sorte de conseil, quelque chose, sans doute, qui avait l'allure d'un jugement et qui dut durer quelque temps, car ce fut alors qu'on fuma les cigares. Le vieux était assis sur cette chaise en osier ; c'était lui qui se servait du porte-cigares, le plus jeune était assis là-bas, il faisait tomber sa cendre contre la commode. Le troisième individu allait et venait. Blessington, je crois, était assis, tout raide, sur son lit, mais de cela je ne saurais me dire absolument certain.

« Pour finir, ils ont saisi Blessington et l'ont pendu. La chose avait été si bien arrangée d'avance que j'ai la conviction qu'ils avaient apporté cette espèce de poulie pour remplacer éventuellement la potence. J'imagine que ce tournevis et ces vis étaient destinés à l'assujettir. Toutefois en voyant le crochet au plafond, ils ne se sont pas donné cette peine. Quand ils ont eu fini leur besogne, ils sont partis et la porte a été barricadée derrière eux par leur complice.

C'était avec le plus profond intérêt que nous avions écouté Holmes esquisser ce drame nocturne qu'il avait déduit de traces si subtiles, si menues que, même quand il nous les avait montrées, nous avions peine à le suivre dans ses raisonnements. L'inspecteur sortit aussitôt en toute hâte, pour rechercher le domestique, pendant que Holmes et moi nous rentrions déjeuner à Baker Street.

– Je reviendrai vers 3 heures, dit-il quand nous eûmes fini. L'inspecteur et le docteur nous retrouveront ici à cette heure-là, et j'espère qu'à ce moment-là j'aurai éclairci tout ce qu'il peut rester d'obscur dans cette affaire.

Nos visiteurs arrivèrent à l'heure fixée, mais il était 3 h 45 lorsque mon ami fit son apparition. Toutefois, rien qu'à son air, je vis, quand il entra, que tout avait marché à son gré.

– Rien de neuf, inspecteur ?

– Nous tenons le domestique.

– Excellent ! Moi, j'ai les hommes.

– Vous les avez !

Ce fut notre cri à tous les trois.

– Eh ! du moins je connais leur identité. Ce soi-disant Blessington est, comme je m'y attendais, bien connu à la direction de la police, et ses assassins le sont aussi. Ils s'appellent Briddle, Hayward et Moflat.

– La bande de la banque Workington ! s'écria l'inspecteur.

– Précisément.

– Alors Blessington devait être Sutton ? Tout cela devient maintenant clair comme de l'eau de roche ! dit l'inspecteur.

Mais Trevelyan et moi nous nous regardions, ahuris.

– Vous devez vous rappeler sûrement la grande affaire de la banque Workington, dit Holmes ; il y avait cinq hommes dans cette affaire ces quatre-ci et un cinquième nommé Cartwright. Tobin, le gardien, fut assassiné, et les voleurs prirent la fuite avec sept mille livres. Cela se passait en 1875. Ils furent arrêtés tous les cinq, mais les témoignages n'étaient nullement décisifs. Ce Blessington, ou Sutton, qui était le pire de la bande, se fit délateur. Ce fut sur son témoignage que Cartwright fut pendu et que les trois autres attrapèrent quinze ans chacun. Quand on les a relâchés, l'autre jour, quelques années avant qu'ils eussent purgé toute leur peine, ils ont entrepris, comme vous le voyez, de traquer le traître et de venger sur lui la mort de leur camarade. Deux fois ils ont essayé de le joindre, et ont échoué ; la troisième fois, ça n'a pas raté. Y a-t-il encore quelque chose que je puisse vous expliquer, docteur ?

– Je crois que vous avez admirablement tout éclairci, dit le docteur. Sans doute le jour où il était si agité était-il celui où il venait d'apprendre par les journaux la mise en liberté de ses complices ?

– Exactement. Son histoire de cambriolage n'était que poudre aux yeux.

– Mais pourquoi ne pouvait-il vous révéler ce qu'il en était ?

– Eh bien, mon cher, connaissant le caractère vindicatif de ses anciens associés, il a essayé de cacher à tout le monde sa propre identité aussi longtemps qu'il l'a pu. Son secret était un secret honteux et il ne pouvait se résoudre à le divulguer. Toutefois, tout misérable qu'il fût, il vivait encore sous le bouclier de la loi anglaise, et je ne doute pas, inspecteur, que vous ne vous rendiez compte que, si ce bouclier n'a pas réussi à le protéger, le glaive de la justice est toujours là pour la vengeance.

Telles furent les circonstances singulières de l'affaire du malade à demeure et du docteur de Brook Street. Depuis cette nuit-là, la police n'a plus jamais entendu parler des trois assassins, de sorte qu'on a supposé à Scotland Yard qu'ils se trouvaient parmi les passagers de l'infortuné North Creina, ce vapeur qui, il y a quelques années, se perdit corps et biens sur la côte portugaise, à quelques lieues au nord d'Oporto. L'instruction contre le domestique fut abandonnée, faute de preuves, et « le mystère de Brook Street », comme on l'a appelé, n'a jamais, jusqu'à présent, fait le sujet d'une étude complète imprimée et offerte au public.

Le malade à demeure

En jetant un regard sur la série un peu décousue des Mémoires dont je me suis efforcé d'illustrer quelques-unes des particularités intellectuelles de mon ami Sherlock Holmes, j'ai été frappé par la difficulté que j'ai éprouvée pour choisir les exemples qui répondent en tout point à mon objet. En effet, dans bien des affaires où Holmes a accompli quelques tours de force de raisonnement analytique et où il a démontré la valeur de ses singulières méthodes d'investigation, les faits eux-mêmes étaient souvent si insignifiants ou si banals que je ne m'estimais pas en droit de les mettre sous les yeux du public. D'autre part, il est fréquemment arrivé qu'il s'est intéressé à quelque enquête où les faits ont revêtu un caractère tout à fait remarquable et dramatique, mais où la part qu'il a prise à en déterminer les causes a été moins prédominante que son biographe ne le souhaiterait. La petite affaire que j'ai racontée sous le titre d'*Une étude en rouge*, et plus tard cette autre associée à la perte du Gloria Scott peuvent servir d'exemple des dangers qui menacent toujours son historien. Il se peut que dans l'affaire que je vais maintenant relater son rôle ne fût pas suffisamment marqué ; et pourtant toute la suite des circonstances est si remarquable que je ne puis me résoudre à l'omettre de cette série de Mémoires.

Cette journée d'octobre avait été lourde et pluvieuse. « Temps malsain, Watson, me dit mon ami ; mais le soir a rapporté la brise avec lui. Que dites-vous d'une excursion à travers Londres ? ... »

J'étais las de notre petit studio et j'acceptai avec plaisir. Pendant trois heures nous avons erré ensemble, considérant le kaléidoscope toujours changeant de la vie qui afflue et reflue dans Fleet Street et le Strand. La conversation caractéristique de Holmes avec son observation pénétrante du détail et sa subtile puissance de déduction ne cessèrent de m'amuser et de me charmer.

Il était 10 heures quand nous sommes rentrés à Baker Street. Un coupé attendait à notre porte.

– Hum ! Une voiture de docteur ; médecine générale, à ce que je vois, dit Holmes. N'exerce pas depuis longtemps, mais a eu pas mal à faire. Venu pour nous consulter, je suppose. Une chance que nous soyons rentrés.

J'étais assez familier avec les méthodes de Holmes pour pouvoir suivre son raisonnement et voir que la nature et l'état des divers instruments médicaux qui se trouvaient dans la corbeille en osier suspendue près de la lampe à l'intérieur du coupé lui avaient fourni les données de sa rapide déduction. La lumière à notre fenêtre, là-haut, montrait que cette tardive visite nous était, en effet, bien destinée. Assez curieux de savoir ce qui pouvait nous amener un confrère à pareille heure, j'ai suivi Holmes dans notre sanctuaire.

Un homme pâle, dont le visage mince et allongé s'encadrait de favoris blonds, se leva d'une chaise près du feu quand nous entrâmes. Il ne pouvait avoir plus de trente ou trente-quatre ans, mais son air hagard et son teint maladif révélaient une existence qui, en minant ses forces, lui

avait enlevé sa jeunesse. Sa manière d'être était nerveuse et timide comme celle d'un mondain trop sensible, et la main blanche et mince qu'il posa sur la cheminée en se levant était celle d'un artiste plutôt que d'un chirurgien. Ses vêtements étaient discrets et sombres : une redingote noire, pantalon foncé et un soupçon de rouge dans la cravate.

– Bonsoir, docteur, dit Holmes d'une voix allègre. Je suis heureux de voir que vous n'avez attendu que quelques minutes à peine.

– Vous avez donc parlé à mon cocher ?

– Non, c'est la bougie sur ce buffet qui m'a renseigné. Je vous en prie, reprenez votre siège et dites-moi en quoi je puis vous être utile.

– Je suis le docteur Percy Trevelyan et je demeure au 403 de Brook Street.

– N'êtes-vous pas l'auteur d'une monographie sur les lésions nerveuses obscures ? demandai-je.

Ses joues pâles rougirent de plaisir lorsqu'il apprit que je connaissais son œuvre.

– J'entends si rarement parler de cet ouvrage que je le croyais bien mort, dit-il. Ce que mes éditeurs me disent de sa vente me décourage tout à fait. Vous êtes vous-même médecin, je suppose ?

– Chirurgien militaire en retraite.

– J'ai toujours eu un faible pour les maladies nerveuses. Je voudrais en faire tout à fait ma spécialité, mais, naturellement, il faut d'abord prendre ce qu'on peut avoir. Toutefois tout cela est à côté de la question, monsieur Sherlock Holmes, et j'apprécie fort bien à quel point votre temps est précieux. Le fait est qu'une série d'événements très singuliers se sont déroulés récemment chez moi, dans Brook Street ; c'en est arrivé ce soir à un tel degré que j'ai senti qu'il m'était absolument impossible d'attendre une heure de plus avant de vous demander votre avis et votre aide.

Sherlock Holmes s'assit et alluma sa pipe.

– Vous êtes bienvenu pour l'un et pour l'autre, dit-il ; je vous en prie, faites-moi le récit détaillé des circonstances qui vous ont inquiété.

– Il y en a une ou deux qui sont si triviales, vraiment, que j'ai presque honte de les mentionner. Mais la chose est tellement inexplicable et le tour récent que cela a pris est si compliqué que je vous exposerai tout pour que vous jugiez ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas.

« Je suis obligé, pour commencer, de dire quelque chose de ma carrière d'étudiant. Je suis sorti de l'université de Londres, vous le savez, et je suis sûr que vous ne me croirez pas en quête de louanges déplacées si je dis que mes professeurs considéraient ma carrière d'étudiant comme vraiment pleine de promesses. Mes études terminées, j'ai continué de me consacrer à des recherches ; tout en n'occupant qu'une position secondaire à King's College Hospital, je fus assez heureux pour susciter un intérêt considérable par mes recherches sur la pathologie de la catalepsie et pour remporter finalement le prix et la médaille Bruce Pinkerton avec cette monographie sur les lésions nerveuses à laquelle votre ami a fait allusion tout à l'heure. Je n'exagérerais pas si je disais qu'à ce moment-là l'impression générale était qu'une carrière remarquable s'ouvrait devant moi.

« Mais la grosse pierre d'achoppement pour moi, c'était le manque de capitaux. Comme vous le comprendrez facilement, un spécialiste qui a de hautes visées est contraint de débiter dans l'une quelconque de cette douzaine de rues du quartier de Cavendish Square, qui toutes impliquent des loyers énormes et de grands frais d'installation. En plus de ces dépenses préliminaires, il faut qu'il soit préparé à subvenir à ses besoins pendant quelques années et à louer une voiture et un cheval présentables. Tout cela était au-delà de mes moyens et je pouvais tout au plus espérer qu'en économisant il me serait possible, en une dizaine d'années, de mettre assez d'argent de côté pour m'établir. Tout à coup, cependant, un incident inattendu m'ouvrit une perspective toute nouvelle.

« Ce fut la visite d'un certain M. Blessington qui m'était complètement inconnu. Il entra dans mon cabinet un matin et, tout de suite, se lança à fond dans son sujet.

« – Vous êtes bien, dit-il, Percy Trevelyan qui a eu une carrière si distinguée et a obtenu un grand prix il n'y a pas longtemps ?

« Je m'inclinai.

« – Répondez-moi franchement, continua-t-il, vous verrez que c'est votre intérêt. Vous avez toute l'habileté qui fait qu'un homme réussit, mais possédez-vous le doigté ?

« Je ne pus m'empêcher de sourire de la brusquerie de cette question.

« – J'espère, dis-je, en avoir ma part.

« – Pas de mauvaises habitudes ? Pas de penchant pour la boisson, hein ?

« – Mais, monsieur !... m'écriai-je.

« – Bon, bon ! ça va très bien ! mais il fallait que je le demande. Avec toutes ces qualités, pourquoi n'avez-vous pas une grande clientèle ?

« J'ai haussé les épaules.

« – Allons Allons ! dit-il de sa manière agitée. C'est de la vieille histoire. Plus de cervelle dans la tête que d'argent dans la poche, hein ? Que diriez-vous si je vous lançais dans Brook Street ?

« Je le regardai stupéfait.

« – Ah ! je le ferais pour moi et non pour vous, s'écria-t-il. Je veux être tout à fait franc avec vous et, si ça vous convient, ça me conviendra à merveille. J'ai quelques milliers de livres à placer, voyez-vous, et je crois bien que je les placerai sur vous à fonds perdu.

« – Mais pourquoi ? ai-je balbutié.

« – Eh bien ! c'est une spéculation comme une autre, et plus sûre que bien d'autres.

« – Que faut-il donc que je fasse ?

« – Je vais vous le dire. Je prendrai la maison, je la meublerai, je paierai le personnel et je me chargerai de tout. Tout ce que vous aurez à faire, ce sera de rester assis sur votre chaise dans votre cabinet de consultation. Je vous donnerai l'argent de poche et le nécessaire. Par contre, vous me passerez les trois quarts de vos gains et vous garderez l'autre quart pour vous.

« Voilà, monsieur Holmes, l'étrange proposition avec laquelle cet homme Blessington m'aborda. Je ne vous ennuierais pas en vous racontant comment nous avons négocié et fait affaire. Cela finit ainsi : à l'Assomption suivante, j'ai emménagé dans la maison et j'ai ouvert mon cabinet à très peu de chose près dans les conditions qu'il avait suggérées. Lui-même est venu dans la maison comme malade à demeure. Son cœur était faible, semble-t-il, et il avait besoin d'une surveillance médicale constante. Il aménagea les deux meilleures pièces du premier en studio et en chambre à coucher pour son usage personnel. Homme aux habitudes singulières, il évitait la société et sortait très peu. Sa vie était irrégulière, mais sous un seul rapport il était la régularité même. Chaque soir, à la même heure, il venait dans mon cabinet de consultation, examinait les livres, déposait sur le bureau cinq shillings et trois pences pour chaque guinée que j'avais gagnée et emportait le reste dans son coffre-fort, dans sa chambre.

« Je peux dire en toute confiance qu'il n'a jamais eu l'occasion de regretter sa spéculation. Dès le début ce fut un succès. Quelques cas intéressants et la réputation que j'avais acquise à l'hôpital me mirent rapidement en vedette et, depuis un an ou deux, j'ai fait de lui un homme riche.

« En voilà assez, monsieur Holmes, sur mon passé et mes relations avec M. Blessington. Il ne me reste à présent qu'à vous dire ce qui est survenu pour m'amener ici ce soir.

« Il y a quelques semaines, M. Blessington descendit chez moi, dans un état, me semble-t-il, de très grande agitation. Il me parla d'un cambriolage qui, disait-il, avait été commis dans le West

End. Il me parut, je m'en souviens, tout à fait inutilement surexcité à ce sujet et annonça qu'il ne se passerait pas un jour avant que nous ne fassions poser des verrous plus forts aux portes et aux fenêtres. Toute une semaine, il demeura dans un singulier état d'agitation ; il regardait sans cesse par la fenêtre et avait renoncé à la petite promenade qui, d'ordinaire, préludait à son dîner. Son attitude me suggéra qu'il avait une peur mortelle de quelque chose ou de quelqu'un, mais quand je lui posai une question, il se montra si désagréable que je fus forcé de laisser tomber le sujet. Peu à peu, avec le temps, ses craintes semblèrent se dissiper et il avait repris ses anciennes habitudes quand un nouvel événement le réduisit au pitoyable état de dépression dans lequel il se trouve à présent. Ce qui est arrivé est ceci. Il y a deux jours j'ai reçu la lettre que je vais vous lire. Elle ne porte ni adresse ni date :

« “Un noble Russe, qui séjourne présentement en Angleterre, serait heureux de profiter de l'aide professionnelle du Percy Trevelyan. Il est depuis quelques années sujet à des crises de catalepsie et on sait que le Dr Trevelyan fait autorité en la matière. Il se propose de lui rendre visite demain vers 6 h 15, si le Dr Trevelyan peut sans inconvénient se trouver chez lui.”

« Cette lettre m'a profondément intéressé, parce que la principale difficulté dans l'étude de la catalepsie, c'est la rareté de la maladie. Vous croirez donc sans peine que j'étais dans mon cabinet de consultation quand, à l'heure fixée, mon jeune domestique introduisit le malade.

« C'était un homme d'âge mûr, mince, d'allure modeste et banale – nullement l'idée qu'on se fait d'un noble Russe. Je fus bien plus frappé par l'aspect de son compagnon. Celui-ci était un homme jeune, grand, d'une beauté remarquable, avec une figure sombre, pleine de feu, les membres et la poitrine d'un hercule. Il avait, pour entrer, passé sa main sous le bras de l'autre et il l'aida à s'asseoir avec une tendresse qu'on n'aurait guère attendue d'un homme de son aspect.

« – Vous m'excuserez d'entrer, docteur, dit-il en anglais avec un léger zézaiement, monsieur est mon père et sa santé est pour moi de la plus haute importance.

« Je fus touché par cette anxiété filiale.

« – Peut-être désireriez-vous rester pendant la consultation ? dis-je.

« – Non, pour rien au monde, fit-il avec un geste d'horreur. Cela m'est plus pénible que je ne saurais le dire. Si je devais voir mon père dans une de ces terribles crises, je suis convaincu que je n'y survivrais pas. Mon propre système nerveux est d'une sensibilité exceptionnelle. Avec votre permission, je resterai dans la salle d'attente, pendant que vous étudierez le cas de mon père.

« A cela, bien entendu, j'ai consenti, et le jeune homme s'est retiré.

« Le malade et moi nous sommes alors plongés dans la discussion de son cas et j'ai pris quantité de notes. Il n'était pas d'une intelligence remarquable et me faisait souvent des réponses embrouillées que j'attribuais à sa connaissance restreinte de notre langue. Soudain, pendant que

j'étais assis, en train d'écrire, il cessa tout à fait de répondre à mes questions et, quand je me tournai vers lui, je fus saisi de voir qu'assis, droit et raide sur sa chaise, il me regardait avec un visage d'une rigidité parfaitement inexpressive. Il était une fois de plus la proie de sa mystérieuse maladie.

« Ce que j'ai d'abord éprouvé, je viens de le dire, ce fut de la pitié et de l'horreur. En second lieu, ce fut, j'en ai peur, une satisfaction professionnelle. J'ai noté les pulsations et la température de mon malade, j'ai éprouvé la rigidité de ses muscles, examiné ses réflexes. Il n'y avait, dans l'ensemble, rien de sensiblement anormal et toutes les observations concordaient avec mes expériences passées. J'avais, dans des cas semblables, obtenu de bons résultats par l'inhalation de nitrite d'annyle et ce me semblait une admirable occasion d'en éprouver une fois encore les vertus. Le flacon se trouvait en bas, dans mon laboratoire ; laissant donc mon malade assis sur sa chaise, je courus le chercher. J'ai un peu tardé à le trouver – mettons cinq minutes – puis je suis revenu. Jugez de mon étonnement en constatant que la pièce était vide et le malade disparu.

« Naturellement, la première chose que je fis fut de courir dans la salle d'attente. Le fils aussi était parti. La porte du vestibule avait été tirée, mais non fermée. Le garçon qui introduit les clients est nouveau et nullement prompt. Il attend en bas et monte pour faire sortir tes malades, quand je sonne de mon cabinet. Il n'avait rien entendu et l'affaire demeura tout à fait mystérieuse. M. Blessington est rentré peu après mais je ne lui en ai pas soufflé mot, car, à dire vrai, j'en suis venu depuis quelque temps à communiquer avec lui aussi peu que possible.

« Eh bien ! Je pensais certes ne jamais revoir le Russe et son fils, aussi vous pouvez imaginer mon étonnement quand, ce soir, exactement à la même heure, ils sont entrés dans mon cabinet, juste comme ils l'avaient fait auparavant.

« – Je sens que je vous dois mille excuses pour mon brusque départ d'hier, docteur, dit mon malade.

« – J'avoue que j'en ai été très surpris, dis-je.

« – Le fait est que lorsque je me remets de ces attaques, mon esprit est un peu brouillé en ce qui concerne tout ce qui a précédé. Je me suis éveillé dans une pièce inconnue (à ce qu'il m'a semblé) et en une sorte de transe éblouie, je suis sorti dans la rue pendant que vous étiez parti.

« – Et moi, dit le fils, en voyant mon père franchir le seuil de la salle d'attente, j'ai cru, tout naturellement, que la consultation était terminée. Ce ne fut qu'une fois rentré à la maison, que j'ai commencé de me rendre compte du véritable état de choses.

« – Fort bien, dis-je en riant ; il n'y a pas de mal, si ce n'est que vous m'avez terriblement intrigué ; si donc vous voulez bien passer dans la salle d'attente, je serai heureux de reprendre la consultation qui s'est terminée si brusquement.

« Pendant une demi-heure à peu près, j'ai discuté de ses symptômes avec le vieux monsieur, puis après lui avoir fait une ordonnance, je l'ai vu s'en aller au bras de son fils.

« Je vous ai dit que M. Blessington choisissait en général cette heure de la journée pour prendre un peu d'exercice. Il rentra peu après et monta chez lui. Un instant plus tard, je l'entendis dégringoler l'escalier et il entra dans mon cabinet comme un homme que la panique a rendu fou.

« – Qui est allé dans ma chambre ? cria-t-il.

« – Personne, dis-je.

« – C'est un mensonge ! hurla-t-il. Venez voir.

« Je ne fis pas attention à la grossièreté de ses propos, car la peur semblait lui faire perdre à moitié la tête. Je suis monté avec lui, et il m'a montré plusieurs empreintes de pied sur le tapis de couleur claire.

« – Vous n'allez pas me dire que ce sont là les traces de mes pas ? cria-t-il.

« Beaucoup plus grandes, certes, que celles qu'il aurait pu laisser, elles étaient évidemment toutes fraîches. Il a beaucoup plu cet après-midi, comme vous le savez, et mes deux malades furent les seuls à me rendre visite. Il s'ensuivait donc que, pendant que je m'occupais de l'autre, l'homme de la salle d'attente était, pour une raison ignorée, monté à la chambre de mon malade à demeure. On n'avait touché à rien, on n'avait rien pris, mais les traces des pas prouvaient que cette visite d'un intrus était un fait indéniable.

« M. Blessington m'a paru plus surexcité à propos de cette affaire que je ne l'aurais cru possible, quoique, naturellement, c'en était assez pour troubler la tranquillité d'esprit de n'importe qui. Il s'est assis dans un fauteuil et s'est bel et bien mis à pleurer, et j'ai eu beaucoup de peine à le faire parler raisonnablement. Ce fut lui qui suggéra qu'il fallait que je vienne vous trouver et, naturellement, j'ai vu tout de suite la justesse de son idée, car, bien qu'il m'ait l'air d'en exagérer beaucoup l'importance, l'incident est certainement très singulier. Si seulement vous vouliez bien venir avec moi dans mon coupé, vous sauriez, du moins, calmer mon hôte, bien que je ne puisse guère espérer qu'il vous sera possible d'expliquer cet étrange événement. »

Sherlock Holmes avait écouté ce long récit avec une attention qui témoignait du vif intérêt qu'il éveillait en lui. Son visage était aussi impassible que jamais, mais ses paupières s'étaient abaissées plus lourdement sur ses yeux et la fumée montait de sa pipe en cercles plus épais, comme pour ponctuer plus fortement chaque épisode curieux du récit du docteur. Comme notre visiteur concluait, Sherlock se leva aussitôt sans mot dire ; il me passa mon chapeau, prit le sien sur la table et suivit le Dr Trevelyan à la porte. En moins d'un quart d'heure, celui-ci nous déposait devant sa demeure dans Brook Street. C'était l'une de ces maisons à façade plate et sombre que l'on associe à l'idée d'un médecin du West End. Un jeune domestique nous fit entrer et, tout de suite, nous prîmes un grand escalier recouvert d'un superbe tapis.

Mais soudain nous fûmes arrêtés net par une interruption singulière. La lumière du haut s'éteignit brusquement et, de l'obscurité, une voix sifflante et tremblante partit.

– J'ai un revolver ! criait-elle, et je vous donne ma parole que je fais feu si vous approchez.

– Vraiment, cela passe toutes les bornes, monsieur Blessington, s'exclama le Dr Trevelyan.

– Ah ! c'est donc vous, docteur ? dit la voix avec un grand soupir de soulagement. Mais il y a d'autres gens ; pour qui se donnent-ils ?

Nous eûmes conscience que, de l'obscurité, on nous examinait longuement.

– Oui ! oui ! ça va bien ! dit-on enfin. Vous pouvez monter, et je regrette que mes préoccupations vous aient ennuyés.

Ce disant, il refit la lumière dans l'escalier et nous vîmes devant nous un homme à l'air étrange dont l'aspect aussi bien que la voix trahissaient la tension nerveuse. Il était très gras, mais apparemment il avait, à un certain moment, été beaucoup plus gras encore, de sorte que sa peau pendait autour de son visage en poches flottantes comme les bajoues d'un lévrier. Son teint était maladif et ses cheveux, peu fournis et roux, semblaient se hérissier tant son émotion était grande. Il tenait à la main un revolver qu'il fourra dans sa poche quand nous nous avançâmes.

– Bonsoir, monsieur Holmes, dit-il, je vous assure que je vous suis fort obligé d'être venu ici. Personne n'a jamais eu plus besoin de vos conseils que moi. Je suppose que le Dr Trevelyan vous a parlé de cette injustifiable intrusion dans ma chambre ?

– Parfaitement, monsieur Blessington. Qui sont ces deux hommes et pourquoi désirent-ils vous molester ?

– Là ! là ! dit le malade nerveusement, c'est difficile de vous dire cela, naturellement. Vous ne pouvez guère compter que je vais vous répondre, monsieur Holmes.

– Voulez-vous dire que vous n'en savez rien ?

– Venez par ici, s'il vous plaît. Ayez simplement la bonté d'avancer par ici.

Il nous mena dans sa chambre à coucher, qui était grande et confortablement meublée.

– Vous voyez ça ? dit-il, nous montrant du doigt une grande boîte noire au pied de son lit. Je n'ai jamais été très riche, monsieur Holmes, je n'ai jamais fait qu'un seul placement d'argent dans ma vie, le Dr Trevelyan vous le dirait. Je n'ai jamais voulu me fier à un banquier. Entre nous, le peu que je possède est dans cette boîte, alors vous pouvez comprendre ce que cela signifie pour moi quand des gens inconnus forcent l'entrée de mon appartement.

Holmes le regarda de son air interrogateur et hocha la tête.

– Il n’y a pas possibilité pour moi de vous donner un conseil si vous essayez de me tromper, dit-il.

– Mais je vous ai tout dit.

Holmes tourna les talons avec un geste de dégoût.

– Bonne nuit, docteur, dit-il.

– Et pas un conseil pour moi ! s’écria Blessington, la voix brisée.

– Mon conseil pour vous, monsieur, c’est de dire la vérité.

Une minute plus tard, nous étions dans la rue en train de rentrer chez nous. Nous avons traversé Oxford Street et nous étions à mi-chemin de Harley Street, que je n’avais pas encore tiré un mot à mon compagnon ; à la fin il parla :

– Désolé de vous avoir emmené dans cette course stupide, dit-il. Pourtant, dans le fond, c’est une affaire intéressante.

– Je n’y peux rien démêler, ai-je confessé.

– Eh bien ! il est tout à fait évident qu’il y a deux individus – peut-être davantage, mais deux au moins – qui, pour une raison quelconque, sont résolus à joindre ce Blessington et qu’à la seconde occasion le jeune homme est entré chez lui pendant que son complice, par un stratagème ingénieux, empêchait le docteur d’intervenir.

– Et la catalepsie ?

– Une frauduleuse imitation, bien que je n’oserais point insinuer pareille chose devant notre spécialiste. C’est une maladie qu’on peut facilement imiter. Moi-même, je l’ai fait.

– Et alors ?

– Par le plus grand hasard, Blessington était sorti les deux fois. S’ils ont choisi une heure aussi peu ordinaire pour une consultation, c’était, évidemment, afin d’être sûrs qu’il n’y aurait pas d’autre malade dans la salle d’attente. Il s’est trouvé, pourtant, que cette heure a coïncidé avec la promenade hygiénique de Blessington, ce qui paraît indiquer qu’ils n’étaient pas très au courant de ses habitudes journalières. Naturellement, s’ils n’avaient voulu que le voler, ils auraient au

moins essayé de trouver quelque chose. En outre, je lis dans les yeux d'un homme, quand c'est pour sa peau qu'il craint. Il est inconcevable que ce bonhomme ait pu, sans le savoir, se faire deux ennemis aussi vindicatifs que ceux-ci semblent l'être. Je suis donc à peu près certain qu'il sait parfaitement qui sont ces hommes et que, pour des raisons à lui, il ne le dit pas. Il se peut que demain le trouve d'humeur plus communicative.

– N'y a-t-il pas une alternative, ai-je suggéré, improbable et grotesque, sans doute, mais possible quand même, après tout ? Toute l'histoire de ce Russe avec sa catalepsie, et de son fils, ne pourrait-elle être une machination du Dr Trevelyan qui chercherait, pour ses propres fins, à pénétrer dans l'appartement de Blessington.

Sous la lumière du gaz, je vis que Holmes souriait d'un air amusé en m'entendant me lancer ainsi.

– Mon cher ami, ce fut là une des premières solutions qui s'offrirent à moi, mais je me suis vite trouvé en mesure de corroborer le récit du docteur. Le jeune homme a laissé sur le tapis de l'escalier des empreintes qui rendaient superflu pour moi de demander à voir celles qu'il avait faites dans la chambre. En outre, quand je vous aurai dit qu'il portait des souliers à bouts carrés et non à bouts pointus, comme ceux de Blessington, et que lesdits souliers sont d'un pouce un tiers plus longs que ceux du docteur, vous reconnaîtrez qu'il ne saurait y avoir de doute quant à sa personne. Mais nous pouvons dormir là-dessus maintenant, car je serais bien surpris s'il ne nous vient pas quelque chose de nouveau de Brook Street demain matin.

La prophétie de Sherlock Holmes s'accomplit bientôt et de dramatique façon. A 7 h 30, le lendemain matin, dans la première et vague lumière du jour, je le trouvai debout, en robe de chambre, près de mon lit.

– Il y a un coupé qui nous attend, Watson, dit-il.

– Qu'y a-t-il donc ?

– L'affaire de Brook Street.

– Des nouvelles fraîches ?

– Tragiques, mais ambiguës, dit-il en levant la jalousie. Regardez ceci – une feuille arrachée d'un carnet avec : Pour l'amour de Dieu, venez tout de suite. P. T. griffonné au crayon. Notre ami le docteur était dans un grand embarras quand il a écrit cela. Venez, mon cher, car c'est là un appel urgent.

Au bout d'un quart d'heure nous nous retrouvions chez le médecin. Il descendit en courant à notre rencontre, son visage était empreint d'horreur.

– Oh ! quelle affaire ! s'écria-t-il en portant les mains à ses tempes.

– Qu'y a-t-il donc ?

– Blessington s'est suicidé !

Holmes siffla.

– Oui, il s'est pendu pendant la nuit !

Nous étions entrés, et le docteur nous avait précédés dans ce qui était évidemment sa salle d'attente.

– C'est à peine si je sais ce que je fais, dit-il. La police est déjà là-haut. Ça m'a donné une secousse terrible.

– Quand l'avez-vous découvert ?

– Tous les matins, de bonne heure, on lui porte une tasse de thé. Quand la bonne est entrée, vers 7 heures, le malheureux était là, pendu au milieu de la chambre. Il avait accroché sa corde au crochet auquel pendait autrefois une lourde lampe et il avait pris son élan en montant sur la boîte même qu'il nous a montrée hier.

Holmes, pendant un moment, demeura profondément absorbé.

– Avec votre permission, dit-il enfin, j'aimerais aller là-haut pour étudier un peu cette affaire.

Nous sommes montés tous les deux, avec le docteur derrière nous. Un terrible spectacle s'offrit à nos yeux dès que nous eûmes franchi la porte de la chambre à coucher. J'ai parlé de l'impression de chairs flasques que donnait ce Blessington. Mais pendu à ce crochet, cette impression s'exagérait et s'intensifiait encore, à tel point qu'il n'avait que bien juste l'aspect d'un être humain. Le cou s'allongeait comme celui d'un poulet plumé, ce qui, par contraste, faisait paraître le reste du corps plus obèse et plus étrange. Il n'était vêtu que de sa longue chemise de nuit, au bas de laquelle ses chevilles enflées et ses pieds vulgaires pointaient fortement vers l'avant. Auprès du cadavre, un inspecteur de police, d'allure élégante, prenait des notes dans un carnet.

– Ah ! monsieur Holmes, dit-il quand mon ami entra. Je suis enchanté de vous voir.

– Bonjour, Launer. Vous ne me considérez pas comme un intrus, j'en suis sûr. Savez-vous quelque chose des événements qui ont amené cette affaire ?

– Oui, j'en connais quelques-uns.

– Vous êtes-vous formé une opinion ?

– Autant que je peux voir, c'est la peur qui a fait perdre la tête au bonhomme. Il s'est bien couché, vous le voyez. Voici, dans le lit, la place bien marquée de son corps. C'est vers 5 heures du matin, vous le savez, que les suicides sont les plus courants ! C'est vers cette heure-là qu'il s'est pendu. Il me semble que ç'a été de sa part une chose mûrement réfléchie.

– Je dirais, en effet, qu'il y a trois heures qu'il est mort, si j'en juge par la rigidité des muscles, dis-je.

– Rien remarqué de particulier dans la chambre ? demanda Holmes.

– Trouvé un tournevis et quelques vis sur le lavabo. Semble aussi avoir beaucoup fumé pendant la nuit. Voilà quatre bouts de cigares que j'ai ramassés dans l'âtre.

– Hum ! fit Holmes. Avez-vous son fume-cigare ?

– Non. Rien de ce genre.

– Son étui à cigares, alors ?

– Oui, il était dans la poche de son costume.

Holmes l'ouvrit et flaira l'unique cigare qu'il contenait.

– Oh ! ça, c'est un havane ; or, les autres sont de cette espèce particulière que les Hollandais importent de leurs colonies des Indes orientales. Ils sont, d'ordinaire, entourés de paille, comme vous le savez, et plus minces par rapport à leur longueur que ceux de n'importe quelle autre marque.

Il prit les quatre mégots et les examina avec sa loupe de poche.

– Deux ont été fumés avec un fume-cigare et deux sans. On en a coupé deux avec un couteau qui n'était pas très aiguisé, et d'excellentes dents ont mordu les bouts des deux autres. Ce n'est pas un suicide, monsieur Launer. C'est un assassinat, très habilement arrangé, et commis de sang-froid...

– Impossible ! s'écria l'inspecteur.

– Et pourquoi ?

- Pourquoi assassinerait-on un homme de façon si incommode, en le pendant ?
- C'est là ce qu'il nous faut découvrir.
- Comment ont-ils pu entrer ?
- Par la porte de devant.
- Elle était, ce matin, fermée au moyen d'une barre.
- Elle a été fermée après leur entrée.
- Comment le savez-vous ?
- J'ai vu leurs traces. Si vous m'excusez un moment, je serai en mesure de vous donner de plus amples renseignements à ce sujet.

Holmes retourna à la porte et, faisant jouer la serrure, il l'examina à sa façon méthodique. Il prit ensuite la clé qui était à l'intérieur et l'inspecta aussi. Successivement il examina le lit, le tapis, les chaises, le manteau de la cheminée, le cadavre et la corde et, enfin, se déclara satisfait ; avec mon aide et celle de l'inspecteur, il coupa la corde et dépendit le malheureux, qu'avec sollicitude il recouvrit d'un drap.

- D'où vient donc cette corde ? demanda-t-il.
- On l'a prélevée là-dessus, dit le Dr Trevelyan, en en tirant de dessous le lit un gros rouleau... Il avait une peur morbide et nerveuse du feu et il gardait toujours cela à sa portée, de façon à pouvoir s'échapper par la fenêtre au cas où l'escalier brûlerait.
- Cela leur a épargné la peine d'en apporter, dit Holmes, songeur. Oui, les faits véritables sont très clairs et je serais surpris si je ne pouvais, cet après-midi, vous fournir aussi les raisons. Je vais prendre cette photographie de Blessington qui est sur la cheminée ; elle pourra m'aider dans mes recherches.
- Mais vous ne nous avez rien dit ! s'exclama le docteur.
- Oh ! il ne saurait y avoir de doute sur l'enchaînement des événements. Il y en avait trois dans l'affaire : le jeune homme, le vieux, et un troisième sur l'identité duquel je n'ai aucun indice. Les deux premiers, j'ai à peine besoin de le mentionner, sont ceux-là mêmes qui se sont fait passer pour un comte russe et son fils ; nous sommes donc à même d'en donner un signalement complet. Ils ont été introduits par un complice à l'intérieur de la maison. Si j'ai un conseil à vous donner, inspecteur, ce serait d'arrêter ce jeune domestique qui, si j'ai bien compris, n'est entré que tout récemment à votre service, docteur ?

– Le petit vaurien, on ne peut le retrouver, dit le Dr Trevelyan ; la bonne et la cuisinière viennent de le chercher partout.

Holmes haussa les épaules.

– Il a joué dans ce drame un rôle qui est loin d'être sans importance, dit-il. Les trois hommes, après avoir monté l'escalier sur la pointe des pieds, le vieux d'abord, le jeune homme ensuite et l'inconnu à l'arrière...

– Mon cher Holmes ! me récriai-je.

– Oh ! cela ne saurait faire de doute, les empreintes supposées des pieds sont formelles. A cet égard j'étais documenté dès hier soir. Ils sont donc montés à la chambre de M. Blessington dont ils ont trouvé la porte fermée à clé. A l'aide d'un fil de fer, pourtant, ils ont repoussé le pêne. Même sans la lampe, vous verrez, par les égratignures sur la gâche, l'endroit où la pression a été exercée.

« Quand ils sont entrés dans la pièce, la première chose qu'ils firent fut, sans doute, de bâillonner M. Blessington. Peut-être dormait-il, peut-être la terreur l'a-t-elle paralysé au point qu'il fut incapable de crier. Ces murs sont épais et on peut concevoir que son cri, s'il a eu le temps d'en pousser un seul, ne fut pas entendu.

« Pour moi, il est évident qu'après s'être assurés de sa personne, ils ont tenu une sorte de conseil, quelque chose, sans doute, qui avait l'allure d'un jugement et qui dut durer quelque temps, car ce fut alors qu'on fuma les cigares. Le vieux était assis sur cette chaise en osier ; c'était lui qui se servait du porte-cigares, le plus jeune était assis là-bas, il faisait tomber sa cendre contre la commode. Le troisième individu allait et venait. Blessington, je crois, était assis, tout raide, sur son lit, mais de cela je ne saurais me dire absolument certain.

« Pour finir, ils ont saisi Blessington et l'ont pendu. La chose avait été si bien arrangée d'avance que j'ai la conviction qu'ils avaient apporté cette espèce de poulie pour remplacer éventuellement la potence. J'imagine que ce tournevis et ces vis étaient destinés à l'assujettir. Toutefois en voyant le crochet au plafond, ils ne se sont pas donné cette peine. Quand ils ont eu fini leur besogne, ils sont partis et la porte a été barricadée derrière eux par leur complice.

C'était avec le plus profond intérêt que nous avions écouté Holmes esquisser ce drame nocturne qu'il avait déduit de traces si subtiles, si menues que, même quand il nous les avait montrées, nous avions peine à le suivre dans ses raisonnements. L'inspecteur sortit aussitôt en toute hâte, pour rechercher le domestique, pendant que Holmes et moi nous rentrions déjeuner à Baker Street.

– Je reviendrai vers 3 heures, dit-il quand nous eûmes fini. L'inspecteur et le docteur nous retrouveront ici à cette heure-là, et j'espère qu'à ce moment-là j'aurai éclairci tout ce qu'il peut rester d'obscur dans cette affaire.

Nos visiteurs arrivèrent à l'heure fixée, mais il était 3 h 45 lorsque mon ami fit son apparition. Toutefois, rien qu'à son air, je vis, quand il entra, que tout avait marché à son gré.

– Rien de neuf, inspecteur ?

– Nous tenons le domestique.

– Excellent ! Moi, j'ai les hommes.

– Vous les avez !

Ce fut notre cri à tous les trois.

– Eh ! du moins je connais leur identité. Ce soi-disant Blessington est, comme je m'y attendais, bien connu à la direction de la police, et ses assassins le sont aussi. Ils s'appellent Briddle, Hayward et Moflat.

– La bande de la banque Workington ! s'écria l'inspecteur.

– Précisément.

– Alors Blessington devait être Sutton ? Tout cela devient maintenant clair comme de l'eau de roche ! dit l'inspecteur.

Mais Trevelyan et moi nous nous regardions, ahuris.

– Vous devez vous rappeler sûrement la grande affaire de la banque Workington, dit Holmes ; il y avait cinq hommes dans cette affaire ces quatre-ci et un cinquième nommé Cartwright. Tobin, le gardien, fut assassiné, et les voleurs prirent la fuite avec sept mille livres. Cela se passait en 1875. Ils furent arrêtés tous les cinq, mais les témoignages n'étaient nullement décisifs. Ce Blessington, ou Sutton, qui était le pire de la bande, se fit délateur. Ce fut sur son témoignage que Cartwright fut pendu et que les trois autres attrapèrent quinze ans chacun. Quand on les a relâchés, l'autre jour, quelques années avant qu'ils eussent purgé toute leur peine, ils ont entrepris, comme vous le voyez, de traquer le traître et de venger sur lui la mort de leur camarade. Deux fois ils ont essayé de le joindre, et ont échoué ; la troisième fois, ça n'a pas raté. Y a-t-il encore quelque chose que je puisse vous expliquer, docteur ?

– Je crois que vous avez admirablement tout éclairci, dit le docteur. Sans doute le jour où il était si agité était-il celui où il venait d'apprendre par les journaux la mise en liberté de ses complices ?

– Exactement. Son histoire de cambriolage n'était que poudre aux yeux.

– Mais pourquoi ne pouvait-il vous révéler ce qu'il en était ?

– Eh bien, mon cher, connaissant le caractère vindicatif de ses anciens associés, il a essayé de cacher à tout le monde sa propre identité aussi longtemps qu'il l'a pu. Son secret était un secret honteux et il ne pouvait se résoudre à le divulguer. Toutefois, tout misérable qu'il fût, il vivait encore sous le bouclier de la loi anglaise, et je ne doute pas, inspecteur, que vous ne vous rendiez compte que, si ce bouclier n'a pas réussi à le protéger, le glaive de la justice est toujours là pour la vengeance.

Telles furent les circonstances singulières de l'affaire du malade à demeure et du docteur de Brook Street. Depuis cette nuit-là, la police n'a plus jamais entendu parler des trois assassins, de sorte qu'on a supposé à Scotland Yard qu'ils se trouvaient parmi les passagers de l'infortuné North Creina, ce vapeur qui, il y a quelques années, se perdit corps et biens sur la côte portugaise, à quelques lieues au nord d'Oporto. L'instruction contre le domestique fut abandonnée, faute de preuves, et « le mystère de Brook Street », comme on l'a appelé, n'a jamais, jusqu'à présent, fait le sujet d'une étude complète imprimée et offerte au public.

L'interprète Grec

Au cours de ma longue et intime fréquentation de Sherlock Holmes, je ne l'avais jamais entendu faire allusion à sa famille, et presque jamais à son enfance. Cette réticence de sa part avait renforcé mon impression qu'il était un peu en dehors de l'humanité, au point que, parfois, il m'arrivait de le regarder comme un phénomène unique, un cerveau sans cœur, aussi dépourvu de sympathie pour les hommes qu'il leur était supérieur en intelligence. Si son antipathie pour la femme et son aversion à se faire de nouveaux amis étaient caractéristiques de sa nature impassible, la suppression absolue de toute allusion aux siens ne l'était pas moins. J'en étais venu à croire qu'il était orphelin, sans parents vivants, quand un soir, à ma grande surprise, il se mit à me parler de son frère.

C'était un soir d'été, après le thé, et la conversation, intermittente et décousue, après avoir passé des clubs de golf aux causes de variations dans l'obliquité de l'écliptique, en était, en fin de compte, venue à la question de l'atavisme et des aptitudes héréditaires. Il s'agissait, dans notre discussion, de déterminer dans quelle mesure un don remarquable, quel qu'il soit, chez un individu, était imputable à sa filiation et jusqu'à quel point il était dû à son éducation première.

– Dans votre propre cas, dis-je, d'après tout ce que vous m'avez dit, il est évident que votre faculté d'observation et votre facilité particulière de déduction sont dues à votre propre entraînement systématique.

– Jusqu'à un certain point, répondit-il, en réfléchissant. Mes ancêtres étaient des propriétaires campagnards qui paraissent bien avoir mené la vie qui correspondait naturellement à leur état. Néanmoins, cette façon d'agir, je l'ai dans le sang et elle peut venir de ma grand-mère qui était la sœur de Vernet, l'artiste français. L'art, dans le sang, est susceptible de prendre les formes les plus étranges.

– Mais comment savez-vous qu'il s'agit de quelque chose d'héréditaire ?

– Parce que mon frère Mycroft le possède à un degré bien plus élevé que moi.

C'était là un élément nouveau pour moi. S'il y avait en Angleterre un autre homme qui possédait des dons aussi remarquables, comment se faisait-il que ni la police ni le public n'en eussent entendu parler ? Je posai la question, en insinuant que c'était la modestie de mon compagnon qui lui faisait reconnaître son frère comme supérieur. Holmes se mit à rire de ma suggestion.

– Mon cher Watson, dit-il, je ne saurais être d'accord avec ceux qui rangent la modestie parmi les vertus. Pour le logicien, toutes les choses doivent être exactement ce qu'elles sont, et se sous-estimer soi-même, c'est s'écarter de la vérité, autant qu'exagérer ses propres mérites. Donc, quand je dis que Mycroft a des facultés d'observation supérieures aux miennes, vous pouvez croire que je dis à la lettre l'exacte vérité.

- Est-il votre cadet ?
- De sept ans mon aîné.
- Comment se fait-il qu'on ne le connaisse pas ?
- Oh ! on le connaît fort bien dans son milieu.
- Où donc ?
- Eh bien, au club Diogène, par exemple.

Je n'avais jamais entendu parler de cet établissement et mon air sans doute le disait, car Sherlock Holmes sortit sa montre.

- Le club Diogène est le plus étrange de Londres et Mycroft est un de ses membres les plus étranges. Il s'y trouve toujours de cinq heures moins un quart à huit heures moins vingt. Il est maintenant six heures ; si donc, par ce beau soir, une petite promenade vous disait quelque chose, je serais très heureux de vous présenter deux curiosités.

Cinq minutes après, nous étions dans la rue, et nous nous dirigeons vers Regent Circus.

- Vous vous demandez, dit mon compagnon, pourquoi Mycroft n'emploie pas ses dons comme détective, il en est incapable.
- Mais je croyais que vous aviez dit ?...
- J'ai dit qu'il m'était supérieur pour l'observation et la déduction. Si l'art du détective commençait et finissait dans un fauteuil, mon frère serait le plus grand expert criminel ayant jamais existé. Mais il n'a aucune ambition, aucune énergie. Il ne s'écarterait même pas de son chemin pour vérifier ses propres solutions et aimerait mieux passer pour avoir tort que de se donner la peine de prouver qu'il a raison. À maintes reprises je lui ai soumis des problèmes et j'y ai reçu une explication qui, par la suite, se révélait exacte. Et malgré cela, il était absolument incapable de faire ressortir les points pratiques dont il faut être en possession avant de pouvoir porter une affaire devant un juge ou un jury.
- Ce n'est pas sa profession, alors ?
- Nullement. Ce qui est, pour moi, un moyen d'existence, constitue pour lui la plus pure marotte d'un dilettante. Il possède un don extraordinaire pour les chiffres et il apure les livres de plusieurs administrations gouvernementales. Mycroft, qui demeure dans Pall Mall, fait un tour par le coin de Whitehall tous les matins et il le refait dans le sens inverse tous les soirs. D'un

bout de l'année à l'autre, il ne prend pas d'autre exercice et on ne le voit nulle part ailleurs, sauf au club Diogène, qui se trouve juste en face de chez lui.

– Ce nom ne me dit rien.

– Rien d'extraordinaire à cela. Il y a à Londres, vous le savez, beaucoup d'hommes qui, les uns par timidité, les autres par misanthropie, ne recherchent nullement la société de leurs semblables. Toutefois, ils ne détestent point pour autant les fauteuils confortables, non plus que les plus récentes revues. C'est pour la commodité de ces gens-là que le club Diogène a été formé, et il compte, maintenant, les hommes les plus asociaux, les plus ennemis des clubs qui soient à Londres. On ne permet à aucun membre de se préoccuper d'un autre. Sauf dans la salle des Étrangers, il est interdit de parler, dans quelques circonstances que ce soit, et trois infractions à cette règle, si le comité en est informé, peuvent entraîner l'exclusion du bavard. Mon frère fut l'un des fondateurs et j'ai moi-même trouvé dans ce club une atmosphère éminemment sédative.

Tout en bavardant, nous avons atteint Pall Mall ; en débouchant par le haut de St. James, Sherlock Holmes s'arrêta devant une porte à peu de distance du Carlton et, en me rap pelant de ne pas parler, me conduisit dans le vestibule. À travers les vitres, j'aperçus une vaste et luxueuse salle dans laquelle un nombre considérable de messieurs étaient assis çà et là, à lire les journaux, chacun dans son coin. Holmes me fit entrer dans une petite pièce qui donnait sur Pall Mall puis, m'ayant quitté une minute, il revint avec un compagnon qui, je le voyais, ne pouvait être que son frère.

Mycroft Holmes était beaucoup plus grand et plus fort que Sherlock Holmes. Sa corpulence et sa taille étaient remarquables, mais son visage, bien que massif, avait gardé quelque chose de l'acuité d'expression si caractéristique de celui de son frère. Ses yeux, d'un singulier gris aqueux, semblaient garder en permanence ce regard lointain, introspectif, que je n'avais observé chez Sherlock Holmes que lorsqu'il déployait toutes ses facultés.

– Je suis heureux de faire votre connaissance, monsieur, dit-il, en me tendant une main aussi large et aussi plate qu'une nageoire de phoque. Partout j'entends parler de Sherlock Holmes depuis que vous vous êtes institué son mémorialiste. À propos, Sherlock, je m'attendais à te voir par ici la semaine dernière pour me consulter au sujet de cette affaire du Manoir. Je pensais que tu avais un peu perdu pied.

– Non, je l'ai résolue, dit mon ami, en souriant.

– C'était Adams, bien sûr ?

– Oui, c'était Adams.

– J'en étais certain, dès le début.

Ils s'assirent tous les deux dans le bow-window du club.

– Pour qui désire étudier l’humanité, voici le bon endroit, dit Mycroft. Regardez-moi ces types magnifiques ! Regardez, par exemple, ces deux hommes qui viennent de notre côté.

– Le marqueur au billard et l’autre ?

– Précisément. Qu’est-ce que tu dis de l’autre ?

Les deux hommes s’étaient arrêtés en face de la fenêtre. Quelques traces de craie autour de la poche de son gilet étaient les seuls signes de joueur de billard que je pus découvrir chez l’un d’eux. Son compagnon était un homme très petit, avec un chapeau rejeté en arrière et plusieurs paquets sous le bras.

– Un vieux soldat, à ce que je vois, dit Sherlock.

– Et licencié tout récemment, observa le frère.

– A fait du service aux Indes.

– Un sous-officier.

– D’artillerie, je suppose, dit Sherlock.

– Et veuf.

– Oui, mais avec un enfant.

– Des enfants, mon petit, des enfants.

– Ça ! dis-je en riant, voilà qui est un peu fort !

– Certes non, répondit Holmes, il n’est pas difficile de dire qu’un homme avec cette allure, cet air d’autorité et cette peau cuite par le soleil est plus qu’un simple soldat et qu’il est revenu des Indes depuis peu.

– Qu’il n’a pas quitté le service depuis longtemps, ça se voit aux souliers réglementaires qu’il porte, remarqua Mycroft.

– Il n’a pas la démarche du cavalier et pourtant il portait sa coiffure de travers, comme en témoigne la couleur de sa peau, plus claire de ce côté-ci du front. Il est trop lourd pour un sapeur. Donc il était dans l’artillerie.

– Et puis son costume de deuil montre qu’il a perdu quelqu’un de très cher. Qu’il fasse lui-même ses commissions semble indiquer que c’était sa femme. Il a acheté des choses pour ses enfants, vous voyez : il y a une crécelle, ce qui implique que l’un d’eux est très jeune. La femme a dû mourir en couches. Le livre d’images sous son bras montre qu’il y a un autre enfant auquel il doit aussi penser.

Je commençais à comprendre ce que mon ami voulait dire quand il déclarait que son frère possédait des dons supérieurs même aux siens.

Sherlock me regardait et souriait. Mycroft prit une pincée de tabac dans une tabatière en écaille et, avec un grand mouchoir de poche en soie rouge, il brossa les grains égarés sur son vêtement.

– À propos, Sherlock, dit-il, on a soumis à mon jugement quelque chose qui est tout à fait selon ton cœur – un problème très étrange. Je n’ai vraiment pas eu l’énergie de le suivre, sauf de façon très incomplète, mais il m’a fourni une base pour quelques réflexions très agréables. Si tu avais envie d’entendre les faits...

– Mon cher Mycroft, j’en serais enchanté.

Le frère griffonna une note sur une feuille de son carnet et, ayant sonné, passa le billet au garçon de salle.

– J’ai prié M. Melas de traverser la rue, dit-il. Il demeure à l’étage au-dessus du mien et je le connais un peu, ce qui l’a amené à venir me voir à un moment où il était fort perplexe. M. Melas est grec d’origine, je crois, et c’est un linguiste remarquable. Il gagne sa vie en partie comme interprète auprès des tribunaux et en partie en remplissant le rôle de guide auprès des riches Orientaux qui peuvent descendre dans les hôtels de Northumberland Avenue. Je crois que je lui laisserai raconter à sa manière sa très remarquable aventure.

Quelques minutes plus tard nous rejoignait un homme petit et gros dont la face olivâtre et les cheveux noirs comme du jais proclamaient l’origine méridionale, bien que son langage fût celui d’un Anglais bien élevé. Il échangea avec Sherlock une cordiale poignée de main et ses yeux étincelèrent de plaisir quand il comprit que le fameux détective désirait connaître son histoire.

– Je ne crois pas que la police ajoute foi à ce que je dis, commença-t-il, d’une voix plaintive. Je ne le crois pas, ma parole. Simplement parce qu’ils n’ont jamais rien entendu de pareil avant, ils pensent que cela ne se peut pas. Mais je sais, moi, que jamais plus je n’aurai l’esprit en repos tant que je ne saurai pas ce qu’est devenu mon pauvre homme avec l’emplâtre sur son visage.

– Je suis tout attention, dit Sherlock.

– C’est aujourd’hui mercredi soir. Eh bien, donc, c’était lundi soir – il y a seulement deux jours, vous comprenez, que tout cela est arrivé. Je suis interprète, comme peut-être mon voisin que voici vous l’a dit. J’interprète dans toutes les langues – ou presque toutes – mais comme je suis

grec de naissance et de nom, c'est à cette langue particulière qu'on m'associe partout. Pendant de longues années j'ai été le principal interprète grec à Londres et mon nom est fort connu dans les hôtels.

« Il arrive assez souvent que l'on m'envoie chercher à des heures insolites ; ce sont des étrangers qui se trouvent en difficulté, des voyageurs qui arrivent tard et ont besoin de mes services. Je ne fus donc pas surpris quand, lundi soir, un certain M. Latimer, jeune homme très élégant, entra dans ma chambre et me demanda de l'accompagner dans un fiacre qui attendait à la porte. Un Grec de ses amis était venu le voir, pour affaires, disait-il, et comme il ne parlait que sa propre langue, on ne pouvait se passer des services d'un interprète. Il me fit entendre que sa maison se trouvait à quelque distance, dans Kensington. Il semblait très pressé, et me poussa rapidement dans le fiacre lorsque nous fûmes descendus dans la rue.

« Je dis "dans le fiacre", mais j'eus bien vite des doutes et je me demandai si ce n'était pas dans une voiture particulière que je me trouvais. Elle était certainement plus spacieuse que ces voitures à quatre roues qui sont la honte de Londres, et les garnitures, bien qu'éraillées, étaient certainement d'une riche qualité. M. Latimer s'est assis en face de moi et, partis rapidement par Charing Cross, nous avons remonté Shaftesbury Avenue. Nous venions de déboucher dans Oxford Street et je m'étais risqué à observer que c'était un chemin bien détourné pour aller à Kensington, quand l'extraordinaire conduite de mon compagnon me coupa la parole.

« Il commença par sortir de sa poche une trique plombée qui avait l'air fort lourde ; à plusieurs reprises il en cingla l'air, en avant et en arrière, comme pour en éprouver le poids et montrer sa force. Puis, sans un mot, il la plaça sur le siège à côté de lui. Après quoi, il leva les glaces de chaque côté et, à mon étonnement, je m'aperçus qu'elles étaient recouvertes de papier, pour m'empêcher de voir au travers.

« – Je regrette de vous couper la vue, monsieur Melas, dit-il. Le fait est que je n'ai pas l'intention de vous laisser voir à quel endroit nous allons. Il pourrait m'être désagréable que vous y reveniez.

« Comme vous l'imaginez, je fus complètement déconcerté par de tels propos. Mon compagnon était un jeune homme très fort, aux larges épaules, et, même sans son arme, je n'aurais pas eu la moindre chance si je m'étais battu avec lui.

« – C'est là une conduite très étrange, monsieur Latimer, balbutiai-je. Vous devez vous rendre compte que ce que vous faites est tout à fait illégal ?

« – C'est prendre quelque liberté, sans doute ; mais on vous dédommagera. Je dois toutefois vous avertir monsieur Melas, que si, à n'importe quel moment, ce soir, vous essayez de donner l'alarme ou de faire quoi que ce soit de contraire à mes intérêts, vous pourrez tâter à quel point ce sera grave. Je vous prie de vous rappeler que personne ne sait où vous êtes et que, tant dans cette voiture que dans ma maison, vous êtes entre mes mains.

« Il parlait tranquillement, mais mettait dans ses mots une âpreté menaçante. Je demeurai silencieux, me demandant quelle pouvait bien être la raison qu'il avait pour m'enlever de façon si extraordinaire. Quoi qu'il en fût, il était parfaitement clair qu'il ne me servirait à rien de résister et que je ne pouvais qu'attendre pour voir ce qui arriverait.

« Pendant deux heures ou presque, nous avons roulé, sans que j'eusse la moindre idée de l'endroit où nous allions. Parfois, le bruit des sabots des chevaux révélait une chaussée pavée, à d'autres moments, notre course douce et silencieuse suggérait le macadam, mais hormis cette différence dans le bruit, il n'y avait absolument rien qui pût le moins du monde m'aider à deviner où nous étions. Le papier sur les glaces des deux côtés était impénétrable à la lumière et l'on avait tiré un rideau bleu sur la vitre du devant. Il était sept heures et quart à notre départ de Pall Mall et ma montre marquait neuf heures moins dix quand enfin nous nous sommes arrêtés. Mon compagnon baissa la glace et j'aperçus rapidement une entrée de porte cintrée au-dessus de laquelle brûlait une lampe. Pendant qu'on me poussait vivement hors de la voiture, la porte s'est ouverte et je me suis trouvé à l'intérieur de la maison, avec la vague impression d'une pelouse et d'arbres aperçus de chaque côté de moi en entrant. Qu'il s'agît là, toutefois, de la vraie campagne, ou d'une propriété privée, c'est plus que je ne pourrais m'aventurer à en dire.

« Il y avait à l'intérieur une lampe de couleur dont la lumière était tellement baissée que je ne pus rien voir, sauf que le vestibule était assez grand et orné de tableaux. Dans la lumière vague, je pus me rendre compte que la personne qui avait ouvert la porte était un homme entre deux âges, à l'air mesquin, aux épaules rondes. Lorsqu'il se tourna vers moi, le faible rayon de lumière me montra qu'il portait des lunettes.

– Est-ce là M. Melas, Harold ? dit-il.

– Oui.

– Fort bien ! Fort bien ! Vous ne nous en voulez pas, mon sieur Melas, j'espère. Mais nous ne pouvions nous en tirer sans vous. Si vous agissez honnêtement, vous ne le regretterez pas, mais si vous essayez d'user de quelque mauvais tour, que Dieu vous aide !

« Il parlait d'un ton nerveux, saccadé et, entre ses phrases, riait d'un rire étouffé ; mais, quoi qu'il en fût, il m'inspirait plus de crainte que l'autre.

« – Que voulez-vous de moi ? demandai-je.

« – Seulement que vous posiez quelques questions à un gentleman grec qui est chez nous en visite et que vous nous donniez ses réponses. Toutefois, n'en dites pas plus qu'on ne vous priera d'en dire, sans quoi – et de nouveau il se mit à rire –, mieux vaudrait pour vous n'être jamais né.

« Tout en parlant, il ouvrit une porte et me conduisit dans une pièce qui semblait meublée richement, mais, là encore, la seule lumière était fournie par une lampe unique à moitié baissée. Cette pièce était certainement vaste, et la façon dont, quand j'avancai, mes pieds s'enfoncèrent

dans le tapis, m'en disait la richesse. J'aperçus des chaises de velours, une haute cheminée en marbre blanc et, sur un des côtés, quelque chose qui me parut être une collection d'armes japonaises. Il y avait une chaise, juste sous la lampe, et le plus vieux des deux hommes me fit signe de m'y asseoir. Le plus jeune nous avait quittés, mais il revint tout de suite par une autre porte, amenant un homme, vêtu d'une espèce d'ample robe de chambre, qui s'avança lentement vers nous. Lorsqu'il entra dans le cercle de faible lumière qui me permit de le voir plus distinctement, je frémis d'horreur à son aspect. D'une pâleur de mort et d'une maigreur effrayante, il avait les yeux saillants et brillants de celui dont le courage est plus grand que la force. Mais ce qui me frappa plus que les signes de sa faiblesse physique, ce fut que son visage était sillonné de bandes de sparadrap et qu'il en avait un large morceau sur la bouche.

« – As-tu l'ardoise, Harold ? cria le vieux, tandis que cet être étrange tombait, plutôt qu'il ne s'asseyait, sur une chaise. Ses mains sont-elles libres ? Maintenant, donne-lui le crayon. Vous allez poser les questions, monsieur Melas, et il écrira les réponses. Demandez-lui tout d'abord s'il est préparé à signer les papiers.

« Les yeux de l'homme flamboyèrent.

« *Jamais !* écrivit-il en grec sur l'ardoise.

« – À n'importe quelles conditions ? demandai-je par ordre du tyran.

« “– Seulement si je la vois mariée en ma présence par un prêtre grec que je connais.”

« L'homme, de nouveau, se mit à rire d'un rire venimeux.

« – Vous savez ce qui vous attend, alors ?

« “– Je ne m'en soucie pas pour moi-même.”

« Ce sont là des échantillons des questions et des réponses qui constituèrent notre étrange conversation mi-parlée, mi-écrite. Plusieurs fois, je dus lui demander s'il voulait céder et signer les documents et chaque fois j'obtins la même réponse indignée. Mais, bien vite, une heureuse pensée me vint. Je me mis à ajouter à chaque question quelques petites phrases de mon cru, insignifiantes, d'abord, pour m'assurer si l'un ou l'autre de mes compagnons se rendait compte de quelque chose, puis, comme je constatais qu'ils ne réagissaient pas, j'ai joué un jeu plus dangereux. Notre conversation se déroula à peu près comme ceci :

« – Vous ne pouvez rien gagner par cet entêtement. *Qui êtes-vous ?*

« “– Ça m'est égal. *Je suis un étranger à Londres.*”

« – Vous-même serez la cause de votre mauvais destin. *Depuis quand êtes-vous ici ?*

« – Qu’il en soit ainsi ! *Trois semaines.* »

« – La propriété ne pourra jamais être à vous. *De quoi souffrez-vous ?* »

« – Elle n’ira pas à des canailles. *Ils me font mourir de faim.* »

« – Vous serez libre, si vous signez. *Quelle est cette maison ?* »

« – Je ne signerai jamais. *Je n’en sais rien.* »

« – Ce n’est pas lui rendre service, à elle. *Quel est votre nom ?* »

« – Que je l’entende, elle, me le dire. *Kratidès.* »

« – Vous la verrez, si vous signez. *D’où venez-vous ?* »

« – Alors je ne la verrai jamais. *D’Athènes.* »

« Cinq minutes encore, monsieur Holmes, et je lui aurais ainsi soutiré toute l’histoire sous leur nez. La question même que j’allais poser aurait pu éclairer toute l’affaire, mais, à cet instant, la porte s’ouvrit et une femme s’avança dans la pièce. Je n’ai pas pu la voir assez nettement pour savoir autre chose que ceci : elle était grande et gracieuse, avait des cheveux noirs, et elle portait une espèce d’ample robe de chambre blanche.

« – Harold ! dit-elle, dans un anglais incorrect. Je n’ai pas pu demeurer plus longtemps. Je suis si seule là-haut avec seulement... Ô mon Dieu, c’est Paul !

« Ces derniers mots furent dits en grec, et, au même instant l’homme, en un violent effort, arrachait l’emplâtre de ses lèvres et en criant bien haut : “Sophie ! Sophie !” se précipitait dans les bras de la femme. Leur étreinte, toutefois, ne dura qu’un instant, car le jeune homme saisit la femme et la poussa hors de la pièce, cependant que l’autre maîtrisait sans difficulté sa victime émaciée et l’entraînait dehors par l’autre porte. Un instant je suis resté seul dans la pièce ; je me levai vivement, avec la vague idée que je pourrais, d’une manière ou d’une autre, obtenir quelque indication concernant la maison où je me trouvais. Par bonheur cependant, je ne bougeai pas, car, en levant les yeux, je vis que le plus vieux des deux hommes se tenait dans l’encadrement de la porte, les yeux fixés sur moi.

« Cela suffit, monsieur Melas, dit-il, vous voyez que nous avons fait de vous le confident d’affaires qui nous sont toutes personnelles. Nous ne vous aurons pas dérangé si notre ami qui parle grec et qui a entamé ces négociations n’avait pas été forcé de retourner en Orient. Il était indispensable que nous trouvions quelqu’un pour le remplacer, et nous avons eu la chance d’entendre parler de vos capacités.

« Je m'inclinai.

« – Voici cinq souverains, dit-il en s'avançant vers moi. Ce seront, je l'espère, des honoraires suffisants. Mais n'oubliez pas ! ajouta-t-il en me tapant légèrement sur la poitrine et en riant. Si vous parlez de cela à âme qui vive –, faites bien attention : à âme qui vive –, que Dieu ait pitié de votre âme.

« Je ne saurais vous dire la répugnance et l'horreur que m'inspirait cet individu à l'air insignifiant. Ses traits étaient saillants et ternes, sa petite barbe en pointe, maigre et filasse. Il jetait la tête en avant tout en parlant, et ses lèvres et ses yeux se contractaient sans arrêt comme ceux d'un homme qui a la danse de Saint-Guy. Je n'ai pu m'empêcher de croire que cet étrange petit rire saccadé était aussi le symptôme d'une maladie nerveuse. La terreur qu'inspirait son visage résidait en ses yeux d'un gris d'acier, dont l'éclat était froid, et la cruauté inexorable en leur profondeur.

« – Nous saurons si vous parlez de tout cela, dit-il. Nous avons nos moyens d'information à nous. Maintenant, vous trouverez la voiture qui vous attend et mon ami vous accompagnera.

« On me fit traverser rapidement le vestibule et on me poussa dans le véhicule ; un instant encore, je pus apercevoir les arbres et le jardin. M. Latimer était sur mes talons et prit place en face de moi sans mot dire. Ce fut de nouveau, dans un profond silence, la course interminable, glaces levées, et enfin, juste après minuit, la voiture s'arrêta.

« – Vous descendrez ici, monsieur Melas, fit mon compagnon. Je regrette de vous laisser si loin de chez vous, mais je ne puis faire autrement. Toute tentative de votre part pour suivre la voiture n'aboutirait qu'à un malheur pour vous-même.

« Ce disant, il ouvrit la portière, et j'avais à peine eu le temps de sauter dehors, que déjà le cocher fouettait son cheval et que la voiture s'éloignait avec bruit. Je regardai autour de moi, étonné. J'étais sur une sorte de terrain vague couvert de bruyère avec, çà et là, les taches plus claires de genêts épineux. Au-delà s'étendait une rangée de maisons avec, de loin en loin, une lumière aux fenêtres d'en haut. De l'autre côté, j'apercevais les signaux lumineux d'une ligne de chemin de fer.

« La voiture qui m'avait amené était déjà hors de vue ; je restais là à regarder autour de moi et à me demander où diable je pouvais être, quand je vis quelqu'un qui se dirigeait vers moi dans l'obscurité. Quand il s'approcha, je reconnus un employé de chemin de fer.

« – Pouvez-vous me dire quel est cet endroit ? demandai-je.

« – Les terrains communaux de Wandsworth, dit-il.

« – Puis-je attraper un train pour Londres ?

« – Si vous allez jusqu'à Clapham Junction – il y a à peu près un mile –, vous arriverez juste pour le dernier train qui va à Victoria.

« Ce fut là la fin de mon aventure, monsieur Holmes. Je ne sais ni où j'ai été, ni à qui j'ai parlé ; rien de plus que ce que je vous ai dit. Mais je sais qu'il se trame du vilain, et je voudrais secourir ce malheureux, si je le puis. J'ai raconté toute l'histoire à M. Mycroft Holmes le lendemain matin, puis ensuite à la police. »

Après ce récit extraordinaire, nous demeurâmes silencieux quelque temps. Puis Sherlock Holmes dit, en regardant son frère :

– Tu as fait quelque chose ?

Mycroft ramassa le *Daily News* sur une table à côté :

Récompense à qui fournira des renseignements sur un monsieur grec nommé Paul Kratidès, originaire d'Athènes, et qui ignore l'anglais. Pareille récompense sera donnée à qui fournira des renseignements sur une dame grecque dont le petit nom est Sophie. X. 2473.

– L'annonce est dans tous les quotidiens. Pas de réponse.

– Et à l'ambassade de Grèce ?

– Je me suis informé. Ils ne savent rien.

– Un télégramme, alors, au chef de la police d'Athènes ?

– Sherlock a accaparé toute l'énergie de la famille, dit Mycroft, en se tournant vers moi. Eh bien, prends donc l'affaire en main, je t'en prie, et fais-moi savoir si tu en tires quelque chose de bon.

– Certainement, répondit mon ami, en se levant. Je t'en informerai, et M. Melas aussi. En attendant, monsieur Melas, à votre place, je me tiendrais sur mes gardes, car il est évident qu'ils savent par cette annonce que vous les avez trahis.

En rentrant chez nous, Holmes s'arrêta à un bureau de poste pour expédier plusieurs dépêches.

– Vous voyez, Watson, remarqua-t-il, que notre soirée n'a nullement été perdue. Quelques-unes de mes affaires les plus intéressantes me sont ainsi venues grâce à Mycroft. Le problème que nous venons d'écouter, bien qu'on n'y puisse trouver qu'une seule explication, a pourtant quelques traits caractéristiques.

– Vous espérez le résoudre ?

– Eh bien, sachant tout ce que nous savons, il serait étrange que nous manquions de découvrir le reste. Vous devez, vous-même, avoir conçu une théorie qui explique les faits que nous avons entendus.

– D’une façon assez vague, oui.

– Et quelle est donc votre idée ?

– Il m’a paru évident que cette jeune Grecque a été enlevée par le jeune Anglais qu’on appelle Harold Latimer.

– Enlevée d’où ?

– D’Athènes, peut-être.

Sherlock hoche la tête.

– Ce jeune homme, Harold, ne savait pas un mot de grec. La dame savait assez bien l’anglais. Déduction : la jeune femme a été quelque temps en Angleterre, mais lui n’a jamais été en Grèce.

– D’accord, alors nous supposons qu’elle est venue visiter l’Angleterre et que ce Harold l’a persuadée de fuir avec lui.

– Voilà qui est plus probable.

– Alors le frère – car tel doit être, j’imagine, leur degré de parenté – vient de Grèce pour s’en mêler. D’imprudente façon, il tombe au pouvoir du jeune homme et de son associé plus âgé. Ils s’emparent de lui, et emploient la violence pour lui faire signer des papiers qui transfèrent à leur nom la fortune de la jeune fille, fortune dont il est peut-être le dépositaire. Il s’y refuse. Pour négocier, il leur faut un interprète et ils font choix de ce M. Melas, après en avoir employé un autre. À la jeune fille, on ne dit rien de l’arrivée de son frère et c’est tout à fait par hasard qu’elle le découvre.

– Excellent, Watson ! J’imagine vraiment que vous n’êtes pas loin de la vérité. Vous voyez que nous avons toutes les cartes en main et que nous n’avons à redouter qu’un acte quelconque de violence de leur part. S’ils nous en donnent le temps, nous devons leur mettre la main dessus.

– Mais comment découvrir où se trouve cette maison ?

– Bah ! Si notre supposition est juste et si le nom de la jeune fille est, ou était, Sophie Kratidès, nous ne devrions avoir aucune difficulté à la retrouver. C’est là notre principal espoir, car le frère, naturellement, est tout à fait inconnu. Il est clair que quelque temps déjà s’est écoulé depuis que ce Harold est entré en relation avec la jeune personne – quelques semaines, en tout cas – puisque le frère, qui était en Grèce, a eu le temps d’en être informé et de venir. S’ils ont habité ce même endroit pendant ce temps-là, il est probable qu’on répondra à l’annonce de Mycroft.

Tout en causant, nous étions parvenus à notre logis de Baker Street. Holmes monta l’escalier le premier et, quand il ouvrit la porte, il tressaillit de surprise. En regardant par-dessus son épaule, je ne fus pas moins étonné : son frère Mycroft était assis dans un fauteuil et fumait paisiblement.

– Entre, Sherlock ! Entrez, monsieur, dit-il doucement, en souriant de nos airs étonnés. Tu n’attendais pas tant d’énergie de ma part, hein, Sherlock ? Mais, je ne sais pourquoi, cette affaire me fascine !

– Comment es-tu venu ici ?

– Je vous ai dépassés en fiacre.

– Il y a quelque chose de nouveau ?

– J’ai eu une réponse à mon annonce.

– Ah ?

– Oui, elle est arrivée quelques minutes après votre départ.

– Et que dit-elle ?

Mycroft sortit une feuille de papier.

– La voici, écrite avec une plume J, sur du papier crème royal, par un homme d’âge moyen et de faible constitution :

« Monsieur dit-il, en réponse à votre annonce de ce jour, j’ai l’honneur de vous informer que je connais très bien la jeune dame dont il s’agit. S’il vous plaisait de me rendre visite, je pourrais vous donner quelques détails concernant sa pénible histoire. Elle demeure à présent aux “Myrtes” Beckenham. Respectueusement. J. Davenport.

« Il écrit de Brixton, dit Mycroft. Ne crois-tu pas que nous pourrions y aller maintenant et nous informer de ces détails ?

– Mon cher Mycroft, la vie du frère est plus précieuse que l’histoire de la sœur. Je crois que nous devons aller chercher l’inspecteur Gregson à Scotland Yard et nous rendre directement à Beckenham. Nous savons qu’on est en train de faire mourir un homme et chaque heure peut être d’importance vitale.

– Il vaudrait mieux prendre M. Melas en passant, suggérai-je. Nous pourrions avoir besoin d’un interprète.

– Excellente idée ! dit Sherlock. Envoyez le garçon chercher un landau et nous filerons tout de suite. (Il ouvrit le tiroir de la table et je remarquai qu’il glissait son revolver dans sa poche.) Oui, dit-il, répondant à mon regard, d’après ce que nous avons entendu, j’ose dire que nous avons affaire à une bande particulièrement dangereuse.

Il faisait presque noir avant que nous n’arrivions à Pall Mail, dans la chambre de M. Melas. Un monsieur était venu le demander et il était parti :

– Pouvez-vous me dire où ? demanda Mycroft.

– Je ne sais pas, répondit la femme qui nous avait ouvert la porte, je sais seulement qu’il est parti en voiture avec le monsieur.

– Ce monsieur a-t-il donné un nom ?

– Non, monsieur.

– Ce n’était pas un jeune homme grand, beau et noir de cheveux ?

– Oh ! non, monsieur, c’était un monsieur petit, avec des lunettes, une figure maigre, mais de manières agréables, car il riait tout le temps qu’il parlait.

– Filons ! s’écria Sherlock brusquement.

– Cela devient sérieux ! remarqua-t-il, en voiture, pendant que nous nous rendions à Scotland Yard. Ces individus tiennent de nouveau M. Melas. C’est un homme qui n’a pas de courage physique, ainsi qu’ils ont pu s’en rendre compte par leur expérience de l’autre nuit. Cette canaille a pu le terroriser dès l’instant qu’elle s’est trouvée en sa présence. Sans doute ont-ils besoin de ses services professionnels ; mais après s’être servis de lui, ils auront peut-être envie de le punir de ce qu’ils considèrent comme sa perfidie.

Nous espérions qu’en prenant le train il nous serait possible d’arriver à Beckenham aussi tôt ou plus tôt que la voiture. Mais, arrivés à Scotland Yard, il nous fallut plus d’une heure pour joindre l’inspecteur Gregson et pour remplir les formalités légales qui nous permettraient de pénétrer dans la maison. Il était dix heures moins le quart passées quand nous atteignîmes la gare de

London Bridge et dix heures et demie quand, tous les quatre, nous sautâmes sur le quai de Beckenham. Une course en voiture d'un demi-mile nous amena aux « Myrtes », une grande maison sombre qui s'élevait, en retrait de la rue, au milieu d'une propriété. Là, nous renvoyâmes notre voiture et nous remontâmes l'allée.

– Toutes les fenêtres sont noires, remarqua l'inspecteur. La maison paraît abandonnée.

– Nos oiseaux se sont envolés, le nid est vide, dit Holmes.

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Une voiture chargée de lourds bagages est sortie d'ici il y a une heure.

L'inspecteur rit.

– J'ai vu, dit-il, les traces de roues à la lumière de la lampe du portail, mais qu'est-ce que des bagages viennent faire là-dedans ?

– Vous avez pu observer les mêmes traces de roues allant en sens inverse ; or, les traces en direction de l'extérieur étaient bien plus profondes, si profondes que nous pouvons dire avec certitude que la voiture portait un chargement considérable.

– Là, je ne vous suis plus tout à fait, fit l'inspecteur en haussant les épaules. Cette porte ne sera pas facile à forcer. Mais voyons déjà si nous pouvons nous faire entendre de quelqu'un.

Il frappa lourdement avec le marteau de la porte, puis tira sur la sonnette, mais sans succès. Holmes avait disparu tout doucement ; il revint au bout de quelques minutes.

– J'ai ouvert une fenêtre, dit-il.

– C'est un bonheur que vous soyez du côté de la police et non contre elle, monsieur Holmes, remarqua l'inspecteur, en se rendant compte de l'habile manière dont mon ami avait forcé, puis repoussé la fermeture. Eh bien ! Je crois que, étant donné les circonstances, nous pouvons entrer sans attendre d'y être invités.

L'un après l'autre nous entrâmes dans une grande pièce qui était évidemment celle dans laquelle M. Melas était venu. L'inspecteur avait allumé sa lanterne et, à sa lumière, nous pûmes voir les deux portes, le rideau, la lampe et la collection d'armes japonaises qu'il nous avait décrits. Sur la table il y avait une bouteille d'eau-de-vie vide, deux verres et les reliefs d'un repas.

– Qu'est-ce qu'on entend ? demanda tout à coup Holmes.

Nous ne bougeâmes plus et écoutâmes. Le bruit d'une plainte basse nous arrivait de quelque part au-dessus de nos têtes. Holmes se précipita vers la porte et passa dans le vestibule. Le geignement lugubre venait bien d'en haut. Il s'élança dans l'escalier avec l'inspecteur et moi-même sur ses talons, tandis que son frère Mycroft suivait, aussi rapidement que le lui permettait sa corpulence.

Au second étage, trois portes nous faisaient face et c'était de celle du milieu que sortaient les bruits sinistres qui, parfois, s'abaissaient jusqu'à n'être plus qu'un marmottement sourd et, parfois, s'élevaient de nouveau en une plainte aiguë. La porte était fermée, mais la clé était à l'extérieur. Holmes l'ouvrit brusquement et se précipita dans la chambre, pour en sortir tout de suite, la main à la gorge.

– C'est du charbon de bois ! s'écria-t-il. Un moment ! ça va se dissiper.

En jetant un regard, nous pûmes voir que la seule lumière de la chambre venait d'une flamme bleue qui montait, vacillante, d'un trépied en laiton placé au milieu. Elle projetait sur le plancher un cercle étrange et livide, et, dans les recoins sombres, plus loin, nous apercevions deux silhouettes vagues, tassées contre le mur. Par la porte ouverte s'écoulaient des exhalaisons de poison qui nous firent haleter et tousser. Holmes, quatre à quatre, courut jusqu'en haut de l'escalier pour faire entrer de l'air frais, puis, se précipitant dans la pièce, il en ouvrit vivement la fenêtre et jeta dans le jardin le trépied de laiton.

– Nous pourrions entrer dans une minute, murmura-t-il en ressortant en hâte. Où y a-t-il une bougie ? Je doute que nous puissions frotter une allumette dans cette atmosphère. Tenez la lumière à la porte et nous les sortirons. Allons, Mycroft !

D'un bond nous fûmes auprès des prisonniers et les traînâmes jusqu'au palier. Tous les deux avaient les lèvres bleues et tous deux étaient sans connaissance ; dans leurs faces congestionnées, les yeux s'exorbitaient. En fait, leurs traits étaient si décomposés que, sans sa barbe noire et sa forte carrure, nous n'aurions pu reconnaître en l'un d'eux l'interprète grec qui nous avait quittés quelques heures plus tôt seulement, au club Diogène. Ses mains et ses pieds étaient solidement attachés ensemble et il portait sur un œil les traces d'un coup violent. L'autre, garrotté de la même façon, était un homme de grande taille, arrivé au dernier degré d'émaciation ; plusieurs morceaux de sparadrap étaient disposés de grotesque façon sur son visage. Il avait cessé de se plaindre quand nous le déposâmes sur le palier et un coup d'œil me montra que, pour lui du moins, notre aide était venue trop tard. M. Melas, cependant, vivait encore et, en moins d'une heure, grâce à l'ammoniac et à l'eau-de-vie, j'eus la satisfaction de le voir ouvrir les yeux et de savoir que ma main l'avait arraché à la sombre vallée où toutes les voies se rencontrent.

L'histoire qu'il avait à nous dire était bien simple et elle ne fit que confirmer nos propres déductions. Son visiteur, en entrant chez lui, avait tiré un casse-tête de sa manche et lui avait inspiré une telle crainte d'une mort immédiate et inévitable, qu'il l'avait enlevé une seconde fois. À vrai dire, c'était presque un effet magnétique que la ricanante canaille avait produit sur le malheureux linguiste, car lorsqu'il en parlait, ses mains tremblaient et ses joues blêmissaient. On l'avait emmené rapidement à Beckenham et il avait rempli son rôle d'interprète dans une

seconde entrevue, plus dramatique encore que la première, au cours de laquelle les deux Anglais avaient menacé leur victime d'une mort immédiate si elle n'accédait pas à leur demande. Enfin, trouvant qu'aucune menace ne pouvait l'ébranler, ils avaient rejeté l'homme dans sa prison. Ils avaient alors reproché à M. Melas sa perfidie, rendue manifeste par l'annonce des journaux ; ils l'avaient assommé d'un coup de bâton et il ne se souvenait plus de rien jusqu'au moment où il le trouva penché sur lui.

Telle fut l'affaire de l'interprète grec, dont l'explication est encore entourée d'un certain mystère. Nous avons pu découvrir, en nous mettant en rapport avec le monsieur qui avait répondu à l'annonce, que la malheureuse jeune fille, appartenant à une riche famille grecque, était venue en visite chez des amis en Angleterre. Pendant son séjour chez eux, elle avait rencontré un jeune homme du nom de Harold Latimer qui avait pris sur elle un grand ascendant et l'avait, plus tard, persuadée de fuir avec lui. Les amis de la jeune femme, indignés de sa conduite, s'étaient contentés d'en informer son frère à Athènes et s'étaient lavé les mains de l'affaire. Le frère, dès son arrivée en Angleterre, s'était imprudemment mis au pouvoir de Latimer et de son complice, un nommé Wilson Kemp, homme aux antécédents exécrables. Ces deux canailles, découvrant que, grâce à son ignorance de l'anglais, le jeune homme se trouvait à leur merci, l'avaient tenu prisonnier et s'étaient efforcés, par la cruauté et la faim, de lui faire signer l'abandon de ses propres biens et de ceux de sa sœur. Ils l'avaient gardé dans la maison à l'insu de la jeune fille et le sparadrap sur son visage servait à le rendre plus difficilement reconnaissable au cas où elle l'aurait aperçu. Toutefois, sa sensibilité féminine avait tout de suite percé à jour ce déguisement lorsque, durant la visite de l'interprète, elle l'avait vu pour la première fois. La pauvre fille, cependant, était elle-même prisonnière, car il n'y avait personne d'autre dans la maison en dehors de l'homme qui servait de cocher et de sa femme, qui, tous deux, étaient complices. Quand ils eurent découvert que leur secret était connu et qu'ils ne pourraient venir à bout de leur prisonnier par la contrainte, les deux canailles s'étaient enfuies, sans tarder un instant, de la maison meublée qu'ils avaient louée, non sans s'être d'abord vengés, à ce qu'ils pensaient du moins, de l'homme qui les avait défiés aussi bien que de celui qui les avait trahis.

Un mois plus tard, une curieuse coupure de journal nous parvint de Budapest. Elle rapportait la fin tragique de deux Anglais qui voyageaient avec une femme. Tous deux avaient été poignardés, paraît-il, et la police hongroise pensait qu'au cours d'une querelle ils s'étaient réciproquement infligés des blessures mortelles. Holmes, cependant, est, je crois, d'un avis différent et il estime encore aujourd'hui que si l'on pouvait retrouver la jeune Grecque, on pourrait apprendre comment furent vengés tous les maux qu'ils avaient eu à endurer, elle et son frère.

Le traité naval

Le mois de juillet qui suivit mon mariage reste dans ma mémoire parce qu'il fut marqué par trois affaires intéressantes, où j'eus la bonne fortune d'être associé aux recherches de Sherlock Holmes et, par là même, d'étudier ses méthodes. Ces affaires, j'ai pris sur elles des notes que je retrouve dans mes carnets sous trois titres : *La Seconde Tache*, *Le Traité naval* et *Le Capitaine fatigué*. La première ne saurait être contée avant de longues années, non pas seulement parce que des intérêts considérables étaient en jeu, mais aussi parce que des personnalités appartenant aux premières familles du Royaume se trouvèrent impliquées dans l'aventure. Je dirai pourtant que jamais les raisonnements analytiques de Holmes ne me firent plus profonde impression qu'en cette occasion. Je me souviens presque mot pour mot des propos qu'il tint, le jour où il exposa les faits, tels qu'ils s'étaient passés, à M. Dubuque, de la Sûreté française, et à Fritz von Walbaum, le fameux policier de Dantzig, lesquels furent, l'un et l'autre, obligés de reconnaître qu'ils avaient perdu leur temps sur de fausses pistes. La relation de ces événements ne pouvant être rendue publique avant plusieurs années encore, c'est la deuxième de ces trois affaires que je raconterai aujourd'hui. Elle en vaut la peine, car les intérêts majeurs du pays étaient en jeu.

Alors que je faisais mes études, j'avais été très lié avec un garçon qui s'appelait Percy Phelps, qui était à peu près de mon âge, encore qu'il fût, sur le plan scolaire, de deux ans en avance sur moi. C'était un élève brillant, qui raflait tous les prix de sa classe et qui, après avoir remporté tous les succès, réussit à décrocher une bourse qui l'envoya poursuivre à Cambridge sa triomphale carrière. Il était, il faut le dire, d'excellente famille et nous savions tous que sa mère était la sœur de lord Holdhurst, l'un des membres les plus éminents du parti conservateur. Cette parenté flatteuse, si elle le servit peu au collège, lui fut utile dans l'existence. Je l'avais perdu de vue, mais il m'était revenu que ses puissantes relations et ses talents personnels lui avaient valu un poste de choix au Foreign Office.

Il se rappela à mon souvenir, après bien des années, par la lettre que voici :

Briarbræ, Woking

Mon cher Watson,

Je ne doute pas que tu ne te souviennes de « Tadpole » Phelps, qui était en troisième alors que tu étais en cinquième. Il se peut même que tu aies entendu dire que, grâce à mon oncle, qui est un personnage influent, j'ai trouvé au Foreign Office une situation flatteuse, dont je dirais beaucoup de bien si des événements malheureux et imprévisibles n'étaient venus soudain compromettre ma carrière.

Ces événements, je ne saurais par écrit te les conter en détail. Tu les connaîtras par le menu si tu acceptes de me rendre le service que je vais te demander. Je suis en convalescence après une fièvre cérébrale qui m'a tenu alité pendant neuf semaines, et je suis encore très faible. Crois-tu

qu'il te serait possible de décider ton ami, M. Holmes, à venir me voir ? J'aimerais savoir ce qu'il pense d'une certaine affaire, encore que les autorités compétentes affirment qu'il n'y a plus rien à tenter. Essaie de me l'amener, je t'en conjure, et le plus tôt possible. J'attends ta réponse avec anxiété. Dis à M. Holmes que, si je ne l'ai pas appelé plus tôt, ce n'est nullement parce que je méconnaissais ses talents, mais parce que, du fait de mon état de santé, je n'étais pas en mesure de le faire. Maintenant, j'ai toute ma tête. Je n'ose pas trop réfléchir, par crainte d'une rechute, mais je compte sur toi. Je suis encore trop faible pour écrire et, ce mot, je suis obligé de le dicter. Persuade M. Holmes de venir et crois-moi

*ton vieux copain de « bahut »,
Percy PHELPS.*

Il y avait, dans cette lettre, quelque chose qui me toucha. Elle m'émut au point que j'aurais essayé de convaincre Holmes d'aller voir Phelps, même si la chose avait été difficile. Mais il n'en était rien : je savais que l'illustre détective aimait assez son art pour ne pas refuser son aide à quelqu'un qui pouvait en avoir vraiment besoin. Ma femme convint qu'il n'y avait pas une minute à perdre et qu'il fallait le mettre au courant sans délai. Je terminai mon petit déjeuner et, une demi-heure plus tard, je me retrouvai une fois encore dans le cabinet de Holmes, dans son appartement de Baker Street.

Assis à une petite table, Holmes, en robe de chambre, poursuivait une expérience de chimie. Il m'accorda à peine un regard quand j'entrai dans la pièce et, comprenant que le moment était grave, je m'installai dans un fauteuil et j'attendis. Holmes continua à manipuler ses fioles pendant un instant, prenant avec une pipette de verre un peu de liquide, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, pour le verser dans une éprouvette. Sa solution prête, il se tourna vers moi. Il tenait à la main une petite feuille de papier au tournesol.

– Mon cher Watson, me dit-il, vous êtes arrivé à la minute décisive. Si ce papier reste bleu, tout va bien. S'il tourne au rouge, un homme risque fort de laisser sa peau dans l'aventure.

Il plongea le papier dans le liquide. La feuille prit immédiatement une coloration rouge sombre.

– Je m'en doutais ! s'écria-t-il. Je suis à vous dans un instant, Watson ! Vous trouverez du tabac dans la babouche persane.

Il alla s'asseoir à son bureau et rédigea rapidement quelques télégrammes. Les dépêches remises au gamin chargé de les envoyer, Holmes se carra dans son fauteuil, croisa ses longues jambes et, les mains fermées sur ses genoux, engagea enfin la conversation.

– Au total, ce n'est là qu'un meurtre fort banal. J'imagine que vous m'apportez mieux, vous qui êtes un peu le pétrel du crime ! De quoi s'agit-il ?

Je lui tendis la lettre de Phelps, qu'il lut avec attention.

Voilà qui ne nous apprend pas grand-chose ! dit-il en me la restituant.

– Elle ne nous dit même rien du tout.

– L’écriture, pourtant, est intéressante.

– Mais ce n’est pas la sienne !

– C’est justement pour ça ! C’est une écriture de femme.

Je protestai.

– Sûrement pas ! C’est une écriture d’homme !

– Non, Watson, de femme. J’ajouterai qu’il s’agit d’une femme qui a du caractère. Au début d’une enquête, voyez-vous, il est toujours utile de savoir que votre client est en relations étroites avec quelqu’un qui, que ce soit pour le Bien ou pour le Mal, est exceptionnellement doué. Cette affaire, dont je ne sais rien, m’intéresse déjà et, si vous êtes prêt à me suivre, nous nous rendrons à Woking sur-le-champ. J’ai hâte de voir ce diplomate qui est dans de si vilains draps et de connaître la dame à qui il dicte son courrier.

Nous prîmes le train à la gare de Waterloo et, moins d’une heure plus tard, Woking nous apparaissait, avec ses bois de sapins et sa lande couverte de bruyère. « *Briarbræ* était une grande villa isolée, située dans une vaste propriété, à quelques minutes de marche de la gare. Nos cartes remises, nous fûmes introduits dans un salon meublé avec goût, où vint bientôt nous rejoindre un homme assez « fort », qui nous fit le meilleur accueil. Il ne devait pas être loin de la quarantaine, mais, avec ses joues vermeilles et ses yeux rieurs, il conservait quelque chose de l’adolescent grassouillet et malicieux qu’il avait dû être.

– Je suis ravi que vous soyez venus, nous dit-il en nous serrant les mains avec effusion. Percy n’a parlé que de vous durant toute la matinée. Le pauvre vieux ne sait plus à quel saint se vouer ! Son père et sa mère m’ont prié de vous recevoir car la moindre allusion à cette malheureuse affaire leur est extrêmement pénible.

– Nous ne sommes encore au courant de rien, lui fit remarquer Holmes. Je crois comprendre que vous n’êtes pas vous-même de la famille ?

L’homme, une seconde, parut surpris. Puis, baissant les yeux sur une breloque qu’il portait à sa chaîne de montre, il se mit à rire.

– Évidemment, c’est ce monogramme « J.H. » qui vous l’a appris. J’ai presque failli croire que vous veniez de faire quelque chose de très fort. Je m’appelle Joseph Harrison et je serai bientôt de la famille, puisque Percy va épouser ma sœur Annie. Vous la verrez dans la chambre de

Percy, car depuis deux mois elle lui sert d'infirmière. Voulez-vous que nous allions le trouver maintenant ? Il est tellement impatient de vous voir !

La chambre de Percy, située au rez-de-chaussée, tenait à la fois du salon et de la chambre à coucher. Il y avait des fleurs dans tous les coins et, venant du jardin, tous les parfums de l'été entraient par la fenêtre grande ouverte. Un homme, encore jeune, au visage pâle et fatigué, était allongé sur un divan. Je reconnus Percy. Une femme qui était assise à côté de lui se leva à notre arrivée.

– Je vous laisse, Percy ?

Il la retint par la main et se tourna vers moi.

– Bonjour, Watson ! Comment vas-tu ? Avec ta moustache, je crois bien que je ne t'aurais pas reconnu et j'ai tellement changé, moi, que je ne pourrais t'en vouloir de ne pas me reconnaître. J'imagine que Monsieur est ton illustre ami, M. Sherlock Holmes ?

Je fis les présentations et nous nous assîmes. M. Joseph Harrison s'était retiré, mais sa sœur était restée, sa main toujours dans celle du malade. Elle était plutôt petite et courtaude, mais on sentait qu'elle ne manquait pas de personnalité. Son teint était mat et ses grands yeux, au regard sombre, auraient pu appartenir à une Italienne, comme d'ailleurs la lourde chevelure noire qui encadrait son visage volontaire.

– Je ne vous ferai pas perdre votre temps, dit Phelps, se redressant sur sa couche, et c'est sans préambule que je vous exposerai l'affaire. J'étais un homme heureux, Monsieur Holmes, et j'étais sur le point de me marier lorsqu'une catastrophe, aussi terrible qu'inattendue, est venue ruiner toutes mes espérances. Ainsi que Watson a dû vous le dire, j'étais au Foreign Office où, l'influence de mon oncle, lord Holdhurst, aidant, je m'étais élevé rapidement à un poste comportant de sérieuses responsabilités. Lorsque mon oncle prit le ministère des Affaires étrangères, il me confia plusieurs missions de confiance, dont j'eus la bonne fortune de m'acquitter heureusement, de sorte qu'il en vint peu à peu à faire le plus large crédit à mes talents. Il y a deux mois et demi environ – c'était, je puis préciser la date, le 23 mai –, il me fit venir dans son bureau et, après m'avoir félicité des résultats que j'avais obtenus au cours de négociations particulièrement délicates que je venais de mener à bien, m'annonça qu'il avait de nouveau une tâche extrêmement importante à me confier.

« Tirant d'un des tiroirs de son bureau un gros rouleau de papier gris, il me dit :

« – Voici l'original du traité secret anglo-italien, traité auquel, j'ai le regret de le dire, il a déjà été fait quelques allusions dans la presse. Il est absolument indispensable que les indiscretions en restent là. Pour savoir ce que contient ce document, les ambassades française et russe paieraient avec joie des sommes considérables et je ne le laisserais certainement pas sortir de mon cabinet si je ne me trouvais dans l'obligation de le faire copier. Vous avez dans votre bureau un meuble qui ferme à clé ?

« – Oui, Monsieur.

« – Alors, vous allez prendre ce traité et l'enfermer dans ce meuble. Ce soir, vous resterez après le départ de tout le monde, vous copierez le texte du document et, quand vous aurez fini, vous mettrez original et copie sous clé, pour me les donner en mains propres demain matin.

« Je pris les papiers et... »

Sherlock Holmes interrompit le récit.

– Je vous demande pardon ! Pendant cette conversation, vous étiez seuls ?

– Absolument seuls.

– La pièce était-elle grande ?

– Dix mètres sur dix, environ.

– Vous étiez au milieu de la pièce ?

– À peu près.

– La conversation était tenue à haute voix ?

– Mon oncle parlait très bas. Quant à moi, je n'ai pratiquement rien dit.

– Merci ! dit Holmes, fermant les yeux. Continuez, je vous en prie.

– J'agis exactement selon ses instructions et j'attendis l'heure de la fermeture des bureaux pour commencer ma tâche. Un de mes collègues, Charles Gorot, ayant du travail en retard à mettre à jour, je pris le parti d'aller dîner. À mon retour, il n'était plus là. Je m'attelai à la besogne, soucieux d'en finir vite, car Joseph – le M. Harrison que vous avez vu tout à l'heure – était à Londres, je savais qu'il rentrerait à Woking par le train de onze heures du soir et j'aurais été heureux de le prendre avec lui.

« Au premier coup d'œil jeté sur le traité, je constatai que mon oncle n'avait pas exagéré en me disant qu'il présentait une importance considérable. Sans entrer dans les détails, je puis dire qu'il précisait la position de la Grande-Bretagne à l'égard de la Triplice et laissait prévoir ce que serait la politique anglaise dans l'hypothèse où la flotte française affirmerait une supériorité numérique manifeste sur la flotte italienne dans la Méditerranée. Le traité, qui ne s'occupait que de

questions navales, était revêtu des signatures des hautes personnalités qui avaient mené les négociations. Après avoir parcouru le texte, j'entrepris de le copier.

« Écrit en français et ne comportant pas moins de trente-six articles, le document était long et, à neuf heures du soir, je n'avais encore transcrit qu'une dizaine d'articles. Il était à peu près certain que je n'attraperais pas mon train. La tête lourde, un peu parce que j'avais bien mangé, un peu aussi parce que j'avais travaillé toute la journée, je me dis qu'une tasse de café me ferait du bien. Je sonnai pour appeler le garçon qui passe la nuit dans une petite logette installée au bas de l'escalier et qui a l'habitude de faire du café sur un réchaud à alcool, non pas seulement pour lui, mais aussi pour les employés du ministère qui se trouvent avoir à travailler jusqu'à une heure tardive.

« À ma grande surprise, ce fut une femme que je vis arriver, une solide matrone en tablier, à l'air passablement vulgaire, qui m'expliqua qu'elle venait à la place de son mari et qu'elle était chargée du nettoyage des bureaux. Je lui demandai de m'apporter du café et je copiai encore deux articles. Me sentant de plus en plus fatigué, je posai la plume et me levai pour me dégourdir un peu les jambes. Mon café ne venait toujours pas et ce retard m'agaçait. J'ouvris la porte et j'avancai dans le couloir, un boyau étroit, mal éclairé, qu'on est obligé de suivre pour gagner la pièce où je travaillais. Il aboutit à un escalier en courbe, conduisant au hall dans lequel se trouve la logette du garçon. À mi-chemin, il y a un palier, où vient se terminer un petit couloir menant à un autre escalier qui descend directement sur une entrée de service, que les employés du ministère utilisent parfois, pour s'épargner quelques pas, quand ils viennent de Charles Street. Voici d'ailleurs un croquis sommaire qui vous fera mieux comprendre la disposition des lieux... »

Holmes prit la feuille de papier que Phelps lui présentait, examina le dessin et invita le narrateur à poursuivre.

– Je descendis l'escalier, reprit Phelps, et je trouvai le garçon, profondément endormi dans sa logette, à côté d'un coquemar qui crachait par le bec une partie de l'eau qui bouillait furieusement à l'intérieur. Mon arrivée n'avait pas tiré le bonhomme de son sommeil et j'avancais la main pour le secouer par l'épaule quand, au-dessus de sa tête, une sonnette se mit en branle qui le réveilla en sursaut. Il me regarda avec des yeux effarés.

« – Monsieur Phelps !

« – Je suis venu voir si mon café était prêt.

« – J'avais mis l'eau à bouillir, Monsieur, et je me suis endormi...

« Écarquillant les yeux plus encore, il ajouta :

« – Mais, Monsieur, puisque vous êtes ici, qui est-ce qui a bien pu faire marcher cette sonnette ?

« – Où aboutit le cordon ?

« – Au bureau où vous étiez...

« J'eus l'impression qu'une main glacée s'appliquait sur ma gorge. Il y avait quelqu'un dans le bureau et le traité était sur la table ! Je me précipitai vers l'escalier, que je gravis quatre à quatre. Personne dans le corridor, personne non plus dans la pièce ! Tout était exactement dans l'état même où je l'avais laissé, à ceci près que les précieux papiers qui m'avaient été confiés avaient disparu. La copie était là, mais l'original était parti. »

Je remarquai que Holmes se frottait les mains. C'était là un problème selon son cœur.

– Alors, demanda-t-il, qu'avez-vous fait ?

– Je me dis tout de suite que le voleur devait s'être enfui par le petit escalier et la porte de service. Je l'aurais forcément rencontré s'il avait pris l'autre chemin.

– Vous êtes sûr qu'il ne se cachait pas dans le bureau ou dans ce corridor, dont vous nous avez dit qu'il était chichement éclairé ?

– Absolument sûr. Un rat ne pourrait se cacher ni dans l'un, ni dans l'autre. Il n'y a pas d'endroit où se dissimuler.

– Merci. Continuez, je vous prie !

– Le garçon, devinant à mon visage bouleversé qu'il avait dû se passer quelque chose de grave, m'avait suivi. Nous dégringolâmes rapidement l'escalier qui descend dans Charles Street. En bas, la porte était fermée, mais pas à clé. Je l'ouvris. À ce moment-là, je l'ai remarqué, l'horloge d'une église voisine sonna trois coups : il était exactement dix heures moins le quart.

– Très intéressant, dit Holmes, jetant une note sur sa manchette.

– La nuit était noire et une petite pluie, fine et chaude, tombait. Il n'y avait personne dans Charles Street, mais, au bout de la rue, Whitehall était, comme à l'ordinaire, très animé. Nous courûmes dans l'autre direction. Au coin, il y avait un agent.

« – On vient de voler au Foreign Office un document extrêmement important, lui dis-je d'une voix haletante. Vous n'avez vu passer personne ?

« – Il y a un quart d'heure que je suis ici, me répondit-il, et, pendant tout ce temps-là, je n'ai vu passer qu'une personne : une femme, plutôt grande et déjà âgée, avec un fichu brun.

« – Ce n'est que ma femme ! s'écria le garçon. Vous n'avez vu personne d'autre ?

Personne.

« – Alors, c'est qu'il s'est sauvé de l'autre côté !

« L'homme me tirait par la manche et cherchait à m'entraîner, mais son insistance même commençait à me paraître suspecte.

« – Cette femme, demandai-je à l'agent, de quel côté est-elle partie ?

« – Je ne saurais pas vous dire, Monsieur. Je n'avais pas de raison de la surveiller, n'est-ce pas ? Elle avait l'air pressé.

« – Il y a combien de temps de ça ?

« – Oh ! pas longtemps.

« – Plus ou moins de cinq minutes ?

« – Sûrement pas plus !

« Le garçon intervint de nouveau.

« – Vous êtes en train de perdre votre temps, Monsieur, et, en ce moment, les minutes comptent ! Croyez-moi, ma bourgeoise n'est pour rien dans l'affaire et nous ferions mieux d'aller voir à l'autre bout de la rue ! J'y vais...

« Je le rattrapai après quelques pas.

« – Où habitez-vous ? lui demandai-je.

« – 16, Ivy Lane, à Brixton, me répondit-il. Mais, croyez-moi, Monsieur, ce n'est pas la peine de vous lancer sur une fausse piste ! Venez au bout de la rue ! Nous verrons bien si nous apercevons quelqu'un...

« Je n'avais rien à perdre à suivre son conseil. Accompagnés par l'agent, nous courûmes vers Whitehall. Les passants étaient nombreux, qui se hâtaient sous la pluie, uniquement soucieux, semblait-il, de se mettre à l'abri le plus tôt possible. Il n'y avait là ni policeman, ni badaud susceptible de nous donner un renseignement quelconque. Nous retournâmes à mon bureau, procédant en cours de route à une minutieuse inspection de l'escalier et du couloir, dont le

parquet est recouvert d'un linoléum qui garde admirablement les empreintes. Je l'examinai avec soin sans y relever la moindre trace de pas suspecte. »

– Avait-il plu toute la soirée ? demanda Holmes.

– Il pleuvait depuis sept heures.

– Alors, comment se fait-il que cette femme de ménage qui est entrée dans votre bureau vers neuf heures n'ait point laissé d'empreintes ? Ses semelles devaient être humides et boueuses.

– Je suis heureux que vous posiez la question. Elle m'était venue à l'idée, mais je me suis souvenu que les femmes de ménage ont l'habitude de retirer leurs chaussures dans la logette du garçon de bureau et de circuler en pantoufles dans le ministère.

– Parfait. Donc, il pleuvait et vous n'avez remarqué aucune trace de pas. L'affaire me paraît fort intéressante. Qu'avez-vous fait ensuite ?

– Nous avons examiné le bureau. Il n'a pas de porte secrète et les fenêtres sont à dix mètres du sol. Elles étaient, d'ailleurs, fermées toutes les deux. Aucune trappe dans le plancher, qui est couvert d'un tapis, non plus que dans le plafond, qui est uni. L'homme qui a volé le document n'a pu entrer et sortir que par la porte, j'en donnerais ma main à couper.

– *Quid* de la cheminée ?

– Il n'y en a pas. L'hiver, la pièce est chauffée par un poêle. Le cordon de la sonnette pend juste au-dessus de mon bureau. Il a fallu s'approcher de ma table pour le tirer. Mais pourquoi un voleur l'aurait-il tiré ? C'est ce qui reste pour moi un insoluble mystère.

– La chose, certes, n'est pas banale, dit Holmes. Revenons à ce que vous avez fait ! J'imagine que vous avez cherché les indices que le malfaiteur pouvait avoir laissés derrière lui : cendres de cigarette, gant, épingle à cheveux, et cœtera ?

– Je n'ai rien trouvé.

– Aucune odeur particulière dans la pièce ?

– Je n'ai pas songé à ça.

– Dommage ! Dans une enquête de ce genre, il serait précieux de savoir que le voleur fumait tel ou tel tabac.

– N'étant pas fumeur, il me semble que, s'il y avait eu une odeur de tabac dans le bureau, je l'aurais remarquée. Je n'ai donc relevé aucun indice. Le seul fait qui me parût digne d'être retenu, c'était ce départ précipité de la femme du garçon de bureau, Mme Tangey. Il ne pouvait, lui, nous l'expliquer d'aucune façon et se contentait de répéter qu'elle était partie à peu près à l'heure où elle s'en allait tous les soirs. L'agent et moi, nous jugeâmes que ce que nous avions de mieux à faire était de joindre la femme avant qu'elle n'eût eu le temps de se débarrasser des papiers, en admettant qu'elle les eût.

« Cependant, Scotland Yard était alerté depuis un instant déjà et M. Forbes, le détective, arrivait, qui prit l'affaire en main avec beaucoup de décision. Nous sautâmes ensemble dans un cab et, une demi-heure plus tard, nous étions à l'adresse qui nous avait été donnée. Une jeune femme vint nous ouvrir. C'était la fille aînée de Mme Tangey. Elle nous apprit que sa mère n'était pas encore rentrée. Nous l'attendîmes dans une sorte de petit salon.

« Nous étions là depuis une dizaine de minutes quand on frappa à la porte de la rue. Nous commîmes alors une erreur que je me reprocherai toujours : au lieu d'aller ouvrir nous-mêmes, nous laissâmes à la jeune femme le soin de le faire. Nous l'entendîmes annoncer à sa mère que deux messieurs l'attendaient. Presque aussitôt des pas se hâtèrent dans le couloir, filant vers le derrière de la maison. Forbes bondit, nous quittâmes vivement le petit salon, mais la femme était déjà dans la cuisine quand nous y arrivâmes à notre tour. Elle nous regardait d'un air de défi, qui se changea en stupéfaction quand elle me reconnut.

« – Mais, s'écria-t-elle, c'est M. Phelps !

« – Allez ! allez ! dit Forbes. Pour vous sauver comme ça, qui vous figuriez-vous que nous étions ?

« – Des créanciers ! Nous avons eu des ennuis, ces temps derniers, avec un fournisseur.

« – L'excuse ne vaut pas grand-chose, répliqua Forbes. Nous avons des raisons de croire que vous vouliez surtout vous débarrasser de papiers importants que vous avez volés au Foreign Office. Vous allez venir avec nous à Scotland Yard, où vous passerez à la fouille !

« Elle eut beau protester et se débattre, elle fut bien obligée de nous suivre. Nous partîmes tous les trois en voiture vers le Yard. Auparavant, nous avons fait une minutieuse inspection de la cuisine, examinant tout spécialement le fourneau, où elle aurait très bien pu jeter les papiers avant notre arrivée. Nous n'avons rien trouvé. À Scotland Yard, Forbes la conduisit immédiatement à une femme qui la fouilla et dont j'attendis le rapport avec l'angoisse que vous pouvez imaginer. Mme Tangey n'avait pas le document sur elle.

« Ce fut à ce moment-là que, pour la première fois, je me rendis pleinement compte du tragique de ma situation. Jus qu'alors j'avais fait quelque chose et l'action m'avait empêché de réfléchir. J'étais si sûr de remettre tout de suite la main sur le traité que je n'avais même pas voulu penser à ce qui se produirait si je n'y réussissais pas. Maintenant, ne sachant plus que tenter, j'avais tout

loisir de faire le point et ma position m'apparaissait dans toute son horreur ! Watson pourra vous le confirmer, j'ai toujours été nerveux et hypersensible. C'est mon tempérament. Je songeai à mon oncle et à ses collègues du Cabinet, à la honte qui allait rejaillir sur lui, sur moi et sur toute ma famille. Vous me direz que j'étais victime d'une sorte d'extraordinaire " accident " C'est vrai, mais les " accidents " ne sont pas permis quand les intérêts supérieurs de la nation sont en jeu. J'étais déshonoré. Il ne me restait aucun espoir. Ce que je fis alors, je l'ignore. Je me souviens seulement, et de façon très vague, d'une petite foule d'agents et de fonctionnaires qui m'entouraient en faisant de leur mieux pour me calmer et je sais aussi que l'un d'eux m'accompagna à Waterloo pour me mettre dans le train de Woking. Il l'aurait sans doute pris avec moi si nous n'avions rencontré sur le quai de la gare le Dr Ferrier, qui, rentrant lui-même à Woking, me prit en charge. Fort heureusement d'ailleurs, car je devais faire en route une crise de nerfs et c'est pratiquement un fou que le médecin ramena ici au milieu de la nuit.

« Ce que fut mon arrivée, vous l'imaginez sans peine. À me voir dans cet état, la pauvre Annie et ma mère fondirent en larmes, le cœur brisé. L'agent qui m'avait conduit à la gare en avait dit suffisamment au Dr Ferrier pour qu'il pût donner une idée assez précise de ce qui s'était passé et son récit n'arrangeait pas les choses. On comprit que j'allais faire une longue maladie et Joseph se vit chassé de sa jolie chambre qui devint la mienne. Je suis resté couché, Monsieur Holmes, pendant plus de deux mois, totalement inconscient, avec des accès de fièvre cérébrale durant lesquels je délirais furieusement. Sans les soins attentifs du médecin et sans Miss Harrison, je ne serais pas en train de vous parler en ce moment. Miss Harrison m'a soigné durant la journée, une infirmière professionnelle s'occupant de moi la nuit. On ne pouvait, en effet, me laisser seul à aucun moment, car, pendant mes crises, j'étais capable de tout. Peu à peu, la raison m'est revenue, mais je n'ai vraiment recouvré la mémoire qu'en ces trois derniers jours. Je puis dire qu'il m'est plusieurs fois arrivé de le regretter. Mon premier geste a été de télégraphier à M. Forbes, dont on m'avait dit qu'il avait été chargé de poursuivre l'enquête. Il vint me voir et m'apprit que, bien qu'on eût fait tout ce qu'il était possible de faire, on n'avait découvert aucune piste sérieuse. Le garçon de bureau et sa femme avaient été longuement interrogés sans que l'affaire avançât d'une ligne. Les soupçons s'étaient ensuite portés sur mon jeune collègue Gorot, qui, je vous l'ai dit, était, ce soir-là, resté au ministère après l'heure de la fermeture des bureaux. Cette circonstance et son nom français pouvaient le rendre suspect, mais, en fait, je ne m'étais mis au travail qu'après son départ et, si sa famille est bien d'origine huguenote, il est aussi bon Anglais que vous et moi. On ne trouva rien à retenir contre lui et on le laissa tranquille. C'est donc, Monsieur Holmes, vers vous que je me tourne maintenant et vous êtes, je le dis en toute sincérité, mon unique et mon dernier espoir. Si vous ne réussissez pas, j'aurai tout perdu, ma situation aussi bien que mon honneur ! »

Épuisé par le long récit qu'il avait fait, le malade laissa tomber sa tête sur ses oreillers. Son infirmière s'empressa et lui fit absorber quelques gouttes d'un cordial. Holmes resta un long moment immobile et silencieux, les paupières closes, dans une attitude qui pouvait intriguer un étranger, mais sur laquelle je ne pouvais, moi, me méprendre : il se concentrait et réfléchissait.

– Vous avez été si clair et si précis, dit-il enfin, que vous ne m'avez presque pas laissé de questions à vous poser. Il en est une, pourtant, qui me paraît d'une importance capitale. Ce travail, que votre oncle vous avait confié, en aviez-vous parlé à quelqu'un ?

– À personne.

– Pas même, par exemple, à Miss Harrison ?

– Non. Je ne suis pas revenu à Woking entre le moment où la tâche m’a été assignée et celui où j’ai commencé à l’exécuter.

– Et vous n’avez, dans l’intervalle, rencontré personne de votre famille ?

– Personne.

– Vos parents sont-ils familiers avec les aînés du ministère ?

– Certainement ! Ils ont tous eu, un jour ou l’autre, l’occasion de venir à mon bureau.

– Ces questions sont, d’ailleurs, sans intérêt, si vous n’avez rien dit à personne.

– Je n’ai rien dit.

– Savez-vous quelque chose du garçon de bureau ?

– Rien, sinon que c’est un ancien militaire.

– Quel régiment ?

– Il se trouve que je le sais : les Coldstream Guards.

– Je vous remercie. Je suis convaincu que Forbes me fournira des détails utiles. Les fonctionnaires, s’ils ne savent guère en tirer parti, sont excellents pour amasser des faits. Quelle jolie rose !

Holmes s’était levé pour s’approcher de la fenêtre ouverte et pencher sa haute silhouette sur une rose-mousse, qu’il retenait entre ses doigts pour mieux admirer sa couleur écarlate. C’était pour moi une nouveauté, car jamais encore je ne l’avais vu accorder quelque intérêt aux beautés de la nature.

– Le raisonnement déductif, reprit-il, n’est jamais aussi nécessaire qu’en matière de religion. Il peut avoir, bien conduit, toute la rigueur des sciences exactes. Les fleurs sont la meilleure preuve que nous ayons de la bonté divine. Tout le reste, la force qui est en nous aussi bien que la nourriture que nous mangeons, est indispensable à notre existence même. Mais cette rose, c’est du luxe ! Son parfum et sa couleur, nous pourrions nous passer d’eux. Ils ne sont que pour

embellir notre vie. Tout le superflu nous est donné par gentillesse et, je le répète, les fleurs nous sont une bonne raison d'espérer.

Percy Phelps et son infirmière considéraient Holmes d'un air à la fois surpris et désappointé. La rose toujours entre les doigts, il était maintenant plongé dans une sorte de rêverie, qui se prolongea plusieurs minutes durant, avant que la jeune femme ne se décidât à l'interrompre.

– Croyez-vous, Monsieur Holmes, demanda-t-elle d'une voix un peu acide, qu'il vous sera possible de venir à bout de ce mystère ?

– Ah ! oui, le mystère...

Brusquement rappelé à la réalité, Holmes répondit :

– Il serait absurde de nier que l'affaire semble très obscure et très compliquée. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je l'étudierai et que je vous tiendrai au courant.

– Vous ne voyez pas quelque indice qui pourrait vous mettre sur la voie ?

– Vous m'en avez donné sept, mais il faut, bien entendu, que je les examine avant de me prononcer sur leur valeur.

– Soupçonnez-vous quelqu'un ?

– Je me soupçonne...

– Vous dites ?

– ... d'avoir tendance à conclure trop vite.

– Alors, rentrez à Londres et voyez de près vos conclusions !

– Je crois, Miss Harrison, que vous me donnez là un excellent conseil et c'est exactement, Watson, ce que nous avons de mieux à faire. N'ayez pas trop d'espairs, Monsieur Phelps ! Cette histoire me paraît terriblement embrouillée.

– C'est dans la fièvre que je vais attendre votre prochaine visite, Monsieur Holmes !

– Je viendrai vous revoir demain, par le même train qui m'a amené aujourd'hui. Mais il est infiniment probable que je ne vous apporterai rien de positif...

Le visage de Phelps s'éclaira d'un sourire.

– Qu’importe, Monsieur Holmes ! Je me sens revivre à la seule idée qu’il y a peut-être quelque chose à faire. Au fait, je ne vous ai pas dit que j’avais reçu une lettre de lord Holdhurst !

– Comment a-t-il pris la chose ?

– Mon Dieu ! il se montre assez froid, mais pas trop dur, vraisemblablement parce qu’il me sait malade. Il me rappelle que le document avait une importance énorme et ajoute qu’aucune décision en ce qui concerne ma carrière – c’est-à-dire ma mise à pied – ne sera prise avant que ma santé ne soit rétablie et que l’occasion ne m’ait été offerte de réparer ma faute.

– Voilà, dit Holmes, qui me paraît plein de sagesse et de bienveillance. Venez, Watson ! Nous avons devant nous, à Londres, une belle journée de travail.

M. Joseph Harrison nous conduisit à la gare en voiture et bientôt nous roulions vers Londres. Absorbé dans ses pensées, Holmes n’ouvrit pas la bouche durant le trajet. Nous avons déjà passé Clapham Junction quand il se décida à parler.

– Il est très réconfortant, dit-il, de rentrer dans Londres par une de ces lignes qui dominent la ville et vous permettent de voir les maisons en contrebas.

Je crus qu’il plaisantait, car le paysage était passablement sordide, mais il s’expliqua :

– Regardez, Watson, ces groupes d’immeubles qui s’élèvent au-dessus des toits d’ardoise comme des îlots rouges au milieu d’une mer couleur de plomb.

– Des collèges...

– Vous voulez dire « des phares », mon vieux ! Les phares de l’avenir ! C’est là que s’élabore l’Angleterre de demain, qui sera meilleure et plus sage que celle d’aujourd’hui. Ce Phelps, dites-moi, je suppose qu’il ne boit pas ?

– Je ne crois pas.

– Je ne le crois pas non plus, mais nous sommes forcés d’envisager toutes les hypothèses. Le pauvre type s’est fourré dans un invraisemblable borborygme et le problème est de savoir s’il nous sera possible de le ramener sur la terre ferme. Qu’est-ce que vous pensez de Miss Harrison ?

– C’est une jeune femme qui a l’air d’avoir du caractère.

– Oui, mais c’est une brave fille ou je me trompe beaucoup. Son père, un maître de forges du Northumberland, n’a eu que deux enfants : elle et ce Joseph Harrison que nous avons vu. Elle s’est fiancée à Phelps l’hiver dernier, au cours d’un voyage, et, escortée de son frère, elle est

venue à Woking pour être présentée à la famille. Là-dessus est arrivée la catastrophe et elle est restée pour servir d'infirmière à son amoureux. Le frère, qui se trouvait très bien installé, s'est dit qu'il n'avait aucune raison de s'en aller. Vous voyez que, sans en avoir l'air, je me suis renseigné sur quelques petits à-côtés. Nous allons, d'ailleurs, dès aujourd'hui, mener une enquête sérieuse.

– Ma clientèle...

Holmes me coupa la parole assez sèchement.

– Ah ! si vous trouvez vos affaires plus intéressantes que les miennes...

– J'allais vous dire, repris-je, que ma clientèle se passerait fort bien de moi pendant un jour ou deux, étant donné que nous sommes à cette époque de l'année qui est la plus mauvaise qui soit pour les médecins.

Cette déclaration lui rendit toute sa bonne humeur.

– Parfait ! dit-il. C'est donc ensemble que nous allons travailler. Je crois que nous devrions commencer par voir Forbes. Il doit être en mesure de nous donner pas mal de « tuyaux », qui nous indiqueront peut-être comment nous pourrions approcher l'affaire.

– Vous avez dit que vous possédiez un indice.

– J'ai même dit que j'en avais plusieurs. Seulement, c'est notre enquête qui nous apprendra ce qu'ils peuvent valoir. Le crime le plus embarrassant est celui qui paraît avoir été commis sans mobile. Dans cette affaire, le mobile existe. À qui le vol peut-il profiter ? Réponse : à l'ambassadeur de France, à son collègue russe, à quiconque peut espérer vendre le document à l'un ou à l'autre, et, enfin, à lord Holdhurst.

– À lord Holdhurst !

– Dame ! On conçoit très bien qu'un homme d'État se trouve placé dans une position telle qu'il puisse sans chagrin voir détruire un document de ce genre.

– Mais lord Holdhurst est un homme intègre, au passé irréprochable...

– C'est une possibilité et nous ne pouvons pas nous permettre de la négliger. Nous rendrons visite à cet éminent personnage dans la journée et nous verrons bien s'il a quelque chose à nous dire. D'ici là, j'aurai peut-être eu un certain renseignement que j'attends.

– Un certain renseignement ?

– Oui. J’ai envoyé quelques télégrammes de la gare de Woking. Le petit avis que voici paraîtra dans tous les journaux du soir...

Il me tendait une feuille de carnet, sur laquelle il avait griffonné au crayon les lignes suivantes :

DIX LIVRES DE RÉCOMPENSE

à qui fera connaître le numéro du cab qui, dans la soirée du 23 mai, à dix heures moins le quart, a déposé un client dans Charles Street, à la porte du Foreign Office ou à proximité. Se présenter 221, Baker Street.

– Vous croyez que le voleur est arrivé en voiture ? demandai-je.

– Si je me trompe, il n’y a rien de perdu. Cependant, s’il est bien exact, comme l’affirme M. Phelps, qu’on ne peut se cacher ni dans son bureau, ni dans les couloirs, le voleur ne peut pas ne pas être venu du dehors. Il pleuvait et il n’a laissé aucune trace humide sur le linoléum, examiné quelques minutes à peine après son passage. Il est donc très probable qu’il descendait de voiture. Le cab me paraît très plausible.

– En effet.

– C’est là la première des pistes possibles dont j’ai parlé. La seconde, c’est, évidemment, ce coup de sonnette, qui est bien ce qu’il y a de plus curieux dans l’affaire. Pourquoi l’a-t-on donné ? Est-ce le voleur qui a voulu faire un geste de bravade ? Est-ce quelqu’un qui a fait ce qu’il a pu pour alerter le garçon de bureau ? Est-ce un accident ? Est-ce...

Holmes n’acheva pas sa phrase et retomba dans sa songe rie. J’eus l’impression, le connaissant bien, qu’une possibilité nouvelle venait de lui apparaître brusquement.

Il était trois heures vingt quand nous descendîmes de wagon. Après un rapide déjeuner au buffet de la gare, nous gagnâmes Scotland Yard. Forbes, prévenu par télégramme, nous attendait. C’était un homme de petite taille, qui ressemblait à un renard, très fin sans aucun doute, mais certainement peu aimable. Il nous accueillit avec une froideur qui se fit plus marquée encore quand Holmes lui eut fait connaître l’objet de notre visite.

– Monsieur Holmes, dit-il avec aigreur, on m’a déjà parlé de vos façons de procéder. Vous recueillez les informations que nous voulons bien mettre à votre disposition et vous faites ce que vous pouvez pour terminer l’affaire tout seul, jetant ainsi le discrédit sur la police !

Holmes protesta énergiquement.

– C’est tout le contraire ! répliqua-t-il. Dans les cinquante-trois dernières affaires dont je me suis occupé, il en est quatre seulement à l’occasion desquelles mon nom a été publié. Dans les

quarante-neuf autres, j'ai laissé tous les lauriers à vos collègues. Je ne vous reproche pas de l'ignorer. Vous êtes jeune et vous manquez d'expérience, mais, si vous voulez faire votre chemin, vous ferez bien de travailler avec moi plutôt que contre moi.

Forbes changea de ton.

– Je ne dis pas, reprit-il, que je ne serais pas content qu'on me souffle un conseil ou deux. Jusqu'à présent, cette affaire ne m'a pas fait de bien...

– Quelles sont les dispositions que vous avez prises ?

– Je fais filer Tangey, le garçon de bureau. Il a quitté les Guards avec de bonnes notes et nous n'avons rien trouvé contre lui. Sa femme, elle, ne vaut pas grand-chose. J'ai l'idée qu'elle en sait plus long qu'elle ne prétend.

– Vous la faites surveiller ?

– Un de nos agents féminins l'a prise en filature. Elle boit. On l'a approchée à deux reprises alors qu'elle était « bien », mais on n'a rien pu tirer d'elle.

– J'ai cru comprendre que le ménage avait des dettes ?

– Il en a eu. Elles sont payées.

– D'où venait l'argent ?

– Rien à dire. Tangey avait touché sa pension. Depuis, il ne semble pas qu'ils aient fait des dépenses excessives.

– Comment la femme a-t-elle expliqué le fait que c'est elle, et non pas Tangey, qui a répondu au coup de sonnette de M. Phelps, quand il a appelé pour se faire monter du café ?

– Elle a dit que son mari était très fatigué et qu'elle avait voulu lui rendre service.

– Ce qui semble plausible, puisque, peu après, il s'endormait sur sa chaise. En somme, vous n'avez rien contre eux ? La femme boit, c'est tout. Lui avez-vous demandé pourquoi elle était si pressée ce soir-là ? Au point que l'agent de police qui était dehors l'a remarqué.

– Elle nous a déclaré qu'elle avait quitté le ministère plus tard que d'habitude et qu'elle avait hâte de rentrer chez elle.

– Vous lui avez fait observer que, M. Phelps et vous, vous êtes partis vingt minutes après elle et que, malgré ça, vous êtes arrivés avant elle ?

– Elle nous a répondu qu’il y a une différence entre un autobus et un fiacre.

– Et vous a-t-elle dit pourquoi, dès son retour chez elle, elle s’est précipitée à la cuisine ?

– Il paraît que c’est parce que c’était là qu’était l’argent qu’elle devait à ses créanciers.

– Je vois qu’elle a réponse à tout. Lui avez-vous demandé si, en sortant du Foreign Office, elle a rencontré ou vu quelqu’un dans Charles Street ?

– Elle dit n’avoir vu que l’agent qui était au coin de la rue.

– J’ai l’impression que vous n’avez rien oublié dans votre interrogatoire. Qu’avez-vous fait d’autre ?

– Gorot, qui travaille au Foreign Office, a été filé pendant deux mois. Aucun résultat. Nous n’avons rien contre lui.

– Quoi d’autre encore ?

– Ma foi... nous n’avons rien sur quoi marcher ! Pas l’ombre d’une piste !

– En ce qui concerne le coup de sonnette, avez-vous une théorie ?

– Je dois avouer que ça, ça me dépasse ! Je ne sais pas qui a tiré sur le cordon, mais c’est un type qui avait un certain culot !

– Je vous l’accorde et je vous remercie de tout ce que vous avez bien voulu me dire. Si je peux mettre le coupable entre vos mains, je ne manquerai pas de vous faire signe. Vous venez, Watson ?

Nous sortîmes.

– Où allons-nous ? demandai-je, quand nous nous retrouvâmes dans la rue.

– Nous allons bavarder avec lord Holdhurst, membre du gouvernement et futur « Premier » d’Angleterre.

La chance était avec nous : lord Holdhurst n’avait pas encore quitté son cabinet quand nous nous présentâmes à Downing Street. Holmes lui fit passer sa carte et nous fûmes reçus

immédiatement. L'homme d'État nous accueillit avec cette courtoisie d'un autre âge à laquelle il reste attaché et nous fit asseoir dans des fauteuils impressionnants, à droite et à gauche d'une vaste cheminée. Il resta debout entre nous deux. Grand et mince, le visage plein de distinction, avec une chevelure ondulée qui grisonnait à peine, il était le type parfait de ce personnage malgré tout assez peu courant : un gentilhomme vraiment digne de ce nom.

– Je vous connais de réputation, Monsieur Holmes, dit-il en souriant, et je ne prétendrai pas ignorer les motifs de votre visite. Votre présence dans ces bureaux ne peut s'expliquer que d'une seule et unique façon. Ce que j'aimerais savoir, si la question n'est pas indiscrete, c'est quels intérêts exactement vous représentez ?

– Ceux de M. Percy Phelps, répondit Holmes.

– Ah ! ah ! mon neveu !... Vous devez vous rendre compte, Monsieur Holmes, que c'est justement parce que je suis son oncle qu'il m'est impossible de fermer les yeux et de le couvrir. J'ai bien peur que cette malheureuse affaire n'ait de très fâcheuses répercussions sur sa carrière.

– Mais si l'on retrouvait le document ?

– Évidemment, tout changerait !

– Il y a, lord Holdhurst, une question ou deux que j'aimerais vous poser.

– Faites ! Je serai heureux de vous répondre, si c'est en mon pouvoir.

– Est-ce dans la pièce même où nous nous trouvons que vous avez donné à M. Phelps des instructions quant à la copie qu'il devait faire du traité ?

– Oui.

– Il y a donc peu de chances que quelqu'un ait pu surprendre votre entretien ?

– La question ne se pose même pas.

– Avez-vous dit à quelqu'un que vous aviez l'intention de donner ce document à copier ?

– À personne.

– Vous en êtes sûr ?

– Absolument.

– Dans ces conditions, puisque vous n'avez pas parlé, puisque M. Phelps n'a pas parlé, puisque personne n'était au courant de vos intentions, il faut admettre que le vol n'a pas été prémédité, que le voleur s'est trouvé là par hasard, qu'il a vu une occasion de faire une bonne affaire et qu'il s'est empressé de la saisir.

L'homme d'État sourit.

– Là, Monsieur Holmes, je ne suis plus sur mon terrain.

Holmes réfléchissait. Au bout d'un instant, il reprit :

– Il y a un autre point que je voudrais discuter avec vous. Vous redoutiez, si j'ai bien compris la situation, que la divulgation des clauses du traité n'eût, sur le plan international, de graves conséquences ?

Une ombre passa sur le visage mobile de lord Holdhurst.

– C'est exact. De très graves conséquences...

– L'événement a-t-il prouvé que vos craintes étaient justifiées ?

– Jusqu'ici, non.

– Si le traité était parvenu entre les mains du ministre des Affaires étrangères de France, par exemple, ou de Russie, il est probable que vous en auriez eu vent ?

– Sans aucun doute.

Le visage de l'homme d'État faisait peine à voir.

– Donc, poursuivit Holmes, puisque dix semaines ont passé, ou peu s'en faut, et que vous n'avez entendu parler de rien, il n'est pas aventuré de supposer que le traité n'a pas été remis à l'un de vos collègues étrangers ?

Lord Holdhurst haussa les épaules.

– Il est difficile d'imaginer, Monsieur Holmes, que le voleur s'est emparé d'un tel document à seule fin de le faire encadrer pour l'accrocher au mur.

– Je vous l'accorde. Mais peut-être attend-il des offres supérieures à celles qu'il a pu recevoir ?

– S’il tergiverse trop, il ne touchera sans doute rien du tout : le traité cessera d’être secret d’ici quelques mois.

– Voilà qui est fort important, dit Holmes. Admettons que le voleur ait eu, subitement, une grave maladie...

– Une fièvre cérébrale, par exemple ?

Holmes, imperturbable, soutint le regard de l’homme d’État.

– Je n’ai pas dit ça. Je crois, lord Holdhurst, que nous n’avons déjà que trop abusé de vos instants et nous allons vous demander la permission de prendre congé.

Lord Holdhurst nous reconduisit jusqu’à la porte et ne nous quitta qu’après nous avoir, « en toute sincérité », souhaité de mettre la main sur le coupable, « quelqu’il fût ».

– Ce n’est pas un mauvais type, me dit Holmes, comme nous nous retrouvions dans Whitehall. Seulement, il se débat pour défendre sa situation. Il n’est pas riche et il est très sollicité. Vous avez remarqué que ses souliers étaient ressemelés ? Sur quoi, Watson, je ne vous retiens pas et je vous restitue à vos chers malades. Je ne ferai plus rien aujourd’hui, à moins que quelqu’un ne réponde à ma petite annonce. Je vous rends votre liberté, mais vous me feriez plaisir en m’accompagnant de nouveau demain à Woking. Je prendrai le train que nous avons pris ce matin.

Je retrouvai Holmes à la gare le lendemain. La petite annonce n’avait rien donné et il n’avait rien appris de neuf. Il avait, quand il le voulait, une impassibilité de Peau-Rouge et, encore que je le connusse bien, il m’aurait été impossible de dire s’il était ou non satisfait de la tournure que prenait son enquête. Durant le trajet, il ne me parla guère que du système anthropométrique de Bertillon, pour lequel il ne cachait pas son admiration.

Notre client, sur lequel son infirmière continuait à veiller avec dévouement, me parut en bien meilleure santé que la veille. Il se leva pour nous recevoir et, tout de suite, posa à Holmes la question qu’on pouvait attendre.

– Vous avez du nouveau ?

Holmes secoua la tête.

– Comme prévu, je suis obligé de vous répondre non. J’ai eu un entretien avec Forbes, j’ai vu votre oncle et j’ai commencé quelques recherches qui nous mèneront peut-être quelque part.

– Vous n’avez donc pas perdu tout espoir ? Jamais de la vie !

– Dieu vous bénisse ! s’écria Miss Harrison. Je suis sûre que, si nous avons assez de courage et de patience, la vérité finira par se faire jour !

Phelps s’assit sur le divan.

– Si vous n’avez rien à nous dire, déclara-t-il, nous avons, nous, quelque chose à vous apprendre.

C’est un peu dans cet espoir que je suis venu, répondit Holmes.

– Oui, reprit Phelps, il nous est arrivé cette nuit une aventure curieuse, qui mériterait peut-être un qualificatif plus inquiétant.

Son visage avait pris une certaine expression de gravité et je dirais volontiers qu’il y avait comme de la peur dans ses yeux.

– Savez-vous, poursuivit-il, que je commence à me demander si je ne suis pas au centre de quelque monstrueuse conspiration, dont j’ignore tout, et si l’on n’en veut pas à ma vie aussi bien qu’à mon honneur ?

– Je vous écoute, dit Holmes.

– Ça paraît incroyable, évidemment, car je n’ai pas, que je sache, un ennemi au monde... et, pourtant, après ce qui s’est passé cette nuit, il me serait difficile de parler autrement !

– Voyons ça !

– Je dois d’abord vous dire qu’hier soir, pour la première fois, l’infirmière ne passait pas la nuit dans ma chambre. Je me sentais tellement mieux qu’il m’avait semblé que je n’aurais certainement pas besoin de ses services. J’avais pourtant conservé une veilleuse. Vers deux heures du matin, je dormais, d’un sommeil sans doute très léger, car un bruit à peine perceptible suffit à me réveiller. Je crus qu’il s’agissait de quelque souris grignotant une plinthe et, machinalement, je tendis l’oreille. Bientôt, le bruit devint plus net et il y eut, du côté de la fenêtre, comme un claquement métallique. Surpris, je me dressai sur mes oreillers. Aucun doute possible : ce que j’avais entendu au début, c’était un instrument qu’on forçait dans le châssis et, ensuite, le loquet qu’on avait poussé. Je me tins coi, durant dix bonnes minutes, persuadé que, dehors, quelqu’un attendait pour savoir si le bruit m’avait ou non éveillé. La fenêtre craqua doucement, comme elle fait toujours quand on l’ouvre, quelque précaution qu’on prenne. Mes nerfs, malheureusement, ne sont plus ce qu’ils étaient et, à ce moment-là, je ne pus plus y tenir : je me levai d’un bond, je courus à la fenêtre et je tirai les volets⁵. Un homme était accroupi au pied de la fenêtre. Il était enveloppé dans une sorte de grand manteau, dont le col relevé lui cachait tout le bas du visage. Il tenait à la main un long poignard, dont j’ai vu luire la lame tandis qu’il prenait la fuite en courant.

– Très intéressant, dit Holmes. Qu’avez-vous fait ensuite ?

– Si j’avais eu un peu plus de forces, je me serais lancé à sa poursuite, mais, les choses étant ce qu’elles sont, je me suis contenté de donner l’alarme et d’ameuter la maison. Il m’a fallu pour cela un certain temps, car la sonnette retentit dans la cuisine et tous les domestiques couchent au second étage. Mes cris, cependant, furent entendus de Joseph, qui réveilla tout le monde. Il descendit et, avec le valet de chambre, releva des traces de pas dans le parterre de fleurs qui se trouve juste devant la fenêtre. Malheureusement, le temps a été si sec en ces dernières semaines que la piste se perdait bientôt dans la pelouse. Pourtant, d’après ce qu’ils ont dit, la barrière qui longe la route a été escaladée à un certain endroit. Naturellement, je n’ai pas prévenu la police. Je tenais à vous consulter.

Le récit paraissait faire sur Holmes une impression extra-ordinaire : il allait et venait dans la pièce, comme quelqu’un qui ne peut tenir en place.

– Comme vous voyez, conclut Phelps avec un sourire contraint, un malheur ne vient jamais seul !

Holmes s’arrêta.

– Il me semble que vous avez eu plus que votre part de malchance, dit-il. Croyez-vous qu’il vous serait possible de faire le tour de la maison avec moi ?

– Certainement ! Un peu de soleil me sera bien agréable. Joseph nous accompagnera.

– Et moi aussi ! dit Miss Harrison.

Holmes secoua la tête.

– J’ai peur que non, Miss Harrison. Je vais, tout au contraire, vous demander de rester assise où vous êtes.

Laissant la jeune femme, assez contrariée, nous sortîmes, avec son frère qui était venu nous rejoindre. Contournant la pelouse, nous vîmes examiner le sol sous la fenêtre de Phelps. Les traces de pas dont il nous avait parlé étaient très visibles, mais confuses et peu révélatrices. Holmes se baissa pour les mieux regarder. Haussant les épaules, il se releva et conclut :

– Ce sont là des empreintes dont personne ne saurait tirer grand-chose ! Faisons le tour de la maison et voyons s’il y avait une raison particulière pour que le cambrioleur choisît précisément cette fenêtre. À sa place, il me semble que j’aurais plutôt été attiré par les grandes portes-fenêtres du salon et de la salle à manger...

– Oui, dit Joseph Harrison. Seulement, elles sont plus visibles de la route.

– C’est juste ! Je n’y songeais pas. Cette porte, qui aurait pu le tenter aussi, qu’est-ce que c’est ?

– L’entrée de service. Naturellement, le soir, elle est fermée à clé.

– Est-ce que vous avez eu des tentatives de cambriolage dans le passé ?

– Jamais ! répondit Phelps.

– Y a-t-il dans la maison de l’argenterie, des bijoux, quelque chose enfin qui soit de nature à attirer les voleurs ?

– Non. Rien de très grande valeur...

Holmes marchait, les mains dans les poches, avec une affectation d’indifférence chez lui assez inhabituelle.

– À propos, dit-il à Joseph Harrison, vous avez, m’a-t-on expliqué, découvert un endroit où le gaillard a escaladé la clôture. Si nous allions voir ça ?

Joseph Harrison nous conduisit. Effectivement, la barrière avait été endommagée. Un morceau de bois pendait, à demi arraché. Holmes l’examina longuement.

– Vous croyez que c’est d’hier soir ? demanda-t-il enfin. Ça me paraît remonter plus loin que ça !

– C’est bien possible !

– D’autre part, d’après le terrain, il ne semble pas qu’on ait sauté de l’autre côté. Je n’ai pas l’impression que nous ayons quoi que ce soit à apprendre ici. Rentrons !

Nous reprîmes le chemin de la maison. Percy Phelps marchait très lentement et s’appuyait sur le bras de son futur beau-frère. Holmes, auprès duquel je me tenais, traversa la pelouse à grandes enjambées, revint près de la fenêtre de la chambre à coucher et, du dehors, s’adressa à Miss Harrison, lui parlant avec une rare autorité.

– Miss Harrison, lui dit-il, vous ne bougerez pas de cette pièce de toute la journée. Sous aucun prétexte. C’est extrêmement important !

La jeune fille, assez surprise, répondit que, puisque tel était le désir de mon ami, la chose était entendue.

– D’autre part, reprit Holmes, quand vous irez vous coucher, je vous demande de fermer la porte de l’extérieur et de garder la clé. Vous me promettez de ne pas oublier ?

– Mais Percy ?

– Il rentre à Londres avec nous.

– Et moi, il faut que je reste ici ?

– C’est pour son bien et vous lui rendrez un grand service ! Décidez-vous vite ! C’est promis ?

Elle acquiesça d’un bref signe de tête, comme les autres nous rejoignaient. Son frère, à son tour, l’interpellait.

– Pourquoi restes-tu cloîtrée comme ça, Annie ? Viens donc un peu profiter du soleil !

– Merci, Joseph, mais j’ai un léger mal de tête et cette pièce est délicieusement fraîche...

Percy Phelps, cependant, se tournait vers Holmes.

Alors, Monsieur Holmes, quelles sont maintenant vos intentions ?

– Cette enquête secondaire, Monsieur Phelps, ne doit pas nous faire perdre de vue celle pour laquelle vous m’avez appelé, qui est autrement importante. Vous me seriez d’un grand secours si vous pouviez rentrer à Londres avec moi.

– Tout de suite ?

– Mon Dieu ! aussi tôt qu’il vous sera possible. Disons dans une heure, voulez-vous ?

– Je me sens assez de forces pour vous accompagner si vous croyez que je puis vous être utile.

– Vous me rendrez un service inimaginable !

– Il faudra peut-être que je passe la nuit à Londres ?

– J’allais vous le demander.

– De sorte que, si mon visiteur nocturne revient ce soir, il trouvera l’oiseau envolé ? Parfait ! Monsieur Holmes, nous avons mis l’affaire entre vos mains, nous agissons donc selon vos instructions. Il serait peut-être bon que Joseph vînt avec nous, quand ce ne serait que pour s’occuper de moi ?

– Du tout ! du tout ! Mon ami Watson est médecin, il veillera sur vous. Nous déjeunerons ici, si vous le voulez bien, et, à trois heures, nous partirons pour Londres.

Tout se passa conformément aux désirs de Holmes et Miss Harrison, suivant ses recommandations à la lettre, s’excusa, invoquant sa migraine, de ne point assister au repas, afin de rester dans la chambre à coucher. Pourquoi Holmes lui avait-il donné cette étrange consigne ? Je me posai la question sans pouvoir y répondre, ayant peine à admettre que ce fût simplement pour tenir la jeune femme éloignée de Phelps. Holmes nous réservait d’ailleurs une autre surprise : après nous avoir installés dans notre compartiment, il nous annonça froidement qu’il n’avait, lui, nulle intention de quitter Woking !

– Il me reste quelques petits points à éclaircir avant de rentrer à Londres, nous dit-il. Votre absence, Monsieur Phelps, sert mes desseins. Vous me ferez plaisir, Watson, en vous faisant, dès votre arrivée, conduire à Baker Street, où vous resterez avec notre ami jusqu’à ce que je vienne vous retrouver. Vous avez été au collège ensemble, c’est une chance ! Je suis sûr que vous avez des tas de choses à vous dire. M. Phelps couchera dans la chambre d’ami et je prendrai le petit déjeuner avec vous, puisqu’il y a un train qui m’amène à Waterloo vers huit heures.

– Mais votre enquête à Londres ? demanda Phelps d’un ton navré.

– Nous nous en occuperons demain. Pour l’instant, j’ai le sentiment que je serai plus utile ici.

Le train s’ébranlait.

– Dites à *Briarbræ* que je pense être de retour demain soir ! lança Phelps, se penchant à la portière.

– Je ne crois pas retourner à *Briarbræ* ! répondit Holmes, agitant la main en signe d’adieu.

Phelps et moi, nous bavardâmes durant le trajet. La décision de Holmes nous paraissait, à l’un et à l’autre, totalement inexplicable.

– Il est probable, dit Phelps, qu’il espère trouver quelque indice qui le mettra sur la piste du cambrioleur, si cambrioleur il y a. Car, à mon avis, il ne s’agit pas d’un voleur ordinaire.

– Que crois-tu donc ?

– Attribue ça, si tu veux, au lamentable état de mes nerfs, mais je suis absolument convaincu que je me trouve au centre de je ne sais quelle vaste intrigue politique et que, pour une raison qui m’échappe, ces gens-là en veulent à ma peau ! Ça peut sembler absurde et tu diras sans doute que je m’exagère ma petite importance, mais les faits sont là ! Pourquoi un voleur aurait-il

essayé de s'introduire dans cette chambre à coucher, où il ne pouvait faire qu'un maigre butin, et surtout pourquoi aurait-il pris soin de pénétrer dans la maison, un couteau à la main ?

– Tu es sûr que tu ne confonds pas et qu'il ne s'agit pas d'un outil professionnel, une pince-monseigneur, par exemple ?

– Non, non ! C'était un poignard. J'ai distinctement vu les reflets de la lune sur la lame.

– Mais pourquoi diable t'en voudrait-on à ce point ?

– C'est bien ce que je me demande !

– Si Holmes voit les choses comme toi, sa décision est tout expliquée, tu ne trouves pas ? Admettons que ton hypothèse soit exacte. Si Holmes met la main sur le type qui a voulu s'introduire chez toi hier soir, son enquête aura fait un grand pas et il ne sera pas loin de découvrir qui s'est emparé du traité naval. Car il me semble difficile de supposer que tu as deux ennemis, un qui n'est qu'un voleur et l'autre qui en veut à ta vie.

– Mais M. Holmes a dit qu'il ne retournait pas à *Briarbræ*.

– Il y a un bout de temps que je le connais, dis-je, et je ne l'ai jamais vu faire quoi que ce fût sans raison.

Sur quoi, nous parlâmes d'autre chose.

La journée me sembla longue. Phelps, après sa longue maladie, était encore faible et ses malheurs l'avaient quelque peu aigri. Ce fut vainement que j'essayai de placer la conversation sur toutes sortes de sujets intéressants, vaine ment que je cherchai à l'entretenir des Indes, de l'Afghanistan et du problème social, il revenait tout de suite à ce traité qu'on lui avait volé, avec trois questions qui semblaient résumer ses préoccupations immédiates : Que faisait Holmes ? Quelles décisions lord Holdhurst allait-il prendre ? Qu'apprendrions-nous de neuf, le lendemain ?

Vers le soir, Phelps me faisait vraiment de la peine.

– Tu as vraiment confiance en Holmes ? me demanda-t-il enfin.

– Je lui ai vu faire des choses étonnantes, répondis-je.

– Mais pas dans des affaires aussi obscures que la mienne ?

– Allons donc ! Je lui ai vu résoudre des problèmes où les indices étaient encore bien plus minces que ceux qu’il doit détenir actuellement.

– Mais où les intérêts en jeu étaient loin d’être aussi considérables ?

– Je n’en jurerais pas. À ma connaissance, trois fois au moins il a travaillé pour le compte de familles régnautes dans des affaires qui présentaient pour elles une importance vitale.

– Enfin, Watson, tu le connais bien ! Il est tellement secret, tellement impénétrable, que moi, je ne sais que penser. As-tu l’impression, toi, qu’il a bon espoir d’arriver à un résultat ? Crois-tu qu’il est sûr de ne pas aller à un échec ?

– Il ne m’a rien dit.

– C’est mauvais signe !

– Au contraire. J’ai remarqué que, généralement, lorsqu’il a perdu la piste, il me le dit. C’est quand il la suit, mais sans être encore sûr de rien, qu’il se montre plus taciturne. Cela dit, mon cher vieux, ce n’est pas parce que nous nous énerverons à discuter cette histoire-là que les choses s’arrangeront et c’est pourquoi je suggère que nous allions nous coucher, de façon à être en bonne forme demain matin pour faire, quoi que ce soit, ce que la situation exigera de nous.

Phelps finit par se laisser convaincre et gagna son lit, mais dans un état de surexcitation tel que j’étais à peu près sûr qu’il ne dormirait pas de la nuit. Je n’étais guère plus calme et, pendant des heures, je me retournai sur ma couche, imaginant pour résoudre l’étrange problème qui occupait mon esprit cent théories, dont la dernière était encore plus absurde que toutes les précédentes. Pourquoi Holmes était-il resté à Woking ? Pourquoi avait-il prié Miss Harrison de ne pas quitter la chambre de Phelps ? Pourquoi s’était-il bien gardé de révéler aux hôtes de *Briarbræ* qu’il avait l’intention de demeurer dans le voisinage ? Toutes ces questions, et bien d’autres, me torturèrent le cerveau jusqu’au moment où je m’endormis dans un dernier effort pour découvrir une solution qui expliquât tout.

À sept heures du matin, dès mon réveil, j’allai trouver Phelps. Il avait les traits tirés de quelqu’un qui a passé une nuit blanche. Ses premières paroles furent pour me demander si Holmes était arrivé.

– Il sera là à l’heure annoncée, répondis-je. Ni plus tôt, ni plus tard !

Je ne me trompais pas. Un peu après huit heures, un cab s’arrêtait devant la porte. Holmes en descendit. Nous étions à la fenêtre et je remarquai qu’il portait un pansement à la main gauche. Il était pâle et me parut d’humeur assez sombre. Il entra dans la maison, mais quelques instants s’écoulèrent avant qu’il ne montât à l’appartement.

– Il a un air de vaincu ! murmura Phelps.

Je dus avouer que c'était assez mon avis.

– Après tout, ajoutai-je, c'est sans doute à Londres même qu'est la clé de l'énigme.

Phelps émit une sorte de grognement.

– Je ne sais comment ça se fait, dit-il, mais j'avais fondé tant d'espairs sur son retour ! Cette blessure à la main, c'est nouveau, n'est-ce pas ? Il ne l'avait pas hier. Qu'a-t-il pu lui arriver ?

Holmes entra dans la pièce.

– Vous n'êtes pas blessé ? lui demandai-je.

– Non, me répondit-il, tout en nous souhaitant le bonjour du geste. C'est une simple égratignure, que j'ai récoltée par ma propre maladresse. Cette maudite affaire, Monsieur Phelps, est une des plus embrouillées que j'aie jamais vues !

– Je craignais bien qu'elle ne sortît des limites de votre compétence...

– J'ai vécu des heures passionnantes.

J'intervins.

– Ce pansement, Holmes, parle d'aventures. Est-ce que vous ne nous raconterez pas ce qui s'est passé ?

– Après le petit déjeuner, mon cher Watson ! N'oubliez pas que j'ai respiré ce matin l'air vivifiant du Surrey ! J'imagine qu'il n'y a toujours pas de réponse à ma petite annonce ? Le *cabman* ne s'est pas manifesté. Que voulez-vous ? On ne peut pas gagner à tous les coups !

Le couvert était mis et j'allais sonner quand Mme Hudson entra, apportant le thé et le café. Les éléments solides du repas arrivèrent peu après et, bientôt, nous nous trouvâmes à table, Holmes affamé, moi curieux et Phelps maussade et déprimé.

– Mme Hudson s'est montrée à la hauteur des circonstances, déclara Holmes, soulevant le couvercle d'un plat qui contenait un poulet au curry. Sa cuisine est un peu limitée, mais, pour une Écossaise, elle a une assez heureuse conception du petit déjeuner. Qu'est-ce que vous avez là-bas, Watson ?

– Des œufs au jambon.

– Bravo ! Que préférez-vous, Monsieur Phelps ? Oeufs ou poulet ?

– Je vous remercie. Je n'ai pas faim.

– Voyons ! voyons ! Servez-vous ! Le plat est devant vous.

– Non, vraiment, j'aimerais mieux ne rien prendre.

Holmes eut un sourire malicieux.

– Alors, voudriez-vous avoir la bonté de me servir ?

Phelps souleva le couvercle du plat qui était devant lui et, au même moment, poussa une exclamation de stupeur. Son visage était devenu aussi blanc que son assiette et ses yeux semblaient ne pouvoir se détacher d'un rouleau de papier bleuté qui se trouvait dans le plat qu'il venait de découvrir. Il se décida enfin à le prendre. Il le déroula rapidement, jeta dessus un coup d'œil, puis nous le vîmes se lever d'un bond et se mettre à danser comme un fou autour de la pièce, en poussant des cris de joie et en pressant sur son cœur le précieux document. Il se laissa ensuite tomber dans un fauteuil. Il était épuisé et nous dûmes lui faire avaler une gorgée de cognac pour l'empêcher de s'évanouir.

Holmes lui administra de petites tapes amicales sur l'épaule et s'excusa.

– Je suis le premier à reconnaître, Monsieur Phelps, que j'aurais dû vous épargner cette émotion violente. Mais Watson, ici présent, vous expliquera que je n'ai jamais pu résister à ma passion de la mise en scène !

Phelps s'était emparé de sa main, qu'il embrassait.

– Dieu vous bénisse, Monsieur Holmes ! Vous m'avez rendu mon honneur !

– Le mien était en jeu également, répliqua Holmes. Je puis vous certifier qu'il m'est aussi odieux d'enregistrer un échec qu'à vous de ne pas vous acquitter d'une mission qui vous a été confiée.

Phelps enfouit le traité dans la poche intérieure de son veston.

– Je me reprocherais de retarder encore votre petit déjeuner, mais je meurs d'envie de savoir comment vous avez récupéré le document... et où il était.

Sherlock Holmes but une tasse de café, consacra pendant un instant toute son attention à ses œufs au jambon, puis, allumant une cigarette, alla s'asseoir dans son fauteuil.

– Je vous expliquerai d’abord, dit-il, ce que j’ai fait et, ensuite, pourquoi je l’ai fait. Votre train parti, j’ai fait une ravissante promenade dans cette campagne du Surrey, qui est bien la plus jolie que je connaisse, et je suis allé prendre le thé au charmant petit village de Ripley, dans une auberge, où j’ai pris la précaution de remplir ma petite gourde de poche et de me faire préparer quelques sandwiches, que j’ai emportés. Je suis resté là jusqu’à la fin de l’après-midi et la nuit était déjà tombée quand je me retrouvai sur la grand-route, à proximité de *Briarbræ*. À cette heure-là, il n’y passe pas beaucoup de monde et j’ai pu, sans être aperçu de quiconque, escalader la barrière pour pénétrer sur vos terres.

– Mais, fit remarquer Phelps, la grille devait être ouverte ?

– Sans doute. Seulement, j’ai mes petites manies. J’avais soigneusement choisi mon endroit et, caché par un rideau de sapins, je me suis introduit dans la propriété avec la certitude que, de la maison, personne n’avait pu me voir. Progressant d’arbre en arbre, et souvent sur les genoux – regardez l’état dans lequel j’ai mis mon pantalon –, je vins me tapir tout près de la fenêtre de votre chambre à coucher, dans un bouquet de rhododendrons. Là, je m’allongeai sur le sol et j’attendis les événements. Le store n’était pas baissé et j’avais aperçu Miss Harrison, qui lisait, près de la table. De temps en temps, je jetais un coup d’œil. À dix heures un quart, elle abandonna son livre, mit les volets et se retira. La porte se ferma derrière elle et j’entendis nettement qu’elle donnait un tour de clé.

– Un tour de clé ? répéta Phelps, surpris.

– Oui. Je l’avais priée de fermer la porte à clé de l’extérieur et de garder la clé avec elle quand elle irait se coucher. Elle a suivi mes instructions scrupuleusement... et le traité ne serait pas dans votre poche, Monsieur Phelps, s’il en était allé autrement. Les lumières de la maison s’éteignirent. Je continuai à attendre, sans sortir de ma cachette. La nuit était belle, mais la surveillance n’en était pas moins pénible. Sans doute, j’étais soutenu par des sentiments analogues à ceux du chasseur à l’affût quand il sait que le gros gibier ne va pas tarder à déboucher, mais l’attente me paraissait longue. Presque aussi longue, Watson, qu’elle le fut, lorsque, dans cette chambre tragique que vous savez, nous veillions de compagnie dans cette petite affaire que vous avez appelée *La Bande mouchetée*. J’entendais l’horloge du clocher de Woking sonner les quarts et les demies et, plus d’une fois, je crus qu’elle s’était arrêtée. Enfin, vers deux heures du matin, je distinguai, à peine perceptible, le bruit d’une clé qui tournait dans une serrure et celui d’un verrou qu’on poussait. Presque aussitôt, la porte de service s’ouvrait et, à la lumière de la lune, je reconnaissais, sortant de la maison, M. Joseph Harrison.

– Joseph ! s’écria Phelps.

– Il était tête nue, mais il avait sur les épaules une sorte de fichu noir, qui devait, j’imagine, lui permettre de se cacher le visage à la moindre alerte. Marchant sur la pointe des pieds et se tenant dans l’ombre du mur, il s’approcha de la fenêtre et, introduisant dans le châssis la longue lame acérée d’un couteau, poussa doucement le loquet. La fenêtre ouverte, il glissa la lame de son couteau entre les volets, souleva la barre et les écarta.

« D'où j'étais, je voyais parfaitement l'intérieur de la pièce et ne perdais rien des mouvements de Harrison. Il alluma deux bougies qui se trouvaient sur le manteau de la cheminée et, après avoir levé le coin du tapis, tout près de la porte, s'agenouilla. Je le vis retirer une lame de parquet, celle-là même qu'on laisse mobile pour que les plombiers puissent avoir facilement accès aux raccords des conduites de gaz. Il y avait là une manière de cachette, dont il tira un rouleau de papier qu'il fourra dans sa poche. Il remit tout en ordre, éteignit les bougies et sortit par la fenêtre... pour tomber juste dans mes bras. Car il va de soi que je l'attendais !

« M. Joseph, je dois en convenir, était plus crapule encore que je ne le supposais. Il essaya de jouer du couteau et je dus par deux fois l'envoyer rouler sur le gazon avant d'avoir la situation en main. Je récoltai dans la bagarre une égratignure. Peu de chose, si l'on considère que l'ardent désir de tuer se lisait dans le seul œil qu'il eût encore ouvert à la fin de notre " explication ". Je lui fis entendre raison et récupérai le document que j'étais venu chercher. Cela fait, je le laissai aller, mais, aux premières heures du jour, j'envoyai par télégramme tous les renseignements utiles à notre ami Forbes. À lui de ne pas perdre de temps et de cueillir l'oiseau au nid ! S'il tergiverse si peu que ce soit, comme il est probable, tant pis pour lui... et tant mieux pour le gouvernement ! J'imagine que lord Holdhurst, en premier lieu, et aussi M. Percy Phelps, préféreraient de beaucoup que cette affaire ne vînt jamais devant un tribunal. »

– Certes ! s'exclama Phelps.

Après un silence, il ajouta :

– Mais alors, si j'ai bien compris, pendant ces dix semaines épouvantables, le document volé a été dans la pièce même où je me trouvais ?

– Exactement.

– Et c'est Joseph qui l'aurait volé, Joseph qui serait *mon* voleur ?

– Je crois, dit Holmes d'un ton calme, que Joseph est infiniment plus dangereux que son apparence ne le laisse croire. D'après ce qu'il m'a avoué ce matin, il a fait en Bourse de très lourdes pertes et il était prêt à tenter n'importe quoi pour se remettre à flot. Terriblement égoïste, ne songeant qu'à lui, quand une occasion lui a paru se présenter, il l'a saisie, sans vouloir considérer qu'il allait du même coup compromettre le bonheur de sa sœur et risquer dans l'aventure sa réputation d'honnête homme.

Percy Phelps appuyait sa nuque sur le dossier de son fauteuil.

– J'ai la tête qui tourne ! Tout ce que vous me dites me laisse abasourdi !

Holmes poursuivit, impassible comme un professeur à son cours :

– Dans votre affaire, la principale difficulté consistait en ceci que les preuves étaient trop nombreuses. Elles attiraient l'attention sur l'accessoire et masquaient l'essentiel. Il nous fallait, entre tous les faits qui nous étaient proposés, choisir ceux qui présentaient quelque intérêt, les assembler pour leur donner un sens et reconstruire ainsi les événements dans l'ordre où ils s'étaient succédé. Mes soupçons se portèrent sur Joseph à partir de l'instant où je sus que vous aviez l'intention de rentrer avec lui à Woking, ce soir-là, ce qui me donnait à penser qu'il était fort possible qu'il fût venu vous chercher au Foreign Office, dont les accès lui étaient familiers. Quand j'appris qu'on avait essayé d'entrer dans votre chambre à coucher, dans laquelle Joseph seul avait pu cacher quelque chose – vous m'aviez dit qu'il en avait été, en quelque sorte, expulsé pour vous céder la place –, mes soupçons se transformèrent en certitude, d'autant plus qu'on avait choisi, pour essayer de pénétrer chez vous, la première nuit où votre infirmière ne demeurait pas à votre chevet, un détail qui prouvait que nous avions affaire à quelqu'un qui était très au courant de ce qui se passait dans la maison.

– Ai-je pu être aveugle ! murmura Phelps.

– Autant que j'aie pu les établir, les choses se sont passées de la façon suivante. Joseph Harrison est entré au Foreign Office par la porte de Charles Street. Connaissant les lieux, il est allé directement à votre bureau, où il est arrivé quelques secondes après le moment où vous en sortiez vous-même. Ne voyant personne, il a donné un coup de sonnette et, dans le même instant, son regard est tombé sur les papiers qui se trouvaient sur votre table. Il a tout de suite compris qu'il s'agissait de documents qui avaient une valeur considérable et, sans hésiter, il les a mis dans sa poche et il est parti. Le garçon de bureau n'ayant pas immédiatement attiré votre attention sur le coup de sonnette, Harrison a eu tout le temps de s'en aller avant votre retour.

« Il est rentré à Woking par le premier train et, convaincu qu'il pourrait tirer de son butin un excellent parti, il l'a dit simulé dans ce qui lui parut être la meilleure des cachettes, se proposant de l'y reprendre vingt-quatre ou quarante-huit heures plus tard, afin d'aller l'offrir à l'ambassade de France ou à qui serait susceptible de le lui payer un bon prix. Sur quoi, vous êtes revenu. D'une minute à l'autre, il s'est trouvé mis à la porte de sa chambre, qu'il était obligé de vous céder et dans laquelle, à partir de ce moment, il y a toujours eu deux personnes au moins qui l'empêchaient de récupérer son trésor. La situation a dû lui paraître affolante. Le soir où l'infirmière s'est retirée, il a cru sa chance venue. Vous vous êtes réveillé et il a essuyé un échec. Sans doute vous rappellerez-vous que, cette nuit-là, vous aviez négligé de prendre votre potion pour dormir ? »

– C'est exact.

– J'ai idée qu'il avait pris des dispositions pour que cette potion fût particulièrement « corsée » et qu'il était convaincu que vous seriez plongé dans un sommeil de plomb. Il était évident, je n'en doutai pas un instant, qu'il ne resterait pas sur cet insuccès et renouvellerait sa tentative dès qu'il aurait l'impression de pouvoir le faire sans danger. En vous priant de venir à Londres, je lui offris l'occasion qu'il attendait. Je m'arrangeai pour que Miss Harrison restât dans la pièce toute la journée, afin qu'il ne pût pas me devancer, puis, ayant tout fait pour lui imposer la conviction

qu'il pouvait opérer en toute tranquillité, j'allai prendre ma faction, ainsi que je vous l'ai dit. Je n'étais pas sûr que les papiers étaient dans la chambre, mais je n'avais aucun désir de tout bouleverser afin de les trouver et je préférais de beaucoup, afin de m'épargner de la besogne, qu'il m'indiquât lui-même où il les avait cachés. Voyez-vous encore quelque autre point qui aurait besoin d'être éclairci ?

Je risquai une question.

– Pourquoi, la première fois, a-t-il cherché à entrer par la fenêtre, alors qu'il pouvait passer par la porte ?

– Par la porte, il lui fallait circuler dans des couloirs sur lesquels ouvrent sept chambres à coucher, alors que rien ne lui était plus facile que de sortir de la maison sans être vu. Rien d'autre ?

Phelps hésita.

– Vous ne croyez pas vraiment, demanda-t-il, qu'il avait l'intention de me tuer ? Ce couteau, pour lui, ce n'était pas une arme, mais un outil dont il avait besoin...

– Possible ! répondit Holmes avec un haussement d'épaules. Tout ce que je sais, c'est que M. Joseph Harrison est un *gentleman* à la générosité duquel je me refuserais obstinément à faire confiance !

Le problème final

C'est le coeur serré que je prends la plume pour tracer ces lignes, les dernières où je parlerai jamais des dons singuliers qui faisaient de mon ami Sherlock Holmes un être d'exception. D'une façon assez décousue et, à mon sentiment, assez malhabile, je me suis efforcé d'écrire le récit des étranges aventures que j'ai vécues à ses côtés, depuis le jour où le hasard nous rapprocha, à l'époque d'*Une étude en rouge*, jusqu'à celui où Holmes intervint dans l'affaire que j'ai rapportée dans *Le Traité naval*. J'avais l'intention d'en rester là et de ne rien dire des événements qui créèrent dans mon existence un vide que deux années écoulées ont peu fait pour combler. Mais je me trouve avoir en quelque sorte la main forcée par la récente publication des lettres dans lesquelles le colonel James Moriarty défend la mémoire de son frère et je n'ai plus le choix : il est de mon devoir de placer les faits sous les yeux du public, tels qu'ils se sont déroulés. Je suis le seul à savoir toute la vérité sur l'affaire et j'ai la conviction que l'heure est venue où rien ne justifierait plus mon silence. Autant que je sache, l'histoire n'a été contée dans la presse que trois fois : le 6 mai 1891, dans un article du *Journal de Genève* ; le 7, dans une dépêche Reuter, reproduite par tous les journaux anglais ; et, tout dernièrement, dans les lettres auxquelles je viens de faire allusion. L'article et la dépêche étaient extrêmement brefs et les lettres, comme je le montrerai, dénaturent complètement les faits. Il m'appartient donc de dire, et pour la première fois, ce qui s'est réellement passé entre le P Moriarty et M. Sherlock Holmes.

Je dois tout d'abord rappeler qu'après mon mariage, comme je m'étais décidé à me consacrer sérieusement à mes malades, mes relations avec Sherlock Holmes, jusqu'alors très intimes, se trouvèrent sensiblement modifiées. Il faisait encore appel à moi de temps en temps, lorsqu'il désirait que quelqu'un l'assistât dans ses enquêtes, mais la chose devenait de plus en plus rare et je constate qu'en 1890 je n'ai pris de notes que sur trois affaires seulement. Durant l'hiver de cette même année et dans les premiers jours du printemps de 1891, je vis dans les journaux français que le gouvernement français avait confié à mon ami une mission de toute première importance et je reçus de Holmes deux courts billets, datés l'un de Narbonne et l'autre de Nîmes, qui me donnaient à entendre que son séjour en France risquait de se prolonger longtemps. C'est donc avec quelque surprise que, le 24 avril au soir, je le vis entrer dans mon cabinet. J'eus l'impression qu'il était plus pâle et plus maigre que jamais.

– Oui, me dit-il, répondant à ma question muette, je me suis un peu surmené ces temps-ci. J'ai eu passablement à faire. Vous ne voyez pas d'objection à ce que je ferme vos volets ?

Il n'y avait dans la pièce d'autre lumière que celle de la lampe posée sur ma table. Holmes, longeant les murs, gagna la fenêtre, ferma les volets et les fixa solidement.

– Vous avez peur de quelque chose ? demandai-je.

– Exactement.

– Et de quoi en particulier ?

– Des carabines à air comprimé.

– Qu'est-ce que vous me racontez là ?

– Je crois, mon cher Watson, que vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas accessible à la nervosité. Cependant, je considère qu'il y a plus de sottise que de courage à se refuser à voir le danger lorsqu'il est sur vous. Puis-je vous demander une allumette ?

Il tira quelques bouffées de sa cigarette, puis reprit :

– Je m'excuse de vous rendre visite à une heure si tardive et aussi d'être obligé de vous présenter une requête insolite : j'aimerais tout à l'heure m'en aller, non par la porte, mais par-dessus le mur de votre jardin.

– Mais qu'est-ce que tout cela signifie ?

Il me montra sa main : deux de ses phalanges étaient ensanglantées. Souriant, il répondit :

– Il ne s'agit pas d'un pur esprit, comme vous pouvez le constater, mais d'un être assez solide pour qu'on puisse se briser les os sur lui. Mme Watson est à la maison ?

– Elle est à la campagne, chez une amie.

– Alors, vous êtes seul ?

– Rigoureusement.

– Tant mieux ! Dans ces conditions, j'ai moins de scrupules à vous proposer de venir passer une semaine avec moi sur le continent.

– Où, exactement ?

– N'importe où ! Ça m'est égal.

Il y avait dans tout cela quelque chose d'étrange. Il n'était pas dans le tempérament de Holmes de partir en vacances sans savoir où il se rendait et son visage fatigué me révélait qu'il avait les nerfs extraordinairement tendus. Mes yeux l'interrogeaient. Il s'en aperçut, s'assit dans un fauteuil et, les doigts entrecroisés et les coudes sur les genoux, entreprit de m'exposer la situation.

– Vous n’avez probablement jamais entendu parler du P^{re} Moriarty ?

– Jamais ! dis-je.

– C’est bien là ce qu’il y a de merveilleux et de génial chez cet homme ! s’écria-t-il. Il règne sur Londres et personne n’a entendu parler de lui. C’est ce qui fait de lui le criminel des criminels. Je n’hésite pas à vous déclarer, Watson, en toute sincérité, que, si je pouvais réduire ce Moriarty à l’impuissance et délivrer de lui la société, je considérerais que ma carrière a atteint son apogée et que je serais tout prêt à adopter un genre de vie plus calme. Soit dit entre nous, les affaires dont je me suis occupé ces temps derniers, pour le compte de la famille royale de Suède d’abord, puis pour celui du gouvernement français, me laissent dans une situation de fortune suffisante pour que je puisse mener désormais l’existence paisible qui est celle que je préfère. Je pourrais me consacrer entièrement à mes travaux de chimie. Seulement, mon cher Watson, mon esprit ne connaîtrait pas le repos ! Il me serait impossible de rester tranquillement assis dans mon fauteuil et de me dire qu’un Moriarty circule impunément dans les rues de Londres et que personne ne s’intéresse à lui !

– Mais qu’a-t-il donc fait ?

– Il a eu une vie extraordinaire. Il est de bonne famille et il a reçu une excellente éducation. Prodigieusement doué pour les mathématiques, à vingt et un ans il publiait une étude sur le binôme de Newton, qui fit sensation dans toute l’Europe et lui valut de devenir titulaire de la chaire de mathématiques dans une de nos petites universités. Tout donnait à penser qu’il allait faire une carrière extrêmement brillante. Mais l’homme avait une hérédité chargée, qui faisait de lui une sorte de monstre, avec des instincts criminels d’autant plus redoutables qu’ils étaient servis par une intelligence exceptionnelle. Des bruits fâcheux coururent bientôt sur lui dans l’Université, qui l’obligèrent à se démettre. Il vint à Londres où il se mit à donner des cours destinés aux officiers de l’armée. Cela, c’est ce que tout le monde sait. Ce que je vais vous dire maintenant, c’est ce que j’ai découvert, moi.

« Comme vous ne l’ignorez pas, Watson, personne ne connaît mieux que moi la pègre criminelle de Londres. Depuis plusieurs années, j’ai la conviction absolue qu’il existe une puissance cachée derrière les crapules que la police a à combattre, une force bien organisée qui s’oppose à l’action des représentants de la loi et protège efficacement les malfaiteurs. Cette force, j’ai souvent senti sa présence à l’occasion des affaires les plus diverses – faux en écritures, vols, meurtres, etc. – et j’ai eu le sentiment que c’était elle qui avait tout machiné dans bien des crimes impunis, au sujet desquels on ne m’a pas consulté. Pendant des années, j’ai essayé d’écarter les voiles derrière lesquels elle se cache. J’ai fini par trouver une piste qui, après mille détours imprévus, m’a conduit à ce mathématicien célèbre qu’est l’ex-professeur Moriarty.

« Cet homme, Watson, c’est le Napoléon du crime. Je le tiens pour responsable de la moitié des méfaits, connus ou inconnus, qui se commettent à Londres. Il a du génie. C’est un philosophe et un penseur. Un cerveau. Il ne bouge pas. Il est comme l’araignée au milieu de sa toile, une toile immense, qui a des milliers de ramifications, dont le moindre frémissement lui est sensible. Personnellement, il agit peu : il se contente de dresser des plans de campagne. Mais ses agents

sont innombrables et merveilleusement organisés. Y a-t-il un crime à commettre, un document à voler, une maison à cambrioler, un homme à faire disparaître ? On alerte le professeur, il prépare le coup et on travaille sur ses données. L'agent d'exécution peut être pris. Dans ce cas, on trouve de l'argent pour le faire mettre en liberté provisoire et lui assurer un bon défenseur. Quant à la force occulte qui l'a mis en mouvement, elle n'est ni inquiétée ni même soupçonnée. Cette organisation, le raisonnement, Watson, me permettait d'affirmer qu'elle existait : j'entrepris de la combattre de toute mon énergie, résolu à la démasquer et à la détruire.

« Je m'aperçus bientôt que les précautions de Moriarty étaient si savamment prises que, quoi que je pusse tenter, il me serait impossible de réunir les preuves indispensables pour obtenir contre lui une condamnation. Vous savez, Watson, ce dont je suis capable. Au bout de trois mois, j'étais pourtant obligé de convenir que, cette fois, je me heurtais à un adversaire qui, sur le plan intellectuel, était mon égal. L'horreur que m'inspiraient ses crimes se confondait avec l'admiration que j'éprouvais pour sa diabolique habileté. Il finit, cependant, par commettre une erreur, une toute petite erreur sans doute, mais qui était plus qu'il ne pouvait se permettre alors que j'étais sur sa trace. J'ai saisi l'occasion et, partant de là, j'ai tendu mes filets autour de lui : il ne me reste plus qu'à les fermer. Dans trois jours, c'est-à-dire lundi prochain, ce sera fait : le professeur et les principaux membres de sa bande tomberont aux mains de la police. Nous aurons ensuite le plus grand procès criminel du siècle, qui nous apportera la solution de plus d'une quarantaine d'affaires demeurées mystérieuses et se terminera par la corde pour tous les accusés. Cela dit, Watson, il faut bien comprendre que, si nous agissons trop vite, notre homme et ses complices peuvent nous échapper à la dernière minute.

« Si j'avais pu prendre toutes mes dispositions sans que Moriarty se doutât de quelque chose, tout aurait été parfait. Mais il est trop fin pour que ce fût possible et aucun de mes mouvements ne lui a échappé. À plusieurs reprises, il a rompu pour retrouver sa liberté d'action. J'ai modifié mes plans et, souvent, repris l'avantage. Si le récit de cette lutte silencieuse pouvait être écrit, mon cher ami, il aurait sa place dans l'histoire de la police. Jamais on ne fit plus belle escrime, jamais je ne suis monté aussi haut, jamais adversaire ne m'a donné autant de mal. Quoi qu'il en soit, ce matin, tout était prêt et il ne me fallait plus que trois jours pour en terminer. Assis dans mon bureau, je réfléchissais, quand soudain la porte s'ouvrit. Je levai la tête : le P^r Moriarty était devant moi.

« J'ai les nerfs solides, Watson, mais je dois avouer que j'ai reçu un choc quand j'ai aperçu, debout sur mon seuil, cet homme qui si souvent a occupé ma pensée. Son apparence m'était déjà familière. Il est très grand, mince, avec un vaste front bombé et des yeux profondément enfoncés dans les orbites. Rasé, pâle, il a une figure d'ascète et ses traits ont gardé quelque chose du professeur qu'il a été. Il se tient légèrement voûté et ne cesse de se balancer doucement de droite à gauche et de gauche à droite, un peu – cette curieuse comparaison m'est venue à l'esprit – à la manière des lézards. Les paupières plissées, il me dévisagea longuement, avec une attention soutenue.

« – Vous avez le front moins développé que je ne supposais, me dit-il enfin. C'est une habitude dangereuse que de manipuler des armes à feu dans la poche de sa robe de chambre.

« En le voyant entrer, j'avais immédiatement compris que la situation présentait pour moi de graves dangers et, d'un geste rapide, j'avais pris une arme dans mon tiroir, pour la glisser dans ma poche, le canon pressé contre le drap et tourné vers mon visiteur. Sa remarque me décida à poser mon revolver, tout armé, sur la table. Il sourit. D'un air si inquiétant que je me félicitai d'avoir une arme à portée de la main.

« – Évidemment, dit-il, vous ne me connaissez pas ?

« – Au contraire, répliquai-je. Mon attitude démontre que je vous connais fort bien. Asseyez-vous, je vous en prie ! J'ai cinq minutes à vous accorder si vous avez quelque chose à me dire.

« – Tout ce que j'ai à vous dire vous est déjà passé par l'esprit !

« – Et vous connaissez probablement mes conclusions ?

« – Votre ligne de conduite reste la même ?

« – Absolument.

« Il plongea la main dans sa poche. Immédiatement, je saisis mon revolver. Mais Moriarty se proposait seulement de s'aider de quelques notes jetées sur un agenda.

« – Le 4 janvier, reprit-il, vous vous êtes mis en travers de ma route. Le 23 du même mois, vous m'avez donné quelques petits tracas et vous m'avez sérieusement ennuyé vers le milieu de février. À la fin de mars, mes plans étaient à revoir en entier et, aujourd'hui, par suite de votre acharnement contre moi, je me trouve placé dans une situation telle que ma liberté même est menacée. Ma position devient impossible.

« – Avez-vous une suggestion à faire ? demandai-je.

« – Oui, monsieur Holmes ! Il faut que vous passiez la main. Vous comprenez ? Il le faut.

« – C'est ce que je ferai lundi prochain, répondis-je.

« – Un homme de votre intelligence, monsieur Holmes, ne peut pas ne pas se rendre compte qu'il n'y a, à cette aventure, qu'une solution possible : vous devez vous retirer, c'est indispensable. Vous avez manœuvré de telle sorte qu'il ne nous reste plus, à nous, qu'une ressource. La façon dont vous êtes intervenu dans cette affaire a été pour moi un véritable régali intellectuel et, je le dis en toute sincérité, il me serait pénible d'être contraint d'en venir aux mesures extrêmes. Vous souriez, mais je vous assure que c'est la vérité.

« Je lui fis observer que le danger faisait partie de mon métier.

« – Il ne s’agit pas de danger, répliqua-t-il, il s’agit d’une destruction inévitable. Vous barrez le chemin, non pas seulement à un individu, mais à une puissante organisation dont, si habile que vous soyez, vous ne soupçonnez pas les possibilités. Ou vous vous tiendrez tranquille, monsieur Holmes, ou vous serez piétiné !

« – Je crains, dis-je, me levant, que le plaisir de cette conversation ne soit en train de me faire négliger une affaire d’importance qui m’appelle ailleurs.

« Il se mit debout, lui aussi, et, hochant la tête, me regarda longuement sans rien dire.

« – Très bien ! déclara-t-il enfin. C’est dommage, mais j’aurai fait tout ce que je pouvais ! Je sais comment vous jouez votre partie, monsieur Holmes. Vous ne pouvez rien faire avant lundi. C’est un duel entre vous et moi et vous vous figurez que vous réussirez à m’amener dans le box des accusés. Permettez-moi de vous dire que vous ne m’y verrez jamais ! Vous espérez me battre, mais il n’en sera rien. Et, si vous êtes assez fort pour provoquer ma ruine, tenez pour certain que je serai assez fort, moi, pour vous écraser dans ma chute !

« – Monsieur Moriarty, répondis-je, vous m’avez dit des choses extrêmement flatteuses. Je pense vous faire un compliment, à mon tour, en vous disant que, si j’étais sûr de vous détruire, j’accepterais volontiers, me sacrifiant pour la communauté, d’être détruit, moi aussi !

« – Je puis vous promettre que vous le serez, mais non que je le serai, moi !

« Ayant dit, Moriarty ricana, tourna les talons et sortit, mettant fin à ce singulier entretien, qui me laissait, je l’avoue, sur une très désagréable impression. Il avait parlé sans élever la voix, avec la sobre précision d’un homme qui pense ce qu’il dit. Il ne bluffait pas, c’était incontestable. Naturellement, vous me direz : “ Mais pourquoi ne le signalez-vous pas à la police ? ” Réponse : parce que j’ai la conviction que ce n’est pas lui qui frappera, mais un de ses agents. J’ai les meilleures raisons du monde d’en être sûr.

– Vous avez déjà été attaqué ?

– Mon cher Watson, le P^r Moriarty n’est pas homme à laisser l’herbe pousser sous ses pas. Je suis sorti vers midi, mes affaires m’appelant dans Oxford Street. Venant de Bentinck Street, je traversais le carrefour pour gagner Welbeck Street quand une voiture de livraison, attelée de deux chevaux, m’est arrivée dessus à une allure folle. Je n’ai eu que le temps de faire un bond de côté, échappant à la mort par une fraction de seconde. La voiture, cependant, avait déjà disparu dans Marylebone Lane. Je me tins désormais sur le trottoir. Dans Vere Street, une tuile tombée d’un toit vint s’écraser à mes pieds. J’appelai un agent et fis examiner la maison. Le toit était effectivement en réparation, des tuiles attendaient d’être employées et on voulut me persuader que c’était le vent qui avait fait voler celle qui avait failli me fracasser le crâne. Je savais à quoi m’en tenir là-dessus, mais je n’avais pas de preuve. Je m’en allai, prenant un *cab*, qui me conduisit chez mon frère, dans Pall Mall, où je passai la journée. En venant chez vous, j’ai été attaqué par un voyou qui maniait la matraque avec virtuosité. Je l’ai mis *knock-out* et des agents

l'ont pris en charge, mais je suis absolument convaincu qu'il sera impossible de démontrer qu'il existe une relation quelconque entre le gentleman sur la mâchoire duquel je me suis abîmé la main et le professeur de mathématiques qui se trouvait, j'en suis sûr, à dix milles du lieu de l'agression, étudiant au tableau noir quelque problème compliqué. Vous ne vous étonnerez donc pas, mon cher Watson, si la première chose que j'aie faite en arrivant chez vous a été de fermer les volets et si je me vois dans l'obligation de vous demander la permission de me retirer par une sortie plus discrète que la grande porte.

J'avais souvent admiré le courage de mon ami, mais jamais plus qu'en cet instant où, calmement assis dans son fauteuil, il récapitulait cette série d'incidents qui avaient fait de sa journée quelque chose de terrible.

– Pourquoi ne passeriez-vous pas la nuit ici ? demandai-je.

– Parce que vous découvririez peut-être, mon cher ami, que je suis un hôte par trop dangereux. Mes plans sont dressés et tout ira bien. Au point où en sont les choses, les événements doivent se développer sans que j'intervienne, au moins jusqu'à l'arrestation, ma présence ne devenant indispensable que pour faire condamner le personnage. Par conséquent, je ne puis mieux faire que de m'éloigner durant les quelques jours qui restent à courir avant que la police ne puisse entrer en action. C'est pourquoi il me serait très agréable que vous acceptiez de venir sur le continent avec moi.

– J'ai peu de malades en ce moment, dis-je, et j'ai un confrère avec qui je m'entends parfaitement. Je serai ravi de vous accompagner.

– Et de partir demain matin ?

– Si c'est nécessaire.

– N'en doutez pas ! Voici donc vos instructions et je vous prie, mon cher Watson, de les suivre à la lettre, car, à partir de cet instant, nous avons, vous et moi, partie liée contre le bandit le plus intelligent qui soit en Europe et contre la plus puissante organisation criminelle du monde entier. Écoutez-moi bien ! Ce soir, vous ferez porter vos bagages par un homme sûr à la gare de Victoria. Aucune adresse sur votre malle, bien entendu. Demain matin, vous enverrez votre valet vous chercher un *cab*. Recommandez-lui de ne pas prendre le premier qui se présentera, non plus que le second. Vous sauterez dans la voiture et vous vous ferez conduire au bout du Strand, juste devant la Lowther Arcade. Cette adresse, vous la ferez connaître au cocher sur un morceau de papier, que vous aurez soin de récupérer. Vous tiendrez tout prêt le prix de la course et, dès que votre *cab* se sera arrêté, vous vous engouffrez sous l'Arcade, vous arrangeant pour arriver de l'autre côté à 8 h 45 précises. Là, vous trouverez, vous attendant au bord du trottoir, un petit coupé, conduit par un homme qui portera un manteau noir à collet rouge. Vous grimpez dedans et vous arriverez à Victoria à temps pour vous installer dans le Continental Express.

– Où vous retrouverai-je ?

– À la gare. Le deuxième compartiment dans la première voiture de première classe nous est réservé.

– Donc, rendez-vous au wagon ?

– Vous l’avez dit !

Ce fut en vain que je priai Holmes de passer la soirée avec moi. De toute évidence, il estimait que sa présence risquait d’avoir des conséquences fâcheuses pour son hôte et qu’il n’avait pas le droit de l’imposer à personne. Il me fit encore quelques rapides recommandations pour le lendemain, puis s’en alla par le jardin. Je le vis escalader le mur et sauter dans Mortimer Street. Peu après, je l’entendis siffler un *cab*, dans lequel il s’éloigna.

J’observai strictement ses instructions. Le lendemain matin, mon valet alla me chercher un *cab* et prit toutes les précautions nécessaires pour être sûr que celui qu’il choisissait n’avait pas été placé là spécialement à mon intention. Mon petit déjeuner pris, je me fis conduire à la Lowther Arcade, que je traversai en trombe. Le coupé était là, avec un cocher massif, enveloppé dans un lourd manteau noir à parements rouges. L’homme fouetta son cheval avant même que je ne fusse assis, me déposa à la gare de Victoria et disparut avec sa voiture sans même m’accorder un regard.

Jusque-là, tout avait bien marché. Mes bagages m’attendaient et je trouvai sans difficulté le compartiment que Holmes m’avait indiqué et qui était d’ailleurs, dans tout le train, le seul sur les vitres duquel on eut apposé une affichette portant le mot « Réservé ». Mon seul souci était de ne point voir Holmes apparaître. Sept minutes seulement nous séparaient de l’heure fixée pour le départ et c’était vainement que je scrutais les groupes, dans l’espoir de découvrir, parmi les voyageurs et ceux qui étaient venus leur dire adieu, la mince silhouette de mon ami. Je passai quelques instants à venir au secours d’un vénérable prêtre italien qui, en très mauvais anglais, s’efforçait de faire comprendre à un porteur que ses malles devaient être enregistrées pour Paris. Après quoi, ayant encore une fois inspecté le quai d’un coup d’oeil, je regagnai mon compartiment pour m’apercevoir que le porteur, malgré l’affichette, nous avait donné pour compagnon de voyage le vieil ecclésiastique transalpin. Mon italien étant encore plus pauvre que son anglais, il était inutile d’essayer de lui expliquer qu’il occupait une place réservée. Je me résignai et m’approchai de la fenêtre, cherchant des yeux mon ami. Je commençais à me sentir inquiet : son absence ne signifiait-elle pas que quelque chose lui était arrivé durant la nuit ? On fermait les portières et la locomotive sifflait.

– Mon cher Watson, dit une voix derrière moi, vous n’avez même pas daigné me dire bonjour !

Je me retournai, stupéfait. Le vieux prêtre italien me regardait. L’espace d’un instant, ses rides s’effacèrent, la lippe de la lèvre inférieure disparut, la bouche cessa de trembler, les yeux retrouvèrent leur éclat. Puis, subitement, tout rentra « dans l’ordre » : Holmes était parti aussi vite qu’il était venu.

– Dieu de Dieu ! m’écrai-je. J’en suis encore abasourdi !

– Je ne puis négliger aucune précaution, me répondit-il dans un murmure. J’ai de bonnes raisons de penser qu’on est sur notre piste. Tenez ! voici Moriarty en personne !

Le train s’était mis en marche. Je regardai sur le quai et j’aperçus un homme de haute taille qui se frayait brutalement un chemin dans la foule, tout en faisant de grands signes, comme s’il avait eu l’espoir de faire arrêter la machine. Mais il était trop tard : nous prenions déjà de la vitesse et, peu après, nous avions quitté la gare.

– Vous voyez, me dit Holmes en riant, que, malgré tout, nous l’avons échappé belle !

Il se leva, retira son chapeau et se dépouilla de sa soutane. Les accessoires de son déguisement rangés dans une mallette, il se tourna vers moi.

– Vous avez lu les journaux du matin ?

– Pas encore.

– Alors, vous ne savez pas ce qui s’est passé à Baker Street ?

– À Baker Street ?

– On a mis le feu chez moi. Il y a peu de dégâts.

– Le feu ! Mais c’est insensé !

– J’imagine qu’ils ont complètement perdu ma trace, hier soir, après l’arrestation de l’homme à la matraque. Sinon, ils n’auraient pas supposé que j’étais rentré chez moi. Évidemment, ils vous surveillaient et c’est ce qui a amené Moriarty à la gare. Vous n’avez pas fait de fausse manoeuvre en venant ?

– Je m’en suis tenu rigoureusement à vos instructions.

– Vous avez trouvé le coupé ?

– Il m’attendait.

– Vous avez reconnu le cocher ?

– Non.

– C’était mon frère Mycroft. C’est un sérieux avantage, dans des circonstances comme celles-là, que de pouvoir ne pas mettre un domestique dans la confidence. Il faudrait voir, maintenant, ce que nous allons faire au sujet de Moriarty.

– Étant donné que nous sommes dans un express et que le bateau assure la correspondance, j’ai l’impression que nous l’avons semé pour de bon.

– Mon cher Watson, je commence à croire que vous ne m’avez pas très bien compris quand je vous ai dit que, sur le plan intellectuel, cet homme était mon égal. Vous ne vous figurez tout de même pas que, si c’était moi qui lui donnais la chasse, je me laisserais arrêter par un obstacle si dérisoire ? Alors, pourquoi ne lui accordez-vous pas un peu plus de crédit ?

– Que va-t-il faire ?

– Ce que je ferais.

– Alors, que feriez-vous ?

– Je chaufferais un train spécial.

– Il arrivera trop tard.

– Jamais de la vie ! Notre train arrête à Canterbury et, au bateau, il faut compter au moins un quart d’heure avant le départ. Il nous rejoindra là-bas.

– À vous entendre, on pourrait penser que c’est nous qui sommes les criminels. Faisons-le arrêter à l’arrivée !

– Ce serait détruire le travail de trois mois. Nous tiendrions la grosse pièce, mais les petits poissons se glisseraient à travers les mailles du filet et nous échapperaient. Or, lundi, nous devrions les coffrer tous. Non, l’arrestation est impossible.

– Alors ?

– Nous quitterons le train à Canterbury.

– Et après ?

– Eh bien, de là nous rallierons Newhaven, et Dieppe ensuite. Moriarty, une fois encore, fera ce que j’aurais fait. Il se rendra à Paris, repérera nos bagages et les surveillera, à la gare même, pendant quarante-huit heures. Pendant ce temps-là, nous nous offrirons chacun une mallette,

encourageant par là l'industrie du pays que nous traversons, et, sans nous presser, nous gagnerons la Suisse, *via* Luxembourg-Bâle.

Il y a trop longtemps que je voyage pour être ennuyé par la perte de mes bagages, mais je dois avouer que j'étais passablement vexé d'être obligé de modifier mon itinéraire et de me cacher, par la faute d'un homme dont les crimes ne se comptaient plus. Cependant, il était bien évident que Holmes était mieux placé que moi pour juger de ce que nous devons faire. Nous descendîmes donc du train à Canterbury. Il nous fallait attendre une heure celui qui nous emmènerait à Newhaven.

Je regardais mélancoliquement s'éloigner le fourgon qui emportait mes vêtements de rechange quand Holmes me tira par la manche et me dit, l'index pointé vers la voie, en direction de Londres :

– Il n'a pas traîné !

On apercevait au loin un filet de fumée, qui semblait s'élever des bois déjà verdoyants du Kent. Une minute plus tard, une locomotive attelée d'un unique wagon abordait à toute vitesse la large courbe qui précède la gare. Nous eûmes tout juste le temps de nous dissimuler derrière une pile de bagages quand elle passa devant nous, dans un vacarme assourdissant. Holmes, souriant, regardait le wagon tressauter sur tes aiguillages.

– Voilà notre homme lancé ! dit-il. Il y a, vous le voyez, des limites à son intelligence. Il aurait véritablement réussi un coup de maître s'il avait reconstitué les déductions que je devais faire, moi, et agi en conséquence.

– Que pensez-vous qu'il aurait fait s'il nous avait rejoints ?

– Il n'y a pas le moindre doute là-dessus. Il aurait certainement essayé de m'assassiner. Seulement, c'est un jeu qui se joue à deux. Pour le moment, la question est de savoir si nous déjeunons ici, encore qu'il soit un peu tôt, ou si nous risquons de mourir de faim avant d'atteindre le buffet de Newhaven.

Le même soir, nous arrivions à Bruxelles. Nous y passâmes deux jours, quittant ensuite la capitale belge pour gagner Strasbourg. Le lundi, Holmes, qui avait télégraphié à la police londonienne dans la matinée, reçut dans la soirée la réponse qu'il attendait. Il ouvrit la dépêche et, avec un juron, la jeta dans le feu.

– J'aurais dû m'en douter, grogna-t-il. Il leur a échappé !

– Moriarty ?

– Ils ont bouclé toute la bande, lui excepté. Il s’est joué d’eux comme il a voulu. Évidemment, moi parti, il ne restait personne en Angleterre pour lutter contre lui avec des chances de succès. Seulement, je me figurais leur avoir mâché la besogne. Je crois, Watson, que vous feriez bien de rentrer à Londres.

– Mais pourquoi ?

– Parce qu’à partir de maintenant, Watson, je deviens pour vous un dangereux compagnon. L’organisation de cet homme vient de s’écrouler. Il est perdu s’il rentre à Londres. Si je ne me trompe sur son compte, il va désormais consacrer toute son énergie à se venger. En fait, il ne me l’a pas caché au cours de notre entretien et j’ai idée qu’il parlait sérieusement. Je vous recommanderais vivement de retourner à votre clientèle.

Venant d’un vieil ami dont j’avais été souvent le compagnon de lutte, un tel appel avait peu de chances d’être entendu. Nous discutâmes la question pendant une demi-heure, dans la salle à manger de l’hôtel, et, le soir même, poursuivant ensemble notre voyage, nous partions pour Genève.

Pendant huit jours délicieux, nous remontâmes la vallée du Rhône, franchissant ensuite le col du Gemmi, encore enfoui sous la neige, pour gagner Interlaken, d’où nous nous mîmes en route pour Meiringen. Le paysage était adorable. Nous avions à nos pieds tout le vert du printemps et, au-dessus de nous, l’éclatante blancheur des neiges éternelles. Holmes, pourtant, n’oubliait pas l’ombre qui planait sur lui. Aussi bien dans les aimables petits villages des Alpes que dans les passes solitaires de la montagne, je me rendais compte, aux regards furtifs qu’il jetait de droite et de gauche, à la façon dont il scrutait les visages, qu’il restait convaincu que, si loin que nous portassent nos pas, ils ne pouvaient nous emmener assez loin pour qu’il nous fût possible de nous dire hors de danger.

Une fois, je m’en souviens, sur le Gemmi, comme nous suivions l’étroit sentier qui domine le mélancolique Daubensee, un énorme morceau de roc se détacha de la muraille, sur notre droite, passa derrière nous en grondant et alla se perdre dans les eaux du lac. Holmes, tout aussitôt, escalada la paroi et, d’une plate-forme élevée, inspecta l’horizon du regard dans toutes les directions. Notre guide nous assura qu’au printemps les chutes de pierres n’étaient pas rares en cet endroit. Il perdait son temps. Holmes, sans répondre, souriait, de l’air de quelqu’un qui voit ses prévisions confirmées.

Il se tenait sur ses gardes, mais n’était nullement déprimé. Au contraire, je ne me rappelle pas l’avoir jamais vu plus enjoué. Il se plaisait à me répéter que, s’il avait la certitude que la société n’aurait plus rien à craindre du P^r Moriarty, ce serait d’un cœur léger qu’il mettrait fin à sa propre carrière.

– Et je crois pouvoir dire, mon cher Watson, me déclara-t-il un jour, que ma vie n’aura pas été complètement perdue. Si elle devait prendre fin ce soir, je pourrais encore considérer mon passé d’une âme égale. C’est un peu à cause de moi que, maintenant, l’air de Londres est plus pur.

Dans plus de mille affaires, je suis certain d'avoir mis mes facultés au service des honnêtes gens, encore qu'en ces derniers temps j'aie été plus attiré par les problèmes posés par la nature elle-même que par ceux, bien moins passionnants, qu'engendre la structure artificielle de la société. Vos intéressants Mémoires, Watson, prendront fin le jour où j'apporterai un couronnement à ma carrière en arrêtant, ou peut-être en supprimant, le plus dangereux et le plus intelligent criminel de l'Europe entière.

Il ne me reste que peu de choses à ajouter. Je serai bref et précis. Le sujet n'est pas de ceux que je pourrais avoir plaisir à développer, mais il est cependant de mon devoir de ne pas omettre un détail.

Le 3 mai, nous atteignîmes le petit village de Meiringen, où nous prîmes pension à l'*Hôtel des Anglais*, alors tenu par Peter Steiler l'aîné. L'homme était intelligent et parlait un anglais excellent, car il avait pendant trois ans servi en qualité de garçon à Londres, au *Grosvenor Hotel*. Sur son conseil, nous nous mîmes en route, dans l'après-midi du 4, pour traverser la montagne et aller passer la nuit au hameau de Rosenloui. Il nous avait bien recommandé de ne point passer à proximité des chutes de Reichenbach, qui sont à mi-chemin du sommet, sans faire un petit détour pour les voir.

Le site, il faut en convenir, est effrayant. Le torrent, gonflé par la fonte des neiges, se précipite au fond d'une gorge, d'où l'écume s'élève en tourbillons comme de la fumée au-dessus d'une maison en feu. Le défilé dans lequel la rivière se rue est une sorte de ravin, aux parois d'un noir brillant de houille. Elle va se rétrécissant, dans un bouillonnement blanc, sous lequel se devinent d'insondables profondeurs. L'eau verte coule en mugissant sous un rideau d'écume et de l'abîme monte un grondement sourd et continu.

Nous contemplâmes longuement ce paysage dantesque. Accroché au flanc de la montagne, le sentier sur lequel nous nous tenions avance jusqu'au-dessus de la chute, pour qu'on puisse mieux l'admirer, mais prend fin brusquement et le touriste ne peut se retirer qu'en revenant sur ses pas. C'était ce que nous allions faire quand nous vîmes accourir dans notre direction un jeune garçon du pays qui brandissait une lettre. L'enveloppe portait l'en-tête de l'hôtel et le pli m'était destiné. Il m'informait que, quelques minutes à peine après notre départ, une Anglaise était arrivée à l'hôtel. Tuberculeuse au dernier degré, elle avait passé l'hiver à Davos et elle se rendait à Lucerne, où elle devait retrouver des amis. Une hémorragie soudaine l'avait obligée à s'arrêter en route. Il était probable qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre, mais ce serait pour elle un grand réconfort que de voir un médecin anglais à son chevet. Steiler terminait en me priant de bien vouloir redescendre à l'hôtel, et, dans un *post-scriptum*, ajoutait qu'il me serait personnellement très reconnaissant de lui accorder cette faveur : la dame refusant obstinément de recevoir un médecin suisse, le brave homme se sentait écrasé par le sentiment de ses responsabilités.

Il est des cris de détresse qu'on ne peut ignorer. Il était impossible de ne pas me rendre auprès d'une de mes compatriotes agonisant en pays étranger. Pourtant, j'avais scrupule à abandonner Holmes. Nous décidâmes finalement que le jeune messenger suisse resterait avec lui, pour lui tenir compagnie et lui servir de guide, tandis que je regagnerais Meiringen. Holmes me dit qu'il

s'attarderait un instant encore auprès des chutes et s'en irait ensuite tout doucement vers Rosenlauri, où je le rejoindrais dans la soirée. Je m'éloignai. Me retournant, j'aperçus Holmes, adossé, les bras croisés, à la paroi rocheuse et regardant en bas, vers le gouffre. Je ne devais plus le revoir en ce monde.

Arrivé presque au pied de la descente, je me retournai de nouveau. D'où j'étais, les chutes étaient invisibles, mais j'apercevais distinctement le sentier qui y conduisait. Un homme le suivait, qui marchait d'un pas rapide. Je voyais sa silhouette noire qui se découpait sur un fond de verdure. Je remarquai mentalement qu'il était bien pressé, puis, songeant à la malade qui m'attendait, pensai à autre chose.

Je dus mettre un peu plus d'une heure pour arriver à Meiringen. Le vieux Steiler prenait le frais sous le porche de l'hôtel.

– Alors ? lui dis-je, un peu haletant encore. J'espère qu'elle ne va pas plus mal ?

Il posa sur moi un regard étonné et, au froncement de ses sourcils, je sentis le cœur me manquer. Je tirai la lettre de ma poche.

– Ce n'est pas vous qui avez écrit ça ? Il n'y a pas ici une Anglaise qui est malade ?

– Certainement pas ! me répondit-il.

Il regardait mon enveloppe.

– Pourtant, reprit-il, cette lettre porte l'en-tête de l'hôtel. Je suppose qu'elle aura été écrite par cet Anglais qui est arrivé immédiatement après votre départ. Il a dit...

Je n'attendis pas ses explications. Redoutant le pire, je descendais déjà en courant la grande rue du village pour rejoindre le sentier par lequel j'étais venu. Je me hâtai autant qu'il me fut possible, mais il ne m'en fallut pas moins de deux heures pour me retrouver au point d'où j'étais parti. L'alpenstock de Holmes était toujours là, posé contre le roc, à l'endroit même où je l'avais vu à mon départ, mais mon ami avait disparu. Je l'appelai longuement. Aucune réponse, sinon l'écho de ma propre voix, renvoyée par les rochers d'alentour.

Ce qui me glaçait de terreur, c'était cet alpenstock, qui me prouvait que mon ami n'était pas allé à Rosenlauri. Holmes avait dû rester là, sur cet étroit sentier, bordé d'un côté par une paroi abrupte et de l'autre par un précipice, et c'était là que son ennemi l'avait surpris. Aucune trace du jeune Suisse, bien entendu, Moriarty l'avait payé, le gamin était parti, laissant les deux hommes face à face. Que s'était-il passé ensuite ? Qui pourrait jamais nous le dire ?

Je demurai là, une minute ou deux, cloué sur place, essayant de me ressaisir et de secouer l'horreur qui m'accablait. Puis, je pensai aux méthodes de Holmes et m'efforçai de les utiliser

pour reconstituer le drame. Ce n'était, hélas, que trop facile ! Durant notre conversation, nous n'étions pas allés jusqu'à l'extrême bout du sentier et l'alpenstock marquait l'endroit exact où nous nous étions arrêtés. Le sol était entretenu dans un état d'humidité constante par l'écume pulvérisée qui jaillissait du ravin et un moineau, en trottinant, y eût laissé des empreintes. On voyait nettement des traces de pas, formant une double piste qui s'éloignait vers l'extrémité du sentier. Mais rien n'indiquait qu'un des deux promeneurs fût revenu. À proximité du gouffre, la terre boueuse avait été piétinée et, le long du rocher, ronces et fougères avaient été foulées et écrasées. Je m'allongeai sur le sol et j'avançai la tête au-dessus de l'abîme. Le soir commençait à tomber et je ne distinguai rien, hormis le miroitement des noires parois rocheuses et, tout au fond, l'eau qui bouillonnait au pied des chutes. J'appelai de toute la force de mes poumons. Aucune réponse ne parvint à mes oreilles.

Il était écrit, pourtant, que mon vieil ami m'adresserait un dernier adieu. Revenant près de son alpenstock, je remarquai, posé sur une saillie du roc, un objet qui brillait. J'avançai la main : c'était l'étui à cigarettes en argent que Holmes avait l'habitude de porter sur lui. Comme je le prenais, un petit papier carré tomba par terre. Je le ramassai et, le dépliant, je constatai qu'il s'agissait de trois pages arrachées à un carnet et à moi destinées. Remarque caractéristique et qui peint l'homme, le texte était aussi clair et l'écriture aussi nette que si, ce message, Holmes l'avait rédigé dans le calme de son cabinet de travail. Ce billet, le voici :

Mon cher Watson,

Si je puis vous écrire ces quelques lignes, je le dois à la courtoisie de M. Moriarty, qui veut bien attendre un instant avant de commencer avec moi la discussion qui mettra un point final à notre différend. Il m'a exposé de façon sommaire les procédés qu'il a mis en oeuvre pour échapper à la police britannique et être, d'autre part, informé de nos mouvements. Ce qu'il m'a dit m'a confirmé dans la très haute opinion que j'avais de ses dons et de ses possibilités. Je suis heureux de penser que je suis désormais en mesure de débarrasser la société de sa néfaste présence, malheureusement, je le crains, à un prix qui chagrinerait mes amis, et vous tout spécialement, mon cher Watson. Cependant, je vous ai déjà fait remarquer que, de toute façon, ma carrière a atteint son apogée et que je ne pouvais mieux la terminer que je ne vais le faire. Je vous avouerai, et ma confession sera complète, que je n'ai pas douté un instant que la lettre qui vous a été apportée de Meiringen était une mystification et que je vous ai laissé partir très sûr de ce qui allait se produire. Dites à l'inspecteur Patterson que les papiers dont il a besoin pour faire condamner la bande se trouvent dans le casier « M », enfermés dans une enveloppe bleue, marquée « Moriarty ». J'ai pris, avant de quitter Londres, toutes mes dispositions quant à ce que doivent devenir mes biens, que je laisse à mon frère Mycroft. Présentez, je vous prie, mes respectueux hommages à Mme Watson et croyez-moi, mon cher vieux,

Très sincèrement vôtre

Sherlock HOLMES.

Quelques mots me suffirent pour terminer. Il n'est pour ainsi dire pas douteux, d'après les conclusions des enquêteurs qualifiés, que les deux hommes se battirent et que la lutte prit fin comme il était fatal dans les conditions où elle était engagée, les deux adversaires roulant dans

l'abîme, accrochés l'un à l'autre. Les recherches entreprises pour retrouver les corps étaient sans espoir. Au fond du terrifiant chaudron de Reichenbach demeurent engloutis pour l'éternité le pire criminel des temps modernes et le plus remarquable détective de sa génération. Le jeune Suisse qui avait porté la lettre ne fut jamais identifié et il est certain qu'il était l'un des nombreux agents à la solde de Moriarty. Quant à la bande, on n'a vraisemblablement pas oublié que les preuves accumulées par Holmes firent toute la lumière sur ses méfaits et que la main du mort s'appesantit lourdement sur les complices de Moriarty. Du chef lui-même, il fut peu parlé au cours des débats et, si je me suis trouvé dans l'obligation d'écrire une relation exacte de ce que fut sa carrière, c'est uniquement parce que des champions fâcheusement inspirés se sont trouvés pour essayer de réhabiliter sa mémoire en attaquant un homme que je regarderai toujours comme le meilleur et le plus sage que j'aie connu.

Sherlock Holmes – L'intégrale.....	1
Accéder directement à la table des matières.....	1
Une étude en rouge.....	1
Chapitre I – M. Sherlock Holmes.....	1
Chapitre II – La science de la déduction.....	9
Chapitre III – Le mystère de Lauriston Gardens.....	17
Chapitre IV – Ce que John Rance avait à dire.....	27
Chapitre V – Notre annonce nous amène une visiteuse.....	33
Chapitre VI – Tobias Gregson montre son savoir-faire.....	39
Chapitre VII – La lumière luit dans les ténèbres.....	48
Chapitre VIII – La grande plaine salée.....	55
Chapitre IX – La fleur de l'Utah.....	62
Chapitre X – John Ferrier s'entretient avec le prophète.....	67
Chapitre XI – La fuite.....	71
Chapitre XII – Les Anges Vengeurs.....	78
Chapitre XIII – Suite des Mémoires du docteur John Watson.....	84
Chapitre XIV – Conclusion.....	92
Le signe des quatre.....	98
Chapitre I – La déduction est une science.....	98
Chapitre II – Présentation de l'affaire.....	105
Chapitre III – En quête d'une solution.....	110

Chapitre IV – Le récit de l’homme chauve.....	114
Chapitre V – La tragédie de Pondichéry Lodge.....	122
Chapitre VI – Sherlock Holmes fait une démonstration.....	129
Chapitre VII – L’épisode du tonneau.....	137
Chapitre VIII – Les francs-tireurs de Baker Street.....	146
Chapitre IX – La chaîne se rompt.....	155
Chapitre X – La fin de l’insulaire.....	164
Chapitre XI – Le grand trésor d’Agra.....	171
Chapitre XII – L’étrange histoire de Jonathan Small.....	177
Le chien des Baskerville.....	196
Chapitre I – Monsieur Sherlock Holmes.....	196
Chapitre II – La malédiction des baskerville.....	202
Chapitre III – Le problème.....	210
Chapitre IV – Sir Henry Baskerville.....	220
Chapitre V – Trois fils se cassent.....	231
Chapitre VI – Le manoir de Baskerville.....	241
Chapitre VII – les Stapleton de Merripit.....	249
Chapitre VIII – Premier rapport du docteur Watson.....	261
Chapitre IX – Lumière sur la lande.....	266
Chapitre X – Extrait de l’agenda du docteur Watson.....	280
Chapitre XI – L’homme sur le pic.....	289
Chapitre XII – La mort sur la lande.....	300
Chapitre XIII – Le filet se resserre.....	313
Chapitre XIV – Le chien des baskerville.....	322
Chapitre XV – Rétrospective.....	331
La vallée de la peur.....	337
I. La Tragédie de Birlstone.....	337
Chapitre I – L’avertissement.....	337
Chapitre II – M. Sherlock Holmes discours.....	346
Chapitre III – La Tragédie de Birlstone.....	354
Chapitre IV – Obscurité.....	362

Chapitre V – Les personnages du drame.....	372
Chapitre VI – Une lueur naissante.....	384
Chapitre VII – La solution.....	394
II. Les éclaireurs.....	407
Chapitre I – L'homme.....	407
Chapitre II – Le chef de corps.....	416
Chapitre III – La loge 341 à Vermissa.....	433
Chapitre IV – La vallée de la peur.....	447
Chapitre V – L'heure la plus sombre.....	456
Chapitre VI – Danger.....	466
Chapitre VII – Le panneau de Birdy Edwards.....	476
Epilogue.....	484
Les aventures de Sherlock Holmes.....	487
Un scandale en bohème.....	487
I.....	487
II.....	498
III.....	508
La Ligue des Rouquins.....	512
Une affaire d'identité.....	534
Le mystère de la vallée de Boscombe.....	550
Les cinq pépins d'orange.....	574
L'homme à la lèvre tordue.....	592
L'escarboucle bleue.....	615
La bande mouchetée.....	637
Le pouce de l'ingénieur.....	662
Le gentilhomme célibataire.....	683
Les hêtres d'or.....	731
Les mémoires de Sherlock Holmes.....	755
Flamme d'Argent.....	755
La boîte en carton.....	779
La figure jaune.....	797

L'employé de l'agent de change.....	814
Le « Gloria-Scott ».....	833
Le rituel des Musgrave.....	850
Les propriétaires de Reigate.....	867
Un estropié.....	885
Le malade à demeure.....	901
Le malade à demeure.....	918
L'interprète Grec.....	935
Le traité naval.....	953
Le problème final.....	988
Le retour de Sherlock Holmes.....	1011
La maison vide.....	1011
L'entrepreneur de Norwood.....	1029
Les hommes dansants.....	1051
L'école du prieuré.....	1093
Peter le Noir.....	1124
Charles-Auguste Milverton.....	1144
Les six Napoléons.....	1159
Les trois étudiants.....	1176
Le Pince-Nez en Or.....	1193
Un trois-quarts a été perdu.....	1214
Le Manoir de l'Abbaye.....	1235
La Deuxième Tache.....	1256
Son dernier coup d'archet.....	1281
L'aventure de Wisteria Lodge.....	1281
I. L'expérience singulière de M. John Scott Eccles.....	1281
II. Le Tigre de San Pedro.....	1293
Les plans du Bruce-Partington.....	1307
L'aventure du pied du Diable.....	1333
L'aventure du cercle rouge.....	1353
Première Partie.....	1353

Deuxième Partie.....	1364
La Disparition de Lady Frances Carfax.....	1372
L’aventure du détective agonisant.....	1391
Son dernier coup d’archet.....	1408
Les archives de Sherlock Holmes.....	1425
La pierre de Mazarin.....	1425
Le problème du pont de Thor.....	1445
Le vampire du Sussex.....	1469
Les trois Garrideb.....	1487
L’illustre client.....	1502
Les Trois Pignons.....	1526
Le soldat blanchi.....	1545
Le marchand de couleurs retiré des affaires.....	1581
La pensionnaire voilée.....	1596
L’aventure de Shoscombe Old Place.....	1607
L’homme qui grimpe.....	1625
Comment Watson apprit le truc.....	1643
La ceinture empoisonnée.....	1646
Chapitre I – Des lignes qui se brouillent.....	1646
Chapitre II – La marée de la mort.....	1660
Chapitre III – En plongée.....	1673
Chapitre IV – Journal d’une agonie.....	1686
Chapitre V – Le monde est mort.....	1696
Chapitre VI – Le grand réveil.....	1707
Au pays des brumes.....	1715
Chapitre I – Nos envoyés spéciaux prennent le départ.....	1715
Chapitre II – Une soirée en bizarre compagnie.....	1722
Chapitre III – Le Pr Challenger donne son avis.....	1737
Chapitre IV – Dans Hammersmith, il s’en passe de drôles !.....	1742
Chapitre V – Nos envoyés spéciaux font une expérience remarquable.....	1765

Chapitre VI – Dévoilons les mœurs d’un criminel notoire !.....	1781
Chapitre VII – Le criminel notoire reçoit le châtement que, selon la loi anglaise, il mérite.....	1795
Chapitre VIII – Trois enquêteurs tombent sur une âme en peine.....	1806
Chapitre IX – Et voici des phénomènes très physiques !.....	1823
Chapitre X – De profundis.....	1832
Chapitre XI – Silas Linden touche son dû.....	1846
Chapitre XII – Cimes et abîmes.....	1856
Chapitre XIII – Le Pr Challenger part en guerre.....	1866
Chapitre XIV – Challenger rencontre un étrange collègue.....	1876
Chapitre XV – Où l’on tend des pièges pour un gros gibier.....	1886
Chapitre XVI – Challenger fait l’expérience de sa vie.....	1896
Chapitre XVII – Les brumes se dissipent.....	1909
Appendice.....	1913
Note au chapitre II : <i>La clairvoyance dans les temples du spiritisme</i>	1913
Note au chapitre VIII : <i>Les esprits liés à la terre</i>	1914
Notes aux chapitres IX et X : <i>Les cercles de sauvetage</i>	1915
Note au chapitre XII : <i>Les expériences du Dr Maupuis</i>	1918
La machine à désintégrer.....	1920
Quand la terre hurla.....	1933
Le monde perdu.....	1959
Chapitre I – Tout autour de nous, des héroïsmes.....	1959
Chapitre II – Essayez votre chance avec le Pr Challenger !.....	1965
Chapitre III – Un personnage parfaitement impossible.....	1972
Chapitre IV – La chose la plus formidable du monde.....	1979
Chapitre V – Au fait !.....	1994
Chapitre VI – J’étais le fléau du Seigneur.....	2004
Chapitre VII – Demain, nous disparaissions dans l’inconnu.....	2011
Chapitre VIII – Aux frontières du monde nouveau.....	2018
Chapitre IX – Qui aurait pu prévoir ?.....	2028
Chapitre X – Au pays des merveilles.....	2045
Chapitre XI – Pour une fois je fus le héros.....	2055

Chapitre XII – C’était épouvantable dans la forêt !.....	2067
Chapitre XIII – Un spectacle que je n’oublierai jamais.....	2077
Chapitre XIV – Ces conquêtes-là valaient la peine !.....	2088
Chapitre XV – Nos yeux ont vu de grandes merveilles.....	2098
Chapitre XVI – En cortège ! En cortège !.....	2110

La maison vide

Au printemps de 1894, tout Londres s'émut, et la haute société s'épouvanta, de la mort de l'honorable Ronald Adair assassiné dans des circonstances étranges, inexplicables. L'enquête de police a mis en lumière certains détails, mais tout n'a pas été dit : en effet l'accusation disposait d'une base si solide qu'elle n'a pas jugé nécessaire de produire les faits dans leur totalité.

Aujourd'hui seulement, c'est-à-dire dix ans après, me voici en mesure de présenter au public l'enchaînement complet des événements. Certes le crime lui-même ne manquait pas d'intérêt ! Mais ses suites m'apportèrent la surprise la plus grande et le choc le plus violent d'une vie pourtant fertile en aventures. Encore maintenant, lorsque j'y réfléchis, je retrouve en moi un écho de cette subite explosion de joie, de stupeur et d'incrédulité qui m'envahit alors.

Que le lecteur me pardonne ! Je sais jusqu'à quel point il s'est passionné pour les quelques histoires qui lui ont révélé les pensées et les actes d'un homme tout à fait exceptionnel. Mais qu'il ne me blâme pas de ne pas lui avoir appris plus tôt la nouvelle ! Ç'aurait été mon premier devoir si je n'avais été empêché de le remplir par défense formelle qui m'avait été faite et qui n'a été levée que le 3 du mois dernier.

Mon étroite amitié avec Sherlock Holmes avait suscité et développé un goût profond pour l'enquête criminelle. Ce goût survécut à la disparition de mon camarade. Je ne manquai jamais par la suite d'étudier les diverses énigmes que l'actualité proposait au public. Plus d'une fois, mais uniquement pour mon plaisir personnel, je voulus m'inspirer de ses méthodes pour trouver des solutions... avec, j'en conviens, un succès inégal. Rien néanmoins n'aviva plus ma curiosité que la tragédie dont Ronald Adair fut la victime. Et quand je lus dans la presse les témoignages recueillis au cours de l'enquête qui avait entraîné un verdict d'assassinat contre inconnu ou inconnus, je mesurai toute l'étendue de la perte que la mort de Sherlock Holmes avait infligée à la société.

Cette affaire mystérieuse fourmillait de particularités qui, j'en étais sûr, l'auraient déchaîné. La police aurait vu son action secondée, et probablement anticipée, par l'agilité intellectuelle et la prodigieuse faculté d'observation du premier détective d'Europe. Je me rappelle que ce jour-là, tout en passant la revue de mes malades, je tournai et retournai dans ma tête les éléments dont je disposais pour reconstituer le drame sans pouvoir mettre sur pied une explication satisfaisante... Allons, au risque de répéter une vieille histoire trop connue, je vais récapituler d'abord les faits établis par l'enquête.

L'honorable Ronald Adair était le deuxième fils du comte de Maynooth, gouverneur à l'époque d'une colonie australienne. La mère d'Adair était rentrée d'Australie pour subir l'opération de la cataracte. Elle habitait avec son fils Ronald et sa fille Hilda au 427 de Park Lane. Le jeune homme fréquentait la meilleure société ; selon tous les renseignements recueillis, il n'avait pas

de mauvais penchants et on ne lui connaissait pas d'ennemis. Il avait été fiancé à Mlle Edith Woodley, de Carstairs ; mais les fiançailles avaient été rompues quelques mois plus tôt d'un commun accord, et rien ne permettait de penser que cette rupture eût laissé derrière elle des regrets profonds. L'existence de Ronald Adair déroulait ses orbes régulières à l'intérieur d'un petit monde bien délimité ; et son tempérament ne le portait guère au sentiment ni à la sensiblerie. Tel était le jeune aristocrate sur qui une mort étrange s'abattit au soir du 30 mars 1894, entre dix heures et onze heures vingt.

Ronald Adair aimait les cartes. Il jouait beaucoup, mais jamais à des taux scandaleux. Il faisait partie des Cercles Baldwin, Cavendish, et de Bagatelle. Après dîner, le jour de sa mort, il joua un tour de whist au Cercle de Bagatelle. Dans l'après-midi, et au même endroit, il avait également fait une partie. Ses partenaires, M. Murray, sir John Hardy et le colonel Moran, témoignèrent que les jeux avaient été sensiblement d'égale force et qu'il n'y avait pas eu de grosse différence d'argent. Adair avait peut-être perdu cinq livres, mais pas davantage. Jouissant d'une fortune considérable, il n'avait aucune raison d'être affecté par une perte de cet ordre. Avec régularité, il fréquentait tantôt un cercle, tantôt un autre : c'était un joueur prudent, qui gagnait souvent. Récemment, avec le colonel Moran comme partenaire, il avait gagné la coquette somme de deux cent quarante livres contre Godfrey Milner et lord Balmoral. Le soir du crime, il était rentré chez lui exactement à dix heures. Sa mère et sa sœur étaient sorties : elles passaient la soirée chez une parente. La domestique déposa qu'elle l'avait entendu pénétrer dans la pièce du devant du deuxième étage qu'il utilisait comme salon personnel. Auparavant, elle y avait allumé du feu ; celui-ci dégagant de la fumée, elle avait ouvert la fenêtre. Le salon demeura silencieux jusqu'à onze heures vingt. Lady Maynooth et sa fille, dès leur retour, voulurent dire bonsoir à Ronald. Lady Maynooth essaya d'entrer. La porte était fermée de l'intérieur. Elles frappèrent, appelèrent, mais leurs cris demeurèrent sans réponse. Finalement, la porte fut forcée. Le corps de l'infortuné jeune homme gisait près de la table, la tête horriblement fracassée par une balle explosive de revolver, mais dans la pièce on ne retrouva aucune arme. Sur la table, il y avait deux billets de dix livres, plus dix-sept livres et dix schillings en pièces d'or et d'argent disposées en petites piles de valeur différente. Sur une feuille de papier figuraient aussi quelques chiffres avec en regard des noms d'amis de club. On en déduisit qu'avant sa mort il était en train de chiffrer ses gains et ses pertes aux cartes.

Un examen minutieux acheva de rendre l'affaire inexplicable. En premier lieu, il fut impossible de déceler le motif pour lequel le jeune homme se serait enfermé à clé. Restait l'hypothèse où la porte aurait été fermée par l'assassin, qui se serait ensuite enfui par fenêtre. Mais la fenêtre était bien à sept mètres au-dessus d'un parterre de crocus en plein épanouissement. Or ni les fleurs ni le sol ne présentaient la moindre trace de désordre, et on ne releva aucune empreinte de pas sur l'étroite bande d'herbe qui séparait la maison de la route. Apparemment donc, c'était le jeune homme qui s'était lui-même enfermé. Mais comment avait-il été tué ? Personne n'aurait pu grimper par le mur jusqu'à la fenêtre sans laisser trace de son escalade. Et si l'assassin avait tiré par la fenêtre, ç'aurait été un tireur absolument hors de pair puisqu'il avait infligé avec un revolver une blessure aussi effroyable. Par ailleurs, Park Lane est une artère fréquentée : il y a à moins de cent mètres une station de fiacres. Personne n'avait entendu le coup de feu. Et pourtant le cadavre était là, ainsi que la balle de revolver, aplatie comme toutes les balles à pointe tendre, qui avait dû provoquer une mort instantanée. Tels étaient les éléments du mystère de Park Lane,

que compliquait encore l'absence de mobile valable puisque, comme je l'ai déjà dit, le jeune Adair n'avait pas d'ennemi connu et que l'argent était resté sur la table.

Toute la journée donc je réfléchis à ces faits. Je m'efforçai de mettre sur pied une théorie capable de les concilier, de découvrir cette ligne de moindre résistance que mon pauvre ami considérait comme le point de départ de toutes ses enquêtes. J'avoue que Je n'aboutis à rien. Dans la soirée, je fis un tour dans le Park, je le traversai et me trouvai vers six heures du côté de Park Lane. Un groupe de badauds, le nez pointant vers une certaine fenêtre, m'indiqua la maison du crime. Un grand gaillard maigre avec des lunettes à verres fumés, qui me fit l'impression d'être un policier en civil, était en train d'émettre une théorie de son cru que les autres écoutaient. Je m'approchai pour tendre l'oreille, mais ses propos me parurent si stupides que je me retirai du groupe en pestant contre le sot discoureur. En reculant, je me heurtai à un vieillard difforme qui se tenait derrière moi, et je fis tomber quelques livres qu'il portait sous son bras. Je les ramassai, non sans avoir remarqué que le titre de l'un d'eux était : *L'Origine de la Religion des Arbres*. Certainement son propriétaire était un pauvre bibliophile qui, soit professionnellement, soit par marotte, collectionnait des livres peu connus. Je lui présentai mes excuses, mais le bonhomme devait attacher un grand prix aux livres que j'avais si involontairement maltraités, car il vira sur ses talons en poussant un grognement de mépris, et je vis son dos voûté et ses favoris blancs disparaître parmi la foule.

J'eus beau observer le 427 de Park Lane, je n'avançai guère dans la solution de mon problème. La maison était séparée de la rue par un mur et une grille dont la hauteur n'excédait pas un mètre cinquante. Il était donc facile pour n'importe qui de pénétrer dans le jardin. Mais la fenêtre me sembla tout à fait inaccessible en raison de l'absence de gouttières ou de tout objet pouvant faciliter l'escalade d'un homme agile. Plus intrigué que jamais, je repris le chemin de Kensington. J'étais dans mon cabinet depuis cinq minutes quand la bonne m'annonça un visiteur. A ma grande surprise, elle introduisit mon vieux bibliophile de tout à l'heure : son visage aigu, parcheminé, se détachait d'un encadrement blanc comme neige ; il portait toujours sous son bras ses précieux livres, une douzaine au moins.

– Vous êtes surpris de ma visite, monsieur ? me demanda-t-il d'une voix qui grinçait bizarrement.

Je reconnus que je l'étais.

– Hé bien ! monsieur, c'est que j'ai une conscience, voyez-vous ! Je marchais clopin-clopant quand vous êtes entré dans cette maison. Alors je me suis dit que j'allais dire un mot à ce monsieur poli pour lui expliquer que si j'avais été un tant soit peu brusque dans mes manières, il ne fallait pas m'en vouloir, et que je le remerciais beaucoup de m'avoir ramassé mes livres.

– N'en parlons plus ! répondis-je. Puis-je vous demander comment vous saviez qui j'étais ?

– Ma foi, monsieur, je suis un peu votre voisin. Vous trouverez ma petite boutique au coin de Church Street et je serai très heureux de vous y voir, monsieur. Peut-être êtes-vous

collectionneur vous-mêmes ? Voici Oiseaux anglais, et un Catulle, et La Guerre sainte... Une véritable affaire, monsieur, chacun de ces livres. Tenez, cinq volumes rempliraient juste la place qu'il y a sur le deuxième rayon derrière vous. Ce vide-là donne à penser que vous n'êtes pas très ordonné, monsieur, n'est-ce pas ?

Je tournai la tête pour regarder le rayon en question, puis je la tournai à nouveau vers mon bibliophile... Sherlock Holmes était debout de l'autre côté de la table, souriant. Je bondis sur mes pieds, je le contemplai stupéfait pendant quelques instants, et puis, pour la première et dernière fois de ma vie, je dus m'évanouir. En tout cas un brouillard gris tourbillonna devant mes yeux, et, quand il se dissipa, je m'aperçus que mon col était déboutonné ; j'avais encore sur les lèvres un vague arrière-goût de cognac. Holmes était penché au-dessus de mon fauteuil, un flacon dans la main.

– Mon cher Watson ! me dit la voix dont je me souvenais si bien, je vous dois mille excuses. Je ne pensais pas que vous étiez aussi sensible.

Je l'empoignai par le bras.

– Holmes ! m'écriai-je. Est-ce bien vous ? Se peut-il que vous soyez réellement vivant ? Est-il possible que vous ayez réussi à sortir de ce gouffre infernal ?

– Attendez un peu ! Êtes-vous sûr que vous êtes en état de discuter ? Je vous ai infligé une belle secousse avec cette apparition dramatique !

– Oui, oui, je me sens très bien. Mais en vérité, Holmes, j'en crois à peine mes yeux. Seigneur ! Penser que vous... que c'est vous entre tous les hommes qui êtes là dans mon cabinet !...

A nouveau je le saisis par la manche, mais je pinçai son long bras maigre et nerveux.

– ... Au moins vous n'êtes pas un pur esprit ! dis-je en lui voyant faire la grimace.

– Cher ami !

– Je suis au comble de la joie. Asseyez-vous et dites-moi comment vous êtes sorti vivant de cet horrible abîme !

Il s'assit en face de moi et il alluma une cigarette avec sa vieille nonchalance accoutumée. Il portait la redingote râpée du marchand de livres, mais il avait posé sur la table la perruque blanche et les vieux bouquins. Il me parut plus mince, et son profil plus aigu, mais le fond blanc de son teint me révéla qu'il n'avait pas mené une existence bien saine depuis sa disparition.

– Je suis ravi de m'étirer, Watson ! Figurez-vous que ce n'est pas drôle pour un homme de ma taille de se raccourcir plusieurs heures de suite d'une trentaine de centimètres... Mais ce n'est

pas le moment des explications, mon cher ami ! Nous avons, si toutefois je puis compter sur votre coopération, une rude et dangereuse nuit de travail qui nous attend. Peut-être vaudrait-il mieux que je vous raconte tout quand ce travail aura été achevé ?

– Je suis la curiosité en personne. Je préférerais de beaucoup vous entendre tout de suite !

– M’accompagnez-vous cette nuit ?

– Quand vous voudrez, où vous voudrez !

– Comme au bon vieux temps, alors ? Avant de partir, nous pourrions manger un morceau. Voyons, hé bien ! à propos de ce gouffre ? Ma foi, Watson, je n’ai pas eu beaucoup de mal à en sortir, pour la bonne raison que je ne suis jamais tombé dedans.

– Vous n’êtes pas tombé dedans ?

– Non, Watson ! Je ne suis pas tombé dedans. Et pourtant ma lettre, pour vous, était absolument sincère. Je ne doutais guère que je fusse arrivé au terme de ma carrière quand je vis la sinistre silhouette de feu le professeur Moriarty se dresser sur le sentier. Je lus dans ses yeux gris mon arrêt de mort. J’échangeai quelques répliques avec lui et il m’accorda fort courtoisement la permission de vous écrire le court billet que vous trouvâtes ensuite et que je laissai avec mon porte-cigarettes et mon alpenstock. Puis je m’engageai dans le sentier, Moriarty sur mes talons. Arrivé au bord du précipice, je m’arrêtai, aux abois. Il n’avait pas d’armes, mais il se jeta sur moi et ses longs bras se nouèrent autour de mon corps. Il savait qu’il avait perdu. Il ne pensait plus qu’à se venger. Juste au-dessus du gouffre, nous chancelâmes ensemble. Vous n’ignorez point que j’ai un peu pratiqué le haritsu ; c’est une méthode de lutte japonaise qui dans bien des cas m’a rendu d’éminents services. J’échappai à son étreinte, tandis que lui, poussant un cri horrible, battait l’air de ses deux mains sans pouvoir se raccrocher à rien. Impuissant à recouvrer son équilibre, il tomba dans le gouffre. A plat ventre, penché au-dessus de l’abîme, je surveillai sa chute. Il heurta un rocher, rebondit, et s’écrasa au fond de l’eau.

J’écoutai en souriant cette explication que Holmes me conta entre deux bouffées de cigarette.

– Mais les traces ! m’écriai-je. J’ai vu, de mes yeux vu, deux traces de pas se diriger vers le précipice, et aucune en sens inverse.

– Voici pourquoi. A l’instant même où le professeur disparaissait, je mesurai la chance réellement extraordinaire que m’offrait le destin. Je savais que Moriarty n’était pas seul à avoir juré ma perte. J’en connaissais au moins trois autres ; la mort de leur chef exaspérerait sans aucun doute leur volonté de vengeance. Tous étaient des individus très dangereux. L’un ou l’autre finirait évidemment par m’avoir ! D’autre part, si le monde entier était convaincu que j’étais mort, ces individus prendraient quelques libertés, se découvriraient et, tôt ou tard, je les détruirais. Alors il serait temps pour moi d’annoncer que j’étais demeuré au pays des vivants. Tout cela s’ordonna dans mon esprit avec une telle rapidité que je crois qu’avant même que le

professeur Moriarty eût touché le fond des chutes de Reichenbach j'avais déjà formulé ma conclusion.

« Je me relevai et j'examinai la muraille rocheuse derrière moi. Dans le compte rendu fort pittoresque que vous avez écrit et que j'ai lu quelques mois plus tard, vous avez affirmé que le roc était lisse. Ce n'était pas tout à fait exact ! Quelques petites marches se présentaient, et il y avait un soupçon de saillie. La muraille était si haute qu'il m'était impossible de l'escalader. Mais d'autre part le sentier était si mouillé que je ne pouvais l'emprunter sans y laisser trace de mon passage. J'aurais pu, c'est vrai, mettre mes souliers à l'envers : cela m'est déjà arrivé. Mais trois séries d'empreintes orientées dans le même sens auraient suggéré évidemment une tromperie. Que pouvais-je faire de mieux que me hasarder dans l'escalade ? Ce ne fut pas une plaisanterie, Watson ! J'avais les chutes qui grondaient au-dessous de moi. Je vous jure que je ne suis pas un délirant, mais je croyais entendre Moriarty qui m'appelait du fond du gouffre. La moindre faute m'eût été fatale. Plusieurs fois, quand j'arrachais des touffes d'herbe ou quand mon pied dérapait entre les interstices humides du rocher, je me croyais à mes derniers moments. Mais je continuai à grimper. Finalement je m'agrippai à une sorte de plate-forme couverte d'une tendre mousse verte. Là je pouvais me dissimuler très confortablement. Et j'étais étendu à cette place, mon cher ami, quand je vous ai vus arriver, vous et tous les gens qui vous suivaient, pour enquêter de la manière la plus sympathique et la plus efficace sur les circonstances de ma mort.

« Lorsque vous eûtes tiré vos conclusions, aussi inévitables qu'erronées, vous reprîtes le chemin de l'hôtel et je demeurai seul. Je m'étais imaginé que mes aventures étaient terminées, mais un incident tout à fait imprévu m'avertit que des surprises m'étaient encore réservées. Un gros rocher tomba d'en haut, dévala à côté de moi et dégringola dans le gouffre. D'abord je crus à un hasard. Mais, levant le nez, j'aperçus une tête d'homme qui se détachait sur le ciel qui s'assombrissait, et un deuxième rocher frappa le rebord de la plate-forme sur laquelle j'étais allongé, passa à vingt centimètres de mon crâne... Évidemment, je n'avais plus le droit d'avoir des illusions ! Moriarty n'était pas venu seul. Un complice (et je n'eus pas besoin de le regarder deux fois pour comprendre combien ce complice était déterminé à tout) s'était tenu à l'écart pendant que le professeur m'attaquait. A distance, et sans que je l'eusse vu, il avait grimpé jusqu'en haut de la muraille rocheuse ; de là il s'efforçait de réussir ce que son compagnon avait manqué.

« Je ne perdis pas beaucoup de temps à réfléchir, Watson ! A nouveau ce visage sinistre apparut au-dessus de moi et je compris que cette apparition présageait un autre rocher. Alors je décidai de redégringoler jusqu'au sentier. Je ne crois pas que je l'aurais fait de sang-froid. Les difficultés de la montée étaient multipliées par cent. Mais je n'eus pas le loisir de considérer tous les dangers, car une troisième pierre déboula en sifflant pendant que je me retenais par les mains au bord de la plate-forme. A mi-côte, je me laissai glisser : grâce à Dieu, j'atterris sur le sentier. Mais dans quel état ! Déchiré, saignant aux mains, aux genoux, au visage... Je pris mes jambes à mon cou, marchai toute la nuit à travers les montagnes, abattis quinze kilomètres d'une seule traite... Bref, huit jours plus tard, je me retrouvai à Florence : seul, avec la certitude que personne au monde ne savait ce que j'étais devenu.

« Je n'eus qu'un seul confident : mon frère Mycroft. Je vous dois beaucoup d'excuses, mon cher Watson, mais il était trop important qu'on me crût mort, et vous n'auriez certainement pas écrit un récit si convaincant de ma triste fin si vous n'aviez pas été vous-même persuadé que cette fin était véritable. Il m'arriva plusieurs fois, au cours de ces trois dernières années, de tremper une plume dans l'encrier pour vous écrire ; mais craignant une imprudence de votre amitié, je renonçai à courir le risque d'une indiscretion qui aurait trahi mon secret. Et c'est pour cette même raison que je vous ai tourné le dos ce soir quand vous avez fait tomber mes livres, car je me trouvais en danger, et le moindre signe de surprise ou d'émotion de votre part eût pu me dénoncer et entraîner des conséquences fâcheusement irréparables. Quant à Mycroft, j'avais besoin de le mettre dans ma confiance afin d'avoir l'argent qu'il fallait. Le cours des événements à Londres n'avait guère répondu à mes espérances : le procès de la bande Moriarty laissa en liberté deux de ses membres les plus dangereux, qui étaient mes ennemis les plus acharnés. Je voyageai pendant deux ans au Tibet, visitai Lhassa et passai plusieurs jours en compagnie du dalaï-lama. Peut-être avez-vous entendu parler par la presse des explorations remarquables d'un Norvégien du nom de Sigerson ? Mais je suis sûr que vous n'avez jamais pensé que vous receviez ainsi des nouvelles de votre ami. Ensuite j'ai traversé la Perse, visité La Mecque, discuté de choses fort intéressantes avec le calife de Khartoum dont les propos ont été immédiatement communiqués au Foreign Office. Je suis retourné en France ; là, j'ai passé quelques mois à faire des recherches sur les dérivés du goudron de houille dans un laboratoire de Montpellier. Une fois obtenus les résultats que j'en attendais, j'appris que, sur mes deux ennemis, il n'en restait plus qu'un en liberté à Londres. Je me préparais tranquillement à rentrer quand me parvint la nouvelle du très remarquable mystère de Park Lane : non seulement cette énigme avait de quoi m'intéresser en tant que telle, mais elle me parut offrir quelques possibilités d'un intérêt particulier pour votre serviteur. Je me hâtai de boucler mes valises, arrivai à Londres, réclamai à Baker Street un entretien avec moi-même, déclenchai chez Mme Hudson une violente crise de nerfs, et découvris que Mycroft avait laissé mon appartement et mes papiers parfaitement en état. Et c'est ainsi, mon cher Watson, que vers deux heures cet après-midi, je me trouvais assis sur mon vieux fauteuil dans mon vieux salon, et je ne souhaitais plus qu'une chose : voir mon vieil ami Watson dans le fauteuil d'en face qu'il avait si souvent occupé.

Tel fut le récit extraordinaire que j'écoutai en cette soirée d'avril. Récit qui n'aurait rencontré que mon incrédulité s'il ne m'avait été confirmé par la présence de ce corps mince, interminable, et de ce visage ardent aux traits accusés que je n'aurais jamais espéré revoir. Il avait sans doute appris quelque chose de la tristesse où m'avait plongé la perte que j'avais faite : son attitude me le révéla plus que ses paroles.

– Le travail est le meilleur antidote au chagrin, mon cher Watson ! Or j'ai pour nous deux un joli travail en vue : un travail qui pourrait justifier toute une vie d'homme sur cette planète !...

En vain je le priai de m'en dire davantage.

– Avant demain matin, vous verrez et entendrez beaucoup ! me répondit-il. Nous avons d'abord à nous raconter des tas de choses. Mais à neuf heures et demie, en route pour la maison vide !

Ce fut tout à fait comme au bon vieux temps : à l'heure dite, je me trouvai assis dans un fiacre à côté de lui, un revolver dans la poche et au cœur un petit frisson des grandes aventures. Holmes était froid, sérieux, taciturne. Les réverbères m'apprirent qu'il avait les sourcils froncés sous l'intensité de la réflexion, et qu'il serrait ses lèvres minces. J'ignorais quelle bête féroce nous allions chasser dans la jungle londonienne du crime, mais, étant donné l'attitude du chasseur, j'étais sûr que cette aventure était d'une gravité exceptionnelle. De temps à autre, un petit sourire sarcastique déformait ses traits austères : mauvais présage pour le gibier !

J'avais cru que nous nous rendions à Baker Street, mais Holmes fit arrêter le cocher au coin de Cavendish Square. Je remarquai que lorsqu'il en descendit, il regarda soigneusement à droite et à gauche. D'ailleurs, par la suite, il se retourna à chaque croisement de rues pour s'assurer que nous n'étions pas suivis. Notre route fut assez singulière. Holmes connaissait son Londres comme sa poche ; il n'y avait pas une ruelle qu'il ignorât. Ce soir-là, il me conduisit avec autant de célérité que d'assurance dans un dédale de passages dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. Finalement nous émergeâmes dans une petite rue, bordée de vieilles maisons lugubres, qui aboutissait dans Manchester Street. Nous allâmes jusqu'à Blandford Street. Là, il tourna vivement dans une rue étroite, poussa une porte en bois, franchit une cour déserte, ouvrit avec une clé la porte de service d'une maison, et la referma derrière nous.

L'obscurité était complète. Mais il m'apparut tout de suite que nous étions dans une maison vide. Sur le plancher nu, nos pas craquaient et résonnaient. La main que j'avais tendue devant moi pour me guider toucha un mur d'où le papier pendait en lambeaux. Les doigts glacés et maigres de Holmes emprisonnèrent mon poignet pour me faire traverser un long vestibule. Je distinguai confusément un vasistas au-dessus de la porte du devant. Holmes vira carrément sur sa droite et nous entrâmes dans une grande pièce carrée vide dont les angles étaient plongés dans l'ombre et le milieu faiblement éclairé par les lumières de la rue. Il n'y avait pas de lampadaire à proximité, et la poussière sur les vitres formait une couche si opaque que nous pouvions tout juste distinguer nos silhouettes. Mon compagnon posa une main sur mon épaule et approcha sa bouche de mon oreille.

– Savez-vous où nous sommes ? chuchota-t-il.

– Certainement dans Baker Street, répondis-je en indiquant la vitre sale.

– Exact. Nous sommes dans la maison Camden, qui est située juste en face de notre ancien appartement.

– Mais pourquoi sommes-nous ici ?

– Parce que nous jouissons d'une vue excellente sur cette chère vieille demeure si pittoresque. Puis-je vous prier, Watson, de vous rapprocher davantage de la fenêtre, en prenant bien garde toutefois à ne pas vous montrer, et de regarder notre ancien logement, point de départ de tant d'aventures communes ! Vous verrez si mes trois ans d'absence m'ont ôté le pouvoir de vous surprendre.

Je m'avançai à quatre pattes jusqu'à la fenêtre et regardai de l'autre côté de la rue. Mes yeux remontèrent jusqu'à une fenêtre bien connue, et je ne pus m'empêcher de pousser un cri de stupéfaction. Le store était baissé ; à l'intérieur de la pièce, une grosse lampe était allumée. L'ombre d'un homme assis sur une chaise se détachait avec une netteté admirable sur l'écran lumineux de la fenêtre. Il n'y avait pas moyen d'hésiter sur le port de tête, la charpente des épaules, le profil aigu que produisait cette ombre chinoise : c'était Holmes. Sous le coup de la surprise, j'allongeai le bras pour être sûr que Holmes en chair et en os se tenait bien à côté de moi. Il s'accorda un petit rire silencieux.

– Alors ? me dit-il.

– C'est merveilleux !

– Je pense que l'âge n'a pas affaibli ni affadi mon sens imaginaire ! fit-il d'une voix que je reconnus pour celle de l'artiste fier de sa création. Est-ce que ça me ressemble, ou non ?

– J'aurais juré que c'était vous !

– Ce petit chef-d'œuvre est dû au talent de M. Oscar Meunier, de Grenoble, qui a passé plusieurs jours à faire le moulage. Il s'agit d'un buste en cire. J'ai complété la mise en scène cet après-midi au cours de mon passage à Baker Street.

– Mais pourquoi ?

– Parce que, mon cher Watson, j'avais toutes les raisons du monde pour faire croire à certaines personnes que j'étais là, pendant que je me trouve réellement ailleurs.

– Et vous pensiez que l'appartement était surveillé ?

– Je savais qu'il était surveillé.

– Par qui ?

– Par mes vieux ennemis, Watson ! Par la bande charmante dont le chef repose sous les chutes de Reichenbach. Rappelez-vous qu'ils savaient, et eux seuls le savaient, que j'étais encore vivant. Ils se disaient que tôt ou tard je reviendrais chez moi. Aussi, ils ont monté une garde constante, et ce matin ils m'ont vu arriver.

– Comment le savez-vous ?

– Parce que j'ai reconnu une de leurs sentinelles quand j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. C'est un type assez inoffensif, qui s'appelle Parker, étrangleur professionnel et remarquable

joueur de guimbarde. Je ne me suis pas soucié de lui. Mais je me suis soucié bien davantage du formidable individu qui se tient derrière lui, l'ami de cœur de Moriarty, l'homme qui a essayé de m'écraser à coups de rochers, le criminel le plus rusé et le plus dangereux de Londres. Voilà qu'il s'attaque à moi ce soir, Watson ; mais il ne sait pas que nous, nous allons nous attaquer à lui.

Les plans de mon ami commençaient à acquérir de la consistance dans mon esprit. De cet abri bien placé, les guetteurs étaient guettés et les chasseurs pris en chasse. L'ombre bien dessinée là-haut était l'appât et nous étions à l'affût. Nous demeurâmes debout en silence dans l'obscurité, surveillant les formes humaines qui passaient et repassaient devant nous. Holmes était immobile et muet, mais il n'avait pas ses yeux dans sa poche : il fixait intensément chaque passant. La nuit froide, venteuse, n'encourageait pas les flâneurs, dont beaucoup avaient relevé leur col. Une ou deux fois, je crus reconnaître une silhouette que j'avais déjà vue passer, et je remarquai en particulier deux hommes qui semblaient se protéger du froid en se collant contre la porte d'une maison un peu plus haut. Je voulus les désigner à mon compagnon, mais il eut un geste d'impatience et il continua à regarder dans la rue. A plusieurs reprises, il s'agita et tambourina légèrement sur le mur. Visiblement, il commençait à s'énerver ; ses projets ne devaient pas s'exécuter comme il l'avait espéré. Enfin, vers minuit, la rue se vida lentement. Il se mit à marcher de long en large, en proie à un énervement incontrôlable. J'allais lui dire je ne sais quoi, quand je levai mes yeux vers la fenêtre éclairée, et à ce moment je reçus un nouveau choc de surprise. Je pris le bras de Holmes et le forçai à regarder.

– L'ombre a bougé ! m'écriai-je.

De fait, ce n'était plus le profil de Holmes mais son dos qui était à présent tourné vers nous.

Trois années n'avaient évidemment pas émoussé les aspérités de son caractère, ni diminué son dédain envers une intelligence moins vive que la sienne.

– Bien sûr, elle a bougé ! me répondit-il. Suis-je donc assez idiot, Watson, pour avoir érigé un mannequin reconnaissable de loin en m'imaginant que l'un des bandits les plus astucieux d'Europe allait se laisser prendre à cette attrape grossière ? Nous sommes ici depuis deux heures ; huit fois Mme Hudson est venue apporter une légère modification à cette silhouette : une fois tous les quarts d'heure. Elle la manipule par-devant, de façon que son ombre n'apparaisse pas. Ah !...

Il retint son souffle. Je le vis avancer la tête ; toute son attitude était contractée, rigide. Mes deux hommes de tout à l'heure étaient peut-être bien encore tapis contre leur porte, je ne les apercevais plus. La rue était paisible et sombre, sauf cet écran jaune lumineux sur lequel se détachait l'ombre noire. Je l'entendis aspirer de l'air sur une note sifflante, ténue, qui traduisait une excitation difficilement contenue. Il me tira en arrière dans l'angle le plus noir de la pièce, et je sentis sa main se poser sur mes lèvres pour m'avertir de ne faire aucun bruit. Ses doigts tremblaient. Jamais je n'avais vu mon ami pareillement ému ; et pourtant la rue était déserte, lugubrement déserte devant nous.

Mais soudain je pris conscience de ce que ses sens aiguisés avaient déjà perçu. Un bruit furtif parvint à mes oreilles : non pas de Baker Street, mais de derrière nous. On ouvrit une porte, puis on la referma. Un moment plus tard, des pas résonnèrent dans le couloir : des pas qui voulaient être silencieux mais dont le bruit se répercutait à travers la maison vide. Holmes se colla littéralement contre le mur, et je l'imitai, non sans avoir refermé une main sur la crosse de mon revolver. En sondant l'obscurité, je distinguai une vague forme humaine légèrement plus sombre que le noir de la porte ouverte. L'homme s'arrêta un instant, puis avança lentement, recroquevillé, menaçant, dans la pièce. Il parvint à trois mètres de nous. Déjà je m'étais ramassé pour le recevoir, mais je réalisai qu'il ne se doutait pas le moins du monde de notre présence. Il passa tout près de nous, et doucement, avec précaution, il alla soulever la fenêtre à guillotine de quelques centimètres. Quand il s'agenouilla pour se poster devant cette ouverture, les lumières de la rue qui n'étaient plus tamisées par la crasse des carreaux l'éclairèrent en plein. Il semblait être sous le coup d'une passion folle. Ses yeux brillaient comme deux étoiles, des tics convulsifs déformaient son visage. Il avait un certain âge, un nez mince très accentué, un front haut et dégarni, une grosse moustache poivre et sel, un haut-de-forme rejeté derrière la tête ; il était en habit, et son plastron blanc étincelait sous le pardessus déboutonné. Sa figure était bronzée, maigre, creusée par des rides profondes qui lui donnaient un aspect féroce. Dans une main il portait quelque chose qui ressemblait à une canne, mais, quand il le posa par terre, l'objet rendit un son métallique. Il tira d'une poche de son manteau un instrument volumineux et il s'absorba ensuite dans une opération qui se termina sur un bruit sec, comme si un ressort ou un verrou s'était déclenché. Toujours agenouillé sur le plancher, il se courba en avant et appuya de toute sa force et de tout son poids sur le levier ; j'entendis un long grincement qui se termina encore sur un déclic. Il se redressa alors, et je vis qu'il tenait à la main une sorte de fusil avec une crosse bizarre. Il ouvrit la culasse, introduisit à l'intérieur quelque chose et la referma. Puis, blotti par terre, il fit reposer le bout du canon sur le rebord de la fenêtre entrouverte. Je vis sa moustache caresser la crosse et ses yeux briller en cherchant la ligne de mire. Je l'entendis pousser un petit soupir de satisfaction quand il épaula : cette cible étonnante, l'homme noir bien dessiné sur le fond jaune, était dans l'axe de son fusil. Il s'immobilisa. Enfin son doigt pressa la gâchette. J'entendis un bruit sourd, un sifflement, et le son argentin d'une vitre brisée. Au même instant, Holmes bondit comme un tigre sur le dos du tireur et le jeta face contre terre. L'homme se releva pourtant et avec une force convulsive attrapa Holmes par la gorge. Je m'élançai et l'assommaï d'un coup de crosse de mon revolver. Je tombai sur lui et le maintins tandis que mon camarade lançait un coup de sifflet aigu. Sur le trottoir des pas se précipitèrent ; deux agents et un policier en civil firent irruption par la porte de devant.

– Est-ce vous, Lestrade ? demanda Holmes.

– Oui, monsieur Holmes. J'ai pris moi-même l'affaire en main. Je suis bien content de vous voir de retour à Londres, monsieur !

– Je crois que vous avez un peu besoin d'un concours extra-officiel. Trois crimes impunis en une année, c'est trop, Lestrade ! Mais vous avez conduit l'affaire Molesey avec moins de... c'est-à-dire très brillamment, Lestrade !

Nous nous étions tous relevés. Notre prisonnier, encadré par les agents, haletait. Déjà des badauds se rassemblaient dans la rue, Holmes tira la vitre, ferma la fenêtre baissa le store. Lestrade s'était muni de deux bougies. Les agents démasquèrent leurs lanternes. Je pus enfin observer à ma guise l'homme que nous avons capturé.

Il avait un visage viril et sinistre. Le front était d'un penseur, la mâchoire d'un jouisseur. Il était doué, au départ de la vie, également pour le bien et pour le mal. Mais on ne pouvait pas regarder ses yeux bleus cruels, ses paupières cyniquement tombantes, son nez agressif, son front sillonné de plis menaçants sans être frappé par l'avertissement que nous donnait la nature sur le côté dangereux de son caractère. Il ne faisait nulle attention à nous ; son regard était fixé sur Holmes ; la haine et l'admiration s'y mêlaient.

– Démon ! marmonna-t-il. Démon de l'enfer ! Vous êtes d'une habileté infernale.

– Ah ! colonel ! fit Holmes en remettant de l'ordre dans son col froissé. Les voyages finissent toujours par réunir les amoureux, comme on dit ! Je ne crois pas que j'ai eu le plaisir de vous voir depuis que vous m'avez comblé d'attentions quand j'étais sur ma plate-forme au-dessus des chutes de Reichenbach.

Le colonel continuait à contempler mon ami comme s'il était hypnotisé.

– Rusé démon ! Démon de l'enfer !

C'était tout ce qu'il pouvait dire.

– Je n'ai pas encore fait les présentations, minauda Holmes. Cet homme, messieurs, est le colonel Sebastian Moran, ancien officier de l'armée des Indes, et le meilleur tireur de gros gibier de tout notre Empire d'Orient. Je crois que je ne me trompe pas, colonel, en disant que votre record de tigres tués est toujours debout ?

Le farouche vieil homme ne dit rien, mais ses yeux ne quittaient pas mon compagnon. Avec son regard féroce et sa moustache hérissée, il ressemblait lui-même à un tigre.

– Je m'étonne qu'un stratagème aussi simple ait pu tromper un vieux renard comme vous, dit Holmes. Vous deviez pourtant avoir l'habitude : attacher à un arbre un agneau ou une chèvre, l'avoir bien à portée de votre fusil, et attendre que l'appât attire le tigre ? Cette maison vide est mon arbre, et vous êtes mon tigre. Vous deviez posséder d'autres fusils en réserve pour le cas où plusieurs tigres viendraient ou pour le cas, beaucoup plus improbable, où vous rateriez votre coup ? Voici mes autres fusils. La réplique est parfaite.

Le colonel Moran avança d'un pas en poussant un véritable cri de rage. Mais les agents le tirèrent en arrière. La fureur qui se lisait sur sa figure était horrible à voir.

– J'avoue que vous m'avez tout de même réservé une petite surprise, poursuivit Holmes, imperturbable. Je n'avais pas prévu que vous feriez usage de cette maison vide et de cette fenêtre adéquate. Je m'imaginai que vous opéreriez de la rue, où vous attendaient mon ami Lestrade et ses joyeux compagnons. Cette exception mise à part, tout s'est passé comme je m'y attendais.

Le colonel Moran se tourna vers le policier officiel.

– Vous pouvez avoir, ou ne pas avoir, un motif sérieux pour m'arrêter, dit-il. Mais il n'y a aucune raison pour me soumettre aux railleries de ce personnage. Si je suis entre les mains de la loi, que les choses se déroulent alors dans la légalité !

– Ma foi, voilà qui est assez raisonnable ! fit Lestrade. Vous n'avez rien à dire de plus, monsieur Holmes, avant que nous prenions congé de vous ?

Holmes avait ramassé le puissant fusil à vent ; il en examinait soigneusement le mécanisme.

– C'est une arme admirable, unique en son genre ! fit-il. Elle ne fait pas de bruit et sa puissance de feu est terrible. J'ai connu von Herder, l'ingénieur allemand aveugle qui l'a construite sur la commande de feu le professeur Moriarty. Depuis des années je connaissais son existence, mais je n'avais jamais eu l'occasion de la manier. Je la recommande tout spécialement à votre attention, Lestrade, ainsi que les balles qui s'y adaptent.

– Faites-moi confiance pour cela, monsieur Holmes ! répondit Lestrade, qui ajouta en se dirigeant vers la porte : Vous n'avez rien d'autre à dire ?

– Simplement une question : quelle accusation avez-vous l'intention de produire ?

– Quelle accusation, monsieur ? Mais, naturellement, celle d'avoir voulu assassiner M. Sherlock Holmes !

– Non, non, Lestrade ! Je ne tiens pas du tout à paraître dans cette histoire. A vous, et à vous seul, revient le mérite d'avoir opéré une arrestation sensationnelle. Oui, Lestrade, mes compliments ! Avec votre habituel mélange d'audace et d'astuce, vous l'avez eu.

– Je l'ai eu ? Eu qui, monsieur Holmes ?

– L'homme que tout Scotland Yard a vainement recherché ! Le colonel Sebastian Moran, qui a tué l'honorable Ronald Adair avec une balle explosive de fusil à vent tirée par la fenêtre ouverte du deuxième étage du 427, Park Lane, le 30 du mois dernier. Voilà l'accusation, Lestrade. Et maintenant ; Watson, si vous pouvez supporter le courant d'air d'un carreau cassé, je crois qu'une demi-heure passée dans mon bureau en compagnie d'un bon cigare vous divertira confortablement.

Notre ancien appartement n'avait pas changé, grâce à la vigilance lointaine de Mycroft Holmes et à celle, plus immédiate, de Mme Hudson. Quand j'entrai, je remarquai, c'est vrai, un manque de désordre qui me choqua un peu. Mais les vieux points de repère étaient tous à leur place. Il y avait le coin pour la chimie et la table en bois blanc, avec ses taches d'acide. Sur une étagère, il y avait en file tous les registres formidables et tous les carnets que tant de nos compatriotes auraient brûlés avec joie. Les graphiques, l'étui du violon, le râtelier à pipes, et même la babouche au fond de laquelle il y avait du tabac m'accueillirent comme par le passé. Dans la pièce se tenaient deux personnes. L'une était Mme Hudson, qui rayonnait quand nous fîmes notre entrée. L'autre, cet étrange mannequin qui avait tenu un rôle si important dans notre aventure de la soirée. C'était une figure de cire représentant mon ami, si admirablement composée qu'on pouvait à bon droit, de loin s'y méprendre. Elle était posée sur un petit pupitre, le bas du buste enveloppé dans une vieille robe de chambre de Holmes.

– J'espère que vous avez observé toutes les précautions possibles, Mme Hudson ? questionna Holmes.

– Je me déplaçais à genoux, monsieur, comme vous me l'aviez dit.

– Excellent ! Vous avez admirablement joué le coup. Avez-vous repéré la trajectoire de la balle ?

– Oui, monsieur. Je crains qu'elle n'ait abîmé votre beau buste, car elle a traversé la tête et elle s'est aplatie contre le mur. Je l'ai ramassée sur le tapis. La voilà !

Holmes me la tendit.

– Une balle tendre de revolver, comme vous voyez, Watson. C'est une idée géniale, car qui s'attendrait à ce qu'un pareil projectile fût tiré par un fusil à vent ? Très bien, madame Hudson ! Je suis fort obligé pour le concours que vous m'avez apporté. Et maintenant, Watson, il y a plusieurs points dont j'aimerais discuter avec vous.

Il avait retiré la redingote râpée. Du coup, c'était le Holmes d'autrefois, drapé dans la robe de chambre gris souris qu'il avait arrachée au mannequin.

– Les nerfs du vieux colonel n'avaient rien perdu de leur équilibre, ni ses yeux de leur acuité ! fit-il en riant pendant qu'il examinait le front fracassé de son buste. Le plomb au milieu de la nuque visait le cerveau en plein ! Il était le meilleur tireur des Indes, et je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup de plus forts que lui en Angleterre. Le connaissiez-vous de nom ?

– Ma foi non !

– Voilà bien la renommée ! Il est vrai que, si mes souvenirs ne me trompent pas, vous ne connaissiez pas non plus le nom du professeur Moriarty, l'un des plus grands cerveaux de ce siècle. Faites-moi passer, s'il vous plaît, mon index des biographies qui est sur l'étagère.

Bien enfoncé dans son fauteuil, il tourna paresseusement les pages en soufflant de gros nuages de fumée.

– Ma collection de M est assez remarquable ! dit-il. Il suffirait déjà de Moriarty pour rendre n'importe quelle lettre illustre, et voici Morgan l'empoisonneur, et Merridew d'abominable mémoire, et Matthews qui knock-outa ma canine gauche dans la salle d'attente de Charing Cross, et, enfin, voici notre ami de ce soir.

Il me repassa le livre et je lus : « Moran, Sebastian, colonel. Sans emploi. Précédemment au 1er Pionniers du Bengale. Né à Londres en 1840. Fils de sir Augustus Moran, compagnon de l'Ordre du Bain, jadis ministre britannique en Perse. Élevé à Eton et à Oxford. A servi dans la campagne du Jowacki, dans la campagne d'Afghanistan, dans la campagne du Charasiah (aux dépêches), dans le Sherpur et à Kaboul. Auteur de *La Chasse aux Fauves dans l'Ouest himalayen*, de 1881 ; de *Trois Mois dans la Jungle*, de 1884. Adresse : Conduit Street. Clubs : l'Anglo-Indien, le Tankerville, le Cercle de Bagatelle. »

Sur la marge était écrit de la main ferme de Holmes : « Le dangereux N° 2 à Londres. »

– Ceci est étonnant ! remarquai-je en lui rendant le livre. Le passé de cet homme est celui d'un officier des plus honorables.

– Exact ! répondit Holmes, jusqu'à un certain moment, il a agi correctement. Il a toujours possédé des nerfs d'acier, et on raconte encore aux Indes comme il est descendu dans une tranchée pour poursuivre un tigre blessé qui dévorait des hommes. Il y a des arbres Watson, qui poussent jusqu'à une certaine hauteur et puis qui tout à coup développent une protubérance horrible. Souvent les hommes ressemblent à de tels arbres. Je professe une théorie selon laquelle l'individu représente dans son développement toute la série de ses ancêtres, ses brusques orientations vers le bien ou vers le mal traduisant une puissante influence qui trouve son origine dans son pedigree. L'individu devient, en quelque sorte, le résumé de l'histoire de sa propre famille.

– Théorie assez fantaisiste !

– N'insistons pas. Pour je ne sais quelle cause, le colonel Moran a mal tourné. Il n'y eut pas aux Indes de scandale à proprement parler, mais il lui fut impossible d'y séjourner plus longtemps. Il prit sa retraite, vint à Londres, et s'y fit encore une triste réputation. Ce fut à ce moment qu'il fut embauché par le professeur Moriarty, à qui il servit quelque temps de chef d'état-major. Moriarty lui fournissait libéralement de l'argent et ne se servit de lui que pour une ou deux affaires de très grande classe qu'aucun criminel banal n'aurait pu réussir. Vous rappelez-vous la mort de Mme Stewart, de Lauder, en 1887 ? Non ? Hé bien ! je suis sûr que Moran en fut l'artisan ; mais pas de preuves, comprenez-vous ? Le colonel était si habilement camouflé que, lorsque la bande Moriarty fut démasquée, il nous fut impossible de l'incriminer. Vous souvenez-vous de ce soir où je vins chez vous, et où je fermai les volets par crainte du fusil à vent ? Vous m'avez cru en

plein délire. Or je savais exactement ce que je faisais, car je n'ignorais pas l'existence de cette arme formidable, et j'avais de solides raisons de croire que l'un des meilleurs tireurs du monde était derrière. Quand nous étions en Suisse, il nous suivait avec Moriarty, et c'est lui, indubitablement, qui me fit transpirer sang et eau pendant ces cinq minutes mortelles au-dessus des chutes de Richenbach.

« Vous pensez bien que, durant mon séjour en France, je lisais attentivement les journaux. Je guettais la première occasion de le pincer. Tant qu'il se trouvait à Londres et en liberté, il était inutile que je me remisse à vivre comme avant : nuit et jour la menace aurait plané sur moi, et tôt ou tard il aurait eu sa chance. Que faire ? Le tuer à vue ? J'aurais été condamné par tous les jurys d'Angleterre. Faire appel à un magistrat ? Mais un magistrat ne peut pas intervenir sur ce qui lui aurait paru n'être qu'un soupçon insensé. Je ne pouvais donc rien tenter. Je me bornais à me tenir au courant des nouvelles criminelles et des faits divers, attendant mon jour. Sur ces entrefaites, j'appris la mort de ce Ronald Adair. Enfin la chance se remettait dans mon jeu ! Sachant ce que je savais, comment douter que l'assassin fût le colonel Moran ? Il avait joué aux cartes avec la victime ; il l'avait suivie du cercle jusqu'à sa demeure ; il l'avait tuée en tirant par la fenêtre ouverte. Voyons, le doute n'est pas permis ! Les balles seules suffirent à lui faire passer la tête dans le nœud coulant. J'arrivai immédiatement à Londres. Je me fis voir par la sentinelle qui, bien entendu, avertit le colonel de ma présence à Baker Street. Le colonel ne pouvait pas manquer d'établir un rapprochement entre mon retour inopiné et le crime, donc d'être sérieusement inquiet. J'étais sûr qu'il essaierait sans perdre un jour de se débarrasser de moi et qu'il se servirait de son arme secrète pour m'abattre. Je lui offris une cible excellente derrière ma fenêtre et j'avertis la police que je pourrais avoir besoin d'elle... A propos, Watson, vous avez témoigné d'un flair infallible en me signalant la présence de ces deux subordonnés de Lestrade se dissimulant dans une porte... J'ai pris poste dans ce que je croyais être un excellent observatoire, mais jamais je n'avais pensé qu'il choisirait le même endroit pour son affût. A présent, mon cher Watson, reste-t-il quelque chose à vous expliquer ?

– Oui. Vous ne m'avez pas dit pourquoi le colonel Moran avait assassiné l'honorable Ronald Adair.

– Ah ! mon cher Watson, là nous entrons dans le domaine des conjectures où l'esprit le plus logique peut être pris en défaut ! A chacun de se forger une hypothèse d'après les faits connus ; la vôtre peut s'avérer aussi juste que la mienne.

– Donc vous avez une idée ?

– Je crois qu'il est assez facile d'expliquer les faits. Il a été établi que le colonel Moran et le jeune Adair avaient gagné ensemble une somme d'argent considérable. Or je sais depuis longtemps que Moran ne joue pas correctement aux cartes. Je crois que le jour du crime, Adair découvrit que Moran trichait. Très vraisemblablement il lui avait parlé en tête à tête et l'avait menacé de le démasquer s'il ne démissionnait pas du cercle de son plein gré et s'il ne lui donnait pas sa parole d'honneur qu'il ne toucherait plus une carte. Un jeune homme comme Adair ne se serait pas risqué à provoquer un scandale public en démasquant un homme connu et beaucoup plus âgé que lui. Il a dû agir comme je vous l'ai dit. Mais pour Moran son exclusion des cercles

de jeu signifiait la ruine, puisqu'il vivait de ses gains illicites. Voilà pourquoi il a tué Adair au moment où celui-ci essayait de faire le compte de l'argent qu'il voulait restituer, car le jeune aristocrate ne voulait pas profiter des tricheries de son partenaire. Et il avait fermé sa porte, de peur que les dames ne le surprissent et ne voulussent savoir ce qu'il était en train de faire avec ces noms et cet argent. Est-ce une hypothèse admissible ?

– C'est sûrement la vérité ! Vous avez mis dans le mille.

– Au procès, nous verrons si je me suis trompé. En attendant, le colonel Moran ne nous causera plus de soucis, le fameux fusil à vent de von Herder embellira le musée de Scotland Yard, et voici à nouveau M. Sherlock Holmes libre de vouer son existence, s'il lui plaît, aux petits problèmes dont fourmille la vie londonienne.

L'entrepreneur de Norwood

– Du point de vue de l'expert en criminologie, commença Mr. Sherlock Holmes, Londres est devenue une ville singulièrement inintéressante depuis la mort du regretté professeur Moriarty.

– J'ai du mal à croire que vous trouverez beaucoup de citoyens honnêtes de cet avis, répliquai-je.

– Soit, je ne dois pas me montrer égoïste, poursuivit-il avec un sourire en repoussant sa chaise de la table du petit déjeuner. La communauté est certainement gagnante et personne n'y perd à l'exception du pauvre spécialiste désœuvré. Avec cet homme dans la nature, les journaux du matin offraient d'infinies possibilités. Il ne s'agissait souvent que d'une piste infime, Watson, du plus faible indice mais, comme les plus imperceptibles frémissements du rebord de la toile rappellent l'immonde araignée tapie en son centre, il suffisait pourtant à me dire que le remarquable cerveau malfaisant était là. Vols insignifiants, agressions gratuites, violences inutiles – pour celui qui détenait toutes les clefs, l'ensemble répondait à une logique. Pour l'étudiant en science du monde criminel, aucune capitale d'Europe n'offrait les avantages que Londres possédait alors. Mais aujourd'hui...

Il haussa les épaules, désapprouvant non sans humour un état de fait auquel il avait largement contribué.

À cette époque, Holmes était de retour depuis quelques mois et j'avais, à sa demande, vendu ma clientèle pour revenir partager notre vieux domicile de Baker Street. Un jeune médecin, du nom de Verner, avait acquis mon petit cabinet de Kensington, acceptant curieusement sans objecter le prix exorbitant que j'avais osé en réclamer – un détail qui ne s'expliqua que plusieurs années plus tard, lorsque je découvris que ce Verner était un parent éloigné de Holmes et que c'était mon ami qui avait en réalité offert cette somme.

Contrairement à ce qu'il déclarait, ces mois de collaboration n'avaient pas été si tranquilles. En parcourant mes notes, je découvre en effet que cette période inclut l'affaire des papiers de l'ex-Président Murillo ainsi que l'épouvantable affaire du paquebot hollandais, le *Friesland*, qui faillit nous coûter la vie. Quoi qu'il en soit, son tempérament posé et orgueilleux éprouvait toujours la même aversion pour tout ce qui ressemblait à des acclamations publiques et il m'avait contraint, en des termes des plus impérieux, à ne plus dire un mot de lui, de ses méthodes ou de ses succès – interdiction qui, comme je l'ai expliqué, vient seulement d'être levée.

Après sa critique saugrenue, Mr. Sherlock Holmes s'adossait dans son fauteuil et déployait tranquillement son journal du matin lorsque notre attention fut retenue par une sonnerie retentissante, immédiatement suivie de coups sourds, comme si quelqu'un frappait contre la porte d'entrée avec son poing. Alors qu'elle s'ouvrait, nous entendîmes le tumulte d'une bousculade dans l'entrée, des pas rapides grimper bruyamment les marches de l'escalier et, une seconde plus tard, un jeune homme paniqué, au regard fou, pâle, échevelé et palpitant, surgit

dans la pièce. Il nous regarda à tour de rôle et, devant notre air interrogateur, prit conscience que cette brusque intrusion méritait des excuses.

– Je suis désolé, Mr. Holmes, s'écria-t-il. Ne m'en veuillez pas. Je ne sais vraiment plus où j'en suis. Mr. Holmes, je suis l'infortuné John Hector McFarlane.

Il fit cette déclaration comme si son seul nom expliquait sa visite et ses manières mais je voyais, au visage impassible de mon compagnon, que cela ne lui en disait pas plus qu'à moi.

– Prenez une cigarette, Mr. McFarlane, proposa-t-il en présentant son étui. Je ne doute pas qu'avec ces symptômes, mon ami le docteur Watson, ici présent, ne vous prescrive un sédatif. Le temps a été si chaud ces derniers jours. Bien, si vous vous sentez un peu plus calme, je serais heureux que vous preniez ce siège et que vous nous racontiez très lentement et tranquillement qui vous êtes et ce que vous désirez. Vous avez mentionné votre nom, comme si je devais le reconnaître, mais je vous assure qu'en dehors du fait évident que vous êtes célibataire, notaire, franc-maçon et asthmatique, je ne sais strictement rien vous concernant.

Coutumier comme je l'étais des méthodes de mon ami, il ne me fut pas très difficile de suivre ses déductions et d'observer le désordre de sa tenue, la liasse de documents juridiques, la montre ornée de symboles et le souffle rauque qui l'avaient poussé jusqu'ici. Quoi qu'il en soit, notre client écarquillait des yeux stupéfaits.

– Oui, je suis tout cela, Mr. Holmes ; et de plus, l'homme le plus infortuné de Londres. Pour l'amour de Dieu, ne m'abandonnez pas, Mr. Holmes ! S'ils viennent m'arrêter avant que j'aie terminé mon récit, dites-leur de me laisser le temps de vous raconter toute la vérité. J'irai en prison heureux si je sais que, dehors, vous travaillez pour moi.

– Vous arrêter ! fit Holmes. Voilà qui est réellement fort intéressant. Sous quel chef d'accusation pensez-vous être arrêté ?

– Pour le meurtre de Mr. Jonas Oldacre de Lower Norwood.

Le visage expressif de mon compagnon afficha une sympathie qui n'était, je le crains, pas totalement exempte de contentement.

– Mon cher, fit-il, et dire que je soutenais justement au petit déjeuner à mon ami, le docteur Watson, que les affaires sensationnelles avaient déserté nos journaux.

Notre visiteur tendit une main tremblante et s'empara du *Dall y Telegraph* resté sur les genoux de Holmes.

– Si vous l'aviez lu, monsieur, vous auriez tout de suite vu pour quelle raison je devais venir chez vous ce matin. J'ai l'impression que mon nom et mon infortune sont sur toutes les bouches.

Il le tourna pour nous présenter la page centrale.

– C’est là et, avec votre permission, je vais vous le lire. Écoutez ça, Mr. Holmes. Les gros titres sont : « Mystérieuse affaire à Lower Norwood. Disparition d’un entrepreneur bien connu. Présomption de meurtre et d’incendie criminel. Sur la piste du meurtrier. » C’est la piste qu’ils sont déjà en train de suivre, Mr. Holmes, et je sais qu’elle conduit infailliblement à moi. Je suis suivi depuis la station du Pont-de-Londres et je suis sûr qu’ils n’attendent que le mandat pour m’arrêter. Ma mère en aura le cœur brisé !

Il se tordit les mains au supplice de l’inquiétude et se balançait sur son siège d’avant en arrière.

J’examinais avec intérêt cet homme accusé d’être l’auteur d’un crime violent. Il était blond et élégant, bien qu’à contre-courant des critères habituels, avec des yeux bleus effrayés, un visage bien rasé et une bouche délicate et tombante. Il pouvait avoir vingt-sept ans, ses vêtements et son allure étaient ceux d’un gentleman. De la poche de son léger manteau d’été dépassait la liasse de documents officiels qui confirmaient sa profession.

– Nous devons profiter du temps dont nous disposons, déclara Holmes. Watson, auriez-vous l’amabilité de prendre le journal et de nous lire l’article en question ?

Sous les titres accrocheurs que notre client avait cités, je lus le récit suivant :

Nous avons toutes les raisons de craindre qu’un incident survenu tard la nuit dernière, ou tôt ce matin, à Lower Norwood n’indique qu’un crime grave y a été commis. Mr Jonas Oldacre est un habitant très connu de ce faubourg où son entreprise de construction est installée depuis de nombreuses années. M Oldacre, célibataire de cinquante-deux ans, habitant Deep Dene House, au bout de la rue Sydenham, avait la réputation d’être un homme excentrique et secret. Depuis quelques années, il s’était pratiquement retiré des affaires qui lui avaient permis, dit-on, d’amasser une fortune considérable. Quoiqu’il en soit, un petit chantier de bois existe toujours derrière sa résidence et, la nuit dernière, aux alentours de minuit, une des piles a pris feu. Les pompiers sont arrivés très vite sur les lieux mais le bois sec brûlait avec une telle violence qu’il fut impossible d’arrêter l’incendie avant qu’il ne soit entièrement consumé. Jusque-là, l’incident offrait toutes les apparences d’un banal accident. Mais de nouveaux indices ont révélé un crime grave. L’absence du chef d’entreprise sur les lieux de l’incendie éveilla la curiosité et déclencha une enquête dont la conclusion fut qu’il avait disparu de son domicile. Un examen de sa chambre à coucher révéla que le lit n’avait pas été défait, que le coffre installé à l’intérieur avait été ouvert, qu’un nombre important de documents étaient éparés dans la pièce et finalement qu’il y avait des signes d’une lutte meurtrière, de minuscules traces de sang ayant été découvertes ainsi qu’une canne de chêne dont le manche portait également des traces sanglantes. On sait que Mr Jonas Oldacre recevait un visiteur tardif dans sa chambre ce soir-là et la canne découverte sur les lieux a été identifiée comme appartenant à cette personne, un jeune notaire de Londres répondant au nom de John Hector McFarlane, jeune associé du cabinet Graham et McFarlane, 426, Gresham Buildings, E. C. La police estime avoir en sa

possession les preuves fournissant un mobile des plus convaincants. Nous ne pouvons douter des développements sensationnels de l'affaire.

PLUS TARD. Au moment de mettre sous presse, il semblerait que Mr. John Hector McFarlane ait été arrêté sous l'inculpation du meurtre de Mr. Jonas Oldacre. Il est en tout cas certain qu'un mandat a été lancé contre lui. L'enquête à Norwood a livré de plus amples et sinistres informations. En dehors des signes de lutte dans la chambre du malheureux entrepreneur nous savons maintenant que la porte-fenêtre de sa chambre (située au rez-de-chaussée) était ouverte et qu'elle présentait des traces suspectes comme si un objet volumineux avait été sorti par là jusqu'à la pile de bois. Il est maintenant avéré que des restes carbonisés ont été retrouvés parmi les cendres. Selon la police, un crime des plus sensationnels a été commis. La victime a été matraquée à mort dans sa chambre, des papiers ont été volés, et son corps a été traîné jusqu'au bûcher allumé pour effacer toute trace du crime. La conduite de l'enquête criminelle a été confiée aux mains expérimentées de l'inspecteur Lestrade de Scotland Yard, qui suit toutes les pistes avec son énergie et sa sagacité habituelles.

Sherlock Holmes écouta ce brillant récit les yeux fermés et les mains jointes.

– L'affaire offre certainement quelques détails fort intéressants, commenta-t-il avec sa langueur coutumière. Puis-je, avant tout, vous demander, Mr. McFarlane, comment il se fait que vous soyez toujours en liberté alors qu'il y a suffisamment de preuves pour justifier votre arrestation ?

– J'habite à Torrington Lodge, Blackheath, avec mes parents, Mr. Holmes, mais la nuit dernière, ayant des affaires tardives à traiter avec Mr. Jonas Oldacre, je suis descendu dans un hôtel de Norwood d'où je me suis rendu à mon travail ce matin. Je ne savais rien de cette affaire jusqu'à ce que je monte dans le train où j'ai lu ce que vous venez d'entendre. J'ai immédiatement vu l'affreux danger de ma situation et je me suis dépêché de venir mettre l'affaire entre vos mains. J'aurais sans aucun doute été déjà arrêté à mon bureau en ville ou chez moi. Un homme m'a suivi depuis la station du Pont-de-Londres et je suis sûr... Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ?

C'était le tintement métallique de la sonnette instantanément suivi de pas lourds sur les escaliers. Une seconde plus tard, notre vieil ami Lestrade apparaissait sur le seuil. Par-dessus son épaule, j'apercevais un ou deux policiers en uniforme.

– Mr. John Hector McFarlane ? demanda Lestrade.

Le visage livide, notre infortuné client se leva.

– Je vous arrête pour le meurtre avec préméditation de Mr. Jonas Oldacre, de Lower Norwood.

McFarlane se tourna vers nous avec un geste de désespoir avant de s'effondrer une nouvelle fois dans son siège comme s'il avait été broyé.

– Une seconde, Lestrade, intervint Holmes. Une demi-heure de plus ou de moins ne changera pas grand-chose pour vous. Ce gentleman était sur le point de nous faire le récit de cette passionnante affaire, ce qui ne manquera certainement pas de nous aider à l'éclaircir.

– Je crois qu'il n'y aura aucune difficulté à l'éclaircir, rétorqua Lestrade, bourru.

– Toutefois, avec votre permission, je serais très curieux d'écouter son récit.

– Eh bien, Mr. Holmes, il m'est difficile de vous refuser quoi que ce soit. Vous nous avez été de quelque utilité une ou deux fois dans le passé et nous vous devons un service à Scotland Yard, fit Lestrade. Mais je dois rester avec mon prisonnier et je suis tenu de lui dire que tout ce qu'il pourra dire pourra être utilisé contre lui.

– Je n'en désire pas plus, fit notre client. Tout ce que je vous demande, c'est d'écouter et de reconnaître l'absolue vérité.

Lestrade jeta un coup d'œil à sa montre.

– Je vous donne une demi-heure, lâcha-t-il.

– Je dois d'abord préciser, commença McFarlane, que je ne savais rien de Jonas Oldacre. Son nom m'était familier, car il y a de nombreuses années, mes parents le fréquentaient, mais ils se sont éloignés les uns des autres. C'est pourquoi je fus très étonné lorsqu'hier, vers trois heures de l'après-midi, il se présenta à mon bureau. Mais je fus encore plus stupéfait lorsqu'il me dévoila l'objet de sa visite. Il avait à la main plusieurs feuilles de cahier recouvertes d'une écriture griffonnée – les voici – qu'il posa sur mon bureau.

« – Voici mes dernières volontés, annonça-t-il. Je veux, Mr. McFarlane, que vous les rédigiez au propre et de façon légale. J'attendrai ici que vous ayez terminé. »

« Je me suis installé pour en faire la copie et vous pouvez imaginer ma stupeur quand je découvris, avec certaines réserves, qu'il me léguait tous ses biens. C'était un étrange petit bonhomme qui, avec ses cils blancs, ressemblait à un furet. Et quand je relevais la tête vers lui, je vis ses yeux gris au regard pénétrant fixés sur moi avec une expression amusée. J'avais du mal à croire les termes du testament mais il m'expliqua qu'il était célibataire, qu'il n'avait pratiquement pas de parents en vie, qu'il avait connu les miens dans sa jeunesse et toujours entendu parler de moi comme d'un jeune homme très méritant. Il était sûr, ainsi, que son argent serait en des mains respectables. Je ne pouvais, naturellement, que lui bégayer ma gratitude. Le testament fut dûment terminé, signé et attesté par mon clerc. Le voici sur papier bleu et ces feuilles, comme je vous l'expliquais, sont les brouillons. Mr. Jonas Oldacre m'a alors annoncé qu'il y avait un certain nombre de documents – baux, titres de propriété, hypothèques, actions, et autres – qu'il était nécessaire que je voie et comprenne. Il me dit qu'il n'aurait pas l'esprit tranquille tant que tout ne serait pas réglé et me pria de venir le soir même chez lui à Norwood et d'apporter le testament avec moi. "Et n'oubliez pas, mon garçon, pas un mot de toute cette

affaire à vos parents avant qu'elle ne soit entièrement réglée. Ce sera notre petite surprise pour eux." Il a beaucoup insisté là-dessus et m'a demandé ma parole.

« Vous pouvez imaginer ; Mr. Holmes, que je n'étais pas d'humeur à lui refuser quoi que ce soit. Il était mon bienfaiteur et je ne souhaitais que satisfaire ses désirs, même les plus exigeants. J'ai donc télégraphié chez moi pour dire que j'avais un travail important à terminer et qu'il m'était impossible de dire l'heure à laquelle je rentrerais. Mr. Oldacre m'avait dit qu'il aimerait m'avoir à dîner pour neuf heures et qu'il ne serait pas chez lui avant cette heure. J'ai eu quelques difficultés à trouver sa maison et il était presque la demie quand j'arrivai. Je le trouvai...

– Un instant ! l'interrompit Holmes. Qui a ouvert la porte ?

– Une femme d'âge moyen, qui devait être, j'imagine, sa gouvernante.

– Et c'est elle, je présume, qui a donné votre nom ?

– Exactement, répondit McFarlane.

– Je vous en prie, poursuivez.

McFarlane essuya son front moite et poursuivit son récit.

– Cette femme m'introduisit dans un salon où un frugal repas nous fut servi. Après cela, Mr. Jonas Oldacre me conduisit dans sa chambre où se trouvait un imposant coffre-fort. Il l'ouvrit et en sortit une masse de documents que nous parcourûmes ensemble. Il était entre onze heures et minuit lorsque nous terminâmes. Il fit la remarque que nous ne devions pas déranger la gouvernante et me fit sortir par la porte-fenêtre de sa chambre qui était restée ouverte toute la soirée.

– Le store était-il baissé ? demanda Holmes.

– Je n'en suis pas sûr mais je crois qu'il l'était à moitié. Oui, je me souviens qu'il l'a relevé pour ouvrir largement la fenêtre. Je n'arrivais pas à trouver ma canne et il m'a dit : "Peu importe, mon garçon, j'espère vous voir souvent maintenant et je la garderai jusqu'à ce que vous veniez me la réclamer." Je l'ai laissé là, le coffre ouvert, ses papiers en petits tas sur sa table. Il était trop tard pour que je rentre à Blackheath, alors j'ai passé la nuit au Anerley Arms et je n'ai rien su avant de lire cette affreuse histoire ce matin.

– Vous vouliez savoir autre chose, Mr. Holmes ? coupa Lestrade dont les sourcils s'étaient dressés à une ou deux reprises durant cette brillante explication.

– Pas avant que je ne sois allé à Blackheath.

– Vous voulez dire à Norwood, corrigea Lestrade.

– Oh, oui, c’est certainement ce que j’ai voulu dire, répliqua Holmes avec son sourire énigmatique.

Lestrade avait d’expérience, appris à reconnaître que ce cerveau effilé comme un rasoir était capable de trancher dans ce qui lui restait impénétrable. Je le vis observer étrangement mon camarade.

– J’aimerais vous dire un mot, Mr. Sherlock Holmes, fit-il. Mr McFarlane, deux de mes agents sont à la porte avec une voiture.

Le misérable jeune homme se leva et, avec un dernier regard suppliant dans notre direction, traversa la pièce. Les agents le conduisirent vers le fiacre mais Lestrade resta avec nous.

Holmes avait ramassé les pages qui constituaient le brouillon du testament et il les étudiait. Le plus vif intérêt se lisait sur son visage.

– Il y a quelques détails intéressants dans ces documents, Lestrade, vous ne croyez pas ? fit-il en les poussant vers lui.

Le fonctionnaire les parcourut avec perplexité.

– Je peux lire les premières lignes, comme celles du milieu de la seconde page ainsi qu’une ou deux à la fin. Celles-ci sont parfaitement lisibles, fit-il, mais le reste est extrêmement mal écrit. Et à trois endroits, je suis même incapable de déchiffrer quoi que ce soit.

– Qu’en déduisez-vous ? interrogea Holmes.

– Eh bien, et vous, qu’en déduisez-vous ?

– Que cela a été rédigé dans un train. La bonne écriture correspond aux arrêts en gare, la mauvaise, aux mouvements du train et la très mauvaise aux passages à niveau. Un expert scientifique affirmerait sans hésitation que ces documents ont été rédigés sur une ligne de banlieue, car nulle part en dehors des environs immédiats d’une grande ville, ne peut se trouver une succession de gares aussi rapide. Si l’on admet que tout son voyage a été consacré à la rédaction de son testament, alors le train était un express qui ne s’est arrêté qu’une seule fois entre Norwood et le Pont-de-Londres.

Lestrade commença à rire.

– Vous êtes trop obscur pour moi quand vous vous lancez dans vos théories, Mr. Holmes, répliqua-t-il. Quel rapport avec l’affaire ?

– Cela corrobore le récit du jeune homme dans la mesure où le testament a été rédigé par Jonas Oldacre au cours de son voyage hier. Ne trouvez-vous pas étrange qu'un homme rédige un document aussi important dans des conditions aussi hasardeuses ? Ce qui suggère qu'il ne le jugeait pas d'une grande importance. Si un homme voulait rédiger un testament qu'il n'a en aucun cas l'intention de valider, il n'agirait pas autrement.

– Il a donc signé son arrêt de mort en même temps, trancha Lestrade.

– Oh, c'est ce que vous croyez ?

– Pas vous ?

– Disons que c'est possible mais l'affaire ne me semble pas encore claire.

– Pas claire ? Si ça n'est pas clair, qu'est-ce qui peut l'être ? Voilà un jeune homme qui apprend brusquement que, si un certain homme plus âgé meurt, il héritera d'une fortune. Que fait-il ? Il ne dit rien à personne mais il invente un prétexte quelconque pour sortir et voir son client ce soir-là. Il attend jusqu'à ce que la seule personne de la maison soit au lit et, dans la solitude d'une chambre à coucher, il tue cet homme, brûle son corps sur une pile de bois et s'en va dans un hôtel du voisinage. Les taches de sang dans la chambre et sur la canne sont minuscules. Il a probablement imaginé que son crime se ferait sans effusion de sang et il espérait que le corps, une fois consumé, ne laisserait aucun indice sur sa mort – indices qui, pour une raison ou une autre, l'auraient directement mis en cause. Tout cela n'est-il pas évident ?

– Cela me frappe, mon cher Lestrade, comme une évidence un rien trop évidente, observa Holmes. Vous ne comptez pas l'imagination parmi vos remarquables qualités mais, si vous pouviez une seconde vous mettre à la place de ce jeune homme, choisiriez-vous justement la nuit suivant la rédaction du testament pour commettre votre crime ? Ne vous semblerait-il pas dangereux de créer un lien si proche entre les deux événements ? Autre chose, passeriez-vous à l'action alors que votre présence dans la maison est connue et qu'une domestique vous a ouvert la porte ? Et, enfin, vous donneriez-vous tant de mal pour dissimuler le corps et laisser votre propre carme, la preuve vous désignant comme étant le criminel ? Avouez, Lestrade, que tout cela est des plus inhabituels.

– Pour ce qui est de la canne, Mr. Holmes, vous savez aussi bien que moi qu'un criminel perd souvent la tête et qu'il adopte certains comportements qu'un homme de sang-froid éviterait. Il avait très probablement peur de retourner dans la chambre. Donnez-moi une autre théorie qui corresponde aux faits.

– Je pourrais facilement vous en donner une demi-douzaine, répliqua Holmes. En voici une par exemple parfaitement possible et même fort probable. Je vous l'offre gracieusement. L'homme le plus âgé montre des documents d'une valeur manifeste. Un vagabond qui passe par là les voit

par la fenêtre dont le store n'est qu'à moitié baissé. Le notaire s'en va. Le vagabond arrive ! Il attrape la canne qu'il a remarquée, tue Oldacre et s'en va après avoir brûlé le corps.

- Pourquoi aurait-il brûlé le corps ?
- Pourquoi McFarlane l'aurait-il fait ?
- Pour dissimuler une preuve.
- Le vagabond voulait peut-être cacher le fait qu'un meurtre avait été commis.
- Et pourquoi le vagabond n'a-t-il rien pris ?
- Parce qu'il n'y avait que des papiers qu'il ne pouvait négocier.

Lestrade hocha la tête, bien que son attitude parût moins assurée qu'avant.

– Eh bien, Mr. Holmes, cherchez votre vagabond et, en attendant que vous le trouviez, nous gardons notre homme. L'avenir nous dira quel est le bon. Notez seulement ceci, Mr. Holmes : pour autant que nous le sachions, aucun papier n'a été volé et le prisonnier est le seul homme au monde qui n'avait aucune raison de les voler parce qu'il en était l'héritier légitime et qu'il finirait par les obtenir.

Mon ami parut ébranlé par cette remarque.

– Je n'ai pas l'intention de nier que les indices sont, d'une certaine façon, largement en faveur de votre théorie, fit-il, je souhaite seulement souligner le fait qu'il y a d'autres théories possibles. Comme vous le disiez, l'avenir décidera. Bonne journée ! J'ose affirmer que, dans le cours de la journée, je ferai un tour à Norwood voir comment vous progressez.

L'inspecteur parti, mon ami se leva et se prépara pour sa journée de travail avec la légèreté d'un homme qu'attend une tâche agréable.

– Mon premier geste, Watson, m'expliqua-t-il alors qu'il enfilait sa redingote d'un air affairé, sera, comme je l'ai dit, en direction de Blackheath.

– Et pourquoi pas Norwood ?

– Parce que nous avons dans cette affaire un événement singulier suivi de très près d'un autre événement singulier. La police commet l'erreur de concentrer son attention sur le second parce qu'il apparaît comme véritablement criminel. Mais en ce qui me concerne, il est évident que la façon logique d'aborder l'affaire est de commencer par essayer de jeter quelque lumière sur le

premier événement – l'étrange testament, si soudainement établi et au bénéfice d'un héritier si inattendu. Cela devrait pouvoir simplifier ce qui a suivi. Non, mon cher ami, je ne crois pas que vous puissiez m'aider. Il n'y a aucune menace de danger ou je n'aurais jamais songé à sortir sans vous. J'espère, lorsque je vous reverrai ce soir, être en mesure de vous dire que j'ai pu faire quelque chose pour cet infortuné jeune homme qui s'est jeté sous ma protection.

Lorsque mon ami revint, il était tard et, comme je pus le constater par un coup d'œil à son visage défait et inquiet, les espoirs qu'il avait nourris n'avaient pas été comblés. Une heure durant, il fit bourdonner son violon dans le but de soulager sa contrariété. Il reposa enfin l'instrument et se lança dans le récit détaillé de ses mésaventures.

– Tout se présente mal, Watson – aussi mal que possible. J'ai pris un air assuré devant Lestrade mais, grand Dieu, je crois que, pour une fois, notre camarade est sur la bonne piste et nous sur la mauvaise. Toutes mes intuitions vont dans un sens et tous les faits de l'autre. Et je crains sérieusement que les jurés britanniques n'aient pas encore atteint le degré d'intelligence qui les poussera à préférer mes théories aux faits de Lestrade.

– Êtes-vous allé à Blackheath ?

– Oui, Watson, j'y suis allé et j'ai très vite découvert que feu le regretté Oldacre était une fameuse fripouille. Le père était parti à la recherche de son fils. La mère était à la maison – une petite personne douce aux yeux bleus, tremblante de peur et d'indignation. Elle n'admet naturellement pas la possibilité même de sa culpabilité. Mais elle n'a pas exprimé non plus de surprise ou de regret concernant le sort de Oldacre. Au contraire, elle a parlé de lui avec une telle dureté qu'elle a inconsciemment considérablement renforcé les convictions de la police. Car, bien sûr, si son fils l'a entendue parler du bonhomme de cette façon, il était prédisposé à la haine et à la violence. « Il ressemblait plus à une brute fourbe et malveillante qu'à un être humain, m'a-t-elle dit. Et il l'a toujours été, même quand il était jeune. »

« – Vous le connaissiez à cette époque ? lui ai-je demandé.

« – Oui, je le connaissais très bien. En fait, c'était un de mes vieux soupirants. Je remercie le ciel d'avoir eu la présence d'esprit de me détourner de lui et d'épouser un homme plus pauvre mais meilleur. Nous étions fiancés, Mr. Holmes, lorsque j'appris sur lui une histoire épouvantable. Il avait lâché un chat dans une volière. Cette cruauté m'avait tellement horrifiée que j'ai immédiatement rompu avec lui. »

« Elle a fouillé dans un secrétaire et, au bout d'un moment, elle m'a montré la photographie d'une femme abominablement défigurée et mutilée au couteau.

« – C'est une photo de moi, m'a-t-elle expliqué. Il me l'a envoyée dans cet état avec sa malédiction, le jour de mon mariage.

« – Eh bien, lui ai-je répondu, il vous a enfin pardonné puisqu’il a légué toute sa fortune à votre fils.

« – Ni mon fils ni moi ne voulons rien de Jonas Oldacre, mort ou vivant ! s’écria-t-elle avec la plus vive énergie. Il y a un Dieu au ciel, Mr. Holmes et ce Dieu qui a puni cet homme malfaisant montrera, à l’heure qu’Il aura choisie, que les mains de mon fils n’ont jamais versé son sang. »

« J’ai fait une ou deux tentatives. Je n’ai rien obtenu qui puisse renforcer nos hypothèses mais plusieurs points contre elles. J’ai fini par abandonner et je suis allé à Norwood.

« Cet endroit, Deep Dene House, est une imposante villa moderne et voyante bâtie au fond d’un terrain bordé de massifs de lauriers. Sur la droite et à quelque distance de la rue, se trouve le chantier de bois où s’est déroulé l’incendie. Voici un plan grossièrement dessiné sur une feuille de mon calepin. Cette fenêtre sur la gauche est celle qui donne dans la chambre de Oldacre. Comme vous le constatez, on la voit de la rue. C’est à peu près ma seule consolation de la journée. Lestrade n’était pas là mais son sergent-chef m’a fait les honneurs de la maison. Ils venaient juste de découvrir un trésor. Ils ont passé la matinée à ratisser les cendres de la pile de bois carbonisée et, en dehors des restes d’origine organique, ils ont retrouvé plusieurs disques de métal décoloré. Je les ai examinés avec attention et il ne fait aucun doute qu’il s’agit de boutons de pantalon. J’ai même remarqué que l’un d’entre eux était frappé au nom de “Hyams”, le tailleur de Oldacre. J’ai ensuite longuement étudié la pelouse à la recherche d’indices ou de signes quelconques mais cette sécheresse a rendu le sol aussi dur que de l’acier. Il n’y avait rien à découvrir sauf qu’un corps ou un paquet a été tiré à travers une basse haie de troènes qui longe la pile de bois. Tout cela, bien sûr, cadre avec la théorie officielle. J’ai rampé sur la pelouse, le dos exposé au soleil d’août, mais je me suis relevé une heure plus tard tout aussi ignorant.

« Après ce fiasco, je suis allé dans la chambre que j’ai également examinée. Les taches de sang étaient minuscules, de simples salissures décolorées, mais fraîches sans aucun doute. La canne avait été enlevée mais là aussi les marques étaient à peine visibles. Il ne fait aucun doute que la canne appartient à notre client. Il l’a reconnu. Des empreintes de pas de deux hommes peuvent être relevées sur le tapis mais aucune trace d’un troisième individu, encore un pli pour l’adversaire. Ils accumulent les points et nous sommes en plein marasme.

« Je n’ai qu’une lueur d’espoir, mais elle ne mène encore à rien. J’ai étudié le contenu du coffre dont la majeure partie était sortie et étalée sur la table. Les documents ont été rassemblés dans des enveloppes cachetées, dont une ou deux ont été ouvertes par la police. Tous ces documents n’étaient pas, pour autant que je pus en juger, d’une grande valeur pas plus que le carnet de banque ne montre que Mr. Oldacre vivait dans l’opulence. Mais il m’a paru que l’ensemble des papiers n’était pas là. Il y avait des allusions à des actions – certainement celles de plus grande valeur – que je n’ai pu trouver. Cela, naturellement, et si nous pouvons le prouver sans ambiguïté, retournerait les arguments de Lestrade contre lui. Car qui volerait une chose dont il sait qu’il en héritera bientôt ?

« Finalement, après avoir fouillé tous les recoins sans découvrir aucune piste, j’ai tenté ma chance avec la gouvernante. Elle s’appelle Mrs. Lexington. C’est une petite femme brune,

silencieuse, dotée d'un regard oblique et soupçonneux. Elle pourrait nous faire des révélations si elle le voulait, j'en suis convaincu. Mais elle s'est montrée aussi hermétique qu'une huître. Oui, elle avait introduit Mr. McFarlane à neuf heures et demie. Elle aurait préféré perdre la main que d'avoir fait une chose pareille. Elle était allée se coucher à dix heures trente. Sa chambre était de l'autre côté de la maison et elle n'a rien entendu de ce qui s'est passé. Mr. McFarlane avait oublié son chapeau et, pour autant qu'elle le sache, sa canne, dans l'entrée. Elle avait été réveillée par les sirènes des pompiers. Son pauvre cher maître avait certainement été assassiné. Avait-il des ennemis ? Eh bien, tout le monde a des ennemis mais Mr. Oldacre se tenait très à l'écart et ne rencontrait les gens que pour affaires. Elle avait vu les boutons et était certaine qu'ils venaient des vêtements qu'il portait la veille. La pile de bois était très sèche parce qu'il n'avait pas plu depuis un mois. Elle avait brûlé comme de la paille et, le temps qu'elle arrive sur les lieux, on ne voyait rien d'autre que les flammes. Elle et tous les pompiers avaient senti l'odeur de chair brûlée qui s'en dégageait. Elle ne savait rien des papiers pas plus que des affaires personnelles de Mr. Oldacre.

« Voici, mon cher Watson, le récit de mon échec. Et pourtant, et pourtant...

Il serra ses mains fines au comble de la certitude.

– Je *sais* que tout est faux. Je le sens. Quelque chose ne s'est pas encore manifesté et la gouvernante est au courant. Il y avait dans ses yeux le genre de défi revêché qui accompagne des connaissances coupables. Mais rien ne sert d'en parler davantage, Watson ; à moins d'un heureux hasard en notre faveur, je crains que l'affaire de la disparition de Norwood ne figure jamais dans cette chronique de nos succès qu'un public résigné devra tôt ou tard, je le pressens, endurer.

– Gageons, objectai-je avec assurance, que l'apparence de l'accusé jouera en sa faveur auprès des jurés.

– C'est un argument dangereux, mon cher Watson. Vous vous souvenez de cet affreux meurtrier, Bert Stevens, qui voulait que nous le fassions acquitter en 87 ? A-t-il jamais existé de jeune homme au plus doux tempérament ?

– C'est vrai.

– À moins que ne nous ne réussissions à établir une autre théorie, l'homme est perdu. Vous aurez du mal à trouver un détail dans cette affaire qui ne se tourne contre lui et toute investigation supplémentaire n'a servi qu'à l'étrangler davantage. À ce propos, il y a un curieux petit détail au sujet de ces papiers qui pourrait nous servir comme point de départ pour une enquête. En étudiant le livre de banque, j'ai constaté que le niveau peu élevé de la balance était principalement dû à des chèques importants établis au cours de l'année dernière au nom d'un Mr. Cornelius. Je dois dire qu'il serait intéressant de savoir qui est ce Mr. Cornelius pour avoir des transactions aussi importantes avec un entrepreneur à la retraite. Peut-être a-t-il quelque chose à voir avec le meurtre ? Cornelius est peut-être un courtier mais nous n'avons découvert aucun

titre qui corresponde à ces montants élevés. À défaut d'autres indices, mes recherches doivent à présent se tourner vers une enquête auprès de la banque pour découvrir qui est le gentleman qui a touché ces chèques. Mais j'ai bien peur, mon cher camarade, que l'affaire ne se termine peu glorieusement sur la pendaison de notre client par Lestrade, ce qui constituera sans aucun doute un triomphe pour Scotland Yard.

Je ne sais pas combien de temps Sherlock Holmes dormit cette nuit-là mais, en descendant pour le petit déjeuner, je le découvris pâle et épuisé, ses yeux rendus encore plus brillants par les cernes qui les entouraient. Autour de son fauteuil, le tapis était jonché de mégots de cigarette et des premières éditions des journaux du matin. Un télégramme ouvert était posé sur la table.

– Que pensez-vous de ça, Watson ? me lança-t-il en le jetant vers moi.

Il venait de Norwood et était rédigé comme suit :

Nouvelle preuve importante. Culpabilité de McFarlane définitivement établie. Vous conseille abandonner l'affaire.

Lestrade

– Ça a l'air grave, fis-je.

– Le cocorico victorieux de Lestrade, répondit Holmes avec un sourire amer. Et pourtant, il serait prématuré d'abandonner l'affaire. Après tout, une nouvelle preuve importante est à double tranchant et pourrait couper dans une direction tout à fait différente de celle imaginée par Lestrade. Prenez votre petit déjeuner, Watson, puis nous sortirons ensemble voir ce que nous pouvons faire. Il me semble que j'aurais besoin de votre compagnie et de votre soutien moral aujourd'hui.

De son côté, mon ami ne prit rien. Dans ces moments de grande intensité, il avait en effet la particularité de ne s'autoriser aucune nourriture. Et je l'avais déjà vu présumer de sa volonté de fer jusqu'à défaillir d'inanition.

– Je ne peux actuellement consacrer aucune énergie ni aucune force nerveuse à la digestion, répondait-il à mes remontrances médicales.

Je n'étais donc pas étonné ce matin-là de le voir laisser son assiette intacte derrière lui pour partir avec moi à Norwood. Une foule de voyeurs morbides était toujours attroupée autour de Deep Dene House, une villa de banlieue telle que je me l'étais imaginée. Lestrade nous accueillit à l'intérieur, le visage rougi par la victoire, toute son attitude exprimant un triomphalisme grossier.

– Eh bien, Mr. Holmes, avez-vous démontré nos erreurs ? Avez-vous mis la main sur votre vagabond ? s'écria-t-il.

– Je n’ai arrêté aucune conclusion, répondit mon camarade.

– Nous avons arrêté les nôtres hier et il se trouve aujourd’hui qu’elles sont exactes, alors reconnaissez que, cette fois, nous vous avons légèrement devancé, Mr. Holmes.

– Vous donnez en effet l’impression qu’il s’est passé quelque chose d’insolite, confirma Holmes.

Lestrade éclata de rire.

– Vous n’aimez pas plus que nous être battu, fit-il. Personne ne peut s’attendre que les choses se passent toujours comme il l’entend, n’est-ce pas, Mr. Watson ? Mais venez par ici, messieurs, je vous en prie, et je crois pouvoir vous convaincre une bonne fois pour toutes que John McFarlane est bien l’auteur de ce crime.

Il nous conduisit dans une entrée sombre de l’autre côté du couloir.

– C’est ici que le jeune McFarlane a dû venir récupérer son chapeau après le crime, nous expliqua-t-il. Tenez, regardez ça.

Avec une soudaineté théâtrale, il frotta une allumette dont la flamme révéla une tache de sang sur le mur blanc. Comme il approchait la lumière, je constatai qu’il ne s’agissait pas d’une simple tache mais de l’empreinte très nette d’un pouce.

– Observez-la avec votre loupe, Mr. Holmes.

– Oui, c’est ce que je m’apprêtais à faire.

– Vous savez qu’il n’existe pas deux empreintes de pouce identiques ?

– J’ai entendu dire quelque chose comme ça.

– Dans ce cas, voudriez-vous la comparer avec le tirage de cire que nous avons du pouce droit du jeune McFarlane, réalisé ce matin selon mes instructions ?

Lorsqu’il approcha l’empreinte de cire de la tache de sang, aucune loupe n’était nécessaire pour voir que les deux provenaient incontestablement du même pouce. Il était pour moi évident que notre infortuné client était perdu.

– Voilà qui est sans appel, lâcha Lestrade.

– Oui, sans appel, répétai-je malgré moi en écho.

– Sans appel, confirma Holmes.

Quelque chose dans le ton de sa voix capta mon attention et je me tournai vers lui pour l'observer. Un changement extraordinaire était intervenu sur son visage. Il frémissait d'hilarité contenue. Ses yeux brillaient comme deux étoiles. Il me parut qu'il fournissait des efforts désespérés pour contenir un formidable fou rire.

– Voyez-vous ça ! Voyez-vous ça ! fit-il enfin. Qui l'aurait cru ? Comme les apparences peuvent être trompeuses, vraiment ! Un si charmant jeune homme à défendre ! Ne pas se fier à notre propre jugement, voilà une admirable leçon pour nous, n'est-ce pas, Lestrade ?

– Oui, certains d'entre nous ont une tendance un peu trop prononcée à l'outrecuidance, Mr. Holmes, approuva Lestrade.

Son insolence était exaspérante mais nous ne pouvions faire autrement que de la supporter.

– Quelle chance providentielle que ce jeune homme ait appuyé son pouce droit sur le mur en prenant son chapeau accroché à la patère ! Un geste si naturel aussi, quand on y pense.

Holmes avait l'air calme mais, en parlant, tout son corps frémissait d'une agitation contenue.

– Au fait, Lestrade, à qui doit-on cette brillante découverte ?

– C'est la gouvernante, Mrs. Lexington, qui a attiré l'attention de l'agent de police en service de nuit.

– Où était l'agent en service de nuit ?

– Il montait la garde dans la chambre du crime, pour que rien ne soit dérangé.

– Mais pourquoi la police n'a-t-elle pas relevé cette empreinte hier ?

– Eh bien, nous n'avions aucune raison particulière de faire un examen minutieux du hall. D'ailleurs et comme vous le constatez, ça n'est pas un endroit très accessible.

– Non, non, bien sûr que non. J'imagine qu'il ne fait aucun doute que l'empreinte était là hier ?

Lestrade regarda Holmes comme s'il perdait la tête. J'avoue avoir été moi-même surpris par son comportement hilare et sa remarque pour le moins extravagante.

– Je ne sais pas si vous croyez que ce McFarlane est sorti de prison en plein milieu de la nuit pour renforcer les preuves dont nous disposons contre lui, commença Lestrade, mais je fais confiance à n'importe quel expert du monde pour prouver qu'il s'agit bien de l'empreinte de McFarlane.

– C'est indubitablement l'empreinte de son pouce.

– Alors c'est suffisant, trancha Lestrade. Je suis un homme pratique, Mr. Holmes et quand je dispose de preuves, j'en tire les conclusions. Si vous avez quelque chose à me dire, je vais au salon rédiger mon rapport.

Holmes avait recouvré sa sérénité malgré les quelques lueurs d'amusement qui se lisaient encore dans son expression.

– C'est une évolution véritablement attristante, n'est-ce pas, Watson ? me dit-il. Mais elle comporte cependant des points surprenants qui nous permettent de nourrir quelques espoirs pour notre client.

– Je suis ravi de l'entendre, fis-je chaleureusement. J'avais craint que tout ne fût perdu.

– Je n'irais certainement pas jusque-là, mon cher Watson. Le fait est qu'il y a une anomalie tout à fait majeure dans la preuve à laquelle notre ami attache une telle importance.

– Vraiment, Holmes ! De quoi s'agit-il ?

– Simplement de ceci : je *sais* que cette empreinte n'existait pas quand j'ai examiné cette entrée hier. À présent, Watson, allons faire une petite promenade au soleil.

L'esprit passablement confus mais une petite flamme d'espoir renaissant au cœur, j'accompagnai mon ami dans sa promenade au jardin. Holmes prit toutes les façades de la maison à tour de rôle et les examina avec la plus grande attention. Puis il rentra et passa le bâtiment en revue, de la cave au grenier. La plupart des pièces n'étaient pas meublées. Holmes les inspecta néanmoins toutes très minutieusement. Finalement, dans le couloir supérieur ; qui desservait trois chambres inoccupées, il fut saisi d'un nouveau spasme d'hilarité.

– Cette affaire présente vraiment des caractéristiques exceptionnelles, Watson, fit-il. Je crois qu'il est temps à présent de mettre Lestrade dans la confiance. Il a eu son petit moment de bonheur à nos dépens et, si ma lecture du problème se révèle exacte, nous allons peut-être lui rendre la monnaie de sa pièce. Oui, oui, je crois voir comment nous y prendre.

L'inspecteur de Scotland Yard écrivait encore dans le salon lorsque Holmes vint l'interrompre.

– J'ai cru comprendre que vous rédigez le rapport de cette affaire, fit-il.

– C’est exact.

– Ne croyez-vous pas que ce soit un peu prématuré ? Je ne peux m’empêcher de croire que vos témoignages ne sont pas complets.

Lestrade connaissait trop bien mon ami pour mépriser ses paroles. Il abandonna son stylo et le regarda avec curiosité.

– Que voulez-vous dire, Mr. Holmes ?

– Seulement qu’il y a un témoin important que vous n’avez pas entendu.

– Pouvez-vous le produire ?

– Je crois que oui.

– Alors faites-le.

– Je vais faire de mon mieux. Combien d’agents avez-vous ?

– Trois à portée de voix.

– Parfait ! s’exclama Holmes. Puis-je vous demander s’ils sont grands, robustes et pourvus de voix puissantes ?

– Sans aucun doute, bien que je ne voie pas ce que leurs voix ont à voir là-dedans.

– Peut-être vais-je pouvoir vous éclairer là-dessus comme sur quelques autres points, poursuivit Holmes. Ayez la gentillesse d’appeler vos hommes et je vais m’y employer.

Cinq minutes plus tard, trois policiers étaient réunis dans l’entrée.

– Dans la remise, vous trouverez une quantité considérable de paille, commença Holmes. Je vous demande d’en apporter deux bottes. Je pense qu’elles nous seront d’un grand secours pour produire le témoin dont j’ai besoin. Merci beaucoup. Je crois que vous avez des allumettes dans votre poche, Watson. Maintenant, Mr. Lestrade, je vais vous demander à tous de m’accompagner sur le palier du dernier étage.

Comme je l’ai dit, il y avait un large couloir qui desservait trois chambres vides. Sherlock Holmes nous rassembla tous à l’une des extrémités. Les agents souriaient et Lestrade dévisageait mon ami, la stupeur, l’expectative et l’ironie se succédant sur ses traits.

Holmes se planta devant nous avec l'air d'un illusionniste réalisant un de ses tours.

– Auriez-vous l'amabilité d'envoyer un de vos agents chercher deux seaux d'eau ? Mettez la paille sur le sol ici, loin des murs. Bon, à présent, je pense que nous sommes prêts.

La rougeur et la colère commençaient à envahir le visage de Lestrade.

– Je ne sais pas à quel jeu vous jouez, Mr. Sherlock Holmes, commença-t-il, mais si vous savez quoi que ce soit, vous pouvez certainement nous le dire sans avoir recours à toutes ces âneries.

– Je vous assure, mon bon Lestrade, que j'ai une excellente raison d'agir ainsi. Vous vous souvenez certainement de m'avoir légèrement taquiné, il y a quelques heures, quand le soleil semblait illuminer vos plates-bandes, alors ne me tenez pas rigueur d'un peu de pompe et de cérémonie. Puis-je vous demander, Watson, d'ouvrir cette fenêtre et de mettre le feu à la paille ?

Je m'exécutai et, alors que la paille sèche craquait en s'enflammant, poussée par le courant d'air, une volute de fumée grise tourbillonna dans le couloir.

– Voyons à présent si nous pouvons produire votre témoin, Mr. Lestrade. Puis-je vous demander à tous de crier « Au feu ! » ? Alors allons-y. Un, deux, trois...

– Au feu ! nous écriâmes-nous tous.

– Merci. Je vais vous déranger une nouvelle fois.

– Au feu !

– Juste une dernière fois, messieurs et tous ensemble.

– Au feu !

Le cri avait dû résonner dans tout Norwood.

Il était à peine éteint lorsqu'une chose stupéfiante se produisit. Une porte s'ouvrit à la volée dans ce qui semblait être un mur épais à l'autre bout du couloir et un petit homme ratatiné en surgit, comme un lapin de son terrier.

– Prodigeux ! lâcha Holmes sans sourciller. Watson, un seau d'eau sur la paille. Cela fera l'affaire ! Lestrade, permettez-moi de vous présenter votre principal témoin manquant, Mr. Jonas Oldacre.

L'inspecteur fixait sur l'arrivant un regard stupéfait. Ce dernier clignait des yeux à la vive lumière du couloir, son regard interrogateur passant sans comprendre de notre petite troupe aux restes fumants du brasier. C'était un visage odieux où se lisaient la ruse, la haine, la malveillance, avec deux yeux clairs, fuyants, et des cils blancs.

– Qu'est-ce que c'est ? s'exclama enfin Lestrade. Qu'est-ce que vous avez fichu tout ce temps ?

Oldacre lâcha un rire gêné, reculant devant le visage rouge de fureur de l'inspecteur hors de lui.

– Je n'ai fait aucun mal.

– Aucun mal ? Vous avez fait tout ce que vous avez pu pour faire pendre un innocent. Si ce gentleman n'avait pas été là, je ne suis pas sûr que vous n'eussiez pas réussi.

La misérable créature commença à gémir.

– Ce n'était, monsieur, qu'une plaisanterie.

– Oh ! une plaisanterie, n'est-ce pas ? Rira bien qui rira le dernier, vous pouvez me croire. Faites-le descendre et enfermez-le au salon jusqu'à mon arrivée. Mr. Holmes, poursuivit-il lorsqu'ils furent partis, je ne pouvais parler devant les agents, mais peu m'importe de dire devant le docteur Watson que c'est l'enquête la plus brillante que vous ayez jamais réalisée, bien que la façon dont vous l'avez résolue reste pour moi un mystère. Vous avez sauvé la vie d'un innocent et vous avez évité un scandale dont la gravité aurait ruiné ma réputation dans la police.

Holmes sourit en frappant l'épaule de Lestrade.

– Plutôt que ruinée, mon bon monsieur, vous allez découvrir que votre réputation va s'en trouver valorisée. Quelques modifications dans le rapport que vous êtes en train de rédiger et ils comprendront combien il est difficile de jeter de la poudre aux yeux de l'inspecteur Lestrade.

– Et vous ne voulez pas que votre nom apparaisse ?

– Pas le moins du monde. Le travail est ma seule récompense. Peut-être m'en attribuerai-je quelque mérite un jour lointain, quand j'autoriserai mon historien zélé à rassembler ses feuillets, hein, Watson ? Bien, maintenant allons voir où ce rat était tapi.

Une cloison de lattes de bois et de plâtre avait été montée en travers du couloir, à deux mètres du fond, avec une porte astucieusement dissimulée. L'intérieur était éclairé par des fentes sous les avant-toits. Quelques meubles, une provision de nourriture et de l'eau y étaient entreposés ainsi qu'un certain nombre de livres et de papiers.

– Voilà les avantages d’être entrepreneur, fit Holmes alors que nous sortions de la pièce. Il pouvait arranger sa propre petite cachette sans l’aide d’un complice, à l’exception, bien sûr, de sa précieuse gouvernante, que je ne perdrais pas de temps à fourrer dans mon sac, Lestrade.

– Je vais suivre votre conseil. Mais comment avez-vous découvert cet endroit, Mr. Holmes ?

– J’ai décrété que notre camarade se cachait dans la maison. Lorsque j’ai arpenté le couloir et que j’ai découvert qu’il mesurait deux mètres de moins que celui de l’étage inférieur l’endroit où il se trouvait était clair. Je me suis dit qu’il n’aurait pas le cran de résister à une alerte au feu. Nous aurions, bien sûr, pu le débusquer autrement mais cela m’amusait de le pousser à sortir lui-même de sa cachette. Et puis, je vous devais une petite mystification, Lestrade, pour votre facétie de la matinée.

– Eh bien, monsieur, nous sommes quittes. Mais comment diable avez-vous deviné qu’il était seulement dans la maison ?

– L’empreinte du pouce, Lestrade. Vous disiez que c’était décisif ; et c’était le cas mais dans un sens bien différent. Je savais qu’elle ne s’y trouvait pas la veille. Je ne néglige jamais aucun détail, comme vous avez dû le remarquer. J’avais examiné l’entrée et j’étais sûr que le mur était vierge. Elle avait donc été apposée au cours de la nuit.

– Mais comment ?

– Très simplement. Quand ces enveloppes ont été scellées, Jonas Oldacre a demandé à McFarlane de bien fermer un des sceaux en apposant son pouce sur la cire tiède. Cela a dû être fait si vite et si naturellement que j’ose dire que le jeune homme lui-même n’en a aucun souvenir. Les choses se sont très probablement passées comme ça et Oldacre lui-même n’avait aucune idée de ce qu’il pourrait en faire. Ruminant l’affaire dans son antre, la preuve absolument accablante qu’il pouvait tirer de l’utilisation de cette empreinte contre McFarlane lui est brusquement apparue. Faire un tirage de cire de cette empreinte, l’imbiber avec du sang suite à une piqûre d’épingle et poser cette marque sur le mur pendant la nuit, de sa propre main ou de celle de sa gouvernante, tout cela était d’une extrême simplicité. Si vous examinez les documents qu’il a emportés dans sa retraite, je vous parie que vous découvrirez le sceau portant l’empreinte.

– Splendide ! s’exclama Lestrade. Splendide ! Vous l’exprimez de telle manière que tout est clair comme de l’eau de roche. Mais pourquoi une telle machination, Mr Holmes ?

Je m’amusais de constater combien l’attitude arrogante du détective avait brusquement changé pour celle d’un enfant interrogeant son maître.

– Je ne crois pas que cela soit très difficile à expliquer. L’homme qui nous attend en bas est un individu très profondément méchant et vindicatif. Savez-vous qu’il fut jadis repoussé par la mère de McFarlane ? Non ! Je vous avais dit d’aller à Blackheath avant de vous rendre à Norwood. Eh bien, cette injure, c’est ainsi qu’il a considéré la chose, s’est greffée dans son cerveau méchant et

rusé et il a attendu toute sa vie sa vengeance sans jamais en voir la possibilité. Depuis un an ou deux, ses affaires ne marchaient pas très bien, je penche pour des spéculations hasardeuses, et il s'est trouvé en mauvaise posture. Il a décidé d'escroquer ses créiteurs et, dans ce but, a établi des chèques très élevés à l'ordre d'un certain Mr. Cornelius, qui n'est autre, j'imagine, que lui-même. Je n'ai pas encore retrouvé la trace de ces chèques mais je suis sûr qu'ils ont été encaissés sous ce nom dans quelque ville de province où Oldacre de temps en temps mène une double vie. Il avait aussi l'intention de changer complètement de nom, de prendre cet argent et de disparaître pour recommencer une nouvelle vie ailleurs.

– C'est fort probable.

– Il se disait que sa disparition arrêterait toutes les poursuites contre lui et lui procurerait du même coup une vengeance entière et écrasante contre son ancienne bien-aimée s'il pouvait donner l'impression d'avoir été assassiné par son enfant unique. Un chef-d'œuvre d'infamie qu'il a dirigé de main de maître. L'idée du testament, qui donnait un mobile parfait à ce crime, la visite ignorée de ses propres parents, la rétention de la canne, le sang, les restes animaux et les boutons dans le feu, tout était admirable. Un filet aux mailles duquel il me semblait, il y a encore quelques heures, impossible d'échapper. Mais ce don suprême de l'artiste : savoir quand s'arrêter, lui fait défaut. Il a voulu améliorer ce qui était déjà parfait, serrer un peu plus la corde autour du cou de son infortunée victime et il a tout ruiné. Descendons, Lestrade. Il y a encore une ou deux questions que j'aimerais lui poser.

La créature malfaisante était assise dans son propre salon, encadrée par deux policiers.

– C'était une plaisanterie, mon bon monsieur, une simple plaisanterie, rien de plus, gémissait-il sans cesse. Je vous assure que je ne me suis caché que pour voir les effets de ma disparition et je suis sûr que vous n'aurez pas l'injustice de croire que j'aurais laissé le moindre mal arriver à ce pauvre McFarlane.

– Les jurés en décideront, répliqua Lestrade. Quoi qu'il en soit, je vous inculpe de complot d'escroquerie sinon de tentative de meurtre.

– Et vous ne tarderez très probablement pas à découvrir que vos créiteurs vont saisir le compte bancaire de Mr. Cornelius, ajouta Holmes.

Le petit homme sursauta et tourna ses yeux mauvais sur mon ami.

– Je vous dois beaucoup de choses, fit-il, peut-être aurai-je un jour l'occasion de payer mes dettes.

Holmes sourit avec complaisance.

– Je crois que les quelques prochaines années vont vous trouver très occupé, fit-il. À propos, qu'avez-vous mis dans le feu en plus de vos vieux pantalons ? Un chien mort, des lapins, ou

quoi ? Vous ne me le direz pas ? Mon cher, comme c'est cruel de votre part ! Bien, bien, disons alors qu'un couple de lapins rendra compte du sang et des restes carbonisés. Si jamais vous en faites le récit, Watson, des lapins feront l'affaire.

Les hommes dansants

Holmes était resté plusieurs heures assis en silence, son long dos courbé sur une coupelle de chimie dans laquelle il mélangeait une mixture particulièrement malodorante. Sa tête inclinée sur sa poitrine, il me faisait penser à un étrange oiseau décharné au plumage gris terne et à la huppe noire.

– Alors, Watson, me lança-t-il tout à coup, comme ça vous n'avez pas l'intention d'investir dans les valeurs sud-africaines ?

– J'eus un sursaut de stupéfaction. Bien que je fusse habitué aux singulières facultés de Holmes, cette brusque intrusion dans mes réflexions les plus intimes m'était complètement inexplicable.

– Comment diable le savez-vous ? lui demandai-je.

Il pivota sur son tabouret, un tube à essai fumant à la main et une lueur amusée au fond de ses yeux profondément enfoncés.

– Allons, Watson, avouez que vous êtes confondu, fit-il.

– Je le suis.

– Je devrais vous faire signer des aveux dans ce sens.

– Pourquoi ?

– Parce que dans cinq minutes vous soutiendrez-que ceci est d'une absurde simplicité.

– Jamais je ne prétendrai une chose pareille.

– Voyez-vous, mon cher Watson – il posa le tube à essai dans son râtelier et se lança dans une démonstration sur le ton d'un professeur s'adressant à sa classe -, il n'est pas très difficile de construire une suite de déductions où chacune découle de celle qui la précède et où toutes sont néanmoins d'une extrême simplicité. Si, après avoir procédé de la sorte, l'une d'entre elles balaye simplement toutes les déductions intermédiaires et offre une résonance avec le point de départ et la conclusion, elle est capable de produire un effet surprenant, bien que peut-être factice. Pour ce qui nous occupe, il n'était pas très difficile, par un examen du sillon entre votre index gauche et votre pouce, de savoir avec certitude que vous n'aviez pas l'intention d'investir votre modeste capital dans les mines d'or.

– Je ne vois pas le rapport.

– Probablement pas ; mais je peux très rapidement vous montrer un lien très étroit. Voici les maillons manquants d'une chaîne fort simple : 1) Vous aviez de la craie entre votre index gauche et votre pouce en revenant de votre club hier soir. 2) Vous mettez de la craie à cet endroit lorsque vous jouez au billard, pour assurer votre queue. 3) Vous ne jouez jamais au billard sauf avec Thurston. 4) Vous m'avez confié, il y a quatre semaines, que Thurston avait une option sur des terrains sud-africains qui arrivait à expiration au bout d'un mois et qu'il désirait vous la voir partager avec lui. 5) Votre carnet de chèques est enfermé dans mon tiroir et vous ne m'avez pas demandé la clef. 6) Vous n'avez pas l'intention de placer votre argent de cette manière.

– Ceci est d'une absurde simplicité ! m'exclamai-je.

– Exactement ! répliqua-t-il, légèrement irrité. N'importe quel problème devient d'une simplicité enfantine une fois qu'on vous l'a expliqué. En voici un qui ne l'est pas. Voyez ce que vous pouvez en tirer, mon cher Watson.

Il poussa une feuille de papier sur la table avant de retourner à ses expériences de chimie.

Je me penchais avec étonnement sur les absurdes hiéroglyphes qui couvraient le papier.

– Voyons, Holmes, c'est un dessin d'enfant, m'écriai-je.

– Oh, c'est votre opinion !

– Que serait-ce d'autre ?

– Précisément ce que Mr. Hilton Cubitt du Manoir de Riding Thorpe, Norfolk, est impatient de savoir. Cette petite énigme est arrivée par le premier courrier du matin et l'homme est censé suivre par le prochain train. Voici un coup de sonnette, Watson. Je ne serais pas surpris que ce fût lui.

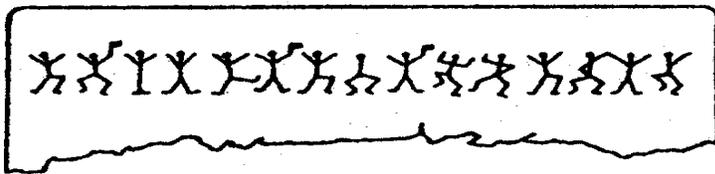
Un pas pesant gravit les escaliers, et un instant plus tard, un grand gentleman, dont les yeux clairs et les joues rubicondes témoignaient d'une vie menée loin des brouillards de Baker Street, le teint éclatant de santé et parfaitement rasé, pénétrait dans la pièce. Une bouffée de cet air puissant, frais et fortifiant de la côte Est parut s'engouffrer avec lui. Après nous avoir serré la main à chacun, il allait s'asseoir lorsque son regard tomba sur la feuille et ses singuliers dessins que je venais d'examiner et que j'avais laissée sur la table.

– Alors, Mr. Holmes, qu'en pensez-vous ? s'écria-t-il. On m'a dit que vous appréciez les mystères insolites. Je ne crois pas que vous puissiez en trouver de plus étrange. Je vous l'ai envoyé en avance pour vous laisser le temps de l'étudier avant mon arrivée.

– Il s'agit sans aucun doute d'une pièce des plus curieuses, commenta Holmes. À première vue, on pourrait la prendre pour un dessin d'enfant représentant une extravagante succession de petites silhouettes dansant sur le papier où elles sont dessinées. Pourquoi accordez-vous une quelconque importance à une chose aussi saugrenue ?

– Je n'y aurais prêté aucune attention, Mr. Holmes, si ce n'était ma femme. Ce papier lui a fait une peur bleue. Elle ne dit rien mais la terreur se lit dans son regard. C'est pourquoi je veux aller au bout de cette affaire.

Holmes ramassa le papier et l'exposa à la lumière du soleil. La page était arrachée d'un carnet. Les dessins étaient faits au crayon et se déroulaient de la façon suivante :



Holmes l'examina quelque temps puis, le pliant soigneusement, il le rangea dans son agenda.

– Voilà un cas qui promet d'être des plus intéressants et des plus inhabituels, fit-il. Vous m'avez fourni quelques détails dans votre lettre, Mr. Hilton Cubitt, auriez-vous cependant l'obligeance de revenir dessus au profit de mon ami, le docteur Watson

– Je ne suis pas un très bon conteur, répondit notre visiteur en serrant et desserrant nerveusement ses grandes mains puissantes. Vous me demanderez des explications quand je n'aurai pas été clair. Je commencerai avec mon mariage l'année dernière mais je veux tout d'abord vous dire que, bien que je ne sois pas un homme riche, ma famille est établie à Riding Thorpe depuis cinq siècles et il n'est pas de famille plus respectée que la nôtre dans le comté de Norfolk. L'année dernière, je suis venu à Londres pour le Jubilé et je suis descendu dans une pension de famille de Russel Square parce que Parker, le pasteur de notre paroisse, y était installé. Il y avait là une jeune femme, une Américaine du nom de Patrick, Elsie Patrick. Nous sommes devenus amis et, avant la fin de mon séjour d'un mois, j'étais aussi épris qu'on peut l'être. Nous nous sommes mariés civilement dans la plus grande intimité et c'est en tant que mari et femme que nous sommes retournés à Norfolk. Vous estimerez que c'est une pure folie, Mr. Holmes, pour un homme d'une bonne et ancienne famille d'épouser une femme de cette façon, sans rien savoir de son passé ni de sa famille mais si vous la voyiez, si vous la connaissiez, vous comprendriez mieux.

« Elle, Elsie s'est montrée très franche à ce sujet. Je ne peux pas dire qu'elle ne m'ait donné toutes les occasions de me rétracter si je l'avais voulu. “J'ai eu des fréquentations très déplaisantes dans ma vie, m'a-t-elle dit. Je veux les oublier. Je ne ferai jamais aucune allusion à mon passé parce qu'il m'est très douloureux. Si tu m'épouses, Hilton, tu épouseras une femme qui n'a rien à se reprocher ; mais tu devras te contenter de ma parole et m'autoriser à rester silencieuse sur tout ce

qui s'est passé avant que je ne sois tienne. Si ces conditions sont trop dures, alors retourne à Norfolk et laisse-moi à l'existence solitaire qui était la mienne lorsque tu m'as rencontrée.” Tels furent les mots qu'elle prononça la veille de notre mariage. Je lui ai répondu que je m'accommoderai de ses conditions et j'ai tenu parole.

« Nous sommes mariés à présent depuis un an et nous avons été parfaitement heureux. Mais il y a un mois, à la fin juin, j'ai remarqué les premiers signes de trouble. Un jour, ma femme a reçu une lettre d'Amérique. J'ai vu le timbre américain. D'une pâleur mortelle, elle a lu la lettre puis l'a jetée au feu. Elle n'y fit par la suite aucune allusion, pas plus que moi, car une promesse est une promesse mais, depuis ce jour, elle n'a jamais connu une heure de tranquillité. Son visage affiche une inquiétude permanente comme si elle attendait et redoutait quelque chose. Elle ferait mieux de me faire confiance. Elle se rendrait compte que je suis son meilleur ami. Mais je ne peux rien dire avant qu'elle ne parle. Voyez-vous, c'est une femme honnête, Mr. Holmes et quels que soient les problèmes qu'elle ait pu rencontrer par le passé, elle n'y est pour rien. Je ne suis qu'un simple châtelain de Norfolk mais aucun autre homme que moi en Angleterre ne tient l'honneur de sa famille en plus haute considération. Elle le sait très bien et elle le savait parfaitement avant de m'épouser. Elle n'y jetterait jamais la moindre tache, j'en suis parfaitement convaincu.

« J'en viens à présent à la partie la plus étrange de mon récit. Il y a environ une semaine – c'était le mardi de la semaine dernière –, j'ai découvert sur le rebord d'une fenêtre une série d'absurdes petites silhouettes dansantes comme celles sur le papier. Elles étaient griffonnées à la craie. J'ai cru que c'était le garçon d'écurie qui les avait dessinées mais le garçon m'a juré qu'il n'y était pour rien. Quoi qu'il en soit, elles sont apparues pendant la nuit. Je les ai fait lessiver et je n'ai mentionné l'incident à ma femme que plus tard. À ma surprise, elle l'a pris très au sérieux et m'a supplié, si d'autres dessins apparaissaient, de les lui laisser voir. Il n'y en eut pas pendant une semaine et puis, hier matin, j'ai découvert ce papier abandonné sur le cadran solaire du jardin. Je l'ai montré à Elsie et elle s'est évanouie. Depuis lors, elle semble être ailleurs, à moitié hébétée, une lueur de terreur tapie en permanence au fond des yeux. C'est alors que je vous ai écrit et envoyé ce papier, Mr. Holmes. Je ne pouvais pas raconter cette histoire à la police, ils m'auraient ri au nez mais vous, vous allez me dire ce qu'il faut faire. Je ne suis pas un homme riche mais, si un danger menace ma chère femme, je suis prêt à dépenser jusqu'à mon dernier sou pour la protéger.

Simple, honnête et de bonne famille, avec ses grands yeux bleus pleins de ferveur et son beau et large visage, cet homme constituait un représentant admirable de ces propriétaires terriens issus du vieux sol anglais. Son amour pour sa femme et sa confiance en elle se lisaient sur ses traits. Holmes, après avoir écouté son histoire avec la plus grande attention, resta quelque temps plongé dans ses réflexions.

– Ne croyez-vous pas, Mr. Cubitt, fit-il enfin, que le mieux serait de vous adresser directement à votre femme et de lui demander de vous faire partager son secret ?

Hilton Cubitt hocha sa tête massive.

– Une promesse est une promesse, Mr. Holmes. Si Elsie voulait me parler, elle le ferait. Sinon, ça n'est pas à moi de forcer ses confidences. Mais rien ne m'interdit d'agir à ma guise et c'est ce que j'ai l'intention de faire.

– Alors je vous aiderai de tout mon cœur En premier lieu, avez-vous entendu parler de l'arrivée d'étrangers dans les environs ?

–Non.

– J'imagine que c'est un endroit très calme. Un visage nouveau provoquerait des commentaires, non ?

– Dans le voisinage immédiat, oui. Mais il y a plusieurs petites stations balnéaires assez proches et les paysans prennent des pensionnaires.

– Ces hiéroglyphes ont manifestement un sens. S'il est purement arbitraire, il nous sera sans doute impossible de le découvrir. Mais si, par ailleurs, il obéit à un code, je ne doute pas d'en venir à bout. Cependant, cet échantillon précis est si court que je ne peux rien en tirer et les faits que vous m'avez rapportés sont si vagues qu'ils ne peuvent servir de base à une enquête. Je vous suggère de rentrer à Norfolk, de maintenir une surveillance assidue et de faire une copie fidèle de toute nouvelle ribambelle dansante qui pourrait apparaître. Il est tout à fait regrettable de ne pas avoir la réplique de celle laissée à la craie sur le rebord de la fenêtre. Menez aussi une, enquête discrète sur la présence éventuelle d'étrangers dans les parages. Dès que vous aurez rassemblé de nouveaux éléments, venez me voir C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner, Mr. Hilton Cubitt. Si un quelconque développement pressant devait survenir, je me tiens prêt à venir vous voir à Norfolk à tout instant.

L'entrevue laissa Sherlock Holmes profondément songeur et, à plusieurs reprises au cours des quelques jours suivants, je le vis sortir le petit morceau de papier de son calepin et se pencher longuement et avec la plus grande concentration sur les curieuses figurines qui y étaient inscrites. Il ne fit cependant aucune allusion à l'affaire jusqu'à un après-midi à peu près quinze jours plus tard. J'allais sortir lorsqu'il me rappela.

– Vous feriez mieux de rester, Watson.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai reçu un télégramme de Hilton Cubitt ce matin. Vous vous souvenez de Hilton Cubitt et des farandoles ? Il devait arriver à Liverpool Street à treize heures vingt. Il devrait être là d'un instant à l'autre. Je déduis de son télégramme que de nouveaux événements d'importance sont intervenus.

Nous n'attendîmes pas longtemps puisque notre châtelain de Norfolk arriva de la gare aussi vite qu'un fiacre put le conduire. Les yeux fatigués et le front ridé, il avait l'air soucieux et abattu.

– Cette affaire me porte sur les nerfs, Mr. Holmes, commença t-il en s'affaissant comme un homme épuisé dans un fauteuil. C'est assez pénible de se sentir cerné par des gens invisibles et inconnus qui manigencent dans votre dos mais quand, en plus, vous savez que cela tue votre femme à petit feu, alors c'en est trop. Ça la ronge, elle dépérit sous mes yeux.

– Elle n'a toujours rien dit ?

– Non, Mr. Holmes, rien. Il y eut pourtant bien des moments où la pauvre fille semblait sur le point de parler mais elle n'a jamais pu se résoudre à franchir le pas. J'ai essayé de l'aider mais je dois avouer m'y être pris maladroitement et l'avoir effrayée. Elle a parlé de l'ancienneté de ma famille, de notre réputation dans le comté, de notre fierté quant à notre honneur sans tache et j'ai eu l'impression qu'on allait en venir à la question mais je ne sais pas comment, tout s'est arrêté avant.

– Mais vous avez vous-même découvert quelque chose ?

– Et pas qu'un peu, Mr. Holmes. J'ai plusieurs nouvelles ribambelles à vous montrer et, surtout, j'ai vu l'homme.

– Quoi, l'homme qui les a dessinées ?

– Oui, je l'ai vu à l'œuvre. Mais je vais tout vous raconter dans l'ordre. Lorsque je suis rentré de ma visite chez vous, la première chose que je vis le lendemain matin fut une nouvelle série de ces silhouettes dansantes. Elles avaient été dessinées à la craie sur la porte en bois noire de la cabane à outils, à côté du tennis parfaitement visible depuis les fenêtres de devant. J'en ai fait une copie exacte que voilà.

Il déplia un papier qu'il étendit sur la table. Voici la réplique des hiéroglyphes



– Excellent ! s'exclama Holmes. Excellent ! Je vous en prie, poursuivez.

– Lorsque j'eus terminé, j'effaçai les marques mais, deux matinées plus tard, une nouvelle inscription était apparue. En voici la copie :



Holmes se frotta les mains et gloussa de plaisir.

– Notre matériel s'accumule rapidement, fit-il.

– Trois jours plus tard, un message griffonné sur du papier était glissé sous un caillou sur le cadran solaire. Le voici. Les dessins, comme vous le constatez, sont exactement les mêmes que sur le précédent. Après ça, je me suis résolu à faire le guet. J'ai sorti mon revolver et je me suis installé dans mon bureau qui domine le tennis et le jardin. Aux environs de deux heures du matin, j'étais assis devant la fenêtre, la pièce était plongée dans l'obscurité à l'exception du clair de lune qui luisait au-dehors lorsque j'entendis des pas derrière moi. C'était ma femme en robe de chambre. Elle m'a supplié de venir me coucher. Je lui ai dit franchement que je voulais savoir qui nous jouait ces farces ridicules. Elle me répondit qu'il s'agissait d'une plaisanterie stupide à laquelle je ne devais prêter aucune attention.

« – Si cela t'ennuie tellement, Hilton, partons en voyage tous les deux pour y échapper.

« – Quoi, nous faire chasser de chez nous par un plaisantin ? rétorquai-je. Et être ridiculisé dans tout le pays ?

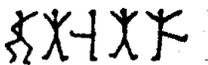
« – Allons, viens te coucher, me répondit-elle. Nous parlerons de tout ça demain matin. »

« Brusquement, alors qu'elle parlait, je vis la pâleur de son visage s'accentuer encore au clair de lune et sa main se serra sur mon épaule. Quelque chose se déplaçait dans l'ombre de la cabane à outils. Je distinguais une silhouette sombre, furtive qui franchissait le coin et s'accroupissait devant la porte. Saisissant mon arme, j'allais me précipiter dehors quand ma femme lança les bras autour de moi et me retint avec une force convulsive. J'essayai de la repousser mais elle s'accrochait désespérément à moi. Je parvins à me libérer mais le temps que j'ouvre la porte et que j'arrive à la remise, l'homme avait disparu. Il avait pourtant laissé une trace de sa présence. En effet, la même configuration de figurines dansantes apparue à deux reprises et que j'avais déjà recopiée se trouvait sur la porte. J'inspectai les alentours sans découvrir la moindre trace de cet homme. Et pourtant, si incroyable que cela paraisse, il avait dû être là tout le temps puisque, lorsque j'examinai de nouveau la porte le lendemain matin, il avait griffonné d'autres dessins sous la ligne que j'avais déjà vue.

– Avez-vous ce nouveau dessin ?

– Oui, il est très bref mais j'en ai fait une copie que voici.

Il produisit une feuille. La nouvelle sarabande avait cet aspect :



– Dites-moi, fit Holmes – et je voyais dans son regard combien il était excité – était-ce un simple ajout au message précédent ou vous a-t-il semblé complètement indépendant ?

– Il était sur un autre panneau de la porte.

– Excellent ! En ce qui nous concerne, c'est de loin le fait le plus important. Il me remplit d'espoir. Mais je vous en prie, Mr. Hilton Cubitt, poursuivez votre passionnante déclaration.

– Je n'ai rien de plus à dire, Mr. Holmes, sinon que j'étais en colère contre ma femme ce soir-là pour m'avoir retenu alors que j'aurais pu attraper ce coquin de rôdeur. Elle a dit qu'elle avait eu peur qu'il ne m'arrive quelque chose. Pendant une seconde, il m'est venu à l'esprit qu'elle craignait peut-être en fait qu'il ne lui arrive quelque chose parce que je savais sans le moindre doute qu'elle connaissait l'identité de cet homme et ce qu'il voulait dire avec ses étranges messages. Mais il y a un ton dans la voix de ma femme, Mr. Holmes, et un éclat dans ses yeux qui interdit tout soupçon et je suis sûr que c'était en effet ma sécurité qui la préoccupait. Voilà toute l'histoire et, maintenant, je voudrais votre avis sur la conduite à tenir. Si je m'écoutais, je mettrais une demidouzaine de mes hommes dans les buissons et, quand ce type reviendra, ils lui donneront une telle raclée qu'il nous laissera tranquilles pour un bout de temps.

– Je crains que le cas ne soit trop grave pour des solutions aussi simples, commenta Holmes. Combien de temps pouvez-vous rester à Londres ?

– Je dois rentrer aujourd'hui. Je ne voudrais pour rien au monde laisser ma femme seule ce soir. Elle est très nerveuse et m'a supplié de rentrer.

– Vous avez parfaitement raison. Mais si vous aviez pu prolonger votre séjour, j'aurais peut-être pu vous accompagner dans un jour ou deux. Dans l'intervalle, laissez-moi ces papiers. Je pense qu'il est très probable que je sois en mesure de vous rendre visite sous peu et de jeter quelque lumière sur votre affaire.

Sherlock Holmes conserva le calme de son attitude professionnelle jusqu'au départ de notre visiteur bien qu'il me fût aisé, moi qui le connaissais si bien, de noter son extrême agitation. Au moment où le large dos de Hilton Cubitt disparaissait par la porte, mon camarade se précipita vers la table, étendit devant lui tous les morceaux de papier recouverts de farandoles et se plongea dans des calculs complexes et minutieux. Deux heures durant je l'observais tandis qu'il remplissait des feuilles et des feuilles de silhouettes et de lettres, si complètement absorbé par sa tâche qu'il en avait de toute évidence oublié ma présence. Il faisait parfois des progrès et sifflotait ou chantait devant son travail ; à d'autres moments, il demeurait perplexe et restait immobile durant de longues périodes, le sourcil froncé et le regard vague. Il bondit finalement de sa chaise avec un cri de satisfaction et arpenta la pièce en se frottant les mains. Puis il rédigea un long télégramme sur un formulaire.

– Si la réponse à ceci répond à mes attentes, vous aurez une très belle affaire à ajouter à votre collection, Watson, déclara-t-il. J'estime que nous serons en mesure de partir à Norfolk demain et d'apporter à notre ami des informations précises concernant le mystère de ses contrariétés.

J'avoue avoir été plein de curiosité mais je savais pertinemment que Holmes aimait faire ses révélations de la façon et au moment choisis par lui, alors j'attendais qu'il lui convînt de me mettre dans la confidence.

Mais il y eut du retard dans la réponse à son télégramme et deux jours d'impatience suivirent, durant lesquels Holmes dressait les oreilles au moindre coup de sonnette. Le soir du second jour arriva une lettre de Hilton Cubitt. De son côté, tout était calme à l'exception d'une longue inscription apparue le matin même sur le socle du cadran solaire. Il nous en envoyait une copie dont voici la reproduction :



Holmes se pencha sur cette frise grotesque quelques minutes et bondit brusquement sur ses pieds avec une exclamation de surprise et de consternation. Son visage était déformé d'anxiété.

– Nous avons laissé les choses aller trop loin, fit-il. Y a-t-il un train pour North Walsham ce soir ?

Je consultai les horaires. Le dernier venait juste de partir.

– Alors il ne nous reste plus qu'à petit-déjeuner très tôt et à prendre le premier de la matinée, conclut Holmes. Notre présence est d'une urgente nécessité. Ah ! Voici notre télégramme tant attendu. Un moment, Mrs. Hudson, il y aura peut-être une réponse. Non, c'est exactement ce que j'espérais. Ce message ne rend que plus urgente notre intervention pour informer Hilton Cubitt de la nature des événements. Notre bon châtelain du Norfolk se trouve empêtré dans une singulière et dangereuse toile d'araignée.

Ainsi, et tandis que j'en viens à la sombre conclusion d'une affaire qui ne m'était d'abord apparue que comme une curieuse gaminerie, j'éprouve de nouveau la consternation et l'horreur qui m'emplirent alors. J'aurais préféré avoir une fin plus heureuse à présenter à mes lecteurs mais telle est la chronique des faits et je dois suivre jusqu'à son noir dénouement l'étrange chaîne des événements qui fit du manoir de Riding Thorpe durant quelques jours l'endroit le plus célèbre de toute l'Angleterre.

À peine étions-nous descendus du train à North Walsham et avions-nous mentionné le lieu de notre destination que le chef de gare se dépêchait vers nous.

– Je suppose que vous êtes les inspecteurs de Londres ? fit-il.

Un air contrarié balaya le visage de Holmes.

– Qu'est-ce qui vous fait croire une telle chose ?

– L'inspecteur Martin de Norwich vient juste de passer. Mais vous êtes peut-être les médecins. Elle n'est pas morte, elle ne l'était pas en tout cas aux dernières nouvelles. Vous devriez arriver à temps pour la sauver, même si c'est pour la potence.

Les traits de Holmes s'assombrirent d'appréhension.

– Nous allons au Manoir de Riding Thorpe, fit-il, mais nous ne savons rien des événements qui s'y sont déroulés.

Une affreuse histoire, commenta le chef de gare. Ils ont pris une balle, tous les deux, Mr. Hilton Cubitt et sa femme. Elle l'a tué avant de se tuer à son tour, à ce que disent les domestiques. Il est mort et elle est dans un état désespéré. Quand on y pense ! une des plus vieilles familles du comté de Norfolk et l'une des plus respectées.

Sans un mot, Holmes se précipita vers un attelage et, durant les onze interminables kilomètres du chemin, il ne desserra pas les dents. Je l'avais rarement vu aussi totalement abattu. Il s'était montré inquiet pendant tout le voyage et j'avais remarqué qu'il avait ressassé le message du matin avec une attention anxieuse. Mais à présent, la soudaine réalisation de ses pires craintes le plongeait dans une profonde mélancolie. Il était adossé à son siège, perdu dans de lugubres conjectures. Les alentours ne manquaient pourtant pas d'intérêt. Nous traversions une partie bien remarquable de la campagne anglaise où quelques cottages dispersés persés accueillaien la population d'aujourd'hui, tandis que de tous côtés d'énormes églises hérissaient leurs tours carrées sur le paysage vert et plat, témoignant de la gloire et de la prospérité de la vieille East Anglia. Enfin, la frange mauve de l'océan apparut au-delà de la bordure verte des côtes de Norfolk. Notre cocher pointa son fouet vers deux vieux pignons de brique et de bois jaillissant d'un bosquet d'arbres.

– Le Manoir de Riding Thorpe, annonça-t-il.

Alors que nous avançons vers le portique qui orna la porte d'entrée, je remarquai devant lui, à côté du tennis, la sombre remise à outils ainsi que le cadran solaire auxquels nous étions si étrangement liés. Un petit homme soigné de sa personne, aux paniers vives et à la moustache lustrée, venait juste de descendre d'un dog-cart surélevé. Il se présenta comme l'inspecteur Martin, de la police de Norfolk et afficha un air d'étonnement considérable en entendant le nom de mon compagnon.

– Mais, Mr. Holmes, le crime n'a été commis qu'à trois heures cette nuit. Comment avez-vous pu l'apprendre de Londres et venir sur les lieux aussi vite ?

– Je l'avais anticipé. J'étais venu dans l'espoir de l'empêcher.

– Alors vous devez disposer d'indices importants que nous ignorons, parce qu'ils passaient pour un couple très uni.

– Je n'ai que ceux des ribambelles dansantes, lâcha Holmes. Je vous expliquerai plus tard. En attendant, puisqu'il est trop tard pour éviter cette tragédie, je souhaite ardemment employer les informations en ma possession afin de m'assurer que justice soit rendue. M'associerez-vous à votre enquête ou préférez-vous que j'agisse seul ?

– Je serais fier de savoir que nous agissons ensemble, Mr. Holmes, répondit l'inspecteur avec enthousiasme.

– Dans ce cas, je serais heureux d'entendre les dépositions et d'examiner les lieux sans perdre un seul instant.

L'inspecteur Martin eut le bon sens de laisser mon ami agir selon ses habitudes en se contentant de noter soigneusement les résultats. Le médecin local, un homme âgé aux cheveux blancs, venait juste de descendre de la chambre de Mrs. Hilton Cubitt. Il nous rapporta que ses blessures étaient sérieuses mais pas nécessairement fatales. La balle avait traversé son cerveau et il s'écoulerait probablement un certain temps avant qu'elle ne reprenne conscience. À la question de savoir si quelqu'un l'avait abattue ou si elle s'était elle-même tiré dessus, il ne se hasarderait pas à formuler d'avis catégorique. La balle avait sans aucun doute été tirée de très près. Il n'y avait qu'une seule arme dans la pièce, dont deux balles avaient été tirées. Mr. Hilton Cubitt avait été atteint en plein cœur. Il était aussi concevable qu'il ait tué sa femme avant de retourner l'arme contre lui ou qu'elle soit la criminelle, car le revolver était tombé sur le sol exactement entre eux.

– A-t-il été déplacé ? demanda Holmes.

– Nous n'avons touché à rien en dehors de la femme. Nous ne pouvions pas la laisser blessée sur le sol.

– Depuis combien de temps êtes-vous là, docteur ?

– Je suis arrivé à quatre heures.

– Y avait-il quelqu'un d'autre ?

– Oui, l'officier de police ici.

- Et vous n'avez touché à rien ?
- A rien.
- Vous avez agi avec une grande sagesse. Qui vous a appelé ?
- La femme de chambre, Saunders.
- Est-ce elle qui a donné l'alerte ?
- Elle et Mrs. King, la cuisinière.
- Où sont-elles à présent ?
- À la cuisine, je crois.
- Bien, alors je pense que nous ferions mieux d'écouter leur histoire sans attendre.

Le hall désuet, lambrissé de chêne et pourvu de hautes fenêtres, avait été transformé en tribunal d'enquête. Holmes était assis dans un large fauteuil ancien, ses yeux implacables éclairant son visage défait. Je pouvais y lire son désir de se consacrer à cette quête corps et âme jusqu'à ce que le client qu'il avait été impuissant à sauver soit finalement vengé. Le coquet inspecteur Martin, le vieux docteur de campagne chenu, moi-même ainsi que le robuste agent de police du village constituaient le reste de cette étrange assemblée.

Les deux femmes relatèrent leur histoire avec une clarté suffisante. Elles avaient été tirées de leur sommeil par le bruit d'une détonation, suivie, une minute plus tard, d'une seconde. Elles dormaient dans des chambres contiguës et Mrs. King avait fait irruption dans celle de Saunders. Elles avaient descendu l'escalier ensemble. La porte du bureau était ouverte et une bougie brûlait sur la table. Leur maître était étendu face contre terre au milieu de la pièce. Il était bien mort. Près de la fenêtre, sa femme était recroquevillée, sa tête appuyée contre le mur. Elle était affreusement blessée et tout le côté de son visage était rouge de sang. Elle respirait péniblement, incapable de prononcer une parole. Le couloir, comme la pièce, était empli de fumée et d'une odeur de poudre. La fenêtre était sans aucun doute poussée et fermée de l'intérieur. Les deux femmes étaient sur ce point catégoriques. Elles avaient immédiatement envoyé chercher le docteur et l'agent de police. Puis, avec l'aide du palefrenier et du garçon d'écurie, elles avaient transporté leur maîtresse blessée dans sa chambre. Elle et son mari avaient occupé leur lit. Elle portait sa chemise de nuit, lui sa robe de chambre sur son pyjama. Rien n'avait été déplacé dans le bureau. Pour autant qu'elles le sachent, le mari et la femme ne s'étaient jamais disputés. Elles les avaient toujours considérés comme un couple très uni.

Tels étaient les principaux éléments de la déclaration des domestiques. En réponse à l'inspecteur Martin, elles déclarèrent fermement que toutes les portes étaient fermées de l'intérieur et que

personne n'avait pu s'échapper de la maison. En réponse à Holmes, elles se souvinrent toutes deux d'avoir eu conscience de l'odeur de poudre dès l'instant où elles avaient quitté leur chambre à l'étage.

– Je recommande ce point à votre attention particulière, souligna Holmes à ses collègues. Et à présent, je crois que nous sommes en mesure d'entreprendre un examen minutieux de la pièce.

Elle s'avéra de petites dimensions, tapissée de livres sur trois murs, et pourvue d'un petit bureau placé devant une fenêtre ordinaire qui donnait sur le jardin. Nos premières attentions furent pour le corps du malheureux châtelain dont l'impressionnante charpente gisait au milieu de la pièce. Sa robe de chambre en désordre montrait qu'il avait été tiré en hâte de son sommeil. La balle lui avait été tirée de face et n'était pas ressortie après avoir traversé le cœur. Sa mort avait certainement été instantanée et sans douleur. Sa robe de chambre, comme ses mains, ne portait aucune trace de poudre. Selon le médecin de campagne, la femme en présentait des traces sur le visage mais aucune sur les mains.

– L'absence de ces dernières ne signifie rien, bien que leur présence eût révélé beaucoup, constata Holmes. À moins d'un chargeur mal réglé qui projetterait de la poudre vers l'arrière, on peut tirer à plusieurs reprises sans laisser aucune trace. À présent, je suggère que l'on enlève le corps de Mr. Hilton Cubitt. J'imagine, docteur, que vous n'avez pas récupéré la balle qui a blessé la femme ?

– Une sérieuse opération sera nécessaire. Mais il en reste quatre dans le chargeur. Deux ont été tirées et deux blessures infligées, chaque balle s'explique donc.

– En apparence, fit Holmes. Peut-être pouvez-vous m'expliquer celle qui a de si évidente façon frappé le rebord de la fenêtre ?

Il avait brusquement pivoté et son doigt long et fin désignait un trou foré à travers le châssis inférieur de la fenêtre, à environ deux centimètres au-dessus du montant.

– Mon Dieu ! s'exclama l'inspecteur. Comment diable l'avez vous vu ?

– Parce que je l'ai cherché.

– Admirable ! renchérit le médecin de campagne. Vous avez sans aucun doute raison, monsieur. Alors un troisième coup a été tiré et, par conséquent, une troisième personne s'est trouvée là. Mais qui ? Et comment a-t-elle pu s'échapper ?

– C'est le problème que nous sommes maintenant sur le point de résoudre, répondit Sherlock Holmes. Vous vous souvenez, inspecteur Martin, que les domestiques nous ont dit qu'en quittant leurs chambres elles ont immédiatement senti une odeur de poudre et que j'ai souligné ce point comme étant d'une extrême importance ?

– Oui, monsieur ; mais j'avoue ne pas vous avoir parfaitement suivi.

– Je suggérais qu'au moment du coup de feu, la fenêtre comme la porte de la pièce étaient ouvertes. Sinon, les fumées n'auraient pu se disperser aussi vite dans la maison. Un courant d'air était nécessaire. La porte et la fenêtre n'ont cependant été ouvertes que très brièvement.

– Comment le prouvez-vous ?

– Par la bougie qui n'a pas coulé !

– Épatant ! s'écria l'inspecteur. Épatant !

– Ayant acquis la certitude que la fenêtre était ouverte à ce moment de la tragédie, j'en conçus qu'il avait dû y avoir une troisième personne dans l'affaire, qui se tenait dehors, derrière cette ouverture et qui a tiré à travers elle. N'importe quel tir dirigé sur cette personne aurait heurté le châssis. J'ai regardé et, là, j'ai découvert la trace de la balle !

– Mais comment la fenêtre a-t-elle été poussée et refermée ?

– La première réaction de la femme aura été de la pousser et de la fermer Mais de quoi s'agit-il ?

C'était un sac à main posé sur le bureau, un élégant petit sac à main en peau de crocodile et argent. Holmes l'ouvrit et renversa son contenu. Nous découvrîmes vingt billets de cinquante livres de la Banque d'Angleterre, attachés par un ruban de caoutchouc et rien d'autre.

– Nous devons mettre cela de côté pour le procès, fit Holmes en tendant le sac et son contenu à l'inspecteur. Il est maintenant indispensable de tenter de faire la lumière sur ce troisième projectile qui, de toute évidence et à la vue de ces éclats de bois, a été de l'intérieur. J'aimerais revoir Mrs. King, la cuisinière. Vous avez dit, Mr. King, que vous avez été tirée de votre sommeil par une bruyante détonation. En disant cela, voulez-vous signifier qu'elle vous a semblé plus bruyante que la suivante ?

– Eh bien, monsieur, cela m'a réveillée, alors c'est difficile à dire. Mais elle m'a semblé très bruyante.

– Ne croyez-vous pas qu'il ait pu s'agir de deux coups de feu tirés presque simultanément ?

– Je ne pourrais pas dire, monsieur.

– Je crois que c'est exactement ce qui s'est passé. Il me semble, inspecteur Martin que nous avons épuisé tous les enseignements de cette pièce. Si vous êtes assez aimable pour m'accompagner dehors, nous verrons quels nouveaux indices nous offre le jardin. Une plate-

bande s'étendait sous la fenêtre du bureau et nous lâchâmes tous un cri de stupeur en nous approchant. Les fleurs étaient piétinées et la terre meuble était couverte d'empreintes. Celles de pieds larges, masculins, avec des doigts de pieds particulièrement longs et nets. Holmes fouina dans l'herbe et les feuilles comme un retriever sur les traces d'un oiseau blessé. Puis, avec un cri de satisfaction, il se pencha en avant et ramassa petit cylindre d'acier.

– Je m'en doutais, fit-il ; le revolver avait un éjecteur et voici la troisième douille. Je suis convaincu, inspecteur Martin, que notre affaire est presque résolue.

Le visage de l'inspecteur témoignait de sa stupéfaction devant les progrès rapides et magistraux de l'enquête de Holmes. Il avait au début montré quelque tendance à défendre ses propres positions mais il était à présent saisi d'admiration et prêt à suivre Holmes où il voudrait sans discussion.

– Qui soupçonnez-vous ? demanda-t-il.

– J'y viendrai plus tard. Il reste différents aspects de cette affaire que je n'ai pas encore eu le temps de vous expliquer. Au point où j'en suis, je ferais mieux de poursuivre mes plans afin d'éclaircir cette affaire une bonne fois pour toutes.

– Comme vous voulez, Mr. Holmes, du moment que nous avons notre homme.

– Je ne veux pas faire de mystère mais il est impossible à ce stade de notre enquête de nous lancer dans de longues et fastidieuses explications. J'ai tous les fils de cette affaire en main. Et même si cette femme ne devait jamais reprendre connaissance, nous pouvons reconstituer les événements de la nuit dernière et nous assurer que justice sera rendue. Mais avant tout, je veux savoir s'il existe une auberge du nom de Elrige dans les environs.

Les domestiques furent interrogés mais aucun d'eux n'avait entendu parler d'un endroit pareil. Le garçon d'écurie jeta un peu de lumière sur la question en se souvenant qu'un fermier de ce nom habitait à quelques miles de là, dans la direction de East Rudon.

– C'est une ferme isolée ?

– Très isolée, monsieur.

– Ils n'ont peut-être pas encore eu vent de ce qui s'est passé ici cette nuit.

– Sans doute que non, monsieur.

Holmes resta quelques instants songeur puis un curieux sourire traversa son visage.

– Selle un cheval, mon garçon, fit-il. J'aimerais que tu portes un message à la ferme d'Elrige.

Il sortit de sa poche les différentes combinaisons de danseurs. Une fois étalées sur le bureau devant lui, il travailla quelques minutes. Il tendit enfin un message au garçon avec l'instruction de le remettre en main propre à celui à qui il était adressé et surtout de ne répondre à aucune des questions qu'on pourrait lui poser. Je vis l'adresse, écrite en caractères désordonnés et irréguliers, loin de la précision habituelle de la main de Holmes. Il était destiné à Mr. Abe Slaney, Ferme Elrige, East Ruston, Norfolk.

– Je crois, inspecteur, remarqua Holmes, que vous feriez bien de télégraphier pour demander du renfort car, si mes calculs se révèlent exacts, vous devriez avoir un prisonnier particulièrement dangereux à conduire en cellule. Le garçon qui a pris ce mot peut sans aucun doute expédier votre télégramme. S'il y a un train pour Londres dans l'après-midi, Watson, je pense que nous ferions bien de le prendre. J'ai quelques analyses chimiques intéressantes à terminer et cette enquête est sur le point de trouver son dénouement.

Quand le jeune garçon eut disparu avec son message, Sherlock Holmes donna ses instructions aux domestiques. Si un visiteur se présentait et demandait à voir Mr. Hilton Cubitt, aucune information ne devait lui être fournie quant à son état mais il devait être immédiatement introduit au salon. Il insista sur ces points avec la plus grande gravité nous invita finalement à le suivre au salon, nous disant que l'affaire à présent n'était plus entre nos mains et que nous devons passer le temps au mieux en attendant de voir ce qu'il nous réservait. Le docteur était retourné à sa clientèle, il ne restait que l'inspecteur et moi-même.

– Je crois pouvoir vous aider à passer une heure de façon intéressante et profitable, commença Holmes en tirant sa chaise vers la table avant d'étaler devant lui les différents papiers sur lesquels étaient consignées les ribambelles de danseurs. Quant à vous, mon cher Watson, je vous dois réparation pour avoir sans broncher laissé votre curiosité naturelle si longtemps insatisfaite. En ce qui vous concerne, inspecteur, cette péripétie vous séduira comme une remarquable étude professionnelle. Je dois tout d'abord vous parler des circonstances intéressantes rattachées aux précédentes consultations que Mr. Hilton Cubitt me fit à Baker Street.

Il récapitula alors brièvement les faits qui ont déjà été relatés.

– J'ai ici devant moi ces œuvres singulières qui pourraient faire sourire si elles n'avaient elles-mêmes prouvé être les signes précurseurs d'une si terrible tragédie. Je connais parfaitement toutes sortes d'alphabets secrets et je suis moi-même l'auteur d'une insignifiante monographie sur le sujet, dans laquelle j'analyse cent soixante codes distincts mais j'avoue que celui-ci m'est entièrement étranger. Le but de ceux qui ont inventé ce système est apparemment de dissimuler que ces caractères délivrent un message tout en donnant l'impression qu'ils ne sont que de hasardeux dessins d'enfants.

« Après avoir toutefois admis que les symboles représentaient des lettres et appliqué les règles qui nous guident dans toute forme d'alphabet secret, la solution était assez simple. Le premier message à m'être soumis était si court qu'il m'était impossible de faire plus que de dire avec quelque assurance que le symbole



représentait un E. Comme vous le savez, E est la lettre la plus commune de l'alphabet anglais et elle domine avec une fréquence si manifeste que, même dans une phrase courte, on peut s'attendre à la trouver plusieurs fois. Des quinze symboles du premier message, quatre étaient identiques, il était donc, raisonnable de l'identifier comme le E. Il est vrai que, dans quelques cas, la silhouette portait un drapeau et, en d'autres, non, mais il était probable, à la façon dont les drapeaux étaient répartis, qu'ils servaient à couper la phrase en mots. J'ai admis cela comme hypothèse de travail et j'ai considéré que le E était représenté par :



« C'est ici qu'intervient la véritable difficulté de l'affaire. L'ordre des lettres anglaises après le E n'est pas très bien marqué et la prépondérance que l'on peut démontrer sur un texte moyen peut être inversée dans une seule phrase courte. Approximativement, T, A, O, I, N, S, H, R, D et L est l'ordre numérique d'apparition des lettres ; mais T, A, O et I sont presque au même rang et il serait parfaitement vain d'essayer chaque combinaison jusqu'à l'obtention d'un résultat significatif. J'ai donc attendu du matériel nouveau. Au cours de notre seconde entrevue, Mr. Hilton Cubitt fut en mesure de m'apporter deux autres phrases brèves et un message qui semblait – étant donné l'absence de drapeau – n'être qu'un seul mot. Voici les symboles. Dans le mot seul, j'avais déjà deux E, en deuxième et quatrième position, dans un mot de cinq lettres. Cela pouvait être »sever »(Couper), » lever » (Lever) ou » never » (Jamais). Qu'il s'agisse d'une réponse à une demande est de loin le plus probable, nous ne pouvons pas en douter. Les circonstances le désignaient par ailleurs comme une réponse écrite par la femme. Partant de ce postulat, nous



sommes à présent en mesure de dire que les symboles respectivement les lettres N, V et R.

« J'avais encore des difficultés considérables à résoudre mais ; une réflexion heureuse me mit en possession de plusieurs autres lettres. Je me suis dit que si ces appels émanaient, comme je le supposais, d'une personne proche de la jeune femme dans le passé, une combinaison qui contenait deux E avec trois lettres d'intervalle pouvait très bien signifier » ELSIE ». À l'examen, je découvrais qu'une telle combinaison constituait la fin du message répété à trois reprises. C'était certainement un appel à "Elsie". Dans ce cas, j'avais mes L, S et I. Mais de quel genre d'appel pouvait-il s'agir ? Il n'y avait que quatre lettres dans le mot qui précédait "Elsie" et il se terminait par un E. Il s'agissait sûrement du mot "COME" (Viens). J'ai essayé toutes les autres combinaisons de quatre lettres terminant par E mais aucune ne correspondait., J'étais alors en possession du C, du O et du M et je pouvais m'attaquer de nouveau au premier message, le divisant en mots et laissant des points pour chaque symbole encore inconnu. Traité de cette façon, il apparut ainsi :

.M.ERE..E SL.NE

La première lettre ne peut être qu'un A, une découverte des plus utiles puisqu'il apparaît rien de moins qu'à trois reprises dans cette courte phrase. Le H est aussi évident dans le second mot. Ce qui nous donne

AM HERE A.E SLANE.

Ou encore, remplissant les vides manifestes :

AM HERE ABE SLANEY (Suis là Abe Slaney).

J'avais à présent tant de lettres que je pouvais passer avec une considérable assurance au second message, qui se déchiffrait ainsi :

A. ELRIES.

Ici, je ne pouvais donner de sens qu'en ajoutant T et G aux lettres manquantes et supposer que le nom était celui de la maison ou de l'auberge où l'auteur était descendu. (Ce qui donne le message suivant : at Elrige, soit en français : chez Elrige).

L'inspecteur Martin et moi-même avions écouté avec le plus grand intérêt le récit clair et détaillé des méthodes employées par mon ami et dont le résultat avait conduit à la maîtrise si totale de nos problèmes.

– Qu'avez-vous fait alors, monsieur ? s'enquit l'inspecteur.

– J'avais toutes les raisons de penser que cet Abe Slaney était américain parce que Abe est un diminutif américain et que c'était une lettre d'Amérique qui avait déclenché toute l'affaire. J'avais également toutes les raisons de croire qu'il y avait quelque secret criminel dans l'histoire. Les allusions de la jeune femme à son passé et son refus de mettre son mari dans la confiance, ces deux éléments allaient dans ce sens. C'est pourquoi j'ai passé un câble à mon ami, Wilson Hargrave, de la police de New York, qui a plus d'une fois eu recours à mes connaissances sur la criminalité londonienne. Je lui demandais si le nom de Abe Slaney lui était connu. Voici sa réponse : » Le plus dangereux filou de Chicago. » Le soir où je recevais cette réponse, Hilton Cubitt m'envoyait le dernier message de Slaney. En lettres connues, il donnait ceci :

ELSIE.RE.ARE TO MEET THY GO. (Soit le message : Elsie prepare to meet thy God, soit en français : Elsie prépare-toi à rencontrer ton Créateur).

L'ajout d'un P et d'un D complétait un message qui me disait que le vaurien passait de la persuasion aux menaces et ma connaissance des voyous de Chicago me permettait de savoir qu'il pouvait très rapidement les mettre à exécution. Je suis immédiatement venu à Norfolk en

compagnie de mon ami et collègue, le Dr Watson, mais malheureusement, seulement à temps pour découvrir que le pire était déjà survenu.

– Quel privilège d'être votre associé dans la résolution d'une affaire ! déclara chaleureusement l'inspecteur. Vous m'excuserez pourtant de vous parler franchement. Vous n'avez de comptes à rendre à personne d'autre que vous, mais je dois répondre à mes supérieurs. Si cet Abe Slaney, logé chez Elrige, est en effet l'assassin, et s'il s'est échappé pendant que je vous écoutais, je risque d'avoir de sérieux ennuis.

– Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Il n'essiera pas de fuir.

– Comment le savez-vous ?

– Filer serait un aveu de sa culpabilité.

– Alors allons le cueillir.

– Je l'attends ici d'une seconde à l'autre.

– Mais pourquoi viendrait-il

– Parce que je lui ai écrit pour le lui demander.

– Mais c'est invraisemblable, Mr. Holmes ! Il viendrait parce que vous le lui avez demandé ! Pour quelle raison ? Une telle requête exciterait plutôt ses soupçons et le pousserait à fuir, vous ne croyez pas ?

– Je crois avoir su comment tourner ma lettre, répondit Sherlock Holmes. En fait, si je ne me trompe pas trop, voici notre gentleman en personne qui remonte l'allée.

Un homme progressait à grandes enjambées sur le chemin qui conduisait à la porte. Il était grand, élégant, du genre basané, vêtu d'un costume de flanelle grise, portant un panama, une barbe noire et drue ainsi qu'un remarquable nez crochu et une canne qu'il brandissait en marchant. Il franchit le chemin d'une démarche assurée comme si l'endroit lui appartenait et nous entendîmes son coup de sonnette vigoureux et ferme.

– Je crois, messieurs, fit Holmes tranquillement, que nous ferions mieux de prendre nos positions derrière la porte. Nous ne devons négliger aucune précaution avec un homme de cette espèce. Vous allez avoir besoin de vos menottes, inspecteur. Je me charge de la conversation.

Nous attendîmes une minute en silence, une de ces minutes qu'on oublie jamais. Puis la porte s'ouvrit et l'homme pénétra dans la pièce. En une seconde, Holmes lui appliquait une arme la tempe et Martin lui glissait les menottes aux poignets. Tout fut exécuté avec une telle rapidité et

une telle adresse que l'homme se trouva vaincu avant de comprendre qu'il était attaqué. Une paire d'yeux noirs flamboyants et furieux nous dévisagea à tour de rôle puis il éclata d'un rire cinglant.

– Eh bien, messieurs, vous avez l'avantage cette fois. On dirait bien que j'ai fait une mauvaise rencontre. Mais je suis venu ici en réponse à une lettre de Mrs. Hilton Cubitt. Ne me dites pas qu'elle a quelque chose à voir avec ça. Ne me dites pas qu'elle a participé à la mise en place de ce traquenard ?

– Mrs. Hilton Cubitt a été sérieusement blessée, elle est à l'article de la mort.

L'homme laissa échapper un cri rauque de souffrance qui résonna dans la maison.

– Vous dites n'importe quoi ! s'exclama-t-il violemment. C'est lui qui a été touché, pas elle. Qui aurait voulu faire du mal à la petite Elsie ? Je l'ai peut-être terrorisée – Dieu me pardonne ! – mais jamais je n'aurais touché un cheveu de sa si jolie tête. Retirez ce que vous venez de dire ! Dites-moi qu'elle n'est pas blessée !

– Elle a été trouvée grièvement blessée, à côté de la dépouille son mari.

Il s'écroula sur le canapé avec un profond gémissement et se mit la tête entre ses mains menottées. Il resta cinq minutes silencieux. Puis il releva le visage et s'exprima avec le détachement froid du désespoir.

– Je n'ai rien à vous cacher, messieurs, fit-il. Si j'ai tiré sur l'homme, il avait d'abord tiré sur moi. Il n'y a pas de meurtre là-dedans. Mais si vous croyez que j'aurais pu blesser cette femme, alors vous ne nous connaissez ni l'un ni l'autre. Je vous le dis, jamais un homme sur cette terre n'aima une femme plus que je ne l'ai aimée. J'avais des droits sur elle. Elle m'avait été promise des années auparavant. De quel droit cet Anglais s'est-il mis entre nous ? J'avais des droits sur elle et je suis venu réclamer mon dû.

– Elle s'est soustraite à votre influence après avoir compris quel homme vous étiez, intervint Holmes sévèrement. Elle a quitté l'Amérique pour vous fuir et elle s'est mariée à un honorable gentleman en Angleterre. Vous l'avez harcelée, suivie et vous avez fait de sa vie un enfer dans le but de la pousser à quitter un mari qu'elle aimait et respectait pour s'enfuir avec vous, vous qu'elle craignait et haïssait. Vous avez fini par provoquer la mort d'un honnête gentleman et le suicide de sa femme. Voilà votre rôle dans cette affaire, Mr. Abe Slaney, et vous en répondrez devant la loi.

– Si Elsie meurt, il peut m'arriver n'importe quoi, répondit l'Américain.

Il ouvrit une main et regarda le mot froissé dans sa paume.

– Vous voyez ça, monsieur, s'écria-t-il, une lueur de suspicion dans les yeux, n'essayez pas de m'avoir avec ça, hein ? Si la femme est aussi blessée que vous le dites, qui a écrit ce message ? Il le jeta sur la table.

– Moi, pour vous faire venir.

– Vous l'avez écrit ? Personne sur terre en dehors du Joint ne connaît le secret des farandoles. Comment avez-vous pu l'écrire ?

– Ce qu'un homme est capable d'inventer, un autre est capable de le découvrir, déclara Holmes. Voici le fiacre qui va vous conduire à Norwich, Mr. Slaney. Mais avant, vous avez le temps de réparer un peu les torts que vous avez causés. Avez-vous conscience qu'une sérieuse accusation, celle du meurtre de son mari, a pesé sur Mrs. Hilton Cubitt et que ce n'est que grâce à ma présence en ces lieux et aux renseignements que j'ai pu rassembler qu'elle a pu y échapper ? Le moins que vous lui deviez, c'est de faire savoir au monde entier et avec la plus grande clarté qu'elle n'est en aucune manière, directe ou indirecte, responsable de cette issue tragique.

– Je ne demande rien de mieux, répondit l'Américain. J'imagine que le meilleur argument en ma faveur est l'absolue vérité.

– Il est de mon devoir de vous informer que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous, intervint l'inspecteur avec le magnifique fair-play de la loi britannique.

Slaney haussa les épaules.

– Je prends le risque, rétorqua-t-il. D'abord, il faut que vous sachiez, messieurs, que je connais cette jeune femme depuis son enfance. Nous étions un gang de sept à Chicago et le père d'Elsie était le chef de notre association, le Joint. C'était un homme intelligent, le vieux Patrick. C'est lui qui inventa l'alphabet qui passait pour des gribouillages d'enfant tant que vous n'aviez pas le code. Elsie apprit quelques-unes de nos méthodes mais elle ne supportait pas ce que nous faisions. Elle disposait d'un petit pécule honnête et elle nous a faussé compagnie pour s'enfuir à Londres. Nous étions fiancés et elle m'aurait épousé, je crois, si j'avais changé d'activité, mais elle ne voulait rien avoir à faire avec quoi que ce soit de louche. Ce ne fut qu'après son mariage avec cet Anglais que je retrouvai sa trace. Je lui ai écrit mais sans obtenir de réponse. Je suis donc venu et, comme les lettres n'étaient d'aucune utilité, j'ai laissé des messages là où elle pouvait les lire.

« Je suis là depuis un mois. Je suis descendu dans cette ferme je dispose d'une chambre au rez-de-chaussée d'où je peux entrer et sortir chaque nuit sans que personne ne le sache. J'ai tenté tout ce que j'ai pu pour voir Elsie. Je savais qu'elle lisait les messages parce qu'elle a une fois répondu en dessous de l'un d'entre eux. Puis j'ai perdu mon calme et j'ai commencé à la menacer. Elle m'a envoyé une lettre, m'implorant de partir et me disant qu'elle aurait le cœur brisé si le scandale retombait sur son mari. Elle me dit qu'elle descendrait quand son mari serait endormi à trois heures du matin et qu'elle me parlerait par la fenêtre si je m'en allais ensuite et la laissais en paix.

Elle descendit. Elle avait pris de l'argent avec elle dans le but d'acheter mon départ. Ça m'a rendu fou. Je l'ai prise par le bras pour tenter de la faire sortir. C'est à ce moment que le mari s'est précipité dans la pièce, le revolver à la main. Elsie s'était effondrée sur le sol et nous y étions face à face. Il était armé. J'ai tendu mon arme pour l'effrayer et qu'il me laisse partir. Il a tiré et m'a manqué. J'ai tiré pratiquement au même moment et il s'est écroulé. Je me suis enfui par le jardin et, en partant, j'ai entendu la fenêtre se refermer derrière moi. C'est la vérité pure, messieurs ; et je n'ai rien su de plus jusqu'à l'arrivée du garçon porteur du mot qui m'a conduit jusqu'ici pour me jeter entre vos mains.

Un fiacre était arrivé pendant le récit de l'Américain, Deux policiers en uniforme y étaient assis. L'inspecteur Martin se leva posa la main sur l'épaule de son prisonnier.

– Il est temps d'y aller.

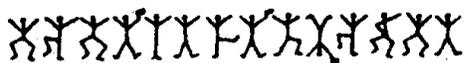
– Puis-je la voir d'abord ?

– Non, elle est inconsciente. Mr. Sherlock Holmes, j'espère avoir la chance, si jamais je suis chargé d'une autre affaire importante, de vous retrouver à mes côtés.

Nous regardâmes la voiture s'éloigner par la fenêtre. Quand je me retournai, mes yeux tombèrent sur la boulette de papier que le prisonnier avait jetée sur la table. C'était le mot avec lequel Holmes l'avait piégé.

– Voyez si vous pouvez le déchiffrer, Watson, me lança-t-il avec un sourire.

Il ne comportait aucun mot mais cette petite ribambelle de danseurs :



– Si vous utilisez le code que je vous ai expliqué, poursuit Holmes, vous verrez qu'il signifie simplement : Corne here at once (Viens ici immédiatement). J'étais convaincu que c'était une invitation qu'il ne pouvait refuser parce qu'il n'aurait jamais pu imaginer qu'elle puisse provenir de quelqu'un d'autre que de cette jeune femme. Ainsi, mon cher Watson, nous avons fini par réhabiliter ces petits danseurs qui ont si souvent été les agents du démon. Et je crois avoir tenu ma promesse de fournir quelque chose d'inhabituel à vos notes. Notre train part à trois heures quarante. J'ai l'impression que nous devrions être de retour à Baker Street pour le dîner.

Un seul mot d'épilogue. L'Américain, Abe Slaney, fut condamné à mort aux assises de Norwich mais sa peine fut commuée en travaux forcés à perpétuité en raison de circonstances atténuantes et de la certitude que Hilton Cubitt avait tiré le premier. De Mrs. Hilton Cubitt, j'ai seulement entendu dire qu'elle s'était complètement rétablie et que,

La cycliste solitaire

De 1894 à 1901 inclus, M. Sherlock Holmes fut très occupé. On peut affirmer sans crainte qu'il n'y eut pas, au cours de ces huit années, une seule affaire épineuse au sujet de laquelle la police officielle ne l'ait pas consulté et il y eut en outre des centaines d'enquêtes particulières, certaines fort compliquées et extraordinaires, dans lesquelles il tint un rôle éminent. Nombre de succès sensationnels et tout juste quelques inévitables échecs résultèrent de cette longue période de travail assidu. Comme j'ai conservé des notes très complètes concernant chacune de ces enquêtes et que j'ai participé à quantité d'entre elles, on conçoit que j'éprouve quelque difficulté à savoir lesquelles choisir pour en donner connaissance au public. Je resterai, néanmoins, fidèle à ma règle habituelle, qui consiste à accorder la préférence aux affaires dont l'intérêt provient moins de la sauvagerie du crime que de l'ingéniosité et de l'imprévu de la solution. C'est pour cette raison que je vais exposer au lecteur les faits relatifs à Mlle Violette Smith, la cycliste solitaire de Charlington, et les suites curieuses qu'eurent nos investigations, qui s'achevèrent par une tragédie inattendue. Il est exact que les circonstances ne se prêtèrent pas à une démonstration frappante des dons qui ont rendu illustre mon ami Holmes, mais il n'y en eut pas moins certains points qui font que cette enquête mérite une place à part dans la masse de documents qui retracent une longue période d'activité policière et d'où j'extrais les éléments de ces petits récits.

En me reportant à mes notes de l'année 1895, je constate que c'est le samedi 23 avril que nous avons pour la première fois, entendu parler de Mlle Violette Smith. Sa visite fut, je m'en souviens, fort mal accueillie par Holmes, alors absorbé par un problème très compliqué et hermétique qui résultait des singulières persécutions auxquelles s'était trouvé en butte le célèbre magnat du tabac, Vincent Harden. Mon ami, qui aimait par-dessus tout à penser avec précision et concentration, voyait d'un mauvais oeil tout ce qui distrayait son attention du problème à l'étude. Et pourtant, à moins de déployer une rudesse qui n'était pas dans sa nature, il était impossible de refuser d'écouter la splendide jeune femme qui, grande et gracieuse, se présenta un soir, très tard, à Baker Street pour solliciter l'aide et les conseils de Holmes. Il était vain de lui faire ressortir que tout son temps était pris, car la jeune personne était venue avec la ferme intention de raconter son histoire et il devint vite évident que seule la force parviendrait à l'expulser de la pièce avant qu'elle n'eût fait son récit. Avec un air résigné et un sourire quelque peu las, Holmes pria la jolie intruse de prendre un siège et de nous informer de ce qui la préoccupait.

– Ce n'est toujours pas votre santé, dit-il en l'étudiant du regard, car une cycliste aussi fervente doit déborder de dynamisme.

Elle considéra d'un air surpris ses chaussures et j'y remarquai, sur le côté de la semelle, les légères rugosités causées par le frottement de la pédale.

– Il est vrai que je fais pas mal de bicyclette, reconnut-elle, et le fait n'est pas étranger à ma visite d'aujourd'hui.

Mon ami s'empara de la main dégantée de la jeune femme et l'examina avec une attention aussi concentrée et avec aussi peu de sentiment qu'un savant en apporte à l'étude d'une pièce anatomique.

– Vous m'excuserez, j'espère. Le métier, n'est-ce pas ? dit-il en lâchant sa main. J'ai failli faire l'erreur de croire que vous faisiez de la dactylographie. Naturellement, c'est de la musique, ça saute aux yeux. Vous remarquez, Watson, l'extrémité spatulée des doigts, qui est commune aux deux professions ? Il y a pourtant, dans le visage, une spiritualité – il lui fit doucement tourner la figure vers la lumière – que n'engendre pas la machine à écrire. Cette dame est musicienne.

– Oui, monsieur Holmes, j'enseigne la musique.

– A la campagne, je présume, si j'en juge par votre teint ?

– Oui, monsieur, près de Farnham, aux confins du Surrey.

– Une région magnifique et associée à un tas de choses intéressantes. Vous vous rappelez, Watson, que c'est près de là que nous avons pris Archie Stamford, le faussaire ? Eh bien, mademoiselle Violette, que vous est-il arrivé près de Farnham, aux confins du Surrey ?

La jeune femme, avec beaucoup de clarté et de sang-froid, nous fit le récit curieux que voici :

– Mon père, James Smith, est mort, monsieur Holmes. Il était chef d'orchestre au vieux Théâtre Impérial. Ma mère et moi, nous sommes, à son décès, restées sans un parent au monde, en dehors d'un oncle, Ralph Smith, qui est parti pour l'Afrique il y a vingt-cinq ans et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis. Quand papa mourut, nous étions très pauvres, mais un jour on nous signala qu'une annonce dans le *Times* demandait où nous étions. Je vous laisse à penser combien cela nous a émues, car nous nous imaginions que quelqu'un nous léguait une fortune. Nous nous rendîmes chez l'homme de loi dont le journal donnait le nom. Là, nous rencontrâmes deux messieurs, MM. Carruthers et Woodley, qui rentraient d'un voyage en Afrique du Sud. Ils dirent que mon oncle était un ami à eux, qu'il venait de mourir pauvre quelques mois auparavant à Johannesburg et qu'il leur avait demandé, sur son lit de mort, de retrouver ses parents et de s'assurer qu'ils ne manquaient de rien. Cela nous parut bizarre que l'oncle Raiph, qui n'avait pas fait attention à nous de son vivant, prît tant à coeur de veiller sur nous une fois mort, mais M. Carruthers nous expliqua que la raison en était qu'il venait d'apprendre la mort de son frère et se considérait de ce fait comme responsable de notre sort.

– Je vous demande pardon, dit Holmes, mais quand eut lieu cette entrevue ?

– En décembre dernier. Il y a quatre mois.

– Poursuivez, je vous en prie.

– M. Woodley me fit l'effet d'un odieux individu. Il ne cessait de me faire de l'oeil. Un jeune lourdaud, au visage bouffi et à la moustache rousse, avec les cheveux plaqués de chaque côté du

front, je l'ai trouvé positivement haïssable, et j'ai tout de suite eu la conviction que Cyril n'approuverait pas une pareille connaissance.

– Ah ! c'est Cyril qu'il s'appelle, dit Holmes, avec un sourire.

La jeune femme rougit puis se mit à rire.

– Oui, monsieur Holmes, Cyril Morton, ingénieur électricien, et nous espérons nous marier à la fin de l'été. Grand Dieu, comment ai-je pu me mettre à parler de lui ? Ce que je voulais dire, c'est que M. Woodley était parfaitement odieux, mais que M. Carruthers, beaucoup plus âgé, était plus aimable. C'était un brun, pâle, glabre et silencieux, mais il avait de bonnes manières et un sourire agréable. Il s'enquit de nos ressources et en apprenant que nous étions très pauvres suggéra que j'aie donner des leçons de musique à sa fille unique, âgée de dix ans. Je lui répondis que je ne voulais pas quitter ma mère, sur quoi il proposa que je revienne chez elle toutes les fins de semaine et m'offrit cent livres par an, ce qui était certes un salaire splendide. Je finis donc par accepter et je m'en fus à Chiltern Grange, à une dizaine de kilomètres de Farnham. M. Carruthers était veuf, mais il avait engagé une gouvernante, une dame âgée fort respectable, du nom de Mme Dixon, et qui administrait la maison. L'enfant était un amour et tout s'annonçait bien. M. Carruthers était très gentil, aimait la musique et nous passions tous ensemble de fort agréables soirées. Chaque samedi, je revenais à Londres chez ma mère.

« La première ombre au tableau fut l'arrivée de M. Woodley, l'homme aux moustaches rouges. Il vint pour un séjour d'une semaine et pour moi ce fut comme trois mois ! C'était un homme abominable, une brute avec tout le monde, mais avec moi quelque chose d'infiniment pire. Il me fit une cour odieuse, se vanta de sa fortune, dit que si je l'épousais j'aurais les plus beaux diamants de Londres et, finalement, comme je ne voulais rien savoir, il me saisit dans ses bras, un soir après dîner – il était d'une force effroyable – et jura qu'il ne me lâcherait pas tant que je ne l'aurais pas embrassé. M. Carruthers arriva, m'arracha de ses mains, sur quoi l'autre se retourna contre son hôte, le jeta à terre d'un coup de poing qui lui fit une coupure au visage. Comme bien vous pensez, ce fut la fin de son séjour. M. Carruthers me présenta ses excuses le lendemain et m'assura que je ne serais plus exposée à pareil affront. Je n'ai pas revu M. Woodley depuis.

« J'arrive, maintenant, monsieur Holmes, au fait particulier qui m'a amenée à venir vous demander conseil aujourd'hui. Que je vous dise, d'abord, que, tous les samedis, je vais en bicyclette à la gare de Farnham, où je prends le train de midi vingt-deux pour Londres.

« On ne rencontre presque personne sur la route de Chiltern Grange et, à un endroit, elle est tout spécialement déserte, car elle passe entre la lande de Charlington et les bois qui entourent le manoir du même nom. On ne trouverait nulle part un tronçon de voie plus isolé et il est tout à fait rare d'y croiser ne serait-ce qu'un chariot ou un paysan tant qu'on n'a pas atteint la grand-route près de la colline de Crooksbury. Il y a deux semaines, je passais dans ces parages quand, en regardant par hasard derrière moi, je vis, à quelque deux cents mètres, un monsieur entre deux âges, avec une petite barbe courte. Il était aussi en bicyclette et, quand je regardai de nouveau avant d'arriver à Farnham, il avait disparu, de sorte que je cessai d'y songer. Mais vous concevrez

combien je fus surprise, monsieur Holmes, quand, en revenant le lundi, je revis le même homme au même endroit. Mon étonnement s'accrut encore quand l'incident se reproduisit, exactement dans les mêmes circonstances, les samedi et lundi suivants. Il se tenait à distance, ne me molestait en aucune façon, mais, sûrement, ce n'en est pas moins très singulier. J'en parlai à M. Carruthers, qui parut intéressé par ce que je lui disais et qui me dit qu'il avait commandé une voiture, de sorte qu'à l'avenir je ne passerais plus dans ces parages isolés sans un compagnon de route.

« La voiture devait arriver cette semaine, mais, pour je ne sais quelle raison, elle n'a pas été livrée, si bien qu'il a fallu que j'aie en bicyclette à la gare. C'était ce matin. Vous pensez bien que j'ai regardé quand je suis arrivée à la colline de Charlinton, et, comme de juste, l'homme était là, tout comme les deux semaines précédentes. Il restait toujours tellement loin que je ne pouvais pas voir nettement ses traits, mais c'était sûrement quelqu'un que je ne connaissais pas. Il portait un costume sombre et une casquette. La seule partie de son visage que je voyais nettement, c'était sa barbe noire. Aujourd'hui, je n'avais pas peur et, très intriguée, je résolus de voir qui c'était et ce qu'il voulait. Je ralentis, mais il en fit autant. Alors je descendis, mais il descendit aussi. Du coup, je lui tendis un piège. Il y a un endroit où la route fait un coude brutal ; je pris ce tournant à toute allure, puis m'arrêtai pour l'attendre. Je pensais qu'il allait passer à toute vitesse et qu'il me dépasserait avant de pouvoir s'arrêter, mais il ne se montra pas. Alors, je revins sur mes pas et regardai de l'autre côté du tournant. On apercevait bien quinze cents mètres de route, seulement l'homme avait disparu. Et ce qui rend la chose plus extraordinaire encore, c'est qu'il n'y a pas une voie latérale par laquelle il aurait pu s'en aller.

Holmes se mit à rire en se frottant les mains.

– Le fait est que l'affaire présente des caractères bien particuliers, dit-il. Combien s'est-il écoulé de temps entre le moment où vous avez tourné le coin et celui où vous avez découvert qu'il n'y avait plus personne sur la route ?

– Deux ou trois minutes.

– Il n'aurait donc pas pu faire la route en sens contraire. Et vous dites qu'il n'y a pas de chemins sur le côté ?

– Aucun.

– Alors il se sera engagé dans un sentier, d'un côté ou de l'autre.

– En tout cas, pas du côté de la lande, car je l'aurais vu.

– De sorte que, par élimination, nous arrivons au fait qu'il est parti vers le manoir de Charlinton, qui, si j'ai bien compris, se trouve entouré de ses propres terres d'un côté de la route. Rien d'autre ?

– Rien, monsieur Holmes, sauf que j'en fus si intriguée que je me suis dit que je ne serais tranquille que quand je vous aurais vu et que vous m'auriez donné votre opinion.

Holmes resta sans rien dire un petit moment.

– Où se trouve le monsieur auquel vous êtes fiancée ? demanda-t-il enfin.

– À Coventry, à la Compagnie électrique des Midlands.

– Il ne viendrait pas vous voir sans prévenir ?

– Oh, monsieur Holmes ! Comme si je ne le reconnaîtrais pas !

– Avez-vous eu d'autres admirateurs ?

– Plusieurs, avant de connaître Cyril.

– Et depuis ?

– Il y a eu cet affreux Woodley, si on peut appeler cela un admirateur.

– Personne d'autre ?

Notre jolie cliente parut un peu confuse.

– Allons, dites-nous qui ? l'encouragea Holmes.

– Eh bien, je me fais peut-être des idées, mais il m'a semblé parfois que le monsieur pour qui je travaille, M. Carruthers, me porte un vif intérêt. On se trouve forcément rapprochés par les circonstances. Le soir, je l'accompagne au piano. Il n'a jamais rien dit. C'est un parfait homme du monde, mais les femmes sentent ces choses-là.

– Ah ! – Holmes prit un air grave. – Qu'est-ce qu'il fait, comme métier ?

– Il est riche.

– Et il n'a ni chevaux ni voiture ?

– Enfin, il est assez à l'aise. Mais il se rend dans la Cité deux ou trois fois par semaine. Il s'intéresse fort aux actions des mines d'or d'Afrique du Sud.

– Vous me ferez savoir s'il se passe quelque chose de nouveau, mademoiselle. J'ai beaucoup à faire en ce moment, mais je trouverai le temps d'étudier votre affaire. Dans l'intervalle, ne prenez aucune mesure sans m'avertir. Au revoir, et j'espère ne recevoir de vous que de bonnes nouvelles.

« Il est dans l'ordre naturel des choses qu'une fille comme cela ait des gens dans son sillage, dit Holmes, songeur, en fumant sa pipe. Mais il vaut mieux que ce ne soit pas à bicyclette et sur une route isolée. Quelque amoureux transi, sans nul doute. Mais l'affaire présente des détails curieux et riches en suggestions, Watson.

– Du fait que l'homme ne se montre qu'à cet endroit ?

– Tout juste. Notre premier effort doit être pour découvrir quels sont les occupants du manoir de Charlington. Ensuite, quelle relation y a-t-il entre Carruthers et Woodley, puisqu'ils sont, semble-t-il, des types tellement différents l'un de l'autre ? Comment est-il advenu que *tous les deux* tenaient à tel point à retrouver la famille de Ralph Smith ? Autre chose : qu'est-ce que c'est que ce train de maison où on paie le double du tarif habituel à une préceptrice, mais où on n'a pas de cheval alors qu'on habite à dix kilomètres de la gare ? Bizarre, Watson... très bizarre.

– Vous irez là-bas ?

– Non, mon cher, c'est vous qui irez. Il se peut que ce ne soit qu'une intrigue sans conséquence et je ne peux pas interrompre mes importantes recherches actuelles pour cela. Lundi, vous arriverez de bonne heure à Farnham, vous vous cacherez dans les parages de Charlington ; vous observerez les événements et vous agirez comme vous le jugerez bon. Puis, après vous être renseigné sur les hôtes du manoir, vous reviendrez me faire votre rapport. Et maintenant, plus un mot sur cette question tant que nous n'aurons pas quelques bases solides sur lesquelles appuyer notre solution.

Nous savions par la jeune femme qu'elle rentrait le lundi par le train qui quitte Waterloo à neuf heures cinquante ; je partis donc de bonne heure par celui de neuf heures treize. A Farnham, je n'éprouvai aucune difficulté à me faire indiquer Charlington et sa lande. Il était impossible de se tromper sur le site des mésaventures de la jeune personne, avec la lande vallonnée d'un côté et de l'autre une vieille haie de buis qui entourait un parc émaillé d'arbres magnifiques. Il y avait une grande entrée en pierres moussues dont les piliers latéraux étaient surmontés d'emblèmes héraldiques effacés, mais en dehors de cette allée cavalière centrale, j'observai différents points où des trouées dans la haie correspondaient à des sentiers. On ne voyait pas l'habitation de la route, mais tout son environnement proclamait la tristesse et la décrépitude.

La lande était couverte des taches dorées des ajoncs en fleur qui étincelaient magnifiquement sous les feux d'un ardent soleil printanier. Ce fut derrière une de ces touffes que je pris position, de manière à commander la vue de la grille en même temps que celle d'une longue étendue de route de chaque côté. Celle-ci était déserte au moment où je la quittai, mais j'y vis bientôt un cycliste qui roulait dans la direction d'où je venais. Il avait un costume sombre et une barbe

noire. En arrivant à l'extrémité de la propriété du manoir, il mit pied à terre et, poussant sa machine par une des ouvertures de la haie, disparut de ma vue.

Un quart d'heure s'écoula et une seconde bicyclette apparut. Cette fois, c'était la jeune femme qui venait de la gare. Je la vis scruter les environs quand elle se trouva à hauteur de la haie du manoir de Charlington. L'instant d'après, l'homme sortit de sa cachette, sauta sur sa bicyclette et la suivit. Dans tout le vaste paysage, ces deux-là étaient les seuls points mouvants : la fille, gracieuse et très droite sur sa machine, et l'homme derrière elle, le nez sur le guidon, avec quelque chose de furtif dans tous ses gestes. Elle regarda derrière elle, le vit et ralentit. Il l'imita. Elle s'arrêta. Il en fit aussitôt autant, maintenant deux cents mètres d'écart entre elle et lui. L'initiative suivante de la jeune femme fut aussi inattendue que crâne : elle fit faire demi-tour à sa machine et fonça droit sur l'homme qui, aussi prompt qu'elle, toutefois, prit à toute allure une fuite désespérée. Bientôt elle reprit son chemin primitif, la tête hautainement relevée et sans daigner faire le moins du monde attention à ce silencieux garde du corps qui, lui aussi, avait repris la même direction qu'elle et resta à la même distance jusqu'au moment où la courbe du chemin me les fit perdre de vue.

Je restai dans ma cachette et bien m'en prit, car bientôt l'homme revint, roulant lentement. Il entra par la grille du manoir et descendit de machine. Pendant quelques minutes, je pus le voir, immobile parmi les arbres. Les mains levées, il semblait en train d'arranger sa cravate. Puis il remonta sur sa bicyclette et s'en fut, par l'allée cavalière, en direction du Manoir. Courant par la lande, j'essayai de le suivre des yeux parmi les arbres. Très loin, je parvenais à apercevoir les bâtiments gris, hérissés de leurs antiques cheminées, mais l'allée traversait des bosquets touffus et je ne pus revoir mon homme.

J'avais quand même l'impression d'avoir accompli une assez bonne matinée de travail et j'étais très en train en regagnant Farnham. L'agent immobilier de l'endroit ne put me fournir aucun renseignement concernant le manoir de Charlington et me dit de m'adresser à une firme bien connue, dans Pall Mall. Je m'y arrêtai avant de rentrer et y trouvai un accueil courtois. L'employé me dit que je ne pourrais pas louer le manoir pour cet été-là, que j'arrivais un tout petit peu trop tard car on l'avait loué un mois avant. Le locataire était un M. Williamson, un homme âgé et très respectable. Le préposé regrettait de ne pouvoir m'en dire davantage, mais les affaires de ses clients n'étaient pas des sujets dont il lui était permis de discuter.

M. Sherlock Holmes écouta avec attention le long rapport que je fus en mesure de lui présenter ce soir-là, mais ce compte rendu ne me valut pas ce mot de brève louange que j'avais espéré et que j'eusse apprécié. Au contraire, son visage austère se fit plus sévère que d'habitude, tandis qu'il commentait les choses que j'avais faites et celles que j'aurais dû faire.

– Grosse erreur, mon cher Watson, votre cachette. Il fallait vous placer derrière la haie ; ainsi vous auriez vu de près ce personnage intéressant. De la façon dont vous vous y êtes pris, vous étiez à des centaines de mètres, de sorte que vous ne pouvez que m'en dire moins encore que Mlle Smith. Elle croit qu'elle ne connaît pas l'individu ; je suis convaincu du contraire. Pourquoi, sans cela, serait-il à ce point désireux de ne pas lui permettre de l'approcher pour voir ses traits ? Vous me dites qu'il se penchait sur son guidon. Toujours cette même dissimulation ! Vous vous

êtes vraiment mal débrouillé. Il retourne au manoir, et pour savoir qui il est, vous vous adressez à une maison de Londres !

– Et qu'aurait-il fallu faire ? m'écriai-je avec chaleur.

– Aller à l'auberge la plus proche. C'est le centre des cancons, à la campagne. Là, on vous aurait dit tous les noms, depuis celui du patron jusqu'à celui de la femme de charge. Williamson ! Ça ne me dit rien du tout. Si c'est un vieillard, ça ne peut pas être le cycliste actif qui file à toute vitesse pour échapper à la poursuite de cette athlétique jeune personne. Que nous a rapporté votre expédition ? La confirmation du récit de la demoiselle ? Je n'avais jamais douté de sa véracité. Qu'il existe une corrélation entre le cycliste et le manoir ? De cela non plus je n'ai jamais douté. Que le manoir est loué par Williamson ? Nous voilà bien avancés ! Allons, allons, cher ami, ne soyez pas si morose. Nous ne pouvons plus rien faire d'ici samedi prochain et, d'ici là, peut-être prendrai-je un ou deux renseignements moi-même.

Le lendemain nous apporta un mot de Mlle Smith, relatant brièvement, mais exactement, les incidents mêmes dont j'avais été le témoin. Mais tout le sel s'en trouvait dans le post-scriptum :

« Je suis certaine, monsieur Holmes, que vous ne trahirez pas ma confiance si je vous dis que ma position devient ici difficile, du fait que mon patron m'a demandé ma main. Je suis convaincue que ses sentiments sont à la fois profonds et honorables, mais j'ai déjà engagé ma parole ailleurs, comme vous le savez. Il a pris mon refus avec beaucoup de sérieux, mais aussi beaucoup de douceur. Vous concevez, toutefois, que la situation est un peu tendue. »

– Notre jeune amie a l'air d'entrer dans une passe difficile, dit Holmes, songeur, quand il eut fini de lire la lettre. L'affaire présente certainement plus de points intéressants et de possibilités d'évolution que je ne le pensais au début. Une journée tranquille et paisible à la campagne ne me ferait pas de mal et j'ai bonne envie d'y faire un saut cet après-midi pour vérifier une ou deux théories que j'ai échafaudées.

La paisible journée de campagne de Holmes eut une fin pas banale, car il revint à Baker Street tard ce soir-là, avec la lèvre fendue et une bosse incolore sur le front, sans parler d'une tendance générale à la dissipation qui eût fait de toute sa personne un digne objet d'investigation pour la police régulière. Il était absolument ravi de ses mésaventures et rit de grand coeur en me les racontant.

– Je prends si peu d'exercice que c'est toujours un régal pour moi, dit-il. Vous n'ignorez pas que je suis assez habile dans ce bon vieux sport national anglais qu'est la boxe. Cela sert, à l'occasion. Aujourd'hui, par exemple, j'aurais sans cela connu d'ignominieux déboires.

Je le priai de me dire ce qu'il était arrivé.

– Je l'ai trouvé, ce cabaret de campagne que j'avais recommandé à votre attention, et je m'y suis livré à une discrète enquête. Je me trouvais au bar et le patron, bavard, était en train de me

raconter tout ce que je voulais. Williamson est un monsieur à barbe blanche qui habite le manoir avec seulement quelques domestiques. D'après un bruit qui court, il est, ou aurait été, pasteur ; toutefois, un ou deux incidents survenus durant son court séjour au manoir me frappent comme assez peu cléricaux, et, à ce qu'on m'a dit, il y a effectivement eu dans le clergé un individu de ce nom dont la carrière a été particulièrement peu brillante. Le patron du bar m'a appris aussi que d'habitude des visiteurs viennent au manoir pour le week-end – « de chauds lapins, monsieur ! » – surtout un bonhomme à moustache rouge, un nommé M. Woodley, qui y est tout le temps. Nous en étions là, quand, qui est-ce qui s'amène, sinon le type en question qui, tout en prenant sa bière dans la salle à côté, avait entendu toute la conversation. Qui étais-je et qu'est-ce que je voulais ? Qu'est-ce que signifiaient toutes ces questions ? Extrêmement volubile, il employait des adjectifs fort vigoureux. Il mit le point final à un chapelet d'injures par un vicieux revers de main que je n'ai pas pu entièrement éviter. Les quelques minutes qui suivirent, furent délicieuses. Ce fut un duel entre le classique direct du gauche et une brute désordonnée. J'en suis sorti dans l'état où vous me voyez. M. Woodley est reparti en charrette. Ainsi s'acheva ma promenade à la campagne et il faut reconnaître que, bien que fort agréable, ma journée aux confins du Surrey n'a guère été plus utile que la vôtre.

Le jeudi nous apporta une autre lettre de notre cliente.

« Vous ne serez pas surpris, monsieur Holmes, écrivait-elle, d'apprendre que je quitte ma situation. Même le salaire élevé que me paie M. Carruthers ne parvient pas à compenser les inconvénients de ma position. Samedi je vais à Londres et n'ai pas l'intention de revenir. M. Carruthers s'est procuré une voiture et les dangers de la route solitaire – si tant est qu'ils aient existé – ont disparu.

« Pour ce qui a motivé mon départ, c'est moins la tension résultant de mes relations avec M. Carruthers que la réapparition de l'odieux M. Woodley. Toujours hideux, il est plus affreux encore maintenant, car il a, paraît-il, eu un accident qui l'a beaucoup défiguré. Je l'ai aperçu par la fenêtre, mais – Dieu merci ! – ne me suis pas encore trouvée en sa présence. Il a eu une longue conversation avec M. Carruthers qui, après, m'a semblé fort surexcité. Woodley doit séjourner dans le voisinage, car il ne couche pas ici, et pourtant je l'ai aperçu de nouveau ce matin, il se faufilait parmi les bosquets. Je préférerais de beaucoup une bête sauvage en liberté dans le jardin. Je l'abomine et le crains plus que je ne saurais dire. Comment, mais comment, M. Carruthers peut-il un seul instant supporter un être pareil ? Enfin, mes tourments seront finis samedi ! »

– Je l'espère aussi, Watson, je l'espère, dit Holmes, avec fougue. Je ne sais quelle surnoise intrigue se noue autour de cette petite, et il est de notre devoir de veiller à ce que personne ne la moleste au cours du dernier voyage en question. Je crois, Watson, qu'il faut que nous trouvions le temps d'y descendre samedi matin pour nous assurer que cette curieuse enquête sans résultat n'aura pas une fin regrettable.

Je reconnais que je n'avais pas, jusqu'alors, considéré l'affaire sous un angle bien sérieux. Elle me semblait plutôt grotesque et baroque que dangereuse. Qu'un homme attende et suive une très jolie femme, cela n'avait rien d'extraordinaire, et s'il avait témoigné d'assez peu d'audace pour non seulement ne pas lui adresser la parole, mais même pour fuir à son approche, ce ne pouvait

être un assaillant bien redoutable. Woodley, ce voyou, était tout différent, mais, sauf en une occasion, il n'avait pas molesté notre cliente et maintenant il allait rendre visite à Carruthers sans même paraître en présence de la jeune femme. Le cycliste était probablement un des membres de la compagnie qui venait au manoir pour les week-ends, ainsi que le cabaretier l'avait raconté à Holmes. Toutefois, qui il était et ce qu'il voulait, on l'ignorait toujours. Ce furent la sobriété de l'attitude de Holmes et le fait qu'il glissa, avant de sortir, un revolver dans sa poche qui me donnèrent l'impression qu'il y avait peut-être une tragédie latente sous cette curieuse suite d'événements.

À une nuit pluvieuse avait succédé une matinée resplendissante et la campagne couverte de bruyères, avec les flamboyantes touffes d'ajoncs en fleur, semblait encore plus belle à nos yeux, après les teintes boueuses, grisâtres et ardoisées de Londres. Holmes et moi nous marchions le long de la route large et sablée, en respirant à pleins poumons l'air frais du matin et en nous régaland du chant des oiseaux et de la fraîche haleine du printemps. D'une élévation de la route au flanc de la colline de Crooksbury nous pûmes apercevoir le sinistre manoir hérissant ses cheminées par-dessus les chênes antiques qui, tout vieux qu'ils étaient, n'en demeuraient pas moins plus jeunes que le bâtiment qu'ils entouraient. Holmes m'indiqua, sur la longue route qui, tel un ruban d'un jaune rougeâtre, serpentait entre le brun de la lande et le vert bourgeonnant des bois, un point noir, très éloigné – un véhicule qui venait dans notre direction. Holmes eut une exclamation d'impatience.

– J'avais tablé sur une marge d'une demi-heure, dit-il. Si c'est la voiture de notre jeune personne, elle doit chercher à prendre le train d'avant. J'ai bien peur, Watson, qu'elle ne passe à Charlington trop tôt pour que nous puissions l'y joindre.

Une fois franchi le sommet de la montée, nous ne pouvions plus voir le véhicule, mais nous pressâmes l'allure à tel point que ma vie sédentaire commença à se faire sentir et que je dus rester en arrière. Holmes, toutefois, était toujours en forme, car il avait d'inépuisables ressources nerveuses qu'il mettait à contribution. Son pas élastique ne ralentit pas un instant jusqu'au moment où, alors qu'il était à une centaine de mètres en avant de moi, il s'arrêta et je le vis lever la main en un geste de douleur et de désespoir. En même temps, la voiture vide, au trot du cheval dont les rênes pendaient, apparut au tournant de la route, approchant rapidement de nous.

– Trop tard, Watson, trop tard ! s'écria Holmes tandis que, haletant, je me portais à sa hauteur. Imbécile que je suis de n'avoir pas tenu compte du train précédent ! C'est un enlèvement, une séquestration, un meurtre, Dieu sait quoi ! Barrez-moi cette route ! Arrêtez-moi ce cheval ! c'est cela. Maintenant, en voiture, et voyons si je vais pouvoir réparer les conséquences de mes propres gaffes !

Nous avions bondi dans le dog-cart et Holmes, après avoir fait tourner le cheval, le cingla vigoureusement de son fouet et nous partîmes à fond de train. Comme nous prenions le tournant, toute l'étendue de la route qui s'étendait entre le manoir et la lande se déploya devant nos yeux. Je saisis Holmes par le bras.

– Voici notre homme ! lui dis-je.

Un cycliste venait dans notre direction. Tête baissée et dos voûté, il mettait à pédaler toute son énergie et filait comme un coureur. Soudain, en levant son visage barbu, il nous vit proches de lui et s'arrêta, sautant à bas de sa machine. La barbe d'un noir intense faisait un étrange contraste avec la pâleur de sa figure et ses yeux brillaient, comme enfiévrés. Il nous regarda avec surprise, considéra notre voiture, et un air de stupeur se peignit sur ses traits.

– Holà ! Arrêtez ! s'écria-t-il en mettant sa bicyclette en travers de la route. Où avez-vous pris cette voiture ? Arrêtez, je vous dis ! hurla-t-il en tirant de sa poche un pistolet. Arrêtez, ou sans ça, bon sang, je tire dans votre cheval !

Holmes me lança les rênes sur les genoux et bondit à bas de la charrette.

– C'est vous que nous cherchons. Où est Mlle Smith ? demanda-t-il avec sa vivacité ordinaire.

– C'est bien ce que je vous demande. Vous êtes dans son dog-cart. Vous devriez savoir où elle est.

– Nous avons rencontré la voiture sur la route. Il n'y avait personne dedans. On l'a prise pour aller au secours de la jeune femme.

– Mon Dieu ! que vais-je faire ! s'écria l'inconnu, au comble du désespoir. Ils la tiennent, cet infernal gredin de Woodley et ce bandit de prêtre ! Allons, venez, si vraiment vous êtes son ami, venez m'aider à la sauver, quand je devrais laisser mes os dans ce bois de Charlington !

D'un air égaré, il se précipita, le pistolet à la main, vers une brèche ouverte dans la haie. Holmes le suivit, et moi, laissant le cheval brouter sur le bord de la route, je suivis Holmes.

– C'est ici qu'ils sont passés, dit-il en indiquant plusieurs traces de pas dans le sentier boueux. Holà ! un instant : qui est-ce qui est là dans le buisson ?

C'était un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, habillé comme un garçon d'écurie, avec un pantalon de velours et des guêtres. Il était couché sur le dos, les genoux repliés, et portait une terrible entaille à la tête. Il était sans connaissance, mais vivant. Un coup d'oeil à sa blessure me montra qu'elle n'avait pas attaqué l'os.

– C'est Peter, le valet d'écurie, s'écria l'étranger. C'est lui qui la conduisait. Ces sauvages l'ont arraché de son siège et assommé. Laissez-le là ; nous ne pouvons rien faire pour lui, mais nous pouvons la sauver, elle, du pire destin qui puisse accabler une femme.

Nous nous ruâmes comme des forcenés par le sentier qui serpentait parmi les arbres. Nous venions d'atteindre les bosquets qui entouraient la maison quand Holmes s'arrêta.

– Ils ne sont pas allés à la maison. Voici leurs pas, sur la gauche... là, à côté des lauriers ! Ah ! je vous le disais !

Tandis qu'il parlait, le hurlement d'une voix féminine – un hurlement qui vibrait d'horreur frénétique – retentit, parti d'une épaisse touffe de buissons devant nous. Il s'acheva subitement sur sa note la plus élevée par le bruit étouffé qu'émet quelqu'un qu'on étrangle.

– Par ici, par ici ! ils sont dans le boulingrin, s'écria l'inconnu en s'élançant dans les buissons. Ah, les lâches ! les chiens ! Suivez-moi, messieurs ! Mais trop tard, trop tard ! ah, misère !

Nous venions de déboucher sur un délicieux glacis de gazon entouré d'arbres vénérables. A l'extrémité la plus éloignée, à l'ombre d'un immense chêne, trois personnes formaient un groupe étrange. L'une était une femme, notre cliente ; chancelante et défaillante, elle était bâillonnée par un mouchoir lié sur sa bouche. En face d'elle se dressait un jeune homme brutal, au visage lourd et à la moustache rousse ; il était guêtré et, les jambes écartées, un poing sur la hanche, il agitait de l'autre main une cravache. Toute son attitude était de forfanterie triomphante. Entre les deux, un vieillard à barbe grise, portant un court surplis par-dessus un costume clair, venait évidemment de terminer le service de mariage car, au moment où nous parûmes, il était en train de remettre son livre de prières dans sa poche tout en tapant de joviale façon sur l'épaule de ce sinistre marié.

– Ils sont mariés ! m'écriai-je.

– Venez ! s'exclama notre guide. Venez !

Il se rua sur la pelouse, Holmes et moi derrière lui. Comme nous approchions, la jeune femme s'appuya en chancelant contre le tronc du chêne pour ne pas tomber. Williamson, l'ex-membre du clergé, s'inclina devant nous avec une politesse ironique et Woodley, la brute, s'avança avec un beuglement hilare.

– Tu peux enlever ta barbe, Bob, dit-il. Ça va, on t'a reconnu. Eh bien, toi et tes copains, vous arrivez juste à temps pour me permettre de vous présenter Mme Woodley.

La réponse de notre guide fut singulière. Il arracha d'un geste brusque la barbe noire qui le déguisait et la jeta par terre, révélant un visage pâle, allongé, et complètement rasé. Puis, levant son pistolet, il le braqua sur le jeune voyou qui s'avançait vers lui en cinglant dangereusement l'air de sa cravache.

– Oui, dit notre allié de fraîche date, c'est bien moi, Bob Carruthers, et je ne laisserai pas faire de tort à cette fille, quand ça devrait me mener à la potence. Je te l'ai dit, ce que je ferais si tu la touchais, et, pardieu, je tiendrai parole !

– Trop tard : elle est ma femme.

– Non ! elle est ta veuve !

Le coup partit et je vis le sang jaillir du devant du gilet de Woodley. Il tournoya avec un hurlement et s'écroura sur le dos, son hideux visage se marbrant tout à coup d'une affreuse pâleur. Le vieillard, toujours revêtu de son surplis, lâcha une bordée de jurons comme de ma vie je n'en avais entendu, et tira à son tour un revolver, mais, avant qu'il n'ait eu le temps de seulement l'élever à l'horizontal, il avait sous les yeux le canon de l'arme de Holmes.

– Ça suffit comme ça, dit froidement mon ami. Lâchez-moi ce pistolet. Watson, ramassez-le ! Tenez-le-lui près de la tête ! Merci. Quant à vous, Carruthers, donnez-moi votre arme. Nous ne voulons plus de violences. Allez, passez-moi ça.

– Qui donc êtes-vous ?

– Je m'appelle Sherlock Holmes.

– Bon Dieu de bois !

– Vous me connaissez, à ce que je vois. Je représenterai la police régulière en attendant qu'elle arrive. Holà, toi ! cria-t-il au valet d'écurie apeuré qui venait de montrer son nez au bord de la pelouse, viens ici, et porte-moi ça à cheval aussi vite que tu le pourras à Farnham. – Il griffonna quelques mots sur une feuille de son calepin. – Donne-le au commissaire de police. Tant qu'il ne sera pas arrivé, je suis contraint de vous retenir ici sous ma garde personnelle.

La magistrale puissance de la personnalité de Holmes dominait cette scène tragique dont les acteurs étaient entre ses mains comme des pantins. Williamson et Carruthers se retrouvèrent en train de porter le blessé dans le manoir et j'offris mon bras comme soutien à la jeune femme épouvantée. On posa Woodley sur son lit et, à la demande de Holmes, je l'examinai. J'allai lui en rendre compte dans la vieille salle à manger tendue de tapisseries anciennes où il était assis, ses deux prisonniers devant lui.

– Il vivra, lui dis-je.

– Quoi ? s'écria Carruthers, debout d'un bond. Je vais commencer par aller l'achever. Vous n'allez pas me dire que cette jeune femme, que cet ange, est rivé à Woodley le Braillard pour le restant de ses jours ?

– Vous n'avez pas besoin de vous faire de bile à cet égard, dit Holmes. Il y a deux bonnes raisons pour que, quoiqu'il arrive, elle ne soit pas sa femme. D'abord, nous pouvons en toute sécurité mettre en doute les droits qu'avait M. Williamson de célébrer le mariage.

– J'ai été ordonné, s'écria le vieux gredin.

– Et défroqué aussi.

– Prêtre un jour, prêtre toujours.

– Pensez-vous ! Et la licence de mariage ?

– Nous l'avons. Je l'ai dans ma poche.

– Alors vous vous l'êtes procurée par un subterfuge. De toute façon, un mariage par contrainte n'est pas un mariage, mais un forfait extrêmement grave, comme vous ne tarderez pas à le constater. Ou je me trompe fort, ou vous allez bien avoir dix ans pour y réfléchir. Quant à vous, Carruthers, vous auriez mieux fait de garder votre revolver dans votre poche.

– Je commence à le croire, monsieur Holmes ; mais quand je songeais à toutes les précautions que j'ai prises pour sauvegarder cette fille – car je l'aimais, monsieur Holmes, et avant de la connaître je ne savais pas ce que c'était que d'aimer comme cela –, ça m'a rendu fou de penser qu'elle se trouvait aux mains de la brute la plus sauvage et la plus violente de toute l'Afrique du Sud, d'un homme dont le nom répand la terreur de Kimberley à Johannesburg. Comment, monsieur Holmes, vous n'allez pas me croire, mais si je vous disais que depuis que cette enfant travaille chez moi je ne l'ai pas une fois laissée passer devant cette maison, où je savais que ces gredins étaient tapis, sans la suivre en bicyclette, rien que pour être sûr qu'il ne lui arrivait rien ? Je me tenais à distance, et je mettais une fausse barbe pour qu'elle ne me reconnaisse pas, parce que c'est une fille honnête et droite qui ne serait pas restée chez moi si elle avait cru que je la suivais sur les routes de campagne.

– Pourquoi ne pas l'avoir avertie du danger ?

– Toujours parce qu'elle m'aurait quitté, et je ne pouvais pas me résigner à cette idée-là. Même si elle ne pouvait pas m'aimer, c'était déjà beaucoup pour moi que de voir sa beauté dans mon foyer et que d'entendre le son de sa voix.

– Eh bien, dis-je, si vous appelez cela de l'amour, monsieur Carruthers, moi je trouve que c'est de l'égoïsme.

– Les deux vont peut-être de pair. En tout cas, je ne pouvais pas la laisser s'en aller. En outre, avec la bande à ses trousses, ce n'était pas plus mal qu'elle ait quelqu'un pour veiller sur elle. Et puis, quand le câble est arrivé, je savais qu'ils allaient forcément passer à l'action.

– Quel câble ?

– Celui-ci, dit Carruthers en sortant un télégramme de sa poche.

Court et précis, il disait simplement :

« Le vieux est mort. »

– Hum ! dit Holmes. Je crois que je vois ce qui s'est passé et je comprends sans peine que ce message, comme vous dites, allait les déchaîner. Mais, pendant que nous attendons, si vous me racontiez ce que vous savez ?

Le vieux forban en surpris éclata en un torrent d'injures.

– Tudieu ! si tu te mets à moucharder, Bob Carruthers, je te ferai ce que tu as fait à Jack Woodley ! Bêlé ton amour pour la môme tant que tu voudras, mais si tu donnes tes potes à cette espèce de flic en civil, tu le regretteras, c'est moi qui te le dis !

– Votre Révérence n'a pas besoin de se frapper, dit Holmes en allumant une cigarette. Votre affaire à vous est assez claire, et tout ce que je demande, c'est quelques détails pour ma curiosité personnelle. Toutefois, si le fait de me les donner doit provoquer des difficultés, c'est moi qui vais parler et vous verrez quelle chance vous pouvez avoir de conserver vos secrets. Pour commencer, vous êtes trois qui êtes venus d'Afrique du Sud pour ce coup-là : vous, Williamson ; vous, Carruthers et Woodley.

– Mensonge numéro un, dit le vieux. Je ne les ai jamais vus, ni l'un ni l'autre, jusqu'à il y a deux mois. Et je n'ai de ma vie jamais mis le pied en Afrique. Mettez ça dans votre poche et votre mouchoir par-dessus, monsieur De-quoi-je-me-mêle Holmes.

– Ce qu'il dit est vrai, corrobora Carruthers.

– Eh bien, soit, deux d'entre vous firent le voyage. Le révérend père n'était pas un article d'importation. Vous aviez connu Ralph Smith en Afrique du Sud. Vous aviez tout lieu de croire qu'il ne vivrait plus bien longtemps. Vous avez découvert que sa nièce hériterait de sa fortune. C'est ça, oui ?

Carruthers approuva de la tête et Williamson jura.

– Elle était sa plus proche parente, probablement, et vous saviez que le vieux était incapable de faire un testament.

– Absolument hors d'état, dit Carruthers.

– De sorte que vous êtes venus, tous les deux, et que vous avez recherché la fille. L'idée, c'était que l'un de vous l'épouse, et l'autre aurait sa part du butin. Pour une raison quelconque, ce fut Woodley qui fut choisi pour être le mari. Pourquoi cela ?

– Nous l'avions jouée aux cartes pendant la traversée. C'est lui qui a gagné.

– Je vois. Vous avez réussi à faire entrer la demoiselle à votre service et là, Woodley devait faire sa cour. Elle vit quelle brute et quel sac à vin c'était et repoussa ses avances. En même temps, vos plans se trouvaient quelque peu bousculés par le fait que vous-même étiez tombé amoureux de la jeune personne. L'idée qu'un tel butor la possédât vous devenait insupportable.

– Ça, tudieu, oui !

– Vous vous êtes querellés, il vous a quitté en fureur et s'est mis à combiner son plan tout à fait en dehors de vous.

– Ça m'a tout l'air, Williamson, qu'il n'y a pas grand-chose que je peux apprendre à ce monsieur, s'écria Carruthers avec un rire amer. Oui, on s'est disputés et il m'a envoyé à terre. Pour cela, nous sommes à jeu, en tout cas. Là-dessus, je l'ai perdu de vue. C'est à ce moment-là qu'il est allé ramasser ce curé vomi que voilà. J'ai trouvé où ils avaient monté leur ménage ensemble, dans cette maison qui se trouvait sur le chemin que la fille suivait pour aller à la gare. J'ai eu l'oeil sur elle à partir de ce moment-là, parce que je me suis douté qu'il y avait une machination en train. Je les voyais de temps à autre, parce que je voulais savoir ce qu'ils tramaient. Il y a deux jours, Woodley est venu me voir chez moi, pour me montrer ce télégramme qui disait que Ralph Smith était mort. Il venait me demander si je voulais observer notre marché. J'ai répondu que non. Il m'a demandé si je voulais épouser moi-même la petite et lui donner sa part. Je lui ai répondu que je le ferais volontiers, mais qu'elle ne voulait pas de moi. Il a dit : « Marions-la d'abord, et au bout d'une semaine ou deux, elle sera peut-être de meilleure composition. » J'ai dit que je ne prêterais pas à un plan où il y aurait des violences. Alors, il est parti en sacrant et en jurant, comme un porc qu'il est, qu'il finirait par avoir la fille. Elle me quittait à la fin de cette semaine et je m'étais procuré une voiture pour la conduire à la gare. Malgré cela, j'avais encore des inquiétudes et je l'ai suivie en bicyclette. Elle avait de l'avance, toutefois, et avant que je l'aie rejointe, le mal était fait. La première chose que j'en ai su, c'est quand je vous ai vus, tous les deux, messieurs, revenir dans la charrette qui l'avait emmenée.

Holmes se leva et jeta le bout de sa cigarette dans l'âtre.

– J'ai été très obtus, Watson, me dit-il. Quand, dans votre rapport, vous m'avez dit que vous aviez vu le cycliste arranger, à ce que vous pensiez, sa cravate dans les buissons, ce seul fait aurait dû tout me révéler. Toutefois, nous pouvons nous féliciter d'avoir enquêté sur une affaire curieuse, et même, à certains points de vue, unique. J'aperçois trois policiers locaux qui arrivent par l'allée, et comme le petit valet d'écurie parvient à se maintenir à leur hauteur, il faut croire que, pas plus que notre si intéressant marié de ce matin, il ne gardera de traces permanentes de son aventure. Je crois, Watson, qu'en votre qualité de médecin vous pourriez vous occuper de Mlle Smith et lui dire que si elle est suffisamment remise nous serons heureux de l'accompagner jusque chez sa mère. Si sa convalescence n'est pas achevée, vous constaterez qu'il suffira de faire allusion à un télégramme que nous avons l'intention d'expédier à un jeune électricien des Midlands pour parachever la cure. Quant à vous, monsieur Carruthers, je considère que vous avez fait ce que vous pouviez pour racheter la part que vous aviez prise dans une ignoble machination. Voici ma

carte, monsieur, et si mon témoignage peut vous être de quelque secours quand vous passerez devant les juges, je suis à votre disposition.

Dans l'incessant tourbillon de notre activité, il m'a souvent été difficile, ainsi que le lecteur a dû l'observer, de clore mes récits en donnant tous ces détails fins que les gens curieux seraient en droit d'attendre. Chaque affaire préluait à une autre et, le dénouement atteint, ses acteurs disparaissaient à jamais de notre existence affairée. Je retrouve, néanmoins, un petit mot à la fin de celles de mes notes qui traitent de cette enquête. J'y ai consigné que Mlle Violette Smith a effectivement hérité d'une grosse fortune et qu'elle est maintenant l'épouse de Cyril Morton, fondateur de la maison d'électricité Morton et Kennedy, de Westminster. Williamson et Woodley, poursuivis tous les deux pour rapt et sévices, ont récolté le premier sept ans, le second dix. Du sort de Carruthers je n'ai pas été informé, mais je suis sûr que la Cour n'a pas dû considérer avec beaucoup de sévérité son agression, car Woodley avait la réputation d'être un bandit des plus dangereux, de sorte que j'ai tout lieu de croire que quelques mois de prison suffirent à assouvir les exigences de la justice.

restée veuve, elle consacrait sa vie aux pauvres et à la gestion des biens de son mari.

L'école du prieuré

Il n'a pas manqué d'entrées et de sorties dramatiques, sur notre petite scène de Baker Street, mais je ne puis rien me remémorer d'aussi soudain et d'aussi inattendu que la première apparition du docteur Thorneycroft Huxtable, licencié ès lettres, docteur en philosophie, etc. Sa carte, qui semblait trop petite pour porter tout le poids de ses distinctions académiques, le précéda de quelques secondes et puis il parut en personne – si vaste, si pompeux et si compassé qu'il était l'incarnation même de la maîtrise de soi et de sa solidité. Et pourtant, son premier geste, quand la porte se fut refermée derrière lui, fut d'aller en chancelant s'appuyer à la table, d'où il glissa à terre, de sorte que cette majestueuse silhouette se retrouva prostrée, sans connaissance, sur notre tapis de feu en peau d'ours.

Nous nous étions levés d'un bond et, pendant quelques instants, nous contemplâmes avec une silencieuse stupeur cette emphatique épave qui venait nous parler d'on ne savait quelle subite et fatale tempête survenue quelque part au loin, sur l'océan de la vie. Puis Holmes lui logea un coussin sous la tête et moi du cognac entre les dents. Le pesant visage, tout pâle, était couturé des rides du souci ; les poches, sous les yeux clos, avaient des teintes de plomb ; la bouche molle s'abaissait douloureusement aux coins et le menton pendant n'était pas rasé. Chemise et col portaient les souillures d'un long voyage et les cheveux dépeignés se hérissaient sur le crâne bien modelé. C'était un homme fort éprouvé que celui qui gisait devant nous.

– Qu'est-ce que c'est, Watson ? me demanda Holmes.

– Un épuisement total – peut-être simplement la faim et la fatigue, dis-je, l'index sur le pouls qui, presque imperceptible, révélait que le flux vital était mince et menu.

– Un billet de retour pour Mackleton, dans le nord de l'Angleterre, dit Holmes en l'extrayant du gousset du malade. Il n'est pas encore midi. Il est certes parti de bien bonne heure !

Les paupières plissées commençaient à papilloter et bientôt deux yeux gris, l'air égaré, nous regardaient. Un instant plus tard, l'homme était debout, le visage cramoisi de confusion.

– Pardonnez cette faiblesse, monsieur Holmes ; je suis un peu surmené. Volontiers, si je pouvais avoir un verre de lait et un biscuit cela irait tout de suite mieux, j'en suis sûr. Je suis venu moi-même, monsieur Holmes, pour être certain que vous repartiriez avec moi. Je craignais que nul télégramme ne vous convainquît de l'urgence absolue de l'affaire.

– Quand vous serez tout à fait remis...

– Je me sens très bien, maintenant. Je ne comprends pas comment j'ai pu ainsi tomber de faiblesse. Je désire, monsieur Holmes, que vous preniez avec moi le prochain train pour Mackleton.

– Mon collègue, le docteur Watson, peut vous dire combien nous sommes pris pour l’instant. Je suis retenu dans cette affaire des documents Ferrers et on va juger l’assassinat Abergavenny. Il faudrait un événement très important pour m’appeler hors de Londres.

– Important ! (Notre visiteur leva les bras au ciel.) Vous n’avez pas entendu parler du rapt du fils unique du duc d’Holderness ?

– Quoi ? le fils de l’ancien Premier ministre ?

– Exactement. Nous avons essayé que la presse n’en parle pas, mais il y avait un écho dans *Le Globe* d’hier soir. Je pensais qu’il avait pu vous venir aux oreilles.

Holmes étendit son long bras mince et prit le volume H de son encyclopédie de références.

– Holderness, duc de, sixième du nom... et ensuite tout un alphabet qui représente ses dignités et décorations... et là-dessus tout un palmarès qui énumère ses titres... lord, lieutenant du comté d’Hallamshire depuis 1900. Marié à Edith, fille de sir Charles Appledore en 1888. Héritier du titre (et fils unique) : lord Saltire. Possède environ deux cent cinquante mille hectares. Exploitations minières dans le Lancashire et le pays de Galles. Adresses : Canton House Terrasse ; château d’Holderness dans l’Hallamshire et château de Carston à Bangor, pays de Galles. Eh bien, eh bien ! c’est sûrement l’un des plus éminents sujets de Sa Majesté !

– Le plus grand et peut-être le plus riche. Je sais, monsieur Holmes, que vous avez une haute idée de votre profession et que vous êtes parfaitement prêt à travailler pour l’amour de l’entreprise. Je suis néanmoins en mesure de vous préciser que le duc a déjà proclamé qu’un chèque de cinq mille livres serait remis à la personne qui pourrait lui dire où est son fils, et mille autres à celle qui lui donnerait le ou les noms de qui l’a enlevé.

– C’est une offre princière, dit Holmes. Watson, je crois que nous accompagnerons le docteur Huxtable dans son voyage de retour vers le Nord. Et maintenant, cher monsieur, quand vous aurez terminé votre lait, voudrez-vous avoir l’obligeance de me dire ce qui s’est produit, quand cela s’est produit, comment cela s’est produit et, finalement, ce que le docteur Thorneycroft Huxtable, de l’école du Prieuré, près de Mackleton, vient faire dans cette affaire et pourquoi il arrive trois jours après l’événement – l’état de votre menton en fournit la date – pour solliciter mes humbles services.

Notre visiteur avait consommé son lait et ses biscuits. La lumière était revenue dans ses yeux et la couleur sur ses joues quand il se mit, avec beaucoup de vigueur et de lucidité, à nous exposer la situation.

– Je dois vous dire, messieurs, que le Prieuré est un établissement d’enseignement élémentaire dont je suis le fondateur et le principal. Mes *Réflexions en marge d’Horace* rappelleront peut-être mon nom à votre mémoire. Le Prieuré est, sans conteste, la meilleure et la plus sélecte école de

son genre. Lord Leverstoke, le comte de Blackwater, sir Cathcart Soames... tous ces personnages éminents m'ont confié leurs fils. Mais j'ai eu l'impression que mon école venait d'atteindre son apogée quand, il y a trois semaines, le duc de Holderness m'a envoyé son secrétaire, M. James Wilder, m'informer que le jeune lord Saltire, dix ans, son fils unique et héritier, allait être confié à mes soins. Je ne pensais guère que c'était là le prélude à la plus écrasante infortune de mon existence.

« Le premier mai, jour où s'ouvre le trimestre estival, l'enfant arriva. C'était un charmant garçon et il prit très vite les habitudes de la maison. Je puis vous dire – je ne pense pas que ce soit de l'indiscrétion et les demi-confidences sont ridicules en pareil cas – qu'il n'était pas complètement heureux chez lui. Il est de notoriété publique que le duc n'a pas été heureux en ménage et que cette union s'est soldée par une séparation d'un commun accord, la duchesse ayant choisi d'aller résider dans le midi de la France. Ce fait venait de se produire tout récemment et les préférences du garçon allaient notoirement à sa maman. Il se montra taciturne après qu'elle eut quitté le château d'Holderness et ce fut pour cette raison que le duc voulut l'envoyer à mon établissement. Au bout de quinze jours le petit se sentait tout à fait chez lui et selon toute apparence était parfaitement heureux.

« C'est le lundi 13 mai au soir qu'on l'a vu pour la dernière fois. Lundi dernier par conséquent. Sa chambre était au second et, pour y aller, il fallait passer par une autre, plus grande, où couchaient deux élèves. Ceux-ci n'ont rien vu ni rien entendu, de sorte qu'il est certain que le jeune Saltire n'est pas sorti par là. Sa fenêtre était ouverte et un gros lierre permet de descendre jusqu'au sol. Nous n'avons pas pu relever en bas la trace de ses pas, mais il est certain que c'est la seule sortie possible.

« Son absence fut découverte à sept heures du matin, le mardi. Son lit était défait. Il s'est habillé complètement avant de partir dans la tenue habituelle de l'école : pantalon gris et veste d'Eton. Rien ne dénotait que personne fût entré dans la pièce et il est tout à fait certain que s'il y avait eu quoi que ce fût qui ressemblât à des cris ou à une lutte, on l'aurait entendu, car Caunter, le plus âgé des élèves de la pièce voisine, a le sommeil très léger.

« Dès que fut découverte la disparition de lord Saltire, je fis aussitôt rassembler tout l'établissement – élèves, professeurs et domestiques. Ce fut ainsi qu'on constata que l'enfant n'avait pas fui seul. Le professeur d'allemand Heidegger manquait. Sa chambre est au second, à l'autre bout du bâtiment, faisant face du même côté que celle de lord Saltire. Lui aussi s'était couché, car son lit était défait ; toutefois il était parti, semblait-il, partiellement vêtu, car sa chemise et ses chaussettes étaient restées par terre. Il avait certainement utilisé le lierre pour descendre jusqu'à terre car nous avons pu voir la trace de ses pas sur la pelouse là où il a atterri. Sa bicyclette, garée dans un abri voisin de cette pelouse, a disparu, elle aussi.

« L'Allemand était chez moi depuis deux ans et possédait d'excellentes références ; c'était un homme morose et taciturne qui n'était populaire ni auprès des maîtres ni auprès des élèves. On ne put trouver nulle trace des fugitifs et maintenant, jeudi matin, nous demeurons aussi ignorants que nous l'étions mardi. On s'est, bien entendu, renseigné au château d'Holderness. Il n'est qu'à quelques kilomètres et on pouvait croire que, pris d'une nostalgie soudaine, l'enfant était

reparti retrouver son père ; mais on n'en avait pas de nouvelles. Le duc est extrêmement ému – quant à moi, vous avez pu constater dans quel état de prostration nerveuse l'inquiétude et la responsabilité m'ont mis. Monsieur Holmes, s'il vous arrive jamais de mettre en action la totalité de vos pouvoirs, je vous conjure de le faire maintenant, car de votre vie vous ne vous êtes trouvé devant un cas qui le méritât davantage.

Sherlock Holmes avait écouté avec la plus grande attention l'exposé du malheureux principal. Ses sourcils froncés et le profond sillon qui se creusait en leur milieu attestaient qu'il n'y avait pas besoin de l'exhorter à concentrer toute son attention sur un problème qui, en dehors des formidables intérêts en cause, était bien fait pour le séduire par sa complexité et son étrangeté. Il tira son calepin et prit note d'une ou deux choses.

– C'est une grosse négligence que de ne pas être venu plus tôt, dit-il sévèrement. Vous me lancez dans mes investigations avec un sérieux handicap. On ne peut douter, par exemple, que le lierre et la pelouse auraient fourni des éléments appréciables à un observateur exercé.

– Ce n'est pas moi qu'il faut blâmer. Le duc désirait vivement éviter toute espèce de scandale public. Il craignait que ses malheurs conjugaux ne fussent étalés dans les journaux. Il a horreur de tout cela.

– Mais il y a bien eu des recherches officielles ?

– Oui, monsieur, des investigations qui se sont révélées fort décevantes. On a tout de suite recueilli un semblant de piste car un enfant et un jeune homme avaient été vus quittant la gare voisine par un train qui partait de bonne heure. Hier seulement on a eu des nouvelles de ces deux personnes : retrouvées à Liverpool, elles n'ont absolument rien à voir avec le problème qui nous préoccupe. C'est alors que dans mon désespoir et ma déception je suis, après une nuit d'insomnie, venu tout droit à vous, par le premier train.

– J'imagine que les recherches locales ont été suspendues pendant qu'on suivait cette fausse piste ?

– On les a totalement abandonnées.

– De sorte que trois jours ont été perdus. L'affaire a été menée d'une façon on ne peut plus déplorable.

– J'en ai le sentiment et je le reconnais.

– C'est pourtant un problème susceptible, en fin de compte, d'une solution. Je serai très heureux de l'approfondir. Avez-vous pu déterminer une relation entre l'enfant disparu et le professeur d'allemand ?

- Aucune.
- Était-il dans sa classe ?
- Non. Autant que je sache, il ne lui a jamais adressé la parole.
- Voilà qui est certes fort singulier. Le petit avait-il une bicyclette ?
- Non.
- En manque-t-il une seconde ?
- Non.
- Est-ce bien certain ?
- Tout à fait.
- Alors, voyons, vous ne prétendez pas suggérer sérieusement que cet Allemand est parti à bicyclette, en pleine nuit, en portant le gamin dans ses bras ?
- Certainement pas.
- Alors, quelle théorie envisagez-vous ?
- La bicyclette était peut-être destinée à nous égarer. Il se peut qu'on l'ait cachée quelque part et que tous deux soient partis à pied.
- En effet, mais le piège paraît assez absurde, hein ? Y avait-il d'autres bicyclettes dans le garage ?
- Plusieurs.
- Alors est-ce qu'on n'en aurait pas plutôt caché deux si on avait eu le dessein de faire croire qu'on était parti avec ?
- Sans doute.
- Mais bien entendu. Cette théorie de la fausse piste ne vaut rien. Néanmoins, l'incident constitue un admirable point de départ pour une investigation. Après tout, une bicyclette n'est pas un objet facile à cacher ou à détruire. Une autre question encore : quelqu'un est-il venu voir l'enfant la veille de sa disparition ?

– Non.

– A-t-il reçu des lettres ?

– Oui, une.

– De qui ?

– De son père.

– Est-ce que vous ouvrez les lettres de vos élèves ?

– Non.

– Comment savez-vous qu'elle venait de son père ?

– Par les armes sur l'enveloppe dont l'adresse était de l'écriture caractéristique de raideur du duc. En outre, celui-ci se rappelle qu'il a écrit.

– Quand avait-il reçu une lettre, avant cela ?

– Pas depuis plusieurs jours.

– En recevait-il parfois de France ?

– Jamais.

– Vous voyez, naturellement, le but de mes questions. Ou bien l'enfant a été emmené de force, ou bien il est parti de son plein gré. Dans le second cas, on s'attendrait qu'un encouragement venu du dehors soit nécessaire pour qu'un garçon aussi jeune agisse comme il l'a fait. Si personne n'est passé le voir, cet encouragement a dû venir par lettre. Ce pour quoi j'essaie de déterminer quels furent ses correspondants.

– Je crains de ne pouvoir vous être d'un grand secours : son seul correspondant, que je sache, était son père.

– Qui lui a écrit le jour même de sa disparition. Les relations entre père et fils étaient-elles très amicales ?

– Le duc n'est jamais très amical avec personne. Il est complètement absorbé par les grands problèmes nationaux et demeure assez inaccessible aux émotions ordinaires. Mais, à sa façon, il a toujours été gentil avec son fils.

– Cependant les préférences de celui-ci allaient à sa mère ?

– Oui.

– L'a-t-il proclamé ?

– Non.

– C'est le duc, alors ?

– Grand Dieu, non !

– Alors, comment avez-vous pu le savoir ?

– J'ai eu une conversation confidentielle avec le secrétaire du duc, M. James Wilder. C'est lui qui m'a renseigné sur les sentiments de lord Saltire.

– Je vois. Au fait, cette dernière lettre du duc, l'a-t-on trouvée dans la chambre de l'enfant après son départ ?

– Non. Il l'a emportée. Je crois, monsieur Holmes, qu'il est temps que nous partions pour la gare.

– Je vais commander un fiacre. Dans un quart d'heure nous sommes à votre disposition. Si vous télégraphiez chez vous, monsieur Huxtable, il ne serait pas mauvais de laisser croire aux gens du voisinage que l'enquête se poursuit toujours à Liverpool ou n'importe où ailleurs, là où la fausse piste aura emmené la meute. Dans l'intervalle, je me livrerai à une discrète enquête à notre porte même et peut-être la piste ne sera-t-elle pas refroidie à tel point que deux vieux limiers comme Watson et moi n'y trouvions quelque chose à flairer.

La soirée nous trouva dans l'atmosphère froide et vivifiante du nord de l'Angleterre, où était située la fameuse école du docteur Huxtable. Il faisait déjà noir quand nous y arrivâmes. Une carte était posée sur la table du vestibule et le domestique murmura quelque chose à son patron qui se retourna vers nous, tous les traits de son pesant visage empreints d'agitation.

– Le duc est là ! dit-il. Le duc est dans mon bureau avec M. Wilder. Venez, messieurs, je vais vous présenter.

Bien entendu, les portraits du fameux homme d'État m'étaient familiers, mais l'homme était tout différent de ses effigies. C'était un monsieur de haute et imposante stature, vêtu avec un soin scrupuleux et dont le visage mince et tiré s'ornait d'un nez grotesquement long et crochu. Son teint était d'une mortelle pâleur, ce qui faisait un contraste encore plus frappant avec la longue barbe rousse effilée qui descendait sur son gilet blanc, assez bas pour que sa chaîne de montre brillât dans ses franges. Tel était le majestueux personnage qui, debout au milieu du tapis de foyer du docteur Huxtable, nous fixait d'un regard impassible. A côté de lui, se tenait un très jeune homme que je devinai comme étant Wilder, son secrétaire particulier. Petit, nerveux, alerte, il avait des yeux bleus intelligents et un visage d'une grande mobilité. Ce fut lui, qui, aussitôt, d'un ton incisif et catégorique, ouvrit la conversation.

– Je suis venu vous voir ce matin, docteur Huxtable, trop tard pour vous empêcher de partir pour Londres. J'ai appris que votre dessein était d'inviter M. Sherlock Holmes à se charger de cette enquête. Le duc est surpris, docteur, que vous ayez entrepris une pareille démarche sans le consulter.

– Quand j'ai appris que la police avait échoué...

– Le duc n'est en aucune façon convaincu que la police a échoué.

– Mais sûrement, monsieur Wilder...

– Vous savez parfaitement, docteur Huxtable, que le duc est tout particulièrement désireux d'éviter tout esclandre. Il préfère mettre le moins de gens possible dans la confidence.

– Il est facile de remédier au mal, dit le docteur, confondu. M. Sherlock Holmes peut rentrer à Londres par le train de demain matin.

– Tout de même pas, docteur, tout de même pas, dit Holmes de sa voix la plus suave. Cet air du Nord est à la fois stimulant et agréable, aussi je me propose de passer quelques jours sur vos landes et d'occuper de mon mieux mon intellect. Aurai-je l'abri de votre toit ou bien celui de l'auberge du village ? Cela, bien sûr, c'est à vous d'en décider.

Je voyais que l'infortuné docteur était au dernier stade de l'irrésolution, quand il en fut tiré par la voix sonore et profonde du duc à barbe rousse ; elle tonnait comme un gong appelant pour le dîner :

– Je suis de votre avis, monsieur Wilder, le docteur aurait agi sagement en me consultant. Mais puisque M. Holmes est déjà dans la confidence, il serait certes absurde de ne pas nous prévaloir de ses services. Bien loin d'aller à l'auberge du village, je serais heureux, monsieur Holmes, si vous pouviez être mon hôte, au château d'Holdernesse.

– Je vous remercie, monsieur. Pour mon enquête, il est plus sage, je crois, de rester sur le théâtre du mystère.

– Comme vous voudrez, monsieur Holmes. Toute information que M. Wilder ou moi-même pouvons vous donner est, naturellement, à votre disposition.

– Il sera sans doute nécessaire que je vous voie au château, dit Holmes. Je désirerais seulement vous demander maintenant, monsieur, si vous avez, dans votre esprit, formé une explication à la mystérieuse disparition de votre fils ?

– Non, monsieur.

– Veuillez m’excuser de faire allusion à un sujet qui vous est pénible, mais je n’ai pas le choix. Croyez-vous que la duchesse soit pour quelque chose dans l’affaire ?

Le grand ministre marqua une perceptible hésitation.

– Je ne le pense pas, dit-il enfin.

– Une autre explication qui vient tout de suite à l’esprit, c’est que l’enfant a été kidnappé dans le but d’obtenir une rançon. Avez-vous été l’objet d’une exigence de ce genre ?

– Non, monsieur.

– Une dernière question encore, monsieur. J’ai cru comprendre que vous aviez écrit à votre fils le jour même où l’incident s’est produit.

– Non, je lui ai écrit la veille.

– Exactement, mais il a reçu la lettre ce jour-là.

– Oui.

– Y avait-il dans votre lettre quelque chose qui fût de nature à le déconcerter ou à l’inciter à un acte de ce genre ?

– Non, monsieur, certainement pas.

– Avez-vous mis cette lettre à la poste vous-même ?

La réponse du gentilhomme fut devancée par celle de son secrétaire qui s’interposa avec quelque chaleur.

– Le duc n’a pas l’habitude de porter les lettres à la poste lui-même, dit-il. Cette lettre fut placée, avec d’autres, sur la table du bureau et je les ai mises moi-même dans le sac postal.

– Vous êtes certain que celle-là était du nombre ?

– Oui, je l’ai remarquée.

– Combien de lettres avez-vous écrites ce jour-là ?

– Vingt ou trente. J’ai une grosse correspondance. Mais vous ne croyez pas que tout cela est étranger à la question ?

– Pas totalement, dit Holmes.

– Pour ma part, poursuivit le duc, j’ai conseillé à la police de tourner son attention du côté du midi de la France. J’ai déjà dit que je ne crois pas que la duchesse encouragerait un geste aussi monstrueux, mais l’enfant avait les idées les plus fausses, et il se peut qu’il se soit sauvé pour aller la rejoindre, avec l’aide et l’appui de cet Allemand. Je crois, docteur Huxtable, que nous allons regagner le château.

Je voyais qu’il y avait d’autres questions que Holmes aurait bien voulu poser ; mais les manières catégoriques du grand seigneur montraient que l’entretien était terminé. Il allait de soi que, pour une nature aussi aristocratique, cette discussion de ses affaires de famille avec un étranger était plus qu’il n’en pouvait admettre et qu’il craignait toute nouvelle question susceptible d’éclairer d’une lumière plus vive les recoins discrètement ombrés de son histoire ducale.

Quand le gentilhomme et son secrétaire furent partis, mon ami se lança avec son ardeur habituelle dans ses investigations.

La chambre de l’enfant fut examinée avec soin et ne fournit aucun renseignement en dehors de la conviction qu’on en retira qu’il n’avait pu fuir que par la fenêtre. La chambre du professeur d’allemand ne fournit aucun nouvel indice et ses effets non plus. En ce qui le concernait, une branche du lierre avait cédé sous son poids et nous vîmes, à la lueur d’une lanterne, la trace que ses talons avaient, en arrivant en bas, laissée sur le gazon. Cette unique entaille dans l’herbe courte était le seul témoignage matériel qu’il restait de l’inexplicable fuite nocturne.

Sherlock Holmes sortit seul de la maison et ne revint qu’après onze heures du soir. Il avait pu se procurer une grande carte d’état-major des parages et il vint dans ma chambre l’étaler sur mon lit. Après quoi, ayant, en son milieu, posé la lampe en équilibre, il se mit à fumer la pipe en la considérant et en me désignant de temps à autre, du bout ambré de sa pipe, certains éléments d’intérêt.

– Cette affaire m’envahit l’esprit, Watson, me dit-il. Certains points en sont extrêmement intéressants. A ce stade encore peu avancé, je voudrais que vous vous rendiez compte de ses particularités géographiques, car elles peuvent intervenir de façon considérable dans nos investigations.

« Vous voyez cette carte. Le carré noir, c’est l’école du Prieuré. Je plante une épingle dessus. Maintenant, cette ligne-ci, c’est la route principale. Vous voyez qu’elle va d’est en ouest en passant devant l’école, et vous voyez aussi qu’il n’y a pas, ni d’un côté ni de l’autre, de route qui en parte à moins de quinze cents mètres de là. Si nos deux gaillards sont partis par la route, c’est forcément par celle-là.

– Exactement.

– Par une chance singulière, nous sommes en mesure de contrôler ce qui est passé sur cette route la nuit en question. A cet endroit, que je vous indique du bout de ma pipe, un garde de la police locale s’est trouvé de service de minuit à six heures du matin. C’est, comme vous le voyez, le premier croisement en allant vers l’est. Le bonhomme affirme qu’il n’a pas quitté son poste un seul instant et il est catégorique : ni homme ni enfant n’auraient pu passer inaperçus. Je lui ai parlé ce soir et il m’a tout l’air d’un garçon à qui on peut se fier. Cela bloque donc ce côté de la route. Occupons-nous de l’autre. Il y a ici une auberge, « Le Taureau rouge », dont la patronne était malade. Elle avait envoyé chercher un docteur à Mackleton, mais il n’est arrivé qu’au matin parce qu’il était retenu par une autre consultation. Les gens de l’auberge sont donc restés sur le qui-vive toute la nuit pour l’attendre et il semble que l’un d’eux a de façon continuelle surveillé la route. Ils affirment que personne n’est passé. Si leur témoignage est valable, alors nous sommes assez heureux pour avoir bloqué l’ouest aussi, ce qui nous met à même de dire que les fugitifs n’ont pas du tout suivi la route.

– Mais la bicyclette ? objectai-je.

– En effet. Nous allons arriver à la bicyclette dans un instant. Pour poursuivre notre raisonnement : si nos gaillards ne sont pas partis par la route, ils ont dû traverser la campagne au nord ou au sud de la maison. C’est un fait certain. Envisageons les deux éventualités. Au sud il y a, comme vous le voyez, un large secteur de terre arable, morcelée en petits champs, séparés par des murs en pierre. Là, je reconnais qu’une bicyclette est impossible. Nous pouvons en bannir l’idée. Tournons-nous donc vers la campagne nord. Là, nous trouvons un boqueteau, marqué comme « Le Fourré déchiqueté » et au-delà s’étend une grande lande ondulée, la lande du Bas-Jabot qui couvre bien une quinzaine de kilomètres et ne cesse de monter en pente douce. Ici, d’un côté de cet espace désertique, se place le château d’Holderness, à une quinzaine de kilomètres par la route, mais à une dizaine seulement en traversant cette lande qui est particulièrement désolée, car c’est tout juste si quelques petits agriculteurs y élèvent des moutons et autres bestiaux. En dehors de ceux-ci, le pluvier et le courlis sont les seuls hôtes de ces parages jusqu’à ce qu’on arrive à la grand-route de Chesterfield. Là, il y a une église, vous le voyez, plus quelques maisonnettes et une auberge. Après, les collines deviennent dangereusement accidentées. C’est sûrement au nord qu’il faut porter notre enquête.

– Mais la bicyclette ? m’entêtai-je.

– Eh bien, quoi ! un bon cycliste n’a pas besoin d’une grand-route, dit Holmes avec impatience. La lande est coupée de sentiers et la lune était pleine. Tiens ! que se passe-t-il ?

On frappait précipitamment à la porte et un instant plus tard, le docteur Huxtable était dans la pièce. Il tenait à la main une casquette d’écolier ornée d’un chevron blanc sur la visière.

– Enfin un indice ! s’écria-t-il. Dieu soit loué, nous voici enfin sur la piste de ce cher enfant ! Voici sa casquette.

– Où l’a-t-on trouvée ?

– Dans la voiture des Bohémiens qui campaient sur la lande. Ils sont partis mardi. La police les a rattrapés et a fouillé leurs roulottes. Elle a déniché cela.

– Comment en expliquent-ils la présence ?

– Ils bafouillent et mentent – ils racontent qu’ils l’ont ramassée sur la lande mardi matin. Ils savent où est le petit, les gredins ! Dieu merci, les voilà sous les verrous. La crainte du châtement ou l’argent du duc arrivera bien à tirer d’eux tout ce qu’ils savent.

– C’est toujours cela, dit Holmes quand le docteur eut enfin quitté la pièce. Le fait vient du moins à l’appui de ma théorie que c’est du côté de la lande du Bas-Jabot qu’il faut espérer obtenir des résultats. La police n’a rien fait d’efficace, localement, en dehors de cette arrestation des Bohémiens. Écoutez, Watson, il y a un cours d’eau qui traverse la lande. Vous le voyez, là sur la carte. En certains endroits il s’élargit jusqu’à former un marécage. Il en est plus spécialement ainsi dans la région située entre le château d’Holderness et l’école. Il est vain, par ce temps de sécheresse, de chercher des traces ailleurs mais, à cet endroit-là, il y a certes une chance que quelque chose subsiste. Je vous appellerai de bonne heure demain matin et nous essaierons de voir si nous pouvons projeter sur le mystère une lumière nouvelle.

Le jour se levait tout juste quand je m’éveillai et vis à côté de mon lit la longue silhouette mince de Holmes. Il était tout habillé et semblait déjà être sorti.

– J’ai fait la pelouse et le garage de bicyclettes, dit-il. Maintenant, Watson, il y a du cacao qui vous attend dans la pièce voisine. Je suis forcé de vous demander de vous dépêcher car nous avons une journée bien remplie devant nous.

Ses yeux étincelaient, et ses joues s’empourpraient de l’ardeur du maître ouvrier qui considère son travail disposé devant lui. Un Holmes tout différent, en son activité alerte, du rêveur exsangue qui, à Baker Street, passait son temps à se livrer à des études d’introspection. J’eus

l'impression, en considérant sa souple silhouette, débordante d'énergie nerveuse, que la journée qui se préparait allait certes comporter de rudes efforts.

Et pourtant, elle s'ouvrit par une noire déception. Pleins de grands espoirs nous nous mêmes en route sur la tourbe roussâtre de la lande coupée de mille sentiers de moutons, jusqu'au moment où nous arrivâmes à la large ceinture vert clair dont s'entourait le marécage qui nous séparait d'Holderness. Si l'enfant était parti en direction de son foyer, il avait forcément dû passer par là et il n'avait pu franchir ces marais sans y laisser de traces. Mais nous ne vîmes nul indice de son passage ou de celui de l'Allemand. Le visage assombri, mon ami parcourait le bord du marais en observant avec attention toutes les taches de boue qui trouaient la surface moussue. Des traces de moutons, il y en avait à profusion, et même, à un endroit, au bout de quelques kilomètres, des vaches avaient laissé des empreintes. Mais rien d'autre.

– Contrôle numéro un, dit Holmes en contemplant d'un air morose l'étendue ondulée de la lande. Il y a un autre marais là-bas de l'autre côté, avec un étroit goulet entre les deux. Tiens, tiens, tiens, qu'est-ce que c'est que cela ?

Nous étions parvenus sur un petit sentier qui formait comme un ruban noir. En son milieu, nettement marquée sur le sol tassé, se voyait l'empreinte d'une bicyclette.

– Bravo ! m'écriai-je. Nous le tenons.

Mais Holmes secouait la tête et son visage semblait intrigué et curieux plutôt que satisfait.

– Une bicyclette, certainement, mais non pas *la* bicyclette. Je connais quarante-deux types différents d'impressions laissées par des pneus. Celui-ci, comme vous pouvez le voir, est un Dunlop, avec une pièce sur le bord extérieur. Les pneumatiques d'Heidegger étaient des Palmer qui laissent une bande longitudinale. Aveling, le professeur de mathématiques, était formel sur ce point. Ce n'est donc pas la trace d'Heidegger.

– Celle de l'enfant, alors ?

– Peut-être, si nous pouvions prouver qu'il avait une bicyclette. Mais nous n'y sommes absolument pas parvenus. Cette empreinte, comme vous le voyez, a été laissée par un cycliste qui s'éloignait de l'école.

– Ou qui y allait ?

– Non, non, mon cher Watson. L'empreinte la plus profonde est bien entendu celle de la roue arrière sur laquelle repose le poids. Vous voyez plusieurs endroits où elle traverse et oblitère la marque moins profonde laissée par la roue avant. Sans aucun doute, cela s'éloigne de l'école. Il se peut que cela ait ou n'ait pas un rapport avec notre enquête, mais nous allons la suivre en remontant en arrière avant de passer à autre chose.

Nous le fîmes et au bout de quelques centaines de mètres perdîmes la piste quand nous quittâmes la partie marécageuse de la lande. En remontant le sentier, nous trouvâmes un autre point, où une source le coupait d'un filet d'eau. Là encore, bien qu'à peu près effacée par les sabots de vaches, nous remarquâmes le sillage de la bicyclette. Après, il n'y avait plus le moindre indice, mais le sentier entraînait droit dans le Fourré déchiqueté, ce boqueteau qui se trouvait adossé à l'école. C'était de ce bois que la bicyclette avait dû sortir. Holmes s'assit sur un rocher et posa son menton dans ses mains. J'avais fumé deux cigarettes quand il se décida à bouger.

– Eh bien, dit-il enfin, il se peut, bien entendu, qu'un homme rusé change les pneus de sa bicyclette pour laisser des traces qui ne le dénonceraient pas, et un criminel qui serait capable d'une telle rouerie constituerait un adversaire auquel je serais fier d'avoir affaire. Nous laisserons quand même cette question sans solution et nous repartirons vers notre marécage, car il en reste une bonne partie à explorer.

Nous poursuivîmes notre arpentage systématique du bord de la partie fangeuse de la lande et bientôt notre persévérance fut magnifiquement récompensée.

Au beau milieu de la partie inférieure du marais courait un sentier bourbeux. Holmes ne put réprimer un cri de joie en s'en approchant : au centre se voyait une empreinte qui ressemblait à un fin réseau de fils télégraphiques. Celle d'un pneu Palmer.

– Cette fois, voici bien Herr Heidegger ! s'écria Holmes, ravi. Il semble que j'aie raisonné juste, Watson.

– Je vous en félicite.

– Mais nous avons encore loin à aller. Ayez l'obligeance de marcher sur le bord du sentier. Maintenant, suivons la piste. J'ai bien peur qu'elle ne nous mène pas très loin.

Nous constatâmes, toutefois, que cette partie de la lande était coupée de taches où le sol était mou, si bien que, tout en perdant souvent la piste de vue, nous la retrouvions toujours.

– Est-ce que vous remarquez, dit Holmes, que le cycliste, maintenant, force sûrement l'allure ? Cela ne fait pas de doute : regardez cette empreinte, où les deux pneus sont nettement visibles. Ils sont aussi profondément marqués l'un que l'autre. Cela ne peut que vouloir dire que l'homme pèse de tout son poids sur le guidon comme s'il faisait de la vitesse. Diable ! il est tombé !

Il y avait en effet, pendant quelques mètres, une large traînée irrégulière, puis quelques traces de pas ; ensuite les roues réapparaissaient.

– Un dérapage, suggérai-je.

Holmes tenait à la main, pour me la montrer, une branche d'ajonc en fleur, toute froissée. Avec horreur j'aperçus sur les pétales jaunes des taches écarlates. Sur le sentier aussi, ainsi que dans la bruyère, se remarquaient des taches sombres de sang caillé.

– Mauvais, dit Holmes. Sale histoire ! Écartez-vous, Watson. Pas un pas superflu ! Qu'est-ce que je lis là ? Il est tombé, s'est relevé, puis s'est remis en route sur sa machine. Mais il n'y a plus d'autres traces. Du bétail, sur ce sentier latéral. Sûrement, il ne s'est pas fait éventrer par un taureau ? Impossible ! Mais je ne vois plus trace de personne d'autre. Il faut continuer, Watson. Avec des taches de sang en plus des empreintes de pneus, il ne peut sûrement pas nous échapper maintenant.

Nos recherches ne furent pas très longues. Les traces de pneus se mirent à décrire, sur le sentier humide et brillant, des courbes fantastiques. Tout à coup, en regardant devant nous, j'aperçus, parmi les épaisses touffes d'ajoncs, un éclair métallique qui me tira l'œil. Des buissons, nous sortîmes une bicyclette munie de pneus Palmer ; une pédale en était tordue et tout l'avant en était affreusement souillé et taché de sang. De l'autre côté des touffes d'ajoncs un soulier dépassait. Nous courûmes jusque-là et nous y découvrîmes le cadavre du malheureux cycliste. Grand, il portait toute sa barbe et des lunettes dont un verre était brisé. Il était mort d'un formidable coup sur la tête qui lui avait en partie défoncé le crâne. Le fait qu'il avait pu continuer, après une pareille blessure, en disait long sur le courage et la vitalité du gaillard. Il portait des souliers bas, mais pas de chaussettes, et son veston ouvert laissait apercevoir une chemise de nuit. C'était indubitablement le professeur d'allemand.

Holmes, avec beaucoup d'égards, retourna le cadavre et l'examina minutieusement. Puis il resta à réfléchir un moment et je pus voir, à son front plissé, que cette sinistre découverte n'avait pas, selon lui, beaucoup avancé notre enquête.

– C'est un peu difficile de savoir quoi faire, Watson, me dit-il enfin. Mon désir serait de pousser nos recherches, car nous avons déjà tellement perdu de temps que nous ne pouvons plus gaspiller une seule heure. D'autre part, nous sommes forcés d'aviser la police de cette découverte et de veiller à ce qu'on s'occupe du corps de ce pauvre type.

– Je pourrais leur porter un mot.

– Mais j'ai besoin de votre compagnie et de votre assistance. Un instant ! Il y a là un bonhomme qui découpe de la tourbe. Allez le chercher et il servira de guide à la police.

J'amenai le paysan et Holmes expédia le malheureux, épouvanté, avec un message pour le docteur Huxtable.

– Maintenant, Watson, me dit-il, nous avons ce matin trouvé deux indices. L'un est la machine à pneus Palmer et nous savons où elle nous a menés. L'autre est la bicyclette avec ce pneu Dunlop rapiécé. Avant de pousser nos recherches de ce côté-là, essayons de nous rendre compte de ce qu'effectivement nous savons et de séparer l'essentiel de l'accidentel.

« Tout d'abord, je tiens à bien vous persuader de ce que le gamin est parti de son propre gré. Il est passé par la fenêtre et a filé, soit seul, soit accompagné. Cela, c'est sûr.

J'approuvai.

– Passons maintenant à ce malheureux professeur d'allemand. L'enfant était complètement vêtu quand il a pris la fuite. Donc, il savait ce qu'il allait faire. L'Allemand, lui, est parti sans chaussettes. Il a donc agi avec un préavis très bref.

– Cela ne fait pas de doute.

– Pourquoi est-il parti ? Parce que de la fenêtre de sa chambre il a vu le petit s'enfuir. Parce qu'il voulait le rejoindre et le ramener. Il a pris sa bicyclette, a poursuivi l'enfant et, en le poursuivant, a trouvé la mort.

– C'est ce qu'il me semble.

– J'arrive maintenant à la partie critique du raisonnement. Le geste tout naturel d'un homme qui poursuit un petit garçon, c'est de lui courir après. Il sait qu'il le rejoindra. Ce n'est pas ce qu'a fait l'Allemand. Il va chercher sa bicyclette. Il était, m'a-t-on dit, excellent cycliste. Mais il n'agirait pas ainsi s'il ne savait pas que le petit possède je ne sais quel moyen de s'échapper rapidement.

– L'autre bicyclette.

– Poursuivons notre reconstitution. Il trouve la mort à deux lieues de l'école. Pas d'une balle, notez bien, qu'un gamin même pourrait à la rigueur tirer, mais d'un coup sauvage assené par un bras vigoureux. Le gamin, par conséquent, avait bien un compagnon dans sa fuite. Et cette fuite fut rapide, puisqu'il fallut huit kilomètres à un excellent cycliste pour les rejoindre. Cependant, en examinant le terrain autour de la scène de la tragédie, que trouvons-nous ? Quelques traces laissées par des bestiaux et rien de plus. Je suis allé voir plus loin et je n'ai pas trouvé de sentier à moins de cinquante pas de là. Un autre cycliste ne pourrait donc matériellement pas avoir été l'auteur du crime. Et il n'y a pas de traces de pas non plus.

– Holmes, m'écriai-je, c'est impossible !

– Admirable ! dit-il. Voilà une remarque qui éclaire tout. C'est effectivement impossible de la façon dont je l'expose et par conséquent mon exposé cloche à certains égards. Pourtant, vous avez comme moi vu ce qu'il en était. Découvrez-vous quelque erreur ?

– Il ne pourrait pas s'être fracturé le crâne en tombant ?

– Dans un marécage, Watson ?

– Je suis réduit à quia.

– Allons, allons, nous avons résolu des problèmes pires que celui-ci. Nous avons du moins quantité d'éléments, si seulement nous parvenons à les utiliser. Eh bien, puisque les Palmer sont épuisés, voyons ce que le Dunlop rapiécé peut nous offrir.

Nous suivîmes la piste en allant de l'avant pendant une certaine distance, mais bientôt la lande s'éleva en pente douce par une courbe garnie de bruyères qui laissait derrière elle le cours d'eau. Il n'y avait plus de traces à espérer. Au point où nous perdîmes de vue le pneu Dunlop, il aurait pu indifféremment mener au château d'Holderness dont nous apercevions à quelques kilomètres de là les tours majestueuses, ou à un village gris et bas qui, devant nous, marquait l'emplacement de la grand-route de Chesterfield.

Comme nous approchions de l'auberge sordide et peu engageante qui portait sur son enseigne un coq de combat, Holmes laissa échapper un subit gémissement et se raccrocha à mon épaule pour ne pas tomber. Il venait de se tordre la cheville d'une de ces façons qui vous laissent un homme incapable de bouger. Non sans difficulté il gagna en boitillant la porte où un homme figé, brun et trapu, fumait une pipe en terre noire.

– Comment allez-vous, monsieur Reuben Hayes ? demanda Holmes.

– Qui êtes-vous et comment savez-vous si bien mon nom ? répondit le paysan, avec un éclair soupçonneux dans ses yeux rusés.

– Eh bien, il est inscrit sur l'enseigne au-dessus de votre tête. On voit sans peine que vous êtes le patron. Vous n'auriez pas une voiture, dans vos écuries ?

– Ça non.

– Je ne peux pas poser le pied par terre.

– Ne l'y posez pas.

– Mais je ne peux pas marcher.

– Sautez à cloche-pied, alors.

Les manières de M. Reuben Hayes étaient loin d'être gracieuses, mais Holmes s'en accommoda avec une admirable bonne humeur.

– Écoutez, mon brave, dit-il. Pour moi, c'est vraiment malencontreux et peu m'importe comment je continue mon chemin.

– Peu m'importe à moi aussi, dit le patron, morose.

– La question a de l'importance pour moi. Je vous offrirais bien un souverain si je pouvais avoir une bicyclette.

L'aubergiste dressa l'oreille.

– Où voulez-vous aller ?

– À Holderness, au château.

– Des copains du duc, je suppose ? dit l'autre, avec un regard ironique à nos vêtements tout maculés de boue.

Holmes rit de bon cœur.

– Il sera content de nous voir, en tout cas.

– Pourquoi ?

– Parce que nous lui apportons des nouvelles de son fils perdu.

L'aubergiste accusa visiblement le coup.

– Quoi, vous êtes sur sa trace ?

– Il a été signalé à Liverpool. On compte mettre la main dessus d'un moment à l'autre.

De nouveau un prompt changement se produisit sur le visage lourd et mal rasé du patron dont l'attitude se fit presque cordiale.

– J'ai *mouins* de raisons de *souatter* du bien au duc que la plupart des gens, dit-il. J'ai été son premier cocher, fut un temps, et il m'a traité salement mal. C'est lui qui m'a congédié sans certificat sur les dires d'un *menteux* de grainetier. Mais je suis content d'apprendre que le jeune lord a été signalé à Liverpool et je vous aiderai à porter la nouvelle au château.

– Merci, dit Holmes. Nous allons commencer par manger un morceau, et puis vous pourrez apporter la bicyclette.

– J’ai pas de bicyclette.

Holmes lui tendit un souverain.

– Mais je vous dis, mon bon, que je n’en ai pas. Je vous prêterai deux chevaux pour aller jusqu’au château.

– Bon, bon, dit Holmes. On en reparlera après que nous aurons mangé.

Une fois seuls dans la cuisine dallée, ce fut surprenant avec quelle promptitude se remit la fameuse entorse de la cheville. Il faisait presque nuit et nous n’avions rien absorbé depuis l’aurore, de sorte que notre repas nous prit du temps. Holmes était perdu dans ses pensées et une ou deux fois il alla jusqu’à la fenêtre pour regarder au-dehors avec attention. La vue donnait sur une cour sordide. Dans le coin le plus éloigné, un valet malpropre travaillait. De l’autre côté se trouvaient les écuries. Holmes venait de se rasseoir après l’une de ses expéditions à la fenêtre quand il bondit soudain sur ses pieds avec une bruyante exclamation.

– Tudieu ! Watson, je crois que j’y suis ! s’écria-t-il. Oui, oui, ça doit être ça. Watson, vous vous rappelez avoir vu des traces de passage de vaches, aujourd’hui ?

– Certes, plusieurs fois. Où ça ?

– Eh bien, mais, partout. Au marais, et puis dans le sentier, et de nouveau près de l’endroit où le pauvre Heidegger a trouvé la mort.

– Exactement. Eh bien, maintenant, combien de vaches avez-vous vues sur la lande ?

– Je ne me souviens pas d’en avoir vu aucune.

– Étrange, Watson, que nous ayons trouvé tant de traces de vaches sur notre chemin et pas une seule bête dans toute la lande ; très étrange, hein, Watson ?

– Très étrange, en effet.

– Maintenant, Watson, faites un effort : par la pensée, reportez-vous en arrière. Est-ce que vous les voyez, ces traces de sabots sur le chemin ?

– Oui.

– Vous rappelez-vous qu’elles étaient parfois comme ceci, Watson (il arrangea quelques miettes de pain de la façon suivante) : : : : – quelquefois comme cela : : : : et, à l’occasion, comme cela : : : : , – Est-ce que vous arrivez à vous rappeler cela ?

– J'avoue que non.

– Moi si. Je pourrais en jurer. Quoi qu'il en soit, nous retournerons vérifier à loisir. Quel cafard aveugle j'ai été de ne pas en tirer de conclusion !

– Et quelle est votre conclusion ?

– Seulement que c'est une vache bien remarquable que celle qui marche, trotte ou galope. Pardieu, Watson, ce n'est pas le cerveau d'un bistrot de campagne qui a été penser à une fausse piste comme celle-là. Il n'y a personne en vue si j'excepte le gars qui est dans la forge : glissons-nous dehors et voyons ce qu'il y a à voir.

Il y avait, dans l'étable en désordre, deux chevaux au poil rude et mal entretenu. Holmes souleva le sabot de derrière à l'un et se mit à rire bruyamment.

– De vieux fers, mais ferrés à neuf – de vieux fers, mais des clous neufs. Cette affaire mérite de devenir un classique. Allons voir jusqu'à la forge.

Le garçon poursuivit son travail sans faire attention à nous. Je vis le regard de Holmes fureter de droite et de gauche dans le tas de débris de ferrailles et de bois qui jonchaient le sol. Soudain, nous entendîmes un pas derrière nous et nous vîmes le cabaretier, ses gros sourcils froncés sur ses yeux sauvages et les traits mauvais convulsés de fureur.

Il tenait à la main une sorte de badine à tête métallique et s'avavançait d'un air si menaçant que je fus heureux de sentir mon revolver dans ma poche.

– Maudits espions ! s'écria l'homme. Qu'est-ce que vous faites là ?

– Eh bien, quoi, monsieur Reuben Hayes, dit Holmes avec calme, on pourrait croire que vous craignez que nous ne découvrions quelque chose.

L'autre se maîtrisa au prix d'un violent effort et sa bouche sinistre se détendit en un rire forcé, plus menaçant encore que ses sourcils froncés.

– Tout ce que vous pourrez trouver dans ma forge est à votre service, dit-il. Mais, écoutez voir, monsieur, ça ne me chante pas qu'on fouine chez moi sans ma permission, alors, plus tôt vous aurez payé votre compte et décampé, plus je serai content.

– Bien, monsieur Hayes... on ne voulait pas vous offenser, dit Holmes. On est venus jeter un coup d'œil à vos chevaux, mais je crois tout compte fait que nous irons à pied. Ce n'est pas loin, à ce qu'il me semble.

– Pas plus de trois kilomètres d’ici les grilles. La route est là à gauche.

Il nous suivit d’un œil maussade pendant que nous nous éloignions. Nous ne continuâmes pas longtemps sur la route, car Holmes s’arrêta dès qu’un tournant nous eut masqué le cabaretier.

– Nous brûlions, comme disent les enfants, dans cette auberge, dit-il. J’ai l’impression de refroidir à chaque pas qui m’en éloigne. Non, non, je me refuse à la quitter.

– Je suis convaincu, dis-je, que ce Reuben Hayes sait tout ce qu’il y a à savoir. Jamais je n’ai vu un traître aussi avéré.

– Ah ! c’est l’impression qu’il vous a faite, hein ? Il y a les chevaux, il y a la forge. Oui, c’est un endroit intéressant que ce « Coq de combat ». Je crois que nous y jetterons un autre coup d’œil, de discrète façon.

Une longue colline en pente douce, parsemée de rochers calcaires gris, s’étendait derrière nous. Nous avons quitté la route et nous gravissions le coteau quand, en regardant dans la direction du château d’Holderness, je vis un cycliste qui venait à bonne allure.

– Couchez-vous, Watson ! me cria Holmes, en pesant de sa main sur mon épaule.

À peine nous étions-nous dissimulés que l’homme fila devant nous sur la route. Au milieu d’un mouvant nuage de poussière j’aperçus un visage livide et tourmenté – une figure dont tous les traits, la bouche tordue et les yeux écarquillés exprimaient l’horreur. C’était comme une étrange caricature du gracieux James Wilder que nous avions vu la veille.

– Le secrétaire du duc ! s’écria Holmes. Vite, Watson, voyons ce qu’il va faire !

Nous nous faufilâmes de roc en roc jusqu’à ce que, peu après, nous nous trouvâmes à un endroit d’où nous pouvions voir la porte d’entrée de l’auberge. La bicyclette de Wilder était auprès, appuyée au mur. Personne ne bougeait dans les parages de la maison et nous ne pouvions pas non plus entrevoir de visages aux fenêtres. Lentement, le crépuscule tomba en même temps que le soleil déclinait derrière les hautes tours du château. Puis, dans la pénombre, nous vîmes les deux lanternes d’une voiture s’allumer dans la cour de l’auberge et, peu après, nous entendîmes le bruit des sabots des chevaux qui l’emmenaient à furieuse allure dans la direction de Chesterfield.

– Qu’est-ce que vous pensez de cela, Watson ? me chuchota Holmes.

– Ça ressemble à une fuite.

– Un homme seul dans un dog-cart, autant que je puisse en juger. Eh bien, ce n’était sûrement pas M. James Wilder, car le revoici à la porte.

Un carré de lumière rouge venait de surgir dans l'obscurité. En son centre se découpait en noir la silhouette du secrétaire, qui, tendant le cou, semblait scruter l'obscurité. Il attendait évidemment quelqu'un. Enfin, on entendit des pas sur la route, une deuxième silhouette fut un instant visible devant l'écran de lumière, et ce fut de nouveau l'obscurité. Cinq minutes plus tard, une lampe s'alluma dans une pièce du premier étage.

– Il semble qu'on s'adresse à une drôle de clientèle, dans ce « Coq de combat », dit Holmes.

– Le bar se trouve de l'autre côté.

– D'accord. Ceux-ci sont ce qu'on pourrait appeler les invités particuliers du patron. Maintenant, que diable M. James Wilder peut-il faire là à cette heure de la nuit et quel est le compère qui vient l'y retrouver ? Allons, Watson, il faut absolument que nous prenions un risque et que nous essayions d'y voir plus clair.

Ensemble, nous nous glissâmes sur la route et nous nous avançâmes sans bruit jusqu'à la porte de l'auberge. La bicyclette se trouvait toujours appuyée contre le mur. Holmes gratta une allumette et l'approcha de la roue arrière. Je l'entendis glousser de satisfaction quand la lumière lui montra un pneu Dunlop muni d'une pièce. Nous étions juste en dessous de la fenêtre éclairée.

– Il faut à tout prix que je guigne là-haut, Watson. Si vous vous arc-boutez au mur et me prêtez votre dos, je crois que je pourrai y arriver.

Un instant plus tard, ses pieds étaient sur mes épaules. Toutefois il fut presque aussitôt descendu que monté.

– Allons, mon ami, me dit-il, nous avons bien assez travaillé aujourd'hui. Nous avons, je crois, récolté tout ce que nous pouvions. Le chemin est long d'ici l'école et plus vite nous nous mettrons en route, mieux cela vaudra.

Il desserra à peine les dents durant notre harassant parcours à travers la lande et une fois revenus à l'école il ne voulut pas y entrer, mais poursuivit son chemin jusqu'à la gare de Mackleton, d'où il aurait la possibilité d'expédier des télégrammes. Tard dans la soirée, je l'entendis remonter le moral du docteur Huxtable, anéanti par la mort tragique de son professeur et, plus tard encore il entra dans ma chambre, aussi alerte et vigoureux qu'au début de la journée.

– Tout va bien, mon cher, me dit-il. Je vous promets qu'avant demain soir nous aurons trouvé la solution du mystère.

À onze heures, le lendemain matin, mon ami et moi parcourions à pied la fameuse allée d'yeuses du château d'Holderness. Nous franchîmes, escortés par un valet de pied, la célèbre et magnifique entrée Renaissance et pénétrâmes dans le bureau du duc. Nous y trouvâmes

M. James Wilder, réservé et courtois, mais avec encore dans ses yeux furtifs et dans ses traits nerveux quelque chose de la folle terreur de la veille.

– Vous êtes venus voir le duc ? Je regrette, mais le fait est que le duc est loin d’être en bonne santé. Il a été très bouleversé par la tragique nouvelle. Nous avons reçu hier après-midi un télégramme du docteur Huxtable qui nous avisait de votre découverte.

– Il faut que je voie le duc, monsieur Wilder.

– Mais il est dans sa chambre.

– Eh bien, j’irai dans sa chambre.

– Je crois qu’il est couché.

– Je le verrai couché.

L’inexorable froideur de Holmes montra au secrétaire que toute discussion était superflue.

– Bien, monsieur Holmes ; je vais lui dire que vous êtes

Après une demi-heure d’attente, le grand seigneur parut. Son visage était plus cadavérique que jamais, ses épaules s’étaient voûtées et il me parut bien plus âgé que le jour d’avant. Il nous souhaita la bienvenue avec une majestueuse courtoisie et s’assit à son bureau, sa barbe rouge déployée sur le sous-main.

– Eh bien, monsieur Holmes ? dit-il.

Mais les yeux de mon ami étaient rivés au secrétaire qui s’était campé auprès du fauteuil de son maître.

– Je crois, monsieur, que je pourrais parler plus librement en l’absence de M. Wilder.

L’autre pâlit un peu encore et jeta un coup d’œil mauvais à Holmes.

– Si Monsieur le désire...

– Oui, oui, laissez-nous, ça sera mieux. Maintenant, monsieur Holmes, qu’avez-vous à me dire ?

Mon ami attendit que la porte se fût refermée derrière le secrétaire.

– Le fait est, monsieur, dit-il, que mon collègue le docteur Watson, et moi, nous avons reçu du docteur Huxtable l'assurance qu'une récompense était offerte pour la solution de cette affaire. J'aimerais en avoir confirmation de votre propre bouche.

– Certainement, monsieur Holmes.

– Elle se montait, si ce que l'on m'a dit est exact, à cinq mille livres pour celui qui vous dirait où est votre fils ?

– Exactement.

– Et mille autres pour celui qui désignerait la ou les personnes qui le séquestrent ?

– Exact encore.

– Sous cette deuxième rubrique, il y a lieu de comprendre, sans nul doute, non seulement ceux qui l'ont emmené, mais aussi ceux qui conspirent pour le maintenir dans sa séquestration actuelle ?

– Mais oui, mais oui ! s'écria le duc avec impatience. Si vous faites bien votre travail, monsieur Sherlock Holmes, vous n'aurez pas lieu de vous plaindre d'avoir été traité avec mesquinerie.

Mon ami se frotta les mains avec une expression de cupidité qui me surprit, connaissant ses goûts simples.

– Il me semble apercevoir votre chéquier sur la table, dit-il. Je serais heureux si vous me faisiez un chèque de six mille livres. Ce serait aussi bien, peut-être, de le barrer. Ma banque est celle de la capitale et des comtés, dans Oxford Street.

Le duc, très grave, restait assis très droit dans son fauteuil et considérait Holmes d'un œil impassible.

– S'agit-il d'une plaisanterie, monsieur Holmes ? Le sujet ne s'y prête guère.

– Du tout, monsieur. Je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, alors ?

– Je veux dire que j'ai gagné la récompense. Je sais où est votre fils et je connais certains de ceux, tout au moins, qui le tiennent.

La barbe du duc était devenue d'un rouge plus agressif que jamais par contraste avec son visage d'une pâleur de spectre.

– Où se trouve-t-il ? demanda-t-il, haletant.

– Il est – ou du moins il était hier soir – à l'auberge du « Coq de combat », à trois kilomètres environ de la grille de votre parc.

Le duc retomba en arrière dans son fauteuil.

– Et qui accusez-vous ?

La réponse de Sherlock Holmes fut stupéfiante. Il s'avança d'un pas et frappant sur l'épaule du duc :

– Je vous accuse, *vous*, dit-il. Et maintenant, monsieur, si vous voulez bien me remettre le chèque en question.

Jamais je n'oublierai l'aspect du duc quand il bondit et battit le vide de ses mains comme un homme qui s'enfonce dans un abîme. Puis, par un effort d'aristocratique maîtrise de soi, il se rassit, et enfouit son visage dans ses mains. Un long moment s'écoula. Puis :

– Que savez-vous au juste ? dit-il enfin, sans lever la tête.

– Je vous ai vus ensemble hier soir.

– Quelqu'un d'autre que votre ami est-il au courant ?

– Je n'ai parlé à personne.

Le duc prit sa plume entre ses doigts tremblants et ouvrit son chéquier.

– Je tiendrai parole, monsieur Holmes. Je vais vous faire ce chèque, bien que l'information que vous avez recueillie ne soit guère la bienvenue. Quand j'ai annoncé la récompense, je ne pensais guère que les événements allaient prendre un pareil tour. Mais vous et votre ami, vous êtes des gens discrets, monsieur Holmes ?

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

– Il faut que je m'explique nettement, monsieur Holmes. Si vous êtes seuls, tous les deux, à connaître l'incident, il n'y a aucune raison pour qu'il n'en reste pas là. Je crois que je vous dois douze mille livres, n'est-ce pas ?

Mais Holmes, en souriant, fit non de la tête.

– J'ai bien peur, monsieur, que les affaires ne puissent pas s'arranger aussi facilement que ça. Il y a la mort du professeur qu'il s'agit d'expliquer.

– Mais James n'en était pas au courant. Vous ne pouvez pas l'en tenir responsable. Elle fut le fait de cette épouvantable brute que nous avons eu le malheur d'employer.

– Je suis forcé de considérer, monsieur, que quand un homme est l'instigateur d'un forfait, il est moralement coupable de tout autre crime qui peut en découler.

– Moralement, monsieur Holmes, sans doute avez-vous raison. Mais sûrement pas aux yeux de la loi. Un homme ne peut pas être condamné pour un meurtre auquel il n'assistait pas et qu'il réprovoque et abomine autant que vous pouvez le faire. A la minute où il l'a appris, il m'a tout confessé, tellement il était saisi d'horreur et de remords. Il n'a pas perdu une heure pour rompre totalement avec le meurtrier. Oh, monsieur Holmes, il faut le sauver ! vous le devez ! je vous dis que vous le devez ! (Le duc avait renoncé à toute tentative pour conserver sa maîtrise de soi et, le visage convulsé, il marchait de long en large en battant l'air de ses poings. Enfin il se domina et se rassit à sa table.) J'apprécie le geste qui vous a poussé à venir ici avant d'en parler à quiconque, reprit-il. Du moins, pouvons-nous tenir conseil pour envisager le moyen de réduire le scandale au minimum.

– Exactement, dit Holmes. Je crois, monsieur, qu'on ne peut y parvenir que s'il existe une totale et complète franchise entre nous. Je suis disposé à vous aider au mieux de mes capacités. Mais pour cela, il faut que je sache jusqu'au dernier détail comment se présente l'affaire. Je suppose que vos paroles concernent M. James Wilder et qu'il n'est pas l'assassin ?

– Non. Le meurtrier s'est échappé.

Sherlock Holmes eut un sourire discret.

– Vous n'avez sûrement pas la moindre connaissance de la petite réputation que je possède, sans quoi vous ne vous imagineriez pas qu'on m'échappe aussi facilement. M. Reuben Hayes a été arrêté, sur ma demande, hier soir à onze heures à Chesterfield. J'ai reçu ce matin, avant de quitter l'école, un télégramme du chef de la police locale m'en avisant.

Le duc se rejeta en arrière dans son fauteuil et regarda mon ami avec de grands yeux.

– Vous semblez posséder des pouvoirs surhumains, dit-il. Ainsi on a pris Reuben Hayes ? Je suis heureux de l'apprendre, si James n'est pas appelé à en subir le contrecoup.

– Votre secrétaire ?

– Non, monsieur, mon fils.

Ce fut au tour de Holmes d'avoir l'air médusé.

– Je reconnais que ce fait m'est entièrement inconnu. Je suis forcé de vous demander d'être plus explicite.

– Je ne vous cèlerai rien. Je suis de votre avis qu'une complète franchise, si douloureuse qu'elle puisse m'être, est la meilleure politique dans la situation désespérée où m'ont réduit la folie et la jalousie de James. Quand j'étais jeune, monsieur Holmes, j'ai aimé d'un amour comme on n'en éprouve qu'un dans une vie entière. J'ai offert à la personne de m'épouser, mais elle a refusé parce que cette union risquait de compromettre ma carrière. Si elle avait vécu, je n'en aurais certainement pas épousé une autre. Mais elle mourut et laissa cet enfant que j'ai chéri et dont j'ai pris soin pour l'amour d'elle. Je ne pouvais en reconnaître la paternité aux yeux du monde, mais je lui ai donné la meilleure éducation et, depuis qu'il a atteint l'âge d'homme, je l'ai gardé près de moi. Il a surpris mon secret et il n'a cessé, depuis lors, d'user abusivement du pouvoir que cela lui donnait sur moi et de la possibilité où il se trouvait de provoquer un scandale qui m'aurait fait horreur. Sa présence fut pour quelque chose dans le tour malheureux que prit mon mariage. Par-dessus tout, il poursuivit, dès le début, d'une haine tenace, mon héritier légitime. Vous pouvez à bon droit demander pourquoi, dans ces conditions, je gardais quand même James sous mon toit. Je vous répondrai que c'est parce que je revoisais dans ses traits ceux de sa mère et que, à cause de ce cher souvenir, mes souffrances s'éternisèrent. Toutes ses manières gracieuses, aussi... il n'y avait rien d'elle qu'il ne me rappelât ou me suggérât. Je n'avais pas la force de l'éloigner. Mais je craignais tellement qu'il ne jouât un mauvais tour à Arthur – je veux dire à lord Saltire – que, pour sa sécurité, j'envoyai celui-ci à l'établissement du docteur Huxtable.

« James eut affaire avec le nommé Hayes parce que ce dernier était mon locataire. James, en l'occurrence, me représentait comme mon fondé de pouvoir. L'autre était une canaille mais, je ne sais comment, James et lui se lièrent intimement. Il a toujours été attiré par les mauvaises fréquentations. Quand James décida de kidnapper lord Saltire, ce fut aux services de cet individu qu'il eut recours. Vous vous souvenez que j'ai écrit à Arthur le dernier jour. Eh bien, James ouvrit la lettre, et y glissa un mot où il lui disait de venir le retrouver dans le petit bois appelé le Fourré déchiqueté qui se trouve près de l'école. Il invoqua le nom de la duchesse et ainsi parvint à engager le petit à venir. Ce soir-là, James s'y rendit à bicyclette – je vous rapporte ce que lui-même m'a confessé – et il dit à Arthur, qu'il retrouva dans le bois, que sa mère voulait à toute force le voir, qu'elle l'attendait dans la lande et que s'il voulait revenir dans le boqueteau à minuit, il y trouverait un homme avec un cheval qui l'emmènerait retrouver sa mère. Le pauvre Arthur donna dans le piège. Il vint au rendez-vous et trouva le nommé Hayes avec un poney à la longe. Arthur le monta et ils partirent ensemble. Il paraît – mais cela James ne l'a appris qu'hier – qu'ils furent poursuivis et que Hayes frappa d'un coup de bâton sur la tête l'homme qui était à leurs trousses. Le malheureux en est mort. Hayes emmena Arthur à son cabaret, au « Coq de combat », où il le séquestra dans une chambre du premier ; il y était soigné par Mme Hayes, une brave femme, mais totalement dominée par sa brute d'époux.

« Eh bien, monsieur Holmes, voilà où en étaient les choses quand je vous ai vu pour la première fois, il y a deux jours. Je ne soupçonnais pas plus que vous la vérité. Vous allez me demander quel mobile avait James d'agir ainsi. A quoi je réponds qu'il y avait une grande part de déraison et de fanatisme dans la haine qu'il avait vouée à l'héritier de mon titre. Dans son esprit c'était lui qui aurait dû hériter tous mes biens et il s'insurgeait contre les lois qui l'en privaient. En outre, il avait un mobile précis : il voulait me contraindre à disposer de ma fortune en sa faveur et pensait qu'il était en mon pouvoir de le faire. Son dessein était de m'amener à conclure avec lui un marché : il me rendait Arthur à condition que je ferais de lui, James, mon héritier légitime. Il savait parfaitement que jamais je ne m'adresserais à la police pour le mater. Je dis qu'il m'aurait proposé ce marché, mais il ne l'a pas effectivement fait, car les événements marchèrent trop vite pour lui et il n'eut pas le temps de réaliser ses plans.

« Ce qui réduisit à néant ses abominables calculs, ce fut la découverte que vous fîtes du cadavre du malheureux Heidegger. James fut, à cette nouvelle, saisi d'horreur. Elle nous parvint pendant que nous étions ensemble dans ce bureau. Le docteur Huxtable nous avait expédié un télégramme et James se montra si anéanti de douleur et si agité que mes soupçons, déjà latents, se muèrent aussitôt en certitude, de sorte que je l'accusai du forfait. Il me confessa tout spontanément. Puis il me supplia de garder son secret trois jours encore, pour donner à son misérable complice une possibilité de sauver sa tête. Je cédai – j'ai toujours cédé – à ses prières et, aussitôt, il se précipita au “ Coq de combat ” pour prévenir Hayes et lui fournir les moyens de s'enfuir. Je ne pouvais aller là-bas de jour, sans provoquer des commentaires, mais sitôt la nuit tombée, je m'empressai de m'y rendre pour voir mon cher Arthur. Je le trouvai sain et sauf, mais horrifié au-delà de toute expression par l'épouvantable forfait auquel il avait assisté. Pour tenir ma promesse et bien contre ma volonté, je consentis à le laisser là-bas trois jours encore, aux soins de Mme Hayes, puisqu'il était évident qu'on ne pouvait aviser la police de sa présence en cet endroit sans lui dire aussi qui était le meurtrier, et je ne voyais pas comment ce criminel pourrait être puni sans entraîner dans sa ruine mon malheureux James. Vous m'avez demandé de la franchise, monsieur Holmes, et je vous ai pris au mot, car je vous ai maintenant tout dit, sans essayer de rien dissimuler ou déguiser. A votre tour, soyez franc avec moi.

– C'est ce que je vais faire, dit Holmes. Tout d'abord, monsieur, je suis forcé de vous dire que vous vous êtes placé, vis-à-vis de la loi, dans une situation extrêmement grave. Vous avez pardonné un crime et vous avez aidé un meurtrier à s'enfuir ; car je ne doute pas un instant que l'argent qu'a pu prendre James Wilder pour aider son complice à se sauver ne soit sorti de votre bourse.

D'une inclinaison de tête le duc confirma le fait.

– C'est une chose extrêmement grave. Plus coupable encore, à mon avis, est votre attitude vis-à-vis de votre plus jeune fils. Vous le laissez dans ce repaire pour trois jours...

– On m'a solennellement promis...

– Que sont des promesses pour des gens comme cela ? Rien ne vous garantit qu’il ne sera pas enlevé une seconde fois. Pour rassurer votre fils aîné coupable, vous exposez votre cadet innocent à un danger imminent et superflu. Rien ne peut justifier un geste pareil.

L’orgueilleux seigneur d’Holdernes n’avait pas l’habitude d’être ainsi tancé dans son propre palais ducal. Le sang lui monta au front, mais sa conscience coupable le fit rester muet.

– Je viendrai à votre aide, mais à une seule condition : vous allez appeler le valet de pied et je lui donnerai les ordres que je voudrai.

Sans mot dire, le duc appuya sur une sonnerie. Un domestique entra.

– Je suis heureux de vous apprendre, lui dit Holmes, que votre jeune maître est retrouvé. Le duc désire que la voiture aille immédiatement chercher lord Saltire à l’auberge du « Coq de combat ».

« Maintenant, reprit Holmes une fois que le valet de pied, tout heureux, fut parti, ayant garanti l’avenir, nous pouvons nous montrer plus indulgents à l’égard du passé. Je n’agis pas à titre officiel, et il n’y a aucune raison, dès l’instant que la justice suit son cours, que je dévoile tout ce que je sais. Pour ce qui est de Hayes, je n’ai rien à dire. La potence l’attend et je ne ferai rien pour l’en sauver. Ce qu’il révélera, je l’ignore, mais je ne doute pas que vous n’ayez le moyen de lui faire comprendre que son intérêt est de garder le silence. Du point de vue de la police, il sera considéré comme ayant enlevé l’enfant pour en tirer une rançon. Si elle ne trouve pas elle-même quelle est la vérité, je ne vois pas pourquoi je la lui soufflerais. Je tiens toutefois à vous avertir que la présence de M. James Wilder chez vous ne peut dorénavant que provoquer des catastrophes.

– Je l’ai compris, monsieur Holmes, et il est déjà entendu qu’il va me quitter pour toujours et aller se fixer en Australie.

– En ce cas, monsieur, puisque vous-même déclariez tout à l’heure que c’était de sa présence qu’étaient résultées toutes vos difficultés conjugales, je me permettrais de suggérer que vous signaliez à la duchesse le nouvel état de choses et que vous essayiez de reprendre les relations si malheureusement interrompues.

– Cela va aussi s’arranger, monsieur Holmes. J’ai écrit à la duchesse ce matin.

– Dès lors, dit Holmes en se levant, je crois que mon ami et moi pouvons nous féliciter des heureux résultats de notre petite visite dans ces parages. Il reste toutefois un petit point sur lequel j’aimerais obtenir des éclaircissements : le dénommé Hayes a muni ses chevaux de fers qui contrefaisaient des sabots de vaches. Est-ce de M. Wilder qu’il a appris un pareil subterfuge ?

Le duc resta un instant songeur ; son visage reflétait une intense surprise. Puis il ouvrit une porte et nous fit passer dans une grande pièce qui avait des allures de musée. Il nous mena vers une vitrine dans un coin et nous indiqua la notice.

« Ces fers, y lisait-on, ont été trouvés dans les douves du château d'Holdernesse. Destinés à être utilisés par des chevaux, ils n'en affectent pas moins, par-dessous, la forme d'un sabot fourchu, de façon à lancer les poursuivants sur une fausse piste. On pense qu'ils ont appartenu à certains des barons de Holdernesse qui, au Moyen Age, ravageaient la contrée. »

Holmes ouvrit la vitrine et passa sur un des fers son doigt humecté. Une mince couche de boue fraîche lui resta sur l'épiderme.

– Merci, dit-il en replaçant la vitre. C'est, après un autre, l'objet le plus intéressant que j'ai vu au cours de ce voyage.

– Et quel est l'autre ?

Holmes plia son chèque et le plaça avec soin dans son portefeuille. « Je suis pauvre », dit-il en le tapotant avec affection avant de l'enfourer dans les profondeurs de sa poche intérieure de veston.

Peter le Noir

Je n'ai jamais connu mon ami en meilleure forme, tant mentale que physique, qu'au cours de l'année 1895. Sa réputation grandissante lui avait amené une clientèle immense et je me rendrais coupable d'indiscrétion si je me bornais même à suggérer l'identité de certains des illustres clients qui franchirent notre humble seuil de Baker Street. Holmes, néanmoins, comme tous les grands artistes, vivait pour son art et, sauf dans le cas du duc d'Holderness, je ne l'ai que rarement vu réclamer une rétribution considérable pour ses inestimables services. Il était si détaché des biens de ce monde – ou si capricieux – qu'il a fréquemment refusé son aide à des personnes riches et puissantes quand le problème ne lui disait rien, tandis qu'il lui arrivait de consacrer des semaines d'intense concentration aux affaires de quelque humble client dont le cas présentait ces conditions d'étrangeté et cette atmosphère dramatique qui stimulaient son imagination et mettaient à l'épreuve sa perspicacité.

En cette mémorable année 1895, une curieuse et disparate succession d'affaires avait retenu son attention. Elle allait de sa fameuse enquête sur la mort subite du cardinal Tosca – investigations menées sur le désir exprès de notre Saint-Père le pape – à l'arrestation de Wilson, le célèbre dresseur de serins, qui délivra les bas quartiers de Londres d'une abominable plaie. Presque immédiatement après ces deux affaires sensationnelles survint la tragédie de Woodman's Lee et les ténébreuses circonstances qui entourèrent la mort du capitaine Peter Carrey. Un exposé des exploits de M. Sherlock Holmes ne serait pas complet sans un récit de cette affaire tout à fait exceptionnelle.

Pendant la première semaine de juillet, mon ami avait été si souvent et si longtemps absent de notre appartement que je savais qu'il avait quelque chose en train. Le fait que plusieurs gaillards de mauvaise mine étaient venus, au cours de cette période, demander le capitaine Basil, m'avait donné à entendre que Holmes travaillait quelque part sous l'un des nombreux noms et déguisements qui lui servaient à dissimuler sa formidable personnalité. Il possédait dans différents points de Londres cinq petits refuges au moins dans lesquels il était à même de changer d'identité. Il ne m'avait rien dit de l'affaire en question et il n'était pas dans mes habitudes de le contraindre à des confidences. Le premier signe positif qu'il me donna de la direction dans laquelle s'orientaient ses investigations fut vraiment extraordinaire. Il était parti avant le petit déjeuner et je m'étais assis à table pour ce repas matinal quand il entra à grands pas dans la pièce, le chapeau sur la tête et en tenant sous son bras, comme un parapluie, une lance énorme et à la pointe hérissée de barbes.

– Grand Dieu, Holmes ! m'écriai-je, est-ce à dire que vous vous êtes promené dans Londres avec ça ?

– Jusque chez le boucher et retour, oui.

– Chez le boucher ?

– Et j’en reviens avec un excellent appétit. On ne saurait mettre en doute, Watson, la valeur d’un peu d’exercice avant le petit déjeuner. Mais je suis prêt à parier que vous ne devinerez jamais de quelle nature fut l’exercice que j’ai pris.

– Je n’essaierai même pas.

Il se mit à rire tout en se versant du café.

– Si vous aviez pu regarder dans l’arrière-boutique d’Allardyce, vous auriez pu voir un cochon mort pendu à un croc au plafond, et un monsieur en manches de chemise en train de le perforer furieusement avec l’arme en question. Cette personne énergique, c’était moi, et j’ai acquis la conviction qu’il n’y a pas de déploiement de force qui tienne pour traverser un cochon de part en part d’un seul coup. Ça vous dirait peut-être quelque chose de vous y essayer ?

– Pas pour un empire. Et pourquoi ces essais ?

– Parce que j’avais l’impression que cela aurait une répercussion indirecte sur le mystère de Woodman’s Lee. Ah ! Hopkins, j’ai reçu votre télégramme hier soir et je vous attendais. Prenez donc quelque chose avec nous.

Le visiteur à qui s’adressaient ces paroles était un homme extrêmement alerte, d’une trentaine d’années et vêtu d’un complet de drap d’Écosse fort discret ; il conservait toutefois le port et la raideur des gens qui revêtent d’ordinaire un uniforme. Je le reconnus aussitôt comme étant Stanley Hopkins, un jeune inspecteur de police sur l’avenir duquel Holmes entretenait de grandes espérances et qui, en retour, professait l’admiration et le respect d’un disciple pour les méthodes scientifiques du célèbre détective amateur. Le front d’Hopkins était sombre et il s’assit d’un air profondément dégoûté.

– Non merci, monsieur. J’ai déjeuné avant de venir. J’ai passé la nuit à Londres, car je suis venu hier faire mon rapport.

– Et qu’aviez-vous à rapporter ?

– Un échec, monsieur. Un échec total.

– Vous n’avez pas progressé ?

– Pas du tout.

– Aïe, aïe, aïe ! Il va falloir que je voie ça !

– Je le voudrais bien, monsieur Holmes. C'est la première belle occasion qu'on me donne et me voici à bout de ressources. Je serais joliment heureux si vous veniez me donner un coup de main.

– Eh bien, il se trouve que j'ai déjà lu avec soin tous les éléments d'informations qu'on possède, y compris le compte rendu de l'enquête. Au fait, quel compte tenez-vous de la blague à tabac trouvée sur le théâtre du crime ? N'y a-t-il pas là un indice ?

Hopkins eut l'air surpris.

– C'était celle de la victime, monsieur. Il y avait ses initiales dedans. Et elle était en peau de phoques ; or, c'était un chasseur de phoques.

– Mais il n'avait pas de pipe.

– Non, monsieur, nous n'avons pas trouvé de pipe ; le fait est qu'il fumait fort peu. Mais il peut, quand même, avoir eu du tabac pour ses amis.

– Sans doute. Je n'en parle que parce que si ç'avait été moi qui menais l'enquête j'aurais été enclin à en faire le point de départ de mes investigations. Toutefois, mon ami, le docteur Watson, ignore tout de ce problème et je ne m'en trouverais pas plus mal si vous me répétiez la suite des événements, une fois encore. Donnez-nous simplement un bref aperçu de l'essentiel.

Stanley Hopkins sortit un papier de sa poche.

– J'ai ici quelques dates qui vous fourniront la carrière du défunt, le capitaine Peter Carey. Il est né en 1845 – cinquante ans, donc. Ce fut un fort audacieux pêcheur de loutres et de baleines. En 1883, il commandait le baleinier *Licorne des mers*, de Dundee. Il fit alors plusieurs brillantes campagnes de suite et l'année d'après – 1884 – se retira. Après cela, il voyagea pendant plusieurs années et, finalement, acheta dans le Sussex, près de Forest Row, une petite maison appelée Woodman's Lee. Là il a vécu six ans, et là il est mort, il y a une semaine aujourd'hui.

« Cet homme avait certaines particularités fort singulières. Dans la vie c'était un puritain strict – un type silencieux et morose. Sa maisonnée consistait en sa femme, sa fille, âgée de vingt ans, et deux bonnes. Ces dernières ne cessaient de changer, car leur position, qui n'était jamais fort réjouissante, devenait parfois insupportable. L'homme buvait à l'excès par intermittence et quand la crise d'ivrognerie le prenait, il devenait un véritable démon. On l'a vu jeter sa femme et sa fille à la porte au milieu de la nuit et les rosser dans le parc jusqu'à ce que tout le village, de l'autre côté des grilles, fût réveillé par leurs hurlements.

« Il fut convoqué une fois devant le juge de paix pour des violences sauvages auxquelles il s'était livré sur la personne du vieux pasteur, venu lui faire des remontrances à propos de sa conduite. En bref, monsieur Holmes, vous iriez loin avant de trouver un homme plus dangereux que Peter Carey, et on m'a dit qu'il était exactement pareil quand il commandait son bateau. On le connaissait dans la navigation sous le nom de Peter le Noir, et le surnom ne lui avait pas été

donné à cause de son teint basané et de sa grande barbe, mais en raison de son humeur qui répandait la terreur autour de lui. Je n'ai pas besoin de dire qu'il était honni et évité par tous ses voisins et que je n'ai pas entendu prononcer une seule parole de regret à propos de sa terrible fin.

« Vous avez dû lire, monsieur Holmes, dans le compte rendu de l'enquête du coroner, des détails concernant la cabine – mais votre ami n'en a peut-être pas entendu parler. Carey s'était bâti à quelques centaines de mètres de sa maison une cabane en bois – il l'appelait toujours sa "cabine" – et c'est là qu'il couchait tous les soirs. C'était une petite bicoque qui ne comportait qu'une seule pièce de quatre mètres cinquante sur trois. Il en conservait la clé dans sa poche, faisait lui-même son lit et son ménage et ne laissait jamais personne en franchir le seuil. Il y a de petites fenêtres de chaque côté, mais elles étaient couvertes par des rideaux et jamais ouvertes. L'une d'elles était tournée dans la direction de la grand-route et quand la lumière y brillait la nuit, les gens se la montraient en se demandant ce que Peter le Noir pouvait être en train de faire. C'est cette fenêtre-là, monsieur Holmes, qui nous a donné un des rares éléments positifs d'investigation qui soient sortis de l'enquête.

« Vous vous rappelez qu'un maçon, du nom de Slater, venant à pied de Forest Row vers une heure du matin, deux jours avant le meurtre, s'arrêta en passant devant la propriété pour regarder le carré de lumière qui brillait encore entre les arbres. Il jure que l'ombre d'une tête d'homme se profilait, clairement visible sur le rideau, et que cette ombre n'était pas celle de Peter Carey, qu'il connaissait bien. C'était celle d'un homme barbu, mais à la barbe courte et pointant vers l'avant d'une manière toute différente de celle du capitaine. C'est du moins ce qu'a dit Slater, mais il avait passé deux heures au cabaret et il y a quelque distance entre la route et la fenêtre. En outre, cela concerne le lundi, or le crime fut perpétré le mercredi.

« Le mardi, Peter Carey se montra de l'humeur la plus noire, surexcité par la boisson et aussi sauvage que la plus dangereuse bête fauve. Il ne cessa de rôder dans la maison et les femmes prenaient leurs jambes à leur cou quand elles l'entendaient arriver. Tard le soir, il descendit à sa bicoque. Vers deux heures le matin, sa fille, qui dormait la fenêtre ouverte, entendit un épouvantable hurlement qui venait de cette direction, mais comme il arrivait couramment à Carey de brailler et de crier quand il était pris de boisson, on n'y prit pas garde. En se levant à sept heures une des bonnes remarqua que la porte de la cabane était ouverte, mais si grande était la terreur provoquée par le bonhomme que ce ne fut pas avant midi que quelqu'un osa se risquer à aller voir ce qu'il devenait. En jetant un coup d'œil par la porte ouverte on vit un spectacle qui les mit toutes en fuite, livides, jusqu'au village. Une heure plus tard j'étais sur place et je prenais l'affaire en main.

« Ma foi, j'ai les nerfs assez solides, vous le savez, monsieur Holmes, mais je vous donne ma parole que ça m'a secoué quand j'ai fourré le nez dans cette petite baraque. Elle ronflait comme un harmonium tant elle était pleine de mouches et le plancher et les murs étaient comme un abattoir. Il l'appelait sa cabine et c'en était bien une, car on s'y serait cru à bord d'un bateau. Il y avait une couchette à un bout, une malle de marin, des cartes terrestres et marines, une image de la *Licorne des mers*, une rangée de livres de bord sur un rayon, tout exactement tel qu'on s'attendrait à le trouver dans la cabine d'un capitaine. Et là, au milieu, se trouvait le bonhomme, le visage convulsé comme celui d'un damné à la torture, sa grande barbe tavelée pointant, en son

agonie, vers le plafond. En plein dans sa poitrine, perforée de part en part, il avait un harpon d'acier qui s'était enfoncé profondément dans le bois de la paroi derrière lui. Il était épinglé comme un insecte sur un carton. Naturellement, il était on ne peut plus mort, et cela depuis l'instant où il avait proféré ce dernier hurlement d'agonie.

« Je connais vos méthodes, monsieur, et je les ai mises en pratique. Avant de permettre qu'on touche à quoi que ce soit, j'ai examiné avec le plus grand soin le sol à l'extérieur et aussi le plancher de la pièce. Il n'y avait pas de traces de pas.

– Vous voulez dire que vous n'en avez pas vu ?

– Je vous assure, monsieur, qu'il n'y en avait pas.

– Mon bon, j'ai enquêté sur bien des crimes, mais je n'en ai encore jamais vu qui ait été commis par une créature volante. Dès l'instant que le criminel reste sur deux jambes, il faut fatalement qu'il y ait au sol une sorte d'abrasion, de minime dérangement qu'un chercheur scientifique peut déceler. Il est incroyable que cette pièce souillée de sang n'ait contenu aucune trace susceptible de nous aider. J'ai vu, toutefois, d'après l'enquête, qu'il y avait des objets que vous n'avez pas réussis à négliger ?

Le jeune inspecteur réagit à ces commentaires ironiques.

– J'ai été inepte de ne pas vous appeler à ce moment-là, monsieur Holmes, mais de toute façon, il n'y a pas à y revenir. Oui, il y avait dans la pièce plusieurs objets qui réclamaient une attention particulière. L'un était le harpon qui avait servi pour le crime. On l'avait arraché d'une panoplie au mur. Il en restait deux et la place du troisième était vide. Sur le manche il y avait écrit : S.S. *Licorne des mers*, Dundee, ce qui semblait établir que le crime avait été commis dans un moment de fureur et que le meurtrier avait saisi la première arme qui lui était tombée sous la main. Le fait que le crime avait été commis à deux heures du matin, et que malgré cela Peter Carey était tout habillé, suggérait qu'il avait rendez-vous avec le meurtrier, ce que confirme la présence sur la table d'une bouteille de rhum et de deux verres sales.

– Oui, dit Holmes, je crois que ces deux conclusions sont admissibles. Y avait-il d'autres alcools que ce rhum, dans la pièce ?

– Oui, il y avait sur le coffre une cave à liqueurs qui contenait du whisky et du cognac. Elle est sans importance pour nous, toutefois, car les carafons étaient pleins et n'avaient par conséquent pas servi.

– Sa présence a quand même une signification, dit Holmes. Néanmoins, parlez-nous encore de ceux des objets qui, selon vous, paraissent avoir une incidence sur l'enquête.

– Il y avait sa blague à tabac sur la table.

– Quelle partie de la table ?

– Elle était dans le milieu. Elle était de phoque brut – avec le poil raide et une languette de cuir pour la nouer. A l’intérieur il y avait « *P. C.* » sur le rabat. Elle contenait une demi-once de fort tabac de marin...

– Excellent. Quoi d’autre ?

Stanley Hopkins tira de sa poche un calepin recouvert de tissu. L’extérieur en était rugueux et usé, les feuillets décolorés. Sur la première page étaient inscrites les initiales « *J.H.N.* » et le millésime « 1883 ». Holmes le posa sur la table et l’examina avec minutie tandis que Hopkins et moi regardions chacun par-dessus une de ses épaules. Sur la seconde page étaient imprimées les lettres « *C.P.R.* » et puis venaient plusieurs pages de nombres. Un autre en-tête portait Argentine, un autre Costa Rica, un autre São Paulo, chacun précédant des pages de signes et de chiffres.

– Quelle signification trouvez-vous à tout cela ? demanda Holmes.

– Il semble que ce soient des listes de valeurs mobilières. Je pensais que « *J.H.N.* » étaient les initiales d’un courtier et que « *C.P.R.* » était peut-être le client.

– Et qu’est-ce que vous diriez de Canadian Pacific Railway ? proposa Holmes.

Stanley Hopkins jura entre ses dents et se donna un coup de poing sur la cuisse.

– Quel imbécile je suis ! s’exclama-t-il. Naturellement, c’est cela ! Alors « *J.H.N.* » sont les seules initiales qu’il nous reste à deviner. J’ai déjà examiné toutes les listes anciennes de la Bourse, mais je ne trouve personne en 1883, soit parmi les agents de change, soit parmi les courtiers dont les initiales correspondent à celles-là. J’ai pourtant l’impression que cet indice est le plus important que je détienne. Vous admettez, monsieur Holmes, qu’il existe une possibilité que ces initiales soient celles de la seconde personne – en d’autres termes, de l’assassin. Je voudrais aussi faire ressortir que l’introduction, dans l’enquête, d’un document concernant d’importantes quantités de valeurs nous fournit, pour la première fois, une indication du mobile du crime.

Le visage de Sherlock Holmes montrait qu’il était complètement pris de court par ces nouvelles perspectives.

– Je suis contraint d’admettre vos deux arguments, dit-il. Je reconnais que le carnet, qui n’a pas été produit à l’enquête, modifie l’idée que je m’étais formée. J’étais arrivé à une théorie du crime dans laquelle je ne trouve pas place pour cela. Vous êtes-vous efforcé de retrouver certaines des valeurs mentionnées là-dedans ?

– On enquête maintenant dans les bureaux, mais j’ai peur que la liste complète des porteurs de ces titres d’Amérique du Sud ne se trouve dans ces contrées et qu’il ne faille quelques semaines avant qu’on puisse trouver la trace des actions.

Holmes venait d’examiner la couverture du calepin au moyen de sa loupe.

– Sûrement, il y a ici une décoloration, dit-il.

– Oui, monsieur, c’est une tache de sang. Je vous ai dit que j’avais ramassé ce carnet sur le plancher.

– La tache de sang était-elle dessus ou dessous ?

– Sur la face en contact avec le parquet.

– Ce qui prouve, naturellement, qu’on a laissé tomber le calepin une fois le crime commis.

– Exactement, monsieur Holmes. J’ai tenu compte de cet argument et j’en ai conclu que le meurtrier l’avait laissé tomber dans sa fuite précipitée. Il était près de la porte.

– Je suppose qu’aucune de ces valeurs n’a été trouvée dans ce que laisse le défunt ?

– Non, monsieur.

– Avez-vous une raison quelconque de soupçonner qu’il y eut vol ?

– Non, monsieur. Il semble qu’on n’ait rien touché.

– Eh mais, l’affaire paraît certes très intéressante. Et puis, il y avait un couteau, hein ?

– Oui, avec un fourreau dont il n’avait pas été extrait. Il gisait aux pieds du mort. Mme Carey l’a reconnu comme appartenant à son mari.

Holmes resta un instant perdu dans ses pensées.

– Allons, dit-il, j’imagine qu’il faudra que j’aie jeter un coup d’œil à cela.

Stanley Hopkins eut un cri de joie.

– Merci, monsieur. Ça m’ôtera un rude poids.

Holmes le menaça de l'index.

– C'eût été plus facile il y a huit jours, dit-il. Mais même maintenant, ma visite peut n'être pas totalement vaine. Watson, si vous avez le temps, je serais très heureux de votre compagnie. Si vous voulez bien appeler un taxi, Hopkins, nous serons prêts à partir pour Forest Row dans un quart d'heure.

Descendant à la petite gare en bordure de route, nous continuâmes en voiture pendant plusieurs kilomètres parmi les vastes vestiges des bois qui, à une certaine époque, faisaient partie de la grande forêt qui tint si longtemps en respect les envahisseurs saxons – cette impénétrable *Weald* ou région boisée qui constitua, soixante ans durant, le rempart des autochtones. De vastes secteurs en ont été rasés, car elle fut le siège des premières mines de fer d'Angleterre et on a abattu les arbres pour extraire le minerai. Maintenant pourtant cette industrie s'est reportée sur les champs, plus riches, du Nord, et rien ne montre plus le travail d'antan, si ce n'est les bois ravagés et les grandes cicatrices que porte le sol. Ici, dans une clairière, au flanc verdoyant d'une colline se trouvait une longue maison basse à laquelle on accédait par une allée qui courait en demi-cercle au milieu des champs. Plus près de la route, et entourée de trois côtés par des buissons, il y avait un petit pavillon, dont une fenêtre et la porte faisaient face dans notre direction. C'était le théâtre du meurtre.

Stanley Hopkins nous conduisit d'abord à la maison ; il nous y présenta à une femme hagarde et aux cheveux gris, la veuve de la victime. Les traits accusés de son maigre visage, l'air de furtive terreur de ses yeux aux paupières rougies révélaient les années de malheur et de mauvais traitements qu'elle avait endurés. Sa fille était avec elle. Pâle, les cheveux blonds, elle nous dit, avec une étincelle de défi dans les yeux, qu'elle était heureuse de la mort de son père et qu'elle bénissait la main qui l'avait frappé. Terrible foyer que celui que Peter Carey le Noir s'était façonné, et ce fut avec un sentiment de soulagement que nous nous retrouvâmes dans le soleil, cheminant le long du sentier qu'avaient tracé au travers des champs les pieds du défunt.

La cabane était des plus simples. Des parois de bois, pas de double toit, une fenêtre du côté de la porte et une du côté opposé. Stanley Hopkins sortit la clé de sa poche et il se pencha sur la serrure quand il s'arrêta, l'air attentif et surpris.

– Quelqu'un y a touché, dit-il.

Le fait ne faisait pas de doute. Le bois était coupé et des éraflures blanches rayaient la peinture, comme si on venait de les faire à l'instant. Holmes s'en fut examiner la fenêtre.

– Quelqu'un a également essayé de la forcer. Qui que ce soit, il n'a pas pu entrer. Ce devait être un bien piètre cambrioleur.

– C'est une chose vraiment extraordinaire, dit l'inspecteur. Ces marques n'étaient pas là hier, j'en jurerais.

– Peut-être un villageois curieux ? suggèrai-je.

– Bien peu probable. Il y en a fort peu qui ont osé se risquer sur la propriété, et encore bien moins s'aventurer dans la cabine. Qu'en pensez-vous, monsieur Holmes ?

– Je trouve que le sort est joliment aimable avec nous.

– Vous voulez dire que la personne reviendra ?

– C'est très probable. Il est venu avec l'idée que la porte serait ouverte. Il a essayé d'entrer en se servant de la lame d'un très petit canif. Il n'a pas pu y arriver. Que va-t-il faire ?

– Revenir la nuit prochaine avec un instrument plus utile.

– C'est mon opinion. Ce sera notre faute si nous ne sommes pas là pour le recevoir. En attendant, faites-moi voir l'intérieur de la cabine.

Les traces de la tragédie avaient été enlevées, mais le mobilier de la petite pièce demeurait tel qu'il avait été la nuit du crime. Pendant deux heures, avec la plus intense concentration, Holmes examina tour à tour les objets, mais son visage montrait que ses recherches n'étaient pas fructueuses. Une fois seulement il interrompit ses patientes investigations.

– Avez-vous pris quelque chose sur ce rayon, Hopkins ?

– Non, je n'ai rien bougé.

– On a pris quelque chose. Il y a moins de poussière sur ce coin du rayon qu'ailleurs. Il se peut que ç'ait été un livre posé à plat ; ou bien une boîte. Eh bien, je ne peux rien faire de plus. Allons jusqu'à ces bois magnifiques, Watson, et consacrons quelques heures aux oiseaux et aux fleurs. Nous vous retrouverons ici plus tard, Hopkins, pour voir s'il y a moyen d'approcher de plus près le monsieur qui nous a rendu cette visite nocturne.

Il était plus de onze heures quand nous tendîmes notre petite embuscade. Hopkins était d'avis de laisser ouverte la porte de la cabane, mais Holmes considérait que ce geste éveillerait les soupçons de l'inconnu. La serrure était des plus simples et une forte lame suffisait à en repousser le pêne. Holmes suggéra aussi que nous attendions non pas au-dedans de la maisonnette, mais dehors, dans les buissons qui environnaient la fenêtre du fond. De cette façon, nous pourrions surveiller notre homme s'il s'éclairait et voir quel était le but de cette subreptice visite de nuit.

Ce fut une longue et morne faction et pourtant il y avait en elle quelque chose du frisson que le chasseur ressent quand, tapi à proximité du point d'eau, il attend la venue des fauves assoiffés. Quel animal sauvage allait fondre sur nous du fond de l'obscurité ? Serait-ce un tigre féroce, criminel dont on ne viendrait à bout qu'au prix d'un combat où il se défendrait des crocs et des

griffes, ou bien serait-ce un chacal rampant, dangereux seulement pour ceux qui sont faibles et désarmés ? Dans le plus complet silence, accroupis dans les buissons, nous attendions tout ce qui se présenterait. D'abord les pas de quelques villageois attardés, ou le bruit de voix qui nous venait de l'agglomération facilitèrent notre veillée ; mais une à une ces interruptions s'éteignirent et un calme absolu s'installa, coupé seulement par l'horloge de l'église qui nous renseignait sur l'avance de la nuit, et par le murmure et les froissements d'une petite pluie fine tombant sur le feuillage qui formait une voûte au-dessus de nous.

Deux heures et demie venaient de sonner, annonçant l'heure plus sombre qui précède l'aurore, quand nous tressaillâmes tous trois en entendant un déclic bas, mais net, qui venait de la direction de la grille. Il y eut un autre silence prolongé durant lequel je me pris à craindre qu'il s'agissait d'une fausse alerte, puis on entendit un pas furtif de l'autre côté de la cabane et, un instant après, un bruit de métal qu'on grattait. L'homme essayait de forcer la serrure ! Cette fois il usa de plus d'adresse ou d'un meilleur outil, car on entendit un soudain claquement, puis des gonds qui craquaient. Là-dessus on gratta une allumette et l'instant d'après la lumière soutenue d'une bougie remplit l'intérieur de la baraque. A travers les rideaux de gaze, nos yeux se rivèrent à la scène qui se déroulait au-dedans.

Le visiteur nocturne était un jeune homme, frêle et mince, avec une moustache noire qui accentuait la mortelle pâleur de son visage. Il ne pouvait guère avoir plus de vingt ans. Je n'ai de ma vie vu un être humain qui parût dans un état de plus pitoyable frayeur, car il tremblait de tous ses membres et claquait des dents. Il était vêtu comme un homme de la bonne société, en costume norfolk avec des culottes de golf et portait une casquette. Nous le vîmes regarder autour de lui avec de grands yeux effrayés. Puis il posa sa bougie sur la table et disparut de notre vue dans l'un des coins. Il en revint avec un grand livre, un des livres de bord qui se trouvaient alignés sur les rayons. S'appuyant à la table, il tourna rapidement les feuillets de ce volume jusqu'au moment où il trouva l'écriture qu'il cherchait. Alors, avec un geste coléreux de sa main crispée il referma le livre, le replaça dans le coin et éteignit la lumière. Il avait à peine fait demi-tour pour quitter la hutte quand la main d'Hopkins s'appesantit sur son collet. Il laissa échapper un cri de terreur quand il comprit qu'il était pris. On ralluma la bougie et nous vîmes notre misérable captif frissonnant et tout recroquevillé sous la poigne du détective. Il s'écroula sur le coffre de marin et ses yeux voyagèrent, désespérés, de l'un à l'autre d'entre nous.

– Eh bien, mon brave, dit Stanley Hopkins, qui sommes-nous et que voulons-nous ici ?

L'homme se ressaisit et nous fit face avec un certain effort pour retrouver la maîtrise de lui-même.

– Vous êtes des policiers, j'imagine ? dit-il. Vous vous figurez que j'ai quelque chose à voir dans la mort du capitaine Peter Carey. Je vous assure que je suis innocent.

– C'est ce que nous verrons, dit Hopkins. D'abord, votre nom ?

– John Hopley Neligan.

Je vis Holmes et Hopkins échanger un rapide coup d'œil.

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Puis-je parler à titre confidentiel ?

– Non ; certes non !

– Alors pourquoi vous le dirais-je ?

– Parce que si vous n'avez pas de réponse à fournir, cela pourrait aller mal pour vous lors du procès.

Le jeune homme accusa le coup.

– Eh bien, je vais vous le dire, répondit-il. Et d'ailleurs, pourquoi pas ? Pourtant, cela m'ennuie que ce vieux scandale revienne à la surface. Vous avez entendu parler de Dawson et Neligan ?

Le visage d'Hopkins exprimait que non, mais Holmes parut vivement intéressé.

– Vous voulez parler, dit-il, de ces banquiers de la région de l'Ouest qui ont fait une énorme faillite et ruiné la moitié des grandes familles de Cornouailles ? Après quoi, Neligan disparut.

– C'est cela. Neligan était mon père.

Enfin nous tenions quelque chose de concret ! bien qu'il y eût un abîme entre ce banquier en fuite et le capitaine Peter Carey épinglé au mur avec un de ses propres harpons. Nous écoutâmes tous le jeune homme avec attention.

– Le véritable responsable, dans cette faillite, c'était mon père. Dawson avait pris sa retraite. Je n'avais que dix ans à l'époque, mais j'étais assez grand pour ressentir la honte et l'horreur de la situation. On a toujours dit que mon père avait volé les titres et pris la fuite. Ce n'est pas vrai. Il croyait que si on lui donnait le temps de les réaliser, les choses s'arrangeraient et tous les créanciers seraient remboursés. Il partit pour la Norvège dans son petit yacht juste avant que ne fût lancé son mandat d'amener. Je me rappelle cette dernière nuit où il dit adieu à ma mère. Il nous laissa une liste des titres qu'il emmenait et jura qu'il reviendrait la tête haute et qu'aucun de ceux qui avaient eu confiance en lui ne souffrirait de dommage. Eh bien, nous n'avons plus jamais eu de ses nouvelles. Le yacht et lui s'évanouirent intégralement. Nous croyions, ma mère et moi, qu'ils étaient tous deux disparus au fond de l'eau avec les valeurs qu'il avait prises. Nous avions, cependant, un ami fidèle qui est dans les affaires et ce fut lui qui découvrit, il y a quelque temps, que certains des titres que mon père détenait reparaissaient sur le marché de Londres. Vous pouvez imaginer notre stupéfaction. Je passai des mois à en chercher les traces, et après

mille difficultés et démarches, je constatai que ces actions avaient été vendues en premier lieu par le capitaine Peter Carey, le propriétaire de cette cabane.

« Naturellement, je me renseignai sur l'individu. J'appris qu'il avait commandé un baleinier qui devait revenir des mers polaires au moment même où mon père naviguait vers la Norvège. L'automne de cette année-là fut orageux, avec d'interminables périodes où le vent soufflait du sud. Il est fort possible que le yacht de mon père ait été emporté vers le nord et ait rencontré là le bateau du capitaine Carey. En ce cas, qu'était devenu mon père ? De toute façon, si je pouvais démontrer, d'après le témoignage de Carey, la façon dont ces titres avaient été introduits sur la place, ce fait établirait la preuve que mon père ne les avait pas vendus et qu'en les emportant, il n'avait pas l'intention de se les approprier.

« Je vins dans le Sussex pour voir le capitaine, mais ce fut à ce même instant que sa mort affreuse se produisit. Je lus, dans le compte rendu de l'enquête, une description de sa cabine qui relatait la présence des vieux livres de bord de son bateau. Il me parut que si je pouvais voir ce qui s'était produit au cours du mois d'août 1883 à bord de la *Licorne des mers*, cela éclaircirait peut-être le mystère dont s'entourait le destin de mon père. J'ai essayé hier soir d'arriver jusqu'à ces livres de bord, mais je n'ai pas pu ouvrir la porte. J'ai recommencé ce soir, avec succès, mais j'ai constaté que les pages qui concernent le mois qui m'intéresse, ont été arrachées du livre. C'est à ce moment-là que je suis devenu votre prisonnier.

– C'est bien tout ? demanda Hopkins.

– C'est tout, dit-il en détournant les yeux.

– Vous n'avez rien d'autre à nous rapporter ?

– Non, rien, répondit-il après un instant d'hésitation.

– Vous n'êtes pas venu ici avant la nuit dernière ?

– Jamais.

– Alors, comment expliquez-vous la présence de *cela* ? s'écria Hopkins, brandissant l'irréfutable calepin, avec les initiales du prisonnier sur la tache de sang et la page de garde sur la couverture.

L'infortuné s'écroula. Il enfouit son visage dans ses mains et se mit à trembler de tous ses membres.

– Où l'avez-vous eu ? gémit-il. Je ne savais pas. Je croyais l'avoir perdu à l'hôtel.

– Cela suffit, dit Hopkins d'un air sévère. S'il vous reste quelque chose à dire, gardez-le pour le tribunal. Vous allez venir avec moi au commissariat. Eh bien, monsieur Holmes, je vous suis très

obligé, à vous et à votre ami, d'être venus m'aider. Il se trouve que votre présence n'était pas nécessaire et que j'aurais tout aussi bien mené l'affaire à bonne fin sans vous, mais je ne vous en suis pas moins reconnaissant. On nous a gardé des chambres à l'hôtel, nous pouvons descendre tous ensemble à pied au village.

– Eh bien, Watson, qu'en pensez-vous ? me demanda Holmes, le lendemain, dans le train qui nous ramenait.

– Je vois que cela ne vous satisfait pas.

– Oh que si, mon cher Watson, cela me satisfait pleinement. Toutefois, les méthodes de Stanley Hopkins ne me ravissent pas. Il me déçoit, Stanley Hopkins. J'attendais mieux de lui. On devrait toujours envisager une autre éventualité possible et se prémunir contre elle. C'est la règle primordiale en fait d'enquêtes criminelles.

– Et quelle est l'autre éventualité ?

– Celle que je recherche moi-même. Il se peut qu'elle ne donne rien. Mais je la suivrai tout au moins jusqu'au bout.

Plusieurs lettres attendaient Holmes à Baker Street. Il en saisit une, l'ouvrit et éclata d'un rire triomphant.

– Excellent, Watson. L'autre éventualité prend tournure. Vous avez des formules de télégrammes ? Écrivez donc deux messages pour moi : « Sumner, agent maritime, Ratcliff Highway. Envoyez trois hommes pour être chez moi dix heures demain matin. Signé : Basil », c'est mon nom dans ces parages. Voici l'autre télégramme : « Inspecteur Stanley Hopkins, 46 Lord Street, Brixton. Venez déjeuner chez nous demain matin neuf heures trente. Important. Télégraphiez si pas possible. Sherlock Holmes. » Et voilà, Watson, cette histoire infernale m'a hanté dix jours durant. Je la bannis par la présente de mes pensées jusqu'à demain matin où je compte bien que nous en verrons la fin définitive.

Exact à l'heure prescrite, l'inspecteur Stanley Hopkins arriva et nous nous mîmes à table devant l'excellent petit déjeuner qu'avait préparé Mme Hudson. Le jeune détective était aux anges de son succès.

– Vous croyez vraiment que votre solution doit être correcte ? demanda Holmes.

– Je ne vois pas comment le dossier pourrait être plus complet.

– L'enquête ne m'a pas paru concluante.

– Vous m'étonnez, monsieur Holmes. Qu'est-ce que vous voudriez de plus ?

– Est-ce que votre explication répond à tout ?

– Sans aucun doute. J’ai découvert que le jeune Neligan est arrivé à l’hôtel le jour même du crime, sous le prétexte de venir jouer au golf. Sa chambre était au rez-de-chaussée, de sorte qu’il pouvait sortir quand cela lui plaisait. Cette nuit-là, il est allé à Woodman’s Lee, il a vu Peter Carey dans sa cabine, ils se sont pris de querelle et il l’a tué avec le harpon. Là-dessus, horrifié de ce qu’il avait fait, il s’est enfui de la cabane en laissant tomber le calepin qu’il avait apporté afin de questionner Peter Carey au sujet de tous les titres en question. Vous avez peut-être remarqué que certaines des valeurs étaient pointées et d’autres – la grande majorité – pas. Celles qui sont pointées ont été retrouvées sur la place de Londres ; mais pour les autres on pouvait penser qu’elles étaient encore en la possession de Carey, et le jeune Neligan, d’après ce qu’il nous a lui-même déclaré, était fort désireux de les récupérer afin d’agir correctement à l’égard des créanciers de son père. Après sa fuite il n’a plus, pendant un certain temps, osé approcher de la hutte mais, en fin de compte, il s’est contraint à y retourner, dans le but de recueillir les renseignements qu’il lui fallait. Il me semble que tout cela est simple et évident !

Holmes sourit.

– Ça me paraît n’avoir qu’un inconvénient, Hopkins, c’est que ça se trouve intrinsèquement impossible. Avez-vous essayé de traverser un corps de part en part avec un harpon ? Non ? Bah ! ce sont, mon cher, des détails auxquels il faut faire attention. Mon ami Watson pourrait vous confirmer que j’ai passé toute une matinée à cet exercice. Ce n’est pas une petite affaire et cela exige un bras puissant et entraîné. Or, ce coup a été frappé avec une telle violence que la pointe de l’engin s’est profondément enfoncée dans la paroi. Croyez-vous ce jeune homme anémique capable d’un pareil effort ? Est-il l’homme qui a fraternisé en buvant du rhum et de l’eau avec Peter le Noir en pleine nuit ? Était-ce son profil qu’on a vu se dessiner sur le rideau deux nuits avant ? Non, non, Hopkins, c’est quelqu’un d’autre, et de bien plus formidable qu’il faut que nous cherchions.

Le visage de l’inspecteur n’avait cessé de s’allonger pendant qu’Holmes parlait. Ses espoirs et ses ambitions s’effondraient. Il ne consentit tout de même pas à abandonner sans lutte sa position.

– Vous ne pouvez pas contester que Neligan était présent cette nuit-là, monsieur Holmes. Le carnet le prouve. Je crois que j’ai assez de preuves pour convaincre un jury, même si vous êtes en mesure d’y trouver des failles. En outre, monsieur, moi, je lui ai mis la main dessus, à *mon* homme. Tandis que votre type terrible, où est-il ?

– Je croirais volontiers qu’il est dans l’escalier, dit Holmes avec sérénité. Je pense, Watson, que vous feriez bien de placer votre revolver à portée de votre main. (Il se leva, posa sur une table volante un papier couvert d’écriture, puis :) A présent, nous sommes prêts, conclut-il.

On entendait dans l'antichambre des voix rudes et Mme Hudson vint ouvrir la porte pour rapporter que trois hommes demandaient à parler au capitaine Basil.

– Faites-les entrer l'un après l'autre, dit Holmes.

Le premier était un petit bonhomme rouge comme un pépin de pomme, avec des joues tannées et des favoris blancs et duveteux. Holmes avait sorti une lettre de sa poche.

– Quel nom ? demanda-t-il.

– James Lancaster.

– Je regrette, Lancaster, mais la place est prise. Voilà un demi-souverain pour votre dérangement. Passez dans la pièce à côté et attendez quelques instants.

Le second visiteur était un grand sec, aux cheveux plats et aux joues ternes. Il s'appelait Hugh Pattins. Lui aussi fut congédié avec un demi-souverain et invité à attendre.

Le troisième postulant était un homme d'aspect remarquable. Un visage farouche de bouledogue, encadré d'une broussaille de cheveux et de barbe, et au milieu duquel deux yeux noirs brillaient, pleins d'aplomb, sous d'épais sourcils dont la masse s'abaissait vers les paupières supérieures. Il nous salua et se planta devant nous en vrai marin, pétrissant sa casquette entre ses doigts.

– Votre nom ? demanda Holmes.

– Patrick Cairns.

– Harponneur ?

– Oui, monsieur. Vingt-six campagnes.

– De Dundee, j'imagine ?

– Oui, monsieur.

– Et prêt à partir avec un navire d'exploration ?

– Oui, monsieur.

– A quel tarif ?

– Huit livres par mois.

– Vous pourriez partir immédiatement ?

– Le temps de réunir mon équipement.

– Vous avez vos papiers ?

– Oui, dit l’homme en sortant de sa poche une liasse de documents grasseyés auxquels Holmes jeta un coup d’œil avant de les lui rendre.

– Vous êtes l’homme que je cherche, lui dit-il. Voilà votre engagement sur la table. Si vous le signez, tout sera réglé.

Le marin traversa la pièce et prit la plume.

– Faut signer ici ? demanda-t-il en se penchant sur la table.

Holmes s’inclina par-dessus l’épaule de l’homme et passa ses deux mains par-dessus son cou.

– Ça ira comme cela, dit-il.

J’entendis un dé clic d’acier et un meuglement comme celui d’un taureau enragé. L’instant d’après, Holmes et le matelot roulaient à terre tous les deux. C’était un gaillard d’une force si gigantesque que, même avec les menottes que Holmes lui avait si adroitement passées aux poignets, il serait vite venu à bout de mon ami si Hopkins et moi n’étions arrivés à la rescousse. Ce ne fut que lorsqu’il sentit le canon froid du revolver contre sa tempe qu’il comprit enfin que la résistance était vaine. Nous ficelâmes ses chevilles avec une corde puis nous nous relevâmes, encore tout haletants de l’échauffourée.

– Vraiment, je vous dois des excuses, Hopkins, dit Sherlock Holmes. J’ai bien peur que les œufs brouillés ne soient froids. Malgré cela, vous n’en goûterez que mieux le reste de votre repas, hein, du fait que vous avez maintenant apporté à votre enquête une solution triomphale.

Stanley Hopkins restait muet de stupeur.

– Je ne sais que dire, monsieur Holmes, bégaya-t-il enfin, le rouge aux joues. Il semble que, depuis le début, je n’aie cessé de me comporter comme un serin. Je comprends maintenant ce que je n’aurais jamais dû oublier, que je suis un élève et que vous êtes le maître. Même maintenant, je vois ce que vous avez fait, mais j’ignore encore comment vous l’avez fait et ce que cela signifie.

– Allons, allons, dit Holmes avec bonne humeur, nous apprenons tous par l’expérience, et votre leçon, cette fois, c’est qu’il ne faut jamais perdre de vue l’autre éventualité. Vous étiez si absorbé

par le jeune Neligan que vous ne parveniez pas à accorder une pensée à Patrick Cairns, l'authentique assassin de Peter Carey.

La voix rauque du marin se mêla à notre conversation.

– Dites voir, m'sieur, dit-il, je ne me plains pas d'avoir été malmené comme ça, mais je voudrais bien que vous appeliez les choses par leur vrai nom. Vous dites que j'ai assassiné Peter Carey ; moi je dis que je l'ai *tué* ; ça fait toute la différence. Vous ne le croyez peut-être pas ? Vous croyez que c'est du boniment ?

– Du tout, dit Holmes. Racontez ce que vous avez à dire.

– C'est vite raconté et, pardieu, c'est la pure vérité. Je connaissais Peter le Noir et quand il a sorti son couteau je l'ai vivement piqué avec le harpon, vu que je savais que ça serait lui ou moi. C'est comme cela qu'il est mort. Appelez ça un crime si vous voulez, mais je sais que j'aime encore mieux mourir la corde au cou qu'avec le couteau de Peter le Noir dans le cœur.

– Comment en êtes-vous arrivé là ? demanda Holmes.

– Je vais vous le narrer depuis le début. Redressez-moi seulement un peu que je puisse parler plus facilement. Ça s'est passé en 1883, au mois d'août. Peter Carey était le patron de la *Licorne des mers* et moi harponneur en second. On sortait de la banquise et on rentrait avec des brises contraires et une tempête de vent du sud qui durait depuis huit jours quand on a recueilli une petite embarcation qui avait été poussée vers le nord par la rafale. Il n'y avait qu'un homme à bord – un terrien. L'équipage, croyant que le yacht allait couler, était parti pour essayer de gagner la côte norvégienne dans la chaloupe. Ils ont tous dû se noyer.

L'homme, on l'a pris à bord et le capitaine et lui ils ont eu dans la cabine des conversations qui n'en finissaient pas. Tout ce qu'il avait apporté avec lui sur notre navire, c'était une caisse en fer-blanc. Autant que je sache, on n'a jamais dit le nom de ce type et la seconde nuit, il a disparu comme s'il n'avait jamais existé. On a raconté qu'ou bien il s'était jeté par-dessus bord, ou bien il était tombé à l'eau par le gros temps qu'il faisait à ce moment-là. Il n'y a qu'un homme qui a su ce qui lui était arrivé, et celui-là, c'est moi, parce que, de mes propres yeux, j'ai vu le capitaine l'empoigner par les talons et le basculer par-dessus le parapet au cœur et au plus noir de la nuit, deux jours avant qu'on n'aperçoive les phares du Shetland.

« Eh bien, j'ai gardé ce que je savais pour moi et j'ai attendu de voir ce qui en résultait. Rentrés en Écosse, l'affaire fut étouffée sans peine et personne ne posa de questions. Un inconnu était mort accidentellement et personne n'avait qualité pour se livrer à une enquête. Peu après, Peter Carey se retira et il me fallut des années pour trouver où il était. Je me doutais qu'il avait fait le coup pour avoir le contenu de la boîte en fer, et qu'il devait avoir le moyen de bien payer pour que je ne parle pas.

« J'ai su où il était par un matelot qui l'avait rencontré à Londres et je suis allé le voir pour le pressurer. Le premier soir il était assez raisonnable et prêt à me donner de quoi me libérer du besoin de reprendre la mer. On devait régler la chose le surlendemain. Quand je revins, je le trouvai aux trois quarts ivre et d'une humeur atroce. On s'est assis, on a bu et parlé d'autrefois, mais plus il buvait, moins son air me plaisait. J'ai repéré le harpon au mur en me disant que j'en aurais peut-être besoin avant que ça ne soit fini. Puis, tout à coup, il s'est déchaîné contre moi et, crachant et jurant, son grand coutelas à la main, il s'est levé, une lueur de meurtre dans les yeux. Il n'a pas eu le temps de dégainer son couteau que je lui avais déjà passé le harpon au travers du corps. Tudieu, quel hurlement ! et cette figure, qui revient se mettre entre moi et le sommeil ! Je suis resté là, avec le sang qui coulait tout autour de moi et j'ai attendu. Mais tout était tranquille, alors j'ai repris du cœur. J'ai regardé autour de moi et j'ai vu la caisse en fer sur un rayon. Je l'ai prise – j'y avais, en tout cas, tout autant droit que Peter Carey – et je suis sorti de la cabane en laissant, comme un imbécile, ma blague à perlot sur la table.

« Maintenant, je vais vous dire le plus curieux de l'histoire. Je venais tout juste de sortir de la baraque quand j'ai entendu qu'on venait. Alors, je me suis caché dans les buis sons. Un homme s'est amené en se faufilant, est entré dans la hutte, a poussé un cri comme s'il voyait un fantôme et a détalé à toutes jambes. Qui c'était et ce qu'il voulait, c'est plus que je n'en peux dire. Pour ma part, j'ai marché quatre lieues, trouvé un train à Tunbridge Wells et atteint Londres comme ça sans que personne ait rien su.

« Eh bien, quand j'ai examiné la boîte, j'ai constaté qu'il n'y avait pas d'argent dedans, mais seulement des papiers que je n'oserais jamais vendre. J'avais perdu ce par quoi je tenais Peter le Noir, et je me trouvais tout seul à Londres sans un shilling. Je n'avais plus que mon état comme ressource. J'ai vu les annonces qui parlaient de harponneurs et de salaire élevé, alors je suis allé chez les agents maritimes qui m'ont envoyé ici. C'est tout ce que je sais et je répète que, si j'ai tué Peter le Noir, la loi m'en doit des remerciements, vu que je lui ai épargné le prix d'une corde en chanvre.

– Une déposition fort claire, dit Holmes en se levant pour allumer sa pipe. Je crois, Hopkins, qu'il ne faut pas perdre de temps à mettre votre prisonnier en sûreté. Cette pièce n'est nullement appropriée au rôle de cellule et M. Patrick Cairns tient trop de place sur notre tapis.

– Monsieur Holmes, dit Hopkins, je ne sais comment vous exprimer ma gratitude. Même maintenant, je ne comprends pas comment vous avez obtenu ce résultat.

– Simplement parce que j'ai eu la bonne fortune de tomber sur la bonne piste dès le début. Il est fort possible que si j'avais été au courant du carnet, cela aurait égaré mes réflexions comme ce fut le cas pour vous. Mais tout ce dont j'avais entendu parler, l'adresse dans le maniement du harpon et la force prodigieuse qu'il y fallait, le rhum et l'eau, la blague en phoque, tout cela indiquait un marin, et plus spécialement un chasseur de baleines. J'étais convaincu que les initiales « P. C. » sur la blague résultaient d'une coïncidence et n'étaient pas celles de Peter Carey, puisqu'il fumait si peu qu'on n'avait pas même trouvé de pipe dans sa cabine. Vous vous souvenez que je vous ai demandé s'il y avait du whisky et du cognac dans celle-ci ? Vous

m'avez répondu que oui. Combien y a-t-il de terriens qui boiront du rhum là où ils peuvent avoir d'autres alcools ? Oui, j'étais sûr que c'était un matelot.

– Et comment l'avez-vous trouvé ?

– Mon cher, le problème dès lors devenait très simple. Si c'était un marin, ce ne pouvait plus être qu'un marin qui avait été sur la *Licorne des mers* avec Carey. J'ai passé trois jours à télégraphier à Dundee et, au bout de ce temps-là, j'avais la liste de l'équipage en 1883. Une fois trouvé le nom de Patrick Cairns parmi les harponneurs, mes recherches approchaient de leur fin. Je raisonnai que mon homme était probablement à Londres et qu'il aurait envie de quitter le pays un certain temps. Je passai donc quelques jours dans le quartier du port, à mettre sur pied le projet d'une expédition arctique, laquelle annonça des conditions alléchantes ; pour les harponneurs qui voudraient servir sous les ordres du capitaine Basil... et en voici le résultat.

– Merveilleux ! s'écria Hopkins. Merveilleux !

– Il faut faire libérer le jeune Neligan aussi vite que possible, dit Holmes. J'avoue que je crois que vous lui devez des excuses. La boîte en fer doit lui être retournée mais, bien entendu, les valeurs que Peter Carey a vendues sont perdues pour toujours. Voilà le fiacre, Hopkins, vous allez pouvoir emmener votre homme. Si vous avez besoin de moi pour le procès, mon adresse et celle de Watson seront quelque part en Norvège – je vous enverrai les précisions plus tard.

Charles-Auguste Milverton

Il y a des années que les incidents dont je vais faire le récit se sont déroulés, et pourtant j'hésite à en parler. Longtemps, il eut été impossible, même avec un maximum de discrétion et de réticences, de rendre les faits publics ; mais maintenant le principal intéressé est hors d'atteinte des lois humaines, et, avec les suppressions qui s'imposent, l'histoire peut être contée sans faire de tort à quiconque. Elle relate une expérience absolument unique dans la carrière de Sherlock Holmes aussi bien que dans la mienne. Le lecteur m'excusera de garder sous silence la date ou tout autre élément qui lui permettrait de retrouver les faits authentiques.

Sortis pour faire une longue promenade, Holmes et moi nous venions de rentrer vers six heures, par un glacial soir d'hiver. Quand Holmes alluma, la lumière éclaira une carte qui se trouvait sur la table. Il y jeta un coup d'œil, puis, avec une exclamation de dégoût, la jeta par terre. Je la ramassai et lu :

*CHARLES-AUGUSTE MILVERTON
APPLEDORE TOWERS, HAMPSTEAD
Agent d'affaires*

– Qui est-ce ? demandai-je.

– Le plus sale individu de Londres, répondit Holmes en s'asseyant et en allongeant ses jambes devant le feu. Y a-t-il quelque chose au dos de la carte ?

Je la retournai.

« *Passerai à 6 heures 30 – C.A.M.* », déchiffrai-je.

– Hum ! C'est à peu près l'heure. Éprouvez-vous, Watson, une furtive sensation d'angoisse quand vous regardez, au zoo, les serpents, visqueux, rampants et venimeux, avec leurs yeux mauvais et impassibles et leurs têtes plates ? Eh bien, c'est l'impression que me fait Milverton. J'ai eu, dans ma carrière, affaire à cinquante assassins, mais le pire ne m'a jamais causé autant de répulsion que cet individu. Et pourtant, je ne puis faire autrement que de traiter avec lui : En fait, il vient à mon invite.

– Mais qui est-ce ?

– Je vais vous le dire, Watson : c'est le roi des maîtres chanteurs. Le ciel vienne en aide à l'homme, et encore plus à la femme dont le secret et la réputation tombent au pouvoir de Milverton. Avec un visage souriant et un cœur de marbre, il les pressurera, encore et toujours, jusqu'à ce qu'il les ait mis à sec. Le gaillard est un génie, dans son genre, et il aurait pu se faire

un nom dans un état plus reluisant. Sa méthode est la suivante : il laisse savoir qu'il est prêt à payer un très gros prix des lettres qui compromettent des gens fortunés ou en vue. Il reçoit ces marchandises non seulement de domestiques ou de bonnes indiscretes, mais très souvent aussi de galants coquins qui ont su gagner la confiance et l'affection de femmes sans méfiance. Il n'est pas chiche. Je me trouve savoir qu'il a payé sept cents livres à un valet de pied un billet long de deux lignes et que la ruine d'une noble famille en fut le résultat. Tout ce qu'il y a sur le marché va à Milverton et il y a des centaines de personnes qui pâlisent à la seule mention de son nom. Personne ne sait où sa poigne peut s'appesantir, car il est bien trop riche et bien trop roué pour travailler au jour le jour. Il conservera un atout des années afin de le jouer au moment où l'enjeu en vaut le plus la peine. J'ai dit que c'était le plus sale individu de Londres et je vous le demande : peut-on comparer l'apache qui, en fureur, assomme son pareil, à cet homme qui, méthodiquement et tout à loisir, torture les âmes et brise les nerfs dans le seul but d'arrondir encore une fortune déjà copieuse ?

Je n'avais pas souvent entendu mon ami s'exprimer avant tant de chaleur.

– Mais enfin, dis-je, sûrement le gaillard tombe sous le coup de la loi.

– Techniquement, cela ne fait pas de doute, mais pas pratiquement. Quel profit retirerait une femme à lui procurer quelques mois de prison Si sa ruine à elle doit immédiatement s'ensuivre ? Ses victimes n'osent pas riposter. Si jamais il faisait chanter une personne innocente, alors, oui, nous l'aurions ; mais il est aussi rusé que le Démon. Non, non, il faut que nous trouvions une autre façon de le combattre.

– Et qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

– Il vient parce qu'une illustre cliente m'a confié ses pitoyables intérêts. C'est lady Brackwell, qui fut la plus jolie des jeunes filles qu'on présenta à la Cour, la saison passée. Elle doit épouser dans quinze jours le comte de Dovercourt. Notre canaille détient plusieurs lettres imprudentes – imprudentes, Watson, rien de plus – qui furent écrites à un jeune seigneur désargenté de province. Elles suffiraient à faire briser le mariage. Milverton a l'intention d'envoyer les lettres au comte si on ne lui paie pas une très forte somme. On m'a chargé de le rencontrer et... d'obtenir les meilleures conditions possibles.

A cet instant, un bruit de sabots de chevaux et de roues de voiture retentit, en bas dans la rue. J'aperçus un majestueux équipage à deux chevaux. Les lanternes mettaient des reflets sur les croupes brillantes des alezans. Un laquais ouvrit la portière et un gros petit homme en pelisse d'astrakan descendit du véhicule. Une minute plus tard, il était dans notre pièce.

Charles Auguste Milverton était un homme de cinquante ans. avec une grosse tête d'intellectuel, un visage rond, imberbe et grassouillet, un éternel sourire figé et deux yeux verts très vifs qui brillaient derrière de larges lunettes d'or.

Il y avait quelque chose de M. Pickwick dans la bienveillance de son aspect, gâchée seulement par la fausseté du sourire inamovible et par le reflet dur de ces yeux pénétrants qui ne cessaient de bouger. Sa voix était aussi douce et suave que son attitude lorsqu'il s'avança en tendant à Holmes une petite main potelée et en murmurant ses regrets de nous avoir ratés lors de sa première visite.

Holmes ne tint aucun compte de cette main tendue et le considéra d'un visage de granit. Le sourire de Milverton s'épanouit ; il haussa les épaules, ôta sa pelisse, la plia avec grand soin sur le dos d'une chaise, puis prit un siège.

– Ce monsieur, dit-il en m'indiquant du geste. Est-ce discret ? Est-ce bien... ?

– Le docteur Watson est mon ami et mon associé.

– Très bien, monsieur Holmes. Je ne protestais que dans l'intérêt de votre cliente. La question est tellement délicate...

– Le docteur Watson est au courant.

– Alors, nous pouvons passer à nos affaires. Vous dites que vous agissez au nom de lady Eva. Vous a-t-elle donné tous pouvoirs d'accepter mes conditions ?

– Quelles sont vos conditions ?

– Sept mille livres.

– Et sans cela ?

– Mon cher monsieur, il m'est pénible d'en discuter ; mais si l'argent n'est pas payé le 14, il n'y aura certainement pas de mariage le 18.

Son insupportable sourire se fit plus satisfait que jamais. Holmes réfléchit un instant.

– Vous me semblez, dit-il enfin, trop considérer la rupture comme acquise d'avance. Je suis, naturellement, renseigné sur le contenu des lettres. Ma cliente fera, c'est certain, ce que je lui conseillerai. Je la pousserai à tout raconter au comte et à s'en remettre à sa grandeur d'âme.

– On voit que vous ne connaissez pas le comte, dit Milverton avec un petit rire.

L'air déconcerté de Holmes révélait qu'au contraire il n'était que trop fixé sur le caractère du futur,

– Quel mal y a-t-il, dans ces lettres ? demanda-t-il.

– Elles sont enjouées... très enjouées, répondit Milverton. La jeune personne était une délicieuse épistolière. Mais je puis vous assurer que le comte de Dovercourt ne les goûterait pas. Toutefois, puisque vous êtes d'un autre avis, n'en parlons plus. Si vous croyez préférable, pour les intérêts de votre cliente, que ces lettres soient placées entre les mains du comte, alors vous seriez certes bien sot de payer une aussi grosse somme pour les récupérer.

Il se leva et reprit sa pelisse d'astrakan. Holmes était gris de colère et de mortification.

– Attendez un instant, dit-il. Vous allez trop vite. Nous ferons certainement tous nos efforts pour éviter le scandale à propos d'un sujet aussi délicat.

Milverton se rassit.

– J'étais sûr que vous verriez la chose sous cet angle, ronronna-t-il.

– Toutefois, poursuivit Holmes, lady Eva n'est pas riche. Je vous assure que deux mille livres tariraient ses ressources et que la somme que vous mentionnez est totalement au-delà de ses moyens. Je vous prie, par conséquent, de réduire vos exigences et de restituer les lettres au prix que je vous indique, qui, je vous l'assure, est le plus élevé que vous puissiez obtenir.

Le sourire de Milverton se fit plus large et ses yeux pétillèrent d'amusement.

– Je sais que ce que vous dites des ressources de la dame est exact, dit-il. Néanmoins, vous admettez que c'est tout à fait le moment, à l'occasion de son mariage, pour ses parents et ses amis de faire un petit effort en sa faveur. Il se peut qu'ils hésitent sur la nature du cadeau à lui offrir. Assurez-les de ma part que ce petit paquet de lettres lui fera plus plaisir que tous les candélabres et tous les beurriers de Londres.

– C'est impossible, dit Holmes.

– Ah la la ! quel dommage ! gémit Milverton en tirant de sa poche un portefeuille rebondi. Je ne peux pas m'empêcher de penser que les dames sont mal conseillées quand elles ne font pas un effort. Regardez-moi ça ! Il brandit un petit billet sur l'enveloppe duquel se voyaient des armes.

– Cela appartient à... enfin, il n'est peut-être pas équitable de le dire avant demain matin. Mais à ce moment-là, ça se trouvera entre les mains du mari de la dame. Et tout cela parce qu'elle ne veut pas trouver la misérable somme qu'elle se procurerait en une heure en changeant ses diamants contre des imitations. Vraiment, ça fait pitié. Maintenant, vous vous rappelez la soudaine façon dont ont été rompues les fiançailles entre Miss Miles et le colonel Dorking ? Tout juste deux jours avant le mariage, une note dans le Morning Post pour dire que rien ne va plus. Et pourquoi ? c'est à n'y pas croire, mais la somme ridicule de douze cents livres aurait réglé toute

la question. Est-ce que ça ne fait pas pitié ? Et voilà que je vous trouve, vous, un homme de bon sens, en train de vous effarer de mes conditions quand l'honneur et l'avenir de votre cliente sont en jeu. Vous me surprenez, monsieur Holmes.

– Ce que je dis est vrai, répondit Holmes. L'argent ne peut être trouvé. Tout de même, il est préférable pour vous de prendre la somme considérable que je vous propose que de ruiner la vie de cette dame, ce dont vous ne pouvez tirer aucun profit.

– C'est là que vous faites erreur, Monsieur Holmes. Le scandale me sera, indirectement, des plus profitables. J'ai huit ou dix affaires analogues qui sont en train de mûrir. Si cela se dit, parmi les intéressées, que j'ai fait un sévère exemple en la personne de lady Eva, je les trouverai toutes bien plus accessibles à la raison. Vous voyez mon point de vue ?

Holmes se leva d'un bond.

– Passez derrière le Fauteuil, Watson. Ne le laissez pas sortir. Maintenant, monsieur, faites voir le contenu de ce carnet.

Milverton s'était faufilé, aussi prompt qu'un rat, sur le côté de la pièce et là, il s'adossa au mur.

Monsieur Holmes, monsieur Holmes ! dit-il en ouvrant son veston et en exhibant la crosse d'un gros revolver qui dépassait de la poche intérieure. Je m'attendais que vous tentiez au moins quelque chose d'original. Ça, on me l'a déjà fait vingt fois et à quoi voulez-vous que ça mène ? Je vous assure que je suis armé jusqu'aux dents et parfaitement prêt à me servir de mes armes, car la loi m'y autorise. D'autre part, la supposition que je pourrais apporter les lettres ici est totalement erronée. Pas si bête ! Et maintenant, messieurs, j'ai un ou deux petits rendez-vous ce soir et la route est longue, d'ici Hampstead.

Il fit un pas en avant, prit sa pelisse, porta la main à son revolver et se tourna vers la porte. J'empoignai une chaise, mais Holmes me fit signe que non et je la reposai. Avec un profond salut, un sourire et un clin d'œil, Milverton sortit et un instant plus tard nous entendions claquer la portière de sa voiture, puis le fracas des roues qui s'éloignaient.

Holmes resta assis près du feu ; immobile, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, le menton sur la poitrine il regardait les braises rougeoyantes. Pendant une demi-heure, il demeura sans rien dire et sans bouger. Puis, comme un homme qui vient de prendre une décision, il se leva et passa dans sa chambre. Un peu après, un jeune ouvrier déluré avec une barbiche et crânant un peu alluma sa pipe en terre avant de prendre le chemin de la rue. » Je reviendrai tôt ou tard, Watson », dit-il, avant de disparaître dans la nuit. Je compris qu'il partait en campagne contre Charles-Auguste Milverton ; mais je ne me doutais guère de l'étrange tournure que devait prendre cette campagne.

Pendant quelques jours, Holmes ne cessa d'aller et venir en cette tenue, mais, en dehors de la remarque qu'il passait son temps à Hampstead, et qu'il ne le perdait pas, je ne sus rien de ce qu'il

faisait. Enfin, tout de même, par un soir de furieuse tempête où le vent hurlait en secouant les vitres, il revint de sa dernière expédition et, après avoir ôté son déguisement, s'assit devant le feu et se mit à rire cordialement, bien que sans bruit et en dedans, comme c'était son habitude.

– Diriez-vous que je suis homme à me marier, Watson ?

– Certes non !

– Cela vous intéressera certainement d'apprendre que je suis fiancé.

– Mon cher ami ! mes félicitations...

– A la bonne de Milverton.

– Juste ciel !

– Il me fallait des renseignements, Watson.

– Vous êtes tout de même allé un peu loin, dites ?

– C'était nécessaire. Je suis un plombier, à la tête d'une maison qui commence à marcher. Je m'appelle Escott. Je suis sorti avec elle tous les soirs et on a causé. Seigneur, quelles conversations ! Quoi qu'il en soit, j'ai eu tout ce qu'il me fallait. Je connais la maison de Milverton aussi bien que le creux de ma main.

– Mais la fille, Holmes ?

– On ne peut rien, mon cher, dit-il avec un haussement d'épaules. Il faut jouer ses cartes de son mieux quand il y a sur la table un pareil enjeu. Je suis d'ailleurs heureux de dire que j'ai un rival abhorré qui me supplantera sitôt que j'aurai le dos tourné. Quelle nuit magnifique !

– Ce temps-là vous plaît ?

– Il me convient, Watson, j'ai l'intention de cambrioler la maison de Milverton ce soir.

J'eus le souffle coupé par ces paroles qui me firent passer un frisson. Holmes les avait prononcées lentement et d'un ton résolu. De même qu'un éclair dans la nuit montre en un instant chaque détail du paysage, ainsi, en un clin d'œil, il me sembla voir toutes les conséquences possibles d'un pareil acte : Holmes surpris, capturé, et cette carrière glorieuse s'achevant dans l'échec et dans la honte, avec mon ami tombé à la merci de l'odieux Milverton.

– Je vous en supplie, Holmes, réfléchissez à ce que vous faites ! m'écriai-je.

– Mon cher, j’ai mûrement considéré la chose. Je n’agis jamais précipitamment, et je n’adopterais pas un procédé aussi catégorique et, effectivement, aussi dangereux si un autre était possible. Envisageons froidement l’affaire : je suppose que vous admettez que l’acte est justifié, bien que, techniquement, il soit criminel. Cambrioler sa maison n’est pas pire que lui prendre de force son portefeuille – un geste auquel vous étiez prêt à m’aider.

– Oui, dis-je après réflexion. Cela se justifie, moralement, aussi longtemps que notre dessein est de ne rien dérober en dehors des objets qu’il emploie dans des buts illégaux.

– Exactement. Puisque cela peut se justifier moralement, je n’ai plus à envisager que la question de mes risques personnels. Tout de même, un homme du monde ne peut pas faire grand cas de ceux-ci quand une dame a un besoin désespéré de son aide ?

– Vous allez vous trouver dans une position tellement fautive

– Cela fait partie du risque. Il n’y a pas d’autre moyen de récupérer ces lettres. La malheureuse n’a pas la somme et il n’y a personne de sa famille à qui elle puisse se confier. Le délai de grâce expire demain, et, à moins que nous ne nous procurions les lettres ce soir, cette canaille tiendra parole et brisera la vie de ma cliente. Je suis donc forcé, ou bien de l’abandonner à son sort, ou bien de jouer cette ultime carte. Entre nous, Watson, c’est un match entre ce Milverton et moi. Il a, comme vous avez pu le voir, eu le dessus dans les premiers échanges ; aussi mon respect de moi-même et ma réputation réclament-ils que le combat se déroule au finish.

– Eh bien, ça ne ne plaît pas, mais je suppose qu’il faut qu’il en soit ainsi, dis-je. Quand partons-nous ?

– Vous ne venez pas.

– Alors, vous n’y allez pas, répondis-je. Je vous donne ma parole d’honneur et je l’ai toujours tenue que je vais prendre un fiacre jusqu’au commissariat pour vous dénoncer si vous ne me laissez pas partager cette aventure.

– Vous ne pouvez n’être d’aucune utilité.

– Qu’en savez-vous ? Vous ne savez pas ce qu’il peut arriver. En tout cas, ma résolution est prise. Il y en a d’autres que vous qui ont le respect d’eux-mêmes et aussi des réputations à maintenir.

Holmes avait paru ennuyé, mais son visage s’éclaira et il me frappa sur l’épaule.

– Allons, allons, mon vieux, qu’il en soit comme vous le voulez ! Nous avons partagé la même chambre pendant des années et ce serait amusant si nous finissions par partager la même cellule.

Vous savez, Watson, je ne crains pas de vous confesser que j'ai toujours eu l'idée que j'aurais fait un criminel hautement efficace. Sous ce rapport, j'ai eu ce soir l'occasion de ma vie. Regardez-moi ça ! Il prit, dans un tiroir, une belle petite mallette en cuir et l'ouvrit pour me montrer un certain nombre d'instruments brillants.

« J'ai là une trousse de cambrioleur dernier cri, avec pince-monseigneur nickelée, coupe-verre à pointe de diamant, clés ajustables et tous les perfectionnements modernes qu'exige le progrès de la civilisation. Voici aussi ma lanterne sourde. Le tout en ordre de marche. Avez-vous des chaussures qui ne fassent pas de bruit ?

– J'ai des souliers de tennis à semelles de caoutchouc.

– Parfait. Et un masque ?

– Je puis en tailler une paire dans de la soie noire.

– Je vois que vous avez un puissant penchant naturel pour ce genre d'exercice. Très bien ; faites-les donc, ces masques. Nous prendrons un peu de souper froid avant de partir. Il est neuf heures et demie. A onze heures, nous nous ferons conduire à Church Row. De là, il y a un quart d'heure de marche jusqu'à Appledore Towers. Nous serons au travail avant minuit. Milverton a le sommeil pesant et se couche ponctuellement à dix heures trente. Avec un peu de chance, nous reviendrons ici pour deux heures, avec les lettres de lady Eva dans ma poche.

Nous passâmes nos costumes de soirée, de façon à avoir l'air de deux messieurs qui, sortant du théâtre, rentraient chez eux. Dans Oxford Street, nous prîmes une voiture qui nous mena à une adresse de Hampstead. Là, nous payâmes le fiacre et, avec nos manteaux boutonnés – car il faisait un froid glacial et le vent semblait nous transpercer – nous poursuivîmes notre route à pied.

– L'affaire réclame d'être menée avec délicatesse, m'exposa Holmes. Ces documents sont à l'intérieur d'un coffre, dans le bureau de notre homme ; or le bureau mène à sa chambre à coucher. En revanche, comme tous ces petits gros qui se soignent bien, c'est un dormeur pléthorique. Agathe, c'est ma fiancée, dit qu'on se moque toujours à l'office du mal qu'on a à réveiller le patron. Il a un secrétaire qui lui est tout dévoué et qui ne quitte pas le bureau de la journée. C'est pourquoi nous y allons la nuit. En outre, il a un animal de chien qui rôde dans le jardin. J'ai retrouvé Agathe tard ces deux derniers soirs, ce qui fait qu'elle boucle la bête de façon que j'aie le champ libre. Voilà la maison, la grande, là, avec son jardin. Par la grille... puis à droite, dans les lauriers. On pourrait mettre nos masques ici, je crois. Comme vous voyez, pas un brin de lumière à aucune des fenêtres, tout marche à merveille.

Avec nos deux camouflages de soie noire qui faisaient de nous deux les plus pittoresques silhouettes de Londres, nous nous glissâmes à l'intérieur de la maison silencieuse et morose. Une sorte de véranda couverte en tuiles s'étendait le long d'un des côtés, coupée de plusieurs fenêtres et de deux portes.

– Cette porte est celle de sa chambre à coucher, murmura Holmes. Cette porte-ci donne droit dans le bureau. Elle nous conviendrait le mieux, mais elle est fermée au verrou en même temps qu'à clé et nous ferions trop de bruit pour entrer. Venez par ici. Il y a une serre qui donne dans le salon.

Elle était close, mais Holmes découpa un cercle dans la vitre et tourna la clé au-dedans. L'instant d'après il avait refermé la porte derrière nous et nous étions devenus des criminels aux yeux de la loi. L'air lourd et chaud de la serre, en même temps que l'étouffant et riche parfum des plantes exotiques, nous saisit à la gorge. Empoignant ma main, Holmes m'entraîna dans l'obscurité et me fit passer le long d'une bordure de plantes qui nous frôlaient le visage. Holmes possédait le don remarquable et minutieusement entraîné d'y voir dans l'obscurité. Toujours tenant ma main, il ouvrit une porte et j'eus vaguement conscience que nous venions d'entrer dans une pièce où on avait fumé un cigare peu auparavant. Il se dirigea à tâtons parmi les meubles et ouvrit une autre porte qu'il referma sur nous. En avançant la main, je sentis des pardessus pendus au mur et me rendis compte que c'était un couloir. Nous le suivîmes et Holmes, très doucement, ouvrit une porte sur la droite. Quelque chose se jeta dans nos jambes et j'eus l'impression que mon cœur cessait de battre, et j'aurais presque hurlé quand je m'aperçus que c'était un chat. Dans cette nouvelle pièce, un feu brûlait et, là encore, l'air était surchargé de fumée de tabac. Holmes entra sur la pointe des pieds, attendit que j'aie suivi, puis, sans bruit, referma la porte. Nous étions dans le bureau de Milverton et une portière, sur le mur d'en face, indiquait l'entrée de sa chambre à coucher.

Le feu, flambant bien, illuminait toute la pièce. Près de la porte, j'aperçus le reflet d'un commutateur électrique, mais il eût été superflu à supposer que c'eût été sans risques de le tourner. D'un côté de la cheminée, il y avait un gros rideau qui recouvrait la baie que nous avions vue du dehors. De l'autre côté se trouvait la porte qui communiquait avec la véranda. Un bureau trônait au centre, avec un fauteuil tournant en cuir rutilant. En face, une vaste bibliothèque était surmontée d'un buste d'Athéna. Dans le coin, entre ce meuble et le mur, se voyait un haut coffre-fort vert, dont le feu taisait étinceler les boutons en cuivre poli. Holmes, d'un pas léger, alla le regarder. Puis il s'approcha de la porte de la chambre à coucher et, la tête inclinée, écouta attentivement. Pas un son ne venait du dedans. Cependant, songeant qu'il serait sage d'assurer notre retraite par la porte donnant dans la véranda, je l'examinai et, à ma grande stupéfaction, ne la trouvai ni fermée à clé, ni verrouillée. Je touchai le coude de Holmes qui tourna dans cette direction son visage masqué. Il eut un haut-le-corps, qui me révéla qu'il était aussi surpris que moi.

– Ça ne me plaît pas, chuchota-t-il en mettant ses lèvres tout contre mon oreille. Je ne vois pas bien ce que cela signifie. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de temps à perdre.

– Puis-je vous aider ?

– Oui. Tenez-vous près de la porte. Si vous entendez qu'on vient, fermez-la du dedans, et nous pourrions filer par où nous sommes venus. Si on vient de l'autre côté, nous pouvons passer par la

porte si nous avons fini, ou nous cacher derrière ces rideaux de fenêtre si nous avons encore à faire. Compris ?

J'acquiesçai et me plantai près de la porte. Mon premier sentiment de crainte était parti et je vibraient maintenant de plus d'ardeur que je n'en avais jamais éprouvé lorsque nous étions les défenseurs de la loi au lieu d'être ceux qui l'enfreignaient. Le but élevé de notre mission, la conscience qu'elle était généreuse et chevaleresque, la fourberie de notre adversaire, tout venait s'ajouter à l'intérêt sportif de l'entreprise. Loin de me sentir coupable, je me réjouissais et j'exultais des dangers courus. Tout réchauffé d'admiration, je regardais Holmes déballer son étui d'instruments et choisir son outil avec la précision calme et scientifique d'un chirurgien effectuant une opération délicate. Je savais que l'ouverture des coffres-forts était l'un de ses dadas et je comprenais la joie que cela lui causait de se mesurer avec ce monstre vert et or, qui, tel un dragon, tenait en ses griffes la réputation de maintes belles dames. Retroussant les manches de son habit – il avait posé son pardessus sur une chaise, Holmes prépara deux vrilles, une pince-monseigneur et plusieurs fausses clés. Je me tenais à la porte du milieu, mes yeux regardant à tour de rôle chacune des autres entrées, prêt à toute éventualité, bien que mes plans concernant ce que je ferais si nous étions interrompus demeuraient assez nébuleux.

Pendant une demi-heure, Holmes travailla avec une énergie concentrée, posant un outil, en prenant un autre et les manipulant tous avec l'adresse et le doigté d'un mécanicien consommé. Finalement, j'entendis un déclic, la massive porte verte s'ouvrit et, à l'intérieur, j'aperçus un certain nombre de liasses de papiers attachés, scellées et portant une inscription. Holmes en choisit une, mais il lui était difficile de lire à la lumière du feu pétillant et il sortit sa petite lanterne sourde car il était trop dangereux, avec Milverton dans la pièce à côté, d'allumer. Soudain, je le vis s'arrêter, tendre l'oreille, puis, en un clin d'œil, il repoussa la porte du coffre, prit son manteau, fourra ses outils dans ses poches et se jeta derrière les tentures de la fenêtre en me faisant signe de l'imiter.

Ce ne fut que lorsque je l'y eus rejoint que j'entendis ce qui avait alerté ses sens plus exercés. On faisait du bruit quelque part dans la maison. Une porte claqua à quelque distance. Puis un son vague et confus se mua en un bruit de pas lourds et réguliers qui s'approchaient rapidement.

Ils atteignirent le couloir devant la pièce, s'arrêtèrent devant la porte. Celle-ci s'ouvrit. Le déclic d'un commutateur, et la lumière se fit. La porte se referma et le fumet âcre d'un cigare très fort vint jusqu'à nos narines. Puis les pas reprurent, de gauche à droite et de droite à gauche, à quelques mètres de nous. Enfin, ce fut le bruit d'un siège qui craque et les pas cessèrent. Puis une clé joua dans une serrure et j'entendis un froissement de papiers. Jusqu'alors, je n'avais pas osé regarder, mais cette fois j'écartai doucement les rideaux devant moi et guettaï par l'ouverture. L'épaule de Holmes, pressée contre la mienne me révéla qu'il observait aussi. Juste devant nous, et presque à notre portée, je voyais le large dos arrondi de Milverton. Il devenait évident que nous avions fait une complète erreur de calculs à l'égard de ses actes et que bien loin de se coucher, il avait dû veiller au fumoir ou dans la salle de billard, dans l'autre aile de la maison, celle dont les fenêtres ne nous étaient pas visibles. Sa grosse tête grise, avec sa calvitie luisante, constituait le premier plan de ce que nous découvrions. Il était renversé très en arrière dans son

fauteuil de cuir rouge, les jambes écartées, un long cigare noir partant en biais de sa bouche. Il portait une veste d'intérieur de coupe semi-militaire, bordeaux avec un col de velours noir.

Il tenait un grand papier d'affaires qu'il lisait avec indolence, tout en rejetant de sa bouche des volutes de fumée. Sa tranquillité et le confort de sa position ne semblaient pas promettre un départ prochain.

Holmes glissa sa main dans la mienne et me la serra d'une façon rassurante, comme pour me dire que la situation ne le dépassait pas et qu'il n'était pas inquiet. Je n'étais pas sur qu'il avait vu ce qui, de ma place, n'était que trop visible – que la porte du coffre était mal fermée et que Milverton pouvait à n'importe quel moment s'en apercevoir. En moi-même, j'avais résolu que si la fixité de son regard me donnait la certitude qu'il l'avait vu, je bondirais sur-le-champ, lui jetterais mon manteau par-dessus la tête, le garrotterais et m'en remettrais pour le reste à Holmes. Mais Milverton ne leva pas les yeux. Languissamment intéressé par les documents qu'il tenait, il tournait page après page pour y suivre les arguments que développait je ne sais quel légiste. Du moins, me disais-je, quand il aura fini sa lecture et son cigare, il ira se coucher ; mais, avant la fin des deux, la situation évolua d'une façon remarquable et qui tourna nos pensées dans une toute autre direction.

J'avais remarqué que Milverton avait, à plusieurs reprises, regardé sa montre et qu'une fois il s'était levé, puis rassis, en un geste d'impatience. L'idée, toutefois, qu'il pût avoir un rendez-vous à une heure aussi étrange ne me vint que quand j'entendis un faible bruit au-dehors, sous la véranda. Milverton laissa tomber ses papiers et se dressa tout droit dans son fauteuil. Le bruit se répéta, puis on frappa doucement à la porte. Milverton se leva et l'ouvrit.

– Eh bien, dit-il sèchement, vous avez presque une demi-heure de retard.

C'était donc pour cela que la porte n'était pas fermée et que Milverton veillait. On entendit un frou-frou de robe. J'avais rapproché les rideaux lorsque le visage de Milverton s'était tourné de notre côté, mais maintenant je me risquai avec mille précautions à les rouvrir. Il avait repris son fauteuil et le cigare, au même angle insolent, était toujours piqué dans sa bouche. Devant lui, directement sous la lampe électrique, une femme était debout ; grande, brune et mince, elle portait une voilette et son manteau l'enveloppait jusqu'au menton. Son souffle était court et rapide et sa mince silhouette semblait trembler d'une vive émotion.

– Eh bien, dit Milverton, vous m'avez fait perdre une nuit de sommeil, ma chère. J'espère que vous en vaudrez la peine. Vous ne pouviez pas venir à n'importe quel autre moment, hein ? Non ? Eh bien, Si vous ne pouviez pas, tant pis. Si la comtesse est dure avec ceux qui la servent, voici l'occasion de vous venger d'elle. Ma pauvre fille, mais qu'est-ce qui vous fait frissonner ? Allons, remettez-vous ! Parlons de nos affaires. Il prit un billet dans le tiroir de son bureau. Vous me dites que vous avez cinq lettres compromettantes pour la comtesse d'Albert. Vous voulez les vendre. Moi, je veux les acheter. Jusqu'ici, ça va. Il ne reste qu'à fixer un prix. Il faudrait que j'examine les lettres, naturellement. Si ce sont vraiment de bons spécimens... Mon Dieu, c'est vous ?

La femme, sans mot dire, avait relevé sa voilette et dégagé son menton de son col. C'était une belle brune aux traits réguliers. Dans son visage au nez aquilin, les yeux étincelaient sous les sourcils noirs et la bouche mince était figée en un sourire menaçant.

– C'est moi, dit-elle, dressée devant Milverton. La femme dont vous avez brisé la vie.

Milverton se mit à rire, mais sa voix tremblait de crainte.

– Vous avez été d'une telle obstination, dit-il. Pourquoi m'avoir réduit à de telles extrémités ? Je vous assure que de mon propre chef, je ne ferais pas de mal à une mouche, mais chacun a ses affaires et que fallait-il que je fasse ? J'avais fixé un prix tout à fait à votre portée. Vous n'avez pas voulu payer.

– Si bien que vous avez expédié les lettres à mon mari et que lui – l'homme le plus noble qui ait jamais vécu, un homme dont je n'étais pas digne de lacer les chaussures, il en est mort, son cœur magnanime brisé. Vous vous rappelez ce dernier soir où je suis venue, par cette porte, vous supplier, implorer votre pitié et que vous m'avez ri au nez, comme vous essayez de rire maintenant, n'était que votre cœur de lâche ne peut pas empêcher vos lèvres de frémir ? Oui ; vous ne pensiez jamais me revoir ici, mais c'est cette nuit-là qui m'a enseigné que je pouvais vous rencontrer face à face et seul. Eh bien, qu'en dites-vous, Charles Milverton ?

– Ne vous imaginez pas que vous pouvez m'injurier, dit-il en se levant. Je n'ai qu'à élever la voix pour appeler mes domestiques et vous faire arrêter. Mais je tiens compte de votre courroux bien naturel. Sortez immédiatement d'ici comme vous y êtes venue et ça n'ira pas plus loin.

La femme restait immobile, une main cachée dans son corsage et toujours avec le même mortel sourire sur ses lèvres minces.

– Vous ne briserez plus de vies comme vous avez brisé la mienne. Vous ne torturerez plus de cœurs comme vous avez torturé le mien, Je vais débarrasser le monde d'une bête venimeuse. Tenez, chien, voilà pour vous... et ça encore... et ça... et ça... et ça !

Elle avait sorti un petit revolver étincelant et elle en vidait tout le barillet dans le corps de Milverton dont le plastron n'était pas à un demi-mètre du canon. Il se recula, s'effondra la face en avant sur la table en toussant furieusement et en agitant parmi les papiers ses doigts comme des griffes. Chancelant, il se redressa, reçut une balle encore et roula sur le sol. »Vous m'avez tué ! » s'écria-t-il puis il cessa de bouger. La femme le considéra avec attention et lui donna un coup de talon dans le visage. Elle regarda de nouveau, vit qu'il ne bougeait plus. J'entendis un frou-frou agité, une bouffée d'air du dehors entra dans la pièce et la justicière disparut.

Nulle intervention de notre part n'aurait pu épargner son sort à Milverton ; pourtant, quand la femme vidait son revolver dans ce corps qui se repliait sur lui-même, je fus sur le point de bondir, mais je sentis la poigne froide et ferme de Holmes sur mon poignet. Je compris tout ce que faisait valoir cette main qui me retenait – que l'affaire tout entière ne nous regardait pas, que

la justice immanente avait rejoint la canaille ; que nous avions nos propres missions et objectifs qu'il ne fallait pas perdre de vue. Mais à peine la femme se fut-elle précipitée hors de la pièce que Holmes, rapidement et sans bruit, gagnait l'autre porte. Il en tourna la clé dans la serrure. Au même instant, on entendit, dans la maison, des voix et des pas précipités. Les coups de revolver avaient réveillé les domestiques. Avec un calme parfait, Holmes alla jusqu'au coffre, prit à pleine brassée les liasses de lettres et les déversa dans le feu. Il renouvela ce geste jusqu'à ce que le coffre fût vide. Quelqu'un tourna la poignée de la porte et cogna au panneau. Holmes jeta un regard rapide autour de lui. La lettre qui avait, pour Milverton, été l'annonciatrice de la mort se trouvait sur la table, toute tachetée de son sang. Holmes la jeta dans le brasier de documents. Puis, ôtant la clé de la porte qui donnait sur le dehors, il sortit derrière moi et referma la porte de l'extérieur.

– Par ici, Watson, dit-il, nous allons escalader le mur dans cette direction.

Je n'aurais pas cru qu'une alarme put se répandre aussi promptement. En regardant derrière nous, la maison entière était illuminée. La grande porte était ouverte et des gens s'élançaient dans l'allée centrale. Tout le jardin bourdonnait de monde et un type nous repéra en braillant comme nous sortions de la véranda et s'élança à nos trousses. Holmes semblait connaître les lieux à la perfection et il se faufila à vive allure dans un plant de petits arbres, avec moi sur ses talons et le premier de nos poursuivants pantelant derrière nous. Le mur qui nous barrait le chemin faisait bien un mètre quatre-vingts, mais Holmes fut, d'un bond, dessus puis de l'autre côté. Pendant que j'en faisais autant, je sentis la main de l'homme qui me suivait m'empoigner par la cheville ; je me dégageai d'un coup de pied et me retrouvai à quatre pattes sur une crête hérissée de tessons. Je retombai sur le visage dans les buissons d'en dessous ; Holmes me remit sur pied aussitôt et ensemble nous prîmes la fuite dans les immenses étendues de la lande de Hampstead. Nous avons bien fait trois kilomètres en courant quand Holmes enfin s'arrêta et tendit l'oreille. Derrière nous, tout n'était plus que silence. Débarrassés de nos poursuivants, nous étions en sûreté.

* * * * *

Nous venions de déjeuner et nous fumions notre première pipe le lendemain de l'aventure que je viens de narrer quand M. Lestrade, de Scotland Yard, fort solennel et impressionnant, fit son entrée dans notre modeste domicile.

– Bonjour, monsieur Holmes, dit-il, bonjour. Puis-je vous demander si vous êtes occupé pour le moment ?

– Pas au point que je ne puisse vous écouter.

– Je pensais que peut-être, si vous n'aviez rien en train de spécial, cela vous amuserait de venir nous aider dans une affaire fort remarquable qui s'est produite la nuit dernière seulement à Hampstead.

– Ah bah ! fit Holmes. Laquelle donc ?

– Un meurtre. Très dramatique et très remarquable. Je sais combien ces histoires-là vous passionnent et vous nous rendriez un très grand service Si vous faisiez un saut jusqu'à Appledore Towers pour que nous profitions de vos conseils. Ce n'est pas un crime ordinaire. Nous tenions M. Milverton à l'œil depuis un certain temps, et, entre nous, il était pas mal canaille. On sait qu'il détenait des papiers dont il se servait pour des chantages. Tous ces documents ont été brûlés par les assassins. On n'a pas dérobé un seul objet de valeur, de sorte qu'il est probable que les criminels étaient des gens ayant une belle situation et dont le seul dessein était d'empêcher des révélations.

– Les criminels ! s'exclama Holmes. Au pluriel !

Oui, ils étaient deux. Ils furent, à bien peu de chose près, pris sur le fait. Nous possédons leurs empreintes de pas et leur signalement ; il y a dix chances contre une que nous les retrouverons. Le premier était un peu trop mobile, mais le second a été rattrapé par l'aide-jardinier et il ne s'est échappé qu'en se débattant. Il était de taille moyenne, solide..., la mâchoire carrée, le cou court, de la moustache et un masque sur les yeux.

C'est plutôt vague, dit Sherlock Holmes. Comment, mais ça pourrait être une description de Watson !

– C'est vrai, dit l'inspecteur, très amusé, que ça pourrait être le signalement de Watson.

– Eh bien, je regrette, mais je ne peux pas vous venir en aide, Lestrade, dit Holmes Le fait est que je connaissais ce nommé Milverton, que je le considérais comme l'un des plus dangereux criminels de Londres et que j'estime qu'il y a certains crimes contre lesquels la loi ne peut rien et qui, par conséquent, justifient dans une certaine mesure les vengeances particulières. Non, inutile d'insister, ma décision est prise : ma sympathie, en l'occurrence, va aux assassins plutôt qu'à la victime et je ne me chargerai pas de l'enquête.

Holmes ne m'avait pas dit un mot au sujet de la tragédie dont nous avons été les témoins, mais j'avais constaté, toute la matinée, qu'il était profondément absorbé et qu'il donnait l'impression, par son air distrait et ses yeux vagues, d'un homme qui s'efforce de ramener quelque chose à sa mémoire. nous étions en train de déjeuner quand il se leva tout à coup.

– Bon sang ! Watson, j'y suis ! s'écria-t-il. Prenez votre chapeau et venez avec moi.

Il m'emmena à toute allure par Baker Street, puis Oxford Street, presque jusqu'au carrefour de Regent Street. Un peu avant celui-ci, il y a une vitrine remplie de photographies des célébrités et des beautés du moment. Les yeux de Holmes se fixèrent sur l'une d'elles, et, suivant la direction de son regard, je vis l'image en robe de cour d'une femme qui avait grande allure et dont la noble tête s'ornait d'une haute tiare de diamants. Je regardai ce nez légèrement busqué, ces sourcils accusés, cette bouche mince et, en dessous, le menton petit mais volontaire. Puis je retins mon

souffle en lisant le titre séculaire et révérend du grand seigneur et homme d'État dont elle avait été l'épouse. Mes yeux croisèrent ceux de Holmes et il posa un doigt sur ses lèvres en même temps que nous nous détournions de la vitrine.

Les six Napoléons

Il arrivait assez souvent à M. Lestrade de Scotland Yard de venir causer avec nous dans la soirée, et ces visites faisaient grand plaisir à Sherlock Holmes, car elles lui permettaient de se tenir au courant de toutes les nouvelles apprises par la police. En retour des récits que faisait Lestrade, Sherlock Holmes prêtait une grande attention aux détails des affaires dont le détective pouvait être chargé ; de temps en temps, il lui donnait des avis que justifiait sa longue expérience des affaires, des hommes et des choses.

Ce soir-là, Lestrade avait parlé du temps, des journaux, puis la conversation était tombée tandis qu'il continuait à fumer son cigare. Holmes le regarda avec attention.

– Rien d'intéressant ? dit-il.

– Non, Monsieur Holmes, rien de particulier.

– Alors... dites-le-moi.

Lestrade se mit à rire.

– Décidément, Monsieur Holmes, il n'y a rien à vous cacher. Oui, il y a bien quelque chose qui me préoccupe, et pourtant, c'est si absurde que j'hésite à vous en infliger le récit ; d'un autre côté, l'événement, tout en ne sortant pas de la banalité, paraît cependant assez bizarre. Je sais, il est vrai, que vous avez un goût marqué pour ce qui sort de l'ordinaire, mais, à mon avis, cette affaire paraît plutôt ressortir du domaine du Dr Watson que du vôtre.

– Une maladie ? demandai-je.

– En tout cas, de la folie, et une folie extraordinaire. Croiriez-vous qu'il existe, de nos jours, un homme qui nourrit une telle haine contre Napoléon 1er qu'il brise impitoyablement toutes les statues qui le représentent ?

Holmes s'enfonça dans sa chaise.

– Cela ne me regarde pas, dit-il.

– C'est précisément ce que je viens de dire. Mais comme l'homme en question se met à pénétrer avec effraction dans les maisons en vue de briser ces statues, il cesse d'appartenir au domaine du docteur pour passer dans celui de la police.

Holmes se redressa.

– Ah ! il y a des cas d’effraction ? Cela devient plus intéressant. Donnez-moi donc des détails.

Lestrade prit son carnet de rapports, qu’il parcourut pour se rafraîchir la mémoire.

– La première affaire a eu lieu il y a quatre jours, dit-il. Elle se passa chez Mrs Hudson, qui a un magasin de vente d’objets d’art dans Kennington Road. Le commis s’était un moment absenté du magasin, quand, tout à coup, il entendit du bruit à l’intérieur. Il revint en toute hâte et trouva, brisé en mille morceaux, un buste en plâtre de Napoléon qui était placé sur le comptoir, au milieu d’autres œuvres d’art. Il se précipita dans la rue, mais, malgré l’affirmation de plusieurs personnes, qui avaient vu un individu s’enfuir du magasin, il ne put le découvrir. Il crut donc voir dans ce fait un acte de vandalisme comme il s’en produit de temps en temps, et c’est dans ce sens que fut faite la déclaration à la police. Le buste ne coûtait que quelques shillings et l’affaire semblait trop anodine pour qu’on se livrât à une enquête.

« Un second fait semblable se produisit, plus sérieux et plus étrange, la nuit dernière. Dans Kennington Road, à quelques centaines de mètres du magasin de Mrs Hudson, habite un médecin bien connu, le Dr Barnicot, qui a une clientèle très importante sur la rive gauche de la Tamise. Sa résidence, avec son cabinet de consultation, est dans Kennington Road, mais il a une clinique à Lower Brixton Road, distante d’environ deux milles. Le docteur est un admirateur enthousiaste de Napoléon ; sa maison est remplie de livres, de tableaux et de reliques se rapportant à l’histoire de l’empereur des Français. Il a acheté, précisément chez Moïse Hudson, deux plâtres absolument pareils du buste de Napoléon, par le sculpteur français Devine. Il a placé l’un d’eux dans le vestibule de sa maison de Kennington Road, et l’autre sur la cheminée de son cabinet de Lower Brixton. Quand le docteur est descendu ce matin, il a constaté que sa maison avait été cambriolée pendant la nuit, mais que rien n’avait été volé sinon le buste en plâtre du vestibule, qui avait été emporté et lancé avec violence contre le mur du jardin, au pied duquel en ont été découverts les débris.

Holmes se frotta les mains.

– Voilà qui n’est pas banal !

– Je pensais bien que cela vous intéresserait, mais ce n’est pas tout : le Dr Barnicot s’est rendu, à midi, à sa clinique, et jugez de son étonnement, en découvrant que la fenêtre avait été ouverte pendant la nuit et que les morceaux de son second buste jonchaient le sol. Il avait été réduit en miettes sur place. Nous n’avons pu découvrir aucun indice qui pût nous mettre sur la piste du criminel ou du fou qui était l’auteur de cette mauvaise plaisanterie. Maintenant, Monsieur Holmes, vous connaissez les faits.

– Ils sont, en effet, assez bizarres, pour ne pas dire grotesques, dit Holmes. Je dois pourtant vous demander Si les deux bustes brisés chez le Dr Barnicot étaient des reproductions exactes de celui qui a été cassé dans le magasin de Morse Hudson.

– Oui, ils provenaient du même moule.

– Cette circonstance va à l’encontre de l’hypothèse que l’homme qui les a détruits, a été poussé à cet acte simplement par haine de Napoléon. Si l’on considère le nombre immense de statues de Napoléon qui existent à Londres, il est impossible de supposer que c’est par une simple coïncidence que cet homme a mis en pièces trois spécimens du même buste.

– Je suis entièrement de votre avis, dit Lestrade. D’un autre côté, Mrs Hudson est le seul marchand d’objets d’art de ce quartier de Londres, et ce sont les seuls bustes de Napoléon qu’il ait eus en magasin depuis plusieurs années. Ainsi donc, bien qu’il existe à Londres, comme vous le dites, des centaines d’autres statues du grand homme, il est à présumer que celles qui ont été brisées sont les seules dans ce quartier. Dans ces conditions, il est tout naturel qu’un fanatique habitant le quartier ait commencé par elles. Qu’en pensez-vous, docteur ?

– Il n’y a pas de limites à établir aux actes d’un fou ! répondis-je. « L’idée fixe », comme l’appellent les psychologues français, a pour effet de fausser l’intelligence sur un point, en laissant souvent toute la raison sur d’autres. Un homme qui a étudié à fond Napoléon, ou dont la famille, au cours des guerres menées contre lui, aurait subi quelque injure pourrait se trouver atteint d’une idée fixe, sous l’empire de laquelle il aura accompli un acte de folie.

– Ce n’est pas cela, mon cher Watson, dit Holmes en secouant la tête, toutes les idées fixes du monde ne lui auraient pas permis de découvrir où se trouvaient les bustes en question.

– Alors, quelle explication ?

– Je n’essaierai même pas d’en donner ; tout ce que je remarque, c’est une certaine méthode dans les procédés de cet homme excentrique. Par exemple, dans le vestibule du Dr Barnicot, où le bruit aurait pu donner l’éveil, le buste a été porté à l’extérieur avant d’être brisé, tandis qu’à sa clinique, où ce danger n’existait pas, il a été cassé sur les lieux mêmes. Cette affaire paraît bien ordinaire, mais je ne l’affirmerais pas, car, souvent, les affaires les plus difficiles que j’aie eues à élucider ont commencé de cette manière. Vous vous rappelez, Watson, comment me fut révélé le terrible drame dont fut victime la famille Abermetty : je commençai, s’il vous en souvient, par remarquer que le persil avait été enfoncé dans le beurre au lieu d’être placé tout autour. Votre histoire du bris de ces trois bustes ne me fait pas rire, Lestrade, et je vous serais très obligé de me tenir au courant de tout nouvel incident qui se produirait.

Ces incidents, auxquels mon ami avait fait allusion, se produisirent plus rapidement et d’une manière plus tragique que nous ne l’aurions supposé. Le lendemain matin, j’étais en train de m’habiller dans ma chambre, quand on frappa à la porte. Holmes entra : il tenait à la main une dépêche qu’il me lut :

« Venez de suite. 181 Pitt Street, Kensington. LESTRADE. »

– Qu’y a-t-il ? lui demandai-je.

– Je ne sais pas... Peut-être n’importe quoi, mais je soupçonne fort que c’est la suite de l’histoire des bustes. Dans ce cas, notre homme a dû recommencer ses opérations dans un autre quartier de Londres. Avalez vite votre café ; un cab nous attend à la porte.

Une demi-heure après, nous arrivions à Pitt Street, petite rue bien tranquille dans un quartier des plus mouvementés de Londres. La maison portant le n° 131 était, comme ses voisines, d’aspect très ordinaire, sans aucune ornementation. En arrivant, nous trouvâmes auprès du grillage une foule de curieux. Holmes laissa entendre un petit sifflement de plaisir.

– Pardieu ! s’écria-t-il, c’est au moins un meurtre ! Il faut un événement de cette sorte pour détourner de leurs occupations les commissionnaires de Londres. Rien qu’à voir le cou allongé par la curiosité de ce gaillard, là-bas, je devine qu’il s’agit d’un acte de violence. Qu’est-ce à dire, Watson ? Les marches supérieures de l’escalier ont été lavées à grande eau, et les autres sont sèches ! Ah ! voici Lestrade à la fenêtre : nous allons savoir le fin mot de l’affaire.

Le détective nous reçut d’un air très grave, et nous fit entrer dans une pièce où se trouvait un homme d’âge moyen, en proie à la plus vive agitation, comme l’indiquait suffisamment le désordre de sa toilette. Il était vêtu d’une robe de chambre en flanelle. Il nous fut présenté comme le propriétaire de la maison : M. Horace Harker, membre du Syndicat de la presse.

– Encore une histoire de buste de Napoléon ! dit Lestrade. Vous avez paru vous y intéresser hier au soir, et, maintenant que l’affaire prend une tournure plus grave, j’ai pensé que vous seriez content de la suivre.

– Quelle tournure ?

– Un meurtre ! Monsieur Harker, veuillez avoir l’amabilité de raconter à ces messieurs ce qui est arrivé.

L’homme à la robe de chambre tourna vers nous une figure des plus tristes.

– C’est extraordinaire ! dit-il. J’ai passé toute ma vie à commenter les affaires des autres, et maintenant qu’un drame sensationnel m’arrive pour mon propre compte, je suis si agité et si ému que je ne puis trouver mes mots. Si j’étais venu ici comme journaliste, je me serais interviewé moi-même et j’aurais trouvé le moyen de pondre deux colonnes dans les journaux du soir. Actuellement, je passe mon temps à raconter mon histoire à tout le monde et suis incapable de l’utiliser pour ma profession. J’ai entendu parler de vous, Monsieur Sherlock Holmes, et, Si vous pouvez trouver la clé de cette énigme, je me considérerai comme payé de l’ennui que j’éprouve à vous la raconter.

Holmes s’assit et écouta.

– Toute cette aventure paraît rouler sur ce buste de Napoléon que j’ai acheté, il y a quatre mois, pour orner cette pièce. Je l’ai eu à bon compte, tout près de High Street Station. Je travaille souvent très tard, et j’écris parfois jusqu’à l’aurore. C’est ce que j’ai fait cette nuit : j’étais assis dans mon cabinet, qui se trouve sur le derrière de la maison, au dernier étage, quand, vers trois heures du matin, il me sembla entendre du bruit au rez-de-chaussée. J’écoutai et n’entendis plus rien ; j’en conclus qu’il venait de l’extérieur. Cinq minutes après, j’entendis tout à coup un cri terrible – le plus épouvantable que j’aie jamais entendu, Monsieur Holmes ! et qui retentira toute ma vie à mes oreilles. Je restai quelques instants glacé de frayeur, puis je saisis le tisonnier et je descendis. Quand j’entrai dans cette pièce, je constatai aussitôt que la fenêtre était grande ouverte et que le buste avait disparu. Je me demande encore comment un voleur a eu l’idée de s’emparer de cet objet en plâtre qui n’avait aucune valeur.

– Vous pouvez voir par vous-même que, de la fenêtre, il était facile, en faisant une longue enjambée, d’atteindre le perron extérieur. C’était, évidemment, ce que le malfaiteur avait dû faire. J’allai donc immédiatement ouvrir la porte. A peine dehors dans l’obscurité, je trébuchai contre un corps gisant à terre. Je me hâtai d’aller chercher une lumière et je trouvai un malheureux, la gorge coupée par une horrible blessure d’où le sang s’écoulait à flots. Il était couché sur le dos, les jambes pliées, la bouche démesurément ouverte... Je le reverrai toujours dans mes rêves ! Je n’eus que le temps d’alerter la police par un coup de sifflet et je perdis connaissance, je ne me rappelle plus rien, sinon que je me trouvai dans le vestibule avec un policeman à côté de moi.

– Quelle est la victime de cet assassinat ? demanda Holmes.

– Nous ne connaissons pas son identité, dit Lestrade. Vous verrez le corps à la morgue ; jusqu’à présent, nous n’avons aucun indice. C’est un homme de taille élevée, au teint bronzé, paraissant d’une force peu commune, âgé d’environ trente ans. Sa mise est plutôt modeste, mais il ne ressemble pas à un chemineau. A côté de lui, dans une mare de sang, nous avons retrouvé un couteau à virole avec manche de corne ; mais est-ce l’arme dont s’est servi l’assassin, ou appartenait-elle à la victime ? Je n’en sais rien. Aucun nom n’était inscrit à l’intérieur de ses vêtements et dans ses poches nous n’avons trouvé qu’une pomme, de la ficelle, un plan de Londres et la photographie que voici.

Cette dernière avait été prise au moyen d’un Kodak. Elle représentait un homme alerte, aux traits simiesques très accentués, aux sourcils fort épais, la mâchoire inférieure proéminente comme celle d’un babouin.

– Qu’est devenu le buste ? demanda Holmes après avoir examiné avec soin la photographie.

– Nous venions de l’apprendre au moment où vous êtes arrivés. On l’a trouvé dans le jardin d’une maison inoccupée de Campden House Road. Bien entendu, il était en morceaux. Je vais de ce pas le voir. Venez-vous avec moi ?

– Certainement, mais attendez un instant, que je jette un coup d’œil ici.

Il examina le tapis et la fenêtre.

– Le gaillard doit avoir les jambes très longues, ou c'est un homme très alerte, dit Sherlock Holmes. La maison ayant un sous-sol assez élevé, cela n'a pas dû être facile d'atteindre le rebord de la fenêtre et de l'ouvrir ; la descente a dû être plus aisée. Venez-vous avec nous pour voir ce qui reste de votre buste, Monsieur Harker ?

L'inconsolable journaliste s'était assis à son bureau.

– Il faut que j'essaie de faire le récit de tout cela, dit-il, quoique, sans aucun doute, les journaux de ce soir déjà imprimés, donnent force détails. C'est là ma veine ! Vous vous rappelez quand les tribunes des courses se sont effondrées à Doncaster ? J'étais le seul reporter à m'y trouver, et mon journal a été aussi le seul qui n'en ait pas donné le compte rendu, car j'avais éprouvé une telle émotion qu'elle m'avait rendu incapable d'écrire. Cette fois-ci, je serai le dernier à donner des détails sur un assassinat commis à ma porte.

Quand nous quittâmes la pièce, sa plume cependant courait sur le papier.

L'endroit où avaient été retrouvés les débris du buste était à une distance de quelques centaines de mètres. Pour la première fois, Holmes et moi, nous pûmes voir les restes du grand empereur, qui semblait avoir provoqué une haine si violente dans l'esprit d'un inconnu. Les morceaux gisaient sur le gazon. Holmes en ramassa plusieurs et les examina avec soin ; à son attitude, je compris qu'il avait enfin trouvé une piste.

– Eh bien ? demanda Lestrade.

Holmes haussa les épaules. Nous avons encore du chemin à faire, dit-il. Et pourtant, pourtant, nous avons déjà un point de départ. La possession de ce buste sans valeur était certainement plus importante pour cet étrange criminel que la vie d'un homme : voilà un point démontré. Il y a pourtant une circonstance à remarquer, c'est qu'il ne l'a pas brisé dans la maison ni même dans le voisinage immédiat, si toutefois son but unique était de le briser.

– Il était peut-être inquiet de la rencontre qu'il avait faite de sa victime... Il devait à peine savoir ce qu'il faisait.

– C'est possible, mais j'appellerai tout spécialement votre attention sur la position de cette maison, dans le jardin de laquelle il a détruit le buste en question.

Lestrade regarda autour de lui.

– C'est une maison inoccupée, où il devait savoir qu'il ne serait pas inquiété.

– Oui, mais il y en a une autre, dans les mêmes conditions, un peu plus haut dans la rue, devant laquelle il a dû passer avant d’arriver à celle-ci. Pourquoi ne l’a-t-il pas choisie, puisque chaque pas qu’il faisait en portant le buste augmentait sa chance d’être rencontré ?

– Je n’y comprends rien ! dit Lestrade. Holmes montra le bec de gaz au-dessus de nos têtes.

– C’est qu’ici il pouvait voir ce qu’il faisait, alors que plus haut cela lui était impossible. Voilà le motif certain.

– Pristi ! c’est vrai ! dit le détective. Maintenant, je me rappelle que le buste du Dr Barnicot a été brisé tout près de sa lanterne rouge⁶. Eh bien ! Monsieur Holmes, quelle conclusion tirez-vous de cela ?

– Simplement qu’il faut se le rappeler et s’en servir au besoin. Nous trouverons peut-être quelque chose plus tard qui nous en fournira la raison. Quelle démarche proposez-vous de faire maintenant, Lestrade ?

– A mon avis, ce qu’il y a de plus pratique, c’est d’établir l’identité du cadavre, et cela ne doit pas être très difficile. Quand nous l’aurons démontrée, quand nous aurons trouvé quelles étaient ses habitudes, ses relations, ce sera un grand pas de fait pour deviner ce qu’il faisait à Pitt Street, la nuit dernière, quel est celui qui l’a rencontré et tué sur le perron de M. Horace Harker. N’êtes-vous pas de mon avis ?

– Sans doute, mais ce n’est pas de cette façon que je prendrais l’affaire.

– Que feriez-vous alors ?

– Oh ! je ne veux pas vous influencer ! Suivez donc votre idée et je suivrai la mienne ; nous comparerons ensuite nos résultats et nous nous aiderons mutuellement.

– Très bien ! dit Lestrade.

– Si vous retournez à Pitt Street, vous pourrez revoir M. Horace Harker. Dites-lui de ma part que je suis certain que l’auteur du crime est un fou qui a pris en haine Napoléon. Cela lui sera utile pour son article.

Lestrade le regarda bien en face.

– Vous ne le pensez pas sérieusement, dit-il.

Holmes sourit.

– Peut-être ! mais je suis sûr que mon renseignement sera d'un grand intérêt pour M. Harker et pour les abonnés des journaux. Et maintenant, Watson, je pense que le travail qui nous attend aujourd'hui sera long et compliqué. Quant à vous, Lestrade, je vous donne rendez-vous à Baker Street ce soir à six heures ; laissez-moi jusque-là la photographie trouvée dans la poche de la victime. Peut-être aurai-je besoin de votre concours pour une expédition relative à ce crime, que nous aurons à faire cette nuit, Si mes raisonnements sont exacts. Allons, à ce soir, et bonne chance !

Sherlock Holmes et moi allâmes à pied jusqu'à High Street ; là, nous nous arrêtâmes au magasin de Harding frères, où le buste avait été acheté. Un jeune employé nous fit connaître que M. Harding n'était pas là, ne reviendrait que dans le courant de l'après-midi, et que lui-même, nouvellement arrivé dans la maison, ne pouvait nous donner aucun renseignement. Je lus le désappointement sur la figure de Holmes.

– Enfin, me dit-il, on ne peut pas s'attendre à voir tout s'arranger comme on le désire, Watson. Il faudra revenir cette après-midi, puisque M. Harding est absent jusque-là. Je recherche, comme vous avez pu le deviner, l'origine exacte de ces bustes, afin de m'assurer s'il n'y aurait pas là un détail particulier, expliquant leurs aventures. Allons chez M. Morse Hudson, à Kennington Road, et nous verrons s'il peut nous éclairer sur ce point.

Après une heure de voiture, nous arrivâmes chez le marchand d'objets d'art. C'était un homme de petite taille, assez gros, au visage rubicond, aux manières vives.

– Oui, Monsieur, dit-il, sur mon comptoir ! Pourquoi nous fait-on payer des impôts puisqu'on laisse entrer le premier coquin venu chez nous pour briser nos marchandises ? C'est moi qui ai vendu au Dr Barnicot les deux statues... C'est honteux ! cela ne peut être que quelque complot seul un anarchiste a pu briser ces statues ; voilà ce que font les républicains rouges ! Vous m'avez demandé où je me les suis procurées ? Je ne vois pas en quoi ce détail peut se rapporter au crime ; cependant Si vous voulez le savoir, je les ai achetées chez Gelder et Cie, Church Street, Stepney, une maison honorablement connue depuis vingt ans. Combien j'en ai acheté ? Trois.. Deux et un font trois : deux bustes que j'ai vendus à M. Barnicot, et celui qu'on a brisé en plein jour sur mon comptoir. Si je connais cette photographie ? Non, je ne connais pas celui qu'elle représente. Si pourtant !... attendez !... Mais c'est Beppo l'Italien, un homme à tout faire que j'employais dans le magasin, qui savait dorer, encadrer et qui me rendait quelques services. Cet individu m'a quitté la semaine dernière, et je n'en ai pas entendu parler depuis. Je ne sais ni d'où il venait, ni où il allait. Je n'ai rien eu à lui reprocher pendant tout le temps qu'il est resté à mon service. Il est parti deux jours avant l'incident arrivé à mon buste.

– C'est tout ce que nous pouvions raisonnablement attendre de Mr Morse Hudson ! dit Holmes quand nous fûmes sortis du magasin. Nous avons trouvé que Beppo avait été employé à Kennington, peut-être l'a-t-il été aussi à Kensington ; cela seul vaut bien notre course. Maintenant, il faut aller chez Gelder et Cie à Stepney, d'où viennent les bustes. Je serais bien surpris si je n'y recueillais pas un renseignement précieux.

Nous traversâmes rapidement le Londres élégant, puis le Londres des hôtels, le quartier des théâtres, des auteurs et des commerçants, et enfin, nous atteignîmes les quartiers qui forment, au bord du fleuve, comme une ville cosmopolite, où vivent des centaines de milliers d'âmes. Dans une large rue habitée jadis par les marchands les plus riches de la capitale, nous découvrîmes l'établissement que nous cherchions. Au-dehors, se trouvait une immense cour remplie de pierres de taille ; à l'intérieur, une cinquantaine d'ouvriers étaient occupés à sculpter ou à mouler. Le directeur, un Allemand au type blond, nous reçut très poliment et répondit clairement aux questions posées par Holmes. En consultant ses livres, il constata qu'il avait été fait des centaines de moulages du buste en marbre de Napoléon sculpté par Devine et que trois d'entre eux avaient été envoyés à Morse Hudson une ou deux années auparavant. La fournée s'était composée de six exemplaires ; les trois autres avaient été vendus à Harding frères de Kensington. Le directeur n'avait aucun motif de soupçonner que ces six statues fussent différentes des autres et qu'une raison quelconque pût décider quelqu'un à les détruire. Cette idée même le fit sourire. Leur prix de fabrique était de six shillings, mais le revendeur pouvait les vendre douze. Le buste avait été pris au moyen de deux moulages, un de chaque côté de la tête ; les deux profils en plâtre de Paris avaient été juxtaposés pour faire le buste complet. Ce genre de travail était ordinairement fait par des Italiens. Quand les bustes étaient terminés, on les plaçait sur une table dans le corridor pour les faire sécher ; ils étaient ensuite portés à l'atelier. C'était tout ce qu'il pouvait nous faire connaître.

Mais l'exhibition de la photographie produisit un effet surprenant sur le directeur ; sa figure devint rouge de colère et ses sourcils se froncèrent sur ses yeux bleus de Teuton.

– Ah ! le gredin ! s'écria-t-il. Oui, vraiment, je le connais très bien ! Cette maison a toujours été honorable, et la seule fois que la police y mit les pieds, ce fut à propos de cet homme. Il y a de cela plus d'un an. Il avait donné, dans la rue, un coup de couteau à un autre Italien, puis il arriva, ayant la police à ses trousses, et il fut arrêté ici même. Il s'appelait Beppo, je n'ai jamais connu son nom de famille. Cela m'apprendra à engager un homme avec une pareille tête, c'était pourtant un bon ouvrier, un de nos meilleurs.

– A combien fut-il condamné ?

– La victime eut la chance de guérir ; il n'eut qu'un an de prison. Sans doute, il a fini son temps, mais il n'a pas eu l'aplomb de se montrer ici. Nous avons dans nos ateliers un de ses cousins, il pourra sans doute vous dire où il est.

– Oh ! non ! dit Holmes, pas un mot au cousin, je vous en prie. L'affaire qui nous occupe est très importante, et plus je l'étudie, plus elle me paraît grave. Quand vous regardez dans votre livre pour chercher la date de la vente de ces statues, j'ai constaté qu'elle avait eu lieu le 13 juin de l'année dernière. Pouvez-vous me dire à quelle date Beppo a été arrêté ?

– Je puis vous le dire à peu près par notre registre de comptabilité. Oui, continua-t-il après avoir feuilleté le registre, il a été payé pour la dernière fois le 20 mai.

– Merci, dit Holmes, je ne crois pas devoir abuser plus longtemps de vos instants.

Puis, après lui avoir recommandé la plus entière discrétion, nous nous retirâmes.

L'après-midi était déjà avancée quand nous prîmes un léger repas dans un restaurant. Un journal collé dans un cadre, à l'entrée, annonçait le crime de Kensington comme un assassinat commis par un fou et la lecture du journal nous montra que M. Harker avait réussi à faire imprimer à temps son compte rendu. Deux colonnes faisaient le récit de l'événement du jour. Holmes acheta le journal et, tout en mangeant, le parcourut avidement, mais avec des sourires à certains passages.

– Ca va bien, Watson, dit-il, écoutez ceci : *« Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs que les opinions les plus autorisées sont unanimes pour établir le mobile de cette affaire, car M. Lestrade, un de nos détectives les plus expérimentés de Scotland Yard, ainsi que M. Sherlock Holmes, l'expert bien connu, estiment tous les deux que les incidents qui se sont terminés d'une manière si tragique, sont l'œuvre d'un fou et non d'un criminel avéré. C'est la seule façon dont peuvent s'expliquer des faits semblables. »*

– La presse, voyez-vous, Watson, est un instrument remarquable quand on sait s'en servir. Et maintenant, Si vous le voulez bien, allons à Kensington, voir ce que le directeur de Rarding frères pourra nous raconter.

Le fondateur du magasin était un homme de petite taille, à l'allure vive, vêtu avec le plus grand soin. Il avait les idées très nettes et la langue bien pendue.

– J'ai déjà lu le compte rendu de l'affaire dans les journaux du soir. M. Horace Harker est un de nos clients ; nous lui avons livré le buste il y a quelques mois. Nous en avons commandé trois semblables à Gelder et Cie. Ils sont tous vendus maintenant ; nous saurons facilement vous dire à quelles personnes, en consultant nos livres. Les voici, d'ailleurs. L'un a été vendu à M. Harker, vous voyez... un autre à M. Josiah Brown, villa des Acacias, Labernum Vale, Chiswick... le troisième à M. Sandford, de Lower Grove Road, Reading... Je n'ai jamais vu l'homme dont vous me montrez la photographie, je n'aurais jamais oublié cette figure Si je l'avais vue, car on en rencontre rarement de plus remarquable par sa laideur... Nous avons plusieurs Italiens parmi nos ouvriers, oui, Monsieur ; si l'envie leur en était venue, ils auraient évidemment pu regarder dans nos livres de vente ; nous n'avons aucune raison de les tenir cachés. En tout cas, voilà une affaire étrange et si j'ai pu vous être utile en quelque façon, j'espère qu'en retour vous voudrez bien m'en donner des nouvelles.

Holmes, pendant la déclaration de M. Harding, avait pris plusieurs notes et je voyais que la tournure que prenait l'affaire lui plaisait beaucoup. Il ne fit cependant aucune remarque et se borna à observer que, si nous ne nous hâtons pas, nous serions en retard au rendez-vous de Lestrade. En effet, quand nous arrivâmes à Baker Street, il était déjà là et se promenait de long en large en proie à la plus vive impatience. Je vis, à son regard, qu'il n'avait pas perdu sa journée.

– Eh bien ! demanda-t-il, quelles nouvelles, Monsieur Holmes ?

– Nous avons eu une journée très chargée et qui n’a pas été inutile. Nous avons vu le fabricant qui a moulé les bustes et les négociants qui les ont vendus. Je puis, dès maintenant, suivre la piste de chacun des bustes depuis le commencement.

– Les bustes ! les bustes !... s’écria Lestrade. Allons, vous avez vos méthodes, Monsieur Sherlock Holmes, et ce n’est pas à moi qu’il appartient d’en dire du mal, mais je crois que ma journée a été encore meilleure que la vôtre. J’ai établi l’identité du cadavre.

– Pas possible !

– J’ai même découvert le mobile du crime.

– Parfait !

– Nous avons un inspecteur chargé spécialement de Saffron Hill, le quartier des Italiens. Le cadavre portait une médaille au cou, et cette circonstance, jointe à la couleur de son teint, me fit penser que c’était un méridional. L’inspecteur Hill le reconnut aussitôt qu’il le vit. Il s’appelle Pietro Venucci, originaire de Naples, et c’est un des plus redoutables égorgeurs de Londres. Il fait partie de la Maffia, une des sociétés secrètes qui ont pour objet la propagande par le fait. Vous voyez maintenant que l’affaire commence à s’éclaircir. L’assassin est sans doute, lui aussi, un Italien affilié à la Maffia. Il en aura probablement violé les règlements d’une façon ou d’une autre, et Pietro aura été chargé de le découvrir. Sans doute, la photographie qui a été trouvée dans sa poche est-elle celle de son assassin, qu’il avait reçue pour éviter toute erreur de personne. Il a donc dû le suivre, le voir entrer dans une maison, puis la quitter, et c’est probablement au cours de la discussion qu’il a eue avec lui qu’il a été tué. Qu’en pensez-vous, Monsieur Sherlock Holmes ?

Holmes applaudit.

– Très bien, très bien, Lestrade ! s’écria-t-il, mais je n’ai pas bien suivi votre raisonnement sur la destruction des bustes.

– Les bustes ! vous ne voyez que cela. Au fond, cela n’est rien, ce sont des larcins insignifiants qui valent, tout au plus, six mois de prison. C’est sur le meurtre que porte notre enquête et je tiens, désormais, tous les fils dans ma main.

– Qu’allez-vous faire, maintenant ?

– Oh ! c’est bien simple : je vais aller avec Hill dans le quartier des Italiens, j’y trouverai l’homme dont nous avons la photographie et je l’arrêterai sous l’inculpation d’assassinat. Viendrez-vous avec nous ?

– Je ne crois pas. J’ai dans l’idée que nous arriverons au but d’une façon encore plus simple, je ne puis en être certain, tout cela dépend d’un élément qui échappe à notre contrôle ; cependant j’ai bon espoir. Je parierais même deux contre un que, si vous nous accompagnez cette nuit, je vous ferai mettre la main sur le coupable.

– Dans le quartier des Italiens ?

– Non, mais, je crois, à Chiswick. Si vous voulez venir avec nous, je vous promets que j’irai demain avec vous dans le quartier des Italiens, et que ce retard ne gênera en rien votre enquête. Je crois, maintenant, que quelques heures de sommeil nous feront du bien. Il ne faut pas partir avant onze heures ; nous serons de retour, sans doute, avant le lever du jour. Dînez donc avec nous, Lestrade, et vous vous étendrez sur ce canapé jusqu’au moment du départ. En attendant, ayez donc l’amabilité de sonner, je vais faire venir un exprès, car j’ai une lettre à envoyer sans aucun retard.

Holmes passa la soirée à parcourir une pile de vieux journaux qui remplissaient notre grenier. Quand il descendit, ses yeux avaient une lueur de triomphe ; pourtant il ne nous fit part, ni à l’un ni à l’autre, du résultat de ses recherches. Pour ma part, j’avais suivi pas à pas la marche de cette affaire si compliquée et, tout en ne pouvant deviner le but que nous allions atteindre, j’entrevois clairement que, dans la pensée de Holmes, l’individu recherché ne manquerait pas de se livrer à un nouvel attentat sur l’un des deux bustes qui restaient et dont l’un, je me le rappelais, se trouvait à Chiswick. Le but de notre expédition était, sans doute, de le surprendre en flagrant délit et je ne pouvais qu’admirer l’astuce de mon ami qui avait lancé les journaux sur une fausse piste afin de donner à cet individu l’idée qu’il pouvait continuer ses exploits avec impunité. Je ne fus donc pas surpris quand Holmes m’invita à prendre mon revolver. Lui-même emporta son casse-tête, son arme favorite.

Une voiture fermée nous attendait à la porte et nous conduisit jusqu’au-delà du pont de Hammersmith. Là, le cocher reçut l’ordre de nous attendre. Nous gagnâmes à pied une rue assez isolée, bordée, de chaque côté, de maisons élégantes, entourées chacune d’un jardin. A la lueur du bec de gaz, nous pûmes apercevoir le nom Villa des Acacias, inscrit sur la barrière. Le propriétaire devait être déjà couché, car on ne voyait aucune lumière – excepté au-dessus de l’imposte de la porte d’entrée, d’où une lueur éclairait vaguement l’allée du jardin. La barrière en bois qui séparait la propriété de la route rendait l’endroit plus obscur, et c’est là que Holmes nous fit cacher.

– Nous aurons, je le crains, longtemps à attendre, dit Holmes ; nous avons, au moins, la chance qu’il ne pleuve pas. Il est plus prudent de ne pas fumer, ce qui nous ferait passer le temps. Enfin nous avons deux chances contre une de réussir, ce qui compensera notre peine.

Cependant notre attente ne fut pas aussi longue que Holmes l'avait craint, et elle se termina de la façon la plus soudaine et la plus inattendue. Tout à coup, sans bruit qui eût pu éveiller notre attention, la barrière du jardin s'ouvrit et un individu, alerte comme un singe, s'avança rapidement dans l'allée. Nous le vîmes passer dans la traînée de lumière venant de la porte et disparaître derrière la maison ; puis il se fit un long silence pendant lequel nous eûmes soin de retenir notre respiration. Nous entendîmes bientôt un grincement ; on ouvrait une fenêtre. Le bruit cessa ; l'individu avait pénétré dans la maison. Nous vîmes le rayon d'une lanterne sourde dans une pièce ; ce qu'il cherchait ne s'y trouvait pas, il passa dans une autre, puis dans une troisième.

– Allons à la fenêtre ouverte, dit Lestrade, nous le prendrons au moment où il sortira !

Avant que nous eussions fait un pas, l'homme était sorti. Nous pûmes constater qu'il portait, sous le bras, quelque chose de blanc. Il regarda tout autour de lui, le silence de la rue déserte le rassura. Il nous tournait le dos pour déposer son butin. Un instant après, nous perçûmes un bruit sec. L'homme était si absorbé qu'il ne nous entendit pas traverser la pelouse. Holmes bondit comme un tigre et le saisit. En un instant, Lestrade et moi le prenions par le bras et lui passions les menottes. Je n'ai jamais rencontré une figure plus hideuse. Il nous contemplait, les traits convulsés... C'était l'homme de la photographie !

Holmes, cependant, ne parut pas s'occuper de notre prisonnier. Assis sur les marches du perron, il examina avec le plus grand soin les débris de l'objet que l'homme avait emporté à la maison. C'était un buste de Napoléon, semblable à celui que nous avons vu le matin même, et brisé de la même façon. Holmes regarda chacun des morceaux de plâtre à la lumière, mais ils étaient tous pareils. Il venait de terminer cet examen quand le vestibule s'éclaira et la porte s'ouvrit. Le propriétaire de la maison, un homme obèse, à l'air jovial, se présenta en bras de chemise.

– M. Josiah Brown, je pense ? dit Holmes.

– Lui-même, Monsieur, et vous êtes, sans doute, M. Sherlock Holmes. J'ai reçu votre lettre que m'a apportée l'express et j'ai suivi ponctuellement les instructions que vous m'aviez envoyées. Nous avons fermé toutes les portes à clé à l'intérieur et nous avons attendu les événements. Je suis très heureux de voir que vous avez pris ce bandit. Veuillez entrer maintenant, Messieurs, pour vous rafraîchir. Mais il tardait à Lestrade de mettre son prisonnier dans un lieu sûr ; on envoya donc chercher notre fiacre et nous repartîmes pour Londres. Notre homme n'ouvrit pas la bouche pendant le trajet et se borna à nous regarder d'un air furieux. Profitant même d'un moment où ma main était à sa portée, il la saisit et essaya de la mordre comme un loup affamé. Nous attendîmes au bureau de police pendant qu'on le fouillait ; on ne trouva sur lui que quelques shillings et un long couteau, sur le manche duquel se voyaient des traces de sang.

– Ça va bien, dit Lestrade en nous quittant. Hill connaît toute la bande et il nous dira son nom. Vous verrez que mon hypothèse de la Maffia se trouvera justifiée, mais je vous suis très reconnaissant, Monsieur Holmes, de m'avoir si bien secondé dans cette arrestation, quoique je ne comprenne pas encore très bien comment vous avez pu opérer.

– Il est trop tard pour vous expliquer, dit Holmes, et il y a un ou deux détails qui manquent encore à l'heure actuelle. C'est, croyez-le, une de ces affaires qui méritent d'être suivies jusqu'au bout. Si vous le voulez bien, trouvez-vous demain soir, à six heures, à mon appartement et je pourrai sans doute vous démontrer que vous n'avez pas encore compris ce mystère, absolument unique dans les annales du crime. Si jamais je vous permets, Watson, de raconter au public quelques-uns de mes problèmes, je prévois que vous ne manquerez pas de raconter celui des bustes de Napoléon.

Quand nous nous retrouvâmes dans la soirée, Lestrade nous donna de nombreux détails sur notre prisonnier. Il s'appelait Beppo, nous dit-il, son autre nom était resté inconnu. Sa réputation était détestable dans la colonie italienne. Il avait été jadis connu comme un sculpteur remarquable et avait gagné honnêtement sa vie ; mais il n'avait pas tardé à entrer dans la mauvaise voie et il avait subi deux condamnations, l'une pour vol, l'autre pour tentative de meurtre sur l'un de ses compatriotes. Il parlait parfaitement l'anglais. On n'avait pu démontrer les motifs qui avaient pu le pousser à détruire les bustes, et il refusait de répondre à toute question posée sur ce sujet ; mais la police avait découvert que ceux-ci avaient probablement été faits par lui, car il avait été employé à ce genre de travail chez Gelder et Cie. Holmes écouta poliment ces détails qui n'avaient rien de nouveau pour nous, mais moi, qui le connaissais si bien, je voyais que sa pensée était ailleurs, je sentais dans son attitude un mélange d'inquiétude et d'impatience. Enfin, il fit un mouvement sur sa chaise et ses yeux étincelèrent ; on venait de sonner. Un instant après, nous entendîmes des pas dans l'escalier, et la domestique fit entrer un homme d'un âge mur, au teint coloré, aux favoris grisonnants. Il tenait à la main un sac de voyage en tapisserie qu'il posa sur la table.

– M. Sherlock Holmes est-il ici ?

Mon ami salua et sourît.

– Vous êtes M. Sandford, de Reading ? dit-il.

– Oui, Monsieur, et je crains d'être légèrement en retard, mais les trains sont si incommodes ! Vous m'avez écrit au sujet d'un buste que j'ai en ma possession. J'ai votre lettre sur moi, dans laquelle vous me dites que vous désirez avoir une reproduction du buste de Napoléon de Devine, et que vous êtes disposé à m'acheter dix livres celle que je possède.

– Parfaitement.

– Votre lettre m'a vivement surpris, et je me suis demandé comment vous aviez su que cet objet se trouvait en ma possession.

– Votre surprise ne m'étonne pas. M. Harding, de la maison Harding frères, m'a affirmé vous avoir vendu le dernier et m'a donné votre adresse.

– Ah ! c'est cela ! Vous a-t-il dit combien je l'avais payé ?

– Non.

– Bien que je ne sois pas riche, je suis un honnête homme, et je tiens à vous dire que ce buste ne m’a coûté que quinze shillings ; je trouve qu’il est de mon devoir de vous en avertir avant d’accepter vos dix livres.

– Ce scrupule vous fait honneur, Monsieur, mais j’ai fixé mon prix et j’y tiens.

– Vous êtes très généreux, Monsieur Holmes ; j’ai apporté avec moi le buste, ainsi que vous me l’aviez demandé. Le voici ! Il ouvrit son sac, et enfin nous pûmes apercevoir sur notre table le buste entier que nous avions si souvent vu en morceaux.

Holmes tira de sa poche une feuille de papier et posa sur la table une bank-note de dix livres.

– Voulez-vous avoir l’amabilité de signer en présence de ces témoins ce reçu qui me délègue tous droits sur ce buste ? Je suis un homme très méticuleux, voyez-vous, et on ne sait jamais la tournure que peut prendre une affaire... Allons, merci, Monsieur Sandford. Voici votre argent, je vous souhaite le bonsoir.

Quand notre visiteur eut disparu, les mouvements de Sherlock Holmes attirèrent notre attention. Il commença par prendre dans un tiroir une nappe qu’il étendit sur la table, puis il plaça au centre le buste qu’il venait d’acheter ; enfin, saisissant un casse-tête, il frappa un violent coup sur la tête de Napoléon. Le buste se brisa en morceaux et Holmes se pencha avec intérêt sur ces débris. Tout à coup, il poussa un cri de triomphe et nous montra un des morceaux dans lequel nous aperçûmes encastré un petit objet sombre ; on eût dit un raisin dans un pudding.

– Messieurs, s’écria-t-il, laissez-moi vous présenter la fameuse perle noire des Borgia !

Lestrade et moi, nous restâmes tous les deux stupéfaits, puis nous applaudîmes, comme au théâtre, au dénouement d’une scène palpitante. Une vive rougeur envahit les joues pâles de Holmes, et il nous salua comme un acteur qui reçoit les applaudissements de son auditoire. Il cessait d’être une machine à raisonner et montrait combien il était sensible à l’admiration. Cette même nature froide, qui ne se préoccupait pas de la gloriole aux yeux du vulgaire, était touchée par les louanges d’un ami.

– Oui, Messieurs, dit-il, c’est une perle unique au monde, et j’ai en la bonne fortune, par une chaîne ininterrompue de déductions, de la suivre depuis la chambre à coucher de l’hôtel Dacre, où était descendu le prince Colonna et où il l’avait perdue, jusque dans l’intérieur de ce buste, le dernier des six qui avaient été moulés à Stepney par Gelder et Cie. Rappelez-vous, Lestrade, le bruit que fit la disparition de ce bijou de valeur et les efforts inutiles de la police métropolitaine pour le retrouver. Je fus jadis consulté à ce sujet et je ne pus trouver l’énigme. Les soupçons s’étaient portés sur la femme de chambre de la princesse, une Italienne ; il fut établi qu’elle avait un frère à Londres, mais on ne put trouver entre eux aucune trace de relations. La femme de

chambre s'appelait Lucrezia Venucci et, sans nul doute, Pietro, qui a été assassiné l'autre nuit, devait être son frère. J'ai recherché les dates dans les journaux de l'époque, et j'ai découvert que la perle avait disparu deux jours avant l'arrestation de Beppo dans l'établissement de Gelder et Cie, au moment même où l'on moulait ces bustes. Vous vous rendez compte ensuite, bien que dans l'ordre inverse, de la marche des événements. Beppo a eu la perle en sa possession ; peut-être est-ce lui qui l'a volée à Pietro, peut-être était-il son complice, peut-être enfin a-t-il servi d'intermédiaire entre Pietro et sa sœur ? Peu importe !

« Le fait certain est qu'il avait la perle par-devers lui, et qu'à ce moment, il était poursuivi par la police. Il courut donc à l'atelier où il travaillait, car il se rendait compte qu'il ne lui restait qu'un instant pour cacher ce joyau inestimable qu'on n'eût pas manqué de trouver sur lui quand on l'aurait fouillé ; six bustes de Napoléon étaient en train de sécher ; l'un d'entre eux était encore mou. En un instant, Beppo, qui était un ouvrier très habile, fit un trou dans le plâtre humide, y cacha la perle, et, avec quelques retouches, parvint à recouvrir l'ouverture. C'était une cachette admirable que personne ne pouvait soupçonner. Il fut condamné à un an de prison. Et pendant ce temps, ces six bustes furent vendus. Il lui était impossible de savoir lequel contenait son trésor, et c'est seulement en le brisant qu'il pouvait y parvenir. Il n'eût obtenu aucun résultat en se bornant à le secouer, car la perle devait adhérer au plâtre encore humide, ce qui d'ailleurs s'est produit. Beppo n'a pas perdu courage, et il a pratiqué ses recherches avec habileté et persévérance. Par son cousin qui travaille chez Gelder, il a réussi à se procurer les noms des marchands qui avaient acheté les bustes ; il a pu obtenir une place chez Morse Hudson et trouver aussi la trace de trois d'entre eux ; mais la perle ne se trouvait dans aucun. Avec l'aide, sans doute, de quelques employés de sa nationalité, il a su découvrir qui avait acheté les autres. Le premier était en la possession de Harker, chez qui Beppo, sans nul doute, fut suivi par son complice Pietro, qui le considérait comme responsable de la disparition de la perle. Une lutte eut lieu, au cours de laquelle Pietro trouva la mort.

– Si c'était son complice, pourquoi portait-il sur lui sa photographie ? demandai-je.

– Pour faciliter les recherches, dans le cas où il aurait à la montrer à quelqu'un pour le faire reconnaître ; voilà évidemment la raison. ! A la suite du meurtre, j'ai pensé que Beppo presserait le mouvement, car il devait craindre que la police ne réussît à pénétrer son secret, et tenait à ne pas être devancé par elle. Il m'était impossible d'être certain que la perle ne se trouvait pas dans le buste de Harker ; je ne pouvais même pas affirmer que c'était elle qu'il cherchait ; tout ce que je savais, c'est qu'il cherchait quelque chose, sans quoi il n'aurait pas eu de motif de briser le buste dans le jardin éclairé par le bec de gaz, surtout ayant en l'occasion de passer devant des maisons inoccupées plus rapprochées du lieu du crime. Néanmoins ce buste faisait partie des trois derniers, il y avait donc – ainsi que je vous l'ai dit alors – exactement deux chances contre une pour que la perle ne s'y trouvât pas. Restaient les deux autres bustes ; il était évident que Beppo s'occuperait d'abord de celui qui se trouvait à Londres. Je prévins alors les habitants de la maison, afin d'éviter un nouveau drame, et nous avons obtenu le résultat désiré. A ce moment, j'étais sûr que c'était à la recherche de la perle des Borgia que nous nous étions attachés. Le nom de la victime avait été le trait d'union. Il ne restait plus enfin qu'un seul buste, celui de Reading, dans lequel devait se trouver la perle. Je l'ai acheté en votre présence à son propriétaire... et la voici ! » Nous gardâmes le silence pendant quelques instants.

– Eh bien ! dit Lestrade, je vous ai vu entreprendre bien des affaires, Monsieur Holmes, mais je n'en ai jamais vu de mieux conduite. Nous ne sommes pas jaloux de vous à Scotland Yard... Non, Monsieur, nous sommes au contraire très fiers de vous, et si vous y veniez demain, il n'y aurait pas un de nous, depuis le doyen des inspecteurs jusqu'au plus jeune de nos agents, qui ne serait heureux de vous serrer la main.

– Merci, dit Holmes, merci ! – et tandis qu'il détournait la tête, il me parut plus ému que je ne l'avais jamais vu. Un instant après, il était redevenu le penseur froid et pratique que je connaissais.

– Mettez la perle dans le coffre-fort, dit-il, et examinons maintenant cette affaire de faux de Cork-Singleton ! Au revoir, Lestrade, et n'oubliez pas que, si vous avez d'autres affaires délicates en main, je serai toujours très heureux de vous prêter mon concours.

Les trois étudiants

Ce fut au cours de l'année 1895 qu'un concours de circonstances, sur lesquelles je n'ai pas lieu de revenir, poussa Mr. Sherlock Holmes et moi-même à passer quelques semaines dans une de nos grandes villes universitaires. Ce fut au cours de cette période que la brève mais instructive aventure que je me propose de relater nous arriva. Il va sans dire que tout détail qui pourrait aider le lecteur à identifier précisément l'université ou le criminel serait aussi inconsideré qu'offensant. Un scandale aussi pénible a droit à l'oubli. Avec toute la discrétion nécessaire, l'incident lui-même peut cependant être raconté tant il illustre certaines des capacités qui font de mon ami un homme remarquable. Je m'efforcerai, au cours de mon récit, d'éviter tous les termes qui contribueraient à situer les événements ou à donner une indication quant aux personnes concernées.

Nous résidions alors dans un logement meublé à proximité d'une bibliothèque où Sherlock Holmes poursuivait des recherches laborieuses sur les premières chartes anglaises – recherches qui aboutirent à des résultats si frappants qu'elles pourraient faire l'objet d'une de mes futures narrations. Voici qu'un soir nous reçûmes la visite d'une de nos connaissances, Mr. Hilton Soames, directeur d'études et professeur à l'université de St. Luke. Mr. Soames était un homme grand, maigre et de tempérament nerveux. Je l'ai toujours connu remuant. Mais en cette occasion précise, il se trouvait dans un tel état d'agitation que je compris immédiatement la survenue d'un fait inhabituel.

– J'espère, Mr. Holmes, que vous pourrez me consacrer quelques heures de votre précieux temps. Un incident très pénible s'est produit à St. Luke et, en toute vérité, n'eût été votre présence providentielle en ville, j'aurais été incapable de savoir comment agir

– Je suis actuellement très occupé et ne souhaite aucune distraction, répondit mon ami. Je préférerais de beaucoup que vous fassiez appel à la police.

– Non, non, mon cher monsieur, une telle éventualité est absolument impossible. Une fois qu'on fait appel à la loi, on ne peut s'y soustraire et il s'agit justement d'une de ces affaires pour lesquelles il est essentiel d'éviter tout esclandre. Il en va de l'honneur de l'université. Votre discrétion est aussi célèbre que vos facultés et vous êtes le seul homme au monde capable de m'aider. Je vous supplie, Mr. Holmes, de faire ce que vous pouvez.

Depuis qu'il était séparé du cadre agréable de Baker Street, l'humeur de mon ami ne s'était pas améliorée. Privé de ses albums de coupures de journaux, de ses ustensiles de chimie et de son désordre confortable, il avait perdu de son caractère affable. Il haussa les épaules en un geste d'assentiment peu aimable tandis que notre visiteur avec un flot de paroles précipitées et une gesticulation nerveuse, nous racontait son histoire.

– Je dois vous expliquer, Mr. Holmes, que demain débutent les examens pour la bourse Fortescue. Je fais partie des examinateurs. Ma discipline est le grec ancien et la première épreuve est une traduction d'un texte que les candidats ne connaissent pas. Cet extrait est imprimé sur du

papier d'examen et le candidat qui pourrait le préparer à l'avance bénéficierait bien entendu d'un immense avantage. C'est pourquoi nous veillons tout particulièrement à tenir le sujet secret.

« Aujourd'hui, vers trois heures, les épreuves sont arrivées de chez l'imprimeur. L'exercice consiste en la moitié d'un chapitre de Thucydide. Je dois le relire avec attention car le texte doit être rigoureusement correct. À quatre heures trente, ma tâche n'était pas achevée. J'avais, cependant, promis à un ami de prendre le thé avec lui, j'ai donc laissé les épreuves sur mon bureau. Je me suis absenté à peine plus d'une heure.

« Vous savez, Mr. Holmes, que les portes de notre université sont doubles : une matelassée à l'intérieur et une lourde porte en chêne à l'extérieur. De retour, en approchant de ma porte extérieure, je m'étonnai de voir une clef dans la serrure. J'ai pensé une seconde que c'était la mienne que j'avais oubliée là. Mais en tâtant ma poche, je constatai que ça n'était pas le cas. Le seul double existant, pour autant que je sache, est celui de mon domestique, Bannister – un homme qui s'occupe de mon domicile depuis dix ans et dont l'honnêteté est absolument hors de soupçon. Je découvris que la clef était cependant la sienne, qu'il était entré dans mon bureau pour savoir si je voulais du thé et qu'avec la plus grande négligence il avait laissé sa clef sur la porte en partant. Sa visite a dû suivre de très près mon départ. Son étourderie à propos de la clef n'aurait pas été très grave en n'importe quelle autre occasion mais, ce jour-là, elle a eu les plus déplorables conséquences.

« À l'instant où je posai les yeux sur mon bureau, je compris que quelqu'un avait fouillé dans mes papiers. Les épreuves tenaient sur trois grands feuillets. Je les avais laissés tous ensemble. L'un d'entre eux était à présent sur le sol, l'autre sur la desserte près de la fenêtre et le troisième là où je l'avais laissé.

Holmes réagit pour la première fois.

– La première page sur le sol, la deuxième devant la fenêtre, la troisième où vous l'aviez laissée, fit-il.

– Exactement, Mr Holmes. Vous me stupéfiez. Comment pouvez-vous le savoir ?

– Je vous en prie, poursuivez votre passionnant récit.

– J'ai pensé une seconde que Bannister avait pris l'impardonnable liberté de fouiller mes papiers. Mais il a nié avec la plus grande vigueur et je suis convaincu qu'il dit la vérité. L'autre possibilité est que quelqu'un passant par là, voyant la clef sur la porte et sachant que j'étais sorti, est entré pour lire les épreuves. Une grosse somme d'argent est en jeu. La bourse d'étude est très élevée, et un homme peu scrupuleux pourrait très bien prendre des risques dans le but de posséder un avantage sur ses camarades.

« L'incident a profondément bouleversé Bannister. Il s'est presque évanoui en découvrant que les épreuves avaient de toute évidence été touchées. Je lui ai servi un petit verre d'alcool et je l'ai laissé effondré dans un fauteuil tandis que j'inspectais très attentivement la pièce. Je découvris rapidement qu'en dehors des feuillets froissés, l'intrus avait laissé d'autres traces de sa présence.

Sur la table près de la fenêtre, se trouvaient plusieurs copeaux de crayon qu'on avait taillé ainsi qu'un morceau de mine de plomb. De toute évidence, le vaurien, copiant l'épreuve en toute hâte, avait cassé son crayon et avait été obligé de retailler la mine.

– Parfait ! s'exclama Holmes.

Son intérêt croissant pour l'affaire, mon ami recouvrait sa bonne humeur.

– La chance vous a souri.

– Ça n'est pas tout. J'ai un nouveau bureau recouvert d'une fine épaisseur de cuir rouge. Je suis prêt à jurer, comme Bannister, qu'elle était lisse et sans tache. J'y ai découvert une entaille nette de sept à huit centimètres de long. Pas une simple égratignure, mais une coupure nette. Ça n'est pas tout. Sur la table, j'ai découvert une petite boule de pâte ou de terre noire, avec des grains qui ressemblent à de la sciure. Je suis sûr que ces traces ont été laissées par l'homme qui a lu les documents. Il n'y avait pas d'empreinte et aucun autre indice sur son identité. Je ne savais plus que faire quand brusquement je me suis souvenu de votre présence en ville et je suis venu aussitôt déposer cette affaire entre vos mains. Aidez-moi, Mr. Holmes. Vous voyez mon dilemme. Ou je découvre l'identité de cet homme ou l'examen sera repoussé, le temps de préparer un nouveau sujet, et comme cela ne peut être fait sans explication, il s'ensuivra un affreux scandale qui jettera une ombre non seulement sur le département mais sur l'université tout entière. Je désire par-dessus tout régler l'affaire dans la plus grande discrétion.

– Je serai heureux de m'y pencher et de vous donner tous les conseils que je pourrai, assura Holmes en se levant pour mettre son manteau. L'affaire n'est pas totalement dénuée d'intérêt. Quelqu'un est-il venu vous rendre visite après que les épreuves vous ont été envoyées ?

– Oui, le jeune Daulat Ras, un étudiant indien qui habite le même bâtiment. Il est venu me demander des précisions sur l'examen.

– Pour lesquelles il est entré ?

– Oui.

– Et les épreuves étaient sur votre bureau ?

– Pour autant que je m'en souviens, elles étaient roulées.

– Mais pouvaient être identifiées comme étant le sujet ?

– Peut-être.

– Personne d'autre dans votre bureau ?

– Non.

- Quelqu'un savait-il que les épreuves s'y trouveraient ?
- Personne à l'exception de l'imprimeur.
- Ce Bannister était-il au courant ?
- Non, certainement pas. Personne n'était au courant.
- Où est Bannister en ce moment ?
- Il se sentait très mal, le pauvre. Je l'ai laissé dans un fauteuil. J'avais hâte de venir vous voir.
- Vous avez laissé votre porte ouverte ?
- J'ai d'abord mis les épreuves sous clef.
- Alors cela revient à dire, Mr. Soames que, à moins que l'étudiant indien n'ait reconnu le rouleau comme étant les épreuves de l'examen, l'homme qui les a touchées est tombé dessus par hasard, sans savoir qu'elles étaient là.
- C'est également ce qu'il me semble.

Holmes eut un sourire énigmatique.

- Bien, fit-il, allons-y. Ça n'est pas une de vos affaires, Watson : intellectuelle, pas physique. Bon, venez si vous le voulez. À présent, Mr. Soames, nous sommes à votre disposition !

Le salon de notre client était doté d'une large fenêtre, basse et treillissée, qui donnait sur l'ancienne cour de l'établissement recouverte de lichen. Une porte voûtée de style gothique conduisait à un escalier de pierre usé. Au rez-de-chaussée, se trouvaient les appartements du directeur d'études. Au-dessus habitaient trois étudiants, un à chaque étage. Le crépuscule était presque tombé lorsque nous arrivâmes sur les lieux de notre problème. Holmes s'arrêta, observa la fenêtre avec un grand intérêt puis s'en approcha et, sur la pointe des pieds et le cou tendu, il jeta un coup d'œil dans la pièce.

- Il a dû entrer par la porte. Il n'y a pas d'autre ouverture à part la vitre, nous confia notre guide érudit.
- Vraiment ! répondit Holmes avec un sourire curieux à l'adresse de notre compagnon. Bien, s'il n'y a rien à apprendre ici, nous ferions mieux d'entrer.

Le professeur ouvrit la porte extérieure et nous fit pénétrer chez lui. Nous restâmes dans l'entrée le temps que Holmes examine le tapis.

– J’ai peur qu’il n’y ait aucun indice ici, fit-il. On peut difficilement y compter par une aussi sèche journée. Votre domestique semble avoir récupéré. Vous l’avez laissé dans un fauteuil, dites-vous. Lequel ?

– Près de la fenêtre.

– Je vois. Près de cette petite table. Vous pouvez entrer à présent. J’en ai fini avec le tapis. Voyons tout d’abord cette desserte. Naturellement, ce qui s’est passé est très clair. L’homme est entré et a pris les papiers, feuille à feuille, sur le bureau principal. Il les a apportés sur la table de la fenêtre parce que, de là, il pouvait vous voir traverser la cour et donc s’enfuir.

– En fait, il n’a pas pu, rectifia Soames, parce que je suis rentré par la porte latérale.

– Ah, très bien ! C’est, en tout cas, ce qu’il avait en tête. Voyons ces trois feuilles. Pas d’empreintes digitales, non. Bien, il a d’abord pris celle-ci et l’a copiée. Combien de temps lui a-t-il fallu en utilisant toutes les abréviations possibles ? Un quart d’heure, pas moins. Puis il l’a jetée et s’est emparé de la suivante. Il était concentré sur cette tâche lorsque votre retour l’a obligé à une retraite précipitée – *très précipitée*, parce qu’il n’a pas eu le temps de remettre les feuillets en place, bien qu’ils témoignent de sa présence. Vous n’avez pas entendu des pas précipités dans les escaliers en franchissant la porte extérieure ?

– Non.

– Bon, il a écrit à une telle allure qu’il a cassé son crayon et a dû, comme vous l’avez observé, le retailler. C’est ce qui est intéressant, Watson. Ce crayon n’est pas quelconque. Il est de taille courante, doté d’une mine tendre, sa couleur extérieure est bleue, le nom du fabricant est imprimé en lettres d’argent et le morceau qui reste ne doit mesurer que quatre centimètres de long. Cherchez un crayon qui corresponde, Mr. Soames, et vous aurez votre homme. Quand je vous aurai dit qu’il possède un grand couteau très peu tranchant, vous aurez un indice supplémentaire.

Mr. Soames était quelque peu dépassé par ce flot d’informations.

– Je peux suivre les autres points, fit-il, mais vraiment, en ce qui concerne la longueur...

Holmes lui présenta un petit copeau avec les lettres NN suivies d’un espace de bois clair.

– Vous voyez ?

– Non, je crains que même avec ça...

– Watson, je me suis toujours montré injuste envers vous. Je vais continuer. Que peuvent signifier ces NN ? Ces lettres sont à la fin d’un mot. Vous savez que Johann Faber est le nom du fabricant le plus courant. N’est-il pas clair qu’il reste juste assez de crayon pour ce qui suit généralement le Johann ?

Il poussa la desserte jusqu'à la lumière électrique.

– J'espérais, si le papier sur lequel il a écrit était assez fin, que des traces seraient restées sur cette surface polie. Non, je ne vois rien. Je ne crois pas en apprendre davantage ici. Passons au bureau. Cette petite boulette est, je présume, la masse terreuse noire dont vous nous avez parlé. De forme grossièrement pyramidale et creuse à ce que je constate. Comme vous le disiez, il semble y avoir des grains de sciure. Vraiment très intéressant. Et l'entaille : une indéniable déchirure, à ce que je vois. Elle commence avec une légère éraflure et finit par un trou déchiré. Je vous suis très reconnaissant d'avoir attiré mon attention sur cette affaire, Mr. Soames. Où conduit cette porte ?

– À ma chambre.

– Y êtes-vous entré depuis votre aventure ?

– Non, je suis directement venu vous voir.

– J'aimerais y jeter un œil. Quelle pièce agréable avec son charme suranné ! Voudriez-vous avoir l'amabilité d'attendre une minute, le temps que j'examine le sol. Non, je ne vois rien. À quoi sert ce rideau ? Vous suspendez vos vêtements derrière. Le lit étant trop bas et la penderie pas assez profonde, si quelqu'un était forcé de se dissimuler dans cette pièce, il devrait le faire ici. Il n'y a personne, je suppose ?

Tandis que Holmes soulevait le rideau, j'avais conscience, à la raideur de son attitude, qu'il était prêt à toute éventualité. En fait, le rideau tiré ne dévoila rien d'autre que trois ou quatre costumes suspendus à une rangée de patères. Holmes se retourna et s'arrêta brusquement.

– Oh là ! Qu'est-ce que c'est ? s'exclama-t-il.

C'était une petite pyramide d'un genre de glaise noire, exactement semblable à celle trouvée sur le bureau. Holmes l'exposa dans sa paume ouverte à la lumière de la lampe électrique.

– Votre visiteur semble avoir laissé des traces dans votre chambre autant que dans votre salon, Mr. Soames.

– Qu'est-ce qu'il a bien pu venir chercher ici ?

– Cela me semble assez clair. Vous êtes rentré par un chemin imprévu. Rien ne l'a donc prévenu de votre arrivée avant que vous ne soyez à la porte même. Que pouvait-il faire ? Il a ramassé tout ce qui pouvait trahir sa présence et s'est précipité dans votre chambre pour se cacher.

– Juste ciel, Mr. Holmes, vous voulez dire que, durant tout le temps où je parlais à Bannister, l'homme était notre prisonnier si seulement nous l'avions su ?

– C'est ainsi que je vois les choses.

– Il y a certainement une autre explication, Mr. Holmes. Avez-vous observé la fenêtre de ma chambre ?

– Fenêtre treillissée, châssis de plomb, trois vitres séparées dont une sur gonds et assez large pour qu'un homme puisse y passer.

– Exactement. Et l'angle selon lequel elle donne sur un coin de la cour la rend partiellement invisible. L'homme a pu entrer par ici, laisser des traces en passant et, finalement, la porte étant ouverte, s'être enfui par là.

Holmes secoua la tête avec impatience.

– Soyons pratique, fit-il. Je vous ai entendu dire que trois étudiants utilisent cet escalier et ont l'habitude de passer devant votre porte.

– Oui, c'est exact.

– Et ils vont tous passer l'examen ?

– Oui.

– Avez-vous une raison de soupçonner l'un d'entre eux plus que les autres ?

Soames hésita.

– C'est une question délicate, commença-t-il. Personne n'aime semer le doute quand il n'y a aucune preuve.

– Exprimez vos doutes, je me charge des preuves.

– Alors je vais vous dépeindre en quelques mots le caractère des trois jeunes hommes qui habitent ces chambres. À l'étage le moins élevé, demeure Gilchrist, excellent étudiant et athlète. Il fait partie des équipes de rugby et de cricket de l'université et il a défendu nos couleurs dans la course de haies et le saut en longueur. C'est un brave et vigoureux garçon. Son père était le célèbre sir Jabez Gilchrist qui s'est ruiné au turf. Mon étudiant s'est retrouvé dans une grande pauvreté mais il est travailleur et appliqué. Il s'en sortira.

« Le second étage est occupé par Daulat Ras, l'Indien. C'est un garçon paisible et impénétrable, comme le sont la plupart des Indiens. Il se débrouille bien dans son travail. Le grec est cependant son point faible. Il est sérieux et méthodique.

Le dernier étage appartient à Miles McLaren. C'est un garçon brillant quand il décide de travailler – un des esprits les plus brillants de l'université ; mais il n'en fait qu'à sa tête, il est dissipé et sans scrupules. Il a failli être renvoyé suite à un scandale aux cartes au cours de sa première année. Il s'est montré très paresseux durant tout le trimestre et il doit redouter très sérieusement les examens.

– C’est donc lui que vous suspectez ?

– Je n’irais pas jusque-là. Mais il est le moins improbable des trois.

– Précisément. À présent, Mr. Soames, voyons votre domestique, Bannister.

C’était un petit homme blême, aux cheveux grisonnants, rasé de près et d’environ cinquante ans. Il souffrait encore de ce brusque désordre dans la tranquille routine de son existence. Son visage rebondi était contracté par la nervosité et ses doigts ne tenaient pas en place.

– Nous enquêtons sur cette triste affaire, Bannister, expliqua son maître.

– Oui, monsieur.

– J’ai cru comprendre, fit Holmes, que vous aviez laissé votre clef sur la porte ?

– Oui, monsieur.

– N’est-ce pas tout à fait extraordinaire que cela se produise le jour précis où les épreuves sont livrées ?

– C’est très regrettable, monsieur. Mais cela s’est déjà produit en d’autres occasions.

– Quand êtes-vous entré dans la pièce ?

– Il était aux alentours de quatre heures et demie. C’est l’heure du thé de Mr. Soames.

– Combien de temps êtes-vous resté ?

– Quand j’ai vu qu’il n’était pas là, je me suis aussitôt retiré.

– Avez-vous regardé ces papiers sur le bureau ?

– Non, monsieur, certainement pas.

– Comment se fait-il que vous ayez oublié la clef sur la porte ?

– Je portais le plateau du thé. Je me suis dit que je reviendrais chercher ma clef et puis j’ai oublié.

– La porte extérieure est-elle équipée d’une serrure à pompe ?

– Non, monsieur.

– Elle est donc restée tout le temps ouverte ?

- Oui, monsieur.
 - N’importe qui dans la pièce aurait pu sortir ?
 - Oui, monsieur.
 - Lorsque Mr. Soames est revenu et vous a appelé, vous étiez très perturbé ?
 - Oui, monsieur. Durant mes nombreuses années de service ici, une chose pareille ne s’est jamais produite. Je me suis presque évanoui, monsieur.
 - Je le comprends. Où vous trouviez-vous quand vous avez commencé à vous sentir mal ?
 - Où me trouvais-je, monsieur ? Eh bien, là, près de la porte.
 - C’est étrange parce que vous vous êtes assis dans ce fauteuil là-bas dans le coin. Pourquoi avoir passé ces autres sièges ?
 - Je ne sais pas, monsieur, je n’ai pas fait attention à l’endroit où je m’asseyais.
 - Je ne pense vraiment pas qu’il ait eu conscience de ça, Mr. Holmes. Il avait l’air très mal en point, une mine épouvantable.
 - Vous êtes resté ici après le départ de votre maître ?
 - Seulement une minute. Puis j’ai fermé la porte et je suis retourné dans ma chambre.
 - Qui soupçonnez-vous ?
 - Oh, je ne me hasarderai pas à répondre, monsieur. Je ne crois pas qu’il y ait un seul gentleman dans l’université capable de profiter d’une telle action. Non, monsieur, je n’en crois rien.
 - Merci, ça ira, fit Holmes. Oh, encore un mot. Vous n’avez pas fait mention d’un problème quelconque à l’un des trois gentlemen que vous servez ?
 - Non, monsieur, je n’ai rien dit.
 - Vous n’en avez vu aucun ?
 - Non, monsieur.
 - Très bien. À présent, Mr. Soames, si vous le voulez bien, allons nous promener dans la cour.
- Trois carrés jaunes de lumière brillaient au-dessus de nous dans l’obscurité croissante.

– Vos trois oiseaux sont au nid, constata Holmes en levant les yeux. Oh là ! Qu'est-ce que c'est ? L'un d'entre eux semble assez agité.

Il s'agissait de l'Indien dont la sombre silhouette était brusquement apparue derrière son store. Il arpentait rapidement sa chambre.

– J'aimerais leur rendre une petite visite, fit Holmes. Est-ce possible ?

– Pas la moindre difficulté, répondit Soames. Cette série d'appartements est la plus ancienne de l'université et des visiteurs viennent fréquemment les voir. Venez, je vais vous conduire personnellement.

– Pas de nom, je vous en prie ! souffla Holmes alors que nous frappions à la porte de Gilchrist.

Un jeune homme grand, blond et svelte, l'ouvrit et nous fit gracieusement entrer quand il comprit l'objet de notre visite. Il y avait quelques pièces d'architecture médiévale intérieure réellement très intéressantes. Holmes fut tellement séduit par l'une d'entre elles qu'il insista pour en faire un croquis dans son calepin, cassa son crayon, dut en emprunter un à notre hôte et emprunta finalement un couteau pour tailler le sien. Le même curieux incident se produisit dans les appartements de l'Indien – un garçon taciturne, petit et doté d'un nez crochu, qui nous regarda d'un œil soupçonneux. Il se montra de toute évidence soulagé quand les observations architecturales de Holmes prirent fin. Dans les deux cas, je ne pus savoir si Holmes avait trouvé l'indice qu'il cherchait. Mais à la troisième visite, nous échouâmes. La porte extérieure ne s'ouvrit pas à notre appel et rien de concluant ne nous parvint de l'autre côté, qu'un torrent d'injures.

– Je me fiche de savoir qui vous êtes. Vous pouvez aller vous faire voir ! rugit une voix coléreuse. J'ai un examen demain et je ne veux pas qu'on me dérange.

– Un garçon mal élevé, fit notre guide, rouge de colère, alors que nous descendions l'escalier. Il n'a naturellement pas réalisé que c'était moi qui avais frappé mais sa conduite est néanmoins des plus impolies et vraiment, étant donné les circonstances, des plus douteuses.

La réaction de Holmes fut étrange.

– Pouvez-vous me donner sa taille exacte ? demanda-t-il.

– Réellement, Mr. Holmes, je ne saurais dire. Il est plus grand que l'indien mais pas aussi grand que Gilchrist. Je suppose dans les un mètre soixante-dix.

– C'est très important, fit Holmes. Et maintenant, Mr. Soames, je vous souhaite une bonne nuit.

Notre guide exprima bruyamment son étonnement et sa consternation.

– Juste ciel, Mr. Holmes, vous n’allez tout de même pas m’abandonner aussi brutalement ! Vous n’avez pas l’air de comprendre la situation. Les examens débutent demain. Je dois prendre une décision ce soir. Je ne peux pas autoriser la session si un des sujets a été éventé, Il faut agir.

– Ne faites rien. Je viendrai tôt demain matin et nous discuterons de tout ça. Il est possible que je sois alors en mesure d’agir. En attendant, ne changez rien. Rien du tout.

– Très bien, Mr. Holmes.

– Vous pouvez être parfaitement tranquille. Nous devrions sans aucun doute trouver le moyen de vous tirer d’embarras. Je vais emporter la glaise noire avec moi ainsi que les copeaux de crayon. Au revoir.

Lorsque nous fûmes dans l’obscurité de la cour, nous levâmes une nouvelle fois les yeux sur les fenêtres. L’Indien arpentait toujours sa chambre. Les autres étaient invisibles.

– Watson, qu’en pensez-vous ? me demanda Holmes alors que nous rejoignons la route principale. Un petit jeu de salon, un genre de tour à trois cartes, n’est-ce pas ? Vous avez trois jeunes hommes. Le coupable doit être l’un d’entre eux. Faites votre choix. Pour lequel optez-vous ?

– Le grossier personnage du dernier étage. C’est lui qui a le pire casier judiciaire. Mais cet Indien est également sournois. Pourquoi arpente-t-il sa chambre sans cesse ?

– Cela ne signifie rien. Beaucoup d’hommes agissent ainsi quand ils essayent d’apprendre quelque chose par cœur.

– Il nous a regardés d’une drôle de façon.

– Vous en auriez fait autant si une flopée d’étrangers venaient vous déranger alors que vous préparez un examen pour le lendemain et que chaque instant comptait. Non, je ne vois rien là-dedans. Les crayons aussi et les couteaux, tout était satisfaisant. Mais ce type me laisse perplexe.

– Qui ?

– Mais Bannister, le domestique. Quel est son rôle dans cette affaire ?

– Il m’a fait l’impression d’être un homme parfaitement honnête.

– Moi aussi. C’est ça, le plus étrange. Pourquoi un parfait honnête homme... Enfin, voici une grande papeterie. Nous devrions commencer nos recherches ici.

Il n’y avait que quatre papeteries de quelque importance en ville et, dans chacune d’entre elles, Holmes exhiba ses copeaux de crayon et réclama le modèle correspondant. Tous reconnurent qu’ils pouvaient le commander mais qu’il ne s’agissait pas d’un modèle courant et qu’ils en

avaient rarement en stock. Mon ami ne sembla pas affecté par ces échecs et se contenta de hausser les épaules en un geste de résignation presque comique.

– Tant pis, mon cher Watson. Ceci, le meilleur et décisif indice, n'a rien donné. Mais en fait, je ne doute pas que nous puissions éclaircir l'affaire sans lui. Par Jupiter, mon cher camarade, il est presque neuf heures et la patronne avait parlé de petits pois à sept heures trente. Ce qui, j'imagine, en plus de votre éternel tabac, Watson, et de votre irrégularité à table, va vous valoir votre congé et je vais devoir partager votre déchéance. Mais pas avant que nous ayons résolu le problème du directeur d'études nerveux, du domestique négligent et des trois étudiants audacieux.

Holmes ne fit pas d'autre allusion à l'affaire ce jour-là bien qu'il restât perdu dans ses pensées longtemps après notre dîner tardif. À huit heures du matin, il entra dans ma chambre juste au moment où j'achevais ma toilette.

– Bien, Watson, fit-il, il est temps d'aller à St. Luke. Pouvez-vous le faire sans petit-déjeuner ?

– Certainement.

– Soames sera dans cet épouvantable état de nerfs tant que nous ne lui aurons rien dit de concret.

– Vous avez quelque chose de concret à lui dire ?

– Je crois.

– Vous avez une conclusion ?

– Oui, mon cher Watson, j'ai résolu le mystère.

– Mais quel nouvel indice avez-vous pu dénicher ?

– Ah ! ça n'est pas en vain que je me suis levé à six heures du matin. À cette heure matinale, j'en ai fourni deux de dur labeur et parcouru au moins huit kilomètres avec le résultat que voici. Regardez !

Il tendit la main. Dans sa paume se trouvaient trois petites pyramides de glaise noire.

– Mais enfin, Holmes, vous n'en aviez que deux hier.

– Et une de plus ce matin. C'est un argument des plus convaincants pour affirmer que, quelle que soit la provenance du n 3, elle est la même pour les n^{os} 1 et 2. Hein, Watson ? Venez, allons sortir notre ami Soames de ses difficultés.

Lorsque nous arrivâmes chez lui, l'infortuné directeur d'études était dans un état patent de pitoyable agitation. L'examen débutait dans quelques heures et il était toujours déchiré par le même dilemme : rendre les faits publics ou laisser le coupable concourir pour une bourse très

élevée. Son excitation mentale était telle qu'il parvenait péniblement à se contenir. Il se précipita sur Holmes, deux mains avides tendues vers lui.

– Dieu merci, vous êtes venu ! J'avais peur que vous n'ayez abandonné de désespoir. Que vais-je faire ? Dois-je maintenir l'épreuve ?

– Mais bien sûr.

– Et ce vaurien ?

– Il n'y participera pas.

– Vous le connaissez ?

– Je pense que oui. Si cette affaire ne doit pas être rendue publique, nous devons nous octroyer certains pouvoirs et nous constituer en petite cour martiale privée. Si vous voulez bien vous installer ici, Soames, Watson, là ! Je prendrai le fauteuil du milieu. Je pense à présent que nous sommes suffisamment impressionnants pour emplir de terreur un esprit coupable. Je vous en prie, sonnez !

Bannister pénétra dans la pièce et recula de surprise et de peur face à notre apparence impartiale.

– Voulez-vous fermer la porte ? fit Holmes. À présent, Bannister, voulez-vous nous dire la vérité à propos de l'incident d'hier ?

L'homme pâlit jusqu'à la racine de ses cheveux.

– Je vous ai tout dit, monsieur.

– Vous n'avez rien à ajouter ?

– Rien du tout, monsieur.

– Alors laissez-moi vous faire quelques suggestions. Lorsque vous vous êtes assis sur ce fauteuil hier, l'avez-vous fait dans le but de dissimuler quelque objet qui aurait trahi celui qui avait pénétré dans la pièce ?

Le visage de Bannister était livide.

– Non, absolument pas.

– Ça n'est qu'une suggestion, poursuivit Holmes d'une voix douce. J'avoue franchement être incapable de le prouver. Mais cela semble suffisamment probable parce que, dès que Mr. Soames eut tourné le dos, vous avez relâché l'homme qui se cachait dans cette chambre.

Bannister passa la langue sur ses lèvres desséchées.

– Il n’y avait personne, monsieur.

– Ah, quel dommage, Bannister. Jusqu’à présent, vous avez pu dire la vérité mais, maintenant, je sais que vous mentez.

Le visage de l’homme afficha un air de bravade renfrognée.

– Il n’y avait personne, monsieur.

– Allons, allons, Bannister !

– Non, monsieur, il n’y avait personne.

– Dans ce cas, vous ne pouvez nous fournir d’autres informations. Voulez-vous rester dans la pièce ? Mettez-vous là, près de la porte de la chambre. Maintenant, Soames, je vais vous demander d’avoir l’extrême amabilité de monter chez le jeune Gilchrist et de lui demander de descendre chez vous.

Un instant plus tard, le directeur d’études revenait en compagnie de l’étudiant. C’était la silhouette élancée d’un homme grand, souple et agile, à la démarche élastique et au visage ouvert. Ses yeux bleus inquiets se posèrent sur chacun d’entre nous avant de s’arrêter avec consternation sur Bannister dans le coin le plus éloigné.

– Fermez la porte, commanda Holmes. Bien, Mr. Gilchrist, nous sommes pratiquement seuls dans cette pièce et personne ne saura jamais un seul mot de ce qui va se passer entre nous. Nous pouvons être parfaitement francs les uns envers les autres. Nous voulons savoir, Mr. Gilchrist, comment vous, un homme d’honneur, en êtes venu à commettre une action telle que celle d’hier ?

L’infortuné jeune homme recula en lançant un regard horrifié et lourd de reproches à Bannister.

– Non, non, Mr. Gilchrist, monsieur, je n’ai pas dit un mot, pas un mot ! s’écria le domestique.

– Non, mais vous venez de le faire, lança Holmes. Monsieur, après les propos de Bannister, nous pouvons considérer que votre position est sans espoir et que votre seule chance réside dans une franche confession.

Durant un court instant, Gilchrist, les mains levées, s’efforça de contrôler ses traits déchirés. La seconde d’après, il s’écroulait à genoux à côté du bureau. Enfouissant sa tête entre ses mains, il éclata en de violents sanglots.

– Allons, allons, l’encouragea gentiment Holmes, l’erreur est humaine. Au moins, personne ne peut vous accuser d’être un criminel dénué de pitié. Il serait peut-être plus facile pour vous que je raconte à Mr. Soames ce qui s’est passé. Vous m’arrêterez si je me trompe. Vous êtes d’accord ?

Bon, bon, ne prenez pas la peine de répondre. Écoutez et veillez à ce que je ne vous fasse pas d'injustice.

« À l'instant où vous m'avez dit, Mr. Soames, que personne, pas même Bannister, ne savait que les épreuves étaient dans votre bureau, l'affaire prit pour moi une tournure précise. L'imprimeur pouvait, naturellement, être écarté. Il pouvait consulter les documents dans son propre bureau. Je ne pensais rien non plus de l'Indien. Si les feuillets étaient roulés, il n'avait aucun moyen de savoir de quoi il s'agissait. Que par ailleurs, un homme s'aventurât à pénétrer dans le bureau le jour où précisément les papiers s'y trouvaient me paraissait une coïncidence inconcevable. J'écartai donc cette possibilité. L'homme qui était entré savait que les papiers s'y trouvaient. Comment le savait-il ?

« Lorsque j'approchai de votre bureau, j'examinai la fenêtre. Vous m'avez amusé en supposant que j'envisageais la possibilité pour quelqu'un de l'avoir franchie en plein jour, au vu de tous les autres appartements. Une telle idée était absurde. Je mesurais en fait la taille que devait avoir un homme pour voir, en passant, quels papiers étaient sur le grand bureau. Je mesure un mètre quatre-vingt-trois et je pouvais le voir sans effort. Personne de plus petit n'en avait la possibilité. Comme vous le voyez, j'avais déjà une raison de penser que, si l'un de vos trois étudiants était d'une hauteur peu courante, il était le suspect le plus valable des trois.

« J'entrai et je vous fis part de mes déductions quant à la petite table. Le bureau principal ne m'apprit rien jusqu'à ce que vous mentionniez le fait que Gilchrist pratiquait le saut en longueur. Tout se clarifia alors en une seconde, il ne me manquait plus que certaines preuves corroborant les faits, preuves que j'obtins rapidement.

« Les choses se sont déroulées ainsi : ce jeune homme a passé son après-midi sur le terrain de sport où il a fait du saut. Il est revenu, ses chaussures de sport à la main, qui sont, comme vous le savez, munies de crampons pointus. En passant devant votre fenêtre, il vit, en raison de sa haute taille, les épreuves sur votre bureau et se douta de quoi il s'agissait. Rien ne serait arrivé si, en passant devant votre porte, il n'avait vu la clef oubliée par votre serviteur négligent. Une brusque impulsion le poussa à entrer pour voir s'il s'agissait bien des épreuves de l'examen. Ça n'était pas un exploit très risqué car il pouvait toujours prétendre être entré pour vous poser une question.

« Ce ne fut qu'en constatant qu'il s'agissait effectivement des épreuves, qu'il céda à la tentation. Il posa ses chaussures sur le bureau. Qu'avez-vous déposé sur le fauteuil près de la fenêtre ?

– Mes gants, fit le jeune homme.

Holmes posa un regard triomphant sur Bannister.

– Il posa ses gants sur le fauteuil et il prit les feuillets, un par un, pour les copier. Il pensait que le directeur d'études rentrerait par l'entrée principale et qu'il le verrait. Comme nous le savons, il revint par la porte latérale. Il l'entendit brusquement à la porte d'entrée. Il n'y avait aucune issue possible. Oubliant ses gants, il attrapa ses chaussures et se précipita dans la chambre. Vous constaterez que la déchirure sur le bureau, légère d'un côté, s'approfondit en direction de la

chambre. Cela suffit à nous prouver que la chaussure a été traînée dans cette direction et que c'est là que le coupable a trouvé refuge. La terre autour des crampons est restée sur le bureau et un second échantillon est tombé dans la chambre. Je dois ajouter que je suis allé sur le terrain de sport ce matin. J'y ai constaté que cette terre glaise et collante provenait de l'aire de saut et j'en ai prélevé un spécimen mêlé à la fine sciure qu'on y répand pour éviter aux athlètes de dérapier. Ai-je dit la vérité, Mr. Gilchrist ?

L'étudiant s'était relevé.

– Oui, monsieur, c'est la vérité, confirma-t-il.

– Seigneur ! Vous n'avez rien à ajouter ? s'écria Soames.

– Si, monsieur, mais le choc de cette révélation déshonorante m'a assommé. J'ai une lettre avec moi, Mr. Soames, que je vous ai écrite très tôt ce matin, après une nuit sans repos. Avant que je sache que mon péché avait été découvert. La voici, monsieur. Vous lirez que « j'ai pris la décision ne pas participer à l'examen. On m'a proposé une mission dans la police rhodésienne et je pars sur-le-champ pour l'Afrique du Sud ».

– Je suis extrêmement heureux d'apprendre que vous n'aviez pas l'intention de profiter de votre avantage déloyal, fit Soames. Mais pourquoi avoir changé d'avis ?

Gilchrist désigna Bannister.

– Voici l'homme qui m'a remis dans le droit chemin, dit-il.

– Approchez, Bannister, demanda Holmes. Vous comprendrez, après ce que j'ai dit, que vous étiez le seul à pouvoir faire sortir ce garçon. Parce que vous étiez seul dans la pièce et que vous avez refermé la porte à clef en sortant. Sa fuite par la fenêtre était invraisemblable. Ne pourriez-vous éclairer le dernier point de ce mystère et nous dire les raisons de votre intervention ?

– Vous l'auriez immédiatement compris, monsieur, si vous aviez su, mais malgré toute votre intelligence, vous ne pouviez pas être au courant. Il fut un temps, monsieur, où j'étais maître d'hôtel du vieux Sir Jabez Gilchrist, le père de ce jeune homme. Lorsqu'il fut ruiné, j'entrai à l'université comme domestique mais, oublié du monde, je n'en abandonnai pas pour autant mon ancien employeur. À cause des jours anciens, je veillais comme je pouvais sur son fils. Monsieur, quand je suis entré dans le bureau hier, l'alerte avait été donnée, la première chose que je vis, ce furent les gants de Mr. Gilchrist abandonnés sur ce fauteuil. Je les connaissais bien et j'ai compris ce qu'ils signifiaient. Si Mr. Soames les voyait, tout était fini. Je me suis effondré dans le fauteuil et rien ne m'en aurait délogé jusqu'au départ de Mr. Soames pour vous voir. Puis mon pauvre jeune maître, que j'avais tenu sur mes genoux, est sorti et m'a tout avoué. N'était-il pas naturel, monsieur, que je veuille le sauver et n'était-il pas naturel que j'essaie de lui parler comme son père l'aurait fait pour lui faire comprendre qu'il ne pouvait profiter d'un tel geste ? Peut-on me blâmer, monsieur ?

– Certainement pas ! s'exclama Holmes avec chaleur en sautant sur ses pieds. Bien, Soames, je crois que nous avons éclairci notre problème et notre petit déjeuner nous attend chez nous. Venez, Watson ! Quant à vous, monsieur je suis sûr qu'un brillant avenir vous attend en Rhodésie. Vous êtes tombé une fois. Montrez-nous, à l'avenir quelles cimes vous pouvez atteindre.

Le Pince-Nez en Or

Quand je considère les trois épais volumes manuscrits qui rassemblent notre travail de l'année 1894, j'avoue qu'il m'est très difficile, dans une telle abondance, de sélectionner les affaires les plus intéressantes et les plus susceptibles d'illustrer les remarquables facultés qui ont fait la célébrité de mon ami. En tournant les pages, je retrouve mes notes sur la répugnante histoire de la sangsue rouge et l'effroyable mort de Crosby, le banquier. Là encore, je découvre le récit de la tragédie d'Addleton et l'étrange contenu de l'ancien cairn britannique. L'affaire de la célèbre succession Smith-Mortimer fait également partie de cette période, comme la traque et l'arrestation de Huret, l'assassin du Boulevard – une prouesse qui valut à Holmes une lettre autographe de remerciement du Président français et la Légion d'honneur. Toutes pourraient faire l'objet d'un récit. Mais dans l'ensemble, je suis d'avis qu'aucune n'offre autant de détails singuliers que l'épisode de Yoxley Old Place. Lequel ne comporte pas seulement la mort déplorable du jeune Willoughby Smith mais aussi ces développements consécutifs qui jettent une si étrange lumière sur les mobiles d'un crime.

Le vent et la tempête faisaient rage cette nuit de la fin novembre. Holmes et moi étions restés silencieux toute la soirée. Lui, occupé avec une lentille puissante à déchiffrer les restes d'une inscription d'origine sur un palimpseste. Moi, plongé dans un récent traité de chirurgie. Dehors, le vent hurlait dans Baker Street tandis que la pluie frappait violemment les fenêtres. Il était étrange, ici, au cœur même de la ville, entouré de tous côtés par quinze kilomètres d'ouvrages bâtis de la main de l'homme, de sentir la poigne de la Nature. Face à la puissance des éléments déchaînés, tout Londres n'était rien de plus qu'une de ces taupinières qui parsèment les champs. Je me dirigeai vers la fenêtre et regardai la rue déserte. Les lampadaires espacés éclairaient la rue boueuse et le trottoir luisant. Un fiacre isolé débouchait d'Oxford Street dans les éclaboussures.

– Eh bien, Watson, félicitons-nous de ne pas avoir à sortir ce soir, fit Holmes en reposant sa lentille avant de rouler le palimpseste. J'en ai fait assez pour une séance. C'est un travail pénible pour les yeux. D'après ce que j'ai pu déchiffrer, rien n'est plus passionnant que les comptes d'une abbaye de la seconde moitié du XVe siècle. Ho là ! Ho là ! Ho là ! De quoi s'agit-il ?

Au milieu des rugissements du vent, nous parvinrent des trépignements de sabots de cheval et un long crissement de roues qui frottaient le trottoir. Le fiacre que j'avais vu s'était arrêté à notre porte.

– Que peut-il vouloir ! m'exclamai-je tandis qu'un homme en descendait.

– Vouloir ? C'est nous qu'il veut. Et nous, mon pauvre Watson, allons vouloir manteaux, foulards, caoutchoucs et tous les secours que les hommes ont inventés pour lutter contre les éléments. Mais attendez un peu ! Le fiacre s'en va ! Il y a encore de l'espoir. Il l'aurait gardé s'il avait voulu que nous l'accompagnions. Descendez vite, mon cher camarade, et ouvrez la porte car les gens de bien sont au lit depuis longtemps.

Quand la lumière de la lampe de l'entrée tomba sur notre visiteur de minuit, je n'eus aucun mal à le reconnaître. Il s'agissait du jeune Stanley Hopkins, un inspecteur prometteur, pour la carrière duquel Holmes avait à plusieurs reprises témoigné un intérêt très pratique.

– Est-il là ? me demanda-t-il avec empressement.

– Montez, mon cher monsieur, fit la voix de Holmes au-dessus. J'espère que vous n'avez pas de desseins nous concernant par une nuit pareille.

L'inspecteur grimpa les marches et notre lampe fit briller son imperméable. Je l'aidai à s'en débarrasser tandis que Holmes faisait renaître le feu d'un coup de pied dans les bûches de l'âtre.

– A présent, mon cher Hopkins, approchez une chaise et réchauffez vos orteils, fit-il. Voici un cigare et le docteur a une ordonnance concernant de l'eau chaude et du citron, un excellent remède par une nuit pareille. Ce doit être une affaire d'importance qui vous a jeté dehors par une telle tempête.

– En effet, Mr. Holmes. J'ai eu un après-midi très chargé, croyez-moi. Avez-vous lu quoi que ce soit concernant l'affaire Yoxley dans les éditions du soir ?

– Je n'ai rien vu de plus récent que le XVe siècle aujourd'hui.

– Il n'y avait qu'un entrefilet, et inexact qui plus est. Vous n'avez donc pas perdu grand-chose. Je n'ai pas traîné. C'est dans le Kent, à onze kilomètres de Chatham et cinq de la ligne de chemin de fer. Un télégramme m'est parvenu pour aller sur place à quinze heures quinze ; je suis arrivé à Yoxley Old Place à dix-sept heures, j'ai mené mon enquête et j'étais de retour à Charing Cross par le dernier train. J'ai pris un fiacre et je suis venu vous voir directement.

– Ce qui signifie, je suppose, que vous n'êtes pas tout à fait déterminé quant à votre affaire ?

– Cela veut dire qu'elle n'a ni queue ni tête., D'après ce que j'ai vu, c'est l'affaire la plus embrouillée que j'aie jamais eue en main. Et pourtant, elle semblait de prime abord si simple qu'on ne pouvait se tromper. Il n'y a pas de mobile, Mr. Holmes. C'est ce qui m'ennuie. Je ne peux pas mettre la main sur un mobile. Un homme est mort – il n'y a pas à revenir là-dessus – mais pour autant que je sache, il n'existe aucune raison pour que quiconque ait souhaité sa mort. Holmes alluma son cigare et s'adossa à son siège.

– Racontez-nous ça, fit-il.

– Les faits sont transparents, reprit Stanley Hopkins. Tout ce que je désire, c'est savoir ce qu'ils signifient. L'histoire, telle que je peux vous la raconter, est la suivante. Il y a quelques années, cette maison de campagne, Yoxley Old Place, a été achetée par un homme assez âgé, le professeur Coram. C'est un invalide, gardant la chambre la moitié du temps, passant l'autre à

clopiner dans la maison à l'aide d'une canne ou à se faire pousser dans le domaine par le jardinier dans un fauteuil roulant. Il est apprécié des quelques voisins qui le connaissent et il a là-bas la réputation d'être un homme très érudit. Sa maisonnée se résume à une vieille gouvernante, Mrs. Marker, et à une femme de chambre, Suzan Tarlton. Elles sont toutes les deux à son service depuis son installation et elles semblent d'excellent caractère. Le professeur rédige un livre important et il a estimé nécessaire, il y a environ un an, d'engager un secrétaire. Les deux premiers ne sont pas restés mais le troisième, Mr. Willoughby Smith, un très jeune homme sorti tout droit de l'université, semble avoir été tout ce que son employeur désirait. Son travail consistait à écrire chaque matin sous la dictée du professeur. Il passait généralement ses après-midi à rechercher des références et des extraits portant sur le travail, du lendemain. En tant qu'élève à Uppingham ou étudiant à Cambridge, ce Willoughby n'a rien contre lui. J'ai vu ses certificats et, depuis le premier, il est honnête, tranquille, travailleur, aucune faiblesse n'a été relevée contre lui. C'est pourtant le jeune homme qui a trouvé la mort ce matin dans le bureau du professeur, dans des circonstances qui ne peuvent que dénoncer un meurtre.

Le vent mugissait aux fenêtres. Holmes et moi nous rapprochâmes du feu tandis que le jeune inspecteur, lentement et point par point, développait son étrange récit.

– Vous pourriez fouiller toute l'Angleterre, commença-t-il, je ne crois pas que vous trouviez d'habitation plus isolée ou détachée de toute influence extérieure. Des semaines entières peuvent se passer sans qu'aucun des habitants ne franchisse les portes du domaine. Le professeur est plongé dans son travail et n'existe que pour lui. Le jeune Smith ne connaissait personne dans les environs et vivait presque comme son employeur. Les deux femmes n'ont rien qui les entraîne hors de la maison. Mortimer, le jardinier qui pousse le fauteuil roulant, est un militaire à la retraite – un ancien de Crimée d'excellente composition. Il n'habite pas dans la maison mais dans un cottage de trois pièces à l'autre bout du domaine. Voilà les seules personnes que vous trouverez sur les terres de Yoxley Old Place. Par ailleurs, les grilles de la propriété se trouvent à une centaine de mètres de la route principale qui va de Londres à Chatham. Elles se ferment par un simple loquet et il n'existe rien pour empêcher quiconque d'entrer.

« Je vais maintenant vous faire part de la déposition de Suzan Tarlton, la seule personne à pouvoir dire quelque chose de précis sur l'affaire. Cela se passait dans la matinée, entre onze heures et midi. Elle était alors occupée à accrocher des rideaux dans la chambre de façade à l'étage. Le professeur Coram se trouvait encore au lit. Quand le temps est mauvais, il se lève rarement avant midi. La gouvernante vaquait à quelque tâche à l'arrière de la maison. Willoughby Smith était resté dans sa chambre, qui lui sert aussi de salon, mais la bonne l'a entendu passer dans le couloir et descendre au bureau juste en dessous d'elle. Elle ne l'a pas vu mais elle dit qu'elle ne peut se tromper sur sa démarche rapide et assurée. Elle n'a pas entendu la porte du bureau se fermer mais, à peu près une minute plus tard, elle a entendu un cri affreux dans la pièce en dessous. C'était un hurlement violent et rauque si bizarre et peu naturel qu'il pouvait aussi bien provenir d'un homme que d'une femme. Au même instant, il y eut un bruit sourd qui secoua la vieille maison puis tout retomba dans le silence. La femme de chambre resta un instant pétrifiée puis, retrouvant son courage, elle se précipita en bas. La porte du bureau était fermée et elle l'ouvrit. À l'intérieur, le jeune Mr. Willoughby Smith était étendu sur le sol. Elle ne vit tout d'abord aucune trace de blessure mais, en essayant de le soulever, elle remarqua que du sang s'écoulait de l'arrière de son cou. Il avait été transpercé par une minuscule mais profonde

blessure qui avait coupé l'artère carotide. L'instrument qui avait causé la blessure était sur le tapis à côté de lui. C'était un de ces petits couteaux de cire à cacheter qu'on trouvait autrefois sur les bureaux, avec un manche d'ivoire et une lame dure. Il fait partie du propre attirail de bureau du professeur.

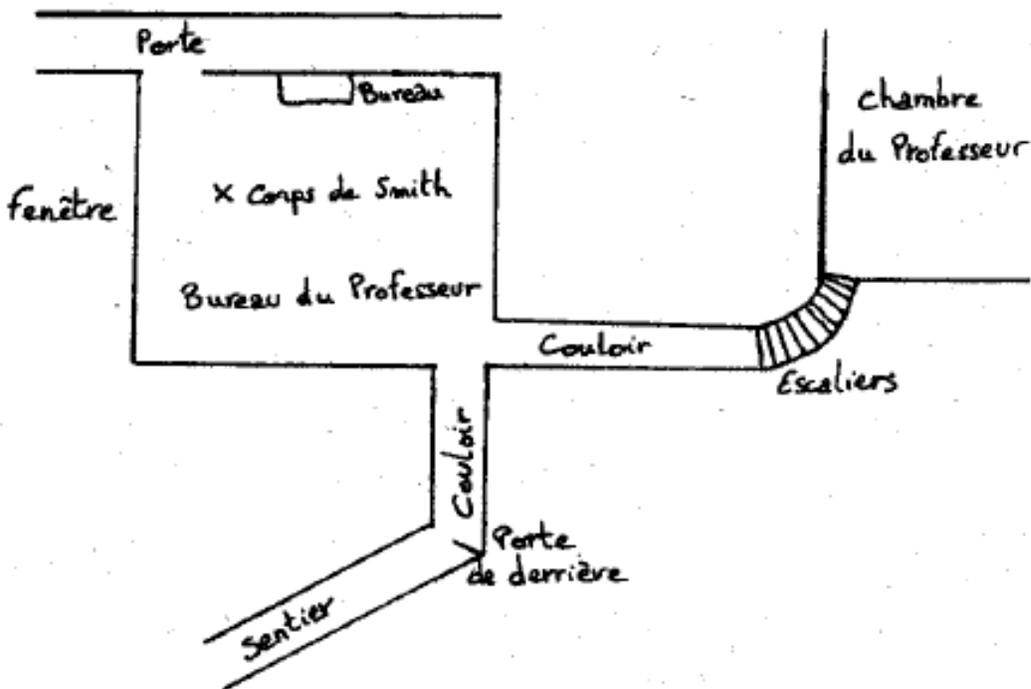
« La bonne a d'abord pensé que le jeune Smith était déjà mort mais, en versant un peu d'eau d'une carafe sur son front, il ouvrit un instant les yeux. “Le professeur, murmura-t-il, c'était elle.” La femme de chambre est prête à jurer que ce sont ses paroles exactes. Il a désespérément tenté de dire autre chose et il a levé la main droite. Puis il est retombé mort.

« Entre-temps, la gouvernante était arrivée sur les lieux, hélas trop tard pour entendre les derniers mots du jeune homme. Laisant Suzan avec le corps, elle s'est précipitée dans la chambre du professeur. Il était assis sur son lit, affreusement agité car ce qu'il avait entendu avait suffi à le convaincre que quelque chose de grave s'était produit. Mrs. Marker est prête à jurer que le professeur était encore en pyjama et, en effet, il lui est impossible de s'habiller sans l'aide de Mortimer qui avait reçu l'ordre de venir à midi. Le professeur déclare avoir entendu le cri lointain mais ne pas en savoir davantage. Il ne peut fournir aucun éclaircissement sur les derniers mots du jeune homme : “Le professeur, c'était elle”, mais pense qu'il s'agit d'un délire. Il est convaincu que Willoughby Smith n'avait aucun ennemi au monde et il ne peut donner aucune explication au crime. Sa première réaction a été d'envoyer Mortimer, le jardinier, chercher la police locale. Un peu plus tard, le chef de la police me faisait prévenir. Rien n'a été touché avant mon arrivée et des ordres stricts ont été donnés pour que personne ne marche sur l'allée qui mène à la maison. C'était une superbe occasion de mettre vos théories en pratique, Mr. Sherlock Holmes. Il ne manquait vraiment rien.

– A l'exception de Sherlock Holmes, corrigea mon compagnon avec un sourire quelque peu sarcastique. Dites-nous un peu comment vous vous en êtes tiré.

– Je dois d'abord vous demander, Mr. Holmes, de jeter un coup d'œil à ce plan grossier. Il vous donnera une idée générale de la situation du bureau du professeur et des divers aspects du problème. Il vous aidera à suivre les étapes de mon enquête.

Il déplia un dessin rapide, que je reproduis ici, qu'il étendit sur les genoux de Holmes.



Je me levai et, derrière Holmes, l'étudiai par-dessus son épaule.

– Il est très approximatif, bien sûr, et ne concerne que les points qui me paraissent essentiels. Vous verrez le reste plus tard par vous-même. Bon, tout d'abord, supposant que l'assassin se soit introduit dans la maison, comment est-il, ou est-elle, entré ? Indubitablement par le sentier du jardin et la porte de derrière, qui offre un accès direct au bureau. N'importe quel autre chemin aurait été extrêmement compliqué. La fuite a également dû se produire par le même chemin car des deux issues de la pièce, l'une était bloquée par Suzan qui descendait les escaliers et l'autre conduit directement à la chambre du professeur. J'ai donc immédiatement porté mon attention sur le sentier, détrempé par la pluie récente, qui me fournirait certainement des empreintes.

« Mon inspection me montrait que j'avais affaire à un criminel prudent et avisé. Aucune empreinte ne fut relevée sur le sentier. On ne pouvait cependant douter que quelqu'un était passé sur la bordure d'herbe qui longe le chemin et qu'il l'avait fait pour éviter de laisser des traces. Je n'ai rien découvert qui soit de nature à me donner une indication précise mais l'herbe avait été piétinée et quelqu'un était de toute évidence passé par là. Cela ne pouvait être que le meurtrier car ni le jardinier ni personne d'autre n'était là ce matin et la pluie n'avait commencé que durant la nuit.

– Un instant, l'interrompit Holmes, où mène ce chemin ?

– A la route.

- Qui se trouve à quelle distance ?
- Une centaine de mètres environ.
- A l'endroit où le chemin franchit les grilles, vous pouvez certainement relever des traces ?
- Le chemin est malheureusement dallé à cet endroit.
- Bon, et sur la route ?
- Non, elle était toute boueuse.
- Tss-tss ! Bon, alors ces traces sur l'herbe, étaient-elles dans le sens de l'aller ou du retour ?
- Impossible à dire. Il n'y avait aucun contour net.
- Un grand ou un petit pied ?
- Vous n'auriez pu le distinguer.

Holmes lâcha un cri d'impatience.

– Il a plu des cordes et il y a eu un véritable ouragan depuis, fit-il. Et ce sera plus difficile à déchiffrer que ce palimpseste. Bon, bon, on n'y peut rien. Qu'avez-vous fait, Hopkins, après vous être assuré que vous ne pouviez être sûr de rien ?

– Je crois m'être assuré d'un certain nombre de choses, Mr. Holmes. Je sais que quelqu'un est prudemment entré dans la maison de l'extérieur. J'ai ensuite examiné le couloir. Il est recouvert d'un tapis de coco et n'a conservé aucune trace d'aucune sorte. Cela m'a conduit au bureau lui-même. C'est une pièce meublée au strict minimum. Le meuble principal est un imposant bureau doté d'une commode fixe. Cette commode consiste en deux colonnes de tiroirs séparées par un petit placard central. Les tiroirs étaient ouverts, le placard fermé. Les tiroirs, à ce qu'il semble, sont toujours ouverts. Ils ne contiennent rien de valeur. Il y avait des papiers de quelque importance dans le placard mais rien n'indique qu'ils ont été touchés et le professeur m'assure que rien ne manque. On peut affirmer qu'aucun vol n'a été commis.

« J'en viens à présent à la dépouille du jeune homme. On l'a trouvé près du bureau, juste à sa gauche, comme indiqué sur ce plan. Le coup a été porté sur le côté droit du cou et d'arrière en avant, de sorte qu'il est presque impossible qu'il se le soit infligé lui-même.

– A moins qu'il ne soit tombé sur le couteau, intervint Holmes.

– Parfaitement. L'idée m'a effleuré. Mais nous avons découvert le couteau à quelque distance du corps, cela semble donc impossible. Et puis, naturellement, il y a les dernières paroles de la victime. Et enfin, il y a cette pièce à conviction très importante découverte serrée dans la main droite du mort.

De sa poche, Stanley Hopkins sortit un petit paquet. Il déplia le papier et découvrit un pince-nez en or avec deux bouts de cordons de soie noire cassés.

– Willoughby Smith avait une excellente vue, ajouta-t-il. Il ne fait aucun doute que cela a été arraché du visage ou de la personne de l'assassin.

Sherlock Holmes prit les verres entre ses mains et les examina avec le plus grand intérêt. Il les posa sur son nez, s'efforça de lire avec, se dirigea ensuite vers la fenêtre et regarda dans la rue, les étudia le plus minutieusement à la lumière de la lampe et, finalement, avec un petit gloussement de rire, s'installa à son bureau et écrivit quelques lignes sur un morceau de papier qu'il tendit ensuite à Stanley Hopkins.

– Voilà le mieux que je puisse faire pour vous, fit-il. Cela devrait s'avérer de quelque utilité.

L'inspecteur ébahi lut la note à voix haute. Elle disait ceci :

Recherche femme de bonne présentation, vêtue comme une dame. Elle possède un nez d'une longueur remarquable, avec des yeux très rapprochés. Elle a le front plissé, un regard de myope et des épaules probablement voûtées. Des indices laissent à penser qu'elle a eu recours aux services d'un opticien au moins à deux reprises au cours des derniers mois. Comme ses verres sont d'une puissance remarquable et étant donné que les opticiens ne sont pas si nombreux, retrouver sa trace ne devrait présenter aucune difficulté.

Holmes sourit de la stupéfaction de Hopkins qui devait se refléter sur mes traits.

– Mes déductions sont la simplicité même, fit-il. Il est difficile de nommer un objet fournissant un champ de déductions aussi vaste qu'une paire de lunettes, et particulièrement une paire aussi remarquable que celle-ci. Qu'elles appartiennent à une femme, je le déduis de leur finesse et aussi, bien sûr, des derniers mots du mourant. Quant à savoir qu'il s'agit d'une personne raffinée et bien habillée, les verres, comme vous le voyez, sont élégamment montés sur une monture en or massif et il est inconcevable qu'une personne portant de telles lunettes soit peu soignée à d'autres égards. Vous verrez que les clips sont trop larges pour votre nez, ce qui prouve que le nez de la dame est très large à la base. Ce genre de nez est généralement court et épais, mais il y a suffisamment d'exceptions pour m'éviter d'être dogmatique ou intransigeant sur ce point de ma description. Mon propre visage est étroit et je constate pourtant que mes yeux ne sont au centre, ni près du centre, de ces verres. C'est la raison pour laquelle les yeux de cette dame sont très rapprochés de la racine du nez. Vous remarquerez, Watson, que ces verres sont concaves et d'une puissance peu commune. Une femme dont la vision a été aussi extrêmement contrainte toute sa

vie est certaine d'avoir les caractéristiques physiques d'une telle vision qui s'expriment sur le front, les paupières et les épaules.

– Oui, acquiesçai-je, je suis tous vos arguments. Mais j'avoue être incapable de comprendre comment vous en venez à la double visite chez l'opticien.

Holmes prit les verres entre ses mains.

– Vous remarquerez, reprit-il, que les clips sont doublés de fins morceaux de liège pour adoucir leur pression sur le nez. L'un d'entre eux est décoloré et usé sur une petite superficie tandis que l'autre est neuf. Il est évident que l'un a été remplacé après être tombé. J'estime que le plus ancien n'a pas été posé depuis plus de quelques mois. Ils sont exactement semblables, d'où je déduis que la dame est retournée dans le même établissement pour le second.

– Mon Dieu, c'est prodigieux ! s'exclama Hopkins, au comble de l'admiration. Penser que j'avais tous ces indices en main sans le savoir ! J'avais toutefois l'intention de faire le tour des opticiens londoniens.

– Naturellement. En attendant, avez-vous autre chose à nous dire sur l'affaire ?

– Rien, Mr. Holmes. Je crois que vous en savez maintenant autant que moi, probablement plus. Nous avons enquêté sur tous les étrangers aperçus sur les routes du comté ou dans les gares. Il n'y en a aucun. Ce qui me dépasse, c'est le manque total de mobile. Personne n'a pu me suggérer l'ombre d'un mobile.

– Ah ! là, je ne suis pas en mesure de vous aider. Mais je suppose que vous voulez que nous vous accompagnions demain ?

– Si ça n'est pas trop vous demander, Mr. Holmes. Il y a un train de Charing Cross à Chatham à six heures du matin, nous devrions arriver à Yoxley Old Place entre huit et neuf heures.

– Nous le prendrons. Votre affaire présente quelques aspects fort intéressants et je serais ravi d'y jeter un œil. Bon, il est presque une heure et nous ferions mieux de prendre quelques heures de sommeil. Vous serez très bien sur le sofa devant le feu. J'allumerai ma lampe à alcool et vous préparerai une tasse de café avant de partir.

Le lendemain, la tempête s'était calmée mais au moment de partir, la matinée était glaciale. Nous vîmes le froid soleil d'hiver se lever sur les sinistres marécages de la Tamise et le long des mornes rives de la rivière, que j'associerai toujours à notre poursuite de l'habitant de l'île d'Andaman aux premiers temps de notre carrière. Après un long et ennuyeux voyage, nous descendîmes à une petite gare à quelques miles de Chatham. Alors qu'on attelait un cheval à l'auberge locale, nous avalâmes un rapide petit déjeuner de sorte que, en arrivant enfin à Yoxley Old, nous étions prêts à travailler. Un agent nous accueillit à l'entrée du domaine.

– Alors, Wilson, du nouveau ?

– Non, monsieur, rien.

– On ne vous a signalé aucun étranger dans les parages ?

– Non, monsieur. A la gare, ils sont certains qu'aucun étranger n'est venu ou reparti hier.

– Avez-vous enquêté dans les auberges et les pensions ?

– Oui, monsieur : aucun inconnu.

– Chatham n'est pas loin à pied. N'importe qui peut y descendre et prendre le train sans être remarqué. Voici le sentier dont je vous ai parlé, Mr. Holmes. Je vous donne ma parole qu'il n'y avait pas d'empreintes hier.

– De quel côté se trouvaient les traces sur l'herbe ?

De ce côté, monsieur. Cette étroite bande d'herbe entre le chemin et les plates-bandes.

On ne les voit plus mais elles étaient très nettes hier.

– Oui, oui, quelqu'un est passé par là, fit Holmes en s'arrêtant au-dessus de la bordure herbeuse. Notre dame a dû avancer avec précaution, sinon n'aurait-elle pas d'un côté laissé une empreinte sur le chemin ou de l'autre une encore plus nette sur le parterre meuble ?

– Oui, monsieur, elle doit avoir une grande maîtrise d'elle-même.

Je vis un air absorbé traverser le visage de Holmes.

– Vous dites qu'elle a dû repartir par ici ?

– Oui, monsieur, il n'y avait pas d'autre issue.

– Sur cette bande d'herbe ?

– Certainement, Mr. Holmes.

– Hum, c'est une performance remarquable, tout à fait remarquable. Bon, je crois que nous avons épuisé le chemin. Poursuivons. Cette porte est généralement ouverte, j'imagine ? Alors la

visiteuse n'a eu qu'à la pousser pour entrer. Elle ne pensait pas à commettre un meurtre ou bien elle aurait prévu une arme plutôt que d'avoir recours à ce couteau sur le bureau. Elle a avancé le long du couloir sans laisser de trace sur le tapis de coco. Puis elle s'est retrouvée dans le bureau. Depuis combien de temps y était-elle ? Nous n'avons aucun moyen de le savoir.

Pas plus de quelques minutes, monsieur. J'ai oublié de vous dire que Mrs. Marker, la gouvernante est venue mettre de l'ordre peu de temps avant. A peu près un quart d'heure, dit-elle.

– Bien, cela nous donne une limite. Notre dame est entrée dans cette pièce et que fait-elle ? Elle se dirige vers le bureau. Pour quoi ? Pas pour le contenu des tiroirs. S'il y avait eu quelque chose qui vaille la peine qu'elle s'en empare, ils auraient certainement été fermés à clef. Non, c'était quelque chose qui se trouvait dans ce petit placard de bois. Ho là ! Qu'est-ce que cette égratignure sur le devant ? Grattez une allumette, Watson. Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de ça, Hopkins ?

La trace qu'il était en train d'examiner commençait sur le côté droit du tour de cuivre de la serrure et rayait sur dix centimètres le vernis de la surface.

– Je l'avais remarqué, Mr. Holmes, mais on trouve toujours des rayures autour des serrures.

– Celle-ci est récente, tout à fait récente. Voyez comme le cuivre brille là où il est entaillé. Une ancienne rayure aurait la même teinte que le reste. Observez-la à travers ma loupe. Regardez aussi le vernis, comme de la terre de chaque côté d'un sillon. Mrs. Marker est-elle là ?

Une femme d'un certain âge au visage triste pénétra dans la pièce.

– Avez-vous fait la poussière sur ce bureau hier matin ?

– Oui, monsieur.

– Avez-vous remarqué cette rayure ?

– Non, monsieur, je n'ai rien remarqué.

– J'en suis sûr parce qu'un chiffon à poussière aurait balayé ces minuscules copeaux de vernis. Qui a la clef de ce placard ?

– Le professeur la porte sur sa chaîne de montre.

– C'est une clef simple ?

– Non, monsieur, c'est une clef de Chubb⁷.

– Très bien. Vous pouvez disposer, Mrs. Marker. Bon, nous faisons quelques progrès. Notre dame entre dans la pièce, s'avance jusqu'au bureau et ouvre ou tente d'ouvrir le placard. Alors qu'elle est ainsi absorbée, le jeune Willoughby Smith entre à son tour. Dans sa précipitation à retirer la clef, elle laisse cette rayure sur la porte. Il s'empare d'elle et elle, ramassant vivement le premier objet qui lui tombe sous la main, qui se trouve être ce couteau, le frappe dans le but de lui faire lâcher prise. Le coup est fatal. Il tombe et elle s'enfuit, avec ou sans ce qu'elle était venue chercher. Est-ce que Suzan, la femme de chambre, est là ? Quelqu'un aurait-il pu s'échapper par cette porte après que vous avez entendu le cri, Suzan ?

– Non, monsieur, c'est impossible. Avant de descendre les escaliers, je n'ai vu personne dans le couloir. D'ailleurs, la porte n'a pas été ouverte, je l'aurais entendu.

– Voilà qui condamne cette issue. Alors il ne fait aucun doute que la femme soit partie par là où elle est entrée. J'ai compris que cet autre couloir ne conduit qu'à la chambre du professeur. Il n'y a pas d'issue de ce côté ?

– Non, monsieur.

– Nous allons l'emprunter et faire la connaissance du professeur. Ho là, Hopkins ! Voilà qui est très important, de la plus grande importance même. Le couloir du professeur est également recouvert de coco.

– Et alors, monsieur ?

– Vous ne voyez pas le lien avec notre affaire ? Bon, bon. Je n'insisterai pas là-dessus. Nul doute que je me trompe. Et pourtant, cela me paraît troublant. Venez et présentez-moi.

Nous franchîmes le couloir qui était de la même longueur que celui qui conduisait à la porte du jardin. A l'autre extrémité, se trouvait une courte volée de marches aboutissant à une porte. Notre guide frappa puis nous fit entrer dans la chambre du professeur.

C'était une pièce très vaste, tapissée de livres innombrables qui, débordant des étagères, étaient entassés en piles dans les coins ou au pied des rayons. Le lit occupait le centre de la pièce et, soutenu par des oreillers, s'y trouvait le propriétaire des lieux. J'ai rarement vu une personne d'allure aussi remarquable. C'était un visage émacié, aquilin qui se tournait vers nous, avec des yeux sombres et perçants tapis au fond de profondes orbites sous des sourcils touffus et proéminents. Ses cheveux et sa barbe étaient blancs, cette dernière étant néanmoins curieusement teintée de jaune autour de sa bouche. Une cigarette luisait au milieu de cet enchevêtrement de poils blancs et l'air de la pièce était saturé d'une odeur fétide de tabac froid. Comme il tendait la main à Holmes, je remarquai qu'elle était également jaune de nicotine.

– Fumeur, Mr. Holmes ? demanda-t-il dans un anglais choisi teinté d'un accent légèrement maniéré. Je vous en prie, prenez une cigarette. Et vous, monsieur ? Je peux vous les recommander car je les fais préparer spécialement pour moi par Ionides d'Alexandrie. Il m'en envoie un millier par commande et je suis désolé d'avouer que je dois organiser une nouvelle livraison chaque quinzaine. C'est mauvais, messieurs, très mauvais, mais un vieil homme n'a que peu de plaisirs. Le tabac et mon travail, c'est tout ce qui me reste.

Holmes avait allumé une cigarette et décochait de petits coups d'œil partout dans la pièce.

– Le tabac et mon travail, mais pas uniquement le tabac ! s'exclama le vieil homme. Hélas ! Quelle interruption fatale ! Qui aurait pu prévoir une telle catastrophe ? Un jeune homme si estimable ! Je vous assure qu'après quelques mois d'exercice, c'était un assistant admirable. Que pensez-vous de l'affaire, Mr. Holmes ?

– Je n'ai pas encore d'opinion.

– Je vous serais très reconnaissant de jeter quelque lumière là où tout nous semble si sombre. Pour un pauvre rat de bibliothèque invalide comme moi, un tel coup est paralysant. J'ai l'impression d'avoir perdu la faculté de réfléchir. Mais vous êtes un homme d'action, vous êtes l'homme de la situation. Cela fait partie de la routine quotidienne de votre existence. Vous gardez l'équilibre en toutes circonstances. C'est vraiment une chance pour nous que de vous avoir à nos côtés.

Tandis que le vieux professeur parlait, Holmes arpentait un côté de la chambre. Je remarquai qu'il fumait avec une extraordinaire rapidité. Il partageait de toute évidence le même penchant pour les cigarettes alexandrines que notre hôte.

– Oui, monsieur, c'est un coup accablant, poursuivait le vieil homme. C'est mon magnum opus – cette pile de papiers sur cette petite table là-bas. Mon analyse des documents découverts dans les monastères coptes de Syrie et d'Égypte, un travail qui va bouleverser les fondements mêmes de la religion révélée. Avec ma santé affaiblie, je ne sais pas si je pourrais jamais l'achever, maintenant que mon assistant m'a été arraché. Mon Dieu, Mr Holmes, vous êtes un fumeur encore plus fanatique que moi !

Holmes sourit.

– Je suis connaisseur, fit-il en prenant une autre cigarette de l'étui – sa quatrième – et l'allumant au mégot de celle qu'il venait de finir. Je ne vais pas vous ennuyer avec un contre-interrogatoire, professeur Coram, étant donné que vous étiez au lit à l'heure du crime et que je ne peux rien savoir de plus. Je ne vous demanderai que ceci : que pensez-vous que ce pauvre garçon voulait dire par ses derniers mots : « Le professeur, c'était elle » ?

Le professeur hocha la tête.

– Suzan est une fille de la campagne, fit-il, et vous connaissez l'incroyable stupidité de cette classe. J'imagine que le pauvre garçon a murmuré quelques paroles délirantes sans aucun sens et qu'elle les a transformées en ce message incohérent.

– Je vois. Vous-même n'avez aucune explication pour cette tragédie.

– Peut-être un accident, peut-être je n'effleure cette possibilité qu'entre nous – un suicide. Les jeunes hommes ont leurs souffrances cachées – quelque affaire de cœur, peut-être, que nous ne saurons jamais. C'est une supposition plus probable que le meurtre.

– Mais les lunettes ?

– Ah ! Je ne suis qu'un chercheur, un rêveur Je ne suis pas capable d'expliquer les choses pratiques de l'existence. Mais nous savons, mon ami, que les gages d'amour peuvent prendre des formes surprenantes. Je vous en prie, prenez une autre cigarette. C'est un plaisir de voir quelqu'un les apprécier autant. Un éventail, un gant, des lunettes qui sait quel objet chéri ou gage d'amour peut être emporté par un jeune homme qui a décidé de mettre fin à ses jours ? Ce gentleman parle d'empreintes dans l'herbe mais, après tout ; dans ce domaine, il est facile de se tromper. Comme pour le couteau, il a très bien pu être rejeté loin de l'infortuné jeune homme en tombant. Il se peut que je parle comme un enfant mais, en ce qui me concerne, Willoughby Smith est mort de sa propre main.

Holmes parut frappé par l'avancée de cette théorie et il continua à marcher de long en large quelque temps, perdu dans ses pensées et fumant cigarette sur cigarette.

– Dites-moi, professeur Coram, fit-il enfin, qu'y avait-il dans le coffre du bureau ?

– Rien qui puisse intéresser un voleur. Des papiers de famille, des lettres de ma pauvre femme, des diplômes universitaires. Voici la clef. Vous pouvez vérifier par vous-même.

Holmes prit la clef, l'observa quelques instants puis la rendit.

– Non, je ne crois pas que cela me soit de quelque utilité, fit-il. Je préfère descendre tranquillement au jardin-et réfléchir à tout ça. Il y a quelque chose à tirer de la théorie du suicide que vous avez soulevée. Excusez-nous de vous avoir dérangé, professeur Coram, je vous promets que nous ne viendrons pas vous importuner avant l'heure du déjeuner. Nous reviendrons à deux heures et vous rendrons compte de tout ce qui pourrait s'être passé dans l'intervalle. Holmes était curieusement distrait et nous déambulâmes quelque temps en silence dans le jardin.

– Avez-vous une piste ? lui demandai-je enfin.

– Cela dépend des cigarettes que j'ai fumées, me répondit-il. Il se peut que je me fourvoie complètement. Les cigarettes me le diront.

– Mon cher Holmes, m'exclamai-je, comment diable...

– Vous verrez vous-même. Sinon, aucun mal n'aura été fait. Nous pouvons toujours, naturellement, nous rabattre sur la piste de l'opticien mais, quand je le peux, je préfère prendre les raccourcis. Ah, voici la bonne Mrs. Marker ! Accordons-nous cinq minutes de bavardage instructif avec elle. J'ai déjà dû souligner que Holmes pouvait, quand il le voulait, se montrer très affable avec les femmes et qu'il établissait très facilement des liens de confiance avec elles. En la moitié du temps qu'il avait avancé, il avait gagné la bienveillance de la gouvernante et discutait avec elle comme s'il la connaissait de longue date.

– Oui, Mr. Holmes, c'est comme vous dites, monsieur. Il fume quelque chose de terrible. Toute la journée et parfois toute la nuit, monsieur. Certains matins, sa chambre – eh bien, monsieur, vous diriez le brouillard londonien. Pauvre petit Mr. Smith, il était fumeur aussi mais pas aussi acharné que le professeur. Sa santé – eh bien, je ne sais pas si le tabagisme, c'est mieux ou pire.

– Ah ! s'exclama Holmes, mais ça tue l'appétit.

– Eh bien, je n'en sais rien, monsieur.

– J'imagine que le professeur ne mange presque rien ?

– Eh bien, ça dépend. Voilà ce que je dirais.

– Je parie qu'il n'a pas pris de petit déjeuner ce matin et qu'il ne s'attaquera pas à son déjeuner après toutes les cigarettes que je l'ai vu fumer.

– Eh bien, là, vous vous trompez, monsieur. Parce qu'il a avalé un petit déjeuner remarquablement copieux ce matin. Je ne me souviens pas qu'il en ait jamais pris de plus copieux et il a commandé un grand plat de côtelettes pour le déjeuner. Je suis moi-même étonnée parce que, depuis que je suis entrée dans cette pièce hier et que j'ai vu le jeune Mr. Smith étendu sur le sol, je ne supporte même pas la vue de la nourriture. Mais il faut de tout pour faire un monde et le professeur n'en a pas perdu l'appétit.

Nous traînâmes dans le jardin toute la matinée. Stanley Hopkins était descendu au village pour enquêter sur les rumeurs d'une femme inconnue vue par des enfants sur la route de Chatham le matin précédent. En ce qui concernait mon ami, son énergie coutumière semblait l'avoir abandonné. Je ne l'avais jamais vu diriger une affaire avec aussi peu d'enthousiasme. Même les nouvelles rapportées par Hopkins, qui avait trouvé les enfants qui avaient indubitablement vu une femme correspondant exactement à la description de Holmes et portant des lunettes ou un pince-nez, ne parvint à lui arracher le moindre signe du plus petit intérêt. Il se montra plus attentif lorsque Suzan, qui nous servit le déjeuner, nous informa spontanément qu'elle se

souvenait que Mr. Smith était sorti se promener la veille au matin et qu'il n'était revenu qu'une demi-heure avant la tragédie. Je ne pouvais comprendre moi-même les implications de cet incident mais je m'aperçus clairement que Holmes l'intégrait dans le plan d'ensemble que son cerveau avait conçu. Il bondit brusquement de sa chaise et jeta un coup d'œil à sa montre.

– Deux heures, messieurs, déclara-t-il. Nous devons monter et nous expliquer avec notre ami, le professeur.

Le vieil homme venait juste d'achever son déjeuner et le plat vide témoignait sans aucun doute du solide appétit dont sa gouvernante l'avait crédité. Quand il tourna vers nous sa crinière blanche et ses yeux brillants, il avait, en fait, une curieuse expression. L'éternelle cigarette fumait entre ses lèvres. Il avait été habillé et se trouvait installé dans un fauteuil près de la cheminée.

– Eh bien, Mr. Holmes, avez-vous résolu ce mystère ?

Il poussa la grande boîte à cigarettes posée sur la desserte à ses côtés vers mon camarade. Holmes tendit la main au même instant et, entre eux deux, la boîte bascula sur le sol. Nous passâmes tous une minute ou deux à genoux à ramasser des cigarettes égarées dans des endroits impossibles. En nous relevant, je remarquai que Holmes avait les yeux brillants et que ses joues s'étaient légèrement colorées. Ce n'était qu'aux moments critiques que j'avais vu ces signes annonciateurs d'attaque.

– Oui, répondit-il, je l'ai résolu.

Stanley Hopkins et moi le dévisageâmes avec stupeur. Quelque chose comme un air moqueur frémit sur les traits émaciés du vieux professeur.

– Vraiment ! Dans le jardin ?

– Non, ici.

– Ici, quand ?

– A l'instant.

– Vous plaisantez certainement, Mr. Holmes. Vous m'obligez à vous rappeler qu'il s'agit d'un sujet trop grave pour être traité de cette façon.

– J'ai forgé et éprouvé chaque maillon de ma chaîne, professeur Coram et je suis sûr de sa solidité. Quels sont vos mobiles ou quel rôle exact vous avez joué dans cette étrange affaire, je ne suis pas encore capable de le dire. Je l'entendrai probablement de votre bouche dans quelques minutes. En attendant, je vais reconstituer pour vous ce qui s'est passé de sorte que vous sachiez les renseignements qui me manquent.

« Une femme hier est entrée dans votre bureau. Elle est venue avec l'intention de s'emparer de certains documents qui se trouvaient dans le placard de bois entre les tiroirs. Elle avait sa propre clef. J'ai eu l'occasion d'examiner la vôtre et je n'y ai pas vu cette légère décoloration que l'égratignure sur le vernis aurait produite. Vous n'étiez donc pas complice et elle est venue, d'après ma lecture des faits, sans que vous le sachiez, pour vous voler.

Le professeur lâcha un nuage de fumée entre ses lèvres.

– Cela est fort intéressant et instructif, fit-il. Vous avez autre chose à ajouter ? Après avoir pisté cette dame jusqu'ici, vous pouvez certainement nous dire ce qu'elle est devenue.

– Je vais m'efforcer de le faire. Tout d'abord, elle fut attrapée par votre secrétaire et l'a poignardé pour s'échapper. Une catastrophe que je suis enclin à considérer comme un malheureux accident puisque je suis convaincu, que la dame n'avait aucune intention d'infliger une blessure aussi grave. Un assassin ne vient pas sans arme. Horrifiée par ce qu'elle avait fait, elle a fui précipitamment la scène du drame. Malheureusement pour elle, elle avait perdu ses verres dans la bagarre et, comme elle est extrêmement myope, elle était complètement handicapée sans eux. Elle s'est précipitée dans un couloir, qu'elle croyait être celui qu'elle avait emprunté pour venir – les deux sont recouverts d'un tapis de coco – et ce ne fut que trop tard qu'elle comprit avoir pris le mauvais passage et que toute retraite était désormais coupée derrière elle. Que pouvait-elle faire ? Elle ne pouvait revenir en arrière. Elle ne pouvait rester où elle était. Elle ne pouvait qu'avancer. Elle poursuivit. Elle gravit un escalier, ouvrit une porte et se retrouva dans votre chambre.

Le vieil homme, la bouche ouverte, dévisageait Holmes, les yeux écarquillés. La stupéfaction et la peur étaient gravées sur son visage éloquent. Puis, avec effort, il haussa les épaules et partit d'un rire faux.

– Tout cela est très bien, Mr. Holmes, articula-t-il. Mais il y a un petit défaut dans votre excellente démonstration. Je me trouvais moi-même dans ma chambre et je ne l'ai pas quittée de là journée.

– Je le sais, Mr. Coram.

– Et vous voulez dire que je pouvais être étendu sur mon lit et ignorer qu'une femme était entrée dans ma chambre ?

– Je n'ai jamais dit ça. Vous le saviez. Vous avez parlé avec elle. Vous l'avez reconnue. Vous l'avez aidée à s'enfuir

Le professeur partit d'un nouveau rire aigu. Il s'était levé et ses yeux luisaient comme des charbons ardents.

– Vous êtes fou ! cria-t-il. C'est complètement insensé. Je l'ai aidée à s'enfuir ? Où est-elle à présent ?

– Elle est là, répondit Holmes en désignant une haute étagère dans le coin de la pièce.

Je vis le vieil homme lever les bras, une affreuse convulsion tirer les traits de son visage sévère et il s'effondra dans son fauteuil. Au même instant, l'étagère que Holmes avait désignée pivota sur ses gonds et une femme en sortit.

– Vous avez raison ! s'écria-t-elle avec un drôle d'accent étranger. Vous avez raison ! Je suis là.

Elle était couverte de poussière et de toiles d'araignée ramassées sur les murs de sa cachette. Son visage aussi était strié de saleté mais, dans le meilleur des cas, elle n'aurait jamais pu paraître belle car elle possédait les caractéristiques physiques exactes que Holmes avait devinées et, en plus, un long menton obstiné. De sa cécité naturelle ou du passage de l'ombre à la lumière, elle était étourdie, clignant des yeux pour voir où et qui nous étions. Et pourtant, en dépit de tous ces désavantages, une certaine noblesse se dégagait de son attitude – une résolution dans le menton provocant et dans la tête dressée qui commandait le respect et l'admiration.

Stanley Hopkins avait posé la main sur son bras et lui déclarait qu'elle était sa prisonnière mais elle le repoussa doucement et avec une dignité et une maîtrise imposant l'obéissance. Le vieil homme, le visage contracté et le regard inquiet, s'enfonça dans son fauteuil.

– Oui, monsieur, je suis votre prisonnière. De l'endroit où j'étais, j'ai tout entendu. Je sais que vous avez appris la vérité. J'avoue tout. C'est moi qui ai tué le jeune homme. Mais vous avez raison, vous qui avez dit que c'était un accident. Je ne savais même pas que c'était un couteau que j'avais en main car, dans mon désespoir, j'ai ramassé n'importe quoi sur le bureau et je l'ai frappé avec pour qu'il me lâche. Je vous dis la vérité.

– Madame, fit Holmes, je suis sûr qu'il s'agit de la vérité. Je crains que vous ne vous sentiez mal.

Son visage était d'une couleur épouvantable, encore plus livide sous les rayures noires de poussière. Elle s'assit sur le bord du lit puis se ressaisit.

– Il ne me reste que peu de temps, reprit-elle, mais je veux que vous sachiez toute la vérité. Je suis la femme de cet homme. Il n'est pas anglais. Il est russe. Je ne vous dirai pas son nom.

Le vieil homme réagit pour la première fois.

– Dieu te bénisse, Anna ! s'écria-t-il. Dieu te bénisse !

Elle jeta un regard lourd d'un profond mépris dans sa direction.

– Pourquoi t'accrocher aussi fort à ta misérable existence, Sergius ? Elle a fait du mal à beaucoup et du bien à personne – pas même à toi. Ça n'est pourtant pas à moi d'en rompre le fil ténu avant l'heure décidée par Dieu. Mon âme est assez chargée depuis que j'ai franchi le seuil de cette maudite maison. Mais je dois parler tant que j'en ai le temps.

« Je vous ai dit, messieurs, que j'étais la femme de cet homme. Il avait cinquante ans et j'étais une jeune écervelée de vingt ans quand nous nous sommes mariés. C'était dans une ville de Russie, une ville universitaire dont je tairai le nom.

– Dieu te bénisse, Anna ! murmura de nouveau le vieillard.

– Nous étions réformateurs – révolutionnaires – nihilistes, vous comprenez. Lui, moi et beaucoup d'autres. Puis vinrent des temps difficiles, un officier de police fut tué, beaucoup d'entre nous furent arrêtés, les preuves manquaient et, dans le but de sauver sa vie et de gagner une forte récompense, mon mari trahit sa propre femme et ses camarades. Oui, nous fûmes tous arrêtés sur ses aveux. Certains d'entre nous furent pendus, d'autres envoyés en Sibérie. Je faisais partie de ces derniers mais ma peine n'était pas à perpétuité. Mon mari s'installa en Angleterre avec ses gains mal acquis. Il y a vécu dans la plus grande discrétion, sachant très bien que si la Confrérie découvrait sa retraite, il ne se passerait pas une semaine avant que justice ne soit rendue.

Le vieil homme tendit une main tremblante vers une cigarette.

– Je suis entre tes mains, Anna, fit-il. Tu as toujours été bonne avec moi.

– Je ne vous ai pas encore dit toute l'ampleur de son infamie, poursuivit-elle. Parmi nos camarades de l'Ordre, se trouvait un homme que j'aimais profondément. Il était noble, généreux, aimant – tout ce que mon mari n'était pas. Il haïssait la violence. Nous étions tous coupables – si tant est qu'il s'agisse de culpabilité – sauf lui. Il nous écrivait toujours pour nous détourner de nos voies. Ces lettres l'auraient sauvé. Comme mon journal, dans lequel, jour après jour, je consignais mes sentiments envers lui et les vues que chacun de nous défendait. Mon mari découvrit et garda lettres et journal. Il les cacha et il fit tout son possible pour briser la vie de ce jeune homme. En quoi il échoua mais Alexis fut condamné et envoyé en Sibérie où aujourd'hui, à cet instant, il travaille dans les mines de sel. Songe à ça, traître, traître ! – maintenant, maintenant, en ce moment même, Alexis, un homme dont tu ne mérites même pas de prononcer le nom, travaille et vit comme un esclave et j'ai ta vie entre les mains et pourtant je te la laisse.

– Tu as toujours été une noble femme, Anna, fit le vieillard en tirant sur sa cigarette.

Elle s'était levée mais retomba avec un faible cri de douleur.

– Je dois finir, reprit-elle. Ma peine achevée, je me mis à la recherche des lettres et du journal qui, s'ils étaient envoyés au gouvernement russe, feraient relâcher mon ami. Je savais que mon mari était en Angleterre. Après des mois de recherche, j'ai découvert sa retraite. Je savais qu'il avait toujours mon journal car, quand j'étais en Sibérie, il m'avait envoyé une lettre me

reprochant et citant certains extraits. Mais j'étais sûre qu'avec sa nature vengeresse, il ne me le donnerait jamais de son plein gré. Je devais l'obtenir par mes propres moyens. Dans ce but, j'engageai un détective privé dans une agence qui est entré chez mon mari comme secrétaire – ton second secrétaire, Sergius, celui qui t'a quitté si précipitamment. Il découvrit que les papiers étaient conservés dans le placard du bureau et fit un double de la clef. Il n'irait pas plus loin. Il me fournit un plan de la maison et m'informa que dans la matinée le bureau était toujours désert car le secrétaire travaillait ici. J'ai enfin pris mon courage à deux mains et je suis venue chercher les papiers moi-même. J'y parvins mais à quel prix !

« Je venais juste de les prendre et je fermais le placard quand le jeune homme m'attrapa. Je l'avais déjà vu dans la matinée. Il m'avait croisée sur la route et je lui avais demandé où habitait le professeur Coram sans savoir qu'il était à son service.

– Parfaitement ! Parfaitement ! répéta Holmes. Le secrétaire est revenu et a parlé à son employeur de la femme qu'il avait rencontrée. Puis, dans son dernier souffle, il a tenté d'envoyer le message que c'était elle – elle dont il venait juste de discuter avec lui.

– Laissez-moi terminer, intervint la femme d'une voix impérieuse tandis que son visage se contractait comme sous l'effet d'une souffrance. Quand il est tombé, je me suis précipitée hors de la pièce, choisissant la mauvaise porte et je me suis retrouvée dans la chambre de mon mari. Il prétendit me dénoncer. Je lui démontrai que, dans ce cas, sa vie était entre mes mains. S'il me livrait à la justice, je le livrais à la Confrérie. Non que je veuille sauver ma vie mais je désirais accomplir ma mission. Il savait que je ferais ce que j'avais dit – que son sort dépendait du mien. C'est pour cette raison, et pour aucune autre, qu'il m'a couverte. Il m'a jetée dans cette cachette sombre – un vestige du passé, connu de lui seul. Il a pris ses repas dans sa chambre pour m'en donner une partie. Nous étions convenus, que, lorsque la police quitterait les lieux, je m'échapperais de nuit pour ne jamais revenir Mais vous avez déjoué nos plans. Elle sortit un petit paquet de son corsage.

– Ce sont mes derniers mots, déclara-t-elle, voici le paquet qui sauvera la vie d'Alexis. Je le confie à votre sens de l'honneur et votre amour de la justice. Prenez-le ! Vous le déposerez à l'ambassade de Russie. A présent, j'ai fait mon devoir et...

– Arrêtez-la ! s'écria Holmes.

Traversant la pièce d'un bond, il lui arracha une petite fiole des mains.

– Trop tard ! fit-elle en s'effondrant sur le lit. Trop tard ! J'ai avalé le poison avant de sortir de ma cachette. La tête me tourne ! Je m'en vais ! Je vous demande, monsieur, de vous souvenir de ce paquet.

– Une affaire élémentaire mais, sous certains aspects, enrichissante, commenta Holmes durant notre voyage de retour. Entièrement basée sur ce pince-nez. Si l'homme ne l'avait par un heureux hasard attrapé en mourant, je doute que nous eussions jamais découvert la vérité. A la puissance

des verres, il ne faisait pour moi aucun doute que, sans eux, leur propriétaire devait être aveugle et démunie. Lorsque vous m'avez demandé de croire qu'elle avait marché sur une étroite bande d'herbe sans faire un seul faux pas, j'ai souligné, comme vous devez vous en souvenir, qu'il s'agissait là d'une remarquable performance. En mon for intérieur, je la jugeais impossible, à moins qu'elle ne possédât – éventualité des plus improbables – une seconde paire de lunettes. J'étais donc contraint de considérer sérieusement l'hypothèse selon laquelle elle se trouvait encore dans la maison. Remarquant la similitude des deux couloirs, il devint clair qu'elle avait très facilement pu les confondre et, dans ce cas, il était évident qu'elle avait dû pénétrer dans la chambre du professeur. J'étais donc très attentif à tout ce qui pourrait corroborer cette supposition et j'étudiai minutieusement la pièce, à la recherche de tout ce qui pouvait ressembler à une cachette. La moquette semblait continue et bien clouée, j'écartai donc l'idée d'une trappe. Il pouvait très bien y avoir un recoin derrière les livres. Comme vous le savez, de tels mécanismes sont courants dans les anciennes bibliothèques. Je remarquai que des livres étaient empilés un peu partout sur le sol mais qu'une seule étagère était dégagée. Il devait donc s'agir de la porte. Il n'y avait aucune trace pour me guider mais la moquette était d'une couleur brun grisâtre se prêtant très facilement à l'inspection. Je fumai en conséquence une grande quantité de ces excellentes cigarettes et je jetai les cendres un peu partout devant l'étagère suspecte. C'était une ruse élémentaire mais extrêmement efficace. Puis je suis descendu et j'ai vérifié, en votre présence, Watson, sans que vous compreniez la portée de mes remarques, que la consommation de nourriture du professeur Coram s'était accrue – comme on peut s'y attendre de quelqu'un qui nourrit une personne supplémentaire. Nous sommes remontés dans la chambre où, en renversant cette boîte à cigarettes, j'obtenais une excellente vue du sol et fus capable de voir clairement aux traces laissées sur les cendres de cigarettes que la prisonnière était en notre absence sortie de sa cachette. Eh bien, Hopkins, nous voici à Charing Cross et je vous félicite du succès avec lequel vous avez mené cette affaire à terme. Vous rentrez au quartier général, sans doute. Je crois, Watson, que vous et moi allons pousser jusqu'à l'ambassade de Russie.

Un trois-quarts a été perdu

Nous étions assez habitués à recevoir à Baker Street des télégrammes étranges, mais j'ai gardé le souvenir en particulier d'un qui nous parvint par une morose matinée de février, il y a sept ou huit ans de cela et qui causa à M. Sherlock Holmes un quart d'heure de perplexité. Il lui était adressé et se lisait comme suit :

« Prière m'attendre. Terrible désastre. Trois-quarts aile droit manquant ; indispensable demain.

OVERTON. »

– Cachet de la poste du Strand et expédié à dix heures trente-six, dit Holmes après l'avoir lu et relu. M. Overton était de toute évidence surexcité à l'extrême quand il l'a envoyé, de sorte qu'il s'est trouvé incohérent en proportion. Allons, allons, il sera là, je pense, d'ici que j'aie fini de jeter un coup d'œil au Times et nous serons fixés. Même le plus insignifiant problème sera le bienvenu en ces jours de stagnation.

Le fait est qu'il n'y avait pas eu, dans nos parages, beaucoup de mouvement et j'avais appris à redouter ces périodes d'inaction, car je savais par expérience que le cerveau de mon compagnon était d'une activité si exceptionnelle qu'il devenait dangereux de le laisser sans un thème sur lequel l'exercer. Au cours des années, j'étais parvenu à le guérir progressivement de cette toxicomanie qui avait à une certaine époque menacé d'entraver sa remarquable carrière. Je savais maintenant que dans des conditions normales il n'éprouvait plus le besoin de stimulants artificiels ; toutefois je me rendais bien compte que le démon n'était pas mort, mais seulement assoupi et j'avais appris que son sommeil était bien léger et son réveil bien proche en voyant, dans certaines périodes de loisirs, les traits ascétiques de Holmes se tirer et ses yeux insondables et profondément enfoncés dans les orbites se faire de plus en plus méditatifs. Ce pourquoi je bénissais ce M. Overton, quel qu'il fût, d'être venu, avec son message énigmatique, rompre le calme qui amenait à mon ami plus de périls que toutes les tempêtes dont s'animait sa vie tumultueuse.

Comme nous l'escomptions, le télégramme fut bientôt suivi par son expéditeur et la carte de visite de M. Cyril Overton, étudiant au Collège de la Trinité, à Cambridge, nous annonça la présence d'un énorme jeune homme, dont les cent kilos, tout en os et muscles, bloquaient d'un montant à l'autre à hauteur des épaules notre porte d'entrée. Il nous regarda tour à tour et son visage régulier nous parut égaré d'anxiété.

– Monsieur Sherlock Holmes ?

Mon compagnon s'inclina.

– Je suis allé à Scotland Yard, monsieur Holmes. J’ai vu l’inspecteur Stanley Hopkins. Il m’a conseillé de m’adresser à vous. Il m’a assuré que l’affaire, autant qu’il en pouvait juger, était plus de votre ressort que de celui de la police régulière.

– Asseyez-vous, je vous en prie, et dites-moi de quoi il s’agit.

– C’est affreux, monsieur Holmes, tout simplement affreux ! Je me demande pourquoi je n’en ai pas les cheveux gris. Godfrey Staunton – naturellement, vous avez entendu parler de lui ? Il est le pivot de notre équipe. J’aimerais mieux me passer de deux hommes dans la mêlée et avoir Godfrey en trois-quarts. Qu’il s’agisse de passe, de plaquage ou de dribbling, il n’y en a pas un pour l’approcher ; en outre, il a de la tête et il sait nous tenir, tous. Alors que faire ? Je vous le demande, monsieur Holmes ! Il y a bien Moorhouse, notre premier remplaçant, mais il s’est entraîné comme demi et il est toujours collé à la mêlée au lieu de garder son couloir à la touche. C’est un excellent botteur, d’accord, mais il n’a aucun coup d’œil et son sprint ne vaut pas tripette. Allons donc, mais Morton ou Johnson, les deux lévriers d’Oxford, lui mettraient, je ne sais combien dans la vue. Stevenson l’a, lui, la vitesse, mais il ne faut pas lui demander un drop des vingt-deux ; or un trois-quarts qui ne sait ni trouver la touche ni passer un drop ne mérite pas sa place uniquement à cause de son déboulé. Non, monsieur Holmes, nous sommes fichus si vous ne pouvez pas nous aider à retrouver Godfrey Staunton.

Mon ami avait écouté avec une surprise amusée ce long discours prononcé avec une vigueur et une intensité extraordinaires, chaque point important se trouvant souligné par une claque que l’orateur, d’une main bronzée, administrait à son genou. Quand notre visiteur se tut, Holmes étendit le bras et prit la lettre S de son répertoire courant. Pour une fois, il fouilla en vain cette mine d’informations variées.

– Il y a Arthur H. Staunton, un jeune faussaire qui monte, dit-il, et il y a eu Henry Staunton, que j’ai contribué à faire pendre, mais le nom de Godfrey Staunton est nouveau pour moi.

Ce fut au tour de notre visiteur de paraître surpris.

– Comment, monsieur Holmes, je vous croyais renseigné ? dit-il. Je suppose, alors, si vous n’avez jamais entendu parler de Godfrey Staunton, que vous ne connaissez pas non plus Cyril Overton ?

Holmes fit non de la tête avec beaucoup de bonne humeur.

– Mille bombardes ! s’écria l’athlète. Comment ? mais j’ai été premier remplaçant de l’équipe d’Angleterre contre le pays de Galles et toute cette saison j’ai commandé l’équipe de l’université. Mais ça n’est rien. Je n’aurais pas cru qu’il y avait une seule personne en Angleterre qui ne connaissait pas Godfrey Staunton, le trois-quarts vedette de Cambridge et de Blackheath, cinq fois international. Seigneur, monsieur Holmes, mais où donc avez-vous vécu ?

Holmes se mit à rire du candide étonnement de ce jeune colosse.

– Vous vivez dans un univers très différent du mien, monsieur Overton, plus paisible et plus propre. Mes ramifications s'étendent dans de nombreux secteurs de la société, mais jamais, je suis heureux de le dire, à ce sport amateur qui est ce qu'il y a de meilleur et de plus sain en Angleterre. Toutefois, votre visite de ce matin me montre que même dans le monde de l'air pur et du franc-jeu il se peut que je trouve du travail ; alors, cher monsieur, je vous en prie, asseyez-vous et dites-moi sans hâte et tout tranquillement ce qui s'est passé et en quoi vous désirez que je vous vienne en aide.

Le visage du jeune Overton revêtit l'air désorienté de l'homme qui a plus l'habitude de se servir de ses muscles que de son intellect, mais peu à peu, avec maintes redites et obscurités que je puis sans inconvénient omettre, il nous exposa son étrange histoire.

– Voici ce qu'il en est, monsieur Holmes. Comme je vous l'ai dit, je suis le capitaine de l'équipe de rugby de l'université de Cambridge et Godfrey Staunton est notre meilleur joueur. Demain nous jouons contre Oxford, ici, à Londres. Hier nous sommes tous venus à Londres et nous sommes descendus au Bentley. A dix heures du soir, je fis ma tournée pour m'assurer que tous mes gars étaient couchés, parce que je suis d'avis que, pour tenir une équipe en forme, il faut un entraînement sévère et beaucoup de sommeil. J'ai parlé un peu à Godfrey avant qu'il ne rentre dans sa chambre. Il m'avait l'air pâle et ennuyé. Je lui ai demandé ce qu'il y avait. Il m'a dit qu'il allait bien – juste un peu mal à la tête. Je lui ai dit bonsoir et je l'ai quitté. Une demi-heure plus tard, le portier me dit qu'un barbu de mauvaise mine est venu apporter un mot pour Godfrey. Il n'était pas couché et on lui a porté le mot dans sa chambre. Godfrey l'a lu, et il est tombé à la renverse dans un fauteuil, comme assommé. Le portier en a été tellement effrayé qu'il allait venir me chercher, mais Godfrey l'a retenu, a bu un verre d'eau et s'est remis. Là-dessus, il est descendu, a dit quelques mots au type qui attendait en bas et ils sont partis ensemble. Quand le portier les a vus pour la dernière fois, ils couraient presque en suivant la rue qui va vers le Strand. Ce matin, la chambre de Godfrey était vide, son lit pas défait et ses affaires étaient dans l'état où je les avais vues la veille. Il était parti illico avec cet inconnu et pas un mot de lui depuis. Je ne crois pas qu'il revienne jamais. C'était un sportif, Godfrey, jusqu'à la moelle, et il n'aurait pas lâché l'entraînement et laissé son capitaine dans le pétrin si ce n'était pas pour un motif au-delà de ses forces. Non, j'ai comme l'impression qu'il est parti pour de bon et que nous ne le reverrons plus jamais.

Sherlock Holmes écouta ce singulier récit avec la plus profonde attention.

– Qu'avez-vous fait ? demanda-t-il.

– J'ai télégraphié à Cambridge pour savoir si on avait de ses nouvelles là-bas. J'ai reçu la réponse. Personne ne l'a vu.

– Aurait-il pu retourner à Cambridge ?

– Oui. Il y a un train à onze heures et quart du soir.

- Mais, autant que vous puissiez vous en assurer, il ne l’a pas pris ?
- Non, on ne l’a pas vu.
- Qu’avez-vous fait ensuite ?
- J’ai télégraphié à lord Mount-James.
- Pourquoi à ce lord Mount-James ?
- Godfrey est orphelin et lord Mount-James est son plus proche parent – son oncle, je crois.
- Bah ! Voilà qui éclaire la question d’un jour nouveau. Lord Mount-James est l’un des hommes les plus riches d’Angleterre.
- C’est ce que j’ai entendu dire par Godfrey.
- Et votre ami était de ses proches ?
- Oui, il était son héritier, et le vieux a près de quatre-vingts ans – pourri de goutte, qui plus est. Il a les jointures tellement calcifiées que ça talque l’intérieur de ses gants. Il n’a jamais de sa vie accordé un radis à Godfrey, car c’est un avare induré, mais Godfrey n’en héritera pas moins.
- Lord Mount-James vous a-t-il répondu ?
- Non.
- Quel motif votre ami pourrait-il avoir d’aller chez lord Mount-James ?
- Eh bien, comme quelque chose l’agaçait le soir, et s’il s’agissait d’une question d’argent, il se pourrait qu’il soit allé chez son plus proche parent qui en a tellement, quoique, d’après ce que j’en sais, il n’aurait guère de chances d’en obtenir. Godfrey n’avait aucune affection pour le vieux. Il ne s’adresserait pas à lui s’il pouvait faire autrement.
- C’est une chose que nous aurons vite fait de déterminer. Si c’était chez son parent lord Mount-James qu’allait votre ami, il faut alors que vous expliquiez la visite à une heure aussi tardive de ce bonhomme de mauvaise mine et l’agitation qu’a causée sa venue.
- Je n’y comprends rien ! dit Cyril Overton en se prenant la tête à deux mains.

– Allons, j’ai devant moi une journée entière et je serai heureux d’approfondir la question, dit Holmes. Je vous conseillerais vivement de vous préparer au match sans tenir compte de ce jeune homme. Comme vous le disiez, il a dû falloir une nécessité qui le dépasse pour l’arracher ainsi à ses occupations et il y a toutes chances que la même nécessité le retienne. Descendons ensemble jusqu’à l’hôtel, pour voir si le portier peut nous apporter des lumières nouvelles.

Sherlock Holmes excellait dans l’art de mettre un humble témoin à son aise et, très vite, dans la tranquillité de la chambre abandonnée par Godfrey Staunton, il tira du portier tout ce qu’il avait à dire. Le visiteur de la veille n’était pas un monsieur, et pas davantage un travailleur. C’était simplement ce que le portier décrivit comme « un type d’aspect moyen » : la cinquantaine, la barbe grisonnante, le visage pâle, et sans rien de particulier dans son costume. Le portier, en prenant le billet, avait remarqué que sa main tremblait. Godfrey Staunton avait fourré ce mot dans sa poche. Il n’avait pas serré la main de l’homme dans le vestibule. Ils avaient échangé quelques phrases, dont le portier n’avait distingué qu’un seul mot : « temps ». Là-dessus, ils étaient partis en hâte, de la façon déjà décrite. L’horloge du hall marquait dix heures et demie.

– Voyons, dit Holmes en s’asseyant sur le lit de Staunton. Vous êtes le portier de jour, n’est-ce pas ?

– Oui, monsieur. Je quitte mes fonctions à onze heures.

– Le portier de nuit n’a rien vu, j’imagine ?

– Non, monsieur. Des gens qui étaient allés au théâtre sont rentrés tard ; mais personne d’autre.

– Vous avez été de service toute la journée d’hier ?

– Oui, monsieur.

– Avez-vous reçu un message quelconque pour M. Staunton ?

– Oui, monsieur ; un télégramme.

– Ah ! voilà qui est intéressant. Quelle heure était-il ?

– A peu près six heures.

– Où se trouvait M. Staunton quand il l’a reçu ?

– Ici dans sa chambre.

– Étiez-vous là quand il l’a ouvert ?

– Oui, monsieur. J’ai attendu pour voir s’il y avait une réponse.

– Et y en avait-il une ?

– Oui, monsieur. Il l’a écrite.

– C’est vous qui l’avez portée ?

– Non. Il l’a portée lui-même.

– Mais il l’a écrite devant vous ?

– Oui. J’étais debout près de la porte et lui me tournait le dos, à cette table. Quand il l’a eu écrite, il m’a dit : « Ça ira, portier, je vais la porter moi-même. »

– Avec quoi l’a-t-il écrite ?

– Une plume, monsieur.

– La formule de télégramme était de celles qui sont sur cette table ?

– Oui, monsieur. Il a pris celle du dessus.

Holmes se leva. Prenant le paquet de formules, il les porta jusqu’à la fenêtre et examina minutieusement celle qui se trouvait sur le dessus.

– Dommage qu’il ne l’ait pas écrite au crayon, dit-il en les reposant avec un geste de déception. Comme vous avez sans doute eu de fréquentes occasions de l’observer, Watson, l’impression traverse en général le papier – un fait qui a rompu nombre d’heureuses unions. Quoi qu’il en soit, je ne trouve aucune trace. Je suis heureux de constater toutefois qu’il a écrit avec cette plume à gros bec, et je ne doute pas que nous trouvions quelque chose d’imprimé sur le buvard. Mais oui : voici ce que je cherche.

Il déchira la feuille et nous montra une bande sur laquelle se trouvaient d’illisibles hiéroglyphes.

Très surexcité, Cyril Overton suggéra :

– Regardez-le dans la glace !

– Ce n’est pas nécessaire, dit Holmes. La feuille est mince et nous lirons le message en transparence. Voyez :

Il le retourna et nous lûmes :

« Ne nous lâchez pas, pour l'amour de Dieu ! »

– Voilà donc la fin du télégramme que Godfrey Staunton a expédié quelques heures avant sa disparition. Les premiers mots du message nous échappent, mais ce qu'il reste : « Ne nous lâchez pas, pour l'amour de Dieu ! » prouve que le jeune homme voyait s'approcher de lui un formidable danger dont quelqu'un d'autre pouvait le protéger. « Nous », notez bien ! Une autre personne est dans l'affaire. Qui serait-ce, sinon le barbu pâle qui paraissait lui-même tellement nerveux ? Quel est, alors, le lien qui unit Godfrey Staunton à ce monsieur ? Et quelle est la troisième source dont l'un et l'autre sollicitaient l'aide contre le danger qui les pressait ? Notre enquête s'est déjà réduite à cela.

– Il ne nous reste qu'à trouver à qui est adressé ce télégramme, suggérai-je.

– Exactement, mon cher Watson. Votre réflexion, toute profonde qu'elle est, m'était déjà passée par l'esprit. Mais j'ose dire que vous avez dû remarquer que si vous entrez dans un bureau de poste pour demander à voir le double du message d'une autre personne, vous risquez de vous heurter à une certaine réticence de la part des fonctionnaires. Ils sont d'un pointilleux, sur ces questions ! Cependant, je ne doute pas qu'avec un peu de délicatesse et de finesse nous ne parvenions à nos fins. En attendant, j'aimerais, en votre présence, monsieur Overton, jeter un coup d'œil aux papiers qui sont restés sur la table.

C'était un certain nombre de lettres, de notes et de calepins que Holmes retourna et examina de ses doigts nerveux et de ses regards acérés et pénétrants.

– Rien là-dedans, dit-il enfin. Au fait, je suppose que votre ami était un jeune homme en pleine santé – il n'avait rien qui clochait ?

– Solide comme un chêne.

– A-t-il été malade, à votre connaissance ?

– Pas un seul jour. Il a été immobilisé par un coup de pied sur le tibia et une fois il s'est démis la rotule, mais rien d'autre.

– Il n'était peut-être pas aussi fort que vous le supposez. Je croirais qu'il avait quelque ennui secret. Avec votre permission, je vais mettre dans ma poche un ou deux de ces papiers, pour le cas où ils auraient quelque chose à voir avec notre enquête.

– Un instant, un instant ! s'écria une voix bougonne, et nous aperçûmes, dans l'entrée, un étrange petit vieillard qui gesticulait en se trémoussant.

Vêtu d'un costume noir rougeâtre, il portait un haut-de-forme à très large bord et une cravate blanche fort lâche, l'ensemble produisant l'effet d'un pasteur des plus paysans ou d'un croquemort fantaisiste. En dépit pourtant de son aspect négligé et même absurde, l'homme avait dans sa voix un grésillement autoritaire et dans ses manières une sorte d'intensité hâtive qui commandait l'attention.

– Qui donc êtes-vous, monsieur ? et de quel droit touchez-vous aux papiers de ce monsieur ? demanda-t-il.

– Je suis un détective privé et je m'efforce d'expliquer sa disparition.

– Ah ! oui, vraiment ? Et qui vous en a donné l'ordre, hein ?

– Ce monsieur, qui est l'ami de M. Staunton et qui m'a été adressé par Scotland Yard.

– Et vous, monsieur, qui êtes-vous ?

– Cyril Overton.

– Alors c'est vous qui m'avez télégraphié. Je suis lord Mount-James. Je suis venu aussi vite qu'a pu m'amener l'omnibus de Bayswater. Alors, vous avez commis un détective ?

– Oui, monsieur.

– Et vous êtes prêt à en payer les frais ?

– Je ne doute pas, monsieur, que mon ami Godfrey, quand nous le trouverons, ne soit prêt à le faire.

– Et si on ne le retrouvait jamais, hein ? Qu'est-ce que vous avez à répondre à ça ?

– En ce cas, sans doute sa famille...

– Jamais de la vie ! hurla le petit bonhomme. N'attendez pas un sou de moi ! Pas un sou ! vous avez bien compris, monsieur le détective ! Ce jeune homme n'a pas d'autre famille que moi et je vous avertis que je ne m'en tiens pas responsable. S'il a des espérances, il les doit à ce que jamais je n'ai gaspillé l'argent et je n'ai pas l'intention de commencer maintenant. Quant à ces papiers avec lesquels vous prenez tant de libertés, je peux vous dire que s'il se trouvait dedans quelque chose qui eût une valeur quelconque, vous serez responsable de tout ce que vous pourriez en faire.

– Parfait, monsieur, dit Sherlock Holmes. Puis-je vous demander en attendant si vous avez vous-même une théorie qui explique la disparition de ce jeune homme ?

– Non, monsieur, aucune. Il est assez grand et assez âgé pour savoir ce qu’il fait, et s’il est assez serin pour se perdre, je refuse absolument d’endosser la responsabilité de financer ses recherches.

– Je comprends à merveille votre position, dit Holmes, avec, dans les yeux, un éclair de roserie. Peut-être ne saisissez-vous pas tout à fait la mienne. Il semble que Godfrey Staunton était pauvre. Si on l’a enlevé, ce n’est pas pour ce qu’il possède lui-même. Mais la renommée de votre opulence s’est répandue, lord Mount-James, et il est parfaitement possible qu’une bande de voleurs se soit assurée de la personne de votre neveu pour obtenir de lui des renseignements sur votre domicile, vos habitudes et vos trésors.

Le visage du désagréable petit visiteur devint aussi blanc que sa cravate.

– Ciel ! en voilà une idée ! Allez donc imaginer pareille fourberie ! Quelles hideuses canailles il y a au monde ! Mais Godfrey est un chic garçon – un garçon solide. Rien ne pourrait l’amener à trahir son vieil oncle. Je ferai porter dès ce soir la vaisselle plate à la banque. Dans l’intervalle, faites tout le nécessaire, monsieur le détective. Remuez ciel et terre, c’est moi qui vous en prie, pour nous le ramener sain et sauf. Quant à l’argent, jusqu’à concurrence de cinq livres, et même de dix, vous pouvez toujours compter sur moi.

Même dans cet état de repentir, le noble avare ne put nous fournir aucune information de nature à nous aider ; la vie privée de son neveu ne lui était guère connue. Notre seule piste résidait en ce télégramme tronqué et ce fut avec une copie de celui-ci à la main que Holmes se mit en route pour trouver le second maillon de la chaîne. Nous nous étions débarrassés de lord Mount-James et Overton était parti conférer avec ses équipiers au sujet de la catastrophe qui les frappait. Il y avait un bureau de télégraphe à peu de distance de l’hôtel. Nous nous arrêtâmes devant.

– Ça vaut la peine d’essayer, Watson, dit Holmes. Naturellement, avec un mandat du juge, on pourrait demander à voir les souches, mais nous n’en sommes pas encore à ce stade. Je ne pense pas que dans un endroit où ils ont tant à faire, ils se rappellent les physionomies. Nous allons risquer le coup.

« Désolé de vous déranger, dit-il de son ton le plus suave à la jeune femme derrière le grillage. Il y a eu une petite erreur commise hier dans un télégramme que j’ai expédié. Je n’ai pas eu de réponse et j’ai grand-peur d’avoir oublié de mettre mon nom au bout. Pourriez-vous me dire si c’est le cas ?

La jeune personne feuilleta un paquet de doubles.

– Quelle heure était-il ? demanda-t-elle.

– Un peu plus de six heures.

– A qui était-ce adressé ?

Holmes posa un doigt sur ses lèvres et m’indiqua du coin de l’œil, comme si je ne devais pas le savoir.

– Les derniers mots étaient : « pour l’amour de Dieu », chuchota-t-il d’un air de confiance. Je suis très inquiet de ne pas recevoir de réponse.

La jeune femme prit l’une des formules.

– Le voici. Il ne porte pas de signature, dit-elle en le défroissant sur le comptoir.

– Alors cela explique, bien entendu, pourquoi je ne reçois pas de réponse ! dit Holmes. Que c’est bête de ma part ! Au revoir, mademoiselle, et merci beaucoup de m’avoir rassuré.

Il gloussait de satisfaction et se frottait les mains quand nous nous retrouvâmes dans la rue.

– Alors ? demandai-je.

– Nous progressons, Watson, nous progressons. J’avais sept petits plans différents pour obtenir la possibilité de jeter un coup d’œil à ce télégramme, mais je n’espérais guère réussir du premier coup.

– Et qu’y avez-vous gagné ?

– Un point de départ pour nos investigations – et en appelant un fiacre, il lui ordonna : Gare de King’s Cross.

– Nous partons en voyage, alors ?

– Oui, il faut que nous fassions un saut jusqu’à Cambridge. Toutes les indications ont l’air de nous aiguiller dans cette direction.

– Dites-moi, lui demandai-je, pendant que la voiture parcourait Gray’s Inn Road, vous n’avez pas encore de soupçon concernant le motif de la disparition ? Je ne crois pas que dans toutes nos enquêtes j’en aie vu une dont les mobiles soient aussi imprécis. Vous n’imaginez naturellement pas qu’il a été enlevé pour lui soutirer des renseignements concernant son richissime parent ?

– Je reconnais, Watson, que cette explication ne me paraît que très improbable. Elle m’a frappé, toutefois, comme celle qui avait le plus de chances d’intéresser ce vieillard déplaisant à l’excès.

– Elle a certes réussi. Mais quelles autres explications voyez-vous ?

– Je pourrais en citer plusieurs. Il faut admettre qu’il est curieux et suggestif que cet incident se produise à la veille d’un match capital et qu’il porte sur le seul homme dont la présence paraisse essentielle pour le succès de son équipe. Il se peut que ce ne soit qu’une coïncidence, mais c’est intéressant. Le sport amateur n’est pas soumis à la sujétion des paris, mais le public à côté parie tout de même pas mal, et on peut concevoir que cela vaille la peine pour quelqu’un d’empêcher un athlète de jouer comme les nervis du turf empêchent un cheval de courir. Voilà déjà une explication. Une seconde, qui va de soi, c’est que ce jeune homme est en fait l’héritier d’une grosse fortune, bien que ses moyens actuels soient modestes ; il n’est donc pas impossible qu’on ait ourdi un complot pour s’emparer de lui et ne le libérer que moyennant rançon.

– Ces théories ne tiennent pas compte de la dépêche.

– En effet, Watson. Le télégramme demeure la seule chose solide sur laquelle nous puissions tabler et il ne faut pas le perdre de vue. C’est pour obtenir des lumières sur le but de ce télégramme que nous nous rendons à Cambridge. La voie de nos investigations est pour l’instant obscure, mais je serais fort surpris si, d’ici ce soir, nous ne l’avions pas déblayée et si nous n’avions pas fait de chemin.

Il faisait sombre déjà quand nous arrivâmes dans la vieille ville universitaire. Holmes prit un fiacre à la gare et ordonna au cocher de le conduire à la maison du docteur Leslie Armstrong. Quelques instants plus tard, nous nous arrêtons devant une vaste habitation du quartier le plus animé. On nous fit entrer et, après une longue attente, nous fûmes admis dans le cabinet de consultation où nous trouvâmes le docteur assis à son bureau.

Le fait que le nom de Leslie Armstrong m’était inconnu montre à quel point j’avais perdu contact avec ma profession. Maintenant, je sais qu’il est non seulement l’un des maîtres de l’École de médecine de l’université, mais aussi un penseur dont la réputation est européenne dans plusieurs sciences. Cependant, même sans être au courant de sa brillante carrière, on ne pouvait pas ne pas être impressionné au premier coup d’œil qu’on portait sur cet homme – sur son visage massif et carré ; sur les yeux, songeurs sous d’épais sourcils ; sur le modelé inflexible de sa mâchoire de granit. Un homme au caractère profond, à l’esprit alerte, farouche, ascétique, concentré et redoutable – voilà comment je vis le docteur Leslie Armstrong. Il tenait à la main la carte de mon ami et ce fut avec une expression de déplaisir sur son visage austère qu’il nous considéra.

– J’ai entendu parler de vous, monsieur Sherlock Holmes, et je n’ignore pas votre profession, qui est de celles que je n’approuve pas.

– Sous ce rapport, docteur, vous vous trouverez d’accord avec tous les criminels du pays, dit tranquillement mon compagnon.

– Tant que vos efforts ont pour objet de supprimer le crime, ils doivent forcément, monsieur, avoir l’approbation de tous les membres sensés de la communauté, bien que je ne doute pas qu’à cet effet l’organisme officiel ne soit amplement suffisant. Où votre état donne prise à la critique, c’est quand vous fouillez les secrets des particuliers ; quand vous déterrez des affaires de famille qu’il vaut mieux cacher et quand, incidemment, vous gaspillez le temps de personnes plus occupées que vous. A l’heure qu’il est, par exemple, je devrais être en train de rédiger un traité au lieu de converser avec vous.

– Sans doute, docteur ; et malgré cela, la conversation se révélera peut-être plus importante que le traité. En passant, permettez-moi de vous dire que nous faisons exactement l’inverse de ce que vous blâmez à juste titre, et que nous nous efforçons d’empêcher que soit livrées au public des affaires privées dont la révélation devient inévitable dès que la police officielle s’empare carrément d’une enquête. Vous pouvez me considérer comme un franc-tireur, un pionnier qui marche en avant des forces régulières du pays. Je suis venu vous parler de M. Godfrey Staunton.

– Qu’est-ce qu’il a fait ?

– Vous le connaissez, n’est-ce pas ?

– C’est un de mes amis intimes.

– Vous savez qu’il a disparu ?

Les traits accusés du docteur ne laissèrent paraître aucun changement d’expression.

– Ah bah ! fit-il.

– Il est parti de l’hôtel hier soir. On n’a pas de ses nouvelles.

– Il reviendra probablement.

– Demain a lieu le match contre Oxford.

– Je n’ai aucune sympathie pour ces enfantillages. Le sort du jeune homme m’intéresse profondément, parce que je le connais et l’apprécie. Mais le match de rugby sort totalement de mon horizon.

– J’invoquerai donc l’intérêt que vous lui portez pour que vous m’aidiez à savoir ce qu’il est devenu. Savez-vous où il est ?

– Certainement pas.

- Vous ne l’avez pas vu depuis hier ?
- En aucune façon.
- Monsieur Staunton était-il en bonne santé ?
- Absolument.
- A-t-il été malade à votre connaissance ?
- Jamais.

Holmes produisit une feuille de papier qu’il fourra sous les yeux du médecin.

– Peut-être voudrez-vous alors m’expliquer cette note d’honoraires de treize guinées, payée par M. Godfrey Staunton au docteur Leslie Armstrong, de Cambridge ? Je l’ai trouvée parmi les papiers qui étaient sur sa table.

Le docteur rougit de colère.

– Je ne vois aucune raison de vous fournir une explication, monsieur Holmes.

Holmes remit la note dans son portefeuille.

– Si vous préférez une explication publique, elle viendra forcément tôt ou tard, dit-il. Je vous exposais tout à l’heure que je suis à même de faire le silence sur ce que d’autres sont contraints de publier, et que ce serait plus sage de votre part de me faire entière confiance.

– Je ne sais pas ce que cela signifie.

– M. Staunton a-t-il communiqué avec vous, de Londres ?

– Certainement pas.

– Aïe, aïe, aïe ! encore les services postaux ! soupira Holmes avec lassitude. Une dépêche des plus urgentes vous a été expédiée de Londres par Godfrey Staunton à six heures quinze hier soir – un télégramme qui est sans aucun doute lié à sa disparition – et voilà que vous ne l’avez pas reçue ! C’est très fautif. J’irai certainement déposer une plainte écrite au bureau en question.

Derrière son bureau, le docteur Leslie Armstrong bondit, le visage cramoisi de fureur.

– Je vous prierai de sortir d’ici, monsieur, dit-il. Dites à celui qui vous emploie, à lord Mount-James, que je ne veux avoir affaire ni à lui ni à ses émissaires. Non, monsieur, pas un mot de plus !

Il sonnait avec frénésie.

– John, reconduisez ces messieurs ! ordonna-t-il à un domestique pompeux qui, l’air sévère, nous accompagna jusqu’à la porte.

Dans la rue, Holmes éclata de rire.

– Le docteur Armstrong possède certainement de l’énergie et du caractère, dit-il. Je n’ai jamais vu un homme qui, s’il voulait bien y appliquer ses talents, serait plus apte à faire une carrière criminelle. Et maintenant, mon pauvre Watson, nous voilà, coupés de tout, sans amis, dans cette cité inhospitalière qu’il ne nous est pas possible de quitter sans abandonner notre enquête. La petite auberge que voici, juste en face de la maison d’Armstrong, convient singulièrement à nos besoins. Si vous vouliez y retenir une chambre sur le devant et acheter les quelques objets qui nous sont nécessaires pour ce soir, j’aurais peut-être le temps de faire quelques investigations.

Ces quelques investigations, toutefois, se révélèrent plus laborieuses que Holmes ne l’avait imaginé, car il ne revint à l’auberge qu’à presque neuf heures du soir. Pâle et déconfit, il était couvert de poussière, en même temps qu’affamé et harassé. Un souper froid était prêt sur la table et quand sa faim fut apaisée et sa pipe allumée, Holmes se retrouva à même de prendre les événements sous cet angle mi-humoristique, mi-philosophique qui lui était naturel quand ses recherches allaient de travers. Un bruit de roues de voiture le fit se lever et aller regarder à la fenêtre : un coupé attelé de deux chevaux gris s’arrêtait sous le bec de gaz en face de la porte du docteur.

– Il a été parti trois heures, dit Holmes. Sorti à six heures et demie, le voilà de retour. Cela lui donne un rayon de trois ou quatre lieues et il le fait une fois, parfois deux, dans la journée.

– C’est assez courant pour un médecin qui fait la clientèle.

– Seulement Armstrong n’exerce pas vraiment. Il fait des cours et donne des consultations, mais ne se soucie pas de médecine générale qui le distrairait de son travail littéraire. Pourquoi, alors, entreprend-il ces longues courses, qui doivent lui sembler ennuyeuses au possible, et qui va-t-il voir ?

– Son cocher...

– Mon cher Watson, pouvez-vous douter un seul instant que ce n’est pas à lui que je me suis adressé tout d’abord ? Je ne sais si c’est venu de sa propre perversité naturelle ou si son maître lui avait fait le mot, mais il a été assez impoli pour lancer un chien contre moi. Ni l’homme ni le chien, toutefois, n’ont vu ma canne d’un bon œil et l’affaire n’a pas eu de suites. Mais, après, les

relations étaient tendues et toute autre demande de renseignements devenait hors de question. Tout ce que j'ai appris, je l'ai su par un naturel complaisant que j'ai rencontré dans la cour même de notre auberge. C'est lui qui m'a parlé des habitudes du docteur et de son expédition quotidienne. C'est à ce moment que, comme pour illustrer ses dires, la voiture est venue se ranger devant la porte.

– Vous n'auriez pas pu la suivre ?

– Excellent, Watson ! Vous êtes éblouissant, ce soir. L'idée m'est effectivement venue. Il y a, comme vous avez pu le remarquer, un magasin de bicyclettes à côté. Je m'y suis rué, j'ai loué une machine et j'ai pu me mettre en route avant que la voiture n'ait disparu. Je l'ai promptement rejointe, puis, restant à discrète distance d'une centaine de mètres environ, j'ai suivi ses lanternes jusqu'à ce que nous soyons sortis de la ville. On était bien engagés sur une route de campagne quand un incident quelque peu mortifiant s'est produit... La voiture s'est arrêtée, le docteur en est descendu, il est revenu d'un bon pas jusqu'au point où j'avais moi-même fait halte et il m'a dit, excellemment, mais sur le mode sardonique, qu'il craignait que la route ne fût un peu étroite et qu'il espérait que sa voiture ne gênerait pas le passage de ma bicyclette. Rien de plus admirable que sa façon d'exprimer cela. Je dépassai aussitôt le coupé, et, me tenant sur la route principale, poursuivis pendant quelque distance avant de m'arrêter à un endroit propice pour voir si la voiture passait. Elle ne vint pas, toutefois, de sorte qu'il me fallut admettre qu'elle avait dû prendre une des assez nombreuses voies latérales que j'avais remarquées. Je fis demi-tour, sans revoir davantage la voiture, et maintenant, comme vous le constatez, elle est revenue derrière moi. Certes, je n'avais, à l'origine, aucune raison particulière de voir une corrélation entre la disparition de Godfrey Staunton et ces courses et j'étais enclin à ne les étudier que parce que tout ce qui concerne le docteur Armstrong prend de l'intérêt pour nous. Mais maintenant que je découvre qu'il regarde si attentivement si on le suit durant ces excursions, l'affaire prend de l'importance et je ne serai satisfait que quand je l'aurai tirée au clair.

– Nous pourrions le suivre demain.

– Ah oui ? C'est moins facile que vous n'avez l'air de le croire. Vous ne connaissez pas le paysage de la région de Cambridge, hein ? Il ne se prête guère à la dissimulation. Toute la campagne où j'ai roulé ce soir est aussi plate et nue que la paume de votre main et l'homme que nous suivons n'est pas bête, ainsi qu'il l'a montré fort nettement ce soir. J'ai télégraphié à Overton pour qu'il nous avise, à cette adresse-ci, de ce qu'il arriverait à Londres et, dans l'intervalle, nous ne pouvons que nous consacrer au docteur Armstrong dont je dois le nom à l'obligeance de la jeune personne du télégraphe qui m'a permis de lire le double du message urgent de Staunton. Il sait où est Staunton – cela, j'en jurerais – et s'il le sait, alors ce sera bien notre faute si nous n'arrivons pas à le savoir aussi. Pour l'instant, il faut bien reconnaître qu'il a fait le pli, mais, comme vous ne l'ignorez pas, Watson, il n'est pas dans mes habitudes d'abandonner la partie dans ces conditions.

Malgré cela, le lendemain ne nous vit pas plus proches de la solution du mystère. On nous remit après le déjeuner un mot que Holmes me passa avec un sourire :

« Monsieur, je puis vous assurer que vous perdez votre temps à filer mes déplacements. Il y a, comme vous avez pu le constater hier soir, une vitre à l'arrière de ma voiture et si vous désirez faire huit ou dix lieues dans la campagne et revenir à votre point de départ, vous n'avez qu'à me suivre. Cependant, je puis vous informer que le fait de m'espionner ne peut être d'aucun secours à Godfrey Staunton, et je suis convaincu que le meilleur service que vous puissiez rendre à celui-ci est de retourner tout de suite à Londres et notifier à la personne qui vous emploie que vous ne parvenez pas à le retrouver. Vous perdez certainement votre temps à Cambridge. Bien vôtre,

Leslie ARMSTRONG. »

– Un adversaire honnête et qui ne mâche pas ses mots, ce docteur, dit Holmes. Eh, eh ! il pique ma curiosité et il faut absolument que j'en sache davantage avant de le lâcher.

– Sa voiture est devant chez lui, dis-je. Il y monte. Je l'ai vu qui, en même temps, regardait notre fenêtre. Si je tâtais de la bicyclette, à mon tour ?

– Non, non, mon cher Watson ! Malgré tout le respect que je porte à votre perspicacité naturelle, je ne crois pas que vous soyez tout à fait de la force du digne docteur. Je crois que je pourrai peut-être arriver à nos fins par une exploration indépendante effectuée de mon côté. Je suis, hélas, obligé de vous laisser à vos propres desseins, car l'apparition de deux étrangers enquêtant dans une campagne assoupie pourrait faire jaser plus que je ne le désire. Vous trouverez sûrement dans cette vénérable cité des curiosités qui vous distrairont et j'espère vous rapporter avant ce soir un rapport plus favorable.

Une fois de plus, toutefois, mon ami devait rentrer déçu. Il revint à la nuit, très las et sans avoir obtenu de résultat.

– Un jour pour rien, Watson. Ayant pris note de l'orientation générale des sorties du docteur, j'ai passé la journée à visiter tous les villages situés de ce côté-là de Cambridge et à échanger des impressions avec les cabaretiers et autres diffuseurs des nouvelles locales. J'ai fait pas mal de chemin : Chesterton, Histon, Waterbeach, Oakington ont tous été explorés et se sont tous révélés décevants. Dans des trous aussi ensommeillés, l'apparition quotidienne d'une voiture à deux chevaux n'aurait jamais pu passer inaperçue. Encore un point à l'actif du docteur. Y a-t-il un télégramme pour moi ?

– Oui, je l'ai ouvert. Le voici : « Demandez Pompée à Jérémie Dixon, Collège de la Trinité. » Je ne le comprends pas.

– Oh ! il est assez clair. Il vient de notre ami Overton et répond à une question que je lui ai posée. Je vais tout bonnement envoyer un mot à M. Jérémie Dixon et je ne doute pas que la chance ne tourne en notre faveur. Au fait, a-t-on des nouvelles du match ?

– Oui, le journal d'ici en donne un excellent compte rendu dans sa dernière édition. Oxford a gagné par deux essais et un but. La dernière phrase commente ainsi le résultat : « La défaite des

Bleus Clairs peut être intégralement imputée à la malencontreuse absence du fameux international Godfrey Staunton qu'on ne cessa de déplorer d'un bout à l'autre de la partie. Le manque de combinaisons chez les trois-quarts, et leur faiblesse en attaque aussi bien qu'en défense firent plus que neutraliser les efforts d'une ligne d'avants puissante et courageuse. »

– Alors, les pressentiments de notre ami Overton se vérifient, dit Holmes. Personnellement, je suis de l'avis du docteur Armstrong, le rugby sort totalement de mon horizon. Coucher de bonne heure, ce soir, Watson, car je prévois que demain pourrait être bourré d'événements.

Quand je vis Holmes pour la première fois, le lendemain matin, j'en fus épouvanté car il était assis près du feu avec une petite seringue hypodermique à la main. J'associé le fait avec la seule faiblesse naturelle que je lui connaissais et je me mis à craindre le pire quand je vis briller l'objet entre ses doigts. Mon expression de détresse le fit rire et il posa la seringue sur la table.

– Non, non, mon vieux, il n'y a pas de quoi vous alarmer. Ce n'est pas, en l'occurrence, un engin maléfique, mais j'espère plutôt qu'elle va se révéler comme la clé qui forcera ce mystère. Dans cette seringue reposent tous mes espoirs. Je viens de rentrer d'une expédition en éclaireur et tout se présente bien. Déjeunez bien, Watson, car je me propose de me lancer sur la piste du docteur Armstrong aujourd'hui et une fois que nous serons en route, il n'y aura ni repos ni aliments tant que nous ne l'aurons pas traqué dans son repaire.

– En ce cas, dis-je, nous ferons bien de prendre notre petit déjeuner dans notre poche car le voilà qui s'en va de bonne heure. La voiture est à sa porte.

– Peu importe. Qu'il parte. Il sera malin s'il trouve moyen d'aller à un endroit où je ne puisse pas le suivre. Quand vous aurez terminé, nous descendrons ensemble et je vous présenterai un détective qui est un très éminent spécialiste du travail qui nous attend.

Une fois en bas, je suivis Holmes dans la cour de l'écurie et là, il ouvrit la porte d'une caisse à claire-voie et en fit sortir un chien blanc et beige, court sur pattes et aux oreilles pendantes, quelque chose entre le briquet et le fox-hound.

– Permettez-moi de vous présenter Pompée, dit-il. Pompée est la perle des chiens courants de la région ; pas un foudre de vitesse, comme en témoigne sa structure, mais un limier puissant en fait de flair. Eh bien, Pompée, sans être bien rapide, je crois que tu le serais encore trop pour une paire de Londoniens entre deux âges comme nous, alors, je vais me permettre d'attacher à ton collier cette laisse de cuir. Allez, mon garçon, en avant, fais voir ce que tu sais faire.

Il le mena jusqu'à la porte du docteur. Le chien tourna un instant en rond en reniflant, puis, avec un petit jappement, se mit en route le long de la rue en tirant sur sa laisse tant il s'efforçait d'aller vite. Au bout d'une demi-heure nous étions hors de la ville et nous suivions à toute allure une route campagnarde.

– Qu'avez-vous fait, Holmes ? demandai-je.

– Un procédé usé jusqu’à la corde et vénérable, mais utile en l’occurrence. Je suis entré dans la cour du docteur ce matin et j’ai arrosé d’une seringue pleine d’anis la roue de derrière de sa voiture. Un chien comme Pompée suivra l’anis à la trace jusqu’à l’autre bout de l’Angleterre et il faudrait que notre ami Armstrong passe une rivière à gué pour se débarrasser de lui. Ah ! le rusé coquin ! Voilà donc comment il m’a faussé compagnie l’autre soir !

Le chien venait tout à coup de quitter la grand-route pour s’engager dans un chemin herbeux. A un petit kilomètre de là, celui-ci donnait sur une autre grand-route et la piste repartait d’un seul coup à droite dans la direction de la ville que nous venions de quitter.

– Ce détour était entièrement à notre intention, alors ? dit Holmes. Je ne m’étonne plus que mon enquête dans les villages n’ait rien donné. Le docteur a vraiment fait tout ce qu’il a pu et on voudrait bien savoir pourquoi il s’est donné tant de peine pour nous tromper. A notre droite, ce devrait être le village de Trumpington. Et, mâtin ! voici la voiture qui tourne le coin ! Vite, Watson, vite, ou nous sommes perdus !

Il bondit dans un pré, entraînant avec lui Pompée qui ne venait pas de bon gré. A peine nous étions-nous tapis derrière la haie que la voiture passa à grand bruit. Je vis, à l’intérieur, le docteur Armstrong, les épaules voûtées, la tête entre les mains, l’image même de la détresse. Je constatai, à la gravité dont son visage était empreint, que mon ami l’avait vu comme moi.

– J’ai peur que la fin de nos recherches ne soit assez sombre, dit-il. En tout cas, nous serons bientôt fixés. Allons. Pompée ! Ah ! c’est cette maisonnette dans le champ...

Il ne faisait pas de doute que nous avions atteint la fin de notre voyage. Pompée courait en tous sens et gémissait devant la porte d’entrée, à l’endroit où les roues du coupé avaient laissé une trace encore visible. Un sentier conduisait au cottage isolé et nous nous empressâmes de le prendre après que Holmes eut attaché le chien à la haie. Mon ami frappa à la petite porte rustique, une fois, puis deux, sans obtenir de réponse. Pourtant la maisonnette n’était pas abandonnée car un bruit sourd venait à nos oreilles, une sorte de plainte désespérée, d’une mélancolie indescriptible. Holmes hésitait, puis il jeta un coup d’œil dans la direction de la route que nous venions de traverser. Une voiture la suivait, et il n’y avait pas à se tromper sur les deux chevaux qui la tiraient.

– Pardieu ! s’écria Holmes, voilà le docteur qui revient ! Ça tranche la question. Il faut que nous voyions ce que cela signifie avant qu’il n’arrive.

Il ouvrit la porte et nous passâmes dans le vestibule. La plainte s’enflait de plus en plus, tant et si bien qu’elle résonnait à nos oreilles comme un long et profond gémissement de détresse. Elle venait d’en haut. Holmes y courut, et je l’y suivis. Il poussa une porte à demi fermée et nous restâmes tous deux pétrifiés devant le spectacle qui s’offrait à nous.

Une femme, jeune et belle, gisait morte sur le lit. Son visage était calme et pâle, et ses grands yeux d'un bleu intense regardaient fixement en l'air, sous une opulente masse de cheveux d'or. Au pied du lit, mi-assis, mi-agenouillé, sa figure enfouie dans les couvertures, se trouvait un jeune homme dont le corps était secoué de sanglots. Il était si absorbé par son amer chagrin qu'il n'eut pas un regard pour nous jusqu'au moment où Holmes lui toucha l'épaule.

– C'est vous, monsieur Godfrey Staunton ?

– Oui, c'est moi... Mais vous arrivez trop tard. Elle est morte.

Le pauvre garçon était dans un tel désarroi qu'il ne voulait pas admettre que nous puissions être autre chose que des médecins venus pour l'assister. Holmes essayait de murmurer quelques mots de condoléances et de lui expliquer l'alarme qu'avait causée à ses amis sa soudaine disparition quand on entendit dans l'escalier un pas lourd et le visage massif et grave du docteur Armstrong apparut dans l'entrée.

– Ainsi, messieurs, dit-il, vous êtes arrivés à vos fins et vous avez, certes, choisi un moment particulièrement délicat pour cette intrusion. Je ne voudrais pas soulever une querelle en présence de la mort, mais je puis vous assurer que si j'étais plus jeune, votre conduite monstrueuse trouverait sa juste rétribution.

– Veuillez m'excuser, docteur, je crois qu'il y a un malentendu, dit avec dignité mon ami. Si vous voulez bien descendre, nous pourrions mutuellement nous fournir des éclaircissements au sujet de cette malheureuse affaire.

Un instant plus tard, le sévère docteur et nous nous trouvions dans la pièce d'en dessous.

– Eh bien, monsieur ? dit-il.

– Je voudrais que vous compreniez, tout d'abord, que je ne suis pas à la solde de lord Mount-James et que mes sympathies en cette affaire vont du côté opposé à ce monsieur de qualité. Quand un homme a disparu, il est de mon devoir de savoir ce qu'il est devenu, mais cela fait, l'affaire est terminée en ce qui me concerne et, dès l'instant qu'il n'y a rien de criminel, je suis bien plus désireux d'étouffer les scandales particuliers que de leur donner une publicité quelconque. Si, comme je l'imagine, il n'y a dans ce qui s'est passé rien d'illégal, vous pouvez compter sur mon entière discrétion et sur mon aide pour empêcher la chose d'être divulguée par la presse.

Le docteur Armstrong fit un pas en avant et, spontanément, serra la main de Holmes.

– Vous êtes un brave homme, dit-il, et je vous avais mal jugé. Je remercie le ciel de ce que mon remords de laisser le pauvre Staunton seul en ces instants tragiques m'ait fait faire demi-tour et permis de vous rencontrer. Sachant tout ce que vous savez déjà, la situation ne demande guère d'explications. Il y a un an, Godfrey Staunton, logeant à Londres pour quelque temps, s'attacha

passionnément à la fille de la personne chez qui il habitait et l'épousa. Elle était aussi bonne que belle, et aussi intelligente que bonne. Mais Godfrey était le neveu de ce vieux hobereau racorni et il ne faisait pas de doute que l'annonce de son mariage l'aurait fait déshériter. Je connaissais bien le garçon, et je l'aimais à cause de toutes ses qualités. Je l'ai, tant que j'ai pu, aidé à arranger les choses. Nous avons fait de notre mieux pour garder le secret, car sitôt qu'un murmure circule, il n'y en a pas pour longtemps avant que cela ne se sache partout. Grâce à cette maisonnette solitaire et à sa propre discrétion, Godfrey avait réussi jusqu'ici à ce que son secret ne fût connu que de moi, si j'excepte un excellent serviteur qui est pour l'instant allé chercher de l'aide à Trumpington. Mais à la fin survint un coup terrible : la maladie de sa femme. Elle était atteinte d'une tuberculose à évolution rapide. Le pauvre garçon était à demi fou de douleur et il fallait quand même qu'il aille à Londres jouer ce fameux match, car il ne pouvait pas y échapper sans fournir des explications qui révéleraient son secret. J'essayai de lui remonter le moral par un télégramme et, en réponse, il m'en adressa un dans lequel il me suppliait de faire tout ce que je pouvais. C'est cette dépêche que vous semblez, de je ne sais quelle inexplicable façon, avoir réussi à voir. Je ne lui ai pas révélé à quel point le danger était imminent, car je savais que sa présence ici ne servirait à rien, mais j'avisai de la vérité le père de la jeune femme et c'est lui qui, manquant de jugement, alla trouver Godfrey. Le résultat fut qu'il revint dans un état voisin de la folie et qu'il est demeuré dans ce même état, prostré au pied du lit, jusqu'à ce matin où la mort a mis fin aux souffrances de cette malheureuse. Voilà tout, monsieur Holmes, et je suis sûr que je puis compter sur votre discrétion et sur celle de votre ami.

Holmes serra la main du docteur.

Venez, Watson, me dit-il, et, de cette maison du chagrin, nous passâmes dans le pâle ensoleillement d'une matinée d'hiver.

Le Manoir de l'Abbaye

Il faisait très froid ce matin-là de l'hiver 1897, où je fus réveillé par une main qui me secouait l'épaule. C'était Holmes. La bougie qu'il tenait éclairait son visage aigu. Du premier regard, je compris que quelque chose n'allait pas.

– Debout, Watson ! me cria-t-il. Il y a du neuf. Non, pas de questions. Enfilez vos vêtements et venez !

Dix minutes plus tard nous roulions en fiacre dans les rues silencieuses vers la gare de Charing Cross. Les premières lueurs blafardes de l'aube commençaient à paraître. De temps à autre nous apercevions la silhouette confuse d'un ouvrier qui se rendait à son travail, à travers la brume opalescente de Londres. Holmes, silencieux était emmitouflé dans son épais manteau. Je l'imitai car l'air était très vif, et nous n'avions rien mangé depuis la veille. A la gare, nous avalâmes une tasse de thé brûlant, avant de prendre place dans le train du Kent, et nous nous sentîmes suffisamment dégélés, lui pour parler, moi pour écouter. Holmes tira de sa poche une lettre qu'il lut à haute voix.

« Manoir de l'Abbaye, Marsham, Kent, trois heures trente du matin.

« Mon cher Monsieur Holmes, je serais heureux de vous voir auprès de moi pour une affaire qui promet d'être très extraordinaire. Elle est tout à fait dans votre genre. Sauf en ce qui concerne la femme qui a été déliée, les choses sont demeurées exactement dans l'état où je les ai trouvées. Mais je vous prie de ne pas perdre une minute, car il est difficile de laisser Sir Eustace là où il est.

« Votre bien dévoué,

« Stanley Hopkins. »

– Hopkins m'a alerté sept fois, et chaque fois son appel s'est trouvé amplement justifié, ajouta Holmes. Je crois que ces sept affaires ont trouvé place dans votre collection. A propos, Watson, je conviens que votre sélection des cas compense les défauts que je déplore dans vos récits. Vous avez la détestable habitude de considérer toute chose du point de vue du conteur et non du point de vue du chercheur scientifique. Par là, vous avez démoli ce qui aurait pu être une suite instructive et même classique de démonstrations. Vous négligez la finesse et la délicatesse de mes déductions pour insister sur des détails dont le caractère sensationnel excite peut-être la curiosité du lecteur mais ne l'éduque sûrement pas !

– Pourquoi n'écrivez-vous pas vos mémoires vous-mêmes ? lui demandai-je non sans amertume.

– Je le ferai, mon cher Watson, je le ferai ! A présent je suis très occupé, vous le savez. Mais je me propose de consacrer les années de ma vie déclinante à réunir en un seul volume tout l’art du détective. Dans l’affaire qui nous vaut la convocation de Hopkins, il doit s’agir d’un meurtre.

– Vous pensez que ce Sir Eustace est mort ?

– Je le croirais. L’écriture de Hopkins témoigne d’une agitation extrême, et ce n’est pas un émotif. Oui, je pense qu’il y a eu homicide et qu’il a laissé le corps pour que nous l’examinions. Un simple suicide ne lui aurait pas donné l’idée de m’alerter. Quant à la dame déliée, il veut dire sans doute qu’elle a été ligotée dans sa chambre pendant le drame. Nous allons avoir affaire avec la haute société, Watson : ce papier qui craque, le monogramme « E. B. », les armoiries, le lieu pittoresque... J’espère que notre ami Hopkins ne fera pas mentir sa réputation et que nous aurons une matinée intéressante. Le crime a été commis avant minuit la nuit dernière.

– Comment pouvez-vous avancer cela ?

– En calculant les horaires des trains et en tenant compte des délais. La police locale a été appelée d’abord. Elle a communiqué avec Scotland Yard. Hopkins a dû partir. Et à son tour il m’a prévenu. Tout cela a demandé une nuit. Mais nous voici à Chislehurst. Nous saurons bientôt de quoi il retourne au juste.

Après une course de cinq kilomètres sur d’étroits chemins de campagne, nous arrivâmes devant la grille d’un parc. Une vieille concierge à la figure bouleversée nous ouvrit. L’avenue traversait un parc splendide et était bordée de chaque côté par des ormes antiques. Elle aboutit à une grande maison basse dont la façade était décorée de colonnades fort élégantes. La partie centrale était évidemment fort ancienne ; elle était recouverte de lierre ; mais de grandes fenêtres montraient que des changements y avaient été apportés ; une aile semblait entièrement neuve. La silhouette jeune, agile et le visage ardent de l’inspecteur Stanley Hopkins nous accueillirent sur le perron.

– Je suis bien content que vous soyez venu, monsieur Holmes ! Et vous aussi, docteur Watson ! Mais en vérité, si c’était à refaire, je ne vous aurais pas dérangés, car la dame, depuis qu’elle a repris ses sens, m’a fait un récit si clair de l’affaire qu’il ne nous reste plus grand-chose à démêler. Vous vous rappelez le gang des cambrioleurs de Lewisham ?

– Comment, les trois Randall ?

– Mais oui : le père et les deux fils. Ce sont eux qui ont fait le coup. J’en suis sûr. Ils ont opéré à Sydenham il y a une quinzaine de jours : on les a vus et décrits. Il faut avoir de l’audace pour recommencer si tôt et si près ! Mais il n’y a pas de doute. Cette fois la corde les attend !

– Sir Eustace est mort, alors ?

– Oui. Il a eu la tête fracassée d’un coup de son tisonnier.

– Sir Eustace Brackenstall, m’a dit le cocher ?

– Exactement. L’un des plus riches propriétaires du Kent. Lady Brackenstall est dans le petit salon. Pauvre femme ! Elle a vécu une aventure terrible. Quand je l’ai vue, elle était aux trois quarts morte. Le mieux serait de la voir et d’écouter son récit. Puis nous irons ensemble examiner la salle à manger.

Lady Brackenstall n’était pas une personne banale. Rarement me suis-je trouvé en face d’une silhouette plus gracieuse, d’une féminité plus délicate, d’un visage plus ravissant. Blonde avec des cheveux d’or, elle nous aurait sans doute montré le teint parfait qui s’harmonise si bien avec cette couleur si les récents événements ne l’avaient laissée crispée et décomposée. Elle souffrait d’ailleurs dans son corps comme dans son âme : au-dessus d’un œil s’étalait une énorme bosse tuméfiée couleur de prune qu’une grande femme de chambre austère baignait consciencieusement avec de l’eau vinaigrée. Lady Brackenstall reposait sur le dos dans un canapé mais son regard prompt et perçant ainsi que la mobilité de ses traits nous apprirent que ni son intelligence ni son courage n’avaient été ébranlés. Elle était drapée dans une ample robe de chambre bleue et argent, mais une robe noire de dîner était suspendue à côté d’elle.

– Je vous ai tout raconté, monsieur Hopkins ! fit-elle d’un air las. Ne pourriez-vous le redire à ma place ?... Hé bien ! puisque vous le jugez nécessaire, je vais expliquer à ces messieurs ce qui est arrivé. Sont-ils déjà allés dans la salle à manger ?

– J’ai pensé qu’il était préférable qu’ils entendissent d’abord votre récit, madame.

– Je suis impatiente que vous en finissiez. C’est horrible pour moi de penser qu’il est toujours là...

Elle frissonna et enfouit pendant quelques secondes son visage entre ses mains. Ce geste fit glisser la robe de chambre sur son avant-bras. Holmes poussa une exclamation.

– Mais vous avez d’autres blessures, madame ! Qu’est ceci ?

Deux taches d’un rouge violent se détachaient sur le membre blanc et rond. Elle se hâta de les recouvrir.

– Ce n’est rien. Sans aucun rapport avec l’horrible affaire de cette nuit. Si vous voulez vous asseoir, ainsi que votre ami, je vous dirai tout ce que je peux.

« Je suis l’épouse de sir Eustace Brackenstall. Nous nous sommes mariés, il y a environ un an. Je suppose qu’il est inutile que j’essaie de vous présenter cette union comme heureuse. Tous nos voisins me démentiraient. Peut-être suis-je en partie responsable. J’ai été élevée dans l’ambiance plus libre, moins conventionnelle de l’Australie méridionale, et cette vie anglaise, avec ses

convenances et son air guindé, ne me convient guère. Mais la raison véritable, principale, de notre désaccord résidait dans le fait que Sir Eustace était un ivrogne invétéré. Passer une heure dans la société d'un tel homme est déplaisant. Imaginez ce que cela représentait pour une femme sensible et ardente d'être attachée à lui jour et nuit ! C'est un sacrilège, un crime, une vilénie de soutenir qu'un mariage pareil constitue un lien ! Je vous assure que vos lois monstrueuses apporteront une malédiction sur ce pays... Non, le Ciel ne permettra pas que cette abomination subsiste !

Elle se dressa sur son séant, joues enflammées, yeux étincelants sous la terrible tuméfaction qui marquait son front. Puis la forte main de la femme de chambre l'obligea à reposer doucement sa tête sur les coussins, et la colère furieuse fit place à des sanglots passionnés. Finalement elle reprit :

– Je vais vous parler de la nuit dernière. Vous ignorez peut-être que dans cette maison tous les domestiques dorment dans l'aile moderne. Cette partie centrale se compose des pièces de séjour, avec la cuisine derrière et notre chambre au-dessus. Ma femme de chambre Theresa dort au-dessus de ma chambre. Il n'y a personne d'autre. Aucun bruit ne pourrait alerter les gens qui habitent dans l'aile. Ce détail devait être connu des cambrioleurs. Sinon ils n'auraient pas agi comme ils l'ont fait.

« Sir Eustace s'est retiré à dix heures et demie. Les domestiques avaient déjà gagné leurs chambres. Seule ma femme de chambre veillait : elle était demeurée dans sa chambre tout en haut de la maison, attendant que j'eusse besoin de ses services. Je restai assise jusqu'à onze heures passées dans cette pièce. Un livre me tenait compagnie. Je fis un tour pour m'assurer que tout était normal avant de monter. J'en avais l'habitude ; je le faisais moi-même car, comme je vous l'ai dit, je ne pouvais pas toujours me fier à Sir Eustace. J'allai dans la cuisine, dans l'office, dans la salle d'armes, dans la salle de billard, dans le salon et enfin dans la salle à manger. Quand je m'approchai de la fenêtre, qui est protégée par des rideaux épais, je sentis soudain le vent me souffler au visage, et je compris qu'elle était ouverte. J'écartai le rideau et je me trouvai face à face avec un homme âgé aux larges épaules qui venait de se glisser dans la pièce. La fenêtre est plutôt une porte-fenêtre qui donne sur le jardin. Je tenais à la main la bougie de ma chambre et, grâce à cette lumière, j'aperçus derrière cet homme deux autres qui étaient en train d'entrer. Je reculai, mais l'individu en question se jeta sur moi. Il me saisit d'abord par le poignet, puis à la gorge. J'ouvris la bouche pour crier, mais il me frappa sauvagement de son poing fermé au-dessus de l'œil et ce coup me jeta par terre. J'ai dû perdre connaissance pendant quelques instants, car lorsque je suis revenue à moi je me suis trouvée ligotée par le cordon de sonnette qu'ils avaient arraché ; j'étais attachée solidement au fauteuil en chêne qui préside à la table de la salle à manger. J'étais si bien immobilisée qu'il m'était impossible de faire un geste. Un mouchoir sur la bouche m'interdisait d'émettre le moindre son. C'est à ce moment que mon malheureux mari pénétra dans la pièce. Sans doute avait-il entendu des bruits suspects, et il arrivait tout prêt à n'importe quelle éventualité. Il avait passé une chemise et des pantalons, et il tenait à la main son gourdin d'épine favori. Il se rua sur l'un des voleurs, mais un autre, le plus âgé, se baissa, ramassa le tisonnier et lui en assena un coup terrible. Il tomba comme une masse et ne bougea plus. Je m'évanouis une fois encore, mais sûrement pas plus de quelques minutes. Quand j'ouvris les yeux, je constatai qu'ils avaient sorti l'argenterie du buffet, qu'ils avaient débouché une bouteille, que chacun avait un verre à la main. Je vous ai déjà dit, je crois, que l'un

d'eux était âgé, avec une barbe, tandis que les deux autres étaient de jeunes garçons imberbes. On aurait dit un père avec ses deux fils. Ils parlaient à voix basse. Puis ils s'approchèrent et vérifièrent mes liens. Après quoi ils se retirèrent en fermant la porte-fenêtre derrière eux. Il me fallut un bon quart d'heure avant que je pusse libérer mes mains. Quand j'y fus parvenue, mes cris alertèrent ma femme de chambre, qui descendit. Les autres domestiques furent réveillés, et nous envoyâmes chercher la police locale. Voilà vraiment tout ce que je peux vous dire, messieurs, et j'espère qu'il ne me sera pas nécessaire de le redire encore une fois.

– Avez-vous une question à poser, monsieur Holmes ? demanda Hopkins.

– Je n'imposerai pas à la patience et au temps de lady Brackenstall une nouvelle épreuve, dit Holmes. Avant de me rendre dans la salle à manger, je serais heureux d'entendre votre témoignage.

Il s'adressait à la femme de chambre.

– J'ai aperçu les voleurs avant qu'ils n'entrent dans la maison, dit-elle. J'étais assise près de la fenêtre de ma chambre et j'ai vu au clair de lune trois hommes non loin de la grille du parc. Sur le moment je n'y ai pas prêté attention. C'est une heure plus tard que j'ai entendu crier ma maîtresse. Alors je suis descendue en courant et je l'ai trouvée, pauvre agnelle, comme elle vous l'a dit. Et lui était couché par terre, sa cervelle et son sang répandus dans la pièce. C'était suffisant pour provoquer l'évanouissement d'une femme, ligotée là, avec sa robe toute tachée de ce sang. Mais elle n'a jamais manqué de courage quand elle était Mlle Mary Fraser d'Adélaïde, et lady Brackenstall du manoir de l'Abbaye est restée pareille. Vous l'avez interrogée assez longtemps, vous, messieurs ! Maintenant elle va regagner sa chambre, avec sa vieille Theresa, pour prendre le repos dont elle a tant besoin !

Avec une tendresse maternelle, la vieille servante passa un bras autour de la taille de sa maîtresse et l'entraîna hors du salon.

– Depuis toujours, elle est avec elle ! expliqua Hopkins. Elle a été sa nourrice, puis elle l'a accompagnée en Angleterre quand elles partirent d'Australie il y a dix-huit mois. Elle s'appelle Theresa Wright, et c'est ce genre de femme de chambre qu'on ne trouve plus aujourd'hui. Par ici, monsieur Holmes, s'il vous plaît.

L'expression de Holmes laissait deviner qu'avec le mystère tout le charme de l'aventure s'en était allé. Il restait une arrestation à effectuer, mais il n'avait pas à s'en mêler. Pourtant le spectacle dans la salle à manger du manoir de l'Abbaye était assez singulier pour retenir son attention et ressusciter l'intérêt évanoui.

C'était une pièce monumentale : très haute et très grande. Le plafond était lambrissé de chêne. Les murs étaient joliment décorés de têtes de cerf et d'armes anciennes. Face à la porte il y avait la porte-fenêtre dont nous avons entendu parler. Trois fenêtres plus petites, sur le mur de droite, laissaient filtrer la pâle lumière d'un soleil d'hiver. A gauche se dressait une immense cheminée

très profonde, surplombée par un chambranle en chêne massif. Un lourd fauteuil de chêne à tapisserie armoriée trônait à côté ; un cordon pourpre était passé entre les barres de bois ; il avait été attaché par chaque extrémité à la barre transversale. Pour se libérer, lady Brackenstall avait fait glisser ses liens, mais les nœuds n'avaient pas été défaits, et ils étaient intacts. C'est seulement plus tard que ces détails retinrent notre attention. Pour l'instant elle était accaparée par l'image terrible du corps étendu sur la peau d'ours devant la cheminée.

C'était le corps d'un homme de grande taille, qui pouvait avoir quarante ans. Il gisait sur le dos, le visage tourné vers la lumière. Ses dents blanches luisaient dans sa courte barbe noire. Ses deux mains crispées étaient levées au-dessus de la tête, et le gourdin d'épine était encore posé en travers. Ses nobles traits aquilins étaient déformés, convulsés par un rictus de haine vindicative qui donnait à la physionomie de ce mort un aspect diabolique. Il était certainement au lit quand un bruit l'avait alerté, car il portait une élégante chemise de nuit, et ses pieds nus émergeaient de ses pantalons. Il avait à la tête une horrible blessure. Toute la pièce témoignait de la fureur sauvage du coup qui l'avait abattu. A côté du cadavre, le lourd tisonnier s'était courbé sous le choc. Holmes l'examina ainsi que la blessure.

– Ce vieux Randall doit être costaud ? fit-il.

– Oui, dit Hopkins. D'après ce dont je me souviens, il n'a rien d'un client commode !

– Pour le capturer, pas de difficultés en vue ?

– Pas la moindre. Nous l'avions tenu un moment sous surveillance, et nous avons cru qu'il était parti pour l'Amérique. Mais maintenant que nous savons que la bande est par ici, je ne vois pas comment ils pourraient nous échapper. Nous avons alerté déjà tous les ports ; d'ici ce soir, une récompense sera offerte. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi ils ont fait cela, sachant fort bien que lady Brackenstall donnerait leur description et que nous les identifierions à coup sûr.

– Très juste. Il aurait été plus normal qu'ils se fussent débarrassés aussi de lady Brackenstall.

– Ils ne se sont sans doute pas rendu compte, suggérai-je, qu'elle avait repris connaissance.

– Vraisemblablement. Si elle leur a donné l'impression qu'elle était toujours évanouie, ils l'ont épargnée. Que savez-vous sur ce pauvre diable, Hopkins ? Je me rappelle vaguement qu'il courait d'étranges histoires sur son compte.

– Quand il était sobre il avait bon cœur, mais quand il avait bu c'était un vrai démon. Ou plutôt : quand il était à moitié ivre, car il allait rarement jusqu'au bout de l'ivrognerie. Mais à de pareils moments, il agissait comme s'il avait porté le diable en lui, il était capable de tout. D'après ce que je connais, il a bien failli de temps à autre, en dépit de sa fortune et de son titre, nous mettre dans l'obligation de nous occuper de lui. Il y a eu un scandale à propos d'un chien qu'il a inondé d'essence et qu'il a brûlé vif... le chien de lady Brackenstall, ce qui n'arrangea rien entre eux !

L'affaire fut étouffée, mais pas sans mal. Une autre fois, il a lancé à la tête de Theresa Wright une carafe de vin. Il fallut encore arranger les choses. Entre nous, la maison sera plus vivable maintenant ! Que regardez-vous ?

Holmes, à genoux, examinait avec une vive attention les nœuds du cordon rouge avec lequel lady Brackenstall avait été ligotée. Puis il inspecta soigneusement la rupture à l'endroit où le cambrioleur l'avait arrachée.

– Quand il a tiré dessus pour l'arracher, observa-t-il, la sonnerie de la cuisine a dû faire un beau vacarme.

– Personne ne pouvait l'entendre. La cuisine est tout au fond de la maison.

– Comment le cambrioleur savait-il que personne ne l'entendrait ? Comment a-t-il osé tirer le cordon de sonnette avec autant d'insouciance ?

– Exactement, monsieur Holmes, exactement ! Vous venez de soulever un problème que je me suis posé moi aussi. Il est hors de doute que cet individu était au fait des habitudes d'ici et connaissait la maison. Il devait certainement savoir que les domestiques seraient tous couchés à cette heure relativement peu tardive, et que personne n'entendrait la sonnette dans la cuisine. Donc il a reçu les confidences d'un valet. C'est évident ! Mais il y a ici huit domestiques, tous de confiance.

– Toutes choses étant égales, dit Holmes, le soupçon devrait se porter naturellement sur celle à la tête de qui son maître a lancé un carafon. Et pourtant, cette complicité impliquerait une trahison à l'égard d'une maîtresse pour qui elle semble manifester une grande dévotion. Après tout, ce point est peu important. Quand vous aurez mis la main sur Randall, il ne vous sera sans doute pas bien difficile d'arrêter ses complices. Le récit de lady Brackenstall paraît être confirmé, pour autant qu'il ait besoin de l'être, par tout ce que nous pouvons voir ici...

Il alla vers la porte-fenêtre et l'ouvrit.

–... Aucune empreinte par terre, mais le sol glacé est dur comme fer. Il ne faut donc pas s'en étonner. Je vois que ces bougies sur la cheminée ont été allumées.

– Oui. C'est grâce à celles-ci et à celles de la chambre de lady Brackenstall que les cambrioleurs ont trouvé leur chemin.

– Et qu'ont-ils emporté ?

– Ma foi, pas grand-chose : une demi-douzaine d'objets de vaisselle dans le buffet. Lady Brackenstall pense qu'ils étaient affolés par la mort de Sir Eustace, ce qui les a empêchés de piller la maison.

– Qu’ils auraient évidemment pillée en toute autre occasion ! Et ils ont bu du vin, je crois ?

– Pour calmer leurs nerfs.

– Bien sûr ! Ces trois verres sur le buffet n’ont pas été touchés, je suppose ?

– Non. Et la bouteille non plus.

– Voyons un peu... Tiens, tiens ! Que veut dire ceci ?

Les trois verres étaient rassemblés. Ils étaient teintés par le vin. L’un d’eux contenait quelques pellicules comme on en voit dans du vieux porto. La bouteille était placée à côté, pleine aux deux tiers. Le bouchon était long, très coloré. La poussière sur la bouteille et l’aspect de ce vénérable bouchon indiquaient clairement que les assassins ne s’étaient pas contentés d’un vin ordinaire.

L’attitude de Holmes se transforma soudain. Ses yeux éteints se rallumèrent. Il prit le bouchon et l’examina minutieusement.

– Comment l’ont-ils retiré ? demanda-t-il.

Hopkins désigna un tiroir entrouvert où l’on apercevait du linge de table et un gros tire-bouchon.

– Lady Brackenstall vous a-t-elle dit qu’ils se sont servis du tire-bouchon ?

– Non. Rappelez-vous : elle était évanouie au moment où ils ont débouché la bouteille.

– C’est vrai. En fait, ils ne se sont pas servis de ce tire-bouchon. C’est un tire-bouchon de poche qui a été utilisé, sans doute l’un de ceux qui sont adaptés sur un canif ou un couteau. Il n’avait pas plus de cinq centimètres de long. Si vous examinez le haut du bouchon vous remarquerez que le tire-bouchon a été enfoncé trois fois avant que le bouchon n’ait pu être extrait. Le bouchon n’a pas été transpercé de part en part. Or ce long tire-bouchon l’aurait transpercé et en une fois il serait venu à bout du bouchon. Quand vous attraperez votre meurtrier, vous constaterez qu’il possède un couteau à multiples usages.

– Bravo ! fit Hopkins.

Mais ces verres m’intriguent, je l’avoue. Lady Brackenstall a bien vu boire les trois hommes, n’est-ce pas ?

– Oui, elle a été formelle là-dessus.

– Alors n’en parlons plus ! Et pourtant ces verres sont dignes d’intérêt, Hopkins ! Comment, vous ne voyez pas pourquoi ? Bon, bon, passons ! Il se peut après tout qu’un homme qui a quelques connaissances particulières et des facultés non moins particulières incline à chercher midi à quatorze heures... Bien sûr, ce doit être un hasard, ces verres ! Hé bien ! au revoir, Hopkins. Je ne vois pas quels services je pourrais vous rendre, puisque l’affaire paraît si claire... Faites-moi savoir quand Randall sera arrêté, et, s’il y a des développements imprévus, avertissez-moi. J’espère que je pourrai bientôt vous féliciter de votre succès. Venez, Watson ; sans doute nous occuperons-nous d’une manière plus profitable à Baker Street qu’ici.

Au cours de notre voyage de retour, je remarquai que Holmes était très intrigué par une observation qu’il avait faite. Au prix d’un effort, il parlait de l’affaire comme s’il ne subsistait rien d’obscur, puis des doutes le reprenaient et je voyais son front se plisser, ses yeux se vider de toute expression : son esprit le ramenait au manoir de l’Abbaye, dans la grande salle à manger qui avait été le théâtre du drame de minuit. Enfin, dans une impulsion soudaine, au moment où notre train démarrait d’une gare de banlieue, il bondit sur le quai et m’entraîna derrière lui.

– Excusez-moi, mon cher ami ! s’écria-t-il pendant que nous regardions les derniers wagons du convoi disparaître dans un virage. Je suis désolé de faire de vous une victime de ce qui peut vous sembler un simple caprice. Mais sur mon âme, Watson, je vous jure qu’il m’est impossible d’abandonner une affaire dans ces conditions. Tous mes instincts s’accordent pour protester. Tout est faux ! Oui, tout est faux... J’en ferais le serment : il y a tromperie ! Et pourtant l’histoire de lady Brackenstall était sans failles, sa confirmation par la femme de chambre suffisante, tout était presque exact. Qu’ai-je à opposer à cela ? Trois verres de vin, un point c’est tout. Mais si je n’avais pas considéré les choses comme sûres et certaines, si j’avais procédé à mes examens avec le soin que j’aurais déployé si nous avions abordé l’affaire l’esprit libre, sans histoires toutes faites pour me brouiller la cervelle, n’aurais-je pas alors découvert une piste sur laquelle nous aurions pu galoper ? Bien sûr que si ! Asseyons-nous sur ce banc, Watson, jusqu’à l’arrivée d’un train pour Chislehurst, et permettez-moi de vous énumérer les faits d’évidence... A une condition pourtant : chassez de votre esprit l’idée que les récits de la maîtresse et de la femme de chambre sont forcément véridiques. La charmante personnalité de lady Brackenstall ne doit pas porter atteinte à notre jugement.

« Il y a des détails dans son histoire qui, si nous y réfléchissions de sang-froid, éveilleraient nos soupçons. L’autre semaine, ces cambrioleurs à Sydenham firent beaucoup de tapage. On a parlé d’eux dans les journaux, on a communiqué leur signalement. Naturellement, si quelqu’un voulait inventer une histoire, ils étaient tout indiqués pour jouer le rôle de cambrioleurs. Mais en règle générale, les cambrioleurs qui ont réussi un joli coup sont trop heureux d’en profiter en paix et ne s’embarquent pas de sitôt dans une deuxième aventure périlleuse. D’autre part, les voleurs opèrent plus tard. Par ailleurs, des cambrioleurs se garderaient bien de frapper une femme pour l’empêcher de crier, car ils savent que c’est au contraire le meilleur moyen de lui arracher des cris. Ajoutez à cela qu’ils ne tuent pas lorsqu’ils sont suffisamment nombreux pour maîtriser un homme. Également, ils n’ont pas l’habitude de se contenter d’un maigre butin quand ils n’ont que l’embarras du choix pour piller. Enfin, je soutiens que des gaillards pareils n’abandonnent jamais une bouteille avant de l’avoir vidée complètement. Que pensez-vous de ces anomalies, Watson ?

– Leur effet cumulatif est évidemment considérable. Toutefois chacune prise à part est tout à fait plausible. Il me semble que la plus forte anomalie est que lady Brackenstall ait été ligotée sur le fauteuil.

– Je ne suis pas sûr que ce soit une chose extraordinaire, Watson, car de deux choses l'une : ou bien ils devaient la tuer, ou bien ils devaient l'attacher solidement afin qu'elle ne donnât pas l'alarme trop tôt après leur départ. Mais, de toute façon, n'ai-je pas montré que l'histoire de lady Brackenstall comportait un certain élément d'improbabilité ? Or voici que pour comble apparaît ce détail des verres de vin.

– Hé bien ! quoi ! Ces verres de vin...

– Les revoyez-vous avec les yeux de la mémoire ?

– Très distinctement.

– On nous a dit que les trois hommes avaient bu chacun dans son verre. Trouvez-vous cela vraisemblable ?

– Pourquoi pas ? Il restait encore quelques gouttes de vin dans chaque verre.

– Oui. Mais il n'y avait de pellicules de porto que dans un seul des verres. Vous l'avez remarqué. Qu'est-ce que ce détail vous suggère ?

– Le verre qui a été rempli le dernier peut fort bien avoir reçu des pellicules, et pas les deux premiers.

– Non. La bouteille était pleine de pellicules. Il est donc inconcevable que les deux premiers verres en aient été exempts et le troisième abondamment pourvu. Il y a deux explications possibles, et deux seulement. La première est que, une fois le deuxième servi, la bouteille a été violemment secouée, si bien que le troisième a reçu des pellicules. Explication qui paraît douteuse... Non, non ! Je suis sûr que j'ai raison.

– Que supposez-vous, alors ?

– Que deux verres seulement ont été utilisés et que les fonds de ces deux verres ont été versés dans un troisième pour donner l'impression mensongère que trois personnes étaient là. Dans ce cas, toutes les pellicules seraient tombées dans le dernier verre, n'est-ce pas ? Oui, je suis persuadé que les choses se sont passées ainsi ! Mais si mon explication de cet insignifiant phénomène est juste, du coup l'affaire cesse d'être banale, et elle devient très intéressante, puisqu'il ressortirait que lady Brackenstall et sa femme de chambre ont menti dans leurs dépositions, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'elles nous ont dit, et qu'elles ont une

raison majeure pour protéger le criminel réel, donc que nous devons reconsidérer l'affaire sans leur aide. Et pour cette mission qui nous attend, Watson, voilà le train de Chislehurst.

Notre retour surprit considérablement le manoir de l'Abbaye. Stanley Hopkins était parti pour faire son rapport à Scotland Yard. Sherlock Holmes prit donc possession de la salle à manger, s'enferma à l'intérieur et consacra deux bonnes heures à l'une de ces investigations patientes et minutieuses sur lesquelles il étayait ensuite ses brillants édifices déductifs. Assis dans un coin comme un étudiant qui observe avec intérêt la démonstration de son professeur, je suivis pas à pas cette recherche passionnante. La porte-fenêtre, les rideaux, le tapis, le fauteuil, le cordon, tout fut inspecté tour à tour. Le corps de l'infortuné Sir Eustace avait été retiré ; à cette seule exception près, les choses étaient restées telles que nous les avons vues le matin. Puis, à ma stupéfaction, Holmes grimpa sur le chambranle de la cheminée. Au-dessus de sa tête pendaient quelques centimètres de cordon rouge qui était demeuré attaché au fil de la sonnette. Pendant un long moment il le contempla. Puis il voulut s'en approcher davantage et il posa son genou sur une console en bois accrochée au mur. Sa main parvint tout près du bout du cordon. Mais ce fut sur la console que son attention se porta surtout. Finalement il sauta à terre et poussa une exclamation de satisfaction.

– Tout va bien, Watson ! L'affaire est dans le sac. Une affaire qui comptera parmi les plus intéressantes de notre collection. Mais, mon Dieu, comme j'ai eu l'esprit lent ! Et comme j'ai été près de commettre la gaffe de ma vie ! Maintenant, je crois qu'avec quelques maillons qui me manquent encore ma chaîne sera complète.

– Vous avez vos hommes ?

– Mon homme, Watson. Un homme. Mais formidable ! Fort comme un lion : regardez plutôt comment d'un coup il a plié le tisonnier ! Il mesure un mètre quatre-vingt-dix, il est agile comme un écureuil, il est habile de ses doigts. En outre il a l'esprit remarquablement vif, car c'est lui l'auteur de toute cette ingénieuse histoire. Oui, Watson, nous sommes tombés sur un individu de grande classe. Et cependant, dans ce cordon de sonnette, il nous a donné l'indice qui devait lever tous nos doutes.

– Où, l'indice ?

– Voyons, Watson, si vous arrachiez un cordon de sonnette, où la cassure se produirait-elle naturellement ? A l'endroit où le cordon est attaché au fil. Pourquoi celui-ci s'est-il cassé à une dizaine de centimètres plus bas ?

– Parce qu'il était abîmé là ?

– Exactement. Ce bout de cordon sur le fauteuil, que nous pouvons examiner, est abîmé, effiloché. L'homme a été assez astucieux pour le taillader avec son couteau. Mais l'autre bout près du fil n'est pas abîmé. Vous ne pouvez pas le voir d'où vous êtes, mais si vous montiez sur la cheminée vous vous apercevriez qu'il est coupé net sans aucune trace d'effilochage.

Reconstituons ce qui est arrivé. L'homme avait besoin du cordon. Il ne voulait pas l'arracher brutalement par peur d'alerter les domestiques en déclenchant la sonnerie. Qu'a-t-il fait ? Il est grimpé sur la cheminée, il n'a pas pu atteindre tout à fait le bout du cordon, il a posé son genou sur la console... La trace en est restée imprimée dans la poussière... Et il a sorti son canif pour taillader le cordon. Comme il s'en faut de dix centimètres que j'aie pu atteindre ce bout, j'en déduis qu'il mesure au moins dix centimètres de plus que moi. Regardez cette marque sur le siège de ce fauteuil en chêne ! Qu'est-ce ?

– Du sang.

– Bon, du sang. Ceci seul détruit toute la version de lady Brackenstall. Si elle était assise sur le fauteuil quand le crime a été commis, comment cette trace de sang serait-elle venue ? Non, non ! Elle a été placée sur le fauteuil après la mort de son mari. Je parierais que la robe de dîner porte une marque correspondante ! Nous n'en sommes pas encore à la victoire totale, Watson, mais voici notre Marengo, qui commença par une défaite et se termina par un succès. J'aimerais bien dire deux mots à cette Theresa. Mais il nous faudra être circonspects si nous voulons obtenir les dernières informations qui nous manquent.

Cette sévère gouvernante australienne était une personnalité très intéressante. Taciturne, méfiante, désagréable, elle mit du temps à se dégeler devant les manières aimables de Holmes et la disposition qu'il affichait de la croire sur parole. Enfin elle se départit de sa réserve. Elle n'essaya nullement de dissimuler la haine qu'elle portait à feu Sir Eustace.

– Oui, monsieur, c'est vrai, l'histoire de la carafe qu'il m'a lancée à la tête. Je l'avais entendu insulter ma maîtresse et je lui avais dit qu'il ne lui parlerait pas sur ce ton si le frère de Madame était présent. Il aurait bien pu me jeter une douzaine de carafes à la tête pourvu qu'il laisse en paix mon pauvre petit oiseau. Il était parti pour la maltraiter toute sa vie, et elle, monsieur, était bien trop fière pour se plaindre. A moi-même, elle ne racontait pas tout ce qu'il lui faisait. Elle ne m'avait jamais parlé de ces marques sur le bras que vous avez vues ce matin. Mais je peux bien vous le certifier d'où elles viennent : d'un coup d'épingle à chapeau ! Ce maudit démon surnois... Que le Ciel me pardonne de ne pas tenir ma langue puisqu'il est mort !... Mais c'était un vrai démon, Satan en personne ! Quand nous l'avons connu, il était tout miel. Cela remonte à dix-huit mois. Il nous avait à toutes deux donné l'impression qu'il était un gamin de dix-huit ans. Elle venait d'arriver à Londres. Oui, c'était son premier voyage : elle n'avait jamais quitté sa maison auparavant. Il l'a conquise avec son titre, son argent, ses hypocrites manières londoniennes. Si elle s'est trompée, elle a payé ! A quel mois nous avons fait sa connaissance ? Hé bien ! juste après notre arrivée. Nous sommes arrivées en juin, ils se sont rencontrés en juillet, et les noces ont été célébrées en janvier de l'an dernier. Oui, elle est redescendue dans son petit salon, et elle vous recevra bien volontiers, mais ne lui en demandez pas trop, car elle a supporté tout ce que la chair et le sang peuvent supporter.

Lady Brackenstall reposait sur le même canapé, mais elle avait meilleure mine que le matin. La femme de chambre était entrée avec nous, et elle recommença à soigner la plaie qui ornait toujours le front de sa maîtresse.

– J’espère, dit lady Brackenstall, que vous n’êtes pas revenus pour m’interroger encore ?

– Non, répondit Holmes de sa voix la plus douce. Je ne vous causerai pas de soucis inutiles, lady Brackenstall. Je ne désire qu’une chose : tout vous faciliter, car je suis convaincu que vous avez été très éprouvée. Si vous consentez à me traiter en ami et à vous fier à moi, vous constaterez que je justifierai cette confiance.

– Que voulez-vous que je fasse ?

– Me dire la vérité.

– Monsieur Holmes !

– Non, lady Brackenstall. Ce n’est pas la peine ! Peut-être avez-vous entendu parler de ma petite réputation. Je la joue tout entière sur le fait que votre histoire est entièrement inventée.

La maîtresse et la femme de chambre fixèrent Holmes avec des yeux épouvantés.

– Vous êtes un effronté ! cria Theresa. Voulez-vous dire que ma maîtresse a menti ?

Holmes se leva.

– Vous n’avez rien à me dire ?

– Je vous ai tout dit.

– Réfléchissez, lady Brackenstall ! Ne vaudrait-il pas mieux être sincère ?

Un instant, l’hésitation se lut sur le beau visage pâli. Mais une force nouvelle lui imposa de reprendre son masque.

– Je vous ai dit tout ce que je savais.

Holmes prit son chapeau et haussa les épaules.

– Je regrette ! fit-il.

Sans ajouter un mot, nous quittâmes le salon et le manoir. Il y avait dans le parc un étang, et mon ami se dirigea par là. L’étang était gelé, mais il y avait un trou dans la glace pour les ébats d’un cygne solitaire. Holmes le contempla, puis nous passâmes la grille. Chez la concierge il écrivit une courte lettre pour Stanley Hopkins, qu’il laissa dans la loge.

– Peut-être le coup est-il réussi, peut-être est-il manqué, mais nous sommes obligés de faire quelque chose pour l’ami Hopkins, ne serait-ce que pour justifier notre deuxième visite, dit Holmes. Je ne le mets pas tout à fait dans la confiance. Je pense que notre prochain théâtre d’opérations doit être le bureau de la ligne maritime Adélaïde- Southampton, qui se trouve, je crois, au bout de Pall Mall. Il existe une deuxième ligne de paquebots, mais nous allons d’abord nous adresser à la plus importante.

Holmes fit passer sa carte au directeur, qui se montra fort complaisant et qui nous fournit rapidement les renseignements dont nous avons besoin. En juin 1895, un seul navire de la ligne avait atteint un port anglais. En se référant à la liste des passagers, il nous apprit que Mlle Fraser, d’Adélaïde, avait fait avec sa femme de chambre la traversée à son bord. Le bateau voguait à présent vers l’Australie, il devait se trouver quelque part au sud du canal de Suez. Ses officiers étaient les mêmes qu’en 1895, à l’exception d’un seul. Le premier officier, M. Jack Croker, avait été nommé capitaine et devait assumer le commandement d’un nouveau navire, le Bass-Rock, qui devait quitter Southampton le surlendemain. Il habitait à Sydenham, mais il passerait certainement bientôt pour prendre des ordres. Si nous désirions lui parler, nous pouvions l’attendre.

Non. M. Holmes ne désirait pas le voir. Mais il serait heureux de connaître ses états de service et son caractère.

Ses états de service étaient splendides. Il n’y avait pas un officier de la marine marchande pour rivaliser avec lui. Quant au caractère, il était parfait en mer ; mais, à terre, violent, risque-tout, bouillant, irascible ; et cependant loyal, honnête, bon.

Nanti de ces renseignements, Holmes quitta le bureau de la ligne Adélaïde-Southampton. Il héla un fiacre et donna l’adresse de Scotland Yard. Mais, au lieu d’entrer, il demeura assis dans la voiture, les sourcils froncés, méditatif. Finalement, il donna au cocher l’ordre de nous déposer au bureau de poste de Charing Cross, expédia un message, et nous rentrâmes à Baker Street.

– Non, Watson, je n’ai pas pu le faire ! me dit-il dès que nous fûmes de retour chez nous. Si un mandat était lancé, rien sur la terre ne pourrait plus le sauver. Une ou deux fois déjà dans ma carrière j’ai senti que j’avais commis plus de mal véritable en découvrant le criminel qu’il n’en avait fait, lui, par son crime. J’ai donc appris la prudence et je préfère jouer des tours à la loi anglaise plutôt qu’à ma propre conscience. Avant d’agir, attendons d’en savoir un peu plus.

La journée n’était pas terminée que nous reçûmes la visite de l’inspecteur Stanley Hopkins. Il avait l’air déprimé.

– Vous êtes un sorcier, monsieur Holmes. Parfois je crois que vous possédez des facultés suprahumaines. Comment diable avez-vous su que l’argenterie volée se trouvait au fond de l’étang ?

–Je ne le savais pas.

– Mais vous m’avez dit de le draguer.

– Alors vous l’avez trouvée ?

– Oui, je l’ai trouvée.

–Je suis très heureux de vous avoir aidé.

– Mais vous ne m’avez pas aidé ! Vous avez rendu toute l’affaire infiniment plus compliquée. Quels sont ces cambrioleurs qui volent de l’argenterie et puis qui vont la jeter au fond de l’étang le plus proche ?

– C’est en effet un comportement assez excentrique ! Je m’étais abandonné à l’idée que l’argenterie avait été prise par des gens qui n’en avaient pas besoin, qui simplement l’avaient volée pour simuler un cambriolage, et qui naturellement désiraient s’en débarrasser.

– Mais pourquoi une telle idée vous est-elle venue à l’esprit ?

– Ma foi, j’ai pensé qu’elle n’était pas impossible. Quand ils sont sortis par la porte-fenêtre, ils ont vu l’étang, avec un petit trou tentant dans la glace juste sous leur nez. Pouvait-il y avoir une meilleure cachette ?

– Ah ! une cachette ?... Voilà mieux ! s’écria Hopkins. Oui, je comprends tout, à présent. Il était de bonne heure, il y avait encore du monde sur les routes, ils ont eu peur d’être repérés avec cette argenterie, et ils l’ont jetée dans l’étang avec l’idée d’y revenir quand le coin ne serait plus surveillé. Bravo, monsieur Holmes ! C’est mieux que votre idée d’une feinte.

– N’est-ce pas ? Voilà une théorie admirable. Les miennes étaient plutôt erronées, mais enfin elles vous ont permis de découvrir l’argenterie.

– Oui, monsieur, oui ! C’est vous qui avez tout fait. Mais j’ai un coup dur.

– Un coup dur ?

– Oui, monsieur Holmes. Le gang des Randall a été arrêté ce matin... à New York.

– Mon Dieu, Hopkins ! Cet événement s’accorde mal avec votre thèse selon laquelle ils ont commis un assassinat dans le Kent la nuit dernière.

– C’est terrible, monsieur Holmes ! Terriblement décisif ! Heureusement, il y a d’autres gangs à trois que les Randall ; et il s’en est peut-être constitué un que la police ne connaît pas.

– Bien sûr ! C'est tout à fait possible. Comment, vous partez ?

– Oui, monsieur Holmes. Il n'y aura pas de repos pour moi tant que je n'aurai pas découvert le fin mot de l'affaire. Je suppose que vous n'avez pas de tuyau à me donner ?

– Je vous en ai donné un.

– Lequel ?

– Je vous ai suggéré une feinte.

– Mais pourquoi, monsieur Holmes, pourquoi ?

– Ah ! c'est toute la question, évidemment ! Mais je vous recommande cette suggestion. Peut-être finirez-vous par trouver qu'elle n'est pas si oiseuse qu'elle en a l'air. Vous ne restez pas dîner ? Hé bien ! bonsoir ! Tenez-nous au courant.

Nous avons fini de dîner et la table était desservie avant que Holmes ne fit une nouvelle allusion à l'affaire. Il avait allumé sa pipe et il avait allongé ses jambes près du feu. Soudain il regarda sa montre.

– J'attends les suites, Watson.

– Pour quand ?

– Pour maintenant. Dans quelques minutes. Dites, vous trouvez que j'ai mal agi vis-à-vis de Stanley Hopkins ?

– Je me fie à votre jugement.

– Réponse très sensée, Watson ! Considérez les choses sous cet angle : ce que je sais n'est pas officiel ; ce qu'il sait est officiel. J'ai le droit d'avoir un jugement personnel, privé. Lui, non. Il faut qu'il rapporte tout, sinon il trahit son mandat. Dans un cas douteux, je ne l'aurais pas placé dans une situation aussi pénible. Je réserve mes informations jusqu'à ce que toute l'affaire soit bien éclaircie dans mon esprit.

– Mais quand sera-ce ?

– Maintenant. Vous allez assister à la dernière scène de ce petit drame remarquable.

Des pas résonnèrent dans notre escalier, et notre porte livra passage à l'un des plus beaux types d'hommes qui l'aient jamais franchie. Il était jeune, grand, blond avec des moustaches dorées, il

avait les yeux bleus et une peau brûlée par le soleil des tropiques, son pas élastique montrait qu'il était aussi lesté que fort. Il referma la porte derrière lui, puis se tint debout les mains crispées, haletant, en proie à une émotion bouleversante.

– Asseyez-vous, capitaine Croker. Vous avez reçu mon télégramme ?

Notre visiteur sombra dans un fauteuil et nous regarda alternativement avec des yeux interrogatifs.

– J'ai reçu votre télégramme et je suis venu à votre heure. J'ai appris que vous étiez passé au bureau. Il n'y a pas moyen de vous échapper. Je suis prêt à entendre le pire. Qu'allez-vous faire de moi ? M'arrêter ? Parlez, monsieur ! Vous n'allez pas jouer avec moi comme le chat avec une souris !

– Donnez-lui un cigare, me dit Holmes. Mordez ça, capitaine Croker, et ne vous laissez pas entraîner par vos nerfs. Je ne resterais pas assis avec vous, je ne fumerais pas un cigare avec vous si je pensais que vous étiez un vulgaire criminel, croyez-moi ! Soyez sincère, et nous pourrions vous faire du bien. Rusez avec moi, et je vous réduirai en miettes.

– Que me voulez-vous ?

– Je voudrais que vous me donniez une version vraie de tout ce qui s'est passé au manoir de l'Abbaye la nuit dernière. Une version vraie, s'il vous plaît ! Sans rien ajouter et sans rien retrancher. J'en connais déjà suffisamment pour que, si vous vous écartez d'un pouce de la ligne droite, j'appelle la police par ce sifflet à travers la fenêtre, et votre affaire cessera pour toujours de dépendre de moi seul.

Le marin réfléchit un instant. Puis il se frappa la jambe de sa grande main hâlée.

– Je joue cette chance ! s'écria-t-il. Je crois que vous êtes un homme d'honneur, un homme propre, et je vous dirai toute l'histoire. Mais d'abord ceci. En ce qui me concerne, je ne regrette rien, je ne crains rien, je le referais si c'était à refaire, et j'en serais fier. Mais c'est Mary... Mary Fraser, car jamais je ne l'appellerai de cet autre nom maudit. L'idée de lui créer des ennuis, à moi qui donnerais ma vie pour amener un sourire sur son doux visage, voilà ce qui me rend fou. Et pourtant... Et pourtant, pouvais-je agir autrement ? Je vais vous dire mon histoire, messieurs, et puis je vous demanderai, d'homme à homme, si je pouvais agir autrement.

« Il faut que je revienne un peu en arrière. Vous paraissez tout savoir. Je pense donc que vous n'ignorez pas que je l'ai rencontrée pour la première fois à bord du Rock-of-Gibraltar ; elle y était passagère et moi officier en premier. Depuis le jour où je l'ai vue, elle est devenue la femme de ma vie. Et chaque jour, au long de cette traversée, je l'ai aimée davantage. Bien des fois il m'est arrivé de m'agenouiller dans l'obscurité pendant un quart de nuit et de baiser le pont du bateau parce que ses pas l'avaient foulé. Nous n'avons échangé aucune promesse. Elle m'a traité aussi honnêtement que jamais femme traita un homme épris. Je n'ai pas à me plaindre. De mon

côté c'était l'amour, rien que l'amour. Du sien c'était de l'amitié, de la bonne camaraderie. Quand le voyage prit fin, elle était demeurée une femme libre, mais moi je ne pouvais plus jamais être un homme libre.

« Quand je revins d'un deuxième voyage, j'appris son mariage. Mais pourquoi n'aurait-elle pas épousé celui qui lui plaisait ? Un titre de noblesse, de l'argent, quelle femme en était plus digne ? Elle était née pour tout ce qui est beau et délicat. Je ne me lamentai pas sur son mariage. Je n'étais pas égoïste. Je me suis réjoui de ce qu'elle avait trouvé le bonheur, et mieux qu'un marin sans le sou. Voilà comment j'aimais Mary Fraser.

« Hé bien ! je croyais ne plus jamais la revoir ! Mais après le dernier voyage, j'ai été promu capitaine, le nouveau bateau n'était pas encore lancé, j'avais deux mois à attendre en famille à Sydenham. Un jour, en me promenant dans la campagne, je suis tombé sur Theresa Wright, sa vieille gouvernante. Elle m'a parlé d'elle, de lui, de tout. Je vous le jure, messieurs, j'ai failli en devenir enragé. Ce chien, qui se permettait de lever la main sur elle alors qu'il n'était pas digne de lacer ses chaussures ? J'ai revu Theresa. Puis j'ai revu Mary. Je l'ai vue et revue... Jusqu'au jour où elle n'a plus voulu me revoir. Mais comme j'avais reçu une note m'avisant que je devrais embarquer dans huit jours, alors j'ai décidé de la revoir une fois encore avant de partir. Theresa avait toujours été bien disposée à mon égard, car elle aimait Mary et haïssait presque autant que moi son bandit de mari. Elle m'a indiqué comment entrer dans le manoir. Mary avait l'habitude de lire tard dans son petit salon au rez-de-chaussée. Cette nuit-là j'ai rampé jusque-là et j'ai gratté à la fenêtre. D'abord elle n'a pas voulu m'ouvrir ; mais je connais à présent son cœur : elle m'aime, elle n'aurait pas voulu m'abandonner à cette nuit glaciale. Elle m'a chuchoté de faire le tour et d'aller devant la porte-fenêtre, que j'ai trouvée ouverte ; j'ai pu me glisser dans la salle à manger. A nouveau j'ai entendu de sa bouche des choses qui m'ont mis le sang en ébullition, et j'ai encore une fois maudit la brute qui maltraitait la femme que j'aimais. Hé bien ! messieurs, j'étais debout près d'elle dans l'embrasement de la porte-fenêtre, en toute honnêteté, j'en prends Dieu à témoin, quand tout à coup il s'est précipité dans la pièce, l'a traitée des noms les plus grossiers, et l'a frappée à la tête d'un coup du gourdin qu'il tenait à la main. J'ai bondi sur le tisonnier. Le combat entre nous était égal. Regardez mon bras : voilà où est tombé son premier coup. Ensuite ç'a été mon tour : j'y suis allé de bon cœur, comme si j'avais tapé sur une citrouille. Vous croyez peut-être que j'en ai eu du remords ? Oh ! non ! C'était ou sa vie ou la mienne. Et mieux encore : c'était ou sa vie, à lui ; ou sa vie, à elle. Car comment aurais-je pu la laisser au pouvoir de ce furieux ? Donc je l'ai tué. Avais-je tort ? Ma foi, messieurs, qu'auriez-vous fait à ma place ?

« Elle avait crié quand il l'avait frappée. La vieille Theresa aussitôt était accourue. Il y avait une bouteille de vin sur le buffet. Je l'ai débouchée et j'en ai versé quelques gouttes entre les lèvres de Mary. car elle était à demi morte d'émotion. Puis j'en ai bu aussi un peu. Theresa avait gardé tout son sang-froid : elle a monté la comédie autant que moi. Nous devons faire croire que c'étaient des cambrioleurs qui avaient tué le mari. Theresa répétait sans se lasser sa leçon à sa maîtresse, tandis que je grimpais pour couper le cordon de sonnette. Puis je l'ai ligotée au fauteuil, j'ai tailladé l'extrémité du cordon pour ajouter à la vraisemblance ; sinon, on se serait demandé comment un cambrioleur aurait pu grimper pour le couper. J'ai pris quelques pièces d'argenterie afin de confirmer la thèse d'un vol, et je les ai laissées en leur disant de ne donner l'alarme qu'un quart d'heure après mon départ. J'ai jeté l'argenterie dans l'étang et je suis rentré

à Sydenham avec l'impression que pour une fois dans ma vie j'avais fait quelque chose de bien. Voilà la vérité, toute la vérité, monsieur Holmes. Tant pis si elle me coûte la vie !

Holmes continua à fumer quelques instants en silence. Puis il traversa la pièce pour aller serrer la main de notre visiteur.

– C'est exactement ce que je pensais, dit-il. Je sais que vous m'avez dit la vérité. Personne en dehors d'un acrobate ou d'un marin n'aurait pu attraper ce cordon de sonnette en prenant appui sur la console, et seul un marin était capable de faire les nœuds qui attachaient le cordon au fauteuil. Or lady Brackenstall n'avait approché des marins qu'une fois, pendant sa traversée. Et il s'agissait bien de quelqu'un qui socialement était son égal puisqu'elle tentait si fort de le protéger, montrant par là qu'elle l'aimait. Vous voyez comme cela me fut facile de remonter jusqu'à vous, une fois que je fus lancé sur la bonne piste.

– Je croyais que la police ne devinerait jamais notre truc !

– La police ne l'a pas deviné. Et je crois qu'elle ne le devinera jamais. Maintenant, attention, capitaine Croker ! Il s'agit d'une affaire grave, très grave. Certes, j'admets que vous ayez agi sous l'effet de la pire des provocations qu'un homme puisse supporter. Je ne suis pas sûr que, votre acte, qui a été commis en état de légitime défense, ne soit pas justifiable. Toutefois c'est à un jury anglais d'en décider. En attendant, j'éprouve pour vous une sympathie si vive que si vous décidiez de disparaître dans les prochaines vingt-quatre heures, je vous promets que personne ne vous donnera la chasse.

– Et après, tout sortira ?

Certainement.

Le marin rougit de colère.

– Est-ce une sorte de marché à proposer à un homme ? Je connais suffisamment la loi pour comprendre que Mary serait accusée de complicité. Croyez-vous que je la laisserais seule affronter la musique pendant que je courrais me mettre à l'abri ? Non, monsieur ! Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra, mais, monsieur Holmes, pour l'amour de Dieu, trouvez un moyen de tenir ma pauvre Mary à l'écart.

Pour la deuxième fois Holmes tendit sa main au marin.

– Je voulais seulement vous mettre à l'épreuve. A chaque coup vous résonnez clair ! Hé bien ! c'est une grande responsabilité que je prends, mais j'ai donné à Hopkins un excellent tuyau. S'il n'est pas capable de s'en servir, tant pis ! Écoutez-moi, capitaine Croker : nous allons régler cela avec les apparences de la loi. Vous êtes prisonnier. Watson, vous serez le jury anglais. Je ne connais personne plus digne d'en représenter un. Je suis le magistrat. Messieurs les jurés, vous avez entendu les dépositions. Considérez-vous le prisonnier coupable ou non coupable ?

– Non coupable, monsieur le président ! répondis-je.

– Vox populi, vox Dei. Vous êtes acquitté, capitaine Croker. Tant que la loi n'aura pas trouvé une autre victime, je vous laisse en liberté. Dans un an, revenez vers cette dame. Puissent son avenir et le vôtre justifier le jugement que nous avons prononcé cette nuit !

La Deuxième Tache

J'avais d'abord pensé que *L'Aventure du Manoir de l'Abbaye* serait le dernier récit consacré aux exploits de mon ami M. Sherlock Holmes. Cette résolution ne m'avait pas été inspirée par un manque de matériel : je possède en effet des notes sur plusieurs centaines d'affaires auxquelles je n'ai jamais fait allusion. Je ne l'avais pas prise non plus parce que j'aurais noté de la part du public un affaiblissement de l'intérêt qu'il avait accordé à la singulière personnalité et aux méthodes extraordinaires de cet homme remarquable. Mais M. Holmes manifestait de la répugnance à l'égard d'une publication prolongée de ses expériences. Tant qu'il exerçait, la publicité faite autour de ses succès revêtait pour lui une valeur pratique. Depuis qu'il s'est définitivement retiré, et qu'il se consacre à la science et à l'apiculture, il a pris sa renommée en grippe, et il m'a sommé de ne pas contrarier son désir de silence. Il a fallu que je lui représente que *La Deuxième Tache* ne serait éditée que lorsque les temps seraient propices, et que je lui démontre à quel point la plus importante affaire internationale qu'il ait jamais prise en main serait une conclusion appropriée à cette longue suite d'épisodes. J'ai réussi à arracher son consentement, sous réserve des précautions habituelles. Si par conséquent certains détails de ce récit demeurent un tant soit peu dans le vague, que le lecteur m'excuse : il comprendra vite que ma réserve est dictée par d'excellentes raisons.

Ceci se passait donc dans une année, et même dans une décade que je ne préciserai pas. Un mardi matin d'automne, deux visiteurs de réputation européenne se présentèrent dans notre modeste appartement de Baker Street. L'un, austère, au profil altier, avec des yeux d'aigle dominateurs, n'était autre que lord Bellinger, deux fois premier ministre de Grande-Bretagne. Le deuxième, brun, imberbe, élégant, ayant à peine dépassé la quarantaine, doté de toutes les grâces de l'esprit et du corps, était le très honorable Trelawney Hope, secrétaire aux Affaires européennes et le plus prometteur des jeunes hommes d'État anglais. Ils s'assirent côte à côte sur notre canapé encombré de papiers. D'après leurs visages tourmentés, il ne nous fut pas difficile de conjecturer que c'était une affaire de la plus haute importance qui les amenait. Les doigts minces, fins, veinés de bleu du premier ministre se crispaient sur le manche d'ivoire de son parapluie, tandis que sa figure décharnée, ascétique, se tournait lugubrement de Holmes à moi. Le secrétaire aux Affaires européennes tirait nerveusement sur sa moustache ou jouait avec les breloques de sa chaîne de montre.

– Quand j'ai découvert cette perte, monsieur Holmes, disait-il, c'est-à-dire à huit heures ce matin, j'ai aussitôt informé le premier ministre. Il a suggéré que nous allions ensemble vous voir.

– Avez-vous mis la police au courant ?

– Non, monsieur ! répondit le premier ministre sur le ton vif, incisif, qui l'avait rendu célèbre. Nous ne l'avons pas fait, et il n'est pas possible que nous le fassions. Mettre la police au courant, c'est, finalement, mettre le public au courant. Voilà justement ce que nous souhaitons particulièrement éviter.

–Et pourquoi, monsieur ?

– Parce que le document en question est d'une importance si considérable que sa publication provoquerait sans doute, et même probablement, des complications européennes très sérieuses. Il n'est pas excessif de dire que la paix ou la guerre en dépendent. Si on ne le retrouve pas dans le plus grand secret, alors peu importe qu'il soit récupéré : car le but de ceux qui l'ont dérobé est de le faire connaître, de le publier.

– Je comprends. Maintenant, monsieur Trelawney Hope, je vous serais très obligé si vous vouliez me dire exactement dans quelles conditions ce document a disparu.

– Peu de mots suffiront, monsieur Holmes. La lettre (car il s'agit d'une lettre d'un souverain étranger) a été reçue voici six jours. Elle était si importante que je ne la laissais pas la nuit dans le coffre de mon bureau, mais que chaque soir je l'emportais avec moi à mon domicile, à Whitehall Terrace, où je la déposais dans ma chambre dans un coffret fermé à clé. Elle était là la nuit dernière. De cela je suis sûr. Pendant que je m'habillais pour le dîner, j'ai ouvert le coffret et j'ai vu la lettre à l'intérieur. Ce matin, elle n'y était plus. Or toute la nuit le coffret est resté à côté de la glace sur la coiffeuse de ma chambre. J'ai le sommeil léger ; ma femme aussi. Tous deux nous pourrions jurer que personne n'est entré. Et pourtant la lettre a disparu, je vous le répète.

– A quelle heure avez-vous dîné ?

– A sept heures et demie.

– Combien de temps après êtes-vous monté vous reposer ?

– Ma femme était allée au théâtre. Je l'ai attendue. Il était onze heures et demie quand nous sommes montés dans notre chambre.

– Donc pendant quatre heures le coffret est demeuré sans surveillance ?

– Personne n'est autorisé à pénétrer dans notre chambre, sauf la domestique qui nettoie le matin, et mon valet de chambre ou la femme de chambre de ma femme dans le courant de la journée. Ce sont tous des domestiques de confiance qui sont depuis longtemps à notre service. En outre, ils ne pouvaient pas supposer que dans mon coffret il y avait quelque chose d'une valeur plus grande que les papiers ordinaires de mon département.

– Qui connaissait l'existence de cette lettre ?

– Personne chez moi.

– Votre femme, certainement, le savait ?

– Non, monsieur. Je n’avais rien dit à ma femme avant d’avoir découvert ce matin que le papier manquait.

Le premier ministre approuva d’un signe de tête.

– Je connais depuis longtemps, monsieur, votre sens élevé du devoir. Je suis convaincu que dans le cas d’un secret pareil, votre dévouement aux affaires publiques s’est haussé au-dessus des liens les plus intimes.

Le secrétaire aux Affaires européennes s’inclina.

– Vous ne faites que me rendre justice, monsieur. Avant ce matin je n’avais soufflé mot de l’affaire à ma femme.

– N’aurait-elle pas pu deviner ?

– Non, monsieur Holmes, elle n’aurait pas pu deviner... Personne n’aurait pu deviner !

– Aviez-vous auparavant perdu un document quelconque ?

– Non, monsieur.

– Qui en Angleterre connaissait l’existence de cette lettre ?

– Tous les membres du cabinet en ont été informés hier. Mais la garantie du secret qui entoure les délibérations du cabinet s’est trouvée renforcée par le solennel avertissement qu’a donné le premier ministre. Mon Dieu, quand je pense que quelques heures plus tard je l’avais perdue moi-même !

Un spasme de désespoir contracta son fier visage, et il porta une main crispée à ses cheveux. Pendant un moment nous distinguâmes l’homme au naturel : impulsif, ardent, profondément sensible. Mais le masque aristocratique retomba bientôt, et la voix rassérénée reprit

– En dehors des membres du cabinet, il y a deux fonctionnaires de mon département, peut-être trois, qui connaissent l’existence de la lettre. Personne d’autre en Angleterre, monsieur Holmes, je vous l’affirme !

– Mais à l’étranger ?

– Je crois que personne à l’étranger ne l’a vue, à l’exception de son auteur. Je suis persuadé que ses ministres... que les moyens habituels de transmission n’ont pas été employés.

Holmes réfléchit quelque temps.

– Maintenant, monsieur, il faut que je vous demande plus précisément ce qu'est ce document, et pourquoi sa disparition entraînerait des conséquences aussi terribles ?

Les deux hommes d'État échangèrent un rapide regard. Les sourcils broussailleux du premier ministre se rejoignirent dans un froncement subit.

– Monsieur Holmes, l'enveloppe est longue, mince, bleu pâle. Elle est cachetée d'un sceau de cire rouge représentant un lion couché. Elle est adressée à...

– Je crains, dit Holmes, que, pour aussi intéressants et même essentiels que soient ces détails, mes questions ne se rapportent davantage au fond des choses. Qu'y avait-il dans la lettre ?

– Il s'agit d'un secret d'État excessivement important, et j'ai peur de ne pouvoir vous le communiquer. D'ailleurs je ne vois pas que ce soit nécessaire. Si à l'aide des facultés que, paraît-il, vous possédez, vous pouvez retrouver une enveloppe comme celle que je vous ai décrite, avec son contenu à l'intérieur, vous aurez bien mérité de votre pays et vous aurez gagné toutes les récompenses qu'il nous sera possible de vous offrir.

Holmes se leva en souriant.

– Vous êtes les deux hommes les plus occupés de ce pays, dit-il. Moi aussi, plus modestement, je dois répondre à beaucoup d'appels urgents. Je regrette de ne pouvoir vous aider dans cette affaire. Toute prolongation de notre conversation serait une perte de temps.

Le premier ministre bondit en décochant à Holmes ce regard farouche devant lequel un cabinet s'était incliné.

– Je n'ai pas l'habitude... commença-t-il.

Il maîtrisa sa colère et se rassit. Pendant quelques instants nous demeurâmes tous silencieux. Puis le vieil homme d'État haussa les épaules.

– Nous sommes obligés d'accepter vos conditions, monsieur Holmes. Sans doute avez-vous raison : il est déraisonnable de notre part d'espérer que vous agirez si nous ne vous avons pas fait auparavant confiance absolue.

– Je partage votre sentiment, monsieur ! dit le plus jeune ministre.

– Je vais donc vous mettre au courant, me fiant en cela à votre honneur et à celui de votre collègue le docteur Watson. Je puis également en appeler à votre patriotisme, car je n'imaginerais pas de plus grand malheur pour notre pays que la divulgation de cette affaire.

– Vous pouvez vous reposer entièrement sur nous.

– La lettre émane d'un souverain étranger que contrarie notre récent développement colonial. Elle a été écrite à la hâte et elle n'engage que lui. Des sondages nous ont confirmé que ses ministres l'ignorent. D'autre part, elle est rédigée en des termes si malheureux, certaines de ses phrases rendent un son si provoquant que sa publication provoquerait dans ce pays des réactions de sensibilité extrêmement vives. La fermentation des esprits serait telle, monsieur, qu'en pesant mes mots je n'hésite pas à dire que dans les huit jours qui suivraient nous pourrions être engagés dans une grande guerre.

Holmes écrivit un nom sur une feuille de papier, qu'il tendit au premier ministre.

– Vous avez deviné. C'est lui. Et c'est sa lettre, une lettre qui peut engager des dépenses de plusieurs milliers de millions de livres ainsi que cent mille vies humaines, c'est sa lettre qui s'est égarée d'une manière incroyable.

– Avez-vous averti l'expéditeur ?

– Oui, monsieur. Un télégramme chiffré lui a été adressé.

– Peut-être souhaite-t-il la publication de la lettre ?

– Non, monsieur. Nous avons de solides raisons de croire qu'il comprend qu'il a agi d'une façon aussi importune qu'impulsive. Si cette lettre venait à sortir, les répercussions seraient encore plus graves pour lui que pour nous.

– Dans ce cas, pourquoi la lettre sortirait-elle ? Qui aurait intérêt à la voler et à la publier ?

– Là, monsieur Holmes, nous nous transportons dans les sphères de la haute politique internationale. Mais si vous examinez la situation de l'Europe, vous ne serez pas long à deviner le motif. Toute l'Europe est un camp en armes. La puissance militaire s'équilibre par une double ligue. La Grande-Bretagne tient le fléau de cette balance. Si la Grande-Bretagne était entraînée dans une guerre contre l'une de ces deux ligues, l'autre en retirerait la suprématie, qu'elle se joigne ou non à nous. Me suivez-vous ?

– Très facilement. Il est donc dans l'intérêt des ennemis de ce monarque de s'emparer de cette lettre et de la publier, ceci afin de creuser une brèche entre son pays et le nôtre ?

– Oui, monsieur.

– Et si ce document tombait aux mains de l'un de ces ennemis, à qui serait-il envoyé ?

– À n’importe laquelle des grandes chancelleries européennes. Peut-être voyage-t-il déjà, au moment où nous parlons, à la vitesse maxima de la vapeur.

M. Trelawney Hope baissa la tête et poussa un gémissement. Le premier ministre posa gentiment une main sur son épaule.

– C’est un malheur, mon cher ami ! Personne ne peut vous en blâmer. Vous n’aviez négligé aucune précaution. Voyons, maintenant, monsieur Holmes, vous voilà en possession de tous les faits : quelle méthode nous recommandez-vous ?

Holmes secoua la tête tristement.

– Vous croyez, monsieur, que si ce document est irrécupérable, ce sera la guerre ?

– Je pense que c’est une forte probabilité.

– Alors, monsieur, préparez-vous pour la guerre !

– Voilà qui est dur à entendre.

– Considérez les faits, monsieur. Il est inconcevable que le document ait été volé après onze heures et demie, puisque M. Hope et sa femme se trouvaient tous deux dans la chambre à partir de cette heure-là et jusqu’au moment où le vol a été découvert. Il a donc été dérobé hier soir entre sept heures trente et onze heures trente, probablement plus près de sept heures trente que de onze heures trente puisque le voleur savait de toute évidence qu’il était là et qu’il avait donc intérêt à s’en emparer le plus tôt possible. Or, monsieur, si un document de cette importance a été volé à pareille heure, où peut-il être maintenant ? Personne n’a un motif pour le détenir. Il est entre les mains de ceux qui pourront l’utiliser. Quelle chance avons-nous de le rattraper ou même de retrouver sa trace ? Il est parti hors de notre portée.

Le premier ministre se leva.

– Ce que vous dites est parfaitement logique, monsieur Holmes. Je sens que l’affaire déjà nous a échappé.

– Supposons pour l’amour de l’argumentation que le document a été volé par la femme de chambre ou le valet...

– Tous deux sont de vieux serviteurs éprouvés.

– Vous m’avez dit que votre chambre était située au deuxième étage, qu’elle n’avait pas d’entrée directe de l’extérieur, et que de l’intérieur personne ne pouvait y pénétrer sous peine de se faire remarquer. Il faut donc que ce soit quelqu’un de la maison qui l’ait volé. A qui le voleur l’a-t-il

porté ? A l'un de ces espions internationaux et agents secrets dont je connais assez bien les noms. Il y en a trois dont on peut dire qu'ils sont à la tête de leur profession. Je commencerai mes recherches en me renseignant pour savoir s'ils sont tous à leur poste. Si l'un d'eux est absent, et s'il s'est absenté spécialement depuis cette nuit, nous aurons une information sur la direction où est parti le document.

– Pourquoi serait-il absent ? questionna le secrétaire aux Affaires européennes. Il pourrait tout aussi bien porter la lettre à une ambassade étrangère à Londres.

– Cela m'étonnerait. Ces agents travaillent en dehors des ambassades, avec lesquelles leurs rapports sont fréquemment tendus.

Le premier ministre acquiesça.

– Je crois que vous êtes dans le vrai, monsieur Holmes. L'agent en question obtiendrait d'ailleurs une somme beaucoup plus importante s'il portait lui-même la lettre à son quartier général. Je pense que votre point de vue est excellent. En attendant, Hope, nous ne pouvons négliger à cause de ce malheur les autres devoirs qui nous incombent. S'il y avait durant la journée des suites à cet événement, nous vous ferions signe. De votre côté, faites-nous connaître le résultat de vos démarches.

Les deux hommes d'État nous saluèrent gravement et nous quittèrent.

Aussitôt Holmes alluma une pipe et s'enfonça dans une profonde méditation. J'avais ouvert le journal du matin et je m'étais plongé dans le récit d'un crime sensationnel qui s'était déroulé à Londres dans le courant de la nuit, quand mon ami poussa une exclamation, sauta sur ses pieds et posa sa pipe sur la cheminée.

– Oui, dit-il, il n'y a pas de meilleure manière pour aborder là-dedans ! La situation est quasi désespérée, mais tout espoir n'est pas perdu ! Même maintenant, si nous pouvions être sûr de l'identité du voleur, il se pourrait que le document fût encore à notre portée. Après tout, avec ces gens-là, c'est une question d'argent, et j'ai la trésorerie britannique derrière moi. S'il se trouve sur le marché, je l'achète ! Même au prix d'un décime supplémentaire pour les contribuables assujettis à l'impôt sur le revenu. Peut-être le voleur le détiendra-t-il quelque temps pour examiner les offres. Je ne connais que trois hommes pour jouer ce jeu : Oberstein, La Rothière et Eduardo Lucas. Je vais aller les voir tous les trois. Je jetai un coup d'œil à mon journal du matin.

– Est-ce Eduardo Lucas de Godolphin Street ?

– Oui.

– Vous ne le verrez pas.

– Pourquoi ?

– Il a été assassiné cette nuit à son domicile.

Mon ami m'avait si souvent stupéfié au cours de nos aventures que ce fut avec une vraie joie que je mesurai combien à mon tour je venais de l'abasourdir. Il me regarda, puis m'arracha le journal. Voilà l'article que j'étais en train de lire quand il se leva de sa chaise :

UN CRIME DANS WESTMINSTER

« Un crime d'un caractère monstrueux a été commis la nuit dernière au 16 de Godolphin Street, l'une des artères les plus anciennes et les plus retirées qui, avec ses maisons du XVIII^e siècle, sont situées entre la Tamise et l'abbaye, presque à l'ombre de la grande tour du Parlement. Cette maison, petite mais élégante, était habitée depuis plusieurs années par M. Eduardo Lucas, bien connu dans les cercles mondains tant en raison de sa personnalité pleine de charme que parce qu'il jouissait de la réputation parfaitement méritée d'être l'un des meilleurs ténors du pays. M. Lucas est célibataire, il a trente-quatre ans. Sa domesticité se compose de Mme Pringle, femme de charge âgée, et de son valet de chambre Mitton. La femme de charge s'était retirée de bonne heure et elle loge sous les toits. Le valet de chambre était sorti pour aller rendre visite à un ami dans Hammersmith. A partir de dix heures, M. Lucas se trouva seul dans sa maison. Que se passa-t-il ? Nous ne pouvons pas encore le dire avec exactitude. Toujours est-il qu'à minuit moins le quart l'agent Barret, faisant sa ronde dans Godolphin Street, remarqua que la porte du N° 16 était entrebâillée. Il frappa mais n'obtint pas de réponse. Il aperçut de la lumière dans la pièce du devant. Il avança dans le couloir, frappa à nouveau, toujours sans réponse. Alors il poussa la porte et entra. La pièce était tout en désordre. Tout le mobilier avait été rejeté d'un côté, une chaise était renversée au centre. A côté de la chaise dont il tenait encore l'un des barreaux, gisait l'infortuné propriétaire de la maison. Il avait reçu un coup de couteau en plein cœur et sa mort dut être instantanée. L'arme du crime était un poignard hindou recourbé, arraché à une panoplie d'armes d'Orient qui décorait l'un des murs. Le vol ne semble pas être le mobile du crime, car l'assassin n'a rien fait pour s'emparer des objets de valeur de la pièce. M. Eduardo Lucas était si sympathiquement connu que sa mort violente et mystérieuse éveillera un intérêt douloureux ainsi qu'un immense regret dans un large cercle d'amis. »

– Hé bien ! Watson, qu'en pensez-vous ?

– C'est une amusante coïncidence !

– Une coïncidence ! Voilà l'un des trois hommes que nous avons désignés comme les acteurs possibles de ce drame, et il trouve une mort violente au cours des heures qui ont suivi immédiatement le drame ! Contre cette coïncidence les chances sont énormes, inchiffrables ! Non, mon cher Watson, les deux événements sont liés... Doivent être liés ! C'est à nous de découvrir le lien.

– Mais à présent toute la police officielle doit être sur l'affaire ?

– Oui, mais ils ne savent pas tout. Ils savent ce qu'ils ont vu à Godolphin Street. Ils ne savent rien, et ils ne sauront rien de ce qui s'est passé à Whitehall Terrace. Nous seuls sommes au fait des deux événements, nous seuls pouvons établir un rapport entre les deux ! Il y a un point d'évidence qui aurait, en tout cas, tourné mes soupçons contre Eduardo Lucas. Godolphin Street, Westminster, ce n'est qu'à quelques minutes de Whitehall Terrace. Les autres agents secrets dont je vous ai donné les noms habitent à l'autre bout de West End. Il était par conséquent plus facile pour Lucas que pour les autres d'organiser des liaisons et de recevoir un message émanant du personnel domestique du secrétaire aux Affaires européennes. Une petite chose ? Mais quand tant d'événements sont comprimés en quelques heures, cette petite chose peut s'avérer essentielle. Hello ! qu'est-ce que c'est ?

Mme Hudson était entrée avec une carte sur son plateau. Holmes y jeta un coup d'œil, haussa le sourcil et me la tendit.

– Priez lady Hilda Trelawney Hope d'avoir l'obligeance de monter, dit-il.

Un moment plus tard, notre modeste logis, déjà si noblement fréquenté ce matin, fut honoré de la visite de la plus jolie femme de Londres. J'avais souvent entendu vanter la beauté de la plus jeune fille du duc de Belminster, mais aucune description, aucune photographie en couleurs ne m'aurait préparé au charme délicat autant que subtil et à la merveilleuse carnation de ce visage exquis. Et cependant, telle qu'elle nous apparut par ce matin d'automne, ce n'était pas sa beauté qui nous impressionna davantage. Les joues étaient un velours, mais l'émotion les avait décolorées. Les yeux brillaient : la fièvre visiblement les allumait. La bouche sensible était crispée dans un effort douloureux pour acquérir la maîtrise de soi. La terreur, et non la beauté, voilà ce qui nous frappa d'abord quand notre blonde visiteuse s'encadra un moment sur le seuil.

– Mon mari est-il venu chez vous, monsieur Holmes ?

– Oui, madame, il est venu.

– Monsieur Holmes, je vous supplie de ne pas lui dire que, moi, je suis venue !

Holmes s'inclina froidement et indiqua un siège à lady Trelawney Hope. Il reprit :

– Vous me placez, madame, dans une situation très délicate. Je vous prie de vous asseoir et de me faire part de vos désirs. Mais je crains de ne pas pouvoir vous faire la promesse inconditionnelle.

Elle s'avança dans la pièce et s'assit le dos à la fenêtre. Elle avait un port de reine. Elle était grande, gracieuse, et merveilleusement féminine.

– Monsieur Holmes, dit-elle en nouant et dénouant ses mains, je vous parlerai franchement en espérant être payée de retour. Entre mon mari et moi il existe une confiance totale excepté sur un seul plan : celui de la politique. Sur ce plan-là, ses lèvres ne se descellent jamais. Il ne me raconte rien. Je sais maintenant qu’il s’est produit dans notre maison cette nuit quelque chose d’infiniment déplorable. Je sais qu’un papier a disparu. Mais parce qu’il s’agit de politique, mon mari refuse de me donner des détails. Or maintenant il est essentiel... Oui, essentiel ! Il faut que je sache tout. Vous êtes, en dehors de ces hommes d’État, la seule personne qui connaissiez la vérité. Je vous demande, monsieur Holmes, de me raconter exactement ce qui s’est passé et les conséquences du vol. Dites-moi tout, monsieur Holmes ! La considération que vous avez des intérêts de votre client ne doit pas vous arrêter, car je vous jure que ses intérêts, si seulement il y consentait, seraient mieux servis, moi étant sa confidente. Quel papier a été volé ?

– Ce que vous me demandez, madame, est réellement impossible.

Elle gémit en cachant son visage entre ses mains.

– Admettez les choses telles qu’elles sont, madame. Si votre mari juge convenable de ne rien vous dire sur l’affaire, est-ce à moi, moi qui n’ai connu les faits que sous le sceau du secret professionnel, de révéler son contenu ? Il n’est pas loyal de me le demander. C’est à lui qu’il faut le demander.

– Je l’ai questionné. Je suis venue vous voir en dernier ressort. Mais sans me donner des renseignements précis, monsieur Holmes, vous pourriez me rendre un grand service si vous me répondiez sur un point.

– Lequel, madame ?

– Est-ce que la carrière politique de mon mari risque d’être compromise à la suite de cet incident ?

– Ma foi, madame, si les choses ne s’arrangent pas, les suites risquent d’être fort fâcheuses.

– Ah !

Elle aspira de l’air comme quelqu’un dont les derniers doutes sont ôtés.

– Encore une question, monsieur Holmes. D’une phrase que mon mari a prononcée sous le premier choc de cette catastrophe, j’ai déduit que de terribles événements pourraient survenir à la suite de la perte de ce document.

– S’il l’a dit, ce n’est pas à moi de le contredire.

– De quelle nature, ces événements ?

– Non, madame ! Là encore vous me demandez plus que je ne saurais raisonnablement vous répondre.

– Alors je ne veux pas prendre davantage de votre temps. Je ne peux pas vous blâmer, monsieur Holmes, pour avoir refusé de vous exprimer plus franchement. De votre côté vous ne me blâmerez pas non plus, j'en suis sûre, pour désirer partager, même contre son gré, les angoisses de mon mari. Encore une fois, je vous prie de ne pas faire état de ma visite.

A la porte elle se retourna, et j'eus une dernière image du beau visage troublé, des yeux alarmés et de la bouche serrée. Puis elle sortit.

– Dites, Watson, le beau sexe est votre département ? sourit Holmes quand le frou-frou de la robe se fut évanoui. Quel jeu joue cette dame blonde ? Que voulait-elle exactement ?

– Mais ce qu'elle vous a dit est certainement vrai ! Son anxiété me semble tout à fait normale !

– Hum ! Pensez à ses manières. Watson, à son attitude nerveuse, à son excitation, à son obstination pour me poser des questions. Rappelez-vous : elle est d'une caste qui n'exhibe pas facilement ses émotions.

– Il y avait de quoi être émue

– Rappelez-vous aussi le soin curieux qu'elle a mis pour nous affirmer que son mari s'en trouverait mieux s'il lui confiait : tout. Que voulait-elle dire ? Et vous avez certainement remarqué, Watson, comment elle a manœuvré pour tourner le dos à la lumière. Elle ne tenait pas à ce que nous vissions trop nettement ses expressions.

– Oui. Elle a choisi dans cette pièce la seule chaise qui tournait le dos à la lumière.

– Et cependant les mobiles qui font agir les femmes sont impénétrables ! Vous souvenez-vous de cette femme de Margate que j'avais soupçonnée pour la même raison ? Elle n'avait pas de poudre sur le nez, voilà pourquoi elle s'était assise à contre-jour. Comment bâtir quelque chose sur ce sable mouvant ? Leurs actions les plus banales peuvent se rapporter à quelque chose de très grave, mais leur comportement extraordinaire dépend parfois d'une épingle à cheveux ou d'un fer à friser. Au revoir, Watson !

– Vous partez.

– Oui, je vais passer la matinée rue Godolphin avec nos amis de l'administration officielle. La solution de notre problème passe par Eduardo Lucas... Et pourtant je n'ai pas la moindre idée de ce qu'en définitive elle sera. Montez la garde, mon bon Watson, et accueillez bien tout nouveau visiteur. Si je peux, je vous retrouverai pour déjeuner.

Tout ce jour-là, et le lendemain, et le surlendemain, Holmes se montra d'une humeur que ses amis auraient baptisée taciturne, et les autres maussade. Il sortait en courant, il courait pour rentrer, il fumait sans arrêt, il jouait sur son violon des impromptus qu'il interrompait pour sombrer dans d'interminables rêveries, il dévorait des sandwiches à n'importe quelle heure, il répondait à peine aux questions qu'il m'arrivait de lui poser. Quelque chose clochait, j'en avais la conviction. Il ne me parla pas une fois de l'affaire, et ce fut par les journaux que j'appris les détails de l'enquête en cours sur la mort d'Eduardo Lucas, l'arrestation puis la relaxe de John Mitton, le valet de chambre. Le jury rendit une sentence concluant à un « homicide prémédité », mais les coupables demeurèrent inconnus. On cherchait vainement un mobile. La chambre du crime regorgeait d'objets de valeur : aucun n'avait disparu. On n'avait pas touché aux papiers de la victime. Les enquêteurs les avaient soigneusement examinés, et ils avaient établis que Lucas étudiait avec beaucoup d'intérêt les problèmes de politique internationale, qu'il était un causeur infatigable, un linguiste remarquable, et qu'il écrivait avec autant de facilité qu'il parlait. Il avait été intimement lié avec les vedettes politiques de plusieurs pays. Mais, dans les documents qui remplissaient ses tiroirs, on n'avait rien découvert de sensationnel. Ses relations féminines semblaient avoir été nombreuses, mais superficielles. Il avait peu d'amies femmes, et il n'était amoureux d'aucune. Il avait des habitudes régulières. Sa conduite avait été irréprochable. Sa mort demeurait un mystère total ; elle le resterait sans doute longtemps.

L'arrestation de John Mitton, le valet de chambre, avait été opérée en désespoir de cause : il fallait agir ! Mais l'enquête échoua à retenir quoi que ce fût contre lui. Cette nuit-là, il était bien allé chez des amis dans Hammersmith. L'alibi était formel. Il est exact qu'il partit pour rentrer chez son maître à une heure qui aurait dû lui permettre d'être de retour avant la découverte du crime, mais il expliqua qu'il était rentré en partie à pied, ce que justifiait la douceur de la température. Il était arrivé à minuit, et ce drame imprévu l'avait visiblement bouleversé. Il s'était toujours bien entendu avec son maître. Plusieurs objets appartenant à la victime furent trouvés dans ses affaires, notamment une petite boîte de rasoirs. Mais il alléguait que le défunt lui en avait fait cadeau, et la femme de charge le confirma. Mitton était au service de Lucas depuis trois ans. On remarqua que Lucas n'emmenait pas Mitton avec lui sur le continent. Par exemple il partait pour Paris, où il lui arriva même de rester trois mois, mais Mitton demeurait pour prendre soin de la maison de Godolphin Street. Quant à la femme de charge, elle n'avait rien vu, rien entendu. Lorsque son maître avait le soir un visiteur, il l'introduisait lui-même.

Ainsi, le mystère demeura entier pendant trois jours, du moins d'après ce que je lisais dans les journaux. Si Holmes en savait plus, il le gardait pour lui. Mais quand il me dit que l'inspecteur Lestrade lui avait parlé de l'affaire, je compris qu'il suivait toujours de très près tout développement possible. Le quatrième jour, une dépêche de Paris parut dans la presse, et toute la question parut réglée.

« Une découverte vient d'être faite par la police parisienne, écrivit le Daily Telegraph, qui lève le voile entourant le sort tragique de M. Eduardo Lucas, qui mourut assassiné lundi dernier chez lui dans Godolphin Street. Nos lecteurs se rappellent que la victime fut trouvée poignardée dans un salon, et qu'un soupçon avait pesé sur son valet de chambre qui fournit un alibi irréfutable. Hier, une dame, connue sous le nom de Mme Henri Fournaye et demeurant rue d'Austerlitz dans une

petite villa, a été dénoncée comme folle par ses propres domestiques aux autorités de police. Un examen a révélé qu'elle était effectivement atteinte d'une manie dangereuse et pernicieuse. L'enquête de la police a établi que Mme Henri Fournaye était rentrée mardi dernier d'un voyage à Londres et que ce déplacement n'était pas sans rapport avec le crime de Godolphin Street. Une comparaison de photographies a clairement démontré que M. Henri Fournaye et M. Eduardo Lucas étaient en réalité une seule et même personne, et que le défunt avait mené pour une raison non encore précisée une double vie à Londres et à Paris. Mme Fournaye, d'origine créole, est d'un tempérament extrêmement irritable, et jadis elle a traversé des crises de jalousie qui la menaient au bord de la folie. On suppose que c'est sous l'emprise de cette jalousie qu'elle a commis le crime qui a provoqué à Londres une telle sensation. L'emploi de son temps dans la soirée de lundi n'a pas été reconstitué exactement, mais il est incontestable qu'une femme dont la description correspond point pour point à la sienne a attiré l'attention des voyageurs à la gare de Charing Cross mardi matin par son air farouche et ses gestes violents. Deux hypothèses sont à retenir : ou bien elle aurait commis son crime sous l'emprise de la folie, ou bien l'effet immédiat de son acte a déclenché chez cette malheureuse femme une crise de démence. Pour l'instant elle n'est pas en état de faire le récit de son déplacement, et les médecins n'ont guère d'espoir qu'elle recouvre un jour la raison. Quoi qu'il en soit, il est désormais prouvé qu'une femme qui pourrait être Mme Fournaye a été remarquée pendant plusieurs heures dans Godolphin Street lundi soir, observant la maison de la victime. »

– Qu'en pensez-vous, Holmes ?

Je lui avais lu cet article à haute voix tandis qu'il terminait son petit déjeuner.

– Mon cher Watson, me dit-il en se levant de table et en arpentant notre salon, vous supportez mal mon silence ! Mais si je ne vous ai rien dit depuis trois jours, c'est parce qu'il n'y a rien à dire. Même ce rapport de Paris ne nous aide pas beaucoup.

– Il met tout de même un point final en ce qui concerne la mort de Lucas.

– La mort de Lucas est un accident, un épisode banal, qui ne saurait se comparer à notre tâche réelle, laquelle consiste, vous ne l'ignorez pas, à retrouver la piste du document et à éviter une catastrophe européenne. La seule chose importante qui se soit produite depuis trois jours est qu'il ne s'est, justement, rien produit. J'ai des informations du gouvernement presque à chaque heure, et il est certain que nulle part en Europe personne ne bouge. Évidemment, si cette lettre s'était perdue... Non, elle ne peut pas s'être égarée ! Mais si elle ne s'est pas égarée, alors où peut-elle être ? Qui la détient ? Pourquoi la garde-t-il ? Voilà la question qui bat dans ma tête comme un marteau. Est-ce vraiment une coïncidence que Lucas ait été tué pendant la nuit où cette lettre a disparu ? Est-ce que la lettre lui est bien parvenue ? Si oui, pourquoi ne l'a-t-on pas trouvée dans ses papiers ? Sa folle de femme l'a-t-elle emportée ? Dans ce cas, est-elle dans sa maison de Paris ? Comment aller la chercher là-bas sans donner l'éveil à la police française ? C'est une affaire, mon cher Watson, où la loi joue aussi dangereusement que les criminels contre nous. Tout est contre nous, et pourtant les intérêts en jeu sont colossaux. Si je réussissais, ce serait le coup d'éclat de ma carrière. Ah ! voici les dernières nouvelles du front !...

Il lut rapidement le billet qui venait de lui être apporté.

– ... Tiens ! Lestrade semble avoir observé quelque chose d'intéressant. Mettez votre chapeau, Watson, et allons faire un tour dans Westminster.

C'était ma première visite à la maison du crime. Elle était bâtie en hauteur, défraîchie, étroite, compassée, solide à l'image du siècle où elle avait été construite. La figure de bouledogue de Lestrade se détacha de la fenêtre du devant. Quand un agent rondouillard nous eut ouvert la porte, l'inspecteur nous accueillit chaleureusement. Il nous conduisit aussitôt dans la pièce où le meurtre avait été commis. Il ne restait plus aucune trace du drame, à l'exception d'une tache irrégulière sur le tapis. Ce tapis était un petit carré qui occupait le milieu de la pièce et qui faisait ressortir un parquet magnifiquement entretenu. Au-dessus de la cheminée il y avait une très belle panoplie dont un ornement avait été l'arme de la tragédie. Près de la fenêtre s'étalait un superbe bureau. Tous les détails témoignaient d'un goût de luxe presque efféminé.

– Vous avez vu les nouvelles de Paris ? interrogea Lestrade.

Holmes fit oui de la tête.

– Nos amis français ont l'air d'avoir mis cette fois-ci dans le mille. Sans aucun doute les choses se sont passées comme ils l'ont dit. Elle a frappé à la porte : visite-surprise, je pense, car il avait dans sa vie des cloisons étanches. Il l'a fait entrer. Il ne pouvait pas la laisser dans la rue ! Elle lui a déclaré qu'elle l'avait suivi, elle lui a adressé des reproches. La dispute s'est envenimée, et tout s'est terminé avec ce poignard qu'on tient si bien en main. L'affaire a dû cependant être chaude car ces sièges étaient renversés, et il en tenait un comme s'il avait essayé de se défendre. Tout cela est aussi évident que si nous l'avions vu.

Holmes leva les sourcils.

– Et pourtant vous m'avez demandé de venir ?

– Ah ! oui ! Il y a autre chose, un simple détail, une bagatelle, mais exactement le genre de choses qui vous plaît. Étrange, vous savez ? Bizarre même ! Ça n'a rien à voir avec le fait principal. Non, rien à voir, apparemment...

– Quoi donc ?

– Vous savez qu'après un crime pareil nous prenons bien soin de garder les meubles et les divers objets dans l'état où nous les avons trouvés. Rien n'a été déplacé. Un agent est resté de faction ici nuit et jour. Ce matin, comme l'homme était enterré et l'enquête close, du moins en ce qui concerne cette pièce, nous avons pensé que nous pourrions nettoyer un brin... Ce tapis. Vous voyez, il n'est pas fixé ; il est simplement posé là, au milieu. Nous avons eu l'occasion de le soulever. Nous avons découvert...

– Oui. Vous avez découvert ?...

La figure de Holmes se tendit sous l'anxiété qui l'assaillait.

– Hé bien ! je parie qu'en mettant cent ans à réfléchir vous ne devineriez pas ce que nous avons découvert. Vous voyez cette tache sur le tapis ? Une grande partie du sang aurait dû s'infiltrer à travers le tapis, n'est-ce pas ?

– Naturellement !

– Hé bien ! vous serez bien surpris d'apprendre qu'il n'y a pas de tache sur le beau plancher correspondant.

– Pas de tache ? Mais il aurait dû...

– Oui. Vous avez raison de dire : il aurait dû... Mais le fait est qu'il n'y avait pas de tache.

Il prit dans sa main le coin du tapis, le retourna et montra qu'effectivement il n'y avait pas de tache sur le plancher.

– Mais le dessous est aussi taché que le dessus. Il aurait dû laisser une trace

Lestrade gloussa de satisfaction : il avait embarrassé le célèbre expert.

– Maintenant, je vais vous montrer l'explication. Il y a une deuxième tache, mais elle ne correspond pas avec la première. Regardez vous-même.

Tout en parlant, il avait retourné une autre partie du tapis et là, bien visible, s'étalait une grande tache rougeâtre sur le plancher étincelant.

– Qu'en pensez-vous, monsieur Holmes ?

– Cela me paraît simple. Les deux taches ont correspondu à un moment donné, mais le tapis a été tourné. Comme il n'était pas fixé et comme c'est un carré, l'exploit n'a pas été difficile.

– La police officielle, monsieur Holmes, n'avait pas besoin de vous pour savoir que le tapis a été tourné. C'est assez clair, puisque les deux taches vont juste l'une sur l'autre si l'on place le tapis comme cela. Mais ce que je voudrais savoir, c'est qui a tourné le tapis, et pourquoi ?

Je devinai qu'à l'abri du masque impassible de son visage, Holmes se débattait contre une excitation intense.

– Dites, Lestrade ! fit-il. L’agent dans le couloir est-il resté de faction continuellement ?

– Oui.

– Alors suivez mon avis. Interrogez-le avec soin. Pas devant nous. Nous attendrons ici. Prenez-le dans la chambre du fond. Vous parviendrez plus facilement à lui tirer une confession. Demandez-lui comment il a osé introduire des gens et les laisser seuls dans cette pièce. Ne lui demandez pas s’il l’a fait : agissez comme si vous en étiez sûr ! Dites-lui que vous savez que quelqu’un est venu ici. Bousculez-le. Dites-lui que des aveux complets sont sa seule chance de pardon. Faites exactement ce que je vous conseille.

– Je vous jure que s’il sait quelque chose, je le lui arracherai ! s’écria Lestrade.

Il se précipita dans les vestibules. Quelques instants plus tard, ses aboiements retentissaient dans la pièce du fond.

– Maintenant, Watson ! Maintenant ! s’exclama Holmes avec une passion qu’il ne contrôlait plus.

Toute sa force démoniaque qu’il camouflait sous une apparence si nonchalante se déploya soudain avec une incroyable énergie. Il rejeta le tapis et, à genoux, tenta de secouer de ses mains crochues chaque plinthe du plancher. Lorsqu’il enfonça ses ongles dans le rebord de l’une d’elles, je la vis se déplacer sur le côté, se relever comme le couvercle d’une boîte. Une petite cavité noire apparut. Holmes plongeait avidement sa main, la retira avec un ricanement de colère et de déception. Elle était vide.

– Vite, Watson ! Vite ! Remplacez-la !

Je remplaçai la plinthe, le couvercle retomba, je remis le tapis droit. A ce moment la voix de Lestrade se fit entendre dans le couloir. L’inspecteur entra pour trouver Holmes négligemment appuyé contre la cheminée, résigné, patient, essayant de dissimuler des bâillements irrésistibles.

– Désolé de vous avoir fait attendre, monsieur Holmes ! Je vois que toute cette affaire vous assomme. Entrez, MacPherson. Apprenez à ces messieurs votre conduite parfaitement inexcusable.

Le gros agent, aussi rouge que contrit, se glissa dans la pièce.

– Je ne voulais pas faire du mal, monsieur ! Une jeune dame est venue frapper à la porte hier soir. Elle s’était trompée de maison, qu’elle m’a dit. Nous avons un peu parlé. On se sent seul quand on a été de garde ici toute une journée !

– Alors, que s’est-il passé ?

– Elle avait envie de regarder l’endroit où le crime avait été commis... Qu’elle l’avait lu dans les journaux, qu’elle m’a dit ! C’était une jeune femme bien respectable, qui parlait bien, monsieur. Et je n’ai pas vu de mal à lui laisser jeter un coup d’œil. Quand elle a repéré la tache sur le tapis, elle est dégringolée comme si elle était morte sur le coup. J’ai couru dans le fond pour lui chercher un peu d’eau, mais ça ne lui a rien fait. Alors j’ai été demander au bar du coin, au Plant-de-Lierre, un peu de cognac. Le temps que j’y aille et que-je revienne, la jeune dame avait repris connaissance et elle s’était sauvée... un peu honteuse, je penserais ! Pour ne pas me voir ensuite, quoi !

– Ce tapis qui a été tourné ?

– Hé bien, Monsieur, quand je suis revenu, il était un peu dérangé, froissé. Vous comprenez : elle était tombée dessus, et ce tapis est disposé sur une surface cirée sans rien pour le tenir. Je l’ai remis en place après coup.

– Apprenez en tout cas, agent MacPherson, que vous êtes incapable de me rouler ! déclara Lestrade avec une grande dignité. Vous pensiez sans doute que personne ne découvrirait jamais cette défaillance dans votre service. Or du premier regard j’ai su que quelqu’un avait déplacé le tapis. C’est une chance pour vous, mon bonhomme, que rien n’ait disparu ! Autrement c’était un petit tour en prison ! Je suis désolé de vous avoir dérangé pour une affaire aussi peu importante, monsieur Holmes, mais je pensais que cette deuxième tache qui ne correspondait pas avec la première serait de nature à vous intéresser.

– Certainement, cela m’a vivement intéressé... Est-ce que cette femme n’est venue qu’une fois ici ?

– Oui, monsieur, une seule fois.

– Qui était-ce ?

– Sais pas le nom, monsieur. Elle venait pour répondre à une annonce au sujet d’une dactylo, et dans la rue elle s’est trompée de numéro. Très agréable, très gentille jeune femme, monsieur !

– Grande ? Jolie ?

– Oui, monsieur. Une jeune femme bien bâtie. Je crois que vous l’auriez trouvée jolie. Peut-être certains mêmes l’auraient-ils trouvée très jolie. »Oh ! Monsieur l’agent ! Juste un petit coup d’œil ! » qu’elle me disait. Elle avait des manières câlines, comme vous diriez. Et j’ai pensé qu’il n’y aurait pas de mal à lui faire passer la tête dans la pièce.

– Comment était-elle habillée ?

– Pas de façon voyante, monsieur. Un long manteau lui recouvrait les chevilles.

– Quelle heure était-il ?

– La nuit tombait. Quand je suis revenu avec le cognac, les allumeurs de réverbères passaient dans la rue.

– Très bien ! fit Holmes. Venez, Watson, je pense que du travail plus important nous attend ailleurs.

Quand nous quittâmes la maison, Lestrade demeura dans la pièce du devant, tandis que l'agent repentant ouvrit la porte pour nous faire sortir. Holmes se retourna sur le perron et leva quelque chose qu'il tenait dans sa main. L'agent s'immobilisa stupéfait.

– Seigneur Dieu, monsieur ! s'écria-t-il.

Holmes posa un doigt sur ses lèvres, replaça sa main dans la poche de son gilet et éclata de rire quand nous eûmes fait quelques pas dans la rue.

– Excellent ! fit-il. Venez, Watson ! Le rideau va se lever sur le cinquième acte. Vous serez soulagé d'apprendre qu'il n'y aura pas de guerre, que le très honorable Trelawney Hope n'a pas compromis sa brillante carrière, que le monarque importun ne sera pas puni de son importunité, que le premier ministre n'aura pas à régler des complications européennes, et qu'avec un peu de tact et de ménagement personne n'aura à payer un penny supplémentaire d'impôt pour ce qui aurait pu devenir un événement très fâcheux.

Mon admiration pour cet homme extraordinaire explosa.

– Vous avez résolu le problème ? m'écriai-je.

– Presque, Watson. Il y a quelques détails qui ne sont pas encore éclaircis. Mais nous savons tant de choses que ce sera uniquement de notre faute si nous ne savons pas le reste. Nous allons droit à Whitehall Terrace.

Quand nous arrivâmes à la résidence du secrétaire aux Affaires européennes, ce fut lady Hilda Trelawney Hope que Sherlock Holmes demanda. Nous fûmes introduits dans un petit salon.

– Monsieur Holmes ! s'exclama lady Trelawney Hope dont le visage s'enflamma d'indignation. Voici qui est déloyal et peu généreux de votre part. Je désirais, comme je vous l'ai expliqué, que ma visite chez vous fût tenue secrète, sinon mon mari penserait que je me mêle de ses affaires. Et vous me compromettez en venant ici. C'est publieux qu'il y a eu entre nous des rapports !

– Malheureusement, madame, je n’avais pas le choix. J’ai reçu la mission de récupérer ce papier si extrêmement important. Je dois donc vous prier, madame, d’avoir la bonté de me le remettre en main propre.

Lady Trelawney Hope bondit. Toute couleur avait disparu de son merveilleux visage. Ses yeux étincelèrent, elle chancela. Je crus qu’elle allait s’évanouir. Au prix d’un grand effort, elle se reprit. L’étonnement, la colère chassèrent sur ses traits tout autre sentiment.

– Vous... Vous m’insultez, monsieur Holmes !

– Allons, madame ! Inutile ! Donnez-moi la lettre.

Elle courut vers la sonnette.

– Le maître d’hôtel va vous reconduire à la porte.

– Ne sonnez pas, lady Hilda. Si vous sonnez, alors tous mes efforts pour éviter un scandale seront anéantis ! Donnez-moi la lettre, et tout ira bien. Si vous travaillez avec moi, je pourrai tout arranger. Si vous travaillez contre moi, je serai obligé de vous démasquer.

Elle demeura immobile, avec son maintien de reine, dans une attitude de défiance, les yeux fixés sur lui comme si elle voulait lire dans son âme. Sa main était posée sur le cordon de sonnette, mais elle ne le tirait pas.

– Vous essayez de m’intimider, de me faire peur. Ce n’est pas très joli, monsieur Holmes, de venir ici et de brusquer une femme. Vous dites que vous savez quelque chose. Que savez-vous donc ?

– Je vous prierai de vous asseoir, madame. Vous vous feriez du mal si vous tombiez. Je ne parlerai pas avant de vous voir assise. Merci.

– Je vous donne cinq minutes, monsieur Holmes.

– Une me suffira, lady Hilda. Je sais que vous vous êtes rendue chez Eduardo Lucas, que vous lui avez donné ce document, que vous êtes astucieusement revenue chez lui, hier soir, et je sais aussi comment vous avez récupéré la lettre dans la cachette sous le tapis.

Elle le considéra avec stupéfaction. Son visage était gris comme de la cendre. Elle ouvrit la bouche deux fois avant de pouvoir émettre un son.

– Vous êtes fou, monsieur Holmes ! Vous êtes fou ! cria-t-elle enfin.

Il tira de sa poche un petit morceau de carton. C'était la tête d'une femme découpée dans une photographie :

– Je l'ai apportée, sachant que ce pourrait être utile, répondit Holmes. L'agent vous a reconnue.

Elle sursauta, hoqueta, sa tête glissa en arrière sur sa chaise.

– Allons, lady Hilda. Vous avez la lettre. L'affaire peut encore s'arranger. Je ne désire pas troubler votre vie. Mon devoir prend fin à partir du moment où je remets la lettre perdue à votre mari. Suivez mon conseil : soyez franche avec moi. C'est votre unique chance.

Son courage était admirable. Même à ce moment-là elle refusa d'admettre sa défaite.

– Je vous répète, monsieur Holmes, que vous vous trompez de la manière la plus absurde.

Holmes se leva.

– Je suis désolé pour vous, lady Hilda. J'ai fait tout ce que je pouvais pour vous. Je vois que j'ai eu tort...

Il sonna. Le maître d'hôtel entra.

– M. Trelawney Hope est-il chez lui ?

– Il rentrera, monsieur, à une heure moins le quart. Holmes regarda sa montre.

– Dans un quart d'heure ? dit-il. Très bien, j'attendrai.

A peine le maître d'hôtel avait-il refermé la porte que lady Hilda se traîna à genoux aux pieds de Holmes, levant vers lui ses mains jointes et son beau visage ruisselant de larmes.

– Épargnez-moi, monsieur Holmes ! Épargnez-moi ! supplia-t-elle. Pour l'amour de Dieu, ne lui dites rien ! Je l'aime tant ! Je ne voudrais pas apporter la moindre ombre dans sa vie, et cette histoire, je le sais, lui briserait le cœur !

Holmes la releva.

– Je vous suis reconnaissant, madame, de ce que vous ayez retrouvé tout votre bon sens, même à ce dernier quart d'heure. Il n'y a pas un instant à perdre. Où est la lettre ?

Elle se précipita vers un petit bureau, ouvrit un tiroir et en exhuma une longue enveloppe bleue.

– La voici, monsieur Holmes ! Puissé-je ne l’avoir jamais vue !

– Comment la lui restituer ? murmura Holmes. Vite, vite, il faut que nous trouvions un moyen ! Où est le coffret ?

– Toujours dans notre chambre.

– Quel coup de chance ! Vite, madame, allez me le chercher !

Elle reparut bientôt avec une boîte rouge.

– Comment l’avez-vous ouverte ? Vous possédiez une double clé ? Oui, naturellement. Ouvrez-le !

De son corsage, lady Hilda avait tiré une petite clé. Le coffret s’ouvrit. Il était rempli de papiers. Holmes enfouit l’enveloppe bleue parmi eux, entre les feuillets d’un autre document. Le coffret une fois refermé, lady Hilda alla le reporter dans la chambre.

– Maintenant nous sommes parés ! dit Holmes. Il nous reste dix minutes. J’irai loin pour vous couvrir, lady Hilda. En échange, vous me raconterez de bonne foi ce que signifie cette affaire extraordinaire.

– Monsieur Holmes, je vous dirai tout ! s’écria-t-elle. Oh ! monsieur Holmes, moi qui me couperais la main droite plutôt que de lui causer un instant de tristesse ! Il n’y a pas une femme dans tout Londres qui aime plus son mari que moi. Et pourtant, s’il savait comment j’ai agi, comment j’ai été forcée d’agir, jamais il ne me pardonnerait ! Il a une telle passion pour son honneur qu’il ne pourrait pas oublier ni pardonner une défaillance dans l’honneur d’autrui. Aidez-moi, monsieur Holmes ! Mon bonheur, son bonheur, notre vie en dépendent !

– Vite, madame, les minutes passent !

– Il s’agit d’une lettre de moi, monsieur Holmes. D’une lettre que j’avais écrite avant mon mariage. Une lettre stupide, la lettre impulsive d’une amoureuse. Il n’y avait rien de mal, et pourtant, s’il l’avait lue, il l’aurait trouvée criminelle ! Sa confiance en moi aurait été à jamais détruite. Il y a des années de cela. J’avais cru que toute l’affaire était oubliée. Puis un jour j’appris qu’elle était parvenue entre les mains de Lucas et qu’il allait la remettre à mon mari. Je l’ai supplié. Il m’a dit qu’il me rendrait ma lettre si en échange je lui transmettais un document que mon mari avait caché dans son coffret. Je ne sais pas quel espion au ministère l’avait informé de son existence. Il m’avait assuré que cette perte n’affecterait pas mon mari. Mettez-vous à ma place, monsieur Holmes, que devais-je faire ?

– Vous confier à votre mari.

– Mais, je ne pouvais pas, monsieur Holmes ! Je ne pouvais pas ! D'un côté, je devais m'attendre à la ruine totale de notre bonheur. De l'autre, malgré cette responsabilité terrible que j'assumais en prenant un papier à mon mari, j'ignorais les conséquences politiques qui pouvaient en découler, tout en me rendant fort bien compte que notre amour et sa confiance me demeureraient assurés par ce moyen. Alors je l'ai fait, monsieur Holmes ! J'ai pris une empreinte de la clé, et cet individu m'a procuré le double. J'ai ouvert le coffret et pris le papier que j'ai apporté aussitôt dans Godolphin Street.

– Et là, madame, que s'est-il passé ?

– J'ai frappé à la porte, comme convenu. Lucas m'a ouvert. Je l'ai suivi dans une pièce, mais j'ai laissé la porte de l'entrée ouverte car j'avais peur de me trouver seule avec lui. Je me rappelle qu'il avait une femme dans la rue, quand je suis entrée. Notre affaire n'a pas traîné. Il avait ma lettre sur son bureau. Je lui ai remis le document. Il m'a donné la lettre. A ce moment nous avons entendu du bruit du côté de l'entrée, puis des pas dans le couloir. Lucas a rapidement retourné le tapis, placé le papier dans une cachette qu'il a aussitôt recouverte.

« Ce qui s'est passé ensuite ressemble à un drame effrayant. J'ai gardé la vision d'un visage brun, passionné, le souvenir d'une voix de femme qui hurlait en français : « Ce n'est pas en vain que j'ai attendu ! Enfin je te trouve avec elle ! » Il y a eu une lutte sauvage. Je les ai vus tous deux, lui avec une chaise qu'il avait empoignée, elle avec un poignard qui luisait... Je me suis enfuie, j'ai couru jusque chez moi, et c'est le lendemain que, dans le journal, j'ai appris le dénouement. Mais cette nuit-là j'ai été heureuse : j'avais récupéré ma lettre, je ne me doutais pas de ce que l'avenir me réservait.

« Le lendemain matin, j'ai compris que je n'avais fait que changer de drame. L'angoisse de mon mari, quand il a découvert sa perte, m'a poignardé le cœur. J'ai eu bien du mal à ne pas tomber à ses genoux et à lui avouer tout : mais ç'aurait été encore une fois revenir sur le passé ! Je me suis donc rendue chez vous pour essayer de mesurer l'énormité de ma faute. A partir du moment où je l'ai réalisée, je n'ai plus eu qu'une idée en tête : reprendre le papier. Il avait dû rester là où Lucas l'avait caché, car il l'avait dissimulé avant que cette horrible femme n'entrât dans le salon. Si elle n'était pas venue, jamais je n'aurais connu sa cachette. Mais comment rentrer dans cette pièce ? Pendant deux jours j'ai surveillé les lieux, mais la porte était toujours fermée. Hier soir j'ai tenté le tout pour le tout. Vous savez déjà comment je m'y suis prise. J'ai rapporté le papier chez moi, j'avais pensé le détruire puisque je ne voyais pas le moyen de le restituer à mon mari sans lui confesser ma faute... Mon Dieu, j'entends son pas dans l'escalier

Le secrétaire aux Affaires européennes, très surexcité, entra dans le salon.

– Vous avez une nouvelle, monsieur Holmes ?

– Quelques espoirs.

– Ah ! que Dieu soit béni ! s'écria-t-il avec un visage radieux. Le premier ministre déjeune avec nous. Partagera-t-il vos espoirs ? Je sais qu'il a des nerfs d'acier, mais depuis ce terrible événement il a à peine dormi. Jacobs, voulez-vous prier le premier ministre de monter ? Quant à vous, ma chérie, je crains que nous ne parlions exclusivement de politique. Nous vous rejoindrons dans la salle à manger.

Le premier ministre paraissait calme, mais il n'était pas difficile de lire dans ses yeux qu'il partageait intérieurement l'énervement de son jeune collaborateur.

– Je dois comprendre que vous avez une nouvelle à nous communiquer, monsieur Holmes ?

– Jusqu'ici elle est purement négative, répondit mon ami. Je me suis informé, et je suis sûr qu'aucun danger n'est à redouter.

– Mais ce n'est pas suffisant, monsieur Holmes ! Nous ne pouvons pas continuer à vivre sur un volcan. Il nous faut quelque chose de précis.

– J'espère l'obtenir. Voilà pourquoi je suis ici. Plus j'ai réfléchi, plus j'ai acquis la conviction que cette lettre n'a jamais quitté la maison.

– Monsieur Holmes !

– Si elle était sortie d'ici, elle aurait été déjà publiée.

– Mais qui l'aurait prise pour la garder ici ?

– Je suis persuadé que personne ne l'a prise.

– Alors comment a-t-elle disparu du coffret ?

– Je ne crois pas qu'elle ait disparu du coffret.

– Monsieur Holmes, cette plaisanterie est déplacée ! Vous avez ma parole qu'elle a quitté mon coffret.

– L'avez-vous examiné depuis mardi matin ?

– Non. Pourquoi l'aurais-je fait ?

– Vous pouvez ne pas l'avoir vue alors qu'elle y était encore.

– Impossible !

– Je n'en suis pas persuadé. J'ai déjà assisté à des choses semblables. Je suppose que ce coffret contient d'autres papiers. Après tout, la lettre a peut-être été mélangée avec eux.

– Elle était sur le dessus.

– Quelqu'un peut avoir secoué le coffret et l'avoir déplacée.

– Non. J'ai tout sorti.

– En tout cas, Hope, il est facile de s'en assurer ! dit le premier ministre. Faites apporter le coffret : nous verrons bien.

Le secrétaire aux Affaires européennes sonna.

– Jacobs, apportez ici mon coffret. C'est du temps dépensé en pure perte. Mais, si rien d'autre ne peut vous satisfaire, allons-y !... Merci, Jacobs. Posez-le là. J'ai toujours la clé attachée à ma chaîne de montre. Voici les papiers. Regardez : une lettre de lord Merrow, un rapport de sir Charles Hardy, le mémorandum de Belgrade, une note sur les accords commerciaux russo-allemands, une lettre de Madrid, une note de lord Flowers... Mon Dieu ! Qu'est ceci ? Lord Bellinger ! Lord Bellinger !...

Le premier ministre lui arracha des mains l'enveloppe bleue.

– Oui. C'est l'enveloppe. Et la lettre est dedans, intacte. Hope, je vous félicite !

– Merci ! Merci ! Quel poids vous levez de mon cœur ! Mais c'est incroyable !... Impossible ! Monsieur Holmes, vous êtes un sorcier, un magicien ! Comment avez-vous su qu'elle était là ?

– Parce que je savais qu'elle n'était nulle part ailleurs.

Il courut vers la porte comme un fou.

–... Où est ma femme ? Il faut que je lui dise que tout est dans l'ordre. Hilda ! Hilda !...

Nous entendîmes ses appels dans l'escalier.

Le premier ministre décocha à Holmes un clin d'œil.

– Allons, monsieur ! dit-il. Dans cette affaire tout n'a pas été dit. Comment cette lettre est-elle revenue dans le coffret ?

En souriant, Holmes détourna son regard de ces yeux extraordinaires.

– Nous avons aussi nos secrets diplomatiques ! fit-il.

Et, prenant son chapeau, il se dirigea vers la porte.

L'aventure de Wisteria Lodge

I. L'expérience singulière de M. John Scott Eccles.

Dans mes notes, je retrouve la date : fin mars 1892. Le temps était froid et gris ; le vent soufflait. Pendant le déjeuner, Holmes avait reçu un télégramme et il avait griffonné une réponse. Sur le moment il n'avait fait aucun commentaire, mais l'affaire le préoccupait, car il s'installa devant le feu, debout, la pipe entre les dents, l'œil méditatif dérivant parfois vers le message. Soudain, il me lança un regard chargé d'une inquiétante malice.

« Je suppose, Watson, me dit-il, que nous pouvons vous considérer comme un homme de lettres. Comment définissez-vous le mot "grotesque" ?

– Bizarre, ridicule, remarquable ? » répondis-je.

Il secoua la tête.

« Il implique sûrement quelque autre chose : du tragique, voire du terrible. Si vous vous rappelez certains de ces récits que vous avez infligés à un public indulgent, vous constaterez que souvent le grotesque se branche sur le criminel. Tenez, cette petite affaire des rouquins par exemple : au départ, elle paraissait simplement grotesque, et pourtant elle s'est terminée sur une formidable tentative de cambriolage montée par des bandits prêts à tout. Ou encore, cette affaire si ridicule des cinq pépins d'orange qui nous a menés jusqu'à une conspiration d'assassins. Le mot "grotesque" me met toujours sur mes gardes !

– Vous venez de le lire ? » demandai-je.

Il s'empara du télégramme.

« Aventure tout à fait incroyable et grotesque vient m'arriver. Puis-je vous consulter ? – Scott Eccles, Poste restante, Charing Cross ».

« Ce télégramme émane-t-il d'un homme ou d'une femme ?

– Oh ! d'un homme, certainement ! Une femme n'aurait jamais envoyé un télégramme avec réponse payée : elle serait venue.

– Vous allez le recevoir ?

– Mon cher Watson, vous savez comme je m’ennuie depuis que nous avons mis sur les verrous le colonel Carruthers. Mon esprit ressemble à un moteur de course : il se détraque quand il n’exécute pas les exploits pour lesquels il est construit. La vie est banale, les journaux sont vides ; l’audace et l’aventure semblent avoir déserté sans recours le monde du crime. Pouvez-vous dans ces conditions me demander si je suis disposé à m’intéresser au premier problème venu, si modeste soit-il ? Mais voici, sauf erreur, notre client. »

Un pas mesuré se faisait entendre dans l’escalier, et un personnage solennellement respectable, grand, fort, à larges favoris gris fut introduit. Sa lourde figure et la suffisance de ses manières nous racontaient sa vie. Depuis les guêtres jusqu’aux lunettes à monture d’or, il s’affichait conservateur, bon anglican, citoyen zélé, orthodoxe et conventionnel au dernier degré. Pourtant il avait dû être le héros d’une aventure stupéfiante à en croire ses cheveux hérissés, ses joues colorées de passion, et toute son agitation. Instantanément, il sauta dans le vif du sujet.

« Il m’est arrivé, monsieur Holmes, quelque chose de très étrange et de très désagréable, nous dit-il. Jamais je ne me suis trouvé dans une situation pareille. Une situation scabreuse tout à fait indigne ! J’exige une explication »

Dans sa colère il s’enflait et soufflait. Holmes tenta de l’apaisait.

« Voudriez-vous vous asseoir, monsieur Scott Eccles ? Et puis-je vous demander, tout d’abord, pourquoi c’est moi que vous êtes venu trouver ?

– Parce que, monsieur, cette affaire ne me semble point relever de la police. Cependant, quand vous serez au courant des faits, vous comprendrez que je ne pouvais pas en rester là. Les détectives privés sont des personnages pour lesquels je n’éprouve aucune sympathie ; néanmoins, ayant entendu parler de vous

– Parfait ! Mais, deuxième question : pourquoi n’êtes-vous pas venu tout de suite ?

– Que voulez-vous dire ? »

Holmes regarda sa montre.

« Il est deux heures et quart. Votre télégramme a été expédié à une heure. Mais il me suffit de jeter un simple coup d’œil sur votre tenue pour deviner que vos ennuis remontent à votre réveil. »

Notre client passa une main sur ses cheveux ébouriffés, puis sur son menton bleui par une barbe en pleine offensive.

« Vous avez raison, monsieur Holmes. Je n’ai certes pas songé à ma toilette. J’étais bien trop heureux de sortir d’une maison semblable. Mais j’ai procédé à quelques enquêtes avant de me rendre chez vous. Je suis allé à l’agence de location, vous comprenez, et on m’a dit que le loyer de M. Garcia était payé et que tout était en règle à Wisteria Lodge.

– Allons, allons, monsieur ! fit Holmes en riant. Vous êtes comme mon ami, le docteur Watson, qui a la détestable habitude de raconter ses histoires en commençant par la fin. Je vous en prie, mettez de l'ordre dans votre tête, faites-moi connaître, dans leur succession exacte, les événements qui vous ont fait sortir de chez vous sans être peigné ni lavé, avec des chaussures du soir et un veston boutonné de travers, en quête de conseils et d'assistance. »

Notre client inspecta d'un regard renfrogné sa tenue négligée.

« Je dois vous faire une bien mauvaise impression, monsieur Holmes ! Je ne me rappelle pas m'être jamais présenté ainsi. Mais je vais vous raconter toute cette affaire extraordinaire, et quand j'aurai terminé vous conviendrez qu'elle avait de quoi me troubler. »

Mais son récit fut stoppé avant l'exode. Nous entendîmes un brouhaha au-dehors, et Mme Hudson ouvrit notre porte pour introduire deux individus robustes, très policiers en civil. L'un d'eux ne nous était pas inconnu : c'était l'inspecteur Gregson de Scotland Yard, fonctionnaire énergique, courageux et, s'il restait dans ses limites, capables. Il nous serra la main avant de nous présenter son compagnon : l'inspecteur Baynes, de la police du Surrey.

« Nous chassons le même gibier, monsieur Holmes, et notre piste nous conduit dans cette direction »

Il lança un regard de bouledogue vers notre visiteur.

«Êtes-vous M. John Scott Eccles, de Popham House, Lee ?

– Oui.

– Nous vous recherchons depuis ce matin.

– Vous avez retrouvé sa trace grâce au télégramme, n'est-ce pas ? interrogea Holmes.

– Exactement, monsieur Holmes. Nous avons pris le vent au bureau de poste de Charing Cross et nous sommes venus ici.

– Mais pourquoi me recherchez-vous ? Que désirez-vous ?

– Nous voudrions vous entendre, monsieur Scott Eccles, sur les circonstances qui ont précédé la mort, la nuit dernière, de M. Aloysius Garcia, de Wisteria Lodge, près d'Esher. »

Notre client s'était redressé, les yeux écarquillés et blanc comme un linge.

« La mort ? Comment ! Il est mort.

– Oui, monsieur, il est mort.

– Mais comment ? Un accident ?

– Un meurtre, pour appeler les choses par leur nom.

– Mon Dieu ! C'est épouvantable ! Vous ne voulez pas dire... vous ne prétendez pas que je puisse être soupçonné ?

– On a trouvé dans la poche de la victime une lettre de vous, et nous avons appris par cette lettre que vous aviez eu l'intention de passer la nuit dernière dans sa maison.

– Mais oui ! C'est ce que j'ai fait.

– Oh ! vous y avez passé la nuit ? »

Les carnets officiels sortirent des poches.

« Attendez un moment, Gregson ! intervint Sherlock Holmes. Ce que vous désirez est une déposition complète, je suppose ?

– Et il est de mon devoir d'avertir M. Scott Eccles qu'elle pourra être utilisée contre lui.

– M. Scott Eccles était sur le point de tout me raconter quand vous êtes entrés. Je crois, Watson, qu'un peu de cognac avec du soda ne lui ferait pas de mal. A présent, monsieur, je vous demande de ne tenir aucun compte de ces auditeurs supplémentaires, et je vous prie de procéder à votre exposé comme vous l'auriez fait si vous n'aviez pas été interrompu. »

Notre visiteur ayant avalé le cognac, ses joues reprirent de la couleur. Il loucha vers les carnets officiels, puis commença son histoire extraordinaire.

« Je suis célibataire et d'un tempérament sociable, nous dit-il. J'ai donc de nombreux amis. Parmi eux je connais intimement la famille d'un brasseur retiré des affaires, qui s'appelle Melville et qui habite Albemarle Mansion dans Kensington. C'est à sa table que j'ai rencontré il y a quelques semaines un jeune garçon du nom de Garcia. D'après ce que j'ai compris, il était d'origine espagnole et plus ou moins en rapport avec l'ambassade. Il parlait un anglais très correct, avait des manières agréables et me fit très bonne impression.

« Nous nous liâmes d'amitié, ce garçon et moi. Je crois que je lui plus tout de suite ; deux jours après notre première rencontre il vint me voir à Lee. De fil en aiguille il m'invita à passer quelques jours chez lui, à Wisteria Lodge, entre Esher et Oxshott. Hier soir, comme convenu, j'arrivai à Esher.

« Il m'avait parlé de sa maisonnée. Il habitait en compagnie d'un serviteur dévoué, Espagnol lui aussi, qui était compétent en toutes choses. Ce domestique parlait l'anglais et tenait son ménage. Il s'enorgueillissait également d'un cuisinier merveilleux, un métis qu'il avait ramené de ses voyages et qui était capable de confectionner un excellent dîner. Je l'entends encore me dire que ce n'était pas un personnel dans le Surrey, et je l'avais approuvé ; mais il se révéla beaucoup moins banal que je ne le supposais.

« Je fis la route en voiture : trois kilomètres au sud d'Esher. La maison était assez grande, retirée au bord d'une avenue bordée d'arbustes verts de grande taille. Le bâtiment me parut vieux, croulant, au comble du délabrement. Quand le cabriolet s'arrêta devant la porte souillée par les intempéries, je commençai à douter de ma perspicacité, et me demandai s'il était sage que j'allasse passer quelques jours chez quelqu'un que je connaissais si peu. Il m'ouvrit lui-même et m'accueillit avec une cordialité exubérante. Il me confia ensuite à son serviteur, petit bonhomme basané et mélancolique, qui prit ma valise et me conduisit à ma chambre. Dans cette maison, tout était déprimant. Nous dînâmes en tête-à-tête ; bien que mon hôte fit de son mieux pour me divertir, son esprit paraissait être constamment ailleurs ; il me parlait d'une manière confuse et avec un accent si farouche que j'avais du mal à le comprendre. Il tambourinait sur la table avec ses doigts, il se rongea les ongles, il multipliait les signes d'énervements. Quant au repas, il n'était pas mieux cuisiné que servi. La présence du serviteur taciturne ne contribua pas à nous ragaeillardir. Je vous assure qu'à plusieurs reprises au cours de la soirée j'aurais voulu inventer une excuse pour pouvoir rentrer à Lee.

« Un détail me revient en mémoire : peut-être est-il en rapport avec l'affaire sur laquelle, messieurs, vous enquêtez. Sur le moment, je n'y attachai aucune importance. Vers la fin du dîner, le domestique remit une lettre à mon hôte. Celui-ci, après l'avoir lue, me parut encore plus distrait et plus bizarre qu'auparavant. Il renonça aux frais d'une conversation et s'assit en fumant cigarette sur cigarette. Il s'abandonna à ses pensées, mais il ne me fit aucune allusion au contenu de la lettre. Vers onze heures je fus ravi d'aller me coucher. Un peu plus tard Garcia entrouvrit ma porte ; la chambre était plongée dans l'obscurité ; il me demanda si j'avais sonné. Je lui répondis que je n'avais pas sonné. Il s'excusa de m'avoir dérangé si tard ; il était, me précisa-t-il, près d'une heure du matin. Après cet intermède, je m'endormis d'un sommeil de plomb.

« J'en viens maintenant à la partie extraordinaire de mon récit. Quand je m'éveillai il faisait grand jour. Je regardai ma montre : elle marquait neuf heures. Comme j'avais insisté pour être réveillé à huit, je fus surpris qu'on m'eût oublié. Je me levai et sonnai. Pas de réponse. J'en déduisis que la sonnette était hors d'usage. Je m'habillai hâtivement et je descendis, de très mauvaise humeur, pour commander de l'eau chaude. Vous pouvez deviner mon étonnement quand je découvris qu'en bas il n'y avait personne. J'appelai dans le couloir. Pas d'écho. Je courus de chambre en chambre. Toutes étaient vides. La veille au soir mon hôte m'avait montré où il couchait. Je frappai à sa porte. En vain. Je tournai le loquet et entrai. Personne. Le lit n'était pas défait. Garcia était parti avec les autres. Mon hôte étranger, le domestique étranger, le cuisinier étranger, tous s'étaient évanouis dans la nuit ! Ainsi se termina mon séjour à Wisteria Lodge. »

Sherlock Holmes se frotta les mains et poussa un petit rire : il se préparait à ajouter cet épisode « grotesque » à sa collection d'histoires étranges.

« Voilà une aventure qui, à ma connaissance, est unique en son genre ! s'écria-t-il. Puis-je vous demander, monsieur, ce que vous avez fait ensuite ?

– J'étais furieux. Ma première idée fut que j'avais été victime d'une farce absurde. Je refis ma valise, claquai la porte derrière moi et me mis en route vers Esher, ma valise à la main. Je

m'arrêtai dans le village chez Allan Brothers, la principale agence de location, et j'appris que c'était elle qui avait loué la villa. Je pensai que le scénario n'avait pas été monté simplement dans le but de se payer ma tête, mais plutôt pour déménager à la cloche de bois. Nous sommes fin mars, comprenez-vous, et le terme est proche. Cette hypothèse se révéla erronée. L'agent de location me remercia d'avoir eu l'obligeance de le prévenir, mais il ajouta que le loyer avait été payé d'avance. Alors je regagnai la capitale et je me rendis à l'ambassade d'Espagne. Mon gaillard y est inconnu. Je suis ensuite allé chez Melville qui m'avait présenté Garcia : il en sait encore moins que moi sur son compte. Finalement, quand j'ai eu votre réponse à mon télégramme, j'ai couru chez vous, car je crois que vous êtes un conseiller pour cas difficiles. Mais maintenant, monsieur l'inspecteur, je déduis de ce que vous avez dit en pénétrant ici que l'histoire ne s'arrête pas là et qu'une tragédie a eu lieu. Je vous assure en tout cas que je vous ai dit toute la vérité et que, cela mis à part, je ne sais absolument rien de ce qui est arrivé à cet homme. Mon unique désir est d'aider la loi par tous les moyens en mon pouvoir.

– J'en suis sûr, monsieur Scott Eccles, tout à fait sûr ! dit l'inspecteur Gregson d'une voix très aimable. Votre déclaration correspond aux faits tels qu'ils sont venus à notre connaissance. Par exemple cette lettre qui a été remise au cours du dîner. Avez-vous par hasard remarqué ce que M. Garcia en a fait ?

– Oui. Garcia en a fait une boulette et l'a jetée dans le feu.

– Qu'en pensez-vous, monsieur Baynes ? »

Le détective local était de forte taille, bouffi, rougeaud ; sa figure aurait été très vulgaire si elle n'avait été rachetée par deux yeux merveilleusement clairs, presque occultés par les lourds plis graisseux des joues et du front. Il sourit avec effort, et tira de sa poche un morceau de papier plié et décoloré.

« C'était une grille à griffes, monsieur Holmes ; en jetant la boulette au feu, il l'a lancée trop haut. Je l'ai ramassé derrière la grille, intacte. »

Holmes lui dédia un sourire de connaisseur.

« Il a fallu que vous examiniez la maison avec grand soin pour trouver cette boulette de papier !

– Je l'ai trouvée, monsieur Holmes. Je suis comme ça. Puis-je la lire, monsieur Gregson ? »

Le détective londonien acquiesça d'un signe de la tête.

« La lettre est écrite sur du papier couleur crème ordinaire, sans filigrane. Un quart de feuillet. Le papier a été coupé en deux coups de ciseaux à lame courte. Il a été plié trois fois et scellé avec de la cire rouge étalée hâtivement et pressée par un objet plat et ovale. La lettre est adressée à M. Garcia, Wisteria Lodge. Elle contient ces lignes : "Nos couleurs, vert et blanc. Le vert ouvert, le blanc fermé. Grand escalier, premier corridor, septième à droite, porte rembourrée. Bonne chance. D." C'est une écriture de femme ; cette femme s'est servie d'une plume bien taillée,

mais l'adresse a été rédigée avec une autre plume ou par quelqu'un d'autre : l'écriture est plus épaisse, plus pleine, comme vous le voyez.

– Très intéressant message ! fit Holmes en le regardant. Je dois vous féliciter, monsieur Baynes, du soin que vous avez apporté à l'examiner en détail. Quelques petits points insignifiants pourraient sans doute compléter vos indications. Le cachet ovale est sans doute un bouton de manchette : quel autre objet a cette forme ? Les ciseaux étaient des ciseaux à ongle, recourbés. Pour aussi courts que soient les ciseaux, vous pouvez distinguer la même courbure dans chacun des deux. »

Le détective du Surrey émit un petit rire.

« Moi qui croyais avoir exprimé tout le jus du citron ! fit-il. Mais je confesse que cette lettre ne m'explique rien du tout, sinon qu'il y avait quelque chose en train, et qu'une femme, comme par hasard, était l'instigatrice. »

Pendant cette conversation, M. Scott Eccles s'était trémoussé sur sa chaise.

« Je suis heureux que vous ayez trouvé cette lettre puisqu'elle confirme mon récit, dit-il. Mais je me permets de vous faire observer que j'ignore ce qui est arrivé à M. Garcia et ce que sont devenus ses domestiques.

– En ce qui concerne Garcia, dit Gregson, la réponse est simple. Il a été trouvé mort ce matin sur le pré communal d'Oxshott, à quinze cents mètres de chez lui. Sa tête avait été fracassée à coup de sac de sable ou d'un objet du même genre : elle a été réduite en bouillie. C'est un endroit isolé : aucune maison à moins de quatre cents mètres. Apparemment il a été d'abord frappé par derrière ; mais son agresseur a continué à l'assommer longtemps après sa mort. L'attaque a été féroce. Aucune trace de pas, aucun indice qui permette d'identifier les criminels.

– La victime a-t-elle été dévalisée ?

– Non ; elle n'a été l'objet d'aucune tentative de vol.

– Cela est très pénible Très pénible, et terrible ! articula M. Scott Eccles d'une voix chevrotante. Mais c'est aussi extrêmement pénible pour moi. Qu'ai-je à voir dans une promenade de mon hôte, dans je ne sais quelle excursion nocturne, et dans une fin aussi affreuse ? Comment se peut-il qu'on me mêle à une pareille affaire ?

– Tout bonnement, monsieur, répondit l'inspecteur Baynes, parce que le seul papier trouvé dans les poches du défunt était une lettre de vous annonçant que vous seriez son invité justement la nuit où il est mort. C'est l'enveloppe de cette lettre qui nous a permis d'identifier le cadavre. Nous sommes arrivés chez lui après neuf heures ; personne n'était sur les lieux. J'ai télégraphié à M. Gregson pour qu'il vous recherche à Londres pendant que je fouillais Wisteria Lodge. Puis je suis venu à Londres, j'ai rencontré M. Gregson, et nous voici.

– Je crois maintenant, dit Gregson en se levant, que nous ferions mieux de donner à l'affaire un caractère officiel. Monsieur Scott Eccles, vous allez nous accompagner au commissariat et nous enregistrerons votre déposition par écrit.

– Certainement. Allons-y tout de suite. Mais je réclame vos services, monsieur Holmes. Je désire que vous n'épargniez ni argent ni peines pour découvrir la vérité. »

Mon ami se tourna vers le détective du Surrey.

« Je suppose que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je collabore avec vous, monsieur Baynes ?

– J'en serai très honoré, monsieur, bien sûr !

– Vous paraissez avoir été très rapide et efficace dans tout ce que vous avez fait. Y a-t-il une présomption, si j'ose ainsi vous questionner, relative à l'heure exacte où la victime a trouvé la mort ?

– Il était là depuis une heure du matin. La pluie s'est mise à tomber à peu près à ce moment-là, et il était mort avant la pluie.

– Mais c'est tout à fait impossible, monsieur Baynes ! s'écria notre client. Sa voix était reconnaissable entre mille. Je suis prêt à jurer que c'est lui qui m'a parlé à cette heure-là dans ma chambre à coucher.

– Coïncidence remarquable, mais nullement impossible ! murmura Holmes en souriant.

– Vous avez un indice ? interrogea Gregson.

– A première vue, l'affaire n'est pas très complexe, bien qu'elle offre quelques particularités intéressantes. Mais avant que je hasarde un avis décisif et final, une étude plus approfondie des faits m'est nécessaire. A propos, monsieur Baynes, n'avez-vous pas déniché autre chose d'intéressant quand vous avez fouillé la maison ? »

Le détective regarda mon ami d'une manière singulière.

« Il y avait, répondit-il, deux ou trois petites choses intéressantes. Quand j'aurai terminé au commissariat, peut-être voudrez-vous venir avec moi et me donner votre opinion sur ces détails ?

– Je suis entièrement à votre disposition, dit Sherlock Holmes en sonnant. Voulez-vous reconduire ces messieurs, madame Hudson, et, s'il vous plaît, faire porter ce télégramme par le chasseur ; il aura à payer une réponse de 5 shillings. »

Une fois nos visiteurs sortis, nous demeurâmes silencieux. Holmes tirait méditativement sur sa pipe ; il avait ramené ses sourcils devant ses yeux, et il portait la tête en avant dans l'une de ses attitudes caractéristiques. Puis il se tourna brusquement vers moi.

« Alors, Watson, que dites-vous de tout cela ?

– Je n’arrive pas à comprendre la signification de la mystification infligée à Scott Eccles.

– Mais le crime ?

– Eh bien, si on le rapproche de la disparition des compagnons de Garcia, il me semble qu’ils ont été mêlés au crime et qu’ils se sont enfuis pour échapper à la justice.

– C’est une hypothèse évidemment plausible. Par ailleurs vous admettez bien qu’il est curieux que les deux domestiques aient tramé un complot contre lui et qu’ils soient passés à l’exécution la seule nuit où il avait un invité. N’importe quel autre soir de la semaine ils l’avaient à leur merci ?

– Alors, pourquoi se sont-ils enfuis ?

– Voilà ! Pourquoi se sont-ils enfuis ? C’est la grosse question. Une autre grosse question, c’est l’aventure peu banale de notre client Scott Eccles. Cela dit, mon cher Watson, est-ce trop demander à l’intelligence humaine de trouver une explication qui réponde à ces deux grosses questions ? S’il en existait une qui rendît compte, aussi, du mystérieux message à la phraséologie si peu ordinaire, alors nous pourrions l’accepter comme hypothèse provisoire. Pour peu que les faits nouveaux qui vont nous être soumis cadrent avec elle, ladite hypothèse peut devenir une solution.

– Mais quelle est cette hypothèse ? »

Holmes s’adossa sur sa chaise en fermant à demi les yeux.

« Vous conviendrez, mon cher Watson, que la thèse d’une farce ne résiste pas à l’examen. De graves événements se préparaient, comme la suite l’a montré, et l’invitation de Scott Eccles à Wisteria Lodge est en rapport avec eux.

– De quelle manière ?

– Prenons les maillons de la chaîne les uns après les autres. A première vue je décèle quelque chose d’anormal dans cette amitié soudaine et étrange qui s’établit entre le jeune Espagnol et Scott Eccles. C’est l’Espagnol qui est à son origine. Le surlendemain du jour où il a fait sa connaissance, il se rend chez lui à l’autre bout de Londres et il le fréquente assidûment par la suite jusqu’à ce qu’il obtienne la promesse d’une visite à Esher. Que voulait-il d’Eccles ? A quoi Eccles pouvait-il lui servir ? Je ne distingue en notre client aucun attrait particulier. Il n’est pas spécialement intelligent ; il ne possède aucune de ces qualités qui conviennent à l’esprit d’un Latin. Pourquoi donc a-t-il été élu entre toutes les relations de Garcia ? En quel honneur ? Parce qu’il représente parfaitement le type conventionnel du respectable Anglais ; il est le témoin rêvé pour impressionner un autre Anglais. Vous avez vu par vous-même comme ni l’un ni l’autre des deux inspecteurs n’ont songé à mettre en doute sa déposition, pourtant assez extraordinaire !

– Mais de quoi devait-il être témoin ?

– De rien, étant donné la façon dont les choses se sont déroulées ; mais de l'essentiel si elles s'étaient passées autrement. Voilà comment je comprends l'affaire.

– En somme, il aurait servi d'alibi.

– Exactement, mon cher Watson ; il aurait pu servir d'alibi. Supposons, pour l'amour de l'argumentation, que les domestiques de Wisteria Lodge soient ses complices pour je ne sais quelle entreprise. Quelle que soit celle-ci, elle doit être accomplie avant une heure du matin. A la suite d'un tripotage des horloges il est bien possible que Scott Eccles ait été convié à gagner sa chambre plus tôt qu'il ne le croyait ; mais ce qui est vraisemblable c'est que, lorsque Garcia est allé lui dire qu'il était une heure du matin, il ne devait pas être beaucoup plus de minuit dans la réalité. Si Garcia pouvait mettre à exécution son projet et être de retour à l'heure indiquée, il était alors en mesure de répondre puissamment à n'importe quelle accusation. Cet Anglais irréprochable aurait juré devant n'importe quel tribunal que l'accusé n'avait pas bougé de chez lui. C'était une garantie contre le pire.

– Bon. Cela je le comprends. Mais la disparition des autres ?

– Je ne dispose pas encore de tous les éléments, mais je n'entrevois pas de difficultés insurmontables. Encore est-ce une erreur de discuter avant d'avoir toutes les informations. Insensiblement on les déforme pour les faire coller avec ses théories.

– Et le message ?

– Le texte était : « Nos couleurs, vert et blanc » On dirait qu'il s'agit de courses de chevaux. « Le vert ouvert, le blanc fermé » C'est manifestement un signal. « Grand escalier, premier corridor, septième à, droite, porte rembourrée » C'est un rendez-vous. Nous trouverons peut-être un mari jaloux derrière tout cela. C'était sûrement un rendez-vous dangereux. Elle n'aurait pas ajouté : « Bonne chance », dans le cas contraire. « D. » Cela devrait nous guider quelque part.

– Garcia était Espagnol. « D » ne serait-il pas mis là pour Dolorès, qui est un prénom commun en Espagne ?

– Bien, Watson, très bien ! Mais tout à fait impossible. Une Espagnole s'adressant à un Espagnol aurait écrit en espagnol. L'auteur du message est certainement une Anglaise. Eh bien, nous n'avons plus qu'à nous armer de patience en attendant le retour de ce brave inspecteur ! En attendant, rendons grâce à la chance : elle nous sauve pour quelques heures des fatigues insupportables de l'oisiveté. »

* * * * *

Avant le retour de l'inspecteur du Surrey, Holmes reçut une réponse à son télégramme. Il la lut et allait la ranger dans son carnet quand il vit la question que posait mon visage. Il me la tendit en riant.

« Nous naviguons dans les hautes eaux ! » me dit-il.

Le télégramme était une liste de noms et d'adresses : « Lord Harringby, The Dingle ; Sir George Ffolliott, Oxshott Towers ; M. Hynes Hynes, juge de paix, Purdey Place ; M. James Kaker Williams, Forton Old Hall ; M. Henderson, High Gable ; Rev. Joshua Stone, Nether Walsling. »

« C'était le moyen le plus simple pour limiter notre champ d'opérations, me dit Holmes. Sans aucun doute Baynes, avec son esprit méthodique, a déjà adopté un plan analogue.

– Je ne comprends pas tout à fait

– Voyons, mon cher ami, nous en sommes déjà arrivés à la conclusion que le message reçu par Garcia pendant le dîner était un rendez-vous ou une invitation. Si j'interprète correctement le texte il faut, pour atteindre le lieu du rendez-vous, gravir un escalier principal et chercher la septième porte dans un couloir ; il est non moins certain qu'elle ne peut pas être située à plus de deux ou trois kilomètres d'Oxshott puisque Garcia marchait à pied dans cette direction et qu'il espérait, selon ma thèse, être de retour à Wisteria Lodge à temps pour se prévaloir d'un alibi, lequel n'était valable que jusqu'à une heure du matin. Comme le nombre des vastes habitations dans les environs immédiats d'Oxshott doit être limité, j'ai envoyé à l'agence immobilière locale citée par Scott Eccles un télégramme demandant de m'en fournir la liste. La voici : l'autre extrémité de notre écheveau embrouillé se trouve sans doute parmi ces noms-là. »

—

Il était près de six heures quand nous arrivâmes au petit village d'Esher, en compagnie de l'inspecteur Baynes.

Holmes et moi avons emporté un nécessaire de toilette et nous élûmes domicile dans un appartement confortable de l'hôtel du Taureau. Après quoi nous nous remîmes en route avec le détective pour Wisteria Lodge. C'était un soir de mars sombre et froid ; le vent aigre et la pluie nous fouettaient le visage : exactement l'ambiance qui convenait au décor d'une tragédie.

II. Le Tigre de San Pedro

Une marche de trois kilomètres nous mena devant une haute porte à claire-voie qui ouvrait sur une avenue maussade bordée de noisetiers. Cette avenue aboutissait à une maison basse, sombre, qui détachait sa masse noire contre le ciel ardoisé. Derrière une fenêtre à gauche de la porte, brillait une petite lumière.

« Il y a un agent de faction, nous expliqua Baynes. Je vais frapper au carreau. »

Il traversa une petite pelouse gazonnée et cogna à la vitre. Je distinguai par la fenêtre embuée un homme qui bondit d'une chaise placée à côté du feu, et j'entendis un cri aigu dans la pièce. Une minute plus tard un agent livide, haletant, nous ouvrit la porte ; la bougie tremblait dans sa main.

« Que se passe-t-il, Walters ? » interrogea Baynes d'un ton sec.

L'agent essuya son front avec son mouchoir et poussa un profond soupir de soulagement.

« Je suis bien content que vous soyez revenu, monsieur. La soirée a été longue, et je ne pense pas que mes nerfs soient aussi solides qu'ils l'ont été.

– Vos nerfs, Walters ? Je n'aurai jamais cru que vous aviez des nerfs dans le corps !

– C'est, monsieur, cette maison isolée, silencieuse, et puis cette chose étrange dans la cuisine. Alors quand vous avez tapé au carreau, j'ai pensé que ça recommençait.

– Que quoi recommençait ?

– Le diable, monsieur, j'en suis sûr. C'était à la fenêtre.

– Quoi à la fenêtre ? et quand ?

– Il y a deux heures à peu près. Le jour commençait à faiblir. J'étais assis sur cette chaise en train de lire. Je ne sais pas pourquoi j'ai levé les yeux, mais j'ai vu une tête qui me regardait par le carreau du bas. Mon Dieu, monsieur, quelle tête c'était ! Oh ! je le reverrai dans mes rêves !

– Allons, Walters ! Ce n'est pas un langage digne d'un agent de police.

– Je le sais, monsieur, je le sais ! Mais j'ai été bouleversé, monsieur, et il ne servirait à rien de le nier. Ce n'était pas une tête de nègre, monsieur, ni une tête de blanc, ni une tête d'une couleur que je connais : imaginez une sorte d'argile avec des taches laiteuses. Et puis, sa taille ! Deux fois la vôtre, monsieur. Et son regard ! Des grands yeux fixes à fleur de tête. Et des dents ! Blanches comme celles d'une bête féroce affamée. Je vous le dis, monsieur, je n'ai pas pu bouger un doigt, ni respirer, avant que la tête ait disparu. Alors je me suis précipité dehors et j'ai fouillé les fourrés, mais grâce à Dieu, je ne l'ai pas retrouvée !

– Si je ne savais pas que vous êtes un brave, Walters, je vous infligerais une mauvaise note ! En admettant que le diable en personne soit venu, un agent en service ne devrait jamais rendre grâce à Dieu de n’avoir pu l’attraper. Je suppose que dans cette histoire il n’y pas qu’une hallucination ou l’effet d’une trop grande nervosité.

– La réponse est facile, fit Holmes en allumant sa petite lampe de poche pour examiner la pelouse. Oui, on dirait une pointure de 48. Si la taille de l’individu en question correspond à celle de ses pieds, il s’agit certainement d’un géant.

– Par où s’est-il enfui ?

– Sans doute par les fourrés qu’il a traversés pour regagner la route.

– Bien ! murmura l’inspecteur avec un visage grave et pensif. Quel qu’il soit, quel qu’ait été le but de sa visite, pour l’instant il a disparu, et des contingences plus immédiates nous réclament. Avec votre permission, monsieur Holmes, je vais vous faire faire le tour de la maison. »

Les diverses pièces, chambres ou salons, n’avaient rien révélé à une inspection minutieuse. Selon toutes apparences les locataires n’avaient pratiquement rien apporté de personnel, et l’ameublement se trouvait dans la maison avant leur arrivée. Une grande quantité de vêtements, marqués Marx & Co, High Holborn, avaient été abandonnés. Une enquête télégraphique nous appris que Marx ignorait tout de son client, sauf qu’il avait payé comptant. Des objets insignifiants, quelques pipes, des romans dont deux en espagnol, un vieux revolver, une guitare figuraient eu nombre des biens personnels de Garcia.

« Rien dans tout ça ! déclara Baynes qui furetait de pièce en pièce la bougie à la main. Mais maintenant, monsieur Holmes, je requiers toute votre attention pour la cuisine. »

La cuisine était une pièce obscure à haut plafond, située sur l’arrière de la maison ; dans un angle une paillasse devait servir de lit au cuisinier. La table était couverte de plats à demi vidés et d’assiettes sales : reliefs du dîner de la veille.

« Regardez ! dit Baynes. Que pensez-vous de cela ? »

Il leva sa bougie pour éclairer un objet extraordinaire placé au fond du buffet : un objet si ridé, si rétréci, si desséché qu’il était difficile de l’identifier. Tout ce que l’on pouvait en dire, c’était qu’il était noir et présentait l’aspect du cuir, et aussi qu’il ressemblait vaguement à une silhouette de nain. Au premier coup d’œil je crus qu’il s’agissait d’un bébé nègre momifié ; au deuxième je pensai à un singe tout tordu par les ans ; au troisième je ne savais plus si c’était un animal ou un être humain. Un double rang de coquillages blancs le ceignait en son milieu.

« Très intéressant ! Vraiment très intéressant ! fit Holmes en contemplant cette relique sinistre. Rien de plus ? »

Sans dire un mot, Baynes nous mena vers l'évier et l'éclaira. Les membres et le corps d'un grand oiseau blanc, mis sauvagement en pièces sans avoir été plumé, s'y étalaient en désordre. Holmes désigna la barbe de la tête.

« Un coq blanc, dit-il. Tout à fait intéressant. L'affaire est décidément très curieuse. »

Mais M. Baynes ménageait ses effets. Il alla chercher sous l'évier un seau en zinc qui contenait du sang. Puis il prit sur la table une écuelle où étaient entassés de petits morceaux d'os calcinés.

« On a tué et brûlé quelque chose. Nous avons tout sorti du feu. Le docteur qui est venu ce matin nous a dit qu'il ne s'agissait pas de débris humains. »

Holmes sourit et se frotta les mains.

« Mes compliments, inspecteur ! Vous voici chargé d'une affaire aussi particulière qu'instructive. Si je puis m'exprimer ainsi sans vous offenser, vos qualités me semblent supérieures aux occasions qui vous permettent de les déployer. »

Les petits yeux de l'inspecteur Baynes papillotèrent de plaisir.

« Vous avez raison, monsieur Holmes. En province on s'encroûte. Une affaire de cette taille me donne une chance ; j'espère que je la saisirai. Quelle est votre idée sur ces os ?

– Un agneau, probablement, ou un chevreau.

– Et le coq blanc ?

– Bizarre, monsieur Baynes, très bizarre. Je devrais même dire exceptionnel !

– N'est-ce pas, monsieur ? Cette maison a dû être habitée par de drôles de gens qui avaient de drôles de mœurs. L'un de ses habitants est mort. Ses compagnons l'ont-ils suivi et assassiné ? Dans ce cas nous devrions les capturer, car tous les ports sont alertés. Mais mon point de vue est différent. Oui, monsieur, j'ai une autre opinion.

– Une opinion opposée ?

– Une opinion qui va me guider, monsieur Holmes. C'est à moi seul que je la dois, et je vais m'employer à la vérifier. Votre réputation est établie ; la mienne est à établir. Je serais heureux de pouvoir dire plus tard que j'ai résolu le problème sans votre concours. »

Holmes rit avec bonne humeur.

« Très bien, inspecteur ! suivez votre voie ; je suivrai la mienne. Mes résultats seront toujours à votre service pour le cas où vous voudriez me consulter. Je crois que j'ai vu tout ce qu'il y avait à voir dans cette maison, et je que je pourrai mieux employer mon temps ailleurs. Au revoir, et bonne chance ! »

J'étais sûr (et ma conviction était due à de nombreux petits symptômes qui auraient échappé à quiconque sauf moi-même) que Holmes était sur une piste chaude. Un observateur de hasard n'aurait pas remarqué que son attitude s'était légèrement départie de son impassibilité ; et son ardeur soudain concentrée, une lueur plus intense dans ses yeux clairs, des gestes plus dégagés m'assuraient que le gibier était levé. Selon son habitude il demeura bouche cousue et je ne fis rien pour l'arracher à son mutisme. C'était déjà bien beau que je puisse partager sa chasse et apporter ma modeste contribution à la capture finale ! Je n'avais pas à le distraire par des interruptions futiles. Chaque chose viendrait en son temps.

J'attendis donc, mais avec une déception croissante j'attendis en vain. Les jours se succédaient, et mon ami ne prenait aucune initiative. Il passa une matinée à Londres : j'ai appris par hasard qu'il avait visité le British Museum. En dehors de cette longue promenade, il occupait ses journées par de longues excursions solitaires, à moins qu'il ne bavardât avec des gens du village.

« Je suis sûr, Watson, qu'une semaine à la campagne vous fera un bien considérable, me dit-il. Il est très agréable de voir revenir les premiers bourgeons verts sur les haies et les chatons sur les noisettes. Avec un sarcloir, une boîte en fer-blanc et un manuel de botanique élémentaire, je prévois des journées très instructives. »

Il s'était procuré cet équipement, mais le soir venu il ne rapportait que de rares échantillons de plantes.

Il nous arrivait de rencontrer l'inspecteur Baynes. Quand il saluait mon compagnon, sa grosse figure rougeaude se fendillait de sourires et ses petits yeux luisaient. Il ne nous parlait guère de l'affaire, mais du peu qu'il nous en disait, nous déduisions qu'il n'était pas trop mécontent du cours des événements. J'avoue toutefois que je fus abasourdi quand cinq jours après le crime, j'ouvris mon journal du matin et lus un gros titre :

LE MYSTERE D'OXSHOTT

Une solution

ARRESTATION DE L'ASSASSIN PRESUME

Holmes bondit comme s'il avait été piqué quand je lui fis part de la nouvelle.

« Par Jupiter ! s'écria-t-il. Vous ne voulez pas me dire que Baynes a réussi ?

– Si, sans doute », lui répondis-je.

Et je lui lus l'article suivant :

« Une grande sensation a été causée à Esher et dans les environs quand on a appris tard dans la soirée d'hier qu'une arrestation avait été effectuée en liaison avec le crime d'Oxshott. On se rappelle que M. Garcia, de Wisteria Lodge, avait été trouvé mort sur le pré communal d'Oxshott,

que son cadavre portait les stigmates d'une grande violence et que la même nuit ses domestiques avaient disparu, ce qui semblait prouver leur participation au crime. On avait avancé l'hypothèse, qui ne fut jamais confirmée, que le défunt possédait dans sa maison des objets de prix et des valeurs dont le vol pouvait être le mobile du crime. L'inspecteur Baynes, chargé de l'affaire, déploya tous ses efforts pour trouver la cachette des fugitifs ; il avait de solides raisons pour croire qu'ils n'étaient pas partis loin, et qu'ils se dissimulaient dans une retraite préparée à l'avance. Dès le début on pensait bien qu'ils seraient aisément identifiés, car le cuisinier, d'après le témoignage de quelques commerçants qui l'avaient aperçu par la fenêtre, avait le physique tout à fait singulier d'un mulâtre énorme et hideux, avec un visage jaunâtre et un type négroïde prononcé. L'homme avait été vu après le crime : il avait été reconnu et poursuivi le soir même par l'agent Walters, quand il avait eu l'audace de revenir rôder autour de Wisteria Lodge. L'inspecteur Baynes, considérant que cette audace était inspirée par quelque dessein précis et qu'il se livrerait sans doute à une nouvelle tentative, avait retiré la garde de la maison, mais tendu une embuscade dans les fourrés. L'homme tomba dans le piège ; il fut capturé la nuit dernière après une lutte au cours de laquelle l'agent Downing fut cruellement mordu par ce sauvage. Nous croyons savoir que lorsque le prisonnier sera traduit devant les juges la police sollicitera un renvoi, et que de grands développements suivront probablement cette capture. »

« Il faut absolument que nous voyons Baynes tout de suite ! s'exclama Holmes en prenant son chapeau. Nous avons juste le temps de l'attraper chez lui. »

Nous descendîmes à toutes jambes la rue du village et nous aperçûmes l'inspecteur qui quittait, en effet, son hôtel.

« Vous avez vu le journal, monsieur Holmes ? demanda-t-il en nous en tendant un exemplaire.

– Oui, Baynes, je l'ai vu. S'il vous plaît, ne vous offensez pas si je vous mets en garde.

– En garde, monsieur Holmes ?

– J'ai travaillé l'affaire avec quelque soin. Je ne suis pas persuadé que vous soyez sur la bonne voie. Je ne voudrais pas que vous vous engagiez trop loin, tant que vous n'êtes pas sûr.

– Vous êtes très aimable, monsieur Holmes.

– Je vous assure que je parle ainsi pour votre bien. »

J'eus l'impression que quelque chose comme un clin d'œil agita le visage impassible de M. Baynes.

« Nous étions convenus de travailler chacun de notre côté, monsieur Holmes. C'est ce que je suis en train de faire.

– Oh ! très bien, fit Holmes. Ne vous fâchez pas !

– Non, monsieur. Je crois que vous ne me voulez que du bien. Mais nous avons tous nos méthodes personnelles, monsieur Holmes. Vous avez les vôtres. Après tout j’ai peut-être les miennes aussi.

– N’en parlons plus.

– Je serai toujours aussi heureux de vous communiquer mes informations. Ce mulâtre est un vrai sauvage, aussi fort qu’un cheval de trait et féroce comme le diable. Il a presque arraché le pouce de Downing avant que mes agents aient pu le maîtriser. Il ne connaît pas un mot d’anglais et ne s’exprime que par grognements.

– Et vous croyez que vous détenez la preuve qu’il a tué son maître ?

– Je ne dis rien de tel, monsieur Holmes ! Rien de tel Nous avons tous nos méthodes. Vous essayez les vôtres, j’essaie les miennes. Nous étions tombés d’accord là-dessus. »

Quand nous nous fûmes éloignés, Holmes haussa les épaules.

« Rien à faire avec lui ! J’ai l’impression qu’il court à la culbute Eh bien, comme il le dit, nous devons essayer chacun nos méthodes et voir ce qu’il adviendra ! Mais il y a quelque chose chez l’inspecteur Baynes que je ne comprends pas très bien. »

Une fois de retour dans notre appartement au Taureau, Sherlock Holmes m’invita à m’asseoir dans un fauteuil.

« Je vais vous mettre au courant de la situation, car j’aurais peut-être besoin de votre concours ce soir. L’évolution de l’affaire, pour autant que j’aie été capable de la suivre, est très simple dans ses grandes lignes ; mais de surprenantes difficultés se conjuguent pour rendre une arrestation impossible. Il y a encore des trous à combler.

« Reportons-nous au message qui fut transmis à Garcia le soir de sa mort. Écartons l’idée de Baynes que les domestiques de Garcia sont pour quelque chose dans l’affaire. La preuve qu’ils n’y sont pour rien ? C’est Garcia qui avait prémédité la présence de Scott Eccles, à seule fin d’avoir un alibi. C’était donc Garcia qui avait échafaudé un plan, et selon toute apparence un plan criminel, pour la nuit où il fut tué. Je dis criminel, parce que seul un homme ayant des intentions criminelles désire s’assurer un alibi. Qui donc l’a tué ? Sûrement la personne contre qui était échafaudé le plan criminel. Jusqu’ici il me semble que nous nous mouvons sur un terrain solide.

« Quant à la disparition des domestiques de Garcia, elle peut s’expliquer par le fait qu’ils étaient tous complices. S’il avait réussi son crime inconnu, Garcia serait rentré à Wisteria Lodge, et le témoignage de l’Anglais l’aurait mis à l’abri des soupçons : tout aurait été parfait. Mais l’entreprise était dangereuse : si Garcia n’était pas de retour à une certaine heure, cela voulait dire qu’il avait échoué et qu’il y avait perdu la vie. Il avait donc été convenu que dans ce cas ses deux subordonnés se rendraient dans un lieu prévu d’avance où ils échapperaient aux recherches

et pourraient ensuite renouveler la tentative. Voilà qui expliquerait pleinement les faits, n'est-ce pas ? »

Tout l'écheveau inextricable semblait à présent se dérouler devant moi. Je m'étonnai, comme cela m'arrivait toujours, de ne pas y avoir pensé plus tôt.

« Mais pourquoi l'un des domestiques est-il revenu ?

– Nous pouvons supposer que, dans leur fuite, ils avaient oublié quelque chose de précieux, ou que le mulâtre voulait récupérer un objet dont il ne voulait pas se séparer. Cela justifierait son obstination, je crois ?

– Ensuite ?

– Ensuite, il y a le message reçu par Garcia à l'heure du dîner. Il témoigne de l'existence d'un complice à l'autre bout de la chaîne. Maintenant, où est cet autre bout ? Je vous ai déjà indiqué qu'il ne peut se situer que dans une grande maison, et que le nombre de ces grandes maisons est restreint. Mes premiers jours dans ce village ont été consacrés à une série de promenades, et, quand mes recherches botaniques m'en laissaient le temps, je faisais une reconnaissance du côté de ces grandes maisons et je me renseignais sur les histoires familiales des occupants. Une maison, une seule, a retenu mon attention. C'est le célèbre manoir de l'époque de Jacques Ier, le manoir de High Gable, à quinze cents mètres d'Oxshott, et à six ou sept mètres du lieu du drame. Les autres demeures appartiennent à des gens prosaïques et respectables qui n'ont pas d'histoire. Mais M. Henderson, de High Gable, est pour tout le monde un curieux homme à qui de curieuses aventures pourraient fort bien arriver. J'ai donc concentré mon attention sur lui et sa maisonnée.

« Un bizarre assemblage, Watson ! Le propriétaire lui-même étant le plus bizarre de tous. Je me suis arrangé pour le voir sous un prétexte plausible, mais il m'a semblé lire dans ses yeux noirs, profondément enfoncés dans les orbites, pensifs, qu'il était parfaitement au courant de mes véritables intentions. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, fort, actif, avec des cheveux gris acier, de grands sourcils noirs en bataille, avec le pas d'un taureau et l'air d'un empereur. Un homme farouche, dominateur, qui derrière un visage parcheminé cache un esprit rougi au feu. Ou c'est un étranger, ou il a vécu longtemps sous les tropiques, car il est jaune et desséché, mais dur comme un manche de fouet. Son ami et secrétaire, M. Lucas, est incontestablement, lui, un étranger : il a la peau chocolat, on le sent rusé, il est suave et doux, il parle avec gentillesse empoisonnée. Vous voyez, Watson, nous avons déjà deux bandes d'étrangers : l'une à Wisteria Lodge, l'autre à High Gable. Nos trous commencent à se boucher.

« Ces deux hommes, amis intimes et qui n'ont pas de secrets l'un pour l'autre, sont le centre de la maisonnée ; mais il y a une autre personne qui, dans l'immédiat, peut être encore plus importante. Henderson a deux filles, l'une a treize ans, l'autre onze. Leur gouvernante s'appelle Mlle Burnet ; c'est une Anglaise qui peut avoir quarante ans. Il existe aussi un domestique de confiance. Ce petit groupe constitue la vraie famille, car ils voyagent toujours ensemble : Henderson est un grand voyageur, constamment en déplacement. Il n'est rentré que depuis quelques semaines, après un an d'absence, à High Gable. Je puis ajouter qu'il est immensément

riche, et, qu'il peut satisfaire n'importe quel caprice. Pour le reste, sa maison regorge de maîtres d'hôtel, de valets de chambre, de chasseurs, de femmes de chambre.

« J'ai appris tout cela en bavardant au village et aussi d'après mes propres observations. Il n'y a pas de meilleur agent de renseignements qu'un serviteur renvoyé, et j'ai eu la chance d'en rencontrer un. J'appelle cela de la chance, mais si je ne m'étais pas donné la peine de le chercher, il ne serait pas venu tout seul. Comme le dit Baynes, nous avons tous nos petites méthodes. C'est ma méthode personnelle qui m'a permis de découvrir John Warner, récemment encore jardinier à High Gable, chassé dans un mouvement d'humeur par son despote de patron. Il possède des amis parmi les autres domestiques ; la peur et l'aversion que leur maître leur inspire les ont rendus solidaires. Aussi ai-je pu m'initier aux secrets de la maison.

« Des gens bizarres, Watson ! Je ne prétends pas tout connaître encore, mais n'importe : ce sont des gens bizarres ! Le manoir possède deux ailes ; les domestiques vivent dans l'une et la famille dans l'autre. Il n'y a aucune communication entre les deux, sauf par l'intermédiaire du propre domestique de Henderson qui sert à la table de famille. Les plats sont apportés derrière une porte qui forme le seul accès d'une aile à l'autre. La gouvernante et les enfants ne se promènent que dans le jardin. Henderson ne sort jamais seul. Son secrétaire chocolat le suit comme son ombre. Les domestiques chuchotent que leur maître a terriblement peur de quelque chose. "Il a dû vendre son âme au diable contre de l'argent, dit Warner, et il s'attend à ce que son créancier vienne la lui réclamer." D'où ils sont originaires, qui ils sont, personne n'en a la moindre idée. Ils se montrent très violents. Deux fois Henderson a frappé un domestique avec un fouet à chien, et il a fallu sa grosse bourse et de solides compensations pour qu'il ne passe point devant le tribunal.

« A présent, Watson, jugeons la situation d'après ces nouveaux renseignements. Nous pouvons admettre que le message émanait de cette étrange maison, et qu'il invitait Garcia à exécuter un plan qui avait déjà été projeté. Qui a écrit le message ? Quelqu'un du manoir, et une femme. Qui donc, sinon la gouvernante, Mlle Burnet ? Tous nos raisonnements convergent dans cette direction. En tout cas, nous pouvons envisager une hypothèse et voir les conséquences qu'elle implique. J'ajoute que l'âge et le tempérament de Mlle Burnet réduisent à néant ma première idée, à savoir qu'une intrigue amoureuse était en cours.

« Puisqu'elle a écrit le message, elle était probablement l'amie et la complice de Garcia. Qu'allait-elle donc faire en apprenant sa mort ? S'il avait été tué au cours d'une entreprise scélérate, elle ne soufflerait mot, évidemment ; ce qui ne l'empêcherait pas de nourrir dans son cœur de la haine contre ses meurtriers, comme sans doute de prêter toute l'assistance en son pouvoir à ses vengeurs éventuels. Pouvions-nous donc la voir et essayer de nous servir d'elle ? J'en eus l'idée. Mais voici maintenant un fait inquiétant. Mlle Burnet, depuis la nuit du crime, n'a été vue par personne. Depuis ce soir-là, elle a probablement disparu. Est-elle en vie ? A-t-elle trouvé la mort le même jour où elle avait convoqué son ami ? Est-elle simplement prisonnière ? Voilà le point que nous avons encore à éclaircir.

« Vous mesurez bien la difficulté de la situation, n'est-ce pas, Watson ? Rien ne permet d'obtenir un mandat d'arrêt. Toute notre histoire semblerait de la haute fantaisie si elle était rapportée telle quelle devant un magistrat. La disparition de la demoiselle ne saurait être retenue, puisque dans

cette maison extraordinaire, n'importe qui peut demeurer invisible pendant une semaine. Et cependant à cette heure où je vous parle sa vie est peut-être en danger. Tout ce que je peux faire est de surveiller le manoir et de laisser Warner, mon agent, de faction aux grilles. Cette situation ne saurait se prolonger. Si la loi ne peut rien faire, nous devons prendre le risque nous-mêmes.

– Que proposez-vous ?

– Je sais où est sa chambre. Elle est accessible par le toit d'une dépendance. Je vous propose que tous deux nous y montions ce soir afin d'essayer de frapper au cœur du mystère. »

La perspective n'était pas, je dois en convenir, des plus réjouissantes. La vieille maison avec son atmosphère criminelle, ses habitants bizarres et redoutables, les périls inconnus de l'assaut, le fait que nous nous mettrions dans une position fautive aux yeux de la loi, tout cela se combinait pour refroidir mon ardeur. Mais dans la logique glaciale de Holmes quelque chose m'interdisait de me dérober devant une aventure qu'il préconisait ; c'était en effet ce moyen, et par ce moyen seulement, que le problème pouvait être résolu. Silencieusement, je lui serrai la main : les dés étaient jetés.

Mais le destin ne voulut point que notre enquête s'achevât d'une manière aussi téméraire. Vers cinq heures, alors que les ombres d'un soir de mars commençaient à s'étendre, un rustaud très excité se précipita dans notre appartement.

« Ils sont partis, monsieur Holmes. Ils s'en sont allés par le dernier train. La demoiselle s'est échappée et je l'ai amenée en fiacre. Elle est en bas.

– Bravo, Warner ! cria Holmes en bondissant sur ses pieds. Watson, les trous se bouchent très vite ! »

Dans le fiacre se trouvait une femme à demi évanouie sous le coup d'un épuisement nerveux. Son visage aquilin, émacié portait les traces d'une tragédie récente. Elle avait la tête inclinée sur son buste, mais quand elle la releva et tourna vers nous ses yeux ternes, j'aperçus au centre du gros iris gris des points noirs : elle était droguée d'opium.

« J'étais de garde à la grille, comme vous me l'aviez demandé, monsieur Holmes, expliqua le jardinier renvoyé. Quand la voiture est sortie, je l'ai suivie jusqu'à la gare. La demoiselle ressemblait à une somnambule ; mais quand ils ont voulu la faire monter dans le train, elle s'est réveillée et débattue. Ils l'ont poussée dans le compartiment, mais elle continuait à leur résister. Alors, j'ai pris son parti, je l'ai installée dans un fiacre, et nous voici. Je ne suis pas près d'oublier la tête de l'autre à la portière du compartiment quand j'ai emmené la demoiselle ! Je n'aurais pas fait de vieux os s'il avait pu ce démon jaune. »

Nous la transportâmes chez nous et l'allongeâmes sur le canapé ; deux tasses de café fort dissipèrent les brumes de la drogue. Baynes avait été convoqué par Holmes, et mis rapidement au courant de la situation.

« Eh bien, monsieur, vous m'apportez juste le témoin dont j'avais besoin ! fit l'inspecteur en secouant avec chaleur la main de mon ami. Depuis le début, j'étais sur la même piste que vous.

– Comment ! Vous étiez sur Henderson ?

– Écoutez, monsieur Holmes : pendant que vous vous faufiliez dans les petits bois de High Gable, moi j'étais juché sur l'un des arbres et je vous observais. C'était au premier de nous deux qui obtiendrait le témoin.

– Alors, pourquoi avez-vous arrêté le mulâtre ? »

Baynes pouffa.

« J'étais sûr que Henderson, pour reprendre le nom dont il se faisait appeler, se sentait soupçonné, que donc il allait se tenir tranquille et ne pas bouger tant qu'il se croirait en danger. J'ai arrêté le mulâtre pour lui faire croire que nous ne nous intéressions plus à lui. Je savais qu'il ne tarderait pas à filer et qu'il nous donnerait une chance pour parvenir à Mlle Burnet. »

Holmes posa une main sur l'épaule de l'inspecteur :

« Vous vous élèverez haut dans votre profession ! lui dit-il. Vous possédez l'instinct et l'intuition. »

Baynes rougit de plaisir.

« J'avais mis un agent en civil de faction à la gare depuis le début de la semaine. Où qu'aillent les gens de High Gable, il ne les perdra pas de vue. Mais il a dû être déchiré en deux quand Mlle Burnet s'est échappée. N'importe : votre homme l'a ramassée, tout est bien qui finit bien. Nous ne pouvons pas procéder à l'arrestation sans son témoignage, c'est évident ; aussi plus tôt nous aurons sa déposition, mieux cela vaudra.

– Elle reprend des forces, dit Holmes en jetant un coup d'œil à la gouvernante. Mais dites-moi, Baynes, qui est ce Henderson ?

– Henderson, répondit l'inspecteur, est Don Murillo, jadis surnommé le Tigre de San Pedro. »

Le Tigre de San Pedro ! Toute l'histoire de cet homme me revint d'un trait en mémoire. Il avait mérité ce surnom parce qu'il avait été le tyran le plus ignoble et le plus assoiffé de sang qui eût jamais gouverné un pays sous prétexte de civilisation. Fort, ne reculant devant rien, énergique, il avait pendant dix ou douze ans imposé ses vices odieux à un peuple épouvanté. Son nom répandait la terreur dans toute l'Amérique Centrale. Au bout de ce laps de temps, un soulèvement général avait éclaté contre lui. Mais il était rusé autant que cruel : dès les premiers troubles, il avait secrètement empilé ses trésors à bord d'un navire armé par ses partisans. Les insurgés n'avaient, le lendemain, mis à sac qu'un palais vide. Le dictateur, ses deux filles, son secrétaire, et sa fortune leur avaient échappé. Depuis lors il avait disparu de la circulation, et la presse européenne s'était à maintes reprises demandée sous quelle identité il se dissimulait.

« Oui, monsieur : Don Murillo, le Tigre de San Pedro ! répéta Baynes. Si vous y réfléchissez, vous remarquerez que les couleurs de San Pedro sont le vert et le blanc : celles du message, monsieur Holmes. Il se faisait appeler Henderson, mais je l'avais démasqué et j'avais retrouvé sa trace depuis Barcelone où son navire avait abordé en 1886, par Madrid, Rome et Paris. Ses ex-sujets le cherchaient depuis longtemps pour se venger, mais ils ne l'ont découvert que ces derniers temps.

– Ils l'ont identifié il y a un an, intervient Mlle Burnet qui s'était redressée et qui suivait attentivement la conversation. Une fois déjà il a été l'objet d'un attentat ; mais un démon semblait le protéger. Cette fois c'est le noble et chevaleresque Garcia qui est tombé, et le monstre en a réchappé. Mais un autre viendra, et puis encore un autre, jusqu'à ce qu'un justicier réussisse ; c'est aussi sûr que le lever du soleil pour demain »

Elle crispa ses mains maigres, et son visage hâve blanchit sous la violence de la haine.

« Mais comment vous trouvez-vous mêlée à l'affaire, mademoiselle Burnet ? demanda Holmes. Comment une Anglaise peut-elle tenir un rôle dans un drame pareil ?

– Je m'en suis mêlée parce que c'était le seul et unique moyen pour que la justice fût faite. La loi anglaise se soucie-t-elle des torrents de sang répandus à San Pedro, ou du navire rempli des trésors que ce bandit a volés ? A vos yeux on dirait des crimes commis sur une autre planète ! Mais nous, nous savons ! Nous, nous avons appris la vérité dans la peine et la souffrance ! Pour nous, il n'y a pas pire démon sans l'enfer que Juan Murillo, et il n'y aura pas de paix sur la terre tant que ses victimes imploreront d'être vengées !

– Certes, répondit Holmes, il était tel que vous le dépeignez. J'ai entendu parler de ses atrocités. Mais comment en avez-vous souffert personnellement ?

– Je vais tout vous dire. Ce bandit avait pour politique d'assassiner, sous tel ou tel prétexte, tous ceux qui avaient de la valeur et qui étaient susceptibles de devenir quelque jour ses rivaux. Mon mari, car mon vrai nom est signora Victor Durando, était ministre de San Pedro à Londres. Nous nous connûmes à Londres et il m'épousa. Jamais plus noble cœur ne battit dans un homme. Malheureusement Murillo apprit ses qualités ; il le rappela et le tua. Pressentant le destin qui l'attendait, il ne m'avait pas emmenée à San Pedro. Ses biens furent confisqués. Je demeurai seule, le cœur brisé et dans la misère.

« Alors survint la chute du tyran. Il s'enfuit comme vous l'avez dit. Mais tous ceux dont il avait ruiné la vie, ou dont les proches avaient été torturés et tués de ses propres mains jugèrent que l'affaire ne pouvait pas en rester là. Ils se constituèrent en association, et ils jurèrent de parvenir à leurs fins. Lorsque nous eûmes découvert que sous le nom de Henderson se cachait le despote déchu mon rôle consista à me faire engager par lui et à tenir mes camarades au courant de ses déplacements. Voilà pourquoi je devins gouvernante. Il ne se doutait guère que la femme assise en face de lui à chaque repas était la femme dont il avait précipité le mari dans l'éternité. Je lui souriais, je m'occupais régulièrement des enfants, je guettais mon heure. Une tentative eut lieu à Paris ; elle échoua. Nous voyageâmes à travers l'Europe en zigzaguant pour semer nos

poursuivants, et finalement nous regagnâmes cette maison qu'il avait achetée dès son arrivée en Angleterre.

« Mais ici aussi des justiciers l'attendaient. Sachant que tôt ou tard Murillo retournait à High Gable, Garcia, qui était le fils d'un ancien haut dignitaire de San Pedro, s'était installé dans les environs en compagnie de deux fidèles compagnons d'extraction plus humble, tous trois brûlant de vengeance. Il ne pouvait pratiquement rien tenter de jour, car Murillo s'entourait de toutes les précautions imaginables et ne sortait jamais sans être accompagné de son collaborateur Lucas, qui s'appelait Lopez dans les jours fastes. La nuit toutefois il couchait seul ; le justicier pouvait donc l'atteindre. Un certain soir qui avait été fixé d'avance, j'adressai à mon ami mes dernières instructions, car Murillo était inquiet et changeait constamment de chambre. Je devais veiller à ce que les portes fussent ouvertes, et un signal lumineux vert ou blanc à la fenêtre qui faisait face à l'avenue devait indiquer si la voie était libre ou s'il était préférable de reporter l'attentat à une date ultérieure.

« Mais tout tourna mal. Je ne sais comment j'avais éveillé les soupçons de Lopez, le secrétaire. Il me sauta dessus au moment où je venais de terminer le message. Lui et son maître me traînèrent jusqu'à ma chambre et me déclarèrent traître. Ils auraient bien voulu me poignarder, et ils l'auraient fait s'ils avaient entrevu le moyen de parer aux conséquences de ce crime. Après avoir beaucoup discuté, ils conclurent que me tuer serait par trop dangereux. Mais ils résolurent de se débarrasser de Garcia pour toujours. Ils m'avaient bâillonnée, Murillo me tordit le bras jusqu'à ce que je lui donne son adresse. Je jure que si j'avais compris ce que cela signifiait pour Garcia, il me l'aurait arraché mais je n'aurais pas parlé ! Lopez écrivit l'adresse, cacheta le message avec son bouton de manchette et le lui fit parvenir par l'intermédiaire de José, le domestique. Comment ils l'ont tué, je l'ignore. Je sais seulement qu'il est mort de la main de Murillo, car Lopez était resté près de moi pour me garder. Je crois qu'il a dû attendre dans les genêts que traverse le chemin et qu'il l'a assassiné quand il est passé. D'abord ils avaient songé à le laisser pénétrer dans le manoir et à le tuer comme un cambrioleur surpris en flagrant délit ; mais ils réfléchirent que s'ils étaient mêlés à une enquête judiciaire leur identité serait aussitôt percée à jour et qu'ils seraient exposés à d'autres attentats. La mort de Garcia intimiderait peut-être les autres conjurés.

« Tout aurait été parfait, si je n'avais été au courant de ce qu'ils avaient accompli. Je suis certaine que ma vie n'a souvent tenu qu'à un fil. Ils m'avaient emprisonnée dans ma chambre ; ils proféraient des menaces les plus terribles et m'infligèrent les pires traitements, comme en témoignent cette plaie sur mon épaule et les meurtrissures de mes bras. Une fois j'essayai d'appeler par la fenêtre, mais ils m'enfoncèrent un bâillon dans la bouche. Cet emprisonnement dura cinq jours ; on me donnait à peine à manger. Aujourd'hui on me sert un bon déjeuner, mais à peine l'eus-je dévoré que je compris que j'avais été droguée. Je me rappelle dans une sorte de rêve avoir été moitié conduite, moitié portée dans une voiture ; puis, dans le même état, hissée dans un train. C'est seulement alors, au moment où les roues commençaient à tourner, que je me suis rendu compte que ma liberté était à ma portée. J'ai bondi, ils ont voulu me faire rasseoir, et si je n'avais pas été aidée par ce brave homme qui m'a déposée dans un fiacre, je n'aurais jamais pu m'échapper, Dieu merci, me voici pour toujours hors de leur pouvoir. »

Nous n'avions pas une fois interrompu ce récit extraordinaire. Le premier, Holmes rompit le silence.

« Nous ne sommes pas, au bout de nos difficultés, dit-il en secouant la tête. Notre travail policier est terminé. Notre travail légal commence.

– Exactement ! approuvai-je. Un bon avocat saurait transformer le crime en un acte de légitime défense. Même s'il existe une centaine de crimes à l'arrière-plan, c'est uniquement sur celui-ci qu'ils seront jugés.

– Allons, allons ! fit Baynes avec optimisme. J'ai de la loi une meilleure opinion. La légitime défense est une chose. Attirer quelqu'un de sang-froid dans un guet-apens et le tuer est autre chose, quel que soit le danger que vous redoutiez de sa part. Non ! Nous serons tous applaudis quand nous traduirons les propriétaires de High Gable devant les assises de Guildford à leur prochaine session. »

* * * * *

Un certain temps s'écroula cependant avant que le Tigre de San Pedro payât le prix de ses forfaits. Hardis autant que rusés, lui et son compagnon semèrent le policier qui les filait en pénétrant dans une maison à double issue. Dès lors ils demeurèrent introuvables en Angleterre. Quelque six mois plus tard le marquis de Montalva et signor Rulli, son secrétaire, furent tous deux assassinés dans leur appartement de l'Escorial Hôtel à Madrid. Le crime fut attribué aux nihilistes, et les meurtriers ne furent jamais arrêtés. L'inspecteur Baynes nous rendit visite à Baker Street et nous apporta une description du visage chocolat du secrétaire et des traits dominateurs, des yeux noirs magnétiques et des sourcils touffus de son maître. Nous ne pûmes plus douter alors que la justice, bien que lente, avait enfin fait son œuvre.

« Une affaire chaotique, mon cher Watson ! me dit Holmes par-dessus une pipe du soir. Il ne vous sera pas possible de la présenter dans cette forme cohérente qui vous tient tant au cœur. Elle couvre deux continents, met en cause deux groupes de personnes mystérieuses, se complique de la présence hautement respectable de notre ami Scott Eccles, dont l'inclusion me prouve que feu Garcia avait un esprit inventif et un instinct développé de sa propre conservation. Elle n'est remarquable que par ceci : à savoir qu'au sein d'une jungle de possibilités, nous et notre valeureux collaborateur l'inspecteur Baynes nous avons gardé en main l'essentiel et ne nous sommes égarés sur ce chemin à multiples méandres. Y a-t-il un détail quelconque qui vous embarrasse encore ?

– Pourquoi le mulâtre est-il retourné à Wisteria Lodge ?

– Pour rechercher l'objet bizarre que nous avons vu dans la cuisine. Le mulâtre était un primitif des forêts de San Pedro ; cet objet devait être son fétiche. Lorsque tous deux se sont enfuis vers quelque cachette préparée à l'avance, où sans doute les attendait un complice, le compagnon du mulâtre avait dû le convaincre d'abandonner un motif décoratif aussi compromettant. Mais le mulâtre y tenait ; il revint le lendemain pour trouver l'agent Walters sur les lieux. Il patienta trois jours, puis sa pitié ou ses superstitions le poussèrent à commettre une nouvelle tentative.

L'inspecteur Baynes qui, avec son habilité coutumière, avait auparavant minimisé devant moi l'incident, en avait réellement compris toute l'importance : d'où le piège où tomba le mulâtre. Autre chose, Watson ?

– L'oiseau déchiqueté, le seau de sang, les os consumés, tout le mystère de cette étrange cuisine ? »

Holmes sourit et chercha quelque chose dans son carnet.

« J'ai consacré une matinée à me rendre au British Museum pour me documenter. Voici une citation tirée d'Eckermann : "Le véritable pratiquant du culte vaudou n'entreprend rien d'important sans certains sacrifices destinés à rendre propices ses dieux immondes. Dans les cas extrêmes ces rites prennent la forme de sacrifices humains suivis de cannibalisme. Les victimes sont d'habitude un coq blanc qui est déchiqueté vivant, ou une chèvre noire dont la gorge est tranchée et le corps brûlé." Comme vous le voyez, notre sauvage était un vaudou très orthodoxe. Culte grotesque, Watson ! ajouta Holmes en refermant lentement son carnet. Mais comme j'ai déjà eu l'occasion de le remarquer, il n'y a qu'un pas à franchir pour tomber du grotesque dans l'atroce. »

Les plans du Bruce-Partington

Pendant la troisième semaine de novembre 1895, un épais brouillard jaune s'établit sur Londres. Du lundi au jeudi il nous fut, je crois, impossible de distinguer, de nos fenêtres de Baker Street, l'alignement des maisons d'en face. Holmes avait passé le premier jour à réviser son gros livre de références, et les deux jours suivants à travailler sur un sujet qui était devenu sa marotte : la musique au Moyen âge. Mais quand, pour la quatrième matinée consécutive, il constata après le petit déjeuner que les mêmes volutes grasses, lourdes, brunes, se balançaient encore dans la rue et se condensaient en gouttes huileuses sur les carreaux, son tempérament nerveux se révolta. En proie à une fièvre d'énergie refoulée, il se mit à arpenter notre petit salon en se rongant les ongles, en heurtant les meubles, en maudissant son inaction.

« Rien d'intéressant dans le journal, Watson ? » me demanda-t-il.

Je savais que par « rien d'intéressant », Holmes sous-entendait « en matière criminelle ». Or, le journal contenait la nouvelle d'une révolution, des informations relatives à une guerre possible, et des échos sur un changement imminent de gouvernement. Tout cela se situait hors de l'horizon de Holmes. Dans le domaine du fait divers, aucun entrefilet ne méritait un intérêt particulier. Holmes gémit et reprit sa course en zigzags.

« Le criminel londonien est vraiment un type à l'esprit obtus ! fit-il de la voix maussade du chasseur qui bat vainement les fourrés. Regardez par la fenêtre, Watson ! Considérez comme les silhouettes émergent à peine de ce brouillard ! Un voleur ou un assassin, par un jour pareil, pourrait rôder dans Londres comme un tigre dans la jungle, et choisir sa proie sans être vu jusqu'à ce qu'il lui saute dessus.

– Il y a eu, lui dis-je, de nombreux vols insignifiants. »

Holmes renifla avec mépris.

« Ce grand théâtre mal éclairé vaut mieux que cela ! La société a bien de la chance que je ne sois pas un criminel.

– Bien de la chance en effet !

– Supposez que je sois Brooks ou Woodhouse, ou n'importe lequel des cinquante hommes qui ont de solides raisons de m'en vouloir à mort ; combien de temps pourrais-je échapper à mes propres coups ? une convocation truquée, un faux rendez-vous, et c'en serait fini. Il est heureux que les pays latins, pays où l'on assassine volontiers, ne connaissent pas le brouillard ! Tiens... voici enfin quelque chose qui va nous tirer de cette monotonie mortelle. »

La bonne entra avec un télégramme. Holmes l'ouvrit et éclata de rire.

« Eh bien, c'est le jour des miracles ! dit-il. Mon frère Mycroft arrive.

– Pourquoi un miracle ?

– Pourquoi ? C’est comme si vous rencontriez un tramway sur un sentier de campagne. Mycroft a ses rails personnels et ne les quitte jamais. Son meublé de Pall Mall, le club Diogene, Whitehall, voilà sa ligne. Une fois, une seule fois il est venu ici. Quelle catastrophe a pu le faire sortir de ses rails ?

– Il ne vous fournit aucune explication ? »

Holmes ne tendit le télégramme de son frère.

« “Désire te voir à propos de Cadogan West. J’arrive. Mycroft”... Cadogan West ? Ce nom me dit quelque chose.

– A moi rien du tout. Mais que Mycroft se dérègle de cette manière, vous m’en voyez confondu ! C’est comme si une planète quittait son orbite. Au fait, savez-vous qui est Mycroft ? »

Je me rappelais vaguement l’avoir appris à l’époque de l’interprète grec.

« Vous m’avez dit qu’il occupait un petit poste sous les ordres du gouvernement. »

Holmes rit sous cape.

« A cette époque je ne vous connaissais pas encore très bien, et il faut être discret quand on parle des grandes affaires de l’État. Vous avez raison de croire qu’il est sous les ordres du gouvernement. Mais vous n’auriez pas tort non plus en disant qu’à l’occasion il est le gouvernement britannique.

– Mon cher Holmes !

– Je pensais bien que je vous surprendrais. Mycroft gagne quatre cent cinquante livres par an, il est totalement dénué d’ambitions, et il ne recevra ni honneurs ni titre, mais il reste l’homme le plus indispensable du pays.

– Comment cela ?

– Sa situation est unique. Il se l’est faite tout seul. Jamais elle n’a eu de précédent, et il n’aura pas de successeur. Il possède le cerveau le plus ordonné et le plus méthodique qui existe, ainsi qu’une faculté incomparable pour enregistrer les faits. Les mêmes qualités que j’utilise pour la recherche des criminels, il les a mises au service de sa fonction. Les conclusions de chaque département ministériel lui sont communiquées, et il est le central, le bureau régulateur qui dresse au jour le jour la synthèse. Tous les autres hommes sont des spécialistes ; sa spécialité à lui est l’omniscience. Supposons qu’un ministre ait besoin d’un renseignement sur un problème qui intéresse à la fois la marine, les Indes, le Canada et le bimétallisme ; il peut recueillir des divers départements en cause des avis séparés sur chacune des questions soulevées ; mais seul

Mycroft est capable de voir l'ensemble et d'expliquer sur-le-champ comment chaque facteur peut affecter les autres. On l'a d'abord utilisé comme une commodité pour gagner du temps ; à présent il s'est rendu indispensable. Dans sa tête chaque chose est classée, et il peut s'en servir le moment venu. Bien des fois il a eu son mot à dire pour décider de la politique du gouvernement. Il vit dans la politique. Il ne pense à rien d'autre sauf lorsque, en guise d'exercice intellectuel, je l'invite à me donner son avis sur l'un de mes petits problèmes. Mais aujourd'hui c'est Jupiter qui descend de son olympe. Que Diable peut-il me vouloir ? Qui est Cadogan West, et qu'est-il pour Mycroft ?

– Je l'ai ! m'écriai-je après avoir plongé dans la pile de journaux. Oui, c'est bien lui ! Cadogan West est le jeune homme qui a été trouvé mort mardi matin dans le métro. »

Holmes se redressa attentif, la pipe à mi-chemin des lèvres.

« Voilà qui doit être grave, Watson. Une mort qui a incité mon frère à modifier ses habitudes n'est sûrement pas une mort ordinaire. Mais en quoi le concerne-t-elle ? L'affaire était banale, si je m'en souviens bien. Le jeune homme était tombé de la rame selon toute apparence, et il s'était tué dans sa chute. Il n'avait pas été dévalisé, et il n'y avait aucune raison de suspecter une malveillance quelconque. Est-ce exact, Watson ?

– Une enquête a eu lieu, répondis-je. Et un certain nombre de faits nouveaux ont été mis au jour. Vu de plus près, je dirais que l'affaire est assez étrange.

– A en juger par son effet sur mon frère, j'incline à penser qu'elle n'est pas banale... »

Il se recroquevilla sur son fauteuil.

« ... Allons, Watson, quels sont ces faits nouveaux ?

– L'homme s'appelait Arthur Cadogan West. Il avait 27 ans et était célibataire. Il travaillait comme secrétaire à l'arsenal de Woolwich.

– Employé du gouvernement, donc. Voilà la liaison avec mon frère Mycroft.

– Il a quitté Woolwich soudainement lundi soir. Sa fiancée Mlle Violet Westbury est la dernière personne qui l'ait vu ; il lui a dit au revoir assez brusquement ce soir-là à sept heures et demie dans le brouillard. Ils ne s'étaient pas disputés ; elle ne peut pas s'expliquer son geste. On ne sait plus rien de lui, sinon que son corps a été découvert par un poseur de voies juste à côté du quai de la station de métro d'Aldgate. Il était mort.

– Quand ?

– Le corps a été découvert à six heures mardi matin. Il gisait à l'écart des rails sur le côté gauche de la voie se dirigeant vers l'est, près de la station, à un endroit où la ligne émerge du tunnel qu'elle emprunte. La tête était fracassée : blessure qui peut avoir été provoquée par la chute. Car ce n'est qu'à la suite d'une chute que le corps a pu se trouver là. S'il avait été amené d'une rue

voisine, il aurait fallu le faire passer par le portillon où se tient le poinçonneur. Ce point semble formellement éclairci.

– Très bien. L'affaire se présente d'une façon assez claire. Mort ou en vie, l'homme est tombé, ou bien à été précipité d'une rame. Continuez.

– Les trains qui empruntent la voie d'à côté de la quelle le corps a été découvert roulent de l'ouest vers l'est : certains sont uniquement intra-muros ; d'autres viennent de Willesden et d'embranchements extérieurs. Il peut être tenu pour certain que ce jeune homme, quand il trouva la mort, voyageait dans cette direction à une heure tardive de la nuit. Mais par contre, il est impossible de préciser à quelle station il monta dans la rame.

– Son billet devrait l'indiquer, voyons ?

– Il n'avait pas de billet dans ses poches.

– Pas de billet ! Ma foi, Watson, voilà qui est très bizarre. Il est impossible d'accéder à un quai du métro sans présenter un ticket. Donc, vraisemblablement, ce jeune homme devait avoir le sien. Lui a-t-il été dérobé afin que ne soit révélée la station où il avait pris le métro ? C'est une hypothèse. A moins qu'il ne l'ait laissé tomber dans un compartiment ? Deuxième hypothèse ? Mais ce détail est curieux. Il ne semble pas avoir été dévalisé, n'est-ce pas ?

– Non. Voici la liste des objets trouvés sur lui. Son porte-monnaie avec deux livres quinze shillings. Un carnet de chèques délivré par la succursale de Woolwich de la Capital and Countries Bank. C'est grâce à ce carnet de chèque qu'il a pu être identifié. Il avait encore deux billets de premier balcon pour le théâtre de Woolwich, valables pour ce même soir. Et enfin un petit paquet de papiers techniques. »

Holmes poussa une exclamation de contentement.

« Nous avons tout, Watson ! Le gouvernement anglais – l'arsenal de Woolwich – papiers techniques – mon frère Mycroft : la chaîne est complète. Mais le voici qui arrive, si je ne me trompe pas, et qui va tout nous dire. »

Une seconde plus tard notre porte s'ouvrit sur le grand et imposant Mycroft Holmes. Il était de stature lourde, massive ; extérieurement il donnait une impression de passivité physique et de gaucherie ; mais au-dessus de cette corpulence pesante, se dressait une tête dont le front était si dominateur, les yeux gris acier si vifs, les lèvres si fermes, la physionomie si subtilement nuancée qu'après le premier coup d'œil on oubliait le corps pour ne plus regarder que le visage.

Sur ses talons notre vieil ami Lestrade le suivait : le policier de Scotland yard avait la figure grave. Leur mine annonçait un événement capital. Sans un mot le détective nous serre la main ; Mycroft Holmes émergea de son pardessus et chut dans un fauteuil.

« Très ennuyeuse, cette affaire, Sherlock ! dit-il. Je déteste modifier mes habitudes, mais il fallait absolument que je vienne chez toi. Étant donné les nouvelles du Siam, il est regrettable que j'aie

quitté mon bureau. Toutefois il s'agit d'une véritable crise. Jamais je n'ai vu le Premier Ministre aussi bouleversé. Quant à l'Amirauté... on y bourdonne comme dans une ruche retournée. Tu as lu ce que la presse en dit ?

– Nous venons de lire un journal. De quels papiers techniques s'agissait-il ?

– Ah ! voilà le hic ! Heureusement cette précision n'a pas été divulguée. Quel chahut dans la presse, si elle savait ! Les papiers que ce malheureux jeune homme avait dans sa poche étaient les plans du sous-marin Bruce-Partington. »

Mycroft Holmes avait pris un ton solennel qui soulignait l'importance de l'affaire. Son frère et moi demeurâmes dans l'expectative.

« Vous n'en avez pas entendu parler ? Je croyais que tout le monde était eu courant.

– Je connais le nom, voilà tout.

– Ces plans sont d'un intérêt vital : de tous les secrets du gouvernement, c'est celui qui a été le plus jalousement gardé. Apprends en résumé que toute guerre navale devient impossible dans le rayon d'action d'un Bruce-Partington. Il y a deux ans, une très forte somme a été prélevée dans le budget pour acheter le monopole de l'invention. Rien n'a été négligé pour tenir l'affaire secrète. Les plans, qui sont extrêmement compliqués, qui comportent une trentaine de brevets séparés dont chacun est indispensable à la réalisation de l'ensemble, étaient placés dans un coffre à toute épreuve, à l'intérieur d'un bureau privé attenant à l'arsenal ; les portes et les fenêtres de cette pièce sont inviolables. Sous aucun prétexte les plans ne devaient quitter le bureau. Si l'ingénieur en chef de la Marine désirait les consulter, il était obligé de se rendre dans le bureau de Woolwich. Et malgré toutes ces précautions, voilà que nous les trouvons dans les poches d'un jeune secrétaire en plein cœur de Londres. Du point de vue officiel, c'est tout simplement abominable !

– Mais ils ont été retrouvés ?

– Non, Sherlock, non ! Nous ne les avons pas retrouvés. Dix plans ont été volés à woolwich. Il y en avait sept dans la poche de Cadogan West. Les trois plans les plus importants n'y étaient plus : ils ont disparu. Il faut que tu laisses tout tomber pour t'occuper de cela, Sherlock. T'es petites devinettes pour correctionnelle n'ont aucun intérêt. Il s'agit d'un problème international vital : tu dois le résoudre. Pourquoi Cadogan a-t-il les plans ? où sont ceux qui manquent ? comment est-il mort ? comment son cadavre est-il arrivé à l'endroit où on l'a trouvé ? comment le mal peut-il être réparé ? Réponds à chacune de toutes ces questions, et tu auras bien mérité de ton pays !

– Pourquoi ne résous-tu pas toi-même le problème, Mycroft ? tu vois aussi loin que moi...

– C'est possible, Sherlock. Mais il faut avant tout réunir des éléments de détail. Donne-moi ces détails, et d'un fauteuil je te ferai une excellente synthèse digne d'un expert criminel. Mais courir ici et là, interroger contradictoirement des poseurs de voies, me coucher par terre avec une loupe

collée à l'œil, non ! Ce n'est pas mon métier. Tu es le seul homme à pouvoir débrouiller l'affaire. S'il te prend la fantaisie de voir ton nom dans la prochaine promotion honorifique... »

Mon ami secoua la tête en souriant.

« Je joue le jeu uniquement pour l'amour du jeu, répondit-il. Mais ton problème présente diverses données qui ne sont pas dépourvues d'intérêt, et je serai heureux de m'en occuper. Fournis-moi quelques éléments supplémentaires, s'il te plaît.

– J'ai griffonné les plus essentiels sur cette feuille de papier, et j'y ai joint quelques adresses utiles. Le gardien officiel actuel des papiers est le célèbre expert du gouvernement Sir James Walter dont les décorations et les titres remplissent au moins deux lignes dans un annuaire. Il a blanchi sous le harnois ; c'est un gentilhomme que se disputent les maîtresses de maison les plus titrées ; son patriotisme est à l'abri de tout soupçon. Il est l'un des deux hommes à posséder une clef du coffre. Je puis apporter que les plans étaient incontestablement dans le bureau pendant les heures de travail de lundi, et que Sir James est reparti pour Londres vers trois heures en emportant sa clef. Il a passé toute la soirée chez l'amiral Sinclair à Barclay Square, pendant que se commettait le vol.

– Le fait a-t-il été vérifié ?

– Oui. Son frère, le colonel Valentine Walter, a témoigné de son départ de Woolwich, et l'amiral Sinclair de son arrivée à Londres. Sir James n'est donc plus un facteur direct dans le problème.

– Qui possédait l'autre clef ?

– Le plus âgé des secrétaires qui est dessinateur, M. Sidney Johnson. Il a quarante ans, il est marié, il a cinq enfants. C'est un homme taciturne, maussade, mais il est considéré comme un fonctionnaire digne d'éloges. Ses collègues ne l'aiment guère, peut-être parce qu'il est grand travailleur. Il a déclaré, et cette déclaration n'a pu être confirmée que par sa femme, qu'il n'avait pas bougé de chez lui lundi soir en rentrant de son bureau, et que sa clef n'avait jamais quitté la chaîne de montre à laquelle elle était attachée.

– Parlons de Cadogan West.

– Depuis dix ans il était au service, et bien noté. Il avait la réputation d'être impulsif et impétueux, mais aussi d'avoir de la droiture et de la probité. Nous n'avons rien contre lui. Au bureau il était l'adjoint de Sydney Johnson. Ses fonctions l'obligeaient à manipuler chaque jour et personnellement les plans. Personne d'autre n'y touchait.

– Qui a remis les plans dans le coffre ce soir-là ?

– M. Sidney Johnson.

– Eh bien, il n'est pas difficile de dire qui les a dérobés ! Ils ont été trouvés sur la personne de Cadogan West. Cela semble décisif, n'est-ce pas ?

- Oui, Sherlock, et pourtant cette explication laisse bien des choses dans l’ombre. D’abord pourquoi les aurait-il dérobés ?
- J’imagine qu’ils valaient de l’argent, non ?
- Il aurait pu en tirer plusieurs milliers de livres, facilement.
- Peux-tu me suggérer un autre motif plus valable pour qu’il les ait emportés à Londres ?
- Non.
- Alors, il nous faut prendre cette hypothèse comme base. Le jeune West a pris les papiers. Il n’a pu le faire qu’à l’aide d’une fausse clef.
- De plusieurs fausses clefs. Il lui fallait ouvrir le bâtiment et le bureau.
- Il possédait donc plusieurs doubles de clefs. Il a pris les papiers et les a emportés à Londres pour vendre le secret avec le projet, sans doute, de récupérer les plans assez tôt pour les replacer dans le coffre le lendemain matin, afin que personne ne découvre leur disparition. Pendant qu’il était à Londres pour perpétrer cette trahison il a trouvé la mort.
- Comment ?
- Nous supposons qu’il regagnait Woolwich, et qu’il a été tué et jeté hors du compartiment.
- Aldgate, où a été trouvé le corps, est au-delà de la station de London Bridge qui aurait été sa route normale pour Woolwich.
- On peut imaginer quantité de raisons pour lesquelles il aurait laissé passer London Bridge. Par exemple il pouvait être absorbé par une conversation avec quelqu’un qui se trouvait dans le compartiment : conversation qui aurait mal tourné, abouti à une scène violente au cours de laquelle il aurait perdu la vie. Peut-être a-t-il essayé de quitter le compartiment, est-il tombé sur la voie et s’est-il fracassé le crâne. L’autre aurait refermé la porte. Le brouillard était dense ; personne n’a rien vu.
- Étant donné ce que nous savons actuellement, il n’y a pas de meilleure explication. Et cependant réfléchis, Sherlock, à tout ce qu’elle ne couvre pas ! Supposons, pour le plaisir de discuter, que le jeune Cadogan West avait bel et bien décidé de porter ces plans à Londres. Tout naturellement il aurait eu un rendez-vous avec un agent étranger et il se serait gardé sa soirée libre. Or, il avait loué deux places de théâtre, il a accompagné sa fiancée jusqu’à la moitié du trajet, et il a disparu !
- Une feinte ! lança Lestrade qui écoutait impatientement cette discussion entre les deux frères.

– Bien bizarre, cette feinte ! Je t’ai soumis mon objection n°1. Passons à l’objection n°2. Supposons qu’il arrive à Londres et rencontre l’agent étranger. Il doit récupérer les plans avant le lendemain matin, sans quoi leur absence sera découverte. Il en avait pris dix. Il n’en restait que sept dans sa poche. Que sont devenus les trois autres ? il ne s’en est certainement pas dessaisi de son plein gré. Et puis, où est la récompense de sa trahison ? Il aurait dû avoir une grosse somme d’argent dans sa poche.

– Tout me paraît, à moi, parfaitement clair, dit Lestrade. Je n’ai aucun doute sur le déroulement des événements. Il a pris les plans pour les vendre. Il a vu l’agent. Ils n’ont pu se mettre d’accord sur le prix. Il est reparti, mais l’agent étranger l’a accompagné. Dans le métro l’agent l’a assassiné, s’est emparé des papiers les plus importants et a jeté le corps hors du compartiment. Voilà qui rendrait compte de tout, si je ne m’abuse ?

– Pourquoi n’avait-il pas de ticket de métro ?

– Le ticket aurait révélé le nom de la station la plus proche du domicile de l’agent. L’agent l’a donc repris dans la poche de sa victime.

– Bon, Lestrade, très bien ! dit Holmes. Votre théorie se tient. Mais si elle est vraie, alors l’affaire est close. Le traître est mort. Et les plans du sous-marin Bruce-Partington sont déjà probablement de l’autre côté de la Manche. Que nous reste-t-il à faire ?

– A agir, Sherlock ! A agir ! s’écria Mycroft en se levant d’un bond. Tous mes instincts s’opposent à cette explication. Sers-toi de tes qualités ! Va sur les lieux du crime ! Interroge les gens qui ont quelque chose à dire ! Remue-toi ! Dans toute ta carrière tu n’as jamais eu de meilleure occasion de servir ton pays.

– Bien ! fit Holmes en haussant les épaules. Venez, Watson ! Et vous, Lestrade, nous ferez-vous l’honneur de nous accompagner pendant une heure ou deux ? Nous commencerons par visiter la station d’Aldgate. Au revoir, Mycroft. Je te ferais parvenir un rapport avant ce soir, mais je te préviens : ne compte pas trop sur du nouveau. »

* * * *

Une heure plus tard, Homes, Lestrade et moi nous nous tenions sur la voie du métro, à l’endroit où il sort du tunnel juste à l’entrée de la station d’Aldgate. Un vieux monsieur courtois et rougeaud représentait la compagnie.

« Voilà la place où était étendu le corps du jeune homme, nous dit-il. Il n’a pas pu tomber de là-haut puisque les murs sont pleins. Il n’a pas pu tomber que d’une rame, et cette rame, pour autant que nous avons pu l’identifier, a dû passer lundi vers minuit.

– Les compartiments ont-ils été examinés, et y a-t-on relevé des traces de lutte ?

– Aucune trace de lutte. Et son billet n’a pas été retrouvé.

– On n’a pas constaté qu’une porte était restée ouverte ?

– Non.

– Nous avons enregistré ce matin un nouveau témoignage, dit Lestrade. Un passager qui était à bord d’une rame de métro passant par Aldgate vers onze heures quarante lundi soir déclare avoir entendu le bruit mat d’une chute lourde, comme celle d’un corps tombant sur la voie, juste avant que la rame n’atteigne la station. Mais il y avait un épais brouillard et il n’a rien vu. Sur le moment il n’avait aucune déposition... Eh bien, qu’avez-vous, monsieur Holmes ? »

Mon ami regardait avec une intensité visible les rails du train qui dessinaient une courbe à la sortie du tunnel. Aldgate est un embranchement, et il y avait un système d’aiguillage. C’est sur cet aiguillage que son regard inquisiteur était fixé. Je vis sur son visage aigu et sensible cette crispation de la bouche, ce frémissement des narines, ce plissement du front que je connaissais bien.

« L’aiguillage, murmura-t-il. L’aiguillage.

– Eh bien ? Que voulez-vous dire ?

– Je suppose qu’il n’y a pas beaucoup d’aiguillages que une ligne comme celle-ci ?

– Non, il n’y en a que très peu.

– Et un virage, aussi. Un aiguillage et un virage. Mon Dieu, si c’était aussi simple que cela !

– Que quoi, monsieur Holmes ? Avez-vous un indice ?

– Une idée, pas plus. Mais l’affaire devient tout à fait intéressante. Unique, absolument unique ! Au fait, pourquoi pas ? Je ne vois pas de traces de sang sur la voie.

– Il n’y en avait presque pas.

– Mais je croyais qu’il s’agissait d’une blessure considérable ?

– L’os avait été fracassé, mais la blessure externe n’était pas considérable.

– Tout de même, je me serais attendu à des traces de sang. Me serait-il possible d’inspecter la rame à bord de laquelle le passager a entendu le bruit mat d’une chute dans le brouillard ?

– Je crains que non, monsieur Holmes. La rame a été défaite, et ses voitures réparties sur d’autres trains.

– Je puis vous donner l’assurance, monsieur Holmes, intervint Lestrade, que chaque voiture a été soigneusement examinée. J’y ai veillé personnellement. »

Mon ami avait une grande faiblesse : il supportait malaisément des intelligences moins vives que la sienne.

« Sans doute ont-elles été convenablement examinées, répondit-il en se détournant. D'ailleurs ce n'était pas les compartiments que je désirais regarder, Watson, nous n'avons plus rien à faire ici. Nous avons fini de vous importuner, monsieur Lestrade. Je crois que notre enquête doit se poursuivre à Woolwich. »

A London Bridge, Holmes rédigea un télégramme pour son frère ; il me le tendit avant de l'expédier ; il était ainsi conçu :

« Une lueur dans les ténèbres, mais elle peut s'éteindre. En attendant, aie l'obligeance de me faire porter par un messenger à Baker Street une liste complète de tous les espions étrangers et agents internationaux connus en Angleterre, avec leurs adresses complètes. Sherlock. »

Une fois installés dans le train de Woolwich, il me dit :

« Précaution qui devrait nous être utile, Watson. Quoi qu'il advienne, nous devons être reconnaissants à mon frère Mycroft de nous avoir mêlés à une affaire qui promet d'être passionnante. »

Son visage aigu avait conservé cette expression d'énergie intense où je lisais qu'un élément neuf était intervenu pour stimuler son intelligence. Regardez un chien courant dans un chenil : il a les oreilles basses et la queue tombante. Regardez le même chien qui, muscles tendus et yeux luisants, court sur une piste bien chaude. Vous aurez une idée du changement qui s'était opéré sur Holmes depuis ce matin.

« Il y a de la matière. Il y a un champ d'action, me dit-il. J'ai été vraiment stupide de n'avoir pas entrevu tout de suite les possibilités de l'affaire.

– Jusqu'ici, moi, je n'entrevois rien.

– Remarquez que je n'entrevois pas tout, mais je suis sur une piste qui peut mener loin. L'homme a été tué ailleurs, et son cadavre était sur le toit d'un compartiment.

– Sur le toit !

– Peu banal, n'est-ce pas ? Mais écoutez-moi bien. Est-ce par coïncidence que le corps a été découvert à l'endroit même où la rame tressaute et penche légèrement parce qu'elle vire sur l'aiguillage ? N'est-ce pas l'endroit où le plus vraisemblablement doit tomber un objet quelconque placé sur le toit ? l'aiguillage n'aurait rien provoqué à l'intérieur de la rame. Ou bien le cadavre est tombé du toit, ou bien il s'agit d'une coïncidence fort étrange. Maintenant réfléchissez aux traces de sang. Si le corps avait perdu son sang ailleurs il ne pouvait pas y en avoir beaucoup sur la voie. Chaque élément est assez évocateur par lui-même, je crois ? Reliés ensemble ils prennent une force très suggestive.

– Et ils expliquent l’absence du ticket ! m’exclamai-je.

– Mais oui ! Nous ne pouvions pas expliquer l’absence du ticket : la voilà expliquée. Tout cadre, Watson !

– Mais en admettant qu’il en eût été ainsi, nous sommes toujours aussi loin d’élucider le mystère de sa mort. Votre explication ne simplifie pas les choses : elle les rend plus bizarres.

– Peut-être ! » répondit pensivement Holmes.

Il tomba dans une profonde rêverie d’où il ne sortit que lorsque le train s’arrêta en gare de Woolwich. Il héla un fiacre et tira de sa poche le papier de Mycroft.

« Nous avons une petite tournée de visites à accomplir cet après-midi, dit-il. Commençons par Sir James Walter. »

Le célèbre fonctionnaire habitait une belle villa dont les pelouses descendaient jusqu’à la Tamise. Quand nous y arrivâmes, le brouillard se levait, et un maigre soleil perçait l’humidité. Un maître d’hôtel nous ouvrit la porte.

« Sir James, monsieur ? s’écria-t-il d’une voix solennelle. Sir James est mort ce matin.

– Grands Dieux ! s’exclama Holmes stupéfait. Comment est-il mort ?

– Peut-être voudriez-vous entrer, monsieur, et voir son frère, le colonel Valentine ?

– Oui, nous ne demandons pas mieux. »

Nous fûmes introduits dans un salon peu éclairé où nous rejoignis bientôt un bel homme d’une cinquantaine d’années, très grand, le menton décoré d’un collier de barbe blonde : c’était le frère cadet du grand ingénieur. Ses yeux farouches, ses joues mal rasées, ses cheveux dépeignés révélèrent la brutalité du coup qui avait frappé cette famille. Il avait du mal à articuler ses mots.

« C’est ce scandale horrible ! nous dit-il. Mon frère avait un sens de l’honneur très délicat, et il ne pouvait pas survivre à une pareille affaire. Elle lui a brisé le cœur. Il était toujours très fier du rendement de ses services ! Il n’a pu supporter le choc.

– Nous avons espéré qu’il aurait pu nous fournir quelques indications qui nous auraient aidés à élucider l’énigme.

– Je vous assure que l’énigme était totale pour lui comme pour vous, comme pour nous tous. Il avait communiqué à la police tout ce qu’il savait. Naturellement il était persuadé de la culpabilité de Cadogan West. Tout le reste lui paraissait inconcevable.

– Vous ne pouvez rien nous dire qui puisse jeter une lueur nouvelle sur l’affaire ?

– Je ne connais rien moi-même en dehors de ce que j’ai lu ou entendu. Je ne cherche nullement à manquer à la courtoisie, mais vous comprenez, monsieur Holmes, comme nous sommes bouleversés actuellement, et je me permets de vous prier de considérer cet entretien comme terminé. »

Nous regagnâmes notre fiacre. Holmes me dit :

« C’est un développement tout à fait imprévu. Je me demande si cette mort est naturelle, ou si le pauvre diable ne s’est pas suicidé. S’il s’est suicidé, pouvons-nous en inférer qu’il se reprochait une négligence ? abandonnons cette question à l’avenir, qui se chargera d’y répondre. Pour l’instant, allons chez les Cadogan West. »

A la lisière de la ville une petite maison bien tenue abritait la mère en larmes. La vieille dame était trop écrasée par son chagrin pour nous être de quelque utilité ; mais à côté d’elle se tenait une jeune fille pâle, qui se présenta sous le nom de Mlle Violet Westbury ; elle était la fiancée de l’homme qui avait été tué, la dernière personne qui l’avait vu en cette nuit fatale.

« Je ne peux rien comprendre, monsieur Holmes ! dit-elle. Depuis le drame je n’ai pas fermé l’œil. Je ne fais que penser, penser, penser, le jour et la nuit, et je me demande encore ce que tout cela signifie. Arthur était le plus loyal, le plus chevaleresque, le plus patriote des hommes. Il se serait coupé la main droite plutôt que de vendre un secret d’état confié à sa garde. Tous ceux qui le connaissent trouveraient absurde, impossible, ridicule de le soupçonner !

– Mais les faits, mademoiselle Westbury ?

– Je les admet, mais je ne me les explique pas.

– Avait-il des besoins d’argent ?

– Non. Il avait des goûts simples et son traitement lui suffisait amplement. Il avait économisé plusieurs centaines de livres, et nous devions nous marier dès le Nouvel An.

– Il n’avait pas manifesté d’excitation mentale ? Allons, mademoiselle Westbury, soyez tout à fait sincère ! »

L’œil vif de mon compagnon avait décelé un petit changement dans ses manières. Elle rougit, hésita.

« Oui, fit-elle enfin. J’avais l’impression qu’il était préoccupé par quelque chose.

– Depuis longtemps ?

– Depuis une semaine environ. Il était pensif, inquiet. Je lui en ai demandé la raison. Il a reconnu qu’il y avait quelque chose, et qu’il s’agissait de son métier. « C’est trop grave pour que j’en parle, même à vous », m’a-t-il dit. Je n’ai rien pu en tirer d’autre. »

Holmes prit un air très sérieux.

« Continuez, mademoiselle Westbury. Même s'il vous semble que vous parlez contre lui, continuez. Nous ne savons absolument pas où nous allons.

– Vraiment, je ne vois pas autre chose. Une ou deux fois j'ai eu l'impression qu'il était sur le point de me dire quelque chose. Un soir il m'a parlé de l'importance du secret, et je me rappelle l'avoir entendu dire que sans nul doute des espions étrangers paieraient cher pour en obtenir communication. »

Le visage de mon ami devint encore plus grave.

« Rien de plus ?

– Il m'a dit que nous étions trop négligents à l'égard de ce genre d'affaires... Qu'il serait certainement facile à un traître de s'emparer des plans.

– Cette confiance était-elle récente ?

– Oui, très récente.

– Parlez-moi maintenant de votre dernière soirée.

– Nous devions nous rendre au théâtre. Le brouillard était si dense qu'il était inutile de songer à prendre un fiacre. Nous avons marché à pied, et cette marche nous a conduits près de son bureau. Tout à coup il s'est rué dans le brouillard.

– Sans un mot ?

– il a poussé une exclamation, c'est tout. J'ai attendu mais il n'a par reparu. Alors je suis rentrée à la maison. Le lendemain matin, après l'ouverture des bureaux, on est venu m'interroger. Vers midi, nous avons appris l'horrible nouvelle. Oh ! monsieur Holmes, si vous le pouvez, sauvez son honneur ! Il y tenait tant ! »

Holmes secoua tristement la tête.

« Venez, Watson ! me dit-il allons ailleurs. Nous nous arrêterons au bureau où les plans ont été volés... »

Et il ajouta dans son fiacre :

« ... Tout était déjà assez défavorable au jeune homme, et nos investigations ne font que fortifier cette mauvaise impression. Ce projet de mariage fournit au crime un mobile. Naturellement il avait besoin d'argent ! Il avait l'idée en tête, puisqu'il en avait parlé. Il a presque fait de la jeune fille sa complice en lui confiant ses plans. C'est très mauvais.

– Mais tout de même, Holmes, le caractère compte bien pour quelque chose ? Et puis, pourquoi laisser sa fiancée dans la rue et foncer pour commettre une félonie ?

– Très juste ! Il y a des objections majeures. Mais c'est une affaire formidable à débrouiller ! »

M. Sidney Johnson, le secrétaire principal, nous reçut au bureau avec le respect que s'attirait partout la carte de visite de mon ami. C'était un homme maigre, rébarbatif, portant des lunettes ; il n'avait pas d'âge ; ses joues étaient creuses ; ses mains étaient secouées de mouvements nerveux.

« C'est terrible, monsieur Holmes, terrible ! Avez-vous appris que le chef était mort ?

– Nous sortons de chez lui.

– Tout est désorganisé ici. Le chef mort, Cadogan West mort, nos papiers volés. Et pourtant quand nous avons fermé la porte lundi soir, le bureau fonctionnait aussi bien que tous les autres bureaux du gouvernement. Mon Dieu, c'est affreux d'y penser ! Ce West, avoir fait une chose pareille !

– Vous êtes sûr qu'il est coupable, par conséquent ?

– Je ne vois pas d'autre solution. Et cependant je lui aurais fait confiance autant qu'à moi-même.

– A quelle heure le bureau a-t-il fermé lundi soir ?

– A cinq heures.

– Est-ce vous qui l'avez fermé ?

– Je pars toujours le dernier.

– Où étaient les plans ?

– Dans ce coffre. Je les y avais mis moi-même.

– Il n'y a pas de gardien affecté à ce bâtiment ?

– Si. Mais il surveille d'autres bâtiments en même temps. C'est un vieux soldat, tout à fait de confiance. Il n'a rien vu ce soir-là. Rappelez-vous : le brouillard était très épais.

– Supposez que Cadogan West ait voulu pénétrer dans le bâtiment après la fermeture. Il lui aurait fallu trois clefs, n'est-ce pas, pour parvenir jusqu'aux papiers du coffre ?

– Oui. La clef de la porte extérieure. La clef du bureau, et la clef du coffre.

– Seuls Sir James et vous possédiez ces clefs ?

- Je n’avais pas les clefs des portes : je n’avais que la clef du coffre.
- Sir James était-il un homme d’ordre ?
- Oui, je crois. En ce qui concerne ces clefs il les gardait toujours sur le même anneau. Je les y ai souvent vues.
- Et il emmenait cet anneau avec lui à Londres ?
- C’est ce qu’il m’a dit.
- Et votre clef ne vous a jamais quitté ?
- Jamais.
- Donc West, s’il est coupable, a dû se faire faire des doubles clefs. Et pourtant on n’en trouve aucune sur son cadavre. Autre chose : si un secrétaire de ce bureau désirait vendre les plans, ne lui serait-il pas plus simples de les copier plutôt que de dérober les originaux, comme cela s’est produit ?
- Pour copier les plans convenablement, il faudrait posséder de grandes connaissances techniques.
- Mais je suppose que Sir James, ou vous, ou West, vous possédiez ces connaissances techniques ?
- Bien sûr ! Mais je vous prie de ne pas essayer de me mêler à l’affaire, monsieur Holmes. A quoi bon toutes ces discussions puisque les plans ont été trouvés sur West.
- Parce qu’il est vraiment étrange qu’il ait couru le risque de dérober les originaux s’il pouvait les recopier en toute sécurité.
- Étrange, certes... Pourtant c’est ce qu’il a fait !
- Dans cette affaire chaque investigation révèle quelque chose d’inexplicable. Trois plans manquent encore. Ce sont, à ce que l’on m’a dit, les plans essentiels ?
- Oui.
- Entendez-vous par-là que quelqu’un qui posséderait ces trois plans sans les sept autres pourrait construire un sous-marin Bruce-Partington ?
- C’est ce que j’avais déclaré à l’Amirauté. Mais aujourd’hui je me suis penché à nouveau sur les plans, et je n’en suis plus aussi certain. Les doubles valves avec les rainures qui s’emboîtent les unes dans les autres sont dessinées sur l’un des plans qui ont été retrouvés dans les poches de

West. Tant que les étrangers n'auront pas inventé ces valves eux-mêmes, ils ne pourront pas construire le submersible. Évidemment ce n'est pas un obstacle insurmontable...

– Mais les trois plans manquants sont les plus importants ?

– Incontestablement.

– Je crois qu'avec votre permission je vais faire un tour sur les lieux. Je ne vois pas d'autre question à poser. »

Il examina la serrure du coffre, la porte de la pièce, et finalement les volets en fer de la fenêtre. Ce n'est que lorsque nous nous retrouvâmes sur la pelouse que son intérêt se réveilla. Il y avait un laurier de l'autre côté de la fenêtre, et plusieurs de ses branches portaient des traces de torsion et de cassure. Il les examina soigneusement avec sa loupe, ainsi que quelques vagues empreintes au-dessous. Finalement après avoir prié le secrétaire principal de fermer les volets de fer, il me montra qu'ils se joignaient mal, que de l'extérieur quelqu'un pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur du bureau.

« Les indices sont abîmés par ce retard de trois jours. Ils peuvent ne rien signifier du tout. Eh bien, Watson, je ne crois pas que nous puissions apprendre grand-chose de plus à Woolwich. Notre moisson est maigre. Voyons si nous récolterons davantage à Londres. »

Pourtant avant de quitter Woolwich nous ajoutâmes un épi supplémentaire à notre moisson. Le préposé aux billets fut formel : il avait vu Cadogan West (qu'il connaissait bien de vue) lundi soir partir par le train de huit heures quinze pour London Bridge. Il était seul et avait pris un billet de troisième classe. L'employé avait été frappé par son énervement. Il paraissait si bouleversé qu'il avait eu du mal à ramasser sa monnaie : l'employé avait dû l'aider. En se référant à l'indicateur, nous constatâmes que ce train de huit heures quinze était le premier train que pouvait prendre West après avoir quitté sa fiancée vers sept heures trente.

« Récapitulons, Watson ! fit Holmes au bout d'une demi-heure de méditation silencieuse. Je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré une affaire aussi difficile. Chaque fois que nous avançons d'un pas, c'est pour nous trouver devant un nouveau mur. Et pourtant nous avons progressé de façon appréciable. Notre enquête à Woolwich se solde par une conclusion peu favorable à Cadogan West. Toutefois les indices que j'ai relevés près de la fenêtre cadreraient avec une hypothèse moins désobligeante. Supposons, par exemple, qu'il ait été contacté par un agent étranger ? Ce contact peut avoir eu lieu de telle manière qu'il aurait été empêché d'en parler, mais qu'il en aurait été suffisamment affecté pour en avoir touché un mot à sa fiancée. Supposons maintenant que lorsqu'il se rendait au théâtre avec la jeune fille il aperçut, dans le brouillard, le même agent qui se dirigeait vers le bureau. West avait un tempérament bouillant, il était prompt à se décider, et il plaçait son devoir au-dessus de tout. Il a suivi l'homme, il s'est placé contre la fenêtre, il a assisté à la subtilisation des documents, et il a poursuivi le voleur. Ainsi nous liquidons l'objection que nul n'aurait pris des documents qu'il pouvait copier. Cet étranger devait, lui, s'en emparer parce qu'il ne pouvait pas les copier sur place ? Jusqu'ici tout se tient.

– Et ensuite ?

– Ensuite ? Les difficultés commencent. On pourrait imaginer qu'étant donné les circonstances le jeune Cadogan aurait dû commencer par mettre la main au collet du bandit et donner l'alerte. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Était-ce parce que c'était l'un de ses supérieurs qui prenait les papiers ? Cela expliquerait la conduite de West. Ou dans le brouillard le voleur a-t-il semé West, et West est-il parti immédiatement pour Londres afin de le retrouver chez lui, en supposant qu'il sût où il habitait ? L'affaire devait être bien urgente, puisqu'il a laissé la jeune fille seule dans le brouillard et qu'il n'a pas cherché à la rejoindre ? Ici, la piste se refroidit, et un trou béant s'étend entre mon hypothèse et le fait que le cadavre de West, avec sept plans dans sa poche, a été placé sur le toit d'une rame de métro. Mon instinct me commande à présent de repartir par l'autre bout de fil. Si Mycroft nous a préparé la liste des adresses que je lui ai demandées, peut-être identifierons-nous notre homme et suivrons-nous deux pistes au lieu d'une. »

Naturellement une note nous attendait à Baker Street. Un messenger officiel l'avait déposée. Holmes y jeta un coup d'œil et me la communiqua.

« Le menu fretin est nombreux, mais peu d'hommes seraient capables de manipuler une pareille affaire. Les seuls dont les noms valent la peine d'être retenus sont Adolf Meyer, 13, Great George Street, Westminster ; Louis La Rothière, Campden Mansions, Notting Hill ; et Hugo Oberstein, 13, Caufield Gardens, Kensington. Ce dernier était à Londres lundi ; on m'assure qu'il n'y est plus. Heureux d'apprendre qu'une lueur est en vue. Le Cabinet attend ton rapport concluant avec une impatience anxieuse. Des représentations urgentes sont arrivées d'un milieu très haut placé. Toutes les forces de l'État sont à ta disposition si tu en as besoin. Mycroft. »

« Je crains, commenta Holmes en souriant, que toute la cavalerie et toute l'infanterie de la Reine ne me soient d'aucun secours dans l'affaire... »

Il étala un grand plan de Londres et se pencha dessus.

« ...Ah ! ah ! fit-il bientôt avec un air satisfait. Les choses prennent une tournure un peu plus favorable, Watson. Je crois honnêtement que nous allons débrouiller l'écheveau... »

Il m'allongea une tape sur l'épaule en éclatant d'un rire soudain.

« ... Je vais sortir. Rien qu'une reconnaissance. Je ne ferai rien de sérieux sans mon bon camarade et cher biographe. Demeurez ici : il y a fortes chances pour que je sois de retour dans une heure ou deux. Si le temps vous paraît long, prenez du papier et une plume, et commencez à raconter comment nous avons sauvé l'État. »

Sa joie était contagieuse. Je savais bien qu'il ne se serait pas départi de son flegme habituel sans une bonne raison. J'attendis pendant toute une longue soirée de novembre, de plus en plus impatient. Finalement, un peu après neuf heures, un message arriva avec ce billet :

« Je dîne au restaurant Goldini, Gloucester Road, Kensington. Emportez une pince monseigneur, une lanterne sourde, un ciseau à froid et un revolver. S.H. »

* * * *

Bel équipement pour un citoyen respectable, à transporter au long des rues drapées de brouillard ! J'enfouis le tout dans mon manteau et je me fis conduire à l'adresse indiquée. Devant une petite table ronde près de la porte de ce restaurant italien de luxe, mon ami était assis :

« Avez-vous mangé quelque chose ? alors prenez un café avec moi et un curaçao. Essayez l'un des cigares du patron : ils sont moins empoisonnés qu'on pourrait le craindre à première vue. Avez-vous les outils ?

– Ici, dans mon manteau.

– Bravo ! Je vais résumer brièvement ce que j'ai fait, et vous donner un aperçu de ce que nous allons faire. Il doit vous apparaître évident, Watson, que le corps du jeune homme a été déposé sur le toit du métro. J'en ai la certitude depuis le moment où j'ai établi que c'était du toit et non de la portière d'une voiture qu'il était tombé.

– N'aurait-il pas pu avoir été projeté d'un pont ?

– Impossible ! Si vous examinez les toits, vous constaterez qu'ils sont légèrement arrondis et qu'ils ne possèdent pas de balustrade tout autour. Nous pouvons tenir pour certain que le jeune Cadogan West a été déposé sur le toit d'une rame.

– Comment aurait-on pu le déposer là ?

– Voilà la question qui se posait. Il n'y a qu'une explication correcte. Vous savez que le métro roule en plein air dans certains endroits de West End. Je me suis rappelé vaguement que, un jour où je l'avais pris, j'avais aperçu des fenêtres juste au-dessus de ma tête. Si une rame s'arrête juste au-dessous de l'une de ces fenêtres, serait-il difficile de déposer un cadavre sur son toit ?

– Cela me paraît tout à fait improbable, Holmes !

– Nous sommes obligés d'en revenir au vieil axiome selon lequel, quand toutes les autres éventualités ne cadrent pas, celle qui reste, aussi improbable soit-elle, doit être la vérité. Or, toutes les autres hypothèses ne cadrent pas. Quand j'ai découvert que le principal agent international, qui vient de quitter Londres, habitait dans l'une des maisons qui surplombent le métro, j'ai été si content que je me suis laissé aller à la petite familiarité qui vous a étonné.

– Oh ! c'était pour cela ?...

– Oui, c'était pour cela. M. Hugo Oberstein, du 13, Caulfield Gardens, étant devenu mon objectif, j'ai commencé mes opérations à la station de Gloucester Road : un employé très aimable m'a accompagné sur la voie et m'a permis de m'assurer, non seulement que les fenêtres de l'escalier de service de Caulfield Gardens donnent sur la voie, mais d'un fait encore plus

important : étant donné un croisement tout proche avec des voies de chemin de fer, les rames de métro demeurent parfois immobilisées pendant quelques minutes à cet endroit.

– Merveilleux, Holmes ! Vous avez résolu le problème.

– Pas complètement, Watson ! Nous avançons, mais le but est encore loin. Après avoir contemplé les murs de derrière Caulfield Gardens, j'ai inspecté la façade et j'ai vérifié que l'oiseau s'était réellement envolé. Sa maison est très vaste, non meublée à ce que je crois dans les étages supérieurs. Oberstein vivait là avec un seul domestique, sans doute un complice qui a toute sa confiance. Nous devons nous rappeler qu'Oberstein est parti pour le continent afin de se défaire de son butin, mais non pour s'enfuir ; il n'avait aucune raison de redouter un mandat d'arrêt ou de perquisition, et il n'a jamais dû envisager qu'un amateur se livrerait à une visite domiciliaire. C'est précisément cette visite domiciliaire à laquelle nous allons nous livrer.

– Ne pourrions-nous pas obtenir un mandat pour légaliser l'opération ?

– Nous manquons de preuves formelles.

– Que pouvons-nous espérer trouver dans cette perquisition ?

– Peut être une correspondance intéressante.

– Je n'aime pas cela, Holmes.

– Mon cher ami, vous ferez le guet dans la rue, et je me réserverai le rôle criminel. L'heure n'est pas aux bagatelles. Réfléchissez à la note de Mycroft, à l'Amirauté, au Cabinet, à la personne d'un rang élevé qui attend des nouvelles. Nous sommes tenus d'agir. »

Pour toute réponse, je me levai.

« Vous avez raison, Holmes. Nous sommes tenus d'agir. »

Il se leva également et me serra la main.

« Je savais que vous ne flancheriez pas au dernier moment », me dit-il.

Le temps d'un éclair, je lus dans ses yeux un sentiment qui se rapprochait de la tendresse. L'instant d'après il était redevenu maître de lui, et pratique.

« C'est à environ huit cents mètres, mais nous n'avons pas besoin de nous presser. Marchons tranquillement. Je vous recommande de ne pas laisser tomber nos outils. Votre arrestation par un policeman soupçonneux serait une complication tout à fait regrettable. »

Caulfield Gardens était l'une de ces artères du centre où s'alignaient des maisons à piliers et à porches du style victorien moyen comme on en voit tant dans le West End de Londres. Derrière la porte voisine devait se dérouler une réunion d'enfants, car le joyeux bourdonnement de voix

jeunes et le fracas d'un piano résonnait dans la nuit. Le brouillard n'était pas dissipé et nous protégeait de son voile amical. Holmes avait allumé la lanterne pour éclairer la porte massive.

« Sérieux obstacle ! fit-il. Elle est certainement défendue par des barres et verrouillées. Nous serions plus à notre aise dans la cour. Il y a une excellente voûte un peu plus bas pour le cas où un policeman trop zélé nous dérangerait. Donnez-moi un coup de main, Watson : je vous aiderai ensuite. »

Bientôt nous nous trouvâmes tous les deux de l'autre côté du petit mur, dans la cour d'entrée. A peine avions-nous atteint le coin le plus ombreux que nous entendîmes au-dessus de nos têtes le pas d'un policeman. Quand il se fut éloigné, Holmes s'attaqua à la porte du bas. Je le vis se baisser et forcer jusqu'à ce que dans un craquement sec elle s'ouvrit ; aussitôt nous nous engouffrâmes la porte de la cour derrière nous. Holmes me précéda pour gravir un escalier de pierre nu. Son petit rayon de lumière jaune éclaira une fenêtre basse.

« Nous y sommes, Watson. Ce doit être la bonne. »

Il la força ; au même moment nous entendîmes un grondement bas, rude, qui se transforma en rugissement : c'était une rame de métro qui passait au-dessous de nous dans le noir. Holmes promena sa lanterne le long de l'appui qui était recouvert d'une couche de suie épaisse émanant des locomotives des trains ; mais la surface noire était par endroits barbouillée et effacée.

« Vous voyez où ils ont posé le cadavre. Oh ! oh ! Watson ! qu'est cela ? Une tache de sang, sans aucun doute... »

Il me désigna de faibles colorations sur la charpente de la fenêtre.

« ... En voilà une autre sur la pierre de l'escalier. La démonstration est complète. Demeurons ici jusqu'à ce qu'une rame s'arrête. »

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. La rame suivante rugit comme la précédente en sortant du tunnel, puis, dans un grincement de freins s'arrêta exactement au-dessous de nous ; il n'y avait pas plus d'un mètre vingt entre le rebord de la fenêtre et le toit d'un compartiment. Holmes referma doucement la fenêtre.

« Tout se confirme, me dit-il. Qu'en pensez-vous, Watson ?

– Un chef-d'œuvre. Jamais vous ne nous êtes haussé jusque-là, Holmes !

– Je ne suis pas de votre avis. A partir du moment où j'ai eu l'idée que le cadavre était tombé du toit, idée qui évidemment n'était pas stupide, tout le reste allait de soi. Si de grands intérêts n'avaient pas été en jeu, l'affaire n'aurait été qu'insignifiante. Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines. Peut-être trouverons-nous ici de quoi nous aider. »

Nous avons gravi l'escalier de la cuisine et nous avons pénétré dans l'enfilade des pièces du premier étage. L'une était une salle à manger, d'une simplicité sévère, qui ne contenait rien

d'intéressant. Une deuxième était une chambre à coucher qui ne nous apporta aucun élément nouveau. La dernière pièce nous sembla plus prometteuse, et mon compagnon entreprit de l'examiner méthodiquement. Jonchée de livres et de journaux, elle servait de bureau. Rapidement, Holmes inspecta le contenu de chaque tiroir et de chaque armoire, mais je ne vis dans son regard aucun éclair de satisfaction. Au bout d'une heure de recherches il n'était pas plus avancé.

« Ce chien malin a brouillé sa piste, me dit-il. Il n'a rien laissé qui puisse l'incriminer. Sa dangereuse correspondance a été détruite ou dissimulée ailleurs. Ceci est notre dernière chance. »

Il s'agissait d'une petite cassette en fer blanc qui était posée sur le bureau. Holmes l'ouvrit avec son ciseau à froid. Il y avait à l'intérieur plusieurs rouleaux de papier couverts de chiffres et de calculs, sans aucune référence. Des mots revenaient sans cesse : « Pression de l'eau » et « Pression au centimètre carré. » Peut-être concernaient-ils un sous-marin ? Holmes, impatienté, les jeta de côté. Il ne restait plus qu'une enveloppe qui contenait quelques coupures de journaux. Il les fit tomber sur la table ; tout de suite son visage m'apprit que son espérance n'était pas déçue.

« Que veut dire cela, Watson ? Eh ? Une série de messages dans la colonne des annonces personnelles d'un journal. Le Daily Telegraph, à en juger par le papier et les caractères. L'angle droit supérieur d'une page. Pas de dates, mais les messages se combinent. Celui-ci doit être le premier : "Espérais des nouvelles plus tôt. D'accord pour les conditions. Écrire à l'adresse indiquée sur la carte – Pierrot." Voici le suivant : "Trop compliqué à décrire. Rapport complet est nécessaire. L'argent sera versé contre la marchandise – Pierrot." Puis nous arrivons à : "Affaire presse. Dois retirer l'offre si contrat n'est pas exécuté. Donnez rendez-vous par lettre. Confirmerai par annonce – Pierrot." Enfin : "Lundi soir après neuf heures. Deux coups ? Nous seuls ? Ne soyez pas si soupçonneux. Paiement cash contre remise de la marchandise – Pierrot." Le procès-verbal est presque complet, Watson ! Si seulement nous pouvions attraper l'homme à l'autre bout !... »

Il réfléchit un moment en tambourinant sur la table avec ses doigts.

« ... Après tout, cela ne sera peut-être pas difficile ! Nous n'avons rien de plus à faire ici, Watson. Je pense que nous devrions aller jusqu'au Daily Telegraph, et conclure dignement une journée de bon travail. »

* * * *

Le lendemain matin après le petit déjeuner, Mycroft Holmes et Lestrade étaient accourus au rendez-vous que leur avait demandé Sherlock Holmes. Mon ami leur raconta les événements de la veille. Le policier professionnel hocha la tête quand il entreprit le récit de notre cambriolage.

« Nous, dans la police, nous ne pouvons pas faire des choses pareilles, monsieur Holmes ! murmura-t-il. Je ne m'étonne plus que vous réussissiez mieux que nous ? Mais l'un de ces jours vous irez trop loin et vous aurez des ennuis, vous et votre ami !

– Pour l’Angleterre, pour la patrie, pour la beauté... hé, Watson ? Deux martyrs sur l’autel de la patrie. Mais toi, Mycroft, qu’en penses-tu ?

– Excellent, Sherlock ! Admirable ! Mais à quoi cela te servira-t-il ? »

Holmes s’empara du Daily Telegraph qui était sur la table.

« Avez-vous lu l’annonce de Pierrot aujourd’hui ?

– Comment ? Une autre ?

– Oui. La voici : « Ce soir. Même heure. Même endroit. Deux coups. Importance vitale. Votre sécurité en jeu – Pierrot. »

– Nom d’un tonnerre ! s’exclama Lestrade. S’il vient, nous l’avons !

– C’est bien ce que j’ai pensé quand j’ai fait insérer cette annonce. Je crois que si cela ne vous dérangeait pas, nous pourrions nous trouver vers huit heures à Caulfield Gardens : la solution devrait être proche. »

* * * *

L’une des particularités les plus remarquables de Sherlock Holmes était son pouvoir de distraire son cerveau de l’action et d’aiguiller ses pensées vers des sujets légers chaque fois qu’il était persuadé qu’il ne pouvait améliorer sa position. Je me rappelle que pendant toute cette journée mémorable il se plongea dans une monographie qu’il avait commencée d’écrire sur les motets polyphoniques de Lassus. Moi qui ne possédais pas cette faculté de détachement, je trouvai les heures interminables. L’importance nationale de la conclusion, les hautes sphères suspendues à notre enquête, la nature du procédé que nous avons mis en route, tout se combinait pour chatouiller mes nerfs. Je fus réellement soulagé quand enfin, à l’issue d’un dîner léger, nous partîmes en expédition. Lestrade et Mycroft nous attendaient à la sortie de la station de Gloucester Road. Nous avons laissé ouverte la porte de la cour d’entrée la nuit d’avant, et je dus, car Mycroft Holmes refusa formellement et avec indignation d’escalader la balustrade, entrer et ouvrir la porte du vestibule. Vers neuf heures, nous étions tous assis dans le bureau à attendre patiemment notre homme.

Une heure s’écoula. Puis une autre. Quand onze heures retentirent, le carillon de l’église voisine sembla sonner le glas de nos espoirs. Lestrade et Mycroft s’agitaient sur leurs sièges et regardaient leurs montres deux fois par minute. Holmes était assis impassible, les paupières à demi-fermées, chaque sens en alerte. Soudain il leva la tête.

« Le voici ! » fit-il.

Un pas furtif était passé devant la porte. Le pas s’arrêta, fit demi-tour. Nous entendîmes quelqu’un traîner les pieds, puis deux coups au heurtoir. Holmes se leva, en nous faisant signe de demeurer assis. Dans le vestibule le gaz avait été baissé. Holmes ouvrit la porte de la rue ; une

silhouette sombre se glissa à l'intérieur ; il referma la porte et la verrouilla. Nous l'entendîmes murmurer : « Par ici ! » L'instant d'après notre homme se tenait devant nous. Holmes l'avait suivi ; lorsque l'homme se retourna en poussant un cri de surprise et de peur, il le saisit par le col et le rejeta dans la pièce. Avant que notre prisonnier eût retrouvé son équilibre, la porte était refermée, et Holmes s'y était adossé. L'homme regarda autour de lui, tituba, et tomba inanimé sur le plancher. Dans sa chute son chapeau à larges bords s'envola, sa cravate descendit de sa bouche : alors apparurent les traits délicats et le collier de barbe ronde du colonel Valentine Walter.

Holmes émit un petit sifflement de surprise.

« Cette fois, vous pouvez dire de moi que je suis un âne, Watson ! dit-il. Il n'est pas l'oiseau que j'attendais.

– Qui est-ce ? s'enquit âprement Mycroft.

– Le frère cadet de feu Sir James Walter, chef du département des sous-marins. Oui, oui, je comprends la distribution des cartes maintenant... il revient à lui. Je pense que vous feriez mieux de me laisser le soin de l'interroger. »

Nous avons porté le corps évanoui sur le canapé. Notre prisonnier se remit sur son séant, regarda autour de lui avec un visage révolté par l'horreur, et promena une main sur son front comme quelqu'un qui n'en croit pas ses sens.

« Que veut dire ceci ? demanda-t-il. Je suis venu pour causer avec M. Oberstein.

– Tout est fini, colonel Walter ! répondit Holmes. J'avoue ne pas comprendre comment un gentleman anglais a pu se comporter de la sorte. Mais toute votre correspondance, toutes vos relations avec Oberstein nous sont connues. Et aussi les circonstances de la mort du jeune Cadogan West. Permettez-moi de vous donner un conseil : regagnez donc un peu de crédit par du repentir et une confession sincère. Il nous reste encore quelques détails à apprendre de vos propres lèvres. »

L'homme gémit et enfouit son visage dans ses mains. Il demeura silencieux.

« Je peux vous donner l'assurance, reprit Holmes, que nous savons l'essentiel. Nous savons que vous aviez des besoins d'argent pressants ; que vous aviez pris une empreinte des clefs de votre frère ; et que vous étiez entré en rapport avec Oberstein qui répondait à vos lettres par la colonne d'annonces du Daily Telegraph. Nous savons que vous êtes descendu au bureau dans le brouillard lundi soir, mais que vous avez été vu et suivi par le jeune Cadogan West, qui avait déjà motif de vous suspecter. Il a assisté au vol que vous avez commis, mais il ne pouvait pas donner l'alarme, car il était possible après tout que votre frère vous eût chargé de lui porter les plans à Londres. Sans plus penser à ses affaires privées, comme le bon citoyen qu'il était, il vous a suivi de près dans le brouillard et s'est attaché à vos talons jusqu'à ce que vous soyez arrivé à cette maison. Là il s'est montré, et c'est alors, colonel Walter, qu'à la trahison vous avez ajouté un assassinat particulièrement horrible.

– Non, non ! Devant Dieu je jure que je ne l’ai pas tué ! cria notre misérable prisonnier.

– Dites-nous dans ce cas comment Cadogan West est mort avant que vous ayez placé son cadavre sur le toit d’une rame de métro.

– Je vais vous le dire. Je vous jure que je vais vous le dire ! J’ai fait le reste. Je l’avoue. Tout s’est passé comme vous venez de l’expliquer. J’avais à payer une dette de bourse. Il me fallait de l’argent à tout prix. Oberstein m’a offert cinq mille livres. C’était pour me sauver de la ruine. Mais pour ce qui est du meurtre, je suis aussi innocent que vous.

– Expliquez-vous.

– Il me soupçonnait en effet depuis quelque temps, et il m’a suivi. Je ne m’en suis pas aperçu avant d’être arrivé ici. Le brouillard était dense ; on ne voyait rien à plus de trois mètres. J’avais frappé deux coups, et Oberstein m’avait ouvert. Le jeune homme se rua par l’entrebâillement de la porte, et nous demanda ce que nous avions fait avec les plans. Oberstein avait une courte matraque. Il la portait toujours sur lui. Quand West s’est introduit dans la maison, Oberstein l’a assommé d’un grand coup sur le crâne. Cinq minutes plus tard, West mourait. Son corps gisait dans le vestibule, et nous ne savions comment nous en débarrasser. C’est alors qu’Oberstein songea aux trains qui s’arrêtaient sous la fenêtre de derrière. Mais d’abord il examina les plans que j’avais amenés. Il dit que trois étaient essentiels, et qu’il devait les garder. « Vous ne pouvez pas les conserver ! lui répondis-je. Ce sera une bagarre terrible à Woolwich si je ne les rapporte pas. » Il me répéta qu’il devait les conserver en arguant du fait qu’ils étaient techniquement si compliqués qu’il n’avait pas le temps d’en prendre copie. Je répliquai que tous devaient être rapportés cette même nuit. Il réfléchit un peu, puis s’écria qu’il avait une idée : « Je garderai les trois principaux, et nous mettrons les autres dans la poche du jeune homme. Quand il sera découvert, il endossera toute l’affaire. » Comme je n’entrevois aucun autre moyen, nous opérâmes ainsi qu’il l’avait suggéré. Nous guettâmes une demi-heure à la fenêtre en attendant qu’un métro s’arrête. Le brouillard était si épais que personne ne pouvait rien voir ; nous n’avons donc pas eu de difficultés à balancer le corps de West sur le toit du métro. En ce qui me concerne, l’affaire s’est terminée là.

– Et votre frère ?

– Il ne m’a rien dit, mais il m’avait surpris une fois avec des clefs, et je crois qu’il se méfiait de moi. J’ai lu dans ses yeux qu’il pensait que j’étais le coupable. Comme vous le savez, il ne me regardera plus jamais. »

Un silence s’établit dans la pièce. Mycroft Holmes y mit un terme.

« Ne pouvez-vous pas réparer ? Une réparation soulagerait votre conscience et réduirait votre châtement.

– A quelle réparation pensez-vous ?

- Où est Oberstein avec les plans ?
- Je ne sais pas.
- Il ne vous a pas laissé d'adresse ?
- Il m'a dit de lui écrire le cas échéant à l'hôtel du Louvre à Paris.
- Alors vous pouvez réparer, dit Sherlock Holmes.
- Tout ce qui est en mon pouvoir, je le ferai. Je ne dois rien à cet homme. Il a été la cause de ma déchéance.
- Voici du papier et de l'encre. Asseyez-vous à ce bureau et écrivez sous ma dictée. L'adresse sur l'enveloppe, d'abord. Bien. Maintenant la lettre : "Cher Monsieur, à propos de notre accord, vous avez sans nul doute remarqué qu'un détail essentiel vous manque. Je possède un dessin qui complètera le tout. Toutefois j'ai dû surmonter de nouvelles difficultés, et je suis dans l'obligation de vous demander cinq cents livres supplémentaires. Je ne le confierai pas à la poste, et je n'accepterai que de l'or ou des billets de banque. J'irais bien à l'étranger pour vous rencontrer, mais mon départ ferait peut-être jaser actuellement. J'espère donc vous voir samedi à midi dans le fumoir du Charing Cross Hotel. J'insiste sur le fait que je n'accepterai que de l'or ou des billets de banque." Voilà ! Je serais bien étonné si notre homme n'accourait pas. »

* * * *

Il accourut ! C'est un point d'histoire (de l'histoire secrète qui est souvent bien plus passionnante que l'histoire publique), qu'Oberstein, désireux de parachever le coup de sa vie, tomba dans le panneau et fut condamné à quinze ans de prison. Dans sa valise les plans du Bruce-Partington furent retrouvés : il s'apprêtait à les vendre aux enchères dans tous les bureaux européens de la marine.

Le colonel Walter mourut en prison. Quant à Holmes il retourna avec un entrain renouvelé à sa monographie sur les motets symphoniques de Lassus ; elle a fait l'objet d'un tirage privé ; les experts affirment qu'elle a épuisé le sujet. Quelques semaines plus tard, j'appris par hasard que mon ami avait passé une journée à Windsor, d'où il était revenu avec une splendide émeraude montée en épingle de cravate. Quand je lui ai demandé s'il l'avait achetée, il me répondit que c'était le cadeau d'une certaine gracieuse dame pour le compte de laquelle il avait eu la chance de réussir une fois une petite affaire. Il ne m'en dit pas davantage ; mais je parierais bien que je connais le nom de cette auguste personne, et je crois que cette épingle de cravate rappellera toujours à mon ami l'aventure des plans du Bruce-Partington.

L'aventure du pied du Diable

En publiant de temps à autre quelques-unes des expériences curieuses qui sont le fruit de ma longue et intime amitié avec M. Sherlock Holmes, je me suis constamment heurté à son aversion pour la publicité. Son esprit morose et cynique considérait un applaudissement du public comme quelque chose d'abominable, et rien ne l'amusa davantage à l'issue d'une affaire réussie que d'en créditer un fonctionnaire de la police officielle et d'écouter avec un sourire ironique le chœur des congratulations se trompant d'adresse. Cette attitude de mon ami (et absolument pas le manque de matériaux intéressants) est cause que, ces dernières années, je n'ai guère gâté le public. Ma participation à certaines de ses aventures était un privilège qui m'obligeait à la discrétion quand elle m'était commandée.

C'est donc avec une surprise considérable que j'ai reçu mardi dernier un télégramme de Holmes (il n'écrivait jamais de lettre quand un télégramme pouvait suffire) ainsi conçu : « Pourquoi ne raconteriez-vous pas l'horreur des Cornouailles, qui est mon affaire la plus étrange ? » Je n'ai pas la moindre idée du motif qui lui a rafraîchi la mémoire, ni du caprice qui lui fait désirer de la publicité. Mais je me hâte, avant que ne me parvienne un nouveau télégramme contenant une injonction contraire, de fureter dans mes notes pour livrer cette histoire en pâture à mes lecteurs.

Au printemps de 1897, la constitution de fer de Holmes commença à révéler quelques symptômes de lassitude sous le travail énorme qui l'accablait. En mars de cette année, le docteur Moore Agar de Harley Street (je raconterai quelque part la manière dramatique dont il fit la connaissance de Holmes), ordonna formellement au célèbre détective privé d'avoir à fermer tous ses dossiers et à prendre un repos complet, s'il voulait s'épargner une grave dépression nerveuse. Holmes ne s'intéressait nullement à son état de santé tant était absolu son détachement mental, mais la menace d'une incapacité permanente de travail l'incita à changer d'air et d'ambiance. Voilà pourquoi nous nous trouvâmes tous les deux aux premiers beaux jours de 1897 dans une petite villa près de Poldhu Bay, à la pointe extrême de la presqu'île de Cornouailles.

L'endroit était un peu banal : il convenait particulièrement à l'humeur lugubre de mon malade. Par les fenêtres de notre maisonnette aux murs blancs qui se dressait sur un promontoire herbeux, nous avons vu sur tout le demi-cercle sinistre de la baie des Monts, vieux piège mortel pour voiliers, sur sa bordure de falaises noires et de récifs balayés par les vagues.

Du côté de la terre les environs étaient aussi sinistres. C'était une région de landes brunes ; de loin en loin la tour d'une église indiquait l'emplacement d'un village vieux comme le monde. Partout sur la lande on relevait les traces d'une race disparue qui avait laissé en témoignage de son existence d'étranges édifices de pierre, des tumulus de forme irrégulière qui contenaient des cendres de morts, et d'étranges ouvrages en terre qui évoquaient les guerres de la Préhistoire. Cet endroit mystérieux et ensorcelant, cette ambiance déprimante de peuples oubliés fouettèrent l'imagination de mon ami, qui consacra une grande partie de son temps à de longues marches et à des méditations solitaires. Il s'intéressa aussi à l'ancienne langue parlée dans les Cornouailles ; je me rappelle qu'il s'était mis dans la tête qu'elle avait été introduite par les marchands phéniciens qui faisaient le commerce de l'étain. Il avait reçu un colis de livres de philologie et il

s'était mis à rédiger sa thèse quand brusquement, à mon vif déplaisir et à sa grande joie, nous nous trouvâmes engagés, sur cette terre de rêves, dans un problème plus intense, plus riche de développements, plus mystérieux que tous ceux qui nous avaient fait quitter Londres. Notre existence simple et paisible, notre vie sagement routinière, en furent bouleversées et nous fûmes précipités dans une succession d'événements qui firent beaucoup de bruit non seulement dans les Cornouailles mais dans toute l'Angleterre. Nombreux sont certainement mes lecteurs qui se souviennent encore de ce qui fut appelé à l'époque « L'horreur des Cornouailles » (bien que l'affaire eût été imparfaitement traitée par la presse londonienne). Aujourd'hui, treize ans plus tard, je suis en mesure de publier les vrais détails de cette histoire incroyable.

J'ai dit que çà et là des tours indiquaient l'emplacement des villages qui étaient disséminés dans cette partie des Cornouailles. Le plus proche était le hameau de Tredannick Wollas, dont les maisons étaient rassemblées autour d'une vieille église moussue. Le curé de la paroisse, M. Roundhay, était vaguement archéologue, ce qui détermina Holmes à lier connaissance avec lui. C'était un homme majestueux mais affable, qui pouvait avoir une quarantaine d'années, et pour qui les environs n'avaient pas de secret. Il nous avait invités à prendre le thé à la cure, et là nous fûmes présentés à M. Mortimer Tregennis, gentleman indépendant, qui augmentait les maigres ressources du clergyman en louant un appartement dans sa vaste maison. Le curé était ravi de cet arrangement, bien qu'il eût peu de traits communs avec son locataire, lequel était maigre, brun, portait lunettes, et se tenait voûté comme quelqu'un qui est affligé d'une infirmité physique. Je me rappelle que ce jour-là, pendant notre brève visite à la cure, l'ecclésiastique nous parut bavard à côté de ce personnage réticent, triste, timide, et qui méditait selon toute apparence sur ces affaires personnelles.

Tels étaient les deux hommes qui firent irruption dans notre petit salon le mardi 16 mars, peu après le petit déjeuner, tandis que nous fumions une cigarette avant de partir sur la lande pour notre promenade quotidienne.

« Monsieur Holmes, commença le curé d'une voix agitée, la nuit a été troublée par une affaire tragique peu ordinaire, la plus sensationnelle dont j'aie jamais entendu parler. Nous pouvons considérer votre présence ici comme une bénédiction de la Providence, car vous êtes de toute l'Angleterre l'homme qu'il nous faut ! »

Je décochai à l'ecclésiastique un regard fort peu amical ; mais Holmes jeta sa cigarette et se redressa sur sa chaise comme un vieux chien courant qui entend la fanfare des chasseurs de renard. Il désigna le canapé ; notre visiteur hors d'haleine et son compagnon s'assirent côte à côte. M. Mortimer Tregennis se maîtrisait mieux que le clergyman, mais ses yeux sombres luisaient et le frémissement de ses mains montrait qu'il partageait l'émotion de son logeur.

« Qui va parler, vous ou moi ? demanda-t-il.

– Eh bien, dit Holmes, puisque c'est vous qui semblez avoir fait la découverte en question, et que le curé ne pourrait que répéter votre récit, peut-être vaut-il mieux que ce soit vous qui parliez. »

Je considérai tour à tour le clergyman, qui visiblement s'était habillé en hâte, et son locataire correctement vêtu. La surprise que je lus sur leurs visages à propos de la simple déduction de Holmes m'amusa beaucoup.

« Je crois que je ferais bien de dire d'abord quelques mots, intervint le curé. En suite vous déciderez si vous préférez entendre des détails de la bouche de M. Tregennis ou courir sans plus attendre sur la scène de cette mystérieuse affaire. Je vous indique donc que notre ami a passé la soirée d'hier dans la compagnie de ses deux frères, Owen et George, et de sa sœur Brenda, dans leur demeure de Tredannick Wartha, qui est située près de la vieille croix en pierre sur la lande. Il les a quittés à dix heures passées ; ils avaient joué aux cartes autour de la table de la salle à manger, en excellente santé et de très bonne humeur. Ce matin, comme il se lève tôt, il est allé se promener avant le petit déjeuner dans cette direction ; il a été rattrapé par la voiture du docteur Richards. Notre médecin lui a expliqué qu'il venait de recevoir un appel urgent de Tredannick Wartha. Naturellement M. Mortimer Tredannick est monté à côté de lui. Quand il est arrivé à Tredannick Wartha, il a trouvé la maison dans un état extraordinaire. Ses deux frères et sa sœur étaient assis autour de la table exactement comme il les avait laissés ; les cartes étaient étalées devant eux ; les bougies avaient brûlé jusqu'au fond des godets. La sœur était adossée raide-morte contre sa chaise, tandis que les deux frères assis à sa droite et à sa gauche criaient, riaient, chantaient : ils avaient perdu la raison. Tous les trois, la morte et les deux déments, avaient sur leurs figures la même expression de profonde horreur, d'une terreur convulsive qui était épouvantable à regarder. Personne ne se trouvait dans la maison, à l'exception de Mme Porter, la vieille cuisinière et femme de charge, qui a déclaré avoir dormi du sommeil du juste et n'avoir entendu aucun bruit pendant la nuit. Rien n'avait été volé ou déplacé, et on se perd en conjectures sur la nature de l'horreur qui a fait mourir une femme et rendu fous deux hommes dans la force de l'âge. Voilà en résumé la situation, M. Holmes, et si vous pouvez nous aider à voir clair, vous ferez un bon travail. »

J'avais espéré que je finirais par obtenir de mon compagnon qu'il ne renonçât point à la tranquillité qui avait été le but de notre voyage ; mais, au premier regard que je lui lançai, son visage tendu et ses sourcils froncés m'avertirent que je n'avais pas à y compter. Il demeura un moment assis en silence, tout absorbé par ce drame étrange qui venait d'éclater sur notre paix.

« Je vais m'occuper de l'affaire, dit-il enfin. Au premier abord elle semble exceptionnelle. Vous êtes-vous rendu là-bas, monsieur Roundhay ?

– Non, monsieur Holmes. M. Tregennis m'a raconté tout cela à la cure, et immédiatement nous nous sommes précipités pour vous consulter.

– A quelle distance est située la maison qui a servi de théâtre à cette singulière tragédie ?

– A quinze cents mètres à l'intérieur des terres.

– Alors nous irons à pied. Mais, avant de partir, je voudrais vous poser quelques questions, monsieur Tregennis. »

Celui-ci était resté silencieux, mais je remarquai que son excitation, bien que mieux contrôlée, était plus grande que l'émotion visible du clergyman. Il était assis, les traits tirés, pâle ; son regard anxieux était fixé sur Holmes ; il se tordait les mains convulsivement. Ses lèvres blanches tremblaient depuis qu'il avait entendu le récit de la terrible aventure qui s'était abattue sur sa famille, et ses yeux noirs semblaient refléter quelque chose de l'horreur de la scène.

« Posez-moi les questions que vous voudrez, monsieur Holmes, dit-il avec passion. Il n'est pas agréable de s'étendre sur une chose pareille, mais je vous répondrai en toute franchise.

– Parlez-moi de la soirée d'hier.

– Eh bien, monsieur Holmes, j'ai dîné là-bas, comme vous l'a dit le curé, et mon frère aîné George a proposé un whist. Nous nous sommes mis à jouer vers neuf heures. Il était dix heures moins le quart quand je me suis levé pour partir. Je les ai laissés autour de la table de jeu, aussi gais qu'ils pouvaient l'être.

– Qui vous a ouvert la porte ?

– Mme Porter était allée se coucher ; aussi c'est moi qui ai ouvert et refermé la porte de l'entrée. La fenêtre de la pièce où ils jouaient était fermée, mais le store n'était pas baissé. La porte et la fenêtre étaient ce matin dans le même état, et il n'y a aucune raison de supposer qu'un individu s'est introduit dans la maison. Et pourtant ils étaient là, fous de terreur, et Brenda morte de peur avec la tête qui pendait par-dessus le bras du fauteuil. Toute ma vie je reverrai ce spectacle !

– Tels que vous les narrez, les faits sont certainement extraordinaires ! dit Holmes. Si je vous comprends bien, vous ne voyez pas une explication à ce drame ?

– C'est de la diablerie, monsieur Holmes ! De la diablerie ! s'écria Mortimer Tregennis. L'explication ne peut pas venir de ce monde. Dans cette pièce a pénétré quelque chose qui les a privés de raison. Quelle force humaine aurait pu y parvenir ?

– Je crains, fit Holmes, que si l'affaire se situe sur un plan extra-humain elle ne me dépasse. Cependant nous devons épuiser toutes les explications naturelles avant d'admettre une théorie comme celle-ci. En ce qui vous concerne, monsieur Tregennis, je suppose que vous étiez plus ou moins séparé de votre famille puisqu'ils vivaient ensemble et que vous logiez à part ?

– Oui, monsieur Holmes, bien que la cause de cette séparation remonte à un passé révolu. Nous étions une famille de mineurs d'étain à Redruth ; mais nous avons vendu notre entreprise à une société, et nous nous sommes retirés avec assez d'argent pour nos vieux jours. Je ne nierai pas que le partage de l'argent ait donné lieu à certains ressentiments qui se sont prolongés quelques temps, mais nous avons passé l'éponge, tout était oublié, et nous étions les meilleurs amis du monde.

– Réfléchissez encore à cette soirée qui vous avait réunis. Ne vous rappelez-vous rien qui puisse jeter une lueur sur la tragédie ? Réfléchissez bien, monsieur Tregennis, car la moindre indication peut m'être utile.

- Je ne vois rien du tout, monsieur.
- Votre famille était de la même humeur que d’habitude ?
- Ils n’avaient jamais été plus gais.
- Vos frères et votre sœur étaient-ils nerveux ? N’ont-ils pas manifesté une vague appréhension à propos d’un danger éventuel ?
- Absolument pas.
- Vous n’avez rien à ajouter, par conséquent, qui puisse m’aider ? »

Mortimer Tregennis réfléchit sérieusement un instant.

« Je pense à quelque chose, dit-il enfin. Pendant que nous étions assis autour de la table ; je tournais le dos à la fenêtre, et mon frère George qui était mon partenaire lui faisait face. Je l’ai vu une fois regarder fixement par-dessus mon épaule, si bien que je me suis retourné et que j’ai regardé moi aussi. Le store était levé et la fenêtre fermée : je ne voyais pas au-delà des buissons que la pelouse, et il m’a semblé que je distinguais quelque chose qui se déplaçait. Je serais incapable de préciser si c’était un homme ou un animal, mais j’ai cru qu’il y avait une présence. Je lui ai demandé ce qu’il y regardait, et m’a répondu qu’il avait eu la même impression que moi. C’est tout ce que je puis dire.

- Vous n’avez pas vérifié sur place ?
- Non ; l’affaire en est restée là.
- Vous les avez quittés sans aucun pressentiment ?
- Pas le moindre.
- Je n’ai pas bien compris comment vous aviez appris la nouvelle à une heure si matinale.
- Je me lève toujours tôt, et généralement je marche un peu avant le petit déjeuner. Ce matin je venais de sortir quand le médecin m’a rattrapé dans sa voiture. Il m’a dit que la vieille Mme Porter venait de le faire appeler par un gamin pour quelque chose d’urgent. J’ai sauté à côté de lui et nous sommes repartis ensemble. Dès notre arrivée nous avons vu cette pièce terrible, où les bougies et le feu s’étaient éteints plusieurs heures auparavant ; ils étaient demeurés assis dans le noir jusqu’au lever du jour. Le médecin m’a dit que la mort de ma sœur Brenda remontait à six heures au moins. Il n’a relevé aucune trace de violence. Elle était penchée au-dessus du bras de fauteuil avec ce regard éperdu de terreur. George et Owen étaient en train de chanter des chansons et de pousser des sons inarticulés comme deux grands singes. Oh ! c’était affreux ! Je n’ai pas pu supporter ce spectacle ; le docteur lui-même était blanc comme un drap ; d’ailleurs il est tombé sur un fauteuil à demi évanoui, et nous avons dû nous occuper de lui.

– Extraordinaire ! fit Holmes en se levant et en prenant son chapeau. Vraiment extraordinaire ! Je pense que nous ferions mieux de nous rendre à Tredannick Wartha sans délai. J'avoue que j'ai rarement vu un cas qui à première vue soulève un problème aussi singulier. »

* * * *

La matinée ne fit guère progresser notre enquête. Elle fut marquée, cependant, par un incident qui m'impressionna de façon sinistre. Pour parvenir au théâtre de la tragédie, nous avions emprunté un chemin étroit et à multiples virages comme il y en a beaucoup à la campagne. Nous entendîmes le fracas des roues d'une voiture qui se dirigeait vers nous, et nous nous rangeâmes pour la laisser passer. Quand elle fut à notre hauteur, j'aperçus à travers la vitre relevée une figure grimaçante, horriblement déformée, deux yeux fixes et des dents grinçantes : une vision de cauchemar.

« Mes frères ! s'écria Mortimer Tregennis pâle comme un mort. On les emmène à Helston ! »

Nous regardâmes s'éloigner en cahotant cette voiture noire, sans chercher à dissimuler l'horreur qui nous avait empoignés. Puis nous reprîmes notre marche vers la maison.

Elle était vaste et clair : une vraie villa ; le grand jardin était déjà, dans cet air des Cornouailles, paré de fleurs printanières. La fenêtre du petit salon ouvrait sur ce jardin ; c'était de là, selon Mortimer Tregennis, qu'était venue cette chose de malheur qui les avait subitement rendus fous d'épouvante. Holmes se promena lentement et pensivement entre les parterres et sur l'allée avant que nous pénétrions dans la maison. Il était tellement préoccupé, je m'en souviens, qu'il buta contre l'arrosoir, le renversa et inonda de son contenu nos pieds et l'allée. A l'intérieur nous fûmes accueillis par la vieille femme de charge Mme Porter qui, aidée par une jeune fille, vaquait aux besoins de la famille. Elle répondit volontiers à toutes les questions de Holmes. Elle n'avait rien entendu dans le courant de la nuit. Ses maîtres étaient tous d'excellente humeur ces derniers temps, et elle ne les avait jamais vus aussi gais et aussi bien portants. Elle s'était évanouie en entrant le matin dans la pièce devant le spectacle de cette tablée terrible. Quand elle avait repris ses esprits, elle avait ouvert la fenêtre pour faire entrer l'air frais du matin, puis elle avait descendu l'allée et avait expédié un gamin de la ferme chez le médecin. La demoiselle était en haut sur son lit, si nous désirions la voir. Il fallut quatre hommes costauds pour enfermer les deux frères dans la voiture de l'asile. Elle ne voulait pas demeurer dans cette maison un jour de plus ; elle partirait dès l'après-midi pour rejoindre sa famille à Saint-Yves.

Nous gravâmes l'escalier pour voir le corps de Mlle Brenda Tregennis ; elle avait été certainement très belle, bien que sa beauté eut commencé à se faner légèrement. Son visage à la peau brune et au dessin bien ferme était charmant jusque dans la mort, mais on y lisait encore un reste de cette convulsion d'épouvante qui avait été la dernière de ses émotions humaines. De sa chambre nous descendîmes un salon où s'était déroulée la mystérieuse tragédie. Les cendres carbonisées du feu se trouvaient dans la cheminée. Sur la table, il y avait quatre bouts de bougie et les cartes. Les chaises avaient été replacées contre les murs ; à cela près tout était demeuré en état. Holmes arpenta la pièce à pas rapides et légers ; il s'assit sur les divers sièges en les remplaçant dans leur position de la veille. Il vérifia ce qui était visible dans le jardin. Il examina le

plancher, le plafond, la cheminée. Mais pas une fois je ne discernai la lueur du regard ni la contraction des lèvres qui m'informaient habituellement de la découverte d'un petit indice...

« Pourquoi du feu ? s'enquit-il. Dans cette petite pièce allume-t-on toujours un feu par une soirée de printemps ? »

Mortimer Tregennis expliqua que la nuit était froide et humide. C'est pour cette raison qu'après son arrivée, le feu avait été allumé.

« Qu'allez-vous faire maintenant, monsieur Holmes ? » demanda-t-il.

Mon ami sourit et posa sa main sur son bras.

« Je crois, Watson, que je vais me remettre à ce tabac-poison que vous avez si fréquemment et si justement condamné. Avec votre permission, messieurs, nous rentrons maintenant chez nous, car je ne crois pas découvrir ici un nouvel élément intéressant. Je vais réfléchir aux faits, monsieur Tregennis, et le cas échéant, je me mettrai en rapport avec vous et le curé. En attendant, je vous souhaite à tous deux une bonne matinée. »

Ce n'est que longtemps après notre retour à Poldhu Cottage que Holmes rompit le silence dans lequel il s'était plongé. Recroquevillé sur son fauteuil, presque invisible au milieu des nuages de fumée, il était demeuré sourcils froncés, front plissé, l'œil vide. Finalement il posa sa pipe et sauta sur ces pieds.

« Ca ne marche pas, Watson ! me dit-il en riant. Allons ensemble nous promener le long des falaises et cherchons des flèches en silex. Nous avons plus de chances d'en trouver que des indices pour ce problème. Faire travailler l'esprit sans des matériaux suffisants, cela équivaut à vouloir faire tourner un moteur sans essence... L'air de la mer, le soleil, et la patience, Watson... Tout viendra en son temps !

« Tout de même, réexaminons avec calme la situation, reprit-il pendant que nous longions la crête des falaises. Assimilons bien le tout petit peu que nous connaissons réellement, afin que, lorsque des faits nouveaux apparaîtront, nous soyons prêts à les imbriquer au bon endroit... Je commence par affirmer que ni vous ni moi ne sommes disposés à admettre une intervention hypothétique du diable dans les affaires des hommes. Que cette idée ne nous effleure plus ! Bien. Il reste que trois personnes ont été gravement victimes d'une intervention humaine consciente ou inconsciente. Cela, c'est du solide. Maintenant, quand le drame s'est-il produit ? Évidemment, si l'on tient pour véridique le récit du narrateur, tout de suite après le départ de Mortimer Tregennis. Voilà un point très important. Selon toutes présomptions, quelques minutes plus tard. Les cartes se trouvaient encore sur la table. L'heure normale d'aller au lit était déjà passée. Cependant ils n'avaient pas bougé de place et ils n'avaient pas reculé leurs chaises. Je répète, Watson, que l'événement a eu lieu aussitôt après son départ, et avant onze heures du soir.

« Nous devons donc vérifier, dans la limite de nos possibilités, les faits et gestes de Mortimer Tregennis après qu'il eut quitté la pièce. Ses faits et gestes paraissent au-dessus de tout soupçon. Vous qui connaissez bien mes méthodes, vous avez compris que par le moyen de l'arrosoir

renversé j'ai pu obtenir une empreinte très nette de son pied. Le sable mouillé de l'allée s'y est prêté à merveille. La soirée précédente avait été humide elle aussi, vous vous en souvenez, et il ne m'a pas été difficile, puisque j'avais un exemple de ses empreintes, de détecter sa trace parmi les autres et de la suivre. Il semble qu'il ait marché rapidement en direction de la cure.

« Si donc Mortimer Tregennis disparaît de la scène, et si cependant quelqu'un d'autre a épouventé les joueurs de cartes, comment identifier cette personne, et découvrir la cause de l'horreur suscitée ? L'inoffensive Mme Porter peut-être éliminée. Y a-t-il une preuve quelconque que quelqu'un ait rampé jusqu'à la fenêtre du jardin et ait produit un effet si terrifiant qu'il ait rendu fou ceux qui l'ont vu ? La seule suggestion en ce sens vient de Mortimer Tregennis lui-même, qui déclare que son frère aurait aperçu quelque chose qui bougeait dans le jardin. Voilà qui est remarquable, car la nuit était pluvieuse, nuageuse très sombre. N'importe qui, venu avec le dessein de faire peur à ces gens-là aurait été obligé de coller son visage contre le carreau pour être vu. A l'extérieur sous la fenêtre s'étend un parterre d'un mètre de large, mais je n'ai relevé aucune trace de pas. Il est difficile d'imaginer comment, dans ces conditions, un inconnu aurait pu produire une impression aussi terrifiante ; d'ailleurs jusqu'ici nous n'avons pas découvert le moindre motif qui explique une tentative aussi étrange que compliquée. Vous distinguez bien nos difficultés, Watson ?

– Elles ne sont que trop claires ! répondis-je avec conviction.

– Et pourtant, avec un petit supplément de matériaux, nous serions capables de démontrer qu'elles ne sont pas insurmontables. Je crois que dans vos archives, Watson, vous seriez en mesure de retrouver quelques cas presque aussi obscurs. En attendant, nous allons classer provisoirement l'affaire jusqu'à ce que des informations plus précises la revalorisent, et nous emploierons le reste de cette matinée à pourchasser l'homme néolithique. »

J'ai peut-être fait ressortir déjà le pouvoir de détachement mental que possédait mon ami ; mais jamais il ne m'émerveilla davantage qu'en cette matinée de printemps dans les Cornouailles. Pendant deux heures il discourut sur les Celtes, les pointes de flèche, les tessons de poterie, avec autant de légèreté que s'il n'avait pas à élucider une énigme sinistre. Quand nous rentrâmes dans notre cottage au début de l'après midi, un visiteur reporta nos pensées vers le drame de Tredannick Wartha. Nous le reconnûmes de loin. Le corps de colosse, le visage taillé à coups de hache, les yeux farouches, le nez en bec de faucon, les cheveux poivre et sel qui frôlaient presque notre plafond, la barbe dorée aux pointes et blanches autour des lèvres sauf une tache de nicotine provoquée par un éternel cigare, tout cela était aussi célèbre à Londres qu'en Afrique et ne pouvait appartenir qu'à la formidable personnalité du docteur Leon Sterndale, grand explorateur et chasseur de lions devant l'Éternel.

Nous avons appris qu'il se trouvait dans la région, et nous avons une fois ou deux entrevu sa haute silhouette se découpant sur la lande. Il ne nous avait pas fait d'avances, toutefois, et nous ne lui en aurions jamais fait tant il était notoire que c'était par amour de la solitude qu'il passait, entre deux expéditions, la plus grande partie de son temps dans un petit bungalow enfoui dans le bois isolé de Beauchamps Arriance. Là, parmi ses livres et ses cartes, il menait une existence retirée ; il vaquait à ses propres besoins, et apparemment se souciait peu des affaires des voisins.

Je fus donc surpris de l'entendre demander à Holmes d'une voix ardente s'il avait progressé dans l'explication de ce drame mystérieux.

« La police du comté est complètement désemparée, déclara-t-il. Mais peut-être votre plus vaste expérience vous a-t-elle suggéré une hypothèse plausible ? Mon seul titre pour être indiscret est que, pendant mes nombreux séjours ici, j'ai fait la connaissance de cette famille Tregennis ; je peux même dire que je les connaissais très bien : en fait, par le côté cornouaillais de ma mère, nous étions un peu cousins. Leur étrange destin m'a naturellement bouleversé. J'étais arrivé à Plymouth où je devais m'embarquer pour l'Afrique, mais, quand j'ai appris ce matin la nouvelle, je suis rentré directement pour aider les enquêteurs. »

Holmes releva les sourcils.

« Et vous avez manqué votre bateau à cause de cela ?

– Je prendrai le suivant.

– Mon Dieu ! Voilà ce qui s'appelle de l'amitié.

– Je vous dis que nous étions parents.

– En effet : des cousins de votre mère. Vos bagages étaient déjà à bord ?

– Une partie. Le principal est resté à l'hôtel.

– Je vois. Mais cet événement n'avait pas encore été publié par les journaux de Plymouth ?

– Non, monsieur. J'ai reçu un télégramme.

– Puis-je me permettre de vous demander le nom de l'expéditeur ? »

Une ombre passa sur le front décharné de l'explorateur.

« Vous êtes très indiscret, monsieur Holmes.

– C'est mon métier. »

Au prix d'un effort visible, le docteur Sterndale reprit son sang-froid.

« Je ne vois pas pourquoi je vous le cacherais, fit-il. C'est M. Roundhay, le curé, qui m'a adressé le télégramme.

– Merci. Pour répondre à votre question, je peux vous assurer que je n'ai pas encore tout à fait élucidé l'affaire, mais que j'ai bon espoir d'arriver à une conclusion. Il serait prématuré d'en dire davantage.

– Peut-être consentirez-vous à me préciser si vos soupçons s’orientent dans une direction déterminée ?

– Non. Je ne peux pas vous le préciser.

– Alors j’ai perdu mon temps ; je n’ai nul besoin de prolonger cette visite. »

De très mauvaise humeur, le grand chasseur nous quitta sur ces mots. Moins de cinq minutes plus tard, Holmes sortit à son tour pour le suivre. Je ne le revis pas avant le soir, et il revint en traînant la jambe tandis que l’expression de sa physionomie m’affirmait qu’il n’avait pas beaucoup progressé. Il jeta un coup d’œil sur un télégramme qui l’attendait, et le lança dans la cheminée.

« Du Plymouth Hotel, m’expliqua-t-il. J’en avais appris le nom par le curé et j’avais télégraphié pour m’assurer que le docteur Leon Sterndale nous avait dit vrai. Il semble qu’il ait bien passé la nuit là-bas et qu’il ait réellement laissé partir une partie de ses bagages pendant qu’il rentrait pour assister à l’enquête. Qu’en pensez-vous, Watson ?

– Il s’y intéresse passionnément.

– Oui. Il y a là un fil que nous n’avons pas encore exploré et qui pourrait nous conduire à travers l’écheveau. Courage, Watson ! Car je suis sûr que nous ne possédons pas encore tous nos éléments. Quand nous les aurons, alors nos difficultés ne seront plus qu’un souvenir. »

Je me doutais peu de la rapidité avec laquelle la prophétie de Holmes allait se réaliser, et moins encore de la nature du nouveau développement de l’affaire. J’étais en train de me raser à la fenêtre le lendemain matin, quand j’entendis un galop. Une charrette anglaise descendit la route à fond de train : elle s’arrêta devant notre porte ; notre ami le curé s’élança à terre et se précipita dans l’allée de notre jardin. Holmes était déjà habillé ; nous courûmes à sa rencontre.

Il était dans un état d’énervement qu’il pouvait à peine articuler les mots ; enfin, entrecoupée d’exclamations, la tragique histoire s’échappa de ses lèvres.

« Nous sommes la proie du diable, monsieur Holmes ! Ma pauvre paroisse est la proie du diable ! Satan s’y déchaîne en personne ! Nous sommes tombés en son pouvoir !... »

Il dansait, il aurait été presque grotesque sans son visage couleur de cendre et ses yeux exorbités. Finalement il nous lâcha la nouvelle.

«... M. Mortimer Tregennis est mort durant la nuit, avec exactement les mêmes symptômes que le reste de sa famille. »

Holmes bondit.

« Vous pouvez nous prendre tous les deux dans votre voiture ?

– Oui.

– Watson, tant pis pour notre petit déjeuner. Monsieur Roundhay, nous nous mettons entièrement à votre disposition. Vite ! Dépêchez-vous ! Il faut que j'arrive là-bas avant qu'on ait tout dérangé. »

Le locataire occupait deux pièces dans la cure ; elles étaient situées dans un angle, l'une au-dessus de l'autre. En bas un grand salon. En haut sa chambre. Elles donnaient sur un jeu de croquet qui aboutissait juste sous ses fenêtres. Nous arrivâmes avant le médecin et la police ; rien n'avait donc été touché ni déplacé. Je vais vous décrire la scène comme nous la vîmes en cette brumeuse matinée de mars ; elle n'a laissé une impression que rien ne pourra effacer.

La pièce sentait horriblement le renfermé. La domestique qui était entrée la première avait ouvert la fenêtre, sans quoi l'atmosphère eût été irrespirable. Peut-être cela était-il dû au fait qu'une lampe brûlait et fumait sur la table au milieu de la chambre. A côté de la table était assis le cadavre, adossé à sa chaise, sa barbe mince pointant en avant, les lunettes remontées sur son front, sa maigre figure brune tournée vers la fenêtre et déformée par la même expression d'épouvante que nous avions vue sur le cadavre de sa sœur. Ses membres étaient tordus et ses doigts retournés comme s'il avait succombé à une peur trop affreuse. Il était tout habillé, mais il s'était habillé précipitamment. Déjà on nous avait informés qu'il avait dormi dans son lit et que cette fin tragique était intervenue au petit jour.

Dès qu'il eut franchi le seuil de cet appartement, Holmes déploya une activité débordante. Il était dehors sur la pelouse, il rentrait par la fenêtre, il tournait autour du salon, il remontait dans la chambre. Il était comme un chien courant qui a levé son gibier. Il jeta un rapide coup d'œil dans la chambre et ouvrit la fenêtre, ce qui sembla l'exciter davantage encore car il se pencha à l'extérieur en poussant des exclamations qui traduisaient son intérêt et sa joie. Puis il redégringola l'escalier, sortit par la fenêtre, se jeta le visage contre terre sur la pelouse, regrimpa dans la chambre une fois de plus, tout cela avec l'énergie du chasseur à qui sa proie ne peut plus échapper. Il examina avec un soin particulier la lampe qui était d'une espèce standard, prit quelques mesures sur son pied. Il inspecta avec sa loupe la tôle de protection au-dessus du verre, gratta quelques cendres qui adhéraient à sa surface supérieure et les mit dans une enveloppe qu'il plaça dans son calepin. Enfin, quand apparurent le médecin et la police officielle, il fit un signe au curé et nous allâmes tous les trois sur la pelouse.

« Je suis heureux de dire que mes investigations ne sont pas entièrement négatives, déclara-t-il. Je ne peux pas rester pour discuter de l'affaire avec la police, mais je vous serais très reconnaissant, monsieur Roundhay, si vous vouliez présenter mes compliments à l'inspecteur et attirer son attention sur la fenêtre de la chambre et sur la lampe du salon. L'une et l'autre, prises à part, sont suggestives ; ensemble elles sont presque concluantes. Si la police souhaite de plus amples renseignements, je serais heureux de voir n'importe lequel de ses représentants chez moi. Et maintenant, Watson, je crois que nous nous emploierons mieux ailleurs. »

Il est possible que la police ait répugné à l'intrusion d'un amateur, ou qu'elle se soit crue sur une bonne piste ; mais ce qui est certain, c'est que nous n'entendîmes pas parler d'elle durant les deux premiers jours. Pendant ce temps Holmes fuma beaucoup et médita longuement. Mais

surtout il fit de grandes marches solitaires dans la campagne, sans m'en révéler le but. Une expérience me dévoila le fil de ses enquêtes. Il avait acheté une lampe qui était exactement semblable à celle qui avait éclairé la chambre de Mortimer Tregennis le matin de la tragédie. Il la remplit du même pétrole que celui dont on se servait à la cure, et il compta soigneusement le temps au bout duquel le pétrole était consommé. Il fit une autre expérience d'une nature beaucoup plus déplaisante ; je ne suis pas près de l'oublier.

« Vous vous rappellerez, Watson, me dit-il un après-midi, qu'il n'y avait qu'un seul point de ressemblance dans les divers rapports qui nous ont été faits. C'est dans les deux cas l'effet de l'atmosphère de la pièce sur la personne qui y est entrée la première. Vous vous rappellerez que Mortimer Tregennis, décrivant sa dernière visite à la maison de ses frères, nous conta que le médecin s'évanouit à demi et tomba sur un fauteuil. Vous l'aviez oublié ? Moi, j'en répons ! Vous vous rappellerez aussi que Mme Porter, la femme de charge, nous déclara qu'elle-même s'était évanouie en entrant dans la pièce et qu'elle avait ensuite ouvert la fenêtre. Dans le deuxième cas, celui de Mortimer Tregennis, vous ne pouvez pas avoir oublié l'abominable atmosphère de la pièce quand nous sommes arrivés, bien que la domestique eût déjà ouvert la fenêtre. Cette servante, comme je l'ai appris depuis, en tomba malade et dut se mettre au lit. Vous admettez, Watson, que ces faits sont significatifs. Dans les deux cas, l'atmosphère est empoisonnée. Dans les deux cas également, il y a eu une combustion en train dans la pièce : dans un cas, par feu ; dans l'autre par la lampe. Le feu étant indispensable étant donné la température, mais la lampe a été allumée, si l'on se réfère au pétrole consommé, longtemps après le lever du jour. Pourquoi ? Sûrement parce qu'il existe un rapport entre trois choses : la combustion, l'atmosphère suffocante et, enfin, la folie ou la mort de quatre malheureuses personnes. Est-ce clair, oui ou non ?

– Il semble que oui.

– Nous pouvons du moins l'accepter comme hypothèse de départ. Nous supposons donc que dans les deux cas quelque chose a brûlé en produisant une atmosphère à effets curieusement toxiques. Très bien. Dans le premier exemple, celui de la famille Tregennis, cette substance a été placée dans le feu. La fenêtre était fermée, mais le feu transportait naturellement les fumées jusqu'à une certaine hauteur dans la cheminée. On pouvait donc s'attendre à des effets moins nocifs que dans le deuxième cas où les émanations avaient moins de facilités pour s'échapper. Le résultat semble indiquer qu'il fut réellement ainsi, puisque dans le premier cas seule la femme, qui avait sans doute l'organisme le plus délicat, succomba, les autres manifestant cette folie temporaire ou permanente qui est certainement le premier effet de cette drogue. Dans le deuxième cas, le résultat a été total. Les faits semblent donc étayer la théorie d'un poison qui aurait fait son œuvre par combustion.

« Avec ce raisonnement en tête, j'ai cherché dans la chambre de Mortimer Tregennis avec l'espoir de trouver quelques dépôts de cette substance. L'endroit normal à examiner était la tôle de protection ou le verre de la lampe. Là j'ai aperçu des cendres floconneuses, et, autour de ces cendres, une frange de poudre brunâtre qui n'avait pas été encore consumée. J'en ai pris la moitié, vous l'avez vu, et je l'ai placée dans une enveloppe.

– Pourquoi la moitié, Holmes ?

– Il ne m'appartient pas, mon cher Watson, de me mettre en travers de la route des policiers officiels. Je leur ai laissé toute la preuve de ce que j'avais trouvé. Du poison est resté sur la tôle ; avec un peu d'intelligence ils le trouveront. Maintenant, Watson, nous allons allumer notre lampe. Toutefois nous prendrons la précaution d'ouvrir la fenêtre pour éviter le décès prématuré de deux membres distingués de la société des hommes. Vous vous assoirez près de la fenêtre ouverte dans un fauteuil, à moins que vous ne vous trouviez trop sensé pour jouer avec moi. Oh ! vous voulez tout voir ? Je reconnais bien là mon Watson ! Je dispose cette chaise en face de votre fauteuil, afin que nous nous trouvions à la même distance du poison, et face à face. La porte ? Laissons-là entrebâillée. Maintenant nous pouvons nous surveiller l'un l'autre et interrompre l'expérience si les symptômes semblent alarmants. Tout est-il clair dans votre esprit ? Bon, je prends donc notre poudre (ou du moins ce qu'il en reste) dans l'enveloppe, et je la répands au-dessus de la lampe qui brûle. Là ! Maintenant, Watson, asseyons-nous pour attendre la suite des événements. »

Elle ne se fit pas désirer longtemps. A peine m'étais-je installé dans mon fauteuil que mes narines perçurent une odeur de musc, lourde et subtile à la fois, nauséabonde en tout cas. Dès la première bouffée que je respirai, je perdis tout contrôle sur mon cerveau et sur mon imagination. Un nuage noir et épais se mit à tourner devant mes yeux, et mon esprit me souffla que dans ce nuage était tapi, jusqu'à présent invisible, mais prêt à sauter sur mes sens épouvantés, tout ce qui était horrible, monstrueux, et incroyablement méchant dans l'univers. Des formes vagues tournoyaient et nageaient au sein du nuage noir : chacune semblait être l'annonce menaçante de quelque chose à venir, de l'arrivée d'un personnage indescriptible, inqualifiable, dont l'ombre suffirait à anéantir mon âme. Une horreur glacée s'empara de moi. Je sentis que mes cheveux se dressaient sur la tête, que mes yeux s'exorbitaient, que j'ouvrais la bouche et que j'avais la langue comme du cuir. Mon cerveau abritait un tel tourbillon que sûrement il allait craquer. J'essayai de crier ; j'entendis une sorte de grincement ; c'était ma propre voix, mais distante et comme ne m'appartenant pas. Au même moment, dans un suprême effort pour me libérer, je fouillai du regard ce nuage de désespoir, et j'entrevis la figure de Holmes, blanche, rigide, marquée de tous les symptômes de l'horreur, de la même expression que j'avais vue sur les visages des morts. Cette vision me procura un instant d'équilibre et de force. Je bondis de mon fauteuil, passai mes bras autour de Holmes, et ensemble nous titubâmes jusqu'à la porte pour aller nous jeter ensuite sur la pelouse où nous demeurâmes couchés côte à côte, attentifs seulement au soleil glorieux. La paix et la raison nous revinrent. Assis sur l'herbe, nous essuyâmes nos fronts moites, et nous nous examinâmes mutuellement, non sans appréhension, pour contempler les dernières traces de la terrible expérience à laquelle nous nous étions livrés.

« Ma parole, Watson ! me dit Holmes d'une voix mal assurée, je vous dois à la fois des remerciements et mes excuses. L'expérience était trop dangereuse pour une personne, à plus forte raison pour deux. Je vous demande pardon !

– Vous savez bien, répondis-je avec l'émotion que m'inspira cette soudaine ouverture sur le cœur de Holmes, que vous aider est ma plus grande joie et mon meilleur privilège. »

Il retrouva aussitôt sa veine mi-cynique mi-humoristique.

« Il serait néanmoins superflu de nous rendre fous, mon cher Watson ! dit-il. Un observateur impartial déclarerait certainement que nous l'étions déjà avant de nous embarquer dans une expérience si redoutable. J'avoue que je n'aurais jamais cru que l'effet pouvait être si soudain et si sérieux ! »

Il courut dans la maison et reparut en tenant la lampe allumée à bout de bras ; il la jeta dans un tas de ronces.

« Il vaut mieux laisser aérer la pièce. Je pense, Watson, que vous n'avez plus l'ombre d'un doute sur le déroulement de ces tragédies ?

– Plus l'ombre d'un doute, Holmes !

– Mais la cause demeure aussi mystérieuse. Passons sous la tonnelle, et discutons sérieusement de l'affaire. Cette effroyable substance semble encore collée dans ma gorge... Je crois que tout aboutit à ceci : Mortimer Tregennis a été le criminel dans la première tragédie, bien qu'il ait été la victime de la seconde. Rappelons-nous tout d'abord cette histoire de querelle familiale suivie d'une réconciliation. Jusqu'où est allée cette querelle, et la réconciliation a-t-elle été vraiment sincère ? Nous n'en savons rien. Je revois Mortimer Tregennis, sa tête de renard, ses petits yeux fourbes derrière ses lunettes, et il ne me fait pas l'effet d'un homme particulièrement disposé à pardonner. Ensuite, souvenez-vous de sa déclaration touchant ce quelque chose qui remuait dans le jardin : elle nous a quelque temps distrait de la vraie cause de la tragédie, et elle émanait de lui seul. Pour nous égarer, il avait certainement un motif. Enfin, si ce n'est pas lui qui a jeté cette substance dans le feu, qui d'autre l'aurait fait ? Le drame est survenu immédiatement après son départ. Si quelqu'un d'autre était entré, la famille se serait levée de table... En outre, dans ce paisible pays des Cornouailles, les visiteurs n'arrivent pas après dix heures du soir. Nous pouvons admettre, par conséquent, que tout concorde pour désigner Mortimer Tregennis comme le coupable.

– Alors il se serait suicidé ensuite ?

– Eh bien, Watson, votre supposition n'est pas a priori absurde. L'homme dont la conscience était chargée d'un tel péché a pu être poussé par le remords à s'infliger le destin dont il accabla sa famille. De fortes objections s'opposent cependant à cette thèse. Heureusement, il existe un homme, seul dans toute l'Angleterre, qui sait la vérité, et je me suis arrangé pour que nous l'entendions de sa bouche cet après midi. Ah ! il est légèrement en avance ! Voudriez-vous venir par ici, docteur Leon Sterndale ? Nous avons procédé dans la maison à une expérience chimique, et notre salon serait indigne de recevoir un visiteur aussi distingué. »

J'avais entendu grincer la porte du jardin ; l'imposante silhouette du grand explorateur africain apparut sur le petit chemin. Il se dirigea, visiblement surpris, vers la tonnelle où nous étions assis.

« Vous m'avez fait appeler, monsieur Holmes ? J'ai reçu tout à l'heure votre billet et je suis venu, bien qu'en réalité je ne voie pas pourquoi j'obéirais à une convocation de vous.

– Nous pourrions sans doute éclaircir ce point, répondit Holmes, avant la fin de notre entretien. En attendant je vous remercie infiniment de votre acquiescement courtois. Vous voudrez bien excuser cette réception en plein air, mais mon ami Watson et moi nous avons presque complètement terminé un chapitre additionnel à ce que la presse appelle « L'horreur des Cornouailles », et pour l'instant nous préférons une atmosphère pure. Peut-être, puisque l'affaire que nous avons à discuter vous concerne d'une manière très intime, vaut-il mieux que nous soyons en mesure de parler sans que des indiscrets écoutent aux portes. »

L'explorateur retira son cigare de sa bouche et regarda fixement mon compagnon.

« Je me demande bien, monsieur, de quelle affaire me concernant de manière très intime vous pourriez m'entretenir.

– Du meurtre de Mortimer Tregennis », répondit Holmes.

Pendant un moment, je regrettai que nous ne fussions pas armés. Sterndale était devenu rouge brique, ses yeux étincelèrent, les veines noueuses et passionnées de son front se gonflèrent ; il avança d'un pas vers mon camarade en serrant les poings... Heureusement il s'arrêta, et au prix d'un violent effort reprit son contrôle nerveux ; le calme rigide qu'il manifesta me parut plus dangereux que son explosion de colère.

« J'ai si longtemps vécu parmi les sauvages et loin de la loi, dit-il, que d'une certaine manière je suis une loi pour moi-même. Vous feriez bien, monsieur Holmes, de ne pas l'oublier, car je ne désire pas vous nuire.

– Je ne désire pas non plus vous nuire, docteur Sterndale. La preuve, c'est que, sachant ce que je sais, je me suis adressé à vous et non à la police. »

Sterndale s'assit, dominé pour la première fois, peut-être, de sa carrière aventureuse. Dans l'attitude de Holmes il lisait une assurance et une puissance invincibles. Notre visiteur, tout en parlant, ouvrait et refermait sans cesse ses grosses mains.

« Que voulez-vous dire ? Si c'est de votre part un bluff, monsieur Holmes, vous n'avez pas choisi le bon partenaire pour votre jeu. Inutile de continuer à battre les buissons. Droit au but ! Que voulez-vous dire ?

– Vous allez le savoir, répondit Holmes. Et la raison pour laquelle je vais parler est que j'espère qu'à ma franchise succédera la vôtre. Ma prochaine démarche dépendra entièrement de la nature de votre défense.

– De ma défense ?

– Oui, monsieur.

– Ma défense contre quoi ?

– Contre une inculpation de meurtre que sur la personne de Mortimer Tregennis. »

Sterndale passa son mouchoir sur son front.

« Ma parole, dit-il, vous insistez ! Tous vos succès sont-ils basés sur un prodigieux pouvoir de bluff ?

– Le bluff, répliqua fermement Holmes, est de votre côté et pas du mien, docteur Leon Sterndale. Pour vous le prouver je vais vous énumérer quelques-uns des faits qui sont à l'origine de mes conclusions. A propos de votre retour de Plymouth, et de cette expédition d'une partie de vos bagages en Afrique, je ne dirai rien d'autre que ceci : j'ai senti tout de suite que vous étiez l'un des éléments qui devaient entrer en ligne de compte dans ma reconstitution du drame.

– Je suis revenu...

– J'ai entendu vos raisons et je les considère comme non convaincantes et insuffisantes. Passons ! Vous êtes venu ici pour me demander sur qui portaient mes soupçons. J'ai refusé de vous répondre. Vous vous êtes alors rendu à la cure, vous avez attendu dehors quelques temps, puis vous êtes rentré chez vous.

– Comment le savez-vous ?

– Je vous ai suivi.

– Je n'ai vu personne.

– C'est en effet ce à quoi il faut vous attendre quand je vous suis. Vous avez passé une mauvaise nuit dans votre villa, et vous avez conçu certains plans que dès le matin vous avez commencé d'exécuter. Ouvrant votre porte au petit jour, vous avez rempli votre poche d'une sorte de gravier rougeâtre qui forme un tas près de votre grille... »

Sterndale tressaillit et regarda Holmes avec stupéfaction.

«... Puis vous avez marché d'un bon pas pendant les quinze cents mètres qui vous séparaient de la cure. Vous portiez aux pieds, j'ajoute, la même paire d'espadrilles de tennis qui vous chausse aujourd'hui. Parvenu à la cure, vous êtes passé par le verger et la haie latérale pour arriver sous la fenêtre du locataire Tregennis. Il faisait jour, mais personne ne bougeait encore. Vous avez sorti le gravier de votre poche, et vous l'avez lancé vers la fenêtre au-dessus de vous. »

Sterndale sauta sur ses pieds.

« Je crois que vous êtes le diable en personne ! » cria-t-il.

Holmes sourit à ce compliment.

« Il a fallu deux ou, peut-être, trois poignées de gravier avant que le locataire vienne à la fenêtre. Vous lui avez fait signe de descendre. Il s'est habillé en hâte et est descendu dans son salon. Vous êtes entré par la fenêtre. Un entretien (un bref entretien) a eu lieu, pendant lequel vous avez marché dans la pièce de long en large. Puis vous êtes sorti et avez refermé la fenêtre en demeurant sur la pelouse pour fumer un cigare et attendre ce qui devait inévitablement se produire. Finalement, après la mort de Tregennis, vous vous êtes retiré par le même chemin que celui par lequel vous étiez venu. Maintenant, docteur Sterndale, comment justifiez-vous votre conduite, et quels mobiles vous ont inspiré ? Si vous trichez avec moi, je vous donne ma parole que l'affaire ne dépendra plus jamais de moi seul. »

Le visage de notre visiteur était devenu couleur de cendre. Il enfouit la tête dans ses mains. Puis, dans un geste impulsif, il tira une photographie de sa poche intérieure et la jeta sur la table rustique de la tonnelle.

« Voilà pourquoi je l'ai fait ! » dit-il.

La photographie montrait le buste et la tête d'une très jolie femme. Holmes se pencha au-dessus d'elle.

« Brenda Tregennis ? fit-il.

– Oui, Brenda Tregennis. Depuis des années je l'aimais. Depuis des années elle m'aimait. Voilà la raison de cette retraite en Cornouailles qui a intrigué tant de gens : j'étais près de celle qui était tout pour moi. Je ne pouvais pas l'épouser, car je suis marié ; ma femme m'a quitté il y a longtemps et cependant, par suite des déplorables lois anglaises, je n'ai pas pu divorcer. Pendant des années Brenda a attendu. Pendant des années j'ai attendu... »

Un sanglot bouleversant secoua sa grande carcasse, et il porta une main à sa gorge. Puis il reprit son récit.

«... Le curé était au courant. Nous l'avions mis dans notre secret. Il pourrait vous dire qu'elle était un ange. Voilà pourquoi il m'a télégraphié, pourquoi je suis revenu. Que m'importaient mes bagages ou l'Afrique à partir du moment où mon amour recevait un tel coup ? Vous avez là le mobile qui vous manquait, monsieur Holmes.

– Poursuivez ! » dit mon ami.

Le docteur Sterndale tira de sa poche un paquet et le posa sur la table. Il y était écrit : « Radix pedis diaboli » ; l'étiquette rouge des poisons figurait au-dessous. Il le poussa vers moi.

« Je crois que vous êtes médecin, monsieur. Avez-vous déjà entendu parler de cette préparation ?

– Racine de pied du diable ? Non, jamais.

– C'est sans importance pour vos connaissances professionnelles, me dit-il. Je crois que, en dehors d'un échantillon que j'ai vu à Buda, il n'en existe pas d'autre en Europe. Il n'a fait son

chemin ni dans la pharmacopée ni dans la littérature toxicologique. Cette racine a la forme d'un pied, moitié d'homme, moitié de bouc : d'où le nom fantaisiste, donné par un missionnaire botaniste. Il est utilisé comme poison de châtement par les sorciers dans certaines régions de l'Afrique occidentale, et ils en gardent le secret entre eux. Cet échantillon-là, je l'ai obtenu en Oubangui dans des circonstances sortant de l'ordinaire. »

Il ouvrit le paquet et découvrit un petit tas de poudre d'un brun rougeâtre qui ressemblait à du tabac.

« Ensuite, monsieur ? demanda Holmes impassible.

– Je vais tout vous dire, monsieur Holmes, car vous savez déjà tellement de choses qu'il est de mon intérêt que vous connaissiez la vérité complète. J'ai déjà expliqué la nature de mes relations avec la famille Tregennis. Pour l'amour de la sœur, j'étais devenu l'ami des frères. Une discussion d'argent indisposa ce Mortimer ; mais elle fut réglée rapidement, et je le revis par la suite autant que les autres. Il était sournois, malin, réfléchi ; différents indices me firent suspecter sa bonne foi, mais je n'eus aucun motif de me disputer ouvertement avec lui.

« Un jour, il y a deux semaines de cela, il vint chez moi et je lui montrai quelques-unes de mes curiosités africaines. Entre autres, cette poudre. Je lui racontai ses propriétés étranges, comment elle stimulait les centres du cerveau qui contrôlent l'émotion de la peur, et je lui dis que la folie ou la mort scellait inéluctablement le destin du malheureux indigène soumis à cette épreuve par le prêtre de sa tribu. Je lui expliquai que la science européenne était incapable de le détecter. Comment put-il m'en dérober, je n'en sais rien : je n'avais pas quitté la pièce un instant, mais je suis sûr qu'à un moment donné, sans doute pendant que j'ouvrais des tiroirs ou me penchais sur des vitrines, il prit une certaine quantité de ma racine de pied du diable. Je me rappelle qu'il me posa des questions sur la dose et le temps que mettait l'effet à se produire, mais je me doutais peu des motifs personnels qui le poussaient à me questionner ainsi.

« Je ne pensai plus à cette visite avant d'être touché par le télégramme du curé à Plymouth. Le scélérat avait cru que j'étais déjà en mer et que je resterais en Afrique pendant plusieurs années. Mais je revins séance tenante. Quand j'appris les détails, je fus certain que mon poison avait été utilisé. Je vins vous voir pour m'assurer qu'il n'y avait pas d'autre explication possible. Mais il n'y en avait pas. Mortimer Tregennis était donc le meurtrier ; par amour de l'argent et peut-être avec l'idée que, si tous les autres membres de sa famille devenaient fous, il pourrait jouir seul de tous leurs biens, il s'était servi de la poudre de pied du diable, il avait rendu fous ses deux frères et tué sa sœur Brenda, le seul être humain que j'eusse aimé et qui m'eût aimé. Tel était son crime. Quel serait son châtement ?

« Ferais-je appel à la loi ? Où étaient mes preuves ? Je savais que les faits étaient vrais, mais comment parviendrais-je à persuader de leur véracité un jury de campagnards ? Il y avait une chance sur deux pour que je réussisse. Or je ne pouvais pas courir le risque d'échouer. Mon âme réclamait une vengeance. Je vous ai dit tout à l'heure, Monsieur Holmes, que j'avais passé une grande partie de mon existence loin de la loi et que j'étais devenu en quelque sorte ma propre loi. Je décidai alors qu'il partagerait le destin qu'il avait procuré aux autres. Ce serait cela ou je le

tuerais de mes propres mains. Dans toute l'Angleterre personne ne se soucie moins de sa vie que moi en ce moment.

« Je vous ai tout avoué. Vous savez le reste. Comme vous l'avez dit, après une nuit où je n'ai pas fermé l'œil, je suis parti de chez moi de bonne heure. Prévoyant la difficulté que j'aurais à le réveiller, j'avais en effet pris du gravier sur le tas dont vous avez parlé, et je m'en suis servi pour le lancer contre sa fenêtre. Il est descendu et m'a fait passer par la fenêtre du salon. Je lui ai exposé son crime. Je lui ai dit que j'étais venu à la fois en juge et en bourreau. Le misérable s'est effondré sur une chaise à la vue de mon revolver. J'ai allumé la lampe, mis la poudre dessus, et je me suis tenu de l'autre côté de la fenêtre, prêt à tirer et à l'abattre s'il essayait de quitter la pièce. Cinq minutes plus tard il était mort. Mon Dieu ! Quelle mort ! Mais je n'ai aucune pitié, car il n'a enduré que ce que ma bien-aimée avait enduré par sa faute. Voilà mon histoire, monsieur Holmes. Peut-être, si vous aimiez une femme, en auriez-vous fait autant. En tout cas je suis entre vos mains. Agissez comme il vous plaira. Je le répète : personne ne redoute moins la mort que moi. »

Holmes demeura assis quelque temps sans mot dire.

« Quelles étaient vos intentions ? demanda-t-il enfin.

– J'avais l'intention de m'enterrer en Afrique Centrale. Je n'ai accompli là-bas que la moitié de mon œuvre.

– Allez-y et accomplissez l'autre moitié, dit Holmes. Moi du moins je ne suis pas disposé à vous en empêcher. »

Le docteur Sterndale se leva, s'inclina gravement et quitta la tonnelle. Holmes alluma sa pipe et me tendit sa blague à tabac.

« Un peu de fumée qui n'est pas nocive sera la bienvenue ! me dit-il. Je crois que vous êtes de mon avis, Watson : nous ne sommes pas tenus d'intervenir dans une telle affaire. Notre enquête a été indépendante, notre action le sera également. Dénonceriez-vous cet homme ?

– Certainement pas !

– Je n'ai jamais aimé, Watson, mais si j'aimais et si la femme que j'aimais mourrait de la sorte, je pourrais fort bien me comporter comme notre chasseur de lions. Qui sait ? Bref, Watson, je n'offenserai pas votre intelligence en vous expliquant l'évidence même. Le gravier sur la vitre a été, bien sûr, le point de départ de mes recherches : il ne ressemblait pas à celui qui se trouvait dans la cour de la cure. Il n'y en avait que dans la villa du docteur Sterndale. La lampe éclairée en plein jour et les restes de poudre sur la tôle étaient les maillons d'une chaîne presque visible à l'œil nu. Et maintenant, mon cher Watson, je pense que nous pouvons chasser cette affaire de notre esprit et retourner avec une conscience pure vers ces racines chaldéennes dont on doit trouver trace dans la branche cornouaillaise du grand arbre de la langue celte. »

L'aventure du cercle rouge

Première Partie

« Décidément, madame Warren, je ne vois pas que vous ayez un motif réel d'inquiétude, et je comprends pas davantage pourquoi moi, dont le temps est précieux, j'interviendrais. D'autres occupations plus sérieuses, je vous assure, me réclament ! »

Ainsi parla Sherlock Holmes avant de se pencher à nouveau sur le grand album où il était en train de coller et d'annoter divers papiers nécessaires à ses travaux.

Mais la propriétaire avait la ténacité et l'astuce de son sexe. Elle se cramponna.

« L'an dernier, dit-elle, vous avez arrangé une affaire pour un de mes locataires, M. Fairdale Hobbs

– Ah oui ! Une toute petite affaire...

– Mais il ne cesse jamais d'en parler : de votre bonté, monsieur, et de la manière dont vous avez su faire surgir la lumière au sein des ténèbres. Je me suis rappelé ses paroles quand je me suis trouvée moi-même dans le doute et les ténèbres. Je sais que si seulement vous vouliez, vous pourriez... »

Holmes était sensible à la flatterie, mais également il n'est que juste de le dire, à un appel à sa bonté. Ces deux sentiments se conjuguèrent pour lui arracher un grand soupir de résignation : il posa son pinceau et recula sa chaise.

« Bien, bien, madame Warren ! Je vous écouterai donc. Vous ne voyez pas d'objection à ce que je fume ? Merci. Watson, les allumettes ! Vous êtes inquiète, si j'ai bien compris, parce que votre nouveau locataire s'enferme dans sa chambre et que vous ne pouvez pas le voir ? Eh bien, madame Warren, si j'étais votre locataire, il vous arriverait de ne pas me voir tous les jours !

– Sans doute, monsieur ; mais ce n'est pas la même chose. J'ai peur, monsieur Holmes. Tellement peur que je n'en dors plus. Entendre son pas rapide qui arpente depuis le matin jusqu'à une heure tardive de la nuit, et ne jamais entrevoir sa tête, c'est au-dessus de mes forces. Mon mari en est aussi énervé que moi ; mais il est dehors toute la journée pour son travail, tandis que je n'ai, moi, aucun repos. Pourquoi se cache-t-il ? Qu'a-t-il fait ? En dehors de la bonne, je suis toute seule avec lui dans la maison, et mes nerfs me lâchent ! »

Holmes se pencha en avant pour poser ses longs doigts minces sur l'épaule de la logeuse. Il disposait presque d'un pouvoir hypnotique qui lui permettait d'apaiser quand il le voulait.

L'effroi disparut des yeux de sa cliente, et sa physionomie agitée reprit sa banalité coutumière. Elle s'assit sur une chaise qu'il lui indiqua.

« Si je m'en occupe, dit-il, il me faut tous les détails. Prenez votre temps pour réfléchir. Le plus petit fait peut s'avérer l'essentiel. Vous m'avez déclaré que votre locataire était arrivé depuis dix jours et qu'il vous avait payé quinze jours de pension complète ?

– Il m'a demandé mes conditions, monsieur. J'ai proposé cinquante shillings par semaine. Il y a un petit salon, une chambre à coucher avec tout le confort, en haut.

– Et alors ?

– Il m'a répondu : « Je vous paierai cinq livres pas semaine si vous acceptez mes propres conditions. » Je ne suis qu'une pauvre femme, monsieur, et M. Warren ne gagne pas grand-chose : ce qui fait que l'argent compte beaucoup pour moi. Il a sorti de sa poche un billet de dix livres, et il me l'a remis en disant : « Vous recevrez la même chose chaque quinzaine si vous acceptez mes conditions. Sinon, au revoir ! »

– Quelles étaient ces conditions ?

– Eh bien, monsieur, c'était d'avoir une clef de la maison. Rien à dire, n'est-ce pas ? Souvent des locataires ont leur clef personnelle. Mais voilà : il m'a dit aussi que je ne devrais jamais m'occuper de lui, et jamais, sous aucun prétexte, le déranger.

– Tout cela n'a rien d'extraordinaire, il me semble !

– Raisonnablement non, monsieur. Mais nous sommes loin de la raison. Il loge chez nous depuis dix jours, et ni M. Warren, ni moi, ni la bonne, nous ne l'avons jamais revu. Nous entendons ce pas vif qui va, qui vient, qui va et qui vient, le matin, à midi, la nuit ; mais sauf le premier soir il n'est jamais sorti de la maison.

– Tiens ! Il est sorti le premier soir ?

– Oui, monsieur, et il est rentré fort tard : nous étions tous couchés. Après avoir payé, il m'avait avertie qu'il sortirait, et il m'avait demandé de ne pas mettre les barres à la porte. Je l'ai entendu monter l'escalier après minuit.

– Mais ses repas ?

– Il nous avait donné ses instructions : quand il sonnerait, nous devons lui monter son repas et le placer sur une chaise devant sa porte. Puis, sur un deuxième coup de sonnette, débarrasser sa chaise de ce qu'il a reporté dehors. Quand il a besoin de quelque chose, il le calligraphie en lettres d'imprimerie sur un morceau de papier qu'il dépose sur la chaise.

– Calligraphie ?

– Oui, monsieur. Il calligraphie au crayon en caractères d'imprimerie. Rien que le mot nécessaire ; pas autre chose. En voici un que j'ai apporté pour vous : « SAVON. » En voici un autre : « ALLUMETTE. » Celui-ci date du premier matin : « DAILY GAZETTE. » Tous les matins je lui monte ce journal avec son petit déjeuner.

– Mais dites-moi, Watson ! s'exclama Holmes en considérant avec une vive curiosité les bouts de papier que la logeuse lui avait remis. Nous voici hors des sentiers battus, si je comprends bien. Qu'il s'enferme chez lui, cela n'a rien d'extraordinaire. Mais pourquoi calligraphier ? La calligraphie en caractères d'imprimerie est un procédé qui n'est guère pratique. Pourquoi ne pas écrire comme tout le monde ? Que vous suggère cette manie, Watson ?

– Qu'il désire dissimuler son écriture.

– Mais pourquoi ? Que lui importe que sa logeuse ait un mot de son écriture ? Après tout, vous avez peut-être raison. Mais encore une fois pourquoi des messages si laconiques ?

– Je me le demande.

– Un champ plaisant s'ouvre à d'intelligentes spéculations. Les mots sont écrits avec un crayon violet à grosse pointe, d'un modèle courant. Remarquez que le papier est déchiré ici, juste à côté du mot, si bien que le S de SAVON a presque disparu. Voilà qui incite à la réflexion, n'est-ce pas, Watson ?

– Une précaution ?

– Sûrement ! Il devait y avoir une trace, une trace de pouce sans doute, qui pouvait révéler l'identité du personnage. Voyons, madame Warren, vous dites qu'il s'agit d'un barbu de taille moyenne et brun. Quel âge aurait-il environ ?

– Il est assez jeune, monsieur. Pas plus de trente ans.

– Réfléchissez : vous ne pouvez pas me donner d'autres indications ?

– Il m'a parlé en bon anglais, monsieur : pourtant il m'a semblé qu'il devait être étranger, vu son accent.

– Était-il bien habillé ?

– Très bien habillé, monsieur. Tout à fait un gentleman. Des vêtements sombres. Rien de spécial à remarquer.

– Il ne vous a pas donné son nom ?

– Non, monsieur.

– Et il n’a reçu ni lettres ni visiteurs ?

– Non, monsieur.

– Mais enfin, vous ou la bonne allez bien chez lui le matin ?

– Non, monsieur. Il fait le ménage lui-même.

– Mon Dieu ! Voilà qui est tout à fait singulier ! Avait-il des bagages ?

– Il avait apporté un gros sac brun. Rien de plus.

– Eh bien, vous ne vous livrez pas beaucoup d’éléments pour nous aider ! Rien n’est sorti de cette chambre, absolument rien ? »

La logeuse tira de son sac une enveloppe : elle en sortit deux allumettes brûlées et un mégot qu’elle posa sur la table.

« C’était ce matin sur son plateau. Je vous les ai apportées parce que j’ai entendu dire que vous pouviez lire des tas de choses sur des riens. »

Holmes haussa les épaules.

« Sans intérêt, fit-il. Les allumettes ont servi, naturellement, à allumer des cigarettes : c’est évident d’après la courte dimension de la partie consommée. Il faut la moitié d’une allumette pour allumer une pipe ou un cigare. Mais... tiens, tiens ! Le gentleman en question porte barbe et moustaches, m’avez-vous dit ?

– Oui, monsieur.

– Bizarre ! J’aurais juré que seul un individu rasé aurait fumé cette cigarette. Regardez, Watson : votre modeste moustache elle-même aurait été brûlée !

– Un fume-cigarette, peut-être ?

– Non. Le bout est collé. Je suppose qu’il n’y a pas deux personnes dans votre meublé, madame Warren ?

– Non, monsieur. Il mange si peu que je me demande comment il est encore en vie.

– Hum ! Je crois que nous sommes obligés d’attendre de nouveaux éléments. Après tout, vous n’avez pas de sujet de plainte : vous avez reçu votre loyer, et il n’a rien d’un gêneur. Certes il n’est pas un locataire du type courant ! Mais il vous paie rondement, et s’il préfère vivre à l’écart, cela ne vous regarde pas. Nous n’avons pas le droit de forcer sa retraite tant que nous n’avons pas une raison de croire que cette retraite est imposée par une culpabilité quelconque. Je m’occupe de l’affaire, c’est entendu : je ne la perdrai pas de vue. Rendez-moi compte de tout fait nouveau, et fiez-vous à mon appui si vous en avez besoin. »

Quand la logeuse nous eut quittés, Holmes réfléchit.

« Cette affaire présente incontestablement quelques détails intéressants, me dit-il. Il peut s’agir d’un cas d’excentricité particulière, sans signification. Mais il peut s’agir aussi d’une histoire plus en profondeur qu’on ne le croirait à priori. La première idée qui vient à l’esprit est que la personne qui habite maintenant chez la logeuse est peut-être tout à fait différente de celle qui a loué le meublé.

– Qu’est-ce qui vous fait penser cela ?

– Négligeons pour l’instant ce mégot. N’est-il pas curieux que la seule fois où le locataire soit sorti, ç’ait été tout de suite après avoir retenu le meublé ? Il est revenu, lui ou un autre, quand tous les témoins étaient au lit. Nous n’avons aucune preuve que la personne qui est rentrée soit effectivement celle qui était partie. D’autre part, l’homme qui a loué la chambre parlait bien l’anglais. Or, celui-ci écrit « Allumette » alors qu’il aurait dû écrire « Allumettes ». Je peux imaginer que le mot a été pris dans un dictionnaire qui aurait indiqué le singulier mais non le pluriel. Ce style laconique peut avoir pour but de dissimuler une très imparfaite connaissance de l’anglais. Oui, Watson, je me demande sérieusement si une substitution de locataires n’aurait pas été opérée.

– Mais pour quel motif ?

– Ah ! Voilà le problème. Recherchons de ce côté... »

Il prit le grand livre sur lequel, chaque jour, il classait les annonces personnelles qui paraissaient dans les grands journaux de Londres.

« ...Mon Dieu ! s’exclama-t-il en tournant les pages. Quel chœur de gémissements, de pleurs, de bêlements ! Quelle poubelle d’événements disparates ! C’est sans conteste le meilleur terrain de chasse pour l’amateur de sensationnel... Voyons : cet homme est seul ; il ne peut recevoir de lettre sans ouvrir de brèche dans le secret absolu qu’il réclame. Comment des nouvelles ou un message peuvent-ils lui parvenir de l’extérieur ? Par une annonce dans un journal, c’est évident. Il n’existe apparemment pas d’autre moyen. Par chance nos recherches se limitent à un seul

journal. Voici les coupures de la Daily Gazette depuis une quinzaine de jours : “Dame au boa noir du Prince’s Skating Club...” Passons ! “Sûrement Jimmy ne voudra pas briser le cœur de sa mère...” Cela ne semble pas concerner notre inconnu... “Si la dame qui s’est évanouie dans le bus de Brixton...” Elle ne m’intéresse pas. “Chaque jour mon cœur soupire...” Des bêlements, Watson ! Des bêlements sans pudeur !... Ah ! nous touchons au vraisemblable ! Écoutez : “Patience. Trouverons un moyen sûr de communiquer. En attendant, ces annonces. – G” La date ? deux jours après l’arrivée du locataire de Mme Warren. Plausible, non ? L’inconnu pourrait comprendre l’anglais, même s’il ne sait pas bien l’écrire. Voyons si nous trouvons une suite. Oui. Trois jours plus tard : “Je prends des dispositions pour réussir. Patience et prudence. Les nuages passeront. – G” Pendant une semaine, plus rien. Puis voici quelque chose de beaucoup plus précis : “La voie se libère. Si je trouve l’occasion d’un message par signaux, code convenu toujours en vigueur – un A, deux B, etc. A bientôt des nouvelles – G” C’était dans le journal d’hier, et il n’y a rien dans celui d’aujourd’hui. Tout ne s’applique-t-il pas parfaitement au locataire de Mme Warren ? Si nous attendons un peu, Watson, je suis certain que l’affaire nous deviendra plus intelligible. »

Il ne se trompait pas. Le lendemain matin, je trouvai mon ami debout le dos au feu et le visage épanoui.

« Que pensez-vous de ceci, Watson ? me cria-t-il en prenant un journal sur la table. “Grand immeuble rouge avec revêtement de pierres blanches. Troisième étage. Deuxième fenêtre gauche. Après le crépuscule – G” Voilà qui est assez précis ! J’ai l’impression qu’après notre petit déjeuner nous irons faire une petite reconnaissance dans le quartier de Mme Warren... Ah ! madame Warren ! Quelles nouvelles nous apportez-vous ce matin ?

– Cela relève de la police, monsieur Holmes ! Je n’en peux plus ! Je vais le mettre à la porte ! Je serais bien montée le lui dire tout droit, mais j’ai pensé qu’il valait mieux vous demander conseil auparavant. Je suis à bout de patience, et quand on s’attaque à mon vieux mari...

– On s’est attaqué à votre mari

– Enfin, on l’a malmené en tout cas !

–Mais qui l’a malmené ?

– Ah ! je voudrais bien le savoir ! Ca s’est passé ce matin, monsieur ! M. Warren est chronométrier chez Morton & Waylight’s, à Tottenham Court Road...Il faut qu’il parte de la maison avant sept heures. Eh bien, ce matin, il n’avait pas fait dix pas dans la rue que deux hommes se sont approchés de lui par-derrière, lui ont jeté un manteau sur la tête, et l’ont fourré dans un fiacre qui était rangé au bord du trottoir. Ils l’ont promené pendant une heure, puis ils ont ouvert la portière et l’ont jeté dehors. Il est tombé sur la route, et il était tellement abasourdi qu’il ne sait même pas ce qu’est devenu le fiacre... quand il s’est relevé, il a découvert qu’il se trouvait sur Hampstead Heath ; alors il a pris le bus pour rentrer à la maison et à présent il est couché sur le canapé. Moi je suis venue tout de suite vous raconter ce qui est arrivé.

– Très intéressant ! fit Holmes. A-t-il observé ces hommes ? De quoi avaient-ils l'air ? les a-t-il entendus parler ?

– Non ; il était complètement ahuri. Il a seulement l'impression qu'il a été enlevé par magie. Il y avait deux hommes dans le fiacre, peut-être trois.

– Et vous pensez que cette agression a un rapport quelconque avec votre locataire ?

– Voyons, voilà quinze ans que nous habitons là et jamais il ne s'est rien passé de semblable ! J'en ai assez de lui. L'argent n'est pas tout. Je vais le flanquer à la porte avant ce soir.

– Attendez un peu, madame Warren ! Ne brusquez rien. Je commence à croire que cette affaire peut être beaucoup plus importante qu'elle ne le paraissait au premier abord... Il est clair qu'un danger menace votre locataire. Il est également clair que ses ennemis, qui le guettaient près de chez vous, ont confondu votre mari avec lui dans la lumière brumeuse du matin. Quand ils ont découvert leur erreur, ils l'ont relâché. S'ils n'avaient pas commis cette erreur, on peut se demander ce qu'ils auraient fait !

– Alors, comment dois-je agir, monsieur Holmes ?

– J'ai grande envie de voir votre locataire, Mme Warren.

– Je ne vois pas comment vous y réussiriez, à moins d'enfoncer la porte. Je l'entends toujours qui tourne sa clef quand je descends l'escalier après avoir apporté le plateau.

– Il doit tout de même prendre le plateau pour le porter dans sa chambre. Nous pouvons donc nous cacher quelque part et le voir à ce moment-là. »

La logeuse réfléchit.

« Ma foi, monsieur, en face il y a un débarras. Je pourrais installer un miroir, et si vous étiez derrière la porte...

– Parfait ! approuva Holmes. A quelle heure déjeune-t-il ?

– Vers une heure, monsieur.

– Alors le docteur Watson et moi-même nous serons là à temps. Au revoir, madame Warren ! »

A midi et demi nous étions sur le perron de Mme Warren ; la maison était haute, étroite, en briques jaunes, située dans Great Orme Street, petite artère aboutissant sur la façade nord-est du

British Museum. Sa position près de l'angle de la rue lui procure une bonne perspective sur Howe Street et ses immeubles plus prétentieux. Holmes, avec un petit rire, me montra l'une de ces demeures résidentielles : elle faisait saillie et ne pouvait échapper au regard.

« Voyez, Watson ! me dit-il. “Grand immeuble rouge avec revêtement de pierres blanches.” Voilà le sémaphore. Nous connaissons l'endroit, et nous connaissons le code ; notre tâche devrait être simple. Il y a l'écriteau “A louer” à cette fenêtre. C'est évidemment un appartement vide, et le complice peut y accéder. Eh bien, madame Warren, quoi de neuf ?

– Tout est prêt. Si vous voulez monter tous les deux et laisser vos souliers en bas sur le palier, je vais vous conduire. »

Elle avait aménagé une excellente cachette. Le miroir était placé de telle sorte qu'assis dans l'obscurité nous pouvions très bien voir la porte d'en face. A peine nous étions-nous installés et Mme Warren nous avait-elle quittés, qu'un tintement éloigné nous informa que notre mystérieux voisin avait sonné. Bientôt la logeuse apparut avec le plateau, le déposa sur la chaise à côté de la porte fermée puis, traînant lourdement les pieds, s'en alla. Accroupis tous les deux dans l'angle de la porte, tassés l'un contre l'autre, nous fixions le miroir avec une curiosité intense. Soudain, lorsque les pas de la logeuse se furent assourdis, nous entendîmes le grincement d'une clef, la poignée tourna, deux mains fines se tendirent vers le plateau qu'elles soulevèrent de la chaise. Un instant plus tard le plateau fut hâtivement replacé, et j'aperçus le temps d'un éclair un beau visage brun qui regardait avec épouvante l'entrebâillement de la porte du débarras. Puis la porte se referma. La clef joua à nouveau. Tout redevint silence. Holmes me secoua la manche et nous descendîmes l'escalier à pas feutrés.

« Je reviendrai dans la soirée, dit-il à la logeuse qui était accourue aux nouvelles. Je crois, Watson, que chez nous nous discuterons plus paisiblement de l'affaire. »

Une installé dans son fauteuil il me dit :

« Mon hypothèse, comme vous l'avez vu, s'est vérifiée : il y a eu substitution de locataires. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que nous trouverions une femme, et pas une femme banale, Watson !

– Elle nous a vus.

– Oh ! elle a certainement vu quelque chose qui l'a effarouchée ! La séquence des événements est bien simple, n'est-ce pas ? Un couple cherche refuge à Londres contre un danger aussi terrible qu'imminent. On peut mesurer le danger d'après la rigueur des précautions. L'homme, qui doit absolument faire une certaine chose, désire que pendant ce temps sa femme soit en complète sécurité. Problème peu facile. Mais qui reçoit une solution originale, et si efficace que la présence de la femme demeure ignorée même de sa logeuse qui lui apporte sa nourriture. Les messages calligraphiés en caractères d'imprimerie, c'est maintenant évident, avaient pour but de ne pas trahir le sexe de leur auteur. L'homme ne peut venir auprès de la femme, sinon il guiderait

leurs ennemis à sa cachette. Comme il ne peut pas communiquer directement avec elle, il a recours aux annonces personnelles d'un journal. Jusqu'ici tout est simple.

– Mais à la racine de tout cela, quoi ?

– Eh oui, Watson, homme pratique comme toujours ! A la racine de tout cela, quoi ? Le problème que nous a posé un caprice de Mme Warren s'élargit singulièrement et, au fur et à mesure que nous avançons, révèle des données de plus en plus sombres. Nous pouvons d'ores et déjà affirmer ceci : il ne s'agit pas d'une banale escapade amoureuse. Vous avez vu la figure de la femme quand elle a flairé un danger. Nous avons appris, également, l'agression dont le logeur a été victime, mais qui visait sans aucun doute son locataire. Ces alertes, plus ce besoin désespéré de secret, indiquent une question de vie ou de mort. D'autre part l'agression commise à l'encontre de M. Warren montre que l'ennemi, quel qu'il soit, ignore la substitution du locataire féminin. C'est très curieux, très complexe, Watson !

– Pourquoi vous en occupez-vous ? Qu'avez-vous à y gagner ?

– Eh, mon cher, c'est l'art pour l'art ! Je suppose que lorsque vous exerciez, vous pratiquiez la médecine sur des cas qui parfois ne vous rapportaient pas un penny – Pour m'instruire, Holmes.

– On n'est jamais assez instruit, Watson. L'instruction s'acquiert tout au long d'une série de leçons ; et la dernière leçon est la plus grande. Or, un cas instructif se présente. Bien qu'il n'y ait rien à gagner, ni argent, ni crédit, il faut élucider. Quand la nuit tombera, notre enquête devrait avancer d'un grand pas. »

Lorsque nous retournâmes chez Mme Warren, la lumière confuse d'une soirée d'hiver londonien s'était épaissie en un rideau gris uniforme que trouaient seulement les carrés jaunes des fenêtres et les halos brouillés des lampadaires. Pendant que nous regardions par les vitres du salon éteint de la logeuse, une lueur supplémentaire scintilla assez haut dans l'obscurité.

« Quelqu'un se déplace dans cette pièce, chuchota Holmes qui colla sa tête osseuse et aiguë contre le carreau. Oui, je distingue sa silhouette. Le voici encore. Il tient une bougie à la main. Maintenant il scrute à travers la rue. Il veut s'assurer qu'elle guette... Maintenant il commence à faire des signaux... Prenez le message aussi, Watson : nous nous contrôlerons l'un l'autre. Un seul flash... c'est A, sûrement. Voyons Combien de fois, Watson ? Vingt ? Moi aussi... C'est donc T... AT, c'est assez intelligible !... Un autre T. Sûrement ceci est le début d'un deuxième mot. Maintenant... TENTA. Point. Ce ne peut pas être tout, Watson : ATTENTA ne veut rien dire ! Ou alors AT, TEN, TA ? Mais ce n'est pas plus clair, à moins que TA ne soient les initiales de quelqu'un. Il repart ! Qu'est-ce ? ATTE... Comment, encore le même message ? Curieux, Watson, très curieux ! Maintenant il s'arrête encore. Non il recommence. AT... Comment ! Il répète une troisième fois ? ATTENTA, trois fois ! Combien de fois va-t-il le répéter ? Non, il semble que ce soit la fin. Il s'est retiré de la fenêtre. Q'en pensez-vous, Watson ?

– Un message chiffré, Holmes. »

Mon compagnon poussa soudain un petit rire étouffé de compréhension.

« Et le chiffre n'est pas très obscur, Watson ! Voyons, c'est de l'italien ! Le A signifie que le message est adressé à une femme. Et à cette femme il répète : « Attention ! Attention ! Attention ! » Hein, Watson ?

– Vous avez mis dans le mille.

– Certainement ! C'est un message très urgent, répété trois fois pour qu'il soit encore plus pressant. Attendez... Le voici qui revient à la fenêtre. »

A nouveau nous distinguâmes la vague silhouette d'un homme accroupi et le va-et-vient de la flamme maigrichonne de l'autre côté de la fenêtre. Les signaux avaient repris : plus rapides. Si rapides qu'il était difficile de les suivre.

« PERICOLO. Pericolo, qu'est-ce à dire, Watson ? péril, danger, n'est-ce pas ? Oui, par Jupiter, c'est un signal d'alarme ! Il recommence : PERI... Que se passe-t-il ? »

La lumière s'était soudainement éteinte, toute lueur avait disparu derrière la fenêtre, le troisième étage ne formait plus qu'une bande noire autour de l'immeuble. Le dernier cri d'avertissement avait été arrêté net. Comment, et par qui ? La même idée nous vint à tous deux. Holmes se leva d'un bond.

« Voilà qui est grave, Watson ! s'écria-t-il. Une diablerie est en cours : pourquoi le message a-t-il été si brusquement interrompu ? Je devrais avertir Scotland Yard... Mais l'affaire se précipite trop pour que nous la perdions de vue ne fût-ce qu'un instant.

– Voulez-vous que j'aille chercher la police ?

– Il faudrait que la situation se précise un peu plus nettement. Peut-être a-t-elle malgré tout une explication plus innocente que je ne le pense... Venez, Watson, traversons la rue et voyons les choses de plus près. »

Deuxième Partie

Tandis que nous nous dirigeons rapidement vers Howe Street, je me retournai vers la maison que nous venions de quitter. Derrière la fenêtre du haut se profilait confusément l'ombre d'une tête, d'une tête de femme, qui fouillait la nuit sans bouger, et qui devait attendre, dans l'angoisse, que reprît le message interrompu. Devant l'entrée de l'immeuble de Howe Street, un homme qui avait relevé le col de son pardessus s'appuyait contre la grille. Quand la lumière du hall éclaira nos visages il sursauta.

« Holmes ! s'exclama-t-il.

– Mais c'est Gregson ! s'écria mon compagnon en serrant la main du détective de Scotland Yard. Les amoureux finissent toujours par se rencontrer, hé, Gregson ? Quelle affaire vous amène ici ?

– La même que la vôtre, je suppose ! mais je me demande comment vous vous y trouvez mêlé.

– Par divers fils, différents des vôtres, mais qui font partie du même écheveau. J'ai surpris des signaux.

– Des signaux ?

– Oui, de cette fenêtre. Ils se sont interrompus en plein milieu. Nous avons traversé pour savoir pourquoi. Mais puisque vous avez l'affaire en main, je ne vois pas pourquoi je persévérais dans mon enquête.

– Un moment ! s'écria Gregson avec chaleur... Je tiens à vous dire, monsieur Holmes, que je ne me suis jamais trouvé dans une affaire avec vous sans me sentir beaucoup plus fort. Cet immeuble ne possède qu'une sortie ; aussi ne peut-il pas nous échapper.

– Qui est-ce ?

– Ah ! Ah ! Pour une fois que nous marquons un point, monsieur Holmes... »

Il frappa le sol de sa canne. Un cocher, fouet en main, descendit du siège d'un fiacre à quatre roues qui stationnait de l'autre côté de la rue.

« ... Puis-je vous présenter à M. Sherlock Holmes ? demanda-t-il au cocher. Voici M. Leverton, de l'agence américaine Pinkerton.

– Le héros du mystère de la caverne de Long Island ? s'enquit Holmes. Monsieur, je suis très heureux de faire votre connaissance ! »

L'Américain, tout jeune homme au visage de businessman, imberbe, calme, maigre, rougit en entendant les paroles de Holmes.

« Je suis sur la piste de ma vie, monsieur Holmes ! nous dit-il. Si j'attrape Gorgiano...

– Comment ! Gorgiano du Cercle Rouge ?

– Ah ! on le connaît bien en Europe, je vois ? Nous le connaissons aussi en Amérique. Nous savons qu'il est derrière une cinquantaine de meurtres, et pourtant nous ne détenons aucune preuve positive contre lui. Je l'ai pisté depuis New York ; depuis une semaine je m'attache à ses pas ; je n'attends qu'un prétexte pour lui mettre la main au collet. M. Gregson et moi l'avons vu se terrer dans cet immeuble ; il n'y a qu'une issue ; il ne peut nous échapper. Depuis qu'il est entré, trois personnes sont sorties, mais je jure qu'il n'était aucune des trois.

– M. Holmes m'a parlé de signaux, dit Gregson. Je crois que, comme d'habitude, il en sait plus que nous. »

En quelques mots Homes exposa la situation telle que nous la connaissions. L'Américain, vexé, se tordit les mains.

« Il nous a repérés ! s'exclama-t-il.

Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

– Voyons ! il était en train d'envoyer un message à une complice, car plusieurs membres de son gang se trouvent à Londres. Et puis, tout à coup, au moment où il était en train de faire savoir qu'il y avait du danger, le voilà qui s'interrompt ! Qu'est-ce que cela veut dire, sinon qu'il a tout à coup aperçu dans la rue l'un de nous, ou du moins qu'il a soudain compris qu'un péril imminent le menaçait et qu'il devait faire tout de suite quelque chose s'il voulait parer ? quel est votre avis, monsieur Holmes ?

– Mon avis est que nous montions tout de suite et que nous nous rendions compte par nous-mêmes.

– Mais nous n'avons pas de mandat pour l'arrêter !

– Dans des conditions suspectes, il se trouve dans des locaux inoccupés, répondit Gregson. Cela suffit pour l'instant. Quand nous aurons mis la main au collet, nous verrons si New York peut nous donner un coup de main pour le maintenir hors d'état de nuire. Moi je prends la responsabilité de l'arrêter immédiatement. »

Nos détectives officiels manquent parfois d'imagination mais jamais de courage. Gregson grimpa l'escalier pour procéder à l'arrestation de cet assassin déterminé avec la même tranquillité que s'il montait le grand escalier de Scotland Yard. Le représentant de Pinkerton avait essayé de le précéder, mais Gregson l'avait écarté fermement. Les dangers londoniens devaient être le privilège de la police londonienne.

La porte de l'appartement de gauche du troisième étage était entrebâillée. Gregson la poussa ; elle s'ouvrit toute grande. A l'intérieur régnaient le silence total et l'obscurité. Je frottai une allumette pour allumer la lanterne du détective. Lorsque la flamme se dressa bien droite, nous poussâmes tous une exclamation de surprise. Sur le plancher nu s'étirait une piste de sang frais. Les pas rouges se dirigeaient vers nous ; ils venaient d'une chambre du fond, dont la porte était fermée. Gregson l'enfonça d'un coup d'épaule et brandit sa lanterne devant lui, pendant que nous regardions avidement par-dessus ses épaules.

Au milieu de la pièce vide le corps d'un colosse avait boulé ; son visage rasé, basané, grotesquement déformé, gisait dans une mare de sang qui s'élargissait lentement sur le parquet. Ses genoux étaient remontés, ses mains projetées en l'air dans un spasme d'agonie ; le manche blanc d'un couteau émergeait de sa large gorge brune ; la lame était profondément enfoncée. Tout gigantesque qu'il fût, l'homme avait dû tomber comme un bœuf sous le merlin après avoir reçu ce coup terrible. A côté de sa main droite, un poignard à manche de corne et à double tranchant, bien plus formidable encore, gisait auprès d'un gant en chevreau noir.

« C'est Black Gorgiano ! cria le détective américain. Quelqu'un nous a pris de vitesse.

– Voici la bougie près de la fenêtre, monsieur Holmes, dit Gregson. Eh bien, que Diable faites-vous ? »

Holmes avait allumé la bougie, et la promenait d'arrière en avant et d'avant en arrière contre les carreaux. Puis il fouilla la nuit, souffla la bougie et la jeta par terre.

« Je crois que j'ai fait quelque chose d'utile... » murmura-t-il.

Il demeura immobile à réfléchir pendant que les deux professionnels examinaient le cadavre.

« ... Vous dites que trois personnes sont parties de l'immeuble pendant que vous attendiez en bas, reprit-il enfin. Les avez-vous vues de près ?

– Oui.

– N'avez-vous pas remarqué un individu d'une trentaine d'années, pas très grand, brun, avec une barbe noire ?

– Si. Il est sorti le dernier.

– Je parierais bien que c’est votre homme. Je veux vous donner son signalement, et nous avons une excellente reproduction de l’empreinte de ses pas. Cela devrait vous suffire.

– Ce n’est pas beaucoup, monsieur Holmes, pour retrouver cet individu parmi des millions de Londoniens.

– Pas beaucoup en effet. Voilà pourquoi j’ai cru bien faire en appelant cette dame à notre aide. »

A ces mots, nous nous retournâmes tous. Dans l’encadrement de la porte se tenait une femme, grande, très belle : la mystérieuse locataire de Mme Warren. Elle avançait à pas lents ; son visage pâli, tiré, n’exprimait que l’effroi ; ses yeux se fixèrent, terrifiés, sur le cadavre étendu sur le plancher.

– Vous l’avez tué ! murmura-t-elle. Oh ! Dio moi, vous l’avez tué !

Puis j’entendis une profonde inspiration d’air, et je la vis sauter en l’air en poussant un cri de joie. Elle se mit à danser tout autour de la pièce en battant des mains ; ses yeux noirs brillaient sous l’effet d’une joie indicible ; mille jolies exclamations italiennes jaillirent de sa bouche. C’était terrible et stupéfiant de voir une femme qui délirait de joie devant un spectacle pareil. Brusquement elle s’immobilisa et nous regarda avec des yeux inquisiteurs.

« Mais vous ! Vous êtes de la police, n’est-ce pas ? Vous avez tué Giuseppe Gorgiano, n’est-ce pas ? Vous avez tué Giuseppe Gorgiano, n’est-ce pas ?

– Nous sommes de la police, madame. »

Elle fouilla du regard les ombres de la pièce.

« Mais alors, où est Gennaro ? demanda-t-elle. Gennaro est mon mari : Gennaro Lucca. Je m’appelle Emilia Lucca, et nous sommes tous deux de New York. Où est Gennaro ? Il vient de m’appeler par cette fenêtre ; j’ai accouru tout de suite.

– C’est moi qui vous ai appelée, dit Holmes.

– Vous ! Comment auriez-vous pu m’appeler ?

– Votre code n’était pas difficile à comprendre, madame ? Et votre présence ici était hautement désirable. Je savais que je n’avais qu’à transmettre en code le mot *Vieni*, et que vous viendriez aussitôt. »

La belle Italienne dévisagea mon compagnon avec inquiétude.

« Je ne comprends pas comment vous savez cela ! dit-elle. Giuseppe Gorgiano... Comment a-t-il ?... »

Elle s'interrompit, et tout d'un coup son visage s'éclaira de fierté et de joie.

« Maintenant je vois ! Mon Gennaro ! Mon beau, mon merveilleux Gennaro, qui m'a préservée de tout mal, c'est lui qui a tué, qui a tué le monstre ! Oh ! Gennaro, comme tu es magnifique ! Quelle femme pourrait jamais être digne d'un tel homme ?

– Ma foi, madame Lucca, fit le prosaïque Gregson en posant une main sur le bras de la dame avec aussi peu de sentiment que s'il s'agissait d'un voyou de Notting Hill, je ne me rends pas très bien compte à présent de ce que vous êtes ; mais vous en avez dit assez pour que je me rende parfaitement compte que je dois vous conduire à Scotland Yard !

– Un moment, Gregson ! intervint Holmes. J'imagine que cette dame souhaite sans doute nous donner tous les renseignements dont nous avons besoin. Comprenez-vous, madame, que votre mari sera arrêté et qu'il passera en jugement pour avoir tué l'homme qui est étendu devant vous ? Tout ce que vous dites peut servir de témoignage. Mais si vous pensez qu'il a agi pour des motifs qui n'ont rien de criminel et qu'il voudrait faire connaître, alors vous ne le servirez jamais mieux qu'en disant toute la vérité.

– Maintenant que Giorgiano est mort, nous n'avons plus rien à craindre, répondit-elle. C'était un démon, un monstre ! Aucun juge au monde ne pourrait punir mon mari de l'avoir tué.

– Dans ce cas, fit Holmes, je propose que nous fermions cette porte en laissant les choses telles quelles, et que nous allions dans la chambre qu'occupe cette dame afin de nous faire une opinion d'après ce qu'elle nous dira. »

* * * *

Une demi-heure plus tard nous étions assis tous les quatre dans le petit salon de la signora Lucca pour écouter le récit des événements sinistres à la conclusion desquels nous venions d'assister. Elle parlait un anglais rapide, mais assez peu conventionnel.

« Je suis née à Posilippo, près de Naples, commença-t-elle. Je suis la fille d'Augusto Barelli qui fut le premier magistrat et le député de la région. Gennaro était au service de mon père et je suis devenue amoureuse de lui ; à ma place toute autre femme l'aurait aimé. Il n'avait ni argent ni situation : il ne possédait rien en dehors de sa beauté, de sa force et de son énergie. Mon père s'est opposé à notre mariage. Nous nous sommes enfuis tous les deux ; notre mariage a été célébré à Bari, et j'ai vendu mes bijoux afin d'avoir assez d'argent pour aller en Amérique. Cela se passait il y a quatre ans ; depuis lors nous avons toujours habité New York.

« La chance, d'abord, nous a souri. Gennaro a pu rendre service, en le sauvant de quelques ruffians, à un gentilhomme italien qui l'a pris sous sa puissante protection. Il s'appelait Tito Castalotte, et il était le principal associé de la grande firme Castalotte et Zamba, la plus grosse affaire d'importation de fruits à New York. Le signor Zamba étant infirme, notre nouvel ami Castalotte était omnipotent dans la société qui emploie plus de trois cents personnes. Il a engagé mon mari, lui a confié la direction d'un service et lui a témoigné de mille manières ses bonnes dispositions. Le signor Castalotte était célibataire ; je crois qu'il avait pour Gennaro l'affection d'un père ; de fait, mon mari et moi l'aimions filialement. Nous avions loué et meublé une petite maison à Brooklyn, et tout notre avenir semblait assuré quand a surgi un nuage noir qui allait se répandre sur tout notre ciel.

« Un soir, Gennaro a ramené un compatriote qui s'appelait Gorgiano et qui était également natif de Posilippo. C'était un colosse, vous avez pu le constater d'après son cadavre. Non seulement il avait le corps d'un géant, mais tout en lui était démesuré, grotesque, terrifiant. Dans notre petite maison sa voix résonnait comme le tonnerre, et il y avait juste assez de place pour les moulinets de ses bras. Ses idées, ses émotions, ses passions, il exagérait tout : c'en était monstrueux. Il parlait, ou plutôt il rugissait avec une telle violence que les autres ne pouvaient plus que se taire et baisser la tête sous ce déluge de mots. Quand il vous regardait, ses yeux s'enflammaient, vous tenaient hypnotisé. C'était un homme terrible, étonnant. Dieu merci, le voilà mort !

« Il est venu, il est revenu. Gennaro cessait d'être heureux quand il était là. Mon pauvre mari demeurait assis pâle et silencieux, écoutant l'interminable délire politique et social qui faisait le fond de la conversation de notre visiteur. Gennaro ne disait rien, mais moi qui le connaissait bien, je pouvais lire sur ses traits la trace d'une émotion que je ne lui avais jamais vue auparavant. D'abord j'ai cru qu'il s'agissait d'une simple aversion. Puis, graduellement, j'ai compris que c'était plus que de l'aversion. C'était de la peur : une peur profonde, secrète, bouleversante. Ce soir-là, le soir où j'ai deviné sa terreur, j'ai mis mes bras autour de son cou et je l'ai supplié, au nom de son amour pour moi et de tout ce qu'il chérissait, de ne rien me cacher et de me dire pourquoi ce colosse l'épouvantait.

« Il m'a parlé. En écoutant mon cœur s'est glacé. Mon pauvre Gennaro, à l'époque où le monde entier semblait se liguier contre lui et où sa raison vacillait sous les injustices qu'il subissait, avait rallié une association de Naples, le Cercle Rouge, affiliée aux vieux carbonari. Les serments, les secrets de cette association étaient terribles ; une fois sous sa coupe il n'y avait pas d'échappatoire possible. Quand nous étions partis pour l'Amérique, Gennaro avait cru en être quitte pour toujours. Quelle ne fut pas son angoisse quand il rencontra un soir dans la rue celui-là même qui l'avait initié à Naples, le géant Gorgiano qui avait mérité d'être surnommé "la Mort" dans l'Italie du sud car il avait du sang jusqu'au coude ! Gorgiano s'était rendu à New York pour fuir la police italienne, mais déjà il avait fondé dans sa nouvelle patrie une filiale de cette association infernale. Gennaro m'a raconté tout cela, et il m'a montré une convocation qu'il venait de recevoir : un cercle rouge était dessiné dessus ; la convocation était pour une loge qui devait être tenue à une certaine date ; sa présence était requise, obligatoire.

« C'était triste ; hélas ! le pire allait survenir ! J'avais remarqué depuis quelque temps que lorsque Gorgiano venait à la maison, il s'adressait souvent à moi ; et quand il parlait à mon mari,

ses yeux terribles, luisants comme ceux d'une bête féroce, se tournaient constamment vers moi. Un soir il m'a confié que j'avais éveillé ce qu'il appelait l'amour au-dedans de lui... L'amour de cette brute, de ce sauvage ! J'étais seule ; Gennaro n'était pas encore rentré. Il s'est approché de moi, m'a saisie dans ses bras énormes, m'a enlacée dans une étreinte d'ours, m'a couverte de baisers et m'a adjurée de partir avec lui. J'étais en train de me débattre en hurlant quand Gennaro est arrivé ; il lui a sauté dessus ; mais Gorgiano l'a assommé et s'est enfui. Il ne devait plus pénétrer chez nous. Mais nous nous étions fait un ennemi mortel.

« Quelques jours plus tard la loge était tenue. Gennaro en est rentré avec un visage tel que j'ai senti qu'il lui était arrivé quelque chose de terrible. C'était pire que tout ce que nous avions imaginé. Les fonds de l'association provenaient de chantages exercés aux dépens des Italiens riches, qui étaient menacés de violences s'ils refusaient de verser de l'argent. Castalotte, notre cher ami et bienfaiteur, avait été contacté par eux. Il ne s'était pas laissé intimider et il avait averti la police. La loge venait en conséquence de décider de faire de lui un exemple tel qu'aucune autre victime n'oserait se rebeller : lui et sa maison sauteraient à la dynamite. Un tirage au sort devait désigner l'affilié qui commettrait l'attentat. Gennaro avait vu son cruel sourire quant à son tour il avait plongé sa main dans le sac. Sans nul doute tout avait été combiné à l'avance, et Gennaro avait sorti le papier estampillé du Cercle Rouge qui ordonnait le crime. Ou bien il lui fallait tuer son meilleur ami, ou bien il allait s'exposer à la vengeance de ses camarades.

« Toute la nuit-là, nous sommes restés assis enlacés, chacun réconfortant l'autre en vue des épreuves redoutables qui nous attendaient. L'attentat avait été fixé au lendemain soir. A midi mon mari et moi nous étions embarqués pour Londres, non sans avoir complètement informé notre bienfaiteur et renseigné la police pour qu'elle veille constamment sur sa vie.

« Le reste, messieurs, vous le connaissez. Nous étions sûrs que nos ennemis nous suivraient comme nos ombres. Gorgiano avait des motifs personnels de vengeance, mais en tout état de cause nous savions comme il pouvait être impitoyable, rusé, infatigable. L'Italie et l'Amérique abondent en histoires sur son pouvoir terrible. S'il voulait l'exercer à nos dépens, ce serait immédiatement. Mon cher amour a employé les quelques jours d'avance que notre départ précipité lui avait donnés à aménager un refuge afin qu'aucun danger possible ne me menace. Pour sa part il voulait être libre afin de pouvoir communiquer à la fois avec la police américaine et avec la police italienne. Je ne sais pas moi-même où il a habité, ni ce qu'il a fait. Tout ce que j'apprenais, c'était par les annonces personnelles d'un journal. Mais une fois, regardant par la fenêtre, j'ai vu deux Italiens qui surveillaient la maison, et j'ai compris que Gorgiano avait découvert notre cachette. Finalement Gennaro m'a dit par le journal qu'il me ferait des signaux d'une certaine fenêtre, mais quand les signaux ont été émis, je n'ai vu que des avertissements, brusquement interrompus. Il n'ignorait donc pas que Gorgiano le serrait de près et, Dieu merci, il était prêt à le recevoir ! A présent, messieurs, je voudrais vous demander si nous avons à craindre quelque chose de la loi, et si un juge pourrait condamner mon Gennaro pour ce qu'il a fait.

– Eh bien, monsieur Gregson, dit l'Américain en s'adressant au détective officiel, je ne connais pas votre point de vue anglais, mais je gage qu'à New York le mari de cette dame recevrait une adresse unanime de félicitations.

– Il faut qu'elle vienne avec moi et qu'elle voie le chef, répondit Gregson. Si nous obtenons confirmation de son récit, je ne pense pas que ni elle ni son mari aient grand-chose à craindre. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, monsieur Holmes, c'est comment diable vous vous êtes trouvé embringué dans cette histoire !

– Par amour de l'instruction, Gregson, de l'instruction ! On cherche toujours à s'instruire, toute la vie... Eh bien, Watson, vous avez un nouvel exemplaire de tragique grotesque à ajouter à votre collection. A propos, il n'est pas encore huit heures, et on joue du Wagner à Covent Garden ! Si nous nous dépêchons, nous pourrions arriver à temps pour le deuxième acte. »

La Disparition de Lady Frances Carfax

« Mais pourquoi cette mode turque ? » s'écria M. Sherlock Holmes en regardant fixement mes souliers.

J'étais en train de me reposer dans un fauteuil, et mes pieds pointant en avant avaient étiré son attention toujours en éveil.

« Ils viennent d'Angleterre, répondis-je un peu étonné. Je les ai achetés chez Latimer, dans Oxford Street. »

Holmes me sourit d'un air patient et las.

« Je parle du bain ! dit-il. Du bain ! Pourquoi aller dans des bains turcs plutôt que de prendre un bain chez soi ?

– Parce que ces derniers jours j'ai senti mes vieilles douleurs rhumatismales. Un bain turc est ce que nous appelons en médecine un dérivatif : quelque chose comme un nouveau point de départ, un assainissement de l'organisme... A propos, Holmes, je suis convaincu que le rapport entre mes chaussures et un bain turc saute aux yeux de tout amoureux de la logique ; néanmoins je vous serais reconnaissant de bien vouloir me le révéler.

– Mon raisonnement n'est pas très compliqué, Watson ! répondit Holmes avec un clin d'œil malicieux. Il appartient à une classe élémentaire de déductions, dont je pourrais vous citer un nouvel exemple en vous demandant qui vous accompagnait ce matin en fiacre.

– Un nouvel exemple n'est pas une explication ! répliquai-je avec une certaine rudesse.

– Bravo, Watson ! Voilà une remontrance pleine de dignité et très logique. Voyons, récapitulons les faits. Prenez celui-ci d'abord le fiacre. Vous remarquerez que vous avez quelques taches ou éclaboussures sur l'épaule et la manche gauches de votre manteau. Si vous vous étiez assis au milieu du fiacre vous n'auriez sans doute pas reçu d'éclaboussures, ou elles auraient été symétriques. Donc vous vous êtes assis sur le côté. Donc vous étiez accompagné.

– C'est l'évidence même.

– D'une banalité absurde, n'est-ce pas ?

– Mais les chaussures et le bain ?

– Aussi enfantin ! Vous avez l’habitude de nouer vos lacets d’une certaine façon. Or, je les vois attachés avec un double nœud compliqué, qui n’est pas dans votre manière. Donc vous avez quitté vos souliers. Qui a noué vos lacets ? Un cordonnier, ou le boy du bain. Il est peu vraisemblable que ce soit le cordonnier, puisque vos souliers sont presque neufs. Que reste-t-il par conséquent ? Le bain. Stupide, n’est-ce pas ? Mais malgré cela, le bain turc est utile à mes projets.

– Comment cela ?

– Vous m’avez dit que vous aviez pris un bain turc parce que vous aviez besoin d’un dérivatif. Je vais vous en suggérer un autre. Que diriez-vous de Lausanne, mon cher Watson ? Voyage en première classe et tous frais de séjour payés à un tarif princier ?

– Ce serait merveilleux. Mais pourquoi ? »

Holmes s’adossa contre sa chaise et tira de sa poche un calepin.

« L’une des plus dangereuses catégories sociales qui existent, me dit-il, est la femme seule qui voyage. Elle est inoffensive, voire utile, mais parfois elle invite au crime. Elle est sans appui. Elle va d’un endroit à un autre. Elle dispose de ressources suffisantes pour vivre à l’hôtel dans n’importe quel pays. Elle se perd la plupart du temps dans un labyrinthe d’obscures pensions de famille. Elle ressemble au poussin égaré dans un monde de renards. Quand elle se fait dévorer, on s’aperçoit à peine de sa disparition. Je redoute fort qu’il ne soit arrivé malheur à Lady Frances Carfax... »

Cette soudaine chute du général au particulier me détendit. Holmes consulta ses notes.

« ... Lady Frances, poursuivit-il, est la seule survivante de la famille directe de feu le comte de Rufton. Vous vous en souvenez peut-être : l’héritage fut dévolu aux descendants mâles. Lady Frances n’obtint que des ressources limitées, soutenues toutefois par de très anciens bijoux d’Espagne, en argent et en diamants curieusement taillés : diamants auxquels elle était attachée, trop attachée sans doute car elle refusa de les confier à son banquier et les transporta à travers le monde avec elle. Figure assez pathétique, cette Lady Frances ! Une belle femme encore fraîche... Et cependant, la suprême épave de ce qui, il y a vingt ans encore, constituait une jolie flotte.

– Que lui est-il arrivé ?

– Ah ! qu’est-il arrivé à Lady Frances ? Est-elle morte ou en vie ? voilà notre problème. C’est une dame d’habitudes régulières ; depuis quatre ans elle a écrit une fois tous les quinze jours à Mlle Dobney, sa vieille gouvernante, aujourd’hui retirée à Camberwell. C’est cette Mlle Dobney qui m’a consulté. Près de cinq semaines se sont écoulées sans un mot. La dernière lettre provenait de l’hôtel National à Lausanne. Lady Frances semble être partie sans avoir laissé

d'adresse. La famille est anxieuse et, comme il s'agit de gens extrêmement riches, des crédits illimités sont mis à notre disposition pour éclaircir cette affaire.

– Mlle Dobney est-elle l'unique source de renseignements ? Lady Frances avait sûrement d'autres correspondants !

– Il y a un correspondant, et un seul, Watson, qui soit précis : la banque. Les dames seules doivent vivre, et leurs carnets de chèques sont des agendas concis. Sa banque est la Silvester's. J'ai examiné son compte. L'avant-dernier chèque qu'elle a tiré, a payé sa note d'hôtel à Lausanne, mais il était assez gros, et elle a dû conserver des liquidités. Depuis elle n'a tiré qu'un seul chèque.

– A qui, et d'où ?

– A Mlle Marie Devine. Rien n'indique la provenance du chèque. Il a été payé au Crédit Lyonnais de Montpellier, il y a moins de trois semaines. C'était un chèque de cinquante livres.

– Et qui est Mlle Marie Devine ?

– Je l'ai découvert. Elle était la femme de chambre de Lady Frances Carfax. Pourquoi a-t-elle reçu ce chèque ? Nous ne le savons pas encore. Mais vos recherches éclairciront certainement bientôt ce mystère.

– Mes recherches ?

– D'où cette expédition revigorante à Lausanne. Vous savez qu'il m'est impossible de quitter Londres tant que le vieil Abrahams vit dans une telle terreur. Et puis, d'une manière générale il vaut mieux que je ne quitte pas l'Angleterre. Scotland Yard se sent abandonné quand je m'en vais, et mon absence provoque une excitation malsaine dans les milieux criminels. Vous partirez donc, mon cher Watson, et si un modeste conseil de moi peut valoir le tarif extravagant de *two pence*, le mot, il sera à votre disposition jour et nuit à l'autre bout du fil télégraphique.

* * * *

Le surlendemain j'arrivai à l'hôtel National de Lausanne, où je fus reçu avec de grandes amabilités par M. Moser, son célèbre directeur. Il m'apprit que Lady Frances avait habité l'hôtel pendant plusieurs semaines, et qu'elle avait été appréciée par ceux qui l'avaient rencontrée. Elle était encore belle, et elle avait dû être ravissante quand elle était plus jeune. M. Moser ignorait tout de ses bijoux, mais le personnel avait remarqué qu'une lourde malle dans la chambre de Lady Frances était toujours soigneusement fermée à clef. Marie Devine, la femme de chambre, était aussi populaire que sa maîtresse. Elle venait de se fiancer à l'un des valets de chambre de l'hôtel et j'obtins son adresse sans difficultés : elle habitait Montpellier, 11 rue de Trajan. Je couchai par écrit tous ces renseignements et je me dis que Holmes lui-même n'aurait pas récolté plus adroitement les faits.

Un seul point restait dans l'ombre. Rien de ce que j'avais appris ne pouvait expliquer le soudain départ de la dame. A Lausanne elle était très heureuse. Tout le monde avait cru qu'elle resterait pour la saison dans son luxueux appartement qui faisait face au lac. Et cependant elle était partie un beau jour, sans prévenir d'avance, ce qui l'avait obligée à payer une semaine entière dont elle n'avait pas profité. Jules Vibart, le fiancé de la femme de chambre, fut le seul à me suggérer une hypothèse. Il établissait un rapport entre le brusque départ de Lady Frances et la visite que lui avait faite un ou deux jours auparavant un grand gaillard à barbe noire.

« Un sauvage ! Un véritable sauvage ! me dit Jules Vibart.

Cet homme logeait quelque part dans la ville. On l'avait vu parler avec une ardeur passionnée à Madame pendant une promenade sur le lac. Puis il était venu à l'hôtel. Elle avait refusé de le voir. C'était un Anglais, mais personne ne savait son nom. Immédiatement après, Madame avait bouclé ses malles. Jules Vibart et, ce qui était encore plus important, la fiancée de Jules Vibart, établissait une liaison de cause à effet entre cette visite et ce départ. Il n'y avait qu'un détail sur lequel Jules ne pouvait rien dire : le motif pour lequel Marie avait quitté sa maîtresse. Là-dessus il demeurait bouche cousue. Si je voulais savoir, je n'avais qu'à me rendre à Montpellier et le lui demander, à elle.

Ainsi se termina le premier chapitre de mon enquête. Je consacrai le deuxième à l'endroit où s'était rendue Lady Frances Carfax quand elle avait quitté Lausanne. A ce propos je me heurtai à une énigme. Si elle était partie avec l'intention de brouiller sa piste, pourquoi ses bagages avaient-ils été lisiblement étiquetés pour Baden ? La dame et ses bagages avaient gagné la ville d'eau rhénane par le chemin des écoliers. Je l'appris du directeur local de Cook's. Aussi je me rendis à Baden, après avoir expédié à Holmes un compte rendu de toutes mes démarches, et avoir reçu en guise de réponse un télégramme d'éloges semi-humoristique.

A Baden, il ne fut pas malaisé de retrouver sa trace. Lady Frances était demeurée pendant, une quinzaine de jours à l'Englischer Hof. Durant ce séjour elle avait fait la connaissance d'un docteur Shlessinger et de sa femme : c'était un ménage de missionnaires qui revenait de l'Amérique du Sud. Comme beaucoup de femmes seules, Lady Frances trouvait de quoi s'occuper et se consoler dans la religion. La forte personnalité du docteur Shlessinger, sa dévotion et son dévouement, le fait qu'il relevait d'une maladie contractée dans l'exercice de ses devoirs apostoliques, lui firent grande impression. Il passait ses journées, comme me le raconta le directeur de l'hôtel, sur une chaise-longue placée dans la véranda, avec une dame de compagnie de chaque côté. Il travaillait à une carte sur les Lieux saints, plus particulièrement à l'époque des Midianites, sur le royaume desquels il écrivait une monographie. Finalement, sa santé s'étant rétablie, lui et sa femme avaient pris le chemin de Londres, et Lady Frances avait quitté l'hôtel en leur compagnie. Cela se passait trois semaines plus tôt, et depuis le directeur n'avait eu aucune nouvelle. Quant à la femme de chambre Maris, elle était partie quelques jours auparavant tout en larmes et elle avait averti les autres femmes de chambre qu'elle quittait sa maîtresse pour toujours. Avant son départ, le docteur Shlessinger avait réglé la note de tout le groupe.

« D'ailleurs, me dit pour conclure le directeur, vous n'êtes pas le seul ami de Lady Frances Carfax à s'inquiéter de son sort. Il n'y a qu'une huitaine de jours, quelqu'un est venu pour me poser les mêmes questions.

– A-t-il dit son nom ? demandai-je.

– Non. Mais c'était un Anglais et un Anglais peu banal.

– Un sauvage, n'est-ce pas ? dis-je en reliant les faits à la manière de mon illustre ami.

– Exactement. Voilà le terme qui le dépeint fort bien. Imaginez un type massif, barbu, bronzé ; sûrement il aurait été mieux à sa place dans une auberge de village que dans un hôtel réputé. Un homme dur, farouche. Un homme sur le pied duquel je n'aimerais pas marcher. »

Le mystère commençait à préciser ses contours, telle une silhouette émergeant peu à peu du brouillard. Il y avait cette bonne dame pieuse poursuivie par un individu sinistre et infatigable. Elle le craignait, sinon elle ne se serait pas enfuie de Lausanne. Il l'avait suivie. Tôt ou tard il la rattraperait. L'avait-il déjà rejointe ? Était-ce le motif du silence qu'elle observait ? Est-ce que les braves gens qui l'avaient accompagnée avaient pu la protéger contre la violence de cette brute sauvage ? Quel dessein horrible, patiemment prémédité, présidait à cette poursuite ? Tel était le problème que j'avais à résoudre.

J'écrivis à Holmes pour lui montrer la rapidité et le sérieux avec lesquels j'étais parvenu jusqu'aux racines de l'affaire. En réponse je reçus une dépêche me réclamant une description de l'oreille gauche du docteur Shlessinger. Holmes a toujours eu un sens particulier de l'humour, parfois offensant ; aussi ne me préoccupai-je nullement de cette plaisanterie déplacée. Pour dire le vrai j'étais déjà arrivé à Montpellier à la recherche de la femme de chambre Marie quand son message me parvint.

Il ne me fût pas difficile de retrouver l'ex-femme de chambre de Lady Frances et de lui tirer les vers du nez. C'était une fille dévouée, qui n'avait quitté sa maîtresse qu'après s'être assurée qu'elle la laissait en bonnes mains et parce que la proximité de son mariage rendait inévitable une séparation. Elle m'avoua avec chagrin que sa maîtresse lui avait témoigné une certaine mauvaise humeur pendant son séjour à Baden ; elle l'avait même questionnée une fois comme si elle avait eu des doutes sur son honnêteté ; cet incident avait facilité la séparation. Lady Frances lui avait remis cinquante livres en guise de cadeau de mariage. Comme moi, Marie n'éprouvait que de la méfiance à l'égard de l'inconnu qui avait été la cause du départ de sa maîtresse. De ses propres yeux elle l'avait vu saisir le poignet de Lady Frances avec une brutalité évidente au cours d'une promenade sur le lac. Il avait l'air terrible, féroce. Elle pensait que c'était parce qu'elle le redoutait que Lady Frances avait accepté l'escorte des Shlessinger jusqu'à Londres. Jamais elle n'en avait dit un mot à Marie, mais à de nombreux petits signes la femme de chambre avait compris qu'elle vivait dans un état de frayeur constante. Elle en était là de son récit quand elle se leva brusquement de sa chaise ; son visage était bouleversé de surprise et d'effroi.

« Regardez ! s'écria-t-elle. Le mécréant est encore en chasse ! Voilà l'homme dont je parlais ! »

Par la fenêtre ouverte du petit salon je vis un homme de grande taille et au teint basané, barbe noire en avant, qui descendait lentement la rue en regardant les numéros des maisons. Il était clair que, comme moi, il était sur les traces de la femme de chambre. J'agis sous l'impulsion du moment : je me précipitai dehors et je l'accostai.

« Êtes-vous Anglais ? lui demandai-je.

– Et en admettant que je sois Anglais ? répondit-il avec un grognement de mauvais augure.

– Puis-je vous demander votre nom ?

– Non. »

J'étais dans une situation ridicule, mais les moyens les plus directs sont souvent les meilleurs.

« Où est Lady Frances Carfax ? » questionnai-je.

Il me regarda avec stupéfaction.

« Que lui avez-vous fait ? Pourquoi l'avez-vous poursuivie ? J'insiste pour que vous me répondiez ! »

L'homme poussa un rugissement de colère et me sauta dessus comme un tigre. Je n'étais pas un mauvais lutteur, mais il avait une poigne de fer et la fureur d'un démon. Il m'avait pris à la gorge, et j'allais m'évanouir quand un ouvrier français mal rasé, en blouse bleue, sortit d'un cabaret avec un gourdin à la main et assena à mon agresseur un coup violent sur l'avant-bras : il lâcha prise. Il demeura quelque temps écumant de rage et visiblement il se demandait s'il n'allait pas se jeter à nouveau sur moi quand, en ricanant, il me planta là pour pénétrer dans la villa d'où je sortais. Je me retournai pour remercier mon sauveur qui était resté à côté de moi sur la chaussée.

« Eh bien, Watson ! me dit-il. Vous avez fait un beau gâchis ! Je crois que vous n'avez rien de mieux à faire que de rentrer avec moi à Londres par l'express de nuit. »

Une heure plus tard Sherlock Holmes, dans sa tenue habituelle, étais assis dans ma chambre d'hôtel. Il me fournit l'explication de sa présence aussi imprévue qu'opportune : elle était la simplicité elle-même. Il avait trouvé le moyen de s'absenter de Londres et il avait décidé de me devancer à ma prochaine destination. Déguisé en ouvrier il s'était installé au cabaret en m'attendant.

« Et vous avez mené une enquête singulièrement consistante, mon cher Watson ! me dit-il. Je ne vois pas quelle gaffe vous avez oubliée. Vos démarches se résument à ceci : vous avez alerté tout le monde, et vous n'avez rien découvert.

– Peut-être auriez-vous fait mieux ! répondis-je, vexé.

– Il n'y a pas de peut-être. J'ai fait mieux. Voici l'honorable Philip Green, qui est un compatriote et qui habite dans le même hôtel que vous. C'est de lui que j'attends le point de départ d'une meilleure enquête. »

Sur un plateau une carte nous avait été présentée ; elle fut suivie de l'apparition du même individu barbu qui m'avait malmené dans la rue. Il sursauta quand il m'aperçut.

« Qu'est-ce à dire, monsieur Holmes ? s'enquit-il. J'ai reçu votre billet et je suis venu. Mais en quoi l'affaire concerne-t-elle ce monsieur ?

– Je vous présente mon vieil ami et associé, le docteur Watson, qui nous apporte son concours dans cette affaire. »

L'inconnu me tendit une main énorme, hâlée, et prononça quelques mots d'excuse.

« J'espère que je ne vous ai pas blessé. Quand vous m'avez accusé de lui avoir fait du mal, j'ai vu rouge. Vraiment, en ce moment, je ne suis pas maître de moi. Mes nerfs sont comme des piles électriques. Mais je n'y puis rien. Ce que je voudrais savoir tout d'abord, monsieur Holmes, c'est comment vous avez pu apprendre mon existence.

– Je suis en rapport avec Mlle Dobney, la gouvernante de Lady Frances.

– La vieille Susan Dobney avec le petit bonnet ? Je me la rappelle très bien.

– Et elle se souvient de vous. Cela se passait dans le bon vieux temps, avant que vous ayez préféré partir pour l'Afrique du Sud.

– Ah ! je vois que vous connaissez mon histoire ! Je n'ai pas besoin de vous cacher quoi que ce soit. Je vous fais le serment, monsieur Holmes, que jamais homme sur la terre n'aima une femme d'un plus bel amour que celui que j'éprouvai pour Frances. J'étais un jeune sauvage, je le sais. Pas pire que bien d'autres de mon âge. Mais elle avait l'esprit pur comme de la neige. Elle ne pouvait supporter l'ombre d'une incorrection. Aussi, quand elle apprit certains péchés de ma jeunesse, elle ne voulut plus m'adresser la parole. Et pourtant elle m'aimait : voilà le merveilleux ! Elle m'aima assez pour rester célibataire pendant de longues années par amour pour moi. Quand le temps eut passé et que j'eus fait fortune à Barberton, je pensai que je pourrais la retrouver et l'apaiser. J'avais appris qu'elle ne s'était pas mariée. Je la rencontrai à Lausanne et je fis de mon mieux pour la convaincre. Elle faiblissait, je crois, mais sa volonté

était forte ; lorsque je voulus la revoir elle avait quitté la ville. Je retrouvai sa trace à Baden, puis au bout d'un certain temps j'appris que sa femme de chambre était ici. Je suis rude, je sors d'une rude existence, et quand le docteur Watson m'a parlé comme il l'a fait j'ai perdu le contrôle de mes nerfs. Mais, pour l'amour de Dieu, dites-moi ce qu'est devenue Lady Frances Carfax !

– Il nous reste à le deviner, répondit Sherlock Holmes non sans gravité. Où descendez-vous à Londres, monsieur Green ?

– Au Langham Hotel.

– Alors puis-je vous recommander de rentrer à Londres et de vous tenir prêt à toute éventualité ? Je ne désire nullement encourager de faux espoirs, mais vous pouvez être sûr que tout ce qui peut être fait le sera pour Lady Frances. Maintenant je ne peux rien dire de plus. Je vous laisse cette carte pour que vous restiez en contact avec nous. Watson, si vous voulez faire vos valises, je vais câbler à Mme Hudson pour qu'elle mette les petits plats dans les grands en l'honneur de deux voyageurs affamés qui arriveront demain matin à sept heures trente. »

* * * *

Un télégramme nous attendait à Baker Street. Holmes après l'avoir lu me le remit. Il portait ces trois mots : « Dentelée ou déchiquetée. » Le télégramme venait de Baden.

« De quoi s'agit-il ?

– De l'essentiel, répondit Holmes. Vous vous rappelez peut-être ma question (qui avait un air d'inconvenance) quant à l'oreille gauche du clergyman missionnaire. Vous n'y aviez pas répondu.

– J'avais quitté Baden ; je ne pouvais donc pas me renseigner.

– Très juste. C'est pour cette raison que j'ai posé la même question au directeur de l'Englischer Hof, dont voici la réponse.

– Qu'indique-t-elle ?

– Elle indique, mon cher Watson, que nous avons affaire avec un gaillard particulièrement astucieux et dangereux. Le révérend docteur Shlessinger, missionnaire en Amérique du Sud, est tout simplement Holy Peters, l'un des bandits les moins scrupuleux qu'ait jamais engendrés l'Australie... Et pour un pays jeune, l'Australie a déjà accouché de types parfaitement évolués ! Sa spécialité consiste à séduire les dames seules en pinçant la fibre religieuse, et sa prétendue épouse, une Anglaise du nom de Fraser, est sa digne complice. La tactique utilisée m'a fait penser à lui, et cette particularité physique – car il a été vilainement mordu dans une bagarre de bouge à Adélaïde en 89 – a confirmé mes soupçons. Cette pauvre Lady Frances est entre les

moins d'un couple infernal qui ne reculera devant rien, Watson. Sa mort est une hypothèse très vraisemblable. Si elle n'est pas morte, elle se trouve certainement si bien recluse qu'il lui est impossible d'écrire soit à Mlle Dobney soit à ses autres amis. Il se peut qu'elle ne soit jamais arrivée à Londres, ou qu'elle ait traversé la ville, mais d'une part il n'est pas facile de jouer des tours à la police continentale quand on est étranger, et d'autre part ces coquins savent bien que Londres est le meilleur endroit pour enfermer quelqu'un. Tous mes instincts me disent qu'elle se trouve dans Londres, mais comme nous n'avons jusqu'ici aucun moyen de préciser l'endroit, nous n'avons rien de mieux à faire que dîner et nous armer de patience. Dans la soirée j'irai faire un tour et dire un mot à l'ami Lestrade à Scotland Yard. »

Mais ni la police officielle ni la petite organisation très efficace mise sur pied par Holmes ne suffirent pour élucider le mystère. Parmi les millions de Londoniens les trois personnes que nous cherchions étaient aussi invisibles que si elles n'avaient jamais existé. On essaya des annonces personnelles : en vain. Des pistes furent suivies et n'aboutirent nulle part. Tous les repaires des criminels qu'aurait pu fréquenter Shlessinger furent surveillés : inutilement. Ses anciens complices furent surveillés : inutilement. Ses anciens complices furent filés, mais aucun ne s'avisa d'aller le voir. Et puis, brusquement, après une semaine d'attente sans espoir, jaillit une lueur. Un pendentif en argent et brillants d'un vieux style espagnol avait été mis en gage chez Bevington, dans Westminster Road. Le vendeur était, nous dit-on, de grande taille, rasé, avec des manières d'ecclésiastique. Le nom et l'adresse qu'il avait donnés étaient incontestablement faux, comme cela fut vérifié. On n'avait pas remarqué l'oreille, mais dans l'ensemble la description correspondait au signalement de Shlessinger.

A trois reprises notre ami barbu du Langham vint nous voir pour avoir des nouvelles ; la troisième fois moins d'une heure après ce nouvel indice. Son grand corps commençait à flotter dans ses vêtements. Il dépérissait d'anxiété.

« Si seulement vous me donniez quelque chose à faire ! » soupirait-il constamment.

Enfin Holmes put lui rendre ce service.

« Il a commencé à mettre en gage les bijoux. Nous ne tarderons pas à lui mettre la main dessus.

– Mais cela signifie-t-il qu'il n'est arrivé aucun mal à Lady Frances ? »

Holmes hocha gravement la tête.

« En supposant qu'ils l'aient gardée prisonnière jusqu'ici, il est évident qu'ils ne peuvent pas le relâcher : ce serait leur perte. Nous devons nous préparer au pire.

– Que puis-je faire ?

– Est-ce que ces gens vous connaissent de vue ?

– Non.

– Il se peut qu'il se rende chez un autre prêteur sur gages. Dans ce cas il nous faudra recommencer. Par ailleurs il a eu chez le premier un bon prix et on ne lui a rien demandé ; aussi, s'il a des besoins d'argent, il retournera sans doute chez Bevington. Je vais vous donner un mot pour cette maison, et ils vous autoriseront à rester dans leur magasin. Si notre homme survient, vous le suivrez jusqu'à son domicile. Mais soyez discret et, surtout, pas de violence ! Je vous demande votre parole d'honneur de ne rien faire sans m'avertir et que j'y consente. »

Pendant deux jours, l'Honorable Philip Green (c'était, je peux le préciser, le fils d'un célèbre amiral de ce nom qui commandait la flotte de la mer d'Azov pendant la guerre de Crimée) ne nous apporta pas de nouvelles. Le soir du troisième, il se précipita dans notre salon, pâle, tremblant, chaque muscle de sa charpente puissante frémissant d'énervement.

« Nous l'avons ! Nous l'avons ! » cria-t-il.

Dans cette agitation, il était incohérent. Holmes le calma avec quelques paroles, et le fit tomber dans un fauteuil.

« Allons, communiquons-nous maintenant les faits dans l'ordre.

– Elle est venue il y a moins d'une heure. C'était la femme cette fois ; mais le pendentif qu'elle a apporté était la réplique de l'autre. Elle est grande, pâle, avec des yeux de furet.

– C'est bien elle ! assura Holmes.

– Elle a quitté le magasin et je l'ai suivie. Elle a remonté Kennigton Road. Elle est entrée dans un autre magasin. Monsieur Holmes, c'était le magasin d'un entrepreneur de pompes funèbres. »

Mon compagnon sursauta.

« Ensuite ? questionna-t-il de cette voix vibrante qui révélait l'âme sous le masque impassible du visage.

– Elle s'est adressée à la femme qui se tenait derrière le bureau. Je suis entré. « Vous êtes en retard ! » l'entendis-je dire, ou quelque chose comme cela. La femme s'excusa. « Il va arriver d'instant à l'autre, répondit-elle, mais il nous a demandé plus de temps, parce que c'était un modèle spécial. » Toutes deux se sont arrêtées et m'ont regardé. J'ai réclamé un tarif et je suis sorti.

– Très bien ! Et ensuite ?

– La femme est partie à son tour, mais je m'étais caché sous un porche. Ses soupçons avaient été éveillés, je pense, car elle a inspecté les alentours. Puis elle a appelé un fiacre et est montée dedans. J'ai eu assez de chance pour en trouver un autre et la suivre. Elle est descendue au numéro 36 de Poultney Square, Brixton. Je suis allé jusqu'au coin de la place, et j'ai regardé la maison.

– Avez-vous vu quelqu'un ?

– Les fenêtres n'étaient pas éclairées, sauf une à l'étage inférieur. Le store était baissé ; je n'ai rien pu voir à l'intérieur. J'étais là, me demandant ce qu'il me fallait faire, quand un fourgon couvert s'est arrêté ; il y avait deux hommes à l'intérieur. Ils sont descendus, ont sorti un objet du fourgon, l'ont monté sur le perron. Monsieur Holmes, c'était une bière.

– Ah !

– Un moment j'ai été sur le point de me ruer dans la maison. La porte était ouverte pour laisser passer les deux hommes et leur cercueil. C'était la femme qui avait ouvert. Mais comme je me tenais non loin, elle m'a aperçu et je crois qu'elle m'a reconnu. Je l'ai vue tressaillir et elle a refermé la porte en toute hâte. Je me suis rappelé ma promesse et je suis venu vous rendre compte.

– Vous avez fait de l'excellent travail ! dit Holmes en griffonnant quelques mots sur une demi-feuille de papier. Nous ne pouvons rien faire de légal sans un mandat ; vous servirez donc bien notre cause en portant cette note aux autorités et en obtenant le mandat en question. Des difficultés peuvent surgir, mais je pense que la vente des bijoux devrait suffire. Lestrade pourvoira aux détails.

– Mais dans l'intervalle ils peuvent la tuer ! Que signifie cette bière, et pour qui a-t-elle été amenée sinon pour elle ?

– Nous ferons tout ce qui peut être fait, monsieur Green. Nous ne perdrons pas un moment. Reposez-vous sur nous. Maintenant, Watson, ajouta-t-il quand notre client descendit l'escalier quatre à quatre, il va mettre en branle les forces régulières. Nous sommes comme d'habitude des irréguliers et nous exécuterons notre propre plan d'action. La situation me paraît si désespérée qu'elle justifie les mesures les plus extrêmes. Il n'y a pas un instant à perdre pour arriver à Poultney Square... »

Tandis que notre fiacre trotta rapidement le long de la maison du Parlement et franchissait le pont de Westminster, il entreprit de reconstruire l'enchaînement des faits.

«- Nos bandits ont enjôlé cette malheureuse jusqu'à Londres, après l'avoir amenée à se défaire de sa dévouée femme de chambre. Si elle a écrit, ses lettres ont été interceptées. Par l'intermédiaire d'un complice, ils ont loué une maison meublée. Une fois rendue là, ils ont fait de Lady Frances leur prisonnière, et ils sont entrés en possession des bijoux de valeur qui étaient

leur objectif depuis le début. Ils ont déjà commencé à en vendre une partie, et ils se croient en sécurité puisqu'ils n'ont aucune raison de penser que quelqu'un s'intéresse au sort de la dame. S'ils la relâchent, elle les dénoncera. Donc il ne faut pas qu'il retrouve la liberté. Comme ils ne peuvent pas la maintenir sous clef indéfiniment, il ne leur reste qu'une solution : la tuer.

– C'est très clair.

– Mais suivons un autre raisonnement. Quand on suit deux raisonnements distincts, Watson, on finit toujours par trouver un point d'intersection où se situe approximativement la vérité. Nous commencerons cette fois non par la dame, mais par le cercueil, et nous raisonnerons à reculons. Cet épisode prouve, je le crains, que la malheureuse est morte. Il indique également un enterrement orthodoxe, accompagné d'un certificat médical et de papiers officiels. S'ils avaient assassiné Lady Frances, ils l'auraient enterrée dans un trou du jardin. Mais ici tout est régulier, public. Pourquoi ? Sûrement parce qu'ils l'ont fait mourir d'une manière qui a trompé le médecin en lui donnant les apparences d'une mort naturelle : peut-être par du poison. Et cependant il est bien étrange qu'ils aient laissé un médecin s'approcher d'elle, à moins qu'il ne s'agisse d'un complice, ce qui est une supposition à peine croyable.

– N'auraient-ils pas pu établir un faux certificat médical ?

– C'est bien dangereux, Watson. Très dangereux ! Non, je ne les vois pas commettant cela. Arrêtez, cocher ! Voici certainement les pompes funèbres, puisque nous venons de passer devant le magasin de prêteur sur gages. Voulez-vous entrer, Watson ? Votre physique inspire la confiance. Demandez à quelle heure a lieu l'enterrement de demain à Poultney Square. »

La femme du magasin me répondit sans hésitation que la cérémonie avait lieu demain à huit heures.

« Vous voyez, Watson : aucun mystère ! Tout au grand jour. Dans un certain sens les formes légales ont été respectées, et ils pensent qu'ils n'ont pas grand-chose à craindre. Bon. Je ne vois rien d'autres à faire qu'une attaque de front. Êtes-vous armé ?

– D'une canne !

– Tant pis. Bah ! nous serons assez forts. Il est armé trois fois celui dont la querelle est juste, dit-on. Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre la police, ni de demeurer sous le couvert de la loi. Vous pouvez repartir, cocher. A présent, Watson, nous allons tenter notre chance ensemble, comme cela nous est quelquefois arrivé dans le passé. »

Il avait sonné à la porte d'une vaste maison obscure au centre de Poultney Square. La porte s'ouvrit aussitôt ; la silhouette d'une femme grande et pâle se profila dans le vestibule faiblement éclairé.

« Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle d'une voix brève en nous dévisageant dans le noir.

– Je désire parler au docteur Shlessinger, répondit Holmes.

– Il n’y a personne de ce nom-là », dit-elle.

Elle essaya de nous fermer la porte au nez, mais Holmes avait glissé son pied dans l’entrebâillement.

« Bien. Dans ce cas je désire parler à l’homme qui habite ici, quel que soit le nom qu’il s’est donné », déclara fermement Holmes.

Elle hésita. Puis elle ouvrit la porte toute grande.

« Entrez ! fit-elle. Mon mari n’a peur de personne au monde. »

Elle referma la porte derrière nous, et nous introduisit dans un petit salon à droite de l’entrée ; elle alluma le gaz en nous quittant.

« Monsieur Peters va venir dans un instant », dit-elle.

C’était exact. A peine avions-nous eu le temps de jeter un regard circulaire sur la pièce poussiéreuse et mangée aux mites que la porte s’ouvrit sur un homme grand, chauve et sans barbe, qui entra d’un pas léger. Il avait une grosse figure rougeaude, des bajoues, et un air de bienveillance superficielle que démentait sa bouche cruelle, méchante.

« Il doit y avoir erreur, messieurs, dit-il d’une voix onctueuse, et je crois que vous avez été mal dirigés. Peut-être si vous essayiez un peu plus bas dans la rue...

– Cela suffit. Nous n’avons pas de temps à perdre ! coupa mon compagnon. Vous êtes Henry Peters, d’Adélaïde, récemment le docteur Shlessinger, de Baden et d’Amérique du Sud. J’en suis aussi sûr que je m’appelle Sherlock Holmes. »

Peters, comme je le nommerai dorénavant, bondit et fixa d’un regard mauvais son redoutable adversaire.

« Votre nom ne m’impressionne pas, monsieur Holmes, répondit-il froidement. Quand la conscience d’un homme ne lui reproche rien, vous ne pouvez pas l’épouvanter, n’est-ce pas ? Quelle affaire vous amène chez moi ?

– Je veux savoir ce que vous avez fait de Lady Frances Carfax, qui est partie avec vous de Baden.

– Je serais bien content si vous pouviez me dire où peut être cette dame ! fit Peters toujours aussi froidement. Elle me doit près de cent livres, et pour s’acquitter de sa dette, elle ne m’a laissé que deux pendentifs en toc qu’un marchand ne voudrait même pas examiner. Elle s’était attachée à Mme Peters et à moi-même pendant que nous étions à Baden... C’est un fait que je portais à l’époque un autre nom. Elle ne nous a pas lâchés jusqu’à Londres. Je lui avais payé son hôtel et son billet. Une fois à Londres elle a disparu et, comme je vous l’ai dit, elle nous a laissé ces vieux bijoux sans valeur pour s’acquitter envers moi. Si vous la retrouvez, monsieur Holmes, je serai bien votre débiteur.

– Je veux la retrouver, dit Sherlock Holmes. Je fouillerai cette maison jusqu’à ce que je l’aie découverte.

– Où est votre mandat ? »

Holmes montra la crosse de son revolver.

« Celui-ci servira en attendant qu’un meilleur arrive.

– Comment ! Mais vous êtes un cambrioleur !

– Si vous voulez ! répondit Holmes gaiement. Mon compagnon est lui un dangereux bandit. Et tous les deux nous allons visiter votre maison. »

Notre interlocuteur ouvrit la porte.

« Va, chercher un policeman, Annie »cria-t-il.

Il y eut un bruit de petits pas féminins dans le couloir ; la porte de la rue s’ouvrit et se ferma.

« Notre temps est limité, Watson ! me dit Holmes. Si vous essayez de nous empêcher d’agir, Peters, il vous arrivera certainement des ennuis. Où est le cercueil qui a été apporté chez vous ?

– Que voulez-vous à ce cercueil ? Il est occupé. Il y a un cadavre dedans.

– Il faut que je voie ce cadavre.

– Jamais avec mon consentement !

– Alors, sans votre permission ! »

D’un geste prompt, Holmes écarta Peters et passa dans le couloir. Une porte était entrouverte. Nous entrâmes. C’était la salle à manger. Sur la table, sous une lampe, le cercueil était là.

Holmes tourna le gaz pour donner plus de lumière et leva le couvercle. Au fond de la bière était étendue une forme humaine émaciée. La lumière éclairait un visage âgé et ridé. Aucune cruauté, aucune privation, aucune maladie n'aurait transformé la belle Lady Frances en une aussi misérable épave. Le visage de Holmes manifesta de l'étonnement, mais aussi un soulagement certain.

« Dieu merci ! murmura-t-il. C'est quelqu'un d'autre !

– Ah ! vous vous êtes bien fourvoyé pour une fois, monsieur Sherlock Holmes ! s'écria Peters qui nous avait suivis.

– Qui est cette morte ?

– Si vous tenez à le savoir, c'est une vieille nourrice de ma femme. Elle s'appelle Rose Spender, et nous l'avons retirée de l'infirmerie de l'hospice de Brixton. Nous l'avons amenée ici, nous avons fait venir le docteur Horsom du 13, Firkbank Villas... Notez bien l'adresse, monsieur Holmes ! Et elle a été tendrement soignée, autant que peuvent le faire des chrétiens. Trois jours plus tard, elle mourait. Le certificat parle d'affaiblissement sénile ; mais ce n'est que l'opinion d'un médecin et vous, bien sûr, vous vous y connaissez mieux ! Nous avons commandé l'enterrement chez Stimson and Co, de Kennington Road ; la cérémonie aura lieu demain à huit heures. Voyez-vous une faille là-dedans, monsieur Holmes ? Vous avez commis une bêtise énorme, vous feriez mieux d'en convenir. J'aurais payé cher une photo de votre tête ahurie quand vous avez tiré le couvercle : vous vous attendiez à voir Lady Frances Carfax, et vous n'avez trouvé qu'une pauvre vieille femme de quatre-vingt dix ans ! »

Sous les flèches de son antagoniste Holmes gardait une figure impassible, mais la crispation de ses mains en disait long sur son impatience.

« Je vais fouiller votre maison, dit-il.

– Ah ! vous croyez ? cria Peters tandis qu'une voix de femme et des pas pesants retentissaient dans le couloir. C'est ce que nous allons voir. Par ici, messieurs, s'il vous plait ! Ces individus ont pénétré de force dans ma maison et je ne peux pas m'en débarrasser. Aidez-moi à les chasser ! »

Un brigadier et un agent se tenaient sur le seuil. Holmes tira sa carte.

« Voici mon nom et mon adresse. Et voici mon ami le docteur Watson.

– Dieu me pardonne, monsieur ! fit le brigadier. Nous vous connaissons bien. Mais vous ne pouvez pas rester ici sans un mandat.

– Bien sûr ! Je le sais.

– Arrêtez-le ! cria Peters.

– Nous savons ce que nous avons à faire, dit majestueusement le brigadier. Mais il vous faut partir d’ici, monsieur Holmes.

– Oui. Watson, partons. »

L’instant d’après nous nous retrouvions dans la rue. Holmes avait récupéré son calme habituel, mais je bouillais de fureur et d’humiliation. Le brigadier nous avait suivis.

« Je regrette, monsieur Holmes, mais c’est la loi.

– Exactement, brigadier. Vous ne pouvez pas agir autrement.

– Je suis sûr qu’il y avait de bonnes raisons pour que vous soyez allés chez ces gens-là. Si je peux vous rendre un petit service...

– Il s’agit d’une femme qui a disparu, brigadier. Et nous croyons qu’elle est dans cette maison. J’attends un mandat d’un moment à l’autre.

– Alors je vais surveiller les lieux, monsieur Holmes. Si quelque chose me paraît louche, vous aurez de mes nouvelles. »

Il n’était que neuf heures, et nous reprîmes immédiatement notre chasse. Pour commencer nous nous fîmes conduire à l’hospice de Brixton ; on nous confirma que deux personnes charitables étaient venues quelques jours plus tôt réclamer une vieille femme idiote qui aurait été leur ancienne domestique, et qu’elles avaient obtenu la permission de l’emmener ; la nouvelle de la mort de la vieille n’étonna personne.

Nous nous rendîmes ensuite chez le médecin. Il avait été appelé, il avait trouvé la femme en train de mourir d’affaiblissement sénile ; il avait ensuite examiné son cadavre et il avait signé le certificat légal.

« Je vous assure, nous dit-il, que tout était parfaitement normal et qu’il n’y avait eu aucune tricherie. »

Rien dans la maison ne lui avait semblé suspect ; il s’était seulement étonné que des gens de cette classe sociales n’eussent pas de domestique.

Finalement nous nous dirigeâmes vers Scotland Yard. Des difficultés de procédure avaient été soulevées à propos du mandat. Un léger retard était inévitable. La signature du juge ne pourrait pas être obtenue avant le lendemain matin. Si Holmes voulait venir à neuf heures, il pourrait

accompagner Lestrade et assister à l'exécution du mandat. Ainsi se termina la journée, non sans que, vers minuit, notre ami le brigadier vînt nous trouver pour nous dire qu'il avait vu derrière les fenêtres de la grande maison obscure des petites lueurs tremblantes en promenade, mais que personne n'était sorti et que personne n'était entré. Nous ne pûmes que nous armer de patience pour attendre le lendemain.

Sherlock Holmes était de trop mauvaise humeur pour bavarder et trop énervé pour dormir. Je le laissai à sa pipe sur laquelle il tirait sans arrêt ; ses épais sourcils sombres s'étaient rejoints sur une même ligne droite ; ses longs doigts sensibles tapotaient les bras de son fauteuil ; il était en quête de toutes les solutions possibles du mystère. A plusieurs reprises au cours de la nuit, je l'entendis déambuler dans l'appartement. Enfin juste après mon réveil, il se précipita dans ma chambre. Il était en robe de chambre, mais je n'avais qu'à regarder ses yeux creux et la pâleur de son visage pour être sûr qu'il n'avait pas fermé l'œil.

« A quelle heure l'enterrement ? A huit heures, n'est-ce pas ? s'enquit-il brusquement. Il est sept heures vingt maintenant. Grands dieux, Watson, qu'ai-je fait du peu de cervelle dont le Seigneur m'a gratifié ? Vite, mon cher, vite ! C'est une question de vie ou de mort, et les chances pour la mort sont de cent contre une. Si nous arrivons trop tard, je ne me le pardonnerais jamais ! »

Cinq minutes après nous roulions dans un fiacre. Le cocher avait beau fouetter son cheval, il était huit heures moins vingt-cinq quand nous passâmes devant Big Ben, et huit heures sonnaient quand nous descendîmes Brixton Road. Mais tout le monde était en retard. A huit heures dix le corbillard était encore devant la porte de la maison de Poultny Square. Quand notre cheval écumant s'arrêta, le cercueil porté par trois hommes apparut sur le seuil. Holmes se rua au-devant d'eux pour leur barrer le passage.

« Arrière ! leur cria-t-il en posant sa main sur l'épaule du plus proche. Rentrez ce cercueil immédiatement dans la maison !

– Que voulez-vous encore ? Une fois de plus, avez-vous un mandat ? hurla Peters furieux dont la grosse figure rougeade surgit à l'autre bout du cercueil.

– Le mandat est en route. Cette bière restera dans la maison jusqu'à ce qu'il arrive. »

La voix de Holmes était empreinte d'une telle autorité que les croque-morts hésitèrent. Peters s'enfuit dans la maison ; ils obéirent aux nouveaux ordres que lançait Holmes.

« Vite, Watson, vite ! Voici un tournevis... cria-t-il quand le cercueil fut reposé sur la table. En voici un autre pour vous, mon vieux ! Un souverain si le couvercle est levé dans une minute ! Pas de questions ! Au travail ! Bien ! Un autre ! Encore ! Maintenant tirez tous ensemble ! Il cède ! Il vient ! Ah ! enfin ! »

En réunissant nos forces nous étions parvenus à arracher le couvercle du cercueil. Alors s'échappa de l'intérieur une odeur envahissante et nauséabonde de chloroforme. Un corps était

étendu, la tête dans des bandes de coton imbibées du narcotique. Holmes, en un clin d'œil, les ôta et dévoila la figure figée d'une jolie femme de quarante ans. Il passa un bras autour du buste et le maintint dans la position assise.

« Vit-elle encore, Watson ? Subsiste-t-il une étincelle de vie ? Non, il n'est pas possible que nous soyons intervenus trop tard ! »

Pendant une demi-heure nous eûmes l'impression que si. Que ce fût sous l'effet des vapeurs de chloroforme ou par suite d'une réelle asphyxie, Lady Frances semblait bien être parvenue au-delà de la limite où l'on pouvait espérer la ramener à la vie. Et puis, enfin, grâce à la respiration artificielle, à des injections d'éther et à tout ce que la science nous suggéra de tenter, une légère buée sur un miroir, un frémissement des paupières nous avertirent que la vie revenait lentement. Un fiacre s'était arrêté dehors. Holmes souleva le store.

« Voici Lestrade avec son mandat, annonça-t-il. Il trouvera ses oiseaux envolés. Et voici... »

Des pas lourds se hâtaient dans le couloir.

« ... Voici quelqu'un qui a beaucoup plus le droit que nous de soigner cette dame. Bonjour, monsieur Green. Je crois que plutôt nous pourrions emmener Lady Frances, mieux cela vaudra. En attendant, la pauvre vieille femme qui est toujours dans la bière peut s'en aller vers le lieu de son repos éternel. »

—

« Si vous consentez à ajouter cette affaire à vos dossiers, mon cher Watson, me dit Holmes ce soir-là, elle devra illustrer cette éclipse provisoire à laquelle peut être sujet l'esprit le plus équilibré qui soit. De telles défaillances sont communes à tous les mortels ; heureux celui qui les reconnaît et les répare. J'ai peut-être quelques titres à revendiquer ce modeste crédit. Ma dernière nuit a été hantée par l'idée que quelque part un indice, une phrase étrange, une remarque curieuse m'avaient frappé et que je les avais trop facilement écartés. Et puis tout à coup dans la lumière grise du matin, les mots me sont revenus en mémoire : il s'agissait de la remarque de la femme de l'entrepreneur de pompes funèbres, telle que nous l'avait rapportée Philip Green. Elle avait dit : « Il va arriver d'un instant à l'autre. Il nous a demandé plus de temps, parce que c'était un modèle spécial. » Elle parlait du cercueil. Un modèle spécial, donc des mesures sortant de l'ordinaire... Pourquoi ? Pourquoi ? Soudain je me rappelai sa profondeur, et la petite forme humaine ratatinée à l'intérieur. Pourquoi une bière si vaste pour un corps si menu sinon pour laisser de la place à un deuxième corps ? Deux corps qui seraient enterrés avec un seul certificat ! tout était parfaitement clair ; mais j'ai eu la vue brouillée. A huit heures Lady Frances allait être enterrée. Notre seule chance consistait à empêcher l'enterrement.

« C'était une bien faible chance pour la retrouver vivante, mais enfin c'était une chance, comme le résultat l'a prouvé. Ces gens, à ma connaissance, n'avaient jamais assassiné. Ils pouvaient au dernier moment reculer devant un vrai meurtre. Ils pouvaient l'enterrer sans que personne ne sût

comment elle avait trouvé la mort ; et même en cas d'exhumation ils pouvaient s'en tirer. J'espérais qu'ils avaient réfléchi à tout cela. Vous pouvez assez bien reconstituer la scène. Vous avez vu cette ancre horrible en haut, où la pauvre dame a été si longtemps recluse. Ils l'ont inondée de chloroforme, l'ont descendue, ont ajouté une bonne dose de chloroforme dans le cercueil pour se garantir contre son réveil, et puis ils ont vissé le couvercle. Plan subtil, Watson ! Nouveau pour moi dans les annales du crime. Si nos amis ex-missionnaires échappent aux menottes de Lestrade, je ne serais pas surpris d'apprendre par la suite d'autres exploits non moins sensationnels. »

L'aventure du détective agonisant

Madame Hudson, la logeuse de Sherlock Holmes, était d'une patience éprouvée. Non seulement son appartement du premier étage était envahi à toute heure d'une foule de gens bizarres et souvent peu recommandables, mais encore son célèbre locataire manifestait une excentricité et une irrégularité d'habitudes qui auraient dû épuiser son indulgence. Son incroyable manque de soins, sa prédilection pour la musique à des heures que tout un chacun réserve au sommeil, son entraînement au revolver en chambres, ses expériences scientifiques aussi étranges que malodorantes, l'ambiance de violence et de danger qui l'entourait faisaient de lui le pire des locataires de Londres. D'autre part, il la réglait princièrement. Je suis sûr que pour le prix que Holmes loua son meublé pendant les années que je vécus avec lui, il aurait pu acheter toute la maison.

La logeuse éprouvait pour lui une terreur respectueuse ; jamais elle n'osait le contredire, bien qu'il usât parfois avec elle de manières apparemment offensantes. Elle l'aimait bien, aussi, car dans ses rapports ordinaires avec les femmes il mettait beaucoup de gentillesse et de courtoisie. Il n'avait nulle confiance dans le sexe faible, mais il était toujours un adversaire chevaleresque. Comme je savais à quel point Mme Hudson lui était dévouée, j'écoutai donc avec une vive attention l'histoire qu'elle vint me raconter à mon domicile au cours de la deuxième année de mon mariage : il s'agissait de l'état pitoyable où était tombé mon pauvre ami.

« Il est à l'agonie, docteur Watson ! me déclara-t-elle. Depuis trois jours il sombre, et je me demande s'il passera la journée. Il ne voulait pas que j'aille chercher un médecin. Mais ce matin, quand j'ai vu ses os qui trouaient presque la peau de sa figure et quand il m'a regardée avec des yeux brillants agrandis par la fièvre, je me suis mise en colère. « Avec ou sans votre permission, monsieur Holmes, lui ai-je dit, je vais immédiatement appeler un médecin. » Il m'a répondu : « Dans ce cas, que ce soit Watson ! » Je n'ai pas perdu une minute, monsieur, et je vous prie de vous hâter si vous voulez le retrouver vivant. »

J'étais horrifié : j'ignorais totalement qu'il fût malade. Inutile de préciser que je me précipitai sur mon manteau et mon chapeau ! Pendant qu'un fiacre nous conduisait à Baker Street, je lui réclamai des détails.

« Je ne peux pas vous dire grand-chose, monsieur. Il a travaillé sur une affaire en bas de Rotherhithe, près de la Tamise, et il en a ramené cette maladie. Il s'est alité mercredi après-midi et il ne s'est pas relevé. Depuis trois jours il n'a rien mangé ni bu.

– Grand Dieu ! Pourquoi ne pas avoir appelé un médecin ?

– Il ne voulait pas, monsieur ! Vous savez comme il n'est pas commode. Je n'ai pas osé lui désobéir. Mais il ne sera pas longtemps de ce monde, comme vous vous en apercevrez au premier coup d'œil. »

En vérité un spectacle déplorable m'attendait. A la lumière douteuse d'un jour brumeux de novembre, cette chambre de malade était déjà sinistre ; mais le visage décharné, épuisé qui me regarda du lit me glaça le sang. Les yeux avaient l'éclat de la fièvre ; les pommettes étaient rouges ; des croûtes noires collaient aux lèvres ; sur la couverture des mains maigres tremblaient ; Holmes geignait spasmodiquement. Quand j'entrai dans la chambre il était étendu dans une sorte d'apathie complète ; pourtant quand il me vit un éclair passa dans son regard.

« Eh bien, Watson, on dirait que je traverse une mauvaise passe, n'est-ce pas ? fit-il d'une voix faible où je retrouvai toutefois un peu de son insouciance d'autrefois.

– Mon cher ami ! m'écriai-je en m'approchant.

– Reculez ! Reculez tout de suite ! commanda-t-il avec une impétuosité âpre que je ne lui avais connue que dans des moments critiques. Si vous approchez, Watson, je vous ordonnerai de quitter cette maison !

– Mais pourquoi ?

– Parce que c'est mon désir. Cela ne vous suffit-il point ? »

Décidément, Mme Hudson avait raison. Il était moins accommodant que jamais. Quelle pitié, néanmoins, de le voir dans cet état !

« Je ne voulais que vous aider, expliquai-je.

– Très bien ! La meilleure aide que vous puissiez m'apporter est de faire ce que je vous dis.

– Certainement, Holmes. »

Sa sévérité tomba.

« Vous n'êtes pas fâché ? » demanda-t-il en faisant effort pour respirer.

Pauvre diable ! Comment me fâcher alors qu'il était si bas ?

« C'est dans votre propre intérêt, Watson ! articula-t-il.

– Mon intérêt, à moi ?

– Je sais ce dont je souffre. Il s'agit d'une maladie fréquente chez les coolies à Sumatra : maladie que les Hollandais connaissent beaucoup mieux que nous, mais contre laquelle ils sont quasi

impuissants jusqu'ici. Une seule chose est certaine : le mal est infailliblement mortel, et horriblement contagieux... »

Il s'exprimait à présent avec une énergie fébrile ; ses longues mains frémissantes m'intimèrent de ne pas bouger.

« ... Contagieux par le toucher, Watson. C'est cela : par le toucher. Gardez vos distances et tout ira bien.

– Mon Dieu, Holmes ! Supposez-vous qu'une telle considération puisse m'arrêter ? Elle me laisserait indifférent si j'avais affaire à un inconnu. Vous imaginez-vous qu'elle m'empêcherait d'accomplir mon devoir envers un si vieil ami ? »

J'avançai, mais je fus cloué sur le plancher par un regard furieux.

« Si vous demeurez là, je parlerai. Sinon, sortez d'ici ! »

J'ai un si profond respect pour les qualités extraordinaires de Holmes que j'ai toujours déféré à ses ordres, même quand je ne les comprenais pas. Mais ce jour-là tous mes instincts professionnels étaient en alerte. Partout ailleurs il pouvait être mon maître ; dans cette chambre de malade au moins j'étais le sien.

« Holmes, lui dis-je, vous n'êtes pas vous-même. Un malade n'est qu'un enfant, et je vous soignerai comme un enfant. Que cela vous plaise ou non, j'examinerai vos symptômes et je vous ordonnerai un traitement approprié. »

Il me regarda avec des yeux venimeux.

« Si, que cela me plaise ou non, je dois être examiné par un médecin, alors que ce médecin soit au moins un praticien en qui j'aie confiance ! soupira-t-il.

– Vous n'avez donc pas confiance en moi ?

– En votre amitié si, bien sûr ! Mais les faits sont les faits, Watson : après tout vous n'êtes qu'un médecin de médecine générale ; dont l'expérience est très restreinte et les titres médiocres. Il m'est pénible d'avoir à vous dire des choses pareilles, mais vous ne m'avez pas laissé le choix. »

J'eus beaucoup de peine.

– Un tel langage est indigne de vous, Holmes. Il me révèle en tout cas l'état de vos nerfs. Mais si vous n'avez pas confiance en moi, je ne vous imposerai pas mes services. Je vais aller chercher Sir Jasper Meek ou Penrose Fisher, ou l'un de nos meilleurs praticiens de Londres. Mais vous

aurez quelqu'un, je vous le jure ! Si vous croyez que je vais rester ici et vous voir mourir sans rien faire, ou sans faire venir quelqu'un, c'est que vous me connaissez bien mal.

– Vous avez de bonnes intentions, Watson ! laissa échapper le malade entre un grognement et un gémissement. Vous démontrerez-vous votre ignorance ? Que savez-vous, je vous prie, de la fièvre de Tapanuli ? Que savez-vous de l'infection noire de Formose ?

– Je n'en ai jamais entendu parler.

– Il y a beaucoup de cas maladifs, beaucoup d'étranges possibilités pathologiques en Orient, Watson... »

Il s'arrêtait entre chaque phrase pour rassembler ses forces défaillantes.

« ... J'ai appris bien des choses au cours de récentes recherches médico-criminelles. C'est en les effectuant que j'ai contracté mon mal. Vous ne pouvez rien faire.

– Peut-être. Mais je sais par hasard que le docteur Ainstree, la plus grande autorité vivante en matière de maladies tropicales, se trouve actuellement à Londres. N'insistez pas, Holmes ! Sur l'heure je vais le chercher. »

Et je me dirigeai résolument vers la porte.

Jamais je n'éprouvai un tel choc ! La seconde d'après, avec un bond de tigre, le mourant m'avait pris à bras-le-corps. J'entendis une clef qui tournait dans la serrure. Il revint en titubant s'abattre sur son lit, épuisé et haletant après ce terrible sursaut d'énergie.

« Vous ne m'arrachez pas la clef de force, Watson ! Je vous ai eu, mon ami. Vous êtes ici, vous y resterez jusqu'à ce que mon bon plaisir en décide autrement. Mais je me prêterai à vos caprices... »

(Tout cela par petits paquets, entrecoupés de douloureux efforts pour reprendre haleine.)

« ... Vous ne songez qu'à mon propre bien. Bien sûr, je le sais. Je vous laisserai faire, mais donnez-moi le temps de récupérer des forces. Pas maintenant, Watson, pas maintenant ! Il est quatre heures, vous pourrez sortir... »

– C'est stupide, Holmes.

– Seulement deux heures, Watson ! Je vous promets que vous pourrez sortir à six heures. Voudriez-vous attendre ?

– Je crois que je n’ai pas le choix.

– En effet, Watson. Merci, je n’ai pas besoin d’aide pour arranger les draps. Gardez vos distances, s’il vous plaît, Watson. D’ailleurs, j’ajoute une autre condition. Vous irez chercher du secours : non auprès de l’homme dont vous avez cité le nom, mais auprès de celui que je désignerai.

– Si vous voulez.

– Les trois premiers mots sensés que vous avez prononcés depuis que vous êtes entré, Watson. Vous trouverez des livres par-là. Je suis un peu fatigué. Je me demande ce qu’éprouve une batterie quand elle déverse de l’énergie dans un non-conducteur. A six heures, Watson, nous reprendrons notre entretien. »

Mais il était écrit que nous reprendrions bien avant six heures, et dans des circonstances qui me causèrent un choc à peine moins formidable que celui que j’avais ressenti quand devant la porte il avait sauté sur moi. Pendant quelques minutes j’étais demeuré assis à contempler dans le lit cette forme humaine silencieuse ; les draps recouvraient presque tout son visage et il semblait endormi. Puis, incapable de me mettre à lire, j’avais fait lentement le tour de la chambre en regardant les portraits des criminels célèbres qui décoraient les murs. Finalement, au cours de cette déambulation sans but, j’arrivai devant la cheminée. Un désordre de pipes, de blagues à tabac, de seringues, de canifs, et de cartouches de revolver s’étalait sur le manteau. Au milieu il y avait une petite boîte d’ivoire blanche et noire avec un couvercle à glissière. C’était un joli objet, et j’avais allongé ma main pour l’examiner d’un peu plus près quand...

Oh ! ce fut un cri terrible qu’il poussa ! un cri qui dut être entendu de la rue. Quand je l’entendis j’eus la chair de poule et mes cheveux se hérissèrent. Je me retournai et surpris un regard délirant dans un visage convulsé. Je restai pétrifié, avec la petite boîte dans ma main.

« Reposez-la ! Posez-la, immédiatement, Watson ! tout de suite, vous dis-je !... »

Sa tête retomba sur l’oreiller et il exhala un profond soupir de soulagement quand j’eus replacé la boîte sur la cheminée.

« ...Je déteste que l’on touche à mes affaires, Watson. Vous le savez : je déteste cela. Vous m’énerverez au-delà de toute limite. Vous, un médecin, vous en faites assez pour mener un malade dans un asile de fous. Asseyez-vous, mon vieux, et laissez-moi me reposer ! »

Cet incident ne me plut pas du tout. L’excitation violente et sans motif de Holmes, suivie d’un ton brutal si éloigné de sa mesure habituelle, me prouvait le désordre de son esprit. De toutes les ruines, celle d’un esprit distingué est la plus lamentable. Je m’assis, désespéré, et ne dis mot avant que le délai stipulé se fût écoulé. Il semblait avoir surveillé l’heure avec autant d’attention que moi, car un peu avant six heures il se mit à parler avec la même nervosité.

« Maintenant, Watson, avez-vous de la monnaie dans votre poche ?

– Oui.

– Des pièces d'argent ?

– Plusieurs.

– Combien de demi-couronnes ?

– Cinq.

– Ah ! trop peu ! Trop peu ! Pas de chance, Watson ! Néanmoins, mettez-les dans votre gousset. Et le reste de votre monnaie dans la poche gauche de votre pantalon. Merci. Vous aurez beaucoup plus d'équilibre ainsi. »

C'était un délire stupide. Il frissonnait ; il émit un bruit à mi-chemin entre un coup de toux et un sanglot.

« Maintenant, allumez le gaz, Watson. Mais veillez soigneusement à ce que pas un instant la clef ne soit tournée plus qu'à moitié. Merci, c'est parfait. Non, ne baissez pas le store. Maintenant, voulez-vous avoir l'obligeance de placer des lettres et des journaux sur cette table à ma portée. Merci. Maintenant, apportez-moi un peu de ce désordre sur la cheminée ? Très bien, Watson ! il y a là une pince à sucre. S'il vous plaît, utilisez-la pour saisir cette petite boîte en ivoire que vous placerez ici, parmi les journaux. Bien ! Vous pouvez maintenant aller chercher M. Culverton Smith, 13, Lower Burke Street. »

Pour être franc, mon désir d'appeler un confrère avait quelque peu faibli, car le pauvre Holmes délirait si visiblement que je craignais de le laisser seul. Cependant il paraissait aussi vivement souhaiter être examiné par la personne qu'il venait de nommer que tout à l'heure obstinée à refuser toute consultation.

« Je n'ai jamais entendu ce nom-là, répondis-je.

– C'est possible, mon bon Watson. Vous serez peut-être étonné d'apprendre que l'homme qui connaît le mieux cette maladie n'est pas un médecin mais un planteur. M. Culverton Smith est un colon bien connu à Sumatra et il séjourne actuellement à Londres. Une épidémie sur sa plantation, éloignée de tout secours médical, l'a conduit à l'étudier personnellement, et il a obtenu des effets qui vont loin. C'est un homme très méthodique, et je ne désirais pas que vous alliez chez lui avant six heures parce que j'étais sûr que vous ne le trouveriez pas auparavant. Si vous pouvez le convaincre de venir ici et de nous faire profiter de son expérience unique de cette maladie, dont l'étude est devenue sa marotte, je ne doute pas qu'il pourrait me sauver. »

Je répète les phrases de Holmes comme si elles n'avaient pas été entrecoupées par des efforts pour respirer et par des crispations de mains qui montraient combien il souffrait. Son aspect physique avait empiré depuis mon arrivée. Les pommettes étaient encore plus rouges, les yeux cernés brillaient avec plus de feu, son front ruisselait de sueur froide. Il conservait toutefois sa façon désinvolte de parler. Jusqu'à son dernier souffle il continuerait à se dominer.

« Vous lui direz exactement dans quel état vous m'avez laissé, reprit-il. Vous lui confierez l'exacte impression que vous avez : celle d'un homme à l'agonie et qui délire. Vraiment, je me demande pourquoi tout le lit de l'océan n'est pas constitué par une masse solide d'huîtres, tant ces coquillages semblent prolifiques. Ah ! je vagabonde ! C'est étrange comme le cerveau contrôle le cerveau ! Que disais-je, Watson ?

– Vous me donniez mes instructions pour M. Culverton Smith.

– Ah ! oui ; je me souviens ! Ma vie en dépend. Plaidez ma cause auprès de lui, Watson. Nous ne sommes guère en bons termes tous les deux. Son neveu, Watson... J'avais flairé une déloyauté grave, et je me suis permis de le lui faire comprendre. L'enfant est mort d'une mort horrible. Il m'en veut. Vous l'apaiserez, Watson. Priez-le, suppliez-le, amenez-le ici n'importe comment. Il peut me sauver. Lui seul.

– Je l'amènerai dans un fiacre, même si je dois l'y traîner de force.

– Vous ne ferez pas cela. Vous le convaincrez de venir. Et vous reviendrez ici avant lui. Dites-lui ce qui sera nécessaire pour ne pas revenir en même temps que lui. N'oubliez pas, Watson. Vous ne m'avez jamais manqué de parole. Sans aucun doute il existe des ennemis naturels qui limitent la croissance des êtres. Vous et moi, Watson, nous avons joué notre rôle. Le monde sera-t-il envahi par des huîtres ? non, non ! Ce serait horrible ! Transmettez-lui tout ce que vous pensez de mon cas. »

Je sortis sur cet écho d'une magnifique intelligence balbutiant comme un enfant idiot. Il m'avait remis la clef ; je l'emportai pour qu'il ne s'enferme pas. Mme Hudson attendait, tout en larmes et tremblante, dans le couloir. Derrière moi quand je descendis l'escalier, j'entendis la voix haute et aigre de Holmes entonner un chant délirant. Tandis qu'en bas je hélais un fiacre un homme vint vers moi à travers le brouillard.

« Comment va M. Holmes, monsieur ? » me demanda-t-il.

C'était une vieille connaissance : l'inspecteur Morton, de Scotland Yard, en civil.

« Il est très malade », répondis-je.

Il me dévisagea d'un air bizarre. Si ce n'avait pas été trop diabolique, j'aurais parié avoir distingué un éclair de satisfaction sur son visage.

« On me l'avait dit », murmura-t-il.

Le fiacre étant arrivé, je le quittai.

Lower Burke Street était une rue bordée de belles maisons dans un quartier qui s'étend entre Notting Hill et Kensington. La demeure devant laquelle mon cocher s'arrêta avait un extérieur respectable et imposant avec ses balcons en fer forgé, sa porte massive à deux battants, ses cuivres étincelants. Décor complété harmonieusement par le maître d'hôtel qui émanait d'une lampe électrique placée derrière lui.

« Oui, M. Culverton est ici. Le docteur Watson ? Très bien, monsieur, je vais présenter votre carte. »

Mon titre aussi modeste que mon nom ne semblèrent pas impressionner M. Culverton Smith. A travers la porte à demi ouverte, j'entendis une voix de fausset, pétulante, agressive.

« Qui est cette personne ? Que me veut-elle ? Mon Dieu, Stapples, combien de fois ne vous ai-je pas dit que je ne voulais pas être dérangé pendant mes heures d'études ? »

Un flux discret de paroles apaisantes jaillit de la bouche du maître d'hôtel.

« Eh bien, je ne le verrai pas, Stapples ! Je ne peux pas supporter que mon travail soit haché de la sorte. Je ne suis pas à la maison. Dites-lui. Dites-lui de revenir un matin s'il désire réellement me voir. »

De nouveau le murmure pacifiant.

« Non, non, transmettez-lui ce message. Qu'il vienne un matin, ou qu'il s'en aille au diable. Je ne veux pas être dérangé. »

Je pensai à Holmes gisant sur son lit de malade et comptant peut-être les minutes qui le séparaient du moment où le secours arriverait. Ce n'était pas l'heure des politesses. Sa vie dépendait de ma promptitude. Avant que le maître d'hôtel, entre deux courbettes, eût pu me communiquer son message, je l'avais écarté et j'étais entré dans la pièce.

Poussant un cri aigu de colère, un homme se leva d'un fauteuil à côté du feu. Je vis un grand visage jaune, à la peau grasse et rude, nanti d'un lourd double menton et deux yeux gris maussades, menaçants, qui étincelaient sous des sourcils broussailleux couleur de sable. En équilibre sur un côté de son haut crâne chauve, une petite calotte de velours était coquettement posée. Le crâne avait une énorme capacité. Pourtant, quand mon regard descendit, je m'aperçus avec stupéfaction que l'homme était petit frêle, que ses épaules et son dos étaient tordus comme quelqu'un qui aurait été rachitique dans sa jeunesse.

« Que veut dire ceci ? cria-t-il de sa voix de fausset. Que signifie cette intrusion ? Ne vous ai-je pas fait dire que je vous recevrais demain matin ?

– Je suis désolé, dis-je. Mais l'affaire qui m'amène ne souffre aucun délai. M. Sherlock Holmes... »

Le nom de mon ami produisit un effet extraordinaire sur le petit homme. Toute trace de colère disparut de son visage. Sa physionomie devint tendue, en alerte.

« Venez-vous de la part de Holmes ?

– Je le quitte à l'instant.

– Comment va-t-il ?

– Il est dans un état désespéré. Voilà pourquoi je suis venu. »

L'homme m'indiqua une chaise, et fit demi-tour pour se rasseoir. La glace qui se trouvait au-dessus de la cheminée me réfléchit sa figure. J'aurais juré qu'elle s'était éclairée d'un sourire méchant, abominable. Pourtant j'ai cru qu'il s'agissait d'une sorte de contraction nerveuse, car lorsqu'il se retourna dans ma direction ses traits étaient parfaitement impassibles.

« Je regrette cette nouvelle, dit-il. Je ne connais M. Holmes qu'à travers quelques affaires que nous avons eu à traiter ensemble, mais j'éprouve beaucoup de respect pour ses talents et pour son caractère. C'est un amateur du crime, comme j'en suis un de la maladie. Voilà mes prisons, ajouta-t-il en me montrant une rangée de flacons et de fioles sur une table latérale. Parmi ces cultures de gélatine, quelques-uns des plus grands criminels du monde sont en train de purger leur peine.

– C'est en raison de vos connaissances spéciales que M. Holmes souhaitait vous voir. Il professe une très haute opinion de vous, et il a pensé que vous étiez le seul homme au monde à pouvoir le secourir. »

Le petit homme sursauta, et la calotte chut sur le tapis.

« Pourquoi ? demanda-t-il. Pourquoi M. Holmes pense-t-il que je pourrais le secourir ?

– Parce que vous êtes compétent dans les maladies orientales.

– Mais d'où vient qu'il croit que sa maladie est orientale ?

– Parce que, au cours d’une enquête professionnelle, il a travaillé avec des marins chinois sur les docks. »

M. Culverton Smith sourit avec satisfaction et ramassa sa calotte.

« Oh ! voilà pourquoi, hé ? J’espère que le mal n’est pas si mal que vous le supposez. Depuis combien de temps est-il malade ?

– Trois jours.

– Délire-t-il ?

– De temps en temps.

– Tut ! tut ! Cela paraît sérieux. Il serait inhumain de ne pas répondre à son appel. Je répugne à être dérangé dans mon travail, docteur Watson, mais à cette affaire est exceptionnelle. Je vous accompagne tout de suite. »

Je me souviens des instructions de Holmes.

« J’ai un autre rendez-vous, m’excusai-je.

– Très bien. J’irai donc seul. J’ai en note l’adresse de M. Holmes. Vous pouvez vous fier à moi : dans une demi-heure au plus je serai chez lui. »

C’est d’un cœur lourd que je pénétrai dans la chambre de Holmes. Le pis était peut-être survenu en mon absence. Je fus grandement soulagé en constatant les progrès qu’au contraire il avait accomplis. Il avait toujours l’air d’un spectre, mais toute trace de délire avait disparu ; il parlait encore d’une voix faible, certes ; toutefois sa lucidité et sa netteté ne l’avaient pas abandonné.

« Alors, l’avez-vous vu, Watson ?

– Oui. Il vient.

– Admirable, Watson ! Admirable ! Vous êtes le meilleur des messagers.

– Il voulait m’accompagner.

– Oh ! il ne fallait surtout pas ! Impossible, Watson ! A-t-il demandé quel était mon mal ?

– Je lui ai parlé des chinois d’East End.

– Très exact ! Eh bien, Watson, vous avez fait tout ce que pouvait faire un bon ami. Maintenant vous pouvez disparaître de la scène.

– Je dois attendre et écouter son avis, Holmes.

– Bien sûr ! Mais j'ai des raisons de supposer que cet avis serait beaucoup plus sincère et valable s'il croyait que nous sommes seuls. Il y a juste assez de place derrière la tête de mon lit, Watson.

– Mon cher Holmes !

– Je crains que vous n'ayez pas le choix, Watson. La chambre ne se prête pas à beaucoup de cachettes, ce qui est parfait ; autrement elle éveillerait des soupçons. Mais là, Watson, juste là, je crois que vous y arriverez... »

Il se redressa soudain, et son visage hagard se couvrit d'une expression d'intensité farouche.

« ... Voilà les roues, Watson. Vite, mon vieux, si vous m'aimez ! Et ne bougez pas, quoi qu'il arrive... quoi qu'il arrive, entendez-vous ? Ne parlez pas ! Ne remuez pas ! Écoutez seulement, mais de vos deux oreilles ! »

En un instant son subit accès de force disparut, et son langage de commandement fit place aux murmures incompréhensibles d'un homme en proie au délire.

De ma cachette, j'entendis les pas monter l'escalier, puis la porte s'ouvrir et se refermer. Alors, à ma surprise, s'établit un long silence, seulement interrompu par les râles et la respiration lourde du malade. Je m'imaginai que notre visiteur se tenait debout près du lit et examinait Holmes. Enfin ce silence pesant cessa.

« Holmes ! s'écria-t-il. Holmes !... »

Sa voix ressemblait à celle de quelqu'un qui aurait voulu réveiller un dormeur.

« ... Vous ne pouvez pas m'entendre, Holmes ? »

Il y eut une sorte de froissement d'étoffe, comme s'il avait rudement secoué le malade par les épaules.

« Est-ce vous, monsieur Smith ? chuchota Holmes. J'osais à peine espérer que vous viendriez. »

L'autre se mit à rire.

« Je ne l'aurais pas cru non plus. Et pourtant, voyez-vous, je suis ici. Les charbons ardents, Holmes : les charbons ardents !

– C'est très bien de votre part, très noble... J'apprécie vos connaissances particulières. »

Notre visiteur ricana.

« Vous les appréciez. Vous êtes, heureusement, le seul homme de Londres à les apprécier. Savez-vous quel est votre mal ?

– Le même, répondit Holmes.

– Ah ! vous reconnaissez les symptômes ?

– Je ne les reconnais que trop bien.

– Eh bien, cela ne m'étonnerait pas, Holmes. Je ne serais pas surpris si c'était les mêmes. Dans ce cas, les perspectives ne seraient pas drôles pour vous. Le pauvre Victor est mort le quatrième jour : il était jeune, fort, vaillant. Comme vous l'avez dit, c'était assez surprenant qu'il eût contracté au cœur de Londres un mal asiatique assez rare, mal que j'avais de surcroît spécialement étudié. Singulière coïncidence, Holmes ! Très habile de votre part de l'avoir remarquée, mais peu charitable d'avoir suggéré que c'était la cause et l'effet.

– Je savais que vous l'aviez fait.

– Oh ! vous le saviez, vraiment ? Eh bien, vous ne pouviez pas le prouver en tout cas. Mais que pensez-vous d'un homme qui répand des rapports de ce genre sur mon compte et puis qui rampe pour obtenir du secours quand il est malade ? Quel jeu est-ce, eh ? »

J'entendis la respiration haletante du malade.

« Donnez-moi à boire ! murmura-t-il.

– Vous êtes près de la fin, mon ami. Mais je ne veux pas que vous quittiez ce monde sans que nous ayons ensemble une petite conversation. Voilà pourquoi je vous donne de l'eau. Là, ne la renversez pas ! Bien. Pouvez-vous comprendre ce que je dis ? »

Holmes grogna.

« Faites ce que vous pouvez pour moi ! haleta-t-il. Laissez le passé dans le passé. J'oublierai ce que j'ai dit, je vous le jure. Guérissez-moi seulement, et je l'oublierai.

– Oublier quoi ?

– Les circonstances de la mort de Victor Savage. Vous venez d'admettre que vous l'avez tué. Je l'oublierai.

– Vous pouvez l'oublier ou vous en souvenir, comme vous voudrez. Je ne vous vois pas dans le box des témoins. Je vous vois plutôt dans une boîte d'une forme différente, mon bon Holmes. Oui, oui, je vous assure ! Il ne m'importe guère que vous sachiez comment est mort mon neveu. Ce n'est pas de lui que nous parlons : c'est de vous.

– Oui.

– Le bonhomme qui est venu me trouver... J'ai oublié son nom... Il m'a dit que vous aviez contracté le mal dans East End parmi les marins.

– C'est ce que je crois.

– Vous êtes fier de votre cerveau, Holmes, n'est-ce pas ? Vous vous croyez habile, n'est-ce pas ? Vous êtes tombé sur plus habile que vous, pour une fois ! Maintenant faites un effort en arrière, Holmes. Vous ne voyez pas une autre occasion où vous auriez pu attraper le mal ?

– Je ne peux pas penser. Mon esprit s'en va. Pour l'amour du Ciel, aidez-moi !

– Oui, je vais vous aider. Je vais vous aider à comprendre simplement où vous êtes et comment vous en êtes arrivé là. Je tiens à ce que vous le sachiez avant de mourir.

– Donnez-moi quelque chose pour me soulager.

– C'est douloureux, hé ? Oui, les coolies hurlaient de douleur sur la fin ! Cela vous prend comme des crampes, je parie ?

– Oui, oui ! Des crampes.

– Eh bien, vous allez pouvoir entendre ce que je vais vous dire. Écoutez ! Ne vous rappelez-vous pas un incident sortant de l'ordinaire et survenu un peu avant le début de vos symptômes ?

– Non, rien.

– Réfléchissez.

– Je suis trop malade pour réfléchir.

– Je vais vous aider. Vous n’avez rien reçu par la poste ?

– Par la poste ?

– Oui. Un paquet, par hasard ?

– Je m’évanouis... Je m’en vais !

– Écoutez, Holmes !... »

Il y eut un bruit comme s’il secouait le mourrant, et je dus ma maîtriser pour ne pas sortir de ma cachette.

« ... Vous devez m’entendre. Vous allez m’entendre. Vous rappelez-vous une boîte ? Une boîte en ivoire ? Elle est arrivée mercredi. Vous l’avez ouverte... Vous vous en souvenez ?

– Oui, je l’ai ouverte. Il y avait un ressort pointu à l’intérieur. Une farce...

– Ce n’était pas une farce, vous vous en apercevrez à vos dépens. Imbécile, vous l’avez bien cherché ! Qui vous a demandé de vous mettre en travers de mon chemin ? Si vous m’aviez laissé tranquille, je ne vous aurais pas fait de mal.

– Je me rappelle, balbutia Holmes. Le ressort ! Il m’a piqué au sang. Cette boîte... Celle-ci sur la table !

– Celle-ci même, pardieu ! Et je la mets dans ma poche avant de vous quitter. Ainsi disparaîtra votre dernier lambeau de preuve. Mais vous savez la vérité à présent, Holmes, et vous pouvez mourir avec la certitude que je vous ai tué. Vous connaissiez trop de choses sur la mort de Victor Savage ; je vous ai envoyé de quoi partager son destin. Vous êtes tout près de votre fin dernière, Holmes. Je vais m’asseoir et attendre votre mort. »

La mort de Holmes n’était plus qu’un chuchotement presque inaudible.

« Quoi ? dit Smith. Plus de lumières ? Ah ! les ombres commencent à tomber, hein ? Oui, je vais faire les grandes lumières afin que je puisse mieux vous regarder mourir... »

Il traversa la chambre et la lampe brilla avec tout son éclat.

« ... Y a-t-il un autre petit service que je puisse vous rendre, mon ami ?

– Une allumette et une cigarette. »

La joie et la stupéfaction manquèrent de me faire bondir hors de ma cachette. Il parlait avec son timbre normal, un peu faible peut-être, mais je reconnaissais bien la voix. Un long silence s'ensuivit, et je devinai que Culverton Smith ahuri contemplait le malade.

« Que signifie tout cela ? dit-il d'un ton sec, âpre.

– Le meilleur moyen de bien jouer un rôle, dit Holmes, c'est d'entrer dans la peau du personnage. Je vous donne ma parole que depuis trois jours je n'ai rien mangé ni bu, exception faite de ce verre d'eau que vous avez eu la bonté de me tendre. Mais pour le tabac, ç'a été plus dur ! Ah ! voici quelques cigarettes !... »

J'entendis le frottement d'une allumette.

« ... Je vais beaucoup mieux. Hello ! Entendrais-je le pas d'un ami ?

Des pas résonnèrent derrière la porte qui s'ouvrit, et l'inspecteur Morton apparut.

« Tout est en règle : voici votre homme », lui dit Holmes.

Le policier employa les formules habituelles.

« Je vous arrête sous l'inculpation de meurtre sur la personne du nommé Victor Savage, conclut-il.

– Et vous pourriez ajouter de tentative de meurtre sur la personne d'un nommé Sherlock Holmes ! fit observer mon ami avec un petit rire. Pour épargner un souci à un malade, inspecteur, M. Culverton Smith a eu la bonté de donner notre signal en ouvrant davantage lui-même le gaz. D'autre part, le prisonnier a dans la poche droite de son manteau une petite boîte qu'il vaudrait mieux lui retirer. Merci. A votre place, je la manipulerais avec précaution. Posez-là ici. Elle sera utile au procès. »

Une légère bousculade s'ensuivit, et se termina par un bruit de ferrailles et un cri de douleur.

« Vous ne réussirez qu'à vous faire du mal ! dit l'inspecteur. Restez tranquille, voulez-vous ? »

J'entendis le cliquetis des menottes qui se refermaient.

« Un joli piège ! cria la voix de fausset. Il vous amènera dans le box, monsieur Holmes, mais pas moi ! Il m'avait prié de venir le soigner. J'ai eu pitié de lui et je suis venu. Maintenant il prétendra sans nul doute que j'ai dit quelque chose de nature à étayer ses infâmes soupçons. Mentez comme il vous plaira, Holmes ! Ma parole vaut bien la vôtre.

– Mon Dieu ! s'écria Holmes. Je l'avais totalement oublié. Mon cher Watson, je vous dois un millier d'excuses. Quand je pense que je vous ai négligé ! Je n'ai pas besoin de vous présenter à M. Culverton Smith, puisque je crois que vous vous êtes déjà rencontrés au début de la soirée. Avez-vous le fiacre en bas ? Je vous suivrai quand je serai habillé, car je vous serai peut-être de quelque utilité au commissariat. »

Pendant que Holmes avalait un verre de vin et quelques biscuits tout en s'habillant, il me dit :

« Jamais je n'en ai eu davantage besoin ! Vous savez, je n'ai pas d'habitudes très régulières pour mes repas, et le jeûne m'a moins affecté que beaucoup d'autres personnes. Mais il était indispensable que je pusse convaincre Mme Hudson de la réalité de ma condition, puisqu'elle devait vous en informer, et vous, en informer Smith à votre tour. Vous ne m'en voulez pas, Watson ? Comprenez que parmi tous vos talents, mon secret, vous n'auriez jamais été capable de persuader Smith de la nécessité urgente de sa présence, qui était au centre de mon plan. Connaissant sa nature vindicative, je savais parfaitement qu'il viendrait contempler son chef-d'œuvre.

– Mais votre aspect physique, Holmes ? Votre visage de spectre ?

– Trois journées de jeûne total n'arrangent jamais une beauté, Watson ! Pour le reste, il n'y a rien qu'une éponge ne puisse faire disparaître. Avec de la vaseline sur le front, de la belladone dans les yeux, du rouge sur les pommettes et des croûtes de cire autour des lèvres, on peut toujours produire un effet satisfaisant. Le maquillage est un sujet sur lequel j'ai eu souvent envie d'écrire une petite monographie. Quelques propos sur des demi-couronnes, des huîtres, ou n'importe quoi de bizarre produisent un plaisant effet de délire.

– Mais pourquoi ne vouliez-vous pas que je vous approche, puisqu'il n'y avait nul danger de contagion ?

– Vous le demandez, mon cher Watson ? Croyez-vous que j'estime si peu vos talents de médecin ? Pouvais-je imaginer que votre jugement astucieux se méprendrait sur le cas d'un mourant qui, bien que faible, ne présentait ni accélération du pouls ni hausse de température ? A quatre mètres j'avais une chance de vous tromper. Si j'échouais à vous persuader de mon mal, qui serait aller chercher mon Smith et me l'offrir à discrétion ? Non, Watson, ne touchez pas à cette boîte. Si vous la regardez de côté, vous pouvez voir d'où le ressort pointu se détend comme la langue d'une vipère. J'affirme que c'est par un procédé analogue que le pauvre Savage, qui s'interposait entre ce monstre et un héritage, a été tué. Mon courrier est toutefois, comme vous le savez, et je suis toujours sur mes gardes quand je reçois des paquets. Je compris aussitôt qu'en lui faisant croire qu'il avait réussi, je pourrais lui arracher une confession par surprise. Je me suis donc déguisé comme un véritable artiste. Merci, Watson, il faut que vous m'aidiez à mettre mon manteau. Quand mon aurons terminé au commissariat de police, je crois qu'un petit repas chez Simpson ne serait pas déplacé ! »

Son dernier coup d'archet

Il était neuf heures du soir le 2 août (le plus terrible des mois d'août de l'histoire mondiale). On aurait pu croire que déjà la malédiction divine pesait lourdement sur un monde dégénéré, car un silence impressionnant ainsi qu'un sentiment d'expectative planaient dans l'air suffocant, immobile. Le soleil était couché, mais vers l'horizon d'ouest, s'étirait une balafre couleur de sang comme une blessure ouverte. Au-dessus les étoiles brillaient, claires; et au-dessous les feux des bateaux scintillaient dans la baie. Deux Allemands se tenaient accoudés sur le parapet de pierre de la terrasse; la longue maison basse à lourds pignons étalait sa masse derrière eux; ils regardaient la large courbe du rivage au pied de la grande falaise crayeuse sur laquelle Von Bork s'était perché, tel un aigle errant, quatre ans plus tôt. Leurs têtes se touchaient presque. Ils échangeaient des propos confidentiels. D'en bas les bouts incandescents de leurs cigares devaient ressembler aux yeux d'un mauvais diable scrutant la nuit.

Un homme remarquable, ce Von Bork ! Sans rival, pour ainsi dire, parmi tous les dévoués agents du Kaiser. Ses qualités l'avaient recommandé pour une mission en Angleterre (la plus importante de toutes); depuis qu'il s'y était attelé, ses talents s'étaient vite affirmés dans l'esprit de la demi-douzaine de personnes au courant de son activité, et notamment de son compagnon du moment, le baron Von Herling, secrétaire principal de la légation, dont la formidable Benz de 100 CV bloquait le chemin de campagne en attendant de ramener à Londres son propriétaire.

« Pour autant que je puisse juger des événements, disait le secrétaire, vous serez probablement de retour à Berlin avant une semaine. Quand vous arriverez, mon cher Von Bork, je crois que vous serez surpris de l'accueil que vous recevrez. Je sais ce que l'on pense dans les cercles les plus élevés du travail que vous avez accompli dans ce pays. »

C'était un colosse, le secrétaire : grand, large, épais; il s'exprimait avec lenteur et conviction, ce qui lui avait beaucoup servi dans sa carrière politique.

Von Bork se mit à rire.

« Ils ne sont pas très difficiles à tromper, fit-il. Impossible de trouver un peuple plus docile, plus naïf !

– Je ne sais pas, répondit l'autre en réfléchissant. Ils ont des limites bizarres qu'il ne faut pas dépasser. Leur naïveté de surface est un piège pour l'étranger. La première impression est qu'ils sont complètement mous; et puis on tombe soudain sur quelque chose de très coriace; alors on sait qu'on a atteint la limite et il faut s'adapter au fait. Par exemple leurs conventions insulaires exigent d'être respectées.

– Vous voulez parler du « bon ton » et de ces sortes de choses ? demanda Von Bork en soupirant comme quelqu'un qui en a souffert beaucoup.

– J’entends le préjugé anglais, dans toutes ses curieuses manifestations. Tenez, je vous citerai l’une de mes pires bévues. Je peux me permettre de parler de mes bévues, car vous connaissez assez bien mon travail pour être au courant de mes réussites. Je venais d’arriver en poste. Je fus invité pour le week-end à une party dans la maison de campagne d’un ministre du cabinet. La conversation fut d’une indiscretion folle. »

Von Bork fit un signe de tête.

« J’y étais, dit-il.

– En effet. Eh bien, tout naturellement j’ai envoyé à Berlin un résumé des renseignements obtenus. Pour mon malheur notre brave chancelier a la main un peu lourde dans ce genre d’affaires, et il a transmis une observation qui montrait éloquemment qu’il savait ce qui avait été dit. Bien sûr, la piste remontait droit sur moi. Vous n’avez pas idée du mal que cette histoire m’a fait. Je peux vous assurer qu’en l’occurrence il ne restait rien de moi chez nos hôtes anglais ! J’ai mis deux ans à faire oublier ce scandale. Mais vous, qui posez au sportif...

– Non, ne m’appellez pas un poseur. Une pose évoque un artifice. Or, je suis tout à fait naturel. Je suis né sportif. J’aime le sport.

– Votre efficacité s’en trouve accrue. Vous faites de la voile contre eux, vous chassez avec eux, vous jouez au polo, vous êtes leur égal dans n’importe quel sport, votre attelage à quatre a remporté le grand prix. J’ai même entendu dire que vous acceptiez de boxer avec leurs jeunes officiers. Quel est le résultat ? Personne ne vous prend au sérieux. Vous êtes « un bon vieux sportif », « un type tout à fait bien pour un Allemand », qui boit sec, qui fréquente les boîtes de nuit, qui mène une vie de bâton de chaise, que sais-je encore ! Et cette paisible maison de campagne qui vous appartient est le centre d’où part la moitié du mal qui est fait à l’Angleterre, tout comme son sportif propriétaire est le plus astucieux des agents secrets. C’est génial, mon cher Von Bork, génial !

– Vous me flattez, baron. Mais j’ai certainement le droit de dire que mes quatre années passées dans ce pays n’ont pas été improductives. Je ne vous ai jamais montré mon petit entrepôt. Voudriez-vous entrer un instant ? »

La porte du bureau ouvrait directement sur la terrasse. Von Bork la poussa et, passant le premier, alluma l’électricité. Puis il referma la porte derrière la silhouette massive qui l’avait suivi, et tira un épais rideau devant la fenêtre grillagée. Ce n’est que lorsque toutes ces précautions furent prises et vérifiées qu’il tourna vers son invité un visage aquilin bronzé par le soleil.

« Quelques papiers ne sont plus ici, dit-il. Quand ma femme et les domestiques sont partis hier pour Flessingue, ils ont emporté les moins importants. Pour les autres, je réclamerai la protection de l’ambassade.

– Votre nom figure déjà parmi ceux de la suite personnelle de l’ambassadeur. Il ne s’élèvera aucune difficulté pour vous et vos bagages. Tout de même il est possible que nous ne soyons pas obligés de partir. L’Angleterre peut abandonner la France à son destin. Nous sommes sûrs qu’il n’existe pas entre elles un traité contraignant.

– Et avec la Belgique ?

– Certes, il y a aussi la Belgique ! »

Von Bork hocha la tête.

« Je ne vois pas comment l’Angleterre ne bougerait pas. Avec la Belgique elle est liée par un traité formel. Elle ne pourrait jamais se relever d’une telle humiliation.

– Du moins aurait-elle la paix pour quelque temps.

– Mais son honneur ?

– Bah ! mon cher, nous vivons une époque utilitaire ! L’honneur est une conception médiévale. En outre l’Angleterre n’est pas prête. C’est inconcevable que notre impôt de guerre de cinquante millions, dont on aurait pu croire qu’il rendrait notre plan clair comme le jour, aussi clair que si nous l’avions publié à la première page du Times, n’ait pas tiré ces gens-là de leur somnolence ! De temps à autre on entend une question : c’est mon affaire de trouver une réponse. Ici et là encore on note un peu d’irritation : c’est mon affaire de l’apaiser. Mais je vous donne ma parole qu’en ce qui concerne l’essentiel (réserves de munitions, préparatifs pour faire front à une attaque de sous-marins, organisation pour la fabrication de puissants explosifs) rien n’a été fait. Comment donc l’Angleterre pourrait-elle intervenir, surtout quand nous l’occupons suffisamment avec la guerre civile d’Irlande, les suffragettes en furie et Dieu sait quoi, pour qu’elle centre ses pensées sur elle-même ?

– Elle doit penser à son avenir, voyons !

– Ah ! c’est autre chose ! Je suppose que pour l’avenir nous avons des desseins très précis sur l’Angleterre, et que vos renseignements nous seront d’une importance vitale. Avec M. John Bull, c’est pour aujourd’hui ou pour demain. S’il préfère aujourd’hui, nous sommes absolument prêts. Si c’est demain, nous serons encore mieux prêts. A mon avis, ils seraient plus avisés en combattant avec l’appoint d’alliés que privés de leur concours, mais cela les regarde. Cette semaine est la semaine décisive. Vous m’aviez parlé de vos papiers... »

Dans un angle de la grande pièce à panneaux de chêne, entourée d’une ceinture de livres, un rideau était tiré. Von Bork l’écarta; un gros coffre-fort cerclé de cuivre apparut. L’Allemand détacha une petite clef de sa chaîne de montre, manipula longuement la serrure, et la lourde porte s’ouvrit.

« Regardez ! » dit-il en reculant d'un pas.

La lumière éclairait l'intérieur du coffre et le secrétaire considéra avec un intérêt extraordinaire les rangées de casiers bourrés qu'il contenait. Chaque casier portait son étiquette. Ses yeux coururent de l'un à l'autre pour lire des titres comme « Gués », « Défenses côtières », « Avions », « Irlande », « Égypte », « Forts de Portsmouth », « la Manche », « Rosyth ». Chaque casier était rempli de plans et de papiers.

« Colossal ! murmura le secrétaire. »

Il posa son cigare pour applaudir doucement des deux mains.

« Et tout cela en quatre ans, baron. Pas mal, n'est-ce pas, pour le buveur, le noceur, le chasseur, le sportif ! Mais le joyau de ma collection va venir, et tout est prêt pour l'accueillir. »

Il désigna un casier sur lequel était écrit : « Transmissions de la marine ».

« Mais vous avez déjà un bon dossier, il me semble ?

– Vieux papiers, qui ne sont plus à la page. L'Amirauté a été alertée, je ne sais comment, et elle a changé tous ses codes. Ç'a été un coup dur, baron ! Le pire revers de toutes mes campagnes. Mais grâce à mon carnet de chèques et au brave Altamont, le malheur sera réparé cette nuit même. »

Le baron regarda sa montre et poussa une exclamation gutturale de déception.

« Réellement je ne peux pas attendre plus longtemps ! Vous pensez bien qu'il y a du remue-ménage en ce moment à Carlton Terrace et que nous devons être tous à nos postes. J'avais espéré rapporter la nouvelle de votre grand coup. Altamont ne vous a pas fixé d'heure ? »

Von Bork lui montra un télégramme.

« Viendrai sans faute ce soir et apporterai les nouvelles bougies d'allumage – Altamont. »

« Des bougies d'allumage ?

– Vous le voyez : il joue à l'expert automobile, et je possède, moi, un garage. Dans notre code chaque renseignement qu'il va m'apporter est baptisé du nom de l'un de ses éléments. S'il parle d'un radiateur, il s'agit d'un cuirassé; une pompe à huile est un croiseur, etc. Les bougies d'allumage sont les signaux de la marine.

– Daté de Portsmouth à midi, dit le secrétaire en examinant le télégramme. A propos, combien lui donnez-vous ?

– Cinq cents livres pour ce travail particulier. Naturellement il a aussi un salaire.

– Il est gourmand, ce coquin ! Les traîtres sont bien utiles, mais je ne les paie jamais qu'à contrecœur.

– Je ne paie jamais Altamont à contrecœur. C'est un travailleur magnifique. Si je le paie bien, du moins me remet-il de la bonne marchandise, pour reprendre son expression. En outre ce n'est pas un traître. Je vous affirme que les sentiments antianglais du plus pur pangermain de nos junkers sont ceux d'une colombe au biberon en comparaison de la haine qu'a vouée à l'Angleterre cet Irlandais d'Amérique.

– Oh ! c'est un Irlandais d'Amérique ?

– Si vous l'entendiez parler, vous ne pourriez pas douter de son origine. Parfois je le comprends à peine. A croire qu'il a déclaré la guerre autant à l'anglais du roi qu'au roi d'Angleterre. Êtes-vous absolument obligé de partir ? Il va arriver d'un instant à l'autre.

– Non. Je regrette, mais je suis déjà resté trop longtemps. Nous vous attendons pour demain de bonne heure. Quand vous ferez franchir à ce livre des transmissions la petite porte en haut des marches du perron du duc d'York, vous pourrez inscrire un triomphal « Fin » à votre activité en Angleterre. Comment ! Du Tokay ? »

Il désigna une bouteille bien cachetée et couverte de poussière, placée sur un plateau avec deux verres.

« Puis-je vous en offrir avant que vous repreniez la route ?

– Non, merci. Mais une orgie se prépare ?...

– Altamont est fin connaisseur en vins, et il aime spécialement mon Tokay. C'est un personnage susceptible, et je le ménage dans les détails. Croyez-moi, il faut que je le soigne ! »

Ils avaient regagné la terrasse, à l'extrémité de laquelle le chauffeur du baron mit en marche le moteur de la grosse voiture.

« Ce sont les lumières de Harwich, je suppose ? dit le secrétaire en mettant son imperméable. Comme tout semble calme et pacifique ! Il se pourrait qu'avant huit jours il y ait ici d'autres lumières, et que la côte anglaise soit un endroit moins tranquille ! Le ciel également pourrait n'être pas tout à fait aussi paisible si nos braves Zeppelins tiennent leurs promesses. Tiens, qui vois-je là ? »

Derrière eux une seule fenêtre était éclairée. A côté de la lampe, devant une table, était assise une vieille femme au visage coloré coiffée d'un bonnet. Elle était penchée sur un tricot et elle s'arrêtait de temps à autre pour caresser un gros chat noir qui se tenait près d'elle sur un escabeau.

« Martha, la seule domestique que j'aie gardée. »

Le secrétaire émit un petit rire.

« Elle pourrait presque personnifier Britannia repliée sur elle-même dans une atmosphère de somnolence confortable. Eh bien, au revoir, Von Bork ! »

Sur un geste de la main il monta dans sa voiture, et les deux phares projetèrent bientôt leurs cônes dorés dans la nuit. Le secrétaire s'était affalé sur les coussins à l'arrière de la somptueuse limousine, et il avait l'esprit si préoccupé par l'imminence de la tragédie européenne qu'il ne fit pas attention à une petite Ford qu'il croisa dans la rue du village.

Von Bork revint lentement vers son bureau. Au passage il remarqua que sa vieille femme de charge avait éteint sa lampe et était allée se coucher. C'était nouveau pour lui, ce silence et cette obscurité d'une grande maison, car sa famille et une nombreuse domesticité ne l'avaient jamais quitté. Il éprouva néanmoins un soulagement à la pensée qu'ils étaient tous en sécurité et que, exception faite de cette unique vieille femme qui avait traîné dans la cuisine, il restait seul sur les lieux. Il avait beaucoup de choses à détruire dans son bureau; il commença ce nettoyage par le vide jusqu'à ce que son visage fin de bel homme fût coloré par la chaleur que dégageaient les papiers qui brûlaient. Alors il prit une valise de cuir et empaqueta méthodiquement le précieux contenu de son coffre-fort. A peine s'était-il mis à l'ouvrage que ses oreilles enregistrèrent le bruit d'une voiture qui approchait. Il ne put réprimer une exclamation de satisfaction, boucla la valise, ferma le coffre avec sa clef et se précipita sur la terrasse. Il arriva juste à temps pour voir les phares d'une petite voiture qui s'arrêtait devant la grille. Un voyageur en descendit, s'avança vers lui d'un pas vif, tandis que le chauffeur, un homme à la forte charpente et à la moustache grise, s'installait comme quelqu'un qui se résigne à une longue attente.

« Alors ? » demanda avidement Von Bork qui était accouru au-devant de son visiteur.

Pour toute réponse l'homme agita triomphalement au-dessus de sa tête un petit paquet enveloppé de papier brun.

« Vous pouvez me serrer joyeusement la main ce soir, Mister ! cria-t-il. Je ramène enfin le gâteau !

– Les signaux ?

– Comme je l’ai dit dans mon télégramme. Toutes les transmissions : sémaphores, codes des lampes Marconi... Une copie, si ça ne vous fait rien. Pas l’original. C’était trop dangereux. Mais de la bonne marchandise, de la marchandise conforme. Vous pouvez vous y fier ! »

Il assena une grande claque sur l’épaule de l’Allemand avec une familiarité vulgaire qui amena une grimace sur le visage de l’autre.

« Entrez ! dit-il. Je suis seul à la maison. Je n’attendais plus que vous. Bien sûr une copie vaut mieux que l’original. Si un original manquait, ils changeraient le tout. Vous êtes sûr que la copie est conforme ? »

L’Irlandais d’Amérique avait pénétré dans le bureau et il étira ses longs membres sur un fauteuil. C’était un homme grand et maigre qui pouvait avoir soixante ans : il avait le visage osseux et portait une courte barbe en bouc; il aurait pu passer pour une caricature de l’Oncle Sam. D’un coin de sa bouche pendait un cigare juteux à demi fumé; une fois assis il frota une allumette pour le rallumer.

« Un petit déplacement en préparation ? fit-il en regardant autour de lui. Dites, Mister... »

Ses yeux étaient tombés sur le coffre-fort que le rideau avait mis à découvert.

« ... Vous n’allez pas me dire que vous gardez tous vos papiers là-dedans ?

– Pourquoi pas ?

– Sapristi ! Dans un truc pareil ? Et on vous prend pour un espion de classe ? Mais n’importe quel cambrioleur yankee ouvrirait ça avec un ouvre-boîte ! Si j’avais su que des lettres de moi iraient se perdre dans un machin comme ça, j’aurais été bien bête de vous avoir écrit une ligne !

– N’importe quel cambrioleur s’attaquerait en vain à ce coffre, répondit Von Bork. Aucun instrument ne peut entamer son métal.

– Il y a la serrure.

– Non, c’est une serrure à double combinaison. Vous savez ce que je veux dire par là ?

– Guidez-moi un peu ! fit l’Américain

– Pour que joue la serrure, il vous faut un mot et une combinaison de chiffres... »

Il se leva et montra autour du trou pour la clef un disque à double graduation.

« ... Le cercle extérieur est pour les lettres, le cercle intérieur pour les chiffres.

– Tiens, tiens ! Pas mal !

– Vous voyez que ce n'est pas aussi simple que vous le pensiez. Je l'ai fait faire il y a quatre ans; savez-vous quel mot et quels chiffres j'avais choisis à l'époque ?

– Cela me dépasse !

– Eh bien, j'avais choisi Août comme mot, et 1914 comme chiffres. Nous y sommes. »

Le visage de l'Irlandais d'Amérique exprima une surprise admirative.

« Mais c'est formidable ! Vous êtes un prophète.

– Même dans mon pays, bien peu auraient été capables de deviner la date. Et pourtant elle est là. Demain matin je ferme et je pars.

– Dites, je crois que vous aurez à vous occuper de moi aussi. Je ne vais pas rester seul dans ce sacré pays. D'après ce que je prévois, John Bull va se dresser sur ses pattes de derrière et deviendra enragé avant huit jours. J'aimerais mieux être de l'autre côté de l'eau à ce moment-là.

– Mais vous êtes citoyen américain ?

– Eh oui ! Jack James lui aussi était citoyen américain; ce qui ne l'empêche pas d'être en prison à Portland. Pas moyen de briser la glace avec un policier anglais en lui disant que vous êtes citoyen américain. « C'est la loi anglaise qui commande ici », me répondrait-il. A propos, Mister, puisque nous avons parlé de Jack James, il me semble que vous ne faites pas grand-chose pour couvrir vos agents.

– Que voulez-vous dire ? demanda Von Bork âprement.

– Quoi ! Vous êtes leur employeur, oui ou non ? C'est à vous de veiller à ce qu'ils ne tombent pas. Mais ils tombent, et que faites-vous pour les tirer d'affaire ? James par exemple...

– Tout a été de la faute de James. Vous le savez aussi bien que moi. Il n'était pas assez souple pour ce genre de travail.

– James avait une tête de cochon, je vous l'accorde. Mais prenez Hollis.

– C'était un fou.

– Ma foi, il est devenu un peu cinglé sur la fin. Mais il y a de quoi déranger le cerveau d'un homme quand il lui faut jouer la comédie du matin au soir avec une centaine de types tout disposés à lui adresser les flics. Maintenant il y a Steiner... »

Von Bork tressaillit, pâlit.

« Que se passe-t-il pour Steiner ?

– Eh bien, ils l'ont eu, c'est tout. Ils ont fait une expédition sur son entrepôt la nuit dernière; lui et ses papiers sont à la prison de Portsmouth. Vous, vous allez filer; mais lui, le pauvre diable, il aura à répondre devant un jury, et bienheureux sera-t-il s'il sauve sa tête. Voilà pourquoi je voudrais passer de l'autre côté de l'eau en même temps que vous. »

Von Bork était fort, maître de ses nerfs; mais cette nouvelle l'affecta visiblement.

« Comment ont-ils pu démasquer Steiner ? murmura-t-il. C'est un gros coup dur !

– Vous ne tarderez pas à en avoir un plus dur encore, car je crois qu'ils sont à mes trousses.

– Impossible, voyons !

– J'en suis sûr ! Ma logeuse a reçu la visite de policiers qui l'ont questionnée à mon sujet. Quand je l'ai su, j'ai compris que je n'avais pas autre chose à faire que disparaître au plus tôt. Mais ce que je voudrais bien comprendre, Mister, c'est comment les flics sont au courant. Steiner est le cinquième agent que vous avez perdu depuis que je marche avec vous. Je connais le sixième, si je ne bouge pas. Comment vous expliquez-vous cela ? N'avez-vous pas honte de voir vos hommes torpillés les uns après les autres ? »

Von Bork devint cramoisi.

« Comment osez-vous me parler sur ce ton ?

– Si je n'osais pas de temps à autre, Mister, je ne serais pas à votre service. Mais je vais vous dire sans fard tout ce que j'ai dans la tête. Je me suis laissé dire qu'avec vous, politiciens allemands, quand un agent avait fait son travail, vous n'étiez pas mécontents de le voir mis à l'ombre. »

Von Bork bondit.

« Osez-vous insinuer que j'ai livré mes agents ?

– Je ne vais pas jusque-là, Mister, mais il y a un mouchard quelque part, et c'est à vous de l'identifier. De toutes manières je n'accepte plus de courir de risques. Je suis mûr pour la petite Hollande, et le plus tôt sera le mieux. »

Von Bork avait dompté sa colère.

« Nous avons été alliés trop longtemps pour nous disputer maintenant à l'heure de la victoire, dit-il. Vous avez fait un merveilleux travail, et vous avez pris des risques que je ne puis oublier. Par n'importe quel moyen, allez en Hollande : là vous pourrez trouver un bateau de Rotterdam pour New York. Aucune autre ligne ne sera sûre dans une semaine. Je vais prendre votre livre et l'emballer avec le reste. »

L'Américain avait gardé le petit paquet dans sa main; il ne fit pas un geste pour le lâcher.

« Et le fric ? demanda-t-il.

– Le quoi ?

– La manne. La récompense. Les cinq cents livres. L'artilleur est devenu diablement gourmand sur la fin, et il a fallu que je l'arrose de cent dollars supplémentaires; sans quoi nous serions restés le bec dans l'eau vous et moi. « Rien à faire ! » qu'il me répétait. Et il ne voulait plus m'écouter. En tout j'en ai eu avec lui pour deux cents livres; aussi je ne vous remets le paquet que contre mon fric. »

Von Bork sourit amèrement.

« Vous ne paraissez pas avoir une très haute opinion de mon honneur, fit-il. Vous voulez l'argent avant que vous m'ayez donné le livre.

– Que voulez-vous, Mister, nous sommes en affaires !

– Très bien. Comme vous voudrez. »

Il s'assit devant la table et remplit un chèque qu'il retira du carnet, mais il ne le tendit pas à son interlocuteur.

« ... Après tout, puisque nous en sommes réduits à de tels rapports, monsieur Altamont, reprit-il, je ne vois pas pourquoi je me fierais à vous plus que vous ne vous fiez à moi... »

Il se retourna vers l'Irlandais d'Amérique et le regarda par-dessus son épaule.

« ... Le chèque est sur la table. Je tiens à examiner le contenu du paquet avant que vous ne le preniez. »

L'Irlandais d'Amérique le lui donna sans un mot. Von Bork défit la ficelle et retira deux papiers d'emballage. Puis il demeura stupéfait devant le petit livre bleu qui apparut. Sur la couverture était écrit en lettres dorées : « Manuel pratique d'apiculture. » Le maître-espion n'eut pas le temps de contempler longtemps ce titre étrangement irrévérencieux. Une main de fer l'étreignit à la gorge, et une éponge chloroformée s'abattit sur son visage grimaçant.

* * * *

« Un autre verre, Watson ? » fit M. Sherlock Holmes en tendant la bouteille de Tokay Impérial.

Le robuste chauffeur, qui s'était assis près de la table, avança son verre avec une certaine avidité.

« C'est un bon vin, Holmes.

– Un grand vin, Watson. Notre ami qui est sur le canapé m'a affirmé qu'il provient de la cave personnelle de François-Joseph à Schoenbrunn. Seriez-vous assez aimable pour ouvrir la fenêtre, car les vapeurs de chloroforme ne facilitent pas la dégustation. »

Le coffre était entrebâillé; Holmes, debout devant lui, en tira tous les dossiers, les examina rapidement, puis les rangea dans la valise de Von Bork. L'Allemand était allongé sur le canapé; il ronflait en dormant; une courroie ligotait ses bras; une autre immobilisait ses jambes.

« Nous n'avons pas besoin de nous presser, Watson. Nous ne risquons pas d'être interrompus. Voudriez-vous sonner ? Il n'y a personne d'autre dans la maison, excepté la vieille Martha, qui a tenu admirablement son rôle. C'est elle qui m'a mis au courant quand j'ai pris l'affaire en main. Ah ! Martha, vous serez heureuse d'apprendre que tout s'est bien passé ! »

La vieille femme était apparue sur le seuil. Elle s'inclina en souriant devant Sherlock Holmes, mais jeta un coup d'œil un peu inquiet vers la forme humaine étendue sur le canapé.

« Il va bien, Martha, il n'a eu aucun mal.

– Cela me fait plaisir, monsieur Holmes. D'un certain point de vue, il a été un bon maître. Il voulait que je parte hier avec sa femme pour l'Allemagne, mais cela n'aurait guère convenu à vos plans, n'est-ce pas, monsieur ?

– Cela ne m'aurait pas du tout plu, Martha. Tant que vous étiez ici, j'étais tranquille. Nous avons attendu votre signal, ce soir.

– Le secrétaire était là, monsieur.

– Oui. Sa voiture nous a croisés.

– Je croyais qu’il ne partirait jamais. Je savais que vous auriez été contrarié, monsieur, si vous l’aviez trouvé ici.

– Plutôt contrarié, en effet. Bref, nous avons attendu une bonne demi-heure avant de voir votre lampe s’éteindre et de savoir que la voie était libre. Vous pourrez venir me voir demain à Londres, Martha, au Claridge’s Hotel.

– Très bien, monsieur.

– Je suppose que vous avez tout préparé pour votre départ ?

– Oui, monsieur. Il a mis sept lettres à la poste aujourd’hui. Comme d’habitude j’ai noté les adresses.

– Parfait, Martha. Je verrai cela demain. Bonne nuit !... Ces papiers, poursuivit-il quand la vieille femme fut sortie, ne sont pas bien importants car, bien sûr, les renseignements qu’ils contenaient sont parvenus depuis longtemps au gouvernement allemand. Ce sont des documents originaux qui pouvaient difficilement être exportés.

– Sont-ils donc inutiles ?

– Je n’irai pas jusque-là, mon cher Watson. Ils montreront quand même à nos gens ce qui est connu des Allemands et ce qui ne l’est pas. Je puis dire qu’un bon nombre de ces papiers sont arrivés ici par mon intermédiaire, donc qu’ils sont autant de faux renseignements pour l’ennemi. Mes vieux jours s’éclaireraient d’une lueur de gaieté si je pouvais voir un croiseur allemand remonter la Solent en se fiant au plan de mines que j’ai fourni. Mais vous, Watson... »

Il interrompit son travail et prit son vieil ami par les épaules.

« ... Je vous ai à peine regardé en pleine lumière. Comment supportez-vous le poids des ans ? Vous êtes toujours le même enfant joyeux que j’ai connu.

– Je me sens rajeuni de vingt ans, Holmes. J’ai rarement éprouvé un plaisir aussi vif lorsque j’ai reçu votre télégramme me priant de vous retrouver à Harwich avec la voiture. Mais vous, Holmes ? Vous n’avez presque pas changé. Sauf cet horrible bouc...

– Voilà les sacrifices que l’on consent à son pays, Watson, répondit Holmes en tirant sur sa petite touffe de barbe. Demain ce bouc ne sera plus qu’un affreux souvenir. Avec mes cheveux coupés et quelques autres modifications de surface, je paraîtrai demain au Claridge’s tel que j’étais avant ce déguisement américain.

– Mais vous vous étiez retiré, Holmes. Nous avons appris que vous viviez en ermite parmi vos abeilles et vos livres dans une petite ferme des South Downs.

– En effet. Voici le fruit de mon existence paisible, le magnum opus de mes dernières années ! ... »

Il prit le livre sur la table et lut le titre en entier : « Manuel pratique d'apiculture, avec quelques observations sur la ségrégation de la Reine. »

« ... Je l'ai écrit seul. Tel est le résultat de quantité de nuits de méditation et de jours de travail; j'ai surveillé le petit monde des abeilles avec autant d'intensité qu'à Londres je surveillais le monde du crime.

– Mais comment êtes-vous sorti de votre retraite ?

– Ah ! je m'en étonne encore ! J'aurais pu résister aux avances du ministre des Affaires étrangères, mais quand le Premier Ministre a daigné me rendre visite sous mon humble toit !... Le fait est, Watson, que ce gentleman sur le canapé était un peu trop fort pour nos gens. Il est d'une classe exceptionnelle. Tout allait mal, et personne ne comprenait pourquoi tout allait mal. Des agents étaient soupçonnés, d'autres arrêtés; mais il était évident que derrière eux se tenait une force puissante et mystérieuse. Il devenait urgent de la démasquer. On a exercé sur moi certaines pressions pour que je m'occupe de l'affaire. Cela m'a coûté deux années d'effort, Watson, mais elles n'ont pas été tout à fait dépourvues d'amusements. J'ai commencé par un pèlerinage à Chicago, je me suis enrôlé dans une société secrète irlandaise à Buffalo, j'ai causé de sérieux ennuis à la police de Skibbareen, ce qui m'a valu d'être remarqué par un agent de Von Bork qui m'a recommandé à son patron comme un homme valable... Depuis lors j'ai été honoré de sa confiance, et cela lui a valu de voir déjoués la plupart de ses plans et ses meilleurs agents en prison. Je veillais, Watson, et j'attendais le moment où le fruit serait mûr... Eh bien, monsieur, j'espère que vous ne vous sentez pas trop mal ? »

Cette dernière phrase s'adressait à Von Bork qui, après force bâillements et clignotements, avait écouté Holmes. Il déversa un furieux torrent d'injures en allemand; la rage déformait ses traits. Pendant que son prisonnier jurait et sacrait, Holmes reprit l'investigation des documents qu'il avait commencée.

« Bien que peu musical, l'allemand est la plus expressive de toutes les langues ! remarqua-t-il quand Von Bork, à bout de souffle, se fut tu. Ah ! ah ! ajouta-t-il en regardant de près un dessin. Voici quelque chose qui devrait permettre la capture d'un autre oiseau. Je n'aurais pas cru que le commissaire de la marine était un tel coquin, et pourtant il y avait longtemps que je le surveillais. Mister Von Bork, vous allez avoir à répondre de beaucoup de méfaits ! »

Le prisonnier s'était redressé non sans difficulté sur le canapé, et il considérait son vainqueur avec un mélange de stupéfaction et de haine.

« Je vous revaudrai cela, Altamont ! dit-il en parlant avec une lenteur résolue. Quand même j'y consacrerai toute ma vie, je vous revaudrai cela !

– La bonne vieille chanson ! fit Holmes. Combien de fois l'ai-je entendue jadis ! C'était le leitmotiv préféré de feu le regretté professeur Moriarty (Cf. : Souvenirs sur Sherlock Holmes). Le colonel Sebastian Moran (Cf : La maison vide dans Résurrection de Sherlock Holmes) l'a également répété. Et pourtant je suis encore en vie, et je m'occupe d'apiculture dans les South Downs !

– Soyez maudit, double traître ! cria l'Allemand en essayant de se libérer de ses liens tout en lançant à Holmes des regards assassins.

– Non, je ne suis pas aussi mauvais que cela ! fit Holmes en souriant. Comme vous avez pu le deviner, M. Altamont de Chicago n'a jamais existé. Je me suis servi de ce nom. N'en parlons plus !

– Qui êtes-vous donc ?

– Qui je suis ? Oh ! c'est vraiment sans importance ! Mais puisque vous semblez être intéressé à le savoir, je vous confierai que ceci n'est pas ma première rencontre avec des membres de votre famille. J'ai fait un certain nombre d'affaires en Allemagne autrefois, et mon nom vous est sans doute familier.

– Je voudrais bien le connaître !

– C'est moi qui ai fait aboutir la séparation entre Irène Adler et le défunt roi de Bohême (Cf : Les Aventures de Sherlock Holmes) quand votre cousin Heinrich m'a été envoyé par l'Empereur. C'est encore moi qui ai épargné au comte Von and zu Grafenstein qui était le frère aîné de votre mère, d'être assassiné par le nihiliste Klopman. C'est moi qui... »

Von Bork se mit sur son séant.

« Cet homme-là est unique au monde !...

– Exactement ! » dit Holmes en s'inclinant.

Von Bork gémit et retomba sur le canapé.

« Mais la majeure partie de mes renseignements me venait à travers vous ! s'exclama-t-il. Que valaient-ils ? Ah ! qu'ai-je fait ! Je suis anéanti pour toujours !

– Mes informations étaient évidemment sujettes à caution, dit Holmes. Elles méritent quelques vérifications, et vous disposez de peu de temps. Votre amiral découvrira peut être que les nouveaux canons sont plus gros, et les croiseurs plus rapides qu’il ne l’escompte... »

De désespoir, Von Bork s’êtreignit la gorge.

« ... D’autres détails se dévoileront en leur temps. Mais vous possédez une qualité très rare pour un Allemand, monsieur Von Bork : vous êtes sportif, et vous ne me garderez pas rancune quand vous comprendrez que vous, qui avez abusé tant de monde, avez été abusé à votre tour. Après tout, vous avez fait de votre mieux pour votre pays, j’ai fait de mon mieux pour le mien : quoi de plus naturel ? En outre... »

Il posa doucement une main sur l’épaule de l’homme prostré.

« ... Cela vaut mieux qu’être terrassé par un adversaire plus ignoble... Les papiers sont maintenant dans la valise, Watson. Si vous vouliez m’aider pour emmener notre prisonnier, je crois que nous pourrions nous diriger immédiatement sur Londres. »

Il ne leur fut pas facile de faire bouger Von Bork, car il était fort et prêt à tout. Finalement, en lui tenant chacun un bras, les deux amis lui firent descendre l’allée du jardin qu’il avait remontée avec tant d’orgueilleuse confiance quand il avait reçu quelques heures plus tôt les compliments du diplomate. Après une courte lutte, il fut hissé, pieds et poings liés, sur le siège arrière de la petite voiture, avec sa précieuse valise à côté de lui.

« J’espère que vous êtes aussi confortablement installé que le permettent les circonstances, dit Holmes quand tout fut prêt pour le départ. Prendrai-je la liberté d’allumer un cigare et de le placer dans votre bouche ? »

Mais toutes ces amabilités se heurtèrent à la colère de l’Allemand.

« Je suppose que vous avez réfléchi à ceci, monsieur Sherlock Holmes : si votre gouvernement couvre vos agissements, c’est un acte de guerre !

– Que voulez-vous dire avec mes agissements et le gouvernement ?

– Vous êtes un particulier. Vous n’avez aucun mandat pour m’arrêter. Tout dans votre procédé est absolument illégal et insultant.

– Absolument ! répondit Holmes.

– Kidnapper un sujet allemand !

– Et lui dérober ses papiers personnels !

– Bien. Je vois que vous réalisez votre situation, vous et votre complice. Si j'appelais à l'aide en traversant le village...

– Mon cher monsieur, si vous faisiez quelque chose d'aussi stupide, vous augmenteriez probablement le nombre des enseignes de nos auberges de village en nous fournissant un nouveau point d'histoire locale : « Au Prussien pendu. » L'Anglais est patient, mais, à présent, il s'est mis un tout petit peu en colère, et il vaudrait mieux ne pas le pousser trop loin. Non, monsieur Von Bork, vous nous accompagnerez tranquillement et délicatement à Scotland Yard, d'où vous pourrez appeler votre ami le baron Von Herling afin d'examiner avec lui si vous ne pourriez pas quand même occuper la place qui vous a été réservée dans la suite personnelle de l'ambassadeur. Quant à vous, Watson, Londres n'est pas trop loin pour votre vieille voiture. Venez avec moi un instant sur la terrasse, car c'est peut-être le dernier entretien paisible que nous aurons ensemble. »

Pendant quelques minutes les deux amis bavardèrent tranquillement à cœur ouvert; leur prisonnier se débattait en vain pour se libérer de ses liens. Quand ils regagnèrent la voiture, Holmes se retourna pour contempler la mer éclairée par la lune et hocha pensivement la tête.

« Le vent d'est se lève, Watson !

– Je ne crois pas, Holmes. Il fait très chaud.

– Cher vieux Watson ! Vous êtes le seul point fixe d'une époque changeante. Un vent d'est se lève néanmoins : un vent comme il n'en a jamais soufflé sur l'Angleterre. Il sera froid et aigre, Watson; bon nombre d'entre nous n'assisteront pas à son accalmie. Mais c'est toutefois le vent de Dieu; et une nation plus pure, meilleure, plus forte surgira à la lumière du soleil quand la tempête aura passé. Mettez en marche, Watson; il est temps de partir. J'ai un chèque de cinq cents livres dans ma poche; je voudrais le toucher le plus tôt possible, car le tireur serait tout à fait capable de faire opposition, si on lui en laissait la possibilité. »

Les archives de Sherlock Holmes

La pierre de Mazarin

Le docteur Watson fut ravi de se retrouver une fois de plus dans l'appartement mal tenu du premier étage de Baker Street, point de départ de tant d'aventures extraordinaires. Il regarda autour de lui : les graphiques savants sur les murs, la table rongée par les acides où s'alignaient les produits chimiques destinés à diverses expériences, l'étui à violon debout dans un angle, le seau à charbon qui contenait comme autrefois des pipes et du tabac. Finalement ses yeux s'arrêtèrent sur le jeune visage souriant de Billy ; ce petit groom aussi perspicace que plein de tact avait un peu aidé à combler l'abîme de solitude et d'isolement où vivait le grand détective.

– Pas de changement apparent, Billy. Vous non plus vous n'avez pas changé. J'espère que l'on peut dire la même chose de lui ?

Billy jeta un coup d'œil non dépourvu de sollicitude dans la direction de la porte de la chambre à coucher ; elle était fermée.

– Je crois qu'il est au lit et qu'il dort, dit-il.

Il était sept heures du soir, et ce jour d'été avait été magnifique ; mais le docteur Watson était suffisamment familiarisé avec les heures irrégulières de son vieil ami pour ne pas éprouver la moindre surprise.

– Autrement dit, il a une affaire en train ?

– Oui, monsieur. Une affaire sur laquelle il vient de travailler dur. Je suis inquiet pour sa santé. Il pâlit, il maigrit, il ne mange pas... « Quand vous plaira-t-il de dîner, monsieur Holmes ? » a demandé Mme Hudson. « A sept heures trente après-demain », a-t-il répondu. Vous savez comment il est quand une affaire le préoccupe !

– Oui, Billy, je sais.

– Il file quelqu'un. Hier il est sorti ; on aurait dit un ouvrier à la recherche d'un emploi. Aujourd'hui il s'est déguisé en vieille femme. Je me suis presque laissé attraper. Pourtant, je devrais le connaître maintenant !...

Billy désigna en souriant une immense ombrelle appuyée contre le canapé.

– ... Elle faisait partie de l'ensemble de la vieille dame, ajouta-t-il.

– Mais de quel genre d'affaire s'agit-il ?

Billy baissa la voix, comme s'il allait confier un grand secret d'État.

– Ça ne me gêne pas de vous le dire, monsieur, mais que ceci reste entre nous ! C'est l'affaire du diamant de la Couronne.

– Quoi ! Le vol du joyau qui vaut dans les cent mille livres sterling ?

– Oui, monsieur. Il faut le récupérer, monsieur. Comprenez : nous avons eu ici le premier ministre et le ministre de l'Intérieur, assis sur ce même canapé. M. Holmes les a reçus très gentiment. Il les a tout de suite mis à l'aise, et il a promis de faire tout son possible. Puis il y a eu lord Cantlemere...

– Ah !

– Oui, monsieur. Vous savez ce que ça veut dire. Un type plutôt rigide, si j'ose m'exprimer ainsi. Je m'entends bien avec le premier ministre, je n'ai rien contre le ministre de l'Intérieur qui me fait l'impression d'un homme obligeant, courtois ; mais ce lord, je ne peux pas le supporter ! Et M. Holmes est comme moi, monsieur. Vous voyez, il ne croit pas en M. Holmes, et il était opposé à ce qu'on l'emploie. Il serait bien content qu'il échoue !

– Et M. Holmes le sait ?

– M. Holmes sait toujours tout ce qu'il y a à savoir.

– Hé bien ! nous espérons qu'il n'échouera pas et que lord Cantlemere sera confondu. Mais dites-moi ; Billy, à quoi sert ce rideau tendu devant la fenêtre ?

– M. Holmes l'a installé il y a trois jours. Nous avons mis quelque chose d'amusant derrière.

Billy avança et tira la draperie qui masquait l'alcôve de la fenêtre en saillie.

Le docteur Watson ne put réprimer un cri de stupéfaction. Était apparue une reproduction grandeur nature de son vieil ami en robe de chambre, la figure tournée de trois quarts vers la fenêtre et regardant en bas, comme s'il lisait un livre invisible, tandis que le corps était enfoncé dans un fauteuil. Billy détacha la tête et la tint en l'air à bout de bras.

– Nous la disposons selon des angles différents, afin qu'elle soit plus vivante. Je n'oserais pas la toucher si le store n'était pas baissé. Mais quand il est levé, vous pouvez voir le faux M. Holmes de l'autre côté de la rue.

– Une fois déjà nous nous sommes servis de ce truc-là.

– Pas de mon temps, dit Billy.

Il releva le store pour regarder dans la rue.

– Il y a des gens qui nous épient de là-bas. Je distingue un type qui est à la fenêtre. Regardez vous-même.

Watson avait avancé d'un pas quand la porte de la chambre s'ouvrit pour laisser passer la longue silhouette mince de Holmes ; il avait le visage pâle et tiré, mais le pas aussi alerte que d'habitude. D'un bond il fut à la fenêtre et baissa le store.

– Ça suffit, Billy ! dit-il. Vous étiez en danger de mort, mon garçon, et je ne peux pas encore me passer de vous. Alors, Watson ? C'est bon de vous revoir dans ce vieil appartement ! Vous arrivez à un moment critique.

– C'est ce qu'il me semblait.

– Vous pouvez disposer, Billy... Ce garçon me pose un problème, Watson. Jusqu'à quel point ai-je raison de l'exposer au danger ?

– Danger de quoi, Holmes ?

– De mort subite. Je m'attends à quelque chose pour ce soir.

– A quoi vous attendez-vous ?

– A être assassiné, Watson.

– Allons, vous plaisantez !

– Le sens limité de l'humour qui m'est imparti pourrait, je vous assure, engendrer de meilleures plaisanteries que celle-là. Mais en attendant ma mort, un peu de confort n'est pas interdit, n'est-ce pas ? L'alcool est-il prohibé ? Le gazogène et les cigares sont à leur vieille place. Ah ! laissez-moi vous regarder assis une fois de plus dans votre fauteuil préféré ! Vous n'avez pas appris, j'espère, à mépriser ma pipe et mon lamentable tabac ? C'était pour remplacer mes repas, ces jours-ci.

– Mais pourquoi n'avez-vous pas mangé ?

– Parce que les facultés s'aiguisent quand vous les faites jeûner. Voyons, mon cher Watson, en tant que médecin, vous admettez bien que ce que votre digestion fait gagner à votre sang est

autant de perdu pour votre cerveau ? Je suis un cerveau, Watson. Le reste de mon individu n'est que l'appendice de mon cerveau. Donc, c'est le cerveau que je dois servir, d'abord !

– Mais ce danger, Holmes ?

– Ah ! oui. Pour le cas où la menace se réaliserait, il vaudrait peut-être mieux que vous encombriez votre mémoire du nom et de l'adresse de l'assassin. Vous pourrez les communiquer à Scotland Yard, avec mes affections et ma bénédiction. Il s'appelle Sylvius, comte Negretto Sylvius. Écrivez le nom, mon vieux, écrivez-le ! 136, Moorside Gardens, N. W. Ça y est ?

L'honnête visage de Watson était tourmenté par l'angoisse. Il ne connaissait que trop bien les risques immenses que prenait Holmes, et il se doutait que cette confiance était plutôt au-dessous qu'au-delà de la vérité. Watson était toujours porté à l'action ; il saisit l'occasion qui se présentait.

– Comptez-moi dans le jeu, Holmes. Je n'ai rien à faire pendant quarante-huit heures.

– Votre moralité ne progresse pas, Watson. A tous vos autres vices, voilà que vous avez ajouté le mensonge ? Vous avez manifestement l'air d'un médecin très pris, appelé à toute heure du jour et de la nuit par des malades.

– Pas à ce point. Mais ne pouvez-vous pas faire arrêter cet individu ?

– Si, Watson. Je pourrais le faire arrêter. Voilà ce qui lui déplait tellement.

– Mais pourquoi ne le faites-vous pas arrêter, alors ?

– Parce que j'ignore où est le diamant.

– Ah ! Billy m'en a parlé : le joyau manquant de la Couronne ?

– Oui, la grosse pierre jaune de Mazarin. J'ai lancé mon filet et j'ai mes poissons. Mais je n'ai pas la pierre. Alors à quoi bon les prendre ? Certes, le monde serait meilleur si nous les mettons hors d'état de nuire. Mais ils ne m'intéressent pas. C'est le diamant que je veux.

– Et ce comte Sylvius est l'un de vos poissons ?

– Oui. Un requin. Il mord. L'autre est Sam Merton, le boxeur. Pas un mauvais type, ce Sam ; mais le comte s'en est servi. Sam n'est pas un requin. C'est un gros goujon stupide à tête ronde. Mais il fait quand même de gros sauts dans mon filet.

– Où est ce comte Sylvius ?

– Je me suis trouvé tout ce matin au coude-à-coude avec lui. Vous m'avez déjà vu en vieille dame, Watson ? Jamais je n'ai été plus séduisant que ce matin. Il m'a même tenu un moment mon ombrelle. « Avec votre permission, madame », m'a-t-il dit : à moitié Italien, vous savez, et il a toute la grâce méridionale dans les manières quand il est de bonne humeur, mais dans l'humeur opposée, il est le diable incarné. La vie est pleine de fantaisie, Watson.

– Ça aurait pu être une tragédie !

– Ma foi, peut-être ! Je l'ai suivi jusqu'à la boutique du vieux Straubensee. Straubensee a fabriqué un fusil à vent, un très joli joujou je crois, et j'ai tout lieu de penser que ledit fusil est placé dans la fenêtre d'en face à l'heure actuelle. Avez-vous vu le mannequin ? Bien sûr, Billy vous l'a montré ! Hé bien ! il peut recevoir à tout moment une balle dans sa magnifique tête. Ah ! Billy, qu'y a-t-il ?

Le groom était entré en portant une carte de visite sur un plateau. Holmes la regarda en haussant le sourcil et sourit d'un air amusé.

– Sylvius en personne ! Je ne m'y attendais guère. Il prend le tison par où il brûle, Watson ! Il ne manque pas d'aplomb. Vous le connaissez peut-être de réputation, comme chasseur de gros gibier. En vérité, ce serait une conclusion triomphale à son tableau de chasse s'il m'ajoutait à sa liste. Voilà la preuve qu'il sent mon orteil sur ses talons.

– Faites venir la police !

– Oh ! je la ferai venir sans doute ! Mais pas encore. Voudriez-vous regarder précautionneusement par la fenêtre, Watson ? Ne voyez-vous personne qui flâne par là ?

Watson souleva hardiment le bord du rideau.

– Si, il y a un costaud près de la porte.

– Sam Merton : le fidèle mais stupide Sam. Où est ce gentleman, Billy ?

– Dans le salon d'attente, monsieur.

– Quand je sonnerai, faites-le monter.

– Oui, monsieur.

– Si je ne suis pas dans cette pièce, introduisez-le quand même.

– Oui, monsieur.

Watson attendit que la porte fût close pour se tourner vers son compagnon.

– Attention, Holmes ! Voici qui est tout bonnement impossible ! Il s'agit d'un homme prêt à tout, qui ne reculerait devant rien. Il vient peut-être vous tuer.

– Cela ne m'étonnerait pas.

– J'insiste pour demeurer près de vous.

– Vous gêneriez terriblement.

– Je le gênerais ?

– Non, mon cher ami : vous me gêneriez.

– Voyons, je ne peux pas vous quitter, Holmes !

– Si, Watson, vous pouvez. Et vous me laisserez, car vous avez toujours joué le jeu, et je suis sûr que vous le jouerez jusqu'au bout. Cet homme est venu pour un motif bien à lui, mais il se peut qu'il y reste pour un motif à moi...

Holmes prit son calepin et griffonna quelques lignes.

– ...Prenez un fiacre et allez à Scotland Yard. Vous remettrez ceci à Doughal, du département des recherches criminelles. Revenez avec la police. L'arrestation du comte suivra.

– Avec joie, Holmes !

– Avant votre retour, j'aurai peut-être juste le temps de découvrir où est la pierre...

Il sonna.

– ...je crois que nous passerons dans la chambre. La deuxième issue est très utile dans certains cas. Et puis, j'aime voir mon requin sans qu'il me voie ; vous savez que j'y réussis assez bien quand je le veux.

Ce fut donc dans une pièce vide que Billy, quelques instants plus tard, introduisit le comte Sylvius. Le célèbre chasseur, sportsman et homme du monde, était gros, basané, pourvu d'une formidable moustache noire qui protégeait une bouche cruelle aux lèvres minces et que surplombait un long nez recourbé en bec d'aigle. Il était bien habillé mais sa cravate brillante, son épingle étincelante, ses bagues flamboyantes produisaient trop d'effet. Quand la porte se referma

derrière lui, il inspecta les lieux d'un regard farouche, perçant, comme s'il soupçonnait un piège dans chaque meuble. Il sursauta violemment quand il vit la tête impassible et le buste de la robe de chambre qui émergeaient du fauteuil devant la fenêtre. D'abord sa figure n'exprima que de la stupéfaction. Puis la lueur d'un espoir horrible éclaira ses yeux sombres, meurtriers. Il jeta un regard rapide autour de lui pour être sûr qu'il n'y avait pas de témoin ; et puis, sur la pointe des pieds, sa lourde canne à demi levée, il s'approcha de la silhouette immobile. Il était en train de se ramasser pour prendre son élan et frapper quand une voix froide, sardonique, l'interpella par la porte ouverte de la chambre à coucher.

– Ne le cassez pas, comte ! Épargnez-le !

L'assassin recula, surpris. Il releva sa canne comme pour tourner sa violence de la copie vers l'original ; mais dans le regard gris acier et dans le sourire moqueur il lut quelque chose qui l'obligea à baisser la main.

– C'est une jolie petite œuvre d'art, fit Holmes, en avançant vers le mannequin de cire. Tavernier, le modéliste français, en est l'auteur. Il est aussi adroit pour travailler la cire que votre ami Straubensee pour fabriquer des fusils à vent.

– Des fusils à vent, monsieur ? Que voulez-vous dire ?

– Posez votre chapeau et votre canne sur ce guéridon. Merci ! Asseyez-vous, je vous prie. Cela vous gênerait de vous débarrasser de votre revolver ? Oh ! qu'à cela ne tienne ! Si vous préférez vous asseoir dessus !... Votre visite tombe à pic, car j'avais diablement envie d'avoir cinq minutes de tranquillité avec vous.

Le comte grogna. Ses sourcils retombèrent, menaçants.

– Moi aussi je désirais vous parler, Holmes. Voilà pourquoi je suis venu ici. Je ne nierai pas que j'avais l'intention de vous descendre.

Holmes balança ses longues jambes pour poser ses talons sur le bord de la table.

– J'avais vaguement dans l'idée que votre tête mijotait un projet de ce genre, dit-il. Mais pourquoi me combler de vos attentions particulières ?

– Parce que vous êtes parti en guerre contre moi. Parce que vous avez attaché vos gens à ma personne.

– Mes gens ! Je vous jure que non !

– Mensonge ! J'ai été suivi ! Et je les ai fait suivre ! C'est un jeu qui peut se jouer à deux, Holmes !

– Petit détail, comte Sylvius ! Mais peut-être pourriez-vous vous adresser correctement à moi ? Certes, avec mon travail routinier, je me trouve soumis à une certaine familiarité avec la moitié des bandits de ce monde ; vous conviendrez que, venant de vous, elle est désobligeante.

– Très bien, donc, monsieur Holmes.

– Bravo ! Mais je vous affirme que vous vous êtes trompé avec mes soi-disant agents.

Le comte Sylvius eut un rire méprisant.

– D'autres hommes possèdent un don d'observation égal au vôtre. Hier c'était un vieux chômeur. Aujourd'hui une vieille femme. De la journée ils ne m'ont pas quitté d'une semelle.

– Vraiment, monsieur, vous me flattez ! Le vieux baron Dowson a dit à mon sujet, la veille du jour où il fut pendu, que ce que la loi avait gagné, la scène l'avait perdu. Et à votre tour voici que vous donnez à mes petits déguisements une louange si... agréable !

– C'était vous ? Vous-même ?

Holmes haussa les épaules.

– Vous pouvez voir dans ce coin l'ombrelle que vous m'avez si galamment tenue avant que vous ayez soupçonné quoi que ce soit.

– Si j'avais su, jamais...

– Jamais je ne serais rentré chez moi, n'est-ce pas ? Oh ! je le savais bien ! Nous laissons tous échapper des occasions, et nous les regrettons ensuite... Mais le fait est que vous ne m'avez pas reconnu, et nous voici face à face.

Les sourcils du comte s'avancèrent plus pesamment au-dessus de ses yeux menaçants.

– Ce que vous dites ne fait qu'envenimer les choses : il ne s'agissait pas d'agents à vous, mais de vous ! Vous convenez que vous m'avez suivi. Pourquoi ?

– Du calme, comte ! Vous avez pris l'habitude de tuer des lions en Afrique.

– Hé bien ?

– Mais pourquoi ?

- Pourquoi ? Le sport, le plaisir, le danger...
- Et aussi, sans doute, pour libérer le pays d'un fléau ?
- Exactement !
- Voilà un excellent résumé de mes motifs.

Le comte sauta en l'air ; sa main se dirigea involontairement vers sa poche revolver.

- Asseyez-vous, monsieur ! J'avais une autre raison, une raison plus pratique : il me faut ce diamant jaune !

Le comte Sylvius s'adossa avec un mauvais sourire.

- Je vous donne ma parole... fit-il.
- Vous saviez que c'était la raison pour laquelle je vous filais. Le véritable motif de votre venue ici ce soir est de savoir ce que je sais sur l'affaire et si ma suppression est absolument nécessaire. Hé bien ! je reconnais volontiers que, de votre point de vue, ma suppression est absolument indispensable. Car je sais tout, sauf une petite chose que vous allez me dire.
- Tiens, tiens ! Et qu'est donc, je vous prie, cette petite chose ?

- Où se trouve actuellement le diamant de la Couronne ?

Le comte lança un regard âpre vers son interlocuteur.

- Oh ! vous voulez le savoir, hé ? Comment diable voulez-vous que je vous renseigne ?
- Vous le pouvez, et vous le ferez.
- Vraiment ?
- Vous ne pouvez pas me bluffer, comte Sylvius !...

Les yeux de Holmes, qui le fixaient, se contractèrent et se rétrécirent : on aurait dit deux pointes d'acier.

- ... Vous êtes absolument une glace sans tain. Je lis en vous jusqu'au fond de votre âme.

– Alors, vous savez où est le diamant.

Holmes battit des mains et leva un doigt ironique.

– Donc vous le savez. Vous venez de l'admettre !

– Je n'ai rien admis.

– Allons, comte, si vous êtes raisonnable, nous pouvons faire affaire. Sinon, il vous arrivera malheur.

Le comte Sylvius leva les yeux vers le plafond.

– Et c'est vous qui parlez de bluff ! soupira-t-il.

Holmes le regarda pensivement, comme un champion d'échecs qui médite son échec et mat. Puis il ouvrit le tiroir de la table et sortit un gros carnet.

– Savez-vous qui je tiens dans ce livre ?

– Non, monsieur, pas du tout !

– Vous

– Moi ?

– Oui, monsieur, vous ! Vous êtes tout entier ici, par chaque vilénie de votre vie !

– Dieu me pardonne, Holmes ! s'écria le comte. Ma patience a des limites.

– Tout y est, comte. Les faits réels concernant la mort de la vieille Mme Harold qui vous avait légué le domaine de Blymer. Domaine que vous avez dilapidé au jeu...

– Vous rêvez !

– Et toute l'histoire de la vie de Mlle Minnie Warrender.

– Tut ! Vous ne pouvez rien en faire...

– Ici, je trouve beaucoup mieux, comte. Par exemple le vol commis dans le train de luxe de la Riviera le 13 février 1892. Voici le faux chèque tiré la même année sur le Crédit Lyonnais.

– Non. Là vous êtes dans l'erreur.

– Je suis donc dans le vrai pour le reste. Allons, comte ! Vous êtes un joueur de cartes. Quand votre adversaire possède tous les atouts, vous n'avez plus qu'à jeter vos cartes.

– Quel est le rapport entre tout ce bavardage et le joyau dont vous m'avez parlé ?

– Doucement, comte ! Modérez votre impatience ! Laissez-moi marquer les points à ma manière. Je possède déjà tout cela contre vous. Mais, surtout, j'ai un dossier parfait contre vous et votre garde du corps dans l'affaire du diamant de la Couronne.

– Vraiment !

– J'ai le cocher qui vous a conduit à Whitehall et le cocher qui vous a ramené. J'ai le commissionnaire qui vous a vu près de la vitrine. J'ai Ikey Sanders, qui a refusé de le débiter pour vous. Ikey a mouchardé : la partie est terminée.

Les veines se gonflèrent sur le front du comte. Ses mains brunes, poilues, se crispèrent sous l'effet d'une violente émotion contenue. Il essaya de parler, mais les mots ne se façonnèrent pas dans sa bouche.

– Voilà la main avec laquelle je joue, dit Holmes. J'ai abattu mes cartes sur la table. Il me manque une carte : le roi de carreau. Je ne sais pas où est le diamant.

– Vous ne le saurez jamais.

– Non ? Allons, comte, soyez raisonnable ! Considérez la situation. Vous allez être sous clé pendant vingt ans. Sam Merton également. Que tirerez-vous de votre diamant pendant ce temps-là ? Rien du tout. Mais si vous le rendez... hé bien ! je pactiserai avec le crime ! Nous ne vous voulons pas, vous, ni Sam. Nous voulons la pierre. Rendez-la-nous, et tout au moins en ce qui me concerne vous partirez libre et vous le resterez tant que vous vous comporterez honorablement dans l'avenir. Si vous commettez une nouvelle faute... Tant pis, elle sera la dernière ! Mais cette fois, j'ai mandat de récupérer la pierre, pas de vous mettre sous les verrous.

– Et si je refuse ?

– Hé bien ! malheureusement, si je n'ai pas la pierre, vous paierez.

Billy avait paru en réponse à un coup de sonnette.

– Je pense, comte, qu'il ne serait pas mauvais que votre ami Sam assiste à cet entretien. Après tout, ses intérêts sont en jeu. Billy, vous verrez devant la porte un gentleman gros et laid. Priez-le de monter.

– Et s'il ne veut pas, monsieur ?

– Pas de violences, Billy ! Ne le brutalisez pas ! Si vous lui déclarez que le comte Sylvius le réclame, il montera tout de suite.

– Qu'allez-vous faire maintenant ? interrogea le comte quand Billy eut disparu.

– Mon ami Watson vient de me quitter. Je lui ai dit que dans mon filet j'avais un requin et un goujon. Maintenant je lève mon filet, et hop ! je les remonte tous les deux.

Le comte s'était dressé et il avait porté la main à son dos. Holmes fit pointer dans sa direction un objet qui faisait une bosse dans la poche de sa robe de chambre.

– Vous ne mourrez pas dans votre lit, Holmes !

– J'ai eu souvent la même idée. Est-ce si important de mourir dans son lit ? Après tout, comte, votre propre sortie de ce monde sera plus vraisemblablement verticale qu'horizontale. Mais finissons-en avec ces anticipations morbides. Pourquoi ne pas nous abandonner sans remords aux joies du présent ?

Un éclair comme on en voit s'allumer dans les yeux des fauves passa dans le regard du criminel. Plus Holmes se tendait et se préparait à tout, plus il semblait grandir aux yeux de son adversaire.

– Il ne sert de rien de chatouiller votre revolver, mon ami ! dit-il d'une voix calme. Vous savez pertinemment que n'oserez pas l'utiliser, même si je vous laissais le temps de tirer. Ce sont des instruments malpropres et bruyants, comte, les revolvers ! Tenez-vous-en plutôt aux fusils à vent. Ah ! je crois que j'entends le pas de fée de votre estimable partenaire.

– Bonjour, monsieur Merton. Vous deviez vous ennuyer dans la rue, n'est-ce pas ?

Le boxeur était un jeune homme à lourde charpente qui avait l'air aussi stupide qu'obstiné. Il demeura gauchement à la porte et regarda autour de lui avec étonnement. Cette attitude débonnaire de Holmes le surprenait ; il se rendait compte confusément qu'elle était hostile, mais il ne savait pas comment la contrer. Il se tourna vers son camarade.

– Qu'est-ce que ça veut dire, comte ? Que nous veut ce type ? Que se passe-t-il ?

Il avait la voix grave et rauque.

Le comte haussa les épaules ; Holmes répondit à sa place.

– Pour vous résumer la situation, monsieur Merton, je dirai que tout est terminé.

Le boxeur continua à s'adresser à son associé.

– Est-ce que ce pigeon essaie d'être drôle, ou quoi ? Moi je n'ai pas envie de rire !

– Je m'en doute, fit Holmes. Je peux même vous assurer que plus la soirée avancera, moins vous vous sentirez d'humeur riante. Maintenant, écoutez-moi, comte Sylvius ! Je suis un homme fort occupé et je ne peux pas perdre de temps. Je vais dans ma chambre. Je vous prie de vous considérer ici comme chez vous en mon absence. Vous pourrez expliquer la situation à votre ami sans être gêné par ma présence. Je vais attaquer la barcarolle d'Hoffmann sur mon violon. Dans cinq minutes, je reviendrai pour entendre votre réponse définitive. Vous avez bien saisi l'alternative, n'est-ce pas ? Ou vous, ou la pierre.

Holmes se retira en emmenant son violon. Quelques instants plus tard, les premières notes plaintives du plus obsédant de tous les airs jaillirent de l'autre côté de la porte fermée.

– Que se passe-t-il donc ? interrogea Merton avec anxiété. Il est au courant pour la pierre ?

– Il est au courant de beaucoup trop de choses à propos de la pierre. Je me demande s'il ne sait pas tout.

– Seigneur !

La figure maussade du boxeur blêmit.

– Ikey Sanders nous a mouchardés.

– Ah ! il nous a mouchardés ? Je jure que je l'étendrai pour le compte, s'il nous a trahis !

– Ce qui ne nous aiderait pas beaucoup. Il faut que nous décidions ce que nous allons faire.

– Un petit moment ! dit le boxeur en regardant d'un air soupçonneux du côté de la porte de la chambre. C'est un pigeon isolé qui demande qu'on s'occupe de lui. Je suppose qu'il ne nous écoute pas ?

– Comment pourrait-il écouter en jouant du violon ?

– C'est vrai. Il y a peut-être quelqu'un derrière un rideau. Je trouve qu'il y a beaucoup de rideaux dans cette pièce.

Regardant à droite et à gauche, il aperçut pour la première fois le mannequin à la fenêtre ; il s'arrêta net, trop ahuri pour dire un mot.

– Tut ! C'est une reproduction, lui expliqua le comte.

– Un faux, quoi ? Hé bien ! Mme Tussaud n'en a pas autant ! Formidable ! C'est craché ! Mais ces rideaux, Comte !...

– Oh ! laissez tomber les rideaux ! Nous perdons notre temps, et nous n'en avons pas de trop ! Il peut nous envoyer au baignoire, Sam, avec cette pierre.

– Pour sûr qu'il le peut, si Ikey nous a mouchardés !

– Mais il nous laisse filer si nous lui disons où elle est.

– Quoi ! Renoncer à la pierre ? Renoncer à cent mille livres ?

– C'est l'un ou l'autre.

Merton se gratta la tête.

– Il est seul ici. Il n'y a qu'à entrer. Une fois débarrassés de lui, nous n'aurons plus rien à craindre.

Le comte fit signe que non.

– Il est armé. Il est prêt. Si nous le tuons, comment sortir d'un endroit pareil ? Par ailleurs il est probable que la police est au courant des preuves qu'il a réunies. Tiens ! Qu'est-ce que cela ?

Un bruit vague sembla venir de la fenêtre. Les deux hommes écoutèrent, mais tout était calme. En dehors du mannequin assis sur son fauteuil, personne sûrement ne se trouvait dans la pièce.

– Quelque chose dans la rue, dit Merton. Maintenant, à vous, patron ! C'est vous qui avez de la tête. Certainement vous allez trouver un truc pour nous en sortir. Si la pierre ne sert à rien, c'est à vous de le dire.

– J'ai possédé des types plus forts que lui ! dit le comte. La pierre est dans ma poche. Je n'ai pas voulu courir le risque de m'en séparer. Elle peut être sortie ce soir d'Angleterre et coupée en quatre morceaux à Amsterdam avant dimanche. Il n'est pas au courant pour Van Seddar.

– Je croyais que Van Seddar partait la semaine prochaine ?

– Il devait partir seulement la semaine prochaine. Mais maintenant il faut qu'il parte par le prochain bateau. L'un ou l'autre de nous doit courir avec la pierre à Lime Street et le voir.

– Mais le fond truqué n'est pas prêt !

– Qu'il prenne la pierre comme elle est et qu'il coure sa chance. Nous n'avons plus un instant à perdre...

A nouveau, avec le sens du danger qui devient chez le chasseur un véritable instinct, il s'arrêta et regarda en direction de la fenêtre. Oui, c'était sûrement de la rue qu'était venu le bruit de tout à l'heure.

– ... Quant à Holmes, poursuivit-il, nous pouvons le mystifier assez facilement. Cet imbécile ne nous fera pas arrêter s'il peut récupérer la pierre. Hé bien ! nous lui promettons qu'il aura la pierre. Nous le mettrons sur une fausse piste, et avant qu'il s'aperçoive que la piste est fausse, la pierre sera en Hollande et nous au diable !

– Pas mal ! s'écria Sam Merton.

– Vous allez partir et dire au Hollandais qu'il se dépêche. Moi, je vais voir cette sangsue, et je l'occuperai avec une fausse confession. Je lui dirai que la pierre est à Liverpool. Oh ! au diable cette musique ! Elle me porte sur les nerfs. Pendant qu'il constatera qu'elle n'est pas à Liverpool, elle sera à Amsterdam et nous sur l'eau bleue. Revenez ici ensuite. Voici la pierre.

– Je me demande comment vous osez la porter sur vous !

– Où serait-elle mieux en sécurité ? Puisque nous avons pu la voler à Whitehall, quelqu'un d'autre pourrait aussi bien la voler chez moi.

– Laissez-moi la regarder un peu...

Le comte Sylvius couvrit son complice d'un regard peu flatteur et dédaigna la main malpropre qui se tendait vers lui.

– Hé bien ? Vous croyez que je vais la garder pour moi ? Dites donc, Mister, je commence à être un peu fatigué de vos manières !

– Allons, Sam, je ne voulais pas vous froisser ! Nous ne pouvons pas nous offrir le luxe d'une querelle en ce moment. Mettez-vous près de la fenêtre si vous voulez voir convenablement le joyau. Levez-le à la lumière ! Là !

– Merci !

D'un bond, Holmes avait sauté du fauteuil du mannequin et s'était emparé du précieux joyau. Il le tenait dans une main et de l'autre il pointait un revolver vers la tête du comte. Les deux bandits reculèrent, stupéfaits. Avant qu'ils se fussent repris, Holmes avait sonné.

– Pas de violences, messieurs ! Aucune violence, s'il vous plaît ! Respectez mes meubles ! Votre situation est sans issue. La Police attend en bas.

La stupéfaction du comte l'emporta sur la peur et la colère.

– Mais comment diable ?... balbutia-t-il.

– Votre surprise est tout à fait normale. Vous ne saviez pas qu'une deuxième porte de ma chambre ouvrait derrière ce rideau. J'ai eu peur que vous m'ayez entendu quand j'ai déplacé le mannequin, mais la chance était avec moi. Ce qui m'a donné l'occasion d'écouter votre conversation distinguée, laquelle aurait été contrariée si vous vous étiez doutés de ma présence.

Le comte fit un geste de résignation.

– Nous vous donnons gagnant, Holmes. Je crois que vous êtes le diable en personne.

– Sinon lui, du moins un de ses proches parents ! répondit Holmes avec un sourire poli.

L'esprit lent de Sam Merton commençait à réaliser la situation. Comme des pas pesants se faisaient entendre dans l'escalier, il rompit enfin le silence.

– Un drôle de flic ! fit-il. Mais je ne comprends pas : cette rengaine ? Je l'entends encore.

– Vous avez parfaitement raison, répondit Holmes. Le violon continue à jouer. Ces gramophones modernes sont une invention remarquable !

La police fit irruption, les menottes se refermèrent sur les poignets des criminels, ceux-ci furent emmenés vers le fiacre qui attendait en bas. Watson demeura avec Holmes et le complimenta sur le nouveau laurier qu'il venait d'ajouter à sa couronne. Mais leur conversation fut interrompue par l'imperturbable Billy, qui entra avec une carte de visite sur un plateau.

– Lord Cantlemere, monsieur.

– Faites-le monter, Billy. Voici le pair éminent qui représente de très hauts intérêts, dit Holmes. C'est un excellent personnage très loyal, mais qui date légèrement. L'assouplirons-nous un peu ? Oserons-nous prendre avec lui certaines libertés ? Il ne sait certainement pas ce qui vient de se passer.

La porte s'ouvrit sur un homme maigre au visage austère, taillé à coups de hache, paré d'énormes favoris noirs mi-victoriens qui s'harmonisaient assez mal avec les épaules voûtées et la taille mince. Holmes s'avança avec affabilité et serra une main molle.

– Comment allez-vous, lord Cantlemere ? Il fait frais pour cette époque de l'année, mais dans un appartement la température est assez douce. Voulez-vous retirer votre manteau ?

– Non, merci. Je le garde sur moi.

Holmes posa une main insistante sur la manche.

– Je vous en prie, permettez-moi ! Mon ami le docteur Watson vous dirait que ces changements de température sont traîtres.

Sa Seigneurie se libéra avec quelque impatience.

– Je suis très bien, monsieur. D'ailleurs je ne reste pas. Je suis simplement entré pour savoir si votre enquête progressait.

– Elle est difficile, monsieur. Très difficile.

– Je pensais bien que vous la trouveriez difficile...

Le ricanement perçait sous les paroles et l'attitude du vieux courtisan.

– ... Chacun d'entre nous découvre ses limites, monsieur Holmes. Mais au moins cette découverte guérit-elle d'une faiblesse humaine : la satisfaction de soi-même.

– Oui, monsieur, je suis très embarrassé.

– Je n'en doute point.

– Spécialement sur un point. Peut-être consentiriez-vous à m'aider ?

– Vous me demandez conseil un peu tard aujourd'hui. Je croyais que vos méthodes suffisaient à tout. Toutefois je suis disposé à vous aider.

– Voyez-vous, lord Cantlemere, nous pourrions sans aucun doute constituer un dossier contre les voleurs.

– Quand vous les aurez pris.

- En effet. Mais la question qui se pose est... Comment opérerons-nous contre le receleur ?
- N'est-ce pas un peu prématuré ?
- Il vaut mieux que nos plans soient tout prêts. A votre avis, quelle preuve pourrait être considérée comme formelle contre le receleur ?
- Quelle preuve ? Hé bien ! qu'il ait réellement la pierre en sa possession !
- Cela vous paraît suffisant pour le faire arrêter ?
- Naturellement !

Holmes riait rarement, mais cette fois il approcha vraiment du gros rire.

- En ce cas, mon cher monsieur, je vais être sous la pénible nécessité de vous faire arrêter.

Lord Cantlemere se mit très en colère. Ses joues creuses se colorèrent de vieilles flammes qu'on aurait pu croire irrévocablement éteintes.

- Vous prenez de grandes libertés, monsieur Holmes ! En cinquante années de vie officielle, je ne me souviens pas d'une audace analogue. Je suis fort occupé, monsieur, engagé dans des affaires importantes, et je n'ai ni le goût, ni le temps de plaisanter stupidement. Je tiens à vous dire, monsieur, que je n'ai jamais cru en vos facultés, et que j'ai toujours considéré que l'affaire aurait été bien mieux menée par la police régulière. Votre comportement confirme toutes mes conclusions. J'ai l'honneur, monsieur, de vous souhaiter le bonsoir.

Avec vivacité, Holmes s'était déplacé, et il s'était interposé entre le pair et la porte.

- Un moment, monsieur ! lui dit-il. Partir pour de bon avec la pierre de Mazarin serait un crime beaucoup plus grave que d'être trouvé en sa possession provisoire.
- Monsieur, voici qui est intolérable ! Laissez-moi passer !
- Plongez la main dans la poche droite de votre manteau.
- Que voulez-vous insinuer, monsieur ?
- Allons, allons ! Faites ce que je vous dis.

Dans la minute qui suivit, le pair demeura pétrifié, clignant des yeux et bégayant, avec la grosse pierre jaune dans la paume de sa main tremblante.

– Comment ! Quoi ! Monsieur Holmes !

– C'est trop fort, lord Cantlemere, trop violent, n'est-ce pas ? s'écria Holmes. Mon vieil ami Watson vous dira que les farces sont chez moi une habitude impie. Et aussi que je ne résiste jamais au plaisir de créer une situation dramatique. J'ai pris la liberté (une très grande liberté, j'en conviens !) de mettre la pierre dans votre poche tout au début de notre entretien.

Le vieux lord regarda le visage souriant de Holmes.

– Monsieur, je suis émerveillé. Mais... Oui, c'est bien la pierre de Mazarin ! Nous sommes grandement vos débiteurs, monsieur Holmes. Votre sens de l'humour peut, comme vous en avez convenu, être un tant soit peu déplacé et ses manifestations remarquablement hors de propos ; du moins je retire tout ce que j'ai pu dire sur vos stupéfiantes qualités professionnelles. Mais comment ?...

Les détails attendront. Je ne doute pas, lord Cantlemere, que le plaisir que vous prendrez à raconter l'heureuse issue de cet incident dans les milieux supérieurs que vous allez retrouver rachètera quelque chose de ma mauvaise plaisanterie. Billy, voulez-vous reconduire Sa Seigneurie, et avertir Mme Hudson que je serais heureux si elle nous montait le plus tôt possible un dîner pour deux.

Le problème du pont de Thor

Quelque part sous les voûtes de la Banque Cox & Co, à Charing Cross, il y a une malle en fer-blanc cabossée qui a beaucoup voyagé et qui porte sur le couvercle mon nom : « John H. Watson, docteur en médecine, démobilisé de l'armée des Indes. » Elle est bourrée de papiers, de notes, de dossiers concernant les divers problèmes qu'eut à résoudre M. Sherlock Holmes. Certains, et pas les moindres, se sont soldés par des échecs et ne méritent donc pas d'être contés puisqu'ils demeurent inexplicés. Un problème sans solution peut intéresser un amateur, mais il ennuerait le lecteur occasionnel. Au nombre de ces histoires sans conclusion figure celle de M. James Philimore qui, rentrant chez lui pour prendre son parapluie, ne reparut plus jamais. Non moins remarquable, celle du cutter Alicia qui, par une matinée de printemps, s'enfonça dans un petit banc de brume d'où il ne ressortit point. Une troisième histoire digne d'être citée est celle d'Isadora Persano, le journaliste et duelliste bien connu, qui un matin fut trouvé fou devant une boîte d'allumettes contenant un ver mystérieux que la science ignorait. En dehors de ces énigmes impénétrables, quelques problèmes relatifs à des secrets de famille sèmeraient, s'ils étaient révélés, l'effroi et la consternation dans de hautes sphères de la société ; je n'ai nul besoin de préciser qu'une semblable indiscretion est impensable, et que ces archives seront mises à part et détruites, puisque mon ami a maintenant le temps de consacrer son énergie au classement de ses dossiers. Il reste une quantité considérable d'affaires d'un intérêt variable que j'aurais publiées déjà si je n'avais pas craint de saturer le public et d'affecter ainsi la réputation d'un homme que je révère par-dessus tous. J'ai été mêlé à certaines et je puis en parler en qualité de témoin oculaire ; pour d'autres au contraire, ou bien j'étais absent ou bien j'ai joué un rôle si modeste qu'elles ne pourraient être contées que par une troisième personne. L'histoire que voici est tirée de mon expérience personnelle.

Par un triste matin d'octobre, j'observai tout en m'habillant l'envol des dernières feuilles que le vent arrachait au platane solitaire qui égayait la cour derrière la maison. Puis je quittai ma chambre pour prendre mon petit déjeuner et je m'apprêtai à affronter la morosité de mon compagnon car, semblable en cela à tous les grands artistes, il était fréquemment impressionné par l'ambiance extérieure. Erreur : il me témoigna une humeur joyeuse, avec cette porte de gaieté sinistre qui caractérisait ses meilleurs moments.

– Vous avez en vue une affaire intéressante, Holmes ?

– La faculté de déduction est certainement contagieuse, Watson ! Elle vous a permis de percer mon secret. Oui, j'ai une affaire intéressante en vue. Après un mois de banalités et de stagnation, la roue recommence à tourner.

– Pourrai-je prendre ma part dans cette affaire ?

– Il y a peu à partager. Mais nous en discuterons quand vous aurez dégusté les deux œufs à la coque que nous a préparés notre nouvelle cuisinière. Ils sont plus durs que mollets. Leur médiocrité n'est peut-être pas sans rapport avec l'exemplaire du Family Herald que j'ai remarqué

hier sur la table de l'entrée. Un problème aussi vulgaire que la cuisson d'un œuf requiert une attention concentrée sur la marche du temps, incompatible donc avec le roman d'amour de cet excellent hebdomadaire.

Un quart d'heure plus tard, la table étant desservie, nous nous installâmes face à face. Il tira une lettre de sa poche.

– Vous connaissez de nom Neil Gibson, le roi de l'or ? me demanda-t-il.

– Le sénateur américain ?

– C'est-à-dire qu'il a été autrefois sénateur de je ne sais plus quel Etat de l'Ouest, mais il est aujourd'hui célèbre en tant que propriétaire des plus importantes mines d'or du monde.

– Oui, je le connais. Il a dû vivre quelque temps en Angleterre. Son nom m'est très familier.

– Exact. Il a acheté il y a cinq ans un domaine immense dans le Hampshire. Vous avez entendu parler de la fin tragique de sa femme ?

– Bien sûr ! Je me la rappelle maintenant. Voilà pourquoi son nom me disait quelque chose. Mais je ne sais rien des détails.

Holmes balança sa main vers quelques journaux sur une chaise.

– Je ne me doutais nullement que j'aurais à m'occuper de cette affaire ; autrement j'aurais découpé tous les extraits de presse pour m'aider. De fait, le problème, bien que très sensationnel, ne semblait pas présenter de difficultés majeures. La personnalité intéressante de l'accusée ne diminue pas l'évidence des preuves. Ce point de vue fut soutenu par le coroner et aussi dans les délibérations du tribunal. L'affaire est à présent inscrite au rôle des assises de Winchester. Je crains que ce ne soit une affaire ingrate. Je peux découvrir des faits, Watson ; mais je ne peux pas les modifier. S'il n'en surgit pas de tout à fait neufs et imprévus, je ne vois pas ce que mon client a le droit d'espérer.

– Votre client ?

– Ah ! j'oubliais que je ne vous avais pas informé ! Vous voyez, Watson, je prends vos mauvaises habitudes : je raconte les histoires en commençant par la fin ! Lisez ceci.

La lettre qu'il me tendit et dont voici le texte était d'une écriture ferme, imposante :

« *Claridge's Hotel, 3 octobre*

Cher Monsieur Sherlock Holmes,

Il m'est impossible d'assister à la condamnation à mort de la meilleure femme que Dieu ait créée sans tenter le maximum pour la sauver. Je ne puis expliquer les choses. Je ne puis même pas essayer de les expliquer. Mais je sais, au-delà de tout doute, que Mlle Dunbar est innocente. Vous connaissez les faits. Qui les ignore ? Tout le pays en a parlé. Et jamais une voix ne s'est élevée en sa faveur ! C'est une pareille injustice qui me rend fou. Cette femme a un cœur tel qu'elle ne ferait pas de mal à une mouche. Je me rendrai donc chez vous demain à onze heures pour voir si vous ne pouvez pas apporter un rayon de lumière dans ces ténèbres. Peut-être ai-je un indice sans le savoir. N'importe comment, je mets à votre disposition si vous pouvez la sauver tout ce que je sais, tout ce que je possède et tout ce que je suis. Si jamais au cours de votre vie vous avez montré votre pouvoir, jetez-le tout entier dans cette affaire.

Votre dévoué

J. Neil Gibson. »

– Voilà ! fit Sherlock Holmes en secouant les cendres de sa première pipe de la journée et en la remplissant à nouveau. Voilà le gentleman que j'attends. Pour ce qui est de l'histoire, vous manquez de temps pour assimiler tous les journaux ; aussi, je vais vous la résumer en quelques phrases afin que vous vous intéressiez intelligemment à ce cas. Gibson est la plus grande puissance financière du monde ; il a un caractère, je crois, aussi violent que formidable. Il a épousé une femme, la victime de cette tragédie, dont je ne sais rien sinon qu'elle n'était plus de la première jeunesse, ce qui me paraît d'autant plus regrettable qu'une gouvernante pleine d'attraits dirigeait l'éducation de deux jeunes enfants. Voilà les trois personnes en cause ; pour théâtre, un grand vieux manoir au centre d'un domaine anglais historique. Venons-en à la tragédie. On a trouvé l'épouse dans le parc, à près de huit cents mètres de la maison, tard dans la nuit, vêtue d'une robe de dîner et d'un châle sur les épaules, avec une balle de revolver dans la tête. Pas d'arme auprès d'elle. Aucun indice sur les lieux quant au meurtrier. Pas d'arme auprès d'elle, Watson ! Attention à ce point-là ! Le crime semble avoir été commis tard dans la soirée ; le corps a été découvert par un garde-chasse vers onze heures ; il a été examiné par la police et par le médecin avant d'avoir été ramené à la maison. Est-ce trop condensé, ou suivez-vous bien ?

– Tout est très clair. Mais pourquoi suspecter la gouvernante ?

– Hé bien ! parce que d'abord il y a eu une sorte de preuve très directe. Un revolver, avec une balle en moins et d'un calibre correspondant, a été trouvé sur le plancher de son armoire...

Ses yeux s'immobilisèrent et il répéta :

– ... Sur... le... plancher... de... son... armoire.

Puis il sombra dans un silence qui m'indiqua qu'il avait mis en route un raisonnement. Je n'étais pas assez stupide pour l'interrompre. Soudain il tressaillit et retomba dans la vie.

– ... Oui, Watson, ce revolver a été trouvé. Sale coup, n'est-ce pas ? La justice a pensé que c'était plutôt condamnable. Par ailleurs, la victime avait sur elle un billet lui donnant rendez-vous à cet endroit et signé de la gouvernante. Qu'en pensez-vous, hé ? Enfin, voici le mobile du crime : le sénateur Gibson ne manque pas de charme ; si sa femme meurt, qui peut la remplacer mieux que cette jeune demoiselle déjà comblée, selon tous les témoignages, d'attentions pressantes de la part de son employeur ? L'amour, la fortune, la puissance : tout cela dépendant d'une seule existence parvenue à mi-course... C'est laid, Watson ! Très laid !

– Oui, bien sûr, Holmes !

– Et elle n'a pas pu non plus se prévaloir d'un alibi. Au contraire, elle a dû admettre qu'elle était descendue près du pont de Thor (la scène du drame) vers la même heure. Elle n'a pas pu le nier, car un villageois qui passait par là l'avait vue.

– Décisif, non ?

– Et pourtant, Watson ! Et pourtant !... Ce pont (une seule arche de pierre avec parapets) passe au-dessus de la partie la plus étroite d'une longue nappe d'eau profonde et bordée de roseaux. On l'appelle l'étang de Thor. A l'entrée du pont gisait le cadavre de la femme de notre client. Tels sont les faits essentiels. Mais voici, si je ne me trompe, M. Gibson : il est bien en avance !

Billy avait ouvert la porte, mais le nom qu'il annonça n'était pas celui que nous escomptions. M. Marlow Bates nous était inconnu à tous deux. C'était un tout petit bout d'homme maigre et nerveux ; il avait des yeux pleins d'effroi et des manières hésitantes. Un seul regard professionnel m'avertit qu'il était au bord de la dépression nerveuse.

– Vous semblez agité, monsieur Bates ! dit Holmes. Asseyez-vous, je vous prie. Je crains de ne pouvoir vous accorder beaucoup de temps, car j'ai un rendez-vous à onze heures.

– Je le sais, balbutia notre visiteur qui expulsait ses phrases comme quelqu'un qui aurait perdu haleine. M. Gibson va venir. M. Gibson est mon patron. Je suis le régisseur de son domaine. Monsieur Holmes, c'est un scélérat... Un infernal scélérat !

– Vous parlez raide, monsieur Bates !

– Je mets de l'emphase, monsieur Holmes, parce que mon temps est limité. Je ne voudrais pour rien au monde qu'il me trouve ici. Il ne va pas tarder maintenant. Mais je n'ai pas pu venir plus tôt. Son secrétaire, M. Ferguson, ne m'a informé que ce matin de son rendez-vous avec vous.

– Et vous êtes son régisseur ?

– Je lui ai remis ma démission. Dans quinze jours, j'en aurai terminé avec un maudit esclavage. C'est un homme dur, monsieur Holmes, dur pour tous ceux qui l'entourent. Ses charités publiques lui servent d'écran pour masquer ses iniquités privées. Mais sa femme a été sa principale victime. Il était brutal envers elle... Oui, monsieur, brutal ! Comment elle est morte, je n'en sais rien, mais je suis sûr qu'il l'avait rendue très malheureuse. Elle était originaire des tropiques, Brésilienne de naissance ; vous le savez sans doute ?

– Non ; cela m'avait échappé.

– Tropicale de naissance ; tropicale de tempérament. Fille du soleil et de la passion. Elle l'avait aimé comme peuvent aimer ce genre de femmes ; seulement quand ses charmes physiques ont perdu de leur éclat (il paraît qu'ils avaient été extraordinaires), plus rien ne l'a retenu. Tous nous aimions cette femme, nous compatissions, et nous le détestions pour la manière dont il la traitait. Mais il est enjôleur et rusé. Voilà ce que je voulais vous dire. Ne le jugez pas sur son extérieur. Il dissimule tant de choses derrière ! Maintenant je m'en vais. Non, ne me retenez pas ! Il va arriver !

Sur un ultime regard à notre horloge, notre étrange visiteur courut littéralement vers la porte et disparut.

– Hé bien ! fit Holmes au bout d'un bref silence. M. Gibson semble avoir des employés d'une loyauté peu banale ! Mais cet avertissement n'est pas inutile ; nous n'avons plus qu'à attendre l'homme lui-même.

À l'heure convenue, un pas lourd retentit dans l'escalier, et le célèbre millionnaire fut introduit. A le voir, je compris non seulement les frayeurs et la haine du régisseur, mais aussi les exécutions que tant de ses rivaux en affaires avaient entassées sur sa tête. Si j'étais sculpteur et si je désirais symboliser l'homme d'affaires qui réussit, ses nerfs d'acier et sa conscience en cuir, je choiserais M. Neil Gibson comme modèle. Sa grande silhouette maigre et osseuse suggérait la faim et la rapacité. Un Abraham Lincoln voué à des sentiments bas et non aux idéaux élevés donnerait une idée de l'homme. On aurait pu croire sa figure ciselée dans le granit, tant elle était dure, marquée, impitoyable. Des rides profondes évoquaient toutes sortes de crises. Ses yeux gris, glacés, pleins de finesse, nous dévisagèrent successivement. Il s'inclina courtoisement quand Holmes me présenta, puis, avec un air incomparable de propriétaire, tira une chaise vers mon compagnon et s'assit à côté de lui presque genoux contre genoux.

– Permettez-moi de vous dire dès l'abord, monsieur Holmes, commença-t-il, que dans cette affaire l'argent ne compte pas. Vous pouvez le brûler si c'est nécessaire pour que la vérité éclate. Cette femme est innocente ; elle doit être lavée de ce dont elle est accusée ; à vous de le prouver. Fixez-moi votre chiffre !

– Mes frais professionnels sont établis d'après un barème fixe, répondit froidement Holmes. Je ne les modifie pas, sauf quand j'en tiens quittes certains clients.

– Hé bien ! puisque les dollars vous importent peu, songez à votre réputation. Si vous tirez cette jeune femme d'affaire, tous les journaux d'Amérique et d'Angleterre chanteront vos louanges. Vous serez la coqueluche des deux continents.

– Merci, monsieur Gibson. Je ne crois pas que j'aie besoin que l'on chante mes louanges. Vous serez sans doute surpris d'apprendre que je préfère travailler anonymement, et que seul le problème m'intéresse... Mais nous perdons du temps. Venons-en aux faits.

– Je crois que vous trouverez les principaux dans les comptes rendus de la presse. Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter. Mais s'il y a un détail sur lequel vous souhaiteriez être éclairé, je suis ici pour vous aider.

– Un point seulement.

– Lequel ?

– Quelle était exactement la nature de vos relations avec Mlle Dunbar ?

Le roi de l'or sursauta et se souleva de son siège. Puis il reprit possession de son calme massif.

– Je suppose que vous êtes dans votre droit, et même dans l'exercice de votre devoir, pour me poser une telle question, monsieur Holmes.

– Nous sommes deux à le supposer, répondit Holmes.

– Alors je puis vous assurer que nos relations ont toujours été celles d'un employeur à l'égard d'une jeune demoiselle avec laquelle il ne s'est jamais entretenu et qu'il n'a jamais vue que lorsqu'elle était en compagnie des enfants.

Holmes se leva.

– Je suis un homme occupé, monsieur Gibson ! dit-il. Je n'ai ni le loisir ni le goût des conversations inutiles. Je vous souhaite le bonjour.

Notre visiteur s'était également levé, et il dominait Holmes de toute sa masse. Un éclair de fureur jaillit sous ses sourcils hérissés ; ses joues se colorèrent.

– Que diable entendez-vous par cela, monsieur Holmes ? Vous réceusez mon offre ?

– Hé bien ! monsieur Gibson, vous du moins, je vous réceuse. J'aurais cru que mes mots étaient clairs.

– Tout à fait clairs, mais qu'y a-t-il derrière eux ? Une majoration de votre prix, ou la peur de vous mêler de l'affaire, ou quoi ? J'ai droit à une réponse claire.

– En effet, dit Holmes. Et je vais vous la donner. Cette affaire est suffisamment compliquée au départ pour qu'il n'y soit pas ajouté la difficulté supplémentaire d'un faux renseignement.

– Ce qui veut dire que je mens ?

– Ma foi, j'essayais de l'exprimer avec toute la délicatesse possible, mais si vous insistez sur le terme, je ne vous contredirai point.

Je me levai précipitamment, car le millionnaire était devenu apoplectique, et il avait levé son gros poing noueux. Holmes lui répliqua par un sourire nonchalant et il allongea le bras pour prendre sa pipe.

– Ne soyez pas bruyant, monsieur Gibson ! Je considère qu'après le petit déjeuner la moindre discussion peut provoquer des troubles physiologiques. Je pense qu'une marche à pied au grand air du matin et un peu de repos vous feraient beaucoup plus de bien.

Avec effort, le roi de l'or maîtrisa sa fureur. Je ne pus que l'admirer, car au prix d'un suprême domptage de ses nerfs la flamme de sa colère s'éteignit pour faire place à une indifférence glacée et méprisante.

– Bien. Vous avez choisi. Je suppose que vous savez comment mener vos affaires. Je ne peux pas vous obliger contre votre volonté à vous occuper de ce cas. Vous vous êtes fait du tort ce matin, monsieur Holmes, car j'ai brisé plus forts que vous. Personne ne s'est mis en travers de ma route, jamais !

– J'ai souvent entendu des menaces, dit Holmes en souriant. Et pourtant je vis encore. Au revoir, monsieur Gibson. Vous avez encore beaucoup à apprendre.

Notre visiteur fit une sortie bruyante, mais Holmes se mit à tirer sur sa pipe dans un silence imperturbable en fixant le plafond d'un regard rêveur.

– Rien à me dire, Watson ? me demanda-t-il enfin.

– Hé bien ! Holmes, je dois vous avouer que lorsque je considère qu'il s'agit d'un homme qui a l'habitude d'écarter de son chemin tout obstacle, et quand je me rappelle que sa femme a pu devenir un obstacle et un objet de répulsion, comme nous l'a expliqué ce Bates, il me semble...

– Exactement. A moi aussi, il semble.

– Mais quelles étaient ses relations avec la gouvernante et comment les avez-vous découvertes ?

– J'ai bluffé, Watson ! Quand j'ai comparé le ton passionné, tout à fait hors des conventions et pas du tout commercial, de sa lettre avec son apparente maîtrise de soi et son attitude ici, il m'a paru évident que sa profonde émotion était plus axée sur l'accusée que sur la victime. Pour atteindre la vérité, il est indispensable que nous sachions l'exacte nature des relations entre les acteurs. Vous avez vu l'attaque frontale que j'ai déclenchée, et comme il l'a accueillie imperturbablement. Alors je l'ai bluffé en lui donnant l'impression que j'étais absolument sûr de la chose, tandis que je n'avais que de forts soupçons.

– Peut-être reviendra-t-il ?

– Il reviendra certainement ! Il est obligé de revenir, il ne peut pas en rester là. Ah ! N'a-t-on pas sonné ? Si, et je reconnais son pas. Monsieur Gibson, je venais justement de dire au docteur Watson que vous étiez légèrement en retard.

Le roi de l'or fit dans notre pièce une entrée beaucoup moins bruyante que sa précédente sortie. La blessure infligée à son orgueil avait laissé une trace dans son regard, mais son bon sens lui avait montré que s'il voulait obtenir gain de cause il lui fallait céder.

– J'ai réfléchi, monsieur Holmes, et je crois que j'ai été un peu trop vif en prenant mal vos observations. Vous avez raison de vouloir connaître tous les faits, quels qu'ils soient, et je vous en estime davantage. Je puis vous assurer néanmoins que les relations existant entre Mlle Dunbar et moi n'affectent en rien l'affaire.

– C'est à moi d'en décider, n'est-ce pas ?

– Oui, sans doute. Vous êtes comme le médecin qui veut connaître tous les symptômes avant d'établir son diagnostic.

– En effet. La comparaison est juste. Et le malade qui voudrait taire quelques-uns de ses symptômes ne cherche qu'à tromper son médecin dans un but précis.

– Peut-être. Mais vous conviendrez, monsieur Holmes, que la plupart des hommes s'échaufferaient quelque peu quand on leur demande de but en blanc d'indiquer la nature de leurs relations avec une femme... surtout si un sentiment sérieux y est mêlé. Je crois que la plupart des hommes possèdent un petit domaine privé dans un recoin de leur âme, où ils n'acceptent pas volontiers les intrus. Et vous l'avez forcé avec une certaine brusquerie... Mais votre but vous excuse, puisque vous avez agi pour essayer de la sauver. Bref, les jeux sont faits, le domaine vous est ouvert, vous pouvez l'explorer comme vous l'entendez. Que voulez-vous savoir ?

– La vérité.

Le roi de l'or demeura un instant silencieux, comme quelqu'un qui met de l'ordre dans ses pensées. Son visage s'assombrit et devint encore plus grave.

– Je vous la dirai en quelques mots, monsieur Holmes. Certaines choses sont assez difficiles à exprimer, aussi n'irai-je pas plus profond qu'il n'est indispensable. J'ai fait la connaissance de ma femme pendant que j'étais chercheur d'or au Brésil. Maria Pinto était la fille d'un fonctionnaire du gouvernement à Manaus ; elle était très belle. A cette époque j'étais jeune et ardent ; mais aujourd'hui encore, quand je me reporte en arrière avec un esprit plus rassis et plus critique, je reconnais que sa beauté était extraordinairement rayonnante. Elle avait une nature riche, profonde, passionnée, entière, tropicale, mal équilibrée, très différente de celle des Américaines que j'avais connues. En résumé, je l'ai aimée et épousée. Ce n'est que lorsque le romanesque s'est épuisé (et il s'est maintenu pendant plusieurs années) que j'ai compris que nous n'avions rien, rien du tout de commun. Mon amour s'est affaibli. Si le sien avait suivi un cours parallèle, les choses se seraient simplifiées. Mais vous connaissez les femmes ! J'aurais pu faire n'importe quoi, elle ne se serait pas détournée de moi. Lorsque j'ai été dur envers elle, brutal même comme on a pu le dire, c'était parce que je savais que si je pouvais tuer son amour, ou s'il se transformait en haine, tout deviendrait plus facile pour l'un comme pour l'autre. Mais rien n'a pu la faire changer. Elle m'a adoré dans ces bois d'Angleterre comme elle m'avait adoré vingt ans plus tôt sur les rives de l'Amazone. Quoi que je fisse, elle m'était aussi attachée qu'au premier jour.

» Alors est apparue Mlle Grace Dunbar. Nous avons fait insérer une annonce pour trouver une gouvernante : elle est venue et a été engagée. Vous avez peut-être vu son portrait dans les journaux. Le monde entier a proclamé qu'elle aussi était une très jolie femme. Je ne me prétendrai pas plus moral que mon prochain, et je vous avouerai que je n'ai pas pu vivre sous le même toit avec une femme pareille et en contact quotidien avec elle sans éprouver pour elle un sentiment passionné. M'en blâmez-vous, monsieur Holmes ?

– Je ne vous blâme pas d'avoir éprouvé ce sentiment. Je vous blâmerais si vous l'aviez exprimé, car cette jeune demoiselle se trouvait en un sens sous votre protection.

– Peut-être ! fit le millionnaire, qui frémit sous le reproche. Je ne me fais pas meilleur que je suis. Je crois que toute ma vie je n'ai eu qu'à allonger le bras pour obtenir ce que je convoitais, et je n'ai jamais rien convoité davantage ni plus ardemment que l'amour et la possession de cette femme. Je le lui ai dit.

– Oh ! vous le lui avez dit ?

Holmes, quand il était ému, pouvait paraître formidable !

– Je lui ai dit que si je pouvais l'épouser, je l'épouserai, mais que c'était au-delà de mon pouvoir. Je lui ai dit que l'argent ne comptait pas et que je ferais tout mon possible pour son bonheur et son confort.

– C'était très généreux, bien entendu ! fit Holmes en ricanant.

– Écoutez, monsieur Holmes ! Je suis venu vous voir pour que vous démontriez son innocence, pas pour que vous me fassiez un cours de morale. Je ne sollicite pas vos critiques.

– C'est uniquement à cause de la jeune fille que je m'intéresse à l'affaire, répondit Holmes. Je ne sais pas si ce dont on l'accuse est réellement pire que ce que vous venez d'admettre, à savoir que vous avez essayé de séduire une jeune fille sans défense qui était sous votre toit. Quelques hommes riches dans votre genre doivent apprendre que vous n'achèterez pas tout le monde pour racheter vos fautes.

À mon étonnement, le roi de l'or accueillit le reproche sans protester.

– C'est ainsi qu'aujourd'hui je vois les choses, dit-il. Je remercie Dieu que mes projets n'aient pas abouti comme je l'espérais. Elle n'a rien voulu entendre ; elle voulait quitter immédiatement la maison.

– Pourquoi n'est-elle pas effectivement partie ?

– D'abord parce que son salaire aidait à vivre d'autres personnes, et que la perte de sa situation aurait été catastrophique pour ses proches. Quand je lui ai promis, et je le lui ai promis avec toute la sincérité de mon cœur, que plus jamais je ne lui causerais de motifs d'inquiétude, elle a consenti à rester. Mais il y avait une autre raison. Elle connaissait l'influence qu'elle exerçait sur moi : influence plus puissante que n'importe laquelle au monde. Elle voulait l'utiliser pour le bien.

– Comment cela ?

– Elle était un peu au courant de mes affaires. Elles sont immenses, monsieur Holmes : plus importantes qu'on ne le croit généralement. Je peux faire et défaire ; et le plus souvent je défais, c'est-à-dire je brise. Pas seulement les individus : les collectivités, les villes, même les nations. Les affaires, c'est un jeu dur ; le faible succombe. J'ai joué le jeu à fond. Je n'ai jamais gémi, et jamais je ne me suis soucié des gémissements des autres. Mais elle voyait les choses sous un angle différent, et je crois qu'elle avait raison. Elle pensait et elle disait que toute fortune qui était plus importante que les besoins d'un homme ne devait pas être édifée sur la ruine de dix mille hommes privés de leurs moyens d'existence. Voilà comment elle jugeait : elle regardait au-delà des dollars, vers quelque chose de plus durable. Elle s'est aperçue que je l'écoutais, et elle a cru faire le bien en influençant mes actions. Aussi est-elle restée... Et puis le drame est arrivé.

– Pouvez-vous me donner là-dessus quelques lueurs ?

Le roi de l'or s'interrompit encore une fois ; il avait plongé sa tête entre ses mains pour réfléchir.

– Tout est très noir contre elle. Je ne peux pas le nier. Et les femmes mènent une vie intérieure, peuvent accomplir des choses qui dépassent le jugement de l'homme. Au début j'ai été si bouleversé, si abattu que j'ai été enclin à croire qu'elle avait été entraînée d'une manière extraordinaire, tout à fait contraire à sa nature habituelle. Puis une explication m'est venue en tête. Je vous la donne, monsieur Holmes, pour ce qu'elle vaut. Il n'y a aucun doute que ma femme était terriblement jalouse. La jalousie de l'âme peut être aussi fanatique que n'importe quelle jalousie charnelle. Bien que ma femme n'eût eu aucun motif pour être charnellement jalouse (et je crois qu'elle l'avait compris), elle se rendait compte que cette jeune Anglaise exerçait sur mon esprit et mes actes une influence qu'elle n'avait jamais acquise. C'était une bonne influence, mais qu'elle fût bonne n'arrangeait rien. Ma femme était folle de haine, et son sang brûlait de toute la chaleur de l'Amazone. Elle a pu projeter de tuer Mlle Dunbar... ou, dirons-nous, de la menacer d'un revolver et de lui faire peur pour l'obliger à partir. Une sorte de bagarre aurait peut-être éclaté entre elles, le revolver serait parti tout seul et aurait tué celle qui le tenait.

– J'avais déjà envisagé cette possibilité, dit Holmes. C'est vraiment la seule hypothèse, en dehors du meurtre délibéré.

– Mais elle le nie absolument.

– Certes, mais ce n'est pas décisif, n'est-ce pas ?... On peut comprendre qu'une femme placée devant une situation aussi épouvantable ait pu rentrer en courant à la maison après avoir pris le revolver dans son affolement, qu'elle l'ait jeté parmi ses robes sans trop savoir ce qu'elle faisait, et que, lorsque le revolver a été découvert, elle ait essayé de s'en tirer par une dénégation totale puisque toute explication était impossible. Qu'y a-t-il contre une telle hypothèse ?

– Mlle Dunbar elle-même.

– Hé bien ! peut-être...

Holmes regarda sa montre.

– ... Je suis sûr que nous pourrons obtenir ce matin les permis nécessaires et arriver à Winchester par le train du soir. Quand j'aurai vu Mlle Dunbar, il est possible que je vous sois utile. Je ne peux pourtant pas vous promettre que mes conclusions seront conformes à vos désirs.

L'obtention des permis s'avéra moins rapide que Holmes l'avait cru. Au lieu d'arriver à Winchester ce jour-là, nous descendîmes à Thor, dans la propriété du Hampshire de M. Neil Gibson. Il ne nous accompagna pas personnellement, mais nous avions l'adresse de l'adjudant Coventry, de la police locale, qui avait instruit l'affaire le premier. C'était un homme long et maigre au visage cadavérique ; il avait des manières bizarrement mystérieuses qui donnaient l'impression qu'il en savait ou en soupçonnait beaucoup plus qu'il ne voulait dire. Il avait aussi la manie de baisser subitement la voix pour chuchoter comme s'il en était arrivé à un point d'une importance capitale, alors qu'il ne s'agissait que d'un détail assez banal. Mais derrière cette

attitude, il se révéla bientôt un policier convenable, honnête, pas très fier d'avouer qu'il avait perdu pied et qu'il souhaitait de l'aide.

– En tout état de cause, nous dit-il, j'aime mieux vous avoir ici que Scotland Yard ! Quand le Yard est appelé pour une affaire, alors la police locale perd tout crédit en cas de succès et elle se fait accabler en cas d'échec. Vous, vous jouez le jeu loyalement, à ce que l'on m'a dit.

– Je ne tiens pas du tout à paraître dans l'affaire, répondit Holmes au soulagement visible de notre mélancolique interlocuteur. Si je peux l'éclaircir, je ne veux pas que mon nom soit mentionné.

– Hé bien ! c'est très chic de votre part ! Et je peux aussi faire confiance à votre ami le docteur Watson, n'est-ce pas ? Maintenant, monsieur Holmes, avant que nous nous rendions sur les lieux, je vais vous poser une question. Je me garderais bien de la poser à quelqu'un d'autre...

Il regarda autour de lui comme s'il craignait même de prononcer ces mots :

– ... Ne pensez-vous pas qu'un dossier pourrait être constitué contre M. Neil Gibson en personne ?

– J'y ai pensé.

– Vous n'avez pas vu Mlle Dunbar. C'est sur tous les plans une femme merveilleuse. Peut-être a-t-il voulu se débarrasser de sa femme. Et ces Américains sont plus prompts que nous au revolver. C'était son revolver à lui, vous savez !

– Ce fait a-t-il été prouvé ?

– Oui, monsieur. Il possédait deux revolvers. C'était l'un des deux.

– Deux revolvers ? Où est l'autre ?

– Ma foi, ce gentleman possède tout un lot d'armes à feu de marques et de calibres différents. Nous n'avons jamais identifié l'autre en particulier. Mais l'étui était indubitablement fait pour deux revolvers.

– Si le revolver que vous avez trouvé faisait partie d'une paire, vous auriez dû identifier l'autre.

– Oh ! nous les avons tous mis de côté dans la maison ! Si cela vous intéresse d'y jeter un coup d'œil...

– Plus tard, oui. Pour l'instant, allons sur les lieux du drame.

Cette conversation avait eu lieu dans la petite pièce principale de l'humble villa de l'adjutant Coventry, laquelle servait de commissariat de police local. Une marche de huit cents mètres à travers la lande balayée par le vent et toute dorée par les fougères qui se fanaient nous mena devant une petite porte secondaire de la propriété de Thor. Une allée traversait la réserve de faisans ; d'une clairière nous aperçûmes la grande maison, mi-Tudor, mi-George, sur la crête de la colline. A côté de nous était situé l'étang, resserré en son milieu, là où l'enjambait, sur un pont, l'avenue qu'empruntaient les voitures ; de chaque côté, il se divisait en petits lacs. Notre guide s'arrêta à l'entrée du pont et il désigna un endroit sur le sol.

– Voilà où était étendu le corps de Mme Gibson. J'ai placé une pierre à l'endroit exact.

– Je crois que vous êtes arrivé avant que le corps ait été ramené au manoir ?

– Oui. On m'a tout de suite convoqué.

– Qui ?

– M. Gibson. Dès que l'alarme a été donnée, il a accouru avec les autres, et il a insisté pour qu'il ne soit touché à rien avant l'arrivée de la police.

– Bonne idée ! J'ai lu dans la presse que le coup de feu avait été tiré de très près ?

– Oui, monsieur, de très près.

– Près de la tempe droite ?

– Juste derrière la tempe droite, monsieur.

– Comment le corps était-il placé ?

– Sur le dos, monsieur. Aucune trace de lutte. Pas d'empreintes. Pas d'arme. Le petit billet de Mlle Dunbar était coincé dans sa main gauche.

– Coincé ?

– Oui, monsieur. Nous avons eu du mal à desserrer les doigts.

– Ce fait est d'une grande importance ! Il exclut l'idée que quelqu'un aurait pu placer le billet dans la main de Mme Gibson après sa mort afin de lancer les enquêteurs sur une fausse piste. Mon Dieu ! Le billet, si je me rappelle bien, était fort bref : « Je serai au pont de Thor à neuf heures. G. Dunbar. » Est-ce bien cela ?

– Oui, monsieur.

– Mlle Dunbar a-t-elle reconnu l'avoir écrit ?

– Oui, monsieur.

– Quelle explication en a-t-elle donné ?

– Aucune. Elle réserve sa défense pour les assises.

– Le problème est vraiment très intéressant ! Cette histoire de billet est bien obscure, n'est-ce pas ?

– Ma foi, monsieur, le billet m'a paru à moi, si je suis assez hardi pour le dire, le seul point tout à fait clair dans l'affaire.

Holmes secoua la tête.

– En admettant que le billet soit authentique et ait été bel et bien écrit par l'accusée, il a certainement été reçu quelque temps auparavant : disons une heure ou deux. Alors pourquoi cette dame le tenait-elle encore serré dans sa main gauche ? Pourquoi l'avait-elle si soigneusement emporté ? Au cours de l'entretien projeté avec la gouvernante, elle n'avait nul besoin de s'y référer. Cela ne vous semble-t-il pas bizarre ?

– De la façon dont vous exposez les choses, oui, en effet, monsieur !

– Je crois que j'aimerais bien m'asseoir tranquillement par ici et réfléchir quelques minutes, dit Holmes.

Il s'assit sur le rebord de pierre du pont ; je vis ses yeux gris et vifs interroger chaque direction. Soudain il sauta sur ses pieds, courut vers le parapet opposé, essuya la loupe qu'il avait tirée de sa poche, et inspecta la maçonnerie.

– Voici qui est curieux ! dit-il.

– Oui, monsieur. Nous avons vu l'éraflure sur le rebord. Je pense qu'elle a été faite par un passant.

La maçonnerie était grise, mais à ce seul endroit elle était blanche sur une surface grande comme une petite pièce de monnaie. En l'examinant de près, on pouvait observer que la pierre avait été écornée par un coup sec.

– Il a fallu de la force, et même de la violence, pour abîmer cette pierre ! murmura pensivement Holmes.

Avec sa canne, il cogna à plusieurs reprises sur le parapet sans laisser de traces.

– Un coup très violent ! reprit-il. Et à un endroit étrange, également. Un coup qui n'a pas été assené de dessus, mais de dessous, car la trace se trouve sur le bord inférieur du parapet.

– Mais au moins à cinq mètres du corps.

– Oui, à cinq mètres du corps. Peut-être cela n'a-t-il rien à voir avec l'affaire, mais le détail est à noter. Je ne crois pas que nous ayons à apprendre ici quelque chose de plus. Pas d'empreintes de pas, m'avez-vous dit ?

– Le sol était dur comme du fer, monsieur. Il n'y avait aucune empreinte.

– Alors nous pouvons partir. Nous monterons d'abord à la maison pour jeter un coup d'œil sur les armes dont vous m'avez parlé. Puis nous nous rendrons à Winchester ; je voudrais en effet voir Mlle Dunbar avant de poursuivre mon enquête.

M. Gibson n'était pas encore rentré, mais nous trouvâmes au manoir le neurasthénique M. Bates qui était venu nous voir le matin. Avec un soupir sinistre, il nous montra le formidable assortiment d'armes à feu de tous modèles et de toutes tailles qu'avait accumulées son patron tout au long de sa vie aventureuse.

– M. Gibson a ses ennemis, ce qui n'étonnera pas ceux qui connaissent sa personne et ses méthodes, dit-il. Il dort avec un revolver chargé dans un tiroir à la tête de son lit. C'est un violent, monsieur, et en certaines occasions il nous a fait peur. Je suis sûr que la pauvre dame a été souvent terrorisée par lui.

– Avez-vous été une fois le témoin oculaire de ses violences à l'égard de sa femme ?

– Non, cela je ne peux pas le dire ! Mais j'ai entendu des mots qui valaient des actes : des mots de mépris glacial, coupant, même devant les domestiques.

– Notre millionnaire ne paraît pas brillant dans sa vie privée, observa Holmes quand nous nous dirigeâmes vers la gare. Hé bien ! Watson, nous avons réuni quantité de faits, dont certains tout à fait nouveaux, et pourtant je me trouve encore assez loin de ma conclusion ! En dépit des sentiments que voue M. Bates à son maître, j'ai obtenu de lui l'assurance que lorsque l'alarme a été donnée, Gibson était incontestablement dans sa bibliothèque. Le dîner avait été servi à huit heures et demie et tout jusqu'alors avait été normal. Il est exact que l'alarme a été donnée assez tard dans la soirée, mais la tragédie s'est certainement déroulée à l'heure mentionnée dans le

billet. Il n'y a aucune preuve que M. Gibson soit sorti après être rentré de Londres à cinq heures. Par ailleurs, Mlle Dunbar reconnaît qu'elle avait fixé un rendez-vous à Mme Gibson devant le pont. Cela mis à part, elle ne veut rien expliquer, comme le lui a conseillé son avocat, et elle se réserve pour les assises. Nous avons plusieurs questions capitales à poser à cette jeune fille, et je n'aurai pas l'esprit en repos avant de l'avoir vue. Je confesse que l'affaire se présente très défavorablement pour elle, sauf un point.

– Lequel, Holmes ?

– La découverte du revolver dans son armoire.

– Voyons, Holmes ! m'exclamai-je. A mon avis, c'est la preuve la plus concluante !

– Non, Watson. Ce point m'avait frappé tout de suite. Maintenant que j'examine l'affaire de plus près, je le considère comme l'unique base solide pour espérer. Nous avons le devoir de trouver du consistant. Quand il en manque, nous avons le devoir d'envisager une tromperie.

– Je vous suis mal.

– Voyons, Watson ! Supposez un instant que vous soyez cette femme qui, froidement, avec préméditation, entreprend de se débarrasser de sa rivale. Vous avez mûri votre plan. Vous avez écrit le billet. La victime est venue. Vous avez votre arme. Le crime est accompli. Me direz-vous qu'après avoir combiné et agi avec autant d'astuce et de précision, vous allez compromettre votre réputation de criminel en oubliant de jeter votre revolver dans l'un de ces petits lacs pleins de roseaux qui l'auraient englouti à jamais, et qu'au contraire vous auriez éprouvé le besoin de le rapporter chez vous, de le placer dans votre armoire qui est bien le premier endroit à fouiller ? Vos meilleurs amis, Watson, auraient du mal à vous prendre pour un homme capable de projets délibérés ; et pourtant je me refuse à croire que vous auriez fait quelque chose d'aussi stupide !

– Dans l'énervement du moment !...

– Non, Watson ! Ce n'est pas possible, croyez-moi ! Lorsqu'un crime a été froidement prémédité, les camouflages ne sont pas prémédités moins froidement. J'espère donc que nous nous trouvons en présence d'une grave erreur de conception.

– Mais il y a tellement de choses à expliquer !

– Hé bien ! nous allons essayer ! A partir du moment où vous changez de point de vue, tout ce qui était une lourde présomption devient un indice de vérité. Par exemple, le revolver. Selon notre nouvelle théorie, elle dit la vérité. Donc il a été placé dans son armoire. Qui l'y a placé ? Quelqu'un qui voulait lui faire endosser la responsabilité du crime. Ce quelqu'un n'est-il pas le vrai criminel ? Vous voyez comme ce raisonnement nous ouvre de nouveaux horizons !

Nous fûmes contraints de passer la nuit à Winchester, car toutes les formalités n'avaient pas été remplies. Mais le lendemain matin, en compagnie de M. Joyce Cummings, avocat dont la réputation montait en flèche et qui devait assurer sa défense, nous fûmes autorisés à voir la jeune fille dans sa cellule. Je m'étais attendu, d'après tout ce qui m'avait été dit, à une fort jolie femme ; mais jamais je n'oublierai l'effet que Mlle Dunbar produisit sur moi. Il n'était pas étonnant que le millionnaire lui-même eût trouvé là un pouvoir supérieur au sien : pouvoir capable de le contrôler, de le guider. On avait aussi l'impression, en regardant ce visage ferme, net et pourtant sensible, que même si elle pouvait accomplir un acte impétueux, une noblesse innée de caractère la dirigeait constamment vers le bien. Elle était brune, grande, élancée. Elle nous en imposa. Mais dans ses yeux noirs luisait quelque chose qui ressemblait à l'expression de l'animal désespéré qui voit les filets se refermer sur lui et qui ne discerne pas le moyen de passer à travers. Quand elle comprit ce que signifiait pour elle la présence et l'assistance de mon illustre ami, alors ses joues reprirent un peu de couleur et l'espoir se ralluma dans son regard.

– M. Gibson vous a peut-être dit ce qui s'était passé entre nous ? demanda-t-elle d'une voix sourde, frémissante.

– Oui, répondit Holmes. Vous pouvez vous éviter un surcroît de chagrin avec ce chapitre de votre histoire. Après vous avoir vue, je suis disposé à tenir pour exactes les déclarations de M. Gibson, en ce qui concerne à la fois l'influence que vous aviez sur lui et l'innocence de vos relations communes. Mais pourquoi toute cette situation n'a-t-elle pas été révélée à l'instruction ?

– Il me semblait incroyable qu'une accusation pareille pût être retenue. Je croyais que si nous attendions, toute l'affaire s'éclaircirait sans que nous fussions obligés d'entrer dans les détails pénibles de la vie privée de la famille. Mais je comprends à présent qu'au lieu de s'éclaircir, elle s'est au contraire aggravée.

– Ma chère demoiselle, s'écria Holmes, je vous supplie de ne vous faire aucune illusion sur ce point ! M. Cummings qui est ici vous dira que toutes les cartes sont à présent contre nous, et que nous devons tenter l'impossible pour gagner. Prétendre que vous ne courez pas un grand danger serait vous tromper cruellement. Donnez-moi toute l'assistance en votre pouvoir pour que nous fassions éclater la vérité !

– Je ne vous cacherai rien !

– Alors parlez-nous de vos véritables relations avec la femme de M. Gibson.

– Elle me détestait, monsieur Holmes ! Elle me détestait avec toute la violence de son tempérament tropical. C'était une femme qui ne faisait rien à demi ; elle aimait son mari autant qu'elle me détestait. Il est probable qu'elle s'est trompée sur la nature de nos relations. Je n'ai pas voulu lui nuire, mais elle aimait avec une telle intensité physique qu'elle ne pouvait guère comprendre le lien intellectuel, et même spirituel, qui attachait son mari à moi, ni imaginer que je ne désirais qu'exercer sur lui une bonne influence, et que c'était pour cela que je restais sous son toit. Je m'aperçois maintenant que j'ai eu tort de ne pas partir. Rien ne pouvait justifier ma

présence là où j'étais une cause de malheur ; et cependant le malheur aurait certainement subsisté même si j'avais quitté la maison.

– Mademoiselle Dunbar, dit Holmes, je vous prierai maintenant de nous confier exactement ce qui s'est passé ce soir-là.

– Je puis vous dire la vérité pour autant qu'elle me soit connue, monsieur Holmes. Mais je suis dans l'impossibilité de prouver quoi que ce soit. Or il y a des faits, des faits essentiels, que je ne peux pas expliquer et à propos desquels je ne peux imaginer aucune explication.

– Si vous nous communiquez les faits, peut-être d'autres que vous en trouveront l'explication.

– En ce qui concerne, donc, ma présence au pont de Thor cette nuit-là, j'ai reçu le matin un billet de Mme Gibson. Je l'ai trouvé sur la table de la salle d'étude, et c'est peut-être elle qui l'a déposé. Ce billet me suppliait de la voir après le dîner, m'informait qu'elle avait quelque chose d'important à me dire, et me pria de lui laisser ma réponse sur le cadran solaire du jardin, car elle désirait que notre entretien fût secret. Je ne voyais pas pourquoi elle désirait le secret, mais j'ai accepté le rendez-vous. Elle me demandait aussi de détruire sa lettre ; je l'ai brûlée dans la cheminée de la salle d'étude. Elle avait très peur de son mari, qui la traitait avec une rudesse que je lui ai souvent reprochée. J'ai donc pensé qu'elle agissait ainsi parce qu'elle ne souhaitait pas qu'il fût au courant de notre entretien.

– Et pourtant elle avait conservé soigneusement votre réponse ?

– Oui. J'ai été surprise d'apprendre qu'elle la tenait dans sa main quand elle mourut.

– Que se passa-t-il ?

– Je suis descendue comme je l'avais promis. Quand je suis arrivée au pont, elle m'attendait. Jamais je n'avais mesuré jusque-là le degré de haine que me vouait cette pauvre femme. Elle était comme folle... En vérité, je crois qu'elle était folle, folle avec cette puissance d'hypocrisie que peuvent avoir les déséquilibrés. Autrement, comment aurait-elle pu me rencontrer chaque jour avec une indifférence apparente tout en nourrissant contre moi une pareille haine dans son cœur ? Je ne répéterai pas ce qu'elle m'a dit. Elle a déversé toute sa fureur dans un torrent de mots horribles. Je n'ai même pas répliqué. Je ne l'aurais pas pu ! C'était terrible. Je me suis bouché les oreilles et je me suis enfuie. Quand je l'ai quittée, elle se tenait debout à l'entrée du pont et m'accablait encore de malédictions.

– Là où elle a été découverte ensuite ?

– À quelques mètres.

– Et cependant, en supposant qu'elle ait été tuée très peu de temps après votre départ, vous n'avez rien entendu ?

– Non. Mais vraiment, monsieur Holmes, j'étais si bouleversée et horrifiée par cette explosion que je n'ai eu qu'une idée : retrouver la paix de ma chambre. J'ai été incapable de remarquer quoi que ce soit.

– Vous dites que vous êtes retournée dans votre chambre. L'avez-vous quittée avant le lendemain matin ?

– Oui. Quand l'alarme a été donnée, quand le bruit c'est répandu que cette pauvre femme avait été tuée, alors j'ai couru avec les autres.

– Avez-vous vu M. Gibson ?

– Oui. Il revenait du pont. Il avait envoyé des gens pour quérir le médecin et la police.

– Vous a-t-il semblé très troublé ?

– M. Gibson est un homme fort, très maître de lui. Je ne crois pas qu'il soit capable de trahir grand-chose de ses émotions. Mais moi qui le connaissais bien, j'ai pu constater qu'il était profondément touché.

– Nous en venons maintenant au point le plus important. Ce revolver a été trouvé dans votre chambre. L'aviez-vous déjà vu ?

– Jamais, je le jure !

– Quand a-t-il été découvert ?

– Le lendemain matin, quand la police a commencé son enquête.

– Parmi vos affaires ?

– Oui. Sur le plancher de mon armoire, sous mes robes.

– Vous ne savez pas depuis combien de temps il avait été placé là ?

– Il n'y était pas la veille au matin.

– Comment le savez-vous ?

– Parce que j'avais nettoyé mon armoire.

– Cela ne souffre pas de discussion. Donc quelqu'un est entré dans votre chambre et a placé ce revolver afin de vous faire inculper.

– Sans doute.

– Et quand ?

– Il n'a pu le faire qu'à l'heure du repas, ou pendant les heures où je me trouvais dans la salle d'étude avec les enfants.

– Là où vous étiez quand vous avez reçu le billet ?

– Oui. J'y suis restée pendant toute la matinée.

– Merci, mademoiselle Dunbar. Voyez-vous autre chose qui pourrait m'aider dans mes recherches ?

– Non. Je ne vois rien.

– J'ai relevé la marque d'un coup violent sur la maçonnerie du pont. Une trace toute fraîche. Une éraflure juste en face du corps. Vous ne voyez aucune explication possible là-dessus ?

– Ce doit être une coïncidence.

– Elle est étrange, mademoiselle Dunbar, très étrange ! Pourquoi cette trace au moment de la tragédie, et pourquoi précisément à cet endroit ?

– Mais comment a-t-elle pu être faite ? Il aurait fallu un choc d'une extrême violence !

Holmes ne répondit pas. Son visage aigu et pâle avait brusquement revêtu cette expression lointaine, tendue que je connaissais bien pour l'avoir toujours vue dans ses moments d'inspiration géniale. Sa transformation indiquait un tel travail dans son esprit que personne n'osa l'interrompre et que tous, avocat, prisonnière et moi-même, nous demeurâmes assis à le regarder. Tout à coup il bondit de sa chaise, frémissant d'une énergie passionnée et dévoré du besoin d'agir.

– Venez, Watson, venez ! s'écria-t-il.

– Qu'y a-t-il, monsieur Holmes ?

– Ne vous inquiétez pas, chère mademoiselle ! Vous aurez de mes nouvelles, monsieur Cummings. Avec l'aide du Dieu de justice, je vous remettrai un dossier qui fera du bruit en Angleterre ! Vous aurez demain de mes nouvelles, mademoiselle Dunbar, et jusque-là, croyez-en ma parole : les nuages se dissipent ; j'ai tout lieu d'espérer que la lumière de la vérité va les transpercer !

Le voyage n'était pas long de Winchester à Thor, mais il parut interminable à mon impatience, comme à celle de Holmes. Dans son agitation, il était incapable de rester calme ; il arpentait le compartiment, où il tambourinait des doigts contre les coussins. Toutefois, alors que nous approchions du lieu de notre destination, il s'assit en face de moi (notre compartiment de première classe ne contenait pas d'autres voyageurs) et, posant une main sur chacun de mes genoux, il plongea dans mes yeux un regard spécialement malicieux qui était l'une des caractéristiques de son humeur espiègle.

– Watson, me dit-il, il me semble me rappeler que vous êtes toujours armé quand nous partons en promenade ?

Il était bien heureux qu'il en fût ainsi ! Car il se souciait si peu de sa propre sécurité quand son esprit l'absorbait dans un problème que plus d'une fois mon revolver s'était avéré un ami sûr. Je ne me gênai nullement pour le lui rappeler.

– Oui, oui ! Je suis légèrement distrait pour ces sortes d'affaires. Mais vous avez bien un revolver sur vous ?

Je le tirai de ma poche : c'était une arme courte, maniable, petite, mais très utile. Il mit le cran de sûreté, fit tomber les cartouches et l'examina avec soin.

– Il est lourd ! Bien lourd ! fit-il.

– Oui, mais c'est un joli joujou !

Il rêvassa quelques instants.

– Savez-vous, Watson ? Je crois que votre revolver va avoir un rapport très étroit avec le mystère que nous nous efforçons d'élucider.

– Holmes ! Vous plaisantez !

– Non, Watson, je suis très sérieux. Un test s'offre à nous. Si le test se vérifie, tout s'éclaircira. Or le test dépend du comportement de cette petite arme. Mettons de côté une cartouche. Replaçons les cinq autres et n'oublions pas le cran de sûreté. Voilà !

Je n'avais aucune idée de ce qu'il avait en tête, et il se garda bien de me renseigner. Il se plongea dans ses réflexions jusqu'à notre arrivée à la petite gare du Hampshire. Nous louâmes une vieille guimbarde. Un quart d'heure plus tard, nous étions rendus chez notre ami discret, l'adjutant.

– Un nouvel indice, monsieur Holmes ?

– Tout dépend du comportement du revolver du docteur Watson, répondit mon ami. Le voici. Maintenant, pouvez-vous me donner dix mètres de ficelle ?

Le bazar du village nous vendit la quantité souhaitée.

– Je crois que nous avons ce qu'il nous faut, dit Holmes. Si vous le voulez bien, en route pour ce qui sera, je l'espère, la dernière étape de notre voyage.

Le soleil déclinait et transformait la lande ondulée du Hampshire en un magnifique paysage d'automne. L'adjutant, dont les regards critiques et incrédules en disaient long sur ses doutes quant à l'équilibre mental de mon ami, marchait à côté de nous. Quand nous nous approchâmes de la scène du crime, je constatai que, sous son habituelle froideur, mon ami était réellement nerveux.

– Oui, me dit-il en réponse à la remarque que je lui en fis, vous m'avez déjà vu manquer le but, Watson. J'ai un instinct pour ce genre de choses ; et cependant il m'a parfois joué des tours. J'ai eu dans la cellule de Winchester la révélation d'une certitude ; mais l'esprit agile a un inconvénient : c'est qu'il peut toujours concevoir des explications diverses qui rendraient cette certitude tout à fait illusoire. Et pourtant... Pourtant !... Ma foi, Watson, nous ne pouvons qu'essayer.

Tout en marchant, il avait solidement attaché une extrémité de la ficelle à la crosse du revolver. Nous arrivions à présent devant le pont. Avec de grandes précautions, il marqua sur le sol, sous les directives du policier, l'endroit exact où avait été étendu le cadavre. Puis il fouilla la bruyère et les fougères jusqu'à ce qu'il eût trouvé une grosse pierre. Il attacha cette pierre à l'autre extrémité de la ficelle, et il la suspendit par-dessus le parapet du pont de façon qu'elle se balançât librement au-dessus de l'eau. Il se tint alors à la place du corps de Mme Gibson, à quelque distance du bout du pont, mon revolver à la main, la ficelle étant tendue entre l'arme et la lourde pierre.

– Allons-y ! cria-t-il.

À ces mots il leva son revolver à hauteur de sa tête, puis le lâcha. En une seconde, le revolver avait été entraîné par le poids de la pierre, avait heurté le parapet avec un bruit sec et avait été projeté par-dessus pour tomber dans l'eau. A peine avait-il quitté la main de Holmes que celui-ci courait s'agenouiller à côté de la maçonnerie du pont : un cri de joie nous avertit qu'il avait découvert ce qu'il cherchait.

– Y a-t-il jamais eu démonstration plus parfaite ? s'exclama-t-il. Vous voyez, Watson, votre revolver a résolu le problème !

Tout en parlant, il me désigna une deuxième éraflure exactement de la même taille et de la même forme que la première.

– Nous coucherons à l'auberge cette nuit ! reprit-il en regardant l'adjudant ahuri. Vous avez bien une épuisette avec laquelle vous récupérerez le revolver de mon ami ? Vous trouverez également à côté le revolver, la ficelle et le poids avec lesquels cette femme vindicative a tenté de déguiser son suicide et d'accabler une innocente d'une inculpation de meurtre. Vous ferez savoir à M. Gibson que je le verrai dans la matinée, quand le nécessaire aura été fait pour la défense de Mlle Dunbar.

Tard dans la soirée, tandis que nous fumions paisiblement nos pipes à l'auberge du village, Holmes me donna un bref résumé de ce qui s'était passé.

– Je crains, Watson, que vous n'ajoutiez rien à la réputation que j'ai pu acquérir en ajoutant l'affaire de Thor à vos archives. J'ai eu l'esprit paresseux et j'ai manqué de ce mélange d'imagination et de réalisme qui est la base de mon art. J'avoue que l'éraflure sur la maçonnerie du pont était un indice suffisant pour me suggérer la vraie solution, et je me reproche de ne pas l'avoir entrevue plus tôt.

» Je conviens que le travail mental de cette malheureuse femme a été subtil et profond ; il était donc assez difficile de le deviner. Je ne crois pas que dans nos aventures nous ayons jamais rencontré un exemple plus étrange de ce que peut produire l'amour déçu. Que Mlle Dunbar fût sa rivale sur le plan physique ou sur le plan purement intellectuel, ces deux rivalités lui semblaient également impardonnables. Sans aucun doute rendait-elle cette innocente jeune fille responsable de tous les gestes discourtois et des grossièretés par lesquels son mari essayait de rebuter son amour. Elle résolut donc : 1° de mettre un terme à sa propre vie ; 2° de le faire d'une manière qui pût enchaîner sa victime à un destin bien pire qu'une mort brutale.

» Nous pouvons suivre les étapes avec netteté, et elles montrent un étonnant esprit de finesse. Très habilement, la rédaction d'un billet fut imposée à Mlle Dunbar ; ce billet faisait apparaître clairement que c'était la gouvernante qui avait choisi la scène du drame. Tenant absolument à ce que ce billet fût découvert, elle exagéra en le gardant dans sa main jusqu'à la fin. Cela seul aurait dû éveiller plus tôt mes soupçons.

» Puis elle s'empara de l'un des revolvers de son mari. Vous savez que la maison était un véritable arsenal. Elle le prit pour se tuer. Elle en dissimula un autre, exactement le même, pendant la matinée dans l'armoire de Mlle Dunbar après avoir brûlé une cartouche, ce qu'elle pouvait faire dans les bois sans attirer l'attention. Puis elle se rendit au pont où elle inventa cette méthode très ingénieuse pour se débarrasser de son arme. Quand Mlle Dunbar apparut, elle utilisa ses derniers souffles à expulser toute sa haine et puis, lorsque la gouvernante ne put plus l'entendre, elle exécuta son horrible dessein. Chaque maillon est à présent en place et la chaîne

est complète. Les journaux pourront déplorer que l'étang n'ait pas été immédiatement dragué, mais il est toujours facile d'être malin après coup, et d'ailleurs un étang aussi étendu et aussi encombré de roseaux n'est pas d'un curage facile tant que l'on ne sait pas ce que l'on recherche exactement et où les rechercher... Hé bien ! Watson, nous avons assisté une femme remarquable, ainsi qu'un homme formidable ! Si dans l'avenir ils unissent leurs forces, comme c'est probable, le monde de la finance s'apercevra peut-être que M. Neil Gibson a appris quelque chose dans cette école du chagrin où nous sont enseignées nos leçons d'ici-bas.

Le vampire du Sussex

Holmes avait attentivement lu une lettre que lui avait apportée le dernier courrier. Puis, avec le petit rire sec qui chez lui pouvait passer pour un véritable éclat de rire, il me la tendit.

– En fait de mélange de moderne et de médiéval, de pratique et de sauvagement fantaisiste, je crois que ceci est un comble ! me dit-il. Qu'en pensez-vous, Watson ?

Je lus ce qui suit :

« 46, Old Jewry, 19 novembre.

« Affaire Vampire.

« Monsieur,

« Notre client M. Robert Ferguson, de Ferguson & Muirhead, courtiers en thé de Mincing Lane, nous a posé quelques questions par lettre à propos des vampires. Comme notre société est spécialisée exclusivement dans l'expertise des thés, l'affaire semble échapper à notre compétence ; aussi avons-nous recommandé à M. Ferguson, par ce même courrier, d'entrer en rapport avec vous et de vous soumettre son dossier. Nous n'avons pas oublié votre réussite dans l'affaire de Matilda-Briggs.

« Nous sommes, Monsieur, fidèlement vôtres,

« Morrison, Morrison & Dodd. »

– Matilda-Briggs n'est pas le nom d'une jolie femme, Watson. C'était un navire qui fut mêlé à l'affaire du rat géant de Sumatra (histoire à laquelle le monde n'est pas encore préparé). Mais que savons-nous des vampires ? Les vampires sont-ils aussi de notre compétence ? Tout vaut mieux que l'inaction, mais en vérité je crois qu'on nous a branchés sur un conte de Grimm. Allongez le bras, Watson, et voyons un peu ce que nous indiquera la lettre V.

Je me penchai en arrière pour m'emparer du gros volume de références auquel il avait fait allusion. Holmes le posa en équilibre sur ses genoux, et ses yeux parcoururent lentement, et avec amour, la liste de vieilles affaires mélangées avec des renseignements accumulés depuis plusieurs lustres.

– Voyage du Gloria-Scott, lut-il tout haut. Vilaine affaire ! J'ai vaguement le souvenir que vous avez raconté l'histoire, Watson, et que je me suis trouvé dans l'incapacité de vous féliciter de votre version des faits. Victor Lynch, le faussaire. Venimeux lézards : le gila, un cas sortant tout

à fait de l'ordinaire, celui-là ! Vittoria, la belle du cirque. Vanderbilt et le Yeggman. Vipères. Vigor, la merveille de Hammersmith. Brave vieil index ! Imbattable ! Écoutez bien, Watson ! Vampirisme en Hongrie. Et vampires en Transylvanie...

Il tourna rapidement les pages, se pencha avec avidité sur sa découverte, mais il rejeta bientôt le gros livre en poussant une exclamation de déception.

– ... Ça ne vaut rien, Watson ! Rien du tout. Qu'avons-nous à voir dans des histoires de cadavres qui se promènent s'ils ne sont pas cloués dans leurs tombeaux par des pieux fichés en plein cœur ? Nous sommes en pleine folie !

– Mais le vampire, objectai-je, n'est pas forcément un mort ! Un être vivant pourrait être un vampire. J'ai lu, par exemple, quelque chose sur des monstres qui suçaient le sang des enfants pour conserver leur jeunesse.

– Vous avez raison, Watson. Cette légende est mentionnée dans mon index. Mais prendrons-nous au sérieux de telles fariboles ? Notre agence a les pieds sur la terre, et j'entends qu'elle les y maintienne. Le monde est assez vaste pour notre activité : nous n'avons pas besoin de fantômes. Je crains que nous ne puissions nous occuper de ce M. Ferguson. Après tout, cette autre lettre émane peut-être de lui, et contient-elle des renseignements plus précis sur ce qui le tracasse.

Il prit une deuxième lettre que je n'avais pas remarquée sur la table, tant il avait été absorbé par la première. Il commença à la lire avec un sourire amusé qui progressivement disparut pour faire place à une expression d'intérêt et de concentration mentale intense. Quand il eut fini, il demeura quelques instants silencieux. La lettre dansait entre ses doigts. Finalement, d'un mouvement brusque, il émergea de sa rêverie.

– Cheeseman's, Lamberley. Où se trouve Lamberley, Watson ?

– Dans le Sussex, au sud de Horsham.

– Pas très loin, hé ? Et Cheeseman's ?

– Je connais cette région, Holmes. Elle est pleine de vieilles maisons qui ont été baptisées du nom des hommes qui les ont construites il y a plusieurs siècles. Par exemple Odley's, ou Harvey's, ou Carriton's. Les gens ont sombré dans l'oubli, mais leurs noms vivent encore dans leurs maisons.

– En effet, dit Holmes non sans froideur.

L'une des caractéristiques de sa nature fière et indépendante était que, tout en enregistrant dans sa cervelle très rapidement et avec précision une information nouvelle, il témoignait rarement de la gratitude à celui qui la lui communiquait. Il reprit un peu plus tard :

– J'ai l'impression que nous allons mieux connaître Cheeseman's, Lamberley, dans les heures qui viennent. Comme je l'avais espéré, cette lettre est de Robert Ferguson. D'ailleurs il vous connaît.

– Il me connaît ?

– Lisez plutôt.

Il me fit passer la lettre. Elle portait en en-tête l'adresse mentionnée plus haut.

« Cher Monsieur Holmes,

« Mes hommes de loi m'ont conseillé de m'adresser à vous, mais il s'agit d'une affaire si extraordinairement délicate qu'elle est très difficile à exposer. Elle concerne l'un de mes amis au nom duquel j'agis. Ce gentleman, il y a cinq ans, a épousé une Péruvienne, fille d'un négociant péruvien dont il avait fait la connaissance au cours d'un voyage d'importation de nitrates. La jeune fille était d'une grande beauté, mais sa qualité d'étrangère et sa religion éloignée de la nôtre entraînèrent bientôt des divergences sentimentales entre le mari et la femme : l'amour du mari s'attiédit, et il ne tarda pas à se demander si leur union n'avait pas été une erreur. Il sentait qu'il ne pourrait jamais explorer et comprendre certains aspects de son caractère. Le plus pénible était qu'elle l'adorait, et que selon toutes apparences elle lui était très attachée.

« Venons-en maintenant au sujet sur lequel je m'expliquerai mieux quand nous nous rencontrerons. Cette lettre n'a pour but que de vous fournir une idée générale de la situation et de vous demander si vous consentiriez à vous y intéresser. La femme de mon ami commença à manifester quelques traits curieux, très éloignés de sa douceur extraordinaire et de sa gentillesse naturelle. Son mari avait eu, d'une première femme, un fils. Cet enfant, qui a aujourd'hui quinze ans, est charmant, affectueux, bien que malheureusement il ait été victime d'un accident dans sa jeunesse. A deux reprises la femme de mon ami fut surprise en train de battre ce pauvre garçon, qui ne l'avait nullement provoquée. Une fois, elle le frappa à coups de canne, avec une telle violence qu'il en garda une faiblesse au bras.

« C'était peu, néanmoins, à côté de son comportement envers son propre fils, qui n'a pas encore un an. Il y a un mois, la nurse avait laissé l'enfant seul pendant quelques minutes. Un cri du bébé, un vrai cri de douleur, fit accourir la nurse. Quand elle entra dans la chambre, elle vit sa maîtresse, la mère du bébé, penchée au-dessus de l'enfant à qui elle mordait le cou. Une petite blessure était visible sur le cou, et le sang s'en échappait. Horrifiée, la nurse voulut prévenir le père, mais la mère la supplia de n'en rien faire et lui fit cadeau de cinq livres pour qu'elle se tût. Elle ne fournit de son acte aucune explication, et l'affaire fut passée sous silence.

« Elle n'en laissa pas moins une terrible impression sur l'esprit de la nurse. Depuis, elle se mit à surveiller de près sa maîtresse et à monter la garde auprès du bébé qu'elle aimait tendrement. Il lui semblait que, tandis qu'elle surveillait la mère, celle-ci la surveillait également, et que, chaque fois qu'elle devait quitter l'enfant, la mère n'attendait que ce prétexte pour s'en approcher. Jour et

nuit la nurse veillait sur le bébé ; jour et nuit la mère paraissait aux aguets comme le loup guette l'agneau. Cela doit vous sembler incroyable ; pourtant je vous demande de prendre ce récit au sérieux, car la vie d'un enfant et l'équilibre d'un homme sont en cause.

« Enfin le jour terrible arriva où les faits ne purent plus être dissimulés. Les nerfs de la nurse cédèrent ; incapable de supporter cette tension, elle libéra sa conscience devant le père. Réagissant comme vous peut-être aujourd'hui, il écouta la nurse comme il aurait écouté une histoire de sauvages. Il savait que sa femme l'aimait et qu'elle était, exception faite des mauvais traitements qu'elle avait infligés à son beau-fils, une mère tendre. Pourquoi, dès lors, aurait-elle blessé leur cher petit bébé ? Il répondit à la nurse qu'elle rêvait, que ses soupçons étaient dignes d'une hystérique, et qu'il ne tolérerait plus de tels racontars sur sa maîtresse. Pendant qu'ils discutaient, ils entendirent un cri de souffrance. La nurse et son maître se précipitèrent dans la nursery. Imaginez les sentiments de mon ami, Monsieur Holmes, quand il vit sa femme se redresser (elle était agenouillée à côté du berceau) et le sang couler sur le cou découvert de l'enfant et sur le drap. Il poussa une exclamation d'horreur, attira le visage de sa femme à la lumière : elle avait du sang autour des lèvres. C'était elle, elle sans le moindre doute, qui avait bu le sang du pauvre petit.

« L'affaire en est là. La mère est maintenant recluse dans sa chambre. Il n'y a eu aucune explication. Mon ami est à moitié fou. Il ne connaît, et moi non plus, pas grand-chose sur le vampirisme en dehors du nom. Nous avons cru que c'étaient des histoires de sauvages dans des pays lointains. Et cependant ici, au cœur du Sussex anglais, il existe... Nous pourrions en discuter ensemble demain matin. Me recevrez-vous ? Emploierez-vous vos grandes facultés pour secourir un homme aux abois ? Si vous acceptez, ayez l'obligeance de télégraphier à Ferguson, Cheeseman's, Lamberley, et je serai chez vous demain à dix heures.

« Votre dévoué

« Robert Fergusson

« P.S. – Je crois que votre ami Watson a joué au rugby dans l'équipe de Blackheath, pendant que j'étais trois-quarts dans l'équipe de Richmond. C'est la seule introduction personnelle dont je puisse faire état. »

– Bien sûr, je me souviens de lui ! dis-je en reposant la lettre. Big Bob Ferguson, le meilleur trois-quarts qu'ait jamais possédé Richmond ! Il était enjoué, toujours de bonne humeur. Je le vois tout à fait se penchant avec sollicitude sur le cas d'un ami.

Holmes me regarda du coin de l'œil et hocha la tête.

– Je ne connaîtrai jamais vos limites, Watson ! fit-il. Vous êtes plein de possibilités inexplorées. Tenez, faites porter cette dépêche, comme le brave type que vous êtes : « Examinons votre cas avec plaisir. »

– Votre cas ?

– Nous n'allons pas le laisser sur l'impression que cette agence est dirigée par des faibles d'esprit. Voyons, c'est son propre cas, à lui ! Envoyez-lui ce télégramme et laissons l'affaire en repos jusqu'à demain matin.

Ferguson se fit annoncer à dix heures précises. J'avais gardé de lui le souvenir d'un athlète long et mince à muscles souples, doué d'une jolie pointe de vitesse qui lui permettait de crocheter facilement l'arrière d'en face. Hélas ! rien dans la vie n'est plus pénible que de revoir l'épave d'un grand sportif qu'on a connu au summum de sa condition ! Sa haute charpente s'était voûtée, ses cheveux blonds avaient presque totalement disparu, ses épaules étaient arrondies. Je crains d'avoir suscité chez lui une émotion correspondante.

– Hello ! Watson ! me dit-il d'une voix encore profonde et chaleureuse. Vous ne ressemblez plus tout à fait à l'homme que vous étiez quand je vous ai balancé par-dessus les cordes dans la foule à Old Deer Park. J'ai dû changer un peu moi aussi. Mais ce sont ces derniers jours qui m'ont fait vieillir. Votre télégramme, monsieur Holmes, m'a appris qu'il serait inutile que je me fasse passer pour le représentant de quelqu'un.

– Il est plus simple d'être direct, répondit Holmes.

– Certes ! Mais vous pouvez imaginer comme il est malaisé de s'exprimer à l'égard de la femme à qui l'on doit aide et assistance. Que puis-je faire ? Comment me rendre à la police avec une telle histoire ? Et pourtant mes gosses ont le droit d'être protégés ! Est-ce de la folie, monsieur Holmes ? Est-ce un vice dans le sang ? Avez-vous déjà rencontré un cas analogue ? Pour l'amour de Dieu, conseillez-moi, car je suis au bout de mon rouleau !

– C'est bien naturel, monsieur Ferguson ! Maintenant asseyez-vous et reprenez votre sang-froid, car j'ai besoin de réponses précises et nettes. Je vous assure que moi, je ne suis pas du tout au bout de mon rouleau et que je crois fermement que nous trouverons une solution. D'abord, dites-moi quelles sont les décisions que vous avez prises. Votre femme se trouve-t-elle encore auprès des enfants ?

– Nous avons eu une scène terrible. C'est une femme très amoureuse, monsieur Holmes. Si jamais une femme a aimé avec tout son cœur et toute son âme, c'est elle. Elle m'aime passionnément. Elle a été déchirée parce que j'avais découvert son secret horrible, incroyable. Elle ne voulait même pas parler. Elle n'a pas répondu à mes reproches ; elle s'est contentée de me regarder avec dans les yeux une sorte de regard sauvage, désespéré. Puis elle s'est précipitée dans sa chambre, où elle s'est enfermée. Depuis elle a refusé de me voir. Elle a une femme de chambre qui la servait déjà avant notre mariage et qui s'appelle Dolores : une amie plutôt qu'une domestique. C'est elle qui lui apporte ses aliments.

– L'enfant n'est donc pas en danger immédiat ?

– La nurse, Mme Mason, m'a juré qu'elle ne le quitterait ni le jour ni la nuit. Je peux lui faire absolument confiance. Je suis moins tranquille pour le pauvre Jack qui, comme je vous l'ai dit dans ma lettre, a été maltraité deux fois par ma femme.

– Mais elle ne l'a jamais mordu ?

– Non, elle l'a frappé brutalement. C'est d'autant plus terrible qu'il s'agit d'un infirme inoffensif...

La physionomie farouche de Ferguson s'adoucit.

– ... On croirait pourtant que la triste condition de mon cher enfant devrait attendrir n'importe quel cœur : une chute, et la colonne vertébrale déviée, monsieur Holmes ! Mais il possède le cœur le plus affectueux, le meilleur qui soit.

Holmes avait repris la lettre de la veille et la relisait.

– Qui habite votre maison, monsieur Ferguson ?

– Deux domestiques qui ne sont pas chez nous depuis longtemps. Un garçon d'écurie, Michael, qui couche dans la maison. Ma femme, moi-même, mon fils Jack, le bébé, Dolores et Mme Mason. C'est tout.

– Je suppose qu'à l'époque de votre mariage vous ne connaissiez pas très bien votre femme ?

– Je ne la connaissais que depuis quelques semaines.

– Depuis combien de temps cette Dolores est-elle à son service ?

– Quelques années.

– Dolores connaît donc mieux que vous le caractère de votre femme ?

– Oui, vous avez raison.

Holmes écrivit quelques mots.

– Je pense, dit-il, que je serai plus utile à Lamberley qu'ici. C'est par excellence un cas pour investigations personnelles. Si votre femme demeure dans sa chambre, notre présence ne peut ni l'ennuyer ni la gêner. Bien entendu, nous descendrions à l'auberge.

Ferguson parut soulagé.

– C'est tout ce que j'espérais, monsieur Holmes. Il y a à deux heures un excellent train à Victoria, si vous pouviez le prendre.

– Nous le prendrons ! Le calme règne à Londres ; je peux donc vous consacrer toute mon énergie. Watson, naturellement, m'accompagnera. Mais avant de partir, je voudrais obtenir quelques petites précisions de détail. Cette malheureuse femme, si j'ai bien compris, a été prise en flagrant délit contre les deux enfants, son bébé et votre propre fils ?

– Oui.

– Mais ces mauvais traitements n'ont pas été les mêmes, n'est-ce pas ? Elle a battu votre fils.

– Une fois avec une canne, et une autre fois très brutalement avec ses mains.

– A-t-elle expliqué pourquoi elle le frappait ?

– Elle a simplement dit qu'elle le détestait. Elle l'a répété à plusieurs reprises.

– Cela n'est pas nouveau chez les belles-mères. Nous dirons : une jalousie posthume. Votre femme est-elle d'un tempérament jaloux ?

– Oui. Elle est très jalouse. Jalouse avec toute la violence d'un amour tropical fanatique.

– Mais ce garçon... Il a quinze ans, et il a sans doute l'esprit très développé puisque son corps a des capacités limitées. Ne vous a-t-il pas donné une explication de ces attaques ?

– Non. Il m'a déclaré qu'il n'avait rien fait pour les mériter.

– En d'autres circonstances, étaient-ils bons amis ?

– Non. Jamais il n'y a eu de tendresse entre eux.

– Pourtant vous m'avez dit qu'il était affectueux ?

– Sur cette terre, je ne connais pas de fils plus attaché. Ma vie est toute sa vie. Il s'absorbe dans ce que je dis ou fais.

A nouveau Holmes écrivit quelques mots. Pendant un moment il réfléchit.

– Vous et votre fils étiez sans doute de bons camarades avant votre deuxième mariage. Le deuil vous avait rapprochés, n'est-ce pas ?

– En effet.

– Et l'enfant, de par sa nature très affectueuse, était fidèle, probablement, au souvenir de sa mère ?

– Très fidèle.

– C'est certainement un garçon fort intéressant. Un autre détail au sujet de ces attaques, de ces agressions... Se sont-elles produites sur votre fils et sur le bébé à la même époque ?

– La première fois, oui. Ça été comme si une sorte de frénésie s'était emparée d'elle, et qu'elle assouvissait sa fureur sur les deux. La deuxième fois, c'est Jack seul qui en a pâti. Mme Mason n'a rien remarqué sur le bébé.

– Voilà qui complique les choses, évidemment !

– Je ne vous suis pas très bien, monsieur Holmes.

Peut-être. On élabore des théories provisoires et on attend que le temps ou des éléments nouveaux en démontrent la fausseté. Mauvaise habitude, monsieur Ferguson ! Mais la nature humaine est faible. Je crains que votre ami Watson n'ait vanté à l'excès mes méthodes scientifiques. Tout ce que je peux vous dire actuellement est que votre problème ne m'apparaît pas insoluble et que vous pouvez compter sur nous pour le train de deux heures à Victoria.

C'est au soir d'une maussade journée brumeuse de novembre que, après avoir laissé nos bagages aux « Chequers » de Lamberley, nous nous fîmes voiturer à travers l'argile du Sussex, le long d'un interminable chemin en zigzag, pour atteindre finalement l'ancienne ferme isolée où habitait Ferguson. C'était un grand bâtiment, très ancien au centre, très neuf aux ailes, avec des cheminées Tudor et un toit moussu à forte inclinaison. Les marches du perron étaient usées ; sur les vieilles pierres qui s'alignaient au-dessus du porche était gravé le rébus d'un fromage et d'un homme, d'après le nom du premier bâtisseur. A l'intérieur, les plafonds étaient chevronnés de lourdes poutres de chêne, et les planchers inégaux fléchissaient pour dessiner des courbures accentuées. Partout on respirait une odeur de vieux et de délabrement.

Ferguson nous conduisit dans une très grande pièce centrale où, dans une immense cheminée à l'ancienne mode pourvue d'une plaque en fer datée de 1670, brûlait allégrement un magnifique feu de bûches.

Je regardai la pièce, singulier mélange disparate d'époques et de continents. Les murs à demi recouverts de boiseries devaient dater du petit propriétaire du XVII^e siècle. Ils étaient cependant ornés dans la moitié inférieure d'une rangée de peintures à l'eau modernes et de bon goût. Au-dessus, là où le plâtre jaune succédait au chêne, était accrochée toute une belle collection d'instruments et d'armes de l'Amérique du Sud, qu'avait apportée sans doute la Péruvienne d'en

haut. Holmes se leva, avec cette curiosité alerte qui lui était particulière, et l'examina attentivement. Il se retourna. Ses yeux étaient pensifs.

– Oh ! oh ! s'écria-t-il. Oh !

Un épagneul était sorti d'un panier dans l'angle. Il avançait lentement vers son maître ; il marchait avec difficulté. Ses pattes de derrière fonctionnaient irrégulièrement, et sa queue traînait par terre. Il alla lécher la main de Ferguson.

– Qu'y a-t-il, monsieur Holmes ?

– Le chien. Qu'a le chien ?

– Le vétérinaire est bien intrigué ! Une sorte de paralysie. Une myéломéningite, m'a-t-il dit. Mais elle est en voie de disparition. Il sera bientôt rétabli, n'est-ce pas, Carlo ?

Un frémissement approbatif courut le long de la queue pendante. Les yeux tristes du chien nous interrogèrent. Il savait que nous discutons de son cas.

– Cela lui est-il arrivé tout à coup ?

– En une seule nuit.

– Il y a longtemps ?

– Quatre mois environ.

– Très intéressant. Très instructif.

– Qu'y voyez-vous, monsieur Holmes ?

– Une confirmation de mon pronostic.

– Au nom du Ciel, quel est votre pronostic, monsieur Holmes ? Il s'agit peut-être pour vous d'un simple puzzle intellectuel ; mais pour moi c'est la vie et la mort ! Ma femme une soi-disant meurtrière, mon enfant constamment en danger ! Ne jouez pas avec moi, monsieur Holmes ! C'est trop terriblement grave !

Le gros trois-quarts de rugby tremblait de tous ses membres. Holmes posa doucement une main sur son bras.

– Je redoute que vous n'ayez à souffrir, monsieur Ferguson, quelle que soit la solution ! dit-il. Je vous épargnerai au maximum. Pour le moment, je ne veux pas en dire davantage, mais avant d'avoir quitté cette maison j'espère pouvoir être plus précis.

– Que Dieu vous entende ! Si vous voulez bien m'excuser, messieurs, je vais monter dans la chambre de ma femme et voir s'il n'y a rien de nouveau.

Il s'absenta quelques minutes, que Holmes occupa à examiner à nouveau les curiosités suspendues au mur. Quand notre hôte revint, son visage défait nous apprit qu'il n'avait accompli aucun progrès. Il ramenait avec lui une grande fille mince au visage basané.

– Le thé est prêt, Dolores ! dit Ferguson. Veillez à ce que votre maîtresse ait tout ce qu'elle désire.

– Elle est très malade ! cria la fille en regardant son maître avec indignation. Elle ne veut pas manger. Elle est très malade ! Elle a besoin d'un médecin. J'ai peur de rester seule avec elle sans médecin.

Ferguson me regarda. Dans ses yeux, je lus une question.

– Je serais très heureux de pouvoir être utile.

– Votre maîtresse voudra-t-elle voir le docteur Watson ?

– Je le fais monter. Pas besoin de sa permission. Il faut un médecin.

– Je vous accompagne tout de suite.

Dolores tremblait d'une forte émotion ; je la suivis dans l'escalier et le long d'un vieux couloir qui aboutissait à une porte massive cloutée de fer, et je me dis que si Ferguson voulait parvenir de force jusqu'à sa femme, il aurait du mal. La femme de chambre tira une clé de sa poche, et les vieux ais de chêne craquèrent sur leurs gonds antiques. J'entrai ; elle colla à mes talons ; elle referma la porte derrière nous.

Sur le lit était étendue une femme qui visiblement avait une forte fièvre. Elle n'était qu'à demi consciente ; quand j'entrai, je vis toutefois une paire d'yeux magnifiques mais épouvantés qui me regardèrent avec terreur. Voyant s'approcher un inconnu, elle sembla rassurée et retomba en soupirant sur les oreillers. Je prononçai quelques paroles destinées à la mettre en confiance, et elle ne bougea pas pendant que je prenais son pouls et sa température. L'un et l'autre étaient nettement supérieurs à la normale ; toutefois j'eus l'impression que son état était plutôt la conséquence d'une excitation mentale et nerveuse que d'une véritable maladie.

– Elle est comme ça depuis deux jours. J'ai peur qu'elle ne meure, dit Dolores.

Mme Ferguson tourna vers moi son visage enfiévré.

– Où est mon mari ?

– En bas. Il désirerait vous voir.

– Je ne veux pas le voir. Je ne le verrai pas !...

Puis elle me parut livrée au délire.

– ... Un démon ! Un démon ! Oh ! que ferai-je avec ce diable ?

– Puis-je vous aider d'une façon ou d'une autre ?

– Non. Personne ne peut m'aider. C'est fini. Tout est détruit. Quoi que je fasse, tout est anéanti.

Elle semblait se faire étrangement illusion. Je ne pouvais pas me représenter l'honnête Ferguson sous la forme d'un diable ni d'un démon.

– Madame, lui dis-je, votre mari vous aime tendrement. Il souffre beaucoup de ce qui est arrivé.

A nouveau elle tourna vers moi ses yeux merveilleux.

– Il m'aime. Oui. Mais moi, est-ce que je ne l'aime pas ? Est-ce que je ne l'aime pas assez même pour me sacrifier plutôt que de briser son cher cœur ? Voilà comment je l'aime. Et pourtant il a pu penser de moi... Il a pu me parler ainsi !

– Il est plein de chagrin, et il ne peut pas comprendre.

– Non, il ne peut pas comprendre. Mais il devrait me faire confiance.

– Ne voulez-vous pas le voir ? suggérai-je.

– Non.- Je ne puis oublier ces mots terribles ni ce regard sur son visage. Je ne veux pas le voir. Partez maintenant. Vous ne pouvez rien pour moi. Dites-lui seulement ceci : je veux mon enfant. J'ai des droits sur mon enfant. Tel est le seul message que je peux lui adresser.

Je revins en bas. Ferguson et Holmes étaient assis près du feu. Ferguson écouta avec tristesse le récit de mon entretien.

– Comment puis-je lui envoyer l'enfant ? dit-il. Comment saurai-je à quelle impulsion elle obéira ? Comment oublierai-je que je l'ai vue se lever à côté du berceau avec du sang autour de ses lèvres ?...

Ce souvenir le fit frissonner.

– ... L'enfant est en sécurité avec Mme Mason, reprit-il. Il restera là.

Une servante accorte avait apporté le thé. Pendant qu'elle emplissait les tasses, la porte s'ouvrit et un jeune garçon pénétra dans la pièce. C'était un enfant peu banal : pâle de visage, blond, avec des yeux bleu clair qui s'allumèrent d'une flamme d'émotion et de joie quand ils se posèrent sur son père. Il courut et passa ses bras autour de son cou avec l'abandon d'une amoureuse.

– Oh ! papa ! s'écria-t-il. Je ne savais pas que vous étiez déjà rentré. Autrement je serais venu à votre rencontre. Oh ! je suis si content de vous revoir !

Ferguson se dégagea doucement de cette étreinte, non sans embarras.

– Mon cher petit garçon ! dit-il en lui caressant la tête avec tendresse. Je suis revenu de bonne heure parce que mes amis, M. Holmes et le docteur Watson, ont accepté de descendre jusqu'ici et de passer une soirée avec nous.

– C'est M. Holmes, le détective ?

– Oui.

Le jeune garçon nous dévisagea d'un regard très pénétrant et aussi, me sembla-t-il, peu amical.

– Et votre autre enfant, monsieur Ferguson ? s'enquit Holmes. Pourrions-nous faire la connaissance du bébé ?

– Demandez à Mme Mason de nous descendre le bébé, dit Ferguson.

Le jeune garçon sortit. Sa démarche bizarre, traînante, m'informa qu'il souffrait d'une faiblesse de la colonne vertébrale. Il revint bientôt ; derrière lui apparut une grande femme maigre qui portait dans ses bras un très beau bébé aux yeux noirs, aux cheveux d'or. Ferguson lui était évidemment très attaché ; il le prit dans ses bras et le cajola avec une tendresse touchante.

– Je m'étonne bien que quelqu'un ait eu le courage de lui faire du mal ! murmura-t-il en regardant la petite cicatrice rouge sur la gorge du chérubin.

A ce moment, par hasard, je regardai Holmes, et je vis sa physionomie se durcir. Son visage était aussi rigide que s'il avait été sculpté dans du vieil ivoire, et ses yeux, qui s'étaient portés sur le père et le bébé, fixaient à présent avec une curiosité passionnée un point situé de l'autre côté de la pièce. Suivant son regard, je compris qu'il observait à travers la fenêtre le jardin détrempe et mélancolique. Il est vrai qu'un volet était à demi clos derrière les vitres et obstruait la vue, mais néanmoins c'était certainement sur la fenêtre que Holmes concentrait toute son attention. Puis il sourit, et ses yeux se reportèrent sur le bébé. Sur son cou bien rose, il y avait cette petite marque rouge. Sans dire un mot, Holmes l'examina avec soin. Finalement il secoua l'un des poings à fossettes qui se tendaient vers lui.

– Bonsoir, petit homme. Vous avez fait un curieux départ dans la vie. Nurse, je souhaiterais vous dire un mot en particulier.

Il la prit à part et lui parla sérieusement pendant quelques minutes. Je n'entendis que la dernière phrase :

– Vos angoisses, je l'espère, touchent à leur terme.

La nurse, qui semblait être une sorte de personne revêche et taciturne, se retira avec le bébé.

– A quoi ressemble Mme Mason ? demanda Holmes.

– Elle n'est peut-être pas d'un physique très avenant, comme vous avez vu, mais elle a un cœur d'or et elle aime beaucoup l'enfant.

– Et vous, Jack, aimez-vous Mme Mason ?

Brusquement Holmes s'était tourné vers le jeune garçon, dont le visage mobile, expressif, s'assombrit. Jack secoua négativement la tête.

– Jacky est un passionné, capable de détester autant que d'aimer, commenta Ferguson en passant un bras autour de son fils. Par chance, je suis de ceux qu'il aime.

Le garçon se mit à roucouler et blottit sa tête contre l'épaule de son père. Celui-ci se dégagea.

– Allez-vous-en, petit Jacky ! commanda-t-il avec gentillesse.

D'un regard aimant il suivit son fils pendant qu'il sortait de la pièce. Puis il se retourna vers Holmes.

– Je crois, monsieur Holmes, que je vous ai entraîné dans une affaire stupide, car que pouvez-vous d'autre que me témoigner votre sympathie ? De votre point de vue, vous devez la trouver singulièrement délicate et complexe !

– Elle est sûrement délicate, répondit mon ami en souriant. Mais je ne la crois pas trop complexe. Elle a été à l'origine une affaire de déduction intellectuelle ; mais quand cette déduction intellectuelle originelle se trouve confirmée point par point par un certain nombre d'incidents fortuits, alors le subjectif devient l'objectif, et nous pouvons déclarer en confiance que le but est atteint. En fait, j'avais formé mes conclusions avant mon départ de Baker Street, et le reste n'a été qu'observations et confirmations.

Ferguson posa sa grosse main sur son front plissé.

– Au nom du Ciel, monsieur Holmes ! s'écria-t-il. Si vous connaissez la vérité, ne me tenez pas en suspens ! Que dois-je faire ? Peu m'importe la manière dont vous avez découvert les faits, du moment que vous les avez bel et bien découverts.

– Je vous dois une explication, et vous l'aurez. Mais me permettez-vous de régler l'affaire à ma façon ? Mme Ferguson est-elle capable de nous recevoir, Watson ?

– Elle est malade, mais elle est très raisonnable.

– Bien. C'est seulement en sa présence que nous pouvons tout éclaircir. Montons chez elle.

– Elle ne veut pas me voir ! cria Ferguson.

– Oh ! si, elle le voudra bien ! fit Holmes, qui écrivit quelques lignes sur une feuille de papier. Vous, Watson, vous avez vos entrées. Aurez-vous la bonté de remettre ce billet à Mme Ferguson ?

Je remontai l'escalier et tendis le billet à Dolores, qui avait entrouvert précautionneusement la porte. Une minute plus tard, j'entendis un cri à l'intérieur de la chambre : cri où la joie et la surprise me parurent mêlées. Dolores sortit.

– Elle veut bien les voir, dit-elle. Elle écoutera.

J'appelai Ferguson et Holmes. Quand nous entrâmes, Ferguson avança vers sa femme qui s'était redressée dans le lit mais qui le repoussa d'un geste de la main. Il s'effondra dans un fauteuil, tandis que Holmes, après s'être incliné devant Mme Ferguson, qui le contemplait avec une stupéfaction visible, prit place sur une chaise à côté de lui.

– Je pense que nous pouvons nous passer de Dolores, dit Holmes. Oh ! très bien, madame ! Si vous préférez qu'elle reste, je n'y vois aucune objection. Monsieur Ferguson, je suis un homme très occupé, très demandé : j'userai donc d'une méthode simple et directe. La chirurgie la plus rapide est la moins douloureuse. Je vous dirai d'abord ce qui vous apaisera : Mme Ferguson est une femme très bonne, très aimante, à l'égard de qui vous avez commis une grande injustice.

Ferguson sursauta en poussant une exclamation de joie.

– Prouvez-moi cela, monsieur Holmes, et je serai votre débiteur pour toujours !

– Je vais vous le prouver ; mais je vous préviens que cette démonstration vous fera cruellement souffrir par ailleurs.

– Je ne m'en soucie pas, du moment que vous lavez ma femme de tout soupçon. Rien sur la terre ne saurait se comparer à cela.

– Alors je vais vous dire le raisonnement qui s'est enchaîné dans ma tête à Baker Street. L'idée d'un vampire m'a tout de suite semblé absurde. En Angleterre, il ne se commet pas de tels crimes. Et cependant vous aviez fait une observation précise : vous aviez vu votre femme se relever du berceau de votre bébé avec du sang sur les lèvres.

– Oui.

– N'avez-vous jamais pensé qu'une blessure pouvait être sucée dans un autre but que pour en aspirer le sang ? Dans l'histoire de l'Angleterre, une reine n'a-t-elle pas sucé une blessure de ce genre pour en retirer le poison ?

– Du poison !

– Vous avez ici des souvenirs de l'Amérique du Sud. J'avais par instinct détecté la présence de ces armes sur le mur avant que mes yeux les eussent aperçues. Le poison aurait pu avoir une autre origine, mais j'avais pensé à ces armes. Quand j'ai vu le petit carquois vide à côté de l'arc pour oiseaux, c'était exactement ce que j'avais pressenti. Si le bébé était piqué par l'une de ces flèches trempée dans du curare ou une autre drogue diabolique, la mort serait survenue si le poison n'avait pas été immédiatement aspiré.

« Et le chien ! Si quelqu'un avait eu l'intention d'utiliser ce poison, ne l'aurait-il pas essayé d'abord pour être sûr qu'il n'avait rien perdu de sa force ? Je n'avais pas prévu le chien, mais quand je l'ai vu à moitié paralysé, j'ai compris aussitôt ; cette expérience cadrait tout à fait avec ma construction intellectuelle.

« Comprenez-vous à présent ? Votre femme redoutait ce genre d'attaques. Elle en a vu une et elle a sauvé la vie du bébé ; mais elle n'a pas voulu vous dire toute la vérité, car elle savait que vous aimiez votre fils, et elle craignait de briser votre cœur.

– Jacky !

– Je l'ai surveillé tandis que vous berciez le bébé il n'y a qu'un instant. Son visage était parfaitement réfléchi sur la vitre de la fenêtre, derrière laquelle le volet formait un fond noir. J'ai vu une jalousie, et une haine cruelle... Je ne me rappelle pas en avoir jamais vu autant sur une figure d'homme.

– Mon Jacky !

– Vous devez faire front, monsieur Ferguson. Cela vous sera d'autant plus pénible que c'est un amour déformé, une tendresse excessive à votre endroit et aussi sans doute à l'égard de sa mère défunte, qui ont inspiré ses actes. Son âme se consume dans la haine qu'il a vouée à ce bébé splendide, dont la beauté et la santé contrastent avec sa propre infirmité.

– Mon Dieu ! C'est incroyable !

– Ai-je dit la vérité, madame ?

Mme Ferguson sanglotait, le visage enfoui dans les oreillers. Elle se tourna vers son mari.

– Comment pouvais-je vous le dire, Bob ? Je me doutais de la gravité du coup qui vous accablerait. Il valait mieux que j'attende et que la vérité vous soit connue par d'autres lèvres que par les miennes. Quand ce gentleman, qui a un pouvoir magique, m'a écrit qu'il savait tout, j'ai été si heureuse !...

– Ma prescription pour maître Jacky serait une année en mer ! dit Holmes en se levant. Une seule chose n'est pas encore éclaircie, madame. Nous pouvons parfaitement comprendre que vous ayez battu Jacky : la patience d'une mère a ses limites. Mais comment avez-vous osé laisser l'enfant depuis deux jours ?

– J'avais mis Mme Mason au courant.

– Parfait. C'est bien ce que j'avais supposé.

Ferguson, bouleversé, se tenait à côté du lit ; il tendit à sa femme ses grosses mains tremblantes.

– C'est l'heure, Watson, où je suppose que nous devons nous esquiver, me chuchota Holmes. Si vous prenez un coude de la trop fidèle Dolores, je prendrai l'autre...

Quand il eut refermé la porte derrière lui, il ajouta :

– Je pense que nous pouvons les laisser conclure l'affaire entre eux.

Sur cette aventure, je n'ai retrouvé qu'une note postérieure. C'est la lettre qu'écrivit Holmes pour répondre à celle par laquelle le récit débuta. La voici :

« Baker Street, 21 novembre.

« Affaire Vampire

« Monsieur,

« En réponse à votre lettre du 19, je vous prie de noter que je me suis livré à l'enquête demandée par votre client, Monsieur Ferguson, de Ferguson & Muirhead, courtiers en thé, et qu'une conclusion satisfaisante a été donnée à l'affaire. Avec mes remerciements pour votre recommandation,

« Je suis, Monsieur, votre dévoué

« Sherlock Holmes »

Les trois Garrideb

Est-ce une comédie ou une tragédie ? Un homme a perdu la raison, j'ai subi une saignée, et un autre homme a encouru les foudres de la loi. Cependant le comique n'a pas manqué. Vous jugerez par vous-mêmes.

Je me rappelle fort bien la date, car Holmes venait de refuser le titre de chevalier pour des services rendus que je serai peut-être amené à raconter un jour. Je n'y fais qu'une brève allusion, car ma situation d'associé et de confident m'oblige à une discrétion exemplaire. Je répète toutefois que je suis en mesure de préciser la date : fin juin 1902, peu après la fin de la guerre en Afrique du Sud. Holmes avait passé plusieurs jours au lit, ce qui lui arrivait de temps en temps ; mais ce matin-là, il apparut tenant dans une main un long document sur papier ministre ; son lueur de malice brillait dans ses yeux.

– Voici une occasion pour vous de gagner un peu d'argent, ami Watson ! me dit-il. Avez-vous déjà entendu le nom de Garrideb ?

Je fus contraint d'admettre que non.

– Hé bien ! si vous pouvez mettre la main sur un Garrideb, il y a de l'argent à gagner.

– Pourquoi ?

– Ah ! c'est une longue histoire ! Et une histoire assez baroque... Je ne crois pas que, au cours de toutes nos explorations des complexités humaines, nous ayons jamais rencontré quelque chose d'aussi bizarre. Le bonhomme va bientôt se présenter ici. Je n'ouvre pas le dossier avant qu'il soit arrivé. Mais en attendant, nous avons besoin d'un Garrideb.

L'annuaire du téléphone se trouvait près de moi ; je tournai les pages à tout hasard. Or ce nom étrange figurait dans la liste des abonnés. Je poussai un cri de triomphe.

– Le voici, Holmes !

Holmes me prit l'annuaire des mains.

– Garrideb N., lut-il. 136, Little Ryder Street, W. Désolé de vous décevoir, mon cher Watson, mais ce Garrideb est l'homme que j'attends. L'adresse est écrite sur sa lettre. Nous avons besoin d'un autre Garrideb.

Mme Hudson entra avec une carte de visite sur un plateau. Je la pris et y jetai un coup d'œil.

– Hé bien ! le voici ! m'exclamai-je. L'initiale n'est pas la même. John Garrideb, conseiller juridique, Moorville, Kansas, USA.

Holmes sourit en regardant la carte de visite.

– Je crains que vous ne deviez faire un nouvel effort, Watson. Ce gentleman est déjà lui aussi dans la combinaison ; je ne m'attendais pourtant pas à le voir ce matin. Après tout, il peut nous donner quelques renseignements utiles.

M. John Garrideb, conseiller juridique, était un homme râblé, musclé, et il avait le visage frais, rond et rasé de beaucoup d'hommes d'affaires américains. Il paraissait joufflu et naïf ; on avait l'impression d'un tout jeune homme qui souriait perpétuellement. Ses yeux par contre retenaient l'attention. J'ai rarement vu sur un visage humain deux yeux aussi expressifs : ils brillaient, ils étaient vifs, ils s'harmonisaient avec tout ce qui se passait dans la tête de leur propriétaire, lequel avait l'accent américain, mais se gardait de toute excentricité de langage.

– Monsieur Holmes ? interrogea-t-il en nous dévisageant successivement. Ah ! oui. Vos photographies sont assez ressemblantes, monsieur, si je puis me permettre cette remarque. Je crois que vous avez reçu une lettre de mon homonyme, M. Nathan Garrideb, n'est-ce pas ?

– Asseyez-vous, je vous en prie, dit Sherlock Holmes. Nous avons, je pense, un assez long entretien devant nous...

Il s'empara des feuilles de papier ministre.

– ... Vous êtes, bien sûr, le M. John Garrideb cité dans ce document. Mais vous avez passé quelque temps en Angleterre ?

– Pourquoi me dites-vous cela, monsieur Holmes ?

Dans ses yeux, je lus une sorte de soupçon soudain.

– Tout votre trousseau est anglais.

M. Garrideb émit un rire contraint.

– J'ai lu certaines de vos histoires, monsieur Holmes ; mais je n'aurais jamais cru que vos astuces me prendraient pour cible. A quoi avez-vous vu cela ?

– A la coupe de votre veston à l'épaule, au bout relevé de vos chaussures... Qui pourrait ne pas le voir ?

– Ma foi, je ne me doutais nullement que j'étais si évidemment Anglais. Mes affaires m'ont obligé à venir ici il y a quelque temps, et en effet presque tout mon trousseau, comme vous dites, provient de Londres. Cependant, je suppose que votre temps est mesuré et que nous ne nous sommes pas rencontrés pour parler de la coupe de mon costume. Si nous en venions à ce papier que vous avez en main ?

Holmes avait dû froisser notre visiteur, dont le visage tout rond affichait une expression beaucoup moins aimable.

– Patience, monsieur Garrideb, patience ! susurra mon ami. Le docteur Watson vous dirait que les petites digressions auxquelles je me livre parfois se révèlent en fin de compte fort utiles. Mais pourquoi M. Nathan ne vous a-t-il pas accompagné ?

– Mais pourquoi vous a-t-il mêlé à tout ? demanda notre visiteur au bord de la colère. En quoi cette affaire vous regarde-t-elle ? Une conversation toute professionnelle s'était engagée entre deux gentlemen, et l'un d'eux éprouve le besoin d'appeler un détective à la rescousse ! Je l'ai vu ce matin, il m'a avoué l'idiotie qu'il avait commise : voilà pourquoi je suis venu ici. Mais je la trouve mauvaise, tout de même !

– Son initiative n'est pas dirigée contre vous, monsieur Garrideb. De sa part, il ne s'est agi que d'un effort pour toucher plus vite au but : but qui est, si j'ai bien compris, d'une importance capitale pour vous deux. Il savait que je dispose de certains moyens pour obtenir des renseignements ; il était donc tout naturel qu'il s'adressât à moi.

Le visage de notre visiteur s'éclaira graduellement.

– Bon. Voilà qui place les choses sous un angle différent, dit-il. Quand je suis allé le voir ce matin et qu'il m'a dit qu'il s'était adressé à un détective, tout de suite j'ai demandé votre adresse et j'ai foncé chez vous. Je ne veux pas que la police intervienne dans une affaire privée. Mais si vous vous contentez de nous aider à trouver l'homme, il n'y a aucun mal à cela.

– C'est exactement ainsi que se présente l'affaire, répliqua Holmes. Et maintenant, monsieur, puisque vous êtes ici, nous aimerions bien avoir de votre bouche un récit bien clair. Mon ami Watson ne connaît pas les détails.

M. Garrideb m'accorda un regard qui n'avait rien d'amical.

– Est-il indispensable qu'il soit au courant ? demanda-t-il.

– Nous avons l'habitude de travailler ensemble.

– Après tout, il n'y a pas de raison pour garder le secret. Je vous résumerai les faits le plus brièvement possible. Si vous arriviez du Kansas, je n'aurais pas besoin de vous expliquer qui était Alexander Hamilton Garrideb. Il fit fortune dans les transactions immobilières, puis à la bourse du blé à Chicago, mais il dépensa beaucoup d'argent en achetant quantité de terrains, certains aussi étendus que n'importe lequel de vos comtés, le long de la rivière Arkansas, à l'ouest de Fort Dodge. Ce sont des terres à pâturages, des bois, des terres arables, des terres avec un sous-sol riche en minerais, des terres enfin bonnes à rapporter gros à leur propriétaire.

« Il n'avait ni ascendants ni descendants en vie. J'en aurais entendu parler. Mais il était fier de son nom peu banal. Voilà ce qui nous mit en contact. J'étais à Topeka, où je m'occupais de problèmes juridiques. Un jour je reçus la visite du vieux bonhomme. Il était stupéfait que

quelqu'un portât son propre nom. Il se mit aussitôt à l'œuvre pour savoir s'il existait au monde d'autres Garrideb.

– Trouvez-m'en un autre ! me dit-il.

« Je lui dis que j'étais un homme occupé et que je ne pouvais pas consacrer ma vie à faire le tour du monde en quête de quelques Garrideb.

« – Néanmoins, me répondit-il, c'est exactement ce que vous ferez si les choses se passent comme prévu.

« Je crus qu'il plaisantait, mais il y avait une extraordinaire signification cachée dans ses paroles, comme je m'en aperçus bientôt.

« Il mourut en effet dans l'année. Il laissa un testament. Testament qui s'avéra le plus étrange qui ait jamais été enregistré dans l'État du Kansas. Il avait divisé ses biens en trois parties, et je devais recevoir la jouissance de l'une à la condition que je trouve deux autres Garrideb qui se partageraient le reste. C'est une affaire de cinq millions de dollars pour chacun, mais nous n'avons pas le droit d'y toucher tant que nous ne sommes pas trois à nous présenter devant le notaire.

« Cette chance était si extraordinaire que je quittai mon cabinet juridique pour partir à la recherche de deux Garrideb. Aux États-Unis, pas un. Je traversai l'Atlantique muni d'un peigne à dents serrées pour ratisser le pays. D'abord je trouvai un Garrideb dans l'annuaire du téléphone de Londres. J'allai le voir avant-hier et le mis au courant. Malheureusement il ne connaît aucun autre Garrideb mâle. Car le testament précise : trois adultes mâles. Il nous manque donc encore un Garrideb ; et si vous pouvez nous aider à remplir la place vacante, nous vous dédommagerons largement de vos frais.

– Hé bien ! Watson ? me demanda Holmes en souriant. Je vous avais prévenu : ce n'est pas une affaire banale, n'est-ce pas ? J'aurais cru, monsieur, que votre moyen le plus sûr de dénicher un Garrideb aurait été d'insérer une annonce personnelle dans les journaux.

– J'y ai songé, monsieur Holmes. Pas de réponse.

– Ah ! ah ! Il s'agit certainement d'un curieux petit problème. Je m'en occuperai à mes heures de loisir. En passant, cela m'amuse que vous veniez de Topeka. J'y avais un correspondant (il est mort aujourd'hui), le vieux docteur Lysander Starr, qui fut maire en 1890.

– Brave vieux docteur Starr ! s'exclama notre visiteur. Son souvenir est encore honoré là-bas. Hé bien ! monsieur Holmes, je suppose que nous ne pouvons rien faire de mieux que de vous tenir au courant de nos démarches. Je compte que nous nous reverrons sous peu.

Sur cette promesse, notre Américain salua et sortit.

Holmes avait allumé sa pipe ; il demeura quelque temps assis avec un curieux sourire sur les lèvres.

– Alors ? interrogeai-je enfin.

– Je me demande, Watson, je me demande...

– Quoi ?

Holmes retira sa pipe de sa bouche.

– Je me demande, Watson, quel peut bien être le mobile qui pousse cet homme à nous débiter une telle quantité de mensonges. J'ai failli le lui demander à lui, car en certaines occasions une attaque frontale constitue la meilleure des politiques, mais j'ai estimé qu'il valait mieux le laisser croire qu'il nous avait roulés. Voici un individu qui porte un veston anglais effiloché au coude et un pantalon qui fait sac aux genoux parce qu'ils sont portés depuis un an, et cependant, d'après ce document et son propre récit, il est un Américain de province qui vient d'arriver à Londres. Aucune annonce personnelle n'a paru dans la presse. Vous savez que je les suis de près. J'ai utilisé mon truc classique pour lever un oiseau, et j'ai vu apparaître mon faisan : je n'ai jamais connu de docteur Lysander Starr à Topeka. Où que vous le sondiez, vous tombez sur du faux. Je crois qu'il est effectivement Américain, mais il a adouci son accent parce qu'il habite Londres depuis quelques années. Quel jeu joue-t-il ? Quel mobile se dissimule derrière cette absurde recherche des Garrideb ? Il mérite toute notre attention, car c'est certainement un grand coquin. Il faut que nous sachions si notre autre correspondant est lui aussi un imposteur. Appelez-le donc au téléphone, Watson.

Au bout du fil, j'entendis une voix fluette, chevrotante.

– Oui, ici M. Nathan Garrideb. M. Holmes est-il là ? J'aimerais beaucoup dire un mot à M. Holmes.

Mon ami prit l'appareil et j'entendis l'habituel dialogue syncopé.

– Oui, il est venu ici. Je crois que vous ne le connaissez pas... Depuis combien de temps ?... Deux jours seulement !... Oui, bien sûr, les perspectives sont captivantes. Serez-vous ce soir à votre domicile ? Je suppose que votre homonyme n'y sera pas... Très bien, nous viendrons donc car je voudrais avoir un petit entretien avec vous... Le docteur Watson m'accompagnera... Votre lettre m'a averti que vous ne sortiez pas souvent... Hé bien ! nous serons chez vous vers six heures. N'en dites rien au conseiller juridique américain... Très bien ! Bonsoir !

Une belle journée d'été touchait au crépuscule quand nous arrivâmes dans Little Ryder Street ; cette petite voie qui partait d'Edgware Road et qui se trouvait à un jet de pierre de Tyburn de sinistre mémoire paraissait toute dorée et féerique sous les rayons obliques du soleil couchant. La maison vers laquelle nous nous dirigeâmes était une vaste construction à l'ancienne mode dont la plate façade de briques était coupée seulement par deux grandes baies au rez-de-chaussée. Notre client habitait ce rez-de-chaussée ; les deux fenêtres à larges baies étaient situées, comme nous

nous en aperçûmes, dans la grande pièce où il passait ses heures de veille. Holmes me montra la petite plaque de cuivre qui portait ce nom curieux.

– Elle remonte à plusieurs années, Watson, me dit-il en indiquant la surface décolorée. C'est bien son nom.

La maison avait un escalier commun pour tous les locataires ; dans l'entrée, diverses plaques indiquaient des bureaux ou des appartements privés. Elle n'avait rien d'un immeuble résidentiel ; elle abritait plutôt des célibataires voués à la bohème. Notre client nous ouvrit lui-même la porte et s'excusa en nous disant que la femme de charge s'en allait à quatre heures. M. Nathan Garrideb pouvait avoir une soixantaine d'années ; il était très grand, dégingandé, voûté, maigre et chauve. Il avait un visage cadavérique, et la peau grise de quelqu'un qui ne prend jamais d'exercice. De grandes lunettes rondes et un bouc en pointe se combinaient avec son attitude voûtée pour lui donner une expression de curiosité insinuante. En résumé, il me parut aimable, mais excentrique.

La pièce était aussi peu banale que son occupant. Elle ressemblait à un petit musée. A la fois large et profonde, elle était bourrée d'armoires et de meubles à tiroirs débordant de spécimens géologiques et anatomiques. De chaque côté de l'entrée, il y avait des vitrines contenant des papillons et des insectes. Au centre, une grande table était jonchée de toutes sortes de débris, que couronnait le grand tube cuivré d'un puissant microscope. Je fus fort étonné, en regardant autour de moi, du nombre de choses auxquelles s'intéressait M. Nathan Garrideb. Ici, une vitrine protégeant des vieilles monnaies. Là, un tiroir plein d'instruments en silex. Derrière la table du milieu, une grande armoire remplie d'os fossilisés. Au-dessus, des crânes en plâtre qui portaient les noms de « Neanderthal », « Heidelberg ». « Cro-Magnon »... C'était assurément un étudiant ès divers. Pendant qu'il se tenait devant nous, il avait à la main une peau de chamois, avec laquelle il faisait briller une pièce de monnaie.

– Syracuse, et de la meilleure époque ! nous expliqua-t-il en la levant à la lumière. Elles ont perdu beaucoup de leur valeur vers la fin. Celles de la meilleure époque dépassent tout, à mon avis ; certains préfèrent les monnaies d'Alexandrie, mais... Vous trouverez un siège ici, monsieur Holmes. Permettez-moi de vous débarrasser de ces os... Et vous, monsieur... Ah ! oui, docteur Watson !... si vous vouliez avoir l'obligeance de pousser légèrement ce vase japonais... Vous voyez réunis les petits sujets qui m'intéressent. Mon médecin me gronde parce que je ne sors jamais, mais pourquoi sortirais-je quand tant de choses me retiennent ici ? Je puis vous affirmer que s'il me fallait inventorier l'un de ces meubles, j'en aurais largement pour trois mois.

Holmes inspecta les lieux d'un regard amusé.

– Mais vraiment ne sortez-vous jamais ? demanda-t-il à M. Nathan Garrideb.

– De temps à autre je me fais conduire en fiacre chez Sotheby ou chez Christie, qui sont mes antiquaires préférés. Autrement je quitte rarement cette pièce. Je ne suis pas un colosse et mes recherches sont très absorbantes. Mais vous pouvez vous douter, monsieur Holmes, du choc terrible (agréable mais terrible) que j'éprouvai en apprenant cette bonne fortune sans précédent. Il ne manque plus qu'un Garrideb pour que l'affaire soit réglée ; sûrement nous en trouverons un ! J'avais un frère, mais il est mort, et les parentes du sexe féminin, paraît-il, ne comptent pas. Mais

il y a certainement d'autres Garrideb de par le monde. On m'avait dit que vous vous occupiez d'affaires sortant de l'ordinaire ; voilà pourquoi j'ai fait appel à vous. Certes, ce gentleman américain n'a pas tort quand il me reproche de ne pas avoir pris son avis, mais j'ai agi pour le mieux.

– Je pense que vous avez eu tout à fait raison d'agir ainsi. Mais désirez-vous vraiment acquérir un domaine en Amérique ?

– Absolument pas, monsieur ! Rien ne pourrait me décider à abandonner mes collections. Mais ce gentleman m'a donné l'assurance qu'il me rachèterait ma part aussitôt que nos droits seraient reconnus. Il m'a parlé de cinq millions de dollars. Il existe une douzaine de spécimens actuellement sur le marché et qui combleraient certaines lacunes de mes collections ; or faute d'argent, je suis incapable de les acheter quelques centaines de livres. Pensez à ce que je pourrais faire, avec cinq millions de dollars ! J'ai l'embryon d'une collection nationale. Je serai le Hans Sloane de mon époque.

Derrière ses lunettes, ses yeux brillaient. Visiblement, M, Nathan Garrideb ne s'épargnerait aucune peine pour découvrir un homonyme.

– Je suis simplement venu pour faire votre connaissance, dit Holmes, et je ne vois pas pourquoi j'interromprais vos travaux. Je préfère toujours établir un contact personnel avec mes clients. Je désire vous poser très peu de questions, car j'ai en poche votre lettre, qui est très claire, et j'ai complété ses indications par celles que m'a fournies ce gentleman américain. Je crois que jusqu'à cette semaine vous ignoriez son existence ?

– En effet. Il est venu me voir mardi dernier.

– Vous a-t-il mis au courant de notre entretien d'aujourd'hui ?

– Oui, il est venu tout droit chez moi. Il avait été très en colère.

– Pourquoi ?

– Il semblait croire qu'il s'agissait d'une quelconque atteinte à son honneur. Mais quand il est revenu, il paraissait rasséréiné.

– Vous a-t-il suggéré un mode d'action ?

– Non, monsieur, il ne m'a rien suggéré du tout.

– Vous a-t-il demandé, ou a-t-il déjà reçu, de l'argent ?

– Non, monsieur.

– Vous ne voyez pas quel peut être son objectif ?

- Non, en dehors de celui dont il fait état.
- Lui avez-vous parlé de notre rendez-vous par téléphone ?
- Oui, monsieur. Je l'ai mis au courant.

Holmes réfléchit. Je m'aperçus qu'il était intrigué.

- Possédez-vous dans vos collections des échantillons de grande valeur ?
- Non, monsieur. Je ne suis pas riche. C'est une bonne collection, mais elle n'a pas une très grande valeur.
- Vous n'avez pas peur des cambrioleurs ?
- Aucunement.
- Depuis combien de temps habitez-vous ici ?
- Près de cinq ans.

L'interrogatoire de Holmes fut interrompu par un coup de poing impératif à la porte. A peine notre client l'eut-il ouverte que le conseiller juridique d'Amérique fit irruption dans la pièce. Il semblait très énervé.

– Ah ! vous êtes ici ! s'écria-t-il en brandissant un journal. J'espérais arriver à temps. Monsieur Nathan Garrideb, mes félicitations ! Vous êtes un homme riche, monsieur. Notre affaire se termine, et tout va bien. Quant à vous, monsieur Holmes, nous ne pouvons vous dire qu'une chose : c'est que nous regrettons de vous avoir dérangé inutilement.

Il tendit le journal à notre client, qui tomba en arrêt sur une annonce marquée d'une croix. Holmes et moi nous la lûmes par-dessus son épaule. Elle était rédigée ainsi :

HOWARD GARRIDEB

Constructeur de machines agricoles. Lieuses, moissonneuses, charrues à main et à vapeur, perforatrices, herses, véhicules de ferme, etc.
Estimations pour puits artésiens

S'adresser à Grosvenor Building, Aston

- Bravo ! cria notre hôte. Nous avons notre troisième homme.
- J'avais entrepris des démarches à Birmingham, dit l'Américain, et mon agent m'a envoyé cette annonce parue dans un journal local. Nous devons nous hâter et régler l'affaire. J'ai écrit à notre homonyme, et je lui ai dit que vous le verriez à son bureau demain après-midi à quatre heures.

– Vous voulez que ce soit moi qui le voie ?

– Qu'en dites-vous, monsieur Holmes ? Ne pensez-vous pas que cela vaudrait mieux ? Me voici, moi, un Américain, qui débarque avec un conte de fées. Pourquoi me croirait-il sur parole ? Mais vous, vous êtes un Anglais avec de sérieuses références, et il vous croira. Je vous aurais volontiers accompagné, mais demain j'ai une journée très chargée ; d'ailleurs je pourrais aller vous retrouver si quelque chose n'allait pas.

– Je n'ai pas fait un voyage pareil depuis des années !

– Ça ne fait rien, monsieur Garrideb. J'ai préparé votre trajet. Vous partez à midi et vous devriez arriver peu après deux heures. Vous pouvez revenir le soir même. Tout ce que vous avez à faire est de voir cet homme, lui expliquer de quoi il retourne, et obtenir de lui un certificat de vie. Par le Seigneur ! ajouta-t-il avec force, quand je pense que je suis venu du centre de l'Amérique, un voyage de cent cinquante kilomètres ne représente pas grand-chose pour mettre un point final à une telle affaire !

– Certainement ! intervint Holmes. Je crois que ce que dit ce gentleman est très juste.

M. Nathan Garrideb haussa les épaules d'un air maussade.

– Puisque vous insistez, j'irai, dit-il. Il serait ingrat de ma part de vous refuser quelque chose, puisque vous avez apporté tant d'espoirs à mes vieux jours.

– C'est donc arrangé, dit Holmes. Je compte sur vous pour me tenir au courant dès que possible.

– J'y veillerai ! assura l'Américain, qui regarda sa montre. Il faut que je m'en aille. Je viendrai vous voir demain, monsieur Nathan, et je vous mettrai dans le train de Birmingham. Puis-je vous déposer, monsieur Holmes ? Hé bien ! alors, au revoir ! Nous aurons de bonnes nouvelles pour vous demain soir.

Je notai que le visage de mon ami s'éclaira quand l'Américain sortit : toute perplexité l'avait quitté.

– J'aimerais bien regarder votre collection, monsieur Garrideb ! déclara Holmes. Dans ma profession, il n'y a pas de connaissances inutiles, et votre chambre est un véritable musée.

Notre client rougit de plaisir ; ses yeux étincelèrent derrière les lunettes.

– J'ai toujours entendu dire, monsieur, que vous étiez un homme remarquablement intelligent. Si vous avez le temps, je peux vous en faire faire le tour maintenant.

– Malheureusement, mon temps est pris ce soir, répondit Holmes. Mais tous vos échantillons sont si bien classés et étiquetés que je pourrais me passer, je crois, de vos explications personnelles. Si vous m'autorisez à venir ici demain, je serais heureux d'y jeter un coup d'œil.

– Bien volontiers. Vous êtes le très bienvenu chez moi. L'appartement sera fermé à clé, mais vous trouverez Mme Saunders au sous-sol jusqu'à quatre heures et elle vous remettra la clé pour que vous entriez.

– Il se trouve justement que demain après-midi je suis libre. Si vous aviez l'obligeance de dire un mot à Mme Saunders, ce serait parfait. A propos, qui est votre agent de location ?

Notre client parut surpris par cette question.

– Holloway & Steele, dans Edgware Road. Mais pourquoi ?

– Je suis vaguement archéologue quand il s'agit de maisons, dit Holmes en riant. Je me demandais si celle-ci était de l'époque Queen Ann ou des George.

– Des George, sans aucun doute.

– Tiens ! Je l'aurais crue un peu plus ancienne. Toutefois la vérification est facile. Au revoir, monsieur Garrideb, et puissiez-vous mener à bien votre voyage de Birmingham !

L'agent de location habitait tout près ; mais son bureau était fermé pour la journée ; nous rentrâmes donc à Baker Street. Après dîner, Holmes revint sur le sujet.

– Notre petit problème touche à sa conclusion, me dit-il. Sans doute voyez-vous déjà la solution ?

– Je m'y perds, Holmes. Il me paraît n'avoir ni queue ni tête.

– La tête est assez nette ; quant à la queue, nous la verrons demain. N'avez-vous rien remarqué dans cette annonce ?

– Les puits artésiens...

– Oh ! vous aviez remarqué les puits artésiens, hé ? Ma foi, Watson, vous progressez tous les jours. On ne trouve guère de puits artésiens en Angleterre, alors qu'on s'en occupe beaucoup en Amérique. L'annonce était typiquement américaine. Qu'en pensez-vous ?

– Je pense que cet Américain l'a fait insérer lui-même dans ce journal. Mais dans quel but, voilà ce que je ne comprends pas.

– Plusieurs hypothèses sont possibles. Ce qui est certain, c'est qu'il voulait expédier à Birmingham ce bon vieux fossile. Voilà qui est clair. J'aurais pu l'avertir qu'il partait pour une chasse à l'oie sauvage, mais à la réflexion il m'a paru préférable qu'il débarrasse la scène. Demain, Watson... Hé bien ! demain vous apprendra la vérité !

Holmes se leva et sortit tôt. Quand il revint à l'heure du déjeuner, il avait le visage grave.

– L'affaire est beaucoup plus sérieuse que je le croyais, Watson ! me dit-il. Il n'est que juste que je vous prévienne, bien que je sache parfaitement que ce sera une raison supplémentaire pour que vous fonciez. Je connais mon Watson ! Mais un danger existe réellement, et vous devez être au courant.

– Bah ! ce n'est pas le premier que nous avons partagé, Holmes ! J'espère qu'il ne sera pas le dernier. Qu'a-t-il de spécial cette fois ?

– Nous nous heurtons à une entreprise très dure. J'ai identifié M. John Garrideb, conseiller juridique. Il n'est rien de moins que « Killer » Evans, tueur de sinistre réputation.

– Je ne suis pas plus avancé...

– Ah ! cela ne fait pas partie de votre métier de porter dans votre tête un répertoire du crime. Je suis descendu voir notre ami Lestrade à Scotland Yard. Certes, il peut y avoir là parfois un manque d'intuition imaginative, mais pour ce qui est de la méthode et du travail approfondi, Scotland Yard mène le monde ! J'ai eu l'idée que nous pourrions trouver trace de notre Américain dans leurs archives. Et, bien sûr, j'ai découvert son visage poupin qui me souriait dans la galerie des portraits des bandits. Au-dessous, cette légende : « James Winter, alias Morecroft, alias Killer Evans »...

Holmes tira de sa poche une enveloppe.

– ... J'ai gribouillé quelques détails de son dossier. Age : quarante quatre ans. Né à Chicago. Auteur d'un triple meurtre aux États-Unis. Échappé du bagnage grâce à des influences politiques. Arrive à Londres en 1893. Abat un homme sur une table de jeu dans un night-club de Waterloo Road en 1895. L'homme meurt, mais les témoignages concordent pour affirmer qu'il a été l'agresseur. La victime est identifiée comme étant Rodger Prescott, célèbre comme faussaire et faux-monnayeur à Chicago. Libéré en 1901. Surveillé par la police. Mène une existence honnête. Individu très dangereux ; toujours armé et prêt à tirer... Tel est notre oiseau, Watson. Un beau gibier, comme vous en conviendrez.

– Mais que cherche-t-il ?

– Hé bien ! son jeu commence à se préciser. Je suis allé chez l'agent de location. Notre client, comme il nous l'a dit, loge là depuis cinq ans. Avant qu'il prenne possession des lieux, ceux-ci étaient inoccupés. Le locataire précédent était un gentleman qui s'appelait Waldron. Il a brusquement disparu, et personne n'a plus entendu parler de lui. C'était un homme grand, portant la barbe, très brun. Or Prescott, l'individu qu'a abattu Killer Evans, était, selon Scotland Yard, un homme brun, grand et barbu. En tant qu'hypothèse de départ, je pense que nous pouvons admettre que Prescott, bandit américain, vivait dans cet appartement, que notre innocent ami a transformé en musée. Voilà enfin un maillon de la chaîne, comprenez-vous ?

– Et le maillon suivant ?

– Hé bien ! nous allons de ce pas nous en occuper...

Il saisit un revolver dans un tiroir et me le remit.

– ... J'ai sur moi mon préféré. Si notre ami du Far West essaie de nuire à son homonyme, il faut que nous soyons prêts. Je vous donne une heure pour votre sieste, Watson. Après quoi il sera temps de nous mettre en route pour notre aventure de Ryder Street.

Quatre heures sonnaient quand nous arrivâmes dans la maison de Nathan Garrideb. Mme Saunders, femme de charge, allait sortir ; mais elle ne fit aucune difficulté pour nous laisser entrer, car la porte était munie d'une serrure à ressort, et Holmes promit de veiller à ce que tout fût en ordre avant de partir. La porte se referma sur nous ; son bonnet passa devant la baie vitrée ; nous restions seuls au rez-de-chaussée. Holmes examina rapidement les lieux. Dans un coin sombre, il y avait une armoire qui n'était pas tout à fait collée contre le mur. Ce fut derrière elle que nous nous dissimulâmes pour parer à toute éventualité. Holmes, dans un chuchotement, me confia les grandes lignes de son plan.

– Il voulait que notre ami quitte cette pièce. Cela est absolument sûr. Comme le collectionneur ne sortait jamais, il a fallu le décider moyennant les préparatifs que vous connaissez. Toute l'histoire des Garrideb n'a pas d'autre but. Je dois dire, Watson, qu'il y a dans ce projet une certaine invention diabolique, même si le nom bizarre du locataire lui a fourni un prétexte qu'il n'avait peut-être pas prévu. Il a tissé sa trame avec une astuce remarquable.

– Mais pourquoi ?

– Ah ! voilà ce que nous allons découvrir ! Son projet à première vue n'a rien à voir avec notre client ; il se rapporte à l'individu qu'il a abattu : un homme qui a pu être son complice dans le crime. Dans cette pièce il y a un secret coupable. Voilà comment je lis la situation. D'abord j'ai cru que notre ami pouvait avoir dans ses collections quelque chose d'une valeur qu'il ignorait lui-même, quelque chose qui aurait mérité l'attention d'un grand criminel. Mais le fait que Rodger Prescott, de mauvaise mémoire, ait habité cette pièce m'incline à envisager un motif plus grave. Nous n'avons qu'une chose à faire, Watson : nous armer de patience et attendre ce que l'avenir nous apportera.

Ce fut un proche avenir. Nous entendîmes bientôt la porte s'ouvrir et se refermer et nous nous accroupîmes dans l'ombre. Puis ce fut le bruit sec, métallique d'une clé ; l'Américain entra dans la pièce ; il ferma doucement la porte derrière lui, inspecta les lieux d'un regard vif, retira son manteau, et avança vers la table du milieu du pas décidé de quelqu'un qui sait exactement ce qu'il doit faire et comment le faire. Il repoussa la table sur le côté, releva le carré de tapis sur lequel elle était posée, le roula, puis, tirant une pince-monseigneur de sa poche intérieure, s'agenouilla et se mit vigoureusement à l'ouvrage sur le plancher. Bientôt nous entendîmes un bruit de planches qui glissaient ; l'instant d'après, un trou carré apparut. Killer Evans frotta une allumette, alluma un bout de bougie, et disparut.

Notre heure était arrivée. Holmes me toucha légèrement le poignet ; ensemble, sur la pointe des pieds, nous arrivâmes au bord de la trappe. Nous avons eu beau marcher doucement, le vieux

plancher avait gémi sous nos pieds, et la tête de l'Américain émergea du trou. Il tourna vers nous une tête où se lisait une rage furieuse, qui s'apaisa progressivement quand il vit deux revolvers braqués sur lui.

– Bon, bon ! fit-il froidement tout en remontant sur le plancher. Je crois que vous avez été de trop pour moi, monsieur Holmes. Vous avez percé mon jeu, je pense, depuis le début. Bien. Je vous l'accorde. Vous m'avez battu, et...

En un dixième de seconde, il avait tiré un revolver d'une poche intérieure et fait feu, deux fois. Je sentis comme une cautérisation au fer rouge à la cuisse. Puis le revolver de Holmes s'abattit sur la tête de l'homme. J'eus la vision de Killer Evans s'étalant sur le plancher, de son sang qui s'écoulait de sa figure, et de Holmes le fouillant pour le désarmer. Enfin les bras de mon ami m'entourèrent et me conduisirent sur une chaise.

– Vous n'êtes pas blessé, Watson ? Pour l'amour de Dieu, dites-moi que vous n'êtes pas touché !

Cela valait bien une blessure, beaucoup de blessures, de mesurer enfin la profondeur de la loyauté et de l'affection qui se cachaient derrière ce masque impassible ! Pendant un moment je vis s'embuer les yeux durs, et frémir les lèvres fermes. Pour la première fois de ma vie, je sentis battre le grand cœur digne du grand cerveau. Cette révélation me paya de toutes mes années de service humble et désintéressé.

– Ce n'est rien, Holmes. Une simple égratignure.

Il avait déchiré mon pantalon avec son canif.

– Vous avez raison ! s'écria-t-il en poussant un immense soupir de soulagement. La blessure est très superficielle...

Son visage prit la dureté du silex quand il se tourna vers notre prisonnier, qui se dressait sur son séant avec une figure ahurie.

– ...Cela vaut mieux pour vous. Si vous aviez tué Watson, vous ne seriez pas sorti vivant de cette pièce. A présent, monsieur, qu'avez-vous à nous dire pour votre défense ?

Il n'avait pas grand-chose à dire pour sa défense ! Il se bornait à nous regarder de travers. Je m'appuyai sur le bras de Holmes, et ensemble nous regardâmes la petite cave où il était entré par la trappe secrète. Elle était encore éclairée par la bougie qu'Evans avait descendue avec lui. Nos yeux s'arrêtèrent sur une grosse machine rouillée, de grands rouleaux de papier, des bouteilles et, soigneusement alignés sur une table, de nombreux petits paquets bien enveloppés.

– Une presse à imprimer... Tout l'attirail du faux-monnayeur, dit Holmes.

– Oui, monsieur ! reconnut notre prisonnier, qui essaya de se remettre debout et qui retomba sur sa chaise. Le faux-monnayeur le plus formidable qui ait jamais vécu à Londres. C'est la machine de Prescott, et ces paquets sur la table renferment deux mille billets de cent livres qu'il a

fabriqués et qui auraient pu passer partout. Servez-vous, messieurs ! Appelez ça une affaire, et laissez-moi décamper.

Holmes se mit à rire.

– Nous ne faisons pas de choses pareilles, monsieur Evans. Vous avez abattu ce Prescott, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur, et j'ai tiré cinq ans pour ça, bien que ce soit lui qui m'ait attaqué. Cinq ans ! Alors que j'aurais dû recevoir une médaille large comme une assiette à soupe. Personne n'est capable de faire la différence entre Prescott et la Banque d'Angleterre. Si je ne l'avais pas mis hors jeu, il aurait inondé Londres de ses billets. J'étais le seul homme au monde à savoir où il les fabriquait. Vous étonnez-vous aussi que j'aie fait de mon mieux pour obliger ce vieux chasseur de papillons, qui ne sortait jamais, à vider les lieux pour quelques heures ? J'aurais peut-être été plus avisé si je l'avais descendu. Ça n'aurait pas été difficile. Mais que voulez-vous, j'ai le cœur doux, et je ne peux pas commencer à tirer si le copain d'en face n'a pas de revolver. Mais dites donc, monsieur Holmes, qu'ai-je fait de mal après tout ? Je ne me suis pas servi de la came. Je n'ai pas brutalisé le vieux machin. Qu'avez-vous contre moi ?

– Rien qu'une tentative de meurtre, jusqu'ici, fit Holmes. Mais ce n'est pas notre affaire. Vous verrez bien ce qui se passera à la prochaine étape. Ce que nous voulions pour l'instant était votre précieuse personne. Voudriez-vous donner un coup de téléphone au Yard, Watson ? Je présume qu'il ne sera pas tout à fait une surprise pour nos amis.

Tels sont les faits relatifs à Killer Evans et à sa remarquable invention des trois Garrideb. Nous apprîmes ultérieurement que notre pauvre ami ne se remit jamais du choc qui détruisit ses beaux rêves. Quand son château en Espagne s'effondra, il s'effondra lui aussi. Aux dernières nouvelles, il était dans une maison de santé à Brixton. Ce fut un beau jour pour le Yard quand l'attirail de Prescott fut découvert, car la police officielle connaissait son existence mais n'avait jamais pu, après la mort du faux-monnayeur, mettre la main dessus. Evans avait en réalité rendu un grand service, et il avait permis à plusieurs hauts fonctionnaires de dormir sur leurs deux oreilles, tant le faux-monnayeur était un danger public. Ces hauts fonctionnaires auraient volontiers souscrit pour l'achat d'une médaille large comme une assiette à soupe, mais un tribunal en apprécia différemment et Killer Evans fut replongé dans l'ombre d'où il venait de sortir.

L'illustre client

– Maintenant, elle ne peut nuire à personne.

Tel fut le commentaire de M. Sherlock Holmes quand, pour la dixième fois au moins, je lui demandai l'autorisation de publier l'histoire qui va suivre.

Et voilà comment j'obtins enfin la permission de perpétuer pour le public un moment, par certains côtés un sommet, de la carrière de mon ami.

Holmes comme moi avait une faiblesse pour le bain turc. C'était dans la vapeur d'une chambre chaude que je le trouvais le moins réticent et le plus humain. A l'étage supérieur de l'établissement de Northumberland Avenue, il y a un coin isolé avec deux canapés jumeaux ; nous les occupions le 3 septembre 1902, jour où commence mon récit.

Je lui avais demandé si quelque chose de passionnant était en train ; pour toute réponse, il avait sorti des draps qui l'enveloppaient son long bras mince et nerveux, et il avait extrait du manteau suspendu à côté de lui une certaine enveloppe.

– Voilà qui émane peut-être d'un faiseur d'embarras, me dit-il en me tendant le billet qui y était inclus. Mais il peut aussi bien s'agir d'une question de vie ou de mort. Je ne sais rien de plus que ce que contient ce message.

L'en-tête était celle du Carlton Club, la date celle de la veille au soir. Le texte était le suivant :

« Sir James Damery présente ses compliments à M. Sherlock Holmes, et se rendra chez lui demain à quatre heures et demie. Sir James se permet de préciser que l'affaire à propos de laquelle il désire consulter M. Holmes est très délicate, et aussi très importante. Il espère donc que M. Holmes s'efforcera de se rendre libre, et qu'il lui confirmera son accord par téléphone au Carlton Club. »

– Bien entendu j'ai confirmé, me dit Holmes quand je lui rendis le message. Connaissez-vous quelque chose sur ce Damery ?

– Simplement que son nom est un passe-partout dans la haute société.

– Moi, je peux vous en dire un peu plus. Il a vaguement la réputation d'arranger des affaires délicates dont les journaux ne parlent pas. Vous vous rappelez sans doute ses négociations avec sir George Lewis pour l'affaire du testament Hammerford. C'est un homme du monde

naturellement enclin à la diplomatie. Je suis donc obligé de croire que la piste n'est pas mauvaise et qu'il a réellement besoin de notre assistance.

– Vous avez dit : « notre » ?

– Mais oui, si vous y consentez, Watson.

– J'en serai très honoré.

– Vous connaissez l'heure : quatre heures et demie. D'ici là, n'en parlons plus.

A cette époque j'habitais un appartement dans Queen Anne Street, mais j'arrivai à Baker Street légèrement avant l'heure convenue. Sir James Damery se fit annoncer avec exactitude. Faut-il décrire le personnage ? Tout le monde se souvient de ce gros homme honnête, un peu snob, de son large visage rasé et, surtout, de sa voix moelleuse, agréable. Ses yeux gris brillaient de franchise, et la bonne humeur se lisait autour de ses lèvres souriantes, mobiles. Son chapeau clair, sa redingote noire, tous les détails de son costume, depuis la perle qui était posée sur sa cravate de satin sombre jusqu'aux guêtres couleur de lavande sur les souliers vernis, illustraient le soin méticuleux qu'il consacrait à s'habiller et qui l'avait rendu célèbre. Notre petite pièce semblait écrasée par la présence de ce grand aristocrate dominateur.

– Naturellement, je m'attendais à rencontrer le docteur Watson ! fit-il avec une courtoise inclination de tête. Sa collaboration peut s'avérer très utile, car nous avons affaire en cette occasion, monsieur Holmes, avec un homme qui ne recule littéralement devant rien, et en particulier la violence. Je crois que dans toute l'Europe il n'existe pas d'individu plus dangereux.

– J'ai eu plusieurs adversaires auxquels s'appliquait ce terme flatteur, répondit Holmes en souriant. Fumez-vous ? Alors vous voudrez bien m'excuser car j'allume ma pipe. Si votre homme est plus dangereux que feu le professeur Moriarty ou que le colonel Sebastian Moran (toujours en vie celui-là), il vaut la peine que vous me le présentiez. Puis-je vous demander comment il s'appelle ?

– Avez-vous jamais entendu parler du baron Gruner ?

– De cet assassin autrichien ?

Sir James Damery retira ses gants glacés et se mit à rire.

– Il n'y a pas moyen de vous battre, monsieur Holmes ! Merveilleux ! Ainsi vous savez déjà que c'est un assassin ?

– C'est mon métier de suivre dans les détails les affaires criminelles du continent. Qui aurait pu lire ce qui s'est passé à Prague et conserver des doutes sur la culpabilité de l'homme en question ? Il a fallu pour le sauver un point de droit et la mort suspecte d'un témoin ! Je suis aussi persuadé qu'il a tué sa femme dans ce prétendu « accident » au col du Splügen que si je l'avais vu l'assassiner. Je savais également qu'il était arrivé en Angleterre et que tôt ou tard il me donnerait du travail. Hé bien ! de quoi s'est rendu coupable le baron Gruner ? Je présume que ce n'est pas cette vieille tragédie qui ressort ?

– Non, il s'agit de quelque chose de plus grave. Venger un crime est important, mais en prévenir un est encore plus important. C'est terrible, monsieur Holmes, d'assister à la préparation d'un événement affreux, d'une situation atroce, d'entrevoir clairement à quoi elle aboutira, et d'être cependant impuissant. Un être humain peut-il se trouver placé dans une position plus pénible ?

– Difficilement.

– Alors vous sympathiserez avec le client dont je représente les intérêts ?

– Je n'avais pas compris que vous n'étiez qu'un intermédiaire. Qui est le principal intéressé ?

– Monsieur Holmes, je dois vous prier de ne pas insister là-dessus. Il est important que je puisse l'assurer que son nom respecté et estimé n'a été mêlé en rien à l'affaire. Ses motifs sont suprêmement honorables et chevaleresques, mais il préfère garder l'incognito. Inutile de vous préciser, n'est-ce pas, que vous recevrez des honoraires et que de ce côté vous avez les mains parfaitement libres. Je suis sûr que le nom réel de votre client ne vous intéresse guère ?

– Je regrette, dit Holmes. J'ai l'habitude de me heurter au mystère à un bout de mes affaires ; mais un mystère à chaque bout est trop compliqué. Je crains, Sir James, d'avoir à décliner votre proposition.

Notre visiteur était grandement troublé. Sa grosse figure sensible s'assombrit de déception.

– Vous mesurez mal l'effet de vos paroles, monsieur Holmes ! Vous me placez devant un dilemme fort grave, car je ne doute pas que vous seriez fier de prendre l'affaire en main si je vous en fournissais tous les éléments, et cependant une promesse m'empêche de vous en révéler un. Puis-je, du moins, vous exposer tout ce qu'il m'est permis de vous dire ?

– Si vous voulez, étant bien entendu que je ne m'engage en rien.

– Soit. Premier point : vous avez dû entendre parler du général de Merville ?

– De Merville, le célèbre chef militaire ? Oui.

– Il a une fille, Violet de Merville, jeune, riche, belle, accomplie : merveilleuse sous tous les rapports. C'est cette demoiselle, cette jeune fille adorable et naïve, que nous essayons de tirer des griffes d'un démon.

– Le baron Gruner exerce donc une emprise sur elle ?

– L'emprise la plus puissante, quand il s'agit d'une femme : il la tient par l'amour. Il est, comme vous le savez peut-être, extraordinairement bel homme ; il a des manières fascinantes, une voix douce, et cet air romanesque et mystérieux qui plaît tant aux demoiselles. On dit de lui qu'il tient tout le beau sexe à sa merci, et qu'il a maintes fois vérifié cette assertion.

– Mais comment un tel coquin a-t-il pu faire la connaissance d'une jeune fille comme Mlle Violet de Merville ?

– Ils se sont rencontrés au cours d'une croisière en Méditerranée. Bien que dûment sélectionnés, les passagers avaient payé leurs billets. Sans doute les organisateurs ignoraient-ils le véritable tempérament du baron Gruner. Le scélérat s'est attaché à la demoiselle avec un tel succès qu'il a gagné complètement, absolument, son cœur. Ce serait peu de dire qu'elle l'aime. Elle éprouve à son sujet une indulgence ridicule, elle en est obsédée. Hors lui, rien ne compte sur la terre. Elle ne supporte pas le moindre mot dirigé contre lui. Tout a été tenté pour la guérir de son mal : en vain. Bref, elle se propose de l'épouser le mois prochain. Comme elle est majeure et comme elle possède une volonté de fer, comment l'empêcher de faire cette sottise ?

– Connaît-elle l'épisode autrichien ?

– Le rusé démon lui a conté tous les scandales déplaisants de son passé, mais toujours de façon à se faire passer pour un martyr innocent. Elle n'écoute que sa version ; elle ne veut rien entendre des autres.

– Mon Dieu ! Mais vous avez sûrement par inadvertance laissé échapper le nom de votre client ? Il s'agit du général de Merville ?

Notre visiteur s'agita sur sa chaise.

– Je pourrais vous répondre par l'affirmative, monsieur Holmes, mais je vous mentirais. De Merville est anéanti. Cette histoire l'a complètement démoralisé. Les nerfs qu'il avait toujours conservés sur le champ de bataille se sont effondrés, et il est devenu un faible vieillard, à peu près gâteux, tout à fait incapable de lutter contre un coquin plein de vigueur et d'astuce comme cet Autrichien. Mon client est un vieil ami, qui connaît intimement le général depuis de longues années, et qui a voué à la jeune fille une sollicitude paternelle depuis le temps où elle portait des jupes courtes. Je ne vois rien qui puisse motiver une action de Scotland Yard. C'est à sa suggestion que je suis venu vous trouver, mais à la condition expresse qu'il n'apparaisse jamais dans l'affaire. Je ne mets pas en doute, monsieur Holmes, qu'avec vos grandes qualités vous

puissiez identifier mon client en me pressant de questions, mais je dois vous demander votre parole de n'en rien faire et de préserver son incognito.

Le visage de Holmes s'éclaira d'un sourire malicieux.

– Je crois que je peux vous le promettre, dit-il. Et j'ajoute que votre problème m'intéresse, que je suis disposé à m'en occuper. Comment puis-je vous toucher le cas échéant ?

– On me trouvera toujours par l'intermédiaire du Carlton Club. Mais en cas d'urgence, voici mon numéro personnel : XX-31.

Holmes le nota et demeura assis, le même sourire aux lèvres, avec son carnet encore ouvert sur les genoux.

– L'adresse actuelle du baron, s'il vous plaît ?

– Vernon Lodge, près de Kingston. C'est une grande maison. Il a eu de la chance dans de récentes spéculations financières, plutôt douteuses d'ailleurs, et il est riche, ce qui le rend encore plus dangereux.

– Est-il à Londres à présent ?

– Oui.

– En dehors de ce que vous m'avez dit, ne pouvez-vous pas me donner de plus amples renseignements sur cet individu ?

– Il a des goûts dépensiers. C'est un fanatique des chevaux. Pendant quelque temps il a joué au polo à Hurlingham, mais cette affaire de Prague a été divulguée et il a dû démissionner. Il collectionne livres et tableaux. Il a un sens artistique indéniable. Je crois qu'il est une autorité reconnue en porcelaines chinoises et qu'il a écrit un livre sur ce sujet.

– Un esprit complexe ! fit Holmes. Tous les grands criminels sont des esprits complexes. Mon vieil ami Charlie Peace était un virtuose du violon. Mainwright était aussi un artiste. Je pourrais vous en citer bien d'autres. Hé bien ! Sir James, vous informerez votre client que je vais prendre en main le baron Gruner. Je ne peux pas en dire davantage. De mon côté, j'ai diverses sources de renseignements, et j'ose prétendre que nous découvrirons un moyen de régler cette affaire décemment.

Une fois notre visiteur sorti, Holmes demeura plongé dans une méditation silencieuse qui me fit croire qu'il avait oublié ma présence. Finalement il revint sur terre.

– Alors, Watson, quoi de neuf ?

– J'aurais cru que vous seriez allé voir tout de suite la jeune fille en question.

– Mon cher Watson, si son vieux père brisé de chagrin ne parvient pas à l'émouvoir, comment moi, un inconnu, y réussirais-je ? Et pourtant, si tout le reste échoue, il faudra bien que je m'y décide. Mais je pense que nous devons commencer en partant d'un angle différent. M'est avis que Shinwell Johnson pourrait m'aider.

Je n'ai pas eu jusqu'ici l'occasion, de citer le nom de Shinwell Johnson, parce que j'ai peu parlé des affaires se rattachant à la dernière phase de la carrière de mon ami. Au cours des premières années de ce siècle il était devenu un adjoint capable. Johnson, je suis désolé d'avoir à le dire, se fit d'abord remarquer sous les traits d'un dangereux coquin, et il purgea deux condamnations à Parkhurst. Après quoi il se repentit et s'associa avec Holmes. Il fut son agent au sein de la formidable pègre londonienne, et il lui fournit des renseignements qui se révélèrent souvent d'une importance décisive. Si Johnson avait été un indicateur de la police, il aurait été rapidement démasqué ; mais comme il travaillait sur des affaires qui n'aboutissaient jamais directement devant les tribunaux, ses anciens compagnons ignoraient tout de ses nouvelles activités. Aurolé de ses deux condamnations au bagne, il pénétrait dans tous les night-clubs, tous les asiles de nuit, tous les cercles de jeux de la capitale, et son cerveau fécond ainsi que ses dons d'observation avaient fait de lui un agent de renseignements idéal. C'était donc à cet informateur qu'avait pensé Holmes.

Il me fut impossible de suivre toutes les démarches qu'entreprit immédiatement mon ami, car j'avais de mon côté différentes tâches professionnelles à accomplir, mais il me fixa rendez-vous le soir chez Simpson où, assis devant une petite table près de la fenêtre, il me donna quelques nouvelles, tout en observant le flux des passants dans le Strand.

– Johnson est parti en chasse, me dit-il. Il me ramènera peut-être quelques ordures tirées des recoins les plus sombres du monde souterrain de la pègre, mais c'est là-dedans, parmi les racines du crime, que nous devons fouiller pour percer les secrets de cet homme.

– Mais puisque la demoiselle ne veut pas admettre ce qui est déjà connu, pourquoi une nouvelle découverte faite par vous la détournerait-elle de son dessein ?

– Qui sait, Watson ? Le cœur et l'esprit d'une femme sont des énigmes insolubles pour un mâle. Un meurtre peut être pardonné, une offense bien moindre peut ulcérer.

– Le baron Gruner m'a dit...

– Il vous a dit !

– Oh ! c'est vrai, je ne vous avais pas communiqué mes projets ! Hé bien ! Watson, j'aime le combat de près. J'aime affronter un adversaire face à face et voir de mes propres yeux la

substance dont il est fait. Après avoir remis mes instructions à Johnson, j'ai pris un fiacre, je suis allé à Kingston, et j'ai trouvé mon baron d'une humeur très aimable.

– Vous a-t-il reconnu ?

– Il n'a pas eu de difficulté pour me reconnaître, puisque je m'étais fait précéder de ma carte. C'est un excellent antagoniste, froid comme du marbre, qui a la voix suave et douce de certains de vos malades à la mode, mais qui est aussi venimeux qu'un cobra. Il a de la branche ; je le considère comme un véritable aristocrate du crime qui vous invite à prendre une tasse de thé mais qui a la cruauté d'un tombeau. Oui, je suis ravi de m'être intéressé au baron Adelbert Gruner !

– Vous dites qu'il a été aimable ?

– Le chat qui ronronne quand il voit une souris approcher. L'amabilité de certaines personnes est plus mortelle que la violence d'individus plus grossiers. Sa manière de m'accueillir le dépeint assez bien.

« – Je me disais aussi que je finirais par vous rencontrer quelque jour, monsieur Holmes ! m'a-t-il dit. Vous avez été sans doute engagé par le général de Merville afin d'empêcher mon mariage avec sa fille Violet, n'est-ce pas ?

« J'ai répondu que oui.

« – Mon cher monsieur, m'a-t-il déclaré, vous ne ferez que compromettre une réputation pourtant bien méritée : la vôtre. Vous ne pouvez pas réussir dans cette affaire. Vous vous attelleriez à une tâche ingrate, qui ne serait pas sans danger. Permettez-moi de vous conseiller vivement de vous retirer, et tout de suite !

« – Voilà qui est curieux ! ai-je répliqué. C'était exactement l'avis que j'avais l'intention de vous donner. J'ai du respect pour votre cervelle, baron, et le peu que j'ai vu de votre personnalité ne l'a pas diminué. Parlons d'homme à homme. Personne ne veut revenir sur votre passé et vous causer des ennuis. Le passé est le passé, et vous nagez maintenant dans des eaux claires. Mais si vous persistez dans l'idée de ce mariage, vous soulèverez contre vous une foule d'ennemis puissants qui ne vous lâcheront que lorsqu'ils vous auront rendu l'Angleterre intenable. Le sujet en vaut-il la peine ? Vous seriez plus avisé de laisser tranquille la jeune fille. Il ne vous serait pas agréable que certains épisodes de votre passé lui fussent connus.

« Le baron possède quelques poils cosmétiqués sous son nez, qui ressemblent aux antennes d'un insecte. Ils se sont mis à s'agiter de plaisir pendant qu'il m'écoutait et il m'a répondu d'abord par un petit rire.

« – Pardonnez mon hilarité, monsieur Holmes, m'a-t-il dit ensuite. Mais c'est vraiment drôle de vous voir essayer de jouer une partie sans avoir la moindre carte dans votre jeu. Je ne crois pas

qu'on pourrait mieux faire, mais c'est tout de même amusant. Pas la moindre carte, monsieur Holmes ! Pas le plus petit des atouts mineurs !

« – A ce que vous croyez !

« – A ce que je sais. Permettez-moi de vous éclairer complètement, car mes cartes sont si fortes que je peux les jouer sur table. J'ai eu la chance de conquérir l'entière affection de cette jeune fille. Elle me l'a donnée en dépit du fait que je l'avais mise au courant de tous les malheureux épisodes de mon passé. Je lui ai dit également que certains intrigants, certains individus dangereux (je suppose que vous vous reconnaissez ?) iraient la trouver et lui raconteraient ces histoires, et je l'ai mise en garde tout en lui indiquant comment les recevoir. Avez-vous entendu parler de la suggestion posthypnotique, monsieur Holmes ? Hé bien ! vous la verrez à l'œuvre, car un homme qui possède une personnalité peut hypnotiser quelqu'un sans aucune passe de charlatan. Elle est prête à vous accueillir ; je suis certain qu'elle ne vous refusera pas un rendez-vous : elle est très docile aux volontés de son père... sauf sur un petit détail.

« Hé bien ! Watson, j'avais l'impression qu'il n'y avait plus grand-chose à dire ; aussi ai-je pris congé avec toute la froideur et la dignité possibles ; mais au moment où j'avais la main sur la poignée de la porte, il m'a arrêté.

« – A propos, monsieur Holmes ! Vous avez connu Le Brun, le détective français ?

« – Oui.

« – Savez-vous ce qui lui est arrivé ?

« – Je crois qu'il a été rossé par quelques apaches de Montmartre et qu'il est infirme pour la vie.

« – Très juste, monsieur Holmes. Par une curieuse coïncidence, il s'était mêlé de mes affaires une semaine plus tôt. Ne vous mêlez pas de mes affaires, monsieur Holmes. Cela vous porterait malheur. Plusieurs l'ont expérimenté à leurs dépens. Mon dernier mot : allez de votre côté et moi du mien. Bonsoir !

« Voilà où j'en suis, Watson. Vous êtes au fait des dernières nouvelles.

– Ce baron me paraît dangereux.

Puissamment dangereux ! Je dédaigne les rodomonts, mais celui-ci est du type d'hommes qui en disent plutôt moins que plus.

– Êtes-vous obligé de vous occuper de lui ? S'il épouse la jeune fille, quelle importance ?

– Étant donné qu'il a indiscutablement assassiné sa dernière femme, je dirais qu'il est très important qu'il n'épouse pas cette jeune fille. Par ailleurs, il y a le client ! Allons, ne discutons pas de cela. Quand vous aurez terminé votre café, vous feriez aussi bien de m'accompagner, car le joyeux Shinwell va venir me faire son rapport.

Il était déjà à Baker Street quand nous arrivâmes. C'était un colosse au visage rougeaud et vulgaire : deux yeux d'une extrême vivacité étaient le seul signe extérieur de l'esprit rusé qui se dissimulait dans sa tête de brute. Il avait dû plonger dans les bas-fonds de son royaume : en effet, à côté de lui sur le canapé était assise une mince jeune femme rousse dont la figure jeune, pâle, pathétique était si ravagée par le péché et le chagrin qu'on devinait quelles années terribles elle avait vécues.

– Je vous présente Mlle Kitty Winter, annonça Shinwell Johnson en agitant sa main grasse. Ce qu'elle sait... Bah ! elle parlera toute seule ! J'ai mis la main dessus, monsieur Holmes, moins d'une heure après avoir reçu votre message.

– Je ne suis pas difficile à trouver, dit la jeune femme. N'importe qui peut me trouver : l'enfer, Londres... Même adresse pour Porky Shinwell. Nous sommes de vieux copains, Porky et moi. Mais, sapristi, il en existe un autre qui devrait être dans un enfer plus bas que nous s'il y avait une justice au monde ! C'est l'homme dont vous vous occupez, monsieur Holmes.

Holmes sourit.

– Je m'associe à vos bons vœux, mademoiselle Winter !

– Si je peux vous aider à l'envoyer là où de droit il a sa place, à votre disposition ! fit notre visiteuse avec une énergie farouche.

Une intensité de haine passa sur ses traits tirés et dans ses yeux brillants, comme on n'en voit jamais chez un homme et rarement chez une femme.

– Vous n'avez pas besoin de vous occuper de mon passé, monsieur Holmes. Il n'a aucun intérêt. Je suis simplement ce qu'a fait de moi Adelbert Gruner. Si je pouvais l'entraîner !...

Elle brandit frénétiquement ses mains.

–... Oh ! si seulement je pouvais l'entraîner dans la fosse où il en a poussé tant !

– Vous savez de quoi il s'agit ?

– Porky Shinwell me l'a dit. Il court après une autre pauvre idiote, et cette fois il veut l'épouser. Vous, vous voulez l'en empêcher. Hé bien ! vous en savez sûrement assez sur ce démon pour

empêcher n'importe quelle jeune fille convenable et sensée de vouloir vivre dans la même paroisse que lui.

– Elle a perdu la raison. Elle est follement amoureuse. Elle a été mise au courant. Elle ne tient compte de rien.

– Au courant de l'assassinat ?

– Oui.

– Seigneur ! Elle doit avoir de ces nerfs !

– Elle croit que ce sont des calomnies.

– Ne pouvez-vous pas lui fourrer des preuves sous ses yeux d'idiote ?

– Vous, nous aideriez-vous à l'éclairer ?

– Quoi ! Ne suis-je pas une preuve en chair et en os ? Si je me trouvais devant elle et si je lui disais comment il m'a traitée...

– Vous le feriez ?

– Si je le ferais ? Ah ! oui.

– Hé bien ! cela vaudrait la peine d'essayer. Mais il lui a confessé la plupart de ses péchés et elle l'a absous. Je ne crois pas qu'elle accepte de rouvrir le débat.

– Je lui prouverai qu'il ne lui a pas tout dit, déclara Mlle Winter. J'ai été plus ou moins au courant de deux ou trois meurtres qui n'ont pas fait autant de bruit. Il parlait de quelqu'un de sa voix de velours, puis me regardait avec un œil tranquille et disait : « Il est mort, il y a un mois. » Il ne parlait pas pour ne rien dire ! Mais j'y faisais peu attention. Comprenez que je l'aimais. Tout ce qu'il faisait me plaisait : exactement comme à cette pauvre folle. Une seule chose me bouleversa. Oui, par le diable ! Sans sa langue menteuse, empoisonnée, qui explique et aplanit tout, je l'aurais quitté cette nuit-là ! Il a un livre. Un livre relié en cuir brun avec une serrure, et ses armes sur la couverture. Je pense qu'il avait bu cette nuit-là ; sinon, il ne me l'aurait pas montré.

– Ce livre ?...

– Je vous dis, monsieur Holmes, que cet homme collectionne les femmes, et qu'il éprouve autant d'orgueil à sa collection de femmes que d'autres à leurs collections de mouches ou de papillons. Il a tout mis dans ce livre. Des instantanés, des noms, des détails, tout enfin ! C'est un livre

obscène : un livre qu'aucun homme, même élevé dans le ruisseau, n'aurait pu écrire. Mais c'est quand même le livre d'Adelbert Gruner. « Les Âmes que j'ai ruinées. » Il aurait pu inscrire ce titre-là s'il y avait pensé. Néanmoins, ça ne sert à rien d'en parler, car le livre ne pourrait pas vous être utile, et, s'il l'était, vous ne pourriez pas l'avoir.

– Où est-il ?

– Comment vous dire où il se trouve maintenant ? Il y a plus d'un an que j'ai quitté Adelbert. Quand j'étais avec lui, je savais où il le gardait. Par beaucoup de côtés, il ressemble à un chat : il en a la propreté et la précision. Le livre est peut-être dans le vieux meuble de son bureau privé. Vous connaissez sa maison ?

– Je suis allé dans son bureau, répondit Holmes.

– Tiens, déjà ? Vous n'êtes pas fainéant, si vous n'êtes parti en guerre que ce matin. Peut-être que le cher Adelbert a trouvé pour une fois un rival à sa taille ! Le bureau où vous l'avez vu est celui qui contient les porcelaines chinoises, dans un gros buffet entre les fenêtres. Derrière sa table se trouve la porte qui ouvre sur le bureau privé : une petite pièce où il conserve des papiers et toutes sortes de choses.

– N'a-t-il pas peur des cambrioleurs ?

– Adelbert n'est pas un poltron. Personne, même pas son pire ennemi, n'oserait le dire. Il est capable de veiller sur vie. La nuit, une sonnerie d'alarme fonctionne. Et puis, qu'y a-t-il chez lui qui puisse intéresser un cambrioleur ? A moins qu'il ne lui dérobe ses porcelaines chinoises !

– Pas intéressant ! trancha Shinwell Johnson avec l'autorité d'un expert. Aucun receleur ne voudrait d'un truc, qu'on ne peut ni fondre ni vendre.

– D'accord ! fit Holmes. Hé bien ! mademoiselle Winter, si vous vouliez revenir ici demain après-midi à cinq heures, j'aurai entre-temps réfléchi à votre proposition de voir la jeune fille, et j'aurai examiné si un rendez-vous peut être aménagé. Je vous suis extrêmement obligé de votre collaboration. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon client sera d'une libéralité...

– Rien à faire ! s'écria la jeune femme. Je ne suis pas ici pour de l'argent. Que je voie cet homme dans la boue, et j'aurai ma récompense. Dans la boue et mon pied dessus pour écraser sa figure maudite ! Je ne veux pas autre chose. Je vous verrai demain, et n'importe quand, aussi longtemps que vous vous occuperez de lui. Porky vous dira où l'on peut me trouver.

Je ne revis pas Holmes avant le lendemain soir, où nous dînâmes ensemble à notre restaurant du Strand. Il haussa les épaules quand je lui demandai si son entretien avait bien tourné. Puis il me raconta l'histoire que je répète sous une forme adoucie.

– Mon rendez-vous me fut accordé sans aucune difficulté, car la jeune fille fait exprès de témoigner une abjecte obéissance filiale pour toutes les choses secondaires, afin de racheter sa désobéissance pour ses fiançailles. Le général me téléphona que tout était prêt, et la féroce Mlle Winter, exacte au rendez-vous, monta avec moi dans un fiacre qui nous déposa à cinq heures et demie devant le 104 de Berkeley Square, où habite le vieux soldat : l'un de ces affreux castels gris de Londres auprès desquels une église paraît frivole. Un chasseur nous introduisit dans le grand salon tendu de jaune : là se trouvait la jeune fille qui nous attendait ; elle était pâle, grave, distante, aussi inflexible et froide qu'un névé sur une montagne.

« Je ne vois pas très bien comment vous la dépeindre, Watson. Peut-être la rencontrerez-vous avant la fin de l'histoire, et vous pourrez utiliser vos dons d'écrivain. Elle est belle, mais de cette beauté éthérée d'un autre monde qu'on trouve parfois sur des fanatiques dont la pensée ne quitte jamais les cimes. Chez les vieux maîtres du Moyen Age, j'ai vu des visages qui ressemblaient au sien. Comment un fauve a-t-il pu poser ses vilaines griffes sur un être pareil ? Voilà qui me dépasse. Vous savez que les extrêmes s'attirent : le spirituel est attiré par l'animal, l'homme des cavernes par l'ange. Ce cas est le pire de tous ceux que vous pourriez imaginer.

« Elle connaissait évidemment le motif de notre visite ; le bandit n'avait pas tardé à la prévenir contre nous. L'arrivée de Mlle Winter la surprit un peu, je pense, mais elle nous désigna deux fauteuils avec la mine de la révérende mère d'une abbaye recevant deux mendiants lépreux. Si vous avez envie un jour de vous gonfler d'importance, mon cher Watson, prenez donc des leçons chez Mlle Violet de Merville.

« – Monsieur, me dit-elle d'une voix qui évoquait irrésistiblement le vent qui descend d'un iceberg, votre nom ne m'est pas inconnu. Vous êtes venu ici, si j'ai bien compris, pour calomnier mon fiancé, le baron Gruner. Ce n'est que sur les instances de mon père que je vous reçois, et d'avance je vous avertis que rien de ce que vous me direz n'affectera mes dispositions.

« Elle me fit de la peine, Watson. Sur le moment, je la regardai comme j'aurais regardé ma propre fille. Je ne suis pas souvent éloquent. Je me sers de ma tête, non de mon cœur. Mais vraiment je plaicai devant elle avec toute la chaleur des mots que je puisais dans mon tempérament.

Je lui décrivis l'épouvantable situation de la femme qui a la révélation du caractère d'un homme seulement après qu'elle l'a épousé : une femme qui doit subir les caresses de mains sanglantes et de lèvres impures. Je ne lui épargnai rien : la honte, la peur, l'angoisse, le désespoir qu'elle se promettait en l'épousant. Toutes mes phrases furent impuissantes à amener un peu de couleur sur ces joues ivoirines, ou une lueur d'émotion dans son regard perdu au loin. Je pensai à ce que le coquin m'avait dit à propos de l'influence posthypnotique. De fait, on pouvait croire qu'elle vivait au-dessus de la terre dans une sorte de rêve extatique. Et pourtant elle me répondit avec une précision toute matérielle.

« – Je vous ai écouté patiemment, monsieur Holmes. L'effet de vos propos sur mon esprit est exactement celui que je vous avais prédit. Je sais qu'Adelbert, que mon fiancé a traversé de nombreux orages au cours desquels il s'est attiré des haines féroces et des aversions parfaitement

injustes. Vous êtes le dernier venu de toute une série de calomniateurs. Il est possible que vous me vouliez du bien, quoique j'aie appris que vous étiez un agent payé, et que vous auriez aussi bien défendu les intérêts du baron que ceux de ses ennemis. Mais n'importe. Je veux que vous compreniez une fois pour toutes que je l'aime, qu'il m'aime, et que l'opinion du monde ne m'impressionne pas davantage que les piailllements des oiseaux de l'autre côté de la fenêtre. Si sa noble nature a jamais eu des défaillances, peut-être lui suis-je précisément destinée afin de la relever au niveau supérieur dont elle est digne. Mais je n'ai pas bien saisi, ajouta-t-elle en tournant son regard vers Mlle Winter, qui peut être cette jeune dame.

« J'allais lui répondre quand la fille intervint à la manière d'un tourbillon. Imaginez le feu et la glace face à face.

« – Je vais vous dire qui je suis ! s'écria-t-elle en bondissant de son siège et la bouche tordue de passion. Je suis sa dernière maîtresse. Je suis l'une des cent femmes qu'il a tentées, séduites, ruinées, et jetées au rebut, comme il le fera avec vous. Ce rebut, pour vous, sera vraisemblablement le tombeau ; peut-être cela vaudra-t-il mieux. Je vous le dis, pauvre folle : si vous épousez cet homme, il sera votre mort ! Ou bien il brisera votre cœur ou bien il vous tordra le cou ; mais vous n'échapperez pas à la mort. Ce n'est pas par amour pour vous que je parle. Je me soucie comme d'une guigne que vous viviez ou que vous mouriez. C'est par haine contre lui, par rancune, pour lui rendre ce qu'il m'a fait. Ce n'est pas la peine de me regarder comme vous le faites, ma belle mademoiselle, car vous pourriez vous trouver plus bas que moi avant peu !

« – Je préférerais ne pas avoir à discuter de pareilles choses, dit froidement Mlle de Merville. Je vous répète une dernière fois que je connais trois épisodes de la vie de mon fiancé, au cours desquels il a eu affaire avec des intrigantes, et je suis assurée de son sincère repentir pour tout le mal qu'il a pu commettre.

« – Trois épisodes ! hurla ma compagne. Idiote ! Pauvre idiote ineffable !

« – Monsieur Holmes, je vous serais reconnaissante de mettre un terme à cet entretien, dit la voix de glace. J'ai obéi à mon père en vous recevant, mais je ne suis nullement forcée d'écouter les délires de cette personne.

« Le juron aux lèvres, Mlle Winter se rua en avant : si je ne lui avais pas saisi le poignet, elle aurait attrapé aux cheveux la fille du général. Je la tirai vers la porte, et j'eus la chance de la flanquer dans un fiacre sans soulever de scandale public : elle ne se possédait plus. Quant à moi, Watson, quoique plus froid, j'étais furieux : c'est très déprimant de se heurter à une attitude hautaine, distante, et au suprême contentement de soi de la femme qu'on essaie de sauver... Vous voilà au fait de la situation. Il est évident que je dois manigancer autre chose, une nouvelle ouverture, car cette petite confrontation n'aura aucun effet. Je garderai le contact avec vous, Watson : il est plus que probable que je vous réserverai un rôle à jouer dans ma prochaine pièce ; mais après tout l'acte suivant pourrait bien être signé d'eux.

Il avait deviné juste. Leur coup s'abattit. Ou plutôt son coup à lui, car jamais je ne pourrai croire qu'elle s'y associa. Je crois que je pourrais sans me tromper vous montrer les pavés où je me tenais quand mes yeux tombèrent sur l'affichette d'un journal : l'horreur transperça mon âme. Cela se passait entre le Grand-Hôtel et la gare de Charing Cross. Un unijambiste étala les journaux du soir et leurs panneaux-réclame. Ma dernière conversation avec Holmes avait eu lieu deux jours plus tôt. Là, en lettres noires sur fond jaune, se détachait la manchette suivante :

**Attentat criminel
contre
Sherlock Holmes**

Je crois que je demeurai cloué sur place quelques instants. Il me semble qu'ensuite j'arrachai un journal des mains du marchand, que je me fis invectiver parce que je ne l'avais pas payé, et que j'allai me réfugier devant la porte d'une pharmacie pour lire l'entrefilet fatal. En tout cas voici son texte :

« Nous apprenons avec regret que M. Sherlock Holmes, célèbre détective privé, a été ce matin victime d'une agression criminelle qui l'a laissé dans un état sur lequel il est trop tôt pour se prononcer. Les détails manquent encore, mais l'événement a dû se produire vers midi dans Regent Street, près du Café Royal. Deux individus armés cannes ont attaqué M. Holmes, qui a reçu de multiples coups sur le corps et sur la tête ; les médecins considèrent son cas comme grave. Il a été transporté au Charing Cross Hospital, mais il a insisté pour être ramené chez lui à Baker Street. Ses agresseurs étaient correctement vêtus ; ils ont échappé à leurs poursuivants en traversant le Café Royal et en sortant par-derrière dans Glasshouse Street. Ils appartiennent sans aucun doute à cette société du crime qui a eu tant d'occasions de se plaindre de l'activité et de l'habileté du blessé. »

Faut-il que j'ajoute qu'aussitôt je me jetai dans un fiacre et que je me fis conduire à Baker Street ? A la porte attendait le landau de sir Leslie Oakshott ; je me heurtai dans le vestibule au célèbre chirurgien.

– Aucun danger immédiat ! me dit-il. Deux déchirures au cuir chevelu et de nombreuses meurtrissures. Plusieurs points de suture ont été indispensables. Je lui ai injecté de la morphine et il lui faut du repos. Mais je vous autorise à le voir quelques minutes.

Cette permission obtenue, je me précipitai dans la chambre où il faisait presque noir. Le malade était parfaitement éveillé ; dans un murmure rauque, il m'appela. Le store était aux trois quarts baissé, mais un rayon de soleil tapait dedans et j'aperçus la tête bandée du blessé. Une traînée rouge avait traversé les compresses blanches. Je m'assis à côté de lui et je hochai la tête.

– Tout va bien, Watson. Ne faites pas cette figure-là ! me chuchota-t-il d'une voix très affaiblie. Le mal n'est pas si grand qu'il paraît.

– Dieu merci !

– Je ne suis pas mauvais à la canne, vous savez. J'ai détourné la plupart des coups. Mais ils étaient deux : le deuxième était de trop.

– Que puis-je faire, Holmes ? Naturellement, c'est ce maudit baron qui est à l'origine de l'agression. Si vous m'y autorisez, je m'en vais de ce pas l'écorcher vif !

– Brave vieux Watson ! Non, nous ne pouvons rien faire avant que la police ait mis le grappin sur ses acolytes. Mais ils avaient bien préparé leur fuite. Attendez un peu. J'ai mes plans. La première chose à faire est d'exagérer la gravité de mes blessures. On viendra vous demander de mes nouvelles, Watson. Forcez la dose. Dites que j'aurai bien de la chance si je passe la semaine. Parlez de délire, de folie, de ce que vous voudrez. Vous n'en direz jamais trop !

– Mais sir Leslie Oakshott ?

– Oh ! pour lui, aucune inquiétude ! Il annoncera le pire. J'y veillerai.

– Rien d'autre ?

– Si. Prévenez Shinwell Johnson et dites-lui qu'il mette la fille à l'abri. Ces champions vont maintenant s'attaquer à elle. Ils savent qu'elle est dans la course. Puisqu'ils ont osé s'en prendre à moi, il est probable qu'ils ne l'oublieront pas, elle. C'est urgent. Faites-le dès ce soir.

– J'y vais. Rien de plus ?

– Mettez ma pipe sur la table, ainsi que la pantoufle à tabac. Parfait ! Venez me voir chaque matin et nous établirons notre plan de campagne.

Je m'arrangeai avec Johnson le soir même pour qu'il expédie Mlle Winter dans une banlieue paisible et qu'il l'y maintienne jusqu'à ce que tout danger ait disparu.

Pendant six jours, le public demeura sous l'impression que Holmes était à la mort. Les bulletins de santé étaient très alarmants et les journaux publièrent des nouvelles sinistres. Mes visites régulières au malade me permirent de constater qu'il était loin d'être aussi gravement atteint. Sa robuste constitution et sa volonté de fer faisaient merveille. Il se rétablissait vite, et je me demandais parfois s'il ne se sentait pas mieux qu'il ne l'avouait, même à moi. En cet homme, il y avait une curieuse manie du secret qui permettait des effets dramatiques, mais qui ne permettait même pas à son plus fidèle ami de deviner ses projets. Il poussait à l'extrême l'axiome selon

lequel le conspirateur le plus assuré de réussir est celui qui conspire tout seul. J'étais plus proche de lui que n'importe qui au monde, et cependant je savais qu'un abîme nous séparait.

Le septième jour, on lui retira les agrafes. Les journaux du soir annoncèrent qu'il était atteint d'érysipèle. Ce même soir, ils annoncèrent aussi une nouvelle que j'étais tenu à communiquer à mon ami, qu'il fût malade ou bien portant. Parmi les passagers du bateau Ruritania de la Compagnie Cunard en partance vendredi de Liverpool figurait le baron Adelbert Gruner, qui avait à régler d'importantes affaires financières aux États-Unis avant son mariage imminent avec Mlle Violet de Merville, fille unique de... etc. Holmes écouta cette nouvelle avec une froideur concentrée. Sa pâleur me révéla à quel point elle le frappait.

– Vendredi ! s'exclama-t-il enfin. Plus que trois jours ! Je crois que le coquin veut se mettre hors de danger. Mais il n'y parviendra pas, Watson ! Par le Seigneur, il n'y parviendra pas ! Dites, Watson, je voudrais que vous fassiez quelque chose pour moi.

– Je suis ici pour vous être utile, Holmes.

– Hé bien ! consacrez les prochaines vingt-quatre heures à étudier de près les porcelaines chinoises.

Il ne me donna pas d'autres explications, et je ne lui en demandai aucune. Une longue expérience m'avait enseigné à obéir sans discuter. Mais quand j'eus quitté sa chambre, je descendis Baker Street tout en cherchant comment je pourrais accomplir sa volonté. Finalement, je me fis conduire à la London Library de Saint-James Square, exposai mon projet à mon ami Lomax, le sous-bibliothécaire, et regagnai mon appartement avec un gros volume sous le bras.

On dit de l'avocat qui a étudié un dossier avec beaucoup de soin qu'il est capable de « coller » un expert le lundi, mais que le samedi il a totalement oublié toutes ses connaissances fraîchement acquises. Certainement, je ne voudrais pas poser maintenant à l'expert en matière de céramique ! Et cependant, tout le soir et toute la nuit (avec juste un bref intervalle pour me reposer) et tout le lendemain matin j'appris des tas de choses et je me bourrai la tête de noms. J'appris les poinçons des grands artistes décorateurs, le mystère des dates cycliques, les marques du Hung-wu et les beautés du Yung-lo, les écritures de Tang-ying et les gloires de la période primitive du Sung et du Yuan. Ployant sous le faix de tous ces renseignements, je me rendis le lendemain soir chez Holmes. Il s'était levé (ce que vous n'auriez pas pu deviner d'après les communiqués destinés au public) et il était assis dans son fauteuil préféré ; sa tête entourée de bandages reposait sur sa main.

– Ma foi, Holmes, lui dis-je, à en croire les journaux, vous êtes agonisant !

– C'est exactement l'impression que je veux répandre. Et vous, Watson, avez-vous bien appris votre leçon ?

– Du moins j'ai essayé.

– Bravo ! Vous sentez-vous capable de soutenir une conversation intelligente sur ce sujet ?

– Je crois que oui.

– Alors passez-moi cette boîte sur la cheminée.

Il ouvrit le couvercle et exhiba un petit objet soigneusement enveloppé dans une fine soie d'Orient. Il la déplia et découvrit une soucoupe délicate d'un bleu profond extraordinaire.

– Il faut la manipuler avec précaution, Watson. C'est de la vraie porcelaine coquille d'œuf de la dynastie Ming. On n'a jamais rien fait de mieux depuis. Un service complet vaudrait un prix royal. En fait, je ne crois pas qu'il en existe un en dehors de celui qui se trouve au palais impérial de Pékin. La vue de cet objet rendrait fou un vrai connaisseur.

– Et que dois-je en faire ?

Holmes me tendit une carte sur laquelle était gravé : « Dr. Hill Barton, 369, Half Moon Street. »

– Voilà comment vous vous appellerez ce soir, Watson.

Vous allez vous rendre auprès du baron Gruner. Je connais quelques-unes de ses habitudes. A huit heures et demie, il sera probablement libre. Un billet l'avertira à temps que vous passerez chez lui ; vous lui direz que vous lui apportez un échantillon d'un service parfaitement unique de porcelaine Ming. Vous pouvez bien être médecin, puisque c'est un rôle que vous jouez sans duplicité. Mais vous êtes surtout collectionneur, ce service vous a échu par hasard, vous aviez entendu parler de l'intérêt que porte le baron aux porcelaines, et vous êtes disposé à le lui vendre un bon prix.

– Quel prix ?

– Bonne question, Watson ! Vous seriez vite démasqué si vous ne connaissiez pas la valeur de cette marchandise. Cette soucoupe m'a été apportée par Sir James ; elle vient, d'après ce que j'ai compris, de la collection de son client. Vous n'exagérerez point en affirmant qu'elle n'a pour ainsi dire pas sa pareille au monde.

– Peut-être pourrais-je proposer que le service soit soumis à l'estimation d'un expert ?

– De mieux en mieux, Watson ! Vous êtes éblouissant aujourd'hui. Proposez Christie ou Sotheby. Votre délicatesse vous empêche de fixer vous-même un prix.

– Mais s'il ne me reçoit pas ?

– Oh ! si, il vous recevra. Il est atteint de collectionnisme aiguë, et il a la manie des porcelaines chinoises : c'est une autorité reconnue, ne l'oubliez pas ! Asseyez-vous, Watson, et je vais vous dicter la lettre. Pas la peine de solliciter une réponse. Vous annoncerez tout bonnement votre visite, et le motif de cette visite.

Ce fut un document admirable : bref, courtois, de nature à stimuler la curiosité du connaisseur. Un commissionnaire du quartier fut prié d'aller le porter à l'adresse indiquée. Le soir même, avec la précieuse soucoupe à la main et la carte du docteur Barton dans ma poche, je partis pour l'aventure : pour mon aventure.

La maison et tout le domaine indiquaient que le baron Gruner était, comme Sir James l'avait dit, fort riche. La longue avenue qui serpentait était bordée de massifs rares et débouchait sur un grand carré de gravier orné de statues. L'endroit avait été aménagé par un roi de l'or de Amérique du Sud au temps du grand boom. La longue maison basse avec ses tourelles aux angles (véritable cauchemar pour un architecte !) en imposait par ses dimensions et par son assise. Un maître d'hôtel, qui n'aurait pas déparé un banc d'archevêque, m'ouvrit la porte et me confia aux bons soins d'un chasseur vêtu de peluche. Enfin le baron me reçut.

Il se tenait debout auprès d'un grand meuble placé entre les deux fenêtres et qui renfermait une partie de sa collection de Chine. Quand j'entrai, il se tourna vers moi ; il tenait à la main un petit vase brun.

– Je vous en prie, docteur, asseyez-vous ! me dit-il. J'étais en train de contempler mes trésors et je me demandais si je pouvais réellement leur en ajouter un. Ce petit échantillon de Tang, qui date du VIIe siècle, vous intéresserait sans doute. Je suis sûr que vous n'avez jamais vu un travail plus délicat ni un coloris plus riche. Avez-vous la soucoupe Ming dont vous m'avez parlé ?

Je défis précautionneusement mon paquet et je la lui tendis. Il s'assit devant son bureau, approcha la lampe car il faisait sombre, et entreprit de l'examiner. Pendant qu'il la considérait sous tous ses angles, la lumière jaune éclairant sa physionomie me permit de l'étudier à mon aise.

Il était réellement très bel homme. La réputation que sa beauté avait acquise en Europe était méritée. Il était d'une taille moyenne, mais d'une charpente gracieuse et souple. Il avait le visage bronzé, presque oriental, avec de grands yeux noirs langoureux qui devaient exercer sur les femmes un facile pouvoir de fascination. Cheveux et moustache étaient noir corbeau. La moustache était courte, effilée, cosmétiquée. Mais si je n'avais jamais vu de bouche d'assassin, j'en avais une devant moi : on aurait dit une entaille sur la figure, mince, impitoyable, terrible. Il avait tort d'en écarter la moustache, car cette bouche était le signal d'alarme de la nature, un avertissement pour ses victimes éventuelles. Il avait la voix engageante, des manières parfaites. Je lui aurais donné un peu plus de trente ans ; en réalité, comme je l'appris plus tard, il en avait quarante-deux.

– Très jolie ! En vérité très jolie ! fit-il enfin. Et vous dites que vous en avez un service de six ? Ce qui me confond, c'est que je n'avais pas entendu parler de ces magnifiques spécimens ! Je ne connais qu'un service en Angleterre capable de rivaliser avec eux ; encore n'est-il certainement pas sur le marché. Serais-je indiscret si je vous demandais, docteur Barton, comment vous l'avez entre les mains ?

– Est-ce que cela vous intéresse vraiment ? répliquai-je avec autant d'insouciance que j'en fus capable. Vous pouvez voir que cette pièce est authentique ; quant à sa valeur, je me fierai tout simplement à l'estimation d'un expert.

– C'est très mystérieux ! murmura-t-il tandis que dans ses yeux noirs s'allumait une rapide flamme de soupçon. Quand on traite sur des objets d'une telle valeur, il est normal qu'on désire tout connaître sur la transaction. L'authenticité de cette pièce est incontestable. Je ne la mets nullement en doute. Mais supposez (je suis bien obligé de faire entrer en ligne de compte toutes les hypothèses) qu'il s'avère ultérieurement que vous n'aviez pas le droit de vendre ?

– Je vous garantirais contre une pareille objection.

– Ce qui pose le problème de savoir quel crédit je pourrais accorder à votre garantie.

– Mes banquiers vous répondraient.

– Bien. Mais il n'empêche que toute transaction me paraît hors des normes.

Vous pouvez faire affaire ou non, dis-je avec un air suprêmement détaché. Je me suis adressé à vous d'abord parce que j'avais appris que vous étiez un connaisseur. Mais ailleurs je n'aurai pas de difficultés.

– Qui vous a dit que j'étais un connaisseur ?

– J'ai su que vous aviez écrit un livre sur le sujet.

– L'avez-vous lu ?

– Non.

– Mon Dieu, je comprends de moins en moins ! Vous êtes un connaisseur et un collectionneur ; vous possédez une pièce de grande valeur dans votre collection ; et cependant vous n'avez même pas pris la peine de consulter le seul livre qui vous aurait renseigné sur le sens et la valeur de ce que vous détenez. Comment me l'expliquez-vous ?

– Je suis très occupé. Je suis médecin. J'ai une clientèle.

– Ce n'est pas une réponse. Si un homme a une manie, il s'y consacre, quelles que soient ses autres occupations. Vous disiez dans votre lettre que vous étiez un connaisseur.

– C'est vrai.

– Puis-je vous poser quelques questions pour le vérifier ? Je suis obligé de vous dire, docteur (en admettant que vous soyez docteur), que ce marché me paraît de plus en plus suspect. Je voudrais vous demander ce que vous savez de l'empereur Shomu et comment vous l'associez avec le Shoso-in près de Nara ? Cela vous embarrasse ? Hé bien ! parlez-moi donc de la dynastie des Wei du Nord et de sa place dans l'histoire de la céramique !

Je bondis de mon fauteuil en feignant la colère.

– Voilà qui est intolérable, monsieur ! m'écriai-je. Je suis venu ici pour vous accorder une préférence, non pour être interrogé comme un écolier. Ma science sur ces sujets peut être inférieure à la vôtre, mais je ne répondrai certainement pas à des questions posées d'une manière aussi injurieuse.

Il me regarda fixement. Toute langueur avait disparu de ses yeux. Puis soudain ceux-ci étincelèrent. J'entrevis l'éclat des dents blanches entre les lèvres cruelles.

– Quel jeu jouez-vous ? Vous êtes venu ici pour m'espionner. Vous êtes un émissaire de Holmes. Vous essayez de me duper. Il paraît que Holmes est mourant ; alors il m'adresse ses valets pour me surveiller. Vous êtes entré ici sans ma permission, mais, pardieu ! vous trouverez plus difficile de sortir que d'entrer.

Il s'était levé d'un bond, et je reculai, me préparant à son attaque, car l'homme était hors de lui. Peut-être m'avait-il soupçonné dès l'abord ; en tout cas, cet interrogatoire lui avait révélé la vérité ; il était clair que je ne pouvais plus espérer lui faire illusion. Il plongea ses mains dans un tiroir et le fouilla fébrilement. Mais il dut surprendre un bruit, car il s'arrêta pour écouter.

– Ah ! cria-t-il.

Et il se rua dans la pièce qui se trouvait derrière lui.

En deux pas, j'arrivai à la porte. Toujours je me rappellerai la scène qui suivit. La fenêtre de cette deuxième pièce donnait sur le jardin, elle était grande ouverte. A côté de la fenêtre, semblable à un fantôme terrible, le visage tiré et livide, se tenait Sherlock Holmes. L'instant d'après il avait foncé de l'autre côté ; je l'entendis écraser les lauriers du jardin. Avec un hurlement de rage, le maître de la maison se précipita à sa poursuite par la fenêtre ouverte.

Et alors... Oh ! ce fut fait en une seconde ! Je vis tout clairement, pourtant ! Un bras, le bras d'une femme, surgit d'entre les branches de laurier. Au même moment le baron poussa un cri horrible. Je l'entendrai toujours. Il plaqua ses deux mains sur son visage et revint dans la pièce en courant ; dans sa course, il se cognait la tête contre les murs. Puis il tomba sur le tapis, boula et se tordit par terre, pendant que ses cris résonnaient dans toute la maison.

– De l'eau ! Pour l'amour de Dieu, de l'eau ! hurlait-il sans discontinuer.

Je m'emparai d'une carafe sur une table et me hâtai de lui porter secours. Au même moment, le maître d'hôtel et plusieurs valets de chambre accoururent. Je me rappelle que l'un d'eux s'évanouit pendant que j'étais agenouillé auprès du blessé et que j'avais exposé son visage atrocement défiguré à la lumière de la lampe. Le vitriol était en train de le ronger et s'égouttait des oreilles et du menton. Un œil était déjà blanc, vitreux. L'autre était rouge et enflammé. La physionomie que j'avais admirée un peu plus tôt ressemblait à une belle toile sur laquelle l'artiste aurait passé une éponge humide et méphitique. Elle était devenue brouillée, décolorée, inhumaine, terrifiante.

En quelques mots, j'expliquai exactement ce qui était arrivé, du moins en ce qui concernait l'agression au vitriol. Quelques valets avaient sauté par la fenêtre, d'autres fouillaient le jardin, mais il faisait nuit et la pluie commençait à tomber. La victime ne s'arrêtait de hurler que pour pousser des cris de rage contre celle qui s'était vengée.

– C'est ce chat de l'enfer ! C'est Kitty Winter ! Oh ! la diablesse ! Elle paiera ! Oui, elle paiera ! Oh ! Dieu du ciel, cette douleur est plus que je ne peux supporter !

Je baignai son visage dans l'huile, je mis de l'ouate sur sa peau à vif, je lui administrai une piqûre de morphine. Il oubliait de me soupçonner, tant le choc l'avait bouleversé. Il se cramponnait à mes mains comme si j'avais le pouvoir de redonner vie à ces yeux de poisson mort qui me regardaient. J'aurais pleuré sur ce désastre physique si je ne m'étais souvenu de la vilénie de son existence ; c'était elle la responsable de cette ruine. Je répugnai à sentir l'étreinte de ses mains brûlantes. L'arrivée du médecin de famille me soulagea ; un spécialiste suivit. Un inspecteur de police ne tarda point ; je lui tendis ma vraie carte de visite. Il aurait été puéril et inutile d'agir autrement, car à Scotland Yard tout le monde me connaissait presque autant que Sherlock Holmes. Puis je quittai cette maison sinistre. Moins d'une heure plus tard j'étais à Baker Street.

Holmes était assis dans son fauteuil habituel ; il semblait très pâle, épuisé. Outre ses blessures, les événements de la soirée avaient ébranlé ses nerfs d'acier, et il écouta avec horreur ma description de la transformation du baron.

– Le salaire du péché, Watson ! Le salaire du péché ! me dit-il. Tôt ou tard, on le reçoit toujours. Dieu le sait, il avait suffisamment péché ! ajouta-t-il en prenant sur la table un livre brun. Voici le livre dont la fille nous avait parlé. S'il ne rompt pas les fiançailles, rien n'y fera ! Mais il les rompra, Watson. Il le faut ! Aucune femme ayant le respect de soi-même n'y résisterait.

– C'est son carnet d'amour ?

– Ou plutôt de luxure. Appelez-le comme vous voudrez. Dès que la fille Winter nous en avait appris l'existence, j'avais compris qu'il serait une arme formidable si nous pouvions nous en emparer. Je n'en avais rien dit sur le moment, car la fille aurait pu bavarder. Mais j'ai ruminé l'histoire. Et puis il y a eu l'agression : elle m'a fourni la chance de faire croire au baron qu'il n'avait plus besoin de se méfier de moi. Tout s'est passé au mieux. J'aurais bien attendu un peu plus longtemps, mais son projet de voyage en Amérique m'a forcé la main. Il ne serait jamais parti en abandonnant derrière lui un document aussi compromettant. J'étais donc obligé d'agir sans délai. Un cambriolage nocturne était impossible, puisqu'il avait combiné un dispositif d'alarme. Mais le soir, il y avait un risque à prendre, à condition que je fusse assuré que son attention était retenue ailleurs. Voilà pourquoi, vous et votre soucoupe, vous êtes entrés en scène. Seulement, il me fallait savoir avec précision où était le livre, car je me doutais bien que je ne disposerais que de quelques minutes pour travailler ; mon temps était limité par vos connaissances sur la porcelaine chinoise. Je convoquai donc la fille au dernier moment. Comment aurais-je pu deviner ce que contenait le petit paquet qu'elle portait avec tant de précautions sous son manteau ? J'avais cru qu'elle était venue uniquement pour mon affaire, mais il semble qu'elle s'est occupée aussi de la sienne.

– Il avait deviné que c'était vous qui m'aviez envoyé.

– Je craignais cela. Mais vous l'avez tenu en haleine assez longtemps pour que j'aie pu m'emparer du livre, pas assez toutefois pour que j'aie pu m'enfuir sans avoir été vu.

« Ah ! Sir James, je suis très content que vous soyez venu !

Notre ami mondain répondait à une convocation qui lui -avait été adressée tout à l'heure. Il écouta avec le plus vif intérêt le récit de tous les événements.

– Vous avez fait merveille ! Merveille ! s'exclama-t-il. Mais si ces blessures sont aussi terribles que les décrit le docteur Watson, alors notre projet de contrecarrer le mariage réussira sans qu'il soit nécessaire d'utiliser ce livre infâme.

Holmes hocha la tête.

– Des femmes comme Mlle de Merville ne se conduisent pas ainsi. Elle l'aimerait encore davantage sous les traits d'un martyr défiguré. Non, c'est son aspect moral, pas son aspect physique, que nous devons détruire. Ce livre la ramènera sur terre... Et je ne vois rien d'autre qui y parviendrait. Il est de sa propre écriture. Elle ne peut pas le récuser.

Sir James emporta le livre et la soucoupe précieuse. Comme j'étais moi-même en retard, je descendis en sa compagnie. Une charrette anglaise l'attendait. Il sauta dedans, donna un ordre bref au cocher, qui portait une cocarde, et la voiture s'éloigna rapidement. Il eut beau faire

retomber la moitié de son manteau pour recouvrir les armoiries de la portière, j'eus quand même le temps de les reconnaître. J'en demeurai bouche bée. Puis je fis demi-tour et je regagnai la chambre de Holmes.

– J'ai découvert qui est notre client, m'écriai-je tout fier de ma nouvelle. Hé bien ! Holmes, c'est.,.

– C'est un ami loyal et un gentilhomme chevaleresque, interrompit Holmes en levant une main pour m'arrêter dans mon élan. Que ceci nous suffise maintenant et pour toujours.

J'ignore comment le livre infâme a été utilisé. Peut-être Sir James s'en est-il chargé. Mais il est plus probable qu'une mission aussi délicate a été confiée au père de la jeune fille. En tout cas, l'effet a été décisif et conforme à nos espoirs. Trois jours plus tard, le Morning Post publiait un entrefilet annonçant que le mariage du baron Adelbert Gruner avec Mlle Violet de Merville n'aurait pas lieu. Le même journal contenait le compte rendu de la comparution de Mlle Kitty Winter devant le tribunal sous la grave inculpation d'avoir lancé du vitriol. Le procès a fait ressortir de telles circonstances atténuantes que le verdict, on s'en souvient, a été le plus indulgent possible. Sherlock Holmes s'est trouvé menacé de poursuites pour cambriolage, mais quand un objectif est bon et un client suffisamment célèbre, la loi anglaise elle-même devient humaine et élastique. Mon ami ne s'est pas encore assis sur le banc des inculpés.

Les Trois Pignons

Je crois qu'aucune de mes aventures avec M. Sherlock Holmes n'a débuté d'une manière aussi brusque ou aussi dramatique que celle des Trois-Pignons. Je n'avais pas vu Holmes depuis plusieurs jours, et je n'avais aucune idée de la direction où se déployaient ses activités. Mais ce matin-là, il était d'humeur bavarde ; il venait de m'installer sur le fauteuil bas dans un angle de la cheminée et, pipe au bec, il s'était recroquevillé sur le siège en vis-à-vis, quand notre visiteur survint. Si j'avais dit : « un taureau enragé survint », j'aurais traduit plus exactement l'impression provoquée par son entrée.

La porte s'ouvrit tout à coup et un nègre colossal fit irruption dans le salon. Cette apparition aurait peut-être été comique, si elle n'avait été terrifiante. Le nègre était en effet habillé d'un costume voyant gris à carreaux ; une cravate couleur saumon flottait autour de son cou. Il projeta en avant sa grosse figure et son nez aplati ; ses yeux sombres dans lesquels couvait une méchanceté certaine se posèrent alternativement sur Holmes et sur moi.

– Lequel, messieurs, est M. Holmes ?

Holmes leva sa pipe avec un sourire languissant.

– Oh ! C'est vous ?...

Notre visiteur avança d'un pas furtif pour faire le tour de la table.

– ... Dites, monsieur Holmes, mettez vos pieds ailleurs que dans les affaires des autres. Laissez les gens régler leurs petits problèmes comme ça leur plaît. Compris, monsieur Holmes ?

– Continuez, répondit Holmes. J'ai plaisir à vous entendre.

– Oh ! du plaisir, hé ? grommela le sauvage. Ça ne vous ferait peut-être pas autant de plaisir si je vous dressais le poil. J'en ai maté quelques-uns de votre espèce avant vous, et ça n'avait pas l'air de leur faire plaisir quand je m'occupais d'eux. Regardez cela, monsieur Holmes !

Il balançait un poing énorme sous le nez de mon ami. Holmes l'examina de près avec une physionomie très intéressée.

– Êtes-vous né avec ça ? lui demanda-t-il. Ou bien l'avez-vous fait pousser progressivement ?

Peut-être fut-ce la froideur glacée de mon ami ou le léger bruit que je fis en m'emparant du tisonnier. En tout cas notre visiteur baissa le ton.

– Voilà ! Je vous ai averti loyalement, dit-il. J'ai un ami qui est intéressé du côté de Harrow... Vous voyez ce que je veux dire ?... Et il ne veut pas que vous vous mettiez en travers de son chemin. Compris ? Vous n'êtes pas la loi. Je ne suis pas la loi non plus. Si vous vous en mêlez, je m'en mêlerai aussi. Ne l'oubliez pas !

– Je désirais justement vous rencontrer depuis quelque temps, fit Holmes. Je ne vous invite pas à vous asseoir, car je n'aime pas votre odeur ; mais vous êtes bien Steve Dixie le cogneur ?

– C'est mon nom, monsieur Holmes. Et je vous l'enfoncerai dans la gorge si vous me cassez les pieds !

– Il serait dommage que vous perdiez l'un de vos attraits les plus considérables ! répondit Holmes en regardant les énormes extrémités inférieures de notre visiteur. Mais je pensais au meurtre du jeune Perkins devant la porte du Holborn Bar... Comment ! Vous partez ?

Le nègre avait bondi et reculé ; son visage était devenu gris.

– Je n'ai pas à écouter vos boniments ! dit-il. Qu'ai-je à voir avec ce Perkins, monsieur Holmes ? J'étais à l'entraînement au Bull Ring à Birmingham quand ce gosse a eu des ennuis.

– Vous raconterez cela au juge, Steve ! dit Holmes. Moi, je vous ai surveillé, vous et Barney Stockdale...

– Oh ! monsieur Holmes !...

– Ça suffit ! Filez d'ici. Quand j'aurai besoin de vous, je vous ferai signe.

– Au revoir, monsieur Holmes. J'espère que vous ne m'en voulez pas trop de ma visite ?

– Ça dépend. Dites-moi qui vous a envoyé.

– Oh ! ça n'est pas un secret, monsieur Holmes : le même gentleman dont vous venez de citer le nom.

– Et qui lui a commandé de vous envoyer à moi ?

– Je vous le jure, monsieur Holmes, je n'en sais rien ! Il m'a juste dit : « Steve, va voir M. Holmes, et dis-lui que sa vie sera en danger s'il se promène du côté de Harrow. » C'est la vérité vraie !

Sans attendre d'autres questions, notre visiteur se précipita hors de la pièce aussi brusquement qu'il était entré. Holmes, riant sous cape, secoua les cendres de sa pipe.

– Je suis heureux que vous n'ayez pas été obligé de fendre cette tête cotonneuse, Watson. J'avais suivi vos manœuvres avec le tisonnier. Mais c'est réellement un type inoffensif, un grand bébé musclé, idiot, balbutiant, et facilement maîtrisable comme vous vous en êtes aperçu. Il fait partie du gang de Spencer John et il a joué son rôle dans quelques sales affaires dont je m'occuperai quand j'aurai le temps ; son chef immédiat, Barney, est plus malin. C'est une bande spécialisée dans des agressions, des coups d'intimidation, et le reste. Ce que je voudrais savoir, c'est qui tire les ficelles en cette occasion précise.

– Mais pourquoi chercher à vous intimider ?

– Pour l'affaire de Harrow Weald. Du coup, je vais m'en occuper ; puisque quelqu'un s'y intéresse tellement, elle ne doit pas être banale.

– Je ne connais rien de cette affaire, Holmes.

– J'allais justement vous en parler quand nous avons eu cet intermède comique. Voici la lettre de Mme Maberley. Si vous aviez envie de m'accompagner, nous lui télégraphierions et partirions tout de suite.

Je lus la lettre suivante :

Cher Monsieur Holmes,

J'ai eu toute une série d'incidents bizarres à propos de cette maison, et j'aimerais beaucoup avoir votre avis. Vous me trouverez chez moi demain à n'importe quelle heure. La maison est à une courte marche de la gare de Weald. Je crois que mon regretté mari, Mortimer Maberley, a été l'un de vos premiers clients.

Votre dévouée, Mary Maberley.

L'adresse était : « Les Trois-Pignons, Harrow Weald. »

– C'est tout ! dit Holmes. Et maintenant, si vous avez un peu de temps, Watson, nous irons faire un tour par là.

Un court voyage en chemin de fer, une plus courte promenade en voiture, et nous arrivâmes devant la maison. C'était une villa construite en bois et en brique, bâtie sur son propre terrain qui était une prairie encore jeune. Trois maigres saillies au-dessus des fenêtres du haut s'efforçaient de justifier le nom des Trois-Pignons. Derrière, un petit bois de pins mélancolique rassemblait quelques troncs rabougris. Le lieu respirait la pauvreté et la tristesse. Néanmoins la maison était bien meublée, et la dame qui nous reçut me parut une personne sympathique, d'un certain âge, visiblement cultivée et même raffinée.

– Je me rappelle fort bien votre mari, madame ! lui dit Holmes. Et pourtant voilà des années qu'il a requis mes services pour je ne sais plus quelle bagatelle.

– Peut-être le nom de mon fils Douglas vous sera-t-il plus familier ?

Holmes la considéra avec un vif intérêt.

– Mon Dieu ! Seriez-vous la mère de Douglas Maberley ? Je ne l'ai guère approché. Mais, bien entendu, tout Londres le connaissait. Quel être magnifique ! Où est-il maintenant ?

– Il est mort, monsieur Holmes. Mort ! Il avait été nommé attaché à Rome, et il est mort là-bas d'une pneumonie le mois dernier.

– Je suis désolé. Il m'était impossible d'associer la mort avec un homme pareil. Jamais je n'ai connu quelqu'un de plus amoureux de la vie. Il vivait intensément... par toutes ses fibres.

– Trop intensément, monsieur Holmes. Voilà ce qui l'a miné ; vous vous rappelez comme il était : généreux, splendide ! Vous n'avez pas vu l'être morose, maussade, cafardeux qu'il était devenu. Il eut le cœur brisé. En l'espace d'un seul mois, il s'était transformé en cynique.

– Une affaire d'amour ? Une femme ?

– Ou un démon ! Enfin, ce n'est pas pour vous parler de mon pauvre fils que je vous ai demandé de venir, monsieur Holmes.

– Le docteur Watson et moi-même, nous sommes à votre disposition.

– Divers incidents très étranges se sont produits. Voici plus d'un an que j'habite cette maison ; comme je désirais mener une existence retirée, je connais peu mes voisins. Il y a trois jours, j'ai reçu la visite d'un agent immobilier. Il m'a dit que cette demeure conviendrait parfaitement à l'un de ses clients et que si je voulais m'entendre avec lui, les questions d'argent seraient vite résolues. J'ai trouvé bizarre cette démarche, étant donné qu'il existe dans la région bon nombre de maisons vides à vendre ou à louer, mais tout de même sa proposition m'a intéressée. J'ai donc indiqué un prix, supérieur de cinq cents livres à la somme que j'avais déboursée. Il n'a pas discuté le chiffre, mais il a ajouté que son client désirait acheter aussi l'ameublement, et il m'a priée de fixer mon prix. Une partie de mon mobilier provient de ma famille ; comme vous pouvez le voir, il est en bon état ; aussi ai-je arrondi mon chiffre. Il a acquiescé aussitôt. J'ai toujours eu la passion des voyages : j'avais fait une si bonne affaire qu'il me semblait que j'aurais de quoi vivre confortablement jusqu'à la fin de mes jours.

» Hier, l'agent s'est présenté avec l'acte tout prêt. Je l'ai montré à mon avocat, M. Sutro, qui dit :

» – C'est un papier très bizarre. Avez-vous compris que si vous le signez, vous ne pourrez légalement rien retirer de la maison, même pas vos objets personnels ?

» Quand l'agent est revenu le soir, je le lui ai fait remarquer, et je lui ai précisé que je n'entendais vendre que le mobilier.

» – Non, pas du tout ! m'a-t-il répondu. Le prix d'achat englobe tout.

» – Mais mes vêtements ? mes bijoux ?

» – Nous pourrions vous consentir une dérogation pour vos objets personnels. Mais rien ne devra être retiré de la maison sans avoir été préalablement vérifié. Mon client est très généreux, mais il a ses marottes et ses façons d'agir. Avec lui, c'est tout ou rien.

» – Alors, rien ! ai-je déclaré.

» Et l'affaire en est restée là ; toutefois elle m'a paru si extraordinaire que j'ai pensé...

Mais une interruption peu banale se produisit.

Holmes leva sa main pour obtenir le silence. Puis il traversa la pièce, ouvrit brusquement la porte et tira à l'intérieur une grande femme décharnée qu'il avait saisie par l'épaule. Elle entra en se débattant comme un grand poulet maladroit qu'on aurait arraché de sa cage.

– Laissez-moi ! Que faites-vous donc ? gémit-elle.

– Hé bien ! Susan, que veut dire cela ?

– Mais, madame, je venais demander si les visiteurs restaient ici pour le déjeuner, quand cet homme m'a sauté dessus.

– Il y a plus de cinq minutes que je l'entends, mais je ne voulais pas interrompre un si intéressant récit. Un tout petit peu asthmatique, Susan, n'est-ce pas ? Vous avez la respiration trop forte pour ce genre de travail.

Susan tourna vers Holmes une tête maussade mais étonnée.

– Qui êtes-vous ? Et de quel droit me tourmentez-vous ainsi ?

– Uniquement parce que je désirais poser une question en votre présence. Avez-vous confié à quelqu'un, madame Maberley, votre intention de m'écrire et de me consulter ?

– Non, monsieur Holmes, à personne.

– Qui a posté votre lettre ?

– Susan.

– Bien sûr ! Maintenant, Susan, à qui avez-vous écrit ou qui avez-vous fait prévenir que votre maîtresse allait me demander conseil ?

– C'est un mensonge ! Je n'ai prévenu personne.

– Écoutez, Susan ! Les asthmatiques parfois ne vivent pas longtemps. C'est un gros péché de raconter des histoires. A qui avez-vous écrit ?

– Susan ! s'écria sa maîtresse. Vous êtes une mauvaise femme, vous m'avez trahie. Je me rappelle maintenant que vous avez parlé à quelqu'un par-dessus la haie.

– C'est mon affaire, répondit Susan.

– Et si je vous disais que c'était à Barney Stockdale que vous parliez ? demanda Holmes.

– Hé bien ! puisque vous le savez, pourquoi m'interrogez-vous ?

– Je n'en étais pas sûr ; mais à présent je sais. Écoutez-moi bien, Susan : cela vous rapportera dix livres si vous me dites qui se tient derrière Barney.

– Quelqu'un qui pourrait m'offrir mille livres chaque fois que vous m'en proposeriez dix.

– Un homme si riche ? Non ! Vous avez souri. Une femme riche, alors ? Maintenant que nous en sommes arrivés là, vous pouvez bien me donner son nom et gagner vos dix livres ?

– Je vous verrai en enfer d'abord !

– Oh ! Susan ! Quel langage !

– Je m'en vais. J'en ai assez de vous tous ! Je ferai prendre ma valise demain.

Elle se dirigea vers la porte.

– Bonsoir, Susan. L'élixir parégorique est un bon remède... Attention ! reprit-il en quittant son air enjoué dès que la femme furieuse eut refermé la porte, ce gang travaille vite. Voyez comme ils serrent le jeu : votre lettre porte le cachet de la poste de dix heures du soir. Susan passe le mot

à Barney. Barney a le temps d'aller trouver son chef et de prendre ses instructions ; lui ou elle (je pense qu'il s'agit d'une femme quand je revois le petit sourire de Susan s'imaginant que je me trompais) dresse son plan. Black Steve est convoqué, et le lendemain matin à onze heures je reçois l'avertissement. C'est de l'ouvrage vite fait, vous savez !

– Mais ouvrage qui rime à quoi ?

– Oui, voilà la question ! Qui était le propriétaire précédent ?

– Un officier de marine à la retraite, qui s'appelait Ferguson.

– Vous ne savez rien de spécial sur lui ?

– Je n'ai rien entendu dire.

– Je me demandais s'il n'avait pas enterré quelque chose ici. De nos jours certes, quand les gens enterrent un trésor, c'est dans un coffre en banque. Mais il y a toujours des fantaisistes de par le vaste monde. Sans eux nous nous ennuerions fort. D'abord j'ai pensé à un trésor enfoui quelque part. Mais pourquoi, dans ce cas, vouloir votre ameublement ? Vous ne possédez pas par hasard un Raphaël ou une édition originale de Shakespeare sans le savoir ?

– Non, je crois que je ne possède rien de plus précieux qu'un service à thé du derby de la couronne.

– Ce qui justifierait difficilement tout ce mystère. D'autre part, pourquoi ne précise-t-on pas ce qu'on veut ? Si l'on convoite votre service à thé, on n'a qu'à vous en offrir un prix sans vous empêcher de sortir autre chose. Non, plus j'y pense, et plus je suis sûr que vous possédez sans le savoir un objet que vous ne vendriez pas si l'on vous proposait de l'acheter.

– C'est aussi mon avis, dis-je.

– Voyez : le docteur Watson est de mon avis, ce qui règle tout.

– Mais, monsieur Holmes, quel peut être cet objet ?

– Voyons si, simplement par analyse mentale, nous ne pouvons pas aller plus loin. Il y a une année que vous habitez ici ?

– Presque deux ans.

– Tant mieux ! Pendant cette longue période, personne ne vous a rien demandé. Maintenant tout à coup, en trois ou quatre jours, on vous soumet des propositions pressantes. Qu'en pensez-vous ?

– Cela signifie seulement, répondis-je, que l'objet qui intéresse l'acquéreur vient d'arriver dans la maison.

– Voilà encore une fois qui règle tout ! fit Holmes. Madame Maberley, un nouvel objet vient-il d'arriver ici ?

– Non. Je n'ai rien acheté de neuf cette année.

– Vraiment ? Extraordinaire ! Hé bien ! je crois que nous ferions mieux de laisser les choses se développer un peu pour avoir une vue plus claire de l'affaire. Cet avocat que vous avez consulté est-il capable ?

– M. Sutro est très capable !

– Avez-vous une autre domestique ? Ou cette charmante Susan qui vient de claquer votre porte était-elle seule employée à votre service ?

– J'ai une jeune bonne.

– Essayez d'obtenir de Sutro qu'il passe une nuit ou deux dans votre maison. Vous aurez peut-être besoin d'être protégée.

– Contre qui ?

– Qui sait ? L'affaire est obscure ! Si je ne peux pas découvrir ce qu'on recherche, je devrai la prendre par l'autre bout, et m'efforcer d'aboutir à la principale personne en cause. Cet agent immobilier vous a-t-il laissé son adresse ?

– Simplement son nom et sa profession : Haines-Johnson, agent immobilier et expert.

– Je ne pense pas que nous le trouvions dans le répertoire. Les hommes d'affaires honnêtes indiquent sur leurs cartes l'endroit où ils travaillent. Hé bien ! faites-moi connaître chaque développement ultérieur de l'affaire. Je m'occupe de vous ; jusqu'à ce que l'énigme soit éclaircie, fiez-vous à moi.

Quand nous passâmes dans l'entrée, les yeux de Holmes, qui ne laissaient rien échapper, se posèrent sur plusieurs malles et valises entassées dans un angle. Des étiquettes étaient encore accrochées.

- Milan, Lucerne. Ces bagages viennent d'Italie.
- Ce sont les affaires de mon pauvre Douglas.
- Vous ne les avez pas encore déballées ? Depuis combien de temps les avez-vous reçues ?
- Elles sont arrivées la semaine dernière.
- Mais vous m'avez dit... Hé bien ! voilà certainement le maillon qui nous manquait ! Comment savons-nous si elles ne contiennent pas un objet de valeur ?
- C'est bien peu probable, monsieur Holmes. Mon pauvre Douglas n'avait que son traitement et une petite rente. Quel trésor aurait-il pu acheter ?

Holmes réfléchissait.

- Ne tardez pas, madame Maberley ! lui dit-il enfin. Faites monter ces bagages dans votre chambre. Examinez-les le plus tôt possible et dressez-en l'inventaire. Je viendrai demain pour que vous me mettiez au courant.

Il était évident que les Trois-Pignons étaient sous surveillance quand nous eûmes contourné la haute haie au bout du sentier, le boxeur nègre se tenait dans l'ombre. Nous tombâmes sur lui tout à fait soudainement : dans cet endroit isolé, il paraissait sinistre, menaçant. Holmes mit une main à sa poche.

- Cherchez votre revolver, monsieur Holmes ?
- Non, Steve. Mon flacon de sels.
- Vous êtes un rigolo, monsieur Holmes, hein ?
- Je vous jure que vous ne rigolerez pas, Steve, si je m'intéresse à vous. Ce matin, je vous ai loyalement averti.
- Hé bien ! monsieur Holmes, je n'ai pas cessé de penser à ce que vous m'avez dit, et je ne voudrais plus parler de cette affaire de M. Perkins. Si je peux vous aider, monsieur Holmes, je vous aiderai.
- Alors dites-moi qui est derrière toute cette affaire.
- Je le jure devant Dieu, monsieur Holmes ! Je vous ai dit la vérité tout à l'heure. Je ne sais pas. Mon patron Barney me donne des ordres, et c'est tout.

– Alors rappelez-vous bien, Steve, que la dame dans cette maison, et tout ce qui est sous ce toit, est placé sous ma protection. Ne l'oubliez pas !

– Très bien, monsieur Holmes. Je m'en souviendrai.

– Je crois que je lui ai fait peur pour sa peau, observa Holmes quand nous reprîmes notre marche. Je crois qu'il moucharderait son patron s'il savait qui il est. J'ai eu de la chance de connaître les agissements de la bande de Spencer John, et de savoir que Steve en faisait partie ! Au fond, Watson, c'est une affaire pour Langdale Pike, et je vais aller le voir tout de suite. Quand je reviendrai, mon dossier aura peut-être pris tournure.

Je ne revis pas Holmes de la journée, mais je me doutais bien de la manière dont il l'avait employée, car Langdale Pike était son livre humain de références sur toutes les affaires scandaleuses de la société. Cet étrange personnage languissant passait ses heures dans un bow-window d'un club de Saint James Street, et il était la station réceptrice et émettrice de tous les cancans. Il se faisait, paraît-il, un revenu de quatre mille livres par les entrefilets qu'il remettait chaque semaine aux journaux d'échos. Si un remous bizarre se produisait au plus profond des bas-fonds de la capitale, il était automatiquement enregistré à la surface par cette machine impitoyable. Holmes renseignait parfois Langdale, et celui-ci lui rendait occasionnellement des services.

Quand j'aperçus mon ami le lendemain matin de bonne heure, je devinai qu'il était satisfait, mais une surprise désagréable ne tarda pas : elle prit l'aspect du télégramme suivant :

Vous prie de venir d'urgence. La maison de la cliente a été cambriolée cette nuit. La police est sur les lieux. Sutro.

Holmes émit un sifflement.

– La crise est survenue plus vite que je ne le pensais. Derrière l'affaire se tient une personne de grande envergure, Watson. La crise ne me surprend pas après ce que j'ai appris. Ce Sutro, bien sûr, n'est qu'un avocat. Je crains d'avoir commis une faute en ne vous demandant pas de passer la nuit sur place à monter la garde. Ce type s'est révélé un vrai roseau ! Hé bien ! nous n'avons qu'à nous rendre à Harrow Weald.

Les Trois-Pignons ne ressemblaient guère à la maison bourgeoise de la veille. Un petit groupe de badauds s'était rassemblé près de la grille du jardin, tandis que deux agents examinaient les fenêtres et les parterres de géraniums. A. l'intérieur, nous fûmes accueillis par un vieux gentleman à cheveux gris, qui se présenta comme l'avocat de Mme Maberley, ainsi que par un inspecteur affairé et rubicond qui salua Holmes comme un vieil ami.

– Ma foi, monsieur Holmes, j'ai peur qu'il n'y ait rien pour vous dans cette affaire. Uniquement un cambriolage banal, ordinaire, tout à fait dans la limite des capacités de cette pauvre vieille police. Les experts sont bien inutiles.

– Je suis sûr que l'affaire est en de très bonnes mains, répondit Holmes. Uniquement un cambriolage, dites-vous ?

– Mais oui ! Nous connaissons assez bien les hommes qui l'ont effectué et nous savons à peu près où les retrouver : C'est ce gang de Barney Stockdale, avec le gros nègre... On les a vus dans les environs.

– Bravo ! Qu'ont-ils emporté ?

– Hé bien ! ils ne semblent pas avoir emporté grand-chose. Mme Maberley a été chloroformée, et la maison... Mais voici la dame elle-même.

Notre amie de la veille, paraissant très pâle et malade, était entrée dans la pièce en s'appuyant sur une petite bonne.

– Vous m'aviez donné un bon conseil, monsieur Holmes ! dit-elle en souriant tristement. Hélas, je ne l'ai pas suivi ! Je ne voulais pas gêner M. Sutro, et je suis demeurée sans protection.

– J'entends parler de cela ce matin pour la première fois ! s'écria l'avocat.

– M. Holmes m'avait conseillé d'avoir un ami chez moi. J'ai négligé de l'écouter. J'ai payé cette négligence.

– Vous paraissez très fatiguée, dit Holmes. Pourrez-vous me dire néanmoins ce qui est arrivé ?

– Tout est consigné ici ! fit l'inspecteur en tapant sur un énorme carnet.

– Si toutefois Mme Maberley n'était pas trop fatiguée...

– Il y a en vérité si peu de choses à raconter ! Je suis sûre que cette Susan avait préparé un plan pour qu'ils pussent pénétrer. Ils connaissaient la maison par cœur. J'ai été un moment consciente de l'éponge de chloroforme qu'on m'a appliquée sur la bouche, mais je n'ai aucune idée du temps pendant lequel je suis restée sans connaissance. Quand je me suis réveillée, un homme se trouvait à côté de mon lit, et un autre se relevait avec un paquet qu'il avait pris dans les bagages de mon fils : ceux-ci étaient partiellement défaits et éparés sur le plancher. Avant qu'il ait pu s'enfuir, j'ai bondi et l'ai empoigné.

– Vous avez couru là un gros risque ! murmura l'inspecteur.

– Je me suis cramponnée à lui, mais il s'est libéré et l'autre a dû me frapper car je ne me rappelle plus rien. Mary, ma petite bonne, a entendu le bruit et s'est mise à crier par la fenêtre. La police est arrivée, mais les voleurs étaient déjà partis.

– Qu'ont-ils emporté ?

– Je ne crois pas qu'il manque des objets de valeur. Je suis sûre qu'il n'y en avait pas dans les malles de mon fils.

– Les voleurs ont-ils laissé des indices ?

– Il y avait une feuille de papier que j'ai sans doute arrachée à l'homme que j'ai empoigné. Elle était toute froissée sur le plancher. Le texte est de l'écriture de mon fils.

– Autrement dit, ce papier ne nous sera pas très utile, commenta l'inspecteur. Toutefois, s'il a été entre les mains du cambrioleur...

– Exactement ! dit Holmes. Quel bon sens ! Je serais curieux de le voir.

L'inspecteur tira de son calepin une feuille de papier pliée.

– Je ne laisse jamais passer un détail, dit-il pompeusement. En vingt-cinq ans de service, j'ai appris ma leçon. On peut toujours trouver une trace de doigt ou n'importe quoi.

Holmes examina la feuille de papier.

– Qu'en pensez-vous, inspecteur ?

– On dirait la fin d'un roman, pour autant que j'en puisse juger.

– Il s'agit certainement de la fin d'un conte bizarre, observa Holmes. Vous avez remarqué les chiffres au haut la page : 245. Où sont les autres deux cent quarante quatre pages ?

– Hé bien ! je suppose que les cambrioleurs les ont emportées. Grand bien leur fasse !

– Il est tout de même étrange qu'on cambriole une maison pour voler des papiers pareils. Cela ne vous intrigue pas, inspecteur ?

– Si, monsieur. Mais je pense que dans leur hâte les coquins ont agrippé ce qui leur est tombé sous la main. Je leur souhaite beaucoup de joie avec leur butin !

– Pourquoi se sont-ils intéressés aux affaires de mon fils ? interrogea Mme Maberley.

– Parce qu'ils n'ont pas trouvé en bas d'objets de valeur, et qu'ils ont tenté leur chance au premier étage. Voilà comment je comprends les choses. Quel est votre avis, monsieur Holmes ?

– Il faut que je réfléchisse encore, inspecteur. Venez à la fenêtre, Watson.

Côte à côte, nous lûmes ce morceau de papier. Le texte commençait au milieu d'une phrase ; le voici :

« ... figure saignait considérablement par suite des coupures et des coups, mais ce n'était rien à côté de ce que saigna son cœur quand il vit ce merveilleux visage, le visage pour lequel il aurait volontiers sacrifié sa vie, assister à son angoisse et à son humiliation. Elle souriait. Oui, par le Ciel, elle souriait, comme le démon qu'elle était, alors qu'il la regardait ! Ce fut alors que l'amour mourut et que naquit la haine. L'homme doit vivre pour quelque chose. Si ce n'est pas pour vos baisers, milady, ce sera sûrement pour votre perte et ma revanche totale. »

– Étrange syntaxe ! dit Holmes en souriant et en rendant le papier à l'inspecteur. Avez-vous remarqué comme le « il » s'est subitement changé en « ma » ? L'auteur a été tellement captivé par son propre récit qu'il s'est imaginé en être le héros au moment suprême.

– Bien pauvre texte ! murmura l'inspecteur, qui replaça le manuscrit dans son carnet. Comment ! Vous nous quittez, monsieur Holmes ?

– L'affaire me semble en si bonnes mains que je ne vois pas pourquoi je resterais plus longtemps. Dites-moi, madame Maberley, ne m'aviez-vous pas dit que vous aimeriez voyager ?

– Ça a été mon rêve depuis toujours, monsieur Holmes.

– Où auriez-vous envie d'aller ? Au Caire, à Madère, sur la Riviera ?

– Oh ! si j'avais assez d'argent, je voudrais faire le tour du monde !

– Bonne idée. Le tour du monde. Hé bien ! au revoir ! Je vous enverrai peut-être un mot dans la soirée.

Quand nous passâmes devant la fenêtre, j'aperçus l'inspecteur qui souriait et secouait la tête. « Ces types intelligents ont toujours quelque chose de dérangé ! » Voilà ce que je lus sur les lèvres de l'inspecteur.

– Maintenant, Watson, en route pour la dernière étape de notre petit voyage ! me dit Holmes quand nous nous retrouvâmes dans le centre de Londres. Je pense que l'affaire peut être liquidée tout de suite, et je préfère que vous m'accompagniez, car il vaut mieux avoir un témoin quand on traite avec une femme comme Isadora Klein.

Nous avons pris un cab et nous trottions vers Grosvenor Square. Holmes, plongé dans ses réflexions, s'agita soudain.

– A propos, Watson, je suppose que tout est lumineux maintenant dans votre esprit ?

– Non, je ne saurais l'affirmer. Je pense que nous nous rendons maintenant chez la dame qui se tient derrière cela ?

– En effet ! Mais le nom d'Isadora Klein ne vous dit-il rien du tout ? Bien sûr, elle a été la beauté célèbre : jamais une femme n'a pu rivaliser avec elle. C'est une pure Espagnole, elle a du sang des conquistadores dans les veines, et sa famille a gouverné Pernambuco pendant des générations. Elle a épousé Klein, le vieux roi allemand du sucre, et bientôt elle est devenue la plus adorable et la plus riche de toutes les veuves de la terre. Un intervalle d'aventures a suivi, au cours desquelles elle s'est livrée à ses fantaisies. Elle a eu plusieurs amants, et Douglas Maberley, l'un des hommes les plus remarquables de Londres, a compté au nombre des élus. D'après ce que l'on a raconté, elle eut avec lui beaucoup plus qu'une simple aventure. Il n'avait rien d'un papillon mondain ; c'était un homme fort et fier qui donnait tout et réclamait tout en échange. Mais elle est la « belle dame sans merci » des romans. Une fois son caprice assouvi, elle rompt. Et si le partenaire a du mal à comprendre, elle sait comment lui ouvrir les yeux.

– Il s'agissait donc de la propre histoire de Douglas Maberley ?

– Tiens, vous vous décidez à faire la synthèse ! J'ai appris qu'elle allait épouser le jeune duc de Lomond qui pourrait être son fils. La mère de Sa Grâce peut négliger la différence d'âge, mais pas un gros scandale en perspective ; aussi il était impératif... Ah ! nous voici arrivés !

C'était l'une des plus belles maisons de West End. Un valet prit nos cartes comme un automate, puis revint nous dire que la dame était sortie.

– Bien, fit Holmes. Dans ce cas nous attendrons son retour.

L'automate se détraqua.

– Sortie, cela signifie sortie pour vous ! dit-il.

– Bien, répéta Holmes. Cela signifie que nous n'aurons pas longtemps à attendre. Voulez-vous avoir l'obligeance de porter ce billet à votre maîtresse ?

Il griffonna trois ou quatre mots sur une feuille de son carnet, la plia et la remit au valet.

– Qu'avez-vous écrit, Holmes ?

– Tout simplement ceci : « Alors, ce sera la police ? » Je crois qu'elle nous recevra.

Et elle nous reçut. Une minute plus tard, avec une célérité surprenante, nous fûmes introduits dans un salon pour conte des Mille et Une Nuits, vaste et merveilleux, plongé dans une demi-obscurité que coupaient par places des lumières tamisées. La dame était parvenue, je pense, à cet âge de la vie où la beauté la plus orgueilleuse se complaît dans les éclairages doux. Quand nous entrâmes, elle se leva d'un canapé. Elle était grande, elle avait un maintien royal, son visage était adorablement artificiel : deux yeux noirs espagnols nous assassinèrent.

– Quelle est cette intrusion ? Et que veut dire ce message insultant ? interrogea-t-elle en brandissant le papier.

– Je n'ai pas besoin, madame, de vous donner des explications. J'ai trop de respect pour votre intelligence... Quoique j'avoue que cette intelligence s'est étrangement trouvée en défaut ces derniers temps !

– Comment cela, monsieur ?

– En supposant que les bravaches que vous avez loués pourraient m'empêcher par la peur d'accomplir mon travail. Jamais un homme n'embrasserait ma profession si à ses yeux le danger n'était pas un attrait. C'est donc vous qui m'avez obligé à me pencher sur l'affaire du jeune Maberley.

– Je n'ai nulle idée de ce dont vous me parlez. Qu'ai-je à voir avec des bravaches que j'aurais loués ?

Holmes se détourna d'un air las.

– Décidément, j'avais surestimé votre intelligence ! Tant pis, bonsoir !

– Arrêtez ! Où allez-vous ?

– A Scotland Yard.

Nous n'étions encore qu'à mi-chemin de la porte qu'elle nous avait rattrapés et avait pris Holmes par le bras. De l'acier elle avait viré au velours.

– Allons, messieurs, asseyez-vous ! Parlons encore un peu. Je sens que je puis être franche avec vous, monsieur Holmes. Vous avez les sentiments d'un gentleman. Comme l'instinct féminin est prompt à le découvrir ! Je veux vous traiter en ami.

– Je ne puis vous assurer de la réciprocité, madame. Je ne suis pas la loi, mais je représente la justice dans la limite de mes modestes facultés. Je suis prêt à vous écouter ; je vous dirai ensuite comment j'agirai.

– Sans doute était-ce puéril de ma part de menacer un homme aussi brave que vous !

– Ce qui surtout a été puéril, madame, c'est que vous vous êtes placée entre les mains d'une bande de coquins qui peuvent vous faire chanter ou vous dénoncer.

– Non, je ne suis pas si naïve ! Puisque j'ai promis d'être sincère, je vous dirai que personne, sauf Barney Stockdale et Susan sa femme, ne se doute de l'identité de l'employeur. Quant à ces deux-là, hé bien ! ce n'est pas la première...

Elle sourit et fit un signe de tête empreint d'une charmante coquetterie.

– Je vois. Vous les avez déjà mis à l'épreuve ?

– Ce sont de bons chiens qui courent en silence.

– De tels chiens, tôt ou tard, mordent la main qui les nourrit. Ils seront arrêtés pour ce cambriolage. La police est à leurs trousses.

– Ils accepteront les conséquences. C'est pour cela qu'ils sont payés. Je ne paraîtrai pas dans l'affaire.

– A moins que je ne vous y fasse paraître.

– Non, vous ne me ferez pas paraître. Vous êtes un gentleman. Il s'agit d'un secret de femme.

– Premièrement, vous devez rendre ce manuscrit.

Elle éclata de rire, et se dirigea vers la cheminée. Il y avait une masse calcinée qu'elle dispersa avec le tisonnier.

– Le rendrai-je ? dit-elle.

Pendant qu'elle se tenait devant nous avec un sourire de défi, elle semblait si mutine et si exquise que je devinai que de tous les criminels auxquels Holmes avait eu affaire, c'était elle qui allait lui donner le plus de mal. Cependant je le savais immunisé contre le sentiment.

– Voilà qui scelle votre destin, déclara-t-il froidement. Vous êtes très prompte à l'action, madame, mais cette fois vous vivez allée trop loin.

Elle jeta le tisonnier.

– Comme vous êtes dur ! s'écria-t-elle. Puis-je vous raconter toute l'histoire ?

– Je crois que je pourrais vous la raconter.

– Mais vous devez la lire avec mes yeux, monsieur Holmes ! Vous devez la comprendre, du point de vue d'une femme qui voit toute l'ambition de sa vie risquant d'être anéantie au dernier moment. Une telle femme est-elle à blâmer si elle se protège ?

– Le péché originel a été commis par vous !

– Oui ! J'en conviens. Douglas était un charmant garçon, mais il ne convenait malheureusement pas à mes desseins. Il voulait m'épouser. M'épouser, monsieur Holmes, lui un bourgeois sans le sou ! Il ne voulait rien de moins. Il s'entêta. Parce que je m'étais donnée, il paraissait penser que je devais me donner toujours, et à lui seul. C'était intolérable. Enfin j'ai dû le lui faire comprendre.

– En louant des brutes qui l'ont rossé sous votre fenêtre.

– Vous avez l'air de tout savoir ! Oui, c'est exact. Barney et ces hommes l'ont chassé et ont été, je l'admets, un peu rudes. Mais alors que fit-il ? Aurais-je jamais cru qu'un gentleman pouvait envisager une chose pareille ? Il écrivit un livre dans lequel il raconta sa propre histoire. Moi, bien sûr, j'étais le loup ; lui, l'agneau. Tout y était, sous des noms supposés bien sûr ! Mais qui à Londres ne nous aurait pas reconnus ? Allons que dites-vous de cela, monsieur Holmes ?

– Après tout, il était dans son droit !

– C'était comme si l'air de l'Italie était entré dans son sang en lui insufflant la vieille cruauté italienne. Il m'a écrit, il m'a envoyé un exemplaire de son livre pour que j'aie la torture de l'anticipation. Il m'a dit qu'il y en avait deux exemplaires : un pour moi, l'autre pour son éditeur.

– Comment saviez-vous que l'éditeur ne l'avait pas reçu ?

– Parce que je savais qui était l'éditeur. Ce n'est pas le premier roman de Douglas, vous savez. J'appris donc que l'éditeur ne l'avait pas reçu. Puis presque aussitôt j'appris la mort subite de Douglas. Aussi longtemps que cet autre manuscrit risquait d'être mis en circulation, je ne pouvais pas me sentir en sécurité. Il était sûrement dans ses affaires, qui allaient être restituées à sa mère. J'ai mis le gang à l'œuvre. Susan est entrée comme domestique chez Mme Maberley. Je voulais agir honnêtement. Réellement, vraiment oui, je le voulais ! J'étais disposée à acheter la maison et tout ce qu'elle contenait. J'ai accepté le prix qu'elle m'a demandé. Je n'ai tâté de l'autre moyen que lorsque le premier a échoué. Maintenant, monsieur Holmes, en admettant que j'aie été trop dure

pour Douglas – et Dieu sait si je m'en repens ! – que pouvais-je faire d'autre avec tout mon avenir en jeu ?

Sherlock Holmes haussa les épaules.

– Bien ! fit-il. Je suppose que je vais devoir pactiser avec le crime, comme d'habitude. Combien coûte un voyage autour du monde en première classe ?

La jeune femme le regarda avec ahurissement.

– Pas plus de cinq mille livres, je suppose ?

– Non, je ne crois pas.

– Parfait. Vous voudrez bien me signer un chèque de ce chiffre, et je veillerai à ce qu'il parvienne à Mme Maberley. Vous lui devez un petit changement d'air. En attendant, madame...

Il leva un doigt avertisseur.

– ... Faites attention ! Attention ! Vous ne jouerez pas éternellement avec des objets tranchants sans abîmer ces mains délicates !

Le soldat blanchi

Mon ami Watson n'a pas beaucoup d'idées ; mais il s'entête sur celles qui lui viennent à l'esprit. Depuis longtemps il me supplie de raconter l'une de nos aventures. Peut-être suis-je un peu le responsable de cette persécution, car j'ai eu maintes fois l'occasion de lui signaler combien ses propres récits étaient superficiels et de l'accuser de sacrifier au goût du public plutôt que de se confiner dans les faits et les chiffres.

– Essayez donc vous-même, Holmes ! m'a-t-il répliqué.

Je suis obligé de convenir que, plume en main, je commence à comprendre que l'affaire doit être présentée de manière qu'elle suscite l'intérêt du lecteur. Le cas auquel je pense y parviendra sans doute : il compte en effet parmi les plus étranges de ma collection, quoique Watson ne l'ait pas dans la sienne. Puisque je parle de mon vieil ami et biographe, je saisis l'occasion de faire remarquer que si je m'alourdis d'un compagnon dans mes diverses petites enquêtes ce n'est ni par sentiment ni par caprice : c'est parce que Watson possède en propre quelques qualités remarquables, auxquelles dans sa modestie il accorde peu d'attention, accaparé qu'il est par celle qu'il voue (exagérément) à mes exploits. Un associé qui prévoit vos conclusions et le cours des événements est toujours dangereux ; Mais le collaborateur pour qui chaque événement survient comme une surprise perpétuelle, et pour qui l'avenir demeure constamment un livre fermé, est vraiment un compagnon idéal.

Mon carnet de notes me rappelle que c'est en janvier 1903, juste après la fin de la guerre des Boers, que je reçus la visite de M. James M. Dodd, gros Anglais assez jeune, bien campé, au visage hâlé. Le brave Watson m'avait à l'époque abandonné pour se marier : c'est l'unique action égoïste que j'aie à lui reprocher tout au long de notre association. J'étais seul.

J'ai pour habitude de m'asseoir le dos à la fenêtre et de placer mes visiteurs sur le siège d'en face, afin qu'ils soient bien éclairés par la lumière du jour. M. James M. Dodd paraissait se demander comment entamer cet entretien. Je me refusai à l'aider, car son silence me donnait plus de temps pour l'observer. Ayant découvert qu'il n'était pas mauvais d'impressionner mes clients par l'étalage de mes facultés, je voulus lui communiquer certaines de mes conclusions.

– Vous venez d'Afrique du Sud, monsieur, je vois...

– Oui, monsieur ! me répondit-il surpris.

– Volontaire dans la cavalerie impériale, je suppose.

– C'est exact.

– Corps du Middlesex, sans doute ?

– En effet. Monsieur Holmes, vous êtes un sorcier !

Sa stupéfaction me fit sourire.

– Quand un gentleman d'un aspect viril entre dans mon salon avec un visage trop bronzé pour le soleil d'Angleterre, et quand il met son mouchoir dans la manche et non dans la poche, il n'est pas difficile de le situer. Vous portez une barbe courte, ce qui révèle que vous n'êtes pas un soldat d'active. Vous avez un costume de cavalier. Pour ce qui est du Middlesex, votre carte m'a déjà informé que vous êtes agent de change dans Throgmorton Street : quel autre régiment auriez-vous rejoint ?

– Rien ne vous échappe !

– Je ne vois pas plus de choses que vous, mais je me suis entraîné à remarquer ce que je vois. Toutefois, monsieur Dodd, ce n'est pas pour discuter sur la science de l'observation que vous êtes venu chez moi ce matin. Que s'est-il passé à Tuxbury Old Park ?

– Monsieur Holmes !...

– Mon cher monsieur, il n'y a aucun mystère. Votre lettre m'est parvenue avec cet en-tête, et vous avez sollicité ce rendez-vous en termes si pressants que je suis sûr que quelque chose de soudain et d'important s'est produit.

– C'est la vérité. Mais j'ai écrit la lettre dans l'après-midi, et depuis divers événements ont eu lieu. Si le colonel Emsworth ne m'avait pas flanqué à la porte...

– Flanqué à la porte !...

– Oui, cela revient au même. C'est un dur, le colonel Emsworth ! Le plus à cheval sur la discipline de toute l'armée en son temps, et un gaillard au langage rude, aussi ! Je n'aurais pas pu supporter le colonel s'il n'y avait pas eu Godfrey.

J'allumai ma pipe et m'adossai confortablement.

– Peut-être m'expliquerez-vous de quoi vous parlez ?

Mon client sourit malicieusement.

– Je commençais à croire que vous saviez tout avant qu'on vous le dise. Je vais vous livrer les faits, et j'espère que vous pourrez m'expliquer ce qu'ils signifient. Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit

parce que je faisais fonctionner ma cervelle ; mais plus je réfléchis, plus l'histoire devient incroyable.

« Quand je me suis engagé en janvier 1901 (il y a juste deux ans), le jeune Godfrey Emsworth avait rejoint le même escadron que moi. C'était le fils unique du colonel Emsworth (Emsworth, avec la Victoria Cross pour la guerre de Crimée), et comme il avait la bagarre dans le sang, il n'est pas étonnant qu'il se soit porté volontaire. Dans le régiment, il n'y avait pas plus chic type. Nous devînmes amis, de cette amitié qui ne se noue que lorsqu'on vit la même existence et qu'on partage les mêmes joies et les mêmes peines. Il était mon copain, et dans l'armée un copain, ça compte ! Pendant une année de durs combats, nous avons connu ensemble le meilleur et le pire. Puis, au cours d'une action près de Diamond Hill, aux portes de Pretoria, il a reçu une balle d'un fusil pour éléphants. J'ai eu deux lettres de lui : la première émanait de l'hôpital du Cap, la seconde de Southampton. Depuis, pas un mot : pas un seul mot, monsieur Holmes, depuis six mois et plus, et il était mon meilleur copain.

« Quand la guerre a pris fin, nous sommes tous rentrés ; j'ai écrit à son père et je lui ai demandé où se trouvait Godfrey. Pas de réponse. J'ai attendu, puis j'ai récrit. Cette fois j'ai reçu une réponse : brève, bourrue. Godfrey était parti pour faire le tour du monde et il ne rentrerait vraisemblablement pas avant un an. C'était tout.

« Je ne me suis pas contenté de si peu, monsieur Holmes. Tout cela me semblait suprêmement anormal. Godfrey était un bon garçon, incapable de laisser tomber un copain comme ça. Puis j'ai appris qu'il était l'héritier d'une grosse fortune, et aussi que son père et lui ne s'étaient pas toujours bien entendus. Le vieil homme avait quelque chose d'une brute, et le jeune Godfrey avait trop de caractère pour le supporter. Non, je ne pouvais pas me contenter de si peu, et j'ai décidé de creuser jusqu'à la racine de l'affaire. Toutefois j'ai eu diablement besoin de remettre mes propres affaires en ordre, après deux ans d'absence, et ce n'est que cette semaine que j'ai eu le temps de reprendre le dossier Godfrey. Mais depuis que je l'ai rouvert, j'ai résolu de tout laisser tomber pour voir clair.

M. James M. Dodd semblait appartenir à cette catégorie d'hommes qu'il vaut mieux avoir pour amis que pour ennemis. Ses yeux bleus étaient sévères, et quand il parlait ses mâchoires se crispaient.

– Bien. Qu'avez-vous fait ? lui ai-je demandé.

– Mon premier mouvement a été d'aller chez lui, à Tuxbury Old Park, près de Bedford, et de tâter le terrain. J'ai donc écrit à sa mère (j'en avais assez de son scrongneugneu de père) et je me suis lancé dans une attaque frontale. Godfrey était mon copain, je n'avais pas oublié nos aventures communes (que je pourrais d'ailleurs lui raconter), je serais dans les environs, voyait-elle un inconvénient à ce que je lui rende visite, etc. ? En réponse j'ai reçu une lettre fort aimable qui m'invitait à passer vingt-quatre heures chez elle. Je m'y suis rendu lundi.

« Tuxbury Old Hall est inaccessible : à huit kilomètres de tout. Il n'y avait pas de voiture à la gare, et j'ai dû marcher en portant ma valise ; il faisait presque nuit quand je suis arrivé. C'est une grande maison perdue à l'intérieur d'un parc immense. Je crois que toutes les époques sont représentées dans l'architecture, depuis les fondations élisabéthaines à moitié en bois jusqu'à un porche victorien. A l'intérieur, tout est en chêne, avec des tapisseries et des vieux tableaux à demi effacés : une véritable maison pour revenants, pleine de mystères. Il y avait un maître d'hôtel, le vieux Ralph, qui paraissait aussi âgé que la maison ; sa femme aurait pu être son aînée ; elle avait été la nourrice de Godfrey, qui m'avait parlé d'elle, la plaçant immédiatement derrière sa mère dans la hiérarchie de ses affections ; j'étais donc attiré par elle en dépit de son étrange physique. La mère, gentille petite souris de femme, me plut aussi. Il n'y avait que le colonel que je ne pouvais pas supporter.

« Nous nous sommes tout de suite chamaillés, et je serais retourné à pied à la gare si je ne m'étais pas dit qu'il fallait que je lise dans son jeu. J'ai été introduit dans son bureau ; il était assis derrière sa table : un colosse un peu voûté, avec une peau noircie et une barbe grise en désordre. Un nez à veines roses faisait saillie comme le bec d'un vautour ; deux yeux féroces et gris m'ont dévisagé sous des sourcils broussailleux. J'ai compris pourquoi Godfrey parlait rarement de son père.

« – Alors, monsieur ? m'a-t-il demandé d'une voix de crécelle. Je voudrais bien connaître les véritables motifs de votre visite.

« Je lui ai répondu que je les avais indiqués dans une lettre à sa femme.

« – Oui. Vous lui avez dit que vous aviez connu Godfrey en Afrique. Nous sommes bien obligés de vous croire sur parole.

« – J'ai ses lettres dans ma poche.

« – Voudriez-vous me les montrer ?

« Il a jeté un coup d'œil sur les deux lettres que je lui tendais, puis il me les a rendues.

« – Alors, de quoi s'agit-il ? a-t-il repris.

« – J'aimais beaucoup votre fils Godfrey, monsieur. De nombreux liens et quantité de souvenirs nous unissaient. N'est-il pas normal que je m'étonne de son silence soudain et que je cherche à savoir ce qu'il est devenu ?

« – J'ai, monsieur, le vague souvenir que j'ai déjà correspondu avec vous et que je vous ai dit ce qu'il était devenu. Il est parti pour accomplir un voyage autour du monde. Après ses aventures en Afrique, il était en piteuse santé ; sa mère et moi, nous sommes tombés d'accord pour reconnaître qu'un repos complet et un changement radical lui étaient nécessaires. Je vous serais reconnaissant de transmettre cette explication à tous ses autres amis.

« – C'est entendu, ai-je répondu. Mais peut-être aurez-vous la bonté de me communiquer le nom du paquebot et de la compagnie de navigation. Je pourrai sûrement lui faire parvenir une lettre.

« Ma requête a paru à la fois embarrasser et irriter mon hôte. Il a froncé ses gros sourcils et il a tapoté des doigts sur la table. Il ressemblait tout à fait au joueur d'échecs qui voit son adversaire préparer un dangereux déplacement de pièces et qui a décidé de s'y opposer.

« – Beaucoup de personnes, monsieur Dodd, m'a-t-il dit enfin, prendraient très mal votre opiniâtreté infernale et penseraient que cette insistance a atteint la limite de l'impertinence.

« – Portez-la, monsieur, au crédit de ma sincère affection pour votre fils.

« – Soit. J'ai déjà inscrit beaucoup de choses sur ce compte. Je dois néanmoins vous demander de mettre un terme à vos questions. Toutes les familles ont leur intimité propre et leurs motifs privés. Les étrangers ne peuvent pas toujours les comprendre. Ma femme souhaite vivement entendre parler de l'existence militaire de Godfrey dont vous êtes si bien au courant, mais je tiens beaucoup à ce que vous laissiez de côté le présent et l'avenir. De telles questions seraient inutiles, monsieur, et elles nous placeraient dans une situation délicate, voire difficile.

« J'étais donc dans une impasse, monsieur Holmes. Il n'y avait pas moyen d'en sortir. Je ne pouvais qu'accepter la situation et faire en mon âme et conscience le serment que je n'aurais pas un moment de repos avant que ne soit éclairci le mystère relatif au destin de mon ami. La soirée a été terne. Nous avons dîné tous les trois tranquillement dans une vieille pièce lugubre, mal éclairée. La dame m'a avidement questionné au sujet de son fils, mais le colonel semblait morose, triste. Cette discussion m'avait tellement contrarié que je me suis excusé dès que la décence me l'a permis, et je me suis retiré dans ma chambre. C'était une grande chambre nue au rez-de-chaussée, aussi sinistre que le reste de la maison ; mais quand on a dormi une année sur le veldt, monsieur Holmes, on n'est pas trop chatouilleux pour son billet de logement. J'ai ouvert les rideaux et j'ai contemplé le jardin : la nuit était magnifique avec une demi-lune bien nette. Puis, je me suis assis auprès du feu, la lampe à côté de moi, et je me suis efforcé de me distraire avec un roman. Ma lecture a été toutefois interrompue par le vieux Ralph qui venait me porter une provision de charbon.

« – J'avais peur que vous ne fussiez à court de charbon pendant la nuit, monsieur. Le vent est aigre, et les chambres fraîches...

« Il a hésité avant de sortir de la pièce ; j'ai levé les yeux : il se tenait devant moi avec un air pensif.

« – ... Je vous demande pardon, monsieur, mais je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter ce que vous avez dit à dîner sur le jeune M. Godfrey. Vous savez, monsieur, c'est ma femme qui a été sa nourrice, et moi j'ai été un peu son père nourricier. C'est normal que nous nous intéressions à lui. Alors vous dites qu'il s'est bien conduit, monsieur ?

« – Il n'y avait pas plus brave dans tout le régiment ! Il m'a tiré une fois des fusils des Boers ; sans lui, je ne serais pas ici.

« Le vieux maître d'hôtel se frotta les mains osseuses.

« – Oui, monsieur, c'est tout M. Godfrey cela ! Il a toujours été courageux. Il n'y a pas un arbre du parc, monsieur, au haut duquel il n'ait grimpé. Rien ne l'arrêtait. C'était un brave enfant... et, oh ! monsieur, c'était un homme brave !

« J'ai bondi.

« – Attention ! ai-je crié. Vous avez dit : «c'était... » Vous parlez de lui comme s'il était mort. Qu'est-ce que tout ce mystère ? Qu'est devenu Godfrey Emsworth ?

« J'ai empoigné le vieillard par l'épaule, mais il s'est esquivé.

« – Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur Demandez au maître. Lui sait. Ce n'est pas à moi de me mettre entre vous deux.

« Il allait quitter la pièce, mais je l'ai retenu par le bras.

« – Écoutez ! lui ai-je dit. Vous allez répondre à une seule question avant que vous partiez, même si je dois vous garder ici toute la nuit. Godfrey est-il mort ?

« Il n'a pas pu soutenir mon regard. Il était comme un lapin hypnotisé. La réponse s'est échappée de ses lèvres. Elle était aussi terrible qu'imprévue.

« – Je préférerais qu'il fût mort !

« Il a crié cela, s'est libéré et s'est précipité hors de la chambre.

« Vous devinez, monsieur Holmes, dans quel état d'esprit je suis retourné à mon fauteuil. La phrase du vieillard ne me semblait pas offrir beaucoup d'explications. D'évidence, mon pauvre ami avait été impliqué dans une affaire criminelle, ou du moins infamante, qui mettait en cause l'honneur de la famille. Le colonel avait fait partir son fils pour le cacher au reste du monde de peur qu'un scandale n'éclatât. Godfrey était assez aventureux. Il se laissait facilement influencer par son entourage. Sans doute était-il tombé entre de mauvaises mains qui l'avaient entraîné. Sale affaire dans ce cas ! Néanmoins, mon devoir me commandait de le retrouver, de l'aider. J'étais en train de réfléchir quand j'ai tourné la tête : Godfrey Emsworth est apparu devant moi...

Mon client s'interrompit, en proie à une émotion profonde.

– Poursuivez, je vous en prie ! lui dis-je. Votre problème présente quelques données tout à fait particulières.

– Il était de l'autre côté de la fenêtre, monsieur Holmes : dehors. Et il collait la tête contre le carreau. Je vous ai dit que j'avais contemplé la nuit. Ensuite j'avais laissé les rideaux partiellement ouverts. Sa silhouette s'est encadrée dans leur entrebâillement. La fenêtre était une porte-fenêtre : je pouvais donc le voir en entier ; mais c'est sa figure qui m'a frappé. Il était mortellement pâle : jamais je n'ai vu d'homme aussi blanc ; je suppose que les fantômes doivent avoir cette blancheur. Mais ses yeux me regardaient, et c'étaient des yeux d'homme vivant. Quand il a vu que je le regardais à mon tour, il a fait un bond en arrière et il a disparu dans la nuit.

« En lui, monsieur Holmes, il y avait quelque chose de troublant. Je ne parle pas de ce visage spectral qui luisait tout blanc comme du fromage dans l'obscurité. Je pense à une impression plus subtile, à quelque chose de furtif, de sournois, de coupable. Quelque chose qui n'avait rien à voir avec le garçon franc et viril que j'avais connu. Je suis demeuré là, stupide, horrifié.

« Mais quand on a joué au soldat pendant deux ans avec le frère Boer comme partenaire, on ne perd pas longtemps la tête et on réagit promptement. A peine Godfrey avait-il disparu que j'étais devant la fenêtre. La croisée fonctionnait mal et j'ai eu du mal à l'ouvrir. Finalement j'ai pu passer dans le jardin, et j'ai couru dans l'allée en suivant la direction que je l'avais vu prendre.

« L'allée était longue et la lumière pas trop bonne, mais il m'a semblé apercevoir quelque chose qui se déplaçait devant moi. J'ai continué à courir, je l'ai appelé par son nom, mais sans succès. Quand je suis arrivé au bout de l'allée, je me suis trouvé à un croisement : plusieurs sentiers conduisaient dans diverses directions à des dépendances. Je suis resté hésitant ; c'est alors que j'ai entendu distinctement le bruit d'une porte qui se fermait. Pas derrière moi dans la maison, mais devant moi, quelque part dans l'obscurité. Assez distinctement en tout cas pour que je sois sûr, monsieur Holmes, que je n'avais pas été le jouet d'une hallucination. Godfrey s'était enfui, m'avait fui, et il avait refermé une porte derrière lui. Je l'aurais juré.

« Quoi faire ? J'ai passé une nuit agitée ; j'ai tourné et retourné l'affaire dans ma tête tout en essayant de découvrir une théorie qui rendrait compte de tous les faits. Le lendemain, j'ai trouvé le colonel plus conciliant, et comme sa femme observait que dans le voisinage certains endroits ne manquaient pas d'intérêt, j'ai saisi cette occasion pour demander si je ne pourrais pas, sans les déranger, passer chez eux une autre nuit. Un acquiescement bourru du vieil homme m'a donné tout un grand jour pour me livrer à mon inspection. Déjà j'étais persuadé que Godfrey se cachait non loin, mais il me restait à savoir où et pourquoi.

« La maison était si vaste, si pleine de coins et de recoins qu'un régiment aurait pu se dissimuler à l'intérieur sans que personne n'en eût rien su. Si elle abritait le secret, il serait bien difficile à découvrir. Mais la porte que j'avais entendue se fermer n'était certainement pas une porte de la maison. Je devais donc explorer le jardin. Exploration qui s'annonçait aisée, car mes hôtes avaient leurs occupations et me laissaient libre de me promener à mon gré.

« Il y avait plusieurs petites dépendances ; mais au bout du jardin se dressait un bâtiment isolé assez important, assez grand pour servir de résidence à un jardinier ou à un garde-chasse. Ne serait-ce pas sa porte que j'avais entendue ? Je me suis approché d'un air désinvolte comme si je faisais le tour du domaine. Sur ces entrefaites, un petit homme barbu et alerte en habit noir et chapeau melon (pas du tout le type jardinier) est apparu sur la porte. A mon étonnement, il l'a refermée derrière lui, à clé, et il a mis la clé dans sa poche. Puis il m'a dévisagé non sans surprise.

« – Vous faites un séjour ici ? m'a-t-il demandé.

« J'ai expliqué qui j'étais et j'ai dit que j'étais un ami de Godfrey.

« – C'est bien dommage, ai-je lancé négligemment, qu'il soit parti en voyage : il aurait été heureux de me voir.

« – Sûrement ! C'est bien vrai ! m'a-t-il répondu d'une manière un peu hypocrite. Mais sans doute reviendrez-vous à une époque plus propice.

« Là-dessus il s'est éloigné ; quand je me suis retourné, j'ai remarqué qu'il était resté à me surveiller, à demi caché par les lauriers qui formaient un massif au bout du jardin.

« J'ai bien regardé la petite maison quand je suis passé devant, mais les fenêtres étaient protégées par de lourds rideaux ; à ce qu'il m'a semblé, elle était vide. Je risquais de gâcher mes chances et même d'être obligé de vider les lieux si j'étais trop audacieux, car je sentais que je continuais d'être surveillé. Je suis donc rentré en flânant à la maison, et j'ai attendu la nuit avant de reprendre mon enquête. Quand il a fait noir et que tout est devenu paisible, je me suis glissé dehors par la fenêtre, et je me suis dirigé aussi silencieusement que possible vers le pavillon mystérieux.

« Je vous ai dit qu'il y avait aux fenêtres de lourds rideaux, mais en plus les volets avaient été fermés. A travers l'un d'eux cependant brillait une lueur qui a retenu mon attention. J'étais en veine : le rideau n'avait pas été tout à fait tiré, et dans le volet une fente me permettait de voir l'intérieur de la pièce. C'était une pièce assez gaie, avec une grosse lampe et un bon feu. En face de moi était assis le petit bonhomme que j'avais vu le matin. Il fumait la pipe et lisait un journal.

– Quel journal ? demandai-je.

Mon client parut ennuyé par cette interruption.

– Quelle importance ?

– Une importance extrême.

– Réellement je n'y ai pas fait attention.

– Peut-être avez-vous remarqué s'il avait le format d'un quotidien ou d'un hebdomadaire ?

– Maintenant que vous m'y faites penser, il n'était pas d'un grand format. C'était peut-être le Spectator. Mais j'ai eu peu de temps à perdre pour de tels détails, car un deuxième homme était assis le dos à la fenêtre, et j'aurais juré que ce deuxième homme était Godfrey. Je ne distinguais pas son visage, mais je connaissais suffisamment la courbure de ses épaules. Il s'appuyait sur son coude dans une attitude de grande mélancolie, le corps tourné vers le feu. J'étais en train de me demander ce que je devais faire quand on m'a tapé brusquement sur l'épaule : le colonel Emsworth était à côté de moi.

« – Par ici, monsieur, a-t-il commandé à voix basse.

« Il a marché sans ajouter un mot jusqu'à la maison et je l'ai suivi dans ma chambre. En passant dans le vestibule, il avait pris un réveil.

« – Il y a un train pour Londres à huit heures et demie, le cabriolet sera devant la porte à huit heures.

« Il était blanc de rage. En vérité, je me sentais moi-même dans une situation si fausse que je n'ai pu que balbutier quelques excuses incohérentes en arguant de mes inquiétudes pour mon ami.

« L'affaire ne souffre pas de discussion, m'a-t-il répondu d'un ton sec. Vous avez commis une intrusion indigne dans notre vie privée. Vous avez été accueilli comme un invité et vous vous êtes conduit comme un espion. Je n'ai rien à ajouter, monsieur, sinon que je désire ne jamais vous revoir !

« Alors j'ai perdu patience, monsieur Holmes, et j'ai parlé avec quelque chaleur.

« – J'ai vu votre fils, et je suis convaincu que pour une raison qui vous est personnelle vous le dissimulez au monde. Je n'ai aucune idée des motifs qui vous poussent à le retrancher de la circulation, mais je suis sûr qu'il n'est plus un être libre. Je vous avertis, colonel Emsworth, que tant que je ne serai pas rassuré sur la sécurité et le bien-être de mon ami, je n'épargnerai aucun effort pour élucider le mystère, et je ne me laisserai intimider ni par une parole, ni par un acte.

« Le vieux bonhomme m'a lancé un regard diabolique, et j'ai cru qu'il allait me sauter dessus. Je vous l'ai dépeint comme un vieux géant tout en os ; bien que je ne sois pas une mauviette, j'aurais eu du mal à lui tenir tête. Après un dernier regard furieux, il a pivoté sur ses talons et il a quitté ma chambre. Pour ma part, j'ai pris le train de huit heures et demie, avec l'intention d'aller tout droit chez vous et de solliciter conseils et assistance.

Tel fut le problème que m'exposa mon visiteur. Il présentait, comme l'a déjà compris le lecteur attentif, de sérieuses difficultés, car le choix des moyens était limité pour trouver la solution. Élémentaire, il l'était, certes ! Il comportait pourtant quelques détails neufs et intéressants en l'honneur desquels il me sera pardonné de l'avoir exhumé de mes archives. Fidèle à ma méthode d'analyse logique, j'entrepris de serrer les éléments de plus près.

– Les domestiques ? demandai-je. Combien y en avait-il dans la maison ?

– A mon avis, il n'y a que le vieux maître d'hôtel et sa femme. La vie là-bas m'a paru des plus simples.

– Dans le pavillon, pas de domestique ?

– Aucun, à moins que le petit barbu n'en soit un. Il m'a semblé cependant être d'une classe supérieure.

– Très intéressant. Vous êtes-vous rendu compte si les repas étaient portés d'un bâtiment dans l'autre ?

– A présent que vous y faites allusion, j'ai vu le vieux Ralph qui portait un panier dans le jardin en se dirigeant vers le pavillon. Sur le moment je n'ai pas pensé que le panier pouvait contenir des provisions.

– Avez-vous fait une enquête locale ?

– Oui. J'ai bavardé avec le chef de gare et avec l'aubergiste du village. J'ai simplement demandé s'ils savaient quelque chose sur mon vieux camarade Godfrey Emsworth. Ils m'ont affirmé tous les deux qu'il faisait un voyage autour du monde. Après la guerre, il serait rentré à la maison, puis serait reparti presque tout de suite. L'histoire est évidemment acceptée par les gens des environs.

– Vous n'avez pas manifesté de doutes ?

– Non.

– Très bien ! L'affaire mérite certainement une enquête. Je vous accompagnerai à Tuxbury Old Park.

– Aujourd'hui ?

Il se trouvait qu'à l'époque j'étais en train d'éclaircir le mystère qui, une fois élucidé, compromit si gravement le duc de Greyminster ; j'avais aussi reçu mandat du sultan de Turquie de me livrer à une opération que je ne pouvais négliger sans de sérieuses complications politiques. Ce ne fut

donc pas avant le début de la semaine suivante, comme me le confirme mon agenda, que je pus partir en mission dans le Bedfordshire en compagnie de M. James M. Dodd. Sur notre route vers Euston, nous prîmes en charge un gentleman grave et taciturne à cheveux gris acier, avec lequel j'avais procédé à divers arrangements préalables.

– Je vous présente un vieil ami, dis-je à Dodd. Il est possible que sa présence s'avère tout à fait superflue, à moins qu'elle ne soit au contraire capitale. Il n'est pas nécessaire d'en dire plus long dans l'état actuel des choses.

Les récits de Watson ont sans doute accoutumé le lecteur au fait que je ne gaspille pas mes mots et que je ne dévoile pas mes plans tant qu'une affaire n'est pas réglée. Dodd parut surpris, mais ne dit rien, et tous trois nous poursuivîmes ensemble notre voyage. Dans le train, je posai à Dodd une question dont je désirais qu'elle fût entendue par notre compagnon.

– Vous m'avez dit que vous aviez vu le visage de votre ami à la fenêtre, avec une netteté suffisante pour que vous ne puissiez douter de son identité ?

– Je n'ai aucun doute. Il avait le nez collé contre le carreau. La lumière de la lampe l'éclairait à plein.

– Ce ne pouvait pas être quelqu'un lui ressemblant ?

– Pas du tout. C'était lui.

– Mais vous m'avez dit qu'il avait changé ?

– Seulement son teint. Il avait le visage... comment le dépeindre ?... le visage blanc comme un ventre de poisson. Il était complètement décoloré.

– Était-il également blanc partout ?

– Non, je ne pense pas. Mais je n'ai vu que son front quand il a collé la tête contre la fenêtre.

– L'avez-vous appelé ?

– J'étais trop stupéfait, trop horrifié aussi. Puis, je l'ai poursuivi, comme je vous l'ai raconté, mais sans résultat.

Mon dossier était pratiquement complet ; il ne lui manquait plus qu'un petit élément. Quand, après une interminable randonnée en voiture, nous arrivâmes à l'étrange vieille maison de campagne qu'avait décrite mon client, ce fut Ralph, le maître d'hôtel âgé, qui nous ouvrit. J'avais loué la voiture pour la journée et j'avais prié mon ami de ne pas en bouger avant que je lui fisse signe. Ralph, ridé comme une pomme, portait le costume conventionnel (veste noire et pantalon

poivre et sel) avec une seule variante curieuse : des gants de cuir brun qu'il se hâta de retirer dès qu'il nous vit et qu'il posa sur la table de l'entrée quand il nous introduisit. Je suis doté, comme mon ami Watson l'a parfois observé, de sens anormalement développés ; or une odeur, faible mais insistante, me chatouilla les narines ; elle semblait émaner de la table de l'entrée. Je me retournai, posai mon chapeau dessus, le fis tomber, me baissai pour le ramasser et amenai mon nez à moins de vingt-cinq centimètres des gants. Indiscutablement c'était des gants que provenait cette bizarre odeur de goudron. Mon dossier, cette fois, était complet. Hélas ! Quand je raconte moi-même les histoires, j'étale mes astuces, tandis que Watson, lui, cache soigneusement ce genre de maillons dans la chaîne, ce qui lui permet de produire des effets finals sensationnels.

Le colonel Emsworth n'était pas dans sa chambre, mais au reçu du message de Ralph il ne tarda pas à arriver. Nous entendîmes son pas vif et pesant dans le couloir. Il ouvrit la porte brusquement et il se rua dans son bureau avec la barbe en bataille et le visage tordu de passion : jamais je n'avais vu de vieillard si terrible ! Il tenait à la main nos cartes de visite ; il les déchira en mille morceaux.

– Ne vous ai-je pas déclaré, infernal touche-à-tout, que je vous chassais d'ici ? Que jamais je ne revoie votre maudite tête ! Si vous entrez ici à nouveau sans ma permission, je serai dans mon droit si j'use de violence. Je vous abattraï ! Par Dieu, oui, je vous abattraï, monsieur ! Quant à vous, monsieur...

Il se tourna vers moi.

– ... Cet avertissement vaut également pour vous. Je connais votre ignoble profession, mais allez exploiter ailleurs vos talents ; ici ils n'ont pas à s'exercer.

– Je ne partirai pas d'ici, articula fermement mon client, avant d'avoir entendu de la bouche même de Godfrey qu'il ne subit aucune contrainte !

Notre hôte, malgré lui, sonna.

– Ralph, dit-il, téléphonez à la police du comté et priez l'inspecteur d'envoyer deux agents. Dites-lui qu'il y a des cambrioleurs ici.

– Un moment ! intervins-je. Vous devez savoir, monsieur Dodd, que le colonel Emsworth est dans son droit et que nous n'avons aucun statut légal chez lui. D'autre part il devrait reconnaître que votre action est uniquement dictée par votre sollicitude envers son fils. J'ose espérer que, si nous pouvons avoir cinq minutes de conversation avec le colonel Emsworth, je modifierai son point de vue sur l'affaire.

– Je ne me laisse pas si aisément influencer, répondit le vieux soldat. Ralph, faites ce que je vous ai dit. Que diable attendez-vous ? Appelez la police !

– Vous ne ferez rien de tel ! dis-je en m'adossant à la porte. Une intervention de la police provoquerait la catastrophe que vous redoutez...

Je sortis mon carnet et écrivis un mot (un seul mot) sur une feuille que je tendis au colonel.

– ... Voilà ce qui nous a conduits ici, ajoutai-je.

Il considéra la feuille de papier et de sa tête disparut toute autre expression que l'étonnement.

Comment savez-vous ?... bégaya-t-il en se laissant tomber lourdement sur une chaise.

– C'est mon affaire de savoir. C'est mon métier.

Il demeura assis à méditer ; sa main osseuse tirait les poils de sa barbe. Puis il fit un geste de résignation.

– Hé bien ! puisque vous voulez voir Godfrey, vous le verrez. Je n'y consens pas de mon plein gré, vous m'avez forcé la main. Ralph, prévenez M. Godfrey et M. Kent que dans cinq minutes nous les aurons rejoints.

Quand ces cinq minutes furent écoulées, nous traversâmes le jardin et nous arrivâmes devant le pavillon du mystère. Un petit homme barbu se tenait devant la porte ; il avait l'air considérablement surpris.

– Voilà qui est bien impromptu, colonel Emsworth ! fit-il. Tous nos plans se trouvent compromis.

– Je n'y peux rien, monsieur Kent. Nous avons la main forcée. M. Godfrey peut-il nous recevoir ?

– Oui. Il attend à l'intérieur.

Il fit demi-tour et nous conduisit dans une grande pièce bien meublée. Un homme se tenait debout, le dos au feu ; quand il l'aperçut, mon client s'élança la main tendue.

– Oh ! Godfrey, mon vieux, comme c'est chic de...

Mais l'autre l'écarta d'un geste de la main.

– Ne me touche pas, Jimmie. Garde tes distances ! Oui, tu peux me regarder de tous tes yeux. Je ne ressemble plus guère au brillant soldat de première classe Emsworth, de l'escadron B, n'est-ce pas ?

Certes son aspect était extraordinaire. On pouvait voir qu'il avait été bel homme, avec une figure bronzée par le soleil d'Afrique ; mais sur la surface brunie du visage, des taches blanchâtres avaient par plaques décoloré sa peau.

– Voilà pourquoi je ne vais pas au-devant des visiteurs, reprit-il. Je ne t'en veux pas, Jimmie, mais j'aurais préféré te voir sans ton ami. Je suppose que tu avais une bonne raison ; seulement tu me prends au dépourvu.

– Je voulais être sûr que tout se passait bien pour toi, Godfrey. Je t'ai reconnu, la nuit où tu es venu regarder par la fenêtre, et je ne pouvais pas rester en paix avant d'avoir éclairci le mystère.

– Le vieux Ralph m'avait dit que tu étais là, et je n'ai pas pu m'empêcher d'aller jeter un coup d'œil. J'espérais que tu ne me verrais pas ; j'ai couru jusqu'à mon terrier quand j'ai entendu la fenêtre s'ouvrir.

– Mais au nom du Ciel, qu'y a-t-il ?

– Oh ! l'histoire sera brève ! fit-il en allumant une cigarette. Tu te rappelles ce combat un matin à Buffelsspruit, à l'extérieur de Pretoria, sur la voie de chemin de fer de l'Est ? Tu as su que j'avais été touché ?

– Oui, je l'ai appris ; mais je n'ai pas eu de détails.

– Trois d'entre nous s'étaient séparés des autres. Le pays était accidenté, si tu t'en souviens. Il y avait Anderson, Simpson (le type que nous appelions Simpson le chauve) et moi. Nous étions partis en reconnaissance pour repérer nos frères Børs, mais ils s'étaient couchés et ils nous prirent pour cibles. Les deux autres furent tués. Je reçus dans l'épaule une balle pour éléphant. Néanmoins je me cramponnai à mon cheval ; il galopa pendant une dizaine de kilomètres avant que je m'évanouisse et roule à bas de ma selle.

« Quand je revins à moi, la nuit était tombée ; je me relevai, mais je me sentais très mal en point et affaibli. A ma vive surprise, je vis une maison tout près de l'endroit où je me trouvais : une assez grande maison avec une véranda et de nombreuses fenêtres. Il faisait mortellement froid. Tu te rappelles l'espèce de froid engourdissant qui s'abattait le soir ? Un froid terrible à vous rendre malade, très différent du froid sec et sain d'ici. Ma foi, j'étais glacé jusqu'aux os ; mon seul espoir consistait à atteindre cette maison. Je titubai, vacillai, me tirai, à demi conscient de ce que je faisais. J'ai un vague souvenir d'avoir monté les marches d'un perron, d'avoir poussé une porte, d'être entré dans une grande chambre qui contenait plusieurs lits, et de m'être jeté sur l'un d'eux en poussant un petit cri de satisfaction. Le lit était défait, mais je ne m'en souciai guère. Je ramenai les draps sur mon corps secoué de frissons, et la minute d'après je dormais comme du plomb.

« Quand je m'éveillai, c'était le matin. Il me sembla qu'au lieu d'être tombé sur un havre de santé, j'étais en plein cauchemar. Le soleil d'Afrique se déversait à flots à travers les grandes fenêtres sans rideaux ; chaque détail de ce vaste dortoir blanchi à la chaux, nu, ressortait avec une netteté absolue. En face de moi se tenait un homme tout petit, presque un nain, avec une tête énorme, qui très excité baragouinait du hollandais tout en agitant deux mains horribles qui me firent l'effet d'éponges brunes. Derrière lui se pressaient plusieurs personnes qui paraissaient très amusées par la situation ; mais j'eus froid dans le dos quand je les regardai. Aucun d'eux n'était un être humain normal. Tous étaient tordus, gonflés, défigurés d'une façon bizarre. Le rire de ces monstres était terrible à entendre.

« Personne ne parlait anglais ; mais la situation avait grand besoin d'une mise au point, car le nain à grosse tête se mettait furieusement en colère ; poussant des hurlements de bête sauvage, il m'attrapa avec ses mains déformées et voulut me jeter à bas du lit, sans se soucier du sang qui coulait de ma blessure. Ce petit monstre était fort comme un taureau. J'ignore ce qu'il serait advenu de moi si un homme d'un certain âge, qui détenait visiblement une grande autorité, n'avait été attiré par le vacarme. Il prononça quelques mots fermes en hollandais, et mon persécuteur s'éclipça. Alors il se tourna vers moi et me considéra avec stupéfaction.

« – Comment diable êtes-vous arrivé ici ? me demanda-t-il. Attendez ! Je vois que vous êtes épuisé et que cette épaule blessée réclame des soins. Je suis médecin, et je vais vous la bander. Mais vous courez ici un bien plus grand danger que sur n'importe quel champ de bataille ! Vous êtes à l'hôpital des lépreux, et vous avez dormi dans un lit de lépreux.

« As-tu besoin que je t'en dise davantage, Jimmie ? Je crois qu'en prévision de la bataille, tous ces pauvres diables avaient été évacués la veille. Puis, comme les Anglais avançaient, ils avaient été emmenés encore plus loin par leur médecin-chef. Celui-ci m'assura que, bien qu'il se crût immunisé contre la lèpre, il n'aurait jamais osé faire ce que j'avais fait. Il m'installa dans une chambre particulière, me traita avec bonté ; huit jours après j'étais évacué sur l'hôpital général de Pretoria.

« Voilà mon drame. J'ai espéré contre toute espérance ; mais à peine étais-je rentré à la maison que les terribles symptômes apparurent : ceux que tu vois sur mon visage m'apprirent que j'avais été contaminé. Que devais-je faire ? J'habitais cette propriété isolée. Nous avions deux domestiques à qui nous pouvions nous fier totalement. Il y avait un pavillon où je pouvais vivre. Sous le sceau du secret, un médecin, M. Kent, accepta de demeurer avec moi. Selon ces données, les choses semblaient assez simples. L'autre branche de l'alternative était terrible : la ségrégation pour la vie parmi des étrangers sans le moindre espoir de jamais retrouver ma liberté ! Mais le secret absolu était nécessaire ; au moindre bavardage, dans cette campagne paisible, ç'aurait été une révolution, et j'aurais été abandonné à l'autre horrible destin. Même toi, Jimmie... Même toi tu ne devais pas savoir ! Pourquoi mon père a-t-il cédé, voilà ce que je n'arrive pas à comprendre.

Le colonel Emsworth me désigna.

– Voici le gentleman qui m'a forcé la main...

Il déplia la feuille de papier sur laquelle j'avais écrit le mot « Lèpre ».

– ...Il m'a paru que puisqu'il en savait tant, mieux valait qu'il sût tout.

– Et maintenant je sais tout, dis-je. Mais du bien en sortira peut-être. Je crois que M. Kent seul a vu le malade. Puis-je vous demander, monsieur, si vous faites autorité sur ce genre de maladies qui sont, je crois, d'origine tropicale ou semi-tropicale ?

– Je possède uniquement les connaissances ordinaires d'un médecin ! me répondit-il avec une certaine raideur.

– Je ne doute pas, monsieur, que vous soyez très compétent, mais je suis sûr que vous admettez que pour un tel cas un deuxième avis serait souhaitable. Vous y avez renoncé, sans doute, parce que vous redoutiez qu'une pression pût être exercée sur vous pour que le malade fût relégué ?

– C'est exact, répondit le colonel.

– J'avais prévu cette situation, expliquai-je. J'ai amené avec moi un ami à la discrétion duquel vous pouvez vous fier absolument. J'ai pu jadis lui rendre un service professionnel ; il est disposé à vous donner un avis d'ami en même temps que de spécialiste. Il s'appelle sir James Saunders.

La perspective d'un entretien avec lord Roberts n'aurait pas suscité plus d'émerveillement chez un soldat de deuxième classe que j'en vis sur le visage de M. Kent.

– Je serai très honoré ! murmura-t-il.

– Alors je vais demander à Sir James de venir jusqu'ici. Il se trouve actuellement dans la voiture devant la maison. En attendant, colonel Emsworth, nous pourrions peut-être nous réunir dans votre bureau, où je vous fournirai les explications indispensables.

Et voilà où me manque mon Watson ! Par des questions sournoises ou des exclamations de surprise, il aurait élevé la simplicité de mon art, qui n'est au fond que du bon sens systématisé, au niveau d'un prodige. Quand je raconte moi-même, je ne bénéficie pas de cet adjuvant. Tant pis ! Je vais livrer le processus de mes pensées exactement comme je l'ai livré à mes quelques auditeurs auxquels s'était jointe la mère du Godfrey, dans le bureau du colonel Emsworth.

– Ce processus, dis-je, est basé sur l'hypothèse que lorsque vous avez éliminé tout ce qui est impossible, il ne reste plus que la vérité, quelque improbable qu'elle paraisse. Il arrive que plusieurs explications s'offrent encore à l'esprit ; dans ce cas on les met successivement à l'épreuve jusqu'à ce que l'une ou l'autre s'impose irrésistiblement. Appliquons ce principe à l'affaire en cours. Dès le départ, je distinguai trois explications possibles de la réclusion ou de la ségrégation de ce gentleman dans un pavillon du domaine paternel. Il y avait l'explication qu'il se cachait en raison d'un crime commis, il y avait aussi l'explication qu'il était devenu fou et que

l'on cherchait à lui épargner l'asile ; il y avait enfin l'explication qu'il était atteint d'une certaine maladie qui l'obligeait à vivre à part. Je ne pouvais pas envisager d'autres solutions possibles. J'avais donc à les examiner de près et à les peser l'une après l'autre.

« L'explication criminelle ne résistait pas à l'examen. Aucun crime mystérieux n'avait été commis dans cette région. J'en étais sûr. S'il s'agissait d'un crime qui n'avait pas encore été découvert, l'intérêt de la famille consistait à se débarrasser du délinquant et à l'expédier au plus tôt à l'étranger : non à le cacher à la maison.

« La folie me paraissait beaucoup plus plausible. La présence d'une deuxième personne dans le pavillon pouvait s'expliquer par la nécessité d'un gardien. Le fait qu'elle fermait la porte à clé quand elle sortait donnait du poids à cette hypothèse et laissait supposer qu'une contrainte était exercée. D'autre part, cette contrainte n'était pas trop sévère, puisque le jeune homme avait pu sortir et se rendre jusqu'à la maison pour apercevoir son ami. Vous vous rappellerez, monsieur Dodd, que j'ai cherché à vous arracher des précisions de détail : je vous ai demandé, par exemple, quel était le journal que lisait M. Kent. Si vous m'aviez dit *The Lancet* ou *The British Medical Journal*, cela m'aurait rendu service. Toutefois la loi n'interdit pas de garder un fou en un lieu privé du moment qu'il est soigné par une personne qualifiée et que les autorités ont été régulièrement prévenues. Pourquoi, dans ces conditions, ce désir forcené de secret ? Une fois encore la théorie ne cadrait pas avec les faits.

« Restait la troisième éventualité. Là, tous les faits inexplicés semblaient recevoir leur justification. La lèpre n'est pas rare en Afrique du Sud. Par hasard ce jeune homme avait pu être contaminé. Et sa famille devait se trouver dans une situation terrible si elle voulait lui éviter la ségrégation. Le secret le plus absolu était indispensable : il fallait empêcher les langues de marcher et les autorités d'intervenir. Un médecin dévoué, et suffisamment payé, accepterait sans doute de prendre soin du malade. Il n'y avait aucune raison pour que celui-ci ne fût pas autorisé à se promener une fois la nuit tombée. Une peau blanchie est un effet normal du mal. L'affaire était d'importance. Si importante que je résolus d'agir comme si mon hypothèse était par avance confirmée et prouvée. Quand en arrivant ici je remarquai que le vieux Ralph, qui porte les repas, avait des gants imprégnés de désinfectant, mes derniers doutes furent levés. Un seul mot, monsieur, vous montra que votre secret avait été percé : si je l'ai écrit au lieu de le prononcer, c'était pour vous assurer que vous pouviez vous fier à ma discrétion.

« J'étais en train d'achever cette petite analyse, quand la porte s'ouvrit ; le visage austère du grand dermatologue apparut. Pour une fois il s'était départi de son air de sphinx, et son regard brillait de chaleur humaine. Il se dirigea vers le colonel Emsworth et lui serra la main.

– Mon rôle consiste généralement à annoncer de mauvaises nouvelles, dit-il. Cette fois, c'est le contraire : votre fils n'a pas la lèpre.

– Comment !

Il s'agit d'un cas classique de pseudo-lèpre ou ichthyosis, d'une maladie de peau ; la peau devient squameuse, peu agréable à la vue ; le mal est tenace, mais probablement curable, et certainement

pas contagieux. Oui, monsieur Holmes, c'est une coïncidence remarquable ! Mais est-ce une coïncidence ? Certaines forces subtiles, dont nous ne savons rien, ne sont-elles pas entrées en action ? Est-il certain que la frayeur, qui a constamment habité le jeune homme depuis son exposition à la contagion, n'ait pas produit un effet physique simulant ce qu'il redoutait ? A aucun prix je n'engagerais ma réputation professionnelle... Mais cette dame s'est trouvée mal ! Je crois que M. Kent ferait mieux de s'occuper d'elle afin qu'elle se remette au plus tôt de ce choc joyeux.

La crinière du lion

Il est vraiment étonnant qu'un problème complexe et extraordinaire comme j'en ai rarement vu au cours de ma longue carrière active se soit présenté à moi après ma retraite, et presque à ma porte. Je venais de me retirer dans le Sussex et je m'étais entièrement adonné à cette vie apaisante de la nature à laquelle j'avais si fréquemment aspiré pendant les nombreuses années que j'avais passées dans les ténèbres londoniennes. À cette époque, le bon Watson avait quasiment disparu de mon existence. De temps à autre, il faisait un court séjour pour le week-end, dans ma petite maison, et c'était tout. Voilà pourquoi je tiens moi-même ma chronique. Ah ! s'il s'était trouvé avec moi, que n'aurait-il pas fait d'un événement aussi peu banal et de mon triomphe final ! Hélas, il faut que je raconte mon histoire à mon humble manière ; mes phrases malhabiles correspondent à mes étapes sur la route difficile qui s'allongea devant moi quand j'entrepris d'élucider le mystère de la crinière du lion.

Ma villa est située sur le versant méridional des Downs et j'ai un joli point de vue sur la Manche. À cet endroit, la côte est constituée uniquement par des falaises crayeuses que l'on ne peut descendre que par un seul sentier long et tortueux, escarpé, glissant. Au bas de ce sentier s'étend une bande de galets et de cailloux large de cent mètres, même quand la marée est haute. Ici ou là se dessinent des courbes et des creux qui constituent de magnifiques piscines naturelles dont l'eau se renouvelle régulièrement à chaque flux. Cette plage admirable se prolonge sur plusieurs kilomètres aussi bien à droite qu'à gauche, sauf sur un point où la petite anse et le village de Fulworth en interrompent la monotonie.

Ma maison est isolée. Moi, ma vieille femme de charge et mes abeilles, nous sommes seuls à vivre dans mon domaine. À huit cents mètres, toutefois, se dresse le collège bien connu de Harold Stackhurst, Les Pignons ; c'est une grande propriété où sont réunis une vingtaine de jeunes garçons qui se préparent à diverses professions sous le chaperonnage de plusieurs maîtres. Stackhurst lui-même était en son temps un rameur réputé de Cambridge, et il avait une culture universelle. Nous nous liâmes d'amitié depuis le jour où je m'établis sur la côte ; il était le seul homme du pays qui venait passer la soirée chez moi, ou chez qui je me rendais, sans invitation formelle.

Vers la fin de juillet 1907, il y eut une grosse tempête ; le vent balaya la Manche ; la mer vint fouetter la base des falaises et des lagunes subsistèrent après le reflux. Le matin auquel je pense, le vent était tombé ; toute la nature était lavée de neuf et toute fraîche. Il était impossible de travailler tant la journée s'annonçait délicieuse ; je sortis avant le petit déjeuner pour faire un tour et respirer le bon air. Je pris le sentier qui conduisait à la descente vers la plage. Tout en marchant, j'entendis un cri derrière moi : c'était Harold Stackhurst qui agitait ses bras comme un sémaphore pour me souhaiter joyeusement bonjour.

– Quelle matinée, monsieur Holmes ! Je pensais bien que je vous rencontrerais dehors.

– Vous allez nager, je vois ?...

– Ah ! vous n'avez pas perdu vos bonnes habitudes ! me dit-il en palpant sa poche gonflée. Oui. McPherson est sorti de bonne heure ; je pense que je le retrouverai par ici.

Fitzroy McPherson était le professeur de sciences : un beau gaillard bien campé, mais dont le cœur était affaibli par un rhumatisme articulaire aigu. Athlète naturel malgré tout, il excellait dans tous les sports qui ne l'obligeaient pas à des efforts excessifs. Hiver comme été, il allait nager et, nageur moi-même, je l'avais souvent rejoint dans l'eau.

À cet instant, nous vîmes McPherson en personne. Sa tête apparut au-dessus de la crête de la falaise où aboutissait le sentier. Il se dressa de toute sa hauteur, mais en vacillant comme un homme ivre. Presque aussitôt il leva les mains et, poussant un cri terrible, il tomba la face contre terre. Stackhurst et moi, qui étions à cinquante mètres de là, nous nous précipitâmes ; nous le retournâmes et le mîmes sur le dos. Visiblement il agonisait. Ces yeux qui sombraient, ces joues livides n'annonçaient que la mort. Une lueur de vie éclaira néanmoins son visage, et il prononça deux ou trois phrases sur un ton de recommandation. Il voulait nous avertir, nous mettre en garde... Mais il avait parlé d'une voix indistincte et brouillée déjà par la mort. Les derniers mots que j'entendis et que je compris jaillirent de ses lèvres comme un cri :

– La crinière du lion.

La crinière du lion ? Rien de plus hors de propos, d'inintelligible. Et pourtant, j'étais sûr de ce que j'avais entendu. Il se souleva à demi, battit l'air de ses bras, retomba sur le flanc. Il était mort.

Mon compagnon était paralysé par l'horreur. Mais moi, comme le lecteur peut s'en douter, j'avais tous les sens alertés. Et j'en eus besoin, car il s'avéra bientôt que nous nous trouvions en face d'un cas extraordinaire. McPherson n'était vêtu que de son burberry, de son pantalon et d'une paire d'espadrilles non lacées. Quand il s'écroula, le burberry qu'il avait simplement jeté en travers de ses épaules glissa et découvrit son buste. Nous demeurâmes pétrifiés. Il avait le dos couvert de lignes rouge foncé, comme s'il avait été flagellé à coups redoublés par un fouet de fil de cuivre fin. L'instrument qui lui avait infligé cette punition était certainement flexible, car les longues cicatrices dessinaient des lignes courbes autour de ses épaules et de ses côtes. Du sang s'égouttait de son menton : il s'était mordu la lèvre inférieure dans un spasme de souffrance. Ce qu'avait été cette souffrance, ses traits déformés le révélaient.

Je me trouvais à genoux auprès du corps tandis que Stackhurst était demeuré debout, quand une ombre se projeta sur le sol : Ian Murdoch était arrivé à côté de nous. Murdoch était le professeur de mathématiques ; grand, brun, maigre, il était si taciturne et distant qu'il n'avait pas d'amis. Il semblait vivre dans un royaume élevé, abstrait, de racines irrationnelles et de sections coniques qui le rattachait peu à la vie ordinaire. Les étudiants le considéraient comme un original et l'auraient sans doute chahuté s'ils n'avaient pas flairé un peu de sang barbare dans les veines de leur professeur : héritage qui se devinait non seulement à ses yeux noirs comme du charbon et à son visage basané, mais aussi à des explosions intermittentes de mauvaise humeur qu'ils étaient unanimes à dépeindre comme féroces. Une fois, harcelé par un petit chien qui appartenait à McPherson, il s'était emparé de l'animal et l'avait fait passer par la fenêtre. Stackhurst l'aurait renvoyé pour cet exploit s'il n'avait pas été un excellent professeur. Tel était le personnage

étrange, complexe, qui survint. Il parut sincèrement bouleversé par le spectacle qu'il découvrit, bien que l'histoire du chien eût prouvé qu'il n'existait guère d'affinités entre lui et l'homme qui venait de mourir.

– Pauvre diable ! Pauvre diable ! Que puis-je faire ? Comment puis-je vous aider ?

– Étiez-vous avec lui ? Pouvez-vous nous dire ce qui est arrivé ?

– Non, j'étais en retard ce matin. Je ne suis pas allé me baigner. J'arrive tout droit des Pignons. Que puis-je faire ?

– Courez au commissariat de police de Fulworth. Expliquez le cas.

Sans un mot, il s'éloigna au pas de course. Je pris naturellement l'affaire en main, tandis que Stackhurst, assommé par cette tragédie, demeurait à côté du corps. Mon premier devoir consistait à rechercher qui se trouvait sur la plage. Je me postai en haut du sentier ; de là, je la dominais tout entière ; elle était déserte ; seules deux ou trois silhouettes sombres s'agitaient au loin dans la direction du village de Fulworth. Ayant précisé ce point, je descendis lentement le sentier. Il était fait d'argile ou de marne lisse mélangée à la craie : je vis par endroits la même empreinte de pieds qui descendaient et remontaient. Personne d'autre n'était allé à la plage par ce sentier. À un endroit, j'observai la marque d'une main ouverte avec les doigts tendus dans le sens de la montée : ce qui signifiait seulement que le pauvre McPherson était tombé en remontant. Je vis aussi des creux arrondis : plus d'une fois, il avait dû s'effondrer sur les genoux. Au bas du sentier s'étendait une grande lagune abandonnée par le reflux de la mer. McPherson s'était dévêtu à côté, car une serviette était encore posée sur un rocher. Elle était pliée et sèche, ce qui semblait indiquer qu'il n'était même pas entré dans l'eau. En marchant sur les galets, j'aperçus quelques petites plaques de sable où je reconnus l'empreinte de ses espadrilles et aussi de son pied nu. Ce dernier fait prouvait qu'il s'était disposé à se baigner ; mais la serviette sèche indiquait qu'il ne l'avait pas fait.

Ainsi se posait le problème : un problème aussi étrange que les plus étranges que j'avais eu autrefois à résoudre. McPherson n'était pas demeuré plus d'un quart d'heure sur la plage. Stackhurst l'avait suivi de près après sa sortie des Pignons : donc il ne pouvait y avoir de doutes là-dessus. Il allait se baigner et il s'était mis en tenue, comme ses pieds nus le confirmaient. Puis il avait brusquement remis ses vêtements, sans même les boutonner. Et il était reparti sans se baigner ou du moins sans se sécher. La cause de ce revirement ? Il avait été fustigé d'inhumaine façon, torturé à s'en mordre la lèvre jusqu'au sang pendant son agonie, et abandonné avec juste assez de force pour remonter le sentier et mourir. Qui avait commis une agression aussi barbare ? Il y avait bien des petites grottes et des cavernes à la base des falaises, mais le soleil bas les éclairait directement, et elles ne pouvaient servir de cachettes. D'autre part, j'avais distingué des silhouettes lointaines sur la plage, mais si lointaines qu'elles ne pouvaient être associées crime. Et puis cette large lagune où McPherson avait l'intention de se baigner s'étendait entre elles et lui au ras des rochers. Sur la mer, quelques barques de pêche étaient assez proches : leurs occupants pourraient être interrogés plus tard. Plusieurs voies s'offraient donc à l'enquête ; aucune ne menait vers un objectif bien évident.

Quand je retournai enfin auprès du corps, un petit groupe était rassemblé autour de lui. Il y avait bien entendu Stackhurst, et Ian Murdoch qui venait d'arriver avec Anderson, le policier du village (un gros gaillard à la moustache couleur de gingembre, digne fils de la race lente et solide du Sussex qui dissimule beaucoup de bon sens sous un extérieur pesant et silencieux). Il nous écouta, prit note de tout ce que nous lui racontâmes, et finalement me tira à part.

– Je serais heureux de connaître votre avis, Monsieur Holmes. C'est pour moi une grosse affaire, et si je me trompe ça fera du vilain !

– Je lui donnai le conseil d'envoyer chercher son supérieur hiérarchique immédiat, ainsi qu'un médecin. Et aussi de ne pas autoriser qu'il soit touché à quoi que ce soit. Et encore de réduire au minimum les nouvelles empreintes de pas. Après quoi je me mis en demeure de fouiller les poches du mort. Je trouvai un mouchoir, un grand couteau et un petit portefeuille. De celui-ci dépassait un bout de papier que je dépliai et tendis au policier. Une main féminine avait griffonné :

« J'y serai, vous pouvez en être sûr ! Maudie. »

Cela ressemblait à une affaire d'amour, à un rendez-vous ; mais où et quand ? Le policier le replaça dans le portefeuille qui retourna dans les poches du burberry. Puis, comme rien de plus ne semblait s'imposer, je rentrai chez moi pour le petit déjeuner après avoir fait prendre toutes dispositions utiles pour que le bas des falaises soit soigneusement fouillé.

Stackhurst vint me voir un peu plus tard pour m'informer que le corps avait été transporté aux Pignons, où se déroulait l'enquête. Il m'apporta quelques nouvelles précises et sérieuses. Comme je m'y attendais, on n'avait rien trouvé dans les petites grottes et cavernes au bas de la falaise ; mais il avait examiné les papiers qui se trouvaient dans le bureau de McPherson ; or certains lui avaient révélé qu'une correspondance intime existait entre le jeune professeur de sciences et une certaine Mlle Maud Bellamy de Fulworth. Ainsi se trouvait établie l'identité de l'auteur du billet.

– La police a pris les lettres, me dit-il. Je n'ai pas pu vous les amener. Mais il est hors de doute qu'il s'agissait d'une sérieuse affaire d'amour. Je ne vois néanmoins aucune raison de la relier à cet horrible événement, à moins que la demoiselle lui ait effectivement fixé rendez-vous.

– Difficilement à une piscine que vous aviez tous l'habitude d'utiliser ! objectai-je.

– C'est un pur hasard, dit-il, que plusieurs étudiants ne se soient pas trouvés avec McPherson.

– Est-ce bien pur hasard ?

Stackhurst fronça les sourcils en réfléchissant.

– Ian Murdoch les a retenus, m'expliqua-t-il. Il voulait procéder à je ne sais plus quelle démonstration géométrique avant le petit déjeuner. Pauvre type ! Il est terriblement affligé.

– Et pourtant, je crois qu'ils n'étaient pas bons amis ?

– À une certaine époque, non. Mais depuis un an au moins Murdoch s'était retrouvé avec McPherson sur plan aussi proche qu'il pouvait l'être avec un autre être humain, étant donné son caractère. Il n'est pas porté naturellement à se lier.

– Je comprends. Il me semble que vous m'aviez parlé il y a quelque temps d'une dispute entre eux à propos d'un chien maltraité.

– Elle s'était fort bien réglée.

– Non sans laisser peut-être certaines velléités de vengeance ?

– Non, je vous assure ! Ils étaient redevenus bons amis.

– Alors, il nous faut nous tourner du côté de la jeune fille. La connaissez-vous ?

– Tout le monde la connaît ! C'est la reine de beauté du pays. Une vraie beauté, Holmes, qui ne passerait inaperçue nulle part ! Je savais que McPherson était attiré vers elle, mais j'ignorais que les choses avaient été poussées au point que ces lettres semblent indiquer.

– Mais qui est-elle ?

– La fille de Tom Bellamy, le propriétaire de tous les bateaux et cabines de bain de Fulworth. Il a commencé comme simple pêcheur, mais maintenant il a du bien au soleil. Lui et son fils William dirigent l'affaire.

– Si nous allions faire un tour à Fulworth pour les voir ?

– Sous quel prétexte ?

– Oh ! nous en trouverons un aisément ! Après tout, ce pauvre McPherson ne s'est pas maltraité tout seul aussi cruellement. Il y avait une main d'homme au bout de ce fouet, en admettant que ce soit un fouet qui l'ait blessé à mort. Dans cet endroit isolé, il ne devait pas avoir beaucoup de relations. En en faisant le tour, nous finirons bien par découvrir le mobile, qui à son tour nous mènera au criminel.

Si nous n'avions pas eu l'esprit tourmenté par la tragédie du matin, notre promenade à travers les Downs parfumées de thym aurait été fort agréable ! Le village de Fulworth est situé dans le

creux d'un demi-cercle qui forme baie. Derrière le vieux hameau, plusieurs maisons modernes avaient été construites sur le terrain en pente. Stackhurst me conduisit vers l'une d'elles.

– Voilà Le Havre, comme Bellamy l'a baptisé. Celle qui a une tourelle sur l'angle et un toit d'ardoises. Elle n'est pas mal pour un homme parti de rien... Oh ! oh ! Regardez, Holmes !

La porte du jardin venait de s'ouvrir ; quelqu'un la franchissait pour sortir. Impossible de se tromper sur la silhouette haute, anguleuse, dégingandée. C'était Ian Murdoch le mathématicien. Il nous croisa sur la route.

– Ohé ! fit Stackhurst.

Murdoch répondit par un signe de tête, un curieux regard de biais, et il nous aurait dépassés si son directeur ne l'avait arrêté.

– Que faisiez-vous là ? lui demanda-t-il.

Le visage de Murdoch s'enflamma de colère.

– Je suis votre subordonné, monsieur, mais uniquement sous votre toit. Je ne crois pas que j'aie à vous rendre compte de ma vie privée.

Après tout ce qu'il avait enduré, Stackhurst avait les nerfs à fleur de peau. À un autre moment, peut-être, il aurait mieux réagi. Mais il perdit complètement son sang-froid.

– En de telles circonstances, votre réponse est impertinente, monsieur Murdoch !

– Votre propre question relève du même terme.

– Ce n'est pas la première fois que je me heurte à votre insubordination. Ce sera la dernière. Vous voudrez bien prendre vos dispositions, aussi rapidement que possible, pour enseigner les mathématiques ailleurs que chez moi.

– J'en avais l'intention. J'ai perdu aujourd'hui le seul être qui rendait Les Pignons vivables.

Il s'éloigna. Stackhurst, furieux, demeura à le regarder.

– Il est décidément impossible, insupportable ! cria-t-il.

La seule chose qui me vint naturellement à l'esprit fut que Ian Murdoch venait de sauter sur la première chance de prendre le large. Un soupçon vague, nébuleux, commença à prendre forme

dans ma tête. Peut-être notre visite aux Bellamy projetterait-elle une lueur nouvelle sur l'affaire ? Stackhurst se ressaisit et nous nous dirigeâmes vers la maison.

M. Bellamy était dans la force de l'âge. Il avait une magnifique barbe rousse. Mais son humeur ne parut pas excellente, et son visage devint bientôt aussi rouge que son poil.

– Non, Monsieur, je ne désire pas de détails. Mon fils...

Il nous désigna un jeune homme robuste qui était assis, maussade et renfrogné, dans un coin du petit salon.

– ... Mon fils pense comme moi : les intentions de ce M. McPherson envers Maud étaient inconvenantes. Oui, Monsieur, le mot « mariage » n'a jamais été prononcé. Et cependant, il y a eu des lettres, des rencontres, et beaucoup d'autres choses que ni mon fils ni moi n'approuvions. Elle n'a plus sa mère. Nous sommes ses seuls gardiens. Nous sommes résolus...

Mais la parole lui fut coupée par l'apparition de la jeune fille en personne. Je n'exagère rien en affirmant qu'elle eut ravi n'importe quel jury. Qui aurait pu supposer qu'une fleur pareille avait poussé à partir d'une telle souche et dans une atmosphère aussi lourde ? J'ai rarement éprouvé de l'attrait pour des femmes, car mon cerveau a toujours gouverné mon cœur, mais il m'a suffi de regarder ce visage parfaitement dessiné, cette fraîcheur douce dans la coloration du teint, pour comprendre qu'elle devait émouvoir tout homme qui la rencontrerait. Elle poussa donc la porte et se tint devant Harold Stackhurst, tendue, les yeux grands ouverts.

– Je sais déjà que Fitzroy est mort, dit-elle. Ne craignez pas de me dire les détails.

– Il y a un autre gentleman de chez vous qui nous a appris la nouvelle, expliqua le père.

– Je ne vois pas en quoi ça concerne ma sœur, grommela le fils.

Maud lui décocha un regard vif, féroce.

– C'est mon affaire, William ! Je te prie de me laisser la régler comme je l'entends. D'après ce que je sais, il a été assassiné. Si je puis aider à désigner le criminel, c'est la moindre des choses que je puisse faire pour celui qui n'est plus.

Elle écouta le bref récit de mon compagnon avec une concentration calme qui me montra qu'elle possédait autant de caractère que de charmes. Maud Bellamy demeurera toujours dans ma mémoire comme l'image d'une jeune fille accomplie et remarquable. Sans doute me connaissait-elle déjà de vue, car elle se tourna ensuite vers moi.

– Aidez à leur châtement, Monsieur Holmes ! Je vous assure de toute ma sympathie et de tout mon concours, quels que soient les criminels !

J'eus l'impression que tout en parlant elle défilait du regard son père et son frère.

– Merci ! lui répondis-je. J'apprécie beaucoup l'instinct féminin dans de telles affaires. Vous avez dit : « les ». Vous croyez donc qu'il y avait plus d'un criminel ?

– Je connaissais assez M. McPherson pour savoir qu'il était brave et fort. Un homme seul n'aurait pas pu lui infliger de pareilles blessures.

– Pourrais-je vous dire un mot en particulier ?

– Je te le répète, Maud : ne te mêle pas de cette affaire ! cria le père.

Elle me lança un regard désespéré :

– Que puis-je faire ?

– Tout le monde connaîtra bientôt les faits, répondis-je. Aussi, le mal ne sera pas grand si je les expose ici. J'aurais préféré un entretien privé, mais puisque votre père ne le permet pas, il participera à notre conversation !...

Je parlai alors du billet qui avait été trouvé dans la poche de McPherson.

– ... Il en sera certainement fait état à l'enquête. Puis-je vous demander de me donner quelques explications ?

– je ne vois aucune raison d'en faire mystère, répondit-elle. Nous étions fiancés, nous devions nous marier ; nous gardions secret notre projet parce que l'oncle de Fitzroy, qui est très âgé et à l'article de la mort paraît-il, aurait pu le déshériter s'il s'était marié contre son gré. Il n'y avait pas d'autre raison.

– Tu aurais pu nous le dire ! grogna M. Bellamy.

– Je vous l'aurais dit, père, si vous lui aviez témoigné la moindre sympathie.

– Je ne veux pas que ma fille sorte avec des garçons hors de son village.

– Votre préjugé contre lui nous a empêchés de vous avertir. Quant à ce rendez-vous...

Elle fouilla dans sa robe et en retira un papier chiffonné.

– ... C'était une réponse à ceci...

Elle le lut :

« Chérie, comme d'habitude au même endroit sur la plage, mardi, après le coucher du soleil. C'est la seule heure où je pourrai m'échapper. F. M. »

Elle ajouta :

– ...Mardi, c'était aujourd'hui. J'avais l'intention de le rencontrer ce soir.

Je retournai le billet.

– Ce petit mot n'est pas arrivé par la poste. Comment l'avez-vous reçu ?

– Je préférerais ne pas répondre à cette question. Elle est réellement sans le moindre rapport avec l'affaire sur laquelle vous enquêtez. Mais sur tout ce qui se rapporte à elle, je vous répondrai très librement.

Elle tint parole ; mais son interrogatoire ne nous apprit rien de nouveau. Elle n'avait aucune raison de croire que son fiancé avait un ennemi caché, mais elle convint qu'elle avait eu plusieurs admirateurs très ardents.

– Puis-je vous demander si M. Ian Murdoch figurait dans le nombre ?

Elle rougit et parut embarrassée.

– À une certaine époque, je crois qu'il l'a été. Mais tout a changé quand il a compris quelles relations nous unissaient, Fitzroy et moi.

À nouveau l'ombre de cet homme étrange sembla poindre avec une précision accrue. Il faudrait fouiller son passé. Sa chambre devrait être soigneusement inventoriée. Stackhurst m'aiderait de toute sa bonne volonté, car ses soupçons s'étaient éveillés. Nous revînmes du Havre avec l'espoir que nous avions saisi un bout de l'écheveau.

Une semaine s'écoula. L'enquête n'avait rien éclairci et elle se poursuivait. Stackhurst s'était discrètement renseigné sur son subordonné, et une fouille superficielle de sa chambre n'avait donné aucun résultat. Personnellement, j'avais tout repris à zéro et j'avais travaillé autant avec mes jambes qu'avec ma tête : en vain. Jamais le lecteur ne trouvera dans toutes mes chroniques un cas où je me sois trouvé absurdement à la limite de mon pouvoir. Le mystère dépassait même mes facultés imaginatives. Et puis survint un incident : l'incident du chien.

Ma vieille femme de charge en entendit parler la première, grâce à ce mystérieux sans-fil qui permet aux gens de la campagne d'avoir des nouvelles des uns et des autres.

– Une bien triste histoire, monsieur, l'histoire du chien de M. McPherson ! me dit-elle un soir.

Je n'encourage jamais sa conversation, mais pour une fois j'insistai pour avoir la suite.

– Qu'y a-t-il à propos du chien de M. McPherson ?

– Il est mort, Monsieur. Mort de chagrin pour son maître.

– Qui vous a raconté cela ?

– Mais, Monsieur, tout le monde en parle. Il se désolait que ça en devenait terrible. Il ne voulait plus rien manger depuis une semaine. Et puis aujourd'hui, deux jeunes messieurs des Pignons l'ont trouvé mort. Mort sur la plage, monsieur : exactement à l'endroit où son maître a été tué.

« Exactement à l'endroit... » Ces quatre mots retentirent dans ma tête comme un son neuf. Brusquement, j'eus l'impression confuse que ce détail était capital. Que le chien mourût, voilà qui était bien dans la nature magnifiquement fidèle des chiens. Mais « exactement à l'endroit !... » Pourquoi cette plage isolée lui avait-elle été fatale ? Était-il possible que lui aussi ait été sacrifié à une inimitié vindicative ? Était-il possible ?... Je n'avais qu'une impression confuse, mais déjà mon cerveau commençait à édifier une construction. Quelques minutes plus tard, j'arrivai aux Pignons, où je trouvai Stackhurst dans son bureau. À ma requête, il convoqua Sudbury et Blount, les deux étudiants qui avaient découvert le chien.

– Oui, il était couché juste au bord de la lagune, me confirma l'un d'eux. Il a dû suivre la piste de son défunt maître.

Je vis le cadavre du petit animal fidèle, un terrier airedale, étendu sur le paillason dans l'entrée. Le corps avait la rigidité de la mort ; les yeux saillaient ; les membres étaient tordus ; la souffrance se lisait sur cette pauvre bête comme si elle avait hurlé.

Des Pignons, je me dirigeai ensuite vers la piscine. Le soleil était couché ; l'ombre de la grande falaise s'allongeait toute noire sur l'eau qui scintillait sans plus d'éclat qu'une feuille de plomb. L'endroit était désert ; en dehors de deux oiseaux de mer qui dessinaient des cercles en poussant leurs cris, il n'y avait aucun signe de vie. Dans la lumière qui s'affaiblissait, je pus à peine distinguer les petites foulées du chien sur le sable autour du rocher où son maître avait posé sa serviette. Pendant un long moment, je demeurai plongé dans une profonde méditation. Autour de moi, les ombres s'appesantissaient. J'avais la tête pleine de pensées qui se chevauchaient à folle allure. Vous savez ce que c'est que de vivre un cauchemar dans lequel vous sentez qu'il y a une certaine chose capitale que vous recherchez et dont vous savez qu'elle est là tout en se maintenant hors de votre portée. Voilà ce que j'éprouvai ce soir-là à cet endroit marqué par la mort. Finalement, je fis demi-tour et repris lentement le chemin de ma maison.

Je venais d'arriver au faîte du sentier quand, dans un éclair, je me rappelai cette chose capitale que j'avais tant cherchée. Vous savez certainement (ou alors, Watson a perdu son temps) que je possède une ample réserve de connaissances hors du commun, sans système scientifique, mais très utiles pour les nécessités de mon travail. Mon esprit ressemble à une chambre de débarras bourrée de paquets de toutes sortes et bien rangés ; il y en a tellement que je peux très bien ne pas toujours me rappeler leur détail. Or je venais d'acquérir la certitude que quelque chose dans ma tête pouvait se rapporter à l'affaire. C'était encore vague, mais du moins j'allais être capable de préciser. Et aussi c'était monstrueux, incroyable ; pourtant, j'entrevois une hypothèse ; je la vérifierais jusqu'au bout !

Dans ma maison, une petite mansarde est pleine de livres. J'y grimpai et fourrageai pendant une heure. Mais j'en sortis avec un petit volume à couverture chocolat et argent. Avidement, je relus le chapitre dont j'avais gardé le souvenir confus. Certes, l'hypothèse était bien osée, invraisemblable ; toutefois, je n'aurais point de repos avant de m'être assuré de sa fausseté. Il était tard quand je me mis au lit. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à la tâche qui m'attendait le lendemain.

Mais cette tâche se heurta à un obstacle ennuyeux. Je venais d'avalier ma première tasse de thé et j'allais partir pour la plage quand je reçus la visite de l'inspecteur Bardle, de la police du Sussex. C'était un homme calme, massif, bovin, avec des yeux pensifs ; il me regarda d'un air très perplexe.

– Je connais, Monsieur, votre immense expérience, me dit-il en préambule. Cette visite ne présente bien entendu aucun caractère officiel et personne n'a besoin de la connaître. Mais je n'ai pas de chance avec cette affaire McPherson ! La question est de savoir si je procède à l'arrestation, ou non.

– L'arrestation de M. Ian Murdoch ?

– Oui, monsieur. Il n'y a vraiment personne d'autre, tout bien réfléchi. Voilà l'avantage d'un endroit isolé. Nous resserrons, resserrons, jusqu'à ce que l'angle soit très petit. S'il ne l'a pas fait, alors qui ?

– Qu'avez-vous contre lui ?

Il avait glané dans les mêmes sillons que moi. Il avait été frappé par le caractère de Murdoch et le mystère qui semblait planer autour de cet homme. Par ses violents accès de colère, comme en avait témoigné l'épisode du chien. Par le fait qu'il s'était disputé avec McPherson dans le passé, et que tout semblait indiquer qu'il avait eu des raisons de lui en vouloir à propos de Mlle Bellamy. Il possédait tous ces détails, comme moi, mais rien de plus, sinon que Murdoch paraissait se préparer à partir.

– Quelle serait ma position si je le laissais filer avec un pareil dossier contre lui ? me demanda fort ému le policier.

– Vous avez des trous considérables dans votre dossier contre Murdoch, lui dis-je. Le matin du crime, il peut se prévaloir d'un alibi irréfutable : il était avec les étudiants jusqu'à la dernière minute, et c'est peu après l'apparition de McPherson qu'il est arrivé derrière nous. D'autre part, réfléchissez à l'impossibilité absolue où il se serait trouvé de blesser tout seul et mortellement un homme au moins aussi fort que lui. Enfin, il y a cette question de l'instrument qui a provoqué ces blessures.

– Un fouet flexible ou quelque chose comme ça ?

– Avez-vous examiné les marques ?

– Je les ai vues. Le médecin aussi.

– Mais moi je les ai examinées soigneusement avec une loupe. Elles présentaient des particularités.

– Lesquelles, monsieur Holmes ?

Je le fis entrer dans mon bureau et je lui montrai une photographie agrandie.

– Dans des cas pareils, voilà comment je travaille ! dis-je.

– À coup sûr, vous travaillez sérieusement, Monsieur Holmes !

– Si je ne travaillais pas ainsi, je ne serais pas tout à fait ce que je suis. Maintenant, considérons cette vergeture qui s'étend autour de l'épaule droite. N'observez-vous rien de spécial ?

– Je ne saurais dire que je vois quelque chose.

– Voyons, il est évident qu'elle est d'une intensité inégale. Il y a ici un point de sang qui s'est épanché, et un autre là. Sur une deuxième trace, celle-là, nous pouvons relever des indications similaires. Que signifient-elles ?

– Je n'en ai aucune idée. Et vous ?

– Peut-être que oui, peut-être que non. Je pourrai sans doute vous en dire davantage bientôt. Tout ce qui pourra révéler l'objet qui a fait cette marque nous mènera tout droit au criminel.

– J'ai une idée, absurde bien sûr ! murmura le policier. Mais si un réseau de barbelés rougis avait été posé sur son dos, alors ces points mieux marqués pourraient représenter les endroits où les fils s'entrecroisent.

– Votre comparaison est très ingénieuse. Ou encore pourrait-on penser à un chat à neuf queues très raides et munies de petits nœuds ?

– Ma foi, Monsieur Holmes, je crois que vous avez mis le doigt dessus !

– À moins qu'il ne s'agisse d'une tout autre cause, Bardle. Mais votre dossier n'est pas encore assez pour que vous procédiez à une arrestation. En outre, nous avons les derniers mots de la victime : « La crinière du lion. »

– Je me suis demandé si Ian...

– Oui. J'y ai aussi réfléchi. Mais ce n'est pas Ian que j'ai entendu : c'est lion ; j'en suis sûr ; il l'a crié !

– Vous n'avez pas d'autre hypothèse, Monsieur Holmes ?

– Peut-être. Mais je ne voudrais pas en discuter avant de disposer d'une base plus solide.

– Et quand l'aurez-vous ?

– D'ici une heure. Peut-être avant.

L'inspecteur se gratta le menton et me regarda avec scepticisme.

– Je voudrais bien lire ce que vous avez dans la tête, Monsieur Holmes ! Peut-être ces barques de pêche ?

– Non, elles étaient trop loin.

– Alors, ce serait ce Bellamy et son gros garçon ? Ils n'étaient pas au mieux avec M. McPherson. Ne lui auraient-ils pas joué un méchant tour ?

– Non. Vous ne tirerez rien de moi avant que je sois prêt, dis-je en souriant. Maintenant, inspecteur, nous avons l'un et l'autre notre travail à faire. Si vous voulez, nous pourrions nous revoir ici à midi ?

Nous allions nous séparer quand se produisit la formidable interruption qui marqua le commencement de la fin.

La porte de ma maison s'ouvrit toute grande ; des pas maladroits résonnèrent dans le couloir, et Ian Murdoch entra en titubant dans mon bureau, livide, échevelé, ses vêtements en désordre, agrippant les meubles au passage pour ne pas tomber.

– Du cognac ! gémit-il avant de s'effondrer sur le canapé.

Il n'arrivait pas seul. Derrière lui, j'aperçus Stackhurst haletant, nu-tête, presque aussi hagard que son subordonné donné.

– Oui, du cognac ! s'écria-t-il. Cet homme en est à son dernier souffle. L'amener ici est tout ce que j'ai pu faire Deux fois en chemin il s'est évanoui.

La moitié d'un gobelet d'alcool opéra une étonnante transformation. Murdoch se redressa sur un bras et rejeta sa veste.

— Pour l'amour de Dieu ! cria-t-il. De l'huile, de l'opium, de la morphine ! N'importe quoi pour calmer cette douleur infernale !

L'inspecteur et moi poussâmes le même cri. Là, entre-croisé sur l'épaule nue de l'homme, se dessinait le même réseau de lignes rouges enflammées qui avait scellé le destin de Fitzroy McPherson.

La douleur était évidemment terrible, et elle débordait des plaies, car la respiration du blessé s'arrêtait par moments, son visage devenait noir, et il portait la main à son cœur tandis que son front ruisselait de sueur. À tout instant il pouvait mourir. Nous lui redonnâmes du cognac ; chaque nouvelle dose le ramenait à la vie. Des tampons d'ouate imbibés d'huile à salade semblèrent chasser la douleur de ces mystérieuses blessures. Enfin, sa tête retomba lourdement sur les coussins. Épuisée, sa nature avait cherché refuge dans la suprême réserve de vitalité. C'était un demi-sommeil et un demi-évanouissement, mais au moins il était soulagé de ses souffrances.

L'interroger aurait été impossible ; dès que nous fûmes rassurés sur son état, Stackhurst se tourna vers moi.

– Mon Dieu ! s'exclama-t-il. Que veut dire cela, Holmes ?

– Où l'avez-vous trouvé ?

– En bas sur la plage. Exactement à l'endroit où le pauvre McPherson a trouvé la mort. Si le cœur de Murdoch avait été aussi affaibli que celui de McPherson, il ne serait pas ici à présent. Plus d'une fois, pendant que je le transportais, j'ai cru qu'il était mort. Les Pignons étaient trop loin. J'ai pensé à votre maison.

– L'avez-vous vu sur la plage ?

– Je me promenais le long de la falaise quand je l'ai entendu crier. Il était au bord de l'eau, il chancelait comme un homme ivre. J'ai couru en bas, jeté quelques vêtements sur lui et je vous l'ai conduit ici. Pour l'amour du Ciel, Holmes, utilisez tous vos talents, n'épargnez aucune peine pour que cette malédiction s'éloigne, car on ne peut plus vivre ! Ne pouvez-vous, avec toute votre réputation mondiale, rien faire pour nous ?

– Je crois que je le peux, Stackhurst. Venez avec moi ! Et vous, inspecteur, accompagnez-nous ! Nous allons voir si nous ne pouvons pas vous livrer ce criminel.

Laisant Murdoch inconscient aux bons soins de ma femme de charge, nous descendîmes tous les trois vers la lagune de mort. Sur les galets s'élevait encore le petit tas de vêtements et de serviettes qui appartenaient à la deuxième victime. Lentement, je fis le tour du bord de l'eau ; mes compagnons me suivaient en file indienne. L'eau était en général peu profonde, mais sous la falaise où la baie formait un creux, elle avait néanmoins entre un mètre vingt et un mètre cinquante de profondeur. C'était de ce côté que se dirigeaient naturellement les amateurs de natation, car l'eau y était verte et transparente comme du cristal. Une ligne de rochers la surplombait le long de la base de la falaise ; je la suivis en scrutant les profondeurs. J'avais atteint l'endroit le plus profond quand mes yeux aperçurent ce que je cherchais, et je poussai un cri de triomphe.

– Une cyanée ! m'écriai-je. Une cyanée ! Regardez la crinière du lion !

L'objet étrange que je désignais ressemblait en effet à une boule de poils emmêlés qui auraient été arrachés à la crinière d'un lion. Il reposait sur un fond rocheux à mètre sous l'eau. C'était une méduse qui oscillait, qui respirait ; une créature chevelue avec des fils d'argent parmi ses tresses jaunes. Elle vibrait d'une dilatation lente lourde, suivie d'une contraction analogue.

– Elle a fait assez de mal ! Ses minutes sont comptées ! criai-je. Aidez-moi, Stackhurst ! Mettons pour toujours le criminel hors d'état de nuire !

Juste au-dessus du bord de l'eau, il y avait un gros rocher ; nous le basculâmes dans la lagune. Quand les rides eurent disparu, nous constatâmes qu'il reposait sur le fond rocheux où j'avais vu la cyanée. Un bout de membrane jaune qui dépassait attestait que notre criminel se trouvait dessous. Une écume épaisse, huileuse, suinta de dessous le rocher et souilla l'eau en remontant lentement à la surface.

— Ça alors, ça me dépasse ! s'exclama l'inspecteur. Qu'était-ce, Monsieur Holmes ? Je suis né et j'ai toujours vécu par ici, mais je n'ai jamais rien vu de tel. Ce n'est pas un produit du Sussex !

– Tant mieux pour le Sussex ! répondis-je. C'est probablement la tempête du sud-ouest qui l'a apportée. Rentrons chez moi, et je vous ferai connaître la terrible expérience d'un homme qui a une bonne raison de se rappeler sa première rencontre avec ce même fléau des mers.

Quand nous arrivâmes dans mon bureau, nous découvrîmes que Murdoch allait mieux : il s'était redressé sur son séant ; mais il était complètement étourdi, et de temps à autre secoué par une souffrance violente. En quelques mots, il nous dit qu'il n'avait aucune idée de ce qui lui était advenu ; il avait simplement ressenti le contact de ces terribles crocs qui l'avaient transpercé, et il lui avait fallu toute son énergie pour remonter sur la plage.

– Voici un livre, intervins-je en prenant le petit volume que j'avais déniché la veille au soir, qui m'a apporté les premières lueurs sur ce qui aurait pu demeurer à jamais ténèbres. *Out of Doors* a été écrit par le célèbre observateur J.G Wood. Wood lui-même a failli périr au cours d'une rencontre avec cette abominable créature ; aussi en parle-t-il en connaissance de cause. *Cyanea capillata* est le vrai nom du criminel, qui peut s'avérer aussi dangereux pour la vie, et beaucoup plus douloureux, qu'un cobra. Je vais vous en lire rapidement un extrait : « Si le baigneur aperçoit une masse ronde et lâche de membranes tirant sur le roux, quelque chose qui ressemblerait à de grosses boules de poils arrachés à la crinière d'un lion et à du papier d'argent, qu'il prenne garde ! Car elle est dotée d'une terrible puissance de cinglement... »

» Wood raconte alors sa propre rencontre avec la *Cyanea capillata* alors qu'il nageait au large de la côte du Kent. Il s'aperçut que cette méduse développait des filaments presque invisibles jusqu'à une distance de dix-huit mètres, et que toute personne se trouvant à l'intérieur de cette circonférence se trouvait en danger de mort. Même à cette distance l'effet produit sur Wood manqua de peu de lui être fatal : « Les innombrables fils provoquèrent sur ma peau des lignes roses qui, au cours d'un examen sérieux, se révélèrent comme de minuscules pustules, chaque point semblant être affecté d'une aiguille qui aurait cheminé à travers les nerfs... »

» Wood explique que la douleur locale est la moins pénible de cette torture extraordinaire : « Les douleurs me traversaient la poitrine ; je tombai comme si j'avais eu le corps transpercé par des balles. Le pouls s'arrêtait, puis le cœur redonnait six ou sept battements, sautait comme s'il voulait s'expulser de ma poitrine. »

» Cette méduse faillit tuer Wood, alors qu'il avait été attaqué dans un océan agité et non dans les eaux calmes et resserrées d'une piscine. Il ajoute qu'il eut du mal à se reconnaître ensuite, tant son visage était devenu blanc, ridé, ratatiné. Il avala une bouteille entière de cognac, qui semble lui avoir sauvé la vie. Je vous confie ce livre, inspecteur. Vous ne pourrez pas douter qu'il contienne une explication satisfaisante de la mort du pauvre McPherson

– Et qu'il m'innocente ! ajouta Murdoch avec un pauvre sourire. Je ne vous blâme pas, inspecteur. Et je ne vous blâme pas non plus, Monsieur Holmes, car vos soupçons étaient parfaitement normaux. Je sens qu'à la veille d'être arrêté, je ne me suis innocenté que parce que j'ai partagé le destin de mon pauvre ami.

– Non, monsieur Murdoch. J'étais déjà sur la piste, et si je m'étais trouvé sur la plage aussitôt que j'en avais eu l'intention, j'aurais pu vous épargner cette terrible aventure.

– Mais comment saviez-vous, Monsieur Holmes ?

– Je suis, sur le plan lectures, un omnivore qui retient d'étranges détails avec une mémoire tenace. Ces mots de McPherson, « une crinière de lion », m'obsédèrent. Je savais que je les avais lus quelque part dans un contexte peu banal. Vous avez vu que c'est la véritable description de cette méduse. Sans aucun doute, elle flottait sur l'eau quand McPherson la vit, et ses dernières paroles constituèrent un suprême avertissement contre ce qui avait causé sa mort.

– Du moins me voilà réhabilité ! déclara Murdoch en se remettant lentement debout. Je voudrais néanmoins vous dire deux mots d'explication. Il est vrai que j'ai aimé cette jeune fille, mais du jour où elle a choisi mon ami McPherson, je n'ai eu qu'un désir : aider à son bonheur. Je me suis contenté de vivre auprès d'eux et de leur servir de confident. J'ai souvent été le facteur de leurs messages. Je l'ai fait parce que je connaissais leur secret et qu'elle m'était si chère que je me suis hâté de lui apprendre la mort de son fiancé, de peur que quelqu'un ne me devance et ne la lui apprenne brusquement et brutalement. Elle n'a pas voulu vous parler de notre amitié, Monsieur, car elle craignait que vous ne doutiez de ma sincérité et que j'en pusse souffrir... Avec votre autorisation, je vais regagner Les Pignons : mon lit sera le bienvenu.

Stackhurst leva la main.

– Nos nerfs ont été soumis à un concert d'exaspération, lui dit-il. Pardonnez-moi le passé, Murdoch. Nous nous comprendrons mieux dans l'avenir.

Ils sortirent bras dessus bras dessous, amis pour toujours. Je restai seul avec l'inspecteur, qui me contemplait en silence avec ses yeux bovins.

– Hé bien ! vous l'avez eu ! s'exclama-t-il enfin. J'avais lu beaucoup de choses sur vous. Mais je ne les avais jamais crues. C'est merveilleux !

Je fus contraint de hocher la tête. Accepter sans sourciller un pareil compliment aurait été s'abaisser.

– J'ai été lent au début. Je me le reproche grandement. Si le corps avait été découvert dans l'eau, j'y aurais songé probablement tout de suite. C'est la serviette qui m'a trompé. Le pauvre diable n'avait évidemment aucune envie de se sécher. Mais moi, en retour, j'ai été amené à croire qu'il n'avait jamais plongé dans l'eau. Alors, dans ces conditions, pourquoi l'idée d'une attaque délibérée par un monstre marin me serait-elle venue à l'esprit ? Si bien que j'ai progressé de travers. Hé bien ! inspecteur, il m'est souvent arrivé de vous blaguer, vous seigneurs de la police ! Mais la *Cyanea capillata* a presque vengé Scotland Yard.

Le marchand de couleurs retiré des affaires

Sherlock Holmes, tout pratique et actif qu'il fût, était ce matin-là d'humeur mélancolique et philosophante.

– L'avez-vous vu ? me demanda-t-il.

– Le vieux bonhomme qui vient de sortir ?

– Oui.

– Je l'ai rencontré à la porte.

– Quelle impression vous a-t-il faite ?

– Un être pathétique, futile, brisé.

– Exactement, Watson. Pathétique et futile. Mais toute la vie n'est-elle pas pathétique et futile ? Son histoire n'est-elle pas un microcosme de l'ensemble ? Nous atteignons. Nous saisissons. Nous serrons les doigts. Et que reste-t-il finalement dans nos mains ? Une ombre. Ou pis qu'une ombre : la souffrance.

– Est-il l'un de vos clients ?

– Hé bien ! je suppose que je peux l'appeler un client. Il m'a été adressé par le Yard. Tout à fait comme un médecin adresse parfois un incurable à un charlatan. La police officielle estime qu'elle ne peut rien faire de plus, et que quoi qu'il advienne le malade ne s'en portera pas plus mal qu'aujourd'hui.

– Quelle est son affaire ?

Holmes prit sur la table une carte de visite plutôt sale.

– Josiah Amberley. Il dit qu'il était l'associé en second de Brickfall & Amberley, fabricants de produits artistiques. On voit leurs noms sur des pots de peinture. Il a fait sa petite pelote, s'est retiré des affaires à soixante et un ans, a acheté une maison à Lewisham, et s'est installé pour se reposer après une existence de travail ininterrompu. Son avenir paraissait convenablement assuré.

– Ma foi oui !

Holmes regarda quelques notes qu'il avait griffonnées au dos d'une enveloppe.

– Il s'est retiré en 1896, Watson. Au début de 1897, il a épousé une femme qui avait vingt ans de moins que lui : une assez jolie femme, si la photographie ne la flatte pas. Il avait donc de quoi vivre, plus une femme, plus des loisirs : une route droite s'allongeait devant lui. Et cependant il n'a pas fallu plus de deux ans pour qu'il devienne, comme vous avez pu vous en rendre compte, le plus misérable et le plus anéanti des êtres qui rampent sous le soleil.

– Que s'est-il passé ?

– La vieille histoire, Watson. Un mauvais ami et une épouse inconstante. Amberley avait une marotte dans la vie : les échecs. Non loin de chez lui, à Lewisham, habitait un jeune médecin qui était aussi un passionné des échecs. J'ai noté son nom : le docteur Ray Ernest. Ernest venait souvent à la maison ; une certaine intimité naturelle entre lui et Mme Amberley est née de ces visites ; vous avez pu constater en effet que notre infortuné client n'est guère favorisé en charmes extérieurs, quelles que puissent être ses qualités intérieures. Le couple est parti la semaine dernière : destination inconnue. Plus, et pis si l'on veut, l'épouse infidèle a emporté la cassette du vieillard dans ses bagages, et elle n'a pas oublié de prendre la plus grosse partie des économies qui s'y trouvaient. Pourrons-nous retrouver la dame ? Pourrons-nous sauver l'argent ? Le problème jusqu'à présent est d'une banalité extrême, mais vital pour Josiah Amberley.

– Qu'allez-vous faire ?

– Mon cher Watson, la question immédiate qui se pose est : « Qu'allez-vous faire, vous ? » Si vous avez la bonté de bien vouloir me doubler ! Vous savez que je suis préoccupé par l'affaire des deux patriarches coptes, qui devrait aboutir aujourd'hui. Je n'ai réellement pas le temps de me rendre à Lewisham ; et pourtant une enquête locale est indispensable. Le vieux bonhomme a beaucoup insisté pour que j'y aille, mais je lui ai expliqué mes difficultés. Il est disposé à accueillir mon représentant.

– Je ne crois pas, répondis-je, que je pourrai vous rendre beaucoup de services, mais je ferai de mon mieux.

C'est ainsi que, par un après-midi d'été, je partis pour Lewisham. Je me doutais peu qu'avant une semaine l'affaire où je me trouvais engagé soulèverait dans toute l'Angleterre une émotion passionnée.

La soirée était fort avancée quand je rentraï à Baker Street pour faire mon rapport. Holmes s'assit sur son fauteuil après avoir allumé sa pipe. De lentes volutes d'une fumée âcre montaient vers le plafond. Il avait laissé ses paupières retomber paresseusement sur ses yeux. J'aurais pu croire qu'il dormait si, lorsque je m'arrêtais pour reprendre haleine ou lorsque mon récit lui semblait mériter une précision supplémentaire, ses yeux gris n'apparaissaient brusquement, clairs et aigus comme des rapières, pour me transpercer d'un regard inquisiteur.

– M. Josiah Amberley a baptisé sa maison Le Havre, expliquai-je. Je crois qu'elle vous intéresserait, Holmes. On dirait un patricien ruiné qui aurait sombré dans la société de ses inférieurs. Vous connaissez ce quartier spécial, ses rues monotones avec leurs maisons en brique, les mornes artères de cette banlieue. En plein milieu se dresse une oasis d'ancienne culture et de confort : c'est cette vieille maison, qu'entoure un haut mur baigné de soleil, marbré de lichens, tapissé de mousse ; le genre de mur qui...

– Retranchez la poésie, Watson ! coupa Holmes avec sévérité. Je note simplement : un mur en brique, et haut.

– Bien ! Je n'aurais pas su que c'était Le Havre si je ne m'étais renseigné auprès d'un badaud qui fumait dans la rue. J'ai mes raisons pour mentionner cet homme : il était grand, brun, il avait de fortes moustaches et une allure assez militaire. Il a répondu à ma question par un signe de tête et m'a lancé un coup d'œil curieusement interrogateur dont par la suite j'ai eu à me souvenir.

» J'avais à peine franchi la grille que j'ai vu M. Amberley descendre l'allée. Je ne l'avais qu'aperçu ce matin, et il m'avait déjà donné l'impression d'un être bizarre ; mais quand je l'ai rencontré en pleine lumière, son aspect extérieur m'a paru encore plus anormal.

– Je l'ai étudié, naturellement, me dit Holmes. Mais votre impression personnelle m'intéresse.

– Il m'a semblé littéralement écrasé sous les soucis. Il avait le dos voûté comme s'il portait un fardeau pesant. Cependant il n'est pas aussi débile que je me l'étais imaginé : ses épaules et son thorax pourraient être ceux d'un géant, bien que sa silhouette aille en s'effilant par le bas pour se terminer sur deux jambes en fuseaux.

– Le soulier gauche plissé, le soulier droit lisse.

– Tiens, je ne l'ai pas remarqué !

– Non, vous ne l'auriez pas remarqué. J'ai repéré sa jambe artificielle. Mais poursuivez, Watson.

– J'ai été frappé par les mèches sales de ses cheveux grisonnants qui bouclaient sous son vieux chapeau de paille, ainsi que par sa physionomie : des traits creusés, et une expression farouche, avide...

– Très bien, Watson. Que vous a-t-il dit ?

– Il a commencé par me faire le récit de ses chagrins. Nous avons marché ensemble dans le jardin, ce qui m'a permis d'inspecter les lieux. Je n'ai jamais vu un endroit plus mal entretenu. Le jardin est abandonné aux mauvaises herbes ; tout respire une négligence sauvage au sein de laquelle les plantes suivent les caprices de la nature plus que les règles de l'art. Je me demande

comment une femme convenable a pu supporter un pareil décor. La maison en est au dernier degré du délabrement. Le pauvre homme semble s'en rendre compte et vouloir y remédier car un grand pot de peinture se trouvait dans l'entrée, et il tenait un gros pinceau dans la main gauche. Il était en train de repeindre les boiseries.

» Il m'a introduit dans son sanctuaire défraîchi et nous avons longuement bavardé. Bien sûr, il était déçu que vous ne fussiez pas venu vous-même.

» – Je n'escomptais guère, m'a-t-il dit, qu'un homme dans ma condition, surtout après mes gros déboires financiers, pût retenir l'attention d'une célébrité comme M. Sherlock Holmes.

» Je lui ai certifié que la question d'argent n'était pas entrée en ligne de compte.

» – Non, bien sûr ! m'a-t-il répondu. Il travaille pour l'amour de l'art. Mais même sur le plan artistique du crime, il aurait pu trouver ici quelque chose à étudier. Et la nature humaine, docteur Watson ! La noire ingratitude de tout cela ! Lui ai-je jamais refusé quelque chose ? Y a-t-il jamais eu femme plus choyée ? Et ce jeune médecin ! Il aurait pu être mon propre fils. Il avait libre accès chez moi. Il pouvait venir à n'importe quelle heure. Et pourtant, voyez comme ils m'ont traité ! Oh ! docteur Watson, ce monde est méchant, terrible !

» Voilà quel a été le thème de ses refrains pendant une bonne heure. Il n'avait pas soupçonné, je crois, leur intrigue amoureuse. Ils habitaient seuls ; une femme de charge venait dans la journée et partait à six heures du soir. Ce jour-là, le vieil Amberley, voulant faire plaisir à sa femme, avait pris deux places de balcon au Haymarket Théâtre. Au dernier moment, elle s'est plainte d'une migraine et a refusé de sortir. Il y est allé seul. Il me semble qu'il ne peut y avoir de doute là-dessus, car il m'a montré le billet inutilisé qu'il avait pris pour sa femme.

– Très intéressant ! fit Holmes, dont l'attention paraissait s'éveiller. Continuez, Watson. Je trouve votre récit captivant. Avez-vous personnellement examiné le billet ? Vous n'auriez pas par hasard relevé le numéro ?

– Justement si ! répondis-je avec une certaine vanité. Il s'est trouvé que c'était mon ancien numéro de collègue, le 31 ; je l'ai donc facilement enregistré.

– Bravo, Watson ! Son fauteuil était donc le 30 ou le 32.

– Très juste ! répondis-je ironiquement. Et au rang B.

– Je suis enchanté de vous, Watson. Que vous a-t-il dit encore ?

– Il m'a montré ce qu'il appelle sa chambre forte. En réalité c'est bien une chambre forte, comme dans une banque, avec une porte en fer et des volets à toute épreuve, m'a-t-il proclamé.

Cependant sa femme semble avoir eu le double des clés. Ils ont emporté à peu près sept mille livres en espèces et en titres.

– Des titres ! Comment pourront-ils s'en défaire ?

– Il m'a dit qu'il avait remis à la police une liste des valeurs, et qu'il espérait qu'elles seraient inutilisables. Il était rentré du théâtre vers minuit ; il avait trouvé les lieux pillés, la porte et la fenêtre ouvertes, et les fugitifs envolés sans le moindre message. Depuis, il n'a reçu aucune nouvelle. Il a aussitôt averti la police.

Holmes médita quelques minutes.

– Vous m'avez dit qu'il était en train de peindre. Que peignait-il ?

– Il repeignait le couloir. Mais il avait déjà repeint la porte et les boiseries de cette chambre dont je vous ai parlé.

– Cette occupation ne vous a-t-elle pas semblé bizarre étant donné les circonstances ?

– Il m'a dit : « Il faut bien que je fasse quelque chose pour me distraire. » Voilà son explication. Certes, c'est un peu bizarre, mais l'excentricité ne doit pas lui déplaire. Il a déchiré une photographie de sa femme devant moi, en montrant une fureur effroyable. « Je ne veux plus jamais revoir son visage maudit ! » criait-il.

– Rien de plus, Watson ?

– Si. Une chose qui m'a frappé plus que tout le reste. Je m'étais rendu à la gare de Blackheath et j'étais déjà dans le train quand j'ai vu un homme se précipiter dans le compartiment voisin du mien. Vous savez que j'ai l'œil vif pour reconnaître les visages, Holmes ? Hé bien ! c'était incontestablement l'homme grand et brun à qui je m'étais adressé dans la rue ! Je l'ai revu à London Bridge, puis je l'ai perdu dans la foule. Mais je suis persuadé qu'il me suivait.

– Sans doute, dit Holmes. Un homme grand, brun, à lourdes moustaches, m'avez-vous dit, avec des lunettes de soleil ?

– Holmes, vous êtes un sorcier. Je ne vous avais pas parlé de lunettes teintées, mais il avait des lunettes teintées.

– Et une épingle de cravate maçonnique ?

– Holmes !

– Enfantin, mon cher Watson ! Mais redescendons au niveau du pratique. Je dois vous confesser que l'affaire, qui me semblait absurdement simple, si simple qu'elle ne méritait guère mes attentions, se présente maintenant sous un jour très différent. Bien que vous soyez passé dans votre mission à côté de tout ce qui était important, les choses qui se sont imposées d'elles-mêmes à votre observation me donnent beaucoup à penser.

– À côté de quoi suis-je passé ?

– Ne vous vexez pas, mon cher ami ! Vous savez que je suis tout à fait objectif. Personne d'autre n'aurait fait mieux. Certains moins bien, peut-être. Mais vous êtes visiblement passé à côté de points essentiels. Que pensent les voisins de cet Amberley et de sa femme ? Voilà ce qu'il aurait été important de savoir. Et que pensent-ils du docteur Ernest ? Était-il le gai Lothario que l'on peut supposer ? Avec vos avantages naturels, Watson, n'importe quelle femme vous aide et devient votre complice. Avez-vous interrogé la postière ou la femme de l'épicier ? Je vous vois très bien chuchotant de petits riens à l'oreille de la jeune bonne de l'Ancre-Bleue et recevant en échange des tas de renseignements. Tout cela, vous l'avez négligé.

– Je peux encore le faire.

– C'est déjà fait. Grâce au téléphone et au concours du yard, je peux généralement obtenir l'essentiel sans quitter ma chambre. En fait, mes informations confirment l'histoire du bonhomme. Il a la réputation dans le pays d'être un avare en même temps qu'un mari rude et exigeant. Il est certain qu'il avait une grosse somme d'argent dans sa chambre forte. Il est également vrai que le jeune docteur Ernest, célibataire, jouait aux échecs avec Amberley et sans doute à d'autres jeux avec sa femme. Tout cela semble ne pas faire un pli ; on pourrait croire qu'il n'y a rien d'autre à dire ; et pourtant, pourtant !...

– Qu'entrevoyez-vous ?

– Mon imagination, sans doute, travaille... Bien. Restons-en là, Watson. Terminons une journée de labeur par un peu de musique. Carina chante ce soir à l'Albert Hall, et nous avons le temps de nous habiller, de dîner et de l'entendre.

Le lendemain matin, je me levai de bonne heure ; mais des miettes de toasts et des coquilles vides m'apprirent que mon compagnon avait été encore plus matinal que moi. Sur la table je trouvai un billet écrit à la diable.

« *Cher Watson,*

« *Il y a un ou deux points que je souhaiterais établir avec M. Josiah Amberley. Quand ce sera fait, nous pourrons laisser tomber l'affaire... ou la reprendre. Je voudrais vous prier d'être disponible vers trois heures, car il serait possible que j'aie besoin de vous. S. H. »*

Je ne revis pas Holmes avant l'heure dite. Il rentra l'air grave, préoccupé, distant. Dans de tels moments, il était plus sage de le laisser seul.

– Amberley est-il venu ?

– Non.

– Ah ! je l'attendais !

Il ne fut pas déçu, car bientôt le vieux bonhomme arriva avec une expression de lassitude et d'embarras sur son visage austère.

– J'ai reçu un télégramme, monsieur Holmes. Je n'y comprends rien.

Il le tendit à Holmes qui le lut à haute voix.

« Venez tout de suite sans faute. Puis vous donner des renseignements sur votre récente perte. Elman, au presbytère. »

– Expédié de Little Purlington à deux heures dix, dit Holmes. Little Purlington se trouve dans l'Essex, il me semble, non loin de Frinton. Hé bien ! naturellement, vous allez partir tout de suite ! Ce télégramme émane d'une personne responsable, le curé de l'endroit. Où est mon répertoire ? Voilà, nous l'avons. J. C. Elman, maître ès arts, habitant à Mossmoor, Little Purlington... L'indicateur, Watson, je vous prie !

– Il y a un train qui part à cinq heures vingt de Liverpool Street.

– Parfait. Vous feriez mieux de l'accompagner, Watson. Il peut avoir besoin d'aide ou de conseils. Nous sommes parvenus à un tournant dans cette affaire.

Mais notre client ne semblait pas du tout disposé à partir.

– C'est complètement absurde, monsieur Holmes ! dit-il. Que peut savoir cet homme de ce qui m'est arrivé ? C'est du temps et de l'argent dépensés en pure perte !

– Il ne vous aurait pas télégraphié s'il n'avait du neuf à vous communiquer. Télégraphiez immédiatement que vous partez pour Little Purlington.

– Je ne crois pas que je vais y aller.

Holmes prit son air le plus sévère.

– Vous produiriez sur la police et sur moi-même la pire impression, monsieur Amberley, si, lorsqu'une piste aussi évidente se révèle, vous refusiez de la suivre. Nous devrions alors penser que vous ne tenez pas beaucoup à approfondir cette enquête.

Notre client parut horrifié.

– Oh ! j'irai évidemment si vous le prenez ainsi ! dit-il. À première vue, il semble absurde que cet ecclésiastique sache quoi que ce soit, mais si vous croyez...

– Oui, je le crois ! interrompit Holmes avec emphase.

Il me prit à part avant que nous partions et me donna un conseil qui montrait l'importance qu'il attachait à cette démarche.

– Ce qui compte, c'est qu'il parte ! me chuchota-t-il. S'il s'échappe, ou s'il rentre, filez à la poste la plus proche, et envoyez-moi un simple mot : « Décampé. » Je m'arrangerai pour qu'il m'atteigne où je serai.

Little Purlington n'est pas d'un accès facile, car il est situé sur une voie secondaire. Le souvenir que j'ai gardé de mon voyage n'est pas désagréable : il faisait beau et chaud, le train roulait avec lenteur, mon compagnon de route ne soufflait mot, sauf pour lancer par intermittence une remarque sardonique sur la stupidité de ce voyage. Devant la gare, nous louâmes une voiture qui nous emmena jusqu'au presbytère, à plus de trois kilomètres. Nous fûmes reçus par un ecclésiastique solennel, imposant, presque majestueux. Notre télégramme était posé sur son bureau.

– Hé bien ! messieurs, nous dit-il, que puis-je faire pour votre service ?

– Nous sommes venus, expliquai-je, à la suite de votre télégramme.

– Mon télégramme ? Je ne vous ai pas télégraphié !

– Je veux parler du télégramme que vous avez expédié à M. Josiah Amberley au sujet de sa femme et de son argent.

– Si c'est une plaisanterie, monsieur, elle me paraît d'un goût douteux ! répondit l'ecclésiastique d'un ton sec. Je n'ai jamais entendu prononcer le nom de ce gentleman, et je n'ai télégraphié à personne.

Notre client et moi, nous nous regardâmes avec stupéfaction.

– Peut-être y a-t-il erreur ? dis-je. N'y aurait-il pas ici deux presbytères ? Voici le télégramme que nous avons reçu : il est signé Elman et daté du presbytère.

– Il n'y a qu'un presbytère, monsieur, et un seul curé. Ce télégramme est un faux abominable, dont la police aura à connaître. En attendant, je ne vois pas pourquoi nous prolongerions cet entretien.

M. Amberley et moi, nous nous retrouvâmes sur la route qui traversait le village probablement le plus primitif de l'Angleterre. Nous nous rendîmes au bureau de poste, mais il était déjà fermé. Cependant il y avait le téléphone à la petite auberge en face de la gare ; j'obtins Holmes au bout du fil ; mon ami partagea notre étonnement.

– Très bizarre ! fit la voix lointaine. Très intéressant ! Je crains, mon cher Watson, qu'il n'y ait pas de train ce soir pour rentrer. Je vous ai bien involontairement condamné aux horreurs d'une auberge de campagne. Toutefois vous avez la nature, Watson, la nature et Josiah Amberley. Vous pourrez être en pleine communion avec les deux.

J'entendis son petit rire quand il raccrocha.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que la réputation d'avarice de mon compagnon n'était pas usurpée. Il avait grommelé sur la dépense occasionnée par le voyage, il avait voulu voyager en troisième classe, le lendemain matin il contesta le détail de la note d'hôtel. Quand nous arrivâmes enfin à Londres, il était difficile de dire lequel de nous deux était de plus mauvaise humeur.

– Vous feriez mieux de passer par Baker Street, lui dis-je. M. Holmes peut avoir de nouvelles instructions à vous donner.

– Si elles valent les dernières, je ne vois pas à quoi elles pourraient me servir ! répondit Amberley en ricanant.

Néanmoins il m'accompagna. J'avais déjà averti Holmes par télégramme de l'heure de notre arrivée, mais nous trouvâmes un message nous informant qu'il nous attendait à Lewisham. À cette surprise en succéda une autre. Nous découvrîmes qu'il n'était pas seul dans le petit salon de notre client. Un homme au visage grave, impassible, était assis à côté de lui ; il avait des lunettes teintées et une épingle de cravate maçonnique.

– Je vous présente mon ami, M. Barker ! annonça Holmes. Il s'est intéressé également à votre affaire, monsieur Amberley, bien que nous ayons travaillé séparément. Mais nous avons tous deux la même question à vous poser !

M. Amberley s'assit pesamment. Il sentait l'imminence d'un danger. Je le devinai à ses yeux tirés et à sa physionomie agitée.

– Quelle est cette question, monsieur Holmes ?

– Simplement celle-ci : qu'avez-vous fait des cadavres ?

L'homme bondit en poussant un cri. Ses mains osseuses battirent l'air. Il avait la bouche ouverte. Pendant un moment il ressembla à un très vilain rapace. En un éclair, nous eûmes la vision du véritable Josiah Amberley, démon dont l'âme était aussi tordue que le corps. Quand il retomba sur son siège, il porta une main à sa bouche comme pour étouffer un accès de toux. Holmes bondit comme un tigre, l'empoigna par la gorge et lui courba le cou jusqu'à ce que son visage touchât presque le plancher. Une pilule blanche s'échappa des lèvres du monstre.

– Pas de raccourcis, Josiah Amberley ! Les choses doivent suivre leur cours normal et régulier. Alors, Barker ?

– Un fiacre attend à la porte, répondit notre compagnon.

– Nous ne sommes qu'à quelques centaines de mètres du commissariat. Je vais vous accompagner. Vous pouvez rester ici, Watson. Je serai de retour avant une demi-heure.

Le vieux marchand de couleurs avait la force d'un lion dans la moitié supérieure de son corps ; mais entre les mains de deux sportifs expérimentés, il était réduit à l'impuissance. Il eut beau se débattre, il fut traîné jusqu'au fiacre et je pris ma faction solitaire dans cette maison sinistre. Holmes revint peu après en compagnie d'un jeune et élégant inspecteur de police.

– J'ai laissé Barker veiller aux formalités, me dit Holmes. Vous ne connaissiez pas encore Barker, Watson ? C'est mon grand concurrent sur la côte du Surrey. Quand vous m'avez parlé d'un homme brun et de haute taille, je n'ai pas eu de mal à compléter le portrait. Il a plusieurs bonnes affaires à son actif, n'est-ce pas, inspecteur ?

– Il est en effet intervenu à plusieurs reprises, répondit l'inspecteur avec quelque réserve.

– Oui, ses méthodes ne sont pas toujours régulières. Les miennes non plus. Mais les irréguliers sont parfois utiles, vous savez ! Vous, par exemple, avec votre avertissement réglementaire que tout ce qu'il dirait pourrait être utilisé contre lui, vous n'auriez jamais arraché à ce bandit le début d'une confession.

– Peut-être que non. Mais nous y serions arrivés tout de même, monsieur Holmes. Ne croyez pas que nous n'avions pas notre opinion sur l'affaire et que nous n'aurions pas arrêté ce bonhomme ! Vous nous excuserez si nous ne sommes guère contents lorsque vous intervenez avec des méthodes que nous ne pouvons pas employer, et que vous nous privez du crédit que nous aurions tiré d'un succès plus tardif.

– Je ne vous retirerai aucun crédit, MacKennon ! Je vous affirme qu'à partir de maintenant je m'efface. Quant à Barker, il n'a fait que ce que je lui ai dit de faire.

L'inspecteur sembla considérablement soulagé.

– C'est très chic de votre part, monsieur Holmes. La louange ou le blâme vous importent peu sans doute, mais pour nous c'est très différent, quand la presse commence à poser des questions.

– D'accord ! Mais comme de toute manière la presse pose des questions, il vaut mieux avoir les réponses toutes prêtes. Que direz-vous, par exemple, si un reporter intelligent vous demande les points précis qui ont éveillé vos soupçons et qui vous ont finalement convaincu de la réalité des faits ?

L'inspecteur fut embarrassé.

– Nous ne semblons pas tenir encore la réalité des faits, monsieur Holmes. Vous dites que le prisonnier, en présence de trois témoins, a pratiquement avoué, en essayant de se suicider, qu'il avait assassiné sa femme et l'amant de celle-ci. Quels autres faits possédez-vous ?

– Avez-vous prévu une perquisition ?

– Trois agents sont en route.

– Alors vous aurez bientôt le fait le plus évident de tous. Les cadavres ne peuvent pas être bien loin. Fouillez les caves et le jardin. Ce ne devrait pas être trop long de remuer les endroits les plus vraisemblables. Cette maison est plus ancienne que les canalisations d'eau. Il doit donc y avoir quelque part un puits hors d'usage. Essayez votre chance de ce côté.

– Mais comment l'avez-vous deviné, et comment le crime a-t-il été commis ?

– Je vous montrerai d'abord comment il a été commis. Ensuite je vous fournirai les explications qui vous sont dues, à vous et à mon très patient ami dont l'assistance m'a été constamment inestimable. Mais en premier lieu, je voudrais vous éclairer sur la mentalité de cet individu. Elle est assez particulière, au point que je crois qu'il atterrira plus vraisemblablement à Broadmoor que sur l'échafaud. Il possède à un degré élevé cette sorte d'esprit qui caractérise plutôt le tempérament d'un Italien du Moyen Âge que celui d'un Anglais d'aujourd'hui. C'était un avare redoutable ; il s'est rendu tellement odieux par ses mesquineries qu'il a fait de sa femme une proie toute prête pour le premier aventurier venu. Ce personnage s'est présenté sous la personne du médecin joueur d'échecs. Amberley excellait aux échecs : ce qui dénotait, Watson, une intelligence capable de concevoir des plans. Comme tous les avares, il était jaloux ; sa jalousie est devenue une obsession poussée à la frénésie. À tort ou à raison, il a soupçonné une intrigue amoureuse. Il a décidé de se venger, et il a manigancé son projet avec une habileté diabolique. Venez !

Holmes nous mena dans le couloir d'un pas aussi assuré que s'il avait vécu dans la maison, et il s'arrêta devant la porte ouverte de la chambre forte.

– Pouah ! Quelle affreuse odeur de peinture ! s'écria l'inspecteur.

– Vous venez de tomber sur notre premier indice, dit Holmes. Vous pouvez remercier le docteur Watson qui avait remarqué l'odeur sans toutefois en déduire la raison. Voilà ce qui m'a mis le pied sur la piste. Pourquoi cet homme, à un pareil moment, remplissait-il sa maison d'odeurs fortes ? Évidemment afin de masquer une autre odeur qu'il voulait dissimuler : une odeur coupable, qui aurait éveillé des soupçons. Puis je pensai à cette chambre que vous voyez, avec sa porte en fer et ses volets à toute épreuve : une chambre hermétiquement close. Reliez ces deux faits ! où mènent-ils ? Je ne pouvais en décider qu'en examinant moi-même la maison. J'étais déjà certain que l'affaire était grave ; car j'avais pris mes renseignements au Haymarket Théâtre (autre information donnée par le docteur Watson, à qui rien n'échappe) et j'avais reçu l'assurance que ni le 30 ni le 32 du rang B du balcon n'avaient été occupés ce soir-là. Amberley n'était donc pas allé au théâtre ; son alibi tombait à l'eau. Il a commis une grosse erreur en permettant à mon astucieux ami de relever le numéro du fauteuil qu'il avait loué pour sa femme. La question qui se posait maintenant était de savoir comment je pourrais examiner les lieux. J'ai envoyé un agent dans un village impossible, et j'ai fait convoquer mon bonhomme à une heure telle qu'il ne pouvait pas rentrer le jour même. Pour prévenir tout accident, le docteur Watson l'a accompagné. J'avais pris le nom du curé, bien sûr, dans le répertoire des ecclésiastiques. Est-ce clair ?

– C'est formidable ! répondit l'inspecteur.

– Ne redoutant aucune interruption, je me suis mis en demeure de cambrioler la maison. Le cambriolage m'a toujours tenté, mais je ne m'y suis livré qu'en de rares occasions... Dommage ! J'aurais pu me faire un nom chez les gangsters... Observez bien ce que j'ai découvert. Voyez-vous le tuyau du gaz qui court le long de la bordure ? Très bien. Il grimpe dans l'angle du mur, et il y a un robinet ici dans le coin. Le tuyau se prolonge dans la chambre forte, comme vous pouvez le constater, et aboutit à cette rose de plâtre au centre du plafond, où il est dissimulé par l'ornementation. Cette extrémité du tuyau n'est pas bouchée. A n'importe quel moment, en tournant le robinet de l'extérieur, la chambre pouvait être inondée de gaz. Avec la porte et les volets clos, avec le robinet ouvert, je ne donnerais pas deux minutes de vie à quiconque se trouvant enfermé à l'intérieur. Par quelle ruse infernale les a-t-il attirés là-dedans ? Cela je l'ignore. Mais une fois pris au piège, ils ont été à sa merci.

L'inspecteur examina le tuyau avec intérêt.

– L'un de nos agents a noté une odeur de gaz, dit-il. Mais bien entendu la porte et la fenêtre étaient ouvertes, et la peinture déjà commencée. Il s'était mis juste la veille à repeindre, nous a-t-il dit. Et quoi encore, monsieur Holmes ?

– Hé bien ! il s'est produit un incident imprévu. À l'aube, je m'éloignais par la fenêtre de la cuisine quand j'ai senti une main me prendre à la gorge, et une voix me m'a dit :

» – Alors, mon gaillard, que faites-vous ici ?

» Quand j'ai pu tourner la tête, j'ai reconnu les lunettes teintées de mon ami et concurrent M. Barker. C'était une curieuse rencontre ; nous en avons bien ri, je crois... Je pense qu'il avait été prié par la famille du docteur Ernest de procéder à quelques vérifications, et il en était venu à la même conclusion que moi. Depuis quelques jours il surveillait la maison, et il avait repéré le docteur Watson au nombre des visiteurs suspects. Il lui était difficile d'arrêter Watson, mais, quand il a vu un homme s'échapper par la fenêtre de la cuisine, il n'a pas pu se retenir. Je lui ai donc fait part de mes découvertes, et nous avons poursuivi l'affaire ensemble.

– Pourquoi lui ? Pourquoi pas nous ?

– Parce que j'avais l'intention de procéder à la petite expérience qui s'est révélée si concluante. J'avais peur que vous ne m'eussiez refusé d'aller aussi loin.

L'inspecteur sourit.

– Hé bien ! nous ne vous l'aurions peut-être pas refusé ! Je crois que j'ai votre parole, monsieur Holmes, que vous vous dégagez personnellement de l'affaire à présent, et que vous nous communiquerez tous vos résultats ?

– Certainement. C'est mon habitude.

– Hé bien ! au nom de la police officielle, je vous remercie ! Telle que vous nous avez présenté l'affaire, elle semble claire ; mais il y a encore les cadavres à trouver.

– Je vais vous montrer un petit lambeau de preuve, dit Holmes. Je suis sûr qu'Amberley lui-même ne l'a pas vu. Vous n'obtiendrez de résultats, inspecteur, que si vous vous mettez toujours à la place de l'autre et si vous réfléchissez à ce que vous auriez fait dans son cas. Cette méthode requiert de l'imagination, mais elle est payante. Voyons, supposez que vous soyez enfermé dans cette petite pièce, que vous n'avez que deux minutes à vivre, mais que vous teniez à faire match nul avec le démon en train de se moquer de vous de l'autre côté de la porte. Que feriez-vous ?

– J'écrirais un message.

– Voilà ! Vous auriez aimé que le public sût comment vous étiez mort. Mais vous n'auriez pas écrit sur du papier. Un papier se voit trop. Par contre, un œil exercé pourrait apercevoir ce que vous écririez sur le mur. Or, regardez ! Juste au-dessus du rebord est écrit au crayon rouge : « Nous av... » Voilà tout.

– Que pensez-vous de cette inscription ?

– Elle n'est qu'à trente centimètres au-dessus du plancher. Le pauvre diable était déjà étendu et agonisant quand il l'a écrite. Il a perdu connaissance avant d'avoir achevé sa phrase.

– Il voulait écrire : « Nous avons été assassinés » !

– Je la traduis aussi de cette façon. Si vous trouvez sur le cadavre un crayon rouge...

– Oh ! nous le chercherons ! Mais ces titres, ces valeurs ? Il n'y a pas eu le moindre cambriolage ! Et pourtant il les possédait ! Nous l'avons vérifié.

– Vous pouvez être certain qu'il les a cachés en lieu sûr. Quand toute l'affaire aurait sombré dans l'oubli, il les aurait subitement retrouvés, il aurait annoncé que le couple coupable s'était repenti et lui avait renvoyé le butin...

– Vous avez réponse à tout ! fit l'inspecteur. Bien entendu, il était obligé de nous alerter ; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il se soit adressé à vous.

– Simple gloriole ! dit Holmes. Il se sentait si malin, si sûr de lui, qu'il se croyait invulnérable. Il pouvait dire aux voisins : « Voyez ! J'ai consulté non seulement la police, mais même Sherlock Holmes ! »

L'inspecteur se mit à rire.

– Nous vous pardonnerons ce « même », monsieur Holmes ! Car vous avez réussi là un chef-d'œuvre !

Deux jours plus tard, mon ami me tendit un exemplaire du bihebdomadaire *North Surrey Observer*. Sous une série de manchettes flamboyantes qui commençaient par « L'horreur du Havre » et se terminaient par « Un brillant succès de la police », s'allongeait une colonne serrée qui donnait le compte rendu chronologique de l'affaire. Le dernier paragraphe était typique. Je lus :

« La perspicacité remarquable avec laquelle l'inspecteur MacKennon déduisit de l'odeur de peinture qu'une autre odeur, celle du gaz par exemple, avait pu passer inaperçue ; la déduction hardie que la chambre forte pouvait être aussi la chambre de la mort ; l'enquête subséquente qui aboutit à la découverte des cadavres dans un puits hors d'usage habilement dissimulé sous une niche à chien, voilà bien l'exemple digne d'illustrer dans l'histoire du crime l'intelligence de nos détectives professionnels. »

– Bah ! MacKennon est un brave type, commenta Holmes avec un sourire indulgent. Vous pourrez néanmoins classer cette affaire dans nos archives, Watson. Un jour ou l'autre vous raconterez sa véritable histoire.

La pensionnaire voilée

Si l'on veut bien songer que M. Sherlock Holmes a exercé son activité pendant vingt-trois ans et que pendant dix-sept de ces vingt-trois ans j'ai pu collaborer avec lui et prendre des notes sur ses exploits, on conviendra que je dispose d'une masse considérable de documents. Le problème n'est donc pas de trouver, mais de choisir. Voici par exemple la longue rangée des agendas qui remplit toute une étagère. Et voici des malles et des valises bourrées de papiers : de quoi ravir non seulement l'étudiant en criminologie, mais aussi tous les amateurs de scandales sociaux et officiels de la fin de l'ère victorienne. Mais que se rassurent les auteurs de lettres angoissées qui nous supplient de ne pas compromettre l'honneur de leurs familles ni la réputation d'un aïeul célèbre : ils n'ont rien à craindre ! La discrétion et le sentiment élevé de ses devoirs professionnels qui ont toujours animé mon ami président à notre choix : aucun abus de confiance ne sera commis. Toutefois je désapprouve formellement de récentes tentatives en vue de s'emparer et de détruire ces papiers. Je connais leur origine. Je suis autorisé par M. Holmes à déclarer que si elles se renouvellent, toute l'histoire du politicien, du phare et du cormoran sera livrée à la curiosité du public. A bon entendeur, salut !

Il serait déraisonnable de supposer que chacune des affaires que traita Holmes lui fournît l'occasion de déployer les dons exceptionnels d'intuition et d'observation que je me suis efforcé de mettre en lumière. Tantôt il devait se donner beaucoup de mal pour cueillir le fruit, tantôt il n'avait qu'à se baisser pour le ramasser. Mais c'est souvent dans les affaires qui le mirent le moins en évidence que nous entrevîmes des tragédies humaines particulièrement terribles ; je vais en analyser une ; j'ai légèrement modifié les noms et les lieux, mais je rapporterai les faits sans en rien changer.

Un matin de la fin de l'année 1896, je reçus un billet pressant de Holmes réclamant ma présence à Baker Street. Quand j'arrivai, je le trouvai assis dans une atmosphère lourde de fumée de tabac en face d'une femme assez mûre qui avait le type conventionnel de la logeuse londonienne.

– Voici Mme Merrilow, de South Brixton, m'annonça mon ami. La fumée ne gêne pas Mme Merrilow ; aussi, Watson, si vous voulez vous livrer à votre vice abominable... Mme Merrilow a une histoire intéressante à nous conter, et cette histoire peut fort bien avoir des développements à propos desquels votre présence serait utile.

– À votre disposition.

– Vous comprenez, madame Merrilow, que si je vais voir Mme Ronder, je préfère avoir un témoin. Vous aurez à l'en persuader avant notre visite.

– Que Dieu vous bénisse, monsieur Holmes ! s'écria la logeuse. Elle désire tant vous voir que vous pourriez vous faire accompagner de tout le quartier.

– Nous irons donc au début de l'après-midi. Voyons si nous possédons tous les éléments du problème. En repassant notre leçon, nous aiderions le docteur Watson à réaliser la situation. Vous dites que Mme Ronder est votre pensionnaire depuis sept ans, et que vous n'avez vu qu'une fois sa figure ?

– Et c'a été une fois de trop, monsieur Holmes !

– Elle était, je crois, horriblement abîmée ?

– Mon Dieu, monsieur Holmes, on pourrait à peine dire que c'était une figure ! Notre laitier l'a aperçue une fois qui regardait par la fenêtre : il en a laissé tomber son seau, et tout le lait s'est répandu dans le jardin. Voilà le genre de figure qu'elle a. Quand je l'ai vue (elle ne s'était pas doutée que j'entrais chez elle), elle s'est rapidement couvert le visage et elle m'a dit :

» – Maintenant, madame Merrilow, vous comprenez enfin pourquoi je ne lève jamais mon voile.

– Connaissez-vous quelque chose sur son passé ?

– Rien du tout !

– Quand elle est arrivée, vous a-t-elle fourni des références ?

– Non, monsieur. Mais elle m'a réglé comptant, et une bonne partie d'avance, sans discuter les conditions. Par les temps que nous vivons, une pauvre femme comme moi ne peut pas s'offrir le luxe de tourner le dos à une chance pareille.

– Vous a-t-elle dit pourquoi elle avait choisi votre maison ?

– Ma maison est située assez loin de la route, et elle est plus isolée que beaucoup. Et puis je n'ai qu'une pensionnaire, et je suis sans famille. Je crois qu'elle en avait essayé d'autres et que la mienne lui a convenu davantage. C'est une sorte de retraite qu'elle cherche ; elle est disposée à payer pour l'avoir.

– Vous dites qu'elle n'a jamais montré son visage sauf en une seule occasion fortuite. Hé bien ! c'est assez extraordinaire ! Je ne m'étonne pas que vous vouliez savoir de quoi il s'agit.

– Oh ! cela m'est égal, monsieur Holmes ! Moi, du moment que je perçois mon loyer... Impossible de trouver un locataire plus tranquille et qui vous donne moins d'embarras !

– Alors qu'est-ce qui vous a décidée ?

– Sa santé, monsieur Holmes. Elle dépérit. Et elle garde quelque chose de terrible dans la tête. « C'est un meurtre ! Un assassinat ! » crie-t-elle. Et je l'ai entendue une fois : « Bête féroce ! Monstre ! » qu'elle criait. C'était la nuit ; sa voix se répercutait dans toute la maison ; j'en avais des frissons ! Alors je suis allée la voir le lendemain et je lui ai dit :

» – Madame Ronder, si vous avez quelque chose qui vous trouble l'âme, il y a le curé et il y a la police. De l'un des deux vous devriez tirer assistance !

» Elle m'a répondu :

» – Pour l'amour de Dieu, pas la police ! Et le curé ne pourrait rien changer au passé...

» Et puis elle a ajouté :

» – Tout de même, je serais soulagée si quelqu'un connaissait la vérité avant que je meure.

» Alors j'ai dit :

» – Si vous ne voulez pas de la police officielle, il y a ce monsieur détective dont tout le monde parle...

» Je vous demande pardon, monsieur Holmes ! Et elle, elle a sauté sur l'idée :

» – C'est l'homme qu'il me faut ! Comment n'ai-je pas pensé à lui plus tôt ? Faites-le venir, madame Merrilow ! Et s'il ne veut pas se déranger, dites-lui que je suis la femme de Ronder le dompteur. Dites-le-lui, et communiquez-lui le nom d'Abbas Parva.

» Elle m'a écrit le nom et elle a conclu :

» – Cela le fera venir, s'il est bien tel que je me le représente.

– Et j'irai ! fit Holmes. Très bien, madame Merrilow. J'aimerais avoir une petite conversation avec le docteur Watson : elle nous mènera jusqu'à l'heure du déjeuner. Vers trois heures nous serons chez vous à Brixton.

À peine notre visiteuse avait-elle quitté la pièce que Sherlock Holmes bondit avec une énergie farouche sur la pile des recueils de faits notables qu'il entassait par terre dans un coin. Pendant quelques minutes, le bruit des pages qu'il feuilletait emplît le salon ; un grognement de satisfaction m'apprit qu'il avait mis la main sur ce qu'il cherchait. Il était si énervé qu'il ne prit pas la peine de se relever : il s'assit sur le plancher comme un étrange bouddha : jambes croisées, et entouré de gros livres dont l'un était ouvert sur ses genoux.

– L'affaire à l'époque me tourmenta, Watson. Voici mes notes marginales qui sont là pour en témoigner. J'avoue que je n'ai rien pu en tirer. Et pourtant j'étais convaincu que le coroner se trompait. Avez-vous gardé le souvenir de la tragédie d'Abbas Parva ?

– Pas le moindre, Holmes.

– Et cependant, en ce temps-là, vous viviez avec moi ! Mais mon impression personnelle a dû être très superficielle, puisqu'on n'a rien pu établir et que d'ailleurs aucune des parties n'avait loué mes services. Peut-être voudriez-vous lire ces journaux ?

– Si plutôt vous faisiez le point ?

– Ce sera facile. Les faits vont vous revenir. Ronder était un personnage connu : rival de Wombwell et de Sanger, l'un des plus grands directeurs de ménagerie de son temps. Mais il se mit à boire ; son cirque et lui étaient sur le déclin quand survint la grande tragédie. La troupe s'était arrêtée pour un soir à Abbas Parva, petit village du Berkshire ; elle se dirigeait vers Wimbledon, voyageait par la route, et elle avait campé simplement, sans monter un spectacle, car il y avait si peu d'habitants à Abbas Parva qu'elle n'aurait pas couvert les frais d'une représentation.

» Parmi les bêtes, il y avait un très beau lion d'Afrique du Nord, Sahara King. Ronder et sa femme avaient l'habitude de s'exhiber dans sa cage. Voici une photographie prise au cours d'une représentation. Vous observerez que Ronder était un colosse très porcin, tandis que sa femme était remarquablement belle. L'enquête établit que Sahara King avait manifesté certaines velléités inquiétantes ; mais, selon la coutume, la familiarité avec les fauves entraîna une confiance excessive, et ils ne tinrent pas compte de ces symptômes.

» Chaque nuit, Ronder ou sa femme allait nourrir le lion. Parfois l'un des deux y allait seul ; parfois ils se dérangeaient tous les deux ; mais jamais ils ne permirent à quelqu'un de les remplacer ; ils croyaient en effet que tant qu'ils seraient ses nourriciers, le lion les considérerait comme des bienfaiteurs et ne les molesterait jamais. Ce soir-là, il y a sept ans, ils se rendirent tous deux dans la cage ; un accident épouvantable se produisit ; ses détails n'ont jamais été tout à fait éclaircis.

» Il semble que toute la caravane ait été réveillée vers minuit par les rugissements du fauve et les hurlements de la dompteuse. Les divers valets et employés se précipitèrent hors de leurs tentes avec des lanternes ; un spectacle affreux les attendait. Ronder gisait, le crâne fracassé avec de profondes traces de griffes en travers de son cuir chevelu, à quelque dix mètres de la cage, qui était ouverte. Près de la porte, Mme Ronder était allongée sur le dos : le fauve était accroupi et grondait au-dessus d'elle. Il lui avait déchiré le visage avec une telle cruauté qu'il paraissait impossible qu'elle pût survivre à ses blessures. Plusieurs artistes du cirque, conduits par Leonardo l'hercule et Griggs le clown, écartèrent le lion avec des bâtons, le repoussèrent dans sa cage et l'y renfermèrent. On supposa que les Ronder avaient voulu pénétrer dans la cage, mais que lorsque la porte avait été ouverte le fauve avait bondi sur eux. L'enquête ne révéla rien

d'autre, sinon que la dompteuse ne cessait de hurler dans son délire : « Lâche ! Le lâche ! » tandis qu'on la transportait à sa roulotte. Six mois s'écoulèrent avant qu'elle fût en état de témoigner, mais l'enquête avait déjà été close sur un verdict de mort par accident.

– Quelle autre hypothèse pouvait être retenue ? m'exclamai-je.

– Certes ! Et pourtant quelques petits détails troublèrent le jeune Edmunds, de la police du Berkshire. Un garçon bien, celui-là ! Depuis il a été envoyé à Allahabad. Voilà comment je m'intéressai à l'affaire : il passa par ici et nous fumâmes quelques pipes au-dessus du dossier.

– Un maigre avec des cheveux jaunes ?

– Oui. J'étais sûr que vous vous remettriez sur la piste.

– Mais par quoi était-il troublé ?

– Hé bien ! tous les deux nous avons été troublés. C'était diablement difficile de reconstituer l'affaire. Placez-vous au point de vue du lion. Il est libéré. Que fait-il ? Il s'élance ; une demi-douzaine de bonds en avant l'amènent sur Ronder. Ronder fait demi-tour pour s'enfuir (les traces des griffes sont situées sur le derrière de la tête), mais le lion le fait rouler sur le sol. Et voilà qu'au lieu de continuer à foncer et à s'évader, il revient sur la dompteuse qui était restée près de la cage, il la renverse et la défigure... puis encore, il y a les hurlements de Mme Ronder, qui semblent reprocher à son mari une certaine défaillance. Mais qu'aurait pu tenter le pauvre diable pour la secourir ? Vous voyez la difficulté ?

– Très bien.

– Il y a aussi un autre détail qui me revient à l'esprit pendant que je revis toute cette histoire. On a plus ou moins la preuve qu'au moment où le lion rugissait et la femme hurlait, un homme a poussé des cris de terreur.

– Ronder, sans doute ?

– Ma foi, avec le crâne fracassé, il y avait peu de chances pour qu'on entendît sa voix ! Deux témoins au moins ont certifié que des cris d'homme se mêlaient aux cris de la dompteuse.

– Je suppose que tout le camp devait crier et hurler... Quant au reste, j'ai peut-être une explication à vous offrir.

– Je serais ravi de l'entendre.

– Les deux dompteurs étaient ensemble, à dix mètres de la cage, quand le lion est sorti. L'homme a voulu s'enfuir et a été abattu. La femme a conçu l'idée qu'elle pourrait rentrer dans la cage et s'y

enfermer : c'était son unique refuge. Elle a essayé ; au moment où elle arrivait à la porte, le fauve a bondi sur elle et l'a jetée par terre. Elle en voulait à son mari parce qu'il avait encouragé la fureur du fauve en tentant de fuir. S'ils lui avaient fait face, peut-être l'auraient-ils impressionné. D'où ces cris de « Lâche ! »

– Très brillant, Watson ! Une seule paille dans votre cristal

– Laquelle ?

– S'ils se trouvaient tous deux à dix mètres de la cage, comment le lion serait-il sorti ?

– Ils avaient peut-être un ennemi qui aurait entrouvert la Porte.

– Et pourquoi le fauve les aurait-il attaqués sauvagement alors qu'il les connaissait bien, qu'il jouait avec eux dans sa cage ?

– Le même ennemi l'avait peut-être rendu préalablement furieux ? Holmes demeura pensif pendant quelques instants.

– Ma foi, Watson, votre thèse peut s'étayer sur certains faits. Ronder avait beaucoup d'ennemis. Edmunds m'a dit que, lorsqu'il avait bu, il était terrible. Ce colosse chassait à coups de fouet tous ceux qui osaient lui résister. Je suppose que les cris que nous a rapportés Mme Merrilow, ces cris de « Monstre ! » étaient des réminiscences nocturnes concernant son cher défunt. Toutefois sont futiles, puisque nous ne connaissons pas les faits. Sur le buffet, Watson, il y a une perdrix en gelée et une bouteille de Montrachet. Restaurons nos énergies avant de faire appel à elles !

Quand notre fiacre nous déposa devant la maison de Mme Merrilow, la logeuse vint bloquer de sa silhouette majestueuse la porte de sa modeste demeure. Il était évident qu'elle craignait beaucoup de perdre une pensionnaire intéressante ; aussi nous supplia-t-elle, avant de nous laisser monter, de ne rien dire ni faire qui put aboutir à un résultat aussi affligeant. L'ayant rassurée, nous la suivîmes dans l'escalier recouvert d'un méchant tapis, et elle nous introduisit chez sa locataire mystérieuse.

La pièce sentait le moisi et le renfermé ; elle était mal aérée. Après avoir gardé des fauves en cage, la pensionnaire semblait, par l'effet d'une quelconque revanche du destin, être devenue à son tour une bête en cage. Elle s'assit sur un fauteuil branlant dans le coin le plus sombre. De longues années d'inaction avaient engraisé sa silhouette mais elle avait dû être fort belle car son corps était encore plein et voluptueux. Un voile noir très épais recouvrait son visage ; fendu à la hauteur de la lèvre supérieure, il nous permit néanmoins de voir une bouche parfaite et un menton à l'ovale délicat. Certainement elle avait été une femme remarquable. Sa voix bien modulée ne manquait pas d'agrément.

– Mon nom ne vous est pas inconnu, monsieur Holmes ! dit-elle. Je pensais que vous viendriez.

– C'est exact, madame, mais je ne sais pas comment vous pouvez vous douter que je me suis intéressé à votre affaire.

– Je l'ai appris quand j'ai été rétablie et quand j'ai été interrogée par M. Edmunds, le policier du comté. Je crains de lui avoir menti. Peut-être aurais-je mieux fait de lui dire la vérité.

– Il vaut toujours mieux dire la vérité. Mais pourquoi lui avez-vous menti ?

– Parce que le destin de quelqu'un dépendait de ma déposition. Certes ce quelqu'un est un être indigne, mais je ne voulais pas avoir son anéantissement sur la conscience. Nous avons été si proches... si proches !

– Mais ce scrupule est levé à présent ?

– Oui, monsieur. L'être auquel j'ai fait allusion est mort.

– Alors pourquoi ne pas aller dire maintenant à la police tout ce que vous savez ?

– Parce qu'il y a une autre personne en cause. Cette autre personne est moi-même. Je ne pourrais pas supporter le scandale et la publicité consécutive à une enquête de police. Je n'ai plus longtemps à vivre, mais je veux mourir tranquille. Et pourtant je voulais trouver un homme de bon jugement à qui conter ma terrible histoire, afin que lorsque je partirai tout soit su, et compris.

– Vous me complimentez, madame. Mais je suis une personne responsable. Il se peut que, après vous avoir entendue, je juge de mon devoir d'aller en référer à la police.

– Je ne pense pas, monsieur Holmes. Je connais très bien votre caractère et vos méthodes car je suis votre travail depuis quelques années. Lire est le seul plaisir qui me soit laissé ; je suis donc au courant de tout ce qui se passe dans le monde. Quoiqu'il advienne, je cours le risque. Après vous avoir parlé, j'aurai l'esprit en repos.

– Mon ami et moi serons heureux de vous entendre.

Elle se leva et prit dans un tiroir la photographie d'un homme. C'était un acrobate, un athlète magnifique. La photographie le représentait les bras croisés sur un torse vigoureux ; un sourire se dessinait sous une lourde moustache : le sourire satisfait de don Juan.

– C'est Leonardo, dit-elle.

– Leonardo l'Hercule, qui témoigna ?

– Oui. Et celui-ci, c'est mon mari.

Le visage était abominable : un porc humain, ou plutôt un ours sauvage fait homme, car il était formidable dans sa bestialité. On imaginait aisément la bouche vile mâchonnante et écumante de rage. Quant aux petits yeux vicieux, ils ne pouvaient que projeter de la méchanceté sur le monde. Une brute, un bravache, une bête : voilà l'impression que faisait cette tête aux lourdes bajoues.

– Ces deux photographies vous aideront à comprendre, messieurs, mon histoire. J'étais une pauvre écuyère de cirque élevée sur la piste ; je sautais dans des cerceaux quand je n'avais pas encore dix ans. Lorsque je devins femme, cet homme m'aima, en admettant que je puisse baptiser d'amour son désir. Un jour de malheur, je l'épousai. À dater de ce jour, j'eus une vie d'enfer ; il était le diable qui me torturait. Tout le monde au cirque était au courant. Il me délaissait pour d'autres femmes. Lorsque je me plaignis, il me ligota et me battit à coups de cravache. Tous avaient pitié de moi et le maudissaient, mais que pouvaient-ils faire ? Ils le redoutaient, ils avaient peur de lui. Car de tout temps il s'était montré terrible, et quand il avait bu il aurait tué. Plusieurs fois il eut des ennuis avec la justice, parce qu'il attaquait des hommes, ou parce qu'il maltraitait des animaux. Mais il gagnait beaucoup d'argent, et il se moquait des amendes. Ses meilleurs collaborateurs le quittèrent ; le cirque commença à décliner. Il n'y avait plus que Leonardo et moi pour le maintenir, ainsi que le petit Griggs le clown. Pauvre diable ! Il n'avait pas beaucoup de raisons d'être drôle, mais il faisait l'impossible pour tenir son rôle.

» Leonardo entra de plus en plus dans ma vie. Vous voyez comme il était bel homme. Je sais maintenant quelle âme habitait ce corps ! Comparé à mon mari, il ressemblait à l'ange Gabriel. Il me prit en pitié, il m'aida. Finalement notre intimité se transforma en amour : un amour profond, profond ! Passionné. L'amour auquel j'avais toujours rêvé mais que je n'avais jamais espéré ressentir. Mon mari le soupçonna, mais il était aussi lâche que brutal, et Leonardo était le seul homme qu'il redoutait. Il se vengea à sa manière en me torturant plus que jamais. Un soir, mes cris attirèrent Leonardo à la porte de notre roulotte. Nous frôlâmes la tragédie cette nuit-là, et bientôt mon amant et moi nous comprîmes que nous ne pourrions l'éviter. Mon mari n'étant pas digne de vivre, nous décidâmes qu'il devait mourir.

» Leonardo était intelligent, il avait un esprit organisateur. C'est lui qui conçut notre plan. Je ne le dis pas pour lui en faire grief, car j'étais résolue à tout pour faire ma vie avec lui. Mais je n'aurais jamais eu son idée. Nous fabriquâmes une massue (Leonardo la fabriqua) et dans l'extrémité plombée il ficha cinq longs clous en fer, pointes dehors, exactement comme une patte de lion. Cela afin d'assener à mon mari un coup mortel tout en laissant supposer que ce serait le lion (préalablement détaché par nous) qui l'aurait tué.

» Il faisait nuit noire quand mon mari et moi nous sortîmes, comme d'habitude, pour donner à manger au fauve. Nous avions emporté la viande crue dans un seau en zinc. Leonardo s'était embusqué au coin de la roulotte devant laquelle nous devions passer avant d'arriver à la cage. Il fut trop lent. Nous arrivâmes avant qu'il fût en mesure de frapper, mais il nous suivit sur la pointe des pieds, et j'entendis le bruit mat du gourdin qui fracassa le crâne de mon mari. Mon cœur bondit de joie. Je partis en courant et je défis le cadenas qui fermait la porte de la cage.

» Alors survint l'atroce. Vous savez peut-être que les fauves sont prompts à sentir le sang humain et que cette odeur les excite. Un instinct avait immédiatement averti cette bête qu'un être humain avait été blessé. Au moment où je retirai les barres, le lion s'élança et me sauta dessus. Leonardo aurait pu me sauver. S'il avait foncé et frappé le fauve avec le gourdin, il l'aurait repoussé. Mais il perdit la tête. Je l'entendis crier. Puis je le vis faire demi-tour et fuir... Juste à l'instant où les crocs du lion s'enfonçaient dans ma figure ! Le souffle chaud et nauséabond du fauve m'avait déjà à demi asphyxiée et je ne ressentis qu'une faible douleur. Avec les paumes de ma main, j'essayai de repousser ses grandes mâchoires fumantes, tachées de sang, et je hurlai au secours. J'eus conscience que la caravane s'agitait, et puis je me souviens d'un groupe d'hommes, Leonardo, Griggs et d'autres, qui me tiraient des griffes du fauve. Ce fut mon dernier souvenir, monsieur Holmes, pendant des mois abominables. Quand je fus rétablie, je me regardai dans une glace, et alors je maudis ce lion... Oh ! comme je le maudis !... Non pas parce qu'il avait détruit ma beauté, mais parce qu'il ne m'avait pas détruite, moi ! Je n'eus plus qu'un désir, monsieur Holmes, et j'avais assez d'argent pour le satisfaire : couvrir ce pauvre visage afin qu'il ne fût vu de personne, et habiter en un lieu où aucun de ceux que j'avais connus ne me découvrirait. Il ne me restait plus autre chose à faire. Je l'ai fait. Une misérable bête blessée qui a rampé jusqu'à son trou pour mourir : voilà la fin d'Eugenia Ronder.

Nous demeurâmes quelque temps silencieux. Puis Holmes allongea son grand bras et lui caressa la main avec une force de sympathie qui me surprit.

– Pauvre femme ! dit-il. Les voies du destin sont vraiment impénétrables ! S'il n'existe pas de compensation dans l'au-delà, alors le monde n'est qu'un jeu cruel. Mais qu'est devenu ce Leonardo ?

– Jamais plus je ne l'ai vu. Jamais plus je n'en ai entendu parler. Peut-être ai-je eu tort d'éprouver une telle rancœur contre lui. Mais l'amour d'une femme ne se brise pas facilement. Il m'avait abandonnée sous les griffes du lion ; il avait fui alors que je criais au secours... Pourtant je n'ai pas été capable de l'envoyer à l'échafaud. Pour moi, je ne me souciais pas de ce qui pouvait m'arriver. Quoi de plus terrible que ma vie actuelle ? Je me suis quand même interposée entre Leonardo et son destin.

– Et il est mort ?

– Il s'est noyé le mois dernier en se baignant près de Margate. Je l'ai appris par le journal.

– Et que fit-il de son gourdin à cinq clous, qui est bien le détail le plus bizarre de tout votre récit ?

– Je n'en sais rien, monsieur Holmes. Il y avait une carrière de craie à côté du campement, avec une grande mare en bas. Peut-être au plus profond de cette eau...

– Oh ! c'est sans importance maintenant ! L'affaire est close.

– Oui, répéta la femme, l'affaire est close.

Nous nous étions levés pour partir, mais il y avait eu dans la voix de l'ex-dompteuse un accent qui retint l'attention de Holmes. Il se tourna vers elle.

– Votre vie ne vous appartient pas, lui dit-il. N'y attendez pas.

– À qui peut-elle être utile ?

– Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? L'exemple du malade qui souffre est la plus précieuse de toutes les leçons qui puisse être donnée à un monde impatient.

La réponse de Mme Ronder fut terrible. Elle leva son voile et s'avança vers la lumière du jour.

– Je me demande si vous le supporteriez ! dit-elle.

C'était horrible ! Il n'y a pas de mots pour dépeindre le cadre d'un visage quand le visage n'est plus. Deux très beaux yeux noirs vivants émergeaient tristement d'une ruine effroyable et ajoutaient à l'horreur de cette vision. Holmes leva les mains dans un geste de pitié et de protestation. Ensemble nous quittâmes la pièce.

Deux jours plus tard, quand je me rendis chez mon ami, il me désigna avec une certaine fierté une petite fiole bleue sur sa cheminée. Je la pris et l'examinai. Elle portait une étiquette « Poison ». Une agréable odeur d'amandes me flatta les narines quand je la débouchai.

– Acide prussique ?

– Exactement, me répondit Holmes. Elle m'est arrivée par la poste. « Je vous envoie ma tentation. Je suivrai votre conseil. » Voilà quel message l'accompagnait. Je crois, Watson, que nous pouvons deviner le nom de la femme courageuse qui a fait le paquet.

L'aventure de Shoscombe Old Place

Pendant un long moment, Sherlock Holmes demeura penché au-dessus d'un microscope à faible grossissement. Puis il se redressa et me décocha un regard de triomphe.

– C'est de la colle, Watson ! Incontestablement de la colle. Jetez un coup d'œil sur ces objets éparpillés dans le champ !

J'approchai mon visage de l'oculaire et le réglai sur ma vue.

– Ces poils sont des fils d'un veston de tweed. Les masses grises irrégulières sont de la poussière. Il y a des écailles épithéliales sur la gauche. Ces taches brunes au centre sont indubitablement de la colle.

– Je veux bien, dis-je en riant. Je suis disposé à vous croire sur parole. Quelque chose en dépend-il ?

– C'est une très belle démonstration ! me répondit-il. Dans l'affaire de Saint Pancras, vous vous rappelez sans doute qu'une casquette a été trouvée à côté du cadavre du policeman. L'accusé a nié qu'elle lui appartenait. Or il est encadreur et il manipule régulièrement de la colle.

– C'est l'une de vos affaires ?

– Non. Mon ami Merivale, de Scotland Yard, m'avait demandé conseil. Depuis que j'ai coincé mon faux-monnayeur par la limaille de zinc et de cuivre qui se trouvait dans la couture de sa manchette, on commence à mesurer l'importance du microscope...

Il regarda sa montre avec impatience.

– ... Un nouveau client devait venir, mais il est en retard. À propos, Watson, êtes-vous compétent en courses de chevaux ?

– Je devrais l'être. La moitié de ma pension d'invalidité y est passée.

– Alors vous serez mon « guide pratique du turf ». Qui est sir Robert Norberton ? Le nom vous dit-il quelque chose ?

– Oui. Il habite à Shoscombe Old Place, que je connais bien car j'y ai pris mes quartiers d'été. Une fois, Norberton a failli mériter votre attention.

– Comment cela ?

– Le jour où il a infligé une terrible correction à coups de cravache à Sam Brewer, le fameux usurier de Curzon Street. Il l'a presque tué.

– Tiens, il paraît intéressant ! Se laisse-t-il aller souvent à la violence ?

– Il a en tout cas la réputation d'un homme dangereux. C'est le cavalier le plus casse-cou de toute l'Angleterre : deuxième au Grand-National il y a quelques années. Il a raté son époque : il aurait fait un parfait dandy au temps de la Régence ! C'est un boxeur, un athlète, un joueur effréné, un don Juan ; d'après les on-dit, il se trouverait dans une situation financière si embarrassée qu'il pourrait ne jamais remonter la pente.

– Excellent, Watson ! Un croquis parfait ! Il me semble que je le connais déjà. Maintenant pouvez-vous me donner une idée de Shoscombe Old Place ?

– Uniquement ceci : Shoscombe Old Place est situé au centre de Shoscombe Park ; et la célèbre écurie et le centre d'entraînement de Shoscombe se trouvent dans la propriété.

– Et le chef entraîneur, ajouta Holmes, s'appelle John Mason. Ne soyez pas surpris de ma science, Watson : c'est une lettre de lui que je manie en ce moment. Mais donnez-moi davantage de détails sur Shoscombe. J'ai l'impression que j'ai mis au jour un filon.

– Il y a les épagneuls de Shoscombe, dis-je. Vous en entendez parler à chaque exposition canine. La race la plus pure d'Angleterre. Ils sont l'orgueil de la châtelaine de Shoscombe Old Place.

– La femme de sir Robert Norberton, je suppose ?

– Sir Robert ne s'est jamais marié. C'est aussi bien, si je songe aux perspectives. Il vit chez sa sœur, une veuve lady Béatrice Falder.

– Vous voulez dire que c'est elle qui vit chez lui ?

– Non. Le propriétaire était son défunt mari, Sir James Norberton n'a aucun titre à faire valoir sur le domaine. C'est seulement un usufruit, et le domaine fera retour au frère de Sir James. En attendant, elle collecte les fermages chaque année.

– Et son frère Robert, sans doute, dilapide l'argent desdits fermages ?

– À peu près. C'est un diable d'homme qui ne doit pas procurer à sa sœur une existence paisible. Je crois pourtant qu'elle lui est attachée. Mais qu'est-ce qui ne va pas à Shoscombe ?

– Ah ! voilà justement ce que j'ai besoin de savoir ! Mais j'entends le pas, j'espère, de celui qui nous le dira.

La porte s'ouvrit et le groom introduisit un homme de grande taille, rasé, qui affichait sur sa physionomie cette expression de fermeté et d'austérité que l'on ne trouve que chez les éducateurs d'enfants ou de chevaux. M. John Mason gouvernait un bon nombre d'enfants et de chevaux et il me parut égal à sa tâche. Il s'inclina avec une froide dignité avant de s'asseoir sur la chaise que Holmes lui avait avancée.

– Vous avez reçu mon mot, monsieur Holmes ?

– Oui, mais il ne m'a rien expliqué.

– Il s'agissait d'une chose trop délicate pour être confiée à du papier. Trop compliquée aussi. Je ne pouvais vous l'exposer que face à face.

– Hé bien ! nous sommes à votre disposition.

– Premièrement, monsieur Holmes, je crois que mon maître, Sir Robert, est devenu fou.

Holmes haussa le sourcil.

– Nous sommes à Baker Street et non dans Harley Street, fit-il. Mais pourquoi croyez-vous qu'il est devenu fou ?

– Ma foi, monsieur, quand quelqu'un fait quelque chose de bizarre une fois, deux fois, cela peut s'expliquer ; mais quand il ne fait que des choses bizarres, alors vous commencez à vous étonner. Je crois que Shoscombe Prince et le Derby lui ont fait perdre la tête.

– Il s'agit d'un poulain que vous entraînez ?

– Le meilleur espoir anglais, monsieur Holmes ! Et je prétends m'y connaître. Je serai franc avec vous, messieurs, car je sais que vous êtes deux hommes d'honneur et que mes propos ne sortiront point de cette pièce. Sir Robert veut absolument gagner le Derby. Il est pris à la gorge : c'est sa dernière chance. Tout l'argent qu'il peut se procurer ou emprunter, il le met sur le cheval, et à une belle cote ! Aujourd'hui vous pouvez l'avoir encore dans les quarante contre un, mais quand il a commencé à parier, c'était du cent contre un.

– Comment cela, puisque le cheval est si bon ?

– Le public ne sait pas que le cheval est bon. Sir Robert a été plus malin que les espions. Il promène le demi-frère de Prince ; c'est celui-là qu'il montre. Vous ne pourriez pas les distinguer l'un de l'autre. Mais entre eux il y a une différence de deux longueurs par deux cents mètres de

galop. Il ne pense plus à rien qu'au cheval et à la course. Il joue toute sa vie dessus. Jusqu'ici il a maintenu les juifs à distance. Mais si Prince est battu, il est fini.

– C'est un jeu désespéré ; pourtant où intervient la folie ?

– Ah ! d'abord, il faudrait que vous le voyiez ! Je crois qu'il ne dort pas de la nuit. Il descend à toute heure aux écuries. Il a des yeux de sauvage. Ses nerfs ne tiennent pas le coup. Et puis il y a sa conduite à l'égard de lady Béatrice.

– Ah ? Quelle sorte de conduite ?

– Ils ont toujours été les meilleurs amis du monde. Ils avaient les mêmes goûts, et elle aimait les chevaux autant que lui. Tous les jours à la même heure elle descendait en calèche pour les voir ; elle avait surtout un faible pour Prince. Le poulain dressait l'oreille quand il entendait les roues sur le gravier, et chaque matin il trottait jusqu'à la voiture pour avoir son morceau de sucre. Mais tout cela est terminé, maintenant.

– Pourquoi ?

– Hé bien ! elle semble avoir perdu tout intérêt pour les chevaux. Voilà bien une semaine qu'elle passe près des écuries sans jamais plus qu'un bonjour.

– Ils se seraient disputés ?

– Si oui, une dispute terrible, féroce, avec beaucoup de rancœur à la clé. Autrement pourquoi se serait-il débarrassé de l'épagneul qu'elle aimait comme s'il avait été son enfant ? Il y a quelques jours, il l'a donné au vieux Barnes, qui tient l'Auberge du Dragon-Vert, à cinq kilomètres de Shoscombe, à Crendall !

– Voilà qui semble bizarre, assurément !

– Étant donné qu'elle a le cœur malade et qu'elle est hydropique, il était bien normal qu'elle ne se promenât point avec lui, mais chaque soir il passait deux heures dans sa chambre. Il pouvait être gentil, car elle a été pour lui un véritable chic copain ! Fini, tout cela. Il ne va plus jamais la voir. Et elle en a gros sur le cœur. Elle est maussade, elle boude, et elle boit. Elle boit, monsieur Holmes... comme un poisson !

– Buvait-elle avant cette brouille ?

– Oh ! elle prenait volontiers un verre ! Mais à présent c'est une bouteille par soirée qu'il lui faut. C'est ce que Stephens, le maître d'hôtel, m'a affirmé. Tout est changé, monsieur Holmes, et il y a quelque chose de sacrement pourri à la base de ce changement. Et puis, tenez, voulez-vous me

dire pourquoi le maître descend chaque soir dans la vieille crypte de l'église ? Et quel est l'homme qu'il y rencontre ?

Holmes se frotta les mains.

– Poursuivez, monsieur Mason. Vous me passionnez de plus en plus.

– C'est le maître d'hôtel qui l'a vu s'y rendre. À minuit et sous une pluie battante. Le lendemain, je ne me suis pas couché : bien sûr, le maître est reparti là-bas. Stephens et moi, nous l'avons suivi, mais c'était risqué car, s'il nous avait vus, ça aurait bardé ! Il a des poings terribles quand il s'emballe, et il n'épargne personne. Alors nous avons peur de le serrer de trop près, mais nous l'avons quand même pisté. C'était à la crypte hantée qu'il se rendait ; et un homme l'attendait là.

– Une crypte hantée ?

– Oui, monsieur. Une vieille chapelle désaffectée dans le parc. Si ancienne que personne ne peut en dire la date. Dessous, il y a une crypte qui a mauvaise réputation dans le pays. De jour, l'endroit est obscur, humide, isolé ; mais on trouverait peu de volontaires pour y aller la nuit ! Oh ! le maître ne craint rien, lui ! Il n'a jamais eu peur, de toute sa vie. Mais qu'y fait-il à cette heure de la nuit ?

– Attention ! fit Holmes. Vous dites qu'il y avait un autre homme. Certainement l'un de vos valets d'écurie ou quelqu'un de la maison ! Vous n'avez qu'à l'identifier et l'interroger.

– Je ne le connais pas.

– Comment le savez-vous ?

– Parce que je l'ai vu, monsieur Holmes. C'était la deuxième nuit. Sir Robert a fait demi-tour et a passé près du buisson où Stephens et moi nous frissonnions comme deux Jeannot-lapins car il y avait un peu de lune. Nous avons entendu l'autre qui marchait derrière. Quand Sir Robert a pris du champ, nous sommes sortis de notre buisson comme si nous avions eu envie de faire un tour au clair de lune, et nous sommes tombés droit sur lui, fortuitement, vous comprenez ? Je l'ai interpellé :

» – Hé là ! Qui êtes-vous donc ? lui ai-je demandé.

» Je crois qu'il ne nous avait pas entendus ; il nous regardait par-dessus son épaule avec une figure comme s'il avait vu le diable sortant de l'enfer. Il a poussé un petit cri, et il a détalé aussi vite qu'il le pouvait dans l'obscurité. À la course il est imbattable ! Ça, je le lui accorde. Une minute plus tard il avait disparu. Qui il était, ce qu'il voulait, nous n'en savons rien.

– Mais vous l'avez bien vu au clair de lune ?

– Oui. Je pourrais jurer qu'il est jaune comme un coing avec une tête de chien maigre si j'ose dire. Que peut-il avoir de commun avec Sir Robert ?

Holmes demeura méditatif.

– Qui tient compagnie à lady Béatrice ? demanda-t-il enfin.

– Sa femme de chambre, Carrie Evans. Elle est depuis cinq ans à son service.

– Et elle lui est dévouée ?

M. Mason parut embarrassé et mal à l'aise.

– Elle est assez dévouée, fit-il. Mais je ne préciserai pas à qui.

– Ah !

– Je ne veux pas raconter les cancans du pays.

– Je comprends tout à fait, monsieur Mason. La situation est claire. D'après le portrait que le docteur Watson m'avait brossé de Sir Robert, j'avais déduit qu'aucune femme n'était en sécurité auprès de lui. Ne pensez-vous pas que la brouille entre le frère et la sœur trouverait là son explication ?

– Il y a longtemps que le scandale est public !

– Peut-être l'ignorait-elle. Supposons qu'elle l'ait subitement découvert. Elle cherche à se débarrasser de la fille. Son frère ne le lui permet pas. Infirme, elle ne dispose d'aucun moyen pour exiger l'exécution de sa volonté. La femme de chambre détestée demeure à son service. Lady Beatrice refuse de parler, boude, boit. Dans sa mauvaise humeur, Sir Robert lui retire son épagneul favori. Est-ce que tout cela n'est pas cohérent ?

– Oui, sans doute... Jusque-là.

– Voilà ! Jusque-là. Mais comment expliquer alors les visites nocturnes à la crypte ? Nous ne pouvons pas les faire cadrer dans ce schéma.

– Non, monsieur. Et il y a encore autre chose qui ne cadre pas. Pourquoi Sir Robert veut-il déterrer un cadavre ?

Holmes se dressa comme mû par un ressort.

– Nous ne nous en sommes aperçus qu'hier, après que je vous ai écrit. Hier, Sir Robert devait se rendre à Londres ; aussi Stephens et moi sommes-nous allés à la crypte. Nous y sommes descendus. Tout était normal, monsieur, sauf que dans un coin il y avait un débris de corps humain.

– Vous avez alerté la police, je suppose ?

Notre visiteur sourit.

– Ma foi, monsieur, je pense que notre découverte n'aurait guère intéressé les policiers. Il s'agissait de la tête et de quelques ossements d'une momie qui pouvait être vieille de mille ans..Mais ces débris n'étaient pas là auparavant. Cela je le jure, et Stephens aussi ! Ils étaient rangés dans un angle et recouverts d'une planche ; auparavant cet angle avait toujours été dégarni.

– Qu'en avez-vous fait ?

– Nous les avons laissés là.

– Vous avez bien fait. Vous m'avez dit que Sir Robert était absent hier. Est-il rentré ?

– Nous attendons son retour pour aujourd'hui.

– Quand Sir Robert s'est-il dessaisi du chien de sa sœur ?

– Cela fait juste une semaine aujourd'hui. L'épagneul aboyait, hurlait même près du vieux kiosque. Sir Robert était ce matin-là dans l'une de ses crises de mauvaise humeur. Il l'attrapa et je crus qu'il allait le tuer. Mais il le donna à Sandy Bain le jockey, en lui disant d'aller le porter au vieux Barnes du Dragon-Vert parce qu'il ne voulait plus jamais le revoir.

Holmes alluma la plus vieille et la plus culottée de ses pipes.

– Je ne me rends pas très bien compte de ce que vous désirez que je fasse dans cette affaire, monsieur Mason. Ne pouvez-vous pas me le préciser un tant soit peu ?

– Voici qui vous le précisera peut-être, répondit le visiteur.

Il tira de sa poche un journal qu'il déplia soigneusement et il tendit à Holmes un fragment d'os carbonisé. Mon ami l'examina avec intérêt.

– Où l'avez-vous trouvé ?

– Dans la cave, sous la chambre de lady Beatrice, il y a la chaudière du chauffage central. Depuis quelque temps on l'avait éteinte, mais Sir Robert s'est plaint du froid et on l'a rallumée. C'est Harvey, l'un de mes garçons, qui s'en occupe. Ce matin il est venu m'apporter cet os : il l'avait trouvé en ratissant les cendres. Ça ne lui avait pas plu.

– À moi non plus, dit Holmes. Qu'en pensez-vous, Watson ?

Il était calciné, réduit à une forme de cendre noire ; mais sa signification anatomique était hors de doute.

– C'est le condyle supérieur d'un fémur humain, affirmai-je.

– Exactement !

Holmes était devenu très grave.

– Quand ce garçon s'occupe-t-il de la chaudière ?

– Il la remplit chaque soir ; c'est tout.

– Par conséquent n'importe qui peut s'y rendre pendant la nuit ?

– Oui, monsieur.

– Peut-on y entrer par l'extérieur ?

– Il y a une porte à l'extérieur. Une autre porte ouvre sur un escalier qui aboutit au couloir où se trouve la chambre de lady Beatrice.

– Nous sommes dans des eaux profondes, monsieur Mason. Profondes et sales. Vous dites que Sir Robert n'était pas chez lui la nuit dernière ?

– Il n'y était pas, monsieur.

– Donc ce n'est sûrement pas lui qui a brûlé des os !

– C'est vrai, monsieur.

– Comment s'appelle l'auberge dont vous nous avez parlé ?

– Le Dragon-Vert.

– Est-ce que la pêche est fructueuse dans cette région du Berkshire ?

Le brave entraîneur nous fit comprendre par le jeu de sa physionomie qu'il était convaincu qu'un nouveau maboul venait d'entrer dans son existence pénible.

– Ma foi, monsieur, j'ai entendu dire qu'il y a de la truite dans la rivière du moulin et du brochet dans le lac du château.

– Cela nous suffira. Watson et moi, nous sommes de fameux pêcheurs... N'est-ce pas, Watson ? Vous pourrez nous joindre au Dragon-Vert. Nous y arriverons ce soir. Inutile de vous préciser, monsieur Mason, que nous ne voulons pas vous voir, mais vous pourrez toujours nous faire porter un mot, et si j'ai besoin de vous je saurai bien vous trouver. Quand nous aurons un peu approfondi l'affaire, je vous ferai part d'une opinion motivée.

Voilà pourquoi, par un soir lumineux de mai, Holmes et moi nous nous trouvâmes installés dans un compartiment de première classe et munis d'un billet pour l'arrêt facultatif de Shoscombe. Le filet à bagages au-dessus de nos têtes était rempli d'un formidable assortiment de cannes, de moulinets et de paniers. Parvenus à destination, nous louâmes une voiture qui nous déposa rapidement devant une auberge à l'ancien style dont le sportif propriétaire Josiah Barnes entra avidement dans nos vues pour la mise à mort de tous les poissons des environs.

– Que pensez-vous du lac du château et des brochets qui sont dedans ? interrogea Holmes.

Le visage de l'aubergiste s'assombrit.

– N'y comptez pas, monsieur. Vous pourriez vous retrouver dans le lac avant d'en avoir attrapé un.

– Et pourquoi ?

– À cause de Sir Robert, monsieur. Il a la haine des espions. Si vous, deux étrangers au pays, vous approchiez des écuries, il s'occuperait de vous : aussi sûr que le destin ! Il n'aime pas courir de risques inutiles, Sir Robert ! Oh ! non !

– On m'a dit qu'il avait un cheval engagé dans le Derby.

– Oui, et aussi un bon poulain. Nous avons misé sur lui tout notre argent, comme Sir Robert. À propos...

Il nous dévisagea en réfléchissant.

– ... Je suppose que vous n'êtes pas vous-mêmes des gens du turf ?

– Non, vraiment ! Nous ne sommes que deux Londoniens fatigués qui avons terriblement besoin d'un peu d'air pur du Berkshire.

– Alors vous avez trouvé le bon endroit. Mais attention à ce que je vous ai dit sur Sir Robert ! Il est de ce genre d'hommes qui cognent d'abord et qui s'expliquent après. Ne vous approchez pas du parc.

– Bien sûr, monsieur Barnes ! Dites, à qui était ce bien bel épagneul qui geignait dans l'entrée tout à l'heure ?

– Vous pouvez le dire, qu'il est beau, mon chien ! De la pure race de Shoscombe. Il n'y en a pas un de plus beau en Angleterre.

– Je suis comme vous : j'aime beaucoup les chiens, dit Holmes. Si je ne suis pas indiscret, combien peut valoir une bête pareille ?

– Plus que je ne pourrais la payer, monsieur. C'est Sir Robert en personne qui m'en a fait cadeau. Voilà pourquoi je le tiens en laisse. Si je ne l'attachais pas, il serait de retour au Hall en cinq sec !

Quand l'aubergiste nous eut quittés, Holmes me dit :

– Nous avons quelques cartes dans notre main, Watson. Le coup n'est pas facile à jouer, mais dans un ou deux jours nous aurons peut-être découvert l'astuce idoine. Je crois que Sir Robert est encore à Londres ? Nous pourrions peut-être pénétrer ce soir dans ce domaine sacré sans risquer la bagarre. Il y a quelques détails dont j'aimerais avoir personnellement confirmation.

– Vous avez une théorie, Holmes ?

– Celle-ci seulement, Watson : quelque chose s'est produit il y a huit jours environ, qui a transformé la vie de Shoscombe Old Place. Qu'est ce quelque chose ? Nous ne pouvons l'imaginer que par ses conséquences, qui me semblent bizarrement mêlées. Mais ce mélange même devrait nous aider : c'est uniquement le dossier terne, incolore, vide qui est désespérant... Reconsidérons nos éléments. Le frère ne rend plus visite à sa bien-aimée sœur infirme. Il se débarrasse de son chien favori. Le chien de sa sœur, Watson ! Ce détail ne vous suggère rien ?

– Rien d'autre que la rancune du frère.

– Peut-être. Ou bien... Oui, je vois une autre hypothèse. Reprenons notre examen de la situation depuis le moment où a commencé cette dispute, si dispute il y a. Lady Beatrice garde la chambre, modifie ses habitudes, est invisible sauf lorsqu'elle sort en voiture avec sa femme de chambre,

refuse de s'arrêter aux écuries pour caresser son cheval préféré et apparemment se met à boire. Le dossier est complet, je crois ?

– Il manque l'affaire de la crypte.

– Là, c'est un autre raisonnement. Il y a deux raisonnements, et je vous serais reconnaissant de ne pas les confondre. Le raisonnement A, celui qui concerne lady Beatrice, fleure plutôt sinistrement, vous ne trouvez pas ?

– Je ne sais quoi penser.

– Alors, prenons maintenant le raisonnement B, celui qui concerne Sir Robert. Il est enragé pour gagner le Derby. Il est aux mains des juifs ; à tout moment le domaine peut être vendu, et ses écuries saisies par ses créanciers. C'est un audacieux, prêt à tout. Il tire ses revenus de sa sœur. La femme de chambre de cette sœur est son instrument docile. Jusqu'ici nous sommes sur un terrain solide, non ?

– Mais la crypte ?

– Ah ! oui, la crypte ! Supposons, Watson... C'est une supposition scandaleuse, une hypothèse que j'avance pour le plaisir d'argumenter... Supposons que Sir Robert ait fait disparaître sa sœur...

– Mon cher Holmes, c'est hors de question !

– Vraisemblablement, Watson. Sir Robert appartient à une famille honorable. Mais chez les aigles vous trouvez parfois un charognard. Admettons un moment que cette hypothèse soit exacte. Il ne peut pas quitter le pays avant d'avoir refait fortune, et il ne peut refaire cette fortune qu'en gagnant le Derby avec Prince. Donc il lui faut encore tenir bon sans bouger. Pour cela, il doit se défaire du corps de sa victime et lui trouver une remplaçante qui se fasse passer pour elle. Avec la femme de chambre dans le secret, ce n'est pas impossible. Le corps de lady Béatrice peut être porté dans la crypte, endroit peu fréquenté, et clandestinement brûlé la nuit dans la chaudière en laissant des vestiges dans le genre de celui que nous avons vu. Que dites-vous de cela, Watson ?

– À partir du moment où vous prenez au sérieux une hypothèse aussi monstrueuse, tout est possible !

– Je pense à une petite expérience que nous pourrions tenter demain, Watson. En attendant, nous avons à nous conformer à nos personnages ; je vous propose donc d'offrir à notre hôte un verre de son vin, et de lui tenir des propos élevés sur les anguilles et les vandoises, conversation qui lui ira droit au cœur. On ne sait jamais : en bavardant, nous apprendrons peut-être quelque chose d'utile.

Le matin, Holmes s'aperçut que nous étions partis sans nos hameçons spéciaux pour brochetons, ce qui nous dispensa de pêcher pour la journée. Vers onze heures, nous sortîmes pour faire un tour, et il obtint l'autorisation d'emmener l'épagneul noir.

– Voici l'endroit, me dit-il quand nous arrivâmes devant une double grille surmontée de griffons héraldiques. Vers midi, m'a dit M. Barnes, la vieille dame se promène en voiture, laquelle ralentit pour l'ouverture de la grille. Quand elle arrivera, et avant qu'elle reprenne de la vitesse, je vous demande, Watson, d'arrêter le cocher en lui posant la première question venue. Ne vous occupez pas de moi. Je me posterai derrière ce buisson de houx, et je verrai ce que je pourrai voir.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. Un quart d'heure plus tard, nous aperçûmes la grosse calèche jaune décapotée qui descendait l'avenue, attelée de deux magnifiques chevaux gris. Holmes s'accroupit derrière son houx avec le chien. Je demeurai négligemment sur la route. Un concierge sortit en courant pour ouvrir la porte.

La voiture avait ralenti, les chevaux marchaient au pas, j'eus donc le temps de bien regarder les occupantes. Une jeune femme plantureuse, qui avait des cheveux filasse et des yeux impudents, était assise sur la gauche. A sa droite se tenait une vieille personne voûtée et emmitouflée de châles qui lui couvraient le visage et les épaules ; c'était certainement l'infirme. Quand les chevaux atteignirent la grand-route, je levai un bras avec autorité ; le cocher s'arrêta ; je lui demandai si Sir Robert était à Shoscombe Old Place.

Au même instant, Holmes sortit de sa cachette et lâcha l'épagneul, qui, avec un jappement joyeux, s'élança vers la voiture et grimpa sur le marchepied. En moins d'une seconde, sa joyeuse frénésie se transforma en une colère furieuse et il chercha à mordre la robe noire.

– En route ! En route ! ordonna une voix dure.

Le cocher fouetta ses chevaux ; nous demeurâmes seuls sur la route.

– Hé bien ! Watson, ça a marché ! s'écria Holmes en rattachant le chien. Il a cru que c'était sa maîtresse ; il a découvert que c'était quelqu'un d'autre. Les chiens ne se trompent pas.

– Mais c'était la voix d'un homme ! m'exclamai-je.

– En effet ! Nous avons un atout de plus dans notre main, Watson, mais il nous faut jouer serré malgré tout.

Mon compagnon ne sembla pas avoir d'autres plans pour la journée ; aussi emportâmes-nous notre attirail de pêche près de la rivière du moulin ; et le soir nous eûmes un plat de truites pour le dîner. Ce n'est qu'après le repas que Holmes manifesta l'intention de prendre un peu d'exercice. Nous partîmes sur la route que nous avions suivie le matin, et nous arrivâmes à la grille du parc.

Une haute silhouette sombre nous attendait : je reconnus notre nouveau client, M. John Mason, l'entraîneur.

– Bonsoir, messieurs ! nous dit-il. J'ai reçu votre billet, monsieur Holmes. Sir Robert n'est pas encore rentré, mais nous l'attendons pour ce soir.

– A quelle distance du château se trouve la crypte ? demanda Holmes.

– Quatre cents mètres au moins.

– Alors je pense que nous n'avons pas à nous préoccuper de lui ? Allons-y ensemble.

– Je ne peux pas me permettre d'y rester avec vous, monsieur Holmes. Dès qu'il arrivera, il voudra me voir pour avoir des nouvelles de Prince.

– Je comprends ! Dans ce cas nous opérerons sans vous, monsieur Mason. Montrez-nous la crypte, et laissez-nous ensuite.

Il faisait noir comme de l'encre. Pas de lune. Mason nous conduisit à travers les prairies jusqu'à ce qu'apparût en face de nous une masse confuse : c'était l'ancienne chapelle. Nous pénétrâmes par un trou béant qui avait été autrefois le porche, et notre guide, trébuchant sur des pierres, nous précéda jusqu'à un angle de l'édifice : là, un escalier raide descendait dans la crypte. Il frotta une allumette, et l'endroit s'éclaira de mélancolie : les murs croulants étaient faits de pierres grossièrement équarries ; des cercueils en plomb et en pierre étaient rangés sur un côté, empilés jusqu'à la voûte à arêtes du toit qui se perdait dans l'ombre au-dessus de nos têtes. Holmes avait allumé sa lanterne ; elle projeta un rayon jaune sur ce spectacle de désolation. Le rayon se réfléchissait sur les plaques des cercueils, la plupart d'entre elles ornées du griffon et de la couronne de cette vieille famille qui arborait ses titres jusqu'aux portes de la mort.

– Vous nous avez parlé d'ossements, monsieur Mason. Pourriez-vous me les montrer avant que vous partiez ?

– Ils sont ici dans ce coin...

L'entraîneur avança, puis demeura pétrifié quand notre lanterne éclaira l'endroit indiqué.

– ... Ils n'y sont plus ! fit-il.

– Je m'y attendais, dit Holmes dans un petit rire. J'imagine qu'on pourrait retrouver leurs cendres dans la chaudière qui en a déjà consommé une partie.

– Mais pourquoi diable quelqu'un s'amuse-t-il à brûler les os d'un cadavre de mille ans ? demanda John Mason.

– Voilà pourquoi nous sommes ici, répondit Holmes. Pour répondre à cette question. Comme nos recherches peuvent être longues, nous ne vous retiendrons pas. Je crois néanmoins que nous aurons trouvé la solution avant le matin.

Une fois John Mason parti, Holmes se mit au travail.

D'abord il examina très attentivement les tombeaux les uns après les autres, en commençant par un très ancien cercueil, saxon sans doute, et en remontant par une longue lignée normande de Hugo et d'Odo, jusqu'à ce que nous arrivions à ceux, très XVIII^e siècle, de Sir William et de sir Denis Falder. Au bout d'une heure, Holmes parvint à un cercueil en plomb qui se trouvait devant l'entrée de la voûte. J'entendis son petit cri de satisfaction et je vis à ses gestes hâtifs mais précis qu'il était arrivé au but. Avec sa loupe, il examina soigneusement les bords du lourd couvercle. Puis il tira de sa poche une sorte de petite pince-monseigneur qu'il glissa dans un interstice, et il entreprit de soulever tout le devant, qui semblait n'être attaché que par deux crampons. Le couvercle céda dans un bruit d'arrachement, de déchirure ; mais à peine s'était-il relevé en révélant une partie de l'intérieur du cercueil qu'une interruption imprévue se produisit.

Quelqu'un marchait dans la chapelle au-dessus. Le pas était rapide, ferme : le pas de quelqu'un qui venait dans un but déterminé et qui connaissait bien les aîtres. Un filet de lumière descendit l'escalier, précéda la forte stature d'un homme qui se tint debout dans l'arcade d'entrée. Il était imposant par la taille, farouche dans son attitude. La grosse lanterne d'écurie qu'il tenait devant lui éclaira un visage dur, moustachu, des yeux méchants qui inspectèrent tous les recoins de la crypte avant de se poser sur nous avec stupéfaction.

– Qui diable êtes-vous ? tonna-t-il. Et que faites-vous chez moi ?...

Comme Holmes gardait le silence, il avança de deux marches et brandit la lourde canne qu'il portait.

– ... M'entendez-vous ? cria-t-il. Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

Son gourdin dessina des moulinets.

Mais au lieu de reculer, Holmes se porta au-devant de lui.

– j'ai aussi une question à vous poser, Sir Robert ! dit-il sa voix la plus assurée. Qui est-ce ? Et que fait-elle ici ?

Il se retourna et leva complètement le couvercle du cercueil qui était derrière lui. À la lueur de la lanterne, j'aperçus un cadavre enveloppé dans un drap de la tête aux pieds. Un affreux visage de sorcière, tout en nez et en menton, apparut à une extrémité avec des yeux ternis et vitreux.

Le baronet avait reculé en titubant ; il poussa un cri et s'appuya contre un sarcophage de pierre.

_ - Comment avez-vous pu être au courant ?... cria-t-il.

Et puis, sa truculence reprit le dessus.

– ... Est-ce votre affaire ?

– Je m'appelle Sherlock Holmes, déclara mon compagnon. C'est un nom que vous connaissez peut-être. En tout cas mon affaire, comme celle de tout bon citoyen, est de faire observer la loi. Il me semble que vous avez grandement à répondre devant elle.

Sir Robert lança un regard furieux à Holmes, mais celui-ci avait parlé d'une voix calme, et son assurance fit son effet.

– Devant Dieu, monsieur Holmes, je n'ai rien fait ! dit-il. Les apparences sont contre moi, je l'admets, mais je ne pouvais pas agir autrement.

– Je serais heureux de partager votre opinion, mais je crains que vos explications ne puissent s'adresser qu'à la police.

Sir Robert haussa ses larges épaules.

– Hé bien ! s'il le faut, ce sera à la police ! Venez néanmoins chez moi : vous jugerez de l'affaire par vous-même.

Un quart d'heure plus tard, nous nous trouvâmes réunis dans la salle d'armes du vieux château. Elle était confortablement meublée ; Sir Robert nous y laissa quelques instants. Quand il revint, il était accompagné de deux personnes : l'une était la florissante jeune femme que nous avions vue dans la calèche ; l'autre, un petit homme à face de rat qui avait des manières désagréablement furtives. Tous deux avaient l'air très étonnés : visiblement, le baronet n'avait pas eu le temps de leur expliquer la nouvelle tournure des événements.

– Voici, nous désigna Sir Robert, M. et Mme Norlett. Mme Norlett, sous son nom de jeune fille Evans, a été pendant quelques années la femme de chambre de confiance de ma sœur. Je les ai fait venir ici parce que je comprends que ma seule chance est de vous expliquer la vérité, et parce que ce sont les deux seules personnes au monde qui peuvent confirmer ce que je vais vous dire.

– Est-ce nécessaire, Sir Robert ? Avez-vous pensé à ce que vous faisiez ? s'écria la femme.

– Quant à moi, je dénie toute responsabilité ! fit son mari.

Sir Robert lui lança un regard de mépris.

– Je revendique toute la responsabilité ! dit-il. Maintenant, monsieur Holmes, écoutez ma déclaration ; elle sera d'une franchise totale.

» Vous êtes déjà assez bien au courant de mes affaires ; sinon je ne vous aurais pas trouvé là où je vous ai rencontré. Vous savez donc déjà, selon toute vraisemblance, que j'ai engagé dans le Derby un cheval que personne ne connaît, et que je mise sur son succès. Si je gagne, tout va bien. Si je perds... Hé bien ! je n'ose pas y penser !

– Je comprends votre situation, dit Holmes.

– Je dépends complètement de ma sœur Beatrice. Mais elle n'a l'usufruit du domaine que pendant sa vie. En ce qui me concerne, je suis aux mains des juifs. J'ai déjà appris que le jour où ma sœur mourrait, mes créanciers se jetteraient sur mes biens comme une bande de vautours. Tout serait saisi ; mes écuries, mes chevaux, tout ! Hé bien ! monsieur Holmes, ma sœur est morte il y a juste huit jours.

– Et vous ne l'avez dit à personne !

– Que pouvais-je faire ? Ç'aurait été la ruine absolue. Par contre, si je celais ce décès pendant trois semaines, j'avais encore une chance de m'en tirer. Le mari de sa femme de chambre, cet homme, est acteur. Il nous vint à l'idée... Il me vint à l'idée qu'il pourrait se faire passer pour ma sœur pendant ce bref laps de temps. En somme, il ne s'agissait que de la montrer chaque jour dans sa voiture puisque personne n'avait besoin d'entrer dans sa chambre sauf sa femme de confiance. Ce n'était pas difficile à arranger. Ma sœur était morte de l'hydropisie qui la faisait souffrir depuis si longtemps.

– Ce sera au coroner de l'établir.

– Son médecin certifiera volontiers que depuis des mois ses symptômes annonçaient une fin imminente.

– Soit ! Qu'avez-vous fait ?

– Le corps ne pouvait pas rester là. La première nuit, Norlett et moi la transportâmes dans un vieux kiosque toujours fermé et où personne ne va. Mais nous fûmes suivis par son épagneul favori qui resta à japper devant la porte. Il fallait trouver un endroit plus sûr. Je me débarrassai du chien et nous portâmes le corps dans la crypte de la chapelle. Il ne se passa rien d'indigne ni d'irrespectueux, monsieur Holmes. Je n'ai pas le sentiment que j'ai fait injure à la morte.

– Votre conduite me semble inexcusable, Sir Robert.

Le baronet secoua la tête avec impatience.

– Il est facile de prêcher ! dit-il. Si vous vous étiez trouvé dans ma situation, vous jugeriez peut-être différemment. On ne peut pas voir tous ses espoirs et tous ses projets balayés au dernier moment sans essayer de se sauver quand même. Il m'a semblé à moi que ce ne serait pas un indigne lieu de repos si nous la déposions dans l'un des tombeaux des ancêtres de son mari, sur un sol encore consacré. Nous avons ouvert l'un de ces cercueils, retiré les ossements qu'il contenait, et nous y avons placé ma sœur, comme vous l'avez vu. Quant aux ossements que nous avons retirés, nous ne pouvions pas les laisser par terre dans la crypte. Norlett et moi, nous les avons ramenés au château, et la nuit il descendait les brûler dans la chaudière. Voilà mon histoire, monsieur Holmes, bien que je ne sache pas encore comment vous m'avez forcé la main pour vous la dire.

Holmes demeura quelque temps à méditer en silence.

– Dans votre récit, Sir Robert, il y a un point faible. Vos paris sur la course, et par conséquent vos espoirs pour l'avenir auraient été encore valables, même si vos créanciers avaient saisi vos biens ?

– Le cheval aurait été saisi lui aussi. Et que leur importaient mes paris ? Très vraisemblablement ils n'auraient pas fait courir Prince. Mon principal créancier est malheureusement mon pire ennemi, un bandit sans scrupule, Sam Brewer, que j'ai dû cravacher une fois à Newmarket Heath. Imaginez-vous qu'il m'aurait épargné ?

– Hé bien ! Sir Robert, dit Holmes en se levant, cette affaire doit être portée bien entendu à la connaissance de la police. Il était de mon devoir de l'éclaircir ; voilà qui est fait ; je ne vais pas au-delà. Pour ce qui est de la moralité ou de la décence de votre conduite personnelle, ce n'est pas à moi de porter un jugement. Il est près de minuit, Watson. Je crois que nous pouvons réintégrer notre modeste logis.

Tout le monde sait que ce singulier épisode se conclut sur une note plus heureuse que ne le méritaient les actes de Sir Robert. Prince remporta le Derby ; son propriétaire gagna net quatre-vingt mille livres avec ses paris ; les créanciers avaient attendu que la course fût courue ; ils furent alors désintéressés et il resta assez d'argent pour rétablir Sir Robert sur un pied digne de sa famille. La police et le tribunal considérèrent avec indulgence les faits incriminés. Après avoir reçu un blâme pour avoir tardé à déclarer le décès de sa sœur, l'heureux propriétaire sortit indemne de l'aventure, et tout donne à penser à présent qu'ayant survécu à de telles ombres, il terminera honorablement son existence.

L'homme qui grimait

Sherlock Holmes m'avait toujours encouragé à publier le récit de l'aventure du professeur Presbury, ne fût-ce, me disait-il, que pour répondre une fois pour toutes aux bruits désobligeants qui circulèrent dans l'Université il y a vingt ans et furent colportés dans les milieux scientifiques de Londres. Mais certains obstacles imprévus ayant surgi, mes notes sont restées enfermées dans la malle en fer-blanc qui contient beaucoup d'archives sur les aventures de mon ami. Nous venons d'obtenir enfin l'autorisation d'ouvrir ce dossier, l'un des derniers dont s'occupa Holmes avant de se retirer. Maintenant encore je suis tenu à observer une certaine discrétion : le lecteur voudra bien m'en excuser.

Un dimanche soir du début de septembre 1903, je reçus de Holmes ce message laconique :

Venez immédiatement si possible. Si impossible venez quand même.

Les rapports qui existaient entre nous à cette époque n'étaient pas ordinaires. Holmes avait ses habitudes : des habitudes strictes et rigoureuses. J'étais devenu l'une de ses habitudes, au même titre que le violon, le tabac fort, la vieille pipe noire, les livres de référence, et d'autres manies peut-être moins avouables. Quand il travaillait sur un cas qui réclamait un travail actif ainsi qu'un camarade en les nerfs duquel il pouvait se fier, j'étais irremplaçable. Mais en dehors de cela, je lui rendais service. J'étais la pierre à aiguiser de son esprit. Je le stimulais. Il pensait à haute voix en ma présence. Non que ses remarques s'adressassent spécialement à moi (la plupart auraient pu aussi bien s'adresser à son matelas), mais néanmoins il avait pris l'habitude de notre duo, et mon silence enregistreur ou mes interruptions étaient autant d'excitants intellectuels. Si je l'irritais par une certaine paresse d'esprit méthodique, cette irritation ne servait qu'à accélérer ses intuitions et à approfondir ses impressions. Je me contentais de ce rôle modeste dans notre association.

Quand j'arrivai à Baker Street, je le trouvai ramassé en boule dans son fauteuil : genoux remontés, pipe aux lèvres, front sillonné de rides. Il se débattait à coup sûr avec un problème contrariant. D'un geste de la main, il me désigna mon vieux fauteuil ; après quoi, pendant une demi-heure, il m'oublia. Un sursaut le tira enfin de sa rêverie et, avec son habituel sourire ironique, il me souhaita la bienvenue dans ce qui avait été jadis mon appartement.

– Vous me pardonnerez si je suis un peu préoccupé, mon cher Watson ! me dit-il. Des faits curieux ont été soumis à mon examen dans les dernières vingt-quatre heures, et ils ont engendré quelques spéculations d'un caractère plus général. Je pense sérieusement à écrire une petite monographie sur l'utilité des chiens pour le travail des détectives.

– Mais voyons, Holmes, le sujet a été exploré ! Les molosses, les chiens policiers, les limiers...

– Non, non, Watson ! Cet aspect du sujet, bien entendu, n'échappe à personne. Mais il y en a un autre qui est beaucoup plus subtil. Vous vous rappelez peut-être une affaire que, pour faire du

sensationnel, vous avez baptisée *Les Hêtres-Rouges* ; j'ai pu, rien qu'en surveillant le caractère d'un enfant, déduire les habitudes criminelles d'un père aussi respectable que suffisant.

– Oui, je m'en souviens très bien.

– Mon raisonnement sur les chiens est analogue. Un chien est le reflet d'une vie familiale. Qui a jamais vu un chien folâtre dans une famille lugubre, ou un chien triste dans une famille heureuse ? Les grognons ont des chiens grognons ; les gens dangereux ont des chiens dangereux. Et les chiens fantaisistes peuvent être le reflet d'individus fantaisistes.

– Je crois, Holmes, que c'est un peu tiré par les cheveux ! murmurai-je en hochant la tête.

Il avait bourré une nouvelle pipe sans avoir prêté la moindre attention à mon commentaire.

– L'application pratique de ce que je viens de dire touche de très près le problème sur lequel j'enquête. J'ai affaire avec un écheveau emmêlé, et je cherche un bout du fil. Et ce bout du fil, je le trouverai peut-être en répondant à cette question que voici : pourquoi Roy, le fidèle chien-loup du professeur Presbury, essaie-t-il de le mordre ? Je retombai sur ma chaise. J'étais déçu. Était-ce pour répondre à une question aussi vulgaire que j'avais été arraché à ma clientèle ? Holmes me lança un regard de biais.

– Ce vieux Watson est toujours le même ! s'écria-t-il. Vous ne comprendrez donc jamais que les conséquences les plus graves peuvent dépendre de petites choses ? Mais n'est-il pas étrange à première vue qu'un philosophe âgé, bien établi – vous avez naturellement entendu parler de Presbury, le célèbre physiologue de Camford ? – qu'un homme de cette qualité, qui a un chien-loup pour meilleur ami, ait été attaqué deux fois par cette bête ? Allons, Watson, qu'en pensez-vous ?

– Le chien est malade.

– Soit ! C'est à considérer. Mais il n'attaque personne d'autre, et il ne s'en prend à son maître qu'en des occasions très spéciales. Curieux, Watson, très curieux ! Mais le jeune Bennett arrive en avance, si c'est son coup de sonnette. J'avais compté bavarder plus longtemps avec vous avant sa visite.

Nous entendîmes un pas vif dans l'escalier, un coup sec à la porte ; un instant plus tard, le nouveau client fit son entrée. C'était un homme d'une trentaine d'années, de haute taille, bien fait de sa personne, élégant, mais un je ne sais quoi dans son allure générale attestait davantage la timidité de l'étudiant que la maîtrise de l'homme du monde. Il serra la main à Holmes et me regarda avec étonnement.

– Cette affaire est très délicate, Monsieur Holmes. Étant donné les rapports privés et publics que j'entretiens avec le professeur Presbury, j'hésite à parler devant une troisième personne.

– Soyez sans inquiétude, Monsieur Bennett. Le docteur Watson est la discrétion personnifiée, et je vous assure que dans cette affaire j'ai réellement besoin d'un assistant.

– Comme il vous plaira, Monsieur Holmes. Vous comprenez, je pense, les motifs qui m'imposent le plus grand secret.

– Il faut que je vous dise, Watson, que ce gentleman, M. Trevor Bennett, est le collaborateur technique du grand savant, vit sous son toit, et est fiancé à sa fille unique. Nous comprenons donc que le professeur soit en droit de se fier à sa loyauté et à son dévouement. Mais la meilleure preuve de cette loyauté et de ce dévouement consiste assurément à faire le nécessaire pour élucider une troublante énigme.

– Je le crois aussi, Monsieur Holmes. Je ne vise pas d'autre but. Le docteur Watson connaît-il la situation ?

– Je n'ai pas eu le temps de la lui expliquer.

– Dans ce cas, je ferais bien de revenir sur les faits connus avant d'expliquer les nouveaux.

– Je vais m'en charger, intervint Holmes, afin de vérifier si je possède tous les éléments du problème. Le professeur, Watson, jouit d'une réputation européenne. Il a mené une existence tout académique. Jamais le moindre souffle de scandale. Il est veuf et père d'une fille prénommée Édith. Il possède un caractère positif, viril, on pourrait presque dire combatif. Voilà où en étaient les choses il y a quelques mois.

» Puis le cours de sa vie se désunit. À soixante et un ans, il se fiança à la fille du professeur Morphy, son collègue à la chaire d'anatomie comparée. Il ne s'agissait pas, d'après ce que j'ai compris, des assiduités raisonnables d'un vieillard, mais bien plutôt d'une frénésie passionnée de jeune homme : personne n'aurait pu se montrer amoureux plus fervent. La jeune fille, Alice Morphy, pouvait s'enorgueillir d'une double perfection : physique et intellectuelle. Le professeur avait donc beaucoup d'excuses pour s'être ainsi enflammé ; néanmoins, il ne reçut pas que des approbations dans sa propre famille.

– Nous trouvons cette passion plutôt exagérée, précisa notre client.

– Exactement. Exagérée, et un tant soit peu violente sinon anormale. Le professeur Presbury était riche, cependant, et le père de la jeune fille ne souleva aucune objection. La jeune fille, quant à elle, ne manquait pas de projets : plusieurs candidats briguaient déjà sa main ; moins flatteurs sur le plan mondain, mais favorisés au bénéfice de l'âge. Elle sembla apprécier le professeur en dépit de ses excentricités ; l'âge était toutefois un obstacle sérieux.

» Vers cette époque, un petit mystère bouscula soudain la routine normale du professeur. Il fit ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il partit de chez lui sans dire où il allait. Il demeura absent une quinzaine de jours et il rentra fatigué. Il ne révéla pas l'endroit où il s'était rendu, bien qu'il fût habituellement le plus franc des hommes. Le hasard voulut néanmoins que notre client, M. Bennett, reçût une lettre d'un camarade étudiant à Prague qui l'informa qu'il avait été heureux d'apercevoir là-bas le professeur Presbury, mais qu'il n'avait pas pu lui parler. C'est par ce biais que sa famille apprit qu'il était allé à Prague.

» Venons-en à présent au point délicat. Après son voyage, le professeur changea. Il devint sournois, réticent. Son entourage avait constamment l'impression qu'il n'était plus le même homme, mais qu'il vivait sous une ombre qui obscurcissait ses plus hautes qualités. Son intelligence n'en fut pas affectée, et ses cours demeurèrent toujours aussi brillants. Mais il y avait toujours ce quelque chose de nouveau, d'attristant et d'imprévu. Sa fille, qui lui était très attachée, essaya à maintes reprises de rétablir leur ancienne intimité et de percer le masque dont son père semblait à présent se couvrir. Vous aussi, monsieur, vous avez essayé, je crois, mais en vain. Et maintenant, monsieur Bennett, contez-nous vous-même l'incident des lettres.

– Il faut que vous compreniez, docteur Watson, que le professeur n'avait pas de secrets pour moi. S'il avait eu un fils ou un frère cadet, il ne leur aurait pas manifesté plus de confiance. En ma qualité de secrétaire, je manipulais tous ses papiers ; j'ouvrais et je classais son courrier. Peu après son retour, tout fut changé. Il me dit que certaines lettres lui parviendraient sans doute de Londres, marquées d'une croix sous le timbre, et qu'elles devaient être mises de côté pour lui. De fait, plusieurs lettres arrivèrent marquées d'une croix ; l'écriture était celle d'un illettré. Je ne sais s'il répondit : jamais en tout cas ces réponses ne passèrent par mes mains ou furent placées dans la corbeille où toute notre correspondance était rassemblée.

– Et la boîte ? dit Holmes.

– Ah ! oui, la boîte ! Le professeur ramena de voyage une petite boîte en bois. Ce fut le seul objet qui nous fit penser à un voyage sur le continent, car elle était baroquement sculptée à la mode allemande. Il la plaça dans son armoire à instruments. Un jour, cherchant une canule, je soulevai la boîte. À ma grande surprise, il se mit en colère et me reprocha ma curiosité en termes presque grossiers. C'était la première fois que pareille chose m'arrivait, et j'en éprouvai un vif chagrin. Je m'efforçai d'expliquer que je n'avais touché la boîte que tout à fait par hasard, mais pendant le reste de la soirée il m'adressa des regards peu amènes, et je me rendis parfaitement compte qu'il me gardait rancune...

M. Bennett tira de sa poche un petit agenda et ajouta :

– ... Cela se passait le 2 juillet.

– Vous êtes vraiment un excellent témoin ! s'écria Holmes. Il se pourrait que j'eusse besoin de ces dates que vous avez notées.

– Entre autres choses, j'ai appris la méthode de mon grand et vénéré maître... À partir du moment où je remarquai des anomalies dans son comportement, je me dis que mon devoir me commandait d'étudier son cas. Voilà pourquoi je puis affirmer que c'est ce même jour, le 2 juillet, que Roy attaqua le professeur quand celui-ci sortit de son bureau pour passer dans le vestibule. À nouveau le 11 juillet la scène se produisit, et j'ai noté un incident analogue le 20 juillet. À la suite de ces attaques, nous fûmes obligés d'enfermer Roy à l'écurie. C'était un animal que nous aimions et qui était affectueux... Mais je crains d'abuser de votre patience.

M. Bennett avait prononcé ces derniers mots sur un ton de reproche, car visiblement Holmes n'écoutait plus. Il avait le visage fermé, le regard perdu vers le plafond. Il se ressaisit avec effort.

– Singulier ! Très singulier ! murmura-t-il. Ces détails ne m'étaient pas connus, Monsieur Bennett. Je crois que nous en venons maintenant aux nouveaux développements de l'affaire ?

L'agréable visage ouvert de notre visiteur s'assombrit.

– Ce que je vais vous raconter à présent date de l'avant-dernière nuit, nous dit-il. Il était deux heures du matin. J'étais couché, mais je ne dormais pas. J'ai entendu un bruit sourd amorti qui venait du couloir. J'ai ouvert ma porte et j'ai jeté un coup d'œil au-dehors. J'aurais dû vous expliquer que le professeur couche au bout du couloir...

– C'était le ?... s'enquit Holmes.

Notre visiteur fut manifestement contrarié par une interruption aussi peu pertinente.

– J'ai dit, Monsieur, que cela se passait l'avant-dernière nuit. C'était donc le 4 septembre.

Holmes s'inclina en souriant.

– Continuez, je vous en prie.

– Il couche au bout du couloir, et s'il veut descendre l'escalier il lui faut passer devant ma porte. Ce que j'ai vu a été vraiment épouvantable, Monsieur Holmes ! Je crois que j'ai les nerfs aussi solides que n'importe qui, mais j'ai été bouleversé. Le couloir est obscur ; il y a juste en son milieu une fenêtre qui filtre un peu de lumière. J'ai donc vu quelque chose qui s'avançait dans le couloir, quelque chose de sombre et d'aplati. Puis soudain ce quelque chose est passé dans la tache de lumière : c'était lui ! Il rampait, monsieur Holmes, il rampait ! Il n'était pas tout à fait sur les mains et les genoux. Je dirais plutôt qu'il marchait sur les mains et les pieds, la tête pendant entre les mains. Pourtant, il semblait se mouvoir sans difficulté. J'étais si paralysé par ce spectacle que je n'ai pas bougé avant qu'il soit arrivé à la hauteur de ma porte. Alors seulement je me suis avancé et je lui ai demandé si je pouvais l'aider. Sa réponse a été extraordinaire. Il s'est mis debout d'un bond, m'a craché au visage un mot ordurier et s'est précipité dans l'escalier. J'ai guetté plus d'une heure, mais il n'est pas remonté avant qu'il fasse jour. Alors, il a réintégré sa chambre.

– Hé bien ! Watson, que pensez-vous de cela ? demanda Holmes avec l'air d'un pathologiste qui présente un spécimen rare.

– Un lumbago, peut-être ? Je sais par expérience qu'une crise sévère de lumbago peut obliger un homme à marcher presque à quatre pattes, et qu'il n'y a rien de plus irritant pour le caractère du malade.

– Bien, Watson ! Vous nous ramenez toujours sur la terre. Mais nous pouvons difficilement admettre le lumbago, puisque le professeur a pu se mettre droit à l'instant même.

– Il ne s'est jamais mieux porté ! dit Bennett. Il est plus fort en ce moment qu'il ne l'a jamais été ces dernières années. Mais les faits sont là, Monsieur Holmes. Il ne s'agit pas d'un cas pour lequel nous aurions intérêt à consulter la police, et cependant nous ne savons absolument pas quoi faire ; nous avons l'impression que nous nous acheminons tout droit vers une catastrophe. Édith... Mlle Presbury partage mon opinion que nous ne pouvons plus attendre passivement.

– C'est certainement un cas très bizarre et qui n'est pas ordinaire. À quoi pensez-vous, Watson ?

– Du point de vue médical, dis-je, il semble bien que ce soit un cas pour un aliéniste. Le fonctionnement du cerveau du vieux gentleman a été perturbé par cette histoire d'amour. Il a fait un voyage à l'étranger dans l'espoir de se guérir de sa passion. Ses lettres et la boîte peuvent se rapporter à une transaction privée : un emprunt, par exemple, ou des actions qu'il aurait enfermées dans la boîte.

– Et le chien-loup n'était, sans doute, pas d'accord sur la transaction en question ? Non, Watson ! Il y a autre chose. Pour l'instant, je puis seulement suggérer que...

Personne ne saura jamais ce que Sherlock Holmes allait suggérer, car la porte s'ouvrit et une jeune femme fut introduite. Quand elle apparut, M. Bennett bondit en poussant un cri et se précipita, mains tendues, vers des mains qui déjà se tendaient vers lui.

– Édith, ma chérie ! Rien d'important, j'espère ?

– J'ai senti que je devais vous retrouver. Oh ! Jack, j'ai eu si peur ! C'est affreux d'être seule là-bas !

– Monsieur Holmes, voici la jeune fille dont je vous parlais : ma fiancée.

– Nous arrivions progressivement à cette conclusion, n'est-ce pas, Watson ? répondit Holmes en souriant. Je suppose, Mademoiselle Presbury, que l'affaire vient de prendre un nouveau tournant, et que vous désiriez nous mettre au courant ?

Notre visiteuse, jolie blonde du type anglais conventionnel, sourit à son tour à Holmes en s'asseyant à côté de M. Bennett.

– Quand j'ai appris que M. Bennett était parti, j'ai pensé que je le trouverais probablement ici. Bien sûr, il m'avait prévenue qu'il vous consulterait ! Mais dites, Monsieur Holmes, pouvez-vous faire quelque chose pour mon pauvre père ?

– J'espère, Mademoiselle Presbury ! Mais je suis encore dans les ténèbres. Peut-être pourrez-vous m'apporter un peu de lumière ?

– C'était la nuit dernière, Monsieur Holmes. Toute la journée, je l'avais trouvé très bizarre. Je suis sûr qu'il y a des moments où il ne se souvient absolument pas de ce qu'il fait. Il vit dans un rêve étrange. Et hier, c'était justement l'un de ces moments-là. Ce n'était pas mon père qui se trouvait près de moi. Son écorce était là, mais elle était vide.

– Dites-moi ce qui s'est passé.

– J'ai été réveillée pendant la nuit par le chien ; il aboyait furieusement. Pauvre Roy, il est maintenant enchaîné près de l'écurie ! Je précise que je dors toujours avec ma porte fermée à clé ; car comme Jack... comme M. Bennett vous le dira, nous vivons tous sous l'impression qu'un danger nous menace. Ma chambre est située au deuxième étage. Le store était levé devant ma fenêtre. La lune brillait au-dehors. Tandis que j'étais couchée et que je regardais le carré de lumière tout en écoutant les aboiements du chien, je vis avec stupéfaction le visage de mon père qui m'observait. Monsieur Holmes, j'ai failli mourir de surprise et d'horreur. Il avait collé sa figure contre la vitre et il avait levé une main comme pour faire remonter le carreau. Si cette fenêtre s'était ouverte, je crois que je serais devenue folle. Ce n'était pas une hallucination, Monsieur Holmes ! Ne vous y trompez pas ! Je vous affirme que je suis bien demeurée une vingtaine de secondes pétrifiée en surveillant cette tête. Puis elle a disparu. Mais je n'ai pas pu... je n'ai pas pu sauter à bas de mon lit et courir à la fenêtre pour voir ce qu'elle était devenue. Je suis restée glacée et grelottante toute la nuit. Au petit déjeuner, je l'ai retrouvé sec, farouche, et il ne m'a fait aucune allusion à l'aventure de la nuit. Moi non plus, mais j'ai fourni une excuse pour me rendre à Londres, et j'ai accouru ici.

Holmes parut profondément étonné.

– Mais ma chère demoiselle, vous nous avez dit que votre chambre était située au deuxième étage. Y a-t-il dans le jardin une longue échelle ?

– Non, monsieur Holmes ; et c'est bien le côté stupéfiant de l'affaire. Il n'y a pas de moyen praticable pour atteindre la fenêtre... Et pourtant, il était là !

– Cela se passait le 5 septembre, dit Holmes. Voilà qui complique les choses.

Ce fut au tour de la jeune fille de paraître étonnée.

– Monsieur Holmes, intervint Bennett, je vous ai entendu deux fois insister sur la date des faits. Croyez-vous qu'elle puisse avoir de l'importance.

– Peut-être. C'est très possible. Mais je manque encore d'éléments.

– Songeriez-vous au rapport existant entre la folie et les phases de la lune ?

– Non, je vous assure. Je pensais tout à fait à autre chose. Voudriez-vous me laisser votre agenda, afin que je contrôle les dates ? Je pense, Watson, que notre plan d'action est parfaitement clair. Cette jeune demoiselle nous a informés (et j'ai grande confiance en son intuition) que son père se rappelle peu ou pas du tout ce qui se produit à certaines dates. Nous irons donc le voir comme s'il nous avait fixé rendez-vous l'un des jours notés par M. Bennett. Il accusera son manque de mémoire. Nous pourrions donc nous mettre en campagne après l'avoir vu de près.

– Excellent ! s'exclama M. Bennett. Je vous préviens toutefois que le professeur est irascible, et même violent à ses heures.

Holmes sourit.

– Il y a de bonnes raisons pour que nous ne tardions pas : des raisons irrésistibles si ma théorie est fondée. Demain, Monsieur Bennett, vous nous verrez certainement à Camford. Si je me souviens bien, il existe une auberge qui s'appelle *Chequers*, où le porto est au-dessus de la médiocrité et le linge au-dessus des reproches. Je crois, Watson, que nous pourrions passer les jours qui viennent dans des endroits moins agréables.

Le lundi matin, nous étions sur la route de la célèbre ville universitaire ; de la part de Holmes, l'effort était facile : il n'avait pas à se déraciner ; mais moi, j'avais dû mettre sur pied tout un dispositif hâtif, car ma clientèle à cette époque n'était pas à dédaigner. Holmes ne me parla de l'affaire qu'une fois nos valises déposées à l'hôtel dont il avait parlé.

– Je crois, Watson, que nous pouvons coincer le professeur juste avant déjeuner. Il a un cours à onze heures, et ensuite il se repose chez lui avant le repas.

– Sous quel prétexte nous présenterons-nous à lui ?

Holmes jeta un coup d'œil sur son carnet.

– Il a eu une période d'énervement autour du 26 août. Tenons pour admis qu'il est un petit peu dans le brouillard ces jours-là. Si nous lui certifions que nous venons sur rendez-vous, je crois qu'il ne se hasarderait pas à nous contredire. Disposez-vous de l'effronterie nécessaire pour l'affirmer ?

– Nous allons essayer en tout cas.

– Bravo, Watson ! Voilà la devise de notre firme : nous allons essayer en tout cas. Un indigène nous guidera sûrement jusqu'à sa maison.

Nous trouvâmes « l'indigène » en la personne d'un cocher qui nous fit longer d'abord les collègues vénérables, puis qui tourna dans une grande avenue pour nous déposer devant la porte d'une demeure charmante entourée de pelouses et couverte de glycine rouge. Le professeur Presbury était sans nul doute habitué non seulement au confort, mais au luxe. Quand notre fiacre s'arrêta, une tête grisonnante apparut à la fenêtre de la façade ; deux yeux perçants sous des sourcils touffus nous dévisagèrent à travers de grosses lunettes d'écaille. Nous fûmes introduits dans le sanctuaire du savant : l'homme mystérieux dont le déséquilibre nous avait arrachés à Londres se tenait devant nous. À première vue, rien dans son attitude ni dans ses manières ne trahissait la moindre excentricité. Il était grand, majestueux, sérieux, et il portait la redingote avec toute la dignité d'un conférencier célèbre. Ses yeux étaient sans doute ce qu'il avait de plus remarquable : leur regard m'apparut aigu, observateur, et d'une intelligence qui frôlait l'astuce.

Il lut nos cartes de visite.

– Veuillez vous asseoir, Messieurs. Que puis-je faire pour vous ?

Holmes lui adressa son sourire le plus engageant.

– C'était justement la question que j'allais vous poser, Monsieur.

– A moi, monsieur ?

– Il s'agit peut-être d'une erreur. J'ai appris par l'intermédiaire d'un tiers que le professeur Presbury, de Camford, avait besoin de mes services.

– Non, vraiment ?...

J'eus l'impression qu'une étincelle de méchanceté s'alluma dans les grands yeux gris.

– ... Vous avez appris, dites-vous ? Puis-je vous demander le nom de votre informateur ?

– Je regrette, professeur, mais l'affaire présentait un caractère confidentiel. Si une erreur a été commise, c'est sans importance. Je ne peux que vous exprimer mes excuses pour vous avoir dérangé.

– Pas du tout ! J'aimerais beaucoup approfondir cette question. Elle m'intéresse. N'avez-vous pas un papier écrit, lettre ou télégramme, qui corrobore vos dires ?

– Non, monsieur.

– Je suppose que vous n'irez pas jusqu'à prétendre que je vous ai convoqués ?

– Je préférerais ne pas avoir à répondre, dit Holmes.

– Ce détail mérite pourtant une réponse, déclara le professeur d'un ton âpre. Mais je l'aurai sans votre aide.

Il traversa le bureau et sonna. Notre ami de Londres, M. Bennett, se présenta aussitôt.

– Entrez, Monsieur Bennett. Ces deux gentlemen sont venus de Londres avec l'impression qu'ils avaient été convoqués. Toute ma correspondance passe entre vos mains. Avez-vous vu une lettre adressée à une personne nommée Holmes ?

– Non, monsieur, répondit Bennett en rougissant.

– Voilà qui est concluant ! dit le professeur en lançant un mauvais regard à mon compagnon. Maintenant, monsieur...

Il avança le buste et posa à plat ses mains sur la table.

– ... Il me semble à moi que vous êtes dans une situation qui mérite quelques explications.

Holmes haussa les épaules.

– Je ne puis que vous répéter que je regrette de vous avoir dérangé inutilement.

– Insuffisant, monsieur Holmes ! s'écria le vieil homme.

Une méchanceté extraordinaire prit possession de sa physionomie. Sa voix était devenue tonnante. Il s'interposa entre la porte et nous. Il brandit ses poings avec fureur.

– Vous ne sortirez pas d'ici aussi facilement ! nous dit-il.

La rage déformait ses traits. Il avait perdu tout bon sens. Je suis persuadé que nous aurions dû en venir aux mains pour sortir de son bureau si M. Bennett n'était intervenu.

– Mon cher professeur ! s'exclama-t-il. Réfléchissez à votre situation ! Songez au scandale dans l'Université ! Monsieur Holmes est une personnalité connue. Vous ne pouvez pas le traiter avec un pareil manque d'égards !

De mauvaise grâce, notre hôte (si je puis l'appeler ainsi) nous laissa le champ libre. Nous ne fûmes pas mécontents de nous retrouver dans la rue paisible. Holmes semblait très amusé par cet épisode.

– Les nerfs de notre savant ami me paraissent quelque peu déréglés, me dit-il. Notre intrusion était peut-être hardie, mais elle nous a apporté ce contact personnel que je désirais. Attention, Watson ! Je l'entends sur nos talons. Sûrement il nous pourchasse...

Effectivement, quelqu'un courait derrière nous, mais ce n'était pas, je le constatai avec soulagement, le redoutable professeur : c'était son collaborateur, qui nous rejoignit tout essoufflé.

– Je suis si désolé, Monsieur Holmes ! Je voulais vous présenter mes excuses.

– Elles sont bien inutiles, mon cher monsieur ! Ces légers incidents font partie de ma vie professionnelle.

– Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil. Il devient dangereux, terrible. Comprenez-vous à présent pourquoi sa fille et moi nous sommes effrayés ? Et pourtant, il a conservé l'esprit clair !

– Trop clair ! fit Holmes. J'avais commis une erreur de calcul. Il est évident que sa mémoire est beaucoup plus sûre que je ne l'avais supposé. À propos, pouvons-nous, avant que nous nous éloignions, apercevoir la fenêtre de Mlle Presbury ?

M. Bennett se fraya un chemin parmi des buissons, et nous aperçûmes un côté de la maison.

– La voilà : la deuxième sur la gauche.

– Mais elle me paraît tout à fait inaccessible ! Pourtant, il y a du lierre au-dessous et une conduite d'eau au-dessus qui fournissent un appui ou une prise.

– Moi-même j'aurais bien du mal à grimper jusque-là, dit M. Bennett.

– Certes ! Pour tout homme normal, ce serait un exploit dangereux.

– Il y avait une autre chose que je désirais vous dire, Monsieur Holmes. J'ai le nom de l'homme de Londres qui est en correspondance avec le professeur. Le professeur lui a sans doute écrit ce matin, et j'ai relevé l'adresse sur le buvard. C'est de l'espionnage ignoble de la part d'un secrétaire de confiance, mais que puis-je faire d'autre ?

Holmes lut le papier que lui tendait Bennett, et le mit dans sa poche.

– Dorak ? Un nom curieux ! D'origine slave, je présume. Hé bien ! voilà un gros maillon pour ma chaîne ! Nous rentrerons à Londres demain après-midi, Monsieur Bennett. Je ne vois pas à quoi servirait que nous restions. Nous ne pouvons pas arrêter le professeur puisqu'il n'a commis aucun crime, et nous ne pouvons pas le faire enfermer puisque sa folie n'est pas prouvée. Jusqu'ici, il n'est pas possible d'envisager une action quelconque.

– Mais alors, que faire ?

– Un peu de patience, monsieur Bennett ! Les choses ne vont pas tarder à prendre tournure. Sauf erreur de ma part, il aura probablement une crise mardi prochain. Ce jour-là nous serons à Camford. En attendant, cette situation est incontestablement déplaisante, et si Mlle Presbury pouvait prolonger son séjour à Londres...

– Rien de plus facile !

– Alors qu'elle reste à Londres jusqu'à ce que nous puissions l'assurer que tout danger est conjuré. D'ici mardi, ne le contrariez pas. Tant qu'il sera de bonne humeur, tout ira bien.

– Le voilà ! chuchota Bennett.

À travers les branchages, nous distinguâmes la grande silhouette droite qui était apparue devant la porte d'entrée et qui regardait les alentours. Il se tint légèrement penché en avant, les bras ballants, la tête tournant à droite et à gauche. Le secrétaire s'éclipsa, traversa les fourrés pour rejoindre le professeur, et tous deux rentrèrent ensemble dans la maison non sans avoir entamé une conversation apparemment animée, et même passionnée.

– Je crois que le vieux gentleman est en train d'additionner deux et deux, me dit Holmes quand nous eûmes pris le chemin des *Chequers*. Il m'a donné l'impression de posséder un cerveau particulièrement logique, d'après le peu que je connais de lui. Il est violent, sans doute, mais reconnaissons que de son point de vue il ne manquait pas de motifs pour exploser : il voit des détectives attachés à ses pas et il soupçonne certainement son entourage de les avoir alertés. Notre ami Bennett pourrait bien traverser des heures difficiles !

Holmes s'était arrêté en route au bureau de poste, et il avait expédié un télégramme. Nous reçûmes la réponse le soir même. Il me la montra :

Me suis rendu Commercial Road et ai vu Dorak. Personnage affable. Bohémien d'origine. Âgé. Tient un grand magasin. Mercer.

– Vous ne connaissez pas Mercer, m'expliqua Holmes. Je l'ai engagé récemment. Il s'occupe du travail de routine. Il était important de savoir quelque chose sur l'homme avec lequel notre professeur correspond si secrètement. Sa nationalité se relie dans mon esprit à ce séjour à Prague.

– Dieu merci, dis-je, voilà enfin quelque chose qui se relie à quelque chose ! Pour l'instant, nous nous trouvons en face d'une série d'incidents inexplicables qui n'ont entre eux aucun rapport. Par exemple, quel rapport peut-il bien exister entre un chien-loup furieux et un séjour en Bohême, ou entre l'un et l'autre de ces faits avec un homme qui la nuit marche à quatre pattes dans un couloir ? Quant à vos dates, c'est la plus grande mystification du siècle !

Holmes se frotta les mains en souriant. Nous étions assis dans le petit salon du vieil hôtel, devant une bouteille de porto

– Bon ! Hé bien ! voyons un peu les dates pour commencer, fit-il en réunissant les extrémités de ses doigts et en prenant l'attitude d'un maître d'école qui s'adresse à sa classe. L'agenda de cet excellent jeune homme nous démontre que les troubles se sont manifestés le 2 juillet d'abord, puis tous les neuf jours, avec, je crois, une seule exception. La dernière crise remonte au vendredi 3 septembre, exactement neuf jours après la crise précédente datant du 26 août. Il ne s'agit pas d'une simple coïncidence.

J'acquiesçai.

– Formulons donc la théorie provisoire suivante : tous les neuf jours, le professeur prend une certaine drogue puissante qui provoque un effet passager, mais hautement toxique. Son tempérament naturellement violent en subit l'effet. Il a appris à prendre cette drogue pendant qu'il se trouvait à Prague, et c'est maintenant un intermédiaire de Londres qui la lui fournit. Tout cela est cohérent, Watson !

– Mais le chien, mais la tête à la fenêtre, mais la marche à quatre pattes dans le couloir ?

– Écoutez, nous avons démarré. Nous avons un début. Je ne m'attends à rien de neuf avant mardi prochain. En attendant, nous ne pouvons que demeurer en contact avec l'ami Bennett et profiter des agréments de cette charmante ville.

Le lendemain matin, M. Bennett s'échappa pour nous porter les dernières informations. Comme Holmes l'avait prévu, il avait vécu des heures difficiles. Sans l'avoir accusé directement d'être le responsable de notre intrusion, le professeur lui avait parlé un langage très rude et lui avait tenu rigueur de l'incident. Ce matin pourtant il était redevenu normal et il avait fait comme d'habitude son cours, très brillant, devant une foule d'étudiants.

– En dehors de ses accès bizarres, nous dit-il, je lui trouve une vitalité et une énergie plus grandes que jamais, et son cerveau fonctionne admirablement. Mais il n'est plus lui-même : plus du tout l'homme que nous avons connu.

— Je ne crois pas que vous ayez quelque chose à craindre pendant une semaine, répondit Holmes. Or je suis un homme occupé, et le docteur Watson a des malades qui l'attendent. Convenons que nous nous retrouverons dans cet endroit mardi prochain. Je serais bien surpris si,

avant que nous nous séparions, nous n'étions pas capables d'expliquer sinon de supprimer les soucis qui vous assaillent. Jusque-là, tenez-nous au courant par lettre.

Je ne revis pas mon ami les jours suivants ; mais lundi soir je reçus un bref message m'invitant à le rejoindre au train du lendemain. Pendant que nous roulions vers Camford, il m'annonça que de nouveaux incidents ne s'étaient pas produits, que la paix avait régné dans la maison du professeur, dont le comportement avait été tout à fait normal. M. Bennett nous le confirma de vive voix quand il nous retrouva le soir même aux Chequers.

– Il a reçu aujourd'hui de son correspondant de Londres une lettre et un petit paquet avec une croix sous le timbre. Je n'y ai donc pas touché. Rien d'autre à signaler.

– Cela pourrait être suffisant, murmura Holmes avec un sourire de mauvais augure. Je crois, Monsieur Bennett, que nous arriverons cette nuit à une conclusion. Si mes déductions sont correctes, l'affaire est mûre. Mais pour cela, il est indispensable de surveiller le professeur. Je vous serais reconnaissant, par conséquent, de demeurer éveillé et d'être sur le qui-vive. Si vous l'entendez passer devant votre porte, n'intervenez pas, mais suivez-le aussi discrètement que possible. Le docteur Watson et moi, nous ne serons pas loin. À propos, où est la clé de cette petite boîte dont vous nous avez parlé ?

– Il la porte à sa chaîne de montre.

– Je suppose que nos recherches devront s'orienter par là. Au pis, la serrure ne doit pas être bien formidable ! Y a-t-il sur les lieux un autre homme valide ?

– Le cocher, Macphail.

– Où dort-il ?

– Dans l'écurie.

– Nous aurons peut-être besoin de lui. Hé bien ! nous ne pouvons rien faire de plus avant d'assister au développement des événements !... Bonsoir. Mais je pressens que nous vous reverrons avant demain matin.

Il était près de minuit quand nous prîmes notre faction parmi les buissons qui faisaient face à la porte de la maison du professeur. La nuit était belle, mais froide, et nous n'eûmes pas à regretter d'avoir pris des manteaux chauds. Le vent soufflait. Des nuages filaient dans le ciel et masquaient par moments la demi-lune. Notre faction aurait été lugubre si nous n'avions pas été bardés contre l'ennui par la curiosité et l'impatience, et si mon camarade ne m'avait pas assuré que nous étions arrivés au terme de cette étrange succession d'événements.

– Pour peu que le cycle des neuf jours se vérifie ce soir, me dit Holmes, nous devrions voir le professeur en pleine crise. Ses symptômes se sont déclarés après son voyage à Prague ; il entretient une correspondance secrète avec un commerçant de Bohême établi à Londres et qui représente sans doute quelqu'un de Prague ; il a reçu de lui un paquet aujourd'hui même. Tout cela est cohérent. Nous ne savons pas ce qu'il prend, ni pourquoi il le prend, mais le produit vient de Prague, très vraisemblablement. Il le prend d'après des directives précises qui règlent ce cycle des neuf jours, premier point qui a attiré mon attention. Ses symptômes sont tout à fait remarquables. Avez-vous observé les jointures de ses doigts ?

– Je dus avouer que non.

– Épaisses et cornées comme je n'en ai jamais vu. Il faut toujours commencer par regarder les mains, Watson. Ensuite les poignets de la chemise, les genoux du pantalon et les souliers. Ces jointures très bizarres ne peuvent s'expliquer que par le processus observé...

Holmes s'interrompit et se frappa le front.

– ... Oh ! Watson, Watson, que j'ai été stupide ! Mon idée paraît incroyable, et pourtant elle doit être exacte. Tout pointe dans cette direction. Comment n'ai-je pas vu le lien qui relie tout ! Ces jointures... comment ai-je pu laisser passer ces jointures ? Et le chien ! Et le lierre ! Oh ! il est grand temps que je disparaisse dans la petite ferme de mes rêves ! Attention, Watson ! Le voici ! Nous avons la chance d'être aux premières loges.

La porte d'entrée s'était lentement ouverte ; contre le vestibule éclairé, la haute silhouette du professeur se détacha. Il était en robe de chambre. Tandis qu'il se profilait sur le seuil, il se tenait droit, mais il se penchait légèrement en avant, bras ballants, comme nous l'avions déjà vu.

Il s'engagea dans l'avenue. Alors, un changement extraordinaire s'opéra en lui. Il se laissa tomber en avant, s'accroupit et se mit à marcher sur les mains et les pieds, sautillant par moments comme s'il débordait de vitalité et de force. Il longea à quatre pattes la façade de la maison et contourna l'angle. Quand il eut disparu, Bennett se glissa hors de la maison et le suivit doucement.

– Venez, Watson, venez ! s'écria Holmes.

Nous nous hâtâmes le plus possible parmi les fourrés et nous arrivâmes à un endroit d'où nous pûmes observer l'autre côté de la maison qu'éclairait la lumière de la demi-lune. Distinctement visible, le professeur était ramassé sur lui-même au pied du mur couvert de lierre. Puis avec une agilité surprenante, il se mit à grimper. De branche en branche, il se hissait, le pied sûr et la poigne robuste, apparemment pour le plaisir d'exercer son talent de grimpeur et sans but précis. Sa robe de chambre flottait de chaque côté : on aurait dit une gigantesque chauve-souris accrochée au flanc de la maison ; il dessinait une tache noire carrée sur le mur. Bientôt il se lassa de cette distraction et, se laissant tomber de branche en branche, il s'accroupit à nouveau et se dirigea vers l'écurie en marchant à quatre pattes. Le chien-loup était sorti de sa niche ; il commença à aboyer furieusement ; quand il aperçut son maître, ses aboiements redoublèrent de

violence. Il tirait sur sa chaîne, tremblait de rage et d'impatience. Le professeur s'accroupit juste à côté du chien, mais hors de son atteinte, et il entreprit alors de le provoquer et de l'exciter de toutes les manières imaginables. Il ramassa des poignées de sable et de gravier dans l'avenue et les jeta dans les yeux du chien, il le houspilla avec un bâton qu'il avait trouvé, il agita ses mains sous la gueule béante et frémissante, bref il s'efforça de pousser au paroxysme la fureur de l'animal, déjà presque fou de rage. Dans toutes nos aventures, je ne crois pas que j'aie assisté à un spectacle plus étrange que cette silhouette imposante et digne accroupie à quatre pattes sur le sol comme une grenouille et aiguillonnant par toutes sortes de cruautés ingénieuses et calculées un chien en colère qui rampait et sautait en face de lui.

Et soudain, le drame éclata ! Ce ne fut pas la chaîne qui cassa : mais le collier qui glissa, car il avait été fabriqué pour un gros terre-neuve. Nous entendîmes le cliquetis du métal tombant à terre. L'instant d'après, l'homme et le chien roulaient ensemble sur le sol : l'un rugissant de rage, l'autre hurlant de terreur. Il s'en fallut de peu que le professeur y laissât la vie. La bête l'avait saisi à la gorge, ses crocs s'étaient déjà enfoncés profondément, le professeur s'était évanoui avant que nous eussions pu nous interposer et séparer les combattants. Nous aurions sans doute été exposés nous-mêmes à un grand péril si l'arrivée et la voix de Bennett n'avaient instantanément ramené le chien à la raison. Le vacarme avait tiré de la chambre où il couchait au-dessus de l'écurie le cocher mal réveillé et ahuri.

– Ça ne m'étonne pas ! fit-il en hochant la tête. Je l'avais déjà observé. Je savais bien que le chien finirait tôt ou tard par lui sauter dessus.

Le chien fut enchaîné à nouveau, et nous ramenâmes le professeur dans sa chambre, où Bennett, qui avait fait des études de médecine, m'aida à panser la gorge blessée. Les dents acérées s'étaient plantées non loin de l'artère carotide et l'hémorragie était sérieuse. Au bout d'une demi-heure, tout danger se trouva écarté ; j'injectai au malade de la morphine et il sombra dans un sommeil profond. Ce fut alors que nous pûmes discuter de la situation.

– Je pense qu'un grand médecin devrait le prendre en main ! déclarai-je.

– Non, au nom du Ciel ! s'écria Bennett. A présent le scandale est confiné dans cette maison. Il ne sortira pas de nos murs. Mais si quelqu'un d'autre est appelé, le professeur deviendra la fable du monde entier. Réfléchissez à son rang dans l'Université, à sa réputation européenne, aux sentiments de sa fille !

– Très juste ! dit Holmes. Je pense que nous pouvons tenir l'affaire secrète, et que nous empêcherons toute nouvelle récidence puisque nous avons les mains libres. Donnez-moi la clé de la chaîne de montre, Monsieur Bennett. Macphail va rester auprès du malade et nous préviendra si un changement se produit. Allons voir ce que contient la boîte mystérieuse du professeur.

Elle ne contenait pas grand-chose, mais c'était assez : une fiole vide, une autre presque pleine, une seringue hypodermique, plusieurs lettres écrites en pattes de mouche par un étranger. Les croix sur les enveloppes attestaient qu'il s'agissait bien de celles qui avaient modifié les

habitudes du secrétariat ; chacune était originaire de Commercial Road et signée « A. Dorak ». Elles n'étaient en fait que des factures annonçant qu'une nouvelle fiole était envoyée au professeur, ou des reçus. Toutefois, il y avait une autre enveloppe écrite par quelqu'un de plus instruit et qui portait le cachet de la poste de Prague sur un timbre autrichien.

– Voici la solution du mystère ! s'écria Holmes.

Et il lut :

« Cher et estimé confrère,

« Depuis votre visite qui nous a honorés, j'ai beaucoup réfléchi à votre cas. Étant donné vos préoccupations, le traitement se justifie, mais néanmoins je ne saurais trop vous recommander la prudence, car les résultats que j'ai obtenus montrent qu'il n'est pas totalement exempt de dangers.

« Il est possible que le sérum de l'anthropoïde soit plus indiqué. J'ai utilisé, comme je vous l'ai expliqué, le langur à tête noire parce que je pouvais me procurer un échantillon. Le langur est, naturellement, un rampeur et un grimpeur, tandis que l'anthropoïde marche droit et dans l'ensemble est plus proche de l'homme.

« Je vous demande de prendre toutes les précautions possibles pour que le procédé ne soit pas prématurément révélé. J'ai en Angleterre un autre client. Dorak sera mon représentant pour vous deux.

« Un rapport hebdomadaire m'obligerait.

« Bien à vous, avec ma très haute considération.

« H. Lowenstein. »

Lowenstein ! Ce nom me rappela un article de journal qui contenait l'histoire d'un savant obscur qui avait trouvé un Moyen inconnu pour parvenir au secret de la régénérescence et de l'élixir de vie. Lowenstein de Prague ! Lowenstein avec son étonnant sérum revigorant, proscrit par la Faculté parce qu'il refusait de révéler son origine... En quelques mots, je mis mes compagnons au courant. Bennett s'empara d'un manuel de zoologie.

– « Langur, lut-il, grand singe à tête noire des pentes de l'Himalaya, le plus gros et le plus proche de l'homme, des singes grimpeurs. » Suivent des détails. Hé bien ! grâce à vous, monsieur Holmes, nous avons remonté jusqu'à la source du mal !

– La vraie source, répondit Holmes, réside certainement dans cette histoire d'amour inopportune. Notre impétueux professeur s'est mis dans la tête qu'il ne parviendrait à ses fins qu'en se muant

en homme plus jeune. Quand on essaie de se hisser au-dessus de la nature, on court le risque de tomber plus bas. Le type humain supérieur peut retourner à l'animal s'il s'écarte de la route droite de sa destinée...

Il considéra la fiole qu'il avait gardée dans sa main et examina le liquide clair qui était à l'intérieur.

– ... Quand j'aurai écrit à cet homme pour lui dire que je le tiens pour criminellement responsable des poisons qu'il met en circulation, nous n'aurons plus d'ennuis. Mais le danger subsiste. Il peut se représenter d'une manière plus anodine. C'est un grand danger : un très grand danger pour l'humanité. Supposez, Watson, que le matérialiste, le sensuel, le mondain prolongent leurs existences inutiles. Que deviendrait le spirituel ? Nous aboutirions à la survivance du moins capable. Dans quel abîme d'iniquité plongerait notre pauvre humanité !...

Mais l'homme d'action chassa brusquement le rêveur.

– ... Je crois qu'il n'y a plus rien à ajouter, Monsieur Bennett. Les divers épisodes trouvent aisément leur place dans le cadre général. Le chien, bien sûr, a perçu le changement beaucoup plus vite que vous. Son odorat le lui permettait. C'était le singe, et non le professeur, que Roy attaquait ; de même que c'était le singe qui aiguillonnait Roy. Le singe adore grimper. C'est tout à fait par hasard, je pense, que l'escalade a amené le professeur en face de la fenêtre de sa fille... Il y a un train pour Londres bientôt, Watson, mais que penseriez-vous d'une tasse de thé aux *Chequers* avant que nous sautions dedans ?

Comment watson apprit le truc

Watson regardait son compagnon avec intensité depuis que celui ci s'était assis à la table du petit déjeuner. Holmes leva finalement les yeux, et aperçut le regard de son compagnon.

« He bien, Watson, à quoi songez vous ? », demanda-t-il.

« A vous ».

« Moi ? »

« Oui, Holmes. Je songeais à quelle point sont superficielles vos petites astuces, et comme il est extraordinaire que le public continue à s'y intéresser. »

« Je suis assez d'accord », dit Holmes. « En fait, je crois me souvenir que je vous ai moi même fait une telle remarque par le passé ».

« Vos méthodes », dit Watson avec sévérité, « sont vraiment aisées à acquérir ».

« Sans aucun doute », répondit Holmes avec un sourire. « Peut être pouvez vous donner vous même un exemple de ces méthodes de raisonnement ? »

« Avec plaisir », dit Watson. « Je suis en capacité de dire que vous étiez fort préoccupé en vous levant, ce matin ».

« Excellent ! », dit Holmes. « Comment avez vous su cela ? »

« Par ce que vous, un homme d'habitude soigné, avez pourtant oublié de vous raser. »

« Mon dieu, comme c'est brillant ! » dit Holmes. « Je ne savais pas, Watson, que vous étiez un si bon élève. Votre regard de faucon a-t-il détecté autre chose ? »

« Oui, Holmes. Vous avez un client du nom de Barlow, et n'avez pas eu de succès sur son cas ».

« Diable, comment avez vous su cela ? »

« J'ai vu le nom sur une enveloppe qu'il vous a envoyé. En l'ouvrant, vous avez poussé un grognement, avant de la fourrer dans votre poche avec un froncement de sourcils ».

« Admirable ! Vous êtes effectivement très observateur. Encore autre chose ? »

« J'ai bien peur, Holmes, que vous vous adonniez à la spéculation financière. »

« Et cela, comment pouvez vous le dire, Watson ? »

« Vous avez ouvert le journal, regardé la page économique et eu une exclamation d'intérêt ».

« Ma foi, c'est très subtil de votre part, Watson. Une nouvelle déduction ? »

« Oui, Holmes. Vous avez mis votre manteau noir, et non votre robe de chambre. Cela prouve que vous attendez une visite importante d'un instant à l'autre. »

« Rien de plus ? »

« Je ne doute pas que je pourrais trouver d'autres éléments, Holmes, mais je ne vous donne que ces quelques la, afin de vous montrer qu'il y a d'autres personnes que vous dans le monde à pouvoir être aussi habiles.

«Mais certaines ne le peuvent pas», dit Holmes. «Je dois bien avouer que peu sont dans cette situation, mais j'ai bien peur que vous n'en fassiez partie, mon cher Watson. »

« Que voulez vous dire, Holmes ? »

« Eh bien, mon ami, j'ai le sentiment que vos déductions n'ont pas été aussi heureuses que ce que j'aurais souhaité. »

« Voulez vous dire que je me trompais ? »

« Oui, j'en ai peur. Reprenons tous les points dans l'ordre correct ; je ne me suis pas rasé car j'ai envoyé mon rasoir pour se faire aiguiser. Me voici en manteau pour un rendez vous matinal avec mon dentiste. Son nom est Barlow, et la lettre que vous voyez la me confirme le rendez vous. Dans le journal, la page à propos du cricket est juste à coté de l'économique, et je vérifiais si

l'équipe de Surrey avait tenu face à celle de Kent. Mais continuez, Watson, continuez ! Mes tours sont vraiment très superficiels, et il n'y a aucun doute qu'un jour prochain vous saurez comment faire.

La ceinture empoisonnée

Chapitre I – Des lignes qui se brouillent

Mon devoir est clair : je n'ai pas un instant à perdre ! Ces événements prodigieux sont encore frais dans ma mémoire : il faut donc que je les relate dans tous leurs détails, avec une exactitude que le temps pourrait effacer si je tardais. Mais, au moment d'écrire, comment ne saluerais-je pas le miracle grâce auquel c'est notre petite équipe du Monde perdu (le Pr Challenger, le Pr Summerlee, lord John Roxton et moi-même) qui a vécu cette nouvelle expérience passionnante ?

Lorsque, il y a quelques années, j'ai rendu compte dans la *Daily Gazette* de notre voyage sensationnel en Amérique du Sud, je ne pensais guère qu'il m'arriverait d'avoir à raconter un jour une aventure personnelle encore plus étrange. Or, celle-ci est unique dans les annales de l'humanité : sur les tablettes de l'Histoire, elle se détachera irrésistiblement ; un pic majestueux écrase toujours les modestes contreforts qui l'entourent.

Pour vivre cet épisode extraordinaire, nous nous sommes trouvés réunis tous les quatre le plus normalement du monde. Toutefois, il y a eu un enchaînement de circonstances tout à fait involontaire que je vais conter aussi brièvement et aussi précisément que possible... sans oublier que la curiosité publique, qui a été et qui demeure insatiable, exige que je fournisse au lecteur un maximum de détails sur un sujet pareil.

Ce vendredi 27 août – date à jamais mémorable dans l'histoire de notre monde – je me suis rendu à mon journal et j'ai demandé un congé de trois jours à M. McArdle, qui est toujours notre rédacteur en chef. Le bon vieil Écossais a hoché la tête, il s'est gratté la frange raréfiée de ses cheveux rougeâtres, après quoi il s'est décidé à traduire enfin sa répugnance par quelques paroles.

– Je pensais justement, monsieur Malone, que nous pourrions ces jours-ci vous occuper avec profit... Je me disais qu'il y avait là une histoire particulière... bref, une histoire que vous seul seriez capable de débrouiller et de mener à bien.

– J'en suis désolé ! lui ai-je répondu en essayant de cacher ma déception. Naturellement, puisque vous avez besoin de moi, la question ne se pose plus. Mais j'avais un rendez-vous important et intime... Si vous pouviez vous passer de moi...

– C'est que je ne vois pas le moyen de me passer de vous !

La pilule était amère ; je n'avais qu'à l'avaler sans trop de grimaces. Après tout, c'était ma faute : depuis quand un journaliste a-t-il le droit d'avoir des projets personnels ? J'ai affiché un air guilleret pour déclarer :

– N'en parlons plus ! Que désirez-vous de moi ?

– Simplement une interview de ce diable d'homme qui habite à Rotherfield...

– Du Pr Challenger ? me suis-je écrié.

– Hé ! oui, pardi ! Il a « coursé » le jeune Alec Simpson, du *Courrier*, pendant quinze cents mètres, il l'a fait dévaler la grande route en le tenant par le col de sa veste d'une main et par le fond de la culotte de l'autre... Vous avez lu ce fait divers, n'est-ce pas, dans les rapports de la police ? Ici, vos camarades préféreraient aller interviewer un alligator en liberté ! Mais vous, vous pourriez tenter votre chance : vous êtes de vieux amis. Et je me disais...

J'étais tout à fait soulagé :

– Alors, tout va bien ! Il se trouve que c'était pour rendre visite au Pr Challenger que je vous demandais un congé. Pour l'anniversaire de notre aventure d'il y a trois ans sur le plateau, il a invité notre équipe, chez lui à Rotherfield et nous y célébrerons l'événement tous les quatre.

– Formidable ! a rugi McArdle en se frottant les mains et en dardant sur moi un regard qui étincelait derrière ses lunettes. Formidable ! Dans ce cas, vous serez à même d'approfondir son opinion. De tout autre je dirais qu'il s'agit de rêveries lunaires, mais ce type a vu juste une fois ; on ne sait jamais ; il peut avoir misé dans le mille une autre fois.

– Approfondir quoi ? sur quoi ?

– Vous n'avez pas lu, dans le *Times* d'aujourd'hui, sa lettre sur les « possibilités scientifiques » ?

– Non.

McArdle a alors plongé vers le plancher où il a ramassé le journal en question.

– Lisez à haute voix, m'a-t-il ordonné en désignant une colonne. Je serais content de l'entendre, car je ne suis pas tout à fait sûr d'avoir bien compris, à la première lecture, ce que le bonhomme a dans la tête.

La lettre que j'ai lue aussitôt à mon rédacteur en chef de la *Gazette* était ainsi rédigée :

POSSIBILITÉS SCIENTIFIQUES

Monsieur,

J'ai lu avec un amusement qui n'était pas complètement dépourvu d'un sentiment moins flatteur, la lettre suffisante et pour tout dire imbécile de James Wilson MacPhail, récemment publiée dans vos colonnes, sur le brouillage des lignes de Fraunhofer dans les spectres des planètes et des étoiles fixes. Selon lui, l'affaire est sans signification. Pour une intelligence plus développée que la sienne, l'affaire peut revêtir au contraire une très grande importance : si grande qu'elle mettrait en jeu, par exemple, la vie de tous les hommes, femmes et enfants sur cette planète. Le langage scientifique m'apparaît impropre à communiquer mes vues à un public dont l'intelligence est suffisamment indigente pour tirer sa pâture d'articles de journaux. Je m'efforcerai donc de me placer à sa portée réduite et d'user, pour m'expliquer, d'un raisonnement par analogie qui ne dépassera pas les capacités intellectuelles de vos lecteurs...

« Mon cher, c'est un as ! une merveille vivante ! s'est exclamé McArdle. Il a fait se hérissier les plumes d'une colombe au biberon, il a provoqué une émeute à une réunion de quakers : rien d'étonnant à ce que Londres lui soit devenu intenable ! C'est dommage, monsieur Malone, car c'est un grand cerveau ! Bon : tâtons un peu de son analogie.

Nous supposerons qu'un petit paquet de bouchons reliés les uns aux autres a été lancé dans un courant paresseux pour lui faire traverser l'Atlantique. Lentement, jour après jour, les bouchons seront entraînés parmi des conditions invariantes. Si les bouchons étaient doués de sensibilité, nous pourrions imaginer qu'ils considéreraient ces conditions comme permanentes et sûres. Mais nous, avec notre science supérieure, nous savons que des tas de choses peuvent survenir qui surprendraient fort les bouchons. Ainsi, ils pourraient heurter un bateau ou une baleine endormie, à moins qu'ils n'échouent dans des herbes. En tout état de cause, leur voyage se terminerait sans doute par un accostage brutal sur les rochers du Labrador. Mais comment s'en douteraient-ils pendant qu'ils flottent très tranquillement sur ce qu'ils croient être un océan illimité et homogène ?

Vos lecteurs saisiront peut-être que l'Atlantique, dans cette parabole, a pris la place du puissant océan de l'éther où nous flottons, et que ce paquet de bouchons représente le minuscule et obscur système planétaire auquel nous appartenons. Soleil de troisième catégorie qui remorque une racaille de satellites insignifiants, nous sommes entraînés dans les mêmes conditions quotidiennes vers je ne sais quelle fin : mettons une misérable catastrophe qui nous engloutira aux derniers confins de l'espace, où nous serons projetés dans un Niagara de l'éther ou brisés sur quelque impensable Labrador. Je ne vois là rien qui laisse une place à l'optimisme superficiel et ignare de votre correspondant, M. James Wilson MacPhail. Au contraire, j'y discerne quantité de raisons au nom desquelles nous devrions surveiller avec une vigilance aussi attentive qu'intéressée toute indication de changement dans l'ambiance cosmique dont peut dépendre notre destinée suprême...

« Mon cher, il aurait fait un grand ministre ! a coupé McArdle, admiratif. Il a les résonances d'un orgue... Bon. Maintenant, voyons un peu ce qui le tarabuste.

Le brouillage général et le déplacement des lignes de Fraunhofer du spectre indiquent, selon moi, une modification cosmique considérable, dont le caractère est à la fois subtil et singulier. La lumière d'une planète est la lumière réfléchi du soleil. La lumière d'une étoile est une lumière autonome, à origine personnelle. Or dans cet exemple tous les spectres, aussi bien ceux

des étoiles que ceux des planètes, accusent la même modification. Serait-elle la conséquence d'une modification intervenue dans ces planètes et ces étoiles ? Une telle hypothèse me semble insoutenable : quelle modification commune pourrait intervenir simultanément aussi bien dans les planètes que dans les étoiles ? S'agit-il alors d'une modification de notre propre atmosphère ? C'est possible, mais au plus haut point improbable, puisque nous n'en avons décelé aucun symptôme autour de nous, et que les analyses chimiques ne l'ont pas établie. Quelle serait dans ces conditions la troisième éventualité ? Une modification du milieu conducteur ? de cet infini d'éther fin qui s'étend d'une étoile à l'autre et se répand dans tout l'univers. Au sein de cet océan d'éther, nous flottons sur un courant paresseux : est-il interdit de croire que ce courant nous emporte vers des zones d'éther neuf à propriétés inimaginables ? Une modification s'est produite quelque part. Elle peut être mauvaise. Elle peut être bonne. Elle peut être neutre : ni bonne ni mauvaise. Nous n'en savons rien. Libre à des observateurs légers de traiter ce sujet avec dédain ! Mais l'homme qui comme moi-même possède une intelligence plus profonde – celle du véritable philosophe – comprendra que les possibilités de l'univers sont incalculables et que la sagesse consiste à se tenir prêt pour l'imprévu. Prenons un exemple : qui oserait soutenir que cette épidémie subite, mystérieuse et générale qui s'est déclarée parmi les indigènes de Sumatra, et qui a été relatée ce matin même dans vos colonnes, est sans rapport avec une modification cosmique à laquelle ils sont peut-être davantage sensibles que les populations plus complexes de l'Europe ? Je lance l'idée pour ce qu'elle vaut. Certifier qu'elle est exacte serait, dans l'état actuel des choses, aussi stupide qu'affirmer qu'elle est fausse. Mais il faudrait être un idiot bien épais pour croire qu'elle déborde du cadre des possibilités scientifiques.

Votre dévoué,

George Edward Challenger.

Les Bruyères, Rotherfield.

« Une belle lettre, et qui stimule la matière grise ! a commenté McArdle, en ajustant une cigarette dans le long tuyau de verre qui lui servait de fume-cigarette. Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur Malone ?

J'ai été contraint d'avouer mon ignorance totale, humiliante, du sujet abordé dans cette communication. Ainsi, qu'est-ce que c'était que ces lignes de Fraunhofer ? Par chance, McArdle venait d'étudier la question avec le concours du savant maison ; aussi s'est-il empressé de tirer de son bureau deux bandes spectrales multicolores, du genre de ces rubans qu'on voit parfois aux chapeaux des membres d'un jeune club ambitieux de cricket. Il m'a montré qu'il y avait certaines lignes noires qui formaient des croisillons sur la série des couleurs brillantes allant du rouge au violet, en passant par des gradations d'orange, de jaune, de vert, de bleu et d'indigo.

« Ces lignes noires sont des lignes de Fraunhofer, m'a-t-il expliqué. Les couleurs sont la lumière elle-même. N'importe quelle lumière, si vous la décomposez avec un prisme, donne les mêmes couleurs. Elles ne nous apprennent rien. Ce sont les lignes qui comptent, parce qu'elles varient selon ce qui produit la lumière. Or ces lignes noires, la semaine dernière, se sont brouillées et tous les astronomes se disputent pour en donner la raison. Voici une photographie

de ces lignes brouillées ; nous la publierons dans notre numéro de demain. Le public n'y a pris jusqu'ici aucun intérêt, mais je pense que cette lettre de Challenger dans le *Times* mettra le feu aux poudres.

– Et cette histoire de Sumatra ?

– Ça, il y a loin d'une ligne brouillée dans un spectre à un nègre malade dans Sumatra ! Seulement, votre phénomène nous a déjà administré la preuve qu'il savait de quoi il parlait. Sans aucun doute, il sévit là-bas une maladie bizarre. Un câble de Singapour vient justement de nous apprendre que les phares ont cessé de fonctionner dans les détroits de la Sonde ; conséquence : deux navires à la côte... Bon ! De toute façon, voilà un joli sujet de conversation entre Challenger et vous. Si vous obtenez quelque chose de précis, ça fera une colonne pour lundi.

Au moment où, la tête pleine de cette nouvelle affaire, je quittais le bureau de mon rédacteur en chef, j'ai entendu appeler mon nom dans le salon d'attente. C'était un petit télégraphiste avec une dépêche que, de mon appartement, on m'avait fait suivre. Ce message émanait de l'homme dont nous venions de parler et il était ainsi conçu :

« *Malone, 17, Hill Street, Streatham. – Apportez oxygène. – Challenger.* »

« Apportez oxygène ! » Le professeur, je ne l'avais pas oublié, était doté d'un sens éléphantique de l'humour, qui pouvait le pousser à des gaudrioles aussi lourdes que maladroitement. S'agissait-il là de l'une de ses plaisanteries qui déclenchaient un énorme rire irrésistible, qui réduisait son visage à n'être plus qu'une bouche béante et une barbe hoquetante, et qui tuait sans remède toute la gravité dont il s'entourait comme Jupiter sur son Olympe ?

J'ai eu beau m'appesantir sur ces deux mots, il m'a été impossible de leur trouver une résonance facétieuse. C'était sûrement un ordre : précis autant qu'étrange ! Et Challenger était le seul homme au monde à qui je ne me souciais pas de désobéir. Peut-être avait-il envisagé une expérience de chimie ? Peut-être... Zut ! Qu'avais-je besoin de chercher à découvrir ce qu'il voulait ? Il fallait que je me procurasse de l'oxygène, voilà tout !

Il me restait une heure avant le train qui partait de Victoria. J'ai sauté dans un taxi et je me suis fait conduire à la Société de distribution des bouteilles d'oxygène dans Oxford Street.

Comme je posais pied à terre devant l'immeuble, deux jeunes gens en sortaient en portant un tube cylindrique de fer ; ils l'ont hissé et calé devant moi dans une voiture qui attendait. Et, sur leurs talons, j'ai vu apparaître un homme âgé dont la voix de crécelle leur disait des choses désagréables. Il s'est tourné vers moi... Je n'ai pas eu à hésiter sur ces traits austères et sur ce bouc : c'était mon camarade bourru et revêche, le Pr Summerlee.

– Quoi ! s'est-il exclamé en me voyant. Auriez-vous reçu, vous aussi, cet absurde télégramme pour l'oxygène ?

Je l'ai sorti de ma poche.

« Bon ! Bon ! J'en ai reçu un également. Vous savez, c'est vraiment à contrecœur que je me suis incliné. Notre vieil ami est, comme toujours, impossible ! Comme s'il ne pouvait pas se procurer de l'oxygène par les moyens ordinaires ! Mais non : il a fallu qu'il morde sur le temps de ceux qui ont mieux à faire que lui ! Pourquoi ne l'a-t-il pas commandé directement ?

– Sans doute doit-il en avoir besoin immédiatement ?

– Ou il a cru qu'il en aurait besoin immédiatement ! Ce qui n'est pas la même chose... Voyons, vous n'allez pas acheter une autre bouteille. Dans la mienne, il y a assez d'oxygène pour deux, non ?

– Écoutez, il m'a tout l'air de tenir à ce que nous lui apportions chacun une bouteille. Je préfère ne pas le contrarier.

Summerlee haussait les épaules, grognait, mais je ne me suis pas laissé faire : j'ai acheté une bouteille, qui est allée rejoindre la première dans sa voiture, car il m'avait offert de me conduire à Victoria.

Je me suis éloigné pour payer mon taxi ; le chauffeur était hargneux : il me réclamait un pourboire excessif. Finalement, je m'en suis débarrassé et je suis revenu vers le Pr Summerlee ; il était près de se colleter avec les jeunes employés qui avaient transporté son oxygène ; son bouc se soulevait d'indignation. L'un des garçons l'a appelé, je m'en souviens : « Vieux cacatoès imbécile ! » Pareille insulte a fait sursauter le chauffeur de Summerlee, qui a pris fait et cause pour son maître et qui est descendu de son siège pour punir l'insolent. Nous avons de justesse évité la bagarre.

Tous ces détails peuvent paraître bien banals et indignes de figurer dans mon récit. Mais c'est seulement à présent, avec le recul, que je distingue leur place dans l'enchaînement des faits tels que je dois les raconter.

Le chauffeur de Summerlee était un novice, ou il avait eu les nerfs troublés par la dispute, car il s'est avéré très maladroit. Nous avons failli tamponner deux autres voitures – aussi mal pilotées d'ailleurs – et je me rappelle avoir fait remarquer à Summerlee que la qualité moyenne des chauffeurs, à Londres, avait baissé. Ensuite, nous avons frôlé de trop près un attroupement qui s'était formé pour regarder une rixe à l'angle du Mail ; très excités, des gens ont poussé des cris de colère contre notre « chauffard », et l'un d'eux a même sauté sur le marchepied et a brandi une canne dans notre direction. Je l'ai repoussé, mais nous n'avons pas été mécontents de quitter le parc sains et saufs. Tous ces petits événements survenant les uns après les autres m'avaient mis les nerfs en boule ; quant à mon compagnon, son irritabilité traduisait une impatience qu'il ne contrôlait plus.

Nous avons retrouvé notre bonne humeur devant lord John Roxton, qui nous guettait sur le quai : toujours mince et long, il était vêtu d'un costume de chasse en tweed marron clair. Quand il nous aperçut, son visage aigu, dominé par des yeux inoubliables, à la fois féroces et souriants, s'éclaira de plaisir. Des fils gris couraient à présent dans ses cheveux roux, des rides avaient été

creusées par le burin du temps, mais il était toujours le lord John avec lequel nous nous étions bien entendus dans le passé.

– Hullo ! *Herr Professor* ! Hullo ! Bébé !

Il s'est mis à rugir de joie devant les bouteilles d'oxygène qu'un porteur tirait derrière nous.

– Alors, vous en avez pris aussi ? La mienne est dans le fourgon. Qu'est-ce que le cher vieux peut bien vouloir en faire ?

– Attendez ! lui ai-je dit. Avez-vous lu sa lettre au *Times* ?

– Du baratin absurde ! a déclaré Summerlee avec une grande sévérité.

– Hé bien ! elle est à la base de cette histoire d'oxygène ou je me trompe fort !

– Du baratin absurde ! a répété Summerlee avec une violence qui n'était pas du tout indispensable.

Nous avons pris place dans un compartiment de première classe pour fumeurs et il avait déjà allumé la courte pipe de bruyère charbonneuse qui semblait prolonger la ligne agressive de son nez.

« L'ami Challenger est un homme intelligent ! a-t-il poursuivi. Personne ne peut le nier. Il faudrait être fou pour le nier. Considérez son chapeau : dessous, il y a un cerveau qui fait un kilo sept cents ; c'est un gros moteur, qui tourne bien, et qui abat du bon travail. Montrez-moi le capot, je vous dirai le volume du moteur. Seulement, Challenger est aussi un bateleur-né. Vous m'avez entendu : je le lui ai lancé une fois en pleine figure. Il est né bateleur, cabot ; il faut qu'il se place toujours sous le feu des projecteurs. Tout est calme ? Hé bien ! l'ami Challenger cherche l'occasion de faire parler de lui ! Vous n'imaginez pas qu'il croit sérieusement en son idiotie d'une modification de l'éther qui mettrait la race humaine en péril ? De sa part, c'est invention pure : je conviens que c'est l'invention la plus audacieuse et la plus forte qui ait jamais été produite sur cette terre, mais...

Il avait l'air d'un vieux corbeau blanchi qui croassait avec un rire sardonique qui lui secouait la carcasse.

En l'écoutant, j'ai senti la colère m'envahir. N'était-il pas inélégant de parler ainsi du chef qui était à l'origine de toute notre célébrité et qui nous avait fait vivre une expérience à nulle autre pareille ? J'ouvrais la bouche pour répliquer, mais lord John m'a devancé :

– Vous vous êtes déjà battu une fois avec le vieux Challenger, a-t-il dit froidement à Summerlee. Et vous avez été mis knock-out au premier round. Il me semble, professeur Summerlee, qu'il est d'une classe supérieure à la vôtre. Le mieux que vous ayez à faire est de cheminer derrière lui : laissez-le seul en tête !

J'ai aussitôt renchéri :

– Par ailleurs, il s'est toujours montré un bon ami avec chacun d'entre nous. Quels que soient ses défauts, il est droit comme un fil, et je ne crois pas qu'il ait jamais dit du mal de ses camarades derrière leur dos.

– Bien parlé, bébé !...

Lord John Roxton m'a dédié un gentil sourire avant de taper amicalement sur l'épaule de Summerlee :

« Allons, *Herr Professor*, nous ne commencerons pas cette journée par une dispute, hein ? Nous en avons trop vu ensemble ! Mais prenez garde à ne pas piétiner les plates-bandes quand vous touchez à Challenger, car nous avons, le jeune bébé et moi-même, un faible pour ce cher vieux professeur.

L'humeur de Summerlee ne se prêtait malheureusement à aucun compromis. Il avait le visage fermé ; ses traits durcis dans une désapprobation totale ne laissaient prévoir que le refus d'abandonner une position ; de sa pipe s'échappaient les furieux anneaux d'une fumée épaisse. Sa voix grinçante s'est adressée à lord John :

– Votre opinion sur un sujet scientifique présente, à mes yeux, autant de valeur que pourrait en présenter aux vôtres mon avis sur un nouveau modèle de fusil. J'ai mon jugement propre, monsieur, et je m'en sers comme il me plaît. Parce qu'il m'a trompé une fois, est-ce une raison pour que j'accepte sans esprit critique n'importe quelle élucubration plus ou moins tirée par les cheveux ? Aurions-nous donc un pape de la science, dont les décrets infailibles seraient énoncés *ex cathedra*, et devant lesquels le pauvre public devrait s'incliner sans murmurer ? J'ai l'honneur, monsieur, de vous informer que je possède aussi un cerveau et que je me prendrais pour un snob ou pour un serf si je ne le mettais pas à contribution. Peut-être vous plaît-il de croire vrais ces propos incohérents sur l'éther et sur les lignes spectrales de Fraunhofer ? Fort bien, ne vous gênez pas ! Mais ne demandez pas à un homme plus âgé que vous, plus cultivé que vous, de partager votre stupidité. Voyons, monsieur, si l'éther était affecté au degré que prétend Challenger et s'il était devenu nocif pour la santé humaine, les résultats n'en apparaîtraient-ils pas sur nous-mêmes ?

Il s'est mis à rire, tellement cet argument lui semblait sans réplique.

– Oui, monsieur, nous devrions déjà être très différents de ce que nous sommes ! Au lieu d'être tranquillement assis en chemin de fer et de discuter de problèmes scientifiques, nous devrions montrer quelques symptômes du poison qui nous travaille. Où voyez-vous un signe de ce trouble cosmique ? Allons, monsieur, répondez à cela ! Répondez ! Allons, pas d'échappatoire ! Je vous somme de répondre !

La moutarde me montait au nez. Dans le comportement de Summerlee, il y avait quelque chose de très désagréable, d'agressif... Je n'ai pu me contenir plus longtemps.

– Je crois que si vous connaissiez les faits un peu mieux, vous seriez moins affirmatif !

Summerlee a retiré sa pipe de sa bouche et il m'a fixé avec un étonnement glacé.

– Auriez-vous l'obligeance de me dire, monsieur, ce que sous-entend cette remarque un tant soit peu impertinente ?

– Je veux simplement dire ceci : quand j'ai quitté le journal, nous venions de recevoir un télégramme annonçant une épidémie générale chez les indigènes de Sumatra ; la dépêche ajoutait en outre que les phares n'avaient pas été allumés dans les détroits de la Sonde.

Summerlee a explosé.

– Réellement, il devrait y avoir des limites à la folie et à la bêtise humaines ! Ne comprenez-vous pas que l'éther, si pour un instant nous adoptons l'hypothèse saugrenue de Challenger, est une substance universelle qui est la même ici qu'à l'autre bout du monde ? Supposez-vous par hasard qu'il y a un éther anglais et un éther particulier à Sumatra ? Peut-être vous imaginez-vous que l'éther du Kent est supérieur à l'éther du Surrey à travers lequel nous transporte actuellement notre train ?... Non, décidément, le profane moyen est indépassable ! Est-il concevable que l'éther à Sumatra soit mortel au point de provoquer là-bas une insensibilité totale, alors qu'au même moment il n'a par ici aucun effet perceptible ? En vérité, je puis affirmer que personnellement je ne me suis jamais senti plus solide avec un cerveau mieux équilibré !

– C'est possible, ai-je répondu. Je ne m'arroge pas la qualité de savant. J'ai pourtant entendu dire et répéter que la science d'une génération était généralement considérée comme une somme d'erreurs par la génération suivante. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de bon sens pour voir que, l'éther étant si peu connu des savants, il pourrait être affecté d'un trouble local, sur quelques points du globe où il manifesterait là-bas un effet capable de se développer ultérieurement vers nous.

– Avec des « pourrait » et tous les conditionnels du monde, s'est écrié Summerlee positivement furieux, on prouve n'importe quoi ! Des cochons pourraient voler. Oui, monsieur, les cochons pourraient voler, mais ils ne volent pas ! Il est d'ailleurs très inutile de discuter avec vous : Challenger a semé dans vos cervelles l'absurdité. Tous deux vous êtes incapables de raisonner : je ferais aussi bien d'argumenter avec les coussins du compartiment !

Lord John a pris un visage sévère :

– Je me vois obligé de vous dire, professeur Summerlee, que vos manières ne se sont guère améliorées depuis que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer !

– Votre Seigneurie n'est pas habituée à entendre la vérité ? Cela vous fait quelque chose, n'est-ce pas, quand quelqu'un vous amène à réaliser que derrière votre titre se cache un pauvre ignorant.

– Sur ma parole, monsieur ! a durement répliqué lord John, si vous étiez plus jeune, vous n'auriez pas l'audace de me parler sur ce ton !

Summerlee a pointé son bouc en avant d'un mouvement sec du menton :

– Je vous aurais appris, monsieur, que je n'ai jamais eu peur, jeune ou vieux, de dire son fait à un petit maître ignorant... Oui, monsieur, à un petit maître ignorant !... Même si cet imbécile pouvait se parer de tous les titres que les esclaves ont inventés et dont seuls les sots s'enorgueillissent.

Pendant quelques instants, les yeux de lord John ont jeté des éclairs. Tout de même, au prix d'un effort colossal, il a dompté sa colère ; il s'est adossé contre son siège et il a croisé les bras ; mais quelle amertume dans le sourire qu'il arborait ! Moi, j'étais écœuré, atterré. Comme une vague, le souvenir de notre passé commun a déferlé : notre camaraderie, nos jours de joie, d'aventures, et aussi toutes nos souffrances, nos angoisses, notre travail... tout ce que nous avons gagné enfin ! Était-ce cela l'aboutissement ? Des insultes, des injures... Alors j'ai subitement éclaté en sanglots : des sanglots entrecoupés, bruyants, incontrôlables ; je ne pouvais pas m'arrêter ; mes compagnons me regardaient avec étonnement ; j'avais enfoui ma tête dans mes mains. Et puis j'ai dit :

– Ne vous inquiétez pas. Seulement... seulement c'est tellement dommage...

– Vous êtes malade, bébé ! a murmuré lord John. Voilà ce qui ne va pas. Depuis le début, je vous ai trouvé bizarre.

Summerlee est intervenu avec une grande sévérité :

– Durant ces trois années, vous n'avez pas, monsieur, corrigé vos habitudes ! Moi non plus, je n'avais pas manqué d'observer depuis notre rencontre que votre comportement était étrange. Ne gaspillez pas votre sympathie, lord John ! Ces larmes sont celles d'un alcoolique : Malone a bu, voilà tout ! D'autre part, lord John, je vous ai appelé tout à l'heure un petit maître : peut-être ai-je été quelque peu excessif. Mais le mot me rappelle quelque chose : vous me connaissez sous les apparences d'un savant austère, n'est-ce pas ? Or je possède un petit talent de société dans lequel je suis passé maître. Me croiriez-vous si je vous disais que dans quelques nurseries je me suis fait une réputation méritée – tout à fait méritée, lord John ! – d'imitateur ? Et d'imitateur de quoi ? je vous le donne en mille ! J'imité à la perfection les animaux de basse-cour. Au fait, ce serait une façon agréable de passer ici notre temps ! Désirez-vous que je vous offre le plaisir de m'entendre imiter le cocorico du coq ?

– Non, monsieur ! a répondu lord John, encore sous le coup de l'offense reçue. Cela ne me ferait aucun plaisir.

– Mon imitation de la poule qui vient de pondre un œuf est cotée par les connaisseurs d'une note nettement au-dessus de la moyenne. Voudriez-vous vous en rendre compte ?

– Non, monsieur, non ! Certainement pas !

Mais le professeur Summerlee était décidé à négliger l'avis qu'il sollicitait. Déjà il posait sa pipe... Jusqu'à la fin de notre voyage, il nous a distraits – du moins il a essayé de nous distraire – par une succession de cris d'oiseaux et d'animaux divers qui nous ont semblé si absurdes que mes larmes ont cessé de couler comme par enchantement. J'ai été pris au contraire d'un fou rire quasi hystérique quand j'ai vu, ou plutôt entendu, le grave professeur assis en face de moi imiter le glapissement du chien dont la queue se serait trouvée prise dans une porte. À un moment donné, lord John m'a passé son journal ; il avait écrit au crayon dans la marge : « Pauvre diable ! Il est fou à lier ! ». Évidemment, les manières du professeur étaient très excentriques ; néanmoins, son « petit talent » m'a semblé extraordinairement divertissant.

Puis lord John s'est penché vers moi et m'a raconté je ne sais quelle histoire interminable : il était question d'un buffle et d'un rajah des Indes ; j'ai eu l'impression qu'elle avait ni queue ni tête. Au moment où toutefois l'action se corsait, et où parallèlement le Pr Summerlee se lançait dans les roulades d'un canari, notre train s'est arrêté à Jarvis Brook, petite gare qui nous avait été indiquée comme la plus proche de Rotherfield.

Challenger était là pour nous accueillir. Il avait l'air radieux. Aucun paon sur la terre depuis la création n'aurait pu rivaliser avec lui en dignité lente et dédaigneuse ; il paradait sur le quai de la gare ; il considérait les gens avec un sourire empreint d'une condescendance bienveillante... S'il avait changé avec les années, ce n'avait été qu'en accentuant ses caractéristiques : la grosse tête et le front haut toujours barré d'une mèche de cheveux noirs cosmétiques semblaient avoir pris du volume ; sa barbe déversait une cascade de reflets bleus qui tombait encore plus bas qu'auparavant ; sous leurs paupières insolemment lourdes, ses yeux gris clair affirmaient davantage son extraordinaire volonté de domination.

Il m'a gratifié de la poignée de main amusée et du sourire encourageant que le maître d'école accorde aux plus jeunes de sa classe ; puis il s'est entretenu avec mes deux compagnons ; il nous a aidés à rassembler nos bouteilles d'oxygène et il nous a menés vers une grosse voiture ; le chauffeur était l'impassible Austin, l'homme peu loquace que j'avais vu officier en qualité de maître d'hôtel lors de ma première visite au professeur. Nous nous sommes engagés dans une côte qui gravissait une colline ; le paysage était magnifique. J'avais pris place à côté du chauffeur. Derrière, mes trois camarades me donnaient l'impression qu'ils parlaient tous à la fois. Lord John était reparti sur son histoire de buffle pendant que les sourds grognements de Challenger et la voix aiguë de Summerlee entamaient un duo qui annonçait un débat scientifique aussi élevé que farouche. Soudain, Austin a tourné vers moi sa figure basanée, mais ses yeux restaient fixés sur le volant.

– J'suis renvoyé !

– Mon Dieu !

Tout aujourd'hui était bizarre. Les gens ne disaient que des choses étranges, imprévues, comme dans un rêve.

– C'est la quarante-septième fois, a-t-il ajouté après réflexion.

– Quand partez-vous ?

– Partirai pas !

La conversation aurait pu s'arrêter là, mais Austin est bientôt revenu à la charge.

– Si j'partais, qui s'occuperait de lui ? a-t-il insisté en désignant son maître d'un geste de la tête. Qui est-ce qu'il dégotterait pour le servir ?

– Il trouverait quelqu'un d'autre, non ?

– Lui ? Personne ! Personne ne resterait plus d'une semaine. Si je partais, la maison fonctionnerait comme une montre sans ressort. J'vous dis ça parce que vous êtes son ami : vous devez savoir. Si j'le prenais au mot... Mais j'aurais pas le cœur ! Lui et la patronne, ils seraient comme deux bébés abandonnés. Je fais tout. Et pourtant, v'là qu'il arrive et qui m'flanque à la porte !

– Pourquoi personne ne resterait ? ai-je demandé.

– Parce que personne ne le supporterait. Il est très intelligent, le patron ! Si intelligent que quelquefois il est complètement cinglé. Je vous l'jure : je l'ai vu cinglé ! Tenez, savez-vous ce qu'il a fait ce matin ?

– Qu'est-ce qu'il a fait ce matin ?

Austin s'est penché vers mon oreille :

– A mordu la femme de ménage.

– Mordu ?

– Oui, monsieur ! Mordu à la jambe. De mes propres yeux je l'ai vue qui démarrait pour un marathon à la porte du vestibule.

– Seigneur, quel homme !

– Vous aussi, vous le traiteriez de cinglé si vous pouviez le voir comme je le vois ! Il s'fait pas d'amis avec les voisins. Y'en a qui pensent que quand il était avec les monstres dont vous avez parlé, c'était pour lui le *home, sweet home*, la société qui lui convenait, quoi ! Ça, c'est ce qu'on dit. Mais moi je suis à son service depuis dix ans, et il m'plaît. C'est un grand bonhomme en fin de compte, et il y a de l'honneur à le servir, monsieur ! Seulement, il lui arrive d'être méchant. Maintenant, regardez ça, monsieur. On ne peut pas dire que ça ressemble à l'hospitalité classique, hé ? Lisez vous-même !

Très au ralenti, la voiture escaladait les derniers mètres d'une côte tout en virages en épingle à cheveux. Dans un angle, un écriteau se détachait au-dessus d'une haie bien taillée. Austin avait raison : il valait la peine d'être lu :

AVIS

Les visiteurs, les journalistes et les mendiants sont indésirables.

G. E. Challenger.

« Non, a souligné Austin, ça n'est pas ce qu'on appelle chaleureux !

Il a secoué la tête en passant devant cet écriteau déplorable et il a ajouté :

« Ça ne ferait pas bien sur une carte de Noël... Je vous demande pardon, monsieur ; en de nombreuses années, je n'ai pas parlé autant qu'aujourd'hui. Mais aujourd'hui... ben ! ce n'est pas un jour comme les autres ! Il peut me donner mon congé, il peut me flanquer à la porte encore cinquante fois, mais moi je ne m'en irai pas. C'est mon homme à moi, c'est mon patron, et il le sera, je l'espère bien, jusqu'à la fin de mes jours.

Nous avons franchi les poteaux blancs d'une porte et nous nous étions engagés dans une allée bordée de rhododendrons. Au bout apparaissait une maison en brique, basse, avec une charpente blanche, très attrayante et confortable. M Challenger, petite, mignonne, souriante, se tenait sur le seuil pour nous accueillir.

– Eh bien ! ma chère, a lancé Challenger en s'extrayant de la voiture, voici nos visiteurs ! C'est une chose extraordinaire pour nous que d'avoir des hôtes, n'est-ce pas ? Avec nos voisins, nous vivons plutôt à couteaux tirés. S'ils pouvaient mettre de la mort-aux-rats dans le pain que nous apporte le boulanger, je crois qu'ils n'y manqueraient pas !

– C'est terrible ! Terrible ! s'est exclamée la dame entre le rire et les larmes. George se dispute toujours avec tout le monde. Dans le pays, nous ne comptons pas un ami.

– Ce qui me permet de concentrer mon attention sur mon incomparable épouse, a assuré Challenger en passant un bras autour de sa taille.

Imaginez un gorille et une gazelle : vous aurez une reproduction à peu près exacte du couple.

– Allons, allons ! ces gentlemen sont fatigués de leur voyage, et le déjeuner devrait être prêt. Est-ce que Sarah est revenue ?

M^{meme} Challenger a répondu par un signe de tête négatif ; le professeur a éclaté de rire, et il s'est frappé la barbe avec un évident contentement de soi.

– Austin ! a-t-il crié. Quand vous aurez garé la voiture, vous voudrez bien aider votre maîtresse à préparer la table. Maintenant, messieurs, auriez-vous l'obligeance de m'accompagner à mon bureau ? J'ai en effet une ou deux choses extrêmement urgentes à vous communiquer.

Pendant que nous traversions le vestibule, le téléphone a sonné : nous avons donc été les auditeurs involontaires du Pr Challenger répondant à un inconnu. Je dis « nous », mais en vérité, à cent mètres de là, n'importe qui aurait pu entendre le tonnerre de la voix monstrueuse qui faisait trembler la maison entière. Ses réponses se sont gravées dans ma mémoire.

– Oui, oui, bien sûr, c'est moi... Oui, certainement, le professeur Challenger, le célèbre professeur en personne... Bien sûr ! Chaque mot. Sinon je n'aurais pas écrit... Cela ne m'étonnerait pas... Tout semble l'indiquer... D'ici un jour ou deux au plus... Hé bien ! je ne puis rien empêcher ; comment le pourrais-je ?... Très désagréable, sans aucun doute, mais je pense que cela affectera des gens plus intéressants que vous. Ce n'est pas la peine d'en gémir... Non, cela m'est impossible : à vous de saisir votre chance... Assez, monsieur ! J'ai mieux à faire qu'écouter votre radotage !

Il a raccroché avec fracas et nous a conduits au premier étage, dans une grande pièce bien aérée qui lui servait de bureau. Sept ou huit télégrammes non ouverts s'éparpillaient sur sa table en acajou.

« Je commence à croire, nous a-t-il dit en les désignant, que j'épargnerais de l'argent à mes correspondants si j'adoptais une adresse télégraphique. Qu'est-ce que vous diriez de « Noé, Rotherfield » ?

Tout en se livrant à cette plaisanterie incompréhensible, il se gonflait d'un rire énorme : appuyé sur son bureau, il était tellement secoué par son hilarité que ses mains ont eu du mal à saisir les dépêches. Il hoquetait :

« Noé ! Noé !

Il était aussi rouge qu'une betterave. Lord John et moi, nous partagions sa gaieté avec sympathie. Tel un bouc dyspeptique, Summerlee branlait le chef pour marquer un désaccord fondamental. Quand Challenger s'est enfin calmé, il a commencé d'ouvrir ses télégrammes pendant que nous trois admirions par une fenêtre en saillie le panorama magnifique qui s'étalait sous nos yeux.

Car il méritait d'être admiré ! À force de virages plus ou moins doux, la route nous avait menés jusqu'à une hauteur importante, quelque deux cent cinquante mètres comme nous devions l'apprendre par la suite. La maison de Challenger était située juste sur la crête de la colline ; sur sa face sud, c'est-à-dire sur celle où s'ouvrait la fenêtre du bureau, la vue s'étendait jusqu'aux hautes plaines crayeuses et accidentées qui formaient l'horizon. Entre ces lointaines ondulations, un brouillard de fumée révélait la ville de Lewes. Immédiatement à nos pieds, les bruyères commençaient ; plus loin, des taches vertes brillantes signalaient le golf de Crowborough, littéralement moucheté de joueurs. Davantage vers le sud, la route de Londres à Brighton surgissait d'entre les bois. Attendant à la maison, une petite cour bien clôturée abritait la voiture qui nous avait transportés.

Une exclamation de Challenger nous a fait nous retourner. Notre hôte avait lu ses dépêches et il les avait empilées avec méthode sur son bureau. Son visage large, aux traits irréguliers, ou du moins ce qu'il était permis d'en voir au-dessus du tapis de barbe, était encore tout rouge ; on le devinait sous le coup d'une forte émotion.

« Eh bien ! messieurs, s'est-il écrié avec une voix qui aurait convenu à une réunion publique et contradictoire, je suis heureux que nous soyons tous les quatre rassemblés ! Je le suis d'autant plus que notre rencontre se produit dans des circonstances extraordinaires... je devrais dire : sans précédent. Puis-je vous demander si vous n'avez rien remarqué d'anormal au cours de votre voyage de Londres ?

– La seule chose que j'ai remarquée, a déclaré Summerlee avec un sourire aigre, c'est que notre jeune ami ne s'est pas amélioré depuis trois ans. Je suis au regret de préciser que j'ai eu à me plaindre de sa conduite dans le train, et je mentirais par omission si je n'ajoutais pas que cette conduite m'a fâcheusement impressionné.

Lord John est intervenu :

– Allons, allons ! Il nous arrive à tous d'être parfois verbeux. Ce bébé n'a rien fait de mal. Après tout, c'est un international de rugby ; et s'il a besoin d'une demi-heure pour raconter un match, il en a le droit plus que quiconque !

– Une demi-heure pour raconter une partie de rugby ! me suis-je exclamé avec indignation. Comment ! C'est vous qui pendant tout ce temps-là nous avez raconté je ne sais quelle histoire de buffle... Le Pr Summerlee peut témoigner que...

– Je puis difficilement juger lequel d'entre vous a été le plus assommant ! a dit Summerlee. Je vous assure, Challenger, que je suis dégoûté jusqu'à la fin de mes jours des histoires de rugby ou de buffles.

– Je n'ai jamais parlé de rugby !

Lord John a émis un sifflement aigu, et Summerlee a hoché la tête avec une compassion désobligeante :

– Si, tôt dans la journée ! a-t-il soupiré. C'est tout à fait lamentable. Pendant que j'étais assis dans un silence morne mais plein de pensées...

– En silence ! a protesté lord John. Comment ! Vous nous avez présenté tout un numéro de music-hall : des imitations pendant le trajet entier... Vous ressembliez davantage à un gramophone qu'à un savant !

Summerlee s'est levé :

– S'il vous plaît d'être facétieux, lord John...

– Enfin quoi, sommes-nous tous fous ? s’est écrié lord John. Chacun de nous semble se rappeler ce que les deux autres ont fait ; mais ni vous, ni lui, ni moi ne nous rappelons ce que nous avons fait personnellement. Reprenons les choses depuis le début. Nous sommes montés dans un compartiment de première classe pour fumeurs ; est-ce vrai, oui ou non ? Puis nous nous sommes disputés à propos de la lettre de notre ami Challenger au *Times*...

– Tiens, tiens ! Vraiment ? grogna notre hôte en laissant retomber ses paupières.

– Vous avez dit, Summerlee, que les assertions de Challenger ne contenaient pas un atome de vérité.

– Sapristi ! a ironisé Challenger en bombant le torse et en se frappant la barbe. Pas un atome de vérité ? Il me semble avoir déjà entendu ces mots-là quelque part. Puis-je donc demander au grand et célèbre Pr Summerlee avec quels arguments il a démolé l’opinion de l’humble individu qui s’était permis d’exprimer une possibilité scientifique ? Peut-être consentira-t-il, avant d’exterminer cette malheureuse nullité, à lui dire sur quelle base il s’est appuyé pour édifier une théorie contraire ?

Il s’est incliné, il a haussé les épaules, puis il a joint les mains dans un geste de supplication éléphanterque.

– Une base assez solide, a répliqué l’obstiné Summerlee. J’ai, en effet, prétendu que si l’éther qui ceinturait la terre était assez toxique pour provoquer quelque part des symptômes alarmants, il était assez peu vraisemblable que dans notre compartiment nous trois n’en eussions été aucunement affectés.

L’explication de Summerlee n’a eu qu’une conséquence : une explosion tonitruante. Challenger est parti d’un éclat de rire qui n’a cessé que lorsque tout dans la pièce s’est mis à trembler.

– Notre valeureux Summerlee se trouve, et ce n’est pas la première fois, un tant soit peu à côté des faits réels, a-t-il déclaré en épongeant son front moite de sueur. Maintenant, messieurs, je ne saurais mieux vous expliquer mon point de vue qu’en vous détaillant l’emploi de mon temps ce matin. Vous vous pardonneriez plus facilement vos propres aberrations mentales quand vous apprendrez que moi... même moi ! j’ai eu des instants où j’ai perdu mon équilibre. Depuis quelques années, nous employons ici une femme de ménage, Sarah... je ne me suis jamais encombré la mémoire de son deuxième nom. C’est une femme au visage sévère, rébarbatif ; elle a toujours un air pincé ; elle se tient bien ; elle a une nature vouée par essence à l’impassibilité, jamais je ne l’ai vue en proie à la moindre émotion. J’étais seul en train de prendre mon petit déjeuner – M^{me} Challenger reste habituellement le matin dans sa chambre – et une idée m’est entrée en tête : j’ai pensé qu’il serait amusant et instructif de voir jusqu’où cette femme pouvait demeurer imperturbable. Alors j’ai projeté une expérience aussi simple qu’efficace. J’ai renversé le petit vase de fleurs qui était sur la nappe, j’ai sonné, et je me suis glissé sous la table. Elle est entrée ; elle a cru que la pièce était vide ; elle s’est imaginée que j’avais regagné mon bureau. Comme je m’y attendais, elle s’est approchée de la table et s’est penchée pour relever le vase. J’ai eu la vision d’un bas en coton et d’une bottine à tige élastique. Qu’ai-je fait ? J’ai avancé ma

tête, et j'ai enfoncé mes dents dans son mollet. L'expérience a réussi au-delà de toute espérance. Pendant quelques secondes, elle est restée pétrifiée, regardant fixement ma tête qui dépassait sous la nappe. Puis elle a poussé un grand cri, elle s'est libérée et elle s'est échappée de la pièce. Je l'ai poursuivie pour lui donner un semblant d'explication : il me semblait qu'elle y avait droit. Mais elle filait comme le vent. Peu après, je l'ai repérée sur la route, avec mes jumelles : elle courait toujours ; elle a pris la direction du sud-ouest, et je ne l'ai plus revue. Je vous conte cette anecdote pour ce qu'elle vaut : la voilà semée dans vos cervelles ; j'attends qu'elle germe. Vous apporte-t-elle un peu de lumière ? La trouvez-vous en rapport avec quoi que ce soit dans vos esprits ? Lord John, qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

Lord John a secoué la tête avec gravité.

– Il vous arrivera un jour de sérieux ennuis, si vous ne vous freinez pas !

– Peut-être avez-vous une remarque à présenter, Summerlee ?

– Vous devriez abandonner tout travail immédiatement, Challenger ! Et passer trois mois dans une ville d'eaux allemande.

– Voilà qui est profond, profond !... À vous, mon jeune ami ! Il est possible que la sagesse parle par votre bouche, puisqu'elle a dédaigné de s'exprimer par celle de vos aînés.

Effectivement, la sagesse a parlé par ma bouche. Je le dis en toute modestie, mais enfin je le dis. Bien sûr, vous qui savez ce qui est arrivé, vous trouverez que ma réponse allait de soi ! Mais réfléchissez qu'à ce moment tout était neuf et que l'explication sollicitée n'était pas si simple à trouver. Avec toute la force d'une conviction absolue, j'ai prononcé la phrase qu'il fallait :

– Vous étiez empoisonné ! *Empoisonné !*

En la prononçant, je me rappelais d'ailleurs les divers épisodes de la matinée : lord John avec son buffle, Summerlee et ses manières insultantes, mes larmes hystériques ; et puis ces incidents bizarres à Londres : la rixe dans le parc, la façon de conduire du chauffeur, la dispute à l'entrepôt d'oxygène... Tout s'expliquait admirablement par un mot :

– Empoisonné ! Il y a du poison dans l'air. Nous sommes tous empoisonnés !

– Voilà la vérité ! a dit Challenger en se frottant les mains. Nous sommes tous empoisonnés. Notre planète est prise dans une ceinture d'éther empoisonnée ; elle s'y enfonce actuellement à la vitesse de plusieurs millions de kilomètres par minute. Notre jeune ami a défini d'un seul mot la cause de tous nos troubles : du poison.

Nous nous sommes regardés les uns les autres dans un silence ahuri. Quel commentaire pouvait affronter la situation ?

« Une certaine défense de l'esprit permet de vérifier et de contrôler de tels symptômes, a repris Challenger. Je ne peux évidemment pas m'attendre à la trouver parvenue chez vous au degré de

maturité qu'elle a atteint chez moi, car il est normal de supposer que la force de nos respectives facultés mentales produit des effets différents chez l'un ou chez l'autre. Mais sans aucun doute elle existe : elle existe même chez notre jeune ami. Après la petite explosion de verve qui a si fort affolé ma servante, je me suis assis et j'ai raisonné. J'ai convenu avec moi-même que jamais jusqu'ici je n'avais eu envie de mordre qui que ce fût dans ma maison. L'impulsion qui m'avait possédé était donc anormale. En un instant, j'ai saisi la vérité. Je me suis tâté le pouls : j'ai compté dix pulsations de plus que d'habitude, et mes réflexes étaient plus vifs, plus nombreux. J'ai fait appel à mon moi le plus sain et le plus supérieur, le véritable G. E. C., qui se tenait serein et invincible derrière tout ce simple désordre moléculaire. Je l'ai sommé, dirai-je, de surveiller les tours stupides que le poison pourrait me jouer. J'ai constaté alors que j'étais réellement le maître. Je savais reconnaître un désordre de l'esprit et le contrôler. N'était-ce pas là un remarquable exemple de la victoire de l'esprit sur la matière ? Car il s'agissait bel et bien d'une victoire remportée sur cette forme particulière de matière qui est liée si intimement à l'esprit. Je pourrais presque dire : « L'esprit était coupable, mais la personnalité l'a redressé. » Ainsi, quand ma femme est descendue, j'ai eu envie de me cacher derrière la porte et de l'épouvanter par un hurlement sauvage ; mais j'ai pu maîtriser cette envie, et j'ai accueilli M^{me} Challenger avec dignité et respect. De la même façon j'ai été un peu plus tard obsédé par un furieux désir de couiner comme un jeune canard ; de la même façon je me suis dominé... Quand je suis allé commander la voiture, j'ai découvert Austin plié en deux au-dessus du moteur et absorbé dans diverses réparations. Hé bien ! j'ai retenu la main ouverte que j'avais déjà levée, et je me suis interdit de me livrer avec lui à une expérience qui l'aurait sans doute incité à marcher sur les traces de la femme de charge ; simplement je lui ai touché l'épaule et je lui ai ordonné de sortir la voiture pour que je puisse aller vous chercher au train... Mais tenez, en ce moment précis, je suis tenté, terriblement tenté d'empoigner le Pr Summerlee par cette espèce de bouc idiot qui lui tient lieu de barbe et de lui secouer la tête, à la déraciner, d'avant en arrière, d'arrière en avant... Et pourtant, comme vous pouvez le voir, je suis parfaitement maître de moi. Permettez-moi de vous recommander de prendre modèle sur l'exemple que je vous donne.

– Je surveillerai ce buffle ! a affirmé lord John.

– Et moi ce match de rugby !

– Il n'est pas impossible que vous ayez raison, Challenger ! a murmuré le Pr Summerlee, très radouci. Je consens à admettre que ma tournure d'esprit me porte davantage à critiquer qu'à construire, et que je n'ai rien d'un badaud disposé à bayer devant toute théorie nouvelle. Mais reconnaissons que celle-ci est particulièrement fantastique ! Toutefois, si je me reporte aux divers incidents de la matinée, et si je reconsidère le comportement imbécile de mes deux compagnons, j'ai tendance à croire qu'un poison d'une nature excitante a pu être la cause des symptômes qu'ils m'ont surabondamment montrés.

Avec bonne humeur, Challenger a donné de petites tapes sur l'épaule de son collègue.

– Nous progressons, a-t-il dit. Décidément, nous progressons !

– Et... s'il vous plaît, monsieur, a interrogé humblement Summerlee, quelle est votre opinion sur la conjoncture ?

– Avec votre permission, je voudrais dire quelques mots touchant au sujet lui-même...

Il s'est assis sur son bureau ; ses jambes courtes, arquées, se balançaient sous lui. Et il a prononcé paisiblement ces paroles terribles :

« Nous sommes en train d'assister à un événement épouvantable et formidable à la fois. Selon moi, c'est la fin du monde.

La fin du monde ! Nos yeux se sont tournés vers la grande fenêtre... Cette beauté estivale de la campagne ! ces longues pentes jonchées de bruyères ! Ces fermes si riches, ces maisons si cossues ! Et ces sportifs éparpillés sur le golf ! La fin du monde ?... Bien sûr, nous avons tous déjà entendu ces mots-là. Mais l'idée qu'ils pourraient avoir une signification pratique immédiate, qu'ils ne se rapportaient plus à une date indéterminée, nous ouvrait des perspectives terrifiantes, bouleversantes... Nous étions pétrifiés dans une solennité muette, nous attendions que Challenger poursuivît. Sa présence imposante, son aspect massif lui conféraient une puissance quasi surnaturelle : pendant un moment, toutes les absurdités de l'homme se sont évanouies, et nous n'avons plus vu en lui qu'un maître très au-delà de l'humanité ordinaire. Puis, tout de même, j'ai réfléchi : je me suis souvenu des deux gigantesques éclats de rire où il s'était épanoui ; et j'ai pensé que le détachement de l'esprit avait des limites, que la crise ne devait pas être si grave, ni si urgente.

« Imaginez une grappe de raisin, a repris Challenger. Cette grappe est recouverte de bacilles aussi minuscules que malfaisants. Le jardinier la fait passer dans un milieu désinfectant. Peut-être parce qu'il désire que son raisin soit plus propre, peut-être parce qu'il voudrait y mettre d'autres bacilles moins malfaisants, il le plonge dans du poison : plus de bacilles ! Notre Grand Jardinier est, actuellement, en train de plonger le système solaire dans un bain désinfectant ; et le bacille humain, ce petit vibrion mortel qui se tortille sur la croûte supérieure de la terre, sera bientôt stérilisé dans l'anéantissement.

Le silence est retombé sur nous. La sonnerie du téléphone l'a interrompu.

« Voici sans doute l'un de nos bacilles qui appelle au secours, a souri sinistrement Challenger. Les hommes commencent à réaliser que le cours de leur existence n'est pas la fin nécessaire de l'univers.

Il est sorti de la pièce ; pendant son absence, qui a duré une ou deux minutes, nous n'avons pas échangé une phrase. La situation nous paraissait au-delà des mots ou des commentaires.

« C'était le service de santé de Brighton, nous a-t-il expliqué à son retour. Les symptômes, pour une raison ou une autre, se développent plus rapidement au niveau de la mer. Notre altitude de deux cent cinquante mètres, ici, nous avantage. Les gens semblent avoir appris que je fais autorité sur le problème : une conséquence de ma lettre au *Times* ! Tout à l'heure, quand nous sommes arrivés, c'était le maire d'une ville de province qui m'appelait ; vous m'avez entendu lui répondre : il me donnait l'impression de surestimer le prix de sa chère existence ; je l'ai aidé à réviser ses idées.

Summerlee s'était levé, et il regardait par la fenêtre. Il s'est retourné vers Challenger : ses fines mains osseuses tremblaient d'émotion.

– Challenger, cette chose est trop sérieuse pour en discuter futilement. Ne supposez pas que je cherche à vous irriter par les questions que je pourrais vous poser. Je vous demande s'il ne peut pas y avoir une erreur dans vos informations ou dans votre raisonnement. Voilà le soleil qui brille aussi clair que jamais dans un ciel bleu. Voilà les bruyères, les fleurs, les oiseaux. Voilà des gens qui s'amuse sur le terrain de golf. Voilà des cultivateurs qui font la moisson. Vous nous dites qu'eux et nous pouvons être à l'extrême bord de la destruction... que cette journée de soleil peut se muer en la nuit de ténèbres que l'humanité redoute depuis si longtemps. Mais sur quoi basez-vous votre jugement ? Sur des bandes anormales dans un spectre... sur des bruits qui nous viennent de Sumatra... sur de curieuses excitations personnelles que nous avons notées les uns sur les autres. Or, ce dernier symptôme n'est pas si violent que vous et nous ne soyons incapables de le contrôler au prix d'un effort délibéré. Vous n'avez pas à faire de cérémonies avec nous, Challenger. Tous nous avons affronté ensemble la mort. Parlez ! Faites-nous savoir exactement où nous en sommes et quelles sont selon vous, nos perspectives d'avenir.

C'était un bon et brave discours : le discours auquel il fallait s'attendre de la part d'un homme dont le cœur solide n'avait pas été entamé par les acidités et les bizarreries du vieux zoologiste. Lord John s'est levé et lui a serré la main.

– Tel est mon avis, à n'en pas changer un iota ! a-t-il déclaré. Allons, Challenger, c'est à vous de dresser le bilan ! Nous ne sommes pas des gens nerveux, vous vous en êtes aperçu. Mais quand, en fait de visite de week-end, il se trouve que nous tombons pile sur le jour du Jugement, nous avons bien droit à une miette d'explication. À quel danger avons-nous affaire ? Quelle est sa taille ? Et comment allons-nous l'affronter ?

Il se tenait bien droit dans la lumière de la fenêtre, et il avait posé ses deux mains sur les épaules de Summerlee. Moi, j'étais anéanti au fond d'un fauteuil ; une cigarette éteinte pendait de mes lèvres ; je me sentais dans cet état de demi-hébétude où les impressions se détachent bien. Peut-être s'agissait-il d'une phase nouvelle de l'empoisonnement : en tout cas mon excitation délirante était tombée pour faire place à un état d'esprit de langueur attentive. J'étais un spectateur. Rien de tout ceci ne semblait me concerner personnellement. Mais j'avais en face de moi trois hommes forts, et leur spectacle me fascinait. Challenger baissait les paupières, frappait sa barbe ; il allait parler. Je devinais qu'il pèserait soigneusement ses mots.

Il a commencé par demander :

– Quelles étaient les dernières nouvelles quand vous avez quitté Londres ?

J'ai pris la parole :

– Vers dix heures, j'étais à la *Gazette*. Un câble de Reuter venait d'arriver de Singapour ; il annonçait que l'épidémie était générale dans Sumatra, et que les phares n'avaient pas été allumés.

– Les événements depuis lors ont évolué assez rapidement, a-t-il déclaré en prenant sa pile de télégrammes. Je suis en contact serré avec les autorités et avec la presse ; aussi les nouvelles me parviennent-elles de divers côtés. En fait, tout le monde insiste beaucoup pour que je me rende à Londres ; mais je ne vois pas en quoi j’y serais utile. D’après les rapports, l’effet du poison débute par une excitation mentale ; il y a eu une émeute ce matin à Paris ; on dit qu’elle a été très violente. Les mineurs gallois sont sur le point de déclencher une grève. Pour autant que nous puissions nous fier aux symptômes déclarés, cette phase d’excitation, qui varie grandement suivant les races et les individus, est suivie d’une certaine exaltation créant une lucidité mentale... dont je crois avoir discerné quelques signes sur notre jeune ami ; mais après une période indéterminée, le poison provoque le coma et enfonce sa victime dans la mort. Ma toxicologie m’enseigne qu’il doit s’agir de quelque poison nerveux végétal...

– Des daturas, a suggéré Summerlee.

– Si vous voulez ! s’est écrié Challenger. Donner un nom à cet agent toxique, c’est faire preuve de précision scientifique. À vous, mon cher Summerlee, revient l’honneur... posthume, hélas ! mais tout de même unique, d’avoir baptisé le destructeur universel, le désinfectant du Grand Jardinier. Les symptômes du daturon, donc, peuvent être valablement considérés comme ceux que je viens de dépeindre. Il me paraît certain que cette plaie se répandra sur le monde entier, et que toute vie cessera après son passage, puisque l’éther est un milieu universel. Jusqu’ici, il a été capricieux dans les endroits qu’il a attaqués, mais la différence n’est qu’une affaire de quelques heures. Le daturon ressemble à une marée montante qui recouvre un banc de sable, puis un autre, qui s’infiltré ici et là sous forme de courants irréguliers jusqu’à ce qu’enfin il submerge tout. Il y a des lois qui jouent selon l’action et la répartition du daturon : elles seraient bien intéressantes à étudier si nous en avons le temps ! D’après les premiers renseignements (il a jeté un coup d’œil sur ses télégrammes), les races les moins évoluées ont été les premières à se soumettre à son influence. Il se passe des choses lamentables en Afrique et les aborigènes d’Australie semblent avoir été déjà exterminés. Les races du Nord m’ont l’air d’avoir mieux résisté que celles du Sud. Voyez ! Ceci est daté de Marseille, ce matin à neuf heures quarante-cinq : « Agitation délirante toute la nuit en Provence. Les viticulteurs s’insurgent à Nîmes. Soulèvement socialiste à Toulon. Une épidémie subite, accompagnée de coma, a attaqué ce matin la population. Peste foudroyante. Un grand nombre de morts dans les rues. Les affaires sont paralysées. Le chaos est général ». Et une heure plus tard, de la même source : « Sommes menacés d’une extermination complète. Cathédrales et églises pleines à craquer. Le nombre des morts dépasse celui des vivants. C’est inconcevable et horrible. La mort frappe sans douleur, mais elle frappe vite et inexorablement ». J’ai reçu un télégramme analogue de Paris, mais le développement n’est pas aussi fantastique. Les Indes et la Perse semblent avoir été supprimées de la carte. La population slavonne de l’Autriche est knock-out, mais les éléments germaniques ne sont qu’à peine affectés. D’une manière générale, les habitants des plaines et des rivages semblent, du moins selon les maigres informations dont je dispose, avoir subi les effets du poison plus tôt que les habitants des montagnes ou de l’intérieur des terres. Une simple petite élévation de terrain provoque des différences considérables ; s’il subsiste un survivant de la race humaine, on le trouvera sans doute, encore une fois, sur le sommet de quelque Ararat ! Notre petite colline se révélera peut-être comme un îlot provisoire au milieu d’un océan de désastres. Mais étant donné l’allure moyenne de la progression, quelques heures suffiront à tout submerger.

Lord John Roxton s'est essuyé le front.

– Ce qui me sidère, a-t-il dit d'une voix sourde, c'est que vous puissiez demeurer assis et souriant avec ce tas de télégrammes sous votre main. J'ai vu la mort de près comme tout le monde ; mais la mort universelle... c'est affreux !

– Pour ce qui est de sourire, a répondu Challenger, n'oubliez pas que, tout comme vous, j'ai bénéficié des effets stimulants du poison de l'éther. Mais quant à l'horreur que vous inspire une mort universelle, permettez-moi de vous dire qu'elle est excessive. Si vous preniez la mer tout seul à bord d'une barque pour une destination inconnue, votre cœur pourrait à bon droit avoir une défaillance : la solitude, l'incertitude vous oppresseraient. Mais si votre voyage avait lieu sur un bon bateau, qui emmènerait avec vous vos parents et vos amis, vous auriez le sentiment, malgré votre destination incertaine, de vivre tous ensemble une expérience qui vous maintiendrait jusqu'au bout dans une même communion. Une mort isolée peut être terrible, mais une mort universelle, exempte de souffrances comme celle qui approche, n'est pas à mon avis un sujet d'effroi. En vérité, je comprendrais davantage une personne horrifiée à l'idée de survivre à tous les savants, hommes célèbres ou gloires du monde qui auraient été détruits !

Exceptionnellement, Summerlee avait fait plusieurs signes d'assentiment.

– Que nous proposez-vous donc ? a-t-il demandé à son frère dans la science.

– De déjeuner ! a répondu Challenger.

Un gong en effet répercutait ses échos dans toute la maison.

« Nous avons une cuisinière dont les omelettes ne sont surpassées que par ses côtelettes. Espérons qu'aucun trouble cosmique n'est venu amoindrir ses excellentes capacités. De même j'ai un Scharzberger de 96 à qui doit être épargné, dans la mesure où nous réunirons nos efforts, l'affront d'une déplorable perte.

Il s'est levé du bureau sur lequel il venait de nous annoncer la fin de la planète.

« Allons ! nous a-t-il dit. S'il nous reste encore un peu de temps, passons-le au moins dans une gaieté raisonnable et de bon aloi.

Et de fait, notre repas a été joyeux. Certes, nous ne pouvions oublier tout à fait notre situation atroce. La proximité de la fin du monde continuait à ombrer l'arrière-plan de nos pensées. Mais pour avoir peur de la mort quand elle se présente il faut vraiment n'avoir jamais eu auparavant l'occasion de la regarder en face ! Or elle nous avait été familière, à chacun d'entre nous. Quant à la maîtresse de maison, elle s'appuyait avec confiance sur son mari, trop heureuse de mettre son pas dans le sien pour se soucier de la direction qu'il prenait. L'avenir appartenait au destin. Mais le présent était à nous, nous l'avons vécu en parfaits camarades, avec enjouement. Comme je l'ai indiqué, nous avons tous l'esprit extraordinairement lucide : il m'arrivait même de jeter des étincelles. Challenger était, lui, merveilleux ! Jamais je n'avais mieux réalisé à quel point un

homme pouvait être grand, hardi et puissant par le raisonnement. Summerlee lui donnait la réplique de son esprit critique acidulé ; lord John et moi, nous assistions en riant à leur joute. M^{me} Challenger avait posé une main sur le bras de son mari pour modérer les vociférations du philosophe. La vie, la mort, le destin, la destinée humaine, tels ont été les sujets discutés au cours de cette heure mémorable et d'autant plus vitale qu'au fur et à mesure que progressait le déjeuner, je ressentais dans ma tête de subites exaltations et des picotements dans mes membres : l'invisible marée de la mort montait doucement, lentement autour de nous. J'ai remarqué qu'une fois lord John a brusquement porté la main à ses yeux, et qu'en une autre occasion Summerlee s'est légèrement affaissé sur sa chaise. Chaque souffle que nous respirions était chargé de forces mystérieuses. Et pourtant nous avions l'esprit joyeux et alerte. Bientôt Austin a apporté des cigares et des cigarettes ; au moment où il allait se retirer, son maître l'a rappelé : « Austin !

– Oui, monsieur ?

– Je vous remercie pour vos bons et loyaux services.

Un sourire a passé sur le visage rugueux du domestique.

– Je n'ai fait que mon devoir, monsieur.

– J'attends pour aujourd'hui la fin du monde, Austin.

– Bien, monsieur. À quelle heure, monsieur ?

– Je ne sais pas, Austin. Avant ce soir.

– Très bien, monsieur.

Le taciturne Austin a salué et s'est retiré. Challenger a allumé une cigarette et, approchant sa chaise de celle de sa femme, lui a pris gentiment les mains.

– Tu sais comment les choses se présentent, ma chérie. Je les ai expliquées aussi à nos amis. Tu n'as pas peur, n'est-ce pas ?

– Ce ne sera pas douloureux, George ?

– Pas davantage qu'un gaz hilarant chez le dentiste. Chaque fois que tu en as absorbé, tu as été pratiquement morte.

– Mais c'est une sensation agréable !

– La mort également peut être agréable ! La machine du corps, usée jusqu'à la corde, ne peut pas enregistrer cette impression, mais nous connaissons par contre le plaisir mental qui entre dans un rêve ou une extase. La nature a peut-être aménagé une porte splendide, cachée derrière un rideau léger et frissonnant, pour nous permettre d'entrer dans la nouvelle vie avec des âmes émerveillées. Au fin fond de toutes mes expériences, j'ai constamment trouvé de la sagesse et de

la douceur. Si le mortel effrayé a besoin de tendresse, c'est sûrement qu'il s'imagine que le passage d'une vie à l'autre est dangereux... Non, Summerlee, votre matérialisme n'est pas pour moi : moi, au moins, je suis quelque chose de trop supérieur pour finir ma vie sous la forme de simples constituants physiques : un paquet de sels et trois seaux d'eaux. Ici, ici...

Il s'est frappé sa grosse tête avec son poing énorme et velu.

« ... ici, il y a quelque chose qui se sert de la matière, mais qui n'en est pas. Quelque chose qui pourrait détruire la mort, mais que la mort ne peut pas détruire.

– Puisque nous parlons de la mort, a interrompu lord John, moi je suis chrétien jusqu'à un certain point. Mais il me semble qu'une coutume de nos ancêtres était puissamment naturelle : ils se faisaient enterrer avec leurs haches, leurs arcs, leurs flèches, etc., comme s'ils allaient vivre une nouvelle vie identique à celle qu'ils avaient vécue...

Il a regardé autour de lui avec une certaine honte avant d'ajouter :

« Je me demande si je ne me sentirais pas plus à mon aise avec la certitude d'être accompagné au tombeau par mon vieux 450 Express et tout ce qui s'ensuit : un fusil de la taille au-dessous avec la monture en caoutchouc, et une bandoulière de cartouches... Bien sûr, une fantaisie de maboul ! Mais quand même... Et vous, professeur Summerlee ?

– Ma foi, a répondu Summerlee, puisque vous me demandez mon avis, votre idée m'apparaît comme un retour indéfendable à l'âge de pierre, ou même avant. Je suis du XX^e siècle, moi et je souhaiterais mourir comme un homme civilisé raisonnable. Je ne sais pas si j'ai plus peur de la mort que vous autres ; quoi qu'il advienne, je suis vieux et je n'ai plus longtemps à vivre. Pourtant, toute ma nature se dresse contre le fait que je pourrais rester et attendre la mort comme le mouton chez le boucher. Est-il tout à fait certain, Challenger, que nous soyons impuissants ?

– À nous sauver, oui ! a répondu Challenger. Par contre, prolonger nos existences pendant quelques heures, et voir par conséquent l'évolution de cette tragédie avant qu'elle ne nous accable est peut-être en mon pouvoir. J'ai pris certaines précautions...

– L'oxygène ?

– Oui. L'oxygène.

– Mais quel peut être l'effet de l'oxygène sur un empoisonnement de l'éther ? Entre un mur de brique et un gaz il n'y a pas de plus grande différence qu'entre l'oxygène et l'éther. Ce sont des matières qui n'ont rien à voir. Elles ne peuvent pas s'opposer l'une à l'autre. Allons, Challenger, vous ne défendriez pas sérieusement une pareille proposition !

– Mon bon Summerlee, ce poison de l'éther est presque certainement influencé par des agents matériels. Nous le voyons dans les méthodes et la répartition de l'épidémie. À priori nous n'y aurions pas pensé, mais le fait est là, indubitable. D'où mon opinion ferme qu'un gaz tel que l'oxygène, qui augmente la vitalité et le pouvoir de résistance du corps humain, serait très

vraisemblablement apte à retarder l'action de ce que vous avez appelé le daturon. Il se peut que je me trompe, mais je crois à la rectitude de mon raisonnement.

– En tout cas, a déclaré lord John, si nous devons rester assis à sucer ces bouteilles comme des bébés leurs biberons, je préfère n'en sucer aucune.

– Pas besoin de biberons ! a répondu Challenger. Nous avons pris des dispositions ; c'est à ma femme que vous les devez. Avec des matelas et du papier verni, son boudoir sera aussi imperméable à l'air que possible.

– Voyons, Challenger, vous n'allez pas affirmer que vous pouvez isoler de l'éther avec du papier verni ?

– Réellement, mon ami, vous avez le don de taper à côté ! Ce n'est pas pour nous tenir à l'écart de l'éther que nous nous sommes donné tant de mal. C'est pour conserver l'oxygène. Je pense que si nous parvenons à assurer une atmosphère hyperoxygénée jusqu'à un certain point, nous pourrions conserver notre connaissance. J'avais deux bouteilles ; vous m'en avez apporté trois autres. Ce n'est pas beaucoup, mais enfin, c'est quelque chose.

– Combien de temps dureront-elles ?

– Je n'en ai aucune idée. Nous ne les dévisserons pas avant que nos symptômes deviennent insupportables. Alors nous distribuerons parcimonieusement le gaz dans la pièce, selon nos besoins. Tout dépend : nous en aurons peut-être juste assez pour quelques heures, ou peut-être pour plusieurs jours ; de toute façon, nous observerons la destruction du monde. Voilà tout ce qu'il est possible de faire pour retarder notre destin ; au moins vivrons-nous tous les cinq une très singulière aventure, puisque nous sommes appelés à constituer l'arrière-garde de notre race dans sa marche vers l'Inconnu. Auriez-vous l'obligeance de m'aider à préparer les bouteilles ? J'ai l'impression que déjà l'atmosphère se fait oppressante.

La pièce destinée à servir de théâtre à notre aventure se trouvait être un salon délicieusement féminin, qui avait environ quatre mètres cinquante de côté. À une extrémité il y avait, séparé par un rideau de velours rouge, le cabinet de toilette du professeur, qui à son tour ouvrait sur une grande chambre à coucher. Le rideau était tiré, mais le boudoir et le cabinet de toilette pouvaient être considérés comme une seule pièce pour les besoins de notre expérience. Une porte et le châssis d'une fenêtre avaient été entourés de papier verni soigneusement collé de façon à assurer l'étanchéité souhaitée. Au-dessus de l'autre porte, qui donnait sur le palier, un vasistas était muni d'une corde, et il serait toujours possible de l'abaisser quand la ventilation deviendrait absolument indispensable. Une grande plante verte dans un pot garnissait chacun des angles.

– Comment nous débarrasser de notre anhydride carbonique en excédent sans gaspiller inutilement l'oxygène ? Voilà un problème délicat autant qu'essentiel ! a déclaré Challenger en regardant les cinq bouteilles d'oxygène qui étaient alignées le long du mur. Avec d'autres délais pour nos préparatifs, j'aurais pu concentrer toute la force de mon intelligence pour découvrir une solution plus satisfaisante, mais étant donné les circonstances nous *ferons* comme nous pourrons. Les plantes vertes nous rendront un petit service. Deux des bouteilles d'oxygène sont prêtes à être dévissées sur-le-champ, si bien que nous ne serons pas surpris. D'autre part, mieux vaudrait ne pas s'éloigner du salon, car la crise peut être brutale et soudaine.

Une grande fenêtre basse ouvrait sur un balcon. La vue sur l'extérieur était la même que celle que nous avions admirée du bureau. En regardant dehors, je n'ai aperçu aucun signe de désordre. Sous mes yeux, la route de la gare grimpait en contournant la colline. Un fiacre antique, l'un de ces survivants préhistoriques qu'on trouve encore dans nos campagnes, gravissait la côte avec une sage lenteur. Ailleurs, une gouvernante poussait une voiture d'enfant et de l'autre main tenait une petite fille. Des villas d'alentour s'échappaient de paisibles fumées bleues qui répandaient sur tout le paysage une expression d'ordre et de confort. Nulle part dans le ciel ou sur la terre ensoleillée on n'aurait pu distinguer les signes précurseurs d'une catastrophe. Les moissonneurs étaient aux champs, les joueurs de golf accomplissaient sans hâte leur parcours. Mais ma tête résonnait d'une telle turbulence, et mes nerfs surtendus m'agaçaient si fort que l'indifférence de tous ces gens me scandalisait.

– En voilà qui n'ont pas l'air de ressentir les effets du mal ! ai-je dit à lord John.

– Avez-vous déjà joué au golf ?

– Non.

– Hé bien ! bébé, quand vous aurez joué au golf, vous apprendrez qu'une fois sur un parcours le véritable golfeur ne renoncerait pour rien au monde à ses dix-huit trous... Ah ! de nouveau le téléphone !

Périodiquement, pendant et après le déjeuner, la sonnerie insistante avait appelé le professeur. Il nous donnait les nouvelles telles qu'elles lui étaient communiquées, sous forme de phrases brèves. Des détails aussi terrifiants n'avaient jamais été enregistrés auparavant dans l'histoire de la terre. La grande ombre rampait du sud au nord comme une marée montante de la mort. L'Égypte avait traversé sa phase de délire et était actuellement comateuse. L'Espagne et le Portugal, après une sauvage frénésie au cours de laquelle les cléricaux et les anarchistes s'étaient battus à mort, avaient sombré dans le silence. De l'Amérique méridionale, plus de nouvelles. Dans l'Amérique du Nord, de sanglantes querelles entre Noirs et Blancs avaient déchiré les États du Sud avant que ceux-ci n'eussent succombé au poison. Au nord du Maryland, l'effet n'était pas encore considérable ; au Canada, il était à peine perceptible. La Belgique, la Hollande et le Danemark avaient été à leur tour contaminés. Des messages de désespoir s'envolaient de partout vers les grands centres scientifiques, vers les chimistes, vers les médecins d'une réputation mondiale. Les astronomes également étaient submergés par les demandes de renseignements. Mais il n'y avait rien à faire. Le phénomène était universel et au-delà de toute connaissance, de toute puissance humaine. C'était la mort : sans douleur mais inévitable. La mort pour les jeunes et pour les vieux, pour les faibles et pour les forts, pour les riches comme pour les pauvres. La mort inexorable... Telles étaient les informations que, par des messages hachés, bouleversants, le téléphone nous apportait. Les grandes villes connaissaient déjà la destinée qui les guettait, et nous les devinions qui s'y préparaient avec autant de dignité que de résignation. Ici pourtant, nos golfeurs et nos paysans ressemblaient à des agneaux qui gambadent à l'ombre du couteau qui va les égorger. C'était stupéfiant. Mais comment auraient-ils pu savoir ?... La catastrophe avait envahi la terre à pas de géant. Rien dans leur journal du matin n'aurait pu les alerter. Après tout, il n'était que trois heures de l'après-midi.

Un bruit avait dû cependant se propager, car nous n'avons pas tardé à voir des moissonneurs quitter leurs champs, puis des golfeurs abandonner leur partie et rentrer au club house : ils couraient comme pour se mettre à l'abri d'une averse, et les petits caddies traînaient la jambe derrière eux ; mais d'autres golfeurs poursuivaient leur parcours. La gouvernante avait fait demi-tour, et elle poussait la voiture d'enfant en se hâtant le plus possible ; j'ai remarqué qu'elle portait la main à son front. Le fiacre s'était arrêté ; le cheval, fatigué, se reposait ; il avait abrité sa tête entre ses pattes de devant. Et sur tout cela, un magnifique ciel d'été, parfaitement pur à l'exception de quelques nuages blancs cotonneux vers l'horizon. Si la race humaine devait vraiment mourir aujourd'hui, son lit de mort serait au moins d'une splendeur adorable. Mais toute cette douceur de la nature rendait l'imminente destruction totale encore plus affreuse, plus pitoyable. Oh ! non, la terre était une résidence trop aimable, trop jolie : non, nous n'allions pas en être arrachés !...

J'ai dit que le téléphone avait sonné une fois de plus. Brusquement, la voix de Challenger a rugi du vestibule :

– Malone ! On vous demande !

Je me suis précipité vers l'appareil. C'était McArdle qui m'appelait de Londres.

– Est-ce vous, monsieur Malone ? a questionné la voix familière... Monsieur Malone, il se produit à Londres de terribles phénomènes. Au nom du Ciel, demandez au Pr Challenger s'il ne peut rien nous suggérer pour nous tirer d'affaire.

– Il ne peut rien suggérer, monsieur ! ai-je répondu. Il considère cette crise comme universelle et inévitable. Nous avons ici un peu d'oxygène, mais notre destin n'en sera retardé que de quelques heures.

– De l'oxygène ! s'est écriée la voix angoissée. Nous n'avons pas le temps de nous en procurer. Depuis votre départ ce matin, le journal a été une bacchanale de l'enfer. Et maintenant la moitié de la rédaction est déjà sans connaissance. Moi-même, je me sens accablé de lourdeur. De ma fenêtre, je peux voir des gens qui gisent en tas dans Fleet Street. Toute la circulation est interrompue. À en juger par un dernier télégramme, le monde entier...

Sa voix s'était peu à peu étouffée ; subitement, elle s'est cassée. Au bout du fil, j'ai entendu vaguement le bruit mat d'une chute, comme si sa tête s'était affalée sur son bureau.

– Monsieur McArdle ! ai-je crié, hurlé. Monsieur McArdle !... Je n'ai pas obtenu de réponse, et j'ai compris que je n'entendrais plus jamais sa voix.

À cet instant précis, juste au moment où je faisais un pas pour m'éloigner du téléphone, la chose est arrivée. C'était comme si nous étions des baigneurs, avec de l'eau jusqu'aux épaules, soudain submergés par une vague houleuse. Une main invisible semblait s'être posée tranquillement tout autour de ma gorge ; elle tentait avec gentillesse d'en extirper ma vie. Une oppression considérable pesait sur ma poitrine, mes tempes battaient, mes oreilles bourdonnaient, et des éclairs passaient devant mes yeux. J'ai dû me cramponner à la rampe de l'escalier. Au même moment, fonçant et grondant comme un buffle blessé, Challenger est accouru : c'était une vision terrible ! il avait la figure rouge comme un homard, les yeux injectés de sang, les cheveux hérissés. Juchée sur son épaule, sa petite femme semblait avoir perdu connaissance. Et lui, dans un effort de tout son être, gravissait l'escalier, chancelait sur les marches, trébuchait, mais se frayait le passage à travers l'atmosphère empoisonnée pour parvenir au paradis de la sécurité provisoire. Alors, électrisé par son courage et sa volonté, je me suis moi aussi lancé à l'assaut des marches en m'agrippant à la rampe, et je suis arrivé jusqu'au palier où je me suis effondré à demi évanoui. Les doigts d'acier de lord John m'ont empoigné par le col de ma veste ; un moment plus tard, j'étais étendu sur le dos, incapable de dire un mot, sur le tapis du boudoir. M^{me} Challenger gisait à côté de moi, et Summerlee, recroquevillé sur une chaise près de la fenêtre, avait la tête tout près des genoux. Comme dans un rêve, j'ai vu Challenger ramper tel un énorme scarabée vers la bouteille d'oxygène, puis j'ai entendu le léger sifflement du gaz qui s'échappait. Challenger a aspiré deux ou trois fois de toute la force de ses poumons, et il s'est écrié :

– Ça marche ! Mon raisonnement était juste...

De nouveau il était debout, avec sa vigueur et son agilité retrouvées. Une bouteille à la main, il a couru vers sa femme. Au bout de quelques secondes, elle a gémi, s'est agitée, et elle s'est mise sur son séant. Alors il s'est tourné vers moi, et j'ai senti la chaleur du courant vital s'insinuer

dans mes artères. Ma raison me rappelait qu'il ne s'agissait que d'un court répit ; et cependant, chaque heure d'existence paraissait inestimable. Jamais je n'ai éprouvé plus de joie dans mes sens que lorsque le souffle m'est revenu et que j'ai pu avaler de l'air. Le poids sur mes poumons s'allégeait, l'étau se desserrait de ma tête, j'étais envahi par un délicat plaisir de paix et de douceur mêlée : quelque chose comme du bien-être, avec un rien de langueur encore. Je regardai Summerlee revivre sous l'effet du même remède, puis le tour de lord John n'a pas tardé : il a sauté sur ses pieds et m'a tendu une main pour que je me mette debout, tandis que Challenger relevait sa femme et la couchait sur le canapé.

– Oh ! George ! a-t-elle murmuré en lui tenant la main. Je regrette que tu m'aies ramenée. Tu avais bien raison de me dire que la porte de la mort est drapée de rideaux aux couleurs chatoyantes ! Dès que l'impression d'étranglement a disparu, tout était indiciblement beau et apaisant. Pourquoi m'as-tu tirée de là ?

– Parce que je veux que nous franchissions ensemble ce passage. Il y a tellement d'années que nous vivons côte à côte ! N'aurait-il pas été dommage que nous fussions séparés pour le moment suprême ?

Dans sa voix tendre, j'ai surpris un nouveau Challenger qui ne ressemblait en rien à l'homme arrogant, extravagant, insupportable, qui avait alternativement étonné et scandalisé sa génération. Là, à l'ombre de la mort, surgissait le moi le plus profond de Challenger, il apparaissait comme un homme qui avait conquis et conservé l'amour d'une femme. Et puis, subitement, il a repris l'humeur qui convenait à notre grand capitaine.

« Seul de toute l'humanité, j'ai vu et prédit cette catastrophe ! a-t-il lancé d'une voix où perçait la joie du triomphe scientifique. Vous, mon bon Summerlee, je pense que vos derniers doutes sur la signification du brouillage des bandes spectrales sont à présent levés. Affirmerez-vous encore que ma lettre au *Times* était basée sur une erreur ?

Pour une fois, notre combatif camarade n'a pas relevé le défi. Il était en train d'aspirer de l'oxygène tout en étirant ses membres pour s'assurer qu'il était toujours en vie sur cette planète. Satisfait de le voir réduit au silence, Challenger s'est dirigé vers la bouteille d'oxygène, et l'intensité du sifflement s'est peu à peu réduite jusqu'à n'être plus qu'un doux chuchotement.

« Économisons notre réserve de gaz. L'atmosphère de la pièce est à présent nettement hyperoxygénée, et je constate qu'aucun d'entre nous ne présente de symptômes alarmants. C'est seulement par l'expérience que nous déterminons la quantité exacte d'oxygène qui nous est nécessaire pour neutraliser le poison. Procédons à quelques essais.

Pendant cinq bonnes minutes, nous sommes demeurés assis, silencieux, avec nos nerfs tendus. Au moment où je commençais à me demander si la barre autour de mes tempes ne se resserrait pas, M^{me} Challenger s'est écriée qu'elle allait s'évanouir. Son mari, en nous donnant plus de gaz, lui a dit :

« Dans les temps préscientifiques, chaque sous-marin emportait une souris blanche dont l'organisme délicat détectait les signes d'une atmosphère viciée avant que celle-ci pût être perçue

par les marins. Toi, ma chère, tu seras notre souris blanche. J'ai accru le débit de gaz ; tu te sens mieux, n'est-ce pas ?

– Oui, je me sens mieux.

– Peut-être avons-nous découvert la formule exacte. Quand nous saurons avec précision la quantité qui nous est nécessaire, nous pourrons alors calculer combien de temps il nous reste à vivre. Malheureusement, en nous ressuscitant, nous avons déjà consommé une proportion appréciable de notre première bouteille.

– Qu'importe ! déclara lord John, qui se tenait près de la fenêtre, debout et les mains dans les poches. Si nous devons mourir, à quoi bon durer ? Vous ne supposez pas, n'est-ce pas, que nous ayons une chance de nous en tirer ?

Challenger a souri et secoué la tête.

– Bon ! Mais dans ce cas ne croyez-vous pas qu'il y aurait de la dignité à faire nous-mêmes le saut, plutôt qu'à attendre que nous soyons poussés à le faire ? Puisqu'il n'y a rien à espérer, moi, je propose que nous disions nos prières, que nous fermions le gaz, et que nous ouvrions la fenêtre.

– Pourquoi pas ? a dit bravement la maîtresse de maison. Lord John a certainement raison, George ! Ce serait mieux de faire comme il l'a dit.

La voix plaintive de Summerlee s'est élevée :

– Je m'y oppose ! Quand nous devons mourir, alors nous mourrons ! Mais anticiper délibérément sur l'heure de notre mort me paraît une folie injustifiable.

– Qu'en pense notre jeune ami ? m'a demandé Challenger.

– Je pense que nous devrions voir cela jusqu'au bout.

– Et moi, je partage tout à fait cette opinion.

– Alors, George, si tu es de cet avis, c'est aussi le mien ! s'est écriée notre hôtesse.

– Bon, bon ! Je ne faisais qu'avancer un argument, a déclaré lord John. Si tous vous tenez à voir les choses jusqu'au bout, je serai avec vous. C'est une expérience fichtrement passionnante, là-dessus pas de contestation ! J'ai eu ma petite part d'aventures dans la vie, et, comme tout le monde, je n'ai pas manqué de sensations... Mais je termine sur la plus inouïe !

– Qui vous garantit la continuité de la vie, a dit Challenger.

– Voilà une hypothèse un peu grosse !

C'était Summerlee qui avait protesté. Challenger l'a considéré d'abord avec une silencieuse réprobation, puis il a répété sur le mode didactique :

– Qui vous garantit la continuité de la vie ! Personne ne peut affirmer quelles possibilités d'observation l'on peut avoir de ce que nous appellerons le plan de l'esprit sur le plan de la matière. Même pour l'esprit le plus grossier (ici, il a lancé un coup d'œil à Summerlee), il est évident que c'est seulement pendant que nous sommes des objets de matière que nous sommes le mieux adaptés à voir des phénomènes de matière et à porter sur eux un jugement. Donc c'est seulement en demeurant en vie pendant ces quelques heures supplémentaires que nous pouvons espérer emporter avec nous dans une existence future une conception claire de l'événement le plus formidable que le monde, ou l'univers, pour autant que nous le sachions, ait jamais affronté. Je considérerais comme une chose déplorable que nous retranchassions même une minute d'une expérience si merveilleuse.

– Tout à fait d'accord avec vous ! a opiné Summerlee.

– Adopté à l'unanimité ! a lancé lord John. Hélas ! votre pauvre diable de chauffeur, en bas, dans la cour, a fait son dernier voyage ! Il n'y aurait pas moyen de tenter une sortie et de le ramener ici ?

– Folie ! Folie absolue !

Devant le cri de Summerlee, lord John n'a pas insisté.

– Évidemment, c'en serait une ! a-t-il murmuré. Elle ne l'aiderait pas à revenir à la vie, et le gaz se répandrait par toute la maison, en admettant que nous puissions retourner ici... Mon Dieu, regardez les petits oiseaux sous les arbres !

Nous avons approché nos chaises de la fenêtre longue et basse, mais M^{me} Challenger est restée les yeux mi-clos sur le canapé. Je me rappelle l'idée monstrueuse et grotesque qui m'a traversé l'esprit : nous étions installés dans quatre fauteuils d'orchestre de premier rang pour assister au dernier acte de la tragédie du monde. Sans doute cette illusion était-elle entretenue par l'air lourd et raréfié que nous respirions.

Immédiatement au premier plan, juste sous nos yeux, il y avait la petite cour avec la voiture à moitié nettoyée. Austin, le chauffeur, avait enfin reçu son dernier congé : il gisait sur le dos à côté des roues, et il avait sur le front une grosse bosse noire : sans doute en tombant s'était-il cogné la tête sur l'aile ou sur le marchepied. Il tenait encore à la main la lance du tuyau avec lequel il avait lavé l'auto. Deux courts platanes s'élevaient dans un angle de la cour : le sol en dessous était parsemé de minuscules balles de plumes avec des petites pattes qui pointaient vers le ciel. La mort avait fauché indistinctement les faibles et les forts.

De l'autre côté du mur de la cour, la route que nous avions prise pour venir de la gare était jonchée par les corps des moissonneurs que nous avions vus courir : ils étaient étendus pêle-mêle, en travers, les uns sur les autres, vers le bas de la côte. Un peu plus haut, la gouvernante avait été frappée pendant que sa tête et ses épaules s'appuyaient contre le talus herbeux ; elle

avait auparavant retiré le bébé de la voiture d'enfant, et c'était un paquet de châles qu'elle portait toujours dans ses bras. Collée derrière elle, la petite fille n'était plus qu'un tas inerte. Plus près de nous, le cheval du fiacre s'était agenouillé pour mourir entre ses brancards ; le vieux cocher était suspendu la tête en bas au-dessus du garde-boue ; il ressemblait à un hideux épouvantail à moineaux ; à l'intérieur, sur le siège, un homme jeune était assis ; nous le voyions distinctement à travers la vitre : sa main était posée sur la poignée de la portière mi-ouverte ; dans un suprême effort, il avait voulu sauter. Et puis il y avait le golf : comme au matin, il était rempli de silhouettes qui se détachaient bien sur le gazon vert, mais ces silhouettes étaient allongées sur le parcours ou sur les bruyères qui le bordaient. Sur un green, nous avons compté huit corps : un match à quatre s'était prolongé jusqu'au bout, et les caddies n'avaient pas flanché. Sous la voûte bleue du ciel, plus aucun oiseau ne volait ; à travers la vaste campagne qui s'étendait à perte de vue, on ne discernait plus trace de vie humaine ni animale. Le soleil du soir irradiait sa chaleur paisible sur un paysage enseveli dans le calme et le silence de la mort... d'une mort qui allait très bientôt nous envelopper nous aussi dans son suaire. Pour l'instant présent, la frêle épaisseur d'un carreau, grâce à l'oxygène supplémentaire qui contrariait l'effet du poison de l'éther, nous retranchait de la fatalité universelle. Pour quelques heures, la science et la prévoyance d'un homme préservaient notre petite oasis de vie dans cet immense désert de la mort, nous évitaient de participer à la catastrophe générale. Puis le gaz s'épuiserait, et nous aussi nous tomberions sur le dos, haletants, sur le pimpant tapis du salon : alors serait accompli le destin de la race humaine et de toute vie sur cette terre. Pendant de longues minutes, trop graves pour parler, nous avons contemplé le drame du monde.

– Voilà une maison qui brûle ! nous a dit Challenger en montrant une colonne de fumée qui s'élevait au-dessus des arbres. Il faut s'attendre à ce qu'il y en ait beaucoup : peut-être même des villes entières, car beaucoup de gens ont dû tomber avec une lampe à la main. Le fait de la combustion en lui-même montre que la proportion de l'oxygène dans l'atmosphère est normale, et que c'est l'éther qui est coupable. Ah ! voici une autre lueur en haut de Crowborough Hill ! C'est le club house du golf, ou je me trompe fort. Entendez-vous le carillon de l'église qui égrène les heures ? Les philosophes tireraient beaucoup de théories du fait que les mécanismes fabriqués par l'homme survivent à la race qui les a créés.

– Seigneur ! s'est exclamé lord John en sautant de sa chaise. Qu'est-ce que c'est que ce panache de fumée ? Un train !

Nous l'entendions gronder au loin ; et bientôt, nous l'avons vu : il filait à une vitesse qui me sembla prodigieuse. D'où venait-il ? Combien de kilomètres avait-il ainsi parcourus ? Il n'avait pu rouler sans encombre que grâce à une chance miraculeuse... Hélas ! nous avons assisté à la fin de sa course : elle a été épouvantable. Un train de charbon était arrêté devant lui. Nous avons retenu notre souffle quand nous avons réalisé que le convoi fonçait sur la même voie. La collision a été horrible ! La locomotive et les wagons se sont fracassés ; nous n'avons plus vu qu'un amas de ferrailles tordues et de bois déchiqueté. Des flammes rouges ont jailli ; l'incendie s'est propagé sur tout le long du train. Pendant une demi-heure, nous sommes demeurés stupides, pétrifiés par ce spectacle épouvantable.

– Les pauvres ! Oh ! les pauvres gens ! s'est enfin écriée M^{me} Challenger, suspendue au bras de son mari.

– Ma chérie, les voyageurs de ce train ne vivaient pas davantage que le charbon contre lequel ils se sont écrasés, ou que le carbone qu'ils sont devenus à présent, a répondu Challenger, en lui pressant affectueusement la main. C'était un train de vivants quand il a quitté Victoria, mais il n'était plus qu'un convoi de cadavres quand la collision s'est produite.

– Et partout dans le monde, la même aventure se répète !

J'avais parlé presque sans m'en rendre compte : une extraordinaire lucidité me rendait présents toutes sortes de drames.

– Pensez aux navires en mer. Pensez qu'ils sont toujours sous pression, qu'ils fendront l'eau jusqu'à ce que leurs chaudières s'éteignent, ou jusqu'à ce qu'ils se jettent à toute vitesse sur quelque rivage. Les voiliers aussi... Ils nageront à rebours, ils porteront leurs voiles avec une cargaison de marins morts, et leurs madriers pourriront, et leurs jointures céderont, jusqu'à ce que les uns après les autres ils coulent par le fond. Peut-être que dans un siècle d'ici l'Atlantique sera encore pigmenté de vieux débris flottant à la dérive.

– Et les mineurs ! a renchéri Summerlee en poussant un glossement lugubre. Si jamais les géologues repoussent un jour sur la terre, ils émettront d'étranges théories sur l'existence humaine dans les strates carbonifères.

Lord John réfléchissait :

– Je ne me vante pas de savoir ce qui se passera, a-t-il dit, mais je crois qu'après ceci, la terre sera vide, à louer ! Si l'humanité est effacée de sa surface, comment s'y reproduirait-elle ?

– Au commencement, le monde était vide, a répondu Challenger. Sous des lois dont l'origine demeure chargée de mystères, il s'est peuplé. Pourquoi le même processus ne se répéterait-il pas ?

– Mon cher Challenger, vous ne parlez pas sérieusement !

– Je n'ai pas l'habitude, professeur Summerlee, de dire des choses que je ne pense pas sérieusement. Cette remarque est déplacée !

Nous avons revu la barbe pointant en avant et les paupières qui retombaient.

– Quoi ! Vous avez vécu en dogmatique obstiné, et vous entendez mourir le même homme ? s'est écrié Summerlee, non sans aigreur.

– Et vous, monsieur, vous avez passé votre vie à faire de la critique sans aucune envolée d'imagination, et vous êtes bien incapable de réussir autre chose !

Summerlee a répliqué :

– Vos pires ennemis ne vous accuseront jamais, vous, de manquer d’imagination !

Lord John a tapé du pied.

– Ma parole, cela vous ressemblerait bien si vous utilisiez nos dernières bouffées d’oxygène à échanger des propos désagréables ! D’abord, qu’importe si la terre se repeuple ou non ! Elle ne se repeuplera sûrement pas de notre vivant !

Challenger l’a repris avec sévérité :

– Par cette remarque, monsieur, vous découvrez vos limites ; elles ne nous surprennent pas ; nous les connaissons. Mais le véritable esprit scientifique ne doit pas se laisser ligoter par le temps et l’espace. Il se construit un observatoire sur la ligne frontière du présent qui sépare l’infini passé du futur infini. De ce poste, il exerce son activité vers le commencement et vers la fin de toutes choses. Quand survient la mort, l’esprit scientifique meurt à son poste, après avoir travaillé normalement et méthodiquement jusqu’à la fin. Il dédaigne un événement aussi minime que sa propre dissolution physique avec la hauteur dont il use vis-à-vis de toutes les autres limitations sur le plan de la matière. Ai-je raison, professeur Summerlee ?

Dans un grognement disgracieux, Summerlee a répondu :

– Sous certaines réserves, je suis d’accord.

– L’esprit scientifique idéal – je parle à la troisième personne afin de ne pas paraître trop complaisant envers soi – l’esprit scientifique idéal devrait être capable de méditer sur un sujet de science abstraite entre le moment où son possesseur tomberait d’un avion et celui où il s’écraserait au sol. Voilà le genre d’hommes à forte trempe qui conquièrent la nature et font cortège à la vérité !

– J’ai l’impression que la nature prend sa revanche, a déclaré lord John, qui regardait par la fenêtre. J’ai lu quelques articles de journaux où il était dit que c’était vous, messieurs, qui la maîtrisiez. Cette fois, elle est en train de vous mettre dans sa poche.

– Revers provisoire ! a affirmé Challenger. Dans le grand cycle du temps, qu’est-ce que c’est que quelques millions d’années ? Le monde végétal survit, ainsi que vous pouvez le constater. Regardez les feuilles de ce platane : les oiseaux sont morts, mais la végétation continue à vivre. De cette vie végétale dans des marais et des eaux stagnantes surgiront, en leur temps, les têtards minuscules qui précéderont la grande armée de la vie dont, pour l’instant, nous cinq formons la peu banale arrière-garde. Dès que la forme de vie la plus basse se sera établie, l’avènement final de l’homme est une certitude mathématique, tout comme celle que c’est du gland que naît le chêne. Le vieux cercle recommencera à tourner une fois de plus.

– Mais le poison ? ai-je demandé. Ne tuera-t-il pas la vie dans l’œuf ?

– Le poison peut n’être qu’une couche dans l’éther, un Gulf Stream méphitique dans cet océan où nous flottons. Ou encore une tolérance peut s’instaurer et la vie s’adapter à de nouvelles

conditions. Le simple fait qu'avec une hyperoxygénation relativement faible de notre sang nous y résistions est une preuve certaine qu'il ne faudrait pas modifier grand-chose pour permettre à la vie animale de le supporter.

La maison d'où s'échappait tout à l'heure la fumée était à présent en flammes : de longues langues de feu escaladaient l'air.

– C'est plutôt affreux ! a murmuré lord John.

Jamais je ne l'avais vu si impressionné. Alors je lui ai dit :

– Après tout, qu'est-ce que ça peut faire ? Le monde est mort. L'incinération est certainement le meilleur enterrement !

– Si la maison de Challenger prenait feu, nous en aurions plus vite fini !

– J'avais prévu ce danger, a souri le propriétaire. J'avais prié ma femme de prendre toutes précautions à cet égard.

– Elles sont prises, mon chéri. Mais ma tête recommence à battre. Quelle atmosphère pénible !

– Il faut la changer ! a dit Challenger en se penchant au-dessus de sa bouteille d'oxygène. Elle est presque vide. Elle a duré près de trois heures. Maintenant, il va être huit heures. Nous passerons une nuit confortable. J'attends la fin vers neuf heures demain matin. Nous verrons notre dernier lever de soleil.

Après avoir dévissé la deuxième bouteille, il a ouvert le vasistas ; l'air est devenu meilleur, mais nos symptômes se sont aggravés ; aussi l'a-t-il refermé au bout d'une demi-minute.

« D'ailleurs, nous a-t-il fait observer, l'homme ne vit pas que d'oxygène. Il est l'heure de dîner ; elle est même dépassée. Je vous assure, messieurs, que lorsque je vous ai invités chez moi en vue d'une réunion que j'avais tout lieu d'espérer intéressante, j'avais l'intention de vous fournir de quoi justifier notre cuisine familiale. Tant pis ! nous ferons comme nous pourrons. Vous partagerez certainement mon avis qu'il serait absurde de consommer notre oxygène trop rapidement en allumant un réchaud à pétrole. J'ai quelques provisions de viandes froides, de pain, de pickles qui, avec deux bouteilles de bordeaux, feront l'affaire. Merci, ma chérie, aujourd'hui comme d'habitude, tu es la reine des organisatrices !

De fait, ç'a été merveilleux de voir la manière dont la maîtresse de maison, avec l'amour-propre d'une vraie ménagère anglaise, dressait en quelques minutes la table au milieu, la couvrait d'une nappe blanche comme neige, disposait les serviettes et ordonnait notre simple repas avec toute l'élégance de la civilisation : il y avait même au centre une torche électrique ! Et il n'était pas moins agréable de constater que notre appétit était revenu.

« Telle est la mesure de notre émotion, a dit Challenger avec cet air de condescendance qu'il arborait toujours quand il appliquait l'esprit scientifique à d'humbles faits. Nous avons traversé

une grande crise. Ce qui implique un désordre moléculaire. Ce qui implique non moins sûrement un besoin de rétablir l'ordre. Un grand chagrin ou une grande joie sont causes d'une grande faim, et non de l'abstinence comme se plaisent à l'imaginer nos romanciers.

– Voilà pourquoi, à la campagne, les enterrements sont l'occasion de copieux repas !

– Exactement. Notre jeune ami a trouvé l'image juste... Prenez donc une autre tranche de langue.

– C'est la même chose chez les sauvages, a dit lord John en découpant sa viande. J'en ai vu qui enterraient leur chef dans la rivière Aruwimi ; là, ils ont mangé un hippopotame qui devait peser au moins autant que toute la tribu. Il y a aussi des indigènes de la Nouvelle-Guinée qui mangent le regretté défunt en personne, sous prétexte de lui faire une dernière toilette funèbre. Hé bien ! de tous les repas d'enterrement sur cette terre, je crois que celui-ci est le plus extraordinaire !

M^{me} Challenger est intervenue :

– Ce qui est étrange, c'est que je me sens incapable de ressentir du chagrin pour ceux qui sont morts. À Bedford, j'ai mon père et ma mère. Je sais qu'ils sont morts ; pourtant, au sein de cette tragédie universelle, je n'éprouve aucune peine pour les individus, même pour eux.

– Et ma vieille mère dans sa villa irlandaise ! ai-je ajouté. Je la vois par l'œil de l'imagination : elle a mis son châle et un bonnet de dentelle ; elle s'est affaissée avec les yeux clos dans le vieux fauteuil à haut dossier près de la fenêtre ; près d'elle, il y a son livre et ses lunettes. Pourquoi la pleurerais-je ? Elle a passé, et moi je vais passer le seuil d'une autre vie où je serai plus près d'elle peut-être que n'importe où en Irlande ou en Angleterre. Cependant, j'ai de la peine à penser que ce cher corps ne vit plus !

Challenger a pris la parole :

– Le corps ! Mais qui se lamente de ses cheveux coupés ou de ses bouts d'ongles taillés ? N'est-ce pas là pourtant des parties de nous-mêmes ? Un unijambiste ne gémit pas par sentiment sur son membre manquant. Notre corps physique nous a plutôt été une source de souffrance et de fatigue : il est l'indice toujours vigilant de nos propres limites. Pourquoi pleurer s'il se détache de notre moi psychique ?

– En admettant qu'il se détache réellement, a grogné Summerlee. De toute façon, la mort universelle est terrible !

– Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous l'expliquer, a répondu Challenger, une mort universelle doit être par sa nature même beaucoup moins terrible qu'une mort isolée.

Lord John a approuvé :

– La même chose dans une bataille. Si vous voyiez un homme seul étendu sur ce plancher avec un trou dans la tête et la poitrine défoncée, vous en seriez malades ! Mais, au Soudan, j'ai vu dix

mille hommes allongés sur le dos, et je n'en ai pas éprouvé de nausée : quand vous faites l'Histoire, la vie d'un homme est une trop petite chose pour que vous vous attardiez à la pleurer. Quand mille millions d'hommes trépassent ensemble, comme aujourd'hui, vous ne pouvez pas en pleurer un particulièrement.

– Oh ! je voudrais que ce fût déjà fini ! a soupiré M^{me} Challenger. George, j'ai si peur !

– Quand l'heure sonnera, petite madame, tu seras la plus courageuse de nous tous ! J'ai été un mari bien tonitruant, ma chérie, mais souviens-toi que G. E. C. fut tel qu'il avait été fait, et qu'il ne pouvait pas être autrement. Après tout, n'aurais-tu pas voulu avoir un autre mari ?

– Oh ! personne au monde, mon chéri !

Elle a mis ses bras autour de son cou de taureau. Et tous trois nous sommes allés près de la fenêtre.

L'obscurité était tombée ; le monde mort s'enfonçait dans la nuit. Mais, juste sur l'horizon du sud, une longue bande écarlate étincelait, s'évanouissait, reparaisait avec d'étranges pulsations de vie : elle léchait brusquement le ciel rouge, puis retombait en une mince ligne de feu. J'ai crié :

– Lewes brûle !

– Non. C'est Brighton qui brûle ! a corrigé Challenger, qui était venu nous rejoindre. Vous pouvez voir les dos arrondis des dunes qui se détachent ; l'incendie se situe de l'autre côté, plus loin derrière elles. Toute la ville doit brûler.

À différents endroits, des lueurs fusaient ; les débris entassés le long de la voie ferrée continuaient de se consumer lentement, mais qu'étaient ces petits points de lumière à côté de la formidable conflagration là-bas, à Brighton ! Quelle copie pour la *Gazette* ! Jamais un journaliste n'avait bénéficié d'une telle chance en étant impuissant à l'utiliser... Oui, c'était l'exclusivité majeure, l'exclusivité parmi les exclusivités : et je n'aurais personne pour l'apprécier... Tout d'un coup, mon vieil instinct de reporter s'est réveillé. Puisque ces hommes de science restaient fidèles jusqu'à la dernière minute au travail de leur vie, pourquoi moi, à mon humble manière, ne témoignerais-je pas de la même constance ? Aucun œil humain ne se pencherait jamais sur ce que je ferais. Mais au moins la longue nuit passerait plus facilement. Il n'était pas question de dormir : du moins pour moi ! Les notes que je rédigerais occuperaient les heures grises, m'empêcheraient de penser... Voilà pourquoi j'ai aujourd'hui devant moi un carnet rempli de gribouillages ; je l'ai noirci à la lumière de notre unique torche ; j'ai écrit sur mes genoux. Si j'avais un petit talent littéraire, ces pages seraient à la hauteur des événements. Telles qu'elles sont cependant, elles apporteront au public un témoignage vécu sur une nuit atroce, fertile en émotions bouleversantes.

Hâtivement tracés au haut de la page blanche de mon carnet, comme ces mots me semblent étranges ! Mais n'est-il pas plus étrange encore que ce soit moi qui les aie écrits : moi, Edward Malone, qui me trouvais il n'y a pas plus de douze heures dans mon meublé de Streatham, et qui n'avais pas la moindre idée des événements que cette journée allait apporter au monde ? Je reprends par le début l'enchaînement des circonstances : mon entrevue avec McArdle, la lettre d'alerte de Challenger au *Times*, cet absurde voyage dans le train, l'agréable déjeuner, la catastrophe... Et maintenant voici que, seuls, nous nous attardons sur une planète abandonnée. Notre destin est inéluctable. Je puis considérer ces lignes, que je rédige en vertu d'une sorte d'habitude professionnelle mécanique et que personne ne lira jamais, comme les paroles d'un homme déjà mort. Je me tiens en effet juste sur la ligne de démarcation au-delà de laquelle la mort a fait le vide sur la terre. Je me rappelle Challenger disant que le vrai drame consisterait à survivre à tout ce qui est noble, grand et beau : comme il avait raison ! Mais de survivre il ne saurait être question : déjà notre deuxième bouteille d'oxygène touche à sa fin. À une minute près nous pouvons calculer le misérable temps qu'il nous reste à vivre.

Nous venons d'être gratifiés, pendant un quart d'heure, d'une conférence de Challenger ; il était si excité qu'il rugissait et soufflait comme s'il s'adressait à son vieil auditoire sceptique du Queen's Hall. De fait, c'était une bizarre assistance qui écoutait sa harangue : sa femme, acquise d'avance à des propos qu'elle ne comprenait pas ; Summerlee, assis dans l'ombre, maussade, disposé à la critique, mais intéressé ; lord John, paresseusement allongé dans un coin et vaguement exaspéré ; moi enfin, à côté de la fenêtre et regardant la scène avec autant d'attention que de détachement, comme s'il s'agissait d'un rêve ou de quelque chose ne qui me concernait pas personnellement. Challenger s'était assis devant la table du milieu ; la torche électrique faisait briller une lame sous le microscope qu'il était allé chercher dans son cabinet de toilette. Le petit cercle de lumière blanche que diffusait le miroir divisait sa rude figure barbue en deux parties : l'une bien éclairée, l'autre plongée dans l'ombre. Depuis longtemps, il avait travaillé sur les formes les plus inférieures de la vie, et ce qui l'excitait prodigieusement pour l'instant c'était que sur la plaque préparée la veille, il venait de découvrir qu'une amibe était encore en vie.

– Regardez vous-mêmes ! Summerlee, voulez-vous satisfaire votre curiosité ? Malone, je vous prie de vérifier ce que je dis... Les petites choses fuselées au centre sont des diatomées ; on peut ne pas en tenir compte, car ce sont probablement des végétaux plutôt que des animaux. Mais à droite vous verrez une amibe véritable qui se déplace lentement à travers le champ. La vis du haut règle parfaitement. Regardez, regardez vous-mêmes !

Summerlee avait obéi, puis confirmé. À mon tour, je m'étais penché et j'avais aperçu une petite créature qui bougeait dans le champ éclairé. Lord John, lui, de son coin, nous faisait confiance :

– Je ne me casserai sûrement pas la tête pour savoir si elle est morte ou en vie ! Nous n'avons jamais été présentés l'un à l'autre, n'est-ce pas ? Pourquoi prendrais-je donc son sort à cœur ? Je ne pense pas que cette jeune personne se tracasse grandement pour notre santé !

J'avais éclaté de rire ; Challenger m'avait lancé un coup d'œil glacé, méprisant.

– La légèreté des semi-éduqués fait plus d'obstruction à la science que la stupidité des ignorants. Si lord John Roxton daignait condescendre...

– George, mon chéri, ne sois pas aussi irascible ! avait murmuré M^{me} Challenger en posant sa main légère sur la crinière noire qui retombait sur le microscope. Qu'importe si l'amibe est morte ou vivante !

– Il importe beaucoup !

– Bon. Nous vous écoutons donc, Challenger ! avait lancé lord John avec bonne humeur. Pourquoi ne pas parler de cette amibe plutôt que de n'importe quoi ? Si vous pensez que j'ai été trop désinvolte à l'égard de cette petite bête, ou que je l'ai blessée dans ses sentiments les plus intimes, je lui présente mes excuses !

– Pour ma part, avait observé Summerlee sur un ton disputeur, je ne discerne pas pourquoi vous attachez une si grande importance au fait que cette amibe soit en vie. Elle est dans la même atmosphère que nous, et le poison n'agit pas sur elle. Si elle était hors de cette chambre, elle serait morte, comme tout spécimen de la vie animale.

« Ah ! si je pouvais peindre le visage arrogant, suffisant, de Challenger répondant à son collègue ! »

– Vos remarques, mon bon Summerlee, prouvent que vous appréciez imparfaitement la situation. Ce spécimen a été préparé hier, et la plaque est absolument étanche, hermétiquement fermée. Notre oxygène n'y rentre pas. Mais l'éther, naturellement, l'a pénétrée comme il pénètre tout dans l'univers. Cependant, l'amibe a survécu au poison. D'où nous pouvons inférer que toutes les amibes hors de cette pièce, au lieu d'être mortes comme vous l'aviez faussement affirmé, ont réellement survécu à la catastrophe.

– Oui, hé bien ! même maintenant, je ne vois pas qu'il y ait de quoi crier : « Hip ! hip ! hurrah ! » s'était étonné lord John. Quelle est l'importance de votre déduction ?

– Oh ! cela signifie simplement que le monde vit et n'est pas mort. Si vous êtes doué d'un peu d'imagination scientifique, projetez votre esprit dans le temps : dans quelques millions d'années, et quelques millions d'années ne sont rien dans le flux des âges, le monde regorgera encore d'une vie animale et végétale dont la source aura été cette minuscule amibe. Avez-vous déjà vu un feu de prairie ? Les flammes dévorent à la surface du sol toute trace d'herbe ou de plante jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus qu'une étendue noircie. Vous pourriez croire que ce désert sera toujours un désert ? Non : les racines sont demeurées ; et quand vous passez par là quelques années plus tard, vous cherchez en vain les grandes cicatrices noires. Hé bien ! ici, dans cette bête minuscule, existent les racines à partir de quoi se développera le monde animal ; et certainement il effacera de cette planète toutes les traces de la catastrophe qui nous intéresse.

– Prodigieusement passionnant ! avait ponctué lord John en se décidant à regarder dans le microscope. Quand je pense que c'est cette amusante bestiole qui sera accrochée numéro un parmi les portraits de famille... Elle a un gros bouton de plastron sur sa chemise, hein ! Challenger ?

– L'objet noir est son noyau.

Challenger avait pris l'air d'une gouvernante qui apprend l'alphabet à un bébé.

– Eh bien ! je ne me sens plus si seul ! Au moins en dehors de nous il y a quelqu'un d'autre qui vit sur cette terre ! avait soupiré lord John.

Mais Summerlee était intervenu :

– Vous paraissez tenir pour garanti, Challenger, que le monde a été créé dans le seul dessein de produire et de maintenir la vie humaine.

Toujours écarlate dès qu'il subodorait la moindre contradiction, Challenger avait lancé :

– Naturellement ! Mais vous, monsieur, quel autre dessein me suggérez-vous ?

– Il m'arrive de penser que c'est uniquement le monstrueux orgueil de l'humanité qui l'incite à croire que tout ce théâtre a été dressé pour sa propre exhibition.

– Là-dessus nous ne pouvons pas être dogmatiques ; mais en laissant de côté ce que vous avez appelé un orgueil monstrueux, nous avons sûrement le droit de dire que la vie humaine constitue la chose la plus élevée dans l'ordre naturel.

– La plus haute de celles dont nous avons connaissance.

– Cela va sans dire, monsieur !

– Pensez aux millions et probablement aux milliards d'années pendant lesquelles la terre s'est balancée vide dans l'espace... ou, sinon tout à fait vide, du moins vide de la moindre trace de l'espèce humaine. Pensez à notre planète, lavée par la pluie, roussie par le soleil, balayée par le vent pendant des siècles innombrables. C'est seulement hier, dans le temps géologique, que l'homme est venu à l'existence. Pourquoi donc tenir pour certain que toute cette préparation formidable a été ordonnée pour son seul bénéfice ?

– Alors pour qui, ou pour quoi ?

Summerlee avait haussé les épaules pour répondre :

– Comment le dire ? Pour une raison qui nous échappe, l'homme peut avoir été un simple accident, un sous-produit élaboré dans le processus. C'est comme si l'écume sur la surface de la

mer s'imaginait que l'océan était créé pour la produire et la maintenir ; ou comme si une souris dans une cathédrale croyait que la cathédrale avait été édifiée pour lui servir de résidence.

J'ai pris en note les mots mêmes de leur discussion ; mais voici qu'elle dégénère en une dispute bruyante ; de chaque côté on use d'un jargon scientifique plutôt polysyllabique... Sans doute est-ce un privilège que d'entendre de tels cerveaux débattre des problèmes essentiels ; mais comme ils ne sont jamais d'accord, des auditeurs aussi simples que lord John et moi ne retirent pas de cette joute grand-chose de positif. Ils se neutralisent l'un l'autre, et nous ne sommes pas plus avancés qu'avant. Maintenant, le tumulte des voix s'est apaisé ; Summerlee s'est mis en rond sur son fauteuil ; Challenger manie les vis de son microscope tout en poussant un sourd grognement inarticulé : la mer après la tempête. Lord John s'approche de moi, et nous regardons tous les deux dans la nuit.

La lune est pâle. C'est une nouvelle lune. La dernière que contemplent des yeux d'homme. Les étoiles brillent avec éclat. Même sur notre plateau de l'Amérique du Sud, je ne les avais pas vues scintiller davantage dans l'air pur. Peut-être la modification de l'éther affecte-t-elle la lumière ? Le bûcher funéraire de Brighton brûle encore. Dans le ciel occidental, je vois une très lointaine tache rouge : elle indique que quelque chose ne va pas à Arundel, ou à Chichester, à moins que ce ne soit à Portsmouth. Je m'assieds, observe, et, de temps à autre, je prends une note sur mon carnet. Une douce mélancolie règne dehors. La jeunesse, la beauté, la chevalerie, l'amour... tout cela est-il terminé ? La terre, sous la lumière des étoiles, ressemble à un pays imaginaire de paix et de tendresse. Qui supposerait qu'elle n'est plus qu'un terrible Golgotha jonché de corps ?... Brusquement, je me mets à rire.

– Hello ! bébé, me dit lord John me dévisageant avec surprise. Il est toujours bon de rire en de pareils moments. Pourrais-je partager votre joie ?

– J'étais en train de réfléchir aux grands problèmes qui n'ont pas été résolus, répondis-je. Les problèmes sur lesquels nous avons tant travaillé et médité. Pensez, par exemple, à la compétition entre Anglais et Allemands, ou aux questions intéressant le Moyen-Orient. Qui aurait pu prévoir, alors que nous nous excitions là-dessus, qu'ils allaient recevoir une solution d'éternité ?

Nous redevenons silencieux. Je me doute que chacun d'entre nous reporte ses pensées sur ses amis déjà privés de vie. M^{me} Challenger sanglote paisiblement, et son mari lui parle à l'oreille. Mon esprit fait le tour des gens les plus divers, et je me les représente couchés, rigides et blancs comme le pauvre Austin dans la cour. McArdle par exemple... Je sais exactement où il est tombé : il a la tête sur son bureau, une main sur le téléphone. Beaumont, le directeur du journal, est mort lui aussi ; je suppose qu'il gît sur le tapis de Turquie bleu et rouge qui ornaît son sanctuaire. Et mes camarades du reportage, eux également, sont étendus dans la salle des informations, Macdona, et Murray, et Bond. Certainement ils sont morts à leur poste, avec des feuillets noircis de détails, d'impressions personnelles. Je les vois courant l'un chez les médecins, l'autre à Westminster, et le troisième à Saint Paul. Ils ont dû fermer les yeux sur un extraordinaire panorama de manchettes : suprême vision destinée à immortaliser en encre d'imprimerie des articles que personne ne lira jamais ! J'imagine Macdona parmi les médecins :

LA FACULTÉ NE DÉSESPÈRE PAS

INTERVIEW DE M. SOLEY WILSON, LE CÉLÈBRE SPÉCIALISTE PROCLAME :

NE VOUS DÉCOURAGEZ JAMAIS !

« Notre envoyé spécial a trouvé l'éminent savant assis sur le toit où il s'était réfugié pour éviter la foule des malades terrifiés qui avaient envahi sa maison. D'une façon qui montrait clairement qu'il avait pleinement réalisé l'immense gravité de l'heure, le fameux physicien a refusé d'admettre que toute porte était fermée à l'espérance. »

Voilà comment Macdona commencerait son papier. Et puis il y avait Bond. Lui se serait sans doute rendu à Saint Paul. Il se croyait un littéraire de première force. Mon Dieu, quel beau sujet pour lui !

« Debout dans la petite galerie sous le dôme, je contemple à mes pieds cette masse serrée d'humanité au désespoir qui se traîne à son dernier instant devant une puissance qu'elle a ignorée avec tant de persistance ; de la foule agenouillée s'élève jusqu'à mes oreilles un tel gémissement sourd de supplications et d'effroi, un tel cri pour appeler l'inconnu au secours... etc. »

Oui, ç'avait dû être une belle fin pour un reporter ! Mais comme moi-même il avait amassé des trésors inutilisables. Qu'est-ce que Bond ne donnerait pas, le pauvre type, pour voir « J. H. B. » au bas d'un article pareil !

Que suis-je en train de radoter ! J'essaie simplement de tuer le temps. M^{me} Challenger s'est rendue dans le cabinet de toilette, et le professeur nous dit qu'elle dort sur le lit de repos. Lui, devant la table du milieu, il prend des notes, compulse des livres aussi calmement que s'il avait devant lui des années de travail tranquilles. Il écrit avec une plume très grinçante qui donne l'impression de cracher du mépris à tous ceux qui ne seraient pas d'accord avec lui.

Summerlee s'est enfoncé dans son fauteuil ; périodiquement, il nous gratifie d'un ronflement spécialement exaspérant. Lord John est allongé sur le dos ; il a fermé les yeux et il a enfoncé les mains dans ses poches. Comment des gens peuvent-ils dormir dans de telles circonstances ? Voilà qui dépasse l'imagination !

Trois heures et demie. Je viens de me réveiller en sursaut. Il était onze heures cinq quand j'ai écrit le dernier feuillet. Je me rappelle avoir remonté ma montre et regardé l'heure. J'ai donc gaspillé près de cinq heures sur le petit délai de grâce qui nous est imparti. Qui l'aurait cru ? Mais je me sens beaucoup plus dispos, en pleine forme pour mon destin... À moins que je n'essaie de me persuader que je le suis. Et pourtant, plus un homme se porte bien, plus est fort son courant vital, et plus il devrait répugner à mourir. Comme la nature est sage et généreuse ! C'est d'habitude par quantité de petites tractions imperceptibles qu'elle lève l'ancre qui retient l'homme à la terre.

M^{me} Challenger est toujours dans le cabinet de toilette. Challenger s'est endormi sur sa chaise. Quel tableau ! Sa charpente énorme s'appuie contre le dossier, ses grosses mains velues se

croisent sur son gilet, sa tête est tellement penchée en arrière qu'au-dessus du col je ne distingue que la luxuriance d'une barbe hirsute. La vibration de ses propres ronflements le secoue ; il ronfle en basse sonore, et Summerlee l'accompagne occasionnellement en ténorisant. Lord John est également endormi ; il a roulé son long corps sur le côté. Les premières lueurs froides de l'aube rampent dans la pièce ; tout est gris et triste.

Je surveille le lever du soleil, ce fatal lever de soleil qui éclairera un monde dépeuplé. La race humaine n'est plus. Un seul jour a suffi pour son extinction. Mais les planètes continuent leurs révolutions, les marées de monter et de descendre. Le vent chuchote toujours. La nature tout entière poursuit son œuvre jusque, à ce qu'il paraît, dans l'amibe même. En bas, dans la cour, Austin est allongé ; ses membres s'étalent sur le sol ; sa figure est blanchie par la lumière de l'aurore ; de sa main inerte dépasse encore le tuyau d'arrosage. En vérité, l'espèce humaine se trouve caricaturée dans l'image mi-grotesque mi-pathétique de cet homme qui gît pour toujours à côté du moteur qu'il avait l'habitude de commander.

Ici se terminent les notes que j'ai écrites à l'époque. Depuis, les événements ont été trop rapides et trop poignants pour me permettre de poursuivre ma rédaction. Ma mémoire les a cependant si bien enregistrés qu'aucun détail ne sera omis.

Une certaine douleur dans ma gorge m'a fait regarder les bouteilles d'oxygène, et j'ai été bouleversé par ce que j'ai vu. Le sablier de nos vies était très bas. À un moment donné, pendant la nuit, Challenger avait ouvert le quatrième cylindre, et celui-ci présentait des signes sensibles d'épuisement. Un horrible sentiment, celui de manquer d'air, m'étouffait. J'ai traversé la chambre et j'ai dévissé notre dernière bouteille. Lorsque j'ai touché l'écrou, un remords de conscience m'a tenaillé : en effet, si je retenais ma main, ils mourraient tous pendant leur sommeil. Mais toute hésitation a été bannie quand j'ai entendu M^{me} Challenger qui criait du cabinet de toilette :

– George ! George ! J'étouffe...

– Ne vous inquiétez pas, madame Challenger ! Je mets en route une nouvelle réserve.

Les autres avaient sursauté, s'étaient levés. Dans un moment aussi terrible, je n'ai pu m'empêcher de sourire en regardant Challenger qui, tiré du sommeil, enfonçait un gros poing velu dans chaque œil et ressemblait à un énorme bébé barbu. Summerlee frissonnait comme un homme pris d'une crise de paludisme : en s'éveillant, il s'était rendu compte de notre situation, et la peur avait pris le dessus sur le stoïcisme du savant. Quant à lord John, il était aussi frais et dispos que s'il se préparait à une matinée de chasse.

– Cinquième et dernière ! a-t-il commencé en regardant la bouteille. Dites, bébé, ne venez pas me raconter que vous avez écrit sur ces feuillets vos impressions anthumes ?

– Juste quelques notes, pour passer la nuit.

– Seigneur ! Il n’y a qu’un Irlandais pour avoir fait cela. Et quand je pense qu’il vous faudra attendre que petite amibe devienne grande pour que vous ayez un lecteur... Alors, *Herr Professor*, quelles sont les perspectives ?

Challenger contemplait les grands voiles du brouillard matinal, ils flottaient sur le paysage. Par endroits, la colline boisée surgissait au-dessus de cette mer de coton pour dessiner des îles en forme de cône.

– On dirait un suaire, a murmuré M^{me} Challenger, qui était entrée vêtue d’une robe de chambre. Te rappelles-tu ta chanson favorite, George ? « Le vieux frappe pour sortir, le neuf frappe pour entrer. » Elle était prophétique ! Mais vous grelottez, mes pauvres chers amis ! Moi, j’ai eu chaud toute la nuit sous un édredon, et vous, vous avez gelé sur vos chaises... Attendez ! Je vais vous remettre d’aplomb.

La courageuse petite femme a disparu dans le cabinet de toilette, et bientôt nous avons entendu une bouilloire chanter : elle nous préparait cinq tasses de chocolat fumant.

« Buvez ! nous a-t-elle dit. Vous vous sentirez mieux.

Après avoir bu, Summerlee a demandé l’autorisation d’allumer sa pipe, et nous des cigarettes. Histoire de calmer nos nerfs, je crois. Mais nous avons commis une erreur : dans cette pièce à l’air raréfié, l’atmosphère est vite devenue irrespirable. Challenger a dû mettre en marche le ventilateur.

– Encore combien de temps, Challenger ? a interrogé lord John.

– Trois heures au maximum ! a répondu le professeur en haussant les épaules.

– Je m’attendais à avoir très peur, a dit M^{me} Challenger, mais plus l’échéance approche, plus elle me semble facile. Ne penses-tu pas que nous devrions prier, George ?

– Prie, ma chérie, prie si tu veux ! a très doucement murmuré le gros homme. Nous avons tous notre manière personnelle de prier. La mienne consiste à accepter totalement ce que m’envoie le destin : une acceptation joyeuse. La religion la plus haute et la science la plus haute s’accordent, selon moi, sur ce point.

Summerlee, par-dessus sa pipe, a protesté en grognant :

– Mon attitude mentale à moi, n’a rien d’un acquiescement, et moins encore d’une acceptation joyeuse. Je me soumetts parce que je ne peux pas faire autrement. J’avoue que j’aurais été content de vivre une année de plus pour achever ma classification des fossiles crayeux.

– Cet inachèvement est peu de chose, a répliqué Challenger, bouffi de suffisance, à côté du fait que mon *magnum opus*, *L’Échelle de la vie*, n’en est qu’aux premiers barreaux. Mon cerveau, mon expérience, ma culture... en bref tout ce qui est moi devait être condensé dans ce livre historique. Et pourtant, voyez-vous, j’accepte.

– Je pense que nous laissons tous quelque chose d'inachevé, a dit lord John. Qu'est-ce que vous laissez derrière vous, bébé ?

– J'avais commencé un recueil de poèmes.

– Eh bien ! au moins le monde a échappé à cela ! En cherchant bien, on trouve toujours une compensation à tout.

– Et vous ? ai-je demandé.

– Moi ? Ma maison était prête, propre comme un sou neuf. Et j'avais promis à Merivale de l'accompagner au printemps dans le Tibet pour chasser le léopard des neiges. Mais c'est pour vous, madame Challenger, que les regrets doivent être les plus lourds : vous veniez juste d'aménager cette charmante maison !

– Ma maison est là où est George. Ah ! que ne donnerais-je pas pour que nous fassions ensemble une dernière promenade dans nos dunes, à l'air frais du matin !

Nos cœurs ont fait écho à ses paroles. Le soleil avait percé le voile de brouillards ; tout le paysage était baigné d'or. Pour nous qui étions assis dans notre sombre atmosphère empoisonnée, cette campagne riche, glorieuse, nette, rafraîchie par le vent, était un rêve de beauté. Nous avons approché nos chaises de la fenêtre et nous étions assis en demi-cercle. L'air s'alourdissait. Il me semblait que les ombres de la mort s'étendaient au-dessus de nous, prêtes à nous envelopper ; un rideau invisible se refermait progressivement sur les derniers hommes de la terre.

Lord John, après avoir fait une longue aspiration, a lancé :

– Cette bouteille n'a pas l'air de vouloir durer bien longtemps, hein ?

– Son contenu est variable, a répondu Challenger. Il varie suivant la pression et le soin avec lesquels la bouteille a été remplie. Je suis de votre avis, Roxton : celle-ci me semble défectueuse.

– Alors nous allons être privés d'une heure de vie ?

C'était Summerlee qui avait parlé. D'une voix aigre, il ajoutait aussitôt :

« Voilà une excellente illustration finale de l'époque sordide où nous avons vécu. Hé bien ! Challenger, si vous désirez étudier les phénomènes subjectifs de la dissolution physique, votre heure est arrivée !

Challenger s'est tourné vers sa femme :

– Assieds-toi sur le tabouret, contre mes genoux, et donne-moi ta main... Je pense, mes amis, qu'il vaudrait mieux ne pas prolonger notre séjour dans cette atmosphère insupportable... Tu ne le désires pas, n'est-ce pas ma chérie ?

M^{me} Challenger a poussé un bref gémissement et a caché son visage contre la jambe de son mari.

– J'ai vu des gens qui se baignaient l'hiver dans la Serpentine, a dit lord John. Quand tout le monde y est, il reste toujours au bord une ou deux personnes qui grelottent de froid et qui envient ceux qui sont déjà dans l'eau. Ce sont les derniers qui souffrent le plus. Moi, je suis pour le grand plongeon ; j'en ai assez !

– Vous voudriez ouvrir la fenêtre et affronter l'éther ?

– Je préfère le poison à l'asphyxie.

Summerlee, d'un signe de tête, a manifesté qu'il était, à contrecœur, d'accord. Et puis il a tendu sa main à Challenger :

– Nous avons eu nos querelles, mais oublions-les. D'ailleurs nous étions de bons amis, et nous nous respectons l'un l'autre en dépit des apparences, n'est-ce pas ? Adieu !

– Adieu, bébé ! s'est écrié lord John. Mais le papier est bien collé, vous ne pourrez pas ouvrir la fenêtre !

Challenger s'est baissé vers sa femme ; il l'a relevée et maintenu serrée contre sa poitrine : elle avait passé ses bras autour de son cou.

– Malone, donnez-moi cette lunette d'approche ! m'a-t-il dit avec gravité !

Je la lui ai tendue.

« Entre les mains de la puissance qui nous a créés, nous nous remettons !

Il avait crié ces derniers mots d'une voix tonnante, avant de jeter la lunette dans la fenêtre ; les vitres se sont fracassées. Sur nos figures empourprées, alors que tintait encore le verre en miettes, le souffle sain du vent est passé, frais et doux.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes demeurés assis dans un silence stupéfait. Puis, comme dans un songe, j'ai entendu Challenger hurler :

« Les conditions normales sont revenues ! Le monde s'est libéré de sa ceinture empoisonnée ! Mais de toute l'humanité, nous sommes les seuls survivants !

Je nous revois encore, assis sur nos chaises, respirant à pleins poumons cette brise du sud-ouest rafraîchie par la mer, qui agitait les rideaux de mousseline et baignait de douceur nos visages congestionnés. Je me demande combien de temps nous sommes restés ainsi ! Plus tard, nous n'avons jamais pu nous accorder sur ce détail essentiel. Nous étions émerveillés, étourdis, à demi conscients. Nous avons raidi nos forces pour mourir, mais ce fait inattendu, effrayant – ne devons-nous pas continuer à vivre après avoir survécu à la disparition de notre espèce ? – nous avait assommés ; nous étions knock-outés. Puis, progressivement, le mécanisme arrêté s'est remis en marche, les navettes de notre mémoire ont recommencé à courir dans notre tête ; les idées se sont à nouveau ébranlées. Avec une lucidité aiguë, impitoyable, nous avons vu les relations entre le passé, le présent et l'avenir, la vie qui avait été la nôtre, la vie qui nous attendait. Nos yeux échangeaient la même impression muette. Au lieu de la joie qui aurait dû nous envahir, nous étions submergés par une tristesse affreuse. Tout ce que nous avons aimé sur la terre avait été emporté dans le grand océan inconnu, et nous demeurions seuls sur l'île déserte de ce monde, privés d'amis, d'espoirs, d'ambitions. Encore quelques années à nous traîner comme des chacals parmi les tombeaux de l'humanité, puis surviendrait notre fin retardée mais solitaire.

– C'est affreux, George ! Terrible, mon chéri ! s'est écriée M^{me} Challenger en éclatant en sanglots. Si seulement nous étions morts avec les autres ! Oh ! pourquoi nous as-tu sauvés ? J'ai l'impression que c'est nous les morts, et que les autres vivent.

Challenger a posé sa grosse patte velue sur la main suppliante de sa femme, mais en même temps ses sourcils se contractaient sous un effort de réflexion. J'avais déjà remarqué que lorsqu'elle avait un chagrin elle tendait toujours ses mains vers lui, telle une enfant vers sa mère. Challenger s'est enfin décidé à parler :

– Je ne suis pas fataliste au point de ne jamais me révolter, mais j'ai découvert jadis que la sagesse la plus haute consistait à accepter les faits.

Il s'était exprimé avec lenteur, et sa voix sonore avait laissé percer une pointe sentimentale.

– Je n'accepte pas, moi ! a rétorqué Summerlee avec fermeté.

– Je ne vois pas que votre acceptation ou votre refus importe davantage qu'une poignée d'épingles, a objecté lord John. Les faits sont là. Que vous les affrontiez debout ou couché, peu importe ! Je ne me rappelle pas que l'un de ces faits vous ait demandé la permission d'exister et cela m'étonnerait qu'un autre la sollicite désormais. Alors, à propos de ce que nous pouvons penser d'eux, quelle différence, s'il vous plaît !

Challenger, avec un visage rêveur et une main toujours dans celles de sa femme, a répondu à lord John :

– C’est toute la différence entre le bonheur et le malheur. Si vous nagez dans le sens du courant, vous avez la paix dans l’esprit et dans l’âme. Si vous nagez à contre-courant, vous êtes meurtri et las. Cette affaire nous échappe, acceptons-là donc telle qu’elle se présente et n’en discutons plus.

Mais moi, qui contempiais le ciel vide et qui en appelais à lui avec désespoir, je me suis insurgé :

– Qu’allons-nous faire de nos vies ? Que vais-je faire de la mienne, par exemple ? Il n’y a plus de journaux ; par conséquent, ma vocation n’a plus de sens.

– Et comme il n’y a plus rien à chasser, comme il n’y a plus de guerre en perspective, a renchéri lord John, ma vocation à moi aussi n’a plus de sens.

– Et comme il n’y a plus d’étudiants, s’est écrié Summerlee, que dirai-je de la mienne ?

– Moi, j’ai mon mari et ma maison, a déclaré M^{me} Challenger. Ainsi je puis bénir le Ciel : ma vocation n’est pas tuée.

– La mienne non plus, a dit Challenger. Car la science n’est pas morte. Cette catastrophe nous offrira quantité de problèmes passionnants à résoudre.

Il avait ouvert toutes les fenêtres et nous regardions le paysage muet et immobile.

« Réfléchissons ! a-t-il ajouté. Il était trois heures environ, hier après-midi, quand le monde a été ceinturé de poison au point d’en étouffer. Il est maintenant neuf heures. La question qui se pose est celle-ci : à quelle heure avons-nous été libérés ?

– L’air était très mauvais à l’aube, ai-je fait remarquer.

– Plus tard encore ! s’est écriée M^{me} Challenger. Jusqu’à huit heures ce matin, j’ai distinctement ressenti le même étouffement dans ma gorge.

– Alors nous dirons que le poison a disparu un peu après huit heures. Pendant dix-sept heures, le monde a donc baigné dans l’éther empoisonné. Ce laps de temps a permis au Grand Jardinier de stériliser la moisissure humaine qui avait poussé sur la surface de ses fruits. Il est possible que cette stérilisation ait été imparfaite, qu’il y ait sur la terre d’autres survivants.

Lord John a approuvé avec vigueur.

– Voilà ce que je me demandais. Pourquoi serions-nous les seuls cailloux sur la plage ?

Summerlee a protesté :

– Il est absurde de supposer que d’autres hommes aient pu s’en tirer ! Rappelez-vous que le poison était si virulent que même un homme aussi fort qu’un bœuf et parfaitement dépourvu de nerfs comme Malone a pu à peine grimper l’escalier avant de tomber évanoui. Est-il vraisemblable que quelqu’un ait pu résister dix-sept minutes de plus ? Quant à dix-sept heures...

– À moins que ce quelqu'un n'ait vu arriver la catastrophe et ne s'y soit préparé comme l'a fait notre vieil ami Challenger.

– Cela est, je crois, hautement improbable ! a déclaré le professeur en projetant sa barbe en avant et en la laissant retomber. La combinaison de l'observation de la déduction, et de l'imagination d'anticipation qui m'a permis de prévoir le danger est un chef-d'œuvre qu'on voit rarement deux fois réussi dans la même génération.

– Vous concluez donc que tout le monde est mort ?

– Sans doute. Rappelons-nous cependant que le poison agissait d'en bas vers le haut ; il était probablement moins virulent dans les couches supérieures de l'atmosphère. C'est étrange, certes, mais c'est ainsi ; et nous avons là pour l'avenir un terrain d'études fascinant. En admettant que nous partions à la recherche de survivants possibles, nous aurions peut-être intérêt à nous tourner du côté d'un village tibétain ou d'une ferme des Alpes, à plusieurs milliers de mètres au-dessus du niveau de la mer.

– Oui ! a souri lord John. Mais considérez aussi, je vous prie, qu'il n'existe plus de chemins de fer ni de paquebots à votre disposition. Autant donc parler de survivants dans la lune !... Je voudrais tout de même bien savoir si ce match avec le poison est réellement terminé ou si nous n'en sommes qu'à la mi-temps.

Summerlee s'est tordu le cou pour embrasser tout l'horizon.

– Évidemment le ciel est clair et très beau, a-t-il murmuré non sans scepticisme. Mais hier il l'était aussi. Je ne suis pas du tout certain que nous en ayons terminé.

Challenger a haussé ses robustes épaules :

– Dans ce cas, revenons à notre fatalisme. Si auparavant le monde a déjà subi cette expérience – hypothèse qui n'est pas à exclure absolument – c'était il y a fort longtemps. Par conséquent, nous pouvons raisonnablement espérer qu'il s'écoulera beaucoup de temps avant qu'elle ne se reproduise.

– Tout ça est très joli ! a répondu lord John. Mais si vous êtes secoué par un tremblement de terre, un deuxième peut parfaitement survenir avant que vous ne soyez remis du premier. Je pense qu'en tout état de cause nous ferions bien de nous dégourdir les jambes et de respirer le bon air pendant que nous en avons l'occasion. Puisque nous avons épuisé notre oxygène, nous serons aussi bien dehors que dedans.

Elle était bizarre, cette léthargie qui s'était abattue sur nous ! Elle traduisait une réaction consécutive aux fortes émotions de nos dernières vingt-quatre heures. Elle était tout à la fois physique et mentale. Nous vivions sous l'impression que plus rien n'avait d'importance, que tout était une fatigue ou un exercice inutile. Challenger lui-même y avait succombé : il était assis sur sa chaise et il avait enfoui son visage dans ses mains. Il a fallu que lord John et moi le saisissions

chacun par un bras et le mettons sur ses pieds ; en guise de remerciements, nous n'avons d'ailleurs reçu qu'un grognement de dogue en colère. Toutefois, à peine nous sommes-nous trouvés hors de notre étroit refuge que nous avons récupéré graduellement notre énergie.

Mais par quoi allions-nous commencer, au sein de ce cimetière universel ? Depuis que le monde est monde, personne n'avait eu sans doute à répondre à pareille question ! Nous savions que nos besoins physiques seraient satisfaits au-delà même du nécessaire. Nous n'avions qu'à nous servir : toutes les ressources en vivres, tous les vins, tous les trésors des arts nous appartenaient désormais. Mais qu'allions-nous faire ? Quelques tâches mineures nous requéraient immédiatement. Ainsi, nous sommes descendus à la cuisine pour allonger les deux domestiques sur leurs lits respectifs. Elles avaient l'air de ne pas avoir souffert en mourant : l'une était assise sur une chaise, l'autre gisait sur le plancher de l'arrière-cuisine. Puis nous avons amené dans la maison le corps du pauvre Austin. Ses muscles étaient aussi rigides qu'une planche : la *rigor mortis* dans toute son inflexibilité. Sa bouche tordue dessinait un sourire ironique, sardonique. C'était d'ailleurs le symptôme qui se retrouvait sur tous ceux qui étaient morts empoisonnés. Partout où nous allions, nous découvrions des visages grimaçants, qui souriaient silencieusement et sinistrement aux survivants de leur espèce.

Pendant que nous partagions un petit repas dans la salle à manger, lord John avait marché de long en large ; puis il s'est arrêté pour nous dire :

« Écoutez ! J'ignore quel est votre sentiment, mes amis, mais quant à moi il m'est impossible de m'asseoir ici sans rien faire.

Challenger a haussé le sourcil :

– Peut-être aurez-vous la bonté de nous suggérer ce que vous pensez que nous devrions faire ?

– Nous mettre en route et voir ce qui est arrivé.

– C'est ce que je me proposais de faire.

– Mais pas dans ce petit village de campagne. De la fenêtre, nous voyons du pays tout ce que nous désirons voir.

– Et alors, où irions-nous ?

– À Londres !

– Fort bien ! a grogné Summerlee. Cela peut vous être égal de marcher pendant soixante-cinq kilomètres ! Mais je doute que Challenger, avec ses jambes courtes et arquées, puisse le faire. Quant à moi, je suis parfaitement sûr que je ne le pourrais pas.

Challenger a été très contrarié.

– Si vous pouviez faire en sorte, monsieur, de limiter le champ de vos observations aux particularités de votre propre personne, vous y découvririez un terrain fertile en commentaires !

– Mais je n’avais pas l’intention de vous offenser, mon cher Challenger ! s’est écrié notre gaffeur. Personne ne peut être tenu pour responsable de son physique. Puisque la nature vous a gratifié d’un corps trapu et lourd, comment auriez-vous évité d’avoir des jambes courtes et arquées ?

Trop furieux pour répondre, Challenger s’est contenté de rougir, de battre des paupières et de gronder. Lord John s’est hâté d’intervenir :

– Vous parlez de marcher. Mais pourquoi marcher ?

– Nous suggéreriez-vous de prendre le train ? a demandé Challenger, encore frémissant.

– Non, mais votre voiture. Pourquoi ne pas nous en servir ?

– Je ne m’y entends guère, a répondu Challenger en réfléchissant dans sa barbe. Mais tout de même, vous avez raison de supposer que l’intelligence humaine, qui s’exerce habituellement dans ses manifestations les plus élevées, devrait être suffisamment souple pour s’adapter à n’importe quoi. Votre idée, lord John, est excellente. Je vous conduirai tous à Londres.

– Vous ne conduirez rien du tout ! a protesté Summerlee énergiquement.

– Non, George ! s’est exclamée M^{me} Challenger. Tu n’as essayé qu’une fois de conduire : rappelle-toi comment tu as fracassé la porte du garage !

– C’était un manque momentané de concentration, a convenu de bonne grâce le professeur. Considérez l’affaire comme réglée : je vais tous vous conduire à Londres.

Lord John a détendu la situation :

– Quelle voiture avez-vous ?

– Une Humber 20 CV.

– Eh bien ! j’en ai conduit une pendant des années... Mais je vous jure que jamais je n’aurais pensé qu’un jour je conduirais toute la race humaine dans une seule Humber ! Il y a place pour cinq. Préparez-vous : je vous attends devant la porte à dix heures.

Ronronnante et pétaradante, la voiture sortait à l’heure dite de la cour, avec lord John au volant. Je me suis assis à côté de lui tandis que M^{me} Challenger servait de tampon entre les deux savants courroucés. Puis lord John a desserré le frein, passé rapidement ses vitesses, et nous sommes partis à toute allure pour la plus extravagante des promenades.

Représentez-vous le charme de la nature en cette journée d'août, la douceur de l'air matinal, l'éclat doré du soleil d'été, le ciel sans nuages, le vert luxuriant des bois du Sussex, la pourpre sombre des dunes vêtues de bruyères. Regardez tout autour de vous : la beauté haute en couleur de ces lieux bannit toute idée de catastrophe ; et pourtant celle-ci trahit sa présence par un signe sinistre : le silence solennel qui plane sur toutes choses. À la campagne, il y a toujours un aimable bourdonnement de vie : si constant, si grave qu'on cesse de l'entendre ; les riverains de l'océan ne prêtent pas davantage attention à l'incessant murmure des vagues. Le gazouillis des oiseaux, le vrombissement des insectes, l'écho lointain des voix, le meuglement du bétail, les aboiements des chiens, le grondement des trains ou des voitures : tout cela forme une seule note basse, ininterrompue, que l'oreille ne perçoit même plus. Maintenant, elle nous manque. Ce silence mortel est étouffant. Il est si grave, si impressionnant que la pétarade de notre moteur nous paraît une intrusion impudente, un mépris indécent à l'égard de ce calme respectueux qui sonne le glas inaudible de l'humanité.

Et puis voici les morts ! Ces innombrables visages tirés qui grimacent un sourire nous font d'abord frémir d'horreur. L'impression est si vive et si forte que je garderai toujours en mémoire cette descente vers la gare : nous passons à côté de la gouvernante et des deux bébés, du cheval agenouillé la tête pendante entre ses brancards, du cocher tordu sur son siège, du jeune homme cramponné à la poignée de la portière pour sauter. Un peu plus bas, il y a six moissonneurs en tas, entremêlés, avec des yeux vides qui interrogent sans comprendre la pureté du ciel. Mais bientôt, nos nerfs surexcités ne réagissent plus : l'immensité de l'horreur fait oublier des exemples particuliers. Les individus se fondent dans des groupes, les groupes dans des foules, les foules dans un phénomène universel que l'on est bien obligé d'accepter dans tous ses détails. Ce n'est que par places, quand un incident particulièrement émouvant ou grotesque s'impose à l'attention, que l'esprit bouleversé retrouve la signification humaine et personnelle de la catastrophe.

Il y a surtout les enfants. Je me rappelle encore combien leur spectacle nous a remplis de ressentiment contre une injustice insupportable. Nous avons failli pleurer et M^{me} Challenger a pleuré en passant devant une grande école : sur la route étaient éparpillés en une longue traînée d'innombrables petits corps. Les enfants avaient été renvoyés par leurs maîtres affolés, et le poison les avait surpris quand ils couraient pour rentrer à la maison. Un grand nombre de gens avaient été saisis devant leurs fenêtres ouvertes. Dans Tunbridge Wells, il n'y en avait pas une qui ne fût décorée d'un cadavre souriant. Le manque d'air, le désir d'oxygène que nous seuls avions pu satisfaire avaient précipité tous les habitants à leurs fenêtres. Les trottoirs également étaient jonchés d'hommes, de femmes et d'enfants, sans chapeaux, parfois à demi vêtus, qui s'étaient rués hors de chez eux. Beaucoup s'étaient effondrés au milieu de la chaussée. Par chance, lord John s'affirmait comme un as du volant : rien n'était plus difficile que d'éviter ces corps étendus. Il nous fallait aller très lentement en traversant les villages et les villes ; une fois à Tunbridge, nous avons dû nous arrêter et déplacer les corps qui entravaient notre progression.

Quelques images précises de ce long panorama de la mort sur les routes du Sussex et du Kent demeurent dans ma mémoire. À la porte d'une auberge, à Southborough, une grosse voiture étincelante était arrêtée ; elle transportait sûrement des gens qui revenaient d'une partie de plaisir à Brighton ou à Eastbourne ; il y avait trois femmes joliment habillées, jeunes et belles ; l'une d'elles tenait un pékinois sur ses genoux ; elles étaient accompagnées d'un homme âgé qui avait

une tête de noceur, et d'un jeune aristocrate qui portait encore à l'œil son monocle et dont la cigarette, brûlée jusqu'au bout de liège, était demeurée entre ses doigts gantés. La mort, qui avait dû les frapper au même instant, les avait fixés comme des mannequins de cire. L'homme âgé avait fait un effort pour déboutonner son col et respirer, mais les autres auraient aussi bien pu mourir en dormant. Sur un côté de la voiture, un maître d'hôtel s'était affaissé avec des verres en miettes contre le marchepied. De l'autre, deux vagabonds en haillons, un homme et une femme, gisaient là où ils étaient tombés ; l'homme avec sa main tendue, semblait demander l'aumône pour l'éternité. En une seconde, l'aristocrate, le maître d'hôtel, les vagabonds, le chien et les jolies femmes avaient été transformés en protoplasme en décomposition.

Je me rappelle une autre scène singulière, à quelques kilomètres de Londres. Sur la gauche, il y avait un grand couvent avec une pente gazonnée qui le séparait de la route. La pente était couverte d'enfants agenouillés en prières. Devant eux se tenaient des bonnes sœurs sur un rang et plus haut, silhouette rigide, sans doute la mère supérieure. Contrairement aux joyeux occupants de la voiture, ceux-là semblaient avoir été avertis du péril et ils étaient morts magnifiquement réunis, maîtresses et élèves, rassemblés pour une dernière leçon commune.

J'ai l'esprit encore étourdi par cette terrible promenade et je cherche en vain le moyen d'exprimer l'émotion qui nous accablait. Peut-être vaut-il mieux ne pas essayer et me contenter d'exposer les faits. Summerlee et Challenger eux-mêmes étaient effondrés. M^{me} Challenger laissait échapper de petits sanglots. Quant à lord John, il était trop préoccupé par son volant, et il n'avait ni le temps ni le goût de parler. Il se bornait à répéter inlassablement :

« Joli travail, hein ? »

Cette exclamation, à force d'être répétée, me faisait sourire.

« Joli travail, hein ? »

Quel commentaire pour ce jour de mort ! Mais lord John l'exprimait chaque fois que la mort et des ruines se dressaient devant nous. « Joli travail, hein ? » quand nous descendions de Rotherfield vers la gare. « Joli travail, hein ? » quand nous défilions dans ce désert qu'était devenue la grande rue de Lewisham, ou sur la route du vieux Kent.

C'est ici que nous avons reçu un choc stupéfiant. De la fenêtre d'une humble maison apparut un mouchoir qui s'agitait au bout d'un bras humain long et mince. Jamais l'apparition d'une mort imprévue n'aurait arrêté puis fait repartir nos cœurs avec plus de brutalité que cette ahurissante manifestation de vie. Lord John a rangé la voiture le long du trottoir ; l'instant d'après, nous foncions par la porte ouverte de la maison, grimpions l'escalier et pénétrions dans la pièce du deuxième étage d'où le signal avait jailli.

Une très vieille femme était assise dans un fauteuil, auprès de la fenêtre ; à côté d'elle, allongée en travers d'une chaise, il y avait une bouteille d'oxygène, plus petite, mais de la même forme que celles qui nous avaient sauvé la vie. Quand nous avons franchi son seuil, elle a tourné vers nous sa figure maigre, allongée, avec des yeux vifs derrière des lunettes.

– Je craignais d’être abandonnée ici pour toujours ! nous a-t-elle dit. Je suis infirme et je ne puis bouger.

– Eh bien ! madame, a répondu Challenger, vous avez eu une chance inouïe que nous soyons passés par là !

– J’ai une question très importante à vous poser, messieurs. Je vous supplie d’être francs. Pouvez-vous me dire si ces événements ont eu une répercussion sur les cours de la Bourse et notamment sur les actions des chemins de fer britanniques ?

Nous aurions éclaté de rire si nous n’avions pas été frappés par l’anxiété tragique avec laquelle elle attendait notre réponse. M^{me} Burston, c’était son nom, était une veuve âgée dont le revenu dépendait de quelques actions de Bourse. Sa vie avait été jalonnée par les hauts et les bas de la Bourse, et elle était incapable de se former une conception de l’existence où n’entraient pas en jeu la cotation de ses actions. En vain avons-nous essayé de lui représenter que tout l’argent du monde était à prendre, mais qu’une fois pris il ne servirait à rien. Son vieil esprit se refusait à admettre cette idée nouvelle. Elle s’est mise à pleurer :

« C’était tout ce que je possédais ! répétait-elle. Si je l’ai perdu, je peux bien mourir !

De ses lamentations nous avons néanmoins extrait les motifs de ce fait étrange qu’une vieille plante comme elle avait survécu à la mort de toute la grande forêt. Elle était infirme et asthmatique. L’oxygène lui avait été prescrit pour son asthme, et elle avait auprès d’elle une bouteille pleine quand la catastrophe s’était produite. Naturellement, dès qu’elle avait éprouvé des difficultés à respirer, elle en avait aspiré un peu comme à l’accoutumée. L’oxygène l’avait soulagée ; en en prenant parcimonieusement, elle avait fait durer la bouteille toute la nuit. Au matin, elle s’était endormie et le bruit de notre moteur l’avait réveillée. Comme il nous était impossible de l’emmener avec nous, et comme elle disposait de tout ce qui lui était nécessaire pour vivre, nous lui avons promis de revenir la voir avant deux jours. Et nous l’avons quittée : elle pleurait encore sur ses actions perdues.

En approchant de la Tamise, l’embouteillage des rues augmentait de densité et les obstacles les plus divers nous déroutaient. Nous avons eu beaucoup de mal à nous frayer un passage sur le pont de Londres. Mais ensuite il nous a été impossible d’avancer, tant la circulation immobilisée était serrée. Le long d’un wharf, près du pont, un bateau se consumait : l’air était plein de flocons de suie ; une acre odeur de brûlé nous prenait à la gorge. Quelque part près du Parlement s’échappait un gros nuage de fumée opaque, mais nous n’avons pas pu repérer exactement l’endroit où l’incendie avait éclaté.

– Je ne sais pas ce que vous en pensez, a dit lord John en rangeant la voiture, mais la campagne me semble moins triste que la ville. La mort de Londres me porte sur les nerfs. Je suis d’avis que nous jetions un coup d’œil aux alentours et que nous rentrions à Rotherfield.

Le professeur Summerlee a approuvé :

– Je ne vois vraiment pas ce que nous pouvons espérer ici !

La grande voix de Challenger a curieusement retenti au sein du silence qui nous environnait :

« En même temps, il nous est difficile de concevoir que sur sept millions d'habitants, seule survit une vieille femme grâce à une particularité de constitution ou à un accident quelconque.

– En admettant qu'elle ne soit pas la seule et qu'il y ait d'autres survivants, George, Comment espérer les découvrir ? a questionné M^{me} Challenger. Toutefois, je pense comme vous : nous ne pouvons pas rentrer sans avoir au moins essayé.

Nous sommes alors sortis de la voiture et, non sans difficulté, nous avons cheminé sur la chaussée encombrée de King William Street, puis nous avons pénétré dans un grand bureau d'assurances par la porte ouverte. C'était une maison d'angle ; nous l'avions choisie parce qu'elle permettait de voir dans toutes les directions. Nous avons grimpé l'escalier et nous avons traversé ce qui avait dû être la salle du conseil d'administration, car huit hommes âgés étaient assis autour d'une longue table à tapis vert. La fenêtre était ouverte et nous nous sommes glissés sur le balcon. De là, nous pouvions voir les rues de la City qui partaient dans toutes les directions ; en dessous de nous, la route était noire d'un trottoir à l'autre, avec la file immobile des toits des taxis. Presque tous étaient tournés vers la banlieue, les hommes de la City, épouvantés, avaient au dernier moment tenté l'impossible pour rejoindre leurs familles. Ici et là, parmi des fiacres plus modestes, s'allongeaient les capots brillants de somptueuses voitures appartenant à quelques riches magnats des affaires, coincées dans le flot du trafic interrompu. Juste sous nos yeux, il y en avait une extrêmement luxueuse, dont le propriétaire, un gras vieillard, avait passé la moitié du corps hors de la portière ; à voir la main potelée étincelante de diamants qu'il levait encore, on devinait qu'il avait dû ordonner à son chauffeur de faire un suprême effort pour se frayer un passage.

Une douzaine d'autobus se dressaient comme des îlots dans ce courant : les voyageurs entassés sur les impériales avaient culbuté les uns sur les autres ; on aurait dit un jeu d'enfants dans une nursery. Sur le socle d'un lampadaire, au milieu de la route, un solide policeman se tenait appuyé contre le pilier : son attitude était si naturelle qu'il était difficile de réaliser qu'il n'était plus en vie ; à ses pieds était affalé un petit vendeur de journaux déguenillé, son tas de papiers à côté de lui. Une affichette se détachait, sur laquelle était écrit en lettres noires sur fond jaune : « Bagarre à la Chambre des lords. Un match de rugby interrompu ». Cela devait être une première édition, car d'autres placards portaient en manchette : « Est-ce la fin du monde ? – L'avertissement d'un grand savant – Challenger avait-il raison ? – Nouvelles sinistres. »

Challenger a montré du doigt le placard qui arborait son nom, et je l'ai vu qui bombait le torse et qui frappait sa barbe. La pensée que Londres était mort en prononçant son nom et en ayant ses idées dans la tête flattait sa vanité. Les sentiments étaient si visibles qu'ils ne pouvaient manquer de susciter un commentaire sardonique de son collègue.

– En vedette jusqu'à la fin, Challenger !

– On dirait ! s'est-il borné à répondre.

Il a regardé en bas, vers toutes ces rues silencieuses et vouées à la mort ; après quoi il a ajouté :

« Je ne vois vraiment pas pourquoi nous resterions plus longtemps à Londres. Je vous propose que nous rentrions de suite à Rotherfield, où nous tiendrons un conseil de guerre pour déterminer l'emploi le plus profitable des années qui sont encore devant nous.

Je peindrai une dernière scène de la City morte. Nous avons voulu jeter un coup d'œil à l'intérieur de l'église Sainte-Marie, tout près de l'endroit où notre voiture nous attendait. Choisisant notre chemin parmi les formes prostrées sur les marches, nous avons poussé la porte et nous sommes entrés. C'était un spectacle extraordinaire ! D'un bout à l'autre l'église était pleine à craquer de gens agenouillés dans des poses de supplication et d'humilité. Au dernier et terrible moment, le peuple soudain mis en présence des réalités de la vie – ces réalités terrifiantes auxquelles nous sommes livrés même quand nous n'en suivons que les apparences – s'était rué vers ces vieilles églises de la City qui depuis des générations étaient presque désertées. Là les hommes et les femmes s'étaient serrés aussi près que cela leur avait été possible en tombant à genoux ; certains étaient dans un si grand trouble qu'ils avaient gardé leur chapeau sur la tête. Dans la chaire, un jeune homme en tenue de ville était sans doute en train de leur parler quand lui et ses auditeurs avaient été submergés par le même destin. Il gisait à présent, tel Polichinelle sur son théâtre, avec la tête et les bras qui pendaient par-dessus le rebord. L'église grise et poussiéreuse, les rangs des fidèles agonisants, le silence et l'obscurité, ce pantin disloqué... quel cauchemar ! Nous sommes sortis sur la pointe des pieds.

Et soudain, j'ai eu une idée. À l'un des angles de l'église, près de la porte, il y avait les fonts baptismaux, et derrière eux un renforcement assez profond où pendaient les cordes pour les sonneurs de cloches. Pourquoi ne diffuserions-nous pas un message qui serait entendu de tout Londres... du moins de tous ceux qui pourraient vivre encore ? J'ai retraversé la porte, j'ai couru, et je me suis cramponné à la corde de chanvre : j'ai été tout étonné de découvrir qu'il était très difficile de mettre le carillon en branle. Lord John, qui m'avait suivi, a retiré sa veste :

– Mon vieux bébé, m'a-t-il dit, vous avez eu une riche idée ! Je m'y mets avec vous, nous réussirons bien à la faire danser, cette cloche...

Mais même à deux, nous n'avons pas réussi. Challenger et Summerlee durent ajouter leur poids au nôtre pour que nous entendions enfin le grondement et le résonnement au-dessus de nos têtes : le grand battant se décidait à jouer sa musique. Loin par-delà Londres anéanti résonnait notre message de fraternité et d'espoir, qui s'adressait à tout survivant possible. Il réchauffait nos cœurs, cet appel puissant, métallique ! Et nous tirions de toutes nos forces, à chaque traction sur la corde, nous étions arrachés du sol d'un demi-mètre, mais tous ensemble nous la ramenions en bas ; Challenger était presque couché par terre tant il s'employait, il montait, il redescendait à l'horizontale comme une monstrueuse grenouille mugissante, et il ahanait chaque fois qu'il tirait. Le moment aurait été bien choisi pour qu'un artiste exécutât le tableau de ces quatre chevaliers de l'aventure, de ces compagnons de combats où les dangers furent aussi divers qu'étranges ; leur destin leur imposait maintenant cette expérience suprême !... Pendant une demi-heure nous avons sonné les cloches ; la sueur inondait nos visages ; nos bras et nos reins nous faisaient mal. Et puis nous sommes sortis sous le portail, nous avons guetté les rues embouteillées et silencieuses. En réponse à notre appel, pas un bruit, pas un mouvement !

– Inutile de continuer ! Tout est mort ! ai-je crié.

Et M^{me} Challenger a confirmé :

– Nous ne pouvons rien faire de plus. Pour l'amour de Dieu, George, rentrons à Rotherfield ! Une heure encore dans cette City muette et morte, et je deviens folle !

Sans un mot, nous avons réintégré la voiture. Lord John lui a fait faire demi-tour et nous avons pris la route du Sud. Le film de nos aventures nous semblait terminé. Nous ne pouvions pas supposer qu'un nouvel épisode allait commencer.

J'en viens maintenant à la conclusion de cette extraordinaire aventure qui éclipse toutes les autres, non seulement celles de nos médiocres existences individuelles, mais encore celles de l'histoire générale de l'espèce humaine. Comme je l'ai dit au début de mon récit lorsque j'ai commencé à retracer les faits, voilà une expérience qui surpasse tous les événements comme une cime de montagne s'élève au-dessus des contreforts qui l'entourent. Notre génération est promise à un destin bien spécial puisqu'elle a été choisie pour témoigner d'une chose aussi miraculeuse ! L'avenir seul nous dira combien de temps l'effet en aura duré, jusqu'à quand l'humanité aura conservé l'humilité et le respect que ce grand choc lui a enseignés. Il est normal d'écrire, je crois, que les choses ne redeviendront jamais ce qu'elles étaient avant. Personne ne peut réaliser l'étendue de son impuissance et de son ignorance, ni sentir comment il est soutenu par une main invisible tant que cette main ne se referme pas un instant pour le broyer. La mort a été suspendue au-dessus de nos têtes. Nous savons qu'à tout moment elle peut revenir. Sa présence lugubre assombrit nos existences ; mais qui peut nier que sous cette ombre le sens du devoir, le sentiment de la responsabilité, une juste appréciation de la gravité de la vie et de ses fins, l'ardent désir de nous développer et de progresser se sont accrus, et que nous avons fait entrer toutes ces considérations dans nos réalités quotidiennes au point que notre société en est transformée du tout au tout ? Par-delà les sectarismes, par-delà les dogmes, quelque chose existe : disons un changement de perspectives, une modification de notre échelle des proportions, la compréhension de notre insuffisance et de notre fragilité, la certitude formelle que nous existons par tolérance, que notre vie est suspendue au premier vent un peu froid qui souffle de l'inconnu. Mais de ce que le monde est devenu plus grave, il ne s'ensuit pas, selon moi, qu'il soit devenu plus triste. Sûrement, nous convenons que les plaisirs sobres et modérés du présent sont plus profonds et plus sages que les folles bousculades bruyantes qui passaient si souvent pour la joie dans les temps d'autrefois – ces temps si proches et pourtant si inconcevables aujourd'hui ! Les existences, dont on gaspillait le vide dans les visites qu'on recevait et qu'on rendait, dans le vain entretien fastidieux des grandes maisons, dans la préparation de repas compliqués et pénibles, ont maintenant trouvé à se remplir sainement dans la lecture, la musique, et la douce communion de toute une famille. Des plaisirs plus vifs et une santé plus florissante les ont rendues plus riches qu'auparavant, même après qu'aient été acquittées ces contributions accrues au fonds commun qui a ainsi élevé le standard de vie dans les îles Britanniques.

Les opinions divergent sur l'heure exacte du grand réveil. On s'accorde généralement pour admettre que, compte tenu des différences d'heures, il a pu y avoir des causes locales qui influençaient l'action du poison. Assurément, dans chaque commune prise à part, la résurrection a été pratiquement simultanée. De nombreux témoins affirment que Big Ben marquait six heures dix. La Société royale des astronomes l'a fixée à dix heures douze à l'heure de Greenwich. D'autre part, Laird Johnson, observateur très compétent de l'East Anglia, a noté dix huit heures vingt. Aux Hébrides, on l'enregistra à dix neuf heures. Dans notre cas, il ne peut y avoir aucun doute, car j'étais assis dans le bureau de Challenger et j'avais en face de moi mon chronomètre : il marquait six heures et quart.

Une incommensurable dépression s'était abattue sur moi. L'effet cumulatif de tous les spectacles horribles que nous avons vus au cours de notre voyage du matin pesait lourdement sur mon âme. Étant donné ma santé surabondante de jeune animal et ma grande énergie physique, je ne me laissais jamais assombrir facilement ! Je possédais la faculté irlandaise de discerner toujours une étincelle d'humour dans n'importe quelle situation bien noire. Mais pour une fois j'étais oppressé, découragé. Les autres se trouvaient en bas, ils bâtissaient des projets d'avenir. Moi, j'étais allé près de la fenêtre ouverte, et le menton appuyé dans ma main, je méditais sur la misère de notre position. Pourrions-nous continuer à vivre ? Du moins, c'était la question que je me posais pour moi-même. Était-il possible de vivre sur un monde mort ? De même qu'en physique le corps le plus grand attire et entraîne le plus petit, ne subirions-nous pas l'insurmontable puissance d'attraction de cette immense humanité qui avait fait le saut dans l'inconnu ? Et comment notre vie se terminerait-elle ? Par un retour offensif du poison ? Ou bien la terre deviendrait-elle inhabitable sous l'effet du pourrissement des corps ? Et je redoutais aussi que notre affreuse situation ne finît par nous faire perdre notre équilibre mental... Alors, une équipe de fous sur un monde mort ? Mon esprit était en train de se nourrir de cette déplorable perspective lorsqu'un bruit léger m'a fait tourner la tête vers la route en dessous de moi : le vieux cheval du fiacre montait la côte !

Au même instant, j'ai pris conscience que les oiseaux recommençaient à gazouiller, que dans la cour quelqu'un toussait, et que tout le paysage semblait se mettre en mouvement. Mais je me rappelle bien que c'est cette antique haridelle, absurde, décharnée, grotesque, qui a capté d'abord mon attention. Puis mes yeux se sont portés vers le cocher remonté sur son siège, vers le jeune homme qui était penché par la portière pour ordonner une direction à prendre : indiscutablement – agressivement ! – ils étaient rendus à la vie.

Les hommes s'étaient remis à vivre ! Avais-je donc subi alors une hallucination ? Cette histoire d'une ceinture empoisonnée autour de la terre n'aurait-elle été qu'un cauchemar ? Pendant quelques instants, ahuri, j'ai été disposé à le croire. Puis j'ai regardé mes mains : il y avait toujours les ampoules que je m'étais faites en sonnant les cloches de Sainte Marie. Je n'avais pas rêvé. Et cependant le monde ressuscitait : c'était la marée de la vie qui cette fois submergeait la planète. Mes regards fouillaient la campagne : tout recommençait, tout repartait de l'endroit même où tout s'était arrêté. Les joueurs de golf, par exemple : allaient-ils reprendre leur partie ? Oui, l'un d'eux exécutait un drive ; d'autres, sur un green, se remettaient à putter vers le trou. Quant aux moissonneurs, ils se dirigeaient lentement vers les champs. La gouvernante avait hissé sur un bras son bébé, et de l'autre elle poussait la petite voiture vers le haut de la côte. Chacun renouait avec insouciance le fil de sa vie à l'endroit même où il avait été cassé.

J'ai dévalé l'escalier, mais la porte du vestibule était ouverte, et j'ai entendu dans la cour les voix de mes compagnons, leurs exclamations de surprise, leurs congratulations... Ah ! les poignées de main que nous avons échangées, et ces rires ! M^{me} Challenger, dans son émotion, nous a tous embrassés avant de se jeter dans les pattes d'ours de son mari.

– Mais enfin, ils n'étaient pas endormis ! s'est écrié lord John. Au diable tout cela, Challenger ! Vous croyez, vous, que ces gens dormaient avec les yeux ouverts, leurs membres rigides, et cet affreux sourire grimaçant sur le visage ?

– Ils étaient sans doute tombés en catalepsie, a répondu Challenger. C’est un phénomène assez rare, qu’autrefois on a souvent confondu avec la mort. Pendant que le sujet est dans cet état, sa température tombe, la respiration disparaît, le battement du cœur est imperceptible... En fait, c’est la mort, avec cette différence que c’est une mort provisoire. L’intelligence la plus compréhensive...

Ici, il a fermé les yeux et a souri avec suffisance.

–... aurait eu du mal à concevoir une catalepsie universelle éclatant sous cette forme.

– Vous pouvez l’appeler catalepsie, a fait observer Summerlee. Mais en somme, c’est un nom, rien de plus ! Et nous ne connaissons pas davantage ses effets que le genre de poison qui l’a provoquée. Tout ce que nous pouvons dire se borne à ceci : l’éther vicié a provoqué une mort provisoire.

Austin était assis sur le marchepied de la voiture. C’était sa toux que j’avais entendue tout à l’heure. Il avait gardé le silence tout en se frictionnant la tête, mais maintenant il marmonnait en contemplant la voiture.

– Jeune imbécile ! grommela-t-il. Il faut toujours qu’il touche à quelque chose !

– Qu’est-ce qu’il y a, Austin ?

– L’huile coule, monsieur. Quelqu’un s’est amusé avec la voiture. Je pense que c’est le gosse du jardinier, monsieur.

Lord John a pris un air coupable.

« Je ne sais pas ce qui cloche, a poursuivi Austin, en se mettant péniblement debout. Je me rappelle que je me suis senti devenir bizarre pendant que je lavais la voiture. Je crois que je suis tombé sur le marchepied. Mais je jure bien que j’avais pensé à l’huile !

Un récit succinct des événements lui a alors été fait ; Austin a appris du même coup ce qui lui était arrivé, à lui et au monde entier. Le mystère de l’huile lui a été expliqué. Il nous a écoutés en manifestant un mépris visible pour l’amateur qui avait conduit sa voiture, mais un très vif intérêt pour le compte rendu de notre voyage dans la City endormie. Je me souviens de son commentaire :

– Vous vous êtes donc trouvé près de la Banque d’Angleterre, monsieur ?

– Oui, Austin.

– Et il y avait tous ces millions à l’intérieur, et tout le monde dormait ?

– Mais oui, Austin !

– Et je n'étais pas là ! a-t-il gémi avant de se détourner pour reprendre son tuyau d'arrosage.

Des roues ont grincé sur le gravier. Le vieux fiacre s'est arrêté devant la porte de Challenger. J'ai vu le jeune occupant en sortir. Un instant plus tard, la bonne, qui semblait aussi ahurie que si on l'avait arrachée au sommeil le plus profond, a apporté sur un plateau une carte de visite. Quand il l'a lue, Challenger a reniflé avec férocité, et son épaisse barbe noire s'est agitée.

– Un journaliste ! a-t-il rugi.

Puis un sourire méprisant a élargi sa bouche :

– Après tout, il est naturel que le monde entier soit pressé d'apprendre ce que je pense d'un tel événement !

– Ce n'est certainement pas là l'objet de sa course, a dit Summerlee, car votre journaliste était déjà sur la route dans son fiacre avant que ne commençât la catastrophe.

J'ai pris la carte et j'ai lu : « James Baxter, correspondant à Londres du *New York Monitor* ».

– Le verrez-vous ? ai-je demandé.

– Pas moi !

– Oh ! George ! Tu devrais être plus sociable, plus aimable ! Est-il possible que tu n'aies tiré aucune leçon de cette aventure ?

– Tut, tut ! s'est-il borné à répondre en secouant sa tête aussi volumineuse qu'entêtée.

Et puis il a explosé :

« Une engeance empoisonnée, eh ! Malone ? La pire espèce de la civilisation moderne ! Un instrument de charlatanisme, l'obstacle à tout progrès humain ! Quand les journalistes ont-ils jamais dit une bonne parole sur mon compte ?

– Et vous ? Quand avez-vous jamais tenu un propos équitable sur leur compte ? ai-je répliqué. Voyons, monsieur, c'est un étranger qui s'est déplacé pour vous voir. Je suis sûr que vous ne le décevrez pas.

– Bon, bon ! a-t-il grommelé. Venez avec moi, et parlez en mon nom. Par avance, je proteste contre une intrusion aussi offensante dans ma vie privée.

Grognant, grondant, il m'a suivi comme un dogue en colère.

Le jeune Américain était tiré à quatre épingles ; il a sorti son carnet de notes, et à pieds joints il a sauté dans le sujet.

– Je suis venu, monsieur, parce que notre peuple, aux États-Unis, désire être averti du danger qui, selon vous, menace grandement le monde.

– Je ne connais pas de danger qui menace grandement le monde, a répondu Challenger d'une voix bourrue.

Le journaliste l'a dévisagé avec étonnement.

– Je veux parler, monsieur, de l'éventualité, selon laquelle le monde pourrait être enveloppé d'une ceinture d'éther empoisonné.

– Je ne redoute à présent aucun danger de ce genre.

La perplexité du journaliste s'est visiblement accrue.

– Vous êtes bien le Pr Challenger, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Alors je ne peux pas comprendre comment vous pouvez dire qu'un tel danger n'existe pas. Dois-je vous rappeler votre propre lettre au *Times*, qui a paru sous votre signature dans l'édition de ce matin ?

À son tour, Challenger a paru étonné.

– Ce matin ? Il n'y a pas eu de *Times* publié à Londres ce matin.

– Certainement si, monsieur ! a dit l'Américain sur un ton de doux reproche. Vous admettez bien que le *Times* est un journal quotidien... – Voici la lettre à laquelle je me réfère.

Il a tiré de sa poche un exemplaire du *Times*. Challenger a gloussé de joie et s'est frotté les mains.

– Je commence à comprendre. Ainsi, c'est ce matin que vous avez lu cette lettre ?

– Oui, monsieur.

– Et aussitôt vous êtes venu m'interviewer ?

– Oui, monsieur.

– Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal pendant votre voyage jusqu'ici ?

– Hé bien ! monsieur, pour dire le vrai, vos compatriotes m'ont semblé plus vivants et plus humains que d'habitude. Le convoyeur de bagages est sorti du fourgon pour me raconter une histoire drôle : dans ce pays, c'était vraiment une nouvelle expérience pour moi.

– Rien d'autre ?

– Ma foi, non, monsieur. Rien dont je ne me souviene en tout cas.

– Voyons, quand avez-vous quitté la gare de Victoria ?

L'Américain a souri.

– Je suis venu pour vous interviewer, professeur, mais j'ai l'impression que vous renversez les rôles...

– Figurez-vous que cela m'intéresse. Vous rappelez-vous l'heure de votre départ ?

– Bien entendu. Il était midi et demi.

– Et vous êtes arrivé à... ?

– Deux heures et quart.

– Et vous avez pris un fiacre ?

– En effet.

– Quelle distance pensez-vous qu'il y a entre ici et la gare ?

– Trois kilomètres, au moins.

– Alors, combien de temps faut-il, à votre avis, pour franchir ces trois kilomètres ?

– Eh bien ! peut-être une demi-heure, avec ce cheval asthmatique.

– Donc, il devrait être trois heures ?

– Oui, à peine davantage.

– Regardez votre montre.

L'Américain a obéi, et la stupéfaction s'est peinte sur son visage.

– Mais dites donc, elle est arrêtée ! Ce cheval a cassé tous les ressorts, c'est sûr ! Le soleil est assez bas, maintenant que j'y pense... Oh ! il se passe quelque chose ici que je ne comprends pas !

– Vous n'avez aucun souvenir d'un incident quelconque pendant que vous grimpez la côte ?

– Écoutez, il me semble me rappeler qu'à un moment donné j'ai eu une forte envie de dormir... Et puis, cela me revient maintenant que je voulais dire quelque chose au cocher, et qu'il ne m'entendait pas. J'ai cru que c'était la chaleur, mais je me suis senti un instant des vertiges... C'est tout.

– Il en est de même pour toute l'espèce humaine ! m'a dit Challenger. Un instant, ils se sont tous senti des vertiges. Personne n'a encore réalisé ce qui est arrivé. Et tous reprendront leur travail interrompu, comme Austin qui a ramassé son tuyau d'arrosage, ou leur partie, comme les golfeurs. Votre rédacteur en chef, Malone, continue de préparer son journal, et il sera stupéfait un jour quand il découvrira qu'il manque un numéro... Oui, mon jeune ami, a-t-il ajouté à l'adresse du journaliste américain, et avec une soudaine poussée de bonne humeur, cela peut vous intéresser de savoir que le monde a traversé le courant empoisonné qui tournoie dans l'éther comme le Gulf Stream dans l'océan. Et vous voudrez bien noter aussi, pour votre commodité et vos rendez-vous, que nous ne sommes pas aujourd'hui vendredi 27 août, mais samedi 28 août : vous êtes resté sans connaissance dans votre fiacre pendant vingt-huit heures sur la côte de Rotherfield.

Et là, je pourrais mettre un point final à ce récit. Vous vous êtes peut-être rendu compte, en le lisant, qu'il n'est qu'une version plus complète et plus détaillée du reportage qui a été publié le lundi suivant dans la *Daily Gazette* (reportage qui a été généralement considéré comme la plus grande exclusivité journalistique de tous les temps, et qui a fait vendre trois millions et demi d'exemplaires du journal). Encadrées sur le mur de mon bureau, ces manchettes somptueuses en disent long :

LE MONDE DANS LE COMA PENDANT 28 HEURES

EXPÉRIENCE SANS PRÉCÉDENT

CHALLENGER AVAIT RAISON

NOTRE CORRESPONDANT EST ÉPARGNÉ

SON RÉCIT SENSATIONNEL

LA CHAMBRE À OXYGÈNE

UNE RANDONNÉE FANTASTIQUE

LONDRES DANS LA MORT

LA PAGE MANQUANTE EST RETROUVÉE

GRAVES INCENDIES – NOMBREUX MORTS

CE PHÉNOMÈNE RISQUE-T-IL DE SE REPRODUIRE ?

Au-dessous de ce chapeau glorieux s'allongeaient neuf colonnes et demie de texte : l'unique, premier et dernier rapport sur l'histoire de la planète (telle du moins qu'un seul observateur pouvait la relater) pendant la plus longue journée de son existence. Dans un article voisin, Challenger et Summerlee traitaient le sujet sur le plan scientifique, mais à moi seul était dévolu le soin du reportage. Certainement, je peux chanter : *Nunc dimittis !* Car ma carrière de journaliste ne connaîtra plus semblable apothéose.

Mais je ne voudrais pas terminer sur des manchettes à sensation ni sur un triomphe personnel. Permettez-moi de citer, pour conclure, les dernières phrases retentissantes de l'admirable éditorial publié par le plus grand quotidien du monde (éditorial que tout homme réfléchi devrait méditer) :

« Un truisme bien éculé, a dit le *Times*, affirmait que notre espèce humaine était une foule désarmée devant les forces latentes infinies qui nous environnent. Émanant des prophètes antiques et des philosophes contemporains, ce même message, qui était un avertissement, nous a été maintes fois adressé. Mais comme toutes les vérités trop souvent répétées, il avait perdu de son actualité et de sa puissance. Il fallait une leçon, ou une expérience saisissante, pour lui redonner vigueur. Nous venons d'émerger d'une épreuve salutaire mais terrible. Nos esprits sont encore stupéfaits de sa soudaineté, mais nos cœurs ont été radoucis parce que nous avons mesuré nos limites et nos infirmités. Pour apprendre, le monde a payé un prix épouvantable. Nous ne connaissons encore qu'imparfaitement l'étendue du désastre ; mais la destruction par le feu de New York, d'Orléans, de Brighton constitue en soit l'une des plus grandes tragédies de l'histoire humaine. Quand le bilan des sinistres maritimes et des catastrophes de chemins de fer sera établi, sa lecture provoquera l'effroi de tous. Et cependant, dans la majorité des cas, les mécaniciens des trains et des paquebots sont parvenus à couper la pression avant de succomber au poison. Mais nous laisserons de côté aujourd'hui les considérations relatives aux dommages matériels, pourtant si importants en vies et en biens. Le temps permettra d'ailleurs de les effacer. Ce qui ne doit pas être oublié, par contre, ce qui doit obséder constamment notre imagination, c'est la révélation des possibilités de l'univers, et la démonstration que l'étroit sentier sur lequel est engagée notre existence physique se trouve bordé d'abîmes insondables. À la base de notre émotion actuelle, la gravité se mêle à l'humilité. Puissent-elles toutes deux servir de fondations au temple plus digne que construira, nous l'espérons, une race mieux informée et que le respect inspirera davantage. »

Au pays des brumes

Chapitre I – Nos envoyés spéciaux prennent le départ

Le grand Pr Challenger vient d'être victime d'une mésaventure : son personnage a inspiré, aussi abusivement que maladroitement, un romancier audacieux, et celui-ci l'a placé dans des situations impossibles dans le seul but de voir comment il réagirait. Oh ! les réactions n'ont pas tardé ! Il a intenté un procès en diffamation, engagé une action judiciaire – qui fut déclarée non recevable – pour que le livre fût retiré de la circulation, il s'est livré – deux fois – à des voies de fait, enfin il a perdu son poste de maître de conférences à l'École londonienne d'hygiène subtropicale. Ces broutilles mises à part, l'affaire s'est terminée plus paisiblement qu'on ne l'aurait cru.

Il est vrai que le Pr Challenger n'avait plus le même feu sacré. Ses épaules de géant s'étaient voûtées. Sa barbe noire assyrienne taillée en bêche était parsemée de fils gris. L'agressivité de ses yeux avait diminué. Son sourire arborait moins de complaisance envers soi. Il avait gardé une voix tonitruante, mais elle ne balayait plus aussi promptement les contradicteurs. Certes, il continuait d'être dangereux, et son entourage le savait. Le volcan n'était pas éteint ; de sourds grondements laissaient constamment planer la menace d'une éruption. La vie avait encore beaucoup à lui enseigner, mais il témoignait d'un peu plus de tolérance pour apprendre.

Un changement pareil avait une origine précise, la mort de sa femme. Ce petit oiseau avait fait son nid dans le cœur du grand homme, qui lui accordait toute la tendresse, toute la galanterie que le faible mérite de la part du fort. En cédant sur tout, elle avait gagné sur tout, comme peut le réussir une femme douce et pleine de tact. Quand elle mourut subitement d'une pneumonie contractée à la suite d'une grippe, le professeur avait chancelé, plié les genoux. Il s'était relevé, avec le sourire triste du boxeur groggy, et prêt à disputer encore beaucoup de rounds avec le destin. Toutefois il n'était plus le même homme. S'il n'avait pas bénéficié de l'appui secourable et de l'affection de sa fille Enid, il ne se serait jamais remis du choc. C'est elle qui, avec une habileté intelligente, le détourna vers tous les sujets qui pouvaient exciter son naturel combatif et allumer dans son esprit une étincelle, afin qu'il vécût pour le présent et non plus dans le passé. Lorsqu'elle le revit bouillant dans la controverse, écumant contre les journalistes, et généralement désagréable à l'égard de ses interlocuteurs, alors elle le sentit en bonne voie de guérison.

Enid Challenger était une jeune fille très remarquable, et elle mérite un paragraphe spécial. Elle avait les cheveux noirs de son père, de sa mère les yeux bleus et le teint clair, son genre de beauté ne passait pas inaperçu. Elle était douée d'une force tranquille. Depuis son enfance, elle avait eu à choisir entre deux perspectives : conquérir l'autonomie contre son père, ou bien consentir à être broyée, réduite à l'état d'automate. Elle avait su conserver sa personnalité, mais avec gentillesse et surtout par élasticité, elle s'inclinait devant les humeurs du professeur et elle se redressait aussitôt après. Plus tard, elle avait trouvé trop oppressante cette contrainte perpétuelle : elle y avait échappé en cherchant à se faire une situation personnelle. Elle travailla pour la presse de Londres et elle exécuta toutes sortes de travaux qui lui valurent une certaine

notoriété dans Fleet Street. Pour ses débuts, elle avait été aidée par un vieil ami de son père (et peut-être du lecteur) M. Edward Malone, de la *Daily Gazette*.

Malone était toujours le même Irlandais athlétique qui avait jadis gagné sa cape d'international de rugby : mais la vie avait arrondi les angles de son caractère ; il était plus maître de lui, plus réfléchi. Le jour où il avait remisé pour de bon ses chaussures de football, il avait également relégué bien d'autres choses. Ses muscles avaient peut-être perdu de leur vigueur, ses jointures n'étaient plus aussi souples ; mais son esprit avait gagné en agilité et en profondeur. L'homme avait succédé à l'enfant. Physiquement, son aspect avait peu changé. Mettons que sa moustache était plus fournie, ses épaules moins carrées ; son front s'était enrichi de quelques lignes creusées par la méditation, les nouveaux problèmes de l'après-guerre qui se posaient au monde y ayant imprimé leur marque. Pour le reste, ma foi, il s'était taillé un nom dans le journalisme et un début de réputation dans la littérature. Il n'était pas marié. Selon certains, sa condition de célibataire ne tenait qu'à un fil, qui casserait le jour où les petites mains blanches de M^{lle} Enid Challenger consentiraient à s'en occuper. Et ceux qui l'affirmaient ne lui voulaient que du bien.

En ce dimanche soir d'octobre, les lumières commençaient à trouer le brouillard qui depuis les premières heures de l'aube enveloppait Londres d'un voile opaque. L'appartement du Pr Challenger, à Victoria West Gardens, était situé au troisième étage. Une brume épaisse collait aux carreaux. En bas, la chaussée demeurait invisible : on ne la devinait que grâce à la ligne de taches jaunes régulièrement espacées ; la circulation, réduite comme tous les dimanches, faisait entendre un bourdonnement assourdi. Le Pr Challenger, au coin du feu, avait étiré ses jambes courtes et arquées, enfouit les mains profondément dans les poches de son pantalon. Sa tenue portait la marque de l'excentricité qui accompagne toujours le génie : une chemise à col ouvert, une grande cravate marron en soie, une veste de smoking en velours noir ; avec sa barbe fleuve, il ressemblait à un vieil artiste en pleine vie de bohème. À côté de lui, sa fille était assise, habillée pour une promenade : chapeau cloche, courte robe noire, bref, tout l'appareil à la mode qui dénature si bien les beautés naturelles. Malone, le chapeau à la main, attendait près de la fenêtre.

– Je crois que nous devrions partir, Enid. Il est presque sept heures, dit-il.

Ils s'étaient mis à écrire des articles en collaboration sur les diverses sectes religieuses de Londres : tous les dimanches soir, ils sortaient ensemble pour en visiter une nouvelle, ce qui leur procurait de la bonne copie pour la *Gazette*.

– La séance ne commence pas avant huit heures, Ted ! Nous avons tout le temps.

– Asseyez-vous, monsieur ! Asseyez-vous ! tonna Challenger, qui tira sur sa barbe comme il en avait l'habitude quand sa patience était à bout. Rien ne m'agace davantage que de sentir quelqu'un debout derrière moi, prenez cela pour un legs de mes ancêtres, qui redoutaient le poignard ; cette crainte persiste... Parfait ! Pour l'amour du ciel, posez votre chapeau ! Vous avez toujours l'air de vouloir prendre un train au vol !

– Telle est la vie du journaliste, soupira Malone. Si nous ne prenons pas le train, nous restons sur le quai. Enid elle-même commence à s'en rendre compte. Mais elle a raison : nous avons le temps.

– Combien d'églises avez-vous visitées ? demanda Challenger.

Enid consulta un petit agenda avant de répondre :

– Nous en avons visité sept. D'abord l'abbaye de Westminster, qui est l'église rêvée pour le décoratif. Ensuite Sainte-Agathe pour le haut clergé et Tudor Place pour le bas clergé. Puis nous avons visité la cathédrale de Westminster pour les catholiques, Endell Street pour les presbytériens, Gloucester Square pour les unitariens. Mais ce soir, nous allons essayer d'introduire un peu de variété dans notre enquête : nous visitons les spirites.

Challenger renifla comme un buffle en colère.

– Et la semaine prochaine les asiles de fous, je présume ? Vous n'allez pas me faire croire, Malone, que ces gens qui croient aux revenants ont des églises pour leur culte ?

– Je me suis renseigné. Avant de partir en enquête, je me préoccupe toujours de réunir des chiffres et des faits ; eux au moins sont froids, objectifs. En Grande-Bretagne, les spirites ont plus de quatre cents temples recensés.

Les reniflements de Challenger évoquèrent alors tout un troupeau de buffles.

– Décidément, il n'y a pas de limites à l'idiotie et à la crédulité de l'espèce humaine. *Homo sapiens ! Homo idioticus !* Et qui prie-t-on dans ces temples ? Les fantômes ?

– C'est justement ce que nous désirons éclaircir. Nous devrions tirer la matière de bons articles. Je n'ai pas besoin de vous dire que je partage entièrement votre point de vue, mais j'ai bavardé récemment avec Atkinson, de l'hôpital Sainte-Marie : c'est un chirurgien qui monte ; le connaissez-vous ?

– J'ai entendu parler de lui. Un spécialiste du cérébro-spinal, n'est-ce pas ?

– Oui. Un type équilibré. Il est considéré comme une autorité pour tout ce qui a trait à la recherche psychique... Vous avez compris que c'est ainsi qu'on appelle la nouvelle science qui s'est spécialisée dans ces questions.

– Une science, vraiment ?

– Du moins on l'appelle une science. Atkinson paraît prendre ces gens-là au sérieux. Quand j'ai besoin d'une référence, c'est lui que je consulte, il connaît leur littérature sur le bout du doigt. Il les dépeint comme des « pionniers de l'espèce humaine ».

– Les pionniers d’un monde de mabouls ! gronda Challenger. Et vous parlez de leur littérature. Quelle littérature, Malone ?

– Eh bien ! voilà une autre surprise. Atkinson a réuni plus de cinq cents volumes, et il regrette que sa bibliothèque psychique soit très incomplète. Il possède des ouvrages français, allemands, italiens, sans compter ceux écrits par des Anglais.

– Alors rendons grâce à Dieu que cette stupidité ne soit pas une exclusivité de notre pauvre vieille Angleterre. Il s’agit d’une absurdité pestilentielle, Malone, entendez-vous ?

– Est-ce que vous les avez lus, papa ? interrogea Enid.

– Les lire ? Moi, alors que je ne dispose pas de la moitié du temps nécessaire pour lire ce qui a de l’intérêt ? Enid, tu es trop bête, ma fille !

– Pardon, papa. Mais vous en parliez avec une telle assurance : je croyais que vous les aviez lus.

La grosse tête de Challenger oscilla comme une pendule, mais son regard de lion resta fixé sur sa fille.

– Imaginerais-tu par hasard qu’un esprit logique, un cerveau de premier ordre, a besoin de lire et d’étudier pour détecter une imbécillité manifeste ? Est-ce que j’approfondis les mathématiques pour confondre l’homme qui m’affirme que deux et deux font cinq ? Et dois-je réapprendre la physique, me replonger dans mes *Principia* parce qu’un coquin ou un fou m’assure qu’une table peut s’élever dans les airs en dépit de la loi de la pesanteur ? Faut-il cinq cents volumes pour nous renseigner sur une chose que jugent les tribunaux correctionnels chaque fois qu’un imposteur est traîné devant eux ? Enid, j’ai honte de toi !

Sa fille se mit à rire gaiement.

– Allons, papa, ne vous mettez plus en colère ! J’abandonne. En fait, je partage vos sentiments.

– Il n’en reste pas moins, objecta Malone, que de bons esprits soutiennent la cause du spiritisme. Je ne pense pas que vous puissiez rire devant les noms de Lodge, Crookes, etc.

– Ne soyez pas stupide, Malone ! Quel grand esprit n’a pas sa faiblesse ? C’est une sorte de réaction contre la facilité du bon sens. Seulement, tout d’un coup, vous vous trouvez dans une disposition de non-sens positif. Voilà ce qui s’est produit chez ces types-là... Non, Enid, je n’ai pas lu leurs thèses, et je ne les lirai pas ; il y a des choses qui dépassent les bornes. Et puis, si nous rouvrons tous les vieux débats, quel temps nous restera-t-il pour aller de l’avant et élucider les nouveaux problèmes ? L’affaire est réglée, par le bon sens, par la loi anglaise, et par le consentement général des Européens sains d’esprit.

– Après cela, dit Enid, plus rien à ajouter !

– Toutefois, poursuivit Challenger comme s’il n’avait pas entendu, je dois admettre que des malentendus peuvent surgir, et qu’ils méritent des excuses...

Il baissa de ton, et ses grands yeux gris regardèrent tristement dans le vague.

« J’ai connu des exemples où l’intelligence la plus lucide, même la mienne, pouvait quelque temps vaciller.

Malone flaira de la copie possible :

– Vraiment, monsieur ?

Challenger hésita. Il donnait l’impression de lutter contre lui-même. Il avait envie de parler, mais parler lui était pénible. Pourtant, avec un mouvement brusque, impatient, il se lança :

– Je ne t’en ai jamais parlé, Enid... C’était trop... trop intime ! Peut-être aussi trop absurde. J’ai eu honte d’avoir été bouleversé. Mais après tout, cela montrera que les gens les mieux équilibrés peuvent être surpris...

– Vous croyez, monsieur ?

– Ma femme venait de mourir. Vous la connaissiez, Malone. Vous savez ce que sa mort représentait pour moi. C’était le soir après l’incinération... horrible, Malone ! Horrible !... J’ai vu le cher petit corps descendre en glissant, descendre... Et puis la clarté de la flamme. Et la porte qui s’est refermée.

Il frissonna et passa sur ses yeux une grosse main velue. « Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela, le tour de la conversation m’y a mené. Peut-être le prendrez-vous pour un avertissement. Ce soir-là donc, le soir après l’incinération, je tombai assis dans le salon. Cette pauvre fille m’imita, et elle ne tarda pas à s’endormir : elle n’en pouvait plus. Vous êtes venu à Rotherfield, Malone. Vous vous rappelez le grand salon ? J’étais assis près de la cheminée ; la pièce était noyée d’ombre, et l’ombre noyait aussi mon esprit. J’aurais dû envoyer Enid se coucher, mais elle s’était installée dans un fauteuil, et je n’ai pas voulu la réveiller. Il était une heure du matin, à peu près... Je revois la lune qui brillait derrière les vitres de couleur. J’étais assis, je ruminais mon chagrin. Puis soudain il y a eu un bruit.

– Un bruit, monsieur ?

– Oui. D’abord très faible, juste une sorte de tic-tac. Puis il devint plus fort, plus distinct : nettement toc, toc, toc. Maintenant, voici la bizarre coïncidence, le genre de choses d’où naissent les légendes quand vous les racontez à des gens crédules. Apprenez que ma femme avait une façon spéciale de frapper à une porte, c’était vraiment un petit air qu’elle tambourinait avec ses doigts. Et moi je l’avais imitée, si bien que nous savions toujours tous les deux quand l’un de nous frappait. Bon. Eh bien ! il m’a semblé... J’étais tendu, n’est-ce pas ? anormalement surtendu... Il m’a semblé que ce toc-toc-toc reproduisait le petit air que tambourinaient ses doigts. Et j’étais incapable de le localiser. Pensez si j’ai essayé ! C’était au-dessus de moi,

quelque part dans la charpente. J'avais perdu la notion du temps, mais j'affirme que ce signal s'est répété au moins une douzaine de fois.

– Oh ! papa, vous ne me l'aviez jamais dit !

– Non, mais je t'ai réveillée. Je t'ai demandé de rester assise près de moi sans bouger pendant quelques instants.

– Oui, je m'en souviens.

– Eh bien ! nous sommes restés assis, mais le bruit ne s'est plus fait entendre. Évidemment, c'était une hallucination. Ou bien un insecte dans le bois. Ou le lierre sur le mur extérieur. Et mon propre cerveau a fourni le rythme. Voici comme nous faisons de nous-mêmes des fous et des sots. Mais j'ai découvert quelque chose, j'ai réalisé jusqu'où un homme intelligent pouvait être trompé par ses propres émotions.

– Mais comment savez-vous, monsieur, que ce n'était pas M^{me} Challenger ?

– Absurde, Malone ! Absurde, réellement absurde ! Je vous dis que je l'avais vue dans le four crématoire. Que restait-il d'elle ensuite ?

– Son âme, son esprit...

Challenger secoua tristement la tête.

– Quand ce cher corps a été dissous en ses éléments, quand les éléments gazeux se sont mêlés à l'air et quand les éléments solides ont été transformés en une poussière grise, tout était consommé, fini. Il ne restait plus rien. Elle avait joué son rôle : elle le joua magnifiquement, avec noblesse. C'était terminé. La mort termine tout, Malone ! Cette histoire d'âme n'est pas autre chose que l'animisme des sauvages, une superstition, un mythe. En tant que physiologue, je puis produire le crime ou la vertu par simple contrôle vasculaire ou excitation cérébrale. Par une opération chirurgicale je puis transformer un Jekyll en un Hyde. Un autre le fera par une suggestion psychologique. Et l'alcool en est capable. Et les stupéfiants aussi... Non, Malone, votre hypothèse est absurde ! Là où l'arbre tombe, là il reste couché. Il n'y a pas de lendemain... Il y a la nuit : une nuit éternelle... et un très long repos pour le travailleur fatigué.

– C'est une philosophie maussade !

– Mieux vaut qu'elle soit maussade qu'erronée.

– Peut-être... Il y a de la virilité à envisager le pire. Je ne vous apporte pas la contradiction. Ma raison est d'accord avec vous.

– Mais mes instincts sont contre ! s'écria Enid. Non, non, jamais je ne pourrai croire à cela !

Elle enlaça le cou de taureau de son père pour lui dire :

– Ne prétendez pas, papa, que vous, avec votre cerveau puissant et votre si merveilleuse personnalité, vous ne vaudrez pas mieux qu’une horloge cassée !

– Quatre seaux d’eau et un sachet de sel ! sourit Challenger en se libérant de l’étreinte de sa fille. Voilà ce qu’est ton père, fillette ! Accommode ton esprit à cette pensée. Maintenant, il est huit heures moins vingt. Si vous le pouvez, Malone, revenez ici ce soir, et vous me raconterez vos aventures au royaume des fous.

Chapitre II – Une soirée en bizarre compagnie

Les affaires de cœur entre Enid Challenger et Edward Malone ne présentent pas le moindre intérêt pour le lecteur, pour la bonne raison qu'elles n'en présentent aucun pour l'auteur. Tomber dans le piège invisible de l'amour est le sort commun à toute la jeunesse. Or, dans cette relation, nous entendons traiter des sujets moins banals et d'une importance plus haute. Nous n'avons indiqué les sentiments naissants des deux jeunes gens que pour expliquer leurs rapports de camaraderie franche et intime. Si l'espèce humaine a réalisé quelques progrès, au moins dans les pays anglo-celtiques, c'est parce que les manières hypocrites et sournoises du passé se sont corrigées, et que de jeunes hommes et de jeunes femmes peuvent aujourd'hui se rencontrer sous les auspices d'une amitié saine et honnête.

Le taxi que héla Malone conduisit nos deux envoyés spéciaux en bas d'Edgware Road, dans une rue latérale appelée Helbeck Terrace. À mi-chemin en descendant, la morne rangée des maisons en briques était interrompue par une porte voûtée d'où s'échappait un flot de lumière. Le taxi freina et le chauffeur ouvrit la portière.

– Voici le temple des spirites, monsieur, annonça-t-il. Et il ajouta d'une voix d'asthmatique comme en ont souvent ceux qui sortent par tous les temps :

– Bêtise et compagnie, voilà comment j'appelle ça, moi !

Ayant soulagé sa conscience, il remonta sur son siège et bientôt son feu rouge arrière ne fut plus qu'un petit cercle blafard dans la nuit. Malone éclata de rire.

– *Vox populi*, Enid ! Le public en est à ce stade.

– Nous aussi !

– Oui, mais nous allons jouer franc jeu. Je ne pense pas que ce chauffeur soit un champion d'objectivité. Sapristi, nous n'aurions vraiment pas de chance si nous ne pouvions pas entrer !

Devant la porte, il y avait beaucoup de monde ; un homme, sur les marches, faisait face à la foule, et agitait ses bras pour la contenir :

– Inutile, mes amis ! Je suis très désolé, mais il n'y a rien à faire. Deux fois déjà on nous a menacés de poursuites parce que nous embouteillons la circulation.

Il se fit moqueur :

– Jamais je n'ai entendu dire qu'une église orthodoxe avait eu des ennuis parce qu'elle attirait trop de monde... Non, monsieur, non !

– Je suis venue à pied de Hammersmith ! gémit une voix.

La lumière éclaira le visage ardent, anxieux, d'une petite bonne femme en noir qui portait un bébé dans ses bras.

– Vous êtes venue pour la clairvoyance, madame ? dit l'introducteur, qui avait compris. Tenez, inscrivez là votre nom et votre adresse ; je vous écrirai, et M^{me} Debbs vous donnera une consultation gratuite. Cela vaudra mieux que d'attendre dans la foule ; d'autant plus que, avec la meilleure volonté du monde, vous ne pourrez pas entrer. Vous l'aurez pour vous toute seule. Non, monsieur, ce n'est pas la peine de pousser... Qu'est-ce que c'est ? La presse ?

Il avait pris Malone par le coude.

– La presse, avez-vous dit ? La presse nous boycotte, monsieur. Si vous en doutez, jetez un coup d'œil sur la liste des services religieux dans le *Times* du samedi : ce n'est pas là que vous apprendriez que le spiritisme existe... Quel journal, monsieur ?... *La Daily Gazette*. Bon, bon, nous faisons des progrès, je vois !... Et la dame aussi ?... Un article spécial, quelle horreur ! Collez à moi, monsieur ; je vais voir ce que je peux faire. Fermez les portes, Joe ! N'insistez pas, mes amis. Quand la caisse sera plus riche, nous aurons plus de place pour vous. Maintenant, mademoiselle, par ici, s'il vous plaît.

Par ici, c'était en descendant la rue et en contournant une ruelle latérale jusqu'à une petite porte au-dessus de laquelle brillait une lampe rouge.

– Je vais être obligé de vous placer sur l'estrade : il ne reste plus une place debout dans la salle.

– Bonté divine ! s'exclama Enid.

– Vous serez aux premières loges, mademoiselle, et, si vous avez de la chance, peut-être bénéficierez-vous d'une lecture. Il arrive souvent que ce sont les personnes qui sont le plus près du médium qui sont favorisées. Entrez, monsieur, s'il vous plaît.

Ils entrèrent dans une petite pièce sentant le renfermé ; aux murs d'un blanc douteux des chapeaux et des pardessus étaient accrochés. Une femme maigre, austère, dont les yeux étincelaient derrière les lunettes, était en train de chauffer ses mains décharnées au-dessus d'un petit feu. Dans l'attitude anglaise traditionnelle, le dos à la cheminée, se tenait un homme grand et gros avec une figure blême, une moustache rousse et des yeux d'un curieux bleu clair – les yeux d'un marin au long cours. Un petit homme chauve, chaussé d'énormes lunettes à monture en corne, et un jeune garçon athlétique en complet bleu complétaient le groupe.

– Les autres sont déjà sur l'estrade, monsieur Peeble. Il ne reste plus que cinq sièges pour nous, dit le gros homme.

– Je sais, je sais ! répondit l'homme qui s'appelait M. Peeble et qui, à la lumière, révélait un physique sec, tout en nerfs et en muscles. Mais c'est la presse, monsieur Bolsover. *La Daily Gazette*. Un article spécial... Malone et Challenger. Je vous présente M. Bolsover, notre président. Et voici M^{me} Debbs, de Liverpool, la fameuse voyante. Voici M. James, et ce jeune

gentleman est notre énergique secrétaire M. Hardy Williams. M. Williams est un as pour collecter de l'argent. Ayez l'œil sur votre portefeuille si M. Williams rôde autour de vous !

Tout le monde se mit à rire.

– La quête viendra plus tard, dit M. Williams.

– Un bon article vibrant serait la meilleure contribution ! intervint le président. Vous n'avez jamais assisté à une séance, monsieur ?

– Non, répondit Malone.

– Vous n'êtes donc pas très informé, je suppose ?

– Non, je ne suis pas informé du tout.

– Alors nous devons nous attendre à un éreintement ! D'abord on ne voit les choses que sous l'angle humoristique. Vous écrirez donc un compte rendu très amusant. Remarquez que pour ma part je ne vois rien de comique dans l'esprit d'un époux décédé ou d'une épouse défunte ; c'est affaire de goût, sans doute, et aussi de culture. Quand on ne sait pas, comment parler sérieusement ? Je ne blâme personne. Jadis, nous étions pour la plupart comme ceux qui nous critiquent aujourd'hui. J'étais l'un des hommes de Bradlaugh, et j'étais sous les ordres de Joseph MacCabe jusqu'à ce que mon vieux père vînt et me sortît de là.

– Heureusement pour lui ! fit la médium de Liverpool.

– Ce fut la première fois que je me découvris un pouvoir personnel. Je l'ai vu comme je vous vois maintenant.

– C'est l'heure ! intervint M. Peeble en refermant le boîtier de sa montre. Vous êtes à la droite du fauteuil, madame Debbs ; voulez-vous passer la première ? Puis vous, monsieur le président. Ensuite vous deux, et moi enfin. Tenez-vous sur la gauche, monsieur Hardy Williams, et conduisez les chants. Les esprits ont besoin d'être échauffés, et vous êtes capable de le faire. Maintenant allons-y, s'il vous plaît !

L'estrade était déjà comble, mais les nouveaux arrivants se frayèrent un chemin, au milieu d'un murmure décent de bienvenue, M. Peeble donna quelques coups d'épaule, supplia, et deux places apparurent sur le banc du dernier rang : Enid et Malone s'y installèrent. Ils s'y trouvaient fort bien, car ils pouvaient se camoufler pour prendre des notes.

– Qu'est-ce que vous en pensez ? chuchota Enid.

– Aucune impression pour l'instant.

– Moi non plus, dit-elle. Mais c'est très intéressant tout de même.

Que vous soyez ou non d'accord avec eux, les gens sérieux sont toujours intéressants. Or cette foule, sans aucun doute, était extrêmement sérieuse. La salle était bondée ; sur tous les rangs les visages étaient tournés vers l'estrade ; ils avaient un air de famille ; les femmes étaient légèrement plus nombreuses que les hommes. On n'aurait pas pu dire que l'assistance était distinguée, ni composée d'intellectuels ; mais la moyenne avait un aspect sain, honnête, raisonnable : petits commerçants, chefs de rayon des deux sexes, artisans aisés, femmes appartenant aux classes moyennes avec des responsabilités familiales, et, bien entendu, quelques jeunes gens en quête de sensation, telle était sa structure sociale vue par l'œil exercé de Malone.

Le gros président se leva et tendit la main.

– Mes amis, dit-il, nous avons dû encore une fois refuser l'entrée à beaucoup de gens qui désiraient être des nôtres ce soir. Mais avec des moyens plus larges nous aurions plus de place ; M. Williams, à ma gauche, sera heureux de s'en entretenir avec tous ceux que la question intéresserait. J'étais la semaine dernière dans un hôtel ; au-dessus du bureau de réception, il y avait un écriteau : « Les chèques ne sont pas acceptés. » Notre frère Williams ne tiendrait pas de pareils propos : faites-en l'expérience.

Un rire parcourut l'assistance. L'atmosphère ressemblait davantage à celle d'une salle de conférences qu'à celle d'une église.

« Il y a encore une chose que je désire vous dire avant de me rasseoir. Je ne suis pas ici pour parler. Je suis ici pour me taire, et j'entends le faire le plus tôt possible. Mais je voudrais demander aux spirites convaincus de ne pas venir le dimanche soir : ils occupent les places qui pourraient être occupées par des profanes. Le service du matin est à votre disposition. Il est préférable pour la cause que les curieux puissent entrer le soir. Vous avez trouvé de la place : remerciez-en Dieu. Mais donnez aux autres leur chance !

Et le président retomba dans son fauteuil.

M. Peeble sauta sur ses pieds. De toute évidence, il jouait l'homme utile qui émerge de chaque société et qui prend plus ou moins le commandement. Avec son visage ascétique et passionné, ses mains élancées, il avait l'air d'un pylône vivant : l'électricité devait jaillir du bout de ses doigts.

– L'hymne numéro un ! cria-t-il.

Un harmonium bourdonna et le public se leva. C'était un beau cantique, qui fut chanté avec vigueur :

*De l'éternel rivage du Ciel
Un souffle rapide est passé sur le monde.
Les âmes qui ont triomphé de la Mort
Retournent une fois de plus vers la terre.*

La vigueur s'accrut pour le refrain :

*C'est pourquoi nous sommes en fête,
Pourquoi nous chantons avec joie,
Ô tombeaux, où sont vos victoires,
Ô Mort, où est ton aiguillon ?*

Oui, ces gens-là étaient sérieux ! Et ils ne paraissaient pas avoir l'esprit particulièrement débile. Cependant, Enid et Malone ne purent se défendre contre un sentiment de grande pitié en les contemplant. Quelle tristesse d'être trompés, dupés par des imposteurs utilisant les sentiments les plus sacrés et des morts bien-aimés pour tricher ! Que savaient-ils, ces pauvres malheureux, des lois froides et immuables de la science ?

– Et maintenant, hurla M. Peeble, nous allons demander à M. Munro, d'Australie, de nous dire l'invocation.

Un homme âgé, auquel une barbe hirsute et le feu qui couvait dans ses yeux donnaient l'air d'un sauvage, se mit debout ; pendant quelques secondes, il demeura la tête basse. Puis il commença à prier ; et c'était une prière très simple, pas du tout préparée à l'avance. Malone prit en note la première phrase :

« Ô Père, nous sommes un peuple très ignorant et nous ne savons pas comment entrer en communication avec toi ! Mais nous te prions du mieux que nous le pouvons... »

Tout était dans cette note humble. Enid et Malone échangèrent un coup d'œil de connaisseurs.

Il y eut un autre cantique, moins réussi que le premier, après quoi le président annonça que M. James Jones, de la Galles du Nord, allait publier un message hypnotique que lui transmettait son contrôle bien connu Alasha l'Atlantéen.

M. James Jones, petit homme vif et décidé dans un costume à carreaux, s'avança et commença par demeurer une bonne minute plongé dans une méditation profonde. Puis un violent frisson le secoua, et il se mit aussitôt à parler. Force fut d'admettre que, mis à part une certaine fixité dans le regard et l'éclat vide des yeux, rien n'indiquait que l'orateur pouvait être quelqu'un d'autre que M. James Jones, de la Galles du Nord. Il convient également de signaler qu'après le frisson qui agita au début M. Jones, ce fut au tour de l'assistance de frémir, tant il devint rapidement évident qu'un esprit atlantéen pouvait assommer un auditoire de Londres. Les platitudes s'entassaient sur les inepties, ce qui poussa Malone à dire à Enid que si Alasha était un représentant authentique de la population atlantéenne, il n'était que juste que sa terre natale eût été engloutie au fond de l'océan Atlantique. Quand, avec un nouveau frisson plutôt mélodramatique, M. Jones sortit de son état d'hypnose, le président se leva avec empressement : visiblement, il était résolu à empêcher l'Atlantéen de se manifester encore.

– Nous avons parmi nous ce soir, s'écria-t-il, M^{me} Debbs, la célèbre voyante de Liverpool. M^{me} Debbs, comme le savent beaucoup d'entre vous, est généreusement gratifiée de plusieurs de ces dons de l'esprit dont parle saint Paul et, en particulier, de celui de voir les esprits. De tels phénomènes dépendent de lois qui nous dépassent, mais une atmosphère de communion

sympathique est essentielle, M^{me} Debbs réclame donc vos vœux et vos prières pendant qu'elle s'efforcera d'entrer en relation avec l'une de ces lumières de l'au-delà qui pourraient nous honorer ce soir de leur présence.

Le président se rassit, et M^{me} Debbs se leva parmi des applaudissements discrets. Très grande, très pâle, très maigre, elle avait le visage aquilin, et ses yeux brillaient avec éclat derrière ses lunettes cerclées d'or. Elle se plaça en face de l'assistance. Elle baissa la tête. Elle semblait écouter.

– Des vibrations, cria-t-elle enfin. J'ai besoin de vibrations secourables. Donnez-moi un verset sur l'harmonium, s'il vous plaît.

L'instrument entama : « Jésus, vous qui aimez mon âme... » L'auditoire était tout silence : à la fois impatient et craintif. La salle disposait d'un éclairage assez maigre, et des ombres noires baignaient les angles. La voyante baissa davantage la tête, comme si elle tendait l'oreille. Puis elle leva la main et la musique s'arrêta.

– Bientôt ! Bientôt ! Chaque chose en son temps ! dit M^{me} Debbs, qui s'adressait à un compagnon invisible, puis qui se tourna vers l'assistance pour ajouter :

« Je ne sens pas que ce soir les conditions soient très bonnes. Je ferai de mon mieux, et eux aussi. Mais d'abord, il faut que je vous parle.

Et elle parla. Ce qu'elle dit fit aux deux profanes l'impression d'être un bredouillis incompréhensible. Son discours était sans suite ; pourtant de temps à autre une phrase ou quelques mots s'en détachaient curieusement pour retenir l'attention. Malone remit son stylo dans sa poche. À quoi bon prendre en notes les propos d'une maboule ? Un habitué, assis à côté de lui, remarqua son air dégoûté et murmura :

– Elle règle son poste. Elle est en train d'accrocher sa longueur d'onde. Tout est affaire de vibration. Ah ! nous y voilà !

Elle s'était interrompue en plein milieu d'une phrase. Son long bras, terminé par un index tremblant, jaillit en avant. Elle désignait une femme entre deux âges au deuxième rang.

– Vous ! Oui, vous, avec la plume rouge. Non, pas vous ! La dame forte devant. Oui, vous ! Je vois un esprit qui prend forme derrière vous. C'est un homme. C'est un homme grand : un mètre quatre-vingts au moins. Il a le front haut, des yeux gris ou bleus, le menton allongé, une moustache brune, des rides. Est-ce que vous le reconnaissez, amie ?

La dame forte parut émue, mais elle secoua négativement la tête.

– Bon. Voyons si je peux vous aider. Il tient un livre... un livre brun avec un fermoir. Un registre comme il y en a dans les bureaux. Je lis les mots : « Assurances écossaises ». Est-ce que cela vous dit quelque chose ?

La dame forte se mordit les lèvres et secoua la tête.

– Bien. Je peux vous confier aussi qu’il est mort après une longue maladie. On me suggère : un mal dans la poitrine... de l’asthme.

La dame forte s’opiniâtra dans la négative, mais une petite personne au visage enluminé, deux rangs derrière, se leva furieuse.

– C’est mon homme, m’dame. Dites-y que j’veux plus rien avoir avec lui.

Elle se rassit d’un air décidé.

– Oui, vous avez raison. Il se déplace vers vous maintenant. Tout à l’heure, il était plus près de l’autre. Il voudrait dire qu’il a de la peine. Ce n’est pas bien, vous savez, de se montrer dure envers les défunts ! Pardonnez et oubliez, un point c’est tout. J’ai reçu un message pour vous. Le voici : « Fais-le, et ma bénédiction t’accompagnera ! » Est-ce qu’il a pour vous une signification quelconque ?

La femme furieuse parut soudain enchantée, et fit un signe de tête affirmatif.

– Très bien, fit la voyante qui, soudain, étendit son bras en direction de la foule vers la porte.

« Pour le soldat !... »

Un soldat en kaki, au visage très ahuri, se tenait en effet près de la porte.

– Quoi, pour le soldat ? demanda-t-il.

– C’est un militaire. Il a des galons de caporal. C’est un gros homme avec des cheveux poivre et sel. Sur les épaules, il a un écusson jaune. Je lis les initiales : J. H. Le connaissez-vous ?

– Oui, mais il est mort ! répondit le soldat.

Il n’avait pas compris qu’il se trouvait dans un temple du spiritisme, et la séance était restée pour lui un mystère. Ses voisins entreprirent de lui expliquer de quoi il s’agissait.

– Bon Dieu ! s’exclama-t-il.

Et il disparut sous les rires de l’assistance. Dans l’intervalle, Malone entendait le médium chuchoter constamment à quelqu’un d’invisible.

– Oui, oui, attendez votre tour ! Parlez, femme ! Eh bien ! prenez place à côté de lui. Comment le saurais-je ?... Bon. Si je le peux, je le ferai.

Elle ressemblait à un portier de théâtre qui réglerait une file d’attente. Sa tentative suivante se solda par un échec complet. Un solide gaillard à pattes tombantes refusa formellement de

s'intéresser à un gentleman âgé qui prétendait être son cousin. Le médium opéra avec une patience admirable, revenant sans cesse à l'assaut avec un nouveau détail, mais l'homme demeura sur ses positions.

– Êtes-vous spirite, ami ?

– Oui, depuis dix années.

– Alors vous n'ignorez pas qu'il y a des difficultés.

– Oui, je le sais.

– Réfléchissez encore. Cela peut vous revenir plus tard. Laissons-le pour l'instant. Simplement, je regrette, pour votre ami...

Une pause s'ensuivit, que Malone et Enid mirent à profit pour échanger quelques impressions.

– Qu'est-ce que vous en pensez, Enid ?

– Je ne sais plus. Mes idées s'embrouillent.

– Je crois qu'il s'agit pour moitié d'un jeu de devinettes, et pour l'autre moitié d'une histoire de compères. Ces gens appartiennent tous à la même paroisse, et naturellement ils connaissent réciproquement leurs petites affaires. Et s'ils ne les connaissent pas, ils peuvent toujours se renseigner.

– Quelqu'un a déclaré que c'était la première fois que M^{me} Debbs venait ici.

– Oui, mais ils peuvent facilement la diriger. Tout est charlatanisme et bluff. Intelligemment appliqués d'ailleurs ! Mais il faut que ce soit des charlatans, sinon pensez à ce que tout cela impliquerait !

– La télépathie, peut-être ?

– Oui, elle doit entrer un peu en ligne de compte. Écoutez-la : voici qu'elle redémarre !

La tentative qu'elle engagea fut mieux réussie que la précédente. Dans le fond de la salle, un homme lugubre reconnut sa femme et la revendiqua.

– J'ai le nom de Walter.

– Oui, c'est le mien.

– Elle vous appelait Wat ?

– Non.

– Eh bien ! maintenant, elle vous appelle Wat. « Dites à Wat de transmettre aux enfants tout mon amour. » Voilà comment j’ai eu Wat. Elle se tourmente au sujet des enfants.

– Ç’a été toujours son tourment.

– Alors elle n’a pas changé. Ils ne changent pas. Le mobilier. Quelque chose à propos du mobilier. Elle dit que vous vous en êtes défait. Est-ce exact ?

– Ben ! je m’en déferai peut-être.

L’auditoire sourit. C’était étrange de voir à quel point le solennel et le comique se mêlaient éternellement. Étrange, et cependant très naturel, très humain...

– Elle a un message : « L’homme paiera et tout ira bien. Sois un brave homme, Wat, et nous serons plus heureux ici que nous ne l’avons jamais été sur la terre. »

L’homme passa une main sur ses yeux. Comme la prophétesse semblait indécise, le jeune secrétaire se souleva de sa chaise pour lui murmurer quelques mots. Elle lança aussitôt un regard vif par-dessus son épaule gauche dans la direction des deux journalistes.

« J’y viendrai ! dit-elle.

Elle gratifia l’assistance de deux nouveaux portraits, l’un et l’autre plutôt vagues, et reconnus avec quelques réserves. Malone observa qu’elle donnait des détails qu’il lui était impossible de voir à distance. Ainsi, travaillant sur une forme qu’elle proclamait apparue à l’autre bout de la salle, elle indiquait néanmoins la couleur des yeux et des petites particularités du visage. N’y avait-il pas là une preuve de supercherie ? Malone le nota. Il était en train de griffonner sur son carnet quand la voix de la voyante se fit plus forte ; il leva les yeux : elle avait tourné la tête : les lunettes scintillaient dans sa direction.

« Il ne m’arrive pas souvent de lire pour quelqu’un placé sur l’estrade, commença-t-elle en regardant alternativement Malone et l’assistance. Mais nous avons ici ce soir des amis qui seront peut-être intéressés à entrer en communication avec le peuple des esprits. Une présence se compose actuellement derrière ce monsieur à moustache... Oui, le gentleman qui est assis à côté de cette dame... Oui, monsieur, derrière vous. C’est un homme de taille moyenne, plutôt petit. Il est âgé. Il a plus de soixante ans, des cheveux blancs, un nez busqué et une petite barbe blanche, un bouc. Il n’est pas de vos parents, je crois, mais c’est un ami. Est-ce que cela vous suggère quelque chose, monsieur ?

Malone secoua la tête avec un dédain visible, tout en murmurant à Enid que cette description était valable pour n’importe quel vieillard.

« Alors nous irons un peu plus près. Il a des rides profondes sur le visage. Lorsqu’il vivait, c’était un homme irascible, avec des manières vives, nerveuses. Est-ce que vous voyez mieux ?

Une nouvelle fois, Malone secoua la tête.

– Quelle blague ! Quelles imbécillités ! chuchota-t-il pour Enid.

– Bien. Mais il me semble angoissé. Alors nous allons faire pour lui tout ce qui est en notre pouvoir. Il tient un livre à la main. Un livre de science. Il l'ouvre, et je vois dedans des graphiques, des schémas. Peut-être l'a-t-il écrit lui-même ? Peut-être a-t-il enseigné d'après ce livre ? Oui, il me fait signe que oui. Il a enseigné d'après ce livre. C'était un professeur.

Malone persévéra dans son mutisme.

« Je ne vois pas comment je pourrais l'aider davantage. Ah ! voilà un détail. Il a un grain de beauté au-dessus du sourcil droit.

Malone sursauta comme s'il avait été piqué.

– Un grain de beauté ? s'écria-t-il.

Les lunettes étincelèrent.

– Deux grains de beauté : un gros, un petit.

– Seigneur ! haleta Malone. C'est le Pr Summerlee !

– Ah ! vous l'avez trouvé ? Il y a un message : « Salutations au vieux... » Le nom est long ; il commence par un C. Je ne l'ai pas identifié. Est-ce qu'il vous dit quelque chose ?

– Oui.

L'instant d'après, elle s'était détournée de lui et décrivait quelque chose ou quelqu'un d'autre. Mais sur l'estrade derrière elle, la voyante laissait un homme complètement désespéré.

C'est alors que la tranquillité du cérémonial fut troublée par une interruption qui frappa de surprise l'auditoire autant que les deux visiteurs. À côté du président apparut subitement un homme grand, au visage clair, barbu, habillé comme un commerçant aisé, qui leva une main dans un geste tranquille, à la manière d'un chef habitué à exercer son autorité. Puis il se pencha vers M. Bolsover et lui dit quelques mots.

– Voici M. Miromar, de Dalston, annonça le président. M. Miromar a un message à transmettre. Nous sommes toujours heureux d'entendre parler M. Miromar.

Les journalistes, de leur place, voyaient assez mal le nouvel arrivant ; mais tous deux furent impressionnés par sa noble allure et par la forme massive de la tête, qui laissait supposer une puissance intellectuelle peu commune. Sa voix résonna dans la salle avec une agréable clarté.

– J’ai reçu l’ordre de communiquer ce message partout où je crois qu’il y a des oreilles pour l’entendre. Ici j’en vois plusieurs, voilà pourquoi je suis venu. Il est souhaitable que l’espèce humaine comprenne progressivement la situation, afin que soient évités toute frayeur ou tout bouleversement. Je suis l’un de ceux qui ont été élus pour vous informer.

– Un cinglé, j’en ai peur ! murmura Malone, qui griffonnait fiévreusement sur ses genoux.

L’assistance avait dans sa majorité envie de sourire ; toutefois, l’aspect et la voix de l’orateur les retinrent suspendus à chaque mot.

– Les choses sont maintenant à leur comble. L’idée même du progrès s’est enfoncée dans la matière. Le progrès consiste à aller vite, à communiquer rapidement les uns avec les autres, à construire de nouvelles machines. Tout cela constitue une diversion à la véritable ambition. Il n’y a qu’un progrès réel et juste, le progrès spirituel. L’humanité lui a payé tribut du bout des lèvres, mais fonce au contraire sur la route illusoire du progrès matériel.

« L’intelligence centrale a reconnu que dans toute cette apathie il entraînait aussi un grand doute honnête, qui avait ébranlé les vieilles croyances et qui avait droit à un témoignage neuf. En conséquence, un nouveau témoignage a été envoyé, un témoignage qui rend la vie visible après la mort aussi clairement que le soleil dans les cieux. Les savants s’en sont moqués, les Églises ont prononcé des condamnations et lancé des anathèmes, les journaux ont plaisanté, le mépris a été général. Ç’a été la plus récente et la plus grosse bévue de l’humanité.

L’assistance avait relevé la tête. Des spéculations générales auraient passé au-dessus de son horizon mental. Mais ces phrases simples étaient faciles à comprendre. Un murmure d’assentiment et de sympathie parcourut les rangs.

« Bévue désespérante ! Irréparable ! Le don du ciel ayant été dédaigné, un avertissement plus sévère devint alors nécessaire. Un coup terrible fut assené. Dix millions de jeunes hommes tombèrent sur les champs de bataille et moururent. Deux fois autant furent mutilés. Tel fut l’avertissement de Dieu à l’humanité ; vous le savez, il a été donné en vain ! Le même matérialisme épais continue à prévaloir. Pourtant des années de grâce nous avaient été accordées ! Or, excepté les mouvements spirituels que l’on voit dans des temples comme celui-ci, nulle part un changement n’a pu être enregistré. Les nations accumulent de nouvelles quantités de péchés ; or le péché doit toujours être expié. La Russie est devenue un cloaque d’iniquité. L’Allemagne ne s’est pas repentie du terrible matérialisme qui a été à l’origine de la guerre. L’Espagne et l’Italie ont sombré alternativement dans l’athéisme et la superstition. La France a perdu tout idéal religieux. L’Angleterre, troublée, regorge de sectes sans intelligence et sans vie. L’Amérique a abusé d’occasions glorieuses : au lieu de se conduire en frère plus jeune et affectueux de l’Europe blessée, elle entrave tout relèvement économique en réclamant le paiement de ses créances ; elle a déshonoré la signature de son propre président en refusant de se joindre à la Société des Nations, qui représentait l’un des espoirs pour demain. Toutes les nations ont péché, quelques-unes davantage que d’autres ; leur punition sera exactement en proportion de leurs péchés.

« Et cette punition va venir bientôt. J'ai été prié de vous le dire. Les mots qui m'ont été donnés pour vous, je vais les lire de façon à ne pas en altérer le sens.

Il tira de sa poche un feuillet de papier et lut :

« Nous ne voulons pas que ce peuple soit épouvanté. Mais nous voulons qu'il commence à se transformer, à développer sa personnalité selon une ligne plus spirituelle. Nous n'essayons pas d'exciter ce peuple, simplement nous tentons de le préparer pendant qu'il en est temps encore. Le monde ne peut pas continuer sur la voie qu'il a suivie jusqu'ici : s'il persévérerait, il se détruirait. Surtout nous devons tous balayer ce nuage de théologie qui est venu s'interposer entre l'homme et Dieu. »

Il plia le papier et le remit dans sa poche.

« Voilà ce qu'il m'a été ordonné de vous dire. Répandez-en la nouvelle partout où vous apercevrez une ouverture dans une âme. Répétez : « Repentez-vous ! Réformez-vous ! Le temps est proche ! »

Il s'était interrompu, et il semblait sur le point de partir. Le charme se rompit. L'assistance s'ébroua et se renfonça dans les sièges. Du fond jaillit une voix :

– Est-ce la fin du monde, m'sieur ?

– Non ! répondit sèchement l'étranger.

– Est-ce le deuxième avènement ? s'enquit une autre voix.

– Oui.

Avec de rapides pas légers, il se faufila parmi les chaises de l'estrade et il arriva à la porte. Quand Malone se retourna un peu plus tard, il avait disparu.

– C'est l'un de ces fanatiques du deuxième avènement, chuchota-t-il à l'oreille d'Enid. Il en existe beaucoup, des christiadelphiens, des russellistes, des étudiants de la Bible, etc. Mais celui-ci était impressionnant.

– Très impressionnant ! confirma Enid.

– Nous avons écouté avec un vif intérêt, j'en suis sûr, reprit le président, ce que nous a dit notre ami. M. Miromar est de cœur avec notre mouvement, quoique à la vérité il n'en fasse pas partie. Il sera toujours le bienvenu sur nos estrades. Quant à sa prophétie, il me semble à moi que le monde a eu assez de difficultés sans que nous ayons à en prédire d'autres. Si les choses en sont au point qu'a indiqué notre ami, nous ne pouvons pas faire grand-chose pour les arranger. Nous pouvons seulement poursuivre l'accomplissement de nos tâches quotidiennes, les accomplir le mieux possible et attendre l'événement en nous fiant au secours que nous espérons d'en haut.

« Si le jour du jugement est pour demain, ajouta-t-il en souriant, j'entends aujourd'hui poursuivre comme chaque jour l'approvisionnement de mon magasin. Et maintenant, reprenons notre service.

Le jeune secrétaire lança alors un vigoureux appel réclamant de l'argent et de quoi alimenter le fonds de construction :

– N'est-ce pas une honte qu'il soit resté dans la rue ce soir plus de gens qu'il n'y en a dans cette salle ? Et cela un dimanche soir ! Tous nous donnons gratuitement notre temps. M^{me} Debbs se fait payer uniquement ses frais de voyage. Mais il nous faut mille livres avant que nous puissions démarrer. Je connais l'un de nos frères qui a hypothéqué sa maison de famille pour nous venir en aide. Seul l'esprit peut vaincre. À présent, voyons ce que vous pouvez faire ce soir pour nous.

Une douzaine d'assiettes à soupe circulèrent, pendant que l'assistance entonnait un cantique qu'accompagnait le tintement des pièces de monnaie. Enid et Malone en profitèrent pour discuter à mi-voix.

– Vous savez que le Pr Summerlee est mort à Naples l'année dernière ?

– Oui, je me souviens très bien de lui.

– Et le « vieux C » était, évidemment, votre père.

– Cela a vraiment été extraordinaire !

– Pauvre vieux Summerlee ! Il affirmait que la survie était une absurdité. Et ce soir il était là... ou du moins il avait l'air d'être là.

Les assiettes à soupe revinrent sur l'estrade après avoir fait le tour de l'assistance. C'était une soupe brune, malheureusement, qui fut déposée sur la table, et l'œil vif du secrétaire l'évalua rapidement. Puis le petit homme hirsute d'Australie dit une bénédiction sur le même ton simple que la prière du début. Point n'était besoin d'être le successeur des apôtres ou d'avoir reçu l'imposition des mains pour sentir que ses paroles jaillissaient d'un cœur humain et pouvaient pénétrer directement un cœur divin. Enfin l'assistance se leva pour chanter l'hymne d'adieu : une hymne qui avait une musique obsédante et un refrain doux et triste : « Que Dieu vous garde en sûreté jusqu'à notre prochaine rencontre ! » Des larmes coulaient sur les joues d'Enid. Ces gens sérieux, simples, avaient des méthodes directes plus impressionnantes que n'importe quelles pompes de cathédrale avec les grandes orgues.

M. Bolsover, le gros président, était dans le vestiaire en compagnie de M^{me} Debbs.

– Eh bien ! je pense que maintenant vous allez nous régler notre compte ! s'écria-t-il en riant. Nous en avons l'habitude, monsieur Malone. Cela nous est égal. Mais un jour votre tour viendra, et vos articles ne seront plus de la même encre : vous nous rendrez justice.

– Je vous assure que je traiterai le sujet équitablement.

– Nous n’en demandons pas davantage.

La voyante s’était accoudée à la cheminée, elle avait le visage sévère et distant.

– Je crains que vous ne soyez fatiguée ! lui dit Enid.

– Non, jeune demoiselle. Je ne suis jamais fatiguée quand je fais le travail du peuple des esprits. Ils y veillent.

– Puis-je vous demander, hasarda Malone, si vous avez connu le Pr Summerlee ?

Le médium secoua la tête.

– Non, monsieur, non ! Toujours on croit que je les connais. Je n’en connais aucun. Ils viennent et je les décris.

– Comment entendez-vous leurs messages ?

– Je les entends. Une deuxième ouïe, comme une deuxième vue. Je les entends tout le temps. Ils veulent tous parler, ils me tirent par la manche, ils me tourmentent sur l’estrade : « Moi ensuite ! ... Moi !... Moi !... » Voilà ce que j’entends. Je fais pour le mieux, mais je ne peux pas les contenter tous.

Malone s’adressa au président :

– Qu’est-ce que vous pouvez me dire sur ce personnage qui prophétisait ?

M. Bolsover haussa les épaules avec un sourire de désapprobation.

– C’est un indépendant. Nous le voyons apparaître de temps à autre : une sorte de comète qui passe parmi nous. Il m’est revenu qu’il avait prédit la guerre. Mais je suis moi-même un homme pratique : les maux d’aujourd’hui suffisent ! Et nous avons aujourd’hui à payer cash suffisamment ! Nous n’avons pas besoin de traites sur l’avenir... Bon, maintenant je vous souhaite une bonne nuit. Traitez-nous aussi bien que possible.

– Bonne nuit ! répondit Enid.

– Bonne nuit ! dit M^{me} Debbs. D’ailleurs, jeune demoiselle, vous êtes vous-même un médium. Bonne nuit !

Ils se retrouvèrent tous deux dans la rue et aspirèrent de fortes goulées de l’air frais de la nuit. Cela leur sembla bon après cette salle bondée ! Une minute plus tard, ils furent repris par la foule d’Edgware Road ; alors Malone héla un taxi pour rentrer à Victoria Gardens.

Enid était déjà montée dans le taxi ; Malone allait la suivre quand il entendit quelqu'un l'appeler. Un gentleman de grande taille, entre deux âges, bien habillé et ayant belle mine, accourait.

– Hello ! Malone ! Attendez !

– Mais c'est Atkinson ! Enid, je vais vous le présenter... M. Atkinson, de Sainte-Marie, dont je parlais tout à l'heure à votre père. Est-ce que nous pouvons vous déposer quelque part ? Nous allons à Victoria...

– Parfait !...

Le chirurgien s'installa à son tour dans le taxi avant d'ajouter :

– J'ai été surpris de vous voir à une réunion de spirites !

– Nous ne nous y sommes intéressés que professionnellement. M^{lle} Challenger et moi sommes journalistes.

– Oh ! vraiment ? La *Daily Gazette*, je suppose, comme autrefois... Eh bien ! vous aurez demain un lecteur de plus, car je suis curieux de savoir ce que vous direz de la réunion de ce soir.

– Il vous faudra patienter jusqu'à dimanche prochain. Cet article fait partie d'une série hebdomadaire...

– Ah ! mais je ne veux pas attendre si longtemps, moi ! Dites-moi tout de suite ce que vous en pensez.

– Je ne sais pas. Demain je relirai mes notes avec soin et j'y réfléchirai ; puis je comparerai mes impressions avec celles de ma consœur. Elle a l'intuition de son sexe, comprenez-vous ? Et l'intuition, pour tout ce qui touche à la religion, joue un rôle considérable.

– Alors quelle est votre intuition, mademoiselle Challenger ?

– Favorable... Oh ! oui, favorable ! Mais quel mélange extraordinaire !

– C'est vrai. Je suis déjà venu plusieurs fois, et chaque séance m'a laissé dans l'esprit cette impression mêlée. Il y a du grotesque, il y a peut-être du malhonnête et, cependant, il y a aussi quelque chose de tout bonnement merveilleux.

– Mais vous n'êtes pas journaliste, vous ! Pourquoi donc assistez-vous à leurs réunions ?

– Parce qu’elles me passionnent. Vous savez, je me suis mis depuis quelques années à l’étude des phénomènes psychiques. Je ne suis pas un convaincu ; simplement un sympathisant du spiritisme. Et j’ai suffisamment le sens des proportions pour comprendre une nuance capitale : tandis que c’est moi qui ai l’air de me poser en juge, c’est peut-être moi qui suis jugé.

Malone fit un signe de tête approbateur.

– Il s’agit d’un sujet immense. Vous vous en rendrez compte lorsque vous l’approcherez de plus près. Un sujet qui en contient une demi-douzaine d’autres très importants. Et tout repose depuis plus de soixante-dix ans entre les mains de ces braves et humbles gens. On pourrait parler d’une réédition des premiers âges du christianisme. Le christianisme a été pratiqué à l’origine par des esclaves et des subalternes jusqu’à ce qu’il eût atteint les rangs supérieurs de la société. Entre l’esclave de César et César touché par la grâce, trois cents ans se sont écoulés.

– Mais ce prédicateur ! protesta Enid.

M. Atkinson se mit à rire.

– Vous voulez parler de notre ami atlantéen ? Ah ! l’ennuyeux personnage ! J’avoue que je n’ai rien compris à son numéro. En tout cas, ce n’est certainement pas un habitant d’Atlantis qui accomplit ce long voyage pour nous gratifier d’une telle cargaison de platitudes. Ah ! nous voici arrivés.

– Il faut que je ramène cette jeune fille saine et sauve à son père, dit Malone. Au fait, Atkinson, venez avec nous. Le professeur sera réellement enchanté de vous voir.

– Me voir, et à cette heure ? Il va me jeter du haut de l’escalier !

– On vous a raconté des histoires ! sourit Enid. Je vous assure qu’il n’est pas si méchant. Il y a des gens qui l’ennuient, mais je parie que vous n’êtes pas de ceux-là. Voulez-vous risquer votre chance ?

– Puisque vous m’y encouragez, certainement !

Tous trois montèrent donc jusqu’à l’appartement du professeur.

Challenger, qui avait revêtu une robe de chambre d’un bleu étincelant, les attendait avec impatience. Il dévisagea Atkinson comme un bouledogue de combat regarde un chien qu’il ne connaît pas. Son examen dut cependant le satisfaire car il grogna qu’il était heureux de faire sa connaissance.

– J’ai entendu votre nom, monsieur, et on m’a parlé de votre réputation qui monte. Votre résection du cordon, l’an dernier, a fait quelque bruit, si je me souviens bien. Mais seriez-vous allé vous aussi chez les fous ?

– Puisque vous les appelez ainsi, alors oui ! répondit Atkinson en riant.

– Grands dieux, et comment pourrais-je les appeler autrement ? Je me rappelle à présent que mon jeune ami...

(Challenger, lorsqu'il faisait allusion à Malone, le traitait toujours comme un gamin de dix ans qui promettait.)

« ... que mon jeune ami m'a dit que vous étudiez ce sujet...

De sa barbe jaillit un rire insultant :

– L'étude la plus utile à l'humanité est sans doute celle des revenants, hé ! monsieur Atkinson ?

Enid intervint :

– Papa n'y connaît absolument rien ! Alors je vous prie de ne pas vous formaliser... Mais je suis sûre, papa, que vous auriez été intéressé !

Elle commença un résumé de la séance et de leurs aventures ; récit qui fut interrompu par d'incessants grognements, grondements et ricanements. Mais lorsqu'elle en arriva à l'épisode Summerlee, Challenger fut incapable de se contenir plus longtemps. Le vieux volcan se réveilla et un torrent d'invectives brûlantes se déversa sur ses interlocuteurs.

– Coquins de l'enfer ! Maudits blasphémateurs ! cria-t-il. Quand je pense qu'ils ne peuvent pas laisser ce vieux Summerlee se reposer dans son tombeau !... Nous avons eu autrefois nos querelles et j'admets qu'il m'a contraint à ne lui accorder qu'un crédit modéré ; mais s'il sortait du cimetière, ce serait assurément pour nous dire quelque chose de valable. Quelle absurdité ! Absurdité méchante, indécente ! Je m'élève de toutes mes forces contre le fait qu'un ami à moi soit transformé en pantin qui fasse rire un auditoire de fous... Quoi ! Ils n'ont pas ri ? Ils auraient dû bien rire en entendant un homme cultivé, un homme avec lequel je me suis trouvé sur un pied d'égalité, proférer de telles inepties ! Je répète : des inepties ! Et ne me contredites pas, Malone, s'il vous plaît ! Son message aurait pu être aussi bien le post-scriptum d'une lettre écrite par une écolière de douze ans ! Est-ce que ce n'est pas idiot de la part d'un tel homme ? Voyons, monsieur Atkinson, n'êtes-vous pas d'accord avec moi ? Non ! Je m'attendais à mieux de votre part.

– Mais la description de Summerlee ?

– Seigneur ! Mais où avez-vous la cervelle ?... Les noms de Summerlee et de Malone n'ont-ils pas été associés avec le mien dans de minables livres qui ont déjà acquis une certaine notoriété ? N'est-il pas connu que vous deux, pauvres innocents, visitez chaque semaine une secte nouvelle ? N'était-il pas fatal que tôt ou tard vous assistassiez à une séance chez les spirites ? Ceux-ci ont vu une chance de conversion ! Ils ont appâté le pauvre goujon Malone, qui s'est précipité et a avalé l'hameçon. Tenez, regardez-le, le crochet est encore enfoncé dans sa bouche idiote. Oh ! oui, Malone, idiote ! Vous avez besoin qu'on vous dise vos vérités ; vous les entendrez !

La crinière noire du professeur était hérissée. Ses yeux jetaient des éclairs : ils se portaient alternativement sur Enid, Malone et Atkinson.

– Bien ! Chaque point de vue devant être exposé, dit Atkinson, vous me semblez particulièrement qualifié, monsieur, pour exprimer le point de vue négatif. Quant à moi, je ferai mienne une parole de Thackeray, qui disait à un contradicteur : « Ce que vous dites est naturel, mais si vous aviez vu ce que j'ai vu, peut-être modifieriez-vous votre opinion. » Il est possible qu'un jour vous soyez à même de vous intéresser à ces questions ; en tout cas, la place élevée que vous occupez dans le monde scientifique donnerait à votre opinion un grand prix.

– Si j'occupe une place élevée dans le monde scientifique comme vous dites, c'est parce que je me suis concentré sur ce qui est utile et que j'ai laissé de côté ce qui est nébuleux ou absurde. Mon intelligence, monsieur, n'a pas d'arêtes émoussées, elle tranche net. Et elle a tranché net sur ceci : dans le spiritisme, il n'y a que de la fraude, de l'imposture et de l'idiotie.

– On les trouve en effet parfois réunies, dit Atkinson. Et pourtant, pourtant... Ah ! Malone, je ne suis pas encore rendu chez moi et il est tard. Voulez-vous m'excuser, professeur ? Je suis très honoré de vous avoir rencontré.

Comme Malone s'en allait également, les deux camarades bavardèrent quelques instants avant de se séparer, Atkinson habitait Wimpole Street, et Malone South Norwood.

– Un grand bonhomme ! dit Malone avec un petit rire. On ne doit jamais se sentir offensé par ce qu'il dit. Il n'est pas méchant. C'est un type formidable !

– Bien sûr ! Toutefois cette sorte de sectarisme ferait de moi le plus enragé des spirites. Remarquez que ce sectarisme est très commun, mais il s'exprime de préférence par le ricanement. À tout prendre, le rugissement me plaît davantage. Dites, Malone, si vous avez l'intention de creuser plus profondément le sujet, je pourrais vous aider. Connaissez-vous Linden ?

– Linden, le médium professionnel ? On m'a affirmé qu'il était la plus belle canaille qui n'ait pas encore été pendue.

– Oui, c'est généralement ainsi qu'on parle de lui. Vous en jugerez vous-même. L'hiver dernier, il s'était déboîté la rotule et je la lui ai remise, ce qui a créé entre nous un lien d'amitié. Il n'est pas toujours libre et, naturellement, il se fait payer ; une guinée, je pense, ferait l'affaire. Si vous désirez une séance, je m'en arrangerai.

– Vous le croyez sincère ?

Atkinson haussa les épaules.

– Ils choisissent tous la ligne de moindre résistance ! Mais je ne l'ai jamais surpris en train de frauder. Il faut que vous jugiez par vous-même.

– Entendu ! répondit Malone. Cette piste m'intéresse. Elle fournira de la bonne copie. Quand j'aurai un peu éclairci mes idées, je vous écrirai, Atkinson, afin que nous approfondissions le problème.

Chapitre IV – Dans Hammersmith, il s'en passe de drôles !

L'article signé « de nos envoyés spéciaux » suscita autant d'intérêt que de controverses. Il était précédé d'un « chapeau » qu'avait rédigé le rédacteur en chef adjoint pour calmer les susceptibilités de la clientèle orthodoxe, et qu'on pourrait résumer ainsi : « Ces choses méritaient d'être observées et exactement rapportées ; mais, entre nous, ça sent le roussi ! » Un courrier considérable s'abattit aussitôt sur Malone. Les correspondants étaient pour ou contre, et leur abondance montrait quelles passions entraient en jeu. Les articles précédents n'avaient provoqué que des réactions insignifiantes : de temps à autre un grognement que poussait soit un bigot, soit un protestant évangélique zélé. Mais cette fois la boîte aux lettres de Malone ne désemplissait pas. La plupart de ses correspondants mettaient en doute l'existence des forces psychiques, dont ils faisaient des gorges chaudes ; beaucoup d'ailleurs, quoi qu'ils pensassent des forces psychiques, n'avaient jamais appris l'orthographe ! Les tenants du spiritisme n'étaient guère moins sévères : car Malone n'avait pas dénaturé la vérité, mais il avait usé du privilège journalistique de mettre l'accent sur les aspects humoristiques qui n'avaient pas manqué.

Dans la semaine qui suivit la publication de l'article, Malone, qui se trouvait à son bureau de la *Gazette*, prit subitement conscience d'une présence imposante qui s'était installée devant lui. Il leva ses yeux, qui découvrirent d'abord une carte de visite portant ces mots : « James Bolsover, marchand de comestibles, High Street, Hammersmith. » Il les leva plus haut, derrière la carte se tenait, plutôt en chair qu'en os, le président de l'assemblée qu'il avait visitée dimanche soir. Bolsover agita vers Malone un journal accusateur, mais son visage lui tressait des sourires.

– Allons ! allons ! lui dit-il. Je vous avais dit que vous seriez séduit par le côté amusant...

– Trouveriez-vous que mon compte rendu n'est pas loyal ?

– Ma foi, monsieur Malone, je crois que la jeune demoiselle et vous avez fait pour nous de votre mieux. Mais vous ignoriez tout, et vous avez été impressionné par le pittoresque. Réfléchissez pourtant qu'il serait bien surprenant que tous les hommes intelligents qui ont quitté la terre n'aient pas mis au point un procédé pour venir nous dire un mot par-ci par-là.

– C'est souvent un mot bien stupide !

– Hé ! oui, mais il n'y a pas que des gens intelligents qui aient quitté notre monde. Il y a aussi quantité de médiocres : ils ne changent pas. Et puis, qui peut savoir de quel message on a le plus besoin ? Hier, un clergyman est venu voir M^{me} Debbs. Il avait le cœur brisé parce qu'il avait perdu sa fille. M^{me} Debbs a alors obtenu plusieurs messages : la jeune fille était heureuse : seul le chagrin de son père lui faisait véritablement de la peine. Le clergyman a alors déclaré que ces messages ne l'intéressaient pas, que n'importe qui aurait pu les prononcer, que ce n'était pas sa fille, etc. Alors, subitement, M^{me} Debbs a eu le message suivant : « Mais je vous en supplie, papa, ne portez jamais un col blanc avec une chemise de couleur. » C'était un message plutôt banal, n'est-ce pas ? Eh bien ! le clergyman a commencé à crier : « C'est elle ! C'est elle ! Je la

reconnais : elle me taquinait toujours au sujet de mes cols ! » Ce sont les petites choses qui comptent dans cette vie, monsieur Malone, simplement les choses intimes, modestes...

Malone ne s'avoua pas vaincu :

– N'importe qui aurait protesté contre une chemise de couleur et un col blanc chez un clergyman !

M. Bolsover se mit à rire :

– Vous vous cramponnez solidement à votre position ! Mais je ne saurais vous en blâmer car, autrefois, j'étais comme vous... Dites-moi, je suis venu ici dans un but déterminé : vous êtes un homme occupé, je le suis aussi, alors limitons-nous aux faits. D'abord, je voulais vous dire que tous les gens sensés qui ont lu votre article en ont été satisfaits. M. Algernon Mailey m'a écrit qu'il nous ferait du bien, s'il est content, nous le sommes tous.

– Mailey l'avocat ?

– Mailey le réformateur religieux, c'est sous ce titre qu'il sera célèbre.

– Bien. Quoi d'autre ?

– Simplement que nous ne demandons pas mieux que de vous aider, vous et la jeune demoiselle, à approfondir le problème. Pas pour une publicité, vous comprenez, mais juste pour votre propre bien... Quoique évidemment nous ne crachions pas sur la publicité ! Dans ma maison, j'organise des séances consacrées aux phénomènes psychiques sans médium professionnel. Si vous vouliez vous joindre à nous...

– Rien ne me plairait davantage.

– Alors venez ! Venez tous les deux. Je n'ai pas beaucoup de profanes. Je ne voudrais pas recevoir chez moi, par exemple, l'un de ces personnages de la recherche psychique. Pourquoi risquerais-je d'être insulté par des soupçons et par des pièges ? On croirait, ma parole, que nous sommes dépourvus de toute sensibilité ! Vous, vous avez du bon sens : nous n'en demandons pas plus.

– Mais je ne suis pas un convaincu. Est-ce que mon incroyance ne constituera pas un obstacle ?

– Pas du tout. Aussi longtemps que vous serez impartial et que vous ne détruirez pas l'ambiance, tout ira bien. Les esprits hors des corps sont comme les esprits dans les corps ; ils n'aiment pas les gens désagréables. Soyez aimables et courtois, ainsi que vous le seriez dans toute autre société.

– Cela, je puis vous le promettre.

– Ils sont parfois curieux, dit encore M. Bolsover, en veine de réminiscences. Il vaut mieux se tenir sur leur droite. Ils n'ont pas la permission de faire du mal aux humains, mais nous faisons tous des choses défendues, et ils sont très humains, vous verrez ! Rappelez-vous comment le correspondant du *Times* eut la tête fendue d'un coup de tambourin au cours d'une séance chez nos frères de Davenport. Bien dommage, sans doute ! Mais la chose arriva. Aucun ami n'a eu la tête fendue. Il y a eu, au bas de Steppy Way, un autre cas. Un usurier se rendit à une séance. L'une de ses victimes, qu'il avait acculée au suicide, entra dans le médium, celui-ci prit l'usurier à la gorge, et il s'en fallut de peu qu'il ne l'étranglât... Mais je pars, monsieur Malone. Nous tenons séance une fois par semaine depuis quatre ans sans interruption. Le jeudi à huit heures. Prévenez-nous un jour à l'avance, et je demanderai à M. Mailey de venir pour que vous vous rencontriez. Mieux que moi il saura répondre à vos questions... Jeudi prochain ? Parfait !

Et M. Bolsover sortit de la pièce.

Il est possible, après tout, que Malone et Enid Challenger aient été plus impressionnés qu'ils n'aient voulu l'admettre par leur brève expérience. Mais c'étaient tous deux des gens sensés, qui estimaient que toute cause naturelle du possible devait être épuisée, et très complètement épuisée, avant que ne fussent élargies les limites de ce possible. Tous deux professaient un profond respect pour l'intelligence formidable de Challenger, et ses vues puissantes les influençaient. Toutefois Malone se trouva obligé de convenir, au cours de fréquentes discussions, que l'opinion d'un homme intelligent sans expérience avait réellement moins d'importance et de valeur que celle de l'homme de la rue « qui y était allé ».

Des discussions, il en eut, par exemple avec Mervin, le directeur de la revue psychique *L'Aube*, qui s'occupait des différents aspects de l'occultisme à travers les âges. Mervin était un petit homme ardent, avec un cerveau de premier ordre qui l'aurait porté au faîte de sa profession s'il n'avait pas décidé de sacrifier les gloires de ce monde pour voler au secours de ce qui lui semblait être une grande vérité. Comme Malone était désireux d'apprendre et Mervin disposé à enseigner, les maîtres d'hôtel du Club littéraire avaient du mal à leur faire quitter le coin de table près de la fenêtre où ils déjeunaient ensemble. Tout en contemplant la grande courbe de la Tamise et son panorama de ponts, ils s'attardaient devant leur café, fumaient des cigarettes, et ils ne manquaient point d'aborder tous les aspects de ce problème gigantesque et absorbant. De nouveaux horizons s'ouvraient déjà pour Malone.

Un avertissement donné par Mervin éveilla de l'impatience et presque de la colère dans l'esprit de Malone. Il était trop irlandais pour ne pas se dresser contre toute contrainte ; or cet avertissement lui donna l'impression qu'on cherchait à exercer sur lui une contrainte sournoise et particulièrement regrettable.

– Vous allez assister à l'une des séances familiales de Bolsover ? lui dit Mervin. Elles sont, naturellement, fort connues parmi nous, quoique à la vérité elles n'aient lieu que pour un petit nombre d'élus. Aussi pouvez-vous vous considérer comme un privilégié. Il s'est entiché de vous !

– Il a pensé que j'avais écrit sur eux des choses équitables.

– Oh ! votre article ne cassait rien ! Pourtant, au sein de la stupidité obtuse et morne qui est notre lot quotidien, il reflétait un souci de dignité, d'équilibre, avec un certain sens des valeurs.

Malone secoua la cendre de sa cigarette d'un geste de désapprobation.

– Les séances de Bolsover et autres sont des éléments qui importent peu dans l'édifice de la véritable science psychique. Elles ressemblent à ces fondations grossières qui aident certainement à soutenir le temple, mais qu'on oublie dès qu'on y est entré et qu'on l'habite. C'est à la superstructure plus haute que nous nous intéressons. Si vous ajoutez foi à la littérature bon marché dont se repaît l'amateur de sensations fortes, vous allez croire que les phénomènes physiques – ceux que vous avez décrits, plus quelques histoires de revenants ou de maisons hantées – constituent tout le problème. Bien sûr, lesdits phénomènes physiques ont leur utilité : ils attirent l'attention de l'enquêteur et l'encouragent à aller de l'avant. Personnellement, je les ai tous vus, mais je ne traverserais pas la rue pour les revoir une autre fois ! En revanche, je ferais des kilomètres sur les grandes routes pour obtenir des messages supérieurs de l'au-delà.

– Oui, je comprends la distinction. Mais pour moi, c'est différent ; car, personnellement, je ne crois ni aux messages ni aux phénomènes physiques.

– D'accord ! Saint Paul était un bon docteur en sciences psychiques. Il argumente là-dessus avec une telle habileté que ses traducteurs ont été incapables de déguiser le sens réel, alors qu'en d'autres cas ils y ont très bien réussi.

– Pouvez-vous me donner la référence ?

– Je connais assez bien mon Nouveau Testament, mais je ne le sais pas par cœur. Il s'agit du passage dans lequel il dit que le don des langues, qui était évidemment une chose sensationnelle, était destiné aux non-instruits mais que les prophéties, qui sont de véritables messages spirituels, étaient le don des élus⁸. En d'autres termes, cela veut dire qu'un spirite expérimenté n'a pas besoin des phénomènes physiques.

– Je vérifierai ce passage.

– Vous le trouverez dans les Épîtres aux Corinthiens, je crois. D'ailleurs, la moyenne de l'intelligence dans ces vieilles congrégations doit avoir été assez élevée pour que les épîtres de Paul aient été lues à haute voix et parfaitement comprises.

– Cela est généralement admis, non ?

– En tout cas, c'est un exemple concret... Mais je m'engage sur une ligne secondaire. Ce que je voulais vous recommander, c'est de ne pas prendre trop au sérieux ce petit cercle de Bolsover. Ses voies sont honnêtes, mais elles sont diablement courtes ! Cette chasse aux phénomènes, moi, j'appelle cela une maladie. Je connais des femmes qui s'activent constamment dans ces séances en chambre, qui revoient toujours la même chose, parfois réelle, parfois, je le crains, imitée...

Non, quand vous avez le pied bien assuré sur le premier échelon, ne vous attardez pas, montez à l'échelon supérieur et là, assurez bien votre pied.

– Je vous comprends. Mais moi, je suis encore sur la terre ferme.

– Ferme ? s'écria Mervin. Seigneur !... Hélas ! mon journal est aujourd'hui sous presse, et il faut que j'aille à l'imprimerie. Avec un tirage de dix mille exemplaires environ, nous agissons modestement... pas comme vous, les ploutocrates de la presse quotidienne ! Pratiquement, c'est moi qui fais tout.

– Vous avez parlé d'un avertissement.

– Oui, oui ! Je voulais vous avertir de quelque chose...

La figure de Mervin, mince et passionnée, se fit extrêmement sérieuse.

– Si vous avez des préjugés enracinés, religieux ou autres, qui vous amèneraient à démolir ce sujet après enquête, alors n'enquêtez pas, ce serait dangereux.

– Dangereux ! En quoi ?

– Ils sont indifférents au doute honnête, à la critique honnête, mais s'ils sont maltraités, ils deviennent dangereux.

– Qui « ils » ?

– Ah ! qui ? Je me le demande ! Les guides, les contrôles, les entités psychiques en quelque sorte. Qui sont les agents chargés de la vengeance, ou plutôt de la justice devrais-je dire ? Ce n'est pas là le point essentiel. Le point essentiel est qu'ils existent.

– Allons, Mervin, vous déraisonnez !

– Ne le croyez pas.

– Ce sont d'absurdes bêtises ! Les vieilles histoires moyenâgeuses de revenants auraient-elles donc encore cours ? Je suis étonné que vous, un homme si sensé...

Mervin sourit ; il avait un sourire bizarre. Mais ses yeux, sous leurs gros sourcils jaunes, étaient demeurés sérieux.

– Peut-être modifierez-vous votre opinion. Ce problème comporte des données étranges. Amicalement, je vous en indique une.

– Allons, informez-moi tout à fait !

Ainsi encouragé, Mervin esquissa la carrière et la destinée d'un certain nombre d'hommes qui avaient, selon lui, joué un jeu déloyal avec ces puissances, étaient devenus autant d'obstacles et en avaient été punis. Il parla de juges qui avaient rendu des décisions contraires à la cause, de journalistes qui avaient monté de toutes pièces des affaires sensationnelles pour jeter le discrédit sur le mouvement ; il insista sur le cas de reporters qui avaient interviewé des médiums pour les tourner ensuite en dérision, ou qui, ayant amorcé une enquête, avaient reculé, effrayés, et conclu sur une note négative alors qu'en leur âme et conscience ils savaient que les faits étaient vrais. Mervin en dressa une liste imposante et précise, mais Malone n'était pas disposé à se laisser bluffer.

– En choisissant soigneusement des exemples, on pourrait dresser une liste pareille sur n'importe quel sujet. M. Jones a dit que Raphaël était un barbouilleur, et M. Jones est mort d'une angine de poitrine ; donc il est dangereux de critiquer Raphaël. C'est bien votre syllogisme, n'est-ce pas ?

– Manière de parler ! Mais enfin...

– Par ailleurs, considérez le cas de Morgate. Il a toujours été un adversaire puisqu'il professe un matérialisme déclaré. Pourtant il prospère : regardez son collègue...

– Ah ! c'est un sceptique honnête ! Oui, certainement. Pourquoi pas ?

– Et Morgan, qui en une occasion a démasqué des médiums ?

– Si c'étaient des faux médiums, il a rendu un grand service.

– Et Falconer, qui a écrit sur vous des choses si désagréables ?

– Ah ! Falconer ! Ne connaissez-vous rien de la vie privée de Falconer ? Non ? Eh bien ! croyez-moi si je vous affirme qu'il a reçu son dû ! Il n'en soupçonne pas la raison. Un jour, ces messieurs se mettront à établir certaines relations de cause à effet, et ils comprendront peut-être. En attendant, ils paient.

Il poursuivit en racontant l'histoire horrible d'un homme qui avait consacré des talents considérables à attaquer le spiritisme – bien qu'au fond de lui-même il fût convaincu de la vérité qui y était incluse – parce qu'il y trouvait matériellement son compte. Sa fin avait été atroce... Trop atroce au goût de Malone.

– Oh ! finissons-en, Mervin ! s'écria-t-il. Je dirai ce que je pense, ni plus ni moins, et ni vous ni vos revenants ne me feront changer d'avis.

– Je ne vous l'ai jamais demandé.

– Presque !... Tous vos propos relèvent de la superstition pure et simple. S'ils étaient vrais, vous devriez avoir la police aux trousses.

– Oui, si c’était nous qui l’avions faite. Mais les choses se sont passées en dehors de nous... Bref, Malone, je vous ai mis en garde, prenez mon avertissement pour ce que vous voulez, suivez votre chemin comme vous l’entendez. *Bye bye !...* Vous pourrez toujours me joindre à mon bureau de *L’Aube*.

Voulez-vous savoir d’un homme s’il a dans les veines du sang irlandais ? Il y a un test infallible ; vous le placez en face d’une porte sur laquelle est écrit : Tirez, ou : Poussez. L’Anglais obéira à l’injonction comme tout homme sensé. L’Irlandais, avec moins de bon sens mais avec plus de personnalité, accomplira aussitôt et violemment le geste opposé. Avec Malone, ce fut ce qui se passa. La mise en garde significative de Mervin le révolta. Quand il alla chercher Enid pour l’emmener à la séance de Bolsover, sa sympathie pour le spiritisme s’était échauffée. Challenger leur souhaita une bonne soirée en déversant sur eux une avalanche de brocards ; sa barbe pointait en avant, il avait presque fermé les yeux tout en relevant les sourcils : c’était la mine qu’il prenait quand il cherchait à être facétieux.

– Tu as ton poudrier, n’est-ce pas, ma chère Enid ? Si au cours de la soirée tu aperçois un spécimen d’ectoplasme particulièrement bien constitué, n’oublie pas ton père. J’ai un microscope, des réactifs chimiques, tout ce qu’il faut. On ne sait jamais, peut-être rencontreras-tu un petit *poltergeist*⁹. J’accueillerai avec joie toute bagatelle de ce genre.

Son énorme rire les pourchassa jusque dans l’ascenseur.

Le magasin de M. Bolsover, marchand de comestibles, était tout simplement une épicerie classique, située dans la partie la plus populeuse de Hammersmith. L’église proche carillonnait les trois quarts de l’heure quand le taxi s’arrêta devant la boutique encore pleine de monde. Enid et Malone firent donc les cent pas sur le trottoir. D’un autre taxi émergea bientôt un homme de grande taille, ébouriffé, plutôt gauche, barbu, vêtu d’un costume de tweed. Il regarda sa montre et arpenta lui aussi le trottoir. Il ne tarda pas à remarquer nos deux promeneurs, et il alla droit vers eux.

– Puis-je vous demander si vous êtes les journalistes qui désirent assister à la séance ?... Je ne m’étais pas trompé. Le vieux Bolsover est terriblement occupé ; nous voilà forcés d’attendre. À sa manière, il est l’un des saints de Dieu.

– M. Algernon Mailey, je suppose ?

– Oui. Je suis le monsieur dont la crédulité provoque une angoisse considérable chez mes amis...

Il éclata d’un rire si contagieux que Malone et Enid se joignirent à lui. Sa taille athlétique, son visage puissant quoique banal, sa voix mâle, étaient autant d’indices de stabilité.

– Nous sommes tous étiquetés par nos adversaires, ajouta-t-il. Je me demande quelle sera votre étiquette.

– Nous ne naviguons pas sous un faux pavillon, répondit Enid. Nous ne figurons pas encore au nombre des croyants.

– Parfait ! Prenez votre temps. C'est la chose la plus importante au monde ; il vaut donc mieux ne pas se presser. Moi-même, cela m'a pris plusieurs années. La négligence serait coupable ; la prudence, non. Maintenant, je me donne corps et âme, vous le savez, parce que je sais que la vérité est là. Il y a une si grande différence entre croire et savoir ! Je fais beaucoup de conférences. Mais je ne cherche jamais à convertir. Je ne crois pas aux conversions soudaines. Ce sont des phénomènes peu profonds, superficiels. Je ne cherche qu'à exposer à mon public les choses aussi clairement que je le puis. Je lui dis simplement la vérité, et pourquoi nous savons que c'est la vérité. Ensuite, mon travail est achevé. Le public peut choisir, il prendra ou il laissera. S'il est sage, il explore les chemins que je lui ai indiqués. S'il ne l'est pas, il passe à côté de sa chance. Je n'exerce sur lui aucune pression, je ne fais pas de prosélytisme. C'est son affaire, pas la mienne.

– Eh bien ! voilà qui me semble bien raisonné ! fit Enid, qui était séduite par les manières franches de leur nouvelle connaissance.

Ils se tenaient à présent sous la lumière d'un candélabre. Par conséquent, elle pouvait le regarder à son aise, elle détailla le front large, les yeux curieusement gris, à la fois réfléchis et ardents, la barbe couleur de paille qui soulignait le profil du menton agressif. Il était la solidité personnifiée, pas du tout le fanatique qu'elle s'était imaginé. Son nom figurait dans les journaux parmi ceux des champions de ce long combat, et elle se rappela que son père ne le prononçait jamais sans l'accompagner d'un ricanement désobligeant.

– Je me demande, dit-elle à Malone, ce qui adviendrait si M. Mailey était enfermé avec papa dans une chambre !

Malone sourit.

– Cela me rappelle un problème d'écolier, dit-il. Qu'est-ce qui se produirait si une force irrésistible butait sur un obstacle insurmontable ?

– Oh ! vous êtes la fille du Pr Challenger ? interrogea Mailey, intéressé. C'est un nom retentissant dans le monde de la science. Quel grand monde, celui-là, s'il consentait à reconnaître ses propres limites !

– Je ne vous suis pas très bien...

– Le monde de la science est à la base de notre matérialisme. Il nous a aidés à nous procurer du confort ; la question est de savoir si ce confort nous sert à quelque chose. Mais par ailleurs le monde scientifique s'est comporté pour nous comme une véritable malédiction, il s'est surnommé le progrès, et il nous a communiqué l'impression fausse que nous progressons, alors qu'au contraire nous sommes en pleine régression.

– Là vraiment, monsieur Mailey, je ne suis pas d'accord avec vous ! dit Malone, qui se hérissait devant ce qui lui apparaissait comme une assertion dogmatique. Songez à la TSF. Songez aux SOS en pleine mer. L'humanité n'en a-t-elle pas bénéficié ?

– Oh ! parfois le progrès travaille bien ! J'apprécie fort ma lampe électrique de bureau, et c'est un produit de la science. La science nous donne, comme je vous l'ai dit, du confort, et occasionnellement de la sécurité.

– Alors pourquoi la dédaignez-vous ?

– Parce qu'elle met sous le boisseau la lumière principale : l'objet de notre existence. Nous n'avons pas été créés sur cette planète pour faire une moyenne de quatre-vingts kilomètres à l'heure en voiture sur les routes, ni pour traverser l'Atlantique en avion, ni pour communiquer avec ou sans fil. Ce sont là de simples accompagnements de la vie, des garnitures... Mais les savants ont tellement rivé notre attention sur ces détails que nous avons oublié notre but essentiel.

– Je ne vous comprends pas.

– Ce qui importe, ce n'est pas la vitesse à laquelle vous voyagez, c'est le but de votre voyage. Ce n'est pas la façon dont vous expédiez un message, c'est la valeur propre de ce message. À tous égards ce soi-disant progrès peut être une calamité, en ce sens que chaque fois que nous utilisons ce mot nous l'identifions faussement avec le progrès réel, et nous nous imaginons à tort que nous accomplissons la mission pour laquelle Dieu nous a mis au monde.

– Et cette mission ce serait... ?

– De nous préparer à la phase suivante de la vie. Cette préparation doit être et mentale et spirituelle, or nous les négligeons autant l'une que l'autre. Nous sommes au monde pour devenir plus tard meilleurs, moins égoïstes, plus larges d'esprit, plus cultivés, moins sectaires. La terre est une fabrique d'âmes et elle produit un article de médiocre qualité. Mais...

« Hello ! s'écria-t-il avec son rire contagieux. Voilà que je fais une conférence dans la rue. La force de l'habitude, vous voyez ! Mon fils déclare que si on appuie sur le troisième bouton de mon gilet, je fais automatiquement une conférence. Heureusement, voici le bon Bolsover qui vient vous sauver !

L'épicier les avait aperçus à travers la vitrine, et il sortait de sa boutique en détachant son tablier blanc.

– Bonsoir à tous ! Je n'aurais pas voulu que vous attendiez au froid... Mais il est l'heure. Et il ne faut pas les faire attendre. Soyons ponctuels envers tout le monde : tel est mon refrain et le leur. Mes garçons fermeront le magasin. Par ici ! Attention au tonneau de sucre !

Ils se faufilèrent parmi des caisses de fruits séchés et des montagnes de fromages, passèrent entre deux énormes fûts et franchirent une porte étroite qui ouvrait sur la partie résidentielle de la

maison. Bolsover les engagea dans un escalier au haut duquel il poussa une porte, dans une grande pièce, des gens étaient assis autour d'une table de bonne taille. Il y avait M Bolsover, forte, fraîche et enjouée comme son mari, et trois filles bâties sur le même moule agréable. Il y avait aussi une femme âgée, sans doute une parente, et deux autres dames banales, qui furent présentées comme des voisines ferventes du spiritisme. Le seul autre représentant du sexe fort était un petit bonhomme à cheveux gris, au visage ouvert, au grand regard vif, qui était assis devant un harmonium placé dans un angle.

– M. Smiley, notre musicien, dit Bolsover. J'ignore ce que nous pourrions faire sans M. Smiley. Ce sont des vibrations, comprenez-vous ? M. Mailey pourrait vous en parler. Mesdames, vous connaissez M. Mailey, notre très bon ami. Et voici les deux reporters, M^{melle} Challenger et M. Malone.

La famille Bolsover communia dans un même sourire, mais la dame âgée se leva d'un bond et inspecta les nouveaux venus d'un œil sévère.

– Soyez ici les très bienvenus, vous les deux étrangers ! fit-elle. Mais nous tenons à vous dire que nous exigeons du respect extérieur. Nous respectons les êtres de lumière, et nous ne les laisserons pas insulter.

– Je vous assure que nous sommes très sérieux et impartiaux, répondit Malone.

– Nous avons eu une leçon. Nous n'oublions pas l'affaire de Meadow, monsieur Bolsover.

– Non, non, madame Seldon. Cela ne se reproduira plus ! Nous en avons été assez émus, poursuivit-il en se tournant vers ses visiteurs. Un homme vint ici en qualité d'invité ; et, quand les lumières furent éteintes, il poussa du doigt les autres assistants pour leur faire croire que c'était la main d'un esprit. Puis il alla raconter cela dans un journal, alors que la seule fraude commise ici l'avait été par lui.

Malone fut choqué.

– Je puis vous donner ma parole que nous sommes incapables de nous conduire de la sorte ! assura-t-il.

La vieille dame se rassit, sans toutefois chasser de son regard l'ombre d'un soupçon persistant. Bolsover s'affaira pour quelques préparatifs.

– Asseyez-vous ici, monsieur Mailey. Monsieur Malone, voulez-vous prendre place entre ma femme et ma fille ? Quant à la jeune demoiselle, où désire-t-elle s'asseoir ?

Enid commençait à sentir la nervosité la gagner.

– Je crois, dit-elle, que je voudrais m'asseoir à côté de M. Malone.

Bolsover eut un petit rire et fit un signe à sa femme.

– D'accord ! Tout à fait naturel !

Ils s'installèrent à leurs places respectives. M. Bolsover avait éteint l'électricité, mais une bougie brûlait au milieu de la table. Malone songea que ç'aurait été un tableau rêvé pour Rembrandt : de grandes ombres baignant la pièce, mais la lueur jaune éclairant ce cercle de visages. Le monde entier semblait s'être réduit à leur petit groupe qui se concentrait intensément.

Sur la table étaient éparpillés divers objets curieux qui paraissaient avoir beaucoup servi : un porte-voix cabossé en cuivre très décoloré, un tambourin, une boîte à musique, et quelques objets plus petits.

– On ne sait jamais ce qu'ils peuvent demander, dit Bolsover en promenant sa main au-dessus d'eux. Si notre Petite réclame une chose qui n'est pas ici, elle nous le fait savoir à tous d'une manière... oh ! oui, désagréable !

« C'est qu'elle a son caractère, notre Petite ! observa M. Bolsover.

– Et pourquoi ne l'aurait-elle pas, cette chérie ? dit la dame austère. Elle doit en avoir assez de tomber sur des enquêteurs ou des je-ne-sais-quoi ! Je me demande souvent pourquoi elle vient encore.

– Notre Petite est notre petit guide, dit Bolsover. Vous l'entendrez. Bientôt.

– J'espère qu'elle va venir, dit Enid.

– Elle ne nous a jamais manqué de parole, sauf quand ce Meadow s'est emparé du porte-voix et l'a placé hors de notre cercle.

– Qui est le médium ? demanda Malone.

– Ma foi, nous n'en savons rien nous-mêmes. Nous aidons tous, je crois. Peut-être est-ce que je donne autant que n'importe qui. Et maman est une auxiliaire précieuse aussi.

– Notre famille est une coopérative, dit M^{me} Bolsover.

Tout le monde rit.

– Je croyais qu'un médium était nécessaire.

– La coutume réclame un médium, mais pas la nécessité, fit Mailey de sa voix grave, autoritaire. Crawford l'a montré assez nettement dans les séances de Gallagher, quand il a prouvé, sur des balances, que tous les membres du cercle perdaient entre une demi-livre et deux kilos au cours d'une séance, tandis que le médium, M^{lle} Kathleen, perdait cinq ou six kilos. Ici une longue succession de séances... Depuis combien de temps ont-elles lieu, monsieur Bolsover ?

– Depuis quatre ans sans interruption.

– Cette longue succession de séances a développé chaque participant jusqu'à un certain point : le rendement de chacun est ici d'une moyenne supérieure, au lieu que ce soit un seul qui fournisse tout l'effort.

– Le rendement en quoi ?

– En magnétisme animal. En fait, en énergie. Le mot d'énergie est le plus compréhensible. Le Christ a dit : « Une grande énergie est sortie de moi. » C'est la *dunamis* des Grecs, mais les traducteurs se sont trompés et l'ont traduite par « vertu ». Si un bon élève de grec, doublé d'un sérieux étudiant en occultisme, se mettait à retraduire le Nouveau Testament, nous aurions les yeux ouverts sur bien des choses ! Le cher vieil Ellis Powell a fait quelques pas dans cette direction. Sa mort a été une perte cruelle pour le monde.

– Oui, vraiment ! confirma Bolsover d'une voix pleine de considération. Mais maintenant, monsieur Malone, avant de nous mettre au travail, je voudrais vous signaler deux ou trois choses. Vous voyez les points blancs sur le porte-voix et le tambourin ? Ce sont des points lumineux qui nous permettent de les suivre des yeux. La table est la table sur laquelle nous mangeons, en brave chêne anglais. Vous pouvez l'examiner si le cœur vous en dit. Mais vous allez voir des phénomènes qui ne dépendent pas de la table. À présent, monsieur Smiley, j'éteins la bougie, et nous vous demandons de jouer le *Rocher des âges*.

Dans l'obscurité, l'harmonium bourdonna et le cercle se mit à chanter. À chanter très juste, même, car les filles avaient des voix fraîches et de l'oreille. Le rythme solennel, grave et vibrant, devint d'autant plus impressionnant pour les assistants que leur seul sens libre de s'exercer était l'ouïe. Leurs mains conformément aux instructions reçues étaient étendues légèrement au-dessus de la table ; on leur avait recommandé de ne pas croiser les jambes. Malone avait une main qui touchait celle d'Enid, et il sentait de petits tremblements qui en disaient long sur sa tension nerveuse. La voix joviale de Bolsover détendit l'atmosphère.

– Cela devrait aller, dit-il. J'ai l'impression que ce soir les conditions doivent être bonnes. Je vais vous demander de vous joindre à moi dans une prière.

Elle était saisissante, cette prière simple, sérieuse, dans l'obscurité... Une obscurité noire comme de l'encre, troublée uniquement par la lueur rougeoyante d'un feu à l'agonie.

– Ô Père très grand de nous tous, dit la voix de Bolsover, toi qui te tiens au-delà de nos pensées et qui cependant animes nos existences, veuille que tout mal s'écarte de nous ce soir et que nous jouissions du privilège de communiquer, même pendant une seule heure, avec ceux qui habitent sur un plan supérieur au nôtre. Tu es notre Père aussi bien que le leur. Permetts-nous, pour un bref instant, de nous rencontrer fraternellement afin que nous puissions accroître notre connaissance de la vie éternelle qui nous attend, ce qui nous aidera même à l'attendre sur cette terre.

Il termina par le *Notre Père*, que tous récitèrent avec lui. Puis ils demeurèrent silencieux. Dehors mugissait la circulation ; par intermittence, une voiture exhalait au klaxon sa mauvaise humeur. Mais à l'intérieur de la pièce le calme et le silence étaient absolus.

– Rien à faire, maman, dit enfin Bolsover. C'est à cause des profanes. Il y a des vibrations nouvelles. Ils doivent donc s'accorder sur elles pour être en harmonie. Jouez-nous un autre air, monsieur Smiley.

À nouveau l'harmonium vrombit. Il jouait encore quand une voix de femme cria :

– Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous ! Ils sont là !

Ils attendirent encore sans résultat.

– Si ! Si ! J'ai entendu notre Petite. Elle est ici, j'en suis sûre !

Le silence retomba, et puis soudain cela vint, une chose extraordinaire pour les visiteurs, et pour le cercle habituel une chose toute naturelle.

– Bonsoâr ! s'écria une voix.

Du cercle jaillirent compliments et joyeux rires. Ils parlaient tous à la fois : « Bonsoir, notre Petite ! – Ah ! vous voilà, chérie ? – Je savais bien que vous viendriez ! – Bravo, petit guide ! »

– Bonsoir, bonsoâr à tous ! répondit la voix. La Petite est heureuse de voir papa, maman et les autres. Oh ! ce gros homme avec une barbe ! Mailey, monsieur Mailey, je vous ai déjà rencontré auparavant. Lui gros Mailey, moi petite Femmeley. Heureuse de vous revoir, monsieur Gros Homme.

Enid et Malone écoutaient stupéfaits, mais il était impossible d'être nerveux, étant donné la manière parfaitement normale dont la société se comportait. La voix était très fluette et très haute, plus fluette et plus haute qu'aucune voix de tête artificielle. C'était la voix d'une petite fille. Incontestablement. Et il était incontestable qu'il n'y avait pas de petite fille dans la pièce. À moins qu'après l'extinction de la bougie ?... Mais la voix semblait venir du milieu de la table. Comment un enfant aurait-il pu se loger là ?

– C'est facile de venir ici, monsieur Nouveau Venu, dit la voix qui répondit à la question informulée de Malone. Papa est un homme fort. Papa a fait venir sa Petite dans la table. Maintenant, je montre ce que papa n'est pas capable de faire.

– Le porte-voix monte ! cria Bolsover.

Le petit cercle de peinture lumineuse s'élevait sans bruit dans l'air, et il se balançait au-dessus de leurs têtes.

– Monte et frappe le plafond ! cria Bolsover.

Il monta plus haut, et tous entendirent le choc du métal contre le plafond. Alors la voix fluette parla d'au-dessus d'eux :

– Comme il est malin, mon papa ! Papa avait une canne à pêche, et il a monté le porte-voix jusqu'au plafond. Mais comment a-t-il fabriqué la voix, ah ? Qu'est-ce que vous en dites, gentille demoiselle anglaise ? Tenez, voici un cadeau de la Petite.

Quelque chose de léger tomba sur les genoux d'Enid. Elle posa la main dessus.

– C'est une fleur, un chrysanthème. Merci Petite !

– Est-ce un apport ? demanda Mailey.

– Non, non, monsieur Mailey ! répondit Bolsover. Les chrysanthèmes étaient dans le vase sur l'harmonium. Parlez-lui, mademoiselle Challenger ! Maintenez les vibrations.

– Qui êtes-vous, Petite ! interrogea Enid, les yeux tournés vers la tache qui se déplaçait au-dessus d'elle.

– Une petite fille noire. Une petite fille noire de huit ans.

– Allons, ma chérie ! protesta M^{me} Bolsover de sa voix chaude et câline. Vous aviez déjà huit ans quand vous êtes venue ici pour la première fois, il y a des années de cela.

– Des années pour vous. Mais pour moi tout ne fait qu'un seul temps. Mais je dois faire mon travail comme une petite fille de huit ans. Quand j'aurai fait tout mon travail, alors la Petite deviendra la Grande. Nous n'avons pas un temps, ici, comme vous, vous le comptez. J'ai toujours huit ans.

– D'ordinaire, ils grandissent exactement comme nous sur cette terre, dit Mailey. Mais s'ils ont à accomplir un travail spécial qui nécessite un enfant, ils restent enfants. C'est une sorte de développement suspendu.

– C'est moi. Moi, le développement suspendu, dit fièrement la voix. J'apprends du bon vocabulaire quand le M. Gros Homme est ici.

Ils se mirent tous à rire. C'était l'association la plus ingénue, la plus libre du monde. Malone entendit la voix d'Enid qui lui chuchotait à l'oreille :

– Pincez-moi de temps en temps, Edward. Juste pour que je sois sûre que je ne rêve pas.

– Mais il faut que je me pince aussi, moi !

– Et votre chanson, Petite ? demanda Bolsover.

– Oh ! oui, c'est vrai ! La Petite va chanter pour vous.

Elle entama une chanson simplette mais la voix faiblit, poussa un couic, tandis que le porte-voix retombait sur la table.

– Ah ! l'énergie est en perte de vitesse ! dit Mailey. Je pense qu'un peu de musique nous remettra en forme. *Conduis-nous, Douce Lumière, Smiley !*

Ils chantèrent ensemble ce beau cantique. À la fin du verset, une chose stupéfiante survint... Stupéfiante au moins pour les novices, quoiqu'elle ne suscitât aucun commentaire de la part du cercle.

Le porte-voix brillait encore sur la table, mais deux voix, apparemment celles d'un homme et d'une femme, fusèrent dans l'air au-dessus d'eux et se joignirent harmonieusement au chœur. Le cantique terminé, tout redevint une fois de plus silence et attente tendue.

Une voix grave s'éleva de l'obscurité. C'était la voix d'un Anglais cultivé ; une voix bien modulée qui s'exprimait d'une manière que le pauvre Bolsover aurait été bien incapable de contrefaire.

– Bonsoir mes amis. L'énergie semble bonne aujourd'hui.

– Bonsoir Luc, bonsoir ! crièrent-ils tous.

– C'est notre guide qui nous enseigne, expliqua Bolsover. Un esprit supérieur qui vient de la sixième sphère pour nous instruire.

– Je vous semble peut-être supérieur, dit la voix. Mais que suis-je en revanche à l'égard de ceux qui m'instruisent ? Il ne s'agit pas de ma sagesse. Ne me créditez point d'une sagesse personnelle. Je ne fais que la transmettre.

– C'est toujours comme cela, dit Bolsover. Jamais de prétention ni d'épaté. Voilà un signe de supériorité.

– Je vois que vous avez avec vous deux journalistes. Bonsoir, jeune demoiselle ! Vous ne savez rien de votre propre pouvoir ni de votre destinée. Vous les découvrirez ! Bonsoir, monsieur. Vous voici au seuil du grand savoir. Y a-t-il un sujet sur lequel vous désireriez que je dise quelques mots ? Je vois que vous prenez des notes...

De fait, Malone avait libéré sa main dans l'obscurité et il notait en sténo les divers épisodes de la soirée.

– De quoi parlerai-je ?

– De l'amour et du mariage, suggéra M^{me} Bolsover, en poussant son mari du coude.

– Eh bien ! je dirai donc quelques mots là-dessus. Je ne parlerai pas longtemps car d'autres attendent, la pièce est bondée d'esprits. Je voudrais vous faire comprendre qu'il existe un homme, mais seulement un, pour chaque femme ; et seulement une femme pour chaque homme. Quand ces deux êtres se rencontrent, ils s'envolent ensemble et ne font qu'un à travers la chaîne sans fin de l'existence. Jusqu'à leur rencontre, toutes leurs unions respectives ont été de simples accidents sans signification. Plus ou moins tôt, chaque couple se compose. Il se peut que ce ne soit pas ici. Il se peut que ce soit dans la sphère suivante, où les sexes se rencontrent comme sur la terre. Ou encore plus tard. Mais chaque homme, chaque femme possède sa propre affinité et la trouvera. Des mariages sur la terre, à peine un sur cinq demeure éternel. Les autres sont des accidents. Le mariage réel est celui de l'âme et de l'esprit. Les actes sexuels sont des symboles purement externes qui ne signifient rien et sont ridicules, voire pernicious, quand manque l'objet qu'ils devraient symboliser. Suis-je clair ?

– Très clair, répondit Mailey.

– Certains, dans cette pièce, ont un mauvais partenaire. D'autres n'en ont pas du tout, ce qui est préférable à ne pas avoir le bon. Mais tous, tôt ou tard, auront le bon partenaire. Ne croyez pas que vous serez obligatoirement accompagnée de votre mari actuel quand vous changerez de sphère.

– Ah ! que Dieu en soit loué ! Dieu soit béni ! cria une voix.

– Madame Melder, ici c'est l'amour, l'amour réel et vrai, qui nous unit. En bas, votre mari va son chemin. Vous allez du vôtre. Vous êtes sur des plans séparés. Un jour vous trouverez chacun votre partenaire, quand votre jeunesse sera revenue... ici !

– Vous parlez de l'amour. Entendez-vous par là l'amour sexuel ?

– Où allons-nous ! grommela M^{me} Bolsover.

– Ici, il n'y a pas d'enfants qui naissent. Ils ne naissent que sur le plan de la terre. C'est à cet aspect du mariage que se référait le Grand Professeur quand il disait : « Il n'y aura plus de mariages ni de dots de mariage ! » Non, il s'agit de quelque chose de plus pur, de plus merveilleux : une unité d'âmes, une fusion d'intérêts et de savoir sans que l'individu en pâtisse. Quand vous en approchez-vous le plus près ? À la première passion élevée, trop belle pour s'exprimer physiquement, qu'éprouvent deux amants à l'âme supérieure lorsqu'ils se rencontrent. Ils trouvent ensuite une expression moins haute, mais toujours ils sauront au fond de leurs cœurs que leur première communion d'âmes était la plus belle. Ainsi en est-il pour nous. Avez-vous une question à me poser ?

– Et si une femme aime également deux hommes, qu'advient-il ? demanda Malone.

– Cela arrive rarement. Presque toujours elle sait lequel est le plus proche d'elle. Si elle en aime pourtant deux également, ce serait alors la preuve qu'aucun de ces deux n'est son affinité réelle, car celui qui lui est « promis » se tient très au-dessus de tous les autres hommes. Bien sûr, si elle...

Ici la voix s'évanouit et le porte-voix tomba.

– Chantons *Les anges sont tout autour de nous*, cria Bolsover. Smiley, tapez sur ce vieil harmonium. Les vibrations sont à zéro !

Un peu de musique, un peu de silence, puis une voix lugubre. Jamais Enid n'avait entendu de voix aussi triste. Les sons s'égrenaient comme des mottes de terre retombant sur un cercueil. D'abord ce ne fut qu'un murmure grave qui se transforma en une prière, sans doute une prière en latin car par deux fois, revint le mot *Domine* et une fois le mot *peccavimus*. La pièce baignait dans une atmosphère indescriptible de désolation.

– Au nom du Ciel, qu'est-ce que c'est ça ? cria Malone. Le cercle partageait son étonnement.

– Un pauvre diable qui est sorti des sphères inférieures, j'imagine ! répondit Bolsover. Les orthodoxes disent que nous devrions les éviter. Moi, je pense que nous devrions les aider.

– Bien parlé ! fit Mailey. Essayons, vite !

– Pouvons-nous faire quelque chose pour vous, ami ?

Un silence fut la seule réponse.

– Il ne sait pas. Il ne comprend pas ce qui se passe. Où est Luc ? Lui saura quoi faire.

– Qu'y a-t-il, ami ? demanda aussitôt la voix agréable du guide.

– Il y a ici un pauvre type. Nous voudrions l'aider.

– Ah ! oui. Il est venu des ténèbres extérieures, expliqua Luc avec un intérêt sympathique. Il ne sait pas. Il ne comprend pas. On arrive ici avec une idée fixe et, quand on s'aperçoit que la réalité est très différente de ce qui a été enseigné dans les temples ou les églises, on se trouve impuissant. Il y en a qui s'adaptent ; ils évoluent. D'autres ne s'adaptent pas et ils continuent à errer, inchangés, comme cet homme. C'était un clergyman à l'esprit très étroit, très bigot...

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Il ne sait pas qu'il est mort. Il marche dans des brumes. Tout lui est un mauvais rêve. Depuis des années il est ainsi. Il a l'impression que c'est une éternité.

– Pourquoi ne lui dites-vous pas... ne l'instruisez-vous pas ?

– Nous ne pouvons pas. Nous...

Le porte-voix tomba.

– Musique, Smiley, musique !... Maintenant, les vibrations devraient être meilleures.

– Les esprits supérieurs ne peuvent atteindre les esprits liés à la terre, expliqua Mailey. Ils sont dans des zones de vibrations différentes. C’est nous qui sommes près d’eux, et qui pouvons les aider.

– Oui ! Vous ! cria la voix de Luc.

– Monsieur Mailey, parlez-lui. Vous le connaissez !

Le murmure avait repris avec la même monotonie obsédante.

– Mon ami, je voudrais vous dire un mot... commença Mailey d’une voix ferme et forte.

Le murmure s’arrêta ; chacun sentit que la présence invisible concentrait son attention.

– Ami, reprit Mailey, nous sommes navrés de votre condition. Vous avez suivi votre chemin. Vous nous voyez et vous vous demandez pourquoi nous ne nous voyons pas. Vous êtes dans l’autre monde. Mais vous ne le savez pas, parce qu’il ne ressemble guère à celui que vous attendiez. Vous n’y avez pas été reçu comme vous vous l’étiez imaginé. C’est parce que votre imagination était erronée. Comprenez que tout est bien et que Dieu est bon et que tout le bonheur est à votre portée si vous élevez votre esprit et priez pour demander du secours. Par-dessus tout, pensez moins à votre propre état, et davantage aux pauvres âmes qui vous entourent.

Un silence s’ensuivit et Luc reprit la parole.

– Il vous a entendu. Il voudrait vous remercier. Il a maintenant un aperçu de son état. Cet aperçu se développera en lui. Il désire savoir s’il peut revenir ici.

– Oui ! oui ! s’écria Bolsover. Nous en avons déjà plusieurs qui nous mettent au courant de leurs progrès. Que Dieu vous bénisse, ami ! Venez aussi souvent que vous le pourrez.

Le murmure avait cessé ; un sentiment de paix flottait dans l’air. Et la voix aiguë de la Petite se fit entendre à nouveau :

– Il y a encore beaucoup d’énergie. Nuage rouge est ici. Il peut montrer ce qu’il est capable de faire, si papa le désire.

– Nuage rouge est notre contrôle indien, notre spécialiste des phénomènes purement physiques. Vous êtes ici, Nuage rouge ?

Trois bruits mats, retentissants comme des coups de marteau sur du bois, surgirent de l’obscurité.

– Bonsoir, Nuage rouge !

Une nouvelle voix, lente, saccadée, travaillée, résonna au-dessus d’eux.

– Bonsoir, chef ! Comment va la squaw ? comment vont les papoues ? Il y a des visages bizarres ce soir dans ton wigwam.

– Ils cherchent à savoir, Nuage rouge. Pouvez-vous montrer ce que vous êtes capable de faire ?

– Je vais essayer. Attends un peu. Je ferai ce que je pourrai. De nouveau un long silence s'écoula dans l'attente. Puis les novices se trouvèrent encore face au miraculeux.

Une lueur rouge terne brilla dans l'obscurité. Apparemment, c'était une traînée de vapeur lumineuse. Elle s'inclinait en planant d'un côté à l'autre. Puis elle se condensa progressivement pour former un disque circulaire de la taille d'une lanterne sourde. Elle ne projetait aucune réflexion autour d'elle : elle n'était qu'un cercle bien dessiné dans la nuit. Une fois elle s'approcha du visage d'Enid, et Malone la vit nettement de profil.

– Mais il y a une main qui la tient ! s'écria-t-il.

Tous ses soupçons revinrent.

– Oui, il y a une main matérialisée, confirma Mailey. Je l'ai vue distinctement.

– Voudriez-vous qu'elle vous touche, monsieur Malone ?

– Oui.

La lueur s'éteignit ; un instant plus tard, Malone sentit une pression sur sa main. Il ouvrit sa paume et sentit nettement trois doigts qui se posaient dessus : des doigts doux et chauds d'adulte. Il referma ses propres doigts ; la main sembla se fondre, se dissoudre sous cette étreinte.

– Elle est partie ! murmura-t-il en haletant d'émotion.

– Oui ! Nuage rouge n'est pas très fort pour les matérialisations. Peut-être ne lui donnons-nous pas l'énergie convenable. Mais ses lumières sont excellentes.

D'autres lueurs avaient jailli de l'obscurité. Il y en avait de différentes sortes : des vapeurs lumineuses qui se déplaçaient lentement, des petites étincelles qui dansaient comme des feux follets. Au même moment, les deux visiteurs sentirent qu'un vent froid passait sur leurs figures. Ce n'était pas une illusion, car les cheveux d'Enid flottèrent en travers de son front.

– Vous sentez le vent qui s'engouffre, dit Mailey. Quelques-unes de ces lueurs pourraient passer pour des langues de feu, n'est-ce pas ? La Pentecôte ne paraît donc plus une chose si éloignée dans le temps, ni si impossible...

Le tambourin s'était élevé dans l'air, et la tache des points lumineux révélait qu'il tournait sur lui-même. Bientôt il redescendit et toucha leurs têtes à tour de rôle. Puis, avec un tintement bizarre, il se reposa sur la table.

– Pourquoi un tambourin ? observa Malone. On dirait qu’il faut toujours un tambourin.

– C’est un petit instrument qui convient particulièrement, expliqua Mailey. Le seul dont le bruit montre automatiquement où il vole. Je n’en vois pas d’autre qui soit plus efficace, sauf une boîte à musique.

– Notre boîte qui vole est quelque chose d’assez étonnant, dit M^{me} Bolsover. Elle est lourde !

– Elle pèse neuf livres, dit Bolsover. Eh bien ! je crois que nous avons terminé. Je ne pense pas que nous obtenions davantage ce soir. Ça n’a pas été une mauvaise séance : plutôt ce que j’appellerais une séance d’une bonne moyenne. Mais nous devons attendre un peu avant de rallumer l’électricité... Alors, monsieur Malone, qu’en pensez-vous ? Élevez vos objections avant que nous nous séparions. Je préfère que ce soit maintenant car, vous autres reporters, vous vous mettez souvent des choses dans la tête, vous les y enfouissez quitte à les ressortir plus tard, alors qu’il aurait été si simple d’en discuter sur le moment ! Devant nous, les journalistes sont charmants et très aimables, mais, sitôt le dos tourné, ils nous traitent de filous et d’escrocs...

Malone avait mal à la tête ; il promena sa main sur son front en sueur.

– Je suis ahuri, dit-il. Et impressionné. Impressionné, cela oui ! J’avais lu certaines choses, mais c’est très différent quand on les voit. Ce que je considère comme le plus important, c’est votre sincérité évidente, à vous tous, et votre équilibre mental. Personne ne peut les mettre en doute.

– Allons, nous progressons ! sourit Bolsover.

– J’essaie d’imaginer les objections que soulèveraient les gens qui n’ont pas assisté à cette séance. J’aurai à leur répondre. Tout cela est si différent de nos idées préconçues sur le peuple des esprits !

– Nous devons adapter nos théories aux faits, dit Mailey. Jusqu’à maintenant, nous avons fait le contraire, et adapté les faits à nos théories. Rappelez-vous que nous avons eu affaire, ce soir – avec tout le respect que nous devons à nos chers hôtes ! – à un type d’esprits simples, primitifs, liés à la terre, qui a ses coutumes bien définies, mais qui ne doit pas être pris pour le type moyen. Vous ne prenez pas pour l’Anglais moyen le porteur que vous voyez sur le quai en débarquant...

– Il y a Luc, interrompit Bolsover.

– Ah ! oui ! Luc est, bien sûr, de beaucoup supérieur. Vous l’avez entendu et pouvez juger. Quoi d’autre, monsieur Malone ?

– Eh bien ! l’obscurité ! Tout se passe dans le noir. Pourquoi toute l’activité médiumnique se déroule-t-elle obligatoirement dans l’obscurité ?

– Vous voulez dire : toute l’activité médiumnique physique ? C’est la seule activité qui exige l’obscurité. Il s’agit d’une nécessité simplement chimique, comme une chambre noire pour la

photographie. Elle préserve la substance physique délicate qui, tirée du corps humain, est la base de ces phénomènes et, à la lumière, se dissoudrait. Un cabinet noir est utilisé dans le but de condenser cette substance vaporeuse et de l'aider à prendre corps. Ai-je été suffisamment clair ?

– Oui, mais tout de même c'est dommage ! L'obscurité donne à toute l'affaire un air de supercherie effroyable.

– Nous travaillons de temps en temps à la lumière, dit Bolsover. Je ne sais pas si notre Petite est déjà partie. Attendons un peu. Où sont les allumettes ?

Il alluma la bougie, dont la flamme les éblouit après cette obscurité prolongée.

– Maintenant, ajouta M. Bolsover, voyons ce que nous pouvons faire.

Il y avait parmi les divers objets éparpillés sur la table une écuelle en bois ; Bolsover la fixa. Tous la fixèrent. Ils s'étaient mis debout, mais personne ne se trouvait à moins d'un mètre d'elle.

– S'il vous plaît, Petite, s'il vous plaît ! s'écria M^{me} Bolsover.

Malone eut du mal à en croire ses yeux. L'écuelle commençait à bouger. Elle frémissait, puis elle tapota la table, exactement comme un couvercle au-dessus d'une casserole d'eau bouillante.

– En l'air, Petite !

Ils battaient tous des mains.

L'écuelle ronde de bois, sous la pleine lumière de la bougie, se souleva et s'arrêta de trembler, comme si elle cherchait son équilibre.

– Trois saluts, Petite !

L'écuelle s'inclina à trois reprises. Puis elle retomba à plat et demeura inerte.

– Je suis très heureux que vous ayez vu cela, dit Mailey. Il s'agit de télékinésie dans une forme simple et décisive.

– Je ne l'aurais jamais cru ! s'écria Enid.

– Moi non plus, ajouta Malone. Monsieur Bolsover, vous avez élargi mon horizon !

– Bravo, monsieur Malone !

– La puissance qui se tient derrière, je l'ignore encore. Mais en ce qui concerne les phénomènes eux-mêmes, je n'ai plus et je n'aurai jamais plus le moindre doute. Je sais qu'ils sont vrais. À tous je souhaite bonne nuit. Il est peu vraisemblable que M^{lle} Challenger et moi nous oublions un jour la soirée que nous avons passée sous votre toit.

Quand ils se retrouvèrent dans l'air glacé, c'était un tout autre monde ; les taxis chargeaient les amateurs de plaisirs qui revenaient du théâtre ou du cinéma. Mailey demeura avec eux tandis qu'ils attendaient une voiture libre.

– Je sais exactement ce que vous ressentez, leur dit-il en souriant. Vous regardez tous ces gens affairés, contents d'eux-mêmes, et vous vous émerveillez de penser comme ils savent peu de chose des possibilités de la vie. Vous avez envie de les arrêter, de leur parler. Mais si vous le faisiez, ils vous prendraient pour un menteur ou pour un fou. Amusante situation, non ?

– Pour l'instant, je suis complètement dérouté.

– Demain matin, vous ne le serez plus. Ces impressions sont éphémères. Vous en arriverez à vous persuader que vous avez rêvé. Allons, au revoir... Et faites-moi savoir si je puis vous être de quelque utilité pour vos études ultérieures.

Sur le chemin du retour, les deux amis – on aurait à peine pu les appeler des amoureux – restèrent absorbés dans leurs pensées. À Victoria Gardens, Malone accompagna Enid jusqu'à la porte de l'appartement, mais il ne rentra pas. Les ricanements de Challenger, qui l'amusaient généralement, lui auraient porté, ce soir-là, sur les nerfs. D'ailleurs il entendit comment, de l'autre côté de la cloison, le professeur accueillait sa fille.

– Alors, Enid, où as-tu mis ton revenant ? Sors-le de ton sac, que je l'examine un peu !

Son aventure de ce soir se termina comme elle avait commencé : sur un énorme rire qui le pourchassa jusque dans l'ascenseur.

Chapitre V – Nos envoyés spéciaux font une expérience remarquable

Malone était assis dans le fumoir du Club littéraire. Il avait devant lui, sur sa table, les impressions manuscrites d'Enid, elles étaient très pénétrantes et très subtiles ; il s'efforçait de les amalgamer avec les siennes. Autour du feu un groupe discutait ferme. Le bruit des conversations ne dérangeait pas le journaliste, le sentiment qu'il appartenait à un monde affairé stimulait à la fois son cerveau et sa plume. Toutefois, comme le groupe aborda bientôt les problèmes psychiques, il lui fut difficile de s'abriter au sein de ses propres réflexions ; aussi se cala-t-il dans son fauteuil pour écouter.

Polter, le célèbre romancier, était au nombre des disputeurs. Homme brillant, il utilisait trop souvent la finesse de son esprit à repousser des vérités d'évidence et à défendre des positions impossibles uniquement par amour de la dialectique. Pour l'instant, il était en train de disserter devant un auditoire admiratif, sinon entièrement docile.

– La science, disait-il, nettoie progressivement le monde des vieilles toiles d'araignées de la superstition. Le monde était quelque chose comme une antique mansarde empoussiérée ; voici qu'à présent le soleil de la science s'y projette, l'inonde de lumière, la poussière se dépose graduellement sur le plancher.

Non sans malice, quelqu'un l'interrompit :

– Par science, vous entendez naturellement des hommes comme sir William Crookes, sir Oliver Lodge, sir William Barrett, Lombroso, Richet, etc. ?

Polter n'avait pas l'habitude d'être contredit.

– Non, monsieur, je n'entends rien d'aussi absurde ! répondit-il. Aucun nom, si éminent soit-il, ne peut prétendre à s'identifier avec la science tant qu'il relève d'une insignifiante minorité de savants.

– Tant qu'il fait figure d'excentrique, en somme ! confirma Pollifex, un artiste qui renvoyait habituellement la balle à Polter.

Mais l'interrupteur, un certain Millworthy, journaliste très indépendant, n'allait pas se laisser réduire si vite au silence :

– En son temps, Galilée fit figure d'excentrique, insista-t-il. Et Harvey un amateur de paradoxes lorsqu'il décrivit, sous les rires moqueurs, la circulation du sang.

– Pour le moment, c'est la circulation et le tirage de la *Daily Gazette* qui sont en jeu, dit Marrible, l'humoriste du club.

– Je ne peux pas imaginer pourquoi on s’occupe de choses pareilles en dehors des tribunaux correctionnels ! renchérit Polter. Il y a là une dispersion d’énergie, une erreur de direction de la pensée humaine entraînée vers des chemins qui ne mènent nulle part. Nous ne manquons pas de matériaux d’évidence à examiner. Voilà notre travail ; poursuivons-le et ne nous en laissons pas distraire.

Atkinson, le chirurgien, faisait partie du cercle ; jusque-là il avait écouté en silence, mais il se décida à intervenir.

– Je pense que les savants devraient consacrer plus de temps aux problèmes psychiques.

– Moins ! répliqua Polter.

– Moins que rien, alors ? Ils les ignorent. Récemment, j’ai eu une série d’exemples de rapports télépathiques que je désirais soumettre à la Société royale. Mon collègue Wilson, zoologue, avait aussi une communication à lire. Nous sollicitâmes en même temps l’autorisation de parler : à lui elle fut accordée, et à moi refusée. Sa communication avait pour titre : « Le système reproductif du bousier. »

Un éclat de rire général salua cette précision.

– Normal ! fit Polter. L’humble bousier est, au moins, un fait. Dans le psychisme, il n’y a pas de faits.

– Vous avez sûrement une base solide pour une opinion aussi définitive ! susurra le malicieux Millworthy d’une voix de velours. J’ai peu de temps pour lire, pourriez-vous m’indiquer lequel des trois livres du Dr Crawford vous me recommanderiez ?

– Je n’ai jamais rien lu de ce type-là.

Millworthy simula un étonnement véhément.

– Comment, mon cher ! Jamais rien lu ?... Mais c’est une autorité en la matière, la seule, l’unique autorité ! Si vous avez besoin de simples expériences de laboratoire, prenez ses livres. Jamais rien lu ?... Autant dicter la loi en zoologie sans avoir jamais lu Darwin !

– Il ne s’agit pas d’une science ! protesta Polter.

– Ce qui réellement n’est pas de la science, déclara Atkinson non sans chaleur, c’est de dicter la loi sur des problèmes que vous n’avez pas étudiés ! C’est par de tels procédés que j’ai été conduit au spiritisme ; j’ai comparé cette ignorance dogmatique avec la sérieuse recherche de la vérité qu’ont engagée les grands spirites. Beaucoup d’entre eux ont réfléchi pendant vingt ans de leur vie avant de conclure.

– Mais leurs conclusions sont sans valeur, puisqu’elles confirment une opinion déjà arrêtée.

– Mais chacun d’eux a lutté longtemps avant d’arrêter son opinion ! J’en connais plusieurs, tous ont hésité avant d’être convaincus.

Polter haussa les épaules.

– Ma foi, ils peuvent bien avoir leurs revenants si cela leur fait plaisir, pourvu qu’ils me laissent les pieds solidement fixés au sol.

– Ou enlisés dans la boue, dit Atkinson.

– Je préférerais, repartit Polter, être enlisé dans la boue avec des gens sains d’esprit plutôt que flotter dans l’air avec des fous ! Je connais aussi quelques spirites ; selon moi, on peut les classer en deux catégories égales : des fous et des coquins.

Malone avait écouté avec intérêt d’abord, ensuite avec une indignation grandissante. Brusquement il prit feu.

– Écoutez-moi, Polter ! s’écria-t-il tournant son fauteuil vers le cercle. Ce sont des sots dans votre genre qui freinent le progrès du monde. Vous admettez que vous n’avez rien lu sur les problèmes psychiques et je jurerais bien que vous n’en avez rien vu non plus ! Pourtant vous utilisez votre crédit et votre réputation pour tomber à bras raccourcis sur des gens qui, quels qu’ils soient par ailleurs, sont assurément très sérieux et très réfléchis.

– Oh ! s’exclama Polter. Je ne savais pas que vous étiez allé aussi loin. Vous n’osez pas parler ainsi dans vos articles. Vous êtes donc spirite ! À vous lire, on ne le croirait pas !

– Je ne suis pas spirite mais je me pique d’être un journaliste honnête, ce que vous n’avez jamais été. Vous traitez les spirites de fous ou de coquins, mais, pour autant que je sache, vous n’êtes pas digne de cirer les souliers de certains adeptes du spiritisme.

– Allons, allons, Malone ! crièrent deux ou trois voix.

Mais Polter se dressa sur ses pieds.

– Ce sont des hommes comme vous qui font de ce club un désert ! s’écria-t-il en se dirigeant vers la porte. Jamais je ne reviendrai ici pour me faire insulter.

– Vous avez gagné, Malone !

– J’avais envie de lui botter le derrière pour qu’il sorte plus vite. De quel droit foulerait-il impunément aux pieds les sentiments et les croyances d’autrui ? Il a réussi mieux que beaucoup d’entre nous et il s’imagine qu’il nous fait un grand honneur en venant parmi nous !

– Cher vieil Irlandais ! dit Atkinson en reposant sa main sur l'épaule de Malone. « Calme-toi, calme-toi, esprit inquiet !¹⁰ ». Mais je voulais vous dire un mot. En réalité, j'attendais dans ce groupe pour ne pas vous déranger.

– Dérangé ! Je l'ai été suffisamment ! s'exclama Malone. Comment aurais-je pu travailler, avec ce maudit âne qui s'est mis à braire à mes oreilles ?

– Écoutez ! J'ai obtenu de Linden, le médium célèbre dont je vous ai parlé, une place pour le Collège psychique ce soir. J'ai eu une invitation supplémentaire. Est-ce que cela vous intéresserait de venir ?

– Naturellement !

– En réalité, j'ai deux invitations supplémentaires. Si Polter n'avait pas été si offensant tout à l'heure, je lui aurais proposé de nous accompagner. Linden passe volontiers sur les sceptiques, mais il ne tolère pas les railleurs. Qui pourrions-nous emmener ?

– M Challenger ! Vous savez que nous travaillons ensemble.

– Parfait. Vous la préviendrez ?

– Entendu.

– C'est à sept heures. Au Collège psychique. Vous connaissez l'endroit, près de Holland Park.

– Oui, j'ai l'adresse. Eh bien ! d'accord. M^{lle} Challenger et moi-même nous serons là-bas à sept heures.

Voici donc nos envoyés spéciaux sur une nouvelle aventure psychique. Ils commencèrent par prendre Atkinson chez lui, dans Wimpole Street, puis ils traversèrent la ville en direction de Holland Park. Leur taxi les arrêta devant une majestueuse demeure victorienne, un peu en retrait. Une domestique bien stylée les fit entrer dans le vestibule dont le parquet ciré et le linoléum impeccable brillaient sous la lumière tamisée d'une grande lampe à abat-jour coloré ; une statuette en marbre blanc miroitait dans un angle. Enid se dit que cet établissement était bien tenu, aménagé avec goût, et qu'à sa tête il y avait sûrement une direction capable. La direction revêtit l'aspect d'une aimable dame écossaise qui les accueillit dans le vestibule et salua M. Atkinson comme un vieil ami. Elle fut présentée aux journalistes sous le nom de M^{me} Ogilvy. Malone avait déjà entendu raconter comment cette dame et son mari avaient fondé et organisé cet institut remarquable – le véritable centre d'expériences psychiques de Londres – sans regarder aux frais ni au travail.

– Linden et sa femme sont en haut, dit M^{me} Ogilvy. Il semble croire que les conditions sont favorables. Les autres sont dans le salon. Voulez-vous les rejoindre quelques instants ?

Pour assister à la séance, il y avait du monde. Certains, vieux étudiants en choses psychiques, témoignaient d'un calme intérêt. D'autres, des débutants, regardaient autour d'eux avec des yeux excités et se demandaient ce qui allait se passer. Près de la porte se tenait un homme de grande taille, à la barbe rousse et au visage ouvert, c'était Algernon Mailey. Il serra la main aux nouveaux arrivants.

– Une deuxième expérience, monsieur Malone ? Je pense que vous avez fait un compte rendu très équitable de la dernière. Vous êtes encore un néophyte, mais vous voilà derrière les portes du temple. Avez-vous peur, mademoiselle Challenger ?

– Si vous êtes assis auprès de moi, je crois que je n'aurai pas peur, répondit-elle.

Il rit.

– Bien sûr, une séance de matérialisation est différente de toute autre, plus impressionnante en un sens. Vous la trouverez très instructive, Malone, parce qu'elle comporte des photographies psychiques et des sujets de cet ordre. D'ailleurs, vous devriez tâcher d'obtenir un portrait psychique.

– J'ai toujours cru que cela au moins était du trucage.

– Au contraire ! Je dirais que c'est le mieux établi de tous les phénomènes, celui qui laisse une preuve permanente. J'ai subi l'épreuve une bonne douzaine de fois dans des conditions différentes... Le seul inconvénient n'est pas qu'il pourrait se prêter au trucage, mais qu'il permettrait à des journalistes malintentionnés d'en faire une exploitation sensationnelle... Vous n'en voyez pas ici, n'est-ce pas ?

– Non, personne de la presse.

– La grande et jolie femme, là-bas, est la duchesse de Rossland. Puis voici lord et lady Montnoir, près du feu. Ce sont vraiment de bonnes gens, qui comptent parmi les très rares représentants de l'aristocratie à avoir montré pour notre affaire du sérieux et du courage moral. Cette dame bavarde, c'est M^{lle} Badley, qui ne vit que pour les séances, une femme du monde blasée en quête de sensations nouvelles ; on la voit toujours, on l'entend toujours et elle est toujours aussi vide... Je ne connais pas les deux hommes ; quelqu'un m'a assuré qu'ils étaient chercheurs à l'Université. Cet homme corpulent avec la dame en noir est sir James Smith, ils ont perdu deux fils à la guerre. Le personnage grand et sombre est un homme étrange qui s'appelle Barclay et qui habite, je crois, une pièce du collège d'où il sort rarement pour une séance.

– Et l'homme aux lunettes d'écailles ?

– C'est un âne pompeux qui s'appelle Weatherby. Il fait partie de ceux qui se tiennent aux confins de la franc-maçonnerie ; il ne parle que sous forme de murmures indistincts et il respecte les mystères là où ils n'existent pas. Le spiritisme, avec ses mystères aussi réels que redoutables, lui paraît une doctrine vulgaire parce qu'elle console les pauvres gens ; mais il aime lire des articles sur le rite écossais. Son prophète est Eliphaz Levi.

– Ce doit être un homme fort cultivé ! dit Enid.

– Surtout fort idiot. Mais... Hello ! Voici des amis communs.

Les deux Bolsover venaient d'arriver. Rien de tel que le spiritisme pour faire sauter les barrières sociales ! La femme de ménage qui possède un pouvoir psychique s'y révèle supérieure au millionnaire qui l'emploie. Instantanément les Bolsover et les aristocrates fraternisèrent. La duchesse était en train de chercher à se faire inviter dans le groupe « familial » de l'épicier, lorsque M^{me} Ogilvy entra avec un air effaré.

– Je crois que tout le monde est là, dit-elle. Il est l'heure de monter.

La pièce réservée pour la séance était une chambre vaste et confortable, avec des chaises disposées en cercle et un divan tendu de rideaux qui servait de cabinet noir. Le médium et sa femme attendaient. M. Linden avait de gros traits doux, une charpente solide, des yeux bleus rêveurs et des cheveux filasses bouclés qui grimpaient en pyramide vers le sommet de la tête, mais il ne portait ni la barbe ni des favoris ni une moustache ; il avait dépassé la quarantaine. Sa femme était légèrement plus jeune ; elle avait le regard aigu et maussade d'une ménagère fatiguée ; lorsqu'elle regardait son mari, elle était toute adoration. Son rôle consistait à expliquer, et à veiller aux intérêts du médium quand il était inconscient.

– Les assistants feront bien de prendre leurs places, dit Linden. Si vous pouvez alterner les sexes, cela vaudrait mieux. Ne croisez pas les genoux, vous interrompriez le courant. Pour le cas où vous auriez une matérialisation, ne vous en saisissez pas : vous pourriez me blesser.

Les deux chercheurs de l'Université se regardèrent d'un air entendu. Mailey le remarqua.

– Il a tout à fait raison, dit-il. J'ai vu deux cas d'hémorragie dangereuse chez un médium, provoqués justement par ce motif.

– Pourquoi ? demanda Malone.

– Parce que l'ectoplasme est tiré du médium. Il revient sur lui comme une bande élastique claquée. S'il passe à travers la peau, le médium n'a qu'un bleu. Par une membrane muqueuse, il saigne.

– Et si l'ectoplasme ne passe nulle part, il n'a rien du tout ! fit l'un des chercheurs avec un petit rire.

– Je voudrais expliquer en quelques mots la méthode qui va être utilisée, déclara M^{me} Ogilvy quand chacun fut assis. M. Linden n'entre pas dans le cabinet noir. Il est assis à côté ; et puisqu'il tolère une lampe rouge, vous pourrez constater par vous-mêmes qu'il ne quitte pas son siège. M^{me} Linden est assise de l'autre côté. Elle est là pour diriger et expliquer. Tout d'abord, nous voudrions que vous consentiez à visiter le cabinet noir. L'un d'entre vous fermera la porte et gardera la clé.

Le cabinet se révéla être une simple tente, isolée du mur et installée sur une plate-forme solide. Les chercheurs furetèrent, cognèrent sur le plancher : tout sembla stable.

– À quoi sert ce cabinet noir ? s'enquit Malone à voix basse.

– De réservoir et de condensateur pour la vapeur ectoplasmique qui s'échappe du médium ; autrement, elle se répandrait dans toute la pièce.

– On a dit également qu'il servait à d'autres fins, murmura l'un des chercheurs, qui avait entendu l'explication de Mailey.

– C'est exact, répondit Mailey avec philosophie. C'est pourquoi je suis partisan des plus grandes précautions, et j'approuve cette supervision par les assistants.

– Ma foi, si le médium se tient à l'extérieur, je ne vois pas comment il pourrait y avoir supercherie...

Les deux chercheurs opinèrent.

Donc le médium était assis d'un côté de la petite tente, et sa femme de l'autre. L'électricité s'éteignit ; seule une petite ampoule rouge près du plafond projeta sa lumière pâlotte sur les silhouettes rassemblées ; les yeux s'accommodèrent ; chacun fut bientôt à même de suivre les détails.

– M. Linden commencera par un peu de lecture, annonça M^{me} Linden.

Avec ses mains croisées sur son ventre et son air de propriétaire, elle ressemblait à un mannequin de cire. Enid s'en amusa.

Linden, qui n'était pas en transe, débuta par de la clairvoyance qui ne se révéla pas fameuse. Il pouvait se faire que l'influence combinée de divers types d'assistants fût déroutante. C'est en tout cas l'excuse qu'il s'accorda quand plusieurs de ses descriptions ne furent authentifiées par personne. Mais Malone fut davantage choqué par celles qui furent reconnues ; les mots étaient littéralement mis dans la bouche du médium ; certes, la faute en incombait plus à la passion des intéressés qu'à la rouerie de Linden, mais il n'en était pas moins déconcerté.

– Je vois un jeune homme avec des yeux bruns et une moustache tombante.

– Oh ! chéri ! chéri ! Es-tu revenu ? s'écria M^{lle} Badley. Oh ! il a un message ?

– Il vous envoie toute sa tendresse et il ne vous oublie pas.

– Oh ! mais bien sûr ! C'est tellement ce que ce cher enfant aurait dit lui-même !...

Et elle ajouta pour la société, en minaudant :

– Mon premier amour ! Il ne manque jamais de venir. M. Linden l’a amené ici je ne sais combien de fois.

– Il y a sur la gauche un jeune garçon en kaki. Sur sa tête je vois un signe : ce pourrait être une croix de Saint-André.

– Jim ! C’est certainement Jim ! cria lady Smith.

– Oui. Il fait un signe d’assentiment.

– Et la croix de Saint-André est probablement une hélice, dit sir James. Il était dans l’armée de l’air.

Malone et Enid étaient plutôt mécontents de cette méthode. Mailey ne dissimula pas sa désapprobation.

– Ce n’est pas bon ! chuchota-t-il à Enid. Mais attendez un peu ! Vous aurez mieux !

Il y eut ensuite plusieurs bonnes reconnaissances, puis quelqu’un ressemblant à Summerlee fut décrit à l’intention de Malone. Mais le journaliste n’en tint pas compte, car Linden avait pu se trouver parmi les spectateurs de M^{me} Debbs.

– Attendez ! ne cessait de lui répéter Mailey.

– Le médium va maintenant tenter de matérialiser, déclara M^{me} Linden. Si des formes extérieures apparaissent, je vous prie de ne pas les toucher, sauf si on vous le demande. Victor vous dira si vous pouvez le faire. Victor est le contrôle du médium.

Le médium s’était affaissé sur sa chaise ; il se mit à respirer par de longues, profondes aspirations sifflantes et il expulsait l’air entre ses lèvres rapprochées. Finalement, il donna l’impression d’avoir sombré dans le coma, son menton reposait sur sa poitrine. Puis il parla, d’une voix qui parut mieux modulée et plus cultivée qu’auparavant.

– Bonsoir à tous ! fit la voix.

Un murmure général répondit :

– Bonsoir, Victor !

– Je crains que les vibrations ne soient pas très harmonieuses. L’élément sceptique est représenté ici ; mais comme il n’est pas prédominant, nous espérons avoir néanmoins de bons résultats. Martin Lightfoot fait tout ce qu’il peut.

– C’est le contrôle indien, chuchota Mailey.

– Je crois que vous m’aideriez si vous mettiez en route le tourne-disque. Un cantique serait préférable ; mais je n’élève aucune objection contre de la musique séculière. Donnez-nous ce que vous préférez, madame Ogilvy.

On entendit le frottement d’une aiguille qui avait du mal à trouver son sillon. Et puis *Conduis-nous, Douce Lumière* s’ébaucha sur le gramophone. L’assistance se joignit au chant, sans enthousiasme. Alors M^{me} Ogilvy le remplaça par *Ô Dieu, notre Espérance dans le passé*.

– Il leur arrive de changer eux-mêmes les disques, dit M^{me} Ogilvy. Mais ce soir, il n’y a pas assez d’énergie.

– Oh ! si, fit la voix. Il y a assez d’énergie, madame Ogilvy ! Mais nous voudrions la conserver pour les matérialisations. Martin dit qu’elles sont en train de se composer.

À cet instant, le rideau de face du cabinet noir commença à s’agiter. Il se gonflait comme une voile sous un fort vent. D’ailleurs, tous les assistants reçurent une impression de froid.

– Il fait très frais, murmura Enid, en frissonnant.

– Ce n’est pas une impression subjective, répondit Mailey. M. Harry Price l’a mesurée sur des thermomètres. Et aussi le professeur Crawford.

– Mon Dieu ! cria une voix stupéfaite.

Cette exclamation émanait du fameux amateur de mystères, il se trouvait soudain aux prises avec un vrai mystère. En effet, les rideaux du cabinet s’étaient écartés, et une silhouette humaine s’était glissée silencieusement dehors. Le médium se profilait nettement d’un côté, et M^{me} Linden, qui avait sauté sur ses pieds, de l’autre. Entre eux, cette petite silhouette noire, hésitante, semblait terrifiée par sa propre situation. M^{me} Linden lui parla pour la rassurer.

– N’ayez pas peur, ma chère. Tout va bien. Personne ne vous fera du mal.

Elle expliqua à la société :

– C’est quelqu’un qui n’était jamais revenu sur la terre. Naturellement, tout lui paraît très étrange. Aussi étrange que si nous avions été brusquement transportés dans l’au-delà... Tout va bien, ma chère. Vous prenez des forces, je vois. Bien !

La silhouette se déplaçait, s’avançait. Chacun était cloué sur place, avec le regard fixe. M^{lle} Badley fut secouée d’un petit rire hystérique. Weatherby s’était adossé à son fauteuil, hoquetant de frayeur. Ni Malone ni Enid n’avaient peur, mais la curiosité les dévorait. C’était une chose extraordinaire que d’entendre le fracas de la vie dans la rue toute proche, et en même temps d’avoir sous les yeux un pareil spectacle.

Lentement, la silhouette faisait le tour de l'assistance. Elle arriva tout près d'Enid, entre l'endroit de l'apparition et la lumière rouge. Enid se pencha ; elle vit clairement sa forme extérieure : c'était la forme d'une femme petite, assez âgée, avec des traits aigus, bien dessinés.

– C'est Suzanne ! cria M^{me} Bolsover. Oh ! Suzanne, ne me reconnais-tu pas ?

La silhouette fit demi-tour et esquissa un signe de tête.

– Oui, ma chérie, c'est ta sœur Suzanne ! cria M. Bolsover. Je ne l'ai jamais vue qu'en noir. Suzanne, parlez-nous !

Elle secoua la tête.

– Ils parlent rarement quand ils viennent pour la première fois, dit M^{me} Linden, dont l'air blasé, vaguement commercial, contrastait avec l'émotion intense du cercle. Je crains qu'elle ne puisse pas tenir longtemps... Ah ! voilà ! Elle est partie.

La silhouette avait disparu. Elle avait marché à reculons vers le cabinet, mais les observateurs eurent l'impression qu'elle s'était enfoncée dans le plancher avant d'avoir atteint les tentures. En tout cas, elle était partie.

– Un disque, s'il vous plaît ! commanda M^{me} Linden.

Tout le monde se détendit. Les assistants se rejetèrent au fond de leurs chaises avec un soupir. Le phonographe diffusa un air entraînant. Tout à coup, les rideaux s'écartèrent et une deuxième silhouette apparut.

C'était une jeune fille, avec des cheveux flottants. Elle avança rapidement vers le centre du cercle avec une assurance parfaite.

M^{me} Linden eut un petit rire satisfait.

– Maintenant, vous allez avoir quelque chose de bon ! dit-elle. Voici Lucile.

– Bonsoir, Lucile ! s'écria la duchesse. Je vous ai vue le mois dernier, vous rappelez-vous ? Lorsque votre médium est venu à Maltraver Towers.

– Oui, oui, madame, je me souviens de vous. Vous avez un petit garçon, Tommy, qui vit avec nous. Non, non ! Il n'est pas mort, madame ! Nous sommes beaucoup plus vivants que vous. Nous disposons de tous les jeux possibles, nous nous amusons beaucoup !

Elle parlait un anglais parfait, sur un timbre aigu.

– Voulez-vous que je vous montre ce que nous faisons là-bas ?

Elle se mit à danser avec grâce, tout en sifflant aussi mélodieusement qu'un oiseau.

– Cette pauvre Suzanne ne pourrait pas en faire autant. Suzanne ne sait pas danser. Mais Lucile sait se servir d’un corps bien composé...

– Vous souvenez-vous de moi, Lucile ? demanda Mailey.

– Je me souviens de vous, monsieur Mailey. Un gros homme avec une barbe rousse.

Pour la deuxième fois de sa vie, Enid dut se pincer pour se convaincre qu’elle ne rêvait pas. Cette gracieuse créature, qui était-elle ? Une réelle matérialisation ectoplasmique, utilisée pour l’instant en guise de machine destinée à exprimer l’âme d’une morte ? Une illusion des sens ? Une fumisterie frauduleuse ? Lucile était venue s’asseoir au centre du cercle. Elle n’avait certainement rien de commun avec la vieille petite dame en noir. Elle était nettement plus grande et blonde. D’ailleurs, le cabinet avait été visité, examiné méticuleusement. Toute supercherie était impossible... Alors, c’était donc vrai ? Mais si c’était vrai, que de nouvelles perspectives ! Ne s’agissait-il pas de la plus grande affaire du monde entier ?

Pendant qu’Enid réfléchissait, Lucile s’était montrée si naturelle et la situation apparaissait tellement normale que les membres les plus nerveux de l’assistance s’étaient relaxés. La jeune fille répondait gaiement aux questions qui l’assaillaient de tous côtés.

– Où habitez-vous, Lucile ?

– Je ferais peut-être mieux de répondre à sa place pour économiser l’énergie, interrompit M^{me} Linden. Lucile a été élevée dans le Dakota du Sud, aux États-Unis, et elle a quitté la terre à l’âge de quatorze ans. Nous avons vérifié quelques-unes de ses déclarations.

– Êtes-vous contente d’être morte, Lucile ?

– Content si je ne pense qu’à moi, oui. Triste pour maman.

– Est-ce que votre mère vous a revue depuis ?

– Ma pauvre maman est comme une boîte fermée, dont Lucile ne peut pas soulever le couvercle.

– Êtes-vous heureuse ?

– Oh ! oui ! Tellement, tellement heureuse !

– Est-il juste que vous puissiez revenir ?

– Si ce n’était pas juste, Dieu le permettrait-il ? Il faut être bien méchant pour poser une pareille question !

– Quelle était votre religion ?

- J'étais catholique romaine.
- Est-ce la bonne religion ?
- Toutes les religions sont bonnes si elles vous rendent meilleurs !
- Ainsi, le choix n'a pas d'importance.
- Ce qui est important, c'est ce que font les gens dans la vie quotidienne, mais pas ce qu'ils croient.
- Dites-nous-en davantage, Lucile !
- Lucile n'a pas beaucoup de temps. D'autres veulent venir. Si Lucile dépense trop d'énergie, les autres en auront moins. Oh ! que Dieu est bon et juste ! Vous, pauvres gens de la terre, vous ne savez pas combien il est bon et juste, parce qu'en bas tout est gris. Mais tout est gris pour votre bien. Tout est gris pour que vous puissiez saisir votre chance de gagner les merveilles qui vous attendent. Mais dans l'au-delà, on peut à peine dire combien il est merveilleux !
- L'avez-vous vu ?
- Le voir ? Comment peut-on voir Dieu ! Non, non, il se tient autour de nous, en nous, en toute chose, mais nous ne le voyons pas. Mais j'ai vu le Christ. Oh ! il est glorieux ! Glorieux !... Maintenant, au revoir...

Elle se tourna vers le cabinet noir et s'enfonça dans les ombres.

C'est alors que Malone vécut une expérience sensationnelle. La silhouette d'une femme petite, brune, assez ronde, émergea lentement du cabinet. M^{me} Linden l'encouragea, puis désigna le journaliste.

- C'est pour vous. Vous pouvez rompre le cercle. Venez vers elle.

Malone avança et regarda l'apparition de face. Il était frappé d'une terreur mystérieuse. Quelques centimètres les séparaient. Cette tête forte, ces formes solides, trapues, lui étaient familières ! Il approcha encore son visage, il la touchait presque. De tous ses yeux il la fixait. Les traits presque fluides semblaient se modeler comme sous les doigts d'un sculpteur invisible.

- Maman ! cria-t-il. Maman !

Instantanément, la silhouette leva les bras dans un geste de joie. Ce mouvement dut détruire son équilibre, elle disparut.

- Elle n'était jamais encore revenue. Elle ne pouvait pas parler, expliqua M^{me} Linden. C'était votre mère.

À demi assommé, Malone regagna son siège. C'est seulement quand ces choses-là vous arrivent que vous en réalisez toute la force... Sa mère ! Depuis dix ans au cimetière, et cependant debout près de lui. Pouvait-il jurer que c'était sa mère ? Non, il ne pouvait pas le jurer. Était-il moralement certain que c'était sa mère ? Oui, il avait une certitude morale. Il se découvrit rompu.

Mais d'autres merveilles le divertirent bientôt. Un homme jeune avait surgi du cabinet, s'était avancé vers Mailey et s'était arrêté devant lui.

– Hullo ! Jock ! Cher vieux Jock ! s'écria Mailey qui ajouta pour la société : mon neveu. Il vient toujours quand je suis avec Linden.

– L'énergie diminue, dit le garçon d'une voix claire. Je ne pourrai pas rester longtemps. Je suis bien content de vous voir, mon oncle. Vous savez, nous pouvons voir très nettement dans cette lumière, même si vous, vous ne pouvez pas.

– Oui, je sais que vous en êtes capables. Dis-moi, Jock, je voulais t'informer que j'avais prévenu ta mère que je t'avais vu. Elle m'a répondu que son Église lui avait appris que c'était faux.

– Je sais. Et que j'étais un démon. Oh ! c'est moche, moche ! Toutes ces croyances pitoyables vont être balayées, heureusement !

Sa voix se cassa dans un sanglot.

– Ne la blâme pas, Jock. Elle le croit de bonne foi.

– Oh ! non, je ne la blâme pas ! Un jour, elle sera plus savante. Car le temps approche où la vérité sera manifeste ! Et toutes ces Églises corrompues seront chassées de la terre avec leurs doctrines cruelles et leurs caricatures de Dieu !

– Attention, Jock ! Tu deviens hérétique...

– L'amour, mon oncle ! L'amour ! Cela seul compte. Qu'importe la religion, du moment que vous êtes doux, pitoyable, désintéressé comme l'était le Christ.

– Avez-vous vu le Christ ? interrogea quelqu'un.

– Pas encore. Peut-être le verrai-je.

– Il n'est donc pas dans le ciel ?

– Il y a beaucoup de ciels. Je suis dans un ciel très modeste, mais qui tout de même est glorieux.

Pendant ce dialogue, Enid avait penché la tête en avant. Ses yeux s'étaient habitués à la lumière et elle distinguait mieux. Le garçon qui se tenait debout à un mètre d'elle n'était pas un être humain. Elle en était sûre, absolument ! Et cependant, les différences étaient très subtiles. Il y

avait en lui quelque chose, dans son teint bizarre, blanc-jaune, qui contrastait avec les visages de ses voisins ; mais aussi quelque chose, dans la curieuse rigidité de son maintien, qui était bien d'un homme sur ses gardes.

– Allons, Jock ! dit Mailey, dis quelques mots à la société, sur ta vie par exemple.

L'apparition baissa la tête, exactement comme l'aurait fait un enfant intimidé.

– Oh ! je ne peux pas, mon oncle !

– Allons, Jock ! Nous t'écoutons. Nous aimons t'entendre.

– Enseignez au monde ce qu'est la mort ! commença l'apparition. Dieu veut que le monde sache ce qu'elle est. Voilà pourquoi il nous permet de revenir. La mort n'est rien. Elle ne vous transforme pas davantage que si vous changiez de pièce et que vous passiez dans la chambre voisine. Vous ne pouvez pas croire que vous êtes mort. Je ne le croyais pas moi-même. Je ne l'ai cru que lorsque j'ai rencontré le vieux Sam, que je connaissais et dont j'étais sûr qu'il fût mort. Puis je suis revenu pour maman, mais elle n'a pas voulu me recevoir.

– N'en aie pas de chagrin, cher Jock ! fit Mailey. Elle acquerra la sagesse.

– Enseignez la vérité ! Enseignez-la à tous ! Oh ! c'est tellement plus important que tous les sujets de discussion entre les hommes ! Si pendant une seule semaine les journaux donnaient autant d'importance aux phénomènes psychiques qu'aux matches de football, tout le monde saurait. Or c'est l'ignorance qui triomphe...

Les spectateurs distinguèrent une sorte d'éclair vers le cabinet noir, mais le jeune garçon avait disparu.

– L'énergie est tombée à zéro, dit Mailey. Pauvre gosse ! Il a tenu jusqu'au bout. Il a toujours tenu jusqu'au bout. Même devant la mort.

Il y eut une longue interruption. Les disques tournèrent de nouveau. Puis les rideaux s'agitèrent. Quelque chose en émergea. M^{me} Linden sauta sur ses pieds et chassa l'apparition. Pour la première fois, le médium s'agita dans son fauteuil et gémit.

– Qu'est-ce qui se passe, madame Linden ?

– Il était à demi formé, répondit-elle. Le bas du visage n'était pas matérialisé. Peut-être que certains d'entre vous auraient eu peur. Je crois que ce soir nous n'aurons rien de plus. L'énergie est très bas.

Elle avait raison. Progressivement les lampes furent rallumées. Le médium avait le visage blanc et le front moite ; sa femme s'empressa autour de lui, elle déboutonna son col et lui passa de l'eau froide sur la figure. La société se disloqua en petits groupes qui discutaient passionnément de ce qu'ils venaient de voir.

– N’était-ce pas sensationnel ? s’écriait M^{lle} Badley. Excitant au possible, je trouve ! Quel dommage que nous n’ayons pas pu voir la tête à demi matérialisée !

– Merci bien ! Pour ma part, j’en ai vu assez, déclara l’amoureux des mystères. J’avoue que cette séance a été un peu trop forte pour mes nerfs !

M. Atkinson se trouvait près des chercheurs. Il leur demanda ce qu’ils en pensaient.

– J’ai vu mieux à la réunion de Maskelyne, répondit l’un deux.

– Oh ! allons, Scott ! dit le deuxième. Vous n’avez pas le droit de penser cela. Vous avez reconnu que le cabinet noir était à l’abri de toute supercherie !

– Chez Maskelyne aussi, le comité avait reconnu que le cabinet n’était pas truqué.

– Oui, mais c’était chez Maskelyne. Linden n’a pas de local particulier. Ici, il n’est pas chez lui.

– *Populus vult decipi*, répondit l’autre chercheur en haussant les épaules. Quant à moi, je réserve mon jugement.

Il s’éloigna avec la dignité de l’homme qui n’entend pas être dupe ; son compagnon courut pour le rejoindre, et leur discussion se poursuivit jusque dans la rue.

– Avez-vous entendu ? demanda Atkinson. Il existe une certaine catégorie de chercheurs psychiques qui sont résolument incapables d’admettre une preuve. Ils se torturent la cervelle pour trouver une échappatoire. Chaque fois que l’espèce humaine fait un pas en avant, ces intellectuels se mettent ridiculement à l’arrière-garde.

– Non, fit Mailey en riant. Ce sont les évêques qui sont prédestinés à marcher en queue. Je les imagine tous, mitres et crosses, s’ingéniant à demeurer parmi les derniers à atteindre la vérité spirituelle.

– Vous exagérez ! protesta Enid. Vous êtes trop injuste ! Ce sont de braves gens.

– Mais oui ! Ce sont tous de braves gens. Seulement, ils constituent un cas physiologique : des gens âgés, dont la vieille cervelle est sclérosée, impuissante à enregistrer de nouvelles impressions. Ils ne sont pas fautifs, mais le fait est là... Vous êtes bien silencieux, Malone !

Malone était en train de penser à la petite silhouette trapue et brune qui avait ébauché un geste de joie quand il lui avait parlé. C’est avec cette image dans la tête qu’il quitta le salon des miracles pour descendre dans la rue.

Chapitre VI – Dévoilons les mœurs d'un criminel notoire !

Quittons maintenant ce petit groupe en compagnie duquel nous avons procédé à une première exploration des régions peut-être ternes et mal délimitées – mais combien importantes ! – de la pensée et des expériences humaines, et passons des enquêteurs aux enquêtes. Suivez-moi. Je vais vous mener chez M. Linden ; là s'étaleront les lumières et les ombres dont s'assortit la vie d'un médium professionnel.

Pour nous rendre dans son logis, nous descendrons la grande artère de Tottenham Court Road, que jalonnent les grands magasins de meubles, et nous tournerons dans une petite rue aux maisons tristes qui aboutit au British Museum. Cette petite rue s'appelle Tullis Street. Arrêtons-nous au numéro 40. Voici une maison aplatie, grise, banale, des marches avec une rampe grimpent vers une porte défraîchie ; par la fenêtre de la pièce du devant le visiteur aperçoit, ce qui le rassure, une grosse Bible dorée sur tranche qui repose sur une petite table. Grâce au passe-partout de l'imagination, ouvrons la porte, enfilons un couloir obscur et montons un escalier étroit. Il est près de dix heures. Pourtant c'est encore dans sa chambre à coucher que nous trouverons le célèbre faiseur de miracles. Le fait est que, comme nous l'avons vu, il a eu la veille au soir une séance épuisante ; il se repose donc le matin.

Lorsque nous entrons pour lui faire une visite inopportune mais invisible, il est assis sur son séant, calé entre des oreillers, et le plateau de son petit déjeuner est posé sur ses genoux. Le tableau qu'il nous offre amuserait beaucoup les gens qui ont prié avec lui dans les humbles temples du spiritisme, ou qui ont assisté, non sans effroi, à ces séances où il a exhibé l'équivalent moderne des dons de l'Esprit. Sous la faible lumière matinale, il paraît d'une pâleur malsaine, ses cheveux bouclés s'élèvent en pyramide bancale au-dessus de son front intelligent. Sa chemise de nuit entrouverte dénude un cou de taureau. Sa forte poitrine et ses épaules puissantes en disent long sur sa force musculaire. Il dévore avec avidité son petit déjeuner, tout en bavardant avec une petite bonne femme ardente aux yeux noirs qui est assise sur le côté de son lit.

– Tu penses que c'était une bonne réunion, Mary ?

– Entre les deux, Tom. Il y avait ces chercheurs qui grattaient avec leurs pieds et qui dérangaient les autres. Est-ce que tu crois que les gens dont parle la Bible auraient accompli leurs merveilles s'ils avaient eu des bonshommes comme ça sur les lieux ? « D'un commun accord... » voilà ce qui est écrit dans le Livre.

– Naturellement ! s'écria Linden avec chaleur. Est-ce que la duchesse était contente ?

– Oui, je crois qu'elle était très satisfaite. Et aussi M. Atkinson, le chirurgien. Il y avait un nouveau, un journaliste du nom de Malone. Et puis lord et lady Montnoir ont eu une visite, tout comme sir James Smith et M. Mailey.

– Je n'étais pas content de la clairvoyance, dit le médium. Ces imbéciles n'arrêtaient pas de m'influencer : « C'est sûrement mon oncle Sam », etc. Cela me brouille, je ne peux rien voir de clair.

– Oui. Et dire qu'ils s'imaginent qu'ils t'aident ! Ils t'aident à t'embrouiller et à se tromper eux-mêmes. Je connais le genre !

– Mais j'ai quand même continué, et pas trop mal ; après, il y a eu de bonnes matérialisations. Seulement, ils m'ont vidé ! Je suis une loque ce matin.

– Ils te font trop travailler, mon chéri. Je vais t'emmener à Margate pour que tu te remontes.

– Oui. Peut-être qu'à Pâques nous pourrions y passer une semaine. Les lectures, la clairvoyance ne me fatiguent pas, mais les phénomènes physiques me tuent. Je ne me sens pas aussi mal que Hallows. On dit qu'il est tout blanc et qu'il halète sur le plancher pour les appeler.

– Oui ! s'écria la femme. Alors on court, on lui apporte du whisky, on lui apprend à se fier à la bouteille, et le résultat ? On a un nouveau médium ivrogne. Tu t'en garderas bien, Tom ?

– Sois tranquille ! Dans notre métier, il faut se cantonner dans les boissons douces. Et le mieux est d'être végétarien. Mais je ne peux pas le conseiller, moi qui dévore des œufs au jambon. Oh ! sapristi, Mary ! Il est plus de dix heures et j'ai du monde ce matin. Je vais me faire un peu d'argent aujourd'hui.

– À peine gagné, tu le dépenses, Tom !

– Bah ! du moment que nous pouvons joindre les deux bouts, quelle importance ? J'espère qu'ils s'occuperont de nous, Mary.

– Ils ont laissé tomber quantité d'autres pauvres médiums qui, en leur temps, avaient bien travaillé.

– Ce sont les riches qui sont à blâmer ; pas le peuple des esprits, répondit Tom Linden. Je vois rouge quand je me souviens que des gens comme lady Ceci et la comtesse Cela proclament tout le soulagement qu'elles ont eu, puis laissent mourir comme des chats de gouttière ceux qui le leur ont donné. Je pense au pauvre vieux Tweedy ou à Soames, à tous les médiums qui finissent leurs jours dans des maisons de retraite. Je pense à ces journaux qui clabaudent sur les fortunes que nous avons gagnées, alors qu'un maudit prestidigitateur en gagne plus que nous tous réunis en nous imitant basement avec deux tonnes de machinerie pour l'aider !

– Ne te tracasse pas, chéri ! s'écria la femme du médium en caressant amoureusement la crinière de son mari. Tout s'égalise en fin de compte, et chacun paie pour ce qu'il a fait.

Linden éclata de rire.

– Quand je me mets en colère, c’est mon sang gallois qui bout. Après tout, que les prestidigitateurs ramassent leurs sales pourboires, et que les riches gardent leurs bourses fermées ! Je me demande ce qu’ils bâtissent sur la valeur de l’argent. Si j’avais le leur...

On frappa à la porte :

– Pardon, monsieur, votre frère Silas est en bas.

Ils se regardèrent tous deux avec consternation.

– Encore, un ennui ! fit tristement M^{me} Linden.

Linden haussa les épaules.

– Bien, Suzanne ! cria-t-il. Dites-lui que je descends. Maintenant, chérie, va lui tenir compagnie, je te rejoins dans un quart d’heure.

Avant même que ce délai ne fût écoulé, il entra dans la pièce du devant, qui lui servait de cabinet de consultations. M^{me} Linden éprouvait des difficultés évidentes à avoir un entretien agréable avec le visiteur. Silas Linden était gros, pesant ; il ressemblait à son frère aîné, mais ce qui n’était que rondeur chez le médium s’était épaissi chez le cadet pour donner une impression de brutalité pure. Il portait la même pyramide de cheveux bouclés, sa mâchoire lourde trahissait de l’entêtement borné. Il était assis près de la fenêtre, et il avait posé sur ses genoux ses mains énormes, marquées de taches de rousseur. Il avait été un très bon boxeur professionnel, candidat au titre national des poids mi-moyens. À présent, son costume de tweed usé et ses souliers éculés indiquaient qu’il traversait une mauvaise passe ; il essayait de la franchir en soutirant de l’argent à son frère.

– Salut Tom !...

Il avait la voix enrouée. M^{me} Linden quitta la pièce. Aussitôt après son départ, Silas enchaîna :

– Y’aurait pas une goutte de scotch dans ta maison ? Ce matin, j’ai une de ces gueules de bois ! J’ai rencontré hier soir à l’Amiral-Vernon quelques copains, on ne s’était pas vus depuis ma belle époque...

– Je regrette, Silas ! répondit le médium en s’asseyant derrière son bureau. Je n’ai jamais de whisky chez moi.

– En fait de spiritueux, tu n’as que des esprits, hein ? Et pas de la meilleure qualité... Bon. Écoute, le prix d’un verre fera aussi bien. Si tu as un petit billet de trop, je m’en arrangerai, car je ne vois rien venir à l’horizon.

Tom Linden tira d’un tiroir un billet d’une livre.

– Voilà, Silas. Tant que j'en aurai, tu auras ta part. Mais la semaine dernière je t'avais donné deux livres. Il ne t'en reste plus rien ?

– Plus rien ! répondit Silas en enfouissant le billet d'une livre dans sa poche. Maintenant, Tom, je voudrais te parler très sérieusement, d'homme à homme.

– Vas-y, Silas.

– Regarde ça...

Il montra une bosse sur le revers de sa main.

– C'est un os ! Tu vois ? Ma main ne se remettra jamais. Je me suis fait ça quand j'ai knock-outé Curly Jenkins au troisième round, au Sporting Club. Ce soir-là, je me suis knock-outé, moi, pour la vie. Je puis encore parader en exhibition, mais pour les combats c'est terminé. Ma droite est fichue.

– C'est moche, Silas !

– Plutôt moche, oui ! Mais en tout cas, il faut que je gagne ma croûte, et je voudrais savoir comment. Un pugiliste à la retraite ne trouve pas beaucoup de filons. À la rigueur un emploi de chasseur ou de portier dans une boîte de nuit, on boit à l'œil. Mais ça ne suffit pas. Ce que je voudrais, Tom, c'est ton avis : pourquoi ne deviendrais-je pas médium ?

– Médium ?

– Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? Puisque ce job te convient, il pourrait également me convenir, non ?

– Mais tu n'es pas médium ?

– Oh ! ça va ! Garde ta salade pour les journaux. Nous sommes entre nous, hein ? Alors comment t'y prends-tu ?

– Je ne m'y prends pas. Je ne fais rien...

– Et par semaine tu gagnes tes quatre ou cinq livres en ne faisant rien ? Pas mal ! N'essaie pas de me raconter des blagues, Tom. Je ne suis pas de ces cinglés qui te paieront une livre pour une heure dans le noir. Nous sommes à égalité, toi et moi. Allons, comment t'y prends-tu ?

– M'y prendre pour quoi faire ?

– Eh bien ! les coups dans les murs ou dans les meubles, par exemple. Je t'ai vu assis à ton bureau et, à des questions posées les réponses venaient de là-bas par des coups dans ta bibliothèque. C'était rudement bien ! Tu épatais ton monde à chaque fois. Comment t'y prenais-tu ?

– Mais je ne m’y prends pas, comme tu dis ! Cela se produit en dehors de moi-même.

– Tu blagues ! Tu peux bien me le dire, Tom. Je serai muet comme la tombe. Si je pouvais faire comme toi, ça me remettrait en selle pour la vie.

Une deuxième fois ce matin-là, l’hérédité galloise du médium fut la plus forte.

– Canaille ! Tu es une canaille, un blasphémateur, Silas Linden ! Ce sont des types comme toi qui, en entrant dans nos rangs, nous font une réputation détestable. Tu devrais me connaître suffisamment pour savoir que je ne triche pas. Fiche le camp ! Sors de cette maison, ingrat !

– Ferme ça ! gronda la brute.

– Fiche le camp ! Ou je te flanque dehors, que tu sois mon frère ou non !

Silas serra ses gros poings, et la fureur le défigura. Puis songeant à l’avenir et aux bienfaits qu’il pourrait soutirer à son frère, il se radoucit.

– Bon, bon ! grommela-t-il en se dirigeant vers la porte. Inutile de te fâcher. J’ai l’impression que je pourrai me débrouiller sans toi...

Mais sur sa prudence la colère reprit le dessus :

– Tu n’es qu’un truqueur, un maudit hypocrite ! Je te revaudrai cela bientôt !

Et il claqua la porte.

M^{me} Linden accourut vers son mari.

– L’ignoble personnage ! cria-t-elle. Je l’ai entendu. Qu’est-ce qu’il te voulait exactement ?

– Il voulait que je l’initie à mon métier. Il s’imagine que j’emploie des trucs que je pourrais lui apprendre.

– L’imbécile ! Enfin, c’est une bonne chose, car il n’osera plus remettre les pieds ici, je pense !

– Oh ! je n’en sais rien.

– S’il vient, il recevra ma main sur la figure... Quand je pense qu’il te met sens dessus dessous : te voilà tout tremblant !

– Je suppose que je ne serais pas médium si je n’étais pas sensible. Quelqu’un a dit que nous étions des poètes, et même un peu plus. Mais ça tombe mal quand il faut se mettre au travail.

– Je vais te donner un remède.

Elle plaça sur le large front de son mari des petites mains abîmées par le travail.

– Cela va mieux ! fit-il au bout d'un moment. Bon remède, Mary ! Je vais fumer une cigarette dans la cuisine. Et nous n'en parlerons plus.

– Non. Il y a quelqu'un qui attend. Es-tu en forme pour la voir ? C'est une femme.

– Oui, je vais très bien maintenant. Fais-la entrer.

Une femme entra, forme humaine vêtue de noir, au visage tragique, blême ; il suffisait de la regarder pour comprendre son histoire. Linden lui indiqua une chaise à contre-jour. Puis il fouilla dans ses papiers.

– Vous êtes M^{me} Blount, n'est-ce pas ? Vous aviez rendez-vous ?

– Oui... Je voulais vous demander...

– Je vous en prie : ne me demandez rien. Cela m'embrouille.

Il l'examina de ses yeux gris clair, avec le regard du médium qui cherche et qui voit plutôt à travers les objets que les objets eux-mêmes.

– Vous avez bien fait de venir. Très bien fait. À côté de vous, il y a quelqu'un qui a un message urgent. Très urgent. J'obtiens un nom... Francis... Oui, Francis.

La femme joignit les mains.

– Oui, oui ! C'est son nom !

– Un homme brun, très triste, très sérieux... Oh ! très sérieux ! Il va parler. Il doit parler ! C'est urgent. Il dit : « Cloclo... » Qui est Cloclo ?

– Oui, il m'appelait ainsi. Oh ! Frank, parle-moi ! Parle !

– Il parle. Il pose sa main sur votre tête. Il dit : « Cloclo, si tu fais ce que tu as l'intention de faire, cela creusera entre nous un fossé tel qu'il faudra plusieurs années pour le combler. » Est-ce que cela signifie quelque chose pour vous ?

Elle bondit de sa chaise :

– Oh ! oui ! Oh ! monsieur Linden, c'était ma dernière chance ! Si elle avait échoué... Si j'avais découvert que j'avais réellement perdu Frank, j'avais l'intention d'aller le rejoindre. Ce soir, j'aurais pris du poison !

– Remerciez Dieu, parce que je vous ai sauvée. C’est une chose terrible, madame, que de supprimer une vie : c’est aller contre les lois de la nature, et quiconque va contre les lois de la nature est puni. Je me réjouis qu’il ait été capable de vous sauver. Il a davantage à vous dire. Son message continue : « Si tu vis et fais ton devoir, je serai pour toujours à côté de toi, beaucoup plus près que nous ne l’avons jamais été tandis que j’étais en vie. Ma présence t’entourera et te gardera, toi et nos trois petits. »

Ah ! il tint du miracle, le changement qui s’opéra en cette femme ! À présent elle se tenait droite, le sang affluait à ses joues, elle souriait. Des larmes coulaient encore sur son visage, mais c’étaient des pleurs de joie. Elle battit des mains. Elle esquissa quelques petits mouvements convulsifs, comme si elle allait danser.

– Il n’est pas mort ! Il n’est pas mort ! Comment pourrait-il être mort puisqu’il me parle, puisqu’il sera plus près de moi que jamais ? Oh ! monsieur Linden, que puis-je faire pour vous ? Vous m’avez sauvée de la mort la plus honteuse ! Vous m’avez rendu mon mari ! Oh ! vous avez la puissance de Dieu !

Le médium avait du cœur en tout cas ; à son tour il sentit des larmes humecter ses yeux.

– Chère madame, n’en dites pas davantage ! Ce n’est pas moi. Je ne fais rien. Remerciez Dieu qui, dans sa miséricorde, permet à certains de ses mortels de voir un esprit ou de communiquer son message. Donnez-moi une guinée, si cela ne vous gêne pas. Et revenez ici si vous êtes en souci.

– Maintenant, s’écria-t-elle, je me contenterai d’attendre la volonté de Dieu et de faire mon devoir ici-bas jusqu’au moment où nous serons réunis de nouveau !

La veuve quitta la maison du médium comme si elle flottait dans l’air. Tom Linden sentit que les nuages semés par la visite de son frère avaient été chassés par cet épisode heureux : y a-t-il plus belle joie que de donner de la joie et d’assister à l’ouvrage bénéfique de son propre pouvoir ? À peine avait-il repris place à son bureau qu’un nouveau client fut introduit. Cette fois, c’était un homme du monde, élégant, en redingote et guêtres blanches, avec l’air bousculé de quelqu’un dont les minutes sont précieuses.

– Monsieur Linden, je crois ? J’ai entendu parler, monsieur, de votre pouvoir. Je me suis laissé dire que mis en présence d’un objet et le tenant dans votre main, vous pouviez donner certaines indications quant à son propriétaire ?

– Cela m’est arrivé. Mais je ne puis le commander.

– Je voudrais vous mettre à l’épreuve. Voici une lettre que j’ai reçue ce matin. Pourriez-vous exercer votre pouvoir sur elle ?

Le médium s’empara de la lettre pliée ; il s’adossa à sa chaise et pressa la missive contre son front. Il demeura ainsi pendant plus d’une minute. Puis il rendit la lettre.

– Je ne l’aime pas, dit-il. J’ai un sentiment de malheur. Je vois un homme vêtu de blanc. Son visage est brun. Il écrit sur une table de bambou. J’obtiens une sensation de chaleur. La lettre vient d’une région tropicale.

– Oui, de l’Amérique centrale.

– Je ne puis pas vous en dire davantage.

– Les esprits sont-ils donc si bornés ? Je croyais qu’ils savaient tout.

– Ils ne savent pas tout. Leur pouvoir et leur savoir sont aussi limités que les nôtres. D’ailleurs, ceci n’est pas une affaire pour le peuple des esprits. Je n’ai fait que de la psychométrie, qui est une possibilité de l’âme humaine.

– Jusqu’ici, vous ne vous êtes pas trompé. Cet homme qui m’a écrit voudrait que je mette de l’argent à part égale dans un forage de pétrole. Est-ce que je dois le faire ?

Tom Linden secoua la tête.

– Certains pouvoirs nous sont donnés, monsieur, pour consoler l’humanité et pour prouver l’immortalité. Jamais il n’a été question de les utiliser pour un usage de ce monde. Si par malheur ils sont utilisés pour de tels desseins, il s’ensuit automatiquement des difficultés pour le médium et pour son client. Je ne m’occuperai pas de cette affaire.

– Si c’est une question d’argent... dit le visiteur en tirant un portefeuille de sa poche.

– Non, monsieur, pas pour moi. Je suis pauvre, mais je n’ai jamais usé de mes dons.

– Je me demande à quoi ils servent, ces dons-là ! fit l’homme en se levant. Tout le reste, je puis l’obtenir de n’importe quel pasteur licencié, et vous ne l’êtes pas. Voilà votre guinée, mais je n’en ai pas reçu la valeur !

– Je regrette, monsieur, mais je ne puis pas aller contre la règle. Il y a près de vous une dame, monsieur, une dame... près de votre épaule gauche... une dame âgée...

– Tut ! Tut ! interrompit le financier, en se dirigeant vers la porte.

– Elle porte une grande médaille d’or avec une croix d’émeraude sur sa poitrine.

L’homme s’arrêta, se retourna, et parut stupéfait.

– Où avez-vous trouvé cela ?

– Je le vois devant moi.

– Ah ! ça, mon vieux, *c'est* ce que ma mère a toujours porté ! Voudriez-vous me dire que vous pouvez la voir ?

– Non, elle est partie.

– Comment était-elle ? Qu'est-ce qu'elle faisait ?

– Elle était votre mère. Elle me l'a dit. Elle pleurait.

– Pleurer ? Ma mère ! Quoi ! si jamais une femme a mérité d'être au ciel, elle y est. Et au ciel on ne pleure pas !

– Pas dans le ciel de votre imagination. Dans le ciel vrai, on pleure. Et c'est nous qui faisons pleurer les morts. Elle a laissé un message.

– Donnez-le moi !

– Le voici : « Oh ! Jack, Jack ! Tu t'éloignes toujours davantage de moi ! »

L'homme eut un geste de mépris.

– J'ai été un sacré imbécile de vous donner mon nom quand j'ai pris rendez-vous. Vous vous êtes renseigné. Vous ne m'aurez pas avec vos trucs ! J'en ai assez ! Vous m'entendez : assez !

Et pour la deuxième fois de la matinée, la porte du médium claqua brutalement.

– Il n'a pas aimé le message que j'avais reçu pour lui, expliqua Linden à sa femme. Il venait de sa pauvre maman. Elle se fait du souci à son sujet. Seigneur ! Si seulement les gens étaient au courant, ils deviendraient meilleurs...

– Mais, Tom, ce n'est pas ta faute s'ils ne savent pas, répondit M^{me} Linden. Il y a deux femmes qui t'attendent. Elles n'ont pas pris rendez-vous, mais elles semblent bien ennuyées.

– J'ai un peu mal à la tête. Je n'ai pas encore récupéré la séance d'hier soir. Silas et moi nous avons ceci en commun : notre travail de la nuit se répercute toujours sur le lendemain matin. Je vais simplement recevoir ces deux-là et personne d'autre ; je n'aime pas éconduire des gens qui sont en peine, si je puis leur venir en aide.

Les deux femmes furent introduites ; toutes deux étaient d'apparence austère et vêtues de noir, l'une pouvait avoir cinquante ans, l'autre vingt-cinq.

– Je crois que votre tarif est d'une guinée, dit la plus âgée en posant une pièce sur la table.

– Une guinée pour les clients qui peuvent payer ce prix, répondit Linden.

– Oh ! oui, moi je puis payer ! dit la femme. J’ai de gros ennuis, et on m’a dit que vous pourriez m’aider.

– Je vous aiderai si je le puis. Je suis là pour ça.

– J’ai perdu mon pauvre mari à la guerre. Il a été tué à Ypres. Pourrais-je entrer en relation avec lui ?

– Vous n’apportez pas avec vous beaucoup d’influx, il me semble. Je n’ai aucune impression. Je suis désolé, mais il s’agit de phénomènes auxquels nous ne pouvons commander. J’ai un nom : Edmond. Était-ce son nom ?

– Non.

– Ou Albert ?

– Non.

– Je regrette, mais cela me paraît bien embrouillé, des vibrations contraires, peut-être, et un méli-mélo de messages comme des fils de télégraphe entremêlés.

– Est-ce que le nom de Pedro vous aiderait ?

– Pedro ! Pedro ! Non, je n’ai rien. Pedro était-il un homme âgé ?

– Non, il n’était pas âgé.

– Je n’ai aucune impression.

– C’est en réalité au sujet de ma fille que j’ai besoin d’un conseil. Mon mari m’aurait dit quoi faire. Elle est fiancée à un ajusteur ; il y a une ou deux choses qui sont contre ce projet, et je voudrais être éclairée.

– Donnez-nous un conseil ! insista la jeune femme, en regardant le médium avec dureté.

– Je le ferai si je le puis, ma chère. Aimez-vous cet homme ?

– Oh ! oui, il est très bien.

– Eh bien ! si vous ne ressentez pas davantage, laissez-le à son sort. D’un tel mariage, il ne peut sortir que du malheur.

– Alors vous voyez du malheur qui l’attend ?

– Je vois qu’il y a des chances de malheur. Je crois qu’elle devrait être prudente.

- Ne voyez-vous personne d'autre à l'horizon ?
- Tout le monde, hommes et femmes, rencontre un partenaire à un moment donné quelque part.
- Alors elle aura un partenaire ?
- Elle en aura un très certainement.
- Je me demande si j'aurai aussi une famille ? demanda la jeune fille.
- Je ne sais pas : c'est plus que je ne saurais dire.
- Et l'argent ?... Aura-t-elle de l'argent ? Nous sommes très déprimées, monsieur Linden, et nous voudrions un peu de...

Une interruption imprévue lui coupa la parole : la porte s'était ouverte, et la petite M^{me} Linden s'était ruée dans la pièce avec une figure décomposée et des yeux étincelants.

- Ce sont des policières, Tom ! Je viens d'avoir un avertissement à leur sujet. Sortez d'ici, paire d'hypocrites ! Et vous vous lamentiez encore ! Oh ! que j'ai été bête ! Quelle idiote de ne pas vous avoir flairées plus tôt !

Les deux femmes s'étaient levées.

- Vous avez du retard, madame Linden ! ricana la plus âgée. Il a reçu de l'argent.
- Reprenez-le ! Reprenez-le ! Il est sur la table.
- Non, pas du tout ! Il l'a reçu et il nous a dit la bonne aventure. Vous entendrez reparler de ceci, monsieur Linden !
- Vous mentez ! Vous pourchassez les fraudes, mais c'est vous qui fraudez ! Jamais il ne vous aurait reçues s'il n'avait pas eu pitié de vous...
- Inutile de protester, répondit la policière. Nous faisons notre métier, et ce n'est pas nous qui fabriquons les lois. Aussi longtemps qu'elles figurent dans le Code, nous avons à les appliquer et à les faire respecter. Nous soumettrons notre rapport à nos supérieurs.

Tom Linden semblait assommé par ce coup, mais quand les policières eurent disparu, il passa son bras autour de sa femme en pleurs, et il la consola du mieux qu'il put.

- C'est la dactylo du commissariat qui m'a fait avertir, dit-elle. Oh ! Tom, c'est la deuxième fois ! Cela signifie la prison et les travaux forcés pour toi.

– Eh bien ! ma chérie, du moment que nous sommes certains de n’avoir pas fait de mal et d’avoir au contraire accompli l’ouvrage de Dieu au mieux de notre pouvoir, nous devons prendre de bon cœur ce qu’il nous envoie.

– Mais où étaient-ils ? Comment ont-ils pu te laisser tomber de cette manière ? Où était ton guide ?

– Au fait, Victor ? dit Tom Linden, en secouant la tête et en regardant au-dessus de lui. Victor, où étiez-vous ? J’ai un compte à régler avec vous !...

« Tu sais, chérie, poursuivit-il en s’adressant à sa femme, un médium est un peu comme un médecin : le médecin ne se traite jamais lui-même, et le médium est désarmé devant ce qui lui arrive. Telle est la règle. Tout de même, j’aurais dû deviner ! J’étais dans la nuit. Je n’avais aucune sorte d’inspiration. C’est uniquement par pitié et par compassion que j’ai continué alors que je n’avais vraiment pas de message à communiquer. Ma chère Mary, nous allons réagir avec courage. Peut-être les faits ne sont-ils pas assez prouvés pour qu’on m’intente un procès ; peut-être le commissaire de police est-il moins ignorant que les autres... Espérons !

En dépit de son courage apparent, le médium frissonnait et tremblait. Sa femme l’avait entouré de ses bras et elle essayait de l’apaiser. La bonne, Suzanne, qui ne se doutait de rien, introduisit un nouveau visiteur dans le bureau de Linden : Edward Malone en personne.

– Il ne peut pas vous voir, dit brièvement M^{me} Linden. Le médium est malade. Il ne verra personne ce matin.

Mais Linden avait reconnu son visiteur.

– C’est M. Malone, ma chérie. Malone, de la *Daily Gazette*, qui était hier soir avec nous. Nous avons eu une bonne séance, n’est-ce pas, monsieur ?

– Excellente ! s’exclama Malone. Mais qu’est-ce qui ne va pas ?

Le ménage Linden lui raconta la scène qui venait de se dérouler.

– Quel sale métier ! s’écria Malone avec dégoût. Je suis sûr que le public ne se rend absolument pas compte de la façon dont cette loi est appliquée. Sinon, il y aurait une émeute. Cette histoire d’agent provocateur est tout à fait étrangère à la justice britannique. Mais en tout cas, Linden, vous êtes un vrai médium. La loi a été faite pour supprimer les faux.

– Il n’existe pas de vrais médiums au regard de la loi anglaise, répondit lugubrement Linden. Je crois même que plus l’on est un vrai médium et plus grand est le crime. Si l’on est médium et si l’on se fait payer, on est coupable. Mais comment un médium vivrait-il s’il ne se faisait pas payer ? C’est un travail qui nécessite toute la force physique d’un homme. Impossible d’être charpentier pendant le jour et médium de première classe la nuit !

– Quelle loi ignoble ! On dirait qu'elle écarte délibérément toutes les preuves physiques de l'énergie spirituelle.

– Exactement. Si le diable avait voulu faire une loi, il ne l'aurait pas faite autrement. On prétend qu'elle a pour but de protéger le public, or personne n'a jamais porté plainte ! Tous les procès ont été intentés à la suite de pièges tendus par la police. Et pourtant la police sait parfaitement qu'il n'y a pas de garden-party de charité organisée au bénéfice de telle ou telle Église qui n'ait sa voyante ou son diseur de bonne aventure !

– C'est monstrueux ! Et maintenant, que va-t-il arriver ?

– J'attends une citation. Puis un procès devant le tribunal de simple police. Puis une amende ou la prison. C'est la deuxième fois, comprenez-vous ?

– Eh bien ! vos amis viendront témoigner en votre faveur, et nous aurons un bon avocat pour vous défendre.

Linden haussa les épaules.

– Vous ne savez jamais qui sont vos amis. Ils glissent entre vos doigts comme de l'eau, quand l'affaire se gâte.

– S'il n'y en a qu'un qui ne le fera pas, déclara Malone, ce sera moi ! Tenez-moi au courant des événements. Mais j'étais venu parce que j'avais quelque chose à vous demander.

– Désolé ! fit Linden. Mais je ne suis pas en état.

Il montra sa main qui tremblait encore.

– Non, il ne s'agit pas de psychisme à proprement parler. Je voulais vous demander simplement si la présence d'un sceptique endurci stopperait tous les phénomènes que vous produisez.

– Pas nécessairement. Mais bien sûr, sa présence compliquerait les choses. S'il demeurait tranquille et raisonnable, nous pourrions obtenir des résultats. Mais la plupart ne savent rien, agissent contre les règles, et détruisent les conditions *sine qua non*. L'autre jour, il y avait le vieux Sherbank, le médecin. Quand il entendit des petits coups sur la table, il sauta en l'air, posa sa main sur le mur et cria : « Maintenant, je vous donne cinq secondes pour que ces coups me frappent la paume de la main ! » Et parce qu'il ne ressentit pas de coups dans la paume de sa main, il déclara que j'étais un farceur et il partit furieux. Les gens n'admettent pas qu'il y ait des règles fixes pour cela comme pour le reste.

– Eh bien ! je dois vous avouer que l'homme auquel je pensais est aussi peu raisonnable que votre médecin. Il s'agit du grand Pr Challenger.

– Ah ! oui, j'ai déjà entendu dire que c'était un cas difficile.

– Accepteriez-vous qu’il vienne à une séance ?

– Oui, si vous le désirez.

– Il ne viendrait pas chez vous, ni dans tout autre endroit que vous lui proposeriez. Il imaginerait tout un tas de fils et de truquages... Pourriez-vous venir à sa maison de campagne ?

– Je ne refuserai pas si je puis le convertir.

– Et quand ?

– Je ne peux rien faire avant que soit réglée cette histoire abominable. C’est-à-dire d’ici un mois ou deux.

– Bien. Je garderai le contact avec vous jusque-là. Quand tout sera redevenu comme avant, nous établirons un plan, et nous verrons si nous pouvons le placer devant des faits comme je l’ai été moi-même. En attendant, permettez-moi de vous dire combien je suis en sympathie avec vous. Nous allons constituer un comité d’amis et tout ce qui sera possible sera fait.

Chapitre VII – Le criminel notoire reçoit le châtimeur que, selon la loi anglaise, il mérite

Avant de reprendre le récit des aventures de nos héros dans le domaine du psychisme, sans doute serait-il bon de savoir comment la loi anglaise a traité l'individu pervers et dangereux qui s'appelait M. Tom Linden.

Les deux policières regagnèrent triomphalement Bardley Square Station, où l'inspecteur Murphy, qui les avait envoyées au 40 de Tullis Street, attendait leur rapport. Il était assis derrière sa table de travail jonchée de papiers. Gaillard rubicond à la moustache noire, Murphy usait avec les femmes de manières volontiers paternelles, que ne justifiaient d'ailleurs ni son âge ni sa virilité.

– Alors, les filles ? demanda-t-il à ses collaboratrices. Ça a marché ?

– Du tout cuit ! répondit la plus âgée. Nous avons le témoignage que vous vouliez.

L'inspecteur s'empara d'un questionnaire manuscrit.

– Vous avez bien suivi mon plan général ?

– Oui. J'ai dit que mon mari avait été tué à Ypres.

– Bon. Qu'a-t-il fait ?

– Il a paru désolé pour moi...

– Naturellement. Ça fait partie du jeu. Il aura le temps de se désoler pour lui-même avant qu'il s'en sorte. Il n'a pas dit : « Vous êtes une femme seule et vous n'avez jamais eu de mari ! »

– Non.

– Dites donc, voilà un mauvais point pour les esprits, hein ? De quoi impressionner le tribunal ! Et ensuite ?

– Il a cherché des noms. Ils étaient tous faux.

– Parfait !

– Il m'a crue quand je lui ai dit que M^{lle} Bellinger était ma fille.

– Excellent ! Avez-vous tâté du truc « Pedro » ?

– Oui, il a réfléchi sur le nom, mais il n'a rien dit.

– Dommage ! Enfin, de toutes manières, il ne savait pas que « Pedro » était le nom de votre toutou. Il a réfléchi sur le nom ? Pas mal ! Faites rire le jury, le verdict est dans la poche. Maintenant au sujet de la bonne aventure : avez-vous fait comme je vous l’avais suggéré ?

– Oui. Je l’ai questionné sur le fiancé d’Amy. Il ne m’a rien répondu de précis.

– Rusé bonhomme ! Il connaît son affaire !

– Mais il a déclaré qu’elle serait malheureuse si elle l’épousait.

– Tiens, tiens ! Vraiment ? Bon, si nous délayons un peu cela, nous aurons ce qui est nécessaire. Alors asseyez-vous, et dictez votre rapport pendant que les faits sont encore frais dans votre mémoire. Puis nous le reverrons ensemble et nous l’arrangerons pour le mieux. Amy, vous en écrirez un, vous aussi.

– Très bien, monsieur Murphy.

– Ensuite, nous solliciterons un mandat. Tout dépend du magistrat qui sera commis. Le mois dernier, M. Dalleret a fait grâce à un médium, donc il ne nous sera d’aucune utilité. Et M. Lancing s’est plus ou moins compromis avec les spirites. En revanche, M. Melrose est un matérialiste endurci. Si nous avons affaire avec lui, nous obtiendrons un mandat d’arrêt. Il ne faudrait pas qu’il s’en tire sans condamnation.

– Il n’y aurait pas moyen d’avoir des témoignages du public pour corroborer les nôtres ?

L’inspecteur éclata de rire.

– Nous sommes censés protéger le public ; mais de vous à moi, le public n’a jamais demandé à être protégé. Aucune plainte n’a été déposée. Donc c’est à nous qu’il appartient de faire respecter la loi du mieux possible ; tant que cette loi existe, il nous faut l’appliquer... Allons, bonsoir, les filles ! Votre rapport pour quatre heures, hein ?

– Et... gratuitement, je suppose ? demanda l’aînée des policières en souriant.

– Attendez, ma chère ! Si nous obtenons vingt-cinq livres d’amende, ces vingt-cinq livres iront quelque part... dans la caisse de la police par exemple. Mais il y en aura peut-être une partie qui s’égarera en route. De toute façon, couchez-moi ça par écrit, et après nous verrons.

Le lendemain matin, une bonne affolée pénétra dans le modeste bureau de Linden :

– Monsieur ! Il y a un agent de police qui vous demande.

L’homme en bleu la suivait sur ses talons.

– V’s appelez Linden ?

Il lui tendit une feuille de papier ministre pliée en deux.

Le malheureux couple qui consacrait son temps à apporter du réconfort à autrui avait bien besoin d'être réconforté ! M^{me} Linden passa ses bras autour du cou de son mari, et ils lurent ensemble le document sinistre.

À Thomas Linden, 40, Tullis Street, N. W.

Un rapport établi ce jour par Patrick Murphy, inspecteur de police, affirme que vous, ledit Thomas Linden, le 10 novembre et à l'adresse ci-dessus, avez exercé devant Henrietta Dresser et Amy Bellinger le métier de diseur de bonne aventure afin de tromper et d'abuser certains sujets de Sa Majesté, à savoir ceux mentionnés ci-dessus.

Vous êtes subséquemment cité à comparaître devant le magistrat du tribunal de simple police à Bardley Square mercredi prochain, le 17 novembre, à onze heures du matin, pour répondre à l'instruction ouverte contre vous.

Le 10 novembre,

B.-J. Withers.

L'après-midi de ce même jour, Mailey se rendit chez Malone, et ils discutèrent de ce texte. Puis ils allèrent ensemble voir un avoué ; Summerway Jones avait l'esprit fin, et il était passionné de psychisme. De surcroît, il adorait la chasse à courre, il boxait bien ; dans toutes les enceintes de justice, il apportait un parfum d'air frais et pur. Il se pencha sur la citation.

– Le pauvre diable a de la chance ! dit-il. D'habitude la police obtient un mandat. Aussitôt l'homme est emmené, il passe la nuit dans une cellule, et il est jugé le lendemain matin sans personne pour le défendre. La police va être assez habile, bien sûr, pour choisir comme magistrat un catholique romain ou un matérialiste. Puis, en vertu du beau jugement du lord-président Lawrence – le premier arrêt, je crois, qu'il a rendu à ce poste élevé – la profession de médium ou de faiseur de miracles sera considérée en soi comme un crime vis-à-vis de la loi, que le médium soit authentique ou non, si bien qu'aucune défense fondée sur les bons résultats obtenus n'aura de chances de se faire entendre. C'est un mélange de persécution religieuse et de chantage policier. Quant au public, il s'en fiche ! Que lui importe une condamnation ! Les gens qui ne veulent pas consulter un médium ne se dérangent pas, voilà tout ! Ce genre d'affaire est une honte pour notre législation.

– Je l'écrirai ! fit Malone, dont les yeux étincelaient. Mais qu'est-ce que vous appelez la loi ?...

– Il y a deux actes, deux décrets si vous préférez, aussi infects l'un que l'autre, et tous deux ont été signés bien avant les débuts du spiritisme. D'abord le décret contre la sorcellerie qui remonte à George II ; comme il était devenu par trop désuet et absurde, il n'est plus invoqué que comme accessoire. Puis le décret réprimant le vagabondage qui date de 1824. Il avait pour but de contrôler les gitans et les romanichels sur les routes, et ses auteurs n'avaient jamais pensé qu'il pourrait servir contre les médiums...

Il fureta parmi ses papiers.

– Voici cette idiotie : « Toute personne exerçant le métier de diseur de bonne aventure ou employant des procédés subtils pour tromper et abuser un sujet de Sa Majesté sera jugée pour vagabondage, etc. » Ces deux décrets auraient fait autant de ravages chez les premiers chrétiens que la persécution romaine.

– Par chance, il n’y a plus de lions ! murmura Malone.

– Mais il y a beaucoup d’imbéciles ! ajouta Mailey. Les imbéciles d’aujourd’hui remplacent les lions d’hier. Que pouvons-nous faire ?

– Rien ! répondit l’avoué en se grattant la tête. C’est un cas parfaitement désespéré.

– Oh ! tout de même, s’écria Malone. Nous n’allons pas abandonner la partie aussi facilement. Nous savons que Linden est un honnête homme...

Mailey se tourna vers Malone et lui serra la main.

– Je ne sais pas si vous vous considérez déjà comme spirite, dit-il, mais vous êtes bien le genre d’homme dont nous avons besoin. Dans notre mouvement, il y a trop de gens à foie blanc : ils se ruent chez le médium quand tout va bien, mais à la première accusation ils l’abandonnent. Dieu merci, il y a aussi quelques vaillants ! Brookes, Rodwin, sir James Smith... Nous pouvons réunir entre nous cent ou deux cents livres.

– Parfait ! fit joyeusement l’avoué. Si vous vous sentez dans cet état d’esprit, nous vous en donnerons pour votre argent !

– Qu’est-ce que vous penseriez d’un conseiller du roi ?

– À quoi vous servirait un membre éminent du barreau de Londres ? Devant le tribunal de simple police, on ne plaide pas. Si vous laissez l’affaire entre mes mains, je crois que je me débrouillerai aussi bien que n’importe qui, car j’ai déjà eu pas mal d’affaires semblables. Et puis, je ne vous coûterai pas cher.

– Eh bien ! d’accord ! Et nous aurons un certain nombre de braves gens derrière nous.

– À défaut d’autre chose, nous diffuserons l’affaire, dit Malone. Je fais confiance au bon vieux public anglais. Il est lent et stupide, mais le cœur est solide. Si on lui apporte la vérité, il se dressera contre l’injustice.

– Les Anglais auraient bien besoin d’une trépanation pour en arriver là ! fit l’avoué. En tout cas, faites votre besogne, je ferai la mienne, et nous verrons bien !

Le matin décisif arriva. Linden se trouva dans le box des accusés face à un homme d'âge moyen, tiré à quatre épingles et doté de mâchoires qui ressemblaient à un piège à rats. C'était M. Melrose, redoutable magistrat. M. Melrose avait la réputation d'être très sévère pour tous les diseurs de bonne aventure et les gens qui prévoyaient l'avenir ; pourtant il occupait ses loisirs à lire les prophètes sportifs, car il s'intéressait vivement à l'amélioration de la race chevaline, et sa silhouette était bien connue sur les champs de courses. Ce matin-là, il n'était pas d'une humeur particulièrement bonne ; il regarda d'abord le dossier, puis examina le prisonnier. M^{me} Linden s'était faufilée derrière le box, et de temps en temps elle caressait la main que son mari avait posée sur le rebord. La salle était bondée ; beaucoup de clients du médium avaient tenu à lui manifester leur sympathie.

– Y a-t-il une défense ? interrogea M. Melrose.

– Oui, monsieur le juge, répondit Summerway Jones. Puis-je, avant l'ouverture du débat, soulever une objection ?

– Si vous pensez qu'elle est valable, oui, monsieur Jones.

– Je sollicite respectueusement votre décision sur un point de droit avant que ne s'engage le procès. Mon client n'est pas un vagabond, mais un membre respectable de la communauté ; il vit dans sa propre maison ; il paie des impôts et des contributions, comme n'importe quel autre citoyen. Le voici maintenant poursuivi en vertu du quatrième alinéa du décret de 1824 réprimant le vagabondage. Ce décret s'intitule ainsi : « Acte pour punir les personnes inoccupées et turbulentes, et les vagabonds. » Le but de ce décret était, comme ces mots l'impliquent, de mettre un frein à l'activité illégale des bohémiens et autres romanichels qui à l'époque infestaient le pays. Je vous demande, monsieur le juge, de déclarer que mon client n'est pas du tout une personne visée par le champ d'application de ce décret, ni exposée à la pénalité qu'il comporte.

Le magistrat secoua la tête.

– Je crois, monsieur Jones, qu'il y a eu trop de précédents pour que le décret puisse être considéré sous cet angle restrictif. Je demande à l'avoué poursuivant pour le compte du commissaire de police de produire ses témoins.

Une petite boule à favoris et à voix rauque se leva :

– J'appelle Henrietta Dresser.

L'ainée des policières surgit à la barre avec l'empressement d'une habituée. Elle tenait à la main un carnet de notes ouvert.

– Vous êtes agent de police, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur.

– Vous avez surveillé la maison du prisonnier la veille du jour où vous vous êtes rendue chez lui, je crois ?

– Oui, monsieur.

– Combien de personnes sont entrées ?

– Quatorze, monsieur.

– Quatorze personnes ! Et je crois que le tarif moyen du prisonnier est de six shillings et six pence.

– Oui.

– Sept livres en un seul jour ! Voilà de beaux appointements, alors que beaucoup d'honnêtes gens se contentent de cinq shillings !

– C'étaient des fournisseurs ! cria Linden.

– Je dois vous prier de ne pas interrompre. Vous êtes déjà très efficacement représenté, dit sévèrement le magistrat.

– À présent, Henrietta Dresser, reprit l'avoué, poursuivant en agitant son pince-nez, dites-nous ce qui s'est passé quand vous avez été introduite, vous et Amy Bellinger, chez le prisonnier.

La policière donna alors un compte rendu assez exact, qu'elle lut sur son carnet. Elle n'était pas une femme mariée, mais le médium avait tenu pour vraie sa déclaration qu'elle l'était. Il avait jonglé avec plusieurs noms et il avait paru grandement troublé. Le nom d'un chien, Pedro, lui avait été soumis, mais il ne l'avait pas reconnu pour tel. Finalement, il avait répondu à un certain nombre de questions touchant l'avenir de sa fille supposée qui, en fait, n'était nullement une parente, et il lui avait prédit qu'elle ferait un mariage malheureux.

– Avez-vous des questions à poser, monsieur Jones ? demanda le juge.

– Êtes-vous venue trouver cet homme comme quelqu'un qui aurait besoin de réconfort et de consolation ? Et a-t-il essayé de vous en donner ?

– Je crois que vous pouvez présenter les choses sous ce jour.

– D'après ce que j'ai compris, vous avez fait état d'un profond chagrin ?

– J'ai tenté de donner cette impression.

– Vous ne considérez pas que c'était là hypocrisie pure ?

– J'ai accompli mon devoir.

– Avez-vous remarqué des signes de force psychique, ou quoi que ce soit d’anormal ? demanda le poursuivant.

– Non. Il m’a paru être un homme très simple, tout à fait ordinaire.

Amy Bellinger fut le deuxième témoin. Elle se présenta avec un carnet de notes à la main.

– Puis-je vous demander, monsieur le juge, s’il est dans l’ordre que les témoins lisent leur déposition ?

– Pourquoi pas ? répliqua le magistrat. Nous tenons à avoir des faits précis, n’est-ce pas ?

– En effet. Nous y tenons. Mais peut-être M. Jones n’y tient-il pas, lui ? demanda le poursuivant.

– Nous nous trouvons clairement devant une méthode destinée à faire concorder les deux témoignages, dit Jones. J’allègue que ces rapports ont été soigneusement préparés et collationnés.

– Il est naturel que la police prépare un procès, répondit le juge. Je ne vois pas que cela vous fasse du tort, monsieur Jones. À présent, témoin, disposez !

Le témoignage ressemblait comme un frère au précédent.

– Vous avez posé des questions à propos de votre fiancé ? demanda M. Jones. Or vous n’avez pas de fiancé.

– C’est exact.

– En fait, vous avez toutes deux échafaudé une longue suite de mensonges ?

– Pour une bonne cause.

– Vous pensez donc que la fin justifie les moyens ?

– J’ai appliqué les instructions que j’avais reçues.

– Qui vous avaient été communiquées auparavant ?

– Oui. On nous avait dit ce qu’il fallait demander.

– Je pense, déclara le juge, que les agents de police ont fourni un témoignage équitable et documenté. Avez-vous fait citer des témoins pour la défense, monsieur Jones ?

– Il y a dans cette salle, monsieur le juge, plusieurs personnes qui n’ont eu qu’à se louer de la qualité de médium du prisonnier. J’ai assigné une personne qui a été sauvée du suicide, selon sa

propre déposition, le matin même où la police est venue chez lui. J'ai également un ancien athée qui avait perdu toute foi en la vie future et qui a été converti par son expérience des phénomènes psychiques. Je puis produire encore des hommes éminents de la science et de la littérature qui témoigneront de la véritable nature des pouvoirs de M. Linden...

Le juge secoua la tête.

– Vous devez savoir, monsieur Jones, que de tels témoignages seraient tout à fait hors de la question. Il a été clairement établi par le lord-président et par d'autres autorités que la loi de ce pays ne reconnaît nulle part les pouvoirs surnaturels quels qu'ils soient, et que la revendication de tels pouvoirs qui s'exerceraient contre de l'argent constitue un crime en soi. Par conséquent, lorsque vous suggérez de citer des témoins, je ne vois pas que ce procédé aboutisse à autre chose qu'à faire perdre son temps à la cour. Parallèlement je suis prêt, bien sûr, à écouter toutes les observations que vous estimeriez devoir faire après que l'avoué poursuivant aura parlé.

– Puis-je m'aventurer à vous faire remarquer, monsieur le juge, dit Jones, qu'une semblable législation signifierait la condamnation de toute personne sainte ou sacrée ? Car les saints eux-mêmes doivent vivre, et doivent donc recevoir de l'argent.

– Si vous vous référez aux temps apostoliques, répondit avec brusquerie le magistrat, je vous rappellerai seulement que le temps des apôtres est révolu, et aussi que la reine Anne est morte. Un tel argument est à peine digne de votre intelligence. À présent, monsieur, si vous avez quelque chose à ajouter...

Ainsi encouragé, le poursuivant fit une courte harangue ; à intervalles réguliers, il trouait l'air avec son pince-nez, comme si chaque coup devait ponctuer son inspiration. Il brossa un tableau de la misère dans les classes laborieuses, alors que des charlatans, grâce à des abus de confiance et à des prétentions blasphématoires, gagnaient richement leur vie. Détenaient-ils ou non des pouvoirs réels ? Le fait n'était pas là, comme on l'avait observé. Mais cette excuse même ne pouvait être valablement alléguée dans le cas présent, puisque les deux agents de police qui avaient accompli de la manière la plus exemplaire un devoir plutôt déplaisant n'avaient reçu contre leur argent qu'un tissu d'absurdités. Était-il vraisemblable que d'autres clients fussent mieux traités ? Ces parasites de la société croissaient en nombre ; ils basaient leur commerce sur les nobles sentiments de parents dépossédés d'une affection ; il était grand temps qu'un châtement exemplaire les avertît d'avoir à choisir un métier plus honorable.

M. Summerway Jones répliqua du mieux qu'il put. Il commença par mettre en lumière le fait que les décrets étaient appliqués dans un but qui n'avait jamais été dans l'esprit du législateur...

– Ce point a déjà été soulevé ! aboya le magistrat.

L'avoué de la défense poursuivit en déclarant que toute l'affaire n'était pas nette : les témoignages n'émanaient-ils pas d'agents provocateurs qui, en admettant qu'un crime eût été commis, l'avaient évidemment incité et y avaient participé ? Quant aux amendes, elles étaient souvent infligées lorsque la police y avait un intérêt direct.

– J’espère, monsieur Jones, que vous n’entendez pas jeter la suspicion sur l’honnêteté de la police ?

La police était humaine : naturellement, elle avait tendance à soulever des problèmes où son intérêt était engagé. Tous ces procès étaient artificiels. Jamais, à aucun moment, le public n’avait porté plainte, et n’avait demandé à être protégé. Dans toutes les professions, il y avait des fraudeurs ; mais si quelqu’un payait et perdait une guinée chez un faux médium, il n’avait pas plus le droit de réclamer d’être protégé que s’il avait investi de l’argent dans de mauvaises valeurs à la Bourse. La police avait mieux à faire que de perdre son temps dans des affaires pareilles, et ses agents pourraient être plus utilement employés qu’à jouer les pleureuses avec des larmes de crocodile : d’autres crimes ne méritaient-ils pas de requérir toute leur attention ? La loi était parfaitement arbitraire dans ses applications. Lorsque la police donnait une petite fête pour ses œuvres charitables, il y avait toujours un diseur de bonne aventure ou une femme qui lisait dans les lignes de la main.

Quelques années auparavant, le *Daily Mail* avait crié haro sur les diseurs de bonne aventure. Un grand homme aujourd’hui décédé, feu lord Northcliffe, avait été cité par la défense, et il avait été établi qu’un autre de ses journaux publiait une colonne de publicité pour la chiromancie, et que les recettes des chiromanciens étaient équitablement divisées en deux parts : l’une leur revenant, l’autre allant aux propriétaires du journal. Il mentionna ce fait non pour ternir le souvenir d’un grand homme, mais pour souligner l’absurdité de la loi telle qu’elle était appliquée. Quelle que pût être l’opinion personnelle des membres de la cour, il était irréfutable qu’un grand nombre de citoyens utiles et intelligents considéraient le pouvoir d’un médium comme une manifestation remarquable du pouvoir de l’esprit qui ne pouvait que profiter à l’espèce humaine. En ces jours dominés par le matérialisme, n’était-ce pas une abominable politique d’abattre au moyen de la loi ce qui, dans sa manifestation la plus élevée, pouvait œuvrer pour la régénération de l’humanité ? Restait le fait indubitable que les informations données aux agents étaient inexactes, et que leurs fausses déclarations n’avaient pas été détectées par le médium : mais c’était une règle psychique que des conditions harmonieuses fussent réunies pour l’obtention de vrais résultats, et que la tromperie d’un côté entraînait chez l’autre de la confusion mentale. Si la cour pouvait admettre un instant l’hypothèse spiritiste, elle réaliserait l’imbécillité qu’il y aurait d’espérer que des hôtes angéliques descendraient du ciel pour répondre aux questions posées par deux mercenaires hypocrites.

Tel fut en résumé le plan général de la défense présentée par M. Summerway Jones. Ce discours plongea M^{me} Linden dans les larmes, et le greffier du tribunal dans le sommeil. Le juge ne tarda pas à mettre un point final à la controverse.

– Votre réquisitoire, monsieur Jones, m’a tout l’air de s’adresser à la loi, et dépasse par conséquent ma compétence. J’applique la loi telle que je la trouve. J’ajoute d’ailleurs que je me sens en parfait accord avec elle. Des hommes comme le prisonnier me font l’effet de champignons vénéneux qui prolifèrent sur une société corrompue. Toute tentative pour assimiler leurs grossiers artifices aux miracles des saints des anciens âges, ou pour leur attribuer des dons équivalents, doit susciter la réprobation de tous les hommes qui pensent bien.

Et il ajouta, en fixant ses yeux sévères sur le prisonnier :

– Pour vous, Linden, je crains que vous ne soyez un récidiviste endurci, puisqu’une condamnation antérieure n’a pas suffi pour vous remettre sur le droit chemin. Je vous condamne donc à deux mois de travaux forcés sans substitution d’amende.

M^{me} Linden poussa un hurlement.

– Au revoir, ma chérie ! Ne te fais pas de mauvais sang, dit doucement le médium.

Un instant plus tard, il était précipité dans une cellule.

Summerway Jones, Mailey et Malone se retrouvèrent dans le hall, et Mailey s’offrit comme volontaire pour escorter la pauvre femme jusque chez elle.

– Qu’a-t-il jamais fait d’autre que de soulager son prochain ? gémissait-elle. Il n’y a pas meilleur cœur dans tout Londres !

– Et je ne crois pas qu’il y ait d’homme plus utile, dit Mailey. J’ose affirmer que pas un archevêque ne pourrait prouver comme Tom Linden la vérité de la religion.

– C’est une honte ! Une honte affreuse ! explosa Malone.

– L’allusion à la grossièreté est amusante, commenta Jones. Je me demande s’il s’imagine que les apôtres étaient des gens cultivés. Hélas ! j’ai fait de mon mieux. Je n’avais pas d’espoir, et la conclusion a été celle à laquelle je m’attendais. Ç’a été du temps perdu, voilà tout.

– Pas du tout ! rétorqua Malone. Ce malheur sera diffusé. Il y avait des journalistes dans la salle. Quelques-uns d’entre eux ne manquent pas de bon sens. Ils relèveront l’injustice.

– N’y comptez pas ! fit Mailey. Je n’attends aucun secours de la presse. Mon Dieu, quelles responsabilités ces gens-là encourent ! Et comme ils se doutent peu du prix qu’il leur faudra payer ! Je le sais. J’ai discuté tout à l’heure avec eux.

– Eh bien ! moi, au moins, je parlerai ! fit Malone. Et je crois que d’autres m’accompagneront. La presse est plus indépendante et plus intelligente que vous ne semblez le supposer.

Mais Mailey avait raison. Après avoir conduit M^{me} Linden chez elle, Malone se dirigea une fois de plus vers Fleet Street. Il acheta *La Planète*. Quand il l’ouvrit, ce titre lui sauta aux yeux :

UN IMPOSTEUR DEVANT LE TRIBUNAL

Un chien est pris pour un homme. Qui était Pedro ?

Un verdict exemplaire.

Il chiffonna le journal dans sa main.

– Rien d'étonnant à ce que les spirites soient aigris ! pensa-t-il. Ils ont de bons motifs pour l'être.

Oui, le pauvre Tom Linden eut une mauvaise presse ! Il rejoignit la prison sous le mépris universel. *La Planète*, un journal du soir dont le tirage était fonction des pronostics sportifs du capitaine Touche à Tout, s'étendit sur l'absurdité qu'il y avait à prévoir l'avenir. *Honest John*, un hebdomadaire qui avait été compromis dans l'une des grandes filouteries du siècle, émit l'avis que la malhonnêteté de Linden était un scandale public. Un riche ecclésiastique de province écrivit au *Times* pour s'indigner de ce que quelqu'un s'avisait de vendre les dons de l'esprit. L'*Anglican* observa que de tels incidents témoignaient d'une infidélité grandissante envers les commandements divins, tandis que le *Libre Penseur* y voyait un retour à la superstition. De son côté M. Maskelyne montra au public, au grand bénéfice de son bureau de location, comment l'escroquerie était perpétrée. Tant et si bien que pendant quelques jours Tom Linden fut un sujet d'exécration. Mais comme la terre continuait à tourner, il fut abandonné à son destin.

Chapitre VIII – Trois enquêteurs tombent sur une âme en peine

Lord Roxton était rentré d’Afrique, où il avait chassé du gros gibier ; aussitôt après, il avait entrepris dans les Alpes une série d’ascensions qui avaient étonné le monde, mais qui ne l’avaient pas satisfait.

– Les sommets des Alpes deviennent un lieu de rendez-vous mondain, avait-il expliqué. L’Everest mis à part, je ne vois pas d’endroit où la vie privée des alpinistes soit respectée.

Son retour à Londres fut salué au cours d’un dîner donné en son honneur au *Travellers* par la Société du gros gibier. Les journalistes n’étaient pas invités, mais le petit discours de lord Roxton, fixé *Verbatim* dans les esprits de tout son auditoire, est assuré d’une survie impérissable. Pendant vingt minutes il s’était tortillé sous les périodes ronflantes et élogieuses du président : il se leva dans cet état d’indignation et de confusion que ressent toujours le Britannique quand il est loué publiquement.

– Oh ! dites ! Dites donc ! Hein ?

Et il se rassit, transpirant abondamment.

Malone fut averti du retour de lord Roxton par McArdle, son vieux grincheux de rédacteur en chef, dont le crâne perçait chaque année davantage sous les cheveux roux, mais qui n’en continuait pas moins à mettre la main à la pâte de la *Daily Gazette*. Il avait conservé son flair pour ce qui sentait la bonne copie, et c’est justement ce flair qui l’amena un matin d’hiver à convoquer Malone à son bureau. Il retira de ses lèvres le long tube de verre qui lui servait de fume-cigarette, et derrière ses lunettes il cligna de l’œil à l’adresse du journaliste.

– Vous savez que lord Roxton est de retour à Londres ?

– Première nouvelle !

– Ah ? Eh bien ! il est là. Vous avez sans doute entendu dire qu’il avait été blessé pendant la guerre : en Afrique orientale, il conduisait une petite colonne pour se livrer à une guerre à sa façon, et puis il a reçu dans la poitrine une balle qui aurait tué un éléphant. Oh ! depuis, il se porte bien ! Sinon il n’aurait pas pu escalader ces Alpes... C’est un diable d’homme ; avec lui, il y a toujours du nouveau.

– Et le dernier nouveau, c’est... ? interrogea Malone, en louchant vers une coupure de journal que McArdle tenait entre le pouce et l’index.

– Voilà. C’est ici que je vous attends. Je me suis dit que peut-être vous pourriez chasser ensemble, et que ça ferait de la bonne copie. Regardez ce petit article dans l’*Evening Standard*...

Il lui tendit sa coupure et Malone lut :

« Une annonce bizarre parue dans les colonnes d'un confrère indique que le célèbre lord John Roxton, troisième fils du duc de Pomfret cherche à conquérir de nouveaux mondes inexplorés. Ayant épuisé l'aventure sportive sur ce globe terrestre, voici qu'il se tourne vers les régions obscures, brumeuses et peu sûres de la recherche psychique. Apparemment, il se déclare acheteur d'une authentique maison hantée, et il est prêt à accueillir tous renseignements sur n'importe quelle manifestation violente ou dangereuse qui nécessiterait une enquête. Comme lord Roxton est un caractère résolu et l'un des meilleurs tireurs d'Angleterre, nous conseillons aux plaisantins de s'abstenir. Cette affaire ne regarde que ceux dont on affirme qu'ils sont aussi imperméables aux balles que leurs fidèles le sont au bon sens. »

McArdle poussa un petit rire sec pour ponctuer la conclusion.

– J'ai l'impression qu'il y a là une allusion personnelle, hé ! ami Malone ? Car si vous n'êtes pas encore un fidèle, du moins vous êtes en route pour le devenir... Mais est-ce que vous ne pensez pas qu'à vous deux vous pourriez accoucher d'un revenant, et que vous seriez capable d'en tirer quelques colonnes savoureuses ?

– Ma foi, répondit Malone, je peux voir lord Roxton. Il doit être encore, sans doute, dans son vieil appartement de l'Albany. De toutes manières, je serais allé lui rendre visite ; il m'est donc possible de lui faire une ouverture à ce sujet.

C'est ainsi que notre journaliste se trouva une nouvelle fois descendant Vigo Street vers la fin de l'après-midi, à l'heure où la fumée londonienne se dilue en cercles d'argent. Il demanda au portier si lord John Roxton était là. Oui, il était là. Mais il recevait un gentleman. Le portier lui ferait volontiers passer une carte. La réponse fut qu'en dépit de son visiteur lord Roxton verrait immédiatement M. Malone. Aussi M. Malone fut-il introduit dans la pièce luxueuse que décoraient d'innombrables trophées de chasse et de guerre. Leur propriétaire se tenait debout près de la porte, la main tendue ; il était toujours long, mince, distingué, et son visage décharné avait conservé le même air de parenté avec don Quichotte. Non, il n'avait pas changé ! Peut-être ses traits étaient-ils plus accusés, ses arcades sourcilières faisaient-elles davantage saillie au-dessus de ses yeux vifs et impitoyables... C'était tout.

– Hullo ! bébé ! s'écria-t-il. J'espérais bien que vous viendriez me tirer de ma vieille retraite. J'allais moi-même passer à votre bureau pour vous faire une petite visite. Entrez ! entrez ! Permettez-moi de vous présenter au révérend Charles Mason.

Un clergyman, immensément grand et mince comme un fil, qui se tenait enroulé au fond d'un grand fauteuil d'osier, se déroula petit à petit pour tendre une main osseuse. Malone nota tout de suite deux yeux gris, à la fois très sérieux et très bons, qui plongeaient dans les siens, puis un large sourire cordial qui découvrit une double rangée de dents magnifiques. Le visage las et tiré était celui d'un combattant de l'esprit, mais néanmoins il annonçait un commerce aimable et agréable. Malone avait entendu parler de lui ; il savait que le révérend Charles Mason était un ecclésiastique qui avait administré une paroisse de l'Église d'Angleterre, mais qu'il avait lâché cette besogne trop casanière – après avoir construit lui-même une église et fait des prodiges dans

son quartier – afin de prêcher librement la doctrine chrétienne avec, en surimpression, la nouvelle science psychique.

– Ma parole, il semble que je ne pourrai jamais échapper aux spirites ! s'exclama-t-il.

– Mais vous n'y échapperez jamais, monsieur Malone ! répondit le clergyman en riant. Le monde est condamné à absorber cette nouvelle science que Dieu lui a envoyée. Vous ne pourrez pas y échapper. C'est trop important. À l'époque actuelle, dans cette grande ville, il n'y a pas un lieu de réunion où hommes et femmes n'abordent plus ou moins le sujet. Et on ne saurait dire pourtant que la publicité que lui fait la presse en est responsable !

– Ce reproche ne s'adresse pas, en tout cas, à la *Daily Gazette*, dit Malone. Peut-être avez-vous lu mes articles ?

– Oui, je les ai lus. Au moins ils sont meilleurs que tout ce que nous sert habituellement la presse de Londres, farcie de sensationnel et d'absurde. Tenez, à lire un journal comme le *Times*, personne ne saurait jamais qu'il existe un mouvement aussi vital que le spiritisme. La seule allusion qui y a été faite dans un éditorial, si je me rappelle bien, pourrait se résumer ainsi : « Nous y croirons quand, grâce à ses méthodes pour prévoir l'avenir, nous toucherons davantage de gagnants au pari mutuel. »

– Ça serait rudement utile ! déclara lord Roxton. J'aurais dit la même chose, moi ! Hein ?

Le clergyman prit un air grave et secoua énergiquement la tête.

– Cela me ramène à l'objet de ma visite, dit-il en se tournant vers Malone. J'ai pris la liberté de me rendre chez lord Roxton à la suite de l'annonce qu'il a fait paraître. Je lui ai dit que s'il entreprenait cette enquête dans une bonne intention, il ne pourrait rien accomplir de mieux en ce monde ; mais j'ai ajouté que s'il en faisait un jeu sportif, s'il pourchassait une pauvre âme attachée à la terre avec la même fureur que son rhinocéros blanc du Lido, j'appellerais cela, moi, jouer avec le feu !

– Voyons, padre, j'ai joué avec le feu toute ma vie ; j'en ai l'habitude ! Écoutez-moi : si vous voulez me faire considérer cette histoire de revenants sous un angle religieux, rien à faire ! J'ai été élevé dans le sein de l'Église d'Angleterre, et elle suffit amplement à mes très modestes besoins. Mais si le piment du danger existe, alors le jeu en vaut la chandelle, hein ?

Le révérend Charles Mason sourit à belles dents.

– Incorrigible, non ? fit-il en s'adressant à Malone. Eh bien ! je ne peux que vous souhaiter une plus grande compréhension du problème...

Et il se leva comme pour prendre congé.

– Attendez un peu, padre ! s'écria lord Roxton. Quand je pars en exploration, je commence par me mettre en cordée avec un autochtone amical. Je crois que vous êtes exactement l'homme qu'il me faut. Voudriez-vous venir avec moi ?

– Où cela ?

– Asseyez-vous. Je vais vous le dire...

Lord Roxton fourragea dans une pile de lettres sur son bureau.

– Une belle sélection de fantômes ! déclara-t-il. La première levée de la poste m'a apporté une vingtaine de pistes. Mais voici le gagnant, lisez vous-même cette lettre. Une maison isolée, un homme qui est devenu fou, les locataires s'enfuyant en pleine nuit, un fantôme horrible. Ça ne s'annonce pas mal, hein ?

Le clergyman lut la lettre en fronçant les sourcils.

– Cela me paraît être un bien mauvais cas, dit-il.

– Eh bien ! venez avec moi. Hein ? Peut-être pourrez-vous m'aider à l'éclaircir.

Le révérend Mason tira de sa poche un agenda :

– J'ai un service à célébrer mercredi matin, et une conférence le même soir.

– Nous pouvons partir aujourd'hui.

– C'est loin !

– Dans le Dorsetshire. Trois heures.

– Quel est votre plan ?

– Une nuit dans cette maison réglerait le problème.

– S'il y a une pauvre âme en peine, cela devient un devoir... Très bien, j'accepte.

– Et, bien entendu, il y a une place pour moi ! supplia Malone.

– Naturellement, jeune bébé ! D'ailleurs... Je parie que le vieil oiseau roux dans votre boîte vous a envoyé ici dans ce but précis, hein ? Ah ! j'en étais sûr ! Bon. Vous pourrez décrire une aventure de derrière les fagots... pour une fois ! Hein ? Un train part de Victoria à huit heures. Rendez-vous là-bas. Au passage, j'irai dire deux mots au vieux Challenger.

Ils dînèrent ensemble dans le train, après quoi ils se réunirent dans un compartiment de première classe. Roxton, derrière un gros cigare noir, rayonnait parce qu'il avait revu Challenger.

– Le cher vieil homme est resté le même. Il m’a égratigné l’épiderme deux ou trois fois comme d’habitude. On a dit des bêtises. Il m’a assuré que j’avais le cerveau qui ramollissait si je me mettais à croire aux revenants : « Lorsque vous êtes mort, vous êtes mort ! » Tel a été le joyeux slogan du bonhomme. Quand il passe en revue ses contemporains, il prétend que l’extinction est une sacrée bonne chose : « La seule espérance de l’humanité ! affirme-t-il. Imaginez ces affreuses perspectives s’ils continuaient à vivre ! » Il voulait me donner une bouteille de chlore pour que je la lance sur le fantôme. Je lui ai répondu que si mon automatique ne mettait pas un terme à l’activité de ce fantôme, rien d’autre ne serait valable. Dites-moi, padre, est-ce votre première expédition pour un pareil gibier ?

– Vous prenez les choses trop à la légère, lord John, répliqua avec gravité le clergyman. Il est évident que vous n’avez du spiritisme aucune expérience... Mais pour ne pas laisser votre question sans réponse, je me bornerai à dire qu’à plusieurs reprises j’ai déjà essayé d’apporter mon secours dans des cas analogues.

– Vous y croyez sérieusement ? demanda Malone, qui prenait des notes pour son article.

– Très, très sérieusement.

– Mais ces influences, quelles sont-elles ?

– Je ne suis pas une autorité. Vous connaissez Algernon Mailey, l’avocat, n’est-ce pas ? Il pourrait vous communiquer des faits et des chiffres. J’aborde le sujet du point de vue de l’instinct et de l’émotion. Je me rappelle une conférence de Mailey sur le livre du Pr Bozzano consacré aux revenants : plus de cinq cents exemples parfaitement authentifiés y figurent, chacun d’eux suffirait à établir un cas *a priori*. Il y a également Flammarion. On ne peut pas sourire devant des témoignages comme ceux-là !

– J’ai lu moi aussi Bozzano et Flammarion, dit Malone. Mais ce sont à la fois votre expérience et vos propres conclusions que je désirerais connaître.

– En tout cas, si vous parlez de moi, rappelez-vous que je ne me prends pas pour une grande autorité en recherches psychiques. Des spécialistes plus avisés vous fourniraient sans doute des explications différentes de celles que vous sollicitez. Toutefois, de ce que j’ai vu, j’ai tiré certaines conclusions. Selon l’une d’elles, je crois qu’il existe une part de vérité dans l’idée théosophique des coquilles.

– Qu’est-ce que c’est que cette théorie ?

– On a imaginé que tous les corps spirituels près de la terre étaient des coquilles ou des gousses vides qu’aurait quittées la réelle entité. Aujourd’hui, bien sûr, nous savons qu’une telle généralisation est une absurdité, car nous serions incapables d’obtenir les magnifiques communications qui ne peuvent émaner que d’intelligences supérieures. Mais nous devons aussi nous garder d’une autre généralisation, il n’y a pas que des intelligences supérieures. Il y en a de

si médiocres que je pense que la créature est purement extérieure, et qu'elle serait plutôt une apparence qu'une réalité.

– Mais pourquoi serait-elle là ?

– Oui, voilà la question. Il est habituellement admis que c'est le corps naturel, comme l'a appelé saint Paul, qui se décompose à la mort, et que le corps éthéré ou spirituel survit et fonctionne sur un plan qui n'est pas celui du monde. L'essentiel est là. Mais nous pouvons avoir en réalité autant de pelures qu'un oignon ; et il se peut qu'il existe un corps mental qui se dépouille et se révèle à tout endroit où une grande tension intellectuelle ou émotionnelle a été expérimentée. Ce peut être un simulacre peu sensible, quasi automatique ; et cependant il pourrait revêtir quelque chose de notre apparence et de nos pensées.

– Alors, réfléchit Malone, cela surmonterait jusqu'à un certain point la difficulté, car je ne vois pas pourquoi un assassin ou sa victime passerait des siècles entiers à rejouer le crime commis. Quel en serait le sens ?

– D'accord, jeune bébé ! dit lord Roxton. J'avais un ami, Archie Soames, le gentleman jockey, qui avait une vieille maison dans le Berkshire. Autrefois, Nell Gwynn¹¹ y avait habité. Eh bien ! il était prêt à jurer qu'il l'avait rencontrée une dizaine de fois dans le couloir. Archie ne s'est jamais dérobé devant un obstacle au Grand National, mais ça ! il manquait s'évanouir après chacune de ses rencontres avec elle dans l'obscurité. C'était bien une jolie femme, et tout ce que vous voudrez, mais... zut ! Il ne faut pas exagérer, hein ?

Le clergyman approuva :

– Naturellement ! On ne peut pas supposer que l'âme réelle d'une personnalité éclatante comme Nell passerait des siècles à arpenter ces couloirs. Mais si par hasard elle s'est rongé le cœur dans cette demeure, broyant du noir et se faisant du mauvais sang, on peut penser qu'elle a pu jeter sa coquille et avoir laissé une image-pensée de sa personne derrière elle.

– Vous m'avez parlé de votre propre expérience.

– J'en ai eu une avant de connaître le spiritisme. Je m'attends à ce que vous ayez du mal à la croire vraie ; pourtant je vous assure que je ne vous mens pas. J'étais un très jeune curé, là-haut, dans le nord. Dans le village, il y avait une maison avec poltergeist, c'est-à-dire avec des hantises sans fantômes. Il s'agit là d'une influence très malicieuse et très troublante. Je m'offris comme volontaire pour l'exorciser. Dans l'Église, nous avons une méthode officielle d'exorcisme, comme vous le savez, et je me croyais bien armé. Je me tins dans le salon, qui était le lieu de prédilection des désordres ; toute la famille était agenouillée autour de moi ; je lus les formules rituelles. Que croyez-vous qu'il advint ?

Le visage ascétique de Mason fut envahi d'un gentil rire plein d'humour.

– Au moment où j’arrivais à mon *Amen* final, au moment donc où la créature aurait dû s’éclipser, confondue, la grande peau d’ours qui servait de tapis se dressa et m’enveloppa. J’ai honte de vous avouer qu’en deux bonds j’avais pris la porte... Mais c’est à partir de cette aventure que j’ai appris que les rites religieux peuvent n’avoir aucun effet.

– Mais alors qui en a ?

– Eh bien ! de la gentillesse, ou le raisonnement quelquefois. Voyez-vous, les esprits ne se ressemblent guère ; il y en a toute une variété. Certains attachés ou intéressés à la terre sont neutres, comme ces simulacres ou ces coquilles dont j’ai parlé. D’autres sont essentiellement bons, comme ces moines de Glastonbury, qui se sont manifestés si merveilleusement ces dernières années et que Bligh Bond a décrits. Ils sont liés à la terre par un pieux souvenir. Mais il y en a d’autres qui sont des enfants espiègles, comme les poltergeists. Et d’autres encore – peu nombreux, je l’espère ! – qui sont terriblement forts, malveillants, trop chargés de matière pour s’élever au-dessus de notre plan terrestre... si chargés de matière que leurs vibrations peuvent être assez basses pour affecter la rétine humaine et devenir visibles. S’ils ont été de leur vivant des brutes cruelles ou rusées, ils le seront encore et davantage, avec une énergie accrue, pour faire mal. Je songe notamment aux monstres mauvais que notre système de peine capitale lâche dans l’au-delà, ils meurent avec une vitalité inemployée dont ils peuvent user pour se venger.

– Ce fantôme de Dryfont a une très mauvaise réputation, dit lord Roxton.

– Mais oui. C’est pourquoi je désapprouve qu’on parle avec légèreté de ces choses. Il me donne l’impression d’être le type exact de la créature dont je parlais. De même qu’une pieuvre loge dans une caverne de l’océan mais remonte à la surface comme une image silencieuse de l’horreur pour attaquer un nageur, de même je me figure qu’un tel esprit peut hanter une maison la nuit : il est sa malédiction, et il bondira sur tous ceux à qui il peut faire du mal.

La mâchoire de Malone s’affaissa.

– Et... demanda-t-il, aucune protection n’est possible ?

– Si. Je crois que nous en disposons d’une. Sinon, de tels esprits dévasteraient la terre. Notre protection, c’est qu’il y a des forces blanches comme il y a des forces noires. Nous pouvons les appeler des anges gardiens, comme disent les catholiques, ou des guides, ou des contrôles ; mais quel que soit le nom que nous leur donnons, ils existent réellement, et ils nous gardent du mal sur le plan spirituel.

– Et qu’est-ce que vous pensez du type qui est devenu fou, padre ? Et où était votre guide quand le fantôme vous a mis le tapis sur le dos ? Hein !

– Le pouvoir de nos guides peut être fonction de notre mérite. Le mal peut toujours gagner pendant quelque temps. Mais en fin de compte c’est le bon qui l’emporte. Telle est la leçon de mon expérience de la vie.

Lord Roxton secoua la tête.

– Si le bon l'emporte, alors c'est au terme d'un sacré marathon : une course de grand fond dont la plupart d'entre nous ne voient jamais l'arrivée. Pensez à ces marchands d'esclaves avec lesquels je me suis battu aux sources du Putomayo¹². Où sont-ils ? Presque tous à Paris, hein ! Et ils mènent la grande vie. Et ils ont tué des tas de nègres. Alors, et ça ?

– Hé ! oui, nous avons parfois besoin de foi. Il faut que nous nous rappelions que nous ne voyons pas la fin de tout. « La suite au prochain numéro », voilà la conclusion de toutes les histoires humaines. Et c'est là où intervient l'énorme valeur de l'au-delà. Au moins nous vivons un chapitre supplémentaire.

– Où pourrais-je me procurer ce chapitre ? s'enquit Malone.

– Il existe beaucoup de très bons livres, bien que le monde n'ait pas encore appris à les apprécier : des documents sur la vie dans l'au-delà... Je me souviens d'un incident... Prenez-le pour une parabole si vous voulez, mais il vaut mieux que cela... Un mort qui avait été fort riche s'arrête devant une très belle demeure. Son guide, maussade, le tire pour l'éloigner : « Elle n'est pas pour vous. Elle est pour votre jardinier. » Il lui désigne une misérable hutte : « Vous ne nous avez rien donné pour vous construire quelque chose. Nous n'avons pas pu faire mieux. » Ce pourrait être le chapitre supplémentaire à la vie de vos millionnaires qui trafiquaient les esclaves.

Roxton eut un petit rire.

– À certains d'entre eux, j'ai donné une hutte qui avait six pieds de long et deux pieds de haut ! dit-il. Inutile de branler le chef, padre... Comprenez que je n'aime pas mon prochain comme moi-même, et qu'il y a des hommes que je hais comme du poison.

– Oui, nous devrions haïr le péché seulement. Mais pour ma part je n'ai jamais été capable de séparer le péché du pécheur. Comment vous prêcherais-je, puisque je suis aussi faiblement homme que n'importe qui ?

– Voilà le seul prêche que je pourrais écouter, fit lord Roxton. Vos confrères en chaire passent par-dessus ma tête. Mais lorsqu'un religieux descend à ma hauteur, alors je l'écoute... Dites donc, nous ne dormirons pas beaucoup cette nuit ! Il nous reste une heure avant d'arriver à Dry font. Peut-être pourrions-nous l'employer utilement à faire un petit somme.

Il était plus de onze heures, et la nuit était glaciale, lorsque le trio arriva à destination. La gare de cette petite ville d'eaux était presque déserte, mais un homme courtaud et gras comme un moine, vêtu d'une pelisse, s'avança à leur rencontre et les salua chaleureusement.

– Je suis M. Belchamber, le propriétaire de la maison. Comment allez-vous, messieurs ? J'ai reçu votre télégramme, lord Roxton, et tout est prêt. C'est vraiment fort aimable à vous d'être venu. Si vous pouvez faire quoi que ce soit pour alléger mon fardeau, je vous en serai infiniment reconnaissant.

¹² Voir *Le Monde perdu*, première aventure du Pr Challenger.

M. Belchamber les mena vers le petit hôtel de la Gare où ils se restaurèrent avec des sandwiches et du café qui avaient été soigneusement préparés. Tandis qu'ils mangeaient, il les mit au courant de ses ennuis.

– Ce n'est pas comme si j'étais riche, messieurs. Je suis un herbager en retraite, et toutes mes économies ont été placées sur trois maisons. L'une d'elles est la villa Maggiore. Oui, c'est vrai, je ne l'ai pas achetée cher. Mais comment pouvais-je croire à cette histoire du docteur fou ?

– Racontez-nous cette histoire, dit lord Roxton en mâchant son sandwich.

– Il habitait là au temps de la reine Victoria. Je l'ai vu moi-même. Un homme mince comme un fil, long comme un jour sans pain, avec un visage brun, un dos rond et une démarche particulière, il traînait les pieds. On disait qu'il avait été aux Indes, et certains pensaient même qu'il avait commis un crime et qu'il se cachait, car il ne montrait jamais sa tête au village ; il ne sortait qu'à la nuit. Il brisa la patte d'un chien à coup de pierres ; on parla de le poursuivre, mais les gens avaient peur de lui et personne ne porta plainte. Les gamins passaient en courant devant sa maison, car il restait assis devant sa fenêtre avec un air menaçant et lugubre. Puis, un matin, il ne rentra pas son lait ; le lendemain non plus : on enfonça la porte ; il était mort dans son bain... Mais c'était un bain de sang, car il s'était ouvert les veines du bras. Il s'appelait Tremayne. Personne ici ne l'a oublié.

– Et vous avez acheté la maison ?

– Je l'ai désinfectée, repeinte, et j'ai refait l'extérieur. Vous auriez dit une maison neuve. Puis je l'ai louée à M. Jenkins, le brasseur. Il resta trois jours. Je baissai le prix du loyer. M. Beale, un épicier qui s'était retiré, s'y installa. C'est lui qui devint fou, vraiment fou, au bout d'une semaine ! Et depuis lors elle m'est restée sur les bras : soixante livres de revenus en moins. Et elle me coûte des impôts ! Alors, messieurs, si vous pouvez faire quelque chose, au nom du ciel, faites-le ! Sinon, je crois que j'y mettrai le feu.

La villa Maggiore était située à huit cents mètres de l'agglomération, sur la pente d'un coteau. M. Belchamber les conduisit. C'était à coup sûr un endroit peu gai ! Le toit descendait jusque devant les fenêtres supérieures et les masquait presque complètement. La lune était demi-pleine ; la lumière qu'elle répandait montrait un jardin en fouillis, rabougri dans sa végétation d'hiver, mais qui avait par places empiété sur les allées. Le calme qui régnait était sinistre.

– La porte n'est pas fermée, dit le propriétaire. Dans le salon, sur la gauche, vous trouverez une table et des chaises. J'ai fait allumer du feu, et il y a un seau de charbon. Vous ne manquerez pas trop de confort, j'espère. Vous me pardonnerez si je n'entre pas, mais je n'ai plus les nerfs aussi solides que par le passé.

Il murmura encore quelques mots d'excuses avant de les quitter.

Lord Roxton avait apporté une torche électrique. Après avoir ouvert la porte rouillée, il l'alluma, et un faisceau lumineux éclaira le couloir, qui n'était pas tapissé et qui aboutissait à un escalier large et raide conduisant au premier étage. De chaque côté du couloir il y avait une porte ; celle

de droite donnait sur une grande pièce vide ; dans un coin, à côté de vieux livres et de journaux, une tondeuse à gazon était à l'abandon. Sur la gauche, ils découvrirent une pièce symétrique, mais beaucoup moins lugubre. Une grille brûlait gaillardement, les chaises et les fauteuils confortables ne manquaient pas, une carafe d'eau était posée sur une table en bois blanc, le seau à charbon était plein, une grosse lampe à pétrole éclairait les lieux. Le clergyman et Malone s'approchèrent du feu, car il faisait très froid, mais lord Roxton compléta ses préparatifs. D'un petit sac à main il tira son revolver automatique, qu'il plaça sur la cheminée. Puis il sortit un paquet de bougies, et il en alluma deux dans l'entrée. Enfin, il prit une pelote de laine à tricoter et il tressa un véritable réseau devant la porte d'entrée et devant la porte d'en face.

– Allons faire un tour, dit-il. Après quoi nous attendrons tranquillement en bas, et nous verrons bien ce qui arrivera.

Au premier étage, le couloir se divisait en deux : il bifurquait sur la droite et sur la gauche à angle droit avec l'escalier. À droite, il y avait deux grandes chambres nues et poussiéreuses, où le papier pendait en lambeaux tandis que le plancher était couvert de plâtras. À gauche, une seule chambre, dans le même état d'abandon, puis la salle de bains de tragique mémoire ; la baignoire de zinc était disposée comme si elle devait être bientôt utilisée ; il y subsistait encore des taches de sang à l'intérieur ; certes, la rouille s'y était mise, mais elles demeuraient comme de terribles stigmates qui rappelaient le passé. Malone fut surpris de voir le clergyman vaciller et s'appuyer sur la porte ; il était blême, des gouttes de sueur perlaient sur son front. Ses deux compagnons l'aidèrent à descendre l'escalier, et il s'assit quelques instants, visiblement bouleversé, avant de parler.

– Est-ce que réellement vous ne ressentez rien ? demanda-t-il. Le fait est que je suis moi-même doté d'un pouvoir médiumnique, par conséquent très perméable aux impressions psychiques. Je viens d'en avoir une, spécialement horrible, indescriptible...

– Laquelle, padre ?

– C'est vraiment difficile à dire, quelque chose comme une défaillance du cœur, une sensation de tristesse infinie. Tous mes sens en ont été affectés. Mes yeux s'embuaient. Je respirais une forte odeur de putréfaction. Toute force semblait avoir glissé hors de moi. Lord Roxton, ce n'est pas une mince affaire que nous entreprenons aujourd'hui !

Le grand sportif se fit grave tout à coup :

– Je commence à la croire ! dit-il. Pensez-vous que cette affaire est dans vos cordes ?

– Je suis désolé de m'être montré si faible ! répondit M. Mason. Certainement, je pénétrerai le mystère. Pire sera le cas et plus vous aurez besoin de mon aide...

« Je me sens parfaitement bien, à présent ! ajouta-t-il en riant.

Il tira de sa poche une vieille pipe de bruyère, noircie par la fumée.

– Voilà le meilleur docteur pour des nerfs secoués, dit-il. Je vais rester ici et fumer jusqu'à ce que vous ayez besoin de moi.

– Quelle forme pensez-vous qu'il va prendre ? demanda Malone.

– Une forme que vous pourrez voir, assurément.

– Voilà ce que je ne peux pas comprendre, même après toutes mes lectures, dit Malone. Les autorités en la matière s'accordent pour déclarer qu'il y a une base matérielle, et que cette base matérielle est fournie, tirée du corps humain. Appelez-la ectoplasme ou ce que vous voudrez, son origine est humaine, n'est-ce pas ?

– Certainement, répondit Mason.

– Bien. Alors, devons-nous supposer que ce Dr Tremayne compose sa propre apparence en tirant de la matière de moi et de vous ?

– Pour autant que je puisse m'avancer, je crois que dans la plupart des cas un esprit agit ainsi. Je crois que lorsque le spectateur sent qu'il fait plus froid, que ses cheveux se dressent, etc., il est réellement conscient d'une perte de sa propre vitalité, perte qui peut être assez importante pour provoquer son évanouissement ou même sa mort. Peut-être était-il en train de tirer de moi de la substance...

– Mais supposez que nous ne soyons pas doués d'un pouvoir médiumnique ? Supposez que nous n'abandonnions rien ?

– J'ai lu récemment, répondit M. Mason, quelque chose de très complet là-dessus. Un exemple a été observé de près, et raconté par le Pr Neillson, un Islandais : le mauvais esprit avait l'habitude de descendre sur un malheureux photographe de ville, il tirait de lui sa substance, puis repartait et l'utilisait. Il disait ouvertement : « Donnez-moi le temps d'aller chez Untel. Je vous montrerai ensuite ce que je puis faire. » C'était une créature formidable, qu'on eut de grandes difficultés à maîtriser.

– J'ai l'impression, bébé, dit lord Roxton, que nous sommes embarqués dans une histoire beaucoup plus compliquée que nous le pensions ! Mais tant pis, nous avons fait ce que nous pouvions ; le couloir est éclairé ; personne ne peut nous approcher, sauf par l'escalier, sans rompre les fils de laine. Il ne nous reste plus qu'à attendre.

Ils attendirent donc. Ce fut une attente pénible. Un réveil avait été placé sur le chambranle en bois décoloré de la cheminée. Lentement l'aiguille rampa sur le cadran de une heure à deux heures, et de deux heures à trois heures. Dehors, une chouette ululait le plus sinistrement du monde. La villa étant située au bord d'une route secondaire, aucun bruit humain ne raccrochait les trois enquêteurs à la vie extérieure. Le padre somnolait sur sa chaise. Malone fumait sans arrêt. Lord Roxton feuilletait un magazine. De temps à autre, il y avait quelques craquements qui déchiraient le silence de la nuit. Rien d'autre jusqu'à ce que...

Quelqu'un descendit l'escalier.

Aucun doute ! Le pas était furtif, et cependant il se détachait nettement. Crac ! Crac ! Crac ! Puis il avait atteint le rez-de-chaussée. Puis il était arrivé à hauteur de leur porte. Ils s'étaient tous trois dressés sur leurs chaises. Roxton avait empoigné son automatique. Était-il entré ? La porte était entrebâillée, mais elle ne s'était pas ouverte davantage. Pourtant tous éprouvaient la sensation qu'ils n'étaient pas seuls, que quelqu'un les observait. Il leur sembla qu'il faisait plus froid ; Malone frissonna. Un instant après, les pas battirent en retraite. Ils étaient discrets et vifs. Plus vifs que tout à l'heure. On aurait pu croire qu'un éclaireur revenait avec des renseignements vers quelque grand chef tapi dans l'ombre au-dessus d'eux.

Ils se regardèrent tous les trois silencieusement.

– Nom d'un chien ! murmura enfin lord Roxton.

Son visage était pâle et résolu. Malone griffonna quelques notes, marqua l'heure. Le clergyman priait.

– Bien, dit Roxton après une pause. Nous avons affaire à un revenant. Nous ne pouvons pas rester inactifs. Il faut que nous en venions à bout. Je vous avoue, padre, que j'ai suivi dans une jungle épaisse un tigre blessé, mais je n'ai jamais éprouvé au fond de moi ce sentiment que j'éprouve maintenant. Si je cherchais des sensations, en voilà ! En attendant, je monte.

– Nous aussi ! crièrent ses deux compagnons.

– Restez ici, bébé ! Et vous aussi, padre. À trois nous ferions trop de bruit. Je vous appellerai si j'ai besoin de vous. Mon plan consiste simplement à me glisser dehors et à guetter tranquillement sur les marches. Si cette... chose, quelle qu'elle soit, revient, il faudra qu'elle me passe sur le corps.

Tous trois sortirent dans le couloir. Les deux bougies projetaient leurs petits cercles clignotants de clarté ; l'escalier était bien éclairé jusqu'en haut des marches cernées par de lourdes ombres. Roxton s'assit à mi-hauteur, revolver au poing. Il porta un doigt à ses lèvres, puis invita d'un geste impatient ses compagnons à réintégrer la pièce. Ils obéirent et s'installèrent près du feu. Ils attendirent, attendirent...

Une demi-heure. Trois quarts d'heure. Et puis, soudain la « chose » arriva. Il y eut successivement un bruit de pieds qui se précipitaient, l'écho d'un coup de revolver, une bousculade, une chute lourde, un cri appelant au secours. Frappés d'horreur, ils coururent dans le couloir. Lord Roxton gisait la face contre terre, parmi des décombres et du plâtre en miettes. Ils le relevèrent, il était à demi hébété ; il saignait à la joue et aux mains, mais ce n'étaient que des égratignures. Au haut des marches, les ombres paraissaient plus noires, plus épaisses.

– Ça va ! dit Roxton, une fois assis sur une chaise. Accordez-moi une minute pour que je reprenne mon souffle, et j'engage mon deuxième round avec le diable... Car si ce n'est pas le diable, jamais aucun démon n'a foulé le sol de cette terre !

– Vous n’auriez pas dû aller seul ! ajouta le clergyman. Mais dites-nous ce qui est arrivé.

– Cette fois-ci, vous n’irez pas seul ! dit Malone.

– Je ne le sais pas trop. Vous avez vu que j’étais assis, tournant le dos au palier. Tout à coup, j’ai entendu une course précipitée. J’ai vu quelque chose de noir juste au-dessus de moi. Je me suis à demi tourné et j’ai tiré. Une seconde plus tard, j’étais projeté en bas des marches comme si j’étais un bébé. Tout ce plâtre s’est abattu sur moi. Voilà tout ce que je puis vous dire.

– À quoi bon s’engager plus avant dans cette affaire ? demanda Malone. Vous êtes convaincu que vous n’avez pas eu affaire à un homme, mais à quelque chose de plus qu’un homme, n’est-ce pas ?

– Absolument convaincu !

– Bon. Donc vous avez eu votre expérience. Qu’est-ce que vous désirez de plus ?

– Moi, au moins, je désire davantage ! dit M. Mason. Je crois qu’on a besoin de notre aide.

– J’ai l’impression que nous avons tous besoin d’aide, fit lord Roxton en se frottant le genou. Nous aurons besoin d’un médecin avant d’en avoir terminé ! Mais je suis d’accord avec vous, padre : nous devons aller jusqu’au bout. Si ça ne vous plaît pas, bébé...

Cette suggestion s’avéra trop injurieuse pour le sang irlandais de Malone.

– Je monte tout seul ! cria-t-il en se dirigeant vers la porte.

– Non. Pas tout seul. Je vais avec vous ! déclara le clergyman, qui se précipita derrière lui.

– Ah ! vous n’irez pas sans moi ! hurla lord Roxton, boitillant à l’arrière-garde.

Ils se postèrent tous trois dans le couloir éclairé par les bougies mais drapé d’ombres. Malone avait posé la main sur la rampe et son pied sur la première marche quand l’événement se produisit.

Quel événement ? Ils auraient été incapables de le dire. Simplement, ils s’aperçurent qu’au haut de l’escalier les ombres noires s’étaient épaissies, rassemblées, pour prendre une forme précise qui rappelait celle d’une chauve-souris. Seigneur ! Elles se déplaçaient ! Elles se mettaient en mouvement ! Elles fonçaient sans bruit vers le rez-de-chaussée ! Noires, noires autant que la nuit, énormes, avec des contours fuyants, partiellement humaines et en même temps menaçantes et odieuses. Les trois hommes hurlèrent et coururent vers la porte. Lord Roxton s’empara de la poignée et l’ouvrit. Trop tard ! La créature était sur eux. Ils eurent conscience d’un contact chaud et glutineux, d’une odeur putride, d’une bête hideuse et à demi constituée, de membres prenants... Une seconde plus tard, tous trois gisaient assommés, horrifiés, projetés dehors sur le gravier de l’allée. Et la porte s’était refermée comme si on l’avait claquée derrière eux.

Malone geignait. Roxton jurait. Le clergyman gardait la bouche cousue. Ils se relevèrent. Ils souffraient tous de contusions, et ils avaient les membres brisés. Mais au plus profond d'eux-mêmes un sentiment d'horreur s'était levé, qui annihilait les souffrances physiques. Ils se tenaient debout au clair de lune. Leurs yeux ne quittaient pas le rectangle noir de la porte.

– En voilà assez ! déclara Roxton.

– Plus qu'assez ! dit Malone. Je ne rentrerais pas dans cette maison pour tout l'or que Fleet Street pourrait m'offrir.

– Êtes-vous blessé ?

– Sali, souillé... Ah ! c'était répugnant !

– Infect ! confirma Roxton. Vous avez senti cette puanteur ? Et cette chaleur purulente ?

Malone poussa un cri de dégoût :

– Ça n'a pas de nom ! Et puis vous avez vu ?... Ce visage sans traits. Rien en dehors des yeux terribles ! À demi matérialisé ! Oh ! c'était horrible.

– Et les bougies qui continuent à brûler !

– Ah ! au diable les bougies ! Qu'elles brûlent ! Je ne rentrerai pas dans cette maison !

– Après tout, Belchamber peut venir au matin. Peut-être nous attend-il à l'auberge.

– C'est cela. Allons à l'auberge. Retournons vers l'humanité !

Malone et Roxton avaient déjà fait demi-tour. Mais le clergyman restait là. Il avait sorti un crucifix de sa poche.

– Vous pouvez aller à l'auberge, dit-il. Moi, je reste dans la maison.

– Hein ?

– Oui, dans la maison.

– Padre, vous êtes complètement fou ! On vous égorgera. Sous sa griffe, nous ne valions pas plus cher que des poupées en étoupe !

– Eh bien ! il m'égorgera ! J'y vais.

– Non, vous n'irez pas ! Malone, aidez-moi...

Ils n'eurent pas le temps de le retenir. En quelques pas rapides, M. Mason avait gagné la porte, l'avait ouverte, était entré et l'avait refermée derrière lui. Ses compagnons voulurent le rattraper, mais ils entendirent un bruit de serrure, le padre s'était enfermé et les avait laissés dehors. Une large fente servait de boîte aux lettres, à travers elle, lord Roxton le supplia de sortir.

– Restez là ! dit la voix ferme et brève du clergyman. J'ai une œuvre à accomplir. Je sortirai quand elle sera achevée.

Et bientôt, il se mit à parler. Ses accents empreints de douceur, de bienveillance, d'affection retentirent dans l'entrée. De dehors, ils ne purent surprendre que des bribes, des bouts de prières, des morceaux d'exhortations, des intonations pour des souhaits aimables. Malone regarda par la fente : il vit la silhouette sombre et rigide du clergyman se détacher dans la lumière des bougies, le dos à la porte, la tête tournée vers les ombres de l'escalier, et la main élevant fermement le crucifix.

Sa voix fit place au silence, et alors se produisit un nouveau miracle dans cette nuit fertile en événements. Une voix répondait à celle de Mason. C'était une voix qui proférait des sons comme ni Roxton ni Malone n'en avaient jamais entendus : des sons gutturaux, grinçants, croassants, menaçants au-delà de toute expression. Ce que dit cette voix fut bref, mais le clergyman répondit aussitôt, et le ton de ses propos trahit une émotion portée à son comble. Ses paroles semblaient être quelque chose comme une oraison à laquelle répliqua immédiatement la sinistre voix de l'au-delà. Et un dialogue s'instaura : les répons se succédaient, parfois courts, parfois longs. Toute la gamme de l'éloquence y passa, plaidoyers, argumentations, prières, supplications, apaisements, tout sauf des reproches. Transis jusqu'aux os, Roxton et Malone s'étaient accroupis contre la porte, grappillant çà et là des bribes de ce duo inconcevable. Puis, au bout d'un temps qui leur parut très pénible, et qui s'avéra en fin de compte une bonne heure, M. Mason dit le *Notre Père* d'une voix, riche, exaltante. Était-ce une hallucination, un écho ? Ou y avait-il réellement quelqu'un qui accompagnait dans la nuit la voix du clergyman ? Un instant plus tard, la lumière s'éteignit à la fenêtre de gauche, la serrure joua, et Mason sortit en portant le sac de lord Roxton. À la lumière de la lune, son visage paraissait blafard, mais toute son attitude reflétait la vivacité et la joie.

– Je crois que vous trouverez tout ici, dit-il à lord Roxton en lui tendant le sac.

Roxton et Malone le saisirent chacun par un bras et l'entraînèrent vers la route.

– Cette fois-ci, vous ne vous échapperez pas ! s'écria le lord. Padre, vous devriez avoir toute une barrette de Victoria Cross !

– Mais non, je n'ai fait que mon devoir. Le pauvre diable ! Il avait tellement besoin d'aide ! Je ne suis qu'un pécheur, et cependant j'ai pu le secourir.

– Vous lui avez fait du bien !

– Humblement, je l’espère. Je n’étais que l’instrument de forces plus hautes. La maison ne sera plus hantée. Il me l’a promis. Mais je ne veux plus en parler, à présent. Cela me sera plus facile dans les jours à venir.

Le propriétaire et les servantes de l’auberge regardèrent avec ahurissement nos trois enquêteurs quand, à l’aube d’une froide matinée d’hiver, ils se présentèrent à la porte. Ils donnaient l’impression d’avoir vieilli de cinq ans pendant la nuit. M. Mason, en pleine réaction, se jeta sur le canapé de la modeste salle et s’endormit instantanément.

– Pauvre vieux ! Il n’est guère brillant ! dit Malone.

De fait, avec ses longs membres et son visage hagard, tout blanc, on aurait dit un cadavre.

– Nous allons lui faire ingurgiter une tasse de thé, répondit Roxton, qui promena ses mains au-dessus des flammes du feu que la servante venait d’allumer. Et nous en boirons aussi, sapristi ! Car je crois, bébé, que nous ne nous sommes pas dérangés pour rien : à moi des sensations nouvelles, à vous de la bonne copie !

– Et à lui le sauvetage d’une âme. À côté du sien, nos résultats paraissent bien minces !

Ils prirent le premier train du matin pour Londres, et ils eurent un compartiment à eux seuls. Mason n’était guère volubile ; il était perdu dans ses pensées. Subitement, il se tourna vers ses compagnons.

– Dites, vous deux, vous ne voudriez pas vous joindre à moi pour une prière !

Lord Roxton fit la grimace :

– J’aime mieux vous avertir, padre, que je suis plutôt tout le contraire d’un pratiquant.

– S’il vous plaît, agenouillez-vous avec moi. J’ai besoin de votre concours.

Ils s’agenouillèrent côte à côte, le padre au milieu. Malone prit mentalement note de la prière : « Père, nous sommes tous tes enfants : des créatures pauvres, faibles, impuissantes, ballottées par le destin et les événements. Je te supplie de tourner ton regard miséricordieux vers cet homme, Rupert Tremayne, qui a erré loin de toi et qui se trouve maintenant dans la nuit. Il a sombré très bas, car il avait un cœur orgueilleux qui ne s’attendrissait pas, et un esprit cruel que la haine avait pourri. Mais à présent il voudrait aller vers la lumière. C’est pourquoi j’implore ton secours pour lui et pour cette femme, Emma, qui, par amour pour lui, est descendue dans les ténèbres. Puisse-t-elle le relever, comme elle avait essayé de le faire. Puissent-ils tous deux rompre les liens de triste mémoire qui les retiennent à la terre. Puissent-ils, dès ce soir, monter vers cette glorieuse lumière qui, tôt ou tard, brille sur les plus déshérités de tes fils. »

Ils se remirent debout.

– Ça va mieux ! s'exclama le padre en se frappant la poitrine de sa main osseuse et en souriant de toutes ses dents. Mais quelle nuit ! Ah ! Seigneur, quelle nuit !

Chapitre IX – Et voici des phénomènes très physiques !

Il était vraiment du destin de Malone d'être entraîné dans les affaires de la famille Linden ! À peine avait-il abandonné le malheureux Tom aux mains de la justice qu'il se trouva aux prises, et d'une manière fort désagréable, avec son peu sympathique frère.

Cela débuta par un coup de téléphone matinal ; à l'autre bout du fil, il reconnut la voix d'Algernon Mailey.

– Êtes-vous libre cet après-midi ?

– À votre disposition.

– Dites, Malone, vous êtes costaud, n'est-ce pas ? Vous avez bien été international de rugby dans l'équipe d'Irlande ? Une partie de catch ne vous ferait pas peur, non ?

Devant le récepteur, Malone eut un large sourire.

– J'en suis.

– Ça risque d'être gros, vous aurez peut-être à plaquer un boxeur professionnel...

– Parfait ! répondit joyeusement Malone.

– Et il nous faudrait quelqu'un d'autre. Connaissez-vous un type qui viendrait avec nous rien que pour le plaisir de l'aventure ? S'il est vaguement au courant des problèmes psychiques, cela n'en vaudrait que mieux.

Malone se creusa la tête, puis une inspiration lui vint.

– Il y a Roxton, dit-il. Il n'est plus tout jeune, mais dans une bagarre il est utile. Je pense que je pourrai le joindre. Depuis notre expérience dans le Dorsetshire, il s'intéresse beaucoup au psychisme.

– Bravo ! Amenez-le ! S'il ne peut pas venir, nous nous débrouillerons tout seuls. 41, Belshaw Gardens, S. W. Près de la station Earl's Court. Trois heures cet après-midi. D'accord !

Aussitôt Malone appela lord Roxton ; il entendit la voix familière :

– De quoi s'agit-il, bébé ? D'un match de boxe ?... Mais, naturellement ! Hein ?... J'avais une partie de golf à Richmond, mais ceci me paraît bien plus divertissant... Hein ? Oui, très bien. Je vous retrouverai là-bas.

Tant et si bien que, au troisième coup de trois heures, Mailey, lord Roxton et Malone étaient assis au coin du feu dans le salon cossu de l'avocat. Sa femme, douce autant que jolie, était sa collaboratrice sur le double plan de l'esprit et de la matière, elle était là pour accueillir les invités de Mailey.

– Maintenant, chérie, tu ne joues pas dans l'acte suivant, dit gentiment l'avocat. Tu vas te retirer avec discrétion dans les coulisses. Ne te fais aucun souci si tu entends de la bagarre.

– Mais je m'en ferai, mon chéri. Tu risques d'être blessé !

Mailey se mit à rire.

– Il est probable que ton mobilier sera blessé, cela oui ! Mais tu n'as rien d'autre à craindre, va ! Et puis, c'est le bien de la cause qui est en jeu...

« Ceci est toujours le dernier mot, ajouta-t-il après que sa femme eut quitté la pièce. Je crois en vérité qu'elle monterait sur le bûcher pour la cause. Son grand cœur de femme aimante sait ce que cela signifierait pour ce monde gris si les hommes pouvaient s'évader des ombres de la mort et comprendre quel grand bonheur est à venir. Elle est vraiment mon inspiratrice...

« Mais, poursuivit-il en riant, je ferais mieux de ne pas m'étendre sur ce sujet, nous avons à réfléchir sur quelque chose de très différent... quelque chose d'aussi vil et abominable qu'elle est belle et bonne. Il s'agit du frère de Tom Linden.

– J'ai entendu parler de ce type, dit Malone. J'ai autrefois boxé un peu, et je suis toujours membre du Sporting. Silas Linden a failli être champion des poids mi-moyens.

– Exactement. L'homme n'a pas de travail et il a pensé qu'il pourrait devenir médium. Tout de suite, je l'ai pris au sérieux, moi et d'autres spirites, car nous aimons tous son frère, et il arrive fréquemment que de tels dons soient répartis dans une même famille : son ambition m'a donc semblé raisonnable. Aussi l'avons-nous mis à l'épreuve hier soir.

– Et qu'est-il advenu ?

– Tout d'abord, il m'a paru suspect. Comprenez qu'il est presque impossible à un médium de tromper un spirite entraîné. Quand il y a tromperie, c'est aux dépens des profanes. J'ai donc commencé par le surveiller soigneusement, et je me suis assis près du cabinet noir. Bientôt il en est sorti vêtu de blanc. Je m'étais arrangé d'avance avec ma femme, et j'ai rompu le contact. Je l'ai senti quand il est passé près de moi. Il était, bien sûr, en blanc. J'avais dans ma poche des ciseaux ; j'en ai coupé un petit bout.

Mailey exhiba un morceau de toile de forme triangulaire.

– Le voilà. Regardez-le. De la toile très ordinaire. Sans aucun doute, Silas Linden portait sa chemise de nuit.

- Pourquoi ne l’avez-vous pas montré tout de suite ? demanda lord Roxton.
- Il y avait plusieurs dames, et j’étais dans la pièce le seul homme réellement vigoureux.
- Bon ! Alors que proposez-vous ?
- J’ai pris rendez-vous avec lui à trois heures et demie. Je l’attends. S’il n’a pas remarqué la petite amputation de sa chemise de nuit, je ne crois pas qu’il soupçonne ce que je lui veux.
- Qu’allez-vous faire ?
- Ma foi, cela dépend de lui. En tout cas, il faut qu’il ne recommence pas. C’est ainsi que la cause s’embourbe. Un bandit qui ne connaît rien à l’affaire s’introduit pour gagner de l’argent ; le travail des médiums honnêtes s’en trouve déprécié. Le public ne fait pas de distinction, comprenez-vous ! Avec votre aide, je peux parler à ce gangster à égalité de chances, ce qui m’aurait été impossible sans vous.

Un pas pesant se fit entendre à l’extérieur. La porte s’ouvrit sur Silas Linden, faux médium et ex-boxeur professionnel. Ses petits yeux gris porcins se posèrent avec méfiance sur les trois hommes. Puis il se força à sourire, et salua Mailey.

- Bonjour, monsieur Mailey. Nous avons eu hier soir une bonne séance, n’est-ce pas ?
- Asseyez-vous, Linden ! dit Mailey en lui désignant une chaise. C’est justement au sujet de cette soirée que je désire vous parler. Vous nous avez trompés.

Le visage de Silas Linden s’enflamma de colère.

- Qu’est-ce que c’est ? s’écria-t-il vivement.
- Vous avez triché. Vous vous êtes habillé et vous avez prétendu que vous étiez un esprit.
- menteur ! menteur ! jamais je n’ai fait cela...

Mailey tira de sa poche le morceau de toile et le posa sur son genou.

- Et ça ?
- Quoi, ça ?
- Je l’ai coupé au bas de la chemise de nuit que vous portiez. Je l’ai coupé moi-même pendant que vous vous teniez devant moi. Si vous examinez votre chemise de nuit, vous trouverez l’endroit d’où je l’ai coupé. Inutile, Linden ! Vous avez perdu, et le jeu est terminé. Vous ne pouvez plus nier.

Pendant quelques secondes, l'homme demeura complètement effondré. Puis il éclata dans une explosion de blasphèmes.

– Quel jeu ? cria-t-il en regardant autour de lui. Est-ce que vous croyez que vous m'avez eu et que vous pouvez me prendre pour un écornifleur ? C'est un coup monté, hein ! Mais vous vous êtes trompé d'homme pour cette partie-là !

– Inutile de faire du bruit ou d'essayer de la violence, Linden ! avertit Mailey paisiblement. Je pourrais vous traîner demain devant le tribunal. Mais, à cause de votre frère, je ne tiens pas au scandale. Seulement vous ne quitterez pas cette pièce sans avoir signé le papier qui est là, sur mon bureau.

– Oh ! N'y comptez pas ! Qui m'y forcera, dites-moi ?

– Nous vous y forcerons !

Les trois hommes se placèrent entre lui et la porte.

– Vous m'y forcerez ? Oui, eh bien ! essayez donc !...

Ses yeux étincelaient de fureur ; il se tint devant eux en serrant ses énormes poings.

– Laissez-moi sortir !

Ils ne répondirent pas, mais tous trois poussèrent le grognement de combat qui est peut-être la plus vieille des expressions humaines. Dans la seconde qui suivit, Linden se jeta sur eux, et ses poings assenèrent des coups d'une violence terrible. Mailey, qui avait autrefois boxé en amateur, bloqua un coup, mais le suivant déborda sa garde, et il s'écroula devant la porte. Lord Roxton fut projeté sur le côté. Mais Malone, avec l'instinct du rugbyman plongea la tête en avant et ceintura le boxeur professionnel à la hauteur des genoux. Si un homme est trop fort pour vous sur ses pieds, alors faites-le tomber, une fois sur le dos, il perd toute sa science. Linden bascula et passa dans sa chute, à travers un fauteuil. Il se mit sur un genou et essaya d'un court crochet au menton, mais Malone le fit retomber. Les mains osseuses de Roxton se nouèrent autour de son cou. Il y avait en Silas Linden une bonne dose de lâcheté ; il eut peur.

– Assez ! cria-t-il. Laissez-moi !

Il était à présent étalé sur le dos. Malone et Roxton étaient penchés au-dessus de lui. Mailey s'était relevé, pâle et meurtri.

– Ça va très bien ! répondit-il à une voix de femme derrière la porte. Non, non, ma chérie, pas encore ! Mais nous touchons au dénouement. Allons, Linden, pas besoin de vous mettre debout, car là où vous êtes vous pouvez causer avec nous très gentiment. Pour sortir d'ici, vous n'avez qu'à signer ce papier.

– Quel papier ? grogna Linden, quand Roxton eut desserré son étreinte.

– Je vais vous le lire.

Mailey alla le chercher sur son bureau et lut à haute voix : Je soussigné, Silas Linden, certifie ici que j'ai agi comme un fripon et comme un coquin en simulant un esprit, et je jure que plus jamais dans ma vie je ne me présenterai comme médium. Si je ne respecte pas ce serment, alors cet aveu signé pourra être porté à la connaissance du tribunal... ». Voulez-vous signer ce papier ?

– Non ! Que je sois maudit si je le signe !

– Est-ce que je lui donne un supplément de torticolis ? demanda lord Roxton. Peut-être pourrais-je ainsi le convaincre, hein ?

– Pas du tout, dit Mailey. Au fond, cette affaire ne serait pas mauvaise devant le tribunal, car elle montrerait au public que nous sommes résolus à tenir notre maison en ordre. Je vous accorde une minute pour réfléchir, Linden. Dans une minute, j'appelle la police.

Mais il ne fallut pas une minute à l'impoteur pour se décider.

– Très bien ! fit-il, maussade. Je signe.

Il lui fut permis de se mettre debout, non sans être averti que s'il essayait d'en profiter, il ne se relèverait pas si vite la deuxième fois. Mais il n'avait plus de ressort. Il griffonna un grossier « Silas Linden » au bas du papier. Les trois autres contresignèrent en qualité de témoins.

– Maintenant, filez ! commanda Mailey. Trouvez à l'avenir un métier honnête, et laissez en paix les choses sacrées !

– Gardez pour vous vos sacrées foutaises ! répondit Linden, qui sortit en sacrant et jurant.

À peine avait-il franchi le seuil de la maison que M Mailey se précipitait dans le salon pour s'assurer que son mari n'était pas blessé. Son examen lui ayant donné toute satisfaction, elle se lamenta sur le sort du fauteuil brisé : comme toutes les bonnes épouses, elle vouait une fierté personnelle au moindre détail de son petit ménage.

– Aucune importance, ma chérie ! Ce n'est pas payer trop cher l'expulsion d'un bandit... Ne partez pas encore, vous autres, j'ai deux mots à vous dire.

– Et le thé va être servi !

– Peut-être vaudrait-il mieux quelque chose de plus fort ? suggéra Mailey.

De fait, tous trois étaient éreintés : car pour avoir été bref, leur match avait été dur ! Roxton, qui s'était beaucoup amusé, n'avait pas perdu son allant, mais Malone était rompu, et Mailey se ressentait encore du formidable coup de poing qui l'avait mis knock-out.

– On m’a affirmé, dit Mailey, quand ils se furent réinstallés devant le feu, que cette canaille extorquait de l’argent à son frère depuis des années. C’était une manière de chantage, car il aurait été tout à fait capable de le dénoncer. Oh ! mais... voilà qui expliquerait l’intervention de la police. Pourquoi aurait-elle choisi Linden de préférence à tous les autres médiums de Londres ? Je me rappelle à présent que Tom m’a déclaré... Oui, c’est cela, il m’a déclaré que Silas lui avait demandé de lui apprendre à être médium, et qu’il avait refusé.

– Pouvait-il lui apprendre ? demanda Malone.

Mailey réfléchit.

– Eh bien ! peut-être aurait-il pu, dit-il enfin. Mais Silas Linden faux médium serait beaucoup moins dangereux que Silas Linden vrai médium.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Le pouvoir médiumnique peut se développer, dit M^{me} Mailey. On pourrait presque dire qu’il s’attrape.

– Rappelez-vous l’imposition des mains dans l’Église primitive, expliqua Mailey. Elle conférait des pouvoirs de thaumaturge. Nous ne pouvons attribuer aujourd’hui des pouvoirs aussi rapides. Mais si un homme ou une femme se présente avec le désir de développer ses facultés, et spécialement si la séance a lieu en présence d’un vrai médium, il y a de fortes chances pour que le pouvoir lui vienne.

– Mais pourquoi avez-vous dit que ce serait pire qu’un faux médium !

– Parce que le pouvoir pourrait être utilisé pour le mal. Je vous assure, Malone, que ces histoires de magie noire et de mauvais démons ne sont pas des inventions de nos adversaires. En réalité, elles se produisent, et toujours autour d’un médium pervers. Vous pouvez explorer des abîmes que définit assez bien l’idée populaire de sorcellerie. Il serait malhonnête de nier qu’ils existent.

– Les semblables s’attirent, ajouta M^{me} Mailey. Vous obtenez ce que vous méritez. Si vous êtes assis avec des gens pervers, vous aurez des visiteurs pervers.

– Donc il existe un côté dangereux ?

– Connaissez-vous quelque chose sur la terre qui n’ait son côté dangereux, si elle est maniée de travers et de façon excessive ? Ce côté dangereux existe très en dehors du spiritisme orthodoxe ; mais pour y parer, il convient de le connaître. Je crois que la sorcellerie du Moyen Âge était un phénomène très réel, et que le meilleur moyen de faire face à de telles pratiques est de cultiver les pouvoirs les plus élevés de l’esprit. En laissant le champ libre, vous l’abandonnez aux forces du mal.

Lord Roxton intervint.

– Quand j’étais l’an dernier à Paris, dit-il, il y avait un type qui s’appelait La Paix et qui s’occupait de magie noire. Il réunissait du monde, il tenait des cercles, etc. Ce que je veux dire, c’est qu’il n’y avait pas grand mal à cela, mais d’autre part ce n’était guère... spirituel, comme vous dites.

– C’est un aspect du problème qu’en tant que journaliste j’aimerais bien voir d’un peu plus près, dit Malone. À condition que je puisse faire un compte rendu impartial...

– Tout à fait d’accord ! déclara Mailey. Nous désirons que toutes les cartes soient étalées sur la table.

– Eh bien ! bébé, si vous voulez m’accorder une semaine de votre temps et venir à Paris, je vous présenterai à La Paix.

– C’est assez curieux, sourit Mailey. J’avais justement en tête pour notre ami une visite à Paris. Imaginez que j’ai été invité chez le Dr Maupuis, de l’Institut métapsychique, à assister à quelques-unes des expériences qu’il dirige avec un médium de Galicie. C’est en réalité l’aspect religieux de cette affaire qui m’intéresse, car il fait manifestement défaut aux esprits des savants du continent ; mais en ce qui concerne l’examen précis et vigilant des phénomènes psychiques, ils sont plus avancés que quiconque, sauf ce pauvre Crawford de Belfast, qui a acquis tout seul une classe supérieure. J’ai promis à Maupuis de traverser la Manche : il doit avoir obtenu des résultats magnifiques, et, par certains côtés, inquiétants.

– Pourquoi inquiétants ?

– Parce que ses plus récentes matérialisations n’avaient rien d’humain. Cela est confirmé par des photographies. Je ne vous en dirai pas davantage, pour que, si vous venez avec moi, vous n’ayez pas l’esprit prévenu.

– J’irai certainement, répondit Malone. Je suis sûr que mon rédacteur en chef sera d’accord.

Le thé fut servi, et la conversation se trouva interrompue par l’irritante intrusion des besoins corporels dans un débat supérieur. Mais Malone n’était pas de ceux qui lâchent facilement une piste.

– Vous parliez de forces mauvaises. Êtes-vous déjà entré en relation avec elles ?

Mailey regarda sa femme et sourit.

– Constamment, répondit-il. Cela fait partie de notre travail. Nous nous spécialisons là-dessus.

– J’avais compris que quand il y avait une intervention de ces forces mauvaises, vous l’écartiez.

– Pas forcément. Si nous pouvons aider un esprit inférieur, nous n’y manquons pas. Et nous ne pouvons l’aider qu’en l’encourageant à nous dire ses ennuis. La plupart ne sont pas pervers. Ce

sont de pauvres créatures ignorantes, bornées, qui souffrent les conséquences des opinions étroites et erronées qu'elles ont apprises dans ce monde. Nous essayons de les aider... Et nous y parvenons.

– Comment savez-vous que vous y parvenez ?

– Parce qu'elles viennent nous voir ensuite et qu'elles nous content leurs progrès. De telles méthodes sont fréquemment employées par nos amis. On les appelle des cercles de sauvetage.

– J'ai entendu parler des cercles de sauvetage. Pourrais-je assister à l'un d'eux ? Cette chose m'attire de plus en plus. C'est comme si de nouveaux horizons s'ouvraient continuellement. Je considérerais comme une grande faveur que vous m'aidiez à voir ce côté neuf...

Mailey devint pensif.

– Nous ne tenons pas à donner ces pauvres créatures en spectacle. D'autre part, bien que nous ne puissions pas vous considérer comme un adepte du spiritisme, vous avez traité le problème avec compréhension et sympathie...

Il se tourna vers sa femme, qui lui fit en souriant un signe de tête affirmatif.

– Ah ! on vous autorise ! Eh bien ! apprenez que nous tenons notre petit cercle personnel de sauvetage, et qu'aujourd'hui à cinq heures a lieu notre séance hebdomadaire. Notre médium est M. Terbane. Habituellement, nous n'avons personne d'autre, sauf M. Charles Mason, le clergyman. Mais si tous deux vous avez envie de faire cette expérience, nous serons très heureux de vous compter parmi nous. Terbane sera ici tout de suite après le thé. C'est un porteur de gare, aussi son temps ne lui appartient pas... Oui, le pouvoir psychique se manifeste un peu partout, mais c'est dans les classes les plus humbles qu'il se manifeste le mieux. Les anciens prophètes étaient des pêcheurs, des charpentiers, des tisseurs de tentes, des chameliers. Actuellement, quelques-uns des dons psychiques supérieurs se trouvent en Angleterre chez un mineur, un artisan de la laine, un porteur de gare, un marinier de péniche et une femme de ménage. L'histoire se répète. Et ce magistrat imbécile, avec Tom Linden devant lui, n'était que Félix jugeant Paul. La vieille roue tourne inlassablement...¹³

Ils étaient encore en train de prendre le thé quand M. Charles Mason fut introduit. Rien ne rapproche mieux les gens que la recherche psychique pour l'intimité d'âme : c'est pourquoi Roxton et Malone, qui ne l'avaient connu qu'à travers un bref épisode, se sentirent aussitôt plus proches de cet homme que de tant d'autres qu'ils connaissaient depuis des années. Cette camaraderie à la fois fidèle et grave est l'une des caractéristiques principales d'une telle communion. Quand apparut sa silhouette de clergyman longue, mince, dégingandée, insouciant, dominée par une figure lasse et décharnée qu'illuminaient un sourire merveilleusement humain et deux yeux étincelants de sérieux, ils eurent l'impression qu'un vieil ami venait les voir. Et les mots qu'il eut à leur adresse révélaient une cordialité égale.

– Encore en exploration ? s'exclama-t-il en leur serrant la main. Espérons que nos nouvelles expériences ne tendront pas nos nerfs autant que la dernière.

– Sapristi, padre ! répliqua Roxton. Depuis le Dorsetshire, j'ai usé le bord de mon chapeau en le tirant mentalement devant vous !

– Qu'est-ce qu'il a fait ? s'enquit M Mailey.

– Rien, rien ! s'écria Mason. À ma misérable façon, j'ai essayé de guider une âme hors des ténèbres. N'en parlons plus ! Mais cependant nous ne sommes pas ici réunis pour autre chose ; et voilà ce que font ces braves gens une fois par semaine. C'est de M. Mailey que j'ai appris comment y parvenir.

– Il est de fait que nous ne manquons pas de pratique ! dit Mailey. Vous en avez vu assez, Mason, pour en témoigner.

– Mais je bute encore sur quelque chose ! s'écria Malone. Pouvez-vous m'éclairer sur un point ? Pour l'instant, j'accepte votre hypothèse que nous sommes environnés par des esprits de matière liés à la terre, qui se trouvent dans d'étranges conditions qu'ils ne comprennent pas, et qui ont besoin de conseils. C'est à peu près cela, n'est-ce pas ?

Les Mailey approuvèrent de la tête.

– Bien. Leurs amis et leurs parents décédés sont probablement dans l'au-delà, et ils n'ignorent pas leur état. Ils savent la vérité. Ne peuvent-ils donc pas s'entremettre pour pourvoir aux besoins de ces malheureux beaucoup mieux que nous ne le pouvons nous-mêmes ?

– Question bien naturelle ! répondit Mailey. Et tout naturellement nous leur avons soumis cette objection. Nous ne pouvons mieux faire qu'accepter leur réponse. Il semble qu'ils soient ancrés à la surface de cette terre, trop lourds, trop charnels pour s'élever. Les autres sont, sans doute, sur un plan spirituel très éloigné du leur. Ils nous ont expliqué qu'ils se trouvent bien plus proches de

nous, qu'ils nous connaissent, mais qu'ils ne connaissent rien des plans supérieurs. Par conséquent, nous sommes les plus capables de les contacter.

– Il y avait une pauvre chère âme en peine...

– Ma femme aime tout et tous, expliqua Mailey. Elle serait capable de parler d'un pauvre cher vieux diable.

– Mais ils méritent sûrement de la pitié et de la tendresse ! s'écria M^{me} Mailey. Ce pauvre type, nous l'avons bercé, cajolé pendant des semaines. Réellement, il venait des ténèbres profondes ! Puis, un jour, il s'écria, éperdu de joie : « Ma mère est venue ! Maman est ici ! » Naturellement, nous lui avons dit : « Mais pourquoi n'est-elle pas venue auparavant ? » Et il nous a répondu : « Comment l'aurait-elle pu lorsque j'étais dans des ténèbres si sombres qu'elle aurait été incapable me voir ? »

– Tout cela est bel et bon, dit Malone. Cependant, pour autant que je puisse suivre vos méthodes, c'est un guide, ou un contrôle, ou un esprit supérieur qui régleme toute l'affaire, et qui vous amène le patient à guérir. S'il peut en être instruit, d'autres esprits supérieurs pourraient l'être également, non ?

– Justement non, répondit Mailey. C'est sa mission particulière. Pour vous montrer à quel point les séparations sont nettes, je puis vous citer un exemple. Ici, nous avons une âme en peine. Nos invités venaient et ne savaient pas qu'elle était là ; nous avons dû attirer leur attention sur elle. Quand nous avons dit à cette âme en peine : « Est-ce que vous ne voyez pas nos amis à côté de vous ? » Il a répondu : « Je vois une lumière, mais je ne distingue rien d'autre. »

À ce moment, la conversation se trouva interrompue par l'arrivée de M. John Terbane, qui venait de Victoria Station, où il accomplissait ses tâches terrestres. Il avait revêtu un costume de ville. Il était pâle, triste, imberbe, dodu ; il avait des yeux rêveurs, mais aucune autre indication n'eût trahi ses dons remarquables.

– Avez-vous mon compte rendu ?

Telle fut sa première question. En souriant, M^{me} Mailey lui tendit une enveloppe.

– Nous vous l'avions préparé, mais vous pourrez le lire chez vous... Comprenez, ajouta-t-elle, que ce pauvre M. Terbane est en transe, et qu'il ignore tout du merveilleux travail dont il est l'instrument. Voilà pourquoi, après chaque séance, mon mari et moi lui écrivons un compte rendu.

– Et je suis toujours très étonné quand je le lis ! commenta Terbane.

– Et très fier aussi, je suppose ? interrogea Mason.

– Ma foi, je n'en sais rien ! répondit humblement Terbane. Je ne vois pas pourquoi l'instrument serait fier de ce que l'ouvrier l'emploie. Pourtant, c'est un privilège, bien sûr !

– Bon vieux Terbane ! dit Mailey en posant affectueusement ses mains sur les épaules du porteur. Meilleur est le médium, moins il est égoïste ; c'est l'expérience qui m'a enseigné cette vérité. Le médium est celui qui s'abandonne complètement pour que d'autres se servent de lui : cet abandon est incompatible avec l'égoïsme. Eh bien ! il me semble que nous pourrions nous mettre au travail, sinon M. Chang nous grondera.

– Qui ? demanda Malone.

– Oh ! vous ferez bientôt la connaissance de M. Chang ! Nous n'avons pas besoin de nous asseoir tout autour de la table, un demi-cercle devant le feu fera aussi bien l'affaire. Lumières réduites. Très bien. Prenez vos aises, Terbane : installez-vous dans les coussins.

Le médium se cala dans l'angle d'un canapé confortable, et aussitôt il s'assoupit. Mailey et Malone avaient chacun un carnet de notes sur leurs genoux et attendaient.

Ils n'attendirent pas longtemps. Tout à coup, Terbane se mit sur son séant, et il cessa d'être le rêveur qu'il avait paru être jusqu'ici, il se transforma en un individu très alerte et impérieux. Un changement subtil s'était opéré sur sa physionomie. Un sourire ambigu flottait sur ses lèvres, ses yeux se fendirent obliquement et se rétrécirent, son visage se porta en avant, il enfonça ses deux mains dans les manches de sa veste bleue.

– Bonsoir ! dit-il d'un ton tranchant, saccadé. De nouvelles têtes ! Qui est-ce ?

– Bonsoir, Chang ! répondit le maître de maison. Vous connaissez M. Mason. Je vous présente M. Malone, qui étudie notre problème. Et voici lord Roxton, qui m'a rendu un grand service aujourd'hui.

– Lord Roxton ! répéta-t-il. Un milord anglais ! Je connaissais lord... lord Macart... Non... Je... Je ne peux pas le prononcer. Hélas ! Je l'appelais « Démon étranger » alors... Chang, lui, aussi, avait beaucoup à apprendre.

– Il parle de lord Macartney. Cela remonte à une centaine d'années. Chang était un grand philosophe de son vivant, expliqua Mailey.

– Ne perdons pas de temps ! s'écria le contrôle. Beaucoup à faire aujourd'hui. La foule attend. Des vieux, des nouveaux. J'ai péché des gens bizarres dans mon filet. Je m'en vais.

Il retomba parmi les coussins.

Une minute plus tard, il se redressa.

– Je veux vous remercier, dit-il dans un anglais parfait. Je suis venu il y a deux semaines. J'ai réfléchi à tout ce que vous m'avez dit. Ma route s'éclaire.

– Étiez-vous l'esprit qui ne croyait pas en Dieu ?

– Oui ! Je l’ai dit dans ma colère. J’étais si las, si las ! Oh ! le temps, le temps sans fin, la brume grise, le poids pesant du remords ! Sans espoir ! Sans espoir ! Alors vous m’avez apporté le réconfort, vous et ce grand esprit chinois. Vous m’avez fait entendre les premières douces paroles depuis ma mort.

– Quand êtes-vous mort ?

– Oh ! cela me semble une éternité ! Nous ne mesurons pas comme vous. C’est un long rêve horrible, uniforme, sans interruption.

– Qui était roi en Angleterre ?

– Victoria était reine. J’avais accordé mon esprit avec la matière, il était cramponné à la matière. Je ne croyais pas à une vie future. Maintenant, je sais que j’avais tort, mais je ne pouvais pas adapter mon esprit à de nouvelles conditions.

– Là où vous êtes, est-ce mauvais ?

– C’est tout... tout gris ! Voilà le plus affreux. L’ambiance est horrible.

– Mais vous n’êtes pas seul : il y en a beaucoup d’autres.

– Ils ne savent pas plus que moi. Eux aussi ricanent, doutent et sont malheureux.

– Vous en sortirez bientôt !

– Pour l’amour de Dieu, aidez-moi à en sortir !

– Pauvre âme ! dit M^{me} Mailey, de sa voix douce, caressante.

Sa voix aurait fait coucher à ses pieds n’importe quel animal.

– Vous avez grandement souffert. Mais ne pensez pas à vous seul. Pensez à ces autres qui sont avec vous. Essayez d’en relever un, et c’est ainsi que vous vous aiderez le mieux.

– Merci, madame, je le ferai. Il y en a un ici que j’ai amené. Il vous a entendus. Nous poursuivrons ensemble notre route. Peut-être trouverons-nous un jour la lumière.

– Aimez-vous que l’on prie pour vous ?

– Oh ! oui !

– Je prierai pour vous, dit Mason. Pourriez-vous dire maintenant Notre père... ?

Il murmura la vieille prière universelle, mais avant qu'il eût fini, Terbane était à nouveau retombé parmi les coussins. Il se remit droit pour interpréter Chang.

– Il progresse, dit le contrôle. Il a laissé du temps aux autres qui attendent. Cela est bon. Maintenant, j'ai un cas difficile. Oh !...

Il poussa un cri de découragement comique et sombra en arrière.

Quelques secondes plus tard, il était redressé ; son visage s'était allongé pour une apparence de solennité, ses mains étaient jointes paume contre paume.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'une voix pointue et pointilleuse. Je serais bien curieux de savoir de quel droit ce personnage chinois m'a fait venir ici. Pourriez-vous me renseigner ?

– Peut-être parce que nous pourrions vous aider.

– Quand je désire d'être aidé, je réclame de l'aide. À présent, je ne le désire pas... On en use bien librement avec moi !... D'après ce que ce Chinois a été capable de m'expliquer, je suis le spectateur involontaire d'une sorte de service religieux ?

– Nous sommes un cercle de spirites.

– Une secte très pernicieuse. Des méthodes tout à fait blasphématoires. En tant que modeste desservant de paroisse, je proteste contre de telles profanations.

– Vous êtes retenu en arrière, ami, par cette vision étroite. C'est vous qui souffrez. Nous voulons vous soulager.

– Souffrir ? Qu'entendez-vous par là, monsieur ?

– Avez-vous réalisé que vous étiez dans l'au-delà ?

– Vous dites des bêtises !

– Comprenez-vous que vous êtes mort ?

– Je ne suis pas mort puisque je cause avec vous.

– Vous causez avec nous parce que vous empruntez le corps de cet homme.

– Certainement, je suis tombé dans un asile de fous !

– Dans un asile, oui. Un asile pour mauvais cas. Je crains que vous ne soyez un mauvais cas. Êtes-vous heureux là où vous êtes ?

– Heureux ? Non, monsieur. Mon milieu actuel m'apparaît comme tout à fait inexplicable.

– Avez-vous le souvenir d’avoir été malade ?

– J’ai été très malade.

– Si malade que vous en êtes mort.

– Vous êtes évidemment hors de tout bon sens.

– Comment savez-vous que vous n’êtes pas mort ?

– Monsieur, je vois bien qu’il me faut vous donner des rudiments d’instruction religieuse. Quand on meurt après avoir mené une vie honorable, on revêt un corps glorieux et on jouit de la compagnie des anges. Or je suis toujours pourvu du même corps que pendant ma vie, et je me trouve dans un endroit très triste, très terne. La compagnie dont je jouis ne ressemble en rien à celle dont j’avais rêvé, et je chercherais en vain un ange autour de moi. Votre hypothèse absurde peut donc être écartée.

– Ne continuez pas à vous abuser vous-même. Nous désirons vous secourir. Vous ne ferez jamais aucun progrès tant que vous n’aurez pas compris votre état.

– Réellement, monsieur, vous poussez à bout ma patience. Ne vous ai-je pas dit...

À ces mots, le médium retomba dans ses coussins. Un peu plus tard, le contrôle chinois, avec un sourire bizarre et les mains engoncées dans ses manches, s’adressait de nouveau au cercle :

– Lui brave homme... Un homme fou... Il apprendra bientôt... Je le ramènerai. Ne perdons pas davantage de temps. Oh ! mon Dieu ! Au secours ! Pitié ! Au secours !

Il était retombé tout à plat sur le canapé, le visage tourné vers le plafond, et ses cris étaient si terribles que le petit cercle se mit debout.

– Une scie ! Une scie ! Allez chercher une scie ! criait le médium, dont la voix défailloit dans un gémissement.

Mailey lui-même était troublé, les autres étaient horrifiés.

– Quelqu’un l’a hanté. Je n’y comprends rien. Il doit s’agir d’un puissant esprit mauvais.

– Voulez-vous que je lui parle ? demanda Mason.

– Attendez un moment ! Laissez se dérouler les événements. Nous verrons bientôt.

Le médium se tordait dans les affres de l’agonie.

– Oh ! mon Dieu ! Pourquoi n’êtes-vous pas allé chercher une scie ? criait-il. C’est là, sur ma poitrine. Elle craque. Je le sens ! Hawkin ! Hawkin ! Tire-moi de dessous ! Hawkin ! soulève la poutre ! Non, non, comme ça c’est pire ! Et voilà le feu ! Oh ! c’est horrible ! Horrible !

Ses hurlements glaçaient le sang. Ils restaient pétrifiés dans l’horreur. Puis, en un clin d’œil, le Chinois reparut avec son regard oblique.

– Qu’est-ce que vous en pensez, monsieur Mailey ?

– C’était effroyable, Chang ! Que s’est-il passé ?

– C’était pour lui ! répondit Chang en désignant Malone du menton. Il voulait une histoire pour son journal, je lui ai donné une histoire pour son journal. Il comprendra. Pas le temps d’expliquer maintenant. Il y en a trop qui attendent. Un marin, d’abord. Le voici.

Le Chinois disparut, et un rire jovial, embarrassé, passa sur le visage du médium. Il se gratta la tête.

– Eh bien ! zut alors ! dit-il. J’aurais jamais cru que j’recevrais des ordres d’un Chinotok. Mais il a fait : « Psitt ! » et je n’ai pas pu résister : plus question de discuter !... Bon. Eh ben ! me v’là ! Qu’est-ce que vous m’voulez ?

– Nous ne voulons rien.

– Ah ! Le Chinotok semblait croire que vous m’vouliez quelque chose, car il m’a lancé ici.

– C’est vous qui avez besoin de quelque chose. Vous avez besoin de savoir.

– Oui, j’ai perdu mon cap, c’est vrai ! J’sais que j’suis mort, parce que j’ai vu mon lieutenant de batterie, et il a volé en éclats sous mon nez. S’il est mort, je suis mort. Et tous les autres aussi sont morts. Nous sommes tous de l’autre côté. Mais on se paie la tête du pilote parce qu’il est aussi ahuri que nous. Sacré pauvre pilote, je l’appelle ! Nous sommes tous en train de prendre le fond...

– Comment s’appelait votre bateau ?

– Le Monmouth.

– Il a sombré pendant la guerre avec les Allemands ?

– C’est ça. En plein dans les eaux de l’Amérique du Sud. Un bel enfer ! Oui, c’était l’enfer...

Il y avait un monde d’émotions dans sa voix. Il ajouta plus gaiement :

– On m’a dit que nos copains les avaient eus ensuite. Est-ce que c’est vrai, monsieur ?

– Oui, les Allemands ont coulé par le fond.

– De ce côté-ci, on ne les a pas vus. C'est aussi bien, peut-être. Nous n'oublions rien, vous comprenez ?

– Mais vous devez oublier ! fit Mailey. Voilà ce qui ne va pas avec vous. Voilà pourquoi le contrôle chinois vous a mené ici. Nous sommes ici pour vous enseigner. Vous transmettez notre message à vos copains.

–... mande pardon, m'sieur : ils sont tous derrière moi.

– Eh bien ! je vous dis, à vous et à eux aussi, que le temps des batailles et de la guerre mondiale est révolu. Ne regardez plus derrière vous, mais devant vous. Quittez cette terre qui vous retient encore par les liens de la pensée, et que tous vos désirs se bornent à devenir moins égoïstes, plus dignes d'une vie meilleure, supérieure, paisible, merveilleuse. Comprenez-vous cela ?

– J'comprends, m'sieur. Et les autres aussi. On voudrait un gouvernail, m'sieur, car vraiment on nous a donné de bien mauvaises indications. Jamais on ne s'était attendu à se trouver rejetés comme ça ! On avait entendu parler du ciel, de l'enfer, mais on est loin de l'un comme de l'autre. Allons, voilà que ce Chinotok nous dit que c'est l'heure... Nous pourrions venir au rapport la semaine prochaine ? Merci ben, m'sieur, pour vous et pour la compagnie. Je reviendrai !

Il y eut un instant de silence.

– Quelle conversation incroyable ! balbutia Malone.

– Si nous publiions ce discours du marin et son argot en disant que cela émane du peuple des esprits, que dirait le public ?

Malone haussa les épaules.

– Qu'importe ce que le public dirait ? Quand j'ai commencé cette enquête, j'étais plutôt sensible aux critiques ; à présent, je ferais aussi peu de cas des attaques d'un journal qu'un char d'assaut d'une balle de carabine. À vrai dire, elles ne m'intéressent même plus. L'essentiel est de coller à la vérité le plus près possible !

– Je ne prétends pas être grand connaisseur de ces choses, dit Roxton. Mais ce qui me frappe le plus, c'est que ces gens sont des gens du peuple très ordinaires et très polis, hein ? Pourquoi se promènent-ils comme ça dans les ténèbres et sont-ils halés par ce Chinois s'ils n'ont rien fait spécialement de mal dans leur vie ?

– Chaque cas révèle une forte attache à la terre et l'absence de toute envolée spirituelle, expliqua Mailey. Nous avons vu un clergyman embrouillé dans ses formules et ses rites, un matérialiste qui s'est volontairement accroché à la matière, un marin qui nourrit des idées de vengeance... Il y en a des millions et des millions !

– Où ? demanda Malone.

– Ici, répondit Mailey. Sur la surface de la terre. Vous vous en êtes aperçu, je pense, au cours de votre randonnée dans le Dorsetshire ! C'était bien à la surface, n'est-ce pas ? Il s'agissait d'un cas typique, grossier, ce qui le rendait plus visible et plus probant, mais il n'a pas modifié la loi générale. Je crois que tout le globe est infesté par des esprits liés à la terre et que, lorsque viendra le jour prophétisé du grand nettoyage, ils en tireront autant de bénéfice que les vivants.

Malone songea à l'étrange visionnaire, du nom de Miromar, dont il avait entendu le discours dans le temple spirite le premier soir de son enquête.

– Croyez-vous donc à quelque événement imminent ? demanda-t-il.

– Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, répondit Mailey en souriant. Je crois... Mais voici à nouveau M. Chang.

Le contrôle se joignit à la conversation.

– Je vous ai entendus. Je m'assieds et j'écoute, dit-il. Vous parlez maintenant de ce qui doit venir. Laissez venir ! Laissez venir ! Le temps n'est pas encore proche. Vous serez avertis quand il sera bon que vous le sachiez. Rappelez-vous ceci : tout est au mieux. Quoi qu'il arrive, tout sera au mieux. Dieu ne commet pas d'erreurs. Pour l'instant, comme d'autres désirent votre aide, je vous laisse.

Plusieurs esprits défilèrent rapidement. L'un était un architecte qui dit qu'il avait vécu à Bristol. Il n'avait pas été un mauvais homme, mais il avait simplement banni de ses pensées tout souci du futur. À présent, il était dans les ténèbres et avait besoin d'être dirigé. Un autre avait habité Birmingham. C'était un homme cultivé, mais un matérialiste. Il refusa d'accepter les assurances de Mailey, et il n'admit pas qu'il était réellement mort. Puis se présenta un homme aussi bruyant que violent, dont la religion était fruste et étroite : tout à fait le genre sectaire ; il avait constamment le mot « sang » sur les lèvres.

– À quoi rime cette idiotie ? demanda-t-il plusieurs fois.

– Ce n'est pas une idiotie. Nous sommes ici pour vous aider, répondit Mailey.

– Qui voudrait être aidé par le diable ?

– Est-il vraisemblable que le diable cherche à aider des âmes en peine ?

– Cela fait partie de ses ruses. Je vous dis que c'est une diablerie ! Attention ! Je ne marche pas !

Le Chinois placide surgit comme un éclair :

– Un brave homme. Un fou, répéta-t-il. Il a beaucoup de temps devant lui. Un jour, il apprendra. Maintenant, voici un mauvais cas, un très mauvais cas. Oh !...

Il fit retomber sa tête dans les coussins et ne la releva pas quand une voix, une voix très féminine, résonna dans la pièce :

– Janet ! Janet !

Il y eut un silence.

– Janet, voyons ! Mon thé ! Janet ! C’est intolérable ! Voilà dix fois que je vous appelle ! Janet !

Le médium se mit sur son séant et se frotta les yeux.

– Qu’est-ce que c’est ? cria la voix. Qui êtes-vous ? De quel droit êtes-vous ici ? Savez-vous que c’est ma maison ?

– Non, amie, ceci est ma maison.

– Votre maison ! Comment cette maison pourrait-elle être la vôtre, puisque ceci est ma chambre à coucher ? Voulez-vous vous en aller !

– Non, amie. Vous ne comprenez pas votre situation.

– Je vais vous faire sortir. Quelle insolence ! Janet ! Janet ! Personne ne s’occupe donc de moi ce matin ?

– Regardez autour de vous, madame. Est-ce votre chambre à coucher ?

Terbane regarda autour de lui avec deux yeux furieux.

– C’est une chambre que je n’ai jamais vue de ma vie. Où suis-je ? Qu’est-ce que cela signifie ? Vous avez l’air d’une femme honnête. Pour l’amour du Ciel, dites-moi ce que cela signifie. Oh ! J’ai peur ! J’ai tellement peur ! Où sont John et Janet ?

– Quel est votre dernier souvenir ?

– Je me rappelle avoir grondé sévèrement Janet. C’est ma femme de chambre, comprenez-vous ? Elle est devenue si négligente ! Oui, j’étais très mécontente d’elle. J’étais si mécontente que je suis tombée malade. Je me suis mise au lit avec le sentiment que j’étais malade. On m’a dit que je ne devais pas me mettre dans des états pareils. Mais comment s’empêcher de se mettre en colère ? Oui, je me rappelle avoir étouffé. C’était après que la lumière eut été éteinte. J’essayais d’appeler Janet. Mais pourquoi serais-je dans une autre chambre ?

– Dans la nuit vous êtes passée dans l’au-delà, madame.

– Passée ? Vous voulez dire que je suis morte ?

– Oui, madame, vous êtes morte.

Au bout d'un silence prolongé, un cri sauvage retentit :

– Non, non, non ! C'est un rêve ! Un cauchemar ! Réveillez-moi ! Réveillez-moi ! Comment pourrais-je être morte ? Je n'étais pas prête à mourir ! Jamais je n'avais pensé que je mourrais ! Si je suis morte, pourquoi ne suis-je pas au ciel ou en enfer ? Quelle est cette chambre ? Cette chambre est une vraie chambre !

– Oui, madame. Vous avez été conduite ici avec l'autorisation d'emprunter le corps de cet homme...

– Un homme...

Elle toucha convulsivement la veste et passa une main sur son visage.

– Oui, c'est un homme ! Et je suis morte ! Je suis morte ! Qu'est-ce que je vais faire ?

– Vous êtes ici pour que nous puissions vous expliquer. Vous avez été, je pense, une femme du monde... une mondaine. Vous avez toujours vécu pour des biens matériels.

– J'allais à l'église. J'étais chaque dimanche à Saint-Sauveur.

– Cela ne veut rien dire. C'est la vie intérieure de tous les jours qui compte. Vous étiez matérialiste. Maintenant, vous êtes retenue en bas vers le monde. Quand vous aurez quitté le corps de cet homme, vous retrouverez votre propre corps et votre ancien milieu. Mais personne ne vous verra. Vous resterez là, impuissante à vous montrer. Votre corps de chair sera enterré. Et cependant vous persisterez, la même qu'autrefois.

– Que dois-je faire ? Oh ! qu'est-ce que je peux faire ?

– Vous accueillerez bien tout ce qui se présentera, et vous comprendrez que vous en avez besoin pour votre purification. Ce n'est qu'en souffrant que nous nous libérons de la matière. Tout ira bien. Nous prierons pour vous.

– Oh ! oui ! J'en ai besoin ! Oh ! mon Dieu !...

La voix s'éteignit.

– Mauvais cas ! fit le Chinois en se redressant. Femme égoïste, méchante ! A vécu pour son plaisir. Dure avec son entourage. Aura beaucoup à souffrir. Mais vous l'avez mise sur la voie. Maintenant, son médium est fatigué. Beaucoup attendent, mais ce sera tout pour aujourd'hui.

– Avons-nous bien agi, Chang ?

– Très bien. Beaucoup de bien vous avez fait.

- Où sont tous ces esprits, Chang ?
- Je vous l’ai déjà dit.
- Oui, mais je voudrais que ces messieurs l’entendent.
- Sept sphères autour du monde, la plus lourde en bas, la plus légère en haut. La première sphère est sur la terre. Ces esprits appartiennent à la première sphère. Chaque sphère est séparée de la suivante. C’est pourquoi il vous est plus facile à vous qu’aux esprits des sphères supérieures de parler à ceux de la sphère inférieure.
- Et plus facile pour eux de nous parler ?
- Oui. Voilà pourquoi vous devez faire très attention quand vous ne savez pas à qui vous parlez. Essayez les esprits.
- À quelle sphère appartenez-vous, Chang ?
- Je viens de la sphère numéro 4.
- Laquelle est réellement la première sphère de bonheur !
- La sphère numéro 3. Le pays de l’été. La Bible l’appelle le troisième ciel. Très sensée, la Bible ! Mais peu l’entendent.
- Et le septième ciel ?
- Ah ! c’est où se trouve le Christ. Tout le monde y monte à la fin. Vous, moi, tout le monde...
- Et après cela ?
- Vous m’en demandez trop, monsieur Mailey. Le pauvre Chang n’en sait pas tant ! Allons, bonsoir ! Que Dieu vous bénisse ! Je pars.

C’était la fin du cercle de sauvetage. Quelques minutes plus tard, Terbane se réveilla en souriant, parfaitement dispos ; mais il ne semblait avoir gardé aucun souvenir de ce qui s’était produit. Il était pressé, car il habitait loin, aussi s’en alla-t-il avec pour tout salaire les bénédictions des gens qu’il avait aidés. Humble cœur désintéressé ! Où siègera-t-il quand tous nous trouverons nos places réelles dans l’au-delà selon l’ordre de la création ?

Le cercle ne se disloqua pas tout de suite. Les visiteurs désiraient parler, et les Mailey écouter.

- Ce que je veux dire, déclara Roxton, c’est que c’est passionnant et tout ce que vous voudrez, mais cela ressemble à des numéros de music-hall, hein ? Difficile d’être tout à fait sûr que ce soit réellement vrai, comprenez-vous ?

– C’est aussi ce que je ressens, dit Malone. Bien sûr, la valeur apparente de tout ceci est indicible, il s’agit de phénomènes si considérables que tous les événements ordinaires deviennent d’une banalité insupportable. Mais l’esprit humain est très étrange. J’ai lu le cas qu’a analysé Moreton Prince, et M^{lle} Beauchamp, et les autres ; et j’ai lu également les résultats obtenus par Charcot, à la grande école de Nancy. On pourrait transformer un homme en n’importe quoi. L’esprit semble être une corde qui peut se démêler en fils variés. Chaque fil étant une personnalité différente qui peut prendre une forme dramatique, agir et parler en tant que tel. Cet homme est honnête, et il ne pourrait pas normalement provoquer ces effets. Mais comment savoir s’il n’est pas hypnotisé par lui-même, et si dans ces conditions l’un de ses fils devient M. Chang, un autre fil un marin, un autre une femme du monde, etc. ?

Mailey rit de bon cœur :

– Chaque homme possède son propre Cinquevalli, dit-il. Mais l’objection est rationnelle, et il faut l’affronter.

– Nous avons vérifié quelques exemples, dit M^{me} Mailey. Le doute n’est plus possible, noms, adresses, tout était conforme.

– Eh bien ! nous avons alors à considérer le problème des connaissances normales de Terbane. Comment pouvez-vous savoir exactement ce qu’il a appris ? Je serais enclin à croire qu’un porteur est particulièrement capable de recueillir ce genre d’informations.

– Vous avez assisté à une séance, répondit Mailey. Si vous en aviez vu autant que nous, la preuve cumulative vous interdirait d’être sceptique.

– C’est très possible, dit Malone. Je conçois que mes doutes vous agacent. Et pourtant, dans une affaire comme celle-ci, il faut bien être brutalement honnête. Quoi qu’il en soit de la cause dernière, j’ai rarement passé une heure aussi excitante. Grands dieux ! Si c’est vrai, et si vous aviez un millier de cercles de sauvetage au lieu d’un seul, quelle régénération en résulterait ?

– Cela viendra ! murmura Mailey avec une détermination patiente. Nous vivrons assez pour le voir. Je suis désolé que cette séance n’ait pas affermi vos convictions. Toutefois, vous reviendrez, n’est-ce pas ?

Mais des circonstances firent qu’une nouvelle expérience ne fut pas nécessaire. Le soir même, la conviction de Malone s’affermit brusquement et de manière bizarre. À peine était-il rentré au journal et s’était-il mis à relire quelques-unes des notes qu’il avait prises que Mailey se rua dans son bureau, sa barbe rousse s’agitait avec véhémence ; il avait à la main les *Evening News*. Sans un mot, il s’assit à côté de Malone et déploya le journal. Puis il commença à lire :

UN ACCIDENT DANS LA CITY

« Cet après-midi, peu après cinq heures, une vieille maison datant, dit-on du XV^e siècle, s’est subitement effondrée. Située entre Lesser Colman Street et Elliot Square, elle était attenante au

bureau de la Société des vétérinaires. Quelques craquements préliminaires avertirent les occupants de l'imminence du danger, et la plupart eurent le temps de s'échapper. Trois d'entre eux cependant, James Beale, William Moorson et une femme non identifiée furent ensevelis sous les décombres. Deux semblent avoir été tués sur le coup. Mais le troisième, James Beale, fut écrasé par une grosse poutre et cria au secours. On alla quérir une scie, et l'un des locataires de la maison, Samuel Hawkin, déploya un grand courage pour essayer de libérer le malheureux. Pendant qu'il sciait la poutre, toutefois, le feu se mit aux débris divers qui l'entouraient : il n'en continua pas moins avec vaillance jusqu'à ce qu'il fût sérieusement brûlé ; il lui fut impossible de sauver Beale, qui dût mourir asphyxié, Hawkin a été transporté à l'hôpital ; aux dernières nouvelles, son état est sans gravité. »

– Voilà ! dit Mailey en repliant son journal. Maintenant, monsieur Thomas Didyme, je vous laisse le soin de conclure.

Et le fervent du spiritisme sortit du bureau aussi rapidement qu'il y était entré.

Silas Linden, boxeur professionnel et faux médium, avait eu de bons jours dans sa vie : des jours marqués d'incidents heureux ou malheureux. L'époque, par exemple, où il avait parié sur Rosalind à cent contre un dans les Oaks, et où il avait passé vingt-quatre heures dans une épouvantable débauche. Ou bien le jour où son uppercut favori du droit s'était rencontré le plus adroitement du monde avec le menton proéminent de Bull Wardell de Whitechapel, exploit qui lui avait ouvert la voie vers la ceinture de Lord Lonsdale et le titre de champion. Mais jamais dans sa carrière il n'avait passé une journée semblable à celle qui lui avait permis de faire la connaissance de trois gentlemen plus forts que lui ; aussi pensons-nous qu'il n'est pas inutile de la terminer en sa compagnie. Des fanatiques ont décrété qu'il est dangereux de s'attaquer aux choses de l'esprit quand le cœur n'est pas pur. Le nom de Silas Linden pourra être ajouté à la liste de leurs exemples ; avant que le jugement s'abattît sur lui, la coupe de ses péchés était pleine et débordait. Lorsqu'il se trouva hors de la maison d'Algernon Mailey, il éprouva que la poigne de lord Roxton était extrêmement solide. Dans le feu de la bataille, il n'avait guère eu le temps de s'appesantir sur les dégâts qu'il avait subis. À présent, derrière la porte qu'il avait brutalement claquée, il porta la main à sa gorge meurtrie, et un torrent de jurons s'en échappa. Il avait également mal à la poitrine, là où Malone l'avait coincé sous son genou. Le souvenir du coup terrible qu'il avait assené à Mailey ne parvint pas à le dérider ; d'ailleurs il l'avait porté avec la main abîmée dont il s'était plaint à son frère... On conviendra que si l'humeur de Silas Linden était très détestable, il ne manquait pas de solides raisons pour cela.

– Je vous aurai à mon heure ! gronda-t-il en tournant ses petits yeux porcins vers la porte. Attendez un peu, mes gaillards, et vous verrez !

Puis, comme s'il avait pris une décision, il descendit la rue.

Il se dirigea vers Bardley Square, entra au commissariat de police, où il trouva le jovial et rubicond inspecteur Murphy assis derrière son bureau.

– Alors, qu'est-ce que vous voulez, vous ? demanda l'inspecteur, d'une voix qui n'avait rien d'amical.

– Vous l'avez eu, ce médium ! Bien eu, même !

– Oui. C'était votre frère, paraît-il ?

– Ça ne compte pas. Ces choses-là me dégoûteraient chez n'importe qui. Enfin, vous avez eu votre condamnation. Qu'est-ce que ça va me rapporter, à moi ?

– Pas un shilling !

– Comment ! C’est pourtant moi qui vous ai donné le tuyau. Si je ne vous avais pas indiqué son bureau, où seriez-vous allé ?

– S’il avait été condamné à une amende, nous aurions pu vous verser un petit pourcentage. Et nous aussi, nous aurions touché quelque chose. Mais M. Melrose l’a condamné aux travaux forcés. Il n’y a rien pour personne.

– C’est ce que vous dites ! Mais je suis sacrement sûr que vous et vos deux bonnes femmes, vous en avez tiré un peu de fric. Sans blague ! Pourquoi vous aurais-je donné mon propre frère ? Par amour de types comme vous ? Si vous cherchez un pigeon, adressez-vous ailleurs !

Murphy avait le sentiment de son importance, et il était coléreux. Il n’allait pas se laisser narguer dans son bureau. Il se leva, très rouge.

– Vous allez me fiche le camp d’ici, Silas Linden ! Et vite ! Autrement vous pourriez bien y rester plus que vous ne le souhaitez. Nous sommes assaillis de plaintes concernant les traitements que vous faites subir à vos deux gosses, et figurez-vous que nous nous intéressons aussi à protéger les enfants. Méfiez-vous que nous n’allions pas mettre notre nez chez vous !

Silas Linden décampa sans mot dire. Son humeur ne s’était pas améliorée ; deux rhums à l’eau sur le chemin du retour ne contribuèrent pas à l’apaiser. C’était au contraire un homme que l’alcool échauffait au point qu’il devenait dangereux ; beaucoup de ses camarades refusaient de boire avec lui.

Silas habitait une petite maison en brique dans Bolton’s Court, derrière Tottenham Court Road, au fond d’un cul-de-sac ; le mur latéral attenait à une grande brasserie. Dans cette impasse, toutes les maisons étant très petites, leurs locataires, parents et enfants, passaient dans la rue le plus clair de leur temps. À cette heure, plusieurs hommes et femmes étaient dehors ; lorsque Silas passa sous l’unique lampadaire, ils le regardèrent de travers ; la moralité, dans Bolton’s Court, n’était pas de premier ordre, mais tout de même il y avait des degrés, et Silas occupait le point zéro. Une grande juive, Rebecca Levi, mince, sèche, avec un regard perçant, habitait la maison voisine de celle du boxeur. Elle se tenait devant sa porte, et un enfant se cramponnait à son tablier.

– Monsieur Linden, dit-elle quand il passa devant elle, vos gosses ont besoin de plus que ce que vous leur donnez. La petite Margot était ici aujourd’hui. Cette fille ne mange pas assez.

– Occupez-vous de vos affaires ! grogna Silas. Je vous ai déjà dit de ne pas plonger votre long nez crochu dans les miennes. Si vous étiez un homme, je saurais mieux comment vous parler !

– Si j’étais un homme, vous n’oseriez sans doute pas me parler sur ce ton. Je vous dis que c’est une honte. Silas Linden, la manière dont ces enfants sont traités ! Si la police s’en occupe un jour, je saurai quoi lui dire.

– Oh ! la barbe ! répondit Silas, en poussant du pied la porte entrouverte de sa maison.

Une femme grosse et malpropre, avec une tignasse oxygénée et quelques restes d'une beauté colorée déjà trop mûre, sortit du salon :

– C'est toi ?

– Qu'est-ce que tu croyais qu'il était ? Le duc de Wellington ?

– Je croyais que c'était plutôt un taureau enragé qui dévalait la rue et enfonçait la porte.

– Tu t'crois drôle ?

– Je suis peut-être drôle, mais je n'ai pas tellement de quoi rire : Pas un rond à la maison, pas une bouteille de bière ! Rien que tes maudits gosses qui me mettent le sang à l'envers.

– Qu'est-ce qu'ils ont encore fichu ? gronda Silas.

Quand ce couple charmant s'ennuyait ou se disputait, il s'attaquait aux enfants. Silas, dans le salon, se laissa tomber sur le fauteuil en bois.

– Ils ont vu ta première, encore une fois.

– Comment le sais-tu ?

– Je l'ai entendu parler à sa sœur : « Maman est là », qu'il a dit. Et ensuite il a piqué sa crise de sommeil.

– C'est d'habitude.

– Tu l'as dit ! Si tu n'avais pas de crises de sommeil, toi aussi, tu trouverais du travail, comme les autres hommes.

– Oh ! ferme ça, hein ! Ce que j'veux dire, c'est que mon frère Tom a aussi ce genre de crises, et qu'on dit que le petit est le vivant portrait de son oncle. Alors il est tombé en transe ? Qu'est-ce que tu as fait ?

La femme eut un mauvais sourire :

– J'ai fait comme toi.

– Quoi ! Avec de la cire à cacheter, encore ?

– Pas beaucoup. Juste ce qu'il fallait pour le réveiller. C'est l'seul moyen de l'en sortir.

Silas haussa les épaules.

– Attention, ma fille ! Il y a eu des bavardages à la police. Si les flics voient les brûlures, nous n’y couperons pas de la taule tous les deux !

– Tu es fou, Silas Linden ! Depuis quand les parents n’ont-ils plus le droit de corriger leurs enfants ?

– Oui, mais il n’est pas ton enfant à toi, et les belles-mères n’ont pas bonne réputation, figure-toi ! Cette juive, la voisine... Elle t’a vue quand tu as pris la corde à linge pour fouetter Margot hier. Elle m’en a parlé. Et aujourd’hui elle m’a dit qu’ils n’avaient pas assez à manger.

– Quoi ! Pas assez à manger ? Ce sont des goinfres ! Pour déjeuner, ils ont eu chacun un quignon de pain. Un peu de diète ne leur fera pas de mal, ils seront moins insolents.

– Willie a été insolent avec toi ?

– Oui, quand il s’est réveillé.

– Après que tu as laissé tomber sur lui de la cire brûlante ?

– Dis donc, je l’ai fait pour son bien, non ? Il faut le guérir de cette habitude-là, tout de même !

– Et qu’est-ce qu’il a dit ?

– Il m’a engueulée. Il m’a menacée de sa mère. Il m’a dit tout ce que sa mère me ferait... Je commence à en avoir marre de sa mère !

– Ne dis pas trop de mal d’Amy. C’était une brave femme.

– Tu dis ça aujourd’hui, Silas Linden. En tout cas, tu ne le montrais guère quand elle était en vie...

– Surveille ta langue, garce ! J’ai eu assez d’ennuis aujourd’hui pour que tu n’y ajoutes pas avec des sermons. Tu es jalouse d’une morte. Voilà ce qu’il y a.

– Et ses morveux ont le droit de m’insulter à longueur de journée, peut-être ? Moi qui depuis cinq ans m’occupe de toi !

– Non, je n’ai pas dit ça. S’il t’a insultée, j’en fais mon affaire. Où est-il, ce voyou ? Va me l’chercher !

La femme se leva et l’embrassa au passage.

– J’ai que toi, Silas !

– Oh ! c’est pas la peine de venir me lécher ! Je ne suis pas d’humeur à… Va me chercher Willie. Et amène Margot en plus. Je vais lui ôter à elle aussi l’envie d’être insolente ; elle n’en a pas l’air, mais…

La femme sortit, et revint au bout d’un moment :

– Il est encore endormi ! dit-elle. Ah ! ça me porte sur les nerfs de le voir comme ça ! Viens le voir, Silas.

Ils se rendirent dans la cuisine. Un feu maigre s’étiolait dans Pâtre. À côté, pelotonné sur une chaise, un petit blondinet de dix ans était assis. Son visage délicat était levé vers le plafond. De ses yeux mi-clos, seul le blanc était visible. Sur ses traits fins, spirituels, se lisait une grande paix. Dans un coin, une pauvre fillette, d’un an ou deux plus jeune, contemplait son frère avec des yeux tristes, terrorisés.

– C’t affreux, hein ? dit la femme. On croirait qu’il n’est plus de ce monde. J’voudrais bien que Dieu le fasse passer de l’autre côté ! Pour c’qu’il fait ici…

– Allons, debout ! cria Silas. Finis tes singeries ! Réveille-toi ! Tu entends ?

Il le secoua brutalement par les épaules, mais le garçonnet continuait de dormir. Le revers de ses mains, qu’il avait posées sur ses genoux, était couvert de taches rouges brillantes.

– Ma parole, tu l’as inondé ! Tu ne vas pas me dire, Sarah, que pour le réveiller il a fallu toute cette cire ?

– J’en ai p’t-être laissé tomber une ou deux gouttes de trop. Il me met dans un tel état que je me contiens plus. Mais tu ne croirais pas comme il dort. Tu peux gueuler dans son oreille, il n’entendra qu’dalle. Regarde !

Elle l’empoigna par les cheveux et le secoua de toutes ses forces. L’enfant gémit et frissonna. Puis il retomba dans sa transe paisible.

– Mais dis donc ! s’écria Silas en se grattant le menton. Y aurait peut-être de l’argent à gagner s’il était bien mené ? J’vois d’ici une tournée dans les music-halls : « L’enfant miracle. » Ça ferait bien sur les affiches. Et puis il porte le nom de son oncle que connaissent des tas de gens ; ils auraient confiance !

– Je croyais que c’était toi qui te lançais dans le business ?

– L’affaire est manquée, gronda Silas. M’en parle plus. C’est terminé.

– T’as déjà été pris ?

– Je te dis de ne pas m’en parler ! cria l’homme. Je suis exactement dans l’humeur de te donner la raclée de ta vie ; alors fous-moi la paix, sans ça tu t’en repentiras !

Il pinça le bras de l'enfant avec une brutalité bestiale.

– Formidable ! C'est un champion ! Allons voir jusqu'où il tient le coup...

Il se tourna vers le feu agonisant ; avec les pincettes il saisit un boulet rougi, qu'il plaça sur la tête de son fils. Il y eut une odeur de cheveux brûlés, puis de chair grillée, et tout à coup l'enfant revint à lui en poussant un hurlement épouvantable.

– Maman ! Maman !

Dans son coin, la fillette reprit son cri. On aurait dit deux agneaux qui bêlaient ensemble.

– Au diable ta mère ! s'exclama la femme qui empoigna Margot par le col de sa petite robe noire. Arrête de brailler, petite saleté !

De sa main ouverte, elle la gifla. Le petit Willie accourut et frappa sa marâtre à coups de pied dans les tibias jusqu'à ce que Silas le fit rouler par terre. La brute ramassa une cravache et cingla les deux enfants blottis l'un contre l'autre ; ils hurlaient au secours, en essayant de se protéger.

– Vous allez vous arrêter, non ? cria une voix dans le couloir.

– C'est cette maudite juive ! fit la femme, qui alla jusqu'à la porte. Qu'est-ce que vous foutez chez moi ? Allez, ouste ! Ou tant pis pour vous !

– Si j'entends crier les enfants une fois de plus, je file au commissariat de police !

– Foutez le camp ! Allez, décampez !

La marâtre était hors d'elle, elle s'avança ; la juive longue et maigre ne bougea pas. Ce fut la bagarre. M^{me} Silas Linden poussa un cri, et recula en vacillant, le sang coulait de quatre sillons rouges, creusés sur la figure par des ongles acérés. Silas, avec un juron, écarta sa femme, saisit l'intruse par la taille et la jeta dans la rue. Elle tomba et elle resta là, avec ses longs membres qui s'agitaient et battaient en l'air comme une volaille à demi égorgée. Elle leva les poings et dévida un chapelet de malédictions à l'adresse de Silas, qui referma sa porte. Les voisins se précipitèrent autour de la juive pour avoir les détails. M^{me} Linden, qui regardait la scène à travers la jalousie baissée, constata avec soulagement que son adversaire se relevait et qu'elle regagnait en boitant sa maison, d'où elle entama d'une voix perçante l'énumération de ses maux. Une juive n'oublie pas facilement ses maux ; sa race est capable de haïr autant que d'aimer.

– Ça va, Silas. J'ai cru que tu l'avais tuée.

– Elle n'aurait eu que ce qu'elle mérite, cette garce. C'est déjà bien assez de l'avoir pour voisine sans qu'elle mette les pieds ici. Je vais arracher la peau à ce Willie. C'est lui qui est la cause de tout. Où est-il ?

- Ils ont couru dans leur chambre. Je les ai entendus se boucler.
- Attends ! Je vais m’occuper d’eux !
- Ne les touche pas maintenant, Silas. Les voisins sont tous debout. C’est pas la peine d’avoir des ennuis.
- Tu as raison ! grommela-t-il. Leur correction attendra bien que je revienne.
- Où vas-tu ?
- Je descends à l’Amiral-Vernon. Il y a une chance que je sois embauché comme sparring-partner de Long Davis. Il commence son entraînement lundi prochain, et je sais qu’il cherche un type de mon poids.
- Bon ! Quand tu reviendras, je le verrai bien. J’en ai soupé de ce bistrot. Je sais ce qu’on y trouve aussi !
- On y trouve la paix et le repos, répondit Silas. C’est le seul endroit au monde qui me les procure.
- Ah ! j’en ai fait, une aubaine, le jour où je me suis mariée avec toi !
- Tu as raison. Ronchonne ! Ronchonne toujours ! Si ronchonner peut faire le bonheur d’un homme, tu es la championne de l’amour !

Il prit son chapeau et sortit. Dans la rue, son pas pesant résonna sur la trappe de bois qui ouvrait sur les caves de la brasserie.

En haut, dans une mansarde minuscule, deux petites formes enfantines étaient assises entrelacées au bord d’une mauvaise paillasse ; leurs joues se touchaient ; leurs larmes se mêlaient. Il leur fallait pleurer en silence car le moindre bruit pouvait rappeler aux ogres d’en bas leur existence. Périodiquement, l’un des deux enfants éclatait en sanglots et l’autre murmurait : « Chut ! chut ! » Ils entendirent la porte claquer, le pas pesant résonner sur la trappe de bois. De joie, ils se serrèrent l’un contre l’autre. Quand il reviendrait, il les tuerait peut-être, mais pendant quelques heures au moins ils seraient en sécurité. La femme était méchante et vindicative, mais elle ne leur semblait pas aussi terrible que l’homme. Ils se doutaient qu’il avait poussé leur mère au tombeau, il serait bien capable d’en faire autant avec eux.

La chambre était sombre ; un peu de lumière passait par la fenêtre sale et dessinait une barre blanche sur le plancher, mais tout autour c’était le noir absolu. Soudain le petit garçon se raidit, serra fortement la main de sa sœur, et regarda fixement dans la nuit.

- Elle vient ! murmura-t-il. Elle vient !

La petite Margot se cramponna à lui.

– Oh ! Willie ! C’est maman ?

– C’est une lumière, une jolie lumière dorée. Tu ne peux pas la voir, Margot ?

Mais la fillette, comme le reste du monde, n’avait pas de vision. Pour elle, tout était noir.

– Raconte-moi, Willie !... Raconte !

Elle suppliait d’une voix grave ; elle n’avait pas vraiment peur car bien des fois leur maman morte était venue la nuit les consoler.

– Oui, elle vient, elle vient... Oh ! Maman ! Maman !

– Que dit-elle, Willie ?

– Oh ! qu’elle est belle ! Elle ne pleure pas. Elle sourit. Elle ressemble à l’image de l’ange que nous avons vue. Elle paraît si heureuse ! Maman ! Maman chérie !... Maintenant elle parle : « C’est fini ! » Voilà ce qu’elle dit. « C’est fini ! » Et elle nous fait signe avec la main. Pour que nous la suivions. Elle se dirige vers la porte.

– Oh ! Willie, je n’ose pas !

– Si, si ! Elle nous dit de n’avoir pas peur. Nous n’avons rien à craindre. Maintenant elle a franchi la porte. Viens, Margot, ou nous allons la perdre.

Les deux gosses se levèrent, et Willie ouvrit doucement la porte. Leur mère se tenait devant l’escalier et leur faisait signe pour qu’ils descendent. Marche après marche, ils la suivirent jusque dans la cuisine vide. La femme paraissait sortie. Tout était tranquille dans la maison. Le fantôme continuait à leur faire signe d’avancer.

– Nous sortons.

– Oh ! Willie, nous n’avons pas de chapeau !

– Il faut la suivre, Margot. Elle nous sourit et nous entraîne.

– Papa nous tuera !

– Elle dit que non. Que nous n’avons rien à craindre. Viens !

Ils se retrouvèrent dans la rue déserte. Ils suivirent la gracieuse présence lumineuse et, à travers un dédale de rues, s’engagèrent dans la foule de Tottenham Court Road. Une ou deux fois, au milieu de ce flot d’humanité aveugle, un homme ou une femme douée du don précieux du discernement s’arrêtait et regardait ; prenaient-ils conscience d’une présence angélique devant ces deux gamins pâles qui marchaient, le garçon avec les yeux fixes et la fille jetant derrière elle,

par-dessus son épaule, des regards de terreur ? Ils descendirent toute la longue rue, longèrent ensuite une rangée d'humbles maisons en brique. Sur les marches de l'une, l'esprit s'était arrêté.

– Il faut que nous frappions, dit Willie.

– Oh ! Willie, qu'est-ce que nous dirons ? Nous ne les connaissons pas !

– Il faut que nous frappions, répéta-t-il avec fermeté. Toc, toc ! tout va bien, Margot. Elle bat des mains et elle rit.

C'est ainsi que M^{me} Tom Linden, qui était assise toute seule avec son chagrin et qui se lamentait sur le sort de son martyr emprisonné, fut subitement conviée à aller ouvrir sa porte ; les deux enfants se tenaient derrière, apeurés. Quelques mots, l'élan d'un instinct de femme, et elle jeta ses bras autour d'eux. Enfin ils avaient trouvé un havre de paix où aucune tempête ne les atteindrait plus.

Il se passa cette nuit-là d'étranges événements dans Bolton's Court. Des gens ont pensé qu'il n'y avait entre eux aucun rapport. Mais ce n'a pas été l'avis unanime. En tout cas la loi anglaise, n'ayant rien vu, n'a rien eu à dire.

Dans l'avant-dernière maison de ce cul-de-sac, une tête aiguë, à profil de faucon, regardait la rue couverte de nuit à travers une jalousie.

À côté de ce visage redoutable, sombre comme la mort et aussi dépouillé de remords qu'un tombeau, il y avait une bougie. Et derrière Rebecca Levi se tenait un homme jeune dont les traits révélaient qu'il appartenait à la même race. Pendant une heure, pendant deux heures, la femme demeura assise à guetter en silence. À guetter, à guetter... À l'entrée de l'impasse pendait une lampe qui projetait sur le sol un cercle de lumière jaune. C'était sur cette mare brillante que ses yeux demeuraient attachés.

Tout à coup, elle aperçut ce qu'elle attendait. Elle sursauta et ses lèvres sifflèrent un mot. Le jeune homme s'élança hors de la pièce ; une fois dans l'impasse, il disparut dans la brasserie par une porte latérale.

Ivre, Silas Linden rentrait chez lui, l'esprit alourdi par l'impression d'une injustice. À cause de sa main abîmée, il n'avait pas obtenu l'emploi qu'il ambitionnait. Il était demeuré au bar, attendant qu'on lui paie à boire. Il avait bu, mais pas suffisamment. Il était d'humeur querelleuse. Gare à l'homme, à la femme ou à l'enfant qui se trouverait sur son chemin ! Il pensa avec fureur à la juive qui habitait cette maison où tout était éteint. Avec la même fureur, il pensa à tous ses voisins. Ils s'interposaient entre lui et ses gosses, n'est-ce pas ? Eh bien ! il allait leur montrer quelque chose ! Le lendemain matin, il les jetterait à la rue et il les fouetterait publiquement jusqu'à la mort. Voilà le cas que Silas Linden faisait de leur opinion ! Au fait, pourquoi ne pas les battre tout de suite ? Si les hurlements des gosses réveillaient ses voisins, ceux-ci reconnaîtraient tout de suite qu'on ne le défiait pas impunément. L'idée lui plut. Il avança d'un pas plus léger. Il était presque arrivé devant sa porte quand...

Jamais on ne réussit à éclaircir comment il se fit que cette nuit-là la trappe de la cave n'était pas solidement attachée. Le jury était tenté de mettre en cause la brasserie, mais le coroner insista sur le fait que Linden était lourd, qu'il avait pu tomber s'il était en état d'ébriété, et que toutes les précautions raisonnables avaient été prises. Il était tombé de six mètres sur des pierres coupantes, et il s'était brisé la colonne vertébrale. On ne l'avait pas trouvé avant le lendemain matin car, chose assez curieuse, sa voisine, la juive, n'avait pas entendu le bruit de l'accident. Le médecin déclara qu'il n'avait pas été tué sur le coup. Des traces horribles avaient, en effet, révélé qu'il avait tardé à mourir. Dans l'obscurité, vomissant du sang et de la bière, Silas Linden avait mis, par une mort ignoble, un terme à sa vie ignoble.

Point n'est besoin de s'apitoyer sur la femme qu'il laissa. Libérée de son abominable partenaire, elle retourna au music-hall où elle s'était laissée séduire par sa force de taureau. Elle essaya de s'y tailler une place avec :

*Hi ! Hi ! Hi ! C'est moi le dernier cri,
La fille qui fait la roue à l'envers...*

Car c'était là le slogan sous lequel elle avait acquis un nom. Mais il devint vite évident qu'elle n'était qu'un dernier cri, et qu'elle ne pouvait pas remonter la pente sur sa roue à l'envers. Lentement, elle glissa des grands music-halls à des petits music-halls, des petits music-halls à des beuglants de quartier, puis elle sombra de plus en plus bas pour s'enliser dans d'horribles sables mouvants où elle s'enterra pour toujours.

L'institut métapsychique était un bâtiment imposant de l'avenue de Wagram ; sa porte n'eût pas dépareillé le château d'un baronet. C'est là que se présentèrent en fin d'après-midi les trois amis. Un chasseur les introduisit dans un salon d'attente où ils furent bientôt accueillis par le Dr Maupuis en personne. Cet homme qui faisait autorité en sciences psychiques était petit et trapu ; il avait une tête massive, rasée, et une expression où se confondaient la sagesse de ce monde et un altruisme aimable. Il parla en français avec Mailey et Roxton, mais il baragouina un anglais détestable avec Malone, qui ne put lui répondre qu'en un français détestable. Il exprima tout le plaisir que lui causait leur visite, et il le dit comme seul sait le dire un Français de bonne race ; il vanta en quelques mots les merveilleuses qualités de Panbek, le médium galicien ; après quoi il les fit descendre dans la pièce où devaient avoir lieu les expériences. Son air remarquablement intelligent et la sagacité pénétrante de ses propos avaient déjà convaincu les trois étrangers de l'absurdité des théories qui prétendaient expliquer les étonnants résultats qu'il obtenait par l'hypothèse qu'il était homme à se laisser duper.

Au bas d'un escalier en colimaçon, ils se trouvèrent dans un vaste local qui, au premier coup d'œil, ressemblait à un laboratoire de chimie : les étagères étaient remplies de bouteilles, de cornues, d'éprouvettes, de balances et de divers instruments. Mais l'ameublement était moins austère, une grande table en chêne massif occupait le centre de la pièce et était entourée de chaises confortables. À une extrémité, le portrait du Pr Crookes était accroché au mur, flanqué par un autre portrait, celui de Lombroso. Entre les deux figurait une remarquable reproduction photographique d'une séance chez Eusapia Palladino. Près de la table, un groupe d'hommes conversait à voix basse ; ils étaient trop absorbés par leur discussion pour s'intéresser de près aux nouveaux venus.

– Trois de ces messieurs sont, comme vous-mêmes, des visiteurs distingués, expliqua le Dr Maupuis. Deux autres sont mes assistants de laboratoire, le Dr Sauvage et le Dr Buisson. Les autres sont des Parisiens réputés. La presse est représentée aujourd'hui par M. Forte, sous-directeur du *Matin*. Cet homme grand, brun, qui a l'allure d'un général en retraite, vous le connaissez probablement... Non ? C'est le Pr Charles Richet, notre vénéré doyen, qui a montré un grand courage dans cette affaire, bien qu'il n'ait pas tout à fait abouti aux mêmes conclusions que vous, monsieur Mailey. Mais cela aussi peut venir. N'oubliez pas que nous devons être prudents, moins nous mêlons la religion à nos recherches et à nos conclusions, moins nous aurons de difficultés avec l'Église, qui est encore très puissante dans ce pays. Ce personnage racé au front haut est le comte de Grammont. Le gentleman qui a le visage de Jupiter avec une barbe blanche est Flammarion, l'astronome... À présent, messieurs, ajouta-t-il d'une voix forte, si vous voulez prendre place, nous allons nous mettre au travail.

Ils s'assirent au hasard autour de la longue table ; les trois Britanniques étaient restés ensemble. À une extrémité de la salle, un grand appareil photographique fut dressé. Deux seaux en zinc occupaient aussi une position en vue sur une table voisine. La porte fut soigneusement fermée et la clé remise au Pr Richet. Le Dr Maupuis s'assit à un bout de la table ; il avait à sa droite un homme petit, d'un âge moyen, moustachu, chauve et intelligent.

– Quelques-uns parmi vous, dit-il, n’ont pas encore rencontré M. Panbek. Permettez-moi de vous le présenter. M. Panbek, messieurs, a mis ses pouvoirs remarquables à notre disposition en vue de nos recherches scientifiques, et nous avons envers lui une dette de gratitude. Il est maintenant âgé de quarante-sept ans ; c’est un homme d’une santé normale, avec prédisposition au neuro-arthritisme. J’ai relevé une légère hyperexcitabilité de son système nerveux, et ses réflexes sont exagérés ; mais sa pression sanguine est normale. Son pouls est de 72, en état de transe, il bat à 100. Sur ses membres, il y a des zones d’une hyperesthésie accentuée. Son champ visuel et sa réaction pupillaire sont normaux. Je ne sais pas s’il y a autre chose à ajouter...

– Je pourrais dire, observa le Pr Richet, que l’hypermotilité est morale autant que physique. Panbek est impressionnable, riche en émotivité ; il a un tempérament de poète et il n’est pas dépourvu de ces petites faiblesses, si nous nous permettons de les appeler ainsi, que le poète paie en guise de rançon pour les dons qu’il a reçus. Un grand médium est un grand artiste et doit être jugé sur la même échelle.

– Il me semble, messieurs, qu’on vous prépare au pire ! dit le médium avec un charmant sourire qui amusa toute la société.

– Nous sommes ici dans l’espoir que se renouvelleront quelques très remarquables matérialisations que nous avons eues récemment, et qu’elles se renouvelleront sous une forme telle que nous pourrons les enregistrer définitivement...

Le Dr Maupuis parlait d’une voix sèche, d’où l’émotion était absente.

– Ces matérialisations ayant assumé des formes tout à fait imprévues, je prie cette honorable société de réprimer tout sentiment de frayeur, quelle que soit leur étrangeté : une atmosphère calme et impartiale est tout à fait nécessaire. Nous allons maintenant éteindre la lumière blanche ; nous commencerons au plus bas degré de la lumière rouge jusqu’à ce que les conditions permettent un éclairage meilleur.

Les lampes étaient contrôlées du siège du Dr Maupuis à la table. Pendant un moment, les assistants furent plongés dans une profonde obscurité. Puis une lampe rouge s’alluma dans un coin, suffisante pour dessiner les profils des hommes assis autour de la table. Il n’y avait ni musique ni atmosphère religieuse. Les assistants chuchotaient entre eux.

– Voilà qui ne ressemble pas à la manière anglaise, dit Malone.

– Pas du tout ! confirma Mailey. J’ai l’impression que nous sommes tout grands ouverts à n’importe quoi. Ils ont tort. Ils ne réalisent pas le danger.

– Quel danger peut-il y avoir ?

– De mon point de vue, nous sommes assis au bord d’une mare qui ne contient peut-être que d’inoffensives grenouilles, mais où il y a peut-être aussi des crocodiles anthropophages. Vous ne pouvez pas savoir ce qui va sortir.

Le Pr Richet, qui parlait couramment un excellent anglais, l'entendit.

– Je connais votre opinion, monsieur Mailey, dit-il. Ne croyez pas que je la traite avec légèreté. J'ai vu certaines choses qui font que j'apprécie pleinement votre comparaison avec la grenouille et le crocodile. Dans cette pièce, ici, j'ai été conscient de la présence de créatures qui, si elles s'étaient mises en colère, auraient rendu nos expériences assez périlleuses. Je crois avec vous que des gens méchants pourraient ici susciter une réaction de méchanceté à l'égard de notre cercle.

– Je suis heureux, monsieur, répondit Mailey, que vous vous aiguilliez dans cette direction.

Partageant l'avis général, Mailey considérait Richet comme l'un des plus grands hommes de cette terre.

– Je m'aiguille, peut-être, et cependant je ne saurais affirmer que je vous rejoins. Les forces latentes chez l'homme s'étendent vers des régions qui me semblent à présent être tout à fait en dehors de ma compétence. En ma qualité de vieux matérialiste, je me bats sur chaque pouce de terrain, mais j'admets que j'ai déjà dû en céder pas mal. Mon illustre ami Challenger a encore gardé son front intact, je crois ?

– Oui, monsieur, répondit Malone, et pourtant j'ai quelque espoir...

– Chut ! cria Maupuis, d'une voix soudain passionnée.

Un silence de mort s'établit. Puis surgit le bruit d'un mouvement malhabile, accompagné d'une étrange vibration de battements d'ailes.

– L'oiseau ! fit une voix chargée d'une terreur mystérieuse.

De nouveau le silence, de nouveau le bruit de ce mouvement avec un battement d'ailes impatient.

– Tout est prêt, René ? demanda le docteur.

– Prêt !

– Alors, allez-y !

L'éclair d'un mélange lumineux emplît la pièce tandis que retombait l'obturateur de l'appareil photographique. Les visiteurs entrevirent un spectacle extraordinaire. Le médium était étendu, les mains sous la tête, dans un état d'insensibilité apparente. Sur ses épaules arrondies était perché un gros oiseau de proie – un grand faucon ou un aigle. Un instant cette étrange image frappa leurs rétines et s'imprima sur elles comme sur la plaque photographique. Puis l'obscurité enveloppa tout à nouveau, sauf deux lampes rouges qui ressemblaient aux yeux d'un démon sinistre tapi dans l'angle de la pièce.

– Ma parole ! haletait Malone. Vous avez vu ?

– Le crocodile de la mare, répondit Mailey.

– Mais inoffensif ! ajouta le Pr Richet. Cet oiseau est venu ici plusieurs fois. Il agite ses ailes, comme vous l’avez entendu, mais il demeure immobile. Il se peut que nous ayons un autre visiteur plus dangereux.

L’éclair de lumière avait, bien sûr, dissipé tout ectoplasme. Il était nécessaire de tout recommencer. Les assistants étaient assis depuis un quart d’heure peut-être, quand Richet toucha le bras de Mailey.

– Vous ne sentez rien, monsieur Mailey ?

Mailey renifla l’air.

– Si, évidemment. Cela me rappelle notre zoo, à Londres.

– Il y a une autre analogie plus banale. Vous êtes-vous déjà trouvé dans une chambre chaude avec un chien mouillé ?

– Exactement, répondit Mailey. C’est la description exacte ! Mais où est le chien ?

– Ce n’est pas un chien. Attendez un peu ! Attendez !

L’odeur animale devint plus prononcée. Elle éclipsait toutes les autres. Soudain Malone prit conscience que quelque chose se déplaçait sous la table. À la lueur trouble des lampes rouges, il distingua une silhouette d’avorton, accroupie, mal constituée, qui ressemblait vaguement à un homme. Il la vit mieux quand elle se profila contre la lumière. Elle était massive et large, elle avait une tête ronde, un cou court, des épaules lourdes et mal formées. Elle traînait le pas autour du cercle. Puis elle s’arrêta, et un cri de surprise, d’où la peur n’était pas absente, s’échappa de la gorge de l’un des assistants.

– N’ayez pas peur ! dit la voix paisible du Dr Maupuis. C’est le pithécantrophe. Il ne vous fera pas de mal.

Si ç’avait été un chat qui s’était glissé dans la pièce, le savant n’en aurait pas parlé avec plus de calme.

– Il a de longues griffes. Il les a posées sur mon cou ! cria une voix.

– Mais oui ! Il voulait vous faire une caresse.

– Je vous lègue ma part de caresses ! cria la voix qui tremblait.

– Ne le repoussez pas. Ce pourrait être grave. Il est bien disposé. Mais il a ses réactions personnelles, sans doute, comme chacun d’entre nous.

La bête avançait furtivement. Elle contourna le bout de la table et vint se poster derrière les trois amis. Ils sentaient sur leur cou son souffle qui s’exhalait en de rapides bouffées. Lord Roxton poussa subitement une exclamation de dégoût.

– Du calme ! Du calme ! dit Maupuis.

– Il lèche ma main ! cria Roxton.

La seconde suivante, Malone eut conscience qu’une tête hirsute s’interposait entre la sienne et celle de lord Roxton. De sa main gauche, il put éprouver la longueur et la rudesse des cheveux. La tête se tourna vers lui, et il eut besoin de toute sa maîtrise pour ne pas déplacer sa main quand une longue langue douce se promena sur elle. Puis elle le quitta.

– Au nom du ciel, qu’est-ce que c’est ? demanda-t-il.

– On nous a priés de ne pas le photographier. Il se pourrait que la lumière le rende furieux. L’ordre venu du médium était précis. Nous pouvons tout juste dire que ce n’est pas un homme-singe ni un singe-homme. Nous l’avons vu plus nettement que ce soir. Le visage est simiesque, mais le front est droit, les bras longs, les mains énormes, le corps velu.

– Tom Linden nous a donné quelque chose de moins désagréable, murmura Mailey.

Il parlait à voix basse, mais Richet surprit ses paroles :

– Toute la nature est le champ de notre enquête, monsieur Mailey. Ce n’est pas à nous de choisir. Établirons-nous un classement des fleurs, mais négligerons-nous les champignons ?

– Mais vous reconnaissez que c’est dangereux.

– Les rayons X étaient dangereux. Combien de martyrs ont perdu leurs bras, articulation par articulation, avant que leurs dangers ne soient compris ? Et pourtant c’était nécessaire. Il en est de même avec nous. Nous ne savons pas encore ce que nous faisons. Mais si nous pouvons vraiment montrer au monde que ce pithécantrophe vient à nous de l’invisible et nous quitte comme il vient, alors c’est une connaissance si formidable que même s’il devait nous réduire en miettes avec ses griffes terribles, ce serait néanmoins notre devoir de poursuivre nos expériences.

– La science peut être héroïque, dit Mailey. Qui le nierait ? Et cependant j’ai entendu ces mêmes hommes de science nous dire que nous déraillons quand nous essayons de nous mettre en rapport avec les forces spirituelles. Nous sacrifierions joyeusement nos raisons ou nos vies si nous pouvions aider l’humanité ! Ne devrions-nous pas faire autant pour le progrès spirituel que pour le progrès matériel ?

On avait rallumé, et il y eut une pause que chacun mit à profit pour se relaxer avant que soit tentée la grande expérience de la soirée. Les assistants formèrent de petits groupes et discutaient à mi-voix de ce qu'ils avaient vu. À regarder la pièce confortable et ses accessoires à la mode, l'oiseau étrange et le monstre furtif ressemblaient à des cauchemars. Et pourtant ils avaient été des réalités, comme en témoignaient des photographies. Car le photographe avait été autorisé à quitter la pièce, et à présent il se précipitait hors de la chambre noire attenante et, très excité, agitait la plaque qu'il venait de développer et de fixer. Il la présentait à la lumière et là, suffisamment précise, il y avait l'image de la tête chauve du médium, et, accroupi sur ses épaules, le profil de l'oiseau sinistre. Le Dr Maupuis frottait ses petites mains grasses avec joie. Comme tous les pionniers, il avait subi la persécution de la presse parisienne ; chaque phénomène nouveau était à ses yeux une arme excellente pour sa défense.

– Nous marchons ! Hein ! Nous marchons ! répétait-il.

Et Richet, absorbé dans ses pensées, répondait mécaniquement :

– Oui, mon ami, vous marchez !

Le petit Galicien était assis, et il trempait un biscuit dans un verre de vin rouge. Malone alla le trouver ; il découvrit qu'il était allé en Amérique et qu'il pouvait dire quelques mots d'anglais.

– Êtes-vous fatigué ? Est-ce que cela vous épuise ?

– En me modérant, non. Deux séances par semaine, voilà ce qui m'est permis. Le docteur ne m'autoriserait pas davantage.

– Vous rappelez-vous quelque chose ?

– Cela me vient comme un rêve. Un peu ici... Un peu là.

– Avez-vous toujours eu ce pouvoir ?

– Oui. Toujours. Même lorsque j'étais enfant. Et mon père l'avait. Et mon oncle. Ils ne parlaient que de visions. Moi, j'allais m'asseoir dans les bois, et des animaux étranges venaient autour de moi. Je me rappelle mon ahurissement quand je découvris que les autres enfants ne les voyaient pas !

– Est-ce que vous êtes prêt ? demanda le Dr Maupuis.

– Parfaitement, répondit le médium, en époussetant les miettes de son biscuit.

Le docteur alluma une lampe à alcool au-dessus de l'un des seaux de zinc.

– Nous allons collaborer, messieurs, à une expérience qui devrait, une fois pour toutes, convaincre le monde de l'existence des formes ectoplasmiques. On pourra discuter de leur nature, mais leur réalité objective ne fera plus de doute, à moins que mes plans n'échouent. Je

voudrais d'abord vous parler de ces deux seaux. Celui-ci, que je suis en train de chauffer, contient de la paraffine, qui est en voie de fondre. Le deuxième contient de l'eau. Ceux d'entre vous qui viennent ici pour la première fois doivent comprendre que les phénomènes de Panbek se produisent habituellement dans le même ordre et qu'à présent nous nous attendons à l'apparition du vieil homme. Ce soir, nous sommes réunis pour voir le vieil homme, et nous pourrons, je l'espère, l'immortaliser dans l'histoire de la recherche psychique. Je me rassieds, j'allume la lampe rouge numéro 3, qui permet une visibilité plus grande.

Le cercle était maintenant tout à fait visible. La tête du médium s'était affaissée, et son ronflement grave révélait qu'il était déjà en transe. Tous les visages étaient tournés vers lui, car le merveilleux processus de la matérialisation se déroulait devant eux. D'abord, il y eut un remous de lumière, quelque chose comme une vapeur qui s'enroulait autour de sa figure. Puis, derrière lui, un ondolement qui évoquait une draperie blanche diaphane. Elle s'épaissit. Elle se fusionna. Elle accusa bientôt une forme précise. C'était la tête. Des épaules se dessinèrent, des bras en surgirent. Oui, il ne pouvait pas y avoir de doute : derrière la chaise se tenait un homme, un vieil homme. Il remua lentement la tête vers la droite, puis vers la gauche. Il regardait les assistants, indécis. On avait l'impression qu'il se demandait : « Où suis-je ? Et pourquoi suis-je ici ? »

– Il ne parle pas, mais il entend et il possède l'intelligence, dit le Dr Maupuis, regardant l'apparition par-dessus son épaule. Nous sommes ici, monsieur, dans l'espoir que vous nous aiderez à mener à bien une expérience très importante. Pouvons-nous compter sur votre coopération ?

Le vieil homme fit de la tête un signe d'assentiment.

– Nous vous remercions. Quand vous aurez atteint votre pleine puissance vous vous éloignerez, probablement, du médium ?

La silhouette fit le même signe de tête, mais ne bougea pas. Malone la vit qui prenait de plus en plus de volume. Il distingua son visage. C'était parfaitement un vieil homme, qui avait un long nez, et une lèvre inférieure curieusement saillante. Tout à coup, il opéra un mouvement brusque qui l'éloigna de Panbek, et il s'avança dans la pièce.

– Maintenant, monsieur, dit Maupuis avec sa précision habituelle, vous apercevez le seau en zinc sur la gauche. Je vous serais reconnaissant d'avoir la bonté de vous en approcher et d'y plonger votre main droite.

Le vieil homme se dirigea vers les seaux, qui parurent l'intéresser ; il les examina avec attention. Puis il plongea une main dans le seau que le docteur lui avait indiqué.

– Parfait ! s'écria Maupuis, la voix tremblante d'excitation. À présent, monsieur, auriez-vous l'obligeance de plonger la même main dans l'eau froide de l'autre seau ?

L'apparition obéit.

– Monsieur, vous nous permettriez de réussir pleinement notre expérience si vous posiez votre main sur la table et si, pendant qu'elle s'appuierait là, vous vous dématérialisez et retourniez dans le médium.

Le vieil homme fit signe qu'il comprenait et qu'il acceptait. Il avança lentement vers la table, se pencha au-dessus d'elle, étendit sa main... et disparut. La respiration pesante du médium cessa ; il remua comme s'il allait s'éveiller. Maupuis alluma les lampes blanches et leva les mains en poussant un cri de joie et de surprise qui fut répété par toute l'assemblée.

Sur la surface brillante du bois de la table, il y avait un gant de paraffine d'un délicat jaune rosé, large aux jointures, mince au poignet, deux des doigts étant recourbés vers la paume. Maupuis le considéra avec enchantement. Il arracha un petit morceau de cire au poignet et le tendit à un assistant, qui sortit de la pièce en courant.

– C'est décisif ! s'écria-t-il. Que peut-on dire maintenant ? Messieurs, je me tourne vers vous. Vous avez vu ce qui s'est passé. L'un de vous peut-il fournir une explication rationnelle de ce moule en paraffine, sinon qu'il s'agit du résultat de la dématérialisation de la main à l'intérieur du moule ?

– Je n'en vois pas d'autre, répondit Richet. Mais vous avez affaire à des gens très entêtés, pourris de préjugés. S'ils ne peuvent pas nier, ils ignorent !

– La presse est ici, et la presse représente le public ! protesta Maupuis. Pour la presse anglaise, il y a M. Malone... à qui je demande maintenant s'il aperçoit une autre solution ?

– Je n'en vois pas d'autre, répondit Malone.

– Et vous, monsieur, demanda le docteur en s'adressant au représentant du *Matin*.

Le journaliste français haussa les épaules en disant :

– Pour nous qui avons eu le privilège d'être là, c'était parfaitement convaincant. Et pourtant vous allez devoir affronter beaucoup d'objections. On ne comprendra pas la valeur de ce moule. On dira que le médium l'a apporté dans sa poche et qu'il l'a posé sur la table.

Maupuis battit des mains triomphalement. Son assistant venait de rentrer et de lui remettre une feuille de papier.

– Voici déjà une réponse à votre objection, dit-il en agitant son papier. Je l'avais prévue et j'avais mélangé un peu de cholestérine avec de la paraffine dans le seau. Vous avez pu remarquer que j'avais détaché un coin du moulage. C'était en vue d'une analyse chimique. Elle vient d'être faite. La voici : la cholestérine a été repérée.

– Très bien ! admit le journaliste français. Vous avez bouché le dernier trou. Mais la prochaine fois ?

– Ce que nous avons fait une fois, nous pourrions le refaire, répliqua Maupuis. Je préparerai une certaine quantité de ces moules. Dans quelques-uns j’aurai des poignets et des mains. Puis je tirerai d’eux des moulages de plâtre. Je ferai couler le plâtre à l’intérieur du moule. C’est délicat mais possible. J’en aurai des douzaines ainsi traités, et je les enverrai dans toutes les capitales du monde, afin que le public puisse voir de ses propres yeux. Est-ce que cela ne le convaincra pas au moins de la réalité de nos conclusions ?

– N’espérez pas trop, mon pauvre ami ! dit Richet en posant sa main sur l’épaule de l’enthousiaste. Vous n’avez pas encore réalisé l’énorme force d’inertie du monde. Mais comme vous l’avez dit vous-même : « Vous marchez ! Vous marchez toujours ! »

– Et notre marche est ordonnée, déclara Mailey. Il s’agit d’une libération progressive pour l’humanité.

Richet sourit et secoua la tête.

– Toujours transcendantal ! fit-il. Toujours en train de voir plus loin que l’œil et de transformer la science en philosophie ! Je crains que vous ne soyez incorrigible. Est-ce que votre position est raisonnable ?

– Professeur Richet, répliqua Mailey avec un grand sérieux, je voudrais vous prier de répondre à la même question. J’ai un profond respect pour votre génie, et je suis en complète sympathie avec votre prudence. Mais n’êtes-vous pas arrivé au carrefour ? Vous voici maintenant dans la position d’admettre... vous devez admettre qu’une apparition intelligente sous une forme humaine, composée à partir de la substance que vous avez vous-même appelée ectoplasme, peut marcher dans une pièce et obéir à des instructions, tandis que le médium gît sous nos yeux sans connaissance... Et cependant vous hésitez à affirmer que cet esprit a une existence autonome. Cela est-il raisonnable ?

Richet répéta son sourire et son hochement de tête. Sans répondre, il se détourna et salua le Dr Maupuis en lui adressant ses compliments. Quelques instants plus tard, l’assistance s’était dispersée, et nos amis roulaient dans un taxi vers leur hôtel.

Malone était grandement impressionné par ce qu’il avait vu. Il passa la moitié de la nuit à écrire un compte rendu très complet pour l’agence Central News. Il n’oublia pas de citer les noms des personnalités qui se portaient garantes du résultat : ces noms étaient si honorables qu’il ne serait venu à l’esprit de personne de les associer à une tromperie ou à de la bêtise.

– Sûrement, sûrement, c’est un tournant, l’avènement d’une ère nouvelle ! répétait-il.

Ainsi courait son rêve. Le surlendemain, il ouvrit tous les grands quotidiens de Londres les uns après les autres. Il y avait plusieurs colonnes sur le football. Plusieurs colonnes sur le golf. Une page entière était consacrée aux actions cotées en Bourse. Dans le *Times*, il y avait une longue correspondance très documentée sur les mœurs du vanneau. Mais dans aucun journal il ne trouva une ligne sur les choses merveilleuses qu’il avait vues et relatées. Mailey se moqua de son air dégoûté.

– Un monde de fous, messeigneurs ! dit-il. Un monde de toqués ! Mais ce n'est pas fini !

Le Pr Challenger était de mauvaise humeur. Et quand il était de mauvaise humeur, il le faisait savoir à toute sa maisonnée. Les effets de son courroux ne se limitaient d'ailleurs pas à son entourage immédiat, car la plupart des lettres terribles qui apparaissaient de temps à autre dans la presse, et dans lesquelles il écrivait jusqu'au sang un malheureux adversaire, étaient autant de coups de foudre que lançait un Jupiter offensé, assis dans une sombre majesté sur son trône de travail du haut de son appartement à Victoria. Les domestiques osaient à peine pénétrer dans la pièce où, lançant des éclairs, la tête chevelue et barbue s'arrachait de ses papiers comme un lion d'un os. Seule Enid, dans de pareils moments, pouvait l'affronter ; elle n'en éprouvait pas moins parfois ce pincement au cœur que ressentent les dompteurs les plus téméraires quand ils pénètrent dans une cage. Elle n'évitait pas l'âcreté des propos, mais au moins elle n'avait pas à redouter de violences physiques : tout le monde ne pouvait en dire autant.

En certaines occasions, les crises du célèbre professeur avaient une cause matérielle : « Je suis un hépatique, monsieur ! Oui, un hépatique ! » Telle était l'explication qu'il donnait à un accès exagéré. Mais cette fois-ci le foie n'était nullement responsable de sa mauvaise humeur : c'était le spiritisme !

Il n'avait jamais réussi à s'affranchir mentalement de la maudite superstition qui allait à l'encontre de tout le travail et de toute la philosophie de la vie. Il essayait de la repousser avec mépris, d'en rire, de l'ignorer dédaigneusement, mais elle insistait toujours pour se placer sur son chemin. Le lundi, il se jetait dans ses livres pour ne plus y penser ; bien avant le samedi suivant, il se retrouvait plongé dedans jusqu'au cou. C'était absurde ! Il avait l'impression que son esprit se retirait des grands problèmes matériels pressants de l'univers pour se gaspiller sur les contes de Grimm ou les revenants d'un romancier noir.

Puis la situation empira. D'abord Malone, qui représentait pour lui le type moyen d'une humanité lucide, avait été plus ou moins tourneboulé par les spirites, et il s'était rallié à leurs vues pernicieuses. Deuxièmement Enid, son petit agneau, son unique lien véritable avec le reste du monde, avait été corrompue à son tour. Elle avait adhéré aux conclusions de Malone. Elle avait même déterré des faits qui constituaient des « preuves » cumulatives. Vainement s'était-il penché lui-même sur un cas précis : il avait démontré sans l'ombre d'un doute que le médium était un bandit intrigant qui apportait à une veuve des messages de son mari défunt pour avoir la femme sous sa coupe. Le cas était clair, et Enid l'avait admis. Mais ni elle ni Malone ne consentaient à généraliser. Ils répondaient qu'il y avait des coquins dans toutes les professions, et qu'il fallait juger chaque mouvement par ce qu'il offrait de meilleur et non par ce qu'il comportait de pire.

Tout cela était assez mauvais, mais le plus mauvais reste à dire. Challenger venait d'être publiquement humilié par les spirites, par un homme qui avait reconnu qu'il était inculte, et que sur tout autre sujet il serait resté assis aux pieds du professeur comme un enfant sage ; et pourtant, au cours d'un débat public... Mais l'histoire mérite d'être contée.

Apprenez donc que Challenger, fort du mépris dans lequel il tenait toute opposition et ignorant la valeur véritable des faits qui lui seraient soumis, avait récemment déclaré – moment fatal ! – qu’il descendrait de son olympe et qu’il rencontrerait, au cours d’un débat public, n’importe quel représentant du spiritisme.

« Je suis pleinement conscient, écrivit-il, que par une telle condescendance je cours le risque, comme tout autre homme de science d’un égal standing, d’accorder un crédit de dignité à ces absurdes et grotesques aberrations de l’esprit humain – dignité qu’ils seraient bien incapables de revendiquer autrement ! – mais nous devons accomplir notre devoir vis-à-vis du public ; nous devons périodiquement nous détourner de notre travail sérieux, gâcher quelques instants pour donner un coup de balai à ces toiles d’araignée éphémères qui pourraient se réunir et devenir nocives si la science les épargnait. »

Ainsi, de cette même manière trop confiante Goliath s’était avancé pour rencontrer son minuscule adversaire.

Les détails du débat sont tombés dans le domaine public, et il n’est pas nécessaire de retracer minutieusement les phases de ce pénible événement. On rappellera que le grand homme de science descendit au Queen’s Hall, accompagné par de nombreux sympathisants rationalistes qui souhaitaient assister à la destruction impitoyable des visionnaires. De ces pauvres créatures abusées, une foule considérable était également au rendez-vous, espérant contre toute espérance que leur champion ne serait pas complètement immolé sur l’autel de la science outragée. Les deux clans remplissaient la salle et se défiaient du regard avec autant d’hostilité que les Bleus et les Verts mille ans plus tôt dans l’hippodrome de Constantinople. Sur la gauche de l’estrade se tenaient les rangs serrés de ces farouches rationalistes, qui accusent de crédulité les agnostiques victoriens et qui rafraîchissent leur foi dans les collections de la *Gazette littéraire* et du *Libre Penseur*.

Sur la droite de l’estrade, la barbe rousse de Mailey flamboyait comme une oriflamme. Sa femme et Mervin, le journaliste, étaient assis à côté de lui. Il était entouré de gens sérieux : hommes et femmes de l’Alliance spirituelle de Queen Square, du Collège psychique et de tous les temples éloignés, rassemblés pour encourager leur champion dans sa tâche ingrate. Sur ce mur solide d’humanité se détachaient les visages bienveillants de Bolsover, l’épicier, accompagné de ses amis de Hammersmith, de Terbane, le porteur-médium, du révérend Charles Mason, aux traits ascétiques, de Tom Linden, qui venait de sortir du baignoire, de M^{me} Linden, du Dr Atkinson, de lord Roxton, de Malone, etc. Entre les deux camps était assis, solennel, impassible et dodu, le juge Gaverson, de la Cour royale, qui avait accepté de présider. Il était intéressant et symptomatique de noter que les Églises organisées s’étaient abstenues de participer à ce débat critique qui mettait en cause le cœur et les centres vitaux de la vraie religion. Elles somnolaient, elles étaient à demi inconscientes ; elles ne pouvaient donc pas se rendre compte que l’esprit vivant de la nation s’interrogeait pour savoir si elles étaient condamnées à l’asphyxie, vers quoi elles tendaient déjà, ou si une résurrection sous d’autres formes était possible pour l’avenir.

Au premier rang, sur le côté, était assis le Pr Challenger, monstrueux et menaçant, avec, derrière lui, ses disciples au front large ; sa barbe assyrienne pointait, très agressive, un demi-sourire

flottait sur ses lèvres, ses lourdes paupières retombaient insolemment sur ses yeux gris intolérants. Symétriquement, sur l'autre côté, était perché un personnage terne et sans prétention ; le chapeau de Challenger lui serait tombé sur les épaules ; il était pâle, plein d'appréhension ; il jetait vers son adversaire léonin des regards où se lisaient l'excuse et la supplication. Toutefois, ceux qui connaissaient bien James Smith n'avaient pas peur, ils savaient en effet que derrière son apparence vulgaire et démocratique se dissimulait une connaissance à la fois pratique et théorique du sujet comme peu d'êtres vivants en possédaient une. Les sages de la Société de recherche psychique n'étaient que des enfants en science psychique, par comparaison avec des spirites pratiquants comme James Smith, qui passaient leur vie dans diverses formes de communion avec l'invisible ; il leur arrivait de perdre tout contact avec le monde où ils vivaient, et d'être inutilisables pour les tâches quotidiennes ; mais la direction d'un journal plein de vie et l'administration d'une communauté étendue et dispersée avaient maintenu James Smith les pieds solidement sur la terre. Ce qui n'avait pas empêché ses excellentes facultés naturelles, non corrompues par une culture superfétatoire, de se concentrer sur le seul terrain de savoir qui offrait à la plus grande intelligence humaine une liberté d'action suffisante. Challenger avait pu s'y tromper : mais le débat allait mettre aux prises un brillant amateur discursif et un professionnel concis hautement spécialisé.

Toute l'assistance convint que le premier morceau de Challenger fut pendant une demi-heure une exhibition magnifique de talent oratoire et de génie polémique. Sa voix avait la profondeur des orgues ; seuls peuvent la sortir des hommes ayant un mètre vingt-cinq de tour de poitrine ; elle s'élevait et retombait selon une cadence parfaite qui enchanta son auditoire. Il était né pour diriger une assemblée ; c'était un chef, évidemment, pour l'humanité ! Tour à tour il fut descriptif, humoriste, convaincant. Il brossa le tableau du développement naturel de l'animisme parmi des sauvages tremblants sous le ciel nu, incapables de rendre compte du battement de la pluie ou du rugissement du tonnerre, et voyant une intelligence bienveillante ou malveillante derrière ces opérations de la nature que la science avait à présent classées et expliquées.

De là, sur de fausses prémisses, s'échafauda cette foi dans des esprits ou dans des êtres invisibles hors de nous ; par un curieux atavisme, voici qu'elles émergeaient à nouveau à notre époque, au sein des couches les moins cultivées de l'humanité. C'était le devoir de la science de résister à de pareilles tendances rétrogrades, et c'était le sentiment qu'il avait de ce devoir qui l'avait tiré, lui, Challenger, malgré sa répugnance, du privé de son cabinet vers cette estrade publicitaire. Il fit une caricature rapide du mouvement tel que ses calomniateurs le décrivaient. De la façon dont il la conta, c'était une histoire de mauvais goût, une histoire de phalanges d'orteils qui craquaient, de peinture phosphorescente, de fantômes en mousseline, d'un commerce nauséux de commissions sordides entre les ossements des morts et les pleurs des veuves. Ces gens étaient les hyènes de l'espèce humaine qui s'engraissaient sur des tombeaux. [Applaudissements des rationalistes, et rires ironiques chez les partisans du spiritisme.] Ils n'étaient pas tous des coquins. [« Merci, professeur ! » cria une voix de stentor.] Mais les autres étaient idiots. [Rires.] Était-ce exagéré d'appeler idiot l'homme qui croyait que sa grand-mère pouvait transmettre des messages au moyen d'un pied de table à manger ? Jamais des sauvages n'étaient descendus aussi bas dans la superstition ! Ces gens avaient pris à la mort sa dignité, et ils avaient souillé de leur propre vulgarité la sérénité des tombes. C'était vraiment une affaire haïssable ! Il regrettait d'avoir à parler si fermement, mais seuls le scalpel ou le cautère pouvaient arrêter la croissance de ce cancer. Certainement, l'homme n'avait pas besoin de se laisser troubler par des

spéculations grotesques sur la nature de la vie dans l'au-delà. N'avions-nous pas suffisamment à faire avec ce monde ? La vie était une chose merveilleuse. L'homme qui appréciait les vrais devoirs et les vraies beautés qu'elle comportait avait de quoi s'occuper sans barboter dans les pseudo-sciences qui avaient leurs racines dans la fraude, ainsi que les tribunaux l'avaient prouvé des centaines de fois, et qui, néanmoins, trouvaient toujours de nouveaux adeptes dont la crédulité folle et les préjugés irrationnels les rendaient imperméables à toute discussion.

Tel fut, en résumé cru et brutal, l'exposé qui ouvrit le débat. Les matérialistes l'accueillirent avec des hurlements de joie. Les partisans du spiritisme paraissaient furieux et mal à l'aise. Leur orateur se leva, pâle mais résolu, pour répondre à cet assaut massif.

Son physique, ses accents ne possédaient aucune des qualités qui rendaient Challenger si impressionnant, mais il parlait d'une voix nette et il exposa ses arguments avec la précision d'un ouvrier à qui ses outils sont depuis longtemps familiers. Le début de son discours fut courtois et humble au point qu'il donna l'impression que M. James Smith était fort intimidé. Il sentait bien toute la présomption qu'il y avait de sa part, à lui qui manquait tellement de culture, à se mesurer avec un antagoniste si célèbre qu'il avait lui-même si fort respecté. Il lui paraissait pourtant que dans la longue liste des exploits accomplis par le Pr Challenger, exploits qui avaient rendu son nom fameux dans le monde entier, il en manquait un ; or c'était malheureusement sur cette lacune de son savoir qu'il avait été tenté de discourir. Il avait écouté le professeur avec admiration quant à l'éloquence, mais avec surprise et même avec mépris, pourrait-il dire, quant aux affirmations qu'il avait entendues. Il était clair que le professeur avait préparé sa conférence en lisant toute la littérature antispiritite qu'il avait pu rassembler – et cette source d'information était bien impure ! – mais qu'il avait négligé de prendre connaissance des ouvrages d'auteurs parlant du haut de leur expérience comme de leurs convictions.

Toute cette histoire d'articulations craquantes et d'autres trucs frauduleux remontait au milieu de l'ère victorienne ; et dans l'anecdote de la grand-mère communiquant par l'intermédiaire d'un pied de table il ne reconnaissait rien qui ressemblât à une description équitable des phénomènes psychiques. De telles comparaisons lui rappelaient les plaisanteries dont furent saluées les grenouilles dansantes de Volta, et qui retardèrent la prise en considération de ses expériences sur l'électricité. Elles n'étaient pas dignes du Pr Challenger ! Comment pouvait-il ignorer que le médium frauduleux était le pire ennemi des spiritites, qu'il était dénoncé sous son nom dans les journaux qui s'occupaient de psychisme chaque fois qu'il était découvert, et que cette sorte de révélation était le fait des spiritites eux-mêmes, car ils stigmatisaient les « hyènes humaines » aussi sévèrement que son adversaire l'avait fait ? On ne condamne pas les banques parce que des faussaires s'en servent quelquefois pour des desseins néfastes. C'était perdre du temps devant un auditoire si distingué que de descendre jusqu'à réfuter des arguments aussi puérils. Si le Pr Challenger avait nié les implications religieuses du spiritisme tout en acceptant les phénomènes, il aurait été plus difficile de lui répondre. Mais en niant tout il se plaçait dans une position absolument impossible. Sans doute le Pr Challenger avait-il lu le récent travail du Pr Richet, célèbre physiologue. Ce travail avait requis trente années, mais Richet avait vérifié tous les phénomènes.

Peut-être le Pr Challenger consentirait-il à révéler à l'assistance la nature des expériences personnelles auxquelles il s'était livré, et qui lui conféraient le droit de parler de Richet, de

Lombroso ou de Crookes comme d'autant de sauvages superstitieux ? Il était fort possible que son adversaire eût poursuivi en privé des expériences dont nul ne savait rien. Mais dans ce cas, qu'il les porte à la connaissance du monde ! Et jusqu'à ce qu'il le fit, il serait antiscientifique et réellement indécent de bafouer des hommes dont la réputation était à peine inférieure à la sienne, et qui avaient procédé, eux, à des expériences qu'ils avaient révélées au public.

Quant à dire que le monde se suffit à lui-même, c'était peut-être un point de vue valable pour un professeur à succès doté d'un corps parfaitement sain, mais si l'on vivait dans une mansarde de Londres avec un cancer à l'estomac, on pourrait remettre en cause la doctrine selon laquelle point n'était utile de languir après tout autre état que l'actuel.

James Smith exécutait un travail d'ouvrier, illustré par des faits, des dates et des chiffres. Il avait beau ne pas atteindre les cimes de l'éloquence, il énonçait quantité d'idées qui sollicitaient une réplique. Or il apparut bientôt, non sans tristesse, que Challenger n'était pas capable d'apporter cette réplique. Il avait soigneusement lu ce qui étayait sa propre thèse, mais il avait négligé d'étudier celle de son adversaire ; il avait trop facilement accepté les hypothèses spéculatives et puériles des écrivains incompetents qui avaient traité d'un sujet qu'ils n'avaient pas exploré par eux-mêmes. Au lieu de répondre à M. James Smith, Challenger se mit en colère. Le lion commença à rugir. Il secouait sa crinière sombre, et ses yeux étincelaient tandis que retentissait à nouveau dans la salle sa voix grave. Qu'étaient donc ces gens qui s'abritaient derrière des noms honorés certes, mais qui s'étaient fourvoyés ? De quel droit attendaient-ils des hommes de science les plus sérieux qu'ils suspendissent leurs travaux pour perdre leur temps à examiner leurs folles suppositions ? Il y avait des choses qui allaient de soi, qui ne nécessitaient pas de démonstration. C'était à ceux qui lançaient des affirmations qu'il incombait d'apporter des preuves. Si son contradicteur, dont le nom lui échappait, déclare qu'il peut susciter des esprits, alors qu'il en fasse surgir un tout de suite, devant cet auditoire sain et impartial ! S'il dit qu'il reçoit des messages, alors qu'il nous donne des nouvelles en avance sur les agences d'information et de presse ! [« Cela a souvent été fait ! » crièrent des spirites.] Vous le prétendez, mais moi je le nie ! J'ai trop l'habitude de vos assertions ridicules pour les prendre au sérieux. [Tumulte. L'orateur écrase les pieds du juge Gaverson.] S'il affirme qu'il bénéficie d'une inspiration supérieure, alors qu'il apporte la clé de l'énigme policière de Peckham Rye ! S'il est en rapport avec les êtres angéliques, alors qu'il nous donne une philosophie plus haute que celle qu'un mortel est capable de concevoir ! Cette fausse science, ce camouflage de l'ignorance, ces idioties à propos de l'ectoplasme et d'autres produits mythiques de l'imagination psychique n'étaient que des manifestations du pur et simple obscurantisme, des bâtards nés de la superstition et du noir des ténèbres. Partout où l'affaire avait été soumise à examen, on avait abouti à de la corruption et à de la putridité mentale. Tous les médiums étaient des imposteurs conscients. [« Et vous un menteur ! » cria une voix de femme dans l'entourage des Linden.] Les voix des morts n'ont jamais prononcé autre chose que des babillages enfantins. Les asiles regorgeaient de supporters de ce culte, et ils en compteraient encore plus si chacun avait ce qu'il méritait.

Son discours avait été violent, mais il s'avéra parfaitement inopérant. Le grand homme était consterné. Il réalisait que l'affaire était sérieuse, et qu'il s'y était embarqué à la légère. Il s'était réfugié dans la colère, il avait tonné, procédé par affirmations définitives, ce qui ne peut être valable que lorsqu'il n'y a pas d'adversaire capable d'en tirer avantage. Les partisans du

spiritisme semblaient plus amusés que mécontents. Les matérialistes s'agitaient, mal à l'aise, sur leurs sièges. James Smith se leva pour son dernier coup de batte. Il arborait un sourire malicieux. Tout dans son attitude était une menace vivante.

Il était obligé, dit-il, de réclamer de son illustre contradicteur une attitude plus scientifique. N'était-ce pas un fait extraordinaire que tant de savants, lorsque leurs passions ou leurs préventions étaient en cause, affichassent un si profond mépris pour leurs propres principes ? De ces principes, le plus rigide était qu'un sujet devait être examiné avant d'être condamné. Nous avons vu récemment, dans des problèmes tels que la télégraphie sans fil ou les machines plus lourdes que l'air, que les choses les plus invraisemblables pouvaient survenir et se vérifier. Il est extrêmement dangereux de dire *a priori* qu'une chose est impossible. Et pourtant le Pr Challenger était tombé dans cette erreur. La réputation qu'il avait si justement gagnée à propos de problèmes qu'il avait étudiés, il l'avait utilisée pour jeter le discrédit sur un problème qu'il n'avait pas étudié. Un homme peut être un grand physiologue et un grand physicien : n'en concluons pas pour cela qu'il fait autorité en science psychique.

Il était évident que le Pr Challenger n'avait pas lu les ouvrages types qui avaient traité du sujet sur lequel il se posait en autorité. Pouvait-il dire à l'auditoire le nom du médium de Schrenck Notzing ? Il marqua un temps d'arrêt pour la réponse. Pouvait-il dire alors le nom du médium du Dr Crawford ? Non ? Pouvait-il dire quel avait été le sujet des expériences du Pr Zollner à Leipzig ? Comment ! Son silence persistait ? Mais c'étaient pourtant les points essentiels du débat ! Il avait hésité à faire des personnalités, mais le robuste langage du professeur exigeait de sa part une franchise correspondante. Le professeur savait-il que cet ectoplasme qu'il venait de tourner en dérision avait été soumis à l'examen de vingt professeurs allemands – il tenait leurs noms à sa disposition – et que tous avaient authentifié son existence ? Comment le Pr Challenger pouvait-il nier si légèrement ce que ses éminents collègues avaient affirmé ? Avancerait-il qu'ils étaient eux aussi des criminels ou des idiots ? La vérité était que le professeur était venu dans cette salle complètement ignorant des faits, et qu'il les apprenait à présent pour la première fois. Il ne se doutait absolument pas que la science psychique avait déjà ses lois ; sinon il n'aurait pas formulé une requête aussi puérile que de demander à une forme ectoplasmique de se manifester en pleine lumière sur cette estrade, alors que n'importe quel étudiant savait que l'ectoplasme était soluble à la lumière. Quant à l'énigme policière de Peckham Rye, il n'avait jamais été question que le monde des anges fût une succursale de Scotland Yard. Jeter de la poudre aux yeux du public, voilà ce qui, de la part d'un homme comme le Pr Challenger...

À cet instant, l'éruption se produisit. Challenger avait frétille sur sa chaise. Challenger avait tiré sur sa barbe. Challenger avait bombardé l'orateur de regards meurtriers. Mais soudain il bondit comme un lion blessé vers la table à côté du président qui, bien calé dans son fauteuil, était plongé dans un demi-sommeil, avait croisé ses mains dodues sur son ample bedaine et qui, devant cette subite apparition, sursauta si fort qu'il faillit tomber dans l'orchestre.

– Asseyez-vous, monsieur ! Asseyez-vous ! cria-t-il.

– Je refuse de m'asseoir ! rugit Challenger. Monsieur, j'en appelle à vous, qui présidez ce débat ! Suis-je ici pour être insulté ? Ces procédés sont intolérables. Je ne les supporterai pas plus

longtemps. Puisque mon honneur personnel est mis en cause, je me vois obligé de prendre moi-même l'affaire en main !

Comme beaucoup de ceux qui foulent aux pieds les opinions des autres, Challenger était extrêmement susceptible dès que quelqu'un s'avisait de prendre la plus petite liberté vis-à-vis des siennes. Chacune des phrases incisives de son contradicteur avait été une banderille pointue qui s'enfonçait dans le flanc d'un taureau écumant. Maintenant, dans sa fureur muette, il brandissait son énorme poing velu par-dessus la tête du président dans la direction de son adversaire, dont le sourire ironique décuplait ses velléités de bagarre. À force de menacer James Smith du poing, il tomba en avant et entraîna dans sa chute le président, qui s'étala de tout son long sur l'estrade. Du coup le vacarme fut à son comble dans la salle. La moitié des rationalistes était scandalisée ; l'autre moitié, en signe de sympathie à l'adresse de leur champion, criait : « C'est une honte ! » Les partisans du spiritisme avaient éclaté en clameurs de raillerie ; mais plusieurs s'étaient élancés vers l'estrade afin de protéger leur champion contre toute violence physique.

– Il faut que nous sortions d'ici le cher vieux ! dit Roxton à Malone. Il va assassiner quelqu'un si nous ne nous en mêlons pas. Je veux dire... Il va distribuer des coups tout autour de lui, hein ? et la police devra s'en mêler !

L'estrade était devenue une foule grouillante et hurlante. Malone et Roxton jouèrent des coudes pour arriver jusqu'à Challenger. Soit en le poussant judicieusement, soit en usant d'éloquents artifices de persuasion, ils le conduisirent hors du bâtiment. Il proférait encore toutes sortes de menaces. Dans la salle, une adresse pour la forme fut votée en l'honneur du président, et la réunion se termina dans des rixes et des bagarres.

« Toute cette histoire, déclara le lendemain matin le *Times*, est déplorable, elle illustre avec force le danger de ces débats publics sur des questions qui passionnent les préjugés des orateurs et de l'auditoire. Des termes tels que « idiot microcéphale ! » ou « survivant simiesque ! », quand ils sont proférés à l'adresse d'un contradicteur par un professeur de réputation mondiale, témoignent des distances qu'on se permet aujourd'hui de franchir. »

Après cette longue digression, revenons à l'humeur du Pr Challenger. Nous avons dit qu'elle était détestable : il était assis derrière son bureau ; il tenait d'une main le *Times*, et ses sourcils ployaient sous le faix de la colère. Pourtant ce fut le moment que choisit le maladroit Malone pour lui poser la question la plus intime qu'un homme puisse soumettre à son semblable.

Soyons objectifs : il serait peut-être injuste à l'égard du sens diplomatique de Malone de dire qu'il avait « choisi » ce moment. En vérité, il était allé s'assurer que l'homme pour lequel, en dépit de toutes ses excentricités, il nourrissait autant de respect que d'affection, n'avait pas souffert des événements de la veille au soir. Sur ce point du moins, il fut rapidement rassuré.

– Intolérable ! rugit le professeur.

À l'entendre, on aurait dit qu'il avait passé la nuit à vociférer. Challenger répéta :

– Intolérable ! Vous-même étiez-là, Malone. Malgré votre sympathie inexplicable et mal dirigée pour les opinions imbéciles de ces gens-là, vous admettez bien que toute la tenue des débats était intolérable pour moi, et que ma protestation était justifiée, plus que justifiée ! Il est possible que lorsque j’ai lancé la table présidentielle à la tête du directeur du collège psychique j’aie outrepassé les limites de la courtoisie, mais la provocation avait été excessive ! Rappelez-vous que ce Smith ou Brown... son nom est le plus matériel du monde... osait m’accuser d’ignorance, et jeter de la poudre aux yeux du public !

– C’est vrai ! dit Malone sur un ton apaisant. Mais quand même, professeur ! Vous leur avez flanqué deux ou trois coups terribles.

Les traits tirés de Challenger se détendirent, et il se frotta les mains de ravissement.

– Oui, je crois que quelques-uns de mes coups ont porté ! Je suppose qu’ils ne seront pas oubliés. Quand j’ai dit que les asiles de fous seraient remplis si chacun d’entre eux avait ce qu’il méritait, ils ont accusé le choc. Ils ont tous glapi, je m’en souviens, comme un chenil rempli de chiots. C’est leur absurde observation touchant au fait que j’aurais dû lire leur littérature en peau de lapin qui m’a échauffé. Mais j’espère, mon garçon, que vous êtes venu me voir ce matin pour me dire que mon discours d’hier soir a produit d’heureux effets sur votre cervelle, et que vous avez reconsidéré des opinions qui nuisent grandement, je l’avoue, à notre amitié.

Malone plongea hardiment.

– Quand je suis venu ici, j’avais autre chose dans la tête, dit-il. Vous devez savoir que votre fille Enid et moi, nous avons beaucoup travaillé ensemble tous ces temps-ci. Pour moi, monsieur, elle est devenue « l’unique », et je ne serai heureux que du jour où elle sera ma femme. Je ne suis pas riche, mais un poste de rédacteur en chef adjoint dans un journal m’a été proposé, et je possède toutes les ressources pécuniaires nécessaires pour fonder un foyer. Vous me connaissez depuis quelque temps ; j’espère que vous n’avez rien contre moi. J’ai donc de bonnes raisons de croire que je puis compter sur votre approbation relativement à mes projets.

Challenger frappa sa barbe et ses paupières glissèrent dangereusement devant ses yeux.

– Mes facultés, dit-il, ne sont pas tellement amoindries que je n’aie rien remarqué des rapports qui se sont établis entre ma fille et vous. Ce problème se trouve cependant étroitement mêlé à celui que nous étions en train de discuter. Vous avez tous deux, je le crains, sucé le lait empoisonné de ces sophismes ; or je me sens de plus en plus enclin à consacrer le reste de mes jours à les extirper de l’humanité. Sur le seul plan de l’eugénisme, je ne pourrais donner mon consentement à une union basée sur de pareils fondements. Je dois donc vous prier de me donner l’assurance précise que vos opinions sont devenues plus saines. Je demanderai à Enid la même chose.

C’est ainsi que Malone se trouva enrôlé dans la noble phalange des martyrs. Le dilemme était cruel ; il l’affronta en homme.

– Je suis sûr, monsieur, que vous ne m'estimeriez guère si mes opinions sur la vérité, qu'elles fussent justes ou fausses, oscillaient au gré de considérations matérielles. Je suis incapable de modifier mes opinions, même pour conquérir Enid. Je suis sûr qu'elle serait de mon avis.

– Vous ne pensez pas que j'ai été hier soir le meilleur ?

– J'ai trouvé que votre discours était très éloquent.

– Ne vous ai-je pas convaincu ?

– Pas contre le témoignage de mes propres sens.

– N'importe quel imposteur pourrait tromper vos sens.

– Je crains, monsieur, que sur ce point mon opinion ne soit arrêtée.

– Alors la mienne l'est aussi ! rugit Challenger, avec un mauvais éclat dans le regard. Vous allez quitter cette maison, monsieur, et vous n'y reviendrez que lorsque vous aurez recouvré la santé.

– Un moment ! s'écria Malone. Je vous prie, monsieur, de ne pas précipiter les choses. J'attache trop de valeur à votre amitié pour risquer de la perdre si cette perte peut, de quelque façon que ce soit, être évitée. Il est possible que sous votre direction je comprenne mieux ces phénomènes qui m'embarrassent. Si je pouvais m'arranger, accepteriez-vous d'être personnellement présent à l'une de ces démonstrations au cours desquelles vos puissantes facultés d'observation pourraient jeter un rayon de lumière sur les choses qui me déroutent ?

Challenger était très sensible à la flatterie. Il fit la roue comme un paon royal.

– Mon cher Malone, dit-il, si je puis vous aider à expulser ce virus – comment l'appellerons-nous, *Microbus spiritualensis* – de votre organisme, je me mets à votre disposition. Je serai heureux de consacrer un peu de mon temps à démonter ces erreurs spécieuses dont vous avez été si aisément une victime. Je ne dirai pas que vous êtes complètement dépourvu de cervelle, mais je dirai que votre bonne nature se laisse trop facilement influencer. Je vous avertis que je serai un enquêteur précis et que j'apporterai à cette enquête les méthodes de laboratoire où, comme on veut bien généralement en convenir, je suis passé maître.

– C'est ce que je désire.

– Alors faites naître l'occasion et je ne la manquerai pas. Mais jusque-là, vous comprendrez que j'insiste pour que vos projets avec ma fille ne soient pas poussés plus avant.

Malone hésita.

– Je vous en donne ma promesse pour six mois ! fit-il enfin.

– Et que ferez-vous passé ce laps de temps ?

– Je prendrai ma décision, répondit-il avec diplomatie.

Ainsi se sortit-il honorablement d'une situation qui avait été, à un moment donné, périlleuse.

Il eut la chance, lorsqu'il se trouva sur le palier, de rencontrer Enid, qui revenait d'un shopping matinal. Comme tout Irlandais, il avait la conscience large, il pensa que ces six mois n'étaient pas à quelques minutes près, et il persuada Enid de descendre avec lui dans l'ascenseur. C'était l'un de ces ascenseurs que seuls peuvent diriger leurs utilisateurs ; en l'occurrence, il se coinça entre deux paliers d'une manière à laquelle Malone uniquement pouvait remédier. Malgré plusieurs appels impatients, il demeura coincé un bon quart d'heure. Quand il consentit à fonctionner correctement, quand Enid put enfin regagner son étage, et Malone la rue, les amoureux s'étaient préparés à attendre six mois, et tous deux partageaient l'espoir que cette expérience connaîtrait un dénouement heureux.

Chapitre XIV – Challenger rencontre un étrange collègue

Le Pr Challenger n'avait pas l'amitié facile. Si vous vouliez devenir son ami, vous deviez consentir à être aussi son protégé. Il n'admettait pas d'égaux. Mais en tant que patron il était superbe. Avec son air jupitérien, sa colossale condescendance, son sourire amusé, son allure générale d'un dieu qui visitait les mortels, il pouvait se montrer d'une amabilité accablante. Mais en retour il exigeait certaines qualités. La stupidité le dégoûtait. La laideur physique le rebutait. L'indépendance lui faisait horreur. Il avait un faible pour l'homme que le monde entier admirerait mais qui en retour admirerait le super-homme au-dessus de lui : par exemple le Dr Ross Scotton qui, pour cette raison, avait été l'élève favori de Challenger.

Maintenant, il était mourant. Le Dr Atkinson, de Sainte-Marie, qui a déjà joué un rôle mineur dans ce récit, le soignait ; mais ses bulletins de santé affichaient un pessimisme croissant. Le mal était une terrible sclérose généralisée ; Challenger savait qu'Atkinson ne se trompait guère lorsqu'il affirmait que la guérison était une possibilité lointaine et peu vraisemblable. Quelle preuve plus atroce de la nature déraisonnable des choses qu'un jeune savant, ayant déjà publié deux ouvrages de grande valeur comme *L'Embryologie du système nerveux sympathique* ou *La Fausseté de l'indice obsonique*, dût bientôt se décomposer en ses éléments chimiques sans laisser derrière lui le moindre résidu personnel ou spirituel ! Le professeur haussait ses épaules massives, secouait sa grosse tête, et acceptait cependant l'inévitable. Aux dernières nouvelles, l'état du Dr Ross Scotton empirait ; finalement, ce fut le silence, un silence de mauvais augure. Challenger se rendit à l'appartement de son jeune ami, dans Gower Street. Cette expérience s'avéra torturante, et il ne récidiva pas. Les crampes musculaires, qui sont les caractéristiques du mal, nouaient des nœuds sur le patient, qui mordait ses lèvres pour étouffer les hurlements qui l'auraient soulagé mais qui auraient été indignes de l'homme qu'il était. Il saisit son mentor par la main comme le nageur qui se noie saisit la première planche venue.

– Est-ce bien réellement comme vous l'avez dit ? N'y a-t-il aucun espoir au-delà des six mois de tourments que m'accorde encore la faculté ? Vous, avec toute votre sagesse et toute votre science, est-il possible que vous n'aperceviez pas une étincelle de vie ou de lumière dans cette nuit éternelle où je vais me décomposer ?

– Faites face, mon garçon, faites face ! dit Challenger. Il vaut mieux regarder les faits en face que de se bercer d'illusions.

Alors les lèvres du malade s'écartèrent pour laisser échapper un hurlement long et sinistre. Challenger se leva et sortit en courant.

Mais voici qu'un épisode surprenant était en cours : il avait commencé par l'apparition de M^{lle} Delicia Freeman.

Un matin, on frappa à la porte de l'appartement, à Victoria. Austin, toujours aussi austère et taciturne, n'aperçut rien à hauteur de ses yeux lorsqu'il ouvrit. Abaisant son regard, il découvrit

une petite demoiselle dont le visage délicat et les yeux brillants comme ceux d'un oiseau étaient levés vers lui.

– Je désire voir le professeur, dit-elle en plongeant une main dans son sac pour en extraire une carte de visite.

– Peut pas vous voir ! répondit Austin.

– Oh ! si, il le peut très bien, insista la petite demoiselle, avec une invincible sérénité.

Aucune rédaction de journal, aucun sanctuaire d'homme d'État, aucune chancellerie politique ne l'aurait retenue du moment qu'elle croyait qu'il y avait une bonne œuvre à faire.

– Peut pas vous voir ! répéta Austin.

– Oh ! mais, il faut que je le voie, figurez-vous ! dit M^{lle} Freeman. Elle plongea brusquement sous le bras du maître d'hôtel et, avec un instinct infallible, fonça vers la porte du bureau sacré, frappa, entra. La tête du lion émergea derrière un bureau encombré de papiers. Les yeux du lion lancèrent des éclairs.

– Que signifie cette intrusion ? rugit le lion.

La petite demoiselle était tout à fait paisible. Elle sourit doucement au visage léonin.

– Je suis si heureuse de faire votre connaissance ! dit-elle. Je m'appelle Delicia Freeman.

– Austin ! hurla le professeur.

La figure impassible apparut dans l'entrebâillement de la porte.

– Qu'est-ce que c'est, Austin ? Comment cette personne est-elle entrée ici ?

– Je n'ai pas pu l'en empêcher, gémit Austin. Venez, mademoiselle, en voilà assez !

– Il ne faut surtout pas que vous vous mettiez en colère ! Vraiment, vous auriez tort ! fit la petite demoiselle avec une grande douceur. On m'avait dit que vous étiez un personnage tout à fait terrible, mais à mon avis vous êtes plutôt un chou !

– Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Vous rendez-vous compte que je suis l'un des hommes les plus occupés de Londres ?

M^{lle} Freeman plongea une fois encore dans son sac. Elle pêchait toujours quelque chose dans son sac, tantôt un papillon publicitaire sur l'Arménie, tantôt un pamphlet contre la Grèce, tantôt une note sur les missions évangéliques, et parfois un manifeste psychique. Ce jour-là, ce fut une feuille de papier à lettres pliée qu'elle tira.

– De la part du Dr Ross Scotton, dit-elle.

Le feuillet avait été grossièrement gribouillé. Il était presque illisible. Challenger abaissa vers lui son front puissant.

Je vous en prie, mon cher patron et ami, écoutez ce que la porteuse de ce billet a à vous dire. Je sais que vous ne partagez pas ses opinions. Et pourtant je vous l'envoie. Vous m'avez dit qu'il ne me restait plus d'espoir. Or j'ai essayé et il vient. Je sais que cette tentative paraît indigne d'un civilisé, et folle. Mais n'importe quel espoir vaut mieux que pas d'espoir du tout. À ma place, vous auriez agi de même. Voudriez-vous ne pas brandir vos préjugés et vous rendre compte par vous-même ? Le Dr Felkin vient à trois heures ;

J. Ross Scotton.

Challenger lut le papier deux fois et soupira. Le cerveau devait être attaqué par la lésion.

– Il dit que je dois vous écouter. De quoi s'agit-il ? Soyez aussi brève que possible.

– Il s'agit d'un esprit médecin.

Challenger bondit sur son fauteuil.

– Bon Dieu ? cria-t-il. Ne parviendrai-je donc jamais à échapper à ces absurdités ? Ne peut-on pas laisser tranquille ce pauvre diable sur son lit d'agonie sans lui jouer des tours pendables ?

M^{lle} Delicia battit des mains, ses petits yeux vifs pétillèrent de joie.

– Ce n'est plus son lit d'agonie. Il va mieux.

– Qui dit qu'il va mieux ?

– Le Dr Felkin. Il ne se trompe jamais.

Challenger renifla.

– Y a-t-il longtemps que vous l'avez vu ? interrogea-t-elle.

– Quelques semaines.

– Oh ! vous ne le reconnaîtriez pas ! Il est presque guéri.

– Guéri ! Guéri d'une sclérose généralisée en quelques semaines !

– Allez le voir.

– Vous voulez me pousser à être le complice d’un charlatanisme de l’enfer ! Et, tout de suite après, mon nom serait inscrit parmi les garants de cette canaillerie ? Je connais la musique ! Si j’y vais, je le prendrai probablement par le collet et je le jetterai dans l’escalier !

La visiteuse rit de bon cœur.

– Il dirait avec Aristide : « Frappe, mais écoute-moi ! » D’abord vous commenceriez par l’écouter, j’en suis sûre. Votre élève est un morceau de vous-même. Il semble tout à fait honteux de se mieux porter grâce à une méthode si peu orthodoxe. C’est moi qui ai appelé le Dr Felkin à son chevet. Il ne voulait pas.

– Ah ! c’est vous qui... ? Vous ne manquez ni d’audace ni d’initiative !

– Je suis prête à prendre n’importe quelle responsabilité, tant que je sais que j’ai raison. J’ai parlé au Dr Atkinson. Il connaît un peu le psychisme. Il le considère avec beaucoup moins de préjugés que la plupart des hommes de science... comme vous ! Il a émis l’opinion que lorsqu’un homme était mourant, tout pouvait être tenté. Alors le Dr Felkin est venu.

– Et dites-moi donc comment ce charlatan traite son patient ?

– C’est ce que le Dr Ross Scotton désire que vous voyiez...

Elle tira des profondeurs de son sac une petite montre qu’elle regarda.

– Dans une heure il sera là-bas. Je dirai à votre ami que vous viendrez. Je suis sûre que vous n’allez pas le désappointer. Oh !...

Elle replongea dans son sac avant d’ajouter :

– Voici une toute récente note d’information sur le problème bessarabien. Problème beaucoup plus sérieux qu’on le croit généralement. Vous aurez juste le temps de la lire avant de venir. Bonsoir, professeur, et au revoir !

Elle s’inclina vers le lion grognant et sortit.

Mais elle avait réussi dans sa mission. Il y avait quelque chose de contraignant dans cet enthousiasme absolument désintéressé, et Challenger n’y résista pas. Peu après le départ de cette petite demoiselle, il se fit conduire chez son élève, clopina dans l’escalier étroit, et sa silhouette massive bloqua la porte de l’humble chambre où gisait son élève favori. Ross Scotton était allongé sur le lit, dans une robe de chambre rouge. Avec un élan de surprise joyeuse, son professeur vit qu’il avait repris des joues, et que dans le regard brillait une flamme de vie et d’espérance.

– Oui, je suis en train de gagner ! s’écria-t-il. Depuis que Felkin a eu sa première consultation avec Atkinson, j’ai senti la force de vivre qui revenait en moi. Oh ! patron, c’est affreux de demeurer éveillé toute la nuit, de sentir ces maudits microbes qui vous grignotent jusqu’aux

racines de la vie ! Je pouvais presque les entendre. Et ces crampes qui tordaient mon corps comme un squelette mal articulé ! Mais maintenant, en dehors d'un peu de dyspepsie et d'urticaire dans les paumes des mains, je ne souffre plus. Et cela grâce à ce cher médecin qui m'a aidé.

Il fit un geste de la main comme s'il désignait une personne présente. Challenger se retourna avec irritation : il s'attendait à trouver derrière lui un charlatan satisfait de lui-même. Mais il n'y avait pas de médecin. Une frêle jeune femme qui avait l'air d'une infirmière, calme, discrète, avec un trésor de cheveux noirs, sommeillait dans un coin. M^{lle} Delicia, parée du sourire de sainte nitouche, se tenait près de la fenêtre.

– Je suis heureux que vous alliez mieux, mon cher garçon ! fit Challenger. Mais ne perdez pas votre raison. Un tel mal a naturellement sa systole et sa diastole.

– Parlez-lui, docteur Felkin. Éclairez-le ! dit le malade.

Le regard de Challenger fit le tour de la corniche et des boiseries. Son élève s'adressait à un médecin dans la pièce, et pourtant, il n'y en avait aucun de visible. Son aberration avait-elle atteint le point où il croyait que des apparitions flottantes gouvernaient sa cure ?

– En vérité, il a grand besoin d'être éclairé ! fit une voix grave et virile contre son coude.

Il fit un bond. C'était la frêle jeune femme qui lui avait parlé.

– Permettez-moi de vous présenter au Dr Felkin, dit M^{lle} Delicia, avec un sourire malicieux.

– Qu'est-ce que c'est que cette bouffonnerie ? cria Challenger.

La jeune femme se leva et fouilla un côté de sa robe. Puis elle eut un geste impatient de la main.

– Il fut un temps, mon cher collègue, où une tabatière faisait partie de mon équipement, tout comme ma trousse de phlébotomie. J'ai vécu avant l'époque de Laennec, et nous ne nous munissions pas d'un stéthoscope ; mais nous avons notre petit attirail chirurgical, pas moins. Toutefois la tabatière était un symbole de paix, et j'allais vous offrir d'en user, mais, hélas ! elle a trépassé !

Pendant ce petit discours, Challenger se tenait debout avec un regard fixe et les narines dilatées. Puis il se tourna vers le lit :

– Dois-je comprendre que c'est votre médecin... que vous avez pris conseil de cette personne ?

La jeune fille se dressa très droit.

– Monsieur, je n'irai pas par quatre chemins avec vous. Je perçois très clairement que vous êtes l'un de ceux qui ont plongé si avant dans le savoir matériel que vous n'avez pas eu le temps de vous pencher sur les possibilités de l'esprit.

– Je n’ai certainement pas de temps à consacrer à des absurdités ! dit Challenger.

– Mon cher patron ! cria une voix venant du lit. Je vous supplie de garder en mémoire tout ce que le Dr Felkin a déjà fait pour moi. Vous avez vu comment j’étais il y a un mois, vous voyez comment je suis maintenant. Vous n’offenserez pas mon meilleur ami !

– Je crois, professeur, que vous devez des excuses à notre cher Dr Felkin ! ajouta M^{lle} Delicia.

– Me voilà dans un asile de fous privé ! ricana Challenger. Puis, cédant à son penchant favori, il arbora l’ironie éléphanterque qui était l’une de ses armes les plus efficaces envers des étudiants récalcitrants.

– Peut-être, jeune dame – à moins que je ne doive dire : très vénérable professeur ? – permettez-vous à un modeste apprenti mal dégrossi, qui ne possède en fait de science que ce que le monde peut lui offrir, de s’asseoir humblement dans un coin et d’essayer d’apprendre quelque chose d’après vos méthodes et votre enseignement ?

Il avait prononcé ces paroles avec les épaules remontées jusqu’aux oreilles, les paupières occultant les yeux, et les mains ouvertes devant lui, une vraie statue du sarcasme ! Toutefois, le Dr Felkin arpentait la chambre à pas lourds et impatients, et ne se souciait guère de son apparence alarmante.

– D’accord ! fit-elle négligemment. Tout à fait d’accord ! Mettez-vous dans le coin et restez-y. Par-dessus tout, ne parlez plus ! Ce cas exige la plénitude de toutes mes facultés...

Le Dr Felkin se tourna avec un air dominateur vers le malade.

– Bien ! Bien ! Vous revenez... Dans deux mois vous serez de nouveau dans votre amphithéâtre.

– Oh ! c’est impossible ! s’écria Ross Scotton dans un sanglot étouffé.

– Pas du tout impossible. Je vous le garantis. Je ne fais pas de fausses promesses !

– Je réponds d’elle pour cela, dit M^{lle} Delicia. Cher docteur, dites-nous donc qui vous étiez lorsque vous viviez.

– Tut ! Tut ! Ô femme éternellement femme ! De mon temps, elles bavardaient, et elles bavardent encore. Non ! Nous allons examiner notre jeune ami ici. Le pouls ?... L’irrégularité a disparu. Voilà quelque chose de gagné. La température ?... Parfaitement normale. La pression sanguine ?... Encore plus élevée que je ne le voudrais. La digestion ?... Laisse beaucoup à désirer. Ce que vous appelez, vous modernes, la grève de la faim, ne serait pas mal. Eh bien ! l’état général est acceptable. Maintenant, voyons le centre local du méfait. Baissez votre chemise, monsieur ! Couchez-vous sur le ventre. Parfait !

Elle promena ses doigts avec autant de force que de précision le long de la partie supérieure de la colonne vertébrale, puis elle enfonça ses articulations dans la chair avec une violence subite qui fit gémir le malade.

– Voilà qui est mieux ! Il y a, comme je l’ai expliqué, un léger défaut d’alignement dans les vertèbres cervicales ; ce défaut a, je le sens, l’effet de rétrécir les passages foraminés à travers lesquels émergent les racines nerveuses. Ce qui a provoqué une compression. Comme ces nerfs sont les vrais conducteurs de la force vitale, l’équilibre total en a été bouleversé. Mes yeux sont les mêmes que vos maladroits rayons X, j’aperçois que la position est presque rétablie et que la constriction fatale disparaît...

« J’espère, monsieur, poursuivit-elle en s’adressant à Challenger, que je vous ai rendu intelligible la pathologie de ce cas.

Challenger grogna pour exprimer son hostilité en général et son désaccord particulier sur « ce cas ».

– Je vais dissiper les petites difficultés qui hantent encore votre esprit. Mais en attendant, mon cher enfant, vous allez nettement mieux, et je me réjouis de vos progrès. Vous présenterez mes compliments à mon collègue de cette terre, le Dr Atkinson, et vous lui direz que je ne puis rien suggérer de plus. Le médium est une pauvre petite fille fatiguée ; aussi ne resterai-je pas plus longtemps aujourd’hui.

– Mais vous avez dit que vous nous diriez qui vous étiez !

– Vraiment, il y a peu à dire. J’étais un médecin très banal. Dans ma jeunesse, j’ai pratiqué sous le grand Abernethy, et peut-être me suis-je imprégné de ses méthodes. Quand, jeune encore, je suis passé dans l’au-delà, j’ai continué mes études et j’ai eu l’autorisation, à condition que je découvre un moyen d’expression convenable, de faire ce que je pourrais pour aider l’humanité. Vous comprenez, naturellement, que c’est seulement en servant et en pratiquant l’abnégation que nous avançons dans le monde supérieur. Ceci est mon service, et je ne puis que remercier le destin d’avoir été capable de découvrir dans cette jeune fille un être dont les vibrations correspondent aux miennes si parfaitement que je peux facilement diriger le contrôle de son corps.

– Et où est-elle ? demanda le malade.

– Elle attend à côté de moi, et bientôt elle récupérera son cadre personnel. Quant à vous, monsieur, dit-elle en se tournant vers Challenger, vous êtes un homme de caractère et de savoir, mais vous êtes nettement enlisé dans le matérialisme, ce qui, à votre âge, est une véritable malédiction. Permettez-moi de vous assurer que la profession médicale, qui est la plus haute sur terre étant donné le travail désintéressé de ses membres, a trop concédé au dogmatisme d’hommes comme vous ; elle a négligé à tort l’élément spirituel, qui est beaucoup plus important dans l’homme que toutes vos plantes et tous vos minéraux. Il y a une force vitale, monsieur, et c’est dans le contrôle de cette force vitale que travaillera la médecine de l’avenir. Si vous lui

fermez votre intelligence, tant pis ! La confiance du public s'adressera aux savants disposés à adopter tous les moyens de guérir, qu'ils aient une approbation officielle ou non.

Jamais, sûrement, le jeune Ross Scotton ne pourrait oublier cette scène ! Le professeur, le maître, le patron, celui à qui il parlait le souffle coupé, était assis la bouche ouverte, les yeux ahuris, le buste incliné en avant, et en face de lui la jeune femme secouait sa masse de cheveux noirs, agitait un doigt grondeur, parlait comme parle un père à un enfant rebelle. Son pouvoir était si intense que Challenger, l'espace d'un moment, fut contraint d'accepter la situation. Il haletait, il grognait, mais il ne répliqua rien. La jeune fille lui tourna le dos et s'assit sur une chaise.

– Il s'en va, annonça M^{lle} Delicia.

– Pas encore ! fit le Dr Felkin en souriant. Oui, je dois partir, car j'ai beaucoup à faire. Elle n'est pas mon unique médium d'expression, et je dois être à Édimbourg dans quelques minutes. Mais soyez heureux, jeune homme ! Je pourvoirai mon assistance de deux batteries supplémentaires pour accroître votre vitalité, si votre organisme le supporte... Pour vous, monsieur, dit-elle à Challenger, je vous supplie de vous méfier de l'égotisme cérébral et du repliement de l'intelligence sur soi-même. Conservez ce qui est vieux, mais soyez toujours réceptif à ce qui est neuf, et ne jugez pas comme vous souhaiteriez de le faire : jugez comme Dieu le désire.

Elle poussa un profond soupir et retomba sur sa chaise. Il y eut une minute de silence pendant laquelle elle resta la tête reposant sur sa poitrine. Puis, avec un autre soupir et un frisson, elle ouvrit une paire d'yeux bleus très étonnés.

– Eh bien ! est-il venu ? demanda-t-elle d'une voix très féminine.

– Oui, vraiment ! s'écria le malade. Il a été magnifique. Il m'a dit que dans deux mois j'aurais repris ma place dans l'amphithéâtre.

– Merveilleux ! Rien de spécial pour moi ?

– Juste le message spécial comme avant. Mais il va mettre en route deux nouvelles batteries d'énergie si je peux les supporter.

– Ma parole, ce ne sera plus long, maintenant !

Soudain les yeux de la jeune fille se posèrent sur Challenger, et elle s'arrêta, confuse.

– Voici la nurse Ursule, dit M^{lle} Delicia. Nurse, permettez-moi de vous présenter au célèbre Pr Challenger.

Challenger avait de grandes manières avec les femmes. Surtout s'il se trouvait en présence d'une fille jeune et jolie. Il s'avança comme Salomon aurait pu s'avancer vers la reine de Saba, prit sa main et caressa sa chevelure avec une assurance patriarcale.

– Ma chère, vous êtes beaucoup trop jeune et charmante pour de telles tromperies. Finissez-en à jamais. Soyez satisfaite d’être une nurse ensorcelante, et ne prétendez plus exercer les fonctions de médecin. Où avez-vous pris, dites-moi, tout ce jargon au sujet des vertèbres cervicales et des passages foraminés ?

La nurse Ursule regarda tout autour d’elle comme si elle se trouvait subitement entre les pattes d’un gorille.

– Elle ne comprend pas un mot de ce que vous lui dites ! s’exclama le malade. Oh ! patron, faites donc un effort pour voir la réalité ! Je sais quels réajustements cela nécessite. À mon humble manière, j’ai dû les entreprendre moi-même. Mais, croyez-moi, vous verrez toutes choses à travers un prisme et non à travers une glace sans tain, tant que vous ne ferez pas intervenir le facteur spirituel !

Mais Challenger continuait ses gentillesse paternelles ; la fille commença à reculer.

– Allons ! lui dit-il. Qui était l’habile médecin avec qui vous jouiez le rôle d’infirmière ? L’homme qui vous a appris tous ces mots savants ? Vous sentez bien que vous ne parviendrez pas à me tromper ! Vous serez tellement plus contente, ma chère enfant, quand vous aurez tout avoué, et quand nous pourrons rire ensemble de la conférence que vous m’avez infligée !

Une interruption imprévue mit en échec l’exploration par Challenger de la conscience de la jeune fille. Le malade s’était assis sur son séant : une vraie tache rouge contre les blancs oreillers ! Il prit la parole avec une énergie qui indiquait nettement qu’il était sur le chemin de la guérison.

– Professeur Challenger, criait-il, vous êtes en train d’insulter ma meilleure amie ! Sous ce toit au moins, elle sera à l’abri des ricanements d’une science imbuée de préjugés. Je vous prie de quitter ma chambre si vous ne vous adressez pas à la nurse Ursule d’une manière plus respectueuse !

Challenger sursauta comme si un taon l’avait piqué ; mais la conciliante Delicia se mit à l’ouvrage :

– Vous allez beaucoup trop vite, cher Dr Ross Scotton ! minauda-t-elle. Le Pr Challenger n’a pas eu le temps de tout comprendre. Vous étiez aussi sceptique que lui, au début. Comment pourriez-vous le blâmer ?

– Oui, c’est vrai ! répondit le jeune docteur. Il me semblait que j’ouvrais ma porte à tout le charlatanisme du monde... En tout cas, les faits demeurent !

– Je ne sais qu’une chose : j’étais aveugle, et à présent je vois, dit M^{lle} Delicia en citant l’Évangile. Ah ! professeur, vous pouvez lever le sourcil et hausser les épaules, mais nous avons semé cet après-midi dans votre grosse tête un germe qui poussera, qui poussera si long que personne n’en pourra voir la fin !...

Elle plongea dans son sac.

– Voici un petit fascicule : *Le Cerveau contre l'Âme*. J'espère, cher professeur, que vous le lirez et que vous le ferez lire autour de vous !

Chapitre XV – Où l'on tend des pièges pour un gros gibier

Malone avait donné sa parole d'honneur qu'il ne parlerait plus d'amour à Enid Challenger. Mais les regards pouvant être éloquents, leurs communications intimes ne s'en trouvèrent pas interrompues pour autant. Sur tous les autres plans, il s'en tint au pacte qu'il avait conclu ; la situation était pourtant délicate. D'autant plus délicate qu'il visitait régulièrement le professeur et que, l'irritation provoquée par leur discussion s'étant évanouie, il était toujours bien accueilli. Malone n'avait qu'un seul objectif : obtenir que le grand homme considérât avec sympathie les problèmes psychiques qui l'intéressaient si fort. Il le poursuivait avec assiduité, mais non sans prudence, car il savait que la couche de lave était mince et qu'une éruption était toujours à craindre. Elle se produisit d'ailleurs une ou deux fois, ce qui obligea Malone à laisser tomber le sujet pendant huit ou quinze jours, jusqu'à ce que le terrain se fût solidifié et refroidi.

Dans ses travaux d'approche, Malone déployait une astuce remarquable. Son truc favori consistait à consulter Challenger sur un problème scientifique quelconque : par exemple sur l'importance zoologique des îles Banda, ou sur les insectes de l'archipel malais ; il le laissait parler jusqu'à ce qu'il en arrivât à expliquer que sur ce point toutes nos connaissances étaient dues à Alfred Russel Wallace.

– Tiens, vraiment ! Wallace, le partisan du spiritisme ? disait Malone d'une voix innocente.

Challenger alors lui jetait un regard furieux et changeait de thème. En d'autres occasions, c'était Lodge que Malone utilisait comme piège.

– Je suppose que vous avez une haute opinion de lui ?

– Le premier cerveau d'Europe ! disait Challenger.

– Il est bien l'autorité suprême sur l'éther, n'est-ce pas ?

– Sans aucun doute !

– Naturellement, moi, je ne le connais qu'à travers ses travaux psychiques...

Challenger se refermait comme une huître. Malone attendait quelques jours, puis posait à brûle-pourpoint cette question :

– Avez-vous déjà rencontré Lombroso ?

– Oui, au congrès de Milan.

– Je viens de lire un livre de lui.

– Un traité de criminologie, je présume ?

- Non. Il s'intitule : *Après la mort, quoi ?*
- Jamais entendu parler de cela.
- Il discute du problème du psychisme.
- Ah ! Un homme comme Lombroso, avec un esprit aussi pénétrant, a dû vite régler leur compte à ces charlatans !
- Non, ce livre les soutient, au contraire !
- Eh bien ! tous les grands esprits ont leurs faiblesses !

C'est ainsi qu'avec une patience et une ruse infinies Malone distillait ses petites gouttes de raison ; il espérait ronger les préjugés ; mais aucun effet n'était encore visible. Il allait être obligé de se rallier à des mesures plus énergiques. Une démonstration directe ? Mais comment ? quand ? et où ? Malone se décida à consulter là-dessus Algernon Mailey. Un après-midi de printemps, il se retrouva donc dans le salon où il avait boulé pour plaquer aux jambes Silas Linden. Il y rencontra le révérend Charles Mason et Smith, le héros du débat du Queen's Hall, en discussion serrée avec Mailey. Le sujet de cet entretien paraîtra probablement beaucoup plus important à nos descendants que d'autres qui occupent une place immense dans les préoccupations actuelles du public : il ne s'agissait de rien moins que de décider si le mouvement psychique en Grande-Bretagne devait être unitaire ou trinitaire. Smith avait toujours été partisan d'une solution unitaire, de même que tous les vieux chefs du mouvement et les temples spiritistes organisés. En revanche Charles Mason était un fils loyal de l'Église anglicane, et il se faisait le porte-parole de noms réputés tels que Lodge et Barrett parmi les laïques, Wilberforce, Haweis et Chambers dans le clergé, lesquels continuaient d'adhérer aux vieux enseignements tout en admettant le fait de la communication spirituelle. Mailey était neutre, et, tel un arbitre zélé qui dans un match de boxe sépare deux adversaires, il risquait constamment de recevoir un coup. Malone était ravi d'écouter : ayant réalisé une fois pour toutes que l'avenir du monde pouvait dépendre de ce mouvement, chaque phase par laquelle il passait l'intéressait prodigieusement. Quand il était entré, Mason dissertait avec autant de sérieux que de bonne humeur.

- Le public n'est pas mûr pour un trop grand bouleversement. Il n'est pas nécessaire. Ajoutons seulement notre savoir vivant et la communication directe avec les saints à la liturgie splendide et aux traditions de l'Église : vous aurez alors une force dirigeante qui revitalisera toute la religion. Vous ne pourrez pas faire s'épanouir le spiritisme sur ses seules racines. Les premiers chrétiens eux-mêmes ont constaté qu'il leur fallait concéder beaucoup aux autres religions.
- C'est exactement ce qui leur a fait le plus grand mal, répliqua Smith. Lorsque l'Église a aliéné sa force et sa pureté originelles, ça été sa fin.
- Elle dure encore, pourtant !

– Mais elle n’a plus jamais été la même, depuis que ce bandit de Constantin a mis la main dessus.

– Allons, allons ! protesta Mailey. Vous ne pouvez tout de même pas traiter de bandit le premier empereur chrétien !

Mais Smith était tout d’une pièce ; il n’acceptait aucun compromis, et il fonçait comme un bouledogue.

– Quel autre nom donneriez-vous à un homme qui a assassiné la moitié de sa propre famille ? demanda-t-il.

– Son tempérament personnel n’est pas en question. Nous parlions de l’organisation de l’Église chrétienne.

– Vous pardonnez à ma franchise, monsieur Mason ?

Le clergyman sourit avec bonté :

– Tant que vous ne niez pas l’existence du Nouveau Testament, je vous pardonne. Si vous deviez me prouver que Notre-Seigneur était un mythe, comme certains Allemands ont essayé de le démontrer, je n’en serais pas le moins du monde affecté tant que je pourrais me consoler dans son enseignement sublime. Il est bien venu de quelque part n’est-ce pas ? Je l’ai donc adopté et je dis : « C’est mon credo. »

– Oh ! sur ce point, nous ne différons pas beaucoup ! fit Smith. Je n’ai pas découvert de meilleur enseignement. Il est bien, par conséquent, que nous ne l’abandonnions pas. Mais nous devons en supprimer les détails superflus. D’où sont-ils venus ? Des compromis avec beaucoup de religions, grâce auxquels notre ami Constantin a obtenu l’uniformité religieuse dans son immense empire. Il a soudé ensemble des pièces et des morceaux de toute origine. Il a pris le rite égyptien : les vêtements, la mitre, la crosse, la tonsure, l’anneau nuptial, tout cela est égyptien. Les fêtes de Pâques sont païennes et se rapportent à l’équinoxe du printemps. La confirmation est mithriaque. Le baptême également, avec cette différence que l’eau a remplacé le sang. Quant au repas du sacrifice...

Mason se boucha les oreilles et l’interrompit :

– Vous nous récitez une vieille conférence ! dit-il en riant. Louez une salle, mais ne la prononcez pas dans une demeure privée. Sérieusement, Smith, cela est en dehors de la question. En admettant que vous ayez raison, je n’en modifierais pas ma position : je considère que nous avons un grand corps de doctrine qui fait du bon travail, qui est vénéré par beaucoup de monde, y compris votre humble serviteur, et que ce serait une erreur et une folie de le jeter au rebut. Là-dessus vous êtes certainement d’accord ?

– Non, je ne suis pas d’accord ! répondit Smith en serrant ses mâchoires. Vous pensez beaucoup trop aux sentiments de vos ouailles bénies. Mais vous devriez penser aussi que sur dix êtres

humains, neuf ne sont jamais entrés dans une église. Ils ont été rebutés par ce qu'ils considèrent, y compris votre humble serviteur, comme déraisonnable et bizarre. Comment les gagnerez-vous si vous continuez à leur servir les mêmes choses, même en les pimantant des enseignements du spiritisme ? Au contraire, si vous approchez les athées et les agnostiques et si vous leur dites : « Je suis tout à fait d'accord que tout ceci ne tient pas debout et est souillé d'une longue histoire de violence et de réaction. Mais voici que nous avons quelque chose de pur et de neuf. Venez et examinez-le ! » Par ce moyen, je pourrais les ramener à la foi en Dieu et leur donner toutes les bases religieuses sans faire violence à leur raison en les obligeant à accepter votre théologie !

Mailey tirait sur sa barbe rousse tout en écoutant ces avis contradictoires. Il connaissait les deux hommes ; il savait que peu de choses les séparaient au fond, en dehors des querelles de mots : Smith révérait le Christ comme homme semblable à Dieu, et Mason comme Dieu fait homme ; le résultat en était le même. Mais en même temps il n'ignorait pas que leurs fidèles extrémistes s'opposaient violemment : un compromis était par conséquent impossible.

– Ce que je ne peux pas comprendre, dit Malone, c'est pourquoi vous ne posez pas ces questions à vos amis de l'au-delà ; vous vous conformeriez aux décisions des esprits, et...

– Ce n'est pas si simple que vous le pensez ! répondit Mailey. Après la mort, nous emportons tous nos préjugés terrestres, et nous nous trouvons dans une atmosphère qui les représente plus ou moins. Au début, chacun fait écho à ses vieilles opinions. Puis l'esprit s'élargit, élargit ses vues jusqu'à tendre vers un credo universel qui inclut seulement la fraternité des hommes et la paternité de Dieu. Mais cela prend du temps. J'ai entendu des bigots fanatiques nous parler de l'au-delà.

– Moi aussi, dit Malone. Et dans cette même pièce. Mais les matérialistes ? Eux au moins ne peuvent plus rester matérialistes ?

– Je crois que leur esprit influe sur leur état, et qu'ils sont plongés parfois très longtemps dans l'inertie, obsédés qu'ils sont par l'idée que rien ne peut plus arriver. Puis finalement ils s'éveillent, ils réalisent tout le temps qu'ils ont perdu, et il arrive fréquemment qu'ils prennent la tête du cortège, quand ce sont des hommes d'un beau caractère qui ont été animés par des motifs élevés... quelles que soient les erreurs qu'ils aient commises !

– Oui, ils sont souvent le sel de la terre ! dit avec chaleur le révérend Mason.

– Et ils offrent les meilleures recrues pour notre mouvement, ajouta Smith. Quand ils découvrent par le témoignage de leurs propres sens qu'il existe réellement une force intelligente hors de nous, ils réagissent avec un enthousiasme qui les transforme en missionnaires idéaux. Vous qui avez une religion et qui y ajoutez quelque chose, vous ne pouvez pas imaginer ce que cela signifie pour l'homme qui a au-dedans de lui un vide parfait et qui tout à coup trouve quelque chose qui le comble. Quand je rencontre un pauvre type sérieux qui tâtonne dans l'obscurité, je brûle du désir de lui mettre quelque chose dans la main.

Sur ces entrefaites, M^{me} Mailey et le thé firent leur apparition. Mais la conversation n'en languit pas pour autant. C'est l'un des traits de ceux qui explorent les possibilités psychiques – sujet si

divers et d'un intérêt si prenant – que lorsqu'ils se rencontrent ils entament aussitôt le plus passionnant échange de vues et d'expériences. Malone eut du mal à ramener la discussion autour du point qui était l'objet particulier de sa visite. Pour le conseiller, il n'aurait pu trouver des hommes plus capables que ceux qui étaient réunis ; tous trois d'ailleurs montrèrent un grand souci à ce qu'un géant comme Challenger fût servi au mieux.

Mais où ? L'accord fut vite réalisé : la grande salle du Collège psychique était la plus distinguée, la plus confortable, la mieux fréquentée de Londres. Et quand ? Le plus tôt serait le mieux. N'importe quel spirite, n'importe quel médium se dégagerait pour une telle occasion... Mais quel médium ? Ah ! voilà le hic ! Bien entendu, le cercle Bolsover serait l'idéal : il était privé, gratuit ; mais Bolsover avait le tempérament vif, et on pouvait être sûr que Challenger serait offensant, empoisonnant ! La réunion pourrait se terminer en bagarre, avec un fiasco complet. Il ne fallait pas courir un tel risque. Fallait-il l'emmener à Paris ? Mais qui prendrait la responsabilité de lâcher un tel taureau dans le magasin de porcelaines du Dr Maupuis ?

– Tel que nous le connaissons, il empoignerait probablement le pithécantrophe par la gorge, et il mettrait en péril la vie de tous les assistants ! dit Mailey, Non, ça ne marcherait pas !

– Il est incontestable que Banderby est le médium le plus costaud de l'Angleterre, dit Smith. Mais nous savons quel est son tempérament. Nous ne pourrions pas nous fier à lui.

– Pourquoi pas ? interrogea Malone.

Smith posa un doigt sur ses lèvres.

– Il a pris la route que beaucoup de médiums ont empruntée avant lui.

– Voilà assurément, réfléchit Malone, un argument puissant contre notre cause. Comment une chose peut-elle être bonne si elle aboutit à un tel résultat ?

– Estimez-vous que la poésie est une bonne chose ?

– Bien sûr !

– Et pourtant Poe était un ivrogne, Coleridge s'adonnait aux stupéfiants, Byron était un viveur, et Verlaine un dégénéré. Il faut toujours séparer l'homme de son art. Le génie doit payer une rançon parce que le génie réside dans l'instabilité d'un tempérament. Un grand médium est souvent plus sensible qu'un génie. Beaucoup sont magnifiques dans leur façon de vivre. Certains ne le sont pas. Ils ont des excuses. Ils exercent une profession très fatigante, et ils ont besoin de stimulants. Alors ils perdent tout contrôle. Mais leur pouvoir médiumnique persiste.

– Ceci me rappelle une histoire sur Banderby, dit Mailey. Peut-être ne le connaissez-vous pas, Malone ? Sa silhouette est surprenante : imaginez un petit bonhomme tout rond qui depuis des années n'a pas vu ses doigts de pied. Quand il est ivre, il est encore plus drôle. Voici quelques semaines, je reçus un message urgent aux termes duquel il était dans le bar d'un certain hôtel, et qu'il était parti trop loin pour rentrer chez lui tout seul. Je filai avec un ami pour lui porter

secours. Nous le ramenâmes après toutes sortes de mésaventures. Bien. Mais que s'était-il mis dans la tête ? Il voulait tenir une séance. Nous essayâmes de le raisonner, mais le porte-voix était sur la table et éteignit l'électricité. Au même instant, les phénomènes commencèrent. Jamais ils ne furent si extraordinaires. Mais ils furent interrompus par Princeps, son contrôleur, qui se saisit du porte-voix et qui se mit à le rouer de coups avec l'instrument : « Canaille ! Ivrogne ! Comment oses-tu ?... » Le porte-voix était tout cabossé. Banderby sortit de la pièce en courant, et nous en profitâmes pour partir.

– Eh bien ! cette fois-là au moins, ce n'est pas le médium qui s'est mis en colère ! observa Mason. Mais avec le Pr Challenger... il vaudrait mieux, évidemment, ne pas courir le risque.

– Et Tom Linden ? proposa M^{me} Mailey.

Mailey secoua la tête.

– Tom n'a plus jamais été le même depuis son passage en prison. Ces imbéciles ne se contentent pas de persécuter nos plus précieux médiums : ils détruisent leur pouvoir.

– Comment ! Il a perdu son pouvoir ?

– Je n'irai pas jusque-là. Simplement, il n'est plus aussi bon qu'il l'était. Sur chaque chaise il voit un policier déguisé et il est distrait. Tout de même, il est digne de confiance, mais il ne s'aventure pas. Oui, après tout, nous ferions mieux d'avoir Tom.

– Et comme assistance ?

– Je m'attends à ce que le Pr Challenger désire amener un ou deux de ses amis.

– Ce qui formera un horrible bloc de vibrations. Il nous faut donc avoir quelques sympathisants pour compenser, par exemple Delicia Freeman, moi-même. Viendrez-vous, Mason ?

– Bien sûr !

– Et vous, Smith ?

– Non ! J'ai la surveillance de mon journal, trois services, deux enterrements, un mariage, et cinq réunions la semaine prochaine !

– Il nous faut un ou deux partenaires de plus. Le chiffre huit favorise Linden. En attendant, Malone, il vous reste à obtenir le consentement du grand homme et sa date.

– Ainsi que celle de l'esprit, ajouta sérieusement Mason. Nous avons à consulter nos partenaires.

– Mais oui, padre ! C'est indispensable... Eh bien ! Malone, voilà qui est convenu ; nous n'avons plus qu'à attendre l'événement.

Comme par hasard, un événement tout à fait différent attendait Malone ce soir-là, et il tomba dans l'un de ces gouffres qui s'ouvrent toujours de manière imprévue sous les pas de la vie. Quand il arriva, comme d'habitude, à la *Gazette*, il fut informé par l'huissier que M. Beaumont désirait le voir. Or le supérieur direct de Malone était le vieil Écossais McArdle, le rédacteur en chef, et il était extrêmement rare que le directeur consentît à descendre des cimes d'où il surveillait les royaumes de ce monde pour montrer qu'il connaissait l'un des modestes ouvriers qui travaillaient sous lui. Ce grand homme, riche, capable, siégeait dans un sanctuaire orné de vieux meubles en chêne et de cuir rouge. Il continua la lettre qu'il avait commencée quand Malone pénétra dans son bureau, et ce n'est qu'au bout de quelques minutes qu'il leva les sourcils et montra des yeux gris, mais perspicaces.

– Ah ! monsieur Malone, bonsoir ! Il y a déjà quelque temps que je désirais vous voir. Voudriez-vous vous asseoir ? C'est au sujet de ces articles sur les affaires psychiques... Vous aviez débuté sur un ton de scepticisme sain, d'humour agréable qui étaient tout à fait acceptables à la fois pour moi et pour les lecteurs. Je regrette cependant d'avoir à remarquer que votre opinion s'est modifiée au fur et à mesure que vous poursuiviez votre enquête ; votre position donne à présent l'impression que vous semblez excuser quelques-unes de ces pratiques. Elle ne correspond pas, ai-je besoin de vous le dire, à la politique de la *Gazette*, et nous aurions interrompu votre série si nous ne l'avions pas annoncée comme devant être signée d'un enquêteur impartial. Il faut donc que cette série continue, mais le ton doit changer.

– Que souhaiteriez-vous que je fisse, monsieur ?

– Il faut que vous reveniez au côté amusant. C'est cela qu'aime notre public. Distillez de l'humour sur tout. Faites apparaître la vieille tante non mariée, et traduisez de façon amusante ce qu'elle dira. Vous comprenez ce que je veux dire ?

– J'ai peur, monsieur, qu'à mes yeux le spiritisme ne soit plus une plaisanterie. Au contraire, je le prends de plus en plus sérieusement.

Beaumont hocha solennellement la tête.

– Nos abonnés aussi, malheureusement...

Il avait sur son bureau une pile de lettres ; il en prit une.

– Lisez :

J'ai toujours considéré votre journal comme une publication rédigée dans la crainte de Dieu. Je vous rappelle que les pratiques que votre correspondant paraît excuser sont expressément interdites à la fois dans le Lévitique et dans le Deutéronome. Je partagerais votre péché si je continuais à être votre abonné.

– Tartuffe ! murmura Malone.

– Peut-être, mais l'argent d'un tartuffe est aussi bon à prendre que n'importe quel argent. Voici une autre lettre :

Sûrement, à cette époque de la libre pensée et de l'illumination, vous n'allez pas aider un mouvement qui tente de nous ramener à l'idée discréditée d'une intelligence angélique ou diabolique hors de nous-mêmes ? Si vous récidivez, je vous prierai de cesser mon abonnement.

– Il serait amusant, monsieur, d'enfermer ces divers objecteurs dans une pièce, et de les laisser régler cette affaire entre eux !

– Peut-être, monsieur Malone, mais ce que je dois prendre d'abord en considération, c'est le tirage de la *Gazette*.

– Ne croyez-vous pas, monsieur, que vous sous-estimez l'intelligence de vos lecteurs ? Derrière ces extrémistes, il existe une grande quantité de gens qui ont été impressionnés par les témoignages de personnes hautement honorables. N'est-ce pas notre devoir de nous tenir à la hauteur des faits de vérité sans les tourner en ridicule ?

M. Beaumont haussa les épaules.

– Que les partisans du spiritisme livrent leur propre bataille ! Notre journal n'est pas une feuille de propagande, et nous ne prétendons pas nous faire les directeurs de conscience des lecteurs.

– Je parlais uniquement des faits vérifiables. Regardez comme ils sont tenus systématiquement sous le boisseau ! Quand avez-vous lu, par exemple, un article intelligent sur l'ectoplasme ? Qui pourrait imaginer que cette substance essentielle a été examinée, décrite, et certifiée exacte par des savants, avec d'innombrables photos à l'appui pour étayer leurs dires ?

– Bon, bon ! coupa Beaumont avec un geste d'impatience. J'ai peur d'avoir trop à faire pour discuter de la question. Ce que j'avais à vous dire, c'est que j'ai reçu une lettre de M. Cornélius, lettre me disant que nous devons changer immédiatement notre ligne.

M. Cornélius était le propriétaire de la *Gazette* ; il l'était devenu, non par mérite personnel, mais parce que son père lui ayant laissé plusieurs millions, il en avait consacré quelques-uns à acheter ce journal. On le voyait rarement dans les bureaux, mais de temps à autre un filet dans le journal informait « ses » lecteurs que son yacht avait fait escale à Menton, qu'il avait été vu aux tables de jeu de Monte-Carlo, ou qu'il était attendu pour la saison dans le Leicestershire. C'était un homme qui n'avait pas plus de cerveau que de caractère, et pas plus de caractère que de cerveau. Cependant il se mêlait occasionnellement aux affaires publiques par quelque manifeste qui était imprimé en première page sous de gros titres et en gras. Il n'était pas dissolu, mais c'était un bon vivant ; sa luxure coutumière le plaçait toujours au bord du scandale et l'y faisait basculer quelquefois. Malone eut le sang qui lui monta à la tête quand il pensa à ce frivole, à cet insecte qui s'interposait entre l'humanité et un message de culture et de consolation qui descendait d'en haut. Seulement voilà ; ces petits doigts d'enfant gâté pouvaient couper la manne divine !

– Telle est ma conclusion, monsieur Malone ! dit Beaumont.

– Elle conclut tout ! dit Malone. Si totalement qu'elle met un terme à ma collaboration avec votre journal. J'ai un contrat avec préavis de six mois. Quand ce délai sera terminé, je partirai.

– Comme vous voudrez ! fit M. Beaumont en reprenant sa lettre.

Malone, toujours prêt à se battre, se rendit dans le bureau de McArdle et lui raconta ce qui venait de se passer. Le vieil Écossais en fut tout troublé.

– Hé ! mon cher, c'est votre sacré sang irlandais ! Un peu de scotch n'est pas mauvais, soit dans le sang, soit au fond d'un verre. Retournez le voir et dites-lui que vous avez réfléchi.

– Ah ! non ! L'idée de ce Cornélius, avec son visage sanguin et son ventre en forme de pot, et... Enfin, vous connaissez bien sa vie privée !... L'idée d'un tel homme dictant aux populations ce qu'elles doivent croire et me demandant de ridiculiser ce qu'il y a de plus sacré sur la terre !

– Mon cher, vous êtes foutu !

– Je veux bien être foutu pour ça. Mais je trouverai un autre emploi !

– Pas si Cornélius s'en mêle. S'il vous fait la réputation d'un chien enragé, il n'y aura pas d'emploi pour vous dans Fleet Street !

– C'est une honte ! s'écria Malone. La façon dont cette affaire a été traitée est la condamnation du journalisme. Et pas seulement en Grande-Bretagne. L'Amérique est pire ! On dirait que dans la presse il n'y a que les âmes les plus basses, les plus matérialistes ! Oh ! il y a aussi de braves types, mais... Mais qui dirige le peuple ? C'est affreux !

McArdle posa une main paternelle sur l'épaule de son rédacteur.

– Allons, allons, mon garçon ! Il nous faut prendre le monde comme nous l'avons trouvé. Nous ne l'avons pas fabriqué, et nous ne sommes pas responsables. Prenez votre temps ! Nous ne sommes pas si pressés ! Calmez-vous, réfléchissez, songez à votre carrière, pensez à cette jeune demoiselle qui est votre fiancée, et puis revenez et prenez part à ce vieux brouet qu'il nous faut tous manger si nous voulons conserver nos places en ce monde !

Chapitre XVI – Challenger fait l'expérience de sa vie

Les filets étaient tendus, la fosse creusée, les chasseurs à l'affût. Toute la question était de savoir si le gros gibier consentirait à se laisser mener dans la bonne direction. Pour peu que Challenger apprît que la séance avait pour but de lui administrer les preuves convaincantes de l'existence des esprits, voire de le convertir, il se livrerait à tous les excès de la fureur et de la raillerie. Mais l'adroit Malone, secondé par sa complice Enid, mit en avant l'idée que sa présence constituerait une protection contre la fraude et qu'il serait capable de leur montrer comment et pourquoi ils avaient été abusés. Une fois que cette idée eut fait son chemin dans sa tête, Challenger donna son accord avec une condescendance hautaine : il honorerait de sa présence une séance qui, à l'entendre, conviendrait beaucoup mieux à un sauvage de l'âge néolithique qu'à un représentant de la culture et de la sagesse du monde civilisé.

Enid accompagna son père, qui amena également avec lui un compagnon curieux que personne ne connaissait, un jeune Écossais grand et costaud, avec des taches de son sur la figure, et taciturne au-delà de toute espérance. Il fut impossible de définir l'intérêt qu'il portait aux recherches psychiques ; tout ce qu'on obtint de lui fut qu'il s'appelait Nicholl. Malone et Mailey s'étaient dirigés ensemble vers le lieu du rendez-vous. Ils retrouvèrent, à Holland Parc, Delicia Freeman, le révérend Charles Mason, M. et M^{me} Ogilvy, M. Bolsover, plus lord Roxton, qui poursuivait avec assiduité le cours de ses études psychiques et qui progressait rapidement. Ils étaient neuf en tout pour constituer une assemblée disparate, aussi peu harmonieuse que possible. Quand ils entrèrent dans la pièce où devait se tenir la séance, Linden était assis sur un fauteuil, sa femme à côté de lui ; il fut présenté à la compagnie collectivement, la majorité était composée par ses amis personnels. Challenger prit l'affaire en main tout de suite, avec l'air de quelqu'un qui ne tolérera aucune absurdité.

– Est-ce le médium ? demanda-t-il en regardant Linden plutôt défavorablement.

– Oui.

– A-t-il été fouillé ?

– Pas encore.

– Qui le fouillera ?

– Deux hommes de la société ont été choisis.

Challenger renifla.

– Quels hommes ? demanda-t-il, très soupçonneux.

– Voici notre suggestion : vous-même et votre ami M. Nicholl vous le fouillerez. Il y a une chambre à côté.

Le pauvre Linden s'en alla, encadré par ses deux surveillants ; cette escorte et cette fouille lui rappelaient fâcheusement la prison. Auparavant, déjà, il s'était montré nerveux ; de tels procédés et la présence formidable de Challenger portèrent sa nervosité à son comble. Quand il reparut, il hocha la tête tristement à l'intention de Mailey.

– Je serais bien surpris si nous attrapions quelque chose avec cette ambiance. Peut-être serait-il plus sage de reporter la séance à un autre jour.

Mailey alla vers lui et lui tapota l'épaule, tandis que M^{me} Linden lui prenait la main.

– Tout va bien, Tom ! dit Mailey. Rappelez-vous que vous avez une garde d'honneur composée d'amis qui veilleront à ce qu'il ne vous arrive rien...

Puis Mailey s'adressa à Challenger avec plus de fermeté qu'il n'aurait voulu en mettre dans sa voix :

– Je vous prie de vous souvenir, monsieur, qu'un médium est un instrument aussi délicat que tous ceux dont vous vous servez dans vos laboratoires. Ne le maltraitez pas. Je suppose que vous n'avez rien trouvé sur lui de compromettant ?

– Non, monsieur, je n'ai rien trouvé. Et le résultat en est qu'il nous assure que nous n'aurons rien aujourd'hui.

– Il dit cela parce que vos manières l'ont troublé. Vous devez le traiter avec plus de gentillesse.

L'expression de Challenger ne promettait nul amendement. Ses yeux se posèrent sur M^{me} Linden.

– Si j'ai bien compris, cette personne est la femme du médium. Elle aussi devrait être fouillée.

– C'est l'évidence même, dit l'Écossais Ogilvy. Ma femme et votre fille vont le faire à côté. Mais je vous prie, professeur, de vous mettre autant que possible en harmonie avec nous, et de vous rappeler que nous sommes aussi intéressés que vous aux résultats possibles, si vous troubliez les conditions, ce serait toute la société qui en pâtirait.

M. Bolsover, l'épicier, se leva avec autant de dignité que s'il présidait aux cérémonies de son temple familial.

– Je propose, dit-il, que le Pr Challenger soit fouillé.

La barbe de Challenger s'agita furieusement.

– Me fouiller ! Qu'entendez-vous par là, monsieur ? Bolsover n'était pas un homme à se laisser intimider.

– Vous êtes ici non comme notre ami, mais comme notre ennemi. Si vous pouviez prouver une fraude, ce serait un triomphe personnel pour vous, n'est-ce pas ? C'est pourquoi moi, du moins, je dis que vous devriez être fouillé.

– Insinuez-vous, monsieur, trompeta Challenger, que je suis capable de tricher ?

– Ma foi, professeur, chacun son tour ! fit Mailey en souriant. Au début, nous nous sommes indignés, tout comme vous. À la longue on s'habitue... J'ai été traité de menteur, de fou, de Dieu sait quoi. Qu'est-ce que ça peut faire ?

– C'est une proposition monstrueuse ! dit Challenger, en dévisageant tous les assistants.

– Eh bien ! monsieur, intervint Ogilvy, qui était un Écossais particulièrement entêté, vous êtes tout à fait libre de vous lever et de nous quitter. Mais si vous restez, monsieur, vous devez vous plier à ce que nous appelons des conditions scientifiques. Il n'est pas scientifique qu'un homme connu pour sa grande hostilité à notre mouvement s'assoie dans le noir avec nous sans qu'ait été vérifié le contenu de ses poches.

– Allons, allons ! s'écria Malone. Il va sans dire que nous pouvons nous fier à l'honneur du professeur Challenger !

– Très bien ! fit Bolsover. Mais je n'ai pas remarqué que le professeur Challenger se fût fié à l'honneur de M. et M^{me} Linden.

– Nous avons des motifs sérieux pour être vigilants, dit Ogilvy. Je puis vous assurer qu'il y a des fraudes pratiquées sur des médiums comme il y a des fraudes pratiquées par des médiums. Je pourrais vous citer de nombreux exemples. Non, monsieur, il faut que vous soyez fouillé !

– Ce sera fait en moins d'une minute, dit lord Roxton. Par exemple, ce sera le jeune Malone et moi qui vérifierons.

– D'accord ! Allons-y ! commanda Malone.

C'est ainsi que Challenger, tel un taureau aux yeux rouges et aux naseaux dilatés, fut conduit hors de la pièce. Quelques instants plus tard, tous les préliminaires étant achevés, ils firent le cercle et la séance commença.

Mais déjà les conditions avaient été détruites. Ces enquêteurs méticuleux qui insistent pour que le médium soit attaché et ficelé comme une volaille qu'on va mettre à la broche, ou qui proclament leurs soupçons avant que les lumières ne soient éteintes, ne comprennent pas qu'ils ressemblent à des gens qui mouillent de la poudre et qui attendent quand même qu'elle explose. Ils empêchent tout résultat ; et, quand les résultats sont nuls, ils s'imaginent que c'est leur propre astuce, et non leur manque de compréhension, qui en a été la cause.

D'où il ressort qu'à ces humbles réunions qui se tiennent dans tout le pays dans une ambiance de sympathie et de respect, il se produit des phénomènes qu'un homme de « science » n'a jamais le privilège de voir.

Tous les assistants étaient certes énervés par l'altercation du début, mais que dire de leur centre sensible ! Linden sentait la pièce remplie de remous et d'élan de forces psychiques contradictoires, qui tourbillonnaient dans tous les sens ; il était aussi difficile pour lui de naviguer au milieu d'eux que pour un pilote de naviguer dans les rapides qui précèdent le Niagara. Il gémit de désespoir. Tout était mêlé, confus. Il commença comme d'habitude par de la clairvoyance, mais les noms bourdonnaient dans ses oreilles sans suite ni ordre. Le nom de John semblait prédominer. Est-ce que John signifiait quelque chose pour quelqu'un ? Un rire caverneux de Challenger fut la seule réponse qu'il obtint. Puis il eut le nom de Chapman. Oui, Mailey avait perdu un ami du nom de Chapman. Mais il y avait longtemps qu'il était mort, et sa présence ici était bien improbable. Il ne put fournir le prénom. Alors Budworth ? Non, personne n'avait d'ami nommé Budworth. Des messages précis survenaient, mais ils ne se rapportaient pas aux assistants. Tout allait de mal en pis, et les espoirs de Malone tombèrent à zéro. Challenger reniflait si bruyamment qu'Ogilvy lui adressa une remontrance.

– Vous aggravez la situation, monsieur, en exhibant vos sentiments ! dit-il. Je vous certifie que, en dix années d'une expérience constante, je n'ai jamais vu un médium aussi égaré, et j'attribue ce résultat uniquement à votre comportement.

– D'accord ! glapit Challenger avec satisfaction.

– J'ai peur que ce ne soit inutile, Tom ! fit M^{me} Linden. Comment te sens-tu maintenant, mon chéri ? Veux-tu t'arrêter ?

– Non. Je crois que c'est la partie mentale qui ne va pas. Si j'entre en transe, j'irai au-delà. Les phénomènes physiques seront peut-être meilleurs. De toute manière je vais essayer.

Les lumières furent baissées ; il n'y eut plus qu'une faible lueur rouge. Le rideau du cabinet noir fut tiré. À côté, se profilant confusément pour l'assistance, Tom Linden, qui respirait dans sa transe par ronflements successifs, était retombé dans son fauteuil en bois. Sa femme, de l'autre côté du cabinet noir, veillait attentivement.

Mais rien ne se produisit.

Un quart d'heure passa. Puis un autre quart d'heure. La société était patiente, mais Challenger commençait à frétiller sur sa chaise. Tout semblait être devenu froid et mort. Non seulement rien ne se produisait, mais on ne s'attendait plus à ce que quelque chose se produisit.

– Inutile ! cria enfin Mailey.

– Je le crains, approuva Malone.

Le médium s'agita et gémit ; il se réveillait. Challenger bâilla avec ostentation.

– N'est-ce pas du temps perdu ? demanda-t-il.

M^{me} Linden passait sa main sur le front et sur la tête du médium, qui avait ouvert les yeux.

– Pas de résultats ? interrogea-t-il.

– Inutile, Tom. Il nous faut reporter la séance à un autre jour.

– C'est aussi mon avis, dit Mailey.

– Il a subi une tension terrible, étant donné les conditions contraires, observa Ogilvy en regardant Challenger avec colère.

– Je m'en doute ! fit le professeur avec un sourire de complaisance.

Mais Linden refusa de s'avouer vaincu.

– Les conditions ne sont pas bonnes, dit-il. Les vibrations ne s'accordent pas. Mais je vais essayer à l'intérieur du cabinet noir : l'énergie s'y sera mieux concentrée.

– Bon. C'est la dernière chance, décida Mailey. Aussi bien, pourquoi ne pas la tenter ?

Le fauteuil fut tiré sous la tente, et le médium referma le rideau derrière lui. Ogilvy expliqua que cette méthode permettait de condenser les émanations ectoplasmiques.

– Sans aucun doute, répondit Challenger. Mais par ailleurs, dans l'intérêt de la vérité, je dois signaler que la disparition du médium est infiniment regrettable.

– Pour l'amour de Dieu, ne recommençons pas à nous disputer ! fit Mailey, qui avait perdu un peu de son calme. Obtenons d'abord des résultats, nous les discuterons ensuite.

De nouveau ce fut une attente lourde. Puis de l'intérieur du cabinet s'élevèrent quelques légers gémissements. Les adeptes du spiritisme se dressèrent sur leurs chaises.

– Voilà l'ectoplasme, dit Ogilvy. Son émission est toujours douloureuse.

Il avait à peine fini de parler que les rideaux s'écartèrent violemment, tous les anneaux cliquetèrent. Dans la sombre ouverture se dessinait une vague silhouette blanche. Elle avança lentement, en hésitant, vers le centre de la pièce. Sous la lumière rougeâtre, il était impossible de préciser son contour, c'était une tache blanche qui se déplaçait dans l'obscurité. Avec une réserve qui trahissait de la crainte, elle approcha, pas à pas, jusqu'à venir se placer en face du professeur.

– Allez ! hurla celui-ci d'une voix de stentor.

Il y eut un cri, un hurlement et le fracas d'une chute.

– Je l'ai ! rugit une voix.

– Allumez ! cria quelqu'un.

– Attention ! vous pouvez tuer le médium ! hurla un troisième.

Le cercle était rompu. Challenger se rua vers le commutateur et la lumière jaillit ; elle jaillit avec un tel éclat qu'il fallut quelques secondes aux spectateurs ahuris et éblouis pour voir la scène.

Elle parut déplorable à la majorité de la société. Tom Linden, tout pâle, hébété, fort mal en point, était assis par terre. À cheval sur lui se tenait le jeune Écossais qui l'avait projeté sur le plancher. M^{me} Linden, agenouillée près de son mari, fusillait du regard son assaillant. Il y eut un moment de silence, qu'interrompit la voix du Pr Challenger.

– Eh bien ! messieurs, je crois qu'il n'y a plus grand-chose à dire, n'est-ce pas ? Voilà votre médium exposé comme il méritait de l'être. Vous pouvez voir maintenant la nature de vos fantômes. Je remercie M. Nicholl qui, je le précise, est le célèbre joueur de football de ce nom, pour la promptitude avec laquelle il a exécuté mes instructions.

– Je l'ai ceinturé, dit le grand jeune homme. Il s'est laissé faire.

– Vous l'avez ceinturé avec beaucoup d'efficacité. Vous avez rendu un véritable service public en m'aidant à démasquer un tricheur effronté. Je n'ai pas besoin de vous dire que des poursuites seront engagées.

Mais Mailey intervint, et avec une telle autorité que Challenger fut obligé de l'écouter.

– Votre erreur est assez naturelle, monsieur. Mais la méthode que vous avez adoptée dans votre ignorance est de celles qui auraient pu être fatales au médium.

– Mon ignorance, vraiment ! Si vous me parlez sur ce ton, je vous avertis que je ne vous considérerai pas comme des dupes, mais comme des complices !

– Un instant, professeur Challenger ! Je voudrais vous poser une question directe, qui exige une réponse directe. Est-ce que la silhouette que nous avons tous vue avant cet épisode était une silhouette blanche ?

– Oui.

– Vous voyez bien que le médium est entièrement habillé de noir. Où est le vêtement blanc ?

– Peu m'importe où il est ! Je me sers uniquement de mon bon sens. Cet homme est démasqué : il jouait les esprits. Dans quel coin ou dans quel trou il a jeté son déguisement, voilà qui n'a aucune importance.

– Au contraire ! C’est une question essentielle. Ce que vous avez vu n’était pas une imposture, mais un phénomène tout à fait réel.

Challenger éclata de rire.

« Oui, monsieur ! reprit Mailey, tout à fait réel ! Vous avez vu une transfiguration, à mi-chemin de la matérialisation. Vous voudrez bien admettre que les guides qui conduisent de telles affaires n’ont rien à craindre de vos doutes ou de vos soupçons. Ils s’accordent pour obtenir certains résultats, et s’ils sont empêchés par les infirmités du cercle de les obtenir d’une façon, ils les obtiennent d’une autre, sans consulter vos préventions ou vos convenances. Ce soir, incapables de composer une forme ectoplasmique étant donné les mauvaises conditions que vous avez créées vous-même, ils ont enveloppé le médium inconscient d’une sorte de couverture ectoplasmique et ils l’ont fait sortir du cabinet noir. Il est aussi peu coupable que vous d’une imposture.

– Devant Dieu je jure, dit Linden, que depuis le moment où je suis entré dans le cabinet jusqu’au moment où je me suis trouvé par terre, je n’ai rien su !

Il s’était remis debout, et il était tellement secoué par une agitation nerveuse qu’il ne pouvait pas garder dans ses mains le verre d’eau que sa femme lui avait apporté.

Challenger haussa les épaules.

– Vos mauvaises raisons, dit-il, approfondissent encore les abîmes de la crédulité humaine. Mon propre devoir est évident, et je l’accomplirai jusqu’au bout. Tout ce que vous pourrez dire sera accueilli, j’en suis sûr, par le tribunal avec la considération qui vous est due.

Le Pr Challenger se retourna, et il se prépara ostensiblement à partir avec la satisfaction de quelqu’un qui aurait mené à bien la tâche pour laquelle il était venu.

– Viens, Enid ! ordonna-t-il.

C’est alors que se produisit un incident si soudain, si imprévu, si dramatique, qu’aucun des assistants ne pourra jamais l’oublier.

À l’interpellation de Challenger, Enid ne répondit pas.

Tout le monde s’était mis debout. Enid seule était restée sur sa chaise. Elle était assise et sa tête reposait sur son épaule. Ses yeux étaient fermés. Ses cheveux s’étaient partiellement dénoués. Quel merveilleux modèle pour un sculpteur !

– Elle s’est endormie, dit Challenger. Réveille-toi Enid ! Je pars.

La jeune fille ne répondit pas. Mailey se pencha vers elle.

– Chut ! Ne la dérangez pas ! Elle est en transe !

Challenger se précipita :

– Qu’est-ce que vous avez fait ? Votre supercherie l’a épouvantée. Elle s’est évanouie !

Mailey lui avait soulevé la paupière.

– Non, ses yeux sont révulsés. Elle est en transe. Votre fille, monsieur, est un médium extraordinaire !

– Un médium ! Vous divaguez ! Réveille-toi, ma fille !

– Au nom du ciel, laissez-la ! Si vous la touchez, vous pourriez le regretter toute votre vie ! Il ne faut jamais interrompre brutalement la transe d’un médium !

Challenger resta immobile, complètement désemparé. Pour une fois il ne savait plus quoi dire. Était-il possible que sa fille fût au bord du précipice mystérieux, et qu’il pût l’y faire sombrer ?

– Qu’est-ce que je dois faire ? demanda-t-il.

– Ne craignez rien, tout ira bien. Asseyez-vous ! Asseyez-vous tous !... Ah ! elle va parler !

La jeune fille avait remué. Elle s’assit toute droite sur sa chaise. Ses lèvres tremblaient. Elle allongea un bras.

– Pour lui ! s’écria-t-elle en désignant Challenger. Il ne faut pas qu’il fasse du mal à mon médium ! C’est un message pour lui !

Chacun retenait sa respiration.

– Qui parle ? demanda Mailey.

– Victor, Victor ! Il ne fera pas de mal à mon médium. J’ai un message pour lui.

– Oui, bien ! Quel message ?

– Sa femme est ici.

– Oui.

– Elle dit qu’elle est venue déjà une fois. Qu’elle est venue par cette jeune fille. C’était après son incinération. Elle a frappé, il l’a entendue frapper, mais il n’a pas compris.

– Est-ce que cela signifie quelque chose pour vous, professeur Challenger ?

Ses grands sourcils étaient serrés au-dessus de ses yeux soupçonneux, interrogateurs ; il regardait comme une bête aux abois tous les visages qui l'entouraient. C'était un truc... un artifice ignoble ! Ils avaient corrompu sa propre fille. Ils étaient passibles de condamnation. Il les poursuivrait, tous ! Non, non, il n'avait pas de question à poser... Il voyait clair dans ce jeu-là. Elle avait été conquise. Il n'aurait jamais cru cela d'elle, mais le fait était là. Elle agissait aussi pour l'amour de Malone. Une femme ferait n'importe quoi pour l'homme qu'elle aimait. Oui, une bonne condamnation ! Loin d'être adouci, il devenait de plus en plus vindicatif. Son visage rouge de fureur n'affichait plus que de la haine.

Une fois encore, le bras de la jeune fille se tendit devant elle.

– Un autre message !

– Pour qui ?

– Pour lui. L'homme qui voulait faire du mal à mon médium. Il ne faut pas qu'il fasse du mal à mon médium. Un homme ici... Deux hommes... Qui veulent lui transmettre un message.

– Bien, Victor. Communiquez-le.

– Le nom du premier homme est...

La tête de la jeune fille se pencha, et son oreille se dressa, comme si elle écoutait.

– Oui, je l'ai, je l'ai ! C'est Al... Al... Aldridge.

– Est-ce que cela signifie quelque chose pour vous ?

Challenger chancela. Une expression de surprise totale passa sur son visage.

– Qui est le deuxième homme ? demanda-t-il.

– Ware. Oui, c'est cela. Ware.

Challenger s'affaissa sur sa chaise. Il promena sa main sur sa figure. Il était pâle. Mortellement pâle. La sueur coulait de son front.

– Les connaissez-vous ?

– J'ai connu deux hommes qui s'appelaient ainsi.

– Ils ont un message pour vous, dit la jeune fille.

Challenger parut se ramasser comme pour encaisser un coup.

– Bien. Quel message ?

– Trop personnel. Parlerai pas. Trop de monde ici.

– Nous attendrons dehors, dit Mailey. Venez, mes amis. Laissons le professeur recevoir son message.

Ils se dirigèrent tous vers la porte. Une nervosité incontrôlable avait l'air de s'être emparée tout à coup de Challenger.

– Malone, restez avec moi ! ordonna-t-il.

La porte se referma, et tous trois restèrent seuls.

– Quel est ce message ?

– C'est à propos d'une poudre.

– Oui, oui.

– Une poudre grise ?

– Oui.

– Voici le message que ces hommes me demandent de transmettre : « Vous ne nous avez pas tués. »

– Demandez-leur... demandez-leur alors... Comment sont-ils morts ?

Sa voix se cassa. Une émotion terrible secouait sa forte charpente.

– Ils sont morts de maladie.

– Quelle maladie ?

– Nie... Nie... Qu'est-ce que c'est ?... Pneumonie.

Challenger se rejeta en arrière en poussant un immense soupir de soulagement.

– Mon Dieu ! s'écria-t-il en s'épongeant le front. Malone, faites rentrer les autres !

Ils avaient attendu sur le palier ; ils accoururent : Challenger s'était levé pour aller à leur rencontre. Ses premiers mots furent pour Tom Linden. Il parla comme un homme dont tout l'orgueil venait d'être réduit en miettes.

– Pour vous, monsieur, je ne m'aventure plus à vous juger. Il vient de se produire une chose tellement étrange, et aussi tellement réelle puisque mes sens entraînés peuvent l'attester, que je

vois mal comment je pourrais écarter l'explication qui m'a été donnée quant à votre comportement de tout à l'heure. Je retire toutes les paroles offensantes que j'ai pu prononcer.

Linden avait un caractère foncièrement chrétien. Son pardon fut immédiat et sincère.

– Je ne puis pas douter à présent que ma fille possède un pouvoir étrange qui confirme ce que vous m'aviez dit, monsieur Mailey. Mon scepticisme scientifique était justifié, mais vous m'avez offert aujourd'hui une preuve irréfutable.

– Nous sommes tous passés par là, professeur. Nous doutons et puis, à notre tour, nous subissons le doute des autres.

– Je conçois mal comment ma parole pourrait être mise en doute ! répondit Challenger avec dignité. Je veux seulement dire que j'ai reçu ce soir une information qu'aucune personne en vie sur cette terre n'aurait pu me donner. Ceci est hors de question.

– La jeune demoiselle se remet, interrompit Mme Linden.

Enid s'était redressée ; elle regarda tout autour d'elle avec des yeux étonnés.

– Qu'est-ce qui est arrivé, papa ? Je crois que je me suis endormie.

– Tout va bien, ma chérie. Nous en parlerons plus tard. Rentre avec moi, maintenant. J'ai à réfléchir beaucoup. Peut-être voudrez-vous nous accompagner, Malone, il me semble que je vous dois une explication.

Quand le Pr Challenger eut regagné son appartement, il avertit Austin qu'il ne voulait être dérangé sous aucun prétexte ; il se dirigea vers sa bibliothèque, et il s'assit dans un grand fauteuil ; Malone était à sa gauche, sa fille à sa droite. Il étendit sa grosse patte et la referma sur la petite main d'Enid.

– Ma chérie, commença-t-il après un long silence, je ne peux pas nier le fait que tu possèdes un pouvoir étrange ; cela m'a été démontré ce soir avec une plénitude et une clarté définitives. Puisque tu le possèdes, je ne saurais nier davantage que d'autres le possèdent sans doute, si bien que l'idée générale du pouvoir médiumnique fait maintenant partie de mes conceptions du possible. Je ne débattrai pas cette question, car mes pensées sont encore troublées, et j'aurai besoin de la creuser avec vous, jeune Malone, et avec vos amis, avant de me la préciser davantage. Je me bornerai à dire que mon esprit a reçu un choc et qu'une nouvelle œuvre du savoir semble s'être ouverte devant moi.

– Nous serons vraiment très fiers, dit Malone, si nous pouvons vous aider.

Challenger grimaça un sourire.

– Oui, je suis certain qu'une manchette dans votre journal : « Conversion du Pr Challenger », serait un triomphe ! Je vous avertis que je n'en suis pas encore là.

– Nous ne nous livrerons sûrement pas à une manifestation prématurée, et votre opinion peut demeurer strictement privée.

– Le courage moral ne m’a jamais manqué pour proclamer mes opinions quand je les avais formées ! Mais pour celle-ci il n’est pas temps encore. Ce soir toutefois, j’ai reçu deux messages, et je ne puis leur assigner une origine extracorporelle. Je tiens pour vrai, Enid, que tu étais réellement inconsciente ?

– Je vous affirme, papa, que je n’ai rien su de ce qui est arrivé.

– Parfait. Tu as toujours été incapable de me mentir. Le premier message est venu de ta mère. Elle m’a assuré que c’était elle qui avait frappé comme je l’avais entendu et comme je vous l’avais dit. Il est évident à présent que tu étais le médium et que tu ne dormais pas, mais que tu étais en transe. C’est incroyable, inconcevable, grotesquement merveilleux... Mais cela me paraît vrai.

– Crookes a employé presque les mêmes mots, dit Malone. Il a écrit que c’était « parfaitement impossible et absolument vrai ».

– Je lui dois des excuses. Mais peut-être dois-je des excuses à beaucoup de monde ?

– Personne n’en exigera, répondit Malone. Les spirites ne se chauffent pas de ce bois-là.

– C’est le deuxième message que je voudrais expliquer... fit le professeur en se tortillant sur son siège. C’est une histoire tout à fait privée... Je n’y ai jamais fait allusion. Personne n’aurait pu la connaître. Puisque vous en avez entendu une partie, autant que vous sachiez le tout.

« J’étais un jeune physicien... Et cette aventure a assombri toute ma vie ; avant ce soir, le nuage ne s’était jamais levé. Que d’autres essaient d’expliquer l’événement par la télépathie, par une action du subconscient, par ce qu’ils voudront ! Mais je ne saurais douter... Il m’est impossible de douter qu’un message me soit venu du monde des morts.

« Il y avait à l’époque une nouvelle drogue dont on discutait ferme. Inutile d’entrer dans des détails que vous seriez incapables d’apprécier à leur juste valeur. Qu’il me suffise de vous dire que cette plante appartenait à une famille qui fournit des poisons mortels comme des médicaments puissants. J’en avais reçu un spécimen, l’un des premiers en Angleterre. Et je souhaitais que mon nom fût associé à l’exploration de ses propriétés. J’en ai donné à deux hommes, Ware et Aldridge. Je leur en ai donné ce que je croyais être une dose sans danger. C’étaient deux malades, comprenez-vous ? Deux malades dans ma salle de garde à l’hôpital. Au matin, tous deux étaient morts.

« Je les avais servis secrètement. Personne ne le savait. Il ne pouvait pas y avoir de scandale, car tous deux étaient de grands malades, et leur décès parut naturel. Mais au fond de mon cœur, j’ai eu peur. Je croyais que je les avais tués. Et cela a toujours été, dans toute ma vie, un arrière-plan très sombre. Ce soir, vous avez entendu qu’ils sont morts de maladie et non pas de la drogue !

– Pauvre papa ! chuchota Enid, en caressant la grosse main aux poils rebelles. Comme vous avez dû souffrir !

Challenger était trop fier pour supporter la pitié, même une pitié venant de sa propre fille. Il retira sa main.

– Je travaillais pour la science ! dit-il. La science doit prendre des risques. Je ne sais pas si je suis blâmable. Et pourtant, pourtant, je me sens le cœur léger ce soir.

Malone avait perdu son emploi ; dans Fleet Street, le bruit de son indépendance s'était répandu, et ses perspectives étaient sombres. Sa place au journal avait été prise par un jeune juif qui se soulait, qui avait gagné ses galons en écrivant une série d'articles humoristiques sur les problèmes psychiques, et qui n'avait cessé dans ses papiers de répéter qu'il avait abordé le sujet avec un esprit ouvert et impartial. Il conclut en offrant cinq mille livres si les esprits des morts lui indiquaient les trois premiers chevaux dans le prochain Derby. Auparavant, il avait démontré que l'ectoplasme était en réalité la mousse d'une bouteille de bière brune soigneusement dissimulée par le médium. Ces arguments comptent parmi les pièces rares du musée du journalisme ; ils sont encore dans la mémoire du lecteur.

Mais la voie qui s'était bouchée à une extrémité s'ouvrit à l'autre. Challenger, absorbé par ses rêves audacieux et d'ingénieuses expériences, avait depuis longtemps besoin d'un homme actif, à l'esprit clair, pour gouverner ses intérêts, et pour contrôler les brevets qu'il avait pris un peu partout dans le monde. Il y avait beaucoup d'appareils – fruits de sa vie de labeur – qui lui rapportaient un revenu, mais dont l'exploitation devait être surveillée. Son signal d'alarme automatique pour les navires familiers des eaux profondes, son appareil pour éviter les torpilles, sa méthode nouvelle et économique pour séparer l'azote de l'air, les améliorations sensationnelles qu'il avait apportées à la transmission par radio et son nouveau traitement de la pechblende faisaient de l'argent. Mis en fureur par l'attitude de Cornélius, le professeur confia la gérance de ses intérêts à son futur gendre, il n'eut pas à s'en repentir.

Challenger n'était plus le même homme. Ses collègues et ses proches observaient sa transformation sans en deviner la cause. Il était plus gentil, plus modeste, plus spirituel dans le sens supérieur du mot. Au fond de son âme s'étalait une conviction pénible : lui, champion de la méthode scientifique et de la vérité, il avait été en fait pendant de longues années tout le contraire d'un scientifique dans ses méthodes ; il s'était rendu coupable d'un obstruction formidable, à rencontre du progrès de l'âme humaine dans la jungle de l'inconnu. Cette condamnation de soi suscita le changement de son caractère. Par ailleurs avec l'énergie qui le caractérisait, il s'était plongé dans la magnifique littérature qui traitait de ce sujet neuf. Débarrassé des préjugés qui avaient obscurci son esprit, il lut les témoignages lumineux de Hare, de Morgan, Crookes, Lombroso, Barrett, Lodge, et de tant d'autres grands hommes. Alors il s'émerveilla d'avoir pu un instant imaginer qu'un tel concours d'opinions pouvait être fondé sur une erreur. Sa nature violente et impulsive l'entraîna à embrasser la cause du psychisme avec la même véhémence et parfois le même sectarisme qu'il avait déployés à la dénoncer. Le vieux lion montra les dents et rugit à l'adresse de ses associés d'autrefois.

Voici le début de son article remarquable dans le *Spectator* :

« L'incrédulité obtuse et la déraison opiniâtre des prélats qui ont refusé de regarder dans le télescope de Galilée et d'observer les lunes de Jupiter ont été de loin surpassées, de nos jours, par ces bruyants polémistes qui expriment à la légère des avis définitifs sur les problèmes psychiques qu'ils n'ont eu ni le temps ni le désir d'examiner. »

Et dans la conclusion il déclarait que ses contradicteurs « ne représentaient pas en vérité la pensée du XX^e siècle, mais qu'ils pouvaient bien plutôt être considérés comme des fossiles mentaux exhumés de quelque antique horizon du pliocène ». Les critiques horrifiés levèrent les bras, le robuste langage du professeur les embarrassait beaucoup plus que les violences qui accablaient depuis tant d'années les partisans du spiritisme.

Nous pouvons laisser là Challenger. Sa crinière noire vire lentement au gris. Mais son grand cerveau s'affermirait encore et devient plus lucide devant les problèmes que l'avenir tient en réserve. Cet avenir n'est plus limité par l'étroit horizon de la mort ; il s'étend au loin parmi les possibilités et les développements infinis d'une survivance de la personnalité, du caractère, de l'œuvre.

Le mariage a eu lieu. Ce fut une cérémonie paisible, mais quel prophète aurait pu prédire les invités que le père d'Enid avait rassemblés dans les salons de Whitehall ? Ils formaient une foule joyeuse, bien soudée par l'opposition du monde, et unie dans un savoir commun. Il y avait le révérend Charles Mason qui avait officié à la cérémonie ; si jamais un saint consacra une union, ce fut bien le cas ce matin-là ! À présent, dans son costume noir, avec ce sourire qui lui découvrait les dents, il faisait le tour de la foule, distribuant à tous la paix et la bonté. Mailey à la barbe rousse, vieux combattant aux cicatrices innombrables, qui aspirait encore à de nouveaux combats, était là avec sa femme. Le Dr Maupuis était venu de Paris ; il essayait de faire comprendre au maître d'hôtel qu'il désirait du café, et on lui présentait des cure-dents, ce qui faisait beaucoup rire lord Roxton. Il y avait aussi le bon Bolsover, qu'avaient accompagné plusieurs membres de son cercle de famille de Hammersmith ; et Tom Linden avec sa femme ; et Smith, le bouledogue du Nord ; et le Dr Atkinson ; et Marvin, le journaliste « psychiste » ; et les deux Ogilvy ; et la petite M^{lle} Delicia, avec son sac et ses prospectus ; et le Dr Ross Scotton, tout à fait guéri ; et le Dr Felkin, qui l'avait si bien soigné qu'à présent la nurse Ursule pouvait vaquer à tout. Oui, ils étaient tous là, visibles sur notre spectre de couleurs et audibles sur nos quatre octaves sonores. Mais combien d'invités, à l'extérieur de ces limites, ajoutèrent leur présence et leurs vœux ?... Nul ne le sait.

Une dernière scène avant de terminer. Elle se passa dans un salon de l'Impérial Hôtel, à Folkestone. Devant une fenêtre sont assis M. et M^{me} Edward Malone ; M^{me} Malone regarde la Manche vers l'est ; le ciel du soir est mécontent, de grands tentacules pourprés, avant-coureurs menaçants de ce qui se cache invisible et inconnu derrière l'horizon, se tordent vers le zénith. Au-dessous, le petit bateau de Dieppe s'essouffle pour rentrer au plus vite. Plus loin, les grands navires demeurent au milieu de la Manche comme s'ils subodoraient un danger. Ce ciel incertain agit sur l'esprit des deux jeunes mariés.

– Dis-moi, Enid, de toutes nos merveilleuses expériences psychiques, laquelle reste la plus vivace dans ta mémoire ?

– C'est curieux que tu me le demandes, Ned ! Justement, j'étais en train d'y réfléchir. Je suppose que c'est par association d'idées avec ce ciel terrible... Je pensais à Miromar, cet étrange bonhomme mystérieux avec ses accents de jugement dernier.

– Moi aussi.

– As-tu de ses nouvelles depuis ?

– Une seule fois. C’était un dimanche matin, dans Hyde Park. Il parlait à un petit groupe d’hommes. Je me suis mêlé aux gens et j’ai écouté. C’était le même avertissement.

– Comment l’ont-ils pris ? Ont-ils ri ?

– Écoute, tu l’as vu et entendu ! Pouvais-tu rire ?

– Non, mais tu ne le prends pas au sérieux, Ned, dis-moi ? Regarde cette vieille terre solide de l’Angleterre. Regarde notre grand hôtel et tous ces gens dehors. Pense à ces journaux indigestes, à l’ordre bien établi d’un pays civilisé. Crois-tu vraiment qu’il pourrait arriver quelque chose qui détruirait tout cela ?

– Qui sait ! Miromar n’est pas le seul à prophétiser sur le thème.

– Est-ce qu’il appelle cela la fin du monde ?

– Non, une nouvelle naissance du monde. Naîtra alors le vrai monde, le monde conforme aux désirs de Dieu.

– C’est un message épouvantable. Mais qu’est-ce qui ne vas pas ? Pourquoi un jugement aussi terrible serait-il prononcé ?

– Le matérialisme, le formalisme rigide des Églises, l’altération de tous les mouvements de l’esprit, la négation de l’Invisible, le scepticisme méprisant qui accueille cette nouvelle révélation... Telles sont, selon lui, les causes.

– Mais le monde a été sûrement pire auparavant !

– Mais jamais avec autant d’atouts. Jamais avec l’éducation, le savoir, la soi-disant civilisation qui auraient dû mener l’homme sur des plans supérieurs. Regarde comme tout a été dévié vers le mal. Nous avons conquis la science de l’aéronautique : nous nous en servons pour bombarder des villes. Nous avons appris à naviguer sous l’eau : nous en profitons pour massacrer des marins. Nous maîtrisons les produits chimiques : c’est pour en faire des explosifs ou des gaz asphyxiants. Tout va de mal en pis. Actuellement, chaque nation sur la terre recherche secrètement comment elle peut le mieux empoisonner les autres. Est-ce que Dieu a créé la planète pour cette fin, et est-il vraisemblable qu’il tolérera une pareille dégradation ?

– Est-ce que c’est toi ou Miromar qui parle maintenant ?

– Ma foi, j’ai beaucoup médité là-dessus, et toutes mes pensées s’accordent avec ses conclusions. J’ai lu un message spirituel écrit par Charles Mason : « Pour un homme comme pour une nation,

le danger commence à partir du moment où l'intelligence se développe au détriment de l'esprit. »
N'est-ce pas exactement l'état actuel du monde ?

– Et comment cela arrivera-t-il ?

– Ah ! là, il n'y a que les paroles de Miromar ! Il dit que tous les mauvais philtres se répandront sur la terre : nous aurons la guerre, la famine, la peste, un tremblement de terre, des inondations, des raz de marée... le tout se terminant dans une paix et une gloire indestructibles.

Les grandes banderoles pourprées traversaient tout le ciel. Vers l'ouest s'étendait une lueur rougeâtre, avec des éclats cuivrés menaçants. Enid frissonna.

– Nous avons appris une chose, dit Malone. C'est que deux âmes en qui existe l'amour véritable poursuivent leur éternité sans être séparées à travers toutes les sphères. Pourquoi dès lors toi et moi redouterions-nous la mort ? ou craindrions-nous ce que la vie ou la mort peuvent nous apporter ?

– Pourquoi, en effet ? murmura-t-elle.

Appendice

Note au chapitre II : La clairvoyance dans les temples du spiritisme

Ce phénomène, tel qu'on peut le voir dans les temples du spiritisme, varie grandement en qualité. Il est si incertain que de nombreuses congrégations l'ont complètement abandonné, car il devenait plutôt une cause de scandale que d'édification. En revanche, en diverses occasions – les conditions étant bonnes, l'assistance en sympathie et le médium bien disposé – les résultats ont été surprenants. J'étais présent le jour où M. Tom Tyrell, de Blackburn, ayant été appelé soudainement à Doncaster, ville qu'il ne fréquentait pas, obtint non seulement les descriptions mais même les noms de plusieurs personnes qui furent reconnues par les différents assistants à qui elles étaient désignées. J'ai entendu aussi M. Vout Peters donner quarante descriptions dans une ville étrangère (Liège) où il n'avait jamais mis les pieds, avec un seul échec qui s'expliqua par la suite. De tels résultats dépassent de loin les coïncidences. Leur vraie raison d'être reste à déterminer, quelle qu'elle soit. J'ai eu quelquefois l'impression que la vapeur qui devient visible comme un solide dans l'ectoplasme peut dans son état le plus volatil remplir la salle, et qu'un esprit venant dans elle peut faire acte de présence, de même qu'une étoile filante invisible se fait voir quand elle traverse l'atmosphère de la Terre. Cet exemple n'est évidemment qu'une analogie, mais il suggérera peut-être une ligne de pensée.

Je me rappelle avoir assisté en deux occasions dans Boston (Massachusetts) au spectacle d'un clergyman donnant de la clairvoyance avec plein succès sur les marches de l'autel. Cela me frappa en tant qu'admirable reproduction de ces conditions apostoliques où on enseignait « non seulement par le verbe, mais aussi par le pouvoir ». Tout ceci doit être réintégré dans la religion chrétienne pour que celle-ci soit revitalisée et recouvre son prestige. Ce n'est pas, toutefois, l'œuvre d'un jour. Nous avons moins besoin de foi que de savoir.

Note au chapitre VIII : Les esprits liés à la terre

Ce chapitre sera peut-être considéré comme sensationnel, mais en fait il ne contient nul incident dont je ne puisse citer la référence. L'incident de Nell Gwynn, mentionné par lord Roxton, me fut relaté par le colonel Cornwallis West, qui me certifia qu'il s'était produit dans l'une de ses maisons de campagne. Des visiteurs avaient rencontré l'apparition dans les couloirs, et ensuite, lorsqu'ils ont vu le portrait de Nell Gwynn suspendu dans le salon, s'étaient écriés : « Voilà la femme que nous avons rencontrée ! »

L'aventure du terrible occupant de la maison désertée a été tirée, avec très peu de modifications, d'une expérience de lord Saint-Audries dans une maison hantée près de Torquay. Ce vaillant soldat a lui-même conté l'anecdote dans le *Weekly Dispatch* (décembre 1921), et elle a été admirablement reprise par Mme Violet Tweedale dans *Phantoms of the Dawn*. Quant à la conversation entre le clergyman et l'esprit lié à la terre, le même auteur en a décrit une semblable dans son récit des aventures de lord et lady Wynford au château de Glamis (*Ghosts I have seen*).

D'où un tel esprit tire-t-il ses ressources d'énergie matérielle ? C'est un problème qui reste à résoudre. Il les tire probablement d'un individu médiumnique du voisinage. Dans le cas intéressant cité dans le récit par le révérend Charles Mason et très attentivement observé par la Société de recherches psychiques à Reykjavik, en Islande, la formidable créature liée à la terre a proclamé d'où elle avait tiré sa vitalité. L'homme, de son vivant, était un pêcheur au caractère rude et violent ; il se suicida. Il s'était attaché au médium, le suivait dans les séances de la société, provoquait des frayeurs et des troubles indescriptibles ; il fut enfin exorcisé par les moyens que j'ai reproduits dans mon récit. Un long compte rendu a été publié dans *Proceeding of the American Society of Psychic Research*, et aussi dans l'organe du Collège psychique, *Psychic Research*, de janvier 1925. Signalons que l'Islande est très en avance pour la science psychique, si l'on tient compte de sa population et des possibilités, elle est probablement à la tête de tous les pays du monde ! L'évêque de Reykjavik préside la Société psychique : voilà une leçon pour nos propres prélats, dont l'ignorance de problèmes pareils frise le scandale. Bien que ce sujet traite de la nature de l'âme et de son destin dans l'au-delà, on trouve moins de gens pour l'étudier parmi nos guides spirituels que dans toute autre profession.

Notes aux chapitres IX et X : Les cercles de sauvetage

Les scènes contenues dans ce chapitre sont tirées de l'expérience personnelle ou de rapports émanant d'expérimentateurs consciencieux et dignes de foi. Parmi ceux-ci, je citerai notamment M. Tozer, de Melbourne, et M. McFarlane, de Southsea ; tous deux ont tenu des cercles méthodiquement voués à ce but : procurer de l'aide aux esprits liés à la terre. Des récits détaillés d'expériences que j'ai personnellement vécues dans ses cercles figurent dans les chapitres IV et VI de mes *Wanderings of a Spiritualist*¹⁴. Je puis ajouter que dans mon cercle familial, avec ma femme pour médium, nous avons eu le privilège d'apporter de l'espoir et du savoir à quelques-uns de ces êtres malheureux.

Des comptes rendus complets d'un certain nombre de ces entretiens dramatiques pourront être trouvés dans les cent dernières pages du livre de feu l'amiral Osborne Moore, *Glimpses of the New State*. Il doit être précisé que l'amiral n'était pas personnellement présent à ces séances, mais qu'elles lui furent racontées par des gens en qui il avait toute confiance et que la confirmation lui en fut donnée par les déclarations manuscrites des assistants. « Le caractère supérieur de M. Leander Fisher, a dit l'amiral, suffit à témoigner de leur authenticité. » Le même compliment peut s'appliquer à M. E. G. Randall, qui a livré à la publicité beaucoup de cas semblables : il est l'un des plus grands avocats de Buffalo, et M. Fisher est professeur de musique dans cette ville.

L'objection naturelle est que, compte tenu de l'honnêteté des enquêteurs, toute l'expérience peut être de quelque façon subjective et n'avoir aucun rapport avec les faits réels. Traitant de cela, l'amiral déclare : « J'ai fait des recherches pour savoir si l'un de ces esprits, amenés pour comprendre qu'ils avaient pénétré dans un nouvel état de conscience, avait été identifié de manière satisfaisante. La réponse est celle-ci : beaucoup ont été repérés, mais, après que plusieurs vérifications ont été faites, on a jugé inutile de poursuivre les enquêtes touchant les parents et les lieux d'habitation sur terre des autres. De semblables recherches exigent beaucoup de temps et de peine ; chaque fois qu'on y a procédé, elles ont toujours abouti au même résultat. » Dans les cas cités, il y a le prototype de la femme du monde qui mourut pendant son sommeil, comme mon récit l'a dépeinte. Dans tous ces exemples, l'esprit qui retournait sur la terre n'avait pas réalisé que sa vie terrestre était terminée.

Le cas du clergyman et du marin du *Monmouth* a été soulevé en ma présence au cercle de M. Tozer.

Le cas dramatique où l'esprit d'un homme – c'était le cas de plusieurs à l'origine – s'est manifesté au moment même de l'accident qui a provoqué sa mort, et où les noms ont été ensuite vérifiés dans un article de journal, est donné par M. Randall. Un autre exemple, fourni par la même source, fera peut-être réfléchir ceux qui n'ont pas réalisé combien l'évidence est manifeste, et comme il nous est nécessaire de reconsidérer notre opinion sur la mort. C'est dans *The Dead have Never Died* :

« Je rappelle un incident que je dédie aux matérialistes à l'état pur. J'étais l'un des exécutants testamentaires de mon père ; après sa mort et le partage de ses biens, il me parla de l'au-delà et me dit que j'avais négligé un détail qu'il tenait à me signaler. Je répondis :

– Vous avez toujours eu l'esprit axé sur la thésaurisation. Pourquoi occuper un temps qui est si limité à discuter de votre bien ? Il a été divisé et réparti.

– Oui, m'a-t-il répondu. Je le sais, mais j'ai trop durement travaillé pour amasser de l'argent, et je ne veux pas qu'il soit perdu ; il y a un avoir qui subsiste et que tu n'as pas découvert.

– Eh bien ! fis-je, si c'est exact, donnez-moi les détails. Il m'a dit :

– Quelques années avant ma mort, j'ai prêté une petite somme à Suzanne Stone, qui habitait en Pennsylvanie, et je lui fis signer un billet à ordre au vu duquel, d'après les lois de cet État, j'étais autorisé à réclamer un jugement tout de suite sans procès. J'étais vaguement anxieux à propos de ce prêt : avant que la date ne fût venue à expiration, j'ai pris le billet à ordre et je l'ai expédié au greffier d'Erie, en Pennsylvanie ; il a obtenu aussitôt le jugement, qui s'est traduit par une hypothèque sur sa propriété. Dans mes livres de comptes, il n'y a aucune référence à ce billet ni au jugement. Si tu te rends chez le greffier d'Erie, tu trouveras le jugement enregistré, et je tiens à ce que tu récupères la somme. Il y a encore beaucoup d'autres choses que tu ne connais pas ; en voilà une.

Ce renseignement, venu par un tel canal, me surprit grandement. Je réclamai une copie du jugement ; il avait été enregistré le 21 octobre 1896, et, avec la preuve de la dette, j'obtins du débiteur soixante-dix dollars avec les intérêts. Je me pose une question : quelqu'un avait-il été au courant de la transaction en dehors des signataires du billet à ordre et du greffier à Erie ? Moi, en tout cas, je l'ignorais. Je n'avais aucune raison de soupçonner qu'elle avait existé. La voix de mon père a été en cette occasion parfaitement reconnaissable. Je cite cet exemple à l'intention de ceux qui mesurent tout du point de vue de l'argent. »

Les plus frappantes, toutefois, de ces communications posthumes sont relatées dans *Thirty Years Among the Dead* par le Dr Wickland, de Los Angeles.

Le Dr Wickland et son héroïque épouse ont fait un travail qui mérite de la part de tous les médecins aliénistes la plus vive attention. S'il poursuit son idée, et tout porte à croire qu'il le fera, non seulement il révolutionnera toutes nos conceptions sur la folie, mais encore il modifiera profondément notre système de criminologie, il montrera que nous avons puni des gens comme criminels alors qu'ils étaient plus dignes de compassion que de réprimandes.

Il a formulé l'avis que de nombreux cas de folie étaient dus à une obsession d'entités non développées et il a trouvé, par une méthode d'investigation qui ne m'apparaît pas clairement, que ces entités étaient excessivement sensibles à de l'électricité statique, quand celle-ci traverse le corps qu'elles ont envahi. Il a basé son traitement sur cette hypothèse, et il a obtenu des résultats remarquables. Le troisième facteur dans son système a été la découverte que ces entités acceptaient plus facilement de se laisser déloger si un corps vacant se trouvait à proximité pour leur offrir un refuge temporaire. Et là s'explique le qualificatif « héroïque » que j'ai accolé au

nom de M Wickland : cette dame charmante et cultivée s'assied en transe hypnotique à côté du sujet, prête à accueillir l'entité quand elle est chassée de sa victime. Et c'est à travers les lèvres de M^{me} Wickland que se déterminent l'identité et le caractère des esprits non développés.

Le sujet est attaché sur une chaise électrique ; il faut l'attacher, car beaucoup de fous sont violents ; le courant est mis et passe ; il n'affecte pas le malade, puisqu'il s'agit d'électricité statique, mais il cause de gros soucis à l'esprit parasite, qui court se réfugier bientôt dans la forme inconsciente de M^{me} Wickland. Alors s'engagent les stupéfiantes conversations qui sont rapportées dans le livre. L'esprit est mis par le docteur sur la sellette, admonesté, instruit, et finalement renvoyé soit sous la garde d'un esprit secourable qui supervise l'interrogatoire, soit à la charge d'un assistant plus solide qui lui fera échec s'il ne se repent pas.

Pour le savant qui n'est pas familiarisé avec les problèmes psychiques, une argumentation semblable paraît insensée, et je ne saurais moi-même certifier que le Dr Wickland a prouvé en fin de compte sa théorie mais j'affirme que nos expériences dans les cercles de sauvetage tournent autour de la même idée générale, et qu'il a effectivement guéri des cas désespérés. De temps à autre une confirmation formelle se produit : ainsi, dans le cas d'un esprit femelle qui se lamentait parce qu'elle n'avait pas assez pris de phénol la semaine précédente, le nom et l'adresse avaient été correctement donnés.

Apparemment, tout le monde n'offre pas un champ libre à cette invasion, seuls sont disposés à l'accueillir les hommes et les femmes qui sont d'une manière ou d'une autre des sensibles psychiques. Quand cette découverte sera pleinement vérifiée, elle sera à la base de la psychologie et de la jurisprudence de l'avenir.

Note au chapitre XII : Les expériences du Dr Maupuis

Le Dr Maupuis du récit est, comme tout amateur de recherche psychique l'aura deviné, feu le Dr Geley, auquel un travail splendide assure une réputation immortelle. C'était un cerveau de premier ordre, et son courage moral lui permettait de faire face avec tranquillité au cynisme et à la légèreté de ses critiques. Avec un jugement rare, il n'alla jamais au-delà du point où les faits le portaient, mais il ne recula pas d'un pouce du point le plus extrême que justifiaient sa raison et l'évidence. Grâce à la munificence du M. Jean Meyer¹⁵, il avait été placé à la tête de l'Institut métapsychique, qui était admirablement équipé pour le travail scientifique, et il utilisa à plein cet équipement. Quand un Jean Meyer anglais apparaît, il n'obtient rien contre son argent s'il ne choisit pas un cerveau ouvert au progrès pour diriger sa machine. La grosse dotation faite à la Stanford University de Californie a été pratiquement gaspillée parce que ses dirigeants n'étaient ni des Geley ni des Richet.

L'histoire du pithécantrophe est tirée du *Bulletin de l'Institut métapsychique*. Une dame bien connue m'a décrit comment ce monstre s'était placé entre elle et sa voisine ; elle avait osé poser sa main sur la peau aux poils hirsutes. Un compte rendu de cette séance a été inséré dans le livre de Geley : *L'Ectoplasme et la Clairvoyance*. On y voit une photographie représentant un étrange oiseau de proie sur la tête du médium. Il ne saurait évidemment pas être question ici d'imposture.

Ces divers animaux peuvent prendre des formes très bizarres. Dans un manuscrit non publié du colonel Ochorowitz, que j'ai eu le privilège de lire, il y a des descriptions de développements qui sont formidables, mais qui ne présentent aucun signe de parenté avec les créatures que nous connaissons.

Puisque des formes animales de cette nature ont été matérialisées sous le pouvoir médiumnique aussi bien de Kluski que de Guzik, leur formation semble dépendre plutôt de l'un des assistants que du médium, à moins que nous ne puissions les disjoindre entièrement du cercle. Un axiome est très répandu chez les spirites : les visiteurs spirituels d'un cercle représentent en gros la tendance mentale et spirituelle du cercle. Ainsi, en près de quarante années d'expériences, je n'ai jamais entendu un mot obscène ou blasphématoire à une séance, parce que ces séances étaient conduites d'une manière respectueuse et religieuse. Une question peut donc se poser : les assistants qui viennent pour des buts purement scientifiques et expérimentaux, mais qui ne reconnaissent nullement la signification religieuse qui coiffe tous ces phénomènes, ne suscitent-ils pas les manifestations les moins désirables du pouvoir psychique ? Cependant, le tempérament supérieur d'hommes tels que Richet et Geley permettait d'escompter que la tendance générale serait bonne.

Sans doute avancera-t-on qu'un problème qui implique des possibilités pareilles devrait être laissé de côté. La réponse serait, me semble-t-il, que ces manifestations sont heureusement assez rares, alors qu'au contraire le réconfort qu'apportent les esprits illumine quotidiennement des milliers de vies. Nous n'interrompons pas notre exploration parce que le pays exploré contient quelques créatures néfastes. Renoncer à l'étude des phénomènes psychiques équivaldrait à les

abandonner aux forces mauvaises, tandis que nous nous priverions de ce savoir qui nous aide à les comprendre et à en mesurer toutes les conséquences.

La machine à désintégrer

Le Pr Challenger était d'une humeur épouvantable. Devant la porte de son bureau, j'avais déjà une main sur la poignée et les pieds sur le tapis-brosse quand j'entendis un monologue qui ressemblait à ceci, les mots étant autant d'explosifs qui détonaient et se répercutaient à travers toute la maison :

– Oui, je vous dis que c'est la deuxième erreur ! La deuxième de la matinée. Est-ce que vous vous imaginerez par hasard qu'un homme de science a le droit d'être dérangé dans un travail capital par l'intrusion continuelle d'un idiot au bout du fil ? Je ne le tolérerai pas ! Passez-moi le directeur... Ah ! c'est vous, le directeur ! Eh bien ! pourquoi ne dirigez-vous pas ? Tout ce que vous êtes capable de faire, c'est de me déranger dans un travail dont l'importance dépasse naturellement les limites de votre intelligence. Passez-moi le directeur général ! Il n'est pas là ? J'aurais dû m'en douter ! Je vous assignerai en justice si pareil fait se reproduit. J'ai bien assigné des coqs qui chantaient ! Oui, et ma plainte a été reçue. Si elle a été reçue pour des coqs qui chantaient, pourquoi pas pour des sonneries détraquées ? L'affaire est claire. Des excuses par écrit ? Très bien. Je les prendrai en considération. Au revoir !

C'est à cet instant précis que je me hasardai à entrer. Hélas ! Il me fit face tout en raccrochant le téléphone : un vrai lion en colère ! Son imposante barbe noire frémissait, l'indignation soulevait son torse puissant... L'arrière-garde de sa fureur me fusilla de deux yeux gris arrogants, dominateurs, invincibles.

– Stupides coquins de l'enfer ! tonna-t-il. Et trop payés par surcroît ! Je les entendais qui riaient pendant que je me plaignais... Tout conspire à me nuire, puisque à présent vous voilà, jeune Malone ! Votre arrivée couronne une matinée désastreuse... Puis-je vous demander si vous venez de votre propre chef, ou si c'est votre feuille de chou qui vous a délégué pour obtenir une interview ? L'ami sera le bienvenu ; mais que le journaliste aille au diable !

J'étais en train de tâter mes poches à la recherche de la lettre de McArdle quand un nouveau grief lui revint subitement en mémoire. Ses énormes mains velues bouleversèrent les papiers qui se trouvaient sur son bureau jusqu'à ce qu'elles tombassent sur une coupure de presse.

– Vous avez eu l'amabilité de faire une allusion à moi dans l'une de vos récentes élucubrations ! fit-il en agitant un index menaçant. Oui, oui ! Dans votre article, assez plat d'ailleurs, sur la découverte dans les schistes de Solenhofen de vestiges de sauriens... vous avez commencé un alinéa par ces mots : « Le Pr Challenger, qui est l'un de nos plus grands savants vivants... »

– Je ne m'en dédis pas, monsieur...

– Pourquoi ces qualifications et ces limitations ? Elles sont odieuses ! Peut-être consentirez-vous à me citer les noms de ces autres savants que vous proclamez mes égaux voire mes supérieurs, qui sait ?

– Je me suis mal exprimé. Bien entendu, j’aurais dû écrire : « Notre plus grand savant vivant... » J’en conviens. J’en conviens d’autant plus que je le crois honnêtement. Un *lapsus calami*...

– Mon cher jeune ami, n’allez pas croire que je sois exigeant. Mais entouré comme je le suis de collègues querelleurs et déraisonnables, il faut bien que je me taille ma part. L’outrecuidance n’est pas dans ma nature ; toutefois, je dois tenir ferme contre mes contradicteurs... Bon ! Asseyez-vous ! Allons, quel est le but de votre visite ?

Il ne me restait plus qu’à m’aventurer avec circonspection, car je connaissais mon lion : pour un rien, il se serait remis à rugir. J’ouvris la lettre de McArdle.

– Me permettez-vous de vous lire ceci, monsieur ? C’est une lettre de mon rédacteur en chef, McArdle.

– Je me rappelle ce nom... Comme échantillon de sa profession, il y a pire.

– Il vous a voué, au moins, une très haute admiration ! C’est toujours à vous qu’il fait appel quand il a besoin d’un avis éminent dans une enquête. Et aujourd’hui encore...

– Que désire-t-il ?

Sous la flatterie, Challenger se lissait les plumes. Il appuya les coudes sur son bureau ; il noua ses deux mains gorillesques ; il pointa de la barbe ; et il me couva avec bienveillance de ses gros yeux gris à demi occultés par des paupières alourdies. Comme il était énorme en tout, sa bienveillance était encore plus accablante que sa truculence.

– Je vais vous donner connaissance du petit mot que j’ai reçu de lui, monsieur. Voici ce qu’il me dit :

Voudriez-vous aller voir notre très estimé ami, le Pr Challenger, et lui demander son concours pour l’affaire suivante : un Letton, du nom de Théodore Nemor, habitant White Friars Mansions, Hampstead, affirme qu’il a inventé une machine très extraordinaire capable de désintégrer n’importe quel objet placé dans sa sphère d’influence. La matière se dissout et retourne à son état moléculaire et atomique. Un procédé inverse permet de la recomposer dans l’état exact où elle se trouvait avant sa désintégration. Cette affirmation paraît extravagante ; néanmoins il semble qu’elle repose sur une base solide, et que son auteur soit tombé par hasard sur une découverte remarquable.

Je n’ai pas besoin d’insister sur le caractère révolutionnaire d’une semblable invention, non plus que sur son importance extrême en tant qu’arme de guerre. Une force capable de désintégrer un cuirassé ou de réduire une armée – même pour quelque temps seulement – en une collection d’atomes, mettrait le monde à sa merci. Pour des raisons sociales et politiques, il faut aller jusqu’au bout de cette affaire sans perdre un instant. Le Letton est amateur de publicité, car il tient à vendre son invention ; aussi l’approcherez-vous facilement. La carte ci-jointe vous ouvrira sa porte. Ce que je désire, c’est que vous et le Pr Challenger alliez le voir, examiniez

son invention, et écriviez pour la Gazette un compte rendu motivé sur la valeur de la découverte. J'espère avoir de vos nouvelles ce soir.

R. McArdle.

« Telles sont mes instructions, professeur ! ajoutai-je en repliant la lettre de mon rédacteur en chef. Je serais très heureux si vous consentiez à m'accompagner ; car comment moi, avec mes modestes capacités, pourrais-je émettre une opinion motivée.

– Exact, Malone ! Exact ! opina le grand homme. Vous n'êtes pas totalement dépourvu d'intelligence naturelle, mais je vous accorde que pour cette affaire vous ne faites pas le poids ! Des imbéciles, au téléphone, ont saccagé ce matin mon travail ; si bien que je ne suis plus à un dérangement près. Je suis obligé de répondre à ce bouffon italien Mazotti, dont les vues sur le développement larvaire des termites tropicaux ont excité mon ironie et mon mépris ; mais je puis attendre jusqu'à ce soir pour démasquer cet imposteur. Je me mets donc à votre disposition.

C'est ainsi qu'un matin d'octobre je me trouvai avec le Pr Challenger dans le métro qui fonçait vers le nord de Londres pour m'entraîner dans l'une des expériences les plus singulières de ma carrière pourtant fertile en événements.

Avant de quitter Enmore Gardens, j'avais pris la précaution de m'assurer par ce téléphone si décrié que notre homme était chez lui, et je l'avais averti de notre visite. Il habitait un appartement confortable à Hampstead et il nous fit attendre pendant une bonne demi-heure dans son salon ; nous l'entendîmes poursuivre une conversation animée avec un groupe de personnes ; aux adieux qui furent échangés dans l'entrée, je compris que c'étaient des Russes. Je les aperçus à travers l'entrebâillement de la porte ; ils me donnèrent l'impression d'individus florissants et intelligents : ils avaient des cols d'astrakan sur leurs manteaux, des hauts-de-forme étincelants ; ils avaient tout à fait cette allure de bourgeois bien nantis que le communiste qui a réussi affecte si facilement. La porte de l'entrée se referma derrière eux, et Théodore Nemor pénétra dans le salon. Je le revois encore tel qu'il se tenait : debout dans un rayon de soleil, frottant ses longues mains minces et nous accueillant d'un large sourire... sans oublier pour cela de bien nous observer avec des yeux jaunes, rusés.

Il était court, épais ; son corps suggérait une difformité, mais il était difficile de la localiser ; on aurait pu dire qu'il ressemblait à un bossu sans bosse. Sa tête évoquait l'idée d'une boulette pas assez cuite : elle en avait la couleur et la consistance humide ; les boutons et les pustules qui la décoraient se détachaient agressivement sur un arrière-plan blafard. Au chat, il avait emprunté ses yeux et sa moustache mince, longue, luisante ; sa bouche lâche bavotait constamment. En dessous des sourcils roux, tout était vulgaire et répugnant ; mais au-dessus le Letton arborait une voûte crânienne comme j'en ai rarement vu : elle était splendide ; elle n'aurait pas déparé Challenger lui-même. À ne regarder que le bas de son visage, on aurait pu prendre Théodore Nemor comme un vil conspirateur en maraude ; mais d'après le haut, il était à situer parmi les plus grands penseurs et philosophes du monde.

– Eh bien ! messieurs, nous dit-il d'une voix de velours qu'altérait à peine un léger accent étranger, si j'ai bien compris le sens de notre petite conversation sur le fil, vous êtes venus pour en savoir davantage sur le désintégréteur Nemor ?

– Parfaitement.

– Puis-je vous demander si vous représentez le gouvernement anglais ?

– Pas du tout. Je suis journaliste à la *Gazette*, et je suis venu avec le Pr Challenger.

– Un personnage célèbre... Célèbre dans toute l'Europe !

Ses crocs jaunis se découvrirent pour manifester une amabilité obséquieuse.

– J'allais vous dire que le gouvernement britannique a perdu sa chance. Il se rendra compte peut-être plus tard de ce qu'il a perdu d'autre : son empire, par exemple... J'étais résolu à vendre au premier gouvernement qui m'offrirait un prix convenable ; si mon invention est tombée à présent entre des mains que vous jugerez sans doute impures, c'est à vous-mêmes qu'il faut vous en prendre.

– Alors vous avez vendu votre secret ?

– Au prix que j'ai fixé.

– Et vous croyez que l'acheteur en a le monopole ?

– Indiscutablement il l'a !

– Mais d'autres que vous connaissent le secret ?

– Non, monsieur ! répondit le Letton en touchant son large front. Voici le coffre-fort dans lequel le secret est soigneusement enfermé ; ce coffre-là vaut mieux que n'importe quel acier et on ne l'ouvre pas avec une clé Yales. Certains peuvent connaître tel ou tel aspect du problème. Mais personne au monde ne le connaît dans son ensemble, personne sauf moi.

– Vous et les acheteurs !

– Non, monsieur. Je ne suis pas si sot que de céder mon secret avant d'en avoir touché le prix. Une fois qu'ils l'auront payé, c'est moi qu'ils auront acheté, et ils emmèneront ce coffre-fort...

De nouveau il se tapa le front.

« Avec son contenu où ils le désirent. C'est alors que j'accomplirai ma part du marché. Et je l'accomplirai loyalement, impitoyablement. Après quoi l'histoire se fera.

Il recommença à se frotter les mains, et son sourire immuable se tordit dans une sorte de rictus affreux.

– Je vous demande pardon, monsieur ! éclata Challenger, qui n'avait encore rien dit mais dont l'expression reflétait un désaccord fondamental avec Théodore Nemor. Mais nous voudrions, avant de discuter, être bien assurés qu'il y a quelque chose à discuter. Nous n'avons pas oublié un cas récent : un Italien prétendait pouvoir faire exploser des mines à distance ; après enquête, on s'aperçut qu'il s'agissait d'un fieffé coquin doublé d'un imposteur. L'histoire peut se répéter. Comprenez, monsieur, qu'en tant qu'homme de science j'ai à maintenir ma réputation... Réputation que vous avez eu le bon goût de qualifier d'européenne, quoique j'aie de solides raisons de croire qu'elle n'est pas moins établie en Amérique. La prudence est une qualité scientifique, un attribut de la science ; aussi, avant que nous puissions sérieusement examiner vos prétentions, je vous prierais de nous administrer vos preuves.

Les yeux jaunes du Letton dardèrent sur Challenger un regard particulièrement véhément, mais un sourire de bonne humeur s'épanouit sur sa figure.

– Vous faites honneur à votre réputation, professeur ! J'avais toujours entendu dire que vous étiez le dernier à se laisser duper... Je ne demande pas mieux que de procéder à une démonstration qui ne manquera pas de vous convaincre ; mais auparavant je tiens à vous dire quelques mots du principe général.

« Vous comprendrez que l'appareil expérimental que j'ai aménagé ici dans mon laboratoire est un simple modèle ; pourtant, dans son cadre restreint, il fonctionne admirablement. Je n'éprouverais, par exemple, aucune difficulté à vous désintégrer et à vous recomposer, mais ce n'est pas pour un but pareil qu'un grand gouvernement est disposé à payer un prix qui se chiffre par millions. Mon modèle est un jouet scientifique, tout simplement. Ce n'est que lorsqu'on fait appel à la même force sur une plus large échelle que l'on obtient des effets pratiques énormes.

– Pouvons-nous voir ce modèle ?

– Non seulement vous le verrez, Pr Challenger, mais vous bénéficierez sur votre propre personne, si vous avez le courage de la mettre à l'épreuve, de la démonstration la plus concluante qui soit.

Le lion commença à rugir :

– Si... ? Ce « si », monsieur, est insultant au plus haut point !

– Allons, allons ! Je n'avais nullement l'intention de mettre en doute votre courage. Je vous indique uniquement que je vais vous fournir une occasion de l'exercer. Mais d'abord je voudrais vous donner quelques précisions sur les principes qui sont à la base de mon affaire.

« Quand certains cristaux, du sel ou du sucre par exemple, sont placés dans de l'eau, ils se dissolvent et disparaissent. Impossible de savoir qu'ils y ont été mis. Puis, par évaporation ou autrement, vous réduisez l'eau ; alors, de nouveau voilà vos cristaux, visibles une fois de plus,

les mêmes qu'auparavant. Pouvez-vous concevoir un processus selon lequel vous, un être organique, pouvez être d'une manière analogue dissous dans le cosmos, puis, par une subtile inversion des conditions, être recomposé dans votre état premier ?

– Votre analogie est fautive ! s'écria Challenger. Même si j'admets l'hypothèse monstrueuse d'une dispersion de nos molécules sous l'effet d'un pouvoir dissociant, pourquoi se rassembleraient-elles exactement selon l'ordre antérieur ?

– Votre objection est normale. Je ne puis vous répondre que ceci : elles se rassemblent effectivement jusqu'au dernier atome pour recomposer votre structure. Il y a un coffrage invisible : chaque brique revient à sa vraie place. Vous pouvez sourire, professeur, mais votre incrédulité et votre sourire feront bientôt place à une émotion tout à fait différente.

Challenger haussa les épaules et déclara :

– Je suis prêt à tenter l'expérience.

– Il y a autre chose que je voudrais vous mettre dans la tête, messieurs, et qui vous aidera peut-être à saisir mon idée. Vous avez entendu parler, aussi bien à propos de la magie d'Orient que de l'occultisme occidental, du phénomène de l'apport, grâce auquel un objet est subitement apporté d'un lieu éloigné et apparaît à un nouvel endroit. Comment expliquer ce phénomène autrement que par le relâchement des molécules de l'objet, leur transport sur une onde de l'éther, et leur rassemblement, chacune exactement à sa place et toutes obéissant ainsi à une loi irrésistible ? Transposez ce raisonnement à propos de ma machine, il me paraît juste.

– Vous ne pouvez pas expliquer une chose incroyable en vous référant à une autre chose incroyable ! répliqua Challenger. Je ne crois pas en vos apports, monsieur Nemor, et je ne crois pas en votre machine. Mon temps est précieux : si nous devons avoir droit à une démonstration, je vous serais obligé d'y procéder sans plus de cérémonies.

– Alors faites-moi le plaisir de me suivre ! conclut l'inventeur.

Il nous fit descendre l'escalier intérieur de son appartement et traverser un petit jardin derrière la maison. Il ouvrit la porte d'un grand appentis, et nous entrâmes.

Imaginez une vaste pièce aux murs blanchis à la chaux ; d'innombrables fils de cuivre tombaient du plafond en guirlandes ; un très gros aimant était posé en équilibre sur un socle. En face de l'aimant, quelque chose qui ressemblait à un prisme en verre : un mètre de long, trente centimètres de diamètre. À droite, une chaise placée sur une plate-forme en zinc ; au-dessus d'elle, suspendu, un capuchon en cuivre poli. De lourds fils étaient attachés au capuchon et à la chaise. Sur le côté, il y avait une sorte de cliquet avec des butées numérotées ; le levier gainé de caoutchouc se trouvait à présent devant la butée zéro.

« Le désintégrateur Nemor ! annonça l'étranger en désignant la machine. Voici le modèle qui est promis à la célébrité, puisqu'il détruira l'équilibre des forces entre les nations. Son possesseur est assuré de régner sur le monde... Maintenant, Pr Challenger, vous m'avez gratifié, si j'ose

m'exprimer ainsi, d'un certain manque de courtoisie et d'égards : osez-vous prendre place sur cette chaise, et me permettre de démontrer sur votre personne les capacités de cette force nouvelle ?

Challenger avait le courage du lion ; le moindre défi le poussait au paroxysme. Il se précipita vers la machine, mais je l'empoignai par le bras et le retins.

– Vous n'irez pas ! lui dis-je. Votre vie représente une valeur trop haute. Ce serait monstrueux ! Quelle garantie de sécurité avez-vous ? L'appareil qui ressemble le plus à celui-là est la chaise électrique que j'ai vue à Sing-Sing.

– Ma garantie de sécurité, répondit Challenger, est que vous êtes témoin, et que cet homme serait certainement inculpé d'homicide par imprudence s'il m'arrivait quelque chose !

– Belle consolation pour le monde de la science ! Vous laisseriez inachevée une œuvre que personne ne pourrait terminer à votre place. Laissez-moi, au moins, y aller le premier ; si l'expérience s'avère sans danger, vous irez ensuite.

Jamais la perspective d'un danger personnel n'aurait ému Challenger ; mais l'idée que son œuvre scientifique pourrait ne pas voir le jour le frappa au cœur. Il hésita. J'en profitai pour m'élancer et m'asseoir sur la chaise. Je vis l'inventeur poser sa main sur le manche, j'entendis un bruit sec ; après quoi, pendant quelques instants, j'éprouvai une sensation de trouble avec un brouillard devant les yeux. Quand le brouillard se fut dissipé, l'inventeur se tenait devant moi, souriant du même sourire odieux ; penché par-dessus son épaule, Challenger n'avait plus une goutte de sang dans les joues.

– Eh bien ! allez-y ! commandai-je.

– C'est fait, répondit Nemor. Vous avez admirablement réagi. Levez-vous ; le Pr Challenger va certainement prendre votre place maintenant.

Jamais je n'avais vu mon vieil ami pareillement bouleversé. Ses nerfs d'acier avaient flanché. Il me saisit par le bras d'une main tremblante.

– Mon Dieu, c'est vrai, Malone ! dit-il. Vous avez été désintégré. Pas de doute ! Pendant quelques secondes il y a eu du brouillard, et puis plus rien, le vide !

– Combien de temps ai-je disparu ?

– Deux ou trois minutes... J'étais, je l'avoue, horrifié ! Je ne pouvais pas supposer que vous alliez revenir... Il a poussé ce levier, en admettant que ce soit un levier, vers une nouvelle butée, et vous avez reparu sur votre chaise : vous aviez l'air un peu ahuri ; à part cela, vous n'aviez pas changé. Ah ! j'ai remercié Dieu quand je vous ai revu !

Il épongea son front moite de sueur avec son gros mouchoir rouge.

– Maintenant, monsieur ? interrogea l’inventeur. À moins que vous n’ayez pas les nerfs solides...

Visiblement, Challenger se raidit et banda ses muscles. Puis, écartant ma main qui voulait le retenir, il s’assit sur la chaise. Le levier fut poussé au chiffre trois. Plus de Challenger !

J’aurais été épouvanté si l’inventeur n’avait témoigné d’un parfait sang-froid.

« Intéressant processus, n’est-ce pas ? observa-t-il négligemment. Quand on réfléchit à la formidable personnalité du professeur, il est stupéfiant de penser qu’il n’est plus à présent qu’un nuage moléculaire suspendu quelque part dans cette pièce. Le voici, bien entendu, tout à fait à ma merci. Si je décidais de le laisser en suspension, rien sur la terre ne pourrait m’en empêcher.

– Je trouverais bientôt un moyen de vous en empêcher !

Le sourire fit place, encore une fois, à l’affreux rictus.

– Vous ne supposez pas, j’espère, qu’une telle idée me soit venue en tête ? Grands dieux ! Pensez à la dissolution permanente du grand Pr Challenger... Évanoui dans l’espace cosmique sans laisser de traces ! Terrible ! Terrible ! Au fait, il n’a pas été aussi courtois qu’il aurait dû l’être. Ne croyez-vous pas qu’une petite leçon... ?

– Non. Je ne crois pas !

– Eh bien ! Nous allons nous livrer toutefois à une démonstration peu banale. Quelque chose qui vous donnera la matière d’un alinéa passionnant dans votre article. Par exemple, j’ai découvert que le système pileux du corps est sur une vibration tout à fait différente de celle des tissus organiques vivants ; je puis donc l’inclure ou l’exclure dans ma recomposition structurale. Or cela m’intéresserait de voir ce sanglier sans sa soie. Regardez !

Il y eut un bruit sec du levier. Un instant après, Challenger reparaisait sur sa chaise. Mais quel Challenger ! Un vrai lion tondu ! J’avais beau être furieux de la plaisanterie dont il était victime, je ne pus pas me retenir : j’éclatai d’un rire inextinguible !

Sa tête énorme était aussi chauve que celle d’un bébé, son menton aussi lisse que celui d’une jeune fille. Privée de sa glorieuse parure de poils, la partie inférieure du visage n’était que bajoues et jambons. Il ressemblait à un vieux gladiateur, cabossé et ballonné. Ses mâchoires de bouledogue saillaient sur le menton massif.

Peut-être est-ce ce qu’il lut sur nos visages – car je suis sûr que le méchant sourire de mon compagnon avait dû s’élargir devant ce spectacle... Quoi qu’il en fût, la main de Challenger se porta à son crâne, et il se rendit compte de son état. Dans la seconde qui suivit cette découverte, il avait bondi de sa chaise, attrapé l’inventeur par la gorge, et il l’avait projeté à terre. Connaissant la force immense de Challenger, j’étais persuadé qu’il allait le tuer.

– Prenez garde, au nom du ciel ! m'écriai-je. Si vous le tuez, nous ne pourrions jamais remettre les choses en état !

L'argument prévalut. Même dans ses pires moments de folie, Challenger était toujours accessible à la raison. Il se releva, tirant avec lui l'inventeur qui avait cru que sa dernière heure était arrivée.

– Je vous donne cinq minutes ! bégaya-t-il en haletant de fureur. Si dans cinq minutes je n'ai pas recouvré ma condition première, j'extirpe la vie de votre misérable petit corps !

Il n'était guère prudent d'argumenter avec Challenger en fureur. Cet homme aurait fait reculer devant lui les plus braves, et M. Nemor n'avait apparemment rien d'un courageux. Au contraire, les pustules et les boutons qui fleurissaient son visage étaient devenus plus visibles, car la couleur de la peau tout autour avait viré du mastic au ventre de poisson. Il tremblait de tous ses membres ; à peine put-il articuler quelques mots :

– Réellement, professeur ! balbutia-t-il en caressant sa gorge endolorie, la violence n'est pas nécessaire. Il ne s'agissait que d'une plaisanterie... D'une plaisanterie inoffensive... Entre amis... Je voulais vous démontrer tous les pouvoirs de ma machine. Je m'étais imaginé que vous souhaitiez une démonstration complète. Je ne voulais pas vous offenser, je vous en donne ma parole, professeur !

Pour toute réponse, Challenger regrimpa sur la chaise.

– Surveillez-le, Malone ! Ne tolérez aucune privauté, n'est-ce pas ?

– Je veille, monsieur.

– À présent, arrangez-moi ça. Sinon vous en supporterez les conséquences !

Terrorisé, l'inventeur s'approcha de la machine. La puissance de reconstitution fut donnée à plein. En une seconde, le vieux lion avait recouvré sa crinière hirsute. Il se frappa affectueusement la barbe et passa les mains sur son crâne pour s'assurer que la restauration était totale. Puis, avec une solennité infinie, il descendit de la chaise.

« Vous avez pris une liberté, monsieur, qui aurait pu entraîner pour votre personne des suites très graves. Je me borne toutefois à prendre note de votre explication, à savoir que vous auriez agi uniquement dans un but démonstratif. Puis-je à présent vous poser quelques questions directes sur ce pouvoir remarquable dont vous revendiquez la découverte ?

– Je vous répondrai sur tous les points qu'il vous plaira, sauf sur la nature de la source du pouvoir. C'est mon secret.

– Et êtes-vous sérieux quand vous nous déclarez que personne au monde ne le connaît en dehors de vous-même ?

– Personne au monde !

– Vous n’avez pas eu d’assistants ?

– Non, monsieur. Je travaille seul.

– Sapristi ! Voilà qui est intéressant... Vous m’avez convaincu de la réalité de ce pouvoir, mais je n’entrevois pas encore ses capacités pratiques.

– Je vous ai indiqué, monsieur, que c’était un modèle. Mais rien ne me serait plus facile que de construire un appareil sur une tout autre échelle. Vous comprenez que l’action se produit verticalement. Certains courants au-dessus de vous, associés à certains autres par-dessous déclenchent des vibrations qui peuvent désintégrer ou recomposer. Mais le processus peut se dérouler sur un plan horizontal. Dans ce cas, l’effet serait le même, et couvrirait un champ proportionnel à la force du courant.

– Donnez-moi un exemple.

– Supposons qu’un pôle soit dans un petit bateau, l’autre dans un deuxième petit bateau : un cuirassé entre les deux se volatiliserait en molécules ! Il en serait de même avec une armée en marche.

– Et vous avez vendu ce monopole à une seule grande puissance européenne ?

– Oui, monsieur. Quand l’argent m’aura été versé, elle bénéficiera d’un pouvoir que n’a jamais eu aucune nation. Même maintenant, vous distinguez mal toutes les possibilités de cette arme placée en des mains compétentes, des mains qui ne trembleront pas. Elles sont incommensurables !...

Un sourire d’exultation méchante passa sur sa figure abominable.

« Imaginez un quartier de Londres où mes machines seraient aménagées. Imaginez l’effet de ce courant porté sans effort à l’échelle convenable... »

« Ma foi, ajouta-t-il en éclatant de rire, j’imagine volontiers toute la vallée de la Tamise nettoyée, sans qu’il reste un homme, une femme ou un enfant sur ses millions d’habitants ! »

Ces paroles me remplirent d’horreur ; mais je détestai plus encore l’air triomphant avec lequel elles furent prononcées. Sur mon compagnon, elles semblèrent produire un tout autre effet : à ma grande surprise, il arbora un sourire badin et tendit sa main à l’inventeur.

– Eh bien ! monsieur Nemor, dit-il, il nous reste à vous féliciter. Sans aucun doute vous avez découvert une remarquable propriété de la nature, et vous êtes parvenu à la domestiquer pour que l’homme l’utilise. Le fait que cette utilisation soit destructive est évidemment déplorable, mais la science ignore des distinctions de ce genre : elle suit le savoir où il la conduit. Laissons de côté le principe fondamental qui est votre secret ; mais vous ne voyez pas d’inconvénient, je suppose, à ce que j’examine la construction de l’appareil ?

– Aucun inconvénient. L'appareil est simplement un corps ; c'est son âme, le principe qui l'anime, que vous n'avez aucun espoir d'appréhender.

– Soit ! Mais le mécanisme me paraît être un modèle de simplicité.

Pendant plusieurs minutes, il tourna autour de l'appareil et en tâta quelques éléments. Puis il hissa sa lourde masse sur la chaise.

– Voudriez-vous partir pour une nouvelle excursion dans le cosmos ? proposa l'inventeur.

– Plus tard, peut-être... Plus tard ! En attendant, il existe, vous le savez d'ailleurs certainement, une déperdition d'électricité. Je sens distinctement un courant faible qui passe à travers moi.

– Impossible. La chaise est parfaitement isolée.

– Je vous certifie que je le sens.

Il descendit de la plate-forme.

L'inventeur se hâta de prendre sa place.

– Moi, je ne sens rien ! dit-il.

– Vous ne sentez pas un chatouillement qui descend le long de votre moelle épinière ?

– Non, monsieur, je ne sens rien.

J'entendis un bruit sec, et le Letton disparut. Je regardai Challenger avec stupéfaction.

– Seigneur ! m'exclamai-je. Auriez-vous touché à la machine, professeur ?

Il m'adressa un sourire à la fois bienveillant et ingénu ; son visage n'exprimait qu'une douce surprise.

– Sapristi ! J'ai peut-être par inadvertance touché au levier, me répondit-il. Des incidents fâcheux sont toujours à craindre avec un modèle aussi primitif. Ce levier aurait dû être protégé.

– Il est au trois : c'est la butée de désintégration.

– C'est bien ce que j'avais remarqué quand il a opéré sur vous.

– Moi, j'étais tellement énervé quand il vous a ramené sur la terre que je n'ai pas vu le chiffre pour la reconstitution. L'avez-vous noté ?

– Peut-être l’ai-je noté, jeune Malone ; mais je n’encombre pas ma tête de petits détails : il y a plusieurs butées, et nous ignorons à quoi elles servent... Peut-être aggraverions-nous la situation si nous expérimentions à tort et à travers, peut-être serait-il préférable de laisser les choses en état ?

– Et vous voudriez...

– Exactement ! Cela vaudrait nettement mieux. L’intéressante personnalité de M. Théodore Nemor s’est diluée dans le cosmos, sa machine est donc sans valeur, et un gouvernement étranger se trouve privé du savoir grâce auquel beaucoup de mal pouvait être commis. Nous n’avons pas perdu notre temps ce matin, jeune Malone ! Votre feuille de chou publiera vraisemblablement une colonne passionnante sur l’inexplicable disparition d’un inventeur letton peu après la visite de son envoyé spécial !... Cette expérience m’a grandement plu ! De tels instants jettent des lueurs sur la routine terne de l’étude. Mais la vie a ses devoirs comme ses plaisirs : aussi vais-je revenir à mon Italien Mazotti et à ses vues obscènes sur le développement larvaire des termites tropicaux.

Je me retournai : j’eus l’impression qu’un léger brouillard gras flottait autour de la chaise.

– Tout de même !... insistai-je.

– Le premier devoir du citoyen respectueux des lois, déclara avec force le Pr Challenger, est d’empêcher le crime. Ai-je fait autre chose ? En voilà assez Malone ! Assez bavardé sur ce thème ! Des affaires plus importantes me réclament !

Je me rappelais vaguement avoir entendu mon ami Edward Malone, de la *Gazette*, parler du Pr Challenger, en compagnie duquel il avait vécu quelques aventures assez remarquables. Mais je suis tellement accaparé par mon métier, et ma firme est si submergée de commandes qu'en dehors de ce qui touche à mes intérêts personnels je sais mal ce qui se passe dans le monde. En gros, j'avais gardé de Challenger l'image caricaturale d'un génie sauvage, violent et sectaire. Je fus grandement surpris de recevoir de lui une lettre d'affaires, rédigée dans les termes suivants :

*14 bis, Enmore Gardens,
Kensington.*

Monsieur,

J'ai l'occasion de louer les services d'un expert en forages artésiens. Je ne vous dissimulerai pas que mon opinion sur les experts n'est pas très haute : j'ai maintes fois constaté qu'un homme qui, comme moi-même, est doté d'un cerveau bien agencé, dispose d'une largeur de vues plus grande et plus saine qu'un soi-disant spécialiste, lequel se cantonne dans l'exercice d'un savoir particulier. Néanmoins, je suis résolu à vous mettre à l'épreuve. En regardant la liste des autorités en puits artésiens, une certaine bizarrerie – absurdité, allais-je écrire – dans votre nom a retenu mon attention ; j'ai pris des renseignements, et il s'est trouvé que mon jeune ami, M. Edward Malone, vous connaissait. Je vous écris donc pour vous dire que je serais heureux d'avoir un entretien avec vous ; si vous répondez aux conditions requises – et celles que je requiers ne sont pas minces ! – il est possible que je vous confie une affaire extrêmement importante. Je ne puis vous donner plus de précisions sur l'affaire en question, sinon qu'elle est des plus secrètes ; nous en débattons verbalement. En conséquence, je vous prie de surseoir à tout nouvel engagement, et je compte que vous viendrez me voir à l'adresse ci-dessus vendredi prochain à dix heures et demie. Il y a un décrotoir et un paillason à la porte ; M Challenger est très pointilleuse à ce sujet.

Je demeure, Monsieur, tel que j'étais au début de cette épître.

George Edward Challenger.

Je tendis cette lettre à mon secrétaire, et il informa le professeur que M. Parfait Jones serait heureux de se trouver au rendez-vous. C'était une lettre d'affaires parfaitement civile, mais elle commençait par la phrase : « Nous avons bien reçu votre lettre, non datée... » Ce qui provoqua une deuxième missive du professeur ; son écriture ressemblait à un réseau de fils de fer barbelés.

Monsieur,

Je remarque que vous soulignez à des fins critiques que ma lettre n'était pas datée. Pourrais-je attirer votre attention sur le fait que, par une sorte de compensation d'un impôt monstrueux, notre gouvernement a l'habitude d'apposer une petite indication circulaire ou timbre sur

l'extérieur de l'enveloppe, ce qui notifie la date de la mise à la poste ? Si cette indication fait défaut ou si elle est illisible, adressez-vous aux autorités postales compétentes. En tout état de cause, je vous prierais de borner vos observations aux problèmes inhérents à l'affaire sur laquelle je vous consulte, et de mettre un terme à vos commentaires touchant la forme éventuelle de ma correspondance.

Il me parut évident que le professeur était fou. Avant de m'engager plus avant, je me rendis donc chez mon ami Malone, que je connaissais depuis le bon vieux temps où nous jouions ensemble au rugby dans l'équipe de Richmond. Il était aussi Irlandais et aussi gai que jamais ; il s'amusa fort de ma première échauffourée avec Challenger.

– Ce n'est rien du tout, mon vieux ! me dit-il. Quand tu auras été avec lui pendant cinq minutes, tu te sentiras quasi écorché vif. Pour ce qui est de se montrer désagréable, c'est le champion du monde !

– Et pourquoi le monde devrait-il l'endurer ?

– Mais il ne l'endure pas ! Si tu faisais le total des procès en diffamation, des bagarres, et des citations devant le tribunal de simple police...

– Citations pourquoi ?

– Pour coups et blessures. Dieu me pardonne, mais il irait volontiers jusqu'à te jeter du haut de l'escalier si tu manifestais un désaccord avec lui ! C'est l'homme des cavernes en veston. Je le vois très bien avec un gourdin dans une main et dans l'autre un morceau de silex très tranchant... Il y a des gens qui ne sont pas de leur siècle ; lui n'est pas de son millénaire. Il appartient à la période néolithique, ou par là...

– Et il est professeur !

– Voilà le merveilleux ! C'est le plus grand cerveau d'Europe, et au service de ce cerveau il emploie une force motrice capable de transformer tous ses rêves en réalités. Ses collègues le haïssent comme du poison, ils essaient de le freiner ou de lui mettre des bâtons dans les roues. Lui les ignore ; il fonce sur sa voie à toute vapeur.

Je réfléchis.

– Bien. Une chose au moins est claire : je ne veux rien avoir affaire avec lui. J'annule mon rendez-vous.

– Jamais de la vie. Tu le maintiens, au contraire ; et tu arriveras à l'heure... Que dis-je, à l'heure : à la minute ! Sinon, tu en entendas parler.

– Et pourquoi, s'il te plaît ?

– Écoute-moi. D’abord, ne prends pas trop au pied de la lettre ce que j’ai dit de mon vieux Challenger. Tous ceux qui l’approchent apprennent à l’aimer. C’est un vieil ours qui n’est pas méchant, crois-moi ! Je me rappelle comment il a porté sur son dos un bébé indien qui avait la variole pour le ramener au fleuve après avoir marché dans la brousse pendant cent cinquante kilomètres. Il est formidable en tout, de toutes les manières, comprends-tu ? Si tu es régulier avec lui, il ne te fera aucun mal.

– Je ne courrai pas ce risque.

– Ce serait stupide ! As-tu déjà entendu parler du mystère de Hengist Down... le forage d’un puits sur la côte sud ?

– Il s’agit d’une exploration secrète pour une exploitation de houille, si j’ai bien compris ?

Malone cligna de l’œil.

– Si tu veux ! Vois-tu, je suis dans les confidences du bonhomme ; je ne peux rien dire tant qu’il ne m’en donne pas l’autorisation. Mais je te dirai quand même ceci, qui a paru dans la presse. Un type, Betterton, qui a fait fortune dans le caoutchouc, a légué ses biens à Challenger il y a quelques années, sous la réserve que cet argent serait utilisé dans l’intérêt de la science. La somme est coquette : plusieurs millions de livres. Challenger a alors acheté un domaine dans le Sussex, à Hengist Down. C’était une terre sans valeur, à la lisière nord du pays de la craie ; il en a obtenu une grande étendue, qu’il a entourée de fils de fer et de grillages. Au milieu, il y avait un profond ravin, qu’il commença à faire creuser. Il annonça...

Malone cligna de l’œil encore une fois.

« Il annonça qu’il y avait du pétrole en Angleterre et qu’il entendait le prouver. Il construisit un petit village modèle qu’habita une colonie d’ouvriers bien payés qui ont tous juré de rester bouche cousue. Le ravin est protégé par des fils de fer et des grillages, comme tout le domaine ; sa surveillance est renforcée par des limiers féroces. Plusieurs journalistes ont déjà failli y perdre la vie, et je ne parle pas de leurs fonds de pantalons ! Ces chiens sont bien dressés... Il s’agit d’une entreprise colossale ; c’est la société de sir Thomas Morden qui en est chargée ; mais là encore tout le monde a promis de tenir sa langue. Il est vraisemblable que le moment est venu où un spécialiste de puits artésiens est nécessaire. Alors serais-tu assez idiot pour refuser un travail pareil ? Songe à l’intérêt qu’il représente, à l’expérience que tu acquerras. Et puis, il y aura un gros chèque au bout... Enfin tu te froteras à l’homme le plus extraordinaire que tu puisses jamais rencontrer !

Les arguments de Malone prévalurent et, vendredi matin, je pris la route d’Enmore Gardens. Je m’attachai si bien à être exact que j’arrivai devant la porte de Challenger vingt minutes trop tôt. J’attendais dans la rue quand je réalisai soudain que la Rolls-Royce arrêtée là, avec sa flèche en argent sur la portière, ne m’était pas inconnue : c’était sûrement la voiture de Jack Devonshire, le jeune associé de la grande société Morden. Je l’avais toujours pris pour le plus courtois des hommes, si bien que je fus profondément troublé lorsque tout à coup il apparut, levant les mains vers le ciel et suppliant avec une grande ferveur :

- Ô Seigneur ! jetez-le au diable ! Oh ! oui, au diable cet homme !
- Qu'est-ce qui ne va pas, Jack ? Vous me paraissez irrité ce matin !
- Hello ! Parfait ! Seriez-vous aussi dans ce job ?
- Il y a des chances.
- Eh bien ! ça vous fera le caractère !
- Plus que vous n'avez l'air de pouvoir le supporter, hein ?
- Oui. Le maître d'hôtel vient de me dire : « Le professeur m'a prié de vous avertir, monsieur, qu'il était occupé à présent à manger un œuf, et que si vous veniez à une heure plus convenable il vous recevrait volontiers. » Voilà ! J'ajoute que je m'étais déplacé pour rentrer dans quarante-deux mille livres qu'il nous doit.

J'eus un sifflement.

- Vous ne pouvez pas rentrer dans votre argent ?
- Oh ! si, pour l'argent, il est parfait. Je rends pleine justice à ce vieux gorille : pour l'argent, il a les mains ouvertes. Mais il paie quand ça lui plaît, comment ça lui plaît, et il se moque du monde. Cela dit, tentez votre chance : vous verrez bien ce qu'il vous arrivera !

Sur ces mots encourageants, il se mit au volant et démarra.

Je surveillai ma montre ; l'heure zéro sonna enfin.

J'ose dire que je suis du genre solide ; j'ai été finaliste de la compétition des poids moyens au Belsize Boxing Club. Mais jamais je ne m'étais présenté à un rendez-vous dans un tel état d'énervement. Il ne s'agissait pas d'une peur physique, car j'avais confiance dans mes moyens pour le cas où ce fou inspiré m'attaquerait. Il s'agissait d'autre chose : la crainte d'un scandale public et l'appréhension de rater une affaire lucrative. Toutefois, les choses étant toujours plus simples quand l'imagination cède le pas à l'action, je refermai brutalement le boîtier de ma montre et sonnai à la porte.

Un vieux maître d'hôtel au visage de bois m'ouvrit. Cet homme arborait une expression, ou une absence d'expression, qui donnait l'impression qu'il était tellement habitué aux secousses de l'existence que rien au monde ne pouvait plus l'étonner.

- Avez-vous rendez-vous, monsieur ?
- Certainement.

Il compulsait une liste qu'il tenait à la main.

– Votre nom, monsieur ?... D'accord, monsieur Parfait Jones... Dix heures trente. Dans l'ordre... Nous devons nous méfier, monsieur Jones, car les journalistes nous ennuient beaucoup. Le professeur, comme vous le savez peut-être, n'approuve pas la presse. Par ici, monsieur. Le Pr Challenger vous reçoit à l'instant.

Je fus donc introduit. Je crois que mon ami Ted Malone a beaucoup mieux décrit le personnage dans son *Monde perdu* que je ne saurais le faire ; je n'insisterai donc pas. Tout ce dont je pris conscience fut un énorme tronc d'homme derrière un bureau en acajou, une grande barbe noire taillée en bêche, et deux gros yeux gris à demi recouverts par des paupières qui retombaient insolemment. Sa tête massive était inclinée en arrière ; sa barbe pointait de l'avant ; il exhibait par toute sa personne une intolérance arrogante, insupportable. « Que diable me voulez-vous ? » Telle était la question qui se lisait dans son regard. Je posai ma carte sur la table.

– Ah ! oui, dit-il en la prenant et en la repoussant aussitôt comme si elle sentait mauvais. Bien sûr ! Vous êtes l'expert... soi-disant ! M. Jones. M. Parfait Jones. Vous pouvez rendre grâce à votre parrain, M. Jones, car c'est votre prénom qui a d'abord attiré mon attention.

– Je suis ici, professeur Challenger, pour une conversation d'affaires, et non pour discuter de mon prénom ! articulai-je avec toute la dignité dont j'étais capable.

– Mon Dieu, vous me paraissez bien susceptible ! Vos nerfs sont dans un état d'irritation accentuée, monsieur Jones. Il nous faudra marcher à pas feutrés quand nous aurons affaire ensemble, monsieur Jones !... Je vous en prie, asseyez-vous ! Et remettez-vous ! J'ai lu votre petite brochure sur la mise en valeur de la presqu'île du Sinaï. L'avez-vous écrite vous-même ?

– Naturellement, monsieur. Elle est signée de mon nom.

– D'accord ! D'accord ! Mais ça ne veut pas toujours dire grand-chose, n'est-ce pas ? Pourtant j'admets que pour une fois la réalité concorde avec les apparences. Le livre n'est pas exempt de mérites. Sous le style un peu terne percent quelques idées. Même, ici et là, des germes de pensée. Êtes-vous marié ?

– Non, monsieur. Je ne suis pas marié.

– Alors il y a des chances pour que vous gardiez un secret ?

– Si je vous promets de garder un secret, je tiendrai assurément ma parole !

– C'est vous qui le dites. Mon jeune ami Malone...

Il parlait de Ted comme s'il était un bambin de dix ans.

« Malone a bonne opinion de vous. Il m'a dit que je pouvais vous faire confiance. En vérité, cette confiance serait grande ; car je me trouve engagé maintenant dans l'une des plus grandes

expériences... je devrais dire : la plus grande expérience de l'histoire du monde ! Je vous demande d'y participer.

– J'en serai très honoré !

– C'est en effet un honneur. Je conviens que je n'aurais pas dû partager mes travaux avec quiconque, mais la nature gigantesque de l'entreprise exige les plus hauts talents techniques. À présent, monsieur Jones, puisque vous m'avez donné votre parole que vous garderez le secret, j'en arrive au point essentiel, qui est celui-ci : le monde sur lequel nous vivons est lui-même un organisme vivant, doté, comme je le crois, d'une circulation, d'une respiration et d'un système nerveux qui lui sont propres.

Sans aucun doute, je me trouvais en face d'un maboul.

« Je remarque, poursuivit-il, que votre cervelle a du mal à assimiler cette idée ; mais elle finira bien par la digérer. Vous découvrirez par exemple à quel point une lande de bruyère ressemble à la partie velue d'un animal géant. La nature procède souvent par analogies. Puis vous considérerez les exhaussements et les tombées séculaires du sol, qui indiquent une lente respiration. Enfin vous noterez les trémoussements et les grattements qui apparaissent à nos perceptions lilliputiennes sous la forme de tremblements de terre et d'autres ébranlements.

– Mais les volcans ? demandai-je.

– Tut, tut ! Ils correspondent aux parties chaudes de notre corps.

Je me mis la cervelle en tire-bouchon pour tenter de trouver une réponse à ces assertions ridicules.

– La température ! m'écriai-je. N'est-il pas vrai qu'elle s'accroît rapidement lorsque l'on descend, et que le centre de la terre est de la chaleur liquide ?

Il balaya de la main cette objection.

– Vous devez probablement savoir, puisque l'enseignement primaire est obligatoire, que la terre est aplatie aux pôles. Ce qui signifie que le pôle est plus près du centre que n'importe quel autre point de la terre, et qu'il devrait donc être affecté par cette chaleur dont vous parlez. Il est notoire, bien sûr, que les conditions aux pôles sont tropicales, n'est-ce pas ?

– Première nouvelle !

– Naturellement. C'est le privilège du penseur original d'émettre des idées neuves, généralement mal accueillies par le vulgaire. Maintenant, monsieur, qu'est-ce que c'est que ça ?

– À première vue, c'est un oursin.

– Exactement ! s’exclama-t-il avec un air de surprise exagérée, comme s’il se trouvait devant un enfant qui aurait résolu contre toute attente un problème difficile. Un oursin !... Un échinoderme banal. La nature se répète dans beaucoup de formes sans regarder à la taille. L’échinoderme est un modèle, un prototype, du monde. Vous constatez qu’il est grossièrement rond, mais aplati aux pôles. Considérons donc le monde comme un gros oursin. Quelles sont vos objections ?

Mon objection principale était que ladite « considération » était trop absurde pour être discutée, mais je me gardai de l’exprimer. Je me ralliai à une affirmation moins définitive.

– Une créature vivante a besoin de se nourrir, dis-je. Où le monde pourrait-il satisfaire son gros ventre ?

– Un bon point ! Un excellent bon point ! lança le professeur d’un ton protecteur. Vous avez l’œil vif pour l’évident, mais vous êtes lent pour réaliser des imbrications plus subtiles... Comment le monde obtient-il sa nourriture ? Retournons-nous vers notre petit camarade l’échinoderme. L’eau qui l’entoure coule à travers les canaux de cette petite bête et lui fournit sa nourriture.

– Alors vous pensez que l’eau ?...

– Non, monsieur. Pas l’eau. L’éther. La terre broute circulairement dans les champs de l’espace ; pendant qu’elle se déplace, l’éther passe continuellement à travers son écorce et pourvoit à sa vitalité. Et il y a une quantité de petits mondes oursins qui font la même chose : Vénus, Mars, etc. Chacun de ces mondes possède son propre champ pour paître.

Cet homme était visiblement fou, mais non moins visiblement il n’y avait pas moyen de lui en faire convenir. Il prit mon silence pour une marque d’acquiescement, et il me sourit avec une bienveillance infinie.

« Nous progressons ! fit-il. La lumière commence à pénétrer. On est un peu ébloui au début, naturellement ; et puis on finit par s’y accoutumer. S’il vous plaît, accordez-moi encore toute votre attention, car j’ai encore deux ou trois observations à présenter au sujet de cette petite bête que je tiens dans ma main... Supposons que sur la coriace écorce extérieure de l’oursin quelques insectes infiniment petits rampent à sa surface ; l’oursin se rendrait-il compte de leur présence ?

– Non, vraisemblablement.

– Vous pouvez par conséquent imaginer facilement que la terre n’a pas la moindre idée de la manière dont elle est utilisée par l’espèce humaine. Elle ne se rend absolument pas compte de cette poussée champignonneuse de végétation et de l’évolution de ces minuscules animalcules qui se sont rassemblés sur elle au cours de ses voyages autour du soleil, tout comme les bernaches^{me} étaient récoltés sur les quilles des anciens bateaux. Tel est l’actuel état des faits : je me propose de le modifier.

Je le regardai avec ahurissement.

me Coquillage à cinq valves [Note ELG]

– Vous vous proposez de le modifier ? répétais-je.

– Je me propose de faire savoir à la terre qu’il existe au moins une personne, George Edward Challenger, qui sollicite son attention... qui, en vérité, insiste pour retenir son attention. C’est le premier avis de ce genre qu’elle a évidemment jamais reçu !

– Et comment, monsieur, vous y prendrez-vous ?

– Ah ! voilà où nous abordons notre affaire ! Vous avez mis le doigt dessus. De nouveau je vous prie de vous intéresser à cette petite bête. Sous sa croûte protectrice, elle est tout nerfs et toute sensibilité. N’est-il pas évident que si un animalcule parasite désirait attirer son attention, il creuserait un trou dans sa coquille afin de stimuler son appareil sensible ?

– C’est l’évidence même !

– Ou bien prenons l’exemple d’une puce ou d’un moustique qui explore la surface d’un corps humain. Nous pouvons très bien ne pas nous rendre compte de sa présence. Mais bientôt, quand l’insecte aura enfoncé sa trompe dans notre peau, qui est notre croûte, notre écorce, notre coquille, nous nous rappellerons sans plaisir que nous ne sommes pas seuls au monde. Mes projets commencent sans doute à s’éclairer pour vous ? La lumière luit dans les ténèbres...

– Grands dieux ! Vous vous proposez de creuser un puits à travers l’écorce terrestre ?

Il ferma les yeux sous l’effet d’un ineffable contentement de soi.

– Vous avez devant vous, dit-il, le premier homme qui aura percé cette corne épidermique. Je peux même parler au passé indéfini et dire : qui l’a percée.

– Vous l’avez percée ?

– Avec l’aide très efficace de Morden & Co. je crois pouvoir affirmer que je l’ai fait. Plusieurs années d’un travail sans interruption, de nuit comme de jour, effectué par des spécialistes qualifiés de la perceuse, du vilebrequin, du concasseur et de l’explosif nous ont enfin amenés au but.

– Vous ne voulez pas dire que vous avez traversé l’écorce ?

– Si vos expressions traduisent de l’émerveillement, je les tolère. Mais si elles traduisent de l’incrédulité...

– Pas du tout, monsieur ! Aucune incrédulité !

– Alors acceptez mes déclarations sans avoir l’air de les mettre en doute ! Nous avons traversé l’écorce. Elle avait une épaisseur de... exactement 13 200,988 mètres. En gros : 13 200 mètres. Au cours de notre percement, nous avons découvert – cela vous intéressera peut-être – des bancs

de houille : une fortune ! Ils nous permettront sans doute à la longue d'amortir les frais de toute l'entreprise. Notre difficulté principale a été les sources et jaillissements d'eau dans la craie inférieure et dans les sables de Hastings, mais nous l'avons surmontée. Nous en sommes au dernier stade ; et à ce stade, c'est M. Parfait Jones qui va jouer le rôle du moustique. Votre perforatrice pour puits artésiens prend la place de la trompe de l'insecte. Le cerveau a fait tout son travail. *Exit* le penseur ! Entre le technicien, le parfait ingénieur, avec sa verge de métal... Ai-je été assez clair ?

– Vous avez parlé de treize kilomètres ! m'écriai-je. Savez-vous, monsieur, que la limite pour le forage d'un puits artésien est approximativement de mille cinq cents mètres ? J'en connais un, en Haute-Silésie, qui a une profondeur de mille huit cent quatre-vingt-dix mètres, mais il est considéré comme une réussite miraculeuse.

– Vous ne m'avez pas compris, monsieur Parfait. De deux choses l'une : ou bien mes explications n'ont pas été claires, ou bien votre intelligence est rétive... Je n'hésite pas ! Je sais parfaitement quelles sont les limites de forage pour les puits artésiens, et il est peu vraisemblable que j'aurais dépensé des millions de livres pour ce tunnel colossal si un forage d'un mètre avait suffi. Tout ce que je vous demande, c'est d'avoir une perforatrice en état, avec une pointe aussi affilée que possible, qui n'ait pas plus de trente mètres de long, et qui soit actionnée électriquement. Un système ordinaire de percussion déclenché par un poids répondra à tous les besoins.

– Pourquoi électriquement ?

– Je suis ici, monsieur Jones, pour donner des ordres et non des raisons. Avant que nous en ayons terminé, il peut arriver... C'est une éventualité !... Que votre vie dépende justement du fait que cette perforatrice sera mue à distance par un moteur électrique. Cet aménagement, j'imagine, est dans vos cordes ?

– Certainement.

– Alors, préparez-le. L'affaire n'en est pas encore au point qu'elle exige votre présence immédiatement, mais c'est immédiatement que vous devez vous préparer... à être prêt. Je n'ai rien d'autre à vous dire.

– Mais il est essentiel, m'insurgeai-je, que vous me renseigniez au moins sur le sol que cette perforatrice doit attaquer. Sable, argile, craie ?... Pour chaque sol, il faut un traitement différent !

– Baptisons-le compote, dit Challenger. Oui, supposons pour l'instant que vous ayez à enfoncer votre pointe dans de la compote... Bon ! Maintenant, monsieur Jones, j'ai quelques affaires d'importance qui requièrent ma liberté d'esprit ; aussi je vous souhaite le bonjour. Vous pouvez établir un contrat en règle, plus un devis, à l'intention de ma direction des travaux.

Je m'inclinai et je me dirigeai vers la porte. Mais au moment de sortir, ma curiosité fut la plus forte. Déjà il était en train d'écrire furieusement avec une plume d'oie qui gémissait sur le papier ; il me regarda, quand je l'interrompis, avec mécontentement.

– Monsieur... ?

– Eh bien ! monsieur, je vous croyais parti ?

– Je désirais seulement vous demander, monsieur, quel peut être le but d'une tentative aussi extraordinaire.

– Allez-vous-en ! Allez-vous-en, monsieur ! s'écria-t-il. Élevez donc votre esprit au-dessus des nécessités mercantiles et utilitaires du commerce ! Secouez vos conceptions mesquines des affaires ! La science exige du savoir. Laissez le savoir nous conduire où il l'entend ; encore faut-il que nous l'ayons ! Savoir une fois pour toutes qui nous sommes, pourquoi nous sommes, où nous sommes, n'est-ce pas là la plus grande des aspirations humaines ? Allez-vous-en, monsieur ! Allez-vous-en !

Il pencha à nouveau sa grosse tête noire au-dessus de ses papiers, et elle se fondit dans sa barbe. La plume d'oie gémit plus âprement que jamais. Alors je quittai cet homme extraordinaire la tête pleine d'un tourbillon de pensées. J'étais maintenant son associé.

Quand je rentrais à mon bureau, Ted Malone m'attendait : un large sourire en disait long sur la joie qu'il espérait tirer de mes confidences.

– Alors ? cria-t-il dès qu'il me vit. Rien de grave ? Pas de bagarre ? Pas de voies de fait ? Tu as dû le manier avec beaucoup de tact ! Qu'est-ce que tu penses de mon vieux bonhomme ?

– Il est l'homme le plus exaspérant, le plus insolant, le plus sectaire, le plus infatué que j'aie jamais rencontré. Mais...

– Voilà ! s'exclama Malone. Tous, nous en sommes arrivés à ces « mais... » Naturellement, il est tout ce que tu as dit, et même un peu plus. Mais on sent que c'est un homme si formidable, qu'il ne saurait être mesuré à notre échelle. Et il nous faut supporter de lui ce que nous ne supporterions jamais d'aucun autre mortel. Est-ce vrai, oui ou non ?

– Ma foi, je ne le connais pas encore suffisamment pour te répondre. Toutefois, j'admets qu'il n'est pas qu'un simple mégalomane brutal. Et si ce qu'il affirme est vrai, c'est certainement un champion de grande classe. Mais est-ce vrai ?

– Bien sûr ! Challenger déballe toujours la marchandise ! Maintenant, où en es-tu exactement ? T'a-t-il parlé de Hengist Down ?

– Oui, en gros.

– Écoute ! Tu peux m'en croire : c'est une affaire colossale ! Colossale dans sa conception. Colossale dans la réalisation ! Il hait les journalistes, mais il me fait confiance parce qu'il sait que je ne publierai rien sans son autorisation. Il a ses plans. J'en connais quelques-uns, sinon tous. C'est un cerveau si profond qu'on n'est jamais sûr d'en avoir touché le fond. De toute

manière, j'en sais assez pour t'assurer que Hengist Down constitue un projet pratique, en voie d'achèvement. Je ne puis te donner qu'un conseil : attends les événements, et, entre-temps tiens-toi prêt ! Tu auras bientôt de ses nouvelles, soit par lui soit par moi.

De fait, ce fut Malone qui m'apporta des nouvelles. Quelques semaines plus tard, il arriva de bonne heure à mon bureau pour me transmettre un message.

– Je viens de chez Challenger, me dit-il.

– Tu ressembles au poisson pilote du requin...

– Je suis fier de travailler avec lui ! Réellement, ce type est sensationnel. Il a tout fait marcher au poil... Aujourd'hui, tu entres en scène. Il est à la veille de lever le rideau.

– Mon vieux, je ne le croirai que quand je l'aurai vu ! Mais tout est prêt ; le matériel complet est rassemblé sur un camion. Je suis en mesure de démarrer à n'importe quel moment.

– Tout de suite ! Je te l'ai dépeint comme un type formidable pour l'énergie et la ponctualité : ne me démens pas ! En attendant, descends avec moi par le train : je te donnerai une idée de ce que tu auras à faire.

C'était une adorable matinée de printemps : le 22 mai, pour être précis. Et le voyage que je fis me transporta en un lieu qu'il n'est pas excessif de qualifier d'historique. En route, Malone me remit une note de Challenger, qui contenait ses instructions.

Monsieur,

Dès votre arrivée à Hengist Down, vous vous mettrez à la disposition de M. Barforth, l'ingénieur en chef, qui est en possession de mes plans. Mon jeune ami Malone, porteur de ce pli, sera aussi en rapport avec moi et m'évitera sans doute tout contact personnel. Nous avons procédé à diverses expériences dans le puits, à 13 000 mètres et au-delà ; les phénomènes que nous avons rencontrés confirment pleinement mes vues quant à la nature d'un corps planétaire. Toutefois, j'ai besoin de quelques preuves plus sensationnelles encore pour espérer impressionner l'intelligence léthargique du monde scientifique moderne. Ce sont ces preuves que vous êtes destiné à apporter ; elles témoigneront. Quand vous descendrez par les ascenseurs, vous observerez – je vous présume muni de cette rare faculté qui s'appelle l'observation – que vous traversez successivement des couches de craie secondaires, des gisements houillers, des traces de dévonien et de cambrien, et enfin du granit à travers lequel passe la plus grande partie de notre tunnel. Le fond est maintenant recouvert de toile goudronnée à laquelle je vous prierai de ne pas toucher, car toute approche maladroite du derme de la terre risquerait d'entraîner des effets prématurés. Selon mes instructions, deux grosses poutres ont été posées en travers du puits à six mètres au-dessus du fond, avec un espace entre elles. Cet espace jouera le rôle d'étrier de serrage pour soutenir votre tube artésien. Quinze mètres de pointe suffiront ; six mètres descendront sous les poutres, de telle sorte que son extrémité arrive presque au niveau de la toile goudronnée. Si vous aimez la vie, ne l'enfonchez pas plus loin. Il vous restera neuf mètres qui monteront en l'air dans le puits. Quand

vous déclencherez la manœuvre, il faut que douze mètres de votre pointe s'enterrent dans la substance de la terre. Cette substance étant très lisse et douce, je pense que vous n'aurez pas besoin de force motrice, et que le simple jeu du tube, en vertu de son propre poids, permettra de traverser la couche que nous avons mise à jour. Ces instructions suffiraient pour une intelligence ordinaire. Mais je doute fort que vous vous en contentiez. Pour le cas où vous aimeriez avoir d'autres éclaircissements, faites-moi transmettre vos questions par l'intermédiaire de notre jeune ami Malone.

George Edward Challenger.

On imaginera facilement que lorsque nous arrivâmes à la gare de Sorrington, proche de la base septentrionale de South Downs, j'étais dans un état de tension nerveuse considérable. Une voiture rongée par les intempéries nous attendait et nous cahota pendant une dizaine de kilomètres sur des voies secondaires et des chemins qui, malgré l'isolement du pays, abondaient en ornières et en autres symptômes d'une circulation intense autant que lourde. Un camion en pièces détachées gisait dans l'herbe, comme pour indiquer que la route n'était pas goûtée de tout le monde. À un autre endroit, les valves et les pistons d'une pompe hydraulique se profilèrent dans leur rouille au-dessus d'un bouquet d'ajoncs.

– Du travail Challenger ! dit Malone en souriant. On a prétendu que cette machine empiétait de quelques centimètres hors du domaine ; alors il l'a flanquée sur le côté.

– Avec un procès à la suite, sans doute ?

– Un procès ! Mon vieux, nous devrions avoir un tribunal rien que pour nous ! Nous suffirions à occuper un juge toute l'année. Et le gouvernement aussi ! Notre vieux diable ne se soucie de personne. Le roi contre George Challenger, et George Challenger contre le roi, une fameuse valse d'un tribunal à un autre ! Nous voici arrivés. Ça va, Jenkins, vous pouvez nous laisser entrer !

Un énorme gardien, avec une oreille remarquablement en chou-fleur, inspectait la voiture d'un air soupçonneux. Il se détendit et salua quand il reconnut mon camarade.

– Très bien, monsieur Malone. Je croyais que c'était l'American Associated Press !

– Ah ! ils sont encore en chasse, hein ?

– Eux aujourd'hui. Et hier, le *Times*. Oh ! ils s'activent proprement ! Regardez ça !...

Il montra un point éloigné sur la ligne de l'horizon.

– Vous voyez ce reflet ? C'est le télescope du *Chicago Daily News*. Oui, ils nous talonnent de près, à présent ! Je les ai vus tous en rang, comme des corbeaux, le long de ces balises-là.

– Pauvre presse ! soupira Malone, quand nous franchîmes le seuil d’une porte formidablement défendue par des fils de fer barbelés. Je suis journaliste moi-même ; je devine ce que pensent les confrères !

À cet instant, nous entendîmes une sorte de bêlement plaintif derrière nous.

– Malone ! Ted Malone !...

Cet appel émanait d’un grassouillet qui venait d’arriver sur une bicyclette à moteur et qui se débattait sous la poigne herculéenne du gardien.

– Voyons, laissez-moi ! criait-il. Bas les pattes ! Malone, dites à votre gorille de me laisser tranquille !

– Laissez-le, Jenkins ! C’est l’un de mes amis, dit Malone. Alors, vieille outre, qu’est-ce qui se passe ? Qu’est-ce que vous venez faire par ici ? Fleet Street est votre chasse gardée : pas les déserts du Sussex !

– Vous savez très bien pourquoi je suis là, répondit notre visiteur. Il faut que j’écrive un papier sur Hengist Down ; je ne peux pas rentrer à Londres sans de la bonne copie !

– Désolé, Roy ! Mais vous n’obtiendrez rien ici. Il vous faudra demeurer de l’autre côté des barbelés. Si vous voulez en savoir davantage, allez voir le Pr Challenger, et demandez-lui un permis de visite.

– J’y suis allé ! dit tristement le journaliste. J’y suis allé ce matin, Ted !

– Alors, qu’est-ce qu’il vous a dit ?

– Il m’a dit qu’il allait me faire passer par la fenêtre.

Malone éclata de rire.

– Et qu’est-ce que vous avez dit, vous ?

– J’ai dit : « Pourquoi pas par la porte ! » Et je me suis défilé par la porte justement, au moment précis où il allait manifester sa préférence pour la fenêtre. Ce n’était pas l’heure de discuter avec lui. Alors je suis venu sur place. Dites, Malone, avec ce taureau assyrien barbu à Londres et ce Thug ici qui m’a déchiré un col tout propre en Celluloïd, vous avez de drôles de fréquentations !

– Écoutez, Roy : je ne peux rien faire pour vous ! Je le ferais si je pouvais. Dans Fleet Street, vous avez la réputation d’un homme qui n’a jamais été battu ; mais cette fois-ci, vous touchez des deux épaules. Rentrez à votre journal. Aussitôt que mon vieux bonhomme m’y autorisera, je vous ferai signe : dans quelques jours.

– Aucune chance de pénétrer ?

– Pas l’ombre d’une chance !

– Avec de l’argent !

– Vous devriez en savoir assez pour ne pas me poser une question semblable !

– On m’a dit qu’il s’agissait d’un raccourci pour aller en Nouvelle-Zélande...

– Le raccourci sera pour l’hôpital si vous pénétrez, Roy. Allons, bonsoir ! Nous avons à travailler maintenant...

« C’était Roy Perkins, le correspondant de guerre, ajouta Malone, quand nous eûmes franchi l’enceinte fortifiée. Nous avons fait pièce à sa réputation, car il est imbattable. Sa petite figure poupine innocente lui permet de passer partout. Jadis nous appartenions à la même équipe... Tenez...

Il désigna un rassemblement de coquets bungalows à toits rouges.

– ...voilà la caserne des hommes. Challenger a réuni un splendide échantillonnage de travailleurs spécialisés qui touchent de gros sursalaires. Il faut qu’ils soient célibataires, qu’ils ne boivent pas d’alcool, et qu’ils soient fidèles à leur serment de discrétion. Jusqu’ici je ne crois pas qu’il y ait eu une faille. Voilà leur terrain de football. Cette maison isolée est leur bibliothèque avec une salle de jeux. Oh ! je vous en donne ma parole, le vieux Challenger est un organisateur ! Voici M. Barforth, l’ingénieur en chef.

Un homme filiforme, mélancolique, long comme un jour sans pain, largement pourvu de rides creusées par l’anxiété, était venu à notre rencontre.

– Je suppose que vous êtes l’ingénieur en puits artésiens, prononça-t-il d’une voix lugubre. On m’avait dit de vous attendre. Je suis heureux que vous soyez là, car je n’ai pas besoin de vous dire que les responsabilités qui m’incombent me portent sur les nerfs. Nous travaillons loin, et je ne sais jamais si c’est un jaillissement d’eau crayeuse, ou un gisement de charbon, ou une giclée de pétrole, ou les flammes de l’enfer qui vont apparaître. Jusqu’à présent, nous avons évité l’enfer ; mais peut-être nous le découvrirez-vous ?

– Fait-il très chaud en bas ?

– Ma foi, il fait chaud ! Pas moyen de dire le contraire. Et pourtant il ne fait peut-être pas si chaud que la pression barométrique et le confinement de l’espace ne le laisseraient supposer. Bien entendu, ne parlons pas de la ventilation : elle est abominable. Nous amenons de l’air, mais des équipes de deux heures sont un maximum ; et avec des gars pleins de bonne volonté ! Le professeur est descendu hier, il a été très satisfait. Joignez-vous à nous pour déjeuner ; après quoi vous verrez par vous-même.

Le repas fut frugal et bousculé. Ensuite l'ingénieur en chef nous fit les honneurs, avec une assiduité amoureuse, du matériel entassé dans le bâtiment des machines, et il n'oublia aucun des tas de ferraille dont l'herbe était jalonnée tout autour. Sur un côté, il y avait une énorme pelle hydraulique démontée, qui avait servi aux premières excavations. Puis une grande machine actionnait une cordelette d'acier à laquelle étaient accrochés des plateaux qui remontaient les débris du fond du puits. Dans la station génératrice, plusieurs turbines d'une grande puissance tournant à cent quarante révolutions par minute gouvernaient des accumulateurs hydrauliques qui développaient une pression de sept cents kilos par pouce carré, conduite par des tuyaux de sept centimètres descendant jusqu'au fond du puits, et actionnant quatre perceuses de roc à couteaux évidés. Attenant à la station génératrice, une centrale électrique fournissait la force nécessaire à une très grosse installation d'éclairage. Ensuite venait une turbine supplémentaire de deux cents CV qui actionnait un ventilateur de trois mètres, lequel expédiait de l'air à travers un tube de trente centimètres jusqu'au bas de l'ouvrage. Toutes ces merveilles me furent montrées avec accompagnement d'explications techniques par leur technicien, lequel commençait à m'assommer comme j'assomme peut-être le lecteur. Une interruption heureuse se produisit, j'entendis un rugissement de roues, et je me réjouis de voir mon trois tonnes roulant et virant sur l'herbe, chargé jusqu'au bord de mes instruments et de sections de tubes, et convoyant mon conducteur de travaux, Peters, ainsi qu'un apprenti au visage barbouillé. Tous deux se mirent immédiatement à l'œuvre, ils commencèrent par décharger mon matériel. Je les abandonnai pour me diriger avec Malone et l'ingénieur vers le puits.

C'était quelque chose d'étonnant, bien plus vaste que tout ce que j'avais imaginé. La halde¹⁶, qui s'entassait par milliers de tonnes, formait un immense fer à cheval autour de l'ouverture. Dans la concavité de ce fer à cheval s'élevait un véritable hérisson de piliers en acier et de roues d'où étaient actionnés les pompes et les ascenseurs. Ils étaient reliés avec le bâtiment des commandes qui était au centre du fer à cheval. Et puis il y avait la gueule ouverte du puits ; une fosse immense bâillait : son diamètre atteignait dix ou douze mètres ; elle était ceinturée et coiffée de maçonnerie et de ciment. Lorsque je me tordis le cou pour plonger mon regard dans ce gouffre terrifiant dont on m'avait affirmé qu'il avait treize kilomètres de profondeur, mon cerveau chancela sous la pensée de ce que cela représentait. La lumière du soleil éclairait cette gueule en diagonale : je ne distinguais sur quelques centaines de mètres que de la craie blanche, renforcée ici et là par de la maçonnerie lorsque la surface avait paru instable. En regardant de tous mes yeux, j'aperçus au loin, très loin dans l'obscurité, une minuscule tache de lumière, la plus petite tache possible, mais qui se détachait nettement sur le fond noir comme de l'encre.

– Qu'est-ce que c'est que cette lumière ? demandai-je.

Malone se pencha par-dessus le parapet.

– C'est l'une des cages qui remonte, répondit-il. Assez sensationnel, n'est-ce pas ? Elle est à un ou deux kilomètres de nous, et cette petite lueur est une puissante lampe à arc. La cage est rapide ; dans quelques minutes elle sera ici.

16 Ensemble des déchets extraits résultant de l'extraction du minerai [Note ELG].

Effectivement, la lueur devint de plus en plus grosse, et pour finir elle illumina tout le puits de sa radiation argentée ; je dus même détourner les yeux pour ne pas être ébloui. La cage d'acier s'arrêta devant le palier ; quatre hommes en sortirent et passèrent devant nous.

« Ils sont presque tous à l'intérieur, m'expliqua Malone. Ce n'est pas une plaisanterie de travailler deux heures à une telle profondeur !... Bon, je vois qu'une partie de ton matériel est déchargée. La meilleure chose à faire est de descendre : tu jugeras de la situation par toi-même.

Le bâtiment des machines possédait une annexe où il me conduisit. Au mur étaient suspendus plusieurs costumes amples en tussor extraléger. Je fis comme Malone, je me déshabillai complètement et j'enfilai l'un de ces costumes, plus une paire de sandales à semelle caoutchoutée. Malone, ayant fini avant moi, quitta la pièce. Une minute plus tard, j'entendis un bruit qui ressemblait à celui qu'auraient fait dix chiens furieux en train de se déchirer. Je me précipitai pour découvrir Malone roulant à terre et serrant la gorge de l'apprenti qui devait aider à fixer mon tubage artésien. Il essayait de lui arracher un objet auquel l'autre s'accrochait désespérément. Mais Malone, trop fort pour lui, s'empara de l'objet et le piétina jusqu'à ce qu'il fût réduit en miettes. Ce fut alors que je vis que c'était un appareil photographique. Mon apprenti au visage barbouillé se releva péniblement.

– Le diable vous emporte, Ted Malone ! gémit-il. C'était un nouvel appareil qui valait au moins dix guinées !

– Impossible d'agir autrement, Roy ! Vous aviez pris des photos. Il ne me restait plus qu'une chose à faire !

– Comment avez-vous pu vous débrouiller pour vous trouver mêlé à mon matériel ? interrogeai-je avec une vertueuse indignation.

Le coquin cligna de l'œil et sourit à belles dents :

– Il y a toujours un moyen de se débrouiller ! dit-il. Mais ne vous en prenez pas à votre conducteur de travaux. Il a cru qu'il s'agissait d'une farce, j'ai changé de vêtements avec votre apprenti, et je suis entré.

– Et maintenant vous allez sortir ! dit Malone. Pas la peine de discuter, Roy. Si Challenger était ici, il lâcherait les limiers à vos trousses. Je connais les exigences du métier et je ne serai pas méchant, mais ici je suis un chien de garde : je suis capable de mordre autant que d'aboyer. Allez ! Fichez le camp !

C'est ainsi que fut expulsé notre trop entreprenant visiteur. Le public comprendra enfin la genèse du merveilleux article sur quatre colonnes intitulé : *Le Rêve fou d'un savant*, avec comme sous-titre : « Droit vers l'Australie », qui parut dans l'*Adviser* quelques jours plus tard. (Article qui amena Challenger au bord de l'apoplexie, et le directeur du journal à accorder l'entretien le plus désagréable et le plus dangereux de sa vie.) Il s'agissait du récit, un peu trop haut en couleur, des aventures de Roy Perkins, « notre réputé correspondant de guerre », et il contenait des phrases telles que « ce taureau hirsute d'Enmore Gardens », « une enceinte fortifiée gardée par des

barbelés, des professionnels du catch, et des limiers assoiffés de sang », et ce passage : « Je fus expulsé de l'entrée du tunnel anglo-australien par deux brutes ; la plus sauvage était l'un de ces maîtres Jacques que je connaissais de vue comme l'un des écumeurs de ma profession ; l'autre, figure sinistre vêtue d'un costume pour les tropiques, posait comme ingénieur en puits artésiens alors qu'il semblait être venu tout droit de Whitechapel. » Nous ayant ainsi étiquetés, le coquin publiait une description précise de l'entrée de la fosse et d'une excavation en zigzag par laquelle les funiculaires creusaient leur chemin sous la terre. Le seul inconvénient pratique de cet article fut qu'il accrut sensiblement le nombre des badauds qui s'asseyaient sur les South Downs pour guetter les événements. Le jour arriva où ils se produisirent : ce jour-là, les badauds auraient bien voulu être ailleurs !

Mon conducteur de travaux et son faux apprenti avaient déchargé le matériel. Mais Malone insista pour que nous n'y touchions pas et que nous descendions sans plus attendre. Nous entrâmes donc dans la cage et, en compagnie de l'ingénieur en chef, nous nous enfonçâmes dans les entrailles de la terre. Il y avait toute une succession d'ascenseurs automatiques, chacun disposant de son propre poste de commande creusé sur le flanc de l'excavation. Ils fonctionnaient avec une grande vitesse. L'impression, quand on était dedans, s'apparentait davantage à celle que l'on ressent dans un railway vertical que celle que procure le respectable ascenseur anglais.

Comme la cage était à claire-voie et très éclairée, nous avions un excellent aperçu des diverses strates que nous traversions. Je les identifiai toutes. Par endroits, de la maçonnerie avait étayé les flancs ; mais dans son ensemble le puits tenait admirablement tel qu'il avait été creusé. On ne pouvait que s'émerveiller du travail gigantesque et de l'habileté technique de l'entreprise. Sous les gisements houillers, j'observai des couches mêlées qui avaient l'aspect de béton ; puis nous tombâmes dans un granit primitif où les cristaux de quartz étincelaient et scintillaient comme si ces sombres murailles étaient parsemées d'une poussière de diamants. Nous descendions... Nous descendions toujours, plus bas à présent, jusqu'à un niveau jamais atteint par un mortel. Les rocs archaïques prenaient des teintes merveilleusement variées. D'étage en étage, et d'ascenseur en ascenseur, l'air se raréfiait et devenait plus chaud ; nos légers costumes de tussor devinrent intolérables : sur notre peau la sueur coulait en ruisselets jusque dans nos sandales. Enfin, au moment où je pensais que je ne pourrais pas supporter pire, le dernier ascenseur s'arrêta, et nous avançâmes sur une plate-forme circulaire qui avait été taillée dans le roc. Je remarquai que Malone jetait un regard soupçonneux sur les murailles qui nous entouraient. Si je ne l'avais pas connu comme l'un des hommes les plus braves de cette terre, j'aurais dit qu'il avait les nerfs à fleur de peau.

– Drôle de truc ! murmura l'ingénieur en chef en passant une main sur le roc.

Il porta ensuite cette même main devant la lampe : elle brillait d'une sorte d'écume limoneuse. Il ajouta :

– Ici en bas, il y a eu des frémissements, des tremblements. Je ne sais pas à quelle matière nous avons affaire. Le professeur a l'air content. Mais pour moi, c'est tout nouveau.

– Je dois dire que j’ai vu ce mur presque ébranlé, déclara Malone. La dernière fois que j’étais descendu ici, nous avons assujéti ces deux poutres pour votre perforatrice ; quand nous avons taillé dedans pour les étais, il tressaillait à chaque coup. Vue de notre bonne ville solide de Londres, la théorie du vieux bonhomme paraissait absurde ; mais ici, par treize kilomètres de fond, je n’en suis pas si sûr !

– Si vous voyiez ce que recouvre la toile goudronnée, vous en seriez encore moins sûr ! dit l’ingénieur. Tout le roc, dans cette partie inférieure, se coupe comme du fromage ; quand nous l’avons traversé, nous sommes tombés sur une nouvelle formation qui ne ressemblait à rien sur la terre. Et le professeur nous a crié : « Recouvrez ! Recouvrez-moi ça avec la toile goudronnée ! » Alors nous l’avons recouvert, et voilà !

– On ne pourrait pas jeter un coup d’œil ?

Une expression de terreur passa sur le visage lugubre de l’ingénieur.

– Désobéir au professeur, c’est grave ! répondit-il. Il est si malin, aussi, que vous ne savez jamais s’il ne va pas s’apercevoir de quelque chose... Enfin, risquons notre chance et jetons-y un œil !

Il tourna le réflecteur vers le bas : la toile goudronnée brillait sous la lumière. Puis il se pencha et, s’emparant d’une corde qui était attachée à un angle de cette couverture, il découvrit quatre ou cinq mètres carrés de la surface qu’elle dissimulait.

C’était un spectacle à la fois extraordinaire et terrifiant. Le sol consistait en une matière grisâtre, vitrifiée et luisante, qui se soulevait et retombait au rythme d’une palpitation lente. Les battements n’étaient pas directs ; ils donnaient l’impression d’une sorte d’ondulation qui se propageait sur la surface. Cette surface n’était pas entièrement homogène ; au-dessous vues, comme à travers un soupirail, il y avait des taches blanchâtres, des vacuoles qui variaient constamment en forme et en taille. Cloués sur place, nous considérâmes tous les trois ce spectacle extraordinaire.

– On dirait bien de la peau d’animal, hein ? chuchota Malone. Avec son oursin, le vieux bonhomme n’est peut-être pas si loin de la vérité !

– Seigneur, m’exclamai-je. Et il va falloir que je plonge un harpon dans cette bête ?

– Ce privilège te revient, mon fils ! déclara Malone. Et, triste à dire, à moins que je ne me dégonfle, j’aurai le redoutable honneur d’être à côté de toi quand tu t’exécuteras.

– Oui ? Eh bien ! pas moi ! fit l’ingénieur en chef avec décision.

Et il ajouta :

« Si le vieux insiste, je lui rends mon maroquin. Oh ! mon Dieu, regardez ça !

La surface grise se souleva brusquement, montant vers nous comme l'aurait fait une vague observée du haut d'une digue. Puis elle retomba, et ses battements se régularisèrent. Barforth laissa filer la corde et replaça la toile goudronnée : On aurait dit qu'elle savait que nous étions là ! balbutia-t-il.

– Pourquoi y a-t-il eu des remous dans notre direction ? Est-ce que ce ne serait pas un effet de la lumière ? s'enquit Malone.

– Et moi, maintenant, que dois-je faire ? demandai-je.

M. Barforth désigna les deux poutres qui traversaient la fosse juste au-dessous de l'ascenseur. Entre elles il y avait un espace de vingt-cinq centimètres.

– C'est l'idée du vieux bonhomme, dit-il. Je crois que j'aurais pu mieux les arranger, mais autant essayer de discuter avec un buffle furieux ! Il est plus facile et plus sûr de faire exactement ce qu'il veut. Son idée est que vous utilisiez votre pointe de quinze centimètres et que vous la fixiez d'une manière quelconque entre les deux poutres.

– Eh bien ! je ne pense pas qu'il y aura beaucoup de difficultés à cela, répondis-je. Le travail sera fait dans la journée.

Il s'agissait, on le devine, de l'expérience la plus étrange de ma vie. Et pourtant j'avais creusé des puits dans les cinq continents ! Comme le Pr Challenger avait insisté pour que le déclenchement fût mis en route à distance, et comme je commençais à me rendre compte que cette idée n'était pas totalement dénuée de bon sens, il me fallut mettre au point un dispositif de commande électrique : ce fut assez simple puisque la fosse était garnie de fils du haut en bas. Avec des précautions infinies, mon conducteur de travaux Peters et moi-même descendîmes nos sections de tubes, et nous les empilâmes sur la saillie rocheuse. Puis nous fîmes remonter légèrement le dernier ascenseur pour que nous ayons un peu plus d'espace. Comme nous avions l'intention d'utiliser le système par percussion, car il valait mieux ne pas se fier totalement à la pesanteur, nous suspendîmes notre poids de deux cents kilos à une poulie en dessous de l'ascenseur, et nous adaptâmes nos tubes qui se terminaient en V. Finalement, la corde ordonnant le jeu du poids fut fixée sur un flanc du puits de telle manière qu'une décharge électrique pût la lâcher.

C'était un travail délicat, et que la chaleur tropicale rendait difficile. Nous étions surtout obnubilés par l'impression qu'un faux pas ou la chute d'un outil sur la toile goudronnée provoquerait une catastrophe inconcevable. L'ambiance était dantesque. J'ai vu par intervalles, je l'affirme, un bizarre frémissement passer le long des murailles ; j'ai même senti quelque chose comme une vague pulsation quand j'y ai promené la main. Ni Peters ni moi n'éprouvâmes de regret à annoncer une dernière fois que nous étions prêts à remonter à la surface, et que nous désirions avertir M. Barforth que le Pr Challenger pourrait se livrer à son expérience dès qu'il le voudrait.

Oh ! nous n'eûmes pas longtemps à attendre ! Trois jours après l'achèvement de mon installation, je reçus ma convocation.

C'était un carton d'un format ordinaire : on aurait dit une invitation à une soirée. La rédaction était la suivante :

LE PROFESSEUR G. E. CHALLENGER

Membre de la Société royale

Docteur en médecine

Docteur ès sciences

Ex-président de l'Institut de zoologie, et titulaire de tellement de postes

et de décorations honorifiques que cette carte n'y suffirait pas.

sollicite la présente de

Monsieur Jones (célibataire)

à 11 heures 30, mardi 21 juin, pour assister à un remarquable triomphe de l'esprit sur la matière, à Hengist Down, Sussex.

Train spécial à la gare Victoria, 10 heures 5. Les invités paient plein tarif.

Après l'expérience, un lunch sera servi... ou ne sera pas servi, selon les circonstances.

Gare d'arrivée : Sorrington.

R. S. V. P. (et tout de suite, avec le nom en capitales), 14 bis, Enmore Gardens, S. W.

Malone avait reçu la même invitation. Il gloussait de joie en la lisant.

– C'est uniquement pour faire de l'épate qu'il nous l'a envoyée, me dit-il. De toute façon, il faut que nous soyons là, comme disait le bourreau à l'assassin. Mais crois-moi, tout Londres va en parler ! Où qu'il se trouve, le vieux bonhomme se fait toujours éclairer au néon !

Et le grand jour arriva. Personnellement, j'avais cru bien faire en allant passer en bas la nuit précédente pour m'assurer que tout était en ordre. Notre perforatrice était posée. Le poids était ajusté. Les contacts électriques pouvaient être déclenchés facilement. J'étais satisfait : la partie que j'avais assumée dans cette étrange expérience promettait d'être exécutée sans anicroche. Les commandes électriques étaient actionnées à cinq cents mètres environ de l'ouverture de la fosse, afin de réduire au minimum les risques de danger personnel. Quand l'aube se leva sur ce jour historique – un jour idéal de l'été anglais – je remontai à la surface à la fois rassuré et raffermi. Et j'escaladai une dune jusqu'à mi-hauteur, afin d'avoir une vue d'ensemble sur le théâtre de l'action.

Le monde entier semblait s'être déplacé pour se rendre à Hengist Down. Aussi loin que je pouvais voir, les routes étaient noires de gens. Sur les sentiers, les voitures cahotaient et dansaient : elles déchargeaient leurs passagers à la porte de l'enceinte fortifiée. Dans la plupart des cas, là s'arrêtait la progression des curieux. Une escouade puissante de gardiens incorruptibles veillait à l'entrée, et il n'y avait ni promesses, ni offres, ni dons qui pussent les séduire : seuls les porteurs de billets jaunes, affreusement jalouxés, obtenaient la permission d'aller plus loin. Les autres rejoignaient la foule immense qui était déjà rassemblée sur le flanc de la colline, et qui s'échelonnait jusqu'à la crête. On aurait dit Epsom le jour du derby. À l'intérieur de l'enceinte fortifiée, certaines zones avaient été entourées de barbelés, et les privilégiés qui y avaient accès étaient parqués dans les enclos qui leur avaient été réservés. Il y en avait un pour les pairs, un pour les députés de la Chambre des communes, un pour les savants célèbres de toutes nationalités – on reconnaissait Le Pelletier, de la Sorbonne, et le Dr Driesinger, de l'Académie de Berlin. Un enclos spécial, avec des sacs de terre et un toit en tôle ondulée, avait été réservé à trois membres de la famille royale.

À onze heures et quart, une file de chars à bancs amena de la gare les invités spéciaux, et je pénétrai dans l'enceinte fortifiée pour assister à leur réception. Le Pr Challenger se tenait debout, près de l'emplacement réservé aux gens de qualité. Il resplendissait dans sa redingote et son gilet blanc. Son haut-de-forme étincelait. Il affichait un air de bienveillance excessive, qui pouvait passer pour de l'insolence. Il était bouffi d'orgueil, de contentement de soi, de l'importance de soi. « Encore une victime du complexe de Jéhovah ! », écrivit un journaliste. Il aidait au besoin à diriger, voire à pousser ses invités vers leurs places. L'élite se trouvant enfin réunie, il se propulsa sur un tertre qui semblait avoir poussé là par hasard, et il regarda l'assistance de l'air du président qui s'attend à être salué par une salve d'applaudissements. Comme l'ovation ne vint pas, il se jeta à corps perdu dans son sujet. Sa voix tonnait jusqu'aux confins du domaine.

– Messieurs ! rugit-il. Cette fois-ci, je n'ai pas besoin de saluer les dames. Si je ne les ai pas invitées à venir ce matin avec nous, ce n'est pas, je vous l'affirme, parce que je n'apprécie pas leur présence. Je puis dire en effet que les relations entre leur sexe et moi ont toujours été excellentes des deux côtés, et même intimes... La raison vraie est que notre expérience comporte un petit élément de danger... pas suffisant toutefois pour justifier cet effroi que je lis sur nombre de visages. Les membres de la presse apprécieront, j'en suis sûr, que je leur aie réservé des places sur la halde qui surplombe le théâtre des opérations. Ils m'ont témoigné un intérêt que j'ai parfois du mal à distinguer de l'impertinence, aujourd'hui, au moins, ils ne pourront pas se plaindre de ne pas être aux premières loges. Si rien ne se produit, ce qui après tout est possible, j'aurai au moins fait de mon mieux pour eux. Si, par contre, quelque chose se produit, ils seront fort bien placés pour voir l'expérience et pour la relater. J'espère qu'en fin de compte ils se montreront dignes de la tâche qui les attend.

« Comme vous le comprendrez aisément, il est quasi impossible pour un homme de science d'expliquer à ce que je pourrais appeler, sans intention péjorative, le vulgaire troupeau, les motifs variés qui le poussent à agir. J'entends diverses interruptions malhonnêtes, et je demanderai au gentleman qui a des lunettes cerclées d'écaille de ne plus agiter son parapluie...

[Une voix : « Votre description de vos invités, monsieur, est des plus déplaisantes ! »]

– Oui, il est possible que ma phrase « le vulgaire troupeau » ait hérissé ce gentleman. Disons plutôt, si vous voulez, que mes auditeurs ne sont pas un troupeau banal. Nous ne nous querellerons pas pour des mots. J'allais dire, avant d'être interrompu par cette remarque inconvenante, que toute l'affaire est traitée en long et en large dans mon ouvrage à venir sur la terre, ouvrage que je peux dépeindre sans fausse modestie comme l'un des livres qui feront époque dans l'histoire du monde...

[Tollé général, et cris : « Passez aux faits ! Pourquoi sommes-nous ici ? Est-ce une plaisanterie ! »]

– J'allais vous donner tous éclaircissements souhaitables, mais si je suis de nouveau interrompu, je serai forcé de faire appel aux moyens propres à maintenir l'ordre et la décence, lesquels font cruellement défaut. La question, donc, est celle-ci : j'ai creusé un tunnel à travers l'écorce de cette terre, et je vais essayer un effet stimulant sur son enveloppe sensible. Cette opération délicate sera dirigée par deux de mes subordonnés, M. Parfait Jones, qui s'est spécialisé avec un style très personnel dans les puits artésiens, et M. Edward Malone, qui en cette occasion me représente. La substance sensible mise à nu sera piquée... Reste à savoir comment elle réagira. Si vous avez l'obligeance de prendre place, ces deux gentlemen vont descendre dans le puits et procéder aux derniers réglages. Puis je presserai le bouton électrique que vous voyez sur cette table, et l'expérience sera déclenchée.

Tout auditoire, après une harangue de Challenger, avait habituellement l'impression que, comme la terre, son épiderme protecteur avait été percé et que ses nerfs étaient à vif. Cette assemblée ne fit pas exception à la règle : il y eut un murmure nuancé de critique et de dédain quand elle prit place pour attendre. Challenger s'assit seul au sommet du tertre, avec une petite table à côté de lui. Sa barbe et sa crinière noire se soulevaient sous l'excitation. Il avait une allure formidable ! Mais ni Malone ni moi n'eûmes le loisir d'admirer la scène, car nous nous précipitâmes pour accomplir la tâche qui nous était impartie. Vingt minutes plus tard, nous étions au fond du puits, et nous avions retiré la toile goudronnée.

Sous nos yeux, le spectacle était stupéfiant. Par quelle bizarre télépathie cosmique la vieille planète semblait-elle deviner qu'une atteinte à sa liberté allait être commise ? La surface que nous avions découverte ressemblait à une théière en ébullition. De grandes bulles grises montaient et crevaient en crépitant. Les espaces d'air et les vacuoles sous la peau se séparaient puis se refusionnaient ensemble dans une activité fébrile. Les rides et les ondulations qui la traversaient étaient plus fortes, plus rapides. Un sombre fluide pourpre semblait battre dans les anastomoses sinueuses des canaux qui s'épandaient sous la surface. Le souffle de la vie était manifeste !... Une odeur lourde rendait l'air presque irrespirable pour des poumons humains.

Malone poussa un brusque cri :

– Mon Dieu, Jones ! Regarde par là !

Je regardai ; dans la seconde qui suivit, j'avais mis le contact et sauté dans l'ascenseur.

– Viens vite ! lui criai-je. C'est peut-être une course pour la vie !

Ce que nous avions vu était réellement alarmant. Toute la partie inférieure du puits, nous avait-il semblé, s'était mise à participer à cette activité croissante que nous avions observée au fond : par sympathie, les murailles étaient secouées de pulsations et de battements. Mais cette agitation se répercutait sur les trous où reposaient les poutres. La moindre rétraction un peu forte (c'était une question de centimètres) les ferait basculer. Si elles tombaient, la pointe de ma perforatrice s'enfoncerait évidemment dans la terre, tout à fait indépendamment du déclenchement électrique. Avant que cette éventualité se réalisât, il était vital pour Malone et pour moi d'être sortis de la fosse. Se trouver à treize mille mètres de fond sous la terre, avec le risque d'une terrible convulsion à tout instant, était une situation épouvantable. Sauvagement, nous fonçâmes vers la surface.

Pourrons-nous oublier jamais cette remontée cauchemardesque ? Les ascenseurs sifflaient et vrombissaient ; pourtant les minutes nous paraissaient des heures. Chaque fois que nous atteignions une plate-forme, nous sautions dessus, bondissions dans la cage voisine toute prête, actionnions le mécanisme, et volions plus haut. À travers l'acier grillagé, nous apercevions au loin le petit cercle de lumière qui indiquait la gueule du puits. Elle s'élargissait de plus en plus. Et puis elle devint un vrai cercle. Et puis nos yeux ravis distinguèrent la maçonnerie. Nous montions toujours... Enfin, fous de joie et le cœur plein de gratitude, nous nous échappâmes hors de notre prison et nous posâmes nos pieds sur l'herbe souillée du bord du tunnel. Il était temps ! Nous n'avions pas fait trente pas que, du fond des abîmes, mon aiguillon d'acier transperça un ganglion nerveux de notre vieille mère la terre. Instant historique !

Qu'est-ce qui arriva ? Ni Malone ni moi ne fûmes en état de le dire, car nous nous trouvâmes tous deux soulevés par un cyclone, balayés sur l'herbe, tournant et tournant sur nous-mêmes comme deux galets ronds sur de la glace. Au même moment, nos oreilles s'emplirent du plus horrible hurlement qui eût jamais été entendu. Personne, parmi des centaines qui s'essayèrent à décrire ce cri, n'y réussit tout à fait. C'était un mugissement dans lequel la douleur, la colère, la menace, et toute la majesté outragée de la nature se donnaient libre cours et se mêlaient dans un hurlement sinistre. Il dura une bonne minute : imaginez mille sirènes hurlant ensemble. La foule était paralysée. Le hurlement persistait avec fureur et férocité. L'air calme de l'été l'emporta et le retransmit. Il déferla ses échos le long de la côte. Il fut même entendu par nos voisins français de l'autre côté de la Manche. Aucun son dans l'histoire n'a jamais égalé la plainte de la terre meurtrie.

Hébétés, assourdis, nous eûmes conscience, Malone et moi, du choc et du bruit ; mais c'est par les autres spectateurs que nous apprîmes les détails de cette scène extraordinaire.

Des entrailles de la terre jaillirent d'abord les cages d'ascenseurs. Les autres machines se trouvant près des murailles échappèrent au souffle ; mais les solides planches des cages subirent de plein fouet la violence du courant ascendant. Quand plusieurs boulettes sont successivement introduites dans une sarbacane, elles jaillissent en ordre et séparément. Voilà ce que firent les quatorze cages d'ascenseurs : les unes après les autres, elles surgirent dans les airs, planèrent, décrivirent de glorieuses paraboles ; l'une d'elles tomba dans la mer près de la jetée de Worthing, une autre dans un champ aux environs de Chichester. Des spectateurs nous ont affirmé

qu'ils n'avaient jamais rien vu d'aussi extravagant que ces quatorze cages d'ascenseurs voguant sereinement dans le ciel bleu.

Puis vint le geyser, sous la forme d'un énorme jet d'une mélasse grossière qui avait la consistance du goudron, et qui grimpa jusqu'à six cents mètres. Un avion de reconnaissance, qui dessinait des cercles au-dessus de notre théâtre, fut pris de convulsions et dut procéder à un atterrissage forcé, le pilote et la machine étant complètement encrassés. Cette matière horrible, dont l'odeur s'avéra aussi infecte que pénétrante, était peut-être le sang de la planète ? À moins qu'elle n'eût été, comme l'a suggéré le Pr Driesinger et comme le soutient l'École de Berlin, une sécrétion protectrice, analogue à celle de la mouffette, et dont la nature aurait muni notre mère la terre pour la défendre contre des intrus dans le genre de Challenger. En tout cas, l'offenseur numéro un, assis sur son trône en haut du tertre, s'en tira sans une tache. En revanche, la presse, qui se trouvait dans la trajectoire de l'explosion, fut si maltraitée qu'aucun journaliste ne se hasarda de plusieurs semaines dans la bonne société. Ce souffle putride fut emporté par la brise vers le sud-ouest ; il descendit sur les pauvres gens qui avaient si longtemps attendu sur les dunes pour voir ce qui arriverait. Il n'y eut pas de décès. Et même aucune maison dans les environs n'eut à être abandonnée ; beaucoup conservèrent par contre un parfum tenace : il s'en trouve encore qui gardent entre leurs murs épais un souvenir plus ou moins vif de ce grand événement.

Puis le puits se combla et se referma. De même que la nature cicatrise lentement une plaie de bas en haut, de même la terre bouche avec une rapidité extrême les déchirures qui peuvent être faites à sa substance vitale. Un fracas épouvantable, interminable, éclata quand les parois du puits se rapprochèrent, le bruit commença par résonner dans les profondeurs, puis monta de plus en plus haut jusqu'à ce qu'un bang assourdissant annonçât que la maçonnerie qui bordait l'ouverture de la fosse s'était écrasée, soulevée, réduite en miettes ; au même moment, une secousse analogue à un petit tremblement de terre projeta la halde dans les airs ; elle retomba sous la forme d'une pyramide de vingt mètres de haut ; toutes sortes de débris s'élevaient ainsi sur l'endroit où la fosse avait été creusée. Non seulement l'expérience du Pr Challenger se trouvait terminée, mais ses vestiges avaient désormais disparu aux yeux des mortels. Si la Société royale n'avait pas érigé un obélisque à cet endroit, nos descendants seraient sans doute bien incapables de déterminer le lieu exact de cet exploit remarquable.

Ce fut alors le grand final. Pendant les minutes qui suivirent immédiatement tous ces phénomènes, un silence s'était établi dans un calme tendu : les spectateurs rassemblaient leurs esprits, essayaient de réaliser exactement ce qui était arrivé et comment c'était arrivé. Mais tout à coup la puissance de l'exploit, la hardiesse fantastique de sa conception, le génie qui avait présidé à son exécution leur apparurent. D'un seul mouvement incontrôlable, ils se tournèrent vers Challenger. De partout jaillirent des cris d'admiration. Et lui, sur son tertre, contemplait cet océan de visages levés dans sa direction, cette mer de mouchoirs agités en son honneur. Avec le recul, je le revois mieux que je ne le vis sur le moment. Il se leva de sa chaise, ses yeux étaient mi-clos, le sourire du mérite conscient rayonnait sur ses traits, il avait la main gauche sur la hanche, il enfonça la droite dans le croisement du gilet blanc. Cette image a été immortalisée, car j'entendais les déclics des caméras, on aurait dit des criquets dans un champ. Le soleil de juin l'auréolait de sa lumière dorée. Gravement, il s'inclina devant les quatre points cardinaux, lui, Challenger le supersavant, Challenger l'archi-pionnier, Challenger le premier homme de tous les hommes que notre mère la terre eût été forcée de connaître.

Un dernier mot. Il est notoire que l'effet de cette expérience a été universellement ressenti. Certes, nulle part en dehors du point précis où elle fut piquée, la planète blessée n'émit un hurlement pareil ! Mais par son comportement général elle se révéla une entité. Elle cria son indignation par toutes ses fissures, par tous ses volcans. Hekla gronda, mugit, et les Islandais redoutèrent un cataclysme. Le Vésuve se décapuchonna. L'Etna cracha d'énormes quantités de lave, et un procès de cinq cent mille liras de dommages et intérêts fut intenté contre Challenger devant les tribunaux italiens, car les vignobles en pâtirent. Même au Mexique et dans l'Amérique centrale la colère plutonienne se manifesta. La Méditerranée orientale retentit des grognements du Stromboli... De toute éternité, l'ambition des hommes est d'obliger le monde entier à parler d'eux.

Mais il appartenait à Challenger, et à lui seul, de faire hurler toute la terre.

Chapitre I – Tout autour de nous, des héroïsmes...

M. Hungerton, son père, n'avait pas de rival sur la terre pour le manque de tact. Imaginez un cacatoès duveteux, plumeux, malpropre, aimable certes, mais qui aurait centré le monde sur sa sottise personne. Si quelque chose avait pu m'éloigner de Gladys, ç'aurait été la perspective d'un pareil beau-père. Trois jours par semaine je venais aux Chesnuts, et il croyait dans le fond de son cœur que j'y étais attiré uniquement par le plaisir de sa société, surtout pour l'entendre discourir sur le bimétallisme ; il traitait ce sujet avec une autorité croissante.

Un soir, j'écoutais depuis plus d'une heure son ramage monotone : la mauvaise monnaie qui chasse la bonne, la valeur symbolique de l'argent, la dépréciation de la roupie, ce qu'il appelait le vrai taux des changes, tout y passait.

– Supposez, s'écria-t-il soudain avec une véhémence contenue, que l'on batte partout le rappel simultanément de toutes les dettes, et que soit exigé leur remboursement immédiat. Étant donné notre situation présente, que se produirait-il ?

J'eus le malheur de lui répondre par une vérité d'évidence : à savoir que je serais ruiné. Sur quoi il bondit de son fauteuil et me reprocha ma perpétuelle légèreté qui, dit-il, « rendait impossible toute discussion sérieuse ». Claquant la porte, il quitta la pièce ; d'ailleurs il avait à s'habiller pour une réunion maçonnique.

Enfin je me trouvais seul avec Gladys. Le moment fatal était arrivé ! Toute cette soirée j'avais éprouvé les sentiments alternés d'espoir et d'horreur du soldat qui attend le signal de l'attaque.

Elle était assise : son profil, fier, délicat, se détachait avec noblesse sur le rideau rouge. Qu'elle était belle ! Belle, mais inaccessible aussi, hélas ! Nous étions amis, très bons amis ; toutefois, je n'avais pu me hasarder avec elle au-delà d'une camaraderie comparable à celle qui m'aurait lié tout aussi bien avec l'un de mes confrères reporters à la *Daily Gazette* : une camaraderie parfaitement sincère, parfaitement amicale, parfaitement asexuée... Il est exact que tous mes instincts se hérissent devant les femmes qui se montrent trop sincères, trop aimables : de tels excès ne plaident jamais en faveur de l'homme qui en est l'objet. Lorsque s'ébauche d'un sexe à l'autre un vrai sentiment, la timidité et la réserve lui font cortège, par réaction contre la perverse Antiquité où l'amour allait trop souvent de pair avec la violence. Une tête baissée, le regard qui se détourne, la voix qui se meurt, des tressaillements, voilà les signes évidents d'une passion ! Et non des yeux hardis, ou un bavardage impudent. Je n'avais pas encore beaucoup vécu, mais cela je l'avais appris... à moins que je ne l'eusse hérité de cette mémoire de la race que nous appelons instinct.

Toutes les qualités de la femme s'épanouissaient en Gladys. Certains la jugeaient froide et dure, mais c'était trahison pure. Cette peau délicatement bronzée au teint presque oriental, ces cheveux noirs et brillants, ces grands yeux humides, ces lèvres charnues mais raffinées réunissaient tous les signes extérieurs d'un tempérament passionné. Pourtant, jusqu'ici j'avais été incapable de l'émouvoir. N'importe, quoi qu'il pût advenir, ce soir même j'irais jusqu'au bout ! Finies les hésitations ! Après tout, elle ne pourrait faire pis que de refuser ; et mieux valait être un amoureux éconduit qu'un frère agréé.

Mes pensées m'avaient conduit jusque-là, et j'allais rompre un silence long et pénible quand deux yeux noirs sévères me fixèrent, je vis alors le fier visage que j'aimais se contracter sous l'effet d'une réprobation souriante.

– Je crois deviner ce que vous êtes sur le point de me proposer, Ned, me dit-elle. Je souhaite que vous n'en fassiez rien, car l'actuel état de choses me plaît davantage.

J'approchai ma chaise.

– Voyons, comment savez-vous ce que j'étais sur le point de vous proposer ? demandai-je avec une admiration naïve.

– Comme si les femmes ne savaient pas toujours ! Une femme se laisse-t-elle jamais prendre au dépourvu ? Mais, Ned, notre amitié a été si bonne et si agréable ! Ce serait tellement dommage de la gâcher ! Ne trouvez-vous pas merveilleux qu'un jeune homme et une jeune fille puissent se parler aussi librement que nous l'avons fait ?

– Peut-être, Gladys. Mais, vous comprenez, je peux parler très librement aussi avec... avec un chef de gare !

Je me demande encore pourquoi cet honorable fonctionnaire s'introduisit dans notre débat, mais son immixtion provoqua un double éclat de rire.

– Et cela ne me satisfait pas le moins du monde, repris-je. Je veux mes bras autour de vous, votre tête sur ma poitrine et, Gladys, je veux...

Comme elle vit que j'allais passer à la démonstration de quelques-uns de mes vœux, elle se leva de sa chaise.

– Vous avez tout gâché, Ned ! me dit-elle. Tant que cette sorte de chose n'intervient pas, tout est si beau, si normal !... Quel malheur ! Pourquoi ne pouvez-vous pas garder votre sang-froid ?

– Cette sorte de chose, ce n'est pas moi qui l'ai inventée ! argumentai-je. C'est la nature. C'est l'amour.

– Hé bien ! si nous nous aimions tous deux, ce serait différent. Mais je n'ai jamais aimé !

– Mais vous devez aimer ! Vous, avec votre beauté, avec votre âme !... Gladys, vous êtes faite pour l'amour ! Vous devez aimer !

– Encore faut-il attendre que l'amour vienne...

– Mais pourquoi ne pouvez-vous pas m'aimer, Gladys ? Est-ce ma figure qui vous déplaît, ou quoi ?

Elle se contracta un peu. Elle étendit la main (dans quel gracieux mouvement !...) et l'appuya sur ma nuque pour contempler avec un sourire pensif le visage que je levais anxieusement vers elle.

– Non, ce n'est pas cela, dit-elle enfin. Vous n'êtes pas naturellement vaniteux : aussi puis-je vous certifier en toute sécurité que ce n'est pas cela. C'est... plus profond !

– Alors, mon caractère ?

Elle secoua la tête sévèrement, affirmativement.

– Que puis-je faire, repris-je, pour le corriger ? Asseyez-vous, et parlons. Non, réellement, je me tiendrai tranquille si seulement vous vous asseyez.

Elle me regarda avec une surprenante défiance qui me transperça le cœur. Ah ! plût au Ciel qu'elle fût restée sur le ton de la confiance ! (Que tout cela paraît grossier, bestial même, quand on l'écrit noir sur blanc ! Mais peut-être est-ce là un sentiment qui m'est personnel ?...). Finalement, elle s'assit.

– Maintenant, dites-moi ce qui ne vous plaît pas en moi.

– Je suis amoureuse de quelqu'un d'autre, me répondit-elle.

À mon tour, je sautai de ma chaise.

– De personne en particulier, m'expliqua-t-elle en riant du désarroi qu'elle lut sur ma physionomie. Seulement d'un idéal. Je n'ai jamais rencontré l'homme qui pourrait personnifier cet idéal.

– Dites-moi à qui il ressemble. Parlez-moi de lui.

– Oh ! il pourrait très bien vous ressembler !

– Je vous chéris pour cette parole ! Bon, que fait-il que je ne fasse pas ? Prononcez hardiment le mot ; serait-il antialcoolique, végétarien, aéronaute, théosophe, surhomme ? Si vous consentiez à me donner une idée de ce qui pourrait vous plaire, Gladys, je vous jure que je m'efforcerais de la réaliser !

L'élasticité de mon tempérament la fit sourire :

– D'abord je ne pense pas que mon idéal s'exprimerait comme vous. Il serait un homme plus dur, plus ferme, qui ne se déclarerait pas si vite prêt à se conformer au caprice d'une jeune fille. Mais par-dessus tout il serait un homme d'action, capable de regarder la mort en face et de ne pas en avoir peur, un homme qui accomplirait de grandes choses à travers des expériences peu banales. Jamais je n'aimerais un homme en tant qu'homme, mais toujours j'aimerais les gloires qu'il ceindrait comme des lauriers autour de sa tête, car ces gloires se réfléchiraient sur moi. Pensez à Richard Burton ! Quand je lis la vie de sa femme, comme je comprends qu'elle l'ait aimé ! Et lady Stanley ! Avez-vous lu le dernier et magnifique chapitre de ce livre sur son mari ? Voilà le genre d'homme qu'une femme peut adorer de toute son âme, puisqu'elle est honorée par l'humanité entière comme une inspiratrice d'actes nobles.

Son enthousiasme l'embellissait ! Pour un rien j'aurais mis un terme à notre discussion... Mais je me contins et me bornai à répliquer :

– Nous ne pouvons pas être tous des Stanley ni des Burton ! En outre, nous n'avons pas la chance de pouvoir le devenir... Du moins, à moi, l'occasion ne s'est jamais présentée : si elle se présentait un jour, j'essaierais de la saisir au vol.

– Mais tout autour de vous il y a des occasions ! Et je reconnaîtrais justement l'homme dont je vous parle au fait que c'est lui qui saisit sa propre chance ! Personne ne pourrait l'en empêcher... Jamais je ne l'ai rencontré, et cependant il me semble que je le connais si bien ! Tout autour de nous, des héroïsmes nous invitent. Aux hommes il appartient d'accomplir des actes héroïques, aux femmes de leur réserver l'amour pour les en récompenser. Rappelez-vous ce jeune Français qui est monté en ballon la semaine dernière. Le vent soufflait en tempête, mais comme son envol était annoncé, il a voulu partir quand même. En vingt-quatre heures le vent l'a poussé sur deux mille cinq cents kilomètres ; savez-vous où il est tombé ? En Russie, en plein milieu de la Russie ! Voilà le type d'homme dont je rêve. Songez à la femme qu'il aime, songez comme cette femme a dû être enviée par combien d'autres femmes ! Voilà ce qui me plairait : qu'on m'envie mon mari !

– J'en aurais fait autant, pour vous plaire !

– Mais vous n'auriez pas dû le faire tout bonnement pour me plaire ! Vous auriez dû le faire... parce que vous n'auriez pas pu vous en empêcher, parce que ç'aurait été de votre part un acte naturel, parce que la virilité qui est en vous aurait exigé de s'exprimer par l'héroïsme... Tenez, quand vous avez fait le reportage sur l'explosion dans les mines de Wigan, vous auriez dû descendre et aider les sauveteurs malgré la mofette.

– Je suis descendu.

– Vous ne l'avez pas raconté !

– Ça ne valait pas la peine d'en parler.

– Je ne le savais pas...

Elle me gratifia d'un regard intéressé, et murmura :

– De votre part, c'était courageux.

– J'y étais obligé. Quand un journaliste veut faire de la bonne copie, il faut bien qu'il se trouve à l'endroit où se passent les événements.

– Quel prosaïsme ! Nous voilà loin évidemment du romanesque, de l'esprit d'aventure... Cependant, quel qu'ait été le mobile qui vous a inspiré, je suis heureuse que vous soyez descendu dans cette mine.

Elle me donna sa main, mais avec une telle douceur et une telle dignité que je ne sus que m'incliner vers elle et la baiser délicatement.

« J'avoue, reprit-elle, que je suis une femme un peu folle, avec des caprices de jeune fille. Et pourtant ces caprices sont si réels, font tellement partie de mon moi que ma vie s'y conformera ; si je me marie, j'épouserai un homme célèbre !

– Et pourquoi pas ? m'écriai-je. Ce sont des femmes comme vous qui exaltent les hommes. Donnez-moi une chance, et vous verrez si je ne la saisis pas ! D'ailleurs, comme vous l'avez souligné, les hommes doivent susciter leurs propres chances, sans attendre qu'elles leur soient offertes. Considérez Clive, un petit secrétaire, et il a conquis les Indes. Par Jupiter ! je ferai quelque chose dans ce monde, moi aussi !

Le bouillonnement de mon sang irlandais la fit rire.

– Et pourquoi pas ? dit-elle. Vous possédez tout ce qu'un homme peut souhaiter : la jeunesse, la santé, la force, l'instruction, l'énergie. J'étais désolée que vous parliez... Mais à présent je me réjouis que vous ayez parlé... Oui, j'en suis très heureuse... Si notre entretien a éveillé en vous une volonté...

– Et si je...

Comme un velours tiède, sa main se posa sur mes lèvres.

– Plus un mot, monsieur ! Vous devriez être à votre bureau depuis une demi-heure déjà pour votre travail du soir ; mais je n'avais pas le cœur de vous le rappeler. Un jour peut-être, si vous vous êtes taillé une place dans le monde, nous reprendrons cette conversation.

Voilà les paroles sur lesquelles, par une brumeuse soirée de novembre, je courus à la poursuite du tram de Camberwell, j'avais la tête en feu, le cœur en fête ; je pris la décision que vingt-quatre heures ne s'écouleraient pas sans que j'eusse inventé l'occasion de réaliser un exploit digne de ma dame. Mais qui aurait imaginé la forme incroyable que cet exploit allait revêtir, ainsi que les invraisemblables péripéties auxquelles j'allais être mêlé ?

Oui ! Il se peut que ce premier chapitre donne l'impression qu'il n'a rien à voir avec mon récit. Pourtant, sans lui, il n'y aurait pas de récit. Quand un homme s'en va de par le monde avec la conviction que tout autour de lui des actes héroïques l'invitent, quand il est possédé du désir forcené de réaliser le premier qui se présentera, c'est alors qu'il rompt (comme je l'ai fait) avec la vie quotidienne, et qu'il s'aventure dans le merveilleux pays des crépuscules mystiques où le guettent les grands exploits et les plus hautes récompenses.

Me voyez-vous dans mon bureau de la *Daily Gazette* (dont je n'étais qu'un rédacteur insignifiant), tout animé de ma fraîche résolution ? Cette nuit, cette nuit même je trouverais l'idée d'une enquête digne de ma Gladys ! Bien sur, vous vous demandez si ce n'était pas par dureté de cœur, par égoïsme, qu'elle me poussait à risquer ma vie pour sa seule gloire ! De telles suppositions peuvent ébranler un homme mûr, mais pas un instant elles n'effleurèrent un garçon de vingt-trois ans enfiévré par son premier amour.

Chapitre II – Essayez votre chance avec le Pr Challenger !

J'ai toujours aimé McArdle, notre vieux rédacteur en chef grognon, voûté, rouquin. J'avais l'espoir qu'il m'aimait aussi. Bien sûr, Beaumont était le vrai patron, mais il vivait dans l'atmosphère raréfiée d'un olympe particulier d'où il ne distinguait rien en dehors d'une crise internationale ou d'une dislocation ministérielle. Parfois nous le voyions passer, dans sa majesté solitaire, pour se rendre à son sanctuaire privé : il avait les yeux vagues, car son esprit errait dans les Balkans ou au-dessus du golfe Persique. Il nous dominait de très haut ; de si haut qu'il était à part. Mais McArdle était son premier lieutenant, et c'était lui que nous connaissions. Lorsque je pénétrai dans son bureau, le vieil homme me fit un signe de tête et remonta ses lunettes sur son front dégarni.

– Monsieur Malone, me dit-il avec son fort accent écossais, il me semble que, d'après tout ce qui m'est rapporté à votre sujet, vous travaillez très bien.

Je le remerciai.

« L'explosion dans les mines, c'était excellent. Excellent aussi l'incendie à Southwark. Vous êtes doué pour la description. Pourquoi désirez-vous me voir ?

– Pour vous demander une faveur.

Il parut inquiet ; ses yeux se détournèrent des miens.

– Tut, tut, tut ! De quoi s'agit-il ?

– Pensez-vous, monsieur, que vous pourriez m'envoyer sur une grande enquête, me confier une mission pour le journal ? Je ferais de mon mieux pour la réussir et vous rapporter de la bonne copie.

– Quel genre de mission avez-vous en tête, monsieur Malone ?

– Mon Dieu, monsieur, n'importe quoi qui cumule l'aventure et le danger. Réellement, je ferais de mon mieux. Plus ce serait difficile, mieux cela me conviendrait.

– On dirait que vous avez très envie de risquer votre vie.

– De la justifier, monsieur !

– Oh ! oh ! Voici qui est, monsieur Malone, très... très excessif. J'ai peur que l'époque pour ce genre de travail ne soit révolue. Les frais que nous engageons pour un envoyé spécial sont généralement supérieurs au bénéfice qu'en tire le journal... Et puis, naturellement, de telles missions sont uniquement octroyées à des hommes expérimentés, dont le nom représente une garantie pour le public qui nous fait confiance. Regardez la carte : les grands espaces blancs qui

y figurent sont en train de se remplir, et nulle part il ne reste de place pour le romanesque... Attendez, pourtant !...

Un sourire imprévu éclaira son visage. Il réfléchit, puis : « En vous parlant de ces espaces blancs sur la carte, une idée m'est venue. Pourquoi ne démasquerions-nous pas un fraudeur... un Münchhausen moderne... et n'exposerions-nous pas ses ridicules ? Vous pourriez le présenter au public pour ce qu'il est : c'est-à-dire un menteur ! Eh ! eh ! ça ne serait pas mal ! Qu'est-ce que vous en pensez ?

– N'importe quoi. N'importe où. Ça m'est égal.

McArdle se plongea dans une longue méditation, d'où il sortit pour murmurer :

– Je me demande si vous pourriez avoir des rapports amicaux... ou même des rapports tout court avec ce phénomène. Il est vrai que vous paraissez posséder un vague génie pour vous mettre bien avec les gens : appelons cela de la sympathie, ou un magnétisme animal, ou la vitalité de la jeunesse, ou je ne sais quoi... Moi-même je m'en rends compte.

– Vous êtes très aimable, monsieur !

– Dans ces conditions, pourquoi ne tenteriez-vous pas votre chance auprès du Pr Challenger, de Enmore Park ?

Je conviens que je fus momentanément désarçonné.

– Challenger ! m'écriai-je. Le Pr Challenger, le zoologiste célèbre ? Celui qui fracassa le crâne de Blundell, du *Telegraph* ?

Mon rédacteur en chef me dédia son plus large sourire.

– Et après ? Ne m'avez-vous pas dit que vous cherchiez des aventures ?

Je m'empressai de rectifier :

– En rapport avec mon travail, monsieur !

– Que vous dis-je d'autre ? Je ne suppose pas qu'il soit toujours aussi violent... Il est probable que Blundell l'a pris au mauvais moment, ou maladroitement. Peut-être aurez-vous plus de chance, ou plus de tact, en le maniant. Je discerne là quelque chose qui vous irait comme un gant, et dont la *Gazette* pourrait profiter.

– Je ne sais rien du tout sur lui. Je me rappelle son nom parce qu'il a comparu devant le tribunal pour avoir frappé Blundell...

– J'ai quelques renseignements pour votre information, monsieur Malone.

« J'ai tenu le professeur à l'œil pendant quelque temps, ajouta-t-il en tirant un papier d'un tiroir. Voici un résumé biographique ; je vais vous en donner rapidement connaissance : Challenger George Edward, né à Largs en 1863, a fait ses études à l'académie de Largs et à l'université d'Édimbourg. Assistant au British Museum en 1892. Conservateur adjoint de la section d'anthropologie comparée en 1893. Démissionné la même année à la suite d'une correspondance acerbe. Lauréat de la médaille Crayston pour recherches zoologiques. Membre étranger de... bah ! de toutes sortes de sociétés, il y en a plusieurs lignes imprimées en petit !... Société belge, Académie américaine des sciences, La Plata, etc. Ex-président de la Société de paléontologie. Section H. British Association... et j'en passe !... Publications : *Quelques observations sur une collection de crânes kalmouks* ; *Grandes Lignes de l'évolution des vertébrés* ; et de nombreux articles de revues, parmi lesquels : *L'Erreur de base de la théorie de Weissmann*, qui a suscité de chaudes discussions au congrès zoologique de Vienne. Distractions favorites : la marche à pied, l'alpinisme. Adresse : Enmore Park, Kensington, West. Prenez ce papier avec vous. Ce soir, je n'ai rien d'autre à vous offrir.

Je mis le papier dans ma poche.

– Une minute, monsieur ! dis-je en réalisant soudain que j'avais encore en face de moi une tête rose et non un dangereux sanguin. Je ne vois pas très bien pourquoi j'interviewerais ce professeur. Qu'a-t-il fait ?

– Il est allé en Amérique du Sud. Une expédition solitaire. Il y a deux ans. Rentré l'année dernière. Indiscutablement s'est bien rendu en Amérique du Sud, mais a refusé de dire où exactement. A commencé à raconter ses aventures d'une manière imprécise... Mais quelqu'un s'est mis à lui chercher des poux dans la tête, et il s'est refermé comme une huître. Il a trouvé je ne sais quoi de merveilleux... à moins qu'il ne soit le champion du monde des menteurs, ce qui est l'hypothèse la plus probable. A produit quelques photographies en mauvais état, qu'on suppose truquées. Est devenu si susceptible qu'il boxe le premier venu qui l'interroge, et balance les journalistes dans l'escalier. Selon moi, c'est un mégalomane qui a d'égales dispositions pour le meurtre et pour la science. Tel est votre homme, monsieur Malone ! Maintenant filez, et voyez ce que vous pouvez en tirer. Vous êtes assez grand pour vous défendre. De toute façon, vous n'avez rien à craindre : il y a une loi sur les accidents du travail, n'est-ce pas ?

Il ne me restait plus qu'à me retirer.

Je sortis donc, et je me dirigeai vers le club des Sauvages : mais, au lieu d'y pénétrer, je m'accoudai sur la balustrade d'Aldelphi Terrace, où je demeurai un long moment à regarder couler l'eau brune, huileuse. À ciel ouvert, je pense toujours plus sainement, et mes idées sont plus claires. Je sortis de ma poche la notice sur le Pr Challenger, et je la relus à la lumière du lampadaire. C'est alors que j'eus une inspiration (je ne peux pas trouver un autre mot). D'après ce que je venais d'entendre, j'étais certain que je ne pourrais jamais approcher le hargneux professeur en me présentant comme journaliste. Mais les manifestations de sa mauvaise humeur, deux fois mentionnées dans sa biographie, pouvaient simplement signifier qu'il était un fanatique de la science. Par ce biais, ne me serait-il pas possible d'entrer en contact avec lui ? J'essaierais.

J'entrai dans le club. Il était onze heures passées, la grande salle était presque pleine, mais on ne s'y bousculait pas encore. Je remarquai au coin du feu un homme grand, mince, anguleux, assis dans un fauteuil. Lorsque j'approchai une chaise, il se retourna. C'était exactement l'homme qu'il me fallait. Il s'appelait Tarp Henry, il appartenait à l'équipe de *Nature* ; sous son aspect desséché, parcheminé, il témoignait aux gens qu'il connaissait une gentille compréhension. Immédiatement, j'entamai le sujet qui me tenait à cœur.

– Qu'est-ce que vous savez du Pr Challenger ?

– Challenger ? répéta-t-il en rassemblant ses sourcils en signe de désaccord scientifique. Challenger est l'homme qui est rentré d'Amérique du Sud avec une histoire jaillie de sa seule imagination.

– Quelle histoire ?

– Oh ! une grossière absurdité à propos de quelques animaux bizarres qu'il aurait découverts. Je crois que depuis il s'est rétracté. En tout cas, il n'en parle plus. Il a donné une interview à l'agence Reuter, et ses déclarations ont soulevé un tel tollé qu'il a compris que les gens ne marcheraient pas. Ce fut une affaire plutôt déshonorante. Il y eut deux ou trois personnes qui paraissaient disposées à le prendre au sérieux, mais il n'a pas tardé à les en dissuader.

– Comment cela ?

– Hé bien ! il les a rebutées par son insupportable grossièreté, par des manières impossibles. Tenez : le pauvre vieux Wadley, de l'Institut de zoologie ! Wadley lui envoie ce message : « Le président de l'Institut de zoologie présente ses compliments au Pr Challenger et considérerait comme une faveur particulière s'il consentait à lui faire l'honneur de participer à sa prochaine réunion ». La réponse a été... impubliable !

– Dites-la-moi !

– Voici une version expurgée : Le Pr Challenger présente ses compliments au président de l'Institut de zoologie et considérerait comme une faveur particulière s'il allait se faire...

– Mon Dieu !

– Oui, je crois que c'est ainsi que le vieux Wadley traduisit sa réponse. Je me rappelle ses lamentations à la réunion : « En cinquante années d'expérience de relations scientifiques... » Ça l'a pratiquement achevé !

– Rien de plus sur Challenger ?

– Vous savez moi, je suis un bactériologiste : je vis penché sur un microscope qui grossit neuf cents fois, et il me serait difficile de dire que je tiens compte sérieusement de ce que je vois à l'œil nu. Je suis un frontalier qui vagabonde sur l'extrême bord du connaissable ; alors je me sens tout à fait mal à l'aise quand je quitte mon microscope et que j'entre en rapport avec vous autres,

créatures de grande taille, rudes et pataudes. Je suis trop détaché du monde pour parler de choses à scandales ; cependant, au cours de réunions scientifiques, j'ai entendu discuter de Challenger, car il fait partie des célébrités que nul n'a le droit d'ignorer. Il est aussi intelligent qu'on le dit : imaginez une batterie chargée de force et de vitalité ; mais c'est un querelleur, un maniaque mal équilibré, un homme peu scrupuleux. Il est allé jusqu'à truquer quelques photographies relatives à son histoire d'Amérique du Sud.

– Un maniaque, dites-vous ? Quelle manie particulière ?

– Il en a des milliers, mais la dernière en date a trait à Weissmann et à l'évolution. Elle a déclenché un beau vacarme à Vienne, je crois.

– Vous ne pouvez pas me donner des détails précis ?

– Pas maintenant, mais une traduction des débats existe. Nous l'avons au bureau. Si vous voulez y passer...

– Oui, c'est justement ce que je désirerais. Il faut que j'interviewe ce type, et j'ai besoin d'un fil conducteur. Ce serait vraiment chic de votre part si vous me le procuriez. En admettant qu'il ne soit pas trop tard, j'irais bien tout de suite à votre bureau avec vous.

Une demi-heure plus tard, j'étais assis dans le bureau de Tarp Henry, avec devant moi un gros volume ouvert à l'article : « Weissmann contre Darwin. » En sous-titre : « Fougueuse protestation à Vienne. Débats animés. » Mon éducation scientifique ayant été quelque peu négligée, j'étais évidemment incapable de suivre de près toute la discussion ; mais il m'apparut bientôt que le professeur anglais avait traité son sujet d'une façon très agressive et avait profondément choqué ses collègues du continent. « Protestations », « Rumeurs », « Adresses générales au président », telles furent les trois premières parenthèses qui me sautèrent aux yeux. Mais le reste me semble aussi intelligible que du chinois.

– Pourriez-vous me le traduire ? demandai-je sur un ton pathétique à mon collaborateur occasionnel.

– C'est déjà une traduction, voyons !

– Alors j'aurais peut-être plus de chance avec l'original...

– Dame, pour un profane, c'est assez calé !

– Si seulement je pouvais découvrir une bonne phrase, pleine de suc, qui me communiquerait quelque chose ressemblant à une idée précise, cela me serait utile... Ah ! tenez ! Celle-là fera l'affaire. Je crois vaguement la comprendre. Je la recopie. Elle me servira à accrocher ce terrible professeur.

– Je ne peux rien de plus pour vous ?

– Si, ma foi ! Je me propose de lui écrire. Si vous m’autorisez à écrire ma lettre d’ici et à donner votre adresse, l’atmosphère serait créée.

– Pour que ce phénomène vienne ici, fasse un scandale, et casse le mobilier !

– Non, pas du tout ! Vous allez voir la lettre : elle ne suscitera aucune bagarre, je vous le promets !

– Bien. Prenez mon bureau et mon fauteuil. Vous trouverez là du papier, je préfère vous censurer avant que vous n’alliez à la poste.

Elle me donna du mal, cette lettre, mais je peux certifier sans me flatter qu’elle était joliment bien tournée ! Je la lus fièrement à mon censeur :

Cher professeur Challenger,

L’humble étudiant en histoire naturelle que je suis a toujours éprouvé le plus profond intérêt pour vos spéculations touchant les différences qui séparent Darwin de Weissmann. J’ai eu récemment l’occasion de me rafraîchir la mémoire en relisant...

– Infernal menteur ! murmura Tarp Henry.

... en relisant votre magistrale communication à Vienne. Cette déclaration lucide et en tous points admirable me paraît clore le débat. Elle contient cependant une phrase que je cite : « Je proteste vigoureusement contre l’assertion intolérable et purement dogmatique que chaque élément séparé est un microcosme en possession d’une architecture historique élaborée lentement à travers des séries de générations. » Ne désireriez-vous pas, en vue de recherches ultérieures, modifier cette déclaration ? Ne croyez-vous pas qu’elle est trop catégorique ? Avec votre permission, je vous demanderais la faveur d’un entretien, car il s’agit d’un sujet que je sens très vivement, et j’aurais certaines suggestions à vous faire, que je pourrais seulement présenter dans une conversation privée. Avec votre consentement, j’espère avoir l’honneur d’être reçu chez vous à onze heures du matin, après-demain mercredi.

Avec l’assurance de mon profond respect, je reste, Monsieur, votre très sincère

Edward D. Malone.

– Comment trouvez-vous cela ? demandai-je triomphalement.

– Si votre conscience ne vous fait pas de reproches...

– Dans ces cas-là, jamais !

– Mais qu’est-ce que vous avez l’intention de faire ?

– Me rendre là-bas. Une fois que je serai chez lui, je trouverai bien une ouverture. Je peux aller jusqu'à une confession complète. Si c'est un sportif, ça ne lui déplaira pas.

– Ah ! vous croyez ça ? Revêtez alors une cote de mailles, ou un équipement pour le rugby américain ! ça vaudra mieux... Eh bien ! mon cher, bonsoir ! J'aurai mercredi matin la réponse que vous espérez... s'il daigne vous répondre. C'est un tempérament violent, dangereux, hargneux, détesté par tous ceux qui ont eu affaire à lui ; la tête de turc des étudiants, pour autant qu'ils osent prendre une liberté avec lui. Peut-être aurait-il été préférable pour vous que vous n'ayez jamais entendu prononcer son nom !

Chapitre III – Un personnage parfaitement impossible

L'espoir ou la crainte de mon ami ne devaient pas se réaliser. Quand je passai le voir mercredi, il y avait une lettre timbrée de West Kensington ; sur l'enveloppe mon nom était griffonné par une écriture qui ressemblait à un réseau de fils de fer barbelés. Je l'ouvris pour la lire à haute voix à Tarp Henry.

Monsieur,

J'ai bien reçu votre billet, par lequel vous affirmez souscrire à mes vues. Apprenez d'abord qu'elles ne dépendent pas d'une approbation quelconque, de vous ou de n'importe qui. Vous avez aventuré le mot « spéculation » pour qualifier ma déclaration sur le darwinisme, et je voudrais attirer votre attention sur le fait qu'un tel mot dans une telle affaire est offensant jusqu'à un certain point. Toutefois, le contexte me convainc que vous avez péché plutôt par ignorance et manque de tact que par malice, aussi je ne me formaliserai pas. Vous citez une phrase isolée de ma conférence, et il apparaît que vous éprouvez de la difficulté à la comprendre. J'aurais cru que seule une intelligence au-dessous de la moyenne pouvait avoir du mal à en saisir le sens ; mais si réellement elle nécessite un développement, je consentirai à vous recevoir à l'heure indiquée, bien que je déteste cordialement les visites et les visiteurs de toute espèce. Quant à votre hypothèse que je pourrais modifier mon opinion, sachez que je n'ai pas l'habitude de le faire une fois que j'ai exprimé délibérément des idées mûries. Vous voudrez bien montrer cette enveloppe à mon domestique Austin quand vous viendrez, car il a pour mission de me protéger contre ces canailles indiscrètes qui s'appellent « journalistes ».

Votre dévoué

George Edward Challenger.

Le commentaire qui tomba des lèvres de Tarp Henry fut bref :

– Il y a un nouveau produit, la cuticura, ou quelque chose comme ça, qui est plus efficace que l'arnica.

Les journalistes ont vraiment un sens extraordinaire de l'humour !

Il était près de dix heures et demie quand le message me fut remis, mais un taxi me fit arriver en temps voulu pour mon rendez-vous. Il me déposa devant une imposante maison à portique ; aux fenêtres, de lourds rideaux défendaient le professeur contre la curiosité publique ; tout l'extérieur indiquait une opulence certaine.

La porte me fut ouverte par un étrange personnage au teint basané, sans âge ; il portait une veste noire de pilote et des guêtres de cuir fauve. Je découvris plus tard qu'il servait de chauffeur, mais qu'également il comblait les trous dans la succession de maîtres d'hôtel très éphémères. Son œil bleu clair, inquisiteur en diable, me dévisagea.

– Convoqué ? me demanda-t-il.

– Un rendez-vous.

– Avez-vous votre lettre ?

Je lui montrai l'enveloppe.

– Ça va !

Il semblait avare de paroles. Je le suivis dans le corridor, mais je fus assailli au passage par une petite bonne femme qui jaillit de la porte de la salle à manger. Elle était vive et pétillante, elle avait les yeux noirs, elle inclinait davantage vers le type français que vers le type anglais.

– Un instant ! dit-elle. Attendez, Austin. Rentrez par ici, monsieur. Puis-je vous demander si vous avez déjà rencontré mon mari ?

– Non, madame, je n'ai pas eu cet honneur.

– Alors d'avance je vous présente des excuses. Je dois vous prévenir qu'il est un personnage parfaitement impossible... absolument impossible ! Vous voilà averti : tenez-en compte !

– C'est très aimable à vous, madame.

– Quittez rapidement la pièce s'il paraît disposé à la violence. Ne perdez pas votre temps à vouloir discuter avec lui. Plusieurs visiteurs ont couru ce risque : ils ont été abîmés plus ou moins gravement ; il s'ensuit toujours un scandale public qui nous éclabousse tous, et moi en particulier.

« Je suppose que ce n'est pas à propos de l'Amérique du Sud que vous désirez le voir ?

Comment mentir à une dame ?

– Mon Dieu ! C'est le sujet le plus dangereux ! Vous ne croirez pas un mot de ce qu'il vous dira... J'en suis sûre ! Je n'en serais pas surprise !... Mais ne le lui faites pas voir, car sa violence atteindrait son paroxysme. Faites semblant de le croire : peut-être alors tout se passera-t-il bien. Rappelez-vous qu'il y croit lui-même. Je m'en porte garante. Il n'y a pas plus honnête que lui ! Mais je vous quitte, autrement ses soupçons pourraient s'éveiller... Si vous sentez qu'il devient dangereux... réellement dangereux, alors sonnez la cloche et échappez-lui jusqu'à ce que j'arrive. Généralement, même dans ses pires moments, je parviens à l'apaiser.

Ce fut sur ces propos très encourageants que la dame me remit aux mains du taciturne Austin qui, comme la discrétion statufiée en bronze, avait attendu la fin de notre entretien. Il me conduisit au bout du corridor. Là, il y eut d'abord un petit coup à la porte ; ensuite, émis de l'intérieur, un beuglement de taureau ; enfin, seul à seul, le Pr Challenger et votre serviteur.

Il était assis sur un fauteuil tournant, derrière une large table couverte de livres, de cartes, de schémas. Il fit virer de cent quatre-vingts degrés son siège lorsque j'entrai : le choc de son apparition me cloua sur place. Je m'étais préparé à un spectacle étrange, certes ; mais cette personnalité formidable, accablante, irrésistible ! Son volume vous coupait le souffle : son volume et sa stature imposante. Il avait une tête énorme ; je n'en avais jamais vu d'aussi grosse qui couronnât un être humain ; je suis sûr que son haut-de-forme, si je m'étais hasardé à m'en coiffer, me serait tombé sur les épaules. Tout de suite j'associé son visage et sa barbe à l'image d'un taureau d'Assyrie ; sur le visage rubicond, la barbe était si noire qu'elle avait des reflets bleus ; mais elle était taillée en forme de bêche et elle descendait jusqu'au milieu du buste. Sur son front massif les cheveux retombaient, bien cosmétiqués en un long accroche-cœur. Les yeux gris-bleu s'abritaient sous de grandes touffes noires : ils étaient très clairs, très dédaigneux, très dominateurs. Au-dessus de sa table émergeaient encore des épaules immensément larges et un torse comme une barrique... Ah ! j'oublie les mains : énormes, velues ! Cette image, associée à une voix beuglante, rugissante, grondante, constitua la première impression que je reçus du réputé Pr Challenger.

– Alors ? dit-il en me couvrant d'un regard insolent. Qu'est-ce que vous me voulez, vous ?

Il fallait bien que je persévérasse un moment dans ma supercherie ; sinon j'étais proprement éjecté.

– Vous avez été assez bon, monsieur, pour m'accorder un rendez-vous, dis-je de mon air le plus humble en présentant mon enveloppe.

Il s'en empara, déplia la lettre et l'étira sur sa table.

– Oh ? Vous êtes ce jeune homme incapable de comprendre votre langue maternelle, n'est-ce pas ? et cependant assez bon pour approuver mes conclusions générales, d'après ce que j'ai compris ?

– C'est cela, monsieur ! Tout à fait cela !

J'étais très positif.

– Hé bien ! Voilà qui consolide grandement ma position, hein ? Votre âge et votre mine confirment doublement la validité de votre appui... Tout de même, vous valez mieux que ce troupeau de porcs viennois dont le grognement grégaire n'est pas plus désobligeant, en fin de compte, que la hargne solitaire du pourceau britannique.

Il me lança un regard qui me fit comprendre qu'il me tenait pour le représentant actuel de cette espèce.

– Leur conduite me semble avoir été abominable ! hasardai-je.

– Je vous assure que je suis capable de me battre tout seul, et que votre sympathie m’indiffère totalement. Laissez-moi seul, monsieur, seul le dos au mur. C’est alors que G. E. C. est l’homme le plus heureux du monde... Bien, monsieur ! Faisons ce que nous pouvons l’un et l’autre pour écourter cette visite : elle ne vous offrira pas grand-chose d’agréable, et pour moi elle m’ennuie au-delà de toute expression. Vous aviez, à vous en croire, des commentaires à ajouter à la proposition que j’ai formulée dans ma thèse ?

Ses méthodes étaient empreintes d’une brutalité directe qui rendait difficile toute échappatoire. Pourtant je devais continuer à jouer le jeu, jusqu’à ce que j’entrevisse une ouverture. De loin, cela m’avait semblé facile... Esprits de l’Irlande, qu’attendiez-vous pour m’aider ? J’avais si grand besoin d’être secouru !

Il me transperça de ses deux yeux aigus, durs comme de l’acier.

« Allons, allons ! gronda-t-il.

– Bien sûr, je ne suis qu’un simple étudiant, dis-je avec un sourire imbécile. À peine mieux qu’un curieux. Pourtant il m’est apparu que vous avez été un peu sévère à propos de Weissmann dans cette affaire. Est-ce que depuis cette date la position de Weissmann n’a pas été... renforcée pas de nombreux témoignages ?

– Quels témoignages ?

Il parlait avec un calme menaçant.

– Hé bien ! naturellement, je sais qu’il n’y en a aucun à qui vous pourriez attribuer la qualité de preuve définitive. Je faisais simplement allusion à la tendance générale de la pensée moderne et au point de vue de la science prise collectivement, si j’ose ainsi m’exprimer.

Il se pencha en avant avec une grande gravité.

– Je suppose que vous savez, dit-il en comptant sur ses doigts, que l’indice crânien est un facteur constant ?

– Naturellement !

– Et que cette télégonie est encore *sub judice* ?

– Sans aucun doute.

– Et que le protoplasme du germe est différent de l’œuf parthéno-génétique ?

– Mais voyons, sûrement ! m’écriai-je.

J’étais tout émoustillé par ma propre audace.

– Mais qu’est-ce que cela prouve ? interrogea-t-il d’une voix aimablement persuasive.

– Ah ! en vérité ! murmurai-je. Qu’est-ce que cela prouve ?

– Vous le dirai-je ? roucoula-t-il.

– Je vous en prie !

– Cela prouve, rugit-il dans un subit éclat de fureur, que vous êtes le plus répugnant imposteur de Londres ! Un journaliste de l’espèce la plus vile, la plus rampante, et qui n’a pas plus de science que de décence !

Il s’était dressé sur ses pieds ; une rage folle étincelait dans son regard. Même à ce moment de tension entre tous, je trouvai le temps de m’étonner parce que je découvrais qu’il était de petite taille : sa tête me venait à l’épaule. Le professeur était une sorte d’Hercule rabougri dont la vitalité sensationnelle s’était réfugiée dans la profondeur, dans la largeur, et dans le cerveau.

« Du baragouin ! s’écria-t-il en se penchant toujours plus en avant, avec sa figure et ses doigts projetés vers moi. Voilà ce que je vous ai raconté, monsieur ! Du baragouin scientifique ! Aviez-vous donc cru que vous pourriez rivaliser avec moi en astuce ? Vous qui n’avez qu’une noix à la place du cerveau ? Ah ! vous vous croyez omnipotents, vous, gribouilleurs de l’enfer ! Vous vous imaginez que vos louanges peuvent faire un homme et vos critiques le démolir ? Ah ! nous devrions tous nous incliner devant vous dans l’espoir d’obtenir un mot favorable, n’est-ce pas ? De celui-ci on se paie la tête, et à celui-là on adresse une verte semonce ! Je vous connais, vermine rampante ! Vous outrepassiez constamment vos limites ! Il fut un temps où on vous coupait les oreilles. Vous avez perdu le sens des proportions. Sacs bourrés de vent ! Je vous maintiendrai dans vos limites, moi ! Non, monsieur, vous n’avez pas eu G. E. C. ! Il y a encore un homme qui ne se soumet pas. Il vous a avertis, mais par le Seigneur, si vous venez, tant pis, c’est à vos risques et périls. Un gage, mon bon monsieur Malone ! Je réclame un gage ! Vous avez joué un jeu assez dangereux ; et vous avez tout l’air d’avoir perdu.

– Un instant, monsieur ! dis-je, faisant retraite vers la porte et l’entrouvrant. Vous pouvez être aussi grossier que cela vous plaît. Mais il y a tout de même des bornes : vous ne me toucherez pas !

– Ah ! je ne vous toucherai pas ?

Il avançait vers moi d’une façon tout à fait menaçante, mais il s’arrêta brusquement et enfouit ses grosses mains dans les poches latérales d’une courte veste d’enfant. Il poursuivit :

« J’ai déjà jeté à la porte de cette maison plusieurs d’entre vous. Vous seriez le quatrième ou le cinquième. Trois livres quinze shillings chacun, voilà ce qu’ils m’ont coûté en moyenne. Cher, mais indispensable ! Dans ces conditions, monsieur, pourquoi ne subiriez-vous pas le même traitement que vos confrères ? Il me semble au contraire que vous le méritez...

Il repartit sur moi ; il avait une façon de marcher en relevant les orteils qui s'apparentait à celle d'un maître à danser.

J'aurais pu déguerpir et foncer vers la porte du vestibule, mais j'aurais eu honte ! Par ailleurs, une juste colère commençait à s'allumer en moi. Jusqu'ici je m'étais senti dans mon tort ; les menaces de ce Challenger me ramenèrent dans mon droit.

– Je vous recommande de ne pas me toucher, monsieur ! Je ne le supporterai pas...

– Mon Dieu ! s'exclama-t-il en relevant sa moustache qui découvrit un croc blanc prêt à mordre. Vous ne le supporteriez pas, eh ?

– Ne faites pas l'idiot, professeur ! criai-je. Qu'est-ce que vous espérez ? Je pèse cent kilos, et chaque kilo est aussi dur qu'une pierre ; je joue trois-quarts centre tous les samedis chez les Irlandais de Londres, je ne suis pas homme...

Ce fut à cet instant qu'il se rua sur moi. Par chance, j'avais ouvert la porte, sinon nous serions passés à travers. Nous exécutâmes ensemble un magnifique soleil dans le corridor. Je ne me rappelle pas comment nous attrapâmes une chaise au passage dans notre mêlée ni comment nous nous engageâmes avec elle vers la rue. J'avais de sa barbe plein la bouche, nos bras étaient étroitement liés dans un corps à corps que compliquait encore cette maudite chaise dont les pieds s'acharnaient à nous faire des crocs-en-jambe. L'attentif Austin avait ouvert toute grande la porte du vestibule. Une sorte de saut périlleux nous fit dégringoler les marches ensemble. J'ai vu au cirque deux acrobates s'essayer à une gymnastique semblable, mais il faut sans doute beaucoup d'entraînement pour la pratiquer sans se faire mal ! La chaise se réduisit en allumettes, et nous roulâmes jusque dans le caniveau. Il se remit debout, agita ses poings, il respirait péniblement, comme un asthmatique.

– Ça vous suffit ? haleta-t-il.

– Taureau de l'enfer ! criai-je en me relevant.

Séance tenante, nous aurions repris le combat, tant son humeur batailleuse était effervescente, mais par bonheur je fus sauvé d'une situation odieuse. Un policeman se tenait à côté de nous, son calepin à la main.

– Qu'est-ce que c'est ? Vous devriez avoir honte ! dit l'agent. C'était la remarque la plus sensée que j'eusse entendue dans Enmore Park.

– Alors, insista-t-il en se tournant vers moi, de quoi s'agit-il ?

– Cet homme m'a attaqué ! répondis-je.

– L'avez-vous attaqué ? interrogea le policeman.

Le professeur soufflait comme un forgeron et se tut.

– Ce n’est pas la première fois, dit sévèrement le policeman en secouant la tête. Vous avez eu des ennuis le mois dernier pour les mêmes faits. Et vous avez mis l’œil de ce jeune homme au beurre noir. Portez-vous plainte contre lui, monsieur ?

Je me laissai attendrir.

– Non, dis-je. Je ne porte pas plainte.

– Qu’est-ce que ça veut dire ? demanda le policeman.

– Je suis moi-même à blâmer. Je me suis introduit chez lui. Il m’avait loyalement averti.

Le policeman referma son calepin.

– Ne recommencez plus ! dit-il. Et maintenant, filez. Allons, filez !

Cela s’adressait à un garçon boucher, à une cuisinière, ainsi qu’à deux badauds qui s’étaient rassemblés. Il descendit la rue de son pas lourd, en poussant devant lui ce petit troupeau. Le professeur me lança un coup d’œil ; dans ce regard, je crus discerner un reflet d’humour.

– Rentrez ! me dit-il. Je n’en ai pas encore terminé avec vous.

L’intonation était sinistre, mais je ne l’en suivis pas moins. Le domestique Austin, un vrai visage de bois, referma la porte derrière nous.

Chapitre IV – La chose la plus formidable du monde

À peine était-elle refermée que M Challenger s'élança de la salle à manger. Cette petite bonne femme était d'humeur furieuse. Elle barra la route à son mari comme l'aurait fait devant un taureau une poulette enragée. De toute évidence, elle avait assisté à ma sortie, mais elle ne m'avait pas vu rentrer.

– Tu n'es qu'une brute, George ! hurla-t-elle. Tu as blessé ce gentil garçon.

Il pointa son pouce derrière lui.

– Regarde-le : il est sain et sauf.

Elle était confuse, mais pas tellement.

– Excusez-moi : je ne vous avais pas vu.

– Je vous assure, madame, que tout va très bien.

– Il a marqué votre pauvre visage ! Oh ! George, quelle brute tu fais ! D'une semaine à l'autre, rien que des scandales ! Tout le monde te déteste et se moque de toi. Ma patience est à bout. Et ceci est la goutte d'eau...

– Le linge sale se lave en famille ! gronda le professeur.

– Mais il n'y a plus de secret ! s'écria-t-elle. Qu'imagines-tu ? Toute la rue, tout Londres... Sortez, Austin, nous n'avons pas besoin de vous ici. Est-ce que tu supposerais par hasard que tous ne brocardent pas sur toi ? Où est ta dignité ? À toi, un homme qui aurait dû être le recteur d'une grande université où mille étudiants t'auraient révééré ? Qu'as-tu fait de ta dignité, George ?

– Et que fais-tu de la tienne, ma chère ?

– Tu me mets à trop rude épreuve. Une brute, une brute braillarde et vulgaire, voilà ce que tu es devenu !

– Sois gentille, Jessie !

– Un taureau furieux, un taureau qui beugle perpétuellement !

– As-tu fini de me dire des choses désagréables ?

À ma grande surprise, il se pencha, la leva à bout de bras, et la fit s'asseoir sur un haut socle en marbre noir dans un angle du vestibule. Ce socle avait au moins deux mètres, et il était si mince

qu'elle pouvait à peine se tenir en équilibre. Rien de plus ridicule que le spectacle de sa figure convulsée de rage, de ses pieds qui battaient dans le vide et de son buste pétrifié dans la crainte d'une chute.

– Fais-moi descendre ! gémit-elle.

– Dis « s'il te plaît » !

– Sale brute ! Fais-moi descendre à l'instant même !

– Venez dans mon bureau, monsieur Malone...

– En vérité, monsieur... hasardai-je en lui désignant la dame.

– M. Malone plaide en ta faveur, Jessie. Dis « s'il te plaît », et immédiatement tu te retrouveras en bas.

– Brute ! Brute ! S'il te plaît ! S'il te plaît !

Il la redescendit comme s'il s'était agi d'un canari.

– Il faut bien te tenir, chérie. M. Malone est un journaliste. Il racontera demain tout cela dans sa feuille de chou, et il en vendra une demi-douzaine de plus chez nos voisins : « L'étrange histoire d'une vie en altitude »... Car tu te sentais plutôt en altitude sur ce socle, n'est-ce pas ? Puis un sous-titre : « Quelques aperçus sur un ménage singulier. » Il se nourrit d'immondices, M. Malone ! Il se repaît de charognes, comme tous ceux de son espèce... *porcus ex grege diaboli*... un cochon du troupeau du diable. N'est-ce pas, Malone ? Hein ?

– Vous êtes réellement invivable !

Il éclata de rire.

– Nous nous coaliserons bientôt, hein ? rugit-il en fixant alternativement sa femme et moi.

Il bomba son énorme torse, puis tout à coup son intonation se transforma :

« Pardonnez-moi ce frivole badinage familial, monsieur Malone. Je vous ai appelé pour des motifs plus sérieux. Vous n'avez pas à vous mêler de ces petites plaisanteries domestiques... File, petite bonne femme, et ne te tracasse pas...

Il posa sur ses épaules une grosse patte, en ajoutant :

« Tout ce que tu dis est la vérité même. Je serais un homme meilleur si je suivais tes conseils ; mais si je les suivais, je ne serais plus tout à fait George Edward Challenger. Il existe quantité d'hommes meilleurs, ma chère, mais il n'existe qu'un G. E. C. Alors arrange-toi pour le mieux...

Il lui décocha un baiser bruyant, qui me gêna encore plus que toute sa violence.

« Maintenant, monsieur Malone, reprit-il avec toute sa dignité retrouvée, par ici s'il vous plaît !

Nous rentrâmes dans la pièce que nous avions si tumultueusement quittée dix minutes plus tôt. Le professeur ferma la porte, me poussa vers un fauteuil, et plaça une boîte de cigares sous mon nez.

« De vrais San Juan Colorado ! dit-il. Les gens émotifs de votre espèce sont les meilleurs experts en narcotiques. Ciel ! Ne mordez pas dedans ! Coupez-le... coupez-le avec respect ! Maintenant, adossez-vous paisiblement et écoutez ce que je vais vous dire. Si vous avez une observation à me faire, réservez-la pour un autre jour.

« En premier lieu, pour ce qui est de votre retour chez moi après votre expulsion si justifiée...

Il lança sa barbe en avant et me regarda comme quelqu'un qui défie et invite à la contradiction ; mais je ne bronchai pas.

« ... après, comme je l'ai dit, votre expulsion bien méritée, la raison en est la réponse que vous avez faite à ce policeman ; j'ai cru y discerner un éclair de bon sentiment... meilleur, en tout cas, que ceux que jusqu'ici votre profession m'a témoignés. En admettant que la responsabilité de l'incident vous incombait, vous avez administré la preuve d'un certain détachement de l'esprit et d'une largeur de vues qui m'ont impressionné favorablement. La sous-espèce de la race humaine à laquelle vous appartenez malheureusement s'est toujours maintenue au-dessous de mon horizon mental. Vos paroles vous ont élevé soudain au-dessus de lui : alors je vous ai remarqué. C'est pour cette raison que je vous ai prié de rentrer, afin que je puisse faire plus ample connaissance avec vous. Veuillez déposer votre cendre dans le petit cendrier japonais, sur la table de bambou qui est à votre coude gauche.

Tout ceci, il l'avait proféré sur le ton d'un professeur s'adressant à sa classe. Il avait fait virer sa chaise pivotante de façon à me faire face, et il était assis tout gonflé comme une gigantesque grenouille mugissante. Brusquement, il se tourna de côté, et tout ce que je vis de lui fut une oreille rouge, saillante, sous des cheveux hirsutes. Il fouillait parmi la liasse de papiers qu'il avait sur son bureau. Et bientôt, tenant à la main ce qui me parut être un album de croquis déchiré, il se replaça en face de moi.

« Je vais vous parler de l'Amérique du Sud, commença-t-il. Pas de commentaires s'il vous plaît ! D'abord, je tiens à ce que vous compreniez que rien de ce que je vous dirai n'est destiné à être communiqué d'une façon ou d'une autre au public sans mon autorisation expresse. Cette autorisation, selon toutes les probabilités humaines, je ne vous la donnerai jamais. Est-ce clair ?

– Difficile ! fis-je. Sûrement, un compte rendu judicieux...

Il reposa son album sur le bureau.

– Terminé ! fit-il. Je vous souhaite une bonne journée.

– Non, non ! m'écriai-je. Je me soumetts à toutes vos conditions. Au reste, je n'ai pas le choix !

– Non, c'est à prendre ou à laisser !

– Et bien ! alors, je promets...

– Parole d'honneur ?

– Parole d'honneur !

Il me dévisagea : un scepticisme brillait dans ses yeux insolents.

– Après tout, qu'est-ce que je sais de votre honneur ?

– Décidément, monsieur, protestai-je avec une furieuse véhémence, vous prenez avec moi de grandes libertés ! Je n'ai jamais été pareillement offensé dans toute ma vie !

Cette sortie parut l'intéresser davantage que le gêner.

– Tête ronde, marmonna-t-il. Brachycéphale. L'œil gris. Le cheveu noir. Une tendance au négroïde. Celte, je présume ?

– Je suis un Irlandais, monsieur.

– Irlandais irlandais ?

– Oui, monsieur.

– Voilà l'explication. Voyons : vous m'avez promis que vous tiendriez votre langue ? Les confidences que je vais vous faire seront forcément restreintes. Mais je me sens disposé à vous donner quelques indications intéressantes. Premièrement, vous savez sans doute qu'il y a deux ans j'ai fait un voyage en Amérique du Sud : voyage qui sera classique dans l'histoire scientifique du monde. Son objet était de vérifier quelques conclusions de Wallace et de Bates, ce qui ne pouvait être fait qu'en observant les faits qu'ils avaient notés, dans les mêmes conditions que celles où ils s'étaient trouvés. Je pensais que si mon expédition n'aboutissait qu'à ce résultat, elle valait néanmoins la peine d'être tentée : mais un incident curieux se produisit pendant que je me trouvais là-bas, et m'orienta vers une enquête tout à fait nouvelle.

« Vous n'ignorez pas – ou probablement, à votre âge de demi-culture, vous ignorez – que le pays qui environne certaines parties de l'Amazone n'est encore que très partiellement exploré : un grand nombre d'affluents, dont quelques-uns n'ont jamais figuré sur une carte, se jettent dans le fleuve. Mon affaire consistait à visiter l'arrière-pays peu connu et à examiner sa faune, afin de rassembler les matériaux de plusieurs chapitres en vue d'un travail monumental sur la zoologie qui sera la justification de ma vie. J'allais revenir, après avoir effectué mes recherches, quand j'eus l'occasion de passer une nuit dans un petit village indien, à l'endroit où un certain affluent

– dont je tais le nom et la position géographique – se jette dans le fleuve. Les indigènes étaient des Indiens Cucuma ; c’est une race aimable mais dégénérée, dont l’efficacité mentale ne dépasse pas celle du Londonien moyen. J’avais soigné quelques malades de leur tribu en remontant le fleuve, et ma personnalité les avait considérablement impressionnés ; je ne fus donc pas surpris le moins du monde quand je les revis qui attendaient impatiemment mon retour. À leurs signes, je devinai que l’un d’entre eux avait un besoin urgent de mes soins médicaux ; je suivis le chef dans une hutte ; quand j’entrai, je découvris que le malade auprès duquel j’avais été appelé venait d’expirer. Et je découvris, avec une immense stupéfaction, que cet homme n’était pas un Indien, mais un Blanc... En vérité, je devrais dire un homme très blanc, car il avait des cheveux blond filasse, et il portait quelques-unes des caractéristiques de l’albinos. Il était vêtu de haillons, son visage était très émacié, il en avait certainement vu de dures ! Pour autant que j’eusse compris le récit des indigènes, ils ne le connaissaient pas du tout ; il était arrivé seul dans leur village, à travers les grands bois, dans un état d’extrême fatigue.

« Son sac était posé à côté de sa paillasse ; j’en inspectai le contenu. Son nom était écrit sur une étiquette à l’intérieur : Maple White, Lake Avenue, Detroit, Michigan. C’est un nom devant lequel je tirerai toujours mon chapeau. Il n’est pas excessif de dire qu’il se situera au même plan que le mien quand les mérites de toute la terre seront équitablement répartis.

« D’après ce que contenait le sac, il était clair que cet homme avait été un artiste et un poète en quête d’inspiration. Il y avait des vers ; je ne prétends pas être un bon juge en poésie, mais ils m’apparurent singulièrement dépourvus de valeur. Il y avait aussi quelques tableaux médiocres qui représentaient le fleuve, une boîte de peinture, une boîte de craies de couleur, quelques pinceaux, cet os incurvé que vous voyez sur mon buvard, un volume de Baxter, *Phalènes et Papillons*, un revolver de modèle courant et quelques balles. Quant à son équipement personnel, il n’en possédait aucun, peut-être l’avait-il perdu au cours de ses pérégrinations. L’inventaire des trésors de cet étrange bohémien d’Amérique fut donc vite fait.

« J’allais me détourner quand j’aperçus un objet qui dépassait de sa veste déchirée : c’était un album à dessins, que je trouvai déjà dans le triste état où vous le voyez aujourd’hui. Cependant, je vous jure qu’un manuscrit de Shakespeare n’aurait pas été plus respectueusement traité que cette relique, depuis qu’elle entra en ma possession. Prenez-le, feuillotez-le page par page afin d’en examiner le contenu.

Il s’offrit un cigare, et se recula dans son fauteuil pour mieux me fixer de ses deux yeux féroce­ment critiques ; il attendait l’effet que son document produirait sur moi.

J’avais ouvert l’album en escomptant une révélation sensationnelle, sans pouvoir d’ailleurs en imaginer par avance la nature. Toutefois, la première page me déçut, car elle ne contenait rien d’autre que le dessin d’un très gros homme en vareuse, avec pour légende : « Jimmy Colver sur le paquebot ». Les quelques pages suivantes étaient consacrées à de petites illustrations des Indiens et de leurs mœurs. Puis vint le portrait d’un ecclésiastique joyeux et corpulent, assis en face d’un mince Européen, et au-dessous était écrit au crayon : « Déjeuner avec Fra Cristoforo à Rosario ». Des études de femmes et d’enfants occupaient d’autres pages, puis j’arrivai à une longue suite de dessins d’animaux avec des explications dans le genre de celle-ci : « Lamantin sur banc de sable, Tortues et leurs œufs, Ajouti noir sous un palmier de Miriti ». Ledit ajouti

ressemblait à un porc. Enfin j'ouvris une double page remplie de dessins de sauriens fort déplaisants, à la gueule allongée. Comme je ne parvenais pas à les identifier, je demandai au professeur :

– Ce sont de vulgaires crocodiles, n'est-ce pas ?

– Des alligators ! des alligators ! Il n'y a pratiquement pas de véritables crocodiles en Amérique du Sud. La distinction entre...

– Je voulais dire par là que je ne voyais rien d'extraordinaire, rien dans ce cahier qui justifiait ce que vous avez dit sur son contenu précieux.

Il sourit avec une grande sérénité avant de m'inviter à regarder la page suivante.

Encore une fois, il me fut impossible de m'enthousiasmer. Il s'agissait sur toute la page d'un paysage grossièrement colorié : le genre d'ébauche qui sert à un artiste de guide et de repère pour un travail ultérieur. Un premier plan vert pâle de végétation touffue, en pente ascendante, et qui se terminait par une ligne de falaises rouge foncé, avec de curieuses stries qui leur donnaient l'apparence de formations basaltiques comme j'en avais vu ailleurs. Elles s'étendaient pour constituer une muraille continue à l'arrière-plan. Sur un point, il y avait un piton rocheux pyramidal isolé, couronné par un grand arbre, et qu'un gouffre semblait séparer de l'escarpement principal. Sur tout cela la lumière d'un ciel bleu tropical. Une couche mince de végétation bordait le sommet de l'escarpement rouge.

Sur la page suivante, s'étalait une autre reproduction peinte à l'eau du même paysage, mais prise de beaucoup plus près : les détails se détachaient nettement.

– Alors ? me demanda le professeur.

– C'est indubitablement une curieuse formation, répondis-je. Mais je ne suis pas suffisamment géologue pour m'émerveiller.

– Vous émerveiller ! répéta-t-il. Mais c'est unique. C'est incroyable. Personne sur la terre n'avait jamais imaginé une telle possibilité. Passez à la page suivante...

Je tournai la page, et poussai une exclamation de surprise. Sur toute la hauteur se dressait l'image de l'animal le plus extraordinaire que j'eusse jamais vu. On aurait dit le rêve sauvage d'un fumeur d'opium, une vision de délirant... La tête ressemblait à celle d'un oiseau, le corps à celui d'un lézard bouffi, la queue traînante était garnie de piquants dressés en l'air, et le dos voûté était bordé d'une haute frange en dents de scie analogues à une douzaine de fanons de dindons placés l'un derrière l'autre. Face à cette créature invraisemblable, se tenait un ridicule petit bout d'homme, sorte de nain à forme humaine, qui la regardait.

« Alors, qu'est-ce que vous pensez de ça ? cria le professeur, qui se frotta vigoureusement les mains avec un air triomphant.

- C’est monstrueux... grotesque !
- Mais qu’est-ce qui lui a fait dessiner un animal pareil ?
- L’abus du gin, je pense...
- Oh ! C’est la meilleure explication que vous puissiez fournir, n’est-ce pas ?
- Ma foi, monsieur, quelle est la vôtre ?
- De toute évidence, cet animal existe. Il a été dessiné vivant.

J’aurais éclaté de rire si la perspective d’un autre soleil dans le corridor ne m’avait pas enjoint de conserver mon sérieux.

– Sans doute, sans doute ! dis-je sur le même ton que j’aurais pris pour railler un idiot. Puis-je cependant vous confesser que cette minuscule silhouette humaine m’embarrasse ? S’il s’agissait d’un Indien, nous pourrions en déduire qu’une race de pygmées existe en Amérique ; mais il a plutôt l’air d’un Européen, avec son chapeau de paille...

Le professeur renifla comme un buffle irrité :

– Vous êtes vraiment à la limite ! dit-il. Mais vous élargissez le champ de mes observations. Paresse cérébrale ! Inertie mentale ! Magnifique !

Il aurait été trop absurde que je me misse en colère. Ça aurait été un terrible gaspillage d’énergie, car avec cet homme, il aurait fallu se mettre tout le temps en colère. Je me bornai à esquisser un sourire las :

– J’avais été frappé par le fait qu’il était petit, lui dis-je.

– Regardez ici ! s’écria-t-il en se penchant et en posant sur le dessin un doigt qui ressemblait à une grande saucisse poilue. Voyez-vous cette prolifération arborescente derrière l’animal ? Je suppose que vous vous imaginez que c’est du pissenlit ou des choux de Bruxelles, n’est-ce-pas ? Oui, eh bien ! c’est un palmier d’ivoire végétal, monsieur, qui a près de vingt mètres de haut ! Ne comprenez-vous pas pourquoi un homme a été placé là ? Il a été ajouté, car il n’aurait raisonnablement pas pu se tenir face à cette brute et la dessiner tranquillement. L’artiste s’est représenté lui-même pour fournir une échelle des proportions. Disons qu’il mesurait un mètre quatre-vingts. L’arbre est plus haut que lui, faites le calcul.

– Seigneur ! criai-je. Vous pensez donc que la bête serait... Mais il faudrait un zoo spécial pour un pareil phénomène !

– Toute exagération mise à part, convint le professeur, c’est assurément un spécimen bien développé !

– Mais, protestai-je, ce n'est tout de même pas sur la foi d'un seul dessin que toute l'expérience de la race humaine va vaciller...

J'avais feuilleté les dernières pages de l'album pour vérifier que ce dessin était unique.

« Un dessin exécuté par un Américain vagabond qui pouvait être sous l'influence de hachisch ou de la fièvre, ou qui tout simplement satisfaisait les caprices d'une imagination morbide. Vous, homme de science, vous ne pouvez pas défendre une position semblable !

Pour me répondre, le professeur saisit un livre sur un rayon.

– Voici, me dit-il, une excellente monographie dont l'auteur est mon talentueux ami Ray Lankester. Elle contient une illustration qui vous intéressera... Ah ! la voici ! Elle porte pour légende ces mots : « Aspect probable, lorsqu'il vivait, du stégosaure dinosaure jurassique ; à elle seule, la patte arrière est deux fois plus haute qu'un homme de taille normale. » Hein ! qu'est-ce que vous dites de ça ?

Il me tendit le livre ouvert. Je sursautai quand je vis l'illustration. Dans cet animal reconstitué d'un monde mort, il entraînait assurément une grande ressemblance avec le dessin de l'Américain.

– C'est remarquable ! dis-je.

– Mais pas définitif, selon vous ?

– Il peut s'agir d'une coïncidence, à moins que cet Américain n'ait vu autrefois une image semblable et qu'il ne l'ait conservée dans sa mémoire, d'où elle aurait été projetée au cours d'une crise de délire.

– Très bien ! fit avec indulgence le Pr Challenger. Laissons pour l'instant les choses en état. Voudriez-vous considérer à présent cet os ?

Il me fit passer l'os dont il m'avait indiqué qu'il l'avait trouvé dans le sac du mort. Il avait bien quinze centimètres de long, il était plus gros que mon pouce, et il portait à une extrémité quelques traces de cartilage séché.

– À quelle créature connue appartient cet os ? interrogea le professeur.

Je le retournai dans tous les sens, en essayant de me remémorer des connaissances à demi oubliées.

– Une clavicule humaine très épaisse ?

Mon compagnon agita sa main avec une réprobation méprisante.

– La clavicule humaine est courbée. Cet os est droit, et sur sa surface il y a une gouttière qui montre qu'un grand tendon jouait en travers, ce qui ne se produit pas dans le cas de la clavicule.

– Alors je vous avoue que j’ignore de quoi il s’agit.

– Vous n’avez pas à être honteux de votre ignorance, car il n’y a pas beaucoup de savants qui pourraient mettre un nom dessus.

Il sortit d’une boîte à pilules un petit os de la taille d’un haricot.

– Pour autant que j’en puisse juger, cet os humain est l’homologue de celui que vous tenez dans votre main. Voilà qui vous en dit long sur la taille de l’animal en question ! Le cartilage vous enseigne également qu’il ne s’agit pas d’un fossile, mais d’un spécimen récemment vivant. Qu’est-ce que vous dites de cela ?

– Certainement dans un éléphant...

Il poussa un véritable cri de douleur.

– Ah ! non ! Ne parlez pas d’éléphants en Amérique du Sud. Même à la communale...

– Eh bien ! interrompis-je, n’importe quelle grosse bête de l’Amérique du Sud, un tapir, par exemple...

– Apprenez, jeune homme, que les bases élémentaires de la zoologie, ne me sont pas étrangères... Ceci n’est pas un os de tapir, et n’appartient d’ailleurs à aucune autre créature connue. Ceci appartient à un animal très grand, très fort, donc très féroce, qui existe sur la surface de la terre et qui n’est pas encore venu se présenter aux savants. Êtes-vous convaincu ?

– Prodigieusement intéressé, tout au moins.

– Alors votre cas n’est pas désespéré. Je sens que quelque part en vous la raison se dissimule ; nous avancerons donc à tâtons et patiemment pour la déterrer... Quittons maintenant cet Américain mort d’épuisement, et reprenons notre récit. Vous devinez bien que je ne tenais pas à quitter l’Amazone sans avoir approfondi cette histoire. Je cherchai à glaner quelques renseignements sur la direction d’où était venu notre voyageur : des légendes indiennes me servirent de guides ; je découvris en effet que les tribus riveraines évoquaient couramment un étrange pays. Naturellement, vous avez entendu parler de Curupuri ?

– Jamais.

– Curupuri est l’esprit des forêts, quelque chose de terrible, quelque chose de malveillant, quelque chose à éviter... Personne ne peut décrire sa forme ni sa nature, mais c’est un nom qui répand l’effroi sur les bords de l’Amazone. De plus, toutes les tribus s’accordent quant à situer approximativement l’endroit où vit Curupuri. Or de cette direction était justement venu l’Américain. Je soupçonnai donc quelque chose de terrible par là : c’était mon devoir de découvrir ce que c’était.

– Et qu’avez-vous fait ?

Mon irrévérence avait disparu. Cet homme massif forçait mon attention et mon respect.

– Je surmontai l’extrême réserve des indigènes, ils répugnent même à parler de Curupuri ! Mais par des cadeaux, par ma puissance de persuasion, par certaines menaces aussi, je dois le dire, de coercition, je réussis à me faire donner deux guides. Après diverses aventures que je n’ai pas besoin de rappeler, après avoir franchi une distance que je ne préciserai pas, après avoir marché dans une direction que je garde pour moi, nous sommes enfin parvenus dans une vaste étendue qui n’a jamais été décrite ni visitée, sauf par mon infortuné prédécesseur. Voudriez-vous avoir l’obligeance de jeter un coup d’œil ?

Il me tendit une photographie format 12 x 16,5.

« L’aspect non satisfaisant de cette photo provient du fait qu’en descendant une rivière mon bateau se retourna, la malle qui contenait les pellicules non développées se fracassa ; les conséquences de ce naufrage furent désastreuses. Presque tous les négatifs furent détruits : perte irréparable ! Vous voudrez bien accepter cette explication pour les déficiences et les anomalies que vous remarquerez. On a avancé le mot de fraude : je ne suis pas d’humeur à discuter ce point.

La photographie était évidemment très décolorée, et un critique mal disposé aurait pu interpréter tout de travers sa surface incertaine. C’était un paysage gris, terne ; en me penchant sur les détails pour les déchiffrer, je réalisai qu’elle représentait une longue ligne extrêmement haute de falaises : on aurait dit une immense cataracte vue de loin ; et au premier plan une plaine en pente ascendante était parsemée d’arbres.

– Je crois que c’est le même endroit que celui qui a été peint par l’Américain, dis-je.

– Effectivement, c’est bien le même endroit ! répondit le professeur. J’ai trouvé les traces du campement du type. Maintenant, regardez ceci.

C’était une vue, prise de plus près, du même endroit ; mais la photographie était très défectueuse. Pourtant, je pus distinguer le piton rocheux couronné d’un arbre et isolé, qui se détachait devant l’escarpement.

– Pas de doute, c’est la même chose ! déclarai-je.

– Hé bien ! voilà un fait acquis ! dit le professeur. Nous progressons, n’est-il pas vrai ? À présent, voulez-vous regarder au haut de ce piton rocheux ? Y observez-vous quelque chose ?

– Un arbre immense.

– Mais sur l’arbre ?

– Un gros oiseau.

Il me tendit une loupe.

– Oui, dis-je en me penchant avec la loupe. Un gros oiseau est perché sur l'arbre. Il a un bec considérable. Je dirais presque que c'est un pélican.

– Je ne peux guère vous complimenter pour votre bonne vue ! marmonna le professeur. Ce n'est pas un pélican ni même un oiseau. Vous n'apprendrez pas sans intérêt que j'ai réussi à tuer d'un coup de fusil cet échantillon très particulier. J'ai eu là une preuve formelle, la seule que je pouvais ramener en Angleterre.

– Bon. Alors, vous l'avez ?

Enfin il y avait corroboration tangible.

– Je l'avais. Elle a été malheureusement perdue avec quantité d'autres choses dans le même accident de bateau qui a abîmé ou détruit mes photographies. Je me suis cramponné à une aile quand la bête a disparu dans le tourbillon du rapide, et il m'est resté une partie de ladite aile. Quand je fus rejeté sur le rivage, j'étais évanoui, mais le pauvre vestige de mon splendide spécimen était intact. Le voici.

D'un tiroir, il sortit ce qui me parut être la partie supérieure de l'aile d'une grande chauve-souris, elle avait bien soixante centimètres de long ; c'était un os courbé, avec un tissu membraneux au-dessous.

– Une chauve-souris monstrueuse ! suggérai-je.

– Absolument pas ! répliqua sévèrement le professeur. Vivant comme j'en ai l'habitude dans une atmosphère scientifique, je n'aurais pas pu supposer que les principes de base de la zoologie étaient si ignorés ? Est-ce possible que vous ne connaissiez pas ce fait élémentaire en zoologie comparée, à savoir que l'aile d'une chauve-souris consiste en trois doigts étirés reliés entre eux par des membranes ?... Or, dans cet exemple, l'os n'est certainement pas un avant-bras, et vous pouvez voir par vous-même qu'il n'y a qu'une seule membrane pendant sur un os unique, par conséquent, s'il ne peut appartenir à une chauve-souris, de quoi s'agit-il ?

Ma modeste réserve de connaissances techniques était épuisée.

– En vérité, je n'en sais rien ! murmurai-je.

Il ouvrit le livre qu'il m'avait déjà montré.

– Ici, dit-il en me désignant l'image d'un extraordinaire monstre volant, il y a une excellente reproduction du dimorphodon, ou ptérodactyle, reptile volant de la période jurassique. À la page suivante, vous trouverez un schéma sur le mécanisme de son aile. Comparez-le donc, s'il vous plaît, avec l'échantillon que vous tenez dans votre main.

Je fus submergé par une vague d'ahurissement. J'étais convaincu. Il n'y avait pas moyen de ne pas être convaincu. La preuve cumulative était accablante. Le croquis peint, les photographies, le récit, et maintenant cet échantillon récent... l'évidence sautait aux yeux. Je le dis. Et je le dis avec une grande chaleur de sincérité, car je comprenais à présent que le professeur avait été fort injustement traité. Il m'écouta en se calant le dos dans son fauteuil ; il avait à demi baissé ses paupières, et un sourire tolérant flottait sur ses lèvres ; un rayon de soleil imprévu se posa sur lui.

« C'est la chose la plus sensationnelle dont j'aie jamais entendu parler ! dis-je.

Pour être tout à fait franc, je conviens que mon enthousiasme professionnel de journaliste était plus fort que mon enthousiasme de savant amateur. Je poursuivis :

« C'est colossal ! Vous êtes le Christophe Colomb de la science ! Vous avez découvert un monde perdu ! Réellement, je suis désolé de vous avoir donné l'impression que j'étais sceptique. Mais c'était tellement incroyable ! Tout de même, je suis capable de comprendre une preuve quand je la vois, et je ne dois pas être le seul au monde !

Le professeur ronronna de satisfaction.

« Mais ensuite, monsieur, qu'avez-vous fait ?

– C'était la saison des pluies, monsieur Malone, et mes provisions étaient épuisées. J'ai exploré une partie de cette falaise énorme, mais je n'ai trouvé aucun moyen de l'escalader. Le piton pyramidal sur lequel j'avais vu et abattu le ptérodactyle était absolument inaccessible. Comme j'ai fait beaucoup d'alpinisme, je suis cependant parvenu à mi-hauteur ; de là j'ai eu une vue plus précise du plateau qui s'étend au sommet de l'escarpement ; il m'a paru immense : ni vers l'est ni vers l'ouest je n'ai pu apercevoir la fin de cette ligne coiffée de verdure. Au-dessous, c'est une région marécageuse, une jungle pleine de serpents, d'insectes, de fièvres, une ceinture de protection naturelle pour ce singulier pays.

– Avez-vous discerné d'autres vestiges de vie ?

– Non, monsieur, je n'en ai vu aucun autre. Mais tout au long de la semaine où nous avons campé à la base de ce plateau, nous avons entendu au-dessus de nos têtes des bruits très étranges.

– Mais cette créature dessinée par l'Américain ? Comment l'expliquez-vous ?

– Nous pouvons seulement supposer qu'il a dû arriver au sommet et qu'il l'a vue là-haut. Il doit donc y avoir une route, un moyen d'accès, certainement un accès très difficile, car autrement ces animaux descendraient et envahiraient le pays environnant. Est-ce assez clair ?

– Mais comment seraient-ils parvenus là-haut ?

– Je ne crois pas que ce soit là un problème insoluble, répondit le professeur. Selon moi, l'explication est celle-ci : l'Amérique du Sud est, on vous l'a peut-être appris, un continent de formation granitique. À cet endroit précis, à l'intérieur, il y a eu, autrefois, une grande et

soudaine éruption volcanique. Ces escarpements, comme je l'ai observé, sont basaltiques, donc plutoniens. Une surface, peut-être aussi étendue que le Sussex, a été surélevée en bloc avec tout ce qu'elle contenait par des précipices perpendiculaires dont la solidité défie l'érosion. Quel en a été le résultat ? Hé bien ! les lois ordinaires de la nature se sont trouvées suspendues. Les divers freins qui influent sur la lutte pour la vie dans le monde sont là-haut neutralisés ou modifiés. Des créatures survivent, alors qu'ailleurs elles auraient disparu. Vous remarquerez que le ptérodactyle autant que le stégosaure remontent à l'époque jurassique, et sont, par conséquent, fort anciens dans l'ordre de la vie. Ils ont été artificiellement conservés par d'étranges circonstances.

– Mais naturellement ! m'écriai-je. Votre thèse est concluante. Il ne vous reste plus qu'à la soumettre aux autorités compétentes !

– C'est ce que, dans ma simplicité, je m'étais imaginé, soupira, non sans amertume, le professeur. Mais les choses ne tardèrent pas à se gâter : à chaque tournant, j'étais guetté par un scepticisme, dicté par la stupidité, et aussi par la jalousie. Il n'est pas dans ma nature, monsieur, de m'aplatir devant un homme quel qu'il soit ni de chercher à prouver un fait si ma parole est mise en doute. Aussi ai-je dédaigné de faire état des preuves corroboratives que je possède. Le sujet m'est même devenu odieux, je ne voulais plus en parler. Quand des gens de votre espèce, qui représentent la folle curiosité du public, viennent troubler ma discrétion, il m'est impossible de les accueillir avec une réserve digne. Par tempérament je suis, je l'admets, un peu passionné, et toute provocation déchaîne ma violence. Je crains que vous ne vous en soyez aperçu.

Je baissai les yeux et ne dis rien.

« Ma femme m'a souvent querellé à ce sujet, et pourtant je crois que tout homme d'honneur réagirait comme moi. Ce soir, par exemple, je me propose de fournir un exemple de contrôle des émotions par la volonté. Je vous invite à assister à cette démonstration...

Il me tendit une carte.

« Vous verrez que M. Percival Waldron, naturaliste réputé, doit faire une conférence, à huit heures et demie, dans le hall de l'Institut de zoologie, sur le « Dossier du temps ». J'ai été spécialement invité à m'asseoir sur l'estrade et à proposer une motion de remerciements à l'adresse du conférencier. À ce propos, je me fais fort de lancer, avec autant de tact que de délicatesse, quelques remarques de nature à intéresser l'assistance et à donner envie à certains d'approfondir le sujet. Rien qui ait l'air d'une querelle ! J'indiquerai seulement qu'au-delà de ce qui est su, il existe des secrets formidables. Je me tiendrai soigneusement en laisse, et je verrai si une attitude réservée me permettra d'obtenir une audience plus favorable auprès du public.

– Et... je pourrai venir ? demandai-je avec une ardeur non feinte.

– Mais oui, entendu !

Cette énorme masse était douée d'une douceur qui subjuguait autant que sa violence. Son sourire, quand il était empreint de bienveillance, était un spectacle merveilleux, ses joues se

groupaient pour former deux pommes bien rouges entre ses yeux mi-clos et sa grande barbe noire. Il reprit :

« Venez ! Ce sera un réconfort pour moi de savoir que j'ai un allié dans la place, quelles que puissent être son insuffisance et son ignorance du sujet... Je pense qu'il y aura du monde, car Waldron, qui n'est qu'un charlatan, attire toujours la foule. Maintenant, monsieur Malone, il se trouve que je vous ai accordé beaucoup plus de temps que je ne l'avais prévu. Or l'individu doit s'effacer devant la société, ne pas monopoliser ce qui est destiné au monde entier. Je serai heureux de vous voir ce soir à la conférence. Entre-temps, comprenez qu'il ne saurait être fait usage des sujets que nous avons abordés ensemble.

– Mais M. McArdle, mon rédacteur en chef, voudra savoir ce que j'ai fait !

– Dites-lui ce que vous voudrez. Entre autres choses, vous pouvez lui dire que s'il m'envoie quelqu'un d'autre, j'irai le trouver avec un fouet de cavalerie. Mais je me fie à vous pour que rien de ceci ne soit imprimé. Parfait ! À ce soir donc, huit heures trente, dans le hall de l'Institut de zoologie.

En quittant la pièce, je jetai un dernier regard sur ses joues rouges, sa barbe presque bleue, et ses yeux d'où toute tolérance avait disparu.

Étant donné les chocs physiques consécutifs à mon premier entretien avec le Pr Challenger, et les chocs mentaux que je subis au cours du second, j'étais plutôt démoralisé – en tant que journaliste naturellement ! – quand je me retrouvai dans Enmore Park. J'avais mal à la tête, mais cette tête-là abritait une idée : dans l'histoire de cet homme il y avait du vrai, du vrai à conséquences formidables, du vrai qui fournirait de la copie sensationnelle pour la *Gazette* quand je serais autorisé à m'en servir. Au bout de la rue, un taxi attendait ; je sautai dedans et me fis conduire au journal. Comme d'habitude, McArdle était à son poste.

– Alors ? s'écria-t-il très impatient. Comment est-ce que ça se présente ?... M'est avis, jeune homme, que vous avez été à la guerre ! Vous aurait-il boxé ?

– Au début, nous avons eu un petit différend.

– Quel homme ! Qu'avez-vous fait ?

– Hé bien ! il est devenu plus raisonnable, et nous avons causé. Mais je n'ai rien tiré de lui... enfin, rien qui soit publiable.

– Je n'en suis pas aussi sûr que vous ! Il vous a mis un œil au beurre noir, et ce fait divers mérite déjà d'être publié... Nous ne pouvons pas accepter ce règne de la terreur, monsieur Malone ! Il faut ramener notre homme à ses justes proportions. Demain, je vais m'occuper de lui dans un petit éditorial... Donnez-moi simplement quelques indications, et je le marquerai au fer rouge pour le restant de ses jours. Le Pr Münchhausen... pas... mal pour un gros titre, non ? Sir John Mandeville ressuscité... Cagliostro... Tous les imposteurs et les tyrans de l'Histoire. Je révélerai le fraudeur qu'il est !

– À votre place, je ne le ferais pas, monsieur.

– Et pourquoi donc ?

– Parce qu'il n'est pas du tout le fraudeur que vous supposez.

– Quoi ! rugit McArdle. Vous n'allez pas me dire que vous croyez à ses histoires de mammouths, de mastodontes et de grands serpents volants ?

– Je ne vous le dirai pas parce que je n'en sais rien. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il émette des théories sur ces points précis. Mais ce que je crois, c'est qu'il a découvert quelque chose de neuf.

– Alors, mon vieux, écrivez-le, pour l'amour de Dieu !

– Je ne demanderais pas mieux, mais tout ce que j'ai appris, il me l'a dit sous le sceau du secret ; à condition que je n'en publie rien...

En quelques phrases, je résumai le récit du professeur. McArdle semblait terriblement incrédule.

– Bon ! dit-il enfin. À propos de cette réunion scientifique de ce soir, vous n’êtes pas tenu au secret, n’est-ce pas ? Je ne pense pas que d’autres journaux s’y intéressent, car Waldron ne fera que répéter ce qu’il a déclaré maintes fois, et nul ne sait que Challenger viendra et parlera. Avec un peu de chance, nous pouvons avoir une belle exclusivité. De toute façon, vous y serez et vous nous rapporterez un compte rendu. Je vous réserverai de la place pour minuit.

J’eus une journée fort occupée. Je dînai de bonne heure au club des Sauvages avec Tarp Henry, à qui je racontai une partie de mes aventures. Il m’écouta avec un sourire indulgent et sceptique, jusqu’au moment où il éclata de rire quand je lui avouai que le professeur m’avait convaincu.

– Mon cher ami, dans la vie réelle, les choses ne se passent pas ainsi. Les gens ne tombent pas sur des découvertes sensationnelles pour égarer après coup leurs preuves. Laissez cela aux romanciers. Le type en question est aussi plein de malice qu’une cage de singes au zoo. Tout ça, c’est de la blague !

– Mais le poète américain ?

– Il n’a jamais existé !

– J’ai vu son album à croquis.

– C’est l’album à croquis de Challenger.

– Vous croyez qu’il a dessiné cet animal ?

– Naturellement ! Qui d’autre l’aurait fait ?

– Tout de même, les photographies...

– Il n’y avait rien sur les photographies. De votre propre aveu, vous n’y avez vu qu’un oiseau.

– Un ptérodactyle !

– À ce qu’il dit ! Il vous a mis un ptérodactyle dans l’idée.

– Alors, les os ?

– Le premier, il l’a tiré d’un ragoût de mouton. Le second, il l’a rafistolé pour l’occasion. Pour peu que vous soyez intelligent et que vous connaissiez votre affaire, vous pouvez truquer un os aussi aisément qu’une photographie.

Je commençais à me sentir mal à l’aise. Après tout, peut-être avais-je donné prématurément mon accord ?

– Venez-vous à la conférence ? demandai-je à brûle-pourpoint à Tarp Henry.

Mon compagnon réfléchit :

– Ce génial Challenger n'est pas trop populaire ! répondit-il. Des tas de gens ont des comptes à régler avec lui. Il est sans doute l'homme le plus détesté de Londres. Si les étudiants en médecine s'en mêlent, ce sera un chahut infernal. Je n'ai nulle envie de me trouver dans une fosse aux ours !

– Au moins pourriez-vous avoir l'impartialité de l'entendre exposer lui-même son affaire !

– Oui... Ce ne serait que juste, en somme... Très bien ! Je suis votre homme.

Quand nous arrivâmes dans le hall, nous fûmes surpris par la foule qui s'y pressait. Une file de coupés déchargeait sa cargaison de professeurs à barbe blanche. Le flot foncé des humbles piétons qui se précipitaient par la porte ogivale laissait prévoir que la réunion aurait un double succès, populaire autant que scientifique. Dès que nous fûmes installés, il nous apparut que toute une jeunesse s'était emparée du poulailler, et qu'elle débordait jusque dans les derniers rangs du hall. Je regardai derrière nous, je reconnus beaucoup de visages familiers d'étudiants en médecine. Selon toute vraisemblance, les grands hôpitaux avaient délégué chacun une équipe de représentants. La bonne humeur régnait, mais l'espièglerie perçait déjà. Des couplets étaient repris en chœur avec un enthousiasme qui préludait bizarrement à une conférence scientifique. Pour une belle soirée, ce serait sûrement une belle soirée !

Par exemple, lorsque le vieux docteur Meldrum, avec son célèbre chapeau d'opéra aux bords roulés, apparut sur l'estrade, il fut accueilli par une clameur aussi générale qu'irrespectueuse : « Chapeau ! Chapeau ! » Le vieux docteur Meldrum se hâta de se découvrir et dissimula son haut-de-forme sous sa chaise. Quand le Pr Wadley, chancelant sous la goutte, s'avança vers son siège, de toutes parts jaillirent d'affectueuses questions sur l'état de ses pauvres orteils, ce qui ne laissa pas de l'embarrasser. Mais la plus grande démonstration fut réservée cependant à ma nouvelle connaissance, le Pr Challenger, quand il traversa l'assemblée pour prendre place au bout du premier rang sur l'estrade : dès que sa barbe noire apparut, il fut salué par de tels hurlements de bienvenue que je me demandai si Tarp Henry n'avait pas vu juste, et si cette nombreuse assistance ne s'était pas dérangée parce qu'elle avait appris que le fameux professeur interviendrait dans les débats.

À son entrée, il y eut quelques rires de sympathie sur les premiers bancs, où s'entassaient des spectateurs bien habillés : comme si la manifestation des étudiants ne leur déplaisait pas. Cette manifestation fut l'occasion, en vérité, d'un vacarme épouvantable : imaginez la bacchanale qui s'ébauche dans la cage des grands fauves lorsque se fait entendre dans le lointain le pas du gardien chargé de les nourrir. Peut-être y avait-il dans ce bruit de confuses vellétés d'offense ? Pourtant je l'assimilai plutôt à une simple turbulence, à la bruyante réception de quelqu'un qui amusait et intéressait, et non d'un personnage détesté ou méprisé. Challenger sourit avec une lassitude dédaigneuse mais indulgente, comme tout homme poli sourit devant les criaileries d'une portée de chiots. Avec une sage lenteur il s'assit, bomba le torse, caressa sa barbe et

inspecta entre ses paupières mi-closes la foule qui lui faisait face. Le tumulte qui l'avait accueilli ne s'était pas encore apaisé quand le Pr Ronald Murray, qui présidait, et M. Waldron, le conférencier, s'avancèrent sur l'estrade. La séance commençait.

Le Pr Murray m'excusera, j'en suis sûr, si j'ose écrire qu'il partage avec beaucoup d'Anglais le don de l'inaudibilité. Pourquoi diable des gens qui ont quelque chose de valable à dire ne se soucient-ils pas d'être entendus ? Voilà bien l'un des mystères de la vie moderne ! Leur méthode oratoire est aussi peu raisonnable que celle qui, pour alimenter un réservoir, s'obstinerait à faire passer de l'eau de source à travers un tuyau bouché, alors qu'un effort minuscule le déboucherait. Le Pr Murray adressa quelques remarques profondes à sa cravate blanche et à sa carafe d'eau, puis se livra à un aparté humoristique et même pétillant avec le chandelier d'argent qui était dressé à sa droite. Après quoi il se rassit, et M. Waldron, notre célèbre conférencier, suscita en se levant un murmure d'approbation générale. C'était un homme au visage maigre et austère, à la voix rude, aux manières agressives ; au moins avait-il le mérite de savoir comment assimiler les idées des autres, et les transmettre d'une manière intéressante pour le profane ; il possédait également le don d'être amusant lorsqu'il traitait des sujets aussi rébarbatifs que la précession de l'équinoxe ou la formation d'un vertébré.

Il développa devant nous le panorama de la création, tel du moins que la science l'interprète, dans une langue toujours claire et parfois pittoresque. Il nous parla du globe terrestre, une grosse masse de gaz enflammés tournoyant dans les cieux. Puis il nous représenta la solidification, le refroidissement, l'apparition des rides qui formèrent les montagnes, la vapeur qui tourna en eau, la lente préparation de la scène sur laquelle allait être joué le drame inexplicable de la vie. Sur l'origine de la vie, il se montra discrètement imprécis. Il se déclara presque certain que les germes de la vie auraient difficilement survécu à la cuisson originelle. Donc elle était survenue ultérieurement. Mais comment ? Avait-elle surgi des éléments inorganiques du globe en cours de refroidissement ? C'était très vraisemblable. Les germes de la vie auraient-ils été apportés du dehors par un météore ? C'était moins vraisemblable. En somme, le sage devait se garder de tout dogmatisme sur ce point, nous ne pouvions pas, ou du moins pas encore, créer de la vie organique en laboratoire à partir d'éléments inorganiques. L'abîme entre le mort et le vivant n'avait pas encore été franchi par la chimie. Mais il y avait une chimie plus haute et plus subtile, la chimie de la nature, qui travaillait avec de grandes forces sur de longues époques : pourquoi ne produirait-elle pas des résultats qu'il nous était impossible d'obtenir ?

Cela amena le conférencier à dresser un tableau de la vie animale. Au bas de l'échelle, les mollusques et les faibles créatures de la mer ; puis, en remontant par les reptiles et les poissons, un rat-kangourou femelle, créature qui porte devant elle ses petits, ancêtre en droite ligne de tous les mammifères et, probablement, de tous les auditeurs de cette conférence.

– Non, non ! protesta un étudiant sceptique dans les derniers rangs.

– Si le jeune gentleman à la cravate rouge qui a crié « non, non ! » et qui a ainsi vraisemblablement revendiqué d'être éclos d'un œuf avait la bonté de l'attendre après la conférence, le conférencier serait heureux de contempler un tel phénomène. [Rires.]

Il était étrange de penser que le plus haut degré de l'antique processus naturel consistait dans la création de ce gentleman à la cravate rouge. Mais est-ce que le processus s'était arrêté ? Est-ce que ce gentleman pouvait être considéré comme le type ultime – l'apogée, la conclusion de l'évolution ? Il espérait qu'il ne froisserait pas les sentiments du gentleman à la cravate rouge s'il soutenait que, quelles que fussent les qualités que pouvait posséder ce gentleman dans sa vie privée, le processus universel ne se trouverait pas entièrement justifié s'il n'aboutissait qu'à cette production. L'évolution n'était pas une force épuisée, mais une force qui travaillait encore, et qui tenait en réserve de bien plus grandes réussites.

Ayant ainsi joué très joliment, sous les petits rires de l'assistance, avec son interrupteur, le conférencier revint à son tableau du passé : l'assèchement des mers, l'émergence des bancs de sable, la vie léthargique et visqueuse qui gisait sur leurs bords, les lagons surpeuplés, la tendance des animaux aquatiques à se réfugier sur les plages de vase, l'abondante nourriture qui les y attendait, et en conséquence leur immense prolifération et leur développement.

« D'où, mesdames et messieurs, s'écria-t-il, cette terrifiante engeance de sauriens qui épouvantent encore notre regard quand nous les voyons dans des reproductions approximatives, mais qui ont heureusement disparu de la surface du globe longtemps avant que l'homme y fût apparu.

– C'est à savoir ! gronda une voix sur l'estrade.

M. Waldron était doué pour l'humour acide, comme le gentleman à la cravate rouge en avait fait l'expérience, et il était dangereux de l'interrompre. Mais cette interjection lui sembla tellement absurde qu'il en resta pantois. Semblable à l'astronome assailli par un fanatique de la terre plate, il s'interrompit, puis répéta lentement :

– Disparu avant l'apparition de l'homme.

– C'est à savoir ! gronda une nouvelle fois la voix.

Waldron, ahuri, passa en revue la rangée de professeurs sur l'estrade, jusqu'à ce que ses yeux se posassent sur Challenger, bien enfoncé sur sa chaise et les yeux clos : il avait une expression heureuse, à croire qu'il souriait en dormant.

– Je vois ! fit Waldron en haussant les épaules. C'est mon ami le Pr Challenger !

Et parmi les rires il reprit le fil de sa conférence, comme s'il avait fourni une explication concluante et qu'il n'avait nul besoin d'en dire davantage.

Mais l'incident était loin d'être vidé. Quel que fût le chemin où s'engageait le conférencier pour nous ramener aux régions inexplorées du passé, il aboutissait invariablement à la conclusion que la vie préhistorique était éteinte ; et, non moins invariablement, cette conclusion provoquait aussitôt le même grondement du professeur. L'assistance se mit à anticiper sur l'événement et à

rugir de plaisir quand il se produisait. Les travées d'étudiants se piquèrent au jeu ; chaque fois que la barbe de Challenger s'ouvrait, avant qu'un son n'en sortît, cent voix hurlaient :

– C'est à savoir !

À quoi s'opposaient des voix aussi nombreuses :

– À l'ordre ! C'est une honte !

Waldron avait beau être conférencier endurci et homme robuste, il se laissa démonter. Il hésitait, bafouillait, se répétait, s'embarquait dans de longues phrases où il se perdait... Finalement il se tourna, furieux, vers le responsable de ses ennuis.

– Cela est réellement intolérable ! cria-t-il. Je me vois dans l'obligation de vous demander, professeur Challenger, de mettre un terme à ces interruptions grossières qui suent l'ignorance !

Ce fut un beau chahut ! Les étudiants étaient ravis de voir les grands dieux de leur olympe se quereller entre eux. Challenger souleva de sa chaise sa silhouette massive.

– Et à mon tour je me vois dans l'obligation de vous demander, monsieur Waldron, de mettre un terme à des assertions qui ne sont pas strictement conformes aux faits scientifiques.

Ces paroles déchaînèrent une tempête.

– C'est honteux ! Honteux ! Écoutez-le ! Sortez-le ! Jetez-le à bas de l'estrade ! Soyez beaux joueurs !

Voilà ce qui traduisait l'amusement ou la fureur. Le président, debout, battait des mains et bêlait très excité :

– Professeur Challenger... Des idées... personnelles... plus tard...

Ces mots étaient les pics solides qui émergeaient au-dessus d'un murmure inaudible. L'interrupteur s'inclina, sourit, caressa sa barbe et retomba sur sa chaise. Waldron, très rouge, poursuivit ses observations. De temps à autre, quand il se livrait à une affirmation, il lançait un regard venimeux à son contradicteur, qui semblait sommeiller lourdement, avec le même large sourire béat sur son visage.

Enfin la conférence prit fin. Je suppose que la conclusion fut légèrement précipitée, car la péroraison manqua de tenue et de logique : le fil de l'argumentation avait été brutalement cassé. L'assistance demeura dans l'expectative. Waldron se rassit. Le président émit un gazouillement ; sur quoi le Pr Challenger se leva et s'avança à l'angle de l'estrade. Animé par mon zèle professionnel, je pris son discours en sténo.

– Mesdames et messieurs... commença-t-il. Pardon ! Mesdames, messieurs, mes enfants... Je m'excuse : j'avais oublié par inadvertance une partie considérable de cette assistance. [Tumulte,

pendant lequel le professeur demeura une main en l'air et la tête penchée avec sympathie : on aurait dit qu'il allait bénir la foule.] J'ai été désigné pour mettre aux voix une adresse de remerciements à M. Waldron pour le message très imagé et très bien imaginé que vous venez d'entendre. Sur certains points, je suis en désaccord avec lui, et mon devoir me commandait de le dire au fur et à mesure qu'ils défilaient. Mais néanmoins, M. Waldron a bien atteint son but, ce but étant de nous faire connaître, d'une manière simple et intéressante, sa conception personnelle de l'histoire de notre planète. Les conférences populaires sont ce qu'il y a de plus facile à écouter, mais M. Waldron... [ici il darda un regard pétillant en direction du conférencier] m'excusera si j'affirme que de toute nécessité elles sont à la fois superficielles et fallacieuses, puisqu'elles doivent se placer à la portée d'un auditoire ignorant. [Applaudissements ironiques.] Les conférenciers populaires sont par nature des parasites. [Furieuse dénégation de M. Waldron.] Ils exploitent, pour se faire une renommée ou pour gagner de l'argent, le travail qui a été accompli par leurs frères pauvres et inconnus. Le plus petit fait nouveau obtenu en laboratoire, une brique supplémentaire apportée pour l'édification du temple de la science a beaucoup plus d'importance que n'importe quel exposé de seconde main, qui fait certes passer une heure, mais qui ne laisse derrière lui aucun résultat utile. J'exprime cette réflexion qui est l'évidence même, pas du tout mû par le désir de dénigrer M. Waldron personnellement, mais afin que vous ne perdiez pas le sens des proportions et que vous ne preniez pas l'enfant de chœur pour le grand prêtre. [À cet endroit, M. Waldron chuchota quelques mots au président, qui se leva à demi et s'adressa avec sévérité à la carafe.] Mais assez là-dessus. [Vifs applaudissements prolongés.] Abordons un sujet d'un intérêt plus vaste. Quel est le point particulier sur lequel, moi, chercheur depuis toujours, j'ai défié l'habileté de notre conférencier ? Sur la permanence de certains types de la vie animale sur la terre. Je ne parle pas sur ce sujet en amateur, non plus, ajouterai-je, en conférencier populaire. Je parle comme quelqu'un dont la conscience scientifique lui impose de coller aux faits. En cette qualité, je déclare que M. Waldron commet une grosse erreur lorsqu'il suppose, parce qu'il n'a jamais vu de ses propres yeux ce qu'on appelle un animal préhistorique, que ce genre de créatures n'existe plus. Ils sont en fait, ainsi qu'il l'a dit, nos ancêtres, mais ils sont, si j'ose ainsi m'exprimer, nos ancêtres contemporains, que n'importe qui peut encore rencontrer avec toutes leurs caractéristiques hideuses et formidables, à condition d'avoir l'énergie et la hardiesse de les chercher dans leurs repaires. Des créatures que l'on suppose être jurassiques, des monstres qui chasseraient et dévoreraient nos plus gros et nos plus féroces mammifères existent encore. [Cris de : « Idiot !... Prouvez-le !... Comment le savez-vous ?... à démontrer ! »] Comment est-ce que je sais ? me demandez-vous. Je le sais parce que j'en ai vu quelques-uns. [Applaudissements, vacarme, et une voix : « menteur ! »] Suis-je un menteur ? [Chaleureux et bruyant assentiment général.] Ai-je bien entendu quelqu'un me traiter de menteur ? La personne qui m'a traité de menteur aurait-elle l'obligeance de se lever pour que je puisse faire sa connaissance ? [Une voix : « La voici, monsieur ! » et un petit bonhomme inoffensif à lunettes, se débattant désespérément, fut hissé par-dessus un groupe d'étudiants.] C'est vous qui vous êtes aventuré à me traiter de menteur ? [« Non, monsieur, non ! » cria l'accusé, qui disparut comme un diable dans sa boîte.] Si dans la salle il se trouve quelqu'un qui doute de ma sincérité, je serai très heureux de lui dire deux mots après la conférence. [« menteur ! »] Qui a dit cela ? [De nouveau le bonhomme inoffensif fut levé à bout de bras alors qu'il tentait de plonger, épouvanté, dans la foule.] Si je descends parmi vous... [Chœur général : « Viens, poupoule ! Viens. »] La séance fut interrompue pendant quelques minutes. Le président, debout et agitant ses bras, semblait conduire un orchestre. Le professeur, écarlate, avec ses narines dilatées et sa barbe hérissée, allait visiblement donner libre cours à son humeur de

dogue.] Toutes les grandes découvertes ont été accueillies par la même incrédulité. Quand de grands faits vous sont exposés, vous n'avez pas l'intuition ni l'imagination qui vous aideraient à les comprendre. Vous êtes tout juste bons à jeter de la boue aux hommes qui risquent leur vie pour ouvrir de nouvelles avenues à la science. Vous persécutez les prophètes ! Galilée, Darwin, et moi... [Acclamations prolongées et interruption complète du débat.]

Tout ceci est tiré des notes prises sur le moment, mais elles rendent compte très imparfaitement du chaos absolu qui régna alors. Le vacarme était si effrayant que plusieurs dames avaient déjà opéré une prudente retraite. Des hommes d'âge, graves et pleins d'onction, criaient plus fort que les étudiants. Je vis des vieillards chenus et à barbe blanche menacer du poing le professeur impavide. L'assistance était en ébullition. Le professeur fit un pas en avant et leva les deux mains. Dans cet homme il y avait quelque chose de si fort, de si imposant, de si viril que les cris s'éteignirent. Son attitude de chef, ses yeux dominateurs imposèrent le silence. Il paraissait avoir une communication précise à faire, ils se turent pour l'écouter.

– Je ne vous retiendrai pas longtemps, dit-il. À quoi bon ? La vérité est la vérité, et rien ne la changera, même pas le chahut de plusieurs jeunes imbéciles, et pas non plus celui de leurs aînés... apparemment aussi stupides ! Je proclame que j'ai ouvert à la science une avenue nouvelle. Vous le contestez. [Acclamations.] Dans ces conditions, je vous mets à l'épreuve. Voulez-vous accréditer l'un de vous, ou deux, ou trois, qui vous représenteront et qui vérifieront en votre nom mes déclarations ?

M. Summerlee, le vieux maître de l'anatomie comparée, se leva : c'était un homme grand, mince, glacial ; il ressemblait à un théologien. Il déclara qu'il voulait demander au professeur si les résultats auxquels il avait fait allusion dans ses observations avaient été obtenus au cours d'un voyage datant de deux ans vers les sources de l'Amazone.

Le Pr Challenger répondit par l'affirmative.

M. Summerlee exprima le désir de savoir comment il se faisait que le Pr Challenger revendiquait des découvertes dans ces régions qui avaient été explorées par Wallace, Bates, et bien d'autres dont la réputation scientifique était solidement établie.

Le Pr Challenger répondit que M. Summerlee confondait sans doute l'Amazone avec la Tamise ; que l'Amazone était un fleuve beaucoup plus important ; que M. Summerlee pourrait être intéressé par le fait qu'avec l'Orénoque, qui communique avec l'Amazone, quatre-vingts mille kilomètres carrés s'offraient aux recherches, et que dans un espace aussi vaste, il n'était pas surprenant que quelqu'un eût pu découvrir ce qui avait échappé à d'autres.

Avec un sourire acide, M. Summerlee déclara qu'il appréciait pleinement la différence entre la Tamise et l'Amazone, différence qu'il analysa ainsi : toute affirmation quant à la Tamise peut être vérifiée facilement, ce qui n'est pas le cas pour l'Amazone. Il serait reconnaissant au Pr Challenger de lui communiquer la latitude et la longitude de la région où des animaux préhistoriques pourraient être découverts.

Le Pr Challenger répliqua qu'il avait de bonnes raisons personnelles pour ne pas les divulguer à la légère, mais qu'il serait disposé à les révéler moyennant quelques précautions à un comité choisi dans l'assistance. M. Summerlee accepterait-il de faire partie du comité et de vérifier ses dires en personne ?

M. Summerlee : « Oui, j'accepte ! » [Longues acclamations.]

Le Pr Challenger dit alors :

– Je vous garantis que je vous fournirai tous les moyens pour que vous trouviez votre chemin. Il n'est que juste, cependant, que puisque M. Summerlee va vérifier mes déclarations, d'autres personnes l'accompagnent, ne serait-ce que pour contrôler sa vérification. Je ne vous dissimulerai pas que vous rencontrerez des difficultés et des dangers. M. Summerlee aurait besoin d'un compagnon plus jeune. Puis-je demander s'il y aurait des volontaires parmi vous ?

C'est ainsi que se déclenche dans la vie d'un homme une crise capitale. Aurais-je pu imaginer, en entrant dans cette salle, que j'allais me lancer dans une aventure que mes rêves n'avaient même pas envisagée ? Mais Gladys... n'était-ce pas là l'occasion, la chance dont elle m'avait parlé ? Gladys m'aurait dit de partir. Je me levai. Je me mis à hurler mon nom. Tarp Henry, mon camarade, me tirait par le pan de ma veste, et je l'entendais me chuchoter :

– Asseyez-vous, Malone ! Ne vous conduisez pas publiquement comme un âne !

Mais en même temps je remarquai qu'à quelques rangs devant moi quelqu'un s'était levé, grand, mince, avec des cheveux roux foncé. Il se tourna pour me lancer un regard furieux, mais je ne cédaï pas.

– Je suis volontaire, monsieur le président ! Je suis volontaire... Je le répétei jusqu'à ce que je me fisse entendre.

– Le nom ! Le nom ! scanda l'assistance.

– Je m'appelle Edward Dun Malone. Je suis journaliste à la *Daily Gazette*. Je jure que je serai un témoin absolument impartial.

– Comment vous appelez-vous, monsieur ? demanda le président à mon rival.

– Je suis lord John Roxton. J'ai déjà remonté l'Amazone, je connais le pays. Pour cette enquête, j'ai des titres particuliers.

– La réputation de lord John Roxton en tant que sportif et voyageur est, naturellement, célèbre de par le monde ! dit le président. Mais d'autre part il serait bon qu'un membre de la presse participe à cette expédition.

– Dans ces conditions je propose, dit le Pr Challenger, que ces deux gentlemen soient désignés comme les délégués de l'assistance pour accompagner le Pr Summerlee dans un voyage dont le

but est, je le répète, d'enquêter sur la véracité de mes déclarations et de déposer un rapport concluant.

Voilà comment, sous les cris et les ovations, se décida notre destin. Puis je me trouvai projeté dans le flot humain qui se dirigeait vers la porte ; j'étais tout étourdi par les perspectives qui s'ouvraient devant moi. Quand je sortis de la salle, je pris conscience d'une charge d'étudiants hilares dévalant la chaussée, et d'un très lourd parapluie qu'un bras vigoureux abattait sur leurs têtes. Enfin, salué par des huées et des applaudissements, le landau électrique du Pr Challenger démarra du trottoir. J'arrivai dans Regent Street, le cœur plein de Gladys et le crâne en compote.

Soudain quelqu'un me toucha le bras. Je me retournai : c'était mon futur associé, lord John Roxton.

– Monsieur Malone, je crois ?... Nous allons être des camarades de route, hein ? J'habite de l'autre côté de la rue, à l'Albany. Auriez-vous l'amabilité de me consacrer une demi-heure ? Car il y a une ou deux choses que j'ai grand besoin de vous dire.

Ensemble, lord John Roxton et moi, nous descendîmes Vigo Street et nous franchîmes les portiques défraîchis qui abritaient une célèbre colonie d'aristocrates. À l'extrémité d'un long couloir, mon futur compagnon ouvrit une porte et tourna un commutateur. Plusieurs lampes, sous des abat-jour colorés, baignèrent d'une lumière rougeâtre la grande pièce dans laquelle il me poussa. Dès le seuil, j'eus une impression extraordinaire de confort, d'élégance, de virilité : c'était l'appartement d'un homme doué d'autant de goût que de fortune, et d'une insouciance de célibataire. De riches fourrures et d'étranges nattes achetées dans des bazars de l'Orient tapissaient le plancher. Des tableaux et des gravures étaient accrochés aux murs ; ma compétence artistique était médiocre, mais je n'eus pas de mal à deviner qu'il s'agissait là d'objets rares et d'un grand prix. Des croquis de boxeurs, de danseuses, de chevaux de course s'interposaient entre un Fragonard sensuel, un Giraudet martial et un Turner à faire rêver. Mais, répartis un peu partout, de nombreux trophées rappelaient que lord John Roxton était l'un des athlètes complets de notre époque. Une rame bleu foncé croisée avec un aviron rouge évoquait les joutes universitaires. Au-dessus et en dessous, des fleurets et des gants de boxe témoignaient que cet homme avait conquis la suprématie en escrime et dans le noble art. En guise de lambris, autour de la pièce, saillaient des têtes de bêtes sauvages : les plus beaux spécimens du monde ! Le dominant de sa majesté incontestable, le rarissime rhinocéros blanc de l'enclave de Lado laissait pendre une lippe dédaigneuse.

Au centre du chaud tapis rouge, il y avait une table Louis XV noir et or, merveilleusement d'époque, mais – ô sacrilège ! – souillée par des marques de verres et des brûlures de cigarettes. Elle supportait un plateau d'argent garni de délices pour fumeurs ainsi qu'un coffret à liqueurs. Mon hôte commença par remplir deux verres. Puis il m'indiqua un fauteuil, plaça à ma portée le rafraîchissement qu'il m'avait préparé, et me tendit un long havane blond. Il s'assit en face de moi pour me regarder longtemps, fixement, avec des yeux étranges, pétillants, hardis, des yeux dont la froide lumière bleue rappelait l'eau d'un lac de montagne.

À travers la brume fine de ma fumée, j'observai parallèlement les détails d'une physionomie que de nombreuses photographies m'avaient déjà rendue familière : le nez busqué, les joues creuses, les cheveux foncés tirant sur le roux, le sommet de la tête dégarni, les moustaches frisées, et la petite barbiche agressive terminant un menton volontaire. Il y avait en lui du Napoléon III et du Don Quichotte, mais aussi quelque chose de particulier aux gentilshommes campagnards d'Angleterre, cet air ouvert, alerte et vif qu'a l'amoureux des chiens et des chevaux. Sa peau était teintée de tous les hâles du soleil et du vent. Il avait des sourcils très touffus qui lui retombaient sur les yeux, son regard naturellement froid acquérait de ce fait un semblant de férocité que renforçait encore une arcade sourcilière accusée. De silhouette il était sec, mais fortement charpenté ; en réalité, il avait fréquemment administré la preuve que peu d'hommes en Angleterre possédaient son endurance. Sa taille dépassait un mètre quatre-vingts, mais ses épaules curieusement arrondies la rapetissaient. Tel était l'aspect physique du fameux lord John Roxton, qui tirait fort sur son cigare tout en m'observant dans un silence aussi prolongé qu'embarrassant.

– Bon ! dit-il enfin. Les dés sont jetés, n'est-ce pas, jeune bébé ?... Oui, nous avons fait le saut, vous et moi. Je suppose que, avant d'entrer dans cette salle, vous n'en aviez pas la moindre idée, hein ?

– Pas la moindre !

– Moi non plus. Pas la moindre. Et nous voici pourtant engagés jusqu'au cou dans cette affaire... Moi, il n'y a pas plus de trois semaines que je suis rentré de l'Ouganda ; je cherche un coin en Écosse, je signe le bail, et voilà... Ça va vite, hein ! Et vous, qu'est-ce qui vous a pris ?

– Eh bien, c'est dans la droite ligne de mon travail ! Je suis journaliste à la *Gazette*.

– Oui. Vous l'avez dit dans la salle. Dites, j'ai un petit truc pour vous, si vous voulez m'aider.

– Avec plaisir.

– Un risque, ça vous est égal, hein ?

– De quel risque s'agit-il ?

– De Ballinger. C'est lui le risque. Vous avez entendu parler de lui ?

– Non.

– Ma parole, bébé, où avez-vous vécu ? Sir John Ballinger est le champion des gentlemen-jockeys du Nord. Dans ma meilleure forme, je peux lui tenir tête sur le plat, mais sur les obstacles il est imbattable. Cela dit, tout le monde sait que, lorsqu'il ne s'entraîne pas, il boit sec ; il appelle ça établir une moyenne... Mardi, il a fait une crise de delirium ; depuis il est devenu fou furieux. Il habite la chambre au-dessus de la mienne. Le docteur dit que ce pauvre vieux est perdu s'il ne prend pas un peu de nourriture solide ; mais voilà : il est couché avec un revolver sous sa couverture, et il jure qu'il mettra six balles dans la peau du premier qui l'approchera. Du coup il y a eu un début de grève dans le personnel. Il est tout ce que vous voudrez, mais il est aussi un gagnant du Grand National : on ne peut pas laisser mourir comme cela un gagnant du Grand National, hein ?

– Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

– Eh bien, mon idée était que vous et moi nous y allions ! Peut-être sommeille-t-il. Au pis, il en tuera un, mais pas deux. Le survivant le maîtrisera. Si nous pouvions immobiliser ses bras avec le traversin, ou je ne sais quoi, puis actionner une pompe stomacale, nous offririons à ce pauvre vieux le souper de sa vie.

Je ne suis pas spécialement brave. Mon imagination irlandaise s'échauffe facilement devant l'inconnu et le neuf, et elle les rend plus terribles qu'ils ne le sont en réalité. Mais d'autre part j'ai été élevé dans l'horreur de la lâcheté, et dans la terreur d'en révéler le moindre signe. J'ose dire que je pourrais me jeter dans un précipice, comme le Hun des livres d'histoire, si mon

courage était mis en doute ; et cependant, ce serait plutôt l'orgueil et la peur que le courage lui-même qui m'inspireraient en l'occurrence. C'est pourquoi, et bien que les nerfs de tout mon corps se fussent rétrécis à la pensée du sauvage ivrogne du dessus, je répondis d'une voix insouciant que j'étais prêt à monter. Une remarque de lord Roxton sur le danger à courir me chatouilla désagréablement.

– Parler n'arrangera rien ! dis-je. Allons-y !

Je me levai de mon fauteuil et lui du sien. Alors, en réprimant un petit gloussement de satisfaction, il me tapa deux ou trois fois sur la poitrine, et finalement me repoussa dans mon siège.

– Ça va, bébé ! Vous ferez l'affaire, me dit-il.

Je le regardai avec étonnement.

– Je me suis occupé moi-même de John Ballinger ce matin. Il a troué une manche de mon kimono, que Dieu lui pardonne ! Mais nous lui avons passé la camisole de force, et dans une semaine il sera rétabli. Dites, bébé, j'espère que vous ne m'en voulez pas, hein ? Comprenez, de vous à moi, je considère cette affaire de l'Amérique du Sud comme une chose formidablement sérieuse, et si j'ai quelqu'un avec moi, je veux qu'il soit homme sur qui je puisse compter. Alors je vous ai tendu un piège : vous vous en êtes admirablement tiré ; bravo ! Vous voyez, nous serons seuls vous et moi, car ce vieux Summerlee aura besoin d'une nourrice sèche dès le départ. Par ailleurs ne seriez-vous pas par hasard le Malone qui a de grandes chances d'être sélectionné dans l'équipe de rugby d'Irlande ?

– Comme remplaçant, peut-être...

– Je me disais que je vous avais déjà vu quelque part. J'y suis : j'étais là quand vous avez marqué cet essai contre Richmond, la plus belle course en crochets que j'aie vue de la saison. Je ne manque jamais un match de rugby quand je suis en Angleterre, car c'est le sport le plus viril. Bien ! Enfin, je ne vous ai pas fait venir ici pour que nous parlions sport. Nous avons à régler notre affaire. Sur la première page du *Times*, l'horaire des bateaux est publié... En voici un pour Para le mercredi de la semaine prochaine ; si le professeur et vous étiez d'accord, nous embarquerions sur celui-là. Hein ? Bon. Je m'en arrangerai avec lui. Votre équipement, maintenant.

– Mon journal y pourvoira.

– Êtes-vous bon tireur ?

– Comme un territorial moyen.

– Seigneur ! Pas meilleur ? Dire que c'est la dernière chose que vous, jeunes bébés, songez à apprendre ! Vous êtes des abeilles sans aiguillon, tout juste bons à regarder si la ruche ne s'en va pas ; mais vous aurez bonne mine le jour où quelqu'un viendra voler votre miel ! Dans

l'Amérique du Sud, vous aurez besoin de bien manier votre fusil car, à moins que notre ami le professeur soit un fou ou un menteur, nous pourrions voir des choses étranges avant de rentrer. Quel fusil connaissez-vous ?

Il se dirigea vers une armoire de chêne, l'ouvrit, et j'aperçus à l'intérieur des canons de fusil étincelants, rangés comme des tuyaux d'orgue.

« Je cherche ce que je pourrais vous confier de ma collection personnelle.

Il sortit les uns après les autres de très beaux fusils ; il en fit jouer la culasse, puis il les replaça sur leur râtelier en les caressant aussi tendrement qu'une mère ses enfants.

« Voici un Bland, me dit-il. C'est avec lui que j'ai descendu le gros type que vous voyez là...

Son doigt me désigna le rhinocéros blanc.

« Dix mètres de plus, et c'était lui qui m'avait dans sa collection.

*De cette balle conique dépend sa chance,
Le juste avantage du faible...*

« J'espère que vous connaissez votre Gordon, car il est le poète du cheval et du fusil, et il tâte des deux. Maintenant, voici un instrument banal : vue télescopique, double éjecteur, tir sans correction jusqu'à trois cent cinquante mètres. C'est le fusil dont je me suis servi contre les tyrans du Pérou il y a trois ans. J'étais le fléau du Seigneur dans quelques coins, si j'ose dire, et pourtant vous n'en lirez rien dans aucun livre bleu. Certains jours, bébé, on doit se dresser pour le droit et la justice, faute de quoi on ne se sent pas propre, ensuite ! Voilà pourquoi j'ai eu quelques aventures personnelles. Décidées par moi, courues par moi, terminées par moi. Chacune de ces encoches représente un mort, une belle rangée, hein ? Cette grosse-là est pour Pedro Lopez, le roi de tous ; je l'ai tué dans un bras du Putomayo... Voici quelque chose qui est très bien pour vous...

Il s'empara d'un magnifique fusil brun et argent.

« Bonne détente, visée correcte, cinq cartouches dans le chargeur. Vous ferez de vieux os avec lui !

Il me le tendit et referma la porte de l'armoire de chêne.

« Au fait, me demanda-t-il, qu'est-ce que vous savez du Pr Challenger ?

– Je ne l'avais jamais vu avant aujourd'hui.

– Moi non plus. C'est tout de même amusant de penser que nous allons nous embarquer tous les deux sous les ordres, scellés, d'un homme que nous ne connaissons pas. Il me fait l'impression

d'un vieil oiseau arrogant. Ses frères de science n'ont pas l'air de l'aimer beaucoup ! Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à cette affaire ?

Je lui narraï brièvement mes expériences de la matinée, qu'il écouta avec une intense attention. Puis il sortit une carte de l'Amérique du Sud et l'étala sur la table.

« Je crois que tout ce qu'il vous a dit est vrai, fit-il avec chaleur. Et, ne vous en déplaise, si je parle comme cela, c'est que j'ai de bonnes raisons pour le faire. L'Amérique du Sud, voilà un continent que j'adore ! Si vous la prenez en ligne droite de Darien à Fuego, c'est la terre la plus merveilleuse, la plus grandiose, la plus riche de la planète. Les gens d'ici ne la connaissent pas encore, et ils ne réalisent guère ce qu'elle peut devenir. J'y suis allé, j'en suis revenu ; entre-temps j'y ai passé deux saisons sèches, comme je vous l'ai dit quand j'ai parlé de ma guerre aux marchands d'esclaves. Hé bien, quand j'étais là-bas, j'ai entendu des histoires analogues ! Rabâchages d'Indiens ? Je veux bien ! mais tout de même il y a de quoi les étayer. Plus on avance dans la connaissance de ce pays, bébé, et plus on comprend que tout est possible : tout ! On peut traverser, et on traverse, quelques bras étroits de rivière ; hormis cela, c'est le noir. Maintenant, là, dans le Mato Grosso...

Il promena son cigare sur une région de la carte.

« ... ou ici, dans cet angle où trois pays se rejoignent, rien ne me surprendrait. Ce type l'a dit tout à l'heure, il y a des milliers de kilomètres de voies d'eau à travers une forêt à peu près aussi grande que l'Europe. Vous et moi nous pourrions nous trouver aussi éloignés l'un de l'autre que d'Écosse à Constantinople, et cependant nous serions tous deux ensemble dans la même grande forêt brésilienne. Au sein de ce labyrinthe, l'homme a juste fait une piste ici et une fouille là. Pourquoi quelque chose de neuf et de merveilleux ne s'y cacherait-il pas ? Et pourquoi ne serions-nous pas les hommes qui le découvririons ? Et puis...

Une joie illuminait son visage farouche quand il ajouta :

« Chaque kilomètre représente un risque sportif. Je suis comme une vieille balle de golf : il y a longtemps que la peinture blanche s'en est allée. La vie peut m'infliger des coups, ils ne marqueront pas. Mais un risque sportif, bébé, voilà le sel de l'existence. C'est alors qu'il fait bon vivre. Nous sommes tous en train de devenir mous, épais, confits. Donnez-moi de vastes espaces, avec un fusil et l'espoir de découvrir quelque chose qui en vaille la peine ! J'ai tout essayé, la guerre, le steeple-chase, l'avion ; mais cette chasse à des bêtes sauvages qui semblent sorties d'un rêve après un trop bon déjeuner, voilà une sensation nouvelle !

Il jubilait.

Peut-être me suis-je trop étendu sur cette nouvelle amitié, mais quoi ! lord John Roxton n'allait-il pas être mon compagnon pour une longue aventure ? J'ai essayé de le dépeindre tel que je l'ai vu pour la première fois sans altérer sa personnalité pittoresque et sa bizarre façon de penser et de parler.

Ce fut uniquement la nécessité où je me trouvais de faire le compte rendu de la réunion qui m'obligea, vers minuit, à lui fausser compagnie. Je le laissai assis sous sa lumière rougeâtre ; il s'était mis à huiler son fusil préféré tout en continuant de glousser de joie devant les aventures qui nous attendaient. Pour moi, il était en tout cas clair que si des dangers surgissaient sur notre route, je ne trouverais pas dans toute l'Angleterre pour les partager une tête plus froide et un cœur plus brave.

Mais j'avais beau être éreinté par cette journée merveilleuse, il fallait que je visse McArdle, mon rédacteur en chef. Je m'assis en face de lui, et j'entrepris de lui expliquer toute l'affaire. Il eut le bon goût de la juger suffisamment importante pour la transmettre dès le lendemain matin à notre directeur, sir George Beaumont. Il fut convenu que je rendrais compte de mes aventures sous forme de lettres successives à McArdle, et qu'elles seraient publiées par la *Gazette* dans l'ordre de leur arrivée, ou conservées à des fins de publication ultérieure, selon ce qu'en déciderait le Pr Challenger : car nous ignorions encore les conditions qu'il pourrait insérer dans le pli qui nous guiderait vers cette terre inconnue. Un coup de téléphone n'amena rien d'autre qu'une fulminante explosion contre la presse, avec toutefois cette conclusion que si nous lui indiquions notre bateau, il nous donnerait toutes indications utiles juste avant le lever de l'ancre. Une deuxième question que nous lui posâmes obtint pour toute réponse un bêlement plaintif de sa femme : le professeur était de très mauvaise humeur, et elle espérait que nous ne ferions rien pour aggraver sa violence. Une troisième tentative, le lendemain, déclencha un fracas épouvantable, plus une communication de la poste qui nous informa que l'appareil téléphonique du Pr Challenger était en miettes. Aussi interrompîmes-nous nos essais d'entrer avec lui en relations plus suivies.

Et maintenant, lecteurs qui m'avez témoigné beaucoup de patience, je ne m'adresserai plus directement à vous. À partir de cet instant solennel et jusqu'à nouvel ordre (en admettant que la suite de ce récit vous parvienne), je vous parlerai par l'intermédiaire du journal que je représente. J'abandonne aux mains de mon rédacteur en chef le compte rendu des événements qui ont précédé l'une des plus remarquables expéditions de tous les temps. Ainsi, si je ne reviens jamais en Angleterre, il subsistera au moins un témoignage sur l'origine et les tenants de cette affaire. J'écris ces dernières lignes dans le salon du paquebot *Francisco*, et le bateau-pilote les transmettra aux bons soins de M. McArdle. Avant que je ferme ce cahier, permettez-moi de peindre un ultime tableau : un tableau qui sera le suprême souvenir de la vieille patrie que j'emporte dans mon cœur. La matinée est brumeuse, humide ; une matinée de ce dernier printemps : il tombe une pluie fine et froide. Trois silhouettes vêtues d'imperméables ruisselants descendent le quai et se dirigent vers l'appontement réservé au grand paquebot sur lequel flotte le pavillon de partance. Les précédant, un porteur pousse un chariot où sont empilées des malles, des couvertures, des caisses de fusils. Le Pr Summerlee, aussi long que mélancolique, traîne les pieds et baisse la tête : il a l'air d'avoir honte de lui. Lord John Roxton marche allègrement ; son profil aigu et ardent se dessine bien entre son manteau de chasse et son chapeau de laine. Quant à moi, je me réjouis que soient à présent derrière nous les journées épuisantes des préparatifs et les angoisses de l'adieu : sans aucun doute tout mon comportement l'exprime. Au moment précis où nous embarquons, nous entendons un cri sur le quai : c'est le Pr Challenger ; il avait promis d'assister à notre départ. Le voici qui court pour nous parler : bouffi, congestionné, irascible.

– Non, merci ! déclare-t-il. Je préfère ne pas monter à bord. J'ai simplement quelques mots à vous dire, et ils peuvent très bien être dits de là où je suis. Je vous prie de ne pas croire que je me sens votre débiteur pour le voyage que vous entreprenez. Je voudrais vous faire comprendre que l'affaire m'indiffère complètement, et que je me refuse à toute reconnaissance personnelle. La vérité est la vérité, et votre rapport ne l'affectera en rien, quelles que soient les émotions et la curiosité qu'il puisse soulever chez des gens sans importance. Mes directives pour votre information et pour votre route sont contenues dans cette enveloppe cachetée. Vous l'ouvrirez lorsque vous aurez atteint sur l'Amazone une ville qui s'appelle Manaus, mais pas avant le jour et l'heure indiqués à l'extérieur de l'enveloppe. Me suis-je exprimé assez clairement ? Je confie à votre honneur le soin d'observer strictement ces conditions. Non, monsieur Malone, je n'apporte aucune restriction à votre reportage, puisque la publication des faits est l'objet même de votre voyage ; mais je vous demande de garder secret le lieu de votre destination exacte, et de ne rien publier avant votre retour. Bonsoir, monsieur. Vous avez fait quelque chose qui mitige mes sentiments à l'égard de cette profession répugnante dont vous faites malheureusement partie. Bonsoir, lord John. Si je comprends bien, la science est pour vous un livre non coupé ; mais soyez heureux : de merveilleux tableaux de chasse vous attendent. Sans aucun doute, vous aurez l'occasion de décrire dans le *Chasseur anglais* comment vous avez tiré le dimorphodon plus rapide que l'éclair. Et à vous aussi, bonsoir, professeur Summerlee. Si vous êtes capable de vous perfectionner, ce que très sincèrement je ne crois pas, vous nous reviendrez plus intelligent.

Là-dessus il tourna les talons et, du pont, je pus voir une minute plus tard sa silhouette courte et ramassée s'agitant sur le chemin de la gare. Voilà. À présent, nous descendons le Channel. La cloche sonne une dernière fois pour les lettres ; c'est notre au revoir au bateau-pilote. Que Dieu bénisse tout ce que nous laissons derrière nous, et nous ramène sains et saufs.

Chapitre VII – Demain, nous disparaissions dans l'inconnu

Je n'ennuierai pas mes lecteurs éventuels par le récit de notre voyage à bord du luxueux paquebot de la ligne Booth, et je ne dirai rien de notre séjour d'une semaine à Para (sinon que je garde toute ma reconnaissance à la compagnie Pereira da Pinta, qui nous facilita grandement les choses pour notre équipement). Je serai également bref quant à notre randonnée sur le fleuve, que nous avons commencé à remonter dans un bateau à vapeur beaucoup plus petit que celui qui nous avait fait traverser l'Atlantique : l'eau s'étendait à perte de vue, avec un débit lent et une teinte argileuse. Nous finîmes par arriver à la ville de Manaus après avoir traversé les passes des Obidos. Grâce à M. Shortman, représentant de la British and Brazilian Trading Company, nous échappâmes aux attractions réduites de l'hôtel local. Nous séjournâmes chez lui, dans sa fazenda très hospitalière, jusqu'au jour que le Pr Challenger avait fixé pour que nous puissions prendre connaissance de ses instructions. Mais avant de relater les événements surprenants qui eurent lieu à cette date, je désirerais présenter plus clairement mes compagnons et les associés que nous avons déjà réunis dans l'Amérique du Sud. Je vais m'exprimer en toute franchise, et je vous laisse libre d'user de mon matériel comme vous l'entendez, monsieur McArdle, puisque c'est entre vos mains que doit passer ce compte rendu avant qu'il atteigne le public.

Les connaissances scientifiques du Pr Summerlee sont trop connues pour que j'aie à les récapituler ici. Mais il se révèle plus apte à une rude expédition comme celle-ci qu'on ne l'imaginerait à première vue. Grand, sec, tout en fibres, il est imperméable à la fatigue ; d'autre part, la causticité de son esprit et ses manières sarcastiques parfois et souvent déplaisantes ne se laissent pas influencer par la moindre considération extérieure. Bien qu'il soit âgé de soixante-cinq ans, je ne l'ai jamais entendu exprimer du mécontentement quand des privations ou des épreuves inattendues se présentaient. J'avais cru que sa participation à cette expédition représenterait une charge, mais je suis aujourd'hui convaincu que ses facultés d'endurance sont aussi grandes que les miennes. Son tempérament le porte naturellement à l'acidité et au scepticisme. Depuis le premier jour, il n'a jamais dissimulé son sentiment que le Pr Challenger était un truqueur, que nous étions tous embarqués pour une absurde chasse au canard sauvage, et que nous ne rapporterions d'Amérique du Sud rien d'autre que des déceptions et des fièvres, ainsi que du ridicule. Tel fut le point de vue qu'il nous exposa, tout en crispant ses traits fragiles et en secouant son bouc ; nos oreilles en furent rebattues de Southampton à Manaus. Depuis notre débarquement, il s'est quelque peu consolé grâce à la beauté et à la variété des oiseaux et des insectes, car sa dévotion envers la science est d'une générosité absolue. Il passe ses journées dans les bois, armé d'un fusil et d'un filet à papillons, et il consacre toutes ses soirées à inventorier les nombreux spécimens qu'il s'est procuré. Parmi d'autres particularités mineures, notons qu'il est parfaitement indifférent à son aspect extérieur, pas très soigné de sa personne, excessivement distrait dans ses habitudes, et adonné à une courte pipe de bruyère qui sort à peine de sa bouche. Dans sa jeunesse, il a participé à plusieurs expéditions scientifiques – notamment avec Robertson en Papouasie – et la vie de camp, le canoë lui sont choses familières.

Lord John Roxton a quelques points communs avec le Pr Summerlee, mais sur d'autres ils s'opposent autant qu'il est possible. Il a vingt ans de moins que lui, mais possède le même physique sec et décharné. Je ne reviens pas sur son aspect extérieur que j'ai décrit, je crois, dans

la partie du récit que j'ai laissée derrière moi à Londres. Il est très élégant, un peu guindé ; il s'habille toujours avec le plus grand soin dans des costumes de coutil blanc ; il porte des bottes brunes légères ; au moins une fois par jour, il se rase. Comme la plupart des hommes d'action, il parle laconiquement et s'enferme souvent dans ses pensées ; mais il est toujours prompt à répondre à une question ou à prendre part à une conversation sur un mode semi-humoristique qui n'appartient qu'à lui. Sa connaissance du monde, et surtout de l'Amérique du Sud, est prodigieuse. Il croit dur comme fer aux possibilités de notre voyage, et sa foi n'est nullement ébranlée par les ricanements du Pr Summerlee. Sa voix est douce ; il se montre paisible, quoique derrière ses yeux bleus pétillants se cachent d'étonnantes capacités de colère furieuse et de volonté implacable (d'autant plus redoutables qu'il les subjugue). Il parle peu de ses propres exploits au Brésil et au Pérou, mais ce fut une véritable révélation pour moi de découvrir l'agitation que provoqua sa présence parmi les indigènes riverains : ceux-ci le considéraient comme leur champion, leur protecteur. Les exploits du Chef Rouge, comme ils l'appelaient, étaient entrés dans leur légende, mais la réalité des faits pour autant que j'aie pu m'en rendre compte, n'était pas moins surprenante.

Les faits étaient ceux-ci : il y a quelques années, lord John Roxton s'était trouvé dans le *no man's land* situé entre les frontières mal définies du Pérou, du Brésil et de la Colombie. Dans cette vaste région l'arbre à gomme vient bien, et il est devenu, comme au Congo, une malédiction pour les indigènes, contraints à des travaux forcés qui pourraient se comparer avec ceux qu'organisèrent les Espagnols dans les vieilles mines d'argent de Darien. Une poignée de métis infâmes tenait le pays en main, armait les Indiens qui leur étaient dévoués et soumettait le reste de la population à un dur esclavage. Ces métis ne reculaient devant rien, pas même devant les tortures les plus inhumaines, pour obliger les indigènes à ramasser la gomme, qui descendait ensuite le fleuve jusqu'à Para. Lord John Roxton recueillit les plaintes des victimes, dont il se fit le porte-parole : en réponse, il n'obtint que des menaces et des insultes. Ce fut alors qu'il déclara formellement la guerre à Pedro Lopez, le chef des trafiquants d'esclaves ; il enrôla des esclaves qui s'étaient enfuis, les arma, et conduisit toute une série d'opérations qui se termina par la mort de Pedro Lopez qu'il tua de ses propres mains, et par la fin du système que représentait ce scélérat.

Rien d'étonnant par conséquent à ce que cet homme aux cheveux roux, à la voix douce et aux manières simples, suscitât un vif intérêt sur les rives du grand fleuve sud-américain ; les sentiments qu'il inspirait étaient naturellement de deux sortes : la gratitude des indigènes était compensée par le ressentiment de ceux qui désiraient les exploiter. De son expérience il avait tiré au moins un résultat utile : il parlait couramment le *lingoa geral*, qui est le dialecte (un tiers portugais, deux tiers indien) que l'on entend dans tout le Brésil.

J'ai déjà indiqué que lord John Roxton était un passionné de l'Amérique du Sud. Il était incapable d'en discuter sans ardeur, et cette ardeur s'avérait contagieuse car, ignorant comme je l'étais, mon attention et ma curiosité s'aiguisaient. Comme je voudrais pouvoir reproduire la fascination que dégageaient ses discours ! Il y mêlait la connaissance précise et l'imagination galopante qui m'enchantaient, et il parvenait même à effacer du visage du Pr Summerlee le sourire railleur qui y fleurissait habituellement. Il nous conta l'histoire du fleuve si rapidement exploré (car parmi les premiers conquérants du Pérou, certains avaient traversé le continent sur

toute sa largeur en naviguant sur ses eaux) et pourtant si peu connu proportionnellement à tout le pays qui s'étend indéfiniment de chaque côté de ses rives.

– Qu'y a-t-il là ? s'écriait-il en nous montrant le nord. Des bois, des marécages, une jungle impénétrable. Qui sait ce qu'elle peut abriter ? Et là, vers le sud ? Une sauvage étendue de forêts détrempées, où l'homme blanc n'a jamais pénétré. De tous côtés l'inconnu se dresse devant nous. En dehors des étroites passes des fleuves et des rivières, que sait-on du pays ? Qui peut faire la part du possible et de l'impossible ? Pourquoi ce vieux Challenger n'aurait-il pas raison ?

Devant un défi aussi direct, le ricanement du Pr Summerlee réapparaissait ; à l'abri d'un nuage compact de fumée de pipe, on apercevait une tête sardonique secouée par des hochements de dénégation.

En voilà assez, pour l'instant, au sujet de mes deux compagnons blancs ; leurs caractères, leurs ressources s'affirmeront au cours de mon récit, et aussi mon tempérament et mes propres capacités. Mais nous avons enrôlé des gens qui joueront peut-être un grand rôle dans l'avenir. D'abord un gigantesque nègre, appelé Zambo, un Hercule noir, aussi plein de bonne volonté qu'un cheval, et à peu près aussi intelligent. Nous l'engageâmes à Para sur la recommandation de la compagnie maritime : il avait servi sur ses vapeurs où il avait appris un anglais hésitant.

Ce fut également à Para que nous embauchâmes Gomez et Manuel, deux métis originaires du haut du fleuve, et qui venaient de le descendre avec un chargement de bois. C'étaient deux gaillards au teint boucané, barbus et féroces, aussi actifs et nerveux que des panthères. Ils vivaient dans la région supérieure de l'Amazone que nous devions justement explorer, ce qui décida lord John Roxton à les engager. L'un deux, Gomez, présentait cet avantage qu'il parlait un excellent anglais. Ces hommes devaient nous servir de serviteurs personnels : ils rameraient, ils feraient la cuisine, ils nous rendraient tous les services que nous pouvions attendre d'une rémunération mensuelle de quinze dollars. De plus, nous enrôlâmes trois Indiens Mojo de Bolivie, très habiles à la pêche et à la navigation. Leur chef fut baptisé par nous Mojo, d'après sa tribu, et les autres reçurent le nom de José et de Fernando.

Donc trois Blancs, deux métis, un nègre et trois Indiens constituaient le personnel de la petite expédition qui attendait à Manaus de connaître ses instructions, avant de procéder à sa singulière enquête.

Enfin, après une semaine pesante, le jour et l'heure convenus arrivèrent. Je vous prie de vous représenter le salon ombreux de la fazenda Santa Ignacio, à trois kilomètres de Manaus dans l'intérieur des terres. Dehors brille le soleil dans tout son éclat doré : les ombres des palmiers sont aussi noires et nettes que les arbres eux-mêmes. L'air est calme, plein du sempiternel bourdonnement des insectes, chœur tropical qui s'étend sur plusieurs octaves, depuis le profond vrombissement de l'abeille jusqu'au sifflement aigu du moustique. Au-delà de la véranda, il y a un petit jardin défriché, ceinturé par des haies de cactus et décoré de bosquets d'arbustes en fleurs ; tout autour de ceux-ci volent des papillons bleus ; les minuscules oiseaux-mouches battent des ailes et foncent comme des traînées lumineuses. Dans le salon, nous sommes assis devant une table de jonc, ou plutôt devant l'enveloppe cachetée qui y est posée. L'écriture en barbelés du Pr Challenger s'étale avec ces mots :

« *Instructions pour lord John Roxton et son groupe.*
À ouvrir à Manaus, le 15 juillet, à midi précis. »

Lord John avait placé sa montre sur la table à côté de lui.

– Encore sept minutes ! dit-il. Ce cher vieux aime la précision.

Le Pr Summerlee eut un sourire acidulé. Il prit l'enveloppe.

– Qu'est-ce que cela pourrait faire si nous l'ouvrons maintenant, et non dans sept minutes ? demanda-t-il. Nous nous trouvons en face d'une nouvelle absurdité, du charlatanisme habituel pour lequel son auteur, je regrette de le dire, est réputé.

– Oh ! voyons ! Nous devons jouer le jeu en nous conformant aux règles, répondit lord John. Il s'agit d'une affaire particulière à ce vieux Challenger ; nous sommes ici par un effet de sa bonne volonté ; il serait désobligeant pour lui et pour nous de ne pas suivre ses instructions à la lettre.

– Une jolie affaire, oui ! s'exclama le professeur. À Londres, elle m'avait frappé par son absurdité. Mais plus le temps s'écoule, plus cette absurdité me semble monumentale. J'ignore ce que contient cette enveloppe, mais si je n'y lis rien de précis, je serai fort tenté de prendre le prochain bateau et d'attraper le *Bolivia* à Para. Après tout, j'ai mieux à faire que de courir le monde pour démentir les élucubrations d'un fou ! Maintenant, Roxton, il est sûrement l'heure.

– C'est l'heure ! répondit lord John. Vous pouvez siffler le coup d'envoi.

Il prit l'enveloppe, et l'ouvrit avec son canif. Il tira une feuille de papier pliée. Avec précaution, il la déplia et l'étala sur la table. C'était une feuille blanche, vierge au recto comme au verso. Nous nous regardâmes en silence, consternés, jusqu'à ce que le Pr Summerlee éclatât d'un rire plein de dérision.

– Voilà un aveu complet ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que vous désirez de plus ? Ce bonhomme est un farceur ; il en convient lui-même. Il ne nous reste plus qu'à rentrer chez nous et à dévoiler son imposture !

– Et s'il s'était servi d'une encre invisible ? hasardai-je.

– Je ne le pense pas ! répondit lord Roxton, qui éleva le papier à la lumière. Non, bébé, inutile de vous faire des illusions. Je mettrais ma tête à couper que rien n'a jamais été écrit sur cette feuille.

– Puis-je entrer ? gronda une voix qui venait de la véranda.

Dans un rayon de soleil s'était glissée une silhouette trapue. Cette voix ! Cette monstrueuse largeur d'épaules ! Nous sautâmes sur nos pieds : sous un chapeau de paille d'enfant orné d'un ruban multicolore, Challenger en personne ! Il avait les mains dans les poches de sa veste, et il exhibait d'élégants souliers en toile. Il rejeta la tête en arrière : dans tout l'éclat de l'astre du jour,

il apportait le salut de sa barbe assyrienne, l'insolence de ses paupières lourdes, et ses yeux implacables.

– Je crains, dit-il en tirant sa montre, d'avoir quelques minutes de retard. Quand je vous ai remis cette enveloppe, je ne pensais pas, permettez-moi de vous l'avouer, que vous auriez à l'ouvrir. En effet, je voulais à toute force vous avoir rejoints avant l'heure convenue. Mon retard malencontreux est dû à un pilote maladroit et à un banc de sable inopportun. Aurais-je donné à mon collègue, le Pr Summerlee, l'occasion de blasphémer ?

– Je dois vous dire, monsieur, déclara lord John, avec une certaine dureté dans la voix, que votre arrivée nous est un véritable soulagement, car notre mission nous paraissait vouée à une fin prématurée. Même à présent, je ne puis concevoir pourquoi vous avez mené cette affaire d'une manière aussi extraordinaire.

Au lieu de répondre, le Pr Challenger entra dans le salon, serra les mains de lord John et de moi-même, s'inclina avec une insolence relative devant le Pr Summerlee, et sombra dans un fauteuil qui ploya sous son poids en gémissant.

– Est-ce que tout est prêt pour le voyage ? questionna-t-il.

– Nous pouvons partir demain.

– Eh bien ! vous partirez demain. Vous n'avez nul besoin de cartes ni de directives maintenant, puisque vous avez l'incalculable avantage de m'avoir pour guide. Depuis le début, j'étais décidé à présider à votre enquête. Les cartes les plus complètes auraient été, et vous en conviendrez bientôt, de médiocres remplaçants de ma propre intelligence et de mes conseils. Quant à la petite ruse que je vous ai jouée avec l'enveloppe, il est évident que, si je vous avais informés de toutes mes intentions, j'aurais été forcé de résister à vos instances importunes ; car vous m'auriez supplié de voyager avec vous, n'est-ce pas ?

– Oh ! pas moi, monsieur ! s'exclama le Pr Summerlee. Il n'y a pas qu'un bateau qui fait le service de l'Atlantique !

Challenger le balaya d'un revers de sa grande main velue.

– Votre bon sens retiendra, j'en suis persuadé, mon objection, et comprendra qu'il était préférable que je dirige vos propres mouvements et que j'apparaisse juste au moment où ma présence s'avère utile. Ce moment est arrivé. Vous êtes en de bonnes mains. Vous parviendrez au but. À partir de maintenant, c'est moi qui prends le commandement de l'expédition. Dans ces conditions, je vous demande d'achever vos préparatifs ce soir, pour que nous puissions partir de bonne heure demain matin. Mon temps est précieux ; et le vôtre, quoique à un degré moindre, l'est sans doute aussi. Je propose donc que nous poussions en avant aussi rapidement que possible, jusqu'à ce que je vous aie montré ce que vous êtes venus voir.

Lord John Roxton avait frété une grande embarcation à vapeur, la *Esmeralda*, qui devait nous permettre de remonter le fleuve. Par rapport au climat, l'époque que nous avons choisie

importait peu, car la température oscille entre 25 et 32 degrés hiver comme été, il n'y a donc pas de différences extrêmes de chaleur. Mais quant à l'humidité, les choses se présentent différemment : de décembre à mai, c'est la saison des pluies ; pendant cette période, le fleuve grossit lentement jusqu'à ce qu'il atteigne un niveau de douze mètres au-dessus de son point le plus bas ; il inonde les rives, s'étend en grandes lagunes sur une distance formidable, et constitue à lui seul un grand district dont le nom local est le Gapo ; dans sa majeure partie, il est trop marécageux pour la marche à pied, et trop peu profond pour la navigation. Vers juin, les eaux commencent à décroître ; elles sont à leur plus bas vers octobre ou novembre. Notre expédition allait donc s'accomplir dans la saison sèche, lorsque le grand fleuve et ses affluents seraient dans des conditions plus ou moins normales.

Le courant de l'Amazone est maigre ; aucun cours d'eau ne convient mieux à la navigation, puisque le vent prédominant souffle sud-est, et que les bateaux à voiles peuvent progresser sans arrêt vers la frontière du Pérou en s'abandonnant au courant. Dans notre cas personnel, les excellents moteurs de la *Esmeralda* pouvaient dédaigner le flot lambin du courant, et nous fîmes autant de progrès que si nous naviguions sur un lac stagnant. Pendant trois jours nous remontâmes nord-ouest un fleuve qui, à seize cents kilomètres de son embouchure, était encore si énorme qu'en son milieu les rives n'apparaissaient que comme de simples ombres sur l'horizon lointain. Le quatrième jour après notre départ de Manaus, nous nous engageâmes dans un affluent qui tout d'abord ne parut guère moins imposant que l'Amazone. Pourtant, il se rétrécit bientôt, et au bout de deux autres journées de navigation, nous atteignîmes un village indien. Le professeur insista pour que nous débarquions et que nous renvoyions la *Esmeralda* à Manaus. Il expliqua que nous allions arriver à des rapides qui rendraient impossible son utilisation. Il ajouta que nous approchions du seuil du pays inconnu, et que moins nous mettrions d'hommes dans notre confiance, mieux cela vaudrait. Il nous fit tous jurer sur l'honneur que nous ne publierions ni ne dirions rien qui pourrait aider à déterminer les endroits que nous allions visiter ; les serviteurs durent eux aussi prêter serment. Voilà la raison pour laquelle je serai obligé de demeurer plus ou moins dans le vague. J'avertis par conséquent mes lecteurs que, dans les cartes ou plans que je pourrais joindre à ce récit, les distances entre les points indiqués seront exactes, mais les points cardinaux auront été soigneusement maquillés, de telle sorte que rien ne permettra à quiconque de se guider vers le pays de l'inconnu. Que les motifs du Pr Challenger fussent valables ou non, nous ne pouvions faire autrement que nous incliner, car il était disposé à abandonner toute l'expédition plutôt que de modifier les conditions dans lesquelles il avait décidé qu'elle serait accomplie.

Le 2 août, nous rompîmes notre dernier lien avec le monde extérieur en disant adieu à la *Esmeralda*. Depuis lors, quatre jours se sont écoulés ; nous avons loué aux Indiens deux grands canoës fabriqués dans une substance si légère (des peaux sur un cadre de bambou) que nous devrions leur faire franchir n'importe quel obstacle. Nous les avons chargés de toutes nos affaires, et nous avons embauché deux Indiens supplémentaires pour le travail de la navigation. Je crois que ce sont eux, Ataca et Ipetu, qui ont accompagné le Pr Challenger pendant son voyage précédent. Ils semblaient terrifiés à l'idée de récidiver, mais le chef de leur tribu dispose dans ce pays de pouvoirs patriarcaux, et s'il juge le salaire convenable, ses hommes n'ont plus grand-chose à objecter.

Demain donc, nous disparaissions dans l'inconnu. Je confie ce récit à un canoë qui va descendre la rivière. Peut-être sont-ce là mes derniers mots à ceux qui s'intéressent à notre destin. Conformément à nos conventions, c'est à vous que je les adresse, cher monsieur McArdle, et je laisse à votre discrétion le droit de détruire, modifier, corriger tout ce que vous voudrez. L'assurance du Pr Challenger est telle, en dépit du scepticisme persistant du Pr Summerlee, que je ne doute guère que notre leader nous prouve bientôt le bien-fondé de ses affirmations... Oui, je crois que nous sommes réellement à la veille d'expériences sensationnelles !

Que nos amis se réjouissent : nous touchons au but. Et, au moins jusqu'à un certain point, nous avons vérifié les déclarations du Pr. Challenger. Nous n'avons pas, c'est vrai, escaladé le plateau, mais il est devant nous ; du coup l'humeur du Pr. Summerlee s'en est radoucie. Non qu'il admette un seul instant que son rival pourrait avoir raison, mais il a mis un frein à ses objections incessantes et garde le plus souvent un silence attentif. Mais il faut que je revienne en arrière et que je reprenne mon récit là où je l'ai laissé. Nous renvoyons chez lui l'un de nos Indiens, qui s'est blessé, et je lui confie cette lettre, en doutant fortement d'ailleurs qu'elle parvienne un jour à son destinataire.

Lorsque je vous ai écrit la dernière fois, nous étions sur le point de quitter le village indien auprès duquel nous avait déposés la *Esmeralda*. Mon compte rendu commencera par de fâcheuses nouvelles, car ce soir le premier conflit personnel vient d'éclater (je ne fais pas allusion aux innombrables coups de bec qu'échangent les deux professeurs) et il s'en est fallu de peu qu'il n'eût une issue tragique. J'ai mentionné ce métis parlant anglais, Gomez, bon travailleur, plein de bonne volonté, mais affligé, je suppose, du vice de la curiosité qui n'est pas rare chez ces hommes-là. À la tombée de la nuit, il s'est caché près de la hutte dans laquelle nous étions en train de discuter de nos plans ; il a été surpris par notre grand nègre Zambo, qui est aussi fidèle qu'un chien et qui voue aux métis le mépris et la haine de toute sa race pure pour les sang-mêlé. Zambo l'a tiré de l'ombre et nous l'a amené. Gomez a sorti son couteau et, n'eût été la force extraordinaire du Noir qui le désarma d'une seule main, Zambo aurait été poignardé. L'affaire s'est terminée par une sévère admonestation, et les adversaires ont été invités à se serrer la main. Espérons que tout ira bien. Quant à nos deux savants, ils sont à couteaux tirés, et leur intimité sent l'aigre. Je conviens volontiers que Challenger est ultra-provocant, mais Summerlee possède une langue dont l'acide envenime tout. Hier soir, Challenger nous dit qu'il ne s'était jamais soucié de marcher sur le quai de la Tamise et de regarder en amont du fleuve, parce qu'il y avait toujours de la tristesse à contempler son propre tombeau. (Il est persuadé qu'il sera enterré à l'abbaye de Westminster.) Summerlee répliqua, avec un sourire sarcastique, que cependant la prison de Millibank avait été abattue. Mais la vanité de Challenger est trop colossale pour qu'il puisse être réellement fâché par autrui. Il se contenta de sourire dans sa barbe et de répéter : « Tiens ! Tiens ! » avec la voix qu'on prend pour s'adresser aux enfants. En vérité, ce sont deux enfants : l'un desséché et acariâtre, l'autre impérieux et formidable. Et pourtant l'un et l'autre ont un cerveau qui les a placés au premier rang de la science moderne. Deux cerveaux, deux caractères, deux âmes, seul celui qui connaît beaucoup de la vie peut comprendre à quel point ils ne se ressemblaient pas.

Au jour de notre vrai départ, toutes nos affaires se casèrent aisément dans nos deux canoës ; nous divisâmes notre personnel, six hommes dans chaque, en n'oubliant pas dans l'intérêt de la paix commune de séparer les deux professeurs. Moi, j'étais avec Challenger, qui affichait une humeur béate, la bienveillance rayonnait sur chacun de ses traits. Comme j'avais quelque expérience de ses sautes d'humeur, je m'attendais à ce que des coups de tonnerre se fissent entendre sur ce ciel serein. Dans sa compagnie, il est impossible de se sentir à l'aise, mais au moins on ne s'ennuie jamais.

Pendant deux jours, nous remontâmes une rivière de bonne taille, large de plusieurs centaines de mètres, avec une eau aussi foncée que transparente qui permettait de voir le fond. Les affluents de l'Amazone sont de deux sortes : ceux dont l'eau est foncée et transparente, et ceux dont l'eau est blanchâtre et opaque ; cette différence provient de la nature du pays qu'ils ont traversé. Le foncé indique du végétal en putréfaction, le blanchâtre du sol argileux. Deux fois nous dûmes franchir des rapides, ou plutôt les contourner en portant nos canoës pendant près d'un kilomètre. De chaque côté de la rivière, les bois en étaient à leur première pousse, et nous éprouvâmes relativement peu de difficultés à y pénétrer avec nos canoës. Comment pourrais-je jamais oublier leur mystère solennel ? La hauteur des arbres et l'épaisseur des troncs dépassaient l'imagination du citadin que je suis ; ils s'élançaient en colonnes magnifiques jusqu'à une distance énorme au-dessus de nos têtes ; nous pouvions à peine distinguer l'endroit où ils répandaient leurs branches latérales en cintres gothiques ; ceux-ci se combinaient pour former un grand toit matelassé de verdure, à travers lequel un éventuel rayon de soleil dardait une ligne étincelante qui perçait ici ou là l'obscurité majestueuse. Tandis que nous avançons sans bruit sur le tapis doux et épais de la végétation pourrissante, le silence tombait sur nos âmes : le même que celui qui nous enveloppe au crépuscule dans une cathédrale. Et, miraculeusement, la voix tonnante du Pr Challenger se mua en un murmure décent.

Si j'avais été un explorateur solitaire, j'aurais ignoré les noms de ces géants monstrueux, mais nos savants étaient là ; ils désignaient les cèdres, les immenses peupliers soyeux, les arbres à gomme, et toute une profusion de plantes diverses qui ont fait de ce continent le principal fournisseur de la race humaine pour les produits du monde végétal, alors qu'il est le plus rétrograde pour les produits de la vie animale. Des orchidées éclatantes et des lianes merveilleusement colorées illuminaient les troncs bistrés ; là où une tache de soleil tombait sur l'allamanda dorée, ou sur le bouquet d'étoiles écarlates du tacsonia, ou sur le bleu profond de l'ipomaea, une féerie de rêves nous ensorcelait. Dans ces grands espaces de forêts, la vie, qui a l'obscurité en horreur, combat pour grimper toujours plus haut vers la lumière. Toutes les plantes, même les plus petites, dessinent des boucles et se contorsionnent au-dessus du sol vert ; elles s'enroulent pour accoupler leurs efforts. Les plantes grimpantes sont luxuriantes et gigantesques. Mais celles qui n'ont jamais appris à grimper pratiquent pourtant l'art de l'évasion hors de cette ombre triste : la vulgaire ortie, le jasmin, et même des palmes jacitara enlacent les rameaux des cèdres et se développent en extension jusqu'à leurs cimes. Parmi ces nefs majestueuses qui s'étendaient devant nous, nous ne décelâmes aucune manifestation visible de la vie animale ; mais un mouvement perpétuel au-dessus de nos têtes – loin au-dessus – nous suggérait le monde innombrable des serpents et des singes, des oiseaux et des insectes qui se tournent eux aussi vers le soleil et qui devaient regarder avec étonnement nos silhouettes sombres, minuscules, chancelantes, perdues au sein des immenses profondeurs de la forêt vierge. Au lever du jour et au crépuscule, les singes hurleurs gémissent en chœur, et les perruches jacassent ; mais durant les heures chaudes seul le vrombissement des insectes, tel le grondement d'un lointain ressac, remplit l'oreille, sans que cependant rien ne bouge dans ce paysage de troncs se fondant les uns dans les autres dans l'obscurité qui nous domine. Une seule fois une créature aux pattes arquées tituba lourdement parmi des ombres : un ours ou un fourmilier... Ce fut l'unique manifestation de vie au sol que je perçus dans la grande forêt de l'Amazone.

Et pourtant certains signes nous apprirent que des hommes vivaient dans ces recoins mystérieux. Au matin du troisième jour, nous prîmes conscience d'un bizarre ronronnement grave, rythmé et solennel, qui lançait irrégulièrement ses crescendos et ses decrescendos, par à-coups, au fil des heures. Les deux canoës avançaient à quelques mètres l'un de l'autre quand nous le perçûmes pour la première fois ; alors nos Indiens s'arrêtèrent de pagayer, se figèrent dans l'immobilité la plus absolue : ils semblaient s'être changés en statues de bronze ; ils écoutaient intensément ; la terreur était peinte sur leurs visages.

– Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

– Des tambours, me répondit lord John avec insouciance. Des tambours de guerre. Je les ai déjà entendus autrefois.

– Oui, monsieur, des tambours de guerre ! confirma Gomez le métis. Des Indiens sauvages. Ils nous surveillent. Ils nous tueront s'ils le peuvent.

– Comment peuvent-ils nous surveiller ? interrogeai-je en montrant la forêt sombre et immobile.

Le métis haussa les épaules :

– Les Indiens savent. Ils ont leurs méthodes. Ils nous guettent. Ils se parlent par tambours. Ils nous tueront s'ils le peuvent.

Dans l'après-midi de ce même jour, qui était le mardi 18 août, au moins six ou sept tambours battirent simultanément en des endroits différents. Parfois ils battaient rapidement, parfois lentement, parfois sous forme évidente de question et de réponse : l'un démarrait vers l'est par un crépitement saccadé, et il était suivi peu après par un roulement grave vers le nord. Dans cet incessant grondement, qui semblait répéter les mots mêmes du métis : « Nous vous tuerons si nous le pouvons ! Nous vous tuerons si nous le pouvons ! » il y avait quelque chose qui tapait sur les nerfs avec une insistance parfaitement désagréable. Dans les bois silencieux, nous continuions à ne voir personne remuer. Toute la paix et le calme de la nature s'exprimaient dans ce rideau foncé de végétation, mais quelque part derrière lui s'égrenait le message de mort : « Nous vous tuerons si nous le pouvons ! » disait l'homme de l'est. Et l'homme du nord reprenait : « Nous vous tuerons si nous le pouvons ! »

Tout le jour, les tambours grondèrent des menaces qui se reflétaient sur les visages de nos compagnons de couleur. Même notre métis fanfaron et intrépide avait un air de chien battu. J'appris cependant ce jour-là une fois pour toutes que Challenger et Summerlee possédaient tous deux le plus haut type de bravoure : la bravoure de l'esprit scientifique. Ils étaient tout à fait dans l'état d'esprit qui maintint Darwin chez les gauchos de l'Argentine ou Wallace chez les chasseurs de têtes de la Malaisie. Par un décret de la généreuse nature, le cerveau humain ne peut penser à deux choses à la fois : s'il est voué à une curiosité telle que la science, il n'a pas de place à consacrer à des considérations personnelles. Pendant que planait sur nous cette menace irritante et mystérieuse, nos deux professeurs s'occupaient d'oiseaux en vol, d'arbustes sur le rivage ; le ricanement de Summerlee répondait au grognement de Challenger : le tout aussi

paisiblement que s'ils étaient assis dans le fumoir du Royal Society's Club de Londres. Une seule fois, ils condescendirent à en discuter.

– Des cannibales Miranha ou Amajuaca ! fit Challenger en tournant son pouce vers le bois qui résonnait du bruit des tambours.

– Certainement, monsieur ! répondit Summerlee. Comme toujours dans ce genre de tribus, je pense qu'ils utilisent le langage polysynthétique et qu'ils sont de type mongolien.

– Polysynthétique assurément ! dit Challenger avec indulgence. Je ne connais nul autre type de langage sur ce continent, et j'en ai dénombré plus d'une centaine. Mais j'avoue mon scepticisme quant à la théorie mongolienne.

– J'aurais cru que même des connaissances limitées en anatomie comparée permettaient de la vérifier, dit avec acidité Summerlee.

Challenger pointa en l'air son menton agressif :

– Sans doute, monsieur, des connaissances limitées peuvent la vérifier. Mais des connaissances approfondies aboutissent à des conclusions différentes.

Ils se dévisagèrent avec défi, pendant que tout autour le même murmure répétait inlassablement : « Nous vous tuerons... Nous vous tuerons si nous le pouvons ! »

Quand la nuit tomba, nous amarrâmes nos canoës avec de lourdes pierres en guise d'ancres au centre de la rivière, et nous nous livrâmes à divers préparatifs en vue d'une attaque éventuelle.

Rien ne se produisit cependant. À l'aube, nous reprîmes notre route, tandis que le roulement des tambours mourait derrière nous. Vers trois heures de l'après-midi, nous rencontrâmes un rapide très profond qui se prolongeait sur près de deux kilomètres : c'était lui qui avait provoqué le désastre du Pr Challenger au cours de son premier voyage. Je confesse que je me sentis réconforté en le voyant, car il m'apportait la première confirmation directe de la véracité de ses dires. Les Indiens portèrent d'abord nos canoës, puis nos provisions à travers les fourrés très épais à cet endroit, pendant que les quatre Blancs, fusil sur l'épaule, s'interposaient entre eux et tout danger pouvant survenir des bois. Avant le soir, nous avions franchi le rapide et nous naviguâmes encore pendant une vingtaine de kilomètres ; après quoi nous mouillâmes l'ancre pour la nuit.

Je calculai que nous n'avions pas franchi moins de cent soixante-dix kilomètres sur cet affluent de l'Amazone.

Ce fut tôt dans la matinée du lendemain que s'effectua notre grand départ. Depuis l'aurore, le Pr Challenger avait paru nerveux : il inspectait continuellement chaque rive de la rivière... Soudain, il poussa une joyeuse exclamation de satisfaction et nous désigna un arbre isolé qui se détachait selon un angle particulier sur l'une des rives.

– Qu'est-ce que c'est que ça, à votre avis ? demanda-t-il.

– C'est sûrement un palmier assai.

– Exact. Et c'était aussi un palmier assai que j'avais choisi comme point de repère. L'ouverture secrète se dissimule à huit cents mètres plus haut, de l'autre côté de la rivière. Il n'y a pas d'éclaircie entre les arbres. Voilà ce qui est à la fois merveilleux et mystérieux. Là où vous voyez des joncs vert clair au lieu de ce sous-bois vert foncé, là, entre les grands bois de peupliers, se trouve mon entrée particulière dans la terre inconnue. Partons, vous allez comprendre !

Il s'agissait bien d'un endroit merveilleux. Ayant atteint le lieu marqué par une rangée de joncs vert clair, nous engageâmes nos deux canoës pendant quelques centaines de mètres, puis nous émergeâmes dans un cours d'eau placide, peu profond, clair, et dont la transparence laissait apercevoir un fond de sable.

Il pouvait avoir dix-huit mètres de large, et ses deux rives étaient bordées par une végétation très luxuriante. Le voyageur qui n'aurait pas remarqué que sur une courte distance des roseaux avaient pris la place des arbustes aurait été incapable de deviner l'existence de ce cours d'eau, comme d'imaginer le paysage féérique qui s'étendait au-delà.

L'épaisse végétation se croisait au-dessus de nos têtes, s'entrelaçait pour former une pergola naturelle, à travers ce tunnel de verdure sous la lumière d'un crépuscule doré coulait la rivière verte, limpide, belle en elle-même, mais rendue plus belle encore par les teintes étranges que projetait l'éclat du jour tamisé dans sa chute vers la terre. Claire comme du cristal, immobile comme une vitre, nuancée de vert comme l'arête d'un iceberg, elle s'étendait devant nous sous une arche de verdure ; chaque coup de nos pagaies créait mille rides sur sa surface étincelante. C'était l'avenue rêvée pour le pays des merveilles. Nous n'entendions plus les signaux des Indiens ; par contre la vie animale devenait plus fréquente ; le doux caractère des animaux montrait qu'ils ignoraient tout de la chasse et des chasseurs. Des petits singes frisstés, noirs comme du velours, avec des dents blanches et des yeux moqueurs, venaient nous raconter des tas d'histoires. De temps à autre, un caïman plongeait du rivage avec un grand bruit d'eau. Un tapir nous regarda à travers un trou dans les buissons, puis repartit vagabonder dans la forêt. Une fois, la silhouette sinieuse d'un puma surgit dans les broussailles, ses yeux verts, sinistres, nous contemplèrent avec haine par-dessus ses épaules jaunies. Les oiseaux étaient particulièrement abondants, surtout les échassiers, la cigogne, le héron, l'ibis errant par petits groupes ; il y en avait des bleus, des rouges, des blancs perchés sur les souches qui faisaient office de jetées sur la rivière.

Pendant trois journées, nous nous taillâmes un chemin sous ce tunnel de verdure qui brillait au soleil. Il était presque impossible de fixer à distance une ligne de démarcation entre l'arche et l'eau : leurs verts se confondaient. La paix de ces lieux n'était troublée par aucune présence humaine.

– Il n'y a pas d'Indiens ici. Ils ont trop peur. Curupuri ! dit Gomez.

– Curupuri est l'esprit des bois, expliqua lord John. C'est sous ce vocable qu'ils désignent les démons de toute espèce. Ces pauvres idiots croient qu'il y a quelque chose à redouter dans cette direction, et ils évitent de la prendre.

Au cours du troisième jour, il devint évident que notre voyage par voie d'eau touchait à sa fin ; la rivière était en effet de moins en moins profonde. Deux fois en une heure, nous heurtâmes le fond. Finalement, nous tirâmes nos canoës sur la berge, dans les broussailles, et nous y passâmes la nuit. Au matin, lord John et moi nous partîmes en expédition à travers la forêt, en nous tenant en parallèle avec la rivière ; comme celle-ci avait de moins en moins de fond, nous revînmes en arrière et fîmes notre rapport. Le Pr Challenger avait déjà subodoré que nous avions atteint le point extrême où nos canoës pouvaient naviguer. Nous les dissimulâmes donc dans les broussailles et nous coupâmes un arbre à la hache, afin de marquer l'endroit. Puis nous nous répartîmes les diverses charges (fusils, munitions, vivres, une tente, des couvertures, etc.) et, nos épaules ployant sous le faix, nous entamâmes la plus dure étape de notre voyage.

Une malheureuse querelle marqua le début de cette étape. Challenger, depuis qu'il nous avait rejoints, avait distribué ses ordres à tout notre groupe, au grand mécontentement de Summerlee. Quand il assigna une tâche quelconque à son collègue (il ne s'agissait que de porter un baromètre anéroïde), il y eut un éclat.

– Puis-je vous demander, monsieur, dit Summerlee avec un calme méchant, en quelle qualité vous distribuez ces ordres ?

Challenger devint écarlate.

– J'agis, professeur Summerlee, en qualité de chef de cette expédition.

– Me voici obligé de vous dire, monsieur, que je ne vous reconnais pas cette capacité.

– Vraiment ! fit Challenger en le saluant avec une civilité sarcastique. Alors peut-être voudriez-vous définir ma position exacte dans cette aventure ?

– Oui, monsieur. Vous êtes un homme dont la bonne foi est soumise à vérification. Et ce comité est ici pour la vérifier. N'oubliez pas, monsieur, que vous vous trouvez dans la compagnie de vos juges.

– Mon Dieu ! s'exclama Challenger en s'asseyant sur le rebord de l'un des canoës. Dans ce cas vous irez, bien sûr, votre propre chemin, et je suivrai le mien à mon goût. Si je ne suis pas le chef, n'attendez pas que je vous guide plus longtemps.

Grâce au ciel, il y avait là deux hommes sains d'esprit, lord John Roxton et moi. Nous nous employâmes donc à empêcher la vanité et la stupidité de nos deux savants de s'exaspérer au point où nous aurions dû rentrer à Londres les mains vides ! Ah ! comme il fallut plaider, argumenter, expliquer, avant de les amener à composition ! Enfin Summerlee partit en tête avec sa pipe et son ricanement, tandis que Challenger suivait en grognant. Par chance nous découvrîmes que nos deux savants partageaient la même opinion (peu flatteuse !) sur le Dr

Illingworth d'Édimbourg : ce fut là notre unique gage de sécurité. Chaque fois que la situation se tendait, l'un de nous jetait en avant le nom du zoologiste écossais ; alors les deux professeurs faisaient équipe pour lancer l'anathème sur leur infortuné collègue.

Nous avançons en file indienne le long du cours d'eau, qui se réduisit bientôt à l'état de filet pour se perdre enfin dans un large marais vert de mousses spongieuses où nous enfonçâmes jusqu'aux genoux. L'endroit était infesté par des nuages de moustiques et toutes sortes de pestes volantes. Aussi retrouvâmes-nous la terre ferme avec soulagement ; pour cela, nous avions contourné les arbres qui flanquaient ce marais, et laissé derrière nous son ronflement d'orgue et sa charge d'insectes.

Deux jours après avoir quitté nos embarcations, nous constatâmes un subit changement dans le caractère du pays. Notre route montait constamment, et au fur et à mesure que nous prenions de la hauteur les bois s'amincissaient et perdaient de leur luxuriance tropicale. Les arbres énormes de la plaine constituée par les alluvions de l'Amazone cédaient la place aux cocotiers et aux phœnix, qui poussaient en bouquets clairsemés, reliés entre eux par des broussailles touffues. Dans les creux plus humides, les palmiers étendaient leurs gracieuses frondaisons. Nous marchions uniquement à la boussole, et il s'ensuivit une ou deux divergences d'appréciation entre Challenger et les deux Indiens ; pour citer les propos indignés du professeur, « tout le groupe était d'accord pour se fier aux instincts trompeurs de sauvages non développés, plutôt qu'au plus haut produit de la culture moderne de l'Europe » ! Mais nous n'avions pas tort d'accorder notre confiance aux Indiens car, le troisième jour, Challenger admit qu'il avait reconnu plusieurs points de repère datant de son premier voyage ; à un endroit, nous retrouvâmes quatre pierres noircies par le feu qui avaient dû faire partie d'un campement.

La route montait toujours. Il nous fallut deux jours pour traverser une pente hérissée de rochers. De nouveau la végétation s'était transformée et il ne subsistait plus que l'arbre d'ivoire végétal ainsi qu'une abondance d'orchidées, parmi lesquelles j'appris à distinguer la rare *nuttonia vexillaria*, les fleurs roses ou écarlates du cattieya, et l'odontoglossum. Des ruisseaux à fond caillouteux et aux berges drapées de fougères glougloutaient dans les ravins et nous offraient des coins propices à nos campements nocturnes ; des essaims de petits poissons bleu foncé, de la taille des truites anglaises, nous fournissaient un délicieux souper.

Le neuvième jour après avoir abandonné nos canoës, nous avons avancé à peu près de deux cents kilomètres. Nous commençâmes alors à sortir de la zone d'arbres pour rencontrer une immense étendue désertique de bambous, si épaisse que nous devions nous tailler notre chemin avec les machettes et les serpes des Indiens. Cela nous prit tout un long jour, depuis sept heures le matin jusqu'à huit heures du soir, avec seulement deux pauses d'une heure chacune ; enfin nous parvînmes à franchir cet obstacle.

Rien de plus monotone et de plus fatigant, car nous ne pouvions pas voir à plus de dix ou douze mètres devant nous quand une percée avait été effectuée. Ma visibilité était en fait bornée au dos de lord John, qui marchait devant moi, et à une muraille jaune qui m'étouffait à ma droite comme à ma gauche. Du ciel nous venait un rayon de soleil mince comme une lame de couteau ; les roseaux s'élançaient vers la lumière à plus de six mètres au-dessus de nos têtes. J'ignore quelles créatures ont choisi ces fourrés pour habitat, mais à plusieurs reprises nous avons entendu

plonger de grosses bêtes lourdes tout près de nous. D'après le bruit, lord John les identifia comme du bétail sauvage. Épuisés par une journée aussi interminable qu'harassante, nous établîmes notre camp dès que nous eûmes gagné la lisière des bambous.

De bonne heure le matin, nous fûmes debout : une fois de plus l'aspect du pays n'était plus le même. Derrière nous se dressait le mur de bambous, aussi parfaitement délimité que s'il indiquait le cours d'une rivière. En face de nous, il y avait une plaine ouverte montant doucement et parsemée de fougères arborescentes, elle formait une courbe qui aboutissait à une crête longue et en dos de baleine. Nous l'atteignîmes vers midi, et nous découvrîmes que s'étendait au-delà une vallée peu profonde, qui s'élevait à nouveau en pente douce vers un horizon bas, arrondi. Ce fut là que se produisit un incident, important ou non, je n'en sais rien.

Le Pr Challenger marchait à l'avant-garde avec les deux Indiens de la région, quand il s'arrêta brusquement et, très excité, nous désigna un point sur la droite. Nous vîmes alors, à quinze cents mètres à peu près, quelque chose qui nous sembla être un gros oiseau gris qui s'envolait lourdement du sol et qui grimpait lentement dans les airs, puis qui se perdit parmi les fougères arborescentes.

– Vous l'avez vu ? hurla Challenger, exultant. Summerlee, vous l'avez vu ?

Son collègue regardait l'endroit où cet animal avait disparu.

– Qu'est-ce que vous prétendez que ce soit ? demanda-t-il.

– Selon toute probabilité, un ptérodactyle.

Summerlee éclata d'un rire ironique :

– Un ptéro-turlututu ! dit-il. C'était une cigogne, oui ! ou alors je n'ai jamais vu de cigogne !

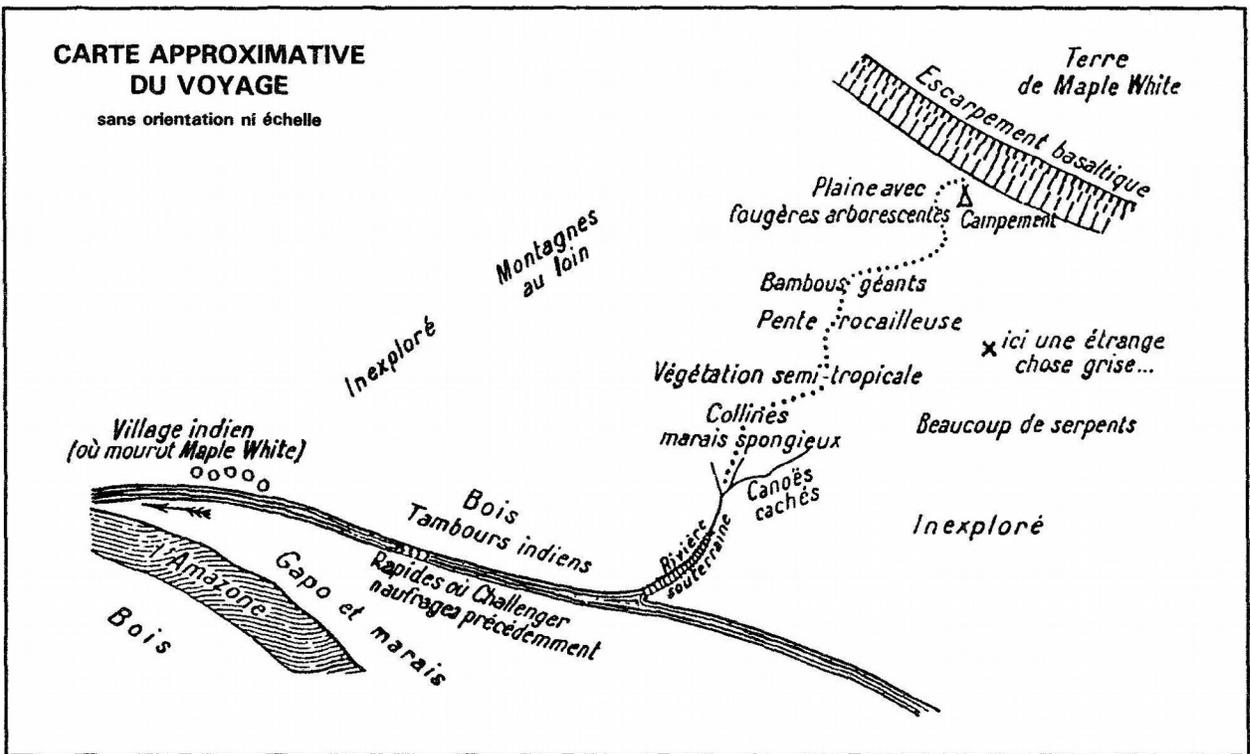
Challenger était trop irrité pour parler. Il rejeta sa charge sur l'épaule et repartit en avant. Lord John vint à ma hauteur, et je vis que son visage était plus sérieux que d'habitude. Il avait sa jumelle Zeiss à la main.

– Je l'ai regardé à la jumelle avant qu'il ne disparaisse, dit-il. Je ne me risquerais pas à dire ce que c'était, mais je parie ma réputation de chasseur qu'il s'agit d'un oiseau comme je n'en ai jamais vu dans ma vie !

Tel fut l'incident en question. Sommes-nous vraiment à la frontière de l'inconnu, de ce monde perdu dont parle notre chef ? Je vous livre l'incident tel qu'il s'est passé ; vous en savez autant que moi. Depuis, nous n'avons rien vu de remarquable.

Et maintenant, chers lecteurs (en admettant que j'en aie un jour), je vous ai fait remonter notre grand fleuve, traverser les joncs, franchir le tunnel de verdure, grimper les pentes de palmiers, trouer le mur de bambous, escalader cette plaine de fougères arborescentes... Mais enfin notre but est en vue. Quand nous avons gravi la deuxième crête, une plaine irrégulière, avec des

palmiers, nous est apparue, et aussi cette ligne d'escarpements rougeâtres que j'avais vue sur le tableau. Elle est là, aussi vrai que j'écris, et il ne peut pas y avoir de doute : c'est bien la même. Au plus près elle se situe à une dizaine de kilomètres de notre campement, et elle s'incurve au loin, à perte de vue. Challenger se rengorge comme un paon primé ; Summerlee se tait, son scepticisme n'est pas mort. Un autre jour de marche devrait mettre un terme à certains de nos doutes. Pendant ce temps, José, qui a eu un bras transpercé par un bambou, insiste pour revenir sur ses pas et rentrer. Je lui confie cette lettre. J'espère simplement qu'elle parviendra à son destinataire. J'y joins une carte grossière de notre voyage : peut-être le lecteur nous suivra-t-il plus facilement.



Chapitre IX – Qui aurait pu prévoir ?

Il nous est arrivé une chose terrible. Qui aurait pu la prévoir ? Je ne puis plus assigner de terme à nos épreuves. Peut-être sommes-nous condamnés à finir nos jours dans ce lieu étrange, inaccessible ? Je suis encore si troublé que je peux à peine réfléchir aux faits actuels ou aux chances du futur. Mes sens bouleversés jugent les premiers terrifiants, et les deuxièmes aussi sombres que l'enfer.

Personne ne s'est jamais trouvé dans une pire situation ; et à quoi servirait de révéler notre position géographique exacte, ou de demander à nos amis de venir nous aider ! Même si une caravane de secours s'organisait, elle arriverait certainement trop tard en Amérique du Sud : notre destin serait déjà scellé depuis longtemps.

En fait, nous sommes aussi loin de tout sauvetage humain que si nous étions dans la lune. Si nous parvenons à vaincre nos difficultés, nous ne le devons qu'à nos propres qualités. J'ai comme compagnons trois hommes remarquables, des hommes doués d'un cerveau puissant et d'un courage indomptable. Telle est notre suprême espérance. C'est seulement quand je regarde les visages imperturbables de mes compagnons que j'entrevois une clarté dans notre nuit. Extérieurement, je parais aussi indifférent qu'eux. Intérieurement, je n'éprouve qu'une folle terreur.

Il faut que je vous communique, avec tous les détails possibles » la succession des événements qui ont abouti à cette catastrophe.

Quand j'avais terminé ma dernière lettre, nous nous trouvions à une dizaine de kilomètres d'une ligne interminable d'escarpements rouges qui ceinturaient, sans aucun doute, le plateau dont avait parlé le Pr Challenger. Leur hauteur, tandis que nous en approchions, me sembla par endroits plus importante qu'il ne l'avait dit (trois ou quatre cents mètres), et ils étaient curieusement striés, à la manière qui caractérise, je crois, les soulèvements basaltiques. On peut en voir quelques-uns dans les varappes de Salisbury à Édimbourg. Leur faite montrait tous les signes d'une végétation luxuriante, avec des arbustes près du rebord, et plus loin de nombreux grands arbres, mais aucune trace de vie animale.

Cette nuit-là, nous campâmes juste sous l'escarpement : un lieu désolé et sauvage. Les parois n'étaient pas exactement perpendiculaires, mais creusées sous le sommet ; il n'était pas question d'en faire l'ascension. Près de nous s'élevait le piton rocheux que j'ai déjà mentionné dans mon récit. On aurait dit un clocheton rouge, dont la pointe arrivait à la hauteur du plateau, mais entre eux s'étendait un gouffre profond. Sur sa cime se dressait un grand arbre. La hauteur du piton et de l'escarpement était relativement basse : à peu près cent quatre-vingts mètres.

– C'était là, dit le Pr Challenger en désignant l'arbre, qu'était perché mon ptérodactyle. J'avais escaladé la moitié du piton rocheux avant de le tirer. Je pense qu'un bon alpiniste dans mon genre pourrait le gravir jusqu'en haut, mais il n'en serait pas plus avancé pour l'approche du plateau.

Quand Challenger parla de « son » ptérodactyle, je lançai un coup d'œil au Pr Summerlee, et pour la première fois il me sembla refléter un mélange d'acquiescement et de repentir. Ses lèvres minces ne se déformaient plus sous l'habituel ricanement ; son regard exprimait l'excitation et la surprise. Challenger s'en aperçut et fit ses délices de ce premier parfum de victoire.

« Bien sûr, dit-il avec une intonation sarcastique, le professeur Summerlee comprendra que quand je parle d'un ptérodactyle, c'est une cigogne que je veux dire. Seulement, il s'agit d'une cigogne qui n'a pas de plumes, qui a une peau comme du cuir, avec des ailes membraneuses et des dents aux mâchoires.

Il rit à pleine bouche, cligna de l'œil et salua jusqu'à ce que son collègue s'éloignât.

Le matin, après un petit déjeuner frugal de café et de manioc, car il nous fallait économiser nos provisions, nous tîmes un conseil de guerre pour préparer l'ascension du plateau.

Challenger présida notre réunion avec autant de solennité que s'il avait été le garde des sceaux. Représentez-vous cet homme assis sur un rocher, son absurde chapeau de paille repoussé derrière sa tête, ses yeux dédaigneux qui nous dominaient à l'abri des lourdes paupières, et sa grande barbe noire appuyant par une véhémence agitation les arguments qu'il énonçait quant à notre situation présente et à l'avenir immédiat.

Au-dessous de lui, vous pouvez nous imaginer tous les trois : moi-même hâlé, jeune, vigoureux ; Summerlee solennel, encore prêt à la critique, camouflé derrière sa sempiternelle pipe ; lord John, mince comme une lame de rasoir, avec son corps alerte et souple appuyé sur un fusil, et son regard d'aigle tourné vers l'orateur. Derrière nous, le groupe des deux métis et le petit paquet d'Indiens. Devant nous et au-dessus ces côtes rocheuses rougeâtres qui nous séparaient de notre but.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, déclara notre chef, qu'à l'occasion de mon dernier passage ici, j'ai épuisé tous les moyens possibles et imaginables pour gravir les escarpements. Là où j'ai échoué, je ne crois pas que quelqu'un d'autre puisse réussir, car je suis un bon alpiniste. À l'époque, je n'avais pas un attirail de montagnard, mais cette fois j'ai pris mes précautions. J'en ai un. Je suis sûr de moi : avec cordes et crampons j'escaladerai ce piton rocheux et parviendrai à son sommet ; mais avec ce surplomb ce n'est pas la peine d'essayer sur l'escarpement. La dernière fois, j'avais à me dépêcher parce que la saison des pluies approchait et que mes vivres s'épuisaient ; d'où le temps limité dont je disposais. Tout ce que je peux affirmer, c'est que j'ai inspecté la base de ces escarpements sur une dizaine de kilomètres vers l'est, sans trouver un accès pour grimper. Voilà. Maintenant qu'allons-nous faire ?

– Il me semble qu'il n'y a qu'une seule solution raisonnable, dit le Pr Summerlee. Si vous avez exploré le côté est, nous devrions explorer le côté ouest et chercher s'il existe un accès praticable pour l'ascension.

– C’est cela, intervint lord John. Il est probable que ce plateau n’est pas d’une étendue énorme. Nous n’avons qu’à en faire le tour jusqu’à ce que nous trouvions l’accès le meilleur, ou, au pis, revenir à notre point de départ.

– J’ai déjà expliqué à notre jeune ami, dit Challenger en me traitant avec la même indifférence dédaigneuse que si j’étais un gamin de dix ans, qu’il est tout à fait impossible qu’il existe un accès facile, pour la bonne raison que s’il y en avait un le sommet ne se trouverait pas isolé, par conséquent ne réaliserait pas les conditions indispensables pour assurer une survivance à travers les âges. Cependant, j’admets volontiers qu’il peut y avoir très bien un ou plusieurs endroits par où un bon alpiniste peut s’engager pour atteindre le sommet, mais par où il serait impossible à un animal lourd et encombrant de descendre. J’affirme qu’en un point l’ascension est possible.

– Et comment le savez-vous, monsieur ? demanda abruptement Summerlee.

– Parce que mon prédécesseur, l’Américain Maple White, a déjà réalisé cette ascension. Sinon, comment aurait-il vu le monstre qu’il a dessiné sur son album de croquis ?

– Là, vous raisonnez sans tenir compte de faits prouvés, répondit Summerlee l’entêté. J’admets votre plateau, parce que je l’ai vu. Mais jusqu’ici je ne puis assurer qu’il contient les formes de vie dont vous avez fait état.

– Ce que vous admettez ou n’admettez pas, monsieur, est vraiment d’une importance minuscule. Je suis heureux de constater que le plateau lui-même s’est réellement imposé à votre perception...

Il tourna la tête vers le plateau et tout de suite, à notre ahurissement, il sauta de son rocher, prit Summerlee par le cou et le força à regarder en l’air.

« Allons, monsieur ! cria-t-il d’une voix enrouée par l’émotion. Est-ce qu’il faut que je vous aide encore à comprendre que ce plateau contient de la vie animale ?

J’ai dit qu’une épaisse bordure de verdure surplombait en saillie le bord de l’escarpement. Or, de cette frange avait émergé un objet noir et luisant. Comme il s’avançait lentement en plongeant au-dessus du gouffre, nous vîmes à loisir qu’il s’agissait d’un très gros serpent avec une tête plate en forme de bêche. Il ondula et secoua ses anneaux au-dessus de nous pendant une minute ; le soleil du matin brillait sur sa robe lisse. Puis il se replia vers l’intérieur et disparut.

Summerlee avait été tellement captivé par cette apparition qu’il n’avait pas opposé de résistance lorsque Challenger lui avait tourné la tête dans la direction du serpent. Mais il ne tarda pas à se dégager de l’étreinte de son collègue pour récupérer un peu de dignité.

– Je serais heureux, professeur Challenger, dit-il, que vous vous arrangiez pour faire vos remarques, intempestives ou non, sans me prendre par le cou. Même l’apparition d’un très ordinaire python de rocher ne semble pas justifier de telles libertés !

– Mais tout de même la vie existe sur ce plateau ! répliqua son collègue triomphalement. Et maintenant, puisque j’ai démontré cette importante conclusion de façon si évidente qu’elle éclate aux yeux de tous, même des obtus et des malveillants, mon opinion est que nous ne pouvons rien faire de mieux que de lever le camp et de partir vers l’ouest, afin de découvrir un accès possible.

Au pied de l’escarpement, le sol était pavé de rochers et très inégal ; notre marche fut donc lente et pénible. Soudain nous arrivâmes à quelque chose qui, cependant, nous redonna du courage. C’était l’emplacement d’un ancien campement, où gisaient plusieurs boîtes de conserve de viande de Chicago, vides naturellement, une bouteille étiquetée « Brandy », un ouvre-boîte cassé, et toutes sortes de vestiges d’un voyageur. Un journal chiffonné, presque pourri, fut identifié comme étant un numéro du *Chicago Democrat*, mais la date avait disparu.

« Ce n’est pas mon journal ! fit Challenger. Ce doit être celui de Maple White.

Quant à lord John, il observait avec curiosité une grande fougère arborescente qui abritait sous son ombre le lieu du campement.

– Dites, regardez donc ! murmura-t-il. Je pense que nous nous trouvons devant un poteau indicateur.

Un bout de bois avait été fixé à l’arbre, comme une flèche orientée vers l’ouest.

– Exactement, un poteau indicateur ! dit Challenger. Pourquoi ? Parce que notre explorateur, se trouvant engagé dans une marche aventureuse, a voulu laisser un signe pour que n’importe qui derrière lui pût repérer le chemin qu’il avait pris. En avançant, nous découvrirons peut-être d’autres indications.

Nous reprîmes donc notre route, mais ces indications s’avérèrent aussi terrifiantes qu’imprévues. Juste en dessous de l’escarpement poussaient de hauts bambous dans le genre de ceux que nous avions traversés précédemment. Beaucoup de tiges avaient sept ou huit mètres de hauteur et se terminaient par une tête pointue et dure, on aurait dit une armée de lances formidables. Nous étions en train de la longer quand mes yeux furent attirés par le miroitement de quelque chose de blanc entre les tiges, par terre. Je passai ma tête : c’était un crâne. Un squelette entier était là, mais le crâne s’était détaché et gisait plus près de la bordure.

Quelques coups de la machette de nos Indiens suffirent à dégager la place ; alors nous fûmes à même d’étudier les détails d’une ancienne tragédie. Des lambeaux de vêtements, des restes de souliers sur l’os du pied nous permirent d’établir que ce cadavre était celui d’un blanc. Au milieu des os, il y avait une montre en or qui venait de chez Hudson, à New York, et une chaîne qui était fixée à un stylo. Également un étui à cigarettes en argent, sur le couvercle duquel était gravé : J. C, de A. E. S. L’état du métal paraissait confirmer que ce drame avait eu lieu récemment.

– Qui peut-il être ? demanda lord John. Le pauvre diable ! On dirait qu’il n’y a pas un os qui ne soit rompu.

– Et le bambou s’est développé à travers ses côtes brisées, observa Summerlee. C’est une plante qui pousse très vite, mais il est inconcevable que ce corps ait pu être ici pendant que les tiges s’élevaient jusqu’à huit mètres.

– En ce qui concerne son identité, expliqua le professeur Challenger, je n’ai aucun doute. Lorsque j’ai remonté l’Amazone pour vous rejoindre à la fazenda, je me suis livré à une enquête sérieuse à propos de Maple White. À Para, personne ne savait rien. Par chance, j’avais un indice précis, car dans son album de croquis il y avait un dessin qui le représentait en train de déjeuner avec un ecclésiastique à Rosario. Je réussis à découvrir ce prêtre, et, bien qu’il fût un disputeur né qui prenait en mauvaise part le fait que la science moderne bouleversât ses croyances, il me donna néanmoins quelques renseignements. Maple White passa par Rosario il y a quatre ans, c’est-à-dire deux ans avant que j’aie vu son cadavre. Il n’était pas seul ; il avait avec lui un ami, un Américain du nom de James Colver, qui resta d’ailleurs dans le bateau et que l’ecclésiastique ne rencontra point. Je crois donc qu’il n’y a pas de doute : nous sommes à présent devant les restes de ce James Colver.

– Et, ajouta lord John, il n’y a guère de doute, non plus sur la façon dont il trouva la mort. Il est tombé de là-haut, ou on l’a précipité, et il s’est littéralement empalé sur les bambous. Sinon, pourquoi aurait-il eu les os brisés, et comment se serait-il enfoncé à travers ces tiges si hautes ?

Un silence fut notre seule réponse. Nous médions sur cette hypothèse de lord John Roxton, et nous en comprenions toute l’horrible vérité. Le sommet en surplomb de l’escarpement s’avancait au-dessus des bambous. Indubitablement l’homme était tombé de là. Tombé par accident ? Ou... ? Déjà cette terre inconnue nous offrait toutes sortes de perspectives sinistres et terribles.

Nous nous éloignâmes sans ajouter un mot, et nous continuâmes à longer la base des escarpements, aussi lisses que certains champs de glace de l’Antarctique dont j’avais vu des photographies écrasantes, leur masse s’élevant bien au-dessus des mâts des vaisseaux des explorateurs. Et puis, tout à coup, nous aperçûmes un signe qui remplit nos cœurs d’un nouvel espoir. Dans une anfractuosité du roc, à l’abri de la pluie, il y avait une flèche dessinée à la craie, et qui pointait encore vers l’ouest.

– Toujours Maple White ! dit le Pr. Challenger. Il présentait qu’un jour ou l’autre des gens valables suivraient sa piste.

– Il avait donc de la craie ?

– Dans les affaires que j’ai trouvées près de son cadavre, il y avait en effet une boîte de craies de couleur. Je me rappelle que la craie blanche était presque complètement usée.

– Voilà assurément une forte preuve ! dit Summerlee. Acceptons Maple White pour guide, et suivons sa trace vers l’ouest.

Nous avons avancé de sept ou huit kilomètres quand nous aperçûmes une seconde flèche blanche sur les rochers. Pour la première fois, la face de l’escarpement était fendue par une sorte

de crevasse. À l'intérieur de cette crevasse, une autre flèche pointait vers la gorge, avec le bout légèrement relevé comme si l'endroit indiqué était au-dessus du niveau du sol.

C'était un site solennel, les murailles rocheuses étaient gigantesques ; la lumière se trouvait obscurcie par une double bordure de verdure, et seule une lueur confuse pénétrait jusqu'au fond. Nous n'avions pris aucune nourriture depuis plusieurs heures, et cette marche difficile nous avait harassés ; mais nos nerfs trop tendus nous interdisaient de nous arrêter. Nous commandâmes aux Indiens de préparer le campement, et tous quatre, accompagnés des deux métis, nous avançâmes dans la gorge resserrée.

Elle avait à peine une douzaine de mètres de large à l'entrée, mais elle alla vite en se rétrécissant pour se terminer par un angle très aigu, avec des parois trop lisses pour une escalade. Ce n'était certainement pas le chemin que notre prédécesseur avait tenté d'indiquer. Nous retournâmes sur nos pas : la gorge n'avait pas plus de quatre cents mètres de profondeur. Par miracle les yeux vifs de lord John se posèrent sur ce que nous cherchions. Au-dessus de nos têtes, cerné par des ombres noires, se dessinait un halo de ténèbres plus profondes : sûrement, ce ne pouvait être que l'ouverture d'une caverne.

À cet endroit, la base de l'escarpement était constituée par des pierres entassées les unes sur les autres. Il ne fut pas difficile de les escalader. Quand nous fûmes en haut, toute hésitation disparut de nos esprits : non seulement il y avait une ouverture dans la roche, mais à côté une nouvelle flèche était dessinée. Le secret était là ; c'était là que Maple White et son infortuné compagnon avaient réussi leur ascension.

Nous étions trop excités pour rentrer au camp. Il nous fallait faire notre première exploration tout de suite ! Lord John avait une torche électrique dans son sac ; il avança, déplaçant son petit cercle de lumière jaune devant lui ; sur ses talons, nous le suivions en file indienne.

La caverne avait subi l'érosion de l'eau, les parois étaient lisses, le sol couvert de pierres arrondies. Elle n'était pas haute : un homme y déployait juste sa taille sous la voûte. Pendant une cinquantaine de mètres, elle s'enfonça en ligne droite dans le roc, puis prit une inclinaison de 45 degrés vers le haut. Plus nous grimpons, plus la pente se faisait raide ; nous nous mîmes bientôt à quatre pattes dans la blocaille qui s'effritait et glissait sous nos corps. Mais une exclamation de lord John Roxton résonna dans la caverne :

– Elle est bloquée !

Groupés derrière lui, nous aperçûmes dans le champ jaune de sa torche un mur de basalte brisé qui s'élevait jusqu'au plafond.

« Le plafond s'est effondré !

En vain nous tirâmes quelques morceaux. Mais de plus grosses pierres se détachèrent et menacèrent de dégringoler la pente et de nous écraser. De toute évidence, l'obstacle était au-dessus de nos moyens. Impossible de le contourner. La route qu'avait empruntée Maple White n'était plus valable.

Trop abattus pour parler, nous descendîmes en titubant le sombre tunnel, et nous rentrâmes au campement.

Cependant, avant de quitter la gorge, il se produisit un incident dont l'importance ne tarda pas à se vérifier.

À la base de la gorge, nous étions rassemblés, à quelque quinze mètres au-dessous de l'entrée de la caverne, quand un énorme rocher se mit soudainement à rouler et passa près de nous avec une force terrible. Nous l'esquivâmes d'extrême justesse : ç'aurait été la mort pour nous tous ! Nous ne pûmes distinguer d'où venait ce rocher, mais nos métis, qui étaient demeurés sur le seuil de la caverne, nous dirent qu'il les avait frôlés eux aussi, et qu'il avait donc dû tomber d'en haut. Nous regardâmes en l'air, mais nous ne décelâmes aucun signe de mouvement parmi la ceinture verte qui surplombait l'escarpement. Tout de même, cette pierre nous avait visés : sur le plateau il devait donc y avoir une humanité, et la plus malveillante qui fût !

Nous quittâmes hâtivement la crevasse, tout en réfléchissant aux nouveaux développements de notre affaire et à leurs incidences sur nos plans. La situation était déjà assez difficile ! Si l'obstruction de la nature avait comme alliée une opposition délibérée de l'homme, l'aventure était désespérée. Toutefois, pas un de nous ne songea à plier bagages pour rentrer à Londres : il nous fallait explorer les mystères de ce plateau, coûte que coûte !

Nous fîmes le point, et nous tombâmes d'accord pour décider que notre meilleure chance consistait à poursuivre notre inspection tout autour du plateau dans l'espoir de trouver un autre accès. La hauteur des escarpements avait considérablement diminué ; leur ligne se dirigeait de l'ouest vers le nord. Dans la pire des hypothèses, nous serions de retour à notre point de départ au bout de quelques jours.

Le lendemain, nous marchâmes pendant près de trente-cinq kilomètres sans rien découvrir. Notre anéroïde (cela, je puis bien le mentionner) nous prouva que, au cours de notre montée continue depuis que nous avons abandonné nos embarcations, nous nous trouvions maintenant à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer. D'où un changement considérable dans la température et la végétation. Nous étions débarrassés presque complètement de l'horrible promiscuité des insectes, ce fléau des tropiques. Quelques palmiers survivaient encore, et beaucoup de fougères arborescentes, mais les arbres de l'Amazonie n'étaient plus qu'un souvenir. J'avoue que le spectacle des volubilis, des fleurs de la Passion et des bégonias surgissant parmi les rochers inhospitaliers m'émut parce qu'il me rappela l'Angleterre... J'ai vu un bégonia exactement du même rouge que certain bégonia dans un pot à la fenêtre d'une villa de Streatham... mais les réminiscences personnelles n'ont rien à voir dans ce récit. Une nuit (je parle encore de notre première journée de pérégrination autour du plateau), une grande expérience nous attendait : elle balaya à jamais tous les doutes que nous aurions pu conserver sur les phénomènes extraordinaires qui peuplaient ce lieu.

Quand vous me lirez, cher monsieur McArdle, vous réaliserez sûrement, et peut-être pour la première fois, que notre journal ne m'a pas envoyé si loin pour une vulgaire chasse au canard sauvage, et qu'une copie peu banale émerveillera le monde quand le Pr Challenger m'autorisera

à la publier. Je n'oserais pas la publier avant de pouvoir rapporter en Angleterre des preuves à l'appui, sinon je serais salué comme le Münchhausen du journalisme de tous les temps ! Je suis persuadé que vous réagirez comme moi, et que vous ne vous souciez pas de jouer tout le crédit de la *Gazette* sur une telle aventure tant que nous serons incapables de faire face au chœur des critiques et des sceptiques que mes articles soulèveront naturellement. C'est pourquoi cet incident merveilleux, qui constituerait à lui seul l'objet d'un titre sensationnel dans ce cher vieux journal, doit demeurer dans votre tiroir jusqu'à nouvel ordre.

Il se produisit dans le temps d'un éclair, et il n'eut d'autre suite que d'imposer irrémédiablement notre conviction.

Voilà ce qui arriva. Lord John avait tué un ajouti – animal qui ressemble à un petit porc – et, après en avoir donné la moitié aux Indiens, nous étions en train de cuire l'autre moitié sur notre feu. Le soir, le froid tombe vite ; nous étions donc tous rassemblés autour de la flamme. La nuit était sans lune, mais il y avait des étoiles qui permettaient de voir à courte distance sur la plaine. Hé bien ! brusquement, de la nuit, fonça quelque chose qui sifflait comme un avion. Tout notre groupe fut recouvert d'un dais de plumes d'ailes. Moi, je conserve la vision subite d'un cou long, comme celui d'un serpent, d'un œil glouton, rouge et féroce, et d'un grand bec qui claquait et qui laissait apercevoir, ô stupeur, des petites dents étincelantes de blancheur. Une seconde plus tard, ce phénomène avait disparu... ainsi que notre dîner. Une très grosse ombre noire, à huit ou dix mètres, planait dans les airs ; des ailes monstrueuses dissimulaient les étoiles, puis elle disparut par-dessus l'escarpement. Quant à nous, nous étions demeurés stupidement assis autour du feu, frappés, terrassés par la surprise, tels les héros de Virgile quand les Harpies descendirent au milieu d'eux. Summerlee fut le premier à rompre le silence.

– Professeur Challenger, dit-il d'une voix grave qui tremblait d'émotion, je vous dois des excuses ! Monsieur, je me suis lourdement trompé, et je vous serais reconnaissant d'oublier le passé.

C'était bien dit ; pour la première fois les deux hommes se serrèrent la main. Nous avons rencontré notre premier ptérodactyle : cela valait bien un souper volé !

Mais si la vie préhistorique subsistait sur le plateau, elle n'était certes pas surabondante, car pendant les trois jours qui suivirent nous n'en perçûmes plus le moindre signe. Nous franchîmes pourtant une région stérile et bien défendue par un désert de pierres et des marais désolés, riches en gibier d'eau, au nord et à l'est des escarpements inaccessibles sur cette face. N'eût été une corniche solide qui courait à la base même du précipice, nous aurions dû revenir sur nos pas. Plus d'une fois nous nous trouvâmes enlisés jusqu'à la taille dans la vase grasse d'un marais semi-tropical. Pour compliquer les choses, ce lieu semblait être l'endroit de prédilection des serpents jararaca, qui sont les plus venimeux et les plus agressifs de l'Amérique du sud. Constamment ces hideuses bêtes apparaissaient à la surface de ce marais putride, et seuls nos fusils nous permirent d'échapper à une mort affreuse. Quel cauchemar ! Les pentes en étaient infestées ; tous ces reptiles se tordaient dans notre direction, car c'est le propre du serpent jararaca d'attaquer l'homme dès qu'il l'aperçoit. Comme ils étaient trop nombreux pour que nous puissions les tirer tous, nous prîmes nos jambes à nos cous et courûmes jusqu'à épuisement. Je me rappellerai toujours que nous nous retournions sans cesse pour mesurer la distance qui nous

séparait de ces têtes et de ces cous qui surgissaient des roseaux. Sur la carte que nous dressions au jour le jour, nous baptisâmes cet endroit le marais Jararaca.

De ce côté, les escarpements avaient perdu leur teinte rouge, ils étaient devenus chocolat ; la végétation s'amenuisait sur leur bordure. Ils avaient bien diminué de cent mètres en hauteur. Mais nous ne parvenions toujours pas à trouver un accès. L'ascension présentait partout au moins autant de difficultés qu'à notre point de départ. Une photographie que j'ai prise du désert de pierres en témoignera.

– Tout de même, dis-je tandis que nous discutons de notre situation, la pluie doit bien se frayer un chemin quelque part. Il y a sûrement des canalisations d'écoulement dans ces rochers !

– Notre jeune ami a des éclairs de lucidité, observa le Pr Challenger, en posant sa grosse patte sur mon épaule.

– La pluie doit s'écouler quelque part ! répétais-je.

– Vous ne lâchez pas facilement votre prise... Le seul inconvénient est qu'une démonstration oculaire nous a apporté la preuve qu'il n'y a pas de canalisation pour égoutter l'eau.

– Alors où va cette eau ? m'entêtai-je.

– Je pense que nous pouvons raisonnablement déclarer que si elle ne s'écoule pas vers l'extérieur, elle doit couler à l'intérieur.

– Alors il existe un lac au centre.

– Je le suppose moi aussi.

– Il est plus que vraisemblable que le lac est un vieux cratère, intervint Summerlee. Toute cette formation est volcanique. Mais en tout état de cause, je pense que la surface du plateau est en pente inclinée vers une nappe d'eau considérable au centre, qui peut s'écouler par une canalisation souterraine vers les marécages du marais Jararaca.

– À moins que l'évaporation ne préserve l'équilibre, remarqua Challenger.

Ce qui permit aux deux savants d'entamer une discussion scientifique aussi incompréhensible que du chinois.

Au sixième jour, nous avons achevé de faire le tour du plateau et nous nous retrouvâmes au premier camp, près du piton rocheux isolé. Nous formions un groupe inconsolable ! Avoir procédé aux investigations les plus minutieuses pour ne rien découvrir qui permît à un être humain d'escalader ces escarpements, il y avait de quoi désespérer !

Qu'allions-nous faire ? Nos réserves en vivres, que nos fusils avaient notablement accrues, étaient encore considérables, mais non inépuisables. La saison des pluies débiterait dans deux

mois, et notre campement n'y résisterait pas. Le roc était plus dur que du marbre : comment s'y tailler un sentier ? Ce soir-là, nous étions lugubres. Sans plus d'espoir, nous étendîmes nos couvertures pour dormir. Je me rappelle ma dernière image avant de sombrer dans le sommeil : Challenger accroupi, telle une monstrueuse grenouille, auprès du feu, la tête dans les mains, plongé dans une méditation profonde, parfaitement sourd au « bonne nuit ! » que je lui lançai.

Mais le Challenger qui nous salua à notre réveil ne ressemblait en rien au Challenger dont l'image avait assombri nos rêves : la joie, le contentement de soi rayonnaient de toute sa personne. Il nous regarda tandis que nous nous asseyions pour le petit déjeuner ; une fausse modestie brillait dans ses yeux ; il avait l'air de nous dire : « Je sais que je mérite tout ce que vous avez envie de dire, mais je vous demande d'épargner mon humilité et de vous taire. » Sa barbe s'agitait avec exubérance, il bombait le torse, il avait placé une main dans son gilet. Sans doute lui arrivait-il de s'imaginer statufié dans cette pose sur le socle vide de Trafalgar Square, et ajoutant sa contribution aux horreurs qui encombrent les rues de Londres.

– Eurêka ! cria-t-il.

Ses dents perçaient sous sa barbe.

– Messieurs ! poursuivit-il, vous pouvez me féliciter, et nous pouvons tous nous congratuler. Le problème est résolu.

– Vous avez découvert un moyen d'accès ?

– Je le crois.

– Et où ?

Pour toute réponse, il désigna le piton rocheux semblable à un clocheton isolé sur notre droite.

Nos visages, ou du moins le mien, se rembrunirent quand nous l'examinâmes. Pour ce qui était d'en faire l'ascension, nous avions l'assurance donnée par notre compagnon. Mais un abîme vertigineux le séparait du plateau.

– Nous ne pourrons jamais le franchir ! bégayai-je.

– Au moins, nous pouvons atteindre le sommet de ce clocheton, répliqua Challenger. Et quand ce sera fait, j'espère pouvoir vous démontrer que les ressources de mon esprit fertile ne sont pas épuisées.

Après avoir pris des forces, nous déballâmes le paquet qui contenait l'attirail d'alpiniste de notre chef. Il prit un rouleau de corde solide et légère (il y en avait une cinquantaine de mètres), des crampons, des agrafes et divers autres instruments. Lord John était un montagnard plein d'expérience, Summerlee avait autrefois fait quelques ascensions : c'était moi le novice du groupe. Mais je comptais sur ma force et mon agilité pour compenser mon manque d'expérience.

En réalité, ce ne fut pas une tâche trop pénible ; pourtant une ou deux fois mes cheveux se hérissèrent sur ma tête. La première moitié de l'escalade fut très simple, mais le « clocheton » se faisait de plus en plus vertical, et, pour les derniers vingt mètres, nos doigts et nos orteils durent s'aider de chaque aspérité et de chaque fente dans la pierre. Ni Summerlee ni moi n'aurions réussi cet exploit si Challenger, parvenu le premier au sommet, n'avait solidement fixé une corde autour du tronc du gros arbre qui était planté là. Elle nous servit à terminer notre ascension, et nous fûmes bientôt tous les quatre sur la petite plateforme recouverte d'herbe (elle avait bien sept ou huit mètres de côté) qui constituait le sommet.

Ma première impression, une fois que j'eus recouvré mon souffle, fut un émerveillement : nous avions en effet une vue extraordinaire sur la région que nous avons traversée. Toute la plaine du Brésil semblait s'allonger à nos pieds ; elle s'étendait, immense, pour se fondre à l'horizon dans une brume bleue. Au premier plan se trouvait la longue pente que nous avons gravie, parsemée de rochers, damée de fougères arborescentes ; plus loin, à mi-distance, en regardant par-dessus la crête en forme de pommeau de selle, je reconnaissais la masse verte des bambous que nous avons franchie ; à partir de là, la végétation devenait plus dense et finissait par constituer une immense forêt qui se développait jusqu'à trois mille kilomètres.

Je me régalais de cet admirable panorama quand la lourde main du professeur se posa sur mon épaule.

– De ce côté, mon jeune ami, dit-il, *vestigia nulla retrorsum*. Ne regardez jamais en arrière. Regardez constamment notre but glorieux.

Je me retournai : le plateau était exactement à notre niveau ; la frange de buissons et les arbres rares qui le ceinturaient étaient si proches que j'eus du mal à réaliser comme ils demeuraient inaccessibles. À l'estime, douze mètres nous en séparaient, douze mètres aussi infranchissables que cinquante mille kilomètres. Je m'appuyai contre l'arbre et me penchai au-dessus du gouffre. Tout en bas, j'aperçus les petites silhouettes de nos serviteurs qui nous observaient. La paroi était aussi lisse que celle qui était devant nous.

– Ceci est vraiment curieux ! prononça la voix sèche du Pr Summerlee.

Il était en train d'examiner avec un vif intérêt le tronc de l'arbre que j'avais enlacé pour ne pas tomber. Cette écorce sombre, ces petites feuilles à nervures me furent soudain familières.

– Mais c'est un hêtre ! m'écriai-je.

– Parfaitement, répondit Summerlee. Un arbre de notre pays, un compatriote dans une pareille région !...

– Pas seulement un compatriote, mon bon monsieur ! dit Challenger. Mais aussi, si j'ose poursuivre votre comparaison, un allié de première force. Ce hêtre sera notre sauveur.

– Seigneur ! cria lord John. Un pont !

– Oui, mes amis, un pont ! Ce n'est pas pour rien que j'ai consacré une heure hier au soir à examiner notre situation. J'ai souvenance d'avoir dit un jour à notre jeune ami que G. E. C. était au mieux de sa forme quand il se trouvait le dos au mur. Convenez que la nuit dernière, nous avions tous le dos au mur ! Mais quand la puissance de volonté et l'intelligence vont de pair, il y a toujours une issue. Il fallait trouver un pont-levis qui pût se rabattre au-dessus du gouffre. Le voilà !

C'était certainement une idée de génie. L'arbre avait bien vingt mètres de haut, et s'il tombait du bon côté il comblerait largement le vide entre notre piton et le plateau. Challenger avait emporté la hache, il me la tendit.

« Notre jeune ami possède les muscles nécessaires, dit-il. Je crois que cette tâche le concerne. À condition toutefois que vous vous absteniez de penser par vous-même et que vous fassiez exactement ce qui vous sera commandé.

Sous sa direction, je creusai sur les flancs de l'arbre des entailles destinées à le faire tomber du bon côté. Il était déjà légèrement incliné vers le plateau, si bien que ce ne fut pas trop pénible. Lord John me relaya. En moins d'une heure le travail était accompli : il y eut un craquement formidable, l'arbre se balançait en avant, puis se fracassa de l'autre côté, enterrant ses hautes branches dans l'herbe verte du plateau. Le tronc roula jusqu'au bord de notre plate-forme, et, pendant une seconde ou deux, nous crûmes qu'il allait glisser dans le gouffre. Heureusement, il s'arrêta à quelques dizaines de centimètres du bord, notre passerelle vers l'inconnu nous attendait.

Tous, sans dire un mot, nous étreignîmes les mains du Pr Challenger qui, en réponse, souleva son chapeau de paille et s'inclina devant chacun de nous.

« Je revendique l'honneur, dit-il, d'être le premier à mettre le pied sur la terre inconnue... Magnifique image, qui inspirera sans doute de grands peintres pour la postérité !

Il s'approchait de la passerelle lorsque lord John l'arrêta, en posant une main sur son bras.

– Mon cher camarade, dit-il, réellement, je ne puis permettre cela !

– Pas permettre cela ? répéta Challenger en pointant sa barbe en avant.

– Quand il s'agit de science, vous savez que je vous suis aveuglément puisque vous êtes homme de science. Mais c'est à vous de me suivre maintenant, car vous pénétrez dans ma spécialité.

– Votre spécialité, monsieur ?

– Nous exerçons tous un métier : le mien, c'est d'être soldat. Or nous nous préparons à envahir un pays nouveau, qui peut regorger d'ennemis de toutes sortes. S'aventurer à la légère prouverait un manque évident de bon sens et de patience, ce n'est pas ainsi que j'entends que soient menées les opérations.

La remontrance était trop raisonnable pour être dédaignée. Challenger secoua la tête et ses lourdes épaules.

– Bien, monsieur. Qu'est-ce que vous proposez donc ?

– Il est fort possible que, tapis derrière ces buissons, des cannibales nous guignent pour une déplaisante collation, répondit lord John en regardant de l'autre côté du pont-levis. Et il vaut mieux apprendre la sagesse avant d'être mis à la marmite ; aussi nous contenterons-nous d'espérer qu'aucun ennemi ne nous attend là-bas, mais en même temps nous agirons comme si des ennemis nous guettaient. Malone et moi, nous allons redescendre, et nous rapporterons avec Gomez et l'autre métis les quatre fusils. Après quoi l'un de nous traversera le pont, les autres le couvriront avec leurs armes jusqu'à ce que nous soyons assurés que tout le monde peut suivre.

Challenger s'assit sur la souche et grogna d'impatience. Mais Summerlee et moi étions tout à fait décidés à accepter lord John comme chef pour de tels détails pratiques. La remontée s'avéra plus facile, puisque nous avons la corde pour nous hisser dans la dernière moitié de l'ascension. En moins d'une heure nous avons rapporté quatre fusils et un fusil de chasse. Les métis nous accompagnaient, lord John leur avait ordonné de monter un ballot de provisions pour le cas où notre première exploration serait longue. Nous avons chacun des cartouches en bandoulière.

« Maintenant, Challenger, si vous insistez réellement pour être le premier homme dans l'inconnu, dit lord John, quand tous nos préparatifs furent terminés.

– Je vous suis très très reconnaissant pour cette gracieuse autorisation, répondit le professeur, en colère.

Il n'admettait jamais de subir une autre autorité que la sienne.

« Puisque vous êtes assez bon pour me le permettre, je tiens beaucoup à être le pionnier de cette aventure.

Il s'assit à califourchon sur le tronc ; ses jambes pendaient de chaque côté au-dessus du gouffre ; il avait jeté une hachette sur son épaule. En peu de temps, il parvint au bout du pont, se mit debout et agita ses bras en l'air.

« Enfin ! cria-t-il. Enfin !

Je l'observai anxieusement ; je m'attendais vaguement à ce qu'un terrible coup du sort fondît sur lui, mais tout demeura tranquille. Seul un oiseau étrange, bariolé à multiples couleurs, s'envola sous ses pieds et disparut parmi les arbres.

Summerlee fut le deuxième. Sous une apparence très fragile, il possède une énergie extraordinaire. Il voulut à toute force porter deux fusils sur son dos, si bien que les deux professeurs se trouvèrent armés quand il eut franchi le pont. Je traversai ensuite, en essayant de ne pas regarder l'abîme qui s'étalait béant au-dessous de moi. Summerlee me tendit le canon de

son fusil, et je sautai sur le plateau. Quant à lord John, il marcha tranquillement sur le tronc couché, en parfait équilibre, sans aide... Cet homme doit avoir des nerfs de lion !

Ainsi, nous étions tous quatre sur le pays de nos rêves, le monde perdu, le plateau découvert par Maple White. Nous eûmes l'impression de vivre l'heure de notre triomphe personnel. Qui aurait pu deviner que nous étions au bord de notre désastre ? Laissez-moi vous dire en peu de mots comment la catastrophe survint.

Nous avions pénétré dans les broussailles jusqu'à une cinquantaine de mètres quand un craquement terrifiant, déchirant, se produisit derrière nous. D'un seul mouvement, nous courûmes vers l'endroit où s'était produit ce bruit : il n'y avait plus de pont !

Loin en bas de l'escarpement, j'aperçus en me penchant une masse de branchages et un tronc en miettes. Oui, c'était notre hêtre ! Est-ce que le rebord de la plate-forme avait cédé sous son poids ? Ce fut d'abord l'explication qui nous vint à l'esprit. Une deuxième ne tarda pas à démentir la première : sur le piton rocheux, une silhouette décharnée, celle de Gomez le métis, se dressa lentement. Oui, c'était bien Gomez, mais plus le Gomez au sourire mielleux et au visage impassible. Ses yeux lançaient des éclairs, ses traits étaient déformés par la haine comme par la joie d'une revanche éclatante.

– Lord Roxton ! appela-t-il. Lord John Roxton !

– Me voici, répondit notre compagnon.

Un éclat de rire sauvage résonna au-dessus du gouffre.

– Ah ! vous voilà, chien anglais ! Hé bien ! puisque vous êtes là, vous y resterez... Ah ! j'ai attendu, attendu ! Maintenant j'ai eu ma chance ; elle est venue. Vous avez trouvé difficile de monter, n'est-ce pas ? Descendre sera encore plus dur ! Fous que vous êtes, vous voilà pris au piège : tous !

Nous étions trop abasourdis pour parler. Nous ne pouvions rien faire d'autre que de regarder, stupéfaits. Une grosse branche cassée sur l'herbe révélait de quel levier il s'était servi pour faire basculer notre pont. Le visage de Gomez plongea, mais reparut bientôt, plus fanatique que tout à l'heure.

– Nous avons presque réussi à vous tuer avec un rocher dans la caverne, cria-t-il. Mais ceci est mieux : plus lent, plus terrible. Vos os blanchiront là, et personne ne saura ce que vous êtes devenus, personne ne viendra vous sauver ! Quand vous serez sur le point de mourir, lord Roxton, pensez à Lopez, que vous avez tué il y a cinq ans sur le Putomayo. Je suis son frère et, quoi qu'il arrive, je mourrai content, car j'aurai vengé sa mémoire !

Il nous adressa un furieux signe de la main, puis tout redevint paisible.

Si le métis avait simplement accompli sa vengeance, puis s'était enfui, il lui aurait sans doute survécu ; ce fut la folle et irréversible impulsion latine vers le drame spectaculaire qui le perdit.

Roxton, à qui trois pays avaient donné le surnom de Fléau de Dieu, n'était pas homme à accepter qu'on se rît de lui. Le métis descendait de l'autre côté du piton rocheux, mais avant qu'il eût pu atteindre le sol, lord John avait couru le long du plateau jusqu'à ce que Gomez fût à portée de son fusil. Un claquement sec précéda un hurlement, puis la chute d'un corps blessé à mort. Roxton revint vers nous ; son visage avait la dureté du granit.

– J'ai été un niais aveugle ! dit-il avec amertume. C'est ma stupidité qui est cause de ceci. J'aurais dû me rappeler que ces gens ont la mémoire longue pour tout ce qui touche aux inimitiés du sang. J'aurais dû me tenir sur mes gardes !

– Et l'autre ? Il en a fallu deux pour faire basculer l'arbre dans le gouffre.

– J'aurais pu l'abattre, mais je l'ai laissé aller. Peut-être n'a-t-il pas pris part à ce piège. Peut-être aurait-il mieux valu que je le tue aussi, car il y a mis sans doute la main...

À présent que nous connaissions le secret mobile de tous les actes de Gomez, nous fûmes à même de rafraîchir nos souvenirs et de nous rappeler certains faits dont la concordance aurait dû évidemment nous troubler : son désir constant de connaître nos plans, la façon dont il écoutait à la porte de notre tente quand il fut surpris, cette espèce de haine dans le regard que nous avions tous plus ou moins remarquée... Nous étions encore en train d'en discuter et de nous efforcer d'adapter nos esprits à notre nouvelle situation, quand une scène étrange dans la plaine reporta notre attention vers le bord.

Un homme vêtu de blanc, qui ne pouvait être que le métis à qui lord John avait laissé la vie, courait à toutes jambes comme court quelqu'un quand la mort se lance à ses trousses. Derrière lui, à quelques mètres, émergea l'énorme silhouette d'ébène de Zambo, notre serviteur noir si dévoué, qui fut bientôt sur le fuyard, passa ses bras autour de son cou, et tous deux roulèrent sur le sol. Un instant plus tard, Zambo se releva, jeta un regard à son adversaire à terre, puis, agitant joyeusement une main dans notre direction, courut vers nous. La forme blanche ne bougeait plus au milieu de la grande plaine.

Les deux traîtres avaient été mis hors d'état de nous nuire davantage. Hélas ! leur trahison subsistait, elle ! Nous n'avions plus aucun moyen de revenir sur le piton. Nous avions été les habitants du monde ; maintenant nous étions les indigènes du plateau. Le monde et le plateau formaient deux choses à part, distinctes. Au-dessous de nous s'étendait la plaine qui conduisait à nos embarcations. Plus loin, au-delà de l'horizon nimbé de brume violette, coulait le fleuve qui nous aurait rendus à la civilisation. Mais dans cette chaîne un anneau manquait. Et il n'y avait pas d'ingéniosité humaine qui pût nous suggérer un moyen de franchir le gouffre entre notre passé et notre présent. Une minute de vie, et toute notre existence s'en était trouvée transformée !

Ce fut à ce moment que je compris de quelle matière mes trois camarades étaient faits. Ils étaient graves, c'est vrai, et pensifs, mais leur sérénité était invincible. Tout ce que nous pouvions faire alors était de nous asseoir dans la broussaille et d'attendre Zambo. Bientôt son honnête visage noir surgit sur le piton.

– Qu'est-ce que je fais, maintenant ? cria-t-il. Dites-le, et je le ferai !

C'était le type de question qu'il était plus facile de poser que de résoudre. Une seule chose était claire : Zambo demeurerait notre unique lien avec le monde extérieur.

Pour rien au monde il ne devait nous quitter !

– Non, non ! s'écria-t-il. Je ne vous abandonnerai pas ! Quoi qu'il arrive, vous me trouverez toujours ici. Mais je ne peux pas garder les Indiens. Déjà ils disent trop que Curupuri habite là, et qu'ils veulent rentrer chez eux. Je ne pourrai pas les garder.

– Faites-les attendre jusqu'à demain, Zambo ! hurlai-je. Pour que je puisse leur donner une lettre.

– Très bien, monsieur ! Je les ferai attendre jusqu'à demain ; mais pour l'instant que puis-je faire pour vous ?

Il y avait des tas de choses à faire, et ce serviteur dévoué les fit admirablement. D'abord, sous notre direction, il défit la corde qui ceignait encore la souche de l'arbre, et il nous en fit passer une extrémité. Certes, elle n'était pas plus grosse qu'une corde pour faire sécher du linge, et il n'était pas question que nous puissions nous en servir comme d'une passerelle, pourtant nous lui accordâmes une valeur incalculable. Puis il attacha son bout de corde au ballot de vivres que nous avions monté, et nous fûmes assez heureux pour l'amener à nous. Au moins nous avions de quoi manger pendant une bonne semaine, même si nous ne trouvions rien d'autre. Enfin il descendit et nous rapporta deux autres colis, dont l'un contenait des munitions pour nos fusils. La nuit était proche quand il nous quitta sur l'assurance formelle qu'il garderait les Indiens jusqu'au lendemain matin.

C'est ainsi que je passai presque toute ma première nuit sur le plateau à écrire ces aventures à la lueur d'une lanterne.

Nous dînâmes et nous campâmes sur le bord de l'escarpement, en étanchant notre soif grâce à deux bouteilles d'eau gazeuse de l'un de nos colis. Il est vital que nous découvriions de l'eau, mais j'incline à croire que lord John a eu suffisamment d'aventures pour aujourd'hui, et que personne ne se soucie de faire les premiers pas dans ce monde inconnu. Nous n'avons pas osé allumer un feu, et nous évitons tout bruit de nature à signaler notre présence.

Demain, ou plutôt aujourd'hui, car l'aube pointe tandis que j'écris, nous nous risquerons dans cet étrange pays. Quand pourrai-je écrire une nouvelle lettre, en admettant que je le puisse ? Je n'en sais rien. Toujours est-il que les Indiens sont encore à leur poste, et je suis sûr que notre fidèle Zambo fera l'impossible pour leur remettre le message. Ce que je me contente d'espérer, c'est qu'il parviendra un jour à son destinataire.

P. S – Plus je réfléchis, plus notre situation semble désespérée. Je n'entrevois aucune probabilité de retour. S'il y avait près du rebord du plateau un gros arbre, nous pourrions essayer de jeter un nouveau pont-levis, mais je n'en vois pas à moins de cinquante mètres. Nos forces réunies seraient impuissantes à transporter un tronc jusque-là. La corde, bien sûr, est trop courte pour que nous nous en servions pour descendre. Non, notre situation est désespérée... Désespérée !

Nous sommes en pleines merveilles, les phénomènes les plus merveilleux se succèdent sans arrêt. En guise de papier, je ne possède que cinq vieux carnets avec une petite quantité de feuillets, et je ne dispose que d'un stylo ; mais tant que je pourrai remuer une main, je continuerai à rendre compte de nos expériences et de nos impressions. Nous sommes en effet les seuls représentants de toute l'humanité à voir de telles choses, aussi est-il excessivement important que je les relate tant qu'elles sont fraîches dans ma mémoire et avant que nous surprenne un destin toujours menaçant. Que Zambo puisse faire parvenir ces lettres jusqu'au fleuve, ou que moi-même je sois miraculeusement remis en état de les rapporter, ou encore qu'un explorateur audacieux, suivant nos traces (avec l'avantage, peut-être, d'un avion perfectionné), découvre ce tas de manuscrits, peu importe : l'essentiel consiste à écrire pour l'immortalité le récit véridique de nos aventures.

Au matin qui suivit la trahison du scélérat Gomez, notre nouvelle existence commença. Le premier incident qui se produisit ne me donna pas une très bonne impression de notre prison. Le jour était à peine levé, et je m'éveillais d'un court petit somme quand mes yeux se posèrent sur l'une de mes jambes : mon pantalon était légèrement remonté, si bien qu'au-dessus de ma chaussette quelques centimètres de peau étaient à l'air. Sur cet endroit découvert, je vis un gros grain de raisin tout rouge. Étonné, je voulus l'enlever, mais, à mon profond dégoût, ce grain éclata sous mon pouce et m'éclaboussa de sang. Mon cri de surprise alerta le Pr Summerlee.

– Très intéressant ! fit-il en se penchant au-dessus de mon mollet. Une grosse tique, je crois, qui n'a jamais été répertoriée.

– Voilà qui est de bon augure pour notre travail ! dit Challenger. Nous ne pouvons pas faire moins que de la baptiser *ixode Maloni*. Vous avez été piqué, mon jeune ami, mais ce léger inconvénient ne peut pas vous faire dédaigner, j'en suis sûr, le glorieux privilège d'avoir votre nom inscrit sur les tablettes de la zoologie éternelle. Ce qui est dommage, c'est que vous ayez écrasé ce joli spécimen quand il était rassasié.

– C'est une immonde vermine ! m'écriai-je.

Le Pr Challenger haussa les sourcils en signe de protestation et posa une patte indulgente sur mon épaule.

– Vous devriez cultiver votre vision scientifique des choses, et développer en conséquence le détachement de l'esprit, me dit-il. Pour un homme doué d'un tempérament philosophique comme le mien, la tique, avec sa trompe qui ressemble à une lancette et son estomac extensible, est une réussite de la nature autant que le paon ou l'aurore boréale. De vous en entendre parler avec une telle légèreté, me voilà peiné ! J'espère bien qu'avec un peu d'application de notre part, nous recueillerons d'autres spécimens.

– Sans aucun doute, fit le Pr Summerlee. Car je viens d'en voir une qui se glissait sous le col de votre chemise.

Challenger sauta en l'air en soufflant comme un taureau ; dans sa hâte, il déchira sa veste et sa chemise. Summerlee et moi-même partîmes d'un éclat de rire qui nous empêcha de l'aider. Enfin son torse monstrueux jaillit à l'air (un mètre trente-sept selon les mesures du tailleur). Il avait du poil noir sur tout le corps, et il nous fallut presque le peigner pour découvrir la tique errante avant qu'elle ne l'ait mordu.

Tout alentour, les broussailles étaient infestées de ces affreuses bestioles ; nous dûmes donc lever le camp pour l'établir ailleurs.

Mais auparavant nous procédâmes à divers arrangements avec notre fidèle Noir, qui apparut bientôt sur le piton rocheux avec des boîtes de cacao et de biscuits qu'il nous fit passer. Quant aux provisions qui restaient en bas, nous lui ordonnâmes d'en garder autant qu'il lui en faudrait pour tenir deux mois. Les Indiens n'auraient qu'à se partager le reste, en guise de gratifications pour leurs services et de rémunérations pour le port des lettres. Quelques heures plus tard, nous les aperçûmes défilant d'un bon pas dans la plaine, chacun portant un ballot sur sa tête ; ils reprenaient le chemin par lequel nous étions venus. Zambo occupa notre petite tente à la base du piton ; il était vraiment, je le répète, notre dernier lien avec le monde extérieur.

Restait maintenant à décider ce que nous allions faire. Nous commençâmes par nous éloigner des tiques, et nous arrivâmes dans une petite clairière bien protégée de tous côtés par des arbres. Au centre, il y avait quelques pierres plates, avec une excellente source toute proche, et nous nous assîmes là fort confortablement en vue d'échafauder des plans. Des oiseaux chantaient dans le feuillage ; l'un d'eux notamment poussait une sorte de toux de coqueluche ; en dehors de ces bruits, nous ne décelions toujours aucun signe de vie animale.

Notre premier soin fut de dresser un inventaire de nos provisions ; nous avions évidemment besoin de savoir sur quoi nous pouvions compter. Avec ce que nous avions monté nous-même, plus ce que Zambo nous avait fait parvenir par notre corde, nous étions bien pourvus. L'important était surtout que nous possédions quatre fusils avec mille trois cents cartouches, un fusil de chasse et cent cinquante plombs moyens. En vivres, nous étions assez riches pour tenir plusieurs semaines. Et nous avions du tabac, ainsi que des instruments scientifiques ; en particulier un télescope et des jumelles. Nous amenâmes tous ces objets dans la clairière et, en guise de précaution élémentaire, nous coupâmes avec notre hachette et nos couteaux un grand nombre de broussailles épineuses afin de les disposer en un cercle de cinquante mètres de diamètre autour de ce qui devait être notre quartier général, notre abri en cas de danger ; nous l'appelâmes le fort Challenger.

Ces préparatifs nous menèrent à midi. La chaleur n'était pas excessive. Sous le double rapport de la température et de la végétation, le plateau était presque tempéré. Le hêtre, le chêne, et même le bouleau étaient largement représentés dans la flore arborescente qui nous entourait. Un immense arbre à épices, dominant tous les autres, épanouissait au-dessus du fort Challenger ses grands rameaux blonds. Sous son ombre, nous continuâmes à discuter, et lord John qui, au moment de l'action, avait pris si rapidement le commandement des opérations, nous donna son point de vue.

– Tant que nous n’aurons pas été vus ni entendus par des hommes ou par des bêtes, nous serons en sécurité ! expliqua-t-il. À partir du moment où notre présence ici sera connue, nos ennuis commenceront. Je ne pense pas qu’elle le soit déjà. Notre jeu consiste donc à nous tapir pour le moment et à espionner ce pays. Il faut que nous puissions observer nos voisins avant d’établir avec eux des rapports mondains.

– Mais nous n’allons pas rester enfermés à l’intérieur de ce camp ! hasardai-je.

– Certes, bébé ! Nous en sortirons. Mais sans folie. Avec bon sens. Par exemple, nous ne devons jamais avancer si loin que nous ne puissions réintégrer notre base. Et par-dessus tout nous ne devons jamais, sauf si notre vie est en danger, faire feu.

– Mais hier vous avez tiré ! intervint Summerlee.

– Oui. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Et le vent soufflait fort, vers la plaine. Il est peu vraisemblable que la détonation ait été entendue sur une large étendue du plateau. À propos, comment baptiserons-nous cet endroit ? Il me semble que c’est à nous que revient le droit de lui donner un nom.

Plusieurs suggestions furent alors échangées, mais celle de Challenger l’emporta :

– Le seul nom qui convienne, dit-il, est celui du pionnier qui a découvert ce pays ; je propose : « Terre de Maple White. »

Il en fut ainsi décidé, et le nom de Terre de Maple White fut inscrit sur la carte que j’avais pour mission de dessiner. Ce nom figurera, je le pense, sur tous les atlas de demain.

En bref, il s’agissait d’élaborer un plan de pénétration scientifique dans la Terre de Maple White. Nous avons eu la preuve oculaire que ce lieu était habité par quelques créatures inconnues, et l’album de croquis de Maple White témoignait que des monstres beaucoup plus terribles et dangereux pouvaient surgir. Par ailleurs nous étions tentés de croire que des occupants humains xénophobes y séjournaient, étant donné le squelette empalé sur les bambous. Notre situation, puisque nous n’avions aucun moyen de nous évader de ce pays, était donc périlleuse, et notre raison ne pouvait qu’acquiescer à toutes les mesures de sécurité proposées par lord John. Toutefois, il était impensable que nous nous bornerions à demeurer sur le seuil de ce monde de mystères, alors que nous bouillions d’impatience d’en arracher le secret.

Nous bloquâmes donc l’entrée de notre camp à grand renfort de buissons épineux, et nous partîmes lentement, prudemment, vers l’inconnu, en suivant le cours d’un petit ruisseau dont l’eau provenait de notre source et qui pourrait nous guider sur la voie du retour.

À peine avions-nous commencé notre marche que nous rencontrâmes des signes précurseurs des merveilles qui nous attendaient.

Nous progressâmes pendant quelques centaines de mètres dans une forêt épaisse contenant des arbres tout à fait nouveaux pour moi et que le botaniste de notre groupe, Summerlee, identifia comme des conifères et des plantes cycadaceuses depuis longtemps disparus dans l'autre monde. Puis nous pénétrâmes dans une région où le ruisseau se transformait en un grand marécage. De hauts roseaux d'un type spécial formaient un épais rideau devant nous ; j'entendis affirmer qu'il s'agissait d'*equisetacea*, ou queues de jument ; d'éparses fougères arborescentes y poussaient aussi. Soudain lord John, qui marchait en tête, s'arrêta.

– Regardez ! dit-il. Pas de doute : ce doit être l'ancêtre de tous les oiseaux !

Une énorme empreinte de trois orteils avait creusé la boue. Quel que fût cet animal, il avait traversé le marais et avait poursuivi sa route vers la forêt. Nous stoppâmes pour bien observer cette foulée formidable. Si c'était un oiseau – et quel animal aurait laissé une trace semblable ? – cette patte, comparée à celle d'une autruche, indiquait que sa hauteur totale devait largement dépasser celle d'une autruche. Lord John inspecta promptement les alentours d'un regard vigilant, et mit deux cartouches dans son fusil pour éléphants.

« Je parierais ma réputation, dit-il, qu'il s'agit d'une empreinte fraîche. Il n'y a pas plus de dix minutes que cette bête est passée par ici. Voyez comme l'eau suinte encore dans cette trace plus profonde ! Mon Dieu ! Regardez : voici la trace d'un plus petit !

Non moins certainement, de plus petites empreintes présentant le même aspect général couraient parallèlement aux plus grandes.

– Mais qu'est-ce que vous dites de cela ? cria la Pr Summerlee en désignant triomphalement ce qui ressemblait à la très large empreinte d'une main humaine de cinq doigts, parmi les empreintes des pattes à trois doigts.

– Je le reconnais ! cria Challenger en extase. Je l'ai vu sur des argiles anciennes. C'est un animal qui se tient debout et qui marche sur des pattes à trois doigts ; il lui arrive de poser sur le sol une de ses pattes antérieures à cinq doigts. Ce n'est pas un oiseau, cher Roxton ! Pas un oiseau !

– Un fauve, alors ?

– Non, un reptile : un dinosaure. Aucun autre animal n'aurait pu laisser une telle empreinte. Ce genre de reptiles a étonné voici quatre-vingt-dix ans un docteur très compétent du Sussex. Mais qui au monde aurait espéré... espéré... voir un spectacle pareil ?

Ses paroles moururent sur ses lèvres, tandis que l'étonnement nous clouait au sol. En suivant les empreintes, nous avons quitté le marais et franchi un écran de buissons et d'arbres. Dans une clairière, au-delà, se tenaient cinq créatures extraordinaires que je n'avais jamais vues. Nous nous accroupîmes derrière des buissons pour les observer à loisir.

Ces animaux étaient, je l'ai dit, au nombre de cinq : deux adultes et trois jeunes. Leur taille était énorme. Les « petits » avaient déjà la grosseur d'un éléphant : les adultes dépassaient en masse tout animal vivant dans le monde d'en bas. Ils avaient une peau couleur d'ardoise, couverte

d'écailles comme celle d'un lézard ; et ces écailles étincelaient au soleil. Tous les cinq étaient assis, ils se balançaient sur leurs queues larges, puissantes et sur leurs énormes pattes postérieures à trois doigts, tandis qu'avec leurs plus petites pattes antérieures à cinq doigts ils arrachaient les branchages qu'ils broutaient. Je ne saurais mieux vous décrire leur aspect qu'en les comparant à des kangourous monstrueux, qui auraient eu sept mètres de haut et une peau de crocodile noir.

J'ignore combien de temps nous demeurâmes immobiles à les contempler. Un fort vent soufflait vers nous, et nous étions bien dissimulés. De temps à autre les petits jouaient autour de leurs parents et se livraient à des gambades peu gracieuses : leurs grands corps se dressaient en l'air et retombaient sur la terre avec un bruit mat. La force de leurs parents semblait illimitée ; nous vîmes en effet l'un des gros enlacer de ses pattes antérieures le tronc d'un arbre immense et l'arracher du sol comme si ç'avait été un baliveau, afin de goûter au feuillage du faîte. Cet acte témoignait sans doute du grand développement des muscles de l'animal, mais aussi du développement très relatif de sa cervelle, car il s'y prit de telle façon que l'arbre lui retomba sur la tête, et il se mit à pousser des cris aigus... Tout gros qu'il fût, son endurance avait des limites ! Cet incident lui donna vraisemblablement l'idée que ce coin était dangereux ; il déambula lentement pour sortir du bois, suivi par son conjoint et leurs trois monstres d'enfants. Entre les arbres leurs écailles ardoisées brillèrent encore ; leurs têtes ondulaient au-dessus des buissons. Puis ils disparurent.

Je regardai mes compagnons. Lord John était debout, un doigt sur la détente de son fusil à éléphants ; dans son regard fixe, féroce, s'exprimait toute l'ardeur passionnée du chasseur. Que n'aurait-il donné pour avoir une telle pièce (je parle de la tête, seulement !) au-dessus de sa cheminée de l'Albany, entre les paires d'avirons croisés ! Et pourtant il garda son sang-froid, l'exploration du pays des merveilles dépendait de notre habileté à passer inaperçus. Les deux professeurs étaient plongés dans une extase silencieuse. Dans l'excitation du moment, ils s'étaient pris la main et demeuraient comme deux gamins pétrifiés par la vue d'un jouet nouveau. Les joues de Challenger se remontèrent sous l'effet d'un sourire angélique. Provisoirement, le visage sardonique de Summerlee s'adoucit d'émerveillement et de respect.

– *Nunc dimittis !* s'écria-t-il. En Angleterre, que diront-ils de cela ?

– Mon cher Summerlee, voici très exactement ce qu'en Angleterre ils diront ! s'exclama Challenger. Ils diront que vous êtes un infernal menteur, un charlatan de savant, et ils vous traiteront de la même manière que j'ai été traité par vous et par d'autres.

– Mais il y aura des photographies !

– Truquées, Summerlee ! Grossièrement truquées !

– Et si nous rapportons des animaux types ?

– Ah ! là, ce sera autre chose ! Malone et sa maudite équipe de journalistes entonneront alors nos louanges... Le 28 août, le jour où nous avons vu cinq iguanodons vivants dans une clairière de la

Terre de Maple White... Inscrivez cela sur vos tablettes, mon jeune ami, et faites parvenir la nouvelle à votre feuille de chou !

– Et tenez-vous prêt à recevoir en réponse l'extrémité du pied de votre rédacteur en chef au bas de votre dos ! ajouta lord John. Car sous la latitude londonienne, on ne voit pas les choses du même œil, bébé ! Il y a quantité d'hommes qui ne racontent jamais leurs aventures, car qui les croirait ? Quant à nous, d'ici un mois ou deux, ceci nous semblera un rêve... Comment avez-vous appelé ces charmantes créatures ?

– Des iguanodons, répondit Summerlee. Vous retrouverez leurs empreintes dans les sables de Hastings, du Kent, et dans le Sussex. Le sud de l'Angleterre leur était bon quand il y avait de l'herbe et des arbres pleins de sève. Ces conditions ayant disparu, les animaux moururent. Ici, il apparaît que les conditions n'ont pas changé, et que les animaux ont survécu.

– Si jamais nous en sortons vivants, dit lord John, il faut absolument que je rapporte une tête d'iguanodon. Seigneur ! Je connais toute une faune de la Somalie et de l'Ouganda qui verdirait de jalousie si elle voyait ce genre de monstres ! Je ne sais pas ce que vous en pensez, mes amis, mais j'ai l'impression que nous marchons sur de la glace très mince, qui à chaque pas risque de craquer sous nos pieds...

Moi aussi, j'avais cette impression de mystère et de danger. Chaque arbre semblait receler une menace ; quand nous levions les yeux vers leur feuillage, une terreur vague s'emparait de nos cœurs. Ces monstrueux animaux que nous avons vus étaient certes des brutes lourdautes, inoffensives, qui ne feraient sans doute nul mal à quiconque, mais dans ce pays des merveilles n'y avait-il pas d'autres survivants plus féroces qui n'attendaient peut-être que l'occasion de sortir de leurs repaires pour nous sauter dessus ? Je connaissais fort peu de choses de la vie préhistorique, mais je me rappelais avoir lu un livre décrivant des animaux qui se repaissaient de lions et de tigres comme un chat se repaît d'une souris. Que se passerait-il alors si des monstres de ce genre habitaient encore les bois de la Terre de Maple White ?

Le destin avait décidé que ce matin-là (le premier matin sur ce pays vierge) nous serions renseignés sur les périls extraordinaires qui nous environnaient. Ce fut une aventure répugnante, l'une de celles qu'on déteste revivre dans sa mémoire. Si, comme l'avait affirmé lord John, la clairière aux iguanodons resterait dans nos souvenirs comme un rêve, à coup sûr le marécage aux ptérodactyles demeurerait un cauchemar jusqu'au dernier jour de notre vie. Voici exactement ce qui arriva.

Nous avançons très lentement dans les bois, en partie parce que lord John agissait en éclaireur et qu'il ne nous faisait progresser qu'à pas comptés, et aussi parce qu'à chaque mètre l'un ou l'autre de nos deux professeurs tombait en arrêt avec un cri d'émerveillement devant une fleur ou un insecte qu'il n'avait jamais vus. Nous avons sans doute franchi une distance de trois ou quatre kilomètres en suivant le ruisseau sur sa rive droite, quand nous aperçûmes une grande éclaircie derrière les arbres. Une ceinture de buissons menait vers un fouillis de roches (tout le plateau était parsemé de gros galets ronds). Nous nous engageâmes prudemment vers ces roches, parmi des fourrés qui nous venaient à la taille, quand nous entendîmes un son bizarre ; quelque chose comme un jacasement et un sifflement entremêlés, qui remplit l'air d'un formidable bruit

croissant, et qui semblait provenir de devant nous. Lord John leva une main pour nous intimer l'ordre de stopper, et il approcha, en courant à demi courbé, vers le bord des roches. Nous le vîmes se pencher, et reculer d'étonnement. Puis il demeura là à regarder, tellement surpris qu'il nous avait oubliés. Finalement, il nous fit signe de le rejoindre, en agitant sa main pour nous recommander le silence. Toute son attitude me fit comprendre qu'une nouvelle merveille, mais dangereuse celle-là, nous attendait.

Rampant jusqu'à lui, nous plongeâmes nos regards par-dessus les roches. Une carrière qui avait pu être, autrefois, l'un des petits cratères volcaniques du plateau, avait la forme d'une cuvette avec, dans le fond, à quelques centaines de mètres de l'endroit où nous étions, des mares d'eau stagnante verte, bordées de roseaux. Le lieu était sinistre par lui-même, mais ses habitants ajoutaient à l'horreur du spectacle qui nous rappela les sept cercles de Dante. Il s'agissait d'une véritable colonie de ptérodactyles : on en pouvait compter des centaines. Sur le bord de l'eau, le sol marécageux grouillait de jeunes ptérodactyles, dont les mères hideuses couvaient encore des œufs jaunâtres couleur de cuir. De cette masse qui se traînait en battant des ailes émanaient non seulement les cris que nous avions entendus, mais encore une odeur méphitique, horrible, qui nous soulevait le cœur. Au-dessus de ce panorama de l'obscène vie reptilienne, perchés chacun sur une pierre, grands, gris, desséchés, ressemblant plus à des cadavres qu'à des créatures vivantes, se tenaient les mâles ; ils étaient immondes ; ils gardaient une immobilité parfaite, sauf quand ils faisaient rouler leurs yeux rouges ou quand ils claquaient leurs becs semblables à des pièges à rats si une libellule passait à leur portée. Leurs ailes immenses, membraneuses, se repliaient lorsqu'ils croisaient leurs avant-bras. Ils étaient assis comme de gigantesques vieilles femmes enveloppées dans des châles couleur de palme, et dont la tête hideuse aurait émergé au-dessus de ce paquet.

Grandes ou petites, il n'y avait pas beaucoup moins d'un millier de ces créatures dans la cuvette.

Nos professeurs auraient volontiers passé la journée à les regarder, tant ils étaient ravis de cette occasion d'étudier la vie d'un âge préhistorique. Ils observèrent sur les roches quantité de poissons et d'oiseaux morts, ce qui en disait assez sur la nourriture des ptérodactyles. Je les entendis se complimenter mutuellement parce qu'ils avaient éclairci le point de savoir pourquoi on avait trouvé en grand nombre des ossements de ptérodactyles dans des zones bien délimitées (notamment dans le sable vert de Cambridge), tels les pingouins, ces dragons volants vivaient en colonies.

Cependant Challenger, plié en deux pour bavarder avec Summerlee, releva vivement la tête afin de prouver un fait contesté par son interlocuteur, ce geste faillit provoquer notre perte. Au même instant, le mâle le plus proche poussa un cri perçant et déploya des ailes de cuir qui avaient bien huit mètres d'envergure pour s'élever dans les airs. Les femelles et leurs petits se rassemblèrent au bord de l'eau. Tout un cercle de sentinelles prit son vol dans le ciel. Spectacle magnifique s'il en fût ! Une centaine de ces animaux énormes, hideux, filait comme des hirondelles avec de vifs battements d'ailes au-dessus de nos têtes. Mais nous comprîmes vite que ce spectacle-là n'avait rien qui pût nous autoriser à bayer longtemps d'admiration. D'abord ces grosses brutes dessinèrent un large cercle, comme pour mesurer approximativement la nature et l'étendue du danger qui les menaçait. Puis leur vol se ralentit et leur cercle se rétrécit, nous en figurions évidemment le centre. Le fracas de leurs ailes me rappela les meetings d'aviation à Hendon.

– Fonçons vers le bois et restons ensemble ! ordonna lord John en armant son fusil. Ces horribles bêtes nous veulent du mal !

Au moment où nous entamâmes notre retraite, le cercle se referma sur nous ; déjà les extrémités des ailes les plus proches nous frôlaient le visage. Avec les canons de nos fusils, nous leur assenâmes quelques coups, mais où trouver un endroit vulnérable ? Soudain, du rond noir et hurlant, surgit un cou allongé ; un bec féroce pointa vers nous. D'autres becs goulus s'élançèrent. Summerlee poussa un cri et porta une main à sa figure ensanglantée. Sur ma nuque, je sentis un coup d'aiguillon ; sous le choc, je faillis tomber. Challenger s'écroula, et lorsque je me baissai pour le relever, je reçus un nouveau coup ; cette fois, je m'affalai sur le professeur. Au même instant, j'entendis le claquement d'une arme : lord John avait tiré avec son fusil pour éléphants. Je levai les yeux, l'un des assaillants gisait au sol, avec une aile brisée ; il se débattait, crachait, rotait avec son bec grand ouvert ; ses yeux étaient rouges, à fleur de tête, comme ceux d'un diable dans un tableau du Moyen Age. Au bruit, ses compagnons avaient pris de la hauteur ; mais ils continuaient de dessiner leurs cercles au-dessus de nous.

– Maintenant, cria lord John, c'est notre vie qui se joue !

Nous trébuchions dans les fourrés ; au moment où nous atteignîmes le bois, les harpies fondirent à nouveau sur nous. Summerlee fut projeté à terre, mais nous le relevâmes et le poussâmes parmi les arbres. Une fois là, nous fûmes en sécurité, car les énormes ailes ne pouvaient se déployer entre les branches. Pendant que nous regagnions notre camp, meurtris et déconfits, nous les aperçûmes qui volaient à une grande altitude dans le ciel bleu profond : ils planaient, planaient toujours, guère plus gros que des palombes, et ils suivaient des yeux notre progression. Enfin, quand nous nous fûmes enfoncés au plus épais de la forêt, ils abandonnèrent leur chasse et disparurent.

– Voilà une expérience passionnante et fort instructive ! déclara Challenger, tout en baignant dans le ruisseau son genou abîmé. Nous sommes exceptionnellement bien renseignés, Summerlee, sur les mœurs de ces maudits ptérodactyles !

Summerlee essayait le sang qui coulait d'une légère entaille sur son front. Moi, je me frictionnais le cou, qui m'élançait douloureusement. Lord John avait une déchirure à l'épaule de sa veste, mais les dents de l'animal n'avaient fait qu'égratigner la chair.

« Il convient de noter, poursuivit Challenger, que notre jeune ami a reçu un véritable coup de poignard dans le dos et que la déchirure de la veste de lord John n'a pu être provoquée que par une morsure. Dans mon propre cas, j'ai été souffleté par une paire d'ailes... En somme, nous avons été régalez d'une magnifique exhibition de leurs méthodes d'assaut !

– Nos vies n'ont tenu qu'à un fil ! dit lord John. Et je ne conçois guère de mort plus affreuse que celle que nous réservaient ces immondes bêtes. Je suis désolé d'avoir eu à tirer, mais, par Jupiter, je n'avais pas le choix !

– Si vous n'aviez pas tiré, nous ne serions pas là ! m'écriai-je avec chaleur.

– Il se peut que cela ne nous nuise pas, réfléchit lord John. Dans ces bois, il doit se produire de lourds craquements, des soi-disant détonations quand les arbres se fendent ou tombent. Mais si voulez connaître mon avis, il me semble que nous avons eu assez d'émotions pour la journée, et que nous devrions chercher au camp un désinfectant. Qui diable peut savoir le venin que secrètent ces monstres ?

Très certainement aucun être humain depuis le commencement du monde n'avait vécu une telle journée ! Pourtant, une nouvelle surprise nous attendait. Quand, après avoir suivi le cours d'eau, nous arrivâmes dans la clairière, et quand nous aperçûmes la clôture de notre campement, nous étions fondés à croire que nos aventures étaient terminées. Mais avant que nous puissions nous reposer, quelque chose nous donna à réfléchir. La porte du fort Challenger était intacte, et la clôture n'avait pas été abîmée ; cependant, en notre absence, un visiteur géant s'était introduit dans notre retraite. Aucune empreinte de patte ou de pied ne nous révéla de qui il s'agissait ; seule la branche pendante du gigantesque arbre à épices à l'ombre duquel nous nous étions installés indiquait de quelle manière il était venu et reparti. Sur sa force, sur ses mauvaises intentions, nous ne pouvions garder la moindre illusion : le spectacle qu'offraient nos provisions était éloquent. Elles étaient éparpillées sur le sol ; une boîte de conserves de viande avait été fracassée et vidée de son contenu. Une caisse de cartouches avait été réduite en allumettes ; l'un des renforts de cuivre gisait broyé à côté de la caisse. De nouveau une horreur confuse s'empara de nos âmes, et nous interrogeâmes du regard, avec effroi, les ombres noires qui nous environnaient ; quel monstre terrible dissimulaient-elles donc ? Ce fut un vrai réconfort d'entendre la voix de Zambo qui nous appelait du haut de son piton rocheux, et de voir son bon et fidèle sourire !

– Tout va bien, Massa Challenger, tout va bien ! criait-il. Moi, je reste ici. Rien à craindre. Vous me trouverez toujours quand vous aurez besoin de moi !

Son visage ainsi que le panorama immense qui s'étendait jusqu'à mi-distance de l'affluent de l'Amazone nous rappelèrent que nous étions malgré tout des citoyens du XX^m siècle, et que nous n'avions pas été transférés par quelque mauvais génie dans une rude planète au début de son évolution. Là-bas, l'horizon violet s'avancait vers le fleuve où naviguaient des vapeurs ; là-bas des gens échangeaient des propos sans importance sur les petites affaires de l'existence... Et nous, nous étions isolés parmi des animaux préhistoriques, et nous ne pouvions rien faire d'autre que nous émerveiller et trembler !

De ce jour fertile en miracles, un autre souvenir me reste en mémoire, et c'est sur lui que je vais achever ma lettre. Les deux professeurs, dont la bonne humeur avait été altérée par les blessures reçues, discutaient avec véhémence pour déterminer si nos assaillants appartenaient au genre ptérodactyle ou dimorphodon ; comme ils commençaient à échanger des propos plutôt vifs, je m'écartai et je m'assis pour fumer une cigarette sur le tronc d'un arbre tombé. Lord John me rejoignit.

– Dites, Malone, vous rappelez-vous l'endroit où était installée cette ménagerie ?

– Très nettement.

- Une sorte de cratère volcanique, n'est-ce pas ?
- Exactement.
- Avez-vous fait attention au sol ?
- Des rochers.
- Mais autour de l'eau, là où il y avait des roseaux ?
- Le sol était bleuâtre. On aurait dit de l'argile.
- Exactement. Un cratère volcanique d'argile bleue.
- Où voulez-vous en venir ? demandai-je.
- Oh ! à rien ! à rien !

Il regagna le coin où les hommes de science poursuivaient leur duo : l'aigu perçant de Summerlee tranchait sur la basse grave de Challenger. Je n'aurais plus pensé à la remarque de lord John si de nouveau, au cours de la nuit, je ne l'avais entendu répéter : « De l'argile bleue... De l'argile bleue dans un cratère volcanique ! »

Tels furent les derniers mots que j'entendis avant d'être capturé par le sommeil de l'épuisement.

Lord John Roxton avait raison en supposant que les morsures des horribles bêtes qui nous avaient attaqués pouvaient être venimeuses. Le lendemain matin, Summerlee et moi souffrîmes beaucoup avec de la fièvre, tandis que Challenger avait un genou si meurtri qu'il pouvait à peine marcher. Tout le jour nous demeurâmes au camp. Lord John s'occupa à élever la hauteur et à renforcer l'épaisseur des murailles épineuses qui étaient notre unique protection. Je me rappelle que ce jour-là j'eus constamment l'impression que nous étions épiés ; mais je ne savais ni d'où ni par quel observateur.

Cette impression était cependant si forte que j'en parlai au Pr Challenger, mais celui-ci la porta au crédit d'une excitation cérébrale causée par la fièvre. À chaque instant, je regardais autour de nous, j'étais persuadé que j'allais apercevoir quelque chose ; en fait, je ne distinguais que le bord de notre clôture ou le toit de verdure un peu solennel des arbres au-dessus de nos têtes. Et cependant, de plus en plus, mon sentiment se fortifiait : nous étions guettés par une créature malveillante et guettés de très près. Je méditai sur la superstition des Indiens relative à Curupuri, ce génie terrible errant dans les bois, et je commençai à me dire que sa présence sinistre devait hanter tous ceux qui envahissaient son sanctuaire.

Au soir de notre troisième jour sur la Terre de Maple White, nous fîmes une expérience qui nous laissa un souvenir effroyable, et nous rendîmes grâce à lord John de ce qu'il avait fortifié notre refuge. Tous nous dormions autour de notre feu mourant quand nous fûmes réveillés, ou plutôt arrachés brutalement de notre sommeil, par une succession épouvantable de cris de terreur et de hurlements. Il n'y a pas de sons qui puissent se comparer à ce concert étourdissant qui semblait se jouer à quelques centaines de mètres de nous. C'était aussi déchirant pour le tympan qu'un sifflet de locomotive, mais le sifflet émet un son net, mécanique, aigu ; ce bruit était beaucoup plus grave, avec des vibrations qui évoquaient irrésistiblement les spasmes de l'agonie. Nous plaquâmes nos mains contre les oreilles afin de ne plus entendre cet appel qui nous brisait les nerfs. Une sueur froide coula sur mon corps, et mon cœur se souleva. Tous les malheurs d'une vie torturée, toutes ses souffrances innombrables et ses immenses chagrins semblaient condensés dans ce cri mortel. Et puis un octave plus bas se déclencha et roula par saccades une sorte de rire caverneux, un grondement, un gloussement de gorge qui servit d'accompagnement grotesque au hurlement. Ce duo se prolongea pendant trois ou quatre minutes, pendant que s'agitaient dans les feuillages les oiseaux étonnés. Il se termina aussi brusquement qu'il avait commencé. Nous étions horrifiés, et nous demeurâmes immobiles jusqu'à ce que lord John jetât sur le feu quelques brindilles ; leur lumière crépitante éclaira les visages anxieux de mes compagnons, ainsi que les grosses branches qui nous abritaient.

– Qu'est-ce que c'était ? chuchotai-je.

– Nous le saurons ce matin, répondit lord John. C'était tout près.

– Nous avons eu le privilège d'entendre une tragédie préhistorique, quelque chose d'analogue aux drames qui se déroulaient parmi les roseaux au bord d'un lagon jurassique, lorsqu'un grand

dragon par exemple s'abattait sur un plus petit, nous dit Challenger d'une voix beaucoup plus grave qu'à l'accoutumée. Cela a été une bonne chose pour l'homme qu'il vienne plus tard dans l'ordre de la création ! Dans les premiers âges, il existait des puissances telles que ni son intelligence ni aucune technique n'auraient pu prévaloir. Qu'auraient pu sa fronde, son gourdin ou ses flèches contre des forces dont nous venons d'entendre le déchaînement ? Même avec un bon fusil, je parierais sur le monstre.

– Je crois que, moi, je parierais sur mon petit camarade, dit lord John en caressant son Express. Mais la bête aurait certainement une bonne chance !

Summerlee leva la main en l'air :

– Chut ! J'entends quelque chose...

Du silence total émergea un tapotement pesant et régulier. C'était le pas d'un animal : le rythme lourd et doux à la fois de pas précautionneux. Il tourna lentement autour de notre campement, s'arrêta près de l'entrée. Nous entendîmes un sifflement sourd qui montait et redescendait, le souffle de la bête. Seule notre faible clôture nous séparait de ce visiteur nocturne. Nous avions tous empoigné un fusil, et lord John avait légèrement écarté un buisson pour se tailler un créneau dans la clôture.

– Mon Dieu ! murmura-t-il. Je crois que je le vois !

Je m'accroupis et rampai jusqu'à lui ; par-dessus son épaule, je regardai par le trou. Oui, moi aussi je le voyais ! Dans l'ombre noire de l'arbre à épices se tenait une ombre plus noire encore, confuse, incomplète, une forme ramassée, pleine d'une vigueur sauvage. Elle n'était pas plus haute qu'un cheval, mais son profil accusait un corps massif, puissant. Cette palpitation sifflante, aussi régulière qu'un moteur, suggérait un organisme monstrueusement développé. Une fois, je pense, je vis la lueur meurtrière, verdâtre, de ses yeux. Il y eut un bruissement de feuillages, comme si l'animal rampait lentement vers nous.

– Je crois qu'il va nous sauter dessus ! dis-je en armant mon fusil.

– Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! chuchota lord John. Un coup de feu dans le silence de cette nuit serait entendu à des kilomètres à la ronde. Gardez votre fusil pour la dernière carte.

– S'il saute par-dessus la haie, nous sommes faits ! dit Summerlee, dont la voix mourut dans un rire nerveux.

– Bien sûr, il ne faut pas qu'il saute ! fit lord John. Mais ne tirez pas encore. Je vais peut-être avoir raison de cette brute. En tout cas, je vais essayer.

Il accomplit l'action la plus courageuse que jamais homme risqua devant moi. Il se pencha vers le feu, prit une branche enflammée et se glissa à travers une ouverture de secours qu'il avait aménagée dans la porte. La bête avança avec un grognement terrifiant. Lord John n'hésita pas une seconde, il courut vers elle et lui jeta à la gueule le brandon enflammé. L'espace d'une

seconde, j'eus la vision d'un masque horrible, d'une tête de crapaud géant, d'une peau pleine de verrues, d'une bouche dégouttante de sang frais. Aussitôt les fourrés retentirent de craquements, et l'apparition sinistre s'évanouit.

« Je pensais bien qu'il n'affronterait pas le feu ! dit lord John en riant.

– Vous n'auriez jamais dû prendre un tel risque ! nous écriâmes-nous tous d'une même voix.

– Il n'y avait rien d'autre à faire. S'il avait sauté sur nous, ç'aurait été un beau massacre, nous nous serions entretués en essayant de le descendre. D'autre part, si nous avions tiré par-dessus la haie, en le blessant seulement, il nous aurait bondi dessus, et Dieu sait quelle aurait été sa première victime ! Dans le fond, nous ne nous en sommes pas mal tirés. Au fait, qu'est-ce que c'était ?

Nos savants se regardèrent en marquant un temps d'hésitation.

– Personnellement, je suis incapable de classer cet animal avec une certitude scientifique, dit Summerlee en allumant sa pipe à un tison du feu.

– En refusant de vous compromettre, vous témoignez d'un esprit véritablement scientifique ! admit Challenger du haut d'une condescendance massive. Moi-même je ne suis pas non plus disposé à aller au-delà de l'hypothèse suivante : nous nous sommes trouvés en contact cette nuit avec un animal de type dinosaure carnivore. D'ailleurs, j'avais déjà envisagé l'existence sur ce plateau d'animaux semblables.

– Nous devons garder à l'esprit, observa Summerlee, le fait que de nombreux types préhistoriques ne sont jamais parvenus jusqu'à nous. Il serait téméraire de supposer que nous sommes en mesure de donner un nom à tout ce que nous sommes susceptibles de rencontrer ici.

– Parfaitement. Une classification sommaire, voilà ce que nous pouvons faire de mieux pour l'instant. Remarquez que demain de nouvelles indications mèneront peut-être jusqu'à l'identification. En attendant, pourquoi ne reprendrions-nous pas le cours de notre sommeil interrompu ?

– À condition qu'il y ait une sentinelle, répondit lord John. Nous ne devons rien laisser au hasard dans un pays comme celui-là ! À l'avenir, chacun montera une garde de deux heures.

– Alors je prends la première, puisque ma pipe n'est pas terminée ! déclara le Pr Summerlee.

Depuis cet incident, nous acceptâmes de nous plier à cette règle avec discipline.

Au matin, nous ne tardâmes pas à découvrir la cause de l'affreux vacarme qui nous avait réveillés. La clairière aux iguanodons était transformée en boucherie. D'après les mares de sang et les lambeaux de viande éparpillés sur la pelouse verte, nous supposâmes d'abord que plusieurs animaux avaient été massacrés, mais en examinant de près les débris, nous constatâmes qu'ils

provenaient tous de l'un de ces monstres, qui avait été littéralement déchiqueté par un autre animal, peut-être pas plus gros mais indubitablement plus féroce.

Nos deux professeurs s'assirent pour en discuter ; ils examinèrent lambeau après lambeau, et cet examen mit en évidence des marques de dents furieuses ainsi que des mâchoires énormes.

– Nous devons encore suspendre notre jugement, déclara le Pr Challenger, qui avait posé sur son genou un gros morceau de viande blanchâtre. Tout suggère la présence d'un tigre aux dents de sabre, tel qu'on en trouve dessiné dans quelques cavernes. Mais l'animal que nous avons aperçu présentait sans aucun doute une forme plus grosse et plus reptilienne. Personnellement, je pencherais pour un allosaure.

– Ou un mégalosaure, dit Summerlee.

– Très juste ! N'importe lequel des grands dinosaures carnivores ferait l'affaire. C'est chez eux que l'on trouve les types les plus dangereux de la vie animale, ceux qui reçoivent la malédiction des hommes et la bénédiction des savants.

Il éclata d'un rire sonore, fort content de sa dernière phrase.

– Un peu moins de bruit, s'il vous plaît ! intervint lord John. Nous ignorons ce qui se tient aux alentours. Si notre assassin revient ici pour chercher son petit déjeuner et si nous excitons son appétit, nous n'aurons pas à rire ! À propos, qu'est-ce que c'est que cette marque sur la peau de l'iguanodon ?

Sur la peau squameuse, couleur d'ardoise, du côté de l'épaule, plutôt au-dessus, lord John désigna une circonférence noire qu'on aurait pu croire dessinée avec du goudron minéral. Personne ne put fournir une explication. Seul Summerlee déclara qu'il croyait bien avoir vu quelque chose de semblable sur l'un des jeunes que nous avons découverts l'avant-veille. Challenger se tut, mais il avait le regard suffisant et provocant, comme il savait l'avoir quand il le voulait. Lord John lui demanda abruptement de formuler un avis.

– Si Votre Seigneurie a la bonté de me permettre d'ouvrir la bouche, je serai heureux d'exprimer mon opinion, prononça Challenger avec un ton volontairement sarcastique. Je ne suis pas habitué à travailler de la façon à laquelle Votre Seigneurie est accoutumée. Je ne savais pas qu'il était nécessaire de vous demander la permission de sourire à une plaisanterie inoffensive.

Il fallut attendre que notre ami lui présentât des excuses pour qu'il se sentît apaisé. Alors, assis sur un tronc d'arbre couché, il consentit à nous faire un cours, avec autant de vanité que s'il s'adressait à un amphithéâtre bourré d'un millier d'élèves.

« En ce qui concerne la marque, dit-il, j'incline à partager l'opinion de mon ami et collègue le professeur Summerlee : elle a été faite à l'aide de goudron minéral. Ce plateau est, par essence, hautement volcanique ; d'autre part, l'asphalte est une substance que l'on associe avec des forces plutoniques ; je ne peux guère hésiter : le goudron minéral, ou asphalte, existe ici à l'état de liquide libre, et cet animal a pu s'en enduire. Un problème beaucoup plus important concerne

l'existence du monstre carnivore qui a laissé dans la clairière de telles traces de son passage. Nous savons que ce plateau a la surface approximative d'un comté anglais moyen. À l'intérieur de cet espace restreint, un certain nombre d'animaux, pour la plupart des représentants de races qui ont disparu dans le monde d'en bas, vivent ensemble depuis des siècles innombrables. Au cours d'une aussi longue période, on aurait pu s'attendre à ce que les animaux carnivores, en se multipliant, eussent épuisé leurs moyens de se nourrir, et qu'ils se fussent trouvés dans l'obligation ou de transformer leur mode d'alimentation ou de mourir d'inanition. Nous voyons qu'il n'en a pas été ainsi. Nous pouvons donc imaginer une seule chose : que l'équilibre naturel est conservé par une sorte de contrôle qui limite le nombre de ces animaux féroces. L'un des problèmes les plus intéressants par conséquent, et qui requiert de notre part une solution, consiste à découvrir quel est ce contrôle et comment il opère. Je me hasarderai jusqu'à prévoir que des occasions ultérieures pour une étude plus serrée des dinosaures carnivores ne nous manqueront pas.

– Et je me hasarde, moi, jusqu'à prévoir que nous aurons du mal à faire profiter la science de ces occasions-là ! dis-je.

Le professeur se contenta de lever ses gros sourcils : j'avais déjà vu des maîtres d'école embarrassés réagir de même devant l'observation impertinente d'un mauvais élève.

– Peut-être le Pr Summerlee a-t-il une remarque à présenter ? murmura aimablement le Pr Challenger.

Alors les deux savants se haussèrent ensemble au niveau d'une atmosphère scientifique raréfiée en oxygène, où les possibilités d'une modification du taux des naissances étaient mises en balance avec la déficience croissante des moyens d'existence. Longuement ils débattirent de la lutte pour la vie.

Dans la matinée, nous établîmes la carte d'une petite partie du plateau, en prenant bien soin d'éviter le marais aux ptérodactyles, et en nous tenant à l'est du ruisseau au lieu de l'ouest. De ce côté, le pays était couvert de bois très épais, et les fourrés entravaient considérablement notre marche.

J'ai surtout parlé jusqu'ici des horreurs de la Terre de Maple White. Mais elle ne nous présentait pas que des spectacles hideux. Par exemple, nous nous promenâmes parmi de fort jolies fleurs, la plupart jaunes ou blanches, et nos professeurs nous expliquèrent que le blanc et le jaune étaient les couleurs primitives des fleurs. Dans de nombreux endroits, le sol était vraiment recouvert par leur tapis où nous enfoncions jusqu'aux chevilles. Autour de nous bourdonnaient nos abeilles d'Angleterre. Des arbres sous lesquels nous passions avaient des branches courbées par le poids des fruits qu'elles portaient, certains de ces fruits nous étaient familiers, d'autres inconnus. En observant quels étaient ceux que picoraient les oiseaux, nous évitions tout danger d'empoisonnement, et notre cueillette enrichit nos provisions d'une variété délicieuse. Dans la jungle que nous traversâmes, il y avait de nombreuses pistes taillées par des bêtes sauvages ; dans les marais, nous relevâmes quantité d'empreintes étranges, y compris celles des iguanodons. Une fois, dans un bosquet, nous eûmes le loisir de contempler plusieurs de ces gros animaux en train de se repaître ; lord John grâce à ses jumelles, nous informa qu'ils étaient aussi

tachetés de goudron minéral, mais à un autre endroit. Nous fûmes incapables d'imaginer la signification de ce phénomène.

Nous vîmes de petits animaux, tels que des porcs-épics, un squameux fourmilier, un cochon sauvage de couleur pie, avec des crocs recourbés. À travers une brèche dans les arbres, nous repérâmes le talus verdoyant d'une colline lointaine, sur lequel galopait un animal de bonne taille et brun foncé. Il passa si vite que nous ne pûmes l'identifier. Si c'était un cerf, comme nous l'affirma lord John, il devait être aussi gros que ces énormes élans irlandais dont on retrouve de temps à autre des fossiles dans les fondrières de ma terre natale.

Depuis la mystérieuse visite qu'avait reçue notre campement, nous ne rentrions jamais sans quelques inquiétudes. Pourtant ce soir-là nous ne trouvâmes aucun désordre. Nous entamâmes un grand débat sur notre situation et sur nos projets d'avenir, dont je dois retracer les grandes lignes puisqu'il aboutit à un nouveau départ qui nous permit de parfaire notre information sur la Terre de Maple White en moins de temps qu'il ne nous en aurait fallu si nous avions voulu tout explorer.

Ce fut Summerlee qui parla le premier. Toute la journée il avait manifesté une humeur querelleuse, et je ne sais quelle remarque de lord John quant à notre emploi du temps du lendemain mit le comble à son acidité.

– Tout ce que nous devrions faire aujourd'hui, demain et les jours suivants, commença-t-il, serait de découvrir un moyen de sortir de cette nasse où nous sommes emprisonnés. Vous êtes tous en train d'actionner vos cervelles pour déterminer comment pénétrer dans ce pays. Je dis, moi, que nous devrions les occuper à trouver le moyen d'en sortir !

– Je suis surpris, monsieur, tonna Challenger en agitant sa barbe majestueuse, qu'un homme de science se laisse aller à un sentiment aussi ignoble ! Vous êtes dans un pays qui offre tant d'attraits à un naturaliste... que dis-je ! qui offre plus d'attraits que jamais pays n'en offrit depuis que le monde est monde, et vous suggérez de le quitter avant que nous en ayons acquis une connaissance très superficielle ? Je m'attendais à mieux de votre part, professeur Summerlee !

– Vous devriez vous rappeler, répondit Summerlee, que j'ai à Londres une grande classe qui est à présent à la merci d'un *locum tenens* d'une médiocrité affligeante. Voilà la différence qui existe entre nous, professeur Challenger, puisque jusqu'ici vous n'avez pas mérité qu'on vous confie une tâche éducative.

– En effet, dit Challenger. J'aurais considéré comme un sacrilège de distraire un cerveau doué pour des recherches absolument originales, et de lui assigner des tâches mineures. Voilà pourquoi je me suis toujours opposé à entreprendre un enseignement scolastique.

– Vraiment ? ricana Summerlee.

Lord John se hâta de faire dévier la conversation.

– Je trouve pour ma part, dit-il, que ce serait bien triste de regagner Londres sans savoir plus de choses sur ce pays.

– Jamais je n’oserais retourner à mon bureau et affronter ce vieux McArdle ! renchéris-je. Vous me pardonneriez la franchise de mon propos, n’est-ce pas, monsieur ?

« Il ne me pardonnerait pas d’avoir négligé une importante partie de la copie qu’il attend de moi. Par ailleurs, je ne vois pas pourquoi nous discutons puisqu’il n’existe aucun moyen de redescendre !

– Notre jeune ami comble certaines déficiences mentales évidentes par une petite dose de bon sens primitif, observa Challenger. Les intérêts de sa profession détestable nous échappent. Mais, comme il l’a fait remarquer, nous ne disposons d’aucun moyen pour redescendre, en discuter représenterait donc un gaspillage d’énergie.

– C’est gaspiller de l’énergie que de vouloir faire quelque chose d’autre ! grogna Summerlee derrière sa pipe. Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire : nous sommes venus ici dans un but bien précis, pour accomplir une mission qui nous avait été confiée par l’Institut de zoologie de Londres. Cette mission consistait à vérifier les dires du Pr Challenger. Ces dires se trouvent, je le certifie, hautement confirmés. Notre travail est donc achevé. Quant aux détails qui méritent d’être approfondis sur la vie du plateau, il s’agit là d’une besogne si considérable que seule une grosse expédition, pourvue d’un équipement spécial, pourrait en venir à bout. Si nous l’entreprenons nous-mêmes, nous avons toutes chances pour que nous ne rentrions jamais, et pour que la science soit privée de l’importante contribution que nous avons déjà en main. Le Pr Challenger a trouvé le moyen de nous amener sur ce plateau réputé inaccessible. Je crois que nous devrions maintenant lui demander d’user de la même ingéniosité pour qu’il nous permette de retourner dans le monde d’où nous sommes venus.

Je confesse que l’opinion de Summerlee me parut raisonnable. Challenger lui-même fut affecté par l’idée que ses ennemis ne s’avoueraient jamais battus si personne ne rentrait pour confirmer ses thèses.

– À première vue, le problème de notre descente constitue une énigme formidable, dit-il. Pourtant je ne doute pas que l’intelligence parvienne à le résoudre. Je suis disposé à me ranger à l’avis de notre collègue, un séjour prolongé sur la Terre de Maple White serait à présent une erreur. Par conséquent, le problème de notre retour doit être tôt ou tard envisagé. Je me refuse toutefois formellement à quitter ce pays sans l’avoir au moins examiné superficiellement, sans que nous soyons à même de ramener avec nous un semblant de carte.

Le Pr Summerlee renifla d’impatience.

– Nous avons passé deux longs jours à explorer, dit-il, et nous ne sommes pas plus avancés dans la description géographique du lieu qu’à notre départ. Il est clair que ces bois sont très épais, et qu’il faudrait des mois pour en pénétrer tous les secrets. S’il y avait ici une sorte de montagne centrale, ce serait différent, mais tout est en pente descendante, d’après ce que nous avons vu. Plus nous avancerons, et moins nous aurons de vue d’ensemble !

Ce fut à cet instant que j'eus ma minute d'inspiration. Mes yeux se posèrent par chance sur l'énorme tronc noueux de l'arbre à épices qui étendait au-dessus de nous ses branchages. Puisque ce tronc était plus gros que les autres, sa hauteur devait dépasser celle des autres également. Si la bordure du plateau était réellement son point culminant, alors pourquoi cet arbre ne pourrait-il pas servir d'observatoire qui commanderait tout le pays ? Depuis mon enfance en Irlande, j'avais toujours été un casse-cou dès qu'il s'agissait de grimper à un arbre. Mes compagnons pouvaient me battre sur les rochers, mais dans les branches je me savais invincible. Si je pouvais seulement prendre pied sur les plus basses de ce géant, je parierais bien n'importe quoi que j'arriverais au faite ! Mes camarades se déclarèrent enchantés par ma proposition.

– Notre jeune ami, commenta Challenger en gonflant les pommes rouges de ses joues, est capable d'exercices acrobatiques devant lesquels reculerait un homme d'apparence plus robuste, et plus respectueux de sa propre dignité. J'applaudis à son idée.

– Bébé, c'est une idée de génie ! s'écria lord John en me tapant dans le dos avec enthousiasme. Dire que nous n'y avons pas pensé ! Il ne nous reste plus qu'une heure de jour, mais si vous emportez un carnet, vous pourrez dessiner une carte grossière de l'endroit. Empilons ces caisses de munitions, et je parviendrai bien à vous hisser sur la première branche !

Il monta sur les caisses pendant que moi, je faisais face au tronc ; il me souleva doucement, mais Challenger surgit et de sa grande main me poussa si fort qu'il faillit me faire tomber. J'agrippai la branche, et je jouai des pieds jusqu'à ce que j'eusse réussi à faire passer mon buste, puis mes genoux. Au-dessus de ma tête, il y avait trois excellents rejetons, disposés comme les barreaux d'une échelle, puis une grande quantité de branchages, si bien que je grimpai à toute vitesse ; je ne tardai pas à perdre de vue le sol, dont me séparait un écran de feuillage. Deux ou trois fois je dus surmonter quelques difficultés ; notamment il me fallut grimper pendant trois bons mètres à la force des bras et des jambes ; mais je progressai, et le tonnerre de la voix de Challenger ne me parvenait plus que faiblement. L'arbre était vraiment immense ; j'avais beau regarder en l'air, je n'entrevois toujours pas la moindre éclaircie dans le feuillage. Je me trouvai devant une sorte de buisson épais qui me sembla être une plante parasite sur la branche où je m'agitais. Je tournai la tête pour voir ce qui était derrière ce buisson, et, devant ce que j'aperçus, je manquai choir de l'arbre.

À trente ou quarante centimètres de mon visage, une figure me regardait. La créature à qui elle appartenait était accroupie derrière la plante parasite, et avait tourné la tête au même moment que moi. C'était une figure humaine... ou du moins qui ressemblait bien plus à une figure d'homme qu'à n'importe quelle face de singe. Elle était allongée, blanchâtre, parsemée de pustules, avec un nez aplati, une mâchoire inférieure proéminente, et quelque chose comme des favoris autour du menton. Les yeux, sous des sourcils épais et lourds, avaient un regard bestial et féroce. La bouche s'entrouvrit pour un reniflement qui m'avait tout l'air d'une malédiction, et exhiba des canines pointues et recourbées. Pendant un instant, je lus clairement de la haine et une menace dans son regard. Puis, ces sentiments firent place à une peur incontrôlable, folle. La créature plongea désespérément dans la verdure des feuilles, cassa deux ou trois branches... J'aperçus un corps poilu, comme celui d'un cochon rougeâtre, qui disparut.

- Qu'est-ce qui se passe ? cria Roxton d'en dessous. Quelque chose qui ne va pas ?
- Vous l'avez vu ? hurlai-je, cramponné à ma branche et les nerfs à vif.
- Nous avons entendu un bruit, comme si votre pied avait glissé. Qu'est-ce que c'était ?

J'étais si bouleversé par l'apparition de cet homme-singe que j'hésitai : allais-je redescendre pour conter la chose à mes compagnons, ou poursuivrais-je mon ascension ? J'étais déjà parvenu si haut que je reculai devant l'humiliation de redescendre sans avoir mené à bien ma mission.

Après une pause qui me servit à récupérer mon souffle et mon courage, je me remis à grimper. Une fois je dus me rattraper de justesse pas les mains, car une branche pourrie avait cédé, mais dans l'ensemble ce ne fut pas une ascension difficile. Progressivement, les feuillages s'éclaircissaient, et le vent qui me balayait la figure m'avertissait que j'étais presque au faite du plus haut des arbres de la forêt. Mais j'avais résolu de ne pas inspecter les environs avant d'avoir atteint le point le plus élevé : aussi je fis des pieds et des mains (c'est le cas de le dire !) pour arriver à la dernière branche : elle se courba sous mon poids, mais je repris mon équilibre et, dans une sécurité relative, je pus contempler le merveilleux panorama de cet étrange pays.

Le soleil allait disparaître derrière l'horizon. La soirée était particulièrement claire et lumineuse. De mon observatoire, je dominais toute l'étendue du plateau. Il m'apparut ovale : sa largeur pouvait être approximativement de trente kilomètres, et sa longueur de quarante-cinq. Il avait l'aspect général d'un entonnoir peu profond, dont tous les côtés convergeaient vers un lac central fort étendu. Le tour de ce lac représentait bien quinze kilomètres ; ses eaux vertes se détachaient nettement dans le crépuscule ; elles étaient bordées d'une ceinture de roseaux ; quelques bancs de sable jaune émergeaient, comme pour servir de socle à des objets noirs allongés, trop gros pour être des alligators et trop longs pour des canots. À l'aide de mes jumelles, je pus constater que ces objets étaient des animaux vivants ; mais je fus incapable de les identifier.

Du côté du plateau où nous nous trouvions, des pentes boisées avec quelques éclaircies s'étendaient sur une dizaine de kilomètres jusqu'au lac central. Presque à mes pieds, je voyais la clairière aux iguanodons ; plus loin, une ouverture ronde dans les arbres indiquait le marais aux ptérodactyles. Sur le côté qui me faisait face, le plateau présentait un aspect fort différent ; là les escarpements basaltiques de l'extérieur se prolongeaient à l'intérieur pour former une crête qui dominait de soixante mètres une pente douce boisée. Tout le long de ces escarpements rouges, vers la base et à quelque distance du sol, je distinguais à la jumelle des trous sombres, sans doute des orifices de cavernes. Au bord de l'un d'eux, quelque chose de blanc miroitait, mais je n'en sus pas davantage. Je m'assis le plus confortablement possible pour dresser la carte du pays, mais bientôt, le soleil ayant disparu, il fit trop sombre et les détails s'évanouirent. Alors je redescendis vers mes compagnons, qui m'attendaient impatiemment au bas du grand arbre à épices. Pour une fois, j'étais le héros de l'expédition. C'était moi seul qui avais eu cette idée, moi seul qui l'avais exécutée. Et je ramenaient une carte qui nous épargnait un mois d'enquêtes aveugles parmi des dangers inconnus. Tous me serrèrent chaleureusement et sérieusement la main. Mais avant d'entrer dans les détails topographiques, je leur racontai ma rencontre avec l'homme-singe dans les branches.

– Et il y a longtemps qu’il était là ! ajoutai-je.

– Comment le savez-vous ? interrogea lord John.

– J’ai toujours eu le sentiment que quelque chose de malveillant nous épiait. Je vous l’avais dit, professeur Challenger.

– Notre jeune ami m’a effectivement parlé dans ce sens. Et il est également celui d’entre nous qui possède le tempérament du Celte, si ouvert à de telles impressions.

– Toute la théorie de la télépathie... commença Summerlee derrière sa pipe.

–... est trop vaste pour que nous en discussions maintenant ! interrompit Challenger avec décision. Dites-moi, ajouta-t-il avec le ton d’un évêque qui questionne un enfant du catéchisme, avez-vous pu remarquer si cette créature croisait son pouce par-dessus la paume de ses mains ?

– Ma foi non !

– Avait-elle une queue ?

– Non.

– Le pied était-il prenant ?

– Je ne crois pas qu’il aurait pu disparaître si vite dans les branchages s’il n’avait pas eu des pieds prenants.

– Dans l’Amérique du Sud il y a, si ma mémoire ne me joue pas de tours – vous rectifierez cette observation s’il y a lieu, professeur Summerlee – trente-six espèces de singes, mais le singe anthropoïde y est inconnu. Il est évident, toutefois, qu’il existe dans ce pays, et qu’il n’appartient pas à la variété velue, gorillesque, qui n’a jamais été décelée hors de l’Afrique ou de l’Orient...

Je réprimai une forte envie de faire remarquer que j’avais vu dans le zoo de Kensington le cousin germain du professeur, et je le laissai poursuivre :

« Notre jeune ami a eu affaire avec un spécimen sans couleur définie, et moustachu. Cette imprécision dans la couleur est due au fait qu’il vit dans l’ombre des arbres. Toute la question est de savoir s’il est plus proche de l’homme que du singe, ou inversement. S’il est plus proche de l’homme que du singe, il ressemblerait alors à ce que le vulgaire appelle « l’anneau manquant ». Notre devoir le plus immédiat est de résoudre ce problème.

– Pas du tout ! répliqua Summerlee. À partir du moment où, grâce à l’intelligence et à l’esprit pratique de monsieur Malone (*je* ne résiste pas au plaisir de citer ses propres termes) nous possédons une carte, notre devoir le plus immédiat consiste à nous tirer de cette aventure sains et saufs, donc à quitter au plus tôt cet affreux pays.

– Un berceau de civilisation ! gémit Challenger.

– Mais nous, nous avons le devoir de relater ce que nous avons vu, et de laisser à d'autres le soin d'explorations ultérieures. Vous étiez tous d'accord, avant que M. Malone nous ramenât la carte !

– Soit ! dit Challenger. Je reconnais que mon esprit sera plus tranquille quand j'aurai l'assurance que le résultat de notre expédition sera communiqué à nos amis. Mais comment sortirons-nous d'ici ? Je n'en ai pas encore la moindre idée. Il est vrai que je n'ai jamais affronté un problème que mon cerveau ait été incapable de résoudre. Je vous promets donc que dès demain je me pencherai bel et bien sur la question de descendre.

La discussion en resta là. Mais ce même soir, à la lumière d'un feu de camp et d'une bougie, la première carte du monde perdu fut dessinée. Tous les détails que j'avais grossièrement notés du haut de mon observatoire furent reportés à leurs emplacements respectifs. Challenger fit errer son crayon au-dessus du grand blanc qui figurait le lac.

« Comment l'appellerons-nous ? demanda-t-il.

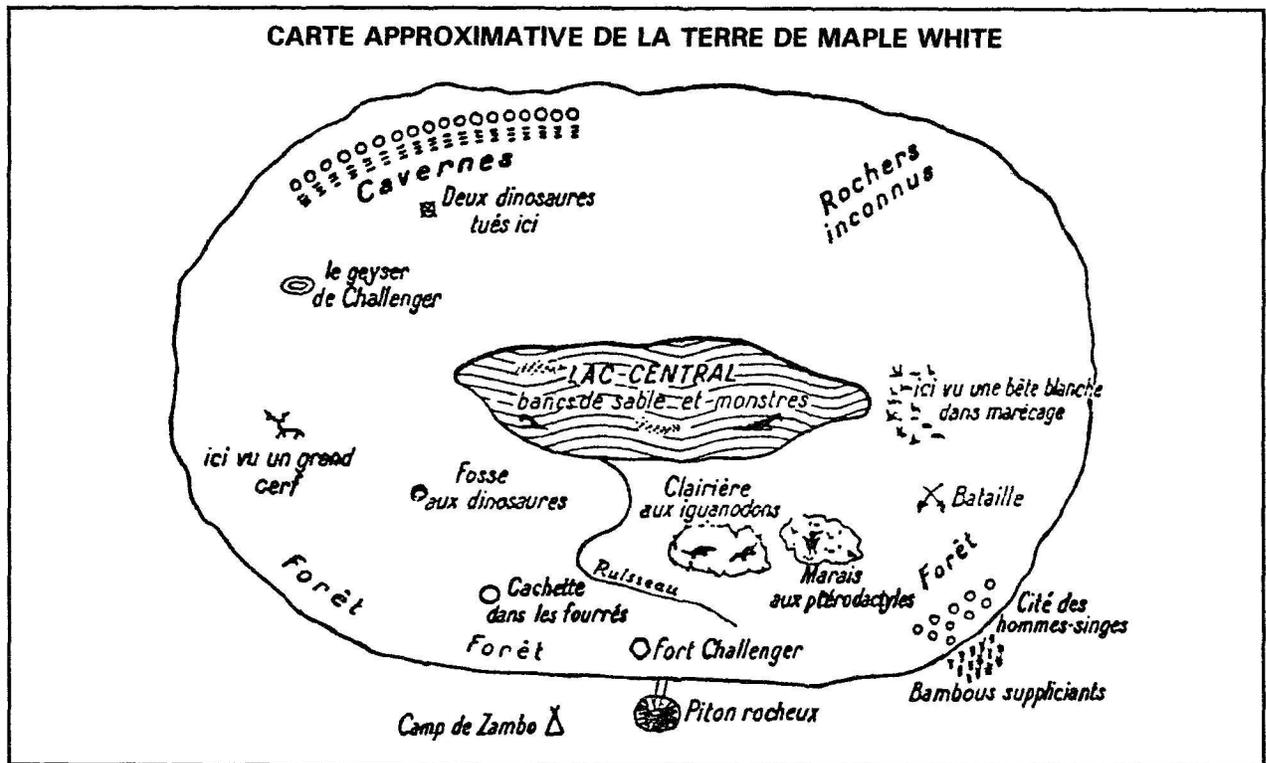
– Pourquoi ne sauterions-nous pas sur l'occasion de perpétuer notre nom ? proposa Summerlee avec son acidité habituelle.

– Je crois, monsieur, que mon propre nom revendiquera d'autres créances sur la postérité, répondit sévèrement Challenger. N'importe quel ignorant peut imposer le souvenir inefficace de son nom sur une plaine ou sur un pic. Je n'ai pas besoin d'un tel monument.

Summerlee aiguisait son sourire pour lancer une nouvelle pointe. Mais lord John intervint.

– C'est à vous, bébé, de baptiser ce lac, me dit-il. Vous avez été le premier à le voir et, ma foi, si vous désirez l'appeler lac Malone, personne n'y trouvera à redire !

– Très juste ! s'écria Challenger. À notre jeune ami de lui donner un nom !



– Alors, dis-je en rougissant, appelons-le lac Gladys.

– Vous ne pensez pas, observa Summerlee, que lac Central serait plus évocateur ?

– Je préférerais lac Gladys.

Challenger me lança un coup d’œil de sympathie, et secoua ironiquement sa grosse tête :

– Les enfants seront toujours des enfants ! Allons-y pour le lac Gladys.

Chapitre XII – C'était épouvantable dans la forêt !

J'ai raconté, ou peut-être ne l'ai-je pas dit, car ma mémoire n'est pas très fidèle ces jours-ci, que j'avais été extrêmement flatté quand mes trois compagnons m'avaient remercié d'avoir sauvé la situation (ou, du moins, de l'avoir grandement améliorée). J'étais le benjamin de l'équipe : le plus jeune sur les plans non seulement de l'âge mais aussi de l'expérience, du caractère, du savoir, de tout ce qui fait un homme. Aussi avais-je été quelque peu éclipsé au début. Mais maintenant j'entrais en possession de ma personnalité : cette idée me réchauffait le cœur. Hélas ! Ce contentement vaniteux accrut la confiance que je me portais, et il s'ensuivit la plus atroce aventure de ma vie, une commotion qui me soulève encore le cœur quand j'y pense.

Voilà les faits. J'avais été exagérément excité par mes découvertes au faîte de l'arbre, et le sommeil me fuyait. Summerlee était de garde ; il était assis auprès de notre petit feu, voûté, sec, pittoresque avec sa barbiche pointue qui s'agitait au moindre geste de la tête. Lord John, enveloppé dans son poncho sud-américain, était allongé en silence. Challenger alternait le roulement du tonnerre avec une maigre crécelle : ses ronflements se répercutaient dans les bois. La pleine lune brillait ; l'air était frisquet ; quelle nuit idéale pour la marche ! Soudain une pensée me traversa l'esprit. Pourquoi pas ?... Si je sortais furtivement ? Si je descendais jusqu'au lac central ? Si je rentrais à l'heure du petit déjeuner avec un bon rapport sur les lieux ? Ne serais-je pas alors un associé valable ? définitivement valable ? Si Summerlee gagnait la bataille et si un moyen de descendre était trouvé, nous reviendrions à Londres avec une connaissance directe de tous les mystères du centre du plateau où moi seul, parmi tous les hommes, j'aurais pénétré. Je pensais à Gladys, à sa phrase : « Tout autour de nous des héroïsmes nous invitent. » Il me semblait encore l'entendre. Je songeai aussi à McArdle. Quel magnifique trois colonnes dans le journal ! Quel départ pour ma carrière ! Lors de la prochaine guerre, je serais sûrement désigné comme correspondant aux armées ! Je saisis un fusil, et, mes poches pleines de cartouches, j'écartai les buissons épineux à la porte de notre zareba et je me trouvai dehors. Mon dernier regard à l'intérieur me prouva que Summerlee était la plus négligente des sentinelles : mécaniquement, il dodelinait de la tête au-dessus du feu, dans une inconscience totale.

Je n'avais pas franchi une centaine de mètres que je commençai à me repentir de mon audace. Je crois l'avoir déjà dit : je suis trop imaginatif pour être réellement courageux. Mais d'autre part ce que je redoute le plus, c'est de paraître avoir peur. Voilà la force qui me poussa à avancer malgré tout. Je ne pouvais plus rentrer au camp sans résultat. Même si mes camarades ignoraient tout de mes faiblesses, mon âme serait toujours ternie par le souvenir intolérable d'une lâcheté. Réflexions qui ne m'empêchaient pas de frissonner, étant donné la position où je m'étais placé : j'aurais volontiers donné tout ce que je possédais pour m'être acquitté de ma mission.

C'était épouvantable dans la forêt ! Les arbres poussaient si serrés, leurs feuillages s'étendaient sur une telle largeur et si haut que je ne voyais même plus le clair de lune, sauf par endroits où les branches légèrement écartées me permettaient d'apercevoir le ciel en filigrane. Quand les yeux s'habituent à l'obscurité, on apprend qu'il existe différentes formes, divers degrés dans le noir des arbres, certains de ceux-ci étaient confusément visibles ; entre eux je vis des plaques noires comme du charbon, qui pouvaient être des orifices de cavernes, et je m'en écartai avec

horreur. Je me rappelai le cri désespéré de l'iguanodon mis à la torture, ce cri de mort dont l'écho avait ameuté les bois. Je pensai aussi à la vision que m'avait offerte la torche enflammée de lord John : un mufle bouffi, pustuleux, bavant le sang. J'arpentais maintenant son terrain de chasse. À tout instant il pouvait surgir de l'ombre et me sauter dessus, ce monstre horrible hors de toute classification zoologique ! Je m'arrêtai, pris une cartouche dans ma poche et ouvris la culasse de mon fusil. En touchant le levier, mon cœur vacilla, c'était le fusil de chasse, et non un fusil d'armes que j'avais emporté !

De nouveau je faillis revenir en arrière. N'avais-je pas là une excellente excuse pour ma défaillance ? Personne ne s'aviserait de me donner tort ! Et pourtant mon fol orgueil l'emporta : je ne pouvais pas, je ne devais pas reculer. Après tout, un vrai fusil ne m'aurait guère été plus utile en face des dangers qui me guettaient ! Si je revenais au camp pour changer d'arme, je ne pourrais pas entrer et sortir sans être vu. Je serais alors obligé de m'expliquer, et c'en serait fini de mes tentatives personnelles. Après une hésitation que chacun comprendra, je repris courage... et ma route, avec mon fusil inutile, sous le bras.

L'obscurité de la forêt avait été épouvantable, mais pire était la blanche et fade lumière de la lune sur la clairière aux iguanodons. Caché derrière un buisson, je la regardai. Aucune des grandes brutes dont nous avons fait connaissance n'était en vue. Peut-être la tragédie qui s'était abattue sur l'un d'eux les avait-il décidés à partir ailleurs ? Dans cette nuit brumeuse et argentée, rien ne donnait signe de vie. Je m'enhardis donc, traversai rapidement la clairière et suivis le ruisseau à travers la jungle. Le joyeux compagnon que j'avais là ! Il glougloutait, chantait, comme cette chère rivière à truites de mon pays où dans mon enfance j'avais si souvent pêché la nuit. En le suivant, j'arriverais sûrement au lac. Et en le suivant à mon retour, je retrouverais non moins sûrement le fort Challenger. Souvent je le perdais de vue quand il courait sous les buissons et les fourrés, mais sa chanson cristalline me ramenait invinciblement vers lui.

Au fur et à mesure que je descendais la pente, les bois s'éclaircissaient, et les arbustes entourant occasionnellement de gros arbres avaient remplacé la forêt. Je progressai donc rapidement, car je pouvais voir sans être vu. En passant près du marais aux ptérodactyles, un grand battement d'ailes se fit entendre. L'un de ces grands animaux (son envergure pouvait avoir huit mètres) s'était envolé non loin et planait dans les airs. Il passa entre la lune et moi, la lumière de la lune brillait à travers ses ailes membraneuses ; on aurait dit un squelette volant. Je m'accroupis parmi les buissons, car une expérience récente m'avait appris qu'un simple cri de cette brute rassemblerait une centaine de ses congénères maudits. J'attendis qu'il se fût éloigné pour poursuivre ma marche en avant.

La nuit jusqu'ici avait été extrêmement calme, mais je ne tardai pas à entendre quelque part devant moi un grondement sourd, un murmure continu. Plus je m'avançais, plus ce bruit augmentait d'intensité. Lorsque je m'arrêtai, il ne cessait pas et demeurait constant, il semblait donc provenir d'une source immobile. J'essayai de lui trouver une comparaison : peut-être une casserole en ébullition... Bientôt je découvris ce dont il s'agissait. Au milieu d'une petite clairière je trouvai un lac, ou plutôt un étang, car il n'était pas plus grand que le bassin de la fontaine de Trafalgar Square, mais la matière qu'il contenait était noire, noire comme de la poix, et sa surface se soulevait, puis retombait sous forme de grosses bulles de gaz qui crevaient. Au-dessus l'air miroitait sous la chaleur, et tout autour la terre était brûlante, je ne pouvais même pas

poser ma main dessus. Il était évident que la grande explosion volcanique qui avait soulevé ce singulier plateau il y avait si longtemps n'avait pas tout à fait épuisé ses forces. Des rocs noircis, des monceaux de lave nous étaient souvent apparus au milieu de la végétation luxuriante, mais cette mare de goudron dans la jungle était le premier symptôme que nous possédions de la persistance d'activité sur les pentes de l'ancien cratère. Je n'avais pas le temps de l'examiner plus attentivement, car je devais me hâter pour être dès l'aube de retour au camp.

Ce fut une promenade extraordinaire dont je conserverai le souvenir jusqu'à mon dernier jour. Lorsque je rencontrais des clairières baignées de lune, je les contournais en rampant dans l'ombre. Dans la jungle, je marchais presque à quatre pattes, et stoppais le cœur battant quand j'entendais des bruits de branches cassées que provoquait sans doute le passage de grosses bêtes. De temps à autre, de grandes silhouettes surgissaient indistinctement dans la nuit et disparaissaient : des silhouettes massives, silencieuses, qui rôdaient pour leur chasse sans faire de bruit. Le nombre de fois où je m'arrêtai pour me répéter qu'aller plus avant serait une folie est incalculable. Cependant l'orgueil l'emporta sur la peur, et chaque fois je repartis en avant pour atteindre mon but.

Enfin (à ma montre il était une heure du matin) je vis de l'eau qui brillait à travers le bout de ma jungle ; dix minutes plus tard j'étais devant les roseaux qui ceinturaient le lac central. J'avais très soif ; je me penchai au-dessus de l'eau et j'en bus plusieurs gorgées ; elle était glacée. À l'endroit où je me trouvais, il y avait une sorte de piste large avec toutes sortes de traces et d'empreintes. Sans aucun doute, j'étais devant l'abreuvoir naturel des hôtes terribles et mystérieux de ce plateau. Au bord du lac se dressait un gros bloc de lave isolé ; je l'escaladai et j'eus ainsi une vue très complète des environs.

La première chose que je distinguai me remplit de stupéfaction. Quand j'avais décrit le panorama que j'avais observé du haut de mon grand arbre, j'avais dit que sur l'escarpement j'avais repéré un certain nombre de taches noires que j'avais assimilées à des entrées de cavernes. Maintenant, en regardant vers ces mêmes rochers, je voyais des disques lumineux orientés dans toutes les directions, comme les hublots d'un transatlantique la nuit. Pendant un moment, je crus qu'il s'agissait d'éclats de lave provenant d'une action volcanique quelconque ; mais c'était impossible. Une action volcanique se produirait dans un creux, et non à mi-hauteur de l'escarpement. Alors, quelle hypothèse hasarder ? Une seule, qui était merveilleuse, mais qui devait être vraie : ces tâches rougeâtres devaient être des reflets de feux à l'intérieur des cavernes, de feux que seule pouvait allumer la main de l'homme. Y avait-il donc des êtres humains sur le plateau ? Ah ! comme mon expédition s'en trouvait justifiée ! Que de nouvelles à rapporter à Londres !

Un bon moment je demeurai à contempler ces taches rouges, frissonnantes, de lumière. Je suppose qu'elles devaient se situer à une quinzaine de kilomètres de là. Mais même à cette distance je pouvais remarquer que, par intervalles, elles clignotaient ou s'occultaient comme si quelqu'un passait devant elles. Que j'aurais donc voulu pouvoir ramper jusque-là, jeter un œil indiscret par l'ouverture de ces cavernes, et faire à mes compagnons un rapport circonstancié sur l'aspect et le caractère de la race qui vivait dans un endroit aussi étrange ! Il n'en était pas question pour l'instant. Mais pouvions-nous quitter le plateau sans avoir éclairci ce point capital ?

Le lac Gladys – *mon lac* – s’étendait devant moi tel une nappe de mercure ; la lune s’y reflétait paisiblement en son centre. Il était peu profond, car plusieurs bancs de sable émergeaient au-dessus de l’eau. Partout sur sa surface calme des signes de vie apparaissaient, soit des anneaux ou des rides à la surface, soit le saut d’un grand poisson argenté, soit le dos arrondi et ardoisé de quelque monstre en promenade. Sur un banc de sable, j’aperçus un animal que j’apparentai à un cygne géant, avec un corps lourd et un cou long et flexible, qui se traînait sur le bord. Il plongea bientôt ; sa tête, au bout de son long cou, ondulait sous l’eau ; puis il plongea plus profond et je ne le vis plus.

Mon attention dut se porter plus près, sous mes pieds. Deux animaux, de la taille de gros tatous, étaient descendus à l’abreuvoir ; accroupis au bord de l’eau, ils lapaient consciencieusement avec leurs langues rouges. Puis un cerf gigantesque, avec des bois en rameaux, bête splendide qui avait le maintien d’un roi, s’approcha en compagnie de sa biche et de deux faons ; ils burent côte à côte avec les tatous. Je ne connais pas de cerf semblable : l’élan ou l’original lui serait venu à l’épaule.

Il poussa un petit brame d’alerte et s’enfuit parmi les roseaux avec sa famille et les deux tatous, sans doute pour se mettre à l’abri. Car un nouvel arrivant, un animal extraordinaire, descendait à son tour la piste.

Pendant quelques instants, je me demandai où j’avais pu voir cette forme lourde et dégingandée, ce dos voûté avec des franges triangulaires, cette étrange tête d’oiseau près du sol. Puis soudain j’eus un éclair : c’était le stégosaure. C’était l’animal même que Maple White avait dessiné dans son album de croquis, et qui avait tout de suite captivé l’attention de Challenger ! C’était lui ! peut-être le même que l’Américain avait rencontré. Sous son poids formidable le sol tremblait : ses grandes lampées résonnaient dans le silence de la nuit. Pendant cinq minutes il se tint si près de mon roc de lave qu’en allongeant la main j’aurais pu toucher les hideuses plumes de son cou. Puis il s’écarta et se perdit parmi les rochers.

Je regardai ma montre : il était deux heures et demie, largement l’heure, par conséquent, à laquelle il me fallait reprendre ma marche pour réintégrer le camp. Pas de difficultés pour le parcours : j’avais suivi le ruisseau en le gardant sur ma gauche, et il m’avait conduit au lac central ; je savais qu’il était à un jet de pierre du roc de lave où j’étais assis. J’étais euphorique quand je pris le chemin du retour, n’avais-je pas fait du bon travail ? Ne ramenaient-ils pas un joli lot de nouvelles à mes compagnons ? Avant tout, il y avait ces cavernes avec des feux, donc la certitude qu’elles étaient habitées par une race de troglodytes. Et puis je pourrais parler du lac central par expérience, témoigner qu’il abritait d’étranges créatures ; j’y avais vu plusieurs aspects de la vie primitive que nous n’avions pas encore aperçus. Je réfléchis, tandis que je marchais, que peu d’hommes au monde auraient pu passer une nuit plus passionnante et ajouter à la science humaine, en quelques heures, tant de connaissances nouvelles.

Je remontais la pente en remuant ces pensées dans ma tête, et j’avais atteint un point qui devait se trouver à mi-distance du camp quand un bruit bizarre derrière moi me ramena à ma situation présente. C’était quelque chose qui tenait l’intermédiaire entre un ronflement et un grognement : profond, grave, très menaçant. Il y avait assurément une bête non loin de moi, mais je ne vis rien,

et je me hâtai d'avancer. J'avais franchi près d'un kilomètre quand brusquement le bruit se répéta, encore derrière moi, mais plus fort et plus redoutable. Mon cœur s'affola quand je réfléchis que cette bête, quelle qu'elle fût, me suivait. Ma peau se glaça, et mes cheveux se hérissèrent. Certes, j'acceptais volontiers l'hypothèse que ces monstres se déchirassent pour obéir à la dure lutte pour la vie ; mais la perspective qu'ils risquassent de se tourner contre l'homme moderne, de le poursuivre et de le pourchasser était beaucoup moins réconfortante. Je me rappelai de nouveau le muflon bavant le sang qu'avait éclairé la torche de lord John... Mes genoux ployaient sous moi et tremblaient. Je m'arrêtai cependant, et fis face. Mon regard descendit le long du sentier que la lune éclairait, tout était aussi tranquille que dans un paysage de rêve. Des éclaircies argentées, les taches sombres des arbustes... Je ne distinguai rien d'autre. Puis une fois encore retentit ce grognement de gorge, beaucoup plus fort, beaucoup plus proche qu'auparavant. Plus de doute : une bête était sur ma trace, et se rapprochait de moi !

Je demeurai comme un homme paralysé, les yeux fixés sur le terrain que j'avais franchi. Puis, tout à coup, je la vis. À l'extrémité de la clairière que je venais de traverser, les buissons remuaient ; une grande ombre foncée se dégagea pour sautiller à cloche-pied au clair de lune. Je dis « sautiller à cloche-pied » volontairement, car la bête se déplaçait comme un kangourou, sautant sur ses puissantes pattes postérieures et se tenant dressée verticalement, tandis qu'elle recourbait ses pattes antérieures devant elle. Elle était d'une taille énorme, aussi grande qu'un éléphant dressé. Ce qui ne l'empêchait de se mouvoir avec une grande agilité. Pendant un moment, je la pris pour un iguanodon, étant donné son aspect formidable, et je me rassurai car je savais les iguanodons inoffensifs. Mais, tout ignorant que je fusse, je compris vite qu'il s'agissait d'un animal différent. Au lieu de la tête gentille semblable à celle d'un daim, du grand mangeur de feuilles à trois doigts, cette bête possédait une tête large, trapue, qui rappelait le crapaud et la bête qui nous avait alarmés dans notre campement. Son cri féroce et l'acharnement qu'elle avait mis à me suivre m'indiquaient plutôt qu'elle appartenait à l'espèce des grands dinosaures carnivores, les animaux les plus terribles qui aient jamais erré sur cette terre. Ce monstre énorme poursuivait ses bonds, baissait périodiquement ses pattes antérieures et promenait son nez sur le sol tous les vingt mètres à peu près. Elle flairait ma trace. Parfois elle se trompait. Mais elle la retrouvait vite et continuait d'avancer dans ma direction par petits bonds.

Même aujourd'hui, quand je revis cette scène, la sueur perle à mes tempes. Que pouvais-je faire ? J'avais à la main mon arme pour gibier d'eau... Désespérément je cherchai du regard un rocher ou un arbre, mais j'étais dans une jungle broussailleuse, et d'ailleurs je savais que la bête pouvait arracher un arbre aussi facilement qu'un roseau. Ma seule chance résidait dans la fuite. Mais comment courir vite sur ce sol inégal, rude ? J'aperçus juste devant moi une piste bien dessinée, dont la terre était dure. Pendant nos expéditions, nous en avions vu de semblables. C'étaient celles qu'empruntaient les bêtes sauvages. Peut-être là parviendrais-je à m'en tirer, car j'étais un coureur rapide, dans une bonne condition physique. Je me débarrassai de mon fusil de chasse, et je courus le plus beau huit cents mètres de ma vie. Mes muscles étaient douloureux, j'étais à bout de souffle, il me semblait que mon gosier allait se rompre par manque d'air, et pourtant, sachant quelle horreur me pourchassait, je courus, courus, courus... Enfin je m'arrêtais, incapable de faire un pas de plus. Pendant quelques instants, je crus que je l'avais semée. La piste s'étendait derrière moi, et je ne voyais rien. Puis tout à coup, dans un craquement et un déchirement terribles, le bruit sourd des foulées de cette bête géante ainsi que le halètement de

poumons monstrueux rompirent le silence. Elle était sur mes talons, elle bondissait de plus en plus vite. J'étais perdu.

Fou que j'avais été de lambiner avant de fuir ! Lorsqu'elle ne m'avait pas encore vu, elle m'avait pisté à l'odeur, et elle s'était déplacée avec une certaine lenteur. Elle m'avait vu quand j'avais commencé de courir ; à partir de ce moment-là elle m'avait chassé à vue, car la piste lui avait indiqué par où j'avais bifurqué... Elle contourna un virage en sautillant avec une vélocité extraordinaire. Ses yeux saillants, immenses, brillaient sous la lumière de la lune ; ses énormes dents bien rangées se détachaient dans la gueule ouverte. Je poussai un cri de terreur et recommençai à dévaler la piste. Derrière moi, le souffle de la bête se rapprochait ; je l'entendais de mieux en mieux. Sa foulée courait maintenant presque dans la mienne. À tout moment je m'attendais à sentir sa poigne s'abattre sur mon dos. Et puis soudain je tombai... Mais je tombai dans le vide ; tout, autour de moi, n'était plus qu'obscurité et silence.

Lorsque j'émergeai de l'inconscience (mon évanouissement n'avait pas duré sans doute plus de quelques minutes), je fus assailli par une odeur aussi pénétrante qu'atroce. J'avançai une main dans le noir, et elle rencontra un gros morceau de chair, tandis que mon autre main se refermait sur un os de bonne taille. Au-dessus de ma tête se dessinait un cercle de ciel plein d'étoiles, dont la lumière obscure me montra que je gisais au fond d'une fosse. Avec lenteur je me mis debout, et je me sentis contusionné de partout : j'avais mal de la tête aux pieds, mais mes membres remuaient, mes jointures fonctionnaient. Les circonstances de ma chute me revinrent confusément en mémoire ; alors je levai les yeux, redoutant avec terreur d'apercevoir la terrible tête de la bête se profiler sous le ciel blafard. Mais je ne vis et n'entendis rien. Je me mis en demeure de faire le tour de ma fosse, pour découvrir ce que pouvait contenir ce lieu où j'avais été précipité si opportunément.

Le fond avait sept ou huit mètres de large ; les parois étaient verticales. De grands lambeaux de chair, ou plutôt de charogne tant leur putréfaction était avancée, recouvraient presque complètement le sol et dégageaient une odeur abominable. Après avoir trébuché contre ces immondices, je heurtai quelque chose de dur : c'était un piquet qui était solidement enfoncé au centre de la fosse. Il était si haut que ma main ne put en atteindre le bout, et il me sembla couvert de graisse.

Je me souvins que j'avais dans ma poche une boîte d'allumettes-bougies. J'en frottai une, et je pus me faire une opinion précise sur l'endroit où j'étais tombé. Je me trouvais bel et bien dans une trappe, et dans une trappe aménagée de main d'homme. Le poteau du milieu, qui avait trois mètres de long, était taillé en pointe à son extrémité supérieure, et noirci par le sang croupi des animaux qui s'y étaient empalés. Les débris éparpillés tout autour étaient des lambeaux des bêtes qui avaient été découpées afin que le pieu fût libéré pour une prochaine prise au piège. Je me rappelai que Challenger avait affirmé que l'homme n'aurait pas survécu sur ce plateau, étant donné les faibles armes dont il disposait contre les monstres qui l'habitaient. Mais maintenant il était évident qu'il avait pu survivre ! Dans leurs cavernes à orifices étroits les indigènes, quels qu'ils fussent, avaient des refuges où les gros sauriens étaient incapables de pénétrer ; et leurs cerveaux évolués avaient eu l'idée d'établir des trappes recouvertes de branchages en plein milieu des pistes fréquentées par les bêtes féroces ; de celles-ci la force et la violence se trouvaient donc vaincues.

La paroi n'était pas en pente si raide qu'un homme agile ne pût l'escalader. Mais j'hésitai longtemps avant de me risquer : n'allais-je pas retomber dans les pattes de l'ignoble bête qui m'avait poursuivi ? N'était-elle pas tapie derrière quelque fourré, guettant une proie qui ne pouvait manquer de reparaître ? Je repris courage cependant, en me remémorant une discussion entre Challenger et Summerlee sur les habitudes des grands sauriens. Tous deux étaient tombés d'accord pour affirmer qu'ils n'étaient pas intelligents, que dans leurs cervelles minuscules il n'y avait pas de place pour la raison et la logique, et que s'ils avaient disparu du reste du monde, c'était surtout à cause de leur stupidité congénitale qui les avait empêchés de s'adapter à de nouvelles conditions d'existence.

Si la bête me guettait, autant dire qu'elle avait compris ce qui m'était arrivé, et qu'elle était donc capable de faire une liaison entre la cause et l'effet. Il était assez peu vraisemblable qu'une bête sans cervelle, inspirée uniquement par un instinct de férocité, se maintînt à l'affût après ma disparition ; sans doute avait-elle dû être étonnée, puis elle était partie ailleurs en quête d'une autre proie. Je grimpai jusqu'au bord de la fosse pour observer les environs. Les étoiles affadissaient leur éclat, le ciel blêmissait, et le vent froid du matin me souffla agréablement au visage. De mon ennemi je ne décelai aucun signe. Alors lentement j'émergeai de toute ma taille, sortis et m'assis sur le sol, prêt à sauter dans la trappe si un danger quelconque surgissait. Rassuré par le calme absolu et la lumière du jour qui se levait, je pris mon courage à deux mains et redescendis la piste que j'avais empruntée pour m'enfuir. Au passage, je ramassai mon fusil et trouvai bientôt le ruisseau qui m'avait servi de guide. Tout frémissant encore de mon horrible aventure, je repris le chemin du fort Challenger... non sans lancer de temps à autre derrière moi un regard inquiet.

Et soudain un bruit me rappela mes compagnons absents : dans l'air paisible et clair du petit matin, j'entendis au loin le son aigu, brutal, d'un coup de fusil. Je m'arrêtai pour écouter, mais plus rien ne parvint à mes oreilles. Je me demandai si un danger subit n'avait pas fondu sur eux, mais une explication plus simple et plus naturelle me traversa la tête : l'aube était levée, et ils s'étaient imaginé que je m'étais perdu dans les bois ; aussi avaient-ils tiré ce coup de feu pour que je pusse repérer le camp. Certes, nous avions pris la ferme résolution de nous abstenir d'user de nos armes, mais je réfléchis que s'ils m'avaient cru en danger ils n'auraient pas hésité. C'était donc à moi de me hâter pour les rassurer le plus tôt possible.

Comme j'étais fatigué, je n'avançais pas aussi vite que je l'aurais souhaité ; du moins étais-je revenu dans des régions que je connaissais. Je revis le marais aux ptérodactyles, sur ma gauche ; en face, il y avait la clairière aux iguanodons. Maintenant, je me trouvais dans la dernière ceinture boisée qui me séparait du fort Challenger. Je poussai un cri joyeux pour dissiper leurs craintes ; un silence de mauvais augure fut la seule réponse que j'obtins ; mon cœur s'arrêta de battre. Vite je pris le pas de course. La zareba était devant moi, telle que je l'avais laissée, mais la porte était ouverte. Je me précipitai à l'intérieur. Dans la froide lumière matinale, ce fut un terrifiant spectacle qui s'offrit à mes regards. Nos affaires étaient éparpillées sur le sol dans un désordre inexprimable. Mes compagnons avaient disparu. Au-dessus des cendres fumantes de notre feu, l'herbe était tachée de sang : une mare écarlate me fit dresser les cheveux sur la tête.

Je crois que pendant quelques instants je perdis littéralement la raison. Je me rappelle vaguement, comme on se rappelle un mauvais rêve, avoir couru tout autour du camp et fouillé les bois, en hurlant les noms de mes camarades. L'ombre ne m'apporta aucun écho. Le désespoir m'envahit : ne les reverrais-je jamais ? Étais-je donc abandonné à mon funeste sort sur cette terre maudite ? Puisqu'il n'existait aucun moyen de descendre dans le monde civilisé, allais-je devoir vivre et mourir dans ce pays cauchemardesque ? Ce fut seulement à cet instant que je réalisai combien j'avais pris l'habitude de me reposer sur mes compagnons, sur la sereine confiance en soi de Challenger, sur le sang-froid et l'humour de lord Roxton. Privé d'eux, j'étais comme un enfant dans le noir, impuissant et tremblant. Je ne savais ni quoi faire ni comment agir.

Tout de même je me mis à réfléchir : qu'était-il donc arrivé à mes compagnons ? L'aspect désordonné du camp indiquait qu'une sorte d'attaque s'était produite, et le coup de fusil révélait sans doute l'heure à laquelle elle avait eu lieu. Qu'il n'y en eût qu'un de tiré, voilà qui prouvait que l'attaque avait réussi en quelques secondes. Les armes étaient demeurées sur le sol, et l'une d'elles (le fusil de lord John) avait une cartouche vide dans la culasse. Les couvertures de Summerlee et de Challenger, à côté du feu, suggéraient qu'au moment de l'attaque ils dormaient. Les caisses de munitions et de vivres gisaient éparées dans un fouillis incroyable (ainsi que nos pauvres caméras et leurs plaques), mais aucune ne manquait. D'autre part, toutes les provisions étalées à l'air (et je me rappelai qu'il y en avait une grande quantité) avaient disparu. Par conséquent, l'attaque avait été déclenchée par des animaux, et non par des indigènes qui auraient tout emporté.

Mais s'il s'agissait d'animaux, ou d'un seul terrible animal, qu'étaient donc devenus mes compagnons ? Une bête féroce les aurait sûrement dévorés et aurait abandonné leurs restes. Je voyais bien une hideuse mare de sang, seul un monstre comme celui qui m'avait poursuivi pendant la nuit aurait été capable de transporter une victime aussi facilement qu'un chat une souris. Et, dans ce cas, les autres l'auraient poursuivi. Mais ils n'auraient évidemment pas oublié de prendre leurs fusils... Plus j'essayais de produire avec mon cerveau épuisé une hypothèse qui concordât avec les faits, moins je trouvais d'explication valable. Et dans la forêt je ne décelai aucune trace qui pût m'aider, je battis même si consciencieusement les environs que je me perdis, et que je ne revins au camp qu'après une heure de marche errante.

Tout à coup, une pensée me vint qui ranima en moi l'espoir. Je n'étais pas absolument seul au monde, en bas de l'escarpement et à portée de voix, le fidèle Zambo devait attendre mes ordres. Je me rendis sur le rebord du plateau et regardai par-dessus le gouffre. Naturellement il était là, accroupi parmi des couvertures, près de son petit camp. Mais à ma stupéfaction un autre homme était assis en face de lui. Mon cœur tressaillit de joie, car je crus d'abord que c'était l'un de mes compagnons. Mais un deuxième coup d'œil dissipa cette erreur. Le soleil levant éclaira le visage rouge de l'homme. C'était un Indien. J'appelai, j'agitai mon mouchoir. Zambo m'entendit, me fit signe de la main, et grimpa sur le piton rocheux. Quelques instants plus tard, il était debout tout près de moi, et il écouta avec un chagrin sincère l'histoire que je lui contai.

– C'est le Diable qui les a emportés, Massa Malone ! Vous avez pénétré dans le pays du Diable, pardi, et c'est le Diable qui s'est vengé. Vous voulez mon avis, Massa Malone ? Descendez vite, sinon il vous aura à votre tour.

- Mais comment pourrais-je descendre, Zambo ?
- Sur les arbres, il y a des lianes, Massa Malone. Jetez-les-moi ; je les lierai bien fort, et ainsi vous aurez un pont pour passer.
- Nous y avons pensé ; le malheur est qu’il n’y a pas de lianes assez solides.
- Il faut envoyer chercher des cordes, Massa Malone.
- Envoyer qui, et où ?
- L’Indien. Les autres l’ont battu et lui ont volé sa paie. Il est revenu vers nous. Il est prêt à prendre une lettre, à aller chercher une corde, n’importe quoi !

Prendre une lettre ! Pourquoi pas ? Peut-être pourrait-il chercher du secours ; en tout cas, il rapporterait l’assurance que nous n’avions pas donné nos vies pour rien ; la nouvelle que nous avions gagné une bataille pour la science parviendrait à nos compatriotes. J’avais déjà deux lettres qui attendaient. Je passerais la journée à en écrire une troisième, et l’Indien les ferait parvenir au monde civilisé. Je donnai donc l’ordre à Zambo de revenir le soir, et j’occupai ma misérable journée à rédiger le récit de mes aventures personnelles de la nuit. J’écrivis également une lettre à remettre à n’importe quel Blanc marchand ou marin ; j’y exposais la nécessité absolue que l’on confiât des cordes à notre porteur puisque nos vies dépendaient de ce secours. Je jetai ces documents à Zambo le soir même, ainsi que ma bourse, qui contenait trois souverains anglais : l’Indien reçut la promesse qu’il en recevrait le double s’il revenait avec des cordes.

Et maintenant, vous voici à même de comprendre, cher monsieur McArdle, comment cette communication a pu vous parvenir. Vous voici également au courant de tout, pour le cas où vous ne reverriez jamais votre infortuné correspondant. Ce soir, je suis trop las et trop déprimé pour dresser des plans. Demain, il faudra pourtant que je me mette sur la piste de mes malheureux compagnons, tout en demeurant en contact avec le fort Challenger : tel est le problème que je dois résoudre absolument.

Chapitre XIII – Un spectacle que je n'oublierai jamais

Quand le soleil descendit sous l'horizon, je vis la silhouette solitaire de l'Indien se profiler sur la vaste plaine à mes pieds, et je la suivis longtemps du regard : n'était-elle pas notre suprême espoir de salut ? Elle disparut enfin dans les brumes vaporeuses du soir, qui s'étaient levées entre le plateau et la rivière lointaine.

Il faisait tout à fait nuit lorsque, laissant derrière moi la lueur rouge du feu de Zambo, je revins mélancoliquement à notre campement ; néanmoins, je me sentais satisfait ; au moins le monde saurait ce que nous avons fait, et nos noms ne périraient pas avec nos corps, ils demeureraient au contraire associés pour la postérité au résultat de nos travaux.

Dormir dans ce camp cruellement marqué par le destin était impressionnant ; moins effrayant toutefois que la jungle. Et je n'avais le choix qu'entre ces deux endroits. Par ailleurs, la prudence la plus élémentaire m'imposait de me tenir sur mes gardes ; tandis que la nature d'autre part, vu mon épuisement, réclamait que je me reposasse tout à fait. Je grimpai sur une branche du grand arbre à épices, mais je cherchai en vain un recoin où me percher en sécurité ; je me serais certainement rompu le cou car, en dormant, je serais tombé. Je redescendis donc et refermai la porte de la zareba ; j'allumai trois feux séparés, en triangle, je me préparai un souper confortable, et je m'endormis comme une masse.

Mon réveil fut aussi inattendu qu'heureux. Au petit jour une main se posa sur mon épaule. Je sursautai, empoignai mon fusil » et tous mes nerfs se tendirent. Mais je poussai un cri de joie : lord John était agenouillé à côté de moi.

C'était lui, et ce n'était pas lui. Il avait perdu son calme, la correction de sa personne, son élégance dans le vêtement. Il était pâle, ses yeux élargis avaient le regard d'une bête sauvage, il haletait en respirant comme quelqu'un qui aurait couru vite et longtemps. Son visage maigre était égratigné, ensanglanté, ses habits ressemblaient à des haillons, il n'avait plus de chapeau. Je le contemplais, abasourdi, mais il ne me donna pas le temps de l'interroger. Tout en parlant, il rassemblait nos provisions.

– Vite bébé ! Vite ! cria-t-il. Chaque seconde compte. Prenez les fusils, ces deux-là. J'ai les deux autres. Maintenant, toutes les cartouches que vous pouvez réunir. Remplissez-en vos poches. À présent, quelques vivres. Une demi-douzaine de boîtes de conserve suffiront. Parfait ! Ne perdez pas de temps à m'interroger ni à réfléchir. Filons, ou nous sommes pris !

Encore embrumé de sommeil, et bien incapable d'imaginer ce que tout cela pouvait signifier, je me mis à courir follement derrière lui à travers la forêt, avec un fusil sous chaque bras et des boîtes de conserve dans les mains. Lord John fit quantité de crochets au plus épais des broussailles jusqu'à ce qu'il arrivât devant un fourré. Il s'y précipita sans se soucier des épines, et me jeta par terre à côté de lui.

« Ouf ! souffla-t-il. Je crois qu'ici nous sommes en sécurité. Ils iront au fort Challenger, c'est aussi sûr que deux et deux font quatre. Ce sera leur première idée. Mais je pense que nous les avons déroutés.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je quand j'eus repris une respiration normale. Où sont les professeurs ? Et qu'est-ce qui nous donne la chasse ?

– Les hommes-singes ! Seigneur, quelles brutes ! Ne parlez pas trop fort, car ils ont de longues oreilles, des yeux perçants, mais guère d'odorat pour autant que j'aie pu en juger ; c'est pourquoi je ne crois pas qu'ils nous dépistent. Où étiez-vous donc, bébé ? Vous vous en êtes bien tiré, hein ?

En quelques phrases, je lui narrai mes aventures.

« Plutôt moche ! fit-il quand je parlai du dinosaure et de la trappe. Ce n'est pas tout à fait le pays rêvé pour une cure de repos, hein ? Je m'en doutais, mais je ne l'ai vraiment compris que lorsque ces démons-là nous ont sauté dessus. Les cannibales Papous m'ont eu une fois, mais par comparaison à cette armée, c'étaient des anges !

– Comment est-ce arrivé ?

– Au petit jour, hier matin, répondit-il. Nos amis savants ouvraient les yeux. Ils n'avaient pas encore commencé à se disputer. Et puis tout à coup il a plu des hommes-singes, exactement comme une pluie de grosses pommes quand vous secouez un pommier. Ils avaient dû se rassembler dans l'obscurité, je pense, jusqu'à ce que le grand arbre à épices en fût complètement garni. J'en ai abattu un d'une balle dans le ventre ; mais avant que nous ayons eu le temps de nous retourner, ils s'étaient jetés sur notre dos. Je les appelle des singes, mais ils avaient aux mains des gourdins et des pierres, ils baragouinaient un langage incompréhensible, et ils nous ligotèrent les mains avec des lianes, ce sont donc des animaux bien au-dessus de tous ceux que j'ai fréquentés dans mes explorations. Des hommes-singes, voilà ce qu'ils sont. L'anneau manquant, comme ils disent... Ma foi, je préférerais qu'il ait continué de manquer ! Ils ont emporté leur camarade que je n'avais que blessé et qui saignait comme un porc, puis ils se sont assis autour de nous. De vrais visages d'assassins ! Et des costauds, aussi grands qu'un homme, mais plus forts ! Ils ont de curieux yeux gris vitreux sous des touffes rouges. Ils étaient assis, et ils rigolaient, rigolaient ! Challenger n'a pas un cœur de poulet, mais là il arborait une mine lamentable. Il sauta tout de même sur ses pieds et leur cria d'en finir. Je crois qu'il avait un peu perdu la tête, car il entra dans une fureur épouvantable et les injuria... comme s'ils étaient de vulgaires journalistes !

– Et ensuite ? qu'ont-ils fait ?

J'étais captivé par cette histoire extraordinaire que me chuchotait à l'oreille mon compagnon dont les yeux vifs ne cessaient de fouiller les environs. Il avait gardé la main sur son fusil chargé.

– Je croyais que c'était la fin de tout ; mais non ! Ce fut simplement le début d'une nouvelle ambiance. Ils jacassaient tous ensemble, discutaient... Puis l'un d'entre eux alla se placer à côté

de Challenger. Vous pouvez sourire, bébé, mais, ma parole, on aurait dit deux cousins germains, si je ne l'avais pas vu, je ne l'aurais pas cru ! Le vieil homme-singe (leur chef) était une sorte de Challenger rouge, à qui ne manquait aucun des signes distinctifs de la beauté de notre distingué camarade : il les avait plutôt plus marqués, voilà tout ! Un corps court, de larges épaules, le buste rond, pas de cou, une grande barbe rouge en fraise, des sourcils hérissés en touffes, dans les yeux le « qu'est-ce que ça peut vous fiche ? allez au diable ! » bref tout le répertoire. Quand l'homme-singe qui était venu se placer à côté de Challenger lui mit la patte sur l'épaule, c'était parfait ! Summerlee se laissa aller à une crise d'hystérie, et il rit aux larmes. Les hommes-singes se mirent à rire eux aussi – ou du moins ils émirent je ne sais quelle friture avec leurs bouches – puis ils se mirent en devoir de nous emmener dans la forêt. Ils ne se hasardèrent pas à toucher nos fusils non plus qu'à toutes les choses qui étaient enfermées, sans doute les jugeaient-ils trop dangereuses. Mais ils emportèrent toutes nos provisions visibles. Summerlee et moi-même fûmes plutôt malmenés en route – ma peau et mes vêtements sont là pour le prouver ! – car ils nous firent passer à travers les ronces à vol d'oiseau, eux s'en moquent, ils ont une peau comme du cuir. Challenger, lui, ne souffrit de rien : quatre hommes-singes le transportèrent sur leurs épaules, et il s'en alla comme un empereur romain. Qu'est-ce que c'est que ça ?

Dans le lointain, nous entendîmes un bruit sec de cliquetis ; on aurait dit des castagnettes.

« Ils sont par là ! murmura mon camarade tout en glissant des cartouches dans le second canon de son Express. Chargez vos fusils, bébé ! Je vous jure que nous ne serons pas pris vivants. Ils font ce chahut-là quand ils sont furieux... Ma foi, nous avons quelque chose qui les rendra encore plus furieux s'ils nous attaquent ! Les entendez-vous à présent ?

– Très loin d'ici.

– Je m'attends à ce qu'ils poursuivent leurs recherches dans toute la forêt... En attendant, écoutez le récit de nos malheurs. Ils nous transférèrent dans leur cité. Imaginez un millier de huttes en branchages dans un grand bouquet d'arbres, près du rebord de l'escarpement. À cinq ou six kilomètres du fort Challenger. Ces animaux répugnants me palpèrent sur tout le corps, j'ai l'impression que je ne pourrai plus jamais redevenir propre. Ils nous attachèrent ; le type qui s'occupa de moi aurait pu ligoter une famille entière ! Et ils nous obligèrent à nous étendre ; les orteils pointant vers le ciel, sous un arbre. Une grande brute, avec un gourdin à la main, montait la garde. Quand je dis « nous », il s'agit seulement de Summerlee et de moi-même. Le cher vieux Challenger avait été hissé sur un arbre, il mangeait des pommes de pin, il vivait la grande heure de sa vie. Je dois dire qu'il s'arrangea pour nous porter des fruits, et que de sa propre main il défit nos liens. Si vous l'aviez vu assis sur son arbre, accouplé avec son frère jumeau, et chantant à pleine voix : « Sonnez, sonnez, cloches de nos cathédrales », car sa voix de basse roulante avait le don de mettre nos géoliers de bonne humeur, vous auriez bien ri ! Mais nous n'étions guère en humeur de rire, vous le devinez ! Les hommes-singes avaient tendance, sous réserves, à le laisser agir comme bon lui semblait, mais autour de nous ils montaient une garde sévère. Notre seule consolation était de penser que vous n'aviez pas été pris et que vous aviez mis vos archives à l'abri.

« Eh bien ! bébé, je vais maintenant vous dire quelque chose qui vous étonnera ! Vous dites que vous avez vu des traces d'humanité et des feux, des trappes, et bien d'autres choses. Mais nous,

nous avons vu des indigènes en personne. Ce sont de pauvres diables, des petits bonshommes rabougris, et rien de plus. Il semble que les hommes occupent un côté de ce plateau, là-bas, où vous avez découvert les cavernes, et que les hommes-singes occupent ce côté-ci. Il semble également qu'ils se livrent les uns aux autres une guerre sanglante. Voilà la situation, jusqu'à nouvel avis. Bien. Hier les hommes-singes se sont emparés d'une douzaine d'hommes et les ont faits prisonniers. Jamais dans votre vie vous n'avez entendu un tel concert ! Les hommes étaient de petits types rouges qui avaient été mordus et griffés au point qu'ils pouvaient à peine marcher. Les hommes-singes en mirent deux à mort pour commencer. À l'une des victimes, ils arrachèrent presque complètement le bras. C'était parfaitement ignoble ! Ces hommes sont de petits guerriers courageux : ils ne poussèrent aucun cri. Mais ce spectacle nous rendit malades. Summerlee s'évanouit, et Challenger en eut plus qu'il ne put en supporter... Je crois qu'ils ont disparu, hein ?

Nous écoutâmes intensément, mais seuls les appels des oiseaux s'égrenaient dans la forêt paisible. Lord John reprit le cours de son récit.

« Je crois que vous avez eu la chance de votre vie, bébé ! C'est parce qu'ils étaient occupés avec ces Indiens qu'ils vous oublièrent. Sinon ils seraient retournés au camp, et ils vous y auraient cueilli. Certainement vous aviez raison quand vous affirmiez qu'ils nous surveillaient depuis le début, et ils savaient très bien qu'un de nous manquait à l'appel. Heureusement, ils ne pensaient plus qu'à leur nouveau coup de filet ; voilà pourquoi ç'a été moi, et non les hommes-singes, qui vous ai mis le grappin dessus ce matin. Car j'aime mieux vous dire que nous avons vécu ensuite un horrible cauchemar ! Seigneur, vous rappelez-vous le champ de bambous pointus où nous avons trouvé le squelette d'un Américain ? Eh bien ! il est situé juste au-dessous de la cité des hommes-singes, et c'est là qu'ils font sauter leurs prisonniers. Je suis sûr que si nous allions y regarder de près, nous découvririons quantité d'ossements. Sur le rebord de l'escarpement, ils se livrent à une sorte de parade, à toute une cérémonie. L'un après l'autre les pauvres diables doivent sauter ; pour le public le jeu consiste à regarder s'ils sont mis en pièces avant ou s'ils sont précipités vivants sur le pal de ces joncs. Ils nous convièrent à ce spectacle. Toute la tribu était rangée sur le rebord. Quatre Indiens sautèrent : les joncs les transpercèrent comme des aiguilles une motte de beurre. Rien d'étonnant que les roseaux aient écartelé notre pauvre Américain ! C'était horrible, mais passionnant ! Nous étions tous fascinés quand ils plongeaient, car nous attendions notre tour.

« Eh bien ! notre tour n'est pas venu. Ils ont conservé six Indiens pour aujourd'hui, du moins à ce que j'ai compris, mais ils nous réservaient la vedette américaine. Challenger pourra peut-être s'en tirer, mais Summerlee et moi figurions sur la liste. Ils s'expriment autant par signes que par paroles, et il n'est pas trop difficile de les comprendre. Alors je me suis dit que c'était le moment d'intervenir. J'avais vaguement échafaudé un plan, et en tout cas j'avais quelques idées fort claires en tête. Tout reposait sur moi, car Summerlee n'était plus bon à rien, et Challenger ne valait guère mieux. La seule fois qu'ils se sont trouvés l'un près de l'autre, ils se sont chamaillés, parce qu'ils ne pouvaient pas tomber d'accord sur la classification de ces démons à tête rouge qui nous tenaient captifs. L'un affirmait qu'ils relevaient du *dryopithecus* de Java, l'autre soutenait qu'ils appartenaient à la famille des pithécantropes. Des fous, hein ! Des mabouls ! Mais moi, comme je vous l'ai dit, j'avais en tête une ou deux idées utiles. La première était que, sur un terrain ouvert, ces brutes ne couraient pas aussi vite qu'un homme : ils ont des jambes

courtaudes, arquées et des corps lourds ; Challenger lui-même pourrait leur rendre une dizaine de mètres dans un sprint, tandis que vous et moi battrions tous les records. Ma deuxième idée était qu'ils ignoraient tout des armes à feu. Je ne crois pas qu'ils aient réalisé comment j'avais blessé leur camarade. Alors, si nous pouvions récupérer nos fusils, tout changerait.

De bonne heure ce matin donc, je suis intervenu. J'ai asséné à mon gardien un direct à l'estomac qui l'a étendu pour le compte, et j'ai piqué ma course jusqu'au fort Challenger. Là je vous ai trouvé, j'ai pris les fusils, et nous voilà planqués ici en attendant mieux.

– Mais les professeurs ? m'écriai-je consterné.

– Eh bien ! il nous reste à retourner les chercher. Je ne pouvais pas les emmener avec moi. Challenger était sur son arbre et Summerlee n'aurait pas tenu le coup. La seule chance consistait à récupérer les fusils d'abord et à tenter un sauvetage. Évidemment, ils ont pu entre-temps les massacrer pour se venger. Je ne pense pas qu'ils toucheront à Challenger, mais je ne réponds de rien pour Summerlee. De toute façon, ils l'avaient à leur merci. Voilà pourquoi je ne crois pas que ma fuite ait aggravé la situation. Mais l'honneur nous commande de retourner, de les sauver, ou de voir ce qu'il est advenu d'eux. Donc bébé, prenez votre courage à deux mains, car avant ce soir nous aurons vaincu ou péri !

J'ai essayé d'imiter ici la manière de parler de lord Roxton : ses phrases brèves et caustiques, le ton mi-ironique mi-insouciant qu'il prit pour me faire son récit. Mais c'était un chef né. Plus le danger se précisait, plus sa désinvolture se donnait libre cours, il parlait avec une verve endiablée, ses yeux froids brillaient d'une vie ardente, sa moustache à la Don Quichotte frétillait d'excitation. Son amour du danger, son sens dramatique de l'existence, sa conviction qu'un péril était un sport comme un autre – un match entre vous et le destin, avec la mort comme enjeu – faisaient de lui un compagnon incomparable pour des moments pareils. Si nous n'avions pas eu à redouter le pire pour nos professeurs, j'aurais participé avec une vraie joie à l'affaire où il m'entraînait. Nous nous levions de notre fourré quand je sentis sa main sur mon bras.

« Sapristi ! fit-il. Les voici !

De là où nous nous tenions, nous pouvions distinguer une sorte de nef brune, avec des arches de verdure, constituée par des troncs et des branches. Dans cette nef les hommes-singes défilaient l'un derrière l'autre, en tournant la tête de gauche à droite et de droite à gauche tout en trottant. Leurs mains touchaient presque le sol. Leur démarche accroupie les faisait paraître plus petits, mais ils avaient bien un mètre soixante, avec de longs bras et des torses énormes. La plupart portaient des gourdins. À distance, ils ressemblaient à des êtres humains très déformés et très velus. Je pus les suivre quelque temps du regard, puis ils se perdirent dans les broussailles.

– Ce n'est pas pour cette fois ! dit lord John qui avait relevé son fusil. Nous ferions mieux d'attendre tranquillement qu'ils aient terminé leurs recherches. Ensuite, nous verrons si nous pouvons revenir à leur cité et les frapper au plus sensible. Donnons-leur une heure, et nous nous mettrons en route.

Nous occupâmes nos loisirs en ouvrant une boîte de conserve et en prenant notre petit déjeuner. Depuis la veille au matin, lord Roxton n'avait mangé que quelques fruits, et il dévora avec l'appétit d'un homme affamé. Puis, nos poches étant bourrées de cartouches, nous partîmes avec un fusil dans chaque main pour notre opération de sauvetage. Avant de partir, toutefois, nous repérâmes soigneusement notre petite cachette dans les fourrés et sa position par rapport au fort Challenger, afin que nous pussions y revenir en cas de besoin. Nous traversâmes les broussailles en silence jusqu'aux abords de notre vieux camp. Nous fîmes halte, et lord John m'expliqua son plan.

« Tant que nous sommes au milieu de la forêt, ces bandits nous dominent, me dit-il. Ils peuvent nous voir, et nous, nous ne les voyons pas. Mais en terrain dégagé c'est différent. Là nous nous déplaçons plus vite qu'eux. C'est pourquoi nous devons nous maintenir le plus possible en terrain ouvert. Le bord du plateau possède moins de gros arbres que l'intérieur des terres. Nous le longerons de près. Marchez lentement, ouvrez vos yeux et tenez prêt votre fusil. Surtout ne vous laissez jamais capturer tant qu'il vous restera une cartouche ! Voilà, bébé, mon dernier mot.

Quand nous atteignîmes le rebord de l'escarpement, je me penchai et vis notre bon Zambo qui fumait paisiblement sur un rocher en dessous de nous. J'aurais donné beaucoup pour l'alerter et l'informer de notre situation, mais nos voix auraient pu donner l'alarme. Les bois semblaient regorger d'hommes-singes ; constamment nous entendions leur bizarre langage qui résonnait comme un cliquetis. Aussitôt nous plongions dans le fourré le plus proche et nous restions immobiles jusqu'à ce que tout bruit eût disparu. Autant dire que nous n'avancions que très lentement, et ce ne fut qu'au bout de deux heures que je compris d'après certains mouvements prudents de lord John que nous n'étions pas loin de la cité des hommes-singes. Il me fit signe de m'étendre, de ne pas bouger, et lui-même rampa en avant. Une minute plus tard, il était de retour ; son visage était bouleversé.

– Venez ! dit-il. Venez vite ! Je prie Dieu pour que nous n'arrivions pas trop tard !

Je me mis à trembler d'excitation nerveuse tout en approchant à quatre pattes d'une clairière qui s'ouvrait derrière les buissons.

Alors je vis un spectacle que je n'oublierai jamais avant le jour de ma mort : si singulier, si incroyable que je me demande comment vous le représenter. Dans quelques années, pourrais-je croire encore que je l'ai vu ? Dans quelques années... à condition que je sois encore en vie et que je puisse retrouver le confort du club des Sauvages !

Je suis sûr que tout cela me paraîtra un cauchemar épouvantable, une sorte de délire dû à des fièvres... Pourtant je vais le décrire, puisque j'en ai le souvenir frais, et un homme au moins, celui qui gisait couché dans l'herbe humide à côté de moi, témoignera que je n'ai pas menti.

Un espace large, bien dégagé, s'étendait devant nous sur plusieurs centaines de mètres : rien que du gazon vert et des fougères basses jusqu'au rebord de l'escarpement. Autour de cette clairière, il y avait un demi-cercle d'arbres bourrés branche sur branche de curieuses huttes en feuillage. Qu'on imagine une rouquerie, chaque nid constituant une petite maison. Toutes les ouvertures des huttes et les branches des arbres étaient peuplées d'une foule compacte d'hommes-singes qui

devaient être, vu leur taille, les femelles et les petits de la tribu. De ce tableau ils formaient l'arrière-plan, et ils regardaient avec un intérêt passionné une scène qui nous stupéfia.

Sur la pelouse, près du bord de l'escarpement, plusieurs centaines de ces créatures à poils rouges et longs étaient rassemblées. Il y en avait d'une taille formidable, mais tous étaient horribles à regarder. Une certaine discipline régnait parmi eux, car aucun n'essayait de déborder de la ligne qu'ils formaient. Devant se tenait un petit groupe d'Indiens aux muscles frêles et dont la peau était d'un brun tirant sur le rouge ; cette peau luisait au soleil comme du bronze bien astiqué. Un homme blanc, grand et maigre, était debout à côté d'eux ; il avait croisé les bras et baissé la tête ; toute son attitude exprimait l'horreur et le dégoût. Sans aucun doute, c'était bien la silhouette anguleuse du Pr Summerlee.

Autour de ce groupe de prisonniers, il y avait plusieurs hommes-singes qui les gardaient de près et qui rendaient toute évasion impossible. Puis, nettement à part et tout près du rebord de l'escarpement, se détachaient deux créatures, si bizarres et, en d'autres circonstances, si grotesques qu'elles attirèrent mon attention. L'une était notre compagnon le Pr Challenger ; les débris de sa veste pendaient encore à ses épaules, mais sa chemise avait été arrachée et sa grande barbe se confondait avec le fouillis noir des poils de sa poitrine ; il avait perdu son chapeau ; ses cheveux, qui avaient poussé fort longs depuis le début de nos aventures, se hérissaient en désordre sur sa tête. En un seul jour, le produit sensationnel de la civilisation moderne s'était métamorphosé en un sauvage de l'Amérique du Sud ! À son côté se tenait son maître, le roi des hommes-singes. Lord John ne s'était pas trompé en affirmant que le roi des hommes-singes ressemblait au Pr Challenger, avec cette unique différence qu'il avait la peau rouge : même charpente trapue et massive, mêmes épaules larges, même manière de laisser pendre les bras, même barbe frémissante tombant jusque sur le torse velu. Toutefois, au-dessus des sourcils, le front bas, oblique et le crâne voûté de l'homme-singe contrastaient avec le front haut et le crâne magnifiquement développé de l'Européen. Cela mis à part, le roi était une caricature du professeur.

Ce spectacle, que je décris bien longuement, se grava dans mon esprit en deux ou trois secondes. Et nous eûmes ensuite bien d'autres sujets de réflexion, car une action dramatique allait se jouer. Deux hommes-singes avaient empoigné un Indien, l'avaient sorti du groupe et conduit sur le rebord de l'escarpement. Le roi leva la main : c'était le signal. Ils prirent l'Indien par les bras et les jambes, le balancèrent à trois reprises avec une violence croissante, puis, de toutes leurs forces, ils le lancèrent par-dessus le précipice : ils y mirent tant de force que le pauvre diable dessina une courbe dans les airs avant de commencer à tomber. Toute la foule, sauf les gardiens, se rua alors vers le rebord de l'escarpement, et une longue pause de silence absolu s'ensuivit, qu'interrompit brusquement un hurlement de joie sauvage : tous les hommes-singes se mirent à bondir dans une danse frénétique, levèrent leurs longs bras poilus, jusqu'à ce qu'ils se retirassent du rebord de l'escarpement pour se reformer en ligne et attendre la prochaine victime.

Cette fois, c'était Summerlee. Deux de ses gardiens le saisirent par les poignets et le tirèrent brutalement sur le devant de la scène. Il chancelait sur ses longues jambes maigres, tel un poussin qui sort de l'œuf. Challenger s'était tourné vers le roi et agitait ses mains désespérément, en suppliant que fût épargnée la vie de son camarade. L'homme-singe le repoussa rudement et

secoua la tête, ce fut là son dernier geste conscient sur cette terre. Le fusil de lord John claqua, le roi s'effondra sur le sol, le sang s'échappait de lui comme d'une vessie crevée.

– Tirez dans le tas ! Bébé, tirez !

Dans l'âme de l'homme moyen, il y a d'étranges replis couleur de sang. Je suis d'une nature tendre, et il m'est arrivé bien des fois d'avoir la larme à l'œil devant un lièvre blessé. Mais là j'étais assoiffé de meurtre. Je me surpris moi-même debout, vidant un chargeur, puis un autre, puis rechargeant un fusil, puis le vidant, puis rechargeant le deuxième, puis tirant encore, tout en criant et riant : je n'étais plus que férocité et joie de tuer. Avec nos quatre fusils nous fîmes un horrible carnage. Les deux gardes qui tenaient Summerlee avaient été abattus, et le professeur vacillait comme un homme ivre, incapable de réaliser qu'il était libre. La foule des hommes-singes courait dans tous les sens, stupéfaite, cherchant à savoir d'où venait cette tempête de mort et ce qu'elle signifiait. Ils gesticulaient, hurlaient, trébuchaient sur les cadavres. Enfin, d'un seul mouvement, ils se précipitèrent tous ensemble dans les arbres pour y chercher un abri, laissant derrière eux le terrain couvert de je ne sais combien de leurs camarades. Les prisonniers demeurèrent seuls au milieu de la clairière.

Le cerveau de Challenger fonctionnait très vite : il ne tarda pas à comprendre la situation. Il saisit l'ahuri Summerlee par le bras, et tous deux coururent vers nous. Deux de leurs gardiens bondirent pour les arrêter, mais lord John les expédia dans le paradis des hommes-singes. Nous nous précipitâmes au-devant de nos compagnons et nous leur remîmes à chacun un fusil. Hélas ! Summerlee était à la limite de ses forces ! C'est à peine s'il pouvait se tenir debout. Et déjà les hommes-singes se ressaisissaient : ils redescendaient de leurs arbres, revenaient par les fourrés pour nous couper la retraite. Challenger et moi entraînâmes Summerlee en le soutenant chacun par un coude, tandis que lord John, tirant sans relâche sur les enragés qui surgissaient des buissons, couvrait notre retraite. Pendant deux kilomètres, ces brutes nous talonnèrent. Tout de même, ayant appris à connaître notre puissance de feu, ils abandonnèrent la poursuite pour ne plus avoir à affronter le fusil meurtrier de lord John. Quand nous regagnâmes le fort Challenger, nous nous retournâmes : nous étions seuls.

Du moins nous le crûmes, mais nous nous trompions. À peine avions-nous refermé la porte épineuse de notre zareba que nous tombâmes dans les bras les uns des autres ; puis haletants et essoufflés, nous nous allongeâmes sur le sol près de notre source ; mais nous n'avions pas encore commencé à nous rafraîchir que nous entendîmes des pas et de doux petits cris derrière notre clôture. Lord John se releva d'un bond, prit son fusil et ouvrit la porte : là, prosternés sur le sol, les quatre petits Indiens rouges qui avaient survécu au massacre venaient implorer notre protection ; ils tremblaient de peur ; dans un geste expressif, l'un d'eux désigna du doigt les bois environnants pour nous annoncer qu'ils étaient pleins de périls ; après quoi, il se précipita vers lord John, enlaça ses jambes avec ses deux bras, et appuya la tête contre ses chevilles.

– Ça alors ! s'exclama lord John en tirant sur sa moustache grise avec perplexité. Dites donc... qu'est-ce que nous allons faire de ces gens-là ? Relève-toi, petit bonhomme ! Ôte ta tête de dessus mes bottes !

Summerlee s'était mis sur son séant, et il bourrait sa vieille pipe de bruyère.

– Nous ne pouvons les chasser, dit-il. Vous nous avez tous tirés des griffes de la mort. Ma parole, vous avez fait du beau travail !

– Du travail admirable ! renchérit Challenger. Admirable ! Non seulement nous en tant qu'individus, mais toute la science européenne prise collectivement, nous vous devons une immense gratitude pour ce que vous avez fait ! Summerlee et moi-même, je n'hésite pas à le dire, aurions laissé un vide considérable dans l'histoire moderne de la zoologie si nous avions disparu ! Notre jeune ami et vous-même vous avez été merveilleux !

Il nous dédia son vieux sourire paternel, mais la science européenne aurait été plutôt surprise si elle avait pu voir l'élus de son cœur et son espoir de demain avec un visage sale et hirsute, un torse nu, des vêtements en lambeaux. Il avait une boîte de conserve entre ses genoux, et ses doigts tenaient un gros morceau de mouton froid. L'Indien le regarda, puis, avec un petit cri, il replongea vers le sol et se cramponna à la jambe de lord John.

– N'aie pas peur, mon enfant ! dit lord John en caressant la tête tressée de l'Indien. Il a du mal à supporter votre image, Challenger, et, ma foi, je ne m'en scandalise pas ! Tout va bien, petit homme ; c'est aussi un homme, un homme comme toi et moi.

– Réellement, monsieur... protesta le professeur.

– Hein ? Vous avez de la chance, Challenger, d'être un tant soit peu hors de l'ordinaire ! Si vous n'aviez pas ressemblé au roi...

– Sur mon honneur, lord John Roxton, vous vous permettez de grandes libertés !

– Hein ? C'est un fait !

– Je vous prierai, monsieur, de changer de sujet. Vos observations sont tout à fait déplacées et incompréhensibles. La question qui se pose est de décider ce que nous allons faire de ces Indiens. Il faut évidemment les escorter chez eux ; encore devons-nous pour cela savoir où ils habitent.

– Pas de difficultés sur ce point, dis-je. Ils habitent dans les cavernes qui sont de l'autre côté du lac central.

– Notre jeune ami sait où ils habitent. Je pense que c'est à une bonne distance ?

– Trente-cinq kilomètres à peu près.

Summerlee poussa un gémissement.

– Pour ma part, je ne pourrai jamais y arriver. D'ailleurs, j'entends ces brutes qui sont encore sur nos traces.

En effet, du fond des bois jaillit le cri des hommes-singes. Les Indiens se relevèrent tout tremblants.

– Il faut partir, et vite ! ordonna lord John. Vous, bébé, vous aiderez Summerlee. Les Indiens porteront nos provisions. Allons, filons avant que nous ne soyons repérés !

En moins d'une demi-heure, nous avons gagné notre refuge parmi les fourrés, et nous nous y dissimulâmes. Toute la journée, nous entendîmes les cris excités des hommes-singes ; ces cris venaient de la direction de notre vieux camp ; mais personne ne nous dépista, et nous passâmes la nuit à dormir profondément : Rouges ou Blancs, nous étions épuisés. Dans la soirée, j'étais déjà en train de sommeiller quand je me sentis tiré par la manche ; c'était Challenger, agenouillé auprès de moi.

– Vous tenez bien un journal des événements, et vous avez la ferme intention de le publier, n'est-ce pas, monsieur Malone ? me demanda-t-il d'un air solennel.

– Je ne suis ici qu'en qualité de journaliste, répondis-je.

– Très juste ! Vous avez pu entendre quelques observations assez sottes de lord John Roxton, et qui paraissaient conclure à je ne sais quelle... ressemblance ?

– Oui, je les ai entendues.

– Je n'ai nul besoin d'insister sur ceci : toute publicité faite autour d'une pareille idée... en dehors d'un manque évident de sérieux qui réduirait la portée de votre récit, serait considéré par moi comme une offense très grave.

– Je resterai dans les limites de la vérité.

– Les remarques de lord John procèdent souvent de la fantaisie la plus haute ; ainsi est-il capable d'attribuer d'absurdes raisons au respect dont témoignent toujours les races non développées à l'égard du caractère et de la dignité. Vous voyez ce que je veux dire ?

– Très bien !

– Je laisse donc à votre discrétion le soin de traiter cette affaire...

Il s'interrompit, se tut, puis reprit :

« Le roi des hommes-singes était d'ailleurs une créature extrêmement distinguée... Une personnalité très forte et d'une intelligence supérieure. Vous n'en avez pas été frappé ?

– Une créature très remarquable en effet ! dis-je.

Rassuré, le professeur se recoucha et s'endormit paisiblement.

Chapitre XIV – Ces conquêtes-là valaient la peine !

Nous avons supposé que les hommes-singes n'avaient pas repéré notre cachette, mais nous ne tardâmes pas à découvrir que nous nous étions trompés. Les bois étaient silencieux, pas une feuille ne remuait sur les arbres, la paix semblait nous envelopper ; il est extravagant que l'expérience ne nous ait pas incités à nous méfier davantage de la ruse et de la patiente ténacité de ces créatures qui savaient guetter et attendre leur chance. J'ignore tout du destin qui m'est réservé, cependant je suis sûr que je ne me trouverai jamais plus près de la mort que je ne le fus ce matin-là. Je vais vous conter les choses par le menu et dans l'ordre.

Après toutes nos émotions de la veille, nous nous réveillâmes très fatigués. Summerlee était encore si faible que pour tenir debout il devait faire effort ; mais ce vieil homme possédait une sorte de courage acidulé qui lui interdisait d'admettre la défaite. Nous nous réunîmes en conseil, et il fut décidé d'un commun accord que nous attendrions tranquillement à l'endroit où nous nous trouvions, que nous prendrions un copieux petit déjeuner dont nous avions tous grand besoin, puis que nous nous mettrions en route vers le lac central que nous contournerions pour accéder aux cavernes où les Indiens, selon mes observations, habitaient. Nous nous basions sur la promesse que nous avaient faite les Indiens que nous avions sauvés : leurs compatriotes nous réserveraient un accueil chaleureux. Ensuite, notre mission se trouvant accomplie puisque nous serions entrés en possession de tous les secrets de la Terre de Maple White, nous nous préoccuperions de découvrir le moyen de quitter le plateau et de rentrer dans le monde civilisé. Challenger lui-même convint que nous avions fait tout ce qui était possible, et que notre premier devoir consistait à rapporter à la science moderne les étonnantes découvertes que nous avions accumulées.

Nous eûmes alors le loisir de considérer d'un peu plus près les Indiens qui nous accompagnaient. C'étaient des hommes petits, secs, nerveux, actifs, bien bâtis, dont les cheveux noirs et plats étaient réunis derrière la tête par un chignon tenu par une lanière de cuir ; leurs pagnes aussi étaient en cuir. Ils avaient un visage imberbe, bien dessiné et ouvert. Leurs oreilles avaient le lobe qui pendait, ensanglanté et déchiré : sans doute avait-il été percé pour porter des bijoux que leurs ravisseurs avaient arrachés. Ils s'exprimaient dans une langue incompréhensible pour nous mais ils parlaient beaucoup ; ils se désignaient les uns les autres en prononçant le mot : « Accala » ; nous en inférâmes qu'il s'agissait du nom de leur nation. De temps à autre, leurs figures se révulsaient sous l'effet de la terreur et de la haine, ils agitaient leurs bras en direction des bois, et ils criaient : « Doda ! Doda ! ». C'était sûrement ainsi qu'ils appelaient leurs ennemis.

– Qu'est-ce que vous pensez d'eux ? demanda au Pr Challenger lord John Roxton. Pour moi, une chose est claire : le petit bonhomme qui a la tête rasée est un chef de leurs tribus.

Il était en effet patent que cet homme avait un rang à part, et que les autres ne s'adressaient à lui qu'avec les marques d'un profond respect. Il semblait le plus jeune ; et pourtant il était si fier, si indépendant que, lorsque Challenger posa sa grande main sur sa tête, il sursauta et piaffa comme un pur-sang éperonné, ses yeux lancèrent des éclairs et il s'éloigna du professeur ; à quelques pas

il plaça sa main sur sa poitrine et, fort dignement, prononça plusieurs fois le mot : « Mare-tas ». Le professeur, sans se laisser démonter, s'empara de l'Indien le plus proche par l'épaule et commença une conférence à son sujet comme s'il se trouvait dans un amphithéâtre universitaire.

– Le type de cette race, dit-il d'une voix sonore, ne peut pas être considéré comme inférieur à en juger par sa capacité crânienne, son angle facial, etc. Au contraire, nous devons le placer sur l'échelle bien plus haut que nombre de tribus sud-américaines que je pourrais mentionner. L'évolution d'une telle race en cet endroit ne s'explique par aucune supposition normale. De même il existe un fossé béant entre ces hommes-singes et les animaux primitifs qui ont survécu sur ce plateau. Il est impossible de croire qu'ils auraient pu se développer là où nous les avons découverts.

– Alors, d'où diable sont-ils tombés ? demanda lord John.

– Question qui donnera sans doute lieu à d'âpres discussions chez les savants des deux hémisphères ! répondit le professeur. L'idée personnelle que je me fais de la situation... pour autant que cette idée soit valable, ajouta-t-il en bombant le torse et en jetant à la ronde des regards insolents, est que l'évolution a abouti, compte tenu des conditions particulières de ce pays, au stade vertébré, et que les vieux types ont survécu et ont coexisté avec les nouveaux. C'est ainsi que nous trouvons des animaux aussi modernes que le tapir (animal qui possède un pedigree très long), le grand cerf et le fourmilier, en compagnie des formes reptiliennes de type jurassique. Jusqu'ici c'est clair. Maintenant, voici les hommes-singes, et voici les Indiens. Que peut penser l'esprit scientifique de leur présence ? Je ne peux pas envisager deux hypothèses ; une me suffit ; ils ont envahi le plateau. Il est probable qu'il existait dans l'Amérique du Sud un singe anthropoïde qui autrefois s'est frayé un chemin jusqu'ici et qu'il s'est développé sous la forme des créatures que nous avons vues, et dont quelques-unes (il me regarda fixement) étaient d'un aspect et d'une taille qui, accompagnés d'une intelligence correspondante, auraient fait honneur, je n'hésite pas à le dire, à n'importe quelle race humaine vivante. Quant aux Indiens, je suis persuadé qu'ils sont des immigrants récemment venus d'en bas. Sous la nécessité de la famine ou dans des buts de conquête, ils sont arrivés sur le plateau. Devant les féroces créatures qu'ils n'avaient jamais vues auparavant, ils se sont réfugiés dans des cavernes telles que les a décrites notre jeune ami, mais ils ont dû livrer de durs combats pour tenir le pays contre les bêtes sauvages, et spécialement contre les hommes-singes qui les ont considérés comme des intrus et qui ont dès lors engagé contre eux une guerre sans merci, avec une intelligence rusée qui fait défaut à de plus grosses bêtes. D'où le fait qu'ils ne sont pas très nombreux. Hé bien ! messieurs, l'énigme est-elle résolue ? ou y a-t-il encore quelque point à éclaircir pour votre gouverne ?

Une fois n'est pas coutume : le Pr Summerlee était trop épuisé pour discuter ; ce qui ne l'empêcha pas toutefois de secouer énergiquement la tête pour manifester son désaccord total. Lord John murmura que, n'ayant pas la classe suffisante et ne faisant pas le poids, il n'avait pas à argumenter. Quant à moi, je me cantonnai dans mon rôle habituel, c'est-à-dire ramener mes compagnons sur la terre par une remarque prosaïque ; je déclarai que l'un des Indiens était manquant.

– Il est allé chercher de l'eau, répondit lord John. Nous lui avons donné une boîte de conserve vide et il est parti.

– Vers le fort Challenger ? demandai-je.

– Non, au ruisseau. Dans les arbres, tout près. Il n’y a pas plus de deux cents mètres. Mais il prend tout son temps, voilà tout !

– Je vais voir ce qu’il devient, dis-je.

Je pris mon fusil et marchai sans me hâter dans la direction du ruisseau. Il peut vous paraître surprenant que j’aie quitté le refuge de notre accueillant fourré ; mais rappelez-vous, s’il vous plaît, que nous étions à plusieurs kilomètres de la cité des hommes-singes, que nous n’avions aucune raison de supposer qu’ils avaient découvert notre retraite, et qu’avec un fusil en main je n’avais pas peur d’eux. Je ne connaissais pas encore toute leur ruse et toute leur force.

Quelque part devant moi, le ruisseau gazouillait, mais entre lui et moi il y avait un fouillis d’arbres et d’arbustes. Je m’y aventurai et, juste à un endroit que de leur cachette mes compagnons ne pouvaient pas apercevoir, je remarquai une sorte de paquet rouge parmi les buissons. Je m’approchai : c’était le corps de l’Indien manquant. Il était couché sur le flanc, ses membres étaient tirés vers le haut, et sa tête faisait avec le corps un angle tout à fait bizarre ; il donnait l’impression de regarder droit par-dessus son dos. Je poussai un cri pour alerter mes camarades, et je me penchai au-dessus du cadavre. Sûrement mon ange gardien me protégeait ! Est-ce une peur instinctive ou un bruissement léger dans les feuilles qui me fit lever les yeux en l’air ? Toujours est-il que du grand feuillage épais qui pendait au-dessus de ma tête, je vis descendre deux longs bras musclés, couverts de poils rouges. Une demi-seconde plus tard, et ces deux mains énormes m’auraient serré la gorge. Je fis un saut en arrière ; mais malgré ma promptitude, ces mains furent encore plus promptes. Mon saut les empêcha de m’étreindre pour un coup mortel, mais l’une d’elles m’empoigna par la nuque et l’autre par le menton. Je levai les mains pour protéger ma gorge ; une patte gigantesque s’en empara. Tiré légèrement au-dessus du sol, je sentis une pression intolérable qui ramenait ma tête en arrière, toujours plus en arrière, jusqu’à ce que l’effort sur la première vertèbre cervicale fût trop violent pour que je pusse le supporter. Tout tourna autour de moi, mais j’eus la force de tirer sur la main qui emprisonnait les miennes et de l’ôter de mon menton. Je regardai en l’air et je vis un visage horrible, avec des yeux bleu clair, inexorables, qui plongeaient dans les miens. Il y avait dans ce regard terrible une force hypnotique qui m’interdisait de lutter plus longtemps. Quand l’animal sentit que je m’amollissais sous sa prise, deux canines blanches brillèrent sur chaque côté de sa bouche hideuse, et son étreinte se resserra sur mon menton, le forçant à remonter en arrière... Un brouillard mince, opalin, se forma devant mes yeux, et j’entendis des clochettes tinter dans mes oreilles. À demi évanoui, je discernai pourtant un coup de fusil ; alors j’eus à peine conscience que je retombais lourdement sur le sol ; j’y demeurai immobile, sans connaissance.

Je repris mes sens sur l’herbe, au milieu des fourrés qui nous servaient de refuge ; j’étais couché sur le dos ; quelqu’un avait été chercher de l’eau au ruisseau, et lord John m’en aspergeait la tête, tandis que Challenger et Summerlee me soutenaient ; leurs visages étaient dévorés d’anxiété. Pendant un moment, ils consentirent à n’être que des hommes, à laisser tomber leurs masques de savants. C’était le choc qui m’avait étourdi plutôt qu’une véritable blessure, car au bout d’une

demi-heure, en dépit d'une migraine et d'un torticolis, j'étais de nouveau assis et disposé à faire n'importe quoi.

– Mais là, bébé, il s'en est fallu d'un cheveu ! dit lord John. Quand je vous ai entendu crier, j'ai couru, j'ai vu votre tête à demi tordue, et vos chaussures qui gigotaient en l'air. Alors j'ai bien cru que vous étiez mort ! J'ai manqué votre singe dans ma précipitation, mais il vous a laissé retomber et il a filé comme un zèbre. Ah ! si j'avais cinquante hommes avec des fusils ! Je débarrasserais la clairière de cette bande infernale, et je laisserais le pays un peu plus en paix que nous ne l'avons trouvé !

Quoi qu'il en fût, il était certain que les hommes-singes nous avaient découverts, et qu'ils nous épiaient de tous côtés. Nous n'avions pas grand-chose à craindre d'eux pendant le jour, mais la nuit ils nous attaqueraient sûrement. Donc plus tôt nous nous éloignerions, et mieux nous nous sentirions en sécurité. Sur trois côtés autour de nous la forêt multipliait ses embuscades. Mais le quatrième côté, qui descendait en pente douce vers le lac central, n'était garni que de broussailles ; il n'y avait que peu d'arbres, et séparés en tout cas par plusieurs clairières. C'était en fait la route que j'avais prise au cours de mon exploration militaire : elle nous conduisait droit vers les cavernes des Indiens ; nous n'avions donc qu'à la suivre.

À notre grand regret, nous tournâmes le dos au fort Challenger ; nous en étions fâchés non seulement à cause des provisions dont il était pourvu, mais parce que nous perdions ainsi le contact avec Zambo. Toutefois nous étions munis de cartouches, nous avions nos fusils, et pendant un certain temps nous pourrions vivre sur des conserves. D'ailleurs nous espérions revenir bientôt et rétablir notre communication avec Zambo. Il nous avait loyalement promis de rester au pied du piton rocheux, et nous savions qu'il tiendrait parole.

Ce fut au début de l'après-midi que nous nous mîmes en marche. Le jeune chef avait pris la tête pour nous servir de guide, mais il s'était refusé avec indignation à porter le moindre fardeau. Derrière lui venaient les deux autres Indiens chargés de nos richesses. Nous quatre, les Blancs, marchions en file, le fusil armé à la main, et prêts à intervenir. Quand nous partîmes, des bois jusqu'ici silencieux s'éleva un long hurlement derrière nous : les hommes-singes manifestaient ainsi leur triomphe, ou leur mépris, devant notre fuite. En regardant dans les arbres, nous n'aperçûmes que des branches et des feuilles, mais, à n'en pas douter, derrière cet écran se dissimulait toute une armée hostile. Nous ne fûmes l'objet d'aucune poursuite, cependant, et nous nous trouvâmes bientôt à ciel découvert, hors de leur pouvoir.

Tout en marchant en queue de notre cortège, je ne pouvais m'empêcher de sourire à la vue de mes trois compagnons. L'Angleterre ne possédait certainement pas de chemineaux plus loqueteux ! Il n'y avait pourtant qu'une semaine que nous étions arrivés sur le plateau ; mais tous nos vêtements et notre linge de réserve étaient demeurés dans le camp d'en bas. Et cette semaine-là avait été exceptionnellement pénible, fertile en aventures ! Moi, par chance, j'avais échappé aux hommes-singes ; tandis que dans cette bagarre mes camarades avaient perdu entre autres choses leurs chapeaux, qu'ils avaient remplacés par des mouchoirs noués autour de leurs têtes, et leurs visages mal rasés étaient méconnaissables. Summerlee et Challenger boitaient. Je traînais les pieds, car j'étais encore mal remis de ma chute du matin, et j'avais le cou raide

comme une planche. Nous formions vraiment une triste équipe, et je n'avais pas lieu d'être surpris des regards horrifiés ou étonnés qu'échangeaient parfois les Indiens en nous regardant.

Tard dans l'après-midi, nous parvînmes au bord du lac. Quand nous émergeâmes des buissons et que nous aperçûmes la nappe d'eau qui s'étendait devant nous, les Indiens poussèrent un cri de joie et tendirent les bras devant eux. Le paysage était vraiment magnifique. Balayant toute la surface argentée, une grande flotte de canoës se dirigeait droit vers le rivage où nous nous trouvions. Ils étaient encore à quelques kilomètres quand nous les distinguâmes, mais ils avançaient avec une rapidité extraordinaire, et bientôt les rameurs furent en mesure de nous repérer. Immédiatement un formidable cri de joie s'éleva des embarcations, les indigènes se mettaient debout, agitaient leurs pagaies et leurs lances ; ce fut un moment de vrai délire collectif. Puis ils se courbèrent de nouveau pour reprendre leur tâche, et les canoës foncèrent sur l'eau pour s'échouer sur le sable en pente. Les Indiens sautèrent alors à terre et coururent se prosterner devant leur jeune chef. Ils s'époumonaient à manifester leur allégresse. Finalement un homme âgé se précipita pour embrasser le plus tendrement du monde le jeune garçon que nous avions sauvé. Ce vieillard portait un collier et un bracelet confectionnés tous deux de gros grains de cristal lumineux ; sur ses épaules était nouée la peau mouchetée, couleur d'ambre, d'un très bel animal. Il nous regarda et posa quelques questions ; sur les réponses qui lui furent faites, il s'avança vers nous avec une dignité pleine de noblesse et nous embrassa les uns après les autres. Puis il donna un ordre, et toute la tribu se prosterna devant nous pour nous rendre hommage. Personnellement, je me sentais intimidé et mal à l'aise devant une telle adoration obséquieuse ; je lus des sentiments analogues sur les visages de lord John et de Summerlee ; mais Challenger s'épanouit comme une rose au soleil.

– Ce sont peut-être des hommes non développés, nous dit-il en pointant la barbe en avant, mais leur comportement en face d'hommes supérieurs pourrait servir de leçon à quelques-uns de nos Européens si avancés. Les instincts de l'homme naturel sont décidément aussi corrects que bizarres !

Il nous apparut que les indigènes étaient sur le sentier de la guerre, car chacun était armé d'une lance (un long bambou terminé par un os pointu), d'un arc et de flèches, plus d'une sorte de gourdin ou de hache de pierre qui pendait à son côté. Ils regardaient avec colère les bois d'où nous étions venus, et ils répétaient sans cesse le mot : « Doda ». C'était là certainement une troupe de renfort destinée à sauver ou à venger le fils du vieux chef, car tout laissait supposer que le jeune homme était le fils du vieillard qui régnait sur la tribu. Celle-ci tint conseil aussitôt, tout entière assise en cercle. Nous regardions ces Indiens en essayant de suivre leurs débats. Deux ou trois guerriers parlèrent, puis notre jeune ami improvisa une harangue enflammée, avec de telles intonations et de tels gestes que nous le comprîmes aussi facilement que s'il s'était exprimé dans notre langue.

– Pourquoi retourner là-bas ? dit-il. Parce que tôt ou tard il faudra que la chose soit faite. Vos camarades ont été assassinés. Qu'importe que je sois revenu sain et sauf ! Les autres ont été tués. Il n'existe de sécurité pour aucun de nous. Nous sommes réunis ici et prêts...

Il nous désigna éloquemment :

– Ces étrangers sont nos amis. Ce sont de grands soldats, et ils haïssent les hommes-singes autant que nous. Ils commandent au tonnerre et à la foudre. Quand aurons-nous donc une meilleure chance ? Allons-y, et sachons mourir tout de suite ou vivre pour un avenir paisible. Autrement, comment reverrions-nous nos femmes sans rougir ?

Les petits guerriers étaient suspendus aux paroles de l'orateur. Quand il eut fini, ils éclatèrent en applaudissements et agitèrent leurs armes. Le vieux chef s'approcha et nous posa plusieurs questions en désignant lui aussi les bois. Lord John lui fit signe qu'il devait attendre une réponse et se tourna vers nous.

– Bon ! Maintenant, à vous de dire ce que vous voulez faire, expliqua-t-il. Pour ma part, j'ai une deuxième mi-temps à jouer avec cette bande de singes, et si cette partie se termine par la disparition d'une race sur la terre, je ne vois pas ce que la terre aurait à y perdre. Je vais donc accompagner nos petits camarades au visage rouge et je veux les voir dans la bagarre. Qu'est-ce que vous en dites, bébé ?

– Moi aussi, je viens, naturellement !

– Et vous, Challenger ?

– Bien entendu, je collabore !

– Et vous, Summerlee ?

– Il me semble que nous dérivons grandement du but de cette expédition, lord John ! Je vous assure que lorsque j'ai quitté ma chaire de professeur à Londres, je ne pensais pas du tout que ce serait pour me mettre à la tête d'un raid de sauvages contre une colonie de singes anthropoïdes !

– Nous arrivons à la question de base, dit lord John en souriant. Mais il nous faut l'affronter. Que décidez-vous ?

– Je pense que c'est là une entreprise plus que discutable, répondit Summerlee, toujours prêt à argumenter. Mais si vous vous y enrôlez tous, je ne vois pas très bien comment je ne vous suivrais pas.

– C'est donc décidé, dit lord John, qui se retourna vers le chef en faisant claquer son fusil.

Le vieillard serra nos mains, tandis que ses hommes applaudissaient de toutes leurs forces. Il était trop tard pour marcher sur la cité des hommes-singes, aussi les Indiens aménagèrent-ils un bivouac de fortune. De tous côtés les feux s'allumèrent et fumèrent. Quelques indigènes avaient disparu dans la jungle et revinrent en poussant devant eux un jeune iguanodon. Comme les autres il avait sur l'épaule un enduit de goudron et ce fut seulement quand nous vîmes l'un des Indiens s'avancer avec un air de propriétaire pour donner son consentement à la mise à mort de cette bête que nous réalisâmes que ces grands animaux étaient propriété privée tout comme un troupeau de bœufs, et que ces signes qui nous avaient tant intrigués représentaient la marque du propriétaire. Inoffensifs, nonchalants, végétariens, avec leurs grands membres et leur minuscule cervelle, ils

pouvaient être gardés et menés par des enfants. En quelques minutes la grosse bête fut dépecée, et de grands quartiers de sa chair furent aussitôt suspendus devant les feux de camp qui cuisaient déjà une quantité de poissons éperonnés dans le lac à coups de lance.

Summerlee s'était étendu sur le sable et dormait. Nous autres, nous vagabondions autour du lac pour chercher à en savoir davantage sur ce pays étrange. Deux fois nous trouvâmes des fosses d'argile bleue, semblables à celles que nous avons déjà vues dans le marais aux ptérodactyles : d'anciens orifices volcaniques qui, Dieu sait pourquoi, excitèrent beaucoup la curiosité de lord John. Ce qui passionna Challenger, ce fut un geyser de boue qui bouillonnait, glougloutait, et sur la surface duquel un gaz bizarre formait de grosses bulles qui crevaient. Il lança dedans un roseau creux et cria de ravissement comme un écolier quand, en le touchant d'une allumette enflammée, il déclencha une explosion et une flamme bleue à proximité du roseau. Et sa joie ne connut plus de bornes quand, ayant ajusté au bout du roseau une vessie de cuir qui se remplit de gaz, il l'expédia dans les airs.

– Un gaz inflammable, et qui est remarquablement plus léger que l'atmosphère. J'ose dire qu'il contient une proportion considérable d'hydrogène libre. Les ressources de G. E. C. ne sont pas encore épuisées, mon jeune ami ! Je vous démontrerai encore comment un grand cerveau discipline toute la nature à son service.

Il faisait allusion à une idée qui lui était venue, mais il ne voulut pas nous en dire davantage.

Rien ne nous sembla plus merveilleux que cette grande nappe d'eau devant nous. Notre nombre et notre bruit avaient effrayé toutes les créatures vivantes et, à l'exception de quelques ptérodactyles qui dessinaient des cercles loin au-dessus de nous, tout était calme autour du campement. Mais ce calme ne se retrouvait pas sur les eaux roses du lac central, elles frémissaient, elles se soulevaient comme sous l'effet d'une vie personnelle. De grandes échines couleur d'ardoise et des ailerons en dents de scie apparaissaient avec une frange argentée, puis roulaient à nouveau vers les grandes profondeurs. Au loin les bancs de sable étaient tachetés de formes rampantes : grosses tortues, sauriens bizarres, et même une grande bête, plate comme un tapis-brosse qui aurait palpité et noire avec une peau grasse, que nous vîmes couler lentement vers le lac. Ici et là, des serpents projetaient leurs têtes hors de l'eau, dessinaient un petit collier d'écume devant eux et un long sillage incurvé derrière : ils se soulevaient, ils ondulaient aussi gracieusement que des cols de cygnes. Il fallut que l'un de ces animaux vînt se tordre sur l'un des bancs de sable proches de nous, exposant ainsi son corps en forme de barrique et d'immenses nageoires derrière son cou de serpent, pour que Challenger et Summerlee, qui nous avaient rejoints, explosassent un duo admiratif :

– Le plésiosaure ! Un plésiosaure d'eau douce ! s'écria Summerlee. Dire que j'aurai vécu assez pour voir cela ! Nous sommes bénis, mon cher Challenger, bénis entre tous les zoologues depuis que le monde est monde !

Nos savants ne s'arrachèrent à la contemplation de ce lac primeval que lorsque la nuit fut tombée et que les feux de nos alliés furent autant de taches rouges dans l'ombre. Au sein de cette obscurité, nous entendions de temps à autre les ébrouements et les plongeons de grands animaux.

Dès les premières lueurs de l'aube, le camp fut levé et nous nous ébranlâmes pour notre mémorable expédition. J'avais souvent rêvé d'être un jour correspondant de guerre ; mais dans mes songes les plus audacieux, aurais-je pu concevoir la nature de la campagne à laquelle j'allais aujourd'hui participer ? Voici donc mon premier reportage écrit d'un champ de bataille.

Notre troupe avait été renforcée pendant la nuit par une réserve fraîche d'indigènes venus des cavernes : nous fûmes bien cinq cents à prendre le départ. Une avant-garde d'éclaireurs précédait une forte colonne qui progressa méthodiquement à travers les broussailles jusqu'aux abords de la forêt. Là, les guerriers s'étendirent en ligne ; les lanciers alternaient avec les archers. Roxton et Summerlee prirent position sur le flanc droit, Challenger et moi sur le flanc gauche. C'était une armée de l'âge de pierre accompagnée au combat par les derniers perfectionnements de l'industrie de guerre de Saint James Street et du Strand.

Notre ennemi ne se fit pas attendre longtemps. Une clameur sauvage, aiguë, s'éleva de la lisière de la forêt. Tout à coup une brigade d'hommes-singes s'élança avec des pierres et des gourdins pour enfoncer le centre de la ligne indienne. C'était une opération courageuse, mais téméraire, car les hommes-singes n'avancent pas vite sur leurs jambes arquées. Leurs adversaires se révélèrent au contraire agiles comme des chats. Nous fûmes horrifiés à la vue de ces brutes féroces, l'écume aux lèvres et la rage dans les yeux, manquant constamment leurs ennemis, et se faisant transpercer les uns après les autres par des flèches bien ajustées. Un grand homme-singe passa près de moi en hurlant de douleur : il avait bien une douzaine de flèches fichées entre ses côtes. Par pitié je lui décochai une balle dans le ventre et il s'écroula parmi les aloès. Mais ce fut le seul coup de feu, car l'attaque avait été dirigée contre le centre de la ligne, et les Indiens n'eurent pas besoin de nous pour la repousser. De tous les assaillants qui s'étaient rués sur le terrain découvert, je n'en vis pas un seul regagner son camp.

Mais l'affaire se corsa quand nous avançâmes sous les arbres. Pendant une heure au moins un combat farouche développa ses actions diverses, et nous fûmes sur le point d'être débordés. Les hommes-singes surgissaient des fourrés avec de gros gourdins, qu'ils cassaient sur le dos des Indiens ; souvent ils en mirent trois ou quatre hors de combat avant de pouvoir être transpercés à la lance. Ils assenaient des coups terribles, le fusil de Summerlee vola en éclats, et l'instant d'après ç'aurait été son crâne, si un Indien n'avait poignardé la bête en plein cœur. D'autres hommes-singes juchés dans les arbres, nous lançaient des pierres et des grumes ; parfois ils tombaient parmi nos rangs et se battaient avec fureur jusqu'à la mort. À un moment donné, nos alliés reculèrent sous la pression formidable des hommes-singes ; si nos fusils n'étaient pas entrés dans la danse, ils auraient été reconduits jusque chez eux ! Heureusement, nous étions là. Il serait injuste de ne pas mentionner le courage du vieux chef, qui rallia ses hommes et les fit repartir à l'assaut avec une telle impétuosité qu'à leur tour les hommes-singes commencèrent à plier. Summerlee était sans armes, mais je vidais mes chargeurs aussi vite que je le pouvais, et sur l'autre flanc nous entendions tirer nos camarades. Puis déferla la panique, et la défense des hommes-singes s'effondra. Criant, hurlant, ces grands animaux s'éparpillèrent dans toutes les directions, tandis que nos alliés manifestaient leur joie par des clameurs d'une violence égale et leur faisaient la chasse. Toutes les inimitiés remontant à d'innombrables générations, toutes les haines et les cruautés de leur histoire limitée, tous les souvenirs des mauvais traitements et des persécutions furent purgés ce jour-là. Enfin l'homme triomphait, et la bête-homme recevait le traitement qu'elle méritait. Les fuyards étaient trop lents pour échapper aux sauvages ; de chaque

coin des bois jaillissaient des cris excités, des sifflements de flèches, et le bruit mat des corps qui tombaient des arbres.

J'allais suivre nos alliés quand lord John et Summerlee me rejoignirent.

– Terminé ! dit lord John. Je pense que nous pouvons leur laisser le soin de nettoyer le terrain conquis. Peut-être que moins nous en verrons, et mieux nous dormirons.

Les yeux de Challenger étincelaient d'un appétit de meurtre.

– Nous avons été privilégiés ! cria-t-il en se pavanant comme un coq de combat. Songez qu'il nous a été donné d'assister à l'une des batailles décisives les plus typiques de l'Histoire, de ces batailles qui déterminent le destin d'un monde. Qu'est-ce que c'est, mes amis, que la conquête d'une nation par une autre nation ? Rien d'important. Une conquête sans signification : toutes ces conquêtes-là aboutissent aux mêmes résultats ! Mais ces batailles féroces, par exemple celles où à l'aurore des âges les hommes des cavernes se sont maintenus sur la terre contre les grands fauves, ou encore celles au cours desquelles l'éléphant a trouvé son maître, voilà les vraies conquêtes, voilà les victoires qui comptent ! Par un étrange détour du destin, nous avons assisté à l'une de ces luttes, et nous avons aidé à la décision. Désormais, sur ce plateau, l'avenir appartient à l'homme !

Il fallait avoir une foi robuste dans la fin, pour trouver justifiés les moyens employés ! Quand nous traversâmes les bois, nous découvrîmes des hommes-singes mis en tas et transpercés de lances et de flèches : c'était pour marquer les lieux où les anthropoïdes avaient vendu leur vie le plus chèrement. Devant nous retentissaient toujours les cris et les hurlements qui montraient dans quelle direction s'était engagée la poursuite. Les hommes-singes avaient été refoulés dans leur cité ; là ils avaient tenté une suprême résistance qui avait été brisée ; nous assistâmes à la tragique apothéose de la victoire des Indiens.

Quatre-vingts ou cent mâles, les derniers survivants, avaient été conduits à la petite clairière qui bordait l'escarpement, à l'endroit même où deux jours plus tôt nous avions réussi notre exploit. Quand nous arrivâmes, les lanciers indiens s'étaient formés en demi-cercle autour d'eux : en une minute tout fut fini. Une quarantaine d'hommes-singes moururent sur place. Les autres, râlant de terreur, furent précipités dans le vide et se brisèrent les os sur les bambous deux cents mètres plus bas, supplice qu'ils avaient infligé à leurs propres prisonniers. Challenger l'avait dit ; le règne de l'homme était assuré pour toujours sur la Terre de Maple White !... La cité des hommes-singes fut détruite, les mâles furent exterminés jusqu'au dernier, les femelles et les petits furent emmenés en esclavage ; la longue rivalité qui durait depuis des siècles et dont l'histoire n'avait jamais été contée venait d'être couronnée de sa fin sanglante.

À nous-mêmes, la victoire apporta beaucoup d'avantages. De nouveau nous pûmes nous transporter au fort Challenger et récupérer nos provisions. Et nous rentrâmes en communication avec Zambo, encore terrifié par le spectacle d'une avalanche d'hommes-singes tombant de l'escarpement.

– Partez, Massas ! nous cria-t-il les yeux hors de la tête. Partez, sinon le diable vous attrapera !

– C'est la voix de la sagesse, assura Summerlee. Nous avons eu suffisamment d'aventures qui ne conviennent ni à notre caractère, ni à notre situation. Je m'en tiens à votre parole, Challenger. À partir de maintenant, vous allez concentrer toute votre énergie à une seule tâche : nous permettre de sortir de ce pays horrible afin que nous puissions réintégrer la civilisation.

Chapitre XV – Nos yeux ont vu de grandes merveilles

J'écris ceci au jour le jour, mais j'espère pouvoir vous annoncer, avant la fin, que la lumière luit dans nos ténèbres. Nous sommes retenus ici parce que nous n'avons pas encore trouvé le moyen de nous évader, et notre irritation va grandissant. Pourtant j'imagine aussi qu'un jour viendra où nous serons heureux d'avoir été retenus contre notre volonté, parce que nous aurons vu d'un peu plus près les merveilles de ce singulier pays, ainsi que les créatures qui l'habitent.

La victoire des Indiens et l'anéantissement des hommes-singes ont été dans notre jeu des atouts décisifs. À partir de ce jour, nous avons été réellement les maîtres du plateau, les indigènes nous considéraient avec un mélange de frayeur et de reconnaissance puisque nous les avons aidés, par une puissance mystérieuse, à se débarrasser de leurs ennemis héréditaires. Sur le plan de leur propre paix, ils auraient été, sans doute, ravis de voir partir des gens aussi formidables et aussi terribles. Mais ils se gardaient bien de nous suggérer un moyen pour quitter le plateau et atteindre la plaine au-dessous. Il y avait eu, pour autant que nous pouvions comprendre leurs signes, un tunnel par où l'accès avait été possible, c'était celui que nous avons vu bouché. Par cette voie à travers les rochers, les hommes-singes et les Indiens avaient à différentes reprises atteint le plateau. Maple White et son compagnon l'avaient également empruntée. Mais l'année précédente il s'était produit un terrible tremblement de terre : la partie supérieure du tunnel avait été ensevelie par un éboulement qui l'avait complètement submergée. Les Indiens ne savaient que secouer la tête et hausser les épaules quand nous leur indiquions par signes que nous voulions descendre. Peut-être ne pouvaient-ils pas nous aider, mais assurément ils n'y tenaient pas.

À l'issue de la campagne contre les hommes-singes, les vaincus survivants furent menés par le plateau (leurs gémissements avaient été horribles à entendre) jusqu'auprès des cavernes des Indiens. Ils serviraient de bêtes de somme à leurs nouveaux maîtres. C'était en quelque sorte une version rude et primitive de la captivité des Juifs à Babylone ou des Israélites en Égypte. La nuit, nous entendions les plaintes qu'ils poussaient sous les bois : invinciblement, nous pensions à quelque Ézéchiël se lamentant sur la grandeur perdue et évoquant la gloire passée de la cité des hommes-singes. Des bûcherons, des porteurs d'eau, voilà le destin qui leur serait dorénavant réservé.

Deux jours après la bataille, nous avons retraversé le plateau avec nos alliés, et établi notre camp au pied des escarpements qu'ils habitaient. Ils auraient volontiers partagé leurs cavernes avec nous, mais lord John s'y refusa, il considérait que nous serions entièrement en leur pouvoir, et comment dès lors nous garantir contre d'éventuelles dispositions traîtresses ? Nous conservâmes donc notre indépendance, en tenant nos armes prêtes sans pour cela porter atteinte au caractère amical de nos rapports. Nous visitions régulièrement leurs cavernes, très bien disposées, et nous étions incapables d'y déterminer la part de l'homme et celle de la nature. Elles reposaient toutes sur une seule strate creusée sur un roc tendre, intermédiaire entre le basalte volcanique dont était constituée la partie supérieure de l'escarpement et le dur granit du dessous.

Les ouvertures étaient situées à trente mètres à peu près au-dessus du sol, on y accédait par de longs escaliers de pierres, suffisamment étroits et raides pour qu'aucune grosse bête ne pût s'y engager. À l'intérieur, il faisait chaud et sec ; les cavernes se décomposaient en couloirs droits de longueur variable sur le flanc de l'escarpement ; leurs murs gris étaient décorés de très bons dessins au charbon de bois, qui représentaient les divers animaux habitant le plateau. Si toutes les créatures vivantes étaient un jour supprimées de ce pays, l'explorateur découvrirait sur les murs de copieux témoignages sur la faune extraordinaire (dinosaures, iguanodons, lézards de mer) qui aurait vécu tout récemment encore sur la terre.

Depuis que nous avons appris que les gros iguanodons étaient des troupeaux apprivoisés et qu'ils constituaient en somme des réserves de viande ambulantes, nous avons cru que l'homme, même doté d'armes primitives, avait établi son règne sur le plateau. Nous ne tardâmes pas à découvrir que ce n'était pas exact, et que l'homme n'y était que toléré. Une tragédie survint en effet, au troisième jour qui suivit notre arrivée. Challenger et Summerlee étaient partis pour le lac et ils avaient embauché des indigènes dans le dessein de harponner quelques spécimens des grands lézards. Lord John et moi nous étions restés au camp. Un certain nombre d'Indiens étaient éparpillés sur la pente herbeuse devant leurs cavernes. Soudain retentit un cri d'alerte, et le mot « stoa » surgit sur des centaines de langues. De tous côtés des hommes, des femmes et des enfants se mirent alors à courir follement pour chercher un abri, ils dévalaient les escaliers, se ruaient dans les cavernes, totalement pris de panique.

Nous les voyions agiter leurs bras des rochers du dessus, et nous faire signe de les rejoindre dans leur refuge. Nous avons au contraire empoigné nos fusils et nous étions sortis pour savoir de quel danger il s'agissait. Brusquement, de la ceinture proche des arbres, douze ou quinze Indiens s'échappèrent ; ils couraient, et ils fuyaient si vite que c'était apparemment pour eux une question de vie ou de mort. Sur leurs talons s'avançaient deux des monstres qui avaient tenté de forcer notre camp et m'avaient poursuivi pendant mon exploration solitaire. Ils avaient l'aspect d'horribles crapauds, ils progressaient par sauts, mais leur taille dépassait celle des plus formidables éléphants. Jamais nous ne les avons vus en plein jour ; en fait, ce sont des nocturnes qui ne sortent de leurs repaires que quand ils sont dérangés, ce qui était le cas. Nous les contemplions avec étonnement car leur peau pustuleuse et mouchetée avait l'iridescence des poissons, et la lumière du soleil projetait sur elle, quand ils se déplaçaient, l'épanouissement d'un arc-en-ciel.

Nous n'eûmes pas beaucoup de temps pour les admirer, cependant, car, en une minute, ils avaient rattrapé les fugitifs : ce fut un véritable carnage. Leur méthode d'assaut consistait à tomber sur leurs proies et à les écraser à tour de rôle de tout leur poids. Les malheureux Indiens hurlaient de terreur, mais ils étaient impuissants, aussi rapides qu'ils fussent contre l'agilité infatigable de ces animaux monstrueux. Avant que mon camarade et moi-même eussions eu le temps d'intervenir, il n'y avait plus qu'une demi-douzaine d'Indiens en vie. Mais notre secours était mince ; en fait, il nous apporta le même péril. À deux cents mètres nous vidâmes nos chargeurs, et nos balles pénétrèrent dans les animaux, mais sans plus d'effet que si nous les avions chatouillés avec des éventails. Leur nature reptilienne ne se souciait aucunement des blessures : aucune arme moderne ne pouvait atteindre leurs nœuds vitaux, qui n'étaient rassemblés dans aucun centre ; le cordon médullaire qui était, en quelque sorte, le réceptacle de leurs sources de vie se répandait à travers tout l'organisme. Pour tout résultat, nous détournâmes

leur attention par nos coups de fusil, ce qui permit aux indigènes et à nous-mêmes d'atteindre les marches qui mettaient en sûreté. Mais là où les balles explosives de notre XX^e siècle ne pouvaient rien, les flèches empoisonnées des indigènes, trempées dans le jus de strophantus et plongées ensuite dans de la charogne en putréfaction, réussirent. De telles flèches étaient inefficaces entre les mains du chasseur puisque leur action dans cette circulation au ralenti était lente ; avant que leur pouvoir fit effet, la bête avait tout le temps d'abattre le chasseur. Mais à présent c'était autre chose, les deux monstres bondirent sur les escaliers ; de tout l'escarpement, une volée de flèches siffla à leur adresse, en moins de quelques secondes, ils en furent lardés ; ils s'acharnèrent néanmoins à griffer et à mordre les marches qui menaient à leurs proies. Devant la vanité de leurs efforts, ils remontèrent lourdement, puis s'affalèrent sur le sol, le poison faisait enfin son œuvre. L'un d'eux poussa un grognement déchirant et posa sa grosse tête aplatie par terre. L'autre se coucha en cercle et hurla sur une note aiguë ; il s'agita désespérément, puis il se détendit pour agoniser paisiblement. Avec des cris de triomphe, les Indiens sortirent de leurs cavernes et dansèrent une ronde frénétique autour des deux cadavres : ils étaient fous de joie à l'idée que deux de leurs plus farouches ennemis avaient été tués. La nuit, ils découpèrent les corps – non pour les manger, car le poison était encore actif – et les éloignèrent pour éviter une épidémie. Les cœurs des grands reptiles cependant, chacun aussi large qu'un oreiller, demeurèrent là ; ils continuèrent à battre lentement et régulièrement dans une horrible vie indépendante. Ce ne fut qu'au troisième jour que cessèrent ces pulsations effroyables.

Un jour, quand je disposerai d'un meilleur pupitre qu'une boîte de conserve et d'instruments de travail plus parfaits qu'un crayon rabougri et un dernier cahier de notes tout déchiré, j'écrirai une relation plus complète des Indiens Accala, sur notre passage parmi eux et les étranges conditions de vie réunies dans cette merveilleuse Terre de Maple White. Son souvenir, j'en suis sûr, demeurera gravé dans ma mémoire aussi fidèlement que s'impriment dans la mémoire vierge des enfants leurs premières impressions sortant de l'ordinaire. Rien ne peut effacer ce qui a été profondément gravé ! Le moment venu, je décrirai les splendeurs de certains clairs de lune, quand, par exemple, un jeune ichtyosaure – étrange créature, mi-veau marin, mi-poisson, avec des yeux membres de chaque côté du mufle, et un troisième œil juché au sommet de la tête – s'empêtra dans un filet indien et faillit faire basculer notre canoë avant que nous pussions le remorquer jusqu'au rivage ; quand, une autre nuit, un grand serpent d'eau jaillit des joncs et emporta dans ses anneaux le timonier du canoë de Challenger. Je parlerai également de cette grande chose blanche nocturne – jusqu'ici nous ignorons si elle est une bête ou un reptile – qui vivait dans un affreux marécage à l'est du lac et qui se promenait auréolée d'un éclat faiblement phosphorescent au sein de l'obscurité. Les Indiens en avaient si peur qu'ils n'approchaient jamais de ce marécage. Quant à nous, nous hasardâmes deux expéditions, et nous l'aperçûmes les deux fois, mais nous nous enlisions et ne parvenions pas à avancer. Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle nous parut plus grosse qu'une vache et qu'elle répandait une étrange odeur de musc. J'évoquerai encore le gros oiseau qui s'attaqua à Challenger, lequel dut chercher refuge dans une caverne, un oiseau courant, beaucoup plus gros qu'une autruche, pourvu d'un cou de vautour et d'une tête si cruelle qu'on aurait dit la mort ambulante. Pendant que Challenger opérait sa retraite dans les rochers, un coup de bec arracha le talon de sa botte comme s'il avait été découpé par un couteau. En cette occasion au moins, les armes modernes s'avérèrent efficaces, et la grande bête qui mesurait quatre mètres de la tête aux pattes – notre professeur, essoufflé mais très excité, le baptisa phororachus – fut abattue par le fusil de lord Roxton ; elle tomba dans un déluge de plumes et de membres disloqués, avec deux yeux jaunes qui nous fixaient

effrontément. J'espère vivre assez pour voir son crâne aplati dans une niche parmi les trophées de l'Albany. Enfin, je ne manquerai pas de décrire le toxodon, ce cochon d'Inde géant de trois mètres, muni de dents saillantes en ciseaux, que nous tuâmes alors qu'il buvait dans le lac aux premières lueurs de l'aube.

À tout ceci j'accorderai l'ampleur méritée. De même que je n'oublierai pas de peindre, avec une touche de tendresse, les merveilleuses soirées de l'été qui terminaient des journées souvent passionnantes. Sous le ciel d'un bleu profond, nous étions allongés près du bois, sur l'herbe haute, et nous contemplions le gibier d'eau qui s'ébattait non loin de nous ainsi que les animaux anachroniques qui de leurs terriers rampaient pour nous regarder. Les branches des buissons se courbaient sous le poids des fruits savoureux. Sur les prés, d'étranges fleurs adorables tordaient leurs tiges, elles aussi, pour mieux nous voir. Et que dire de ces nuits poétiques que nous passions sur les eaux frémissantes du grand lac, à attendre les sauts et les plonges de quelque monstre fantastique ? ou à nous émerveiller d'un rayon vert, surgi du plus profond de l'onde, qui trahissait la présence d'un animal mystérieux aux confins de la nuit subaquatique ? Oh ! je suis sûr qu'un jour ou l'autre ma mémoire et ma plume retraceront ces scènes !

Mais, me demanderez-vous pourquoi ces expériences et pourquoi ce retard, alors que vous et vos camarades auriez dû consacrer vos nuits et vos jours à mettre au point les moyens de faire votre rentrée dans le monde extérieur ? Je répondrai que tous nous avons œuvré dans ce but, mais sans succès. Nous avons rapidement découvert que les Indiens ne nous aideraient pas. De toutes les manières ils étaient nos amis – je pourrais presque dire nos dévoués esclaves – mais quand il leur était suggéré qu'ils pourraient nous aider à fabriquer et à transporter une planche qui traverserait le gouffre, ou lorsque nous désirions obtenir d'eux des lanières de cuir ou des lianes afin de tisser des cordes, nous nous heurtions à un refus aussi aimable qu'obstiné. Ils souriaient, ils clignaient de l'œil, ils secouaient la tête, et c'était tout. Le vieux chef nous opposait, lui aussi, une fin de non-recevoir. Il n'y eut que Maretas, le jeune homme que nous avons sauvé, pour nous exprimer, par gestes, sa désolation de voir nos vœux repoussés. Depuis leur triomphe sur les hommes-singes, ils nous considéraient comme des surhommes qui détenaient les secrets de la victoire dans d'étranges tubes et ils s'imaginaient que, tant que nous resterions avec eux, la prospérité les comblerait. À chacun d'entre nous furent offertes une petite femme à peau rouge et une caverne, à la condition que nous habitions pour toujours ce plateau. Jusqu'ici tout s'était passé gentiment en dépit de la divergence de nos vœux. Mais nous étions persuadés que tout projet de descente devait demeurer secret car, au besoin, ils nous empêcheraient par la force de le réaliser.

Malgré le danger que représentaient les dinosaures – danger qui n'est à redouter que la nuit – je retournai deux fois au fort Challenger pour voir notre nègre qui continuait à monter la garde et à nous attendre au bas de l'escarpement. Mon regard cherchait au loin dans la plaine si une espérance ne se concrétisait pas à l'horizon. Mais, comme sœur Anne, je ne voyais rien venir.

– Ils vont être là bientôt, Massa Malone ! Avant huit jours l'Indien sera de retour et apportera la corde. Vous pourrez redescendre.

Tels étaient les encouragements de l'excellent Zambo.

En revenant de ma deuxième visite, un soir, je fis une curieuse rencontre. J'avais atteint un endroit situé à quinze cents mètres environ du marais aux ptérodactyles, quand j'aperçus un objet extraordinaire qui s'approchait de moi : un homme marchait à l'intérieur d'un cadre fait de bambous courbés ; il était littéralement enfermé dans une cage en forme de cloche. Je fus stupéfait en reconnaissant lord John Roxton. Quand il me vit, il se glissa hors de sa bizarre forteresse, et il arriva vers moi en riant ; mais je devinai qu'il était vaguement confus.

– Tiens, bébé, qui aurait pensé vous rencontrer par ici ?

– Qu'est-ce que diable vous êtes en train de faire ? demandai-je.

– Je vais rendre visite à mes amis, les ptérodactyles.

– Mais pourquoi ?

– Des gens intéressants, vous ne trouvez pas ? Mais peu sociables. Plutôt désagréables avec des étrangers, si vous vous rappelez. Alors j'ai construit ce cadre qui les empêche de venir me voir de trop près.

– Mais qu'est-ce que vous cherchez dans le marais ?

Il me regarda avec un œil vif et je lus une certaine hésitation dans son regard.

– Vous croyez qu'il n'y a que les professeurs pour s'intéresser à certaines choses ? dit-il enfin. J'étudie ces jolis petits chéris. Que cela vous suffise !

– Il n'y a pas de mal ! lui dis-je.

Sa bonne humeur reparut et il éclata de rire.

– Il n'y a pas de mal, en effet, jeune bébé. Je vais essayer d'attraper un poulet du diable pour Challenger. C'est mon affaire. Non, je ne tiens pas à votre compagnie : moi, je suis en sécurité dans cette cage, et pas vous. Au revoir. Je serai de retour au camp à la chute du jour.

Il se détourna et me quitta ; je le vis s'avancer dans les bois sous la protection de sa cage extraordinaire.

Si à cette époque le comportement de lord John était bizarre, celui de Challenger l'était encore davantage. Je peux dire qu'il fascinait extraordinairement les femmes indiennes ; mais il se promenait toujours avec une grosse branche de palmier et il les chassait comme des mouches quand leurs attentions devenaient trop pressantes. Le voir marcher comme un sultan d'opéra-comique, avec son sceptre à la main, précédé par sa grande barbe hérissée et par ses orteils qu'il relevait à chaque pas, suivi par tout un essaim de jeunes Indiennes vêtues seulement d'un mince pagne d'écorce, voilà l'une des images les plus grotesques que je rapporterai de ce voyage. Quant à Summerlee, il était absorbé par l'étude de la vie des insectes et des oiseaux sur le plateau et il passait tout son temps – à l'exception de celui, fort long, qu'il consacrait à accabler

Challenger de reproches parce qu'il ne nous avait pas encore fait descendre – à nettoyer et à ranger ses spécimens.

Challenger avait pris l'habitude de faire un tour tout seul le matin et il lui arrivait de rentrer chargé de solennité, comme quelqu'un qui porterait sur ses épaules la pleine responsabilité d'une entreprise formidable. Un jour, sa branche de palmier à la main et suivi du cortège habituel de ses dévotes, il nous emmena à son atelier secret et nous initia à ses plans.

L'endroit était une petite clairière au centre d'un bois de palmiers ; dans cette clairière, il y avait un geyser de boue en ébullition ; tout autour de ce geyser étaient éparpillées plusieurs lanières de cuir taillées dans de la peau d'iguanodon ; il y avait aussi une grande vessie dégonflée, laquelle était l'estomac séché et gratté de l'un des lézards-poissons du lac. Ce sac avait été cousu à l'une des extrémités, mais à l'autre subsistait un orifice étroit. Dans cette ouverture, plusieurs cannes de bambou avaient été enfoncées. Challenger adapta le bout de ces cannes à des entonnoirs coniques en terre, lesquels collectaient le gaz qui faisait des bulles dans la boue du geyser. La vessie flasque commença à se gonfler lentement et à témoigner d'une telle fringale d'évasion que Challenger attacha les lanières qui la retenaient aux troncs des arbres environnants. Au bout d'une demi-heure, un sac de gaz d'une bonne taille avait été constitué et la manière dont il tirait sur ses cordes en disait long sur sa puissance ascensionnelle. Challenger, tel un père satisfait de son premier-né, se tenait immobile et souriait ; il caressait silencieusement sa barbe : il était fier de son œuvre. Summerlee rompit le charme.

– Vous n'avez pas l'intention de nous faire monter dans cet objet-là, Challenger ? demanda-t-il d'une voix aigre.

– J'ai l'intention, mon cher Summerlee, de procéder à une si éclatante démonstration de ses possibilités que, après y avoir assisté, vous n'hésitez plus à leur faire confiance.

– Vous pouvez tout de suite abandonner cet espoir, déclara Summerlee avec une grande décision. Rien au monde ne me persuaderait de commettre une telle imbécillité ! Lord John, j'espère que vous n'encouragerez pas cette folie ?

– Rudement ingénieux ! fit notre pair. J'aimerais bien voir comment fonctionne cette machine.

– Vous allez voir ! dit Challenger. Depuis quelques jours, j'ai concentré tout mon cerveau sur le problème de notre descente. Il est hors de question que nous puissions la réaliser par alpinisme ni au moyen d'un tunnel. Nous sommes également incapables de construire un pont qui nous relierait au piton rocheux d'où nous sommes venus. Quel moyen nous reste-t-il donc ? J'avais récemment fait remarquer à notre ami que de l'hydrogène libre était émis par le geyser. Tout naturellement l'idée d'un ballon m'est venue. J'ai été, je l'avoue, embarrassé par la difficulté de découvrir une enveloppe pouvant contenir le gaz, mais la contemplation des immenses entrailles de ces reptiles m'a fourni la solution du problème. Regardez le résultat !

Il plaça une main sur sa poitrine vêtue de haillons et de l'autre désigna fièrement le sac à gaz qui avait pris une confortable rotondité et tirait fortement sur ses amarres.

– Le soleil lui a tapé sur la tête ! ricana Summerlee.

Lord John était enchanté :

– Pas bête, ce vieux-là, hein ? me chuchota-t-il à l'oreille. Et la nacelle ? demanda-t-il à haute voix.

– La nacelle sera l'objet de mon prochain travail, répondit Challenger. Mais, déjà, j'ai prévu comment la construire et l'attacher. Aujourd'hui, je veux simplement vous prouver que mon appareil peut supporter le poids de chacun d'entre nous.

– De nous tous, voulez-vous dire ?

– Non. Mon plan est que chacun à tour de rôle descende comme en parachute, et que le ballon soit chaque fois remonté. S'il supporte le poids d'un homme et s'il le pose doucement à terre, il aura accompli la tâche à laquelle je le destine. Maintenant, je vais vous montrer quelles sont, dans ce domaine, ses capacités.

Il apporta une roche basaltique d'un volume assez considérable, et dont le milieu permettait qu'une corde y fût facilement attachée. Cette corde était celle qu'il avait apportée sur le plateau et dont nous nous étions servis pour faire l'ascension du piton rocheux. Elle avait plus de quarante mètres de long et, malgré sa finesse, elle était solide. Il avait préparé une sorte de collier en cuir avec de nombreuses courroies. Il le plaça sur le dôme du ballon, rassembla par-dessus les courroies qui pendaient, de façon que la pression d'un poids quelconque se répandît sur une grande surface. Puis il attacha la roche aux courroies, en laissant pendre la corde qu'il enroula autour de son bras.

« Et maintenant, lança Challenger avec un sourire d'anticipation satisfait, je vais vous démontrer la puissance porteuse de mon ballon.

Il coupa les amarres.

Jamais notre expédition ne fut plus proche de l'anéantissement ! La vessie gonflée bondit dans les airs avec une rapidité terrifiante. En un instant, Challenger fut arraché du sol et entraîné. J'eus juste le temps de le ceinturer, mais, à mon tour, je fus tiré par une force ascensionnelle invincible. Lord John m'agrippa les jambes ; cela ne suffit pas, lui aussi s'éleva dans les airs. Pendant un moment, j'eus la vision de quatre explorateurs flottant comme un chapelet de saucisses au-dessus de la terre qu'ils avaient conquise. Heureusement, il y avait des limites à l'effort que la corde pouvait supporter, mais il ne paraissait pas y en avoir à la puissance ascensionnelle de cette machine infernale. Un craquement aigu se fit entendre et nous retombâmes en tas sous un amas de cordages. Quand nous nous remîmes debout, nous aperçûmes, très loin dans le ciel bleu, une tache sombre, la roche basaltique continuait sa promenade aérienne.

« Merveilleux ! s'écria l'indomptable Challenger en frottant son bras endolori. Voilà une démonstration éclatante, satisfaisante à tous points de vue ! Je n'avais pas prévu une telle

réussite. Dans moins d'une semaine, messieurs, je vous promets qu'un deuxième ballon sera prêt ; vous pouvez absolument compter sur la sécurité et le confort de ce moyen de transport pour accomplir la première étape de notre voyage de retour.

Jusqu'ici, j'ai conté les événements dans leur ordre chronologique. Maintenant, je suis en train de l'achever à notre camp de base : là où Zambo nous attendait depuis si longtemps. Toutes nos difficultés, tous nos dangers sont à présent derrière nous ; je les revis comme un rêve qui se serait déroulé dans le décor de ces escarpements rougeâtres. Nous sommes descendus sains et saufs, quoique de la manière la plus imprévue, et tout va bien. Dans six semaines ou deux mois, nous serons de retour à Londres et il est possible que cette lettre ne vous parvienne pas beaucoup plus tôt que votre correspondant. Déjà nos cœurs soupirent et nos pensées s'envolent vers la grande ville notre mère, qui nous est si chère.

Notre fortune changea le soir même du jour où Challenger faillit nous entraîner dans une périlleuse aventure avec son ballon artisanal. J'ai dit que la seule personne qui témoignait de la sympathie à nos efforts pour quitter le plateau était le jeune chef que nous avons sauvé. Lui au moins n'avait aucun désir de nous retenir contre notre gré : il nous l'avait fait comprendre par des gestes tout à fait expressifs. Ce soir-là, donc, la nuit était presque tombée, il se rendit à notre campement et me tendit (c'était toujours vers moi qu'il se tournait, sans doute parce que mon âge était davantage en rapport avec le sien) un petit rouleau d'écorce, me désigna solennellement la ligne de cavernes au-dessus de nous, posa un doigt sur les lèvres pour nous recommander le secret, puis s'envola vers son peuple.

J'approchai de la lumière du feu le rouleau d'écorce et nous l'examinâmes ensemble. À l'intérieur, il y avait un bizarre dessin que je reproduis ici :



Les lignes étaient nettement dessinées au charbon de bois sur la surface claire : à première vue, je les pris pour un arrangement musical étrange.

– En tout état de cause, dis-je, je jurerais bien que ceci est important pour nous : je l'ai lu sur son visage quand il me l'a remis.

– À moins que nous n'ayons affaire à un plaisantin primitif, suggéra Summerlee. Je pense que les jeux font partie du développement élémentaire de l'homme.

– C'est une sorte d'écriture ! déclara Challenger.

– On dirait un puzzle, fit lord John en se tordant le cou pour l'examiner.

Tout à coup, il étendit le bras et me prit le puzzle.

« Voilà ! cria-t-il. Je crois que j'ai résolu le problème. Regardez ! Combien y a-t-il de traits sur cette écorce ? Dix-huit. Or il y a dix-huit ouvertures de cavernes sur le flanc de l'escarpement au-dessus de nous.

– Il a fait un geste pour nous montrer les cavernes quand il m'a donné son rouleau, rappelai-je.

– Bien sûr ! C'est une carte des cavernes. Hein ! Il y en a dix-huit en ligne : quelques-unes peu profondes, d'autres profondes, certaines avec des embranchements. Nous les avons bien vues, hein ? Et la croix indique la plus profonde.

– Celle qui aboutit de l'autre côté, à l'extérieur ! m'exclamai-je.

– Je crois que notre jeune ami a déchiffré l'énigme, réfléchit Challenger. Si la caverne ne traverse pas l'escarpement je ne comprends pas pourquoi cette personne, qui ne nous veut que du bien, aurait attiré spécialement notre attention sur elle. Mais si réellement elle traverse et sort à une hauteur correspondante de l'autre côté nous aurions encore près de quarante mètres à franchir en descente.

– Quarante mètres ! grogna Summerlee.

– Et alors ? m'écriai-je. Notre corde n'a-t-elle pas plus de quarante mètres de long ? Nous pouvons certainement descendre par là !

– Et les Indiens qui habitent dans la caverne ? objecta Summerlee.

– Il n'y a pas d'Indiens dans les cavernes au-dessus de nous, répondis-je. Elles sont toutes utilisées comme entrepôts ou granges. D'ailleurs, pourquoi ne pas y aller voir tout de suite ?

Sur le plateau pousse un bois sec, bitumeux, que nos botanistes appellent araucaria, et dont les Indiens font des torches. Nous en prîmes tout un fagot et nous nous dirigeâmes vers la caverne marquée d'une croix. Comme je l'avais annoncé, elle était inhabitée, sauf par une colonie d'énormes chauves-souris qui voletaient autour de nous tandis que nous nous y enfoncions. Ne tenant pas à éveiller l'attention des Indiens sur cette visite, nous titubâmes dans le noir jusqu'à ce que nous eussions contourné une quantité d'angles que nous estimâmes suffisante. Alors nous allumâmes nos torches : c'était un tunnel magnifiquement sec, avec des parois grises, très lisses, recouvertes de symboles par les indigènes, et un toit cintré qui formait une arche au-dessus de nos têtes. Nous marchions sur du sable blanc qui miroitait sous nos pieds. Nous nous hâtions fébrilement mais, à notre grande déception, nous dûmes nous arrêter : un mur de rocs s'élevait devant nous et il ne présentait même pas une fissure par où une souris aurait pu passer. Rien à faire pour s'évader par là.

Avec de l'amertume plein le cœur, nous observâmes cet obstacle inattendu. Il ne provenait pas d'un bouleversement quelconque, il formait, et il avait toujours formé, un cul-de-sac.

– N'importe, mes amis ! déclara Challenger, qui ne se laissait pas abattre pour si peu. Vous avez ma promesse pour le ballon.

Summerlee gémit.

– Peut-être sommes-nous dans une mauvaise caverne ? hasardai-je. Ne nous sommes-nous pas trompés ?

– Pas la peine, bébé ! fit lord John en posant son doigt sur la carte. La dix-septième sur la droite, la seconde sur la gauche. Nous sommes dans la bonne caverne.

Je regardai le dessin, et je poussai soudain un cri de joie.

– Je crois que ça y est. Suivez-moi ! Suivez-moi !

Je revins sur nos pas, la torche à la main.

« Ici, dis-je en montrant quelques allumettes sur le sol. Voilà l'endroit où nous avons allumé nos torches.

– Exactement.

– Eh bien ! cette caverne est dessinée comme une fourchette à deux branches. Dans le noir, nous avons dépassé l'embranchement. Sur notre droite, nous devrions trouver la branche la plus longue.

J'avais raison. Nous n'avions pas fait plus de trente mètres en arrière qu'une grande ouverture noire se dessina sur la paroi. Nous nous précipitâmes dedans : le couloir était beaucoup plus large. Nous courions presque. À bout de souffle, nous nous enfonçâmes de plusieurs centaines de mètres, fous d'impatience, d'espoir. Alors, tout d'un coup, dans l'obscurité profonde de l'arche, brilla une lumière rouge sombre. Nous stoppâmes pour nous concerter. On aurait dit qu'un drap enflammé bouchait le passage. Nous reprîmes notre course, il fallait savoir. Aucun son, aucune chaleur, aucun mouvement n'étaient perceptibles, n'émanaient de ce grand écran lumineux qui brillait devant nous, qui inondait la caverne d'une lumière argentée, qui transformait le sable en une poudre de bijoux... En approchant, nous aperçûmes une arête circulaire.

– La lune, ma parole ! hurla lord John. Nous avons traversé, les enfants ! Nous sommes de l'autre côté !

Hé ! oui, c'était la lune, la pleine lune qui brillait directement sur l'orifice qui ouvrait sur l'autre face de l'escarpement. Oh ! il n'était pas grand ! À peine plus large qu'une fenêtre, mais suffisant tout de même pour que nous puissions accomplir notre rêve. En allongeant le cou, nous constatâmes que la descente n'offrait pas de trop grosses difficultés et que le sol n'était pas loin. Ne soyez pas étonnés si d'en bas nous ne l'avions pas vu, à cet endroit, l'escarpement formait un surplomb et il paraissait tellement impossible de l'escalader que nous n'avions guère songé à l'inspecter de près. Avec notre corde, nous pourrions parvenir à terre sans difficulté. Aussi rentrâmes-nous au camp, parfaitement contents, pour faire immédiatement nos préparatifs en vue de notre départ le lendemain soir.

Ce que nous avions à faire nous le fîmes rapidement et en secret, car, même à la dernière minute, les Indiens pouvaient nous retenir. Nous avons décidé d'abandonner nos provisions de bouche et de n'emporter que nos fusils et nos cartouches. Mais Challenger avait en outre quelque chose de lourd qu'il voulait ramener à Londres : un paquet peu maniable, dont je ne suis pas autorisé à parler ; ses exigences nous donnèrent beaucoup de mal ! Le jour s'écoula avec une lenteur pesante. Quand l'obscurité se répandit sur le plateau, nous étions prêts à partir. Péniblement, nous transportâmes nos affaires au haut des marches, et nous jetâmes un dernier coup d'œil sur ce pays des merveilles. Je pensais qu'il allait être ouvert bientôt à la curiosité universelle, qu'il deviendrait la proie des chasseurs et des prospecteurs. Mais, pour nous, il demeurerait toujours un paysage de rêve, féérique et d'un éclat incomparable ; une terre où nous avons osé beaucoup, souffert beaucoup, appris beaucoup ; notre terre comme nous l'appelions amoureusement... Sur la gauche, les cavernes projetaient leurs feux rouges qui trouaient l'obscurité. Sur la pente qui descendait vers le lac fusaient les voix des Indiens, ils riaient, ils chantaient. Au-delà, la forêt s'étendait, immense. Au centre, miroitant au clair de lune, le lac étalait ses eaux paisibles qui, paradoxalement, avaient enfanté tant de monstres. Pendant que nous admirions une dernière fois cet univers à part du monde, l'appel aigu d'un animal mystérieux résonna dans la nuit : c'était la voix même de la Terre de Maple White qui nous disait adieu. Nous nous détournâmes, et nous nous enfonçâmes dans la caverne qui nous ouvrait la porte du retour.

Deux heures plus tard, nous, nos bagages, et tous nos biens nous étions arrivés au pied de l'escarpement. Nous n'eûmes à vaincre, en fait de difficultés, que l'encombrement du colis auquel tenait tant le professeur Challenger. Nous laissâmes le tout sur place et nous partîmes aussitôt pour le camp de Zambo. Nous y arrivâmes à l'aube, mais à notre stupéfaction nous y découvrîmes, au lieu d'un feu unique, une douzaine dispersés sur la plaine. Le groupe de secours nous avait rejoints : il y avait une vingtaine d'Indiens de la rivière avec des pieux, des cordes, bref tout ce qu'il aurait fallu pour franchir le gouffre... Au moins nous n'aurons pas trop de difficultés pour le transport de nos paquets, quand demain nous nous mettrons en route vers l'Amazone !

Là-dessus, avec humilité et gratitude, je clos le chapitre de nos aventures. Nos yeux ont vu de grandes merveilles et nos âmes sont épurées par ce que nous avons enduré. Tous, nous sommes devenus meilleurs et plus graves. Peut-être serons-nous obligés de nous arrêter à Para pour radouber notre bateau. Dans ce cas, cette lettre sera d'une poste en avance sur nous. Sinon j'espère, cher monsieur McArdle, avoir très bientôt le plaisir de vous serrer la main.

Je désirerais rappeler ici notre gratitude à l'égard de tous nos amis de l'Amazone ; ils nous ont témoigné une extrême gentillesse, et leur hospitalité a été magnifique pendant notre voyage de retour. Tout spécialement je voudrais remercier signor Penalosa et les autres officiers du gouvernement brésilien pour les dispositions qu'ils prirent afin de nous aider, et signor Peraira, de Para, à la prévoyance de qui nous devons une réapparition décente dans le monde civilisé. Ce sont de médiocres actions de grâces comparativement à la courtoisie que nous avons rencontrée. D'autant plus que nous décevrons nos hôtes et nos bienfaiteurs, mais, étant donné les circonstances, nous n'avons réellement pas le choix. Dès à présent, je leur déclare que s'ils essaient de suivre nos traces, ils perdront leur temps et leur argent. Dans mon récit, les noms ont été altérés, et je suis sûr que personne, même après l'avoir soigneusement étudié, ne pourrait parvenir à moins d'un millier de kilomètres de notre terre inconnue.

La frénésie qui s'empara des régions de l'Amérique du Sud que nous dûmes traverser n'était pas spécifiquement locale, comme nous l'imaginons. Je puis assurer nos amis d'Angleterre que nous n'avions aucune idée de l'écho que la simple révélation de nos expériences avait suscité dans toute l'Europe. Ce ne fut que lorsque l'*Ivernia* se trouva à huit cents kilomètres au large de Southampton que les messages par sans-fil des journaux et des agences, nous offrant des sommes folles pour la moindre communication touchant les résultats que nous avons obtenus, nous apprirent à quel point l'opinion mondiale s'était passionnée pour notre tentative. D'un commun accord cependant, nous décidâmes de ne faire aucune déclaration précise à la presse avant d'avoir soumis notre rapport aux membres de l'Institut de zoologie : puisque nous étions des délégués, n'était-il pas de notre devoir de rendre compte d'abord à l'organisme de qui nous avons reçu un mandat d'enquêter ? Donc, et bien qu'ayant trouvé Southampton bondé de journalistes, nous nous refusâmes systématiquement à leur donner des renseignements ; ce silence eut pour effet naturel de concentrer toute l'attention publique sur la réunion qui fut annoncée pour le 7 novembre au soir. En prévision de la foule annoncée, le Zoological Hall où s'était déroulée la scène de nos investiture fut trouvé trop petit, et ce fut au Queen's Hall, dans Regent Street, que l'assemblée fut convoquée. Il est établi à présent que les organisateurs auraient pu louer l'Albert Hall, il se serait avéré lui aussi trop étroit.

La réunion avait été prévue pour le lendemain soir de notre arrivée. La première soirée avait été consacrée, naturellement, à nos affaires privées. Des miennes, je ne puis encore parler. Peut-être que, quand elles auront pris du recul, j'aurai la force de les évoquer avec une émotion moins vive. J'ai au début indiqué au lecteur les mobiles de mon action. Il sera juste, par conséquent que je poursuive mon récit jusqu'à son terme et que je ne dissimule pas les résultats. Le moins que je puisse dire est que j'ai été poussé à prendre part à une aventure merveilleuse, et que je ne saurais être que reconnaissant envers la force qui m'a poussé.

Pour l'instant, je reviens au dénouement de notre histoire. Et au lieu de me triturer la cervelle pour essayer de vous le dépeindre au mieux, je vais transcrire le complet et excellent compte rendu qui a paru dans mon propre journal sous la signature de mon ami et confrère Macdona. Je confesse que ce papier peut choquer par son exubérance, et que notre journal s'est félicité

indiscrètement d'avoir envoyé un correspondant spécial. Mais les autres quotidiens ne furent guère moins enthousiastes. Voici donc le compte rendu de mon ami Mac.

UN MONDE NEUF
GRAND MEETING AU QUEEN'S HALL
SCÈNES DE TUMULTE
UN INCIDENT EXTRAORDINAIRE
ÉMEUTE NOCTURNE DANS REGENT STREET
(Reportage spécial)

« Hier soir, dans le grand Queen's Hall, s'est tenue la réunion si attendue de l'Institut de zoologie, convoquée aux fins d'entendre le rapport de la commission d'enquête nommée l'année dernière et partie pour l'Amérique du Sud afin d'y vérifier les allégations du Pr Challenger relatives à la permanence de la vie préhistorique sur ce continent, et il est normal d'écrire que cette réunion fera date dans l'histoire de la science, car les débats furent si remarquables et même sensationnels qu'aucun assistant ne les oubliera jamais...

(Oh ! Macdona, mon frère dans le journalisme, quel exorde monstrueux par sa longueur et son défaut de grâce !)

« Les billets étaient en théorie réservés aux membres de l'Institut et à leurs invités, mais « invité » est un terme élastique ; bien avant l'ouverture de la séance, fixée à huit heures, tous les coins et recoins du grand Hall étaient archi-bourrés. Le public cependant, mécontent d'avoir été exclu, enfonça les portes à huit heures moins le quart, à l'issue d'une mêlée prolongée au cours de laquelle plusieurs personnes furent blessées, dont l'inspecteur Scoble, de la section H, qui eut une jambe brisée. Cette invasion ayant été couronnée de succès, il ne resta plus aucune place dans les passages et couloirs, et la tribune de la presse eut même à souffrir d'une intrusion enthousiaste. On estime à cinq mille spectateurs au moins le nombre des Londoniens qui attendaient dans le Hall l'arrivée des voyageurs. Quand ils apparurent, ils prirent place au premier rang de l'estrade sur laquelle étaient déjà massés les plus grands noms de la science, non seulement de ce pays, mais aussi de France et d'Allemagne. La Suède était également représentée en la personne du Pr Sergius, le célèbre zoologue de l'université d'Uppsala. L'entrée des quatre héros déclencha une remarquable manifestation de bienvenue : toute l'assistance se leva et éclata en applaudissements pendant plusieurs minutes. Un observateur attentif aurait pu détecter, toutefois, quelques signes de désaccord et prévoir que les débats seraient plus animés qu'harmonieux. Pourtant, nul n'aurait pu prophétiser la tournure extraordinaire qu'ils allaient prendre.

« Il n'y a pas grand-chose à dire sur l'apparition des quatre voyageurs, puisque leurs photographies ont été publiées par tous les journaux. Ils portent peu de marques des heures pénibles qu'ils affirment avoir traversées. Il est possible que la barbe du Pr Challenger soit plus hirsute, les traits du Pr Summerlee plus ascétiques, le visage de lord John Roxton plus décharné ; tous trois sont plus hâlés que lorsqu'ils quittèrent notre pays, mais ils paraissent en excellente santé. Quant à notre représentant personnel, l'athlète célèbre, l'international de rugby E. D. Malone, il est tiré à quatre épingles et contemple la foule avec bonne humeur ; un sourire de contentement de soi se répand discrètement sur sa figure franche mais banale...

(Très bien, Mac ! Attendez que je vous attrape seul à seul !)

« Quand le calme est rétabli, et que l'assistance s'est assise après l'ovation qu'elle a adressée aux voyageurs, le président, le duc de Durham, prononce quelques mots : il ne voudrait pas s'interposer plus d'une minute entre cette vaste assemblée et le plaisir qui l'attend, dit-il. Ce n'était pas à lui d'anticiper sur ce que le Pr Summerlee, qui allait parler au nom du comité, avait à annoncer, mais le bruit courait généralement que leur expédition avait été couronnée par un succès extraordinaire. [Applaudissements]. Apparemment, l'âge de l'aventure n'était pas mort, et il existait un terrain commun sur lequel pouvaient se rencontrer les imaginations les plus débridées des romanciers et les investigations actuelles des chercheurs scientifiques. Il désirait seulement ajouter, avant de s'asseoir, qu'il se réjouissait hautement – et tous les assistants s'en réjouiraient également – que ces gentlemen soient rentrés sains et saufs d'une tâche difficile et dangereuse ; indéniablement, si cette expédition s'était terminée par un désastre, une perte irréparable aurait été infligée à la cause de la science zoologique. [Grands applaudissements, auxquels se joignit le Pr Challenger].

« Quand le Pr Summerlee se leva, une formidable ovation déferla sur tous les rangs et elle se répéta plusieurs fois avec un enthousiasme rarement égalé dans cette salle. Nous ne publierons pas son message *in extenso* dans nos colonnes, pour la simple raison qu'un compte rendu complet de toutes les aventures de l'expédition sera publié en supplément sous la signature de notre envoyé spécial particulier en Amérique du Sud. Nous nous bornerons pour l'instant à quelques indications. Le Pr Summerlee commença par décrire la genèse du voyage, et à payer un tribut fort bien tourné à son ami le Pr Challenger ; ce tribut s'accoupla avec des excuses touchant l'incrédulité avec laquelle avaient été accueillies les affirmations du Pr Challenger, aujourd'hui pleinement vérifiées ; il retraça ensuite le cours de leur voyage, tout en se gardant bien de donner les précisions capables de faire localiser par le public ce plateau extraordinaire. Après avoir décrit, en termes généraux, leur randonnée depuis le fleuve principal jusqu'à leur arrivée devant la base des escarpements, il captiva ses auditeurs par le récit des difficultés rencontrées par l'expédition pour escalader ces escarpements, et finalement il raconta comment ils avaient réussi dans un suprême effort qui coûta la vie à deux de leurs dévoués serviteurs métis...

(Cette surprenante narration de l'affaire correspondait au désir de Summerlee de ne soulever aucune discussion lors de la réunion.)

« Ayant ainsi conduit par l'imagination son assistance jusqu'au sommet du plateau, et l'ayant abandonnée là par suite de la chute du pont, le professeur entreprit de dépeindre à la fois les horreurs et les attraits de ce pays remarquable. Il effleura à peine les aventures personnelles, mais il s'étendit longuement sur la riche moisson récoltée par la science après les observations faites sur la vie des bêtes sauvages, des oiseaux, des insectes, et des plantes sur le plateau particulièrement riche en coléoptères et en lépidoptères : quarante-six nouvelles espèces des premiers et quatre-vingt-quatorze des deuxièmes ont été découvertes en quelques semaines. Ce fut, cependant, sur les plus gros animaux, et spécialement sur les gros animaux dont on supposait que la race était éteinte depuis longtemps, que l'intérêt du public se concentra davantage. Il en fournit une longue liste, et il ajouta qu'elle n'était qu'un début et qu'elle s'allongerait encore notablement quand le plateau aurait été exploré à fond. Lui et ses compagnons ont vu au moins

une douzaine de créatures, le plus souvent de loin, qui ne correspondaient à rien d'actuellement connu par la science, et qui devraient être classées et répertoriées attentivement. Il cita en exemple un serpent dont la peau arrachée, de couleur rouge foncé, avait dix-huit mètres de longueur ; il mentionna aussi un animal blanc, probablement un mammifère, qui la nuit projetait une nette phosphorescence ; il parla encore d'un grand papillon noir dont la piqûre était, aux dires des Indiens, très venimeuse. En dehors de ces formes de vie tout à fait nouvelles, le plateau abondait en aspects préhistoriques connus, dont la date remontait aux premiers âges jurassiques. Parmi eux, il cita le gigantesque et grotesque stégosaure, que M. Malone vit boire dans le lac en une occasion et qui avait été dessiné par l'aventureux Américain qui avait le premier pénétré dans ce monde inconnu. Il décrivit également l'iguanodon et le ptérodactyle, les deux premières merveilles qu'ils aient rencontrés. Il fit frémir l'assemblée en évoquant le terrible dinosaure carnivore qui avait une fois poursuivi des membres de leur groupe et qui était de loin l'animal le plus formidable qu'ils aient vu. De là il passa à cet oiseau, immense et féroce, le phororachus, et aux grands cerfs qui vagabondent encore sur ce haut lieu. Mais ce fut quand il décrivit les mystères du lac central que l'enthousiasme de l'assistance fut à son comble. On avait envie de se pincer pour être sûr qu'on était éveillé quand le professeur à l'esprit sain et pratique parla en termes froids, mesurés, des lézards-poissons monstrueux à trois yeux et des serpents aquatiques géants qui habitent cette nappe d'eau enchantée. Puis il traça un portrait des Indiens et des hommes-singes, ceux-ci pouvant être considérés comme en avance sur le *pithecanthropus* de Java, et, étant donné qu'ils sont la forme connue la plus proche de cette créature hypothétique, comme l'anneau manquant. Enfin il décrivit, au milieu de la bonne humeur générale, l'invention aéronautique, aussi ingénieuse que périlleuse, du Pr Challenger, et il termina son si mémorable compte rendu par le détail des procédés grâce auxquels la commission d'enquête put rentrer dans le giron de la civilisation.

« On avait espéré que la séance prendrait fin là-dessus, et qu'une motion de remerciements et de félicitations, mise aux voix par le Pr Sergius, de l'université d'Uppsala, serait votée d'enthousiasme. Mais il devint vite évident que le cours des événements ne serait pas aussi simple. Au cours de la séance, des symptômes très nets d'opposition s'étaient manifestés de temps à autre, et le Dr James Illingworth, d'Édimbourg, se leva au centre de la salle. Le Dr Illingworth demanda si un amendement ne pouvait pas être déposé avant le vote de la résolution.

« LE PRÉSIDENT. – Si, monsieur, pour le cas où il y en aurait un de présenté.

« LE Dr ILLINGWORTH. – Votre Grâce, je dépose un amendement.

« LE PRÉSIDENT. – Alors, étudions-le tout de suite.

« LE Pr SUMMERLEE, sautant sur ses pieds. – Pourrai-je vous indiquer, Votre Grâce, que cet homme est mon ennemi personnel depuis notre controverse dans le *Journal de la Science* sur la véritable nature de bathybius ?

« LE PRÉSIDENT. – J'ai peur de ne pouvoir faire entrer en ligne de compte des affaires personnelles. Poursuivez.

« Le Dr Illingworth ne fut qu'imparfaitement entendu tout d'abord, car il se heurta à la vigoureuse opposition qui rassemblait tous les amis des explorateurs. Certains voulaient même le faire descendre de la tribune. Mais, étant extrêmement robuste, et doué d'une voix tonnante, il domina le tumulte et alla jusqu'à la fin de son discours. À partir du moment où il se leva, il devint clair qu'il avait dans la salle des amis et des sympathisants, toutefois en minorité. L'attitude de la majorité de l'assistance pourrait se résumer ainsi : une neutralité vigilante.

« Le Dr Illingworth commença ses observations par un hommage élevé à l'œuvre scientifique accomplie par les Prs Challenger et Summerlee. Il insista longuement sur le fait que les remarques qu'il allait développer ne seraient dictées par aucun motif personnel, mais qu'elles seraient inspirées exclusivement par son souci de la vérité scientifique. En fait, sa position présentait de fortes analogies avec celle qu'avait prise le Pr Summerlee lors de la dernière séance. Au cours de cette dernière séance, le Pr Challenger avait fait certaines déclarations qui avaient été mises en doute par son collègue. Maintenant, ce même collègue se faisait le porte-parole de ces mêmes déclarations, et il s'attendait à ce qu'elles ne fussent pas mises en doute. Était-ce raisonnable ? [« Oui ! Non ! » et toute une série d'interruptions prolongées, au cours desquelles les journalistes entendirent le Pr Challenger demander au président de l'autoriser à jeter dans la rue le Dr Illingworth.] Il y a un an, un homme a dit certaines choses. Aujourd'hui quatre hommes en disent d'autres, et de plus surprenantes encore. Est-ce que cette surenchère pouvait constituer une preuve finale, alors que le sujet exposé présentait un caractère révolutionnaire et incroyable ? Récemment, les exemples n'avaient pas manqué de voyageurs débarquant de pays inconnus et racontant des histoires qui avaient été trop facilement écoutées. L'Institut de zoologie de Londres allait-il se placer dans cette situation ? Il admettait que les membres du comité étaient des hommes de caractère. Mais que la nature humaine était donc complexe ! Les professeurs eux-mêmes pouvaient être égarés par le désir de devenir célèbres. Semblables à des papillons, nous préférons voler près de la lumière. Le chasseur de gros gibier aime se trouver en mesure d'éclipser les récits de ses rivaux, et le journaliste ne déteste pas le sensationnel, même au prix d'un effort d'imagination. Tous les membres de la commission d'enquête avaient en somme un motif personnel pour se vanter d'un maximum de résultats [« C'est une honte ! Une honte !] Il ne songeait nullement à être offensant... [« Vous êtes un insulteur ! » Nombreuses interruptions.] Mais comment prouver la véracité de ces contes merveilleux ? Avec quoi les corroborer ? Les preuves étaient minces : tout juste quelques photographies. Serait-il possible, à l'âge des manipulations les plus ingénieuses, que des photographies fussent acceptées comme des preuves ? Quoi d'autre ? Nous avons une histoire d'un vol en ballon et d'une descente par cordes qui interdit la production au public de preuves plus importantes. Idée ingénieuse, mais non convaincante ! Lord Roxton a annoncé, paraît-il, qu'il avait le crâne d'un phororachus. Le Dr Illingworth voudrait bien voir ce crâne.

« LORD JOHN ROXTON. – Est-ce que ce type, par hasard, me traiterait de menteur ? [Grand vacarme.]

« LE PRÉSIDENT. – À l'ordre ! À l'ordre ! Docteur Illingworth, je me vois dans l'obligation de vous prier de conclure et de déposer votre amendement.

« LE Dr ILLINGWORTH. – Votre Grâce, j'aurais encore beaucoup à dire. Mais je me plie à votre décision. Je demande donc : premièrement que le Pr Summerlee soit remercié pour sa si

intéressante communication ; deuxièmement que toute cette affaire soit considérée comme non prouvée ; troisièmement qu'elle soit renvoyée à une commission d'enquête plus nombreuse et, si possible, plus digne de confiance.

« Il est difficile de décrire la confusion qu'engendra le dépôt de cet amendement. Une grande partie de l'assistance manifesta son indignation devant un tel affront infligé aux voyageurs. Des cris de protestation jaillirent, bruyamment orchestrés, et on entendit de nombreux : « Non ! Ne le mettez pas aux voix ! Retirez-le ! À la porte ! » D'autre part, les mécontents, dont on ne peut nier qu'ils étaient plusieurs, applaudirent à l'amendement en criant : « À l'ordre ! » et : « Jouez le jeu ! » Une bagarre éclata dans les derniers rangs, et des coups furent échangés entre les étudiants en médecine qui occupaient le fond de la salle. Une bataille rangée ne fut évitée que grâce à l'influence modératrice due à la présence de nombreuses dames. Soudain, pourtant, le silence se rétablit miraculeusement ; il y eut des « chut ! » impératifs. C'est que le Pr Challenger se levait à son tour. Son aspect et ses manières avaient de quoi freiner les plus enragés. De sa main levée, il réclama que cesse le désordre. Immédiatement, toute l'assistance se rassit pour l'écouter.

« – Beaucoup de spectateurs se rappelleront, déclara le Pr Challenger, que des scènes aussi indécentes et aussi imbéciles se sont produites au cours de la dernière séance où j'ai pris la parole. Ce jour-là, le Pr Summerlee fut mon insulteur numéro un, et il a beau s'être radouci et avoir battu sa coulpe, je ne l'ai pas tout à fait oublié. Ce soir, j'ai entendu des choses aussi pénibles, mais encore plus offensantes, de la part de la personne qui vient de se rasseoir. Bien qu'un effort volontaire d'effacement de soi soit nécessaire pour descendre jusqu'au niveau mental de cette personne, je consens à le tenter, ne serait-ce que pour dissiper les doutes raisonnables qui pourraient se faire jour dans quelques esprits. [Rires et interruptions]. Je n'ai pas besoin de rappeler à cette assistance que, bien que le Pr Summerlee, en qualité de président de la commission d'enquête, eût été désigné pour parler ce soir, c'est tout de même moi qui suis le véritable animateur de cette affaire, et que c'est surtout à mon crédit que tout résultat positif doit être inscrit. J'ai conduit à bon port ces trois gentlemen, et je les ai convaincus, ainsi que vous avez pu en juger, de la véracité de mon premier rapport. Nous avons espéré découvrir à notre retour que personne ne serait assez obtus pour discuter nos conclusions communes. Averti toutefois par une expérience précédente, je ne suis pas revenu sans les preuves capables de convaincre n'importe quel individu doté de raison. Comme l'a expliqué le Pr Summerlee, nos caméras ont été brisées par les hommes-singes qui ont mis à sac notre campement, et la plupart de nos négatifs ont été détruits...

« [Huées, rires, et : « Parlez-nous d'autre chose ! » au fond de la salle.]

« – J'ai évoqué les hommes-singes ; mais je ne puis m'empêcher de dire que quelques-uns des bruits qui chatouillent mes oreilles me remettent vigoureusement en mémoire certaines expériences que j'ai vécues avec ces intéressantes créatures. [Rires.] En dépit de la destruction de négatifs inestimables, il reste dans notre collection un certain nombre de photographies corroboratives qui montrent quelques-unes des conditions de la vie sur le plateau. Nous accuse-t-on d'avoir truqué ces photographies ?

« [Une voix crie : « Oui ! »] Il s'ensuit une interruption prolongée. Plusieurs spectateurs sont expulsés de la salle.]

« Les négatifs sont à la disposition des experts. Mais quelle autre preuve avons-nous ? Étant donné les conditions de notre départ du plateau, nous n'avons naturellement pas pu emporter beaucoup de bagages, mais nous avons sauvé les collections de papillons et de coléoptères du Pr Summerlee, qui contiennent beaucoup d'espèces nouvelles. Est-ce que ce n'est pas une preuve, cela ?

« [Plusieurs voix : « Non ! »]

« – Qui a dit non ?

« LE Dr ILLINGWORTH, debout. – Notre opinion est qu'une semblable collection a pu être réunie dans un tout autre endroit que sur un plateau préhistorique. [Applaudissements.]

« LE Pr CHALLENGER. – Sans doute, monsieur, devons-nous nous incliner devant votre autorité scientifique, quoique je doive avouer que votre nom ne m'est guère familier. Passant, donc, sur les photographies et sur la collection entomologique, j'en viens à l'information variée et précise que nous rapportons sur des sujets qui jusqu'ici n'avaient jamais été élucidés. Par exemple, sur les habitudes domestiques du ptérodactyle...

« UNE VOIX. – C'est une blague ! [Grand chahut.]

« LE Pr CHALLENGER. – Je répète : sur les habitudes domestiques du ptérodactyle, nous sommes en mesure de projeter une vive lumière. Je puis vous montrer une image de cet animal, prise sur le vif, qui est de nature à vous convaincre...

« LE Dr ILLINGWORTH. – Aucune image ne nous convaincra, de rien !

« LE Pr CHALLENGER. – Vous désireriez voir l'original lui-même ?

« LE Dr ILLINGWORTH – Sans aucun doute !

« LE Pr CHALLENGER. – Vous l'accepteriez comme preuve ?

« LE Dr ILLINGWORTH, riant. – Naturellement !

« Ce fut à ce moment-là que la sensation de la soirée se produisit, une sensation d'un caractère si dramatique qu'elle n'a pas de précédent dans l'histoire des assemblées scientifiques. Le Pr Challenger dressa une main comme pour donner un signal : aussitôt notre confrère M. E. D. Malone se leva et se dirigea vers le fond de l'estrade. Un instant plus tard, il reparut en compagnie d'un Noir gigantesque ; tous deux portaient une grande caisse carrée. Elle pesait évidemment très lourd. Elle fut lentement portée devant le Pr Challenger. Le silence tomba d'un coup sur l'assistance. Le Pr Challenger écarta le côté supérieur de la caisse – c'était un couvercle

à glissière – regarda à l’intérieur, claqua des doigts plusieurs fois. De la tribune de la presse, nous l’entendîmes appeler d’une voix câline : Allons, viens ! Viens, petit !

« Presque sur-le-champ avec un bruit de crécelle, un animal parfaitement horrible et répugnant apparut et se posa sur le bord de la caisse. Même la chute imprévue du duc de Durham dans la fosse d’orchestre ne détourna pas l’attention du public pétrifié. La gueule de cette créature ressemblait à la plus affreuse gargouille qu’une imagination médiévale eût pu concevoir dans une heure de folie. Elle était méchante, horrible, avec deux petits yeux rouges qui luisaient, comme du charbon en combustion. Ses épaules étaient voûtées ; autour d’elles était drapé quelque chose qui rappelait un châle gris défraîchi. C’était en personne le diable de notre enfance. Et soudain toute l’assistance fut envahie d’un grand trouble, des gens hurlèrent, deux dames du premier rang tombèrent évanouies de leur fauteuil, et sur l’estrade un mouvement général se dessina pour suivre le président dans la fosse d’orchestre.

« Pendant quelques instants, on put craindre une panique folle. Le Pr Challenger leva les mains pour apaiser l’émotion, mais son geste alarma l’animal qui se tenait à côté de lui. Son châle étrange se développa, se déplia, s’étendit, et battit comme une paire d’ailes en cuir. Son propriétaire voulut le plaquer aux pattes, mais trop tard. La bête s’était envolée de son perchoir et décrivait de lents cercles au-dessus de la salle en battant des ailes (trois mètres cinquante d’envergure), tandis qu’une odeur putride s’insinuait partout. Les cris des spectateurs des galeries, que la proximité de ces yeux brûlants et du bec meurtrier affolait, excitèrent la bête et la rendirent furieuse. Elle volait de plus en plus vite et se cognait contre les murs et les candélabres.

« – La fenêtre ! hurla de l’estrade le professeur qui dansait d’un pied sur l’autre et se tordait les mains plein d’appréhension. Pour l’amour du Ciel, fermez la fenêtre !

« Hélas ! son avertissement vint trop tard. En une seconde, l’énorme bête qui rebondissait contre le mur comme un papillon dans un manchon à gaz se trouva face à l’ouverture, recroquevilla à travers la fenêtre son épaisse masse, et disparut. Le Pr Challenger retomba sur sa chaise, le visage enfoui dans les mains ; mais l’assistance poussa un long soupir de soulagement quand elle réalisa que tout danger était écarté.

« Et alors... Oh ! Comment décrire ce qui se produisit alors ?... Toute l’exubérance de la majorité et toute la réserve de la minorité s’unirent, se fondirent dans une seule grande vague d’enthousiasme, qui roula du fond du Hall, grossit de rang en rang, déferla sur l’orchestre, submergea l’estrade et emporta sur sa crête écumante nos quatre héros...

(Un bon point pour vous, Mac ! Il vous sera beaucoup pardonné à cause de ceci.)

« ... Si l’auditoire avait manqué à la justice, il fit amplement amende honorable. Tout le monde était debout. Tout le monde s’agitait, gesticulait, criait. Une foule serrée se pressa autour des quatre voyageurs. « En triomphe ! En triomphe ! » hurlèrent cent voix. À l’instant, quatre silhouettes apparurent au-dessus de la foule. En vain nos triomphateurs cherchaient-ils à remettre pied à terre. Ils demeurèrent solidement maintenus à leurs places d’honneur. D’ailleurs, il y avait tellement de monde que si leurs porteurs avaient eu envie de les déposer sur le plancher, ils ne l’auraient pas pu. « Regent Street ! Regent Street ! » scandèrent les voix. La multitude

tourbillonna sur elle-même, et un formidable courant, avec nos quatre hommes toujours sur de solides épaules, se rua vers la porte. Dehors, dans la rue, le spectacle était prodigieux. Il n'y avait pas moins de cent mille personnes qui attendaient. Une masse compacte s'étendait de l'autre côté, du Langham Hôtel jusqu'à Oxford Circus. Un tonnerre d'acclamations salua les quatre explorateurs quand ils apparurent au-dessus des têtes, bien éclairés par les lampadaires électriques. « En cortège ! En cortège ! » criait-on. Sous la forme d'une armée très dense qui bloquait toute la largeur des rues, la foule s'ébranla et prit la route de Regent Street, de Pall Mall, de Saint James Street et de Piccadilly. Toute la circulation était arrêtée dans le centre de Londres. Il paraît que de nombreuses collisions se produisirent entre les fanatiques d'une part, la police et les chauffeurs de taxi de l'autre. Finalement, ce ne fut pas avant minuit que nos quatre voyageurs furent autorisés à descendre des épaules de leurs admirateurs devant l'appartement de lord John Roxton, à l'Albany. La foule en liesse entonna en chœur *They are Jolly Good Fellows*, et elle conclut le programme par le traditionnel *God save the King*. Ainsi se termina l'une des soirées les plus passionnantes que Londres ait vécues depuis bien longtemps. »

Parfait, ami Macdona ! Ce compte rendu peut être tenu pour un récit exact, quoique un peu haut en couleur, de la séance. En ce qui concerne l'incident à sensation, il constitua pour l'assistance une surprise bouleversante, mais pas pour nous, bien sûr ! Le lecteur se rappelle que j'avais rencontré lord John Roxton le soir même où vêtu de sa crinoline protectrice, il était allé chercher pour le Pr Challenger un « poulet du diable », comme il l'avait appelé. J'avais fait allusion également à l'encombrement provoqué par les bagages volumineux du professeur quand nous quittâmes le plateau. Quand j'ai décrit notre voyage de retour, j'aurais pu révéler aussi le mal que nous eûmes à assouvir l'appétit de notre répugnant compagnon avec du poisson pourri. Si je n'en ai pas soufflé mot, c'était parce que le professeur voulait garder le secret d'un argument irréfutable pour confondre ses ennemis.

Un mot sur le destin du ptérodactyle londonien. Rien de certain ne peut être affirmé. Deux femmes épouvantées ont témoigné l'avoir vu perché sur le toit du Queen's Hall : il serait resté là pendant plusieurs heures comme une statue diabolique. Le lendemain, les journaux du soir rapportèrent que Privates Miles, des Goldstream Guards, en service devant Marlborough House, avait déserté sa faction sans permission, et qu'il était traduit en conseil de guerre. La version de Privates Miles, selon laquelle il avait laissé tomber son fusil et pris dans le Hall ses jambes à son cou parce qu'en levant les yeux il avait soudainement vu le diable qui s'interposait entre la lune et lui, ne fut pas retenue par le tribunal. Peut-être n'est-elle pas cependant sans rapport avec l'affaire. Le seul autre témoignage dont je puisse faire état est tiré du carnet de bord du vapeur *Friesland*, un paquebot de la ligne Hollande-Amérique, qui relata que le lendemain matin à neuf heures le navire fut dépassé par un animal d'un type indéterminé intermédiaire entre une chèvre volante et une chauve-souris monstrueuse, qui se dirigeait à une allure prodigieuse vers le sud-ouest. Si son instinct ne l'a réellement pas trompé, le dernier ptérodactyle européen a trouvé la mort quelque part au-dessus des espaces de l'Atlantique.

Et Gladys ? Oh ! ma Gladys ! Gladys du lac mystérieux... Lac qui continuera de s'appeler lac Central, car ce ne sera pas par moi que Gladys atteindra à l'immortalité... N'avais-je pas toujours prétendu qu'elle avait une fibre de dureté ? N'avais-je pas senti, même dès l'époque où

j'étais fier d'obéir à son commandement, qu'il n'y avait qu'un pauvre amour pour conduire ainsi son amoureux à la mort ou à tous les dangers de la mort ? Est-ce que je n'avais pas discerné au fond de moi-même les ombres jumelles de l'égoïsme et de l'inconstance qui se détachaient sur la perfection du visage ? Aimait-elle l'héroïque et le spectaculaire en eux-mêmes, ou bien les aimait-elle pour la gloire qui pouvait, sans effort de sacrifice, en rejaillir sur sa personne ?... À moins que ces pensées ne soient l'effet de la vaine sagesse qui se déclare après l'événement !

Ce fut le choc de ma vie. Pendant quelque temps, je devins un vrai cynique. Mais déjà, tandis que j'écris, une semaine a passé, et nous avons eu notre entretien capital avec lord John Roxton, et... après tout, les choses auraient pu être pires.

Permettez-moi de les raconter en peu de mots. Aucune lettre, aucun télégramme ne m'attendait à Southampton. J'atteignis la petite villa de Streatham vers dix heures du soir, fébrilement inquiet. Était-elle morte, ou en vie ? Où étaient mes beaux rêves de bras ouverts, d'un sourire rayonnant, de louanges envers l'homme qui avait risqué sa vie pour obéir à son caprice ? Ah ! j'étais loin des hautes cimes à présent, j'avais les deux pieds sur la terre ! Peut-être de bonnes raisons m'auraient-elles projeté une fois encore dans les nuages... Bref, je fonçai dans le jardin, martelai la porte de mes poings, entendis la voix de Gladys à l'intérieur, bousculai la servante ébahie, et me ruai dans le salon. Elle était assise sur un bas tabouret, à la lumière de la lampe habituelle, près du piano. En trois bonds, j'avais traversé la pièce et je m'étais emparé de ses mains.

– Gladys ! criai-je. Gladys !

Elle leva les yeux, surprise. Je lus sur son visage une altération subtile. L'expression durcie du regard et le pincement des lèvres étaient nouveaux. Elle libéra ses mains.

– Que me voulez-vous ? demanda-t-elle.

– Gladys ! m'exclamai-je. Qu'est-ce qui se passe ? Vous êtes ma Gladys, n'est-ce pas, petite Gladys Hungerton ?

– Non, fit-elle. Je suis Gladys Potts. Permettez-moi de vous présenter à mon mari.

Comme la vie est absurde. Je me surpris m'inclinant mécaniquement devant un petit bonhomme aux cheveux poivre et sel, recroquevillé dans le grand fauteuil qui m'était autrefois réservé. Je lui serrai la main. Nous échangeâmes même un sourire.

– Papa nous permet de demeurer ici en attendant que notre maison soit achevée, dit Gladys.

– Ah ! oui...

– Vous n'avez donc pas reçu ma lettre à Para ?

– Non.

– Oh ! quel dommage ! Elle vous aurait informé...

– Je suis parfaitement informé, dis-je.

– J’ai tout dit à William à votre sujet, poursuivit-elle. Nous n’avons pas de secrets l’un pour l’autre. Je suis désolée. Mais votre sentiment n’était pas trop profond, n’est-ce pas, puisque vous êtes parti pour l’autre extrémité du monde et que vous m’avez laissée seule. Vous ne m’en voulez pas, dites ?

– Non. Non. Pas du tout. Je crois que je vais m’en aller.

– Vous prendrez bien quelque chose ? dit le petit bonhomme, qui ajouta sur le mode confidentiel : c’est toujours comme ça, hé ! Et ça sera toujours comme ça, tant que vous ne serez pas polygame. La polygamie, c’est le seul moyen de s’en sortir.

Il éclata de rire comme un idiot, tandis que je me dirigeais vers la porte.

J’étais sur le seuil quand une soudaine impulsion me domina, alors je revins vers mon heureux rival, qui loucha nerveusement vers la sonnette.

– Voudriez-vous répondre à une question ? demandai-je.

– Si c’est une question raisonnable...

– Comment avez-vous réussi ? Avez-vous cherché un trésor caché, ou découvert un pôle, ou pourchassé un pirate, ou traversé la Manche à pied sec, ou quoi ? Quel est l’éclat de votre aventure ?

Il me regarda avec une expression désespérée sur son visage vide, honnête, bien lavé.

– Ne pensez-vous pas que cette question soit un peu trop personnelle ?

– Bien ! m’écriai-je. Alors une autre question. Qui êtes-vous ? Quelle est votre profession ?

– Je suis le secrétaire d’un homme de loi, me répondit-il. Le deuxième homme chez Johnson & Merivale’s, 41, Chancery Lane.

– Bonne nuit !

Là-dessus je disparus, comme tous les héros au cœur brisé, dans la nuit, le chagrin, la rage et le rire bouillonnaient en moi comme dans une marmite.

Encore une petite scène, et j’en aurai fini. Hier soir, nous avons tous soupé dans l’appartement de lord John Roxton. Ensuite, nous avons fumé en bons amis et nous avons évoqué une fois encore nos aventures. C’était étrange de voir dans un décor nouveau les vieilles figures que je connaissais si bien. Il y avait Challenger, avec son sourire condescendant, ses paupières lourdes,

ses yeux insolents, sa barbe agressive, son torse bombé ; et il se gonflait, il soufflait tout en exposant ses idées à Summerlee. Et Summerlee, aussi, était là, avec sa courte pipe de bruyère entre sa moustache mince et son bouc gris, et sa tête décharnée saillait au-dessus du cou pendant qu'il débattait les propositions de Challenger. Enfin notre hôte, avec ses traits aquilins et ses yeux froids, bleus, toujours nuancés d'humour dans leurs profondeurs. Nous étions rassemblés dans son sanctuaire (la pièce aux éclairages roses et aux trophées innombrables) et lord John Roxton avait quelque chose à nous dire. D'une armoire, il avait tiré une antique boîte à cigares, et il l'avait posée devant lui sur la table.

– Il y a une chose, dit-il, dont peut-être j'aurais dû parler auparavant, mais je voulais savoir un peu plus clairement où j'en étais. Inutile de faire naître des espoirs pour qu'ils s'effondrent ensuite. Mais à présent, il y a des faits, et pas seulement des espoirs. Vous rappelez-vous le jour où nous avons découvert la colonie de ptérodactyles dans le marais, hein ? Eh bien ! dans le sol, j'avais remarqué quelque chose. Peut-être cela vous a-t-il échappé, aussi je vais vous le dire. C'était un cratère volcanique plein d'argile bleue.

Les professeurs acquiescèrent d'un signe de tête.

« Bon. Eh bien ! dans le monde entier, je n'ai vu qu'un endroit où il y avait un cratère volcanique d'argile bleue : la grande mine de diamants de Kimberley ; la mine de Beers, hein ? Alors, vous voyez, j'avais en tête une idée de diamants. J'ai construit un dispositif pour me tenir hors de portée de ces bêtes collantes, et j'ai passé une bonne journée là avec une petite bêche. Voici ce que j'en ai tiré.

Il ouvrit sa vieille boîte à cigares et la renversa : vingt ou trente pierres brutes, dont la forme variait entre celles d'un haricot et d'une noisette, roulèrent sur la table.

« Peut-être pensez-vous que j'aurais dû vous en parler ? Oui, j'aurais dû. Seulement, je sais qu'il existe quantité d'attrapes pour les imprudents : ces pierres, en dépit de leur taille, pouvaient ne pas valoir grand-chose ; cela dépend de la couleur, de la consistance. Alors je les ai rapportées. Et dès mon arrivée ici je suis allé faire un tour chez mon joaillier, et je lui ai demandé d'en tailler une et de l'évaluer.

Il tira de sa poche une boîte à pilules, d'où il sortit un magnifique diamant qui étincelait, l'une des plus belles pierres que j'eusse jamais vues.

« Voilà le résultat, dit-il. Il estime le lot à un minimum de deux cent mille livres. Bien entendu, nous nous le partageons entre nous. Je ne voudrais pas entendre l'ombre d'une protestation... Dites, Challenger, qu'est-ce que vous allez faire de vos cinquante mille livres ?

– Si vous persistez dans votre générosité, répondit le professeur, je fonderai un musée privé, dont je rêve depuis toujours.

– Et vous, Summerlee ?

– J'abandonnerai ma chaire, et je trouverai ainsi le temps de classer mes fossiles.

– Moi, ajouta lord John Roxton, j’emploierai mes cinquante mille livres à organiser une expédition bien montée et à jeter un nouveau coup d’œil sur ce cher vieux plateau. Et vous, bébé, vous, naturellement, vous les dépenserez pour votre mariage ?

– Pas encore, dis-je avec un triste sourire. Je crois que si vous voulez bien de ma société, je préférerais aller avec vous.

Lord Roxton ne me répondit pas ; mais par-dessus la table, une main brune se tendit vers moi.